TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA SEIZIÈME ANNÉE (1896) DE *L'ART MODERNE*

ETUDES ET PORTRAITS

PEINTURE

SCULPTURE

INDUSTRIES D'ART

ARCHITECTURE

LITTÉRATURE

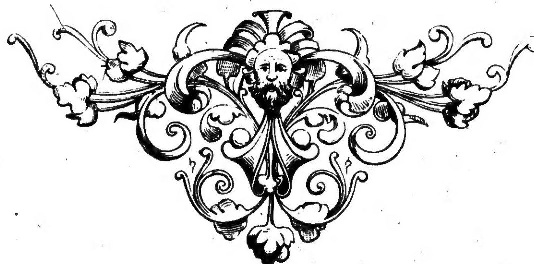
MUSIQUE

THÉATRE

ARTICLES DIVERS

ILLUSTRATIONS

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS



Whitworth Cycles SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **3, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : { **2, rue de la Croix de Fer.** / **1, rue de l'Enseignement.**

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **304 millions.**
RENTES VIAGÈRES aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTE PUBLIQUE

d'une jolie collection de

LIVRES, ESTAMPES, ETC.

concernant le **SPORT**

le mercredi 30 décembre, à 2 h. 1/2 précises, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de la Montagne, chez qui le catalogue est en distribution.
EXPOSITION le dimanche 27 décembre, de 11 à 3 heures, et le mercredi 30, jour de la vente, de 10 heures à midi.

VIENNENT DE PARAITRE : MALLARMÉ. *Les Poèmes d'Edgar Poe*, traduction de S. Mallarmé, avec fleuron et portrait par Manet. Deuxième édition Beau vol. sur hollande Van Gelder à 525 exempl. Prix : 5 fr — GUSTAVE KAHN. *Limbes de Lumières*, un vol. pet. in-4°, ornementé par G. Lemmen et tiré en deux tons. Prix : 6 fr.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
Abonnement à la lecture musicale.
Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES
Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART








ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C[ie]

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** / **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie.



Janvier

5 JANVIER 1896 — Seizième année — NUMÉRO UN



COMITÉ DE RÉDACTION :

Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

Sommaire

Après quinze ans!

L'*Art moderne* vient d'achever ses quinze ans! Quinze ans : *Longum ævi humani spatium* quand il s'agit de journalisme, plus que pour les vivants mortels, car les idées, les agiles idées ailées, vont d'un pas autrement rapide, d'un vol autrement célère que les entités corporelles.

En notre temps contemporain si prodigieusement véloce, vieilles, vieilles, vieilles sont les idées de quinze ans. Et vieux, vieux, vieux sont ceux qui les représentent quand ils veulent s'y cantonner, les maintenir intactes, les proclamer immuables et que leur viennent des colères contre ceux qui, se laissant porter par les invincibles courants, dépassent les îlots où les préjugés se croient en sûreté, semblables aux cormorans sur les écueils. Ah! les pauvres fortins de sable que bientôt de ses larges coups de langue va balayer la cruelle et féconde avancée des événements, comme la mer céruléenne impassible et forte nettoyant en se jouant, paresseuse et roulante, les constructions enfantines sur l'estran des rivages.

En ces jours déjà si lointains qui apparaissent, tant tout ce qui y fleurissait est maintenant dépassé, tels que des quartiers forestiers brûlés par l'incendie, noirs, séchés et sans verdure, ceux qui fondèrent l'*Art moderne* avaient la volonté, et depuis eurent le bonheur, de briser sans cesse les liens par lesquels le passé tenace veut retenir et garrotter à lui l'avenir incessamment marcheur. Quelques-uns d'entre eux ont quitté la route, brusquement pris au collet par la Mort et attirés dans sa sombre geôle, où las d'une course essoufflante réclamant sans trêve le large fonctionnement des poumons cérébraux, à en perdre haleine. Mais le gros du peloton a continué, imperturbable, allant, allant toujours, voyant les horizons changer, et les ciels aussi, et les hommes, et, en leur mystère plus profond, les doctrines, ces réalités intangibles, invisibles, et pourtant plus réelles, plus influençantes que les matérialités.

Et les voici encore debout aujourd'hui! ralliés par quelques amis de même âme, de même idéal esthétique, besoigneux du même effort vers ce qui approche sortant des abîmes sans parois de l'avenir, pris des mêmes pressentiments et de la même passion de ces choses approchantes. Comprenant certes que la tâche n'est point achevée, qu'il y a encore, qu'il y aura toujours des paroles à dire par milliers, des paroles à écrire, innombrables flocons de neige, mais se demandant parfois s'il convient que cette œuvre de propagande, sans cesse augmentante, s'ouvrant devant eux en éventail aux lamelles d'un écart qu'élargit obstinément la multiplicité progressive des épisodes artistiques, soit continué par eux ou reprise par d'autres aux forces neuves, aux organismes moins échauffés par un si prolongé travail. Ils se demandent si, non point fatigués eux-mêmes, mais peut-être ayant fatigué les autres de leur continuelle présence et de leurs homélies ininterrompues, il ne sied pas qu'ils cèdent la main à une équipe fraîche, s'asseyant, eux, sur les bords de la route, regardant passer les nouveaux et saluant, au défilé, ces cérébralités rajeunies, et leurs espérances, et leurs clameurs, et leurs étendards.

L'envie ne leur en vient point! Assurément ils ont entendu, parmi les groupes qu'ils dépassèrent en leur inexorable volonté d'aller aussi vite que la transformation impitoyablement évolutive de l'Art, ceux qui se plaignent de ne plus être traités comme les officiels régulateurs, comme les officiels dépositaires des normes. Ce n'est pas sans tristesse que leur critique attentive a dû constater l'inévitable affaissement des uns, le ralentissement, l'alanguissement ou la stagnation des autres. Ils ont vu rancir des amitiés, s'anémier des sympathies. Ils ont entendu ceux qui, lorsque l'éloge faiblit ou cesse, formulent avec amertume les reproches d'ingratitude ou les accusations de versatilité. Et quand derrière eux traîne ainsi la rumeur des délaissés et des mécontents, ils ont devant eux les appels et les cris de ceux qui voudraient que le galop fût plus accéléré et plus tumultueux, comme si toujours l'armée entière devait être là où déjà chevauchent ses éclaireurs.

Mais ils ont puisé une confiance singulière dans les campagnes sans nombre qu'ils ont menées en ces quinze années de luttes ardentes. Ils l'ont déjà rappelé avec orgueil : malgré les innombrables occasions d'erreurs, malgré les sortilèges des partis pris, des prédilections, des préjugés, des influences pullulantes agissant en attractions pour faire dévier et l'impartialité et la rectitude des jugements, l'*Art moderne* a été gratifié de cette belle fortune que pour ainsi dire jamais il ne s'est trompé sur un homme ou sur une œuvre; que ses plus hardis pronostics ont été ratifiés par les surprises de l'avenir; qu'il fut toujours anticipateur; que dans les généralités comme dans les détails, il a pesé, compté, circonscrit, prophétisé avec un exceptionnel bonheur de prévision.

Il n'en tire aucun orgueil. Il en déduit uniquement un motif de ne pas interrompre un apostolat dans l'accomplissement duquel le hasard l'a si complaisam-

ment servi. Il ne rattache cette chance à aucune des individualités qui furent au cours de sa longue et opiniâtre entreprise. Dans le groupe de son équipage on a l'horreur et la crainte des œuvres qui sont portées non point par les idées mais par les hommes. On y sait que ces dernières sont condamnées au dépérissement, à l'hostilité et à l'abandon.

Constamment rayonnèrent sur le chantier où ses fidèles ont travaillé avec une constance et une foi obstinées quelques principes directoires auxquels ils rattachent leur succès et la sûreté de leurs pressentiments.

Ce fut d'abord la volonté de ne pas comprendre la Critique comme une officine de conseils aux artistes, comme une agence de rectification des alignements dans l'Art, suivant l'odieuse école pédantesque où des magisters, se constituant en cénacle académique et en conservateurs « des belles traditions », font la leçon aux ouvriers de la main et de la pensée ; école ridicule et encolérante qui a ses représentants attitrés dans la presse de métier, dans le journalisme de carrière. A l'*Art moderne*, la Critique a eu pour consigne seulement d'expliquer les œuvres, de les déplier devant le public, d'exprimer les sensations qu'elles suscitaient chez ses rédacteurs, de formuler les impressions de ceux-ci, favorables ou défavorables, sans les produire comme des jugements sûrs, avec l'unique désir d'éveiller chez qui les écoutait des sensations, des impressions analogues ou contradictoires. Alors le véritable but, en cette difficile, périlleuse et fluctuante matière, doit être de faire penser, de faire sentir, d'émouvoir, alors même qu'émotions et pensées seraient l'envers de celles qu'on éprouve soi-même. Intéresser à l'Art, exciter dans les âmes le tourment de l'Art, sa fièvre, ses inquiétudes, le besoin d'y mordre et d'y revenir, d'en faire un quotidien aliment de la vie, voilà la mission de la Critique, sa seule, sa vraie, sa saine, son humble et salutaire, son humaine et fraternelle mission.

Ensuite obéir aux grandes poussées, sorties des masses, seules forces instinctives communiquant avec les lois saintes des évolutions universelles, et par cela même toujours en accord avec les transformations imposées par la Nature. Considérer comme une sottise et un sacrilège de poser des points d'arrêt à la coulée, à la marée des flots artistiques. Respecter le passé, mais seulement comme une annonciation de ce qui va venir, comme un réservoir d'initiations et d'enthousiasme, jamais comme un modèle à imiter. Croire avec intransigeance qu'en aucun domaine l'Histoire ne se répète. Essayer de discerner parmi tous les germes sans cesse en éclosion dans l'organisme social ceux qui révèlent l'Art de demain. Ne point blasphémer ces forces bourgeonnantes, mais attirer sur elles l'attention et l'encouragement. Montrer comment, sans trêve, tout ce qui va être sort irrésistiblement de ce qui est, et quelle folie il y a, dès lors, à vilipender les novateurs et leurs témérités qui seront les formes reposées et classiques quelques années plus tard. Ne point s'effrayer des audaces : voir en elles les jalons très sûrs des routes qui s'ouvrent. Se ranger parmi les néophiles, se tenir à l'écart des néophobes et des misonéistes. Dans l'œuvre de la critique, déblayer face en avant, ne pas s'attarder à remuer les décombres face en arrière.

Enfin, être libre. Ah! Qu'elle est rare, dans le journalisme, la liberté! Quelle persistante contradiction entre le devoir de ne dire que ce qu'on croit vrai, juste, beau, moral, et la nécessité de vivre en se mettant à la solde de tout ce qui peut servir l'entreprise mercantile. Quelques âmes fortement trempées y échappent, invariablement vaillantes et pures, mais combien souvent l'habitude de considérer l'avantage ou les inconvénients de ce qu'on écrit, et non pas la vérité, amène une déviation de conscience qui ne donne plus pour mobile aux œuvres de l'écriture que l'intérêt, la camaraderie, la haine, la joie de blesser un ennemi, le profit de servir un puissant ou un protecteur, la vente au numéro, l'augmentation de la liste des abonnés, l'épanouissement du service des annonces. En petit nombre sont les journaux qui échappent à ce système de compensations et d'équilibres, en petit nombre sont les journalistes auxquels cette servitude n'est pas imposée par les circonstances quand déjà leur caractère ne les y a point enchaînés d'eux-mêmes.

A l'*Art moderne* un sort propice nous a toujours laissés nos propres maîtres dans le sens de la plus belle indépendance, vis-à-vis d'autrui et de nous-mêmes. Toute complaisance, toute compromission, toute considération pécuniaire ou de profit quelconque y furent inconnues, vis-à-vis de ceux qui nous aimaient et vis-à-vis de ceux qui, nous redoutant, nous haïssaient.

Quotidiennement encore n'assiste-t-on pas à la coalition des bienveillances frelatées, des admirations concertées, des complicités pour vanter et exalter ce qui mérite d'être fustigé, pour attaquer et salir ce qui doit être loué?

Non, la tâche n'est point achevée. Non, la garde sur les rives de l'Art n'est point devenue inutile. Non, il ne faut pas quitter son poste. Chaque fois qu'un journal vraiment indépendant cesse, ou meurt, ou plonge, un trou reste, une dent manque à la mâchoire destinée à mordre dans l'habituelle veulerie.

Et c'est pourquoi, malgré les désirs des uns, les pronostics de plusieurs, et parfois notre propre désir de déposer cette arme acérée et divine, la Plume, nous commençons, pleins d'espérance et de vaillance, CETTE SEIZIÈME ANNÉE.

ÉVANGÉLINE

Un aveu, d'abord : nous n'avons jamais lu le poème de Longfellow d'où MM. Louis de Gramont, Georges Hartmann et André Alexandre (n'oublions-nous personne ?) ont tiré le livret d'*Évangéline*. Et la représentation de ce petit épisode historico-sentimental ne nous a pas immodérément excité à combler cette lacune.

Juger dans ces conditions la « légende acadienne » mise en musique par M. Xavier Leroux? — Précisément. Une œuvre théâtrale doit vivre de sa vie propre, intéresser, charmer, séduire, émouvoir le spectateur par ses ressources personnelles, être suffisamment claire pour le dispenser de toute étude préalable Un seul exemple parmi les pièces tirées d'une œuvre littéraire : est-il nécessaire d'avoir lu la *Carmen* de Mérimée pour pénétrer le sens et la philosophie de l'admirable action dramatique qu'elle a inspirée? Les caractères y sont nettement exposés, développés avec logique, et la lutte des passions qui emportent les personnages vers d'irrémédiables catastrophes forme l'élément émotionnel dont la puissance fixe et retient l'attention jusqu'à la chute du rideau.

Évangéline n'offre, au contraire, qu'une extériorit ébanale. Les épisodes, les coups de théâtre, les effets scéniques se succèdent en tableaux pittoresques, touchants ou dramatiques, mais on devine que le lien qui doit les unir est ailleurs, qu'il est sans doute resté dans le poème. Et l'amour ingénu d'Évangéline pour Gabriel, pivot de cette idylle interrompue par la fatalité des événements, n'apparait qu'accessoirement. Les librettistes se sont servi des formules de l'opéra comique, avec l'unique souci, semble-t-il, d'assembler des situations « musicables » et d'en varier le plus possible la nature et le caractère. Longfellow complétait sans doute, en leur mémoire, ces tranches découpées dans son œuvre. Pour nous, qui arrivons au spectacle sans « tuyau » préliminaire, avec le désir de subir des impressions vives, le vide et l'incohérence de ces scènes enfilées l'une à l'autre à la diable nous affecte désagréablement. Vainement cherche-t-on à nous intéresser à des êtres qui nous demeurent étrangers, dont nous ne connaissons que ce que nous en pouvons deviner et qui traversent le théâtre comme des passants, sans nous avoir été présentés.

Voici, au demeurant, ce que les auteurs nous expliquent. Deux jeunes gens s'aiment, et l'on va les unir. Mais au moment où le cortège nuptial pénètre dans l'église dont les cloches sonnent joyeusement, des habits rouges en sortent tumultueusement. Pour punir une révolte des Acadiens soulevés contre eux, les Anglais décrètent l'exil de ces malheureux, la confiscation de leurs biens, l'incendie de leurs demeures. Au riant tableau de paix et d'amour succède l'horreur des représailles. Evangéline erre dans les plaines de la Louisiane à la recherche de son fiancé. Gabriel, de son côté, tente désespérément de rejoindre sa douce amie. Ils ont failli se rencontrer dans la cabane d'un pâtre à qui Évangéline, épuisée de fatigue, a demandé l'hospitalité. Mais le sort implacable les sépare. La voix du fiancé s'éloigne dans le bruit des flots lorsque l'élue de son cœur, sous le coup d'un pressentiment, se précipite sur la grève.

Le dénouement reste dans le vague, et tandis que quelques critiques y ont vu un bon et solide mariage entre les amants enfin réunis (après quarante ans, d'après Longellow, parait-il, mais les librettistes d'*Évangéline* ont écourté ce cruel délai), d'autres ont donné à la légende de M. Leroux un dénouement tragique : la mort de Gabriel, arrivé au terme de ses souffrances lorsqu'il retrouve sa bien-aimée dans la maison de refuge où le pousse le hasard.

Est-ce la mort? Est-ce le mariage? Un brusque changement de décor, qui nous ramène, au moment décisif, dans la Forêt primitive dont les ombrages abritent le jeune couple enlacé, évocation du début de l'œuvre, nous a empêché de fixer notre opinion. Voir, sans doute, une fois de plus, Longfellow, à moins que les auteurs n'aient pris sur eux de tripatouiller son poème.

Sur ces données ingénues, M. Xavier Leroux a écrit une partition dont le principal mérite est de s'adapter très exactement aux situations scéniques et aux sentiments qu'il avait à exprimer. La musique de cet auteur nouveau, qu'une heureuse fortune fait débuter au théâtre à un âge où la plupart de ses émules en sont encore à faire antichambre, est élégamment écrite, d'un dessin mélodique agréable, et révèle une remarquable facilité de composition. Les parties vocales, soli et chœurs, sont traitées avec adresse, et si l'instrumentation parait un peu mince, elle est du moins écrite d'une main experte, habile aux combinaisons ingénieuses.

Mais l'inspiration! Mais l'originalité! Mais la nouveauté! M. Leroux n'apporte aucun élément inédit à la littérature musicale. Son œuvre côtoie les partitions contemporaines en vogue, principalement celles de Massenet et de Bruneau, et par la couleur orchestrale et le choix de certains rythmes, se rapproche du *Roi d'Ys* d'Edouard Lalo. On retrouve, çà et là, des cadences traditionnelles, des successions harmoniques connues, des membres de phrase déjà entendus. La partition se déroule, correcte et mesurée, soignée dans la forme, homogène et bien stylée, sans provoquer, à aucun moment, le frisson d'art espéré. On pardonnerait volontiers quelques erreurs, une inexpérience excusable, en faveur d'un élan spontané, d'un cri de passion traversant cette grisaille. De la part d'un jeune, pareille sagesse est inquiétante. Si *Évangéline* décèle un travail consciencieux et une incontestable probité, elle apparait comme un trop docile devoir d'élève qui n'ose pas encore regarder en lui-même.

La direction de la Monnaie a donné à l'œuvre une interprétation de choix. Mlle Mérey a été touchante et charmeuse dans le rôle d'Évangéline. M. Bonnard a supérieurement chanté et joué celui de Gabriel. Dans un rôle ajouté (on se demande pourquoi) au poème de Longfellow, celui d'une femme de couleur, suivante et protectrice de la jeune héroïne, Mme Armand a déployé avec autorité les ressources de sa voix sonore, revenue enfin comme aux plus beaux jours. Et dans une scène de pâtre qui n'a que l'inconvénient de rappeler avec trop de précision un épisode de *Tannhäuser* (ces coïncidences sont malheureusement fréquentes dans *Évangéline*), Mlle Milcamps s'est taillé un succès personnel de bon aloi.

Citons aussi, parmi les interprètes qui ont contribué à la réussite de la partition de M. Leroux, les solistes de l'orchestre, dont la collaboration est importante. Le violon de M. Deru, le hautbois de M. Guidé et la flûte de M. Anthoni ont eu une bonne part des honneurs de la représentation.

CUEILLETTE DE LIVRES

Douze petits nocturnes, par André Ruyters. — Bruxelles, Lacomblez.

Ce qui apparaît en belle clarté dans ce petit livre, c'est l'incontestable don de poésie. M. André Ruyters, quoi qu'il écrive désormais, envisagera les choses et lui-même à la façon inverse des quelconques, et si sa vision émue et pénétrante s'accentue et se développe, il se fera sa place parmi les bons poètes de ce temps. Voilà l'important. On en peut conclure que le devoir de M. Ruyters est d'être un écrivain.

Les *Douze petits nocturnes* sont précédés et suivis d'une page de prose qui détermine l'état d'âme des personnages : « Ils ne disaient rien. Ils remuaient les lèvres sous des gestes de mots informulés. Ils s'étaient absous de vie humaine et ils éprouvaient une jouissance extraordinaire, inusitée, à respirer l'air intime et pur du soir. Ils se sentaient fondus dans ils ne savaient quoi d'ineffablement doux et grisant... Le soir ondoyait sur le paysage. »

Et c'est dès ce moment un ininterrompu amour de deux êtres doux, naïfs, subtils, en communion avec l'heure et le milieu, vivant l'un de l'autre de toute l'ardente et ineffable vie double et une à la fois, marchant avec les fleurs, les bois, la nuit et le silence pour complices de leur ivresse et finissant par ne plus se distinguer eux-mêmes de l'universelle splendeur vespérale :

Et j'ai pu
Baiser toute la nuit, sur tes yeux, mon aimée.

Dans la prose terminale, les amants rentrés chez eux prolongent leur bonheur en le noyant dans une musique, plus belle encore que le soir, puisqu'elle réalise l'harmonie essentielle.

Voilà le plan net et heureux du livre.

S'il nous en fallait critiquer le ton, nous ne ferions de remarques que sur la préciosité de certains vers. Ainsi « Un rossignol, là-bas, cisèle du silence », c'est trop joli pour être pénétrant.

Au cours des poèmes qui sont la plupart uniquement très simples et très doux et très vrais, on se laisse gagner par une émotion lente et sûre. A chaque tournant de page une comparaison, un mot rare et caractéristique de beauté renseignent sur la valeur et la nature du poète et l'on referme ce livre de début avec un bel espoir. En plus, les réminiscences de lectures anciennes, de maîtres despotiques n'apparaissent guère. On ne redoute point ici un naufrage dans l'imitation, quelque heureuse qu'elle soit. Et l'on songe qu'une troisième génération va bientôt pousser sur le sol dur de la Belgique littéraire et que les *Douze petits nocturnes* l'annoncent.

Voici quelques vers :

Au sortir du chemin, vous vîmes devant nous,
lente, dans la douceur pâle du crépuscule,
une immense pelouse, aux gazons frais et flous,
floris parfois du point d'or d'une renoncule...

Et des arbres puissants jaillissaient dans le ciel.
Et le site imprévu vibrait de solitude
immense et le silence était essentiel...
Et nous fûmes soudain saisis d'inquiétude...

Alors, persuadés que ce n'était pas nous
qu'attendaient, dans la paix du soir vert, les grands chênes,
nous partîmes tous deux, à pas pressés et doux,
vers la souple frêleur des étoiles... lointaines!

L'Arte Europea a Venezia, par Vittorio Pica. Naples, Luigi Pierro.

M. Vittorio Pica s'est fait une place haute dans la critique italienne. Un don de rare pénétration, l'entente subtile des nuances de l'œuvre dans cette forme artiste qui ne se sépare plus des visées de l'écrivain et du peintre, l'ont porté à surtout étudier, avec profondeur et précision, les manifestations de la pensée française.

On se rappelle les remarquables pages par lesquelles il s'efforça d'initier à la connaissance de certains écrivains de ce temps les lecteurs de son pays. Il n'est pas prouvé qu'en France même on ait mieux parlé des Goncourt, de Verlaine et de Mallarmé.

En même temps, M. Vittorio Pica appliquait son sens éveillé de l'esprit moderne à l'étude des maîtres qui, dans l'Art, lui parurent contenir un idéal plus particulièrement en communion avec l'âme de ce temps. Ses analyses de Gustave Moreau, de Félicien Rops, de Rodin, de Puvis de Chavannes signalent une sagacité et une intuition singulières. Non content de les suivre à travers l'extériorité de leurs manières, il pénètre au mystère même, aux intimités de la genèse intellectuelle qui détermine leurs diverses maîtrises.

En faisant paraître, à l'occasion d'une récente exposition, l'*Art européen à Venise*, il semble que le fin et avisé critique ait voulu condenser toutes ses observations antérieures à propos des différentes écoles d'art et des artistes qui les caractérisent le mieux. Tels chapitres, en établissant les relations et les divergences de ces écoles, en soulignent ce qu'elles doivent à la nature propre des pays où elles se sont produites et ce qui leur vient de la communauté des aspirations du temps, ont mieux qu'une valeur de simple renseignement. Ils touchent à la philosophie de l'art et par là se dégagent du transitoire et de la contingence qui ne sont plus que les applications immédiates et bornées de la critique.

Dans cet ordre d'idées, nous prisons surtout l'étude que M. Pica consacre aux peintres anglais et aux artistes qu'il groupe sous le titre général d'impressionnistes, de divisionnistes et de synthétistes. Les tendances générales, les apports personnels, leur influence sur l'évolution y sont notés avec clairvoyance, avec une liberté de jugement aussi qui sait se soustraire au parti pris.

Les pages consacrées à l'école belge n'ont pas moins de mérite, bien qu'elles se restreignent aux artistes qui exposèrent à Venise : C. Meunier, Van der Stappen, H. De Groux, Alf. Stevens, Heymans, Khnopff, Claus, Marcette.

Il est permis de dire de ce petit livre de M. Vittorio Pica qu'il renferme la synthèse du mouvement de l'art contemporain.

Propos d'un peintre, par Henry Detouche. Frontispice et préface de Félicien Rops.

Ceci n'est pas précisément un livre. C'est une conversation, et comme l'auteur le dit lui-même, des « propos ». Propos variés, subtils, vivants d'un Parisien pur, et l'on devine, au fond du livre, un conversationniste exquis. De quoi parle-t-il? De sa vie d'art et de sa vie de cœur. Son volume est une sorte de journal où il a consigné les critiques, les réflexions et parfois les paradoxes que lui ont suggérés les artistes contemporains ou les pays d'Italie ou d'Espagne qu'il a parcourus. D'autres fois, c'est une maîtresse aimée qui laisse dans les pages un souvenir parfumé, ou quelque chaude silhouette d'une féminité charmante qui se cambre au détour d'un feuillet.

M. Detouche — il le dit dans sa *Postface* — a beaucoup

pénétré dans les cénacles d'art. Il a beaucoup vu, bien vu et beaucoup retenu. Sa vue des choses est nette et claire, et c'est avec une rare sagacité, un entendement supérieur des manifestations artistiques qu'il écrit une étude nerveuse sur Forain, qu'il disserte avec goût sur le *Style*, qu'il émet des idées (peut-être trop laudatives) sur la peinture anglaise d'aujourd'hui, où qu'il démolit avec verve les mauvaises tentatives d'art décoratif qui ont été faites en ces temps — cela dans sa *Brasserie moderne*. Son étude sur le *Style* est remarquable. Il fait bonne table rase des styles actuels, qui consistent à réchauffer du Louis XV, de l'antique, de l'Empire ou de la Renaissance à quelque sauce bourgeoise et veule, et il donne de vivants conseils de rallumer un vrai style moderne à la nature ambiante et à l'atmosphère intellectuelle d'aujourd'hui. Ces conseils, il les met pour ainsi dire en pratique dans cette *Brasserie moderne* où il décrit, avec un sentiment décoratif très prime-sautier, ce que doit être, selon lui, un café contemporain logiquement et artistiquement orné.

Mais il n'y a pas que de la critique dans ce livre. Outre une étude de femme : *Andalouse*, d'une volupté captivante et d'un érotisme souple et imprégné d'exotisme, des fantaisies, des croquis à la plume, des bouts d'études de mœurs amènent l'attention. La *Physiologie de l'odorat* rappelle le J.-K.-Huysmans d'*A Rebours*, mais charme tout de même par un parfum épicé et étrange. L'*Absinthe* a la vigueur piquante d'une eau-forte qui serait signée par Forain. *Un coin de nature* est un morceau macabre, qui porte comme la griffe du diable. La *Maison des Batignolles* est une étude aiguë d'un coin bizarre du monde parisien. Puis des souvenirs de voyage, pétillants et colorés : *A Venise*, *A Séville*, *A Vérone*, *A Burgos*, qui dénotent un artiste voyant bien et à qui les choses et les ciels parlent réellement et livrent leurs secrets.

Le style de M. Detouche a du nerf; il mousse, bien frappé, comme un bon flacon qui verse l'ivresse d'art et qui prodigue la verve, l'enthousiasme et la jeunesse — ces dons joyeux et forts que la nature a donnés aux artistes.

Ce livre est orné d'un frontispice, d'une rare élégance féminine, signé Rops, et il est précédé d'une préface du même maître, que nous avons reproduite dans un de nos précédents numéros (1).

L'Art flamand, de M. JULES DU JARDIN, illustrations de M. J. MIDDELEER. Bruxelles, A. Boitte, éditeur (2).

L'éditeur Boitte vient de publier trois nouvelles livraisons de cet important ouvrage de vulgarisation artistique. Deux d'entre elles sont consacrées à des artistes du XVe siècle : Simon Marmion, Jhéronimus Bosch (qui s'appelait en réalité Van Aeken), Joachim Patenier et Henri Met de Blès. La troisième fait revivre la grande figure d'Henry Leys, que M. du Jardin restitue fidèlement dans son milieu, avec un sens exact du rôle que joua le peintre parmi les promoteurs du mouvement romantique né vers 1830 des rigueurs de l'Académie.

Ces trois livraisons contiennent, outre six planches hors texte, une foule de dessins à la plume exécutés par M. Middeleer d'après les originaux dispersés dans les musées et les collections particulières. Elles sont en tous points dignes des premières et justifient le succès unanime qui a accueilli dans la presse et dans le public l'artistique recueil de M. Boitte.

(1) Voir l'*Art moderne*, 1895, p. 332.
(2) Voir l'*Art moderne* 1895, p. 388.

Les Quotidiens belges à illustrations.

Depuis quelque temps des quotidiens belges s'illustrent. Ce fut le *Petit Bleu* d'abord. Puis le *Petit Vert*. Puis le *Petit Rouge*, pardon, la *Réforme*.

Bonne intention. Louable et amusante tendance. Mais, dans la réalisation, quelle horreur ! En vain recourt-on à M. Broerman, « l'auteur d'un incomparable portrait au fusain de M. Frère-Orban », comme dit cette brave douairière d'*Indépendance belge*, incommensurable en ses laudatives interjections quand il s'agit des douze tribus. Ces illustrations restent des infamies. Jamais on n'a vu autant de visages déformés par un dessin lugubre, autant de figures idiotes et souffrantes, de regards lamentables.

On croirait que tous les malheureux qui subissent ce régime pénitentiaire, reviennent des îles néfastes où règne la lèpre, des hospices réservés aux dartreux, des asiles où l'on collectionne les cas de *lupus vorax* et d'*herpès tonsurans*. Ce sont des escapés d'incendie ou d'explosions de grisou, les joues labourées par les perfides léchures des flammes ou des victimes de vitriolages cruels et maladroits. Récemment dans la *Réforme*, Mme Armand, de la Monnaie, typée dans le rôle de peau-rouge où elle chante si bien, réalisant un type parfait de marchande d'aiglefins et de raies ou de matrone d'un établissement Tellier, tant on l'avait épaissie, boursouflée, boudinée, déformée, maltraitée. M. Frère-Orban réalisait le type parfait d'un usurier s'entendant condamner à quinze mois de prison et aux frais du procès. Les princes et princesses de famille royale, pourtraicturés à l'occasion de projets de mariage, semblaient des évadés de Ruysselede et de Merxplas.

Toutes nos jolies femmes, si multitudinaires à Bruxelles, deviennent des monstres, d'infectes marcheuses atteintes d'eczémas incurables. Nos bons, gros, importants, flambards, réjouis « hommes du jour », réalisent un parfait ensemble de crétins, de mastroquets et d'idiots dévorés par l'érésypèle.

Franchement, l'Art à la rue devrait intervenir et la police aussi. On croirait que ces beaux journaux ont débauché les dessinateurs d'Epinal et que leurs crayons sont injectés dans des dissolutions de squammes tombées de varioleux, de rougeolâtres et de scarlatinaires.

Une exception, toutefois, pour quelques portraits dessinés par M. Laurent Gsell et publiés par la *Réforme* : ceux, notamment, de Mme Georgette Leblanc, d'Alfred Stevens, de Lugné-Poe, adroitement croqués.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, M. Camille Lemonnier fera vendredi prochain, à 8 1/2 heures du soir, à la Maison d'Art, une conférence sur Alfred Stevens (*la Femme et l'Amour*). Le prix d'entrée est de 2 francs.

L'exposition des œuvres d'Alfred Stevens sera irrévocablement close le mercredi 15 janvier, à 5 heures.

Pour rappel aussi, aujourd'hui à 2 heures, au Cirque royal, première matinée des Concerts de la Société symphonique sous la direction de M. Eugène Ysaye. Mlle Clotilde Kleeberg, qui prêtera son concours à ce concert, n'a été entendue qu'une seule fois à Bruxelles, en janvier 1892, au Cercle artistique. Les principaux succès d'ailleurs viennent de l'étranger. Après des auditions successives aux concerts Pasdeloup, au Conservatoire de Paris et aux concerts Lamoureux, peu de temps après sa sortie du Conser-

vatoire en 1878, Mlle Kleberg parcourut successivement toutes les grandes villes d'Europe, Londres, Berlin, Bruxelles, Genève, Hambourg, Vienne, Saint-Pétersbourg, Copenhague, Leipzig, Amsterdam et dans tous les pays la presse a été unanime à faire l'éloge de son talent.

MM. Anthonissen, Ch. Coenraets et Jules Merckaert exposeront au Cercle artistique, du 6 au 15 janvier, de 9 à 6 heures, quelques-uns de leurs tableaux.

Le concours Godecharle (sculpture) est remis à un an. Il aura lieu en 1897, et par dérogation au règlement les concurrents seront admis jusqu'à l'âge de vingt-six ans au lieu de vingt-cinq.

L'exposition permanente organisée à Paris par M. Bing sous le nom de *L'Art nouveau* est, à Paris, l'événement artistique du jour. Son but? « Grouper, dit une élégante circulaire, parmi les manifestations artistiques toutes celles qui cessent d'être la réincarnation du passé, offrir sans exclusion de catégories et sans préférence d'école, un lieu de concentration à toutes les œuvres marquées d'un sentiment nettement personnel. *L'Art nouveau* luttera pour éliminer le laid et le luxe prétentieux de toutes les choses de la vie, pour faire pénétrer l'affinement du goût et un charme de beauté simple jusque dans les moindres objets d'utilité. » Excellent programme, inspiré de celui de la Maison d'Art, et dont nous souhaitons la complète réalisation aux efforts de M. Bing et du groupe d'artistes dont il s'est entouré.

Parmi ceux-ci, MM. H. Van de Velde, G. Lemmen et Théo Van Rysselberghe ont largement contribué au succès de cette entreprise nouvelle. Ils y ont même pris d'emblée une place si remarquée que les bons chroniqueurs qui mettent à toute sauce le patriotisme de faubourg et le plus étroit esprit de clocher commencent à pousser des cris d'orfraie. Songez qu'indépendamment des artistes cités ci-dessus, ont exposé chez M. Bing, parmi les Français, les Anglais, les Hollandais, etc., invités sans distinction de nationalité, MM. F. Khnopff, Félicien Rops, A. Baertsoen, Ch. Doudelet, G. Minne, V. Rousseau, G. Morren. Il n'en faut pas davantage pour faire redouter aux aimables forte-plumes susmentionnés un envahissement de la France par la Belgique. Un premier *Figaro*, signé Arsène Alexandre, entame de façon comique la campagne, de façon d'autant plus comique que ce même critique d'art défendait à beaux coups de bec, hier encore, les artistes qu'il vilipende aujourd'hui, ainsi que le lui fait vertement remarquer M. Camille Mauclair dans *la Renaissance*.

Nous avons trop souvent combattu l'exclusivisme mesquin auquel mène le nationalisme ainsi compris pour qu'il soit utile d'insister. Bornons-nous à nous réjouir de voir renaître, sur un terrain neuf, le bon combat d'avant-garde, et félicitons M. Bing d'avoir, par sa belle vaillance, provoqué cette levée de piques.

La Librairie Chaix met en vente aujourd'hui la deuxième livraison des *Maîtres de l'Affiche*. Ce fascicule contient la toute récente affiche de Jules Chéret pour le *Punch Grassot*, avec deux autres affiches françaises, l'*Escarmouche* d'Ibels et le *Cigare Cavour* de Meunier. Une très intéressante affiche américaine de Louis Rhead pour le journal *The Sun*, complète la livraison. Le véritable succès obtenu par cette publication auprès des amateurs et des collectionneurs nous dispense de faire à nouveau son éloge, et nous sommes heureux de constater que le deuxième numéro a tenu les promesses du premier.

Quelques artisans d'art — des meilleurs parmi ceux qui luttent avec succès pour la rénovation des industries artistiques en France — se sont groupés en une exposition permanente ouverte rue Vignon, 26, à Paris. Citons : MM. Brateau et A. Charpentier (étains), Carabin (bois sculpté), Chaplet, Dammouse et P. Roche (céramique), Roty (plaquettes et médailles), Thesmar (émaux cloisonnés), Marioton (statuaire-ciseleur), Peureux (damasquine), etc.

D'autre part, un groupe d'artistes s'est constitué pour fonder un Salon des Arts décoratifs à la Galerie des Artistes modernes, rue de la Paix. On y remarque particulièrement les étains de M. Alexandre Charpentier, les émaux et les pièces ciselées en tôle d'acier de Mme Marie Egoroff, les faïences de M. Lachenal, une cheminée de M. Savine, etc.

Kosmos : une nouvelle revue hebdomadaire franco-néerlandaise consacrée aux sciences sociales, au commerce, à l'industrie, aux arts, aux lettres, etc. Bureaux à Anvers, rue de Jésus, 22. Prix d'abonnement : fr. 7-50 par an.

M. W.-M. Rossetti vient de faire don à la National Gallery d'un dessin de Dante-Gabriel Rossetti, exécuté en 1852, représentant le peintre Madox Brown, l'initiateur de Rossetti et le précurseur des Préraphaélites, qui furent, comme on sait, D.-G. Rossetti, Holman Hunt et John-Everitt Millais.

Du *Masque de fer*, cet « Instantané » de John Ruskin, le plus autorisé des écrivains d'art de la Grande-Bretagne :

John Ruskin, le grand esthéticien sociologue anglais, que M. Robert de La Sizeranne est en train de révéler au public français, a soixante-seize ans, et depuis dix ans il n'écrit plus, ne parle plus en public. Grand, mais courbé, tout blanc, avec de grands cheveux et une barbe de fleuve, fait comme un prophète, habite, inaccessible, dans la région des lacs, un pays sauvage et pittoresque, loin des usines et des chemins de fer qu'il a maudits. Ses disciples viennent tour à tour veiller à ce que rien n'importune sa vieillesse. Généralement on le croit mort.

A lutté toute sa vie pour la Beauté. A fait la réputation de Turner, des Préraphaélites et de Burne-Jones. A appris aux Anglais à regarder les Alpes et les cathédrales gothiques. S'est ruiné à créer des musées somptueux pour les étudiants à Oxford et pour les ouvriers à Sheffield, et à payer des chaises de poste afin de combattre les chemins de fer qu'il trouve « damnables ». A rétabli le filage au rouet dans des villages de Westmoreland, parce que c'est pittoresque. A créé, dans l'île de Man, une fabrique de draps où il est défendu d'user de la vapeur, afin de ne pas salir le bleu du ciel, etc. Gagne environ cent mille francs par an en vendant ses livres d'esthétique, même à des paysans qui viennent de loin les acheter.

Homme fait de contrastes : tory et partisan du *home rule*, savant et artiste, analyste et visionnaire, sceptique et apôtre. L'Eglise anglicane l'a renié. L'Eglise catholique n'a pu l'attirer à elle. Longtemps bafoué, aujourd'hui reconnu comme un des précurseurs du mouvement social actuel et comme un des maîtres de la prose anglaise. Fera bientôt, grâce à M. Robert de La Sizeranne, partie du patrimoine intellectuel français.

Bruxelles. — Imp. V[e] Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 2. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 12 JANVIER 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Paul Verlaine.

Nous écrivons ces lignes à l'heure où, là-bas, à Paris, on le porte en terre. Si jamais nous avons souhaité de croire à la survivance de ce qui pense et de ce qui aime dans l'homme, c'est, certes, à ce moment où nous voulons nous imaginer que cette âme admirable, victorieuse de ses lourdeurs terrestres, peut voir enfin, directement et sans erreur aucune, combien elle fut aimée. Ce doit lui être sa première joie éternelle!

On pardonnait tout à Verlaine. Il était, de par son amour à travers tout, irresponsable de toutes les fautes. Il ne pouvait se montrer ni parler sans émouvoir, ni sans qu'aussitôt ne vibrât toute l'enfance endormie que nous portons en nous. J'en sais qui l'écoutaient avec des pleurs dans les yeux. Il y a deux ans, lors de ses conférences à Bruxelles, il était si merveilleusement inapte à l'emploi, mais si hautement poignant que même ne le comprenant pas, ne saisissant que par bribes ce qu'il proférait, chacun était maîtrisé et comme haletant a entendre sa voix si rauque et si infiniment usée et à voir sa ruine toujours tenace et debout et pour certains encore menaçante. Cet homme qui à la tribune d'un cercle, devant la frivolité unanime, avait assez de confiance en la grandeur et la profondeur de sa simplicité, pour oser là, sans déchoir, se confesser et mettre son cœur à nu, était, malgré son apparente faiblesse, une extraordinaire force humaine. Absurde pour les uns, il paraissait tout simplement sublime aux autres.

Quels que fussent ses auditeurs, ils étaient en vérité petits devant lui. Il grandissait d'un inédit prestige dans l'étalage ingénu et par cela même audacieux de sa déchéance et ce qui le transfigurait tout à fait c'était qu'il ne se doutait pas, même pendant un instant, du grand exploit moral qu'il accomplissait devant tous. Les petites conventions sociales, ce qu'on est convenu d'appeler la dignité pour éviter de dire l'hypocrisie, la tenue banale qui n'est chère qu'aux médiocres, ne lui apparurent jamais que comme poussières sur ses habits. Il n'en tenait pas compte. Il marchait candide et clair, se montrait tel qu'il était, osant totalement être lui-même. Il était jaloux de la moindre parcelle de sa personnalité; il ne se corrigeait jamais de peur de se diminuer ou de s'amoindrir.

En littérature il a agi de même. Avec Rimbaud il a été

le premier à tailler dans les règles et à briser les moules de la poésie banale et quelconque des parnassiens. Il a cassé les marbres angulaires du sonnet impeccable et s'est aperçu le premier que tout le luxe des rimes et des strophes froides quoique pavoisées, n'était que toc et loques. Il a repoussé tout cela, à coups de pied. Dès la *Bonne Chanson*, plus rien ne reste en lui du poète uniquement formiste qu'il était aux débuts. Alors déjà Leconte de Lisle devait lui apparaître : un pasteur d'alexandrins pesants. Son vers se fait ductile, sinueux, frêle, léger. Il se plie au rêve, à la tendresse, à la vie. Dans *Sagesse* où tant d'effusion, d'humilité, de ferveur sont recelées, la prosodie est violemment prise à partie et bien des règles niées. *Jadis et Naguère* et puis encore *Bonheur* comptent également parmi ses plus belles victoires. C'était un révolté actif contre le *déjà su*, le *déjà vu*, le *déjà lu*. Sans aller aussi loin dans les réformes que ceux qui sont venus après lui, il leur souriait sans cesse et toute son âme était avec eux. Le vers libre était un cheval qu'il n'osait monter, disait-il, mais dont il admirait l'allure. Et faisant allusion à son genou raidi et endolori, il ajoutait : « Je ne suis plus assez ingambe. » Maintenant que le voilà mort et qu'on tâche de le définir au mieux, il apparaît comme un exemplaire unique de la sensibilité merveilleuse de l'instinct, qui, elle, vaut mieux que tous les calculs et que toutes les raisons du monde, puisqu'elle importe seule, dès qu'on innove en l'art et qu'on se veut libre pour créer.

La bonté enfantine de Verlaine est admise par tous et constitue la rengaine des articles qu'on lui consacre. Pourtant il ne faudrait pas qu'on ne vît qu'elle en lui. Il est avant tout un étrange faisceau d'antithèses et d'antinomies. S'il était bon, il était aussi terrible; s'il était saint, il se muait aussi en sacrilège; s'il était pur et s'il a trouvé des mots d'une chasteté translucide, il a inventé par contre, avec autant de verve, des lignes et des couleurs où se tord toute la luxure. Son œuvre se développe *parallèlement*, sur deux rails, l'un blanc, l'autre noir. Il a été baptisé sous le signe de Saturne.

Et c'est ce qui explique sa vie à hiu, à dia, par à travers les grand'routes de la chance et de la malchance, ses soudaines résurrections, ses obstinées et acharnées misères, ses colères, ses effusions, ses affres, ses remords. On ne peut pas dire qu'il ait vécu heureux, mais il est certain qu'il a vécu logiquement. Car on ne se l'imagine pas rangé, calme, doté d'une place dans un journal, gagnant son repas quotidien avec le dessert de plaisir nocturne en surplus, comme tels autres de ses camarades illustres. Il a vécu comme un exceptionnel de sa trempe devait vivre et il est mort mieux qu'on ne l'aurait cru, puisqu'il a évité l'hôpital. Et tel qu'il est son lot est admirable et peut faire envie. S'il n'avait pas une seule maison à lui, enregistrée sur le cadastre, par contre il en avait mille au fond du cœur de tous ceux qui le regrettent et qui l'adorent et qui le pleurent à cette heure. Et dans ces maisons-là sa mémoire est à l'abri de tout. Elles valent mieux que de lourds palais pendant l'existence, et mieux que des caveaux cossus après la mort. Si elles n'étaient faites d'admiration éternelle, on les pourrait rêver en diamant. Et c'est désormais en elles seules qu'il perdurera et que, parfois, en esprit, nous monterons le trouver pour nous réjouir avec lui de la victoire de plus en plus nette de la poésie jeune et affranchie.

GUILLAUME VOGELS

La mort inopinée de Guillaume Vogels a causé une douloureuse émotion dans le monde des artistes où ce peintre de race, aussi bon camarade qu'habile virtuose de la brosse, avait conquis d'universelles sympathies.

Vogels n'était guère connu, il y a une quinzaine d'années, que comme un décorateur de talent, lorsqu'un tableau d'assez grandes dimensions représentant un *Canal en Hollande* la nuit, exposé au Cercle artistique puis au Salon de Paris (1), attira soudain l'attention sur lui. Il y avait dans cette impression nocturne une poésie pénétrante exprimée en des harmonies paisibles avec une sincérité, une bonne foi, une simplicité de moyens qui classèrent d'emblée l'artiste parmi les paysagistes de marque. Il s'affirma, la même année, à la *Chrysalide*, qui ouvrit le feu des combats d'avant-garde. En 1884, il fut au premier rang de la poignée d'indisciplinés qui fondèrent la chapelle vingtiste et prit dès lors sa place parmi les artistes néophiles avec lesquels il exposa régulièrement jusqu'en 1893, — année qui lui donna la joie de voir, à la *Libre Esthétique*, une de ses toiles acquise par le gourvernement.

Nous voici loin des discussions qui agitèrent naguère l'opinion. On a admis le « tachisme » de Vogels, on l'a officiellement consacré, et ceux-là mêmes qui le critiquèrent avec le plus de véhémence s'en font aujourd'hui une arme contre les techniques nouvelles nées de la continuelle évolution de l'art.

L'artiste, lui, demeura immuable dans ses procédés heurtés, dans sa peinture au couteau à palette et à la grosse brosse. Il ne fit pas un pas vers le public, ne chercha jamais à l'amadouer par des concessions quelconques. Il est mort dans son intransigeance, avec la fierté d'avoir vu son art triompher peu à peu des résistances et s'imposer d'année en année davantage.

Vogels disparaît sans tapage, comme il avait vécu, aussi étranger aux honneurs qu'aux relations mondaines. Ceux qui le conduisirent, hier, au cimetière d'Ixelles, furent, outre une foule d'artistes, les compagnons modestes avec lesquels il aimait à prolonger la veillée au café, en Flamand demeuré fidèle aux traditions des Adrien Brouwer, des Ostade et des Jan Steen.

Voici en quels termes M. Octave Maus, au nom des artistes, rappela, au moment de l'inhumation, la carrière de l'artiste :

MESSIEURS,

« Les frères d'armes du peintre que la mort vient d'abattre m'ont prié d'exprimer ici les regrets unanimes que cette brusque

(1) Voir l'*Art Moderne*, 1881, p. 78.

séparation leur fait éprouver. C'est avec une profonde et douloureuse émotion que je prends la parole, car je perds moi-même en Vogels un compagnon de lutte et un ami loyal, toujours au premier rang de ceux dont la belle vaillance instaura en Belgique, malgré les hostilités que provoque tout mouvement d'idées, un art non conforme, dégagé des formules et des conventions, vraiment personnel et libre.

Les débuts de Vogels — je parle de ses débuts comme peintre, car la première partie de sa vie fut consacrée à des travaux décoratifs — datent de l'époque où souffla sur la Belgique intellectuelle, vers 1880, un vent impétueux d'émancipation. En opposition aux immuables institutions fermées aux novateurs, des groupes se formèrent dans le domaine des arts plastiques et de la littérature, proclamant des doctrines jugées alors téméraires, mais qui ont peu à peu vaincu les défiances et les rancunes. La *Chrysalide*, l'*Essor*, le *Cercle des aquarellistes et aquafortistes*, les *Hydrophiles*, les *XX* affirmèrent avec fierté l'indépendance des artistes tandis que la *Jeune Belgique* réunissait en faisceau glorieux nos forces littéraires éparses. Une communauté spirituelle associait, dans une même pensée désintéressée, les efforts de chacun pour faire épanouir la fleur d'art sur notre sol rebelle.

Évoquer ces temps passionnés, si chers à nos mémoires, c'est faire revivre le souvenir du beau peintre que nous pleurons. Vogels prit part à toutes les expositions de combat qui créèrent en Belgique un renouveau d'activités cérébrales. Il fut un précurseur et un initiateur. Ce qui caractérise son art, c'est la finesse et l'acuité de la perception optique, merveilleusement apte à saisir les infinies dégradations de la lumière. Moins préoccupé du site à reproduire que de l'émotion suscitée en son âme réceptive par le mirage du jour diffus qui baigne la nature, il tirait d'un coin de banlieue, d'un bout de jardin entrevu de sa fenêtre, d'une ruelle en démolition, de prestigieux sujets d'études exprimés d'une main singulièrement experte à résumer en quelques coups de brosse, violents comme des coups de sabre, l'impression ressentie. Dans ses tableaux, dans ses aquarelles, qu'il peignait avec une étourdissante et capricieuse virtuosité, Vogels apportait la même fougue, le même entrain. Cette touche volante et légère, papillotante et souple, décelait, comme l'a fait remarquer Camille Lemonnier, la bonne humeur et la gaieté naturelle d'un homme de perception instantanée qui veut aller vite, appuie à peine, effleure, ne lie pas le coloris et l'essème comme on effeuille un bouquet.

Mais sous cette apparence lâchée et superficielle, il y avait une somme considérable d'acquis et de connaissances. Par le scrupule des valeurs et la sûreté du dessin, par l'exacte notation des effets les plus fugitifs : aubes voilées de brume, couchants incendiaires, crépuscules apaisés, par l'exaltation des sentiments d'intimité, de solitude, de silence, de joie, de recueillement dont elles donnent l'illusion, les œuvres de Vogels prennent rang parmi les plus belles et les plus pures dont l'école belge ait le droit de s'enorgueillir.

Elles ont l'éloquence des toiles de maîtres, — de celles qui s'élèvent au-dessus de l'expression documentaire pour symphoniser les sensations que la Beauté suscite dans un cœur impressif.

Dans le deuil qui nous frappe, nous les camarades, les amis, les frères de l'artiste, unis à lui par des liens spirituels plus forts que les liens du sang, il est, Messieurs, une consolation. Vogels n'a pas connu la mélancolie des déclins. Chacune de ses expositions a révélé une vision plus affinée, une main plus habile. Il tombe en pleine maturité, en pleine santé intellectuelle, et son œuvre, exempte de toute compromission, demeure vierge de toute défaillance.

Pleurons le bon et joyeux compagnon dont la verve narquoise et l'humeur rabelaisienne égayèrent nos cénacles. Mais saluons respectueusement dans la mort l'artiste intègre, modeste et sincère qui demeura jusqu'au bout fidèle à ses convictions et qui nous lègue un inoubliable exemple de fermeté, de constance et de probité. »

Au nom des amis de Vogels, M. Carl De Vos, dans une éloquente improvisation, rappela les qualités de cœur de l'artiste, la sûreté de ses relations, l'affection profonde qu'avaient pour lui tous ceux qui l'approchèrent. Ses paroles d'adieu, touchantes et justes, impressionnèrent vivement l'auditoire réuni pour la dernière fois auprès de l'ami regretté.

UN LIVRE

Six chansons de pauvre homme pour célébrer la semaine en Flandre, par MAX ELSKAMP. Chez Lacomblez.

Un livre exquis comme tous ceux que rêve et écrit M. Max Elskamp, vient de paraître. A peine a-t-on rangé en sa bibliothèque le *En Symbole vers l'Apostolat*, que les *Six chansons de pauvre homme* viennent prendre place sur la table de travail et l'on vit à nouveau avec l'auteur près de soi, continûment.

L'édition imprimée par Henry Van de Velde est très soignée et en tous points réussie, n'était le signet d'un ton un peu criard et d'une soie trop roide. Les dessins que l'écrivain tailla dans le bois sont d'une naïveté savoureuse et si adéquate au texte et si artistement puérils qu'on n'imagine aucun professionnel qui les eût pu traiter ainsi. La frise des petits bateaux, celle des anges à genoux, la planche de l'apiculteur et celle où l'auteur s'est représenté lui-même en silhouette sont adorables. Et maintenant que dire des vers ? M. Elskamp, dans la ville qu'il a construite plus encore dans son cœur que dans son cerveau, écrit avec une suavité, une piété, presque une sainteté uniques. Il fait songer à la toute bonté, à la toute douceur et l'on dirait que lui aussi, comme d'autres peignaient, écrit à genoux. Il est pitoyable à tout le pauvre monde ; il aime la création entière : plantes, oiseaux, lumières, bêtes et gens ; chaque syllabe de ses poèmes est un petit alvéole où il concentre le doux miel de tendresse ; ses mots, ses phrases, ses strophes pourraient être chantés par des moines clairs et bénévoles comme saint François d'Assise.

Nous transcrivons la *Chanson du Dimanche :*

A présent c'est encor Dimanche,
et le soleil et le matin,
et les oiseaux dans les jardins,
à présent, c'est encore Dimanche,

et les enfants en robes blanches
et les villes dans les lointains,
et, sous les arbres des chemins,
Flandre et la mer entre les branches.

Or, c'est le jour de tous les anges :
Michel avec ses hirondelles
et Gabriel tout à ses ailes,
or, c'est le jour de tous les anges ;

puis, sur terre, les gens heureux,
les gens de mon pays, tous ceux
allés par un, allés par deux,
rire à la vie, aux lointains bleus ;

à présent c'est encor Dimanche,
— meuniers dormants à leurs moulins —
à présent c'est encore Dimanche,
et ma chanson, lors, a sa fin.

Premier Concert Ysaye.

Un cirque, de premier ordre d'ailleurs (nous applaudîmes le soir même du concert à l'agilité de ses écuyers, à la souplesse de ses acrobates, aux facéties de ses clowns) et qu'une attention délicate du sort fit choisir parmi tant d'autres pour son nom musical : le *Cirque Schumann*, occupe, simultanément avec la jeune armée d'instrumentistes commandée par M. Eugène Ysaye, le spacieux local de la rue de l'Enseignement.

Et tandis que les chevaux rêvent, dans les bas-fonds, de galops victorieux, que le luisant attirail des trapèzes et des fils de fer attend, dans les frises, ses gymnasiarques ailés, voici que sur une estrade colossale se range, devant un auditoire nombreux et attentif, l'orchestre nouvellement réuni et discipliné par le maître violoniste. Les quatre notes fatidiques du début de la Symphonie en *ut*, l'inexorable appel du Destin, résonnent dans le silence, et l'admirable partition de Beethoven se déroule, éblouissante, avec ses élans de passion, sa douleur contenue, l'espoir naissant qui apaise les souffrances et, dans une apothéose triomphale, la joie exultante d'une âme réconfortée.

M. Ysaye, en choisissant pour présenter son jeune orchestre au public l'une des œuvres les plus éloquentes et les plus belles de la littérature classique, a montré une belle crânerie, et le succès l'a récompensé. Sous sa direction ferme et souple l'interprétation a été d'une remarquable lucidité. Rarement les contre-points multiples de ce chef-d'œuvre ont été mis en lumière avec plus de précision, et l'ensemble de l'exécution a eu un éclat, une vie, une homogénéité vraiment impressionnants.

Dès ce moment, la bataille était gagnée, l'auditoire conquis, et la suite du concert n'a été pour le nouveau chef d'orchestre et ses excellents instrumentistes qu'une série d'ovations.

Lénore, l'émouvant poème symphonique d'Henri Duparc d'après la ballade de Bürger, était presque inconnu à Bruxelles. A part une exécution aux Concerts des *XX* de la fidèle transcription pour deux pianos qu'en fit Saint-Saëns, il ne fut joué qu'une seule fois, y il a une vingtaine d'années, aux Concerts populaires, sous la direction de Joseph Dupont. Cette œuvre d'un des initiateurs de l'École française contemporaine méritait d'être remise au jour. Elle n'a rien perdu de sa fraîcheur et de son charme et par l'élévation des idées, l'unité et la pureté du style, la pureté des développements et la richesse de l'instrumentation, se classe parmi les belles œuvres modernes.

Deux fragments symphoniques de M. G. Huberti, la marche funèbre de *Guillaume d'Orange* et un extrait de *Bloemardinne*, traités avec sobriété et distinction, ont valu un vif succès à l'auteur, présent à l'audition. Pour finir, l'étourdissante *Marche joyeuse* dans laquelle Chabrier a généreusement dépensé toute la verve, l'ironie, l'esprit et la gaîté qui constituaient le fond de son tempérament.

Une pianiste de talent, au jeu précis, au mécanisme sûr, a interprété en excellente musicienne le Concerto de Schumann, trop connu peut-être pour figurer sur un programme d'initiation, et divers soli : *Impromptu* de Schubert, Caprice de Saint-Saëns sur les airs du ballet d'*Alceste*, Caprice de Gernsheim, ce dernier ajouté au programme en raison de l'insistance du public.

L'impression de cette première matinée a été fort bonne, malgré certains défauts d'acoustique auxquels il pourra être remédié. Et voici définitivement fondés les concerts de la nouvelle société symphonique qui complètent si heureusement, avec les Concerts populaires et les auditions du Conservatoire, les manifestations musicales de l'hiver bruxellois.

La prochaine séance, fixée au dimanche 26 courant, aura lieu avec le concours de M[lle] Marcella Pregi, cantatrice, et de M. Jean Ten Have, violoniste. L'orchestre exécutera la Symphonie en *ré* de Brahms et le poème symphonique *Eulenspiegel* de Richard Strauss (première audition à Bruxelles).

L'espace nous fait défaut pour publier un compte-rendu détaillé de la première séance de musique de chambre donnée, à la Grande-Harmonie, par le Quatuor Ysaye (MM. Eugène Ysaye, A. Marchot, L. Van Hout et J. Jacob). Bornons-nous à signaler le très grand succès de cette belle soirée d'art. Le choix du programme : 7[e] quatuor de Beethoven, quatuor à cordes de Vincent d'Indy, quintette de Schumann (au piano : M. Théo Ysaye) et la superbe interprétation donnée aux œuvres par M. Ysaye et ses partenaires ont donné à cette séance inaugurale une haute saveur. Les séances intimes du Quatuor Ysaye complèteront superbement les concerts de la Société symphonique.

FERNAND DE MAZET

La Révolution à Villeneuve-sur-Lot (Journal des événements écrits à cent ans de distance d'après des documents inédits). Un volume in-8° de 400 pages. Imprimerie Victor Delbergé, à Villeneuve-sur-Lot.

M. de Mazet a voulu servir à ses lecteurs une tranche de la Révolution, dire ce qu'elle fut pour une petite ville de province très éloignée du mouvement central.

Presque jour par jour il suit avec une scrupuleuse fidélité dans le petit journal du canton, dans le registre du district, dans tous les documents qu'il retrouve, les impressions et les événements du temps.

Dans sa préface, il cite avec un à-propos qui arrête le reproche qu'on pourrait lui faire, ces paroles de Paul Desjardin répondant au méticuleux Taine : « ... Il faut se garder d'attribuer à la moindre constatation de détail une valeur suffisante pour ruiner toutes les idées générales. Les révolutionnaires n'étaient pas des réalistes. La Révolution est une entreprise d'idée. Chacun des petits faits exacts pris à part, juge les révolutionnaires et ne juge pas la Révolution. Or, il n'y a que les idées qui mènent le monde. »

Il était nécessaire de les rappeler, car la façon dont les Villenemois prirent la Révolution n'est « qu'un petit fait exact » dessinant une seule des nombreuses faces du drame.

« Les Villenemois avaient l'esprit léger, subtil et raisonneur... On peut hautement affirmer que pour eux la Révolution ne fut pas « un bloc », et qu'ils ne dirent jamais à propos de cette masse hétérogène ce que Victor Hugo disait de Shakespeare : « J'admire tout comme une brute ! » Non, les gens de ce pays surent et voulurent choisir, accepter et rejeter... »

C'est bien là, en effet, l'impression que laisse ce journal qui eût pu être écrit, tant l'historien s'applique à entrer dans la peau du bonhomme, par un Villenemois de 1889.

Ces provinciaux avaient des reproches à faire à l'ancien régime, mais ils voyaient surtout le détail de leurs griefs. Ils ne les avaient

pas condensés bien profondément en idées générales, ce semble; et la prise de la Bastille, par exemple, fut, pour eux comme pour le peuple de Paris, le symbole qui, aux esprits un peu lents et confus, remplace la synthèse. L'image, comme une musique, s'empare de ces cerveaux où elle bourre tous les vides, et les rêves vagues, les plaintes indécises s'unifient plus facilement pour les simples en un symbole qu'en une de ces bêtes dont ils n'ont pas le temps de compter les mille pattes et qui leur paraissent effrayantes sous leur nom de synthèses. Seulement pour les Villenemois la prise de la Bastille fut une promesse d'ordre et de sécurité, elle ne fut pas ce qu'elle était au peuple de Paris lui-même, plus travaillé de conscientes rancunes, et le geste de colère qui renversa la vieille forteresse n'eut pas d'écho dans cette petite ville où personne n'eut envie de rien démolir. Les passions intellectuelles qui en notre ère sont pour les foules les levains les plus puissants n'étaient guère excitées en province comme elles l'étaient dans les capitales. Le manque de communications, la rareté du livre, des journaux, des luttes de l'esprit rapetissent les événements — robe extérieure d'une idée — à des proportions qui en font des réformes utilitaires, unies à des détails de personnalités.

Tous les documents reproduits par M. de Mazet représentent bien l'esprit *moyen* du temps, ce que nous nommerions l'esprit bourgeois, à l'heure actuelle. Dans l'histoire de cette petite commune on peut lire les mesquineries, les lâchetés, les cruautés, les apitoiements, le cortège des petits vices et des petites vertus qui s'agitèrent autour de la Révolution. Les sentiments nouveaux, forts, enthousiastes sont exprimés en un style si maladroit, si emprunté, qu'ils nous paraissent burlesques. Les registres publics essaient de se hausser jusqu'au ton héroïque. Mais ils ne sont que grandiloquents.

On y sent le petit calcul du bourgeois, honnête, du reste, qui veut réformer les choses au mieux, mais dont les convictions manquent de cette passion qui rend simple et qui ennoblit les pires maladresses extérieures. Tout cela sont tribulations d'épiciers se battant pour « un parti », avec l'extérieur terrible des moyens à la mode de leur temps. Dans les arrêtés du maïeur je cueille des mots qui font rêver :

« Le prix de la liberté, *calculé sur l'apanage des vertus.* »

Un jour où le pain va manquer et où la population s'agite : « Nous rassurons nos administrés sur cet objet *bien digne de leurs sollicitudes.* »

Quelques snobs ou méprisards bourgeois demandent comme les nobles des certificats de civisme. On leur répond dédaigneusement qu'ils n'ont jamais fait partie de la classe nobiliaire. Tout au plus étaient-ils de « la classe des insouciants ».

Et cependant, dans ce même canton paisible, narquois, utilitaire, généreux à ses heures, mais encore mineur par l'âme, il y eut des héroïsmes et de belles folies. Malheureusement le journal de M. de Mazet ne fait entrevoir que par la citation de quelques faits les sentiments excessifs qui durent se faire jour à cette époque dans l'âme de ceux qui jugeaient ou qui sentaient d'une façon plus élevée. Des hommes, des femmes surent mourir quand un mot pouvait les sauver.

Si rares qu'ils aient été, ils furent ceux qui personnifient pour nous la grandeur de l'époque, ils furent pour leur temps « le sel de la terre », ceux qui agrandirent de terreur ou d'admiration les conceptions anémiques des plus faibles. Une belle lettre de soldat est le seul document qui représente ce côté généreusement fier des êtres entiers. Et toute l'œuvre si volumineuse de M. de Mazet est un important, un consciencieux témoignage de la minuscule signification des idées moyennes — opportunément éclectiques — des êtres et des mouvements moyens, pivotant tant bien que mal, avec lenteur et sécurité, autour des exaltés et des convaincus qui sont le centre du monde, au péril de leur vie, le plus souvent.

Ces gens « moyens » forment la grande masse. C'est leur consolation et leur soutien; mais c'est leur ensemble compact qui est aussi le coussin le plus doux à l'orgueil de ceux qui ont soif de connaître le beau et le vrai en leur essence, qui les tressent en principes dominants, et leur sacrifient joyeusement les contingences opportunes.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Amateur et Marchand.

La Cour d'appel de Bruxelles a rendu dernièrement son arrêt dans le procès intenté par le marquis de Chasteleer à M. Clarembaux, marchand de tableaux à Bruxelles. Il s'agissait de l'authenticité de trois œuvres attribuées à Charles De Groux, à Louis Robbe et à Hippolyte Boulenger.

La Cour s'est ralliée à l'opinion des artistes Alfred Stevens, Constantin Meunier, Alfred Verwée et Terlinden, qui affirmaient l'authenticité absolue des toiles litigieuses; elle a écarté l'avis des deux critiques d'art dont le marquis de Chasteleer invoquait l'autorité pour soutenir que les œuvres avaient été retouchées.

L'arrêt, très intéressant sur ce point, oppose l'un à l'autre les avis, fortement motivés du reste, des deux critiques, dont l'un estimait que le fossoyeur et les enfants de *l'Enterrement* de De Groux étaient les seuls personnages peints par l'auteur, tandis que l'autre voyait précisément dans ces personnages, dont la facture ne révélait pas la manière du maître, la preuve qu'une main étrangère avait modifié l'œuvre originale.

Un *Paysage des bords de la Meuse*, de Louis Robbe, avait donné lieu à une divergence de vues que l'arrêt fait ressortir également : la nerveuse correction et l'accent un peu brutal de Robbe étaient vantés par l'une des attestations, tandis que l'autre signalait la manière lourde et attardée d'un homme qui ne fut pas un peintre et semble n'avoir jamais vu la nature.

Quant au dernier tableau, *Effet de Neige*, de Boulenger, la Cour constate qu'un certificat d'authenticité signé d'Arthur Stevens était joint à l'œuvre.

La vente des trois tableaux est déclarée valable et le marquis de Chasteleer est débouté de son appel.

Memento des Expositions

BARCELONE. — IIIe exposition générale des Beaux-Arts et d'Art industriel. 23 avril-23 juin 1896. Quatre œuvres par exposant au maximum, sauf agréation du jury. Délais d'envoi : 20 mars-1er avril. Retour gratuit des œuvres récompensées. Renseignements : *M. J.-M. Rius y Badia, maire de Barcelone, président de la Commission organisatrice.*

BORDEAUX. — Société des *Amis des Arts.* 44e exposition. Délais d'envoi : expirés. Transport gratuit pour les invités (deux

ouvrages par exposant). Renseignements : *M. F.-H. Brown, secrétaire.*

BRUXELLES. — *Maison d'Art.* Exposition des œuvres de MM. Paul du Bois, A. Verhaeren et E. Lachenal. Ouverture : Samedi 18 janvier. Renseignements : *Direction de la Maison d'Art, avenue de la Toison d'or, 56, Bruxelles.*

MONS. — Exposition de la *Société des Beaux-Arts.* Mai 1896. Renseignements : *M. Léon Losseau, secrétaire, rue de Nimy.*

NANTES.— Société des *Amis des Arts.* 1er février-15 mars 1896. Limitée aux invités et aux membres de la Société. Gratuité de transport. Commission sur les ventes : 10 %. Délais expirés. Secrétaire général : M. Des Camps de Lalanne.

PARIS. — Union des femmes peintres, sculpteurs, etc. (Palais des Champs-Élysées). — 1er-20 février 1896. Envois : 12 et 13 janvier, à l'adresse de M. Toussaint, emballeur, au Palais des Champs-Élysées. Droit : 5 francs par œuvre (maximum 20 francs, quel que soit le nombre des œuvres).

ID. — Association artistique P. M. P. (Galerie des artistes modernes, 5, rue de la Paix. Peinture 1er-20 février. Aquarelles et dessins : 23 février-15 mars. Sculpture : 1er février-15 mars. Envois : Notices, 20 janvier; peinture et sculpture, 26-20 janvier; aquarelles et dessins, 19-21 février. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements au siège social, 170, Faubourg Saint-Honoré, Paris.

PAU. — XXXIIe exposition annuelle de la *Société des Amis des Arts.* 15 janvier-15 mars 1896. Gratuité de transport pour les invités. Commission sur les ventes : 10 %. Délais expirés. Renseignements : *M. Gaston Tardieu, secrétaire général.*

STUTTGARD. — Exposition internationale de peinture. 1er mars-15 mai. Deux tableaux par exposant. Délais : notices, 15 janvier; œuvres, 1-15 février. Expéditeurs à Bruxelles : W. de Haas et Ce, rue des Commerçants, 30. Renseignements : *M. Kormann, expéditeur de la cour, Stuttgard.*

PETITE CHRONIQUE

L'exposition de *Pour l'Art* vient de s'ouvrir. Nous en rendrons compte dimanche prochain. A la même heure, c'est-à-dire hier à 2 heures, s'est ouvert le *Salon idéaliste.*

A LA MAISON D'ART. — *Mercredi prochain, 15 courant,* à 5 heures, clôture de l'Exposition des œuvres d'Alfred Stevens.

Samedi 18, à 2 heures, ouverture de l'Exposition des sculptures de M. Paul Du Bois, des peintures de M. Alfred Verhaeren et des céramiques d'art de M. E. Lachenal.

Lundi 20, à 8 1/2 heures du soir, conférence de M. Edmond Picard sur un livre inédit de Maurice Maeterlinck : *Le Trésor des humbles.* Cette conférence sera accompagnée de lectures d'extraits de cette œuvre.

Mercredi 22, à 8 1/2 heures du soir, concert de musique ancienne donné par l'*Octuor vocal* sous la direction de M. Léon Soubre, avec le concours de Mme Alphonse Mailly et de M. Léon Van Hout, professeur au Conservatoire.

Camille Lemonnier a donné vendredi soir, avec un très grand succès, à la Maison d'Art, une conférence sur Alfred Stevens (la Femme et l'Amour), qui avait réuni un nombreux et élégant auditoire. Nous en publierons prochainement des fragments.

La direction de la Maison d'Art a invité les membres de la Section d'Art de la Maison du Peuple à visiter l'Exposition d'Alfred Stevens. Cette visite aura lieu aujourd'hui, dimanche, à 10 heures du matin. A cette occasion Camille Lemonnier fera une nouvelle conférence sur Alfred Stevens, en s'attachant principalement à résumer la Vie et l'OEuvre du maître.

La Section d'Art de la Maison du Peuple donnera prochainement sa deuxième séance. Au programme : une conférence d'Émile Verhaeren sur la chanson populaire, avec une audition de chants populaires de divers pays organisée par M. Flé.

Le concert symphonique que dirigera aujourd'hui, à 2 heures, à la Grande-Harmonie, le jeune chef d'orchestre norwégien Gaston Borch se composera d'une série d'œuvres exécutées pour la première fois à Bruxelles : *Symphonie (ré maj.)* et *Andante funèbre* de Svendsen, *Suite-Holberg* de Grieg, *Entrée triomphale des Boyards* de Halvorsen, suite de l'opéra *Féerie* et *Concerto* pour piano et orchestre de G. Borch. Cette intéressante audition est organisée par la maison Schott frères.

Le Conservatoire de Nancy fera entendre aujourd'hui, en première audition, sous la direction de M. Guy Ropartz, la symphonie en trois parties (*Le Matin, Midi, Le Soir*) de M. A. Savard, prix de Rome, l'un des compositeurs français de la nouvelle génération musicale.

On lui doit entre autres : *Maldek,* drame lyrique; *Fille-Fleur,* scène lyrique pour soprano et chœur; *Morceau symphonique* pour petit orchestre; *Introduction, fugue et choral,* pour deux pianos et un *Quatuor à cordes.*

Notre compatriote M. Géminick, le violoniste liégeois, prêtera son concours à ce concert.

La troisième matinée des Concerts populaires aura lieu dimanche prochain, avec le concours de M. Willy Burmester.

Le célèbre violoniste, qu'on entendra pour la première fois en Belgique, exécutera le 7e *Concerto* de Spohr, un *Aria* de J.-S. Bach et les *Variations* de Paganini sur le thème « Nel cor piu non mi sento ».

M. Willy Burmester, qui a 27 ans à peine, est élève de Joachim. Chacune de ses apparitions en public, à Berlin, Vienne, Leipzig, Dresde, Amsterdam, La Haye, etc., a été l'occasion d'un triomphe.

Au programme figurera, entre autres œuvres symphoniques, la *Symphonie fantastique* de Berlioz, qui n'a plus été exécutée à Bruxelles depuis 1881.

La *Jeune Belgique* cesse d'être mensuelle. Elle devient hebdomadaire. La raison de cette transformation se trouve dans le désir de ses rédacteurs de donner plus d'extension aux articles de critique et d'esthétique. La *Jeune Belgique hebdomadaire* paraîtra en fascicules de 8 pages, avec couverture de couleur. Chaque numéro renfermera des articles d'esthétique ou de critique, les comptes rendus des ouvrages de littérature et d'art, des concerts, des représentations dramatiques, des Salons de peinture et de sculpture, un bulletin bibliographique, des correspondances de l'étranger, etc., etc.

Tous les trois mois paraîtra un numéro anthologique exclusivement composé de morceaux choisis d'auteurs belges. Le dernier formera un album de 50 pages distribué gratuitement aux abonnés. Prix d'abonnement : 10 francs par an. Pour les anciens abonnés de la *Jeune Belgique* mensuelle : 7 francs.

Vient de paraître à Paris : *La Revue rouge*, nouveau recueil mensuel de Littérature et d'Art dont nous avons annoncé la publication.

Au sommaire, des vers et des proses de Henry Bauer, Paul Verlaine, Gustave Langlet, René Radel, Francis Norgelet, Manuel Devaldès, Jules Heyne, Solness, avec, hors texte, une superbe lithographie originale de Steinlen.

La Société de Musique de Tournai annonce son grand concert annuel pour le dimanche 2 février, à 4 heures. Elle exécutera les *Saisons*, oratorio de Haydn pour soli, chœurs et orchestre.

M. Franz Servais vient de rentrer à Bruxelles après un séjour à Carlsruhe où il a donné une audition de son drame lyrique : *L'Apollonide* à M. Félix Mottl, directeur musical et chef d'orchestre du théâtre grand-ducal. La pièce a été reçue d'enthousiasme. L'*Apollonide* sera représentée au cours de la saison prochaine, la traduction du poème de Leconte de Lisle en allemand nécessitant un travail de plusieurs mois.

On a exécuté, le jour de Noël, à Bayreuth, dans la salle de l'hôtel Sonne, la symphonie composée par M. Siegfried Wagner. L'œuvre a été très favorablement accueillie par les nombreux artistes qui étaient présents à l'exécution, et l'on annonce que M. Siegfried Wagner va entreprendre prochainement une tournée pendant laquelle il dirigera l'exécution de sa symphonie.

Le Théatre israélite. — On connait peu le théâtre israélite : il existe cependant une troupe dramatique, *The Hebrew Opera Company*, qui, après avoir parcouru l'Amérique et l'Angleterre, s'est fixée définitivement à Londres. Elle y représente au Standard-Theatre, dans l'East-End, tout un cycle de pièces tirées des livres sacrés, des légendes et de l'histoire des juifs, *Moïse, David et Saül,* la *Sulamite*, le *Rabbin Joselman*. Ces œuvres, toutes populaires, ignorent ou dédaignent la complication savante des intrigues : elles suivent fidèlement les textes traditionnels, égayés seulement de quelques traits comiques, et rappellent ainsi par l'ingénuité et l'abondance, la *Passion* d'Oberammergau ou nos anciens mystères. Tout ce qui touche à l'exécution y est assez disparate ; les acteurs parlent un allemand mélangé d'hébreu ; la musique entremêle à des chants liturgiques des réminiscences très profanes, des airs d'Ambroise Thomas ou des scènes de la *Juive :* la salle est plongée, comme à Bayreuth, dans une mystérieuse obscurité, propice à l'illusion; dans *Moïse*, un paysage d'Egypte est figuré par une vue du Strand avec ses réverbères et ses lanternes de bars. La convention au théâtre est chose si naturelle que ces incohérences ne nuisent point à l'effet. Le public est d'ailleurs excellent; composé de juifs de la classe pauvre, il suit avec passion les péripéties du drame.

J'apprends, dit le correspondant londonnien du *Temps*, l'arrivée prochaine à Londres de la *Black Shakesperian Company* troupe de comédiens exclusivement composée d'hommes et de femmes de couleur, qui vient interpréter du Shakespeare au théâtre de Drury-Lane. Il y a là une idée au moins originale, mais il serait téméraire de préjuger de l'accueil réservé par le public anglais à un Roméo en chocolat roucoulant aux pieds d'une Juliette crépue, lippue, au nez largement écrasé, à la peau noire comme du charbon de terre.

Cette troupe américaine compte jouer à Londres pendant un mois, pour aller ensuite à Paris, Bruxelles et Vienne. Elle donnera des représentations de : le *Marchand de Venise, Jules César, Othello, Macbeth, Roméo et Juliette*, les *Joyeuses Commères de Windsor, Hamlet* et le *Roi Lear*. Le manager de la troupe, récemment arrivé à Londres, nous assure que la plupart de ses premiers sujets sont des artistes de grand talent. Soit. A la rigueur, on serait encore disposé à accepter un Othello fortement basané. Mais Cordélia, Portia, Ophélie en négresses ! Il faudra voir cela.

Il vient de paraître à Berlin une curieuse anthologie : elle comprend des extraits d'œuvres écrites en ce siècle par des auteurs dont les noms sont dans l'*Almanach de Gotha* ; ces fragments sont tous précédés d'une courte notice biographique rédigée par M. Georges Zimmermann. Trente-six princes et princesses sont représentés ; citons parmi les plus célèbres : la reine Élisabeth de Roumanie (Carmen Sylva), le duc de Saxe-Cobourg, le prince Georges de Prusse, le roi Jean de Saxe (qui écrivait sous le pseudonyme de Philaléthès), le roi Oscar de Suède. En tête de la collection figure l'empereur Guillaume II avec son *Hymne à Ægir*. Puis viennent le tsar Alexandre III avec des *Souvenirs du siège de Sébastopol* et le grand-duc Constantin avec un choix de poésies lyriques. La maison royale de Bavière est dignement représentée par quatre de ses membres. Le défunt empereur d'Allemagne, Guillaume Ier, y trouve sa place comme prosateur et comme poète. Parmi les souverains asiatiques, le shah de Perse, Nasr-ed-din, figure seul, avec une traduction de quelques pièces de vers. Enfin, les princes africains font totalement défaut dans ce livre d'or.

Le Prix des œuvres d'art. — Sait on que les œuvres d'art étaient fort bien payées dans l'antiquité ?

C'est du moins ce qui ressort d'un curieux article publié par une revue allemande : Polygnote de Thasos, qui vécut vers 450 avant Jésus-Christ, refusait, il est vrai, de recevoir le prix de ses œuvres ; il se disait assez récompensé par le titre de bourgeois d'Athènes, qu'on lui avait octroyé.

Mais ce désintéressement ne dura pas. Trente ans plus tard, le peintre Zeuxis d'Héraclée était appelé à la cour du roi de Macédoine Archélaüs Ier. Il reçut pour les fresques du palais de Pella 40,000 francs environ de notre monnaie.

Mnason d'Elathée paya 100,000 francs une *Bataille contre les Perses* qu'il avait commandée à Aristide, le chef de l'école thébaine.

Pamphile de Sicyone donna un cours sur la peinture : chacun de ses élèves payait pour le suivre un talent d'argent (6.000 francs) par an.

Enfin Appelles toucha vingt talents d'or (1,200,000 francs) pour un portrait d'Alexandre le Grand que lui avait commandé la ville d'Ephèse.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 3. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 19 JANVIER 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LOUIS DELATTRE

Une Rose à la bouche. Un volume de 260 pages. Édition du *Coq Rouge*. Imprimerie Xavier Havermans, Bruxelles.

Comment définir cet esprit? Il a la gauloiserie familièrement attendrie d'un Rabelais du Nord.

Et avec cette note, dont tous les plus menus faits de la vie la plus simple renouvellent et multiplient les vibrations, il nous émeut. Devant cette simplicité facile, doucement héroïque, une admiration nous prend, s'extériorisant en mots qu'une étrange impuissance rend maladroitement grandiloquents.

Devant ces pages de sentiment si humble, si vrai, si profondément inconscient, on devient à peu près aussi gauche que devant le sourire et les naïvetés attirantes d'un petit enfant; on échappe pendant quelques minutes au labeur de penser, et les mots qui sortent tout seuls sont de vieux échos des impressions très lointaines. On est tout couvert de cette poudre brillante faite des mille retentissements d'une nature exceptionnelle éclairant les choses ordinaires. — Et on se trouve soudain si beau, au fond de l'âme, et si naturellement bon!

Chose singulière, à travers ce très personnel mirage d'art, ce n'était pas tant une personnalité que j'entrevoyais en lisant. C'était tout un petit pays incarné en un artiste, et, comme Lemonnier ou Eekhoud évoquent pour moi toute la Flandre, Delattre évoquait de façon pénétrante, complète, toute la Wallonie. Sans que l'auteur paraisse s'en douter, il la faisait passer tout entière devant moi, avec le relief de ses mille détails accrochant la pensée et la rendant gaîment raboteuse, chatoyante, gagnant en pénétration ce qu'elle ne pouvait atteindre en étendue.

Elle passait, non pas en dominatrice majestueuse comme la Flandre aux vastes clartés et aux robustesses imposantes, mais en caressante sœur, effeuillant autour de nous les pétales des bonheurs et des beautés très proches.

Longtemps, en Wallonie, l'homme parut confiné aux émotions, aux recherches, non des superficialités mais des surfaces. La Wallonie eut plus de savants et surtout d'érudits que de penseurs, plus d'artisans d'art que d'artistes, plus de collectionneurs que d'esthètes et plus de généreux donateurs ou de soldats que de théologiens; ses rêveurs, ne trouvant pas autour d'eux les

aspects extérieurs de leurs vagues soucis et de leurs vagues éblouissements, restaient, suivant le mot du pays, *de grands taiseux*. Aucune exaltante image ne venait leur faciliter l'expression de ce qu'ils sentaient.

Mais voici qu'en ce siècle merveilleux la sensibilité, s'approfondissant, plonge dans un domaine nouveau, immense, infini peut-être. C'est maintenant que les plus modestes surfaces vont parler et que des choses graves, lentes, passionnées, incertaines, obscures, pourront être dites par ceux qui n'ont jamais vu de gouffre, d'océan, de plaines ni de grande lumière confuse.

C'est en eux-mêmes qu'ils verront se refléter ces choses. Plus attentifs au bouillonnement du sang dans leurs artères, au protestations de leurs nerfs, aux réactions de leurs sensations, ils verront s'ouvrir tout un royaume qui était resté pour eux une terre inconnue, et les moindres objets serviront d'écho à ces découvertes, — car l'homme, qui a bâti sans le savoir tout l'univers à son image, commence à savoir que le plus humble pont n'est qu'une des réalisations de son éternel et tâtonnant désir d'expansion.

Ainsi les « taiseux » se retrouvent. Dès qu'ils descendent plus avant en leur âme et dans l'âme des autres, un monde leur apparaît que tout exprime, que tout symbolise; et si Delattre est symboliste — voulez-vous dire fabuliste, au sens le plus philosophique et le plus artistique du mot? — il l'est au moyen de tout ce qu'il y a de plus minuscule, de plus pauvreteux, de plus immédiatement tangible. Toutes ces petites choses — le chien de la vieille, la chanson de la petite boiteuse, le déménagement du boulanger, la gaîté de l'aveugle — deviennent, de façon touchante ou poignante, tout le remords de « n'avoir pas souri à ceux qui nous caressaient », tout l'héroïsme des souffrants pour de plus souffrants qu'eux, toute la joie de vivre rendue plus aiguë par le contact de la douleur.

Voici le poète qui marque la naissance au grand jour d'une âme nationale et qui nous affirme que la petite terre wallonne a enfin trouvé, de façon caractéristique et claire, la ligne — je pourrais presque dire la dimension — qu'elle suivait instinctivement quand elle tâtonnait vers l'infini de l'art, comme vers d'autres infinis.

Ce n'est ni la couleur, ni la force, ni l'étendue, ni l'éclat, ni la légère ou troublante lumière, c'est l'Intimité, la somme de vie intérieure, de souvenirs et de mouvements personnels restés accrochés à toutes ces parcelles de vie journalière qu'elle nous apporte. C'est la très puissante joie de la vie se faisant douce et bonne en passant par les multiples brisants des petits bonheurs, et perdant de sa sauvage impétuosité pour acquérir une souriante et sereine finesse.

Mais tandis que vaniteusement j'essaie d'emprisonner en des phrases l'esprit qui luit en ces neuf contes adressés à une fillette, je m'aperçois que l'art véritable ne se laisse pas attraper par la vorace Définition; et que pendant que je parle, toute l'âme du livre me glisse entre les doigts.

J'en transcris, pour mieux faire, de trop rares morceaux. Trop rares, car il est de ceux qu'on voudrait relire avec ceux qu'on aime ou qui vous comprennent, pour se comprendre mieux encore.

Voici la foule des voisins considérant la maison du boulanger qu'on allait démolir :

« Beaucoup d'entre eux, les jours passés, étaient venus à cette masure; et en eux, son souvenir sourirait longtemps, gai et léger. D'autres s'attristaient à la pensée que bientôt elle serait couchée, éventrée derrière une clôture de planches et qu'on verrait sur ses pignons monter la trace de suie des cheminées, et les bandes de couleur zigzaguer aux escaliers. Il s'en attristaient, car pour vivre ils doivent, ceux-là, être frappés et caressés; ils ne savent rester calmes. Ceux-ci enfin, au contraire, voient tout avec impassibilité : leur âme ne rit ni ne pleure; elle est simple comme du pain. Ils ne regrettent rien; ils n'espèrent rien. Depuis des siècles, ils savent que tout vient comme il le doit, et qu'on ne change que peu de choses; ils sont les solides vivants, les piliers du monde, les noires racines silencieuses de nos rameaux murmurants et bariolés. »

Après l'histoire des trois petits enfants tués par le méchant boucher et ressuscités par saint Nicolas :

« Je crois qu'elle est authentique, car je connais pour ma part une âme semblable à ces enfants sortis du saloir de si extraordinaire façon, joyeux et sans souvenir. Oui, une âme que des bouchers, maintes fois, coupèrent en menus morceaux. Mais à son intention, chaque chose ne manquait pas de venir poser son doigt de saint Nicolas sur le cuveau qui l'enterrait. Toujours elle renaissait plus fraîche et plus jolie et s'encourait glisser aussitôt dans la neige; et elle s'y ébattait si vivement qu'il fallait aller l'y prendre pour la reconduire à ceux qui la croyaient perdue et qui la pleuraient. »

Je voudrais transcrire des lignes et des pages de « l'Accordéon de l'hôpital » — accordéon fait pour distraire les malades et dont s'empare un jour un braconnier blessé; — mais les malades ont bien vite assez de cette musique qui les saoule de vie, qui les soulève et les excite. Ils n'en veulent plus et redemandent le vieux mineur « qui les endormait dans les flux d'une musique fade et tiède » — et la voix du piaulant accordéon redevenait la voie essentielle de ces hommes et certes elle disait (peut-être à leur insu) :

« Ah! laissez-nous, vous autres! Passez; laissez-nous aller où l'eau nous porte. Nos yeux sont clos; nos pouces pliés sur nos paumes, à la manière des petits enfants qui dorment. Le courant descend doucement; nous n'y résistons pas. Ne nous le faites pas remonter. »

Il y a l'histoire de « Lowikè », l'aveugle aux gestes joyeux hypnotisant de sa joie toute une salle de souffreteux qui rient de ses adroites imitations, réconciliés pour longtemps avec la vie pour avoir chanté avec lui. Il éveille un éclair de jeunesse dans l'esprit du vieil opérateur qui paraissait insensible pour toujours, et que nul n'est surpris de voir un beau jour, imitant la mimique de Lowikè pour se mettre au niveau de cette joie confiante.

Car l'auteur tient sa promesse et c'est bien « une rose à la bouche » qu'il nous conte ces menues aventures, — rose de beauté, de courage et d'amour, cueillie aux buissons les moins prometteurs.

Après avoir dit à sa petite amie la mort de Lise, — de la petite fille qui s'en était allée pendant que son amie chantait pour elle son air favori, qui s'en était allée « les yeux immenses dans sa face exsangue, comme deux violettes poussées de la mort vers l'amour », — après avoir conté ces choses à la fillette qu'il aime, le poète s'attriste.

Mais la fillette rit encore.

« La mort froide est un pressant aiguillon à vivre, chantent ses pommettes. Nos cœurs, dit son cœur, battent ardemment l'un sur l'autre, à présent, à cause de l'infinité de désirs croulés en cendres. »

Et lui :

« Et moi aussi! et moi aussi! Tu as raison, mon printemps sans pitié, ma primevère fraîche et cruelle!... Nous ne nous arrêterons pas à rien attendre, car l'espoir met des chaînes aux pieds, ses boulets vous enfoncent; et il fait perdre les heures vives du matin. L'espoir est une main de la mort; je vivrai sans espoir avec toi dans mes doigts comme une fleur, avec la morsure de tes baisers comme une rose à la bouche. Je te tiens, je te tiens, je me ris de l'espoir!... Nous garderons nos pieds aussi des pièges du regret. Le regret vole les tendres heures lasses du soir; il est l'autre main de la mort, petite bien-aimée!

« Baignons nos cœurs, tout nus, en l'eau fraîche du bel aujourd'hui... Suis-moi, enfant, je presserai le monde entre deux doigts, comme un citron, pour aviver tes lèvres. Ne regarde pas à terre, à présent, toi qui m'excitas à la vie, tout à l'heure, mais donne-moi tes deux mains. Le péché c'est de transgresser la loi suprême du bonheur de vivre. Je te le dis. Que crains-tu? Commencement et fin, cause et but sont les noms des démons qui firent le péché. Ils tissèrent d'espoir sur regret, ces tulles noirs dont on recouvre la cage des alouettes, peuh! pour un mort qui pue dans la maison!

« Les alouettes veulent le jour sans voiles. Qui jettera à la voirie ces morts qui encombrent la chambre et qu'on nous force de veiller? Viens, viens!

« Ma fleur des sables, mon chardon des dunes bleu-glauque et cruel, je te dis de venir. Mon amie à la taille flexible, le ciel n'est que ta joie et Dieu c'est toi. D'ici, ma bouche, jusqu'au plus profond des temps, c'est toi, toi l'Aujourd'hui en vie qui ris sous ta capeline!

« Regarde dans la vallée, petit bon Dieu. L'eau et la prairie s'étreignent. Les choses, n'est-ce pas que les choses ne sont qu'un baiser infini? »

Ne vous avais-je pas dit que je sentais renaître en une forme adoucie la grande âme panthéiste et affirmative de Rabelais? Et ne croyez-vous pas entendre Panurge s'écrier : « Pensez vivre joyeux de par li bon Dieu et li bons hommes. Aultre soing, aultre souci ne soit receu au sacrosaint domicile de vostre céleste cerveau! »

Le Salon « Pour l'Art ».

Ce qui frappe, à ne parcourir que rapidement les salles, c'est la préoccupation de la part des artistes d'instaurer à sa place — la première — la composition. Trouver des lignes, leur donner une signification bien plus idéale que réelle, vouloir qu'elles expriment soit le calme, soit la douceur, soit la sérénité, soit la force et choisir les couleurs et les teintes qui satisfont plutôt la pensée que les yeux! De grands maîtres modernes, Puvis de Chavannes, Moreau et Watts, ont ouvert la voie et ceux qui viennent après eux sont bellement sollicités par ces grands exemples. Ils ont, à nos yeux, hautement raison et il ne faut pas que, dès leurs débuts, on réclame trop de leur talent. Les gaucheries, les essais ingrats, les présentations parfois vulgaires de leurs conceptions ne doivent pas faire perdre de vue leur but, qui est très noble et très clair. Les mettre en garde contre les œuvres où la littérature envahirait la plastique, suffit. Pour le reste, qu'ils aillent nettement en avant, qu'ils n'aient point trop peur de se tromper, qu'ils préfèrent le risque de s'égarer à la sûreté des sentiers battus, qu'ils aient bonne confiance en eux-mêmes, en leur sensibilité artiste, en leur force spéciale. Les originaux et les personnels, peu importe par quels détours ou après quelles méprises, arriveront à s'imposer; quant aux natures qui ne sont que des reflets d'autrui, leur perte ou leur triomphe banal n'importe guère à l'art.

Nous avons déjà, maintes fois, signalé M. Fabry à l'attention. Nous le tenons pour un artiste très spécial et très volontaire. Il exprime profondément la tristesse et la force et l'ingénue douceur. Ses figures au front démesuré, aux yeux grands, à la chevelure compacte nous attardent en un monde de fer, de marbre et de silence, tandis que d'autres semblent se pencher sur nous comme de grandes fleurs de mélancolie et de consolation. Rarement un artiste voit la vie en des attitudes aussi spéciales et vit dans un milieu d'intellectualité aussi à part que le sien. Parfois — je ne dis pas toujours — il parvient à nous le faire admettre comme seul réel. Et voilà sa puissance. On est hanté par sa vision et cette vision toujours individuelle est subjugante.

Avouons toutefois que son exposition actuelle n'est point assez victorieuse pour nous faire oublier celle de l'an dernier. Toutefois combien s'affirme pénétrante sa *Mélancolie* et sont virilement et opulemment gracieuses ses *Trois jeunes filles*. Son triptyque, on le rêve sculpté au fronton d'un temple, quelque part, dans la solitude.

D'autres noms émergent : Ottevaere dont le talent du rêve fait surgir des parcs lents et calmes, qui déployent des pelouses sur le dos des collines et semblent attendre le rendez-vous que Pan donnait jadis aux nymphes et aux bergères. Sa *Pastorale* est un retour, quoique par une voie bien à lui, vers les paysages des vieux maîtres du XVIIe siècle, parmi lesquels brille, au premier rang, Claude Lorrain. Le *Triptyque* n'est guère heureux.

Camberlani, en des tons apaisés et neutres, évoque une belle scène de repos. Et, vis-à-vis, Bussy dont un portrait, certes bien peint mais cocassement expressif, sollicite ailleurs, étale au centre de la grande salle un site voilé d'atmosphère grise et verdâtre d'où émane une mélancolique et douce idylle payenne. L'impression crépusculaire et le silence des choses sont tangibles en cette belle œuvre.

De la Gandara étonne par son habileté, son chic et parfois sa distinction. Auprès de deux *Natures mortes* très fines de couleur, mais à travers lesquelles on sent l'influence trop directe de Chardin, il suspend quelques estampes dont celle qui représente Verlaine est la plus curieuse. C'est la fantaisie dans le portrait, avec des exagérations non dans le sens du caractère, mais dans le sens de la manière. C'est joli de touche et d'esprit.

Coppens, en une série de marines et de paysages, se prouve consciencieux et très attentif à des effets d'ensemble où le détail se noie. Ses *Bassins* sont d'un bel art impressionniste.

C'est toujours vers les pauvres et les rustres que ce vraiment curieux et très personnel artiste : Eugène Laermans, mène et attarde son observation. Au Salon *Pour l'Art* une visite de vieux médecin dans une chaumière sert de prétexte à des caractérisations vivantes et profondes. Le tableau tient, son groupement est parfait, sa couleur d'une vraie science et d'un bel émail. Il y a dans cette toile de l'émotion simple et crue. Le paysage d'hiver qu'on entrevoit est une merveille. Encore faut-il signaler cette foule de gens hâves, pâles, aux mines de dénûment et de misère qui attendent dans un coin humide et froid d'église ou de chapelle. Et cette esquisse d'un enterrement lugubre, dans la campagne détrempée et pourrie. Et puis aussi cette vue d'escalier lourd, obscur et vieux qui boude en on ne sait quel coin de maison surannée, là-bas, en plein faubourg ou en province. Sollicité par des influences multiples, Evenepoel intéresse par des portraits d'enfants pris en des attitudes justes. Il aime les harmonies sombres et certaines cours de ville surgissent sinistres et tragiques.

Hannotiau se prouve en incontestable progrès. Son carton est d'ordonnance belle et très patiemment et très consciencieusement mené à fin. Nous préférons toutefois ses coins de ville morte. Les vieux murs, les cours où il semble qu'il doive pleuvoir toujours, les pierres pénétrées de siècles et d'ennui et de misère trouvent leur vrai peintre en lui. Il est de la lignée des De Braekeleer, des Mellery. Et son aïeul, là-bas, c'est Leys. De mieux en mieux il tient en main son métier, son œil s'affine, plus de sûreté se rencontre en son art. Le voici armé pour faire œuvre qui restera.

Telles sont au résumé nos impressions recueillies au cours de notre troisième visite à cette exposition *Pour l'Art* qu'une remarquable affiche d'Hannotiau blasonne. A la première, elles n'étaient guère aussi bonnes, mais le Salon gagne énormément à être revu.

JEAN-MARIE

On connait le petit drame d'André Theuriet d'où M. Mortier a tiré un livret « musicable ». Après ses accordailles avec Thérèse, Jean-Marie a repris la mer. Le navire s'est perdu et Thérèse attend vainement son fiancé. Quand Jean-Marie revient, trois ans après, Thérèse s'est mariée avec Joël, le vieux pêcheur. Mais c'est Jean-Marie qu'elle aime toujours, et c'est à lui que va constamment sa pensée inquiète. Les amoureux se désespèrent, car Thérèse est une honnête femme. Son serment de fidélité elle le tiendra, dût-elle en mourir. Quand, après l'explication pathétique et décisive, Joël rentre, apercevant Jean-Marie : « Quel est ce matelot? dit-il. — C'est, répond celui-ci, un compagnon de mer de Jean-Marie... — Eh bien! Jean-Marie?... — Il ne reviendra jamais plus. »

Cet acte, — cette scène plutôt, car l'œuvre entière pivote sur l'explication entre Thérèse et Jean-Marie, — devait tenter un musicien de l'école nouvelle. L'extériorité y a peu de place et tout l'intérêt réside dans l'exposé des caractères et dans le développement des sentiments intimes. Avec une rare intuition des nuances délicates, M. Ragghianti a écrit sur ce drame de mélancolie résignée une partition expressive et charmante qui marque parmi les ouvrages les plus artistiques de ces dernières années.

Ce pauvre garçon, à l'âme élevée, aux convictions ardentes, est un peu des nôtres. Né à Viareggio, dans les environs de Pise, il suivit à Liége César Thomson pour se perfectionner sous sa direction et passa plusieurs années en Belgique où il conquit de ferventes amitiés. L'an dernier, il s'en retourna mourir en Italie, au village natal, au moment de réaliser les hautes espérances que fondaient sur lui tous ceux qui l'avaient approché.

Jean-Marie est, avec quelques œuvres de musique de chambre et un Concerto pour violon et orchestre qui lui valut au Conservatoire de Liége le prix d'excellence, la seule composition importante du jeune maître. Elle suffit à assigner à celui-ci une place spéciale parmi les musiciens contemporains.

Par la distinction des idées, le charme poétique de l'inspiration, la variété du travail harmonique, l'ingénieuse mise en œuvre des thèmes qui jalonnent de quelques points de repère précis la partition, *Jean-Marie* a vivement séduit les artistes. Et bien que l'œuvre soit d'une essence trop fine pour plaire d'emblée à la foule, le public lui a fait un accueil très favorable. Il en pénétrera davantage, après quelques auditions, l'émotion discrète et la sincérité.

M. Paul Gilson s'est chargé du travail de l'orchestration, que la mort du compositeur avait laissé inachevé. Il l'a fait avec un zèle pieux, et la rare habileté d'instrumentation qu'il possède, sa connaissance des timbres, son expérience des ressources orchestrales ont contribué largement au succès de la partition. Tous les intermèdes symphoniques sont, en effet, traités avec une délicatesse, une justesse d'expression et une variété de couleur qui donnent à l'œuvre une saveur toute particulière.

On eût souhaité une interprétation plus vivante et plus nuancée. Nous parlons de l'exécution vocale, car l'orchestre, sous la direction de M. Léon Du Bois, a été irréprochable. Mlle Mastio (Thérèse) manque de voix et d'intensité dramatique. Elle chante en bonne musicienne, toutefois, et son jeu a de la grâce. M. Cadio a donné au personnage de Joël un caractère indécis. Seul M. Isouard, dans le rôle de Jean-Marie, a eu de la chaleur, de l'accent, et sa voix au timbre harmonieux a mis pleinement en valeur les intentions de l'auteur.

L'Exposition triennale.

Il est question de modifier le règlement des Expositions triennales de Belgique, qui remonte au 7 janvier 1835. Aux termes de ce règlement, les expositions ont lieu alternativement à Bruxelles, à Anvers et à Gand. C'était, cette année, le tour de Bruxelles, mais, comme nous l'avons annoncé, le gouvernement a jugé préférable de faire coïncider cette manifestation artistique avec l'Exposition internationale de 1897 et a, en conséquence, ajourné d'un an le Salon de Bruxelles. En revanche, une Exposition sera organisée, dans le courant de l'année, à Liége, sur le plan des expositions triennales.

C'est là ce qui provoque le projet de réforme. La ville de Liége estime qu'elle a conquis dans le mouvement artistique une situation assez importante pour être placée sur le même rang qu'Anvers et Gand. Ses artistes demandent donc que la mesure prise exceptionnellement cette année soit appliquée dans l'avenir d'une façon régulière et que le règlement nouveau comprenne dorénavant Liége parmi les villes désignées pour les « grandes assises » artistiques. Le Salon deviendrait ainsi *quaternal*.

Un autre projet consiste à substituer purement et simplement Liége à Bruxelles. L'exposition resterait triennale et serait organisée successivement à Anvers, à Gand et à Liége. Bruxelles se réserverait, tous les dix ans, un Salon rétrospectif. Les partisans de ce projet soutiennent, non sans raison, que les Expositions particulières des Cercles et associations artistiques ont pris à Bruxelles une importance telle que le Salon triennal, d'ailleurs abandonné par bon nombre d'artistes, devient superflu.

Il y a du vrai dans cette manière de voir, et nous pensons qu'on pourrait, sans grand inconvénient, supprimer l'institution des Salons officiels qui a fait son temps et n'offre, en général, qu'un médiocre intérêt.

Les expositions de la *Libre Esthétique*, de la *Société des Beaux-Arts*, de *Pour l'Art*, du *Cercle artistique*, de la *Maison d'Art*, sans compter les multiples groupes que chaque saison nouvelle voit éclore, paraissent suffire à la production artistique. C'est là, et non dans le déballage des Salons officiels, qu'est la vie, l'intérêt, la bataille. C'est là que se révèlent les artistes originaux. C'est à ces expositions spéciales, aux tendances déterminées, aux caractères nettement tranchés, que va la curiosité sympathique du public. Elles concentrent l'attention et provoquent les polémiques salutaires. Dans leur cadre restreint, elles ont, depuis une quinzaine d'années, infiniment plus contribué à l'éveil des idées et à leur diffusion, que les solennelles et gigantesques exhibitions patronnées par l'État qui se succèdent avec une invariable monotonie depuis soixante ans.

Il serait indispensable, toutefois, si l'on reconnaît officiellement l'importance et l'autorité des expositions dues à l'initiative privée et au désintéressement de quelques-uns, qu'on rende leur tâche possible en leur offrant les locaux nécessaires. Nous parlons, bien entendu, des associations artistiques qui n'ont pas, comme le *Cercle artistique* ou la *Maison d'Art*, pignon sur rue. Des quelques salles mises par l'État à la disposition de la *Libre Esthétique*, de la *Société des Beaux-Arts*, de *Pour l'Art*, etc., le Musée de peinture moderne en a repris deux, et malheureusement les mieux éclairées et disposées pour les expositions organisées par ces associations. La suppression du Salon triennal devant amener indirectement le développement des expositions particulières, il faut que l'Etat rende à celles-ci les salles qui leur ont été enlevées. Il sera aisé de faire au Musée de peinture moderne, en faveur duquel cette annexion vient d'être faite, un triage qui permettra à la Commission de placer sans peine les nouvelles acquisitions de l'Etat. C'est ce qui se fait périodiquement à Paris, au Musée du Luxembourg. Les musées de province en profiteront et personne ne protestera contre un élagage dont toute visite au Musée démontre l'impérieuse nécessité.

UNE LETTRE DE CAMILLE MAUCLAIR

Nous recevons la lettre suivante :

Paris, 15 janvier 1896.

MON CHER AMI,

Les gazetiers de la Belgique me paraissent être d'humeur joyeuse. La semaine dernière, ils se sont livrés sur moi, à propos de la lettre contre M. Coppée insérée au récent *Coq rouge* sous ma signature, à une série de plaisanteries que pour moi je trouve très réjouissantes, mais qu'il me faut tout de même bien rectifier, ne serait-ce que pour rassurer quelques amis éloignés.

J'eusse pu exiger de ces messieurs de l'*Étoile belge* et de la *Réforme* une insertion en ce sens : mais pourquoi les importuner, puisque j'ai en vous des camarades dont l'humeur indépendante me séduit d'ailleurs infiniment plus?

Permettez donc que j'use, une fois encore, de votre cordiale hospitalité : nos confrères du *Coq rouge* ne s'offenseront pas que je profite de votre apparition hebdomadaire, puisqu'ils ne pourraient apporter à mon service que la leur, qui est mensuelle, et que déjà le hasard a tardé à me mettre sous les yeux les fantasques commentaires où je dois m'inscrire rapidement en faux, au risque de chagriner les officines quotidiennes qui les engendrèrent.

1° La *Réforme* a gravement annoncé, en son numéro du 11 janvier, que je m'étais battu avec M. François Coppée, à l'île de la Grande-Jatte. Il n'aurait plus manqué que de nommer les témoins et d'inventer même un blessé! Est-il besoin de dire que l'information téléphonique de la *Réforme* est l'œuvre d'un joyeux farceur, que je serais ravi de complimenter pour l'habileté avec laquelle il se moque des journaux bien pensants? Si toutes les nouvelles de la *Réforme* lui sont données de la sorte, je vais m'y abonner, car j'ai trouvé le journal de mes rêves, celui du grand-duché de Gérolstein! J'ai vu beaucoup de naïfs dans les feuilles publiques de Paris, mais jamais de cette force-là. Jacques Saint-Cère était plus fort, mais dans un autre genre.

2° La même *Réforme*, même numéro, annonçait que j'allais être poursuivi par M. Coppée. C'est à peu près aussi véridique que notre duel, jusqu'à présent.

3° La même insérait, venant de son *correspondant particulier*, cette ligne : « On a remarqué l'absence de M. Camille Mauclair aux funérailles de Paul Verlaine. » Je trouve que là le farceur a été vraiment cruel. Non seulement j'ai suivi à pied, par un froid désagréable, le cercueil de notre maître de l'église au cimetière des Batignolles; non seulement j'y ai serré la main de trente amis qui en témoigneraient au besoin ; non seulement j'ai déjeuné avec quinze d'entre eux, à trois heures de l'après-midi, dans un vague restaurant de la Barrière de Clichy, mais encore j'ai attrapé une grippe tenace à écouter, tête nue, au cimetière, les jérémiades de M. Coppée sur la fosse ouverte de son génial confrère!

4° L'*Étoile belge*, en une note du 10 janvier flétrissant ma conduite, ajoutait : « L'auteur de ces attaques est de ceux qui, sollicités récemment de donner leur avis sur Alexandre Dumas fils, l'injurièrent avec une violence toute spéciale. »

Or, non seulement mon opinion s'est trouvée être au nombre des plus modérées, mais encore j'ai désavoué publiquement le ton général de cette enquête et j'ai écrit tout exprès deux grandes colonnes dans la *Renaissance*, sous le titre *La Jeunesse mêlée*, pour protester contre les gens sans intérêt qui avaient envoyé de ridicules et insolents avis au *Mercure de France*.

Et voilà comment on écrit l'histoire littéraire française dans les gazettes de Bruxelles !

Quant aux épithètes, que j'attendais indignées et vertueusement sévères, elles se sont bornées, chez ces messieurs, à cette expression « collégien en délire », d'ailleurs soigneusement anonyme. C'est une opinion libre, comme la mienne sur M. Coppée, et j'aurais mauvaise grâce à m'insurger. Mais elle est plutôt inexacte. Depuis que j'ai quitté le collège, puis la Sorbonne, outre une foule d'articles et d'études, j'ai publié trois livres et j'en termine un quatrième, que quelques honnêtes gens ont bien voulu, dans ce pays même, apprécier. Et quant au délire, j'espère que dans cette lettre vos lecteurs n'en verront pas plus qu'ils n'en virent lorsqu'ils me firent l'honneur de m'entendre, lors de la série de conférences que je prononçai, l'année dernière, en les principales villes de votre belle patrie. Je crois même que ces messieurs de la *Réforme* et de l'*Etoile belge* furent à ce moment plutôt aimables à mon égard, et je ne délirerai pas jusqu'à cesser de leur en savoir gré.

De tout cela il résulte que les services d'information sont loin d'être, en votre presse, à la hauteur de la fantaisie, et qu'on a fait sur mon nom bien du bruit pour un pauvre petit incident entre un vieux monsieur et un jeune homme. Vos confrères me semblent être de gais lecteurs d'Alphonse Allais, et je boirais sans rancune avec eux quelque pot de lambic, si je les rencontrais au cours d'un voyage que j'espère prochain, et où j'aurai grande joie à revoir vos belles places et vos beffrois, sans compter le Manneken-pis, symbole gracieux de la façon dont sont rédigés les journaux de tout l'univers !

Pardon de tant de commentaires à propos de cette « zwanze » n'est-ce pas ainsi que cela s'appelle chez vous ?) et croyez, mon cher ami, à toute ma cordiale affection.

Camille Mauclair.

A la Maison d'Art.

MM. Paul Du Bois et Alfred Verhaeren ont ouvert, hier, à la Maison d'Art, une exposition de leurs œuvres : quarante sculptures et objets d'art du premier, cinquante peintures du second. On connaît les bustes aristocratiques, les figures élégantes et décoratives, les médaillons bien modelés, les adaptations ingénieuses de l'art aux objets usuels qui ont valu à M. Paul Du Bois un succès grandissant aux récents Salons des *XX* et de la *Libre Esthétique*. La réunion de ces œuvres montre l'artiste en pleine possession de son métier, réalisant sans défaillance un art sincère et sain.

Pour beaucoup, l'exposition de M. Alfred Verhaeren sera une révélation. Ce très beau peintre au coloris somptueux, aux harmonies puissantes, n'a été jugé jusqu'ici que par des toiles isolées, perdues dans l'encombrement des Salons. Il apparaîtra désormais comme l'héritier direct des grands maîtres flamands dont il a l'éloquence, la force et la vigueur. Il se rattache, en certains de ses intérieurs, par l'intimité du sujet et la richesse des tons, à Henri De Braekeleer et s'apparente, d'autre part, en ses truculentes natures-mortes, en ses paysages mouvementés, en ses marines éblouissantes, à ce trio de peintres qui ont fait la gloire de notre école moderne de peinture : Louis Dubois, Hippolyte Boulenger, Louis Artan. Mais chacune de ses œuvres atteste la personnalité de la perception optique et de la facture. Et presque toutes ont le caractère définitif des toiles de maîtres.

Des cristaux de M. Léveillé aux colorations de pierres précieuses, des céramiques artistiques de M. Lachenal complètent cette très intéressante exposition, présentée avec un goût artistique et un souci décoratif particuliers.

La Maison d'Art « Bing » à Paris.

Elle vient d'être installée rue de Provence, dans un local à dispositions pittoresques. On peut la considérer comme une succédanée de la Maison d'Art de Bruxelles « à la Toison d'Or ». Elle a, comme celle-ci, pour but d'offrir à tout artiste désireux d'exposer ou de faire connaître ses œuvres, une hospitalité large, aimable et gratuite, dans des conditions attirantes pour le public et vraiment esthétiques.

Elle n'annonce pas, il est vrai, la volonté de rester étrangère à toute préoccupation mercantile. Elle n'a point non plus de théâtre pour la production des œuvres dramatiques. Mais ses galeries superposées en étages conviennent aux arts du dessin, ses petits appartements aux fantaisies et aux nouveautés de l'art décoratif, sa salle du rez-de-chaussée aux conférences et aux lectures.

Il s'agit donc d'une tentative d'introniser à Paris l'idée qui a germé et a, pour la première fois, été réalisée à Bruxelles, en attendant qu'elle gagne les autres villes d'Europe, dont les Maisons d'Art pourront alors se fédérer, ou tout au moins nouer entre elles des relations de renseignements et d'échanges qui donneront à ce beau mouvement toute son amplitude. Les vrais artistes trouveront alors, pour leurs œuvres, partout, un asile avec d'exceptionnelles facilités et seront libérés des ennuis et des frais inséparables de la recherche d'un local, des dépenses de publicité et des marchandages. Une clientèle de visiteurs, d'auditeurs, d'acheteurs, choisis et permanents, dans chacun des centres, sera à leur disposition et donnera aux relations esthétiques une sûreté et une cordialité singulières. Les plaquettes que publie la Maison d'Art de Bruxelles, envoyées à quiconque les demande, mettent bien en relief les avantages et les idées directrices de ces institutions si neuves et si utiles.

La Maison Bing a été diversement appréciée dans la presse parisienne. La circonstance que des Belges, spécialement le très heureux chercheur Henry Van de Velde, y ont aménagé de curieux et ingénieux mobiliers, ont suscité quelque malveillance de la part d'une partie de la critique. Il y eut aussi, par contre, des défenseurs énergiques.

Qu'importe, du reste, que les aménagements puissent donner lieu à quelques observations ; nous ne voulons pas l'examiner. C'est l'Idée qu'il faut voir, alors même qu'elle ne trouverait pas du premier coup sa plus parfaite réalisation pratique.

Or, l'idée est des plus salutaires et des plus élevées. Elle répond à des besoins qui étaient devenus urgents, celui d'avoir « Une Maison Bon Accueil » pour quiconque, dans n'importe quelle région de l'Art, produit « la Belle Œuvre » et souhaite la voir manifestée avec le respect qu'elle mérite, avec la courtoisie qui doit accueillir le talent. Délivrer les artistes de toutes les misères des organisations matérielles obsédantes et coûteuses, leur offrir une autre perspective que celle des locaux vulgivagues des marchands ou des cercles, sortes de halls ouverts à tous comme les antichambres des gares et que ne fréquentent plus guère que les médiocres, n'est-ce point un but vraiment noble, une entreprise vraiment méritoire ? Et dès lors les récriminations et les bavardages ne sont-ils pas hors de saison ?

Pour qui saura attendre, l'époque d'une organisation complète n'est pas lointaine. Avec le principe que toutes les ressources d'une vraie Maison d'Art doivent être employées exclusivement à son amélioration et à son embellissement, les progrès seront constants et rapides. Si l'établissement de M. Bing ne pratique pas encore ce principe, celui-ci n'en est pas moins une règle à appliquer aussitôt qu'on le pourra et qui justifie les faibles cotisations qu'on demande, non pas aux exposants qui sont les hôtes choyés de ces institutions, mais aux visiteurs qui en sont les auxiliaires et les protecteurs. Pour le moment, chacun dans son domaine va aussi loin qu'il peut : c'est à ce titre que la Maison d'Art de Bruxelles, plus rapprochée peut-être de la conception exacte, peut saluer en sœur la Maison d'Art de Paris.

CONCERT GRIEG-SVENDSEN

Sous la direction de M. Gaston Borch

M. Borch ? Un jeune compositeur norwégien qui abandonna, dit-on, le négoce pour le bâton de chef d'orchestre et préféra l'étude du contrepoint à celle de la comptabilité en partie double. Installé à Bruxelles depuis quelques mois, il eut l'idée neuve de réunir un orchestre hors des pépinières officielles et d'improviser une séance scandinave dans laquelle ses propres compositions figuraient, en bonne place, parmi celles de ses aînés du pays

des fjords : Svendsen et Grieg. *L'audaces fortuna juvat* s'est septentionalement réalisé et un public bienveillant a applaudi avec conviction le compositeur et le chef d'orchestre, auquel une palme fut décernée.

Faisons toutefois une distinction entre les deux expressions par lesquelles M. Borch s'est manifesté. Si le chef d'orchestre dirige avec fermeté et non sans autorité, le compositeur paraît médiocre, à en juger par les fragments de son opéra *Féerie* et le concerto pour piano et orchestre qu'il nous a fait entendre.

Peu d'invention. Moins de style et d'unité. De plates vulgarités succédant à des réminiscences mal dissimulées. Malgré toute sa gentillesse, la « jeune amateur norvégienne » — le programme ne portait pas d'autre mention — qui avait assumé le rôle de soliste n'a pas réussi à faire prendre au sérieux le concerto.

Et l'exécution de la jolie suite de Grieg pour cordes : *Aus Holberg's Zeit*, celle d'un *Andante funèbre* et de la symphonie en *ré majeur* de Svendsen n'ont donné qu'une bien faible idée de ces compositions dont l'une fut applaudie naguère aux Concerts populaires et dont les autres exigeraient, pour être jugées comme il convient, une interprétation moins départementale.

Memento des Expositions

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitations spéciales). Février-Mars. Délais : notices, 25 janvier ; œuvres, 10-12 février. Dépôt les 23, 24, 25 janvier (délai de rigueur) à Paris chez M. Neuilly, expéditeur, 128, boulevard de Clichy, et à Londres chez MM. Bradley and Co, 81 Charlotte Street, Fitzroy square. Renseignements : Direction de la *Libre Esthétique*, rue du Berger 27, Bruxelles.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique*, qui a pris le premier rang parmi les expositions bruxelloises, s'ouvrira au Musée Moderne dans le courant de février.

Comme les années précédentes il sera international et comprendra, outre un choix d'œuvres exposées par des peintres et sculpteurs belges, français, anglais, hollandais, etc., une section importante d'objets d'art. L'empressement des artistes à répondre à l'invitation qui leur a été adressée fait bien augurer de cette troisième campagne en faveur des idées nouvelles.

Des auditions musicales organisées par M. Eugène Ysaye et des conférences littéraires compléteront cette manifestation d'art impatiemment attendue.

MAISON D'ART, avenue de la Toison d'or. Pour rappel, demain, *lundi*, à 8 1/2 heures, conférence de M. Edmond Picard sur un volume inédit de Maurice Maeterlinck : *Le Trésor des humbles*.

Mercredi 22, à la même heure, concert donné par l'*Octuor vocal*, sous la direction de M. Léon Soubre, avec le concours de Mme Alphonse Mailly et de M. Léon Van Hout, professeur au Conservatoire.

Jeudi 23, à la même heure, conférence de M. Laguerre, ancien député. Sujet : *Louis XVII n'est pas mort au Temple*.

Lundi 27, à la même heure, conférence de M. Roland de Marès sur *Multatuli* (Douwes Dekker), l'illustre auteur de *Max Havelaar* et de l'*Ecole des princes*.

M. Vincent d'Indy est venu la semaine passée à Bruxelles pour s'entendre avec les directeurs de la Monnaie au sujet des représentations de *Fervaal*, qui devaient être la principale attraction de la présente campagne.

Ces représentations ont malheureusement dû être ajournées. Des retards imprévus apportés aux reprises de *Fidélio* et de *Tannhäuser* n'ont pas permis de commencer jusqu'ici les études du drame lyrique de Vincent d'Indy. Désirant donner à celles-ci le temps nécessaire pour arriver à une exécution irréprochable et ne pas représenter un ouvrage de cette importance au moment de clore la saison, MM. Stoumon et Calabrési, de commun accord avec l'auteur, ont fixé la « première » de *Fervaal* à l'automne prochain.

Une entrevue à laquelle assistaient les directeurs et chefs de service du théâtre a eu lieu entre M. Vincent d'Indy et les décorateurs de la Monnaie, MM. Devis et Lynen. Il a été décidé que les maquettes des décors seraient mises en mains immédiatement. *Fervaal* sera la première nouveauté de la saison 1896-97.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, troisième concert populaire sous la direction de M. Joseph Dupont au Théâtre de la Monnaie, avec le concours de M. Willy Burmester, violoniste. Au programme orchestral : la *Symphonie fantastique* de Berlioz, le prélude d'*Alvar* de Paul Gilson, l'ouverture de *Donna Diana* de Reznicek, l'ouverture d'*Euryanthe* de Weber.

C'est mardi prochain, à 8 h. 1/2, qu'aura lieu la deuxième séance de la Section d'Art et d'enseignement populaires de la Maison du Peuple. M. Emile Verhaeren fera une conférence sur *la Chanson populaire*. M. Georges Flé s'est chargé d'organiser une importante audition de chants populaires des divers pays avec le concours de Mme Bensoni, de M. Schoepen, des sociétés chorales l'*Écho du Peuple*, les *Enfants du Peuple* et la *Jeunesse socialiste*.

En prévision de l'affluence d'auditeurs provoquée par l'intérêt exceptionnel de cette séance, celle-ci aura lieu à la « Nouvelle Cour de Bruxelles », place Fontainas.

Le prochain concert de la *Société symphonique* aura lieu, sous la direction de M. Eugène Ysaye, dimanche prochain, à 2 heures précises, au Cirque Royal. Trois grandes œuvres symphoniques figurent au programme : la deuxième symphonie (en *ré*) de Brahms, les *Eolides* de César Franck et une œuvre totalement inconnue en Belgique, les *Aventures de Tiel Uylenspiegel* de Richard Strauss. Mme Marcella Prégi, cantatrice, interprétera la *Procession*, de César Franck, une mélodie de Fauré, et l'air des *Troyens* de Berlioz. M. Jean Ten Have, violoniste, exécutera le troisième concerto de Saint-Saëns.

Mlle M. Heyermans, Mlle H. Calais et M. Henri Van Seben exposent au Cercle Artistique, du 16 au 25 janvier, quelques-unes de leurs œuvres.

M. Emile Sigogne, chargé du cours d'éloquence à l'Université de Liége, a fait mardi dernier à la Conférence du Jeune Barreau de cette ville une causerie fort applaudie sur l'*Art de parler*. Il a, dans un aperçu historique, exposé la décadence de l'étude de cet art difficile et signalé le mouvement nouveau qui se dessine en sa faveur depuis l'admission du peuple à la vie politique. Il a préconisé certaines réformes dans l'enseignement, engagé ses auditeurs à étudier le mécanisme de la voix et leur a donné à cet égard d'excellents conseils basés sur une expérience professionnelle déjà considérable.

M. Jean Van den Eeden, directeur du Conservatoire de Mons, vient de terminer un drame lyrique en quatre actes, *Numance*, poème de MM. Michel Carré fils et Charles Narrey.

Les principales revues littéraires belges et françaises se proposent d'offrir à notre collaborateur le poète Emile Verhaeren, dans le courant du mois de février, un banquet de sympathie.

Le comité organisateur se compose de MM. Georges Eekhoud, Alfred Vallette, Albert Guequier, Paul Sainte-Brigitte et Henri Vandeputte.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie.

Seizième année. — N° 4. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 26 Janvier 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

Alfred Verhaeren

Un amant de la couleur.

Hasards de la vie d'artiste! Comme de toutes les vies, voguant certes dans une direction unique et grave, mais ordonnées par le Destin, sans que nous-mêmes sachions vers où ni pourquoi, tels que des commandants de frégates porteurs de plis cachetés. But indéfiniment mystérieux, dérangeur de nos quotidiennetés, en leurs petites convenances que notre puérilité essaie d'architecturer pour notre seule personnelle félicité, constamment mutilée ou bousculée par ces fins obscures et inflexibles qui se plaisent, croirait-on, à déjouer nos rêves et nos espérances. Pauvres volailles que nous sommes, conduites au marché de l'inconnu, dans un panier fermé porté par un marchand ambulant étrange et cruel!

Et pourtant parfois il nous gratifie d'imprévus bonheurs, de tardives et inopinées justices. Voici un artiste qui, durant sa vie déjà longue, incessamment laborieuse et de haute conscience, avait pratiqué son art sans que la saveur et la beauté de celui-ci se fussent épanouies dans l'admiration et la notoriété générales. Ses œuvres, exposées une à une, étaient restées comme à l'écart, masquées par les circonstances, presque ignorées, fleurs superbes cachées sous le taillis épais des contingences. Quelques-uns, très rares, affirmaient l'opulence de leurs colorations, la santé robuste, le charme puissant de leur somptuosité de palette. On restait distrait et peu disposé à la croyance. L'apparition isolée d'une nature morte, d'une marine, d'un intérieur, projetant son éclat comme un faisceau de lumière à travers les frondaisons lourdes d'un salon triennal, ne suffisait pas à rompre l'indifférence, et ce rayon passager se perdait parmi la multitude des impressions venant atteindre l'œil distrait des spectateurs. Un très fier peintre existait, travaillait, créait; un peintre très digne de prendre rang parmi les meilleurs de la génération brillante des Artan, des Dubois, des Verwée, des Boulenger, des Agneessens, des De Braekeleer, des Baron, de ce groupe compact d'artisans de la brosse, gourmets têtus des ragoûts de la couleur, mélangeurs subtils des harmonies infinies et vertigineuses du ton, broyeurs de minéraux rares et de pierres précieuses, qui déroulèrent pour la joie de nos regards et la pacification de nos âmes, toute la féerie

des plus riches décompositions du prisme solaire; un tel peintre existait, survivait à tant d'autres résorbés par les sombres coups de filet de la Mort, et notre public ne s'en doutait guère.

Pour rompre ce charme néfaste, pour dénouer l'aiguillette de la Destinée et faire apparaître l'homme en sa force et sa splendeur de manouvrier artistique alerte et séducteur, il a suffi qu'une occasion se présentât de mettre ensemble, dans un défilé pompeux, ce qui, en sa solitude, était sorti de sa féconde et saine personnalité. C'est un éblouissement. Et lui-même, en sa modestie dérangée par un si brusque éclat de trompettes, semble avoir l'étonnement d'être trouvé si grand et de se sentir tout à coup porté et juché au même gradin que la pléiade de ces contemporains dont il ne se croyait qu'un disciple tremblant.

Allez voir à la Maison d'Art les quarante-neuf toiles, jusqu'ici dispersées, qui y sont groupées en un bouquet de rutilances. Quelle joie pour les regards! Quelle délectation à retrouver, dans leur vieille et indestructible splendeur, les gammes sonores et cordiales de cette peinture flamande, la seule vraie peut-être si la peinture est avant tout le Coloris, si elle a pour caractéristique la séparant des autres arts, ce coloris divin, avec ses fraîcheurs, ses mélodies, ses chansons vibrantes, ses forts parfums, son goût onctueux à la bouche, ses caresses veloutées, idéalement matérielles et crues comme la chair fraîche et saignante!

Il y a là des fruits reposant dans l'or et la pourpre de leur maturité automnale, des légumes étalant les verts infinis de la végétation printanière, des oiseaux dans la grâce de leur plumage nuancé, des gibiers appariant leur poil miméthique aux dégradations insensibles des teintes terriennes, des viandes éblouissantes faisant oublier par la délicatesse du rouge détaillé en innombrables tons, la brutalité cruelle des étals de boucherie.

Il y a des intérieurs où s'épanchent, baignant dans l'atmosphère chaude et transparente, des miracles de palette heureuse, des tons violents et doux, des bruyances éjouissantes de topazes, de rubis, d'émeraude, une orchestration de coups de brosse cherchant le plaisir des prunelles et l'émerveillement par la magie des belles couleurs; oui des belles couleurs, mariées d'un goût sûr, se suffisant à elles-mêmes pour former triomphalement l'œuvre d'art, couvrant « le sujet » comme une pluie de pétales, comme une jonchée de roses qui effacerait la ligne sous leur splendeur odorante.

Il y a des marines où le ciel et les flots sont chargés de tout le trésor des aubes, des midis et des soirs; où la cuisine sublime des eaux reflétant la lumière en des miroitements d'orfèvrerie et de cristallerie, étale les prodigieux secrets de l'immense sauce océanique aux irisations éternellement changeantes.

Il y a des paysages enveloppés du manteau royal des campagnes magnificentes, aux tons puissants et pénétrants comme le son des orgues.

Oui, partout, toujours, le poème de la Couleur et de sa compagne la Joie. On peut s'en enivrer, s'en saouler. Elle coule et déborde. Elle se présente irrésistible, avec son don de calmer et de rasséréner, faisant largesse de ses apaisements, rétablissant, en l'esprit soucieux, l'équilibre, chantante, murmurante, consolante, à l'égal des mandragores, des matins purs, des soirs rayonnants.

Rarement, en Belgique, malgré la multiplicité des expositions particulières, qui, en ces dernières années, permirent de si bien juger les artistes par leur œuvre présentée en bloc, il y eut une telle affirmation de la souveraineté de la Couleur, de la réginale couleur, valant par elle-même, affirmant son droit spécial à susciter la sensation esthétique, démontrant que là où elle se manifeste en ses attributs de déesse, elle peut se passer de tout. Et cela est bon! De telles manifestations ramènent à un plus exact sentiment de l'Art. Elles attestent sa variété et ses inépuisables ressources. Elles remettent à leur rang les exclusivismes qui voudraient localiser toute la beauté en quelques entités, en quelques doctrines particulières, illusions d'écoles ou de monomanes. Par un fait impérieux, brutal et péremptoire, elles renfoncent les intransigeants dont l'intellect cloisonné, à parois étanches, est perpétuellement taquiné par le besoin d'équivaloir le champ artistique à leur petit territoire insulaire, et qui ne sont satisfaits que lorsqu'ils ont rogné le vaste royaume du Beau de manière à en former des parcelles cadastrales infimes dont ils se proclament orgueilleusement les propriétaires immatriculés. Pauvres sires, ou, plutôt, pauvres enfants obstinés et tapageurs!

Il suffit de passer par une exposition comme celle d'Alfred Verhaeren pour être à jamais guéri de cette tuberculose; il suffit de s'y laisser aller à la jouissance optique pour ausculter à leur juste étiage ceux qui, prenant leurs cavernes pulmonaires pour des signes d'élection, négligent et conspuent les vigoureux amoureux de la couleur dont, malheureux qu'ils sont, ils n'ont pas le sens, culs-de-jatte haussant les épaules en voyant passer à fond de train les bicyclistes.

LE TRÉSOR DES HUMBLES

de MAURICE MAETERLINCK

J'ai sous les yeux les épreuves de ce livre qui va paraître et dont nous avons pu lire quelques fragments, déjà parus dans diverses revues.

Je voudrais commencer par parler « extérieurement » de ce livre, dire de quels chapitres il se compose, quels sujets il traite. Car il se trouve des gens qui vous demandent : « Il y a un essai sur les femmes dans cet ouvrage? Qu'est-ce que Maeterlinck dit des femmes? Expliquez. Et qu'est-ce que c'est que les « Avertis » et le « Silence » et ces préfaces des traductions de Ruysbroeck, de Novalis et d'Emerson, et cette « Morale mystique » et cette « Bonté invisible? »

Je crois qu'avant peu un grand nombre de personnes réflexionnantes donneront des explications de ces choses comme on les donne dans les « dictionnaires à l'usage des gens du monde », afin que ceux qui n'ont jamais été émus que quand on les menaçait de les jeter à l'eau, aient un aperçu de « ce qu'il y a dans les livres de Maeterlinck ». Mais pour pouvoir donner à ces ruminants les croquis extérieurs qu'ils demandent, il est à peu près nécessaire, à mon sens, de n'avoir rien compris de ce que Maeterlinck veut dire.

Il traite de mille choses diverses et pourtant il ne vous donne qu'une seule impression dominante, toujours la même, celle d'une nature très profonde, très forte, dont la transcendantale pénétration anéantit tous les sujets qu'il touche et les change en dociles instruments d'expression.

Peu importe donc le titre de ses chapitres et les occasions extérieures qui ont amené à la surface de son esprit les secrets de cette âme.

Ce n'est pas ces indications qui nous renseigneront et ce qui donne la mesure de cet être, plus grand en ce qu'il révèle, en ce qu'il parvient à « avouer », que la plupart d'entre nous, c'est que quiconque ouvre ce livre et le laisse peser sur sa pensée, ne fût-ce qu'une minute, ne peut faire autrement que « parler Maeterlinck » s'il veut en dire quelque chose; — on n'est pas en face d'un intellectuel dont on peut détailler ou résumer le sport.

« Il ne faut pas perdre de vue, dit-il, qu'il y a en l'homme des régions plus fécondes, plus profondes et plus intéressantes que celles de la raison et de l'intelligence. »

Et c'est dans ces régions qu'il se tient. C'est un plongeur, un « scaphandrier », disait-on récemment, qui, plus qu'aucun homme de ce siècle, est doué d'une sensibilité, renforcée peut-être encore par une attention tendue; sensibilité de ce qui se passe à l'intérieur de l'homme dans les moments où la vie surprend et déjoue tous les calculs, toutes les volontés, toutes les résolutions vaniteusement héroïques dont on aime à se bourrer la tête, les prenant pour l'âme véritable et pour l'impulsion majeure qui nous dirige. Derrière nos pensées favorites et derrière toutes ces jolies imaginations flatteuses dans lesquelles nous nous endormons tous les jours comme en un linceul élégant, Maeterlinck perçoit le monde invisible des choses qui nous agitent. S'il vous arrive de le comprendre, vous ne pouvez plus ignorer cette vie souterraine qu'il vous fait presque toucher du doigt dans les événements puérils ou graves de la vie; vos yeux, votre manière de regarder changent; et l'on peut dire à ceux qui ont peur d'avoir des clartés sur eux-mêmes : Ne touchez pas à ce livre, vous serez obligés de voir plus clair en vous et dans les autres après l'avoir lu.

Maeterlinck dit quelque part que si le passé influe sur nous, tout l'avenir, lui aussi, pèse peut-être de tout son poids dans notre destinée; d'autres avant lui eurent cette pensée, qu'il réalise lui-même d'une manière frappante : ce qui s'élabore dans l'humanité à l'heure qu'il est, est rendu visible et tangible par lui; il est un fruit précoce de la germination universelle de la conscience. C'est un avertisseur qui a deviné, Dieu sait combien de temps avant le reste de la lente troupe à la carapace lourde et à l'allure timide, un nouveau domaine inexploré, où quelques hommes certes sont déjà descendus presque sans le savoir, mais où la plus grande partie de nous ne va que bien rarement et bien inconsciemment.

On a dit si souvent que notre époque « s'extériorisait », attachait plus de prix et d'attention à tout le décor qui l'entoure; mais on pourrait dire avec plus de vérité qu'elle « s'intériorise ». Le fait est qu'elle s'intensifie et que toutes ses sensations externes et internes devenant plus fortes, sont plus saisissables. Tout ce que Maeterlinck annonce était pressenti par des milliers d'êtres qui ont repris leur bien où ils le trouvaient, en lisant ses premières œuvres déjà. A mesure que le célèbre auteur avance on dirait qu'il devine mieux ces sensations de tous, que personne ne savait exprimer. Aussi, il ne faudrait pas s'étonner si d'ici à peu de temps on entendait dire à de jeunes êtres en quête de formules où loger toute l'obsédante provision d'incertitude qui les hante, qu'ils ont « la religion de Maeterlinck ».

De tous ceux de notre temps peut-être il est celui qui satisfait le mieux notre désir de nous refaire une âme religieuse, une âme qui ne fasse qu'un avec l'univers, et qui puisse de temps en temps se reposer de sa sèche et laborieuse tâche personnelle, en s'abandonnant à cette impulsion intérieure, impersonnelle, inexplicable que les foules sentent mieux que les hommes isolés, et que sans le savoir l'humanité respecte tous les jours davantage.

Quand elle l'aura mieux comprise et respectée, on verra disparaître peu à peu toutes les formes — les coquilles des codifications antiques — et nous saurons alors en réalité ce que signifiaient ces symboles qui accrochèrent tous nos espoirs et tous nos regrets.

« On met des étiquettes provisoires sur les vases monstrueux qui contiennent l'invisible, » dit le poète-penseur; « et les mots ne disent presque rien de ce qu'il faudrait dire. L'hérédité ou le destin lui-même n'est qu'un rayon perdu de cette étoile dans la nuit mystérieuse. Et tout a bien le droit d'être plus mystérieux encore. « Nous appelons destin tout ce qui nous limite », a dit un des grands sages de ce temps; et c'est pourquoi il nous faut savoir gré à tous ceux qui tâtonnent en tremblant du côté des frontières. »

***

A propos de la conférence faite à la Maison d'Art, lundi dernier, sur Maeterlinck, une intellectuelle, une intuitive nous envoie les lignes que voici :

« Le trésor des humbles. Pourquoi *des humbles?* Qu'est-ce que cela veut dire, les humbles? — Je répète vos paroles : C'est peut-être parce que ce titre fait une jolie phrase, parce que ces mots en se suivant sont agréables à prononcer.

Non, pour moi, trésor *des humbles* n'est pas une simple phrase. Ce titre a un sens déterminé. Les humbles ne sont ni les pauvres d'esprit, ni les malheureux couverts de haillons. Les humbles sont ceux qui désirent *apprendre* et non ceux qui prétendent *savoir;* ceux qui aiment à rechercher les secrets de la vie et à les méditer avec un ami, qui, regardant au-dedans d'eux, naviguent *sur la mer intérieure* et aiment à y rencontrer une main qui leur est tendue, un pilote qui a exploré ces régions avant eux.

Les humbles sont ceux qui ne se croient pas *centre* ou *soleil*, mais qui reçoivent volontiers la lumière. C'est ainsi que l'on peut

être humble quoique grand orateur, brillant écrivain, savant émérite. Être humble, c'est se rendre compte de la fragilité de ses qualités et du pouvoir avilissant que la matière peut toujours exercer sur nous au détriment de l'esprit. »

LES OBJETS D'ART

à l'Exposition internationale de 1897.

La cinquième section de la Commission organisatrice (Arts industriels et décoratifs) s'est réunie mercredi à l'hôtel de ville sous la présidence de M. Buls et a nommé les présidents, vice-présidents et secrétaires des divers groupes qui composent cette importante section. Les artistes faisant partie de la Commission, parmi lesquels MM. Van der Stappen, Lanneau, P. Du Bois, Hagemans, Cassiers, Dardenne, Crespin, Duyck, Keuller, etc., ont, sur la proposition de M. Octave Maus, formulé un *desideratum* tendant à la création d'une classe nouvelle, celle des manifestations artistiques appliquées à l'Industrie. Cette classe serait détachée de la cinquième section et rattachée à la première, c'est-à-dire à celle des Beaux-Arts.

Le projet a été discuté hier à la réunion de cette section, délibérant au Musée sous la présidence de M. le duc d'Ursel. Il a été adopté à la presque unanimité des membres de la section. Reste l'approbation du Conseil composé des présidents des diverses sections, qui statue en dernier ressort sur les modifications à apporter au règlement.

La question est importante. Traités jadis avec un absolu dédain, les *Arts mineurs* prennent peu à peu rang dans les sympathies et l'estime publiques, à côté des productions de l'ordre le plus élevé. Grâce à l'impulsion que leur ont donnée quelques artistes éminents, ils atteignent aujourd'hui à la consécration officielle. Le Salon de Gand leur a, le premier, ouvert ses portes. Bruxelles leur offre à son tour l'hospitalité, et la question, posée à Liége, va très probablement être résolue dans le même sens. A Paris, les objets d'art contribuent largement au succès des Salons du Champ-de-Mars dont ils sont souvent le réel attrait. Aux Champs-Elysées, citadelle fermée aux innovations, il a bien fallu, au risque de paraître par trop rétrograde, emboiter le pas. Et l'on sait l'intérêt que présente, à Bruxelles, la section des objets d'art aux Salons de la *Libre Esthétique*, de la *Société des Beaux-Arts* et de *Pour l'Art*.

Bientôt on se demandera avec stupéfaction comment cette assimilation équitable et rationnelle a pu être contestée et faire l'objet de si vifs débats.

NOTES DE MUSIQUE

Concert Scriabine.

Entre une audition à Paris et un récital à Berlin, le jeune pianiste-compositeur russe Scriabine s'est fait entendre, samedi dernier, à Bruxelles, à la salle Erard, et a tenu, deux heures durant, l'auditoire choisi qui l'écoutait sous le charme de son jeu correct, précis, nerveux et nuancé. M. Scriabine a, dans les passages de force, une puissance de son peu commune. Sa main gauche est déconcertante et se joue avec une aisance rare des plus grandes difficultés.

Mais il y a surtout en M. Scriabine un musicien à l'âme délicate, aimantée au contact de Chopin et de Schumann qui paraissent être ses maîtres de prédilection. Dans les nombreuses compositions qu'il nous a fait connaître : préludes, nocturnes, études, impromptus, mazurkas, etc., quelques-unes ont une réelle valeur d'art et toutes ont, dans leur cadre restreint, une distinction et une grâce séduisantes. Ce sont, pour la plupart, des « pages d'album » écrites dans le style rapsodique, des improvisations élégantes aux harmonies subtiles qui attestent du goût et du sentiment. Citons particulièrement l'Étude en *la bémol majeur*, celle en *ré dièze mineur*, le prélude en *mi mineur*, un nocturne en *fa mineur*, une Étude pour la main gauche seule, etc.

Le succès de M. Scriabine a été très grand.

Troisième Concert populaire.

M. Joseph Dupont a donné dimanche dernier une interprétation remarquablement vivante, colorée et impressionnante de la *Symphonie fantastique* d'Hector Berlioz, qui n'avait plus été entendue à Bruxelles depuis nombre d'années. (La dernière audition date, croyons-nous, de 1883.) Si les deux premières parties : *Rêveries, Passions* et *Un bal* paraissent avoir subi quelque peu « l'irréparable outrage », il n'en est pas de même de la *Scène aux champs*, de la *Marche au supplice* et du *Songe d'une nuit du sabbat* qui ont conservé, avec une prodigieuse puissance émotive, une spontanéité d'inspiration et une fraîcheur de coloris réellement séduisantes. Reliés l'un à l'autre par « l'idée fixe » qui reparait sans cesse, avec d'ingénieuses modifications de timbres et de rythmes, ces trois épisodes de l'extraordinaire cauchemar raconté par Berlioz demeurent de maîtresses pages orchestrales. Elles ont agrandi singulièrement le cadre de la musique symphonique et ouvert la brèche par où a passé, depuis, toute une génération de compositeurs.

La *Symphonie fantastique* a eu un succès d'enthousiasme, auquel la façon parfaite dont M. Guidé a joué, dans la *Scène aux champs*, sa partie de hautbois solo a contribué pour une bonne part.

La seconde partie du concert se composait, pour la partie symphonique, du beau prélude écrit par M. Gilson pour le drame *Alvar* (encore un superbe solo de hautbois par M. Guidé) et qui fut exécuté pour la première fois à la *Libre Esthétique* l'an dernier; d'une pimpante, joyeuse et entrainante — quoiqu'un peu mendelssohnienne — ouverture de Reznicek pour l'opéra comique *Donna Diana* et de la toujours belle et jeune ouverture d'*Euryanthe*.

Mais la virtuosité avait, en cette seconde partie, un rôle prépondérant. Elle se trouvait représentée par un violoniste au prestigieux mécanisme, M. Willy Burmester, pour qui les tours de force les plus vertigineux ne sont que badinage et amusette. Les variations plus acrobatiques encore que chromatiques de Paganini sur le thème *Nel cor piu non mi sento* ont soulevé le délire de la foule à des hauteurs inhabituelles.

M. Burmester — ces casse-cou mis à part — a d'ailleurs du son et du sentiment, mais un sentiment à lui qui s'accommode assez peu du style simple et austère de Bach. Il a joué avec une irréprochable justesse un soporifique concerto de Spohr (la jolie assonnance!) et laissé, somme toute, une impression indécise sur son intellectualité artistique.

La Chanson populaire

Après une conférence de notre collaborateur Emile Verhaeren sur *la Chanson populaire*, la section d'Art de la Maison du Peuple a fait entendre, mardi, à l'auditoire exceptionnellement nombreux qui se pressait dans la vaste salle de la « Nouvelle Cour de Bruxelles», une série de *lieder* empruntés à la littérature musicale populaire de toutes les nations et judicieusement choisis pour mettre en relief le caractère distinctif des races diverses ainsi représentées.

Rien de plus attachant, et parfois de plus émouvant, que ces chansons naïves nées de l'instinct, de l'expansion naturelle de l'âme. On sait le parti qu'en ont tiré fréquemment les musiciens, notamment les compositeurs de l'école moderne soucieux de retremper aux sources vives et de rafraîchir l'art musical. M. Bourgault-Ducoudray pour la Bretagne, M. Julien Tiersot pour les provinces françaises ont publié sur cette particulière expression du *folklore* d'intéressants et instructifs travaux que nous avons relatés.

M. Georges Flé, qui s'était chargé d'organiser cette curieuse séance, si bien appropriée au milieu auquel elle était consacrée, a étendu beaucoup plus loin son champ d'investigations. Il a fait entendre, outre nos vieux chants flamands parmi lesquels *De Papegaie*, *De Puipcornet* et *Kwezelken*, des mélodies normandes, bretonnes, béarnaises, provençales, allemandes, italiennes, espagnoles, russes, norwégiennes, écossaises, irlandaises, et jusqu'à une chanson congolaise, auxquelles Mme Benoni, M. Schoepen et diverses sociétés chorales ont donné une interprétation consciencieuse, lui-même remplissant en musicien expert le rôle d'accompagnateur, — et de pianiste pour quelques-unes des œuvres choisies.

L'une des parties les plus attrayantes du programme consistait dans l'exposé des altérations que subissent, en passant d'un pays à un autre, telles chansons connues. Le caractère du peuple se reflète avec précision dans l'allure et le rythme donnés aux thèmes. Le même chant, austère et presque religieux en Bretagne, s'anime et s'égaie à mesure qu'il pénètre dans les régions méridionales.

A la Maison d'Art.

Bien que le programme en eût pu paraître un peu austère, l'audition de musique ancienne donnée mercredi sous la direction de M. Léon Soubre par l'*Octuor vocal* (retour de Paris) à la Maison d'Art a offert un savoureux régal artistique. Musique spirituelle et profane des XVe, XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, soli d'harmonium, d'alto et de viole d'amour joués avec une pénétrante expression et un haut scrupule artistique par Mme Mailly et par M. Léon Van Hout, — les arpèges légers de la harpe (Mlle Kufferath) s'unissant dans un admirable *largo* de Haendel aux sonorités veloutées de l'orgue et les grêles martèlements du clavecin, accouplés à la voix grave de l'alto, évoquant des visions très anciennes. C'était charmant à écouter et non moins joli à voir, en ce pittoresque décor de la Maison d'Art, dans son cadre artistique et original.

A citer parmi les pièces spécialement applaudies : le *Chant des oiseaux* de Jannequin, bissé par l'auditoire, les deux chansons de Jacques Mauduit harmonisées à voix mixtes par M. A. Beon, *Sœur Monique* de Couperin, jouée avec la plus exquise délicatesse de toucher par Mme Mailly et redemandée, l'*Andante et Menuet* de Milandre, interprété sur la viole d'amour par ce pur et parfait artiste : Léon Van Hout.

Un choral de Bach pour orgue a donné à Mme Mailly l'occasion de s'affirmer musicienne compréhensive et interprète de style.

On a unanimement loué l'acoustique de la nouvelle salle de la Maison d'Art, dont c'était, au point de vue musical, l'inauguration. Les chanteurs s'y font entendre sans aucun effort et la résonnance des instruments est merveilleusement claire et belle.

THÉATRES

La Grande-Duchesse de Gérolstein.

La *Grande-Duchesse* n'est, au Théâtre des Galeries, qu'un prétexte choisi par M. Maugé pour mettre en scène, en de riches et élégants décors truqués comme ceux des féeries, de chatoyants ballets, des défilés de troupes, des tableaux vivants et toute une cavalerie qui remplace la ménagerie du Cirque Blacksonn restituée à la « Zoologie » anversoise depuis que Mlle Suzette a clos le cycle de ses voyages.

On reconnaît à peine l'incohérente princesse dont le caractère fantasque suffisait jadis, avec l'ingénuité de l'excellent Fritz, le fougueux emportement du général Boum, la correction diplomatique du baron Grog et la fatuité du prince Paul à remplir les trois actes de l'exubérante bouffonnerie racontée par maître Offenbach. Transformée en pièce à grand spectacle, la nouvelle *Grande-Duchesse* attirera la foule, émerveillera les yeux, mais laissera quelques regrets à ceux qui pensent que toute œuvre d'art doit être respectée dans sa forme et dans les proportions que lui a données l'auteur.

Œuvre d'art? Mais oui. La *Grande-Duchesse* est, dans son genre, une œuvre charmante, ironique et fine. Il n'y a rien à en retrancher, et il est superflu d'y ajouter quoi que ce soit. Les modifications que ses interprètes d'hier apportent au texte ne lui donnent aucune gaîté nouvelle et l'adjonction des danses empruntées au ballet d'*Excelsior* allonge inutilement une partition ingénieusement construite et bien proportionnée.

La Fille du Régiment.

Le Théâtre de la Monnaie, à l'exemple du Théâtre des Galeries, a repris sa *Grande-Duchesse*. Elle date d'une époque un peu antérieure et s'appelle *la Fille du Régiment*. Au fond, les deux partitions se valent. On se demande ce qui justifie pour l'une l'honneur d'être représentée sur une grande scène lyrique alors que l'autre demeure vouée aux théâtres d'opérette. Elles ont même inspiration facile et gaie, mêmes rythmes entraînants, mêmes procédés de composition, et il serait malaisé de décider laquelle des deux renferme le plus d'invention.

Cette *Fille du Tambour-major*... pardon, du *Régiment* est d'ailleurs jouée à la Monnaie avec bonne humeur et avec talent. Mme Landouzy met dans le rôle de Marie une espièglerie qui lui a valu un succès unanime et de nombreux rappels. Espérons ne pas froisser l'aimable artiste en déclarant que ce rôle d'opérette est son meilleur rôle. M. Isouard chante de sa belle voix sonore, avec conviction, les mélodies sentimentales confiées à l'amoureux Tonio et l'ensemble est complété agréablement par Mme Legénisel (la marquise de Berkenfield), MM. Sentein (Sulpice) et Caisso (Hortensius).

Le public s'est amusé follement. On conçoit dès lors que les directeurs aient retiré *Jean-Marie* après deux représentations, renvoyé *Ferval* à l'hiver prochain et mis en répétitions la *Vivandière*.

Henri Krauss au Théâtre de l'Alhambra.

Nous avons, lors de la reprise de la *Dame de Monsoreau*, de Dumas le Père, signalé le mérite de ce tragédien, dont la jeune gloire se lève sur l'horizon du drame, trop vide, hélas! de personnalités dignes d'être remarquées. Il jouait alors le rôle de Chicot, le bouffon héroïque, en y mettant un excès d'intentions, peut-être, mais avec une maîtrise qui le plaçait fort au-dessus des habituels « m'as-tu-vu ».

Voici que dans *Kean*, cette pièce mouvementée et pathétique du même Dumas le Père, où l'on entendit Frédéric Lemaîtrek et Rossi, il se révèle acteur de race, digne vraiment de grande admiration, et, puisqu'il n'a pas trente ans, prometteur des plus fortes espérances. Il incarne le génial et désordonné tragédien, l'interprète turbulent de Shakespeare, avec une fougue extraordinaire, une variété et une puissance d'expression qui équivaudrait certes aux créations de ses illustres prédécesseurs s'il contenait davantage ses efforts, s'il avait un plus exact sentiment que l'émotion est mieux obtenue sans une dépense aussi exubérante de voix, de mouvement et de gesticulation.

Mais nous aurions remords d'insister sur cette seule critique qui nous soit venue et que nous dicte, aussi, une préoccupation de la santé de ce très remarquable artiste, l'auditeur étant vraiment entraîné à craindre qu'il ne puisse soutenir son passionnant métier en s'y répandant avec une telle prodigalité. Ce qui est essentiel, ce que nous aimons surtout à dire de tout cœur, c'est qu'il est rare de rencontrer au théâtre une aussi brillante et aussi émouvante nature. Qu'un tel spectacle est digne de curiosité et de vive admiration. Qu'il nous change du quotidien convenu et nous donne le frisson épique. Qu'Henri Krauss s'annonce comme devant continuer la tradition des grands tragiques. Que nous faisons des vœux ardents pour que rien ne vienne entraver cette très riche vocation.

Il faut louer le public bruxellois d'avoir compris qu'il était en présence d'un talent exceptionnel. Les représentations se multiplient, la foule accourt et prodigue avec joie les rafales de ses applaudissements. Voilà de bons signes de la santé artistique bruxelloise et des présages heureux. Décidément nos concitoyens profitent de la forte éducation artistique qui leur fut donnée en ces vingt dernières années. La Belgique est dégelée et, très heureuse, roule vers la mer les glaçons de la débâcle en laquelle se dissout la terrible et désolante banquise qui l'obstruait autrefois.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Dimanche, aux Nouveaux Concerts, le grand succès a été à l'exécution nette et colorée par l'orchestre de Sylvain Dupuis de *Les Aventures de Tiel Eulenspiegel* de Richard Strauss, pour la première fois entendues en Belgique.

Cette page orchestrale est d'une richesse de couleurs et d'une puissance d'évocation inoubliables. C'est clair, vivant, animé. D'éclatantes sonorités, d'étonnantes successions de timbres, d'infinies variétés et de brusques revirements de rythmes.

Quelle vigueur et quelle sûreté de couleur! Et comme tout cela en une solide instrumentation est mis au point. On dirait d'une prodigieuse fresque, de laquelle se dégagerait imposante, inévitable, la synthèse du légendaire Eulenspiegel.

La Forêt, fantaisie pour orchestre de Glazounow, n'avait pas non plus, jusqu'à ce jour, été entendue à Liége. C'est de la musique descriptive, bien faite mais en vérité indifférente.

Le *Rouet d'Omphale* de Saint-Saëns pour clore le concert par une note un peu surannée mais agréablement mélodique.

M. Frédéric Lamond joua le Concerto en *mi bémol* de Beethoven. C'est un interprète consciencieux qui joint à une belle technique un grand respect de l'œuvre. Inférieur dans le *Roi des Aulnes* de Schubert-Liszt, il s'est fait très justement applaudir dans l'exécution du *Liebestraum* et de la tarentelle *Venezia e Napoli* de Liszt.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

A propos d'expertise.

Les experts nous font toujours rire; il n'y a guère de semaine qu'ils ne fournissent sujet à l'hilarité. En voici un encore, et non le moins connu, qui vient d'être victime d'une mésaventure qui ne manquera pas d'attirer quelques railleries nouvelles sur la corporation.

M. Chabannes avait prêté une somme de 80,000 fr. à M. Tripp, marchand de tableaux, qui lui donna en gage un lot de cent cinquante-deux toiles. Avant de conclure, M. Chabannes s'était renseigné auprès d'un expert, M. Féral, lequel, après examen, estima à 200,200 francs la valeur du gage.

M. Tripp n'ayant pas remboursé à l'époque convenue, son prêteur voulut réaliser le gage et envoya les tableaux à l'Hôtel des Ventes. Nouvel examen par de nouveaux experts, qui furent MM. Meunier, Georges Petit et Bernheim.

M. Chabannes tomba des nues lorsqu'il entendit les trois augures lui déclarer : « Vos cent cinquante-deux toiles valent au plus 11,000 francs. »

Alors il s'adressa à M. Féral et le mit en demeure de lui garantir la différence entre ces 11,000 francs et les 200,200 francs qu'il avait fixés comme valeur des toiles. M. Féral répondit qu'il ne pouvait prendre la responsabilité de ses évaluations. Que faire en pareil cas?

On choisit de nouveaux experts, MM. Durand-Ruel et Boussod-Valadon; ceux-ci, plus prudents que les premiers, refusèrent de se prononcer. Ils alléguèrent que la peinture n'a pas de cours, que les tableaux n'ont d'autre prix que celui qui leur est donné par la mode ou par le caprice des amateurs... un tas de bonnes raisons prouvant que les experts sont incapables d'expertiser.

Ce qui n'empêcha pas l'un d'eux d'apprécier une demi-douzaine des cent cinquante-deux toiles qu'on lui présenta sournoisement, afin de lui tendre un piège.

C'est la première chambre de la Cour d'appel qui est chargée de donner une solution à l'affaire.

(Moniteur des Arts.)

PETITE CHRONIQUE

Parmi les artistes belges invités à prendre part au prochain Salon international de la *Libre Esthétique*, qui s'ouvrira en février au Musée de Bruxelles, citons les peintres Emile Claus, Xavier Mellery, Alfred Delaunois, Georges Morren, Armand Rassenfosse,

James Ensor, Charles Doudelet, Auguste Donnay, A.-J. Heymans, Emile Berchmans, Fernand Khnopff, Anna Boch, W. Degouve de Nuncques; les sculpteurs Constantin Meunier, Victor Rousseau, Charles Van der Stappen, Paul Du Bois, Hélène Cornette; le céramiste A.-W. Finch, etc. MM. Henri Van de Velde et Gustave Serrurier exposeront dans la section des objets d'art des ensembles décoratifs importants. Quelques toiles récentes du regretté Guillaume Vogels figureront au Salon en attendant l'exposition complète de son œuvre, en voie d'organisation.

Nous ferons connaître prochainement la liste des exposants français, anglais, hollandais et américains groupés cette année par la *Libre Esthétique*.

La direction des Concerts Ysaye nous prie d'informer le public que toutes les dispositions ont été prises dans la salle du Cirque royal pour remédier aux défauts qui avaient été signalés lors du premier concert. Pour répondre à un désir qui lui a été exprimé, le premier rang des premières, où l'acoustique est excellente, a été numéroté.

Rappelons que le second concert aura lieu aujourd'hui à 2 heures avec le concours de Mlle Marcella Pregi, la cantatrice des concerts Colonne, qu'on n'a pas encore entendue à Bruxelles.

La répétition générale d'hier fait présager une interprétation de premier ordre.

M. Cornélis Liégeois, l'excellent violoncelliste belge actuellement établi à Paris, donnera un concert à la Grande-Harmonie le lundi 27 janvier, avec le concours de Melle Voué, la jeune pianiste qui inaugura l'an passé au Conservatoire la série nouvelle des Prix de virtuosité, et de M. Victor Dufrasne, baryton.

Le programme comprend des œuvres de Volkman, Max Bruch, Brahms, Saint-Saëns, Bruneau, Vincent d'Indy, Gilson, etc.

Billetschez Breitkopf et Härtel.

Salle Ravenstein, jeudi 30 janvier, concert de M. Arthur van Dooren, pianiste, avec leco̊n cours de MM. Heuschling, baryton, et Miry, violoncelliste. Au programme figurent des œuvres de Scarlatti, Bach, Schumann, Brahms, etc.

La maison Breitkopf et Hærtel organise pour le lundi 10 février un concert Brahms, donné par le Quatuor de la chapelle royale de Meiningen avec le concours de M. Mühlfeld, le célèbre clarinettiste, et de M. Peje Storck, pianiste. Au programme, la Sonate pour clarinette et piano dédiée à M. Mühlfeld, le Quintette avec clarinette et le Quatuor à cordes op. 132 de Beethoven.

On nous écrit d'Anvers :

La *Kwartet Kapel* d'Anvers, dont les efforts pour l'intégrale expression de la pensée des maîtres requièrent toute sympathie, a, le 15 de ce mois, donné sa deuxième séance de musique de chambre avec le concours de Mme Eugénie Dietz, l'interprète attitrée des œuvres de Schumann. Nul, parmi les pianistes, n'est parvenu, ce nous semble, à mieux en rendre à la fois la facture polyphonique et la transcendante rêverie. De magistrale façon, elle a successivement joué la *Grande Sonate*, l'*Intermezzo*, une *Romance*, *Des Abends*, *Einsame Blumen* et la marche des *Davidsbündler*, ainsi qu'un morceau supplémentaire réclamé par l'enthousiasme de l'auditoire.

Avec leur conscience habituelle, les membres de la *Kwartet Kapel* ont interprété l'admirable *Quatuor en C dur* de Haydn et le 2e *Quatuor* de Borodine, œuvre exquise dont c'était la première exécution à Anvers.

Le *Quatuor vocal*, qui prêtait aussi son concours à la séance, a chanté deux intéressants morceaux de Brahms, également inconnus du public anversois.

Sur le programme, un symbolique dessin Richard Basleer contribuait discrètement à cette manifestation d'art.

Mlle Ardrighetti expose du 25 janvier au 2 février, quelques-uns de ses pastels à la Galerie Clarembaux.

Une exposition des œuvres de M. Charles Doudelet s'ouvrira aujourd'hui à Anvers, au Cercle artistique et littéraire. Elle sera clôturée le 2 février.

Après avoir exposé à Anvers l'ensemble des pastels et tableaux qui obtint un si vif succès en décembre à la Galerie Clarembaux, M. André Sinet vient de transporter son exposition au Cercle artistique de Gand, où elle est également très appréciée.

Un groupe d'hommes de lettres et d'artistes vient de prendre l'initiative d'une exposition des œuvres de feu François Degreef.

Celle-ci s'ouvrira dans les premiers jours de février à la salle Clarembaux. Le comité prie en conséquence quiconque possède une œuvre de Degreef de bien vouloir en avertir M. Paul Verdussen, secrétaire du comité, 291, chaussée de Boendael, à Ixelles.

Les représentations de *Kean* à l'Alhambra sont le grand succès théâtral du moment. Jamais on n'a vu dans un théâtre bruxellois une telle succession de salles combles. M. Krauss continue à soutenir vaillamment le poids du rôle écrasant qui lui a valu, depuis plus d'un mois, un succès qui rappelle aux survivants de la génération qui disparaît les triomphes du créateur Frédérick Lemaître. D'où obligation pour M. Garraud de retarder encore la première représentation de *Fanfan la Tulipe*. Contrairement à ce qui avait été annoncé, *Kean* sera joué encore ce soir.

On lira avec intérêt, dans le numéro de janvier du *Studio* qui vient de paraître, une intéressante *interview* du sculpteur Georges Frampton, dont les œuvres furent si hautement appréciées aux Salons de la *Libre Esthétique*. L'étude est illustrée d'un portrait de l'artiste et de plusieurs reproductions. Dans la même livraison de cette belle revue d'art, qui se maintient au premier rang des magazines européens, le fac-simile de six lithographies de Whistler, un article sur le mouvement artistique en Finlande, des notes de M. G. L. Morris sur l'architecture, etc., etc.

Les pages de Léon Tolstoï publiées sous le titre *Les Persécutions en Russie (1895)* dans la *Revue blanche* du 15 janvier nous révèlent les *doukhobors* et la façon dont ces sectaires furent persécutés, ces mois derniers, pour leur refus du service militaire.

L'illustre écrivain, dans cette nouvelle et sensationnelle communication, tire des faits qu'il accumule une conclusion dont le ton surprendra.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Février

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 5. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 2 FÉVRIER 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Le Salon triennal bruxellois.

La vraie œuvre d'art doit être faite pour un milieu et une place et un voisinage déterminés. Bronze, marbre, tableau, fresque ne valent que s'ils rehaussent un ensemble et s'ils concourent à l'harmonie.

On en peut conclure qu'ils ne doivent être jugés qu'à l'endroit d'où ils ne bougeront plus. Or, comme toute exposition est provisoire, comme elle ne présente le plus souvent que hasard étalé et groupé, il faut, pour être logique, condamner toute exposition.

Mais ils sont rares ceux qui mettent en pratique une aussi nette théorie. La vie des artistes modernes, le besoin pour quelques-uns de communiquer à tous leurs idées et leurs impressions, la nécessité du gain pour quelques autres, l'apostolat et le devoir pour ceux-ci, le scandale et la réclame pour ceux-là, font que les Salons sont devenus inévitables. Il font partie de la série de spectacles dont les yeux des foules ont besoin. Les supprimât-on, le pouvoir les rétablirait par la force et l'on verrait la police violer les ateliers.

Il importe donc d'organiser non pas des expositions parfaites — il n'y en a pas — mais des expositions qui soient, le plus possible, acceptables. Et c'est à quoi tous ceux qui s'occupent d'esthétique se sont évertués, depuis que tout le monde, aussi bien les amateurs et les critiques que le public vague et incompétent, a voulu s'immiscer dans l'art.

L'État a été requis de fournir des locaux; les grandes villes ont suivi l'État. On a inventé des encouragements matérialisés en médailles d'or et en couronnes de carton; on a mis un signe d'égalité entre un tableau à succès et une action d'éclat et l'on a scellé d'une croix d'honneur cette équation arbitraire. Et les musées et les exhibitions se sont multipliés énormément. Une famille de fonctionnaires vit de ce progressif développement. L'art est devenu leur chose; il fait partie de leurs manies, ils le collectionnent, l'étiquètent, le jugent et plus d'un est renté, calé et honoré peut-être à cause de tel ou tel mémoire publié jadis sur un artiste qui vécut en bohème et mourut de faim.

Les expositions triennales leur tiennent à cœur, parce que de toutes les expositions, c'est à celles-ci qu'ils colla-

borent le plus directement. Le mot salon qu'ils mettent en avant ne convient guère. C'est bazar qu'il faudrait dire. En une lumière de gare, au long d'un baraquement, pêle-mêle, entassées comme si l'on n'avait qu'un but : cacher des murs, les couleurs s'injuriant de l'un point de la salle à l'autre, les bleus canailles montrant le poing aux rouges de boucherie et les ocres se soulageant en face des violets, les exhibitions s'étalent et s'échafaudent et toutes les feuilles de palmiers qui ornent ci et là les coins des différentes sections ne pourraient suffire à voiler les nus vulgaires, les ventres flasques et les poitrines veules qui débordent des cadres. On place certaines œuvres officielles au centre des panneaux; le reste est condamné à la bousculade des sous-ordres autour des chefs. Si tel envoi s'accroche ou se colle exceptionnellement à la rampe, c'est que l'auteur avait soit des ongles pour se défendre, soit de la glu de solliciteur têtu pour se maintenir en place. Des mises côte à côte qui font songer à l'adultère, des juxtapositions qui rappellent des viols où des meurtres s'affichent là sans que personne ne s'inquiète. Telle peinture est tuée, telle autre dégradée. Il y a des moments où l'on souhaiterait être aveugle pour échapper à ces déballages. Il ne reste plus trace de goût, ni d'arrangement, ni de justice : seuls règnent la laideur, mise en lumière, le passe-droit rendu patent, la tricherie la plus cynique mêlant les œuvres, comme des cartes biseautées.

Contre ce système on proteste depuis longtemps et les dernières triennales ont atténué la violence de leurs vices.

D'autant qu'à côté d'elles d'autres Salons s'ouvraient où l'on rassemblait ceux qui ont un commun programme d'art. Les œuvres d'un même exposant étaient reunies, les peintures étaient séparées les unes des autres, on créait des groupes sympathiques, on prenait soin non pas d'observer la symétrie mais l'harmonie et la préoccupation de bien caser un cadre ne dominait point celle de mettre en valeur une toile. On ornait les salles de meubles, de vases, de verrières. On cassait le froid polaire et la brutale atmosphère des halls pour y instaurer autant que possible un peu de l'intimité de la maison ou de l'appartement.

Cette tendance finit par intéresser tous ceux qui n'étaient point, de parti pris, ancrés dans les routines et il semble qu'aujourd'hui il n'est plus possible de concevoir une exposition autrement aménagée. Mais que de choses encore restent à trouver et à perfectionner!

A Bruxelles, on peut affirmer que les salonnets et les expositions particulières et uninominales ont discrédité à tel point les triennales que celles-ci deviennent inutiles. Elles sont ou des redites ou des échecs. On ne découvre plus rien en elles ; on revoit moins bien ce qu'ailleurs on a déjà vu. Quel artiste — à part M. Motte — ont-elles fait connaître depuis ces derniers temps? Quel maître ne préfère les quitter pour trouver ailleurs un panneau tout entier et quelquefois une salle entière où imposer son travail? Notre Salon officiel se survit et languit. On l'entretient comme un malade; chaque année, vers le mois d'août, on lui retape quelque vieille toilette, afin qu'il n'apparaisse point tout en linceuls.

Mais voici que ceux qui paient les frais de cette présentation presque macabre semblent décidés à modérer ce zèle devenu inutile et songent à supprimer les triennales au moins dans la capitale.

Excellente mesure! Depuis des années l'*Art moderne* a travaillé en ce sens et c'est avec joie qu'il verrait ce projet se réaliser. D'autant plus que la ville de Liége, qui n'a guère de manifestation artistique inscrite dans son calendrier, se disposerait à s'unir aux villes de Gand et d'Anvers pour l'organisation, à tour de rôle, d'un annuel Salon. Ainsi les triennales feraient désormais partie de la vie et de l'activité provinciales jusqu'au jour où, grâce à de nombreuses et régulières expositions partielles organisées par des peintres et des sculpteurs locaux, elles seraient définitivement et irrémédiablement abolies.

CUEILLETTE DE LIVRES

L'Émerveillée, par Gustave Rahlenbeck. Bruxelles, librairie d'art Dietrich et C[ie]. Un volume de 180 pages.

Une douzaine de contes, de silhouettes, d'aquarelles, de croquis plutôt, tracés d'un crayon élégant, souvent simple, décrivant avec une prédilection marquée les paysages de Wallonie, peignant les natures, les fêtes et l'humeur générale de ce coin de pays. A côté de récits faits d'observation attristée ou sévère, comme *Londonnerie*, *Donneurs d'aumône*, *L'Accusé*, quelques poétiques et symboliques pastels, un peu trop retouchés peut-être, mais d'une grâce attirante et charmeuse : *L'Émerveillée*, *Gritte*. J'aime le réalisme fruste et paisible de *Procession*, une bien moderne paysannerie cristallisant, en un épisode très court, la sournoiserie conservatrice et la craintive superstition des campagnes éloignées. Mais ce qui surtout m'a laissé une impression neuve et forte, c'est l'histoire de *Jean Colet*. « Jean Colet était un de ces faibles qui semblent ne pouvoir vivre que par un autre, un fort, un hardi qui pour eux pense, agisse, et en lequel puisse se blottir, bien à l'abri, leur pauvre petite personnalité effarée. » Ce faible s'est attaché depuis vingt ans à l'un des derniers survivants des guerres de l'Empire. Quand le vieux soldat conte ses batailles, ses gloires et ses misères, Jean Colet l'écoute, les yeux grands ouverts, haletant; il revit par son adoration toutes les péripéties de l'odyssée de son héros, il s'absorbe en lui pour ainsi dire. Quand celui-ci meurt, Jean Colet devient muet et morose jusqu'à ce qu'un jour, à l'émerveillement du village entier, il ait pour ainsi dire ressuscité son ami en prenant son âme. Il se croit le héros des guerres napoléoniennes, il les raconte, il chante les chansons qu'il a si souvent entendues, les gestes de « l'ancien » sont devenus ses gestes. L'amour de chien fidèle

que ce faible eut pour celui qui à ses yeux intensifiait la vie, avait produit cette sorte de réincarnation, si humaine, si étrange, cette folie qui recouvre le mystère des influences et des transformations des petits, absorbés par les natures plus fortes.

En cette courte histoire se révèle l'observateur qui sous les apparences extérieures contemple et interroge les lois inconnues, et en ceci fait plus qu'œuvre de charme ou de grâce.

En province, par Reb. Mahl-Gnits. Une brochure de 30 pages sans nom d'éditeur.

Quelques pages, sereinement, presque naïvement sincères, de souvenirs d'enfance et de douce et monotone vie provinciale. Chacun de nous peut se dire, en les lisant, qu'il reconnaît quelque coin encore tout enfloconné de routine où il a joui certaines heures ou de certaines années de paresseuse paix.

Une anecdote citée en passant peint de façon amusante toute cette atmosphère.

Les vieux chevaux du châtelain ou du seigneur de la petite ville, habitués à être attelés à jour et à heure fixes pour reconduire la société ordinaire de la maison, sont laissés seuls par le cocher qui venait de les sortir de leur écurie. Ils s'avancent côte à côte devant le perron, comme s'ils traînaient le char-à-bancs derrière eux, attendent quelque temps puis se dirigent vers le but hebdomadaire de leur course, et en reviennent paisiblement, leur conscience de chevaux probablement, fort satisfaite. — « Est-ce que dans le fait de ces louables animaux ne se reflète pas la vie monotone, tranquille et réglée de la petite ville, où rien ne change, où les voitures passent toujours périodiquement dans les vieilles ornières, les êtres vivants dans les traces que leurs pas ont laissées depuis des années sur un sol jamais remué?... » fait remarquer l'auteur.

Il n'a pas trouvé, pour lui, que la magistrature et la littérature fussent des sœurs ennemies ; et la bonhomie simple de son récit accorde très harmonieusement la gravité volontiers pompeuse de cette profession si rarement audacieuse en matière d'art avec le laisser-aller d'un conteur littéraire.

Au-dessus des forces humaines,
de Björnsterne Björnson (1).

Björnson cherche le miracle, et le plus grand qu'il trouve c'est celui d'un homme qui a la foi, une foi entière, « qui a foi en sa propre foi », et qui alors fait de vrais miracles, des miracles moraux, des miracles de propagande, en priant.

Le héros de son drame, Sang, communique son intense foi à sa femme et la guérit de ses longues douleurs. Elle se lève, rayonnante et vient à lui. Mais elle en meurt, la tension a été trop forte, a été au-dessus des forces humaines! Elle s'est fatiguée toute sa vie à vouloir suivre cette splendide foi, elle en est exténuée; elle raconte au premier acte que Sang ne voit jamais le mal qu'il y a dans les hommes; il le voit bien, dit-elle, mais il ne s'en occupe pas. « Je m'en tiens à ce qu'il y a de bon dans l'homme », dit Sang. Et quand on lui parle, on est bon, absolument bon. Quand il vous regarde avec ses yeux d'enfant, qui pourrait être autrement?

Cet homme intensifie les forces humaines en les affirmant, en les aimant, il les intensifie jusqu'au miracle. Mais le miracle de la vie quotidienne, il ne peut l'accomplir. Là où il passe, momentanément, sa force se communique. Mais sentir vraiment comme lui, vivre de ce qui fait sa vie, nul ne le peut, pas même sa femme qui l'aime autant qu'elle peut aimer. Ses enfants, à l'étranger, ont aussi désappris la foi de leur père, car nul ne croyait comme lui. C'est leur père qui est un phénomène : il n'y a pas de miracle plus grand dans ce qu'il prêche que la robustesse de cette foi. Tout un conseil de prêtres délibère sur ce cas, en une admirable scène où la petitesse et la grandeur humaines sont peintes en une prodigieuse fresque.

La « prudence » d'abord règne; n'admettons pas le miracle à la légère. *Vérifions-le.* Puis les théories scientifiques apparaissent, à profil perdu. Puis le *besoin du miracle*, le besoin de l'extraordinaire, de l'*impossible* est énoncé, développé. Et tous ces prêtres se sensibilisent enfin, un rayon de foi les traverse, quand entre la foule qui veut voir la femme de Sang, qu'il a guérie. Les alléluias font presque crouler la maison quand on la voit marcher. Mais quand elle vient mourir dans les bras de son mari, elle qui n'avait cru toute sa vie qu'en lui, et non en une puissance supérieure à la sienne, elle qui meurt de l'effort de réaliser Dieu, Sang dit en regardant le ciel, enfantinement : « Mais ce n'était pas ce que je demandais », puis il ajoute : « Ou bien..., ou bien... ! » et il étouffe, et il tombe, tué par la négation que la Mort a jetée à son optimisme merveilleux. Trop croire a tué sa femme; son premier doute le tue lui-même.

Il meurt de ce qui fait la *Couronne de Clarté* de Mauclair, à savoir que l'homme lui-même est le réservoir le plus condensé, le plus riche de cette force inconnue, éparse dans tout l'Infini, et accumulée en lui comme elle ne l'est en aucune autre vie. Il voit que c'était *lui* qui était le guérisseur, et s'étant appuyé toute sa vie sur la divinité, il croule avec elle.

Les prêtres parlent du Christ, et Sang paraît en être comme un type moderne, mourant comme lui, quand il cria : « Mon Père, tu m'as abandonné », du désespoir de ne pas être l'instrument d'une force supérieure, de ne pas sentir de supérieur au-dessus de lui, quand il s'était reposé pour tout sur ce maître.

C'est terrible de *partir de soi-même*. Comme c'est plus facile de partir de plus haut, d'autre chose — comme Saint-Paul qui fut d'autant plus homme, masculin, qu'il parlait de celui qui ne voulut presque jamais agir.

Devons-nous partir de nous-mêmes, le pouvons-nous? La race le peut-elle?

Pour les femmes, c'est tout résolu, et leur instinct est bien formel là-dessus — elles savent, à leur bonheur, qu'elles ne peuvent pas partir d'elles-mêmes — tout est trop épars et vague en elles, comme en une maison où tout serait ouvert et où l'air et le temps passeraient sans jamais rien mouler. Il faut qu'une action, une influence spéciale mette un cachet, brûle une empreinte sur ces choses qui passent à travers elles pour qu'elles deviennent *quelqu'un*. En fait, elles sont *à* quelqu'un, — son double, son accompagnateur, — il ne me semble pas qu'elles soient jamais quelqu'un.

Mais pour les hommes, s'ils doivent partir d'eux-mêmes, les pauvres, croire en eux-mêmes, prendre toutes leurs forces d'eux-mêmes et des vagues et rares forces d'autres hommes, comme ils doivent avoir besoin d'êtres qui croient aussi en eux, qui les enveloppent de cette croyance exclusive non seulement en ce qu'ils sont mais en tout leur devenir! comme les mères le font,

(1) V. le compte rendu consacré par M. Camille Mauclair à la représentation que donnèrent de cette œuvre, le 13 février 1894, M. Lugné-Poe et sa troupe (*Art moderne*, 1894, p. 53).

comme les femmes pourraient le faire. Et elles le pourraient jusqu'au miracle. On sent que la force du miracle est en soi, est aussi grande, aussi divine que quand on la croyait l'envoyée d'un Dieu défini.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

L'Anneau de Çakuntalâ, comédie héroïque de Kâlidasâ, traduction de M. A.-Ferdinand Herold. Paris, Ed. du *Mercure de France*. — *Poèmes* (les Bords de la Route, les Flamandes, les Moines, augmentés de plusieurs poèmes) par EMILE VERHAEREN. Paris, Ed. du *Mercure de France*. — *Ballades*, par PAUL FORT. Paris, édition de *Mercure de France*. — *Un frère flamand de Corot : César de Cock*, par ALB. DUTRY. Gand, A. Siffer. — *Le Devoir*, par VICTOR LEFÈVRE. Bruxelles et Paris, J. Lebègue et Cᵉ. — *L'Homme jeune*, par HENRI VANDE PUTTE. Bruxelles, édition du *Coq rouge*.

Musique.

De Kinderwereld (le Monde des Enfants), door JAN BLOCKX (op. 36). Six morceaux pour piano. Bruxelles, Leipzig, Londres et New-York, Breitkopf et Härtel.

Deuxième Concert Ysaye.

L'excellente impression causée par la première matinée des concerts de la Société symphonique dirigés par M. Eugène Ysaye a été pleinement confirmée dimanche dernier. Le jeune orchestre a montré, dans la symphonie en *ré* de Brahms, l'une des plus belles compositions du maître allemand, une précision et une fermeté remarquables, unies au sentiment délicat des nuances. Il s'est surpassé dans les *Eolides* de Franck et a donné à cette aérienne inspiration des sonorités planantes et fluides d'un effet irrésistible. On ne pourrait imaginer, dans le quatuor, plus de finesse, d'égalité et de douceur. Mais aussi quel admirable poème musical et combien il apparaît, sous l'impulsion d'Ysaye qui en a pénétré si profondément l'essence, pur, radieux et mélodique!

Mˡˡᵉ Marcella Pregi, cantatrice attitrée des concerts Colonne et de la Société nationale de Paris, a remporté un joli succès et s'est fait rappeler et bisser après l'exécution du superbe *Lamento* de Gabriel Fauré et de l'émouvante *Procession* de César Franck. Mˡˡᵉ Pregi a surtout le sentiment de la musique moderne, qu'elle chante avec une conviction et une chaleur qu'on ne retrouve pas dans son interprétation de Gluck. C'est, incontestablement, une musicienne et une artiste.

M. Jean Ten Have a exécuté avec une irréprochable correction, avec beaucoup de goût et de sûreté le troisième concerto de Saint-Saëns. Son archet phrase à ravir et la sonorité de son violon s'allie si harmonieusement aux violons de l'orchestre, tous issus de la même école, que l'oreille en est réellement charmée. On oublie, à l'écouter, le rôle parfois trop absorbant du soliste, et la forme souvent prétentieuse du Concerto s'efface pour donner l'impression d'une œuvre symphonique dans laquelle un violon de l'orchestre chanterait, à certains moments, plus haut que les autres. M. Ten Have était l'un des meilleurs élèves d'Ysaye. Le voici artiste de mérite et d'avenir, bientôt en possession d'une complète maîtrise.

Deux fragments de la brillante *Rapsodie norwégienne* de Lalo clôturaient cette attachante séance, qui avait réuni un nombreux et enthousiaste auditoire.

Au prochain concert, attractions multiples : interprétation du Concerto de Beethoven et du Concerto de Mendelssohn par Eugène Ysaye, qui cédera, pour la circonstance, le bâton à Vincent d'Indy. Exécution de la trilogie de *Wallenstein*, d'une œuvre symphonique de Guillaume Lekeu, etc.

Claude-Achille DEBUSSY

Les concerts de la *Libre Esthétique* ont révélé un nom nouveau : Claude Debussy, l'un des derniers venus parmi les compositeurs de la jeune école française. Par son originalité foncière, par sa nature étrangement raffinée, par la forme imprévue qu'il donne à son inspiration, M. Debussy a d'emblée conquis une des premières places parmi les musiciens d'avant-garde. Sa *Damoiselle élue*, son *Quatuor à cordes* et ses *Proses lyriques* l'ont fait connaître à Bruxelles et ont attiré sur lui l'attention sympathique du monde musical.

On lira avec intérêt l'étude biographique et critique que vient de lui consacrer, dans le *Guide musical*, M. Georges Servières, l'écrivain que ses travaux sur Richard Wagner ont classé au premier rang des critiques musicaux.

« M. Claude-Achille Debussy, un des mieux doués parmi nos jeunes compositeurs français, vient de faire paraître (1) une série de pièces vocales intitulées *Proses lyriques*. Le mérite de ces compositions, les tendances de l'auteur veulent qu'on prête l'oreille à sa chanson, bien que la facture puisse dérouter parfois les auditeurs peu préparés à l'entendre. En elles se révèle une nouvelle transformation du *Lied* qu'il est intéressant d'étudier par comparaison avec les œuvres similaires plus anciennes.

M. Debussy est né à Saint-Germain en 1862 ; il a fait ses études au Conservatoire de Paris, suivi le cours de composition d'Ernest Guiraud et obtenu le prix de Rome en 1884, à l'âge de vingt-deux ans, avec une cantate intitulée *L'Enfant prodigue*. Comme envoi de Rome, il produisit une scène pour solo, chœur de femmes et orchestre, *La Damoiselle élue*, d'après Dante-Gabriel Rossetti, traduction de Gabriel Sarrazin (2). Depuis lors, il a écrit une suite d'orchestre, un quatuor à cordes, un prélude symphonique à l'*Après-midi d'un faune* de Stéphane Mallarmé, qui a été exécuté cet hiver, salle d'Harcourt, dans un des concerts d'orchestre de la Société Nationale. Il avait commencé, sur un poème de M. Catulle Mendès, un opéra : *Chimène*, qui est resté inachevé ; il travaille actuellement à mettre en musique le drame de Maeterlinck, *Pelléas et Mélisande*. Il ne saurait être question jusqu'à présent de juger l'ensemble de l'œuvre, encore peu étendu, de ce compositeur de trente-trois ans. Je m'en tiendrai donc à ses productions mélodiques.

L'auteur sentit probablement que ses outrances lui nuiraient auprès du public et qu'il fallait l'apprivoiser avec des œuvres moins excessives et plus chantables. Il écrivit les six *Ariettes* (3) sur des vers de Verlaine, qui sont d'une forme plus simple, d'un sentiment plus tendre et plus délicat. Ce sont des impressions subtiles et mystérieuses telles que Verlaine aime à les noter. Le

(1) Chez l'éditeur Fromont, 40, rue d'Anjou.
(2) Chez Mᵐᵉ Vᵉ Girod et fils.
(3) La partition a été publiée en 1893, par la librairie de l'*Art indépendant*.

musicien en a donné une traduction souvent adéquate, d'un charme indéniable. Chacune de ces six pièces a son mérite personnel et sa couleur spéciale; cependant, on peut apparenter les numéros I (C'est l'extase langoureuse), III (l'Ombre des arbres, dans la rivière), V (Green) et VI (Spleen), pour la similitude du plan : une idée instrumentale servant de jalon aux modulations de l'indécise mélodie qui se réduit à une sorte de rêverie soupirée par la voix. La poésie célèbre :

Il pleure sur mon cœur comme il pleut sur la ville

et les non moins célèbres *Chevaux de bois* sont autrement traités. Dans ces deux morceaux, l'idée instrumentale est le sujet d'un développement suivi ; la mélodie vocale en est indépendante ou en adopte le contour, suivant le cas. L'un et l'autre sont des chefs-d'œuvre d'adaptation musicale de poésies dont le sentiment vague et fugace est si difficile à rendre. J'ai dit, ici et ailleurs, qu'en musique M. Fauré me semble le traducteur prédestiné de la poésie de Verlaine; je ne m'en dédis pas, mais ces pièces de M. Debussy égalent ce qu'il a écrit de plus suave sur des vers du même poète.

Je crois bien qu'en ce genre, son juvénile début fut une *Nuit d'étoiles* sur des vers de Banville, qu'il avait composée étant au Conservatoire et qui parut dans une feuille oubliée : *La Fantaisie artistique et littéraire*, en 1880. C'était peu original, si je me souviens bien, mais déjà assez élégant d'écriture. D'autres pages vocales, assez récemment publiées, ne doivent guère être moins anciennes, si je m'en rapporte au choix des poésies et à la forme mélodique. Ce sont *Fleur des blés*, *Beau soir* (Paul Bourget), *Romance*, les *Cloches* (Paul Bourget), *Mandoline* (Paul Verlaine (1). Tout cela est agréablement tourné, élégant d'harmonie, mais écrit sous l'influence de Massenet et ne diffère pas beaucoup des mélodies de salon.

La personnalité de M. Debussy commence seulement de se manifester dans ses trois derniers recueils : cinq *Poèmes de Ch. Baudelaire*, six *Ariettes* sur des vers de Verlaine, et les *Proses lyriques*, dont lui-même a composé les paroles.

Les *Poèmes de Baudelaire* épouvantèrent les éditeurs, tant à cause du choix des sujets, médiocrement convenables pour les jeunes filles, qu'en raison de la manière dont ils étaient traités. Etrangetés et incorrections harmoniques, rythmes sans cesse brisés et décousus, intervalles inchantables, aucun souci des registres vocaux, toutes les singularités d'un disciple de Chabrier qui se propose d'épater le bourgeois, étaient accumulées dans cette œuvre outrancière et bizarre. Devant les refus des marchands de musique, le compositeur dut se résigner à éditer lui-même son premier recueil; celui-ci, luxueusement imprimé, parut en 1890. Il se compose des pièces intitulées : *Le Balcon*, *Harmonie du soir*, *le Jet d'eau*, *Recueillement*, et *la Mort des amants*.

Les plus courtes et les moins alambiquées sont les deux dernières. La *Mort des amants* est la plus simple, mais c'est aussi celle où le tour mélodique a le moins d'originalité : un Massenet aux harmonies très altérées. Le *Jet d'eau* est peut-être la plus originale. Les inflexions de la mélodie vocale ont assez de naturel et les accompagnements imitatifs sont remplis de variété et d'élégance. *Harmonie du soir* et le *Balcon* sont les plus compliquées. Elles sont formées de plusieurs thèmes plutôt symphoniques, alternés, qui se répondent, se mêlent et se développent suivant les procédés de la musique instrumentale et auxquels sont adaptés tant bien que mal, péniblement quelquefois, des phrases vocales d'un tour assez commun. Toutefois, il y a dans ce recueil l'indice d'un véritable talent et dans le *Balcon*, par exemple, une ardeur fougueuse, une verve d'invention symphonique qui attestent les dons naturels du musicien. Malheureusement, les vers sont souvent mal déclamés, la prosodie violée, le sens détruit par la coupe de la mélodie; il y a aussi abus de chromatisme, de modulations heurtées.

(1) Les deux premières ont paru chez Girod, les trois autres chez Durand-Schœnewerk.

Venons au dernier recueil : *Proses lyriques*. Ici reparait le goût de l'étrangeté et des complications harmoniques, signalé dans les *Poèmes de Baudelaire*. Les sujets de ces pièces vocales, intitulées : *de Rêve, de Grève, de Fleurs, de Soir*, sont assez difficiles à définir, car ils sont d'une prose très inspirée de Mallarmé, chargée sans doute de sens symboliques qui ne se dévoilent pas aisément aux profanes. Que signifie, par exemple, la « serre de douleur » dont « les mains salvatrices » doivent briser « les vitres de maléfice »? L'auteur seul pourrait nous le dire. Considérons donc ces œuvres uniquement comme des thèmes de symphonie commentant les paroles. Nous remarquerons alors, et cette constatation nous l'avons pu faire déjà dans les *Poèmes de Baudelaire*, que chacune est construite sur plusieurs phrases instrumentales qui ont un sens précis et sont traitées à la manière des *Leitmotive* de Wagner, lorsque la personne ou l'idée à laquelle elles se rapportent est évoquée par le poème. De là, à première vue, un décousu apparent qui déroute l'auditeur. Il faut s'y habituer et on le fera d'autant plus facilement que l'auteur se perfectionnera dans l'emploi de ce procédé nouveau par lequel le *Lied* est essentiellement modifié et qui préoccupe les autres musiciens; témoin la transformation de la manière de M. Fauré que j'ai signalée l'hiver dernier dans la *Bonne Chanson*.

La première de ces pièces n'est pas supérieure comme plan aux *Poèmes de Baudelaire*, dont elle a tous les défauts. Les autres mettent en œuvre un moins grand nombre de thèmes, ce qui permet au compositeur de les développer plus logiquement au point de vue musical. J'avoue que je préfère ce système, qui donne plus d'unité à l'œuvre. Ainsi, à cet égard, les proses : *de Grève*, espèce de marine, et *de Soir*, qui est bâtie tout entière sur une sorte de carillon relatif aux joies du dimanche, satisferont beaucoup mieux les musiciens que *de Rêve* et *de Fleurs*, où le poème régit arbitrairement l'emploi et la succession des thèmes. Les pièces que je signale révèlent éloquemment la dextérité et la maîtrise avec lesquelles M. Debussy traitera la symphonie le jour où il voudra sérieusement s'y appliquer. Ces *Proses lyriques*, à part quelques duretés, un abus des dissonances et des passages écrits au grave, nécessairement voulu, font preuve, comme les *Ariettes*, d'un très délicat sentiment harmonique chez ce musicien novateur. Enfin, sans être faciles, elles sont chantables pour tout artiste ou amateur à l'oreille exercée. »

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Une « Madame Sans-Gêne » de théâtre forain.

M. Becker, directeur d'un théâtre forain, joue un peu partout aux fêtes des boulevards extérieurs une pièce intitulée : *Mon-*

sieur et Madame Sans-Gêne, pièce ainsi annoncée sur une enseigne à la porte de son établissement :

CONSTRUCTION FORMIDABLE

THÉATRE BECKER

Monsieur et

MADAME SANS-GÊNE

Parodie en 3 actes, par Becker, musique d'Audran... etc... etc.
Solidarité garantie, 1,200 personnes.

M. Lemonnier, auteur, avec M. Perricaud, de la pièce *Madame la Maréchale*, représentée au théâtre du Château-d'Eau en 1891, poursuit en contrefaçon et plagiat M. Becker, auquel il reproche d'avoir démarqué des expressions et des phrases entières de sa *Madame la Maréchale*.

Les prospectus distribués par M. Becker ont été l'objet d'un constat d'huissier, d'après lequel le mot « monsieur » est en caractères plus petits que les mots « madame Sans-Gêne ». En outre, ce procès-verbal constate que le clown faisant la parade annonce simplement « Madame Sans-Gêne » au public.

A l'audience de la première chambre du tribunal, Me Huard s'est présenté pour M. Lemonnier et a donné lecture de cette lettre que lui a adressée M. Victorien Sardou :

« Mon cher maître,

« Mon confrère, M. Lemonnier, ayant intenté un procès à M. Becker, directeur d'un grand théâtre forain, qui a fait représenter, sous le titre de *Monsieur et Madame Sans-Gêne*, une pièce qui n'est, en réalité, que la contrefaçon à peine déguisée de *Madame la Maréchale*, je crois devoir vous signaler comme une aggravation du délit reproché si justement à M. Becker, que les affiches mêmes constituaient une seconde contrefaçon, non plus de *Madame la Maréchale*, mais de la pièce du Vaudeville, dont nous sommes les auteurs, Moreau et moi, par la façon bien intentionnelle dont les affiches étaient rédigées et composées, laissant le mot « Monsieur » en petits caractères et, au contraire, exagérant la dimension de « Madame Sans-Gêne » pour que le public pût s'y tromper.

« Je n'ai pas voulu protester judiciairement contre ce procédé de M. Becker, mais je profite de l'occasion qui m'est offerte pour appuyer la très légitime réclamation de mon confrère Lemonnier.

« VICTORIEN SARDOU. »

Me Comby s'est présenté pour M. Becker.

M. Sardou, a dit en substance l'honorable avocat, devrait se montrer indulgent envers les petits, envers ceux qui font connaître les grandes pièces au peuple. Il ne devrait pas oublier la grande querelle d'*Odette* et de la *Fiammina*. La pièce arguée de contrefaçon n'est qu'une parodie; elle dure vingt minutes tandis que celle de M. Lemonnier se déroule trois heures durant. Enfin, le tribunal n'oubliera pas que M. Becker est un abonné de la Société des auteurs dramatiques...

C'est cette thèse qui a été accueillie par le tribunal. « Attendu, dit le jugement, que si contraire à la bonne foi et à la loyauté que puisse être le plagiat, les emprunts faits par un auteur à l'ouvrage d'autrui ne prennent le caractère de contrefaçon qu'autant qu'ils sont importants et notables, qu'ils portent sur une partie essentielle de l'ouvrage et qu'ils ont pu ou peuvent porter un préjudice sérieux au pemandeur.

Attendu, en fait, que si la donnée générale de la pièce de Becker ressemble à celle de *Madame la Maréchale*, cela tient tout naturellement à la nature même du sujet, qui met en scène des personnages dont la vie appartient à l'histoire; que le titre des deux pièces est différent; que, tandis que l'une dure 23 minutes, la représentation de l'autre ne prend pas moins de 3 heures et demie.

Qu'aucune ressemblance ne peut être relevée entre le premier acte de *Monsieur et Madame Sans-Gêne* et le premier acte de *Madame la Maréchale*.

Que si quelques phrases du deuxième acte de *Madame la Maréchale* ont été copiées littéralement par Becker, elles n'ont rien de saillant ou font partie du fonds commun de la littérature anecdotique qui a recueilli les bons mots de la maréchale Lefèvre; que si l'inspiration du troisième acte est la même dans les deux pièces, les développements en sont différents;

Attendu, enfin, que les demandeurs n'ont souffert aucun préjudice du fait de Becker, dont la pièce ne doit pas revenir au même public que la leur.

MM. Lemonnier et Pericaud ont été condamnés aux frais du procès.

Memento des Expositions

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique*(par invitations spéciales). Février-Mars. Délais de rigueur : 10-12 février. Renseignements : Direction de la *Libre Esthétique*, rue du Berger, 27, Bruxelles.

HAMBOURG. — Exposition internationale de l'*Association des Amis de l'Art*. 12 mars. Envois avant le 15 février. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : Comité de l'exposition, Kunsthalle, Hambourg.

LIÉGE. — Exposition de l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts. 3 mai-7 juin. Délais d'envoi : notices, 15 mars; œuvres, 25 mars-1er avril. Gratuité de transport sur le territoire belge. Commission sur les ventes : 5 p. c. *Un compartiment sera réservé à l'art décoratif*. Renseignements : M. Maurice Renard, secrétaire général de l'Association, rue Fusch, 12, Liége. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

LILLE. — Exposition de l'*Union artistique du Nord*. 15 mars-15 mai. Envois du 1er au 20 février. Renseignements : M. Quarré-Reybourbon, secrétaire général, 36ter, rue Négrier, Lille.

LYON. — Exposition de la *Société lyonnaise des Beaux-Arts*. 20 février-12 avril. Dépôt à Paris chez M. Pottier, emballeur, rue Gaillon, 9. Renseignements : M. Favre, président, Pavillon des Beaux-Arts, Place Bellecour, Lyon.

MEXICO. — Exposition internationale des Beaux-Arts et de l'Industrie, 2 avril-2 octobre. Envois : 1er janvier-1er mars. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : Vicomte René de Cornély, directeur de la section étrangère de l'Exposition, Mexico.

PARIS. — Salon de la *Société des artistes français* (Champs-Elysées). 1er mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 14-20 mars; desins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, émaux, cartons de vitraux, 14-16 mars; art décoratif, 8-10 avril.

PETITE CHRONIQUE

Les envois des artistes étrangers au prochain Salon de la *Libre Esthétique* seront nombreux et intéressants. De France, les peintres Claude Monet, Besnard, Renoir, Guillaumin, Lebourg, Henri Martin, Charles Cottet, L. Pissarro, Maufra, Henry Moret, Paul Signac, Zandomeneghi, Maurice Denis, P. Bonnard, Vuillard, Ch. Maurin. H. de Toulouse-Lautrec, F. Jourdain, H. Paillard, etc., indépendamment d'une exposition importante de M. Eugène Carrière, qui comprendra notamment *le Théâtre*

populaire et une série de portraits, figures et paysages; les sculpteurs et artisans d'art Alex. Charpentier, F.-R. Carabin, Émile Gallé, F. Thesmar, P. Roche, J. Baffier, E. Chaplet, E. Muller, Saint-André, Hesteaux, etc. D'Angleterre, les sculpteurs G. Frampton, H. Fehr, F.-M. Taubman. De Hollande, MM. M. Bauer, J. Toorop, F. Melchers, J. Thorn-Prikker, Hart Nibbrig et Colenbrander. D'Amérique, MM. Tiffany, H. Bradley et J. Welden Hawkins.

Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'Or. Le mardi 4 février, à 8 1/2 heures, MM. Edm. Picard, Em. Verhaeren et H. Carton de Wiart feront un entretien sur l'OEuvre et la Vie de Paul Verlaine.

MM. Ed. Duyck et Ad. Crespin, artistes peintres, et Paul Hankar, architecte, viennent d'ouvrir au Cercle artistique une intéressante exposition d'art appliqué dont nous parlerons dans notre prochain numéro.

La Société des Concerts de Charleroi qui, sous la direction de M. N. Daneau, a en moins d'un an fourni déjà quatre séances publiques, annonce une nouvelle audition pour aujourd'hui dimanche, à 4 heures, dans la grande salle des fêtes de la Bourse de Charleroi.

Au programme des œuvres de Beethoven, Gluck, Sokolow, Daneau, Wagner, Mortelmans et Grieg.

Aujourd'hui dimanche, à une heure précise, 51e Concert populaire d'Anvers, sous la direction de M. C. Lenaerts, avec le concours de Mme Falk-Mehlig.

Au programme : *Poème lyrique* de Glazounow, *Symphonie pathétique* (no 6) de Tschaïkowsky, 4e concerto pour piano et orchestre de Rubinstein, Ouverture de *Rouslan et Ludmila* de Glinka.

Nous rappelons que le concert annuel de la *Société de musique de Tournai* a lieu aujourd'hui dimanche, à 4 heures précises, à la Halle aux Draps. Il sera terminé à 6 1/4 h. L'exécution des *Saisons* de Haydn s'annonce comme devant être excellente, à en juger par l'ensemble des répétitions.

Le *Christus* de notre compatriote M. Adolphe Samuel a obtenu à Cologne un très grand succès. L'exécution, écrit-on d'Allemagne au *Soir*, a été merveilleusement belle. L'œuvre a été interprétée par un orchestre de 150 exécutants et plus de 500 chanteurs. L'immense salle était comble. Beaucoup de Belges, des Allemands de Bonn, de Coblence, de Mayence, de Francfort; M. Salvayre, envoyé par le *Gil Blas*, de Paris, etc., etc. Il est déjà question d'une seconde exécution. Les journaux de Cologne publient de longs articles enthousiastes (1).

Nous entendrons bientôt *Christus* à Bruxelles, aux Concerts Ysaye.

Le concert Brahms du Quatuor de la Chapelle Royale de Meiningen qui devait avoir lieu le 10 février est remis au mardi 11, à cause du bal de la Cour.

Selon toute vraisemblance, c'est jeudi prochain qu'aura lieu, au Théâtre de la Monnaie, la reprise de *Tannhäuser* pour les débuts de Mme Raunay.

La première représentation de *Fanfan la Tulipe* à l'Alhambra aura lieu jeudi prochain, 6 février. La récente reprise de la pièce à Paris, avec Coquelin, et le succès remporté récemment par M. Krauss, qui remplira le rôle principal, feront de cette première un événement.

D'ici là M. Garraud donne quelques représentations des *Deux Orphelines*, le drame populaire de Dennery.

(1) V. compte rendu de l'*Art moderne*, 1895, pp. 117 et 189.

Nous apprenons avec un vif regret la mort de M. Jules Bordier d'Angers, qui fut, en même temps qu'un compositeur distingué, un divulgateur éclairé et enthousiaste de la musique des maîtres, spécialement des maîtres modernes. C'est grâce à ses efforts incessants que la ville d'Angers prit rang parmi les centres musicaux les plus importants de France. Un grand nombre d'œuvres symphoniques contemporaines y furent exécutées en première audition aux Concerts populaires fondés par M. Bordier et dirigés par lui. Les virtuoses belges, parmi lesquels Eugène Ysaye, Guillaume Guidé, César Thomson, etc., y furent fraternellement accueillis. Établi depuis quelques années à Paris, M. Bordier avait contribué, pour une large part, à la fondation de la Maison d'édition musicale Baudoux et Cie qui a pris rang rapidement parmi les premières maisons françaises, et se montre particulièrement hospitalière aux jeunes compositeurs.

M. Bordier meurt à 50 ans. Il a publié une série de compositions diverses, parmi lesquelles deux drames lyriques : *Nadia* et *Le Fiancé de la Mer*, tous deux exécutés avec succès.

Sous le titre : *Les Origines de la musique de concert*, M. Vincent d'Indy dirigera à Paris, avec la collaboration de M. Charles Bordes et des Chœurs de Saint-Gervais, six auditions de musique ancienne pour orchestre, chœurs et soli. Ces intéressantes séances seront données dans la salle des Champs-Elysées, dont les dispositions et l'acoustique sont excellentes, le mardi 25 février et les mardis suivants, à 5 heures précises. M. d'Indy a engagé une série de solistes parmi lesquels Mlle Marcella Pregi, M. Diémer, etc. Les programmes comprendront un choix d'œuvres symphoniques, vocales et concertantes des précurseurs, jusqu'à et y compris J.-S. Bach.

Sir Frédéric Leighton, ou plutôt Lord Leighton, car il venait d'être, il y a un mois, élevé à la pairie, est mort à Londres la semaine dernière à l'âge de 65 ans. Né à Scarborough le 3 décembre 1830, il fit ses études artistiques à Rome, puis à Berlin et à Francfort. Il habita quelque temps Bruxelles, où il exécuta sa première composition, puis Paris et enfin Londres, où il conquit rapidement une notoriété qui lui valut, en 1878, le titre envié de Président de la Royal Academy. A la fois peintre et sculpteur, — et peut-être le sculpteur l'emportait-il en lui sur le peintre, bien qu'il fût moins connu dans cette incarnation, — il laisse un grand nombre d'œuvres dont la plupart ont été popularisées par la gravure et qui alliaient à un certain maniérisme et aux traditions académiques une réelle élévation de sentiment et une grande pureté de goût. Citons entre autres le *Jardin des Hespérides* qu'on a pu voir l'an dernier à l'Exposition universelle d'Anvers, *Persée* exposé en 1891, l'*Athlète luttant avec un Python* acquis par le gouvernement anglais, etc.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 6. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 9 FÉVRIER 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LES ÉVANGILES

par le comte LÉON TOLSTOÏ.
Un volume de 215 pages. Perrin et Cie, Paris.

Il semble, à lire certains passages de cette vie du Christ interprétée et commentée par Tolstoï, que toute l'intuition moderne ne puisse s'incarner dans une forme plus parfaite que celle de cet Être merveilleux.

A d'autres pages, nous retrouvons le moraliste dominé par des lois étroites, dépourvues de sanction transcendante, que nous connaissons trop bien.

Et une défiance surgit, très prompte : Tolstoï a-t-il le génie nécessaire pour interpréter une personnalité aussi vaste, aussi inconnue, aussi étonnante?

Je vous dirai tout net que je ne le crois pas. — Et cette conviction se forme dès le premier chapitre, où Tolstoï énonce l'intention de renfermer le thaumaturge dans le cadre d'une définition claire, décrétant que « ce qui n'est pas compréhensible dans le discours d'un grand homme, ne saurait être grand! » — Et Tolstoï veut mettre les Évangiles en une telle clarté qu'il n'y aura plus moyen de les voir autrement qu'il ne les voit.

Ce que voyant, il est légitime de se demander si les mesquineries qu'il nous fait, sans le vouloir, trouver dans les Évangiles, ne doivent pas, jusqu'à preuve du contraire, être imputées à l'interprète?

Tolstoï, comme tous les voyants, comme tous les ardents, a ses heures d'étrange aveuglement; heures où la foi dort, et où ce qu'il touche n'est plus éclairé par cette lueur intermittente qui semble suivre les lois de la nature et agir, comme toutes les forces, par alternances.

Un homme de notre siècle (1) a dit que le plus grand miracle de la prédication de Jésus était précisément la permanence de cette lumière intérieure qu'il projetait sur tout.

Il ne parle jamais selon les choses extérieures. Ses prévisions et ses affirmations n'éclosent d'aucun calcul ou d'aucune combinaison de contingences.

Tandis que Tolstoï lui prête — toujours sans le savoir — nombre d'enseignements presque exclusivement

(1) Emerson.

utilitaires qui n'ont pour but qu'un intérêt humain très secondaire et très maladroitement rattaché à la gloire divine.

Il ne sait comment les pénétrer d'éternité et d'amour, et il se butte à cette idée qui fut son personnel apostolat, d'adoucir le contact humain par tous les moyens, par la passivité, par la non-résistance à la violence, ou à cette autre idée de la séparation de l'esprit et de la chair.

Il se pourrait que sur ces choses, le Christ et surtout ses disciples aient pensé comme lui. Mais l'imagination voudrait se forger une plus radieuse figure de prophète, et la voir toujours aussi haute que semble la suggérer l'interprète, dans le chapitre qu'il intitule « les adieux », par exemple.

Il ne faut que quelques lignes de l'Évangile de saint Jean, pour voir alors, avec Tolstoï, que la force, la foi et le génie du grand Inspiré venaient de son profond pressentiment des lois impersonnelles, invisibles et peut-être à jamais inconnaissables, qui dominent puissamment les choses visibles. Ces lois, il les appelait « l'Esprit » et le plus souvent Esprit-Père. « Le mensonge, dit-il (Saint-Jean, XVI, 9) est le refus de croire à la vie de l'esprit. » Enfant sans père, dit Tolstoï, il veut s'en découvrir un ; et pour le trouver il remonte jusqu'à la cause des causes, aussi loin que son cerveau peut remonter. Pour lui, l'impulsion inconnue de la vie était une force aimante, exclusivement aimante, répandue sur toutes choses et ne faisant qu'une avec l'amour de son cœur. Il confond cette voix intérieure qui parle si haut en lui, avec la source de toute vie, et tandis qu'avant lui tous ceux qui furent sensibles à l'instinct psychique n'y virent qu'une activité personnelle, lui y voit la continuation, la prolongation condensée d'une âme unique se révélant « quand elle veut » à ceux qui l'écoutent. Ce n'est pas lui qui parle, c'est l'Esprit-Père, l'Esprit Universel, l'âme du tout qui parle à travers lui, parce que c'est toujours cette voix qu'il essaie de comprendre, sans se confier jamais aux opérations de ce qu'on appellerait aujourd'hui les logiciens, les raisonneurs, tout le sanhédrin de ceux qui ne croient qu'à la puissance cérébrale.

Que faisons-nous d'autre en nous abandonnant bon gré mal gré, craintivement ou généreusement, aux lois qui nous portent, alors même que nous ne les connaissons pas?

Il a créé, extériorisant jusqu'à l'exaltation suprême le désir de sa nature miraculeusement aimante, une figure paternelle pour exprimer son extraordinaire confiance au destin qui nous conduit. Ces lois de la vie que chacun de nous voit dures, souples, moqueuses ou sereines, selon qu'il est lui-même plus saturé de paix, de gaîté interrogatrice, de souplesse ou de cassantes incompatibilités, lui, il les voyait tendres, bonnes, protectrices, comme la volonté qu'il ne voulait pas s'approprier.

Comment se peut-il que cette immense intuition, troublante en sa profondeur, que cette intuition dont notre siècle semble seulement deviner l'étendue, n'ait pas résolu des problèmes, si simples en apparence, qui ont torturé tant de siècles?

N'en eut-il pas le temps?

Il ne put entrevoir la lutte atroce, meurtrissante, presque mortelle que se livreraient en son nom la Chair et l'Esprit. Lui qui voyait l'Esprit pénétrant tout, rendant translucides les choses les plus opaques, il ne le vit pas animant la Chair et l'amour de la Chair. Et pendant de longs siècles la légende de Tannhäuser, le pèlerin amoureux dont le bâton desséché se couvre de fleurs dans le sanctuaire malgré la réprobation du pontife, fut l'emblême de la protestation humaine et l'expression de l'unité de la nature qui ne voulait pas laisser profaner et blasphémer une part de ses forces. Séparer l'homme en deux parties différentes, ennemies, avilir le corps pour rehausser l'âme, dont la sensibilité s'affirmait glorieuse, exaltée, c'était l'œuvre bien naturelle de celui qui découvrait un nouveau royaume, le royaume intérieur, comme le fit saint Jean.

Pour le Christ lui-même, qui sait ce qu'il pensa et jusqu'où alla l'éblouissement de ses révélations?

Car c'est Jean que Tolstoï cite presque toujours, c'est de sa vie qu'il vit, c'est son lumineux mysticisme, sa griserie d'âme, — admirable perte d'équilibre dans un siècle tout imprégné d'une presque exclusive saoulerie de corps, — c'est son ascétique génie qu'il commente, qu'il admire et qu'il comprend.

C'est celui-là qu'il peut nous expliquer, et quand il prétend nous rendre clairs les Evangiles, de façon à ce que plus personne ne s'y trompe, on peut lui dire qu'il a compris la nature de quelques-uns des apôtres, et que rarement peut-être on mit en plus vive lumière la compréhension intuitive, héroïque de ces hommes simples que furent les évangélistes.

Mais pour comprendre et « expliquer » le Christ, il en est incapable.

Nous devenons juste assez respectueux de la nature humaine, condensée dans quelques grands vivants, pour avoir découvert qu'on ne la DÉFINIT pas, et qu'elle touche, pour notre bonheur, par chacun de ses côtés à des domaines qui sont sans limites. On peut admirer, blâmer Shakespeare, Michel-Ange, Napoléon, mais il semble qu'en notre Occident, l'âme de chacun soit déjà avertie qu'en touchant à ces êtres qui contiennent plus de mystère encore que les mortels ordinaires, elle se rapetisse à vouloir les enfermer dans une synthèse complète.

Et en annonçant sa conviction d'avoir compris d'une façon satisfaisante (pour lui seul, dit-il pourtant modes-

tement,) la nature et l'esprit de Jésus, — cette étoile enfouie derrière un monceau de nuages et masquée par chacun de ceux qui a voulu la découvrir, — il nous fait craindre qu'un mysticisme sommaire et quelquefois enfantin n'ait étouffé un peu des belles qualités de l'artiste enthousiaste, sincère et subtil, révélé dans ses premières œuvres.

Il s'est agenouillé, et n'a pas su s'arrêter à ce geste qui l'eût laissé grand; il a voulu disserter. La Vie se venge en montrant ses faiblesses.

QUATRE CONFÉRENCES A LA MAISON D'ART

Parmi les éloges du plus grand nombre, les critiques de quelques autres, maladifs contempteurs de ce qui dérange et fait craquer leurs ankyloses, la Maison d'Art « à la Toison d'Or » accomplit imperturbablement son programme qui peut être résumé en ceci : « Une maison hospitalière à tout art non médiocre, ne demandant rien aux artistes qui veulent se servir d'elle pour produire leurs œuvres en public, mais, au contraire, demandant aide à quiconque veut jouir de ce qu'elle fait. » Quelques grognons sont d'avis qu'elle devrait ne rien demander même à ces derniers, suivant la belle habitude qui s'est indurée en Belgique. mais qu'on est en train de bousculer, de tout avoir « à l'œil », livres à lire, entrées aux spectacles, assistance aux conférences.

Ah! bien non! fini cet âge de gratuité bête. Que chacun y aille désormais, et selon ses moyens, de son petit subside aux œuvres destinées à soutenir et à répandre l'Art. Ce n'est point parce que quelques protecteurs, plus généreux ou plus riches que d'autres, ont donné à la Maison d'Art, sans espoir de retour ni de profit (puisque tout ce qu'elle reçoit doit rester en elle, pour le développement de son but), qu'il faudrait que ceux de qui l'on sollicite le paiement d'une entrée modique, pourraient, sous prétexte d'usage admis, se libérer du devoir de fournir ce léger auxiliaire en rapport avec les moyens de quiconque n'est pas résolu à jouir toujours du labeur d'autrui sans jamais y aider!

Quatre conférences nouvelles, après la très belle de Camille Lemonnier qui avait si bien inauguré la série. Quatre conférences émaillant les expositions d'Alfred Stevens et d'Alfred Verhaeren dont la presse quotidienne a dit le succès.

Un jeune littérateur belge, Roland de Marès, a parlé de ce curieux et si puissamment original écrivain hollandais MULTATULI (DOUWES DEKKER), a raconté le tumulte de sa vie agitée, ses cuisantes misères, et lu, d'abord d'admirables fragments de cette œuvre dramatique étrange *L'École des Princes*, ensuite la saisissante *Légende de la Croix*, désordre de mots et de pensées où vraiment l'on croit entendre la rumeur de la foule barbare qui assista, il y a deux mille ans, à la montée au Calvaire et au crucifiement de Jésus. Conférence nourrie, animée d'une grande foi littéraire, bien stylée et très fière. Roland de Marès est du Limbourg, comme Baltus et d'autres. Encore une de nos provinces qui entre brillamment dans le bal artistique.

En écoutant l'*École des Princes*, nous nous demandions si ce n'est pas là une œuvre dramatique qui pourrait tenter nos amateurs. Pourquoi ne pas la jouer? Elle est d'une actualité étrange, elle touche au vif de nos mœurs politiques, elle vaut, en son genre, les créations d'Ibsen, de Björnson, de Strindberg, de Hauptmann. Elle serait une révélation.

Avec M. Laguerre, l'ancien député boulangiste, la forme l'a emporté sur le fond. Sujet : LA LÉGENDE DE LOUIS XVII. Un peu élimé, le sujet, mais déroulé avec quelle séduisante éloquence, et vraiment, à la Maison d'Art, ouverte à tous les arts, l'Éloquence en soi mérite qu'on lui fasse fête. Notre public est trop accoutumé à ne voir dans la parole que le fond, il n'a pas encore cette belle aptitude du Grec et du Romain qui écoutait, admirait, recherchait, critiquait l'orateur en lui-même, le virtuose, le charmeur, le troubleur. Il faut l'y accoutumer, surtout étant donné qu'à l'heure présente, en Belgique, l'Éloquence se répand avec une singulière intensité et vise aux qualités naturelles, dédaignant la rhétorique classique, demandant avant tout à celui qui parle de se livrer tel qu'il est, dans l'ensemble savoureux de ses dons et de ses défauts, sans apprêt académique, en pleine chaleur brasillante d'une production intellectuelle se traduisant en mots.

M. Laguerre est, paraît-il, fort journalier. Cette fois il était en dispositions heureuses. Sa langue aisée, vibrante et contenue, son port de tête d'une assurance si juste, l'activité émue de sa diction, son art de mise en scène pathétique et prompte, ont fait de sa conférence un régal, même pour ceux qui trouvaient l'histoire mystérieuse du Dauphin un peu bien loin de l'art.

Des deux autres conférences nous ne mentionnerons que les étiquettes : UN NOUVEAU LIVRE DE MAURICE MAETERLINCK, *Le Trésor des Humbles*, par Edmond Picard; PAUL VERLAINE, SA VIE, SES ŒUVRES, SA TECHNIQUE POÉTIQUE, par Emile Verhaeren, Henry Carton de Wiart et Edmond Picard. Deux de nos collaborateurs y furent donc mêlés. Or, la règle à l'*Art moderne*, toujours observée depuis seize années que dure le journal, est de ne pas utiliser sa publicité au profit de ceux qui y écrivent. Habitude saugrenue, nous en convenons, quand on considère ce qui se passe ailleurs, mais à laquelle nous tenons obstinément.

Si nous laissons ainsi de côté les personnes, disons quelques mots de l'extérieur. La conférence sur un livre inédit a inauguré à la Maison d'Art une pratique intéressante : la présentation des œuvres, leur exposition, pourrait-on dire, leur mise sous les yeux du public, au moment où va se faire leur publication, en une autre forme que l'étalage en librairie. Ceci nous paraît une idée ingénieuse digne de se généraliser parmi nos auteurs. La Maison d'Art organisera très volontiers des lectures-conférences analogues pour quiconque le lui demandera lorsque le livre en vaudra la peine.

Paul Verlaine a été l'occasion d'une autre nouveauté : la conférence a été faite par trois écrivains, qui s'étaient partagé la vie complexe de l'illustre poète, consacrant chacun quarante minutes à l'exposé de la partie qu'il s'était réservée. Trois cerveaux jugeant le même homme, trois cerveaux émettant leurs idées propres, en la forme qui leur est propre, c'était une innovation qui, certes, a pu déplaire aux disciplinés de la routine, mais qui revêt une originalité méritant grande attention. Ce n'est qu'un début, mais la tentative, très goûtée de la grande majorité des auditeurs, sera renouvelée. Pourquoi n'aurait-on pas un quatuor, ou un trio littéraire comme on en a pour la musique de chambre, des conférences plurales, multiplexes, à volets comme les triptyques? Une telle méthode n'allège-t-elle pas le travail et ne rafraîchit-elle pas les sensations des auditeurs?

EXPOSITIONS COURANTES

Jean Degreef.

En manière d'hommage funèbre, les amis du paysagiste Jean Degreef ont réuni à la salle Clarembaux une partie de son œuvre : quatre-vingts toiles environ, décelant toutes, en même temps qu'un sentiment juste des colorations, une sincérité qui les rend sympathiques malgré la brutalité des procédés employés. Jean Degreef s'est épris des sites brabançons, en particulier du hameau de Rouge-Cloître et de la forêt de Soignes dont il a tiré d'innombrables motifs pittoresques. Ses excursions les plus lointaines n'ont pas dépassé l'Escaut d'un côté, la Meuse de l'autre. Une vue de Dinant, une étude brossée aux environs d'Anvers attestent ces deux voyages et se classent parmi les bonnes études de l'exposition. Tout le reste exprime, souvent en pages émues, la mélancolie des automnes, l'austérité des hivers, l'éclat des étés radieux aux environs de Bruxelles. Et l'on se représente, à parcourir de l'œil ces toiles qui fleurent la nature, le vaillant et rustique artiste poursuivant en toutes saisons un labeur tenace, peignant pour la joie de peindre, étranger aux combinaisons par lesquelles d'autres recherchent le succès, et disparu modestement en laissant l'exemple d'une vie de travail, emplie et magnifiée par l'enthousiasme de l'art.

MM. Crespin, Duyck et Hankar.

Au *Cercle artistique*, des projets de décoration et d'affiches, des dessins d'architecture, des essais d'art ornemental et industriel signés de ces deux noms connus, associés dans une commune pensée de recherche et d'émancipation : Crespin et Duyck, et de la signature de l'un de nos architectes les plus en vue dans le mouvement de rénovation qui marque notre époque : Paul Hankar.

MM. Crespin et Duyck ont acquis une notoriété dans diverses branches de l'art décoratif auquel ils ont voué leur activité. On leur doit notamment les dessins des plus jolis costumes de théâtre qui aient été offerts en Belgique à la curiosité publique. Quelques-unes de leurs affiches sont citées parmi les plus originales et les mieux composées. Un panneau décoratif : *Primavera*, délicatement peint dans une gamme adoucie de verts tendres et de jaunes éteints, marque parmi les meilleurs envois de leur salonnet. Citons aussi des projets de papier peint et des tapisseries exécutées au pochoir d'une disposition ingénieuse et d'une harmonie agréable.

De M. Hankar, des reproductions fragmentaires de la maison qu'il s'est fait construire, un meuble-étagère, un bougeoir en fer forgé, etc.

LES PETITS PAPIERS

Comédie en 3 actes, par Fr. Lutens, au Théâtre du Parc.

Ah ! nous sommes en retard pour parler de la pièce de M. Lutens, et sans excuse, sans autre excuse, du moins, que celle tirée de l'affreuse complexité des choses à faire quand on n'est pas que d'un seul métier et qu'on a tous les agréments d'une vie à facettes, d'une vie d'homme-orchestre contraint de jouer simultanément de la flûte de Pan, du triangle, du chapeau chinois, de la grosse caisse, de la cloche, des cymbales et de l'accordéon.

M. Lutens est un de ces vaillants, encore en petit nombre, qui essaient de dérouiller la littérature dramatique en Belgique et de faire, dans ce domaine, une avancée égale à celles où nous sommes parvenus dans les autres arts. Et voici que les directeurs de théâtre commencent à y mettre quelque bonne volonté, et que, de temps à autre, ils se font les bienveillants auxiliaires de ces tentatives. Tant mieux ! tant mieux ! bonne habitude et bon signe ! Nous arrivons à une période où nos concitoyens comprennent qu'en cela comme en vingt autres choses nous avons chez nous d'admirables éléments qui ne demandent qu'un peu d'attention et un peu de sympathie pour déployer leurs ressources.

Seulement nos jeunes auteurs dramatiques, sauf l'incomparable et hardi Maeterlinck, n'ont pas l'audace qu'il faut pour déserter les formes caduques et éreintées du théâtre français en cette dernière moitié de siècle. Ils en sont encore à croire que l'insipide comédie bourgeoise, avec son inévitable mariage ou son non moins inévitable adultère à la clef, est la formule bénie qu'on ne saurait abandonner sans péril. Ils prennent les vieux patrons et les rembourrent du son d'une anecdote nouvelle, ni moins sérieuse, ni plus affriolante que les milliers de faits divers déjà utilisés pour le même apprêt fastidieux et banal.

M. Lutens n'a pas échappé à cette vue étroite, tout en s'étant tiré d'affaire avec adresse et non sans intéresser le quotidien spectateur. Les *Petits Papiers* sont l'histoire d'un couple d'hommes d'affaires véreux, qui ont débuté par une escroquerie et ont fait prospérer l'argent de l'iniquité. La Providence a béni leurs efforts et ils ont enfin conquis la paix due à trente années de négoce déloyalement exercé. Ils sont riches, bien nourris, fort estimés dans le quartier, salués profondément à la Bourse et se croient eux-mêmes exemplaires. Ils ont chacun un bon ménage, une femme pas trop insupportable, des enfants admissibles, un mobilier opulent, une argenterie pesante, des toilettes riches pour les dames, maison de ville, maison de campagne et des employés irréprochables qu'ils font travailler beaucoup et qu'ils paient peu. Bref, l'idéal !

Comme il y a d'un côté une fille, qui n'est pas mal et qui a de l'intelligence, et de l'autre côté un jeune homme sortable, les deux compères rêvent d'unir ces enfants pour faire souche de négociants sévères et roublards à leur image. Le chiendent c'est que la jouvencelle ne veut point, parce qu'elle a une inclination naissante pour le directeur de l'usine, bien râblé et bien doué, qui fera lui aussi, du reste, dès que l'occasion s'en présentera, un de ces industriels modèles pour qui s'enrichir jusqu'à « rouler épuipage » est le summum des rêves et des béatitudes terrestres. Donc, refus d'épouser l'autre. Colère du papa de l'évincé, et comme ce papa a, durant les trente années d'association avec son complice, gardé « les petits papiers » qui attestent la saleté originaire, il menace de « les jeter au vent de la publicité » si on ne cède pas à ses vœux matrimoniaux.

Peur effroyable de l'autre ! Supplications auprès de sa fille obstinée. Prières inutiles. Raffinement de cruauté du maître chanteur qui ajoute à sa musique la divulgation à l'enfant elle-même de la turpitude paternelle. Lamentations et terreurs générales ! Intervention d'un agent d'affaires très chic qui vient rendre les petits papiers moyennant extorsion de la forte somme. Autre intervention du jeune directeur qui réextorque la forte somme en faisant chanter le chanteur au moyen d'autres petits papiers et par ce haut fait louable, nouveau Cid, obtient la main de Chimène. On s'embrasse, on se congratule, on bondit d'allégresse, et on se

propose de recommencer une nouvelle série d'opérations commerciales, industrielles et financières fructueuses, sans que nul, dans ce bel ensemble, songe à rendre l'argent volé au début, qui continuera, en d'aussi habiles mains, à engendrer d'autre argent et à fonder de nouvelles fortunes bourgeoises honorables, plus qu'honorables ! La toile tombe sur le seul mot un peu amer de la pièce; la mère se laisse aller découragée sur le canapé en criant : Quel malheur ! un gendre sans le sou !

Franchement, si cela peut intéresser Mme Gibou et son auguste famille, si c'est assez prestement mené et si c'est convenablement planté en scène, une telle affabulation n'est pas de nature à nous désarticuler le tempérament, et cette habileté à colificher en trois actes un racontar de l'*Etoile belge* nous paraît peu digne de tenter une nature artiste. M. Lutens, qui a de fort jolies qualités, devrait tâcher d'en trouver un meilleur emploi. Ingénieux comme il paraît être, ayant un sentiment exact des proportions scéniques, établissant bien et sobrement le dialogue, souhaitons qu'il trouve des sujets un peu plus relevés, et surtout de ceux qui vont davantage au profond de l'âme. Il est bien armé et suscite de sérieuses espérances. Nous voudrions le voir en d'autres régions que ces vulgaires plates-bandes bourgeoises qui ne sont qu'une dérision, une caricature de la vie et ont tout au plus le don de distraire à fleur de peau LE PETIT MONDE.

HENRI KRAUSS A L'ALHAMBRA

Fanfan la Tulipe

Il s'agit de cette pièce bizarre, cabotante, puérilement mouvementée, visant à l'effet sur le populaire, amenant en scène un cheval d'armes, une pièce où l'on tire le canon, où l'on déménage d'un village normand au Trianon de Versailles, où une question d'état-civil sert d'aliment à l'intrigue, où la croix de ma mère est remplacée par un chapelet en émail de Florence, où le Maréchal de Saxe, cuirassé et empanaché, visite le camp de Lawfeld (près de Tongres, chez nous), etcætera, etcætera, etcætera, bref de FANFAN LA TULIPE !

M. Garraud, harmonisant la salle avec ce titre fleuri, avait, de la façon la plus charmante, enguirlandé les loges : de frais parfums de lilas blancs et de feuillage se mariaient aux relents des tobacconistes fumant à mort au foyer.

Chambrée complète en tenue de visite, compacte et brillante. Une solennité, quoi !

Solennité justifiée par le début, en cette compliquée machine, d'Henri Krauss, actuellement à Bruxelles, grand favori dramaturgique dont l'éloge parut ici à deux reprises déjà, pour son rôle de Chicot dans la *Dame de Monsoreau*, pour son rôle, meilleur, de Kean dans *Désordre et Génie*.

Très bon dans le joyeux, rumorant, héroïque, bavard Fanfan, carabinier à cheval « quand Mme de Pompadour était premier ministre », comme disait Paul-Louis Courrier au procureur général Marchangy. Toujours avec quelque excès de gesticulation et de vocifération, mais d'un bel entrain scénique qui montre ce qu'il serait en de vrais drames au lieu des superficiels imbroglios en lesquels on l'implique. Vraiment il serait d'un haut intérêt de voir en Macbeth ou le Roi Léar, dans Othello ou Richard III, ce nerveux, verveux, instinctif et tumultueux artiste. Il fait peine de le sentir s'user en des personnages de fantoche et sur des événements de pacotille, sans véritable émotion possible parce que tout est conventionnel, vulgaire, enfantin et se produit en un invraisemblable déroulement de clichés.

Public très animé et très sympathique au comédien. De larges volées de bravos et des rappels. Assurément l'Alhambra tient un nouveau succès, mais combien loin comme valeur artistique de *Kean* où le vrai cœur humain, la vraie vie poignante et douloureuse faisaient transparaître parfois leurs souffrances et leurs agitations !

Un incident. Discutant avec la marquise de Pompadour qui, à propos de tout et à propos de rien, lui objecte le Roi, Fanfan-Krauss se mutine tout à coup et s'écrie avec emportement : le Roi..., le Roi..., le Roi toujours ! le Roi ici, le Roi là-bas, le Roi pour vous, le Roi pour moi ! IL M'ENNUIE A LA FIN LE ROI. Là-dessus rire universel dans l'auditoire et applaudissements. Les nombreux diplomates et gens de cour présents ont fait la grimace. Aurons-nous à ce sujet les mêmes incidents que pour les indis crets transparents qui défilent dans la Revue de l'Alcazar ?

Au Salon d'art idéaliste.

M. Georges Dwelshauwers y donna, jeudi, une conférence ardente. Sujet : *L'Ame dans l'art.*

Se servant d'exemples il a expliqué et limité ce qu'il entendait par le titre de sa causerie. Il a distingué dans une œuvre la part d'humanité qu'elle contient, sa composition et sa technique. Très nettement il a prouvé comment rien que par le fond d'émotion qu'elle propage, une même œuvre peut charmer diversement, à diverses périodes de temps. Ainsi, la légende des Atrides — malheur familial, fatalité s'acharnant sur un nom — a plu et plaît encore, éveillant chez le spectateur tantôt la joie ou plutôt le contentement de n'être point dans la détresse, tantôt la pitié pour l'infortune, tantôt la solidarité humaine. Ainsi encore, pour légitimer le drame, varie-t-on dans la raison qu'on donne de sa cause suprême. Pour les Grecs, le destin dominait toute terreur; aujourd'hui c'est en bien des cas la loi des hérédités morales. L'explication s'ébauche différemment, suivant les siècles. Mais toujours faut-il dans un acte, un chant, un chapitre, soit de tragédie, soit d'épopée, soit de roman, que l'on sente l'humanité souffrir ou se réjouir ou agir. On ne nous émeut qu'en exprimant le monde passionnel ou intellectuel que nous portons en nous.

Quant à la composition et la technique, M. Dwelshauwers veut que ce soit l'artiste qui les tire de lui-même et non pas du livre de son voisin. Une pensée, une émotion, une impression personnelle demandent une forme personnelle. On pourrait ajouter : Si vous ne ressentez rien par vous-même, si vous sentez tout à travers les autres : n'écrivez pas. Vous n'êtes pas un poète, vous n'êtes pas un écrivain : votre art est inutile. Vous répéterez ce que d'autres ont dit mieux que vous, puisqu'ils l'ont senti et formulé originalement. La littérature et l'art sont encombrés de « doublures ».

Aujourd'hui, le lot de l'artiste est de regarder devant soi et non plus en arrière. Quelle que soit la fièvre de la vie actuelle, le mieux est de la vivre avec son immense élan vers l'espoir. S'isoler en un art périmé, se ligotter de règles que l'on dit éternelles, confondre le parnasse où vivent les Dieux avec la colonne où se sèche un stylite sont des erreurs patentes. Toute loi humaine se forme lentement, c'est une cristallisation qui se désagrège à son tour.

Chaque époque a les siennes : elles naissent, se formulent, s'en vont. Tout le mouvement humain — action et réaction — se tend vers une évolution constante. Seule une chose importe toujours : vivre intensément.

LE PAYSAGE URBAIN

Depuis quelques semaines, une végétation insolite, jaillie inopinément sur les arcades de la place Royale, intrigue les passants. Des houx, des araucarias, des buissons verdoyants pointent leurs ramilles par-dessus les balustres de feu Guimard. Nul ne sait qui les a plantés, nul ne devine leur raison d'être. D'après les uns, ce petit square aérien a été institué par la Société protectrice des animaux en faveur des moineaux pour leur permettre de guetter, de cet observatoire élevé, la prébende que leur préparent quotidiennement les chevaux de fiacre alignés devant l'église de Saint-Jacques. D'autres affirment que la Société des sites et monuments n'est pas étrangère à l'événement. Quelques-uns affirment qu'il s'agit de la réclame d'un arboriculteur, dont le nom sera incessamment affiché. Un de nos plus éminents artistes — pourquoi ne pas citer Constantin Meunier? — a émis timidement l'avis qu'on entend peut-être donner aux arcades l'aspect de ruines pittoresques. S'agirait-il en ce cas d'un nouveau projet rattaché à l'Exposition universelle : *Bruxelles en l'an 2500?*.... Où n'est-ce, somme toute, qu'une manifestation particulière de l'*Art appliqué à la rue?*

Le public attend impatiemment la clef du mystère. Ce qui est certain, c'est que personne ne pourrait y voir un motif d'ornementation et d'embellissement.

***

A deux pas de la même place Royale, rue de la Régence, la Ville a fait construire un commissariat de police, dans le style administratif, qui vaut tous les monuments administratifs analogues. Il n'est ni bien ni mal, et nous n'en parlerions pas s'il ne présentait une particularité : tandis que la façade est soigneusement ornementée, un vilain pignon de briques étale, du côté nord, sa déplorable nudité. On conçoit que l'architecte ne se préoccupe pas des côtés d'une construction lorsque celle-ci est destinée à s'encastrer entre d'autres bâtiments. Mais tel n'est pas le cas du commissariat de police, situé à côté des dépendances du palais du comte de Flandre et qui semble devoir demeurer nécessairement isolé.

A une époque où l'on se préoccupe à juste titre de l'esthétique des rues, il importe de signaler ces négligences et d'attirer sur elles l'attention de ceux qui peuvent les réparer.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Nous avons reçu la lettre suivante :

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Veuillez avoir l'obligeance d'informer vos lecteurs que je n'ai aucun rapport avec M. Tripp (Denman) dont il est question dans votre Chronique judiciaire des arts du 26 courant au sujet d'un procès de M. Chabannes.

Etant le seul expert en tableaux existant du nom de Tripp, il pourrait y avoir confusion, ce qui me serait préjudiciable.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, avec mes remerciements anticipés, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

RICHARD HOWARD TRIPP
de la maison Arnold et Tripp, experts en tableaux,
8, rue Saint-Georges, Paris.

Memento des Expositions

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitations spéciales). 22 février-fin mars. Délais de rigueur : 10-12 février. Renseignements : Direction de la *Libre Esthétique*, rue du Berger, 27, Bruxelles.

BRUXELLES. — Maison d'Art (avenue de la Toison d'or, 56). Exposition des œuvres de feu Jean Portaels et des anciens élèves de son atelier. 15 février.

HAMBOURG. — Exposition internationale de l'*Association des Amis de l'Art.* 12 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : Comité de l'exposition, Kunsthalle, Hambourg.

LIÉGE. — Exposition de l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts. 3 mai-7 juin. Délais d'envoi : notices, 15 mars; œuvres, 25 mars-1er avril. Gratuité de transport sur le territoire belge. Commission sur les ventes : 5 p. c. *Un compartiment sera réservé à l'art décoratif.* Renseignements : M. Maurice Renard, secrétaire général de l'Association, rue Fusch, 12, Liége. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

LILLE. — Exposition de l'*Union artistique du Nord.* 15 mars-15 mai. Envois du 1er au 20 février. Renseignements : M. Quarré-Reybourbon, secrétaire général, 36ter, rue Négrier, Lille.

LYON. — Exposition de la *Société lyonnaise des Beaux-Arts.* 20 février-12 avril. Dépôt à Paris chez M. Pottier, emballeur, rue Gaillon, 9. Renseignements : M. Favre, président, Pavillon des Beaux-Arts, Place Bellecour, Lyon.

MEXICO. — Exposition internationale des Beaux-Arts et de l'Industrie, 2 avril-2 octobre. Envois : 1er janvier-1er mars. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : Vicomte René de Cornély, directeur de la section étrangère de l'Exposition, Mexico.

MONS. — Exposition triennale. 30 mai-30 juin. Délais d'envoi : notices, 15 mars; œuvres, 25 avril-5 mai. Gratuité de transport sur le territoire belge. *Un compartiment sera réservé aux arts d'industrie et d'ornementation.* Renseignements : *M. Henry Raeymaeckers, président de la Société des Beaux-Arts, Mons.* Règlement dans nos bureaux, à la disposition des intéressés.

MONTRÉAL (Canada). — British Empire exhibition : 24 mai-12 octobre. Envois : 1er mai. Gratuité de transport pour les invités (s'adresser à M. William Hall, commissaire de la section des Beaux-Arts, 457, Saint-Paul street, Montréal). Commission sur les ventes : 10 %. Dépôt à Paris : Chevalié et Saulay, 92, aue d'Hauteville.

NIMES. — Société des Amis des Arts (VIIIe exposition) 25 avril-1er juin. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Commission sur les ventes : 5 %. Délais d'envoi : notices, 25 mars; œuvres, 20 mars-5 avril. Dépôt à Paris chez Guinchard et Fourniret, 76, rue Blanche. Renseignements : *Secrétariat de la Société des Amis des Arts, Nîmes.*

PARIS. — Salon de la Société Nationale des Beaux-Arts (Champ-de-Mars) 25 avril-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 18-20 mars ; sculpture, 25-27 mars; architecture et objets d'art, 29-31 mars. Renseignements : *M. Puvis de Chavannes, président, 11, place Pigalle, Paris.*

PARIS. — Salon de la *Société des artistes français* (Champs-Elysées). 1er mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 14-20 mars; desins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, émaux, cartons de vitraux, 14-16 mars; art décoratif, 8-10 avril.

TOULOUSE. — Exposition de l'*Union artistique* Délais d'envoi : 10-12 février. Dépôt à Paris chez M. Ferret, successeur de Toussaint, 13, rue du Dragon. Gratuité de transport pour les invités. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : Président de l'*Union artistique,* Toulouse.

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* s'ouvrira au Musée de peinture de Bruxelles le samedi 22 courant, à 2 heures.

Le même soir, un raout sera offert, dans les salons de la Maison d'Art, par les membres de la *Libre Esthétique* aux artistes exposants belges et étrangers.

Maison d'Art. — L'intéressante exposition des œuvres de MM. Paul Du Bois et Alfred Verhaeren sera clôturée mardi prochain, à 5 heures.

Samedi 15 courant, à 2 heures, ouverture de l'exposition de l'œuvre de feu Jean Portaels et d'un choix de tableaux et sculptures des anciens élèves de son atelier, parmi lesquels Agneessens, Émile Wauters, Cormon, Van der Stappen, Verheyden, Hennebicq, Mayné, T'Schaggeny, David et Pierre Oyens, etc. Section des arts appliqués : grès artistiques de M. Albert Dammouse et cristalleries d'art du Val-Saint-Lambert.

Ouverture : 2 francs. A partir du 16 courant, le dimanche, 50 centimes. En semaine, 1 franc.

MM. Evariste Carpentier et Liévin Herremans exposeront du 11 au 21 février quelques-unes de leurs œuvres au Cercle artistique.

Aujourd'hui, à 2 heures, concert du Conservatoire avec le concours de M. Eugène Ysaye, qui exécutera le Concerto de Beethoven. Au programme orchestral : VIII[e] symphonie (en *fa*) de Beethoven, symphonie de César Franck, airs de ballet de *Prométhée*.

La deuxième soirée de musique de chambre du Quatuor Ysaye aura lieu jeudi prochain, à 8 h. 1/2, dans la salle de la Grande Harmonie. Au programme : le quatuor dit « des Anges » de Schubert, le quatuor pour cordes et piano en *si bémol* de Saint-Saëns et l'octuor de Svendsen pour quatre violons, deux altos et deux violoncelles.

C'est dimanche prochain, 16 courant, qu'aura lieu, au Cirque Royal, le troisième des concerts symphoniques de M. Eugène Ysaye. Celui-ci exécutera le concerto de Beethoven et le concerto de Mendelssohn. L'orchestre, dirigé par M. Vincent d'Indy, interprétera en outre la trilogie de *Wallenstein* (le Camp, Max et Thécla, la Mort de Wallenstein), un Poème symphonique de G. Lekeu sur le second *Faust*, des fragments de *la Tempête* d'E. Chausson et de *Pêcheur d'Islande* de J. Guy Ropartz.

Le *Choral Mixte*, sous la direction de M. Léon Soubre, donnera jeudi prochain, à 8 1/2 heures, dans la salle de la Grande Harmonie, une séance musicale avec le concours de M[me] Davids-Laurent, cantatrice, de M[lle] Juliette Voué, pianiste, et de M. Dufrasne, baryton.

Le programme porte diverses œuvres chorales, parmi lesquelles *La Chevauchée du Cid* de Vincent d'Indy; *Belle Ellen* de Max Bruch et un chœur *a capolla* de Sweelinck : *Hodie Christus natus est*.

Pour les cartes d'entrée, s'adresser à la maison Breitkopf et Hærtel, 45, Montagne de la Cour.

La direction du Théâtre de la Monnaie a traité avec M[lle] Van Zandt pour deux représentations. La première aura lieu vendredi prochain et se composera de *Mignon*. Dans la seconde, M[lle] Van Zandt chantera *Lakmé*. La reprise de *Tannhäuser* est irrévocablement fixée à mardi prochain, 11 courant. La répétition générale, qui a eu lieu vendredi, fait présager un grand succès. La Reine, qui y assistait, est allée complimenter les artistes sur la scène et a chargé les directeurs de transmettre aux choristes ses félicitations.

Les *Deux Orphelines* viennent d'obtenir à l'Alhambra un regain de succès, ce qui a engagé la direction à donner aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, une matinée de ce drame populaire.

Par suite d'une circonstance imprévue, le concert organisé à l'occasion du jubilé de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaarbeek, est remis au mercredi 26 courant. Ce concert aura lieu dans la salle du Cirque royal, rue de l'Enseignement, à 8 heures du soir. On y exécutera notamment une œuvre qui a été rarement entendue à Bruxelles : la première et la troisième partie du *Faust* de Schumann.

Les élèves de l'École dirigée par M. Huberti répètent activement et l'état actuel des études promet une exécution des plus brillantes.

Les listes de souscription sont déposées au secrétariat de l'École, rue des Plantes, 90, à Saint-Josse-ten-Noode, et chez les principaux éditeurs de musique.

Le troisième numéro des *Maîtres de l'Affiche* ne le cède en rien aux deux précédents. La maison Chaix a été bien inspirée dans le choix des quatre affiches qui le composent et qui nous paraît des plus heureux : Chéret, avec sa dernière œuvre pour les bals de l'Opéra; de Feure, représenté par une très caractéristique affiche pour l'Exposition du Salon des Cent; le Cacao Lacté, de Lucien Lefèvre, l'une des meilleures productions du regretté dessinateur; et, enfin, une très délicate affiche pour une fabrique de bière, par un artiste belge, M. Armand Rassenfosse.

Le Comité Alfred Verwée fait un dernier appel aux détenteurs d'œuvres du maître animalier et les prie de les indiquer avant le 15 février au secrétaire, M. Ernest Van Neck, rue de la Fontaine, 27, à Bruxelles.

Trois cents tableaux environ sont déjà relevés et classés. Il est à remarquer qu'il ne s'agit pas de livrer des œuvres pour une exposition mais uniquement de dresser le *catalogue-inventaire* de ce que le maître animalier a produit et rendre ainsi à sa mémoire un hommage durable en montrant l'importance de ses travaux.

Après inventaire fait, les délégués du Comité iront voir les œuvres sur place.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 7. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 16 FÉVRIER 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Tannhæuser

AU THÉATRE DE LA MONNAIE

L'Esprit d'une œuvre! Chose invisible et intangible, et pourtant décisive pour lui donner sa véritable direction extérieure, sa projection lumineuse, son caractère péremptoire, sa signification puissante. Indispensable, quoique impalpable aux matériels attouchements comme les grands fluides, les grandes fôrces de la Nature : l'attraction, le mouvement, la destinée. Si l'Esprit demeure incompris, tout va au hasard, tout cahote, tout déraille. Certes les éléments pondérables subsistent, ils peuvent être là intégraux, sans qu'aucun manque au recolement. Et pourtant tout est faux, tout est trompeur, et le charme profond a disparu. L'Esprit d'une œuvre c'est son âme, le grand ressort tendu vers l'infini, c'est le moteur énigmatique et souverain, la vie en son essence, le secret de la beauté, l'agent indispensable de l'émotion et de la séduction. Sans lui tous les efforts ne sont qu'une mise en scène stérile, sans ardeur, sans chaleur, sans élan, parfois grotesque; les plus ingénieux apprêts deviennent des oripeaux; l'Harmonie ne se révèle pas; l'ensemble n'est qu'apparent et criard; le discord surgit et avec lui l'ennui, l'agacement, parfois l'irritation colère et vocifératrice du spectateur.

Aussi est-ce cet Esprit que devrait rechercher, dégager, affirmer aux auxiliaires, prêcher aux exécutants, intensifier avant tout, quiconque monte et prétend extérioriser une belle œuvre, sacrifice divin, holocauste sur l'autel embaumé de l'Art.

Tannhæuser a un demi-siècle d'existence. Des myriades de choses ont été dites à son sujet, des problèmes multiples agités par les alchimistes de l'Idée. On l'a pénétré, enfin et triomphalement. On sait ce qu'il *veut* dire, et même ce qu'il *peut* dire au delà de la conception de son titanique engendreur. Son mystère est exploré et explané. Son univers psychique est conquis.

Or, il semble qu'au Théâtre de la Monnaie, quoiqu'une grande bonne volonté y veille et y fonctionne, on soit dans une ignorance complète de ce que ce drame, vaste et magnificent, doit apparaître pour être le drame de Wagner.

Tannhæuser se meut dans le décor « énorme et délicat » du moyen-âge, en ses primitivités. Les idées qu'il exprime sont celles d'une période sombre et firmamentaire comme la nuit, de foi religieuse, croyant au péché, à la damnation des pécheurs endurcis, à la rédemption des pécheurs repentants; croyant aussi que le péché se rédime par le sacrifice personnel, ou, plus noblement, par le sacrifice qu'offre, pour le salut d'autrui, une volontaire et résignée victime; croyant enfin que le sacrifice le plus efficace est celui de la vie, l'acceptation de la mort, noire et froide et solitaire, le sacrifice humain, reste des barbaries originaires qui, tenant le sang, symbolique expression circulante de la vie, pour ce qu'il y a de plus précieux au monde, affirme qu'on ne peut offrir à la Divinité, cruelle et exigeante, rien de plus digne d'elle que le sang de la vie, de la si triste et pourtant si précieuse vie.

D'autres ont juché l'œuvre en de plus hautes généralités, l'enlevant, comme une proie, au christianisme, et l'affirmant symbole de l'inépuisable combat entre le Verbe et la Chair, symbole du triomphe de la Cérébralité sur la Sensualité, par l'immolation martyrisante des passions corporelles. Nous l'aimons mieux moins abstraite, plus près de l'humanité; car vraiment elle s'amoindrirait à attester une prétendue désharmonie entre le corps et l'âme, admise historiquement aux siècles de foi, mais aujourd'hui apparaissant fausse et puérile et inféconde.

La théogonie à la fois touchante et impitoyable de la religion du Christ a hanté les âmes pendant les siècles obscurs de période intermédiaire de superstition et de bataille, les imprégnant d'un amour souffrant et craintif, leur imposant des élancements douloureux, les amaigrissant dans la saveur amère des terreurs, des charités et des abandons compatissants.

Et c'est elle qu'exprima l'art ascétique, naïf et inquiet des Memling, des Van Eyck, des Roger Vander Weyden, des Stuerbout, aux longues figures émaciées d'hommes graves et de femmes mélancoliques, rigides au milieu de paysages taciturnes et de constructions grêles. Tout y semble lent, pensif et frissonnant, imprégné d'inquiétude, imprégné aussi d'ardeurs muettes vers Dieu et vers le prochain pitoyable, fragile et tremblant.

Tel le milieu qui convient à *Tannhæuser*. Il est d'essence mystique! Le ciel, l'enfer, le péché, la pénitence, le sacrifice y balancent leurs mystères, leur effroi, leurs angoisses et leur fraternité, la fraternité des naufragés ballottés par les flots sur les mers inconnues. Le drame est religieux, *au sens gothique du mot*, d'une religion ténébreuse et grandiose, revêtue des amples draperies d'un esthétisme monacal, à peine troublé par les échappées claires, décevantes et maudites sur les joies profanes et coupables des paradis mythologiques et du paganisme heureux, condamnés précisément parce qu'il y règne trop de joie, l'âme humaine n'étant pas faite pour la joie.

Au Théâtre de la Monnaie, *Tannhæuser* est apparu mardi comme une bonne pièce brillante et bruyante, moyen-âgeuse au sens romantique, complètement dépouillée de mysticisme; une bonne pièce normale et de chagrin tranquille, de catastrophes bourgeoises, où s'agitent et défilent des pèlerins bien nourris, des chevaliers pompeux, débonnaires et réjouis, même en leurs gesticulatoires colères, sur une musique jouée et chantée en rythmes allègres par des chœurs, méthodiques, paisibles et satisfaits, aux unités rougeaudes, bien membrées et prises, aux instants tragiques, d'une animation de kermesse flamande.

Ah! ce n'est pas ça, non ce n'est pas ça!

Est-ce que vraiment il n'y a eu personne pour dire à tout ce monde, aux artistes comme aux figurants, aux musiciens comme aux ballerines, de quoi il retourne, et tâcher de leur inculquer, fût-ce mécaniquement, le sentiment de ce qu'ils ont à faire? Est-ce qu'on s'est borné à distribuer les parties d'orchestre et de chant, à laisser chacun démêler son artistique devoir comme il l'entendait, à réunir toute la bande en quelques répétitions, à les mettre d'ensemble ainsi que pour un opéra quelconque du maestro Meyerbeer ou du maestro Rossini, de superficielle mémoire, et à lui dire : Allez-y! en avant quatre, balancez vos morceaux, faites pantalon, faites la chaîne anglaise des figurations ou la pastourelle des tutti? N'y a-t-il pas eu un Gevaert pour expliquer à tout ce monde ce que l'œuvre est dans sa conception interne et leur inspirer un désir de la rendre, en sa vérité noble, héroïque et rêveuse, un instinct de la manifester autrement que par les pratiques banales du « grand opéra »?

Le spectateur-auditeur a dû suppleér par lui-même aux étonnantes lacunes, aux crispantes anicroches de cette cérémonie villageoise. Il a dû, en imagination, transformer et idéaliser cette Vénus maquillée, belle fille, mais trop vulgairement belle fille, aux seins classiquement palpitants. Il a dû remettre au point ce *Tannhæuser* de salon, jouant de la cythare en l'honneur de la déesse voluptueuse et terrible, chantant sa beauté, sa jeunesse, sa divinité, son irrésistible et satanique séduction, en regardant les dames, grosses ou maigres, généralement peu enivrantes, coupées en deux par le bourrelet des premières loges. Il a dû, ce spectateur, revêtir de haillons et décharner autant que le commandent les longues pédestrinations poudreuses, ces pèlerins dodus et astiqués défilant à la cadence de bourdons battant méthodiquement les planches, et promenant sur la salle des regards très peu inspirés. Il a dû rouiller les feuilles du paysage printanier dont le décor têtu maintient au dernier acte le miracle de sa jeune verdure tandis que le sol est jonché de feuilles

d'automne répandues par la direction en crevant quelques sacs achetés deux sous chez le concierge du Parc ou aux balayeurs des allées du bois de la Cambre.

Et les costumes! Pourquoi, comme ailleurs, ne pas les faire revêtir à la répétition générale? Afin, dit-on, d'éviter les interminables et chicanières réclamations des artistes, spécialement de ces dames, jamais contentes. Mais vaut-il mieux exposer une cantatrice telle que Mme Raunay à paraître, comme ce fut le cas au deuxième acte, attifée de manière qu'elle semblait avoir un embonpoint contradictoire avec son rôle virginal, et que la sveltesse de sa taille était détruite? Heureusement qu'à l'acte suivant ce malencontreux embonpoint fut mis au point. Quelques observations des esthètes qui assistent à l'essai définitif peuvent corriger des défauts qui nuisent à l'œuvre et à ses interprètes. Nous croyons que c'est à Bruxelles seulement que cette pratique sommaire et dangereuse est suivie.

Mme Raunay méritait tous les égards et toutes les prudences de la part de ceux qui la produisaient en un début solennel. Elle semble une artiste de grande compréhension, occupée (ah! que c'est rare!) plus de son personnage que d'elle-même, résolue à sacrifier sans marchander le succès de sa personne et de sa voix au scrupuleux devoir d'exprimer cet Esprit de l'œuvre dont nous parlions en commençant. Certes, elle était effrayée de se trouver devant le public bruxellois des premières, si aisément défiant, hostile, rageur, blagueur et heureux, on le croirait, de constater que tout va mal. Mais quel ferme désir d'être la véritable Elisabeth, jeune fille que la douleur, non l'amour, fait femme, se révélait dans les gestes, les attitudes, les mouvements de scène, les inflexions du chant, l'expression du visage. Rien de banal, rien de commun, rien qui sentît les bêtes traditions de conservatoire et les conseils pernicieux des professeurs de maintien et de déclamation. Ou nous nous trompons fort, ou cette belle et consciencieuse artiste prendra un rang hors pair dans l'art difficile et séducteur auquel elle revient après un long interrègne dans la vie mondaine.

L'auditoire a été très réservé et son attitude devrait être prise comme une leçon. Nous n'ignorons pas qu'il y a là-dedans quantité de gens pour qui *Tannhœuser*, bien ou mal compris dans son exécution, est chose fort indifférente, et qui sont d'une incompétence radicale pour en juger. Nous savons que nombre des plus intransigeants d'aujourd'hui sont de ceux qui, il y a peu d'années, conspuaient Wagner en bloc et se plaignaient, non de ce qu'on le représentât mal, mais de ce qu'on osât le représenter. Ah! ce qu'on criait alors *la panne aux airs!* Nous convenons que souvent le public des premières est injuste; qu'il ne connaît pas l'art heureux de s'abandonner à ce qu'il entend et de se livrer, sans marchander, à ses impressions. Nous osons même affirmer qu'ailleurs *Tannhœuser* n'est la plupart du temps ni mieux ni même aussi bien joué, car il faut en rabattre de toutes les merveilles que certains aristarques qui l'ont entendu sur d'autres scènes, ou qui même ne l'ont pas entendu du tout, vous racontent avec complaisance et en déplorant qu'on ne fasse pas aussi bien chez nous. Il y a là beaucoup d'imagination, de parti pris et beaucoup de snobisme. Wagner a, en général, été chanté à Bruxelles dans des conditions qui mettent notre théâtre au-dessus de la plupart de ceux qui ont tenté la même entreprise. Spécialement, à l'Opéra de Paris, c'est pire : n'est-ce pas là que les choristes qui font les pèlerins refusent de chanter en descendant les praticables, de telle sorte que partant pour la Ville sainte, on les voit remonter vers la Wartburg; il est vrai que tout chemin mène à Rome.

Mais ce qui se fait à Bruxelles n'est pas assez! Nous avons des ressources qui devraient être mieux employées. Le milieu artistique où nous sommes est de premier ordre. Les chanteurs, l'orchestre, les auxiliaires sont bons et réceptifs. MM. Stoumon et Calabrési devraient davantage les rendre attentifs au côté psychique des œuvres. Ils devraient mieux comprendre, nous semble-t-il, l'intimité de celles-ci ou recourir à une direction savante. Cela fut fait pour *Orphée*. Cela fut fait encore en d'autres circonstances, et avec succès. M. Gevaert s'y est appliqué parfois et la transposition, la marche au mieux, a, en toutes choses, été remarquable. Vraiment, c'est en cela que se fait sentir l'utilité d'un directeur artistique, planant au-dessus des nécessités matérielles et mettant au point l'intellectualité d'une représentation. Désormais le public bruxellois l'exige, son éducation a fait des progrès énormes, il faut le satisfaire, sinon le marasme de notre première scène lyrique ira en augmentant, jusqu'au délaissement complet ou à la révolution régénératrice.

LETTRE OUVERTE A Mme JEANNE RAUNAY

Un artiste étranger qui assistait à la reprise de *Tannhœuser* nous envoie ses impressions sous la forme d'une intéressante lettre à la principale interprète, Mme Raunay.

Le théâtre de la Monnaie, Madame, est d'un heureux présage aux débuts d'une artiste lyrique. Vous y êtes entrée sous l'égide du grand nom de Wagner, cher aujourd'hui à tous, — même aux abonnés, — et l'hospitalité que le public bruxellois a coutume d'y offrir largement à vos compatriotes s'exercera pour vous avec un sage crescendo qui ira jusqu'à l'enthousiasme pour peu que vous lui teniez les promesses savoureuses de la soirée de votre présentation. — Vous les tiendrez, et il n'est besoin, pour en être persuadé, que de vous avoir vue et entendue dans l'interprétation d'un drame d'âme féminine si complexe dans sa simplicité et si haute dans sa pureté.

Telle que vous m'êtes apparue, mardi soir, sous la double émotion du début et du rôle, ce qui a pénétré de vous dans mon sou-

venir, et ce qui m'a saisi dans mon jugement, c'est la bienfaisante impression d'une artiste qui ne se fait pas actrice, et d'une chanteuse qui ne se fait pas virtuose. Madame, c'est par ce manque d'artifices qui va même jusqu'aux détails de votre ajustement, que votre personnalité dans la compréhension du rôle d'Elisabeth a dû s'imprégner en l'esprit de la partie du public curieux et attentif. C'est par l'inexpérience même de l'*optique théâtrale* que vous êtes entrée plus avant, et tout à coup, dans la psychologie véritable de l'héroïne mystique de Wagner. Et jusque dans la timidité que vous donnait la peur, et jusque dans la gaucherie de certains gestes et de certaines attitudes se réalisaient la jeunesse, la grâce et la pudeur de cette Allemande du moyen-âge chevaleresque, qui en une heure monte de l'Ange à la Femme et de la Femme à la Sainte, dans le baptême des pleurs.

Ce don délicieux du naturel, dans le milieu le plus conventionnel qui soit, — celui du théâtre, — cette sincérité d'âme, si forte qu'elle se fait jour et éclate en votre accent, en votre attitude, dans la vie de votre être tout entier, vous incarnant l'âme de la pieuse fille germanique, oh! quel rafraîchissement pour les blasés, les fatigués de sensations que nous sommes, à cette heure énervante où toute intelligence encore en belle santé souffre et se débat dans l'air empesté des puérilités cherchées et des factices images de la vie. La vie, — et non pas son spectre, — elle est dans votre joyeuse et juvénile entrée, dans votre naïf élan d'amour qui ignore, — mieux encore, dans la profondeur de la douleur soudaine et dans la cruauté d'une blessure dont vous savez le nom. C'est la simplicité de votre jeu, l'oubli de votre rôle parce que vous ne le cherchez pas, qui vous rapprochent le plus de la vérité du personnage et de l'idéal du génie qui fit d'Elisabeth la victime mystique de l'immolation.

Cependant, si purement grand que soit le final de ce second acte où commence le drame wagnérien, Elisabeth y naît seulement au sublime amour, et sa voix de jeune archange annonçant la délivrance par le repentir ne donne tout son accent que lorsque entièrement le sacrifice sera consommé.

L'idée de la rédemption par l'holocauste tient tout le théâtre de Wagner, de *Rienzi* à *Parsifal*. Elisabeth a la foi exaltée et naïve des martyrs volontaires; mais ce qui fait le caractère catholique de son sacrifice, c'est la crainte fanatique de la damnation éternelle pour celui qu'elle aime.

Il faut donc qu'entre la révélation du crime de Tannhæuser et la rédemption par son sacrifice, elle subisse une transfiguration complète. Il faut qu'elle apparaisse « une autre » dans la créature brisée et transfigurée à la fois qui se prosterne au pied de la Croix.

C'était là précisément que devait se dégager en vous *l'artiste*, si elle existait. Sous les voiles et les bandeaux blancs, pâlie d'une pâleur de cierges d'église, et, en silence, affaissée sous les regards de la Vierge que vous implorez, croyante, vous fûtes bien la réalisation vivante que nous espérions.

Portée par le génie du musicien, dans cette « Prière », sublimité de tendresse et de foi, vous avez, Madame, conquis en entier, à ce moment, un public qui avait, croyez-moi, grand faim, grande soif d'une sensation d'art vraie et complète.

Il la méritait. Bénie fûtes-vous, qui nous l'avez apportée avec votre voix superbe et pleine, et grave! — avec la ferveur de votre plainte, avec la majesté de votre beauté agrandie par le divin souffle de l'art, — avec l'austérité vraiment céleste de vos beaux gestes chastes, et le renoncement divin, nécessaire, de tout votre être frémissant du prochain triomphe de la mort obtenue pour « la délivrance du pécheur ».

Bénie êtes-vous, qui mettez au théâtre vieilli, appauvri, usé par toutes les ficelles, avili par tous les snobismes et mourant de pléthore ou d'inanition (c'est la même chose), un peu d'air pur, un souffle de nature, une étincelle de vie spontanée et personnelle.

D'autres, et beaucoup, vous diront que votre voix de mezzo-soprano est superbe et qu'elle sonnera mieux encore, dégagée des voiles de la première émotion.

D'autres vous feront remarquer que tel geste « se fait » et que tel autre « ne se fait pas ». Plusieurs vous signaleront mille et une choses que vous ignorez — heureusement — des conventions lyriques.

Madame, sur tout cela je me tairai, car je vous le dis en ces trois mots : Vous avez le don divin : *l'âme*. Et la Psyché qui resplendit en vous vous apportera le reste « comme par surcroît ».

EXPOSITION MADOU

C'était un bonhomme. Il commençait à entrer dans la légende. On se l'imaginait caustique, railleur, bon enfant. Il faisait partie du vieux Bruxelles. Van Moer, disait-on, en avait résumé le décor, Madou en avait synthétisé l'esprit. On acceptait volontiers tout ce que leurs amis professaient d'admiration à leur endroit. C'était presque chose jugée.

Or, au Cercle, on vient de tuer le bon souvenir que l'on gardait de Madou. On vient de forcer ceux qui pensent à ne plus s'occuper que du mauvais peintre et du banal dessinateur qu'il fut.

Son exposition, close aujourd'hui, fut lamentable. Des peintures sans aucun accent d'art; une couleur veule, banale, morne; des scènes banales, d'un intérêt limité à des plaisanteries de village ou de province. Ses dessins? Ils font songer à des illustrations pour romances ou chansons. Même faire et souvent même esprit. La quelconquerie y règne, souveraine. Aucun trait n'indique une apparence de maîtrise : tout cela est patient et appris. C'est un dessin de rond-de-cuir dont l'attention aurait été distraite des cartons et des registres pour être reportée vers cette courante imagerie de son temps que la photographie a remplacée. Des gens tels que Madou n'ajoutent rien à l'art; qu'il y en ait cent de sa valeur ou pas un, c'est absolument la même chose. Mais pourquoi fallait-il rappeler, alors que le souvenir du brave homme vivait encore, que l'artiste ne comptait pas?

NOTES DE MUSIQUE

Au Conservatoire.

César Franck est entré triomphalement dans le Walhalla de la rue de la Régence. On sait que, tout comme dans l'autre, — celui dont nous parla naguère Mlle Litvinoff sous le casque aux deux ailes éployées, — il faut être mort pour y pénétrer, mort et dûment enterré. Le pauvre père Franck, qu'un accident de voiture mena inopinément au trépas en 1890, remplit donc les conditions voulues. Et nul ne nous contredira si nous ajoutons qu'il est infiniment plus digne de figurer au répertoire des concerts de M. Gevaert que tels maîtres d'autrefois, qui au mérite d'être morts depuis longtemps n'ajoutent aucun intérêt personnel.

Le directeur du Conservatoire a dirigé *con amore* (restons dans les traditions) cette partition étincelante, la symphonie en *ré*, dont une exécution un peu improvisée ne nous avait donné, il y a quelques années, aux Concerts d'hiver, qu'une idée incomplète. Il a mis en relief les idées élevées et angéliquement pures sur lesquelles sont construits — avec quelle impeccable architecture! — les trois mouvements du morceau. Et les développements, si variés et si nouveaux, sont apparus avec une clarté et une netteté rares qui ont « emballé » le public. Vraiment, la sonorité du quatuor, dans cet excellent orchestre du Conservatoire qui ne compte que des virtuoses, produit, dans des œuvres comme celles-là, des effets émouvants. Tant pis pour les malheureux qui demeurent insensibles au charme d'une pareille fête spirituelle. Plaignons-les de rester fermés aux hautes sensations qu'elle procure et gardons-nous d'en vouloir à leur inconscience.

Pour compléter le régal, M. Eugène Ysaye, qu'on aimait à voir, au même programme, rapproché de celui dont il ne s'est pas lassé d'affirmer la valeur et de propager le culte, a joué le Concerto de Beethoven. Il l'a joué comme seul il est capable de le jouer, c'est-à-dire avec la compréhension la plus artiste servie par un mécanisme impeccable. Il y a belle lurette que la virtuosité de M. Ysaye n'est plus en question, et il serait banal de rappeler avec quelle justesse, quelles nuances délicates, quelle aisance et quelle autorité il exécute les œuvres les plus diverses. Mais ici il y avait autre chose. Un monument musical comme le Concerto de Beethoven exige bien plus qu'un virtuose. Il faut un cerveau et un cœur. Or, M. Ysaye a prouvé à ceux qui auraient pu en douter qu'il avait l'un et l'autre. Son exécution laissera dans la mémoire de tous de lumineux et impérissables souvenirs.

Des airs de ballet (un peu ressassés, par exemple) de *Prométhée* et la pimpante *Huitième symphonie* parachevaient cette séance beethovenienne. Le père Franck était décidément en bonne compagnie.

Concert du Choral Mixte.

Le *Choral mixte de Bruxelles*, fondé et dirigé par M. Léon Soubre, a donné jeudi soir une attrayante séance de musique dans laquelle on a successivement applaudi Mlle Juliette Voué, la jeune pianiste qui tout récemment remporta au Conservatoire le prix de virtuosité, Mme Davids-Laurent et M. Dufrasne, artistes connus et « en bonne posture » dans les sympathies du public. Les chœurs ont chanté avec beaucoup de précision et de sentiment des fragments de la *Création* de Haydn, un chœur *a capella* de Sweelinck, une ballade un peu longue et d'intérêt médiocre : *Belle Ellen*, de Max Bruch, et la *Chevauchée du Cid* de Vincent d'Indy, entendue jadis aux Concerts des *XX*.

Cette scène « hispano-moresque », dite par M. Dufrasne d'une voix mordante et très bien accompagnée par les chœurs, a été bissée d'enthousiasme. C'a été le « clou » de la soirée et a valu un joli succès tant à l'auteur qu'aux interprètes vaillamment conduits par M. Soubre.

A la Libre Esthétique

La campagne musicale de la *Libre Esthétique* promet d'offrir un attrait aussi vif que celui de l'exposition d'arts plastiques et graphiques qu'elle ouvrira le samedi 22 courant.

M. Eugène Ysaye y donnera avec son Quatuor quatre concerts de musique instrumentale et vocale contemporaine consacrés exclusivement à des œuvres inédites jouées en première audition. Il se propose de faire entendre entre autres le Quatuor à cordes de A. SAVARD, le *Lamento* pour violon, violoncelle et orchestre à cordes de G. LEKEU, le Quatuor à cordes de H. RAGGHIANTI, le Concerto pour piano et orchestre d'A. DE CASTILLON, le Quatuor à cordes de J. GUY ROPARTZ, l'ouverture des *Sept Princesses* de P. DE BRÉVILLE pour le drame de Maurice Maeterlinck, le Quatuor à cordes et la Sonate pour piano et violon d'EIBENSCHÜTZ, le Choral pour orgue de CÉSAR FRANCK transcrit pour deux pianos par Henri Duparc et, du même maître, le *Prélude, aria et final*, la *Bonne Chanson* de G. FAURÉ, *Islamey* de BALAKIREFF, des mélodies nouvelles de CH. BORDES, P. DE BRÉVILLE, etc. Nous publierons prochainement les dates exactes de ces concerts, qui se succéderont pendant le mois de mars de semaine en semaine.

Parmi les interprètes, citons, outre MM. Marchot, Van Hout et Jacob, MM. Demest, professeur au Conservatoire de Bruxelles, Eibenschütz, professeur au Conservatoire de Cologne, Théophile Ysaye, pianiste, et Mlle Marthe Dron, pianiste à Paris.

A LA MAISON D'ART

Hommage à Jean Portaels.

Succédant aux expositions si intéressantes et si visitées d'Alfred Stevens et d'Alfred Verhaeren, à la MAISON D'ART, qui, certes, ne chôme pas, hier, samedi, s'est ouverte l'exposition de quelques-unes des meilleures œuvres de Jean Portaels, ainsi qu'un choix de peintures et de sculptures des élèves de son ancien atelier.

Cette Exposition, hommage rendu à la mémoire du Maître regretté, sera accessible au public tous les jours de 10 à 5 heures.

Dans la section d'Art appliqué sont exposés des grès artistiques de M. Albert Dammouse, continuant dans l'art industriel les belles séries, vues récemment au même local, des vases et cristaux de Daum, de Clément Massier, de Lachenal et de Tiffany, qui ont eu un si grand succès et dont plusieurs pièces ont été acquises par la commission des Musées royaux de Belgique.

L'État belge a également acquis un des tableaux si remarqués d'Alfred Verhaeren, un de ces Intérieurs opulents de coloris. D'autres œuvres du peintre ont été achetées par des amateurs.

La Maison d'Art poursuit ainsi, avec calme et opiniâtreté, sa mission d'intermédiaire entre les artistes et le public et reste fidèle à son programme de large hospitalité pour tout ce qui n'est pas la médiocrité.

Entrée : En semaine, 1 franc; le dimanche, fr. 0-50.

THÉATRES

Mademoiselle Ève, au Théâtre du Parc. — **Viveurs**, au Théâtre Molière.

Après les *Demi-Vierges*, voici *Viveurs!* En même temps que *Viveurs*, voici *Mademoiselle Ève!*

Ce sont des écrivains de bonne bourgeoisie et d'aristocratie, Prevost, Lavedan, Gyp *alias* comtesse de Martel, qui ont écrit ces comédies, en lesquelles apparait la putréfaction morale des deux classes dont ils ont l'insatisfaction de faire partie. Car ces machines et machinettes, adroitement dressées, attifées, tournées et enrubannées, si elles n'ont pas absolument pour but de discréditer et de déshonorer certains milieux sociaux, y aboutis-

sent néanmoins avec une sûreté de chirurgien expert extrayant des tumeurs et crevant des abcès. Emile Zola, en plusieurs de ses kilométriques romans, accomplissait déjà cette mission dévastatrice, avec une conscience de termite assidu à sa destructive besogne. Voici que pour compléter l'opération, certes réjouissante pour le Socialisme, l'équipe des théâtreux donne à son tour, avec une activité légère des plus intéressantes et corrode joyeusement.

C'est à ce point de vue « philosophique » qu'il convient de se placer surtout pour apprécier ces œuvres auxquelles assiste chez nous, dans un ahurissement muet, un public à la fois content et stupéfait de voir relever les draps et déchirer les linges qui cachent les pourritures, les cancers, les dartres, les exzémas et les syphilis de ce beau monde qui se qualifie « l'élite de la société » et a la prétention de se maintenir au poste des « classes dirigeantes ». Misère et aberration!

Voici le thème à peu près identique qui sert d'ossature à ces pièces, significatives comme des constats de mauvaises mœurs, de détraquage et d'affolement mondain.

Un groupe de fêtards. Les uns monstrueusement riches, les autres décavés mais le dissimulant tant qu'ils peuvent. Des hommes du monde puant la débauche. Des femmes du monde dont la vraie place serait dans quelque maison Tellier. Pour les dehors, des élégances de couturier et de « tailoring establishment ». Au dedans un musée de vices dans des consciences pneumatiquement vidées. Des adultères en partie liée. Des saletés charnelles à n'en plus finir. La question du couchage dominant tout, réglant tous les autres amusements, malpropres et idiots du reste à écœurer un vidangeur. Des jeunes filles ayant jeté leurs jupes et leurs pantalons par-dessus la tour Eiffel, qui se qualifient « modernes », présentées comme intelligentes mais au fond l'étant juste autant que les canepetières jacassant dans les aloès et les cactus sur les côtes de Barbarie. En contre-partie, comme seul correctif à ce réseau de turpitudes, à cet enchevêtrement de perversités, un couple niais, formé d'un jeune homme médiocrement intéressant, qui regrette la vertu en des colloques d'ingénieur, et d'une jeune fille qui pourrait passer avec la plus grande distinction un examen sur le dictionnaire érotique de Delvaux, mais qui, provisoirement on le sent, très provisoirement, voudrait jouer à la jeune épouse honnête et à la petite mère irréprochable, en attendant qu'elle soit reprise par l'horrible tourbillon sur lequel elle tournoie en flirtant gentiment avec son fade et loquace amoureux.

Ce beau monde tient, naturellement, des discours à faire rougir les amazones noires de Behanzin et mugir les tapirs du Zouloutand. Ce ne sont qu'équivoques putassières, déclarations, non d'amour mais de fornication, souvenirs de canapés, ententes pour des rendez-vous en des lieux vulgivagues, entrées et sorties de chambres à coucher et de cabinets particuliers. On parle de ça comme de son café au lait, de ses petits pains ou de sa bicyclette, Et ces ragoûts, auprès desquels la tête de veau en tortue n'est que de la blanquette sans citron du même paisible animal, sont encore pimentés vigoureusement par des déshabillages en scène, des montrages de jambes, des décolletages par devant et par derrière au delà du rayon des douanes de la plus excentrique indécence, des passages de messieurs en caleçon de nuit, un bougeoir à la main, ayant billet d'aller et retour pour adultériser, et de dames en chemises de combat suggestives. « Ah! si cette chemise de soie rose pouvait parler! » s'écriait un jour une de ces bayadères, dans un élan de voluptueux souvenirs.

Ce serait le moment pour le philosophe mélancolique et austère du tableau de Couture, *Les Romains de la Décadence*, d'apparaître et de prendre, devant ces superfins spectacles, son attitude sombre et prophétique entre les colonnes de cette belle société hichelifleuse qui semble à l'hallali de sa course vertigineuse au travers des halliers des ignominies. Ce brave et classique censeur n'aurait jamais trouvé de plus opportune occasion de se draper en ses gestes académiques et les draperies savantes de sa toge. Mais ses grands airs lamentationnels n'arrêteraient certes pas le bal étrange où il semble que le Moulin rouge, le Chat noir, la Boule noire et le Moulin de la Galette aient fédéré leur personnel de clodochards et de clodochardes. En ces temps heureux de XIX[e] siècle finissant, on voit, par une application imprévue de la transformation des forces et de l'évolution des êtres, les hommes du monde se décomposer en « marlous » et les femmes du monde en « marmites ». Ils n'hésitent, du reste, pas, s'il faut en croire leurs silhouetteurs, à se le dire en bons termes poissards et canailles quand la colère les prend. Et l'un des personnages de la pièce, un docteur-piqueur pour morphinomanes, résume la situation en disant, d'un air entendu, à une dame qui qualifie Paris « le cœur de la France » : Il me semble que vous regardez un peu haut!

« La France s'en va, il y a des fuites dans les tuyaux », disait récemment Aurélien Scholl. Non, c'est la bourgeoisie et sa bête complice l'autocratie, qui f...ichent le camp, et bon train.

Ce serait faire tort au Théâtre de M. Alhaiza et au Théâtre de M. Munié que de ne pas terminer ce petit procès-verbal que nous craindrions, en poursuivant, de rendre trop tragique et prudhommesque, en disant que leurs deux troupes jouent excellemment ces polissonneries tristes. Les dames y semblent dans leur élément et les messieurs aussi. C'est d'une vérité, d'un naturel ébouriffant. Tous nos compliments donc, tous nos compliments! M[lle] Anna Parys va de plus en plus vers la grande notoriété par la savante simplicité de son jeu. Quant à M[lle] Berthe Cerny, elle est d'une souplesse, d'une grâce grivoise incomparable et a perdu l'habitude de tous les petits cris agaçants dont elle picotait jadis avec excès ses discours. Par contre, elle aime plus que jamais à montrer ses fort agréables mollets.

Où est l'homme, abandonné des dieux, qui oserait s'en plaindre?

PETITE CHRONIQUE

C'est samedi prochain à 2 heures, que le salon de *e Esthétique* s'ouvrira aux membres protecteurs, aux exposants et aux artistes et hommes de lettres spécialement invités. Un raoût intime réunira, le soir, à 9 heures, à la Maison d'Art, les membres de la Société et les exposants belges et étrangers.

A partir du lendemain, dimanche, l'exposition sera ouverte au public. Entrée : en semaine, un franc ; le dimanche, 50 centimes.

EXPOSITION INTERNATIONALE DE 1897. — Le nouveau groupe dont nous avons annoncé la formation dans la section des Arts décoratifs a été définitivement constitué jeudi dernier. Il a élu son bureau, qui est composé de MM. Ch. Van der Stappen, président, Octave Maus, vice-président, et V. Bernier, secrétaire. Il se divise en trois classes, la première comprenant les maquettes, modèles et dessins des applications de l'art à l'industrie; la deuxième les ouvrages exécutés par l'artiste soit isolément soit en collaboration; la troisième les produits industriels figurant au catalogue général de l'Exposition et offrant un caractère artistique reconnu par le Jury. Les vice-présidents de ces trois classes sont respectivement MM. H. Van de Velde, Paul Du Bois et Ad. Crespin.

L'assemblée a donné mandat au bureau de faire auprès du gouvernement toutes les démarches nécessaires pour obtenir en faveur des deux premières classes les avantages réservés à la section des Beaux-Arts et pour élaborer un règlement spécial d'admission dans les classes précitées.

Pour rappel, aujourd'hui, à 2 heures, au Cirque Royal, troisième concert de la Société symphonique, sous la direction de M. Vincent d'Indy, et avec le concours de M. Eugène Ysaye, qui exécutera le concerto de Beethoven, pour violon et orchestre, et celui de Mendelssohn.

C'est mercredi prochain qu'aura lieu, au Cirque royal, le concert jubilaire de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. G. Huberti. Au programme : I. Scène de *Faust* (Schumann), 1re partie : *Ouverture, duo* (Faust et Marguerite), *Mater dolorosa* (Marguerite), *Scène de l'Église* (*Dies iræ*). 3e partie : *Chœur, Récit et air de basse, Chœur, soli, chœur mystique*. II. *Verlichting*, poème dramatique de Hiel pour soli, chœur et orchestre ; musique de G. Huberti. III. *Les Adieux de Wotan et l'Incantation du feu* (R. Wagner) ; soliste : M. Dufrasne. Ce programme sera interprété par 250 exécutants.

Dès la réouverture des séances du Sénat, nous publierons un compte rendu des tableaux historiques de M. le comte Jacques de Lalaing.

Université Nouvelle. Institut des Hautes Études. — Lundi, 17 février. — M. Emile Vandervelde. L'évolution industrielle et le collectivisme.
Mardi, 18 février. — M. Louis de Brouckère. La philosophie des sciences — Classification des connaissances humaines.
Mercredi, 19 février. — M. Emile Vinck. La Statistique. — *Leçon d'ouverture* : OEuvres statistiques dans l'antiquité. — Le moyen-âge. — Du moyen âge à la fin du XVIe siècle. — XVIIe siècle. — La statistique dans les Universités allemandes. — École de Göttingen. — H. Conring. — G. Achenwall.
Jeudi, 20 février. — M. Elie Reclus. L'Evolution des religions. — Le Panthéisme.
Vendredi, 21 février. — M. Louis Franck. Le Droit maritime.
Samedi, 22 février. — M. Elisée Reclus. L'Inde.

Ambroise Thomas est mort cette semaine à Paris. Il était né à Metz en 1811 et était par conséquent de deux années plus âgé que Wagner. A lire les articles nécrologiques que lui consacrent les journaux français, on demeure confondu du labeur considérable et vain de cette longue vie d'artiste. A part *Mignon* et *Hamlet*, rien n'est demeuré des innombrables opéras qu'il a écrits avec la plus fiévreuse activité. Rien, pas même les titres, car de très rares érudits, bibliothécaires de conservatoires et archivistes d'opéras connaissent seuls, de nom, le *Perruquier de la Régence*, le *Panier fleuri*, *la Cour de Célimène*, *Raymond ou le Secret de la Reine*, *la Tonelli*, *le Carnaval de Venise*, *le Roman d'Elvire*, *le Guerillero*, *Angélique et Médor*, *Mina ou le Ménage à trois*, *Betty*, *Psyché*, *la Double échelle*, etc. Faisons toutefois une exception en faveur du *Caïd* et du *Songe d'une Nuit d'été*, qui datent de 1849 et 1850 et furent repris quelquefois.
M. Ambroise Thomas est mort directeur du Conservatoire, comblé d'honneurs, et en quelque sorte grand maréchal de la musique officielle en France.

Constantin Meunier exposera à partir d'aujourd'hui à *l'Art nouveau*, à Paris, un ensemble important de son œuvre. Notre grand artiste est, on le sait, très apprécié en France. Le Luxembourg possède plusieurs bronzes de lui et son grand bas-relief *L'Œuvre*, admiré au Salon de la *Libre Esthétique* l'an passé, produisit au Champ-de-Mars une véritable émotion.

M. Paul Litta vient de remporter un très grand succès aux concerts populaires du Havre où il a joué le *Concertstück* de Weber, quatre pièces de Schumann, les *Feux follets* de Liszt et sa *Fantaisie tzigane* pour piano et orchestre. Il convient d'associer à l'ovation qui a été faite au jeune et brillant pianiste le nom du directeur des concerts, M. J. Gay, qui est parvenu à imposer au Havre le goût de la musique sérieuse et dont les efforts persévérants sont dignes de tout éloge. Le programme éclectique du 3e concert, exécuté avec beaucoup de sûreté et de goût, comprenait en outre les *Murmures de la forêt* de Wagner, *Peer Gynt* de Grieg, *Dans les Steppes* d'A. Borodine et l'ouverture de *Prométhée* de Beethoven.

Le Théâtre de l'Alhambra tient avec *Fanfan la Tulipe* un succès beaucoup plus grand encore qu'avec *Kean*. La pièce est jouée, nous l'avons dit, par une excellente troupe d'ensemble ayant à sa tête M. Krauss.

Un jeune musicien qui promet beaucoup pour l'avenir, M. Jos. Vandermeulen, second prix de Rome, vient d'être nommé professeur au Conservatoire de Gand.
Nous félicitons le directeur, M. Adolphe Samuel, de son heureux choix.

A l'occasion de la fête patronale de Saint-Boniface, à Ixelles, la Maîtrise de l'Eglise exécutera jeudi prochain, à 10 heures du matin : la *Messe à 5 voix*, sans accompagnement, d'Edgar Tinel. Au Graduale : *Ave Verum*, à 2 et 3 voix, sans accompagnement, de Josquin de Près. A l'Offertoire : *Ave Maria*, à 4 voix et orgue, d'Edgar Tinel. Sortie : *Fugue en mi bémol*, pour orgue, de J.-S. Bach. (M. Aug. De Boeck.)
Au Salut de 4 heures : Entrée : *Andante Maestoso* du concerto en *ré min.* pour orgue, de Haendel ; *Pange Lingua*, hymne à 2 chœurs, de Vittoria ; *Ave Maria*, à 4 voix et orgue, d'Auguste De Boeck ; *Prélude* pour orge, de Frescobaldi ; *Sanctus et Benedictus* de la messe *Papae Marcelli*, à 6 voix, de Palestrina.

En ce moment est ouverte, à Munich, une très intéressante exposition de lithographies et d'eaux-fortes de Félicien Rops, choisies parmi ses principales planches et donnant une excellente idée de l'ensemble de son œuvre.

M. S. Bing commence, dans la *Revue blanche* du 1er février, une série d'articles sur la *Vie et l'Œuvre de Hok'saï*, qui coïncideront avec la publication du livre de M. Edmond de Goncourt sur le même artiste. Il raconte, notamment, de quelle façon les documents biographiques qu'il réussit à se procurer sur le maitre japonais au cours d'une véritable campagne de recherches, sont parvenus à M. de Goncourt qui en aurait fait la base de son ouvrage. « Un certain Jijima Hanjuro était, dit M. Bing, mon homme de confiance au Japon, l'intermédiaire chargé de vérifier les faits, de débrouiller l'écheveau des renseignements confus et contradictoires... Aux libéraux effets de ma reconnaissance, qui s'étaient traduits pour lui en belles espèces sonnantes, il voulut ajouter par un moyen original. A mesure que les faits s'éclaircissaient et prenaient corps, Jijima en forma un recueil substantiel et le fit imprimer là-bas. Tandis que je m'occupais à tout coordonner, des exemplaires du petit livre japonais traversaient l'Océan et parvenaient à M. Hayashi qui, entraîné par son esprit de serviabilité et par le naturel désir d'obliger un ami tel que M. de Goncourt, en fit la traduction fidèle, au bénéfice de notre illustre écrivain. »

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 8. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 23 FÉVRIER 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Exposition de l'atelier Portaels.

Périodiquement revient ce nom de PORTAELS. Et quoique l'œuvre esthétique extériorisée de l'homme soit veule et sans prétention sérieuse à prendre place au premier rang dans le défilé historique de nos peintres, on aime à se souvenir de lui, à se réclamer de lui, à invoquer son ombre qui, vraiment, ceci l'indique, doit avoir quelque signification. A démêler les causes agissantes de ce phénomène on sent qu'on pénètre en une région brumeuse, ne sachant pas si c'est une sympathie pour l'artiste au bon cœur qui se réveille..... ou une admiration pour le professeur disert, fécond en aperçus salutaires..... ou une reconnaissance pour le protecteur dévoué et accueillant partageant avec ses compagnons, de préférence avec les jeunes, le pain dur à gagner du travail.

Voici que de nouveau, à la Maison d'Art, sous l'étiquette acceptée d'« Atelier Portaels », on a réuni des tableaux, des dessins, des sculptures, des esquisses en un ensemble curieux et triste, enveloppé d'une mélancolie endeuillie, que l'image du maître, en une double figuration, d'abord son grave et doux portrait par Cormon, ensuite son buste aux traits lassés par Van der Stappen, tous deux saisissants de ressemblance, semble présider taciturne et rêveuse. Il y a là « une foule » d'œuvres, foule moins par le nombre que par l'extraordinaire bigarrure des noms et des talents. C'est bien la variété mosaïquante des foules, le défaut d'unité des foules, les saccades, les disparates, les heurts. Et l'impression de ce cahotement est telle que, promptement, à l'examen de la valeur artistique de tout ce qui est là se substitue un autre souci et que la pensée s'égare en une autre analyse, plus juste et opportune peut-être, se coagulant en cette préoccupation : Mais qu'était donc ce professeur singulier, qu'on persiste à vénérer ainsi dans la mort, et dont tous les élèves semblent avoir évité la marque, puisqu'ils sont si prodigieusement différents les uns des autres et de lui-même?

Là est, sans doute, le mot de l'énigme. Ce professeur ne se crut pas un orthopédiste destiné à disloquer autrui à son image, à faire craquer les os, à distendre les muscles pour leur imprimer les flexions et les courbes d'une méthode personnelle, crue non pas seulement la meilleure, mais, suivant l'usage académique, la seule bonne. A une époque où l'enseignement de l'Art était réduit en

canons et en formules, où des fous officiels se croyaient les seuls dépositaires d'un Beau affirmé unique, à une époque où l'on disciplinait les élèves comme des conscrits au régiment, décomposant les mouvements de leur pensée comme ceux de la charge en douze temps et les asservissant à une réglementation officielle, Jean Portaels, le bon Portaels, à l'âme humaine et simple, eut cette intuition dont il ne soupçonnait pas la force révolutionnaire, que l'Art est multiple en ses conceptions et ses extériorisations, qu'il est éminemment protéiforme, qu'il évolue et se transmue ainsi que les nuages au ciel, ainsi que la couleur des flots. Que c'est une sottise que de le stéréotyper. Que c'est un crime que de vouloir l'imposer aux âmes en un catéchisme « ne varietur ». Qu'il est fluctuant, subtil, versatile à l'égal d'un fluide et que sa pénétration, son passage à travers chaque individualité rend un son et un reflet prismatique différents. Que sa beauté, sa saveur, son vrai charme, le secret de son influence sociale, sont dans cette multiplicité formant un clavier immense, aux cordes si ingénieusement graduées que l'on y perçoit, en nombre infini, les tons, les demi-tons, les quarts de ton, les huitièmes et les seizièmes de ton, s'appariant aux plus délicates nuances des vibrations psychiques et des tempéraments intellectuels.

Oui, il eut cette intuition, aujourd'hui règle familière et sacrée, mais alors blasphème et déraison. Et il eut le persistant courage de la mettre en pratique dans son enseignement qui, pour cela, restera légendaire. Il ne fut pas le pédant, le magister irritable et despotique, brandissant un protocole artistique qu'il fallait suivre scrupuleusement sous peine d'être considéré comme manquant au savoir vivre et aux convenances et d'être classé parmi les bohèmes et les ratés. Il ne fut qu'un paternel accoucheur des âmes et des tempéraments, un éveilleur, un déplieur adroit des instincts, un chirurgien des aptitudes, dégageant en chacun la personnelle conscience, signalant les forces et les grâces qui sont au fond du plus humble d'entre nous, apprenant à avoir pour celles-ci les plus grands égards, persuadant aux disciples que leur seul devoir est de se découvrir soi-même et le seul bonheur de se sentir accomplir harmonieusement sa destinée quelle qu'elle soit. Et, par une coquetterie non exempte peut-être de regret intime, alors que lui, en sa peinture méthodique, composée et terne, apparaissait une victime à jamais submergée dans les marécages du poncif et du convenu, il s'obstinait à ne jamais donner son art propre en exemple à ceux qui suivaient ses calmes et sûres leçons. Il eut cet extraordinaire orgueil, équivalent d'une immolation, de ne pas former un élève lui ressemblant.

Il est parmi les premiers, et même le premier en Belgique, qui signala les dangers de l'imitation. Pour lui les belles œuvres du passé étaient des excitants à l'enthousiasme mais non des modèles à répéter. C'est lui qui, de sa voix sombre et persuasive, railleuse à froid, eût-on cru, conspua avant tout autre les imbéciles qui conseillaient à leurs disciples les copies dans les musées, considérées alors comme la plus efficace des hygiènes esthétiques. Sans éclat, sans violence de langage, toujours affectueux et courtois, énergique pourtant, mais sans le paraître, à coups sourds mais destructeurs en leur opiniâtreté, il rendit chez nous la liberté à l'Art avili par l'observation d'un code stupidement rigoriste et mesquin. De lui date notre indépendance artistique. Il fut un libérateur. C'est là sa gloire et le secret du respect indiscuté qu'on lui conserve.

Allez, dans ces sentiments et avec ces éclaircissements, voir l'exposition de la Toison d'or. Vous en comprendrez le vrai caractère et en goûterez la saveur tranquille. Ce n'est pas une collection de chefs-d'œuvre. Après l'éblouissante cavalcade des tableaux d'Alfred Verhaeren qu'elle remplace, il semble qu'elle ait la grise tonalité des crépuscules. Qu'importe! c'est de son esprit, de sa signification profonde qu'il s'agit. Vous y verrez le bon maître entouré de quelques-unes de ses œuvres imparfaites, acceptant, de l'inconnu où maintenant il plane, la place modeste où elles le classent. Autour de lui vous verrez un cortège, qui eût pu être plus brillant si on n'avait visé qu'à éblouir, un cortège dont l'intérêt est dans les hommes plus que dans les choses. Celles-ci ne sont que des signes servant à attester avec quel éclectisme salutaire Portaels, diligent berger, a conduit son troupeau. Oui, il en est là qui sont des médiocres, comme il en est qui sont des puissants. Mais cette exposition, pour rester adéquate à sa vie, ne devait pas plus être un choix rigoureux que ne le fut son atelier. Au linteau de celui-ci on pouvait croire inscrit cet appel : « Ouvert à toutes les bonnes volontés! » Ce qu'il voulait, ce n'était pas n'avoir autour de soi que des talents. Il lui suffisait de vivre parmi ceux qui aimaient l'Art, qui se vouaient à l'Art, la main, les doigts, l'œil dussent-ils trahir les intérieurs désirs et les espérances. Peut-être même, que pareil aux mères qui dilectionnent leurs enfants les plus chétifs, il avait pour les débiles une affectueuse préférence. Ce qu'a voulu ce grand cœur, ce qu'exprime bien la cérémonie silencieuse et discrète organisée pieusement en son honneur, et en ceci vraiment touchante, c'est faire sentir à tous que l'Art ne consiste pas seulement dans les chefs-d'œuvre, mais qu'il est aussi dans sa diffusion parmi toutes les âmes, y compris celles des faibles destinées à y vivre à mi-côte et à ne jamais atteindre ses plus hauts sommets.

LA BATAILLE

M. de Régnier à la « Revue ».

M. Henri de Régnier vient d'entrer à la *Revue des Deux-Mondes*. Ses débuts à la maison de la rue de l'Université ont fait grand bruit et tous les journaux se disant littéraires ont signalé la chose en insistant sur l'importance de ce fait où ils veulent voir les uns le triomphe du symbolisme, les autres la défaite de ce même symbolisme puisque « son chef reconnu », disent-ils, renonce à ses extravagances premières.

D'abord M. Henri de Régnier n'a jamais été le chef de ce qu'on veut bien appeler l'école symboliste. M. de Régnier est sans aucun doute un des meilleurs poètes de notre génération, mais cette génération fut avant tout et reste une génération de révoltés ne reconnaissant ni chefs ni maîtres. C'est notre orgueil à nous, de n'avoir jamais suivi personne, de n'avoir jamais imposé aux nôtres une admiration de cénacle ou de petite chapelle. Nous croyons qu'un écrivain ne peut avoir de réelle valeur qu'en tant qu'il est lui-même, qu'en tant qu'il chemine sa propre route et qu'il se serve d'une formule qui lui soit absolument personnelle. Vraiment! il serait triste d'avoir lutté depuis dix ans une lutte de chaque jour pour aboutir à cette misère : remplacer une école par une autre école, une étiquette par une autre étiquette. Ce n'aurait vraiment pas été la peine de nous révolter contre la poétique parnassienne pour imposer au bout du compte une poétique nouvelle dont les règles dans dix ans seraient aussi démodées et aussi ridicules que les règles du Parnasse. Le vers libre laisse à chaque poète la plus entière liberté. Il ne peut donc gêner que les faux poètes qui ne trouvent pas en eux-mêmes assez d'harmonie pour rythmer leurs vers et qui ont besoin des petits trucs de l'art poétique pour donner à leur mauvaise prose une allure de poème.

Symbolistes? Certes nous le sommes, symbolistes! Mais ce n'est pas là une étiquette, car je défie n'importe quel artiste sincère de renier ce titre. L'Art est toujours symboliste, l'Art doit être symboliste sous peine de n'être pas. L'unique et éternelle règle de l'Art, c'est que toute conception d'art doit être synthétique; or, comment l'interpréter sinon par symboles? Est-ce que Vénus n'est pas le symbole de l'Amour? Est-ce que Hercule n'est pas le symbole de la Force? Est-ce que le dieu de toutes les religions n'est pas le symbole de la Toute-puissance? Je pense que lorsque M. Coppée chante la vie, les petits désespoirs et les petites joies de quelque poétriaux s'efforçant d'arriver à toute force, il est incontestablement moins artiste que M. Vielé-Griffin quand il chante l'amour, la gloire et le dégoût de vivre de Pindare qui symbolise le Poète.

***

De ce que M. de Régnier écrit à la *Revue des Deux-Mondes* on ose conclure que les symbolistes sont moins intransigeants que jadis. Le beau raisonnement, en vérité! Il est vrai qu'il y a deux ou trois ans la *Revue des Deux-Mondes* se permit de refuser un admirable poème de M. de Régnier sous prétexte *qu'il était écrit en mauvais français!!*... Aujourd'hui la même revue consent à publier — avec joie puisqu'on a fait précéder les poèmes d'une notice — les treize sonnets pour les treize portes. M. de Régnier n'a pourtant pas changé sa manière; il est entré à la *Revue* par la grande porte, sans atténuer en quoi que ce soit ce qu'on appelait jadis ses extravagances. C'est donc la revue des Buloz qui est devenue moins intransigeante, car par respect pour M. Brunetière je n'ose penser qu'il a publié les vers de Régnier uniquement pour faire plaisir à M. de Hérédia.

M. de Régnier, d'ailleurs, a toujours été le moins extravagant — puisque extravagant il y a — des poètes nouveaux. Il n'est arrivé qu'assez tard au véritable vers libre, celui que l'impayable Fouquier a nommé le vers invertébré. M. de Régnier a gardé de très vagues attaches avec le Parnasse. Dieu nous garde de lui en faire un crime, mais il fallait rappeler la chose pour édifier les bonnes gens qui se font un malin plaisir de colporter dans les salons et dans les journaux que les symbolistes désarment et qu'ils ambitionnent un coin à la *Revue* et un fauteuil à l'Académie. Les symbolistes se sont toujours gardés d'ambitionner quoi que ce soit. Ils ont toujours fait fi de la *Revue* et de l'Académie. Ce sont là deux choses qu'on ramasse si par hasard elles se trouvent sur votre chemin, mais qu'on ne va pas chercher au loin. Ce ne sont certes pas les symbolistes qui sont allés aux directeurs, ce sont les directeurs qui sont venus à eux, comme M. Simon de l'*Écho de Paris* qui le premier eut l'idée de remplacer dans son journal les mièvreries de Mendès et les grossièretés de Silvestre par des poèmes de M. Vielé-Griffin et M. de Régnier. C'est toute la gent officielle qui désarme, tous les critiques sarceyens qui s'aperçoivent enfin que cette génération qu'ils ont essayé d'écraser par toutes les infamies et toutes les lâchetés, les déborde maintenant, que le public est venu aux poètes nouveaux malgré M. Sarcey, malgré M. Fouquier, malgré tous les normaliens, malgré toutes les pauvres épaves du Parnasse.

L'entrée de M. de Régnier à la *Revue* a donc une toute autre signification que celle indiquée par les journaux littéraires. Pour nous autres symbolistes elle n'a même aucune signification importante. M. de Régnier a écrit à la *Revue des Deux-Mondes* comme il aurait écrit partout ailleurs. Cela ne le grandit ni ne le diminue en rien. Il reste pour nous un des meilleurs poètes contemporains avec Vielé-Griffin et Emile Verhaeren et si demain l'Académie lui ouvrait ses portes — ce qu'elle fera certainement — nous ne pourrons que constater que l'Académie se relève puisque sur quarante membres elle compterait trois écrivains de réelle valeur, M. de Hérédia, M. Anatole France et M. Henri de Régnier.

Roland de Marès

L'ART WALLON

L'*Art moderne* a parlé de cette jeune revue lors de son apparition. Le feu prenait tout à coup, sans cause apparente, dans un nouveau coin de la forêt des esprits, là-bas au fin fond de la province. Aucun incendiaire, aucun « meneur » ne s'en était chargé. Là comme dans d'autres domaines, la pensée nouvelle qu'on serait tenté de personnifier, de douer d'yeux, de pattes, ou tout au moins de tentacules, avait pénétré par mille canaux invisibles, traversant des prairies d'indifférence, des marais de défiance hostile. Elle s'était abattue sur une demi-douzaine de jeunes, très jeunes gens, partis en guerre comme il faudrait toujours partir en guerre — sans préméditation — et devenus, presque sans le savoir, fondateurs de revue.

O. Grosjean, Hennen, Bilstein, Bonhomme, Olivier, Hullen et l'éditeur, M. Xhoffer, voilà ce petit cénacle qui voudrait grouper toutes les forces littéraires de la Wallonie et dont les meilleurs Wallons ont accueilli la belle audace avec une fraternelle con-

fiance. Mais c'est bien pour remuer les eaux stagnantes qu'ils s'agitent et les voilà faisant venir à Verviers, Lugné-Poe, qui y réveille les colères endormies de tous les habitués du théâtre distractif et digestif. Dernièrement, ils avaient invité Edmond Picard, qui a donné une conférence sur la socialisation de l'Art. Prochainement ils veulent organiser des représentations théâtrales, jouer Maeterlinck, Van Lerberghe, des modernes ou des anciens anglais, espagnols, des Scandinaves peut-être. Des amateurs, des artistes se joindront à eux, ils se démèneront comme de jeunes diables joyeux qu'ils sont, et ils finiront par déterrer les morts, les morts, les morts, tous ceux qui ne pensent pas, qui ne sentent pas, et dont l'esprit n'est garni d'aucune élasticité.

Le numéro de janvier de l'*Art wallon* contenait des articles de Remouchamps, Krains, Mockel, Fernand Severin, Arthur Daxhelet, Tristan Leroux, Stéphane Elseneur, Georges Vernei, I. Will, etc., etc.

Tourbillonnez, jeunesse; il y a tant de sénilités, de timidités, d'anémies et de sommeils à secouer, et vous commencez si bien!

CUEILLETTE DE LIVRES

L'Homme Jeune, par Henri Van de Putte. Bruxelles, édition du *Coq rouge*.

Oh la bonne explosion de jeunesse! Il y a en ce livre des phrases haletantes, fougueuses, trépidantes, des phrases qui semblent traverser les prairies plates de la correction académique comme une bande de poulains lâchés et fous. Certes, cet écrivain, quel que soit l'assagissement dont les années le calmeront, aura du moins eu cette joie d'avoir aussi directement, aussi à vif qu'il est possible, exprimé ce que toute âme qui conquiert ses vingt ans contient de joie, d'espérance, de tristesse, d'ardeur, de violence et de tendresse temporaires. Oh! les alinéas palissadés d'exclamations; les tirets et les suites de points prodigués à chaque chapitre; les inversions audacieuses, les néologismes imprévus, toute l'audace et la témérité qui passent et ruent et tapagent.

Comme on est loin du débutant docile et nul qui écrit sous la dictée d'un mentor refroidi et tatillon. Comme on aime cette vivacité prolixe et ce mors aux dents de personnalité naissante, qui, d'un beau coup de volonté, se substituent à la timidité et à la domestication ordinaires. C'est cela avant tout qu'il s'agit d'aimer et de signaler en ce livre, dussent tous les moisis de notre littérature, une nouvelle fois, en fermenter.

L'œuvre attire par une sincérité ardente et minutieuse, par une émotion détaillée et notée facette à facette, par une naïveté parfois d'enfant. Ce sont des souvenirs d'antan, un chagrin qui s'attache au cercueil d'une petite morte, des éveils de puberté, des amours que le rêve et l'imagination accompagnent et nourrissent, des croquis d'intérieurs et de scènes bourgeoises, des notations d'heures de veillée, de lecture et de travail, puis l'amour, puis sa douleur, puis des enthousiasmes suscités par les livres aimés, puis enfin, partout et toujours l'adoration et l'ivresse de la vie. *L'homme jeune* qui débute par s'observer seul, qui ensuite se noue d'amour avec un autre être pour trouver en lui un élargissement de lui-même, finit par se fondre en une communion panthéistique et à s'absorber dans le désir d'être l'immensité. C'est la gradation réalisée par ce livre. Elle s'accentue depuis les premières pages, mais s'affirme surtout dans la scène intitulée « Le Beau Soir » où je note cette phrase :

Deux amants sont à genoux — et l'écrivain conclut : « La pluie ruisselait. Ils ne savaient plus rien. Joyeux, il se baisaient sur les yeux comme pour les féconder de visions, emplis de tout l'amour de la grande nature communiée et panthéiste. » Enfin ce final : « Et se sentir assimilé à toutes choses et pris par elles et elles en nous. Car n'est-ce pas la même chose, tout? Tout n'est-il pas la seule grande vie?... Sa tête est lourde de pensées, tristes un peu, mais almes, comme le passé. Néanmoins, étant jeune, il a toutes les joies d'espoir irraisonnées de la jeunesse. D'ailleurs, ne sent-il pas revivre en lui, pour les œuvres futures, toute la belle grande nature qu'il absorba, mais en même temps dont il se sent la chose très petite et humble. Même il se surprend à admirer, à envier la vie totale, la vie absolue, la vie véritable, des guêpes ivres de fleurs et d'essor dans du soleil, et des bousiers qui, acharnés, désinfectent la route avec toute l'ardeur de vivre leur vie pleine, avant que, ce soir, un peu de hasard les écrase. Et cependant, germées des choses, parmi les prés, les moissons, les ruisseaux, les nuages, comme de grandes fleurs insolites, mais naturellement harmonisées avec les choses dont elles naissent, les phrases jaillissent de la nature à travers son être et se rythment fatalement... »

Voilà, à notre sens, de larges et superbes énonciations qui mettent celui qui en est pénétré d'accord avec ce texte d'Edmond Schuré : « Selon l'antique tradition des Thraces, la poésie avait été inventée par Olen. Or, ce nom veut dire, en phénicien, l'être universel. »

L'*Homme jeune* indique presque à chaque page combien M. Henri Van de Putte sait en quelques mots avec art rassemblés évoquer les choses. Veut-il donner la sensation de l'immensité claire et nuptiale du firmament, il dira : « O la pure grande nuit d'étoiles splendidement belle qu'il fait. » Veut-il décrire un pointillé d'astres à travers le ciel, il imprime : « Oh! oh! un ciel d'étoiles... et oh! criblé!... et comme un vertige de sa divinité, et d'étoiles presque pantelantes de splendeur! Oh! »

Des remarques exquises, des prises sur le vif d'émotions et de sentiments se multiplient également en ce livre. Ainsi quoi de plus vrai et de plus exquis que cette phrase. Il s'agit de deux enfants en qui l'amour s'éveille. Or, un soir, lui, s'interroge : « Quelle donc! est celle-là que depuis deux jours je crois connaître depuis toujours? »

Au résumé, l'*Homme jeune* est un début qui range parmi les futurs écrivains personnels et vivants de notre art, son auteur.

Les Poèmes de mes soirs, par Edmond Pilon. Chez Vanier.

> Une Astarté sur notre proue
> De ses deux mains d'argent ouvre la mer...

Franchement ceci est une très belle image et de poésie authentique. M. Pilon en a trouvé d'autres encore qui prouvent que son cerveau est organisé pour penser selon l'art. C'est là l'important à constater dès qu'on découpe le livre d'un débutant, et le reste n'est qu'accessoire. Toutefois voulons-nous signaler à l'auteur, qui se manifeste tantôt observateur des formules anciennes, tantôt essayeur et réalisateur de versification nouvelle, certains rappels par trop directs de poèmes parus. M. Pilon n'est pas encore décisivement lui. Il faudrait que pendant quelque temps son auteur favori fût lui-même. Sa bibliothèque unique devrait être..... les livres qu'il fera. Ainsi, au bout d'un laps de temps court, ses œuvres, toutes imprégnées de lui, de la belle dose de

poésie qui circule en lui, le sacreront l'égal de ceux qu'il croit devoir appeler ses maîtres à cette heure.

Voici une pièce vraiment belle, que nous tirons des *Poèmes de mes soirs* :

LES GRAPPES

Le soleil de l'automne agonise et les grappes,
Les grappes des ceps d'or que les rayons d'or frappent,
Les grappes de la vie
Et les grappes d'espoir
Penchent l'allégorie
De leur sang généreux et de leur vin noir.
Sous le soleil couchant du soir;
Du sang sur les pavois,
Des voix
Qui s'enflent à la brise heureuse
Et la vigne vierge et la vigne féconde
Que les rayons font blondes
Sous les flèches que darde un ciel torride en feu;

Et puis des feuilles d'acanthes
Et des thyrses de flammes aux mains des bacchantes
Et des paniers de lierre aux mains du dieu
Et des cystes d'ivoire aux doigts de ceux
Qui sonnent des appels aux flûtes haletantes!

Et la terre rougie au meurtre des ceps lourds
Et des grappes et des feuillages de velours,
Et la terre qui boit le sang de ses enfants
Saigné par les blessures des grands coteaux blancs;

Et ma détresse et ma tristesse
Qui meurent de la mort des vignes de l'ivresse!

Et chanta la feuillée, par CHARLES BERNARD.

Une plaquette charmante et toute de poésie frêle, ténue, musicale. Des riens pour les imbéciles, mais non pas pour ceux qui savent distinguer le don dans les moindres chansons. Ce petit volume : *Et chanta la feuillée* porte au reste bien son titre. Presque toutes les poésies qu'il contient font songer à un frisson de brise dans les ramures. En voici une :

Des feuillets blêmes
et des chants tristes...
Les chants suprêmes
de ceux qui s'aiment.

Des feuilles d'ambre
et des chants tristes...
Chants de décembre
aux feuilles d'ambre.

Aux feuilles jaunes
en des chants tristes...
Rire des faunes
aux feuilles jaunes.

Ballades, par PAUL FORT. Édition du *Mercure de France*.

On surprend dans la prose de M. Paul Fort des traces de rimes, des phrases de complainte et de chansons. Cette prose, l'auteur l'intitule libre; et, en effet, elle ne marche jamais en des sentiers connus. Elle n'est point tissée avec des fils de pure laine académique, ni même avec la soie des beaux tours et des belles expressions reçues. Elle est sauvage, un peu folle, très souvent d'un raccourci excessif, si bien que les idées n'apparaissent point toujours avec certitude à fleur des alinéas.

Mais il est telles ballades, si entièrement belles, qu'on serait mal venu de ne pas voir en ce jeune écrivain quelqu'un de personnel et d'original qui est en train de séparer en lui-même les ténèbres de la lumière et qui s'imposera vainqueur.

Voici le n° 25 :

« Entends-tu trembler les étoiles? — Entends-tu pâlir mon cœur? — Entends-tu l'aube à pleines voiles? — Écoute une âme se voiler. — Le soleil monte comme un trophée. — Mon cœur se meurt d'être vainqueur. — Entends-tu pleurer les fontaines? — Entends-tu leurs fées me pleurer? — J'entends sangloter les fontaines... — Le cor d'ivoire de la mort.

Le livre est orné de quelques dessins qui rappellent soit les jeux de cartes, soit les vieilles gravures allemandes.

CONSTANTIN MEUNIER A PARIS

Du *Gil Blas*, sous la signature de René Maizeroy, cette note enthousiaste sur l'exposition des œuvres de Constantin Meunier que M. S. Bing vient d'ouvrir à Paris :

« M. Bing, qui s'était contenté jusqu'à ce jour de propager le japonisme, et dont l'hôtel voué au culte unique de Bouddha, rempli de choses rares et précieuses, semblait une façon de pagode, a voulu contribuer à l'effort de travail et de recherches qui se manifestait depuis quelques années dans les grandes et petites expositions, assurer aux si nombreux et si intéressants artistes qui essaient de créer des formules nouvelles d'ameublement et de décor intime, un lieu de ralliement où ils pourront mieux qu'au Champ de Mars et qu'ailleurs se mettre en contact avec un public plus choisi, plus éclairé, moins badaud surtout que les cohues moutonnières des salons annuels.

Je parlerai plus longuement, quand j'en aurai le loisir, de l'admirable et lumineuse symphonie de couleurs qui symbolise en un plafond de M. Besnard, les formes changeantes, les mirages attirants, la solennelle beauté de la montagne; la salle à manger de M. Henry Van de Velde, d'un arrangement si heureux, d'une si douce harmonie; les verreries idéales de M. Kœpping qui valent par leur sveltesse frêle, leur teinte irisée, les plus merveilleux vases de Murano; les peluches et les toiles que dessine M. Isaac et qu'impriment MM. Sauvage et Jolly, et qui, avec leur décoration sobre, charmante, de fleurs et de feuillages, sont le cadre indiqué pour les pièces où l'on travaille, où l'on rêve, où l'on aime.

Je ne veux aujourd'hui que saluer — avec cette émotion et ce respect que nous imposent les nobles et mâles labeurs — l'œuvre presque entier du grand sculpteur belge, Constantin Meunier, qui nous apparaît pour la première fois vraiment en beauté dans ce hall de l'« Art nouveau », du maître qui a pétri dans la glaise et dans la cire, qui a coulé dans le bronze comme l'âme de la Terre nourricière, les tristesses des miséreux et des humbles, et qui semble soi-même avec son masque fruste, presque farouche, où s'emmêlent les rudes crins d'une barbe rougeâtre, ses yeux où palpite une suprême bonté, ses massives épaules, son air timide et craintif, quelque apôtre venu des Thébaïdes pour prêcher la pitié et l'aumône, pour alléger les souffrances des meurt-de-faim.

O ces patines qui font songer aux icônes antiques, ces faces crevassées, mornes, bestiales de mineurs et de paysans, ces vieux chevaux lamentables que déforma quelque voûte de ténèbres, qui sommeillent résignés, inertes, ces travailleurs robustes appuyés sur leurs faulx dans l'épaisseur des blés mûrs, sur leur pic de carrier parmi les énormes blocs de houille! Et l'homme au torse nu, aux hanches ceintes d'un lourd tablier de cuir et qui, les mains croisées sur les genoux, de larges mains calleuses, aux veines saillantes, aux doigts noueux et velus, rumine on ne sait quelles pensées obscures! Et l'enfant prodigue qui s'est écroulé

à deux genoux à bout de forces et que son père vénérable reprend, attire vers le baiser de pardon d'un si tendre et si large geste!

Puis ces aspects saisissants du pays noir, ces ciels aux fuyantes banderoles de fumées d'usines, et l'exode des émigrants qui défilent comme un troupeau conduit à l'abattoir pêle-mêle dans un crépuscule vague, brumeux, vers les steamers dont au loin s'enchevêtrent les vergues, et surtout cette terrifiante veillée des morts où, silencieuses, graves, des femmes aux longs visages douloureux taillent à grands coups de ciseau, cousent à rapides effilées dans de longues pièces de toile les suaires des victimes que convulsa le grisou, qui gisent côte à côte, tordus, brûlés, défigurés, parmi des lueurs mourantes de cierges et tandis que, par la porte ouverte du hangar, s'épand la douceur et la paix d'un clair de lune blond et bleuâtre... »

Ajoutons que l'Etat français vient d'acquérir un dessin important du maître et que huit de ses sculptures ont déjà été achetées par des particuliers.

CONCERTS YSAYE

La belle, l'admirable séance de musique donnée dimanche dernier, au Cirque, par l'excellent orchestre de M. Ysaye! La jeune *Société symphonique* s'est affirmée, définitivement, avec une autorité rare. Ç'a été pour elle, pour M. Eugène Ysaye, l'incomparable interprète de Beethoven et de Mendelssohn, et pour Vincent d'Indy, qui conduisait les morceaux symphoniques du concert, un véritable triomphe.

Nous n'avons guère entendu ovations pareilles à celles qui ont retenti dimanche dans la vaste salle de la rue de l'Enseignement, bondée d'auditeurs. Nous reviendrons dimanche sur l'intérêt que présentait le programme et sur la remarquable exécution des œuvres y inscrites. Nous nous bornons, cette fois, à féliciter chaleureusement les organisateurs de cette superbe manifestation artistique et à leur souhaiter une aussi complète réussite dans l'avenir.

***

Les amateurs de musique sérieuse et d'émotions d'art sincères s'étaient donné rendez-vous, jeudi soir, à la Grande Harmonie, où se donnait la deuxième séance de musique de chambre de la *Société symphonique*.

Le programme était naturellement du plus haut intérêt et l'exécution absolument irréprochable. Il serait fastidieux d'insister encore sur les qualités exceptionnelles de ce merveilleux quatuor d'artistes : E. Ysaye, Marchot, Van Hout et Jacob; leur éloge a déjà souvent été fait et leur succès maintes fois constaté.

Au programme, le quatuor à cordes en *ré mineur* (œuvre posthume de Schubert, dont l'admirable *andante* d'une si intime pénétration suffirait pour classer ce quatuor romantique parmi les plus purs chefs-d'œuvre; l'octuor en *la majeur* (op. 3) de Johan Svendsen, d'une belle sonorité, pittoresque et subtilement coloré en même temps que d'une envolée superbe, et le quatuor en *si bémol* de C. Saint-Saëns d'une inspiration moins élevée et d'un intérêt secondaire, n'était l'interprétation qu'il a reçu.

Ce quatuor a mis une fois de plus en relief le talent sérieux du pianiste Théo Ysaye.

Cette fois encore, M. Eug. Ysaye et ses partenaires, groupe d'artistes ayant le culte respectueux de l'art, ont été chaleureusement et justement applaudis.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

M. Schumann, directeur de la troupe équestre en représentations au Cirque royal de Bruxelles, a été assigné par la Société des auteurs et compositeurs dans les circonstances suivantes :

Au nombre des morceaux de musique que l'orchestre joue pendant les représentations, il en est quelques-uns qui ont pour auteurs des membres de la société que représente M. Lenaers.

N'ignorant pas ses obligations vis-à-vis de ceux-ci, M. Schumann se mit en relations, par l'intermédiaire de son régisseur général, avec M. Lenaers, comptant bien qu'il obtiendrait les mêmes conditions que les compagnies similaires, les années précédentes. Mais il n'en fut pas ainsi. L'agent des auteurs énonça des prétentions qui parurent excessives à M. Schumann. Non seulement M. Lenaers éleva le chiffre du forfait précédemment payé par mois pour l'usage du répertoire de la société (90 francs), mais il émit, en outre, la prétention de faire signer à M. Schumann un traité pour la durée de trois ans, bien que le directeur du Cirque n'eût pas l'intention de prolonger son séjour en Belgique au delà d'un ou deux mois. M. Schumann refusa ces conditions, mais pour faire preuve de conciliation, offrit un forfait mensuel de *cent francs* pendant la durée de son séjour à Bruxelles. C'était plus que n'avaient payé jusqu'ici les compagnies similaires et l'on aurait pu aisément s'entendre sur cette base. A cette proposition, quelle fut la réponse de l'agent bruxellois? Un exploit d'huissier faisant défense au Cirque Schumann de faire entendre un morceau quelconque du *répertoire de la Société des auteurs*.

Obligé de passer outre, sous peine de devoir modifier tout le programme de ses représentations (on sait que les artistes exécutent leurs pirouettes et voltiges sur des airs immuables), M. Schumann s'est vu assigné devant le tribunal correctionnel.

Celui-ci a acquitté le prévenu, dont la bonne foi ne pouvait être mise en doute, puisqu'il avait spontanément offert à l'agent de la Société des auteurs de payer les droits.

PETITE CHRONIQUE

Le « vernissage » du Salon de la *Libre Esthétique*, qui a eu lieu hier, a eu un très grand succès. De l'avis des artistes — qui seuls, avec les membres protecteurs, avaient le droit d'y a ssister — cette troisième exposition dépasse en intérêt et en importance celles des années précédentes. L'envoi considérable d'Eugène Carrière, qui ne comprend pas moins de trente à quarante toiles, a été particulièrement apprécié. Nous examinerons en détail, dans un prochain article, les œuvres exposées. Bornons-nous aujourd'hui à ce court bulletin de victoire.

Parmi les artistes et hommes de lettres étrangers présents, citons M. et Mme Eugène Carrière, MM. Jean Dolent, Alexandre Charpentier, Henry Nocq, F.-R. Carabin, Paul Signac, F.-M. Melchers, Camille Mauclair, Henri Paillard, Charles Cottet, H. de Toulouse-Lautrec, de Moor, etc.

La série des concerts de musique moderne donnés par M. Eugène Ysaye et son Quatuor sera inaugurée le Jeudi 27 courant, avec le concours de Mlle J. Duthil, cantatrice, et de M. Théo Ysaye, pianiste. Les séances suivantes sont fixées aux Mardis 17, 24 et 31 mars (clôture du Salon). S'adresser pour les abonnements (20 francs pour les quatre concerts) à M. Katto, éditeur, rue de l'Écuyer.

Le programme du premier concert comprendra le quatuor à cordes (inédit) d'A. Savard (première audition); des mélodies de L. Wallner chantées par Mlle Duthil (première audition); la *Suite basque* pour flûte et quatuor à cordes de Ch. Bordes.

Une séance de musique de chambre sera donnée à la Maison d'Art le jeudi 12 mars, à 8 h. 1/2 du soir, avec le concours de MM. Enderlé et Pennequin, violonistes, de MM. Lapon, alto, et Bouserez, violoncelliste. Au programme : le Quatuor de Beethoven pour piano et cordes, une Sonate pour piano et violon d'Ed. Lapon (première audition), la Sonate pour piano et violoncelle de Saint-Saëns et le Quintette (op. 81) pour piano et cordes d'A. Dvorak.

Le Musée des Arts décoratifs et industriels a acquis à la dernière exposition de la Maison d'Art les objets d'art suivants : 1° Vase boule « Tulipes », verrerie artistique de MM. Daum frères, à Nancy; 2° vase à reflets métalliques, poterie du Golfe Juan de M. Clément Massier; 3° vase en grès de M. E. Lachenal; 4° vase gravure poissons et algues, verrerie artistique de M. E. Léveillé.

La Commission des Musées a fait choix, pour le Musée moderne, d'un *Intérieur d'atelier*.

Le comte et la comtesse de Flandre ont visité hier l'Exposition de Jean Portaels et des élèves de son ancien atelier à la Maison d'Art. LL. AA. RR. étaient accompagnées du général Burnell et de la comtesse de Launay.

M. Érasme Raway fera mardi prochain, à 8 1/2 heures du soir, à la Maison du Peuple, une conférence sur Bach et Mozart.

Au programme : 1° Un concerto pour deux flûtes et piano avec accompagnement de quatuor (J.-S. Bach); 2° *Aria* pour violon et quatuor par M. Laoureux (J.-S. Bach); 3° *Le Calvaire* et *Le défi de Phébus et Pan*, chantés par M. Wauquier (J.-S. Bach); 4° Sonate pour piano (Mozart), par M. J. Kefer; 5° *Don Juan* (sérénade) et *L'Enlèvement au sérail* (couplets d'Osman), de Mozart, chantés par M. Wauquier; 6° Trio pour piano, violon et alto (Mozart).

A la Grande-Harmonie, mardi prochain, à 8 1/2 heures, concert donné par Mme Théroine-Mège, pianiste, Mlle Rachel Neyt, cantatrice, et M. A. Colin, violoniste, professeur à l'école de musique de Namur.

Nous rappelons à nos lecteurs que le concert organisé par l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, pour célébrer le 25e anniversaire de sa fondation, aura lieu mercredi prochain, 26 février courant, à 8 heures du soir, en la salle du Cirque royal, rue de l'Enseignement.

Le programme comporte l'exécution, par 225 élèves et anciens élèves de l'établissement, accompagnés de l'excellent orchestre des Concerts Ysaye, de la 1re et de la 3e parties du *Faust* de Schumann et de *Verlichting*, une œuvre peu connue du directeur de l'école, M. Huberti.

M. Dufrasne chantera les « Adieux de Wotan », de la *Walküre*.

La place de professeur des Arts décoratifs à l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles ayant été mise au concours, le jury a désigné comme premier candidat M. Constant Montald et comme second candidat M. Omer Dierickx. Le concours a, paraît-il, été particulièrement intéressant.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. — Lundi, 24 février. — M. Émile Vandervelde. L'évolution industrielle et le collectivisme.

Mardi, 25 février. — M. Louis de Brouckère. La philosophie des sciences. — Classification des connaissances humaines.

Mercredi, 26 février. — M. Émile Vinck. La Statistique.

Vendredi, 28 février. — M. Louis Franck. Le Droit maritime.

Samedi, 29 février. — M. Elisée Reclus. L'Inde.

M. de Roberty fera, du 1er au 15 mars, six conférences sur la Morale.

MM. Henri Van Melle, peintre, et Hipp. Le Roy, sculpteur, exposeront du 27 février au 5 mars leurs œuvres récentes à la Salle Verlat à Anvers.

Demain s'ouvrira, 11, rue de la Chaussin d'Antin, salle de la Librairie de l'Art indépendant, à Paris, une exposition de peintures et pastels par E. Schuffenecker.

L'Exposition d'art photographique, organisée par l'Association belge de Photographie, s'ouvrira au Musée moderne, dans les premiers jours d'avril. Le comité est assuré dès maintenant du concours des premiers amateurs de Russie, d'Allemagne, d'Autriche, d'Italie, de Suisse, de France, d'Espagne, de Portugal, de Hollande, de Grande-Bretagne, des Etats-Unis et de Belgique.

Pour tous renseignements, s'adresser au secrétaire général, 97, avenue Brugmann, Uccle.

Du *Gil Blas* :

Qui ne se souvient de l'admirable œuvre qu'exposa naguère au Champ-de-Mars Eugène Carrière et qui s'appelait : *Famille?*

Il me semble voir encore cette mère entourée de ses deux petits enfants et qui les étreint, les câline doucement, cependant que leurs beaux yeux ingénus se closent, s'emplissent déjà de rêves et que les frissonnantes ombres du soir envahissent la chambre, montent comme une marée, mettent quelque chose de mystérieux, d'angélique dans ce baiser fervent, heureux entre tous les baisers. Puis, au fond de la pièce obscure, l'aïeule qui sommeille déjà et que contemple silencieusement un autre baby aux joues potelées et trouées de fossettes. Et sur toute cette intimité comme une bénédiction qui plane, comme un grand et doux recueillement.

Cette toile, d'une impression si intense et si pénétrante et qui classa définitivement le jeune peintre parmi les maîtres de ce temps, a été achetée par la direction des Beaux-Arts et figurera au Luxembourg dans la même salle que le superbe portrait où Whistler perpétua le calme et noble visage de sa mère.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Mars

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 9. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 1er MARS 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE BANQUET VERHAEREN

Le Banquet offert lundi dernier par une jeunesse enthousiaste au poète Émile Verhaeren a eu la grandeur, la cordiale simplicité et la dignité qui convenaient. Il ne nous appartient pas d'en faire ici le compte rendu, Émile Verhaeren étant l'un de nos principaux collaborateurs. Bornons-nous à dire que les discours prononcés par MM. Henri Van de Putte, Georges Eekhoud, Francis Vielé-Griffin, Albert Arnay, A.-Ferdinand Hérold, Camille Mauclair et Camille Lemonnier ont exprimé éloquemment la pensée des assistants. Ces discours seront publiés prochainement dans l'*Art Jeune*, dont la rédaction avait pris l'initiative de cette imposante manifestation.

Le Salon de la Libre Esthétique.

EUGÈNE CARRIÈRE

Ce pur et très noble artiste : Eugène Carrière, qui poursuit paisiblement, hors les agitations vaines des théories et des modes, la réalisation de son rêve d'expression aiguë et d'intimité discrète, la *Libre Esthétique* le met cette année au premier plan en lui conférant la place d'honneur qu'elle avait accordée l'an passé à Constantin Meunier, à Xavier Mellery précédemment. Unanimement, le public ratifie ce choix. Et ceux-là même dont les préférences vont à une peinture d'extériorité plus saisissable sont frappés de la puissance et de la beauté que dégagent les quelque quarante toiles ici réunies : figures, portraits et paysages, parmi lesquelles cet étonnant *Théâtre populaire* aux dimensions inusitées qui concentre et résume l'art synthétique du maître.

Au rebours des peintres dont l'inspiration s'aiguise aux contacts extérieurs, Eugène Carrière puise en lui-même la force émotive qu'il communique à ses toiles. C'est en lui qu'il regarde, c'est son âme qui parle dans ses œuvres, ce sont ses pensées et ses sensations qu'il exprime. Dans un champ extrêmement limité quant aux modèles dont il se sert — et qu'importe pour lui le sujet! — il parcourt le monde infini des sentiments

humains; il note, avec un scrupule et une subtilité rares, les nuances les plus délicates de la tendresse, de la pitié, de l'amour maternel; la vie, dans ses multiples expressions, rayonne en ses œuvres, — la vie intérieure s'entend, dégagée des contingences, quintessenciée pour ainsi dire.

« Qu'il soit le peintre des enfants qui sourient, des adolescents qui rêvent, des mères qui agissent, a dit de lui Gustave Geffroy, — qu'il trace en inoubliables effigies des portraits d'expressions de tous ceux qu'il a examinés, scrutés, et qu'il révèle à eux-mêmes en ces biographies stupéfiantes écrites sur une toile, — toujours, avec la puissance de sa forme, la science de son modelé, toutes les qualités de peintre, de dessinateur, d'harmoniste, toujours, et sans que la fine matérialité de son art en souffre et faiblisse, il apporte des préoccupations cérébrales, il s'adresse pour être compris à des complices intellectuels. Pas un de ses tableaux qui ne fasse songer, par l'aigu de son expression, par sa grâce douloureuse et souveraine, aux profondeurs tressaillantes et énigmatiques de la vie. Et c'est une vie sans métaphysique compliquée, qui ne donne pas à résoudre de subtils rébus, c'est la vie de tous, toute proche, enfermée, concentrée et épanouie à la fois, dans nos demeures de villes, dans des réduits de silence aménagés au milieu des bâtisses agglomérées et des passages de foules formidables. La pitié et la violence d'une âme haute, la compréhension d'une intelligence, c'est ce qui leur donne une si grave signification et fera leur importance dans l'avenir... »

On ne pourrait mieux définir l'art d'Eugène Carrière. Il y a en lui, — et c'est ce qui le place au premier rang des peintres contemporains, — outre l'observateur et le penseur, un bel ouvrier d'art que font tressaillir d'aise les splendeurs de la forme et la sensualité de la couleur. Le rythme harmonieux des mouvements, l'éclat des carnations juvéniles, le fugitif éclair d'une chevelure flavescente, son œil les saisit, sa main les inscrit en notations atténuées et discrètes, mais aisément perceptibles. Et cette face essentielle du talent de Carrière, le Salon de la *Libre Esthétique* la met particulièrement en lumière en offrant à la critique un choix d'œuvres diverses qui permet de suivre, en ses manifestations multiples, la volonté persévérante de l'artiste. La comparaison de ses toiles juxtaposées en fait ressortir la variété. Et si, vues isolément, les œuvres de Carrière, en leur atmosphère voilée, avec le mystère de leurs formes enveloppées, semblent répéter, pour les critiques superficiels, une même formule d'art, elles apparaissent ici, opposées l'une à l'autre, telles que les a voulues l'artiste, nettement distinctes de coloris, de caractère, d'exécution. Comparez, par exemple, à ce saisissant *Sommeil* prêté par M. Pontremoli, la délicieuse *Figure nue* de M. Paul Gallimard, les *Enfants au poisson* ou telle *Maternité* douloureuse et pensive. Comparez le *Portrait d'Alphonse Daudet*, qui exprime de façon si intense la physionomie souffrante de l'écrivain, au portrait clair et reposé de M. Gabriel Séailles, à celui de M. Jean Dolent, à celui de Verlaine, à celui de Gustave Geffroy; vous remarquerez avec quel scrupule, avec quelle sincérité le peintre s'est attaché à réaliser son œuvre, et combien, sous d'apparentes analogies de vision et de facture, se différencie son art.

Le *Théâtre populaire*, la toile la plus importante, l'effort le plus considérable qu'ait tenté jusqu'ici Eugène Carrière, est présenté à la *Libre Esthétique* dans des conditions infiniment plus favorables qu'au Champ-de-Mars, où le jour cru et de tapageurs voisinages en détruisaient la calme harmonie. Il affirme éloquemment cette qualité maîtresse de l'artiste que dégage chacune de ses compositions : l'évocation sentimentale de la Vie par la vérité des attitudes et de l'expression. Mais ici le peintre fait un pas de plus. De l'observation exacte naît le symbole, que d'autres recherchent dans l'artificiel. Et voici qu'en cette vaste composition dont le Théâtre de Belleville est le prétexte surgit, formidable, la synthèse de la Foule, avec son inquiétant mystère, avec ses énergies latentes, ses aspirations, sa force, sa grandeur tragique. Le drame qui se joue là-bas, sur la scène invisible, sous la clarté indécise des lustres, n'est rien au regard de celui qui s'agite en cet être collectif, tendu de tous ses nerfs, de toute son attente anxieuse vers les émotions espérées. C'est lui, cet être inconscient, qui forme l'intérêt et le sujet de l'œuvre, qui l'absorbe tout entier et l'élève au-dessus des scènes documentaires qui l'environnent.

Clôturons ces notes brèves par un extrait de la magistrale étude que consacra Gustave Geffroy, dans la *Vie artistique*, à cet impressionnant *Théâtre populaire*. Il caractérise en quelques phrases médullaires les sensations que provoque l'œuvre.

« Le peintre de ce *Théâtre populaire* est de ceux qui croient à la poésie de la vérité, à l'idéal trouvé dans le réel. Ce qu'il demande à la foule par son œuvre, c'est de se reconnaître elle-même, de prendre conscience de sa force, de son avenir. S'il a exclu de cette œuvre les férocités qui rôdent aux bas-fonds, il n'a pas celé la misère et la fatigue, il est allé droit au monde de labeur et de pauvreté, et il le dévoile jusqu'à ses profondeurs dans cette toile sévère qui apporte ici, dans ce milieu d'art factice, de mode éphémère, la protestation de la vie dédaignée. C'est l'anonymat qui apparaît, la grande foule sans cesse décimée, et dont la réserve a été jusqu'à présent inépuisable. Les femmes, les enfants sont là, auprès des hommes attentifs, et cette foule apaisée, c'est la foule joyeuse de la fête des rues, c'est la foule exaltée des révolutions, le chœur tragique, sacrifié, et toujours renaissant, de l'Histoire.

Je loue Carrière d'avoir été le peintre de cet élément. Sa pensée consciente est mêlée d'intime et d'admirable façon à cette vie instinctive. Le peintre a trouvé l'accord entre l'art et le réel. Il a bien représenté cette masse d'individus comme un seul être. Il a réuni, soudé les uns aux autres, comme les anneaux d'une chaîne, tous ces gens venus vers la même lumière. Ces hommes, ces femmes, ces vieillards, ces enfants, il les a exprimés par un modelé continu, il les fait surgir de la même ombre, il éclaire leurs visages, leurs mains, de la même clarté.

L'œuvre de Carrière, conçue sous forme de tableau et qui est exécutée en fort bonne peinture, est régie par les mêmes nécessités qu'une œuvre de sculpture. Les ombres et les lumières obtenues ici par la couleur seraient obtenues par des épaisseurs de matière, et ce serait l'unique différence. Ce groupe du premier plan, d'une si souple et si forte réalité, est un groupe sculptural au premier chef, et je crois bien que dans toute la partie de double hémicycle du tableau, on serait fort embarrassé de découvrir le point où il y aurait arrêt de la forme. L'atmosphère même a une forme pour Carrière. Il aperçoit absolument visibles les arrivées de lumière à travers l'espace, et les remous que font et défont les courants des fleuves d'ombre.

C'est dans ces grandes coulées de lumière d'or et de ténèbres transparentes qu'il fait se mouvoir l'humanité de ses toiles. Il n'isole pas les êtres du milieu où ils vivent, il les voit comme des végétaux prenant leur vie au sol et respirant dans l'air. Il ne cèle pas la pesanteur des corps, et il va de plus en plus vers la différenciation, la réalité individuelle, mais ses personnages n'en sont pas moins en contact avec ce qui les entoure, ils participent à la vie universelle. »

MAURICE MAETERLINCK

Le Trésor des Humbles. Paris, Société du *Mercure de France.*

Par son théâtre, Maeterlinck nous avait déjà imprégnés du sens subtil de cette vie intérieure qui faisait de ses personnages des créatures à travers lesquelles nous voyions plus profondément en nous-mêmes. Plusieurs d'entre elles — pourquoi me reviennent aujourd'hui les figures d'Alladine et d'Astolaine? — faisaient pressentir le drame simple et journellement côtoyé de la sensibilité extérieure, apportant à notre besoin de jouissance immédiate son charme fin, léger et reposant; emportant notre âme vers les paradis d'une douce apparence, dont la Réalité profonde n'avait pas su se revêtir. La Réalité recouvrait de sa pitié attristée et inutile l'effondrement de l'échafaudage charmeur. Alladine et Palomides mouraient de l'étroitesse de leur rêve, comme nous nous étiolons de n'avoir que de faims et des soifs insuffisantes.

Et tous ces drames, sauf ceux qui touchaient à la mort, *Les Aveugles*, *Les Sept Princesses*, *La Mort de Tintagiles*, étaient la tragédie de nos insuffisances, rendant plus poignante une vieille tristesse qui était en nous depuis longtemps.

Cette fois, cessant de regarder la tragédie des forces éternelles à travers la lorgnette amoindrissante des événements ordinaires, le poète descend bravement en lui-même et dit du mieux qu'il peut ce qu'il voit.

Ce n'est plus une Astolaine, muette Cassandre de sa propre impuissance, qui dira les résignations séculaires de l'âme humaine qui se réveille, et que l'Apparence repousse au rang des choses secondaires. C'est l'artiste, le penseur, le voyant, débordé par le flot d'évidences surgissant autour de lui, nous parlant directement de ce qu'il a senti. Avec la lampe allumée de son admiration, il descend dans les régions où la pensée abstraite seule s'était aventurée. Désormais elle est ouverte par la joie, la douleur et la beauté, cette porte de la vie intérieure que les êtres ordinaires regardent avec un certain effroi, médusés par la philosophie verbeuse, ou la oiseuse logique des déductions ingénieuses qui jusqu'ici, rébarbatives, en gardaient l'entrée. Et ce que Maeterlinck découvre derrière cette porte, c'est l'expression et l'affirmation d'une sensibilité presque innommée et inconnue, comme s'il voyait un peu plus exactement que les autres, s'écailler cette enveloppe d'apparence que nous avions prise jusqu'aujourd'hui pour la réalité absolue.

Sous cette sensibilité qu'il annonce, il y en a une autre, d'autres plus profondes encore peut-être, que des siècles lointains découvriront. Mais dans les dépouillements successifs de nos écorces visibles, entr'ouvertes ou rendues transparentes par le génie, celui qui le premier crève les parois qui nous cachent une vie nouvelle, fait rouler sur nous un torrent de fécondantes révélations.

Il semble tout à coup que les choses deviennent d'une clarté et d'une simplicité radieuses, et quand Maeterlinck cite dans l'essai sur « le Réveil de l'âme » cette parole de Claude de Saint-Martin : « Avons-nous fait un pas de plus sur la route instructive et lumineuse de la simplicité des êtres? » nous pouvons lui affirmer que l'intensité de son désir a déjà résolu, par elle-même peut-être, une partie du problème.

Le *Trésor des Humbles* est, en effet, *un pas de plus* sur la route de la simplicité des êtres. Je ne peux pas, je ne veux pas vous parler des treize chapitres qui composent le livre, de ce qu'il dit de la *Bonté invisible,* de la *Beauté intérieure*, du *Silence*, de l'*Etoile* ou du mystère des destinées identiques à elles-mêmes, de la *Vie profonde*, ni des autres trésors, contenus dans ce reliquaire de l'intuition de notre temps. Je vous dirai seulement que je vois une grande unité traversant ce livre, et que tous les malheureux, tous ceux qui se sont refugiés dans l'art, la science ou l'action fébrile pour y retrouver un peu d'inconnu ou de divin, — comme ces soldats perdus du moyen-âge se réfugiaient dans les couvents pour se réchauffer au foyer d'une harmonie générale, quelle qu'elle soit, — tous ces malheureux, tous ces humbles y verront, luisant sur la plus simple des vies, la lumière de l'infini. Peut-être y verront-ils qu'il est plus grand, plus haut, plus rare d'être purement, superbement heureux, que d'entrevoir un coin du ciel de la beauté ou de la connaissance.

Bien au-dessus de nos douleurs et de nos insuffisances, apparaît la transcendantale vision d'une union possible entre le bonheur humain et les lois universelles. Au fond de l'homme, Maeterlinck lit le sens général de la Vie, et je crois qu'avec son aide nous allons retrouver cette réelle signification de l'homme dans l'harmonie du Tout, cessant enfin de tâtonner ou de choisir entre les règles partielles, les morales utilitaires et les idéals de pacotille qui nous amoindrissaient.

PRO LÆTITIA

Les formes théâtrales s'assouplissent et à la place de la production étroite et individuelle d'un monsieur qui taille sur des patrons naturalistes ou symbolistes des pièces de théâtre sempiternelles, on voit apparaître des œuvres, produit d'un milieu, nées d'une collaboration collective et gardant de cette paternité multiple une diversité d'allures saine et énergique. Tel est le cas pour la revue que les étudiants de la faculté de droit de l'Université de Bruxelles ont jouée vendredi, au milieu d'un enthousiasme extraordinaire, au Théâtre du Nord, rue de Brabant.

Enthousiasme extraordinaire! Peut-être sont-ce mes souvenirs d'étudiant, clairs d'insouciance comme un ciel bleu, qui, mêlés au charme qui se dégageait de ces improvisations, me donnèrent l'émotion intense et joyeuse de me voir revivre? Qu'importent ces questions? Il fallait que cette revue fût vraiment exquise pour que, à tous, elle nous parlât si profondément.

Nous sommes dans un pays né pour la satire. Non pas la satire romance dure et didactique chère aux seuls maîtres d'école, mais la fantaisie verveuse d'une imagination sans mors ni bride et qui galope à travers champs, maisons, dignités et autorités, foulant tout respect de ses sabots, et qui s'ébroue avec irrévérence. Pas une méchanceté, pas une violence, pas une brusquerie! De la grâce, du charme, et quelquefois un attendrissement, un peu grave, très peu grave!

Et pourtant elle n'est franchement pas tendre pour le conseil d'administration de l'Université-vieille, ni pour les imposants dignitaires académiques de sa Faculté de Droit. Sont-ils assez tournés en bourrique. Baudrillart, ou Gibbou, Veau-gras et « le dur Helvète »! Il y a une chose surtout que les étudiants n'ont pas digérée. Ce sont les trente mille francs de truffes et de champagne qu'on leur a distribués pour les faire taire; mais s'ils s'y s'ont laissé prendre, les nouveaux Ilotes gardent une sourde rancune à leurs saouleurs. Ça revenait, comme un leitmotiv, de place en place, sous les espèces notamment de trois Anglais dodelinards et ivres. Ce qu'il fallait voir surtout, c'était à l'entrée en scène du grand cirque Cavenaille, Buls et Graux, les hercules de foire montés sur un éléphant, débitant le boniment fallacieux de leurs absolus dévouements au libre examen, et vertement rabroués par la commère, une ravissante commère, Mlle Gauthier, qui a mené la pièce avec une étourdissante gaité. Cette scène-là, par exemple, a jeté un froid polaire dans la partie professorale et doctrinaire du public.

Il est, au reste, surprenant de voir ce que les auteurs de revue ont su faire du compérage qui en a jusqu'à présent constitué le pivot inévitable. Il était devenu odieux de banalité, de salaison ordurière et de bêtise. L'idée charmante de faire descendre Théodore Verhaegen de son socle pour le faire flirter avec une très jolie Faculté de Droit, au milieu des vieux bonshommes doctrinaires, des vieux petits étudiants doctrinaires, et tout ce rachitisme effaré par l'enthousiasme vigoureux et imprévu de la vieille statue de métal, a donné l'occasion au susdit compère Verhaegen d'appliquer sur ces grotesques « plus bourgeois qu'un bateau de canal » de retentissantes vérités.

Enfin, tout a été parfait : l'orchestre, un orchestre complet d'étudiants, savamment dirigé par un étudiant qui s'était fait une amusante tête de Gevaert, était excellent, les décors très exacts, et les acteurs improvisés déconcertants d'aisance scénique. A côté du compère qui avait l'air de n'avoir jamais fait que ça, un étudiant surtout, dont j'ignore le nom, sous les traits du professeur Cornil, a fait rire la salle aux larmes.

Cela démontre une fois de plus qu'il n'y a que de bonnes raisons pour que le théâtre cesse d'être exclusivement professionnel, qu'il devienne le patrimoine de tous et qu'il mêle sa vie heureuse, comme toutes les manifestations de l'art contemporain, à la vie coutumière des hommes. Voilà qui est essentiel!

LÉON H.

NOTES DE MUSIQUE

A la Libre Esthétique.

Les concerts donnés par M. Eugène Ysaye à la *Libre Esthétique* ont été inaugurés jeudi dernier par une séance de musique de chambre dont le programme neuf et une interprétation de premier ordre ont fait un vrai régal d'art. Le *Quatuor slave* de Glazounow, qui ouvrait le concert, n'avait jamais été entendu à Bruxelles. Peut-être les difficultés d'exécution qu'il offre, spécialement dans le final : « Une Fête slave », d'un rythme endiablé, expliquent-elles cette prudence des quartettistes. Pareilles œuvres, séduisantes surtout par d'exceptionnelles qualités de facture, par la couleur pittoresque et l'ingénieuse mise en œuvre de motifs populaires, exigent, plus que toute autre, une interprétation irréprochable. On sait que le Quatuor Ysaye excelle à en faire valoir toutes les intentions, à en mettre en lumière les nuances les plus délicates. L'exécution de cette composition rhapsodique, divisée en quatre morceaux : *Moderato*, *Interludium*, *Alla mazurka* et *Final*, a été étourdissante de précision et de brio. Le deuxième morceau, un *Andante* sentimental et tendre, a été particulièrement apprécié. Dans le Final, l'évocation des danses bohémiennes, de la gaieté populaire, des cortèges empanachés a été exprimée merveilleusement.

L'interprétation de la *Suite basque* (inédite) de Charles Bordes pour flûte et quatuor à cordes n'a pas été moins remarquable. M. Ysaye avait fait appel, pour la partie de flûte, au soliste de la *Société symphonique*, M. Van de Kerckhoven, qui s'est affirmé instrumentiste impeccable. La jolie *Suite* du maître de chapelle de Saint-Gervais avait été jouée jadis aux concerts des *XX*. La poésie mélancolique du *Prélude*, l'originalité piquante de l'*Intermezzo* et surtout la poignante émotion du *Paysage* — une page de très haute inspiration — ont retrouvé auprès du public de la *Libre Esthétique* le succès de bon aloi qui avait accueilli la première audition de l'œuvre.

Entre ces deux compositions instrumentales, Mlle J. Duthil, une jeune cantatrice hollandaise qui remporta l'an dernier le premier prix au Conservatoire dans la classe de Mme Cornélis, a fait entendre, en première audition, trois mélodies extraites de l'*Album musical de la Jeune Belgique* de M. Léopold Wallner. Vif succès pour ces pièces excellemment écrites, d'une inspiration personnelle, et pour la cantatrice, dont la voix timbrée, l'articulation nette et l'intensité d'expression promettent une artiste d'avenir.

Concert jubilaire de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek.

Il y avait foule au Cirque royal, mercredi soir, pour célébrer le jubilé de l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek. Cette excellente institution populaire, consacrée à l'enseignement gratuit de la musique vocale, a pris, on le sait, le premier rang

après le Conservatoire de musique. Due à l'initiative d'Henry Warnots qui fonda l'école en 1870, elle est actuellement dirigée avec un zèle infatigable et une incontestable autorité par M. Gustave Huberti, dont les efforts constants sont pleinement récompensés par la réussite. La remarquable exécution qu'il a conduite de deux œuvres chorales importantes : le *Faust* de Schumann et *Verlichting*, dont il est l'auteur, a prouvé l'excellence de son enseignement éclectique et rationnel.

Les masses chorales, composées de 250 élèves, ont chanté avec une justesse et une précision exceptionnelles, et la plupart des solistes, choisis, à l'exception de M. Dufranne, parmi les élèves et anciens élèves de l'École de musique, ont été à la hauteur de leur tâche.

Ce dernier, dont on connait la voix ample et la bonne émission, a donné aux « Adieux de Wotan » de la *Walkyrie*, qui clôturaient le concert, un très beau caractère.

L'orchestre Ysaye collaborait à cette audition, complétant un ensemble homogène, digne des œuvres qu'il avait mission d'interpréter.

Audition de Mme Théroine-Mège.

L'un des meilleurs professeurs bruxellois, Mme Théroine-Mège, s'est révélé, vendredi soir, à la Grande-Harmonie, en même temps que pianiste au mécanisme développé, au toucher correct et sûr, compositeur de mérite. Une *Ballade*, une *Gavotte* pour piano et violon, des *Stances à la nuit*, écrites d'une main experte, ont valu au compositeur-pianiste un joli succès. On a applaudi avec non moins de sympathie Mlle Rachel Neyt, l'interprète des *Stances*, qui a chanté en outre, en musicienne exercée, diverses mélodies de Georges Hue et des frères Hillemacher. La partie de violon des *Stances* et de la *Gavotte* était confiée à M. Alfred Collin, professeur à l'Académie de Namur, qui a fait valoir des qualités de mécanisme et de justesse dans la Sonate en *fa* de Beethoven et dans les épineux *Zigeunerweisen* de Sarasate. Une composition de M. Chevillard pour piano, trois poèmes et un *Adieu* de M. Trémisot et la *Valse-Caprice* de J. Wieniawski complétaient le programme, qui avait le mérite de n'être pas banal et d'offrir aux auditeurs quelques nouveautés. Ces nouveautés, malheureusement, ne présentaient pas toutes un égal intérêt. Les *Profils antiques* de M. Trémisot ne sont que d'insignifiants morceaux de salon et le *Thèmes et Variations* de M. Chevillard est une composition décousue et vide, peu digne du sérieux talent de Mme Théroine-Mège.

QUATRIÈME SPECTACLE DE L'« ŒUVRE »

Raphaël, pièce en trois actes de M. Romain Coolus. — **Salomé**, pièce en un acte de M. Oscar Wilde.

Pour le songeur qui se plaît à chercher — une fois la toile tombée et les lumières éteintes — la signification générale des évocations brillantes ou sardoniques dont le souvenir tourbillonne en son esprit et déroulées tantôt devant ses yeux, voici peut-être une des réflexions suscitées par ce spectacle de l'*Œuvre* : Après le précis et fin croquis de vie réelle, enfermant entre les légèretés d'un joli dialogue vingt petites vérités journalières, comme les rides d'un visage enserrent l'expression de son intellectualité, après la légende, nef venue de si loin à travers les siècles pour qu'un poète, un autre et un autre brodent à nouveau sa voilure des ramages de leurs imaginations, — n'eût-elle pas été la désirée, la bienvenue, l'œuvre vaste, complète qui, ramassant d'une seule brassée ces floraisons antipodales de l'esprit humain, naturalisme, idéalisme, les aurait maintenues puissamment liées ensemble en une gerbe unique? Ne semble-t-il pas que notre existence quotidienne, terne, vulgaire et laide presque incessamment dans ses détails, soit un fond d'une grisaille parfaite pour le relief multicolore de nos aspirations dévorantes et plus que jamais pleines de noblesse, de courage et de beauté? L'artiste méprise-t-il cet alliage brutal de la vie de chaque jour visible à tous, commune à tous et de la vie intérieure, passionnée, palpitante du penseur, ou l'heure n'a-t-elle pas sonné de l'art assez large, assez subtil qui décrira leur invincible combinaison? Sans doute, on a déjà maintes fois dépeint de lunatiques personnages qui préfèrent mourir à marier leur rêve — sans espoir de divorce — avec l'inévitable et basse réalité; on a exalté le génie bataillant contre la misère; mais il y a plus que ces histoires d'un renouveau trop banal, quoique éternel, parmi l'ardente agitation moderne. Cette réalité dénigrée, on n'en connait point la grandeur, malgré la force des morsures qu'elle vous laisse à l'âme, on n'en connait point toutes les faces terribles ou grotesques, dont le terrible et le grotesque se décuplent, pourtant, quand l'esprit vient les traverser de sa folie ou de sa fantaisie, et le moissonneur qui doit faucher ensemble les orties et les fleurs n'apparait point sur le sillon.

Assurément, plus d'un spectateur de l'*Œuvre* attendit, l'autre soir, un fils étrange, insensé, incroyable mais véridique de *Raphaël* et de *Salomé*. Il n'est pas venu.

Daniel est un sceptique charmeur, éloquent, au langage limpide et séduisant à qui sa sotte femme (que la trentaine tintée rend cependant d'une hardiesse plutôt spirituelle) a préféré une sorte de mouton aussi idolâtre que barbu, en extase continuelle devant elle. Cette perpétuelle adoration l'excède, et plus encore à l'apparition d'un jeune cousin dont les vingt ans printaniers ne demandent pas mieux que de s'épanouir complètement sous les grâces automnales de Louisa. La dame joue à la tendre petite maman, à la Madone protectrice, puis à la Juliette; le collégien est ravi; l'amant trépigne et pleure, le mari sait tout et permet tout tant que l'harmonie du ménage et le bonheur de l'épouse restent intacts, jusqu'au moment où le « petit » délaisse son excellente cousine qui souffre, gémit et se lamente. Alors il intervient, épand des paroles câlinantes de vieux médecin-gâteau, tente la guérison par un traitement de douce et fraternelle philosophie, conseille à l'abandonnée un retour vers la canine affection du premier ami, introduit celui-ci au bercail ravagé, et le rideau descend à l'instant où la pièce pouvait prendre grande allure, par l'explication de ce singulier caractère d'homme, bon, intelligent, humain, honorable pour les êtres qui connaissent la pitié, cocassement ridicule pour les gardiens de la convenance, forcé sans doute à d'apparentes bouffonneries par la mesquine ordonnance de la vie, sa propre faiblesse et sa magnanimité. M. Gémier a joué ce rôle avec une justesse, une autorité sobre, une diction d'une netteté absolue, révélant quelles ressources d'un talent nombreux et varié recèle l'acteur qui créa si remarquablement le Brabantio de *Venise sauvée*.

Autant cette tragédie bourgeoise se concentre au point qu'une certaine obscurité en dérobe les conclusions, autant le poème dramatique d'Oscar Wilde étale de clairs épisodes d'une forme exubérante, jalouse de saisir en sa cadence, en ses images tout

ce que la nature possède de scintillant, de coloré, de lumineux, de suave, d'embaumé et de voluptueux, et le vœu de l'artiste qui a hasardé pareille capture est noble si la réalisation n'en demeure pas entièrement personnelle et d'une originalité ne redoutant aucune réminiscence. Shakespeare, Flaubert, Leconte de Lisle, Maeterlinck sont un peu les faces du prisme derrière qui l'auteur contemple ses propres visions, valeureuses par elles-mêmes, mouvementées d'une fougue habilement retenue ou savamment débordante qui les adapte à merveille aux exigences théâtrales.

L'écrivain audacieux a touché à l'antique légende en la transformant selon sa rêverie, comme Salomé elle-même ose toucher la tête coupée du Précurseur. Il montre l'orientale princesse, rusée, barbare, réclamant, d'une volonté farouche, la satisfaction de ses désirs d'enfant sauvage et impérieuse, éprise de la beauté sainte d'Iokanaan, des yeux éblouis de ce visionnaire, de sa longue chevelure de captif, de sa bouche mélodieuse de prophète qu'elle veut baiser, mais sans que la splendeur d'âme, ou les regards orientés vers le ciel, ou les paroles pieuses touchent ce cœur de bête fauve et charmante, obtenant pour le triomphe de son caprice le chef tranché du martyr qui la dédaigna et le couvrant alors de ses cruels et malheureux baisers.

Fort bien secondée par Lugné-Poe, l'Hérode, le prince de décadence, faible, tremblant, flottant, mièvre, prisonnier des gestes ensorceleurs de la danseuse, tout entier oscillant au rythme de ses pas harmonieux, Mme Lina Munte fut une admirable Salomé. A ce même théâtre déjà, elle incarna inoubliablement la courtisane de *Venise sauvée* et s'est encore une fois installée pour toujours dans la mémoire de ceux, présents à son succès, qui l'entendirent ce dernier soir. Il faut vraiment maudire le mauvais hasard qui a si longtemps écarté de la scène française une telle interprète au jeu intense, concis, solide, à l'articulation très pure, qu'accentue un visage expressif et, surtout, un souple corps qui se plie en courbes aquilines, féroces, se détend en nonchalances gracieuses, en allures rêveuses de jeune femme amoureuse, ou bien serpente en enlacements de magicienne chercheuse d'implacables envoûtements, enfin explique, commente, souligne, complète la pensée.

L'entrée de Mme Lina Munte dans un de nos principaux théâtres nous dédommagerait-elle jamais de tout le temps qu'elle passa en de trop lointains pays?

NOS ARBRES

L'idée qu'il faut respecter les arbres gagne, gagne, gagne. Il devient difficile d'y forfaire sans qu'il s'élève quelque réclamation. C'est très consolant de voir tout le monde comprendre et défendre une vérité qui touche aux jouissances communes et devenir en paysage collectiviste sans le savoir.

Aux États-Unis on a organisé une fête dite l'*Arborday*, le jour de l'arbre, où chacun est tenu de planter au moins un arbre, hommes, femmes, enfants, vieillards. Pour les nourrissons, ce sont les nourrices qui plantent.

Montaigne a dit : Aucun être humain adulte ne devrait mourir sans avoir fait un enfant, écrit un livre, planté un arbre.

Mais si les simples citoyens sont convertis, il en est autrement des autorités. Là règnent encore la barbarie et la stupidité insolente. Actuellement, à Bruxelles, dans tous les squares, on voit à l'œuvre des jardiniers imbéciles, à la douteuse compétence desquels on livre les végétations, mutilant les arbres, leur coupant des branches on ne sait pourquoi, au hasard de leur fantaisie idiote, accomplissant la hideuse besogne qui fait de la plupart de ces nobles végétaux des objets contournés, croqués, estropiés. Il suffit qu'un rameau pousse fièrement pour que ces hérules y appliquent leur tranchet et abattent.

Ohé! Monsieur Buls, où êtes-vous? Accourez donc pour escarboter ces brigands. Ou plutôt pour ramoner l'intellect des fonctionnaires insalubres qui donnent de pareils ordres. Expliquez à ces êtres à cervelles cloisonnées que l'arbre n'est jamais plus beau, plus élégant, plus empreint de grâce, de vigueur et de charme et de santé que lorsqu'on le laisse pousser à sa guise. Expliquez-leur aussi que chaque coupure est une blessure qui peut rendre l'arbre malade et languissant.

Et si vous en avez la bonne envie, criez aussi cela à tous les bourgmestres de province qui, en cette matière, sont d'abominables coquins et des sots à triple détente. Allez-y voir! partout on bûcheronne odieusement. Il n'y a pas en Belgique un endroit arboré de ville qui n'ait subi ces outrages. Ils nomment ça : soigner nos plantations!!!

Or, à côté de ces massacreurs, dans les champs, dans les bois, se manifestent splendides les arbres auxquels on n'a jamais touché, donnant, par leur beauté, à ces sauvages, une leçon de choses qu'ils ne voient pas. Laisser faire la Nature, ça n'est pas administratif.

CONCERTS HISTORIQUES

Réalisant le projet dont nous avons parlé, M. Vincent d'Indy donnera à Paris, avec la collaboration de M. Charles Bordes et des *Chanteurs de Saint-Gervais*, une suite de concerts historiques avec soli, chœurs et orchestre, consacrés aux Origines de la Musique de Concert (oratorios, cantates *a camera*, symphonies). La première série comprendra trois auditions, fixées aux mardis 3, 10, et 17 mars, à 4 h. 1/2, en la Galerie des Champs-Élysées.

Au programme de la première séance : la cantate de J.-S. Bach *Wachet auf ruft uns die Stimme* (solistes M. Challet et Mlle Marcella Pregi), le Concerto en *ré majeur* de J.-S. Bach et Deux leçons pour clavicorde de D. Scarlatti par J. Albeniz, la *Musique pour les soupers du roi* de Lalande, des chansons sacrées de H. Schutz et deux pièces vocales du XVIe siècle.

Aux auditions suivantes on entendra Mlle Éléonore Blanc dans une cantate *a camera* de Destouches, spécialement remise en partition en vue du Concert par M. Vincent d'Indy, Mlle Garnier, de l'Opéra-Comique, dans une cantate *a camera* de J.-Ph. Rameau remise au jour par M. Ch. Bordes, et accompagnée au clavecin par M. Louis Diémer qui exécutera diverses pièces inédites de Couperin, Rameau, etc., et deux cantates de Bach par les *Chanteurs de Saint-Gervais* qui chanteront également pour la première fois des pièces vocales des madrigalistes anglais du XVIe siècle Gibbons, Wilbye, Thomas Morley et des chansons des primitifs allemands et italiens.

Ces concerts sont donnés au profit de l'OEuvre des Campagnes sous la présidence de S. A. R. Mme la duchesse d'Alençon.

Petite chronique

Le raout offert par la *Libre Esthétique* aux exposants a réuni à la Maison d'Art, le soir de l'inauguration du Salon, un grand nombre de personnalités artistiques belges et étrangères. Citons entre autres MM. Eugène Carrière, Jean Dolent, Constantin Meunier, Eugène et Théo Ysaye, Alexandre Charpentier, F.-R. Carabin, Henry Nocq, Charles Cottet, Henri Paillard, Camille Mauclair, Franz Melchers, H. de Toulouse-Lautrec, Gustave Serrurier, Auguste Donnay, Armand Rassenfosse, Emile Claus, Ch. Vander Stappen, Fernand Khnopff, F.-Mowbray Taubman, Gabriel Fabre, Ch. Doudelet, etc., etc.

MM. Eugène et Théo Ysaye ont merveilleusement interprété la *Sonate* pour piano et violon de G. Fauré. Un buffet bien servi avait été dressé au premier étage. Les conversations cordiales qui ont suivi les présentations se sont prolongées jusqu'à une heure du matin.

La série des Conférences de la *Libre Esthétique* sera inaugurée lundi prochain, 2 mars, à 2 h. 1/2 précises, par M. Camille Mauclair, qui a choisi pour sujet *La Tradition et la Mode en Art*.

Prix d'entrée : 2 francs.

Rappelons qu'outre les cartes de membres protecteurs, les cartes de dames et les cartes permanentes sont valables pour les conférences de la *Libre Esthétique*.

Le deuxième concert donné par MM. Eugène Ysaye, Marchot, Van Hout et Jacob à la *Libre Esthétique* est fixé au mardi 17 mars, à 2 h. 1/2. Il aura lieu avec le concours de M. Théo Ysaye, pianiste.

Salon de la Libre Esthétique. Première liste d'acquisitions :

A. Boch. — *Les Foins*.

A.-J. Heymans. — *Le Calme de la nuit* (nº 1). — *Le Calme de la nuit* (nº 2). — *Le Réveil*. — *Au Soleil levant*.

A. Delaunois. — *Le Béguinage (Ames solitaires)* nº 4. — *Le Béguinage (Ames solitaires)* nº 22.

Ch. Van der Stappen. — *Danaïde*.

F.-M. Taubman. — *La Nuit* (bronze).

Mme Destrée-Danse. — *Les Chimères* (album d'eaux-fortes).

J. Ensor. — *Kermesse au Moulin*. — *Les Barques* (eaux-fortes).

Emile Muller. — *Les Mois*, d'après E. Grasset, émaux mats grand feu.

A.-W. Finch. — Poteries (30 pièces).

A. Bigot. — Grès flammés (2 pièces).

L'exposition des œuvres de Jean Portaels et des anciens élèves de son atelier, qui attire en ce moment les amateurs à la Maison d'Art, sera irrévocablement close le 15 mars.

Le Cercle *Pro Arte* (choral de dames), sous la direction de MM. Ch. Léonard et E. Closson, donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2, une soirée musicale à la Maison d'Art, avec le concours de M. Théo Ysaye, pianiste. Au programme : des œuvres de Vittoria, Schumann, César Franck, E. Chabrier, Vincent d'Indy, Paul Gilson et Théo Ysaye.

Mme Everaers, pianiste, donnera à la Maison d'Art, le jeudi 12 mars, à 8 h. 1/2, une audition musicale avec le concours de MM. Enderlé et Hennequin, violonistes, Lapon, altiste, et Bouserez, violoncelliste. Au programme : le Quintette pour piano et cordes de Beethoven, une Sonate pour piano et violon inédite (première exécution) de M. Lapon, etc.

M. Lucien Franck expose du 29 février au 9 mars (de 10 à 5 h.) quelques-unes de ses œuvres en la salle du Congrès, rue du Congrès, 5.

Le succès des représentations de *Fanfan la Tulipe*, interrompues par les bals du carnaval, reprend de plus belle. Il est vrai que l'interprétation en est excellente. Dimanche, à 2 heures, *Fanfan la Tulipe* sera joué pour la première fois en matinée.

Dans quelques semaines sera célébré au Conservatoire le jubilé de M. Gevaert, l'éminent directeur qui, depuis vingt-cinq ans, dirige cet établissement avec une autorité, une compétence et une activité appréciées de tous.

Une souscription est ouverte parmi le personnel et les élèves du Conservatoire, en vue d'offrir au jubiliaire son buste par M. de Lalaing.

D'autre part, un comité provisoire dont le trésorier est M. Léon Lequime vient de lancer parmi les esthètes et amateurs d'art une souscription ayant pour objet de réunir le capital nécessaire à l'érection d'un théâtre qui serait annexé au Conservatoire et permettrait de compléter par des études pratiques l'enseignement professionnel des artistes, de donner des représentations modèles des chefs-d'œuvre lyriques, etc. Ce vaste projet serait, dans la pensée de ses promoteurs, réalisé en vue de prouver à M. Gevaert la sympathie des amateurs de musique et la reconnaissance de tous ceux qui ont joui de la reconstitution artistique des deux ouvrages dont s'est occupé spécialement, au Théâtre de la Monnaie, le directeur du Conservatoire : *Orphée* et *Fidélio*.

Université Nouvelle. Institut des Hautes Études. — Lundi, 2 mars. — M. de Roberty.

Mardi, 3 mars. — M. Émile Vandervelde. L'Évolution industrielle et le collectivisme.

Mercredi, 4 mars. — M. de Roberty.

Jeudi, 5 mars. — M. Louis Franck. Le Droit maritime.

Vendredi, 6 mars. — M. de Roberty.

Samedi, 7 mars. — M. Élisée Reclus. L'Inde.

Le quatrième concert populaire aura lieu le dimanche 22 mars, à 1 1/2 heure, au Théâtre de la Monnaie, avec le concours de Mlle Éléonore Blanc, de M. Émile Engel et du Choral Mixte, dirigé par M. Léon Soubre.

En voici le programme, qui est du plus haut intérêt :

1. *Chant élégiaque* pour 4 voix mixtes et accompagnement de quatuor, op. 118 (1re exécution) (Beethoven). — 2. *La Sulamite* (mezzo-soprano et chœur de femmes), poème de Jean Richepin (1re exécution) (Chabrier). — 3. *Le Pèlerinage à Kevelaer* (soli, chœurs, orchestre), ballade de Henri Heine, version française de M. Kufferath (1re exécution (Humperdinck). — 4. *Le Chant de la Cloche* (2e tableau : l'Amour (Vincent d'Indy). — 5. *Parsifal* (scène religieuse du 1er acte) (Wagner).

La répétition générale sera donnée au Théâtre de l'Alhambra.

On peut s'inscrire dès maintenant chez MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Arsène Houssaye vient de mourir à 81 ans. En lui disparaît un des derniers représentants de la brillante pléiade des écrivains du second empire : Théophile Gautier, Champfleury, Gérard de Nerval, Monselet, Murger, etc. Rappelons, parmi ses œuvres un peu oubliées, *La Pantoufle de Cendrillon*, *Les Filles d'Ève*, *Le Roi Voltaire* et *L'Histoire du 41me fauteuil*, ouvrage dans lequel Arsène Houssaye affirma particulièrement sa verve mordante et son esprit caustique.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 10. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 8 MARS 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Le Salon de la Libre Esthétique.

(*Deuxième article* (1).

De tout temps, les peintres ont trouvé dans le décor des champs, des montagnes, de la mer, des villes, soit un prétexte à célébrer la terre, les pierres, les eaux, le soleil, la vie, soit un moyen de se traduire eux-mêmes et de faire, si j'ose dire, d'un paysage ou d'un site le vêtement de leur âme. Si l'on appuie sur cette classification, on en découvre aussitôt une autre : celle-ci divise les peintres en peintres *objectifs* et *subjectifs* et plane sur l'art entier, avec ses deux grandes ailes tendues. C'est par les différences qui existent entre les artistes, dont les uns obéissent plutôt à leur sensation, les autres plutôt à leur émotion et à leur rêve, qu'elle se justifie. Appliquons-la donc aux exposants de la *Libre Esthétique*.

(1) Voir notre dernier numéro.

Dans la première catégorie, à condition toutefois de faire de temps en temps une exception à la règle, on rangerait : Monet, Guillaumin, Heymans, Signac, Lebourg, Morren, Claus, Anna Boch, Maufra, Moret, Vogels, Vanden Eeckhoudt, Paillard; dans la seconde, Degouve de Nuncques, Khnopff, Delaunois, Doudelet, Denis, Melchers. Chez ces derniers, souvent, le rôle rempli par les personnages l'emporte sur celui réservé aux choses.

Ceux qui depuis quinze ans suivent l'admirable développement personnel du génie de Claude Monet songent, devant son moindre tableau, à ces séries de chefs-d'œuvre qu'il intitula : *Les Rocs, les Meules, les Peupliers, les Cathédrales*. Ce qui frappait alors, c'était combien il douait de vie la nature entière. Ses *Meules* devenaient des personnages à l'âme changeante, au corps se transformant suivant les heures jeunes ou vieilles du matin ou du soir. Ses *Cathédrales* avaient des visages de clarté et d'ombre si variables qu'on les sentait vouloir, aimer, souffrir. Mais, avant tout, c'était la force et la sensibilité des choses que le peintre célébrait, c'était le drame des lumières ou des crépuscules dans les *Meules*, c'était dans les *Cathédrales* l'existence séculaire, l'orgueil ou la déchéance des pierres, le travail chimique des atomes et des molécules auquel

président la pluie, les orages, les hivers, les vents et le soleil. Ces façades de temples tantôt fantomales, tantôt tragiques, tantôt deuillantes, tantôt royales et prêtes pour les sacres, ne traduisaient en somme que l'heure passante et frémissante à travers leur réalité. Un moment précis du jour ou de la nuit les caractérisait aux yeux du peintre.

A la *Libre Esthétique*, à côté d'un paysage déjà ancien, un fragment de la série des *Rocs*, « Belle-Isle-en-mer » s'étale. La masse de granit semble prendre la forme d'un dragon noir et se courber vers l'océan. Un ciel cuivreux ; des flots sinistres et bleus. Le drame de l'eau tumultueuse en face de l'immobilité se définit là et l'on croirait qu'on est au bout de la terre. Encore une fois, c'est le spectacle des éléments, des forces solitaires et profondes, c'est la nature qui est en cause bien plus que l'âme de l'interprétateur. C'est la vie des vagues qui s'exalte sur cette toile et qui s'inscrit une nouvelle fois dans l'art.

De même chez Guillaumin. Ici, la mer est claire, large, belle, chantante. Dans les caries d'une vieille falaise usée, elle écume, bondit, se cabre. Elle se sent joyeuse de son mouvement éternel. Elle semble la jeunesse qui détruit et fait son travail avec l'assentiment d'un beau jour pur et lucide. L'œuvre est d'un ton juste et léger ; la facture est belle, sans rien de mesquin ni de pénible ; on sent la spontanéité et la sûreté d'un maître en ce très simple et impressionnant morceau. D'autres envois du même signataire accompagnent la *Marine à Saint-Palais*. L'harmonie de ceux-là est souvent surprenante. Les violets bleus et les rouges-roses avec, parfois, des jaunes et des verts étranges, distinguent la palette de ce peintre fruste et sain, très requis par les champs et les fleuves et les quais de banlieue. Bien que dans l'impressionnisme sa place soit au second rang, il a influencé maint peintre jeune et progressant et certaines toiles de M. Lebourg, aperçues jadis au Champ-de-Mars, aujourd'hui à la *Libre Esthétique*, entourent les siennes comme des vassales.

La rampe est longuement et bellement tenue par M. Heymans. Grâce a sa technique à touches menues et fines, à sa délicatesse extrême de vision, à sa parcimonie de couleur allant jusqu'à laisser jouer un rôle à la toile nue, ce peintre réalise des rêves de poésie naïve et sincère et exquise au point que rarement impressions plus légères et plus tremblées nous semblent avoir été rendues. C'est miracle parfois. Ceux qui n'ont voulu voir en M. Heymans qu'un peintre dans le sens un peu lourd du mot, sont dérangés dans leurs idées, bien que certains de ses envois, *Matinée de mai* et *Printemps*, soient encore d'un pur amant de la couleur. Mais ceux, au contraire, qui se sont représenté l'artiste comme un chercheur toujours en éveil, comme quelqu'un dont la sensibilité d'âme est rare et profonde et la sincérité totale, ne s'étonnent guère de le voir se transformer progressivement. Quoi de plus frêle et frais et féerique que *Au Soleil levant?* Dans quel bain de nature fabuleuse et idyllique ce corps nu de femme, entrevu au bord des rivières, va-t-il entrer? Dans quelle atmosphère imbibée d'aurore mouillée le coq chante-t-il le *Réveil?*

Au temps d'harmonie, par Paul Signac, constitue un essai de décoration nouvelle où la théorie des lignes chères à l'auteur joue un rôle peut-être trop visible, mais que l'on ne peut s'empêcher de défendre à cause de la belle conviction d'art que la fresque profère. Le fond est du reste harmonieux et léger ; l'idée de bonheur se dégage de la joie des tons — et l'œuvre entière vue à la distance voulue, quand la fusion des points s'est faite dans l'œil, apparaît d'un équilibre heureux et d'une personnelle entente décorative. C'est d'ailleurs vers cette esthétique de courbes calmes et lentes, vers ces grandes surfaces couvertes de scènes claires et simples, que ceux que le morceau peint ou le tableau de chevalet ne satisfont plus, orientent leur attention. Et il convenait que celui qui inaugura, avec Georges Seurat, la méthode de la division du ton, l'appliquât à quelque large ensemble. Ce qu'on a appelé le pointillé convient, à notre sens, admirablement à la décoration d'édifices dont les voûtes et les frises gigantesques et éloignées des spectateurs permettent cependant, grâce au jeu vibratile des touches, de saisir les récits et les allégories et les symboles inclus dans leur architecture.

Nous retrouvons le paysagiste charmeur dans les quelques aquarelles avec quoi M. Signac complète son envoi et surtout dans la *Bouée rouge de Saint-Tropez*. Celle-ci est la marine la plus claire et la plus merveilleuse du Salon. Le faire s'est élargi, la spontanéité a cassé les trop strictes formules, l'éclat et la gaieté et le quasi mouvement des couleurs impriment une illusion de nette et précise réalité dont le peintre est parvenu à dégager la vibrante chanson de lumière et la douceur de vie ensoleillée du midi.

A des titres divers et suivant des dosages différents, nous pourrions faire de semblables remarques à l'endroit de Maufra, Moret, Claus, Boch, Hart-Nibbrig, Paillard, Vogels, et examiner leur manière de traiter la nature, sous ses aspects clairs et extérieurs ; mais cet article s'allongerait outre mesure. Nous voulons en consacrer la fin aux peintres que nous avons appelés : les subjectifs.

M. Degouve de Nuncques rêve en s'émotionnant. Venise, que presque tous les peintres ont pavoisée de gaieté, lui est apparue à travers sa propre mélancolie et sa personnalité grave et triste. Il n'a regardé Venise que pendant les heures où la nuit l'endeuille. Il n'a compris sa beauté qu'à travers le sens et la vision qu'il s'en fait. Ruelles d'eau lisse et tombale que bordent des maisons d'architecture vieille et usée, canaux unis comme des

dalles, petites places où le soir conversent des mégères, nappes planes et uniformes, où plus rien ne bouge, où seuls des pleurs de lumière chus des grands yeux de fenêtres brillantes, laissent filtrer de longues traînées d'or, Venise endormie, Venise léthargique, Venise morte semble l'avoir traduit beaucoup plus que lui n'a traduit Venise.

Il s'est vu lui-même et lui seul dans la douleur des vieux palais, des vieux quais, des vieilles façades, dans la désuétude silencieuse de la nocturne cité, dans la légende de gloire et de beauté dont ses monuments ne sont plus que les catafalques et mêlant à ce qui leur reste d'existence tout ce que son âme contient de déchéance, de muet orgueil, de solitude et de lamentation tue, il a donné le sens de lui-même en interprétant ces décors illustres et pénétrés par le passé. M. Degouve de Nuncques apparaît donc essentiellement subjectif en son art et dans l'actuel Salon de l'*Esthétique* il est celui qui se subjective le plus.

De M. Fernand Khnopff, l'*Eau immobile* donne une impression nette d'âme tranquille et comme à l'ombre. C'est d'une rêverie introublée.

L'art de M. Doudelet est littéraire. Il traduit plastiquement ce que des poèmes et des chansons suggèrent. Il invente son paysage ou sa demeure pour y promener la vision qu'il puise chez des écrivains et qu'il fait sienne. Chez lui l'extérieur n'existe qu'autant qu'il l'arrange ou le combine ou le déforme suivant un rêve. Mais, de même que chez M. Delaunois, ce sont les personnages plus que les objets qui sont au premier plan de son œuvre. Le paysagiste est dominé par le narrateur.

C'est à Louvain, il y a trois ans, qu'il nous fut donné de rencontrer une première fois, sur les pages d'un catalogue, le nom de M. Delaunois. Constantin Meunier, dont il était l'élève, nous parla de lui longuement. Le jeune artiste s'essayait. Aujourd'hui il s'affirme quasi en possession de son métier. Il est hanté par la province mélancolique, par les églises, les chapelles et les béguinages dont Xavier Mellery a raconté les deuils. C'est aux abords des porches, sous les nefs, parmi les clos pieux d'un cimetière ou d'un jardin de couvent qu'on le rêve, traduisant ou plutôt extériorisant l'intensité de sa pensée artiste. Toutes ces pierres, toutes ces retraites, toutes les femmes recluses que ces asiles de tristesse renferment, lui servent à s'exprimer lui-même et c'est une poésie de détresse, d'agonie, de fin de vie, que son exposition actuelle profère.

L'art discret, puéril, recueilli et bizarre de M. Maurice Denis s'indique avec moins d'autorité que l'an dernier. Mais que de jolis tons rares, que d'étranges et heureux voisinages de jaunes, de bruns et de bleus! Que de naïveté précieuse et choisie!

L'envoi de M. Melchers, venu trop en retard, sera exposé à la Maison d'art. Rien qu'un polyptyque, dont les panneaux ressuscitent l'art de l'image et de l'enluminure, se déplie ici.

Il est temps de conclure et notre conclusion sera que cette année les peintres qu'on englobe sous le vocable assez peu précis de paysagistes sont représentés à la *Libre Esthétique* par plus d'une toile qu'on qualifiera de chef-d'œuvre dans vingt ans.

La Tradition et la Mode en Art

Conférence prononcée le 2 mars à la « Libre Esthétique » par M. Camille Mauclair.

D'après M. Camille Mauclair, la Tradition est dans l'Artiste : c'est le don héréditaire d'être original, la faculté de créer. La Mode est dans l'OEuvre : c'est le signe passager, l'expression extérieure, le résultat de l'homme qui travaille, ce que les sociétés acceptent à l'exclusion de l'artiste lui-même, toujours rejeté à cause du scandale qu'il provoque en pensant autrement que ses contemporains, en ne conformant pas sa vie à leurs habitudes.

Le cadre restreint du journal ne nous permettant pas de publier intégralement cette belle et attachante causerie, qui a, durant une heure, charmé et conquis un auditoire choisi d'artistes et d'hommes de lettres, reproduisons un fragment caractéristique de l'importante étude de M. Camille Mauclair. Cet extrait affirme en son auteur, en même temps qu'un écrivain documenté et précis, un penseur et un véritable artiste.

« La tradition et la mode en art sont-elles opposées ?

On a appelé tradition le moyen de continuer la mode. Observez que les écoles officielles, par exemple, n'ont pu faire que cela. Elles ont été organisées pour transmettre simplement les formes extérieures d'œuvres célèbres et y plier les tempéraments nouveaux-venus. Sur des œuvres consenties pour belles par l'ensemble des opinions, les écoles ont calqué des systèmes et des règlements applicables à des manifestations futures. Il s'est formé ainsi dans les États des séries de poncifs que les natures riches et indépendantes ont dû effacer après bien des luttes, jusqu'à ce que leur propre vision fût à son tour copiée et vulgarisée par des médiocres, transformée aussi en prétexte à règlements. Mais en dehors des écoles et des commentaires, les maîtres demeurent. La tradition des maîtres, c'est l'originalité individuelle, celle des écoles c'est la soumission individuelle. Les maîtres tels que les écoles les présentent sont détestables; pris en eux-mêmes, ils sont admirables. Ce qu'on hérite d'un grand maître, ce n'est pas ses moyens, mais l'exemple de son énergie, le sentiment du droit à être soi-même, comme il fut lui-même.

La vraie tradition, c'est celle des indépendants et des non-conformes. La fausse tradition, le faux classicisme, c'est dans les enseignements officiels de tous les pays qu'il les faut chercher. Les académies n'ont jamais perpétué que des imitations de formes, c'est-à-dire des modes; les indépendants, ceux qui ne pensent pas comme tout le monde, ont perpétué une vertu cachée : l'obstination à être isolé et à se garder singulier et réfractaire au milieu des hommes. C'est de cette vertu rude, de ce scandale évangélique que tout ce qui est humainement beau est sorti. C'est là qu'est la véritable tradition, dans le sentiment qu'on est libre.

Mesdames et Messieurs, nous sommes ici, vous et moi, au milieu d'œuvres qui sont de muets et beaux témoignages de ce que je viens de dire. Leurs auteurs sont de ces scandaleux et de ces réfractaires. Ils démentent la tradition classique. Je n'ai qu'à tourner les yeux pour voir ici Eugène Carrière, là Constantin Meunier, là Claude Monet, ou encore ce mystérieux et attachant William Degouve de Nuncques, qui nous étonnera tous un jour. Voilà des hommes qui ont l'air de manquer à la tradition. Entrez, en sortant d'ici, dans les salles du Musée moderne. Vous y verrez les réputés de la tradition. Admettons que vous négligiez l'admirable Henri de Braekeleer, Leys, Charles De Groux et même ces figures affinées et malades d'Alfred Stevens qui y attirent malgré tout. Songez aux autres, aux peintres de grandes toiles : rien n'y manque, voilà des classiques à principes, des triomphateurs d'Académies, des traditionnistes véritables, paraît-il. Eh bien, pourtant, est-ce que vous ne sentez pas que puisqu'il s'agit d'art, la tradition vraie est ici avec Monet, avec Carrière, avec Meunier, avec Degouve de Nuncques? Ne sentez-vous pas que les autres ne sont que la mode? En leurs œuvres vous trouvez les dates successives de cette mode, le superficiel, la conception erronée de ce qu'il y a de beau dans la vie profonde. En ceux-ci il n'y a de tradition que l'émotion, la sincérité, le songe. En les autres, vous retrouvez des modes XVIIe siècle, des modes Empire, des modes 1830 et 1850, une collection de conventions, de poncifs, de règlements faits pour contenter le goût du jour.

Mais que trouverez-vous ici qui ne puisse être d'aucun temps et qu'aucune vérité humaine ne puisse revendiquer? N'est-il pas vrai que cette pensive série de figures d'Eugène Carrière réponde plus vraiment à la tradition que les œuvres académiques? Tant qu'une face humaine apparaîtra dans le demi-jour ou dans les chères heures du soir qui descend pour dire la pitié, l'amour ou la mélancolie, il ne sera besoin de s'inquiéter d'aucun précepte pour être touché à cause de ce peintre. Son œuvre sera à la fois de mode et de tradition. Et j'en dirais autant pour les nocturnes de Degouve de Nuncques, qui ouvrent en ces murailles des fenêtres sur les ténèbres et l'inquiétude, ou pour les soleils de Monet, ou pour d'autres des salles voisines. Et si nous sortions d'ici je vous en dirais autant pour ce grand et violent Emile Verhaeren, que l'élite de l'art en ce pays et en le mien honorait l'autre jour, ou pour Maeterlinck, ou pour Mellery, pour vos hommes supérieurs enfin. Comme le disait Georges Eekhoud en en félicitant Verhaeren, « le but, c'est opposer la forme et la règle aux règlements et aux formules ». La tradition en art, c'est l'indépendance, la mode en art, c'est la soumission au goût public. Pour l'artiste, la mode véritable, c'est soi-même.

Ceux-là seuls, Mesdames et Messieurs, échoueront, qui s'imaginent que s'approprier les moyens des morts, c'est les continuer. Cela n'est pas plus créer que ne crée un anatomiste en disséquant un cadavre : cela est critiquer, non produire, et les académies n'ont jamais été que des écoles de critique d'où rien n'est sorti. S'il est vrai qu'un artiste se relie nécessairement à ses devanciers, c'est dans l'énergie individuelle, dans la force de protestation et d'originalité, la préservation de la vie intime qu'il est l'élève des maîtres ; hormis cela, il n'est que leur copiste.

Mesdames et Messieurs, on a tant ergoté sur ces mots de tradition et de mode en art qu'il faut enfin ramener ces choses à leurs simples proportions. J'ai à dessein commencé par vous parler longuement de cette catégorie d'hommes « qui ne pensent pas comme tout le monde ». Je vous les ai décrits avec minutie, et un peu comme une tribu insolite qui se promènerait parmi vous : c'est qu'en effet c'est une tribu anormale que la leur. Et c'est en elle que se recrutent tous les êtres qui vous étonneront dans la vie. Si j'avais affaire à quelqu'un qui s'en effrayât et m'en demandât secours ou conseil, je lui dirais ceci : « Méditez que l'art est une chose très grave, très pernicieuse, très inconnue, toujours réfractaire, un danger constant pour l'opinon publique, un scandale immortel pour ceux qui ne créent pas. Retenez bien que l'art n'est pas fait du tout pour votre satisfaction, mais n'est que le produit magnifiquement bizarre d'un état d'âme que vous ne connaissez pas. L'art n'est pas amusant ni agréable, l'art est aussi abstrait que la plus sévère mathématique; vous croyez l'aimer ou en mesurer l'effet par quelques visites au concert ou au musée, et quelques lectures. Songez bien qu'il n'est que le signe d'une maladie cérébrale dont la contagion ne pardonne pas ! » Voilà ce que je dirais à l'amateur qui voudrait connaître intimement des artistes. On se trompe sur eux, sur leur sens, sur leur mission. On ne se rend pas compte qu'ils sont à la fois, depuis l'origine du monde pensant, les conducteurs et les condamnateurs de l'opinion moyenne. Leur tradition ne gît que là.

De ce que la mode est à l'impressionnisme, ne concluez donc pas que l'impressionnisme soit sans tradition. Dites-vous seulement qu'aujourd'hui — et c'est là toute sa mode — son développement apparaît compréhensible à l'opinion générale. Il y a une vraie mode, qui est l'imposition parfaite et visible d'une forme d'art : et il y a une fausse mode, qui est la soumission de l'artiste au goût du jour. La vraie mode naît du sens de la race et du temps : voyez par exemple si l'impressionnisme n'est pas essentiellement conforme à l'esprit français, et si le pastelliste à la mode, si Jules Chéret n'est pas un fils irrécusable des Fragonard et des Debucourt? Voyez si Henry de Groux n'a pas la belle fureur de vos vieux maîtres, si Émile Verhaeren ne paraît pas avoir été d'avance illustré par Breughel d'Enfer? Cette mode et cette tradition ne se confondent-elles pas une fois de plus?

Mesdames et Messieurs, je ne veux même pas vous parler des autres peintres à la mode : nous verrions trop tout de suite combien ceux-là sont au contraire démodés. Leurs tableaux d'actualité durent un an et moins, souvent; leurs innovations apparentes, consistant dans les sujets récents, ce sont comme les articles de journaux de l'art. C'est la chronique caduque avant d'être née, qu'on parcourt et qu'on jette. Tradition, mode, tout cela ce n'est que mots : l'art est le pays spirituel où tout demeure harmonieux et s'engendre par quelques principes très simples, qui n'ont aucun rapport avec le temps et la patrie. On vous a dit, à chaque manifestation d'art que vous étiez appelés à voir, on vous a dit doctoralement : « Ceci est ou n'est pas sans tradition. » Cela ne signifiait rien. Un homme qui pense et qui crée est toujours dans la tradition de l'homme intellectuel, et il n'y a que les moyens qui diffèrent. »

M. Mauclair expose ensuite la double tradition par laquelle se divise la France : l'une se réclamant de la clarté, de la légèreté, du rire, de la grivoiserie, du chauvinisme, du calembour, de l'opérette ou du sentimentalisme. L'autre, où l'on trouve quelques sombres génies : Pascal, La Bruyère, Balzac, Flaubert, Baudelaire, Lamennais, Verlaine, Villiers de l'Isle-Adam, Stéphane Mallarmé, Ernest Hello, qui sont l'âme même de la race et en témoignent les qualités les plus intimes. Et il ajoute :

« Si j'avais transporté la question ici, Mesdames et Messieurs,

j'aurais aussi trouvé deux Belgiques et deux traditions; ici également j'aurais dû conclure à ce paradoxe apparent, et pourtant authentique, que la tradition, la sacro-sainte tradition tant réclamée par les membres des Instituts, c'est toujours les indépendants qui la font. Ce n'est pas sans une certaine ironie des choses qu'un mur seulement sépare ces œuvres-ci de celles des dépositaires consacrés de votre génie national, pour permettre la comparaison. La Belgique d'art en sa tradition, est-ce que vraiment c'est De Vriendt, ou Stallaert, ou Verlat, ou d'autres vénérables et honorés producteurs? Je suis étranger, en somme; je ne sais pas bien, ces grands tableaux m'intimident; mon Dieu! je suis tout prêt à être plein de respect parce que cela a dû coûter très cher et que c'est aux cimaises des musées d'État : et pourtant, tout au fond de moi, d'après ce que j'ai cru saisir dans vos anciens maîtres comme dans vos cités, votre peuple, votre sol, je connais, je préfère, je pressens une tradition classique de la Belgique artiste dans des hommes qui ne furent pas tous gâtés par les faveurs, la fortune ou l'argent. C'est dans De Braekeleer, dans le Leys des dernières années, dans la famille des De Groux, dans Stevens parfois, dans Mellery, dans Meunier, dans Rops, dans Doudelet, ou Degouve, ou Ensor, que je retrouve la filiation logique de ces paysages, de cette brutalité et de ces rêves de la vieille Flandre qui mysticisent avec Memling, se convulsent avec Breughel ou délirent somptueusement avec Rubens. Voilà d'où vous venez, voilà vos vrais continuateurs, les fils mêmes de votre patrie. Dans leur coloris, dans leur dessin, dans l'expression et l'arrangement de leurs figures, ils portent ces signes du terroir qui montrent continuée la vitalité d'une race; et pour l'étranger qui, comme je le fis, entre ici en visiteur, ce qui d'abord apparaît, c'est le sentiment d'une tradition véritable, l'idée que ces peintures s'ajoutent à ce qu'on savait de la Flandre ancienne, la notion d'un musée nouveau infiniment plus national que l'autre dans sa modernité. Ce qui a pu ici paraître violent ou inusité, semble au visiteur se relier logiquement à vos vieux maîtres, et c'est une étrange et savoureuse sensation que de retrouver en les eaux-fortes d'Ensor un peu de l'âme de Jérôme Bosch, ou tel méditatif et mystique artiste dans les intérieurs de Henri De Braekeleer ou les paysages pacifiés de Xavier Mellery. On sent vraiment que l'art n'a jamais eu qu'une époque et n'en aura jamais qu'une, pour laquelle il n'existe qu'une mesure, qui est la vie.

Ce sont ces hommes nouveaux qui sont dignes de votre héritage national. C'est eux qu'il vous faut aimer; ils sont dans la tradition, mais ils ne sont pas académiques. Ils sont fidèles à l'âme et à la sensibilité présentes, mais ils ne sont pas à la mode ou ils vont y être. Ils n'ont eu besoin de rien que d'eux-mêmes pour créer.

Mesdames et Messieurs, l'art est une maladie mentale qui fait ses hommes à sa volonté, quand il le faut : ils agissent selon son désir et ne s'occupent pas du reste des événements. Ils arrivent toujours à temps. Ce sont les ouvriers de la onzième heure, qui ont pourtant travaillé comme les autres. Ils sont séparés de l'humanité, ils ne sont faits ni pour lui plaire ni pour la servir : ils sont hors ses lois morales. Il peut se trouver qu'ils lui plaisent, la servent, et suivent ses lois : mais ce n'est là qu'une rencontre, et ils n'y sont nullement obligés. Ils sont les miroirs des grandes ombres que l'avenir jette sur le présent, des êtres inusités dont seul la personnalité physique est conforme à la nôtre. Voilà ce qu'il faut bien se dire. L'art ne nous est pas dû, il n'est pas un ornement de nos mœurs, le jeu d'une habileté ou d'un talent faits pour nous séduire : il est la floraison soudaine et obscure d'un instinct qui ne tombe pas sous nos juridictions et nos formules. Je vous ai parlé sur la tradition et la mode : je vous ai dit que la tradition, c'étaient les indépendants et non les écoles qui la faisaient. Je vous ai dit que la mode, ce n'était pas la soumission du goût public, mais l'affirmation d'un tempérament nouveau. Je voudrais que vous n'emportiez de toute ma causerie, de ces tableaux et de ces statues qu'un seul mot. Ma voix, ces œuvres, tout cela n'importe pas : ce qui importe, c'est ce mot : *la liberté individuelle*, c'est cette idée, de la beauté, du courage, de la nécessité qu'il y a à « ne pas penser comme tout le monde ». C'est à cela que s'emploient ici ma voix et ces œuvres, c'est cela qu'il faut crier mille et mille fois, c'est là le vrai sens moral de l'art. »

EXPOSITIONS COURANTES

M. Lucien Frank.

M. Frank expose à la Galerie Clarembaux une cinquantaine de paysages d'un papillotage superficiel, attestant, à défaut de pénétration, un œil de coloriste amoureux de la nuance et une main habile à noter, en quelques taches sommaires, l'impression ressentie. L'artiste s'est attaché particulièrement aux sites pittoresques de la Zélande et de Dordrecht. Tels « Mouvements du port » ont une animation, un grouillement de foule amusants. Des « Soleils couchants », des « Temps de neige » et des « Pluies » décèlent l'impressionniste scrupuleux, à la recherche de l'effet juste, hanté par le louable souci d'exprimer la nature dans son atmosphère réelle. Les intentions ne sont malheureusement pas toujours réalisées. On souhaiterait dans les études, pochades et tableaux de M. Frank plus de solidité, une observation plus exacte des valeurs, une étude plus serrée des plans.

Au Cercle artistique.

Trois peintres se partagent la cimaise du *Cercle artistique* : Mlle Louise Héger, l'une des doyennes de nos femmes-peintres et l'une des plus consciencieuses, Mlle Georgette Meunier et M. Den Duyts.

La première expose quelques paysages d'aspect agréable, notés sur place dans la solitude des dunes, sur cet admirable littoral qui offre aux regards, depuis la frontière française jusqu'à la Hollande, une radieuse succession de motifs attachants. Une vue d'Houffalize, d'une mise en pages originale, contraste par l'austérité du site avec la nature riante des bords de la mer.

Mlle Georgette Meunier s'est vouée à la peinture des fleurs et a acquis dans ce genre spécial une réputation méritée par la correction de son dessin et l'harmonie tranquille de son coloris.

Des marines, des paysages à l'huile et à l'aquarelle de M. Den Duyts, le peintre connu, complètent ce Salonnet qui obtient auprès des habitués du Cercle un succès sérieux.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Reprise d'Orphée.

Le Théâtre de la Monnaie a repris la semaine dernière *Orphée*, le limpide chef-d'œuvre de Gluck qu'il monta, on s'en souvient, avec des soins tout particuliers et qui fournit, trois années durant, une carrière exceptionnellement fructueuse. L'interprétation du personnage principal est resté confiée à Mlle Armand, l'une des

plus remarquables artistes du personnel. Elle donne à Orphée un beau caractère lyrique, et si ses moyens vocaux n'ont malheureusement plus l'éclat et la richesse qui firent des premières auditions une fête artistique rare, du moins son art de phraser et de dire demeure entier, dénué de cabotinage, purement artiste. A côté d'elle, Mlle Fœdor, dans le rôle touchant d'Eurydice, Mlle Milcamps, dans celui de l'Amour, Mlle Hendrikx, qui incarne une agréable Ombre heureuse, constituent un ensemble harmonieux, charmant à voir et à écouter.

Cette reprise d'*Orphée*, au succès de laquelle ont contribué l'orchestre et les chœurs, méritait mieux que la demi-salle qu'elle avait réunie, les abonnés trouvant sans doute que la musique de Gluck ne vaut pas un déplacement.

THÉATRE MOLIÈRE

Madame Sans-Gêne.

C'est un curieux spectacle que de voir tout le tralala du Vaudeville, Mme Réjane et ses pharamineux costumes, les maréchaux de l'Empire dorés et superbes comme de fabuleux scarabées, les bonnets à poils aux plumets qui menacent le ciel, les *professionnal beauties* de la cour de Napoléon en grande tenue de bataille amoureuse, et Roustan, et Constant, et le mobilier authentique de Compiègne et de Fontainebleau, emplissant d'un luxe inusité la petite scène du Théâtre Molière, haussée par l'audacieuse et persévérante initiative de M. Munié au rang des tréteaux les plus fameux. La foule accourt chaque soir, encombre la salle à la faire craquer, applaudit, trépigne d'enthousiasme aux saillies et à l'accent parigot de l'exquise artiste qui, à elle seule, depuis combien de semaines et de mois, porte la pièce de Sardou avec une aisance, un naturel, un enjouement inaltérables.

On ne conçoit pas, il est vrai, *Madame Sans-Gêne* sans Réjane, qui concentre l'intérêt de la pièce, l'anime de sa gaucherie voulue, de ses mines drôles, de l'esprit de ses gestes et lui communique une irrésistible gaieté. Peu importe les autres interprètes, qui semblent ne lui servir que de cadre. Ce sont, cette fois — à part, croyons-nous, M. Castillan, inférieur à M. Dequenne dans le personnage de l'empereur, Gildès, qui incarne avec beaucoup de talent le cauteleux Fouché, et Duvelleroy, chargé des rôles accessoires de Despréaux et de Vinaigre — les artistes du Théâtre Molière qui ont endossé les beaux costumes imaginés par M. Sardou et qui donnent la réplique à Mme Réjane.

L'ensemble, pour n'avoir pas la même homogénéité que lors des représentations de *Madame Sans-Gêne* au Théâtre des Galeries, n'en est pas moins fort honorable et tout à la louange de la vaillante petite troupe de M. Munié.

A la Maison d'Art.

Le cercle *Pro Arte*, choral de dames, excellemment dirigé par MM. Ch. Léonard et E. Closson, a fait depuis l'an dernier des progrès surprenants dont témoigne l'audition qui a été donnée dans la salle des concerts de la Maison d'Art.

En effet, les membres du *Pro Arte*, négligeant les banals chœurs habituels à ces sortes de cercles d'amateurs, a vaincu sans hésitation les difficultés nombreuses d'œuvres telles que les *Petits Chœurs*, combien jolis, de Schumann, *Sur la Mer*, de Vincent d'Indy, dont le solo a été chanté d'une voix vibrante et sympathique par Mlle Weiler, et *La Sulamite*, de Chabrier (soliste Mlle Bousman)

A citer encore, comme étant une composition solidement écrite d'où se dégage une intense impression d'exquise poésie, un chœur inédit de Théo Ysaye intitulé *Nuit d'été*, exécuté pour la première fois, l'an passé, à la *Libre Esthétique*, et qui a été accueilli avec enthousiasme.

Succès aussi pour un mottet *a capella* de Vittoria et une chanson française, *La Pernette*, délicatement harmonisée à quatre voix par Paul Gilson.

Enfin, mentionnons pour finir le superbe *Choral, prélude et fugue* de Franck, magistralement joué par Théo Ysaye, et félicitons ce courageux groupe de dames amateurs et ses directeurs dont les efforts intelligents ont été si bien appréciés par les nombreux invités à cette charmante soirée.

Memento des Expositions

AMIENS. — Exposition de la *Société des Amis des Arts de la Somme* (Musée de Picardie). 7 juin-19 juillet. Deux œuvres par exposant. Délais d'envoi : 10 avril-1er mai. Dépôt à Paris, chez MM. Denis et Robinot, 12, passage des Deux-Nèthes (rue Ganneron). Gratuité de transport sur les lignes de la Compagnie du Nord pour les artistes invités.

BERLIN. — Exposition internationale des Beaux-Arts (en commémoration du 200e anniversaire de la fondation de l'Académie). 2 mai-30 septembre. Trois œuvres par exposant (sauf invitations spéciales). Envois : 12-25 mars. Gratuité de transport pour les envois admis par les jurys des dépôts centraux et expédiés collectivement. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : M. *Alban Croner, administrateur de l'Exposition, Landes-Ausstellings Gebäude, Berlin, N. W.* Expéditeurs à Bruxelles : MM. Lorel et Cie, rue de l'Angle, 3; à Anvers : M. J. Mœmmersheim; à Paris : MM. Michel et Kimbel, 31, place du Marché-Saint-Honoré.

HAMBOURG. — Exposition internationale de l'*Association des Amis de l'Art*. 12 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : Comité de l'exposition, Kunsthalle, Hambourg.

LIÉGE. — Exposition de l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts. 3 mai-7 juin. Délais d'envoi : notices, 15 mars; œuvres, 25 mars-1er avril. Gratuité de transport sur le territoire belge. Commission sur les ventes : 5 p. c. *Un compartiment sera réservé à l'art décoratif.* Renseignements : M. Maurice Renard, secrétaire général de l'Association, rue Fusch, 12, Liége. Règlement à la disposition des intéressés dans nos bureaux.

LILLE. — Exposition de l'*Union artistique du Nord*. 15 mars-15 mai. Renseignements : M. Quarré-Reybourbon, secrétaire général, 36ter, rue Négrier, Lille.

MEXICO. — Exposition internationale des Beaux-Arts et de l'Industrie, 2 avril-2 octobre. Envois : 1er janvier-1er mars. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : Vicomte René de Cornély, directeur de la section étrangère de l'Exposition, Mexico.

MONS. — Exposition triennale. 30 mai-30 juin. Délais d'envoi : notices, 15 mars; œuvres, 25 avril-5 mai. Gratuité de transport sur le territoire belge. *Un compartiment sera réservé aux arts d'industrie et d'ornementation.* Renseignements : *M. Henry Raeymaeckers, président* ou *M. L. Losseau, secrétaire de la Société des Beaux-Arts, Mons.* Règlement dans nos bureaux, à la disposition des intéressés.

MONTPELLIER. — Exposition nationale des Beaux-Arts. 16 avril-16 octobre. Dépôt : 25 mars-1er avril. Gratuité de transport pour les œuvres remises du 10 au 20 mars à M. Pottier, à Paris, et à M. Robert, à Lyon. Renseignements : *Commissaire général de l'Exposition, Montpellier.*

MONTRÉAL (Canada). — British Empire exhibition : 24 mai-12 octobre. Envois : 1er mai. Gratuité de transport pour les invités (s'adresser à M. William Hall, commissaire de la section des Beaux-Arts, 457, Saint-Paul street, Montréal). Commission sur les ventes : 10 %. Dépôt à Paris : Chevalié et Saulay, 92, aue d'Hauteville.

NIMES. — Société des Amis des Arts (VIIIe exposition) 25 avril-1er juin. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Commission sur les ventes : 5 %. Délais d'envoi : notices, 25 mars; œuvres, 20 mars-5 avril. Dépôt à Paris chez Guinchard et Fourniret, 76, rue Blanche. Renseignements : *Secrétariat de la Société des Amis des Arts, Nîmes.*

PARIS.— Salon de la *Société Nationale des Beaux-Arts* (Champ-de-Mars) 25 avril-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 18-20 mars; sculpture, 25-27 mars; architecture et objets d'art, 29-31 mars.

Renseignements : *M. Puvis de Chavannes, président, 11, place Pigalle, Paris.*

PARIS. — *Société des Artistes indépendants* (Palais des Arts libéraux). 1er avril-1er juin. Dix œuvres (maximum) par exposant. Dépôt : les 21 et 22 mars. Droit d'exposition : 10 francs. Renseignements : *M. Serendat de Belziur, trésorier, 31, avenue de Villiers, Paris.*

PARIS. — Salon de la *Société des artistes français* (Champs-Elysées). 1er mai-30 juin. Délais d'envoi : peinture, 14-20 mars ; desins, aquarelles, pastels, miniatures, porcelaines, émaux, cartons de vitraux, 14-16 mars ; art décoratif, 8-10 avril.

RENNES. — *Association artistique et littéraire de Bretagne* (Hôtel de Ville). 18 mars-6 avril. Réservée aux membres. Envois avant le 14 mars.

TOULOUSE. — Exposition de l'*Union artistique.* Délais d'envoi : 10-12 février. Dépôt à Paris chez M. Ferret, successeur de Toussaint, 13, rue du Dragon. Gratuité de transport pour les invités. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : Président de l'*Union artistique*, Toulouse.

PETITE CHRONIQUE

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — La deuxième conférence, fixée à jeudi prochain, 12 mars, à 2 h. 1/2, sera faite par M. ROLAND DE MARÈS, qui a choisi pour sujet : *La Révolte dans l'Art.* Prix d'entrée : 2 francs.

Le deuxième concert sera donné par le QUATUOR YSAYE le jeudi suivant, 19 mars, à la même heure, avec le concours de M. THÉO YSAYE, pianiste, et de M. HUBLARD, clarinette solo de la *Société Symphonique.* Au programme : Quatuor à cordes de J. Guy Ropartz (première audition) ; Choral (*mi majeur*) pour orgue, de César Franck, transcription inédite d'Henri Duparc pour deux pianos (première audition) ; Trio pour piano, clarinette et violoncelle de Vincent d'Indy.

Prix d'entrée : 5 francs et 3 francs. Abonnement aux trois derniers concerts (place réservée et numérotée) : 15 francs. S'adresser à M. G. Katto, éditeur, rue de l'Écuyer, 52.

La durée du Salon sera très courte cette année, la *Libre Esthétique* devant céder à la fin du mois la disposition des locaux du Musée à d'autres associations artistiques.

Deuxième liste d'acquisitions (1) :

CH. DOUDERET. *Lied.* — F. ROPS. *Le Scandale* (gravure en couleurs par A. Bertrand). — E. MULLER. Figurine Tanagra (grès). — LOUIS-C. TIFFANY. Flacon irisé (favrile glass). — A. BIGOT. Grès flammés (4 pièces). — A.-W. FINCH. Poteries (huit pièces).

Le Roi a visité hier, samedi, le Salon de la *Libre Esthétique.* Il était accompagné du colonel Chapelié et a vivement félicité les organisateurs et exposants présents, parmi lesquels MM. Octave Maus, V. Bernier, P. Du Bois, Ch. Van der Stappen, J. Ensor, A.-W. Finch, F.-M. Taubman, etc. M. le Ministre des Beaux-Arts était également présent à la visite royale, qui a duré plus d'une heure.

M. Gevaert fera exécuter aujourd'hui, par l'orchestre et les chœurs du Conservatoire, la Messe en *si mineur* de J.-S. Bach dont la première audition provoqua, on s'en souvient, une si grande impression. Entre la première et la seconde partie, M. Mailly exécutera sur l'orgue la dernière composition du maître.

L'orchestre de la *Société symphonique* a commencé, sous la direction de M. Eugène Ysaye, les études du *Christus* de M. Adolphe Samuel dont l'exécution aura lieu au Cirque le jeudi saint, 2 avril. L'auteur, qui est venu assister à une répétition, se déclare enchanté de l'interprétation. Le *Choral mixte*, sous la direction de M. Soubre, le Cercle choral *Pro Arte*, dirigé par MM. Léonard et Closson, travaillent de leur côté les parties vocales de l'œuvre qui ont, on le sait, un grand développement. L'audition de la symphonie mystique de M. Samuel sera un véritable événement dans le monde musical.

(1) Voir notre dernier numéro.

MM. Omer Coppens, Léon Dardenne et Charles Samuel ouvriront samedi prochain une exposition de leurs œuvres au *Cercle artistique.*

UNIVERSITÉ NOUVELLE. INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. — Lundi, 9 mars. — M. de Roberty.
Mardi, 10 mars. — M. Émile Vandervelde. L'Évolution industrielle et le collectivisme.
Mercredi, 11 mars. — M. de Roberty.
Jeudi, 12 mars. — M. Louis Franck. Le Droit maritime.
Vendredi, 13 mars. — M. de Roberty.
Samedi, 14 mars. — M. Élisée Reclus. L'Inde.

La *Dame de Carreau* passera à l'Alhambra vers le 15 mars. Le bureau de location est ouvert jusqu'à cette date pour les représentations de *Fanfan la Tulipe*, le grand succès actuel.

MAISON D'ART. Pour rappel, jeudi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, concert donné par Mme Everaers avec le concours de MM. Enderlé, Pennequin, Lapon et Bouserez.

Dimanche prochain, clôture de l'exposition des œuvres de JEAN PORTAELS et des anciens élèves de son atelier.

NOS COMPATRIOTES A L'ÉTRANGER : Tous les journaux ont relaté le succès unanime qui a accueilli, auprès des amateurs et dans la presse, l'exposition des œuvres de Constantin Meunier à Paris. Deux autres de nos compatriotes, les peintres Albert Baertsoen et Émile Claus, se distinguent également dans la même ville. Invités à prendre part à l'Exposition — triée sur le volet — de la *Société internationale de peinture et de sculpture* ouverte le 4 mars dans la galerie Georges Petit, ils y sont très remarqués et ont même trouvé acquéreur pour leurs œuvres dès le jour de l'ouverture.

Du *Gil Blas* :

M. Armand Guillaumin expose chez Durand-Ruel des aspects de mer, de sauvages décors d'écueils encore ensanglantés, de pins tordus par les coups de mistral, qui égalent presque les vibrantes impressions imprégnées de soleil que Claude Monet rapporta naguère d'Antibes et de Bordighera.

Je ne saurais exprimer combien m'enchantent et m'attirent ces solitudes farouches de Dramard dont le peintre a su rendre l'émouvante splendeur, cependant que de l'aube au crépuscule s'enfuient une à une les douces heures de lumière.

Voilà, quoi qu'en puissent penser les amateurs qui en sont encore à la peinture pour cercles, du très grand art, de la vraie poésie et c'est vraiment la grande bleue, la mer de volupté et de féerie qui vient de m'apparaître dans ces fougueux et éblouissants tableaux, la mer aux teintes changeantes de pierreries et de fleurs qui assiège les rochers de granit, qui se lamente sur les grèves silencieuses, qui sommeille dans le creux des baies paisibles, des petites calanques pailletées de clairs rayons, immobile, satinée, moirée et qu'on aime de tout son être, comme une femme...

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 11. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 15 MARS 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Le Salon de la Libre Esthétique.

(*Troisième article* (1).

Les objets d'art.

Cette renaissance des Arts mineurs, qui passionne les esprits depuis cinq ou six ans en Belgique et en France, n'a pas produit encore, semble-t-il, les résultats espérés. Un « mouvement » existe, incontestablement, et le public ne demande qu'à s'y associer. Le Gouvernement encourage généreusement les efforts tentés, les Salons des Beaux-Arts, jadis dédaigneux de tout ce qui n'était pas peinture et sculpture, s'ouvrent un à un aux manifestations nouvelles de la pensée créatrice. Mais ce mouvement paraît se concentrer trop exclusivement dans un groupe de peintres et de sculpteurs qui se contentent d'ornementer les objets usuels sans songer à en perfectionner la forme, à choisir la matière qui convient le plus exactement à leur destination, à les rendre à la fois élégants, harmonieux et utiles. De là une foule de fantaisies exquises, classées dans la section des « Arts appliqués à l'industrie » parce qu'elles empruntent à cette dernière une forme particulière, mais qui ne sont que des œuvres d'art déguisées. Elles rappellent parfois, sous une autre expression, plus variée et moins banale, les peintures sur tambourins et sur palettes, naguère en honneur.

C'est d'en bas, du petit monde des artisans et des ouvriers, et non de si haut que devraient partir les tentatives de rénovation. C'est là surtout, dans les écoles d'apprentissage, dans les réunions syndicales de métiers qu'il faut prêcher la bonne parole, multiplier les encouragements, semer les exemples. Lorsque l'art pénétrera dans le domaine professionnel, que les industries artistiques, au lieu d'être l'apanage d'une aristocratie restreinte, seront pratiquement organisées, exploitées régulièrement, le but social poursuivi pourra être atteint.

Sachons gré, en attendant, aux artistes qui ouvrent les voies. Souhaitons que leur initiative soit imitée par ceux qui sont appelés à donner aux réformes attendues leur véritable caractère et leur expression définitive. Ces réformes, on le sait, demandent beaucoup de temps.

(1) Voir nos deux derniers numéros.

Pas plus qu'on n'improvise à coups de fanfares, de cortèges et de subsides une restauration du goût dans les applications de l'art aux objets d'utilité publique, on ne peut espérer voir brusquement l'ameublement, la céramique, la verrerie, le fer forgé, la reliure, le papier peint subir une transformation radicale à la suite de quelques innovations heureuses. L'essentiel est d'avoir attiré l'attention sur les modifications à introduire.

A cet égard, les Salons de la *Libre Esthétique* à Bruxelles, du *Champ-de-Mars* à Paris, des *Arts and Crafts* à Londres, de l'*Œuvre d'art* à Liége, ont eu une heureuse influence. L'idée gagne, de proche en proche. Et voici qu'après le Salon triennal de Gand, — la première Exposition officielle de Belgique qui ouvrit un compartiment spécial aux Arts mineurs, — la prochaine exposition des Beaux-Arts de Liége instaure à son tour une section d'objets d'art; le Salon de Mons suit l'impulsion, et l'Exposition internationale de Bruxelles en 1897 adopte l'idée d'un groupe spécial, exclusivement consacré aux arts d'industrie et d'ornementation, complètement indépendant quant à son organisation et à sa direction. Dans l'importante évolution des industries d'art, la Belgique aura donc joué, cette fois encore, un rôle prépondérant.

Et ce sont, en ce Salon de la *Libre Esthétique*, les artistes belges qui, par le caractère rationnel et judicieux de leurs recherches, s'approchent le plus près de la réalisation élégante et pratique que nous indiquions plus haut comme le but à atteindre. Les poteries de M. A.-W. Finch, par exemple, sont, de toutes les œuvres présentées dans le compartiment des objets d'art, celles qui répondent le plus exactement à leur destination. La forme en est sobre et charmante. Les émaux qui les revêtent ont un éclat et une puissance de colorations superbes. L'ornementation en est originale et en parfait accord avec leur caractère rustique. Voyez le parti décoratif qu'en a tiré M. Henri Van de Velde dans sa *Salle de Five o'clock*. M. Finch est entré dans une voie excellente et l'on ne saurait assez l'en féliciter.

Le tapis de foyer de M. Lemmen est, de même, d'une belle harmonie de lignes et de couleurs. A défaut d'une originalité foncière, M. Georges Morren montre une activité qui embrasse les manifestations les plus diverses : sculpture, peinture, vitraux, étoffes, bijoux. Il révèle l'esprit le plus ingénieux à combiner des enchevêtrements décoratifs de courbes, à associer des tons en d'agréables ensembles. MM. Auguste Donnay, Emile Berchmans, Armand Rassenfosse apportent à l'illustration des livres, à la composition d'affiches et de couvertures, en même temps que des procédés d'un réel attrait, une imagination personnelle, vraiment artistique. L'*Almanach des Poètes* et les *Œuvres de Nicolas Defrécheux*, du premier, se signalent particulièrement par leur caractère nettement ornemental. En ses *Appliques d'éclairage*, en son *Encrier*, en ses petits bas-reliefs, M. Paul Du Bois affirme de solides qualités de métier et une élégance particulière. Les reliures de M. Paul Claessens, faites en partie avec la collaboration de M. Van de Velde, peuvent être rangées, par la sobriété de leur décoration aux petits fers et par leur exécution irréprochable, parmi les meilleurs travaux du genre.

La *Cheminée* de M. Gustave Serrurier déconcerte par la violence de son coloris, par le caractère fruste de ses boiseries et du mobilier qui l'accompagne. Il est difficile de juger de l'effet qu'elle produira dans l'appartement auquel elle est destinée, et peut-être, complétée par les trois autres panneaux, vue sous le jour pour lequel elle a été conçue, l'impression qu'elle produit sera-t-elle plus heureuse. Elle détonne, ici, et fait regretter les ensembles harmonieux, si discrets et si intimes, exposés précédemment par l'artiste liégeois.

Les débuts de M. Henri Van de Velde, qui se consacre résolument aux arts de l'ameublement et du décor, sont très appréciés. Par une coquetterie d'artiste dont il faut lui savoir gré, il n'a voulu employer, dans ces « éléments réunis en vue du simulacre d'une salle de *five o'clock* et d'un couloir », que les créations dont il est l'auteur : meubles, papiers peints, appareils d'éclairage, foyer, vitrail, etc. De là le côté forcément incomplet de cette installation. Mais il est aisé de discerner, en ce petit intérieur lumineux, d'une simplicité séduisante, un goût sûr, une volonté arrêtée d'échapper à la banalité tout en composant des modèles pratiques, et le désir d'encadrer la vie quotidienne en un décor de sérénité et de joie qui l'embellisse et la rende heureuse.

Il nous reste trop peu de temps et d'espace pour parler en détail des envois étrangers, qui apportent au Salon un contingent varié et important. Bornons-nous à citer l'œuvre de maîtrise d'Alexandre Charpentier, cette *Fontaine-lavabo* acquise par la ville de Paris au prix de dix mille francs, et dont la séduction s'impose, dominatrice, parmi toutes les œuvres de la section des objets d'art; les étains de Jean Baffier; le *Vide-poche* de F.-R. Carabin, dont la figure de femme est merveilleusement modelée; les meubles en marqueterie et les cristaux d'art d'Émile Gallé; les céramiques de Chaplet et de Bigot; les tapis de Colenbrander, d'un coloris éblouissant; les grès exécutés par M. Émile Muller, parmi lesquels il faut mentionner spécialement la reproduction des *Lions* offerts au Louvre par M. Dieulafoy; les verreries aux colorations magiques de Louis Tiffany; les affiches et estampes de Bradley et de Toulouse-Lautrec, etc., etc.

L'ensemble est un des plus variés et des plus complets qui aient été réunis jusqu'ici à Bruxelles.

FRANCIS NAUTET

Mort à quarante ans! Au bel âge contemporain pour l'homme. A ce beau midi de la vie où il semble que toutes les forces épanouies devraient lutter pour faire reculer les catastrophes. Francis Nautet est frappé au moment où son intelligence mûrie, son esprit aiguisé, son jugement sûr allaient appareiller vers de nouveaux horizons littéraires, compléter un voyage d'exploration et d'études dont les premiers résultats avaient été consignés dans les plus beaux livres de critique qui aient été écrits en Belgique : ces *Notes sur la littérature moderne* et cette *Histoire des Lettres belges d'expression française* qui décèlent, en même temps qu'une conscience scrupuleuse, une pensée libre et un grand cœur.

Dans les quatre volumes qui forment ces deux recueils, dans les feuilletons littéraires et dramatiques qu'il donna au *Journal de Bruxelles*, Francis Nautet affirma, en même temps d'une écriture châtiée et élégante, les dons de pénétration et de divination qui font le véritable critique.

Dès ses débuts, à Verviers, où il fonda un petit journal d'allures vivantes et frondeuses, le *Do-mi-sol*, il se mit en lumière. Puis ce fut, en 1884, une comédie en un acte, *Le Saxe*, qui attira sur lui l'attention. Absorbé par les déprimantes besognes du journalisme quotidien, Nautet était parvenu à conserver intactes, malgré les travaux auxquels on l'astreignait, sa dignité et son indépendance d'homme de lettres. « En Belgique, quand on est écrivain de profession, il est difficile, hélas! de ne pas devenir journaliste, écrivions-nous en cette revue il y a quelque sept années. C'est la seule façon de ne pas mourir de sa plume. Si nos bourgeois entretiennent plus ou moins la peinture belge, voire, depuis quelques années, la sculpture et la musique, ils n'en sont pas encore arrivés à ce degré de civilisation d'entretenir la littérature de chez nous, si ce n'est en cette forme basse : les gazettes. Nécessité donc, pour ceux qui manquent l'occasion du cumul de l'art d'écrire avec une autre profession, ou n'eurent pas le courage de la faire naître, de s'enrégimenter parmi les marmitons qui triturent quotidiennement la ratatouille journalistique sous la direction de quelques cuisiniers en chef, et de se résoudre à cette besogne épuisante par l'inévitable de la hâte intellectuelle et de l'amoindrissement de toute pensée pour la rendre digérable aux vulgaires. Rares ceux qui résistent à ce milieu délétère où il faut produire quand même, à l'heure dite par l'actualité ou au commandement du directeur, sans le calme serein, sans l'indépendance, sans la faculté de ces retours par lesquels l'artiste complète, approfondit, harmonise l'éruption brutale des premiers jets; où il faut (malheur plus âpre!) accommoder l'œuvre au goût du jour, au goût de l'abonné, au goût du parti dont l'haleine souffle sur l'entreprise mercantile du journal.

M. Francis Nautet, vaillamment, s'efforce d'échapper à cet engloutissement par l'hydre, à cette succion, à cette résorption qui se termine le plus souvent par une dissolution lamentable, ne laissant de l'écrivain que d'informes restes. Il est d'une nature littéraire élevée qui n'est pas faite pour la chronique, le reportage et la perfidie des querelles de parti. Il répugne aux tripatouillages et ressent le besoin d'aller parfois respirer au dehors. De là son nouveau livre continuant la série des études très intéressantes et parfois très belles qu'il publie sous ce titre trop modeste : NOTES SUR LA LITTÉRATURE MODERNE, où se révèlent les hautes qualités qui nous ont fait dire de lui qu'assurément il eût été capable de prendre chez nous le rôle d'historien, inoccupé même du temps de M. Juste.

C'est un penseur, en effet, ingénieux et pénétrant, devinant et mettant en relief les dessous des événements et des hommes; un généralisateur qui développe les grandes flambées éclairant les faits d'une lumière d'ensemble. L'histoire n'est pas faite d'archives, a dit Michelet; les sources ne sont que des occasions, des prétextes qui excitent l'esprit, mais ne donnent pas les solutions; celles-ci surgissent brusquement dans le cerveau de l'historien qui médite sur ces données élémentaires. Phénomène normal quand on réfléchit que jamais les contemporains n'ont jugé exactement leur époque. Il subsiste un inconnu que les générations futures ont à dégager par une divination. »

La cordialité, la bonté de Francis Nautet étaient proverbiales. Aussi, dans la douleur des écrivains, des artistes, des journalistes qui se pressaient en foule, jeudi, aux funérailles, sentait-on bien plus que les regrets que cause la mort d'un compagnon d'armes. Pour tous, c'était la perte d'un ami dévoué et sûr. Et il est peu d'entre nous, lorsque le cortège s'est mis en route, suivant le corbillard chargé de couronnes et de gerbes, qui ait réussi à refouler ses larmes.

THAÏS

A Paris, un ballet fastueux et la beauté de Mlle Sibyl Sanderson reculèrent de quelques soirs l'irrémédiable chute d'une œuvre vide, bâclée à la hâte, aussi dénuée d'intérêt scénique que de valeur musicale. A Bruxelles, le ballet a été supprimé (arrêtons les frais!) et, seule, Mme Georgette Leblanc lutte, par le charme d'une interprétation personnelle, évocative d'une antiquité fidèlement reconstituée, contre l'imminent désastre. Elle est arrivée, par l'étude passionnée d'un rôle dont elle a fait une création d'une rare intensité, tour à tour voluptueuse et tragique, cynique et chaste, à arracher au public, indifférent à l'œuvre, des applaudissements qui ont pu faire douter un instant de l'étendue d'une catastrophe d'ailleurs prévue.

Thaïs appartient à cette catégorie d'œuvres tirées à la hâte d'un roman en vogue. Le procédé tend à se vulgariser et de même que les parodies suivent de très près, en quelque fantaisiste Alcazar, les opéras fameux, les livres parus auront bientôt, dans les six mois, leur accompagnement musical obligé. Tant pis pour les livres, car la plupart ne sont pas faits pour être traduits en croches, doubles croches, noires, blanches et rondes. Et s'il en est qui supportent cette transposition, le caractère, le sens, la nature même de l'œuvre n'ont rien à y gagner.

La curieuse étude psychologique écrite par Anatole France autour de l'antique légende de *Thaïs* vaut par sa philosophie sceptique, par la psychologie ironique de ses deux héros. C'était pour l'écrivain, cette conversion qui retombe sur Paphnuce comme un mur pour l'écraser, un joli prétexte à réflexions et à discours, l'occasion d'un paradoxe étincelant sur l'inanité du bien et de tout, des conclusions nihilistes à formuler, avec l'amertume qui sied et le désenchantement actuellement en faveur.

En réduisant l'ouvrage à sa carcasse, en mettant grossièrement en scène, sans aucun autre souci que le heurt des caractères et l'opposition de quelques situations « musicables », la lutte ardente de ces âmes divergentes, Thaïs et Athanaël, le librettiste a supprimé l'intérêt de l'ouvrage, détruit ce qui en faisait le charme, la vie, et même la raison d'être.

Nous restons en présence de la plus banale des aventures et surtout de la plus invraisemblable des affabulations. En un tour de main une courtisane devient une sainte, un cénobite se damne, et ces événements s'accomplissent dans des entr'actes symphoniques qui nous laissent ahuris, sinon exaspérés. Nulle préoccupation d'expliquer les choses, de rendre à peu près possibles les transformations qui s'opèrent. Pif! Paf! Une, deux! Passez, muscade! De vagues fantoches s'agitent devant nous sans qu'une scène, non vraiment une seule scène, arrive à nous intéresser un moment. Et la toile tombe, on ne sait pourquoi, parce qu'il est l'heure d'aller se coucher sans doute. Elle eût pu tomber, sans que cela dérangeât beaucoup l'action, une heure avant, ou longtemps après. L'impression demeure d'une œuvre inconsistante et incolore, brutale à l'excès par moments, édulcorée et fade à d'autres. Jamais la pauvreté d'inspiration, l'essoufflement et la vulgarité de Massenet ne se sont affirmés à ce point. Tels passages de sa partition ne frisent plus même l'opérette mais côtoient le café-concert. A titre d'exemple, l'entrée de Nicias et le quatuor qui le suit, qui figureraient congrûment dans une revue de la Scala.

Un banal solo de violon, romance sentimentale quelconque, a servi de clou, le premier soir, pour y accrocher l'enthousiasme du public. Fort bien joué par M. Deru, ce solo a eu les honneurs de la représentation. Et ç'a été du délire quand on en a réentendu un fragment au dernier acte, au moment de la mort de Thaïs, rendue très pathétique par des trouvailles de gestes et d'attitudes de l'interprète. Les « symphonies » qui remplissent les entr'actes n'ont aucune invention, n'affirment aucune recherche et traînent l'auditeur à travers des souvenirs ressassés.

Mais en voilà bien long sur une œuvre dont les jours sont comptés. On ira voir le parti qu'ingénieusement Mme Georgette Leblanc a su tirer d'un rôle musicalement inexistant. On applaudira le bel et consciencieux artiste Henri Seguin, qui trouve toujours, qu'il ait à interpréter un chef-d'œuvre ou la plus médiocre des partitions, *Tristan* ou la *Navarraise*, *Tannhäuser* ou *Thaïs*, l'accent juste, le geste harmonieux, l'expression pénétrante. On ira voir les décors nouveaux, d'une plantation ingénieuse et d'un joli coloris, que la Direction a fait exécuter. Après quoi *Thaïs* s'en ira rejoindre, en de lointains pays hermétiques, les vieilles lunes, les vieux dieux et les amours défunts.

La Grand'messe de J.-S. Bach.

M. Gevaert a donné dimanche dernier une nouvelle audition de la *Messe en si mineur* qui avait magistralement ouvert, cet hiver, la saison musicale.

L'exécution a été fort belle. Solistes, chœurs et orchestre ont rivalisé de zèle pour donner à l'œuvre, sous l'inspiration du savant directeur du Conservatoire, une interprétation homogène, vraiment digne d'elle. On a particulièrement remarqué, dans le *Gloria in excelsis*, l'air de contralto chanté par Mlle Flament et délicieusement accompagné, sur le hautbois d'amour, par M. Guidé, ainsi que l'air de basse chanté par M. Dufranne avec accompagnement de cor de chasse exécuté par M. Mahy; dans le *Credo*, un admirable duo chanté par Mlles Duchatelet et Flament; dans le *Sanctus*, l'air de ténor (M. Disy), avec violon solo (M. Colyns).

Comme la première fois, M. Mailly a exécuté, entre les deux dernières parties, le choral varié pour orgue sur le cantique *Vor deinen Thron tret' ich*, la dernière composition du maître.

A propos de l'œuvre monumentale de Bach, un écrivain, qui joint à la sensibilité et à l'émotion un savoir musical non superficiel, nous communique les observations suivantes. Bien que nous n'en partagions pas l'esprit, nous croyons intéressant de les publier. Elles touchent à des principes d'art essentiels et posent d'attachants problèmes :

Si les chefs-d'œuvre sont immortels, au moins l'humanité a-t-elle comme des moments de sommeil où ils n'ont plus sur elle qu'une action restreinte. Longtemps Bach nous avait trouvés endormis. Nous nous sommes réveillés pour admirer l'harmonie rigoureuse et puissante de ses constructions, la multiplicité inouïe de ses combinaisons, et voilà que quelques-uns d'entre nous déjà, parmi les plus sensibles à toutes les expressions de l'art, commencent à se rendormir en entendant la *Grand'messe en si mineur*.

Qu'est-ce à dire? Ils ont joui de ces enchevêtrements infinis de sons, des vagues et des houles de cette mer de gammes, de vocalises audacieusement entrelacées, des rapports toujours nouveaux, toujours étonnants, établis entre ces mouvantes et nombreuses parties. Ils ont admiré ces belles progressions lentes et la gravité qui ne se dément jamais, de cet art sévère jusqu'à l'obstination. Ils ont été émus de la pureté enfantine, cristalline de ces pages douces, ils ont été subjugués par l'austère confiance de ce sentiment religieux qui a banni du cœur de l'artiste tout ce qu'il avait d'humain pour le remplacer par une gigantesque vénération de la symétrie numérique. Il devait y avoir en Bach un peu de cet instinct des vieux prêtres égyptiens, cherchant dans les nombres la compréhension du divin. Il était d'un temps et d'un pays — tous deux plus que nous ne pensons éloignés de nous — où la patiente et dolente vie religieuse pouvait se prêter à ces intellectuelles extériorisations.

Pourquoi, malgré tout, malgré l'évocation de tout un peuple, de toute une époque de foi lourdement respectueuse et craintive, pourquoi ce souvenir imposant n'a-t-il pas empêché notre instinct émotionnel de dormir?

Pourquoi attendons-nous avec impatience les cadences et les rares passages où nous cesserons d'entendre cette impitoyable mesure, toujours scandée, les moments d'abandon interrompant cette éternelle marche de pèlerins plaintifs, glorieux ou affirmateurs, violoncellant imperturbablement chacun des pas de leur voyage entêté?

Reviendra-t-il un temps où nous jouirons encore du rythme régulier de nos pas ou de nos pulsations, et des enchaînements indéfinis de toutes ces régularités harmonisées?

Ce qui est certain, c'est que nous ne sommes pas dans ces eaux-là pour le moment; et si, depuis quelques siècles, l'intellectualité s'est transformée, la sensibilité a fait pour le moins autant de chemin. Infiniment nuancées sont nos sensations, infiniment mobiles et diverses, nos impressions. Quelques minutes de ce moule symétrique nous étonnent. Mais quand nous y sommes emprisonnés pendant des heures, la fatigue devient intolérable. Tout le reste de l'œuvre d'art a beau se déplier devant nous et nous imposer une admiration respectueuse, attendrie même, cette procession qui se repose à peine plus que celle des fidèles d'Echternach, avançant et reculant inhumainement, dût la mort s'en suivre, paraît presque aussi féroce.

La monotonie de l'alexandrin, monotonie que je percevais mal

à travers tous les artifices de diction, m'apparaît en toute sa barbarie pendant l'égrènement continu de ces temps rigoureusement égaux. On est pris du révolutionnaire désir d'ébranler les colonnes de cet édifice si bien ordonné, de semer le lierre désorganisant des *rallentandos* impies, dans ces murailles parallèles et hautes.

Devant l'œuvre de Bach, comme devant les cathédrales gothiques, on est surpris, frappé, émerveillé, mais on est dépaysé et malheureux. Méditez une demi-heure au fond d'une église gothique, et la prédominance des lignes verticales vous donnant la sensation que vous êtes au fond d'une cheminée vous pressant les côtes pour vous allonger, pour vous pétrir en hauteur, vous rendra profondément triste. Sous prétexte de vous conduire tout droit vers les sommets d'un idéal, l'art gothique ne vous permet pas d'étendre vos branches si vous êtes chêne ou pommier. Il faut être peuplier malgré tout, comme si l'infini ne se rencontrait que par la seule route verticale.

C'est un peu de cette façon que Bach nous impressionne. La rigueur de la ligne droite le fascine et son âme devait ressembler à celle d'un canon rayé. Bach est énorme comme le moment, comme le geste de volonté impérieuse d'une humanité, qu'il incarne et qu'il rend dans toute sa frigide beauté. Mais comment des enfants qui ont senti que Wagner les comprenait peuvent-ils vivre longtemps auprès de Bach?

Ce sont deux grandes âmes contraires, quoique sœurs.

On ne peut pas être de son temps sans être, en entendant cette *Grand'messe*, frappé des mille coups d'épingles que vous donnent ceux qui sentent d'une façon opposée à la vôtre.

Notre sens religieux, si confus qu'il soit encore, a changé complètement de dimension et de direction. Il ne dérive plus d'une volonté comprimant toutes nos activités pour les diriger implacablement vers un même point. C'est en s'abandonnant aux fraternités qui l'entourent qu'il rayonne, qu'il tente de rayonner jusqu'à l'infini.

Et dans Bach, pas plus que dans les lignes du gothique, il n'y a un grain de cet abandon que la Nature nous prêche, riant sous cape de la maladresse de nos efforts à nous forger des règles, qui nous blessent sous prétexte de nous aider.

Bach est peut être l'expression tardive de l'âme de toute une époque, il en est même probablement l'expression la plus complète et la plus intense, la vie du moyen-âge étant allé se condenser, avant de se transformer radicalement, dans ce cerveau où se mirait tout un passé. Bach a mis la pierre tombale d'une synthèse sur la pensée de ses ascendants. Notre sensibilité ne peu descendre en ces somptueux caveaux sans frissonner quelque peu ou sans protester en s'évadant par le sommeil, un sommeil attentif, non pas le sommeil qui fait fermer les yeux, mais bien celui qui engourdit l'âme parce qu'elle ne trouve pas la pâture qui lui faut.

Leçon d'éloquence.

Par ces dimanches luisants de pluie où les gens trop bien attifés retroussent habits et cottes éperdument, il est curieux de visiter les églises pleines de réfugiés errants et de croyants immobiles. C'est au hasard de semblables expéditions qu'on découvre habituellement ces choses inattendues qui vous émeuvent et dont on se souvient.

Or, dimanche, il se faisait qu'à Sainte-Gudule, la bonne et belle cathédrale plantée du bas du Treurenberg, on disait vêpres et que le R. P. Carruel prêchait sur l'Intransigeance nécessaire de l'Église.

Un professeur allemand m'avait dit un jour : « Quand je suis allé en France je n'ai voulu ni fréquenter l'Université ni courir les théâtres, mais uniquement les sermons des prédicateurs. Ce sont ceux qui parlent le mieux leur langue, qui ont le véritable esprit français et qui sont le plus intéressants. »

Le brave homme exagérait-il?

Il est assurément inexact de dire que tous les prédicateurs parlent bien, comme d'affirmer que toutes les femmes sont jolies, mais une chose est indéniable, c'est que, entré dans l'église, un peu par curiosité, beaucoup par la bourrasque, j'en sortis ayant reçu une inoubliable leçon d'éloquence.

Oh! rien de moderne, rien de cette impétuosité foncière et naturelle, de ces cris profonds, de cette tempête de l'âme soufflant son délire dans un rythme de discours. Une voix monotone et classique, un discours symétrique, à grandes périodes sûres, à phrases nettes.

Mais quel art merveilleux dans cet art de parole! le plus difficile, le plus puissant, le plus immédiat. Dans ce vaisseau gigantesque, redondant de sonorités, battant les arcades béantes et les chapelles, entrecroisant leur rumeur dans les colonnettes et les nervures, pas une parole n'était perdue, pas une articulation faussée. Netteté d'exécution d'un virtuose, syllabe s'égrenant comme des notes à la queue-leu-leu, distinctes et courant la sarabande du rythme.

A cela s'ajoutait une voix magnifique, cuivrée, dorée, avec des sons de cloche et de clairon. Assurément la monotonie classique étriquait de son rigide vêtement la variété oratoire indispensable. C'était trop symétrique, trop géométrique, trop prévu. Facture uniforme. Le même couplet avec un refrain : « *Non possumus*. C'est impossible. Nous ne transigeons pas. » Mais quel beau mouvement, quel geste simple et large sous le surplis blanc qui rayonnait dans la chaire d'ombre!

Le décor, il est vrai, décuplait l'expression. C'était autre chose que le « local » où, entre deux contredanses, sur un théâtre, au milieu de décors défraîchis, un monsieur se démène derrière un tapis vert. La lumière grise tombait des grandes verrières sur les pierres grises, les colonnades grises, l'ombre grise aussi.

Et en entendant cette déclamation enrouler sa mélopée autour des piliers et s'étaler dans les nefs, je songeais à cet Art classique si sûr de lui-même, si achevé, si complet, dans son ordre impeccable et sa soumission à l'étiquette, Racine, Corneille, Bossuet, et au plaisir d'entendre, anachronisme en notre XIX[e] siècle, un sermon qui bien que magnifique n'était fait que pour des gens à perruques et qui se seraient dit en sortant : C'est beau comme le *Cid!*

LÉON H.

LA RÉVOLTE DANS L'ART

Conférence de M. Roland de Marès à la « Libre Esthétique ».

M. Roland de Marès a prononcé hier, devant un public d'hommes de lettres et d'artistes au Salon de la *Libre Esthétique*, une conférence fort intéressante sur les Révoltés de l'Art, les seuls, d'après lui, qui comptent. On jugera par cet extrait du ton général et de l'allure combative de son attachante étude :

La Fin du Boulevard.

Avec M. Arsène Houssaye, mort récemment, disparaît une des dernières gloires romantiques. On ne se souvenait plus guère que de son *Quarante-et-unième Fauteuil* et il n'était fameux pour les hommes de notre génération qu'à ce titre de survivant d'une époque tourmentée et curieuse. Vous parlerai-je de son incontestable talent de conteur? C'est déjà si loin! et son *Violon de Franjolé*, ses *Comédiennes* et ses *Parisiennes* ont trop diverti les belles dames du second Empire pour intéresser encore les générations actuelles soucieuses avant tout de grand art et d'idées humanitaires.

Aussi n'est-ce pas de cet aimable vieillard, qui eut le malheur de survivre à son œuvre, qu'il convient de parler maintenant, mais de ce genre d'écrivains qui vient de disparaître définitivement avec lui et qu'on appela les Boulevardiers.

Balzac, ce colosse, dans un de ses meilleurs livres, *Les Illusions perdues*, donne quelques admirables types de boulevardiers, Lousteau, Lucien de Rubempré, Bixiou. Le boulevardier est un raté de la littérature ou de la politique qui a préféré une réputation d'homme du monde à celle d'écrivain, qui a compris à temps que jamais il ne ferait l'œuvre définitive passant de génération en génération comme un flambeau et qui se console en écrivant de petites histoires perverses pour les libertins et les filles de joie.

Vingt années durant le boulevardier fut une puissance formidable. Il possédait les journaux, il était maître du théâtre, il s'appelait Magnard ou Magnier, ou encore Dumas fils, trop souvent Aurélien Scholl. Le boulevardier faisait ou défaisait les gloires d'une phrase, d'un écho en bonne place; il fabriquait à coups d'articles et de réclames ingénieuses ces étonnantes fortunes littéraires dont nous avons été témoins en ces dernières années. Le boulevardier était plus qu'un roi; il créait les modes de penser et de sentir, la province et l'étranger ne lisaient une œuvre, n'adoptaient un nom que lorsqu'il avait été consacré par le Boulevard.

De tout ce bruit, de toute cette renommée rien n'a survécu. L'œuvre du Boulevard n'existe pas, à moins pourtant que le calembour soit une œuvre. Le Boulevard a fait de l'esprit, du mauvais esprit, non celui de Molière ou de Beaumarchais, encore moins celui de Voltaire, mais de l'esprit de salon, du paisible esprit de gens heureux après un bon repas. Chaque jour, l'œuvre du Boulevard est résumée dans les nouvelles à la main de nos journaux; et à part cela il n'y a rien, pas une page. C'est un rien spirituel... Imaginez cela si vous le pouvez!

***

Au temps du triomphe du Boulevard vivaient quelques nobles esprits qui moururent plus méconnus qu'inconnus. C'étaient Flaubert, Barbey d'Aurevilly, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam, Léon Cladel, tous les indisciplinés qui voulaient faire une œuvre en dehors des côteries boulevardières. Malgré les gazetiers à renom la jeunesse prit fait et cause pour eux et les mit à l'avant-garde de l'armée nouvelle qui allait monter à l'assaut de la si vieille citadelle des préjugés. Les boulevardiers comprirent qu'ils étaient perdus, car ces gens-là faisaient de la littérature tandis qu'eux faisaient tout au plus de la copie. Ils comprirent l'urgent besoin d'opposer à ces élus de la jeunesse quelques hommes œuvrant bourgeoisement dans le goût des épiciers retirés des affaires et des demoiselles nouvellement libérées du Sacré-Cœur. A notre grand Flaubert ils opposèrent Maupassant; ils crurent faire oublier Balzac en vantant les tirages fabuleux de M. Zola; Bourget dépassait de cent coudées Stendahl; quant à Baudelaire, Barbey et Villiers, c'étaient des fous sans importance et Cladel n'était qu'un voyou s'émerveillant devant l'âme simple de la canaille...

Ah! la belle époque pour les médiocres et les impuissants! On avait besoin de quelques gloires officielles, on prenait tout ce qui se présentait, les Ohnet et les Prud'homme, les Bourget et les Richepin, et dominant tout cela, presque l'égal de Hugo, Mendès, le beau, l'ineffable Mendès, Musset de quelque décadence subtile, grand rimeur et grand romancier, aristocratisant en ses moments perdus les filles de joie chères à son ami Armand Silvestre.

***

Et voilà ce qui s'appelait le monde littéraire!... En dehors d'eux rien n'existait. Tout effort sincère était nié et on jugeait de la valeur d'un livre selon la marque d'édition!

Heureusement qu'une génération surgissait qui allait balayer tout cela implacablement.

Le Boulevard est mort : on va peut-être pouvoir faire de la littérature.

L'ESTHÉTIQUE DES VILLES

Correspondance.

Nous recevons la lettre suivante :

Bruxelles, 6 mars 1896.

Rentrerions-nous, comme à la période romantique, dans une fougue inconsidérée et dévastatrice de restauration monumentale? On le croirait à voir l'agitation qui se produit dans des milieux jusqu'ici réfractaires à l'art.

Récemment vous avez provoqué de vives colères en affirmant, en présence des manifestations carnavalesques de l'*Art à la rue*, que l'art véritable ne procédait pas par soubresauts, qu'il ne s'improvisait pas même par des banquets tapageurs et des manifestes ampoulés. L'événement est venu bientôt vous donner raison.

Ne parle-t-on pas depuis peu de créer au centre de la ville un foyer artistique et littéraire qui serait dénommé « Hôtel des sociétés savantes »?

On annexerait à Ravenstein l'institut Dupuich; on le restaurerait, l'agrandirait, l'aménagerait. Les plans sont faits et un quotidien illustré nous en a donné une vue approximative qui nous promet une ample récolte de pignons dentelés, de tourelles, d'échauguettes et de lucarnes! Bref, une manière de Vieil-Anvers avec un « Pont des soupirs » en plus.

Sans vouloir nier que cette restauration archéologique pourrait présenter quelque saveur, nous affirmons qu'elle sera mal comprise et mal interprétée.

Allez voir plutôt ce qu'on a fait d'une modeste maison du XVIe siècle située à côté de Ravenstein. Du bourgeois tranquille on a fait un parvenu prétentieux, étalant avec gloriole ses affiquets et pendeloques. Le modeste toit d'ardoises, dont l'égout se faisait jadis sur le pavé, est pourvu d'une lourde gouttière agrémentée de gargouilles inutiles, encombré d'énormes lucarnes hérissées d'épis hors d'échelle avec la maison... Un massacre!

Si ce sont tels goûts et sciences que l'on se propose d'exhiber là, sous prétexte d'art, nous protestons d'avance et si l'on passe outre nous irons soupirer..., mais pas d'amour, sous le « Pont des soupirs ».

E.

PETITE CHRONIQUE

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — La troisième conférence sera faite *mardi prochain*, *17 courant*, à 2 h. 1/2, par M. PAUL GÉRARDY, qui a choisi pour sujet : *L'Ame allemande, aujourd'hui*. Prix d'entrée : 2 francs.

Jeudi 19 courant, à la même heure, deuxième concert du QUATUOR YSAYE avec le concours de MM. Théo Ysaye, pianiste, et M. Hublard, clarinette solo des concerts de la *Société Symphonique*. Au programme : Quatuor à cordes de J. Guy Ropartz (première audition); Choral pour orgue de César Franck, transcription inédite d'Henri Duparc pour deux pianos (première audition), Trio pour piano, clarinette et violoncelle de Vincent d'Indy. Prix d'entrée : 3 et 5 francs.

La Commission du Musée des Arts décoratifs et industriels s'est réunie lundi dernier au Salon de la *Libre Esthétique* et y a fait choix des objets d'art suivants, dont elle a proposé au ministre l'acquisition par l'État : A. BIGOT. Vase (grès flammé); Grand bol (id.); Frise décorative, motif ornemental : femmes agenouillées (id.). — E. CHAPLET. Pièce en grès brun gravée, peinte et dorée par P. Gauguin (exemplaire unique). — A. CHARPENTIER. Fontaine-lavabo (étain); deux plaques de porte : *La Harpe, le Violoncelle* (bronze); deux plaques de coffret : *La Peinture, la Sculpture* (id.). — H. CORNETTE. *Sainte* (bas-relief). — P. DU BOIS. *La Lumière*, applique d'éclairage (étain). — A.-W. FINCH. Poteries (quatre pièces). — S. FRAMPTON, A. R. A. Sept héroïnes de la *Mort d'Arthur* (série de bas-reliefs). — L.-C. TIFFANY, Gourde côtelée, bol laiteux et flacon irisé (favrile glass).

Voici, en outre, la troisième liste des acquisitions faites par des particuliers (1) :

H. VAN DE VELDE. Mobilier de vestibule. — A. DELAUNOIS. *Le Béguinage*. Ames solitaires, n°s 17, 21 et 28. — G. MORREN. Agrafe (argent) — E. MULLER. Hortensias, d'après E. Grasset (grès, émaux mats grand feu). — Mme DESTRÉE-DANSE. Deux albums d'eaux-fortes. — A.-W. FINCH. Poteries.

MAISON D'ART. *Séance musicale du 12 mars*. — Mme Everaers, MM. Enderlé, Lapon et Bouserez ont exécuté le Quatuor (op. 16) de Beethoven (pour piano et cordes), une Sonate (pour piano et violon) de Ed. Lapon, jolie et pas banale, la Sonate en *ut mineur* (piano et violoncelle) de Saint-Saëns, et le Quintette en *la* de Dvorak (pour piano et cordes), que les jeunes artistes ont interprété avec une verve fantaisiste et un brio absolument juvéniles. Dvorak est leur ami, celui qu'ils comprennent d'emblée, et qu'ils rendent avec spontanéité.

L'excellente acoustique du local de la Maison d'Art, déjà constatée à une précédente séance de musique, était tout particulièrement favorable au jeu large de M. Enderlé, à la finesse de doigté de Mme Everaers, au jeu expressif de M. Bouserez et à la sonorité pleine et claire de la salle rendait plus expressive encore l'exécution de ces intéressants artistes.

Jeudi prochain, 19 mars, à 8 1/2 heures, concert Beethoven, donné par Mlle Juliette Voué, pianiste, prix de virtuosité du Conservatoire de Bruxelles, MM. Deru, premier violon solo du Théâtre royal de la Monnaie, et Bouserez, violoncelliste, professeur au Conservatoire, avec le concours de M. Dufranne, baryton

On peut, dès à présent, se procurer des places à 5 et à 3 francs à la « Maison d'Art », 56, avenue de la Toison d'Or.

Le même jour s'ouvrira, dans la grande salle, une exposition d'œuvres de MM. ODILON REDON, F.-M. MELCHERS et A. CRACO.

Samedi 21 mars, à 8 h. 1/2 du soir, la première audition des œuvres musicales et poétiques de M. E. Chevé, grand prix de la ville de Paris.

Deux de ses élèves, Mlle Anna Van Cortenbergh, pour le piano, et Mlle Gabrielle Ernould, pour le chant, interpréteront ses diverses œuvres.

M. Enderlé, professeur de violon au Conservatoire de Bruxelles, prêtera son concours à cette séance.

Entre autres numéros saillants, le public entendra pour la première fois à Bruxelles l'exécution de *Tannhäuser* et de *Carmen*, à quatre pianos à queue, sous la direction de M. Emile Chevé.

(1) Voir nos deux derniers numéros.

L'atelier du statuaire Vander Stappen s'ouvrira aujourd'hui, dimanche, à 2 heures, aux « friands de la lame » réunis par M. Raymond Delhaise, maître d'armes du prince Albert et professeur du Cercle *Arte et Marte*, qui organise un assaut auquel prendront part les meilleurs tireurs de Bruxelles. Une conférence de M. Edmond Picard sur *les Aspects multiples de l'Escrime* terminera cette fête.

La 4e séance de la Section d'Art de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, 17 courant, à 8 h. 1/2 du soir. M. Jules Destrée, député de Charleroi, fera une conférence sur GEORGES EEKHOUD.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. — Mercredi, 18 mars. — M. Émile Vinck. La Statistique.

Jeudi, 19 mars, — M. Elie Reclus. L'Évolution des Religions. Le Panthéisme.

Vendredi, 29 mars. — M. Louis Franck. Le Droit maritime pratique.

Samedi, 21 mars. — M. Élisée Reclus. L'Inde.

Le prochain Concert populaire du 22 mars s'annonce comme un grand succès. Tous les fauteuils, balcons, loges et parquets du théâtre de la Monnaie étant déjà loués, l'Administration rappelle au public que la répétition générale, qui équivaut à l'exécution, aura lieu au théâtre de l'Alhambra, le samedi 21 mars, à 2 h. 1/2.

Prix des places : Loges et stalles d'orchestre, 5 francs; balcons, 3 francs; promenoirs, fr. 2-50. S'adresser à MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Le pianiste Litta donnera le mardi 24 mars, à 8 heures du soir, un récital de piano dans la Salle de l'hôtel Ravenstein. Au programme : des œuvres de Bach, Beethoven, Schumann et Liszt.

Le 25 de ce mois s'ouvrira à Paris, à l'*Art Nouveau*, récemment fondé par M. Bing, une exposition des eaux-fortes de Louis Legrand, l'un des virtuoses les plus accomplis de la pointe-sèche et du vernis mou. Simultanément paraîtra chez l'éditeur un catalogue illustré intitulé : *Louis Legrand, peintre-graveur*. Le texte, qui formera une étude complète sur l'artiste, est de M. Erasthène Ramiro, à qui sont dues les belles études sur l'*Œuvre gravé* et sur l'*Œuvre lithographié* de Félicien Rops, si exactement documentées et si artistement écrites.

Les trois dernières livraisons parues de l'*Art flamand*, par Jules du Jardin, ouvrage illustré de 1,500 dessins par Josef Middeleer et de 288 photogravures hors texte en couleurs, sont consacrées à l'art de Lancelot Blondeel, de Lambert Lombard, de Hoorenbault, de Lucas de Leyde, de Brueghel, de Corneille Schut, d'Abraham van Diepenbeke, de Dieudonné Van der Mont et de François Francbays.

Le succès de la monumentale et artistique entreprise de M. Arthur Boitte s'accentue de plus en plus.

Bruxelles. — Imp. V[e] Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 12. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 22 MARS 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Le Salon de la Libre Esthétique.

(*Quatrième article* (1).

La Sculpture.

Dans l'œuvre de Constantin Meunier, l'*Enfant prodigue* réalise une admirable exception. Celui pour lequel le monde de la souffrance plébéienne existe à tel point que durant des années il n'a regardé ni vêtu de beauté et surtout de caractère qu'elle seule, s'est à un certain moment tourné vers lui-même pour étudier la douleur en sa propre pensée. Il est vrai qu'il y a cinq ans, en une figure de Christ, il avait élargi sa conception du malheur et de la tristesse et que c'était toute la peine, toute la déréliction, toutes les affres humaines, qu'il avait traduites. Mais en cette œuvre encore les autres hommes s'incarnaient plus que lui ; aujourd'hui, dans l'*Enfant prodigue*, c'est lui seul qu'il raconte et l'œuvre apparaît comme un bloc de deuil qu'il a sculpté et planté aux carrefours de sa propre existence. On sait quel drame la traversa. Coup sur coup l'artiste perdit ses deux fils. Le plus jeune mourut au loin, en des contrées de soleil et de fièvre, brusquement. La nouvelle de sa mort ne parvint au père que lorsque tout était déjà depuis quelque temps fini et presque oublié, là-bas. Devant cette inatténuable catastrophe toute force faillit l'abandonner et peut-être ne s'est-il reconquis lui-même que dans ce travail de personnelle douleur : *L'Enfant prodigue*. Le retour impossible du mort il l'a réalisé, il l'a accompli en cette œuvre. Cette heure de tendresse pieuse et profonde que la vie lui a refusée, l'art la lui a donnée entière et durable. Le fils et le père se sont revus, se sont regardés, se sont aimés avec toute l'intensité, toute la douceur, toute la bonté de leur âme, en ce bronze si hautement admirable qu'il semble contenir en sa matière et tenir captif en sa fonte, un miracle.

L'œuvre est d'une entente de lignes très simple : les bras tendus du vieillard, les bras levés de l'enfant, les genoux et les jambes, les deux corps rapprochés réalisent un ensemble de courbes et d'angles dont rien ne heurte ni ne dérange le dessin aisé et heureux.

(1) Voir nos trois derniers numéros.

L'opposition entre les chairs rudes et sèches du père et la jeunesse et la souplesse de celles de l'enfant est observée. Même dans les gestes, l'un raide et appuyé, l'autre abandonné et flexible, on la retrouve. C'est de la savante et parfaite sculpture, mais c'est bien plus encore! C'est toute une âme silencieuse et qui peut-être se fût, après des jours et des jours, résignée, qui s'éclaire de surprise et de bonheur, tout à coup.

Le rêve fait de si loin autour des pas du voyageur, les supplications et les prières vers le hasard sournois, la peur de croire à la réalité de la joie, à la possibilité du retour, les traits du vieillard les disent. Il prend en mains la tête de son fils comme pour tâter et palper l'authentique félicité dont ces yeux, mais plus encore ses doigts lui donnent la preuve. Quant à l'enfant, projeté à genoux, bien moins pour demander pardon que pour se retrouver lui-même en un filial élan, son attitude exprime l'infinie lassitude et la fatigue. Il revient des loins, des pays perdus derrière l'horizon; il revient comme une épave aborde, après des luttes et des tempêtes, là-bas, dans la haute mer. Sa tête douloureuse semble comme sortir de la mort et toute l'attention du père se concentre sur ce front et sur ces yeux pour les reconnaître et se tranquilliser sur cette apparition depuis si longtemps attendue.

Le groupe apparaît ainsi non pas la traduction d'une scène évangélique mais d'une scène moderne, quotidienne, vivante, à laquelle l'histoire sert de prétexte et qui, grâce à l'émotion, à la profondeur et à la force d'art qu'elle renferme, grandit jusqu'au niveau de la légende.

Il est dans la destinée des grands artistes ou plutôt des grands maîtres, dont Constantin Meunier est avec Rodin le seul et le privilégié continuateur parmi nous, de renouveler, à travers leur âme, à travers leur douleur et leurs cris, les symboles et les mythes que les siècles ont créés. Pour eux il n'est point de textes abolis ni de paraboles défuntes. La vie en eux est si extraordinaire qu'à son toucher elle ressuscite dans le domaine de l'émotion et de la pensée, les morts.

Et l'on rêve à côté de cette série de bas-reliefs où Meunier célèbre le travail formidable et opprimé, à côté de ces bronzes de force, de violence et de misère une autre série d'œuvres épiques, religieuses et légendaires auxquels son cerveau et ses mains imprimeraient l'esprit de notre heure. Ah! combien nous souhaitons qu'il ait le temps de commencer et de finir un tel travail de géant! L'admiration qui aujourd'hui l'entoure et qui doit commencer à lui peser tant elle est monotone, lui permettra du moins, grâce aux soucis matériels qu'elle lui enlève, d'aller en avant en belle hardiesse et en belle indépendance. Si son pays est trop mesquin, ou trop imbécile, ou trop ladre pour se payer de la gloire, désormais le monde s'en chargera.

Les autres sculpteurs qui exposent à la *Libre Esthétique* étalent des œuvres de beau mérite. L'*Impérieuse Chimère* de Charles Vander Stappen est un morceau d'art large. Le torse puissant, qu'affadit toutefois sa transposition en marbre, est dominé par une tête autoritaire et dardante. L'impression de fierté et de sécurité dans la domination est parfaitement réalisée. Une femme, tête renversée, poings au sol, fait partie d'une œuvre : *Les Danaïdes*, sujet de fontaine pour lequel le sculpteur a réuni déjà de nombreux motifs.

Frank Mowbray Taubmann n'est guère heureux en son bas-relief auquel la patine donne une couleur de cuir doré désagréable, mais tel buste et surtout son envoi : *Sauvée* indiquent un métier déjà sûr et une dramatique entente de groupement.

Les différents plâtres de Hélène Cornette révèlent une artiste personnelle, qui cherche et trouve. La *Sainte* et *Tête d'enfant mort* sont des œuvres de marque.

MM. Henry Fehr et surtout Frampton essaient, après combien d'autres, de rajeunir un art d'élégance florentine dont depuis déjà quelques années il est de mode de s'engouer et dont le grand Rossetti inculqua la passion aux Anglais. M. Paul Du Bois prodigue de nombreux spécimens de son talent mesuré et attachant. Ses envois, cette année, sollicitent plus nettement encore que ceux qu'il exhiba jadis. Citons particulièrement son étude de femme couchée, *Silence*, qui marque un grand pas en avant.

Et voilà dressé, à côté du catalogue de la *Libre Esthétique*, le catalogue des remarques et des impressions que l'*Art moderne*, chaque saison, aligne au courant de quelques articles rapides et qui, cette fois, fut plus fourni peut-être parce que le Salon fut particulièrement remarquable.

L'AME ALLEMANDE, AUJOURD'HUI

Conférence de M. Paul Gérardy au Salon de « la Libre Esthétique ».

Dans le sombre et navrant tableau de l'Allemagne intellectuelle, — que le christianisme, le militarisme et le sémitisme ont, d'après lui, profondément entamée, — M. Paul Gérardy, le délicat poète liégeois auquel la *Libre Esthétique* offrit, la semaine dernière, sa tribune, fit étinceler soudain ce rayon de soleil :

« Voici de la joie, voici de l'art, en un coin de clair et pur espoir, voici de la beauté! Il est un poète en Allemagne, un grand et beau poète qui, inconnu presque et ignoré, ne se rejouit que de son art et du culte ardent et passionné de rares amis.

D'instinct, son génie retrouva la tradition et je m'exprime mal ainsi : il se donna lui-même, dans toute sa beauté et se trouva ainsi tout naturellement, ayant du génie, dans la grande tradition interrompue.

Les lèpres et les tares de l'esprit allemand, il les ignora et ces

diverses grimaces qui enlaidissent les meilleurs de sa race : le *Gemüt*, la *Gemüthlichkeit*, le *Witz*, ce lourd esprit de la bière, n'ont jamais terni sa sérénité.

Presque toutes les formules vers où nous mène l'évolution logique de la langue française, au moment actuel, elles furent réalisées déjà, en Allemagne, par les divers génies de la grande période.

Aussi, de son passage dans les pays latins, STEFAN GEORGE ne remporta-t-il qu'un goût mieux affiné et capable de sentir toutes les grâces et toutes les beautés : il s'éclaira au soleil du Midi comme le font les forts de sa race, afin de voir plus splendidement s'épanouir sa vie.

Après des essais poétiques en latin d'abord, en français ensuite, Stefan George retourna à sa langue maternelle. Dans plusieurs œuvres qu'il voulut garder inédites, il révéla déjà jeune encore ce qu'il y avait en lui de précieux espoir.

Bientôt parut en même temps qu'un livre de beaux poèmes, une petite et vaillante revue. Le livre s'appelait *Hymnen*, et c'étaient des hymnes en effet, de jeunesse et de joie. La revue s'intitulait fièrement : *Blätter für die Kunst*. La revue ni le livre ne furent mis dans le commerce! Ils ne devaient s'adresser qu'à un cercle très restreint d'amis, découverts péniblement en de longs pèlerinages à travers les pays allemands, d'amis aimant les beaux vers et ayant gardé leur esprit pur de la contagion de la mauvaise littérature.

Plusieurs livres succédèrent à *Hymnen;* les *Blätter für die Kunst* vivent toujours et le cercle de ses collaborateurs s'étend, très lentement.

En beaucoup de points, le mouvement inauguré par Stefan George est le contraire de notre mouvement littéraire actuel. Le vers français se mourait d'être comprimé en un immuable moule de fer. Il fallait briser le moule.

Au contraire, l'amorphisme absolu et une veulerie inimaginable avaient fait du vers allemand une prose banalement rythmée. Le sens était aussi vulgaire et terre-à-terre que la forme. La poésie allemande était aux antipodes de tout art.

Comme les sémites, les Allemands sont un peuple plus poète qu'artiste et Gœthe, Platen et Hölderlin seuls connurent les formes d'une absolue pureté d'art.

Le vers de Stefan George unit merveilleusement la pensée et la forme, l'art et la poésie. Il est d'une pureté classique et ignore autant la raideur et l'ornementation barbare du vers parnassien français que le laisser-aller des lieder allemands.

Il est tout en harmonie pures et délicates, sans relâchement et sans ornements superflus : c'est le métal le plus pur.

Après les joies radieuses de la jeunesse, dans *Hymnen*, Stefan George chanta dans *Pilgerfahrten* les pérégrinations vers un bonheur plus glorieux et plus lointain; vaines périgrinations, car bientôt, avec *Algabal*, le poète sait qu'il n'est de bonheur et de joie que ce que nous créent nos rêves.

Stefan George, pendant qu'il élaborait ses livres, traduisait les plus belles pages des poètes modernes de France, d'Italie, d'Angleterre et beaucoup de noms que nous aimons, furent, par lui, prononcés pour la première fois en Allemagne.

Il y a quelques semaines, un nouveau volume parut réunissant trois livres de vers triomphaux : l'art classique et pur du poète y atteint sa perfection et c'est un ravissement de voir la grâce et la souplesse qu'il sut donner à la langue allemande.

Un groupe restreint entoure Stefan George d'une absolue vénération : quelques poètes se sont formés à son exemple et les *Blätter für die Kunst* ont publié maints beaux vers de M. Hugo Von Hoffmansthal, une des espérances de l'art allemand de demain, et de M. Karl Wolfskehl. L'art de Hoffmannsthal se féminise davantage, il est moins grave et aime à sourire; M. Wolfskehl se cherche et il rencontrera, accordée à quelque portique hellène, sa muse, drapée d'une ample et large robe blanche.

Avec le mouvement naissant des *Blätter für die Kunst*, c'est la revanche splendide de l'Allemagne, de la vraie Allemagne, de celle qui pense et qui chante des chants de beauté. C'est la réaction de l'âme allemande qui lentement se réveille, contre l'esprit étranger, contre l'esprit juif, contre l'esprit slave, contre le mercantilisme berlinois, l'esprit de réclame et d'imitation! C'est le Midi non encore contaminé qui se révolte et lutte contre la tentaculaire capitale du Nord. Car tous les poètes des *Blätter für die Kunst* sont venus des parties joyeuses et fécondes de l'Allemagne, des provinces qui vivent et qui vibrent encore et où s'épanouira bientôt la vie harmonieuse et riche, et libre peut-être!

Les bords du Rhin, le fleuve majestueux où toute l'âme allemande se mire des souvenirs des immenses légendes, ont souri de tout leur passé glorieux au berceau des poètes nouveaux et l'impératif climatérique dont parle Jules Laforgue se révèle dans toute sa puissance ici.

La vraie Allemagne, celle du midi, et des rivages rhénans et danubiens, l'Allemagne des Francs, des Souabes, les seules races ayant révélé le don des arts de beauté, va lutter bientôt contre l'Allemagne étrangère, l'Allemagne postiche de la pacotille et du succès immédiat, l'Allemagne d'imitation et d'importation, et la révolte sera victorieuse.

Le soudard de Berlin pourrra étendre son sceptre de fer, son sceptre de dépression intellectuelle : jamais il ne réduira les cervelles germaines à la mesure du casque barbare. Le groupe des *Blätter* luttera sans fin contre l'invasion destructrice des barbares et dût-il être définitivement écrasé par la sauvagerie, il restera de lui le souvenir des quelques dernières belles œuvres d'une race malheureuse.

Mais le génie et la beauté sont immortels. Eux seuls, à la fin, seront victorieux et l'Allemagne bientôt se réveillera superbe et magnifique.

Nous verrons surgir et croître dans le désert triste la fleur merveilleuse. Il y aura des splendeurs encore puisque voici déjà pour notre consolation et notre joie une œuvre où arrêter longuement nos rêves — et de clairs espoirs pour demain.

Franz-M. Melchers à la Maison d'Art.

Il y a là-bas, vers le Nord, en Zélande, c'est-à-dire dans « les terres de la Mer », une petite île perdue, à peu près inconnue et très belle. On l'appelle l'île de Walcheren. La mer la domine littéralement, et les navires passent autour d'elle au niveau de la cime de ses vieux arbres calmes et de ses clochers versicolores et bulbeux. On dirait de loin, sur les vagues, un bouclier retourné ou une grande coupe aux parois vertes. Les parois vertes, ce sont les digues qui la défendent, depuis des siècles, contre l'océan qui l'attend patiemment; et la vie est cachée dans les profondeurs. Je ne connais pas d'endroits sur la terre où le bonheur semble s'être plus visiblement réfugié. J'entends un genre spécial de bonheur, le plus stable et le plus sage peut-être,

un petit bonheur doux, familier, recueilli et naïf. La vie y semble un peu moins grave, et plus proche qu'ailleurs d'une enfance jolie qui ne joue qu'à des yeux coloriés et tranquilles. Je n'y ai pas vu de cimetières, et je ne saurais dire ce qu'on y fait des morts. Les maisons sont petites et peintes comme des poteries de couleurs extraordinairement harmonieuses et vives. Au reste, c'est l'île de la couleur comme l'île du bonheur; il y règne une atmosphère merveilleuse qui donne aux objets les plus ternes l'éclat des choses qu'on a mises sous verre. Et c'est pourquoi les fleurs les plus vulgaires, les dahlias, les bégonias et les géraniums par exemple, y possèdent une fraîcheur et une force de vie qu'on ne soupçonnait pas.

Les habitants semblent toute l'année y célébrer une fête silencieuse, minutieuse et durable. Ils portent des costumes invariables et délicieusement appariés à l'âme du paysage; et les femmes y travaillent la terre parées de leurs lourds joyaux d'or, comme si elles allaient visiter une reine un peu vieillotte, un peu cérémonieuse, mais souriante et bonne. Mais n'allez pas à la recherche de cette île si vous n'avez pas vu les peintures de Franz Melchers : vous ne pourriez jamais la découvrir, ou si vous la trouviez ce ne serait pas l'île que je veux dire.

Il a pénétré l'âme de ce pays d'une façon extraordinaire, et ainsi qu'il arrive presque toujours lorsque l'on va vraiment tout au fond de n'importe quelle âme, en pénétrant cette petite âme et son petit bonheur particulier, il a su y trouver je ne sais quel symbole profond d'un bonheur général très humain et très spirituel. Il y a là une cristallisation de vie, de quiétude, d'apaisement et d'ingénuité que je ne croyais pas possible, et vraiment, avant lui, depuis les Primitifs, j'avais presque oublié qu'en représentant une simple maison avec des volets verts, une porte entr'ouverte au bord d'une eau dormante, une fenêtre fermée, un petit jardin dans l'attente du dimanche, on pouvait dire des choses aussi profondes et aussi belles que les plus grands penseurs ou les plus grands poètes, et même quelque chose de plus que ceux-ci : car le peintre a par surcroît toute la puissance du silence que les autres doivent d'abord abandonner. Et la force de ce qu'on ne peut pas exactement dire est la force la plus belle et la plus proche de notre âme.

Melchers a cette force incontestablement, et je le répète : depuis les Primitifs je ne connais guère de peintres qui aient su mêler comme lui dans une expression simple et profondément harmonieuse le dialogue extérieur et intérieur des choses. Toutes ces choses qu'il a peintes existent telles qu'il les a peintes : et les maisonnettes luisantes aux petits sabots blancs qui patientent sur le seuil comme dans les contes de fées, et les espaliers de « la nouvelle épousée », et les fruits merveilleux sur les murs, et les horloges mystérieuses au fond des corridors, et les ruchers aux ruches bleues, et les petits ponts bleus aussi. Oui, toutes ces choses existent dans son île, et les maisonnettes de Bruges sont encore là, elles aussi, à peu près telles que Memlinck les a peintes. Mais allez les voir sans son aide, et vous ne les verrez pas, ou du moins l'âme de leur beauté ne dira presque rien de ce qu'il faudrait dire à l'âme de votre beauté. Est-ce que tous les mots n'existent pas également dans les gros dictionnaires où ils attendent la venue du poète?

Je disais tout à l'heure que Melchers semblait s'être attaché surtout à peindre le bonheur. Il ne faut pas s'imaginer que cela le limite. Toute une vie peut avoir la nuance du bonheur et être aussi grave, aussi triste qu'une vie malheureuse. Est-ce que le bonheur des étoiles au fond de certaines nuits d'été ne semble pas venir d'un abîme aussi insondable que celui où se forment les larmes des plus grandes douleurs? Est-ce que les présages, et la fatalité, et la mort même ne se trouvent pas aussi dans le bonheur? Vous verrez qu'il y a plus d'un événement invisible et funeste, et plus d'une inquiétude dans ce bonheur, et que si l'île où Melchers l'a découvert est menacée sans cesse par la mer, l'île qu'il nous a peinte est menacée par une mer plus inquiétante et plus durable et plus profonde encore que l'océan qui gronde depuis l'origine de la terre...

MAURICE MAETERLINCK

EXPOSITIONS COURANTES

au Cercle artistique

Cette fois, cette rare fois, l'exposition du Cercle est mieux que banale. On y prend intérêt. On fait visite non plus à pas traînants et paresseux, mais presque avec joie. Le Salon a bon aspect et des tentures décentes cachent les murs couleur de boue et de lie propre et lisse que la commission du Cercle a cru devoir adopter. Cette teinte horrible satisfait les goûts artistiques de la commission.

Les exposants sont Léon Dardenne, Omer Coppens, Charles Samuel.

Les tableaux du premier sont des essais vers la clarté; leur mise en page est souvent banale et, somme toute, ce n'est point grâce à ses toiles que M. Léon Dardenne nous attire. C'est à cause de ces très heureux panneaux de broderie. Son paravent surtout, qu'il intitule *Les Quatre saisons*, étale des scènes très simples mais très artistement colorées avec, pour fond, des paysages sommaires aux lignes inattendues et spéciales. Les tapisseries de la cheminée, dont l'encadrement trop lourd écrase quelque peu le frêle et chatoyant travail, consacrent leur ornementation aux contes populaires. Dans un coin, une silhouette d'actrice, interprétant un rôle, s'écrit en noir comme un grand signe synthétique et décoratif. Ce dessin est très artiste et laisse en la mémoire sa surprise de geste concentré.

Omer Coppens est un peintre attentif aux lumières prismatiques de la mer. Il les note à cru, en pleine vie, avec audace. Telles marines sont d'éclat et de mouvement, tandis qu'en d'autres toiles les crépuscules bleus, les nuits de deuil dont la lune semble le visage voilé impriment dans les yeux de larges visions de quais et de navires. En outre, des notes variées, des esquisses fines et réussies renseignent sur son très réel talent d'impressionniste. On ne met point, nous semble-t-il, M. Coppens à sa vraie place dans la jeune école belge. Ses efforts méritent plus que le banal éloge des « C'est vraiment pas mal » et des « C'est très intéressant ». On peut dire de lui en donnant au mot son sens réel : « C'est bien. »

Omer Coppens s'occupe « d'art industriel ». Nous n'aimons guère ses appliques lourdes et contournées, mais telle reliure : *L'Iris*, est d'un ton jaune sur vert, admirable.

De M. Samuel une tête de Nèle (ivoire et bois) est jolie et fine. Le mariage entre les deux matières est parfait. Quelques bustes, celui de M. Otlet, par exemple, sont d'une vie et d'une ressemblance nettes. Mais pourquoi exposer une statuette d'un art aussi secondaire et aussi mesquin que les *Lys?*

Exposition Marcette.

M. Alexandre Marcette, devenu Bruxellois, fait les honneurs de son nouveau *home*. Et dans le clair atelier de la rue de la Loi, en cette maison tout juste assez « esthétique » pour révéler la qualité de celui qui l'occupe sans se parer d'un prétentieux décor, ce sont, saisies sur le vif, de limpides impressions de plein air qui révèlent la sincérité d'un travail consciencieux et persévérant. Des canaux mélancoliques reflètent les façades grises des maisons mornes de Gand. De grands pans de ciel, aux nuées changeantes, s'ouvrent sur l'horizon infini de la mer. Ailleurs, ce sont des marchés aux légumes, épanouis en bouquets multicolores, et la joie des toits rouges, des moulins, des eaux calmes, des voiles, des tours qui, chaque année, attire l'artiste en Hollande et exerce sur lui une irrésistible séduction.

Les toiles de M. Marcette vont s'éparpiller dans les Salons que le printemps fait éclore : Paris, Liége, Mons, etc. On aura, là, l'occasion de les juger et de constater les progrès réalisés par l'artiste, dont la vision s'affine, dont la main s'affermit.

Au Cercle artistique de Schaerbeek.

MM. les peintres schaarbeeckois ont réuni à la salle Manteau, en un salonnet écussonné d'une jolie affiche de M. Privat-Livemont, des toiles, aquarelles et sculptures qui ne marquent pas, semble-t-il, un esprit d'invention ou d'innovation bien caractéristique. Ce sont, en des données connues, les paysages traditionnels, les portraits classiques, les intérieurs d'ateliers ressassés, les « pochades » de jadis et de toujours. M. Herremans s'attaque, en ton papillotants et superficiels, à la petite ville de Veere dont M. Franz Melchers a donné une interprétation si personnelle et si émue. M. W. Delsaux truelle des marines aux allures décoratives, non déplaisantes à l'œil mais d'une observation insuffisante. M. Geefs s'essaie dans tous les genres, et telle de ses œuvres, un midi de tâcherons par exemple, n'est pas sans intérêt. De tous, M Colmant apparait le plus attachant; son portrait d'homme (nº 3) a du caractère, encore qu'on ne puisse justifier les dimensions démesurées des mains.

Concerts de la Libre Esthétique

Deuxième séance.

Une très remarquable exécution du trio de Vincent d'Indy pour piano, clarinette et violoncelle ouvrait le concert. Jamais, croyons-nous, cette œuvre mouvementée et forte, l'une des plus belles et des plus caractéristiques de l'auteur de *Fervaal*, n'a reçu à Bruxelles une meilleure exécution. MM. Théo Ysaye, Hublard et J. Jacob en ont exprimé avec une rare justesse d'accent le sens poétique, le charme et la grande ligne architecturale. On a particulièrement remarqué le son distingué de M. Hublard, soliste de la Société symphonique, qui prend rang parmi les meilleurs instrumentistes.

Pour remplacer le Quatuor à cordes de J. Guy Ropartz, dont l'audition a dû être ajournée par suite d'un accident survenu à l'un de ses interprètes, MM. Eugène et Théo Ysaye ont fait entendre la Sonate en *sol mineur* de Grieg pour piano et violon, et ce morceau a été la joie du concert. Les frères Ysaye ont une compréhension identique qui donne à leur interprétation une homogénéité exceptionnelle. Les moindres nuances de rythme et de sentiment, d'expression et de couleur apparaissent, dans leur jeu nerveux et précis, avec netteté, et l'on ne pourrait pousser plus loin la sûreté, l'aisance et la délicatesse. Rajeunie, rafraîchie par cette interprétation prestigieuse, l'œuvre pittoresque et charmante de Grieg a remporté le plus vif succès.

La partie vocale du concert était confiée à une jeune cantatrice allemande, Mlle Frieda Lautmann, qui possède une fort belle voix de mezzo-soprano grave et chante en musicienne et en artiste. Trois *lieder* de Brahms, de caractères différents, lui ont fourni l'occasion d'affirmer de sérieuses qualités lyriques et dramatiques.

Un choral pour orgue de César Franck, transcrit pour deux pianos par Henri Duparc, complétait cet intéressant programme. Cette œuvre austère et de grand style, profondément imprégnée de génie du Maître de Sainte-Clotilde, s'élève, par la noblesse et la pureté de l'inspiration, par le raffinement des harmonies et l'intérêt des développements, au niveau des plus belles pages de la musique sacrée.

NOUVEAUX CONCERTS LIÉGEOIS

(*Correspondance particulière de l'*Art moderne.)

Nul plus que Sylvain Dupuis n'aura contribué à faire comprendre et aimer du public liégeois la musique dans ses expressions les plus élevées, anciennes ou contemporaines. Avec l'opiniâtreté d'une conviction robuste il a lutté contre les difficultés accumulées; sa grande sincérité, le vif amour de son art, la sûreté de son goût ont persuadé; il semble avoir triomphé des plus rudes résistances. Si ne vient pas à lui la « fraction mondaine », cupide de frivoles caquetages et d'étalement de luxe, avec lui sont tous les artistes, tous ceux qui sentent et pensent un peu. Et ceux-ci lui ont grande reconnaissance. Car il a fait un véritable orchestre, un orchestre qui a de la cohésion, de la vie, qui connait les nuances et aime le rythme. La récente exécution des *Saisons* de Haydn et le concert de dimanche dernier marquent de manière définitive que cet orchestre est.

L'interprétation des *Saisons* avec le concours du chœur de Dames, de la Légia et de solistes de talent fut brillante. Le travail, les efforts pour arriver à cette presque perfection furent multipliés, et j'ai quelque regret qu'ils aient été consacrés à une œuvre dont je ne veux point méconnaître la valeur, qui a pour elle de la fraicheur, de la finesse et de la grâce, mais qui est longue démesurément, de forme démodée, bien ennuyeuse et peu élevée de pensée.

Aux Nouveaux Concerts l'orchestre de Sylvain Dupuis a mis en juste et pleine valeur par une exécution serrée la Symphonie en *ré* de Brahms. Très nettement, dans le jour un peu gris qui convient à la délicatesse de ses nuances, à l'atténuation de ses timbres, s'est développée l'ampleur de sa mélancolie souriante.

Pour la seconde fois, l'orchestre a fait sonner la verve éclatante du prestigieux *Till Eulenspiegel* de Richard Strauss. Il nous a dit avec beaucoup de rythme un morceau de musique de scène de Guy Ropartz — très bien venu, de belle animation populaire — destiné à encadrer des danses de matelots bretons pour *Pêcheur d'Islande*.

Au même concert, grand et juste succès pour M. Willy Burmester, un jeune violoniste d'une étonnante virtuosité, qui joint à un jeu nerveux et souple une merveilleuse pureté de son. Il joue un concerto de Sphor, fait preuve d'un mécanisme déconcertant dans

des exercices acrobatiques de sa composition sur un thème de Paganini, chante avec un peu d'emphase, mais aussi avec quelle émouvante ampleur l'*Aria* de Bach et, rappelé, s'abandonne à quelque emballement dans l'interprétation du *Prélude*.

LA VENTE DUMAS

La vente des tableaux, aquarelles, dessins, marbres, bronzes et objets d'art d'Alexandre Dumas fils est terminée. Les deux vacations ont produit plus de 400,000 francs.

Le chiffre le plus élevé a été obtenu par le fameux exemplaire de l'*Affaire Clémenceau*, exemplaire sur hollande n° 10, orné dans les marges de 160 compositions (aquarelles ou plume) et de 16 grandes compositions hors texte. Dumas avait prié ses amis peintres et dessinateurs d'illustrer son exemplaire, qui forme ainsi un admirable monument d'art. Ces œuvres d'art sont signées en effet des peintres Bonvin, Boulanger, Bouguereau, Cain, Clairin, Chaplin, Doré, Detaille, Duez, Gérôme, Heilbuth, Meissonier, princesse Mathilde, de Nittis, Le Poittevin, Ph. Rousseau, Vibert (!), etc. Ce livre unique a été adjugé 23,000 francs à M. d'Hauterive, le gendre du maître.

Parmi les autres dessins et objets d'art, citons : *L'Affaire Clémenceau*, de Meissonier, 9,100 fr.; *le Poète et la Sainte*, de Gustave Moreau, 5,200 fr.; *Sylvie et le Satyre*, de Prud'hon, 7,900 fr.; *1814*, de Meissonier (gravure), 820 fr.; *Cerf attaqué par un lynx*, bronze de Barye, 7,000 fr.; *Buste d'Arlequin*, par Saint-Marceaux, 3,000 fr.; marbre d'après Clodion, 2,700 fr.; *le Faune aux oursons*, marbre de Frémiet, 3,800 fr.; *la Syrène*, de Puech (une merveille) 6,100 fr.; *secrétaire Louis XV*, 2,020 fr.; *secrétaire Louis XVI*, 2,700 fr.; enfin, une *pendule Louis XVI*, en vieux sèvres, a été adjugée 5,450 fr. à M. Cahen, d'Anvers.

Une portière de tapisserie flamande a été vendue 8,300 francs.

La plupart de ces objets ont été rachetés par la famille d'Alexandre Dumas.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Aux écoutes, par EDOUARD DUCOTÉ. Paris, librairie de « l'Art indépendant ». — *The Pageant*, edited by C. Hazelwood Shannon and J. W. Gleeson White : published by Henry and C°, 93, Saint Martin's Lane, London. — ŒUVRE DE RENÉ GHIL. I. *Dire du mieux;* 5. *L'Ordre altruiste*. Vol. II. Paris, Bibliothèque de l'Association, 17, rue Guénégaud. — *L'Histoire des Boers*, par JULES LECLERCQ (extrait de la *Revue générale*). Bruxelles, Société belge de librairie. — *Quelques remarques à propos de la restauration des monuments d'art ancien*, par JOSEPH NEVE, chef de division à l'administration des Beaux-Arts. Bruxelles, Société belge de librairie. — *Émile Verhaeren*, recueil ornementé par F. KHNOPFF et THEO VAN RYSSELBERGHE, et comprenant douze pièces, choisies chacune dans un cahier différent de l'œuvre de Verhaeren, publié pour les amis du Poète par l'un des plus anciens d'entre eux. (Bruxelles, Edmond Deman). — *La Chambre des Représentants en 1894-1895*. Ouvrage illustré de portraits, etc. Bruxelles, Société belge de librairie (O. Schepens, directeur). — AIMÉ-L. PFINDER. *L'eau du soir*, essai dramatique. Bruxelles, P. Lacomblez. — LÉON RIOTOR. *Des bases classiques allemandes*. Paris, librairie de *la France scolaire*.

Musique.

Album musical de la Jeune Belgique, mélodies pour chant et piano par LÉOPOLD WALLNER, sur les textes de I. Gilkin, A. Giraud, Ch. Van Lerberghe, V. Gille, F. Severin, E. Levis, G. Le Roy et G. Kahn. Bruxelles, Schott frères.

PETITE CHRONIQUE

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Le troisième concert donné par M. EUGÈNE YSAYE et son Quatuor est fixé à *mardi prochain, 24 courant*, à 2 h. 1/2 précises. Il sera entièrement consacré aux œuvres instrumentales et vocales inédites (première audition) de M. Eibenschütz, professeur au Conservatoire de Cologne, et aura lieu avec le concours de M[lle] JEAENE MERCK et de l'auteur. Prix d'entrée : 5 et 3 francs.

La quatrième et dernière conférence sera faite, au local de l'exposition, *jeudi prochain, 26 courant*, à 2 h. 1/2 précises, par M. l'abbé CHARBONNEL qui a choisi pour sujet : *Art religieux; Art ecclésiastique*. Prix d'entrée : 2 francs.

Le gouvernement vient d'acquérir au Salon de la *Libre Esthétique* le tableau *Le Printemps* de M. A.-J. Heymans, l'un des plus remarqués de la série que l'artiste intitule : *La Sérénité d'un séjour aux champs*.

Voici, d'autre part, la quatrième liste des acquisitions faites par des particuliers (1) :

A. BOCH. *La Causette*. — ID. *A Knocke vers le soir*. — ID. *A Knocke*. — W. DEGOUVE DE NUNCQUES. *Vieux canal*. — ID. *Soir à Venise*. — A. DELAUNOIS. *Le Béguinage; les âmes solitaires* (n° 25). — M[me] DESTRÉE-DANSE. *Les Chimères* (album d'eaux-fortes), 3e exemplaire. — A.-W. FINCH. Poteries. — A. CHARPENTIER. *La peinture* (bas-relief bronze), 2e exemplaire. — F.-M. TAUBMAN. *La Nuit* (bronze), 2e exemplaire.

Parmi les personnalités artistiques qui sont venues de l'étranger visiter le Salon de la *Libre Esthétique* la semaine dernière, citons MM. Roger Marx, inspecteur des Musées de France, Victor Champier, directeur de la *Revue des arts décoratifs*, L. d'Emile Muller, Sylvio Lazzari, le poète Stefan George, etc.

La clôture du Salon est irrévocablement fixée à dimanche prochain, 29 courant, à 5 heures, les galeries du Musée devant être mises dès le lendemain à la disposition de l'Association belge de photographie et du comité de l'Exposition Verwée.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 1/2 heure, au Théâtre de la Monnaie, quatrième Concert populaire avec le concours de M[lles] Eléonore Blanc et Claire Friché, de M. Emile Engel et du Choral Mixte, dirigé par M. Léon Soubre.

MAISON D'ART (avenue de la Toison d'Or, 56). — L'Exposition de MM. ODILON REDON, F.-M. MELCHERS et A. CRACO actuellement ouverte sera accessible au public jusqu'à jeudi prochain, 26 courant,

Samedi prochain, 28 mars, à 8 h. 1/2, conférence de M[me] R. NYST. Titre : *Pensées d'Artiste*.

Lundi 30 mars, à 8 h. 1/2, sur le théâtre transformé, inauguration des représentations organisées par M. Gaston Mouru de Lacotte, avec une troupe formée exclusivement en Belgique.

(1) Voir nos trois derniers numéros.

La première soirée sera consacrée à deux pièces de Maurice Maeterlinck : *Intérieur* (première représentation à Bruxelles) et la *Mort de Tintagiles* (première représentation).

Quelques-uns des principaux artistes des théâtres bruxellois prêteront leur concours à cette représentation.

Une conférence de M. Roland de Marès sur le Théâtre de Maeterlinck précédera la représentation.

On peut, dès à présent, se procurer des places à 3 et 5 francs, à la Maison d'Art.

Mercredi 1er avril, à 2 heures, ouverture d'une exposition d'œuvres de M. J.-F. Raffaëlli. Dans la section des Arts appliqués, cristaux artistiques du Val-Saint-Lambert ; fers forgés de M. De Beys.

M. Edmond Picard fera très prochainement lecture d'une œuvre inédite qu'il vient d'achever : *Le Sermon sur la Montagne et le Socialisme contemporain.*

Université Nouvelle. Institut des Hautes Études. — *Mercredi, 25 mars.* — M. Émile Vinck. La Statistique.

Vendredi, 27 mars. — M. Louis Franck. Le Droit maritime pratique.

Samedi, 28 mars. — M. Élisée Reclus. L'Inde.

Les journaux ont annoncé que le théâtre Molière allait représenter un Mystère, poème de Camille Lemonnier et musique de Léon Du Bois. Il a été question, en effet, d'un acte se rapportant au mystère du Vendredi-Saint et qui devait faire partie d'un concert spirituel dirigé par M. Du Bois. Mais des difficultés matérielles ayant au dernier moment entravé ce projet, la représentation n'aura pas lieu et Camille Lemonnier a retiré sa pièce.

Ce n'est pas un poème, comme on l'a dit, mais un drame mystique composé de six personnages, avec un personnage central qui est Nora, la femme et la mère. L'œuvre a été en partie tirée par Camille Lemonnier d'un de ses plus émouvants récits, *Le Corps du Christ*, dans les *Dames de Volupté*. Mais le titre a été changé ; le drame s'appelle : *Les yeux qui ont vu*. M. Léon Du Bois, le dramatique compositeur du *Mort*, a écrit pour la pièce une musique de scène avec prélude.

Une représentation unique aura lieu le soir du Vendredi-Saint, devant un public d'invités, dans le bel atelier du sculpteur Charles Van der Stappen.

MM. Goupil et Cie exposent en ce moment au Rubens-Club, 180, rue Royale, une collection de tableaux de l'école française, parmi lesquels des œuvres de Millet, Diaz, Daubigny, Troyon, Decamps, Delacroix, Fromentin, Dupré, Jongkind, Th. Rousseau, etc. Cette exposition sera ouverte jusqu'au 31 courant.

Le Comité constitué pour organiser, sous les auspices du gouvernement, une exposition des œuvres de feu Alfred Verwée, vient de terminer ses travaux.

Le Comité avait espéré disposer de l'ensemble des salles mises à la disposition des groupes artistiques qui en font la demande. Malheureusement la moitié seulement de ces locaux a été accordée, l'exposition Verwée coïncidant avec une autre exhibition, inscrite concurremment.

L'exposition aura lieu au Musée moderne de Bruxelles, du 1er au 20 avril. On peut s'attendre à un ensemble vraiment imposant où le maître animalier sera représenté par des œuvres types, triées sur le volet.

Le 4 avril s'ouvrira au Musée moderne la deuxième Exposition d'Art photographique organisée par l'Association belge de photographie. L'exposition restera ouverte jusqu'au 19 avril.

Le cinquième Salon de la Rose † Croix est ouvert jusqu'au 20 avril, 28, avenue de l'Opéra, à Paris.

M. L. Flameng, baryton, donnera vendredi prochain, 27 courant, à 8 h. 1/2 du soir, un chant-récital à la salle Ravenstein.

Le programme est composé d'œuvres peu connues des jeunes écoles française, russe et belge, dont quelques-unes inédites.

La mardi 31 mars une grande fête de bienfaisance, organisée sous le patronage des journaux bruxellois, sera donnée au Pôle Nord qui, ce soir-là, clôturera sa saison d'hiver.

Cette fête unique, pour laquelle un très grand nombre de billets sont déjà placés, comptera parmi les plus brillantes, les plus élégantes, les plus variées qui auront été organisées à Bruxelles.

Elle commencera à 8 heures du soir pour finir à 1 heure du matin.

Chaque jour, nos confrères reçoivent de nouvelles adhésions d'artistes. Le prix d'entrée est uniformément fixée à 5 francs. On trouve des cartes au Pôle Nord et dans les principaux restaurants, hôtels et tavernes de Bruxelles.

On se souvient de la belle revue flamande, *Van Nu en Straks*, dont l'apparition de la première série, aujourd'hui épuisée, fut une manifestation littéraire que nous croyons unique dans l'histoire des lettres néerlandaises en Belgique. Elle était exempte de tout mauvais goût typographique et artistique, elle s'affirmait jeune et vivante, autant dans ses dernières que ses premières livraisons.

La seconde série vient de s'inaugurer. Et aujourd'hui les articles sociologiques y voisinent avec les articles littéraires. Nous cueillons au sommaire :

Kritiek der vlaamsche beweging, par Gust. Vermeylen; *De Socialistische partij en hare Drijfveeren*, par Jac. Mesnil ; *Door het Zomeren*, par K. van de Woestyne; *Scheppingsdag*, par Em. de Bom; *Variatiën en Gevolgtrekkingen*, par H. van de Velde.

Ce premier numéro de cette seconde série indique bellement une nouvelle marche en avant. Bonne route !...

La livraison de février de l'artistique revue *De Vlaamsche School* contient une intéressante étude de Pol de Mont sur notre collaborateur Philippe Zilcken, un article de Max Rooses sur le peintre anversois Henry Luyten, des planches hors texte d'après Hobbema et Cuyp, etc. A Anvers, J. E. Buschmann, éd., Rijnpoortvest.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 13. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 29 MARS 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

UN HOURVARI!

A propos de « l'Art appliqué à la rue ».

Un hourvari a éclaté contre l'ŒUVRE NATIONALE DE L'ART APPLIQUÉ A LA RUE. C'est une universelle pétarade, un charivari d'une exceptionnelle bruyance.

Pourquoi? En soi l'idée semble bonne et éveille la sympathie. Quelles causes contingentes ont amené cette explosion de clameurs et de sarcasmes, cette grêle de quolibets aussi multitudinaires que les confetti d'un mardi-gras par un beau soleil?

Le mystère n'est pas d'une pénétration très laborieuse. Voici :

Depuis quelques années l'attention esthétique allait aux Paysages urbains, à la Décoration des Façades, à l'Embellissement des Rues, aux Balcons fleuris, aux Fontaines publiques, aux Boîtes à lettres, aux mille expressions de l'Art dans la vie extérieure. Des artistes sans nombre s'en préoccupaient avec la ténacité, le scrupule, la modestie, le travail silencieux de ceux qui savent combien peu les expressions artistiques de la vie d'un peuple sont affaire d'improvisation, de tapage et de chic; de quels lents efforts, de quelle patiente recherche elles sortent; à quelle évolution naturelle, cosmique, méthodique et ordonnée elles sont soumises. Chacun, dans le coin d'activité où l'avait placé le Sort, mettant en œuvre ses aptitudes personnelles et les moyens restreints dont il disposait, procédait avec scrupule, attentif aux nouveautés possibles, aux hardiesses légitimes, cherchant l'équation entre les idées et les faits, ne prétendant rien forcer, élevant lentement un édifice commun, solide, normal et bien organisé. Le Beau se répandait de manière sûre et spontanée, par alluvions, par infiltrations. Une avancée générale se manifestait, une pousse successive, une incubation instinctive, observant les délais et les apparents retards inévitables de ce qui n'est pas artificiel et platement superficiel.

Le spectacle était réconfortant et donnait les plus sûres espérances. Il fallait attendre, mais on marchait, on allait vers le but délibérément. L'Idée de l'art dans la rue devenait visible pour tout le monde et de multiples esprits et bonnes volontés s'y appliquaient. Les

tentatives privées se diversifiaient sous l'impulsion individuelle très salutaire des architectes, des décorateurs, des ferronniers, des peintres, des critiques, des amateurs. Elle était vivement stimulée par la presse qui ne manquait aucune occasion d'exciter le goût et les essais. Bref, on allait à pas bien posés; c'était la sincérité et la parfaite juste mesure d'une gestation régulière.

C'est alors que se produisit un phénomène inattendu qui allait, sinon bouleverser le mouvement (il est indestructible), du moins essayer de le domestiquer, de l'embarrasser des protections gouvernementales, et, sous prétexte de l'activer, le pousser dans les plus folles turbulences et les turlupinades d'une course au clocher.

Un artiste peintre de quelque notoriété et de mérite discuté, qui avait eu l'idée à la fois commerciale et esthétique d'enfusiner quelques douzaines de célébrités nationales et de se munir ainsi de nombreuses et bienveillantes relations dans le monde officiel, jugea à propos d'attirer à lui, d'un seul coup d'épervier, cette légion de germes et de résultats patiemment acquis et grandissants dans le vivier clair de la bonne nature.

Que son intention fut sincère, on peut l'admettre. Qu'il ait été convaincu de rendre service à la chose publique, on peut en convenir. Il est difficile de pénétrer les intentions et celui-là même qui les a s'y trompe. Mais, certes, il n'y a pas lieu de s'étonner que les discrets et laborieux artisans qui se vouaient à l'œuvre depuis des années et qui en voyaient poindre le succès, aient ressenti quelque émotion de ce brusque accaparement rappelant un peu trop les rafles et les mises en syndicats que les boursiers pratiquent avec un si fraternel ensemble et une si constante opiniâtreté au détriment de la petite épargne et de la petite industrie. Cette introduction, certes imprévue, des pratiques usurières dans le domaine de l'art, devait causer et causa l'émotion actuellement régnante et grondante en haro!

D'autant plus que la mise en scène fut un épanouissement complet des procédés fort étrangers aux habitudes tranquilles et réservées qui sont de mise chez nous et où se révèle l'horreur du tapage et la de théorie du « tirer à soi la couverture ». Des réclames à n'en plus finir mettant toujours en vedette le même personnage comme si vraiment il n'y avait que lui, non vraiment que lui. Des banquets présidés par lui. Des toasts faits par lui et à lui. Des démarches innombrables dans les ministères, dans les salons, dans les ateliers. Un échantillonnage complet de cette tactique bien connue, faite de patelinages, d'entreglissements, de caresses intéressées, de petits services rendus, de flatteries, de circonvolutions, jusqu'au jour où l'on se redresse pour agir en maître avec outrecuidance. Et finalement l'élucubration étonnante d'une Société avec présidents d'honneur, membres d'honneur, membres protecteurs, conseil d'administration, section technique, membres attachés à la section technique, section des finances et du contentieux, membres attachés à cette section, section de propagande et des fêtes, membres attachés à cette section, conseil général. Bref, un trimberlin invraisemblable, inondant des noms les plus divers, hurlant de se voir amalgamés, six colonnes compactes d'un journal spécialement fondé pour être l'organe de cette œuvre fourmillante.

Le Président de l'administration de tout cela : M. EUGÈNE BROERMAN, artiste-peintre, 33, rue Jourdan, à Bruxelles! Le premier attaché de la section technique : M. Eugène Broerman! Le premier attaché de la section des finances : M. Eugène Broerman! Le premier attaché de la section de propagande et des fêtes : M. Eugène Broerman! Et M Broerman par-ci et M. Broerman par-là. Et des entrefilets, et des articles, et des visites, et des interviews. Lui, toujours lui!

Ce qui devait arriver arriva. *Habent sua fata.* Cette machine qui se personnifiait ainsi en un seul personnage encombrant, autour de qui tous les autres apparaissaient comme de petits navets autour d'un faisan à queue superbe, stupéfia d'abord, puis agaça, puis souleva des huées! Nous en sommes à la période des huées.

Mais au-dessus, très au-dessus de cette question de fantocherie et de cabotinage, domine la question d'Art, le côté grave après le côté burlesque.

M. Eugène Broerman prétend mettre l'Art à la Rue en serre chaude et en faire aller la végétation d'un train d'enfer. Il veut le « forcer », comme on force les lilas et les melons. Il a, sur la matière, des conceptions galopantes. Il s'imagine qu'on transforme la décoration foncière et séculaire d'une ville, comme on pavoise et on orne les rues un jour de fête, d'illumination et de kermesse. Il a suscité, un soir fameux, aux vitrines des galeries Saint-Hubert, le plus funambulesque étalage qui se verra jamais. En huit jours, aidé d'on ne sait quels complices, il avait bâclé là des hectomètres d'oripeaux. Puis est venu, au grand déshonneur de la Montagne de la Cour et de la rue de la Madeleine, un concours d'enseignes qu'on a appliquées aux maisons comme des faux nez et du fard sur les visages les jours de carnaval. Il brûle les étapes, il monte les escaliers quatre à quatre. Il convie les populations à esthétiser leurs demeures en un tour de main. Il fait l'Art à la Rue à l'instar des illustres bâtisseurs de cartonnages qui dotèrent Bruxelles pendant cinq mois d'une Venise en peinturlurage et d'un palais des Doges en toile d'emballage. Ne fut-il pas président d'honneur de cette entreprise? S'il ne le fut pas, il eût dû l'être.

Et voici que maintenant il s'efforce de mettre en rut toute une population de médiocres en organisant des concours avec primes, subsides, perspectives de croix et de médailles, caressant cette idée grotesque qu'on

suciste l'art et les artistes en promettant des gâteaux et qu'on crée des Michel-Ange en annonçant des distributions de prix.

Contre cette mascarade, le monde esthète se soulève, et il a raison. C'est à la fois du puffisme et du vandalisme. Une liquidation s'impose. Il faut d'abord rendre aux artistes multiples qu'on a raziés de leurs initiatives ce qui leur appartient et les laisser faire, simplement et noblement. Il faut empêcher ces parades de pitre se démenant devant sa baraque. Il faut ramener les esprits à une plus juste conception des lois qui règlent l'évolution artistique et guérir les Jeannot embrigadés pour la plus grande gloire d'un metteur en scène fort adroit, du sot engouement qui les a groupés étourdiment autour d'une entreprise funeste et d'un homme non qualifié pour diriger le mouvement dont il s'est emparé. Il faut, tout en maintenant l'Idée, qui est grande et salutaire, l'empêcher d'apparaître comme le monopole d'un trop habile homme qui s'est fourré là dedans comme un coucou dans le nid d'autrui.

Les Panneaux décoratifs de M. de Lalaing au Sénat.

Voici comment une notice décrit les trois grands panneaux décoratifs qui ont remplacé, dans la salle des séances du Sénat, le légendaire tableau de De Biefve, assemblée des muses nationales sous les figures de solides verdurières, et les portraits de Léopold Ier et de la reine Louise qui semblaient en pénitence dans les hauteurs :

« Ces panneaux représentent quelques-uns des grands événements mémorables ou tragiques qui ont, au cours des siècles, caractérisé les divers régimes qui se sont succédé dans nos provinces.

« Le panneau de gauche montre la belle résistance de nos communiers flamands à l'agression étrangère, cette lutte inégale dont la bataille de Courtrai fut l'apogée et la défaite de Roosebeke l'épilogue funeste.

« Plus à droite, la scène représente la domination bourguignonne assez forte dans la personne du duc Charles le Téméraire pour traîner malgré lui un roi de France devant le spectacle du châtiment de la ville de Liége.

« A gauche du panneau central, la sombre époque espagnole dominée par le spectre du duc d'Albe.

« Les deux principales victimes de ce moment troublé, Egmont et le Taciturne, prennent congé l'un de l'autre dans les termes prophétiques que l'histoire a enregistrés.

« Au centre, l'époque des grandes guerres de Louis XIV qui ont ensanglanté notre sol et dont Bruxelles a spécialement pâti, formidable lutte dont Marlborough et Eugène de Savoie furent les héros.

« Au-dessus de ce groupe, dans le cintre, deux figures symboliques : l'Histoire et la Destinée.

« Enfin le troisième panneau, où l'on voit Joseph II, contrarié par les courants révolutionnaires, les statistes et les vonckistes. Puis l'irruption bruyante de Dumouriez en Belgique, amenant avec le drapeau tricolore les idées républicaines et culbutant sur son passage les résistances autrichiennes.

« Et, finalement, le dernier épisode du grand drame napoléonien où l'Empereur succombe à Waterloo sous l'effort des coalisés. »

Comme on le voit, il s'agit de scènes symboliques, concentrées chacune en quelques personnages dominants de l'époque. Ces symboles ne sont pas hiératiquement figés : au contraire, c'est le mouvement qui domine ; le tragique et l'agitation des montures (il y en a peut-être un peu beaucoup) s'ajoute à celle des hommes et des météores.

Ces peintures sont dans la gamme fumeuse de fresques grises que M. Jacques de Lalaing a adoptée pour la décoration de l'escalier d'honneur de l'Hôtel de Ville de Bruxelles. Ce sont des tonalités de soirs de bataille, sous des ciels nuageux et tourmentés, dans des paysages assombris.

Prises en elles-mêmes, ces colorations paraîtront plus harmonieuses à l'esprit qu'à l'œil, surtout à l'œil flamand, friand des beaux tons frais et opulents. Mais dans l'ensemble de la salle du Sénat aux acajous lourds, au mobilier bourgeoisement cossu ; devant le défilé des figures de Gallait et la colonnade grecque des tribunes ; dans l'encadrement jaune rompu des frises ; sous le plafond à écussons et à rosaces, les panneaux de M. de Lalaing font sonner une note grave, ouvrant des visions vers le passé, des échappées sur l'histoire et suscitent une impression élevée. On sent et on respecte l'effort philosophique réalisé en des épisodes agencés non sans effort. Devant ces œuvres on pense, on réfléchit, et si l'excitation esthétique n'est pas puissante, celle de la pensée est réelle et intéressante.

La notice est trop nécessaire pour se rendre compte des sujets : sans elle la perplexité serait grande et l'assemblage paraîtrait inexplicable. Mais quand on tient la clef de cette série, on admire comment l'artiste a réussi à combiner des événements aussi divers et à donner de l'unité à des sujets si disparates.

Les panneaux de M. de Lalaing sont plus d'un dessinateur et d'un sculpteur que d'un peintre, mais peut-être n'est-ce pas un défaut quand il s'agit de décoration. Ils s'appliquent bien aux murailles, sans les alourdir et sans les percer. Si le temps et les ombres n'aggravent pas leur caractère ténébreux, ils resteront un ennoblissement pour l'ensemble où ils ont pris place.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

POST-SCRIPTUM

Thorn-Prikker.

Pour démêler le sujet dans les envois de Thorn-Prikker, il faudrait un examen long et peut-être n'aboutirait-on qu'aux à-peu-près. Aussi n'est-ce guère par les énigmes que son art renferme, qu'il nous requiert. Nous ne voyons en lui qu'un très réel et personnel artiste pour qui vivent les lignes et les teintes rares et subtiles. Son dessin, soit qu'on le considère comme un écheveau ou un trousseau de courbes, soit comme un emmêlement de courants de fils ou de soies, fait rêver à une transcription sur toile ou sur papier d'une vie d'herbes sous l'eau, d'une vie de givre prisonnière sous verre, d'une vie de choses souterraines incrustée aux parois d'un roc ou dans une pierre des âges préhistoriques. Et la joie de l'œil est grande à suivre la grâce et l'élégance de ces dessins conçus par un très authentique artiste, en dehors de toute

tradition et de tout exemple, uniquement pour lui-même ou pour quelques rares esprits qui le prisent fort haut. Tels que ces toiles apparaissent, elles prouvent en tout cas un décorateur original et puissant, qui un jour s'imposera comme un maître. Qu'en attendant son heure, M. Thorn-Prikker soit traité de fou, peu lui chaut. Cela n'a pas d'importance.

Charles Cottet.

Celui-ci, comme tant d'autres, a pris la Bretagne pour atelier. Il campe son chevalet dans les villages du Finistère et sur les falaises au bord de la mer.

Sa palette souvent se plaît aux tons noirs et bruns et l'on dirait des tons d'ifs, de buis, de goudron et de résine. D'autres fois ce sont des roses lavés, des verts d'aquarium et des bleus déteints. Dans les deux cas de belles harmonies en résultent.

Le tableau, intitulé *Deuil*, que nous avons rencontré à la Triennale de Gand, nous avait requis vers ce peintre intime et triste. Là scène est pénétrante et simple, d'une facture fruste et d'une couleur assombrie. Le fond est très breton, d'une impression et d'une atmosphère locales.

Le *Cabaret* lui aussi est de réalité artiste. Il est enfumé de teinte et comme recuit. C'est bien le trou à marins qui semble une partie détachée du navire. On dirait qu'une odeur de poisson s'en échappe. La lumière en est rousse et jaune, couleur de hareng-saur. Les paysages : *Nocturne* et *Soleil couchant*, s'avivent par contre d'une vie de plein-air et d'une vraie limpidité aérienne.

Et c'est ainsi que dans chaque œuvre de M. Cottet on retrouve l'observateur scrupuleux qu'il est et qu'en chaque œuvre aussi, il se prouve interprétateur personnel. Sur lui ceux qui aiment l'art peuvent compter.

NOTES DE MUSIQUE

Quatrième Concert populaire.

C'est par un choix judicieux et varié d'œuvres lyriques que M. Joseph Dupont a clôturé, dimanche dernier, sa campagne si hautement artistique d'initiation musicale. Trois « nouveautés » figuraient au programme : le *Pèlerinage à Kevlaer*, écrit sur le poème de Heine par M. Humperdinck, l'auteur de cette jolie partition de *Hänsel et Gretel* qui a fait le tour de l'Allemagne, de l'Angleterre et même de l'Amérique sans qu'on paraisse en soupçonner l'existence en Belgique ; la *Sulamite* de Chabrier, l'une des compositions les plus personnelles de l'auteur de *Gwendoline ;* enfin, le *Chant élégiaque* de Beethoven qui, chose curieuse, était demeuré inconnu jusqu'ici.

Le *Pèlerinage à Kevlaer* est une grisaille agréable, écrite avec soin, dont Mlle Eléonore Blanc et M. Engel ont fait valoir avec beaucoup de goût et de talent la ligne mélodique simple et le sentiment intime. Dans la *Sulamite*, dont la couleur, les rythmes, les harmonies, l'instrumentation piquante contrastent avec l'œuvre de M. Humperdinck, c'est Mlle Friché qui a, d'un organe sonore, interprété la partie principale. Elle a donné du charme et de la grâce à ce solo difficile, et les chœurs du *Choral mixte*, disciplinés par M. Léon Soubre, l'ont accompagnée avec justesse et avec précision.

Le *Chant élégiaque*, dont l'exécution a été également fort bonne, est une composition pour quatre voix mixtes et quatuor d'archets, d'un sentiment religieux profond et d'un style soutenu. Elle a produit une grande impression.

Après ces trois « premières auditions », exécution du deuxième tableau du *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy, entendue pour la première fois aux concerts des *XX*, et qui constitue, par la fraîcheur de l'inspiration, la poésie dont elle est imprégnée, la distinction des idées et le raffinement de la forme, l'une des parties les plus séduisantes de l'œuvre. M. Dupont en a particulièrement soigné l'interprétation orchestrale, qui a été parfaite. Mlle Blanc et M. Engel en ont dit avec une émotion contenue et un charme exquis les soli.

Après deux rappels aux chanteurs, la salle a spontanément acclamé M. Dupont et lui a fait une ovation enthousiaste.

Pour terminer le concert, la scène du Graal de *Parsifal*, dont on ne se lasse pas d'admirer la grandeur, la noblesse, la richesse de conception, l'intensité du sentiment religieux. M. Dupont n'en avait pas donné jusqu'ici de plus belle exécution, plus homogène et plus complète. Les masses chorales importantes qu'il a pu réunir grâce à l'institution du *Choral mixte*, diverses améliorations dans la disposition des chœurs, la collaboration désintéressée de M. Mahillon qui a spécialement construit en vue de cette audition une « cloche » que le directeur des Concerts populaires avait vainement recherchée jusqu'ici, ont permis à ce dernier de réaliser dans des conditions supérieures cette sublime conception, point culminant de la littérature lyrique.

Troisième Concert de la Libre Esthétique.

M. Albert Eibenschütz, auquel était consacrée la troisième séance donnée à la *Libre Esthétique* par le Quatuor Ysaye, est né en Allemagne, d'un père hongrois et d'une mère italienne. Professeur au Conservatoire de Cologne, récemment nommé au même titre à Berlin, sa réputation naissante de compositeur et de pianiste commence à s'étendre et l'accueil chaleureux qu'il a reçu, mardi dernier, du public bruxellois dont il était inconnu jusqu'ici a confirmé l'impression favorable que ses œuvres ont provoquée en Allemagne.

La Sonate pour piano et violon et le Quatuor pour piano et cordes qui composaient, avec un choix de mélodies, le programme de cette attrayante séance accusent une abondance et une facilité rares en même temps qu'une personnalité nette. Il serait difficile de rattacher le compositeur à une école déterminée. Sa musique, distinguée et de belle allure, est dictée par une inspiration lucide, exempte de recherches, et décèle une sincérité qui commande la sympathie. En quelques parties (nous citerons spécialement l'*Andante* de la Sonate et l'*Adagio* du Quatuor), M. Eibenschütz arrive, par des moyens très simples, à une réelle grandeur. On l'a écouté avec un vif intérêt et applaudi avec enthousiasme.

L'excellente interprétation qu'ont donnée de ces œuvres savoureuses MM. Eugène Ysaye, Van Hout, Jacob et l'auteur, pianiste remarquable, ont contribué à en faire valoir le charme. La jolie voix et le goût délicat de Mlle Jeanne Merck, qui a chanté les *lieder* dans la traduction française que vient d'écrire M. Lucien Solvay, ont mis pleinement en lumière les compositions vocales de M. Eibenschütz, dont nous souhaitons entendre, en l'un de nos concerts symphoniques, une œuvre orchestrale qui nous permettra de l'apprécier définitivement.

La quatrième et dernière séance, dont la date sera fixée pro-

chainement, aura lieu à la Maison d'Art. On y entendra notamment le Quatuor à cordes de J.-Guy Ropartz, ajourné par suite d'une indisposition, et une Sonate inédite de M. Mathieu Crickboom pour piano et violon.

Concert Litta.

Le pianiste Litta, qui peu à peu a pris rang parmi les meilleurs virtuoses du clavier, a donné mardi dernier à la salle Ravenstein un *recital* de réel intérêt. Interprète consciencieux et sûr des œuvres classiques (*Toccata et fugue en ré mineur* de Bach, *Sonate* op. 111 de Beethoven), il a fait preuve, dans quelques pièces de Liszt, d'une fougue, d'un brio, d'un mécanisme remarquables. L'attrait principal de la séance résidait dans l'audition des *Etudes symphoniques* de Schumann, composition rarement jouée parce qu'elle offre de difficultés d'exécution qui rebutent les plus audacieux. M. Litta les a interprétées avec un sentiment juste et une compréhension artiste, mettant en relief, sous l'enchevêtrement des variations, le thème mélodique, et donnant à l'œuvre le coloris et le style voulus. Un public nombreux a fait au jeune pianiste un succès mérité.

Troisième séance du Quatuor Ysaye à la Grande Harmonie.

Une indisposition du pianiste Théo Ysaye ayant obligé les quartettistes à modifier leur programme, on a entendu, jeudi, au lieu du Trio de Lalo et du Concert de Chausson, le Quatuor en *fa* de Schumann et le Quatuor en *fa mineur* de Mendelssohn qui, pour être plus connus que les œuvres françaises annoncées, n'en ont pas moins remporté, grâce à une interprétation irréprochable, un succès unanime. On n'imagine pas exécution plus homogène, plus finement nuancée, plus complètement artistique et émouvante que celle que donnent des œuvres classiques et modernes ces quatre virtuoses exceptionnels : Eugène Ysaye, Alfred Marchot, Léon Van Hout, Joseph Jacob.

Le grand succès, le triomphe de la séance a été pour Eugène Ysaye qui a, dans un intermède, joué avec le sentiment profond, la plénitude de son, l'ampleur de style et l'intensité d'expression qui en fait le premier des violonistes de l'époque, la *Chaconne* de Bach et la transcription du « Preislied » des *Maîtres Chanteurs*.

Il a, dans l'interprétation de ces deux œuvres si différentes de caractère, de forme et de sentiment, déployé toutes les qualités de son admirable talent, asservissant à la plus haute conception artistique un mécanisme qu'aucune difficulté n'inquiète (et Dieu sait si la *Chaconne* est semée de pièges !), sans que jamais la sérénité de l'audition fût troublée par l'apparence d'un effort, par le soupçon d'une défaillance ou de la moindre lassitude.

A la Maison d'Art

Très intéressante soirée, tout entière consacrée à Beethoven, à la Maison d'Art. Artistes exécutants : Mlle Juliette Voué, MM. Deru et Bouserez, enfin, Mlle Jeanne Merck, remplaçant M. Dufranne, empêché. Au programme, le trio en *ré*, si pathétique en son *adagio*, la sonate en *ré*, pour violon et piano, et celle en *fa*, pour piano et violoncelle; enfin la sonate pathétique et deux exquis chants écossais avec accompagnement de piano, violon et violoncelle, dits à ravir par Mlle Jeanne Merck. On n'a que trop rarement, à Bruxelles, l'occasion d'entendre ces œuvres si profondes et si pénétrantes du maître et il faut savoir gré aux jeunes artistes d'avoir consacré le meilleur de leur talent à les interpréter avec respect et passion. Cela s'applique autant à Mlle Juliette Voué, la remarquable pianiste, qu'à M. Deru, un des meilleurs élèves d'Ysaye, et à M. Bouserez, dont le violoncelle est depuis longtemps classé.

EXPOSITIONS COURANTES

Au Cercle artistique.

« A l'instar de Paris », le *Cercle artistique* a ses pastellistes. Exposition modeste, comme il sied à un début, mais de bonne tenue, et, en quelques-uns de ses envois, vraiment intéressante. Nous mettons au premier rang les quelques œuvres, déjà aperçues aux Aquarellistes mais ici mieux en valeur, de M. A.-J. Heymans, qui trouve le moyen, en des cadres larges comme la main, de faire grand. Ses petits pastels : paysages, baigneuses, ont une fluidité d'atmosphère, une légèreté de touche, une harmonie de nuances claires tout à fait exquises. M. Léon Frédéric manie, on le sait, avec la même habileté, le même souci du détail, le même scrupule, les pâtes et les poudres colorées. Quelques-uns de ses paysages, que nous préférons ici à ses figures, plaisent par leur sincérité et l'acuité de la vision. M. Claus se montre, en ses pastels, l'impressionniste consciencieux que nous connaissons. Il fixe les effets les plus fugitifs de la nature, préoccupé des jeux de la lumière, des reflets, des ombres, des rayons de soleil tamisés par les nuées. Art délicat, fait de grâce et d'émotion discrète. Une marine de M. Omer Coppens, un Quai à Ostende, vus précédemment, plaisent par la richesse et l'harmonie des tons.

Le Salonnet se complète par une série d'œuvres de M. et de Mme Wytsman, de Mlle Art, de MM. Den Duyts, Richir et de Lalaing. Ce dernier expose le portrait de Mme Hélène de Burlet, d'un beau dessin mais d'un coloris sec et vulgaire.

A la Galerie du Congrès.

La Galerie du Congrès s'est ouverte, la semaine passée, aux débuts d'une jeune fille qui manifeste de réelles dispositions de coloriste : Mlle Ida de Smedt, belle-fille de l'excellent paysagiste T'Scharner qu'on regrette de ne plus voir prendre part, depuis longtemps déjà, aux expositions.

Mlle de Smedt a une vision juste et délicate de la nature. Ses études, brossées invariablement dans les dunes et sur la plage de La Panne, dans un rayon des plus limités, ont une variété qui révèle, en même temps qu'un œil sain, une sincérité d'observation qui fait espérer un peintre d'avenir.

Le dessin est encore insuffisant. Dans l'établissement des plans, dans la mise en pages, il y a beaucoup de progrès à réaliser. Mais l'essentiel : le sentiment et la vision, se révèlent clairement, annonciateurs d'un tempérament.

BRELAN D'OPÉRETTES

La Petite Mariée. — La Bachelette. — La Vivandière.

L'opérette a repris possession de l'Alcazar, où elle florit naguère et actuellement varie, par intermittences, le répertoire des revues de fin d'année dont le succès se prolonge jusqu'à l'été. C'est la *Petite Mariée* que M. Malpertuis a eu l'idée de restituer, après une éclipse de quelque vingt années, et cette idée paraît avoir été heureuse si l'on en juge par la joie qu'a témoignée le public à revoir la pièce et à l'applaudir.

Les sourires, les grâces mignardes, les yeux et les vocalises de Mme Clara Lardinois ont retrouvé, à l'Alcazar, leurs admirateurs habituels et, le soir de la première, la divette a été fleurie avec abondance. Elle anime la pièce de son agitation aimable, de la vivacité de ses gestes. Bien secondée par la troupe de l'Alcazar et par deux recrues nouvelles, Mme Gille-Rimbaut et M. Favart, elle mène joyeusement la ronde, à la satisfaction de tous.

Et pourtant la *Petite Mariée* n'est pas, on le sait, du meilleur Lecocq. La *Fille de Madame Angot*, *Giroflé-Girofla*, qui l'ont précédée, ont eu un retentissement infiniment plus grand. Mais dans le domaine du rire musical, les spectateurs ont décidément une bienveillance et des trésors d'indulgence qu'on leur réclamerait en vain sur le terrain des œuvres d'art.

Je n'en veux pour preuve que le succès un peu inattendu qui a accueilli la *Bachelette* aux Galeries. En cette opérette turbulente et agitée, on voit un duel de femmes, un quadrille du Moulin-Rouge, un monsieur habillé en ours, des bicyclistes, des monomes d'étudiants, des demoiselles qui jouent au volant, un escrimeur qui ferraille contre trois adversaires à la fois (à nous, Chicot !), des gens en bateau, un pêcheur à la ligne, un poivrot qui s'est fait irrévérencieusement la tête d'un Massenet très usé, et une foule d'autres choses dont le détail serait trop long, ainsi que disent dans leurs inventaires les officiers ministériels, mais sans aucun lien appréciable.

Ce défilé hétérogène est destiné, paraît-il, dans la pensée de l'auteur, notre sympathique confrère Frédéric Van der Elst, à synthétiser la vie estudiantine. La naïveté du livret n'a d'égale que l'ingénuité de la musique, écrite, sous forme de polkas, de valses, de romances et de pas redoublés, par une aimable jeune fille, Mlle Eva Dell' Acqua, entraînée vers les émotions du théâtre par les succès remportés par ses compositions antérieures dans la maison paternelle.

Les hôtes distingués de cette maison hospitalière ayant accueilli avec enthousiasme l'opérette de la gracieuse musicienne, le public, bon enfant, y est allé généreusement de ses encouragements pour cette œuvre de « deux auteurs bruxellois », comme le disait l'affiche. Il a paru s'amuser beaucoup des facéties un peu grosses et de l'intrigue un peu mince de la *Bachelette*, qui a atteint un chiffre de représentations déconcertant.

Quant à la *Vivandière*, qui s'est évidemment trompée d'adresse en faisant irruption sur la scène de la Monnaie alors que les Galeries ou l'Alcazar lui eussent fait bon accueil, c'est une pièce à défilés militaires, à roulements de tambours, à fanfares claironnantes, sans l'ombre d'une intention d'art, et bête à faire pleurer.

Toutes les rengaines des vaudevilles de 1840 y sont réunies : le vieux grognard cher à Monsieur Scribe, le soldat Lafleur, Marion la Vivandière, l'âne Grisonnet, et « la Ballade du troupier », et « la Scène de la lettre », et « C'est Jeanne que j'adore ». Le « Viens avec moi, petit ! » vaut à lui seul le voyage si l'on tient à se rendre compte de la trivialité que peut atteindre un compositeur qu'on a vainement tenté d'exalter dans les milieux hostiles à l'admirable mouvement d'art de l'École française actuelle.

L'interprétation de cette ineptie musicale est excellente. Mmes Armand et Mastio, MM. Bonnard, Gilibert, Cadio et Caisso ont chanté et joué leurs rôles comme s'il s'agissait d'un chef-d'œuvre et la mise en scène, vivante et remuante, variée et pittoresque, a masqué adroitement l'inanité de la partition.

NOS ARBRES

On lit dans le *National* :

« La hache des bûcherons a été cet hiver inexorable pour les grands arbres qui, quand durait le temps chaud, faisaient, le long des chaussées, aux environs de Bruxelles, un dôme ombreux et verdoyant, cher aux piétons, aux vélocipédistes, à tous les excursionnistes de grand'route.

Chaussée de Gand jusqu'à Assche, chaussée de Ninove, les ormes séculaires sont tombés sous la cognée.

Non seulement le confortable a été sacrifié, — s'il pleut, on sera mouillé plus complètement, on recevra des coups de soleil quand il dardera ses rayons, — mais encore la chaussée est devenue prosaïque, nue, a perdu tout pittoresque.

Poètes et prosateurs regretteront leurs chères promenades d'antan sous les ormes. »

Nous ne cessons de protester, on le sait, contre cet abatage stupide, poursuivi avec un acharnement sauvage. Que n'inflige-t-on à ceux qui se permettent d'ordonner ces exécutions le traitement usité jadis à Middelbourg, dans l'île de Walcheren, où tout homme qui avait mutilé un arbre était battu de verges ? Cela seul mettrait fin à la férocité arboricide qui sévit en Belgique.

PETITE CHRONIQUE

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — La clôture aura lieu, comme nous l'avons annoncé, aujourd'hui dimanche, à 5 heures.

Cinquième liste d'acquisitions (1) :

CH. COTTET. *Nocturne*. — CONSTANTIN MEUNIER. *Le Pardon* (bronze). — CH. VAN DER STAPPEN. *Danaïde* (bronze), 2e exemplaire. — CH. MAURIN. *Femme nue dans un pré. Le Lever* (eaux-fortes en couleurs). — F. ROPS. *La Mère aux satyrions* (id.). — H. PAILLARD. *Tartanes à Cassis* (pastel). — ID. *L'Hôtel de ville de Bruxelles. La Maison du Roi. L'Hôtel de ville de Middelbourg. Le petit bras de la Seine à Paris* (eaux-fortes). — Mme DESTRÉE-DANSE. *Hécube aveuglant le roi de Thrace* (eau-forte). — G. MORREN. Broche cyclamen (or). *Psyché* (acajou et bronze). Chandelier (acier forgé). — EMILE MULLER. *Jeune fille* (bas-relief grès flammé). — ID. *Masque de Wagner* (grès grésé). — A.-W. FINCH. Poteries. — A. BIGOT. Bock (grès flammé). Tasse (id.). — HENRI MARTIN. *Crépuscule*.

Sous le titre *Art religieux*, *Art ecclésiastique*, M. l'abbé Charbonnel, collaborateur au *Mercure de France*, orateur disert et fécond que son idée du Congrès des religions a mis en vive lumière, a fait jeudi dernier, au Salon de la *Libre Esthétique*, en présence d'un nombreux auditoire d'artistes, une conférence d'un haut attrait dont nous publierons dans notre prochain numéro des extraits.

M. James Ensor fait paraître, par souscription, un album de douze eaux-fortes tirées sur papier japon et strictement limité à 50 exemplaires. Cet album, dont le prix sera porté à 50 francs aussitôt après son apparition, contient plusieurs des pièces actuellement exposées au Salon de la *Libre Esthétique*. S'adresser pour les souscriptions à M. Van Campenhout, chaussée de Wavre, 163, Bruxelles.

M. Gevaert donnera aujourd'hui, à 2 heures précises, au Conservatoire, une nouvelle audition du *Rheingold*.

La deuxième Exposition d'art photographique, organisée par l'Association belge de Photographie, s'ouvrira au Musée Moderne, samedi prochain, à 2 h. 1/2, ainsi que nous l'avons annoncé. Elle sera clôturée le dimanche 19 avril.

(1) Voir nos quatre derniers numéros.

MAISON D'ART. — Mardi prochain, 31 mars, M. l'abbé CHARBONNEL fera une conférence à 8 h. 1/2 précises. — Sujet : *La religion de l'Idéal.* — Entrée : 2 francs.

Jeudi prochain, 2 avril, à 2 heures, ouverture d'une exposition d'œuvres de J.-F. RAFFAËLLI.

Section des arts appliqués : Cristaux artistiques du Val-Saint-Lambert. — Fers forgés de M. De Beys. — Meubles en bois sculpté de M. Rosel.

Par suite d'une indisposition, la représentation théâtrale qui devait être donnée le 30 courant est remise à une date prochaine.

Mardi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, M. Edmond Picard fera à la Maison du Peuple (Section d'Art et d'Enseignement populaire), une conférence sur *le Renouveau au Théâtre*.

La fête de bienfaisance qui aura lieu mardi prochain au Pôle-Nord s'annonce comme devant être l'une des plus belles de la saison. Tous les théâtres de Bruxelles seront représentés au programme par quelques-uns de leurs meilleurs artistes. Prix d'entrée unique : 5 francs.

Kean ne sera plus joué à l'Alhambra que jusqu'au 31 courant.

La semaine prochaine auront lieu trois représentations extraordinaires avec le concours de M. Silvain, sociétaire du Théâtre-Français, et de Mlle Hartmann, de l'Odéon.

La première représentation aura lieu mercredi. Au programme : *Griselidis*, d'Armand Silvestre, et la *Femme de Tabarin*, de Catulle Mendès. Même spectacle samedi.

Jeudi, une seule représentation de *Mithridate*, de Racine.

M. Silvain et Mlle Hartmann seront secondés par quelques élèves du Conservatoire de Paris, par MM. Henri Krauss, Eugène Garraud et Mlle Julia Depoix.

L'exécution de *Christus* de M. Ad. Samuel, qui aura lieu le jeudi-saint, 2 avril, au Cirque royal, sous la direction de M. Eugène Ysaye, s'annonce comme l'événement musical de la saison.

Les chœurs seront chantés par un contingent de plus de 150 chanteurs du Conservatoire de Gand, par le Choral mixte de M. Léon Soubre et par le cercle *Pro Arte* fondé par MM. Léonard et Closson. Les répétitions promettent une interprétation de premier ordre.

Aujourd'hui dimanche, 53me concert populaire d'Anvers, sous la direction de M. C. Lenaerts, avec le concours de Mlle Irma Sethe qui exécutera la *Fantaisie écossaise* de Bruch. Au programme symphonique : Ouverture des *Hébrides* (Mendelssohn), *Symphonie pathétique* (Tschaïkowsky), Kaiser-Marsch (R. Wagner).

La distribution des prix aux lauréats de l'École de musique de Verviers aura lieu le 1er avril, à 8 heures du soir, au théâtre. Un concert symphonique aura lieu à cette occasion, sous la direction de M. L. Kefer. Au programme : 7me symphonie de Beethoven, scène du Graal (orchestre et chœurs) de *Parsifal*, concerto de Lalo pour violoncelle, concerto de Liszt pour piano, air d'*Elie* et *Moto perpetuo* de Paganini par les élèves lauréats du cours supérieur de violon.

La Commission directrice de l'Association pour l'encouragement des Beaux-Arts, à Liége, rappelle aux artistes qui se proposent d'exposer au Salon de 1896, que les expéditions doivent être faites avant le 5 avril, dernier délai. Le Salon s'annonce comme un très grand succès. Plus de 450 adhésions, représentant 12 à 1400 numéros, sont parvenues au comité. Les artistes bruxellois ont délégué comme membres du jury MM. Franz Courtens et Fernand Khnopff; les Gantois ont désigné M. Hippolyte Le Roy; les Anversois, M. Hippolyte Farasyn; quant aux artistes liégeois, ils ont choisi MM. Delpérée et Ubaghs.

Un compartiment sera réservé à l'art décoratif.

On parle d'éclairer le Salon à l'électricité et d'y donner des auditions musicales.

Le *Franciscus* de Tinel sera exécuté à Anvers au commencement du mois de mai. Un comité vient de se constituer à l'effet de préparer cette exécution. L'œuvre de Tinel a été exécutée plus de soixante fois dans diverses villes d'Europe et d'Amérique, et l'on se souvient encore du succès qu'elle remporta, il y a peu d'années, sur la scène de la Monnaie.

M. Tinel achève en ce moment la nouvelle œuvre à laquelle il travaille depuis plusieurs années, *Sainte-Gertrude*. On ne sait encore si Tinel en réservera la primeur à Malines ou à Cologne.

La 4me livraison des *Maîtres de l'affiche* qui vient de paraître à l'imprimerie Chaix ne le cède en rien, par le choix des pièces et la perfection du tirage, aux livraisons précédentes. Elle contient une nouvelle affiche de Chéret pour la *Saxoléine*, l'estampe de Willette pour la partition de l'*Enfant prodigue* de Wormser, l'affiche de Cazals pour la 7me exposition du Salon des Cent (avec les portraits de Verlaine et de Moréas) et l'amusante affiche de Beggarstaff pour le *Harper's magazine* représentant un gardien de la Tour de Londres.

La Société des Pastellistes français invite annuellement *un* artiste étranger à son exposition. L'honneur de cette invitation échoit cette année à notre compatriote Albert Baertsoen pour le Salon qui s'ouvrira le 2 avril prochain à la Galerie Georges Petit.

La Société des artistes indépendants ouvrira mardi prochain, 31 mars, sa deuxième exposition au Palais des Arts libéraux Champ-de-Mars), à Paris.

La vente de la collection Emmanuel Chabrier a eu lieu avant-hier à Paris. C'était la plus importante mise aux enchères de tableaux de l'école impressionniste depuis la vente la de collection Théodore Duret en 1894.

Les 34 numéros de tableaux et d'aquarelles ont produit environ 70,000 francs. Le *Bar des Folies-Bergère*, l'un des tableaux les plus connus de Manet, qui avait difficilement atteint 3,000 francs à la vente de l'atelier de l'auteur, en 1884, a fait cette fois 23,000 francs; le *Skating*, de Manet également, 10.000 francs; la *Femme nue* de Renoir, 8,000 francs, et sa *Sortie du Conservatoire*, 1,500 francs. De Claude Monet, les *Bords de la Seine* se sont vendus 3,600 francs; le *Parc Monceau*, 3.050 francs; et la *Fête nationale rue Saint-Denis*, 2,200 francs. Notons encore de Cézanne, les *Moissonneurs*, 500 francs, et la *Seine au Point-du-Jour*, de Sisley, 1,850 francs.

Du *Journal des Artistes* : L'exposition des œuvres de Maxime Maufra, organisée par MM. Durand-Ruel à New-York, est un brillant succès de plus à l'actif de l'art français. Du 8 au 22 janvier, tout ce que la grande cité américaine compte d'artistes et de collectionneurs a défilé dans les salons de la 5me avenue.

Comme elles en ont ici un grand nombre, les toiles de notre compatriote ont trouvé là-bas des admirateurs passionnés. Les thèmes choisis par l'artiste étaient, selon ses prédilections coutumières, des vues mélancoliques prises sur les côtes de la Bretagne, des marines rapportées d'un séjour à Etretat, des sites grandioses contemplés en Écosse, et enfin des aspects endormis et charmants de Bruges la Morte.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 14. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 5 AVRIL 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Jean-François Raffaëlli.

J.-K. Huysmans salua de ces paroles prophétiques les débuts de l'artiste auquel la Maison d'Art offre l'hospitalité : « Je ne crains pas de m'avancer en déclarant que parmi l'immense tourbe des exposants de notre époque, M. Raffaëlli est un des rares qui restera; il occupera une place à part dans l'art du siècle, celle d'une sorte de Millet parisien, celle d'un artiste qu'auront imprégné certaines mélancolies d'humanité et de nature demeurées rebelles, jusqu'à ce jour, à tous les peintres. »

L'exposition qui vient de s'ouvrir permet de constater la réalisation de ces hautes espérances. Elle montre dans son épanouissement, dans la maîtrise d'un talent désormais sûr de lui-même, un tempérament personnel, à la fois puissant et délicat, qui unit aux plus belles qualités du peintre les facultés rares d'une observation aigüe, d'une aptitude spéciale à exprimer le mouvement et la vie.

Les quelque quarante tableaux et pastels ici réunis, augmentés d'un nombreux contingent de dessins, d'eaux-fortes en couleurs et même de sculptures, marquent les étapes de ce voyage passionné à travers l'humanité. Ce sont, d'abord, les coins de banlieue qui sollicitent l'artiste aux temps durs de la lutte, à l'époque, grosse d'inquiétudes, du séjour à Asnières, dans l'humble petite maison d'artisan dont un rayonnement d'art était l'unique luxe. Raffaëlli s'attache aux miséreux qui l'entourent, au petit peuple de la hotte, du crochet, de la bretelle de cuir, aux tâcherons vaguement recensés sur les marges du grand registre parisien. Il pénètre leur souffrance résignée, il exprime avec une surprenante justesse leurs gestes gauches, la timidité de leur allure, la gravité de leurs visages soucieux. Sans l'ombre de sentimentalisme, sans le moindre soupçon de déclamation ou d'enflure, il arrive à l'éloquence parce que son art s'inspire directement de la nature, qui parle plus haut et mieux que tout orateur.

Son cortège de chiffonniers, de colporteurs, de marchands de mouron, de terrassiers, de pousseurs de brouettes, saisis sur le vif dans des paysages mélancoliques rayés de cheminées d'usines, salis de suie,

hérissés des débris qui marquent la limite de la ville avant que se déploie la triomphante campagne, il l'expose en 1884 dans une boutique audacieusement louée en plein Paris, avenue de l'Opéra. Et tout à coup, voici célèbre le nom de Raffaëlli, à peu près inconnu jusqu'alors. Tout le monde est frappé de la variété et de la vérité de ce talent original, dans lequel le drame coudoie le vaudeville, qui tient à la fois, comme l'écrivait Albert Wolff, de Balzac ~~et de~~ Paul De Cock. Paris s'extasie et fait fête à l'artiste que les Jurys du Salon repoussaient méthodiquement, depuis ses débuts, chaque fois que reverdissaient les marronniers.

Les *XX* le firent connaître à Bruxelles l'année suivante. Une conférence prononcée par M. Raffaëlli le 7 février 1885 permit au public bruxellois d'apprécier la sincérité de ses aspirations, la fermeté de sa foi artistique (1).

Après ce premier succès, l'artiste élargit son champ d'observation. Tout en demeurant fidèle aux premiers modèles auxquels il doit sa jeune gloire, il se tourne vers d'autres sujets d'études. Des voyages à Londres, à Jersey lui offrent l'occasion d'exercer sa verve ironique et son esprit de pénétrante observation. La grande toile qui occupe tout un panneau de la Maison d'Art : *M. Clémenceau parlant dans une réunion électorale* révèle un effort nouveau, la volonté de faire une composition longuement étudiée, presque une œuvre d'historien. Ce fut, lorsque ce portrait, en pied, de grandeur naturelle, — dont le fond se compose lui-même d'un nombre considérable de portraits d'hommes politiques parmi lesquels Tony Revillon, Millerand, Pelletan, Barodet, Perin, etc., — fut exposé aux Champs-Elysées, un recommencement de lutte. Classé peintre de chiffonniers, admis comme tel, pourquoi M. Raffaëlli entendait-il bouleverser de nouveau les habitudes prises, obliger les gens à discuter, à juger, à décider s'il avait tort ou raison?

Le portrait de Clémenceau eut ses admirateurs passionnés et ses détracteurs. Il nous apparaît, aujourd'hui comme alors, fort impressionnant. Tandis que Clémenceau parle, sanglé dans sa redingote noire, la main nerveusement appuyée sur le bureau où deux secrétaires prennent des notes, la foule massée dans le jour douteux d'une salle de cirque, un après-midi d'hiver, boit avidement ses paroles, l'esprit tendu, les regards fébrilement fixés sur l'orateur. Une analyse impitoyable remplace la vision pittoresque. Ce n'est pas le grouillement de la foule que veut exprimer l'artiste, ni l'opposition des lumières et des ombres, ni les chatoiements de la couleur. Rien de ce qui constitue *le tableau* dans l'œuvre des coloristes n'existe dans cette toile. Le *Clémenceau* de Raffaëlli ne vit que par l'étude

(1) *Le laid dans l'Art* et *Une bibliothèque de dessins*. V. *l'Art moderne*, 1885, pp. 43, 50, 67.

amère des physionomies, dont toutes les expressions se confondent dans une idée de même ordre, et elle vit d'une vie intense, prodigieuse.

Après Clémenceau parut, en 1886, le *Fondeur Gonon* (1), qui révéla des qualités d'analyse de même nature ; puis, en 1887, la *Belle matinée* (2) ; en 1888, le *Portrait d'Edmond de Goncourt* (3), parallèlement à une foule d'études des petits métiers des rues, exécutés avec une facilité, un brio extraordinaires. Bon nombre de ces croquis furent réunis en 1889 dans un volume charmant qu'édita la maison Plon sous le titre *Les Types de Paris* avec texte de Zola, de Goncourt, d'Huysmans, de Maupassant, de Daudet, de Geffroy, de Mirbeau, de Richepin, de Rosny, de Mallarmé, de Roger Marx, d'Ajalbert, etc.

En ces dernières années, le peintre a été séduit, conquis, « grisé » (le mot est de lui) par les charmes des sites de Paris. Abandonnant la banlieue et ses paysages nostalgiques, le voici installé rue de Courcelles, en un coquet hôtel aménagé avec goût, où fréquente l'élite des artistes et des hommes de lettres. Et son art subit une nouvelle transformation. Sa palette s'affine, s'éclaircit. Les décors lumineux de la place de la Concorde, de l'Église de la Trinité, du boulevard des Italiens, de Saint-Germain-des-Prés, de Notre-Dame, des abords de l'Institut lui servent de prétexte à des improvisations délicieuses dans lesquelles l'essence même de la vie parisienne est exprimée à miracle. Ses petits personnages, typés avec une vérité absolue, se meuvent dans l'atmosphère caractéristique de la capitale. L'animation des carrefours, la hâte des passants, la fièvre d'activité, le papillotement de la foule, la gaîté des rues et des quais par les claires journées de printemps n'ont jamais été traduits avec plus d'exactitude. Les dernières toiles de Raffaëlli, exposées dans la maison de l'artiste en 1894, l'année suivante à New-York, à Philadelphie, à Chicago et à Boston, puis à Vienne et à Dresde, et dont on peut voir quelques très beaux spécimens à la Maison d'Art, forment l'iconographie de Paris la plus complète et la plus fidèle qui ait été tentée jusqu'ici. M. Raffaëlli y a apporté la même acuité de vision, le même scrupule de vérité, la même observation synthétique que dans ses études d'humanité. Mais toute amertume a disparu, et le sourire dont le succès illumine sa vie a passé dans son œuvre.

On pouvait redouter pour l'artiste cette crise, si souvent funeste, de la réussite. M. Raffaëlli l'a traversée sans amoindrissement. Ni ses bruyants triomphes de conférencier en Amérique, ni la très lucrative admiration des yankees pour ses toiles ne paraissent avoir entamé sa sincérité et sa foi. Il demeure l'artiste cher-

(1) Actuellement au musée de Lyon.
(2) Au musée de Philadelphie.
(3) Au musée de Nancy.

cheur, inquiet, toujours en éveil, qu'affirmèrent ses débuts. Et l'exposition qui a réveillé en nous les souvenirs que nous venons de résumer justifie ce que disait de lui, il y a quelque dix ans, l'un des aristarques de la presse parisienne : « Jean-François Raffaëlli est un des artistes les plus originaux de la jeune école. Il ne doit rien à personne. Il est lui avec toutes ses qualités et aussi avec ses défauts. Et c'est pour cela qu'il appartient à cette catégorie supérieure d'artistes dont on dit : Il est quelqu'un! »

Exposition de Franz Melchers

Il importe d'y revenir. Elle est vraiment d'un intérêt extrême! Elle a fait place à la brillante et mouvante exposition du maître-peintre Raffaëlli dans la grande salle de la Maison d'Art. Elle s'étale maintenant plus discrète, un peu en violettes sous les feuilles, dans la galerie du premier étage et mérite d'être revue, étudiée, comprise en sa très spéciale beauté.

L'Art est vraiment d'une variété inépuisable! Voici des œuvres qui se détachent avec une netteté saisissante sur tout ce que l'on connaît, dans les efforts, pourtant si originaux, de la pensée esthétique contemporaine. Les apercevant, on va à elles, avec le sentiment qu'il y a là une nouveauté caractérisée et séduisante. A la *Libre Esthétique*, où n'étaient arrivés que cinq petits volets, presque des cartes à jouer, intitulés dans leur ensemble *Vie simple*, on ne pouvait certes apprécier ce qu'il y a de pénétration aigüe, d'invariable et pénétrante suggestion vers l'invisible dans cette imagerie aux tons vifs, aux lignes puériles, au sentiment ingénu et d'intensité touchante.

Est-il vrai que Melchers, comme Jan Toorop, ait du sang malais dans les veines, venu des pays jaunes, de Java, de Sumatra, de ces lointains confinant au Japon et à la Chine, à ces races prodigieusement multitudinaires, chez lesquelles, au contraire du Sémitisme proscrivant les représentations des êtres animés, l'art fut toujours un accompagnement de la vie, émanant incompressiblement des âmes en des formes si étonnamment locales, d'une simplicité ingénieuse, d'une harmonie de lignes naïve (et nous paraissant drôle), d'une douceur élégante de coloris cherchant la clarté et la grâce? Assurément ses peintures, prenant leur prétexte artistique dans la vie hollandaise, en cette Thébaïde de Walcheren, en cette cité mise au tombeau : Veere, — dans le décor enfantin et charmant d'existences molusculaires qui semblent tout de jouets et de marionnettes, dépassent l'expression de ce coin de civilisation européenne si spéciale et si cachée, pour faire envoler l'esprit vers les lointains du pays de Cathay, vers Formose et Nippon, vers Bornéo, réalisant le plus savoureux mélange de ces intellectualités antipodiques et montrant ce que la vie parmi nous peut mettre en superficie pelliculaire, en vernis transparent et aviveur, sur ce qu'une âme d'artiste garde indestructiblement des instincts de son ancestralité racique.

Quoi de plus curieux et de plus éveilleur d'émoi que ces transpositions angéliques des détails petit-enfant du paysage et des agglomérations de Zélande, que l'artiste a étiquetées : *Port du Bonheur*, — *Désirs d'enfants*, — *Avant la Fête*, — *Ceux de la Mer*, — *Samedi soir*, — *Maison de la Jeune Epouse*, — *Ceux des Rivières*. Quel ensemble de riens brodés sur ces toiles exiguës en une patiente émaillure où chaque coup de pinceau, chaque point d'aiguille, est comme un chatouillement très caressant, un picotement à l'épiderme du cerveau, excitant à une joie s'étalant silencieuse, saupoudrée de rêverie et de tristesse, — en un lac limpide brocardé de feuilles mortes.

L'art de Melchers est prodigieusement intime et taciturne. Cet art vous regarde avec de grands yeux mélancoliques et interrogateurs, par les lucarnes que sont ses toiles, toutes dans les dimensions restreintes, portatives, faciles à rapprocher des yeux et du cœur, adoptées par les admirables estampiers du Japon. Il extériorise, en des régals de clarté, en des projections paisibles et féminines, les jeux mystérieux de notre sensibilité aux heures fraternelles et reposantes. Il a les magies des aubes et des crépuscules, les enchantements des jours faits de pluie et de soleil, d'espoirs et de regrets. Il baigne dans le fluide des désirs discrets, des félicités encloses, des bonheurs faits de joies minimes, enfilées comme des perles et ayant, comme elles, des miroitements nacrés.

On n'imagine point, pour la douceur irisée des foyers calmes et affectueux, des ornements mieux appropriés, embellissant les sanctuaires familiaux en y maintenant un équilibre fleuri et chanteur. On voudrait, pour l'apaisement prompt des conflits et des irritations, dans les escarmouches de notre quotidienneté maladive, avoir autour de soi, toujours, la guirlande sédative de ces trente œuvrettes qui semblent une ronde de petites fées tournant très lentement avec des gestes calmeurs, avec des mouvements cadencés, avec des pas danseurs célestement rythmiques.

Melchers n'est pas un puissant, au sens de vues artistiques développées en grandes forces. Mais c'est un délicat au premier chef, un très subtil déplieur, un guitariste pathétique épanouissant la chanson populaire des choses aux proportions du drame humain, fait autant d'élégies et de courtes espérances que de catastrophes. Il exprime, avec une intensité poignante, précieuse et chère comme la douleur, le côté de notre âme où reposent en des eaux dormantes, à reflets d'améthyste, les sensations les plus affinées des éternelles mélanco-

lies lamées des joliesses de l'Espoir et des opalines lueurs de l'Idéal. On garde, de la contemplation de ses tableautins, l'impression que laisse aux narines et à la cérébralité le parfum des œillets, des chrysanthèmes et des roses bengalines. On part avec des souvenirs de prairies fraîches, de ciels pâles, de chairs rosâtres, de toilettes printanières, de rêves candides, de musicalités rustiques, de félicité enfantine..... et précaire! On a en soi le microcosme d'une existence en un béguinage, alangui et printanier, où l'incurable inquiétude des choses glisse sournoisement son ombre, telle qu'un très léger appui du Destin sur la pédale du malheur.

M. L'ABBÉ CHARBONNEL

Décidément M. Victor Charbonnel est un homme fort intéressant, et ceux qui, au début, crurent voir en lui un prêtre mécontent, sans plus, ont eu tort. Sa conférence à la *Libre Esthétique*, il y a une quinzaine, et celle, plus récente, de la *Maison d'Art*, témoignent d'une absolue sincérité et d'une élévation de pensée et de sentiment que le mensonge, même génial, ne peut atteindre. En France, depuis quelque deux ans déjà, on l'apprécie. Nous l'avons entendu pour la première fois, à Paris, chez Mme de Pomar, parler de littérature moderne devant un public d'artistes et d'intellectuels. On s'étonna : il savait. Ensuite, ce fut une excellente étude sur les poètes nouveaux au *Mercure de France*, suivie d'articles et de polémiques; enfin, il osa cette idée d'un Congrès des religions qui fut de grande actualité il y a quelques mois.

Mais dans tout cela on distinguait mal l'homme, on ne se faisait qu'une très vague idée de ce prêtre prêchant une religion universelle d'amour et de pitié, voulant peut-être détruire l'idée catholique pour mieux assurer le triomphe du christianisme selon Jésus, celui d'il y a dix-huit cents ans. On se méfiait toujours, un peu à cause de tous ces abbés démocratisant selon Rome qu'on rencontre maintenant ici, là-bas, partout; aussi parce que nous sommes convaincus que l'humanité d'aujourd'hui ne peut revivre les émotions et les sentiments d'il y a deux mille ans, parce que le christianisme ne peut être l'idéal auquel nos âmes aspirent.

***

A la Maison d'Art, M. Charbonnel a dès le début distingué la Religion des religions, Dieu des dieux, la Beauté des beautés. Très courageusement il a indiqué la marche en avant des hommes et cet infini de l'âme humaine qui, après l'idéal réalisé, rêve d'un autre idéal, plus haut et plus beau. Il nous a fait entendre que la Religion ne peut être que le culte du Beau. Ah! M. l'abbé, la belle et bonne parole que voilà et comme on comprend, après cela, la haine dont vous poursuivent les faux disciples que Christ chasserait du Temple à coups de Trique s'il revenait vivre de la vie des hommes! Ces servants d'un Dieu dont ils ne saisissent ni l'esprit ni les desseins rabaissent l'Idéal au niveau d'un système philosophique, de quelque règle de vie excellente, certes, pour celui qui l'imagina, mais intolérable pour tous les hommes qui vinrent après lui et qui tous pensent, sentent différemment ayant tous un idéal personnel, une conception spéciale du Beau et du Bien.

Mais il y a un revers de médaille. Une certaine presse a dit grand bien de vous et n'a pu cacher son plaisir de voir un homme en soutane médire des curés et de leur bondieuserie. N'allez pas croire, Monsieur l'Abbé, que vous vous êtes fait là quelques sincères adeptes. Les gens qu'on appelle ici des libres-penseurs sont d'aussi fanatiques sectaires que les prêtres catholiques. Ils sont là quelques-uns éprouvant constamment le besoin de se proclamer athées et ne sachant l'être simplement, dignement.

Ne craignez rien. Quand vous leur parlerai de l'Idéal, de ce quelque chose au-dessus de la vie, au-dessus des opinions et des petites querelles des partis, quand vous leur parlerai du Beau comme vous l'avez fait l'autre jour à la Maison d'Art, ils siffleront avec les autres et plus fort que les autres, car leurs petits systèmes sont en dehors du Beau et du Bien et ils n'ont que faire de l'esthétique de la vie.

Qu'importe d'ailleurs! Tous les intellectuels seront avec vous, car à part l'admirable simplesse de votre parole, ce leur fut une joie de vous entendre espérer la suprême évolution vers l'absolue Beauté.

Roland de Marès.

LE BRUIT DANS LA RUE

Le respect des sentiments artistiques en ce qui concerne la décoration, en ce qui concerne tout ce qui frappe la vue, commence à se répandre. On trouve jusqu'au fond des provinces les plus endormies des sociétés organisées pour protéger l'œil contre les offenses qui lui seraient faites. Encore qu'il soit souvent mal protégé, du moins n'est-il pas oublié. Mais la pauvre oreille!

Par ces dimanches de soleil où tant de miséreux se cantonnent dans leur petite chambre parce qu'ils sont trop humiliés de montrer leurs loques ternes à côté de toute la foule ornée qu'un instinct pousse à se faire brillante, et à reluire, et à s'étaler (voyez la petite fille de la moindre verdurière exhiber son tablier de coton rose fraîchement repassé!); par ces dimanches de sociabilité joyeuse et familiale où tant d'isolés trouvent les arbres plus fraternels que les hommes et demandent à toutes leurs facultés, à tous leurs sens peut-être, de les leurrer sur leur isolement, par un de ces dimanches-là, les orgues de Barbarie font rage.

De loin, leur musique banalise les joies et les tristesses. Tout l'espace que remplit leur sonorité, je le sens bordé d'oreilles qui reçoivent la même impression, et peut-être une vague fraternité s'ébauche-t-elle au fond de moi, me reliant à ces autres êtres qui écoutent de la même façon attendrie et agacée de la musique contrefaite.

Mais si au lieu d'entendre de loin ces choses difformes sur lesquelles la distance me laisse la faculté, douce, de m'apitoyer (comme lorsqu'on rentre au fond de soi-même, très loin des sensations extérieures, à des lieues d'une impression visuelle, on parvient à plaindre en son cœur ce bossu, ce nain grotesque qui vient de vous irriter par sa laideur), si au lieu de les entendre de loin on les entend tout à coup sous sa fenêtre, adieu le peu de charme qui leur restait. Je viens d'en subir un qui était tellement faux que les passants se sauvaient en riant. Des maisons, on jettait des sous — et des injures — pour qu'il aille plus loin. La chanson du malheureux instrument était dans un ton, l'accompagnement était dans un autre, car il y avait, j'ai pu le déterminer, quelque chose comme un écart de trois-quarts de ton entre eux. Je me suis demandé si cette persécution des ouïes n'était pas préméditée : il n'est pas possible qu'un orgue soit faux à ce point

sans qu'on l'ait fait exprès. Son possesseur pratique une sorte de chantage (le mot redevient ironiquement littéral), il manœuvre jusqu'à ce qu'on le paie pour se taire.

Pourquoi ne meurt-il pas une vénérable vieille fille qui, au lieu de fonder un hospice de chats, fonde un hospice où on raccommoderait les orgues, où on leur ferait même de la morale, leur conseillant de prendre des airs moins horripilants? Un institut donnant des soins physiques et intellectuels à ces intéressants coffres à bruit? On pourrait presque ajouter à ces cours des préceptes religieux, comme ceux-ci : Être mesuré, tourner toujours dans le même sens, ni trop vite ni trop lentement. Bref, une éducation complète.

Peut-être se créera-t-il aussi des sociétés pour la protection des tympans; peut-être obtiendront-elles, comme celles qui protègent les animaux, l'aide de la force publique pour refroidir les élans spéculatifs des industriels qui abusent de la liberté pour nous nuire grandement.

Si les orgues étaient seules coupables! Mais il faut ajouter à ces délices des rues le sifflet strident de certains trams, prolongeant et universalisant le supplice des gares. Dans les trams eux-mêmes, le choc des portes qu'on ferme, — clip, clap, — brusque, saccadé, énervant. Et les coups de timbre qui vous font sursauter. Plus loin, le cornet hoquetant des cyclistes vieux style. Sur les trottoirs, les cris discordants des enfants essayant l'élasticité de leurs poumons, ou maniant quelque jouet trop sonore qu'ils viennent faire hurler juste à votre oreille.

Ne vivons-nous pas encore en pleine brutalité?

Pour les meilleurs cerveaux de notre époque où se fait un travail constant, pour tous ceux dont les nerfs sont quelque peu tendus, pour les femmes, pour les anémiés, est-il possible que ces excès de sonorité, que ces bruits torturants n'aient pas un effet déplorable? A quoi sert de s'empiler dans un local où, par l'oreille, on est parvenu à se mettre dans une atmosphère d'harmonie, si en sortant de là, on a le tympan déchiré par des désaccords aigus?

Tout le monde, certes, n'est pas musicien; mais il semble que la sensibilité auditive des êtres sains aille croissant. Je ne pense pas qu'il soit plus hygiénique de blesser ce sens qui se raffine et s'exaspère, que d'élever des enfants à coups de taloches. S'ils en deviennent sournois, brutaux, mauvais, s'ils s'enveloppent forcément d'insensibilité pour moins souffrir, la même dureté nous envahit, nous nous en faisons une carapace protectrice, quand on abuse de notre faculté de sentir et d'ouïr.

Et n'y a-t-il pas, entre nous tous, entre les êtres, entre les classes, entre les sexes, entre les esprits qui se heurtent dans l'impuissance à se deviner, n'y a-t-il pas, justes dieux! assez de duretés et d'insensibilités pitoyables, involontaires, enfantines peut-être, sans que nous augmentions encore cette provision?

On me protège contre celui qui voudrait me faire une blessure au bras, très guérissable, et on me laisse sans défense contre ceux qui me causent un mal incurable, qui vicient et dépriment un sens qui m'est très nécessaire.

Sommes-nous, oui ou non, encore des barbares?

Une nouvelle œuvre dramatique de Camille Lemonnier.

Vendredi dernier, vendredi saint, en une maison amie, pour quelques dizaines d'artistes et d'esthètes, audition d'un acte mystique, dans une demi-obscurité, rideau non levé, l'œuvre lue sans être vue, par des amateurs divers, en une paix somnambulique et rêveuse. La mélopée des diseurs vous entraînait peu à peu dans un au-delà évangélique, tantôt céleste, tantôt lugubre. Le titre : Des yeux qui ont vu. Une résorption lente dans les légendes chrétiennes, dans le lointain de la Passion, dans la Mort. L'extériorisation psalmodique d'un fanatisme fraternel et cruel. Des paysans, conversant du Christ en son dernier jour, tels que ceux du *Benedicite* de De Groux, rigides, croyants, farouches, gothiques, imperturbables et ingénus en leur foi. Une scène triste et grande, appropriée au jour jadis si solennel et si lamentable, maintenant devenu veillée des armes pour les bouchers et les charcutiers aux sanglants et rutilants étalages de membres dépecés et de saucissons et de terrines.

Souhaits de tous, après ce murmure de l'œuvre de Lemonnier, de la voir jouer bientôt sur un vrai théâtre, pour lui faire sortir son plein, quelque peu amoindri par la diction archi-lente et monotone des interprètes, quoique d'admirable bonne volonté.

NOTES DE MUSIQUE

Christus, symphonie mystique (n° 7) de M. Adolphe Samuel.

Bruxelles a confirmé le succès qui avait accueilli, à Gand et à Cologne, les premières auditions de la symphonie mystique — et dramatique — de M. Adolphe Samuel. L'auditoire exceptionnellement nombreux qui remplissait, jeudi soir, la vaste salle du Cirque royal, a acclamé l'auteur et a fait à M. Eugène Ysaye, qui a conduit cette œuvre considérable avec une autorité au-dessus de tout éloge, une ovation enthousiaste, justifiée par la précision, la justesse et l'homogénéité de l'exécution orchestrale et chorale.

Nous ne reviendrons pas sur l'intéressante partition de M. Samuel, analysée ici-même, l'an dernier, à deux reprises (1). L'œuvre nous est apparue, dans les conditions d'interprétation et d'acoustique infiniment plus favorables dans lesquelles elle nous a été présentée à Bruxelles, plus claire, plus harmonieuse, d'un caractère plus tragique qu'à Gand où nous l'entendîmes pour la première fois. Il y a, dans les *Scènes de l'Apostolat* notamment qui forment la troisième partie de la symphonie, et dans *la Passion*, qui suit celle-ci, une réelle grandeur. C'est un exposé plus dramatique que symphonique de la légende chrétienne dans lequel l'orchestre, traité avec une rare expérience des timbres, concourt avec les masses chorales, sobrement écrites dans un style large et soutenu, à un ensemble du plus poignant effet. L'*Hosannah Filio David*, le *Tristis est anima mea* demeurent, à notre avis, les pages capitales de ces deux parties mouvementées. Le triomphal *Advenit Regnum Dei*, qui sert de couronnement apothéotique à la partition, hausse l'œuvre aux proportions d'un oratorio de grande envergure, digne des maîtres anciens, mais bien moderne par l'expression lyrique et la facture, et d'une écriture personnelle.

On peut reprocher à M. Samuel l'abus de certains thèmes, présentés avec quelque monotonie et qu'on souhaiterait voir plus

(1) Voir l'*Art moderne*, 1895, pp. 117 et 189.

développés. Ils écussonnent la partition au lieu de pénétrer dans la trame orchestrale, en général fort habilement tissée. Mais la fraîcheur, la vie, la belle tenue de l'œuvre font de *Christus* une des compositions dont peut à juste titre s'enorgueiller l'école belge, qui compte déjà, dans ce genre, nombre de partitions remarquables de Peter Benoit, Huberti, Tinel et Paul Gilson.

Pour la partie chorale, l'interprétation dont nous avons vanté le mérite était confiée aux chœurs du Conservatoire de Gand disciplinés par M. O. Roels, au *Choral mixte* de M. L. Soubre, au *Pro Arte* de MM. Léonard et Closson. Nous ne croyons pas que jamais la fusion de l'élément vocal et des sonorités instrumentales ait été atteinte de façon plus parfaite.

Le « Rheingold » au Conservatoire.

Pour clôturer sa campagne artistique, M. Gevaert a donné dimanche dernier une nouvelle audition du *Rheingold*, dont les deux exécutions de l'hiver dernier sont loin d'avoir épuisé le succès. Bien que cette belle partition ne nous semble pas devoir être enlevée au milieu pour lequel elle a été écrite et qu'elle nous paraisse souffrir beaucoup de l'absence des décors et de la mise en scène — nous nous sommes déjà expliqué à cet égard — et quoique M. Gevaert en modifie quelque peu le caractère en lui donnant une allure solennelle d'oratorio en désaccord fréquent avec le texte, reconnaissons que l'exécution orchestrale a été remarquable et la partie vocale satisfaisante pour certains artistes, excellente pour quelques-uns. A citer hors pair : MM. Seguin (Wotan), Demest (Loge) et Dufranne (Alberich); Mlles J. Flament (Flosshilde, Erda) et Goulancourt (Welgunde, Fricka). Les autres rôles étaient chantés par MM. Dequesne, Pieltain, Vandergoten, Fontaine; par Mlles Charton, Duchâtelet et Friché.

NOS ARBRES ET LES BARBARES

Un artiste nous écrit :

CHER MONSIEUR,

« Hélas, c'en est fait. Encore une future superbe allée fichue. Un cul-de-plomb s'est permis de hacher, sabrer et massacrer les charmants petits arbres à peine âgés de huit ans de la belle avenue Militaire et du boulevard de la Cambre menant de l'avenue Louise aux casernes des guides.

Les plus belles branches mères, depuis le haut de la couronne jusqu'au bas, hachées par des « monstres » avides de bois et de « produits divers » à renseigner à l'administration.

M. Buls, admirateur des arbres, envoya un jour à feu M. Keilig, architecte du bois de la Cambre, une collection de photographies d'arbres anglais avec cette question :

« Pourquoi n'avons-nous pas de semblables spécimens? »

Parce qu'en Angleterre il n'existe point de ces affreux barbares! Les vieux chênes du Cornwall, les hêtres et les frênes féeriques de la vallée d'Essex, tous les bois de North Wood, le pays de Constable, où les arbres sont majestueux et vieux et n'ont jamais vu la cognée; on y laisse faire la nature, la pluie, le temps et le vent.

Prenons exemple chez nos voisins et ne laissons pas transformer notre Belgique en pépinière de « spinnekop », de vieilles asperges montées, dénudées et desséchées.

A mort ce fabricant de manches à balais. Qu'on lui coupe bras et jambes et que cela finisse; qu'on laisse nos arbres vivre et croître en paix.

Cher Monsieur, si vous jugez ma petite colère assez bien, veuillez, je vous prie, l'insérer. »

Mais oui, qu'elle est bien, la petite colère et à signaler à M. De Bruyn, ministre, à qui plusieurs farceurs font accroire qu'on ne taille et coupe les arbres que « parce qu'il y a nécessité ». Tout le monde crie et proteste et ces funestes bûcherons vont leur train, imperturbablement. Allez voir aussi l'épouvantable chose qu'on a faite des arbres de l'avenue d'Auderghem!

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Disparition de tapisseries aux Gobelins.

M. de Saulty avait déposé en 1856, à la manufacture des Gobelins, des tapisseries du XIIIe siècle pour y être réparées. Ces panneaux ont disparu. M. de Saulty fils justifie du dépôt, qui d'ailleurs est reconnu par la manufacture. Celle-ci n'ayant aucune décharge régulière doit restituer les toiles, la prescription ne s'établissant pas pour un dépôt.

M. de Saulty réclame ou les tapisseries ou 120,000 francs, valeur à laquelle il les estime.

Mais qui est responsable? L'État ou la liste civile de l'empereur Napoléon III, qui administrait alors la manufacture des Gobelins?

Le tribunal a déclaré la demande irrecevable contre le Ministre des Beaux-arts, qui a été mis hors de cause; mais il a condamné l'Impératrice, comme représentant de la liste civile dont faisaient partie les Gobelins et la succession de Napoléon III, à payer 3,671 francs de dommages-intérêts, estimant que la réparation est suffisante par ce chiffre.

PETITE CHRONIQUE

MANIFESTATION EN L'HONNEUR DE CONSTANTIN MEUNIER. — Quelques anciens élèves du sculpteur Constantin Meunier, réalisant une idée récemment émise à l'occasion du succès éclatant obtenu par l'exposition des œuvres du maître à Paris, ont pris l'initiative d'une manifestation à laquelle tous ses amis et admirateurs voudront s'associer.

Le comité organisateur, composé de MM. Craco, Hodru et Delaunois, a décidé de donner en l'honneur du grand artiste un raout qui aura lieu samedi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, 10, avenue de la Joyeuse Entrée, en l'atelier du sculpteur Ch. Vander Stappen, gracieusement mis à la disposition du comité.

Les dames seront admises à cette fête dont le prix de souscription est fixé à 2 francs. Prière d'envoyer les adhésions avec le montant à l'imprimerie Monnom, 32, rue de l'Industrie.

L'exposition des œuvres d'Alfred Verwée, ouverte depuis mercredi dernier dans les galeries du Musée moderne, affirme la maîtrise du grand peintre animalier que la mort nous a prématurément enlevé. Elle résume en un ensemble éloquent, d'où se détachent quelques œuvres de haute valeur, une vie de travail obstiné, éclairé par la joie de peindre, soutenu par un amour passionné de l'art. L'importance exceptionnelle de cette exposition nous commande de lui consacrer, dans un prochain numéro, une étude détaillée que le défaut d'espace nous empêche de publier aujourd'hui.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Sixième liste d'acquisitions (1) : CH. DOUDELET. Dessin pour la *Princesse Maleine*. — A. DELAUNOIS. *Le Béguinage* (n° 32). — H. PAILLARD. *La Calanque de*

(1) Voir nos cinq derniers numéros.

Port-Miou (pastel). — CH. MAURIN. *Sortie de bain* (eau-forte en couleur). — Mme DESTRÉE-DANSE. *Les Chimères*, album d'eaux-fortes (4me et 5me exempl.). — *Sculptures gothiques*, id. (2me ex.). — *La Gouge* (eau-forte). — EMILE BERCHMANS, *Adolescence* (eau forte). — A.-W. FINCH, Poteries.

C'est mercredi prochain, 8 avril, à 8 1/2 heures précises, que la Maison d'Art, sur son théâtre transformé, inaugurera les représentations organisées par M. Gaston Mouru de Lacotte, avec une troupe formée exclusivement en Belgique, et qui comprend, entre autres, Mmes R. Cogé, A. Guilleaume, Bouhez, M. de Lahault, MM. Mouru de la Cotte, H. Soyer, Thirionnet, etc.

La première soirée sera consacrée à deux pièces de Maurice Maeterlinck : *Intérieur*, première représentation à Bruxelles, et la *Mort de Tintagiles*, première représentation. Le spectacle sera précédé d'une conférence de M. Roland de Marès sur le théâtre de Maeterlinck.

On peut, dès à présent, se procurer des places à 3 francs et à 5 francs, 56, avenue de la Toison d'Or.

D'excellents comédiens venus de Paris pour occuper, durant la semaine sainte, le Théâtre de l'Alhambra et à la tête desquels se trouvent M. Silvain, de la Comédie française, et Mlle Hartmann, ont donné, avec la collaboration de MM. Eugène Garraud et Henri Krauss, des représentations de *Griselidis*, de *Mithridate* et de la *Femme de Tabarin*. L'aimable mystère de MM. Armand Silvestre et Eugène Morand, la tragique et émouvante « parade » de M. Catulle Mendès, la tragédie de Racine ont retrouvé, devant un auditoire sympathique, l'accueil qu'ils avaient reçu précédemment sur les scènes des Théâtres Molière et du Parc. *Griselidis* sera joué aujourd'hui dimanche, à 2 heures, en matinée, au profit de la Caisse de retraite de l'Association générale de la Presse belge. Dans un intermède, M. Silvain dira une série de pièces d'Émile Goudeau. On entendra également, dans un acte de *Faust* joué en costumes, Mme Goldaya. Des monologues récités par les artistes en représentation compléteront le programme.

Voici les dates des représentations extraordinaires qui seront données au théâtre de la Monnaie avec le concours de M. Ernest Van Dyck : 10 et 13 avril, *Lohengrin*; 17, 20 et 30, *Tannhœuser*; 24 et 27, *Manon*. Le bureau de location est ouvert pour toutes ces représentations.

Mardi prochain 7 avril, à 8 h. 1/2 du soir, M. Léon Bazalgette, directeur du *Magazine international* de Paris, fera à la Section d'Art de la Maison du Peuple une conférence sur l'*Internationale des poètes*.

La conférence de M. Picard sur le *Renouveau au théâtre* est remise à une date ultérieure.

Mlle A. Evans et M. A. Alaux-Bakès exposeront quelques-unes de leurs œuvres au Cercle artistique de Bruxelles, du 8 au 20 avril.

La troisième séance de musique classique pour instruments à vent et piano donnée au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef aura lieu dimanche prochain, 12 avril, à 2 heures, avec le concours de Mlle Frieda Lautmann, cantatrice, qui vient d'obtenir un si grand succès à l'un des concerts de la *Libre Esthétique*, et de M. Achille Lerminiaux, violoniste.

Cette séance sera consacrée aux œuvres de Brahms.

Le quatrième et dernier concert d'abonnement de la société symphonique des Concerts Ysaye aura lieu, le dimanche 19 avril, à 2 heures, avec le concours de Mme Élisa Kutscherra, cantatrice de la Cour de Bavière.

Dans cette admirable revue mensuelle LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, assurément la plus savante, la plus esthétique, la plus instructive qui soit à l'heure actuelle, et dont souventes fois nous fîmes en l'*Art moderne* l'éloge, véritable honneur scientifique et littéraire pour la Belgique, la suite de cette œuvre grandiose et peu connue du très regretté VICTOR ARNOULD : *Histoire sociale de l'Église* qui, certes, dépasse en profondeur et en beauté de style les livres de Renan sur les origines du christianisme. Ce serait un devoir national que de la faire paraître en volume : elle est au tout premier rang des plus belles choses conçues et écrites par des Belges.

C'est aux Claeissens, aux Pourbus, aux Savery, à David Vinckboons et à Barthélemy Spranger entre autres que sont consacrées les trois livraisons mensuelles de l'*Art flamand* (A. Boitte, éditeur) qui paraissent aujourd'hui. Les artistes que nous venons de citer vécurent aux époques troublées par les guerres et les persécutions de la domination espagnole et leur art exprime toutes les terreurs intellectuelles du XVIe siècle.

L'imprimerie Chaix met en vente la 5me livraison des *Maîtres de l'affiche*, cette superbe publication qui permet de collectionner, dans le format restreint d'un recueil, les chefs-d'œuvre de l'Affiche illustrée. Cette livraison renferme, reproduites avec une fidélité irréprochable, la nouvelle affiche de J. Chéret pour le *Palais de glace*, la *Place Clichy* d'Eugène Grasset (1891), l'*Yvette Guilbert au concert de la Scala* de F. Bac (1893) et l'amusante affiche d'Edward Penfield pour la livraison de ~~mars 1894~~ de la revue américaine *Harper's Magazine*.

Pour paraître prochainement à la *Bibliothèque de l'Association*, rue Guénégaud, 17, à Paris : PAUL VERLAINE, SES PORTRAITS, par F.-A. Cazals; préface de J.-K. Huysmans; texte de Félicien Rops, Ernest Delahaye, H.-A. Cornuty.

Exemplaire sur papier couché, 3 francs; sur hollande, 10 francs; sur japon, 20 francs; sur chine, 25 francs; sur papier à la main des papeteries d'Arches, 100 francs.

Dans le numéro du 23 mars de la *Revue encyclopédique*, ce curieux recueil illustré continuant le Larousse, doctrinaire souvent mais très attentif aux événements et renseignant ses lecteurs avec impartialité même sur les dits et faits des adversaires, une étude approfondie, sous le titre TROIS ROMANTIQUES (Gustave Kahn, Emile Verhaeren, Georges Rodenbach), avec reproduction du portrait de Verhaeren que peignit Théo Van Rysselberghe. Signé CHARLES MAURAS. Peu bienveillant ce Mauras. Mais à la suite de ces vagissements d'un inconscient, trois extraits signés de noms notoires : Lucien DESCAVES, Octave MIRBEAU, Anatole FRANCE, le nouvel académicien, trois extraits fleuris des plus vives louanges, et entre autres cette phrase : M. Maurice Maeterlinck, M. Emile Verhaeren, M. Rodenbach, *les trois noms les plus purs, les plus retentissants, les plus définitifs de la jeune Poésie française*. — Attrape, bonne Belgique bourgeoise! Attrape, bonne presse nationale doctrinaire!

Dans la COUPE, recueil mensuel d'Art et d'Ethique, publié à Montpellier, en tête des vers charmants de notre compatriote Ch. Van Lerberghe, PSYCHÉ, avec cette mention prometteuse et qui rejouira nos lecteurs, se souvenant de cette poignante et belle œuvre, LES FLAIREURS, des *Entretiens*, à paraître prochainement.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 15. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 12 AVRIL 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

EXPOSITION POSTHUME

DES

Œuvres d'ALFRED VERWÉE

Animalier et Paysagiste.

C'est au sortir d'une longue flânerie, heureuse et triste, à ce somptueux assemblage où éclatent plusieurs chefs-d'œuvre, que j'écris ces mots d'admiration et de justice : PAYSAGISTE ET ANIMALIER!

Car est-il possible de dire en laquelle de ces deux expressions d'Art il fut le plus grand? Ces animaux : ce bétail paisible, majestueux et résigné, ces chevaux lourds et fiers vêtus du satin de leurs robes royales, on les connaissait, on en a signalé mille fois l'opulent cortège, à ce point dominateur que tout personnage humain, quand il apparait sur ces toiles éblouissantes, est rapetissé aux proportions d'un accessoire sans dignité. Mais jusqu'ici, sauf pour quelques attentifs, les paysages où ce merveilleux maître peintre « plantait » cette animalité de légende et d'apparition, pourtant d'une vie si magnifique et si intense, ne dépassaient pas, en qualité et en importance, la valeur du décor de fond nécessaire à ces scènes de pâturage, le verger obligatoire, la prairie inévitable, la dune classique, le polder habituel.

Ah! il suffit de pénétrer entre les toiles ardentes actuellement exposées, pour que les écailles tombent des yeux! Il suffit de promener, dès l'entrée, sur elles un circulaire regard et de plonger dans les horizons par les claires fenêtres qu'ouvrent partout ces spectacles lumineux comme les sabords d'un grand steamer naviguant entre les rives changeantes et encolorées d'un grand fleuve! Certes les bœufs sont encore là, ramassés et paquetés dans leurs poses de repos, fixant sur l'inconnu trouble de leurs rêves de bêtes leurs prunelles placides. Certes les étalons, au long des haies ou contre les barrières, dressent sur les encolures leurs têtes intelligentes aux naseaux frémissants et bandent les muscles de leur croupe et de leurs jarrets pour quelque galopade qui va partir en explosion de mouvement et de grâce belliqueuse. Certes les grises mouettes, les difformes pélicans aux ailes largement enverguées,

passent encore sous les nuages, dans l'humide atmosphère transparente, courant leurs bordées de corsaires, allant au pillage du poisson.

Mais derrière eux, autour d'eux, au-dessus d'eux, en une solennité muette, harmonieux et impérieux, règnent les larges paysages, intensifiés par l'artiste au point de s'imposer avec la tyrannie du Cosmos. Il unit en un tragique et émouvant ensemble, le ciel et ses défilés de pesants nuages, la terre ornée des joyaux de ses teintes infinies, les eaux, les eaux profondes, ténébreuses même quand elles sont limpides, les eaux pluviales aux lents écoulements, les eaux marines, réservoirs de catastrophes. Et alors que les étendues solides des près verts, piquetés de fleurs des champs éclatantes, alors que les étendues mouvantes des flots versicolores réfléchissant la vie extérieure dans leur vie propre de gouffre, alors que les étendues fluidiques des cieux, arène tourmentée des météores, semblent prendre toute la place, voyez à l'horizon, là où le ciel baise la terre, là où leurs deux contours se touchent et se serrent comme des lèvres, voyez cette bande étroite, magique, ce ruban, ce presque rien, dans lequel le peintre semble avoir concentré et mis en étalage les plus précieuses joailleries, les minéraux les plus rares, les émaux les plus rutilants de sa palette. Ecrin de rubis, d'émeraudes, de topazes, de saphirs, d'aigues-marines et de chrysoprases, étalées, abandonnées en une coulée orientale, mêlées en un ragoût pour la table des dieux.

Qui ayant contemplé et médité ces œuvres, dont chacune est un total d'art puissant, pourra jamais plus rester indifférent devant les scènes réelles que l'artiste a magnifiées et concentrées avec cette éloquence? Qui n'aura pas à jamais compris ce qu'il peut surgir d'émotion dans l'âme par un jour de vent sabrant les airs au-dessus des rives basses et vaseuses de l'Escaut, par un jour de rafales pluvieuses lamées de coups de soleil lâchant des bordées de rayons par les éclaircies des nues; ou par un jour de chaleur caniculaire, sous les saulées au long des routes, sous les pommiers chenus mettant sur les hautes herbes la guipure de leur feuillage dentelant la lumière? Qui saura rester insensible au spectacle des beautés blanc et noir de la tache que met dans la nature la vache couchée parmi les prés ou cheminant au long des chemins de campagne, telle qu'un superbe holocauste?

L'art a cette aptitude miraculeuse de mieux nous faire discerner le réel par l'artificiel qu'il construit; de grouper les éléments de vibration épars dans l'ambiance au point de nous en imposer irrésistiblement l'action héroïque et salutaire; de distiller l'essentiel des choses et de nous en donner par quelques gouttes la définitive et caractéristique saveur, comme le chimiste l'acide prussique en un minuscule flacon.

Qui, plus qu'Alfred Verwée, quand on le voit en un tel congrès de ses œuvres, a mieux réussi, en aucun temps, oui, en aucun temps, à extérioriser ce phénomène? Il y a quelques mois, au jour sombre de sa mort prématurée, Camille Lemonnier le disait ici en des lignes dolorantes, que les organisateurs de l'Exposition ont reproduites en tête du Catalogue comme le plus bel hymne funéraire qui pût être chanté à la gloire du disparu.

Verwée continue, en une expression splendide, la tradition flamande de la peinture, celle du coloris riche, joie des yeux et santé de l'esprit. Il fait mouvoir les tons, en leurs gammes les plus sonores, les orchestrant avec une aisance magistrale pour remuer les âmes et les exalter. Car on sent que ce lourd artisan aux traits populaires, à la carrure rustique, à la barbe de satyre, était un évocateur d'enthousiasme et que, maniant ses pinceaux, conscient ou inconscient de son grand rôle, il faisait des incantations. Conscient parfois assurément, quand, gonflé de l'orgueil que lui suscitait par bouffées sa nature extraordinaire, il disait, en paroles grandiloques et joyeuses, en images d'une brutalité guerrière, le rang qu'il sentait occuper et que lui contestait alors plus d'un de ceux qui aujourd'hui font unisson dans les cantiques qui montent en son honneur.

Car il fut (disons-le comme une leçon à l'adresse de la phalange diminuante des dénigrants de l'école belge), il fut un de ceux que les exclusifs flatteurs entêtés de l'école française représentèrent comme un faux talent, comme un peinturlureur en goguette, comme un badigeonneur plus près de l'enseigne que du tableau. Il fut une des victimes de ces partis pris qui, durant des années, réduisirent nos plus grands artistes contemporains : les Louis Dubois, les Artan, les Hippolyte Boulenger, les Agneessens, les Smits, les De Groux, les De Braekeleer, les Baron, les Stobbaerts, les Mellery, à vivoter dans l'horrible injustice des chefs-d'œuvre accomplis et dédaignés. Et jamais, pas même aux jours plus sereins où cette persécution faiblît, ses tableaux, désormais les plus incontestés, n'atteignirent les prix qui eussent été la consécration de leur beauté et qu'on donnait aux moindres rogatons du groupe privilégié dont quelques marchands avaient fait la matière de leurs agiotages.

Ah! que ne put-il voir son apothéose actuelle! assister, comme Constantin Meunier, au définitif enregistrement de son triomphe!

Je me souviens qu'à Paris, lors d'une des expositions universelles, devant les *Bœufs couchés au bord de l'Escaut* qui est au centre d'un des panneaux de la petite salle, Harpignies, le curieux paysagiste français, s'arrêta fasciné. Il en avait vu des Troyon, des Millet, des Courbet, il en avait vu! Et ces mots lui échappèrent : Nul n'a jamais fait plus beau! — Qui, aujourd'hui,

n'éprouvera le même sentiment devant l'*Embouchure de l'Escaut*, cette incomparable tragédie où claironnent les météores dans un bain prodigieux de lumière métallique, de clarté électrique, où les bestiaux impassibles, couchés à l'avant plan, solennels sur le vert fascinateur, semblent demander au spectateur ce qu'il pense des gesticulants nuages maritimes qui, derrière eux, ravagent le ciel de leur bataille.

Les œuvres des dernières années d'Alfred Verwée sont douées d'une luminosité où l'on sent l'influence des écoles nouvelles. Mais avec quelle maestria de grand homme il accepta et réalise cette transformation. Il n'abandonne rien de ses procédés qui sont les procédés séculaires de ses illustres ancêtres de la Flandre et de la Néerlande. Il élimine de sa palette quelques sombreries. Il écarte de ses mélanges quelques bistres. Il augmente la dose des tons joyeux, brillants et clairs. Mais sa main robuste, agile, ingénieuse reste la même. Son coup de pinceau ne change rien à ses robustes habitudes. Pour nettoyer ses toiles de la crudité des tons en apparence trop frais, il compte sur la maturation par le temps, sur le travail chimique de ces émaux juxtaposés, sur la divine « patine » par laquelle la nature vient en aide au peintre et met la péremptoire harmonie sur ses œuvres. Ses tableaux d'il y a vingt ans, qui ont déjà bénéficié de cette mystérieuse alchimie, montrent ce que bientôt vont devenir les plus récents, vins riches, lampants, corsés, auxquels il ne manque que l'âge.

C'est avec un sentiment pieux, la bouche taciturne, l'intelligence mélancolieuse et vibrante qu'on sort de ce sanctuaire. Il y a de la religion dans l'émotion qu'on sent palpiter en soi, de la religion comprise comme union d'une âme isolée à l'ensemble des choses. L'art d'Alfred Verwée est panthéistique, il dégage et fait saillir les liens qui enchaînent chacun de nous à la vaste Nature, il abolit l'individuel orgueil, il suscite un bonheur confus de fraternité et de soumission à l'ensemble. Oui, ses animaux ont la grâce douce, la séduction spéciale et magicienne qui les rendait si chers à saint François d'Assise. Il se révèlent en égaux : l'art leur confère cette humanité et cette noblesse. Avec cette émotion on emporte le souvenir de ces poulains laineux revêtus de la toison qu'ils avaient quand ils baignaient encore dans l'amnios maternel, de ces vaches à matronale attitude, de ces chevaux chevelus comme des rois mérovingiens. Et ainsi une impression morale d'universelle bienveillance, de pacificatrice mansuétude vient s'ajouter, en suprême ornement, à toutes les sensations si hautes dont on sort royalement revêtu de ce banquet splendide.

Les Mouvements du cheval reproduits par l'art.

MAXIME GUÉRIN-CATELAIN. — *Le Mécanisme des allures du Cheval* — Notions élémentaires avec 59 chronophotographies et croquis. Librairie militaire Berger-Levrault et Cie, éditeurs Paris et Nancy, 1896.

Voici une très curieuse brochure, une conférence faite à la Réunion hippique des officiers de réserve et de l'armée en France.

Elle donne sur le pas, le trot, le galop, le saut du cheval des notions inattendues. Signalons-en quelques parties et recommandons sa lecture à quiconque, peintre, sculpteur, dessinateur, voudra se débarrasser des attitudes et des allures conventionnelles qu'on prête « au plus noble ami de l'homme ». Les erreurs qui ont cours à ce sujet sont vraiment extraordinaires ; M. Guérin en donne de remarquables exemples.

Les récentes expériences faites par M. le Dr E.-J. Marey, membre de l'Institut, à la station physiologique d'Auteuil, ont éclairé d'un jour nouveau les problèmes relatifs à la locomotion des animaux. Grâce à l'appareil *chronophotographe*, dont il est l'inventeur, M. Marey est parvenu à prendre *en une seconde* un nombre quasi illimité d'épreuves successives d'un animal en mouvement. Quelle que soit la vitesse à laquelle progresse le sujet, quadrupède, poisson, oiseau, la pellicule sensible qui se déroule derrière l'objectif fournit au gré de l'opérateur 20, 30 et jusqu'à 40 images à la seconde, prises chacune en 1/500e de seconde. Cette décomposition est plus que suffisante, pour suivre dans toutes leurs phases des mouvements si rapides qu'ils soient.

Un membre de la Réunion hippique des officiers de réserve et de l'armée territoriale a songé à se servir des images fournies par ce merveilleux appareil pour vulgariser les connaissances relatives à la locomotion du cheval. Il a obtenu une série de chronophotographies d'un cheval en mouvement, prises d'après nature à toutes les allures : au pas, au trot, au galop et pendant le saut. Les attitudes vraies de l'animal sont enregistrées par l'appareil.

Chose singulière, dit M. Maurice Guérin, l'antiquité la plus reculée paraît avoir eu la connaissance du mécanisme des allures, même du pas qui est la plus compliquée, ainsi qu'en témoignent les bas-reliefs assyriens d'une exécution un peu fruste, mais d'une justesse absolue d'attitude. Depuis plus de vingt siècles, les artistes semblaient en avoir perdu la notion. Soit à cause de la difficulté du problème, soit que l'attitude du cheval au pas ne répondît pas à leur conception esthétique, on rencontre fort peu de chevaux au pas dans les œuvres de peinture ou de sculpture antérieures à Carle Vernet et Géricault. Et dans les rares exemples qu'on en trouve, les attitudes sont généralement fausses.

Lorsqu'en 1864 Meissonier, dans son « 1814 », représenta la monture impériale à l'allure calme du pas, ce fut dans la presse et dans le public un *tolle* général. A ce moment, artistes, critiques et public étaient tellement désaccoutumés de voir la représentation juste de cette allure et tellement habitués au contraire à la voir remplacée par une attitude conventionnelle et bizarre qui participait à la fois du trot, du *piaffer* et du *harper* particulier à l'éparvin, que chacun cria à l'invraisemblance. De nos jours, grâce à l'accoutumance, notre œil, grâce aux données indiscutables qu'a apportées la photographie, nous goûtons pleinement le calme

et la justesse de l'attitude que Meissonier a donnée au cheval blanc de Napoléon, si bien en harmonie avec la morne impression qui se dégage du tableau.

Il y plus de vingt siècles, Phidias, par une intuition véritablement géniale, reproduisait sur un fragment de la frise du Parthénon les temps du galop tels qu'ils sont enregistrés aujourd'hui par la photographie instantanée. L'œil exercé de l'immortel statuaire avait décomposé du premier coup les mouvements dont le mécanisme, ignoré ou repoussé par tous les artistes qui l'ont précédé ou suivi, ne fut retrouvé qu'au siècle dernier par Vincent et Goiffon. L'allure cadencée des chevaux semble réglée sur la lente progression des théories sacrées : le cheval est figuré au premier temps du galop très ralenti à gauche ; le postérieur droit, à l'appui, marque ce premier temps ; le deuxième est marqué par le diagonal droit ; et le troisième par l'antérieur gauche. Comme pour accuser davantage son intention, Phidias a représenté un autre cheval au troisième temps du même galop à gauche dont il ne manque ainsi que là phase intermédiaire.

Cet exemple ne fournit-il pas une réponse péremptoire aux artistes qui persistent à s'en tenir, pour la représentation des allures, aux formules conventionnelles qui ont prévalu depuis des siècles ? En présence de cette frise du Parthénon et de tant d'œuvres modernes, peut-on prétendre que dans l'infinie variété des attitudes fournies par la nature, aucune ne répond aux nécessités esthétiques des compositions et à l'harmonie nécessaire des silhouettes ? Peut-on prétendre que la vérité et la vraisemblance ne se rencontrent nulle part, et que seule l'imagination peut trouver en dehors du vrai les éléments nécessaires pour donner l'illusion du vrai ?

Les 59 illustrations du livre de M. Guérin font saisir avec une netteté parfaite les erreurs des artistes et les bizarreries apparentes de la réalité. Nul peintre ou sculpteur du cheval ne saurait se passer de cette décisive leçon de choses et l'amateur y trouvera un très vif intérêt.

EXPOSITIONS COURANTES

Au Cercle artistique, des paysages de M. Léon Le Bon évoquent le charme mélancolique de ces sites de la Campine qui ont inspiré tant d'artistes : Genck, Winterslag, Assche, pays de silence et de rêve, pays de bruyères et de marais sommeillants, si cher à ceux qui en ont pénétré la séduction. M. Le Bon a éclairci sa palette, élargi sa facture, affiné sa vision. Quelques-unes de ses études fleurent le plein air et marquent d'incontestables progrès sur ses précédents envois. Un peintre allemand, M. Westendorp, issu de l'Ecole de Dusseldorf, s'exerce à la fois au paysage, à la figure, aux accessoires ; il affirme, en certaines de ses toiles, des qualités de coloriste qu'atténuent la lourdeur du procédé et de néfastes influences. Les pastels de Mlle Evans, les petits sujets anecdotiques et les paysages ingénus de M. Alaux-Bakés, les aquarelles de pensionnaire de Mlle Perrignon?....... Exposition de liquidation et de fin de saison.

Au Rubens-Club, rue Royale, M. Devreese présente en liberté quelques spécimens de chevaux joliment modelés. On connait de lui l'*Amazone de haute école*, qui fut appréciée l'an passé pour la justesse de ses mouvements. Ce sont, cette fois, des types de *Horse-guards* et de gardes-civiques à cheval, un *Cob irlandais* finement exécuté et d'une patine charmante, de petits portraits équestres traités avec beaucoup de naturel et d'aisance. M. Devreese s'est fait du cheval une spécialité. Il en résume le caractère, il exprime avec exactitude ses allures. Sa *Bacchante* a de l'élégance mais évoque avec intensité des souvenirs obsédants. Un *Profil de jeune fille* en marbre, un buste de M. Devreese père, largement traité, complètent ce salonnet, qui témoigne, à défaut d'un art supérieur, d'efforts sincères et probes.

Aux murs, une cinquantaine de peintures — tableaux et études — de M. Gomrée. Ici encore, le cheval domine, amoureusement étudié dans ses diverses attitudes, saisi sur le vif en prairie, à l'écurie, à la rivière, dans le décor du paysage d'Ardenne haut en couleur qu'affectionne le peintre. La main trahit malheureusement souvent la bonne volonté de M. Gomrée, qui paraît avoir plus d'instinct que d'acquis. Si le ton est sonore et franc, le dessin, l'établissement des plans, l'expression exacte des valeurs, le jeu de la lumière, des ombres et des reflets réclament un travail assidu et persévérant qui seul fera passer le peintre de la foule des amateurs au rang des artistes.

THÉATRES

THÉATRE MOLIÈRE. **La Mendiante de Saint-Sulpice.**
THÉATRE DE L'ALHAMBRA. **Don César de Bazan.**

Le Théâtre Molière ouvre sa saison d'été par un mélo moderne, un bon mélo bien noir, copieusement larmoyant, abondamment farci d'épisodes inusités dans la vie courante, et plus compliqué, plus enchevêtré, plus inextricable encore que les conceptions dramatiques qui illustrèrent jadis le « Boulevard du Crime ». Cette littérature spéciale a son public d'enthousiastes qui se moque pas mal de l'invraisemblance des situations, de l'incohérence du dialogue et de tout, si les personnages sont violemment héroïques ou abominablement canailles, si la rosserie de ceux-ci est déjouée par la vertu exemplaire des autres, si les coups de théâtre se succèdent avec rapidité, et surtout si, en fin de compte, le Bien arrive à triompher du Mal. C'est le cas en cette *Mendiante de Saint-Sulpice*, pièce en cinq actes tirée d'un feuilleton célèbre de Xavier de Montépin, dans lequel, à travers des péripéties innombrables, une brave femme retrouve à la chute du rideau les deux filles qu'on lui avait volées au début de l'action. Substitution d'enfant, coups de couteau et de fusil, enlèvement, noyade, séquestration, folie, tous les ressorts habituels sont mis en œuvre, avec ingéniosité, pour composer cette horlogerie compliquée, présentée avec beaucoup de soins par M. Munié à sa clientèle. On a particulièrement distingué, dans l'interprétation homogène et vivante de ce sombre drame, Mmes Marga-Lucena et Munié, Mlle Dalbieu, MM. Montlouis, Arnaud et Bessy.

***

A l'Alhambra, c'est M. Henry Krauss qui triomphe bruyamment. Après le succès qu'il remporta dans *Kean* et dans *Fanfan la Tulipe*, il était naturel que *Don César*, glorifié par le génie de Frédérick Lemaître, tentât le jeune artiste. Cette figure amusante de grand seigneur bohème, chevaleresque et loqueteux, audacieux et sentimental, d'une bravoure surhumaine et d'une fantaisie échevelée, défiant les balles et la corde, se grisant comme un

porte-faix, toujours à cheval sur les limites extrêmes du drame et du vaudeville, anime d'une vie intense les nombreux tableaux dans lesquels MM. Dennery et Dumanoir accommodent à leur façon l'histoire d'Espagne. La grandiloquence du dialogue empanaché marque d'une griffe particulière ce produit composite du romantisme à son déclin, dont l'ironie transparait à chaque scène et qui pourrait bien n'être, au fond, qu'une spirituelle bouffonnerie de deux auteurs malins.

Don César manque rarement son effet. A l'Alhambra, grâce à une interprétation excellente, le public a été conquis, cette fois encore, et a fait à MM. Garraud, Meillet, à Mmes Depoix et Réal, un accueil unanimement sympathique. Chaque acte a été suivi de rappels et d'acclamations dans lesquels M. Krauss, l'acteur populaire de la saison, a eu la grande et légitime part.

Exposition d'Art photographique

Messieurs es photographes font de l'art, ou tentent d'en faire. Sans revenir sur la discussion qu'a fait surgir, en novembre dernier, l'importante manifestation provoquée au Cercle artistique par un groupe d'amateurs (1), reconnaissons qu'on ne peut confondre avec de simples produits industriels certaines épreuves photographiques dans lesquelles s'affirme hautement une volonté personnelle. L'objectif et la plaque sensible ne sont que des procédés mis au service d'une intelligence, et la faculté créatrice de l'artiste peut s'exercer, dans une certaine mesure, par l'intermédiaire de la chambre noire. Il y avait, à cet égard, au Cercle artistique, des exemples concluants.

Ils sont moins nombreux à l'Exposition que vient d'ouvrir au Musée l'Association belge de photographie. Malgré un triage sévère, les épreuves banales, les portraits quelconques, les paysages traditionnels y sont en majorité. Mais quelques planches de valeur suffisent à nous interdire de passer sous silence l'effort tenté par l'Association dans le but louable de diriger vers un idéal d'art le mouvement sans cesse grandissant de la photographie.

On remarquera particulièrement le petit salon dévolu aux artistes anglais, parmi lesquels les yachts de course de M. West, les oiseaux de mer photographiés au télescope par M. Lodge, les épreuves diverses de MM. Brightman, Baker, Thompson, North, Dowes, Latimer, nous paraissent spécialement dignes d'attention.

Parmi les amateurs et professionnels belges et français, citons, outre MM. Ganz et Géruzet, MM. Marcel Vanderkindere, l'organisateur actif et dévoué de l'Exposition, V. Selb, dont l'*Embâcle de l'Escaut* constitue un vrai tableau, J. Maes qui s'est attaché à l'étude des ciels, Bovier dont le *Christ mort* rappelle les toiles des maitres anciens, M. Brémard, R. Lebègue, Dubreuil, capitaine Peltzer, Ickx, etc. La *Femme au glaive*, *Rêverie* et *Zorah* de M. Pauli, l'étude de *Troglodytes* ingénieusement composée par M. Boissonas et exécutée d'après nature en des dimensions inusitées marquent parmi les envois les plus importants du Salon, dont un album de luxe, en cours de publication, perpétuera le souvenir.

(1) V. *l'Art moderne* du 1er décembre 1895.

TRUQUAGES

Une amusante histoire de contrefaçon racontée par M. Maxime Serpeille dans le *Petit Journal :*

Il y a quelques années un petit marchand brocanteur qui a pour spécialité de vendre de vieilles vaisselles qu'il déniche d'ordinaire dans les communes des environs de Paris, les jours de marché, découvrait trois vases en vieux Chantilly. La pâte en était superbe et la forme admirable, mais on n'y voyait pas de décoration. Notre homme eut une idée géniale. Il y fit peindre par un spécialiste les armes des princes de Condé et plaça ensuite les vases ainsi décorés en bonne place dans sa vitrine. Peu après passe un amateur qui en achète deux à raison de 100 francs pièce.

Quelques mois plus tard, un grand marchand parisien, réputé expert infaillible en matière de céramique et homme de confiance d'un richissime amateur, entre à son tour dans la boutique, voit le vase qui restait et sans discuter le paie 200 francs. Aussitôt il court chez son riche client :

« Monsieur le baron, dit-il, je vous apporte une trouvaille : un vieux Chantilly aux armes des princes de Condé. Regardez, ça en vaut la peine.

Le baron examine longuement le vase, le tourne, le retourne en tous sens et conclut :

— Si vous me trouvez le pendant, j'en donne dix mille francs. »

Le gros marchand se précipite, sans en entendre davantage, chez son modeste confrère, et lui dit :

« Mille francs si vous me trouvez un vase pareil à celui que je viens de vous acheter. C'est pour mon client, vous savez, le baron.

— Attendez-moi, répond son interlocuteur. Dans une heure, je suis de retour. »

Et le petit brocanteur court chez l'amateur qui lui avait acheté les deux premiers vases et lui fait les propositions les plus tentantes.

« Rendez-moi un des deux vases et je vous donne 200 fr. Celui qui vous restera ne vous aura ainsi rien coûté.

Mais l'amateur semble peu disposé à conclure et dans l'espoir de le fléchir le brocanteur ajoute :

— Tenez, je vous en donne 300 francs : c'est un service que je vous demande, car, je puis vous l'avouer, c'est pour le baron.

— Ah ! c'est pour le baron. Eh bien ! alors pas pour 10,000 francs entendez-vous? pas pour 100,000 francs. Inutile d'insister. C'est une idée fixe. »

Désolé, le petit brocanteur retourne auprès du grand marchand qui, navré de voir la forte somme lui échapper, exprime son chagrin en termes si violents que son compatissant confrère croit devoir mettre du baume sur sa blessure.

« Entre nous, lui dit-il, le malheur n'est peut-être pas aussi grand, car quelqu'un m'a affirmé que si la pâte des vases est authentique, la décoration est moderne.

— On vous a dit ça ! réplique l'infaillible expert. Eh bien ! mon ami, vous pouvez dire de ma part à celui qui a porté ce beau jugement que c'est un imbécile. »

Et il partit, tandis que le petit brocanteur, qui mieux que personne savait à quoi s'en tenir, riait aux larmes, bien qu'il eût manqué l'occasion de gagner un billet de mille.

LE THÉATRE DE LA MAISON D'ART

Représentation d'**Intérieur** et de la **Mort de Tintagiles**, par MAURICE MAETERLINCK.

On doutait encore qu'il fût possible d'organiser un théâtre d'art à Bruxelles sans être tributaire des troupes d'exportation. Les drames d'un art neuf et profond, qui partout sont refusés par les directeurs mercantiles, pliés forcément au goût du bourgeois qui paie, ont désormais une scène amie.

La représentation de mercredi dernier a levé les doutes. Il y a un théâtre libre belge, un théâtre de l'*Œuvre* belge. Du moins l'effort a-t-il dénoncé une bonne volonté extrême et vraiment digne de tous les encouragements.

Jamais, croyons-nous, interprétation plus sincèrement dévouée n'avait, dans un décor exceptionnel comme celui de la Maison d'Art, tenté d'élever à la hauteur que réclame leur dignité ces drames intenses où Maeterlinck a cherché l'âme de la vie. Jamais public, malgré la nouveauté déconcertante pour lui de cette hauteur continue dans l'exaltation scénique, ne fut plus attentif.

M. Roland de Marès, dans une introduction acerbe, précise et de phrase sonore, avait déterminé la fierté de cette tentative. Son audace tranquille d'annonciateur était allée jusqu'au mystérieux penseur, c'est-à-dire très haut. Et il n'avait point ménagé, en passant, ni la jeune vieille garde de notre littérature, ni les critiques d'art.

Cela ne pouvait que disposer au mieux tout le monde pour l'audition d'*Intérieur* et de la *Mort de Tintagiles*.

C'est assurément grâce au dévouement absolu et à l'incessante activité de M. Mouru de Lacotte qu'on a pu, avec ce soin religieux, essayer de faire vivre dans l'âme du public des impressions aussi profondes. C'est lui qui a réuni et guidé cette troupe improvisée pour la mener à un succès. Il avait, du reste, à ses côtés des collaborateurs précieux comme Mlle Cogé, du théâtre Molière, qui a trouvé dans son tempérament puissant, dans sa voix profonde, chaude et ses gestes amples de vraie comédienne, une Ygraine dont les révoltes ont eu une surprenante énergie. Il y avait encore un si naïf et si doux petit Tintagiles, Mlle Bras, la Louison du *Malade imaginaire* au théâtre du Parc, toute jeunette dans la mignonne innocence de ses huit ans, Mlle Guilliaume, dans le rôle de Marie d'*Intérieur*, dans celui plus difficile en sa direction, de la faible et bonne Bellangère, avec Mlles Derboven et Bouhez dans la scène si impressionnante des servantes. Puis M. Perrin, l'étranger d'*Intérieur*, M. Mouru de Lacotte, dans Aglovale et le Vieillard, où nous l'aurions souhaité moins mélopique et traînant, MM. Tilmont, Soyer, Thirionnet et Mlles Bouhez et Martha qui ont mimé avec sa tragique simplicité la scène muette du premier drame.

Ils peuvent être fiers de leur intelligente et hardie tentative. Ils ont une gloire, celle d'avoir, les premiers, osé, d'avoir, les premiers, montré aux timides qu'en Belgique, ne fût-on pas des professionnels attitrés, on peut interpréter les chefs-d'œuvre, sinon dans la perfection où on voudrait toujours les voir, du moins avec assez d'art pour les faire comprendre et inspirer le goût de les revoir. Ils ont aussi démontré qu'un instrument existe à Bruxelles pour les jeunes artistes qui désirent faire connaître leurs œuvres sans devoir s'adresser à la défiance des directeurs de théâtre. La Maison d'Art s'offre, en effet, bienveillante et désintéressée, à quiconque souhaite trouver une scène où le poète, l'écrivain, l'esthète peut être son propre maître et trouver pour auxiliaires de véritables amis.

A la demande de nombreux spectateurs, qui désirent mieux encore se pénétrer des deux belles œuvres représentées, il y aura, nous assure-t-on, une seconde audition dans la quinzaine. Toutes les places seront à deux francs, afin de les rendre accessibles à tous et de déférer à un vœu très légitime exprimé par la presse.

LÉON H.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le « Mois d'essai ».

Une jurisprudence nouvelle en matière théâtrale a été inaugurée récemment par une décision du tribunal de commerce, confirmée par la Cour d'appel. Il s'agissait d'une artiste qui fut résiliée durant le mois, dit d'essai, que les directeurs de théâtres se réservent par contrat; les directeurs sont seuls juges, d'après cette clause, du talent et du mérite de l'artiste.

Le tribunal avait décidé que cette clause n'avait de valeur que lorsqu'elle n'était pas arbitraire; c'était l'insuffisance de l'artiste qui devait être le guide et non pas, par exemple, une raison d'économie dans l'exploitation du théâtre.

Un autre jugement aussi intéressant pour le monde des théâtres, vient d'être rendu par le tribunal de commerce. Mme Nantier, engagée le 10 janvier par M. Boyer, directeur du Théâtre du Vaudeville, pour jouer le rôle de Mme Ponthiquet, se vit remerciée, après vingt et une représentations, sous prétexte que la clause du « mois d'essai », prévue dans le contrat d'engagement, permettait d'une façon absolue à la direction de congédier sa pensionnaire pendant cette période. Mme Nantier se plaignit de cette interprétation draconienne; elle ne pouvait plus à cette époque trouver d'engagements nouveaux.

Elle assigna M. Boyer pour s'entendre condamner à la réintégrer dans son emploi de duègne, faisant valoir que la clause du « mois d'essai » s'applique uniquement aux artistes engagés à l'année, mais qu'elle est sans application aux artistes engagés en représentation pour une période de temps restreinte, et surtout pour un rôle spécial et déterminé à l'avance.

Le directeur plaidait que l'artiste avait été insuffisante et qu'il avait usé de son droit en résiliant l'engagement.

Le tribunal a rejeté ces conclusions. L'artiste ayant été engagée spécialement pour jouer un rôle déterminé, pour une durée limitée, il ne peut être question d'invoquer la clause du « mois d'essai ». Le « mois d'essai » ne peut s'entendre que du premier mois de la saison théâtrale d'hiver.

Mme Nantier a donc été admise à réintégrer son emploi jusqu'à l'expiration de son engagement.

PETITE CHRONIQUE

Le quatrième et dernier concert de la *Libre Esthétique* sera donné par M. Eugène Ysaye et son Quatuor mercredi prochain, 15 avril, à 8 1/2 heures du soir, dans la grande salle de la MAISON D'ART, avec le concours de Mlle Marie Weiler, cantatrice, et de M. Théo Ysaye, pianiste.

Au programme figureront entre autres le Quatuor à cordes de J. Guy Ropartz (première audition), la Sonate inédite pour piano et violon de notre compatriote M. Crickboom (première audition), des mélodies extraites de *la Bonne chanson* de G. Fauré sur le poème de Verlaine (première audition), etc.

Prix d'entrée : 5 et 3 francs.

Le succès sur le théâtre de la MAISON D'ART des œuvres de Maurice Maeterlinck a décidé la direction à donner une seconde représentation du même spectacle.

Cette représentation aura lieu très prochainement.

Pour répondre au désir exprimé par la Presse, le prix des places, pour cette soirée, sera uniformément fixé à 2 francs

Les tableaux, pastels, sculptures et dessins de J.-F. Raffaëlli resteront exposés à la MAISON D'ART jusqu'à la fin du mois.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au Conservatoire, troisième séance de musique classique pour instruments à vent et piano, consacrée aux œuvres de Brahms : Sérénade, n° 2 (op. 16) pour instruments à vent et à cordes, Sonate en *ré mineur* (op. 108) pour piano et violon, exécutée par MM. de Greef et Lerminiaux, et trois mélodies : *L'Amour éternel*, *Mon amour est pareil* et *Sérénade inutile*, dites par Mlle Frieda Lautmann.

Le dernier concert de la *Société symphonique* que dirigera dimanche prochain, à 2 heures, au Cirque Royal, M. Eugène Ysaye, clôturera dignement la saison musicale. Au programme : la Symphonie en *ut* de Schumann, le Prélude et le Final de *Tristan et Iseult*, la Marche funèbre de Siegfried et la scène finale du *Crépuscule des dieux*. C'est, comme nous l'avons annoncé, Mme Elise Kutscherra, cantatrice de la cour de Saxe et l'une des meilleures interprètes des drames de Wagner, qui chantera les rôles d'Iseult et de Brunnhilde. Répétition générale au Cirque, samedi prochain, à 2 1/2 heures.

L'orchestre et les chœurs qui ont exécuté le *Christus* de M. Samuel ont offert au maître, en mémoire de cette soirée, un bas-relief en étain de M. Van der Stappen : un *Ecce homo*. Cette œuvre, remarquable par son sentiment et sa facture, a été exécutée d'enthousiasme par l'éminent sculpteur qui a éloquemment traduit le sentiment intime de la partition de M. Samuel.

Sous le titre *La Sonate classique et moderne*, M. Eugène Ysaye donnera à Paris, les 1er, 4, 8 et 11 mai, avec la collaboration du pianiste Raoul Pugno, une très attrayante série d'auditions musicales dans lesquelles il passera en revue les maîtres de la sonate depuis J.-S. Bach jusqu'aux contemporains. Ses programmes sont ainsi composés : 1re séance, Beethoven, Bach, C. Franck ; 2e Schumann, Saint-Saëns, Schubert ; 3e, Brahms, Grieg, Lalo ; 4e, Fauré, Mozart, A. de Castillon.

Les concerts auront lieu à la salle Pleyel, 22 rue Rochechouart.

Une œuvre inédite de M. Sylvio Lazzari — un Octuor pour flûte, hautbois, cor anglais, clarinette, deux cors et deux bassons — vient d'être très favorablement accueillie à la salle Pleyel, à Paris, où elle a été exécutée mercredi dernier.

A signaler aux organisateurs de concerts de musique de chambre en Belgique.

Nos compatriotes à l'étranger : MM. Crickboom, Angenot, Miry et H. Gillet, qui se sont fait à Paris une réputation de quartettistes bien assise, donnent avec M. Albeniz, le brillant élève de Brassin, deux séances de musique de chambre à la salle des Agriculteurs de France. L'une a eu lieu vendredi. M. Crickboom y a joué, entre autres, avec Melle Campocasso, pianiste, la Sonate inédite pour piano et violon dont il est l'auteur et que MM. Eugène et Théo Ysaye comptent faire entendre mercredi à Bruxelles, à la Maison d'Art. Le programme de la seconde séance, fixée à jeudi, porte le Quatuor de Franck, le Quintette de Schumann, la Sonate de Marcello pour violoncelle et piano, etc.

Les jeunes artistes partiront aussitôt après pour l'Espagne où ils sont engagés du 20 avril au 25 mai pour une tournée de concerts à Madrid, Barcelone, Valence et Palma (iles Baléares).

La *Société des Aquafortistes belges* organise, en vue de la publication de son Album annuel et du Rapport de la commission, divers concours (gravure inédite au choix de l'artiste, croquis pour circulaire-réclame, composition pour couverture, illustrations marginales) avec des primes variant de 50 à 200 francs. Dépôt des œuvres chez l'imprimeur de la Société, 163, chaussée de Wavre, à Ixelles, avant le 1er juillet 1896. Règlement dans nos bureaux à la disposition des intéressés.

Le prochain spectacle du Théâtre Libre, qui passera les samedi 18 avril (répétition générale), lundi 20 (série A), mardi 21 (série B), se composera de la *Fille d'Artaban*, un acte, en prose, de M. Alfred Mortier, la *Nébuleuse*, un acte, en prose, de M. Louis Dumur et du *Dialogue inconnu*, d'Alfred de Vigny.

Une nouvelle revue illustrée, *L'Aube*, paraîtra cette semaine à Paris. Cette publication donnera des œuvres inédites françaises et étrangères et des illustrations de peintres de tous les pays. Elle organisera des conférences, auditions et expositions. Parmi ses collaborateurs citons : MM. Paul Adam, d'Annunzio, Bang, Beaubourg, Tristan Bernard, Björnson, Jacques Saint-Cère, Emerson, Echegarray, Barrès, Fogazzaro, de Goncourt, K. Hamsun, Ibsen, Jacobsen, J. Jullien, Bernard Lazare, Maeterlinck, Mourey, Schwob, Jonas et Erick Lie, Strindberg, de Regnier, Rodenbach, W. Witmann etc. etc. ; parmi ses dessinateurs : Anquetin, de Toulouse-Lautrec, Luce, Launay, Munch etc. etc.

Les communications doivent être adressées à MM. Pierre Guédy, directeur, et Ad. Van Bever, secrétaire, aux bureaux de la revue, 69, rue Blanche, Paris.

Pour paraître le 25 avril 1896, à la librairie du *Livre d'Art* et de *l'Epreuve*, 12-14, rue Séguier, Paris : *Ballades : 1° La Mer ; 2° les Cloches ; 3° les Champs*, rondes et chansons par Paul Fort. Un volume in-16 jésus, orné d'un frontispice (bois original inédit de Maurice Dumont et illustré de trois bois originaux inédits par Alfred Jarry. — Tirage à très petit nombre.

C'est le sculpteur Niederhäusern qui sera chargé du monument qu'au printemps de l'an prochain, sur l'initiative de l'éditeur Vanier, les amis de Verlaine espèrent ériger, dans le jardin du Luxembourg, à la mémoire du poète.

On compte couvrir les frais du monument par la publication d'un livre consacré à Verlaine et auquel tous les écrivains qui furent ses admirateurs et ses amis seront conviés à collaborer.

Le Centaure, recueil trimestriel de littérature et d'art, rédigé par MM. Henri Albert, André Gide, A.-Ferdinand Herold, André Lebey, Pierre Louys, Henri de Régnier, Jean de Tinan, P. V., paraît tous les trois mois en volumes in-quarto couronne, cartonnés, de 100 à 150 pages de texte illustré. Il publie des *estampes originales* hors texte, eaux-fortes, lithographies, bois et des reproductions artistiques.

Une édition de luxe du *Centaure*, tirée sur japon impérial, donnera, en portefeuilles, sur papiers spéciaux, des épreuves à grandes marges, signées par les artistes, des estampes publiées par le recueil.

L'abonnement annuel au *Centaure* est fixé à 60 francs pour l'édition de luxe sur japon impérial et à 20 francs pour l'édition ordinaire sur vélin.

Rédaction et administration : chez M. Henri Albert, 9, rue des Beaux-Arts.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 16. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 19 AVRIL 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LES THÉATRES D'ART

L'expression « THÉATRE D'ART » est entrée dans la langue esthétique courante pour désigner les organismes dramatiques, en quelque sorte officieux, qui s'établissent et fonctionnent à côté des entreprises commerciales, afin de suppléer aux vides trop nombreux, et souvent déplorables, que laisse l'esprit mercantile qui dirige celles-ci.

« Le Directeur », quand il est un professionnel, ne songe qu'à la recette. Il soignera certes les conditions artistiques de l'œuvre, mais dans le choix de celle-ci comme dans son « montage », il obéira surtout à des préoccupations de lucre. Il ne voit pas, dans son théâtre, un instrument d'art pour le public, mais un moyen de vivre et au besoin de s'enrichir. Il ne marche pas devant l'opinion, mais il la suit, quand il ne va pas jusqu'à la flatter, en être le patelineur et le courtisan.

Ce sont ces habitudes, contraintes par les circonstances et le *struggle for life*, qui ont amené l'abaissement graduel des répertoires. Le public, mal instruit, recherche surtout la distraction et le plaisir. Les grandes émotions, les austères beautés ou les élégances harmonieuses des grandes œuvres ont des projections auxquelles il n'est pas encore devenu sensible. Tout au moins peut-on douter qu'il soit déjà apte à en pénétrer le charme héroïque ou délicat et n'ose-t-on pas se risquer à en faire l'expérience, quoique, en bien des cas probablement, elle serait heureuse. C'est l'amusette donc qui domine, tantôt par le gros drame dit « populaire », tantôt par la pièce grivoise, folichonne, drolatique, tapageuse, tantôt par la comédie bourgeoise, artificielle, pseudo-morale et fade, dont Dumas fils et Augier ont laissé de si mémorables spécimens

Mais comme l'esprit humain, toujours en fermentation et en avancée par quelques-uns de ses représentants, ne saurait s'accommoder d'un régime perpétuellement banal et conservateur, quand il n'est pas reculant, des efforts ont été faits pour corriger ce que cette situation a d'anormal et de pénible pour ceux qui croient à l'évolution constante de l'Art et souffrent de le voir à ce point vulgarisé, nivelé et stagnant.

De turbulents cerveaux ont pensé qu'à côté des

théâtres officiellement établis, s'ouvrant tous les soirs à la tourbe et s'alimentant de galvaudages, il serait possible d'organiser des représentations intermittentes d'œuvres trop profondes et trop belles pour être comprises du premier coup par les foules. A ces spectacles seraient appelés tous ceux qui forment les bataillons d'avant-garde de l'Art, ceux qui défrichent les terrains encore buissonneux, qui ouvrent les routes dans la forêt vierge des idées nouvelles, ou qui, fouillant le passé, y découvrent des trésors délaissés qu'il importe de dégager de leur gangue et de replacer en pleine lumière.

Une autre préoccupation les hantait aussi. Celle de mettre à la disposition des écrivains dramatiques débutants un instrument d'essai, les libérant enfin des refus, des difficultés et des misères que leur infligent les directions ordinaires, toujours inquiètes du résultat et tourmentées par le cauchemar du « four » possible. Comment féconder, spécialement en Belgique, la tendance très visible, et si intéressante, à faire du « Renouveau au théâtre », si les œuvres, lentement et passionnément composées, sont destinées à demeurer indéfiniment à l'état de pièces non jouées? Un tel mal ne saurait être corrigé que par l'existence de scènes où, sans préoccupation du profit et du succès au sens ordinaire, les jeunes artistes seront accueillis avec une bienveillance amicale et assurés de trouver un sincère appui dégagé de toutes charges.

Ce sont ces considérations qui ont amené la création des institutions à manifestations périodiques et passagères auxquelles s'applique désormais la dénomination « Théâtre d'Art ». Antoine, le premier, avec une admirable audace et une extrême ingéniosité, a réalisé l'idée dans son Théâtre-Libre. Lugné-Poe, ensuite, a tenté la même aventure dans son Théâtre de l'Œuvre. On leur doit la mise au jour de pièces remarquables tant anciennes qu'inédites, et leur influence sur la marche de l'art dramatique a été d'une efficacité extraordinaire. Non seulement ils ont créé un spectacle nouveau, mais ils ont vraiment suscité et exalté tout un public d'amateurs fervents et avides, donnant ainsi, depuis plusieurs années, une leçon permanente dont l'influence sur l'esprit contemporain a été exceptionnellement salutaire.

Ce mouvement ne peut s'arrêter! Il ne se déroule, il est vrai, qu'au milieu de difficultés innombrables et subit des attaques incessantes. Il a eu ses arrêts, ses reprises, ses mécomptes, ses découragements. Mais il subsiste! il a la vie dure et, autour de lui, les sympathies augmentent. Il fonctionne en marge du théâtre usuel, sur les accotements des grands chemins où passe tout le monde, mais avec une intensité, une énergie, une opiniâtreté qui est le don de la vraie vie, le témoignage d'une utilité certaine et le présage du succès final.

La Belgique, si attentive à toutes les tentatives artistiques, si aisément excitable (du moins en ces jours contemporains) quand il s'agit d'aller de l'avant, a marqué, dès l'origine, le goût très vif que lui inspiraient ces essais de large hardiesse et de haute saveur. Elle a accueilli Antoine avec enthousiasme, elle a appelé Lugné-Poe avec opiniâtreté. Et si, aux représentations qu'ils donnèrent, et qui, toutes, furent des événements, il y eut à l'origine des résistances et des effarouchements, depuis l'habitude s'est faite d'écouter avec attention et respect et, de plus en plus, avec admiration, car la force éducatoire de ces efforts opère et peu à peu les esprits s'ouvrent aux éclaircies que l'on découpe devant eux.

Actuellement le phénomène s'achève avec une logique parfaite. On pense, chez nous, à former des troupes analogues à celles qu'Antoine et Lugné ont recrutées dans le milieu parisien, passant le plus souvent à côté des acteurs professionnels, et dressant en comédiens des individualités qui, la veille encore, étaient des unités dans la quotidienne existence, employés, modistes, fleuristes, demoiselles de magasin, petites élèves de conservatoire, agents d'administration. Pourquoi notre milieu belge, si abondant en sociétés dramatiques, avec son goût prononcé des représentations de société, ne fournirait-il pas, lui aussi, de bons groupes d'amateurs, s'occupant, à côté de leurs fonctions journalières, d'interpréter les belles œuvres dédaignées ou oubliées, et révélant des aptitudes scéniques équivalentes à celles que découvrirent si souvent les deux si notoires initiateurs du Théâtre d'Art en France?

Et, en effet, voici qu'en ces temps derniers la section d'art de la MAISON DU PEUPLE a monté les *Tisserands*, de Hauptmann et qu'elle répète *Philaster*, de Fletcher, avec un personnel exclusivement composé d'ouvriers des deux sexes, sous la direction de Georges Eekhoud qui racontait récemment dans la *Réforme* l'étonnante bonne volonté et les aptitudes de ces humbles et de ces vaillants, séduisants de simplicité et de forces instinctives.

Et voici, d'autre part, que la MAISON D'ART, comprenant que l'œuvre qu'elle a entreprise, d'offrir un asile toujours prêt, un instrument toujours d'accord pour l'Esthétisme en quête de locaux, d'assistance cordiale et de moyens d'interprétation, ne saurait être complète si l'art dramatique en était absent, a construit un théâtre dans son hôtel de la Toison d'Or à Bruxelles, et qu'elle y donne des représentations privées sous la direction de M. Mouru de la Cotte, dans des conditions qui, sans être encore parfaites, annoncent ce qu'elles deviendront quand tout le monde aura compris le sens de ces tentatives désintéressées et leur accordera, sans arrière-pensée, sa bienveillance et son auxiliaire.

Tant d'adjuvant peut être accordé et si aisément.

L'indication des pièces à jouer. L'intervention personnelle des gens du monde comme acteurs, oui comme acteurs et actrices (car il en est d'excellents parmi ces profanes), en mettant à l'écart cette honte déplacée, cette timidité qui fait que tant de substance artistique que nous avons en nous reste à jamais inemployée. Puis les dons pécuniaires. Puis les prêts, pour la mise en scène, de meubles, de tentures, de tapisseries, de choses rares et charmantes, comme le faisait l'organisateur ducal des représentations des Meininger. Dès que tout le monde s'y met, les résultats deviennent surprenants et se manifestent dans l'allégresse générale des âmes tendant fraternellement au même but.

Peu d'entreprises méritent d'attirer davantage l'attention. La littérature belge est parvenue à une phase de son évolution où les écrivains, fatigués, comme le public du reste, des romans, des nouvelles, des versiculets, des fabliaux de toute sorte, rêvent de plus en plus à s'adonner aux deux genres les plus puissants et qui ont le plus d'action sur l'Humanité : LE THÉATRE et l'HISTOIRE! Ils entrevoient les ressources immenses de ces catégories jusqu'ici presque entièrement délaissées. et déjà quelques-uns, Lemonnier et Maeterlinck pour l'art dramatique, Victor Arnould pour l'art historique dans son étonnant et triomphal *Essai d'une histoire sociale de l'Eglise*, ont montré ce qu'on peut attendre du génie national entrant dans ces voies.

Le devoir est de favoriser ces départs qui, on n'en saurait douter, aboutiront à d'admirables découvertes, ennoblissant notre pays et ajoutant des joies nouvelles à celles qu'il procure déjà par sa merveilleuse activité intellectuelle. LE THEATRE D'ART est un des modes les plus efficaces d'arriver à l'éclosion de ces richesses nouvelles. Que chacun y aide sans restriction, sans cette habituelle hostilité qui rend si bêtement défiants nos auditoires bourgeois, et (on le croirait) leur inspire surtout le désir de trouver à critiquer alors qu'ils devraient simplement penser à se laisser convaincre; sans perdre, il est vrai, le droit de signaler les imperfections et de formuler les corrections.

Nous sommes sur le point, en Belgique, de nous épanouir magnifiquement dans tous les domaines, spécialement dans les provinces de l'Art. A aucune époque, peut-être, il n'y eut une telle effervescence et d'aussi splendides espérances. Cette prospérité a été atteinte malgré le mauvais vouloir des générations bourgeoises exclusivement préoccupées pendant un demi-siècle de politique et de capitalisme. L'heure a sonné de voir enfin où sont les véritables richesses et les véritables devoirs, et de favoriser d'un unanime élan tant d'efforts généreux et touchants, inévitablement producteurs de gloire et d'harmonie.

LE RAOUT MEUNIER

Les amis de Constantin Meunier ont fêté samedi dernier le grand succès qu'il vient de remporter à Paris, où l'exposition particulière de ses œuvres a eu, comme nous l'avons dit, un retentissement énorme. Réunion toute cordiale, en harmonie avec le caractère de l'artiste, et organisée dans tous ses détails avec un goût et un tact parfaits par les élèves du Maître et par le sculpteur Vander Stappen, qui avait confraternellement mis son vaste atelier à la disposition du Comité.

A 9 heures précises la foule compacte des artistes, des hommes de lettres, des amis personnels de Constantin Meunier (il y avait 400 souscripteurs à cette touchante manifestation de sympathie), saluait d'une acclamation chaleureuse l'entrée du Maître. En quelques paroles jaillies du cœur, M. Vander Stappen souhaita la bienvenue à son éminent confrère et lui donna l'accolade. Au nom des élèves, M. Craco, prononça une allocution enthousiaste et offrit à Meunier, en commémoration de la fête, une selle de sculpteur toute fleurie. Puis ce fut Camille Lemonnier qui, de sa voix grave et forte, lut l'adresse inscrite au frontispice d'un album sur lequel s'inscrivirent tous les assistants et pour lequel le peintre Omer Coppens avait composé une reliure artistique :

« Que ceci, par le sens d'un symbole, — bon, simple et grand Constantin Meunier, — se propose pour toi le Livre d'or de ta gloire. Accepte nos hommages du même cœur fraternel que nous te les offrons. Ouvrier ponctuel, levé avant le jour, tu poursuivis, à travers la vie inclémente, ton Œuvre fait pour les siècles. Et voici le jour levé : tu nous apparais l'Idéal réalisé, dans une très haute lumière, dans le parfait et divin accord de ton âme et de ton art. Toutes les heures sont en celle-ci réparées. Une pensée émouvante s'y mêle : déjà il semble que le temps n'existe plus pour toi; tu es bien plus près des temps qui vont venir. Règne donc parmi les âges, maître infiniment grave et secourable, qui exprimas l'humanité dans sa souffrance et son espoir. Nous sommes ici ceux qui sont sur la route et, par delà tes jours actuels, rafraîchis d'une jeunesse à mesure plus merveilleuse, regardent s'en lever une autre qui te fera le contemporain des postérités. »

Et la soirée se poursuivit, intime et charmante, animée par les conversations amicales, et subitement haussée à une fête musicale de premier ordre grâce à l'archet prestigieux d'Eugène Ysaye.

CUEILLETTE DE LIVRES

Les Vies encloses, par GEORGES RODENBACH. Un vol. in-12. Paris, Charpentier.

Si j'ai bien compris le livre de M. Georges Rodenbach, la strophe suivante me paraît en donner le texte le plus net :

> Nous connaissons si mal notre pauvre âme immense!
> Elle est la mer, un infini, un élément
> Qui ne cesse jamais et toujours recommence;
> Mais nous n'en savons bien que le commencement.

C'est ce « commencement », « ce bord » de l'âme que le poète analyse et chante en son livre. Tout fait ne lui apparaît, toute vision ne lui parle, toute pensée ne se confie à lui qu'en tant qu'ils se prolongent infiniment dans l'âme. Si bien que nous ne les voyons que comme des herbes ou des êtres sous eau, des

reflets de lumières dans les vitres, des coruscations minérales en un aquarium, des nuages en tissus frêles comme des souffles, là-haut, dans le ciel.

Cette idée fondamentale de l'âme, dont la clarté même est si intense qu'on ne peut y voir à fond sans être aveuglé et néanmoins aux limites de laquelle toute la curiosité, toute l'ingéniosité, toute la douleur ou toute la joie humaine séjournent pour y surprendre à la surface quelques vérités, est voisine de la théorie de M. Maeterlinck et de celle de tous les mystiques.

L'âme-sphinx qui se livre, l'âme-abime, ou pour les uns l'intuition ou pour les autres l'instinct, ou mieux encor cette « raison du cœur » dont parle Pascal, doivent surprendre les secrets de la vie au fur et à mesure que le temps les y fait apparaitre, l'âme inconnue mais non pas inconnaissable, peut apparaitre à quelques poètes personnels de notre temps comme un admirable pays de rêve, d'observation ou d'art. On comprend qu'ils se laissent tenter.

Ce qui distingue les poèmes de M. Rodenbach, c'est l'abondance de leur images; ce qui distingue ces images c'est leur tremblé, leur ténuité, leur frôlement. Or, il ne peut en être autrement puisque les idées dont elles font palper la vie sont précisément celles qui flottent à peine formulées sur les grèves de la mer vaste et ténébreuse de notre être.

Et comme les plus belles œuvres naissent toujours du fait qu'elles sont ajustées nettement à l'idée qu'elles profèrent, il en resulte que c'est en ses comparaisons ténues, en ses figurations ductiles et fines, en ces vers où l'image semble tissée avec des cheveux fins, des fils de la Vierge, des rais de pluie ensoleillée ou deuillante, que M. Rodenbach nous apparait, le plus indiscutablement, le délicat et nuancé et original poète qu'il est.

A travers la multitude de comparaisons neuves qu'il trouve, quelques-unes détonnent. Ainsi le cadran d'une tour qu'il compare à « une tonsure »; ainsi la brume rose du couchant qui s'offre « comme un sexe ». Nous ne voulons insister sur ces tares que pour noter qu'à côté d'elles des centaines d'images parfaites et neuves s'affirment. Il faut être malveillant et hostile à l'art pour attaquer un livre entier sous prétexte que tels détails sont de médiocre écriture. Il est d'admirables édifices dont quelques marbres sont fendus, il est des tours solides et belles dont quelques pierres sont moisies. Une citation extraite d'un poème et malveillamment choisie est un procédé de critique qui discrédite celui qui l'emploie. Il faudrait le laisser aux journalistes habitués aux guerres sournoises et viles.

Si donc l'imagination est la marque des poètes, l'imagination fécondée d'émotion, les *Vies encloses* valent en art. En outre, elles sont édifiées suivant une belle idée fondamentale et les lignes de leurs architectures sont d'accord avec celle-ci. Conclusion? Un beau livre acquis à la littérature moderne, qui déjà en compte plusieurs.

Voici une pièce tirée du chapitre : « Les Malades aux fenêtres. »

La vieille ville en proie à l'hiver était seule,
Vieille ville taciturne comme une aïeule;
Il semblait que la vieille ville s'engourdit!
Elle avait un aspect déjà presque posthume.
Moins morose de la gelée et de la brume
Que de son trop inexplicable discrédit.
Donc elle avait fini de vivre dans l'attente
Parfois un carillon, musique intermittente,
Présence qui s'accroit dans l'air et qui décroit,
Mettait dans sa tristesse une brève accalmie.
Peut-être que la ville aurait péri de froid
Si, lasse, elle s'était tout à fait endormie;
Mais la cloche venait veiller, la réveiller,
Comme pour la changer sur un pâle oreiller,
Et s'obstinait, parmi la neige en avalanche,
A ranimer le visage de son sommeil
Comme du frôlement d'une cornette blanche;
Cloche, Sœur gardienne, ô Sœur de bon conseil,
Transportant la malade à des saisons meilleures
Et lui versant ses sons dosés, tous les quarts d'heures.

Moussorgski, par Pierre d'Alheim. Paris, édition du *Mercure de France*.

M. Pierre d'Alheim conte la vie et les travaux de Moussorgski avec la minutie et l'admiration apitoyée d'une femme dévouée qui eût connu et aimé le compositeur russe. Il nous le montre interprète des sentiments du peuple, des simples, des enfants; se passionnant pour tout ce qui révèle et met en relief un coin inexploré de la vie des plus humbles, rêvant de donner une expression musicale à l'âme de son pays.

« Son œuvre, dit M. d'Alheim, est si carrément éloignée de toutes les formules d'art qu'on ne saurait la rapprocher d'aucune.

« Au milieu du XIXe siècle, en pleine florescence musicale, il portait en lui la naïveté, l'inconscience, la force d'expression d'un des anonymes auxquels on doit les poèmes épiques et les chants traditionnels. »

Le texte de toutes les œuvres, chansons, romances, opéras de Moussorgski, commenté et augmenté de détails sur les mœurs russes, remplit tout le livre. Moussorgski était poète au moins autant qu'il était musicien — et ses poésies seules font suffisamment connaître sa nature prime-sautière, ardente, et l'âme bien russe qui habitait en lui.

Il essaie de rendre le rire russe. « Le rire a ses frontières, dit l'auteur: on ne rit de même ni pour les mêmes causes, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Russie. Le Russe est enfant, bon enfant. S'il veut rire, il rit d'une mouche qui vole, pour rire, parce que cela nettoie le cerveau. Son scepticisme rirait du *Castigat ridendo*. S'il époussète l'uniforme des fonctionnaires, secoue la paresse du gentilhomme et donne sur le nez à la classe marchande, ce n'est pas pour les corriger, mais pour s'amuser en passant. »

Dans le *Séminariste*, le *Bouc*, la *Marieuse*, Moussorgski est puissamment comique. Aux critiques qui l'accusent de manquer de science il répond par un pamphlet où il veut faire dire à la musique elle-même toute l'ironie de son appréciation.

Après Schumann, et d'une couleur toute différente, il peint les enfants, la chambre d'enfants, les petits Russes nourris des contes de leur « nia-nia » si peu semblables à nos « contes de nourrice », rêvant de pays où les fruits sont transparents, de poupées vivantes, d'êtres blottis sous les eaux; il peint les mendiants errant d'un bout à l'autre de cet immense pays sans savoir leur propre nom, d'où ils viennent ni où ils vont; puis les paysans et leurs travaux, sommaires comme leur nourriture, ou leur propreté obtenue par de longues séances « d'étuve », les corps fouettés de verges de bouleau qui font glisser la crasse et reparaître la couleur de la peau; l'innocent, « pour lequel il n'y a ni passé, ni présent, ni avenir parce qu'il les voit tous d'un tenant »; les amoureux sauvages, tenaces, féroces. Il peint aussi de longs drames historiques où toute l'astuce presque animale, les peureuses superstitions et les ambitions dominatrices d'une race primitive ressortent en traits de vie inoubliables.

Aucun de ses compatriotes, si ce n'est Gogol, ne fait ressortir avec autant d'acuité le caractère bien oriental de toute cette classe de la nation abandonnée à elle-même. Sa musique exprime ce que ses poésies dessinent et mettent en lumière. Et peut-être, dans sa fruste exubérance, Moussorgski est-il le plus national et le plus vraiment populaire de tous ceux qui ont chanté la Russie. En se dépouillant de l'adresse, de la virtuosité cosmopolites dont tous les arts sont badigeonnés en ce siècle, il doit déplaire aux classes que cet uniforme vernis seul intéresse. En regardant vivre le peuple il a compris l'homme lui-même, l'homme de tous les temps, vêtu seulement d'une nationalité particulière.

La langue de M. d'Albeim conserve une petite saveur russe qui ajoute du charme à ces visions si lointaines, visions suscitées par une nature qui nous est étrangère.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Aphrodite; mœurs antiques, par PIERRE LOUŸS. Paris, éd. du *Mercure de France*. — *Filles-Fleurs*, par TRISTAN KLINGSOR. Paris, éd. du *Mercure de France*. — *Laurence*, poème, par A.-L. LALLY. Anvers, J. Kenis. — *Poissons d'avril*, par WILLY (A. Gauthier-Villers). Paris, H. Simonis-Empis.

CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Quatrième séance.

C'est la Maison d'Art qui, cette fois — le Salon de la *Libre Esthétique* ayant dû clore ses portes — a offert l'hospitalité à M. Eugène Ysaye et à son merveilleux Quatuor. Dans le décor élégant et pittoresque de la salle d'exposition illuminée par les toiles et pastels de Raffaëlli, en cette atmosphère d'art si favorable aux auditions musicales, en parfaite harmonie avec les raffinements des œuvres nouvelles inscrites au programme, la dernière des belles séances d'initiation données par M. Ysaye a eu une séduction particulière. Et bien que le concert fût long, l'auditoire, conquis et charmé, est demeuré scrupuleusement attentif jusqu'à l'accord final et a acclamé avec enthousiasme le maître qui lui avait procuré ces hautes sensations intellectuelles.

Le quatuor à cordes en *sol mineur* de J. Guy Ropartz, qui ouvrait le concert, est l'une des compositions les plus remarquables qu'ait produite l'Ecole française contemporaine. La première partie, mouvementée et pathétique, tour à tour passionnée et tendre, pleine de sanglots et de sourires, développe une phrase rythmique exposée au début, dans un mouvement lent, par le violoncelle, et qui, renversée, forme le tissu polyphonique de l'œuvre. La seconde idée, d'un caractère purement mélodique, introduite en *mi bémol* par le premier violon, reprise ensuite en *sol majeur* pour ramener la tonalité initiale, éclaire de lueurs paisibles la composition, qui se termine par un rappel du thème fondamental. Apparentée aux œuvres de César Franck et de Vincent d'Indy, cette première partie, sévèrement construite, a une grande noblesse d'allures et de style. La personnalité de M. Guy Ropartz s'affirme davantage dans les mouvements rapides (deuxième et quatrième parties où l'emploi des motifs populaires bretons, habilement mis en œuvre et supérieurement harmonisés, donne à son inspiration une couleur, une vie, un entrain endiablés. Mais la gaîté n'est pas foncière. Le thème de farandole sur lequel est bâti le final a, malgré son rythme vif, je ne sais quelle mélancolie. On sent, sous la joie apparente, un cœur soucieux qui cherche à s'étourdir. L'effet en est à la fois entraînant et amer. Le morceau qui a porté le plus est l'*andante* (troisième partie), d'un sentiment pénétrant et d'une rare pureté de lignes. L'exécution impeccable donnée à cette œuvre de haute saveur en a fait pleinement goûter le charme. Il est à souhaiter que M. Ysaye et ses partenaires la redisent l'an prochain. Comme toutes les partitions mûries et fortes, le quatuor de M. Guy Ropartz ne se livre pas entièrement à la première audition et gagne à être réentendu.

On peut rapprocher de cette composition de large envergure l'*Adagio* pour quatuor d'orchestre du regretté Lekeu. On y trouve, exprimés en termes plus douloureux encore, le doute, l'inquiétude, l'appréhension de l'avenir, dits avec une éloquence suggestive, dans une langue personnelle, colorée et puissante, qui fait pressentir dans le jeune musicien le grand artiste dont la mort a brusquement arrêté l'essor. Ecrit pour quatre parties divisées de violon, deux parties d'altos, deux parties de violoncelle et une partie de contrebasse, la partition renferme, en outre, des soli de violon, d'alto et de violoncelle, harmonieusement fondus dans la trame symphonique, qui ont été délicieusement interprétés, sous la direction de M. Ysaye, par MM. Marchot, Van Hout et Jacob. Unanimement applaudi, l'*Adagio* a été redit, d'un bout à l'autre.

Signalons enfin la jolie sonate inédite pour piano et violon de M. Crickboom, qui terminait le concert. Divisée en trois parties, variée de rythmes et de couleurs, cette œuvre de début d'un artiste délicat, affirme, à défaut d'une originalité nette, du goût et du sentiment. Elle est claire, mélodique, écrite par un homme pour qui les ressources du violon n'ont pas de secrets, et de proportions harmonieuses. Faut-il dire que MM. Théo et Eugène Ysaye en ont exprimé, d'une façon irréprochable, les moindres nuances?

En manière d'intermèdes, quelques mélodies d'Henri Duparc, de Fauré et de Chausson, dites par Mlle Marie Weiler d'une voix agréable, mais qui manque encore d'expérience et d'autorité.

AU CONSERVATOIRE

Brahms faisait, à lui seul, les frais de la troisième séance de musique de chambre donnée dimanche dernier au Conservatoire par le groupe des professeurs d'instruments à vent : MM. Anthoni, Guidé, Poncelet et Merck, secondés par l'excellent pianiste De Greef. Avec le concours de collaborateurs dévoués, parmi lesquels MM. Fontaine, Heirwegh, Piérard, Mahy, etc., les consciencieux interprètes ont exécuté la *Sérénade* n° 2 op. 16 pour petit orchestre, œuvre déjà ancienne, mais qui marque parmi les meilleures compositions de Brahms. MM. Lerminiaux et De Greef ont joué avec brio et dans un style excellent la sonate en *ré mineur* pour piano et violon.

Entre ces deux morceaux de résistance Mlle Frieda Lautmann, l'interprète désignée des mélodies de Brahms, a fait applaudir quelques-unes de ses *lieder* les plus justement populaires : *L'Amour éternel*, *Mon amour est pareil* et *Sérénade inutile*, qu'elle a dits en musicienne et en artiste.

Exposition des Œuvres de Théodore Baron, à Namur

Il vient de se fermer à Namur une exposition belle entre toutes, lumineuse et rayonnante : celle des toiles d'un maître modeste et cher, Théodore Baron, œuvrant seul et sans cesse, là-bas, en un faubourg paisible de la ville wallonne.

Une cinquantaine de tableaux, chantant la clarté de leurs teintes, s'alignèrent et s'escaladèrent dans l'une des salles du Kursaal, mettant dans ce hall une étonnante vibration. Ah! les bonnes heures évanouies en cette nature ressuscitée par la magie de ce pinceau de maître — et les champêtres effluves, et les enveloppants silences de campagne, et la fraicheur parfumée des longs espaces évoqués! La peinture de Théodore Baron est faite de la lumière volée au sites reproduits. Le soleil rit, éclate, aveuglant, et triomphe dans sa vie fixée, dans le bonheur de ces journées claires. Telles de ces œuvres raniment dans le cœur les poésies endormies et réveillent dans les yeux des appétits de paysages. Aux savantes caresses de son art, la nature s'est abandonnée, conquise, et semble avoir livré le secret de sa permanente autorité, de sa robustesse savoureuse. Et Théodore Baron a su décrire les sensations ressenties en strophes superbes de couleur, étalant leur végétale harmonie dans la reliure de leur cadre muet.

Certains de ces tableaux ont des allures sculpturales : tel l'impression laissée par cette admirable *Avenue du château de Doole*; maintenant que je la revois en rêve, énorme de profondeur, curieuse de plasticité; tandis que d'autres — *Un dimanche dans la bruyère* — évaporent un charme discret, une langueur de mélancolie — de cette mélancolie solitairement éprouvée vers de dominicales agonies d'après-midis dans les champs qui se reposent. Il semble qu'un son de cloche lointaine parfume d'un peu de mysticité le silence de cette évocation peinte. L'impression est exquise de tendre tristesse.

Exposition requérant, au surplus, par la diversité de ce talent souple — si loyal et si sincère — et qui émeut simplement et profondément. Pour rendre, un peu vulgairement, une sensation perçue, je dirai que les yeux presque « *clignent* » devant de nombreux paysages de ce maître si doux et si puissant, de ce poète de la lumière et de l'espace. L'auteur de tant de belles et de nobles choses a vu, du reste, se confirmer l'admiration que je marque ici : la plupart de ses œuvres ont été enlevées d'enthousiasme et l'an prochain, je crois, Théodore Baron exposera toute une nouvelle série de tableaux, plus remarquable encore peut-être que celle que nous avons dernièrement admirée.

FERNAND ROUSSEL.

Chronique judiciaire des arts

La septième chambre du tribunal civil de la Seine a tranché dernièrement une très curieuse question, celle de savoir si un chef d'orchestre a le droit de changer un musicien de place et de lui affecter un pupitre autre que celui qu'il occupait précédemment.

Cette question a été posée à l'occasion d'un procès engagé entre M. Colonne, directeur de l'Association musicale du Châtelet, et un artiste de son orchestre. M. Dauchie, qui a donné sa démission de sociétaire parce que M. Colonne l'a fait passer, dans la troisième catégorie à laquelle il appartient, du troisième pupitre au cinquième.

M. Colonne, invoquant les statuts de la société, demandait la condamnation de l'artiste démissionnaire au payement, à titre de dédit, d'une somme de 600 francs, montant de l'indemnité de l'année précédente, le motif allégué par le démissionnaire étant d'après lui sans valeur.

Le tribunal s'est rangé à cet avis, après plaidoirie de Me Carraby pour M. Colonne et de Me Poujaud pour le musicien. M. Dauchie a été condamné au payement de la somme réclamée.

Petite chronique

Le THÉATRE DE LA MAISON D'ART donnera jeudi prochain, 23 courant, à 8 1/2 heures, une seconde représentation des deux drames de Maeterlinck qui ont obtenu, à la première audition, un très grand succès : *Intérieur* et la *Mort de Tintagiles*. Ces œuvres seront interprétées par la troupe formée par M. Mouru de la Cotte et dans laquelle figure, entre autres, Mlle Renée Cogé qui a donné un caractère si tragique au rôle d'Ygraine. Pour déférer à un désir exprimé par la Presse, le prix des places est uniformément fixé à 2 francs pour cette représentation.

L'exposition des œuvres de J.-F. Raffaëlli sera close à la fin du mois.

C'est mardi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, que M. Edmond Picard fera à la section d'art de la Maison du Peuple sa conférence sur le *Renouveau au Théâtre*.

Philaster, tragédie en cinq actes, de M. Georges Eekhoud, d'après Beaumont et Fletcher, sera représenté le 5 mai au Théâtre Communal, rue de Laeken. Le public peut retenir ses places tous les soirs, le lundi et le samedi exceptés, de 5 à 6 heures, rue de la Sablonnière, 19. Places numérotées prises d'avance : 5 francs; au bureau : 10 francs.

Mlle Kutscherra, qui interprétera aujourd'hui, au Cirque royal, les rôles d'Iseult et de Brunnhilde dans les fragments de *Tristan* et du *Crépuscule des Dieux* que dirigera M. Eugène Ysaye, est une cantatrice tchèque, dont la première éducation musicale fut faite par Albert Wagner, le frère du maître de Bayreuth. Elle termina ses études de chant avec Mlle Artot de Padilla, l'illustre cantatrice belge dont les triomphes dans la carrière italienne ne sont pas oubliés. Le *Journal des Débats* a annoncé, il y a quelques jours, qu'il était question de l'engagement de Mlle Kutscherra à l'Opéra de Paris où elle paraîtrait dans *Tannhæuser*, *Lohengrin* et la *Valkyrie* à côté de M. Van Dyck. Ses débuts à Bruxelles paraissent devoir être événement de cette fin de saison musicale. Hier, à la répétition générale, le public et l'orchestre lui ont fait une ovation enthousiaste. Le timbre et la puissance de sa voix, l'expression dramatique avec laquelle elle interprète les rôles écrasants de Wagner sont au-dessus de tout éloge. Mlle Kutscherra rappelle la Materna en 1876, dans l'épanouissement de son admirable talent. Elle fait passer dans l'auditoire le frisson des grandes émotions d'art

La quatrième et dernière séance du Quatuor Ysaye à la Grande Harmonie aura lieu Jeudi prochain, à 8 h. 1/2. Au programme : le Quatuor de César Franck, une Sonate pour piano et violon (MM. Théo et Eugène Ysaye) de J.-S. Bach et le XIVe quatuor de Beethoven.

M. Ernest Van Dyck a repris possession, samedi dernier, du rôle de Lohengrin qui lui valut, il y a deux ans, le plus chaleureux succès. Il s'y montre inimitable. Jamais le Chevalier au cygne n'eut un interprète plus compréhensif, plus émouvant, plus noble d'attitudes et de gestes, plus tendre et plus caressant dans la scène du troisiène acte. Ses adieux au cygne, son récit du Graal ont déchainé des tempêtes d'applaudissements.

Demain, lundi, deuxième représentation de *Lohengrin*. Jeudi prochain, première représentation de *Tannhäuser*.

Mme Landouzy n'étant plus libre à partir du 1er mai, la direction a dû renoncer à donner *Manon*. Cet ouvrage sera remplacé par *Faust*, dans lequel Mlle Fœdor paraîtra à côté de M. Ernest Van Dyck.

Le succès de *Don César de Bazan* à l'Alhambra s'accentue tous les soirs et dépassera celui de *Kean*, à en juger par les recettes. Le rôle de Don César est le dernier que M. Krauss interprétera cette saison.

Hans Richter, le célèbre chef d'orchestre, viendra diriger le dernier concert populaire, qui aura lieu le vendredi 22 mai, à 8 h. 1/2 du soir, au théâtre de la Monnaie.

Le programme comprendra, outre des œuvres de Beethoven, Wagner et Brahms, la *Symphonie pathétique* de Tschaïkowsky, encore inconnue à Bruxelles.

Grâce aux découvertes photographiques, le moment semble venu de faire faire un pas décisif à la question de la représentation du cheval dans l'art.

M. A. Guérin-Catelain, auteur de l'intéressante brochure dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro, s'y applique de son mieux et compte traiter prochainement ce sujet à Bruxelles dans une conférence organisée par M. le comte d'Ursel pour une œuvre de bienfaisance. Il se propose d'étudier dans cette conférence, d'une façon générale, la représentation du mouvement dans l'art, et particulièrement la reproduction des allures du cheval. Il a déjà rallié quelques artistes à la cause de la vérité et de l'exactitude et montrera par des exemples tout récents les progrès réalisés depuis peu dans cette voie.

L'*Emporium*, revue mensuelle d'art et de littérature, paraissant à Bergame (Italie), vient d'entreprendre sous le titre : *A travers les albums et les dossiers*, la publication d'une série d'études de l'éminent critique d'art italien Victor Pica, destinées à faire connaître tout ce qui se rattache au mouvement contemporain des gravures, eaux-fortes, lithographies, dessins, estampes et imageries de toutes espèces, affiches illustrés, albums et livres pour enfants, albums et estampes japonaises, etc.

La première de ces études est consacrée à l'œuvre lithographique d'Odilon Redon et d'Henry de Groux, aux eaux-fortes de Félicien Rops et de Don Francisco Goya y Lucientes, avec de nombreuses reproductions.

Le fameux manuscrit de Baudelaire sur la Belgique, dont quelques fragments furent publiés dernièrement par Rodolphe Darzens et soulevèrent un joli tapage, vient d'être mis en vente à l'hôtel Drouot et acquis par un anonyme qui a déclaré, parait-il, ne pas vouloir livrer l'œuvre au public.

Mercredi dernier, dans l'église de la Madeleine, à Paris, ont été célébrées les obsèques du Dr Constantin Paul, père du dessinateur Hermann Paul, dont — en Belgique — à la *Libre Esthétique* et à la Maison d'Art, l'original et profond talent est apprécié depuis quelques années.

Nous voulons témoigner au jeune artiste la part que nous prenons ici à la grande perte qu'il vient de faire. Hermann Paul, qui est aussi le petit-fils de l'illustre Dr Pidoux, a eu la consolation de voir l'unanime et touchante manifestation qui a suivi le grand thérapeutiste et l'homme de bien qu'était Constantin Paul. Il y trouvera le cordial qui le soutiendra dans la lutte artistique. Sur la route de la science, son grand-père et son père lui ont tracé de vigoureux sillons, et l'art d'Hermann Paul dit la noble hérédité de la Pensée et de l'Intelligence.

Grâce à l'initiative de M. Jean Ajalbert, les amis de Verlaine auront bientôt, outre l'héritage précieux de ses livres, un album de lui.

C'est une douzaine de dessins, d'une exécution fort curieuse, parait-il, que possédait Félix Régamey, et dont la plupart furent composés par le poète en Angleterre il y a quelque vingt ans.

M. Jean Ajalbert a décidé l'artiste à exhumer de ses tiroirs ces documents, et les dessins de Verlaine vont nous être offerts en une plaquette où figureront, en guise de préface, plusieurs portraits de Verlaine par Régamey — et, du même, outre quelques pages de souvenirs qui nous diront l'histoire de ses dessins, un portrait du compagnon mystérieux du poète, — de Rimbaud.

M. le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts de France, sur l'avis unanime de la commission spéciale présidée par M. H. Roujon, directeur des beaux-arts, a accordé à M. Abaye le Palais de l'Industrie pour y organiser de fin juillet à fin novembre une Exposition internationale rétrospective et moderne du théâtre et de la musique.

Nouvelles de Bayreuth du *Guide musical* :

Les répétitions partielles, en vue de la reprise des *Nibelungen* au mois d'août, sont déjà commencées. Il est aujourd'hui définitivement arrêté que le rôle écrasant de Brunnhilde sera confié à Mme Lilli Lehmann-Kalisch, l'inoubliable *Waldvögelein* et la première des *Rheintöchter* aux représentations de 1876. La Sieglinde de la *Walkyrie* sera probablement chantée Mme Reuss-Belce, qui créa naguère avec tant de puissance le rôle de Cassandre de la *Prise de Troie*, au théâtre de Karlsruhe. Mme Sucher chantera probablement aussi; elle alternera avec Mme Lilli Lehmann dans le rôle de Brunnhilde. Le baryton Brucks, de Munich, sera chargé du rôle de Wotan. Pour le rôle de Siegfried, on a provisoirement choisi un débutant, M. Burgstaller, qui appartenait il y a quelques années à l'honorable corporation des horlogers, et qui a été formé à Bayreuth même, à l'école dramatique que dirige M. Kniese. Mime, ce sera un autre jeune ténor sorti de l'école de Bayreuth, M. Breuer, qui aurait fait, dit-on, une excellente impression aux répétitions. MM. Breuer et Burgstaller vont, dans le courant de ce mois, jouer au théâtre de Nuremberg, afin de s'aguerrir et de se faire au public. Il avait été question de Jean de Reszké pour le rôle de Siegfried. Mais, jusqu'à présent, le célèbre ténor n'a pas paru aux répétitions. Quant à M. Van Dyck, que beaucoup espéraient voir à Bayreuth, cette année, il n'y chantera pas.

Le soixante-treizième festival Rhénan de la Pentecôte aura lieu, cette année, à Dusseldorf, les 24, 25 et 26 mai prochains, sous la direction de MM. Richard Strauss et Jules Buths. Parmi les solistes, nous remarquons le pianiste Ferruccio-Busoni, Sarasate, Mme Strauss de Ahna, Mlle Marcella Pregi, le ténor von Zur Mülhen et le baryton hollandais Messchaert. Au programme des trois journées : les *Antiennes* nos 1 et 4 de Hændel, le *Magnificat* de Bach, la *Neuvième Symphonie* et la *Fantaisie* pour chœur, piano et orchestre de Beethoven, le *Kaisermarsch* et le prélude de *Tristan et Iseult* de Wagner : le *Paradis et la Péri* de Schumann; la Symphonique pathétique de Tschaïkowsky ; le Concerto de violon de Mendelssohn ; *Don Juan*, le *Chant du Voyageur* et les *Equipées de Til Eulenspiegel* de R. Strauss ; le Concerto en *la maj.* de Liszt.

C'est sir John Everitt Millais qui a été élu président de l'Académie royale de peinture en remplacement de lord Leighton.

La nomination se fait par voie de scrutin, comme, d'ailleurs, l'admission des membres de l'Académie, qui sont au nombre de trente-huit. A ces académiciens il faut joindre trente membres associés, parmi lesquels sont choisis les artistes appelés à remplir les vacances qui se produisent au sein de l'Académie.

Les membres étrangers de l'Académie royale de peinture sont au nombre de trois, dont deux artistes français, MM. Gérome et Guillaume.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 17. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 26 AVRIL 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS

Premier article.

Et d'abord, sachez que le « vernissage » commence à se démoder. On a tellement abusé de la carte blanche, objet de convoitise de tous ceux — artistes, amateurs, modèles, actrices, snobs, couturiers, encadreurs et marchands de couleurs — dont cette « première » excite le désir de promener dans les galeries du Champ-de-Mars des costumes sensationnels, que les gens calmes, peu soucieux de la foule et du bruit, hésitent à faire partie du cortège. Le fin du fin, le chic suprême, c'est le « jour du Président », c'est-à-dire la veille du vernissage, l'avant-veille de l'ouverture officielle. Ce jour-là, seuls les sociétaires sont admis au Salon, avec quelques douzaines d'invités soigneusement choisis et qui forment comme une aristocratique avant-garde de l'armée qui, demain, envahira la place.

Cette année, le Président de la République, au lieu de faire sa visite traditionnelle dans l'après-midi, a fait annoncer, au dernier moment, qu'il se rendrait au Champ-de-Mars à dix heures du matin, la gravité de la situation politique l'obligeant à rester à l'Élysée pendant la séance de la Chambre des députés. Cela a jeté quelque trouble dans l'inauguration et restreint davantage encore le nombre des privilégiés qui ont « ouvert » le Salon. Les uns, prévenus officieusement en toute hâte, se sont trouvés au poste à l'heure dite. Les autres ont eu, pour compenser la déception de ne pas rencontrer le sourire aimable et les guêtres blanches de M. Faure, la disposition du buffet dont les sandwichs et les petits fours destinés au chef de l'État étaient demeurés sans emploi.

Mais voici le Salon livré depuis hier au public. Dans son ensemble, empressons-nous de le dire, il est fort intéressant, et peut-être supérieur à ceux qui l'ont précédé. Malgré l'absence de quelques grands noms, — Whistler, Alfred Stevens, Carrière, — il donne une idée favorable de l'état actuel de l'art, caractérisé par des tendances individualistes nettement accusées et par un mouvement vers la décoration sainement comprise.

Le maître décorateur, l'artiste éminent dont la source d'inspiration ne tarit pas et qui mêle les plus hautes pensées philosophiques aux rythmes de la ligne, aux harmonies de la couleur, c'est — faut-il le dire? —

Puvis de Chavannes, dont l'art évocateur, fait de lyrisme, de poésie, d'éloquence et de grâce suprême, s'affirme d'année en année, avec plus d'autorité et de grandeur. Jamais, croyons-nous, ce peintre admirable, qui demeurera l'honneur de la France et du siècle, n'a réalisé dans ses décorations murales une conception plus radieuse et plus pure que les cinq panneaux qu'il vient d'exécuter pour la Bibliothèque de Boston et qui forment l'œuvre capitale du Salon.

A ce propos, une anecdote qu'on nous certifie authentique. M. Besnard avait fait placer dans le hall du Champ-de-Mars, au haut de l'escalier, deux grandes toiles décoratives qu'il retira après quelques jours, ne les jugeant pas suffisamment achevées. Puvis de Chavannes, apercevant le panneau vide, dit simplement : « Je verrai à l'atelier si j'ai quelque chose pour boucher ce trou. » Le lendemain, il faisait apporter les cinq toiles dont la beauté sereine émerveille la critique et le public.

Cette composition forme en quelque sorte la suite et le complément du magnifique panneau exposé l'an passé par M. Puvis de Chavannes : *Les Muses inspiratrices acclamant le Génie, messager de lumière,* le premier de l'ensemble décoratif commandé à l'artiste par la ville de Boston. Le Génie a répondu à l'appel des neuf sœurs, dit M. Firmin Javel, et la Science, la Poésie, les Lettres ont embelli la Terre. Voici les bergers chaldéens observant le cours des astres. Deux hommes robustes interrogent le ciel au déclin du jour, dans un paysage rocheux, devant l'entrée d'une hutte grossière, sous laquelle une jeune femme, étendue à terre et s'appuyant sur les coudes, laisse apercevoir son torse nu. Curieuse, elle assiste à l'expérience de ces précurseurs des Newton et des Leverrier. Harmonie de tons roses, bleu pâle et dorés.

Dans le second panneau, la poésie bucolique s'énonce sous la forme d'une jeune femme en robe blanche avec écharpe bleue, debout, appuyée contre un des arbres grêles qui raient une prairie verte. Devant elle, des ruches d'abeilles disposées sur le sol. Au loin des laboureurs poussent la charrue à la lisière d'un bois qui mamelonne, rompant la ligne d'horizon formée par une colline également boisée et bleuissante. C'est l'âme même du poète qui rayonne en ce cadre « virgilien ».

Eschyle, assis sur une pierre au premier plan et écrivant son *Prométhée*, est glorifié dans le troisième panneau. La vision du grand tragique apparaît à distance. Du sommet d'un rocher abrupt, dont l'océan entoure la base, Prométhée crispe ses bras chargés de chaînes à l'approche du vautour menaçant, alors que de toutes parts s'élèvent vers lui, souples et blanches en leurs longues robes flottantes, les tendres Océanides.

La composition suivante est consacrée à Homère, auquel l'Iliade et l'Odyssée présentent des palmes d'or. Le poète est assis sur un bloc de granit, comme adossé à un buisson d'une caressante et frissonnante verdure. A sa droite, l'Iliade, casquée dor, vêtue d'une robe blanche et d'une écharpe rose, et l'Odyssée, le torse couvert d'un mantelet gris verdâtre et drapée d'une étoffe verte, — d'un vert rappelant la mer sombre, — sont debout, à côté l'une de l'autre, exprimant l'admiration et la vénération filiales. Au loin, la mer bleue bordée de collines violacées.

L'Histoire évoquant le passé, tel est le titre du dernier et peut-être du plus beau de ces cinq panneaux. En celui-ci, le paysage est d'un attrait particulier, paysage à la fois de rêve et de réalité. A la base d'un coteau boisé que gravit une sorte d'escalier naturel, une trouée s'est produite, ouvrant comme un grand œil sombre sur de nobles architectures enfouies là depuis des siècles. L'Histoire, vêtue d'une tunique blanche et d'une écharpe rouge brique, un bras appuyé à la partie supérieure du caveau, considère ces vestiges précieux qu'elle étudiera, guidée par le Génie porteur du flambeau symbolique.

Tel est, réduit à ses éléments essentiels, le sujet de la décoration nouvelle qui va illuminer la Bibliothèque de la grande cité américaine. Mais comment en décrire les lignes souples, l'harmonie pénétrante, le caractère grave et doux qui appelle le recueillement, la méditation et presque la prière?

Dans la salle voisine. Puvis de Chavannes a groupé, en une collection qui forme l'attrait principal du Salon, une série innombrable de dessins exécutés à la sanguine, à la plume et à la mine de plomb, d'esquisses, de pastels, de sépias, fidèle et vivante biographie qui montre l'artiste marchant d'un pas sûr, méthodique et ferme vers le but qu'il s'est proposé. Les cartons de quelques-unes de ses grandes décorations murales marquent les étapes du voyage. La plupart de ces dessins, dont quelques-uns ne sont que de rapides croquis, indicateurs en quelques traits d'un mouvement, d'un geste, d'une physionomie, d'une draperie, d'un paysage, en disent plus long que tout commentaire sur la haute probité, la conscience artistique, le patient et persévérant labeur du maître. C'est dans ces travaux préparatoires, multipliés avec une infatigable activité, qu'on peut surprendre le secret de son génie.

APHRODITE

par Pierre Louys. — Paris, *Mercure de France.*

Vers le milieu du siècle, quand les études archéologiques eurent imprimé à l'antiquité un caractère net et strict et que la vie grecque, égyptienne, romaine nous fut précisée au point qu'on eût pu, dès lors, faire des reconstructions savantes et des résurrections impeccables, quelques écrivains romantiques inaugurè-

rent une littérature qui s'appuyait sur cette science récente. Une Athènes, une Rome, une Alexandrie nouvelles jaillirent devant l'esprit; une vie autre que celle qu'avaient rêvée les classiques, une mythologie plus abondante, plus large et plus haute, une réalité qui respirait l'air vrai et non pas uniquement l'odeur des vieux livres des latinistes. C'était un monde imprévu qui sortait de sa poussière, une floraison autre de la force et de la grâce, de l'esprit et de l'art, du culte et des croyances, des coutumes et des modes : le changement fut si total qu'on ne reconnut même plus les héros et qu'il fallut changer les syllabes de leurs noms et les vêtir d'appellations plus harmonieuses souvent, plus héroïques toujours.

On avait mal lu Horace, Virgile, Sophocle, Euripide, Homère. L'école classique les rétrécissait, les émondait, les emprisonnait. Les camisoles de force de la convention déprimaient leurs attitudes libres et quelquefois violentes. Eschyle, le plus grand de tous, était relégué, comme une bête farouche, dans le souterrain du temple, qu'en ses paysages historiques Poussin dressait à mi-côte d'une agréable et verdoyante colline. Aristophane, monstrueux et comique autant qu'Eschyle fut monstrueux et tragique, était relégué derrière Plaute et Térence. La vie antique ne respirait que d'un seul poumon à travers toute l'œuvre de la renaissance. Il fallut que les modernes insufflassent de l'air dans l'autre. Et dès ce moment les torses de Phidias purent respirer.

Les principaux écrivains auxquels on fut redevable de cet art neuf furent, en France, Théophile Gautier et Flaubert. Plus tard vint M. Anatole France et voici aujourd'hui M. Pierre Louys. Le plus puissant d'eux tous signa *Salammbo*. Gautier se plut aux décors admirablement plantés, aux architectures méticuleusement détaillées, aux attitudes des Vénus et des Cléopâtres fixées sur des piédestaux de marbre. Flaubert réveilla Carthage tout entière, et ses armées et ses prêtres et ses vierges et ses soldats et ses législateurs; il refit un peuple. On écoute en son livre le bruit de la ville, le silence des nuits et du désert, le pas des conquérants sur les routes du monde, les battements de pouls d'un empire. Les textes, les inscriptions, les stèles éveillent en lui la devination totale du passé. Son rêve le rejette au delà des siècles au milieu d'une race que dirigeait Hamilcar et qu'allait éblouir Hannibal; il la sent telle qu'elle dut être, bien plus qu'il l'étudia telle qu'elle fut; il s'improvisa le contemporain de ce terrible ennemi de Rome. Il observa les conflits d'intérêt et ceux des passions et chaque personnage qu'il nous montre participe, même quand il ne semble agir que pour soi, à la lutte d'un monde contre un autre. Si un poème épique est l'histoire lyrique d'un peuple, certes *Salammbo* en est un.

M. A. France est plus fin, plus mesuré, plus délicat, mais assurément beaucoup moins profond et grand que Flaubert. Son art aime l'épisode et il conte avec charme. C'est un jardin où l'on se promène, où l'on s'asseoit sous des voûtes de branches et de roses, où l'on devise avec subtilité et souvent avec esprit.

M. Pierre Louys tient de Gautier et de M. A. France, mais il se distingue d'eux par la passion. A ses personnages, ou plutôt au principal d'entre eux, il donne sa cérébralité d'artiste en apanage. Il ne faut pas en conclure qu'un Demetrios semblable au héros de M. Pierre Louys n'ait pu exister aux jours de la molle et érudite Alexandrie. Autant que chez nous, la lassitude des ardeurs logiques et des amours non contrariées par l'idée à dû être ressentie là-bas. Nous admettons volontiers le protagoniste de l'écrivain et nous louons l'étude parfaite qui nous en est donnée. Vers la fin du livre, Demetrios semble à la fois très français et très grec. Seuls, la liberté des mœurs publiques et le culte franc et officiel de l'amour et de la beauté qu'Alexandrie proférait autant que toute la Grèce, nous avertit que nous ne sommes pas loin de notre temps.

M. Pierre Louys a écrit son livre comme si le christianisme lui était inconnu. Son art est clair. Il n'a eu ni la crainte de paraître immoral, ni le désir de heurter les pudeurs affichées. Comme artiste il a dit simplement ce qu'était le culte charnel dans une société payenne et combien naïvement les hommes d'alors étaient voluptueux. Le plaisir était une condition et quelquefois un ornement de la vie. On y pourvoyait comme à n'importe quelle autre nécessité sociale, publiquement et religieusement.

Le style de M. Pierre Louys est ductile et souple et simple comme celui des purs et parfaits écrivains Il est d'un talent aisé et heureux. Jamais il ne sent l'effort. La phrase en pente douce mène le lecteur depuis le sommet jusqu'à la fin des chapitres et jamais une surprise ni une recherche ne l'arrête.

Aphrodite est un livre dont on ne peut se lasser de dire du bien.

LE THÉATRE DE MAETERLINCK

Dans le théâtre ordinaire, le théâtre que nous voyons chaque jour depuis que le public, corrompu par les Augier et les Sardou, délaisse Racine et Shakespeare, dans ce théâtre-là, dis-je, la pièce de M. Maeterlinck serait une saynète fort banale, car quelque Feuillet sentimental y eût dépeint en phrases sonores et vaines la douleur d'un père ou d'une mère auquel on rapporte son enfant mort. Cette pièce-là n'aurait aucun des admirables dessous de la pièce de M. Maeterlinck, dont tout le génie a été de déplacer le drame, de montrer non pas la douleur des malheureux parents, mais l'angoisse, la souffrance indirecte et si extra ordinairement humaine des témoins, presque des spectateurs. Ce qu'on voit ici, ce sont les au-delàs de la douleur, les effets du malheur sur les âmes, non sur les cœurs. Ici, la pitié serait vaine, car ce n'est pas uniquement le fait qui émeut, mais ce que ce fait révèle de navrance pour tous, la misère de vivre si je puis m'exprimer ainsi, la toute-puissance de ce peu, de ce rien suffisant pour endeuiller à jamais les âmes, pour changer toute la vie qui, toujours passive, obéit à l'implacable fatalité.

On dit que cela n'est pas du théâtre. En effet, cela ne ressemble en rien à ce qu'on représente sur nos scènes modernes. Il n'y a pas ici ces ficelles qui, ingénieusement tirées, donnent à des semblants d'hommes des semblants de passions. Cela est génialement naïf et primitivement douloureux, sans un de ces sanglots savants dont l'éducation nous apprend le secret afin de soulager nos nerfs de dégénérés. Vous verrez la pièce tantôt, et certainement en y ressongeant vous conviendrez que cela doit se passer ainsi; que c'est ainsi, dans ce silence inquiet, que le malheur se précipite sur l'homme qui se croit en sûreté entre quatre murs et qui, pour empêcher la vierge noire d'entrer, tire les verrous.

Je pense en toute sincérité que ce théâtre-là, c'est le bon, car quel enseignement peut mieux éduquer les hommes que la vie elle-même, la vie prise en sa simplicité puissante et belle, dégagée de toutes les conventions que la soi-disant civilisation nous a imposées et qui nous empêchent de voir naturellement. Quand on a représenté l'*Intruse* et les *Aveugles* à Paris, la majorité des critiques ont avoué qu'ils ne comprenaient pas. Ils ont

dit la même chose, d'ailleurs, pour Ibsen. Cela n'est pas pour nous étonner : comme le public, ils sont gâtés par les pièces à ficelles; des années et des années durant on leur a servi des centaines, des milliers de pièces où les personnages se meuvent selon certaines règles, parlent un certain langage. Ils ne parlent pas, n'agissent pas comme ils devraient parler et agir, ils sont soumis à la mode, à l'éducation, à la civilisation modernes. Ce sont des hommes fantoches et des femmes artificielles dont on a étouffé les instincts par des principes, à qui l'éducation a enseigné qu'à telle question il faut répondre cela et qu'il faut agir ainsi dans telle circonstance. Mais ce ne sont plus des êtres humains sincèrement émus, puisqu'ils ne savent plus sentir et comprendre par eux-mêmes. Ils sont trop civilisés pour être instinctifs encore et les impressions leur arrivent absolument déformées par les mille riens vains et ridicules de l'éducation.

Évidemment ils ne peuvent comprendre ni Maeterlinck ni Ibsen, comme bien certainement ils n'ont jamais compris Shakespeare qu'ils vénèrent uniquement parce qu'il est mort depuis trois cents ans. Après l'article d'Octave Mirbeau sur la *Princesse Maleine*, les bons critiques sarceyens déclarèrent avec une touchante unanimité que malgré tout M. Maeterlinck avait quelques vagues ressemblances avec Shakespeare. Ils avouaient d'ailleurs, avec la même touchante unanimité, ne rien comprendre à ce drame étrange où les personnages « parlent comme des enfants en délire », selon l'expression du père de tous les normaliens. Cela prouve assez qu'il n'a jamais compris Shakespeare. Je serais même fort étonné d'apprendre qu'il ait voulu comprendre. Un homme qui signe huit chroniques et deux feuilletons par semaine et qui de plus consacre chaque jour une heure ou deux à savourer Scribe ou Gandillot, cet homme-là doit se moquer de Shakespeare comme de ses rêves d'adolescent. Le malheur est qu'un tel homme forme l'opinion d'une bonne moitié de la province et de l'étranger qui, docilement, applaudit les pièces qu'il recommande et siffle celles qu'il déclare absurdes.

« On retrouve dans l'œuvre de M. Maeterlinck cette puissance mystérieuse, vague et terrifiante qui domine dans tous les drames de Shakespeare. » Ainsi parle M. Fouquier. Il ne se donne même pas la peine d'établir le parallèle, de faire observer les points correspondants. Il retrouve dans Maeterlinck ce vague et cette enfance des mots qu'il pardonne à Shakespeare qui, pense-t-il, écrivait ainsi parce que c'était la mode d'écrire de son temps. — Il ne soupçonne même pas que les écrivains de génie sont au-dessus des temps et des modes d'écrire, que leur écriture leur est personnelle comme leurs idées.

Pourtant les bons critiques ont presque deviné juste. Maeterlinck, en effet, rappelle Shakespeare parce qu'il est le contraire absolument. Tous deux, il est vrai, comprennent et rendent l'homme primitif, l'homme avec des sentiments humains et des passions humaines, ni diminuées ni exagérées par la civilisation. Dans *Hamlet* et dans *Macbeth*, Shakespeare rend superbement la passion violente; dans *Maleine* et dans *Pelléas*, Maeterlinck chante les cœurs vierges épris de saint amour.

Au reste, il n'y a pas plus de ressemblance entre eux qu'il peut y en avoir entre deux esprits d'une originalité parfaite.

Ce qui caractérise l'auteur du *Trésor des Humbles*, ce qui domine toute son œuvre, c'est l'amour des humbles, non des malchanceux de la vie, des vaincus de l'abominable lutte pour l'existence, mais les humbles d'âme, les pauvres dont parlait le poète Jésus, les douloureux que la Destinée semble écraser dès l'éclosion. C'est Maleine et c'est Mélisande, ces admirables aveugles aussi qui sentent ce qu'ils ne peuvent voir; c'est encore, maintenant, ce petit Tintagiles, inquiet des moindres ombres et dont l'âme semble consciente déjà du malheur futur.

Ce petit Tintagiles est de race glorieuse et maudite. Quelqu'un — on ne sait qui — lui a dit de retourner au château où sont morts mystérieusement tous les siens, tués par la reine-mère, la reine vieille comme le Malheur lui-même, qu'on ne voit jamais, qu'on n'entend jamais, si miraculeusement puissante d'être seule, qui vit dans la plus grosse tour du château, symbolisant ainsi la Fatalité que rien ne peut prévenir, le Crime que rien ne peut attendrir. Les sœurs de Tintagiles auront beau bercer l'enfant de leurs meilleures caresses. Ygraine, pour le tranquilliser, aura beau sourire de tristesse comme d'autres en pleurent, et le vieil Aglovale poser sa grande épée sur ses deux genoux, tout cela n'empêchera pas les étouffeuses de venir à pas de loup, de prendre Tintagiles dans les bras de ses sœurs et de l'emporter vers où il doit mourir. Et alors, Ygraine aura beau battre la lourde porte de fer derrière laquelle on tue Tintagiles, elle aura beau prier, pleurer, baiser Tintagiles à travers la porte... Rien n'y fera... La lampe se brisera seulement et la nuit se fera dans son âme. La porte qui est de fer ne cédera jamais, jamais, et elle entendra les doigts des étouffeuses serrer le petit cou de Tintagiles qui toujours, toujours encore envoie des baisers à travers la porte...

Le symbole de tout cela! Le simple et clair symbole de ces âmes craintives du mystère de vivre, si impitoyablement cernées par un tel cercle de malheurs, que les plus endurcis doivent s'attendrir devant ces êtres de bonté et d'amour. Ce qui tue Tintagiles bien mieux que les mains des étouffeuses, c'est l'angoisse de sentir planer le malheur autour de lui et de s'être demandé toute sa pauvre petite vie durant à quel instant l'oiseau noir fondrait sur lui et lui planterait les griffes dans la chair, jusqu'au cœur. Ygraine et Bellangère savent aussi qu'elles n'empêcheront pas le malheur et ce n'est que désespérément qu'elles entourent Tintagiles de leurs bras, parce que nous avons en nous une étrange folie qui veut que nous essayons au moins d'échapper au Destin.

Certes, ce sont là des êtres de rêve et c'est précisément pour cela qu'ils sont humains, car le rêve, c'est la vie essentielle, la vie en dehors des petitesses de vivre, la vie selon nos douleurs et nos joies. On en saisit seulement les grandes clartés, on en ressent les effets sans même soupçonner les causes. Le rêve est toujours synthétique et c'est par cela qu'il vaut. D'ailleurs, qu'y a-t-il de plus impressionnant que ces demi-ombres du rêve qui laissent l'imagination concevoir des drames étranges dont nos âmes ressentent tout le malheur?

C'est une particularité du génie de Maeterlinck de concevoir des êtres que nous ne voyons pas, que nous n'entendons pas, qui vivent des passions quelque part dans l'ombre, et auxquels nous nous intéressons plus qu'aux personnages qui se meuvent en scène et qui, dirait-on, ne sont là que pour mieux souligner l'âme des absents.

Dans *Intérieur*, par exemple, c'est le drame des silencieux de la chambre close qu'on suit anxieusement; dans la *Mort de Tintagiles*, c'est la vieille reine dans sa haute tour dont on ignore jusqu'au nom qui nous angoisse et dans l'*Intruse*, cet admirable poème de vivre et de mourir, c'est la mère qui dans la chambre voisine accomplit l'œuvre de vie.

Dans la *Princesse Maleine*, dans *Pelléas et Mélisande*, dans la *Mort de Tintagiles* aussi, les personnages de premier plan sont des *avertis*. Souvenez-vous de cette pauvre petite Maleine si frêle, si étrange qui dans le parc séculaire, le parc de mystère et d'amour, se retourne terrifiée, comprenant l'avertissement du jet d'eau qui sanglote et se meurt. Ces êtres essentiels ont le don merveilleux de pressentir la vie, et ils passent en apparence inconscients parce qu'ils ont souffert les douleurs bien longtemps avant qu'elles ne se révèlent.

Il est ainsi dans l'âme humaine des dessous merveilleux que nous n'observons pas assez consciencieusement parce que la fièvre de vivre nous pousse toujours vers des sensations nouvelles et excessives et nous empêche ainsi de sonder notre propre cœur et notre propre âme où s'épanouissent et s'étiolent trop souvent de mystiques fleurs de rêve et d'au-delà.

Roland de Marès.

EXPOSITION DELSAUX

Rue Auguste Orts, M. Delsaux, en une salle très bien aménagée, expose près de cent œuvres, soit peintures soit pastels, dont la majeure partie représente des sites, ou des fleuves, ou des eaux zélandaises.

On connait le faire brusque et sommaire du peintre, travaillant à grands coups de brosse, à grand et fougueux étalage de tons. Sa couleur est violente et quelquefois vulgaire, mais son entrain sauve son art.

Deux œuvres, l'une en tons roses et gris foncés, qui s'intitule : *Soir triste*; l'autre (un pastel), qu'on pourrait appeler *Le Vaisseau fantôme*, nous ont, entre toutes, requis. En cette dernière, où le rêve remplace entièrement la réalité, de grands nuages noirs, des colères de mer demontée, de soudaines lueurs au milieu de quoi se distingue le profil souffrant et fantastique d'une voilure maudite, procurent une vraie impression de grandeur.

M. Delsaux gagnerait, croyons-nous, à se concentrer en une œuvre où l'improvisation céderait le pas à l'étude lente et aiguë, œuvre qui concentrerait en elle de rares qualités actuellement un peu au hasard répandues.

CONCERTS YSAYE

M. Eugène Ysaye a clôturé par une matinée d'un haut intérêt artistique la belle campagne qu'il a audacieusement (*audaces fortuna juvat*) ouverte cet hiver au Cirque royal. La symphonie de Schumann en *ut*, le Prélude de *Tristan* et la Mort d'Iseult, la Marche funèbre de Siegfried et la scène finale du *Crépuscule des dieux* : ce programme peu banal expliquait l'empressement du public. Et l'interprétation émouvante donnée à cette série de chefs-d'œuvre par l'orchestre de la Société Symphonique, avec la collaboration de Mlle Elisa Kutscherra, a justifié les acclamations et les rappels qui ont couronné la séance.

Nous avons dit, dans une note rapide écrite au sortir de la répétition générale, avec quelle autorité, quelle intensité d'expression, quel style la cantatrice tchèque incarne les héroïnes de Wagner. Le concert a confirmé pleinement cette première impression. Mlle Kutscherra est l'une des plus remarquables interprètes d'Iseult et de Brunnhilde que nous ayons entendues. Elle se place d'emblée parmi les grandes tragédiennes lyriques, les Materna, les Sucher, les Malten. Sa voix timbrée et claire, d'une admirable pureté et toujours « assise », l'expression dramatique qu'elle donne à son chant, la chaleur et la vie dont elle anime le récit, l'éloquence même de sa physionomie décèlent une artiste de race, merveilleusement douée, digne de la haute mission qui lui incombe.

Sous la direction d'Ysaye, qui a donné à chacune des œuvres interprétées un caractère spécial, romantique et tendre dans la symphonie de Schumann, passionné dans la Mort d'Iseult, tragique, terrifiant et sublime dans la marche funèbre et dans le prodigieux final de la Tétralogie, le jeune orchestre de la Société symphonique a réalisé toutes les espérances qu'avaient fait concevoir ses débuts.

Et maintenant, qu'il nous soit permis de remercier, au nom de tous ceux qui ont le culte de l'art, le maitre qui a assumé la tâche, avec un désintéressement et un dévouement au-dessus de tout éloge, de nous procurer ces vibrantes sensations. Il eût pu se contenter d'être le premier violoniste de l'époque et de pêcher du bout de son archet, avec abondance, les dollars, les roubles et les livres sterling. Son tempérament d'apôtre le pousse à de plus nobles ambitions. Le voici à la tête d'une entreprise d'initiation, de propagande artistique solidement établie, qui a conquis toutes les sympathies, déjà célèbre à l'étanger comme en Belgique. L'œuvre est belle, digne de son grand cœur et de son intelligence pénétrante. Souhaitons lui dans l'avenir le succès qui a accueilli ses débuts.

A la Maison d'Art.

« Intérieur » et « La Mort de Tintagiles ».

Pour la seconde fois, avec, sans doute, encore une plus exacte réalisation des intentions du saisissant dramaturge, furent représentées jeudi soir au théâtre de la Maison d'Art, les deux pièces profondes de Maeterlinck : *Intérieur* et *La Mort de Tintagiles*. Et devant un parterre nombreux, si joliment captivant d'élégances féminines, ces œuvres ont remporté le beau succès consolant dû à de si intenses évocations. Cette représentation est bien la condamnation des maladroits endurés qui s'en furent, avec une déroutante sécurité, affirmer l'injouabilité de telles œuvres. Les mots de ces drames ont le fluide si rare qui transmet de la scène à la chair un frisson, des lèvres de l'acteur, parcimonieux de paroles et de gestes, à l'âme une impression de malaise conquérant. Il flotte en la salle attentive et gravement silencieuse, de la fatalité attendrie, dans l'air une angoisse irraisonnée qui enserre et rend frileux, un peu lâche et superstitieux, comme à la veille d'une personnelle catastrophe que l'on pressent, vaguement et douloureusement. Ce théâtre, que je qualifierai volontiers d'« impressions psychiques », s'impose aux sens tout aussi bien qu'au cerveau. Il attaque les matières nerveuses avec la même puissance qu'il intéresse nos notions d'art. Or, théâtre pareil vaut autant, sinon plus, qu'un théâtre seulement d'enthousiasme, ou débordant de lyrisme, ou propice à un arrosage de larmes! pour les raisons que je viens de dire et pour celle, plus égoïste peut-être, qui fait que nous finissons par mieux nous comprendre ! Il est indiscutable aujourd'hui que Maurice Maeterlinck a matérialisé en de saisissantes « réalités » quelques-uns de ces sentiments inqualifiés, que nous étions inaptes à traduire et que nous subissions avec inquiétude.

Elle était vraiment belle à observer l'attention de l'auditoire

tendue, sans nulle relâche, vers la scène, où dans le mystère de ces œuvres évoluait ce groupe discret, ce groupe d'artistes sincères en tête duquel il convient de mettre M. Mouru de Lacotte, un diligent directeur, habile, convaincu et travailleur, qui a pénétré les intentions, saisi les nuances, façonné sa troupe, parvenu à faire de sa troupe un ensemble, si pas tout à fait parfait, du moins homogène et dont chaque individualité concourait à l'ensemble désiré. M[lles] Renée Cogé, Antonia Guillaume, M[lle] Lépine (Tintagiles), M. Mouru de Lacotte, dans ses interprétations du vieillard et d'Aglovale, MM. Soyer et Bouhez, en un mot les interprètes en général ont rendu, quant à moi, avec un rare talent, avec une singulière justesse l'art qui plane, invinciblement dominateur, en ces deux drames.

La conclusion ? Mais elle est inutile : la représentation dernière n'est-elle pas cette conclusion, c'est-à-dire la triomphale infiltration d'un art neuf, d'un art de pensée et de sensations, la conquête, peut-être un peu lente, de la foule aux idées pour lesquelles l'*Art moderne* fut le premier à combattre.

FERNAND ROUSSEL.

PETITE CHRONIQUE

MAISON D'ART. — Nous rappelons à nos lecteurs que M. Emile Sigogne fera le lundi 27 courant, à 8 h. 1/2, une conférence ; sujet : *De l'esthétique dans l'art oratoire.* Prix d'entrée : 2 francs.

Rappel : Actuellement : exposition des œuvres de J.-F Raffaëlli et de F.-M. Melchers.

Prochainement : Exposition des sculptures de A. Rodin.

CONCERTS POPULAIRES. — Indépendamment du concert populaire qui sera donné le 22 mai, sous la direction de M. Hans Richter, un concert extraordinaire aura lieu au Théâtre de la Monnaie, le jeudi 14 mai prochain, à 8 h. 1/2 du soir, avec le concours de M[me] Bosman, de l'Opéra de Paris, de M. Ernest Van Dyck, de l'Opéra de Vienne, et de M. André Gresse.

Au programme. — 1[re] partie : *La Mer* (poème d'Eddy Levis), Paul Gilson ; 2[e] partie : *La Valkyrie* (1[er] acte), Richard Wagner ; *La Chevauchée des Valkyries*, Richard Wagner.

La répétition générale aura lieu au Théâtre de la Monnaie, le mardi 12 mai, à 8 h. 1/2 du soir.

Pour toutes les demandes de places s'adresser à MM. Schott, frères, 82, Montagne de la Cour.

Mercredi prochain, 29 avril, à 2 h. 1/2, ouverture du troisième Salon de la Société des Beaux-Arts.

L'accès en sera réservé, ce jour-là, aux membres de la Société, aux artistes exposants et à leur famille, aux personnes invitées et aux porteurs de cartes permanentes.

A partir du lendemain 30 avril, les salles seront ouvertes au public, tous les jours, de 10 à 5 heures.

Prix d'entrée : fr. 0-50. Les samedis, 1 franc.

M le ministre Debruyn, dont on connait les bienveillantes intentions pour l'art et qui continue de la sorte les bonnes traditions inaugurées par M. Jules de Burlet, a donné une preuve nouvelle de l'intérêt qu'il porte à toutes les choses d'art. C'est ainsi que ces jours derniers M. Debruyn s'est rendu au Musée de sculpture de la rue de la Régence. Le ministre y fut désagréablement surpris de l'allure glaciale, de l'aspect « transi » de ces grandes salles froides qui ne peuvent réchauffer et vivifier les œuvres exposées. Cependant cette impression avait été atténuée déjà par les heureuses décorations de M. P. Cardon, fort admirées. M. Debruyn rêve, pour donner à l'ensemble un air plus intime et plus confortable, d'introduire au Palais de la rue de la Régence la vivante végétation des grandes plantes ornementales, qui combattraient avec succès le vide et le froid.

Nous sommes heureux de ces marques attentives données à nos expositions par un de nos ministres et nous saisissons cette occasion de féliciter M. Debruyn.

M. P. Litta, pianiste, annonce pour mardi prochain, à 8 heures du soir, un deuxième recital, qu'il donnera à la salle Ravenstein avec le concours de M[lle] Timmermans, cantatrice de La Haye.

Samedi dernier, M. Léon Baize, un des meilleurs pianistes sortis de l'école de M. A. De Greef, a donné, à la Grande Harmonie, avec le concours de M. Vanden Heuvel, un violoniste de talent, M. Vandergoten, baryton, et M[lle] Claire Friché, un concert intéressant et très applaudi.

Au programme figuraient les noms de Beethoven, Wagner, Chopin, Saint-Saëns, Vieuxtemps et une sonate pour piano et violon excellemment jouée et d'un joli caractère de Sjören.

Jeudi, 30 avril et vendredi, 1[er] mai, à 2 heures, à la Galerie Clarembaux, 5, rue du Congrès, aura lieu la vente publique des tableaux, études et esquisses délaissés par ALFRED VERWEE.

Exposition les lundi 27, mardi 28 et mercredi 29 avril.

M. H. de Toulouse-Lautrec expose à la *Plume* onze lithographies en couleurs éditées par M. G. Pellet et réunies en un album sous le titre « Elles ». Ces œuvres nouvelles, dont une épreuve a été vue dernièrement à Bruxelles à la *Libre Esthétique*, retracent avec une justesse de mouvements et un caractère saisissant des épisodes de la vie des filles. Elle marquent parmi les meilleures productions de l'artiste et obtiennent un succès considérable.

Le paysagiste Camille Pissarro vient d'ouvrir dans la galerie de M. Durand-Ruel une exposition particulière de ses dernières œuvres. Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

Depuis quelques jours on peut voir sur les murs, où s'entremêlent joyeusement les floraisons éclatantes des sollicitations réclamières, des affiches belges qui, les premières, ont, dans leur allure, une originalité et une indépendance vraies. Les Liégeois s'y distinguent, depuis quelque temps, et c'est chose curieuse que chez ces âmes féminines de rêveurs, on trouve des artistes créateurs d'œuvres décoratives. Parmi les dernières nées, il faut signaler aux curieux et aux collectionneurs les affiches de MM. Armand Rassenfosse et Émile Berchmans, pour la *Fine Art and general Insurance Company.*

Mardi dernier a été célébré à Paris, dans la chapelle du comte de Chambrun qui habite l'ancien hôtel des princes de Condé, rue Monsieur, le mariage de M[lle] Berthe d'Indy, fille du compositeur, avec le vicomte Jean de la Laurencie. Vincent d'Indy avait écrit pour cette cérémonie un motet à six voix *a capella*, sur un texte du Cantique des cantiques : *Deus Israel conjungat vos*, qui a été exécuté d'une manière parfaite par les Chanteurs de Saint-Gervais sous la direction de M. Ch. Bordes. L'œuvre est vraiment émouvante par la grandeur du style et l'intensité du sentiment religieux qu'elle dégage. Outre ce motet, les Chanteurs de Saint-Gervais ont fait entendre le *Jesu dulcis* de Vittoria, l'*Ave Maria* de Josquin de Prés et l'admirable choral de Bach : *Tous debout.* M. Guilmant a joué sur l'orgue, comme morceaux d'entrée et de sortie, le prélude en *ré majeur* et le choral *En toi est la joie* de Bach. M. Warmbrodt, accompagné par le violoncelliste Mariotti, a chanté d'une voix très pure le *Panis angelicus* de César Franck.

L'exposition des œuvres d'Eugène Carrière qui vient de s'ouvrir dans les galeries de l'*Art nouveau*, à Paris, obtient un très grand succès. On y retrouve, à l'exception du *Théâtre populaire*, toutes les œuvres qui ont figuré au Salon de la *Libre Esthétique* augmentées de quelques toiles nouvelles. Parmi celles-ci une admirable composition dans laquelle le maître a groupé les portraits du compositeur Ernest Chausson, de M[me] Chausson et de leurs enfants.

On nous écrit de Paris : « M. H. de Saussine a fait entendre lundi dernier, dans le superbe hôtel du comte Geoffre de Chabrignac occupé autrefois par Arsène Houssaye et qui est rempli d'œuvres d'art, quelques-unes de ses compositions : un Trio pour piano, violon et violoncelle, un *Scherzo-valse* pour piano, une *Bourrée*, des mélodies dont l'une, *La Cigale*, sur un texte provençal. L'auditoire aristocratique réuni par le comte et la comtesse de Geoffre pour cette fête artistique a fait un chaleureux accueil à la musique de M. de Saussine et à ses interprètes : Mlle de Jerlin, Mlle Quanté, MM. G. Quanté et de Bruyn. »

D'une correspondance de M. H. Carton de Wiart au *Soir* de Paris :

« En dehors des « revues » périodiques, dont les auteurs acquièrent parfois une célébrité sérieuse, — à telles enseignes que nos maîtres revuistes d'aujourd'hui, MM. Luc Malpertuis et G. Garnir travaillent pour l'exportation et confectionnent des revues pour Marseille, — *savez-vous!* — notre génie dramatique national ne s'affirme guère.

Cependant le public est friand de spectacles, et les pouvoirs prétendent encourager, par des subsides, les efforts individuels. Mais nos auteurs, en petit nombre d'ailleurs, sont submergés par le flot qui vient de Paris, et les subsides vont se perdre dans les caisses de quelques sociétés faubouriennes ou villageoises, vestiges des anciennes chambres de rhétorique, où d'honnêtes bourgeois font parfois de la littérature dramatique après avoir quitté leur comptoir, comme les gardes nationaux faisaient l'exercice militaire.

Ce régime favorise l'épanouissement de quelques petites gloires locales, ignorées à dix lieux, et contribue à maintenir la littérature dramatique belge à l'état rudimentaire.

Mais il y aurait crime peut-être à arrêter l'épanouissement de ces gloires locales dont maints chefs-lieux s'honorent. L'esprit de clocher a toujours quelque côté attendrissant. Il a aussi, il est vrai, un côté comique. C'est ainsi que dans une petite ville très pittoresque des bords de la Meuse, où fleurissent aujourd'hui la roulette et le baccarat, l'édilité s'avisa un jour de construire une salle de spectacle dans les dépendances de l'hôtel de ville.

Au pourtour de la voûte, courait une frise coupée, de deux mètres, par des cartouches de style rocaille. L'administration décida d'inscrire sur ces cartouches les noms des auteurs dramatiques les plus fameux. Mais l'esprit de clocher veillait, et pour lui donner satisfaction, il fut décidé que les cartouches porteraient alternativement le nom d'un auteur étranger et le nom d'un auteur du terroir.

Aujourd'hui encore, on peut lire entre les noms de Marivaux et de Beaumarchais celui de M. Collard, — et la gloire de M. Durandeau s'étale à côté de celles de Shakespeare et de Molière. »

Le Conseil d'État a enfin tranché les difficultés qui s'étaient élevées au sujet de l'entrée de la collection Caillebotte au Luxembourg.

Le peintre avait, par testament, légué ses tableaux à notre grand musée de la rive gauche, mais à la condition que tous fussent admis. La direction des beaux-arts, elle, voulait procéder à une sélection.

Les héritiers du défunt voulant faire respecter les volontés du testateur, l'État refusa d'abord purement et simplement l'héritage. Mais, grâce au Conseil d'État, tout a fini par s'arranger et une transaction est intervenue.

Sur les 66 tableaux légués, 40 entreront au Luxembourg.

Parmi ces tableaux figurent le *Balcon* et *Angelina* de Manet, sept pastels de Degas, d'admirables paysages de Claude Monet, de Renoir et de Sisley.

M. Fierens-Gevaert a publié dernièrement dans la *Revue hebdomadaire* une intéressante étude sur la maison natale de Beethoven, à Bonn. L'immeuble se compose de deux bâtiments : celui de la façade, une jolie habitation bourgeoise du siècle dernier, avait été quelque peu gâté par les familles d'ouvriers qui l'occupaient depuis longtemps; le bâtiment du fond, où se trouvent l'ancien logis de Johann van Beethoven, ténor de la chapelle de l'Électeur, et la petite mansarde où naquit son fils le compositeur, était heureusement restée dans son état primitif. En 1889, un comité composé de notables de Bonn et présidé par le violoniste Joachim acheta l'immeuble historique et, grâce aux recettes de deux concerts et d'une exposition, il put restaurer le bâtiment de la façade et installer dans les différentes pièces un musée de souvenirs et une bibliothèque.

On y trouve, à côté de lettres et de manuscrits du maître, toutes les éditions de ses œuvres et toute la bibliographie qui s'y rattache. De tous côtés ont été envoyés à la Beethoven-Haus de précieux souvenirs; l'empereur a offert le célèbre portrait du compositeur, peint par Schimon en 1819, les cornets acoustiques du maître et les instruments de quatuor donnés autrefois à Beethoven par le prince de Lichnowsky; ces instruments de grand prix, Amati, Ruger et Guarnerius, ont vibré, pour la dernière fois, en 1892, au concert organisé par Joachim au bénéfice du nouveau musée.

Le comité a racheté à la famille Widmann, de Berne, le piano à résonnateur que Graf, le facteur viennois, avait spécialement construit pour Beethoven, et il a pu réunir une curieuse collection de portraits, parmi lesquels on remarque surtout celui de la mère de Beethoven et celui de « l'éternelle amie », la comtesse de Brunswick, qui a, elle-même, écrit au verso cette dédicace : « *Dem seltnen Genie, Dem grossen Kunstler, Dem guten Menschen.* »

Il existe à Berlin une société artistique uniquement destinée à favoriser les progrès des musées royaux. Cette société, composée d'amateurs qui versent chaque année une cotisation, vient d'acheter, pour l'offrir au musée de peinture de Berlin, un tableau important de Memling. C'est le portrait, un peu moins grand que nature d'un homme de soixante ans, vêtu et coiffé de noir, dont la main droite s'appuie sur le cadre. Derrière lui et au delà d'un soubassement d'architecture qui, sur la gauche, soutient une colonne, s'étend un paysage coupé d'arbres et de prairies et baigné par la mer. Le type du vieillard rappelle beaucoup, parait-il, l'« Homme à l'œillet », l'admirable portrait de Van Eyck, acheté il y a une quinzaine d'années, qui est une des œuvres les plus précieuses du musée berlinois. Cette ressemblance pouvait faire supposer que la nouvelle acquisition était également une œuvre de Van Eyck. Mais M. Bode, l'éminent et actif conservateur qui, en vingt ans, a fait de la galerie de Berlin une des premières d'Europe, n'hésite point à attribuer ce portrait à Memling.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Mai

SEIZIÈME ANNÉE — N° 18. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 3 MAI 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

PHILASTER

OU L'AMOUR QUI SAIGNE

Tragédie en 5 actes, par M. GEORGES EEKHOUD

d'après BEAUMONT et FLETCHER.

C'est mardi qu'aura lieu la représentation de *Philaster*. Nous en reproduisons ci-après l'affiche. Tout est réuni pour rendre cette solennité exceptionnellement curieuse et sensationnelle. L'œuvre est inédite, — elle est de Beaumont et Fletcher, les contemporains et les rivaux de Shakespeare, récemment mis en lumière par les études ingénieuses de Georges Eekhoud, — c'est Eekhoud qui, de sa plume si originale et si puissante, a traduit la pièce et l'a adaptée à la scène belge de langue française; — les comédiens, hommes et femmes, sont exclusivement des artisans bruxellois, — la salle sera composée mi-partie de bourgeoisie à qui on a attribué toutes les places du rez-de-chaussée, mi-partie d'ouvriers à qui a été réservé tout le surplus, — elle sera précédée d'une conférence par le traducteur, donnant sur l'œuvre et le temps pathétique où elle fut composée des renseignements précieux et de haute saveur.

Le moment n'est pas encore venu de formuler notre sentiment sur cette tentative d'un si inusité ragoût. Nous attendrons la représentation. Mais nos lecteurs n'hésiteront pas à croire, comme nous, qu'elle mérite la plus vive attention, spécialement en ce qu'elle entre dans cette voie si souvent recommandée par nous : de former en Belgique, avec des éléments nationaux, des troupes en état d'interpréter les chefs-d'œuvre que négligent les théâtres de pure spéculation, et les pièces neuves de nos jeunes auteurs si mal accueillies, en général, par les directeurs en quête du seul profit pécuniaire.

On nous assure que, dès à présent, les places pour mardi sont fort disputées.

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS

Deuxième article (1).

« Dieu doit avoir bien de la peine à reconnaître les siens », nous disait Rodin le jour du vernissage. Et de fait, dans l'universelle épidémie de pastiche qui sévit au Champ-de-Mars comme aux Champs-Elysées, comment distinguer l'œuvre sincère et probe des trop adroites imitations que précipite chaque année « sur le marché » le succès des novateurs? Il serait aisé de recenser les peintres qui ont apporté à l'évolution artistique une formule personnelle, une originalité nette. Ce classement fait, — et admettons qu'on arrive à en trouver une douzaine, — rien de plus facile que de ranger par catégories tous ceux qui n'ont d'autre souci que de répéter ce qui a été dit avant eux avec infiniment plus d'éloquence. A la hantise de Puvis de Chavannes, qui résorbe une bonne partie des exposants du Champ-de-Mars, à l'influence de Whistler, particulièrement profonde sur ses compatriotes de naissance et d'adoption, à celle de Carrière voilant de crépusculaires buées les toiles de braves garçons qui ne demandent qu'à voir clair, il faut ajouter, cette année, une orientation nouvelle : celle de Charles Cottet, dont le coloris assombri commence à gagner, de proche en proche, la génération montante. Aux éblouissements de la lumière, aux harmonies argentées et limpides succèdent les accords nocturnes, le mode mineur, la tristesse et l'amertume.

Et par une réaction normale, on s'enfonce d'autant plus dans le noir qu'on avait été plus blanc autrefois. Les « noiristes », les matelots de vigie du dernier bateau lancé, feront école, vous le verrez. Et l'an prochain, la Société nationale des Beaux-Arts paraîtra porter le deuil de son Palais perdu.

Mais Cottet est un maître. Si le caractère tragique des figures qu'il arrache à la grave Bretagne s'accommode des colorations d'encre et de suie, s'il cherche dans la nuit la source de ses hautes inspirations, ceux qui l'imitent n'ont pas les mêmes raisons de se servir

(1) Voir notre dernier numéro.

de la formule qu'il a adoptée. Reconnaissons, toutefois, en M. André Dauchez, qui s'en est allé, comme Cottet, planter son chevalet au cœur de l'Armorique, et dont la vision a avec celle de ce dernier une évidente affinité, un artiste au sentiment pénétrant, intense et profond. La grande toile dans laquelle il montre, en un petit port silencieux abrité par un rideau d'arbres aux silhouettes solennelles, la rentrée des barques à la tombée du jour, est l'une des œuvres caractéristiques des nouveaux-venus.

A part ce début, à part quelques paysages assez intéressants de M. Gustave Albert, peu de promesses parmi les « jeunes ». Il est vrai qu'on n'est pas tendre pour eux dans les parages de l'avenue Rapp, et que la Société du Champ-de-Mars leur est plus fermée encore que sa grande sœur du Palais de l'Industrie. Pour n'en citer qu'un exemple, sur quatre œuvres de M. Maurice Denis, l'un des artistes les plus personnels et les plus délicats de la génération nouvelle, le jury n'en a accepté qu'une, *Soleil de Pâques*, et l'a reléguée dans un coin perdu. Il nous a été donné de voir l'une des autres, un plafond d'une fraîcheur exquise et d'un goût délicieux, exécuté dans des harmonies bleues, blanches et jaunes absolument séduisantes.

On serait stupéfait de ces ostracismes si les œuvres mises en vedette, les envois des « grosses légumes » de la Société ne donnaient la clef du mystère. Il suffit, pour comprendre les tendances réactionnaires du jury, de jeter un coup d'œil sur les Carolus-Duran, les Dubufe, les Béraud, les Gervex, les Courtois devant lesquels s'amasse naturellement la foule, tout comme, dans la maison concurrente, les Bouguereau, les Lefebvre, les Bonnat, les Benjamin-Constant, les Henner. Quelle platitude, quel épuisement, quelle trivialité, quelle imagerie pour confiseur ou pour marchand de savon! Gervex détient cette année le record. Il expose, entre autres, un groupe de portraits de famille rangés derrière une table dont seul le « jeu de massacre » des fêtes foraines peut donner une idée. C'est à la fois lugubre et comique. Jamais, croyons-nous, on ne vit un homme de talent tomber plus bas.

Clôturons cet ordre d'idées par la *Cène* de M. Dagnan-Bouveret, vaste toile qui balance, dans l'opinion de la foule, le succès des petites choses proprettes, lisses, à tendances philosophiques, de M. Jean Béraud. Acquise, dit-on, cent cinquante mille francs (par un Américain, naturellement), cette composition excite la respectueuse admiration des dévotes qui y voient la réhabilitation de la peinture religieuse et les prochains triomphes de l'Eglise, confidentiellement annoncés par l'ange Gabriel à M[lle] Couénon.

Avec la meilleure volonté du monde, et sans l'ombre d'un parti pris, nous n'y trouvons qu'une mauvaise peinture au coloris ranci, aigre et antipathique, une réunion de personnages aux expressions banales (oh, ce Christ pommadé, aux yeux cernés, à la barbe lustrée, figé en un geste immuable!), une réplique quelconque des innombrables *Cènes* qu'a produites la peinture des anciens, avec la foi en moins. De l'art ecclésiastique, et non de l'art religieux comme dirait l'abbé Charbonnel. Mais on se pâme devant l'image de ce Jésus mondain, aristocratique et élégant; et l'idée d'avoir éclairé le tableau des seules lueurs que projette le Graal aux reflets rubescents paraît un coup de génie. N'insistons pas.

Il y a, heureusement, au Champ-de-Mars, quelques œuvres de notoriété moins bruyante qui nous paraissent dignes de solliciter l'attention. C'est, particulièrement, dans le domaine du portrait que s'affirment les qualités de goût, de sobriété, d'harmonie du groupe cosmopolite qu'on pourrait dénommer « l'Ecole du Champ-de-Mars » et qui a une physionomie spéciale dans l'art de nos jours. Le portrait d'Alexandre Dumas, par M. Roll, est vivant et d'une rare énergie. Bien qu'inachevé, laissé, en certaines de ses parties, à l'état d'esquisse, il est l'une des œuvres les plus marquantes du Salon.

Les portraits de Charles Cottet et de Lucien Simon, par M. Ménard, sont réellement beaux. Ils vont tous deux bien au delà de la ressemblance matérielle des modèles et vivent, intensément, de la vie intellectuelle des deux artistes. L'envoi de M. Ménard, qui comprend en outre une fort belle composition: *Homère*, un *Crépuscule*, des paysages tragiques d'un caractère saisissant, est d'ailleurs remarquable et classe le peintre au premier rang du groupe dont nous parlions plus haut. Nous en dirons autant de M. Lucien Simon, qui complète cette année par un panneau décoratif : *La Peinture*, l'ensemble ornemental dont il exposa l'an passé le premier élément : *La Musique*. M. Simon s'est représenté lui-même dans cette composition, assis à son chevalet, devant une vaste baie ouverte sur un paysage de Bretagne silhouetté sur un ciel clair, tandis que deux jeunes femmes s'empressent autour du petit modèle qui pose pour lui. L'harmonie et la solidité du ton, les rythmes heureux des lignes, l'expression grave et recueillie des visages, la grâce des deux femmes donnent au tableau une séduction rare. Le *Pardon à Troanon Lanvoran*, d'un coloris de vieux cuir de Cordoue, affirme un effort sincère, une vision personnelle, une probité d'art peu commune. Un portrait d'homme, une marine, une étude de nu intitulée *Rarahu* en souvenir de Pierre Loti, complètent le contingent de M. Simon, l'un des plus attachants qui soient.

M. Jacques Blanche est particulièrement heureux cette année dans le portrait du bon peintre Thaulow et de sa famille. Il a saisi l'artiste à son chevalet, dans son déshabillé de velours gris, brossant patriarcalement un paysage. Bien que la lumière paraisse conventionnelle,

que les dégradations du plein air ne soient guère observées, cette toile s'impose, dominatrice. Elle est grandement conçue, composée avec un goût parfait, dans le style de l'Ecole anglaise du XVIIIe siècle qu'affectionne l'artiste, et d'un incontestable mérite d'exécution. C'est, croyons-nous, l'œuvre la plus importante et la meilleure qu'ait produite M. Blanche, qui paraît avoir trouvé, après beaucoup de tâtonnements et d'essais, sa voie définitive. L'influence des maîtres de la Grande-Bretagne est, de même, sensible dans les autres œuvres de l'artiste : *Portrait de M. Aubrey Beardsley*, *Portrait de femme*, *Jeune femme jouant avec un chien*, *Natures mortes*. Mais toutes plaisent par la richesse des colorations, la souplesse des lignes et leur aristocratique élégance.

M. Aman-Jean expose le *Portrait du peintre Besnard*, une composition décorative : *Les Sirènes*, deux portraits de jeunes filles, un portrait de femme. Sans atteindre à l'expressive beauté du portrait de Jean Dampt, l'une des plus belles toiles du dernier Salon, les œuvres de M. Aman-Jean sollicitent par leur harmonie sobre, par le caractère des figures, par l'arrangement des accessoires, qu'aucune faute de goût ne trouble.

Et voici la série des portraits d'artistes étrangers, parmi lesquels les Anglais et les Américains, bien que visiblement inspirés par Whistler, ont une évidente supériorité.

MM. Guthrie, Lavery, Cameron maintiennent la réputation de l'Ecole de Glasgow. Les peintres américains Alexander, Sargent, Humphreys-Johnston alignent un petit nombre d'œuvres choisies. Le portrait du jeune W. Graham Robertson, par Sargent, est d'une suprême élégance bien que l'exécution un peu sèche laisse à désirer. Le *Portrait de ma mère* de M. Humphreys-Johnston est, au contraire, d'une facture grasse et large, et l'harmonie des noirs et des verts sur laquelle repose l'œuvre est d'un raffinement séducteur. Citons encore les portraits des peintres anglais E.-A. Walton et Hopkinson, ceux de Mlle Breslau, de M. Boldini, de M. de la Gandara, le portrait de M. Zorn par lui-même, etc.

Le portrait de la baronne Deslandes par Burne-Jones a été, pour tous, une déception. On n'imagine pas peinture plus froide et plus dure. La jolie femme que devrait représenter l'œuvre, et qu'il est d'ailleurs impossible de reconnaître dans la poupée de bois et d'acier imaginée par le peintre, méritait franchement d'inspirer mieux que cela un artiste. Le portrait est d'une impassibilité en contradiction avec la nature du modèle et d'une pauvreté d'exécution réellement navrante

Nous compléterons dans un troisième article ces notes cursives et passerons en revue les œuvres des peintres et sculpteurs belges qui représentent honorablement notre pays à Paris.

GOG

par Catulle Mendès. Deux volumes. Paris, Charpentier, éditeur.

A la première page de ce roman, Catulle Mendès en précise lui-même la portée :

« Dans ce livre où un drame humble et tendre s'étiole et se disperse en une tragédie politique, dit-il, il ne faut pas voir la dégénérescence et la fin de telle ou telle race princière, d'une espèce royale ; l'auteur n'a prétendu y marquer le terme, nommément, ni de Habsbourg, ni de Hanovre, ni de Hohenzollern, ni de Bourbon ; on y trouvera, sans irrespect donc pour aucune auguste individualité, cette ambition plus étendue de montrer quel paraît devoir être, en la société actuelle ou prochaine, la suprême période de toute lignée monarchique. »

L'idylle ou « le drame humble et tendre » est celui d'une toute jeune pastoure que la superstition de son village a égalée à Jeanne d'Arc ou à Bernadette, parce qu'elle est pieuse et simple et qu'elle a des crises d'incompréhensible extase. Un jeune religieux « à l'âme loyale et saine et hardie, et guerrièrement pieuse, pareille aux deux morceaux d'une épée dont on aurait fait une croix », a vu en elle le miracle de foi qui persuadera le dernier survivant d'une race royale — et après lui, un pays tout entier — à croire à la monarchie, à la restaurer, à l'imposer, pour aider au triomphe de la foi.

Mais la pastoure n'a pas entendu de voix. L'enthousiasme du prêtre la gagne, parce qu'elle l'aime, sans le savoir. Elle se laisse mener auprès du roi découronné ; mais au moment de parler, alors qu'elle eût pu devenir la messagère d'une volonté divine, elle avoue au jeune religieux et sa passion et le mensonge dont elle s'est inconsciemment laissée entourer. Tout s'écroule en un instant, et l'espoir du prêtre, et la volonté vacillante du roi qui attendait un signe d'en haut pour éclairer son incertitude, et l'enthousiasme de la foule et des partisans et, pour une heure, la vertu de l'homme de Dieu.

L'œuvre a quelques très belles pages peignant l'irrésolution du dernier survivant de tant de rois, se demandant s'il doit imposer le bien ou laisser s'accomplir un mal dont la mystérieuse grandeur l'effraie. Forcer les hommes à être heureux, quand on sait que leur bonheur est d'être délivrés de l'arbitraire, quel qu'il soit ; répandre du sang, quand au-dedans de soi on ne sent pas le grand « Il faut » du Destin. Qu'elle était reposante aux faibles, cette voix du miracle qui suppléait pour eux à la voix de la vie, trop sourde en leurs êtres anémiés. Celui-ci du moins, roi aux yeux ternes, avait conservé assez de fierté d'âme pour ne pas commander et accomplir l'action au nom de raisonnements et de calculs humains. Puisque aucun miracle ni aucune force ne le poussait en dedans de lui-même, il laissait mourir en paix les choses déjà à moitié mortes, grand dans son obéissance désintéressée à l'inertie d'une fin de race, comme certains de ses aïeux furent grands en obéissant à la puissante voix de domination qui était en eux.

D'autres pages, silhouettant tout un monde de journalistes, d'ecclésiastiques, de mondains, de charlatans, d'exploiteurs ou de naïfs gravitant autour de ce projet de restauration, sont curieuses. Le tout est vu à travers l'histoire ignoble d'un prince royal ruiné, abruti, dont l'existence misérable se traîne d'un bout à l'autre du roman, y mettant une note d'écœurante pourriture humaine.

Pas plus que le brutal idéal du nihiliste Leiloff, banalement esquissé et mesquinement compris, cette vie en décomposition de quelques êtres devenus des choses, n'est le vrai poème du réalisme; et il devient trop facile, vraiment, de montrer, à côté de quelques âmes simples ou belles, la putréfaction de quelques malheureux, dont le vice n'a plus d'intérêt parce qu'il n'y a plus moyen de le rattacher à aucune cause personnelle, si lointaine ou si indirecte qu'elle soit.

Ce ne sont plus des études d'humanité, cela devient soushumain. Et par la même raison que les histoires d'anges n'appartiennent pas au réalisme, il semble évident que celles de ces mannequins vidés de sens vital ne lui appartiennent pas davantage. Que les mystiques et les savants se partagent ces deux catégories de monstres, mais qu'on n'en caresse pas les yeux et les oreilles de la foule normale sous le prétexte et sous le nom de Réalité.

Entre la bête et l'ange, l'homme est assez complexe et profond pour qu'on l'étudie; et désormais lui seul, en son infinie et vivante et mouvante psychologie, en ses fatalités de force et de vie, nous intéresse, sans qu'il nous reste assez de moyen-âgeuse patience pour fouiller sans dégoût toutes les fatalités de mort.

Ce n'est pas que l'étude de la dépravation m'effarouche et que toute la génération actuelle n'en puisse supporter la vue d'un œil fort indifférent et pur de toute pudibonderie. Je ne sais rien de plus attirant, au contraire, que de voir un moment la plus profonde, la plus complète ignominie de l'homme comme une chose excessive, émouvante, qui fait surgir tout à coup un idéal très sain, très défini, presque tangible. Et je sais gré à tant de réalistes, fussent-ils aujourd'hui démodés, d'avoir mis de salutaires bornes à notre manie d'enfermer l'ordure sous un glacis de vague pitié et de vertueuse horreur, — tout comme on ferait des beignets de fumier.

Mais en Catulle Mendès, je ne sens nullement la pitié, l'indignation, l'horreur du fard, la patiente recherche du vrai, ni la mystérieuse attirance de l'excès qui fit la grandeur de l'école réaliste; la fange qu'il remue, il en est amoureux, il la peint en dilettante.

Ce dilettantisme — assez voisin de l'esprit qui doit animer les discours, moins littéraires pourtant, des gardiens de sérail en mal de distraction — est impatientant.

Nous avons tous, à l'heure qu'il est, une horreur si marquée des dilettantes qu'il devient fraternel de l'exprimer.

Pressés que nous sommes par le désir de nous heurter à la nécessité, d'entendre sa voix au milieu de nos tergiversations, de nous sentir dans le courant impérieux d'une vie assez intense pour que les arguties du choix et des admirations partielles ne nous arrêtent pas, nous n'avons guère le temps de beaucoup écouter ceux qui s'abandonnent à leurs petites prédilections personnelles — fussent-elles revêtues des formes les plus artistement ciselées — quand ces prédilections ne nous font pas toucher le fond éternel et simple de notre nature. La folie douce des collectionneurs de timbres-poste ou l'érotomanie sont choses à coup sûr très humaines, mais on peut vivre très intensément en les laissant de côté; et lorsqu'elles envahissent des domaines où elles n'ont que faire et où leur présence n'est pas indispensable, n'est-il pas légitime de les ranger dans l'ordre des superfluités oiseuses et plutôt encombrantes?

LE SALON (?)

Ce n'est point une exposition d'œuvres, c'est une exhibition de noms. Quelques méritoires artistes belges mis à part, il reste toute une tapée d'Autrichiens officiels, puis les Leighton, les Böcklin, les Burne-Jones, les Béraud, les Dagnan-Bouveret, comme les années précédentes il y avait les Bonnat, les Munkacsy, les Madrazo. Un invité s'impose pour l'an prochain : M. Bouguereau. Il résumerait ceux d'aujourd'hui et l'on pourrait n'inviter que lui seul. M. Bouguereau est, en effet, un symbole.

De cette nouvelle manifestation bruxelloise du goût dans les arts, il ressort que désormais les ambassades peuvent approvisionner un salon, comme des tapissiers meublent un appartement. On choisit en France, en Angleterre et en Allemagne ceux que les gouvernements de ces différents pays proclament grands peintres et l'on prie les consuls belges de s'entremettre auprès des personnages influents de là-bas.

Que les envois soient quelconques, qui donc en a cure et qui parmi nos diplomates en pourrait juger? Il suffit qu'ils représentent soit une scène mythologique, soit un portrait de duchesse, de douairière, de général ou simplement d'actrice célèbre, pour qu'ils soient déclarés chef-d'œuvre. Le sujet représenté et la signature comptent seuls.

Avec de pareilles idées on arrive à former un Salon qui, certes, peut plaire à des gens du monde, mais à des peintres, jamais. C'est à rebours de toute préoccupation haute que l'on procède et c'est dans le médiocre qu'on échoue. C'est ainsi que l'on arrive à établir en pleine cimaise un Böcklin qui outrage la vue et un Leighton qui hurle contre l'art. Et les Stuck et les Thoma et tous ceux qui, parmi les nouveaux venus, cultivent le poncif, et les vieux débris, qu'ils s'appellent Cluysenaer ou Clays, et ceux qui semblent être au-dessous même de toute critique, les Ter Linden et les Dell'Acqua, ne font qu'accentuer l'impression déplorable et grandissante au fur et à mesure qu'on parcourt les salles. Tout ce dont l'art hardi, jeune et libre de notre temps se débarrasse, toutes les baudruches de la fausse, banale et bourgeoise beauté, tous les tableaux destinés, dès aujourd'hui, aux places d'honneur en des musées de province ou aux salles d'attente des ministères pour entretenir le mauvais goût des employés, sont accueillis en ce salon. Cela n'est pas de la vie, mais de l'empaillage. Cela n'a ni souffle, ni élan, ni vaillance, ni spontanéité, ni création, ni force; cela n'a que de la tenue bête et nulle. Cela fait songer à quelque chose de cossu, de propre et d'imbécile. A preuve les de Blaas, les van Haanen, les Müller, les Ribarz, les Lebiedzki, etc.

Il nous serait facile de prolonger cette liste de quelconques, d'échoués, de vieillis et d'usés, qui encombrent le soi-disant *Salon de 1896*. Si nous ne le faisons, c'est que la nomenclature en serait vraiment trop longue. En outre, il nous faudrait citer, en leur compagnie, bon nombre de peintres belges, intéressants jadis, mais décidément finis aujourd'hui. Or, la cruauté vis-à-vis de ces invalides nous déplait.

La *Fiancée du Liban* de Burne-Jones est la seule grande pancarte qui ne rebute point. Elle est peinte en tons clairs, sans ces crudités bleues (*Amour dans les ruines*), sans ces tons d'acier (*Légende de Persée*) dont le peintre abuse. C'est un poème mélancolique de grâce comme les Italiens d'autrefois en concevaient. Cela n'a, certes, point de vraie grandeur, cela n'a rien de biblique ni de religieux, cela est d'un art tranquille, un peu faible, un peu malade, un peu court — mais, somme toute, rare et attirante.

Quelques-uns de nos peintres — surtout Alfred Verhaeren — font oublier un instant en quel Salon morne on se trouve. Son *Coin de chapelle*, sa *Table de travail*, sa *Carte* réalisent des harmonies de couleur éclatante et sonore, que nous cherchons en vain ailleurs. Ici abondent les belles fleurs du ton qui sont fanées et mortes en combien d'œuvres voisines! Dans le *Coin de chapelle*, le fond ne s'affirme guère aussi heureux que l'avant-plan, l'enfant de chœur paraît mal dégrossi et semble en bois. Les murs, les ornements sacerdotaux, les cartels dorés, la Vierge sont, par contre, admirablement traités.

Claus et Heymans, ainsi qu'un Allemand, M. Graf, ouvrent des fenêtres de lumière au long de la rampe sombre et bitumineuse. La *Sapinière* du premier a cette qualité rare de « tenir » et de n'être point un ensemble de raccords. L'impression agit d'une poussée et l'on ne surprend rien qui détonne. Le cadre de feuilles en plâtre dont Heymans entoure la *Mare dans les bois* distrait l'œil et joue autour de sa toile.

M. Gilsoul continue ses études d'eaux, de quais et de villes, piqués de réverbères allumés, le soir. Il expose les toujours mêmes effets dont il varie, autant que possible, la monotonie, et il y réussit.

Une *Zélandaise* de M. Fréderic, quoique un peu crue de ton, séduit par la note gaie et fraiche et comme endimanchée qu'elle profère. C'est la Hollande vive, claire, propre, lisse qui s'étale là.

Un beau portrait de M. Motte retient aussi.

Restent quelques Écossais: Lavery, Paterson, Stevenson, dont le talent, tributaire soit de Corot, soit de Whistler, charme sans enthousiasmer. Et c'est tout.

Si l'on en excepte Carriès, le délicat et très habile artiste dont l'œuvre a été maintes fois analysée et louée en ce journal, la même désolation règne dans la sculpture. Il y a là un buste de M. Demot qui se sert du marbre pour se dresser indestructiblement ridicule.

On est heurté, froissé, révolté de tous les côtés, devant, derrière, à droite, à gauche. Il y a de la laideur qui vous brûle dans le dos.

Et l'on quitte le *Salon* — *Salon* de quoi? — avec la joie d'être sorti de son atmosphère, avec la volonté de plus en plus nette de combattre de telles négations d'art, avec la conviction que parmi tous ces peintres à succès qu'on décore de toutes les chamarrures gouvernementales il n'en est guère dont l'œuvre ne soit une débâcle ou une faillite. On se souvient de toutes les gloires viagères, celles de Gallait et de Dekeyser, chez nous, de Kaulbach et de Von Piloty en Allemagne, celles de Delaroche et de Vernet en France, et l'on associe le sort des faux grands peintres du Salon des Beaux-Arts à ces lamentables souvenirs. Et l'on se ragaillardit à songer que vraiment il n'y a de vraie ardeur et de vraie passion esthétique qu'en dehors de l'influence néfaste des gens titrés (soit titres de noblesse, soit titres de bourse) et des mécènes grossiers qui trafiquent de l'art, en font une question d'offre et de demande et parient sur un peintre comme sur un cheval.

Memento des Expositions

AMIENS. — Exposition de la *Société des Amis des Arts de la Somme* (Musée de Picardie). 7 juin-19 juillet. Deux œuvres par exposant. Dépôt à Paris, chez MM. Denis et Robinot, 12, passage des Deux-Néthes (rue Ganneron). Gratuité de transport sur les lignes de la Compagnie du Nord pour les artistes invités.

MONS. — Exposition triennale. 30 mai-30 juin. Délais d'envoi: notices, 15 mars; œuvres, 25 avril-5 mai. Gratuité de transport sur le territoire belge. *Un compartiment sera réservé aux arts d'industrie et d'ornementation.* Renseignements: *M. Henry Racymaeckers, président* ou *M. L. Losseau, secrétaire de la Société des Beaux-Arts, Mons.* Règlement dans nos bureaux, à la disposition des intéressés.

MONTRÉAL (Canada). — British Empire exhibition: 24 mai-12 octobre. Envois: 1er mai. Gratuité de transport pour les invités (s'adresser à M. William Hall, commissaire de la section des Beaux-Arts, 457, Saint-Paul street, Montréal). Commission sur les ventes: 10 %. Dépôt à Paris: Chevalié et Saulay, 92, rue d'Hauteville.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 11 octobre-15 novembre. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Délai d'envoi: notices, 15 septembre; œuvres (accompagnées d'un duplicata de la notice), 15-22 septembre. Dépôt à Paris chez M. Pottier, rue Gaillon, 14 (5-20 septembre). Renseignements: *M. Adam, président de la Société, rue Victor Hugo, 27, Nancy.*

PÉRIGUEUX. — Société des Beaux-Arts de la Dordogne. 21 mai-12 juillet. Délai d'envoi: 5 mai. Gratuité de transport pour les artistes invités. Renseignements: *M. Bertoletti, secrétaire général, Périgueux.*

ROUEN. — Exposition nationale et coloniale. (Section des Beaux-Arts.) 16 mai-16 octobre. Délais d'envoi expirés. Renseignements: *Secrétaire-général de l'Exposition*, Champ-de-Mars, Rouen.

PETITE CHRONIQUE

La MAISON D'ART organise une exposition suivie de vente d'œuvres choisies de L. Artan, H. Boulenger, F. Courtens, L. Dubois, F. Fourmois, Eug. Smits, A. Verwée et H. Van der Hecht. L'Exposition aura lieu du mardi 5 au dimanche 10 mai, de 10 à 5 heures. La vente, par le ministère de M. le notaire Pierret, aura lieu le 11 mai, à 2 heures, et, s'il est nécessaire, continuera le lendemain.

M. Vincent d'Indy vient de passer deux jours à Bruxelles pour assister aux répétitions des chœurs de *Fervaal*, qui sont faites en ce moment au Théâtre de la Monnaie. Il a dirigé, hier, un ensemble et a pu constater avec plaisir que le travail était déjà très avancé, ce qui permettra de faire passer l'ouvrage tout au début de la saison prochaine.

C'est, comme nous l'avons annoncé, Mlle J. Raunay qui créera le rôle de Guilhen et M. Seguin celui d'Arfagand. M. Gibert étant engagé à Bordeaux, le rôle de Fervaal n'est pas encore distribué.

M. Van Dyck a triomphé dans *Tannhäuser* comme il avait triomphé dans *Lohengrin*. Chanteur de style à la voix timbrée, mordante et solide, acteur admirable, profondément pénétré du caractère de son héros dont il exprime à merveille la sensualité, les emportements, les angoisses, le repentir, il a réalisé de façon idéale le Chevalier de Thuringe enfin restitué. M. Van Dyck chantera mardi prochain *Tannhäuser* pour la dernière fois.

Les nombreux amis qu'a laissés en Belgique le pianiste espagnol Isaac Albeniz, l'un des plus brillants premiers prix sortis du Conservatoire de Bruxelles (classe de Louis Brassin), apprendront avec plaisir qu'il est en bonne santé et dans la plus féconde période de travail. M. Albeniz est installé avec sa femme et ses trois enfants à Auteuil, dans un délicieux petit hôtel qu'il a orné d'œuvres d'art et de souvenirs. Il s'adonne avec ardeur à la composition et, depuis trois ans, n'a pas écrit moins de dix actes, indépendamment d'un nombre considérable de morceaux de piano et de chant, tous publiés en Angleterre, où l'artiste a résidé avant de se fixer à Paris. Son œuvre lyrique comprend actuellement *Henry Clifford*, opéra en 3 actes, joué au Lycée de Barcelone; *Pepita Jimenès*, comédie lyrique en 2 actes, représentée au

même théâtre; *San Antonio la Florida*, opéra comique en un acte joué à l'Apollo de Madrid et au Tivoli de Barcelone; *The magic opal*, deux actes montés successivement au Prince-of-Wales et au Lyric de Londres, puis à New-York, où l'œuvre tient encore l'affiche; enfin *The poor Jonathan*, deux actes en collaboration avec Millöcker et représentés à Londres au Prince-of-Wales.

Il serait intéressant de faire connaître à Bruxelles l'une ou l'autre de ces partitions, celle, par exemple, de *Pepita Jimenès*, la plus récente et la meilleure des œuvres de M. Albeniz. Dégagées de tout parti pris, d'école et de tradition, les compositions du jeune artiste décèlent une remarquable facilité d'écriture, du goût et une abondance d inspiration qui leur ont valu en Espagne, en Angleterre et en Amérique l'accueil le plus favorable.

CONCERTS POPULAIRES. — Nous rappelons à nos lecteurs le concert extraordinaire qui aura lieu au Théâtre de la Monnaie, le jeudi 14 mai prochain, à 8 h. 1/2 du soir, avec le concours de Mme Bosman, de MM. Ernest Van Dyck et André Gresse.

On exécutera la *Mer* de Paul Gilson, le premier acte de la *Valkyrie* et la *Chevauchée des Valkyries* de Richard Wagner.

La répétition générale aura lieu à la Monnaie, le mardi 12 mai, à 8 h. 1/2 du soir.

Pour toutes les demandes de places s'adresser à MM. Schott, frères, 82, Montagne de la Cour.

Vient de paraître chez Lacomblez, rue des Paroissiens, à Bruxelles, en un original et fort élégant format, une nouvelle œuvre de J. DE TALLENAY, dont le dernier livre, *Treize Douleurs*, a reçu un si sympathique accueil chez nous et à l'étranger. Titre : *Au Sanatorium*. Récit rapide et parfois fortement pensé d'une aventure mélancolique dans un de ces vastes établissements de repos et de santé, caravansérails de malades et de mourants, que l'Allemagne compatissante a érigés au milieu des beaux sites de la vallée du Rhin. Le style participe des qualités habituelles de l'écrivain : une main de femme charmante guidée par un cerveau de sérénité virile et harmonieuse.

La retraite de M. JOURDAN, l'alerte et populaire contrôleur du Théâtre du Parc, si cordial et si obligeant dans la logette où il distribuait les places aux amateurs de location, suscite d'unanimes regrets. M. Jourdan, quoique Français, se fixe en Belgique et a choisi l'un des plus riants paysages des environs de Bruxelles, la vallée de la Senne, à Genneval, le charmant village où naquit l'auteur des paroles de la Brabançonne qui en adopta le nom comme pseudonyme en l'accommodant un peu : Jenneval.

Les quatre séances que donnera à Paris (salle Pleyel) M. Eugène Ysaye avec la collaboration de M. Raoul Pugno sont fixées aux 8, 11, 15 et 18 mai. Ces auditions, qui auront lieu à 4 h. 1/2 précises, seront, ainsi que nous l'avons annoncé, exclusivement consacrées à la Sonate classique et moderne et promettent d'être l'événement de la saison musicale parisienne.

Le Quatuor Crickboom-Miry-Angenot-Gillet vient de se faire entendre avec le plus grand succès, à quatre reprises, à Madrid, où le monde musical a fait à nos compatriotes un chaleureux accueil. Les journaux font le plus vif éloge du Quatuor, « le meilleur qui se soit produit en Espagne ». Les programmes se composaient entre autres du Quatuor et du Quintette de César Franck, du Quatuor à cordes de Vincent d'Indy, du Quatuor en *sol* (piano et cordes) de Brahms, du Quintette de Schumann et des XIIe et XIVe Quatuors de Beethoven. Au piano, M. Trago, un jeune pianiste espagnol de grand talent.

Nos artistes vont se rendre actuellement à Barcelone, où ils sont engagés pour une série de six concerts, puis à Palma de Majorque où ils en donneront quatre.

La direction des Beaux-Arts de France vient d'acquérir, à la suite de la très intéressante exposition que fit, le mois dernier, à la galerie Durand-Ruel, M. Maxime Maufra, deux toiles du peintre : *Un Paysage d'Ecosse* et la *Pointe du Raz*.

M. Maufra débuta cette année à Bruxelles, où il exposa au Salon de la *Libre Esthétique* cinq paysages d'Ecosse et de Bretagne.

M. Eugène Carrière vient de faire éditer par l'imprimerie Lemercier un admirable portrait en lithographie d'Edmond de Goncourt.

Cette œuvre ouvre une série de figures contemporaines qui comprendra Alphonse Daudet, Auguste Rodin, Paul Verlaine.

En ce moment est ouverte à Dresde, au cabinet royal des estampes, une exposition d'affiches illustrées, choisies parmi les plus beaux spécimens exécutés en France, en Belgique, en Hollande, en Italie, en Angleterre, en Allemagne, en Autriche et en Amérique.

D'autre part, une jeune revue d'art toulousaine, *L'Effort*, a eu l'ingénieuse idée, dit l'*Express*, d'organiser à Toulouse une exposition d'affiches belges. On sait que depuis quelque temps les affiches belges jouissent d'une sérieuse réputation et qu'elles ont leur place à part dans toutes les collections. L'exposition projetée à Toulouse sera curieuse, en ce sens qu'elle réunira pour la première fois les meilleures œuvres de nos peintres d'affiches, principalement du trio liégeois Donnay, Berchmans et Rassenfosse, qui sont parmi les rares artistes de ce genre ayant su se garder de l'influence de Chéret.

L'exposition en question s'ouvrira le 10 mai. Le catalogue sera orné des portraits de tous les participants.

De même que les années précédentes, le théâtre de Munich annonce, pendant la période des fêtes théâtrales de Bayreuth, une série de représentations comprenant les œuvres de Wagner, qu'on ne jouera pas cette année au Richard Wagner-Theater : *Rienzi*, le *Vaisseau-Fantôme*, *Tannhæuser*, *Lohengrin*, *Tristan et Iseult* et les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*. Les pèlerins de Bayreuth qui disposeront de loisirs pour s'arrêter quelques jours à Munich pourront ainsi passer en revue tout l'œuvre du maître saxon, puisque le théâtre de Bayreuth donne cette année les quatre drames qui composent l'*Anneau du Nibelung*. Il ne manquera à la série que les *Fées* et *Parsifal*.

Outre les drames wagnériens, le théâtre de Munich remontera à nouveau les *Noces de Figaro* et le *Don Giovanni* de Mozart, ce dernier conformément à la partition originale, qui appartient à Mme Pauline Viardot, et d'après laquelle eut lieu à Prague, le 29 octobre 1787 et sous la direction de Mozart en personne, la première exécution de cette œuvre aujourd'hui plus que centenaire.

Enfin l'on donnera le *Fidelio* de Beethoven, également d'après la version originale, c'est-à-dire en deux actes, précédés des *Ruines d'Athènes*, pour soli, chœurs et orchestre, reconstituées d'après le programme de la première exécution de cette partition célèbre, sous la direction de Beethoven.

Voilà un programme alléchant. Cette « saison d'été » à Munich s'ouvrira le 2 août, pour prendre fin le 30 septembre. Les œuvres de Wagner seront exécutées dans la grande salle de l'Opéra, les œuvres de Mozart et Beethoven au Residenz-Theater. Pour tous renseignements, s'adresser à l'intendance des théâtres royaux, à Munich.

Bruxelles. — Imp. V[e] MONNOM 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 19. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 10 MAI 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DU CHAMP-DE-MARS

(*Troisième et dernier article* (1)

Un artiste qu'on aime pour le perpétuel renouvellement de son art, pour ses recherches inquiètes, pour l'inattendu de ses réalisations, c'est M. Albert Besnard. Les deux paysages avec figures qu'il expose cette année: *La Cascade*, *Baignade dans le lac d'Annecy*, affirment, en même temps que la volonté d'échapper à toute banalité, un œil singulièrement délicat, épris de décorations franches, d'harmonies sonores, habile à saisir les caresses de la lumière, le scintillement de l'eau frappée par le soleil, la fluidité de l'atmosphère, le recul des horizons. Un *Portrait de Mlle Dreyfus* complète son envoi qui marque parmi les meilleurs du Salon.

(1) Voir nos deux derniers numéros.

Nous en dirons autant des paysages parisiens de M. J.-F. Raffaëlli : *Les Invalides*, *Notre-Dame*, *la Sainte-Chapelle*. La récente exposition particulière de l'artiste à la Maison d'Art nous a donné l'occasion de louer comme il convient ce talent prime-sautier et charmant qui donne à toutes ses créations une vie si intense, une vérité si frappante. C'est l'essence même de Paris qu'il exprime, dans le rayonnement de sa lumière diffuse, dans l'animation de ses rues, dans le pittoresque et l'imprévu des sites choisis. Un portrait de Mlle Raffaëlli, d'une grâce et d'une séduction rares, des études de fleurs ajoutent à la série des « paysages urbains » une note fraiche, la joie et le sourire de l'Exposition.

Portraits et paysages dominent, d'ailleurs, cette fois, à la cimaise. Et si les maîtres : Claude Monet, Camille Pissarro, se réservent pour d'autres galeries, d'une intimité plus favorable à de consciencieux examens, voici Sisley et ses belles études de l'église de Moret; voici Thaulow qui fait vivre, en des nocturnes harmonieux et calmes, les ruelles et les carrefours silencieux de Dieppe; voici Lebourg, fidèle à sa bonne ville de Rouen et aux environs de Paris; voici Cazin qu'on dénomma assez irrévérencieusement, mais non sans justesse, un « Massenet à l'huile »; voici Lobre que sollicitent les souvenirs sommeillants du château de Versailles; voici Kuehl et ses vues de Lübeck, Liebermann

et son amusante baignade de garçonnets, pétris en pleine pâte argentine, R. de la Fontinelle, — un nom nouveau, — dont les quais de Paris décèlent une vision personnelle.

Les peintres belges tiennent, nous l'avons dit, une place honorable au Champ-de-Mars, et sans tapage, sans recourir à de vains artifices pour forcer l'attention, conquièrent peu à peu la sympathie.

Ici encore, les paysagistes sont en majorité. Les visiteurs s'arrêtent, charmés, devant les claires évocations de la Flandre par Emile Claus, devant les mélancoliques visions de béguinages, de cours muettes, de rivières désertes d'Albert Baertsoen, dont la toile principale, *Soir sur l'Escaut*, a une grandeur tragique impressionnante. En belle place, le *Halo*, le *Canal à Gand*, la *Montagne d'Or*, l'*Intérieur flamand* (baptisé, dès le jour du vernissage, le « Tremblement de terre ») d'Alexandre Marcette, les canaux par lesquels M. Ferdinand Willaert note éloquemment la tristesse de Bruges et de Gand, une petite impression d'hiver et une étude d'enfant de M. Georges Buysse, des paysages de Courtens, de Théodore Verstraete, de Wytsman, de Mme Wytsman.

Les peintres de figures sont représentés entre autres par M. Isidore Verheyden dont le beau portrait de Constantin Meunier, daté de 1888, occupe une place d'honneur; par M. René Janssens, dont nous avons loué, ici-même, l'excellent *Portrait d'un statuaire;* par M. Frédéric, qui expose, outre la *Pensée qui s'éveille* et une version du triptyque *Le Labourage*, connus à Bruxelles, deux toiles importantes, minutieusement étudiées, attirantes malgré la sécheresse du procédé et l'acidité des tons: *La Pudeur* et *la Grand'-mère;* par MM. Houyoux (*Sous la feuillée*), Ottevaere (*Pastorale*), Leempoels (triptyque des *Noces d'argent*), Doudelet, dont le très curieux et archaïque *Tournoi d'amour*, revu et augmenté d'un nombre considérable de figures nouvelles depuis qu'il fut exposé à la *Libre Esthétique*, accroche à la cimaise le mystère de ses gestes hiératiques, de ses attitudes de cartes à jouer.

Un jeune artiste belge actuellement fixé à Paris, M. Evenepoel, mérite une mention spéciale. Sa grande toile *Ouvriers revenant du travail au crépuscule*, traitée dans les tons noirs, fumeux et tristes que paraît, nous l'avons dit, affectionner la génération nouvelle, n'en renferme pas moins de sérieuses qualités. Ses figures, au geste las, à la marche lourde de bêtes de somme harassées, ont un caractère saisissant. Divers portraits et études, non exempts de gaucheries mais d'une volonté nettement exprimée, d'une personnalité qu'on pressent, donnent de sérieuses promesses dignes d'attention.

Passons, pour ne pas allonger outre mesure cet examen sommaire, aux sections de sculpture et d'objets d'art, en ne nous arrêtant qu'aux œuvres qui nous paraissent solliciter l'analyse.

L'envoi du maître sculpteur Rodin, qui partage avec Puvis de Chavannes l'une des salles du premier étage, laisse le visiteur perplexe. Quelques marbres, polis, arrondis, lisses jusqu'à l'énervement, apparaissent œuvre de praticien plutôt que de statuaire. La beauté des lignes, l'harmonie des formes, le jeu des muscles, le mouvement des membres, toujours si caractéristiques dans l'art de M. Rodin, sont singulièrement diminués par ce polissage à outrance, et pour retrouver la virile énergie du maître, il faut se retourner vers les moulages de son *Illusion, fille d'Icare*. Mais ici, nouvelle hésitation. On se trouve en présence de fragments à peine dégrossis, presque informes, qui ressemblent à des débris de groupes antiques retirés de fouilles, mutilés et en miettes. Attendons et réservons notre impression jusqu'au jour où l'œuvre nous sera présentée dans sa forme définitive.

La *Petite Châtelaine* de Mlle Claudel, joli buste que chaque printemps nous ramène, voisine — en marbre cette fois — avec les sculptures de M. Rodin. Proche, un petit marbre délicat de M. Albert Bartholomé : *Jeune fille se coiffant*, l'un des plus jolis morceaux du Salon. Du même, *Jeune fille dansant*, en bronze, une *Petite fontaine* et un bas-relief d'un modelé exquis.

Au rez-de-chaussée, une salle entière est consacrée à M. Jules Desbois. L'ensemble des œuvres qu'il a réunies, et qui comprennent une quarantaine d'étains, de bronzes, de marbres, de plâtres, pour la plupart connus, donne l'impression d'une haute probité d'art, d'un talent sûr de lui-même, à la fois puissant et délicat, sensible à la beauté ornementale et tourné vers la pitié, vers l'amour. La figure en bois de la *Misère*, le groupe en bronze *La Mort*, la statue en marbre *Léda*, dominent de haut cette imposante sélection, l'un des grands attraits du Champ-de-Mars.

Laissant de côté les figures colossales, vraiment trop rudimentaires, des sculpteurs danois de Stockenström et Tegner, négligeant de même l'invraisemblable monument de Balzac de M. Marquet de Vasselot et le monument de Molière exécuté pour la ville de Tézenas par M. Injalbert, arrêtons-nous devant la curieuse *Fontaine de salle à manger* de M. Jean Baffier, dont les détails charmants, traités avec une finesse et une sûreté de main remarquables, sont noyés dans un ensemble de chalet suisse, d'horloge à coucou assez déplaisant.

Voici de charmantes figurines de Vallgren, — femmes allongées en corolles, épanouies en calices, d'une grâce et d'une élégance particulières. Voici, de M. Roche, un projet de fontaine, *L'Effort*, d'une énergie et d'une robustesse rares. Voici des *Visages de femmes*, d'un sentiment pénétrant, de M. Bourdelle; la *Pierre*,

modèle d'un motif décoratif de M. Camille Lefèvre pour l'hôtel de ville d'Ivry; un *Buste de Verlaine* de M. Niederhäusern-Rodo; une figure tombale pour un monument funèbre, de M. Victor Peter; deux masques de Mme Besnard, exécutés en grès par M. Emile Müller; un buste en pierre de M. Jean Dampt; le *Drapeau* de Mme Marie Cazin.

Des nôtres, et parmi les envois les plus admirés, un *Laboureur* inédit de Constantin Meunier, qui poursuit glorieusement la série de ses études sur la vie rustique; les *Lutteurs* de Jef Lambeaux, comme taillés à coups de serpe, bâtis avec fougue, avec brio, certes, mais d'un art brutal et matériel, inférieur à telles productions d'autrefois, le *Baiser* ou la première *Lutte;* le groupe d'*Eulenspiegel* et quelques bustes, appréciés précédemment, de M. Charles Samuel; un *Etalon flamand* de M. Devreese.

Une petite figure en bronze, dénommée (pourquoi donc?) *Atavisme*, par M. H. Le Roy, joint à une attrayante souplesse la séduction d'un arrangement décoratif ingénieux et d'une patine charmante. La ligne onduleuse de la chevelure, la légèreté des draperies, la courbe du corps emporté dans un mouvement de danse lascive, tout concourt à faire de cette figurine un objet d'art exquis.

A rapprocher des sculpteurs, bien qu'ils exposent dans la section des applications de l'art à l'industrie, MM. Carabin, qui donne à ses ronde-bosses en bois un caractère si intense, et Alexandre Charpentier, dont les bas-reliefs en étain et en bronze, les lithographies gaufrées en couleurs, les cuirs gaufrés, les portraits, plaquettes et jetons affirment la variété et la souplesse d'un talent aujourd'hui reconnu et admiré par tous.

L'espace nous manque pour parler en détail des nombreux objets d'art qui se disputent l'attention. Bornons-nous à citer, à la volée, le *Lit* de M. Jean Dampt, œuvre de longue haleine à laquelle l'artiste a consacré deux années; le *Cabinet de travail* de M. G. Serrurier, qui rappelle celui qu'exposa naguère l'artiste liégeois à la *Libre Esthétique* et qui apporte à Paris une note vraiment nouvelle; les bijoux de M. Georges Morren; les émaux translucides de M. Thesmar; les vases et vitraux de M. Tiffany; les céramiques de MM. Dammouse, Dalpayrat et Lesbros, Chaplet, Bigot, J. Cazin, M. Cazin, Émile Muller, en grands progrès, Lachenal, Kähler, Lamarre; la très belle tapisserie, vraiment harmonieuse et originale, de M. Maillol; le coffret de M. Camille Martin; les tapisseries et broderies de MM. Ranson et Rippl-Ronaï; les reliures de MM. V. Prouvé, Ch. Meunier, R. Wiener; les terres lustrées et verres églomisés de M. Roche, etc. Une nouveauté, qui a charmé tous les artistes : une série de verres en forme de fleurs, d'une délicatesse et d'un goût extrêmes composés par le graveur allemand Karl Koepping.

Clôturons ces notes par la mention de deux ensembles importants dont nous engageons nos lecteurs à ne pas négliger l'examen attentif : la collection, variée et saisissante de vérité, des originaux de M. Paul Renouard pour le *Graphic*, — lanterne magique où défile, prise sur le vif, l'actualité politique, littéraire, mondaine, militaire, sportive, et les verrières de Jeanne Darc pour la cathédrale d'Orléans, composées par M. Galland et réalisées par M. Gibelin, l'un des plus vastes travaux décoratifs qui aient été exécutés en ces dernières années.

PHILASTER

Première représentation au Théâtre communal.

D'abord une conférence courte, énergique et simple, de Georges Eekhoud, esquissant la pléiade Shakespearienne, cette éjaculation étonnante de poètes, d'écrivains, de dramaturges, se projetant dans le court espace de trois quarts de siècle, avec, au centre, le règne d'Elisabeth, et faisant inopinément et passagèrement de l'Angleterre le premier pays littéraire du monde, — volcan promptement éteint, d'une activité et d'une fulgurance émerveillantes. Une conférence caractérisant aussi la vie instinctive et bruyante de cette légion turbulente et bizarre, sa tendance constante à plonger en plein dans les événements extérieurs, mais en marquant avec virulence les directions psychiques qui les recréent et les dirigent; pas des mystiques rêveurs, mais pas des réalistes brutaux non plus; des âmes tourmentées comprenant et exprimant avec passion et presque avec fureur, le double mobile du monde, la chair et l'esprit, refusant de s'abstraire en des cogitations métaphysiques, refusant aussi de ne considérer que la matière. Une conférence résumant ensuite la vie déhanchée et dévergondée de Fletcher et de Beaumont, les auteurs de *Philaster*, fils de famille gaspilleurs de leur patrimoine et appauvris, rincés, s'attelant alors au théâtre, chevaux jumeaux tirant le même char, en une étrange fraternité de conception artistique. Une conférence expliquant enfin, en phrases nerveuses, la pièce et son humanité généreuse, son exaltation ingénue, ses allures de conte de fée, son imbroglio de mystère se dissipant finalement comme les nuages d'un ciel orageux pour montrer, dans une grande lumière, le triomphe de l'héroïsme, du dévouement, de l'amour et de la jeunesse!

Alors a commencé la représentation devant une salle pleine, mi-partie bourgeoise, mi-partie ouvrière.

C'était la cour d'un roi de Sicile, le roi lui-même, la princesse Aréthuse, sa fille, un prétendant espagnol, des seigneurs variés, un page, Bellario à l'âme ravissante, des dames d'honneur, et les discours, les gestes, les attitudes, les révérences de ces personnages de haut vol, qu'il s'agissait d'exprimer. Avec une bonne volonté admirable, mais aussi avec une insuffisance naïve, une ignorance touchante de ce milieu de courtisans et d'opulence, la troupe presque improvisée de la Section d'Art de la Maison du Peuple avait accepté cette tâche au-dessus de ses forces et de sa compréhension, parce qu'elle était en dehors des habitudes des vaillants artisans que Georges Eekhoud avait rassemblés et qu'il avait stylés dans la mesure du possible. Quel puissant désir de bien faire chez ces simples, quels efforts pour pénétrer leurs

personnages si loin de leur quotidienneté, et qu'ils se figuraient, sans doute, d'après les légendes populaires sur les palais, les monarques, les chevaliers et les châtelaines!

Rien ne peut rendre l'impression à la fois touchante et rieuse que causait cet ensemble, en lequel ont éclaté, de temps à autre, de vraies réussites mettant les auditeurs en émoi et ouvrant des échappées sur ce qu'un tel commencement d'une entreprise si grande pourra faire obtenir si l'on s'opiniâtre à la mener jusqu'au bout. Des trouvailles charmantes de laisser-aller et d'instinct à côté de souvenirs de conservatoire mal à propos crus la bonne règle et suivis religieusement. Et vraiment ce qui fut surtout sujet à critique, en cette solennité à la fois si grave et si plaisante, c'est peut-être que ces ingénus ne se sont pas suffisamment fiés à leur ingénuité et ont cherché quelque adjuvant à la faiblesse qu'ils craignaient en eux, dans les niaises traditions de l'art dramatique habituel, de l'art des pédants et des routiniers.

Un charme, malgré tout, se dégageait, donnant à la représentation une saveur et un intérêt puissants; il se dégageait spécialement pour ceux dont la pensée, allant au delà du présent, et dédaignant les comparaisons funestes avec le déjà vu, tenaient cette soirée pour une première poussée, comme un rudimentaire essai présageant l'avenir. Et telle était la sincérité de ces acteurs, hommes, femmes, jeunes filles, voués tout entiers à leur rôle, pénétrés du devoir de les rendre et de servir la belle cause de l'art populaire, de démontrer que l'ouvrier veut, lui aussi, devenir esthète et ravir aux classes dirigeantes le monopole de l'aptitude à comprendre les effets magiques et les jouissances de cette grande force sociale, l'Art, que vraiment quiconque n'était pas pris dans les artificialités bêtes de la chronique mondaine et des gestes clichés pour le hicheliffe, se sentait ému d'une confiance admirable, et qu'il venait aux lèvres ce cri : Oh! les braves gens, oh! les braves gens!

Que des revuistes, semainiers de journaux, aient trouvé là matière à sarcasmes, à colères, à mépris ou à goguenardises, c'est dans l'ordre. Ils sont moralement aux gages de la prétendue élite qui s'irrite quand on parle de la destituer de la spécialité qui, à l'en croire, ferait d'elle l'unique réceptacle du Beau. Mais laissons ces admirateurs patentés de tout ce qui est stéréotypé dans le soi-disant grand monde et dans le grotesque bel air où circulent les gens en bonne posture. Qu'ils continuent à croire que la troupe vieillie et radoteuse de la Comédie française représente le nec plus ultra de l'art de bien dire et que faire saillir tous les *e* muets, accomplir minutieusement toutes les liaisons entre les mots c'est le dernier cri de l'esthétisme, le psutt et le vlan, le fil en quatre, le fin du fin et le suprême gratin. Tout cela c'est Byzance et la décadence et l'on peut poser franchement la question de savoir si l'accent bruxellois des comédiens qui ont joué *Philaster* est vraiment inférieur à l'accent parisien, affecté et pincé, puant le patchouli, l'opoponax et le corylopsis, des demoiselles Brandès, Bartet, Samary et autres raffinées de la maison qui, aujourd'hui, est de Molière, comme l'Université libre est de Verhaegen. Question d'habitude de l'oreille peut-être et pas autre chose.

Quand Enrico Ferri, cet hiver, prononçait ses merveilleux discours avec son accent italien et ses néologismes énormes d'originalité, on ressentait une joie autrement savoureuse que le chatouillement cérébral de la diction tant réputée, mais affreusement banale et affectée « des plus grands comédiens du monde ».

Courage donc aux téméraires qui vont de l'avant sans se préoccuper du « qu'en dit-on »! Mais pourtant qu'ils aillent de préférence aux œuvres qui extériorisent les mœurs, les passions, les aventures de leur classe. Qu'ils restent de préférence dans leur milieu. Les rois et les cours sont peu leur fait. Qu'ils laissent cela « aux gens de société » pour voir s'ils s'en tireront même aussi bien qu'eux. Lorsque l'an dernier la troupe de la Section d'Art de la Maison du Peuple joua les *Tisserands* de Hauptmann, la réalisation fut plus adéquate parce que les personnages rentraient directement dans la psychologie des acteurs. Eekhoud a peut-être été trop hardi en les jetant en plein dans les solennités, les conventions, les pompes des palais. Qu'ils se concentrent sur d'autres œuvres. Alice Bron en prépare une en quatre actes : *Le Jeu de massacre.* Notre prédiction et notre espérance : que la Belgique va voir éclore son théâtre national, et que pour ce théâtre nous aurons nos artistes nationaux — commence à se réaliser. D'autres vont venir, d'autres viennent, encore inconnus, mais déjà en route et dont nous entendons les pas. Messieurs les chroniqueurs usuels vont rire, se moquer, s'esclaffer, goguenarder, spiridionner, gémir, prendre leurs grands airs entendus, annoncer des catastrophes. Laissez faire ces radoteurs édentés; leur sort est marqué d'avance comme il le fut cent fois : ils se tromperont comme à l'ordinaire, ils seront, en leur bêtise ininterrompue, constamment à côté de ce qui arrivera, et, une fois de plus, on leur passera sur le corps, les piétinant et les crevant comme fait un escadron de cavalerie chargeant à travers le bétail. Et quand la trombe aura passé, tous ces ruminants se rallieront et se mettront à galoper derrière comme s'ils avaient toujours fait partie du régiment : ils meugleront triomphalement aux succès qu'ils avaient proclamé devoir être des défaites. On la connaît, on la connaît, cette inévitable histoire!

ESPAGNE

par Georges Lecomte. Paris, G. Charpentier et E. Fasquelle, éditeurs.

L'*Espagne* (*tra los montes*) telle que Gautier la concevait n'est pas du tout celle que nous décrit M. Lecomte. Les seuls chapitres qui font songer à Gautier sont ceux intitulés « l'Espagne flamenco ». Mais ici encore l'idée maîtresse qui domine les jugements de M. Lecomte lui fait voir en noir cette gaieté à résille, à œillades et à éventail et c'est même en jugeant les *corridas* qu'il énonce son plus net et, à notre sens, son plus exact jugement :

« Les Corridas? Elles doivent leur grandeur à la Mort qui sans cesse plane sur elles. Elle est le but suprême du drame, elle en domine toutes les péripéties. On peut dire que c'est, dans un décor radieux, un jeu à cache-cache avec la Mort. Férocement la foule se passionne pour le tragique de l'action.

« Ne semble-t-il pas que ces spectacles soient l'aboutissement dernier de l'influence catholique en Espagne? Tout le moyen-age vit dans l'effroi de la Mort. Le catholicisme, qui lui enseigne le mépris de la vie, l'accable par sa vision terrifiante de l'au-delà. En Espagne, cette atmosphère d'épouvante est rendue plus horrible par l'œuvre sanglante du fanatisme. On égorge, on torture. Pendant des siècles, une trombe de mort souffle. Toujours la Mort est présente à l'esprit. Elle façonne les mœurs, elle étreint la pensée. Elle tient une telle place dans l'existence qu'une sorte de volupté de mort finit par posséder les êtres. Est-il étonnant que ce peuple, palpitant de tels frissons, ait voulu que la Mort présidât à ses plaisirs et n'ait pu s'intéresser à des jeux que s'ils se dramatisaient

d'une émotion analogue à celle dont il haletait dans la vie? Alors il connut les joies de l'épouvante, il fut secoué d'un délire mortuaire qui n'est point sans ressemblance avec les frénésies de nos convulsionnaires. »

M. Lecomte examine avec précision non seulement le décor espagnol, mais il pénètre profondément dans les mœurs; il rassemble en un monument à trois étages : « L'Espagne catholique, l'Espagne arabe, l'Espagne flamenco », toutes les idées que son sujet lui suggère et couronne le faîte de son étude par l'*Art*, Suivent comme chapitres accessoires : « l'Espagne politique et l'Espagne anglaise (Gibraltar) ».

Les pages sur l'Espagne catholique et sur l'art nous paraissent très probantes. Le peuple qui vit de et pour la mort comme jadis l'Egypte, avec cette différence pourtant qu'il en a la passion tandis que Memphis, Thèbes et Saïs en eurent le culte, est d'une originalité terrible dans la famille des nations modernes. Philippe II en fut le symbole couronné. C'est le plus profondément espagnol de tous les rois d'Espagne. Avant tout il fut religieux et cruel. Encore aujourd'hui l'Escurial qu'il a bâti abrite à son ombre, pendant l'été, le plaisir qui s'échappe de la capitale. Ce terrible séjour sert de lieu de villégiature au monde madrilène. On rit et on s'amuse en ce tombeau autour duquel les hôtels regorgent d'hôtes et de pensionnaires.

Pour M. Lecomte l'islamisme est la joie, le catholicisme la terreur et ces deux contraires, qui ne devraient s'aborder qu'à coups de poing, se sont ici tendu la main. L'Espagne est une fusion d'antinomies, un nœud d'antithèses et telle aussi apparait-elle dans l'art.

S'il est des peintres, Ribeira et Zurbaran et plus encore Valdès Léal, dont le pinceau semble être fait avec l'os et les cheveux des morts, on rencontre en Velasquez celui qui unit le luxe et la clarté et l'élégance et la joie avec le deuil et l'appareil funèbre. Ses nains monstrueux sont la personnification de ces alliages : nains sinistres et en parade, avortons tranquilles résultant d'un accouplement d'idées hybrides. Le grand peintre aimait à les camper comme des gentilshommes et quelquefois on ne les distingue pas, à première vue, des petits rois. De même dans le tableau des *Menines*, reines et naines font bon ménage. La difformité s'insinue jusque dans les modes, et les infantes, de par leurs robes, prennent des allures de bouffonnes. La mort, la vie, les altesses et les duègnes, les rois fous et les fols raisonnables, tout s'allie en cet art, rare, parfait, triste et élégant.

M. Lecomte consacre un lucide paragraphe à l'influence de Velasquez et de Goya sur les modernes artistes français. A travers Manet il la retrouve jusque dans Degas. Il est évident, qu'en ce cas, il ne s'agit que de technique.

Tel qu'il se présente, ce nouveau livre complète ceux de Théophile Gautier et de Maurice Barrès : les trois réunis définissent l'Espagne.

Accusés de réception

Louis Legrand, peintre-graveur. Catalogue de son œuvre gravé et lithographié, par E. Ramiro. Paris, H. Floury. — *Les Heures de mystère*, par Maurice Leblanc. Paris, P. Ollendorff. — *Le Prince des Lettres françaises : Villiers de l'Isle-Adam*, par José Hennebicq. Paris, L. Vanier; Bruxelles, Lyon-Claesen. — *Une femme bourgmestre d'une ville belge au XVIIIe siècle*, par A. Goovaerts. Anvers, Imp. V^e^ De Backer.

A la Maison d'Art.

La grande salle de la Maison d'Art s'est ouverte, la semaine dernière, aussitôt après la clôture de l'exposition de Raffaëlli, à une collection de toiles signées de quelques maîtres belges choisis parmi les plus éminents : Louis Artan, H. Boulenger, Louis Dubois, Alfred Verwée, Eugène Smits, F. Courtens, H. Van der Hecht et leur doyen à tous, Fourmois, apparenté par la vision et la facture à Théodore Rousseau, auquel le paysagiste belge, on le reconnaîtra un jour, n'est nullement inférieur.

A voir réunies ces œuvres diverses : marines, paysages, figures, animaux, sobrement et grandement traitées, avec certaines affinités dans l'harmonie des tons et comme un air de famille, on ne peut se défendre d'une vive admiration pour le groupe d'artistes dont elles représentent l'art robuste, sain, exempt de toute afféterie, directement inspiré par l'étude consciencieuse de la nature.

A aucune époque, on n'a peint avec plus de vérité et de poésie la mer du Nord roulant ses vagues glauques sous des ciels chargés de nuées. Artan en a exprimé avec une puissance étonnante la grandeur nostalgique. Il l'a traitée avec des caresses d'amant, jamais lassé de ses séductions, l'exaltant dans la douceur des crépuscules, à la clarté indécise de la lune, aux premiers rayons de l'aube, y revenant l'hiver, quand la bise souffle et que le rivage est ouaté de neige, campant parfois au milieu du fracas des flots, à l'extrémité de quelque estacade rongée par la vague.

Boulenger, Louis Dubois, Vander Hecht, puis Courtens, pour ne citer que les artistes réunis en ce Salonnet, ont été séduits par les colorations plantureuses, riches, harmonieuses et sonores de la nature agreste. Ils ont rénové l'école du paysage en Belgique et largement contribué à faire aimer ces sites de Flandre et de Wallonie jadis dédaignés, aujourd'hui cités parmi les plus beaux et les plus pittoresques. Quelques toiles, en particulier celles de Louis Dubois : bruyères, marais de Campine miroitant sous un ciel clair, paysages brabançons marbrés de troupeaux, évoquent avec éloquence une époque féconde en œuvres fortes dont on proclame enfin, après des années de discussions stériles, l'incontestable mérite.

L'exposition des œuvres du maître peintre animalier Alfred Verwée, auquel Troyon ne fut certes pas supérieur, est trop récente pour qu'il soit utile de vanter son art à la fois fougueux et réfléchi, puissant et doux, qui reflète un des plus beaux tempéraments de peintre du siècle.

Et voici, pour finir, Eugène Smits, le coloriste chatoyant et souple, tout en nuances, en harmonies subtiles, en raffinements inédits, dont quelques toiles : *En étude, la Sieste, Robe verte, Tête mauresque*, parent des joyaux les plus précieux un écrin dont chaque pièce a sa valeur et son intérêt.

Puisse être atteint le but de justice et de réhabilitation que poursuit la Maison d'Art en offrant ainsi à la curiosité et à la sympathie des amateurs un ensemble exclusivement composé d'œuvres indigènes. Notre école, longtemps méconnue, combattue par les marchands qui avaient intérêt à la dénigrer, conquiert peu à peu l'estime à laquelle elle a droit. Elle s'impose, nous l'avons dit, à l'étranger, et quelques succès retentissants, à Paris notamment, ont attiré vivement sur elle l'attention des artistes et du public. C'est avec raison que la Maison d'Art ouvre cette campagne qui lui fait honneur. Nous serons, pour notre part, heureux de la seconder dans sa tâche généreuse.

GALERIE CARPEAUX

Une revue française, *La Critique*, donne, dans sa dernière livraison, les détails suivants sur une galerie ignorée du public et qui contient nombre d'œuvres d'art de premier ordre :

« Il est dans Paris des Musées inconnus : un des plus remarquables, visité de quelques initiés et des critiques d'art, est celui que Mme Carpeaux, dans un pieux souvenir, a consacré au grand sculpteur.

Dans un paisible hôtel du boulevard Exelmans sont réunies les principales maquettes des chefs-d'œuvre décorant Paris ainsi qu'une quantité de statuettes, de peintures et de dessins de J.-B. Carpeaux.

A l'entrée se détache la *Danse*, terre cuite du célèbre groupe de l'Opéra, le plâtre de l'*Ugolin* et la maquette de la *Fontaine de l'Observatoire*.

L'*Amour blessé* se présente comme une gracieuse statuette de la Renaissance.

Des bustes merveilleux de pénétration humaine; *Mme Carpeaux, Alexandre Dumas, Mme Alexandre Dumas* aux cheveux souples, aux traits accentués; le peintre *Gérome;* la *baronne Sipière;* un buste de *Napoléon III* d'une réalité historique saisissante commente et explique les dernières années de l'Empire par son intensité maladive. Cette impression d'apparat est corroborée par un moulage pris sur le lit de mort de l'Empereur où les moustaches tombantes et les yeux clos détruisent le factice de cette figure officielle.

Deux statuettes reproduisent les fils du sculpteur. Beaucoup de croquis ont eu pour modèle ces mêmes enfants endormis.

Le côté spécial de ce musée nous montre un Carpeaux nouveau pour le public : Carpeaux peintre. Ce sont çà et là des portraits de lui-même, vigoureux, dans la manière noire. Des ébauches de fêtes impériales, de scènes populaires, documentation rapide, conçues pour le seul plaisir de l'impression fixée et de nature.

Une quantité de croquis révèlent Carpeaux maître dans cet art à la fois spontané et savant.

Mlle Louise Carpeaux, qui a hérité des remarquables dons paternels, expose dans cette même galerie un buste de très belle conception de *Mme Got*, un autre très saisissant du remarquable écrivain *Victor Charbonnel*. » M. M.

***

La Direction de la Maison d'Art vient de s'entendre avec Mme Ve Carpeaux pour que la superbe collection qu'elle a réunie soit transportée dans son ensemble à Bruxelles, où elle ne peut manquer d'exciter le plus sympathique intérêt.

L'exposition du Musée Carpeaux s'ouvrira dans les premiers jours du mois prochain.

Conférence de M. Sigogne.

M. Sigogne, le professeur bien connu, a donné le 27 avril dernier, dans la grande salle de la Maison d'Art, une conférence instructive autant qu'intéressante. Il traita ce sujet éminemment requérant : *L'esthétique dans l'art oratoire*. Le conférencier, avec cette éloquence de diction qu'on lui connaît, a développé des plus heureusement son sujet. M. Sigogne a remporté, devant un public nombreux et choisi, un succès vraiment enviable. C'est à partir des Grecs que M. Sigogne étudie la question. Il la développe en passant par la période romaine et la termine en s'occupant de l'éloquence moderne. Il donne à ce sujet quelques excellents conseils — dont le détail nous mènerait trop loin. — Mais, quoi qu'il en soit, la conférence de M. Sigogne, écoutée avec attention, fut applaudie chaudement et comme toujours eurent grand tort les absents.

PETITE CHRONIQUE

M. De Bruyn, ministre des Beaux-Arts, vient d'acquérir au nom de l'État un tableau et un pastel de J.-F. Raffaëlli qui figuraient à l'exposition particulière de l'artiste récemment ouverte par la Maison d'Art.

L'une de ces œuvres représente *Notre-Dame de Paris* et fait partie de la série de peintures qui ont valu à M. Raffaëlli un succès unanime dans les diverses expositions où il les a envoyées. L'autre est un *Marchand de mouron*, au pastel, antérieur en date aux rues de Paris, mais caractéristique de la période qui assit définitivement la réputation du peintre.

M. Raffaëlli sera ainsi fort bien représenté au Musée de Bruxelles, qui ne possédait jusqu'ici aucune œuvre de lui. Cette acquisition fait honneur au Ministre en affirmant son continuel souci d'augmenter par des morceaux de choix notre collection nationale, à laquelle son initiative a déjà valu plusieurs accroissements importants.

D'autre part, nous apprenons que le Gouvernement français a fait choix, pour le Musée du Luxembourg, d'une toile de Raffaëlli actuellement exposée au Champ-de-Mars. Cette œuvre, intitulée : *Notre Dame, effet d'hiver*, est à peu près semblable, à part la saison et, par conséquent, l'effet de lumière, à la Cathédrale de Paris, acquise pour le Musée de Bruxelles.

M. P. Litta a donné jeudi, à la salle Ravenstein, un deuxième récital de piano qui a obtenu, comme le premier, beaucoup de succès. Le jeune pianiste s'est distingué particulièrement dans l'exécution des *Etudes symphoniques* de Schumann et de diverses pièces de Chopin, qu'il joue avec un sentiment juste et en excellent musicien.

Une cantatrice de La Haye, Mlle Timmermans, a rempli les intermèdes en chantant, d'une jolie voix de soprano léger, le rêve d'Elsa de *Lohengrin*, l'air des *Noces de Figaro*, qui convenait particulièrement à ses moyens, et des mélodies de Van Yperen, Richard Hol et P. Litta. Elle a été, de même que son partenaire, très chaleureusement applaudie.

Le Cheval en mouvement et sa représentation dans l'Art, tel était le titre de la conférence avec projections lumineuses donnée vendredi dernier, au Palais des Académies, par M. Maxime Guérin-Catelain de Paris.

Comment l'artiste peut-il traduire le mouvement du cheval, c'est-à-dire en réalité une série de phénomènes passagers et divers dans une image unique et immobile? Doit-il chercher en dehors de la nature des attitudes imaginaires qui synthétisent l'ensemble des actions et qui donneront mieux l'illusion du mouvement que la vérité elle-même? Telle est la question qu'a étudiée tout d'abord le conférencier. Grâce à de nombreuses projections de chronophotographies en mouvement d'après nature, il a analysé ensuite le mécanisme des allures et démontré les caractères très distincts de chacune d'elles.

Puis en rapprochant les attitudes vraies du cheval au pas, au trot et au galop des œuvres d'art les plus célèbres où ces allures sont représentées, M. Guérin-Catelain a fait voir le rôle prépondérant que la convention a joué jusqu'à présent dans la représentation du cheval en mouvement. A notre époque, l'apparition de documents photographiques certains éclaire la question d'un jour nouveau et détermine une évolution rapide vers la vérité et l'exactitude. Les projections des dernières œuvres de MM. Aimé Morot, R. Goubie et Ed. Detaille ont permis à l'auditoire de juger de l'importance des progrès réalisés dans cette voie depuis quelques années. »

Dans notre n° du 12 avril dernier nous avons rendu compte de l'intéressant livre dans lequel ces idées sont développées. La conférence a eu un succès du meilleur aloi.

Maison d'Art. — M. Jules Bois, bien connu par ses nombreux ouvrages sur l'occultisme et par les causeries qu'il fit à ce sujet à Paris, donnera le vendredi 22 mai, dans la grande salle de la

Maison d'Art, une conférence qui a pour titre : *L'Envoûtement*. Ce sujet, plein d'actualité, promet une soirée intéressante et curieuse.

Le jeudi 14 mai, à 2 heures, s'ouvrira à la Maison d'Art une exposition des affiches Belges et Françaises de l'ANNÉE.

Au premier étage, exposition d'un choix d'affiches des Maitres Français.

On se souvient du succès obtenu par le *Pont vivant* au Théâtre communal. A l'Alhambra, le *Pont vivant* est joué depuis hier en français, pour la première fois en Belgique. Le grand intérêt de la pièce réside en deux tableaux sensationnels : Le Phare et le Pont vivant, qui dépassent tout ce qui a été tenté jusqu'à présent.

M. et Mme Barberini-Licari donneront à la salle Érard, rue Latérale, 4, le samedi 16 mai, à 8 h. 1/2, un concert composé d'œuvres pour piano, luth, lyre, mandoline et chant. Les billets, à 5 francs, sont en vente chez les éditeurs Schott frères, Breitkopf et Härtel, Katto, et à la maison Érard.

CONCERTS POPULAIRES. — Le concert extraordinaire qui devait avoir lieu au Théâtre de la Monnaie jeudi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, avec le concours de Mme Bosman, de MM. Ernest Van Dyck et André Gresse, est remis à samedi.

On exécutera la *Mer*, de Paul Gilson, le premier acte de la *Valkyrie* et la *Chevauchée des Valkyries*, de Richard Wagner.

La répétition générale aura lieu jeudi soir, à 8 h. 1/2, à la Monnaie.

Pour toutes les demandes de places, s'adresser à MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Nous serions injustes en ne disant pas que le petit volume d'un goût sobre et parfait qui contient la nouvelle œuvre de J. de Tallenay, *Un Sanatorium*, a été imprimé et mis sur pied par l'importante maison Veuve Ferdinand Larcier, à Bruxelles, rue des Minimes, bien connue pour ses belles éditions artistiques par le monde esthétique comme par le monde judiciaire. Longue serait la liste des livres qui lui ont valu sa réputation. Une grande part en revient à notre compatriote M. LAMBERTY, le directeur de la partie technique.

Mlle Irma Sethe, dont les débuts à Londres avaient reçu l'an dernier l'accueil le plus favorable, s'est définitivement classée, cette année, parmi les virtuoses de l'époque. Dans un concert donné avec orchestre à Saint-James's Hall, le 30 avril dernier, elle a obtenu un succès retentissant, constaté par tous les journaux, — le *Times* et le *Standard* en tête, — en interprétant la *Fantaisie écossaise* de Max Bruch, la *Folia* de Corelli, un *Nocturne* de Schubert et les *Zigeuner-Weisen* de Sarasate. Mlle Sethe donnera un nouveau récital à Saint-James's Hall le 21 courant.

Freyhir, l'une des plus belles partitions de notre compatriote Émile Mathieu, vient d'être joué avec un grand succès à Kiel (Schleswig-Holstein), sous la direction de M. Hermann Stange.

Une exposition internationale du Livre moderne va s'ouvrir ces jours-ci à l'*Art nouveau*, à Paris. Le Comité d'organisation est formé, outre M. Bing, directeur de l'*Art nouveau*, de MM. Bénédite, L. Bouland, J. Claretie, F. Gallimard, G. Geffroy, P. Gille, Roger Marx, Gabriel Mourey, Henri Houssaye, Octave Uzanne, etc. L'exposition comprendra les livres d'impression d'art créés dans la seconde moitié du XIXe siècle, l'ornement du Livre, le vêtement du Livre (reliures, caractères, etc.), les éléments du Livre (papiers de luxe ou de fantaisie, etc.), les dessins nécessaires pour l'illustration de livres, les croquis et modèles de meubles pour Bibliothèques.

Le *Gil Blas* vient de doubler son format en publiant chaque jour, depuis le 1er mai, un supplément de quatre pages, offert gratuitement aux abonnés et aux acheteurs du journal, ainsi distribué : Dimanche, *Gil Blas sportif*; lundi, *Gil Blas mode;* mardi, *Gil Blas revue* (illustrations d'A. Guillaume); mercredi, *Gil Blas hors de France;* jeudi, *Gil Blas militaire*; vendredi, *Gil Blas illustré;* samedi, *Gil Blas scientifique, agricole, industriel et financier*.

Nous signalons tout particulièrement à nos lecteurs la livraison de mai des *Maîtres de l'Affiche*. Elle se compose d'abord de l'*Arc-en-Ciel*, de Chéret, l'une de ses compositions préférées; viennent ensuite l'affiche que Lucien Métivet a dessinée pour Eugénie Buffet; puis celle de Réalier-Dumas pour le *Bec Auer*, et, enfin, la très curieuse composition de Maurice Greiffenhagen pour la revue *Pall Mall Budget*, l'une des affiches les plus caractéristiques de l'école anglaise.

Un concours est institué, par les soins de la Société « Bruxelles-Attractions », dans le but de rechercher le meilleur projet de fête populaire, à organiser au centre de la ville de Bruxelles, pendant l'exposition de 1897 :

1° La fête devra avoir une portée à la fois instructive, artistique et morale; 2° l'auteur du projet devra présenter un programme complet d'exécution, avec plan et dessins à l'appui; 3° il devra indiquer les voies et moyens les plus pratiques pour réaliser son idée.

Une somme de mille francs sera répartie en primes de la façon suivante : 1re prime, 500 francs; 2e prime, 200 francs; 3e, 4e et 5e primes, 100 francs.

Les projets resteront la propriété de la Société « Bruxelles-Attractions », ils ne pourront être réalisés que sous son patronage.

Les projets devront être adressés sous plis cacheté, portant une devise, au secrétaire général de « Bruxelles-Attractions », Palais de la Bourse, à Bruxelles, avant le 31 décembre 1896, à minuit. Une enveloppe cachetée, reproduisant à l'extérieur la devise du projet et mentionnant à l'intérieur le nom de l'auteur, devra être jointe à l'envoi.

Un jury spécial, nommé par le Conseil d'administration de « Bruxelles-Attractions », jugera le concours dans le courant du mois de janvier 1897.

L'anonymat sera garanti aux concurrents qui en feront la demande.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 20. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 17 MAI 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

E. LEDRAIN

NOUVELLE TRADUCTION DE LA BIBLE

Le Sermon sur la montagne

(*Premier article* (1).

Voici que l'immense travail de M. E. LEDRAIN, la traduction nouvelle (la *retraduction*) de la Bible d'après les textes originaires hébreu et grec, sans autre préoccupation que l'exactitude brutale, approche de l'achèvement. Enfin! s'écriera le patient piocheur, tout grevé du souvenir des longues veilles et des heures de travail sans nombre! Le tome IX vient de paraître et le tome X complétera. Cinq mille pages actant le patient et rigoureux travail de ce profane, lentement grandi aux proportions du plus savant, du plus notoire et du plus scrupuleux interprète ; parce que profane, c'est-à-dire parce que libéré des préoccupations dérivatoires de l'homme de foi religieuse mettant dans ses versions le corrosif filet d'essence qu'alchimisent ses désirs, ses adorations, ses espérances ou ses haines, goutte tremblante qui, diluée dans le liquide pur, donne à toutes les molécules cette odeur ou cette saveur légère suffisante pour qu'il faille dire : c'est gâté! comme le vin piqué, comme le vin ayant le goût de bouchon.

Voyez le tableau de l'œuvre! sa classification méthodique établissant l'ordre en cette énorme accumulation de documents et de renseignements disparates qu'emmagasine le commun des esprits suivant l'enfantine série des aventures familières de l'Histoire sainte, et qui, pour la plupart sans grande valeur intrinsèque, ont été gonflés aux dimensions fabuleuses par le prodigieux grandissement du Christianisme, auquel on les a puérilement donnés pour bases orthodoxes. Oui, oui, voyez le tableau !

D'abord les LIVRES HISTORIQUES : *les Juges*, — *Samuel*, — *les Rois*, — *Esdras*, — *Néhémie*, — *les*

(1) Voir l'*Art moderne*, nos des 6 février 1887, 19 février (*la Bible, traduction nouvelle*); 8, 22 et 29 avril 1888 (*la Bible et le Coran*); 11 novembre, même année (*la Littérature antisémitique*); 23 juin 1889 (*les Prophètes dans la Bible*); 21, 28 juillet, 4 août et 8 septembre, même année (*l'Ancien Testament et les Origines du Christianisme*); dans le même no du 28 juillet 1889, *les Traductions de la Bible*. Voir également le no du 3 septembre 1893.

Chroniques, — *les Maccabées*, — accumulation, si souvent fantaisiste et ridiculement orgueilleuse, d'épisodes défigurés en lesquels se sont extériorisées la vie turbulente et la vanité ébouriffante de ce petit peuple arabe qui, sans doute, n'eût obtenu qu'une place infime dans l'histoire, si, par le plus illogique phénomène, la grande religion aryano-chrétienne ne s'était pas arbitrairement rattachée à ces lointains, par cet accident : la naissance de Jésus l'Aryen en cette sémitique terre de Judée. — Deux volumes.

Ensuite les Livres législatifs, sous la dénomination d'ensemble, Hexateuque, substituée par M. Ledrain à Pentateuque : *la Genèse*, — *l'Exode*, — *le Lévitique*, — *les Nombres*, — *le Deutéronome*, — *Josué*, — donnant de ces tribus les lois et le droit bizarres, si loin des nôtres mais ayant eu pourtant leur influence sur l'évolution propre du droit européen, toujours à raison de cette erreur colossale : que nos origines sont dans cette peuplade ethniquement non seulement différente, mais le plus souvent contraire à nous et à notre psychologie. — Deux volumes.

Puis *les* Prophètes : *Isaïe*, — *Jérémie*, — *les Lamentations*, — *Ezéchiel*, — *Osée*, — *Joël*, — *Amos*, — *Abdias*, — *Jonas*, — *Michée*, — *Nahum*, — *Habacuc*, — *Sophonie*, — *Aggée*, — *Zacharie*, — *Malachie*, — *Baruch*, — *Daniel*, — *l'Histoire de Bel et du Serpent*, — *l'Histoire de Suzanne*, — *l'Epître de Jérémie*, — amalgame dans lequel domine une philosophie à dure base israélite, souvent mélangée d'infiltrations marquant le contact avec les visions plus douces et plus humaines de l'Egypte et de la Grèce dont les civilisations confinaient à la Palestine et y suscitaient de fluidiques courants d'induction. — Deux volumes.

Viennent les Œuvres morales et lyriques : *Le Cantique des cantiques*, — *l'Ecclésiaste*, — *les Proverbes*, — *la Sapience*, — *l'Ecclésiastique*, — *Ruth*, — *Esther*, — *Tobie*, — *Judith*, — *les Psaumes*, — *Job*, — où s'accuse plus nettement encore, spécialement dans l'admirable *Job*, poème en tous points grec sauf les forts drôles et gambadantes préface et postface, et dans quelques psaumes, le mélange d'inclinations moins barbares, moins sombres, moins étroites que celles qui gisaient dans l'intellect stagnant, et en quelque sorte à cloisons étanches, de la race arabe. Ici encore se révèle l'interpénétration des nations voisines, essentiellement progressives, indéfiniment éducables. — Deux volumes.

Enfin, *le* Nouveau Testament : *Les Évangiles*, — *les Épîtres*, — *l'Apocalypse*, — *les Actes*. — Cette fois on vogue en plein dans les eaux claires et aryennes du Christianisme primitif. Des rêves nouveaux apparaissent avec des horizons d'idées où le sémitisme de la vieille Bible judaïque, vague et déclamatoire, n'intervient plus que par quelques rattachements superficiels aux lieux et aux légendes. L'esprit est radicalement autre. C'est l'épanouissement, en une efflorescence magnifique, des filaments qui s'étaient glissés dans les œuvres des Prophètes mais qui, pour le véritable Hébreu, semblaient blasphématoires ou hérésiarques. C'est le Christ, en un mot, l'Aryen par excellence, n'ayant de juif que le nom, infini en sa pitié et son dévouement, idéal en ses besoins de sacrifice pour autrui, et que, pour le motif d'une psychologie si antagoniste de la leur, les bons Hébreux de Jérusalem crucifièrent inexorablement après lui avoir effrontément préféré le brigand Barabas! — Deux volumes.

Le premier tome de ce couple ultime a donc paru et avidement, comme les précédents, j'en ai commencé la lecture, avec la joie de le sentir, lui aussi, vierge de toute accommodation coquette ou bienveillante. Le quadrige sacré dont parle saint Augustin, portant les destinées de la religion nouvelle, les quatre Évangiles sont là : Mathieu, Marc, Luc, Jean, en leur simplicité, en leur naïveté touchantes de traduction mot à mot, de traduction littérale, sans travestissement, sans grimage, livrant tel quel aux méditations et aux inductions, soit de l'historien, soit du philosophe, le récit populaire des dits, des faits, des gestes du prodigieux personnage qui, en dix-huit mois de propagande plébéienne, émit autour de lui et fit flotter dans l'atmosphère des âmes, assez de paroles ailées et d'indications sur le mystère humain, pour que, fructifiées par les esprits des masses souffrantes, elles devinssent la religion extraordinaire d'un tiers de la population du globe! Dix-huit mois! dix-huit mois de promenades pédestres en Galilée, autour du lac de Tibériade, avec pointe finale et tragique à Jérusalem où guettait la Mort.

Quelle puissance eurent donc ces discours prédicatoires, cet énoncé de mots condensant les instincts des auditeurs! Et surtout quelle correspondance équationnelle avec les forces secrètes et indestructibles de ces instincts! Ils furent entendus, ces mots, par des foules, des foules ouvrières, et retenus comme des blessures salutaires aux cicatrices ineffaçables que le doigt peut tâter et retrouver toujours. Ils furent transmis oralement par ces gens du peuple, mutilés certes, transformés parfois en leur fragile extérieur, mais intacts en leur essence. La tradition les porta sur ses eaux dévalantes vers l'avenir, et elles roulèrent ainsi jusqu'aux jours où les rédacteurs légendaires des Évangiles les pêchèrent et essayèrent de les fixer, notamment en ces quatre œuvres, élues, parmi d'autres de même tendance, comme exprimant le mieux la merveilleuse et mélancolique histoire du charpentier de Nazareth. Ah! quels rapprochements s'imposent entre ces temps anéantis et les temps présents, où sous un autre aspect, avec plus de puissance et d'espoir, ces mêmes masses populaires, miséreuses comme alors, écoutent et enregistrent en

leurs âmes, ivres d'avenir et d'équité, les paroles de justice et de rédemption.

Les quatre Évangiles! Si peu et tant! Trois cent cinquante pages seulement sur les cinq mille de la traduction entière. Trois cent cinquante pages qui concentrent tous les germes d'une civilisation immense, pareilles au petit sac de blé avec lequel un semeur fera monter sur la campagne une moisson splendide à ondulations infinies.

Suivant l'ordre établi, c'est Mathieu qui marche en tête du groupe fatidique, et c'est Jean qui le ferme. Dans Mathieu, à peine quelques pages pour la généalogie naïve qui fait remonter le *Messie* à Abraham par trois séries exactement de quatorze ancêtres chacune, — d'Abraham à David, de David à Babylone, de Babylone au Christ; — pour l'aventure de Marie enceinte dès le temps de ses fiançailles; pour la naissance, les Mages, Hérode le massacreur des innocents, la fuite en Egypte, Jean-Baptiste le précurseur, la scène du Jourdain, la tentation dans le désert. Une dizaine de pages sur les cent! Et l'Évangéliste arrive, presque immédiatement, à l'épisode célèbre du « Sermon sur la Montagne ».

Dans les souvenirs du vulgaire le sermon sur la montagne est court. Il l'est même dans l'Évangile de Luc. Quant à Marc, çà et là quelques traits, sans plus. Dans Jean, rien. Mais l'œuvre de Mathieu lui confère une importance extraordinaire : dix pages, dix pages pour ce seul événement. Quelles traces celui-ci avait dû laisser sur les cerveaux des auditeurs, de ces « grandes foules qui, dès cette époque, accompagnaient le prophète, venues de la Galilée, de la Décapole, de Jérusalem, de Judée et d'au delà du Jourdain ». Ainsi parle le narrateur et il ajoute : « A la vue de ces multitudes, Jésus monta sur la montagne, et, lui s'étant assis, ses disciples s'approchèrent de sa personne. Ouvrant la bouche, il les instruisit en ces termes. »

Alors s'inaugure le Sermon sur la montagne!

Oh! le beau nom romantique et noble pour étiqueter un grand événement! Et il n'est même pas certain que Jésus fût sur la montagne, car Luc raconte que s'il y était allé pour prier, il en descendit pour parler. Qu'importe! à jamais ce titre, de rêve et de mélancolie, restera, mêlant la hauteur des monts « plus proches de Dieu », la sérénité et la paix de la Nature à la hauteur sublime, à la sérénité et à la paix du discours.

Plus qu'aucun autre ce document considérable ouvre les grandes vues sur la doctrine du Christ. Il semble en être la proclamation essentielle, le syllabus péremptoire. L'étude et la méditation en sont donc essentielles et je veux m'y risquer, spécialement à ce point de vue émouvant : En quoi le Sermon sur la montagne est-il le précurseur du Socialisme moderne, — c'est-à-dire de cette autre doctrine, incessamment méconnue et vilipendée, mais irrésistiblement avançante, qui résume toutes les aspirations des humbles et des opprimés vers l'Eden d'idéal lointain qu'il y a deux mille ans un ouvrier de génie (d'un génie tel qu'à travers les siècles, ses frères de misères et de souffrances l'ont divinisé), appelait de ce nom séducteur, mélodieux et doux : LE ROYAUME DES CIEUX?

UNE CAUSE LITTÉRAIRE

Une brochure in-18 de 36 pages. Gand, imprimerie A. Siffer, 1896.

M. Firmin Van den Bosch, substitut du procureur du Roi et littérateur impénitent, vient de donner son avis dans la cause pendante entre la *Jeune Belgique* et le *Coq Rouge*. Cet avis est publié en une coquette brochure éditée par Siffer, à Gand.

On connaît les motifs de la querelle : divergences sur l'*Art social*, divergences sur le *Vers libre*.

On sait aussi combien aigüe cette querelle s'est faite. M. Firmin Van den Bosch en déplore les violences qui compromettent la chère et grande œuvre commune : doter la Belgique d'un art national et définitif.

Il constate :

« La bataille est rude, violente même, — avec parfois des voies de fait à la cantonade, — d'une violence qui révèle les vestiges d'anciennes amitiés. Si encore on se maintenait sur le terrain des idées, où les dissensions les plus vives peuvent être d'une émulation féconde; si on se battait à coups d'œuvres, — mais non, de part et d'autre on s'entraîne en personnalités acariâtres et venimeuses; on tourne contre les frères d'armes d'autrefois, qui sont des artistes en somme, l'iconoclasme de polémique déployée jadis, de salutaire et victorieuse façon, contre les Hymans et les Potvin; même n'hésite-t-on pas à chercher des armes de combat chez les ennemis héréditaires de toute littérature libre et spontanée; et nous avons vu ainsi la *Jeune Belgique* confondre le *Coq Rouge* à coups de citations du... *Journal des gens de lettres belges*. Zola aurait-il donc eu raison de comparer les artistes à « une bande de requins se mangeant entre eux »?

« De ces écarts réciproques de langage et de plume, le moindre danger est de faire soupçonner — à tort, je me plais à le croire — derrière les scissions actuelles, des vanités blessées et des ambitions déçues; il y a un danger plus grand, celui d'entraver la solution des conflits d'idées qui gagneraient à être débattus avec une objective sérénité et d'empêcher, par des froissements intimes et incicatrisables, un nécessaire rapprochement; et le plus grand danger, c'est de discréditer aux yeux du public un mouvement d'art qui vient à peine de conquérir son droit de cité.

« Les Bouvard et Pécuchet des poncifs anciens peuvent se reposer, puisque le *Coq Rouge* se charge de réduire à sa valeur — oh! comme parcimonieusement départie! — le talent de MM. Gilkin et Giraud, et que la *Jeune Belgique* prend sur elle de désillusionner le monde sur le compte de MM. Verhaeren, Eekhoud, Demolder et Maeterlinck.

« Il valait bien la peine que Max Waller sonnât autour d'un art libre et neuf le ralliement de la jeunesse belge et que cette jeunesse élevât, dans les champs de la pensée, un durable et prestigieux monument littéraire — puisque, la maison terminée et les plâtres séchés, les constructeurs se sont divisés en deux

camps, dont l'un a commencé à démolir l'édifice par le toit, tandis que l'autre sapait les fondations !

« Pauvre et glorieux mouvement littéraire de 1880 qui méritait une meilleure destinée : progresser, progresser toujours, par l'union étroite et fraternelle de tous, sur la route indéfinie de l'Évolution Artistique ! »

La querelle est-elle donc irréductible ? se demande M. Van den Bosch. S'il est bon de maintenir parmi les artistes le noble souci de la beauté désintéressée, pourquoi leur refuser le droit de se retremper aux sources fortifiantes de la vie et à suivre l'Humanité dans ses évolutions ? Alcée sera-t-il exclu du Panthéon, et les seuls lauriers réservés à la statue de Memnon, qui « rendait au lever de l'aurore des sons harmonieux ? ». *L'Art pour le Beau*, voilà la formule de conciliation que l'auteur propose. Et si on le pousse plus loin, il précise : le Beau est un aspect de l'être, un but supérieur de perfection à atteindre, au même titre que le Vrai et le Bien, égal à ceux-ci et indépendant d'eux.

Le Beau libre de tout assujettissement, ne dépendant immédiatement ni de la spiritualité, ni du vrai ou du bien, ni de l'unité ou de l'ordre, ni d'aucune des notions suprêmes qu'on appelle transcendantaux en philosophie : le Beau est lui-même un de ces transcendantaux et ne relève comme tel que de la notion primitive et ontologique d'être.

Quant aux deux poétiques : la parnassienne et la symbolique, l'une ne peut-elle être exaltée que pour la réprobation de l'autre ?

L'auteur développe, à ce propos, les trois considérations que voici :

1° C'est dans le sens de la liberté que le vers français a perpétuellement évolué ; dès lors donc qu'une atteinte fut portée à son intégrité classique, les ultimes innovations d'aujourd'hui étaient à prévoir ; et, si sacrilège il y a, les révolutionnaires d'aujourd'hui en partagent la responsabilité avec les révolutionnaires de jadis ; la méconnaissance actuelle du nombre homosyllabique et de la rime fait suite logique au rejet ancien de l'hémistiche et à la réhabilitation de l'enjambement ; ceci appelait cela.

2° Qu'on consulte les plus anciens traités de versification ou les plus contemporains, tous donnent au vers une origine et une destinée musicales et en font comme l'appropriation de la mélodie à l'expression verbale de la pensée et du sentiment ; si donc les ariettes cadencées et régulières d'autrefois ont cessé de plaire, pourquoi ne pourrait-on leur substituer un ensemble rythmique moins précis de contour, plus savamment orchestré et, osons le mot, plus wagnérien ?

3° Toute question de principe étant ici hors de propos, ce n'est point sur des théories, mais par les œuvres qu'il faut juger le verslibrisme.

De part et d'autre un peu de tolérance serait vraiment de mise, un peu d'éclectisme ; les jeunes devraient se souvenir de ces heures lumineuses d'initiation où la Beauté leur fut révélée par les œuvres qu'ils font profession à présent de honnir ; et de leur côté les anciens devraient juger les œuvres des jeunes non en formalistes idolâtres de leurs formules, mais en esthètes orientant leur esthétique à même l'éternelle évolution qui est la vie de l'Art.

M. F. Van den Bosch appuie ces considérations d'exemples nombreux où s'affirme son érudition littéraire. Il justifie la réforme en prouvant qu'antérieurement à la rime, le vers existait par le rythme. C'est le rythme, dit-il, qui fut le générateur premier de l'harmonie et, dans le parler mélodique qu'est le vers, la rime n'est, comme la césure et l'accent tonique, qu'un moyen de marquer la mesure et de régulariser le rythme : la rime est le métronome du vers. Quelques extraits d'Emile Verhaeren, d'Henri de Régnier lui aident enfin à prouver que le verslibrisme n'est point, comme on l'a soutenu, exclusif de puissance harmonieuse et picturale, c'est-à-dire de poésie.

Veut-on la conclusion ?

« Soyons tolérants ! Soyons éclectiques !

« Mais soyons accueillants aussi et compréhensifs ; vouloir immobiliser la Beauté dans une forme déterminée d'art, c'est un crime contre l'essence même de la Beauté ; quand la Beauté rayonne des blancheurs de l'aurore, ne la gourmandons point de ne pas vêtir la pourpre du crépuscule ; n'ayons point la manie de vouloir coiffer d'un bonnet d'ancêtre cette Déesse de l'éternel renouveau printanier ; ne la chicanons point surtout sur sa jeunesse — attestation de son indéfinie évolution — et ne repoussons point ceux, fussent-ils d'obscurs adolescents, qu'elle fait les hérauts de ses manifestations nouvelles. »

On voit combien sage est cet avis.

Si sage qu'il ne contentera sans doute ni l'un ni l'autre des belligérants. C'est le propre des solutions mitoyennes de laisser les deux parties insatisfaites.

Mais parmi les lettrés, ceux qui ne sont point engagés dans la querelle inexpiable se rallieront volontiers à cet avis judicieux, dégagé de tout parti pris et des oiseuses questions personnelles.

H. C. W.

Décorations à la Littérature.

M. Schollaert, ministre de l'Intérieur et de l'Instruction publique, vient de se signaler par une initiative qui certes paraîtra hardie, voire téméraire aux ankylosés de notre monde esthétique : il a décoré cinq littérateurs ! dont trois journalistes !! et ce qui est plus fort : deux poètes, Georges Rodenbach et Emile Verhaeren !!! Oui, Monsieur, oui, Madame, oui ma chère, deux poètes, et notamment cet « énergumène », comme disent certains vieux-jeunes, Emile Verhaeren qui commit, entre autres actes de frénésie démentielle : *Les Villes tentaculaires*.

Et la terre n'a pas tremblé dans ses fondements. Et les colonnes des cieux ne se sont pas écroulées. Et les étoiles ne sont pas tombées sur les plaines comme des « koekebaks » encore tièdes. Et ni M. Prudhomme, ni ses copains Bouvard et Pécuchet, ni son terrible ami Tribulat Bonhommet n'ont été frappés d'un coup d'apoplexie.

C'est inimaginable ! Non, vraiment c'est inimaginable. Deux poètes et trois journalistes ! Et ce qu'il y a de pire c'est que ces trois journalistes sont pris parmi les meilleurs : MM. de Haulleville du *Journal de Bruxelles*, Verspeyen, du *Bien public*, Charles Tardieu, de l'*Indépendance belge*.

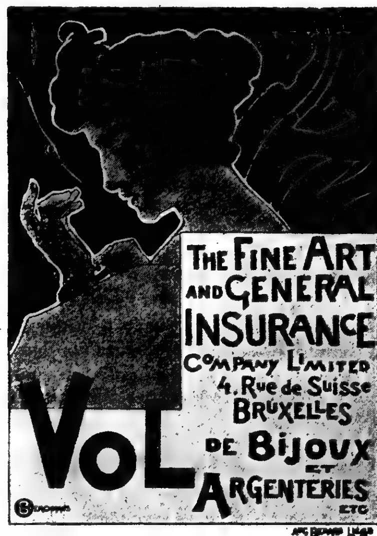
Jadis on décora parfois en Belgique un homme de lettres, mais avec des précautions infinies, et des détours d'Apaches sur le sentier de la guerre. On les qualifiait de « gardes civiques irréprochables » ; de citoyens « ayant rendu au pays des services exceptionnels » sans dire lesquels ; de « gens du monde ayant belle tenue », etc., etc., etc. Mais nommer la littérature, fi donc ! quel sale métier ! Pourquoi ne pas décorer aussi les acteurs alors et les « tenant maison de prostitution ».

M. Schollaert a rompu l'idiote tradition. On peut l'en féliciter de

grand cœur. Il a fait acte d'énergie et de justice. Il a, quoique gouvernant, affirmé la haute dignité des Lettres et considéré l'Art comme une force sociale égale à toutes les autres. C'est d'une belle indépendance et de large vue. L'*Art moderne*, quoique ayant eu part déjà, en deux de ses directeurs, à ces distinctions, fait, on le sait, peu de cas des décorations en elles-mêmes. Mais ce qui est digne de notation c'est la conduite du ministre, parce qu'elle est révélatrice d'une nouvelle conception gouvernementale.

A LA MAISON D'ART

Exposition d'affiches françaises et belges.



La Maison d'Art s'est tapissée d'affiches, et la grande salle, et la galerie du premier étage, et la salle de répétitions s'éclairent des fulgurantes pyrotechnies qui répandent sur les murs des villes la lumière et la joie.

L'exposition, ouverte depuis trois jours, se compose de deux sections : l'une déploie aux regards la moisson de l'année; l'autre rappelle les années écoulées, exhibe quelques-uns des plus beaux spécimens du genre. Les maîtres français et les maîtres belges, parmi lesquels, au premier rang, le groupe liégeois : Berchmans, Donnay et Rassenfosse, se disputent la primauté. Et vraiment, dans cet ensemble harmonieux, infiniment varié et chatoyant, il serait malaisé de créer des hiérarchies, d'établir des classifications. De part et d'autre, le goût et la fantaisie, l'imagination et le sentiment décoratif ont créé des œuvres d'art véritables qui survivront à l'éphémène existence du papier mural.

Quel progrès et quelle réussite, en ces dernières années! Voici, pour ne parler que des affiches belges les plus récentes, la *Libre Esthétique* de M. Van Rysselberghe, douce à l'œil et amoureusement dessinée comme le serait une estampe. Voici les affiches composées par MM. Berchmans et Rassenfosse pour la compagnie d'assurances *The Fine Art*. Du premier, cette femme au profil pur qui rattache un bracelet, dessinée en deux couleurs, frappante et inoubliable malgré la sobriété des tons et la simplicité des lignes. Du second, le *Salon des Cent*, l'*Art indépendant*, l'*Huile russe*. De M. Gisbert Combaz, la jolie barque, rouge et bleue, qui semble emmener vers la conquête des lointaines Toisons d'or les Argonautes de la Maison d'Art. De M. Donnay, l'*Exposition d'Art photographique*. De M. Victor Mignot, les escrimeurs de la *Salle Debel* et l'affiche du *Cénacle*. De M. Dardenne, le *Petit Bleu*. De M. Privat-Livemont, la *Réforme*. De M. Lynen, cette joyeuse commère chevauchant un porc, allégorie rabelaisienne du théâtre d'ombres récemment ouvert par le cabaret du *Diable au Corps*.

Et d'autres! Et d'autres! Innombrables, radieuses en leur coloris pimpant destiné au plein air, outrancières ou sobres, caricaturales ou graves, elles appellent les regards, dominatrices ou suppliantes, gracieuses ou tragiques.

Les maîtres du genre sont naturellement représentés. Et l'œil s'éjouit de suivre, en ces manifestations diverses, l'inspiration d'artistes de haute intellectualité, comme Puvis de Chavannes, parmi les caprices des « professionnels » du genre : Toulouse-Lautrec, Chéret, Ibels, Steinlen, Willette, Jossot, Pal, Bac, Guillaume, et des nouveaux venus dont quelques-uns s'affirment avec éclat : Lapierre, Réalier-Dumas, Lebègue, Robbe, G. Meunier et cet étonnant Mucha, dont l'affiche pour *Amants* est une des plus jolies qui soient.

Présentée avec goût, l'Exposition d'affiches de la Maison d'Art est la plus complète et la plus intéressante de toutes celles qui ont été tentées jusqu'ici.

Quelques faïences à reflets métalliques sorties des fours de la Manufacture de Hasselt et exposées pour la première fois, complètent l'exposition. Elles ont la chaleur et la richesse de tons des céramiques hispano-mauresques. Et vraiment, pour un début, le résultat est stupéfiant. Il y a là un grand vase cuivré, décoré d'iris, réellement admirable. Qui se doutait que la silencieuse Campine pût entrer en concurrence avec les Clément Massier, les Chaplet, les Delaherche et tous les potiers célèbres qui ont retrouvé le secret des mystérieuses cuissons d'autrefois?

CONCERTS POPULAIRES

Premier Concert extraordinaire.

Une indisposition de Mme Bosman, qui devait chanter le rôle de Sieglinde dans le premier acte de la *Valkyrie*, nous a valu la surprise d'entendre, pour la première fois à Bruxelles, Mme Lola Beeth, la célèbre chanteuse viennoise, qui a bien voulu remplacer, au pied levé, sa camarade parisienne, et qui l'a fait en musicienne accomplie et en artiste de talent et de goût. Sa voix est agréable sans avoir, dans le médium surtout, une grande puissance. Il faudrait voir Mme Lola Beeth en scène pour l'apprécier complètement. On la pressent artiste compréhensive, nature dramatique, mais le cadre limité du concert ne peut lui permettre l'essor dont elle paraît capable. Faire entendre le premier acte de la *Valkyrie* en manière d'oratorio ne nous a pas semblé, d'ailleurs, une idée heureuse. Plus que tout autre il a besoin, pour avoir sa signification et sa portée, des jeux de scène et du décor. La tentative était admissible il y a vingt ans, avant qu'on l'ait représenté au théâtre. Aujourd'hui, cela n'a plus guère de raison d'être, si ce n'est celle de faire entendre M. Van Dyck dans un rôle qu'il n'a pas chanté à Bruxelles et dans lequel il se montre, comme dans toutes ses créations, interprète impeccable, chanteur de style, profondément épris de beauté et de vérité. Son succès, faut-il le dire? a été énorme à la répétition générale de jeudi et sans doute

le concert de ce soir verra se renouveler les manifestations enthousiastes qui ont accueilli, en présence d'une foule innombrable, la première de ces deux soirées sensationnelles. M. André Gresse, chargé du rôle d'Hunding, s'est acquitté consciencieusement, sans grand éclat, de sa tâche quelque peu effacée.

La symphonie *La Mer* de Gilson, merveilleusement exécutée par l'orchestre, et la *Chevauchée des Valkyries* complétaient le programme de ce « premier concert extraordinaire » qui a valu à M. Joseph Dupont des acclamations unanimes.

EXPOSITION CAMILLE PISSARRO

La galerie de M. Durand-Ruel, à Paris, s'est ouverte, ces jours-ci, à l'exposition des œuvres récentes de Camille Pissarro. Dans la multitude de Salons et de Salonnets qui, de toutes parts, sollicitent en ce moment la curiosité, cette collection de trente-cinq toiles, qui décèlent toutes, en même temps qu'une observation sincère de la nature, un esprit épris de beauté et de vérité, a conquis d'emblée toutes les sympathies des artistes et de la critique. Le temps n'est plus où « l'impressionnisme » de Camille Pissarro déchaînait les colères. Comme pour Claude Monet, pour Edouard Manet, pour Degas, pour Renoir, pour miss Cassatt, pour la regrettée Berthe Morisot dont une exposition d'ensemble évoquait dernièrement l'art délicat et souple, la critique hargneuse a désarmé. Camille Pissarro entre dans la renommée, et il y entre glorieusement, fidèle à un passé de labeur incessant, de convictions ardentes que la lutte, loin d'ébranler, a fortifiées d'année en année davantage.

« Le catalogue serait ample et important, dit M. Arsène Alexandre dans une notice publiée en tête du catalogue, de l'œuvre de Pissarro, depuis les paysages du début jusqu'aux vues de ville d'aujourd'hui. On y verrait passer tous ces beaux champs et ces beaux vergers d'autrefois; ces paysages de Louveciennes de 1870; puis encore ces promenades dans les environs de Londres, si pénétrantes et si réelles; puis cette magnifique série des *Marchés*, avec la foule affairée et grave des paysans, série qui fut exposée vers 1886 et, peu d'années plus tard, les grands tableaux rustiques avec les rythmes si lents et si nobles des *Faneuses*.

« Le paysan, la paysanne peuvent être, suivant l'humeur où l'observateur se trouve pour les étudier, admirables ou atroces. Pour le peintre, ils demeurent ce qu'ils sont, simples et véridiques de silhouettes, types d'humanité végétative. Dans ces *Marchés* et dans ces *Fenaisons*, Pissarro rendit, avec une force extrême, cette humanité lourde et grande, et toujours la planta solidement dans la bonne terre, toute à son action parmi les arbres et sous la voûte changeante des cieux. Souvent, il avait pénétré dans les maisons et exprimé l'intimité des repas et des repos; il avait aussi décrit des rues de villages, étudié de mornes et candides figures de campagnardes, avec la casaque et la jupe de toile, le mouchoir à carreaux sur la tête.

« Il y a trois ans, une idée, qu'il avait caressée depuis de longues années, le reprit et l'entraîna impérieusement : peindre, dans leur animation et dans leur ampleur, les grands aspects d'une ville. Mais d'une ville bien déterminée, de Rouen, qui est comme le cœur de cette Normandie dont tous les paysages d'Eragny disent l'activité rustique, comme ces vues de Rouen allaient en dire l'activité industrielle.

« De là les quelques tableaux exposés cette saison. Vous y retrouverez le même peintre et le même homme que nous avons tenté de vous faire comprendre. Ce sont de grands paysages de ville peuplée où le sol pousse des passants grouillants au lieu de pousser des foins ou des choux; où les cheminées d'usine remplacent les arbres, et se couronnent, au lieu de frondaisons vertes, de grands panaches de fumée que le vent sculpte et façonne avec autant d'originalité et de verve qu'il manie les nuages dans le ciel des campagnes. Vraiment, cette série de paysages de ville fait époque dans l'œuvre de Pissarro, mais sans aucune solution de continuité avec le reste de cette œuvre. Il y a des parterres de toits et des vallonnements de maisons; des grues et des silhouettes de quais s'y reflètent dans l'eau sillonnée de chalands et de steamers, au lieu de buissons et de saules. Tout cela est agissant, puissant et d'une exécution magnifique, mais, c'est là-dessus qu'il faut insister, cela fait corps avec tout ce que nous avons vu du peintre comme sentiment et comme métier, sauf peut-être que le sentiment est devenu encore plus élevé et le métier plus varié en ressources. »

On ne pourrait mieux résumer l'impression que provoquent les belles toiles limpides et claires par lesquelles l'artiste traduit, avec une émotion communicative, sa vision synthétique.

A propos des œuvres de Rodin.

L'envoi de Rodin au Salon du Champ-de-Mars est vivement discuté. Nous avons dit sincèrement ce que nous en pensons, ne cachant ni l'admiration que nous professons pour le grand artiste dont nous avons toujours vanté l'art élevé, ni la surprise — et presque la déception — que nous ont causée ses dernières œuvres. Notre avis est partagé par les uns, combattu par les autres. Notre impartialité nous commande, pour mettre en présence les opinions contradictoires, de reproduire un fragment, très élogieux, de l'article d'Octave Mirbeau. Selon son habitude, le critique du *Journal* se sert de la forme dialoguée.

« As-tu vu les deux plâtres d'Auguste Rodin?

— Tu le demandes?

— C'est bien ton sentiment, n'est-ce pas, que ces deux plâtres, c'est de la souveraine beauté? Que, depuis l'époque héroïque de la Grèce, jamais, jamais il n'avait été donné à la joie des hommes qu'ils admirent une œuvre d'art aussi parfaite, aussi harmonieuse, aussi puissamment réalisée?

— Certes!

— Tu reconnais que, là, il n'y a plus d'écoles, plus de tendances... plus rien par où les hommes puissent différer d'avis, discuter entre eux selon les nuances d'esthétiques contradictoires, que c'est incontestable, évident, criant, lumineux, comme la *Victoire de Samothrace*, comme le Parthénon,... et que si nous avions encore, non seulement le culte, mais le sens du beau, ces deux plâtres seraient, dans l'histoire de l'art, une date illustre?... Tu le crois, hein?

— J'en suis sûr!

— C'est cela... il faut être sûr... et en être sûr gravement, avec émotion, avec l'émotion tranquille et sereine que donne la certitude... On peut se tromper sur d'autres œuvres... belles aussi... mais qui ont un caractère — comment dirai-je? — éventuel, transitoire, anecdotique. Les deux plâtres de Rodin, c'est de la beauté immuable, impérissable... Oui, n'est-ce pas?... La perfection souple de la ligne, la plénitude du modelé, la chaleur de la vie, le frémissement de la chair, et surtout l'impeccable ordonnance des plans, que caresse d'ombres blondes et de lumières attendries l'air qui les baigne, nul, jamais, ne les atteignit et ne les fixa comme en ces deux œuvres vraiment extraordinaires... Eh bien! mon cher, il s'est trouvé quelqu'un pour oser écrire de ces deux admirables chefs-d'œuvre que c'étaient des « horreurs de mannequins » !

— Eh bien! dis-je, que t'importe et qu'est-ce que cela prouve?... L'homme qui a écrit cela n'a pas jugé l'œuvre de Rodin, il s'est jugé lui-même... C'est le cas de beaucoup de critiques... Ils ne changent rien à la destinée des choses... Rodin, devant qui un de mes amis s'indignait de l'inconvenance aveugle de ce jugement, répondit avec une sagesse souriante : « Qu'est-ce que cela fait, puisque mes deux plâtres sont là, et qu'on peut les voir? »

— Sans doute! Mais je ne puis me faire à l'injustice inconcevable — ou mieux, à l'inconcevable incompétence des critiques d'art... Ils me donnent une impression physique désagréable... C'est comme si je voyais quelqu'un piquer une fraîche rose sur un excrément, ou cracher à la figure d'une belle femme!... Mais les sculpteurs ne s'y sont pas trompés, eux... Si ennemis, si

concurrents de Rodin qu'ils pussent être, ils étaient, devant ces deux plâtres, ahuris et comme écrasés par ce prodigieux génie... Ils ne songeaient plus à blaguer, et l'émotion arrêtait, sur leurs lèvres, le débinage... Ils avaient senti, reconnu le maître... et il y avait, dans leurs yeux, un grand respect... »

PETITE CHRONIQUE

EXPOSITION CARPEAUX. — Dans la première quinzaine de juin s'ouvrira à la MAISON D'ART une exposition des œuvres originales et inédites de J.-B. Carpeaux.

On y verra réunis les sculptures, tableaux, dessins, esquisses et croquis en terre qui forment le très curieux et très ignoré Musée Carpeaux dont nous avons publié une description dans notre dernier numéro.

La notoriété de l'éminent artiste et l'intérêt particulier des œuvres rassemblées feront de cette exposition l'un des événements artistiques de l'année.

Actuellement, et jusqu'à la fin du mois, EXPOSITION D'AFFICHES FRANÇAISES ET BELGES. Prix d'entrée : 50 centimes, de 10 à 6 heures.

Demain lundi et après-demain mardi, à 2 heures précises, vente de la collection de monnaies grecques et romaines, monnaies des anciennes provinces belges, etc., de feu M. V. de L..., capitaine d'artillerie en retraite à Landrecies. Cette vente est organisée par la Maison d'Art avec le concours de M. R. Serrure, l'expert numismate de l'Hôtel Drouot. Exposition aujourd'hui dimanche, de 2 à 5 heures.

Quelques prix de la vente des toiles de maîtres belges qui a eu lieu lundi dernier à la MAISON D'ART : A. VERWÉE. N° 51. *Deux bœufs*, 1,850 francs. N° 45, *Deux chevaux*, 1,250 francs. N° 40, *Vaches au bord de l'eau*, 1,150 francs. N° 44, *Vaches*, 1,150 francs. N° 39, *Deux vaches*, 900 francs. — L. ARTAN. N° 13, *Effet de neige*, 4,200 francs. N° 12, *Paysage*, 700 francs. N° 17. *Effet de soleil*, 600 francs. — L. DUBOIS. N° 24, *Nature morte*, 800 francs. N° 25, *Bruyères*, 700 francs. N° 30, *Paysage*, 700 francs. N° 26, *Après le bal*, 620 francs. N° 29, *Paysage*, 550 francs. — E. SMITS. N° 32, *La Sieste*, 360 francs. — F. COURTENS. N° 56, *Paysage*, 375 francs.

Les livres et autres productions artistiques d'origine belge destinés à l'EXPOSITION DU LIVRE organisée à Paris par l'*Art nouveau* doivent être centralisés avant le 20 courant chez M. E. Deman, libraire-expert, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles.

Le Concert de M. et Mme Barberini qui devait avoir lieu hier soir à la Salle Erard a été remis à mardi prochain, afin de ne pas coïncider avec le Concert populaire.

Le peintre Frantz Meerts, l'auteur des intéressantes restaurations des églises d'Anderlecht et de Meysse auxquelles il se consacra avec passion en ces dernières années, vient de mourir à l'âge de 60 ans. Il occupait depuis vingt ans les fonctions de directeur de l'Académie de Soignies. A diverses reprises il fut chargé par le gouvernement d'exécuter des copies à l'étranger, notamment à Florence et à Madrid. Collaborateur à la *Belgique illustrée*, il maniait avec une habileté égale le crayon et la plume, qui lui servit maintes fois à écrire des articles personnels, mordants et spirituels.

CONCERTS POPULAIRES. — Le deuxième concert extraordinaire aura lieu vendredi prochain, 22 mai, à 8 h. 1/2 du soir, au Théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Hans Richter, chef d'orchestre de l'Opéra Impérial de Vienne et du Théâtre de Bayreuth.

Au programme : Première partie. 1. *Akademische Fest-Ouverture*, J. Brahms. 2. *Symphonie pathétique n° 6* (op. 74), P. Tchaïkowsky (première exécution). — Deuxième partie. 3. *Le Carnaval romain* (ouverture), Hector Berlioz. 4. *L'Enchantement du Vendredi-Saint* (*Parsifal*), R. Wagner. 5. *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg* (ouverture), R. Wagner.

RÉPÉTITION GÉNÉRALE jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Monnaie. Pour toutes les demandes de places s'adresser à MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Des lecteurs nous demandent où l'on peut se procurer le livre de M. GUÉRIN-CATELAIN, sur *les allures vraies du cheval*, dont nous avons rendu compte dans nos numéros du 12 avril et du 10 mai et qui semble plus indispensable aux artistes qu'aux équitateurs. A la librairie FALK, rue des Paroissiens, 18-20-22, Bruxelles.

Nouvelle et très belle édition de ce livre admirable, que tout Belge devrait avoir lu et relu, *Le Cycle patibulaire*, du grand et sympathique GEORGES EEKHOUD, l'un de nos plus vaillants héros littéraires. Nous en rendîmes compte dans notre numéro du 17 avril 1892 lors de la première publication qui fit une sensation si profonde. Actuellement c'est Paris et la société du *Mercure de France* qui classe cette œuvre superbe parmi celles dignes d'être signalées aux lecteurs du monde entier.

A cette occasion, rappelons les livres de notre compatriote, lui faisant déjà une si admirable couronne littéraire :

Kees Doorik, — *Kermesses*, — *Les Milices de Saint François*, — *Nouvelles Kermesses*, — *La Nouvelle Carthage*, — *Les Fusillés de Malines*, — *Au siècle de Shakespeare*, — *Mes Communions*, — *Philaster*, — *La Duchesse de Malfi*.

Le *Cycle patibulaire* contient quatorze nouvelles qui comptent parmi les plus émouvantes sorties du cerveau compatissant et coloré de notre compatriote. En voici les titres : Le Jardin, — Partialité, — Hiep, Hioup, — Aux bords de la Durme, — Gentilie, — Communion nostalgique, — Croix processionnaires, — Le Moulin-Horloge, — Le Tribunal au Chauffoir, — Blanchelive... Blanchelivette, — Le Tatouage, — La Bonne Leçon, — Le Quadrille des lanciers, — Le Suicide par amour.

Depuis des années nous faisons campagne dans l'*Art moderne* pour que dans les musées on classe les tableaux non seulement par écoles, mais aussi par noms, de manière à consacrer aux œuvres d'un même peintre un panneau tout entier. Au Louvre, pour certains chefs-d'œuvre, on a admis ce groupement (les Léonard, les Titien et les Raphaël forment bouquet), et voici qu'à La Haye tout un mur est dévolu à Rembrandt.

Notre idée est donc en bonne voie et marche.

A Haarlem, chez Kleinman, une revue, la *Tweemaandelijksch Tijdschrift*, ayant à sa tête M. Boersma, vient de paraître.

Ce recueil contient en son premier numéro la reproduction des fresques de Derkindere à Bois-le-Duc; celle d'une page des *Heures à l'usage de Rome*, de la bibliothèque Meermanno Westhreenianum de La Haye; celle de la statue de Maujuçri, qui orne le Musée des antiquités de Leyde et qui est un incomparable chef-d'œuvre, celle de différents verres vénitiens, sabres persans, vases indous et spécialement un projet de décoration murale par le curieux et si personnel ornemaniste : Thorn Prikker.

La revue est très soignée et un goût sûr préside à son arrangement. Son programme est soutenu par la promesse de collaboration des principaux artistes et savants de là-bas.

Son prix? 45 francs annuellement

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom, 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 21. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 24 MAI 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

E. LEDRAIN

NOUVELLE TRADUCTION DE LA BIBLE

Le Sermon sur la montagne

(*Second article* (1).

A première lecture, le Sermon sur la Montagne laisse une impression pathétique de charme mêlé de confusion dans les idées, émaillée du souvenir de paroles célèbres chariées, comme de belles fleurs éclatantes ou harmonieuses, par son courant de douceur, d'émoi et de force. Il est passionné et pacificateur. Il exalte et il calme. Il fait penser et il fait espérer. Il semble, après l'avoir lu, qu'on a dans l'âme de lointaines rumeurs psychiques, telles que celles des flots aux oreilles quand on y applique les translucides parois contournées des conques marines.

Il n'apparaît pas en discours, mais en notes recueillies par un auditeur, sur le carnet de l'esprit, en ces temps primitifs vierges d'écriture, notes vraiment pareilles aux rapides attrapements au vol d'idées, de phrases, de mots par un reporter écoutant, en faisant « le poignet », la harangue d'un orateur populaire contemporain, dans la salle d'une Maison du Peuple, dans un meeting, ou sur quelque place publique, ou au milieu d'une prairie. Tantôt le propos s'allonge, tantôt il est d'une brièveté lapidaire. Les transitions n'existent pas, tout tissu connectif est absent. Parfois des obscurités. Un mélange amenant quelque désordre. Puis des retours aux idées antérieures. Aussi cette impression se solidifie-t-elle que ce n'est qu'un canevas ou un résidu. Et, en vérité, comment admettre aisément qu'en cette circonstance solennelle et devant ces « multitudes », Jésus, l'apôtre génial, à la parole merveilleuse, opérant sur les foules les séductions de la musique orphéique emplissant les monts de la Thrace, n'aurait parlé qu'une vingtaine de minutes, laissant pourtant de son éloquence en cette conjoncture fameuse des souvenirs impérissables.

D'après les travaux si persistants et si complexes de la critique indépendante en ce qui concerne l'origine

(1) Voir l'*Art moderne*, nos des 6 février 1887, 19 février (*la Bible, traduction nouvelle*); 8, 22 et 29 avril 1888 (*la Bible et le Coran*); 11 novembre, même année (*la Littérature antisémitique*); 23 juin 1889 (*les Prophètes dans la Bible*); 21, 28 juillet, 4 août et 8 septembre, même année (*l'Ancien Testament et les Origines du Christianisme*); dans le même no du 28 juillet 1889, *les Traductions de la Bible*. Voir également le no du 3 septembre 1893 et le dernier numéro.

des Evangiles, il est difficile d'admettre la rédaction par Mathieu lui-même, l'évangéliste-au-lion, un des douze compagnons du Christ, témoin oculaire et auriculaire, à une époque rapprochée des événements. La vraisemblance va à une tradition orale prolongée, aboutissant enfin à un écrit, mais non par un contemporain. Dès lors le texte apparaît comme grevé de toutes les mutilations et de tous les glissements de l'ouï-dire, pénétré aussi, en son tissu, de la trychinose légendaire ou mythique. L'essence, assurément, le fonds peut être considéré comme moins atteint, mais la forme se confirme approximative et résumée. Aussi serait-ce un travail, hardi, il en faut convenir, mais d'un puissant intérêt, que d'essayer la reconstruction, la reconstitution, en style oratoire amplifié, d'après les « notes » consignées dans l'œuvre à laquelle le nom de Mathieu est attaché, de cette harangue puissante dont le dogmatisme a eu une influence si décisive sur la doctrine chrétienne et sur l'évolution des nations de race européenne.

Le Sermon sur la Montagne est à facettes multiples. Chacun de ses alinéas, pour ainsi dire, aborde un sujet différent, touchant soit à la philosophie, soit à la morale, soit à la religion, soit à la sociologie. On n'y trouve pas un ordre logique bien défini : l'orateur a-t-il obéi uniquement à l'inspiration des circonstances et à la nécessité de s'adapter à son auditoire? Les rapsodes qui, longtemps après, ont recueilli ses éléments traditionnels les ont-ils collectionnés au hasard des récits? Mais lorsque, ayant relevé chacun des points développés par le prodigieux prédicateur, on essaie de les grouper méthodiquement, on aboutit à un saisissant résultat et l'on comprend mieux l'impression que dut faire sur les écouteurs vibrants cette œuvre extraordinaire. On est émerveillé que de telles pensées, si profondes, si justes, si touchantes, revêtues de telles paroles, si imagées, si prenantes, soient sorties des lèvres d'un artisan villageois à une époque où, pour ses pareils, les vues générales sur le monde et l'humanité étaient inexistantes tant il fallait descendre profond dans les abîmes de l'inexploré pour les entrevoir. On s'explique alors son influence miraculeuse et la germination de la légende de sa divinité.

Mais ce qui frappe peut-être plus encore, c'est le rapport immédiat et intime de ces idées d'il y a deux mille ans avec les idées socialistes d'aujourd'hui! Ici le phénomène d'anticipation éclate dans toute son ampleur et impose à qui médite, la conviction que pour avoir été à ce point précurseur, l'humble ouvrier né à Bethléem devait avoir le don magnifique du génie. Et même l'avoir à un degré unique, car si le propre de l'homme de génie est de voir et d'annoncer avant les autres, d'être en avance sur son temps, quel autre parmi leur groupe sacré a anticipé en de telles proportions sur le temps et les siècles?

Aujourd'hui le contenu du Sermon sur la Montagne peut sembler dépourvu de nouveauté. Les idées qui y travaillent sont de celles que les apôtres du Socialisme tiennent pour essentielles et développent volontiers en les accommodant au langage et à la philosophie modernes. Mais sous Rome et Tibère, dans la Judée, parmi la population mélangée de la Galilée, terre des Gentils c'est-à-dire des étrangers au regard des Juifs, au milieu des foules populaires asservies et misérables composées de prolétaires presque sans métier (car qu'était l'industrie?); pour des paysans, des bergers, des pêcheurs, des manouvriers, la nouveauté et la hardiesse étaient prodigieuses. De telles populations, proches de l'esclavage et du servage, opprimées et tourmentées par une politique ininterrompue de guerres et de conquêtes dont le principe était que l'envahisseur pouvait traiter l'envahi en gibier et en bétail, durent trouver miraculeux et messianique le frère, humble et séducteur, qui, dépliant leurs âmes obscures et leurs espérances ténébreuses, sut leur dire par des mots étrangement révélateurs ce qu'il germait en eux de rêves de justice, d'avenir et de consolation. Accoucher les secrets désirs des races, dégager les bourgeons dont sortira leur évolution future, piquer la surface là où doivent surgir les pointes d'une avancée vers un sort meilleur conforme aux incompressibles instincts, fut toujours le rôle des grands hommes, qui certes ne sont pas créateurs, mais éveilleurs des forces endormies, libérateurs des forces comprimées.

***

Voici comment, en l'ensemble organique de son édifice intellectuel, apparaît le Sermon sur la Montagne, œuvre oratoire digne d'être admirée par l'artiste autant que par le penseur, au-dessus assurément, tant elle est humaine et pure, des discours de Démosthène ou des proclamations de Napoléon, et méritant une place triomphale dans le musée des belles choses. Il convient d'en donner d'abord une vue générale, sauf à reprendre chacun des matériaux en une analyse plus serrée en vue de démontrer la légitimité de l'indéniable mouvement qui pousse un grand nombre d'hommes du temps présent, et parmi eux des héros comme Tolstoï, précédé, au reste, en cela par Proudhon, à croire et à dire qu'entre le Socialisme moderne et la doctrine du Christ, épluchée, décortiquée des terribles superfétations de la hiérarchie ecclésiatique et de la tyrannie sacerdotale, il y a une évidente affinité et que, après dix-neuf siècles, l'un n'est que la reprise, la continuation et l'épanouissement logique et historique de l'autre.

Le Sermon sur la Montagne affirme d'abord l'importance et la dignité du Peuple. Ensuite la confiance qu'il faut avoir dans les forces cosmiques et instinctives, l'erreur qu'il y a à suivre pour le règlement de la vie le

fragile raisonnement et les édifications de la science humaine. Puis l'évolution fatale du monde vers la Justice immanente.

Après ces grandes énonciations philosophiques, pénétrant dans les régions morales et la direction à imprimer aux forces psychiques, il énonce la primauté et la supériorité de la vie spirituelle sur les réalités corporelles. Il recommande la Bonté absolue, la Fraternité la plus exquisement élevée, la plus noble et la plus touchante. Il veut la Sincérité dans la vie, la haine de l'hypocrisie et de l'ostentation, la loyale netteté dans les opinions et la conduite. Il prescrit le mépris des richesses et condamne l'orgueil et l'esprit d'oppression qui en dérivent. Il signale l'importance de la Volonté et la souveraine vertu de l'Action et des Œuvres.

Viennent ensuite des vues plus directement sociologiques. S'occupant de la Femme, de la femme alors déjà humiliée et sacrifiée comme elle l'est encore aujourd'hui, il trace sobrement les devoirs envers l'épouse. Il prêche le dédain des attaques et des injures non seulement par amour du prochain mais parce que c'est perdre son temps que de les combattre quand on a foi en la Justice. Il insiste sur la défiance qu'il faut montrer envers les théoriciens, envers les faux prophètes, les docteurs à science systématique. Il fait le tableau séducteur des Béatitudes réservées aux pauvres, aux misérables, aux humbles, malgré tous les retards du Destin et toutes les iniquités passagères. Il ouvre, devant les opprimés, les portes d'or de ce que nous nommons aujourd'hui l'Idéal lointain et qu'il nomme, lui, plus poétiquement : le Royaume des Cieux!

Sur les questions religieuses, il est sommaire. Il parle de ce Royaume des Cieux en termes vagues qui laissent place à toutes les suppositions célestes et terrestres sur le lieu et la configuration de cet Eden mystérieux. Il parle du Père, de son Père, du Père de tous les malheureux, qui y règne calme, majestueux et juste, et de sa suprématie infiniment bonne, sans le définir davantage, comme un philosophe grec eût parlé du grand Pan, ou du Destin, dominateur même des dieux, force muette, universelle, infrangible. Il mentionne la Prière, mais la veut discrète et courte. Il en cliche le type en formulant l'incomparable oraison dominicale, le Pater, condensation en quelques lignes des préceptes dominants de sa philosophie morale, sociale et religieuse.

Rien de politique dans cette œuvre émouvante et saine; rien non plus d'économie politique. Ce n'était pas du temps, de ce temps rudimentaire où faire partie de la plèbe, c'était faire partie de la classe des opprimés, livrés à toutes les horreurs de la tyrannie. Mais qui doutera qu'en affirmant l'absolue Fraternité, l'universelle Bonté, l'immanente Justice, le Christ faisait jaillir les fontaines magiques d'où, au cours des siècles, devaient jaillir en ondes génératrices toute la politique démocratique et toute l'économie politique vraiment humanitaire?

Tel le programme, solide et ému, de cette doctrine qui allait conquérir sans réserve les peuples de race aryenne, d'abord en leurs éléments plébéiens, plus tard mais avec de terribles et détestables déviations les classes dirigeantes, et former le courant profond qui, sous les agitations, à la surface, des mondaines et autoritaires édifications de l'Église papale et les magnificences de l'art chrétien, devait rester puissant et pur, et après des siècles de disparition, remontant à la lumière, trouver son épanchement libre et triomphant dans le Socialisme contemporain. On a pu le croire à jamais disparu dans les abîmes, à jamais recouvert par les eaux vaseuses de l'égoïsme et de la tyrannie. Le voici qui émerge irrésistible, rapportant les antiques traditions chrétiennes de justice et d'humanité, non pas usées par le temps mais fortifiées, fécondées par tout ce que l'esprit moderne a su faire surgir en logiques conséquences de ces multiples têtes d'idées que le Nazaréen a déposées, graines merveilleuses, dans son impérissable Sermon sur la Montagne!

Béni soit-il, cet ouvrier, et à jamais glorifié! Qu'il le soit comme Dieu par les uns, comme Génie par les autres, qu'importe! Le service et la merveille sont immenses et égaux.

HENRY-D. THOREAU

J'ai rencontré depuis peu un certain nombre de jeunes gens, Belges, Français, de toutes les nations, qui, après s'être grisés de tout ce que la pensée actuelle a découvert de plus subtil et de plus général, ont été découragés de voir qu'elle ne les incitait à aucune action.

Il semble que la jeunesse bourgeoise soit revenue à la période de contemplation — inertie ou sagesse que l'humanité traverse à certaines époques — où s'apercevaient davantage la grandeur et l'immuabilité des lois contre lesquelles la lutte est vaine, que les accidents, les complications, les retards, les ruses quelles qu'elles soient qui peuvent un moment les suspendre ou les détourner. Nous voyons que les pierres tombent par leur propre poids et nous pensons peu qu'en glissant le long de la montagne, tel énorme bloc de granit a été retenu de longues années par la tige d'un arbrisseau.

Nous sommes comme le grain de blé des *Kalevala*, qui restait où il était, trouvait toutes choses bonnes et ne voulait pas germer; « il jouissait de son propre bonheur », enfermé dans sa gaine, attendant qu'une voix impérieuse l'en fit sortir, Attrait ou Nécessité. Et nous touchons au moment où la plus grande partie d'entre nous comprendra les plus hauts enseignements des religions hindoues, dont certaines races inférieures ont tiré ce que nous appelons le fatalisme oriental. Nous cesserons de nous agiter ridiculement pour des choses qui n'en valent pas la peine; nous aurons reconnu le peu de bien que fait l'agitation pour le bien, le peu d'art qui sort de l'agitation pour l'art, le peu de beauté, de gloire, de profit, de vertu ou d'amour que nous apporte

l'effort aveugle employé à les atteindre. Comme le grain de blé, nous nous renfermerons paisiblement en nous-mêmes, attendant que le soleil nous en fasse sortir. Alors nous saurons que nous vivons suivant la loi des choses, et quand nous croîtrons, nous ne nous demanderons pas si nous avons tort ou raison. Nous pousserons droit comme des arbres, et les Fatalités seront amoindries autour de nous parce que notre croissance elle-même sera une Fatalité, et que ces princesses se respectent d'assez bonne grâce entre elles, si elles sont dures aux arbitraires caprices.

THOREAU avait dans le sang, plus qu'aucun homme de son temps (1817-1862) et peut être du nôtre, la conscience de cette sagesse sauvage et profonde.

Il *savait* d'instinct ce que d'autres mettent une vie à découvrir; et ce qu'ils appellent « la triste vérité amèrement découverte par l'expérience » était pour lui la belle réalité toujours connue et qui ne ment pas. Voisin et ami d'Emerson, il fut plus enfantinement, plus naturellement philosophe, encore qu'il fut beaucoup moins penseur, peut-être même à cause de cela.

La nature l'avait imprégné de son aristocratie spéciale : dédain pour toutes les variétés de succès, pour tout renom de compétence en quoi que ce fût. Il voulait vivre aussi pleinement qu'il le pouvait, aussi librement, suivant l'esprit qui était en lui. Il se fit que son goût le porta beaucoup plus vers la nature que vers les hommes, qu'il aimait pourtant, car peu d'êtres ont parlé aussi profondément de l'amitié et de l'amour. Mais tandis que nous constatons comme lui que dans la société ordinaire le côté civilisé et conventionnel nous empêche d'atteindre l'humanité essentielle, et que nous continuons à en gémir et à nous laisser barbouiller de cet enduit, lui fuyait ce qu'il appelait le désert — la société — et s'enfonçait dans les bois pour être moins seul, et mieux y retrouver l'homme, à travers la pensée de quelques-uns qui le touchaient.

Pour lui, vivre et penser ne faisaient qu'un, et s'il n'est pas encore le type complet de ce qu'une partie de la jeunesse bourgeoise d'aujourd'hui rêve de devenir, il n'en est pas bien éloigné et il en dessine quelques lignes qui avant lui étaient restées indécises.

Il écrivit surtout son propre journal, notant minutieusement ce qui l'avait frappé, les premières petites pousses crevassant la terre du printemps, les traces d'un animal qu'il n'avait pas encore vu, les faits et gestes les plus ignorés de « Leurs Sérénissimes Oiselleries », toutes choses pour lesquelles son pouvoir d'observation était merveilleux, égal à celui de ses compatriotes les Indiens. Puis, sans transition, parlant des glaçons que le premier soleil fendille, de l'odeur particulière des bois à une telle heure du jour, il dit, assez courtement mais en mots pittoresques, en mots de poète, les vérités plaisantes qui se sont clarifiées en son cerveau pendant qu'il se promenait.

Il eût semblé à nos esprits inquiets et raisonneurs que cette spéciale capacité d'observation pour les choses de la nature — on eût dit que ses yeux étaient des microscopes et ses oreilles des microphones — ne lui indiquait formellement aucun genre d'activité bien déterminée au catalogue des services que les hommes échangent entre eux. — Il ne s'en préoccupe nullement — et simplement apporte au trésor général le peu qu'il a, se donnant comme il est, prenant gravement la suite emmêlée de ses contemplations pour la seule chose qu'il puisse donner, la meilleure action qu'il puisse faire et communiquer. Il ne s'explique pas lui-même, il dit seulement « ce qui lui passa par la tête ». « Quand je me promène, dit-il, j'ai des pensées sur les sujets qui m'occupent, mais toute leur pertinence semble s'évanouir avant que j'aie le temps de revenir les écrire ici. Les meilleures pensées qui me sont venues n'étaient, certes, pas pensées par moi. Elles viennent de la Nature « qui a horreur du vide » probablement, et *si je puis me promener avec assez d'insouciance*, je suis sûr qu'elle remplira les places vacantes. »

Plus loin : « Je ne peux pas vous expliquer ce que je suis, mieux que ne le fait un rayon de soleil d'été. Ce que je suis, je le suis et ne le démontre point. Être est le grand explicateur. En essayant d'expliquer, j'épluche tous les piquants, bourgeons et épines jusqu'à ce que la branche que je devrais présenter devienne un bâton. Si le monde où je vis n'est pas suffisant sans toi, ami, j'attendrai jusqu'à ce qu'il le soit, puis, je t'appellerai. Je veux te recevoir dans un palais, non dans une maison qui appelle l'aumône. »

« On dirait que la nature m'a donné ces heures de vie pour me laisser farfouiller dans ses tiroirs privés. »

Et il farfouille, disant les choses les plus neuves sur la nature extérieure et sur l'hésitante et vacillante petite âme humaine, nous apportant un trésor en vivant sa petite vie, sans plus, et — parce que précisément il se faisait que sa mémoire égalait en acuité son pouvoir d'observation — en la racontant.

La voilà, l'action réelle, l'action que notre génération peut comprendre. Elle est née d'une vue plus pénétrante de toutes choses, nous montrant le peu de valeur qu'elles ont en elles-mêmes et le peu de cas qu'il faut en faire quand elles ne nous tentent que comme des jouets dans la main d'autres enfants. Seules nous rendent heureux et féconds ces actions qu'un rayon de soleil fait sortir de nous, qu'une tentation personnelle continue, forte, nous pousse à accomplir. Alors nous voyons que notre nature nous entraîne dans le même sens que le monde, et que nous avons au dedans de nous une loi qui nous rouvre les portes fermées de la Beauté, qui nous apprend que notre vie est aussi belle et aussi rigoureusement nécessaire que le cours des astres, pourvu que nous nous laissions, comme eux, tomber de notre poids dans l'infini.

Le mal, disent les jeunes gens dont je parlais, c'est que nous ne sentons aucun poids nous entraîner.

Peut-être quelques-uns ne sont-ils, en effet, que les écorces des semences dont le germe est absent, et qu'ils flottent à tous les vents sans pouvoir atterrir nulle part.

Mais je crois plutôt que, seule, la géniale simplicité de Thoreau leur manque, et qu'ils entendraient très clairement la voix de leur plus intime tendance et de leur plus beau désir, s'ils s'isolaient, sans pensée, sans projets, sans exigences, pour l'écouter.

I. WILL

LE SALON DES BEAUX-ARTS DE LIÉGE

L'an dernier, à pareille époque, un Salon de libre esthétique s'ouvrait à Liége, et bien que l'entreprise ne fut pas brillante dans ses résultats pécuniaires, le Salon fut très suivi et fort apprécié.

Cette année s'ouvre une exposition officielle; à son organisation préside un comité directeur dont les tendances réactionnaires sont affirmées par les noms de la plupart de ses membres. Malgré quoi

nous fut réservée la joie de constater qu'en ce Salon même l'esprit moderniste a fait trouée.

Non que cette exposition donne satisfaction à nos aspirations, à nos préférences; tant s'en faut. Les novateurs intéressants parce que hardis, les maitres symbolistes, les plus robustes personnalités n'y figurent point. Aucun ne s'est présenté.

Nul doute qu'ils aient reculé devant la piteuse réputation artistique de notre ville. Ils eurent tort; ils eussent été reçus, étudiés si pas encore appréciés. L'élan est donné. Ils doivent seconder, accentuer le mouvement. Nous espérons au prochain Salon les voir au premier rang des exposants; c'est pour eux un devoir d'éducation et de propagande.

Mais elle se présente bien dans un local clair, en un décor soigné, disposé avec goût; et si timide est la manifestation d'art neuf, de l'ensemble se dégage une impression de vie.

L'atmosphère s'est comme purifiée. Un rayon de soleil a percé les ténèbres d'auparavant; plus empoussiérés, plus vermoulus apparaissent les nombreux et mornes débris d'un noir passé, car de la clarté se répand doucement et réjouit.

Laermans, avec la *Prière du soir* d'un sentiment contenu et profond, Emile Claus avec une claire évocation de la Flandre au printemps et deux pastels dont l'un surtout très harmonieux de couleurs, expression juste et pénétrante de la pâle tristesse d'hiver, Ferdinand Willaert avec le *Pont des Augustins* tout imprégné de la mélancolie de Bruges, Edgard Farasyn avec le *Portail*, paysage de douce lumière et de recueillement, contribuent particulièrement à procurer l'heureuse impression que je note.

D'autres aussi apportent de l'intérêt au Salon : Courtens dans un aspect de mer à la nuit tombante; Alexandre Marcette avec l'*Escaut en Hollande;* les tableaux de Théodore Verstraete; une *Plage au couchant* de vision juste et d'excellente tendance de Mlle M. Dumont; l'*Hiver* de Wytsman; deux marines de Paul Kustohs; un *Soir de vieux château* d'Edmond-Paul Verstraeten; *Trois compagnons* de Mlle Dumont et quelques-uns encore que l'on pourrait cueillir parmi les nullités, les vieilleries et d'indifférentes médiocrités.

Point ou peu d'envois de l'étranger; rien à y signaler. Maigre contribution des Liégeois; certains cependant, aujourd'hui de renom et très justifié, auraient pu briller. Notons d'Auguste Donnay les interprétations graphiques de l'*Almanach des poètes de 1896*, déjà connues par le Salon de la *Libre Esthétique*, et très admirées.

Quelques sculptures bien venues parmi lesquelles nous remarquons : *Premiers Remords* d'Hippolyte Leroy, un peu d'art décoratif, et des objets d'art, agréablement dispersés, donnent de l'allure et de la diversité à l'exposition.

AU SALON DES CHAMPS-ÉLYSÉES

Les artistes belges qui ont exposé au Salon des Champs-Élysées sont, cette année, particulièrement nombreux. Dans l'impossibilité où nous sommes (et la besogne serait aussi fastidieuse pour le lecteur que pour nous) de décrire en détail cet énorme bazar international, dont l'étalage reste d'ailleurs immuable, citons du moins les œuvres de nos compatriotes :

PEINTURE. — Mme Léo Arden : *Et je suis seul*; M. Jean Beauduin : *Derniers rayons;* M. Hubert Bellis : *Huîtres*; M. Léon Brunin : *L'Alchimiste;* M. Georges de Burlet : *Lever de lune ;* M. Frantz Charlet : *Henri Rochefort écrivant ses mémoires* et *Portrait de Mlle X;* M. Georges Croegaert : *Les Bibelots ;* M. César de Cock : *La Rivière de l'Epte* ; Mlle Louise de Hem : *Antiquités, Fruits ;* M. Delgouffre : *Nuit en Campine ;* M. De Vriendt : *L'Institution de l'Ordre de la Toison d'Or, Théry d'Alsace rapportant à Bruges les reliques du Saint-Sang ;* M. Dierickx : *Coin de salle à l'Œuvre de la Bouchée de pain ;* M. Charles Duchêne : *Un Remue-ménage chez l'artiste ;* M. Duyvert : *Saint Quentin délivré par un ange;* M. Fraipont : *Le Givre dans la forêt de Saint-Germain ;* M. Herbo : *Tentation* ; M. Le Mayeur : *Un Brise-lames;* M. Émile Motte : *Étude autopsychique;* M. Romberg : *Marché aux tapis au Maroc ;* Mlle Roszmann : *Portraits ;* M. Siberdt : *Meurtre de Rizzio* ; M. Sohié : *Étang de Groenendael, La Route du village ;* M. Struys : *Désespéré ;* M. Timmermans : *En vue de Rouen, Effet d'orage* ; M. Van den Bos : *Portrait décoratif, Regrets ;* M. Van der Meulen : *Le Mariage de Blanchette;* M. Van Hove : *Un Enlumineur* ; M. Wauteur : *Le Mois de novembre dans les Flandres ;* M. Florent Willems : *Portrait de Mme G...*; M. Yperman : *Portraits.*

DESSINS, AQUARELLES, PASTELS, PORCELAINES, ETC. — M. d'Artagne : *Portraits ;* Mlle Blanche Beckers : *Portrait de M. Beckers* ; Mlle Caroline Beckers : *Portraits ;* M. Georges de Burlet : deux aquarelles ; Mlle de Hem : *Rêverie, Enfants des champs ;* M. Fraipont : *Les Chardons, Jardinet;* Mme Hamilton ; *Miniatures;* Mlle Henriques : cinq miniatures, étude et portraits ; M. Modave : *Moulin en Hollande, Le Soir ;* M. Romberg : *Le Marché du jeudi au Maroc, Mendiant pèlerin.*

SCULPTURE. — M. Bruyneel : *Le Piège* (statuette, plâtre); M. Carbon : *Le Savant* (statue, plâtre); Mme Maeterlinck : *L'Enfant* (groupe, plâtre); M. Edm. Michel : *Je serai soldat* (buste, marbre); M. Van der Straeten : *Amour maternel* (groupe, plâtre).

ART DÉCORATIF. — M. Pernot : *Surpris* (groupe, cire); M. Provost-Blondel : Plaquette sur métal tirée de son livre *Voyelles et consonnes.*

ARCHITECTURE. — M. Alph. Lacroix : *Projet de peinture décorative pour un plafond de chambre à coucher Louis XV ;* M. de Neef : *Fumoir, salle à manger et jardin d'hiver d'un hôtel de Bilbao ;* M. Yperman : *Fresques de la chapelle de Saint-Julien au petit Quevilly, Peinture de la crypte de l'église de Saint-Bonnet-le-Château.*

GRAVURE ET LITHOGRAPHIE. — M. Biot : *Tête d'enfant, Portrait de M. Mercier;* M. Léonard : *Douanier en embuscade;* M. Schlumberger : *La Moisson ;* Mme Marie Van Espen : *Portrait de Mlle H...*

Clôture des Concerts populaires.

Hans Richter a retrouvé, à la tête de l'orchestre des Concerts populaires, le succès enthousiaste qui l'avait accueilli naguère, quand Joseph Dupont fit à une série de chefs d'orchestre étrangers la politesse de leur préparer des concerts de choix et de leur fournir l'occasion de se faire applaudir à sa place. Avec Richter, pas de désillusion possible. C'est le Conducteur par excellence, habile à pétrir la pâte symphonique, à lui donner la forme, la couleur, aussi attentif aux détails qu'à l'ensemble, respectueux des œuvres, scrupuleux jusqu'à la minutie. Doué d'une prodigieuse mémoire, il conduit tous ses concerts par cœur, non pour ébouriffer l'auditoire (nous l'avons vu, parfois, placer une partition sur le pupitre pour « faire semblant » de suivre de l'œil les portées de musique...), mais parce qu'il sait combien, sous le contrôle direct du chef dont

le regard ne quitte pas un moment les interprètes, les musiciens sont plus rigoureusement attentifs. La puissance de l'œil exerce sur l'armée docile des instrumentistes une fascination qui accroît singulièrement la précision des indications rythmiques du bras.

Est-ce à cette faculté tout à fait exceptionnelle que sont dues la rare homogénéité, la fusion parfaite des sonorités, la variété de nuances, la souplesse de mouvements qu'obtient ce maître chef d'orchestre? Toutes ces qualités ont été mises en vive lumière, jeudi et vendredi, — vendredi surtout, — aux deux exécutions que Richter a données d'un progamme varié, embrassant, outre quelques œuvres déjà entendues, une primeur : la *Symphonie pathétique* de Tschaïkowsky, la dernière composition du maître russe, écrite à une époque où la mort déjà planait sur lui.

Cette œuvre, divisée en quatre parties, n'a pas l'originalité qui marque les partitions hautes en couleurs, savoureuses et fortes de Borodine, de Rimsky-Korsakoff ou de Glazounow. On y ressent l'influence de Schumann et, assez visiblement pour que l'assimilation s'impose en certains passages, de Raff, dont la symphonie *Im Walde* transparaît à travers la trame du troisième mouvement: *Allegro molto vivace*. L'*Adagio lamentoso*, qui termine l'œuvre, a quelque analogie avec un fragment de la *Péri* de Schumann. Ce morceau, qui paraît avoir valu à la symphonie l'épithète de «Pathétique», est peut-être le mieux venu de la partition. Mais ici encore, si la facture intéresse, l'inspiration est courte, et le thème, d'un dessin banal, est répété indéfiniment sans être symphoniquement développé. Il a fallu l'interprétation supérieure que lui a donnée Hans Richter pour le faire applaudir.

L'*Akademische Fest-Ouverture*, dans laquelle Brahms a réuni et spirituellement traité des chansons estudiantines, l'ouverture un peu pâlie du *Carnaval romain*, l'*Enchantement du Vendredi-Saint* et l'ouverture des *Maîtres Chanteurs* ont reçu, comme la symphonie, une exécution impeccable qui a donné à ces œuvres souvent applaudies à Bruxelles un attrait nouveau.

C'est dans les *Maîtres Chanteurs* pourtant que Richter triomphe. Il donne à l'étonnant prélude qu'on ne se lasse pas d'écouter une vie, une verve, un entrain prodigieux, joints à l'étude la plus fouillée des détails, dont aucun ne reste dans l'ombre. Ce n'est pas le cortège pompeux, solennel et quelque peu balourd auquel nous sommes accoutumés. Hans Richter en exprime avant tout l'allégresse, l'élément *festival, réjouissance populaire*. Il lui imprime dès le début une allure plus rapide, élargissant vers la fin le thème des Maîtres avant le fortissimo qui déchaîne toutes les voix de l'orchestre. Et ce thème acquiert alors une ampleur qui lui donne sa signification définitive. On ne pourrait imaginer interprétation plus émouvante et plus complète.

THÉATRE MOLIÈRE

Après le grand succès du *Train n° 6* qui mouilla tous les mouchoirs de la banlieue, voici *Gigolette*, le drame aigu de Pierre Decourcelle, l'une des plus habiles combinaisons de tous les ressorts propres à exciter la pitié et l'enthousiasme de la foule, à la tenir haletante, à lui faire partager successivement les plus grosses émotions et la plus folle gaieté. Le Bal des Gigolettes et la Chanson des blés d'or ont rencontré auprès du public ixellois l'accueil chaleureux que leur avaient valu, au Théâtre des Galeries, le jeu mouvementé, d'un déhanchement peut-être excessif, de Mlle Berthe Cerny. Et les tableaux sombres de la Cour d'assises, de la Rafle, de l'enlèvement de la victime sympathique, etc., ont exercé, comme naguère, leur irrésistible prestige. Bien jouée par la troupe de M. Munié, au premier rang de laquelle il faut citer Mmes Munié et de Perty, MM. Montlouis, Boéjat et Chatelain, *Gigolette* a été applaudie à outrance. Et malgré l'heure tardive — il était une heure du matin quand le rideau s'est décidé à tomber pour la dernière fois, le soir de la première représentation — le bon public a, par des rappels et des ovations, prouvé, une fois de plus, qu'il n'est point lassé du mélodrame quand il est rajeuni et modernisé comme M. Decourcelle a le talent de le faire.

NOUVEAUX CONCERTS DE LIÉGE

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Voici close la série annuelle des « Nouveaux Concerts ». M. Sylvain Dupuis a persisté dans la voie d'initiation qu'il a choisie. Que louer davantage de la sûreté de son goût, de sa confiance active ou de l'énergie de sa direction? Il a obtenu de son orchestre de merveilleux résultats; le plus souvent le fini de ses exécutions nuancées, animées, n'appelle que les éloges. Souhaitons que la récente promesse de subside de M. le ministre De Bruyn l'aide, en se réalisant, à surmonter les difficultés financières de son entreprise et attise sa flamme sans modifier ses tendances.

Deux exécutions nouvelles au dernier concert.

La symphonie de Tschaïkowsky, dite pathétique, composition longue, diffuse et monotone d'orchestration. Les phrases mélodiques, encore que certaines aient du charme, éveillent de vagues réminiscences et fatiguent par la fréquence des répétitions. L'*adagio lamentoso* nous a paru la meilleure partie de l'œuvre.

Judas, scène lyrique, musique de Sylvain Dupuis, auquel on ne reprochera point de nous avoir trop souvent imposé d'audition de ses œuvres; pour la première fois son nom figurait au programme de ses concerts. *Judas* est une œuvre vigoureuse, d'orchestration soignée, un peu déclamatoire; le poème, d'ailleurs, prêtait à la déclamation; sans répit le traître Judas s'exclame en malédictions et lamentations.

Sylvain Dupuis a trouvé de justes accents d'amertume et de terreur, qu'une orchestration rude, enfiévrée, très mouvementée répercute âprement. Dès le début vous saisit une impression de trouble fiévreux, d'affolement, de vain désespoir qui va s'accentuant. Les clameurs du peuple, les répliques des prêtres, les voix vagues contribuent à l'impression d'épouvante.

L'épisode de la *Vision du Calvaire* nous a paru d'une belle venue mélodique.

L'exécution par l'orchestre, par les chœurs de la *Légia* et par M. Ch. Gilibert qui chantait Judas, fut très bonne, et ce fut l'occasion d'un légitime succès pour Sylvain Dupuis.

M. Gilibert a chanté de sa voix sympathique et en artiste la *Romance de l'Étoile*; qu'il évite seulement de trop nuancer « en romance » ce qu'il a fait à la reprise.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les Droits de la Critique.

Un curieux procès artistique à l'horizon. M. Minuto, directeur du Théâtre des Menus-Plaisirs, a assigné M. Catulle Mendès à propos de l'article dans lequel celui-ci, rendant compte de la reprise de *Nana*, a écrit :

« Le vrai coupable, le seul coupable, c'est le directeur, quel qu'il soit, qui a eu, comme on dit, le toupet de convoquer des Parisiens à une représentation où rien, rien, rien ne subsiste du formidable roman d'Emile Zola, ni même de l'adaptation mélodramatique qu'en tenta M. William Busnach.

« Et, en vérité, — malgré que Mlle Aimée Martial n'ait pas cessé d'être jolie et se montre, çà et là, intelligente, — une colère nous prend à la fin de cette outrageuse soirée et nous incite à espérer que la prochaine pièce reprise par l'actuel théâtre des Menus-Plaisirs portera ce titre justicier : *Faillite!* »

Le demandeur prétend que ce mot de « faillite » lui a amené de la part des fournisseurs et employés une foule de sollicitations. Il demande un franc de dommages-intérêts et l'insertion du jugement dans vingt journaux.

M. Catulle Mendès répond qu'il n'a pas outrepassé les droits de la critique et intente à M. Minuto une action reconventionnelle pour procès vexatoire. Attendons le jugement.

PETITE CHRONIQUE

M. Léon Somzée a fait parvenir au Commissariat général de l'Exposition de 1897 un projet de classification pour la section des Beaux-Arts qui parait plus logique et plus rationnel que celui qui a été adopté. Le voici :

SECTION ARTISTIQUE. Groupe A. — Les Arts plastiques. — *Classe I.* — Le dessin dans le sens artistique le plus élevé. Le dessin dans ses applications à la décoration et à l'ornementation : *a*) arts du graveur, gravure artistique sur métaux, nielles, impressions d'art, reliure d'art; *b*) art du médailleur, glyptique; *c*) la dentelle, la broderie.

Classe II. — La peinture dans le sens artistique le plus élevé. La peinture dans ses applications à la décoration et à l'ornementation : *a*) la peinture sur verre, verrerie artistique, vitraux peints, émaux, mosaïques, céramique artistique; *b*) les tapisseries et tissus d'art, les éventails.

Classe III. — Statuaire : La sculpture dans le sens artistique le plus élevé. La sculpture dans ses applications à la décoration et à l'ornementation : *a*) mobilier artistique; *b*) sculpture chryséléphantine; *c*) torentique, métaux repoussés, orfèvrerie, etc., ferronnerie d'art, horlogerie artistique.

Classe IV. — Architecture : *a*) architecture religieuse; *b*) architecture civile; *c*) architecture des jardins.

Groupe B. — La musique. — *A*. La musique liturgique. — *B*. La musique profane.

L'idée de grouper dans la section des Beaux-Arts toutes les manifestations artistiques (applications de l'art à l'industrie, etc.) a été proposée dès le début. MM. Ch. Van der Stappen, Octave Maus et Paul Du Bois l'ont vivement défendue aux assemblées de la première section. Elle avait même, ainsi que nous l'avons dit, été adoptée à la presque unanimité des voix par cette section. A une réunion subséquente, et sur la proposition de M. Khnopff, elle a été rejetée, ce qui a amené la création d'un groupe spécial, le groupe *H*, rattaché à la cinquième section et comprenant l'ensemble des manifestations de l'art décoratif et des applications de l'art à l'industrie.

Le gouvernement vient d'acquérir pour le cabinet des estampes de la Bibliothèque royale de Bruxelles une série d'eaux-fortes du peintre James Ensor. Parmi les principales citons : *La Bataille des Eperons d'or*, *le Pouilleux indisposé se chauffant*, *le Christ tourmenté par les démons*, *le Christ aux enfers*, *le Christ aux mendiants*, *la Kermesse*, *les Mauvais médecins*, *les Gendarmes*, *les Masques scandalisés*, *les Squelettes voulant se chauffer*, *le Roi Peste* et *le Jardin d'amour*.

Les nouvelles décorations de l'ordre de Léopold conférées aux artistes :

Ont été nommés : *Commandeur :* M. Th. Vinçotte, statuaire. *Officiers :* les peintres Asselberghs, Carpentier et Lybaert; le statuaire De Tombay; MM. Fischer, maître de chapelle à Sainte-Gudule; Emile Mathieu, directeur de l'Ecole de musique de Louvain, et Van den Eeden, directeur du Conservatoire de Mons. *Chevaliers :* le prince de Ligne, président du comité de la section des anciennes industries d'art et antiquités des musées royaux; les peintres Anthony, Baertsoen, Becker, Farasyn, Herbo, Hoeterickx, Lanneau, Maeterlinck, Marcette, Van Leemputten; les statuaires Braecke, De Rudder, Dupuis, Lefever, H. Le Roy; MM. Arthur Verhaegen, archéologue; Hellemans, architecte; Delsemme, directeur des *Disciples de Grétry* et S. Dupuis, directeur de la *Légia;* les compositeurs Paul Gilson et Franz Servais; M. Léon D'Aoust, président de la Société des Concerts populaires; MM. Block, ancien professeur au Conservatoire de Gand, Anthoni et Mercier, professeurs au Conservatoire de Bruxelles, Bouhy et Watelle; M. Ernest Van Dyck, artiste lyrique.

Bientôt Bruxelles n'aura plus qu'un seul théâtre ouvert. Déjà la Monnaie et le Parc ont clos leurs portes; les Galeries et l'Alcazar annoncent qu'ils fermeront après les fêtes de Pentecôte. Pour toute distraction les amateurs de spectacles n'auront plus que l'Alhambra qui, grâce au très grand succès du *Pont vivant*, peut prolonger sa campagne au delà des limites ordinaires.

Au Waux-Hall, à l'occasion des fêtes de la Pentecôte, deux concerts extraordinaires. L'un ce soir, avec le concours de Mlle J. Milcamps, du Théâtre de la Monnaie; l'autre demain, avec le concours de M. J. Deville, du Théâtre de Marseille.

Indépendamment de son *Bulletin périodique de livres rares et curieux* contenant plus de cinq cents numéros parmi lesquels l'édition des Fermiers généraux, reliée par Derôme, des Contes de La Fontaine, les Chansons de La Borde (reliure de Bisiaux), les Métamorphoses d'Ovide traduites par l'abbé Banier avec suite de 80 figures avant la lettre, etc., l'éditeur Deman vient de publier le catalogue de quelques ouvrages de choix (Beaux-Arts et Littérature) actuellement en solde à prix nets. On y trouvera, à des conditions exceptionnelles, divers volumes d'art que nous recommandons à nos lecteurs. Citons entre autres : Baudelaire, J. Vallès, E. et J. de Goncourt, Viliers de l'Isle-Adam, Mallarmé, etc.

Les séances de musique consacrées par MM. Eugène Ysaye et Raoul Pugno à la *Sonate classique et moderne* ont eu à Paris un succès prodigieux.

L'affluence était telle qu'il était, nous écrit-on, impossible de trouver place dans la salle. Au hasard, parmi les comptes rendus extraordinairement élogieux des journaux parisiens, cet extrait du *Temps* paru mercredi dernier : « La première série d'auditions de la *Sonate classique et moderne*, donnée salle Pleyel par Eugène Ysaye et Raoul Pugno, s'est terminée hier au milieu d'une affluence considérable, dans laquelle on remarquait les principales personnalités musicales, telles que Camille Saint-Saëns, V. d'Indy, E. Chausson, E.-M. Delaborde, Taffanel, etc., etc. Les deux artistes ont surpassé l'attente de ceux-mêmes qui faisaient de leur talent la plus haute estime. Leur réunion n'a pas été la conjonction curieuse de deux étoiles. L'œuvre d'art pur qu'ils ont entreprise a fait pour d'autres raisons une profonde impression. L'entière unité de conception musicale, la divination, les intentions les plus secrètes d'un compositeur, le don mystérieux de faire d'une œuvre une sorte d'être vivant et de faire exprimer tout ce qu'il a de pensée, de passion et de poésie, telles sont les qualités qui ont fait des exécutions de Pugno et d'Ysaye des espèces de secondes créations. Paris n'avait rien entendu de pareil depuis Rubinstein et Henri Vieuxtemps ».

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 22. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 31 MAI 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à
L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

PLAGIAT

Voici, « encore une fois, savez-vous », une affaire de plagiat ?

Vous vous rappelez, sans doute, que dernièrement on a monté une garde terrible et fait une conduite de Grenoble assourdissante à l'italien d'Annunzio, l'admirable auteur de *l'Innocent*, parce que, dans les quelques myriades de lignes qu'il a agencées en romans célèbres, un patient épuceur de coccinelles a trouvé encastrées des bouts de phrase réminisçant Guy de Maupassant, pour autant que je m'en souvienne, ou le Sar Péladan; des bouts de phrase flottant là comme les épaves, à peine visibles, d'un brick naufragé sur les vagues infinies des atlantiques. Repêchées et alignées en un tableau comparatif adroitement condensé, ça avait l'air de quelque chose. Mais dans le tas, c'était aussi péremptoire qu'un grain de sel dans les sables du Sahara ou qu'une tousserie dans la canonnade de Sedan.

Il y a quelque dix ans, un travail analogue fut tenté, chez nous, par d'adroits coupeurs de fil en seize, pour démontrer que les poésies charmantes de Georges Khnopff n'étaient qu'un pillage de Verlaine. Et jadis le même procédé fut essayé par les médiocres qui, invariablement, accompagnent le talent comme la vermine parasite les grands fauves, pour établir que Phèdre n'était que le plagiaire d'Esope, et Lafontaine le plagiaire de Phèdre. Sans compter Corneille plagiant le Romancero dans le *Cid*, et Shakespeare les conteurs italiens dans *Roméo* et dans *Othello*.

Le cas actuel n'est pas littéraire. Il est juridique. Mais pourquoi s'étonnerait-on si des mœurs aussi chicanières et aussi étroitement revendicatoires passent du domaine de l'art proprement dit à tous les territoires où l'on écrit même sans art. Un M. Louis Franck, dont il est impossible de ne pas avoir entendu parler tant il se charge lui-même d'entretenir les résonances où vibre son nom à étymologie annonciatrice d'audace, et qui qualifie sa demeure, on ne sait en vertu de quelle délégation : OFFICE FÉMINISTE UNIVERSEL ! vient de publier une ébouriffante brochure au sujet d'un prétendu plagiat dont il aurait été victime.

Il s'agit de la rédaction d'un projet de loi et d'un rapport à l'appui sur *l'Épargne de la Femme mariée !*

Le coupable serait Emile Vandervelde! Emile Vandervelde dont la brillante, féconde et turbulente personnalité ne semble vraiment pas avoir besoin d'aller faire des emprunts, fût-ce à l'Office féministe universel.

La théorie du plagiat tel que l'entend « cet officier » est vraiment « tourneboulante », comme eût dit Rabelais, et désarticule toutes les notions sur la matière. Il érige le monopole en une institution qui, si elle était acceptée, condamnerait bientôt l'humanité au silence, ce qui réjouirait peut-être Maeterlinck, mais rendrait l'existence morose. Il croit, en sa candeur séraphique, que dès que, sur un sujet courant, fût-ce l'épargne de la femme mariée, il a coulé en phrases banales les idées circulantes, non seulement ces idées lui appartiennent comme des papillons happés au vol, mais aussi les mots dont il s'est servi, fussent-ils de ceux qui réalisent au suprême degré la notion des *Communia Omnium*, des choses qui sont à l'usage de tous et qui n'appartiennent à personne, telles que l'atmosphère et les eaux courantes.

Voici un échantillon de cette abracadabrante conception, produite avec accompagnement d'un tapage tintamarresque : c'est textuellement extrait de l'œuvre dont ici s'occupe notre critique. On croit rêver dans une cloche à plongeur.

Proposition Vandervelde 23 avril 1896. —	**Proposition Louis Frank** Discutée à la Ligue féministe, en janvier 1893. A L'IMPRESSION le 7 mars 1896. —
IL EXISTE...	IL EXISTE...
Dominés par le DÉSIR d'aboutir AU PLUS TÔT...	DÉSIREUX d'assurer tout d'abord... Il importe qu'une législation équitable remplace, AU PLUS TÔT...
La proposition de loi .. réduite à de MODESTES limites...	NOTRE système, plus MODESTE, se borne POUR LE MOMENT...
NOTRE BUT unique POUR LE MOMENT c'est D'EMPÊCHER qu'un mari *débauché, paresseux* et *dissipateur*, puisse rendre inutile le dévouement d'une femme qui PEINE et *économise*.....	Il faut... EMPÊCHER... Puisque ce BUT... Si le mari est ouvrier prodigue, ivrogne ou *débauché*; s'il s'adonne à la boisson ou mène une existence odieuse dans la *paresse*... il a le droit de s'emparer... des *économies... mari dissipateur*...
... qui *peine*...	Les femmes qui PEINENT. . qui *peinent*...
... qui *économise*...	... qui *économise* ..
... le *dévouement* d'une *femme*...	Toute *femme* sait pousser *le dévouement.*
Qu'un *mari* PUISSE *toucher* les salaires de sa femme et mettre la main sur ses moindres économies...	QUE le *mari* PUISSE profiter du travail de sa compagne. Qu'il soit maître des salaires et des gains de sa femme...
... *toucher*...	... *toucher* ....
revision...	*revision*...
législation civile...	*législation civile*...
Soutenir le ménage...	Améliorer son petit *ménage*... *Ménages* qui ne *se soutiennent*...
Élever les enfants...	*Elever ses enfants*...
Dépenses frivoles et de luxe...	... Toilettes, plaisirs, *folles dépenses*...
Ressources du ménage...	*Ressources* du foyer...
Mari PARESSEUX et DISSIPATEUR...	Combien n'est-il pas de *maris* PARESSEUX, DISSIPATEURS...
Subir ..	Elle *subit*...
Abus...	*Abus*...
DANS LES CLASSES *laborieuses* les faibles ressources du ménage ne laissent pas d'excédent permettant de faire les frais d'un contrat de mariage..	DANS LES CLASSES *pauvres*, les conjoints qui, au moment du mariage, *ne possèdent d'autres* ressources *que* leurs salaires, par économie, se marient sans contrat de mariage...
... Celles qui *n'ont d'autres* biens *que* leur travail pourront-elles seulement y *songer*?	Quand on *songe*...
Classes laborieuses...	*Classe laborieuse*...

Vous vous frottez les yeux, lecteur? Vous vous demandez si l'aile de la folie n'a pas touché votre front? Eh bien, il y en a comme ça deux pages et demi, compactes!

On se tâte pour savoir à quel détraquage est en proie l'intellect du directeur de l'Office féministe universel et quelle extravagance le travaille? Est-ce sérieusement ou dans une intention mystificatoire qu'il a bâti cet échafaudage ahurissant? Veut-il du bruit, rien que du bruit, et le bruit lui suffit-il même quand il est fait d'une tempête de quolibets?

Emile Vandervelde a répondu, très flegmatique : « Mais, cher Monsieur, votre projet était encore secret puisqu'il n'était pas imprimé, vous le dites vous-même en tête de la colonne réservée à votre prose. Je ne l'avais ni vu ni connu le 26 avril 96 quand mes amis et moi avons déposé le nôtre. Le mystère qui vous fait trépigner est d'une explication simplote : nous avons pris tous deux aux mêmes sources, du domaine public : les documents parlementaires, lois, projets de lois surgis en divers pays sur cette question qui est partout à l'ordre du jour; si je suis plagiaire vous l'êtes au moins autant que moi. Vous me faites l'effet d'un fou qui hurlerait qu'on le vole quand on va boire aux fontaines Wallace. »

Si la doctrine frankinienne s'implante, nous verrons bientôt quelque autre théoricien poussant à bout le système, crier comme un brûlé qu'on lui a pris des syllabes et des monosyllabes! et, dressant un tableau où il fera la statistique des *qui*, des *que*, des *la*, des *ma*, des *con*, des *cu* qu'on lui aura dérobés, réclamer vengeance aux dieux et aux hommes. Dans les traités d'aliénation mentale on cite des malades qui font de tels soulignages et on les classe parmi les incurables destinés au gâtisme final et déplorable.

LES ENSEIGNEMENTS DE L'ENVOUTEMENT

DE HAINE ET D'AMOUR

M. Jules Bois, dont les nombreuses études sur l'occultisme, les conférences à la Salle des Capucines et au Théâtre moderne, les drames ésotériques, *Les Noces de Sathan* et *La Porte héroïque du Ciel*, ont vivement excité l'attention, a fait la semaine dernière, à la Maison d'art, une conférence sur l'envoûtement. Nous avons prié M. Bois de

bien vouloir résumer cette causerie pour les lecteurs de l'*Art moderne*. Il nous adresse, en réponse, l'intéressant article que nous publions aujourd'hui.

Dans mon livre *Le Satanisme et la Magie* j'ai longuement et avec fièvre décrit ces rites étranges, dérisoires et parfois délicieux des deux envoûtements, soit de haine, soit d'amour. Qu'il nous suffise, ici où je voudrais exposer quelques conclusions philosophiques, de résumer ces gestes de vindicte en quelques lignes, afin d'aller plus haut et plus loin.

L'envoûtement de haine d'abord.

C'est l'envoûtement primitif, l'envoûtement de domination, le frère aîné, le père de l'autre. Il porte en lui l'envoûtement d'amour, comme un guerrier sauvage étreindrait un perfide enfant. Il répond au goût féroce de l'ancêtre pour le carnage, avec ceci de plus qu'il est lâche, s'accomplit à distance, derrière les remparts du mystère. Il veut dominer, affaiblir, dessécher, tuer en des tourments prolongés et sûrs. Voici son principal rituel.

Le sorcier, l'envoûteur forme lui-même à certaines heures fatidiques l'effigie de son ennemi. Généralement c'est une poupée de cire, la cire étant un excellent concentrateur de l'énergie vitale. Cette cire doit être vierge, c'est-à-dire n'avoir pas servi précédemment, afin d'être plus délicate et s'imprégner mieux de volonté. (Parfois, le sorcier remplace l'effigie par le crapaud, l'animal mélancolique gonflé de venins.) Ce marmouset doit être si identique à celui qu'il représente qu'il doit avoir reçu les mêmes sacrements, porter inscrit le même nom. Il est habillé avec des morceaux de vêtements de l'autre, sa petite main renferme un ongle de son original, sa tête en porte des cheveux, une dent de son sosie vivant est en lui. Alors, après la consécration, la lutte bizarre commence; le magicien s'exalte, il attaque la statuette soit avec une ronce, soit avec un couteau, des morceaux de verre, des épingles, des tisons rouges. Placé dans la direction de la victime et choisissant l'heure où il pense qu'elle repose et se trouve dans un état de passivité propice, il joint la parole aux gestes, l'invective aux coups. Afin de rendre plus puissantes ses imprécations, il extrait des livres saints de son pays les versets qui s'adaptent à sa vindicte, et aux prophètes les insultes qui firent s'écrouler les murs des villes et l'orgueil des rois. Ainsi croit-il compromettre Dieu en son affaire et son cerveau s'exalte à croire mêlé un si haut personnage à sa médiocre querelle.

Après un certain nombre de ces combats emphatiques et étriqués, lorsque l'effigie totalement s'écroule, elle est traversée au cœur ou jetée au feu. L'envoûté meurt en même temps que les derniers vestiges de la cire. S'il ne meurt pas il a bien tort, car tout a été fait pour cela et l'instinct de la conservation est vraiment poussé chez lui jusqu'à la mauvaise grâce...

Comment expliquer maintenant l'efficacité possible de cette cérémonie, qui, malgré sa dramatique intention, rappellerait surtout les jeux de la première année, les colères du bébé contre la poupée qui n'a pas été sage ?

C'est que sous ces apparences frivoles, un grand mystère bégaie. Il bégaie que la volonté est une puissance incalculable et vraiment miraculeuse, que le corps n'étreint pas l'âme comme une indéfectible prison et que, pareil à l'électricité et à la vapeur, les pensées et les sentiments sont des forces.

L'envoûtement d'amour est plus gracieux, mais rempli d'espoirs aussi outrecuidants et de vérités aussi fécondes.

Cette fois ce n'est plus pour se débarrasser de l'ennemi, c'est pour conquérir celui ou celle que l'on désire.

Je laisse de côté les grimoires impurs qui nous indiquent les stratagèmes vils pour enchaîner la pauvre Ève déjà si facilement affolée. Je m'en remets non pas aux herboristes mais aux poètes qui nous ont précieusement conservé le rythme, la méthode de conquérir l'amant infidèle. Pour eux la grande prêtresse de l'envoûtement d'amour, ce fut la femme. Il est certain que, par la faute d'une société où l'homme seul édifia les lois et ne lui laissa que le règne des penchants, au moment où le Bien-Aimé l'abandonne, le Bien-Aimé, unique but, unique devoir et destin, une détresse si immense l'accable, qu'elle devient, cette détresse, une pente irrésistible à la superstition et au mysticisme. Elle se vengera comme elle le pourra. La vengeance est le plaisir des dieux, dit-on, elle est encore la dernière volupté des femmes qui aimèrent, la dernière volupté lorsque les autres se sont enfuis. L'envoûtement d'amour est fait de parfums, de fleurs, de poupées, de rubans,— de poisons aussi. Et si vous me demandez indiscrètement si après tout ce rite est efficace, je vous répondrai avec prudence : Comment expliquer que cette coutume ait traversé les âges, ait atteint assez profondément l'âme universelle pour y susciter des chefs-d'œuvre, comment expliquer cela, s'il n'y eut pas de complicités charmantes de la Nature et du Hasard qui ne voulurent pas contrarier les jolies bergères se livrant à ces mignons exercices ou parfois permirent que l'envoûtement d'amour s'achevât par l'amour et que le Baiser couronnât le sacrifice.

Mais ces appels lointains ont-ils, aux yeux de la science moderne, qui ne se paie pas de mots et ne veut que des faits, une efficacité possible ?

La science moderne répond oui.

J'ai souvent cité l'exemple du colonel de Rochas, administrateur à l'École polytechnique, qui parvint à reconstituer par l'extériorisation de la sensibilité le rite douloureux de l'effigie de cire, j'ai parlé du Dr Luys, établissant le transfert des vibrations morbides, j'ai montré William Crookes constatant que certains organismes spéciaux peuvent projeter une force verbérante, capable de remuer des objets sans contact, à distance, et d'atteindre par d'invisibles mains d'autres organismes. Tout cela est. Mais je dois attirer l'attention des esprits réfléchis sur ce fait devenu aujourd'hui évident que *pour tous* l'âme ne se limite pas à la peau, qu'elle est capable de s'élancer hors du corps, de partir vers l'objet de son désir sur les chariots de sa passion.

Cela, la « télépathie », cette extraordinaire science moderne, fille des Anglais, gens pratiques, nous le prouve sans sérieuse contestation.

La Société des sciences psychiques de Londres a rédigé un livre énorme intitulé *The Fantasms of the living* les Fantômes des Vivants) qui a vérifié avec le plus minutieux contrôle huit cents faits d'apparitions, de pressentiments, de prévisions. Particulièrement aux heures d'agonie ou de suprême désespoir, l'âme oppressée s'élance et va, sans que la conscience même en soit toujours avertie, visiter l'âme préférée qu'elle choisit comme confidente. Rien ne m'a paru plus éloquent, plus magistral, plus troublant dans sa sécheresse de procès-verbal, que ces pages toutes pleines du témoignage de la réalité de notre « moi ». D'ailleurs, nous sommes ici dans les contrées toutes mystiques, « *behind the veil* », derrière le voile. L'aveu y tremble un peu, on sent que la plume du fils a hésité d'une exquise pudeur en révélant cette minute sainte où sa mère fit un miracle pour ne pas mourir sans le voir encore, les larmes de l'épouse ont mouillé ce papier insen-

sible, en racontant la dernière entrevue mystique avec l'époux. L'amant, l'ami ont frémi à ces intuitions soudaines et sublimes... Livre aussi beau que les bibles, livre d'humanité, de surhumanité aussi, je te bénis, tu m'as dit le mot que nulle voix encore n'avait répété avec cette énergie irrésistible, tu es la première pierre, encore mal équarrie, mais pierre fondamentale de la survivance du moi, tu es au milieu de ton prosaïsme et de tes répétitions, de tes détails, de tes superfétations lassantes, un trait de lumière dans le siècle, l'apparition indéniable d'une nouvelle vérité que nous n'avions fait qu'espérer et pressentir, — notre âme vivante au delà du corps déchiré ou en poudre, notre âme debout, au delà de la mort, au delà de la tombe.

Ce serait alors très important. Nous ne serions donc plus seul dans la vie, nous ne serions pas non plus la simple vague soulevée puis retombant dans le néant ou dans l'Être infini, — qu'importe ! puisque c'est toujours dans l'inévitable et définitive mort. Nous pouvons présumer enfin une véritable existence posthume, non pas l'existence falote et courte que Renan rêvait, l'existence simplement *subjective*, telle qu'y croyait Auguste Comte et qui n'est que l'illusoire survie de notre souvenir en ceux qui nous connurent et qui nous aimèrent, mais une vie *objective* réelle ; le moi ne serait plus l'éphémère résultante des physiologies, n'apparaissant qu'avec elles, se dissolvant avec elles, il serait une réalité en soi, capable de continuer sa destinée, même lorsque les organes n'ont point été réunis ou qu'ils ont été dispersés dans la matière. De telles expériences continuées et reprises auront été le plus bel effort certainement de ce XIX[e] siècle si grand déjà par ailleurs ; car elles auront inauguré l'aurore scientifique de l'âme.

Lorsque j'écrivis au *Figaro* une série d'études sur ce que j'intitulais « le Miracle à Paris », je reçus une correspondance nombreuse où çà et là brillèrent quelques lettres admirables. Oui, je sentis combien l'humanité est profondément atteinte lorsque les questions psychiques sont agitées, comme tout le reste est peu de chose à côté de ces espoirs où gravite notre inquiétude constante J'ai reçu des lettres de mères, me disant leur chagrin sacré à la mort de leurs fils tant aimés, leur angoisse pour savoir s'il existe encore autre part qu'au fond de leur cœur. L'une d'elles, qui avait perdu un fils de dix-huit ans, m'écrivait : « Si plus rien n'existe après le départ de la terre, à quoi servirions-nous, nous autres mères, à quel devoir obscur et impie obéirions-nous en ne mettant au monde que pour la mort. »

Je rencontrai récemment à Paris une des plus hautes gloires de la science, mais pour qui la matière seule existe. Il venait de perdre l'être le plus aimé, sa mère, à qui il avait voué toute une vie monacale de cérébral. « Vous savez, me disait-il, devant ces désastres, la science est vaine, on s'aperçoit que la vie n'a pas de raison d'être, pas de but. » Mais elle en aura un, le jour où nous saurons qu'elle n'est qu'un moment de la vie consciente et immortelle, quand nous saurons cela sûrement, comme nous croyons au carbone ou à l'oxygène. Il est des vérités lointaines pareilles aux paysages des tropiques qui, avant d'être aperçus, sont déjà pressentis au parfum qu'ils répandent à de grandes distances sur la mer. L'élan du cœur happe ces vérités-là avant que l'intelligence ne les jauge ou ne les pèse. Le jour où nous connaîtrons les forces dont nous disposons, aussi bien dans le monde extérieur où tant de découvertes ont été faites, que dans le monde intérieur où presque tout reste à découvrir, ce jour-là seulement nous serons des êtres complets — et nous pourrons marcher vers un progrès qui sera joyeux et bon, parce que l'âme n'en sera pas oubliée. Merveilleuse « alchimie » vraiment, pour employer un mot de couleur locale. Le vieil envoûtement fut l'office de la haine et de l'envie, il peut devenir l'origine des exercices suprêmes de la fraternité et de la douceur. Il en est toujours de même. L'homme ne découvre une nouvelle force que pour l'adopter d'abord à ses instincts de domination et de nuisance, puis la réflexion vient et avec la réflexion la science et avec la science la bonté.

Oui, la Bonté. L'imprécation malfaisante, l'œil du jeteur de sort ne sont-ils pas devenus la suggestion qui guérit, le regard qui apaise. L'antique sorcier se mue en médecin. Sa colère indéfectible et noire apparaît la tranquille et blanche auréole qui rend sauf de tous les maux. Bienfaits de l'âme, vous êtes les seuls réels ; car la thérapeutique jusqu'ici n'a rien trouvé pour racheter d'une indisposition, elle avoue dans les cliniques modernes son impuissance, la suggestion peut-être, et tout ce qui s'en suivra la récompensera de n'avoir pas désespéré.

Mais au-dessus des maux corporels il y a encore les maladies de l'âme. Au-dessus, au delà de nos passions, il existe des envoûtements sublimes. Si nos pensées mauvaises peuvent devenir des armes funestes, si nos paroles et nos regards peuvent créer des démons, une pensée bienfaisante, une simple parole douce, un regard tendre, un élan droit du cœur enfantent des anges, font descendre sur la terre le ciel.

Il n'est pas inutile d'être bon, même lorsqu'on est seul. Les larmes et les vœux qui tombent dans le silence sont écoutés par des oreilles lointaines. Les prières de Monique ont fait de son fils Augustin, débauché et sceptique, un grand philosophe et un saint. Pour cette œuvre mystérieuse, mais juste, les effigies et les rites sont inutiles, l'âme n'a pas besoin d'excitant, elle est le pèlerin de la Bonté qui va sans bâton dans le chemin de la lumière.

Que le viel envoûtement ne soit donc pas trop maudit s'il nous a appris ces forces intérieures qui peuvent être sublimes. Mais ne les employons que pour les bienfaits inconnus, pour la paix des âmes infortunées, pour le baume des corps souffrants. Lorsque l'humanité aura pris conscience de ce pouvoir qu'elle possède déjà, nos sociétés seront mieux transformées que par d'absurdes cataclysmes. L'envoûtement collectif des bonnes volontés aura créé pacifiquement le salut et le bonheur du monde.

JULES BLOIS.

J.-B. Carpeaux à la Maison d'Art.

L'œuvre du grand maître français J.-B. Carpeaux sera merveilleusement représentée dans les locaux de la Maison d'Art. Les principales œuvres, ses esquisses marquantes, toiles, marbres, dessins, croquis en terre, se trouvent résumer ce que fut l'art de ce génial artiste, si vite, malheureusement, enlevé à la gloire qui l'attendait vivant. Cette exposition généralisera la connaissance de celui qu'on surnomma si prestigieusement le *Rubens du marbre*, lui qui fut toujours aux aguets de la puissance, qui le différencie du maniérisme et de l'efférmination actuels. Mais si Carpeaux fut le colossal créateur des œuvres sculpturales que nous connaissons, il faut aussi noter d'étranges et de délicieuses délicatesses, des choses d'une adorable finesse qui traduisent les visions multiples de cette âme si riche et si souple. Telle, par exemple, cette charmante statuette : *Le Prince Impérial et son chien Nero*, qui requiert l'attention et la retient par toute sa facture et par toute sa grâce.

Universel, du reste, fut ce talent curieux; la peinture, la sculpture, le pastel, l'eau-forte avaient pour lui de semblables attraits et son amour d'art le faisait exceller en chacun de ces genres. L'espace nous fait malheureusement défaut pour pouvoir donner de cette œuvre admirable une analyse complète, une étude détaillée. Ceux qui viendront l'écouter « vivre » se sentir ont rapidement conquis, car Carpeaux reste, restera l'un des plus grands parmi la pléiade des artistes du XIXe siècle.

Les de Goncourt, qui souvent ont vu juste, parlent souvent dans leur *Journal* de celui qui mourut en murmurant désespérément, voyant inachevée son œuvre : La vie! la vie! la vie! Peut-être n'est-il pas inutile de reproduire ici ce qu'en dit Edmond de Goncourt :

« 3 septembre 1865... Retour en chemin de fer avec Carpeaux qui déborde d'esthétique passionnée. Le beau est toujours pour lui la nature : le beau trouvé comme le beau à trouver... Et encore pour lui le corps humain actuel, dans les beaux échantillons, offre d'aussi beaux modèles que la Grèce. Il y a encore des athlètes : ainsi ce cent-garde qui fait un trou à une pièce de vin, et la boit en la tenant au-dessus de sa tête.

« Pour Carpeaux, comme pour tous les gens de talent et d'avenir de ce temps-ci, il n'y a pas d'idéalisation du beau, il n'y a que sa rencontre et sa perception. Bref, c'est un artiste capable de faire un croquis en omnibus, — ce dont le blague, comme un imbécile qu'il est, un membre de l'Institut qui est là.

« Ce Carpeaux : une nature de nervosité, d'emportement, d'exaltation, ce Carpeaux : une figure frustre, toujours en mouvement, avec des muscles changeant continuellement de place, et avec des yeux d'ouvrier en colère. — La fièvre du génie dans une enveloppe de marbrier. »

En cette enveloppe de marbrier vibrait une âme toujours en adoration devant le beau, toujours à la recherche de la vérité. Ce fut un infatigable travailleur, prenant des croquis au fond de son chapeau, en omnibus, en wagon. Et tout révèle en lui une étonnante conscience, jamais en repos, arrivant ainsi à des effets de saisissante réalité.

Le nom de Carpeaux sera célébré à l'égal de ceux de Rude et de Barye, comme encore ceux de Dalou et de Rodin sont actuellement salués et nous sommes convaincu que l'exposition des œuvres originales de Carpeaux assurera à sa mémoire de nouvelles et profondes admirations. F. R.

LA FORCE DU MAL

par PAUL ADAM. Un volume de 330 pages. Paris, A. Colin et Cie, éditeurs.

Un jeune docteur, après de brillantes études faites à Paris, s'installe en province où il lutte, pour la santé des malheureux qu'il soigne, contre l'égoïsme des chefs d'usine, des officiers municipaux et autres « possesseurs de la terre », sans pouvoir les convaincre. Le choléra éclate, amené d'Orient par des marchandises mal surveillées, et propagé par le manque d'hygiène de la petite ville avare et ignorante. Le docteur dépense temps, science et forces pour guérir et protéger et ne recueille guère que la fureur d'un peuple encore à demi sauvage.

Nommé expert avec d'autres médecins dans un cas célèbre d'empoisonnement, il donne loyalement son opinion, différente de celle de ses confrères, et encourt la disgrâce de ceux qui auraient pu le protéger.

Sa femme a renoncé, pour épouser cet héroïque, qu'elle admire d'ailleurs, à la passion qu'elle avait pour un autre; et il vient une heure où chacun d'eux, le mari, la femme, regrette ce qu'il a fait; et Jean Stival prononce cette phrase étonnante :

« Tu as vaincu le mal de la passion pour sauver ta famille; j'ai vaincu le mal de l'ambition pour sauver notre orgueil intérieur. Et l'inutile sacrifice crucifie nos cœurs sur la vie. »

Cela signifie-t-il qu'il eût vécu très paisible, si, lui qui connaissait la valeur de ses actes, il eut menti et fait mentir sa science, pour parvenir?

Cela signifie-t-il encore que pour cette femme il était beau, héroïque d'épouser cet homme quand c'était un autre qu'elle aimait?

Pour l'auteur, l'acte qu'ils ont posé a la même valeur. Comme si l'instinct de s'enrichir était aussi beau, aussi naturel que l'instinct de sélection, ou comme si celui-ci était *un mal*, une faute, de même nature que celle-là; et que sacrifier l'un équivalait, en beauté, à sacrifier l'autre?

Tout le livre, étude consciencieuse et neuve de tant de choses qui font penser, — le mélange, dans cette Flandre française, de la race espagnole venue en conquérante avec ses ducs et ses rois, et de la solide race flamande dominant à son tour, par sa vitalité triomphante, les envahisseurs dépaysés; puis la peinture de quelques coins de cette province, lente, matérielle, hypocritement religieuse ou décente, superstitieuse, mesquinement prudente et autruche, à côté de quelques bouffées de la vie plus rapide de Paris; l'inconscient égoïsme du grand industriel et l'ignorance entêtée, longue à éclairer, des humbles; — tout cela pris sur le vif et dit comme le disent ceux qui ont vu de leurs yeux, m'avait fait espérer par sa sincérité et sa largeur d'observation quelque chose comme la solution d'un problème vital, — solution ou acceptation ou conception jeune, bienfaisante, hardie.

Mais Jean Stival et sa femme, devant ce qu'ils appellent le mal vainqueur, se préparent à souffrir, et s'attendant à la douleur, se croient forts. Ayant eu, devant la vertu, les yeux plus grands que le ventre, ils se résignent à n'attendre jamais que le résultat de leur méprise et de leur illusion sur eux-mêmes. Ils sont convaincus de la force du mal parce que ce qu'ils croyaient être le bien, ce qui est le bien au moins pour l'un d'eux, — ne les a pas enrichis! Ils ont tout sacrifié à des devoirs qu'ils n'ont pas la force d'aimer. Ce sont des demi-vivants et je veux bien qu'il y en ait beaucoup comme eux, « ne pouvant monter aussi haut qu'ils bâtissent ». Mais la génération précédente nous a peint assez de ces êtres incomplets. Nous demandons maintenant où sont les forts, ceux dont le bonheur ne dépend pas de tant de petites choses, qui ont quelque chose en eux-mêmes et qui sont capables de se tenir seuls, debout, à certaines heures; ceux aussi qui ont la force de se faire à eux-mêmes leur conscience et de ne bâtir que des tours qu'ils peuvent escalader. Car le maximum de ce que chacun peut faire, est pour lui le maximum du Bien.

Refusant d'être désillusionné sur la valeur d'un travailleur comme Paul Adam, je me remets à attendre, avec un imperturbable espoir, son prochain livre.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Pèlerin du Silence (Phénissa, le Fantôme, le Château singulier, le Livre des Litanies, Théâtre muet), par REMY DE GOURMONT. Frontispice d'A. Seguin. Paris, Ed. du *Mercure de France*. — *Jules Laforgue*, par CAMILLE MAUCLAIR. Introduction de MAURICE MAETERLINCK. Paris, Ed. du *Mercure de France*. — *Ballades* (la Mer, les Cloches, les Champs), par PAUL FORT. Bois originaux de M. Dumont, A. Huard, M. Delcourt et A. Jarry, Paris, Ed. du *Livre d'Art* et de l'*Epreuve*, 14, rue Séguier. — *Mai*, par ARTHUR TOISOUL. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Une Squaw*, par I. WILL. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Rembrandt*, drame, par VIRGILE JOSZ et LOUIS DUMUR. Paris, éd. du *Mercure de France*. — *Le Musée social. Fête du travail* (3 mai 1896), discours de MM. J. Siegfried et Jules Simon, rapports de MM. Cheysson et A. Gigot, etc. Paris, Calmann-Lévy. — *Simon Deutz*, drame historique en huit tableaux, par JOHANNÈS GRAVIER. Paris, Bibliothèque de la *Plume*.

Musique.

Quatuor (inachevé) pour piano, violon, alto et violoncelle, par G. LEKEU. Paris, E. Baudoux et Cie, 30, boulevard Haussmann. Prix net : 10 francs. — *Suite romantique* pour piano à quatre mains (op. 120), en deux cahiers, par HEINRICH HOFMANN. Leipzig, Breitkopf et Härtel. Prix : 10 francs. — *Elégie* et *Caprice slave*, pour violoncelle, avec accompagnement de piano (op. 98), par PHILIPPE SCHARWENKA. Leipzig, Breitkopf et Härtel. Prix : fr. 3-75. — Psaume 150 pour chœur, orchestre et orgue (œuvre posthume) de CÉSAR FRANCK. Partition (texte français et allemand). Leipzig, Breitkopf et Härtel. Prix net : fr. 3-75. — *Improperia* (Feria VI in Parasceve) et *Kyrie* de la Messe « O Sacrum convivium » de PALESTRINA. Notation chorale moderne de X. Haberl et de Ign. Mitterer. Leipzig, Breitkopf et Härtel.

A L'ALCAZAR

La pantomime anglaise, bouffonne, outrancière, féroce, a pris possession de l'Alcazar, sous la direction de M. Charles Lauri, l'un des maîtres du genre. Il pleut des chats, des lustres, des moellons. La souplesse des clowns s'insinue à travers les glaces et les horloges. Les armoires, aux portes truquées, ne sont que prétexte à gymnastique, et des profondeurs des coffres à bois s'élancent, en bonds prodigieux, les mimes futés. Coups de revolver, vaisselle fracassée, plafonds écroulés, explosions soudaines écartelant le policeman, tous les vacarmes, toutes les catastrophes, accumulés en d'incohérentes histoires, de folie exaspérée, auxquels un tonitruant orchestre ajoute un implacable accompagnement. Cela s'appelle *Sur les toits, la Crémaillère ou la Nouvelle Villa*. On y parle toutes les langues indépendamment de celle du geste, et l'extraordinaire acrobate qu'est Charles Lauri s'y manifeste avec une agilité, une prestesse, une promptitude déconcertantes.

Il y a au fond de ce spectacle bizarre un reflet de l'âme anglaise, passionnée pour les exercices corporels, amoureuse de la souplesse et de la force. La brutalité se mêle à la grâce des mouvements eurythmiques. Et l'on passe sans transition des coups de massue sur la tête aux danses froufroutantes des jolies petites maids, émules ou rivales des sisters Barrison.

NÉCROLOGIE

Antoine Brückner, organiste de la chapelle de la Cour et l'un des compositeurs les plus estimés de l'Autriche, vient de mourir à Vienne. Son œuvre est considérable et comprend des messes, un *Te Deum* qui a eu, à Vienne, plusieurs exécutions sensationnelles, un grand nombre de compositions religieuses, un Quintette pour piano et archets, et plusieurs symphonies qui passent pour des œuvres des plus remarquables. Elles sont jusqu'ici peu connues en dehors d'un petit cercle d'adeptes et de disciples du maître viennois. L'*Andante* d'une de ces symphonies a été, on s'en souvient, exécuté l'hiver passé à Bruxelles.

Antoine Brückner était souffrant depuis quelques mois, mais personne ne croyait qu'il serait si vite emporté. Il était né à Ansfelden en 1824, et fut d'abord organiste à Linz. Puis il alla à Vienne compléter ses études de composition sous la direction de Simon Sechter. En 1868, il lui succédait comme organiste de la « Hofkapelle ».

***

Mme Clara Schumann, veuve de l'illustre compositeur, est morte à Francfort, à l'âge de 77 ans.

On sait l'histoire romanesque de ses amours contrariées ; cette idylle faillit aboutir à une tragédie, à cause de l'opposition obstinée du vieux professeur Wieck qui, pendant trois ans, refusa la main de sa fille à son ancien élève, qu'il estimait un parti trop modeste. Schumann finit par obtenir de la justice l'autorisation de s'unir à celle qu'il aimait.

Clara Schumann fut souvent l'inspiratrice de son mari ; non-seulement celui-ci lui a dédié quelques-unes de ses *lieder* les plus passionnés, mais il se plaisait souvent à développer les thèmes qu'elle imaginait et, dans l'hospice d'aliénés où s'éteignit son génie, on l'entendit souvent paraphraser les mélodies de Clara.

Il y a quelque temps, elle avait été l'héroïne du festival organisé à Bonn, pour l'inauguration du monument élevé à la mémoire de Robert Schumann. Le sculpteur Riedel, auteur de ce monument, avait eu la délicate pensée de donner les traits de Clara à la Muse de marbre qui présente une palme à l'image du grand musicien.

***

Signalons aussi la mort du peintre des Gaulois et des Germains, Évariste Luminais.

Né à Nantes en 1821, il avait été l'élève de Léon Cogniet et de Troyon. Ses premières œuvres figurèrent au Salon de 1843 et depuis cette époque il n'avait cessé d'exposer. Cette année encore, il avait envoyé au Salon des Champs-Élysées un tableau portant ce titre : *Pris sur l'ennemi*.

***

L'illustre peintre Whistler vient d'avoir la douleur de perdre sa femme, décédée à la suite d'une longue maladie.

Mme Whistler était la fille du sculpteur John Birnie Philip et la sœur du paysagiste Cecil Lawson. Elle avait épousé en premières noces M. E.-W. Godwin, qui dirigea le journal d'architecture *The Building News*.

PETITE CHRONIQUE

A LA MAISON D'ART. — Une exposition des œuvres originales du grand maître français J.-B. Carpeaux s'ouvrira, dans les locaux de l'hôtel de la *Toison d'Or*, le 15 juin prochain, à 11 heures pour la presse et à 2 heures pour le public. Cette exposition, des plus complètes, comprendra cent cinquante-trois œuvres, peinture, sculpture, esquisses, croquis en terre, bustes, etc.

Une courte notice sur l'œuvre de J.-B. Carpeaux précédera le catalogue que l'on pourra se procurer, dans deux ou trois jours, 56, avenue de la Toison d'Or, à la Maison d'Art.

M. l'abbé Charbonnel donnera une conférence sur l'œuvre de l'artiste, à une date que nous indiquerons ultérieurement.

L'Exposition des affiches de l'année et des Maîtres français sera irrévocablement clôturée le mardi 2 juin.

Mardi 2 juin, à 8 1/2 heures, aura lieu une soirée au bénéfice de l'expédition de M. de Gerlache au pôle antarctique, patronnée par la Société royale belge de Géographie.

M. Elisée Reclus fera une conférence sur l'expédition de M. de Gerlache.

La soirée se terminera par l'audition d'œuvres et de créations, dites par l'auteur, de M. Galipaux, du théâtre du Vaudeville à

Paris, avec le concours de Mme Aciana; Mlles Eugénie Gauthier, Lemaire; MM. Lagairie, Dupont, Lanciani, etc., etc.
Les cartes d'entrée à cinq francs sont déposées dans les bureaux de la Maison d'Art.

EXPOSITION ET VENTE DE TABLEAUX. — Vu le grand succès obtenu par l'exposition de tableaux suivie de vente le 11 mai dernier, la direction de la Maison d'art a décidé de réunir à nouveau une collection d'œuvres des maîtres suivants : L. Artan, H. Bellis, H. Boulenger, Bauquesne, Binjé, Coosemans, H. De Braekeleer, Karl Daubigny, L. Dubois, de Greef, F. Fourmois, V. Gilsoul, Géricault, Heymans, Eug. Isabey, C. Meunier, Montigny, David Oyens, Alfred Stevens, Jean Stobbaerts.
L'exposition aura lieu du 4 au 8 juin. La vente, par le ministère de M. le notaire Pierret, 132, chaussée de Wavre (Ixelles), aura lieu dans la grande salle de la Maison d'art, le 9 juin, à 2 heures.

MM. Baertsoen et Lambeaux ont été nommés sociétaires de la *Société nationale des Artistes français* (Champ-de-Mars). Parmi les nouveaux associés, nous remarquons MM. Delville, Hoyoux, Leempoels, Ch. Samuel et Serrurier.

On nous demande, de plusieurs côtés, les date exactes des représentations de Bayreuth. Comme nous l'avons déjà dit, il y aura cette année cinq séries de représentations, chacune de ces séries comprenant les quatre parties de l'*Anneau du Nibelung*, c'est-à-dire l'*Or du Rhin*, la *Valkyrie*, *Siegfried* et le *Crépuscule des dieux*. Ces séries se succéderont dans l'ordre suivant :
1re série, du 19 au 22 juillet inclus.
2e » du 26 au 29.
3e » du 2 au 5 août.
4e » du 9 au 12.
5e » du 16 au 19.
Le prix des places est uniformément fixé à 80 marks (soit 100 francs) par série. S'adresser à M. A. von Gross, Bayreuth.

Les trois nouvelles livraisons de l'*Art flamand* que vient de publier l'éditeur Boitte sont principalement consacrées aux Coxcie, à Martin Van Heemskerck (dont le vrai nom était Van Veen) et à Martin de Vos le Vieux. Autour de ces noms, M. Jules du Jardin fait rayonner ceux de la brillante pléiade du XVIe siècle : les Van Hemessen, Pierre de Kempeneer que les Espagnols baptisèrent Campana, D. Calvaert ou Caluwaert, les Goltzius, Lucas de Heere et son élève K. Van Mander, les Key, les Grimmer, etc. L'auteur décrit avec beaucoup d'intérêt cette admirable époque. De bonnes reproductions des maîtresses œuvres exécutées par les artistes cités accompagnent le texte.

M. Ernest Van Dyck commencera le 5 juin la série de représentations pour lesquelles il est engagé à l'Opéra de Paris. Il chantera *Lohengrin* et la *Valkyrie*. Mlle Kutscherra débutera dans le rôle de Sieglinde.

M. Vincent d'Indy a dirigé samedi dernier, à Rouen, avec un grand succès, l'exécution de sa *Symphonie sur un thème montagnard français*, dont le solo de piano a été joué par M. Litta. Ce dernier a exécuté, en outre, le *Concert-Stück* de Weber (transcription de Liszt) sous la direction d'un chef d'orchestre local malheureusement peu expérimenté.
Le jeu précis et coloré du brillant pianiste a néanmoins fait grand effet.

Indépendamment du tableau de J.-F. Raffaëlli : *Notre-Dame de Paris*, le gouvernement français a acquis au salon du Champ-de-Mars *Au Soleil* de M. V. Binet, la *Place de la Claustre à Périgueux* de M. L. Griveau, les *Femmes* de Jeanniot et l'*Entrée du béguinage de Gand* de notre compatriote Willaert; la *Bibliothèque du roi* (*Versailles*), par M. Lobre, dont une vue de la terrasse du château de Versailles a été placée, l'an dernier, au Luxembourg, et le *Lendemain de Rhamadan*, par M. Dinet, également représenté au Luxembourg par un paysage algérien.
Aux Champs-Elysées, l'État a choisi des toiles de MM. Benjamin-Constant, Gagliardini, Sabatté, Lorimer, et des sculptures de MM. Gardet, Gréber et G. Michel.

Un tableau de Watteau, mis en vente à l'hôtel Drouot, a été adjugé, après des enchères très disputées, au prix de 107,000 fr., à Mme Christine Nilsson, comtesse de Casa-Miranda.

La première vacation de la vente de Mme Miolan-Carvalho a produit 32,824 francs.
Un Troyon, le *Retour du Marché*, a été vendu 9,000 francs; la *Saulaie à l'Isle-Adam*, de Jules Dupré, 1,650 francs; un *Fumeur*, de François Flameng, 1,530 francs; le *Chemin montant*, de Théodore Rousseau, 510 francs; un portrait de l'Ecole française, la *Marquise d'Arthenay*, 760 francs. Parmi les aquarelles et les dessins, les *Moutons*, de Mme Rosa Bonheur, ont été adjugés à 610 francs; le *Cardinal Bibiena*, d'Ingres, 630 francs.

Un comité provisoire vient de se constituer dans le but d'élever une statue à Gavarni. La première réunion a eu lieu au parc Maury, à Auteuil, qui est l'ancienne propriété de l'artiste.
Une démarche va être faite chez M. de Goncourt pour lui offrir la présidence.

Le *Studio* de mai s'ouvre par une étude sur Burne-Jones ornée de huit reproductions de ses œuvres. Hors texte, une curieuse eau-forte de E.-W. Charlton, auquel la revue consacre une étude détaillée. Citons aussi, dans la même livraison, un article, illustré de nombreuses gravures, sur les récentes compositions décoratives de C.-F.-A. Voysey, l'un des ornementistes les plus attachants de l'Angleterre, une description de l'atelier de Francis Bate, etc.

L'Exposition de la Société anglaise *Arts and Crafts* aura lieu cette année à la New-Gallery, 121, Regent Street, du 5 octobre au 5 décembre.
Les œuvres seront reçues du 14 au 16 septembre, dernier délai. Cette exposition ayant un caractère absolu d'art *décoratif*, les œuvres d'art qui ne rentreront pas dans une des catégories suivantes seront rigoureusement refusées : cartons et dessins industriels, peinture décorative, dessins sur tissus, vitraux, poteries, métal ouvragé, sculptures et moulages, plâtres, ouvrages en bois, reliures d'art et illustrations, imprimerie artistique, tapisseries, ouvrages en cuir.
Toute œuvre exécutée à la machine sera refusée. Toute œuvre, même d'un sociétaire, passera devant le jury.
Pour les feuilles d'envoi, règlements, etc., s'adresser à *the Secretary Arts and Crafts Exhibition Society, The New Gallery, 121, Regent Street, London, W.*

Le quatrième volume du *Dial*, la plus artistique des publications anglaises, vient d'être mis en vente par MM. Hacon et Ricketts, 52, Warwick Street, Regent Street, à Londres. Illustrations (lithographies originales, gravures sur bois, etc.) par MM. Charles-H. Shannon, L. Pissarro, T. Sturge Moore, Charles Ricketts et R. Savage. Texte par MM. J. Gray, T. Sturge Moore, M. Field et W. Delaplaine Scull. Tirage limité à 270 exemplaires, dont 250 sont mis en vente à 12 sh. 6 d.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Juin

SEIZIÈME ANNÉE — N° 23. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 7 JUIN 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'Astiquage de Bruxelles

Voici que commence, en fermentation légère encore mais qui bientôt bouillonnera, le désir de rendre Bruxelles, la natale capitale, très belle, très propre, très nette pour l'exposition universelle de l'an prochain. L'astiquage!

En multitude, les individualités pensent à cette échéance prochaine, avec le sentiment confus, fait d'orgueil national ou de vanité personnelle, de basse préoccupation de profit ou d'instinctive poussée esthétique. Et dans les âmes bruit un besoin de costumer et les choses et soi-même en des habits de fête, comme aux jours de solennité et de kermesse. Vous savez la toilette de toutes les maisons du village, en Flandre, le vaste badigeonnage allègre et pieux des bâtisses, « le blanchiment » des masures ainsi qu'en un revival. Puis l'universel lavage et balayage symbolisant l'oubli des laideurs ou des tristesses passées, le désir naïf et fervent de recommencer sans nouveaux frais, après la lustration matérielle par les eaux, après la lustration psychique par l'absolution des péchés.

Les pouvoirs publics à leur tour s'agitent, faisant la revision de tout ce qui a besoin de réparation et de nettoyage. On se hâte vers une liquidation générale des provisoires. On bouscule ce qui fut longtemps, longtemps retardataire. Il y a réveil dans le camp endormi.

Il faut que Bruxelles, la natale capitale, soit très belle, très propre, très nette.

Il faut qu'elle justifie sa réputation grandissante de ville charmante et ingénument joyeuse, blanche en ses maisons, imprévue en son pittoresque de montées et de descentes, de vieilles choses et de choses neuves, de rues alignées corrigées en leur froideur par les heureuses rues à contournement, présentant les façades non pas sous le profil perdu qu'amène la direction droite invariable et morose, mais de trois quarts, en leur beauté ou leur chiffonnage alors bien visible. Il faut que ses monuments vénérables et ses constructions contemporaines soient montrées en leur alternance excitante, tous au point s'il est possible, tous en grande tenue. Il faut que quiconque a un projet de bâtir ou de réparer, de remplir les trous à palissade qui déparent quelque

imposante avenue, quelque « artère » (oh! les images que trouvent les architectes et les entrepreneurs!), saisisse l'occasion de cet anniversaire et se mette à l'œuvre fiévreusement ainsi que feraient des organisateurs de cortèges devant sortir à date fixe. Branle-bas de combat! Canonniers à vos pièces! Tout le monde sur le pont! Les gabiers dans les hunes!

A Paris, à Londres, cette épidémie d'émulation, cet entrain a fait des merveilles. A Anvers aussi! Souvenez-vous, pour ne parler que des détails d'ordinaire négligés, que tous les enclos avaient leurs planches et leurs piquets peints aux couleurs de la ville, blanc et rouge, et réfléchissez à ce que ce petit soin avait mis de festivité dans l'aspect de la cité débarrassée ainsi des horreurs lépreuses grevant les terrains vagues et les coins abandonnés qui font tache dans les quartiers, tels que des haillons sur des vêtements de soie et de velours. A l'astiquage! A l'astiquage!

Une grande ville montre habituellement tant de tares, tant de saletés ignobles révélant les misères profondes. Qu'un grand remuement, fait de la bonne volonté de tous, amène une grande purgation. Que ce soit temps de Jubilé! Un entraînement général peut corriger d'un seul coup un bon nombre de ces souillures acceptées dans le train-train quotidien de la vie sociale. Aidons à l'œuvre! Qu'on retrousse les manches et les jupes et que l'on nettoie avec frénésie.

Il faut que Bruxelles, la natale capitale, soit très belle, très propre, très nette.

Il faut qu'elle le soit à la flamande, en une somptuosité de tons clairs et vifs, sans lourdeur d'opulence, sans prétentions pesantes, sans solennité orgueilleuse. Il faut qu'elle baigne dans la gaîté libre de notre nationalité qui a horreur du kant et du snobisme, de l'élégance affectée, de la morgue et du chauvinisme; qui adore l'originalité personnelle et veut au-dessus de tout la saveur des hommes et des âmes se donnant en leur simplicité native, vaille que vaille, sans désir de se jucher, de se *piédestaliser*.

L'art dans la rue, désormais corrigé et débarrassé des entités encombrantes qui prétendaient le chevaucher comme un bon cheval les menant à la gloire et au profit; l'art dans la rue redevenu humain, normal et sain après avoir jeté bas, aux applaudissements de tous, ceux qui prétendaient l'incarner en eux et ainsi le lilliputiser, doit rentrer en campagne, avec la force de sa dignité reconquise et des initiatives individuelles substituées à la grande cuisine gargotière en laquelle on avait voulu le syndiquer, à l'instar des pétroles et des margarines.

Que partout, donc, on se remue, que partout on travaille. Que la besogne des idées et des actes ronfle comme les métiers dans une manufacture. Que dans les matérialités et dans les intellectualités il y ait cette excitation qui agit comme les premières chaleurs après l'hiver, amollissant les terres, faisant mouvoir les sèves, dépliant les bourgeons et les verdures. Qu'il y ait au printemps prochain un épanouissement de renaissance.

Et qu'on ne croie pas que cette effervescence ne sera que kermesse et bruyance. Un grand épanchement d'allégresse est peut-être le plus puissant facteur des fraternités!

IMPRESSIONS D'ARTISTE

NANTES (1)

La Touraine comme un sillage fuit déjà dans l'horizon fluctuant du souvenir, là-bas, avec les champs raidis d'éternité.

Dans mes oreilles bourdonnent encore un tintamarre d'agapes fraternelles, un bouquet de rires; dans mes yeux éclate une fulgurance de soleil. Car jamais la sérénité formidablement joyeuse du présent ne fut mieux savourée sous un ciel humain. Peut-on regretter avec simplicité ce doux pays voué aux romances et ne se sent-on pas l'aimer? Mais il vit maintenant dans mon hétéroclite musée de mémoires plus fier qu'il n'est même en réalité. Je sens qu'en moi il a grandi.

Pendant que j'y rêve la Loire ruisselle là-bas, soutachée d'argent, sous des peupliers hantés de vent, de ce vent égrillard qui retrousse les jupons argentés des saules. A l'ondulement des moissons mûrissantes le vallon poudroie et verdoie. Le ciel fixe et bleu flambe doucement. Les vignes avec des files de vendangeurs montent le long des côtes et le fleuve gagne en paix l'Atlantique, son grand cercueil occidental. Domaine des vents légers, grande plaine tourangelle, arrachée aux marécages, où ont vécu des générations agricoles et paisibles, pays de sourires et de demi-mots échappés des lèvres, engrenés les uns aux autres, dentelle aérienne d'invisible gaîté, rêve théâtral et léger, âme de soleil, mon cœur plein de la rutilance grasse de nos verdures, de l'horreur gothique de nos forêts, de la splendeur brumeuse des nuages sur l'horizon bas, te remercie en te disant adieu.

Car j'y ai vu des scènes exquises. Des seigneurs de Watteau poudrés, gestes longs, épées en travers du dos, y guident comme une dame incertaine de la danse, le cours des ruisselets. Des ruines métaphysiques, colonnes et chapiteaux, réfléchissent à la destinée. Pierrot pendu en grands habits et en tricorne, dans un clocher, a tiré la lune au zénith comme une grosse lanterne de Venise. Les fontaines sous leurs grands lions symboliques, toutes verdies, toutes moussues, chantent, chantonnent, et chantent. Dans les bocages du parc, Robin rêve à Marion. Lui direz-vous, petits bosquets, pourquoi son cœur a de l'amour? Me direz-vous pourquoi je déraisonne? Où est le sorcier et son maléfice? Hé oui! dans l'air circulant et preste, dans le rire de la brave fille qui sous la tonnelle a débouché le vin de Vouvray ou de Chinon, là, au détour des pommiers et des noyers élargis sur le Cher? Toutes ces choses forment un opéra comique gracieux et fou, Chenonceaux, Loches, Chinon, romantisme et paysanneries. En ce coin touffu où

(1) Voir ORLÉANS, l'*Art moderne*, 1895, p. 291; TOURS, 1895, p. 402.

les vignes n'ont point été coupées, entre deux coups de vin gris, tu songeas à Panurge, ô mélancolique et violent Rabelais!

Car les châteaux, géométriques, rationnels, classiques, allongeant leur absolutisme architectural, avec une âme de joie aimable XVII[e] et XVIII[e] siècles, sont peu de chose à côté de la fantaisie tragique des châteaux de Blois, de la splendeur fantastique et grave de Chambord, et de ce qui plonge plus profondément au cœur du passé nocturne.

Car, voyageur insouciant qui t'es laissé frôler par une brise de joie, sais-tu qu'ici se traina la formation dramatique de toutes les douleurs françaises du temps présent? Les peines et les plaisirs dont sont faites les figures qui passent derrière les vitres, qui s'attablent pour l'absinthe, officiers roulant des cigarettes, comme voyageurs bâclant la correspondance avec des coups d'œil aux filles, tous ces riens, vois-tu, viennent de ces grands sépulcres de pierre où des nécromanciers royaux, Médicis ou Valois, obéirent au cours des astres. C'est de là que ces chefs de bande dictèrent aux peuples la concentration vers l'avenir. A plusieurs siècles ils imprimèrent pensée, vie, espérance, douleur. C'est là qu'avant de naitre nous fûmes créés.

Nous naquimes dans la guerre et dans l'amour. Echos de bataille, murmures d'aveux. La symphonie passionnément nerveuse qui de Louis XI au Roi-Soleil, de Napoléon à Gambetta chanta la grandeur centralisatrice et militaire, trouble encore nos yeux.

Cour galante. Cour d'amour. Guerre et baisers. Sur leurs affûts légers des canons de campagne roulent dans les ornières là-bas. On entend des coups de clairon, on voit par bandes des pantalons rouges. Les filles viennent aux portes. Tout cela les grise. Malgré notre médiocrisme universel les souvenirs héroïques aux ombres allongées par le temps envahissent encore le souvenir. Chez nous, et surtout en Allemagne, l'impression est plus rude. Une brutalité de chef de bande. Ici ce militarisme, tout effronté qu'il fût, avait une grâce galante. C'est le rire de Watteau qui brode de ses dentelles ces anciens habits de guerre et d'amour. On aime à la folie. Surexcitation compréhensible avant de tuer ou d'être tué et on plaisante la mort avec une sérénité joyeuse. Dans ces bouches indifférentes ou veules passe une insouciance militaire de deux siècles et son parfum de grâce encore perceptible excuse les insuffisances sensibles du reste.

Ce sont de longues étapes à peine franchies de l'histoire qui chantent dans cette belle France ces rythmes archaïques à la fois guerriers et galants. Les choses présentes ont une généalogie visible. Ce sentiment de clairvoyance crée une joie intense. C'est comme le bonheur de sentir battre le cœur d'un monde et d'être dans ce doux et fier secret qu'ont de trop rares esprits français, celui de retrouver dans un coin du terreau natal l'âme qui à leur insu habite leur propre cerveau et de ressusciter sa vie selon son ancestralité intime.

En effet, dans ces coteaux lents, ce ciel pur, ces rives basses et tournantes où jasent embusqués gamins et rossignols, ces fermes, ces châteaux, ces cris de soldats ivres de dimanche, se meut un même et seul cortège abstrait de pensées. Déesses qui descendent du ciel invisible, mères hautaines et bienveillantes, elles nous imposent leur irrésistible volonté. Elles pénètrent en nous sans que notre pauvre petit cœur aveugle ait le soupçon de leur impétuosité. On s'en aperçoit chez les êtres les plus humbles lorsque, par mégarde, on touche les cordes graves qu'elles avaient tendues à leur gré. Ils étonnent et s'étonnent. Leur fureur imprévue bondit en tempête, en rage sauvage. Elle est irrésistible comme les lames de fond. Les religions antiques avaient symbolisé ces figures natales qui surexcitent inconsciemment les colères patriales et les enthousiasmes. Leur chœur invisible chantait avec les voix fragiles des vents et les brumes crépusculaires. Elles ne nous ont point quittées, et dans notre univers intime leurs poings virils forgent encore nos peines les plus lourdes et nos extases les plus chères avec une vigueur de Vulcain.

Léon Hennebicq

L'EAU DU SOIR

Un essai dramatique par Aimé-L. Pfinder. Bruxelles, Lacomblez, éditeur.

« L'abandonnée », une pauvre créature égarée dans l'obscurité, frappe le soir à la grille d'un château, ne sachant où trouver un gîte pour la nuit. Un domestique refuse de la laisser entrer, jusqu'à ce qu'ayant aperçu les yeux de l'inconnue, il la trouve belle et lui propose d'attendre le maître. Désespérée, l'inconnue s'éloigne.

Au bord de la route coule une eau noire comme la nuit et la passante ne peut interroger qu'une vieille femme dont la vieillesse aussi connaît l'abandon et dont le temps, « sans lenteur comme sans hâte », enveloppe la vie du même froid pesant que celui de cette eau profonde qui passe à côté des deux femmes.

Bien des gens se sont jetés là; la vieille se sent très semblable à eux, et sans rien pouvoir pour aider la jeune femme, elle s'éloigne.

Deux amants viennent s'accouder au parapet du pont. Ils sont las de s'être cherchés sans s'être trouvés. « Il semble, dit l'homme, que nous soyons des gens qui aient voulu se rencontrer et qui aient oublié ce qu'ils doivent se dire. » Eux aussi s'effraient de l'eau qui passe, puis se sentent attirés par ce petit écho d'éternité, de continuité, de mystère tranquille.

Des bateliers rapportent le corps de la passante, de l'abandonnée, qu'ils ont retiré de l'eau. Elle est morte. Le domestique qui l'avait renvoyée la reconnaît et se souvient. « Je lui ai dit qu'elle était jolie fille... que monsieur aurait bien pitié d'elle... qu'est-ce que je pouvais dire, moi... »

Les deux amants sont penchés sur la morte, indignés et impuissants, tandis que le domestique ajoute : « Est-ce qu'on ne leur dit pas cela à toutes? »

Il y a dans ce drame très court — trois scènes, quarante petites pages — des réminiscences lointaines du théâtre de Maeterlinck, bien que la conception générale soit bien personnelle. La forme n'est pas toujours claire et l'impression ne se double pas d'une pensée nettement dégagée, mais qu'est-ce que tout cela peut bien nous faire si nous avons été émus?

Et une réelle émotion se dégage de ce bref « essai dramatique ». Une tristesse nous prend, de cette pauvre morte, qui a trouvé l'eau noire moins terrible et moins froide que la vie qui se déroulait devant elle, en une longue perspective d'incompréhension, de solitude, de profanation du meilleur de ce qu'elle avait en elle. Elle avait vu, dans un moment où les forces personnelles trahissent, et où l'on cherche en vain à se maintenir dans le grand courant des forces générales en touchant quelque chose de vivant, elle avait vu ou cru voir que tout ce qui vivait la repoussait, qu'on niait l'intensité de souffrance qui était en elle, que l'extérieur seul de

son être était sensible aux autres humains, — jamais ils ne verraient ce qu'elle était vraiment puisqu'ils ne comprenaient rien à sa douleur, plus belle et plus vivante que toute la beauté qu'on peut voir.

Elle était séparée de tous, et vraiment l'eau du soir avait été bonne en l'étouffant.

Si ce futur dramaturge continue à sentir avec cette force et cette simplicité, il peut arriver un jour à nous remuer profondément et il y aura dans notre petit coin un élément de plus pour former une littérature dramatique belge.

AUX ÉCOUTES

De Edouard Ducoté. Librairie de l'*Art Indépendant*, Paris.

D'une prosodie curieuse, originale et personnelle; des qualités vivaces de technique libre et de pensée libre. Ce livre est un des plus intéressants qui aient paru, en ces temps derniers.

Il interprète une âme et un tempérament dégagé des manteaux du tâtonnement. L'allure est spéciale; la cadence, le rythme, la musique lente, un peu grise et monotone, mais bizarre, qui se dégage, qui parfume, captive d'une impression indéfinie. Un soupir de jeunesse impatiente, une caresse lascive, un vrai désir d'être.

Pas de recherches inutiles et vaines parfois, pas de raffinées pulsations : l'« écoute » simple d'une âme, attentive et curieuse de la vie. L'« écoute » simple, en petit enfant, devant son âme, à mains jointes, sans paroles.

N'est-ce un peu le mieux de l'art, cet émoi muet aux musiques intérieures qui tintent le glas et les angelus de l'« émotif mouvement »?

Bravo! Être libre devant soi, comme devant tous: s'écouter comme on écoute les autres, n'être pas plus partial pour soi que pour les autres et interpréter seulement les gammes qui passent en soi, avec leur violence, leur passion ou leur douceur.

Ce livre est de ceux qui laissent une impression et que posément on relit pour relever les joliesses et les parures :

Par le sentier bordé de houx et d'aubépines
ils s'en vont devant eux sans but, main dans la main,
et tant se presse en désordre l'essaim
des aveux sur leurs lèvres timides
qu'ils se taisent.

Mais voici qu'au devant d'eux vient un cortège,
convoi d'enfant porté par des parents en deuil
dans son étroit et blanc cercueil.
Les amants dénouant leurs doigts se regardent :
ils ont les prunelles troubles de larmes.

N'est-ce point leur amour mort né
qui dans le cercueil a passé!

Ce pressentiment frissonne l'âme du poète, fervent balbutieur de psalmodies mélancoliques et tragiques dans leur simplicité.

Il aime chanter doucement, ingénument :

Je t'ai respirée ainsi qu'une fleur,
mais le doux parfum de la fleur s'enfuit
et le tien demeure.

Tu m'as éclairé des feux du bonheur
mais tôt le bonheur s'éteint dans la nuit
et le mien demeure.

On a dit que l'amour est léger au cœur,
que trop l'exaucer engendre la nuit;
le nôtre demeure.

Aussi ce préambule, bref ainsi qu'une parole de vérité évangélique :

Exposée à tous les vents
qui chassent le sable mouvant,
mon âme est une grande route.

On voit à chaque tournant
un pays nouveau survenant.
Mon âme est une grande route.

Chacun y marque ses pas,
Mais l'empreinte ne reste.
Mon âme est une grande route.

Ce poète a aussi un rythme large et d'une gamme très délicate et pénétrante. A l'exemple, ce vers :

... le spleen comme une fine pluie en nos cœurs coule ..

Aux Écoutes, le livre dont nous ne parlons ici que trop brièvement, est une œuvre personnelle, marquée de promesses, non pas éventuelles, mais assurées et cela nous paraît dire assez l'éloge de Ducoté : *il est bien lui : qu'il s'écoute.*

P. Ste-B.

PAGES POSTHUMES

De Paul Janssens. L. et A. Godenne, Malines.

Un livre ulcéré.

Pour ceux qui ont connu Paul Janssens, jadis membre du comité de rédaction de la *Revue rouge*, ces *pages* sont d'une lecture bien pénible : elles évoquent la vie de misère traînée de cet ami, et sa fin triste sur les bords de la Mongalla, pustulés de forêts humides et suintant la mort.

Qui fut-il? Un modeste, aussi un convaincu, un exaspéré : un révolté.

Eut-il des défauts, des vices? Peut-être, mais l'oubli de la chose s'immisce en le souvenir de cette âme fière, probe et imperturbable, désespérée et vaillante, orgueilleuse et outragée, que l'inévitable ennui de vivre porta au suicide africain.

Car il eut l'existence douloureuse des martyrs et peut-être le travail l'eût-il un jour armé en héros.

Il était de la race des passionnés, des persévérants, des fervents de la « foi nouvelle » et il en buvait extatiquement l'idéal.

Je ne veux saisir la possibilité d'une portée littéraire à ce livre : c'est l'expression émotive d'une vie mal commencée et trop tôt brutalisée par la mort.

Elle s'exubère par de violentes et rouges tendances.

Il y a des pleurs et du sang mêlés, de la rage et de l'amour, de la douleur et de la haine.

Pourquoi ne vit-il plus? Son rêve halluciné l'a tué d'abandon et de fièvre.

Aujourd'hui, par les soins d'un ami précieux, ce qu'il écrivit jadis, sans destination, est recueilli en volume et les quelques braves qui le connurent l'en estiment davantage et se souviennent !

P. Ste-B.

FRANK et FRANCK

M. l'avocat Louis Franck, un des membres les plus distingués du barreau d'Anvers, nous envoie la spirituelle et mordante lettre qui suit.

Nous ne savons pas qui est le plus âgé des deux Franck, mais si celui d'Anvers est le plus jeune, il a dû, dans le temps, être

pris à parti par l'autre pour lui avoir plagié son nom et son prénom. De quel droit, en effet, peut-on se nommer Louis Frank, alors qu'il y a un *féministe universel* de ces noms?

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Avez-vous un homonyme? Alors vous me comprendrez et m'aiderez!

Je ne suis pas féministe — et pourtant voilà bien des années que je reçois périodiquement des déclarations brûlantes et des félicitations enthousiastes pour mon dévouement à la noble cause du féminisme.

J'ai toujours respecté les gendarmes de tout plumage — et pourtant, en des temps jadis, j'ai été couvert d'éloges pour avoir combattu les gendarmes en bourgeois.

Je compte parmi mes camarades d'université et mes amis M. le député Émile Vandervelde — et voici que dans tous les journaux de Belgique on prétend que je l'accuse de m'avoir volé... les tours de Notre-Dame ou une idée aussi neuve qu'elles!

Les uns me félicitent, les autres me blâment; il y en a qui me plaignent, il y en a qui me raillent!

De grâce! Monsieur le Rédacteur, permettez-moi, — vous, qui êtes un des co-auteurs de mon infortune, — de dire dans vos colonnes : « Ce n'est pas moi! Ce n'est pas moi, tout cela! C'est l'autre! C'est l'autre, le plagié, le féministe, l'anti-alcooliste et le lauréat de l'Institut de France. » Je l'admire, je le félicite, mais de grâce, Monsieur, que faire pour ne pas usurper sa gloire? Il a le même prénom! Il a le même nom! S'il n'est plus au tableau de l'Ordre à Bruxelles et s'il ne plaide plus ni ne pratique, il y a été et peut toujours porter avec honneur le titre d'avocat!

Que faire?

Heureusement, une différence éclatante m'est apparue et le repos me sera rendu si vous voulez m'aider à la faire connaître.

JE SUIS D'ANVERS et IL ne l'est pas! C'est une qualité indélébile que rien ne lui permettra d'acquérir.

Je conclus : il y a deux Louis Franck, — à la différence de la lettre *c* qu'IL n'a pas. — L'un est de Bruxelles, féministe, anti-alcooliste, plagié et grand homme. L'autre est avocat à Anvers, le plus modestement et le plus silencieusement possible.

C'est celui-ci qui vous présente, avec tous ses remerciments, ses salutations distinguées.

LOUIS FRANCK.

Anvers, le 4 juin 1896.

UNE VISITE A L'ATELIER DE CARPEAUX (1)

Léonard de Vinci avait raison de dire que les particularités physiques des peintres se retrouvent toujours dans leurs œuvres. Il est rare que le visage d'un grand artiste ne nous révèle pas immédiatement quelque trait dominant de son œuvre et même souvent la pensée, le principe de vie de sa création entière. Voici que je surprends, sur le portrait que Carpeaux nous a laissé de lui-même, trois signes annonciateurs de son art. Le front élevé, aux méplats larges, les yeux profonds, voilés par l'ombre des sourcils droits et énergiques sont d'un observateur et d'un philosophe qui ne s'arrête point au masque et aux discours des hommes, mais qui cherche à lire tout au fond de nous et à découvrir la vérité morale au travers des réalités mobiles. C'est le Carpeaux à qui nous devrons toute une galerie d'admirables bustes : ceux de Garnier, de Gounod, de Dumas fils, de Napoléon III qui, dans cent ans, offriront l'intérêt qu'ont aujourd'hui pour nous les marbres de Voltaire, de Jean-Jacques, de Buffon, de Mirabeau, de Gluck, légués par le ciseau scrutateur de Houdon. Je lis ensuite la bonté chevaleresque, l'esprit divin de la grâce, la passion de l'éternel charme féminin sur ce visage allongé, aristocratique, orné d'une grande moustache de mousquetaire et qui fait songer tantôt à d'Artagnan, tantôt à Barbey d'Aurevilly, tantôt à Musset. Ce second Carpeaux sculptera, avec l'esprit et la miraculeuse hardiesse de Coysevox, d'adorables corps de femmes et ce groupe de la *Danse* qui décore la façade de l'Opéra, comme pour excuser aux yeux des artistes une des plus honteuses bâtisses de notre siècle. — J'ai dit qu'on reconnaissait aussi Musset dans le visage du maître; les longues mèches onduleuses qui encadrent le front indiquent une parenté avec les artistes de 1830; et, en effet, Carpeaux composa un jour un groupe dramatique d'*Ugolin et de ses fils* où le Dante est interprété avec une belle conviction puisée aux sources mêmes de l'inspiration romantique.

Il y a donc dans l'œuvre de Carpeaux un résumé des meilleures qualités de la statuaire française, un prolongement des plus pures traditions. Coysevox et Houdon ont des reflets puissants dans son œuvre. Et c'est tout simplement parce qu'il laisse parler le sentiment net qu'il a des belles formes, parce qu'il ne songe qu'à reproduire les modèles que la nature fait passer sous ses yeux, qu'il nous donne une vision idéale de la plastique française et qu'il arrive à pétrir en quelque sorte, en même temps que sa matière, les plus séduisantes qualités de sa race. Carpeaux fut de ceux qu'un académisme intransigeant persécuta sans trêve. Avec d'autres élèves de Rude, il devait définitivement avoir raison de la grave erreur mise en circulation par Winkelmann : « Le beau absolu a pour type l'art grec » dont toute la production artistique du commencement de ce siècle avait si cruellement souffert. Mais que de querelles, que de combats, que de découragements, que de tristes jours avant la dispersion complète des derniers disciples de Canova, de David et de Raphaël Mengs! Jamais pourtant la foi ne s'éteignit en l'âme de Carpeaux. Déjà la victoire avait sonné quand il aborda son groupe de la *Danse;* on sent que l'admirable chef-d'œuvre est exécuté dans cette griserie du triomphe qui donne de nouvelles forces aux grands créateurs, à ce moment où la pleine possession d'un métier et d'un style personnels permet à l'artiste d'abandonner librement son inspiration à l'élan définitif. Ce génie svelte et gracieux qu'entoure le groupe des danseuses enlacées, c'est le symbole même de l'art de Carpeaux, dégagé de tous entraves, suspendu dans un vol éternel et regardant avec un sourire enivré les voluptueuses figures de femmes qui se balancent autour de lui.

A côté de cet amoureux des lignes élégantes et des joies un peu folles, à côté de ce fidèle transcripteur des joliesses et des coquetteries françaises, se montre, disions-nous, un Carpeaux épris de grandeurs tragiques, tout nourri de la poésie du romantisme et qui rêva sans doute de nous laisser, en regard de cette *Danse* immortelle, un autre chef-d'œuvre, où il aurait mis, au lieu de sa gaieté et de son esprit, tout ce qu'il sentait en son âme de forces dramatiques et de pitié pour l'infinie douleur humaine.

(1) A la veille de l'ouverture de l'Exposition de l'Œuvre de J.-B. Carpeaux à la Maison d'Art, on lira avec intérêt l'étude que vient de consacrer à l'éminent artiste, dans l'*Indépendance*, M. Fierens-Gevaert.

Dans les rares peintures qu'il brosse à ses heures de loisir, on remarque que le souci de la dramatisation l'obsède; il fait du Carrière avant l'heure.

Un jour, il rencontra le sujet qui allait lui permettre de donner corps à cette autre tendance de sa nature. — Vous vous souvenez du passage poignant de l'*Enfer* où l'ombre d'Ugolin raconte le supplice de la *Tour de la Faim* : « Et ce jour et le jour suivant nous restâmes tous muets. Ah! terre, terre, que n'ouvris-tu tes entrailles... Comme le quatrième jour commençait, le plus jeune de mes fils tomba vers mes pieds, étendu, en disant : « Mon père, secours-moi. » C'est à mes pieds qu'il expira; et tout comme tu me vois, ainsi que tu me vois, ainsi les vis-je tous trois tomber un à un, entre la cinquième et la sixième journée... » Carpeaux se passionna pour cette admirable scène; devant une petite maquette de plâtre que j'ai pu contempler dans l'atelier du défunt maître, j'ai éprouvé le frisson d'angoisse et de terreur qui m'avait saisi en lisant pour la première fois l'épisode du Dante. Ugolin est assis, sourd en apparence aux plaintes de ses fils et semblant poursuivre cet horrible rêve où il voit des chiennes affamées se jeter sur des louveteaux et leur ouvrir les flancs. Le plâtre de la maquette, patiné par la poussière, a pris des tons puissants par le contraste des creux pleins d'ombre et des reliefs polis et jaunâtres, faisant rêver à d'admirables marbres antiques. C'est tout un art nouveau d'émotion profonde et de beauté psychique qu'annonce ce petit projet... Mais la réalisation ne fut pas heureuse. Le groupe en grandeur naturelle ne conserve point le pathétique intense de la maquette. Dans ce troisième essor de sa pensée poétique, Carpeaux sentit s'évanouir ses forces au moment où il voyait poindre les lueurs révélatrices de l'art de demain. Il aurait pu être l'instrument d'une révolution définitive de la statuaire; mais le destin lui voila le secret des émotions futures et préféra le placer à la tête de cette glorieuse école française, qui accorde si peu d'importance au drame, et qui pense que dans la vie, rien ne vaut qui ne soit spirituel, gracieux et exprimé avec élégance.

H. F.-G.

LA PROTECTION DES SITES ET MONUMENTS

La *Société pour la protection des sites et monuments* a publié dernièrement son rapport annuel. Voici, en résumé, les résultats atteints au cours de 1895 :

En ce qui concerne les monuments publics et privés, et en suite des démarches de la Société près du gouvernement, celui-ci a acquis les restes du vieux manoir d'Huldenberg, province de Brabant, arrondissement de Louvain, dont la Société avait antérieurement empêché la destruction. Les ruines de Poilvache, dépendant de Houx, province de Namur, à 5 kilomètres de Dinant, sont, sur les instances de la Société, garanties contre la disparition, grâce à l'intelligence et à la générosité de leur propriétaire, M de Lhoneux. Un projet, vivement appuyé par elle, semble devoir être admis et conservera au cœur de la capitale, près de l'hôtel Ravenstein, un ensemble précieux de bâtiments de la Renaissance. Enfin, l'intervention sur place du comité a contribué à imprimer une direction tutélaire aux travaux du château des Comtes, à Gand.

Pour les sites les plus remarquables de notre pays, la Société peut compter à son actif la préservation complète ou partielle de nombreux coins de pays charmants et uniques. Citons entre autres : les fameux rochers des *Grands Malades*, dépendant de Namur, les *Roches de Samson*, dépendant de Thon (Namur), le coude admirable de la Meuse à Waulsort (Dinant), etc.

Ce dernier a été mis à l'abri des attentats de la mine et des pioches pour compte d'un industriel, au moyen d'une rente de cent francs, payée par la Société à l'administration communale.

A sa mission de préservation des anciens monuments et des sites pittoresques, la Société a adjoint celle de favoriser la création de nouveaux bâtiments qui, par leur architecture, leur emplacement et leurs matériaux de construction, embellissent ou aident la nature. C'est ainsi que la société a mis au concours la décoration de la gare du Luxembourg à Bruxelles et a adressé à M. le ministre des chemins de fer une requête en vue de faire instituer des concours pour la création de types de stations et gares intermédiaires, cadrant avec le paysage dans lequel ils seront érigés et coûtant en somme moins cher, puisqu'ils emprunteront les matériaux de la contrée au lieu d'être uniformément construits de la même façon.

Conférence de M. Maurice Griveau.

Jeudi dernier, M. Maurice Griveau poursuivait son *Histoire esthétique de la Nature*, en Sorbonne, par la description de l'orage. — Dans les *ciels*, les *terrains*, les *eaux*, il avait déjà révélé le rythme et l'harmonie.

L'orage qui brise le ciel de sa foudre, qui ravine les terres et qui gonfle les eaux, est, de soi, un phénomène perturbateur. Et pourtant, la peur mise de côté, l'on admire, on parle de beau, de *sublime*. Ces éclairs, qui font tressaillir, sont *superbes;* ces roulements de tonnerre impressionnent l'âme et la suggèrent à la fois. M. Griveau rattache entre eux les trois aspects de l'orage : poétique, scientifique, artistique. Il fait un parallèle ingénieux des manifestations de l'énergie cosmique, au dehors, — et de l'énergie psychique au dedans. Il montre le langage appuyant ce parallèle d'instinct, lorsqu'il dit : l'éclair de la pensée, un geste foudroyant, une influence magnétique, une âme électrisée, etc. — La troisième partie, sur l'interprétation de l'orage par les divers arts et notamment la musique, a beaucoup plu, surtout par l'analyse curieuse, autant que neuve, de l'orage d'orchestre le plus beau, celui de la *Symphonie pastorale*. — Il en ressort que Beethoven n'a pas fait là une imitation mais une *interprétation mentale* de la nature. Pour le musicien de génie comme pour le peintre, un paysage est un *état d'âme*.

PETITE CHRONIQUE

Jeudi prochain, 11 juin, s'ouvrira au Musée moderne l'exposition annuelle de la *Chrysalide*.

La Société des aquafortistes belges met en souscription un nouvel album dont voici la composition :

Étude de vieux, eau-forte de Louis Goffin; *Ville morte*, eau-forte d'Omer Coppens; les *Bassins*, lithographie du même; *Salomé dansant*, eau-forte d'Armand Rassenfosse; *Chantier*, eau-forte de Henry Rul; *Oiseaux de passage*, de Henri Meunier; *Une rue à Thuin*, d'Élisabeth Wesmael; *Sorcier de village*, eau-forte de Charles Bunier; *Portrait de Rembrandt*, d'après lui-même, de Jules Postel; *Boucherie*, d'après Meerts, d'Eugène Cosyns; *Calme nocturne*, d'Herman Boulanger; les *Singes*, d'après

Decamp, de Pierre Pieters; *Silène ivre*, d'après Van Dyck, d'Alfred Duriau; la *Bête à Bon Dieu*, d'après A Stevens, de Louise Danse, et les lettrines de Titry.

La nouvelle de la mort du compositeur viennois Antoine Bruckner, annoncée par l'agence Havas, était heureusement inexacte.

Signalons quelques publications musicales nouvelles, et tout d'abord, celle du dramatique et poignant QUATUOR pour piano, violon, alto et violoncelle de Guillaume Lekeu, que la maison BAUDOUX, à Paris, vient de faire paraître en une édition admirablement soignée.

Ensuite, le PSAUME CL, *Halleluiah, louez le Dieu caché dans ces saints tabernacles*, de César Franck, que publie la maison BREITKOPF ET HÆRTEL. Cette œuvre posthume est une des plus hautes conceptions du maître de Liége; elle est écrite pour chœur, orchestre et orgue.

Chez les mêmes éditeurs :

La messe *O Sacrum Convivium* de Palestrina, transcrite en notation moderne et adaptée à l'usage de nos chœurs d'église par Ign. Mitteren.

Les fameux *Improperia* (chants alternés) de Palestrina, arrangés pour le chœur moderne par Fr.-X. Haberl.

Ces deux recueils font partie d'une collection des *œuvres choisies de Palestrina*, arrangées pour l'usage courant des chapelles d'églises.

Deux suites romantiques pour piano à quatre mains de Henrich Hofmann (op. 120), l'auteur de l'opéra *Donna Diana*, qui a récemment obtenu un si vif succès en Allemagne.

Deux pièces pour violoncelle avec accompagnement de piano de Philipp Scharwenka, dont les œuvres de piano sont depuis longtemps classées et qui est aujourd'hui le directeur du Conservatoire *Klindworth-Scharwenka*, à Berlin.

La superbe publication *Les Maîtres de l'Affiche* contient ce mois-ci un dessin original de Chéret, d'une prestigieuse crânerie, une délicate symphonie en rouge par Boutet de Monvel et un véritable carton de vitrail inspiré à Mucha par la grâce de Sarah Bernhardt.

Nous avons relaté le succès qui accueillit à Paris l'exposition des œuvres d'Eugène Carrière dans les galeries de l'*Art Nouveau*. Voici la préface dont l'artiste a fleuronné le catalogue :

« Dans le court espace qui sépare la naissance de la mort, l'homme peut à peine faire son choix sur la route à parcourir, et à peine a-t-il pris conscience de lui-même, que la menace finale apparaît.

Dans ce temps si limité, nous avons nos joies, nos douleurs; que, du moins, elles nous appartiennent; que nos manifestations en soient les témoignages et ne ressemblent qu'à nous-mêmes.

C'est dans ce désir que je présente mes œuvres à ceux dont la pensée est proche de la mienne. Je leur dois compte de mes efforts et je les leur soumets.

Je vois les autres hommes en moi et je me retrouve en eux, ce qui me passionne leur est cher.

L'amour des formes extérieures de la nature est le moyen de compréhension que la nature m'impose.

Je ne sais pas si la réalité se soustrait à l'esprit, un geste étant une volonté visible! Je les ai toujours sentis unis.

L'émouvante surprise de la nature aux yeux qui s'ouvrent sous l'empire d'une pensée enfin voyante, l'instant et le passé confondus dans mes souvenirs et notre présence... tout cela est ma joie et mon inquiétude.

Sa mystérieuse logique s'impose à mon esprit, une sensation résume tant de forces concentrées.

Les formes qui ne sont pas elles-mêmes, mais par leurs multiples rapports, tout, dans un lointain recul, nous rejoint par de subtils passages; tout est une confidence qui répond à mes aveux et mon travail est de foi et d'admiration.

Que les œuvres ici présentées un peu témoignent de ce que j'aime tant. »

On a vendu la semaine dernière, à l'Hôtel Drouot, des dessins originaux de Forain.

Un dessin a été adjugé 540 francs; deux autres à 420 francs chacun; les autres entre 250 et 300 francs. Une lithographie, *L'Audience*, tirée par l'auteur à dix épreuves seulement, a été adjugée à 200 francs. Total de la vente pour une centaine de croquis et dessins mis aux enchères : 18,000 francs.

Nous avons annoncé que le Conseil d'État de France avait homologué la transaction intervenue entre l'État et les héritiers Caillebotte au sujet de la fameuse collection des peintres impressionnistes léguée au musée. Voici la liste exacte des quarante œuvres choisies :

Manet : *Le Balcon* et *Angelina*. — Degas, sept pastels : *Le Cabinet de toilette, la Sortie du bain, les Choristes, Chanteuses de café-concert, Danseuse assise, Café boulevard Montmartre, Danseuse sur la scène*. — Cézanne : *L'Estaque, Paysage à Auvers*. — Claude Monet : *Les Rochers de Belle-Ile, l'Intérieur à la campagne, l'Eglise de Vetheuil, le Givre, les Tuileries, les Régates d'Argenteuil, le Déjeuner, Gare Saint-Lazare*. — Renoir : *Le Moulin de la Galette, la Balançoire, le Pont du chemin de fer, Bords de la Seine à Champrosay, Torse de jeune femme au soleil, Liseuse*. — Sisley : *Saint-Mammès, Cour de ferme, Bords de Seine, Régates de Moulsen, près Londres, Une Rue à Louveciennes, Lisière de forêt au printemps*. — Pissarro : *Les Toits rouges, la Moisson, Chemin montant à travers champ, Potager, Arbres en fleurs, la Brouette, Chemin sous bois en été, le Lavoir*. — Deux dessins de Millet.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 24. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 14 JUIN 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

ERNESTO ROSSI

Hamlet, Macbeth, Roméo, le roi Lear, Shylock, Kean, Néron, Louis XI, Othello, Ruy Blas, ressuscités par le prodigieux tragédien, plus vivants, peut-être, et plus vrais dans les merveilleuses ébauches qu'il en fit sur la scène en quelques heures d'inspiration surhumaine, plus vivants et plus vrais que dans leurs lentes existences quotidiennes à intermèdes pathétiques, Hamlet, Macbeth, Roméo, le roi Lear, Shylock, Kean, Néron, Louis XI, Othello, Ruy Blas, énumération fatidique et émouvante, éveilleuse de souvenirs rumorants comme les flots des mers, viennent de mourir encore, avec ce disparu! Disparu sur les bords de l'Adriatique bleue, parti pour le pays des rêves comme un royal oiseau s'élevant au-dessus des flots dans l'infini des cieux où les légendes font planer les héros en fantômes.

Ah! je veux, en quelques lignes rapides, réveiller les puissantes blessures que cet évocateur des grands types humains, sinistres, doux, étranges ou terribles, a laissées ineffaçablement dans mon âme, — et glorifier ainsi le génie scénique qu'il incarna, en même temps que reparaîtra le passé d'émotions et d'esthétique allégresse durant lequel il me fit vivre d'une vie intense et tourmentée dans l'Olympe turbulent et tempétueux où, par lui, se mouvait leur phalange passionnée.

C'était il y a vingt ans! Des affiches annonçaient les représentations de cet Italien. Un inconnu pour nous, Belges, dès cette époque habitués à croire qu'il n'y avait, dans l'enclos dramatique, que ceux qu'on nommait « les premiers comédiens du monde », les prétentieux et gourmés pensionnaires de la Comédie française, de « la Maison de Molière », les représentants au théâtre de la mondanité, cette dernière expression de la dégénérescence, arrivant ici en carême, périodiquement, quand là-bas, sous prétexte de piété, le hiche-life parisien sceptique fermait les théâtres pour faire accroire que sa tourbe rigoleuse se souciait encore de religion. Un inconnu! Et, partant, de la défiance et de l'indifférence. Ernesto Rossi! Qu'est-ce que c'était que ça? Parlez-nous donc de Bressant, de Delaunay (Coquelin existait à peine et Sarah Bernhardt luttait encore pour le sceptre) et de Mlle Plessy. Ah! que voilà des artistes « distingués »! Mais, cet Italien!

Un ami, Paul Janson, je crois, était entré, par hasard, à une représentation du *Maure de Venise*, et en était revenu enthousiasmé. Il en parla avec délire. Et, avocats, nous nous mîmes à y aller. Ce fut alors, chaque soir, un encombrement grandissant et une fureur de bravos et d'ovations. Nous formâmes à quelques centaines (l'engouement des gens du Palais avait entraîné la foule dans son tourbillon) ce groupe bruyant dont récemment un pisse-vinaigre du journalisme écrivait : que c'était des farceurs, ne comprenant pas un mot d'italien et accourus là « pour faire des embarras ».

Toujours la même pénétration et la même hauteur de vues dans ce réjouissant petit monde des gazetiers belges !

Ernesto Rossi! Le plus ondoyant des interprètes. Car vraiment, au-dessus de l'admirable gerbe de ses dons dramatiques, cette qualité maîtresse émergeait en fleur magnifique. Il avait échappé à cette manie basse de l'acteur, de l'actrice, préoccupés sans cesse de se produire eux-mêmes, de faire penser l'auditeur à la femme, à l'homme qu'ils sont, et non pas de se résorber, de s'anéantir dans le personnage, de disparaître en leur rôle, de ne vouloir d'admiration et de gloire que pour l'entité qu'ils doivent faire mouvoir, penser, agir, jouir, souffrir. Ah! que d'exemples de cette agaçante faiblesse, parmi les plus talentueux et les plus renommés! Et aussi, plus bas encore dans les marécages de la vanité, la résistance à tout ce qui peut diminuer la beauté et la prestance; les fards destinés non pas à mieux grimer en vue de mieux rendre celui qu'on exprime passagèrement, en sa vérité historique ou légendaire ou imaginaire, mais à accentuer les charmes personnels du cabotin ou de la cabotine, où à en masquer la ruine. Les costumes compris ainsi qu'en un bal travesti d'ambassade, clinquants, pompeux, intacts et frais, et non en leur assouplissement au type, en leur inévitable usure, en leur adaptation, par cent plis et par cent tares, aux quotidiens usages, aux incurables tics des individualités.

Rossi semblait se dépouiller de sa personnalité comme par un écorchement intellectuel. Il ne gardait rien de lui-même, et se transfigurait en son héros. Quelle merveille, quand on l'avait vu et entendu dans HAMLET, le prince gras et lympathique, indécis, constamment errant dans les lenteurs de ses rêves et les tristesses brumeuses de sa vie, affaissé et élégant, murmurant et philosophe, de le retrouver insolent, athlétique, soldatesque, dans le musculeux et redoutable MACBETH, grandi, semblait-il, d'une coudée, casque en tête, lourd bouclier au bras, lance menaçante à la main, bousculant ses compagnons d'armes ou sa lady Macbeth, formidable et invincible jusqu'au jour où la forêt voisine de son repaire féodal, accomplissant la prédiction des sorcières, marchait elle-même pour le vaincre et le rompre. Puis c'étaient trois vieillards, aussi divers que les trois mages : LEAR, aux pétulances d'aliéné, aux frénétiques colères, aux irrémissibles abattements, gringalet, maigre, ridé, agité, des pampres dans sa crinière blanche; — LOUIS XI, cassé, courbé, osseux, chevrotant, traînant son corps en guenille, pauvre lanterne usée où dardait encore une âme aux entêtements impitoyables; — SHYLOCK, enfin, aux regards défiants de renard, aux allures humbles sous lesquels on sentait bandé le ressort des haines séculaires et des cruautés ataviques, parlant vite et bas, disant, en termes nets comme des monnaies bien frappées, ses désirs d'argent et de vengeance, remuant en sa houppelande à fourrures ses bras décharnés mais durs et solides comme des cordages. Tous les trois petits, amincis, à se demander ce qu'étaient devenus les membres charnus et énormes de Macbeth, le chevalier félon à la pesante armure, qu'on retrouvait, ô prodige, le lendemain, dans le noir OTHELLO, développant sur la scène, en simarre de satin et manteau traînant de velours, le corps plastique gigantesque d'un colosse africain; à la voix tantôt tonnante, tantôt caressante, aux yeux de fauve, lion ou tigre, marchant ici en roi, là en bête féroce rampant vers sa victime. Puis, c'était l'amour chantant d'un ROMÉO élancé et frêle, au pensif et souriant visage, à la voix molle et voluptueuse, abaissant sur son front juvénile ses boucles blondes, légères et tombantes comme son Destin, enlaçant Juliette des lianes de son geste harmonieux, faisant penser à l'éternelle jeunesse aussi puissamment que tantôt Lear faisait penser à la vieillesse despotique en son inévitable.

Et c'était encore le débraillé du cabotin et du matelot dans KEAN, courant les coulisses, les tavernes et les boudoirs, à volonté cavalier séducteur, marin boxeur, comédien irrésistible. C'était NÉRON, impérieux et terrible, au masque statuaire, aux bras nus d'Apollon, artiste et bourreau, aimant le sang, aimant le plaisir, sadique et dominateur, superbe, cauteleux et effrayant sous son peplum et sa couronne laurée. C'était RUY BLAS, romantique, déclamatoire, passionné, valet grandiose et grand seigneur humilié, amant désespéré d'une reine, s'évadant dans la mort.

Et toujours, toujours, un souci infini du détail, en ces transformations magiques, aussi multiples que les incarnations de Protée, que les couleurs des caméléons ou des danseuses serpentines. Tout concordant à l'ensemble avec une rigueur infaillible, stature, gestes, démarche, regards, teint, voix, vêtements. Une adaptation prodigieuse, une équation de tout, tout, tout au rôle, laissant l'impression non d'un seul homme et d'une seule âme, mais d'une multiplicité d'hommes et d'âmes, venant se loger successivement, à l'appel du génie, dans la même pauvre boîte ou carcasse humaine, toujours prête à les recevoir et à se prêter, avec une élasti-

cité résignée, à tous les élargissements, à toutes les contractions physiques ou psychiques, à toutes les réductions, à tous les gonflements, ainsi qu'une figure de cire ou de caoutchouc, ainsi qu'un fluide, ainsi qu'un métal précieux fondu au creuset et prêt pour la coulée du moulage.

Que ceux qui ne le virent qu'une fois n'aient pas eu de lui une idée supérieure à celle que laissent d'ordinaire les grands tragédiens, on le comprendra en songeant que sa supériorité exceptionnelle était dans cette aptitude sublime à la variété. Mais ceux qui eurent l'inspiration de le suivre à toutes les représentations qu'il donna en Belgique et purent ainsi se rendre compte de l'essentiel de son génie, ceux-là le classeront fort au-dessus de tous les acteurs de ce temps, tel qu'un miroir où l'Humanité se révélait agissante, de même que Shakespeare, dont les pièces lui paraissaient si belles et dignes de lui entre toutes, fut un miroir où elle se révélait écrite. A trois siècles de distance le puissant humain que le hasard fit naître Anglais, trouva un interprète équivalant au poète incomparable qu'il fut, dans le puissant humain que le hasard fit naître Italien.

Le Hasard! Car l'un et l'autre furent au-dessus de toute nationalité et réalisèrent un des points de concentration presque divins, quelques-unes des suprêmes beautés de la race aryenne « indéfiniment éducable, éternellement progressive ».

UN FESTIVAL A HARLEM

C'est à Harlem que la puissante Association musicale néerlandaise *Maatschappij tot Bevordering der Toonkunst* tint cette année ses grandes assises, — à Harlem, la jolie ville claire et gaie dont le nom bref évoque, avec d'argentines sonneries de carillon, la vision de campagnes fleuries de tulipes, d'œillets et d'hyacinthes, le souvenir de luxueuses typographies, et par dessus tout la gloire du maître-peintre des Doelen dont elle garde pieusement, en son petit musée silencieux, l'œuvre admirable, déconcertant de vie et de modernisme.

Trois journées de fête : les 5, 6 et 7 juin. Le premier jour, audition du *Messie* dans l'antique basilique de Saint-Bavon. Quatre cents exécutants : solistes, chœurs, orchestre, et l'orgue célèbre aux quatre claviers, aux soixante-dix registres, aux cinq mille tuyaux, dont l'organiste Ezerman fait valoir à merveille la formidable puissance. Le deuxième jour, dans un vaste local qui peut recevoir deux mille auditeurs — et comble! — exécution du *Chant de la Cloche* de Vincent d'Indy, sous la direction de l'excellent chef d'orchestre W. Robert. Le troisième jour, la Neuvième symphonie, la Rhapsodie de Brahms (contralto, chœur d'hommes et orchestre), et pour clôturer ce programme exceptionnel conformément à la tradition des festivals allemands, défilé des solistes interprétant des œuvres du répertoire classique et moderne. Une séance de musique qui, commencée à une heure précise de l'après-midi, n'a pris fin qu'après six heures.

Ce qui frappe le plus dans les remarquables exécutions que donnent les nombreuses sociétés musicales hollandaises, — nous l'avons constaté déjà lors des fêtes artistiques organisées à Amsterdam par l'*Excelsior* et le *Wagner-Verein* sous la direction d'Henri Viotta que le gouvernement vient d'appeler à la direction du Conservatoire de La Haye, — c'est l'esprit artistique qui anime tous les exécutants. Les choristes chantent en solistes, avec conviction, avec goût, répétant sans relâche pour arriver à une parfaite homogénéité. Les ensembles sont harmonieux, d'une belle qualité de son, et la discipline que s'imposent volontairement ces chœurs d'amateurs, qui comptent plusieurs centaines d'interprètes, permet aux directeurs d'obtenir, avec une précision extrême, les nuances les plus délicates.

L'exécution du *Chant de la Cloche*, pour n'en citer qu'un exemple, a été vraiment irréprochable. De l'avis de l'auteur, — à qui l'on a fait un accueil enthousiaste souligné de rappels sans fin, d'allocutions, d'ovations, d'averses de fleurs, — l'œuvre n'a jamais été mieux rendue au point de vue des ensembles vocaux. Les chœurs de Harlem en ont exprimé les moindres détails avec une émotion, une justesse d'accent, une variété de timbres qui ont mis en pleine valeur les beautés de cette partition poétique, tour à tour tendre, émouvante et tragique, et qu'on souhaiterait voir enfin représentée dans le cadre pour lequel elle a été conçue, c'est-à-dire au théâtre, avec la mise en scène mouvementée et pittoresque indiquée par le compositeur.

Parmi les solistes, il faut citer hors pair un jeune ténor issu du Conservatoire de Bruxelles, élève de M. Demest, M. Edmond Dequesne, qui a chanté d'une voix superbe, avec infiniment de sentiment et de charme, le rôle du maître fondeur Wilhelm. Excellent musicien, M. Dequesne possède, outre la sonorité de l'organe, une netteté d'articulation et un sens de l'expression lyrique qui lui assurent le plus bel avenir. Lénore, c'était Mlle Blanc, l'artiste intelligente et compréhensive qu'on applaudit récemment à Bruxelles, aux Concerts populaires, dans le deuxième tableau du *Chant de la Cloche* dont elle exprime avec une rare séduction la poésie pénétrante. Une mention est due aussi à l'excellent baryton Orelio, d'Amsterdam, qui trouva, pour ses divers rôles, des intonations variées et justes, ironiques quand il personnifiait le Beckmesserisant Dietrich, touchantes quand il prêtait au Prêtre annonciateur de la mort du héros sa voix grave et pleine. Et sous la direction souple de M. Robert, l'un des meilleurs chefs d'orchestre que nous ayons eu l'occasion d'applaudir, l'orchestre a donné aux différents tableaux de l'œuvre un caractère saisissant. On ne pourrait imaginer exécution plus fouillée dans les détails, plus colorée, plus vibrante. Le tableau de l'Amour, notamment, celui de la Fête et celui de la Vision ont été, malgré les difficultés qu'ils offrent, présentés avec une pureté de lignes et de nuances exceptionnelle. Animés d'une même ardeur, solistes, choristes et musiciens se sont unis dans une telle et si efficace volonté d'art que jamais peut-être impression ne fut plus complète et mieux réalisée.

Ce sont là de grands exemples que nous donnent nos voisins, et nous sommes heureux de proclamer leur esprit de concorde, leur persévérance et leur intelligente initiative. Où trouver, si ce n'est chez eux et en Allemagne, pareilles bonnes volontés? On sait la difficulté qu'il y a en Belgique et principalement à Bruxelles, car quelques villes de province sont mieux partagées, de réunir les voix nécessaires à une exécution quelconque, surtout quand celle-ci n'est pas rétribuée. Autrefois la *Société de musique* fondée par un groupe d'amateurs et dirigée par Henry Warnots

rendit de précieux services. Elle sombra au bout de quelques années et ne fut jamais reconstituée. Pourquoi? En France, c'est pis encore. Aucune ville ne possède une société chorale d'amateurs telle qu'il en existe dans une foule de localités, même peu importantes, de Hollande et de Germanie. Là, pas de division, pas de dissentiments, de querelles de parti. Les bonnes gens rengainent leurs opinions individuelles, se réunissent dans une commune pensée artistique, et la peine qu'ils prennent est récompensée par la satisfaction qu'ils éprouvent d'avoir contribué à mettre en lumière une belle œuvre. Cela leur paraît très simple et très naturel, et leur étonnement est grand d'apprendre qu'il y a des pays où l'on considère cette chose très naturelle et très simple comme un effort artistique considérable, digne d'éloge et à peu près irréalisable en deçà du Moerdijk qui, malgré son fameux pont de quatorze cents mètres, n'en demeure pas moins un sérieux isoloir.

Car il y a, outre les Sociétés chorales, beaucoup de bonnes choses à imiter en ce pays aux horizons de rêve mouchetés d'oiseaux bavards, marbrés de troupeaux au poil lustré, peuplés de moulins mirant leurs ailes dans d'inflexibles canaux. Mais ceci nous entraînerait hors du cadre de ces impressions rapides. Bornons-nous à conseiller aux artistes, à ceux de la musique comme aux porteurs de palettes, d'aller fréquemment errer dans ces paysages féeriques qu'illumine en cette saison l'or des iris et des renoncules. Qu'ils pérégrinent, comme nous le fîmes ces jours derniers, emportés par la bicyclette dévoratrice d'espace, par les sapinières et les landes qui séparent la frontière belge de Dordrecht; qu'ils aillent par les jolies routes bordées de chênes ou de charmes, le long des eaux miroitantes, revoir Rotterdam, Schiedam et son cortège de moulins géants, rangés comme une garde de chevaliers, Delft et ses canaux sinueux, La Haye, Scheveningue; que par les bois odorants qui séparent La Haye des dunes étincelantes qui ourlent la mer du Nord, ils chevauchent vers Leyde, la vieille ville aux tours caduques, vers Harlem, vers Amsterdam; qu'au retour, du haut de ce château solitaire et muet de Muiden qui semble bâti par Maeterlinck, ils contemplent le panorama nostalgique du Zuiderzee, avec ses îles et ses berges noyées, évocatrices de catastrophes; qu'ils aillent ressentir sous les futaies d'Hilversum et de Baarn des impressions de fraîcheur et de joie pour retrouver à Utrecht, à Viane, à Gorkum, les belles eaux limpides sur lesquelles glissent les navires aux voiles gonflées. Ils auront, en quelques journées, subi avec une intensité sans pareille le charme d'une nature recueillie et silencieuse, d'un charme réconfortant et paisible, riche à l'œil et douce à la pensée, telle qu'il n'en existe peut-être, pour la variété des sites, le coloris et la lumière, en aucun autre coin du globe.

LE ROI FOU

Par GUSTAVE KAHN. — Paris, G. Havard et fils, éditeur.

« Le rideau se lève ici », dit l'auteur, « sur une tragi-comédie romantique dont le cadre et le fond sont sociaux et actuels. »

C'est une hypothèse de ce que pourrait devenir un petit pays « qui nous ressemble comme un frère », ayant à sa tête un roi que les événements, trop grands pour lui, effraient et rendent fou.

Critique acerbe et gaie, « œuvre de rêve et de philosophie, de fantaisie railleuse et tragique, qui inaugure dans le roman moderne un mode de passion nouvelle », — dit G. Havard.

Ayant l'écorce extérieure des pamphlets prophétiques dont toutes les époques littéraires ont donné des exemples, — ne citons que Montesquieu ou le plus populaire Laboulaye, — ce plus moderne penseur et plus amer ironiste désigne plus clairement tous les objets de sa critique; pour se gausser des petits pays, des agitations stériles, des cours, des gouvernements, des capitalistes et des bourgeoises mœurs et idées régnantes en tous pays civilisés, il choisit la Belgique, quelques hommes très facilement reconnaissables, les événements qui se passent chez nous, l'aspect de notre pays, et l'une des trois ou quatre menaces de catastrophes qui nous pendent sur le nez, — d'après son appréciation.

Le roi du Hummertanz (*danse de homards*, serait le nom de ce petit pays) effrayé de l'agitation de ses sujets, fait alliance avec une voisine et guerrière nation, qui envahit le menu territoire le jour où l'émeute fait mine de se transformer en révolution.

Du reste, « l'époque était trouble », dit l'auteur; « les campagnes, violemment agitées par les prêtres, étaient, pour toute la surface des choses, diamétralement opposées, en leurs désirs et griefs, aux villes qu'agitaient les médecins et les avocats. Seule, la corporation vénérée des agents de change, partageant personnellement les opinions les plus diverses, mais corporativement appartenant corps et âme à la religion du fait accompli, tout en suivant de près les fluctuations et les utilisant, restait un peu solide dans la principauté »...; « la corporation flottait heureuse et s'occupait impartialement de la ruine des partis. Les épargnes cléricales et les épargnes libérales, mêlées par le lumineux accueil de la spéculation, ne faisaient plus qu'un tout dans les plus heureux goussets de la plus heureuse spéculation du plus heureux royaume. »

Ce qui n'empêchait quelques doctes personnages de dire, malgré l'aveuglante évidence d'une richesse si habilement distribuée aux plus rusés, « qu'il y avait quelque chose de pourri dans le Hummertanz ».

Tout le livre est dans ce ton de pince-sans-rire et il est amusant d'y retrouver, sous le très adroit transparent de nos défauts et de nos grands hommes, les idées générales de l'auteur sur la physionomie politique du temps.

Très spirituelle et divertissante façon de faire penser, juger, qui laisse même au lecteur belge la si confortable occasion de controverser quelque peu, par-ci par-là.

PAUL FORT

Ballades. — *La Mer, les Cloches, les Champs.* Edition ornée de bois originaux de Maurice Dumont, Charles Huard, Maurice Delcourt et Alfred Jarry. — Paris, édition du *Livre d'art* et de l'*Epreuve*, Paul Lemaire.

O la bonne et vivante et humaine et simple chanson qui nous revient d'on ne sait où, enterrée qu'elle était sous des tas de paperasses doucereusement sentimentales! Le bon troubadour que voilà!

Gauloise, pas alambiquée, avec un parfum sauvage et naturel, qu'il fait bon l'entendre, et se la répéter, et essayer de la chanter en une musique qui surgit toute seule, s'adaptant aux paroles, sans trop de façons, vieille et neuve comme elles, comme nous et comme tout ce que nous faisons spontanément.

Ecoutez cette première ballade :

« Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.

« Si tous les gars du monde voulaient bien être marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

« Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main. »

N'a-t-elle pas l'air de sortir de l'éternité cette chanson de tous les temps et de tous les pays qu'on s'étonne de ne pas avoir connue depuis longtemps, tant elle est universelle et simple en ce qu'elle énonce.

Beaucoup d'autres pages lui ressemblent, populaires, enfantines, instinctives et pénétrantes sous la grossièreté qui parfois les enveloppe, comme la rugueuse toile recouvrant de fines attaches.

On dirait que l'auteur a vu le peuple de très près, les gens de la mer et des campagnes, frustes, heurtés, faisant tenir toute une rude et complète philosophie en leurs sommaires chansons.

Peut-être Paul Fort a-t-il lui-même l'âme ainsi faite, et ce serait la plus belle des richesses. Vous le croiriez comme moi en lisant cette vingt-deuxième ballade, la dernière de toutes, dédiée à sa mère. La voici :

« Ils m'ont jeté des boules de neige, parce qu'ils ne m'ont pas compris.

« Parce que je vais à l'aveuglette, au petit bonheur des chemins, plusieurs ont dit que j'étais bête, que j'étais fou quelques-uns.

« Et cependant pas moins que d'autres, j'use de me frotter les côtes, lorsque je tombe dans un trou !

« Et pourtant, tout comme les autres, pendant l'été, je sais chanter, je sais me taire dans la tempête, et pendant l'hiver grelotter.

« Plusieurs ont dit que j'étais bête parce qu'ils ne m'ont pas compris.

« Et que me manque-t-il en somme, bien qu'oublieux des routes passées, si je n'ai besoin de personne pour me dire les routes où je vais?

« Parce que je vais à l'aveuglette, plusieurs m'ont dit que j'étais bête, aveugle d'autres, et d'autres, fou.

« Ils m'ont jeté des boules de neige... »

Vous semble-t-il pas que cette sagesse est la bonne et qu'on a envie de relire beaucoup de ballades du même chanteur?

Les gravures accompagnent le texte en le complétant, chose rare. Elles ne vous sortent pas du paysage évoqué par les ballades, et si des musiciens « mettent celles-ci en musique » je souhaite que ce troisième revêtement s'adapte aussi bien aux paroles que la ligne et les effets de lumière de ceux qui les ont « mises en dessin ».

Concours du Conservatoire

L'inauguration des concours du Conservatoire a eu lieu hier matin avec le cérémonial traditionnel.

Le concert s'ouvrait par une symphonie de Haydn exécutée par la classe préparatoire d'orchestre et conduite par son moniteur, M. L. Van Dam. Les jeunes artistes ont joué avec un ensemble et une précision remarquables cette œuvre délicate, dont l'*Andante* surtout a été très applaudi. Un choral de Bach à quatre voix mixtes, un cantique spirituel du même maître disposé à quatre voix par M. Gevaert et dont le texte a été — innovation discutable — préalablement déclamé par une choriste, — enfin quatre chansons françaises des XVIIe et XVIIIe siècles, fort bien chantées par la classe préparatoire de chant choral sous la direction de M. Jouret, ont eu les honneurs de la séance. Ces chansons, parmi lesquelles l'une, *Félicité passée*, est tout à fait charmante de tour mélodique et d'associations de timbres vocaux, ont reçu un accueil enthousiaste.

Leur succès a fait pâlir un peu le reste du programme de cette matinée musicale — au sens strict du mot — dans lequel, à côté de la suite en *ré* de Bach et de la symphonie de Haydn en *si bémol majeur*, interprétées toutes deux par la classe d'orchestre dirigée par MM. Agniez et Colyns, l'intérêt s'est porté sur un *Stabat mater* pour trois voix de femmes de M. Gevaert, écrit dans un sentiment religieux très pur, et sur le spirituel madrigal de Weelkes, l'un et l'autre remarquablement chantés par la classe d'ensemble vocal sous la direction de M. Soubre. *La Nuit dans les bois*, de Schubert, chant à quatre voix d'hommes avec accompagnement de quatre cors, a paru singulièrement vieilli, longuet et orphéonique.

Et maintenant, que les épreuves commencent ! En voici l'ordre :

Mardi 16 juin, INSTRUMENTS A EMBOUCHURE : 9 h., saxophone, trompette ; 3 h., cor, trombone.

Jeudi 18, INSTRUMENTS A ANCHE ET FLUTE : 8 h., basson, clarinette ; 3 h., hautbois, flûte.

Samedi 20, 9 h., alto ; 3 h. 30, violoncelle.

Lundi 22, 3 h., orgue.

Samedi 27, 10 h., musique de chambre avec piano ; 3 h. 30, harpe.

Mardi 30, 10 h., piano (demoiselles).

Mercredi 1er juillet, 10 h., piano (hommes) ; prix Laure Van Cutsem.

Vendredi 3, à 9 h. et à 3 h., *samedi 4*, à 9 h. et à 3 h., violon.

Lundi 6, 3 h., chant théâtral (hommes).

Mercredi 8, 10 h. chant théâtral (demoiselles) ; 3 h., duos de chambre.

Mercredi 15, 10 h., tragédie et comédie (hommes) ; 3 h., tragédie et comédie (demoiselles).

L'administration fait savoir au public qu'afin d'éviter l'encombrement des années précédentes, elle vient de décider la suppression de l'envoi anticipé des billets, sauf aux parents des concurrents. Pour le public, à chacun des concours les billets disponibles seront déposés au contrôle à la disposition des premiers arrivants.

Les nouveaux directeurs de l'Odéon.

MM. André Antoine et Paul Ginisty viennent d'être nommés directeurs de l'Odéon. Cette nomination du nouveau ministre de l'instruction publique, M. Alfred Rambaud, a été unanimement accueillie avec la plus grande sympathie.

Nous ne rappellerons pas dans ce journal, où il fut si fréquemment question du Théâtre libre, les services que M. Antoine rendit à l'art dramatique, le désintéressement et la persévérance qu'il mit au service de la cause qu'il défendit. Il a été l'initiateur du mouvement nouveau qui a bouleversé le théâtre.

Quant à M. Paul Ginisty, il fit dans la presse et dans la litterature une carrière très appréciée. Critique au *Gil Blas*, puis au *Petit Parisien*, auteur de plusieurs romans, il donna au théâtre, en collaboration avec Jules Guérin, les *Deux Tourtereaux*, puis une série de saynètes intitulées *La Vie, Louis XVII, L'Impéra-*

ratrice Catherine, — ces deux dernières pièces jouées avec succès à l'Odéon et au Châtelet.

Appréciant dans le *Figaro* les nouveaux directeurs de l'Odéon, M. Gaston Larroumet dit entre autres :

« M. Antoine a connu toutes les épreuves de sa terrible profession. Il s'est fait seul ; il a été acteur et directeur. Peu à peu, au prix d'efforts inouïs, il s'est procuré tout ce qui fait vivre une scène, des acteurs, des pièces et un public. Il a créé en quelques années une école dramatique. Quand le succès d'art lui est venu, les difficultés matérielles ont recommencé et il a dû abandonner la direction de son œuvre. Il ne lui restait plus que son talent d'acteur. Il est entré chez autrui et, avec des camarades pliés à d'autres habitudes, devant l'attention hostile de ses rivaux, il a conservé sa supériorité.

En un temps où le métier dramatique est devenu fort routinier et précautionneux, où il y a chez l'acteur un fonds de bourgeois prudent et de bureaucrate rétif aux aventures, Antoine avait retrouvé les vieilles qualités de souplesse et d'audace qui faisaient les acteurs et les directeurs d'autrefois. Il voulait jouer, moins pour recevoir beaucoup d'applaudissements et gagner beaucoup d'argent, ce qui détermine à cette heure la plupart des vocations théâtrales, que pour représenter la vie telle qu'il la voyait, pour se donner et donner à autrui le plaisir de l'illusion par l'art, le plus vif que l'homme puisse éprouver.

Il aimait la vérité complète et débarrassée de la convention. Il prit celle de son temps, qui était brutale et triste. Comme il lui fallait, à tout prix, forcer l'attention, il fut outrancier et révolutionnaire. Il osa montrer à nu les laideurs de la nature et de la vie ; souvent il ne montra qu'elles ; parfois il en ajouta. Mais, toujours, il fit de l'art. Il prêcha d'exemple ses acteurs et ses auteurs. En quelques années, il eut fondé une école excessive et violente, mais vigoureuse et hardie, le Théâtre libre, si exalté et si attaqué.

Deux gros dangers. Les adversaires, c'étaient les auteurs et les acteurs en possession des grandes scènes, la critique autorisée, le gros public. Les partisans, c'était un groupe de jeunes gens, une élite d'amateurs, un gros de snobs, quelques critiques d'avant-garde. Rompre avec les premiers, en les exaspérant à plaisir, c'eût été la mort à brève échéance, une fois passé l'attrait de la nouveauté. Abonder dans le sens des seconds, c'était prendre la tête d'une armée sans soldats.

Entre ces deux écueils, Antoine manœuvra avec beaucoup d'habileté. Il laissa les uns crier à la désertion et les autres au scandale. A côté des pièces « polymorphes et invertébrées », mais où il y avait une idée, une scène, quelque chose, à côté des grossièretés et des laideurs voulues, il produisait des œuvres incomplètes, comme tout ce qui commence, mais fortes comme tout ce qui est jeune, pleines de germes qui devaient lever et grandir. Presque toujours, il marquait un progrès vers la vérité de l'observation, la franchise de la facture, l'élargissement du goût. Il sut garder son indépendance et ne se faire l'homme lige d'aucun intérêt personnel.

Lorsqu'il dut quitter la lutte, il semblait vaincu ; en réalité, il triomphait. Par la force de la logique et de la justice, l'avenir lui préparait la revanche qu'il prend aujourd'hui. Porel avait suivi avec beaucoup d'attention ce qui se faisait au Théâtre libre et incliné dans le même sens le majestueux, l'officiel, le « pensif » Odéon. Il lui avait emprunté ses auteurs ; il avait demandé *Amoureuse* à M. de Porto-Riche ; il faisait signe à M. Maurice Donnay. Ce que le Théâtre libre a produit d'auteurs forme, à cette heure, la jeune tête de l'art dramatique. Directement ou indirectement, tous ceux qui écrivent pour le théâtre sont ses obligés. »

LA STATUE ET LE SOCLE

Une amusante histoire rapportée d'Angleterre :

Quelques jours après la mort de lord Leighton, les membres de l'Académie royale décidèrent qu'une statue de leur ancien président serait élevée dans la cour principale de Burlington house, et, en une séance, réunirent les fonds nécessaires à ce monument. A deux mois de là, en attendant la statue, le piédestal fut mis en place.

La semaine passée, en traversant cette cour, le nouveau président de l'Académie royale, sir John Millais, fut tout surpris d'apercevoir sur le socle destiné à son prédécesseur une statue en bronze du feld-maréchal lord Roberts, le héros de Candahar, naguère généralissime aux Indes, aujourd'hui commandant en chef des forces d'Irlande.

Pourquoi la statue de ce militaire sur le socle destiné à l'artiste? Sir John Millais s'informa et ne put obtenir aucun renseignement satisfaisant. Il apprit seulement que des ouvriers avaient apporté ce lord Roberts en bronze, l'avaient hissé là et s'étaient retirés.

Le Président de l'Académie en appela au secrétaire d'Etat pour l'intérieur qui lui conseilla, lord Roberts étant militaire, de s'adresser à son collègue du département de la guerre. Le marquis de Lansdowne parut très étonné et conclut : « Lord Roberts commande en Irlande. Ceci ne me regarde donc pas. Adressez-vous au comte Cadogan. »

Le lord-lieutenant d'Irlande n'était pas mieux informé. Quant à lord Roberts, il savait seulement qu'on devait lui élever une statue, mais il supposait que ce monument était destiné aux Indes.

Lord George Hamilton, secrétaire d'Etat pour l'Inde, fut alors mis en cause. La statue du feld-maréchal appartenait bien à son département, mais, ne sachant qu'en faire en attendant le moment de l'expédier à sa destination, il l'avait fait déposer à l'Académie, supposant qu'elle y recevrait plus de soins que partout ailleurs.

L'incident est clos. Mais il aura fait couler presque autant d'encre que la condamnation des conjurés de Johannesburg. La presse avait déjà pris parti pour ou contre les artistes, ou l'Académie, ou le feld-maréchal lord Roberts, ou le gouvernement. D'une part, les membres du cabinet étaient accusés d'outrager la mémoire de lord Leighton ; d'autre part, des organes officieux trouvaient MM. les académiciens bien dégoûtés de ne pas accueillir avec plus d'empressement le voisinage d'un illustre guerrier comme lord Roberts. En général, on a reproché à l'administration de manquer d'ordre et de ne pas savoir ce qu'elle faisait des œuvres d'art appartenant à la nation... *Much ado about nothing.*

En attendant, lord Roberts a sa statue à Londres, de son vivant, ce qui le met sur un pied d'égalité avec l'amiral Nelson et le duc de Wellington. C'est assez flatteur.

VENTE DE MÉDAILLES

Voici les prix des pièces les plus rares et les plus remarquables vendues par M. R. Serrure, à la Maison d'Art, les lundi 18 et mardi 19 mai dernier :

N° 10. Tête d'Hercule jeune couverte de la peau de lion, etc. Tétradrachme d'argent, T. B., 59 francs.

N° 26. Cyme. Tête jeune, etc., 34 francs.

N° 34. Démétrius II, Nicator, roi de Syrie (146 à 126 av. J.-C.). Tête diadémée, etc., figure 1 de la planche, 50 francs.

N° 38 Ptolémée Ier, Soter, roi d'Égypte (300 à 285 av. J.-C.). Pièce à fleur de coin, 84 francs.

N° 82. Antonin le Pieux. Or, figure 2 planche, 61 francs.

N° 123. Pupieu. Grand bronze, 30 francs.

N° 165. Jovieu. Sou d'or, fleur de coin, rare, planche, figure 3, 60 francs.

Nº 189. Charlemagne (768-814). Denier d'argent, très rare, 40 francs.

Nº 246. Guillaume II (1327-45). Pièce inédite et jusqu'à présent unique, 76 francs.

Nº 250. Guillaume III de Bavière (1366-89). Grand mouton d'or, pièce de la plus grande rareté, planche, figure 4, 165 francs.

Nº 253. Grande plaque d'argent du même, 46 francs.

Nº 255. Albert de Bavière. Grande plaque d'argent, très rare, 30 francs.

Nº 307. Gui de Collemède, évêque de Cambrai. Esterlin d'argent, très rare, 40 francs.

Nº 309. Demi-écu du même, très rare, 34 francs.

Nº 336. Philippe le Hardi, comte de Flandre (1384-1405). Noble d'or, superbe et rare pièce, planche, figure 5, 102 francs.

Nº 340. Noble d'or de Philippe le Bon (Flandre), 52 francs.

Nº 344. Minorité de Philippe le Beau (1482-94). Écu à l'aigle couronné, or, T. B., très rare, planche, figure 6, 95 francs.

Nº 366. Écu aux quatre lions, etc. Jean II, duc de Brabant (1294-1312). Gros tournois d'argent frappé à Maestricht, grande rareté, 86 francs.

Nº 376. Cavalier d'or de Jeanne et Wenceslas (1355-83). 50 francs.

Nº 377. Florin d'or des mêmes, figure 7, planche, 327 francs.

Nº 386. Minorité de Philippe le Beau (1482-94). Demi-noble, rare, figure 8, planche, 50 francs.

Nº 420. Gros d'argent frappé à Saint-Trond (très rare) par Jean de Bavière (1390-1418), évêque de Liége, 55 francs.

Nº 447. Florent de Wevelinckhove, évêque d'Utrecht. Pied fort, très épais, probablement unique, trouvé à Arras, 152 francs.

Nº 529. Médaille à l'occasion de l'exécution à Bruxelles des comtes d'Egmont et de Horne, 1579, rare, 30 francs.

PETITE CHRONIQUE

C'est demain lundi, à 2 heures, que souvrira à la Maison d'Art l'exposition des œuvres originales de J.-B. CARPEAUX. Elle réunira, ainsi que nous l'avons annoncé, plus de cent cinquante sculptures, peintures, dessins, esquisses, croquis en terre, etc., du grand artiste français. Mme Ve Carpeaux, accompagnée d'un de ses fils, est venue de Paris présider en personne au placement de cette exposition de haute attraction, qui promet d'être l'événement sensationnel de la saison.

Une exposition de 201 aquarelles anciennes, réunies par M. Lyon-Claesen, est ouverte en ce moment au Cercle Artistique. Elle sera clôturée le 30 juin.

M. F. Stroobant ouvre rue Mommaerts, 10, une exposition des travaux exécutés par les élèves de l'École des Arts décoratifs de Molenbeek-Saint-Jean. Cette exposition sera visible de 1 à 5 heures les 14, 15, 16 et 21 courant.

M. Dufranne, dont le récent succès au Conservatoire est dans toutes les mémoires, est engagé au Théâtre de la Monnaie pour remplir l'emploi des basses chantantes qu'occupait l'année dernière M. Sentein.

Le rôle de Fervaal vient d'être distribué à M. Imbart de la Tour, le nouveau ténor de la Monnaie. L'artiste travaille le rôle avec M. Vincent d'Indy et se montre enthousiaste de cette création. Selon toutes probabilités, *Fervaal* passera dès le début de la saison prochaine.

Aux concerts du Waux-Hall se feront entendre cette semaine : ce soir, dimanche, M. Dufranne ; mardi, Mlle Goldaya ; jeudi, Mlle Hendrikx, du Théâtre de la Monnaie ; samedi, Mlle Franchino.

Une jeune revue toulousaine, *L'Effort*, publie, sous la signature de M. Demeure de Beaumont, une étude très complète sur l'Affiche belge, dont elle vient d'organiser une exposition.

M. Whistler s'occupe, paraît-il, depuis son retour en Angleterre, d'une nouvelle série de lithographies, « Londres et ses environs », dont l'une, une scène sur la Tamise près de Westminster, se trouvera parmi les suppléments de la première partie du nouveau volume du *Studio*, paraissant demain.

Les amis et admirateurs de M. Eugenio de Castro, l'illustre poète portugais, lui offriront, à l'occasion de son passage en France, un dîner qui sera servi, demain lundi, dans les salons du restaurant Philippe, 105, Galerie de Valois.

M. Albert Besnard devait exposer cette année, au Salon du Champ-de-Mars, une très importante composition décorative destinée à l'amphithéâtre de chimie de la Sorbonne.

La toile fut envoyée au palais des Beaux-Arts ; mais au dernier moment, comme nous l'avons dit, l'artiste, mécontent de l'éclairage, crut devoir la retirer, préférant la montrer pour la première fois au public dans l'emplacement et sous la lumière auxquels elle était destinée.

Cette peinture vient d'être mise en place.

Elle a pour sujet : *Le Symbole de la Vie et de la Mort ;* voici la description qu'en donne l'artiste lui-même :

« Au centre, sous le Soleil fécondant, un cadavre de femme est renversé parmi les gerbes des plantes. A l'une de ses mamelles, l'Enfant s'abreuve, tandis que l'autre mamelle laisse s'échapper un lait qui, se répandant au travers de la matière terrestre, forme un fleuve de Vie. Le Serpent, symbole du mystère de la génération, rampe vers la tête du cadavre sur les lèvres duquel errent les papillons, compagnons de toute pourriture et porteurs des germes.

« A droite, le Couple humain, dominant la nature, son futur domaine, descend vers le fleuve de Vie qui serpente au loin pour redescendre vers la gauche où, parmi le désordre d'un cataclysme, il roule les débris humains qu'il entraîne vers un gouffre de feu, creuset d'où sortira la vie et qui achève de symboliser les quatre grandes puissances de la nature, à savoir : l'Air, la Terre, l'Eau et le Feu, principes de la chimie organique, qui ont créé la Plante, l'Animal et l'Homme sous l'action du Soleil. »

M. Gabriel Fauré, dont on a fréquemment applaudi les œuvres aux Concerts des *XX* et de la *Libre Esthétique*, est nommé organiste de la Madeleine en remplacement de M. Théodore Dubois. Il était déjà depuis longtemps inspecteur de la musique des cathédrales.

M. Eugène Ysaye a retrouvé à Londres le succès colossal qui l'avait accueilli à Paris. Tous les journaux de la métropole vantent à l'envi les qualités exceptionnelles d'interprétation, de sonorité et de mécanisme de l'éminent virtuose. Jamais violoniste ne souleva, croyons-nous, pareil enthousiasme.

Bruxelles. — Imp. V[e] Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 25. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 21 JUIN 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

J.-B. CARPEAUX

Dire d'un artiste qu'il a traduit son temps, qu'il a résumé son époque est un éloge, certes, car rien n'est moins aisé que de discerner dans la réalité contemporaine ses éléments caractéristiques. La louange n'est pas toutefois sans restriction. L'artiste de génie va au delà de ce qui l'environne. Il se sert des existences contingentes pour pénétrer le tréfonds de l'humanité. Son art plane au-dessus des générations et échappe aux étiquettes des historiologues.

S'il s'éleva parfois au-dessus de la vérité immédiate pour atteindre la réalisation d'une beauté immanente, Carpeaux fut surtout l'interprète du Second Empire. Son œuvre, actuellement réuni dans le hall de la Maison d'Art, est nettement daté. Il évoque éloquemment, avec une fidélité d'expression et une abondance rares, les personnalités, les costumes, les mœurs, les préférences d'une société qui déjà s'affirme dans l'évolution des siècles avec un aspect particulier. Ces fins croquis, ces études à l'huile brossées d'une main fiévreuse relatent presque tous les quadrilles de la Cour, les réceptions de Compiègne, les fêtes aux Tuileries, intantanéisés par un observateur à l'œil pénétrant.

Et dans ce décor de luxe et de frivolité surgissent, modelées d'une main experte, les physionomies des hommes de l'époque, artistes, hommes d'État, courtisans, et des femmes à la mode. On ne pourrait réunir documents plus complets ni plus authentiques sur ces temps fameux dont les échos résonnent encore à nos oreilles, ironiquement traduits par la muse en jupes courtes de maître Jacques Offenbach.

Cette partie de l'œuvre de Carpeaux — la plus importante et la plus personnelle — offre un intérêt à la fois artistique et historique. Avec une verve déconcertante, complètement dégagé de toute convention académique, l'artiste anime la moindre esquisse, qu'elle soit griffonnée à la mine de plomb ou sabrée de coups de brosse, d'une vie intense, prodigieuse. Quand il s'attaque à un buste, le sculpteur de métier apparaît, et son art simple, sincère, de bonne et belle santé, fait palpiter le bronze ou le plâtre. Ouvrier d'art accompli, Carpeaux continue la lignée des statuaires français, s'apparente à

ceux du XVIIIe siècle par la souplesse des modelés, par la grâce des attitudes. Son art est à la fois énergique et élégant. Il est, par dessus tout, vivant, et c'est ce qui met le sculpteur valentinois au premier rang des artistes du siècle, à côté de Rude et de Barye.

Voyez les bustes d'Alexandre Dumas, de Gérôme, de Gounod, de Garnier, de Giroud, de Vaudremer, de la Fiocre, du peintre Cherrier. Voyez ceux de la princesse Mathilde, de l'Impératrice, de la duchesse de Mouchy, de la marquise de Lavalette, de Mme Chardon-Lagache, de Mme Pelouze, de l'amiral Créhouart, du président Grévy, de maître Beauvais, de l'ambassadeur Tissot. Tous expriment une personnalité, agissent, pensent, vivent en un mot, et leur puissance d'expression est telle qu'il est impossible, quand on les a vus ne fût-ce qu'une seule fois, d'en oublier les traits essentiels. Mieux que dans ses compositions, l'artiste s'affirme en ces interprétations de la grande inspiratrice, la Nature, à laquelle Carpeaux revenait sans cesse, comme tous ceux qui comprennent qu'elle seule est la base et le soutien de l'art. Son enveloppe de marbrier, selon l'expression de Goncourt, devait recéler une âme très simple et très droite, étrangère aux hantises littéraires, aux subtilités du symbole, aux sous-entendus de l'allégorie. De même qu'il peignait pour le plaisir de peindre, il sculptait pour la joie de pétrir en ses mains la glaise humide et d'en façonner des formes harmonieuses.

Mais le goût du jour était aux mièvreries sentimentales, aux sujets de romances. Ceci nous vaut une série d'*Amour blessé*, d'*Espiègle*, de *Bacchante aux roses*, de *Rieur aux pampres* et autres dessus de pendules que d'innombrables reproductions en terre-cuite, en bronze, en marbre ont popularisés et sur lesquels on nous autorisera à nous taire. Il serait injuste de juger Carpeaux d'après cette bimbeloterie mercantile, exécutée vraisemblablement dans un but alimentaire, et dont d'ingénieux praticiens ont d'ailleurs poli le modelé jusqu'à l'énervement. Le *Pêcheur napolitain*, son envoi de Rome, est, de même, assez connu pour nous dispenser d'en parler. Il doit avoir fait la fortune des Barbedienne des deux mondes.

Dans ses compositions plus importantes, exécutées en vue de la décoration des monuments publics, il y a d'exceptionnelles qualités de mouvement, et ici la fermeté de la main s'unit à la grâce des attitudes, à la séduction des lignes ondoyantes. Les *Trois Grâces*, le *Génie de la Danse*, l'esquisse de la *Fontaine de l'Observatoire* révèlent particulièrement cette aptitude très caractéristique de Carpeaux d'associer la force à l'élégance, la solidité du métier à la souplesse du geste. Elles montrent sous un aspect nouveau l'artiste multiple et vraiment remarquable qu'on eût pu croire, en étudiant ses bustes, rivé exclusivement à l'étude passionnée de la nature.

Dans ces compositions décoratives, l'amour de la nature se fait jour, d'ailleurs. Et l'on sent, dans ces groupes comme dans les bustes, comme dans les esquisses, l'étude serrée du modèle, la volonté tenace de ne pas s'écarter de la vérité absolue des formes, de la rigueur de l'anatomie. Quelques fragments de ces maîtresses œuvres, entre autres deux des figures — l'*Esclave nègre* et le *Chinois* — de la Fontaine de l'Observatoire, permettent d'apprécier avec quelle conscience Carpeaux exécutait tout ce qui sortait de ses mains, statues ornementales ou statuettes.

La très intéressante exposition à laquelle la Maison d'Art donne l'hospitalité assigne au maître français le rang auquel il a droit de prétendre. Elle offre en outre aux artistes l'occasion de pénétrer l'intimité d'un sculpteur dont peu d'œuvres leur étaient connues. A ce double point de vue, elle est d'un haut intérêt et mérite une étude attentive.

BIBELOTS

Si Savonarole reparaissait sur la terre, et si les fanatiques qui brûlèrent « tout ce qui n'était pas le Coran » pouvaient revivre, ils tressailleraient de joie en voyant poindre une génération qui les comprendra. — Echappés aux griffes des autorités qui nous donnaient la sentation salutaire mais illusoire de suivre une nécessité, nous avons eu un moment d'enthousiaste amour pour la liberté — exaltation inconsciente de notre pouvoir de résistance à l'arbitraire — quand nous avons pu secouer de nos épaules des jougs inutilement pesants. Il sembla alors que la liberté fut le premier de tous les biens, qu'elle fut une chose absolue, toujours bonne, « guérissant les maux qu'elle causait » et nous crûmes que nous allions pouvoir nous rouler dans l'herbe, à notre aise, goûter de tous les champignons et de toutes les positions qui avaient été défendues, certains que nous verrions bien par nous-mêmes en quoi nous en serions aidés ou incommodés. — Et lentement s'infiltrèrent en nous une multitude de goûts passagers. — Nous avalions pâquerettes et chicorées, arts, littératures, décors, pensées diverses, et nous discernions, vraiment pas trop mal, ce que chacune d'elles contenait de bienfaisant ou de nocif. — Nous encombrions aussi nos demeures d'une foule d'objets d'autres temps et d'autres pays; — tout le passé comme toute la surface de la terre était à nous, nous y coupions toutes les fleurs que nous y trouvions, sans voir qu'aussitôt transplantées chez nous elles devenaient des fleurs fanées ou séchées et que nous vivions au milieu de choses mortes. — Nos maisons, tout comme nos cerveaux, étaient bourrées de bibelots précieux, curieux, souvent rares, parfois même très beaux. Le plus souvent aucun souvenir personnel, aucune attraction particulière, aucun lien réel ne nous attachait à eux. — Ils se promenaient, par hasard, dans notre vie, et notre goût pour eux avait une durée aussi éphémère que la raison qui nous les avait fait un instant admirer. — Aussi l'idéal de cet état de liberté, de ce choix sans limite offert à notre appétit, fut-il de renouveler aussi souvent que possible les objets de notre

intérêt; — et Baudelaire résume l'âme de son époque quand il dit :

... Nous voulons
— Tant ce feu nous brûle le cerveau —
Plonger au fond du gouffre, enfer ou ciel, qu'importe?
Au fond de l'inconnu pour trouver du *nouveau!*

Ricanait-il de lui-même et de son impuissance à atteindre l'essence des choses? Il semblait pourtant que, puisque désormais tout nous appartenait, nous n'aurions jamais fini de tout voir, et que nous étions embarqués, enfer ou ciel, Bien ou Mal, pour un voyage vers l'infini. — Mais choisir, changer, aller plus loin, toucher à tout, — « Liberté chérie! » — tout voir et tout expérimenter, ôter les barrières qu'on avait mises autour de tant de fossés, — peu profonds du reste, — cela ne donnait que l'impression de « l'éternel recommencement des choses »; — donner, éclairer, créer, se dépenser, aimer, comprendre, admirer devenaient d'aussi insipides griseries, d'aussi courtes et insignifiantes exaltations que celles qu'on pouvait trouver en pillant, tuant, violant, rapinant, ricanant, mentant; et nous inventions de nouvelles monstruosités, de gigantesques beautés ou d'indépassables crimes, pour voir si, là au fond, nous ne rencontrerions pas quelque chose de plus fort que nous.

Pendant que nous constations, les uns avec un ennui résigné, les autres avec une rancunière colère, que « plus ça change, plus ça se ressemble », des voix montaient du fond de nous, que les plus attentifs ou les plus simples entendirent les premiers : — « Liberté absolue, pierre vacillante des anciens druides qui te savaient terrible, laisse-nous nous défaire de toi! — Plutôt les anciens carcans (et combien y revinrent!) que ce flottant royaume où nous ne nous sentons pas vivre. — Rien ne nous dit que nous ne soyons ici d'inutiles fleurs de prairie.

Il nous faut tant penser et tant nous remuer pour endormir notre orgueil qui nous dit que nous ne sommes rien. — Et quelque chose de méprisant et de dédaigneusement indulgent sort de toutes ces sciences, de tous ces arts, de toutes ces pensées et de tous ces extérieurs décors dont nous avons rempli notre vie. — Bibelot, cette histoire naturelle qui ne venait pas d'une nécessité de connaître la nature; bibelot, ces arts dont nous nous forcions de jouir à certaines heures et à certains endroits; ces livres qu'il fallait lire pour un tas de raisons, sauf parce que nous avions besoin d'eux; bibelot, oiseux bibelot, cette philosophie dont nous ne parvenions pas à vivre; impertinents bibelots tous ces êtres que nous regardons et qui nous regardent sans que nous puissions échanger avec eux plus que des souffles ou des sourires insignifiants. Bibelot nous même, sans aucune nécessité d'exister. —

Quelques êtres, chers et rares trésors, nous disent qu'ils on besoin de nous, mais leur vie à eux aussi est petite et courte. Nous sommes contents d'être un petit bouquet de fleurs de pommier tenant ensemble et nous protégeant mutuellement de la gelée. Mais après? C'est seulement notre vie étendue un peu plus loin. C'est la liberté à deux, à six ou à cent, mais c'est toujours un homme ou cent hommes, un être ou une collectivité dansant sur les nuages du hasard, libres, libres comme l'air, à part les petites lois d'entente ou d'hygiène, privée ou sociale, qui règnent entre eux. — Choisissant — ils le pensent — selon l'heure, la mode ou leur caprice; malheureux au fond de l'âme de n'être cloué à rien, de n'avoir pas de racines, et de ne jamais obéir qu'aux fatalités tristes.

Oh! ne jamais sentir qu'on obéit! Savoir que les mondes autour de soi, les pierres elles-mêmes, l'eau, toute chose a un poids qui l'entraine en une vie incessante et rigoureusement déterminée d'après sa substance, *une vie en harmonie avec elle-même*, et que nous ne sommes que de malheureuses poussières volantes ignorant la plus belle fatalité de notre destin!

Et pourtant! en nous sont les voix qui pourraient nous renseigner. Car sous tous nos maladifs désirs passagers et curiosités de surface reste le noyau de notre être, ce que nous sommes, ce que nous n'avons pas choisi d'être, blond, brun, fruste ou taillé comme les brillants, simple ou divers.

Cette fatalité, cette loi de notre nature, nous l'avons tant méconnue qu'il nous faut creuser avec acharnement pour la trouver, — car *nous ne savons vraiment pas nous-mêmes ce que nous voulons*, ni de quoi nous avons faim, — nous grignottons toutes les tartelettes qui nous tentent pendant que nôtre estomac crie d'être privé de viande. NOTRE INSTINCT N'EST PAS ENCORE ASSEZ LOURD, il ne crie pas encore assez haut. Il faut un microphone pour l'entendre; quelques-uns le connaissent, — ceux-là seuls sont immortellement forts.

Mais que nous avons soif de connaître notre propre nécessité! cette loi qui nous jetterait en un joyeux tourbillon, avec une force encore inconnue, dans l'infini de notre propre destinée!

Oh! comme alors fièrement et simplement s'organiseraient autour de nous les décors qui nous servent de cadres, les nécessaires sciences apprises par le côté où nous avons besoin d'elles; les amitiés qui tiennent toutes seules, sans les chaines d'aucune joie qui ne soient pas elles-mêmes; comme tout ce qui nous entourerait ferait partie de nous combien loin serait lancé tout ce qui nous arrête, tout ce qui nous encombre, tout ce qui n'est pas l'extériorisation de ce que nous sommes; combien fondues en nous-mêmes et nous fortifiant, toutes ces occupations qui nous appeleraient avec autant d'instances que nous les appellerions.

Combien douce et toujours plus forte la voix de la nécessité qui nous attirerait à travers les montagnes, nous ferait percer les murs.

Combien impérieusement nous irions vers ce Beau si difficile à atteindre, que Michel-Ange appelait : « LA PURGATION DES SUPERFLUITÉS », et comme nous comprendrions le moderne Savonarole qui nous dirait de brûler nos bibelots en nous criant :

« Tout est vain hors suivre la loi universelle, et la loi est, à travers tout, de s'accomplir soi-même. Le monde s'accomplit lentement. Vous qui avez des rudiments de conscience et de desirs, écoutez les plus profonds. Pénétrez en vous-mêmes pour vous réaliser. Et la Nécessité et la Beauté seront peu à peu confondues dans votre adoration! »

I. W.

POÈMES DE FEMME

par MARGUERITE COPPIN, avec le portrait de l'auteur, par Gustave Pickery fils; broch. de 200 pages. — Bruges, impr.-lith. Popp.

Vrais poèmes de femme, en effet, que ces vers simples encadrent d'une exaltation sincère et le plus souvent élégante. — C'est l'amour, peint, au cours d'une saison passionnée, en tout son orgueil et en toute son humilité, par une moderne, imprégnée des croyances et des espoirs — des résignations aussi — de notre

temps. Impossible de la confondre avec les amoureuses d'un autre siècle. — Quand elle dit :

La tâche de la femme est d'aimer simplement
C'est la plus magnifique — et la plus difficile;

elle a bien résumé toute sa pensée, tout son sentiment et presque tout son livre.

Pour elle, sont athées tous ceux qui adorent d'autres dieux que l'amour, et c'est réconfortant de trouver une croyante aussi convaincue, encore que l'amour n'apparaisse en son œuvre que comme un éclair illuminant brièvement une vie morne, éclair suscitant de gracieuses et enthousiastes générosités.

Le charme de ce livre est d'être naturellement et simplement élevé et de montrer jusque dans ses exagérations d'adoration, une âme féminine qui se donne comme elle est, très saine et entière, sans prétention autre que d'être vraie.

Très « contemporain » et vécu par beaucoup d'entre nous, ce *Désir du repos*, de tous ceux qui veulent, certes, voir la vie se continuer par eux, mais qui souhaitent à leur personnalité épuisée, ayant tout donné, de ne plus devoir recommencer sa minuscule et fatigante chanson, si difficile à accorder avec l'orchestre universel :

... d'un œil languissant et d'un esprit lassé
Je songe au calme heureux du tombeau délaissé;

J'appuie alors ma tête avec béatitude
Sur l'oreiller muet que n'émeut nulle étude.
J'allonge en un repos sans rêve, sans réveil,
Mes membres fatigués d'un labeur sans pareil.

. . . .
. . . .

Je m'étens souriante et calme; et vois la Vie
Passer et m'oublier en chemin, sans envie.
Et mon cœur s'éteignant, en mon sein contenté,
M'accorde enfin la paix et pour l'Éternité.

Mais un choc me réveille, et debout je me dresse :
Une autre vie a lui ; l'amour et l'allégresse
Dans les rayons du ciel chantent leurs chœurs charmants,
Et mon ami m'attend, fidèle à nos serments...

Et moi... je reste lasse, insensible et glacée!
Mon cœur n'a plus de feu; mon cerveau, de pensée.
Mon faible sang pâlit, ma chair plus pâle encor,
Et j'ai l'aile et le ciel — et je n'ai plus l'essor!...

Tout, j'avais tout donné! mon cœur n'a plus de flamme,
Mes sens n'ont plus de force et mon corps n'a plus d'âme.
Et languide, abattue, immobile et sans voix,
Je ne sens de l'amour que le trouble et le poids!

S'il doit en être ainsi, je demande et j'espère
Qu'on laissera dormir au sommeil de la terre
Mon pauvre être brisé du labeur d'ici-bas,
Et que le grand Réveil ne m'éveillera pas!...

UN PROJET DE FONTAINE MONUMENTALE

par Charles Van der Stappen

La maquette est à voir dans l'atelier du sympathique artiste et est vraiment très prometteuse. Le projet est présenté au Ministre des Beaux-Arts. L'emplacement serait le milieu du bassin du parc du Cinquantenaire. Figures nombreuses d'hommes et d'animaux, très bien groupés, très vivants, très pittoresques, très modernes quoique symbolisant ces entités : l'Art, la Science, l'Agriculture, l'Industrie, la Pensée. Jamais, croyons-nous, on n'en a encore fait disparaître les caractères mythologiques sous des formes et des groupements plus heureux et plus contemporains. L'œuvre mérite vraiment d'être prise en très sérieuse considération et réaliserait l'art sculptural belge contemporain en une inspiration très puissante.

A propos de Charles Van der Stappen, voici un passage qui le concerne dans le notable article du *Temps* dont nous parlons dans une note de notre *Petite Chronique* d'aujourd'hui :

« La sculpture et les arts décoratifs tendent à être plus intimement liés.

« Le sculpteur Van der Stappen est l'exemple vivant de ce que peuvent cette union des arts et cette possession de tous les métiers artistiques, conditions de salut et de renaissance. Ceux qui ont eu le bonheur de voir l'œuvre si variée et si complète de cet ouvrier de beauté et de suivre les pensées directrices de cette tête si pleine d'idées et si logique, ont vu en chair et en esprit le compagnon-maître de l'atelier idéal. La vie de Van der Stappen, depuis le jour où il a mis la main à la glaise jusqu'à celui où il est passé maître, est la vie même de cet art belge qui s'est cherché depuis si longtemps.

« Il n'y a guère plus de trente ans, Van der Stappen, simple ouvrier ornemaniste, ne trouvait pas à Bruxelles de maître qui l'aidât à devenir lui-même. Sculpteur, il frappa faute de mieux à la porte d'un peintre et tomba par bonheur sur Jean Portaels, directeur de l'Académie, artiste distingué, classique, point oscur, mais esprit singulièrement libre et imbu du grand respect de l'individualité d'autrui.

« Portaels apprit au jeune modeleur à regarder et à bien voir. C'est ainsi qu'un véritable maître d'art est maître en tous les arts. Quand Van der Stappen sut voir, Portaels l'envoya à Paris; après Paris, le jeune Flamand vit Florence, et des deux grandes et dangereuses écoles il revint lui-même et bien de sa race, prêt aussi à toutes les besognes de son métier. Observateur pénétrant de la figure humaine, décorateur monumental et élégant, créateur de figures de rêve et de symbole, marteleur de métaux, sculpteur en toute matière et en tout relief, dessinateur d'objets et de costumes, tout ce qu'on veut et ce qu'il veut, Van der Stappen est bien la personnification de l'art de demain, libre de ses volontés, en possession de tous ses moyens.

« Nul n'est appelé à donner à l'art en Belgique une plus décisive impulsion. Déjà, depuis quinze ans qu'il professe à l'Académie de Bruxelles, il a fait sortir toute la jeune école de sculpture, Jef Lambeaux excepté. Et comment? Comme ceci, par exemple : « Mon ami, dit-il un jour à un élève, allez-vous-en d'ici. Vous commencez à m'imiter. »

« Leçon profonde, et que bien peu auraient le courage ou même l'idée de donner. Van der Stappen est un maître complet. »

L'ASTIQUAGE DE BRUXELLES

Les Fresques de de Lalaing au Sénat. — Nous avons fait un compte rendu dans notre numéro du 29 mars dernier, p. 99, de cette importante décoration. Une remarque à l'artiste. Les sénateurs et les visiteurs demandent avec persistance ce qui se trouve entre les jambes de derrière du cheval blanc qui occupe l'avant-plan dans la fresque du milieu. Nous croyons que c'est le genou droit relevé du soldat mort étendu sur le sol. Il serait sans doute facile de remédier à cette équivoque qui, comme tous les détails,

absorbe l'attention des curieux. Avis au peintre dont l'œuvre est très visitée.

***

OHÉ, L'ART DANS LA RUE. — Ce cri s'adresse non pas à la singulière association dont de récentes et très vives polémiques ont fait justice, mais à ceux qui ont autorité dans la restauration de l'admirable église du Sablon à Bruxelles. On vient d'élever, rue de Bodenbroeck, une construction provisoire, une maisonnette, qui est une véritable infamie. Vue du Grand-Sablon, c'est une horreur qui gâte abominablement la perspective montante qui formait un coin pittoresque. Provisoire, dira-t-on, provisoire! Oui, mais même pour le provisoire on devrait éviter des sacrilèges trop intolérables.

***

LE NOUVEAU COMMISSARIAT DE POLICE, RUE DE LA RÉGENCE. — Il ne fait vraiment pas mal dans cette voie « semée de monuments ». Mais nous insistons sur l'état actuel du pignon latéral. Sa nudité affreuse dépare l'aspect quand on arrive de la place Royale, amincit la façade à laquelle elle donne l'air de n'être qu'un paravant et déshonore la bâtisse qui, pour le surplus, est coquette et élégante. Puisque ce malheureux pignon est destiné à rester visible, rien ne faisant présumer que le comte de Flandre va surélever le bâtiment bas occupé par les dépendances de son palais, il écherrait d'ornementer quelque peu cette plate et sordide surface.

***

LES ARBRES DU BOULEVARD DU RÉGENT. — Ils sont dans un état lamentable entre la rue Belliard et la rue d'Egmont. Ce qui les y a mis, c'est l'infernale cuisine de poix, de goudron, de bitume, faite sous eux fin avril et commencement mai, à l'époque du dépliage des bourgeons, par l'entrepreneur sauvage chargé de réparer le pavement en bois. Des fumées corrosives, brûlantes et pestilentielles ont flétri les jeunes pousses. Qu'au printemps prochain, au moins, pour l'Exposition universelle, on évite de recommencer cet irritant vandalisme.

***

LES ARBRES PORTE DE NAMUR ET BOULEVARD DE WATERLOO. — Ils s'en vont au diable avec une persistance incorrigible. La raison en est simple : ils sont plantés sur la partie la plus haute des boulevards, privés d'eau par dessous et par dessus (plus rien des pluies ne passe à travers la terre battue par les passants innombrables qui vont à Ixelles ou en viennent, couverte et cuirassé imperméablement par les pavements). Il faudrait, semble-t-il, les entourer au pied d'un grillage avec cuvette spacieuse et leur donner matin et soir un copieux arrosage. Le système actuel qui consiste à creuser un petit récipient tout autour, où l'on verse de temps en temps quelques seaux, est absolument insuffisant.

***

LA DÉCORATION FLORALE DE L'HÔTEL DE BELLE-VUE. — Elle est épouvantable. Des végétaux divers en zinc, tous horribles, ont été placés par des algonquins ou des fuégiens, des peaux-rouges ou des malgaches, en cordon ridicule tout le long des façades de cette gargote de haut vol installée dans un des beaux hôtels conçus par Guimard. C'est un déshonneur! La peinture de la dépendance dans le Borgendael est, du reste, également, un chef-d'œuvre de mauvais goût. La suppression de ces décorations vomitives serait un soulagement.

***

LE BAS-RELIEF DE JEF LAMBEAUX. — Sera-t-il fini, celui-là, pour l'exposition de 1897? Les blocs de marbre qui parsèment les alentours du templicule destiné à l'abriter au parc du Cinquantenaire vont-ils enfin entrer dans leur définitif logis? Vraiment l'attente est un peu longuette et l'excellent artiste a un air de se ficher du public et du gouvernement qui pourrait bien finir par lui porter malchance. Combien peu d'amour-propre pour achever ce vaste morceau qui, s'il est réussi dans son exécution définitive, « mettra le comble à sa gloire ». Déjà les petits amis excitent les soupçons et disent : Il a peur de la grande expérience. Voyons, Jef, à la besogne, à la besogne!

***

LES TOURS EMBOISÉES. — La tour Saint-Michel, la tour de l'église de la Chapelle, très pittoresques, certes, sous leur carapace d'échafaudages, qui les font semblables à de grands squelettes à ostéologie compliquée et bizarre. Mais pour 1897, il serait bon que tout cela tombât et que, sur le riant et enjoleur paysage des toits de Bruxelles, ces admirables élancements de pierre et de curieuse ou merveilleuse architecture apparussent en leur beauté pleine et libre. Ah! si partout dans la capitale l'attirail des réparations disparaissait pour cette date, si, vraiment, tout était nettoyé et en grande tenue esthétique! A l'astiquage! A l'astiquage!

LA CHRYSALIDE

S'emparant d'un nom qui abrita jadis une poignée d'indisciplinés, quelques peintres ont fondé un cercle nouveau. *La Chrysalide*, dont on peut voir en ce moment, au Musée, la première manifestation. L'essai est navrant. On se demande en vain dans quel but les toiles alignées à la cimaise ont été enduites de couleurs, et pourquoi elles sont offertes aux regards. Il n'y a vraiment rien, dans ce déballage, qui révèle une sensation d'art. Les portraits appellent les représailles. Les paysages et marines, exception faite — et encore! — pour quelques toiles de M. Paul Verdussen, paraissent brossés par des Peaux-Rouges. M[lle] Danse expose dans ce milieu hétéroclite plusieurs de ses eaux-fortes, dessins et aquarelles.

Dans la salle du fond, un entassement de poteries de MM. Finch et Coppens, de céramiques de la manufacture de Hasselt, de produits ostendais et autres. Puis, de rébarbatives compositions en fer forgé qui mettent sournoisement en lambeaux les vêtements des visiteurs. On insinue dans ces paquets de clous, de ronces, de fils de fer et de crochets une lampe, une pendule, une glace ou un encrier, et c'est de l'art appliqué. Ou bien on accroche le tout dans un cadre d'or, sur un panneau de satin blanc authentique! Ce que c'est alors, je vous le demande.

Une brave femme admirait tout cela, quand nous allâmes visiter cet ahurissant spectacle. Et avec un inimitable accent de la banlieue de Charleroi : « Où c'est-y qu'on peut voir les bêtes et les poissons? » interrogea-t-elle.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

The Pageant, rédigé pour la partie artistique par C. Hazelwood Shannon, pour la partie littéraire par J.-W. Gleeson White, l'ancien directeur du *Studio*, est une élégante publication à laquelle les éditeurs Henry et Cie, de Londres, ont donné une toilette de luxe. Le volume — un bel in-4° d'environ 250 pages — contient, sous une couverture de toile gaufrée d'or, un choix de lithographies et de gravures de ou d'après Dante-Gabriel Rossetti, James Whistler, Burne Jones, G.-F. Watts, J.-E. Millais, Ch. Ricketts, Ch.-H. Shannon, Laurence Housman, R. Savage, etc. Texte (vers et prose) de Swinburne, T. Sturge Moore, Max Beerbohm, R.-B. Cunninghame Graham, Paul Verlaine, Maurice Maeterlinck (qui donne en ce volume une chanson exquise : *Et s'il revenait...*), etc., etc. A mentionner spécialement le frontispice composé par S. Image et la jolie frise de Lucien Pissarro qui décore les gardes. Supérieurement imprimé par MM. T. et A. Constable, *The Pageant* prend place parmi les plus artistiques éditions anglaises.

The Evergreen, a northern seasonal. *Part III. The Book of Summer.* Edinburg, by Patrick Geddes and colleagues.

De même que les deux volumes précédents de cet artistique recueil, la livraison d'été de *The Evergreen* est divisée en quatre parties. Elle traite — en vers et en prose ornementés de décorations, de vignettes, de planches hors texte dont la plupart sont de curieuses restitutions archaïques — de l'Été dans la Nature, dans la Vie, dans le Monde et dans le Nord. Texte, compositions décoratives et impression sont également remarquables et contribuent à faire de *The Evergreen* une publication d'un intérêt et d'une valeur d'art exceptionnels. Citons parmi les écrivains qui ont collaboré au présent volume MM. J.-Arthur Thomson, W. Sharp, W. Macdonald, W.-J. Robertson, P. Geddes, J. Macleay, l'abbé Félix Klein, etc., et parmi les illustrateurs Charles-H. Mackie, John Duncan, Robert Burns, Andrew-K. Womreath, James Cadenhead, W.-G. Burn Murdoch. Les compositions décoratives, culs-de-lampe et entêtes de pages d'Helen Hay, Nellie Baxter, Annie Mackie, Marion-A. Mason et John Duncan décèlent un sens spécial de l'ornementation et un goût sûr.

La Chambre des Représentants. Biographies de nos 152 députés, par A. Henry et F. Livrauw, précédées d'un *Abrégé de notre histoire parlementaire*, par A. De Ridder. Ouvrage illustré de 157 portraits et de plusieurs gravures. Un volume in-18 de 468 pages — *Société belge de Librairie*. Bruxelles. Prix : fr. 3-50.

Ce volume s'ouvre par une introduction qui résume les principaux débats de la Chambre depuis 1830, les actes des divers gouvernements qui se sont succédés en Belgique, etc.

Viennent ensuite les résultats officiels des élections de 1894, groupés par arrondissement, et un tableau qui indique la place de chacun des députés à la salle des séances.

Puis un recueil de 152 biographies et portraits de nos députés actuels, qui forme la partie la plus importante de l'ouvrage.

Les auteurs ont fait suivre ces notices d'une description du Palais de la Nation dont d'excellentes gravures reproduisent les principales parties.

Le *Règlement de la Chambre* termine l'ouvrage.

Signalons, chez les mêmes éditeurs, un tableau dans lequel sont groupés les portraits de tous les membres de la Chambre des représentants. Ce tableau est mis en vente à 1 franc à la *Société belge de Librairie*.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Chevalière de la Mort, par Léon Bloy, Paris, édition du *Mercure de France*. — *Moussorgski*, par Pierre d'Alheim. Paris, au *Magazine international*. — *Préface à la musique de piano de Schumann*, par Henry Maubel. Bruxelles, édition de la *Société nouvelle*. — *Le Retour*, pièce lyrique en un acte et en vers, par Maurice Magre. Toulouse, imprimerie Vialelle et Perry.

Musique.

Guillaume le Conquérant, épisode lyrique en deux parties pour baryton et ténor soli, chœur d'hommes et orchestre, par Emile Bernard (texte d'Henri Brière). Réduction de piano par G. Sandré. Prix net : 12 francs. Paris, E. Baudoux et Cie. — Trio en *ré mineur* (op. 32) pour piano, violon et violoncelle, par Fernand Leborne. Prix net : 12 francs. Paris, E. Baudoux et Cie. — Troisième trio (op. 54) pour piano, violon et violoncelle, par F. Luzzatto. Prix net : 10 francs. Paris. E. Baudoux et Cie. — Sonate pour piano et violon (op. 9) par Anselme Vinée. Prix net : 9 francs. Paris, E. Baudoux et Cie.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Clichés photographiques.

Le tribunal civil de la Seine a rendu dernièrement un jugement qui décide, conformément à la jurisprudence, que si le photographe est propriétaire de ses clichés, il ne peut en faire usage, les reproduire et les afficher qu'avec l'autorisation formelle de la personne dont la chose ou les traits sont reproduits par les clichés.

En conséquence, si la dite personne n'a pas donné cette autorisation ou ne l'a donnée qu'à des conditions qui n'ont pu être remplies, elle est fondée, en cas de reproduction publique des clichés, à en demander la destruction et en outre des dommages-intérêts pour le préjudice qui lui a été causé.

Il s'agissait d'un différend entre M. Rouff, couturier, et la Société *La Publicité artistique*, qui s'était engagée à afficher dans les wagons-restaurants et dans les paquebots une photographie représentant les salons d'essayage du premier. Le traité n'ayant pu recevoir son exécution, M. Rouff apprit et fit constater par huissier que cette photographie était reproduite dans des appareils stéréoscopiques mis à la disposition du public sur différents points de Paris.

C'est dans ces conditions que M. Rouff assigna la *Publicité artistique* en destruction de clichés. Trois essayeuses qui avaient posé pour les personnages figurant dans la photographie se joignirent à lui et demandèrent chacune 500 francs de dommages-intérêts pour cette reproduction faite sans leur autorisation.

Le tribunal ordonne à la Société défenderesse d'enlever de ses appareils ou d'oblitérer la photographie dans la huitaine du jugement à peine de 100 francs par chaque contravention constatée; de détruire les clichés dans le même délai, sous une astreinte de 50 francs par jour. Il la condamne, en outre, à payer à chacune des essayeuses 200 francs à titre de dommages-intérêts.

PETITE CHRONIQUE

L'Exposition Carpeaux est visible tous les jours à la Maison d'Art, de 10 à 6 heures. Le Roi s'y est rendu mercredi dernier, accompagné de M. le colonel Chapelié. Il a été reçu par Mme Ve Carpeaux et son fils, par les Administrateurs de la Société l'Art et par le ministre de France, M. le comte de Montholon. La visite royale a duré plus d'une heure.

La veille, l'exposition avait été visitée par le prince Napoléon, qui s'est longuement entretenu avec Mme Carpeaux et a paru s'intéresser vivement aux nombreux souvenirs de l'Empire évoqués par l'éminent statuaire.

Très élogieux, très considérable et très curieux article en l'honneur de la Belgique et de quelques-uns de ses artistes, dans le *Temps* de Paris, numéro du lundi 15 juin dernier, se développant en trois colonnes compactes, signé *Th. Lindenlaub.* Quelques-unes de nos institutions esthétiques et libres et quelques-uns des hommes que certaine coterie de notre aimable presse nationale brime dans ses habituelles jalousies et ses périodiques fureurs (sans grand résultat il est vrai : autant d'effet que le pissat des petits chiens contre les monuments), y sont appréciés en des termes qui assurément vont donner la jaunisse à l'association des « Envieux Unis » et de la « Fédération des Eunuques ». Tous nos remerciements à l'auteur pour le plaisir qu'il nous procure à ces points de vue divers et conseil à nos lecteurs de lire cette étude s'ils aiment à voir donner indirectement les verges aux petits malheureux qui piaillent si aigrement en des gazettes peu influençantes. Le Temps, est, on le sait, un organe peu révolutionnaire, doctrinaire même (le petit Hymans et le gros Sarcey y écrivent, croyons nous); son opinion revêt dès lors une autorité spéciale quand il s'agit d'idées et d'œuvres avancées. S'il admet qu'on les admire dans ses imposantes colonnes, c'est que vraiment il n'y a plus moyen de faire autrement.

Ah ! les pauvres pierrots belges qui doivent subir ça !

Au Waux-Hall. — Mardi, concert avec le concours de Mlle Milcamps, de la Monnaie; jeudi, audition de Mme Ouktomski, cantatrice, et de M. Van den Heuvel, violoniste; samedi, deuxième audition de M. Dufranne. La semaine prochaine l'orchestre exécutera la musique du *Mort,* écrite par Léon Dubois pour la pantomime de Camille Lemonnier. La partition a été complétée et remaniée depuis les représentations données à l'Alcazar par les Martinetti.

Le théâtre du Diable-au-Corps donne tous les samedis, à 9 heures du soir, dans son local de la rue aux Choux, d'amusants spectacles d'ombres, avec la collaboration des peintres Léon Dardenne, Amédée Lynen, Victor Crabbe, du compositeur Jules Baur, du chansonnier Rhamsès II, du poète Édouard Bernaert, etc. Dernièrement, à la Maison d'Art, en un raout qui réunit les membres de la Fédération des avocats belges, les spirituels artistes organisèrent une représentation qui souleva les rires et les applaudissements d'un auditoire réputé difficile entre tous. La *Marche à la corde*, la *Légende de Saint-Guidon*, le *Chameau, Journée de fête* furent chaleureusement accueillis tant pour l'artistique composition des tableaux que pour la malice narquoise du texte.

Le Comité exécutif de l'Exposition de 1897 vient de mettre au concours la composition du dessin d'un timbre-réclame destiné à être imprimé par les procédés typographiques, après avoir été reporté et gravé sur acier.

Une prime de 500 francs sera allouée au projet classé premier. Il pourra être accordé une prime de 200 francs au second. Nous tenons le règlement à la disposition des intéressés dans son bureaux.

En publiant, dans une forme analogue à celle des feuilles volantes, illustrées de gravures sur bois, du xvie siècle, un recueil de chansons populaires, la maison Breitkopf et Härtel, de Leipzig, vient d'inaugurer une entreprise à la fois artistique et patriotique qui mérite d'attirer l'attention. Le texte des chansons, d'une impression très nette, est entouré d'une décoration spéciale signée par des artistes tels que Joseph Sattler, A. Frenz, F. Boehle, H. von Volkmann, Th. Rocholl, etc.

Les feuilles sont vendues dix pfennigs chacune (environ douze centimes) et la plupart offrent un caractère vraiment artistique. Il est regrettable que les éditeurs n'aient pas jugé à propos de donner, à côté du texte, la phrase mélodique, complément indispensable de ce curieux album. Il est vrai qu'elle est, en Allemagne, à la mémoire de tous et qu'elle se transmet de génération en génération; qui ne connaît par cœur, en effet, *Die Wacht am Rhein*, *Ein feste Burg ist unser Gott*, *Strömt herbei, ihr Völkerscharen*, etc.

Ces chansons, c'est l'âme même de la Germanie et les enfants les chantent dès leur entrée à l'école, après les avoir entendu fredonner par les vieux... Les *Neue Flugblätter* comprennent actuellement vingt-trois chansons, choisies parmi les plus célèbres. Elles sont destinées à fortifier, en s'éparpillant dans le vaste empire d'Allemagne, l'amour de la patrie et les traditions nationales.

Dans son bulletin périodique de juin, l'éditeur E. Deman annonce la mise en vente de livres illustrés des xviiie et xixe siècles, de publications contemporaines ornées de dessins et d'aquarelles originales de Rops, Rassenfosse, Bertrand, Poirson, Robaudi, Graverol, etc.

Le peintre anversois F. Crabeels vient de mourir à 61 ans. Il s'était fait une place honorable dans les expositions, où sa peinture claire, dégagée des conventions bitumeuses de jadis, et d'une grande sincérité d'expression, lui valut les sympathies des jeunes. Il fut quelque peu mêlé au mouvement d'avant-garde qui s'affirma à Anvers par les expositions de l'*Association pour l'Art,* des *XIII*, etc. Il laisse un œuvre considérable dans lequel le paysage domine et qui témoigne d'efforts persévérants et d'une parfaite probité d'art.

Les arbres. — D'une correspondance de la *Métropole*, relatant un voyage à Pesth :

« L'île Marguerite est un fouillis de verdures ; les grands arbres y abondent et fournissent l'ombre cherchée aux jours de grande chaleur. Ces arbres croissent librement selon leur nature, et les sylviculteurs ne leur font pas subir une coupe *savante*.

Chez nous, en Belgique, nous n'avons pas d'arbres, je puis bien le dire, et nos journaux crieraient plus haut encore contre les coupes réglées et administratives, s'ils savaient ce qu'a de charme et de magnificence un parc où la nature a pu montrer toute son exubérance. Au diable, les manches à balais de Belgique ! »

Le sculpteur Joseph Rulot fera paraître prochainement sous ce titre : *Les Béatitudes*, une série de dessins dans lesquels l'artiste a paraphrasé le texte biblique du Sermon sur la montagne, en s'inspirant également de la grande œuvre musicale de César Franck.

Cet album, qui comprendra une dizaine de planches, sera accompagné d'une étude-préface par Ch. Delchevalerie.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 26. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 28 JUIN 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'ÉLOQUENCE JUGÉE PAR UNE FEMME

A UN ORATEUR

Par hasard, — s'il y a d'autre hasard que la tension de la pensée suçant de la lumière où elle peut, et extrayant des moindres choses un peu de ce qu'elle cherche, — par hasard, j'ai ouvert hier les sermons de Lacordaire. De toute sa rhétorique dont je connais les tactiques, de sa pensée même je ne cherchais rien ou pas grand'chose. Mais j'ai été retenue par la beauté de la première phrase que j'ai lue; je l'ai lue, puis *dite* à pleine voix pour un auditoire invisible, et j'ai vu quelque chose comme l'épanouissement d'une fleur se produire tout à coup. J'ai senti, *pour la première fois* en cette œuvre assez faible, toute la puissance, toute la *réalité* de l'éloquence. Et, si souvent je n'ai pas compris votre art quand vous parliez, *votre art* comme vous le disiez avec insistance, avec passion, presque avec colère devant mon visage de scepticisme le jugeant presque comme on juge les leçons de philosophie écrites ou des œuvres de science, je veux vous dire maintenant la subite illumination qui m'est venue, lentement préparée par une attention ahurie et longtemps « incondensée », probablement.

Ces belles phrases de Lacordaire, par leur seule beauté et leur seule vie, *agitaient* fortement en moi le sujet dont il parlait. Du coup, une nuée de pensées, d'aperçus parallèles ou contradictoires girovaient autour de moi. J'étais dans un bain d'esprit ou d'âme, je n'étais pas seulement occupée à « recevoir », à apprendre, à ouvrir les yeux : une vie, un échange rapide, une action s'établissait entre lui et moi. Je n'étais plus l'auditeur inerte et passif, tantôt ébloui, tantôt mécontent. Je sortais de cet état stagnant, comme si on m'avait prise et placée au beau milieu d'un sujet dont les éléments se mouvaient avec grâce et avec force autour de moi, surgissant chacun à son tour, provoquant en moi des vagues égales, ou même me rendant moi-même comme une vague de cette grande chose dont je me sentais un moment citoyenne.

Quand vous parliez, souvent, presque toujours, j'ai été remuée et émue. Seulement, je ne savais pas pour-

quoi. Je croyais que c'était *ce* que vous aviez dit. Et s'il arrivait que vous émettiez une idée que je vous avais déjà entendu émettre, ma fromageuse et germanique cervelle tournait sur elle-même, perplexe. Vous aviez raison ces jours-là de me dire que je ne comprenais pas, et je vois seulement aujourd'hui, peut-être, ce que vous vouliez dire.

Comme tant d'autres, comme la plupart des autres formant les hostiles auditoires bourgeois, plus occupés de trouver aliment à critique qu'à se laisser remuer et séduire, je ne vous avais pas de reconnaissance pour cette vie vivante que vous aviez fait naître et qui se traduisait pourtant par des pensées nouvelles, des images et aussi des désirs, des curiosités, des appétits, des tendances, — toute la gamme des vies. Il a fallu que *la forme* d'une œuvre où je ne cherchais pas le fond, me frappât à elle toute seule, par elle-même; mon intellect à langue de fourmilier fouillant constamment toutes choses pour y trouver des essences, des transcendances, des « découvertes » presque, cette langue filiforme et vrillante dont je ne puis pas me défaire, était en repos, inoccupée. J'étais donc tout entière à l'art de l'orateur et cette fois j'ai frissonné, en comprenant, d'une double joie : celle de m'ouvrir à un art nouveau et celle plus intime et pourtant me cachant tout l'horizon, de vous *voir* mieux un homme, un orateur.

Ce qui faisait germer toutes ces fleurs dans la parole de Lacordaire est la même chose que ce qui donne à l'homme qui parle, ce qui donnera à la femme qui parlera, cette beauté et cette force d'expression : une foi, une admiration. Seulement, comme il y a beaucoup de pensée en ce que vous dites, les gens qui n'ont pas appris encore à savourer aucune jouissance, les ossètes d'âme, aux cerveaux encore formés comme des pièges à loups pour se refermer sur des proies, y pêchaient, affairés, les petites noix dans vos idées et ne savaient pas s'abandonner au grand mouvement que vous leur donniez l'occasion de partager. Car l'éloquence est la dramatisation de la pensée directement, comme le théâtre est la dramatisation de la vie, me semble-t-il; c'est l'art de faire penser brusquement et comme par violence, de faire s'entrechoquer dans de pauvres têtes comparaisonnantes des choses connues et inconnues, dont le heurt bruyant produit de la lumière.

Agir cet art, c'est plus que penser, plus que trouver le fer au fond d'un puits ou d'une mine : c'est agiter les âmes, comme le chercheur d'or agite le sable à pépites, la litharge, en un sac, aux eaux limpides d'une rivière pour qu'il se délaie et s'écoule. Ceux qui possèdent cet art doivent vivre plus intensément. C'est une force toute du moment présent, où l'on se donne tout entier, où l'on se ramasse pour se jeter à tous. C'est peut-être le plus beau « geste » par lequel on puisse exprimer tout l'homme, — concentration et don spontanés, expansion. -- C'est peut-être le plus haut pouvoir parce que c'est le plus complet des pouvoirs humains. — Jésus, Socrate, saint Paul, Brahma, Zoroastre, Pierre l'Hermite, et même peut-être la simple Jeanne d'Arc, n'ont converti que parce qu'ils ont eu le pouvoir d'extraire en une expression toute la vie, toute la plus haute vibration qui était en eux. Un Ruysbroeck, un Gœthe, un Pascal ont *senti* peut-être aussi vivement; mais chez eux « l'angle de réfraction n'était pas égal à l'angle d'incidence », ils ne pouvaient pas *rendre* avec la même vivacité. Et il semble que ceux qui ont parlé — entre tous les hommes qui ont bercé, veillé, nourri, caressé, purifié l'humanité — soient ceux qui le plus durablement l'ont élevée, sublimée, poussée en avant, comme les grands souffles d'ouragan poussent, sur les grandes routes, en tourbillonnants nuages, les poussières et les feuilles. Car, chose étrange, un livre qui reste, qu'on peut consulter, revoir, qui se réimprime depuis des siècles, n'a pas autant de pouvoir que la parole volante et fugitive, bruit d'un instant merveilleux et éphémère, se perpétuant en se dénaturant, se propageant avec force parce qu'elle a été dite avec force et qu'elle a fait surgir des branches nouvelles à tous les cerveaux, au lieu de ne leur apporter que des fleurs coupées.

La prédication de Francois-Xavier dans l'Inde, dont les missionnaires, après deux ou trois cents ans, retrouvent des traces, cette prédication qui leur ouvre le chemin des populations dans la région qu'il a parcourue, a, certes, germé et agi bien plus en ces lointains presque sauvages, que là où ses écrits, ou bien d'autres écrits plus beaux que les siens, sont seuls parvenus.

C'est parce qu'il y a trop de fond dans ce que vous dites, trop de choses nouvelles, imprévues, déconcertantes d'idées reçues, peut-être, que je n'en ai d'abord vu que le côté « argument », avec l'éloquence comme « ornement » seulement. Maintenant je comprends l'essence de l'éloquence qui est la projection vivante, instantanée, organique, belle quand l'organisme est beau, d'une force, d'une impulsion cosmiques, passant à travers un individu qui la sent pour pénétrer par les mille jours de l'intelligence chez l'individu qui écoute et qu'elle crible. Lacordaire croyait évidemment être une des voix de l'Univers : sinon il n'aurait pas eu cette griserie héroïque et divine qui lui faisait trouver de si grandes paroles.

Vous, qui voyez s'ouvrir devant vous tout l'horizon d'une contrée nouvellle, d'un vaste coin de la nature sociale presque entièrement inexploré, toute une race d'âmes simples à comprendre, à deviner, vous avez une foi et un espoir plus forts que ne peuvent l'avoir, en ces siècles de mort et de vie, de disparition et de résurrection, de regrets et d'espoirs, de résistances et d'élans, aucun de ceux qui parlent au nom d'une religion mourante; vous touchez, vous voyez les bords de cet océan

qui se renouvelle toujours par de fraîches arrivées de sauvages, de primitifs, d'êtres qui n'ont que d'obscurs instincts et qui approchent en chantant et en portant des palmes en l'honneur de la Justice, de la grande et sereine déesse. Nous avons devant nous des gestes, des élans, des peurs, des volontés, des vies à déchiffrer, nous en avons pour longtemps, pour toujours. Les grands orateurs sentent sourdre sous ces confuses revendications les germes d'Harmonie que l'instinct de justice, comme une vague notion d'équilibre et d'unité, de nécessaire cohésion et d'homogénéité de la race, leur suggère; et, devant ce grand mouvement humain dont ils sont depuis si longtemps conscients, ils sont découragés parfois de ne pas voir s'arrêter plus d'esprits. C'est, peut-être, qu'il faut que chacun devienne conscient à sa façon, même quand il suit à la remorque. C'est dur de remorquer tous ces gens qui suivent trop lentement. Mais l'impulsion est donnée pourtant, et ils suivent malgré eux, tels que les épaves entraînées dans les remous du sillage d'un grand steamer.

Je sens que je ne serai bien lancée dans le courant où vous êtes que quand je serai *simple* et que tout l'artificiel, le raffiné, le conventionnel et même le « civilisé » sera redescendu à son rang, et plus jamais n'obstruera l'expression, l'extériorisation des instincts primaires, forts, nécessaires, qu'il nous faut mieux *vivre* et suivre, pour pouvoir en dire la belle, l'universelle, la fraternelle réalité, simple, *une* et indivisible; pour pouvoir devenir orateur à notre tour et porte-paroles de l'Humanité comme d'autres en furent les porte-sceptre.

NOTES D'ART PARISIENNES

Exposition Renoir. — Chez M. Vollard. — Le « Livre moderne ».

L'exposition de Renoir qui s'est ouverte chez Durand-Ruel explique une phase quasi nouvelle du haut talent de ce peintre. On sait avec quel art, jadis, il donnait la sensation de la beauté vivante et colorée des fleurs, des chairs et des fruits et aussi combien, loin de toute sécheresse, était ferme son dessin. Il est des « nus » de Renoir qui sont les plus beaux qu'ait produits ce siècle. La douceur, la fraîcheur, la transparence, le sang qui rosit la peau, les gouttes de l'eau sur le dos d'une baigneuse, l'humidité lisse d'une chevelure, la rondeur dorée des épaules frappées de soleil, la tendresse des seins jeunes et fermes et clairs, l'aurore tout entière s'éveillant en des corps savoureux de femmes, il a tout dit et précisé, comme personne. On ne tarirait point à célébrer de tels poèmes, outre qu'il les chantait en des décors et les installait sur des fonds exquis dont les tons rappelaient souvent des nacres, des plumes, des pétales et qu'ainsi ses femmes, modèles de réalité charnelle et grasse, semblaient se camper ou se reposer en quelque imaginaire site de féerie ou de nature, arrangée pour le rêve plus encore que pour les yeux.

Aujourd'hui, ce peintre inquiet et sans cesse en quête de nouveau, change une fois encore sa manière. Parti de la notation directe, de la vision claire et sonore de la lumière, de la pure interprétation impressionniste, il s'est plu ensuite en un art de synthèse. Il y a quelques ans, il avait créé certaines formules, il avait inventé des recettes pour les lèvres, les joues, les mentons et les yeux, invariablement reproduits en une série de toiles; enfin, le voici maître d'une peinture un peu grosse, qui ne semble avoir d'autre but que de donner la sensation de la santé, fût-elle vulgaire.

Renoir nous plaît moins en cette dernière incarnation. Son faire est mou; sa toile présente des aspects cotonneux et ouateux; ses fonds ne tiennent pas; ils apparaissent sans plans; à chaque instant, l'œil est heurté par une cassure qui rompt l'unité et l'harmonie de l'œuvre.

Toutefois ne peut-on se défendre de retrouver en telles ou telles pages le souvenir encore robuste du Renoir ancien et l'admiration va, quand même, vers cet homme, qui se trompe peut-être, mais demeure un exemple de vrai chercheur et de merveilleux interprète de son rêve.

***

M. Vollard vient d'ouvrir rue Laffitte une salle d'exposition où les aquafortistes, lithographes, dessinateurs, aquarellistes, qui attirent les critiques nouveaux, exposent abondamment. L'énigme que Redon dévoile à demi dans ses compositions, la sauvagerie à coups de couteau et de maillet de Gauguin, la vision rude et fruste et pleine de style de Césanne, les paysanneries vives et brusques de Camille Pissarro, les violences de Henry De Groux, les ébauches de Vuillard, les noirs et blancs de Valloton, les décoratifs enroulements de Toorop, les nus pesants de Maurin, les rêves d'un mysticisme fané de Denis y voisinent. Une eau-forte de Théo Van Rysselberghe, représentant un café-concert où devant un public un peu lourdement dessiné, une danseuse, la robe longue pincée entre les doigts, esquisse un mouvement futé de gamine, occupe le centre d'un panneau.

Cette collection est d'un bel intérêt. Quelques-unes font partie de l'album des peintres graveurs que M. Vollard édite.

***

Chez Bing l'exposition du Livre moderne affirme, prétend-on, la supériorité des librairies anglaises sur les autres. Cette phrase qui devient un cliché ennuie d'autant plus qu'elle peut sembler injuste à ceux qui n'admettent point que la tentative moderne d'art mobilier gagne à se greffer sur l'arbre généalogique des écoles du passé, fût-il glorieux, mais qu'il doit au contraire sortir de l'observation directe de la vie. William Morris reste certes très méritant; toutefois, il se pourrait qu'il ait indiqué une fausse voie.

Ce point mis en relief, il sied d'affirmer que ses livres se présentent comme des modèles de reconstitution et de science archaïque; texte, ornements, culs-de-lampe, gravures sont réussis et donnent l'idée d'un bouquin dont les éléments qui le composent se tiennent. Des presses de Ricketts et Shannon sortent les pages du *Livre de Ruth* et des *Moralités légendaires* illustrées par Lucien Pissarro. Leur caractère inédit, d'un dessin clair et immédiatement lisible, constitue un réel progrès sur les résultats acquis par Morris.

En face de la vitrine anglaise on remarque des éditions belges et françaises. Le soin qu'on y apporta ne peut se comparer à la patience et à la conscience des Anglais. Cependant, tel recueil sorti des magasins de l'*Estampe originale* nous plaît, malgré ses

évidents défauts, comme une tentative caractéristique de notre heure.

Les *Cafés-Concerts*, signés Lautrec, et *Mazas*, signé Luce, ne doivent rien au passé. Le texte et les illustrations sont modernes et ne dépaysent point. Ils satisfont presque; on ne leur compare rien tandis que tels incunables ou telles chroniques du XVIe siècle mettent à l'ombre les plus belles œuvres britanniques.

Le revêtement de livre le plus rare et le plus harmonieux que nous ayons rencontré à l'*Art nouveau* est celui dont M. Henry Van de Velde habilla la *Culture artistique en Amérique*, robe blanc et or, mais très simple et d'une belle délicatesse de tons. Ont exposé, non loin de là, MM. Marius Michel, Cobden Sanderson, Roger Coverly, le Grolier Club de New-York et Victor Prouvé.

Toute une armoire est pleine de manuscrits. Balzac, Gautier, Banville, Baudelaire, Barbey, Leconte de Lisle, Lamartine, Hugo, Mallarmé, Dierckx, Musset, Nerval, Quinet, Michelet, Ruskin, de Régnier, Griffin, Rosny y figurent avec des pages, les unes à l'emporte-plume, les autres soignées et comme burinées.

C'est peut-être la partie la plus intéressante de l'exposition, car celle-ci ne révèle rien de vraiment neuf à ceux qui sont au fait des expositions d'art industriel et qui fréquentent les boutiques des librairies cosmopolites de Bruxelles, de Paris ou de Londres.

MORT DE M. H.-F. KUFFERATH

M. Hubert-Ferdinand Kufferath, compositeur de musique, professeur de contrepoint au Conservatoire de Bruxelles, s'est éteint mardi dernier, à l'âge de 78 ans. Depuis plusieurs mois, la maladie grave dont il était atteint, une décomposition diabétique du sang, ne laissait aucun espoir de guérison. Il est mort sans souffrance, entouré des siens, dans la plénitude de ses facultés, et laisse l'exemple d'une belle vie, sereine et calme, exclusivement vouée à l'art.

L'*Indépendance* retrace en ces termes la carrière si bien remplie de M. Kufferath :

« Né à Mulheim (Westphalie) le 10 juin 1818, fait ses études musicales au Conservatoire de Leipzig, sous la direction de Mendelssohn dont il devient l'un des admirateurs les plus fervents et l'un des élèves favoris. C'est à ce point qu'à la mort du maître (1847), sa succession fut offerte à Kufferath, bien jeune encore : il n'avait que 29 ans! Si flatteuse que fût l'offre, si brillante que fût la situation, il la refusa. Déjà il s'était établi à Bruxelles où, avec un grand succès, il avait débuté comme pianiste aux concerts du Conservatoire, et précisément dans le concerto en *sol* de Mendelssohn; il y avait de nombreux élèves, des amis..., mieux encore, il y avait fondé une famille. C'est ainsi qu'il nous resta. C'est à Bruxelles qu'il composa la plupart de ses œuvres, concertos et quatuors, lieder et pièces pour piano, très appréciées des musiciens en Allemagne et en France comme en Belgique. C'est à Bruxelles enfin qu'il entra au Conservatoire comme professeur de contrepoint, lors de la nomination de M. F.-A. Gevaert; il y a de cela un quart de siècle.

Carrière modeste, labeur incessant, œuvre d'une distinction réelle, vie admirable, homme exquis! Le père Kufferath, comme on l'appelait familièrement, n'avait pas seulement ce profond sentiment du devoir qui institue la régularité facile du travail : il conciliait son assiduité professionnelle avec le culte sincère et passionné de son art. Il n'avait pas seulement dans son métier beaucoup d'expérience, dans son art une grande science et un sérieux talent : il possédait par surcroît le don précieux de créer autour de lui la bonne humeur, la joie et, pour tout dire, le bonheur. Et ceux qui furent admis dans son intimité garderont toujours le souvenir de son accueil bienveillant et hospitalier, de sa cordialité sans tapage, mais non sans humour, de son activité incessante, de ses enthousiasmes et aussi de ses colères, car dans les discussions d'art il savait détester aussi cordialement qu'il savait admirer.

Combien de grands artistes nous avons entendus chez lui! Mme Schumann, Joachim et bien d'autres! Et quel charme dans les fêtes intimes qu'il improvisait en leur honneur, secondé par sa digne compagne, aujourd'hui si cruellement éprouvée!

Le maître pianiste, organiste et compositeur sera jugé par ses pairs. Ils diront les services qu'il a rendus à l'art musical et à son enseignement. Alors que sa mort est pour nous un deuil d'amitié, presque un deuil de famille, puisqu'un de ses fils est des nôtres, qu'on nous permette d'insister surtout sur les regrets qu'inspire la disparition du père incomparable, de l'homme aimable et bon, de l'irremplaçable ami. »

Nous nous associons de tout cœur aux regrets unanimes que fait naître la mort du vénérable professeur et présentons à Mme Kufferath et aux siens l'expresssion émue de nos condoléances.

Aux funérailles, célébrées vendredi en présence d'une foule compacte dans laquelle on remarquait toutes les notabilités artistiques de Bruxelles, M. Gevaert, directeur du Conservatoire, a prononcé le discours suivant, qui révèle des détails inconnus et caractéristiques sur la vie du défunt :

« Au milieu des regrets unanimes qui accompagnent la dépouille mortelle de celui qui fut un homme de bien dans toute l'étendue du terme, en présence d'une famille éplorée pour qui les qualités de son cœur avaient plus de valeur encore que celles de son esprit, ce n'est pas sans faire violence à mon émotion que je viens, en me plaçant à un point de vue étroitement professionnel, apporter un dernier tribut de sympathie à l'un de mes plus anciens et de mes plus précieux collaborateurs et retracer en quelques mots les faits saillants de la carrière artistique si longue et si bien remplie.

Dernier-né de six frères musiciens par état, Ferdinand Kufferath grandit dans un milieu des plus favorables à l'éclosion et au développement de sa future vocation. A peine âgé de dix ans, il jouait dans les concerts, tantôt du piano, tantôt du violon. Plus tard, son frère aîné, élève distingué de Spohr, le fit venir à Utrecht où il dirigeait la musique de la ville, lui donna des leçons pendant trois ans et l'envoya ensuite à Cologne pour compléter son éducation de violoniste.

Mais en 1839, le jeune artiste s'étant rendu à Dusseldorf pour assister au festival bas-rhénan, il eut la bonne fortune de se faire entendre sur le piano par Mendelssohn auquel il soumit quelques-unes de ses compositions. Cette rencontre fut décisive, non seulement pour son orientation du moment, mais par l'influence qu'elle exerça sur la fixation de la tendance artistique à laquelle il resta fidèle toute sa vie. Frappé de ses aptitudes remarquables, Mendelssohn l'engagea vivement à le suivre à Leipzig. Par déférence pour son frère, de vingt ans plus âgé que lui, Kufferath continua l'étude du violon sous la direction du célèbre professeur David; mais à partir de ce moment, le piano devint son instrument de prédilection et il profita pendant deux ans et demi des conseils de Mendelssohn pour s'initier à tous les secrets de la composition. A son retour à Cologne, il dirigea quelques mois

le *Gesang-Verein;* puis, après avoir mené un certain temps l'existence nomade de virtuose, il se fixa définitivement à Bruxelles où il s'était fait connaître par une brillante exécution au Conservatoire du concerto en *sol* de son maître Mendelssohn. Il ne tarda pas à s'y faire une excellente réputation de professeur de piano et de composition.

Lorsque le gouvernement m'eut appelé à la direction du Conservatoire royal de Bruxelles, l'un des premiers actes qui suivirent mon entrée en fonctions fut de proposer la nomination de Kufferath en qualité de professeur de contrepoint et de fugue. Admis dans l'enseignement officiel en 1872, il y apporta la rigidité de principes, la conscience et l'honnêteté qu'il avait prises pour règles de conduite dans la vie privée et dans les relations sociales. Car il ne comprenait l'art que sous sa forme la plus élevée et la plus austère, sans concession aux entraînements passagers ou aux engouements de la mode. C'est en s'appuyant sur les anciens maîtres et particulièrement sur le grand Sébastien Bach qu'il écrivit son École de choral pour le répertoire du Conservatoire de Bruxelles. Ce manuel pratique, en offrant ainsi les meilleurs modèles aux élèves d'harmonie, de contrepoint et d'orgue, renferme tous les éléments nécessaires pour leur apprendre à conduire mélodiquement les parties vocales et instrumentales.

Parmi les autres œuvres que Kufferath publia à différentes époques, je mentionnerai une symphonie, une ouverture, un concerto et des études de concert pour piano, un quatuor, un trio pour piano, violon et violoncelle, œuvre remarquable et très connue, des morceaux caractéristiques et des pensées fugitives pour piano seul, un *andante* pour violon, plusieurs cahiers de *lieder*, etc.

Travailleur modeste, dédaigneux des succès faciles, Kufferath évitait une vaine popularité avec autant de soin que d'autres s'attachent à la rechercher. Le suffrage d'un petit nombre de connaisseurs suffisait à son ambition. Mais quoique sa réputation soit restée au-dessous de son talent, elle n'en est pas moins établie sur une base solide et durable. Il n'est pas mort tout entier; car il survit dans son œuvre, comme dans le souvenir de tous ceux qui l'ont connu, c'est-à-dire estimé et aimé. »

Après ce discours, écouté avec un silence religieux, M. Franz Servais prononça au nom des amis personnels de M. Kufferath le dernier adieu.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

INSTRUMENTS A EMBOUCHURE. *Saxophone*. Professeur : M. BEEKMANN. 1er prix avec distinction, M. Bastin; 1er prix, M. Libert.

Trompette. Professeur : M. GOYENS. 2e prix avec distinction, M. Dubail; 2e prix, MM. Girondal et Christiaens; 1er accessit, MM. Gérard et Abrassart.

Cor. Professeur : M. Merck. Première division *(cor basso)*. 1er prix, M. Boon; 2e prix, M. Marchal. Deuxième division *(cor alto)*. 1er prix, MM. Lodoyer et Delhaye; 2e prix avec distinction, MM. Wotquenne et Capart; 2e prix, M. Heynen.

Trombone. Professeur : M. SEHA. 2e prix avec distinction, M. Dewolf; 2e prix, MM. Maes et Ranwez.

INSTRUMENTS A ANCHE ET FLUTE. *Basson*. Professeur : M. NEUMANS. 1er prix avec distinction, M. Trinconi; 1er prix, M. Erculisse; 2e prix avec distinction, M. Smets; 2e prix, M. Kneip; 1er accessit, MM. Achille Heynen et Van Goethem.

Clarinette. — Professeur : M. PONCELET. 1er prix avec distinction, MM. Bageard et Dujardin; 1er prix, M. Frédéricq; 2e prix avec distinction, MM. Brodkom et Daue; 2e prix, MM. Gillion, Vrelust et Perrier; 1er accessit, MM. Montigny et Martin; 2e accessit, MM. Delescaille, De Saint-Aubin, Maes, Vandenbroeck et Cootmans.

Hautbois. — Professeur : M. GUIDÉ. 1er prix avec distinction, M. Dejean; 1er prix, M. Hernette; 2e prix avec distinction, M. Randour; 2e prix, MM. Rifflard et Lenssens; 1er accessit, MM. Sauvage et Dandoy.

Flûte. — Professeur : M. ANTHONY. 1er prix avec distinction, M. Van Onacker; 2e prix avec distinction, M. Van Staceghem; 2e prix, MM. Molle, Brabands et Bury; 1er accessit, MM. Godard et Trève.

ALTO. — Professeur : M. VAN HOUT. 1er prix avec distinction, MM. Liesenborghs et Lejeune; 1er prix, M. Meses; 2e prix, MM. Delmotte et Bétrancourt; 1er accessit, M. Verheyen.

VIOLONCELLE. — Professeur : M. ED. JACOBS. 1er prix avec la plus grande distinction, Mlle Ruegger; 1er prix avec distinction, M. Dochaerd; 1er prix, MM. Bonnin et Blaess.

ORGUE. — Professeur : M. MAILLY. 1er prix avec distinction, MM. Reusch sel et Janssens; 1er prix, M. Guillaume.

VENTE DE LA COLLECTION DANSAERT

L'importante collection de tableaux modernes, d'objets d'art et de livres ayant appartenu à feu M. Chrétien Dansaert a été vendue aux enchères les 15, 16, 22 et 23 juin par le ministère de MMes Cantoni et Ectors, notaires, assistés de MM. Le Roy frères et Fiévez, experts. Voici quelques-unes des principales enchères :

F. ROYBET. *Le Chevalier d'aventures*, 13,500 francs. Le même, *Après la journée*, 2,200 fr. — H. LEYS. *Le Liseur*, 8,000 fr. Le même, *L'Armurier*, 3,100 fr. — ALFRED STEVENS. *Far niente*, 7,000 fr. Le même, *La Musique*, 1,500 fr. — E. WAUTERS. *Le peintre Hugo Van der Goes au couvent de Rouge-Cloître*, 4,500 fr. Le même, *Le Charmeur d'oiseaux*, 2,500 fr. — J. STEVENS. *La Nichée*, 4,000 fr. Le même, *Les Deux Vieilles*, 1,700 fr. — H. DE BRAEKELEER. *L'Échoppe*, 4,000 fr. (acquis par l'État pour le Musée de Bruxelles). Le même, *Intérieur de la campagne Couteaux*, 3,000 fr. Le même, *Vue de château*, 1,800 fr. Le même, *Vieux Bibelots*, 1,500 fr. — J. LIES. *Erasme à la Cour de Charles-Quint*, 3,400 fr. — N. DIAZ. *Allégorie de l'amour*, 3,000 fr. — A. VERWÉE. *Le Gué*, 3,000 fr. — CH. HERMANS. *Baigneuses attendant la vague*, 2,500 fr. Le même, *L'Atelier*, 900 fr. — A. STRUYS. *L'Enfant malade*, 2,200 fr. — H. BOULENGER. *Waulsort*, 1,900 fr. Le même, *Une ferme à Hopheule*, 900 fr. Le même, *Paysage*, 525 fr. — H. GARLAND. *Troupeau surpris par l'orage*, 1,750 fr. — E. ISABEY. *Marine*, 1,500 fr. — E. AGNEESSENS. *Les Quatre Saisons*, 1,500 fr. Le même, *Jeune Fille au miroir*, 750 fr. — J.-L. GÉRÔME. *L'Esclave*, 1,400 fr. — CH. DE GROUX. *L'Hospitalité*, 1,300 fr. — CH. MULLER. *Desdémone*, 1,100 fr. — L. DANSAERT. *Le Récit du soldat*, 1,000 fr. — J. DE HAAS. *Bestiaux au pâturage*, 850 fr. — CHEVILLIARD. *Le Salut*, 850 fr. — J. STOBBAERTS. *La Pâtée*, 825 fr. — J.-B. MADOU. *La Toilette*, 800 fr. — J.-B. VAN MOER. *Vue d'Anvers*, 725 fr. — E. VANDEN KERCKHOVE. *L'Espiègle*, 700 fr. — J. MONTIGNY. *Matinée d'octobre*, 675 fr. — A. BOU-

VIER. *Vue du Rupel*, 600 fr. — C. MEUNIER. *La Guerre des paysans*, 570 fr.

OBJETS D'ART. Garniture en porcelaine de Saxe (nº 151), 475 fr. — Samovar en cuivre argenté (nº 179), 500 fr. — *La Florentine*, par CH. VAN DER STAPPEN (bronze), 300 fr. — Deux figurines d'amour (bronze), par A. MOREAU, 700 fr. — *Gaulois* (bronze), par M. DELRIT, 500 fr. — Pendule et candélabres Louis XVI (nº 200), 1,400 fr. — Garniture Louis XVI (nº 203), 1,900 fr. — Cafetière Louis XV en argent (nº 212), 400 fr. — Deux sucriers en argent (nº 223), 550 fr. — Moutardier Louis XIV (nº 232), 660 fr. — Plateau Louis XIV (nº 234), 570 fr. — Garniture de salon Louis XVI (nº 280), 3.400 fr. — Petit meuble vitrine Louis XV (nº 285), 410 fr. — Garde-robe Louis XV (nº 289), 430 fr. — Idem (nº 290), 330 fr. — *La Papillonneuse* (marbre), par O. TABACCHI, 1,600 fr. — *In crido materno* (marbre), par MIGLIORETTI, 500 fr. — Deux bustes d'Arabes (marbre), par E. DORIGO, 800 fr.

L'ABBAYE D'AULNE

Nous nous associons aux protestations du *Soir* contre la négligence dont est l'objet l'un des plus beaux vestiges de l'architecture gothique en notre pays, l'abbaye d'Aulne, qui égale peut-être, sinon en importance, du moins en intérêt archéologique, la célèbre abbaye de Villers.

Voici le cri d'alarme poussé par notre confrère :

« Des archéologues qui sont allés voir les ruines de l'abbaye d'Aulne en sont revenus avec une impression excessivement pénible.

Non seulement on ne fait rien pour conserver les murs qui sont encore debout, mais on se hâte, semble-t-il, de détruire ce qu'il reste des ruines.

Le quartier abbatial est aujourd'hui habité par une colonie de vieillards, pourvus par la commune de Gozée.

Derrière la chambre où dom Herset, le dernier abbé, fit son fameux testament en 1806, c'est-à-dire dans l'ancien cimetière, on fait des fouilles pour construire une cave.

Qu'a-t-on trouvé dans ces fouilles? Nul ne le sait. Qui les a surveillées? Chacun l'ignore.

Les terres de déblaiement sont déversées dans le transept sud de l'église abbatiale.

Ainsi, là où l'on devrait déblayer, où l'on devrait mettre à nu le pavement du transept, où l'on devrait dégager les abords pour permettre d'admirer les arcs en ogive et la superbe fenêtre du pignon du transept, on déverse des terres jaunâtres qu'amènent les brouettes des terrassiers.

Non seulement c'est absurde, mais c'est navrant.

La nef de l'église ne présente qu'un amas de matériaux éboulés. On prend ce qui convient pour les constructions nouvelles.

Des pierres tombales jadis incrustées, des soubassements de fûts, des chapiteaux de colonnes, des nervures de voûtes sont impitoyablement brisés pour faire de la chaux dont le four était établi sur le mur de l'église. Le cloître est devenu un champ de pommes de terre et le porche de l'église sert de remise à une charrette de paysan.

Le transept de l'église abbatiale était à trois nefs, comme le vaisseau. En face de l'abside s'élève encore un arc gothique d'une grande élégance. Il ne tient plus que par un miracle d'équilibre : deux briques à peine reposent sur la pointe et la maintiennent par leur poids. Et cependant si cet arc cédait sous la pression d'un coup de vent, il entraînerait indubitablement avec lui tout ce qui reste du chœur, et si, malheureusement, il tombait du côté de l'abside, ce serait fini à jamais de l'église d'Aulne.

Les surcharges en maçonnerie qui faisaient des arcs renaissance avec des arcs gothiques se détachent sans que l'on songe à les étayer.

Les administrateurs intelligents — oh! combien! — de ce monastère devenu un refuge pour la vieillesse, ne sont pas obligés d'avoir le goût de l'esthétique et d'aimer les belles ruines. Mais dans leur âpreté de paysans, ont-ils songé que s'ils n'entretiennent pas ces ruines, un temps viendra, très proche peut-être, où plus personne ne paiera cinquante centimes d'entrée pour aller voir leurs champs de carottes et de pommes de terre?

Quand on commet des actes de vandalisme comme ceux qui se perpètrent actuellement à Aulne, on n'a plus le droit de critiquer le général charbonnier et les brûleurs d'abbayes de 1794. C'est suivre leurs traces — sans l'excuse qu'ils avaient de l'effervescence et des idées qui régnaient à cette époque de destruction — par avarice ou par ignorance.

A un siècle d'intervalle, aux soldats de l'armée française ont succédé les sans-culottes de Gozée.

On dit que le gouvernement voudrait s'en occuper, mais qu'on ne parvient pas à se mettre d'accord avec les hospices de Gozée. Oh! le bon billet à Lachâtre!

Si le gouvernement avait l'intention de faire quelque chose, il saurait bien comment s'y prendre pour dicter ses ordres aux habitants de Gozée — et, au besoin, pour se passer de leur consentement intéressé. »

LES ARBRES

Nous recevons la lettre suivante :

Nieuport-Bains, 22 juin.

Me permettrez-vous d'user des colonnes de l'*Art moderne* pour signaler à la Société protectrice des sites et monuments un nouveau crime « contre les arbres » récemment perpétré à Nieuport?

Cette très curieuse petite ville est — ou plutôt était — entourée de grands arbres aux silhouettes tourmentées, pleines de caractère, qui lui faisaient un décor superbe et rare.

Une partie de ces arbres a été impitoyablement rasée cet hiver. Ce qui reste est, paraît-il, menacé du même sort. Une intervention heureuse auprès de M. « Qui de droit » ne pourrait-elle nous épargner ce nouveau méfait qui achèverait de dépouiller de son caractère l'une de nos petites cités flamandes les plus pittoresques et les plus originales?

Bien cordialement vôtre

ALBERT BAERTSOEN.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement vient d'acquérir à la Maison d'Art, pour le Musée de Bruxelles, l'une des plus belles toiles de Louis Artan : *La Mer du Nord*.

Les affiches belges ont, nous l'avons dit, beaucoup de succès à l'étranger. Elles en ont tant que certains dessinateurs peu scrupuleux se mettent à les copier. C'est ainsi qu'un M. Barabandy (?) a ingénieusement fait servir à une réclame de librairie la jolie

affiche composée par M. Gisbert Combaz pour le dernier salon de la *Libre Esthétique*. L'identité est complète : mêmes couleurs, même disposition de l'encadrement et du texte, même format allongé et très spécial. A part la figure de la femme, qui est de face (et d'ailleurs fort mal dessinée) au lieu d'être, comme dans l'original, placée de profil, le pastiche est flagrant. Si cette contrefaçon est flatteuse pour l'artiste, elle n'en constitue pas moins une atteinte directe au droit d'auteur et donne une idée peu avantageuse de la délicatesse du dessinateur.

Le roi d'Italie vient de nommer le statuaire Charles Van der Stappen officier de l'ordre des Saints-Maurice et Lazare.

On nous demande quel est le personnage qui se permet d'emprunter la signature de notre excellent confrère Lucien Solvay, rédacteur en chef du *Soir*, pour contredire dans un vague hebdomadaire, voué surtout à la finance, ce que M. Solvay dit dans son propre journal. Exemple : dans le dernier numéro du dit hebdomadaire ce Solvay apocryphe prend à partie la Maison d'Art, lui reproche d'être une entreprise mercantile alors que M. Solvay — le véritable — a fait maintes fois l'éloge de cette institution artistique et sait que toutes les recettes qu'elle peut réaliser sont consacrées intégralement à son amélioration et à son développement. Ce même personnage apostrophe la Maison d'Art pour n'avoir pas encore organisé une exposition du peintre Vogels, mort récemment. Son homonyme sait parfaitement que les expositions d'Alfred Stevens, d'Alfred Verhaeren et de Paul Dubois, de l'atelier Portaels, de Melchers, Redon et Craco, de Raffaëlli, de l'Affiche belge et française, de J.-B. Carpeaux, ont occupé sans discontinuité les galeries de la Maison d'Art depuis sa fondation, qui remonte à six mois. C'est être exigeant, vraiment, que de réclamer davantage d'une société naissante qui s'efforce, dans tous les domaines, de servir les intérêts de l'art en restant éclectique, et M. Lucien Solvay — le critique d'art avisé et impartial — ne pourra que désapprouver la légèreté et l'étourderie de son homonyme, — le chroniquailleur quinteux de périodiques ignorés.

Le pianiste Litta, qui s'est fait applaudir ces jours-ci à Ostende comme virtuose et comme compositeur en exécutant, avec orchestre, sa *Fantaisie tzigane*, se rend à Londres où l'appellent plusieurs engagements.

Il prendra part, notamment, à deux concerts qui seront donnés la semaine prochaine au Steinway Hall.

L'administration des fêtes de Bayreuth porte à la connaissance du public que les cinq séries de représentations de l'*Anneau du Nibelung* seront dirigées alternativement par MM. Hans Richter (les deux premières), Félix Mottl et Siegfried Wagner.

Nous avons déjà fait connaître les noms des artistes chargés des principaux rôles du Ring. Ajoutons que le chœur d'hommes dans le *Crépuscule des dieux* sera chanté par trente artistes attachés aux différents théâtres d'Allemagne et d'Autriche, et que les petits rôles féminins seront tenus par douze cantatrices attachées à des théâtres de cour.

L'orchestre sera plus considérable qu'aux représentations antérieures de Bayreuth. Il se composera de cent vingt et un exécutants, qui se répartissent comme suit : violons, trente-trois; altos, douze; violoncelles, treize; contrebasses, huit; flûtes, cinq; hautbois et cors anglais, six; clarinettes, quatre; clarinette basse, une; bassons, quatre; contrebasson, un; cors, huit; tuben, quatre; trompettes, quatre; trompette basse, une; trombones, cinq; trombone contrebasse, un; contrebasse-tuba, une; harpes, sept; timbales, trois.

Les Francken, les Gheeraedts, les Bol, Antonio Moro, les Valkenborgh, les Bril, les Cognet, les De Momper, Tobie Verhaeght, les Van Noort et Otho Vœnius, tels sont les noms des artistes auxquels sont consacrées les trois livraisons de l'*Art flamand* qui paraissent aujourd'hui. Cette nouvelle série est des plus instructives. Non seulement elle met en relief des artistes connus, mais signale des maîtres que la plupart ignorent, chez nous, parce qu'ils ont vécu à l'étranger pendant les guerres et les persécutions religieuses qui ont ensanglanté nos provinces au XVIe siècle, tels les Valkenborgh, les Bril et les De Momper, initiateurs des paysagistes modernes.

Les pages nouvelles de l'*Art flamand* permettent d'établir la filiation de l'école des paysagistes depuis le XVe siècle jusqu'à la fin du XVIe, et elles expliquent l'art de Rubens et de son école, dont les Van Noort et Otho Vœnius furent les initiateurs.

Félicien Rops, qui manie, comme on sait, avec une verve égale la plume et le burin, prépare un volume de souvenirs, de correspondances, d'articles divers qui ne manquera pas d'exciter, parmi les lettrés et les amateurs d'art, la plus sympathique curiosité.

La clôture du Salon des Champs-Elysées est fixée à mardi prochain, 6 heures, et la distribution des récompenses au jeudi 2 juillet, 10 heures précises, au palais des Champs-Elysées.

Le comité pour l'érection, à Paris, d'un monument à Paul Verlaine, par souscription nationale, est ainsi composé : Stéphane Mallarmé, président; Auguste Rodin, vice-président. Membres : MM. Edmond Lepelletier, Catulle Mendès, Henri Bauër, Raoul Ponchon, Georges Rodenbach, comte Robert de Montesquiou-Fesenzac, Maurice Barrès, Ernest Delahaye, Alfred Valette, directeur du *Mercure de France*, Léon Deschamps, directeur de la *Plume*, Alexandre Natanson, directeur de la *Revue blanche*. Trésorier : Fernand Clerget; secrétaire, F.-A. Cazals.

M. A. de Niederhäusern a été chargé de l'exécution du monument.

MM. H. Roujon et François Coppée ont promis leur concours dévoué pour former un comité de patronage.

Le célèbre impresario et auteur dramatique anglais sir Augustus Harris vient de mourir, âgé de 44 ans.

Il était directeur de l'Opéra de Covent-Garden et de Drury-Lane et avait écrit, soit seul, soit en collaboration, un grand nombre de pantomimes à succès et de pièces de théâtre parmi lesquelles *The World, Youth, Human Nature, A Run of Luck, Pleasure, The Armada, The Royal Oak, The Derby Winner, A Million of Money*; etc.

Sir Augustus Harris avait été le premier représentant du Strand au Conseil du comté de Londres et avait été élu schériff de Londres en 1891.

Les numéros d'avril et de mai de la *Société nouvelle* contiennent une étude du plus haut et du plus étrange intérêt (traduite de l'allemand) de LAURA MARHOLM, sur un type de femme célèbre, bizarre et malheureuse, la mathématicienne russe SONIA KOVALEWSKA. Quand nous disons mathématicienne, c'est ainsi qu'elle apparut surtout au monde, mais son génie fut d'une projection qui la lança bien au delà des limites d'une science déterminée. LAURA MARHOLM fouille ce caractère, profondément, mais sans parvenir à l'épuiser : il demeure énigmatique et émouvant. Plus d'une intellectuelle de ce temps compliqué et passionné se reconnaîtra, par quelques-unes de ses déceptions et de ses misères, dans cette personnalité aiguë, tourmentée et séduisante à qui manqua cet essentiel qui recule si souvent devant les cérébrales : le véritable et puissant amour.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Juillet

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 27. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 5 JUILLET 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'Esthétique du contact humain.

(*Premier article.*)

Cela se nommait jadis la politesse. Il avait fallu des héros, des saints, des âmes douées d'une lumineuse et pénétrante fraternité, inventant de nouveaux gestes d'ingénieuse bonté, de déférence ou de commisération, pour que nous apprenions les quelques beautés du contact humain que nous connaissons.

De ces courbes gracieuses d'une volonté qui, sans se détendre, se plie un moment pour faciliter une entente, une association plus harmonieuse, certains hommes eurent une divination toute particulière. Mieux que d'autres, avec une virtuosité que leur donnaient et leur souplesse et leur désir de tout adoucir autour d'eux, ils trouvèrent de belles formes de sociabilité; et la gent encore un peu simiesque qui peuple la terre, sans trop comprendre leur esprit, imita et codifia leurs actions, parce qu'ils en admiraient malgré eux la force ondulante et l'élasticité.

Mais le contact humain augmente dans des proportions jusqu'ici inconnues; l'homme connaît mieux l'homme; plus intimes et mille fois plus nombreux sont les services, les tolérances qu'il a l'occasion d'échanger. Dans l'étonnement, l'ahurissement moral que nous cause cette multiplicité de rapports assez soudainement établie, nous cherchons, vainement semble-t-il, à les synthétiser aussi largement que le fit le Christianisme en sa formule génialement empirique : « Aimez-vous les uns les autres. » Et pourtant la quantité et la fréquence de ces rapports nous permettent de juger maintenant de l'insuffisance de cette admirable formule qui paraissait contenir et résumer les lois de tous nos frottements. Elle était la base lointainement soupçonnée mais toujours agissante de ce qu'on avait appelé politesse.

Si celle-ci est à l'âge ingrat d'une évolution, c'est que ce qui faisait sa base se modifie, se précise, se complète. Il y a entre le passé et nous une différence aussi énorme que si les anciens avaient cru au mouvement des mondes autour les uns des autres, et que nous apercevions seulement maintenant qu'ils tournent, en sus, sur eux-mêmes, tout en entrelaçant et emmêlant de plus en plus toutes les paraboles de leurs courses.

L'idéal était de se faire « tout à tous » et si des conseils de solitude, de salut personnel accompagnaient le

premier précepte, ils l'accompagnaient comme le « n'exagérérez pas! » s'ajoute à tous les préceptes dont on ignore la loi complémentaire. « Sois bon, mon fils, mais n'exagère pas ! » Le Christianisme disait : « Si, exagère »; puis il tempérait comme il pouvait. Et le jeune homme moderne assez perplexe, sentant vaguement et l'héroïsme et l'inopportunité vitale de l'exagération, flottait sur un océan de dilettantisme qui ne laissait pas que de l'ennuyer, à la longue.

Pour que plus exactement nos descendants trouvent leur chemin, notons les embryonnaires impressions qui nous assaillent en cet « âge ingrat ». Si ces enfants sont progressifs ils seront, eux aussi, presque perpétuellement à l'âge ingrat. Il n'y a que des *moments* d'équilibre et de beauté qui séparent une évolution de l'autre Mais préparons-leur du moins, comme nous pouvons, une de ces fécondantes secondes, une de ces apparitions d'Harmonie.

Disons-leur, pour commencer l'actuelle rage, l'actuelle impuissance où nous met cette vague et sempiternelle politesse; disons-leur le désarroi, la lassitude de nos vies envahies par des demi-bontés, des demi-amitiés, des demi-lumières, et la folle envie que nous aurions d'envoyer, le plus impoliment du monde, promener dans la lune, d'un seul coup de pied, tout ce qui nous entoure, si nous n'avions peur de ne retrouver en nous, après ce nettoyage, qu'un demi-homme.

Notre politesse manque d'esthétique, parce qu'elle manque de proportions.

Nous n'avons pas accordé nos manières extérieures avec ce que nous sentons, mais bien avec un précepte trop général et trop peu précis. « S'aimer les uns les autres » était une affirmation gigantesque aux âges où la race humaine prenait conscience d'elle-même et de la nécessité de sa cohésion.

Ce mot résumait des siècles d'espoirs et de tâtonnements informulés, des siècles où notre faiblesse, sortie de la géhenne des craintes, des pessimismes et des plaintes, se muait en force et découvrait les immenses pouvoirs de l'unité de la race. La puissance affirmative grandissait, croissait avec la plante humaine. Mais depuis, elle a continué de croître. Elle n'est plus seulement cette aveugle et gélatineuse bonne volonté, pressée de bien faire, gardant encore un peu de fierté d'avoir isolé le genre humain des autres familles vivantes à côté de lui, et le maintenant agglutiné, du mieux qu'elle pouvait.

La vie avance. Si le rassemblement en un tout prenant connaissance de lui-même, qu'on appelle humanité, a été pour la vie universelle un organe de plus, la spécialisation continue; et au sein de cette humanité, des natures, des fonctions différentes se classent, qui forment à leur tour des organes plus spéciaux encore.

Je ne crois pas que nous soyons encore à l'époque ou tout individu représente une spécialité bien distincte. Mais il semble évident que nous nous divisons et que nous nous subdivisons en groupes toujours plus marqués, en accentuant toujours le type qui nous différencie des autres genres, et en prenant mieux conscience de notre unité.

Notre suprême sagesse n'est donc plus seulement l'amour universel de notre race formant un tout, et s'opposant, par cette concentration, au reste du monde dont elle faisait sa chose sans plus jamais se confondre avec lui ; notre sagesse est de *nous efforcer vers l'harmonie de chacune de nos petites unités* personnelles *avec ce tout* humain.

Je ne crois pas que l'idéal soit d'adoucir tous les contacts, ce qui nous affaiblit peut-être dans la proportion où cela nous adoucit, mais d'organiser ces rapports de façon à ce que les angles naturels ne se heurtent pas.

Je crois qu'il y a une science — d'aucuns la disent occulte et mystérieuse, mais je la vois presque géométrique — calculant l'action possible des êtres les uns sur les autres selon leur poids, leur forme, leur essence, leur valeur, mais encore et surtout je crois à un art, un instinct d'agencement, plus ou moins gauche, plus ou moins beau ou noble, de notre nature avec celle des autres et des autres natures entre elles, art qui dépasse l'antique politesse-bonté autant que l'art des plus grands sculpteurs dépasse celui du polisseur de marbre.

Car vivre heureusement la vie sociale ou la vie intime sont *des arts*, des arts impossibles à déterminer, à définir, à pourvoir d'une grammaire, mais ce sont bien des arts, au même titre que tous ceux qui révélèrent un rapport entre *une forme* et l'âme, la pensée ou les passions humaines.

Le apôtres actuels des plus beaux gestes du contact humain sont les artistes. Leur sensibilité plus affinée leur fait deviner autour d'eux les ententes, les harmonies possibles, faciles, préalables ; et la force vive qui est en eux, cette étoffe de l'Affirmation grandissante qui se manifeste à travers nous, ce pouvoir joyeux de saisir d'abord le plus beau côté de tout, leur fait exécuter bellement le geste de leur fantaisie profonde.

Aussi le monde entier, par les œuvres de cette entremetteuse-guenon qu'on appelle la Mode, le monde entier copie-t-il aujourd'hui depuis leur mobilier et leur toilette, jusqu'à leur façon de comprendre la vie, les allures de leur pensée et l'expression spontanée ou narquoise de leur goût ou de leur affection, leur présence d'esprit et leur présence de cœur.

Et c'est justice que nous apprenions de ceux en qui l'énergie primitive s'est faite plus subtile, les gestes qui peu à peu nous pénétreront nous-mêmes du sens plus vrai, plus beau, plus actuel de la sagesse vitale, de la sagesse sociale.

I. WILL.

IMPRESSIONS D'ARTISTE

NANTES (1)

Le souffle de l'Atlantique s'étend sur cette Vendée archaïque, pays de haies, de chemins creux et de mares. Çà et là dans les arbres un castel. Région propice aux embuscades, aux coups de mains, avec son dédale de sentiers et les murs de gazon qui séparent les champs. La Loire éclatante de soleil y promène ses eaux larges tachées de bancs de sable, et au bout de sa course, s'éparpillant par six bras inégaux, reflète dans ses eaux la noire ville de Nantes.

Etrange cité provinciale. Le long du fleuve fument les usines. Dans le port les grues criardes déchargent steamers et trois-mâts. La ville est mercantile, boueuse, étroite. Au fond, les collines vertes.

Déjà des groupes de matelots se bousculent partout au seuil des cabarets. Des fillettes attifées et vicieuses se déhanchent sur les trottoirs. Les sous-officiers clignent de l'œil. La ville haute étale les murailles en pisé de ses interminables jardins. Tout dort dans une nullité paisible. Ce pendant l'honnête bourgeois fume vertueusement sa pipe et commente les événements de Paris.

Cela est sans doute plus intéressant que la course interminable de ma voiture de curiosités en curiosités, de la cathédrale et ses tombeaux, non sans intérêt pourtant, aux bords de la Loire où l'agaçant cicerone récite d'une voix bredouillante le détail des atrocités de Carrier. Il y a, il est vrai, un musée de peinture qui possède, à côté de quelques magnifiques anciens, un inoubliable portrait d'Ingres. Mais pareille découverte peut-elle atténuer la désolante impression de marasme intellectuel où l'on devine les naturels de l'endroit?

J'ai assisté le soir, sur la Place, au bas de la fameuse rue Crébillon, au grand festival de musique. Je buvais des grogs sur la terrasse d'un café. Les musiciens malhabiles battaient la mesure à coups de botte et la foule écoutait la valse de *Faust* dans un religieux silence. Des bourgeois, déboutonnant leur gilet, se mettaient à l'aise. On voyait les joueurs de billard s'agiter en manches de chemise. A deux pas de moi une femme mince, aux lèvres en blessure, penchée sur un gros homme au nez tordu, lui marchandait sa fidélité en faisant des grimaces à un petit jeune homme qui souriait d'un air entendu. La valse de *Faust*, le grand air de *Mignon*, bien d'autres choses encore faisaient rage, et des connaisseurs rectifiaient, à ma gauche, avec une solennité irrésistiblement comique, certaines « faiblesses d'interprétation ». Des amateurs de politique, déplorant la chute du ministère, se prononçaient pour la concentration républicaine des forces anticléricales autour d'un pacifique opportunisme.

A ma droite un gentilhomme de campagne déplorait la perte des bons principes. Les ouvriers n'avaient plus le respect de rien. Tout s'en allait à la dérive. Mais il était venu à Nantes dans le dessein d'influencer le président du tribunal pour un de ses procès, et il répétait avec une fatuité insupportable : « J'ai des amis dans la magistrature. » Un peu plus loin, un groupe de Parisiens échappés des Batignolles s'ébahissaient de tout.

Les âmes médiocres! Dans ces rues convergentes, calquées sur les hautes maisons à volets du Palais-Royal et qui semblaient attendre, décor de nuit bergamasque, quelque sérénade galante, il n'y avait donc plus que la ridicule insuffisance d'un troupeau de petits bourgeois dissimulant la lâcheté intime de leur cupidité sous le mensonge pompeux d'un républicanisme progressiste? Pierrot, Lelio, Léandre et Scapin, où sont-ils? De toute cette impétuosité sensible et joyeuse, de toute cette ironie énergique, qui étaient le patrimoine de l'âme de ceux qui construisirent ces maisons, que reste-t-il? C'est maintenant le royaume des Cassandre, de Pantalon et du docteur Bolonais, de ceux qui, dans les pantomimes, attrapent des coups de pieds au derrière. Il n'y a plus que des Homais, des Tribulat Bonhomet et des Bouvard.

Cela n'a rien d'étonnant. Ces petits industriels, ces petits commerçants auxquels la concurrence impose une indispensable servilité, ne peuvent plus avoir que des âmes d'esclaves. Et quand vient s'y joindre l'astuce campagnarde, comment attendre d'elles un effort généreux et enthousiaste? Ils sont devenus d'une autre nature. On ne peut exiger d'une taupe ou d'un crapaud la hardiesse d'un lion.

Les Tourangeaux avaient conservé dans la fraîcheur champêtre de leurs souvenirs quelque grâce aimable et le parfum de leur antique dignité. Ceux-ci, parqués dans cette ville au quart industrielle, au quart trafiquante et pour le reste endormie, n'ont plus que les défauts de notre siècle, où tout sentiment d'humanité se tait devant les profits, où la fantaisie n'est permise qu'aux riches.

On comprend alors avec quelle ardeur ceux qui, parmi ces gens-là, ont encore une âme, doivent espérer la venue d'un messie, religieux ou militaire, qui chasse à coups de fouet ces vendeurs de Vice.

LÉON HENNEBICQ

(1) Voir ORLÉANS, l'*Art moderne*, 1895, p. 291; TOURS, 1895, p. 402; NANTES, 1896, p. 178.

MONUMENT DE LECONTE DE LISLE

Une souscription est ouverte pour élever un monument à Leconte de Lisle. Voici la lettre par laquelle J.-M. de Hérédia l'annonce au public :

« Les amis et les admirateurs de Leconte de Lisle ont entrepris d'élever au poète des *Poèmes Antiques*, des *Poèmes Barbares*, des *Poèmes Tragiques* et des *Erinnyes* un monument qui ne soit pas indigne de son œuvre et de sa gloire. L'Etat, nous en avons la promesse, y doit largement contribuer. Se souvenant qu'il avait eu l'honneur de compter Leconte de Lisle au nombre de ses bibliothécaires, le Sénat a bien voulu nous concéder dans le jardin du Luxembourg un emplacement admirable. Un jeune statuaire déjà célèbre, Denys Puech, un éminent architecte, Scellier de Gisors, se sont chargés d'ériger et de tailler le granit et le marbre. Les modèles sont achevés. Et l'été de 1897 verra, au bord de l'allée fleurie que se plaisait à suivre chaque jour le poète, se dresser, au haut du piédestal et de la stèle votive, son buste couronné de laurier par une Muse de marbre dont les grandes ailes d'or s'ouvriront sur la verdure et sur le ciel.

De généreuses sympathies, comme en témoignent nos premières listes, ne nous ont point fait défaut. Mais il nous a semblé que la glorification d'un homme tel que Leconte de Lisle, dont le génie honore l'humanité aussi bien que la France et appartient à tous, ne saurait être l'œuvre de quelques-uns et que tous y devaient prendre part.

Les poètes ont des amis inconnus. L'offrande la plus modique

est souvent la plus touchante. C'est pourquoi, Monsieur, je viens vous prier de vouloir bien prêter la publicité de votre journal à la souscription pour le monument de Leconte de Lisle, afin que ses admirateurs les plus lointains, les plus ignorés, les plus humbles puissent avoir le plaisir de contribuer à éterniser la mémoire du poète illustre qui nous est cher.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, avec les remerciements des poètes et des amis de Leconte de Lisle, l'expression de mes sentiments de gratitude. »

José-Maria de Hérédia

La première liste, sur laquelle se sont inscrits notamment le Conseil municipal de la ville de Paris, le Conseil général de la Seine et le Conseil municipal de la ville de Saint-Paul (île de la Réunion), s'élève à un total de fr. 12,144-58. Les souscriptions sont reçues à Paris aux bureaux de la *Plume*, 31, rue Bonaparte, chez M. Alphonse Lemerre, 23-31, passage Choiseul, et chez M. Guillaume Beer, trésorier, 34, rue des Mathurins.

L'ASTIQUAGE DE BRUXELLES

La Place Poelaert. — Sera-t-elle encore en son état de lamentable inachèvement, l'an prochain, aux jours solennels de l'Exposition universelle? Avec son pavement uniforme et morne? Ses emmanchements tristes, ses contre-bas calamiteux, ses pignons miséreux vers la rue aux Laines, la rue des Quatre-Bras et la rue de la Régence : *Librairie de Droit et de Jurisprudence, imprimerie judiciaire*, etc., ces horreurs d'annonces mercantiles déshonorant la paix noble du Palais de Justice? Les palissades mesquines vers la vue superbe du vallon et des collines de la Senne, et celles qui encerclent l'hôtel de Mérode, abominablement peinturlurées : *Défense d'afficher, Cycles, Vins de la maison Carl, Vinaigre de l'Étoile*, etc. — Nous avons jadis, en cet *Art moderne*, recommandé les beaux parvis en mosaïques de dalles, comme à Saint-Pierre de Rome, les colonnades laissant transparaître les perspectives. Il y eut un projet de pylones à l'entrée de la grande voie vers le Parc. Qu'adviendra-t-il? La matière est magnifique, mais qu'en feront les étriquées cervelles qui président aux destinées des Batiments civils?

***

Les entrées de gares. — Nous en avons parlé de ces miséreuses, lépreuses, loqueteuses entrées de gares par lesquelles, venant du dehors, on pénètre dans les villes comme si l'on s'insinuait dans un corps humain, par ce que d'ingénieux imagiers ont nommé « l'entrée des artistes. » Tout sale, tout détraqué, tout poussiéreux; l'apparence de chantiers mal tenus, à l'état d'anarchie et d'abandon. Quelle gloire comme première impression de capitale! et que nous voilà loin des arcs de triomphe, des belles portes monumentales, guerrières ou esthétiques, donnant à l'âme l'impression d'une arrivée en un centre de belles choses matérielles et cérébrales! Par centaines de mille les voyageurs voient cela et se renfoncent, honteux, agacés et déçus, dans les coins des wagons. Ah! les gares, les vilaines gares, les gares malpropres, les gares suggérant l'idée de pauvreté, de laideur, de maladie! Jules Destrée a repris à la Chambre, dernièrement, parlant du budget des Beaux-Arts, ces plaintes formulées ici jadis.

Et aux frontières, les informes taudis où la douane opère, désillusionnant l'étranger girovague sur cette Belgique où l'attirent tant de souvenirs et de renommée d'art : des granges infâmes avec des dépendances puantes habitées par des restaurateurs bourrus et des gabelous en uniformes ternes et rapés. Allez voir comment font les Allemands, à Herbesthal par exemple, pour donner à l'immigrant l'idée immédiate d'un beau, d'un grand, d'un riant pays, d'un pays riche et heureux.

***

Les Ponts sur la Senne. — Rue des Palais et ailleurs, des balustrades à hauteur d'appui laissent visibles le paysage infect et serpentant de l'égoût à ciel ouvert qui fut jadis la Seine poissonneuse, aux rives verdoyantes, par laquelle arrivaient à Bruxelles les bateaux de Malines. Quel exemple des routines indémontables! Il échéait autrefois de voir la rivière; elle était bonne et charmante, en ses eaux abondantes roulant entre les arbres et on s'accoudait volontiers aux parapets. Mais aujourd'hui, c'est écœurant : boues, vidanges, exitures, ignominies innombrables, noires, jaunes, moirées, aux irisations suspectes, vomitives. Cachez donc ça, cachez donc ça, ô architectes voyers des villes, êtres bizarres sans regards et bêtement méthodiques. Cachez! cachez! Faites comme à la coupure de la voie ferrée, un peu plus haut, dans cette même rue des Palais, où des écrans élevés dissimulent le ménage fumeux, bruyant, crachotant des locomotives et des trains roulant tapageurs sur les rails.

***

L'Art a la rue selon Broerman. — Et Montagne de la Cour! Et rue de la Madeleine! Et Marché-aux-Herbes! Va-t-on laisser subsister les derniers vestiges du Carnaval dont, en un jour de démence, l' « Art à la rue » a défiguré quelques façades? Les tombereaux ne passeront-ils pas pour recueillir ces débris d'une débauche dont les étonnants participateurs s'étaient imaginé qu'on bâcle l'art décoratif en cinq coups de brosse, quatre coups de pouce et trois pirouettes? Les visiteurs de l'Exposition universelle pourront-ils, en ces restes étranges, mesurer l'intensité de l'art ornemental belge? Ou bien une police prévoyante insistera-t-elle pour un radical nettoyage et un raclage à vif fond? Oh! la femme mythologique qui s'accroche, en désespérée, à la façade Couplet!

***

Les harnais flambards. — Quelques brasseurs, quelques camionneurs ont suivi le conseil que nous formulâmes d'imiter Vienne et Londres dans la parure des chevaux, bel ornement circulant pour nos voies publiques, bonne réclame aussi pour les exploitants. Mais d'autres continuent à faire rouler leurs lourds véhicules et leurs pesants camions sous des harnais moroses qui ne rendent pas les passants indulgents pour le fracas épouvantable de leur trot au long des rues. Les gens obligeants qui s'occupent des balcons fleuris (dont nous eûmes aussi l'initiative) ne pourraient-ils promettre des primes pour exciter à cet esthétisme spécial? Une belle charrette de brasserie vaut certes le plus beau mail-coach quand elle est bien attelée et pompeusement ornée et qu'elle circule en char joyeux et triomphant, symbole de travail et d'industrie faisant honte aux symboles hicheliffeurs de paresse, de noce et de parasitisme.

UN REFERENDUM SUR VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

Nous recevons de l'éditeur Edmond Deman la lettre suivante :

CHER MONSIEUR,

Nous allons prochainement donner à l'impression un volume qui, sous le titre : *Histoires souveraines*, renfermera les vingt plus beaux contes de Villiers de l'Isle-Adam. Un tel recueil peut constituer, je pense, un livre qui restera. La détermination de ces contes m'est laissée. Il me paraitrait intéressant de connaître, avant la mise en composition, l'avis des artistes et des lettrés sur le choix qu'ils estimeraient le meilleur.

Par l'épidémie de referendums qui règne, une information en telle matière, encore qu'inusitée, n'est pas à ce point originale qu'elle ne puisse être favorablement accueillie par vos lecteurs. J'y entrevois tout au moins ce résultat, essentiel pour le lettré, d'obtenir, exécution matérielle réservée, l'œuvre qu'il souhaite.

Si, comme je l'espère, vous voulez bien partager mon sentiment à ce sujet, vous plairait-il, sous la forme qui vous semblera la meilleure, poser la question en votre revue?

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'assurance de mes sentiments les meilleurs.

E. DEMAN.

L'application du referendum nous parait en effet intéressante en cette espèce nouvelle. Nous transmettons donc la question à nos lecteurs et sommes tout disposés à publier le résultat des réponses qui nous seront faites.

AU CHAT

La verve ironique de messire Rodolphe Salis a, durant toute la semaine, égayé le théâtre des Galeries, et l'illustre compagnie du *Chat noir*, vantée par cet incomparable porte-voix, a retrouvé, sept jours durant, un succès que des « engagements antérieurs » ont seuls interrompu. Outre la fameuse *Épopée de Napoléon*, aux ombres délicatement dessinées par le spirituel crayon de Caran d'Ache, au belliqueux tumulte de fanfares, de coups de canon et de cris de victoire, les compagnons de la joyeuse Marjolaine montmartroise ont apporté. Cette fois, deux spectacles nouveaux qui ont excité l'enthousiasme des populations.

Le meilleur et le plus applaudi est incontestablement *le Sphinx*, qui met en scène, sur le minuscule théâtre du *Chat noir*, de larges horizons empourprés ou baignés de lune sur lesquels défilent les civilisations abolies en vagues houleuses, battant sans cesse, sans l'ébrécher, le colosse de granit. Cette légende en blanc et noir est charmante de poésie rêveuse, de philosophie calme, de symbolisme discret, et la musique de M. Georges Fragerolle, agréablement chantée par une des plus jolies voix de la Maison, en commente les épisodes.

L'autre spectacle est une ahurissante revue composée par « le chaste poète Jean Goudezky », — pour garder au pince-sans-rire qui la signa l'épithète immuablement rivée à son nom. Titre : *Au Parnasse*. Les muses y sont interviewées tour à tour par les personnages les plus hétéroclites à la grande joie du public qui se tord aux calembours, aux coqs-à-l'âne, aux à-peu-près, aux allusions transparentes dont cette fantaisie échevelée est émaillée et qui, musicalement, s'appuie sur quelques *leitmotive* wagnériens d'une application inattendue.

Les chansonniers et monologuistes habituels de la compagnie, le docteur Montoya, — que les boniments de Salis présentent indifféremment comme l'accoucheur de Mme la duchesse d'Uzès ou le pédicure de Cléo de Mérode, — Clément Georges, Jules Moy, André Joyeux, Jean Goudezky, déjà nommé, remplissent les intermèdes de pièces tantôt — malheureusement — sentimentales à ravir d'aise l'âme sensible de Mlle Chaminade, tantôt — ce qui parait mieux dans le cadre — de charges désopilantes, telles ces imitations d'un *Concert de la rue du Caire* et de l'*Ouverture dans un petite théâtre de province* que M. Moy improvise, avec une verve étourdissante, à coups de poings, à coups de pieds, à coups de glotte, greffant sur cette instrumentation naturelle l'orchestration imprévue d'un trousseau de clefs et d'une feuille de papier glissée dans les cordes du piano.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

MUSIQUE DE CHAMBRE AVEC PIANO. Professeur : Mme ZAREMBSKA. 1er prix, Mlle Daplincourt; 2e prix, Mlles Franck et Hobé; accessit, Mlles Couché et Boussart.

HARPE. Professeur : M. MEERLOO. 1er prix avec distinction, Mlle Hidalgo; 1er prix, Mlle De Wind; 2e prix, Mlle Sniedcrs; accessit, Mlle Bournous.

PIANO (demoiselles). Professeurs : MM. GURICKX et WOUTERS. 1er prix avec la plus grande distinction, Mlle Laenen; 1er prix avec distinction, Mlle Doeleman; 2e prix, Mlles Pardon et De Wandeleer; accessit, Mlles Fontaine, Eggermont et Janssens.

En vertu d'une donation de MM. Lemoine et fils, un prix spécial, consistant en œuvres musicales pour une valeur de 100 fr., a été affecté au 1er prix de piano.

PIANO (hommes). Professeur : M. DE GREEF. 1er prix avec la plus grande distinction, M. Lenaerts; 1er prix, M. Steenebruggen; 2e prix, MM. Moulaert et Hennuyer.

De même que pour les jeunes filles, la maison Lemoine et fils fait don au lauréat d'œuvres musicales pour une valeur de 100 fr.

PRIX LAURE VAN CUTSEM. — Mlle Pousset.

A l'heure où nous mettons sous presse s'achève la grande épreuve — en deux jours et quatre sessions — du violon. Nous en donnerons les résultats dans dans notre prochain numéro.

Les écrivains belges jugés à l'étranger.

Les *Documents sur le Naturisme*, qui viennent de fusionner avec la revue *Le Rêve et l'Idée*, publiaient ces jours-ci une étude superbe de M. Maurice Le Blond sur le poète ÉMILE VERHAEREN. En voici la conclusion : « Il faut distinguer chez lui une âme délirante et passionnée, qui ne parvint jamais à s'équilibrer, à s'harmoniser dans la Nature. Voilà pourquoi nous voyons en lui, et sans attacher, comme M. Ch. Mauvras, un sens péjoratif à ce terme, un artiste romantique. Mais surtout, il aura consacré, en l'art poétique, des objets ordinairement méprisés. Ses tragiques cris, malgré leur pessimisme, nous les préférerons aux sylves fleuries, aux éternelles liturgies aux roses. Peut-être ne satisfait-

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

il pas totalement nos instincts de Latin, mais qu'importe? Voilà un homme qui s'est affranchi de vains soucis littéraires. Nous l'admirons comme l'authentique effigie d'une race étrangère. Et les Flandres doivent vénérer, en lui, leur poète national. »

Cette semaine, c'est le *Mercure de France* qui nous apporte un article hautement laudatif de M. André Fontainas sur Georges Eekhoud. Nous en extrayons ces fragments :

« ... Observateur désintéressé des mœurs de la contrée, il en saisira aisément l'intime signification et la beauté; lui-même y sourira et peu à peu s'en éprendra jusqu'à se rêver pareil aux rustres qui l'ont conquis, jusqu'à se rêver, jusqu'à se réaliser leur pareil. Il a aimé leurs coutumes de simplicité ancestrale, tout l'irréfléchi de leurs passions douces et sauvages, il se montre indulgent aux fautes, aux crimes où ils se laissent entraîner par l'exaspération de ces mêmes passions, il finit par s'y attacher comme à des beautés encore, par les louer même pour tout ce qu'ils ont de sentimental et de généreux.

A travers tous les livres, nombreux déjà, de M. Georges Eekhoud, cet amour large d'un sol où il a vécu, dont il a surpris, on peut dire, jusqu'au parfum secret, se dégage nettement, et c'est le plus frappant caractère de son œuvre si personnelle.

Mais que serait cela, s'il n'y avait que cela? D'autres auteurs, avant lui et aussi bien que lui, ont élu un petit coin de terre pour en magnifier à jamais le charme spécial et inconnu des simples passants. Deux noms entre tous, en ces temps derniers : Barbey d'Aurevilly, Cladel... Mais ce qui est particulier à M. Georges Eekhoud, c'est de s'être précisément servi d'un décor de paysage étroit et fruste, de caractères locaux de campagnards encore à demi sauvages pour proclamer des idées de suprême solidarité humaine, pour dégager de la chaîne des préjugés et des lois l'homme universel.

. . . .

M. Georges Eekhoud est un des plus audacieux que je sache parmi les libérateurs de l'esprit humain. Emporté par l'impétuosité d'un combat acharné, il n'a pas le temps, toujours, de s'arrêter à des discussions de valeurs verbales et au choix élégant de phrases cadencées et assorties. Qu'importe! son verbe viril et rude est entraînant et enthousiaste; il convainc plus qu'il ne séduit; il exalte plus qu'il ne caresse.

Avec les qualités que j'ai cherché à mettre en valeur, on comprendra pourquoi, farouche et libre, M. Georges Eekhoud, dans l'étude du passé et des intelligences, a élu le *Siècle de Shakespeare*, et le théâtre de Beaumont et Fletcher (*Philaster*, *Love is ableeding*), et de Webster (*La Duchesse de Malfi*). »

PETITE CHRONIQUE

Nous avons signalé la semaine passée l'impudent plagiat dont la jolie affichette composée pour la *Libre Esthétique* par M. Gisbert Combaz avait été l'objet de la part d'un peu scrupuleux dessinateur parisien. La série des contrefaçons continue. Cette fois, c'est M. Émile Berchmans, l'artiste liégeois, qui en est la victime. Tout le monde connaît l'originale et charmante affiche en deux couleurs qu'il a dessinée pour une Compagnie d'assurances contre le vol et dont nous avons récemment publié la reproduction. On peut voir en ce moment aux vitrines de certaines librairies, pour recommander je ne sais quelle vague publication, une grossière imitation de cette affiche, copiée dans tous ses détails, le texte seul excepté. Travailler pour une Compagnie d'assurances contre le vol et être aussitôt après volé soi-même, la chose est assez ironique. Ce qu'il y a de certain, c'est que ces pirateries artistiques tombent bel et bien sous le coup de la loi et que les artistes belges ne feraient peut-être pas mal d'en prévenir, par une poursuite en règle, la continuation.

Le Soir, dans son supplément du 25 juin, évoque le souvenir d'un incident bien amusant de la vie de feu Louis Brassin. Il s'agit de la représentation qui eut lieu à Bruxelles, le 21 décembre 1865, d'une opérette, *Der Thronfolger* (le Prétendant), composée par lui pour la Société chorale allemande *Germania*. La *Belle-Hélène* battait son plein au théâtre des Galeries et Brassin se montra si enthousiaste de cette énorme bouffonnerie qu'il écrivit de verve une partition dans le style du maître Offenbach. La représentation eut un succès fou et le *Soir* se demande avec raison s'il ne serait pas intéressant de reprendre cette œuvrette, dont les journaux firent unanimement l'éloge. « Il y a la question de la musique, — la plus importante, dit M. Paul Antoine, signataire de l'article en question. Où se trouvent le manuscrit de la partition, les parties du quatuor, des chœurs, des solistes, — le « matériel », enfin?

« L'auteur n'aurait-il pas détruit son œuvre, comme indigne du grand art! Grave question à laquelle pourrait répondre, seule peut-être, Mme Ve Brassin (Mlle Clavira von Walrondt, fille d'un vice-amiral russe, qu'il avait épousée en 1883), laquelle vit retirée à Brühl, près de Bonn, dans le culte pieux de la mémoire du grand artiste qui lui avait donné son nom. »

Signalons aussi cette note sur le grand artiste dont tous ceux qui l'ont connu gardent un ineffaçable souvenir : « Louis Brassin, né à Aix-la-Chapelle le 24 juin 1836, mort à Saint-Pétersbourg le 17 mai 1884, était venu en Belgique — patrie de ses ancêtres — dès 1857; à part quelques tournées à l'étranger et un séjour d'un an à Berlin, il ne quitta plus notre pays jusqu'en 1879, époque à laquelle il alla prendre la direction de la classe de piano au Conservatoire de Saint-Pétersbourg. Ayant occupé, depuis 1869 jusqu'au jour de son départ, des fonctions similaires (classe des jeunes gens) au Conservatoire de Bruxelles, il ne cessa pas, pendant tout ce temps, d'exercer sur notre vie artistique l'influence la plus profonde, et c'est en grande partie à lui que l'on diot l'intense courant wagnérien et moderniste par lequel se particularise aujourd'hui le goût du public bruxellois. Aussi Brassin a-t-il laissé des souvenirs très vivaces parmi tous les artistes et amateurs de la précédente génération; sa personnalité a pour ainsi dire grandi dans la mort, et l'estime que lui ont vouée ses admirateurs n'a fait que croître avec le temps. C'est à eux que nous destinons ces quelques détails, assez inédits croyons-nous, concernant un amusant épisode de cette vie très agitée. »

Le comité de rédaction de *Art et critique*, organe du Cercle des Beaux-Arts de Liége, fait appel aux poètes et écrivains qui voudraient lui faire l'honneur de collaborer à la diffusion des idées d'art, but que s'est proposé ce comité, et coopérer ainsi à l'œuvre de l'évolution artistique. Ils sont priés d'envoyer leurs manuscrits avant le 15 de chaque mois à la rédaction, rue Lambert-le-Bègue, 13.

Le comité de lecture recevra avec reconnaissance toute création littéraire revêtue d'un caractère nettement artistique.

Nous recevons la première livraison d'une revue hebdomadaire nouvelle, *El Arte Argentino*, fondée à Buenos-Ayres avec la collaboration de MM. Poulin et Ensinck, par notre compatriote Charles Delgouffre, qui laissa à Bruxelles le souvenir d'un musicien érudit et d'un excellent camarade. La musique tient dans la revue une place importante. Mais *El Arte Argentino* ne néglige ni les arts plastiques ni les lettres. Elle est nettement d'avant-garde. Bonne chance, donc, et bon succès à ceux qui entament la lutte en pays neuf. Le bureau de la revue (rédigée en espagnol et en français) est à Buenos-Ayres, calle San-Martin, 374.

M. Galkine, le directeur des concerts de Pavlovsk, vient d'engager comme concertiste M. Crickboom pour une série de 35 concerts.

A son retour de Russie, celui-ci partira pour Barcelone où il est engagé comme chef d'orchestre par la Société des *Pequeños*, celle qui organisa, il y a deux ans, les remarquables concerts historiques dirigés par M. Vincent d'Indy.

La *Plume*, dans sa dernière livraison, inaugure la série des huit fascicules illustrés qu'elle consacrera exclusivement, chaque quinzaine, à FÉLICIEN ROPS. « Peintre, graveur, écrivain, penseur, Félicien Rops sera, dit la Revue, présenté à nos lecteurs tel qu'il est, c'est-à-dire dans tout l'éclat de son génie incomparable, par les maîtres de la critique ou de la littérature d'art contemporain : J.-K. Huysmans, Roger Marx, Armand Sylvestre, Arsène Alexandre, Gustave Geffroy, J.-M. de Hérédia, Pradelle, E. Ramiro, Léon Maillard, Hugues Rebell, J. Peladan, Ch. Saunier, etc , etc. » La première livraison de ce recueil de haut intérêt, qui pourra être broché sous une couverture spéciale, est composée d'études sur l'œuvre de Rops par J.-K. Huysmans et J. Pradelle. Elle est illustrée de seize reproductions des eaux-fortes, lithographies, dessins et croquis du maître.

Une exposition des œuvres de Félicien Rops sera ouverte en octobre dans la galerie de la *Plume*. Le vernissage privé du Salon aura lieu immédiatement après la visite officielle du ministre des beaux-arts, le jeudi 8 octobre. Le lendemain, vernissage payant par cartes d'entrée personnelles délivrées par la direction de la *Plume* au prix de 20 francs la carte, donnant droit à deux entrées. Le 10, ouverture des portes au public. Tous les vendredis, jour réservé, entrée 5 francs. Les autres jours, 1 franc.

A l'occasion de cette exposition, la *Plume* reprendra la série interrompue de ses banquets et organisera le samedi 10 octobre son XIV[e] dîner sous la présidence de Félicien Rops et la vice-présidence de MM. Aurélien Scholl, Emile Zola, François Coppée, Jules Claretie, Stéphane Mallarmé, J.-M. de Hérédia, A. Rodin, Puvis de Chavannes et Ernest Reyer.

Le prochain Salon de la ROSE-CROIX :

Seigneur : Le Grand Maître de la Rose † Croix vous salue et vous mande que le sixième Salon de la Rose † Croix aura lieu du 1[er] au 30 mars 1897, à la galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, et vous invite à y exposer des œuvres inédites et conformes à la règle et à la théorie rosicrucienne, qui sont celles de la sainte tradition des Maîtres.

Les œuvres devront être adressées franco au Grand Maître de la Rose † Croix, galerie Georges Petit, 8, rue de Sèze, du 19 au 24 février, *sans aucun autre délai*. Le 1[er] mars, de midi à 4 heures, les exposants entreront; le 2 mars aura lieu la réception d'honneur; le 3 mars sera consacré à la critique; le 4 mars, vernissage; le 5 mars, ouverture au public.

Nous vous prions de répondre immédiatement à notre invitation et de nous caractériser vos envois probables, par lettre explicite, à la *Grande Maîtrise, 41, boulevard Suchet.*

Le Grand Maître de l'Ordre,
SAR PELADAN.

LE CENTENAIRE DE ROBERT BURNS. — A TOUS LES ARTISTES. — A l'occasion du centenaire du grand poète Robert Burns, dont les chants patriotiques et les chansons d'amour sont une des gloires de la nation, une fête sera célébrée dans la ville qui a été témoin de ses dernières années et où reposent ses cendres.

Il se réunira alors à Dumfries des personnages célèbres par leurs talents et leur savoir : écrivains, poètes, hommes d'État ainsi que les représentants de tous les pays où se parle notre langue.

Le conseil, désireux d'employer tous les moyens possibles pour rehausser l'éclat de la fête et la rendre digne de son noble but, est d'avis que l'appréciation du génie de Robert Burns et de son influence, donnée par les hommes littéraires du monde entier fournirait un tribut d'honneur que nous nous estimerions heureux de déposer sur la tombe de l'illustre Écossais.

Permettez moi, Monsieur, de solliciter pour l'Écosse la faveur de posséder votre jugement sur le poète et sur ses œuvres, et de connaître le rang que vous lui assignez parmi les poètes et chansonniers.

Veuillez agréer, etc. PHILIP SULBY, *sec. hon.*

Un groupe de peintres, parmi lesquels MM. Bonnat, Detaille, Puvis de Chavannes, Carolus Duran, Bouguereau, Cazin, J.-P. Laurens, Dubufe, J. Lefebvre, Lhermitte, Roll, Cormon, etc., vient de constituer à Paris un syndicat pour la défense et la protection des droits d'auteur, spécialement de la reproduction des œuvres.

Le *Syndicat de la Propriété artistique* traitera avec les personnes désireuses de reproduire dans un journal, dans un volume ou dans toute autre publication l'œuvre d'un artiste associé; il poursuivra les contrefaçons totales ou partielles, s'occupera des réformes législatives utiles, etc. L'agent du Syndicat est M. Gebel, 3*bis*, rue d'Athènes, à Paris.

On a vendu à l'hôtel Drouot la collection de tableaux de feu M. Martinet. Cette adjudication a produit 185,000 francs.

Parmi les tableaux anciens : *Judas rapportant au grand-prêtre les pièces d'argent, prix de sa trahison*, composition de onze figures, de Rembrandt, adjugé 53,000 francs; *Parc avec pièce d'eau*, par Hubert Robert, 7,000 francs; le *Montreur de figures de cire*, par Jean Steen, tableau provenant de la collection du duc de Morny, 3,900 fr.; *Paysage*, par Jean Wynants, 4,100 fr , le *Petit Pasteur*, par Murillo, 4,050 francs; le *Chardonneret*; par Karel Fabritius, 6,200 francs; *Saint Gérôme*, triptyque par Henri Met de Bles, 8,100 francs.

Parmi les tableaux modernes, le *Dragon*, petit panneau de 27 centimètres sur 14, par Ed. Detaille, 9,600 francs.

Voici comment un graveur en médailles français, M. PONSCARMÉ, non sans notoriété et prétentions, décrit l'une de ses œuvres. Il s'agit de la médaille commémorative de l'élection du président de la République. C'est aussi ingénieux dans la pensée que parfait dans l'exécution! On croirait entendre un de nos suaves officiels miaulant le programme d'un concours pour prix de Rome.

— « Le Suffrage universel, enveloppé patriotiquement d'un drapeau national, serre contre son cœur les deux Chambres qu'une étoile réunit en une seule pour former le Congrès; et, de la main droite, dans une attitude digne, ferme, simple, dépose son bulletin dans une urne placée impartialement au pied des deux faisceaux représentant les deux Chambres. Le Suffrage universel se tourne vers le buste de la Sagesse placé derrière lui pour indiquer que c'est elle qui doit toujours guider un vote. » ! ! !

Quelques prix élevés ont été réalisés à la vente des tableaux de feu sir Julian Goldsmid, le richissime député unionniste israélite de Londres. Un portrait de femme, par sir Joshua Reynolds, est monté à 196,875 francs; deux autres œuvres du même peintre ont dépassé 100,000 francs ; la célèbre *lady Eden* de Thomas Gainsborough a atteint 131,250 francs; Romney est resté dans les 80,000 et Constable, pour un paysage fameux : *L'Embarquement de Georges IV devant White Hall*, n'a réalisé que 52,500 francs.

Deux merveilleuses marines de Turner ont été vendues respectivement 97,125 et 53,812 francs. Le produit total de la vente est d'environ deux millions.

A une autre vente, une œuvre de Romney, *La Musique et la Peintre* personnifiées par Lady Clifden et Elisabeth Spencer, sa sœur, a atteint la jolie somme de 278,125 francs.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 28. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 12 JUILLET 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'Esthétique du contact humain.

(*Deuxième article* (1).

Louis XIV fut — en petit et mesquinement — l'artiste des manières de toute une société. Il sut très bien faire exprimer aux gestes les nuances les plus subtiles des vilaines petites classifications en lesquelles il découpait le beau monde; ce qui se passait dans sa tête perruquée et dans le bout de cœur qu'il possédait s'extériorisait admirablement dans ses actes et son cérémonial de Cour. L'Europe entière admira et imita et cet enthousiasme n'a pas encore pris fin chez « les grands ».

On peut l'accuser d'avoir fait pour les manières ce que le néfaste Malherbe fit pour la langue. Il fournit des clichés solennels et commodes, bannit la fantaisie et la personnalité, fut un des grands prêtres les plus influents du bourgeoisisme moderne, en fait de politesse et de soi-disant belles manières. Il eut le pouvoir, non pas seulement d'ériger, comme on le lui reprocha, « l'étiquette à la hauteur d'une religion », mais de faire croire, chose plus grave, à la NÉCESSITÉ d'un type uniforme, convenu, arrêté et invariable de ce qu'on appelle « le grand air », ou plus joliment, « la bonne grâce ». Nécessité reconnue avec empressement par ceux qui ne se sentaient pas la force d'avoir de belles manières à eux tout seuls et qui s'accrochent avec bonheur et soulagement à de petits législateurs de règles toutes faites qui les sauvent du péril de ne pas savoir comment il faut se conduire « en bonne société ».

L'imitation, pour beaucoup, est encore « le chemin de la plus courte résistance », la route du moindre effort. Et si aujourd'hui « le genre artiste » sert de béquilles aux gens qui ne sauraient, à eux tout seuls, s'adapter avec un peu de souplesse et de charme à tous les événements et à toutes les conjonctures, chacun sait que le « correct » s'est glissé là comme ailleurs; et que mondains, snobs, tapissiers et tailleurs sont parvenus à clicher en des formules souvent grotesques, quelques-unes de ces formes dont l'essence et la beauté sont d'être spontanées.

Car il y a artiste et artiste. Il y en a qu'on ne prend pas pour modèles et qui demeurent inviolés. Le genre César Franck par exemple est jusqu'ici un genre peu

(1) Voir notre dernier numéro.

imité. Il n'avait pas le bon! celui auquel on peut emprunter des attitudes pittoresques ou décoratives suffisamment visibles pour qu'on put y apposer le cachet de la contrefaçon, voire de l'exportation.

***

Pour sortir de ce cercle moutonnier et étudier dans des circonstances plus saines et moins factices le contact humain, j'ai repensé aujourd'hui à ces villages, bourgades et villes des premiers colons américains dont J.-G. Whittier et W. Cullen-Bryant, ou même Longfellow, ont parlé avec une si communicative puissance d'émotion. Devant ces terres sans maître les consciencieux Quakers, organisant de toutes pièces la communauté et la propriété privée, eurent une des plus belles chances d'expérimenter l'équilibre du Contact humain, et de pénétrer très simplement, très inconsciemment, très enfantinement, mais plus sûrement que nous, les insaisissables lois des rapports existant entre les hommes.

Ils virent, de leurs yeux dégarnis des œillères qu'y mettent les multiples rouages d'une civilisation compliquée, les proportions plus justes de la politesse normale et de l'intimité, de ce qui est à tous et vient de tous, et de ce qui n'est que le domaine exigu de chacun; et, chose que nous savons très bien mais que nous sentons beaucoup moins, à mesure qu'ils s'unissaient et se réunissaient davantage pour des causes communes, ils découvraient et respectaient plus facilement les spécialités et la personnalité de chacun. Une solidarité mieux comprise les avait conduits à une plus grande indépendance individuelle.

On sait ce que furent ces familles dont les ancêtres débarquèrent au XVIIe siècle aux rochers d'Amérique, descendant du « May-Flower », stricts et rigides puritains que cette rude transplantation adoucit jusqu'à en faire la tribu, maintenant presque disparue, des Quakers, race à la fois austère et naïve, douce et forte. Ils tutoyaient gravement tous ceux qui les approchaient et n'avaient pas pour ceux d'entre eux qui servaient les autres, pour « les domestiques », ces façons autoritaires qui voilent plus ou moins habilement notre besoin bête de domination.

Par quel phénomène psychologique arriva-t-il que ces dévots qui lisaient chaque jour quelques lignes de la Bible, où s'étale si brutalement une conception hiérarchique de la famille et de la société, se mirent-ils à fonder et une société, et des familles dont l'esprit était diamétralement opposé à l'antique esprit sémite dont le propre est de réunir le plus de subalternes possibles sous une même direction?

Car l'esprit de la Bible qui domine encore en nos très chrétiens parages confère aux maîtres, pour légitimer l'exercice de leur vaniteuse domination, une responsabilité très étendue de l'âme et du corps de leurs serviteurs; et les rapports qui s'établissent entre ces protecteurs et ces soi-disant protégés, rapports de condescendance, d'obéissance passive, nous ont laissés pourvus de cette plaie de la *domesticité*, famille factice et hypocrite qui donne aux meilleurs de très nuisibles habitudes d'orgueil, — orgueil de supériorité, ou ressentiment, orgueil aigri, trop refoulé, d'une conventionnelle infériorité.

Chez les Quakers le « serviteur » avait l'âme indépendante; il ne se considérait pas comme asservi; son contact humain avec son maître n'était pas celui de la subordination plate et humiliante; et il faut croire que l'influence de ces idées est restée bien forte puisqu'à l'heure qu'il est la bourgeoisie américaine est forcée de prendre ses domestiques en Irlande, en Allemagne, un Américain ne consentant plus à remplir ce rôle auprès des maîtres actuels. « Servir » était alors pour eux cette chose fière que d'anciens preux prenaient pour devise. C'était le verbe de la fraternité hautement comprise, comme « échanger », s'aider mutuellement du superflu de chacun, pourrait l'être aujourd'hui. Servir, c'est-à-dire suivre un être actif, accomplir pour lui ce qu'il n'a pas le temps ou le pouvoir de faire, participer à son activité. En ces temps légendaires, si l'un de ces aides était malade et que le maître de la maison eût une meilleure chambre que le serviteur, il trouvait tout simple d'y installer celui qui souffrait et de se loger dans la chambre de celui-ci.

Cette espèce de sainteté était, sans doute, trop belle pour durer longtemps et ne devait être, comme tant d'autres belles tentatives, que l'annonciatrice éphémère et partielle d'une entente plus générale que verra l'avenir. Mais elle éclaire d'une lueur lointaine certains rapports qui m'apparaissent comme un des hiatus moraux les plus flagrants que j'aie l'humiliation de rencontrer chez mes contemporains, de ceux qui se croient maîtres avec ceux qui se croient inférieurs et auxquels en Belgique on donne le nom bizarre et significatif de « sujets ». Mes sujets, dira la grosse bourgeoise, en parlant de ses domestiques. Quelle laideur! quelle profanation de l'esthétisme harmonieux du Contact humain.

Faudra-t-il que la science soit parvenue à nous flanquer tous d'une paire d'ailes pour que nous comprenions enfin, par ce moyen tangible, la dignité de chacun, et que nous rayions du catalogue des choses « correctes » le charmant style détaché avec lequel toute une classe s'est attiré une horde d'ennemis terribles, la horde des valets, en créant entre des êtres vivants des rapports *d'êtres à choses?* « Je mets mon séant où elle met sa figure », disait avec volupté un de ces révoltés en s'asseyant sur le traversin de sa maîtresse et en s'y vautrant avec colère.

En supposant un instant que ces fameuses ailes nous soient données et en essayant de prévoir les perturbations qu'elles apporteraient à l'état actuel du contact humain (perturbations qui après tout ne seraient pas plus étonnantes que celles qu'ont amenées les inventions de ce siècle), n'entrevoyons-nous pas ce monde d'hommes « volant de leurs propres ailes » au-dessus de toutes les barrières, et n'étant plus liés les uns aux autres que par les liens vrais d'une fraternité naturelle et simple?

Et n'entrevoyons-nous pas que cette inter-dépendance ou plutôt cette inter-indépendance beaucoup plus grande et forcée, finirait par racler de nos âmes ces vilains gestes d'artificielle suprématie ou d'artificielle déférence? Intérieurement et extérieurement cela ne remettrait-il pas tous les nez en une position un peu plus semblable, ni trop levés, ni trop abaissés, et n'y gagnerions-nous pas de voir surgir une humanité plus forte et plus belle?

Nous apprenons par tous les fils de l'expérience, par les sciences physiques, économiques, psychologiques, que tout être est entouré d'un rayonnement qui à la fois l'isole du reste de l'univers et qui l'y relie; que ses forces ont besoin d'un espace donné pour agir et qu'il ne suffit pas pour être « bon » pour se donner à soi-même la joie d'agir bellement (il n'est question ici que d'esthétique), de s'aimer et de s'entre-aider, mais encore de laisser chacun tourner sur son propre axe, comme dit Thoreau, tourner non seulement selon une loi universelle, mais encore suivant sa propre loi.

Le moment est venu de dénouer ces sémitiques et trop peureuses dépendances qui alourdissent les mouvements de ceux qui les imposent comme de ceux qui les subissent et d'examiner en théorie et en pratique si nous n'avons pas fait plusieurs nœuds de trop aux cordes qui qui nous relient aux autres? et si, entre autres liens, ceux, que nous pouvons si bien étudier, des services personnels, ne sont pas établis sur une base fausse, insuffisante, antihygiénique pour tout le monde et antiesthétique?

Ce qui donna peut-être aux puritains anglo-américains ces décoratives intuitions d'égalité et de respect les uns envers les autres fut-il la vue plus immédiate du concours nécessaire de tous au salut commun.

Quoi qu'il en soit, leurs façons eurent plus d'une beauté qui nous est inconnue; et tant que nous n'ôterons pas de nos vies la grossière habitude, la conviction, clouée à nos esprits par une pratique constante, de ce droit à l'humiliation relative d'autrui, de cette hiérarchie mondaine stupide à navrer, nous ne parviendrons jamais à avoir la finesse nécessaire pour évoluer adroitement dans les méandres, si mystérieusement complexes, du contact humain.

Ah! que nous sommes dévoyés, malgré notre science, et où allons-nous? Comme tant de peuples qui eurent une intense vie intellectuelle, nous serons rôtis et braisés à point par toute l'activité de nos cerveaux, pour être envahis, absorbés par de nouveaux barbares qui souffleront sur toutes les lumières dont nous croyons l'acquisition si définitive. Elles sont dans les bibliothèques et dans les esprits, ces lumières, elles ne sont pas dans la vie; les femmes de nos intellectuels, de nos jeunes porte-flambeaux, n'ont pas dans les veines assez du sang de leur siècle pour imprimer à notre race les fortes traditions d'un respect de l'Humanité. Et si d'autres classes ne viennent pas se substituer, au plein jour de l'intelligence, à ces classes qui cultivent autour d'elles la plante vénéneuse de la hiérarchie mondaine et de la domesticité sous toutes ses formes, qui croient aux élégances du mépris protecteur, et qui sont persuadés qu'un service, quel qu'il soit, de par sa nature même, abaisse celui qui le rend, — si d'autres êtres ne viennent faire changer de route le troupeau des imitateurs de ces imbéciles, quelle cohésion, quelle force de résistance peut-il rester à des nations où l'union est viciée dans sa source et produit l'antagonisme au lieu de créer l'harmonie? La situation actuelle peut se résumer en ces mots : Un contact irréel, mensonger, basé non sur la valeur humaine, mais sur la lutte de la force contre la ruse, de l'argent contre le nombre.

En dedans de nous, en dehors de nous est la sanction qui nous oblige à mettre plus de beauté dans nos rapports humains, plus d'attention à la vie de tous les jours que nous menons tous, pour qu'elle ne détruise pas lentement et obscurément, dans notre âme puis dans notre race, le fruit de nos labeurs intellectuels au lieu de servir, comme c'est sa destinée, à y introduire plus de grâce, de charme et d'amour.

Pour être proportionnés, harmonieux, entiers, disons avec cet auteur américain, à demi sauvage, parlant comme un inspiré, imposant l'expression de son sentiment personnel : « *Je suis unanime,* » — mes gestes sont beaux parce qu'ils sont le prolongement de l'idéal d'identité et de fraternité auquel je ne puis m'empêcher de rêver et qui m'unissent aux autres hommes comme si tous nous étions auréolés du même nimbe!

I. Will.

LÉON BLOY

La Chevalière de la Mort. Paris, édition du *Mercure de France*. Brochure in-16, 200 pages.

Voici la courte introduction que l'auteur donne à cette œuvre :

« La *Chevalière de la Mort* est ma première tentative littéraire. Elle fut écrite entièrement en 1877, dans un des bureaux de la Compagnie du chemin de fer du Nord dont j'étais, en ce temps lointain, l'un des plus exécrables employés.

« Rien ne faisait prévoir encore que je deviendrais un jour

attentif à désobliger mes contemporains. Caïn Marchenoir croupissait dans son innocence et ne savait pas son destin.

« Les deux chapitres, d'une date très postérieure, ajoutés à cette édition, marquent nettement la différence des deux époques et des deux postures.

« Quelques maniaques, peut-être, seront curieux de vérifier. »

La chevalière de la mort est Marie-Antoinette. Léon Bloy, sans refaire son histoire, veut diriger sur elle les rayons de sa lanterne *tragique* et la regarder, la peindre à la lueur de son étrange puissance d'exaltation, — le beau revers de son ironique et formidable haine.

« Je veux, dit-il, hasarder ici une assertion qui ne pourra paraître irrévérencieuse qu'aux anthropomorphistes les plus intransigeants de la Légitimité.

« Marie-Antoinette n'est si profondément touchante, elle ne s'empare des âmes avec une si souveraine puissance d'émotion que *parce qu'elle n'est pas une sainte...*

« Si elle avait été véritablement une sainte, en la manière de sainte Élisabeth ou de sainte Radegonde, et qu'à ses angoisses terrestres se fut ajoutée la surnaturelle agonie de la soif du ciel, — notre misère, à nous, se fût bientôt détournée de cette misère crucifiée dont la splendeur nous eût infailliblement échappé.

« Assurément, il n'y a pas là de beauté proprement divine... Mais la beauté humaine, l'indigente beauté humaine surabonde et crève de compassion tous les cœurs. »

« Tout est dit », écrivait ce bavard de La Bruyère en commençant son livre. Je n'en crois rien. Je suis même persuadé que tout est à dire et, qu'en somme, rien n'a été dit sur rien. »

« Le livre de MM. de Goncourt me paraît incontestablement définitif. Mais ils n'ont pas tout dit, d'abord parce qu'on ne peut pas tout dire, ensuite, parce qu'ils n'étaient pas chrétiens et qu'ici il faut l'être absolument.

« La peinture, la sculpture, la gravure, la poésie et le roman se sont rués sur cette malheureuse avec l'acharnement imbécile de la banalité triomphante.

« L'éternel cliché de la niaiserie sentimentale n'est pas près de faire grâce à cette infortune. On débitera longtemps encore des *Famille royale au Temple*, des Louis XVI et des Marie-Antoinette priant pour leurs bourreaux, et des cordonniers Simon comme s'il en pleuvait. Tout cela conçu dans ce goût marécageux de pleurnichage faux et exécrable dont l'imagerie dévote paraît avoir le secret, et qui découragerait même du vice, si d'aussi bêtes images en étaient manufacturées.

« Je pense donc qu'il y aurait encore un beau livre à faire sur Marie-Antoinette, s'il était possible aujourd'hui de rencontrer un catholique ayant du génie. Tout ce que je peux faire, c'est d'appeler un tel oiseau bleu en m'égosillant sans espoir. »

On voit que Léon Bloy était déjà bien lui-même à cette époque; et l'étonnant plaidoyer qu'il imagine entendre de la bouche de l'avocat, le jour du jugement de la reine, ce plaidoyer « cassant les reins au pédantisme sanguinaire de la Révolution », est bien du grand Léon Bloy de la meilleure manière.

Les deux derniers chapitres sont consacrés au fils de Napoléon III et leur force de vitupération est à la hauteur de tout ce que Léon Bloy a écrit. Mais Marie-Antoinette le rend plus grand, plus humain et plus hautement penseur. A propos d'elle, il écrit quelques pages que Carlyle eût inséré dans son *Histoire de la Révolution*; et si tout notre passé était évoqué avec cette passion, nos plus lointains ancêtres revivraient en nos préoccupations, en nos colères, en nos admirations, en nos disputes peut-être, mais, à coup sûr, ils seraient plus près de nous et la terre se peuplerait de quelques intérêts et de quelques puissantes images de plus.

JACQUES ROMMELAERE

Ma Semaine. *Voyage à Vienne, Constantinople, Athènes, Eleusis, Olympie.* Lacomblez, éditeur; 200 pages.

Un nouveau volume des « Semaines » de cet artiste personnel, très fin, doué d'un goût très sain et très français des proportions, des ensembles harmonieux, doué aussi de cette faculté non moins française de « penser la vie ». Les Septentrionaux que nous sommes déjà un peu, ici, entassent des abstractions les unes sur les autres et si, en cet austère exercice, le Nord peut revendiquer le plus grand nombre de virtuoses, les Méridionaux peuvent souvent nous apprendre l'art de tresser en un tissu charmeur, la réalité — la vie vécue de tous les jours — et la pensée. Mais Jacques Rommelaere est bien aussi un Belge et un Flamand par son amour de la couleur, et si ses œuvres ont cette saveur de simplicité, de sincérité facile et vivante des artistes français, elles ont très souvent un reflet de notre toute flamande richesse d'enthousiasme. Mais mieux vaut citer, fût-ce par fragments, qu'analyser :

« En mer, entre Constantinople et Athènes, 26 août. Des paysans dalmates, du moins certes des gens de la campagne, dans des oripeaux à soutaches, sont couchés dans l'entrepont, dans de belles attitudes qu'un peintre envierait. Ils ont des figures plus fines que hâlées, ils devisent avec calme, on lit toute leur vie sur leur physionomie.

« ... Ils chantent, mais je ne puis comprendre que quelque chose, qui doit être un agrément, soit geignant; car la chanson turque et, en général, celle des peuples du Midi, est geignante. C'est du geignement enfantin, élevé à la hauteur d'une chanson. Elles se terminent toujours sur une longue tenue, et c'est là la perle de cette musique. Ces ondes sonores persistantes et planantes font penser au désert, à un large horizon, mieux, à une grande sensation de l'âme...

« 27 août. Côtes arides dans le détroit des Dardanelles, jaunes, grises, mais point du gris des villages de la Provence. La mer est bien bleue, mais ce n'est pas non plus de ce bleu de la mer de Naples. Amirable promontoire carré, avec des tailles de falaise, au bout des Dardanelles, me rappelle le cap Conca dans la mer d'Amalfi. Rien n'est décoratif et « art appliqué à la nature » comme un beau promontoire.

« Je vais revoir mes paysans.

« Toujours dans de belles attitudes, et un air de passe-temps sérieux.

« On boit de la soie bleue par ces moments de mer calme.

« A deux heures de l'après-midi la mer est bleue, et pourtant c'est un effet de grisaille.

« L'écume trace en blanc sur l'onde des caractères turcs.

« J'admire la dimension des vagues et cela me remet en l'esprit ce que je disais plus haut sur l'art des dimensions à propos du château des Sept-Tours, art qui, à lui seul, peut suffire à rendre un objet beau. Et la dimension de ces vagues, sans parler de leur courbure élégante, est une chose admirable...

. . . .

« Mon attention a encore été attirée hier par des oiseaux qui se posaient sur les débris de statues du théâtre de l'Acropole et les magnifiques courbes que tracent sur le ciel bleu des corbeaux noirs à la large envergure. Ils animaient les grandes lignes en arène du paysage que je contemplais du Parthénon au moment du coucher du soleil, et la teinte noire de leur plumage était d'un bel effet de coloriste sur une scène où cette couleur n'existait point et où tous les tons étaient très clairs avec des diminuances de camaïeu... Ce sont des tons de fleur de grenade, de fleur de bruyère, de mauve rose... Je n'ose pas la définir,... c'est rose-thé, mais sale et très fauve... »

Les pages les plus captivantes, malheureusement trop longues à citer, sont celles où l'artiste accorde, comme si ces choses ne faisaient qu'une, ses sentiments intimes avec la nature qui l'entoure. On le suit avec un intérêt qui ne peut faiblir parce qu'il est tout entier partout où il est. Ses descriptions sont la peinture d'un être heureux de se mirer dans le spectacle de ces beautés, le voyage d'un homme qui a le pouvoir, très rare, d'aimer assez la nature pour lui être reconnaissante des images, des états d'esprit et d'âme qu'elle fortifie en les reflétant.

Les dernières pages, sur Prinkipo, Féner-Batché et Phalère sont en même temps d'inoubliables fresques largement colorées, et des notations de sentiment d'un beau lyrisme et d'une très généreuse humanité.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Elisçuah, par ALBERT LANTOINE. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Les Amours errantes*, par CHARLES TÉNIB. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Écrivains étrangers* (Nietzsche, Th. de Quincey, Tennyson, Edgar Poe, H. Ibsen, etc.), par TEODOR DE WYZEWA. Paris, Perrin et Cie. — *Les Oiseaux dans la cage*, par ANDRÉ RUYTERS. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Vie*, par GEORGES RENCY. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Ubu Roi*, par ALFRED JARRY. Paris, édition du *Mercure de France*.

Referendum sur Villiers de l'Isle-Adam (1).

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*,

Voici, pour répondre au referendum proposé par M. E. Deman et ouvert par l'*Art moderne*, les vingt contes qui, à mon sens, synthétisent le mieux l'œuvre si complexe du comte de Villiers de l'Isle-Adam :

La Maison du Bonheur, Les Amants de Tolède, Le Meilleur Amour, L'Amour sublime, L'Amour suprême, Akëdysseril, Impatience de la Foule, Les Filles de Milton, Le Tueur de Cygnes, Le Secret de la belle Ardiane, La Torture par l'Espérance, Duke of Portland, L'Inconnue, L'Affichage céleste, La Machine à gloire, Souvenirs occultes, Vera, La Céleste Aventure, L'Intersigne, L'Annonciateur.

J'ai dit, en une évocation littéraire (*le Prince des Lettres françaises*, Lyon-Claesen et Vanier, éditeurs), mon admiration pour le poète d'*Axël*.

Aussi ne puis-je que louer l'éditeur Deman de l'initiative qu'il prend de publier les plus beaux contes de Villiers réunis sous un titre prestigieux qui leur convient bien.

(1) Voir notre dernier numéro.

M. E. Deman a droit à la reconnaissance des admirateurs du grand méconnu et de ceux qui se sont faits les gardiens de sa gloire.

Veuillez croire, Monsieur le Directeur, à mes sentiments distingués.

JOSÉ HENNEBICQ

9 juillet 1896.

CORRESPONDANCE

Paris, le 6 juillet 1896.

CHER MONSIEUR,

M'est-il permis de prendre part au *Referendum* sur Villiers de l'Isle-Adam? En ce cas, je voudrais voir recueillir parmi ses vingt contes celui qui est intitulé : *Le Droit du Passé*.

Au sujet de Louis Brassin, le *Soir* fait erreur. La veuve de Brassin est depuis plusieurs années remariée avec un baron von Röder (si je me rappelle bien), et habite Wiesbaden.

Une particularité curieuse que m'a racontée le père de Brassin, Gérard Brassin, l'un des meilleurs barytons de son temps, qui a fait longtemps les beaux jours de l'Opéra de Leipzig : Chaque fois qu'un fils lui est né — et il en a eu trois! — il avait le soir à remplir son rôle dans le même opéra : *Guillaume Tell!* Heureusement, cela n'a pas empêché Louis d'être l'ardent wagnérien que vous savez...

En toute hâte, votre dévoué

OTTO FRIEDRICHS.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Violon. Professeurs : MM. COLYNS, CORNÉLIS et YSAYE. Professeur adjoint : M. VAN STEEVOORT.

Premier prix avec distinction : M. Fernandez (classe Ysaye). — 1er prix : MM. Rasse (Ysaye), Baroen (Cornélis), Hannot (Colyns). Deuxième prix avec distinction : MM. Marino (Ysaye), Torfs (Colyns), Mlle Pisart (Ysaye). Deuxième prix : MM. Fisson (Van Steevoort), Tulkens (Ysaye), Claes (Ysaye), Mlle Hantson (Cornélis), M. De Idiaquez (Colyns), Delvaux (Cornélis). Rappel du deuxième prix : MM. Bracki (Colyns), Barton (Cornélis), Mlle Lebleu (Cornélis). — Accessit : M. Matton (Ysaye).

Chant monodique (jeunes gens). Professeur : M. DEMEST. 1re mention, M. Fontaine; 2e mention, MM. Julien et Thirionnet.

Id. (jeunes filles). Professeurs : Mme CORNÉLIS, Mlle WARNOTS. 1re mention : Mlles Agniez, Devries, Donaldson, Lormand, Loriaux, Benoit, Duysburg, Van Hecke, Chevalier, Abrassart, Van den Broeck, Hasselmans; 2e mention : Mlles De Muynck, Deveen, Van Steenkiste, Muhlen et Malfroid.

Chant théâtral (jeunes gens). Professeur : M. DEMEST. 2e prix avec distinction, M. Wauquier; 2e prix, MM. Desmedt et De Buscher.

Id. (jeunes filles). Professeurs : Mme CORNÉLIS, Mlle WARNOTS. 1er prix avec distinction, Mlles Barat (classe de Mme Cornélis), Charton et Spaak (classe de Mlle Warnots); 1er prix, Mlles Oesombre et Maton (Mlle Warnots) et Mlle Aseleer (Mme Cornélis); 2e prix avec distinction, Mlles Collet et Nachtsheim (Mme Cornélis) et Mlle Lermigneau (Mlle Warnots); 2e prix, Mlles Lemmens et Abbeloos (id.);

(1) Voir nos deux derniers numéros.

rappel du 2e prix avec distinction, Mme de Guevara (Mlle Warnots) et Mlles Braive et Wilmet (Mme Cornélis).

Le prix de la Reine, pour duos, a été partagé entre Mlles Nachtsheim et Collet, élèves de Mme Cornélis, et Mlles Charton et de Guevara, élèves de Mlle Warnots.

La clôture des concours aura lieu mercredi prochain, 15 courant. A dix heures, Tragédie et Comédie (hommes). A trois heures, même concours pour les jeunes filles.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le procès Wilder-Wagner

C'est le 22 juillet que sera appelé, devant la première chambre du tribunal de la Seine, le procès que les héritiers de Victor Wilder font à Mme Cosima Wagner pour avoir fait traduire à nouveau, par M. Ernst, les ouvrages de Richard Wagner déjà traduits par Wilder.

Contrefaçon d'un prospectus de librairie.

MM. Girard et Boitte, éditeurs des œuvres complètes de Victor Hugo, ont poursuivi pour contrefaçon littéraire, devant le tribunal correctionnel de la Seine, M. Schwartz, qui offre lui-même au public les œuvres du poète et répand gratuitement des prospectus que les plaignants prétendent n'être que la copie servile et la contrefaçon de prospectus très détaillés distribués par leurs soins.

Ils ont demandé la cessation de la publication du prospectus, la condamnation de M. Schwartz à 10,000 francs de dommages-intérêts et à des insertions dans les journaux de Paris et de la province.

Par jugement prononcé le 27 février dernier, les éditeurs furent déboutés de leur demande pour le motif qu'il existe entre leur prospectus et celui de Schwartz des différences assez importantes pour empêcher la confusion.

Dans un arrêt rendu le 7 mai, la Cour d'appel décide, avec raison, que cette constatation n'aurait d'intérêt que s'il s'agissait d'une action en concurrence déloyale et qu'elle ne peut atténuer la portée de la preuve de la contrefaçon établie par la similitude de la plus grande partie des deux textes. En conséquence, elle condamne Schwartz à 100 francs d'amende, ordonne la confiscation de l'édition contrefaite et condamne en outre Schwartz aux dépens de première instance et d'appel, etc.

En droit, l'arrêt tranche une controverse intéressante. Il décide que pour jouir de la protection accordée à tout ouvrage littéraire par la loi du 19 juillet 1793, tout écrit, même un prospectus de librairie tel que celui qui donna naissance au procès que nous venons de relater, doit être soumis à la formalité préalable du dépôt. (On sait qu'en Belgique la loi de 1886 sur le droit d'auteur a supprimé le dépôt légal.)

Et voici le raisonnement de la Cour : La loi du 19 juillet 1793, après avoir consacré, dans son article 1er, le droit exclusif des auteurs sur les écrits en tout genre, subordonne, dans son article 6, la recevabilité de la poursuite en contrefaçon à la condition du dépôt préalable de deux exemplaires à la Bibliothèque nationale.

Or, il résulte implicitement de la formule abrogative de l'article 68 de la loi du 29 juillet 1881 que la loi sur la presse n'a modifié aucune des dispositions législatives régissant antérieurement la propriété littéraire; elle n'a ni porté atteinte au droit reconnu des auteurs sur leurs œuvres, ni fait disparaître la déchéance de la poursuite pour contrefaçon prononcée contre ceux qui n'ont pas opéré le dépôt légal.

Il résulte seulement de la combinaison nécessaire de l'article 6 de la loi du 19 juillet 1793 avec les articles 3 et 4 de la loi du 29 juillet 1881, que ces articles ont organisé un dépôt nouveau; ce dépôt n'étant pas distinct de celui prescrit par la loi de 1793 et devant, en conséquence, lui être substitué, des modifications sont apportées au lieu du dépôt et au nombre d'exemplaires à déposer; mais il suffit que l'imprimeur, intermédiaire naturel et légal de l'auteur, ait opéré régulièrement le dépôt pour que ce dernier puisse être admis, dans les termes de la loi de 1793, à poursuivre en justice les contrefaçons de son œuvre.

Les éditeurs Girard et Boitte doivent être déclarés non recevables dans leur poursuite parce qu'ils n'ont pas effectué le dépôt et que leur imprimeur ne l'a pas effectué pour eux. Vainement les demandeurs prétendent trouver en leur faveur une exception à cette nécessité du dépôt préalable à la poursuite dans la disposition finale de l'article 3 de la loi du 29 juillet 1881.

C'est par une appréciation inexacte de ce texte de loi que les premiers juges ont rejeté les conclusions de Schwartz de ce chef. Si, en effet, l'article précité, après avoir imposé à l'imprimeur le dépôt de tout imprimé sous peine d'une amende correctionnelle, exempte *in fine* de cette disposition « les bulletins de vote, les « circulaires commerciales ou industrielles et les ouvrages dits de « ville ou bilboquets », cette dispense du dépôt ne vise manifestement que la contravention réprimée par la disposition générale de l'article 3 pour omission du dépôt, obligation dont elle affranchit ces imprimés généralement sans importance, mais ne peut apporter aucune modification à la législation antérieure sur l'effet de l'omission du dépôt, au point de vue de l'action en contrefaçon littéraire.

L'interprétation contraire aboutirait à cette conséquence inadmissible que le rédacteur d'une circulaire commerciale dispensée du dépôt comme imprimé se trouverait, au point de vue de la revendication de la propriété littéraire, traité plus favorablement que l'auteur d'une œuvre sérieuse de littérature ou de science, auquel la loi, pour être admis en justice à poursuivre les contrefacteurs, impose l'obligation de justifier du dépôt préalable.

L'action civile étant écartée par ces considérations, la Cour n'en a pas moins retenu l'action publique et condamné Schwartz, du chef de contrefaçon, aux peines énumérées ci-dessus.

PETITE CHRONIQUE

M. Paul Gilson vient de terminer la cantate pour chœurs et orchestre qu'il a été chargé d'écrire pour l'ouverture de l'Exposition de 1897. L'œuvre est, nous dit-on, absolument remarquable. M. Gilson a tiré un excellent parti de quelques vieux motifs flamands qu'il a supérieurement harmonisés et développés. On pouvait s'attendre d'ailleurs, de la part de l'auteur de la *Mer* et de *Francesca di Rimini*, à une composition sortant de la banalité des cantates officielles.

C'est M. Joseph Dupont qui dirigera l'œuvre, qui exige un imposant ensemble de chanteurs et d'instrumentistes.

La ville de Bruxelles a chargé l'architecte Saintenoy de dresser les plans du pavillon destiné à abriter, à l'Exposition de 1897, les collections municipales. L'édifice, construit dans le parc du Cinquantenaire, sera la reproduction d'un des monuments disparus du vieux Bruxelles, l'ancien palais des ducs de Brabant. Ce palais

faisait partie des bâtiments de la cour, qui s'étendaient de la place Royale au Parc. Fondé sous Jean III, agrandi et embelli par Philippe le Bon et, plus tard, par les archiducs Albert et Isabelle, il fut fortement détérioré par un incendie en 1731 et entièrement rasé en 1777; on n'épargna même pas la chapelle gothique, l'une des plus belles de l'Europe, que les flammes avaient respectée. Dans l'incendie de 1731 disparut une importante série d'œuvres de Rubens où le maître avait célébré le *Triomphe de la Religion;* elles décoraient la salle d'honneur où siégèrent les États généraux et qui avait vu, en 1555, la solennelle cérémonie de l'abdication de Charles-Quint.

A l'angle d'une maison qu'il a construite boulevard de Waterloo, M. Jules Brunfaut a encastré dans la muraille le médaillon de Jean Jacobs, le fondateur de l'école belge de Bologne. La présence de ce petit monument, très heureusement réalisé en pierre de taille des Écaussines, se justifie par le souvenir que l'administration communale vient d'évoquer en consacrant au généreux orfèvre bruxellois la place voisine, — celle qui sépare le boulevard du Palais de Justice. Le profil de Jean Jacobs est entouré d'un collier formé des attributs des facultés de Bologne et des armes (coquilles de Saint-Jacques) du donateur. C'est à la fois très simple et très élégant. Cet « art appliqué » là est fait pour consoler des ignominies de la rue de la Madeleine.

La culture musicale est de date récente à Bruxelles, si l'on en juge par un article du *Guide musical* consacré à la mémoire du regretté professeur Kufferath, mort la semaine passée. Nous détachons de l'article ce fragment caractéristique : « Quand il vint à Bruxelles, en 1844, à peine y connaissait-on la littérature classique. Rossini et Meyerbeer dominaient au théâtre et dans les salles de concerts avec toute la suite de leurs pâles imitateurs. Beethoven était joué encore par fragments au Conservatoire, comme à Paris; Mozart était apprécié non dans la plénitude de son génie, mais comme un créateur abondant de mélodies séduisantes et faciles. L'œuvre de Bach était ignoré — si son nom n'était pas inconnu, et encore! — de la plupart des musiciens. Kufferath ayant un soir joué dans un salon ministériel un prélude du *Clavecin,* le ministre — c'était Ch. Rogier, je crois — s'avança vers le pianiste et lui dit : « Ce jeune homme, où vit-il? Il a du talent, je veux faire quelque chose pour l'encourager. »

L'*Indépendance* nous apporte cette douloureuse nouvelle :

L'un des plus distingués violonistes de la capitale, M. Achille Lerminiaux, vient de succomber après quelques jours seulement de maladie. Il y a une semaine, il avait été atteint d'un accès de rhumatisme articulaire et il paraissait hier dans la journée aller beaucoup mieux, lorsqu'il a été emporté subitement par une congestion cérébrale.

Achille Lerminiaux était une personnalité hautement sympathique. Originaire de Genappe, où il était né en 1857, venu jeune à Bruxelles pour s'y perfectionner sur le violon qu'il avait appris seul après avoir joué, tout enfant, du cornet à piston dans les orchestres villageois, il s'était acquis peu à peu une solide notoriété dans le monde musical, par son jeu à la fois chaleureux et de belle qualité. Il avait, du reste, de qui tenir, ayant été l'élève de Vieuxtemps et de Wieniawsky au conservatoire de Bruxelles, dont il fut un brillant lauréat. Il fut, pendant quelque temps, premier violon du théâtre de la Monnaie, dont il quitta l'orchestre pour se consacrer entièrement à la virtuosité et au professorat. On se rappelle avec quel succès, il n'y a pas bien longtemps, il s'était fait entendre aux séances de l'« Association des instruments à vent », dans une sonate de Brahms et dans le quintette du même maître. Il venait de signer un engagement pour une tournée en Norwège avec M. Arthur Degreef, sous les auspices d'Edward Grieg dont il jouait les œuvres de violon avec un charme pénétrant.

La mort si inattendue de ce loyal garçon, de cet artiste sincère et consciencieux, frappé en pleine force de l'âge, causera d'unanimes et sympathiques regrets.

Signalons aussi la mort de M. Charles Stiénon, qui occupa jusqu'en ces dernières années les fonctions de secrétaire de la commission des Musées, actuellement remplies par M. Emile Van Mons. M. Stiénon, père de l'éminent médecin et professeur de ce nom, rendit de grands services aux artistes dans l'organisation et la direction des expositions, auxquelles il se consacra avec la plus grande activité. Il sera unanimement regretté.

Sur l'initiative du chroniqueur artistique du *Journal de Gand,* M. J. De Geynst, les journalistes gantois viennent de se réunir et de convoquer à une assemblée publique tous les artistes, peintres, musiciens et toutes les personnes qui, à Gand, s'intéressent aux choses d'art. Nos confrères voudraien voir étudier et discuter l'idée de la création d'un palais des Beaux-Arts, ou salle d'expositions, conférences, concerts, etc.

Souhaitons que ce projet aboutisse. Il n'est guère de ville plus mal partagée que Gand sous le rapport des salles de concerts et d'expositions. Le Conservatoire y donne ses auditions musicales dans une sorte de grange et les peintres n'ont d'autre ressource que d'emprunter aux horticulteurs les serres du Casino pour y installer, sur des cloisons provisoires, leurs tableaux.

M. Philippe Zilcken, l'excellent peintre et aquafortiste néerlandais, vient d'être nommé chevalier de l'ordre de la Couronne d'Italie, à la suite de sa participation à l'Exposition de Venise en 1895.

De Paul Adam, ce bon conseil : « Les écrivains, pour complaire à l'abominable public qui, sans cela, les ignorerait d'ailleurs, se bornent à décrire exclusivement les petites misères de la fonction sexuelle. Certains le font avec un talent heureux. Mais, en tant que spécialisation obtuse de métier, il semble bien que l'hypnotisme exercé par le bas-ventre des femmes sur le cerveau des poètes ou des romanciers offre un mince gage de leur entente générale. Il faut espérer mieux. De la sociologie une science va naître, que les philosophes et les historiens conduiront à l'adolescence; et, durant qu'elle se développera, des intelligences s'adapteront à sa théorie pour la réaliser efficacement. *Il siérait que les jeunes gens fissent moins de vers et donnassent plus à la méditation sur le sort des races.* Maeterlinck, par ses belles études concernant les métaphysiciens, montre la route au nouvel effort. Que la jeunesse laisse cette besogne d'entremetteur, d'excitation au coït sentimental que couvrent les différents masques de l'art contemporain. Il reste de plus nobles tâches pour l'espoir d'un esthète et où l'habileté d'une plume digeste saurait aussi bien paraître. » — *Pris à l'excellente* Revue Blanche, en son numéro du 1er novembre 1895, en lequel furent aussi sept lettres suggestives d'Edgard Poe, ce génial, qui, en 1842 (il mourut en 49) sollicita un emploi à la Douane, inutilement!

La livraison de juillet des *Maîtres de l'affiche,* l'élégante et artistique publication de la maison Chaix, contient d'impeccables reproductions en couleurs des affiches suivantes : Jules Chéret, *Quinquina Dubonnet;* Guillaume, *Gigolette;* Georges Meunier, *Excursions en Normandie et Bretagne;* Charles-H. Woodbury, *The Century Magazine.*

Le prix de la livraison est de fr. 2.50. Abonnement (12 livraisons) : Paris, 27 francs. Union postale, 30 francs.

Bruxelles. — Imp. V[e] Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 29. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 19 JUILLET 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Mort d'Edmond de Goncourt.

C'était un laborieux et un chagrin. Le Sort féroce, incessamment fécond en farces cruelles, augmenta ses charges de Laborieux et ses rancœurs de Chagrin, en lui tuant prématurément son frère. Depuis 1870, à quarante-huit ans, il resta seul à supporter la vie qu'il imaginait (en certains compartiments la cérébralité était étroite) méchante et tracassière.

Il attachait une importance puérile à l'opinion. Quand on l'attaquait dans les journaux, ou même quand il n'obtenait pas la pleine ration d'éloges qu'il croyait due à ses œuvres, il se désolait nerveusement, non pas avec discrétion mais par des lamentations qui parfois devinrent trop publiques. Il ne concevait pas le rôle d'écrivain sans l'accompagnement des banales fanfares. Il n'avait pas la sauvage dignité, la souveraine indifférence de ceux qui, croyant à l'harmonie totale du cosmos, accomplissent avec sérénité la tâche à laquelle les pousse la Destinée, sans se préoccuper soit du silence, soit des clameurs !

Il produisait incessamment, avec le rythme de la ponte (*nulla dies sine linea*), mais en s'asservissant à des patiences infinies. Il ne croyait pas à la valeur de ce qui sort spontanément des sources profondes, abondantes et pures de l'Instinct et des Impulsivités où la grande Nature affirme sa puissance intarissable. Il ne concevait l'Art que sous la forme longuement cherchée et minutieusement travaillée, affinée en ciselures. Il était pris, quoique non poète professionnel, dans les systématisations des Parnasses et croyait à l'importance du cérémonial en Littérature.

L'Art ne lui apparaissait pas en force sociale, à l'égal du Droit, de la Religion, du Langage, omni-présent et omni-salutaire. Il était de ceux, de plus en plus rares, qui n'y voient qu'une ambroisie à l'usage des dieux, des demi-dieux, et des larbins de lettres qui circulent autour de la table dressée dans les Olympes. Aristocrate par idiosyncrasie, il mettait de l'aristocratie en tout et pratiquait le senton d'Horace : *Odi profanum vulgus et arceo*, sans se douter des terribles revanches de l'Universel quand l'homme, toujours pygmée fût-il un héros, tente de s'y soustraire et de marcher sans lui en écolier égaré, en chamelier désertant la caravane.

Aussi vivait-il solitaire et geignant, maladif et hypo-

condre, farouche et mauvais coucheur, se confectionnant un monde artificiel, esthétique et, par certaines manies, bourgeois, composé d'ameublements précieux, encombré d'une population de bibelots, de japonaiseries, de « jolies choses », ces trop jolies choses qui enlèvent à l'existence sa gravité sévère et invigorante. L'intérieur le tenait, le *home* confortable et « distingué ». Il croyait à l'importance de l'ambiance matérielle familière. Sa demeure foisonnait de brimborions et son jardinet était lisse et peigné comme un jardinet de poupée. Il a senti plus tard la vanité, le vide, la banalité incurable de ces raffinosités : du moins, les amertumes et les propos désillusionnés et mécontents qui saturent le *Journal* de sa vie, en donnent-elles le soupçon.

Mais, à travers le demi-siècle qui s'achève avec le dramatique de tant de morts illustres en lesquelles se liquident, non sans déficit, tant d'efforts et tant d'espérances, il a marché très fier en son intransigeance et sa triste humeur de Prince noir, artisan de tentatives hautaines et producteur de quelques œuvres magistrales et très belles qui ne périront pas. S'il a trop cru à la vertu de l'humaine volonté, si presque tout ce qu'il a fait se raidit en une opiniâtreté de grammairien, si la substance esthétique en souffre et manque des suprêmes beautés de l'abandon et du naturel, rien de ce qu'il a modelé n'est dépourvu de la noblesse que donne à tout ce qu'elle projette au dehors une âme tenace, dédaigneuse et fière ; et à ce point de vue son art a une dignité spéciale qui, si elle n'éveille pas les sympathies, suscite un très haut respect. Beaucoup de ses livres ont l'aspect sévère des rites rigoureusement et méticuleusement observés, et la froideur imposante des architectures trop disciplinées. D'autres sont des produits d'un esprit s'acharnant aux détails, *s'obstinant* plutôt, car acharnement suppose passion et, la plume à la main il ne fut jamais un passionné. C'était plutôt un érudit de lettres, un dépouilleur d'archives, un chercheur de menus faits, mettant à ces opérations quasi-administratives les soins ingénieux et la sûreté esthétique d'un homme de goût qu'offensaient toutes les vulgarités.

Peut-être que dans l'ensemble énorme de son œuvre, les morceaux, sinon les plus attrayants, du moins les plus annonciateurs d'un genre nouveau furent les études historiques auxquelles il se consacra avec prédilection, s'éprenant, il est vrai, plus du document que de la chaleur vivante du personnage, ne sachant pas franchir le défilé magique par lequel l'érudit grandit aux proportions de l'historien, évocateur alors de généralités saisissantes, suscitateur ardent des turbulences humaines comme Michelet ou Shakespeare. Il affirma souvent que le roman était fini, fini par usure, fini par éreintement, fini par épuisement de mode et par fatigue d'habitude. Il alla à l'Histoire, et essaya d'aller au Théâtre, comprenant, mais sans des forces suffisantes pour les réaliser en chefs-d'œuvre, que là, dans ces deux genres, sont les réserves de l'avenir littéraire. Il avait, mais vaguement, l'intuition que toute l'histoire, toute, toute, est à refaire ; qu'il n'est pas un événement, pas un personnage qui ne soit à dépeindre en des lignes et des couleurs contemporaines revisées ; que le stock de travaux à tenter de ce côté est immense et d'une séduction irrésistible ; que l'artiste, le véritable écrivain, y sera poussé, invinciblement, revêtant, à l'exemple des Tacite, des Salluste ou des Thucydide, la vérité historique des splendides draperies de l'art, géminant enfin la Science et le Style.

Dans l'ensemble de sa vie tourmentée et gémissante, l'homme se manifeste grand et admirable. Ce fut un Barbey d'Aurevilly mélancolique et penché, un de ces composés complexes de misères, de talent, de souffrances, de fragilités, en lesquels se concentra la personnalité de tant de grands artistes français du XIXe siècle, toujours se plaignant du Sort et de l'ingratitude parce qu'ils n'ont pas su vivre la grande vie simple et solidaire des masses, la seule heureuse et vraiment glorieuse, la seule vraiment harmonieuse. Raffiné comme il l'était, il se créa un isolement qui, dans sa vieillesse grondeuse et marasmeuse, devait être affreux et désespérant. Il ne pouvait se rendre compte du bizarre et dur phénomène d'un génie de sa trempe, incompris, délaissé, critiqué, non-aimé, à l'âme invariablement endolorie, car tout la contusionnait et lui faisait vilaine mine.

Le secret de son malheur fut dans l'égotisme esthétique qu'il avait pris d'abord pour une force et dont il ne comprit la redoutable infirmité, la terrible déconvenue, que lorsqu'il était trop tard pour qu'il pût encore sentir et savourer la fécondité de l'Humanité et comprendre le crime maladroit qu'il y a à s'en séparer. Il mourut sans deviner l'énigme, prisonnier de son orgueil déçu, n'ayant jamais respiré l'atmosphère des grandes fraternités. Il acheva ses jours sous la pression de cette revanche cosmique impitoyable, qui fut cruelle et ricanante au point d'en affaiblir même son talent !

***

Voici la liste, étonnante par sa fécondité et le mérite de la plupart des œuvres, des livres écrits par ces frères siamois, si intimement unis que la part de chacun dans les pages communes est presque indéchiffrable, et que Barbey d'Aurevilly, après la mort de Jules en 1870, appelait Edmond, le survivant : LA VEUVE. Tout au plus quelques-uns se sont-ils risqués à dire que Jules, le prémourant, représentait la pensée plus vive, plus humoristique, plus finement sarcastique et descriptive, plus ingénieusement railleuse, la partie féminine, dans ce mariage artistique et littéraire. Fécondité, écrivons-nous, fécondité merveilleuse ! Oui, mais par cela,

étouffeuse aussi, peut-être, des plus beaux membres de cet organisme de travail et d'art, de cette architecture indéfinie. La gloire des deux frères eût, sans doute, été plus lumineuse si les rayons de leurs âmes singulières et puissantes s'étaient concentrés sur quelques-unes de leurs extériorisations, au lieu de se disperser en une prolifération inondante. On se trouble, on se perd en ces appartements multiples, on ne sait plus où arrêter son choix. Et ce mal de confusion est plus sensible encore pour ceux qui, n'ayant pas assisté à l'éclosion successive de cet ininterrompu labeur, n'ont pu formuler un jugement au fur et à mesure de l'apparition de ces cinquante volumes d'une variété surprenante.

GONCOURT (EDMOND ET JULES DE)

En 18***. — Germinie Lacerteux. — Madame Gervaisais. — Renée Mauperin. — Manette Salomon. — Charles Demailly. — Sœur Philomène. — Quelques créatures de ce temps. — Pages retrouvées, précédées d'une préface par GUSTAVE GEFFROY. — Idées et Sensations. — Préfaces et Manifestes littéraires. — Théâtre (Henriette Maréchal, La Patrie en Danger). — Portraits intimes du XVIII[e] siècle. — La Femme au XVIII[e] siècle. — La Duchesse de Chateauroux et ses sœurs. — Madame de Pompadour. — La du Barry. — Histoire de Marie-Antoinette. — Histoire de la Société française pendant la Révolution. — Histoire de la Société française pendant le Directoire. — L'Art du XVIII[e] siècle. (Trois séries : Watteau, Chardin, Boucher, Latour; — Greuze, les Saint-Aubin, Gravelot, Cochin ; — Eisen, Moreau, Debucourt, Fragonard, Prud'hon) (3 vol.). — L'Italie d'hier. Notes de voyage, 1855-1856, entremêlées de croquis de JULES DE GONCOURT. — Gavarni (l'Homme et l'Œuvre) — Journal des Goncourt (Mémoires de la vie littéraire) (9 vol).

GONCOURT (JULES DE)

Lettres, précédées d'une préface de H. CÉARD.

GONCOURT (EDMOND DE)

La Fille Élisa — Les Frères Zemganno. — La Faustin. — Chérie. — La Maison d'un artiste au XIX[e] siècle (2 vol.). — Les actrices du XVIII[e] siècle (Sophie Arnould, M[me] Saint-Huberty, M[lle] Clairon, La Guimard) (4 vol). — Les Peintres japonais (Outamaro, Hokousai) (2 vol.).

THOREAU [1]

FRAGMENTS DE SON JOURNAL

(*Traduction inédite.*)

A travers les obscurités de pensée de cet être qui ne pensait que pour lui-même, rustique, dédaigneux de plaire, prenant les lumières comme elles lui venaient, je retrouve, si étrangement fraternel, cet autre sauvage que la méditation la plus concentrée et l'âme la plus passionnée et tourmentée avait conduit à cette géniale parole : « Aime et fais ce que tu veux. » Saint Augustin et Thoreau, par dessus tant de pensées, de synthèses, de races, de croyances diverses et profondes, pourraient se regarder et se comprendre.

Quand j'ai accès à la barrique de sermons qu'un homme prêcha, de semaine en semaine, tout le long de sa vie, j'ai beau savoir qu'il vit courageusement et gaîment, je ne parviens pas à me figurer quel intervalle il pouvait bien y avoir pour le sourire et pour l'éclat de rire, entre chacune de ces pages si tristes et si graves. On dirait que la sincérité et le sérieux de la vie sont en proportion de la tristesse avec laquelle on les décrit! Quand je réfléchis que deux fois par semaine, pendant tant d'années, il a ruminé et prêché un sermon de cette espèce, j'ai l'impression qu'il doit avoir été un homme mélancolique, adonné au spleen, et je me demande s'il digérait bien sa nourriture. Il semble que pour lui le fruit de la vertu ne fut jamais un bonheur insouciant. Tous les grands esprits ont eu une grande gaîté, qui semblait être une légèreté profane pour ceux qui ne les comprenaient pas, mais leur religion avait une base d'autant plus large qu'elle était moins apparente. La religion que j'aime est très laïque. Notre clergé est aussi mort et aussi possédé du diable que tous les réformateurs. La matière de leurs enseignements est aussi agressive que celle des hommes politiques. Notre religion est aussi peu publique et aussi incommunicable que notre veine poétique, et il ne faut y toucher qu'avec autant d'amour et de tendresse.

Je trouve que c'est un plus grand succès pour un conférencier d'impressionner les natures simples, peu cultivées, que d'impressionner les gens raffinés et complexes, car toute culture est nécessairement superficielle et il n'est pas même toujours sûr qu'elle soit dirigée *vers le centre...*

Ce n'est pas facile de trouver quelqu'un d'assez courageux pour jouer, seul avec nous, le jeu de l'amour sans qu'il y ait une tierce chose, une tierce personne ou un monde de choses pour nous soutenir et nous encourager. On jette quelque chose entre deux.

L'amour est si subtil et dédaigneux que je ne vois pas comment il peut jamais commencer. Vous attendez-vous à ce que je vous aime si mon amour est, pour vous, chose secondaire? Vos paroles sont souillées si la pensée du monde darde entre moi et la pensée que vous avez de moi. Vous n'êtes pas assez aventureux pour l'amour. Il devrait traverser des déserts sans sourciller, sans frissonner. Aussitôt que je vois des gens qui n'aiment que ce qu'ils voient de leurs amis, et non les hautes espérances qu'ils s'en forment par eux-mêmes, je les plains et n'ai pas besoin de leur amour.

Vous ai-je demandé de m'aimer, moi, moi qui me déteste? Non, aimez ce que j'aime, et je vous aimerai parce que vous l'aimez.

L'amour qui se contente de l'histoire passée de ceux qu'il aime est bien faible et éphémère. Il ne prépare pas le sol à porter de nouvelles moissons plus vigoureuses et vivantes que les anciennes.

« Je voudrais avoir du temps pour m'adonner à ces choses », soupire le monde. « Quand j'aurai fini ma couture et mon ménage je ne resterai plus en arrière. »

L'amour ne s'arrête jamais, n'est jamais en repos, non plus que son objet. C'est le soleil en rotation perpétuelle, le bourgeon qui s'épanouit.

Si je *savais* ce que j'aime, ce serait parce que je m'en *souviens*.

La vie est immense, et immense sont les deux choses qui l'entourent, le Passé et le Futur. La nature serait-elle si sereine et si belle si la destinée de l'homme n'était pas aussi belle et sereine?

A quoi suis-je bon, moi qui suis toujours en quête de choses élevées, à quoi suis-je bon, sinon à écouter et à raconter les nouvelles, à apporter le bois et l'eau, et à compter combien d'œufs les poules ont pondu? Pourtant, au milieu de tout cela je m'attends à ce que ma vie commence et continue. Je ne veux pas être plus longtemps un aspirant. Je verrai dans le présent ce que je cherchais. Je serai tout entier où je suis, mes facultés seront unanimes.

(1) Voir l'*Art moderne* du 24 mai dernier, p. 163.

J'ai passé la journée à la bibliothèque de Cambridge. Quel désert de livres! En cherchant les livres écrits depuis trois siècles sur le Canada, j'ai vu comment l'un était bâti sur l'autre, chaque auteur consultant son prédécesseur et le citant. On pouvait les lire tous sans changer de position sur l'échelle. Quoi qu'il y ait peut-être un millier de livres sur le même sujet, il n'est peut-être besoin d'en connaitre que trois ou quatre, et il faut trouver lesquels, qui diront l'essentiel. Les livres qui sont de vrais livres sont rares, y en a-t-il plus d'une demi-douzaine sur un millier?

J'ai vu que pendant que nous défrichions des forêts en notre marche de civilisés vers l'ouest, nous accumulions une forêt de livres derrière nous, aussi sauvage et aussi inexplorée que les primitives « terres inconnues ». Les volumes du XVe, XVIe, XVIIe siècle, si près l'un de l'autre dans la bibliothèque, sont rarement ouverts, et en réalité sont oubliés; notre littérature ni nos journaux n'en parlent. J'en pris un et cela me fit l'effet de regarder un inaccessible marais recouvrant un bourbier de dix pieds de profondeur, où les monarques de la forêt couverts de mousse et étendus se dépêchaient de devenir de la tourbe. Ces vieux livres donnaient l'idée d'une certaine fertilité, d'un sol comme celui de l'Ohio, comme s'ils étaient le fumier dont les nouvelles littératures pourront jaillir. J'entendais mugir les grenouilles énormes et bourdonner les moustiques à travers le cuir gaufré des grosses reliures, sitôt que j'avais fermé le livre. La littérature en décomposition est le plus riche de tous les sols.

Mon ami, mon ami! Je te parlerai si franchement que tu me prieras de m'arrêter, de peur que je ne me vole moi-même. M'adresser à toi m'enchante, il y a quelque chose de si clair dans cette délivrance. Je suis délivré de mon histoire; si je la disais à *des étrangers*, elle languirait, elle s'attarderait encore en moi comme si elle n'avait pas été dite, ou comme si je ne la connaissais pas bien moi-même.

Nous ne devrions pas essayer d'analyser froidement nos pensées, mais notre plume devrait suivre leur courant et les transcrire exactement. L'impulsion est, après tout, le meilleur des linguistes; sa logique, si elle n'est pas conforme à celle d'Aristote, ne peut pas manquer d'être convaincante. Plus nous approchons d'une transcription complète mais simple de notre pensée, meilleure sera l'œuvre, car nous pouvons supporter l'examen de nous-mêmes quand nous sommes passifs ou quand nous agissons involontairement — comme lorsque nous sommes les hôtes d'une pensée nouvelle — mais rarement pourrions-nous supporter de nous analyser pendant que nous faisons un effort, surtout un grand effort.

Celui qui vit en suivant la loi suprême est en un sens affranchi de toute loi. C'est malheureux certainement de découvrir une loi qui nous lie quand nous ne savions pas que nous étions liés. Vis libre, enfant du brouillard. Celui pour lequel la loi est faite, qui n'obéit pas à la loi, mais auquel la loi obéit, se repose sur des édredons, il est transporté où il veut; car l'homme est supérieur à toutes les lois, qu'elles soient du ciel ou de la terre, quand il sait s'emparer de sa propre liberté.

LES MARIONNETTES

Ubu Roi, drame en cinq actes en prose, restitué en son intégrité tel qu'il a été représenté par les Marionnettes du THÉATRE DES PHYNANCES, en 1888, — par ALFRED JARRY. Paris, édition du *Mercure de France*, 1896, petit in-12, 171 pages.

Un particulièrement curieux et drolatique petit livre, apparaissant, aux premières lignes, mystificatoire et fou, extravagant, incohérent, se fichant du lecteur, accumulant les blagues estudiantines, les rattachements chimériques, en une action mouvementée, tronçonnée, cahotée, racontant l'usurpation du trône de Pologne par LE PÈRE UBU, capitaine de dragons, officier de confiance du roi Venceslas, décoré de l'ordre de l'Aigle rouge de Pologne et ancien roi d'Aragon, cornegidouille!

Mais peu à peu la très nette saveur de ce spectacle, en tant que spectacle de Marionnettes, s'affirme et vous prend aux lèvres.

Les Marionnettes! Le dérèglement des événements que les esprits enfantins si étrangement imaginatifs substituent, avec un sérieux inconsciemment comique, à la réalité. Toutes les choses vraies, tous les personnages historiques conservant leur essence foncière, mais subissant les transformations imprévues et risibles que les écoliers et les gens du peuple, ces naïfs équivalents, impriment à ce que ne pénètrent pas leurs cerveaux rudimentaires. Et ce monde baroque, suscitant sans interruption le rire, conservant pourtant une allure forte et parfois terrible, les profondes ossatures naturelles faisant, malgré tout, saillie avec leur caractère d'immuabilité et d'impitoyabilité.

Les Marionnettes! Ces brimborions exprimant le grand dans les travestissements, les déclanchements, les inadmissibilités qu'autorise le brimborionnage. Ces *homunculi* dont tant d'esprits graves et esthétiques subissent la mytérieuse attirance comme si, vraiment, en rapetissant les comédies humaines et en ressuscitant les hommes en fantoches on approchait davantage de la vérité dérisoire et triste. Les Marionnettes, auxquelles présentement, dans le monde artistique, plusieurs s'adonnent avec une passion sarcastique, avec acharnement et amertume, donnant un singulier et humoristique plaisir à regarder les sociétés humaines en braquant sur elles les gros bouts de la lorgnette. Les Marionnettes qui semblent remettre la vie mieux au point en réduisant au minimum tout ce qui s'y agite; en expulsant de l'ambiance les orgueils, les prétentions, les vanités, les fragiles grandeurs; en campant en relief le comique des soi-disant puissantes conjonctures et des, se croyant tels, considérables personnages.

L'hiver prochain, dans l'atelier de Charles Van der Stappen, il y aura, assure-t-on, une exposition de marionnettes et de poupées, des groupes complets, des troupes, de figurines modelées et attifées par nos artistes, réalisant le jeu complet des petits bonshommes ou des petites bonnes femmes, destinées à exprimer, sur une scène guignolée, par exemple la *Mort de Tintagiles* de notre Maeterlinck, ou bien encore les drames d'Hugo tels qu'on les vit accommodés plaisamment dans les eaux-fortes de Raffaëlli, à la Maison d'Art, récemment. Que ces fervents ingénieux pensent aussi au *Roi Ubu* : il en vaut la peine. Que de même les entreprenants escholiers du Diable-au-Corps pensent à représenter cette funambulie, qui vraiment est un cratère à rires.

Et en même temps, pour qui descend sous l'amusante surface de ce réjouissant petit drame, bientôt se découvre une satire, une satire bon-rateau, certes, de plusieurs habituelles saletés humaines.

Le Roi Ubu, le Père Ubu, qui jure à tout propos « par sa chandelle verte », réalise un bel ensemble des défauts hideux qui font les qualités de quelques beaux politiques, souverains ou grands financiers : le cynisme invraisemblable, l'absence de sens moral atteignant le grotesque, l'abandon puéril et grandiose à toutes les versatilités de la vie, la prompte accommodation aux contrariétés les plus bousculantes, le bavardage puéril et sans fin, la grandiloquie imbécile, se mêlant, s'enchevêtrant, se tiraillant, s'harmonisant, se griffant, se retrouvant en cet ébouriffant personnage avec une maestria qui dériderait la momie d'un Pharaon et ferait tressauter un crocodile à en perdre ses écailles. Ce Père Ubu est inimitable dans l'art de retomber sur ses pattes en des poses de juif habitué à emmagasiner toutes les avanies pour les transformer en « Phynances » et cabriole sans une seconde de déconcertement. Ah ! le vilain, ah ! le cruel, ah ! le désopilant, ah ! l'amusant, ah ! l'idiot, ah ! le sale, ah ! l'aimable bonhomme !

Bilan artistique de la Maison d'Art.

Toutes les recettes de la Maison d'Art sont exclusivement consacrées à l'amélioration et au développement de l'œuvre.

Du rapport présenté à la société anonyme *L'Art* par son Directeur, il ressort que la Maison d'Art, ouverte le 10 décembre dernier, a organisé jusqu'à la date du 15 juin, c'est-à-dire pendant une période de six mois, dix expositions, onze conférences littéraires, sept auditions musicales, trois représentations dramatiques, trois réceptions particulières et trois ventes. On n'accusera pas la Maison d'Art d'avoir manqué d'activité ou d'initiative.

Les *Expositions* ont été : 10 décembre, œuvres d'Alfred Stevens; 18 janvier, tableaux d'Alfred Verhaeren, sculptures de Paul Du Bois; 15 février, œuvres de Jean Portaels et des anciens élèves de son atelier; 19 mars, dessins et lithographies d'Odilon Redon, peintures et aquarelles de Franz-M. Melchers, sculptures d'A. Craco; 2 avril, peintures et sculptures de J.-F. Raffaëlli; 13 mai, affiches des Maitres français et belges; 15 mai, œuvres originales de J.-B. Carpeaux.

Une exposition de monnaies anciennes et de médailles et deux expositions de tableaux des Écoles belge et française, suivies de ventes, ont complété cette série.

Les conférenciers ont été : Camille Lemonnier, Edmond Picard, Georges Laguerre, Emile Sigogne, l'abbé Charbonnel, Mme R. Nyst, MM. Roland de Mares, H. Carton de Wiart, Emile Verhaeren, Elisée Reclus et Jules Bois.

Aux concerts se sont fait entendre : le *Quatuor Ysaye* (MM. E. Ysaye, Marchot, Van Hout et Jacob); l'*Octuor vocal* fondé par M. Léon Soubre; la société chorale *Pro Arte* dirigée par MM. Léonard et Closson; Mmes Everaers et Mailly, Mlle Weiler, MM. Théo Ysaye, Dufranne, Deru, Enderlé, Pennequin, Bouserez, etc.

Sur le théâtre de la Maison d'Art ont été représentés par M. Lugné-Poe et la troupe du Théâtre de l'OEuvre : *Le Petit Eyolf* (trois actes) d'H. Ibsen et *Les Flaireurs* (un acte) de Ch. Van Lerberghe; par M. Mouru de Lacotte et la troupe du théâtre de la Maison d'Art : *Intérieur* (un acte) et *La Mort de Tintagiles* (cinq actes) de Maurice Maeterlinck; par M. Dupont et Mlle E. Gauthier : *le Baiser* (un acte) de Théodore de Banville.

Nous ne parlerons que pour mémoire des réceptions particulières organisées par la *Libre Esthétique*, par la *Fédération des avocats belges* et par le colonel Smaguine, attaché militaire de Russie, qui toutes trois ont été très brillantes. On y a applaudi, entre autres, Mme Jeanne Raunay, MM. Eugène et Théo Ysaye; le Théâtre d'ombres du *Diable-au-Corps* y a donné une représentation accueillie avec un vif succès.

De nombreux et importants projets d'expositions, de concerts, de conférences et de représentations dramatiques seront réalisés dès le début de la saison prochaine, en octobre.

Concours du Conservatoire[1]

Mimique théâtrale. Professeur : M. Vermandele.

Premier prix : MM. Massart et Robert, Mlles Segers et Vindevogel; rappels du 2e prix avec distinction : M. Wauquier, Mlle de Guevara; 2e prix avec distinction : Mlles Dauchot et Polyte; 2e prix : Mlle Collet, M. Bracke, Mlle Derboven; 1er accessit : MM. Defreyn, Callet, Mlles Abbeloos, Muhlen, MM. Desmedt, Servais, Mlles Braive, Schouten, Van Steenkiste.

Déclamation. Professeurs : MM. Vermandele, Chomé, Mme Neury-Mahieu.

1re mention : MM. Massart, Robert, Thirionet, élèves de M. Vermandele; MM. Wauquier, Mourickx, élèves de M. Chomé; Mlles De Creus, Friché, Dauchot, Hoffmann, élèves de Mme Neury-Mahieu.

2e mention : M. Defreyn (M. Vermandele), Mlles Baugniet, Collet, de Guevara (Mme Neury-Mahieu).

Tragédie, comédie (hommes). Professeur : M. Chomé. 1er prix avec distinction : M. Staquet; 1er prix : M. Sermon.

Id. (jeunes filles). Professeur : Mlle Tordeus. 1er prix avec la plus grande distinction : Mlle Denys; 1er prix avec distinction : Mlle Polyte; 1er prix : Mlle Segers; 2me prix avec distinction : Mlle Derboven; 2me prix : Mlle Barat, Schouten et Nachtsheim.

LE CONCOURS DE ROME

(Architecture.)

Le prix de Rome conféré le 3 juillet pour le concours d'architecture à M. Cols, élève de l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers, excite, paraît-il, quelque mécontentement. La décision du jury est vivement critiquée et soulève des protestations de la part des concurrents.

Voici la requête que quatre d'entre eux viennent d'adresser au Ministre des Beaux-Arts. L'objet du concours était, on le sait, un « Projet de Musée des Beaux-Arts ».

Monsieur le Ministre,

Nous soussignés, concurrents du dernier concours pour le grand prix d'architecture dit de Rome, nous permettons de soumettre à votre haute appréciation les quelques considérations suivantes sur le résultat de ce concours, et en appelons à votre bienveillance pour accueillir favorablement notre requête.

Le programme du concours prescrivait de ne pas dépasser, pour le bâtiment *principal* à élever, la superficie de 8,000 mètres carrés.

(1) Fin. Voir nos trois derniers numéros.

Un des six concurrents a vu son projet mis hors concours pour avoir donné à la construction *totale* une superficie de 11,271 mètres carrés.

Nous constatons pourtant que le projet classé premier se présente dans les mêmes conditions, vu qu'il occupe également, pour la construction *totale*, la superficie de 9,176 mètres carrés.

Il est donc évident que le jury a interprété le programme tantôt comme si la mesure de 8,000 mètres carrés était celle de la construction *totale*, tantôt comme si elle n'affectait que le bâtiment *principal*.

Nous soussignés osons vous demander, Monsieur le Ministre, que le jugement émis par le jury du dernier concours de Rome soit examiné à nouveau par lui, ou bien que le rapport émanant de ce jury soit soumis à l'arbitrage des membres de l'Académie Royale.

Nous nous permettons également de vous faire remarquer que ni le second prix ni les mentions honorables n'ont été décernées, contrairement aux usages.

Nous vous prions, Monsieur le Ministre, d'agréer avec nos remerciements l'hommage de nos sentiments respectueux.

ÉMILE LAMBOT, A. VAN ARENBERGH, D. WILLAERT, J. DRIES.

LE MUSÉE BONNEFOIS

La représentation plastique des toiles de maîtres est, depuis quelques années, fort en vogue. A Paris, à Londres, ce spectacle nouveau a excité la curiosité sympathique de la foule. Et voici qu'en cette foire de Bruxelles aux visées scientifiques, où le kinétoscope coudoie la baraque aux rayons X, les tableaux vivants font à leur tour leur apparition.

M. Bonnefois, l'auteur d'un volume de vers dont Armand Silvestre n'a pas dédaigné d'écrire la préface, a eu l'idée — à première vue paradoxale — d'installer en pleine kermesse, dans le brouhaha des cors de chasse et de la grosse caisse, la *Vie de Jésus et la Passion en 18 tableaux vivants d'après les grands maîtres de l'art chrétien*. La représentation d'ouverture, à laquelle étaient conviés la presse et les artistes (une « première » à la foire!), a démontré que ce coup d'audace serait récompensé. Le succès a été très franc, très net et unanime.

C'est, en effet, un spectacle intéressant que cette succession de scènes composées avec le souci de la vérité et de la vie, qui dégagent une réelle impression d'art. Le groupement des figures, le choix et l'éclat des costumes, la variété de l'éclairage et du décor, la conviction avec laquelle tous les personnages « tiennent la pose », tout concourt à cet harmonieux ensemble, que trouble seul un accompagnement musical malheureusement emprunté au répertoire des opéras modernes et des « morceaux de salon. »

Le *Christ et la Samaritaine* d'après Ribera, la *Flagellation* d'après le Corrège, la *Descente de Croix* d'après Holbein, la *Grotte du Sépulcre* et la *Résurrection* d'après Raphaël ont été particulièrement admirés. Et parmi les interprètes, louons spécialement M. Bonnefois fils, qui a trouvé pour le personnage du Christ une noblesse d'attitudes, une douleur de gestes et de physionomie absolument remarquables. Nul doute que ce consciencieux artiste soit un mime tragique de premier ordre.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Ninette

A la demande du compositeur Lecocq, M. Grisier, directeur du Théâtre des Bouffes-Parisiens, avait engagé Mlle Marcelle Dartois (alias Marie Desportes), aux appointements de 1,500 francs par mois plus les feux, pour créer le rôle principal de *Ninette* qu'il comptait monter l'hiver dernier. Mlle Dartois devait en outre, aux termes du contrat, interpréter le principal rôle de toutes les œuvres de Lecocq qui seraient montées ou reprises aux Bouffes. Et tel était l'enthousiasme qu'excitait à ce moment l'artiste que la propriété personnelle de tous ses rôles lui fut attribuée, le directeur s'obligeant à ne les distribuer à une autre interprète qu'en cas d'indisposition de Mlle Dartois!

Pour donner à cet extraordinaire contrat une sanction sérieuse, on ajouta un article ainsi libellé :

« Dans le cas où l'engagement viendrait à être inexécuté, il « sera versé un dédit de 60,000 francs par celui qui manquerait « aux obligations par lui prises. »

Aux cours des répétitions, M. Lecocq et l'auteur du livret déclarèrent avec sérénité à M. Grisier que Mlle Dartois ne convenait pas au rôle de Ninette et qu'il fallait la remplacer. Le directeur des Bouffes s'exécuta, mais l'artiste l'assigna aussitôt en paiement du dédit, et le tribunal civil de la Seine, à l'audience du 2 juillet, donna gain de cause à celle-ci.

« A supposer que les répétitions d'une pièce aient démontré l'insuffisance d'un artiste, le directeur d'un théâtre ne peut, dit le jugement, s'en prendre qu'à lui-même des conséquences d'un engagement qui n'a pas été subordonné aux réserves d'usage et il ne saurait se prévaloir d'un traité avec la Société des auteurs dramatiques, non opposable à l'artiste, qui y est resté étranger.

D'ailleurs, en admettant que les règles qu'il consacre soient applicables aux artistes engagés à la saison ou à l'année, sans indication d'un rôle déterminé, elles ne sauraient l'être à ceux dont l'engagement vise spécialement certains rôles pour lesquels il leur assure un véritable privilège. »

M. Grisier doit réfléchir, un peu tard, aux inconvénients de se montrer trop galant.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Ballades, par PAUL FORT. *Louis XI, curieux homme*, esquisse pour un *Louis XI, homme considérable*. Paris, collection du *Livre d'art*, 14, rue Séguier. — *Les Maîtres Chanteurs de Nürnberg*, par RICHARD WAGNER, traduction littéraire complète avec avant-propos, annotation philologique, étude critique et commentaire musicographique, par L.-F. DE BRINN' GAUBAST et EDMOND BARTHÉLEMY. Paris, E. Dentu.

PETITE CHRONIQUE

Le succès qui a accueilli dans la Presse et auprès des artistes et des amateurs, spécialement à l'étranger, les efforts désintéressés de la MAISON D'ART, a décidé la direction de celle-ci à ne pas fermer les galeries pendant les vacances annuelles. La Maison pourra être visitée pendant la saison d'été, comme d'habitude, de 10 heures du matin à 5 heures de l'après-midi. Une exposition de

tableaux et d'objets d'art, parmi lesquels des toiles de L. Artan, de W. Bauquesne, d'H. Bellis, d'H. de Braekeleer, de L. Dubois, de Fourmois, de Géricault, de F.-M. Melchers, de F. Rops, d'E. Smits, d'A. Stevens, d'A. Verwée, de Mme Mommen-Ithier, etc., occupe en ce moment la grande salle et ses dépendances.

Le jury d'admission et de placement pour le compartiment belge de la Section des beaux-arts de l'Exposition internationale de 1897 est composé comme suit :

Président : M. le duc d'Ursel, sénateur à Bruxelles.

Membres : MM. De Vriendt, directeur de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers; Struys, artiste-peintre à Malines; de Beeckman et Khnopff, id. à Bruxelles; Wauters, id. à Paris; Desenfans, Vanderstappen et Vinçotte, statuaires à Bruxelles; Janlet, architecte à Bruxelles; De la Censerie, id. à Bruges; Lenain, artiste-graveur à Bruxelles.

Secrétaires : MM. Lambotte, avocat, et Van Mons, secrétaire de la commission directrice des musées royaux de peinture et de sculpture de l'État.

D'après la *Métropole*, la ville de Gand, d'accord avec le gouvernement, va dégager et restaurer cinq des principaux monuments de la cité d'Artevelde. Ce sont : l'église Saint-Nicolas, la cathédrale, plus connue sous le nom de Saint-Bavon, l'antique Halle aux draps, le Beffroi et l'Hôtel de ville, ce chef-d'œuvre de l'architecte anversois Dominique de Waghemaker.

Le *Cercle archéologique* de Gand organiserait, dit-on, à cet effet, une loterie et émettrait pour 500,000 francs de billets dont le produit couvrirait une partie des frais de restauration.

M. Henri Van Cutsem, ami et admirateur du peintre Henri de Braekeleer, a élevé, comme nous l'avons dit, un monument sur sa tombe au cimetière du Kiel. Par acte passé devant le notaire Ceuterick, d'Anvers, il vient en outre de faire une donation entre vifs au profit du bureau de bienfaisance d'Anvers, à charge d'entretenir la tombe d'Henri de Braekeleer et dans le cas où le dit cimetière viendrait à être désaffecté, de réclamer de la ville une concession dans le nouveau cimetière et de veiller au transfert des cendres du défunt, ainsi que du monument funéraire, au dit endroit et d'y continuer l'entretien.

Signalons aux artistes, aux bibliophiles et aux curieux les deux catalogues parus ces jours-ci, l'un à Bruxelles, chez Edmond Deman, l'autre à Paris, à la Bibliothèque de l'*Association*, rue Guénégaud, 17. Le catalogue de M. Deman renferme de nombreuses raretés icono-bibliographiques, parmi lesquelles : l'édition (illustrée de vingt planches à grande marge) des contes de La Fontaine dite « des Fermiers généraux »; les *Amours de Psyché et de Cupidon*, du même; l'édition dite « du Régent », avec reliure ancienne, des *Amours pastorales de Daphnis et Chloé;* la première édition de *Our mutual friend*, de Dickens, etc., etc. — La salle de l'*Association* s'est ouverte à une exposition permanente d'estampes, de dessins, de lithographies, de pastels, d'albums, d'affiches, etc., parmi lesquels nous relevons notamment les portraits de Verlaine par F.-A. Cazals, des œuvres d'Ibels, de Willette, de Carrière, d'A. Charpentier, de Maurice Dumont, d'Henri Rivière, etc.

Un portrait par Holbein. — M. Félix Gérard, l'expert belge très connu établi à Paris et qui possède la plus belle série d'œuvres de Courbet qu'on puisse imaginer, détient également un admirable portrait par Holbein dont Mlle Laure Bardon vient de réussir une lithographie d'une vérité et d'une tonalité puissantes. Depuis qu'Odilon Redon s'est acharné à rendre à l'art lithographique la place que des artistes veules et sans enthousiasme lui avaient fait perdre, il est redevenu un des moyens les plus intenses de reproduire la pensée et les œuvres. Le portrait de Mlle Laure Bardon l'affirme clairement. La maison Dietrich, de Bruxelles, si attentive à mettre en relief les belles reproductions des grandes œuvres, exposera, sans doute, celle-là très prochainement à son très esthétique étalage.

Pour paraître prochainement à Toulouse : l'*Iconographie complète de l'Affiche belge*, édition de luxe sur beau papier couché, contenant une étude critique sur l'Affiche belge par Demeure de Beaumont, la reproduction en simili-gravure de la plupart des affiches, le portrait et la biographie des artistes. Prix de souscription : 1 franc. Après la mise en vente : fr. 1-50.

On souscrit dès à présent aux bureaux de l'*Effort*, rue des Puits-Creusés, 8.

Le tableau de Rembrandt, *Le Bourgmestre*, qui occupait depuis de longues années une place d'honneur dans la galerie du château de Warwick (Angleterre), vient de changer de propriétaire. Ce tableau, un des meilleurs du maître hollandais, avait appartenu autrefois au peintre anglais Joshua Reynolds, qui l'avait cédé à lord Warwick. Le fils de ce dernier l'a revendu à un collectionneur de Londres, M. Wertheimer, pour la somme de 11,000 livres sterling, soit environ 625,000 francs.

Cette toile est, comme nous le disons plus haut, connue sous le titre : *Le Bourgmestre*. Or, on s'est aperçu, lors d'un récente restauration, que le personnage représenté tient de la main droite une bannière rouge, ce qui fait supposer que le bourgmestre n'était qu'un porte-drapeau.

C'est décidément à l'entrée du Père Lachaise que sera placé le « Monument aux morts » de Bartholomé, qu'il avait été, un moment, question d'élever dans le cimetière de Passy.

Les devis d'exécution définitive et d'installation s'élevant à 52.000 francs, le conseil municipal a décidé de prélever, dès maintenant, une somme de 10,000 francs sur le crédit des Beaux-arts, afin que les travaux puissent commencer sans retard.

L'Association littéraire et artistique internationale tiendra son dix-huitième congrès à Berne du 22 au 29 août prochain. Des fêtes très brillantes auront lieu à cette occasion. Il y aura des représentations de gala et des concerts.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 30. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 26 JUILLET 1896

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'Esthétique du contact humain.

(*Troisième article* (1).

Les rapports que nous avons les uns avec les autres sont si subtils, si peu connus, si peu étudiés! D'âme à âme, certes, et, malgré toutes les recherches de la science, peut-être même encore de corps à corps, les liens et les distances sont si curieux, si divers, il est si important de les connaître, qu'il semble très puéril de parler à ce propos d'une chose aussi extérieure que la domesticité. Je ne l'ai fait que parce que j'ai le sentiment, la sensation, pour ainsi dire, que la domesticité est une des formes les plus péremptoires de notre inertie, une des grandes lignes de notre histoire actuelle, extériorisant et rendant palpable pour les siècles à venir notre degré d'impuissance à vivre ce que nous pensons.

(1) Voir les nos des 5 et 12 juillet.

On dirait qu'il y a partout en Europe, dans presque tous les cerveaux, une solution de continuité entre la force de conception et la force d'impulsion. Alors, comment *vivre* les uns avec les autres? Penser ensemble est plus souvent possible qu'on ne le croit; mais en dehors de la ligne de la pensée et des lignes de la convention, soit religieuse, soit mondaine ou mondiale, comme on voudra, toutes les vies se mènent et s'emmêlent au petit bonheur, sans que personne songe à la proportion nécessaire de nos rencontres avec l'élément « autrui ».

Il devrait se créer des sociétés, des encyclopédies, des assises — j'allais dire des congrès — où fussent apportées toutes les sensations, toutes les confessions, toutes les observations relatives aux indigestions, intoxications, étouffements, inanitions, dépressions, épuisements causés par le barbare emploi que nous faisons de la société les uns des autres.

Nous avons quelques notions primitives en fait de nutrition, de sommeil; et, si dur que soit un marchand d'esclaves ou un entrepreneur de travaux, il laisse ses subordonnés manger à midi et dormir plutôt la nuit que le jour, avec une certaine régularité.

Mais les pseudo-civilisés qui sont à peu près maîtres de leur temps n'ont aucune notion de cette « force élémentaire du monde moral », comme la nomme Bouglé, dans son étude *Les Sciences sociales en Alle-*

magne; ils font des cures de solitude comme on fait des cures de bains de mer, parce qu'ils ont mal usé ou abusé de plusieurs genres de sociabilités.

Qui de nous, possédé un matin d'une idée, d'un désir d'expression claire et vive, du besoin de réalisation d'une pensée, n'a pas été arrêté, détourné, distrait par la présence trop absorbante d'une autre vie, d'un autre ou de plusieurs autres êtres pensants et agissants? Et la fugitive, la frêle et ténue révélation personnelle a cessé de croître et de se développer, elle a tristement avorté.

Nous la cherchons quand nous nous retrouvons seul; elle n'est plus là; les mots, les faits qui l'ont éveillée y sont encore, mais son attirance spéciale est disparue et nous nous demandons comment il se fait que nous eûmes un moment l'envie de nous appesantir sur un tel sujet. Dans combien d'existences sont pratiqués journellement les avortements de tous ces enfants d'âme? Car je ne pense pas seulement à toutes les pensées perdues par les écrivains, les philosophes, les poètes, mais à toutes les observations inconscientes, à tous les étonnements, restés sans explication, des plus simples mortels, qui emmagasinent une provision stupéfiante de visions confuses et d'intentions irréalisées.

Pas étonnant que pour parer aux maux divers que leur procurent ces matières peu ou point digérées, ils aient recours à toutes les drogues explicatives, à tous les empirismes généralisateurs, religieux, occultes ou économiques. Où trouver, parmi ces hospitalisés, l'homme sain, dispos, d'humeur active et sereine, qui ait conservé à ses actions toute leur élasticité et, par suite, toute leur beauté, l'homme qui, au milieu des cahots et des mauvaises plaisanteries de la vie, s'est accoutumé à éclater de rire plutôt qu'à fondre en larmes.

Pour moi, je sais qu'aux êtres qui me sont le plus intimement harmoniques il est des heures, des jours où je ne puis rien dire; d'autres jours où j'aurais besoin d'un adversaire solide, — ou du coude-à-coude d'une foule unanime, — ou du silence absolu de tout préopinant étranger. Des jours ou j'ai besoin, pour que mes gestes acquièrent tout le lustre, l'aplomb, le calme et la rapidité des beaux mouvements, de la caresse d'une ou de plusieurs paires d'yeux bienveillants. D'autres où trop de bienveillance, où l'admiration de ceux qui se sentiront perpétuellement inférieurs, me remplissent d'une exubérante envie de faire étalage de ma force. J'ai alors le sentiment du roitelet nègre agitant ses nombreux colliers de perles ou de dents devant quelque pauvre diable forcé de rester à genoux. A tout instant, enfin, ce contact humain, dont j'ai besoin comme de pain, se présente à moi dans des conditions inopportunes, créant des attitudes aussi malsaines que malséantes. Dans mon optimiste attente de lui voir réaliser mes désirs, je me précipite avec de désordonnées et extravagantes démonstrations au-devant des gens ou des circonstances qui semblent me promettre la réconfortante activité d'un échange facile, égal, continu, tandis que je ferme ma porte au nez de ceux qui déjà ont fait quelques efforts pour me comprendre. La laideur de ces fièvres me fait penser aux mouvements des cannibales promenant leur mâchoire tout entière sur un malheureux os et laissant périr les races et les plantes qui pourraient aisément les nourrir.

Le contact humain nécessaire à la régularisation, à la distribution suffisante de la nourriture, s'est organisé. Mais au point de vue des nécessités psychologiques, nous sommes encore aux âges ténébreux du cannibalisme et nous en conservons plusieurs assez hideuses grimaces Pourquoi ne naissent-elles encore que par le seul effet du hasard, et si rarement, ces conversations par lesquelles — plusieurs êtres donnant chacun ce qu'ils ont et ce qu'ils sont — nous avons le sentiment, puissant et heureux entre tous, d'une élévation, d'une clarté toujours croissantes?

Pourquoi si rarement les êtres, qui représentent les uns pour les autres les plus hauts sommets de l'individualité humaine, peuvent-ils faire jaillir de leur esprit ces étincelles, ces mots qui donnent à ceux qui les écoutent le frisson d'une admiration et d'une identité rendant tout à coup plus tangibles et plus profondes les fraternités?

Pourquoi l'homme en société parvient-il si difficilement à exprimer ce qu'il est, tout ce qu'il est, tout ce qu'il sait et sent et voit quand il est seul?

C'est que nous ignorons les règles élémentaires de toute réunion humaine; si, selon Tarde, « la psychologie est aux sociétés ce que la chimie est aux êtres vivants », nous ignorons jusqu'au premier mot de la chimie du contact humain. Nous ne connaissons, nous n'observons aucun des faits constants — pour ne pas parler de lois — de l'association des esprits. Et je crois que si la psychologie est universellement regardée à l'heure qu'il est comme l'âme des sciences sociales, on peut dire que l'ART de la sociabilité en dépend aussi.

Si la régularité, la sécurité de nos repas sont dues à l'organisation économique universelle; si nous ne nous livrons plus, pour nous nourrir, aux contorsions du vol, à toutes les malpropretés pardonnables aux affamés, ce n'est que par la lente sorcellerie des choses universelles que nous obtiendrons aussi pour nos pauvres instincts de sociabilité trop souvent faussés, froissés, angoissés, cette même régularité et sécurité, ce rayon de beauté qui anime tant de repas où tous les convives sont rassasiés sans s'être mutuellement éclaboussés, scandalisés, dégoûtés.

Il nous faudra chercher, reconnaître et réunir les êtres qui se ressemblent ou se complètent; trouver le moyen de les isoler de ceux qui les alourdissent ou les enfièvrent, connaître aussi les doses de société, de

solitude, d'intimité, de réunion nombreuse, nécessaires à tous et à chacun.

Il faudra, autrement dit, organiser dans le monde entier le contact des esprits avant que nos gestes puissent acquérir une grâce simple, naturelle, que les mères enseigneront à leurs progénitures comme elles leur montrent maintenant à tenir une cuiller à soupe ou une brique de savon.

Quand, plus rapidement, plus généralement, nous saurons en fait de contact humain ce qui nous sert et ce qui nous nuit, nous l'appellerons ou nous l'écarterons d'une façon mois impérieuse, moins fiévreuse et pressée et, peut-être, dans ces temps lointains, nos vies elles-mêmes et nos mouvements seront-ils enveloppés d'une beauté pacifiante et fécondante, car, à l'heure présente, nous ne sommes que « les primitifs d'une race future ».

I. Will

IMPRESSIONS D'ARTISTE [1]

LE MORBIHAN

I. AURAY

La mer frise la côte écrasée. Coup de vent. Ecueil. Ciel. — Les gestes blancs des voiliers courent au fond des fermes grises. Le ciel terne plonge aux marécages. Les sapins grelottent. Coup de vent. Coin de ciel bleu. Les routes sont de velours blanc. Les ajoncs râpés, roussauds, les genêts d'or, la bruyère amarante flo-flottent au sifflement de brise. La lande s'étire avec ses petits murs bas, les chênes trapus et tout ronds, les pommiers qui chavirent. Coup de vent, coup de vent, coups de vent. Le ciel tiraille en tous sens la campagne onduleuse, bigarrée, ténébreuse et verte. Il la rudoie comme le noroit ivre qui bat la mer, au large. De grands équipages de nacre et d'azur galopent sur le chemin des étoiles. A coups de rayons, Phébus!

Les murs de pierres sèches se croisent, s'enchevrêtent, promènent par tout l'horizon leur réseau gris. Des gradins frustes couronnés d'une dalle permettent l'entrée des enclos. Les ajoncs, les bruyères, écumes roses bavées par les chevaux de l'aurore, les genêts empanachés d'or, bordent aussi les prairies, où siègent, satrapes ventrus, les taureaux solennels entre les vaches taciturnes. Une monotone plainte, grise, hélas, toujours grise, émeut à peine le ciel de fer. La roche crève le gazon râpé. Les chèvres paissent mêlées à des moutons noirs. Les pins, écartelés par le vent ou élargis en parasol oriental, ourlent la lande mousseuse et rose Le granit grisâtre des fermes se coiffe de chaumes lépreux. Le lichen soutache de tons merveilleux les grands blocs lourds. Entre les routes fermées par les arbres passent des coiffes blanches, de grands chapeaux tombants, des cris étranges.

C'est le Morbihan celtique, pays des dolmens, des menhirs, des cromlechs et des hyrmansouls, pays des écueils, pays des naufrages et des tombeaux, pays de Pierre grise, de Mer grise, de Mort grise.

A l'ouest de la mer du Morbihan, fermée par les promontoires de Locmariaquer et de Ruis et semée d'îlots stériles, s'enfonce la « rivière » d'Auray. La vague montante pénètre dans le golfe, remonte la vallée, s'enfonce dans les terres vertes ainsi qu'un fjord norwégien, puis le jusant la ramène vers l'océan et entre les rochers gris et les pins géants le soleil ne darde plus que sur des plaines de boue fétide. Le vieux bourg d'Auray, assis au bord de la falaise, au dernier tournant de la « rivière », regarde sous les visières d'ardoise de ses toitures, du côté de la mer invisible. Le long des rues dévalantes se hissent les maisons, bossues, ventrues, barbouillées d'une chaux jaunasse, encombrées de marmaille et de volaille, de chiens galeux et de porcs noirs. Par surcroît des villégiaturants intempestifs agitent bruyamment leur passagère liberté.

D'une des fenêtres de l'hôtellerie où j'entends les garçons d'écurie épuiser le vocabulaire des injures, par dessus un vieux jardin en quinconce avec un bassin d'eau morte et un Amour de plâtre, j'aperçois sous la soirée douce le vert et frissonnant spectacle des champs. Les routes dans ce pays vallonné disparaissent pour s'apercevoir à nouveau plus près de l'horizon immobile. Les vergers chancellent sous l'abondance des fruits. Des voix chantantes errent avec la profondeur sauvage où se plonge l'extase des simples. A une fenêtre voisine une figure blême regarde le ciel avec des yeux vidés.

O divine mélancolie du soir fraternel dans un pays inconnu! Choses incohérentes et délicates qui ne s'étaient point vues et s'assemblent comme si elles ne devaient point se quitter! Impressions tendres et fragiles dont l'apparence d'une naïveté futile cache de mortuaires profondeurs! Tout cela se pressait dans l'âme fine de ce soir.

Là haut les grands près d'azur sommeillaient avec un semis de lueurs tombées dans le mystère de leur eau noire. Elles flambaient agitées de vent. Était-ce, dans des archipels zodiaquaux, traînées par les cornes, avec une lanterne branlante et l'entrave au pied, les vaches faméliques des pilleurs d'épaves? Était-ce des reflets de vers luisants au bord d'un lac? Était-ce de petites âmes à moitié éteintes, ainsi que le veulent les conteuses bretonnes qui agitent leurs cheveux gris au coin du feu, sous le manteau de la cheminée? Était-ce de grands mondes flamboyants, tournoyants, bruissants, comme le disent les savants, gens trop simples? Les gros voyageurs qui riaient dans la rue en jouant aux cartes et fumant d'innombrables cigarettes n'y pensaient point. Les lourds canards chavirant sur leurs truelles palmées qui revenaient des mares et qui les avaient bien passées, s'en doutaient-ils? Mais les alouettes, les pinsons, les fauvettes et tous les cris que le soir lance au ciel? Mais la lande où nasillait maintenant la clarinette aigre et le lamentable biniou? Mais ce phtisique aux épaules froides sous les oreillers et regardant depuis des mois, à chaque tombée du soleil, la Nuit et la Mort toquant aux vitres?

Beauté grande et noire, grande et grave, grave et calme de ce soir breton, seules les choses souffrantes semblaient à nous-mêmes pouvoir y rêver infiniment.

Léon Hennebicq

(1) Voir Orléans, l'*Art moderne*, 1895, p. 291; Tours, 1895, p. 402; Nantes, 1896, pp. 178 et 211.

L'ESTHÉTIQUE INCONSCIENTE

Nous avons eu parfois l'occasion de citer les attachantes conférences que fait à la Sorbonne M. Maurice Griveau, le créateur des « Causeries péripatéticiennes », c'est-à-dire des leçons d'esthétique données dans les musées, à Notre-Dame, dans les quartiers pittoresques de Paris, en pleine campagne, etc., en présence même des œuvres d'art, des monuments ou des sites qui suggèrent les observations de l'orateur.

Dans la série d'entretiens qu'il a intitulés *Introduction à l'Art*, M. Griveau s'est occupé de l'« Idéal inconscient » qui attire irrésistiblement l'humanité, de cette orientation instinctive vers le Beau qui est une sorte de loi naturelle :

« En dehors des *esthéticiens* de profession (dont c'est le métier), en dehors des *artistes* et des critiques, — bien à part des *lettrés* et des « *scientifiques* » professionnels, — l'esthétique compte de très nombreux collaborateurs qui, pour être anonymes, n'en sont pas moins zélés et précieux. Distinguons entre les *praticiens* et les *spéculatifs*.

Les praticiens? — J'en ai puisé la liste, je l'avoue très simplement, dans le catalogue des Manuels Roret. Je me suis bien vite aperçu que les métiers, les *Arts et Métiers*, comme on dit, confinent tous, plus ou moins immédiatement, aux *Beaux-Arts*. Ces deux mots, *artisan* et *artiste*, ont la même racine, d'ailleurs. Est-ce une maison que l'on construit? L'*appareilleur* juxtapose des pierres qui ne sont pas seulement stables, mais lisses et d'un *beau* débit; le charpentier dresse un échafaudage à la fois solide et svelte; le maçon cimente les joints avec ordre, proprement, soigneusement; le couvreur imbrique les tuiles ou les ardoises du comble. Suivant une loi d'alternance, le plafonnier fait à nos chambres un ciel joli, qui du moins prétend l'être...; le carreleur ou le parquetier dessine une aire en mosaïque; le marbrier encadre nos foyers noblement; le menuisier lance d'un étage à l'autre la rampe volubile d'un escalier; il met des châssis élégants aux fenêtres, transporte sur nos portes et nos trumeaux avec plus ou moins de bonheur, les fameux ordres d'architecture; le peintre en bâtiments met là-dessus ses empâtements, ses glacis; le serrurier forge des clefs qui peuvent être artistiques... Là-haut, sur le toit achevé, le plombier insère une crête, plante une girouette à sujet... Et quand l'immeuble apparaît fini, tout flambant neuf, on manifeste encore ses instincts esthétiques en décorant le faîte d'un drapeau, d'un bouquet de fleurs.

Mais l'homme veut son nid douillet et confortable. Le tapissier, alors, dresse symétriquement des tentures, il fait tomber superbement l'étoffe, et la relève, aux coins, avec grâce, avec *intention* de grâce au moins. Des tapis à ramages orientaux ou français étouffent les pas, et font plaisir à l'œil... à les supposer bien choisis. L'ébéniste ouvre en chêne, en noyer, plaques en palissandre, en acajou, des armoires qu'on veut spacieuses et caractéristiques à la fois, des tables bien planes et de style, des lits ayant un cachet historique, et des dressoirs commodes où les plats émaillés bleu et blanc soient sous la main et sous les yeux; le verrier souffle ses plus élégants cristaux, le miroitier coule des glaces au tain impeccable, qui reculent nos horizons, multiplient les lumières et nous peignent de nous-mêmes un portrait perpétuel, le lampiste élève nos feux sur des piédestaux majestueux, jusqu'au fumiste qui met ses poêles en niche, comme des statues, jusqu'au chaudronnier qui copie, pour masquer l'utilitarisme banal, des modèles du moyen-âge.

L'orfèvre, lui, c'est un artiste; vous le feriez rougir en l'appelant *artisan*. Et pourtant les buires, les sucriers, les manches de couteaux et les ronds de serviette qu'il cisèle sont des utilités, d'immédiates nécessités.

Sortons du logis, maintenant, descendons dans la rue : ces voitures, qui servent avant tout à raccourcir les distances, le carrossier en fait des choses de luxe et de pose. *Sans rien ajouter d'inutile*, il arrive à faire joli; c'est toujours une machine en définitive, mais une machine qui ne se satisfait pas en roulant, mais veut encore avoir grand air... Ai-je besoin d'insister sur le *costume*, je ne parle ici que du féminin, et pour cause, du costume fait pour couvrir et qui sert surtout à séduire? Nous avons, nous autres, hélas! des tailleurs et des chapeliers... Vous, Mesdames, avez des couturières, des modistes. Le contraste, pour un esthète, n'est point difficile à saisir. Il n'empêche que notre habit prouve aussi bien en faveur de l'Esthétique que votre toilette.

Non, l'art ne finit point aux peintres, aux sculpteurs, aux faiseurs d'opéras; les fourreurs, les plumassiers, les brodeurs, les dentellières, les parfumeurs, voire les perruquiers, sont encore des artistes, et même, à leur corps défendant, des *esthètes*.

Je laisse là cette énumération des métiers, qui vous fatiguerait à la longue, et me lasserait aussi. Les témoins à décharge arrivent en foule; on en a plus qu'on n'en veut; il faut en renvoyer. Je congédie donc aussitôt les armuriers, d'ailleurs passés de mode; les horlogers, qui nous font lire le temps en caractères d'azur sur émail; les papetiers, dont le génie s'exerce, on dirait, à suggérer le style épistolaire; enfin et surtout les luthiers, qui trouvent moyen de flatter nos yeux avec l'instrument qui doit servir à charmer nos oreilles... Et je vous laisse méditer devant les étals de pâtissiers, de glaciers et d'architectes en confiserie, sur le surprenant instinct d'ordre et d'idéal qui s'étend sur tout, orne et fleurit même l'infime, et fait avec des nécessités des beautés...

Après les praticiens, dans l'esthétique qui s'ignore, introduisons les théoriciens à leur tour, les « spéculatifs ». Ici c'est le tableau des professions libérales qu'il faudrait présenter intégralement. Chacune en effet a sa fin spéciale, sa vocation; mais toutes, plus ou moins sciemment, travaillent pour le Beau. L'on dit professions « libérales » comme on dit arts « libéraux ». Ce n'est plus la main cette fois, que guide obscurément l'Idéal. C'est le cerveau même, l'esprit. L'art militaire n'exige pas seulement la souplesse élégante en soi des exercices, des manœuvres; elle commande, en outre, un luxe coquet d'uniformes : le côté décoratif et séducteur est ici très large; le public n'assiste-t-il pas à une revue comme à quelque ballet masculin héroïque? — Et la marine?... au moins celle d'antan, la vieille, la démodée, la jolie. — Oh! le temps des frégates aux cent vingt sabords, pointant le cou de bronze des canons, et si brave, en ses voiles bouffants de mariée!

Il est des gens, utilitaires à outrance, qui rêvent des magistrats sans hermine et sans toque, des prêtres sans soutane et des professeurs sans toge... Hélas, ils connaissent bien peu l'humanité, ces hommes, et combien ce luxe social est utile. Si, par infortune, on les laissait faire, que le monde serait morose! Le fier et noble sens de dignité morale qui fonda ces insignes est évidemment en dehors et au-dessus d'eux, mais ces insignes en sont le symbole expressif, le rappel opportun. On ne traîne pas l'uniforme sacerdotal ou militaire en certains lieux, et, vous savez, lorsqu'un soldat décoré subit la salle de police, on accroche sa croix d'hon

neur à la porte, en dehors, et l'on pose un factionnaire devant!

Je les redoute et je les hais, Messieurs, ceux qui voudraient nous enlever le peu de décor qui nous reste. Jadis, aux siècles esthétiques, tout, dans la maison, dans la cité, était prétexte à l'ornement : le monde moral rayonnait par ses symboles visibles, et les œuvres basses étaient relevées à leur tour par un signe plastique ou vocal. Paris avait des cris originaux, ses enseignes de caractère... Et l'on songe à battre monnaie peut-être, en portant à la fonte les caducées de la Médecine, la balance, ou les panonceaux du droit?

Ne nous moquons pas, Messieurs, du panache. Le panache est utile : il est indispensable à la société. Et, d'ailleurs, c'est un *fait*, un document humain, un suprême argument pour prouver l'« Esthétique instinctive » et notre profond, notre constant besoin d'idéal. »

LA PRESSE BELGE

Oyez ces renseignements sur la Presse belge, qui pourrait être si belle, si salutaire, et qui, ainsi que le proclama naguère Maurice Maeterlinck avec la désinvolture audacieuse de l'artiste sûr de lui, réalise une des plus belles extériorisations de ce qu'il y a d'ignominieux dans la bête humaine. C'est extrait du fascicule 4, 5 et 6, 1re année, du *Bulletin* de l'Institut International de Bibliographie, cette remarquable création de deux de nos compatriotes, MM. Paul Otlet et Henri La Fontaine.

Statistique de la Presse belge en 1895.

« Dans le *Répertoire général de la Presse belge* (1), qui vient de paraître, nous trouvons une statistique intéressante de toutes les publications périodiques (journaux, revues et annales qui existent en Belgique à la date du 1er septembre 1895. Leur total s'élève à 1,640, répartis de la manière suivante, suivant les tableaux dressées par le pressophile M. Gaston Mertens.

Nombre des journaux.

Provinces.	Quotidiens.	Périodiques.	Total.
Anvers	10	207	217
Brabant	18	618	636
Flandre occidentale	3	103	106
Flandre orientale	11	156	167
Hainaut	13	154	167
Liége	9	212	221
Limbourg	»	53	53
Luxembourg	3	26	29
Namur	4	40	44
Totaux	71	1,569	1,640

Le nombre des nouveaux journaux et revues parus en Belgique en 1893 s'est élevé à 290; le nombre correspondant pour 1894 est tombé à 134.

Plusieurs publications fournissent des renseignements sur ces journaux. Citons notamment l'*Abraham Verhoeven*, de Bruxelles, l'*Annnonce timbrologique*, de Liége, et le *Périodicophile*, de Bruxelles.

Quant au tirage annuel des journaux belges, il s'élève, d'après les statistiques de M. Stanislas Czarkowski, de Varsovie, à 59.20 journaux par habitant, moyenne qui n'est dépassée que par la Nouvelle-Zélande, l'Angleterre et l'Écosse, dont le tirage s'élève respectivement à 86.59, 75.63 et 62.28 journaux par année et par habitant. Pour la Turquie, la proportion descend à 1.17. Le *Zeitungsmuseum*, qui a été fondé à Aix-la-Chapelle, par M. Oscar de Forkenbeck, est parvenu à réunir à ce jour 75,000 feuilles différentes. »

Quelle force pour l'avancement des idées si le tir de cette artillerie formidable allait aux grandes choses et si le personnel chargé du service des pièces n'était pas, la plupart du temps, du dernier ordre. Malheureusement, même dans les grands journaux, à côté de quelques personnalités respectables, on rencontre de plats valets prêts à toutes les besognes, des cuistres haineux, des ratés de la littérature, des versificateurs en congé de Parnasse, faisant l'ignoble métier de spadassins de la plume. Le mal est tellement notoire que la Presse, en Belgique, n'a plus aucune influence sur l'opinion. On la lit pour les nouvelles et on la méprise.

(1) ***Répertoire général de la Presse belge***, publié sous les auspices de l'Union de la Presse périodique belge, un volume de 272 pages, 1re édition, 1895. Bruxelles, imprimerie de la Société anonyme *L'Économiste*.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le procès Wilder.

Le procès dirigé par les héritiers de Victor Wilder contre Mme Cosima Wagner et ses enfants a été plaidé la semaine dernière devant la 1re chambre du tribunal civil de la Seine.

M. Wilder était, en vertu d'un traité passé en 1884 avec la maison d'édition Schott et fils, de Mayence, le traducteur français des œuvres de Wagner et devait toucher un quart des droits pour les œuvres présentées au public à l'aide de sa traduction. Cette traduction avait même été revue par Mme Cosima Wagner.

Or, depuis, la famille de Wagner a autorisé l'Opéra à jouer les *Maîtres Chanteurs*, mais à la condition que l'on se servirait exclusivement de la traduction de M. Ernst, jugée plus conforme au texte original.

Me Waldeck-Rousseau, au nom des héritiers Wilder, a soutenu que M. Wilder avait un droit exclusif à la traduction et que, dès lors, l'acte de la famille Wagner, imposant la traduction de M. Ernst, constitue une faute permettant l'application de l'art. 1382 du Code civil.

Me Pouillet, bâtonnier de l'ordre des avocats, a défendu la thèse contraire.

Nous ferons connaître le jugement de cette intéressante affaire, actuellement en délibéré.

Éléonora Duse.

Eléonora Duse, la célèbre tragédienne italienne, vient d'être condamnée à payer un dédit de 80,000 francs à ses impresarii, MM. Ciacchi et Moreno. La grande artiste avait signé avec eux un traité pour une tournée dans l'Amérique du Sud. Depuis, elle s'était toujours dérobée, alléguant des raisons de santé et d'autres prétextes qui cachent, paraît-il, une insurmontable aversion pour l'Amérique et pour tout ce qui est américain. En fin de compte, les directeurs ont sommé la Duse de remplir ses engagements à peine de résiliation, et le tribunal de Milan vient de leur donner gain de cause.

« C'est moi qui suis la Poste... »

Au mois de septembre 1895, M. Samuel, directeur du théâtre des Variétés, à Paris, a engagé Mlle Ramos pour trois ans, aux appointements de 300, 400 et 500 francs par mois, avec des feux qui devaient porter ces chiffres au double. Au moment où le théâtre allait donner sa revue annuelle, dans laquelle Mlle Ramos devait représenter la *Poste*, l'artiste tomba subitement malade et obtint un congé. Ce congé ne suffisant pas pour attendre le rétablissement de sa santé, elle en demanda un second; mais le directeur des Variétés crut voir, dans ces atermoiements, une sorte de refus de service et Mlle Ramos ne s'étant pas rendue à un ordre de répétition, M. Samuel l'a assignée devant le tribunal en résiliation d'engagement et en paiement du dédit stipulé de 50,000 francs.

Il soutenait d'ailleurs que Mlle Ramos était incapable de remplir les rôles qu'on lui confiait et que, notamment, soit qu'elle eût la bouche trop petite, soit qu'elle eût un défaut de prononciation, il lui était impossible d'articuler les *S* Vainement lui avait-on confié un rôle dans lequel la charmante artiste n'avait qu'à prononcer cette phrase unique : « C'est moi qui suis la Poste ! » Il fallut, paraît-il, renoncer à lui faire dire correctement cette réplique et confier à la charmante artiste le rôle du « Premier chat », sans doute moins difficile.

C'est ce que nous apprend l'avis spirituellement donné par M. le substitut Fournier, qui a conclu au rejet de la demande ainsi qu'au rejet de l'action reconventionnelle de Mlle Ramos, qui réclamait la résiliation à son profit, avec le paiement du dédit de 50,000 francs. Jugement à huitaine.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Bloei, par EDMOND VAN OFFEL; Anvers, Librairie néerlandaise (L.-H. Smeding). — *Azraël*, scène dramatique, par MADELEINE LÉPINE, précédée d'une étude par FERNAND CLERGET, ornée d'une couverture et de quatre bois par MAURICE DUMONT. Paris, Bibliothèque de l'Association. — *Fleurs du Chemin*, poésies par MELCHIOR BONNEFOIS, avec préface d'ARMAND SILVESTRE. Paris, P. Ollendorff. — *Les Fontaines miraculeuses*, par YVES BERTHOU. Paris, A. Lemerre.

Musique.

Exercices polyrithmiques pour acquérir l'indépendance absolue des doigts, par Mme P. ZEIGER DE SAINT-MARC. Paris, Librairie de l'*Art indépendant*.

Signalons aux pianistes le cahier d'exercices que vient de publier à l'*Art indépendant* Mme Zeiger de Saint-Marc et qui présente cette innovation : la méthode de l'auteur permet à l'exécutant de faire entendre d'une seule main deux, trois et même quatre rythmes différents. On conçoit ce que le virtuose acquiert par là d'indépendance et de vigueur dans les doigts. A un point de vue plus élevé, ce système apprend à l'élève à écouter et à suivre les diverses parties contre-pointées d'une œuvre et à les faire entendre distinctement à son auditoire. Le plan est neuf et ingénieux, mais l'interprétation des divers exercices composés par Mme Zeiger exige des études sérieuses et persévérantes.

PETITE CHRONIQUE

La Société royale d'encouragement des Beaux-Arts d'Anvers organise une exposition qui s'ouvrira à l'ancien Musée le 15 mars 1897 pour se fermer le 12 avril suivant.

Cette exposition est principalement consacrée aux aquarelles, pastels, gravures, dessins, sculptures en ivoire, en marbre, en métal, de petites dimensions, et à la sculpture polychrome.

Un concours spécial pour l'illustration d'un ouvrage, réservé aux artistes belges, sera ouvert à la même époque. On demande un minimum de trois dessins inédits formant suite et pouvant être publiés dans le même ouvrage; les artistes participants conserveront la pleine propriété de leur œuvre. Toute liberté est laissée aux artistes quant au choix de l'ouvrage à illustrer (roman, poésie, histoire, etc.) et quant aux procédés ou à la façon d'exécuter les illustrations Deux prix seront affectés à ce concours : le premier de 1000 francs, le second de 500 francs.

Les artistes feront parvenir au jury, le 1er mars au plus tard, un exemplaire de l'ouvrage dont ils se sont inspirés, ainsi que leurs nom, prénoms et adresse, le tout sous pli cacheté. Les dessins doivent être envoyés sans nom d'auteur et porteront une devise ou indication quelconque reproduite dans le pli cacheté.

C'est, décidément, M. Edgard Tinel qui succède à M. Kufferath comme professeur de contre-point au Conservatoire de Bruxelles. M. Tinel est l'un des compositeurs les plus distingués de la Belgique, et le choix du gouvernement ne peut être qu'unanimement approuvé.

Faisant droit aux vives instances de la presse (1), le gouvernement vient de décider que des travaux seront entrepris sous peu à l'abbaye d'Aulne pour assurer la conservation de ces ruines pittoresques. C'est M. Cloquet, professeur à l'Université de Gand, qui est chargé de la direction des travaux.

Le monument Anspach sera terminé à bref délai. Les travaux préparatoires de M. De Vigne sont terminés par ses élèves, suivant les indications de M. Janlet. M. Julien Dillens a mission d'achever les grandes figures et les bas-reliefs.

Tout sera fait, assure-t-on, pour le 1er mai 1897. On dépensera environ 400,000 francs.

Le gouvernement examine actuellement le plan général du monument exposé à l'hôtel de ville et déterminera la part d'intervention de l'Etat dans les frais.

Voici la nomenclature des pièces d'Edmond de Goncourt qui ont été représentées : *Henriette Maréchal*, au Théâtre-Français en 1865; *La Fille Élisa*, *La Patrie en danger*, *A bas le progrès*, *Les Frères Zemganno*, au Théâtre-Libre en 1879; *Germinie Lacerteux*, à l'Odéon; *Charles Demailly*, au Gymnase; *Manette Salomon*, au Vaudeville.

Les pèlerins de Bayreuth apprendront avec plaisir les dates exactes des représentations d'œuvres de Wagner qui seront données au Théâtre Royal de Munich pendant les mois d'août et de septembre.

Voici l'ordre, définitivement arrêté, du Cycle wagnérien :

Rienzi les 25 août et 8 septembre; le *Vaisseau-Fantôme*, les 27 août et 10 septembre; *Tannhæuser*, les 6 et 23 août, 3, 17 et 29 septembre; *Lohengrin*, les 8, 15 et 20 août, 5, 19 et 26 septembre; *Tristan et Isolde*, les 22 août et 24 septembre; les *Maîtres Chanteurs*, les 29 août et 12 septembre.

En outre, les *Ruines d'Athènes* de Beethoven, suivies de *Fidelio*, seront représentées les 11 et 18 août, 1er, 15 et 22 septembre.

Le RESIDENZ-THEATER jouera les *Noces de Figaro* de Mozart les 2, 9, 16, 23 et 30 août, 6, 13, 20 et 27 septembre; *Don Juan*, les 5, 12, 19 et 26 août; 2, 9, 16, 23 et 30 septembre.

Le musée Richard Wagner, à Eisenach, est déjà complètement installé dans l'ancienne villa du poète Fritz Reuter, qui appartient à la ville d'Eisenach. La bibliothèque, à elle seule, remplit le premier étage; au rez-de-chaussée on trouve les autres objets de la grande collection réunie par M. Œsterlein, de Vienne. Le musée Richard Wagner sera bientôt ouvert au public, et les nombreux pèlerins de Bayreuth pourront facilement le visiter, car la distance entre les deux villes n'est pas bien importante, et la Wartburg, à elle seule, vaut bien le détour.

(1) V. l'*Art moderne* du 28 juin dernier.

Un « Journal-Téléphone » fonctionne depuis quelque temps à Buda-Pesth. Tous les abonnés, au nombre de six mille déjà, sont reliés à la rédaction au moyen d'un fil téléphonique circulaire. Il leur suffit de détacher leur cornet récepteur à un moment quelconque de la journée pour entendre la lecture des dernières nouvelles et même d'articles de fond. Le « Journal-Téléphone », dont le contenu est continuellement répété, a ainsi dix-huit éditions par jour. Les nouvelles sont lues dans un ordre déterminé qui varie avec les heures. La soirée est réservée à des auditions musicales et à des conférences et l'on propose de s'en servir le dimanche matin pour faciliter l'audition de cours de l'extension universitaire.

Ces formes si multiples que prennent l'information, le document, le savoir humain ne permettront bientôt plus de conserver à la *Bibliographie* le sens traditionnel et limité qu'elle avait jusqu'ici. Son domaine s'élargira graduellement à mesure qu'elle assumera plus pleinement le rôle qu'elle est appelée à remplir, elle ne sera plus, dit le *Bulletin de l'Institut international de Bibliographie,* qu'*une table des matières générale de toutes les connaissances et informations.*

La vente des œuvres de lord Leighton et de la galerie qu'il avait formée vient d'avoir lieu à Londres. Elle a duré trois jours.

Tous les grands collectionneurs, parmi lesquels le duc de Saint-Albans, le duc de Crafton, lady Lovelace, tous les experts connus, tous les artistes ont assisté à la vente et pris part aux enchères, et la Reine elle-même, qui était représentée par le conservateur de la galerie de Windsor, a fait quelques acquisitions : des études de paysages que le vieux maître anglais avait rapportées de ses voyages en Orient et sur les côtes de la Méditerranée et qui ont été payées, en moyenne, 1,500 francs.

Celle des œuvres de lord Leighton qui s'est vendue le plus cher est un grand tableau d'histoire, *Persée,* qui fut exposé à l'Académie royale en 1891, voyagea depuis à Chicago et fut exhibé, cette année, à Bruxelles. Un marchand de tableaux l'a payé 16,275 fr.

Les quatre célèbres paysages que Corot peignit pour la maison de Decamps à Barbizon : *Matin, Midi, le Soir* et *la Nuit,* ont été vendus en bloc, à un marchand également, au prix de 156,650 francs.

A signaler aussi une esquisse d'Eugène Delacroix pour le plafond de la galerie d'Apollon du Louvre, qui a été vendue 2,500 francs à M. Boussod; un petit paysage de Daubigny, 1,200 francs.

Parmi les tableaux de l'école anglaise, citons un Alma-Tadema, 47,000 francs; un Millais, 19,000 francs; un Watts, 7,600 francs; un dessin de Gainsborough, 7,600 francs; quatre dessins de Burne-Jones pour *Chaucer's Dream of Good Women,* 7,000 francs. Le total des enchères s'est élevé à plus de 800,000 francs.

La ville de Dumfries a célébré la semaine dernière le centenaire de la mort du poète écossais Robert Burns.

C'est, nous l'avons dit, le *Dumfries Burns club* qui a pris l'initiative de cette commémoration de la mémoire de l'auteur de *Poems and Songs.*

Un vrai pèlerinage a eu lieu, durant toute la semaine, au cottage d'Alloway, dans le comté d'Ayr, où naquit le chantre des paysans d'Écosse. Tout le comté a pris part à ces cérémonies et les moindres endroits qui rappellent le souvenir du poète ont été pavoisés.

L'auberge de *Tom O'Shanter,* que Burns fréquentait, et la maison où il vécut depuis 1793 jusqu'à sa mort ont été ornées et tendues de guirlandes; l'on y a placé les reliques de l'écrivain, qui constituent un véritable musée, objet de la vénération de ses innombrables admirateurs.

M. Aman-Jean, l'éminent peintre français, s'est rendu à Londres pour y étudier les galeries et collections et a communiqué au *Studio* le résumé de ses impressions.

Le musée de Birmingham, où sont réunies les principales œuvre de Millais, de Madox Brown et de Rossetti, vient de recevoir d'un riche amateur l'un des tableaux les plus célèbres de l'école préraphaélite, le *Jésus parmi les docteurs* de Holman Hunt.

Lorsqu'il eut choisi son sujet, Holman Hunt partit pour la terre sainte afin de saisir sur la réalité même le décor et les personnages; mais arrivé à Jérusalem, il se heurta aussitôt à la malveillance des rabbins qui interdirent aux juifs de poser devant lui. Au bout d'une année seulement, un peu rassurés sur les intentions de ce peintre paisible, ils lui permirent de pénétrer dans une synagogue et d'étudier ses docteurs d'après nature, mais, de peur de réveiller leurs soupçons, il dut laisser en blanc, dans sa composition, les figures du Christ et de la Vierge.

M. Hunt travaillait déjà depuis deux ans, lorsque la fièvre et le défaut d'argent l'obligèrent à rentrer en Angleterre avec son tableau inachevé. Il se livra alors à des recherches de tout genre dans les bibliothèques et les musées pour assurer la minutieuse exactitude de tous ses accessoires et se proposait de retourner en Judée pour y trouver les modèles de son Jésus et de sa Vierge, lorsqu'il rencontra enfin, dans une juive hongroise et dans un enfant d'une école israélite, les deux types rêvés.

Après un tel labeur, il semble que M. Hunt eût dû satisfaire tout le monde : antiquaires, théologiens et physiognomonistes; mais une dame juive dissipa promptement ses illusions :

« Cela est fort beau, dit-elle, mais on voit que l'auteur ne connaissait pas la race de Juda; il a donné à ses docteurs les pieds plats qui sont le signe de la tribu de Ruben; les hommes de Juda avaient le coup-de-pied fortement cambré. »

Verdi vient de déposer à la Banque de Milan une somme de quatre cent mille francs pour faire face aux premières dépenses de la maison de retraite qui doit porter son nom et qu'il destine aux compositeurs et aux librettistes malheureux. Il s'est engagé à faire encore trois versements de même importance pour subvenir à l'achèvement et à l'entretien de cette nouvelle institution, à laquelle doit revenir la plus grande partie de sa fortune après sa mort et le décès de Mme Verdi. L'architecte de la maison de retraite est M. Boïto, frère du compositeur qui a écrit pour son illustre confrère les livrets de *Falstaff* et d'*Otello.* L'état de musicien n'est pas encore un sûr moyen de faire fortune, puisqu'il y a, en Italie, assez de compositeurs pauvres pour remplir un hospice; mais la libéralité même de Verdi prouve que, pour quelques-uns au moins, la musique nourrit mieux son homme qu'au temps de Beethoven et de Mozart.

La direction du *British Museum* de Londres, en publiant les fac-similés d'une trentaine de ses manuscrits les plus rares, a pris une excellente mesure. La reproduction en est faite d'une façon irréprochable par les procédés de photo-lithographie et chaque épreuve ne revient pas à plus de 30 centimes.

Voilà un exemple que devraient imiter toutes les grandes bibliothèques. C'est, en effet, la croix et la bannière pour se faire communiquer certains manuscrits, et cela s'explique. On ne peut mettre entre les mains de tous des pièces uniques, d'une valeur considérable. Mais cet inconvénient n'existerait paspour les fac-similés et ceux-ci pourraient être mis sans crainte à la disposition du public, tandis que les originaux resteraient soigneusement en lieu sûr.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Août

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 31. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 2 AOUT 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

DANS LES AIRS

En ma cervelle, aux rameaux chargés de souvenirs, chargés à en casser (car l'âge, car l'âge.....), tandis qu'en cet étrange caravansérail qu'est l'antique cour de l'hôtel de la Verrerie à Bruxelles, j'attendais, avec un compagnon illustre et un nautonnier inaccessible à la crainte, que le petit ballon qui allait nous promener dans les airs, à la fantaisie des météores calmes ou irrités, eût aspiré la dose de gaz qui devait lui donner l'essor, — en ma cervelle chantonnaient ces vers de Banville, se détachant, en guêpes bourdonnantes, de la pièce ultime de ses *Odes funambulesques*, lues par moi quand elles clamèrent, pour la première fois, leurs sarcasmes et leurs ironies virulentes, en 1857, hélas ! « au temps de ma belle jeunesse » et que, sur la substance grise de mon cérébral organe, elles laissèrent alors, avec la facilité des belles choses agissant sur les surfaces juvéniles, l'ineffaçable gravure des plus âpres de leurs strophes. C'est le Clown (des polémiculeurs édentés m'appellent volontiers clown : en ayant les inconvénients, j'en veux les avantages), c'est le clown qui « parle bas, en langue inconnue, avec son cher tremplin » :

Frêle machine aux reins puissants,
Fais-moi bondir, moi qui me sens
Plus agile que les panthères,
Si haut que je ne puisse voir
Avec leur cruel habit noir
Ces épiciers et ces notaires!

Par quelque prodige pompeux
Fais-moi bondir, si tu le peux,
Jusqu'à ces sommets où, sans règles,
Embrouillant les cheveux vermeils
Des comètes et des soleils,
Se croisent la foudre et les aigles.

Plus haut encor, jusqu'au ciel pur!
Jusqu'à ce lapis dont l'azur
Couvre notre prison mouvante!
Jusqu'à ces rouges Orients
Où marchent des dieux flamboyants,
Fous de colère et d'épouvante.

Plus haut! plus haut! je vois encore
Des boursiers à lunettes d'or,
Des critiques, des demoiselles
Et des « journalistes » en feu.
Plus haut! plus loin! de l'air! du bleu!
Des ailes! des ailes! des ailes!

Oui! c'était très bien ces remembrances poétiques! mais le malheur, c'est que le Destin railleur, farceur

et culbuteur, au lieu de nous envoyer « rouler dans les étoiles, le cœur dévoré d'amour », s'amusa à nous mettre, « au son du cor et du tambour », sur l'extrême bord d'un accrochage avec le Grand Saint-Michel, et d'une dégringolade en panier à linge (car notre nacelle était juste grande comme un panier à linge sale) du haut d'un de ces hêtres à tronc lisse de cinquante pieds de fut qui embellissent de leur colonnade séculaire et bronzée la clairière où, du temps de Louis XIV, le chef de partisans Jacquot avait son repaire et son fort!

Les clowns, messieurs les journalistes, s'en sont tirés par quelques sauts de carpe, avec l'aide bienveillante « d'une foule sympathique », émaillée d'un charmant contingent de jolies promeneuses qui mirent quelques baisers sur leurs égratignures et partirent en portant en palmes vertes les branches cassées par la chute, remises de l'émoi qu'elles exprimaient par des cris variés et perçants tandis que les trois voyageurs pendaient comme des chenilles ou des araignées, tournoyant au bout de leur fil de soie. Le tout avant que les bottes de foin et les bottes de paille, et même les matelas, requis dans les villas voisines, fussent arrivés pour faire aux naufragés une litière stabulaire et alcovulaire digne des qualifications animales que les dits journalistes de la sage opposition prodiguent si volontiers aux anarchistes et aux socialistes, car on mêla socialisme et anarchisme à ce minuscule faits divers. Ah! si ces trois anabaptistes, ces trois mécréants avaient pu s'abattre sur le sol « en polichinelles dont on casse les ficelles », quel bon débarras et quelle joie pour les vrais croyants!

Mais n'allons pas oublier qu'ici l'on travaille pour l'Art et parlons un peu Esthétisme puisque c'est obligatoire dans la maison.

La sensation artistique, ou plutôt idéale, nous prit vite, en effet, quand nous émergeâmes du Fondak marocain du vieux marché aux Grains où l'aérostat, pareil à un monstre antédiluvien se dégageant des limons primitifs, avait peu à peu pris forme, se balançant lourdement en gros viscère triturant ses contractions péristaltiques en une digestion énorme et flatueuse. Ah! le premier moment d'assomption et d'exaltation, quand, sans effort, comme on entre, sans doute, dans une mort paisible, on se sent emporter par une infiniment douce glissure, qui n'est ni un enlèvement, ni une chute, et qu'en l'âme murmure, chœur angélique et invisible, la mélodie pathétique des deux amants héroïques d'*Aïda*, murés au tombeau, ou celle plus divine et plus déchirante de *Tristan et Yseult* dans la forêt pendant la chasse du roi Mark! Quelle sérénité brusquement répandue, brusquement conquise, quel nettoyage psychique et quel ennoblissement! Oh! cette fuite, sous la montée, de la terre et de ses misères, cet amoindrissement des choses et des êtres qui miraculeusement s'éloignent et s'enjolivent par la disparition des angulosités, des poussières et des bavochures, douées tout à coup d'une pureté et d'une minutie de lignes, d'une fraîcheur et d'une harmonie de coloris qui murmurent, au spectacle adorable qui lénifie les prunelles, les noms de Memling et d'Antonio de Messines et ouvrent l'incomparable trésor des œuvres imagières gothiques.

L'atmosphère était légèrement laiteuse; les génies de l'air avaient dilué quelques blanches nuées dans la coupe immense du ciel; le soleil, en ce mélange, infusait discrètement de la joie et de l'or paille; un universel glacis argenté lamait l'infini paysage d'une transparence divinement délicate; le circulaire horizon se perdait dans des brumes de rêves où les dernières visibilités apparaissaient en fantômes endormis. Une vaste et très apaisante rumeur montait continue, telle que le déferlement d'un océan tranquille sur une plage de sable. C'était la tranquillité majestueuse et caressante de l'âme convalescente par un jour de printemps, palpitant ainsi que le faisait sous notre corbeille le paramonte ouvrant et fermant son alvéole aux bords frangés, méduse vivant sous les flots sa vie molle et rudimentaire.

Pourtant, un trait général dominait dans ce prodige où l'on se laissait aller à se croire voisin des anges, spectateurs eux aussi de cette terre tout à coup devenue si maternelle et si pacifique : sans rompre l'universelle et merveilleuse harmonie attestant l'universel et fraternel effort de la Nature et des Hommes, une géométrie s'affirmait, une cadence, un rythme des lignes et des nombres. Bruxelles, le vieux et grand Bruxelles, reposait tel qu'un madrépore gigantesque, développant sur le sol, à ces hauteurs partout aplani et nivelé, le réseau organique de ses rues enserrant les paquets de constructions diaprées; ses rues, non pas froidement tirées au cordeau en un échiquier linéaire, mais serpentant ainsi que des veines, lentement créées au cours des siècles pour les besoins vrais d'époques instinctives, libérées de toute combinaison administrative; ses rues charmantes d'ordre et d'ingéniosité dans leurs ramifications et leurs détours, dans leurs emmanchements et leurs soudures, s'ornant de bouquets d'arbres verts semblables à des touffettes de poils sur des grains de beauté, ou d'édifices expressifs autant que des yeux et des oreilles sur le visage.

Et ici encore l'Art s'imposait avec ses souvenirs accumulés en ses arsenaux inépuisables. Doublant la réalité étendue là sous notre frêle esquif d'osier dont le bord d'appui nous venait à peine aux hanches, la doublant par l'imaginatif jamais en repos dans la pensée turbulente, s'étalaient en la mémoire, tels que des nuages, les beaux plans de ville gravés par les patients dessinateurs du XVIe et du XVIIe siècle, en leurs perspectives planes, naïves et saisissantes, avec les gros fleurons, les beaux cartouches noircis de lettres lapidaires; les tableaux des Van der

Meulen et des Snayers décrivant les sièges et les batailles en profonds panoramas, comme si les artistes y eussent assisté du haut des airs. Et vraiment, quand notre humble barquette, jouet des fantaisies de la brise et des disparitions passagères de la chaleur dilatante de l'astre-roi, innocente et maladroite, s'approcha, en descendant, de la tour de l'hôtel de ville ; quand le paramonte tranché ainsi que le cou d'un cygne, tomba en débris donnant l'illusion d'un corps humain précipité, et que la foule prise de l'appréhension et de l'émoi d'une catastrophe prochaine, s'ébranla sous nos yeux stupéfaits, comme des eaux dévalant avec furie par tous les creux, par toutes les ornières, courant au ballon en danger comme à une embouchure où un vaisseau en détresse va toucher un écueil et se briser, ce ne fut pas le sentiment du péril qui occupa nos pauvres petites têtes curieuses et violemment attentives, ce ne fut pas la peur, mais le dramatique de cette ruée dont le vertige se manifestait à cent mètres sous nous, dans le tumulte des poursuites et des fuites d'une cité prise d'assaut, telles qu'on les voit en leurs frénésies, leurs terreurs et leurs clameurs dans les gravures légendaires de Hoogenberg.

Rares furent les paroles qui nous vinrent aux lèvres. La Solitude impose si aisément le Silence, celle de l'air plus, peut-être, que celle de la mer, des bois ou des ruines. Mais nous subissions la télépathie sentimentale que le vaste et muet espace établissait entre nous. Oui, parler était devenu inutile dans cette planitude qui fluidifiait les corporels organes ne laissant, ainsi qu'un nœud solide dans les vaporosités d'une comète, que cette entité habituellement confondue et cachée sous la matière : le Moi. Nous allions à l'impression de l'intangibilité : aussi est-ce calmes et inémus que, par une illusion d'optique que causait notre chute, nous assistâmes au surgissement vers nous, du fond des abîmes, de l'Archange Michel, cette poupée de cuivre de vingt pieds de haut dressant, en défense de notre approche, son épée menaçante, son archaïque visage lépré par la dédorure, nous criant sans bruit, mais formidablement : Au large ! Et d'une voix posée, quand nous frôlâmes la symbolique girouette de métal que fait le grand saint cousin-germain d'Apollon terrassant le serpent Typhon comme lui terrasse le Diable, nous dîmes à un maçon de blanc vêtu, se redressant terrifié par notre apparition soudaine : « Bonjour, l'ami, nos compliments à ta ménagère ! »

Ah ! le ciel, les cieux ! L'éternel rêve de l'homme ! Le mystérieux empire où il logea et entassa ses dieux, n'en laissant presque pas sur la terre ! Le territoire sacré et obligé des paradis. L'inconnu immense et séducteur dans lequel l'Humanité naïve, et peut-être vraie en ses naïvetés, a remisé toutes les immortalités et les espérances de résurrection dont ses déceptions et ses souffrances renouvellent incessamment le désir ! Le puéril simulacre d'un départ vers ces lieux enchantés, que donne l'aérostat, n'est-ce pas la cause principale des sensations puissantes d'un tel si petit voyage de trois heures qui vous vide pour un si court instant de l'ordure quotidienne et donne l'impression enfantine d'une poussée d'ailes aux omoplates ? Qui sait ? Qui démêlera jamais en nos compliqués organismes la part du réel et la part du cérébral ? Qu'importe ? La sagesse est, dans les actions comme dans les pensées, d'obéir à l'Instinct. Nul guide n'est plus sûr, plus consolant, plus dispensateur de joie et de repos que la soumission aux forces cosmiques. Quelle symbolisation interne de cette suprême vérité que de se sentir, comme je le pus ce court et pur matin de juillet, flotter dans le traître azur et n'être plus que le jouet des souffles.

AU MUSÉE ANCIEN

On fait en ce moment, ne vous en déplaise, « de la bonne ouvrage » au Musée Ancien. Le fait est assez rare pour être signalé. Et la Commission, la sacro-sainte Commission muette et impassible ne nous a pas donné souvent l'occasion de diriger vers elle les adjectifs laudatifs du dictionnaire.

Il est vrai qu'en l'occurrence la Commission se réduit à deux membres, MM. A.-J. Wauters et Cardon, qui ont assumé seuls la lourde tâche de remanier le placement, de classer méthodiquement les toiles de notre Galerie nationale, de leur « donner de l'air », de les offrir à la curiosité publique dans la lumière la plus favorable.

Il y a eu du tirage, vous vous l'imaginez ! On ne bouleverse pas impunément les traditions, les tra-di-tions, Monsieur ! On ne se permet pas de décrocher des toiles qui pourraient, selon l'expression d'un des membres de la docte Compagnie, « tomber en miettes » dans les mains des déménageurs !

L'entrée dans la Commission de M. Beernaert a été, pour les deux hommes d'initiative et de goût que nous venons de citer, un appoint considérable. Et son autorité a triomphé des dernières résistances. Un incurable masuir, le Masuirissime que son nom et ses attaches contraignent d'être, en toute occasion, un incorrigible Daniel Rock a, il est vrai, épuisé ses dernières cartouches contre l'effort des membres artistes de la Commission. Mais l'entrain, la bonne volonté et la belle ardeur de MM. Wauters et Cardon a tout emporté, et les voici, pour trois mois et peut-être davantage, attelés à la dure besogne de déplacer et de replacer dans un ordre nouveau les toiles innombrables du Musée Ancien.

Celui-ci leur est livré. Une escouade d'ouvriers roule des échelles, emporte les cadres, les hausse à la rampe, les présente, les pend, les dépend. Et fiévreusement, des plans à la main, des carrés de carton figuratifs plein les poches, les deux délégués cherchent des cadences, des harmonies de tons, des rythmes de lignes, étudient l'éclairage, groupent les œuvres, préoccupés à la fois d'un classement logique et des exigences de l'architecture.

L'essai appliqué aux Rubens et aux maîtres de son école, Jordaens, Van Dijck, De Crayer, est absolument concluant. MM. Wauters et Cardon les ont réunis dans les deux grandes galeries latérales qui s'ouvrent sur la salle de sculpture et dans les deux salles

qui leur font suite. Ainsi présentés, les tableaux gagnent infiniment. Au lieu de l'aspect d'une collection de timbres-poste qu'offrait jusqu'ici, vue d'une galerie à l'autre, les toiles réunies dans ces vastes locaux, on a désormais la sensation d'un Palais décoré de chefs-d'œuvre. Les grandes toiles de Rubens, *Saint-Liévin*, *La Montée au calvaire*, etc., apparaissent dans leur jour, admirablement encadrés par les arcades qui les isolent et les font valoir. Des tableaux de format moindre sont intercalés entre ces maîtresses œuvres et complètent l'impression d'ensemble que provoque l'aspect de cette superbe école flamande dont rien n'égale l'intensité et l'éclat.

Les autres salles sont en préparation. Les délégués de la Commission se proposent d'installer les Gothiques, le joyau de notre collection nationale, dans la grande salle carrée, après avoir percé dans celle-ci une porte qui la reliera aux galeries centrales. En face de cette porte, ils placeront le triptyque de Quentin Metsys dont ils espèrent obtenir l'autorisation de faire scier les volets afin de développer complètement l'œuvre et de permettre aux visiteurs d'en embrasser d'un coup d'œil l'imposant ensemble. Tout autour, espacés et présentés avec le respect qu'ils méritent, les autres primitifs du Musée, actuellement si entassés qu'il est presque impossible d'en apprécier les beautés. Quelques-uns sur chevalets, au milieu de la salle, bien en lumière. Et des banquettes, des sièges, transformant notre froid et antipathique Musée en un Salon d'art invitant à l'étude, à la méditation, au recueillement de l'intimité...

A ce propos, une trouvaille. Les murs de la salle carrée dont nous parlons étaient, jadis, élégamment décorés d'une ornementation discrète sur fond grenat. Les mastodontes de la commission, ne voulant admettre comme fond que les tons neutres, effacés, boueux, avaient eu l'idée géniale de faire recouvrir cette peinture d'un badigeon ignoble, « pour ne pas nuire aux tabeaux». Le badigeon était à la colle, heureusement, et à grande eau, à grosses éponges, juchés sur un échafaudage monumental, des ouvriers restituent aujourd'hui aux panneaux leur fraîcheur primitive. MM. Wauters et Carodn disposer ont sur ce fond les toiles du XVII[e] siècle qui, tout en offrant un caractère décoratif assez intéressant, ne gagnent pas à être vues à la cimaise.

Et ainsi, peu à peu, le Musée prendra un aspect artistique, séducteur, digne de la capitale, digne des quelques très belles œuvres qu'il possède, actuellement submergées sous la marée montante des médiocrités.

Cela ne changera rien, hélas! aux déplorables acquisitions que nous avons signalées. Cela ne donnera pas l'authenticité aux œuvres douteuses. Cela ne fera pas sortir du palais érigé par M. Balat les horreurs que les complaisances ou l'incompétence de la Commission y a fait entrer. Cela ne supprimera même pas, paraît-il, et pourtant quel débarras si on en avait le courage, — ou simplement la pudeur! — l'abominable tableau de David qu'un legs trop généreux ou malicieux a imposé à l'État. Mais au moins peut-on espérer, grâce à la volonté, au dévouement et à l'énergique initiative des délégués, qu'un peu d'air frais est entré dans les salles moisies où siège la Commission. MM. Wauters et Cardon ont entrepris un travail de salubrité et d'hygiène artistique dont on leur saura gré.

Reste à bousculer la salle de sculpture, à lui ôter, s'il est possible, son aspect de bassin de natation, à décorer les murs de tapisseries, à égayer de fleurs ornementales l'uniformité du carrelage en marbre blanc, à désuniformiser les socles, à trouver pour les statues et les bustes une disposition plus heureuse et plus variée que l'alignement géométrique qu'on leur a donné, à mêler, pour varier l'effet, les bronzes et les marbres au lieu de grouper, comme on l'a fait, on se demande vainement par quel ridicule besoin de symétrie, les bronzes dans le vestibule, les marbres dans la salle.

Courage, Messieurs! Poursuivez votre œuvre d'assainissement. La récompense, vous la trouverez dans l'estime et la reconnaissance des artistes, des esthètes, de tous ceux qu'enflamme l'amour sincère de l'art.

LES THÉATRES D'ART A BRUXELLES (1)

Le Diable-au-Corps. — La Maison d'Art.

Excellent et humoristique article signé pseudonymiquement « AIRELLES », dans la *Réforme* de mercredi passé, sur cette fantaisie, à la fois charmante et sérieuse, *Le Théâtre du Diable-au-Corps*. En illustration, quelques dessins de l'inépuisable Amédée Lynen, ce typeur à coup sûr de tout ce qui passe, de tout ce qui est si difficilement saisissable dans sa légèreté et sa fugitivité.

Charmante et sérieuse, écrivons-nous. Airelles a raison de dire, entre autres remarques très vraies :

« Ce petit noyau de littérateurs et d'artistes a entamé là une bien singulière lutte. Sous les dehors d'une infinie diversité : sou riants, gracieux, tendres, élégants, burlesques, tristes ou même esthétiques, comme dans certains poèmes de haute envergure, ces quelques-uns sont des vaillants qui livrent une bataille acharnée, farouche, au scepticisme national envers les œuvres belges. Ils s'obstinent et s'entêtent dans la solution d'un problème qui hier encore paraissait insoluble : forcer l'estime et le succès sans cesser d'être artiste et de bonne compagnie, intéresser et amuser sans que ce soit aux dépens de quelqu'un. Dans son petit cadre, la tentative ne manque pas de hardiesse. Ils ne sont d'ailleurs pas ambitieux ni exclusifs et ils ouvriraient volontiers leurs rangs à quiconque voudrait les seconder dans leur tâche, d'autant plus lourde qu'elle semble plus légère..... »

Pour nous, dont une des principales préoccupations est le RENOUVEAU AU THÉATRE (2), c'est de tout cœur que nous exprimons nos sympathies pour cette œuvre. C'est un théâtre de MARIONNETTES! Eh bien, après? Les marionnettes furent le commencement de plus d'une rénovation scénique. Il y a quinze jours, ici même, nous en affirmions encore l'importance, la dignité et le charme.

Vingt fois nous avons défendu cette thèse : que le roman est, hélas! bien usé, et les petites nouvelles pour revues aussi, et les versiculets aux maîtresses douces ou cruelles qu'on a ou qu'on n'a pas, de même, et « la haute critique » qui consiste à dire des bêtises ou des infâmies contre des confrères, également, et l'ignoble besogne dans les journaux à salaires de larbins, idem et ibidem; qu'il faut que notre littérature aille à autre chose et que c'est le *Théâtre* et l'*Histoire* qui s'offrent magnifiquement.

Déjà plusieurs y vont avec allégresse. La petite scène de la rue aux Choux, qui ouvre joyeusement son rideau tous les mercredis et tous les samedis, en sa simplicité, sa belle confiance et sa

(1) Voir dans notre n° du 19 avril dernier, l'article intitulé : LES THÉATRES D'ART.

(2) Voir l'*Art moderne*, 1895, pp. 169, 177, 193, 201, 209, 217, 225, 257, 289, 305 et 313.

bonne humeur, prépare les voies. Ses marionnettes drolatiques et pirouettantes feront grandir de plus notables personnages, bien qu'il faille se garder de croire qu'il n'y a pas là un genre complet en soi et qui tient sa place très méritoire à côté des scènes à vastes proportions.

Les multiples efforts vers le théâtre qui surgissent de divers côtés en Belgique, valent qu'on les encourage sans réserve. L'hiver dernier la Maison d'Art « A la Toison d'Or » s'y est essayé aussi avec des succès divers. Après la représentation de Lugné-Poe sont venues celles d'un groupe qui veut créer en Belgique une troupe analogue bien à nous. Les premières tentatives ont laissé à désirer mais témoignent d'une bonne volonté extrême qui présage le succès final. Elles seront recommencées l'hiver prochain. D'autre part, plusieurs de nos écrivains s'adonnent à l'art scénique. Les théâtres ordinaires accueillent mieux leurs œuvres. Bref, on peut espérer un prochain, complet et décisif départ.

BRUXELLES-KERMESSE

Amédée Lynen vient de composer, pour « Bruxelles-kermesse », une affichette vraiment artistique, qui sera prochainement répandue à profusion dans le pays entier. Le dessin, très « poussé », de cette affichette, la tonalité joyeuse des couleurs et l'habileté de la composition en font une sorte de tableautin à la manière flamande — très « amusant », diraient les artistes en argot d'atelier, — symbolisant bien le côté local et pittoresque qui caractérisera l'exhibition du « Vieux-Bruxelles » au parc du Cinquantenaire.

Les plans de cette intéressante reconstitution archéologique sont aujourd'hui terminés par M. l'architecte Barbier; l'époque de 1830 revivra pour quelques mois dans l'enceinte du quartier, avec les costumes typiques, les moyens de locomotion disparus, les mœurs et coutumes caractéristiques.

Des offres spontanées de concours arrivent tous les jours aux promoteurs de Bruxelles-kermesse, pour la réalisation du projet qu'ils ont conçu. Il semble que le monde artiste bruxellois tienne à cœur de participer au succès du quartier, et il n'y a rien que de très naturel dans cette émulation, si l'on se rappelle l'élan que créa parmi la population anversoise l'annonce de l'édification du « Vieil-Anvers ».

C'est ainsi que, pour Bruxelles-Kermesse, les présidents des sociétés bruxelloises les plus importantes de jeux populaires se sont offerts à seconder les promoteurs par l'organisation de concours, où leur compétence spéciale pourra se donner libre carrière.

D'autre part, nous avons annoncé déjà qu'un concours avait été organisé entre architectes pour les plans des cinq façades à construire en staff dans l'enceinte du quartier. Les projets doivent être déposés pour le 5 août.

On peut compter que les différents concurrents, s'inspirant des documents précieux qui ont été conservés sur l'architecture de notre vieille cité, produiront des projets remarquables.

Le vaste terrain qu'occupera Bruxelles-Kermesse à l'Exposition de Bruxelles — l'emplacement comporte plus de deux hectares — sera prochainement livré aux entrepreneurs.

(Indépendance.)

CONCERT D'ÉTÉ

La musique, que les vacances ont exilée, est allée en villégiature, dimanche dernier, à La Louvière, sous la conduite de M. Emile Agniez, et elle s'est largement épanouie dans la jolie salle de concerts que M. Victor Boch a fait construire dans son parc. M. Agniez avait ressuscité, à cette occasion, le Club Symphonique, qui a donné sous sa direction une interprétation précise et nuancée de diverses œuvres de Haendel, de Grieg, de Pierné, de Pessard, de Simon, de Léon Du Bois et d'Emile Agniez, chaleureusement applaudies par le nombreux auditoire que cet exceptionnel régal d'art avait réuni.

Plusieurs solistes : M[lles] Van Ysendyck et Lannoy, cantatrices, M[lles] Heureux et C. Ruegger, violonistes, M[lle] Elsa Ruegger, violoncelliste, ont contribué au succès du concert, auquel l'orage a ajouté une partie de basse profonde non prévue au programme. Tel était l'intérêt de la séance que les auditeurs qui n'avaient pu trouver place dans la salle sont restés, stoïques sous l'ondée, ruisselants mais ravis, sur le seuil, devant la porte entr'ouverte, jusqu'à l'accord final.

Les duos pour voix de femmes de Rubinstein et de Louis Van Dam, les pièces pour deux violons de Haendel, de Gluck et de Godard ont été particulièrement appréciés. Et par dessus tout le talent très pur, très délicat et très sûr de M[lle] Elsa Ruegger est allé aux nues. On se souvient du retentissement que provoqua, l'an passé, le concours de cette mignonne virtuose, qui remporta d'emblée, dans la classe de M. Edouard Jacobs, le premier prix de violoncelle avec la plus grande distinction. Divers voyages à l'étranger ont, depuis lors, consacré la réputation de cette artiste d'exception, pour laquelle s'ouvre la carrière la plus brillante. Les œuvres de Schumann, de Saint-Saëns et de Popper qu'elle a exécutées à La Louvière lui ont valu un succès considérable et mérité.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les Héritiers Wilder (1).

M. le substitut Seligman a donné, mercredi dernier, à la première chambre du tribunal, ses conclusions dans l'importante affaire Wilder contre Wagner. Il estime que la demande des héritiers Wilder doit être repoussée.

« C'est moi qui suis la Poste... (2) ».

Nous avons rendu compte, la semaine dernière, du procès engagé devant la première chambre du tribunal civil de la Seine entre le Théâtre des Variétés et M[lle] Ramos.

Le jugement, qui vient d'être rendu, déclare également non-fondées l'action de M. Samuel et celle que lui intentait reconventionnellement l'artiste.

Les magistrats n'ont pas trouvé dans l'attitude de M[lle] Ramos un refus de service, un manquement aux engagements précisés dans le contrat dont les deux parties demandaient la résiliation : ils ont donc renvoyé les deux adversaires dos à dos. « Le refus de service suppose, en effet, d'après le jugement, que l'artiste ne se trouve pas dans un cas d'excuse légitime et la résiliation d'un traité ne saurait résulter que d'une infraction formelle, volontaire

(1-2) Voir notre dernier numéro.

et ne laissant aucun doute sur l'intention de rompre l'engagement. Une interprétation, même erronée, des termes du contrat et des droits qu'il confère, ne saurait donner lieu à la sanction rigoureuse stipulée en cas de rupture. »

« Madeleine-Courbevoie » et « Madeleine-Bastille ».

La saynète *Madeleine-Courbevoie* a-t-elle une ressemblance illicite avec la saynète *Madeleine-Bastille?* Telle est la question soumise à la première chambre du tribunal de la Seine.

Au dernier dîner de la Croûte, au Grand-Hôtel, MM. Matrat et Fordyce jouèrent *Madeleine-Courbevoie*, une saynète à trois personnages qui se passe sur une plate-forme de tramway. Mlle de Beerska, qui assistait au dîner, crut reconnaître en cette saynète une saynète à elle, *Madeleine-Bastille*, dont elle avait autrefois remis le manuscrit à M. Fordyce avec prière de revoir l'œuvre.

Mlle de Beerska assigna aussitôt MM. Matrat et Fordyce devant le tribunal de la Seine « pour voir dire que la saynète ne pourra « être jouée sans son agrément, sous peine d'une astreinte de « 50 francs par représentation ».

Me Herbert, pour Mlle de Beerska, a exposé au tribunal que sa cliente, auteur de la saynète *Madeleine-Bastille*, a demandé la collaboration de M. Fordyce. Celui-ci sollicita à son tour la collaboration de M. Matrat pour compléter la pièce. Mais MM. Matrat et Fordyce ayant émis la prétention de signer seuls la saynète, les négociations furent rompues et la collaboration abandonnée. Cependant MM. Fordyce et Matrat ont joué, sous leur nom, *Madeleine-Bastille*, métamorphosée en *Madeleine-Courbevoie*.

Me Clunet a plaidé pour MM. Fordyce et Matrat, qui affirment qu'il n'existe aucune ressemblance entre les deux pièces.

A huitaine pour jugement.

Le pseudonyme au théâtre.

Mlle Chevreau, artiste dramatique, a pris au théâtre, depuis 1886, le pseudonyme de Suzanne Seylor; elle a joué sous ce nom dans divers théâtres de Paris, de la province et de l'étranger, et elle a accompagné Mme Sarah Bernhardt dans la plupart de ses tournées en Amérique. Mme la vicomtesse de Maulmont, de son côté, dans ces dernières années, a pris le même pseudonyme et, malgré les réclamations de Mlle Chevreau, a continué à s'en servir dans sa carrière artistique. C'est dans ces conditions que Mlle Chevreau, estimant que le long usage qu'elle avait fait du pseudonyme en question lui en avait attribué la propriété, a assigné Mme de Maulmont devant le tribunal de la Seine pour lui voir faire défense de porter, à l'avenir, le nom de Suzanne Seylor au théâtre, et ce à peine d'une amende de 50 francs par chaque infraction constatée.

Elle demandait, en outre, 500 francs de dommages-intérêts pour le préjudice causé.

« Attendu, dit le jugement prononcé le 22 juillet, que l'usage prolongé et exclusif d'un pseudonyme constitue une véritable propriété au profit de celui qui s'en est ainsi servi et lui donne le droit de s'opposer à ce que tout autre s'en empare pour créer à son préjudice une confusion regrettable... »

En conséquence, il est fait défense à Mme de Maulmont de porter désormais le pseudonyme de Suzanne Seylor, qui est la propriété de Mlle Chevreau, et ce sous peine de 10 francs de dommages-intérêts pour chaque infraction commise jusqu'à concurrence des trente premières, passé lesquelles il sera fait droit à nouveau; et pour le préjudice déjà causé, la défenderesse est condamnée aux dépens.

A grand orchestre.

Mme Savary, voulant remettre à la scène l'*Alceste*, de Gluck, s'était adressée, pour l'orchestration, à M. Damaré, chef d'orchestre. Celui-ci réclamait, ces temps derniers, devant le tribunal de commerce de la Seine, une somme de 3,200 francs à Mme Savary.

Le tribunal lui accorda la somme demandée. Sur appel, l'affaire est venue la semaine passée devant la deuxième chambre de la Cour d'appel de Paris qui a confirmé purement et simplement la décision des premiers juges.

Memento des Expositions

ANVERS. Société d'Encouragement des Beaux-Arts, 15 mars-12 avril 1897. Délais d'envoi : inscriptions, 15 février; œuvres, 1er mars. Transport gratuit sur le territoire belge pour les œuvres admises. Renseignements : *M. A. Van den Nest, président.*

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 11 octobre-15 novembre. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Délai d'envoi : notices, 15 septembre; œuvres (accompagnées d'un duplicata de la notice), 15-22 septembre. Dépôt à Paris chez M. Pottier, rue Gaillon, 14 (5-20 septembre). Renseignements : *M. Adam, président de la Société, rue Victor Hugo, 27, Nancy.*

PETITE CHRONIQUE

Le jury chargé de juger les projets envoyés au concours organisé entre les sculpteurs belges pour l'exécution d'un monument à la mémoire de P.-J. Van Beneden, le célèbre professeur de l'Université de Louvain, vient de se prononcer. Dix-huit projets avaient été expédiés à Malines, la ville natale du savant, où le monument sera édifié dans l'avenue qui porte son nom.

Le premier prix a été décerné à l'unanimité au sculpteur bruxellois Jules Lagae. Le jury était composé comme suit : MM. Vinçotte, délégué de l'État; Leclercq, inspecteur des beaux-arts; Blomme, architecte de la province d'Anvers; Deckers, professeur à l'Académie d'Anvers; Geets, artiste peintre, délégué de la ville de Malines; Struys, artiste peintre, à Malines.

Les projets des concurrents sont actuellement exposés dans la grande salle de la nouvelle académie de dessin, rue Léopold, à Malines.

M. Jules Lagae va se mettre immédiatement à l'œuvre; le monument sera inauguré probablement au début du printemps prochain. Dans sa dernière séance, le conseil communal de Malines a voté une somme de 5,000 francs pour l'organisation des fêtes commémoratives qui auront lieu à cette occasion.

M. Coomans, le doyen de la Presse belge et le doyen de la Chambre des députés, vient de mourir, âgé de 85 ans.

Il publia plusieurs ouvrages, parmi lesquels une *Histoire de la Belgique; Richilde*, épisode de l'histoire de la Flandre au XIe siècle; *Baudouin Bras de Fer; Vonck*, roman politique; les *Communes belges; Une académie de fous*, etc., etc. Rappelons également sa brochure sur le *Duel*.

Il fut rédacteur en chef du *Journal des Flandres*. En 1845, il fonda le *Courrier* d'Anvers, collabora à divers journaux parmi lesquels le *Journal de Bruxelles* et l'*Emancipation*.

L'Exposition des Travaux scolaires de l'École Saint-Luc est ouverte du 26 juillet au 3 août : le dimanche, de 9 heures du matin à 5 heures du soir ; les jours ouvrables, de 2 à 5 heures du soir, au local de l'École, rue des Palais, 50.

Le *Kunstkring* de Rotterdam organise pour l'automne prochain une exposition qu'il annonce aux artistes en ces termes :

« La visite que nous avons faite à l'exposition de la *Libre Esthétique* à Bruxelles a inspiré aux membres de notre comité soussigné le désir d'organiser une exposition du même genre au *Rotterdamsche Kunstkring*.

Nous serions charmés de vous y voir représenté par quelques-unes de vos œuvres et nous espérons pouvoir compter sur votre concours.

L'exposition doit avoir lieu du 11 octobre au 3 novembre.

Nous vous prions de nous remettre votre note d'envoi avant le 20 août, indiquant le nombre et le prix des objets expédiés.

Dans l'attente de votre réponse estimée, agréez, Monsieur, l'assurance de notre considération distinguée.

Au nom du Comité du *Rotterdamsche Kunstkring*, section *B. A.* : D. Wiggers, président ; K. Thysen, secrétaire ; G.-H. Müller, vice-président ; P.-C. De Moor, vice-secrétaire. »

On débarrasse enfin la Maison de blanc, rue du Marché aux Poulets, de l'extraordinaire décoration qu'avaient infligée à cet immeuble les concours paradoxaux de « l'Art appliqué à la rue ». Une bonne couche de blanc de céruse restitue à la façade de cet honnête magasin de lingeries son aspect primitif. La céruse appliquée à l'art de M. Broerman.

Le Théâtre des Galeries rouvrira ses portes, jeudi prochain, par les *Deux Gosses*, de M. Pierre Decourcelle. La pièce sera montée avec un très grand soin et interprétée par une troupe parisienne de tout premier ordre, parmi laquelle nous reverrons MM. Decori, Pierre Berton et Dean, M[lles] Carlix (du Vaudeville), Malvau et France. Les autres rôles seront tenus par des artistes ayant tous joué la pièce à Paris. M. Dubosq a été chargé de la partie décorative.

Il y aura des matinées tous les dimanches à 1 h. 1/2.

M. Stoumon, l'un des directeurs du Théâtre de la Monnaie, qui vient d'assister au premier cycle de l'*Anneau du Nibelung*, à Bayreuth, a signé avec M[me] Marie Brema un traité pour une série de représentations au théâtre de la Monnaie pendant la prochaine saison. M[me] Brema, qui a produit une si grande sensation dans le rôle de Fricka, chantera probablement ce rôle à Bruxelles, dans une reprise projetée de la *Valkyrie*, où paraîtra également M[lle] Kutscherra.

M. Alexandre Henriot, président de la Société des Arts de Reims, organise en cette ville une exposition internationale d'affiches qui s'ouvrira le 7 novembre prochain et sera clôturée le 17. Un catalogue illustré des portraits des exposants sera publié et mis en vente à un franc l'exemplaire. S'adresser pour tous renseignements à M. Alexandre Henriot, rue de Mars, 6, à Reims.

M. Francis Vielé-Griffin, l'un des écrivains les plus distingués de la jeune génération, vient d'être nommé chevalier de la Légion d'honneur.

Voici le portrait qu'en trace un de nos confrères : « Un poète de la période héroïque du symbolisme, décoré, le premier en date, au titre étranger, car il est citoyen américain et fils du général Vielé. L'auteur de la *Chevauchée d'Yeldis* a beaucoup de talent, un talent âpre et sauvage interrompu de douces mélodies. Il semble imprégné de très anciennes chansons exotiques qui résonneraient dans ses vers aux rythmes étranges, aux coupes imprévues.

Esprit militant et mordant d'ailleurs, polémiste aigu, qui défendit l'épée à la main, contre Catulle Mendès, les théories du Symbolisme contre celles du Parnasse. Il est même assez piquant de voir décoré cet esprit indépendant et dédaigneux de toute convention. »

Autre chevalier, M. Maurice Donnay : Un sourire avec un peu de visage autour ; — telle est, ou à peu près, la définition qu'en donna Steinlen. Maurice Donnay gagnait, il y a peu d'années, soixante-quinze francs par mois en qualité d'employé chez un marchand de bois, quand il alla prendre un bock au « Chat Noir ». Il y resta. Il y avait trouvé soudain la révélation de sa voie.

Il quitta le cabaret du gentilhomme pour l'Eden, que lui ouvrait Porel. Il y entra au bras de Lysistrata, belle fille d'Athènes, à qui l'avait présentée un nommé Aristophane, et qu'il décida à se parisianiser. Depuis, le succès d'*Amants* le conduisit à la célébrité, sa verve facile et son aimable esprit de gavroche parisien ayant fréquenté dans Athènes.

Le Théâtre de l'Œuvre représentera l'hiver prochain les *Aubes*, trois actes en vers de notre collaborateur Émile Verhaeren, et *Édouard II*, adaptation par Georges Eekhoud du drame de Christophe Marlowe.

On connaît maintenant les huit écrivains choisis par Edmond de Goncourt pour faire partie de son académie. Deux membres n'ont pas été nommés par lui.

Par piété envers la mémoire de son frère, Edmond de Goncourt s'est abstenu de changer quoi que ce soit aux statuts primitifs. Il s'est contenté de remplacer les membres élus lors de la fondation et pris par la mort.

Voici, d'après les confidences faites par Edmond de Goncourt à un glorieux écrivain aujourd'hui défunt, quels étaient les dix premiers titulaires des fauteuils de l'académie Goncourt :

Théodore de Banville, Barbey d'Aurévilly, Léon Cladel, Alphonse Daudet, Flaubert, Paul de Saint-Victor, Tourgueniew, Vallès, Louis Veuillot, Zola.

Sur les dix, deux seulement ont survécu : Alphonse Daudet et Zola, ce dernier ayant perdu son droit à son fauteuil en briguant un de ceux de l'Académie française. Deux autres écrivains sont morts qui avaient été choisis pour remplacer deux défunts : le marquis de Chennevières et Guy de Maupassant. Ce qui porte à dix le nombre des membres de l'Académie Goncourt morts avant la naissance de cette académie.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 32. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 9 AOUT 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'Esthétique du contact humain.

Quatrième article (1).

Devant cette formidable question du contact humain et des cerveaux puissants de penseurs, de sociologues, de poètes qui s'en sont approchés, je m'apparais comme un ciron contemplant la lune. Il serait temps, cependant, grand temps que tous les cirons s'unissent un peu plus pour parler de ces choses et les formuler.

Qu'inventifs, modernes et artistes en sociologie furent ces joyeux méridionaux qui tinrent des cours d'amour ! Mais plus près de nous, la sociologie et la psychologie qui occupent nos portières et absorbent le meilleur de leur temps et de leur cervelle est un excellent exemple de ce que nous pourrions faire. Et les jugements sommaires des plus simples d'entre elles ont une beauté que n'atteignent pas toujours les nôtres. Nous ne cherchons, d'ailleurs, dans les romans de tous les calibres, depuis les feuilletons sensationnels jusqu'aux essais psychologiques des savants les plus abstraits et les plus ennuyeux, — en passant par les romanciers-poètes-penseurs comme Barrès, — nous ne cherchons que la prolongation, la réduction artificielle ou magnifiée des discours que nous tenons les uns sur les autres, — passions, émotions, observations ; et nos sciences ne sont que le surextrait de l'éternelle étude que l'humanité fait d'elle-même en « potinant ».

(1) Voir les nos des 5, 12 et 26 juillet.

Il est évident qu'on « potine » trop peu. Ne vous vient-il pas à l'esprit, quand une société effleure le sujet des vertus de tous ses membres absents, que toutes les remarques, toutes les noirceurs, toutes les louanges et toutes les calomnies ne touchent qu'à la peau, à la surface, les êtres dont elle s'occupe?

« Depuis longtemps », dit Lazarus, un très intéressant sociologue allemand, dans son livre *La Vie des âmes*, « depuis longtemps les lacunes de la psychologie individuelle ont dû se faire sentir : l'individu isolé est son objet d'étude, mais l'individu n'est isolé que par abstraction. Nos sens nous trompent en nous montrant les individus séparés par l'espace. »

Et nos sens plus aiguisés pourraient nous montrer dans la ressemblance des traits, des goûts, des juge-

ments et des façons de penser, ce qui, dans un individu, appartient à sa famille, à sa nationalité, à sa race, à son milieu social. Après cet examen, si difficilement complet, que restera-t-il de la véritable personnalité? Ne serons-nous pas obligés de conclure qu'une grande partie des êtres sont des fragments de collectivités, bien plus que des unités? Ils le sont tellement que l'honneur de leur pays, de leur nom, de leur famille, de leur caste, parfois, leur est plus sensible que le leur.

Où est le héros qui dit : « Je viens d'un pays maudit, d'une race d'avortons sans entrailles, tous mes amis sont des incapables, tous ceux qui se sont associés à moi pour manger, travailler ou penser étaient des impuissants, je ne pense comme aucun de ceux de mon siècle. Prenez-moi, employez, appréciez ma force, je suis, à moi tout seul, un être entier, un homme puissant. »

Quand ces êtres-là existent, ils ne sont pas sociables. Et ce n'est pas pour des Bonaparte de cette taille que le contact humain s'échafaude. Ils sont un instant plus forts que le reste du monde, ils font le très beau geste de la force qui se connaît et qui s'impose, comme s'ils se savaient les lieutenants, les canaux d'une nécessité cosmique. Mais si, un moment, cette force cesse de les animer, s'ils n'écoutent plus en eux la voix de cette harmonie générale, s'ils agissent une seule fois pour des fins personnelles, par cette seule crevasse l'élément égalitaire des autres esprits reprend toute sa force, et le colosse tombe, prouvant chaque fois plus lourdement qu'on n'est grand contre tous qu'en étant le premier dans la voie de tous, qu'on ne commande à la foule qu'autant qu'on la contient en soi-même.

Si nous tenions un peu plus franchement nos petites cours d'amour, — car c'est à l'amour que se butent d'ordinaire nos racontars amusés et étonnés, ignorants que nous sommes des lois qui l'expliqueraient et lui rendraient une plus salutaire banalité, — si nous faisions plus souvent des portraits complets, si nous avions le courage de nous écorcher vifs les uns devant les autres, nous verrions cent fois plus de beauté, de cette beauté à la fois humaine et divine des confessions, des pitiés et de toutes les conceptions qui élargissent cette contemplation des individus pris isolément.

L'histoire nous transmet-elle des documents plus définitifs, plus saturés de vie collective et individuelle que ces portraits faits par de grands artistes, peintres ou écrivains? ne sommes-nous pas mis plus intimement en contact avec nos ancêtres charnels ou spirituels, ne devinons-nous pas mieux l'âme des siècles passés dans les personnages peints par Holbein, Memling, Dürer ou les grands Italiens, que dans les monuments les plus explicites? Encore une fois ici, les artistes virent et exprimèrent une vie intérieure que nul ne sentit plus qu'eux : la forme n'étant pour eux que l'enveloppe toujours changeante de cette âme des choses qui leur sourit à travers tout, et qui anime leurs œuvres comme leurs gestes.

Nous nous pénétrons trop peu les uns les autres, et nous connaissons mal les conditions qui favorisent une pénétration plus profonde. Souvent, par exemple, deux esprits qui ont beaucoup à échanger, beaucoup à prendre l'un de l'autre ne parviendront à se toucher, à se deviner qu'au moyen de la présence d'un troisième, — élément qui donne aux ressemblances, aux affinités des deux premiers l'occasion réconfortante de s'affirmer, et facilite l'expansion de ces joies, de ces regrets ou de ces pensées dont l'expression était étouffée par le sentiment trop aigu des complémentaires divergences de ces deux esprits. Camille Lemonnier, qui est bien un des artistes les plus naturellement psychologues de ce temps, conte l'histoire de ces époux qui ayant cru s'aimer n'avaient jamais pu se comprendre et s'étaient enfin séparés. Plusieurs années après, pendant une guerre ou une épidémie, ils se rencontrent dans un hôpital, soignant des blessés ou des malades. Une fraternité leur vient dont ils ne s'étaient jamais doutés. L'élément « autrui » était entré dans leur vie et formait la note qui manquait à cet accord.

Ainsi, fortuitement, parce que nous n'allons pas au fond de nous-mêmes ni au fond d'aucun être dont nous ne voyons que les apparences, se nouent, se dénouent, se renouent douloureusement et sans fruit, dans le désordre de notre superficialité, des rapports qui tissent la mousseline légère des contacts extérieurs et mondains, mais qui ne sont pas assez profonds, assez réels, assez constamment vécus pour construire la haie solide, puissamment enracinée, de la véritable fraternité humaine.

O la laideur et le désarroi de tous ces affleurements tâtonnants! ô la soif si rarement étanchée qui nous prend au milieu de toutes ces créatures falotes, dépourvues de centre, la soif d'un corps à corps, d'un combat véritable ou d'un point d'appui qui cesse un moment d'être branlant! ô le désir de se mesurer avec des adversaires qui ne se dérobent point, ou avec des amis dont on connaisse le pas, et dont la marche stimule la nôtre!

Qu'avons-nous jusqu'ici observé des âges où nous devinons le mieux nos semblables, de la lenteur, ou des circonstances, des occasions nécessaires à ces révélations? A peine, dans l'inconsciente réunion de tous les travaux communs, avons-nous le sentiment de l'importance sacrée d'un Forum, de tous les Forums où nous nous regardons sans parler, où se perdent tant de belles gouttes de vie communicable, tant du meilleur sang de notre race; où à la lueur d'une crainte ou d'une admiration partagées nous reconnaîtrions nos vrais frères, ceux dont l'action spéciale s'emboîterait le plus

harmonieusement avec la nôtre pour créer une force? et non pas seulement une force particulière, — scientifique, politique, économique, — mais la vraie force sociale, la plus grande force humaine, la réunion, le contact de plusieurs vies appliquant chacune diversement une seule et même pensée novatrice, rénovatrice, péremptoire, imposée par la nécessité morale un moment entrevue.

Que nous sommes encore loin de cette beauté qu'aucun peuple avant nous ne soupçonna dans toute sa profondeur. Que pauvrement et boiteusement encore nous parvenons à organiser le contact de trois ou quatre esprits comme on organise des trios ou des quatuors de musique!

Je ne parle pas du contact de deux individus, — intérêt, partage, lutte, amitié ou amour, — qui est pourtant le premier degré de l'initiation sociale! Mais combien de fois assise à une table où l'appétit, le vin, « les mets bien préparés » devaient exciter l'expansion des convives, je n'ai pu empêcher aucun d'eux de garder pour lui la meilleure, la plus heureuse, la plus belle partie de ses impressions. Je les connaissais trop peu, ou la puissance d'observation me manquait, je ne trouvais pas ce qui pouvait les relier. Faire, par la seule intensité d'une attention réceptive, d'une attention *choisissante*, surgir sans heurts les notes différentes de chacun des instrumentistes de cette symphonie, me paraissait le plus beau des rêves, le sommet de ce que peut atteindre l'ardente passivité féminine.

Car je crois les femmes capables de devenir les artistes du contact humain. Mais le chemin sera long.

Peut-être aussi ne savons-nous pas assez ce que nous aurions à gagner à ces fusions, et la première chose qu'il faille aujourd'hui inoculer à l'humanité est peut-être le désir, la joie de ce contact plus harmonisé.

Hélas! ce fut la science et l'art des âges! et les vieilles religions contiennent des trésors de psychologie dont nous vivons encore, mais qui deviennent insuffisants, et leurs méthodes rigoureusement suivies nous feraient tous aujourd'hui marcher sur nos têtes : tout le contact humain était réglé d'après la volonté définie, exprimée, d'une divinité; et la beauté, l'unité de nos actes consistait en ceci, qu'ils découlaient tous d'une même source pour se répandre en la multiplicité toujours plus difficile à codifier des différentes voies de fraternité.

Tandis qu'en notre temps, ce sont ces fraternités elles-mêmes, et l'art, moderne par excellence, de ces contacts si lents à organiser, qui chantent en nous l'harmonie heureuse ou insuffisante, fausse, triste ou triomphante et sereine de nos vies avec la Nécessité qui nous pousse en avant, et vers laquelle monte le seul et même désir de toutes les âmes, de toutes les entrailles, de tous les vivants, — le désir de mieux la connaître. En notre temps, la passion du contact humain est la centrale activité de notre tension vers une universelle synthèse, et nous savons que c'est par les éternels enfantements de tous ces heurts et de tous ces baisers que nous la pressentirons, que, genoux en terre, nous la nommerons, peut-être.

I. WILL.

Les Maîtres Chanteurs de Nürnberg.

Comédie lyrique de RICHARD WAGNER. Traduction littéraire, avant-propos et annotation philosophique par L.-P. DE BRINN' GAUBAST; commentaire musicographique et étude critique par EDMOND BARTHÉLEMY. — Paris, Dentu.

Comme l'a dit M. Alfred Ernst, « il y a deux façons de traduire les œuvres dramatiques de Richard Wagner : l'une consiste à tenir compte de la Musique, à établir par conséquent un texte qui soit en accord avec cette Musique; l'autre, à faire abstraction de la forme musicale, donc à traduire littérairement le drame en soi, à en donner ce que les Allemands appelleraient « le contenu intellectuel ». Ces deux genres de traduction diffèrent de moyens, de méthodes et de buts; le premier aboutit à la scène, le second au livre. Mais de quelle utilité indirecte n'est-il pas pour la scène, le livre clair et probant, qui fait la lumière, qui la présente à tous les yeux, qui s'adresse aux intelligences les plus diverses, qui prépare les interprètes comme les auditeurs et qui permet de comprendre avant de réaliser!.. »

C'est cette traduction littéraire que vient de faire paraître M. L.-P. DE BRINN' GAUBAST, à qui nous devons la meilleure traduction qui ait été écrite de l'*Anneau du Nibelung* (1). Celles des *Maîtres Chanteurs de Nürnberg* qu'il publie aujourd'hui chez Dentu, avec l'autorisation spéciale des éditeurs Schott fils, est inspirée par le même désir de voir le public français s'initier aux drames de Wagner non par un mot-à-mot qui ne peut rendre l'esprit du poème, mais par une transposition dramatique fidèle exprimant, en même temps que le sens rigoureux du texte, la vie dont ces œuvres admirables sont animées.

La tâche est superlativement difficile, et j'en connais plus d'un qui y ont perdu leur peine et leur temps. De tous les poèmes de Wagner, *Die Meistersinger* est peut-être le plus épineux à traduire, et l'on n'est pas surpris d'apprendre, par l'Avant-propos dont M. DE BRINN' GAUBAST fleuronne son nouveau volume, que ce travail lui a coûté plus d'efforts que les quatre poèmes réunis de la Tétralogie. Wagner s'est servi, en effet, pour sa comédie lyrique, d'une langue teintée d'archaïsme et plus synthétique encore qu'en aucun autre de ses ouvrages. Poursuivant la formule de la « Conversation idéale » dont il expose les éléments dans l'un de ses écrits théoriques, *Opéra et Drame*, il débarrasse le dialogue de toute phraséologie, abrège les répliques, chaque vocable employé ayant une portée précise, essentielle, que complète le développement musical. On conçoit la difficulté de trouver dans la langue française l'équivalent de chacun de ces termes, en conservant l'allure vive, rapide, typique du texte allemand. Ajoutez-y que les *Maîtres Chanteurs de Nürnberg* sont d'essence plus germanique encore, et d'intentions plus strictes, que tel autre poème de Wagner. Il a donc fallu la foi irréductible, la

(1) Nous avons rendu compte de ce remarquable ouvrage dans l'*Art moderne* du 21 juillet 1895.

probité d'art et la belle ardeur de M. de Brinn' Gaubast pour mener à bien le travail. Grâce à lui, voici les *Maîtres Chanteurs*, ce chef-d'œuvre d'esprit, d'ironie, de mouvement et de sentiment, entré dans la littérature française. Si la traduction en est aussi rigoureusement exacte que possible, la forme littéraire qu'a su lui donner le traducteur lui ôte l'aridité et — tranchons le mot — le côté risible que revêt presque toujours, pour notre esprit français, le mot-à-mot d'une œuvre conçue et écrite en langue étrangère. C'est une œuvre de respect qu'a accomplie l'auteur, et tous ceux qui partagent son admiration pour l'illustre maître saxon lui en sauront gré.

Selon le plan adopté pour son étude sur la *Tétralogie*, M. de Brinn' Gaubast accompagne le texte de commentaires philologiques et historiques d'un réel intérêt. Et, complétant l'œuvre une étude critique approfondie sur la Comédie musicale et des annotations musicographiques de M. Edmond Barthélemy permettent au lecteur de suivre, en même temps que l'action du poème, l'éblouissant développement musical de la partition, dont les thèmes principaux sont reproduits à la fin du volume.

MUSIQUE

To Nellie.

Six songs by F.-B. Money-Coutts; music by Y. Albeniz. Paris, Heugel et Cie.

M. Albeniz vient de faire paraître au *Ménestrel* un recueil de mélodies qui tranche sur la banalité habituelle de ce genre de productions. Depuis qu'il habite Paris, le jeune compositeur a pris contact avec les maîtres de l'école française, et le voici décidément en bonne voie. Au lieu de s'abandonner, comme jadis, à l'extraordinaire facilité de son inspiration, il serre sa forme, cherche — et trouve souvent — l'expression musicale la plus conforme au texte, affine ses harmonies, évite avec soin les formules connues, les cadences usées. Les six petits poèmes qu'il publie sous le titre *To Nellie* ont une grâce particulière, mélancolique et tendre, d'une distinction et d'un charme réels. La voix s'unit harmonieusement au piano, dont la partie n'est pas un simple accompagnement mais « concerte » avec le chant. S'il fallait établir un rapprochement avec un compositeur connu, nous dirions que l'inspiration de M. Albeniz a quelque analogie avec celle de Chabrier, sans que cette comparaison puisse donner l'idée d'un défaut d'originalité. M. Albeniz possède, en effet, une source très pure d'inspiration et sa suite de mélodies témoigne d'une fraîcheur d'impressions qui n'a cure des œuvres d'autrui. Souhaitons que le recueil soit promptement traduit en français et qu'il prenne sa place au répertoire de nos concerts.

AU MUSÉE ANCIEN

Puisque le musée ancien fait peau neuve, grâce à l'initiative des deux délégués de sa commission, MM. Wauters et Cardon (1), ne pourrait-on exiler au grenier (ou à la cave, le lieu nous est indifférent), en même temps que le tableau de David qui déshonore le musée et l'artiste, les portières qu'un usage séculaire perpétue sans que rien le justifie? On comprend l'utilité des portières dans les baies qui doivent être tantôt clôturées, tantôt libres. Mais en un musée dont toutes les galeries sont accessibles au public?... Ces malencontreux morceaux d'étoffe coupent la perspective, rapetissent les salles, ôtent de la lumière, dessinent un triangle stupide sur les toiles auxquelles ils font face, le tout sans avantage appréciable. Ils dissimulent, il est vrai, les chambranles des portes, peints en noir, qui se découperaient durement sur les murailles si on les débarrassait de leur « garniture ». Mais il y aurait un moyen d'éviter cet inconvénient, et nous nous permettons de le suggérer timidement aux membres de la commission : avec vingt sous de couleur et une brosse, qu'on donne aux dits chambranles un ton plus clair... et qu'on n'en parle plus.

(1) Voir notre dernier numéro.

Autre amélioration. Des fenêtres du musée on a sur Bruxelles les plus belles vues du monde. Du haut de l'escalier qui donne accès à la salle où sont (provisoirement, paraît-il) les tableaux de l'école flamande, — et notamment les deux admirables portraits peints par Rubens, qu'on souhaiterait mieux en lumière, — le regard embrasse une merveilleuse chevauchée de toits rouges, des flèches, des tours, un enchevêtrement exquis de rues et de ruelles s'étendant jusqu'aux plateaux qui couronnent la vallée de la Senne. Oui ! Mais qui de vous, artistes, visiteurs, rats de musée, a joui de ce superbe spectacle? Et vous, Messieurs les membres de la commission, connaissez-vous tous ce point de vue, qui vaut à lui seul un voyage au musée? On nous permettra d'en douter quand on saura — c'est inimaginable! — que la fenêtre qui s'ouvre sur ce superbe panorama a été soigneusement recouverte d'une épaisse couche de blanc et qu'elle demeure — immuablement — fermée. La conclusion s'impose, et nous comptons que la commission, avertie, s'exécutera promptement.

Nous demandons aussi qu'on décore le hall d'entrée et les escaliers, dont la nudité glaciale est de nature à faire rebrousser chemin à quiconque se rend au musée pour y chercher des impressions d'art. On ne pourrait choisir de cadre plus antipathique, plus banal et plus réfrigérant que ces degrés aux marbrures de noyés, cette cage d'escalier que rien n'anime, pas un ton vif, pas un tapis, pas une fleur. Les autres pays? Allez donc voir en Angleterre, en Allemagne, en Autriche, en Hollande même — sans parler de Paris — comment l'on s'y prend pour préparer le visiteur aux hautes sensations qu'il va éprouver, pour lui donner, dès le seuil franchi, l'impression qu'il pénètre dans un Musée et non pas dans un établissement de bains ou dans une gare de chemins de fer.

LES THÉATRES D'ART A BRUXELLES (1)

Le Théâtre de la Maison d'Art.

Voici le programme du Théâtre de la Maison d'Art pour l'hiver prochain. Ajoutons que le Théâtre de l'OEuvre (Lugné-Poe) y jouera aussi vraisemblablement les *Aubes*, une pièce que vient de terminer Émile Verhaeren.

La Comédie de l'Amour, 3 actes de H. Ibsen (1re exécution).
La Révolte, 1 acte de Villiers de l'Isle-Adam.
Léonarda, 4 actes de Björnson (1re exécution en Belgique).
Le Coup de grâce, 1 acte de Heyse (1re exécution).
Germinie Lacerteux, 5 actes de E. de Goncourt (1re exécution en Belgique)
Les Remèdes, 3 actes de Edmond Brandès (1re exécution).

(1) V. l'*Art moderne* des 19 avril et 2 août derniers.

Le Premier Distillateur, 6 tableaux de Léon Tolstoï (1re exécution), adaptation de poésies et de chansons populaires russes.

L'Occasion, 1 acte du Théâtre de Clara Gazul, Prosper Mérimée (1re exécution).

A quoi rêvent les jeunes filles d'A. de Musset (1re exécution).

Le Théâtre du Diable-au-Corps.

Nous avons signalé l'extrême intérêt que mérite cette tentative. Voici, en complément, le répertoire actuel complet. C'est remarquable d'originalité et d'abondance.

La Marche à la corde, poème et ombres de Léon Dardenne, musique de Jules Baur; récitant : L.-A. Lemesre.

La Légende de saint Guidon, naïveté villageoise en quatre tableaux, ombres d'Amédée Lynen, musique de Jules Baur ; récitant : L.-A. Lemesre. — I. La ferme de Pachter Buyck ; II. L'enfance de saint Guidon ; III. Les animaux malades de la peste ; IV. La récompense (apothéose).

La Pneu-manie, fantaisie néo-cycliste en cinq tableaux, poème de Théo Hannon, ombres de Victor Crabbe, musique de Jules Baur; récitant : L.-A. Lemesre.

Journée de fête, ombres d'Amédée Lynen.

Le Chameau, poème lyrique et ombres d'Amédée Lynen (à grand orchestre).

Saphura, légende en huit tableaux, ombres de H.-F. Hendrick, poème de Léon Paschal, musique de Jules Baur.

Le Juif-Errant, légende dramatique en neuf tableaux et un prologue, ombres de Léon Dardenne, poème d'Édouard Bernaert, musique de Jules Baur. — Prologue : Vers le Golgotha! I. La ruine de Jérusalem; II. Les terreurs de l'an Mille : III. Timour-Leng; IV. Mahomet II à Constantinople; V. La révocation de l'Édit de Nantes; VI. La retraite de Russie; VII. La bataille de Strasbourg (la bataille de l'Avenir) ; VIII. Les signes précurseurs ; IX. Le jugement dernier.

Vers l'âge d'or, dix tableaux en ombres de Léon Dardenne, poème d'Édouard Bernaert, musique de Jules Baur; récitant : L.-A. Lemesre. — I. La Jacquerie : II. Les feux de joie du roi Philippe ; III. La Saint-Barthélemy ; IV. La Fronde ; V. Quatre-vingt-treize ; VI. Mil huit cent trente; VII. Mil huit cent quarante-huit; VIII. Le mur des Fédérés ; IX. Attentat anarchiste ; X. L'âge d'or; Épilogue.

Noël-blanc, poème d'Albert Giraud, ombres de Léon Dardenne.

Intermèdes. — *Les bons conseils d'Albrecht*, par lui-même.

Maison impossible, rêve fantastique, par Amédée Lynen.

Devant et autour de Manneken-Pis, par Amédée Lynen, illustrations parlées.

Une existence au diable, comédie en un acte par Amédée Lynen, jouée par *Lui*, un *Chapeau*, un *Revolver* et une *Dame*.

Le compositeur Jules Baur, le chansonnier Rhamsès II, le poète Edouard Bernaert dans leurs œuvres. — Victor Crabbe. — Robert Le Duc. — Alphonse Hirsche. — Théo Hannon. — Georges d'Artevelle, etc.

La Révolution de 1830, poème et ombres de Léon Dardenne, musique d'Eug. Brassine.

Les Grands Hommes, texte de Valère Gille, ombres de Léon Dardenne.

Bruxelles-maritime, poème de Théo Hannon, ombres de Victor Crabbe, musique d'Alphonse Hirsche.

Alain et Isaure, opéra comique en un acte (audition), poème de R. Kirsch, musique d'Eug. Brassine.

Amours bourgeoises vers 1830, poème et ombres de Léon Dardenne.

Quatre vingt-quatorze, grand roman d'aventures, par Rhamsès II, ombres de H.-F. Hendrick.

Le Roi Lear, drame lyrique d'après Shakespeare (audition), poème d'Édouard Bernaert, musique de Jules Baur.

Représentations tous les mercredis et tous les samedis, à 9 heures.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

M. Antoine contre M. Baret.

Les procès de théâtre continuent à pleuvoir, drus comme grêle, devant la première chambre du Tribunal de la Seine. Voici M. Antoine, le nouveau directeur de l'Odéon, assigné à son tour. Peu de temps avant sa nomination, il avait signé un contrat par lequel il s'engageait envers M. Baret, entrepreneur de tournées théâtrales, à donner dans la troupe de cet impresario un certain nombre de représentations en Belgique, en Hollande et en Suisse. Un dédit de 3,000 francs était stipulé, de part et d'autre, en cas de manquement aux clauses de la convention. Momentanément empêché d'exécuter son traité, M. Antoine réclama un délai pour en remplir les conditions. Mais M. Baret ne voulut rien entendre, s'en tint strictement à la lettre du contrat et assigna l'excellent artiste en paiement de 3,000 francs, ce qui valut au tribunal d'entendre deux intéressantes plaidoiries, l'une de Me Coulon, pour M. Baret, l'autre, pour M. Antoine, de Me Clunet.

Le Tribunal a condamné M. Antoine à payer son dédit de 3,000 francs en trois fois.

Le Café-concert en Norvège.

Une artiste de la Scala de Paris, Mlle Anna Held, a été engagée pour cinq ans, à partir de 1893, moyennant 43 francs par soirée et à raison d'un mois et demi de séjour par année, par le directeur du Tivoli de Christiania pour initier les bons Norvégiens aux piments du café-concert parisien.

Mlle Held trouve le traitement insuffisant — depuis que le succès lui est venu — et refuse d'aller faire fleurir en ces pays froids le répertoire de la Scala. D'où procès, et assignation, par le directeur norvégien, en paiement du dédit, fixé à 1,300 francs, plus 60,000 francs de dommages-intérêts.

« Madeleine-Courbevoie » et « Madeleine-Bastille » (1).

Le Tribunal de la Seine a débouté Mlle de Beerska de son action contre MM. Fordyce et Matrat, qu'elle accusait de s'être approprié, en faisant *Madeleine-Bastille*, l'idée d'une saynète dont elle serait l'auteur — *Madeleine-Courbevoie* — et qui, d'ailleurs, n'a jamais vu le feu de la rampe.

Le Modèle.

La comédie de M. Bertal, *Le Modèle*, jouée dernièrement à l'Odéon, a donné naissance à un procès qui est venu la semaine dernière devant la première chambre du tribunal civil de la Seine, après avoir été jugée en ces termes par M. Ludovic Halevy, prési-

(1) Voir notre dernier numéro.

dent de la commission de la Société des auteurs dramatiques appelée déjà à statuer sur cette affaire :

« Attendu que M. Héros affirme que, vers 1895, M. Bertal avait collaboré avec lui à une pièce intitulée *Sauvette* dont le sujet et le dénouement étaient semblables au sujet et au dénouement de la pièce intitulée *Le Modèle* que M. Bertal vient de faire représenter au théâtre de l'Odéon.

Attendu que M. Héros fournit à l'appui de son affirmation : 1° le livre publié par lui en 1885, sous le titre *La Noce à Génie* et où se trouve une nouvelle intitulée *La Femme nue* qui semble en effet avoir été le point de départ de la pièce projetée par MM. Bertal et Héros et qui présente de grands points de ressemblance avec le sujet et le dénouement du *Modèle*; 2° une lettre de M. René Laffon, précisant et corroborant les affirmations de M. Héros touchant cette collaboration;

Attendu que M. Bertal ne nie pas qu'un commencement de collaboration ait existé entre M. Héros et lui sur le sujet en litige, mais qu'il croit que le temps écoulé entre ces premiers travaux faits en commun et le moment de la première représentation du *Modèle* lui avait rendu la liberté;

Attendu que M. Bertal prétend d'ailleurs avoir publié dans le *Rappel* une nouvelle intitulée : *La Statue sanglante*, écrite sur le même sujet; mais que cette nouvelle, publiée le 25 janvier 1890, est postérieure de cinq ans à la publication du volume de M. Héros et à l'époque de leur collaboration;

Attendu qu'il est de jurisprudence constante que la collaboration ne peut être rompue que du consentement mutuel des différents collaborateurs; qu'il est établi par les déclarations des parties et par les documents par eux fournis que non seulement M. Héros n'a pas donné son consentement à la rupture de sa collaboration avec M. Bertal, mais encore qu'il l'a formellement refusé, ainsi qu'en témoigne la lettre de M. René Laffon précitée;

Estime que réparation du préjudice est due à M. Héros et fixe la part des droits de M. Héros à la moitié des droits d'auteur et produits généralement quelconques revenant à M. Bertal, soit le quart de la totalité.

(Signé) Ludovic Halévy.

Cette décision arbitrale fut rendue exécutoire par une ordonnance du président du tribunal civil de la Seine.

M. Bertal s'opposa alors à l'exécution de cette sentence, sous le prétexte que plusieurs formalités de procédure dans la rédaction du compromis qui saisissait la commission des auteurs dramatiques n'avaient pas été remplies.

Ses prétentions, soutenues par Me Duvivier et combattues par Me Moysen, furent soumises au tribunal de la Seine, qui prononcera à huitaine.

PETITE CHRONIQUE

D'après le correspondant bruxellois du *Gaulois*, le *Fervaal* de Vincent d'Indy, que les directeurs de la Monnaie se proposent de faire représenter au début de l'hiver, ajournera quelques œuvres inédites dont il avait été question : *William Ratcliff* de Xavier Leroux, entre autres, et un opéra de Gabriel Pierné. En revanche, outre les trois petits ouvrages de M. Saint-Saëns, *La Princesse Jaune*, *Phryné* et le ballet provisoirement intitulé *Les Filles d'Arles*, nous aurons le *Don César de Bazan* de M. Massenet, avec M. Frédéric Boyer. Quant aux œuvres de nos compatriotes, entre autres la *Servante d'auberge* de M. Jan Blockx, la *Fiancée d'Abydos* de M. Paul Lebrun et un grand drame lyrique de M. Jean Van den Eeden, il est peu probable qu'ils voient le feu de la rampe cet hiver.

Waux-Hall. — *Aujourd'hui dimanche*, concert extraordinaire avec le concours de M. Gilibert, de la Monnaie.

Mardi, concert extraordinaire avec le concours de Mlle Rachel Neyt.

Jeudi, M. P. Vandergoten, baryton, et Mlle De Windt, harpiste.

Samedi, Mlle Ocsonbre, cantatrice.

La *Société des Beaux-arts* de Dinant ouvrira aujourd'hui une exposition qui promet d'être très intéressante. Nous relevons, en effet, parmi les artistes ayant accepté l'invitation de la Société, les noms suivants : Léon Frédéric, V. Gilsoul, W. Delsaux, Ch. Samuel, P. Verdussen, E. Berchmans, F. Binjé, Hérain, A. Verhaeren, Uytterschaut, Van Doren, Colmant, Bellis, etc.

Les trois livraisons mensuelles de l'*Art flamand* qui viennent de paraître sont accompagnées d'une étude résumant le premier ouvrage terminé et portant le titre : *Les Gothiques et les Romanistes*, c'est-à-dire toute l'histoire de l'Art national depuis ses commencements jusqu'à P.-P. Rubens.

Cette série renferme, en outre, les appendices et les signatures connues de nos artistes des xve et xvie siècles, une table des matières idéologique, une couverture destinée au brochage, etc.

La livraison du mois d'août de *The Magazine of art*, édité par MM. Cassell et Co, de Londres, contient un article d'Émile Verhaeren sur l'île de Marcken, illustré de sept dessins de W. Rainey. — Hors texte une eau-forte de J. Payrau d'après le tableau de Burne-Jones : *Le Vin de Circé.*

Voici le sommaire de la dernière livraison des *Maîtres de l'affiche* (Imprimerie Chaix, Paris, éditeur) : Jules Chéret, *Théâtrophone;* Steinlen, *Hellé;* Pal, *Olympia;* Arthur-W. Dow, *Modern Art.*

Sommaire de la *Revue blanche* du 1er août 1896 (Paris, rue Laffitte, no 1) : Victor Barrucand, Le vrai théâtre libre. — Jacques Saint-Cère, L'information politique. — Christian Beck, Le beau prince qui regardait le soleil. — Émile Verhaeren, L'œuvre de Georges Eekhoud. — Jules de Gaultier, Feuilleton philosophique. — Lucien Muhlfeld, Sur Edmond de Goncourt. — Romain Coolus, Un chien dans les jambes. — Gustave Kahn, La vie mentale. — P. Sédir, Les maisons hantées. — Edmond Pilon, Un nouvel album d'Odilon Redon. — Paul Fournier, Les Lettres hispano-américaines.

Die Internationale Litteraturberichte (Leipzig C.-F. Müller) publie dans sa livraison du 23 juillet un intéressant article, signé J. Maelhy, sur les frères de Goncourt.

Les derniers « Hommes d'aujourd'hui » publiés par L. Vanier : Albert Collignon, Jacques Le Lorrain, l'émule de Hans Sachs, qui compose des vers tout en tirant l'alène, Raymond Tholer, le peintre de natures mortes, Saint-Georges de Bouhélier, poète et critique, Paul Gauguin, tout à la fois peintre, sculpteur, céramiste, l'un de ceux d'aujourd'hui qui resteront; enfin, Alfred Mortier, l'auteur de cette étrange, séduisante et très littéraire *Fille d'Artaban* jouée en avril au Théâtre Libre et qui affirma une personnalité.

Sous le titre *Invectives*, l'éditeur Vanier va publier incessamment un recueil de pièces inédites de Paul Verlaine. Le poète, en ces vers, n'est pas tendre pour certaines personnalités, à en juger par ce « portrait académique » de Leconte de Lisle :

Fleur de cuistrerie et de méchanceté,
Au parfum de lucre et de servilité,
Et poussée en plein terrain d'hypocrisie.
Cet individu fait de la poésie
(Qu'il émet d'ailleurs sous un faux nom « pompeux »
Comme dit Molière à propos d'un fossé bourbeux).
Sous l'Empire il émargea tout comme un autre,
Mais en catimini, car le bon apôtre
Se donnait des airs de farouche républicain :

Depuis il a retourné son casaquin
Et le voici plus et moins qu'opportuniste.

Mais de ces hauts faits j'arrête ici la liste
Dont Vadius et Trissotin seraient jaloux.

Pour conclure, un chien couchant aux airs de loup.

Paraîtront ensuite, pour terminer la série des œuvres posthumes de Verlaine, des « Vers catholiques » et des « Souvenirs de voyage » réunis en un volume et un dernier recueil : *Varia*.

M. Raphaël Mendès, qui donnait comme peintre les plus belles espérances, vient de mourir à vingt-cinq ans, à Chatou, chez son père Catulle Mendès. On lui doit les illustrations de plusieurs ouvrages, et notamment d'un livre de son père.

M. Bertrand, l'un des directeurs de l'Opéra de Paris, est parti pour Bayreuth afin de s'entendre avec Mme Wagner au sujet de la mise en scène des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*. Cet ouvrage ne sera vraisemblablement représenté à l'Opéra qu'au mois d'octobre 1897.

M. Henri Cain a tiré de la *Sapho* de M. Alphonse Daudet un livret d'opéra comique dont M. Massenet écrit la musique.

C'est Mlle Calvé qui chantera le rôle de Sapho. M. Carvalho montera, dit-on, cet ouvrage la saison prochaine.

Edmond de Goncourt n'aimait pas les statues qu'à tout propos on élève à nos contemporains. Témoin cette lettre qu'il écrivait en 1884 à M. Gonzalès :

« MONSIEUR ET CHER CONFRÈRE,

« En ce temps de *statuomanie* à l'aveuglette, je trouve véritablement très distingué, pour des génies comme Balzac, de n'avoir point de statue, et je décline l'honneur de faire partie de la Commission d'étude convoquée sous vos auspices.

« Agréez, etc.

Edmond DE GONCOURT. »

On vient d'organiser à Glasgow une exposition destinée à célébrer le centième anniversaire de la mort de Robert Burns. On sait quelle est, dans le Royaume-Uni, la popularité du grand poète écossais; de tous côtés les admirateurs enthousiastes ont répondu à l'appel du comité, qui est présidé par lord Rosebery. L'exposition occupe toutes les galeries de l'Institut royal des beaux-arts, et l'affluence des envois a été telle qu'on a eu beaucoup de peine à les placer. On y voit des portraits de Burns, de sa famille et de ses amis, des tableaux représentant des paysages et les choses parmi lesquelles il vécut et qui l'inspirèrent en ses poèmes, de nombreux manuscrits de ses œuvres, des objets qui lui appartenaient, la collection complète des éditions de ses œuvres, et des livres où l'on a parlé de lui et de son temps.

Deux importantes collections de tableaux viennent d'être vendues à Londres : celle de M. Seymour, consacrée surtout aux anciens maîtres hollandais; celle de la famille Angerstein, exclusivement composée de peintures de l'École anglaise. Cette seconde galerie avait été formée, au siècle dernier, par J.-J. Angerstein et sa femme, dont le Louvre a acquis, cet hiver, le double portrait peint par Lawrence. Elle comprenait vingt-sept portraits, presque tous de Lawrence et de Reynolds; elle a produit 223,375 francs. Les portraits de femmes ont atteint des prix assez élevés (Lawrence, 54,000, 35,000 et 26,000 francs ; — Reynolds, 41,000 francs); — les portraits d'hommes, même historiques, comme celui du duc de Wellington, ont tous été adjugés à des prix extrêmement inférieurs.

On a inauguré dernièrement, dans la salle des fêtes du nouvel hôtel de ville de Sydney, en Australie, un orgue colossal qui est bien probablement le plus grand qui ait jamais été construit.

Il ne mesure pas moins de vingt-six mètres de large sur sept mètres environ de profondeur. Il contient cinq claviers superposés, cent vingt-six jeux différents et plusieurs kilomètres de tuyaux.

On a commencé à le construire en 1893. Il n'a pas fallu par conséquent moins de trois ans pour l'achever, l'ajustage de toutes les pièces ayant exigé de très grands soins. Sa sonorité est parfaite. Il aura coûté près de quatre cent mille francs.

Le jour de l'inauguration, le constructeur a eu l'idée amusante d'offrir aux notabilités du monde musical un dîner qui a été servi à l'intérieur de la soufflerie. Tous les invités ont pu s'y tenir fort à l'aise. Après quoi on a dansé, — aux sons de l'orgue géant.

Le 25 juillet 1858, Rossini écrivait dans son testament :

« Je veux qu'après mon décès et celui de mon épouse, il soit fondé à Paris et exclusivement pour les Français, deux prix de chacun 3,000 francs pour être distribués annuellement :

Un à l'auteur d'une composition de musique religieuse ou lyrique qui devra s'attacher principalement à la mélodie, si négligée aujourd'hui.

L'autre à l'auteur des paroles prose ou vers sur lesquelles devra s'appliquer la morale, dont les écrivains ne tiennent pas toujours assez compte. »

Mme veuve Rossini étant décédée au commencement de l'année 1878, l'Académie des beaux-arts s'est conformée, depuis, aux vœux du testateur.

Le troisième numéro de l'*Aube*, revue internationale illustrée, vient de paraître. Au sommaire, des articles et des pages inédites de Maurice Barrès, Jacques Saint-Cère, A.-F. Hérold, etc.

L'Académie des beaux-arts de l'Institut de France a nommé membre associé de la classe le maître allemand Johannes Brahms.

La classe des beaux-arts, par suite de la mort d'Ambroise Thomas, ne comprend actuellement que cinq musiciens français : MM. Ernest Reyer, Jules Massenet, Camille Saint-Saëns, Paladilhe et Th. Dubois. Les associés étrangers sont au nombre de trois seulement : M. F.-A. Gevaert, Verdi et le nouvel élu, J. Brahms, qui succède à M. Fiorelli, de Rome.

Bruxelles. — Imp. V[e] Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 33. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 16 AOUT 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

UN DESSIN DE CLOUET

Et d'abord, dites, quand vous avez parcouru l'Europe des Musées, que vous êtes allé, vous artiste, dévotement, en pèlerinage et à Londres et à Berlin et à Amsterdam et à Munich et à Dresde et à Florence et à Madrid et à Séville, n'est-ce pas, qu'à revoir le vieux Louvre, à l'étudier et à le comparer à ses rivaux, vous finissez par conclure que c'est, somme toute, le plus complet, le plus riche et le plus beau musée du monde. Voici quelques semaines qu'il est devenu la demeure de mon esprit, que je m'y rends avec la douce crainte et la violente attirance que les merveilles inspirent. Je me souviens du temps — j'avais vingt ans — où le salon carré m'était le lieu le plus sacré de la terre. Depuis, certes, j'ai reconnu que cette sélection parmi les miracles de l'art était souvent malheureuse et qu'on gagnerait à ne point faire ces grotesques distributions de places et de rangs à des morts. Toutefois je rencontre, serrés entre ces quatre murs, les *Disciples d'Emaüs* de Rembrandt et j'oublie la *Ronde de nuit* vue à Amsterdam; j'y admire le *Charles Ier* de Van Dyck et je ne me souviens plus de tous les portraits de ce peintre surpris à Londres, à Anvers ou à Cassel; j'y trouve l'unique *Joconde* et je néglige les Léonard de Milan et de Florence; je joins les mains devant la *Vierge au donateur* de Van Eyck et l'*Arnolfini et sa femme* de la *National Gallery* me semble égalé. Je songe que non loin de moi s'alignent le *François Ier* de Titien, le *Ciel* de Tintoret, l'*Infante* de Velasquez, la *Kermesse* de Rubens, la *Mort d'un Évêque* par Zurbaran, le *Départ pour Cythère* de Watteau, les *Croisés* de Delacroix, les *ports* de Lorrain, les *natures mortes* de Chardin, les *nus* de Fragonard, les *portraits* d'Ingres, le *Printemps* de Millet et tant d'autres témoins de l'immortalité, qui m'intimident. Ah, ce vieux et solennel Musée du Louvre, combien je crois encore, comme au temps de mes vingt ans, que c'est le lieu le plus sacré de la terre!

Dans la section des dessins, sur le panneau du fond d'un salon consacré aux gothiques et aux premiers renaissants français, à côté d'une miniature représentant le roi François à cheval, une page vieille, d'un ton jaune usé, requiert. Elle est outragée d'une large déchirure. Elle fut réencadrée souvent. Peut-être, au dernier siècle, fut-elle reléguée dans un grenier de manoir

ou parmi des paperasses de famille. L'œuvre a souffert autant que l'inoubliable visage que l'artiste traça sur le champ du papier.

C'est l'effigie d'un vieux seigneur, dont je n'ai guère voulu savoir le nom, par crainte de matérialiser et de trop nettement circonscrire mon admiration. Il importe peu que le nom du modèle s'oublie, au moment où seul le nom du peintre compte encore.

Le dessin est d'une sûreté calme et forte; aucune dureté et les nuances les plus fines servent toutes à mettre en relief le caractère. Aucun trait qui soit d'improvisation ou de bravoure. On dirait une application patiente, une lenteur voulue, une réserve sage et puissante. Voilà pour l'exécution.

Si maintenant vous conversez des yeux et du cerveau avec l'œuvre entière, le flux de pensées qui vous assaille ne tarit plus. De quels lointains de guerre, de quelles débâcles de passion, de quelle tristesse assise au bout du monde, de quel passé de tourmente et de peine, ce visage s'est-il détourné pour vous fixer du fond d'un cadre et vous dévoiler la touchante résignation et le silence apitoyant? Vous devinez à quoi cette tête pense, d'où ses yeux vers vos yeux sont venus. La douceur, la misère, la désillusion, la bonté victorieuse de tout, le regret d'on ne sait quoi de haut et de suprême s'affirme et persiste en cette frêle et immortelle effigie, avec une évidence si belle qu'on songe devant elle, différemment, mais avec autant de complaisance que devant la *Joconde*.

Ce dessin devrait occuper la place première dans le salon où il est exposé. Par une marque extérieure de respect, on le signalerait ainsi au visiteur distrait qui, les tableaux vus, expédie l'examen des mines de plomb et des lavis avec une désinvolture vraiment outrageante.

Quant à ce très grand, très savant, très discret et très parfait artiste qui eut nom Clouet, pourquoi ne pas le ranger parmi les peintres souverains? Holbein semble aux yeux de plusieurs ne point avoir d'émule et devoir absorber toute gloire. L'injustice est flagrante, lorsqu'à côté de lui on rencontre Clouet, qui fit des œuvres nombreuses et décisives et qui atteignit un style qu'Holbein, bien plus préoccupé du caractère de ses modèles, ne soupçonna même pas. Que tous les deux et non pas l'un au détriment de l'autre soient célébrés par les artistes.

Et quant à l'œuvre que nous venons de signaler et d'enguirlander d'une pieuse et joyeuse ferveur, qu'elle prenne place, en ce Louvre, parmi les toutes belles. La *Barque de Don Juan*, les *fresques* de Boticelli, l'*Ange et Tobie*, le *Grenadier* de Géricault sont certes d'admirables buts de pèlerinage. Ne pourrait-on y joindre le vieil homme de Clouet?

LES XIPÉHUZ

par J.-H. Rosny. Brochure in-16 de 180 pages. Paris, édition du *Mercure de France*.

« C'était mille ans avant le massement civilisateur d'où surgirent plus tard Ninive, Babylone, Ecbatane. »

A cette époque se livra entre l'homme et une race merveilleuse, puissante, étrange, une lutte acharnée et décisive.

Cette race était celle des Xipéhuz ou, du moins, le *Livre de Bakhoûn* la nomme ainsi, « ce grand livre anticunéiforme de soixante grandes belles tables, le plus beau livre lapidaire que les âges nomades aient légué aux races modernes. »

« C'est dans ce livre », continue Rosny, « admirable de patiente observation, de sobriété, que se trouve constaté un système de vie absolument dissemblable de nos règnes animal et végétal, système que Bakhoûn avoue humblement n'avoir pu analyser que dans son apparence la plus grossière, la plus extérieure. Il est impossible à l'homme de ne pas frissonner en lisant cette monographie des êtres que Bakhoûn nomme les Xipéhuz, ces détails désintéressés, jamais poussés au merveilleux systématique, que l'antique scribe révèle sur leurs actes, leur mode de progression, de combat, de génération, et qui démontrent que la race humaine a été au bord du Néant, que la terre a failli être le patrimoine d'un *Règne* dont nous avons perdu jusqu'à la conception. »

« Il faut lire la merveilleuse traduction de M. Dessault, ses découvertes inattendues sur la linguistique pré-assyrienne, découvertes plus admirées malheureusement à l'étranger — en Angleterre, en Allemagne — que dans sa propre patrie (1) ».

Ces ennemis de notre race, ces *Formes* — ainsi les désigne Bakhoûn — étaient « des cônes bleuâtres, translucides, la pointe en haut, chacun du volume à peu près de la moitié d'un homme; ... tous avaient vers la base une étoile éblouissante comme le soleil à la moitié du jour. »

Bakhoûn, ce Moïse-sorcier, ce type fantastique du plus complet, du plus vivant génie, entreprend non seulement l'étude de ces dangereux ennemis, mais il combine et fait exécuter d'ingénieux plans de défense qui le rendent maître, après de longues et sanglantes batailles, des derniers Xipéhuz.

« Maintenant », lui font dire ses traducteurs, « sans crainte, je la laissai gronder, ma poitrine, je la laissai battre, la musique d'allégresse, moi qui avais tant désespéré du futur de ma race, moi qui, sous la course des constellations, sous le bleu cristal de l'abîme, avais sombrement calculé qu'en deux siècles le vaste monde aurait senti craquer toutes ses limites devant l'invasion xipéhuze. Et pourtant, quand elle revint, la superbe, l'aimée, la pensive, la Nuit, il tomba une ombre sur ma béatitude, le chagrin que l'homme et le Xipéhuz ne pussent pas coexister, que la vie de l'un dut être la farouche condition de l'anéantissement de l'autre. »

Les chefs des nombreuses tribus victorieuses parlèrent d'offrir à ce penseur agissant la souveraineté des peuples. Cependant, écrit Bakhoûn, « je leur conseillai de ne jamais confier les destinées de tant d'hommes à une pauvre créature faillible, mais d'adorer l'Unique, et de prendre pour chef terrestre la *Sagesse* ». « Bak-

(1) *Les Précurseurs de Ninive*, par B. Dessault, édition in-8° chez Calmann-Lévy.

hoûn professait des idées singulières », disent encore ceux qui se font ses poètes-biographes; « des idées qui l'eussent fait lapider, sans le respect des Zahelals pour son frère aîné, le grand-prêtre suprême ».

« Premièrement, il croyait que la vie sédentaire, la vie à place fixe, était préférable à la vie nomade, ménageant les forces de l'homme au profit de l'esprit.

« Secondement, il pensait que le Soleil, la Lune et les Étoiles n'étaient pas des dieux mais des masses lumineuses.

« Troisièmement, il disait que l'homme ne doit réellement croire qu'aux choses prouvées par la mesure. »

Il se peut que l'imagination, forte de toute sa puissance en ces époques qui furent à l'abri de notre précision, ait trompé ce sage sur la nature, le rôle et les dangers du phénomène qu'il passa une vie à étudier et à combattre.

Quoi qu'il en soit, quoi qu'en puisse un jour découvrir la science, ces courts chapitres, suggérés par des documents sujets peut-être à des interprétations différentes, tracent une admirable silhouette d'homme complet, fort, sain, à la fois penseur, artiste, inventeur, guerrier, artisan; — Bakhoûn est son propre biographe, — il peut s'être abusé sur lui-même, mais quand il n'incarnerait que notre rêve fécond d'être l'homme tout entier, il fait, pour sa race, plus que cent prophètes qui ne nous firent vivre que d'espoir. Il est en réalité un véritable sauveur du monde. Peut-être fut-ce sa lointaine histoire qui fit naître l'attente hébraïque d'un rédempteur et hypnotisa les sauveurs eux-mêmes.

Né fort, agile, d'esprit subtil et large en même temps, fortifié encore par une vie d'activité heureuse, il se trouva, à l'heure du danger, de taille à se mesurer avec lui. La façon dont il conte les péripéties de la lutte, le courage simple, l'optimiste et à peine perceptible fierté avec lesquels il aborde le problème, risquant sa vie pour délivrer sa race d'un ennemi qu'il croit mortel, en un héroïsme lucide, sa curiosité passionnée des lois de l'univers, toute l'organisation de son cerveau religieusement un et simple, et pourtant infiniment multiple, son action rapide, sûre, la belle force qui lui fait dominer la fièvre de l'inquiétude ou de la victoire elle-même, et s'élever plus haut que le moment présent en un regret de cette race anéantie par lui, devinant peut-être qu'une entente, une harmonie entre tous les règnes vivants eût été plus profitable à tous que cette extermination inspirée par la terreur, — tout cela fait de Bakhoûn une des plus gigantesques figures que jamais poète ait évoqué.

C'est le géant de l'équilibre, et non l'homme d'un seul don merveilleux. C'est l'homme normal, grandi par les circonstances jusqu'à des proportions fantastiques; c'est le pouvoir, la fatalité humains, en leur phénomène le plus pleinement, le plus richement naturel, élevés à leur plus haute puissance. Voilà le héros dont la plupart des hommes, dilettantes impuissants, bons à tout, bons à rien, portent en eux l'image inconsciente; l'être préparé par toutes les joyeuses victoires de la mesure toujours devinée, à l'action unique qui occupera toutes ses nombreuses facultés, et du centre d'une seule impulsion le fera rayonner sur le monde entier.

Bakhoûn eut une trentaine d'enfants dont plusieurs furent des artisans renommés, des inventeurs et des héros gagneurs de bataille. Son génie, comme celui de tant de grands hommes de notre ère, ne fut pas une maladive excroissance, absorbant toutes les forces vitales, mais bien l'épanouissement, le fruit mûr de sa force si merveilleusement complète.

Cette vision que nous portons tous en nous a-t-elle influencé les Rosny et leur interprétation des tables pré-assyriennes, au point de leur faire élargir ainsi un fait dont nos légendes sur la chute des anges sont une sorte de parallèle? Ou toucherions-nous au mystère météorique ou organique qui fut la source réelle et inconnue de tant de cosmogonies s'ouvrant par la lutte d'une race contre une autre, — hommes contre dieux, dieux inférieurs contre dieux supérieurs, Prométhée contre Jupiter, Jacob contre l'ange représentant l'Éternel, le géant cuivré et grandissant du Nord contre l'arbre qui couvrait la terre, — comme pour nos dragons et nos tarasques disparus, devenus légendaires, fabuleux, puis reconstitués par la simple découverte de leurs fossiles, allons-nous retrouver les bases réelles et tangibles des histoires que la tradition fit si merveilleuses et si surnaturelles?

Les *Xipéhuz* et la nouvelle qui suit, *Le Cataclysme*, dramatisation d'un phénomène mieux connu quoique peu défini, remuent en nous toutes ces questions et des quantités d'autres. De temps en temps les comparaisons symboliques s'imposent, très grandes et illuminant tout l'horizon moral, pesant sur nos cerveaux en ce temps où toutes les analogies trompent notre faim de synthèses. Et le nouvel ouvrage des Rosny, comme presque toutes leurs autres œuvres, tracent en nos esprits un sillon qu'on n'efface pas facilement. Par l'esprit ils furent toujours poètes, mais il semble qu'en avançant ils donnent à leur pensée une forme toujours plus pleinement, plus charmeusement artistique. Je connais parmi ceux de cette année peu de livres que je me réjouisse autant de lire haut; je n'en connais pas de plus attractivement suggestif.

LA JEUNESSE DE WAGNER

M. de Fourcaud publie sous ce titre, dans le *Gaulois*, l'article très documenté et très intéressant que voici :

« Une fois de plus, Richard Wagner est glorifié dans son œuvre par les représentations solennelles de Bayreuth. Ce n'est pourtant pas l'image du maître tel qu'il m'a été donné de le connaître, aux heures d'apothéose, que je voudrais rappeler aujourd'hui. Qui ne l'a, dès longtemps, présente? Vieillard au resplendissant génie, rénovateur du théâtre musical, ayant pris rang dans la commune admiration des artistes parmi les grands classiques, il nous apparaissait tranquille et fort, magnifiquement apaisé par la victoire. Ce que je désire esquisser ici, dans le raccourci d'une chronique, c'est la physionomie du jeune homme qu'il fut, inquiet, agité, ballotté entre des aspirations contraires qui cherchaient, obscurément, à s'unir. Rien d'intéressant, à mes yeux, comme les premières années d'un grand homme, alors qu'il n'est encore qu'un instrument muet offert aux destinées. Comment la lyre est-elle entrée en vibration? Quels sons en ont pu s'exhaler d'abord? Le mystère des sublimes vocations nous attire et notre joie est de l'éclaircir.

***

Wagner naquit à Leipzig, le 22 mai 1813 — au cœur de cette Allemagne bouillonnante où le désir de la philosophie et de la science antiques se mêlait aux aspirations d'un naturalisme visionnaire passionnément septentrional. Au milieu de leurs divisions, tous les pays germaniques s'unifiaient sur un point : le culte ardent de la musique. Dans les plus humbles familles la femme chantait, le père et les enfants jouaient du violon, de l'alto, du

violoncelle, du clavecin, et l'on se donnait, entre soi, de beaux concerts continuels. C'était un honneur pour une maison que la possession d'une voix hors de pair, comme celle de Thérèse Grob, la fille de simples industriels viennois, qui sonnait d'une pureté de cristal en tous ses registres et planait jusqu'au *ré* au-dessus de la portée. On ne sacrifiait pas, d'ailleurs, aux virtuosités vaniteuses. Nul cabotinage, pour employer notre mot actuel, et un naturel dédain des glorioles publiques. Les mêmes chefs-d'œuvre s'exécutaient avec pareille perfection et pareil amour chez les gentilshommes les plus haut situés, les Esterhazy, les Brunswick, les Lichnowsky, les Erdoëdy, et chez des marchands, des maîtres d'école, des artisans même. Le rêve musical enveloppait les humbles, touchait les grands, s'imposait aux poètes et aux docteurs, attendrissant les âmes, introduisant en plein domaine intellectuel des germes nouveaux.

En même temps, en cette atmosphère délicieusement saturée d'harmonie, la poésie évoluait; la sensibilité s'affinait et s'enfiévrait tout ensemble et le souffle romantique pénétrait l'art tout entier. Nous ne saurions oublier la frappante anecdote racontée par le docteur Ambras, de ces deux amateurs, interprétant à quatre mains des variations de Franz Schubert sur sa mélodie fameuse, *La Jeune Fille et la Mort*, et, peu à peu, s'hallucinant. « Ne vois-tu rien ? s'écrie tout d'un coup le premier, au commencement du pianissimo final ? Moi, j'aperçois à l'horizon, loin, bien loin, un léger nuage. Il grandit, il s'éclaire de lueurs roses... En cette brume, sais-tu ce que je distingue...? » Et l'autre, à voix basse, de répliquer : « Attends, je t'en prie. Moi aussi, je distingue... et je reconnais... Ah ! c'est la Mort emportant l'âme de la jeune fille... »

Étrange moment social ! Les influences du plus lointain esprit de la Germanie se réveillent, associées aux élans vers l'avenir. Le lyrisme flotte dans l'ambiance où se meut l'inconscience humaine. Wagner, en sa première enfance, n'a pu que respirer cet air.

***

Il n'avait pas six mois quand mourut son père. Ce fut le second mari de sa mère, Ludwig Geyer, peintre, comédien, auteur dramatique assez habile, qui préluda à son éducation. Geyer voulut apprendre le dessin au petit Richard et perdit sa peine. L'enfant n'était sensible qu'à la musique — ou plutôt aux mélodies de Weber. Auprès de son beau-père, ses plus anciennes impressions, les seules qu'il retrouvera plus tard au fond de sa mémoire, ont été des impressions de peinture et de théâtre confondus, complétées d'un vague bercement mélodique. Or, ceci est précisément à souligner. La musique, partout répandue, ne fait encore que murmurer autour de Wagner, mais ce sera la caractéristique essentielle de l'art wagnérien d'idendifier la parole, le chant, la symphonie, la mimique et la plastique — c'est-à-dire le sens profond des drames et leur vêtement extérieur, le texte écrit, le jeu des comédiens, les costumes, les décors, l'effet expressif des lumières. Dans cette conception dramatique, rien ne sera abandonné au hasard, à la fantaisie irraisonnée des acteurs. L'interprète n'aura plus à briller que dans l'action et, par elle, le décor participera lui-même à la signifiance de l'œuvre. Tout se tient exactement, étroitement. De là une force de vie spéciale, en mouvement et en profondeur. Mais qui nous dit que cette manière de voir n'a pas été déterminée par tout un ensemble de sensations de l'enfant, devant qui, sans qu'il y puisse rien comprendre encore, sont pratiqués simultanément plusieurs arts?

A neuf ans, Wagner est mis, à Dresde, au collège de la Croix. Dès ce moment, Weber est son dieu. Lorsqu'il le rencontre dans la rue, il s'arrête, il l'envisage « avec une sorte d'effroi sacré ». On lui donne quelques leçons de piano. À peine sait-il un peu frapper les touches qu'on l'entend jouer l'ouverture de *Freischütz* et se refuser à devenir pianiste. A d'autres le rendu des traits; son goût n'est que de cueillir la fleur des chefs-d'œuvre et de les étudier ensuite à son humeur. Pas une de ses idées qui ne se marque d'un sceau d'indépendance. Si la *Flûte enchantée* de Mozart le charme absolument, *Don Juan* ne le touche pas sans réserve. Il est désolé que le maître ait dépensé les trésors de son génie sur un poème italien, trop fourni de paroles fades. Ne discerne-t-on pas nettement, au moins à l'état d'indice, le sentiment du musicien sévère, ennemi juré de tout dilettantisme artificiel ? On croirait même qu'il s'inquiète déjà de la création d'un théâtre lyrique national.

Ses études classiques sont variées et sérieuses : le grec, le latin, l'histoire et la littérature en constituent le fond. En troisième, il traduit douze chants de l'*Odyssée* d'Homère. Ses camarades l'estiment *une forte tête*. On n'ignore pas qu'il rythme assidument des vers et qu'il a, dans son pupitre, des tragédies à la grecque, imitées de celles du poète Jean-Auguste Apel. Seulement, ayant eu la révélation de Shakespeare vers sa seizième année, voici que son idéal change. Deux ans de suite, un drame shakespearien absorbe son attention. Quarante-deux personnages y paraissent, s'y égorgent tour à tour et reviennent sous forme de spectres. Imagination baroque ! Effort d'un écolier obéissant aux tendances courantes et les exagérant !

***

Ainsi, à la base de l'éducation du maître, il y a une instruction classique solide et complète et la violente fantaisie romantique vient, à son heure, s'y superposer. Dès son adolescence, le futur auteur de la *Tétralogie* s'exerce à dresser des plans ; il a l'instinct de la déduction des faits et des idées et le don de versifier. En lui, par conséquent, le poète, l'homme de lettres, a devancé le musicien. C'est là un trait remarquable et qui explique la consolante et promptement lucide décision de son esprit. Veut-on savoir, au surplus, d'où lui est venu le désir de créer de la musique? Tout simplement d'une représention de l'*Egmont*, de Gœthe, illustrée de chants et d'épisodes symphoniques de Beethoven. La musique lui semble ouvrir des horizons magnifiques autour de certaines situations et prêter des ailes aux sentiments exprimés. Ce que Beethoven a fait pour la pièce de Gœthe, il le fera lui-même pour sa propre tragédie. A la vérité, le contrepoint et l'harmonie lui sont inconnus. Qu'à cela ne tienne, il en comprendra les secrets. Plus il rencontre de difficultés en ces études, plus il s'y attache avec acharnement.

Cette période de labeur isolé coïncide chez lui avec une poussée d'exaltation hallucinatoire, non plus shakespearienne, mais hoffmannesque, occasionnée par l'assidue lecture des écrits d'Hoffmann, et, à coup sûr, intimement allemandes. Des bizarreries se manifestent, même matériellement, en ses premiers essais de production. Par exemple, le manuscrit d'une *ouverture* de sa façon est tracé de trois encres de couleur : rouge pour les cordes, verte pour les bois, noire pour les cuivres. C'est peu de chose, d'ailleurs, qu'une telle singularité graphique en regard des complications infinies d'un morceau auprès duquel, à son propre dire, la « neuvième symphonie de Beethoven aurait l'air d'une sonate de Pleyel ». Afin de ramener l'effréné jeune homme à la raison, il ne

faut rien moins que l'intervention du contrapontiste Weinlig, organiste de l'église Saint-Thomas de Leipzig et maître profond et clair dans son enseignement. En six mois, Wagner est descendu aux sources de son art; il a compris la nécessité d'être simple et, coup sur coup, il produit, en s'inspirant de Mozart et de Beethoven, une *sonate* et une *symphonie*.

La *sonate*, à ne pas mentir, est ordinaire. Pour la *symphonie*, elle a plus d'intérêt, sans être en aucun point un ouvrage original. La partition, perdue à Leipzig, a pu être reconstituée en 1882, d'après les parties d'orchestre retrouvées dans un galetas. Une exécution en fut même donnée à Venise, sous la direction de l'illustre auteur, très amusé de cette résurrection.

***

Est-ce à dire que le romantisme ait totalement déserté son esprit et qu'il ait, un seul instant, renoncé au théâtre? Nullement. La preuve, c'est que, presque aussitôt, à Prague, il jette sur le papier un projet de poème musical. Et quel poème! Un amoureux enragé pénètre par effraction dans la chambre d'une fiancée et s'y trouve en présence du fiancé, qu'il provoque. Entre eux s'engage un combat terrible. Le héros, précipité du haut d'un balcon, tombe sur le pavé, s'y brise le crâne. Là-dessus, on l'enterre, et la fiancée, au cours des funérailles, rend l'âme subitement, avec un grand cri. L'œuvre, fort heureusement, n'a jamais été qu'ébauchée.

Wagner, sur ces entrefaites, en 1833, s'est rendu à Wurtzbourg, chez son frère, chanteur de mérite et professeur de chant, et là, par aventure, lisant les comédies féeriques de Carlo Gozzi, un sujet l'a sollicité qui, sans contredit, eût enchanté Weber : à savoir, *La Femme serpent*. Résolu à ne travailler jamais que sur ses propres vers, il a vite fait de disposer et d'exécuter une pièce intitulée *Les Fées*. L'an d'après, la partition se trouve achevée. Hélas! aucun théâtre ne l'accueille. Ces trois actes composites, un peu beethoveniens, un peu italiens et, surtout, très wébériens, n'ont été offerts au public qu'après la mort du maître, à titre de curiosité. A défaut de génie, le talent y perce en maintes pages pittoresques.

Toutefois Wagner n'est pas encore sorti des années troubles. Pêle-mêle, il est obsédé de philosophisme, dévoré du besoin de la nouveauté, tourmenté du double rêve de l'action et de la passion, jaloux de faire éclater sa liberté créatrice. Les œuvres de Laube, ce Diderot allemand, lui mettent, comme il dit, le « diable au corps ». D'une comédie de Shakespeare, *Mesure pour mesure*, il tire un drame qu'il baptise *Défense d'aimer* et où il prétend affirmer le droit de la nature — le droit de la sensualité — contre le puritanisme hypocrite. Mal assuré de ses pensées, l'intelligence en crise, la misère le réduit, à vingt et un ans, à remplir les fonctions de chef d'orchestre en de petits théâtres, à Magdebourg, à Kœnigsberg, à Riga. Le découragement se glisse en lui. Une seule idée le soutient : faire une grande œuvre et la porter à Paris. Et, de fait, le jour où le roman de Bulwer lui évoque *Rienzi*, il s'enflamme d'espérance et, sur cette donnée nouvelle, ressaisit son ardeur. Son génie n'a pas reconnu sa voie. Patience, il va la reconnaître...

Le maître a vécu chez nous plusieurs années douloureuses, poussé de déception en déception, refusé à l'Opéra, traité comme un fruit sec juste à l'heure où la clarté grandit en son esprit et où il compose le *Vaisseau Fantôme*. Tandis que les éditeurs l'emploient à d'infimes besognes, acceptées pour manger du pain, ses dons puissants prennent leur essor sans qu'on s'en doute. Son concept philosophique et son dessein dramatique s'unifient; son principe de l'application de la symphonie au drame va changer, au théâtre, la face de l'art musical. Un soir, les destins veulent que *Rienzi* soit mis à l'étude à Dresde et le *Vaisseau Fantôme* en répétition à Berlin. Le lendemain, Wagner repasse la frontière. Il a trente-neuf ans; sa jeunesse est finie; son entrée en lice permet à plus d'un d'annoncer son futur et définitif triomphe. Et nous ne saurions oublier que, pendant son triste séjour à Paris, en dépit de toutes les amertumes, son souverain idéal s'est formulé et qu'il a vu se lever devant lui, en des images appelées à éblouir les générations, les fondamentales idées de ses ouvrages — quelques-unes des plus généreuses idées dont s'honore la conscience humaine, affamée de justice, de foi et de charité. »

Memento des Expositions

ANVERS. Société d'Encouragement des Beaux-Arts, 15 mars-12 avril 1897. Délais d'envoi : inscriptions, 15 février; œuvres, 1er mars. Transport gratuit sur le territoire belge pour les œuvres admises. Renseignements : *M. A. Van den Nest, président.*

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 11 octobre-15 novembre. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Délai d'envoi : notices, 15 septembre; œuvres (accompagnées d'un duplicata de la notice), 15-22 septembre. Dépôt à Paris chez M. Pottier, rue Gaillon, 14 (5-20 septembre). Renseignements : *M. Adam, président de la Société, rue Victor Hugo, 27, Nancy.*

REIMS. — Société des *Amis des Arts*, 12 septembre-2 novembre. Envois : 1er-20 août.

Maximum des toiles : 2 mètres de longueur, cadre compris. Poids maximum des sculptures : 150 kilogs. Renseignements : *M. A. Henriot, président*, rue de Mars, 6.

ID. — Exposition internationale d'affiches : 7-17 novembre. Renseignements : *M. A. Henriot.*

ROTTERDAM. — Exposition du *Kunstkring*. 11 octobre-3 novembre (par invitations). Notices avant le 20 août : Renseignements : *P.-C. De Moor*, vice-secrétaire.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Droit d'entrée à vie à l'Opéra.

D'après un traité passé entre la direction de l'Opéra de Paris et la Société des Auteurs dramatiques, tout auteur et compositeur d'ouvrages joués au théâtre a droit à son entrée sur la scène et dans la salle, à toute place non louée, sa vie durant s'il a eu au moins six actes représentés. Douze actes lui donnent droit à une seconde entrée à vie, transmissible sur la tête d'un tiers. Cette seconde entrée ne s'éteint qu'à la mort du cessionnaire, si ce dernier survit à l'auteur, objet de ce privilège.

Un M. Lebègue avait acquis de M. Jules Barbier, l'auteur dramatique connu, une entrée à vie à l'Opéra, et se fondant sur les termes précis du traité, voulut exercer son droit non seulement en assistant au spectacle, mais en pénétrant sur la scène. L'accès de celle-ci lui fut interdit par MM. Gailhard et Bertrand, qui opposèrent à M. Lebègue les clauses du cahier des charges par lesquels

il est interdit aux directeurs de l'Opéra de vendre des entrées sur la scène, les abonnés de trois jours par semaine pouvant seuls jouir de cette faveur. D'où conflit, les coulisses exerçant sur le cessionnaire de M. Jules Barbier leur prestige accoutumé.

M. Lebègue assigna MM. Gailhard et Bertrand pour se voir, sous peine de dommages-intérêts, accorder l'accès de la scène. Mais le tribunal repoussa sa demande. Il faut, d'après le jugement, rapprocher le traité dont se prévaut le demandeur du cahier des charges qui interdit à la direction de l'Opéra de vendre des entrées sur la scène. MM. Gailhard et Bertrand n'ayant pu concéder à la Société des Auteurs un droit qu'ils ne possédaient pas eux-mêmes, l'entrée à vie acquise par M. Lebègue doit être limitée au droit d'entrer dans la salle, et non sur la scène. La Société des Auteurs, consultée précédemment dans un cas analogue, s'était d'ailleurs prononcée dans le même sens.

Critique ou diffamation?

M. Minuto, directeur du Théâtre des Menus-Plaisirs, a, on s'en souvient (1), assigné en diffamation M. Catulle Mendès à propos d'un article dans lequel celui-ci, appréciant l'exploitation théâtrale du demandeur, souhaitait que la faillite mit fin promptement à ses lamentables représentations.

Le jugement de cette curieuse affaire a été rendu le 22 juillet. En voici le texte :

« Le tribunal;

Attendu que, sans avoir à apprécier si Catulle Mendès a ou non outrepassé les droits de la critique, il est constant pour le tribunal que le fait, non pas d'affirmer que, dans tel ou tel délai, le directeur d'un théâtre, par suite du mauvais état de ses affaires, fera faillite, mais simplement de souhaiter que, si le genre de l'exploitation artistique ne se modifie pas, il finisse par faire faillite, ne peut, en aucune façon, être considéré comme une diffamation;

Qu'en effet, le caractère constitutif de la diffamation est l'imputation d'un fait déterminé portant atteinte à l'honneur et à la considération d'une personne; que ce caractère ne se retrouve pas dans l'article incriminé, lequel vise, non pas la probité commerciale de Minuto, mais uniquement la direction artistique donnée par lui à son exploitation théâtrale;

Par ces motifs,

Renvoie Catulle Mendès et Pia sans dépens, etc. »

Le café-concert en Norvège.

Nous avons expliqué, il y a huit jours, ce petit différend : Mlle Anna Held, chanteuse à la Scala de Paris, aurait, au dire de M. Jacobsen, directeur du Casino de Christiania, consenti un engagement l'obligeant à venir passer chaque année un mois en Norvège.

Mlle Anna Held répliquait qu'elle n'avait jamais signé un pareil traité.

La seconde chambre du tribunal lui a donné raison, estimant qu'il n'y avait eu, entre les plaideurs, que des préliminaires d'engagement, point une convention ferme.

M. Jacobsen s'est donc vu débouter de sa demande de paiement d'un dédit de 1,300 francs.

La succession Schœlcher.

Une collection de tableaux et d'objets d'art peut-elle être assimilée aux *meubles* d'un appartement? Oui, d'après l'article 534 du Code civil, à moins que cette collection soit réunie dans une galerie ou dans une pièce particulière. Elle ne peut, en ce cas, être mise sur le même rang que les tables, sièges, pendules, glaces et autres objets d'utilité ou d'ornement.

La Cour d'appel de Paris a, le 15 juillet dernier, fait application de ce principe dans un débat provoqué par la succession de M. Victor Schœlcher, sénateur, décédé le 25 décembre 1893 à Houilles. Par testament olographe en date du 10 février 1891, M. Schœlcher avait légué au Musée de la Guadeloupe une collection de statuettes, bas-reliefs en bronze, médaillons, etc., plus « tous les objets d'art qui se trouveraient dans sa succession ». Deux codicilles, datés des 29 août et 20 décembre 1893, instituaient certains legs particuliers en faveur de Mme Quenesson, fille d'un de ses anciens amis de la Martinique. Entre autres, M. Schœlcher léguait à cette dame « absolument tous les meubles meublants et non meublants qui sont dans mon appartement de la rue de la Victoire, 64 ».

Fallait-il considérer ce legs comme une révocation de la donation faite au Musée de la Guadeloupe? Le tribunal de la Seine, s'inspirant de l'intention présumée du testateur plus que des termes de ses dispositions dernières, décida que non. Il restreignit le legs de Mme Quenesson aux objets d'ameublement proprement dits, le Musée de la Guadeloupe devant hériter des collections de tableaux et d'œuvres d'art.

Mais la Cour d'appel, sur les conclusions conformes de M. l'avocat général Bulot, réforma le jugement, en s'appuyant sur la définition précise de l'article 534. Aux termes de l'arrêt, les objets d'art rencontrés épars dans les appartements occupés par le testateur et que celui-ci n'a jamais pris soin de placer soit dans une galerie proprement dite, soit dans une pièce particulière, sont légalement compris dans le legs par lui fait de ses meubles meublants et non meublants.

(1) Voir notre numéro du 24 mai dernier, p. 166.

PETITE CHRONIQUE

La *Société nationale pour la protection des Sites et des Monuments en Belgique* prie instamment les touristes et personnes actuellement en villégiature de lui signaler tous les cas où son intervention pourrait être efficace pour empêcher la détérioration ou la destruction d'un paysage renommé ou d'un spécimen intéressant de l'art national.

Ces actes de vandalisme ne s'accomplissent d'ordinaire qu'à cause de l'ignorance où l'on est de leur préparation. C'est donc rendre un véritable service au pays entier que de permettre à la Société des Sites d'user en connaissance de cause de toute son influence sur les autorités et l'opinion publique.

Adresser les communications au Secrétariat, rue de l'Ermitage, 76, à Bruxelles.

Au théâtre du Diable-au-Corps aura lieu prochainement la première représentation de *Godefroid de Bouillon à travers les âges*, fantaisie lyrique en sept tableaux, poème de Rhamsès II, musique de L. Martin, dessins d'Amédée Lynen :

I. La période primitive; II. La période carbonifère; III. L'âge de pierre; IV. Jules César; V. Les Croisés; VI. La zone neutre; VII. Bruxelles-Port-de-Mer.

Les répétitions font espérer un grand succès.

La saison d'hiver s'ouvrira par *Ahasvérus* (le Juif Errant),

épopée lyrique en neuf tableaux et un prologue, dessins de Léon Dardenne, poème de Fritz Lutens, musique de Jules Baur.

Ahasvérus comportera plus de 3,000 personnages découpés, en dehors des décors et des accessoires.

Une coopérative artistique est en voie de formation à Paris, avec des statuts établis sur les mêmes bases que la société similaire qui fonctionne et prospère depuis quelque deux ans à Bruxelles.

La ville de Paris vient d'acquérir deux immeubles situés rue de la Bucherie pour y installer un Musée ethnographique. Ces immeubles sont des maisons historiques que l'on veut sauver des démolisseurs. C'est là qu'était autrefois installée la Faculté de médecine, derrière l'Hôtel-Dieu, près de Notre-Dame.

Avant de quitter le Conservatoire de Paris, Mme Ambroise Thomas a tenu à remettre elle-même entre les mains de M. Théodore Dubois l'admirable dessin du portrait de Chérubini par Ingres, que ce maître avait donné à Ambroise Thomas et que celui-ci a légué au Conservatoire.

Mme Samary a assigné Mme Delna, de l'Opéra-Comique, en paiement de leçons qu'elle lui a données, prétend-elle, « comme professeur de diction, de déclamation, de maintien et de composition de rôle. »

A ce propos M. Félix Duquesnel raconte dans le *Gaulois* une jolie anecdote qui se rapporte à un débat du même genre entre Rachel, l'illustre Rachel, et le comédien Samson. Celui-ci réclamait le prix des leçons qu'il avait données à la tragédienne et qui avaient constitué, d'après lui, non seulement un ensemble de conseils sur la prononciation, sur les éléments de l'art dramatique, sur le geste, etc., mais même un cours de littérature pour chacun des rôles que devait jouer Rachel, dont l'instruction première avait été très négligée.

Le débat, aigre d'abord, devint aigu, menaça de dégénérer en violence, et le papier à lettre allait devenir papier timbré, lorsque des amis s'entremirent; on résolut d'avoir recours à l'arbitrage conciliant du président de Belleyme, homme d'esprit, devant lequel on porta le différend, lui demandant son avis de dilettante, en dehors de la chambre du conseil.

Grand amateur de théâtre, spectateur assidu de la Comédie française, le président n'en connaissait, cependant, que ce qu'il voyait de ce côté-ci du rideau d'avant-scène, et, de prime abord, la prétention de Samson lui parut singulière : quel rapport pouvait-il y avoir entre ce comédien, très fin et très habile, sans aucun doute, mais qui était un « comique » à la voix grêle, un peu étroit, disposant de petits moyens d'exécution, et la grande tragédienne Rachel, au jeu ample, et qui semblait être l'antipode de celui qui prétendait lui avoir enseigné l'art tragique?

Le président fit mander Samson à son cabinet et, sous forme de conversation, lui fit faire une sorte d'examen de conscience — cela ne s'appelle-t-il pas, en langue judiciaire, « interrogatoire sur faits et articles ». — Le comédien, très frotté de lettres, qui avait la parole facile et l'esprit logique, expliqua avec grande aisance ses théories au magistrat, qui l'écoutait oreilles grandes ouvertes, très intéressé par ces choses qu'il apprenait et qui étaient nouvelles pour lui.

Il lui dit la partie technique de l'art dramatique, celle qui s'enseigne, qu'on apprend et qu'on ne devine pas, et dont le but est précisément de mettre en lumière les qualités de l'artiste, d'en faire jaillir les effets, pour le plus grand profit de l'interprétation du drame, côtés factices du théâtre si l'on veut, mais indispensables; puis, passant de la théorie à la pratique, il lui dit, de sa voix grêle et chevrotante, les « Imprécations de Camille », indiquant les saillies, les reliefs, les silences, les repos, les émotions, comme s'il eût exécuté un morceau de musique noté à l'avance.

Lorsqu'il eut terminé — la séance avait duré plus de deux heures — le président, qui l'avait laissé parler tout le temps, le considérant de son œil exquis de finesse, presque silencieux, et n'interrompant que de loin en loin, d'une question indispensable, se prit à sourire.

— Je comprends, — dit-il, — voilà les « Imprécations » dites avec perfection; en ajoutant à cela le masque tragique de Rachel, ses bras d'une admirable beauté, son corps de statue, sa voix vibrante et chaude, on aurait le chef-d'œuvre; il est donc certain que vous y avez votre part. — Toutefois, aujourd'hui que grâce à vos leçons la grande tragédienne possède les secrets de son art, que vous lui avez,en quelque sorte, ouvert l'esprit, montré l'horizon, vos leçons peuvent-elles lui être encore utiles?

— Assurément!

— Vous n'avez, cependant, plus rien à lui apprendre, ce me semble! Alors que pouvez-vous faire pour elle?

Samson se prit à rire, et d'un ton goguenard répondit :

— Je puis encore lui « battre la mesure », et la mesure c'est le plus souvent ce qui leur manque à tous, même aux plus grands!

— C'est juste! — répliqua le président.

L'affaire n'eut pas de suites, il y eut rapprochement, et, plus d'une fois encore, la tragédienne eut recours aux conseils du vieux comédien, qui continua à lui « battre la mesure », ainsi qu'il l'avait dit au président de Belleyme.

Le docteur Bode, directeur du musée de Berlin, travaille, depuis de longues années, à un grand ouvrage sur Rembrandt, qui sera publié dans quelques mois. Cette publication, la plus considérable qui ait été faite sur le maître hollandais, contiendra les photogravures de tous les Rembrandt actuellement connus. On se rendra compte de l'importance de l'étude du docteur Bode, si l'on songe au sort aventureux de la plupart des peintures de Rembrandt. Tandis que les ouvrages des maîtres italiens n'ont jamais cessé d'être en faveur et d'être pieusement conservés dans un petit nombre de musées et de grandes collections, l'existence et l'histoire de beaucoup de tableaux du maître d'Amsterdam sont restées très longtemps inconnues. Rembrandt n'était ni le protégé ni l'ami des princes; après quelques années de succès, il acheva sa vie dans la pauvreté, le découragement et l'oubli. Et, pendant près de deux siècles, ses peintures dispersées continuèrent d'être méconnues. Leur exhumation est un des plus curieux exemples de ce que peut le zèle et des collectionneurs et des critiques. Depuis une vingtaine d'années, tout amateur sérieux se croit obligé d'avoir son Rembrandt. M. Bode signale aujourd'hui 40 Rembrandt authentiques en Amérique, alors qu'en 1876 il n'y en avait pas plus de 2. La plupart de ces tableaux viennent d'Angleterre et d'Écosse.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 34. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 23 AOUT 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

A BAYREUTH

Les représentations cycliques de la Tétralogie ont été clôturées hier en apothéose. Jamais, de mémoire de Bayreuthois de l'avant-veille, — et nous en fûmes, — le succès ne fut plus complet, plus unanime, plus décisif. Les cinq séries de *Festspiele* échelonnées en juillet et août ont amené dans la petite cité franconienne, définitivement érigée en Capitale de l'art lyrique, des flots de pèlerins, dont la France avait fourni un contingent important. Et ce fut, dans cette foule cosmopolite appelée tous les soirs sur la Colline par la sonnerie solennelle des fanfares, un frisson continu d'enthousiasme, une émotion difficilement contenue par la consigne sévère qui interdit aux spectateurs d'applaudir pendant les représentations. On s'est rattrapé, il est vrai, à l'issue de chaque cycle. Hier, à la chute du rideau sur le troisième acte de la *Götterdämmerung*, les acclamations, les ovations, les cris, les trépignements ont duré près d'une demi-heure.

Aujourd'hui, c'est fini. L'incendie prédit par Erda a dévoré le Walhall bâti par les Géants; Siegfried est mort et l'anneau maudit forgé par Albérich est retourné dans les eaux profondes que gardent les filles du Rhin. Sur le Théâtre désert et muet planent en oiseaux de lumière les souvenirs de l'évocation gigantesque, et dans une vision rapide la foule cosmopolite qu'emportent bruyamment les trains de Bamberg, de Nuremberg et de Hof revoit les tableaux inoubliables de la sublime épopée, les nixes lutinant dans les ondes glauques le dvergue ambitieux, les artifices de Loge pour garder au Walhall la déesse de la Jeunesse et de la Joie, la désobéissance et le châtiment de Brunnhilde, la lutte héroïque de Siegfried contre le monstre et ses amours passionnées avec la Vierge enveloppée de flammes, la rencontre des deux cortèges nuptiaux et la scène tragique du serment, le dialogue du fils de Siegmund avec les ondines, la félonie de Hagen, et, par dessus tout, la scène incomparable des destinées accomplies, de l'écroulement du Walhall, qui dépasse en grandeur épique tout ce qui a été imaginé jusqu'ici.

On pouvait craindre, au moment où furent annoncées les représentations de la Tétralogie, que le souvenir des exécutions de 1876, organisées et présidées — avec quel soin méticuleux, quel souci d'art et d'illusion scénique, quelle ardeur et quelle foi! — par le Maître lui-

même, affaiblit l'impression des *Festspiele* de 1896. Nous-mêmes, tandis que nous nous acheminions à petites journées vers Bayreuth, à travers les forêts et les plaines de la Germanie en sentant renaître les émotions profondes que nous avait fait ressentir le *Ring der Nibelungen* il y a vingt ans, nous éprouvions quelques craintes. Mme Materna, la Walküre idéale, s'est retirée du théâtre. Niemann, le superbe Siegmund de 1876, est mort. Scaria est mort. Et Carl Hill, qui créa un prestigieux Albérich? Et Schlosser, le gnome cauteleux et grimaçant? Et George Unger, le Siegfried impétueux, plein de fougue et de jeunesse, dont la voix gutturale laissait à désirer, mais qui n'en mena pas moins à bonne fin le rôle le plus écrasant qui ait été écrit? Par qui les remplacer?

Toute inquiétude a été vite dissipée. Si l'on peut élever au sujet de tel ou tel artiste des critiques de détail — et ne serait-il pas invraisemblable qu'on n'en pût faire? — l'interprétation a été, dans son ensemble, égale et peut-être supérieure à la première. MM. Gruning et Burgstaller se sont partagé le rôle de Siegfried. Ils ont tous deux de la jeunesse, de la flamme, une voix mordante et timbrée. Ils chantent en artistes et non en ténors. Mais ceci est une observation qui peut s'appliquer indifféremment à tous les interprètes du théâtre de Richard Wagner et que nous avons trop fréquemment émise pour que nous insistions davantage. Elevés dans la tradition du drame lyrique, qui est tout le contraire de l'opéra, les chanteurs de Bayreuth — et l'on sait qu'une école de musique récemment installée dans la ville même perpétuera l'enseignement commencé par le Maître pour quelques-uns de ses interprètes — concourent tous d'une manière directe à l'action, s'attachent à l'expression dramatique autant qu'à l'émission vocale. Ils sont tout à la fois tragédiens et chanteurs, ce qui leur donne une puissance émotive qu'on regrette, d'une façon presque générale, de ne pas trouver chez nos meilleurs artistes d'opéra.

Ceux qui ont, cette année, poussé au plus haut degré cette double qualité sont MM. Breuer, de Bayreuth, et Friedrichs, de Brême, chargés respectivement des rôles de Mime et d'Albérich. Le premier, qui débutait, s'est classé d'emblée parmi les meilleurs artistes de l'époque Il est parvenu, ce qui n'était pas aisé, à dépasser en intensité dramatique MM. Schlosser et Liebau, qui avaient fait du forgeron hypocrite et venimeux une création inoubliable. On ne saurait imaginer le personnage incarné avec plus de naturel, de sûreté, de variété, de souplesse. Le second s'est, on s'en souvient, mis au premier rang en créant à Bayreuth le rôle de Beckmesser des *Maîtres Chanteurs*. Mais le personnage du greffier de Nuremberg exige plus d'expression dramatique que de voix, et l'on a été agréablement surpris de constater, en l'entendant chanter d'une voix de baryton sonore et chaude le rôle d'Albérich, que l'acteur tragique était doublé d'un chanteur de style.

De l'interprétation première, M. Vogl seul est resté, avec Mlle Lily Lehmann, qui, oiseau de la Forêt en 1876, s'est haussée cette année au rôle de Brunnhilde, ce qui constitue un joli avancement. M. Vogl a gardé possession de son rôle de Loge et y a remporté un véritable triomphe. Qui croirait, à voir cet artiste si vivant en scène, si remuant, si agile, si spirituel de gestes et de physionomie, à l'entendre chanter d'une voix claire, avec une articulation irréprochable, les discours embrouillés et insidieux de cette canaille de Loge, qu'il fut à Munich l'un des premiers Tristan, après Schnorr von Carolsfeld, ce qui place les débuts de l'excellent artiste à une époque plutôt lointaine. On ne s'en apercevait certes pas en ces représentations du *Rheingold* qu'il anima de sa verve étourdissante.

Wotan, ce fut alternativement M. Bachmann, de Nuremberg, (qui chanta aussi le rôle de Donner), et M. Perron, de Dresde, l'un et l'autre artistes consciencieux, de belle voix, de haute stature et de noble allure, d'une solennité un peu froide, mais très supérieurs, tous deux, au créateur du rôle, M. Betz. M. Elmblad, de Breslau, l'un des artistes les plus populaires et les plus aimés, et M. Wachter, de Dresde, incarnèrent deux superbes géants, rudes et farouches, à la voix tonitruante ainsi qu'il sied, au geste brutal, à la démarche d'ours. Leurs costumes de peaux de bêtes, qui avaient fait sourire en 1876, produisirent cette fois un effet terrifiant. MM. Elmblad et Grengg alternèrent, avec une autorité égale, dans le personnage de Hagen. M. Gerhäuser, de Carlsruhe, composa un Siegmund irréprochable et M. Wachter, dans le rôle de Hunding, lui donna la réplique avec autorité.

Parmi les femmes, nous avons cité déjà Mme Lehmann, qui composa avec un très grand talent une Brunnhilde guerrière, héroïque, tendre et passionnée dans la scène d'amour de *Siegfried*, tragique et vraiment émouvante dans la scène du serment et dans le final du *Crépuscule des Dieux*.

Une nouvelle venue à Bayreuth, Mlle Gulbranson, de Christiania, partagea, avec plus de jeunesse et une voix plus généreuse, le succès que valut le même rôle à Mme Lehmann. Mme Sucher donna au personnage de Sieglinde une expression pénétrante, particulièrement dans les scènes dramatiques du deuxième acte de la *Walküre*. Mme Brema, que nous vîmes au Théâtre de la Monnaie interpréter le rôle d'Ortrude, fut une Fricka dédaigneuse, hautaine, dominatrice. Mme Schumann, de Hambourg, chanta d'une voix un peu froide les prophéties d'Erda et les exhortations de Waltraute. Mme Reuss-Belce, de Wiesbaden, donna à Gutrune un caractère touchant et trouva pour les scènes pathétiques qui clôturent l'épopée des accents vraiment émouvants. Et

d'agréables Rheintöchter, et de belliqueuses Walkyries, et des chœurs d'hommes et de femmes composés d'artistes des théâtres de Dresde, de Carlsruhe, de Darmstadt, de Hanovre, de Schwerin, de Hambourg, etc., complétèrent cet ensemble remarquable.

Mais songe-t-on à analyser le mérite des artistes lorsqu'on voit se dérouler les splendeurs de ces œuvres admirables? L'impression est si forte que la personnalité des interprètes disparaît et qu'il faut faire un effort sur soi-même pour ressaisir le sens critique, pour établir des comparaisons, pour formuler une appréciation raisonnée. L'orchestre, ce prodigieux orchestre, dont les cent voix se fondent dans le plus merveilleux ensemble harmonique qu'on puisse imaginer, vous absorbe et vous séduit par dessus tout, qu'il soit conduit par Hans Richter, par Mottl ou par Siegfried Wagner. Et les miracles réalisés par la régie pour les transformations, les jeux de lumière, la mise en scène donnent à ces représentations exceptionnelles une grandeur et une beauté qui anéantissent les défaillances qu'il serait possible de relever dans tel ou tel détail.

Sous ce rapport encore, les *Festspiele* de 1896 marquent un réel progrès sur ceux de 1876. Tout en respectant scrupuleusement la mise en scène réglée par Wagner lui-même, qui fut, on le sait, un régisseur incomparable, on a perfectionné l'exécution d'une foule de points qui, lors de l'inauguration du théâtre, laissèrent à désirer. C'est ainsi que le combat de Hunding et de Siegmund est maintenant admirablement réglé; que le dragon de Siegfried, quelque peu ridicule jadis, est désormais un monstre sérieux, suffisamment effrayant pour faire valoir la bravoure du jeune héros qui l'abat. Il en est de même du serpent que la vertu magique du heaume d'Albérich fait apparaître aux yeux rusés de Loge dans la caverne de Nibelheim. Les béliers de l'irascible Fricka eux-mêmes n'excitent plus le sourire qui accueillit leur premier voyage sur les hauteurs du Walhall. Toute la partie « féerique » du poème a été soigneusement revue et améliorée, sans lui rien enlever du caractère légendaire qu'entendit lui donner Wagner. Arrivera-t-on à corriger l'invraisemblance de la scène où Loge, aidé par Froh, accumule entre les deux gourdins des Géants la rançon de Freya? Il y a là un effet de chaînettes et de ferblanterie qui résiste énergiquement aux améliorations de la mise en scène. Mais le remède paraît difficile à trouver. Et la chevauchée des Walküres, avec ses petits chevaux en carton-pâte, est demeurée la conception enfantine de jadis. Cela vaut les projections de lanterne magique qu'imagina le régisseur du théâtre de la Monnaie, mais l'Opéra de Paris fit beaucoup mieux en lançant sur des plans inclinés les élèves de l'école de danse à califourchon sur des chevaux de bois. Il est singulier que Bayreuth n'ait pas songé à imiter ce « truc », qui fait illusion. Le décor du rocher des Walküres manque, d'ailleurs, de grandeur, et cela surprend d'autant plus que la plupart des décors sont fort beaux. En particulier, celui des Filles du Rhin et de Nibelheim dans *Rheingold*, la Forge et la Forêt de *Siegfried*, le Palais des Sibichungen et le site sauvage, au bord du fleuve, où Siegfried est frappé par Hagen. L'écroulement du Walhall, au dernier tableau du *Crépuscule des Dieux*, est demeuré mesquin, comme en 1876. La catastrophe fait songer à celle de *Samson et Dalila*, — telle qu'on la représente au théâtre de la Monnaie. Il y a là un contraste flagrant entre la grandeur prodigieuse de l'épisode et sa réalisation matérielle. L'effet est « raté », et c'est fâcheux puisque c'est sous cette impression que les spectateurs se retirent définitivement.

Quoi qu'il en soit, malgré ces tares légères qu'il sera aisé de faire disparaître pour la prochine saison (on reprendra l'an prochain la Tétralogie et *Parsifal*), l'impression est prodigieuse, inexprimable. La magnificence de l'œuvre apparaît, rayonnante, et les plus sceptiques sont subjugués. Que ceux que choquent les représentations mutilées, à contresens, qu'on nous offre à Bruxelles et à Paris de certaines parties de la Tétralogie n'hésitent pas à aller voir à Bayreuth le drame dans son intégrité, tel que le conçut et le réalisa Wagner. Ils en comprendront les symboles, ils en saisiront la haute portée philosophique, ils en admireront les proportions parfaites, la noblesse, la beauté épique, le sentiment profondément humain; ils seront émus jusqu'aux larmes — oui, jusqu'aux larmes! car nous défions qui que ce soit de ne pas sentir ses paupières se mouiller à certains passages, d'une beauté surhumaine, de la sublime épopée. Le voyage de Bayreuth n'amène jamais de désillusion. Quelles que soient les appréhensions qu'il fasse naître (ô cette crainte de ne plus ressentir avec la même intensité l'émotion artistique!), les hautes sensations qu'il procure élèvent les cœurs, ennoblissent l'esprit, adoucissent les amertumes, raniment et fortifient la foi en l'Art, qui est notre Religion et notre Vie.

AUGUSTE DONNAY

Un vrai Hindou, un primitif, un simple. Où a-t-il pêché ce rappel de si lointains ancêtres? Comment un grain aussi commémoratif est il resté de la vieille race, germant comme le blé enfermé dans les sarcophages, après mille ans d'emprisonnement, en cette terre wallonne où se mêlèrent tant de nations? Yeux bruns expressifs, barbe en pointe... mais ce ne sont pas ces traits-là que je vois surtout. C'est l'image curieuse d'une personnalité qu'aucun imitateur, snob ou inconscient n'a encore banalisée.

Hindou, disais-je. Je ne connais pas un grand nombre d'Hindous et j'ai plus souvent regardé leurs livres que leurs yeux, ce

qui est la plus mauvaise, la plus infirme, la plus maladroite façon de connaître les peuples ou les individus. Je n'ai d'autre excuse, en ces procédés d'invalide, que d'imiter l'habitude d'une réchauffante collectivité d'autres maladroits, — le plus grand nombre de mes contemporains. — Je connais donc, comme eux, assez mal les Hindous, mais j'aime à me les figurer ainsi : doués d'une sensibilité plus intérieure encore qu'extérieure, sentant l'influence bienfaisante ou nocive des choses et des êtres avant même d'en avoir détaillé toutes les apparences, et choisissant facilement, spontanément parmi ces apparences, les lignes qui le mieux exprimeront le caractère entrevu ; sauvages, non pas turbulents et irréfléchis, mais muets et plutôt contemplatifs.

Ce Donnay est un muet, un « taiseux », comme on dit en Wallonie, ayant horreur du compliqué, et, sans calculs cérébraux, réduisant assez bien toutes choses à quelques grandes lignes simples. Tombé à pic dans l'art décoratif, ou plutôt dans ce que nous appelons aujourd'hui l'art décoratif : la fantaisie et l'inspiration maintenues dans le cadre d'un ensemble, d'un but, d'une harmonie extérieure, qui ne gênèrent ni Vinci ni tous les grands décorateurs du passé. Décorateur donc ce peintre, parce que amoureux par nature de la ligne expressive, du ton expressif, significatif, et de nul autre ton, de nulle autre ligne, un peu secondaires, tapageurs ou à effet, et plus anxieux de trouver l'expression juste, sincère, harmonieuse, que de s'exprimer « avec luxe », d'envelopper le beau dans une de ses formes nécessaires, que dans une forme ornée. Ramenant, par une tendance de sa nature, une foule de choses éparses à une conception unique. On dirait qu'au creuset de sa tranquille et silencieuse méditation les objets et les hommes se fusionnent très facilement et qu'il voit tout, comme nous voyons la nature un peu avant le crépuscule, harmonisée par de grandes teintes fondues.

La vie ne lui apparait pas comme une chose multiple et bariolée. Mais — et c'est ici qu'en mon imagination il se rapproche des Hindous et peut-être de quelques fervents chrétiens sans dogmes ni déductions théologiques — du fond de lui-même une unité très calme, aussi pure, aussi introublée que celle des primitifs, monte et reste le principe choisissant de sa vie et de sa vocation.

Quelle est cette unité ?

Demandez-le à ceux qui écrivirent les premiers livres, aux premiers artistes, aux premiers pasteurs. Quelques bavards sont parvenus à faire des statues, des symboles, des philosophies pour l'expliquer. Les uns l'ont appelée Beauté, ou Fraternité, ou Sensibilité, ou Mesure, ou Humanité, ou Universalité, ou Religion ; il se pourrait que ces derniers eussent raison, s'ils désignent par ce mot la synthèse naturelle et vitale qui enveloppe un être, presque malgré lui, et le fait marcher à la lumière d'une certitude qui pénètre son cœur et ses entrailles tout autant que son cerveau ; une façon d'instinct qui semble le partage des humains bien équilibrés, et leur fait sentir qu'ils marchent dans le sens du monde, dans le chemin des lois essentielles ; un instinct qui leur fait regarder du même œil la beauté de l'art et la beauté de la vie ; un instinct qui aimante vers leur sensibilité tout ce qui dans autrui leur ressemble, les reliant très doucement, presque inconsciemment, à tous ceux qui les approchent. C'est notre pédantisme, — peut-être, — notre impatience à donner des noms aux choses, qui nous a fait appeler *religieux* ce sens d'unité et de simplicité.

Il est certain que les Hindous le qualifièrent ainsi. Il m'appert au moins, de par tous leurs vieux livres, que c'est bien cette perpétuelle et tant douce vision de l'essence des choses, de leur plus simple signification, qu'ils crurent être l'universel lien, en d'autres termes, la religion, « celle qui relie » selon l'antique interprétation du mot. Eurent-ils tort ? Nous n'en savons rien. Mais qu'ils le nomment ainsi ou autrement ils semblent avoir possédé mieux que d'autres le don joyeux et sain de l'admiration sans fièvre, de l'action sereine, si contraire à nos doutes éparpillants, à nos façons inquiètes de nous remuer ; et c'est pourquoi ceux qui, comme Auguste Donnay, me paraissent être les prophètes organiques de la simplicité, me font penser à ces lointains, lointains ancêtres hindous.

LA FORÊT BRUISSANTE

par Adolphe Retté. Brochure de 150 pages. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire.

Jacques le berger, Jacques le simple en route vers l'Arcadie, doit traverser la forêt bruissante de la vie actuelle, de la vie conventionnelle, fausse, compliquée, « enchevêtrée d'illusions, de craintes, de chimères », pour atteindre le bonheur. La forêt avec ses taillis, ses ronces, ses carrefours, ses gnomes, ses animaux féroces, l'arrête à chaque pas. La terreur de l'inconnu — le sphynx — lui barre tout d'abord le passage.

Le simple, par le seul fait de sa tranquille assurance, anéantit le séculaire fabricant de rébus oiseux et passe outre. Le Christ se présente alors. Jacques l'aime comme un frère lointain et regarde sans émotion l'agonie de ceux qui exploitent les paroles du crucifié. La volupté, elle aussi, comme les vieux rites et les vieux dogmes, tente d'endormir le lutteur. Il s'arrache aux bras qui déjà l'enlaçaient.

Puis il prend pitié de la femme humiliée, du peuple, et ces deux faibles, loin de ralentir sa course, l'aident à triompher des thaumaturges pompeux, des rois, des mages aux secrets orgueilleux, des amants de la forme sans signification ni destination vivantes, vastes amas de charmants coquillages creux ou fossiles, des philosophies aux débilitantes et exclusives abstractions.

Malgré les lamentations de la forêt, malgré les protestations de toute la vieille société ridée, fardée, il allume le feu qui doit la réduire en cendres ; car la seule compréhension de ces mystères anéantit leur puissance, et le simple touche enfin au bonheur.

L'œuvre est pensée, sentie, on pourrait dire vécue, tant on devine, par moments, l'autobiographie de l'auteur sous la silhouette de Jacques le simple. J'aime l'idée de cette transcendante simplicité pourfendant tous les fantômes du passé, — tout ce qui dans le passé ne fut que fantôme, pour mieux dire ; — j'admire la bravoure intellectuelle de tant de pages, et jusqu'au dédain de l'auteur pour les finesses et les grâces, vampires de tant de virilités.

Je ne sens pas en cette œuvre la *nécessité* de sa forme. Les symboles employés et une partie des vers me semblent plus voulus et cherchés qu'inspirés directement par la sensibilité imaginative.

Mais si la beauté de la pensée et la bizarrerie, ou la rudesse, ou le côté fruste de la forme nous conduisent, grognant et admirant, à une conception qui nous plaise, qui nous séduise, qui nous fasse aimer cette audace jeune, belle, affirmative, ces protestations héroïques, pourquoi nous plaindre ?

Le Merle blanc de la Vertu.

Par ces temps de passions wildesques et de vices payens, il existe en la moderne Babylone un chroniqueur vertueux entre tous les chroniqueurs : Colomba, vierge et martyre, Nestor apparenté au Bérenger de joyeuse mémoire.

Le fait mérite qu'on y insiste. Vraiment, les temps sont si affreusement dépravés, nous voyons dans les lettres et les arts passer un tel ruisseau de boue que les plus belles œuvres semblent imprégnées d'une puanteur d'égout collecteur. Il est de notoriété publique que qui dit actuellement : écrivain, musicien, peintre, sculpteur, dit : débauché.

Ce merle blanc de la vertu vient de se révéler brusquement et de façon assez inattendue. Le monsieur qui, généralement, ne craint pas de décrire minutieusement les joyeux ébats du Paris qui soupe, a profité de ce que l'ordinaire public de ses feuilletons fantaisistes ou documentés fût à la campagne ou à la mer pour protester dans le *Figaro* contre le projet conçu par quelques esthètes d'honorer la mémoire du maître Verlaine en lui élevant un buste dans le jardin du Luxembourg, ce jardin des poètes.

Certes, la statuomanie est ridicule. Si cela continue tous les Fouquier de France et de Navarre finiront par se dresser en marbre sur quelque place publique. Mais la question n'est pas là pour le moment. Avec nos préjugés, nous croyons encore honorer nos grands hommes en leur élevant des statues ; or, il s'agit de savoir si Verlaine, le pur et sûr poète de *Sagesse* et d'*Amour*, est digne de cet honneur.

M. Henry Fouquier, qui est plus hypocrite que bête, ne discute pas trop la valeur littéraire de Verlaine. Non, Verlaine est un grand poète, quoiqu'il ait donné dans les *Invectives* un rude coup de pied à M. Henry Fouquier et à quelques autres « maîtres de la chronique ». Mais Verlaine était un être immoral, un individu sans foi ni loi. Tout le monde sait cela, ici, en Belgique, mieux que partout ailleurs, car c'est ici qu'éclata le scandale ; le coup de revolver à Raimbaud et la prison de Mons, dont Hugo osa tirer l'auteur des *Fêtes galantes*.

M. Henry Fouquier ne conçoit vraiment pas comment on peut songer à élever une statue à ce misérable qui, en Angleterre, eût été contraint au *hard labour* ni plus ni moins qu'Oscar Wilde. M. Fouquier en appelle aux parents qui n'oseront jamais, dit-il, parler à leurs enfants de la vie de ce grand homme...

Ce pauvre M. Fouquier !

Vraiment ! Parce que Verlaine ne fut pas précisément le saint que M. Fouquier est, sans doute, parce qu'il préférait ce que M. Fouquier déteste évidemment, il est indigne d'une statue ! Son génie, peu importe ! Son œuvre immense qui domina si fortement et si heureusement la génération actuelle, peu importe !

Le malheur dans tout cela, c'est qu'il y a une foule de gens qui pensent comme M. Fouquier. On ne sait pas faire la part de l'homme et la part du poète. Certes, personne n'a jamais pensé à glorifier la vie de Verlaine, — quoiqu'il soit presque classique de glorifier la vie de Villon, auprès de laquelle la vie de Verlaine fut celle d'un saint. Et c'est sur de telles erreurs de la foule que les Fouquier doivent se rejeter pour combattre dans la postérité ces quelques rares et purs artistes qu'ils ont combattus toute leur vie durant, les Verlaine, les Villiers de l'Isle-Adam, les Laforgue.

C'est là qu'est le *hic*. M. Fouquier et ses amis ne peuvent se faire à l'idée de la glorification de Verlaine. Pensez donc ! Si la foule va se mettre à admirer les vrais poètes maintenant, que deviendront les Aicard, les Sully-Prud'homme, tous les sous-Coppée et tous les sous-Bourget? Question de boutique que toute cette belle indignation de M. Fouquier ! Rage de pisseur de copie vieilli, qui sent monter la génération nouvelle qui le submerge, l'entraîne dans son flot impétueux roulant vers l'idéal nouveau.

Cette fin des boulevardiers de la littérature est décidément bien misérable. Ils n'ont même pas la dignité des héros déchus. Jusqu'au dernier moment ils jettent de la boue et bavent des injures.

Eux qui, jadis, aimaient tant la bonne et grasse gauloiserie et se vantaient volontiers d'être la postérité de maistre François Rabelais, les voici contraints à recourir à des arguments qui répugneraient même au plus protestant des membres de la « Ligue contre la licence des grues ».

D'ailleurs, s'ils pensent par là diminuer en quoi que ce soit l'admiration que nous avons pour notre Verlaine qu'ils ont toujours conspué, honni, sali de toutes les injures et de toutes les infamies, ils se trompent.

Verlaine est Verlaine, notre maître à tous ; et si, malheureusement, il avait eu toutes les hideuses vertus du merle blanc du *Figaro*, il serait encore et quand même Verlaine.

Roland de Marès

Chronique judiciaire des arts

« L'Attaque d'un village. »

Un procès qui a, dans le monde artistique, vivement ému l'opinion, vient d'être tranché par le tribunal civil de la Seine. Il s'agissait de l'authenticité d'un tableau, *L'Attaque d'un village*, exposé en vente par M. Malcoud, marchand de tableaux à Paris, et attribué par celui-ci à Alphonse de Neuville. Mme veuve de Neuville, à qui l'erreur — ou la fraude — avait été signalée, s'était fait remettre la toile en simulant l'intention de vouloir l'acquérir. Puis elle avait déclaré que l'exposition de ce tableau, entièrement faux, était un outrage à la mémoire du peintre, et elle avait refusé de le restituer au marchand.

Celui-ci assigna Mme de Neuville aux fins de restitution et de 5,000 francs de dommages-intérêts, plus dix insertions du jugement dans les journaux.

Mme de Neuville, par demande reconventionnelle, réclama de son côté un franc de dommages-intérêts et cinq insertions ; subsidiairement, elle concluait à une expertise.

L'expertise fut accordée, et le rapport fut favorable à la défenderesse, mais admit la bonne foi du marchand. En conséquence, le tribunal a rendu le jugement suivant, qui met fin à ce long procès :

« *Sur le premier point :*

Attendu que l'expert formule ainsi son opinion : « Le tableau *L'Attaque d'un village* n'est pas d'Alphonse de Neuville et ne peut lui être attribué. » Que l'expert constate, en effet, que la manière de peindre d'Alphonse de Neuville était tellement particulière qu'il ne peut y avoir aucune hésitation.

Attendu que les constatations de l'expert sont confirmées par les déclarations non moins formelles d'Edouard Detaille qui a été l'ami et le collaborateur d'Alphonse de Neuville et qui est, par suite, le meilleur juge en la matière.

Que les documents produits par Malcoud ne sauraient à aucun degré faire échec aux conclusions de l'expertise, qu'il y a lieu tout d'abord d'écarter l'expert Féral, qui assistait le commissaire-priseur lors de la vente faite à Malcoud, alors surtout qu'aucune indication n'est fournie sur la provenance du tableau.

Que les artistes ou les amateurs consultés par Malcoud se sont récusés, comme Berne-Bellecour, en disant que l'esquisse était si peu avancée qu'il était impossible de se prononcer, qu'aucun d'eux n'a apporté une affirmation contraire à celle de l'expert Le Blant. Qu'il demeure dès lors acquis que le tableau n'est pas l'œuvre d'Alphonse de Neuville et ne saurait lui être attribué, et qu'il y a lieu de faire droit sur ce point aux conclusions de la dame de Neuville.

« *Sur le deuxième chef de l'expertise :*

Attendu que l'expert estime que la bonne foi de Malcoud est douteuse, que son opinion est fondée :

1° Sur ce que Malcoud a pu difficilement croire qu'il achetait un Neuville et qu'il a été à peu près certain du contraire lorsqu'il lui a été adjugé pour quatre-vingt-deux francs;

2° Sur ce que, lorsqu'il a garanti à Maréchal que le tableau était d'Alphonse de Neuville, il savait le contraire, puisque quelques heures après sur la facture (pour se couvrir), il ne le vendait plus que comme attribué à de Neuville.

Attendu que sur le premier point : Qu'il est constant en fait que lors de la vente publique le tableau a été catalogué et vendu comme étant d'Alphonse de Neuville, et non comme attribué à ce maître, qu'en présence de l'affirmation du commissaire-priseur et de l'expert Féral, le bas prix auquel le tableau a été adjugé à Malcoud n'était point à lui seul de nature à l'éclairer.

Qu'en effet, dans une vente publique, le prix d'un tableau n'est pas toujours en rapport avec sa valeur artistique ou la réputation de son auteur. — Qu'il ne s'agissait d'ailleurs dans l'espèce que d'une esquisse à peine ébauchée et que le prix de vente, en pareil cas, est encore plus aléatoire.

Attendu, dans tous les cas, que la bonne foi de Malcoud à ce moment n'est pas contestée par son adversaire. Qu'on ne saurait dès lors lui faire un grief d'avoir apposé sur le tableau un cartouche et une étiquette portant le nom d'Alphonse de Neuville et surtout d'avoir collé au revers l'extrait du catalogue qui révélait dans quelles conditions Malcoud en était devenu acquéreur.

Attendu qu'on allègue que sa bonne foi aurait cessé après la visite de Detaille, qui lui a déclaré que le tableau n'était pas authentique.

Mais attendu qu'à la suite de cette visite Malcoud a retiré de sa vitrine le tableau qui y était exposé.

Qu'il n'est pas justifié qu'il ait pris aucun autre engagement et que, d'après le récit de Detaille lui-même, il s'était réservé d'en parler à l'expert Féral.

Attendu que c'est sur les sollicitations de Maréchal, envoyé par la dame de Neuville, qu'il est allé chercher le tableau qui n'était plus dans son magasin et qu'il le lui a vendu. Que celui-ci soutient, il est vrai, que Malcoud le lui a vendu comme authentique. Mais qu'il y a une contradiction manifeste entre les affirmations de Maréchal et les termes de la facture qui lui a été délivrée et qui portait ces mots « Tableau-esquisse attribué à Alphonse de Neuville ».

Qu'à défaut de preuve sur ce point le tribunal doit s'en tenir au libellé de la facture.

Attendu qu'un acquéreur sérieux achetant un tableau garanti par le vendeur, n'aurait jamais accepté une facture portant le mot « attribué ». Que cette circonstance suffit à démontrer que le tableau n'a point été vendu à Maréchal comme authentique.

Attendu dans ces conditions qu'en admettant même que Malcoud ait ajouté qu'il avait acheté le tableau dans une vente publique comme authentique et que l'expert Féral le considérait comme tel, il ne saurait être accusé de mauvaise foi.

Attendu dès lors que les faits sur lesquels se fonde l'expert sur ce point ne sont pas établis et que les conclusions qu'il tire du libellé de la facture ne sauraient être annulées.

Attendu que le jugement du 9 janvier 1894 a admis en principe qu'une réparation était due à Malcoud à raison du préjudice résultant pour lui du procédé blâmable employé par la défenderesse pour opérer la saisie du tableau. — Que le Tribunal a les éléments nécessaires pour déterminer le montant de cette réparation. Qu'il y a lieu, dans les circonstances de la cause, d'ordonner que cette réparation consistera dans la publication du présent jugement, la bonne foi de Malcoud ayant été mise en cause dans les récits des journaux de la façon la plus malveillante. Qu'il y a lieu toutefois de réduire ces insertions à deux seulement, la participation directe et personnelle de la dame de Neuville aux articles dont se plaint Malcoud n'étant point suffisamment démontrée.

Attendu de ce qui précède que la demande reconventionnelle de la demanderesse à un franc de dommages-intérêts n'est pas justifiée.

Par ces motifs :

Dit que le tableau dont il s'agit n'est pas d'Alphonse de Neuville et ne saurait lui être attribué. Entérine sur ce point le rapport de l'expert. Fait en conséquence défense à Malcoud d'exposer ou de mettre en vente le dit tableau sous le nom d'Alphonse de Neuville.

Autorise Malcoud à faire publier le présent jugement, soit en entier, soit par extraits, dans deux journaux à son choix, et aux frais de la défenderesse, à titre de dommages-intérêts, mais sans que le coût de chacune des publications puisse excéder la somme de deux cents francs. Dit qu'il y a lieu d'ordonner la restitution du tableau, cette restitution ayant été faite.

Déclare les parties mal fondées dans le surplus de leurs demandes, fins et conclusions, les en déboute.

Et attendu qu'elles succombent respectivement sur partie de leurs conclusions, fait masse des dépens qui seront supportés : un tiers par Malcoud, deux tiers par la dame de Neuville, en ce non compris les frais de l'expertise, qui seront supportés : moitié par Malcoud et moitié par la dame de Neuville. »

PETITE CHRONIQUE

Le collège échevinal de la ville de Gand met au concours le dessin du recto (texte compris) des titres du nouvel emprunt à émettre dans le courant de cette année.

Le texte imprimé devant figurer sur le recto du titre sera mis à la disposition des concurrents au secrétariat de l'hôtel de ville de Gand.

Les dessins seront envoyés au secrétariat avant le 31 août prochain.

Les noms et adresse des auteurs des projets seront mis sous enveloppe cachetée à joindre au dessin.

Une prime unique de 300 francs sera allouée à l'auteur du projet primé.

Le dessin auquel la prime aura été accordée deviendra la propriété de la Ville.

Une cérémonie d'un caractère intime et touchant a marqué les concours de l'académie de musique de Tournai.

On sait que M. Maurice Leendres, le sympathique directeur de cette académie de musique, prend sa retraite. A cette occasion, les membres du jury lui ont offert en souvenir un superbe tableau de l'école italienne. En même temps, ses collègues ont fait remise à M. Leenders d'une adresse signée par tous les membres du jury.

La compagnie artistique du théâtre du Diable-au-Corps est invitée à donner demain, lundi, une représentation au Casino de Spa.

La *Figurante* sera jouée en octobre prochain à Bruxelles, au théâtre Molière, où Mlle Marguerite Rolland, du Vaudeville, vient d'être engagée spécialement pour créer l'œuvre si hautement artiste de M. François de Curel.

La lettre suivante vient d'être adressée aux amis et admirateurs de P. Verlaine :

Monsieur,

L'élan unanime qui accompagna, voici une demi-année, au tombeau notre grand Paul Verlaine reste un admirable souvenir : on ne saurait s'en tenir là, toutefois, dans la célébration publique d'une si chère mémoire.

Le génie a le droit de ne faire qu'un stage très bref dans le repos commun.

Ici la gloire était mûre, dès la mort; et tout de suite, cette radieuse figure peut renaître, par le marbre, dans le jardin du Luxembourg — cimetière, sans dépouille et léger des poètes.

Un monument — que surmonte le buste par Niederhäusern — confié pour l'ensemble au sculpteur, va se dresser bientôt.

Appel est fait à votre souscription et la présente lettre contient d'avance notre remerciement.

Le vice-président, A. Rodin. *Le président,* Stéphane Mallarmé.

Ajoutons que le monument du poète de *Sagesse* s'élèvera au Luxembourg, à quelques pas du monument de Leconte de Lisle, auquel travaille le statuaire Denys Puech.

Le sculpteur Bartholomé met la dernière main à la partie inférieure du monument aux morts qui doit être élevé à l'entrée de la large avenue inclinée descendant de la chapelle à la porte principale du cimetière du Père-Lachaise.

Dans son ensemble, l'œuvre de M. Bartholomé ne mesurera pas moins de 14 mètres de largeur sur 7 mètres de hauteur en façade; elle sera enclavée dans la colline. La partie supérieure, à seize personnages, représente l'entrée de la tombe; à la partie inférieure, une figure symbolique représentant la Lumière soulève des linceuls et découvre l'immortelle fécondité.

Le peintre John-Everitt Millais, tout récemment élu à la présidence de la Royal Academy pour succéder à feu lord Leighton, vient de mourir à Londres. L'Angleterre perd en lui le plus populaire et le plus aimé de ses artistes.

La gloire vint à lui lorsqu'il avait vingt-trois ans et, depuis, lui demeura fidèle. Il eut beau changer de doctrine et de manière, passer du préraphaélisme à la peinture anecdotique ou au portrait, la foule ne cessa de l'applaudir et de l'aimer. On trouverait difficilement un autre exemple d'une fortune aussi éclatante et aussi soutenue.

Il fut, avec Rossetti et Holman Hunt, un des trois premiers P. R. B., *Pre-Raphaelite Brothers*. Durant quelques années, il observa scrupuleusement les principes de la confrérie : « Peindre chaque figure d'après un modèle et un seul modèle; chaque pli, chaque cassure d'étoffe, chaque veine du doigt, chaque reflet de l'ongle, chaque coup de lumière d'après la nature et la réalité sans rien négliger, sans rien choisir. » Mais il ne devait pas rester longtemps fidèle à l'évangile mystique et réaliste à la fois de sa jeunesse. Il inclinait à traiter des sujets plus humbles, et se voua à l'anecdote sentimentale. Il illustra ainsi, durant un demi-siècle, tous les motifs de romance, tous les « dessus de pendule » que lui fournit la littérature anglaise ou sa propre imagination, et, durant un demi-siècle, le public d'outre-Manche s'attendrit à contempler ses toiles...

Un compositeur, qui fut considéré jadis comme un grand musicien et dont les succès furent nombreux, vient de mourir à Padoue, à l'âge de quatre-vingts ans.

Il se nommait Achille Graffigna. Ce vénérable artiste avait été le professeur de chant de Rossini et de Donizetti. Quand il venait à Paris, sa première visite était pour Gounod, qui s'honorait de sa fidèle amitié.

L'octogénaire qui vient de s'éteindre dans l'oubli fut l'auteur d'un *Barbier de Séville*, écrit sur le livret de Rossini. L'œuvre avait subi un rude échec, lors de la représentation qu'on en donna à Padoue en 1879, et le vieux musicien, qui croyait avoir écrit un ouvrage facilement comparable à celui de son éminent compatriote, éprouva un tel chagrin que sa santé s'altéra et qu'il vécut depuis dans l'isolement.

Léon Tolstoï, qui avait déjà, en 1895 et 1896, publié dans la *Revue blanche* trois articles contre l'idée de patrie, en a publié un quatrième dans le numéro du 1er mai du même périodique, sous ce titre : *Le Patriotisme ou la Paix?* — A la question : « Que choisissez-vous, le patriotisme ou la paix? » répondre : « Le patriotisme et la paix » lui parait aussi absurde que vouloir, comme les enfants, aller se promener tout en restant chez soi. — Tolstoï ne fait nulle différence entre le « bon patriotisme » et le « mauvais patriotisme », ou plutôt il considère comme le plus néfaste celui que nous jugerions comme le plus légitime. Parlant, en effet, du patriotisme de revendication, du patriotisme des peuples opprimés, celui des Arméniens, des Polonais, des Tchèques, des Alsaciens-Lorrains, des Irlandais, il dit en propres termes : « Ce patriotisme-là est sans doute le pire, car c'est le plus indomptable, le plus enclin aux extrêmes violences. » Il examine incidemment, avec cette ironie paterne qui lui est spéciale, ce fameux tableau où « l'empereur Guillaume, une des figures les plus comiques de notre époque, orateur, poète, musicien, dramaturge, peintre, et par-dessus tout patriote, a représenté toutes les nations d'Europe armées de glaives et regardant au loin, par delà les mers, sur un geste de l'archange Michel, les statues de Bouddha et de Confucius. » Et il ajoute : « Le salut de l'Europe consiste à renoncer à ce souvenir des temps barbares que l'on nomme le patriotisme, à mettre bas les armes et à montrer aux peuples d'Orient l'exemple, non pas d'un sauvage et féroce patriotisme, mais de la vie fraternelle que nous a enseignés le Christ. »

L'âge de quelques hommes de lettres et musiciens, d'après l'*Annuaire de la Société des auteurs dramatiques*, qui vient de paraitre :

Erckmann (Émile), né le 20 mai 1822; Mistral (Frédéric), né le 8 septembre 1830; Chivot (Henri), né le 13 novembre 1830; Rochefort (Henri), né le 30 janvier 1830; Meilhac (Henri), né le 21 février 1831; Véron (Pierre), né le 19 avril 1831; Sardou (Victorien), né le 7 septembre 1831; Busnach (William), né le 7 mars 1832; Lecocq (Charles), né le 3 juin 1832; Scholl (Aurélien), né le 14 juillet 1833; Halévy (Ludovic), né le 1er janvier 1834; Pailleron (Édouard), né le 17 septembre 1834; Saint-Saëns (Camille), né le 9 octobre 1835; Blau (Édouard), né le 30 mai 1836; Blum (Ernest), né le 15 août 1836.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 35. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 30 AOUT 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

CADAVRES A ENTERRER

Nous sommes vraiment — il faut le redire pour le bénéfice des distraits, des aveugles et autres invalides privés de l'un ou l'autre sens — au seuil d'une époque étonnamment nouvelle, tellement nouvelle que, tout ahuris de l'immense bagage de nouveautés qu'elle nous apporte, nous n'avons pas même le temps de nous retourner pour voir les différences qui nous séparent de la génération précédente, et que, tout en dansant la vie d'une façon absolument inédite, nous chantons encore, par habitude, les vieux airs de valse en deux temps qui réjouirent nos aînés.

Nous ne nous occupons même pas d'enterrer les morts. Si bien que des tas de vieux cadavres — coutumes, tours d'esprit, conceptions étriquées, attendrissements mal placés et poésies un peu rances — encombrent encore nos chemins, au risque de nous faire trébucher, dans notre allure rapide qui ne nous laisse pas le temps d'étudier de loin leur grimace figée. Ce serait donc faire œuvre pie et humanitaire de mettre une pierre dessus. Je cherche comment il se fait, par exemple, que la chanson à boire soit défunctée, disparue du répertoire des poètes et troubadours modernes, sans que ce cadavre peu récalcitrant ait protesté bien manifestement. C'est fini. La passion de boire et de manger, à peu près canalisée par la régularité, la sécurité, ne fait plus explosion en fusées de joie, et nos chanteurs, volontiers citadins, n'ont plus jamais l'occasion de pousser jusqu'au lyrisme la satisfaction tempérée de leur soif ou de leur appétit. La poésie ne se glisse en ce terrain qu'en devenant tragique et en se tournant du côté de ceux qui sont encore affamés; mais la chanson à boire, si expressive, si vivante, si « inspirée » encore, il y a deux ou trois siècles, devient gravement, presque religieusement, l'*Ame du vin* de Baudelaire, par exemple :

> Un soir l'âme du vin chanta dans les bouteilles.
> Homme, vers toi je pousse, ô cher déshérité,
> Sous ma prison de verre et mes cires vermeilles
> Un chant plein de lumière et de fraternité.
> . . . .
> En toi je tomberai, végétale ambroisie,
> Grain précieux jeté par l'éternel Semeur
> Pour que de notre amour naisse la poésie
> Qui jaillira vers Dieu comme une rare fleur.

Mais où sont les récits enthousiastes des colossales beuveries de toute notre septentrionale ascendance, et

la description contagieuse d'une soif qui nous attendrisse, en dehors des œuvres d'observation ou de psychologie plus humanitaires que poétiques?

Je voulais vous parler de l'agonie perceptible d'une autre chanson, qui, elle aussi, fait mine de sortir des cadres de la vie actuelle, c'est la chanson d'amour.

Blasphème! absurdité! anachronisme! criera-t-on, en ce temps qui, plus païennement, plus audacieusement, avec, semble-t-il, plus de conviction que nul autre temps, célébra la chair, la courtisane, la forme, la beauté, l'amour!

Malgré cela, pourtant, malgré les pages admirables qu'il a inspirées et qu'il inspirera encore, le véritable amour païen est désormais mordu par une Ironie latente, un doute moqueur, une tristesse inexplicable, que d'aucuns prirent longtemps pour la forme atavique du remords chrétien, mais qu'il faut bien finir par attribuer à d'autres causes, et que tous les grands passionnés notèrent malgré eux dans leurs plus ardents poèmes.

L'homme, l'animal *homme* serait-il sur le point de s'apercevoir que son animalité elle-même est influencée par des choses intangibles, soupçonnerait-il que son être tout entier, son unique *moi*, ne finit pas où finit son corps, — et souffrirait-il de ne pas aimer avec tout ce qu'il est, — serait-il enfin conscient que la chair ment, peut mentir à son désir effréné « d'exprimer l'être humain en sa totalité? »

Va-t-il, sculptant l'humanité future, rêver d'un amour plus complet, va-t-il voir que la beauté extérieure n'est la beauté que parce qu'elle est le signe d'une beauté plus grande encore, d'une beauté longtemps endormie et ignorée, qui fut, jusqu'ici, mal baptisée, enguirlandée de mysticisme, de philosophie, de définitions vagues et imprécises, peu convaincantes, ne parlant encore qu'au cerveau, non à l'instinct. On dirait qu'en notre temps l'instinct lui-même est devenu sensible à ces choses qui semblaient dépasser les sens. Et ce serait ce dédoublement de la vie sensuelle que des poètes comme Heine, Baudelaire, Laforgue, pour ne citer que ceux-là, ont pressenti quand ils ont vu le doute, l'amertume, le regret et le désir lui-même ricaner au fond de la coupe de leurs plus belles ivresses.

Quoi qu'il en soit, leur sentiment paraît être de plus en plus le sentiment de toute notre génération, et Swinburne, par exemple, dans ce merveilleux et ravissant poème de *Laus Veneris*, si artistement traduit par Viellé-Griffin, se reporte comme malgré lui au moyen-âge pour nous dire la terrible passion d'un Tannhäuser pour la Vénus du mont Horsel. L'effroi, la lassitude, le remords, l'engourdissement entêté du pauvre chevalier, l'audace de sa fière rébellion et de son beau défi, son héroïque consentement aux éternels tourments de l'enfer ne nous apitoieraient plus, si nous n'y devinions une des formes de notre sensibilité moderne, notre désir obstiné d'atteindre l'âme et l'essence des choses *à travers* la chair, et non pas en dehors d'elle.

Mon imagination n'est pas si remplie de symbolisme que je veuille accuser Swinburne d'avoir voulu signifier quoi que ce soit en écrivant les lignes, débordantes de passion, de sa plus belle œuvre. — Mais il est donné à ceux qui sentent fortement et profondément d'exprimer mieux que ceux dont le cerveau seul s'émeut, ce qui s'agite au fond le plus obscur de la vie des hommes de leur temps; et Swinburne qui, selon Viellé-Griffin, « paroxise le sensualisme terrible que sa race réfrène », ne sut peut-être pas qu'en prêtant toute sa fougue à ce pèlerin si éloigné de nous, de notre cérébralité, il incarnait en lui, comme le fit Verhaeren en le héros de sa « Ferme ardente », notre propre acharnement à chercher dans nos sensations les plus vives, l'étincelle qui éclairera nos cerveaux sur l'infini, sur le temps, sur tout ce qui tient dans notre inquiète pensée la place occupée jadis par l'enfer ou le paradis.

Mais si la forte vitalité des grands poètes les fait, quoi qu'ils touchent, devenir les interprètes des préoccupations de leur temps, il n'en va pas de même de ceux qu'un exemple seul, et non leur propre impulsion, entraîne.

Il y a de par le monde, actuellement, quantité de trouvères qui chantent leur dame avec le même à-propos, le même entrain qu'ils mettraient à écrire une chanson à boire sans avoir soif, ou à bâtir une cathédrale gothique sans croire ni prier. Ils parlaient il y a quelques années de princesses tristes, vertes, cruelles, maintenant muées en petites filles joyeuses, — car la joie est à la mode; — et pas plus qu'alors il ne comprenaient pourquoi le ton général était triste, ils ne savent aujourd'hui pourquoi un peu de lumière et d'affirmation ont glissé dans l'air. Ils égouttent, au moyen des expressions en vogue, le petit filet d'amour qui les a traversés, croyant peut-être que si la forme n'est pas trop biscornue, il suffit de parler d'amour pour qu'on soit poète, qu'on oblige d'autres à vous lire et qu'on soit intéressant.

Eh bien! non; cette chanson d'amour-là est aussi morte, aussi refroidissante, aussi fossile que les fossiles de mégatériums que certains prennent encore pour des dragons. L'aventure physiologique ou psychologique de mon voisin, fût-elle entourée d'une guirlande d'enthousiasmes et de descriptions variées, ne m'intéresse pas. Je fais appel à tous les malheureux qu'une circonstance néfaste a fait confidents d'un amoureux, — pour qu'ils se souviennent du nombre de bâillements qu'ils ont charitablement supprimés ou éloquemment épanouis en écoutant ces récits fastidieux.

Et quelque forme qu'elle prenne, si la chanson d'amour ne dépasse pas cette portée, — et je vous affirme avoir ici près de moi une pile de brochures nouvelles où je ne

trouve rien d'autre, — il serait temps qu'on la considère comme une calamité publique et qu'on s'emploie à décourager ceux qui la cultivent.

Les moindres damoiseaux et les plus communicatives des filles sont désormais pourvus des moyens d'épancher le cours de leurs sentiments bavards, et font eux-mêmes leurs épithalames; — on ne leur rend donc aucun service en les faisant pour eux, dût-on les envelopper des papillotes d'un style flambant neuf.

On ne boit plus, on ne prie plus, on n'aime plus aujourd'hui comme on le faisait il y a quatre ou cinq cents ans. La vie évolue et chacune de ses manifestations évolue avec elle. A ceux qui n'en ont pas l'intuition, — trop faibles ou trop absorbés par leur besogneuse personnalité, — il faut que ces choses soient dites.

Qu'ils n'extériorisent plus l'âme des époques écoulées ou celle des traînards qui sont encore en arrière de dix ou vingt générations sur la sagace et subtile sensibilité de leur temps.

Qu'ils aillent, et qu'ils vivent la vie d'aujourd'hui, avec toute la force, toute la naïveté, tout l'abandon et aussi avec toute l'expérience accumulée dont notre siècle leur a fait don. Qu'ils attendent qu'elle leur parle. Si, au moindre petit vin qui leur chatouille agréablement le palais, ils ne s'époumonnent plus à chanter la réjouissance vive d'un ancêtre dont la puissante corporalité et l'existence plus extérieure faisaient un buveur convaincu, qu'ils n'essaient pas non plus de rebâtir sans foi des églises que tous les artifices d'imitation ou d'ornementation archaïques ne parviennent pas à nous rendre sacrées, ni imposantes, ni vivement intéressantes; et qu'ils ne nous parlent plus d'amour comme au temps où « une doulce nuictée en benoiste compaignie » faisait délirer de pauvres hères qu'une vie très différente de la nôtre rendait insensibles à ce qui nous émeut, à ce qui nous charme ou à ce qui nous ennuie et nous dégoûte.

Plus affinée, plus exigeante, plus tributaire de l'âme, plus forte, plus humaine en sa triple animalité corporelle, cérébrale et sentimentale, s'est faite notre faculté de jouir. Plus mystérieuse aussi, par l'extension soupçonnée mais encore indéfinie de son influence sur nous; plus profonde en ses pressentiments, plus ambitieuse en ses rêves d'universelle symbolisation.

Retournez-vous, regardez en arrière. Vit-on jamais des êtres espérer de l'amour ce que les passionnés d'aujourd'hui en attendent? Ne dirait-on pas que l'ange qui gardait les portes de l'Éden a laissé tomber son épée flamboyante, et que nos imaginations se promènent dans un royaume encore lointain mais serein et ensoleillé, en dehors duquel les maintenaient jusqu'ici de blasphématoires défenses?

Le suicide, au seuil du bonheur, de l'Axel de Villiers de l'Isle Adam, n'est-il pas un des derniers joyaux scellant toute l'âme craintive du passé dans la tombe de ce mysticisme qui n'eut pas le courage de croire à la vie?

Et n'est-il pas déjà à moitié enterré, ce vieux Cupidon confiné au domaine exclusif de la chair, ce Cupidon aux ailes trop courtes, aux défiances mortelles, aux yeux bandés, aux puériles malices, en fiévreuse lutte avec l'esprit, qu'il prend pour un ennemi et qu'il harcèle de ses petites colères?

Si l'amour nous garde le beau don d'enfance, est-ce l'enfance de ce dieu rusé, capricieux et faible, ou une enfance confiante, animée, voyante, intuitive?

Enterrons, enterrons une bonne fois la vieille chanson d'amour, pour mieux entendre la nouvelle. Enterrons ces fades « damnations », ces « beaux vices » qui ramènent trop facilement notre pensée, saturée de positivisme, à de synonymiques maladies, à des idioties et à des défaillances, là où nous voudrions que tout fût force et orgueil.

Que plus saine, plus entière, plus fière et plus haute se fasse notre chanson d'amour. Et que les derniers cabarets, les derniers salons où piétinent sur place quelques dégénérés, engloutissent sous les fioritures d'une musique de valse, avec la chanson à boire, la chanson d'amour des siècles passés, celle d'une humanité défectueuse, apeurée et frileusement recroquevillée sur elle-même, embobinée dans les seules choses qu'elle pouvait toucher immédiatement.

LA HAINE LITTÉRAIRE

Haïssons, mes frères, haïssons! Haïssons-nous les uns les autres, haïssons tous ceux qui ne pensent pas comme nous, donc qui pensent *contre* nous. La haine est féconde. C'est une déesse qui sait le secret de vivre, qui fouette étrangement les passions, qui nous cingle sans cesse, qui nous persuade de plus en plus et de mieux en mieux de notre propre idéal.

Le grand reproche qu'on a fait à tous les hommes de cette génération-ci, c'est d'avoir haï implacablement, c'est d'avoir été d'une irréductible intransigeance de pensée, de n'avoir pas admis le sérieux effort de certains écrivains qui n'ont pas su se soustraire complètement à la triste influence du succès qui tue l'orgueil des meilleurs et la foi des plus sincères s'ils n'ont pas en eux le souverain mépris des triomphes éphémères.

Car il n'y a pas de degrés de beauté. Le Beau est beau. Ni plus, ni moins. C'est un tout harmonieux qui n'admet pas de dissonnances. Or, il convient de haïr le laid, de haïr tout ce qui n'est pas absolument beau. On répondra à cela que ce qui est beau pour celui-ci, peut être laid pour celui-là; qu'il y a de par le monde autant de beautés différentes que de cervelles. Evidemment, et c'est pour cela même qu'il faut haïr tout ce qui pense *contre* vous. Un homme ne vaut que par son originalité, c'est-à-dire par sa vision personnelle de la vie. Celui qui ne pense pas par lui-

même est indigne du nom d'homme ; c'est une nature inférieure que les circonstances, les infiniment petits détails de la vie influencent et poussent au hasard. C'est un être qui jamais ne sera un créateur, qui jamais à la joie de vivre n'apportera une émotion nouvelle, un frisson nouveau...

Or, l'homme vit pour créer.

***

Haïssons, mes frères, haïssons !

Songez que le monstre est toujours là, près de nous, qu'il guette nos moindres faiblesses, que chaque jour, chaque heure, chaque instant, il essaie de nous corrompre, de nous apitoyer, de nous faire plier sous la loi commune, la loi qui dompte les faibles et les lâches. C'est un monstre hideux à millions de têtes, c'est la Bêtise humaine, l'énorme, la phénoménale, la prodigieuse Bêtise humaine qui a inventé l'autorité et le respect, qui a remplacé les belles passions par des *devoirs*. Soyons tel le sphynx égyptien fixant infiniment dans l'espace une étoile unique et ne tournant jamais vers ailleurs le regard de ses yeux de pierre, vivons notre rêve seulement, soyons nous-mêmes.

Et surtout, haïssons ce qui fut hier.

Là est le grand point. L'âme d'hier ne peut vivre dans l'atmosphère d'aujourd'hui. Est-ce que les fleurs d'hier ne sont pas fanées ce matin ? Pouvons-nous en âme et conscience admettre ce qu'on admettait hier ? Pouvons-nous revivre de vieilles impressions, alors que les choses qui ont donné ces impressions ont évolué, changé, se sont transformées mille et mille fois ? Tel ancêtre ayant vu la vie de telle façon, tous ceux qui viennent après lui sont-ils forcés de la voir comme cet ancêtre ? C'est pourtant là ce qu'on enseigne dans nos écoles, ce qu'on fait croire au public, car journellement on nous vante comme sans pareilles la sagesse de celui-ci et l'excellence de celui-là. Nous pouvons nous réjouir, certes, du génie que mit Saint-Simon a étudier son temps, mais nous ne devons pas penser, sentir, agir comme Saint-Simon. On n'écrit jamais que pour son temps ; aux prophètes seulement il est donné de pressentir l'âme d'un très proche avenir.

La sagesse absolue est un mensonge. C'est pourquoi il faut haïr ce qui fut avant nous, comme ce qui est avec nous.

***

La haine est bonne, la haine est sainte, la haine seule sauve le génie ! Elle nous place sur une telle montagne que nous pouvons contempler toute l'humanité grouillante, souffrante, geignante. La haine, c'est la Foi qui nous sauvera, puisque nous sommes trop humains encore — j'entends trop faibles et trop lâches — pour rester nous-mêmes tout en aimant autrui. Pour l'artiste moderne surtout, il s'agit d'être le Solitaire. Qu'il s'enferme dans la symbolique Tour d'ivoire et qu'il contemple son âme. Il y trouvera mille choses insoupçonnées que le monde tuerait certainement, il y verra éclore d'étranges fleurs qui charmeront ses yeux...

Je sais, je sais la banale, la pauvre, la stupide plainte des peureux. Je sais la parole infâme du mauvais prêtre prêchant la soumission, la douceur, la pitié. Oh ! toutes ces phrases toutes faites si mainte et mainte fois entendues sur mon chemin ; toutes les phrases vaines qui consolent ceux qui ne sont à consoler de rien !...

Les pauvres ! les pauvres ! Ils ne comprendront donc jamais, jamais que l'homme qui est lui-même épand autour de lui des clartés qui consolent de toutes choses ; ils ne comprendront donc jamais que la haine seule féconde le monde depuis toujours et le fécondera jusqu'à l'heure bénie où du Tout harmonieux de ceux qui furent des solitaires naîtra, enfin, l'impossible bonheur des hommes...

La haine est bonne, mes frères, la haine est sainte !

ROLAND DE MARÈS

LA REVUE DES FEMMES RUSSES

Organe du féminisme international. Directrice : Mme O. DE BESOBRASOW.

Voici au moins une revue féminine que Rabelais ne pourrait pas interpeller ainsi : « Ne pensez tant à nos faultes que ne pensez bien es vostres. »

Ces dames, pénétrées enfin de la volonté de faire leurs affaires elles-mêmes, sans assourdir le monde de leurs cris de princesses auxquelles on marche sur les pieds, se sont avisées de découvrir leurs propres torts et leurs péchés mignons.

Quand la directrice d'une revue féministe tolère des articles où on lit des aveux comme ceux-ci : « Il est vrai, notre lycéenne est moins frivole que la jeune fille sortie de certains couvents ; mais a-t-elle une volonté plus ferme, plus d'esprit d'initiative, une idée plus juste de sa responsabilité ? en un mot, a-t-elle mieux conscience de sa personnalité ? *Non, non, il faut bien le reconnaître, cette éducation-là n'est pas encore faite, cette éducation-là est toute à faire.* »

Plus loin je lis : « Sans pessimisme, on peut dire que nous sommes encore loin de cet enseignement idéal. »

Le même écrivain, Mme de Loc-Mor, avec un bon sens remarquable et non sans charme, parle aussi de l'esprit de solidarité qui existe trop peu entre les femmes.

Quand donc une directrice de revue a le courage de laisser imprimer de tels aveux, c'est qu'elle sait entamer les réformes par le bon bout, — le bout qu'on tient soi-même en main. — Ce monde, tout injuste, tout bestial, tout égoïste qu'il nous paraît, n'est pas si dépourvu d'instincts de justice qu'il ne rende hommage et n'accorde suffisants bénéfices vitaux aux collectivités qui font preuve de force et de subtilité. A l'heure précise où les femmes sauront ce qui leur manque et travailleront à se perfectionner elles-mêmes, toutes les portes restées fermées devant leurs réclamations s'ouvriront presque toutes seules.

Je trouve, ouvrant la revue, la protestation indignée d'un Congrès féministe contre les massacres des Arméniens et surtout des Arméniennes. Cela part d'un bon naturel et je sais peu de corsaires enfouis dans leurs bons fauteuils, qui n'en aient fait autant. Mais ces dames savent-elles que l'action était possible à côté des paroles, et qu'un peu d'argent, soutiré à toutes les femmes de l'Europe civilisée par ces indignées, pourrait aider puissamment les opprimés qu'elles plaignent, sans que nécessité soit de mettre le Parlement en branle pour écouter leurs vœux assez stériles ?

Au demeurant et malgré tous les reproches qu'un sexe maussade et antichevaleresque peut adresser à ces courageuses, leur revue contient de bonnes pages : une charmante « ballade vieillotte » de Mme N. Bazan, une notice très sobre et très exacte sur le féminisme belge par J. de Tallenay, un article de M. R. de la Grasserie, etc.

Et jamais peut-être ne fut rencontrée réunion de dames « tant propres, tant mignonnes, moins fascheuses, plus doctes, à la main, à l'aiguielle, à tout acte mulièbre honneste et libre, que là estoyent. »

Concours pour les façades de la nouvelle École militaire.

Récemment ont été exposés au Musée moderne les cinq projets de la deuxième épreuve du concours pour les façades de la nouvelle école militaire ; ceux de la première épreuve avaient été soumis au public, l'hiver dernier, à l'abbaye de la Cambre, et si l'*Art moderne* n'en a rien dit à cette époque, c'est que nous n'avons guère éprouvé de satisfaction à examiner tel projet d'une sécheresse digne des Ponts-et-Chaussées, tel autre lourd comme certains motifs du palais de justice, d'autres, enfin, aux créneaux symboliques peu logiques, ou aux détails d'une renaissance compliquée, papillotante.

Certains projets n'ont guère gagné à l'amplification et à l'étude des détails que comporte une seconde épreuve traitée à plus grande échelle ; aussi les raisons qui ont engagé le jury, fort perplexe, sans doute, à décerner la première et la seconde primes à M. Bischops et à M. Van Massenhove nous échappent, et cette décision risque fort de ne pas être ratifiée par les artistes compétents.

A parler franchement, l'œuvre de M. Bischops n'est pas faite pour nous séduire : les avant-corps de la partie centrale (pourquoi des avant-corps? c'est vieux jeu), avec leurs ordres superposés et l'ordre du premier étage juché sur de hauts piédestaux ne sont guère de mise et rappellent des combinaisons de faibles projets d'académie; de plus, la porte principale est peu intéressante, les fenêtres de la grande salle manquent d'ampleur, et un énorme campanile vient inutilement alourdir et non décorer les toitures. Les autres parties du monument sont d'architecture quelconque, et les dessins présentés avec bien peu d'habileté et de goût.

Le projet de M. Van Massenhove, bien que plus souriant d'aspect, pèche encore par un excès de lourdeur, notamment dans l'avant-corps de l'entrée et par un défaut de proportions dans les fenêtres de la grande salle, trop hautes et comprimées en largeur; dépourvu de qualités transcendantes, ce projet vaut par son honnêteté de conception et sa sobriété de motifs.

Mais combien nous préférons aux deux projets primés celui portant pour devise *Labor;* au moins l'auteur de ce projet a vu simple et grand et par cela même a donné à son école militaire une allure superbe qui, sans y ressembler, évoque le souvenir d'une des œuvres magistrales de Balat : le palais du marquis d'Assche. Ici point de motifs parasites ni d'éléments architecturaux rapportés sans raisons pour le simple plaisir d'en mettre : pour seul décor des nus des trumeaux, un système de rustiques que Blondel appliquait avec une si grande virtuosité à l'époque de Louis XIV, et de-ci de-là un point décoratif, tel l'attique avec son cartouche habilement dessiné et qui est mis en lumière par la simplicité et la belle tenue de l'ensemble. Les coupes, spirituellement enlevées, de la grande salle et de la chapelle, sont certes les meilleures du concours, et complètent une œuvre remarquable, d'architecture cossue, qui, d'emblée, aurait dû être mise à la première place. Tant pis pour le jury et surtout pour le public que telle n'ait pas été la décision prise.

Le projet *Persévérance* est, certes, celui dont l'auteur a cherché à exprimer en façade la destination de l'édifice ; le cachet militaire y est, et par ses dispositions on sent que l'on a sous les yeux un établissement d'instruction et non une caserne : c'est donc bien une école militaire. La donnée est fort simple, et la partie centrale avec ses grandes baies a une belle allure ; ses éléments sont toutefois présentés un peu brutalement, et il y manque la saveur qu'eût donnée une étude plus approfondie. Les matériaux, briques et pierres, sont habilement mélangées et colorent harmonieusement l'ensemble.

C'est le décousu de la composition qui frappe surtout dans le projet *Science;* au centre un pastiche d'un de ces palais de justice de chef-lieu de département français, trop troué par d'énormes fenêtres qui détruisent l'équilibre des pleins et des vides, et supposé en pierre alors que la brique domine dans les ailes, celles-ci écrasées, peu intéressantes et dont l'architecture n'appartient pas au même ordre d'idées que l'ordonnance de la partie principale de l'édifice. Il doit être permis aussi de critiquer la lourdeur du couronnement de la porte d'entrée aux cariatides empruntées à l'hôtel de ville de Toulon, et de ne pas goûter la massivité de l'entablement et des vases d'angle cependant dégrossis depuis la première épreuve.

Dans son ensemble, le concours n'est pas mauvais, mais il est regrettable que le jugement rendu menace de nous doter d'un édifice qui semblera sortir de la déplorable officine ministérielle dont la prochaine école vétérinaire permettra, une fois de plus, d'apprécier le manque de caractère et de cachet personnel qui est dans les traditions de la maison.

FRÉDÉRIC SMETANA

Il est question de représenter l'hiver prochain, à l'Opéra-Comique de Paris, la *Fiancée vendue* de Smetana, dont l'ouverture a été jouée plusieurs fois avec succès dans nos concerts symphoniques. Nous détachons à ce propos du *Gaulois* une notice très complète et très intéressante sur la vie et les œuvres du compositeur tchèque :

Frédéric Smetana naquit en Bohême, au village de Leitomischl, le 2 mars 1824. Ses dons de musicien se manifestèrent de si bonne heure qu'à l'âge de six ans, en 1830, on lui fit jouer, publiquement, un morceau de piano, à l'occasion d'une fête impériale. Son père eût désiré qu'il se préparât à suivre quelque profession bourgeoise; mais ses instincts parlèrent trop haut. Force fut, en fin de compte, de le laisser marcher dans sa voie. En 1843, le fameux virtuose-théoricien Proksch le comptait au nombre de ses élèves

Bientôt après, le hasard le jetait au devant de Robert Schumann qui le prit en amitié et lui ouvrit des horizons nouveaux en lui répétant sans relâche : « Etudiez Bach ; revenez toujours à ses enseignements. » Une fois rompu à la technique, le jeune homme dirige, à Prague, une importante école musicale et préside à de magnifiques séances de quatuor. Liszt, en 1856, venant dans la ville bohême conduire l'exécution de sa *Messe de Gran*, trouve en lui le plus dévoué comme le plus intelligent des collaborateurs. Le maître hongrois, à cette époque, est en plein éclat de gloire. Son rare esprit s'ouvre à toutes les idées; son initiative prodigue à toutes les bonnes volontés d'efficaces encouragements. Il aime Smetana pour l'originalité de ses tendances, pour la sûreté de son savoir, pour la délicatesse de son cœur. Après Schumann, il se fait son maître, et l'artiste, encore hésitant, voit s'élargir devant lui les perspectives de son art.

Vers le même temps, le musicien de Leitomischl épouse une jeune fille charmante, d'un remarquable talent de pianiste. Afin de le pousser vers la fortune, un de ses amis lui ménage un enga-

gement, à titre de kappelmeister, à la Société philharmonique de Gothenbourg, en Suède. Très joyeux, Smetana fait le voyage. Hélas! le climat de Gothenbourg est cruel à sa femme. Une maladie de poitrine l'abat, dès le premier hiver, et, sur l'ordre des médecins il doit précipitamment la ramener dans son pays. Arrivé à Dresde, impossible d'aller plus loin. Trois jours plus tard, la mort achevait son œuvre.

Smetana revint en Suède pourtant et y vécut cinq années, estimé, recherché, admiré, comblé d'honneurs, mais rongé d'incurable tristesse. Le travail, auquel il demandait sa consolation, ne suffisait pas à remplir sa pensée, où brûla toujours le regret de sa chère morte. La seule douceur qu'il pût connaître encore lui venait de la musique de Bach, de celle de Beethoven et du souvenir de sa Bohême bien aimée, dont il savait par cœur les chansons populaires. En 1861, on lui fit entreprendre à travers la Suède, la Norvège et l'Allemagne des tournées de concert où il fut constamment et partout acclamé. Soudain la proposition lui parvint de rentrer à Prague, comme chef d'orchestre du Théâtre National, en voie de se fonder. S'il accepta, on le devine! Dès lors, il ne quitta plus sa patrie.

C'était un chef d'orchestre admirable, une âme qui flambait du feu des génies et qui communiquait sa flamme. Depuis longtemps, d'ailleurs, une autre ambition s'était dressée en lui, puissamment et magnifiquement; il voulait doter son pays d'une musique nationale, inspirée des mélodies du peuple et profitant de toutes les ressources du drame moderne et de la symphonie. Plus que personne, aux jours de son enfance, il avait tressailli au sentiment d'une patriotique renaissance, laquelle, indéniablement, s'accomplissait. La création des « diplômes d'octobre » en avait été la manifestation première et, toujours, à Prague, allait, désormais grandissant, la vie intellectuelle, la vie artistique.

L'inspiration de nationaliser la musique n'était pas née en lui tout de suite! Il se plaisait à rappeler qu'un soir, chez Liszt, un artiste viennois, Herbeck, s'était écrié, en sa présence: « Les Bohémiens sont des musiciens excellents, malheureusement peu doués pour la composition. » Ce mot l'avait frappé en plein cœur. Herbeck ne l'aurait pas prononcé en vain, car il se chargerait, lui, de lui prouver son erreur de façon éclatante. Et voici que l'heure sonnait de faire cette preuve, de réaliser cette ambition. La Bohême aurait une musique propre, une musique sortie de son âme développée en des poèmes écrits en sa langue. Le répertoire de Frédéric Smetana en serait l'affirmation.

Donc il composa des opéras tchèques, d'après ses principes, et il mit à les écrire sa foi, son espérance, sa fidélité à soi-même, le meilleur de son cœur et de son esprit. Sous sa direction, on les interpréta et d'unanimes acclamations les accueillirent. Quinze années durant, il fut tout à son labeur d'auteur dramatique et de chef d'orchestre. Mais en 1874, un nouveau malheur, le plus désespérant qui puisse atteindre un musicien, lui était réservé. Le démon de la surdité entra en ses oreilles comme il était entré, jadis, si douloureusement, en celles du grand Beethoven. Entre lui et le monde des interprétations musicales, une barrière était maintenant posée à tout jamais. Son orchestre faisait retentir ses cent voix; il ne lui était plus donné de les entendre. Pourquoi se fût-il roidi contre la fatalité? L'artiste se démit de ses fonctions, se retira dans son travail et, dominant sa mélancolie, faisant jaillir les mélodies et les harmonies de son cœur déchiré, il continua courageusement son œuvre.

Frédéric Smetana mourut en 1884, à l'âge de soixante ans, glorieux dans Prague, ignoré au delà, ayant, comme on voit, payé sa gloire d'amertumes infinies.

Nous avons raconté à grands traits l'histoire de sa vie; disons quelques mots de ses ouvrages. Il débuta par des pièces de piano où l'on reconnaît une certaine empreinte du style de Schumann et du sentiment de Chopin. Tels sont ses *Danses bohémiennes*, ses *Polkas poétiques* et ses *Polkas de salon*, ses *Morceaux caractéristiques* et son *Souvenir de Bohême*. Son grand *Quatuor* « Impressions de ma vie » atteste, déjà, une inspiration plus libre et plus personnelle. Au surplus, sa vraie carrière de compositeur ne commence guère qu'aux environs de 1860, lorsqu'il se fut voué pour toujours aux chants de sa patrie.

On a de lui, non des symphonies classiques, mais des poèmes symphoniques, tous célébrant la Bohême en sa vie, en sa beauté, en son histoire: *Ma patrie*, *Vyschrad*, *Bois et plaines de Bohême*, *Tabor et Blanika*... Autant de belles pages lyriques, fortes, brillantes de couleurs. Toutefois, c'est visiblement du côté du théâtre que son tempérament l'emporte et c'est là qu'il donne vraiment sa mesure.

Dès 1863, son premier drame est terminé: *Les Branibor en Bohême*. On est en face d'un essai bien défini d'opéra bohémien, basé musicalement sur les thèmes nationaux, tels que le peuple les a créés et les retient. Trois ans plus tard, affermi par l'expérience, il écrit son opéra comique resté si cher à la nation tchèque: *La Fiancée vendue*, — l'œuvre même qu'il est question de représenter à Paris.

C'est une partition très vivante, très neuve, dont les éléments sont tous empruntés au génie national et où les formes traditionnelles s'élargissent, s'agrandissent, sans se briser encore, sous un souffle mélodique et harmonique d'une insigne générosité. La *Fiancée vendue* a été jouée à Prague plus de deux cents fois; elle figure toujours au répertoire. A Vienne, elle a obtenu un succès immense qu'elle ne saurait manquer de retrouver parmi nous.

Deux ouvrages représentent, dans le répertoire de Smetana, ce qu'on peut appeler la musique héroïque: nous parlons de *Dalibor*, donné en 1868, et de *Libusa*, qui fut, en 1881, le spectacle d'ouverture de l'Opéra national tchèque. La puissance dramatique y est saisissante, individuelle, étonnamment spontanée. Dans un genre plus intime, l'art bohémien lui doit, avec la *Fiancée vendue*, des chefs-d'œuvre d'émotion, de grâce et de tendresse, tels que le *Secret* et le *Baiser*. Sa création suprême date de 1882. Il vit, sur les affiches, se dessiner les syllabes du titre de son opéra comique: *Certova Stena*. Ce fut son chant du cygne. La tristesse l'envahit tout à fait. Sa tâche était finie. Le pauvre grand artiste s'enveloppa pour mourir...

Celui-là mérite, à notre avis, le laurier offert par toutes les nations, qui a fait surgir, au coin de terre habité par ses ancêtres, un art national et qui en a doté l'humanité. S'il y a une musique tchèque, c'est de Smetana qu'elle vient. Son sceau la marque: elle est la musique d'un peuple. Mais elle est aussi une musique humaine, et ses accents originaux ont le privilège de nous émouvoir.

PETITE CHRONIQUE

L'Œuvre nationale de l'Art appliqué à la rue et aux objets d'utilité publique ouvre à tous les artistes belges deux concours de projets:

1° *Éclairage public.* — Modèles destinés à la décoration des

places et rues importantes désignées par dix administrations publiques. Une somme de 10,000 francs est affectée à ce concours (le 1er prix pourra être de 3,000 francs).

2° *Façades décoratives.* — 15,000 francs sont affectés au concours pour être distribués en primes. On peut se procurer les programmes détaillés de ces concours au secrétariat, Hôtel Ravenstein.

(*Communiqué.*)

Spa semble jouir d'un renouveau artistique en matière musicale. Faudrait-il l'attribuer à l'attraction secrète des cures vocales par le divin Pouhon ou la lénifiante Géronstère? Nous préférons y reconnaître l'initiative de M. Lemaire de Warzée, l'organisateur de la victoire aux concerts comme aux batailles de fleurs. Mme Adams, MM. Affre, Noté, Isnardon, Badiali, se sont, grâce à lui, fait applaudir tour à tour; sans oublier Mme Bosman et Mme Dyna Beumer, bien que ce rossignol soit « de la cour des Pays-Bas ».

MM. Affre, Isnardon et Mme Adams ont poussé la hardiesse jusqu'à chanter tout le cinquième acte de *Faust*, en habit de soirée, au bord de l'estrade aux multiples pupitres, Marguerite « sur la paille » d'une chaise cannelée, et Méphisto « veillant au dehors » sur un tabouret derrière une colonnette en fer. L'auditoire, sous le charme des voix, a passé par-dessus l'anachronisme jusqu'à l'enthousiasme d'un troisième rappel et du bisser du trio final.

Sommaire du n° 10 (septembre 1896) des *Maîtres de l'affiche*, la publication artistique éditée par l'imprimerie Chaix, rue Bergère, 20, Paris : Jules Chéret, affiche pour le musée Grévin : *Les Coulisses de l'Opéra.* — Pierre Bonnard. Affiche pour la *Revue blanche.* — Gaston Noury. Affiche pour les grandes fêtes des Tuileries : *Pour les pauvres de France et de Russie.* — Henri Meunier. Affiche pour les *Concerts Ysaye.*

M. Mottl prépare à Carlsruhe, pour le mois de septembre, une série de spectacles des plus intéressants. Le 6, les *Maîtres Chanteurs de Nürnberg*; le 11, *Lohengrin*; le 13, *Tannhäuser*; le 15, les *Troyens à Carthage*; le 18, la *Flûte enchantée.* Les 20, 22 et 24, un « Cycle historique » de l'opéra italien, français et allemand comprenant la *Servante maîtresse* de Pergolèse, l'*Auberge portugaise* de Cherubini, l'*Élixir d'amour* de Donizetti, les *Deux Augures* de Grétry, les *Petits Savoyards* de Dalayrac, *Djamileh* de Bizet, *Die Maien-Königin* de Gluck, *Der Apotheker* de Haydn et *Abu Hassan* de Weber.

Mais c'est à Carlsruhe!...

Franz de Suppé, le compositeur de *Fatinitza*, de *Boccace* et de tant d'œuvres charmantes, va avoir son monument à Vienne, sur le tombeau d'honneur que la ville lui a décerné. Le statuaire Richard Tautenhayn l'a sculpté sur la demande de la veuve du compositeur, et l'œuvre est parfaitement réussie. Le buste en bronze de Franz de Suppé est d'une ressemblance frappante, et les génies allégoriques qui décorent le socle produisent un effet très gracieux. Un enfant qui joue de la flûte rappelle que c'est cet instrument qui a ouvert au compositeur la carrière musicale. Une feuille de papier à portée, sculptée dans le socle, reproduit les premières mesures de la chanson : *O mon Autriche!* qui a obtenu une popularité immense dans la patrie du compositeur.

Voici, d'après une correspondance de Londres adressée au *Temps*, d'intéressants renseignements sur la hausse et la baisse des tableaux en Angleterre :

Les grands maîtres se tiennent bien sous les enchères. Terburg, par exemple, et David Teniers augmentent de valeur avec les âges. Du premier, la *Dame lisant une lettre* a réalisé cet été 28,875 francs. En 1829, le même tableau trouvait acquéreur à Londres pour 9,175 francs, en 1840 pour 10,875 francs. Voilà donc une toile dont la valeur marchande a plus que triplé en moins de cinquante ans.

L'*Alchimiste*, de David Teniers, est entré en Angleterre en 1765, et fut vendu à cette époque 3,550 francs. En 1806, ce tableau repasse aux enchères et ne trouve plus acheteur qu'à 3,375 francs. En 1816, sa cote baisse encore : il ne vaut plus que 1,900 francs. On le voit se relever en 1859 et atteindre 20,000 francs, puis redescendre à 9,000 francs en 1872. Cet été il s'est vendu 19,700 francs.

Il y a baisse sensible sur les tableaux de Joshua Reynolds. En les six dernières années sa *Méditation* est tombée de 17,000 à 12,075 francs. Son portrait de Mme Manners, vendu pour 115,000 francs en 1894, n'en atteint plus cette année que 105,000. Quant à son admirable portrait de lady Mary Monckton, il n'a pas bronché d'un centime depuis 1894 et retrouve cet été son prix d'alors, soit 296,875 francs.

Tandis qu'il y a baisse pour sir Joshua Reynolds, qui est un portraitiste de premier ordre, il y a hausse pour les œuvres de Georges Romney, qui ne saurait cependant lui être comparé. La mode l'a placé au premier rang avec une rapidité foudroyante. L'an dernier, trois de ses tableaux avaient subi l'épreuve des enchères. Son portrait de lady Shore saute de 47,000 à 52,500 francs; celui de miss Arriet Shore saute de 48,000 à 72,225 francs, et une petite *Contemplation* saute de 26,000 à 32,875 francs. Il y a lieu d'insister sur ces différences qui se sont produites en un an.

Baisse aussi pour le peintre animalier Landseer. Son joli tableau *Les Pensionnaires* n'a trouvé acheteur, cet été, qu'au prix de 19,950 francs. En 1873, il s'était vendu 42,000 francs.

Il y a hausse en faveur de lord Frederic Leighton et de sir John Millais. De Rosa Bonheur, un paysage avec des moutons a perdu 3,000 francs de valeur marchande en seize ans. La peinture de Corot se tient bien, puisque les quatre panneaux de la vente Leighton ont atteint ensemble 168,000 francs. La peinture de Turner semble également à la mode; un de ses tableaux, vendu 18,000 francs en 1886, a trouvé acheteur cette année à 97,125 francs. C'est la plus forte hausse à relever.

Les prix se maintiennent pour Alma Tadema, Gérôme, Graham, Linnell, Poynter, sir E. Burne-Jones, Charles Jacque, Stanfield, etc., etc.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Septembre

SEIZIÈME ANNÉE — N° 36. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 6 SEPTEMBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

SUR LA MER ET SOUS LES ÉTOILES

D'Ambéres à Las Palmas.

Impressions d'artiste.

La respiration à la surface après la longue, longue nage sous les eaux troubles de la sociale existence. Les vacances! Les vêtements enlevés et jetés à la volée pour courir nu sur le rivage. Le licol rompu, la fuite hors et loin des écuries où s'alignent, pour les quotidiennes monotones et lassantes besognes, en escadrons tête sur ratelier, les chevaux d'omnibus que nous sommes. La liberté! ou, au moins, son illusion. Le départ, cette petite mort heureuse, acompte puéril et doux sur la grande,..... plus heureuse, plus douce peut-être!

Me voici sur un steamer ronflant, amarré à l'un des quais immenses de la grande ville maritime. Le fleuve s'étire, à marée étale, ce quart d'heure de repos entre le flux montant et le jusant descendant. Anvers, Ambéres de son beau nom castillan. La haute tour ouvragée dresse, très fière, sur l'activité fiévreuse et odorante du port, sa silhouette repercée à jour et la grâce aérienne de sa dentelure merveilleuse.

Le pont du navire fourmille, car c'est un départ pour le Congo, pour ce lointain Congo, séducteur et dévorateur, pays de rêves et pays de larmes, pays d'espérances et pays de désillusions, d'enthousiasmes et d'anathèmes, comme tout Inconnu tenté par l'audace et la fragilité humaines. Sur la rive une foule s'est amassée, sourdement tourmentée des mêmes désirs et des mêmes inquiétudes, attirée par ce mystère et défiante devant ce mystère. Une musique militaire joue des airs indifférents qui ne sont ni une excitation à la partance, ni une consolation mélancolique; plutôt un accompagnement rêveur de l'acte qui va s'accomplir, le sublimisant d'une harmonie légère sans rompre son vaporeux, sa vaillance et sa tristesse.

C'est un jour d'août, mais le ciel à nuages qui fait à l'Escaut sa plus belle parure, est peuplé de tentures grises en accord avec toutes ces âmes qui sentent la tension douloureuse des fibres qui vont être brisées. Août, le mois où l'on coupe les moissons, où les champs se peuplent de gerbes comme un camp de tentes; le mois où tant de souvenirs de journées heureuses remontent du cœur au cerveau. Midi solennellement sonne à la tour majestueuse et épand ses douze coups

sonores et graves sur la cité et sur ses ports. Et, à l'instant, le navire, comme s'il se soumettait à un rite rigoureusement et cérémonieusement ordonné, à l'instant le navire qui vient de verser et d'écouler sur le quai la multitude qui l'encombrait et n'a gardé que le petit peloton de ses passagers et son équipage, se détache et lentement commence son voyage de dix-huit cents lieues. Une longue clameur d'adieu s'élève en vol de mouettes en émoi, tandis que des milliers de mouchoirs agitent leurs ailes blanches; elle s'élève, se prolonge, faiblit, reprend, tombe encore, s'épenche et déferle sur la rive, et remonte une dernière fois avec une allure mourante de sanglot.

Le *Léopoldville* est en route!

Maintenant seul le bruit sourd du remorqueur bat le silence du pouls dur de la machine. La grande Ambères défile le panorama de ses maisons derrière le réseau des mâtures; une pluie fine laisse tomber une ondée de pleurs. Bientôt les prairies et les polders et les puissantes digues fluviales ne laissant voir des arbres que les cimes vertes, des maisons que les toits rouges. Le bétail pensif regarde, sans comprendre, passer le puissant mastodonte noir qui nous emporte, empanaché du vomissement tumultueux de ses fumées.

A peine la mélancolique solitude du fleuve a-t-elle aboli les rumeurs et les perspectives de la cité, que l'on jette l'ancre dans un coude désert; au Lievekenshoeck, le coin des amoureux, site paisible qui, d'une légende de fiancés noyés et roulés par le courant à la mer, ne garde que le nom, désormais banal et sans écho sentimental; car tout s'efface sous les stratifications du temps, paternel niveleur des douleurs et des joies. Il y a là un fort d'où nous arrivent de la dynamite et de la poudre. Jusqu'au soir, de batelets à drapeau rouge accrochés à notre flanc, sortent les caisses plates et les tonnelets, maniés avec des gestes prompts mais infiniment précautionneux, et qu'on range à bord dans de grands compartiments aux parois de fer, coffres-forts emprisonnant les dangers aussi sûrement que si c'étaient des trésors. Poudre, explosif des roches. Or, explosif des consciences.

A la nuit tombée, après un coucher de soleil sans magnificence, nous repartons, et cette fois c'est le grand coup! D'une haleine, sans lassitude, sans jamais interrompre le va-et-vient actif et puissant de son piston, le tournoiement de ses bielles, le frappement à rapide cadence des ailes de son hélice, le vapeur nous conduira à sa première escale, aux îles Canaries, égrenées sur la côte du Maroc, aux sept îles fatidiques que l'antiquité ingénue voyait, dans les brouillards de ses imaginations sereines, aux extrémités du monde, joyaux parmi les merveilleux accessoires de ses fables et qu'elle avait nommées : les Fortunées, les Bienheureuses, les Éternelles, les Hespérides!

C'est la nuit, sous un ciel avare d'étoiles. Nous sortons des bouches de l'Escaut et ses eaux amples et limoneuses nous passent aux flots courts et tourmentés de la mer du Nord, tracassière naufrageuse incessamment en lutte avec ses bancs sournois et avec nos rivages. Dans la sombreur des ténèbres l'horizon à notre gauche se raie des lumières dont les villes balnéaires tendent le chapelet rougeâtre et scintillant au long des dunes. En quelle paix, à cette distance, se mue le tapage de ces cités de joie, en quel nimbe de phosphorescence douce, annonciateur d'apparitions caressantes! Quel amoindrissement de leur turbulence et quel pressentiment de leur inutilité! Et pourtant, dans cet anéantissement des agitations humaines, par moment, ainsi qu'un nœud sacré, ainsi qu'un fragment plus dur qui résiste à l'universel broyage, surgit une figure, un souvenir qui atteste l'impossibilité pour le cœur de tout rompre et de tout oublier.

Les milles marins succèdent aux milles. De phare en phare, de cap en cap, comme s'il s'engrenait dans leurs hauts minarets et dans leurs anfractuosités, le navire progresse avec la régularité automatique d'une horloge bien remontée. Pas d'indécision, pas d'imprévu de vitesse ou de route. La vapeur a réduit au même dénominateur les aventures des anciens et aventureux voyages. Les steamers vont sur les eaux comme les trains sur les rails. La route serait jalonnée de bornes kilométriques ou enfermée entre des haies qu'elle ne serait ni plus visible ni plus sûre. Les voiliers que nous dépassons ou qui nous croisent ne semblent plus là que pour l'ornement de la mer polyphonante, grandes fleurs étranges surgissant en nénuphars à haut calice, complétant l'admirable et simple paysage que font, en un sublime accord, le Ciel, l'Eau, la Terre! Est-ce vraiment pour un but mercantile, pour enrichir quelque digérant bourgeois, qu'ils promènent ici leur majestueuse et compliquée blancheur et que se manifeste la superbe harmonie de leur grâce élancée et balançante? Ou bien est-ce pour le ravissement de nos âmes que le Destin inspira à des butors, assoiffés d'opulence, d'envoyer sur les mers ces miraculeux prodiges? Leur commerce ne serait-il qu'un inconscient prétexte aux jouissances de l'artiste? Ces piteux spéculateurs ne seraient-ils, ô Nature! que les instruments sarcastiques de l'embellissement que tu imposes aux choses?

Au premier matin, au réveil dans les oscillations berceuses d'un roulis bienveillant, nous embouquons le goulot du grand entonnoir qu'est la Manche, le Pas-de-Calais, où vont et s'amassent les navires tels que les feuilles voguant sur un ruisseau quand les rives s'étranglent. Les eaux, entre les falaises, crayeuses et proches, d'Albion et les falaises, grises et lointaines, de France, sont florissantes de voiles. Voici les repères classiques : Le château de Douvres et le mont de Shakespeare, d'où

le roi Lear, aveugle et désespéré, voulut se précipiter dans les flots moins retentissants que ses imprécations. Voici la côte, abondante en phares, faisant à la mer l'ourlet mince d'un bord d'assiette, à une distance qui éteint tous les bruits et tous les mouvements terrestres et fait croire à des lieux inhabités. Les vagues ardoisées, innombrables, sous la pression de la brise, galopent entre nous et le rivage, s'aigrettant parfois de la coquetterie d'une mousseuse et moutonnante écume de neige.

Mais la route incline à gauche. Il faut gagner Ouessant, terre d'avant-garde extrême de l'Europe dans la vaste Atlantique. Et durant tout un jour, toute une nuit, de sa course méthodique à pulsations de métronome, le steamer, le cap fixé sur ce but, fend et laboure la mouvante prairie marine, s'ornant à l'étrave, en capiton, de la moustache blanche floconneuse que soulève l'avancée de ses deux joues sous les yeux ronds des deux écubiers d'où coulent en grosses larmes noires les maillons pesants des ancres.

Une terre rocheuse et pelée. Pas le velours d'un seul arbre. Des maisonnettes transies. Une longue scie de récifs déchiquetés par les tempêtes millénaires battant la Bretagne. Des sautées de vagues en escalade contre les écueils. La désolation des pointes perdues chargées d'émousser les premières fureurs des vents accourant libres des plaines océaniques. Telle, en sa claustration insulaire, la triste et sévère Ouessant.

Nous passons, et cette fois c'est le vrai large. Sur le clavier des flots sonnent maintenant les notes profondes. La houle se soulève en palpitations prolongées. Ce n'est plus la danse sautillante des mers courtes enserrées entre des côtes. C'est le puissant et majestueux menuet de l'Océan. Durant trente-six heures nous couperons en diagonale, d'Ouessant au cap Finistère, le golfe de Gascogne, fameux par son indocilité cruelle, le « Sailors-grave », le cimetière des marins. Et le steamer, comme s'il voulait mettre son allure en harmonie avec la gravité solennelle de l'ambiance, le steamer, jusque-là stable et lentement cadencé, élargit l'amplitude de son roulis et de son tangage et inaugure pour « les humains lamentables » le tourment dérisoire du mal de Mer. Car elle est difficile la neptunienne déesse, et railleuse en ses initiations!

La côte d'Espagne, la côte de Portugal, le détroit de Gibraltar, bouche étroite de la Méditerranée énorme; la côte du Maroc barbare. Tout cela invisible. En notre course diurne et nocturne, nous passons à plus de cent milles. Invisible ce rivage du Moghreb où, il y a quelannées, en un bizarre voyage, je prenais des bains de mer à la Noël et au Nouvel an, en des solitudes sauvages. A ces souvenirs, je regarde vers l'Orient et, plus forte que la réalité, mon imagination reconstruit ces événements minuscules à jamais détruits et pourtant pour moi si vivants et inoubliables.

Pas de terres en vue, non, pas de terres. Mais quel incessant et divin spectacle autour de nous. Un vent du nord agile, précurseur des brises alizées, ininterrompu, déplace l'atmosphère limpide, soufflant la fraîcheur et la luminosité. Le disque plane et grandiose des flots, borné dans un rayon de six lieues par l'horizon circulaire, cuve immense dont le steamer est perpétuellement le nombril mouvant et dont le circuit se déplace avec lui, bouillonne en une agitation prodigieuse et inépuisable. La cavalerie innombrable des grandes lames bleues que l'Aquilon soulève, excite, ramasse, exhausse sans trêve, la cavalerie des grandes lames bleues à frissonnantes crinières blanches, les chevaux de Neptune, nous font escorte de leurs escadrons, avec un infini frémissement de soies violemment froissées, tandis qu'au ciel défilent en convois parallèles les écharpes de légers et véloces nuages. Des moires, des marbrures, des neiges qui semblent frire, de larges étalements en dalles azurées, des palpitations brusques et pathétiques se gonflant pour retomber en volutes robustes et élégantes, une course haletante et frénétique vers l'horizon, vers l'abîme où plonge la base de la coupole céleste aux tons de porcelaine, aussi délicats, aussi finement gradués, aussi translucides que les « coquilles d'œuf » de Japon et de Chine. Çà et là la plaque turquoise braseyante d'une vague qui vient de boire l'air et l'expire en laiteuse savonnée. Et sur tous les versants, sur toutes les croupes de ces collines tumultueuses, un universel frisselis faisant une risée géante au soleil.

Beauté sublime et simple, faite d'indigo et de blanc, de mouvement et de lumière, et de toutes les dégradations aux nuances magiques de la lumière, du mouvement, du blanc, de l'azur. Orchestration miraculeuse! Spectacle inlassant en son harmonie héroïque et surhumaine! Le navire glisse muet, rythmique, se laissant faire, acceptant ces lécheries puissantes et ces chocs amoureux du cosmos en rut, Lion de Némée acceptant les caresses d'Amphitrite.

Et sur cette scène, identiquement superbe, le décor change selon les grands stades du jour : avec le crépuscule douloureux, avec la nuit pacificatrice, avec l'aube amoriférante, avec le midi lourd. Le soleil rayonnant au zénith; ou rond, rouge, terrible, barbare au couchant; la lune nouvelle à la faucille amincie; la voie lactée plus dense; Arcturus, Sirius, Véga plus royalement scintillants que dans notre firmament brumeux, et leur conclave d'étoiles, de planètes et de nébuleuses, ajoutant au spectacle des ornements magnifiques et basilicaires.

Ainsi nous progressons au milieu des splendeurs invulnérables, laissant à notre droite, dans l'inaperçu, et l'archipel des Açores et l'archipel de Madère, ces stationnaires de l'Atlantique, pareils à des vaisseaux à l'ancre. Dans mon âme monte la paix salutaire des

détachements et des solitudes, et son ennoblissement. Déjà les rides des misères s'effacent, et leurs mauvais plis. L'Universel pose sur mon front ses mains de calme et de force. Ah! puisse pour les humbles tâches auxquelles le Destin m'a départi et pour les heures de labeur qui me restent encore, ces grandes impressions servir les justes causes, invigorant en moi le sentiment du devoir, du sacrifice et des solidarités, indestructibles comme la Nature!

(*A suivre.*)

JULES LAFORGUE

Essai, par CAMILLE MAUCLAIR, avec une introduction par Maurice Maeterlinck. Paris, édition du *Mercure de France.* Un volume, 100 pages.

« Il semble », dit Maeterlinck dans les quelques pages substantielles et souriantes de l'introduction, « que ceux qui précèdent un poète dans la vie *n'aient jamais qualité* pour apercevoir une beauté qui est plus jeune qu'eux. Un poète n'est jugé justement que par ceux qui l'entourent et par ceux qui le suivent. Et c'est pourquoi je crois que l'œuvre de Laforgue, devant laquelle s'inclinent les meilleurs d'entre nous, n'a pas à craindre de l'avenir... »

Ces seuls mots nous font entendre l'affirmation très fière d'un de ceux qui sont parfaitement conscients de la rupture du cordon ombilical qui les rattachait au passé. Ils se savent autres, ils peuvent désormais, comme Laforgue, se donner la jouissance d'admirer les anciens sans craindre qu'ils déteignent sur eux. Ils ont, de par leurs prédilections naturelles, de par leurs joies et de par ce qui les choque, une vie toute différente où l'action de la cérébralité, d'une part, devient un jeu reposant, facile, attrayant, et où, d'autre part, les virtuoses de ce sport subtil sont absolument renseignés sur la puérilité d'une virtuosité, d'une subtilité prenant leur fin en elles-mêmes. S'ils jouent avec toutes les broussailles épineuses d'une pensée complexe, ce n'est pas qu'ils aient du goût pour ce qui est alambiqué, emmêlé, c'est que toute une génération — bien plus, des siècles entiers — leur ont préparé une si copieuse provision de choses embrouillées qu'il faut maintenant, pour apercevoir la petite lumière bleue de quelque vérité vitale ou de quelque beauté entière, écarter une à une toutes les complications, refaire à rebours le chemin que nos ancêtres ont fait en entassant, au plus désordonné des hasards, des vérités et des beautés partielles: chercher le fil de cet écheveau. Ils se sentent assez vivants pour traverser et nous faire traverser après eux toutes les haies qui nous cachent les belles simplicités de la vie, et pour nous les faire voir. Et ils vont, sans fièvre, sûrs de ne pas se laisser arrêter en chemin, les yeux tendus vers des réalités dont on n'avait pas encore connu ni aimé la profondeur. Ils peuvent frôler toutes les complications, leur virilité les empêchera de se perdre en route.

Ecoutez parler l'un d'eux, l'auteur de l'Essai.

« A ceux qui l'ont connu,

Et plus nécessairement encore à ceux qui désirent la vie passionnelle avant la vie mentale, la beauté morale avant la beauté formelle,

A ceux que l'orgueil intellectuel n'a pas amoindris en leur humanité pour sembler les rehausser dans leur art,

A ceux, amis ou ignorés de moi, pour qui le fait d'écrire n'est ni une habileté ni un honneur, mais une expansion de charité spirituelle,

Je dédie cet éloge funèbre d'un homme qui eut un cœur trop admirable, et une âme trop hantée du paradis de la piété et de l'amour, pour ne pas mourir au monde visible. »

S'adressant à Jules Laforgue, il dit:

« Écrivain et artiste doté des plus touchants apanages, tu as laissé des testaments de littérature dont le charme nous fait pâlir; et pourtant, tu n'as jamais sacrifié ton être à ta littérature. Tu n'as pas été « un homme de lettres ». Tu as noté les évolutions de ton esprit; mais ton œuvre, ce fut toi-même. Tu t'es paré de perfection et de bonté devant la mort, et bien au-dessus de tes livres, c'est cela qui est admirable.

« Qu'est-ce que les livres sinon des gages de ce qu'on devient, et quelle misère pernicieuse que de les prendre en eux-mêmes, de s'appauvrir pour eux, de ne sentir, de ne recueillir, de ne réfléchir, de n'aimer que pour eux! Quel dédoublement criminel, quel avilissement de soi, quel servage envers autrui! Que chacun s'occupe avant tout d'être un type accompli de l'humanité pensante; cet égoïsme prétendu est le plus précieux des tributs à nos races et à la vie: et qu'à titre de conseils ou de méthodes plus aisées, les livres circulent! Mais que les âmes ne s'emploient pas à distiller un sang riche et essentiel uniquement pour laisser un monceau de livres et d'œuvres, en offrande à l'art! L'art n'est qu'un moyen de se connaître, comme les dieux; et cette offrande, s'il en est autrement, n'est qu'une servitude, et ce dieu, comme les autres, n'est qu'un fétiche!... »

. . . .

« Il n'y a pas au monde de destinée plus conforme à la créature humaine douée supérieurement comme tu le fus, que de sauver des âmes de la tyrannie de l'art, de le montrer un moyen et non un but, de les écarter de la pédanterie et de les régénérer dans le sentiment du naturel. »

L'art, moyen de s'exprimer, moyen de se donner, moyen de se répandre, l'art, voix de nos multiples sensibilités, voix nécessaire, dont l'action soulage comme un cri — voilà une des choses que Mauclair a vues à travers Jules Laforgue.

Il le compare à Novalis, cet autre vivant, cet autre intense esprit, dont il rappelle un mot: « Nous devrions avoir une *fantastique* comme nous avons une *logique.* » C'est de cette *fantastique*, qui n'est qu'une logique supérieure et instinctive, qu'était si richement doué Laforgue.

Il étudie les œuvres du jeune mort... Mais je ne veux pas faire une analyse de cette analyse. C'est le portrait, gravement buriné, en teintes chaudes et profondes, d'un grand artiste, par un autre artiste amoureux de son modèle, et ceux qui aiment Laforgue comme ceux qui ne le comprennent qu'à demi, seront reconnaissants à Mauclair de leur avoir donné cette psychologie lucide, enthousiaste, reliant si naturellement l'auteur des *Moralités légendaires* à l'esprit de son temps.

LES DEUX MADONES

J'ai vu à Darmstadt, hier, la — parait-il — véritable madone que peignit Holbein pour le bourgmestre Mayer, de Bâle. On sait qu'il existe deux exemplaires de cette œuvre célèbre. L'une est au Musée de Dresde, où son authenticité demeura longtemps indiscutée. Il est hors de doute, aujourd'hui, que ce tableau n'est qu'une copie due à l'habileté d'un artiste flamand. On n'en persiste pas moins à l'appeler la « Madone de Dresde » alors qu'il serait plus vrai de le nommer la « Madone de Darmstadt ».

L'autre appartient au Grand-Duc de Hesse. Mais ne soulevons pas une nouvelle querelle entre la capitale saxonne et la « résidence » grand-ducale. Les plumes des critiques ont, jadis, suffisamment polémiqué à ce sujet. Cette question des deux madones, identiques, admirables toutes deux, dont on a longtemps cru authentique celle qui n'était qu'une reproduction, rend quelque peu rêveur, et les réflexions que fait naître cette histoire ne sont pas faites pour détruire notre scepticisme à l'égard de la compétence de messieurs les experts en tableaux anciens.

Quoi qu'il en soit, la prévoyance du Grand-Duc de Hesse a environné la Vierge Bâloise qu'il a la rare fortune de posséder d'un respect et de soins qui lui font honneur. Placée en bonne lumière, tout contre une fenêtre protégée par des persiennes, le panneau pivote sur une tringle en fer forgé et l'éclat de ses colorations harmonieuses s'épanouit dans un appartement spécialement décoré et meublé pour le faire valoir. On a poussé le scrupule jusqu'à faire tisser spécialement un tapis d'après les dispositions ornementales et les couleurs de celui sur lequel sont agenouillés, en adoration devant la Madone et l'Enfant divin, le vénérable bourgmestre, ses deux épouses successives, ses fils et sa fille. Le plafond a été composé tout exprès. Des meubles du XVI[e] siècle complètent l'eurythmie et un sérieux appareil de chauffage rassure au sujet des mois d'hiver que doit traverser le chef-d'œuvre. Bref, tout dénote le souci d'un homme de goût et d'un artiste.

Conclusion : Si vous passez à Darmstadt — et la jolie ville hessoise encerclée de forêts vaut la peine qu'on s'y arrête — entrez à la « Résidence », demandez au concierge de vous montrer la Madone, récemment enlevée au Musée de peinture pour faire le glorieux ornement des appartements privés du prince. Et vous étudierez, dans un cadre digne d'elle, l'une des plus belles œuvres que l'art ait produites.

UN « MYSTÈRE »

La Procession de Furnes.

Nous avons eu l'occasion, déjà, de décrire la curieuse Procession de Furnes, qui, en un coin de Flandre, transporte chaque année, à la fin de juillet, quelque chose des coutumes du moyen-âge, de son art fruste, de sa foi ardente. On lira avec intérêt les notes que consacre à cette solennité caractéristique, dernier vestige des « mystères » de jadis, M. HECTOR VAN DORSELAER dans le *Journal de Bruxelles*.

« Le cortège de Furnes n'existe pas pour la joie des yeux, ce n'est pas une fête, c'est un acte de foi, d'espérance et d'amour en un seul acte de pénitence publique. Tout, jusqu'à la tonalité des couleurs crues, si chères à l'œil flamand, parle contrition et deuil : si Jésus apparait en manteau écarlate, symbole du sang rédempteur, ce sont les noirs, les bruns, les violets endeuillés qui dominent. Et tous ceux qui portent des draps sombres, les ont vraiment revêtus par humilité. Nulle vanité ne les guide : ils sont bien cachés aux yeux de tous les hommes sous la cagoule, les femmes sous le voile monastique, ces pèlerins volontaires qui se sont condamnés à déambuler pieds nus sur les rudes pavés de Furnes, porteurs de croix tout le long du parcours !... Grandes dames, bourgeois, artisans, ouvrières, tous sont confondus : il n'y a plus là que des chrétiens inconnus, anonymes.

Mais il est temps de le suivre, cet impressionnant cortège de la Passion de Notre Sauveur, si vrai, si nature, si bien « peuple » dans sa fruste et archaïque composition.

C'est aux sons des cloches sonnant à toute volée qu'il sort vers 4 heures de la collégiale de Sainte-Walburge.

Les baraques de la kermesse, massées sur la grand'place, se sont tues soudain.

Une demi-douzaine de hérauts en pourpoint et en chaperon l'annoncent.

L'Ancien Testament ouvre la marche : c'est le serpent d'airain et le sacrifice d'Abraham — un vieillard chargé d'ans, abimé de douleur, menant un enfant à l'attitude résignée.

Puis Jean, le précurseur.

Voici l'ère nouvelle, l'aube du christianisme : Huit pénitents en bure brune — parmi lesquels des femmes — trainent péniblement un char où s'élève l'étable de Bethléem, figurée par une assemblée de petits anges en robes roses qui précèdent la crèche où sont assis Marie et Joseph avec l'enfant Jésus. C'est une note attendrissante au milieu de ces austérités.

Immédiatement après passent les bergers et les trois Rois, l'un de ceux-ci figurant le Mage d'Ethiopie, noir d'ébène. Ces personnages ne se bornent pas à défiler lentement, ils parlent à haute et intelligible voix, conversant et prêchant en leur langue, — en ce flamand de West-Flandre plus âpre que l'anversois. Et le cortège est coupé de la sorte par d'autres personnages devisant.

Voici la fuite en Égypte : Montée sur un bel âne noir, la Vierge Marie tient dans ses bras l'enfant Jésus; sa pauvre robe écarlate largement est drapée comme le royal manteau de sa maternité sainte. A côté, Joseph, à pied, en pourpoint vert, portant sur l'épaule ses outils de charpentier.

La cour d'Hérode suit avec une double rangée de docteurs de la loi, en toge et en bonnet, un livre et une plume d'oie en main : les conversations des personnages du cortège atteignent ici leur apogée.

Le mutisme des autres cortèges théâtraux automatiques fait d'autant mieux ressortir la vie intense de celui-ci, car c'est en communion avec la foule qu'il pense, qu'il s'agite, qu'il lui parle sa propre langue !

Après Marie-Madeleine, pauvrement figurée, voici une note moins grave : l'entrée de Jésus à Jérusalem. Comme l'exige la tradition, le Christ est à âne, et un groupe de garçonnets et de jeunes filles portant des palmes le précède en chantant des cantiques. C'est d'une suavité exquise.

Les groupes sculptés, en bois ou en pierre, curieusement entourés d'une rampe, portés sur les épaules de pénitents, plaisent moins. D'un réalisme violent, plutôt sculptés et peinturlurés par la Foi que par l'Art, ils ont certes leur mérite. Mais la plus belle œuvre sortie des mains des hommes ne vaudra jamais la Vie, qui est divine. Les groupes suivants de statues, presque toutes de grandeur nature, rentrent dans cette catégorie.

La dernière Cène, Jésus au Jardin des Olives, la trahison de Judas. Le reniement de Pierre, avec l'apôtre tombant à genoux, confondu et repentant à l'appel du coq, — un coq empaillé debout sur une grosse branche, — fait exception. C'est, en grand, une de ces délicieuses figurines de rétables du XVI[e] siècle comme tant de naïfs et sincères tailleurs de bois nous en ont légués.

Nous sommes à la fin de la Passion, les mystères douloureux se succèdent : le Christ revêtu de la robe, la flagellation, le couronnement d'épines, et enfin l'*Ecce homo* où Pilate, en turban jaune et bleu, — souvenez-vous des Mahométans, des crèches de Bethléem, de Dürer, de Rembrandt, de Memling et de tant d'autres, — montre le Christ au peuple de Judée.

Cette fois ce n'est plus en bois, mais en chair et en os, courbé sous la croix du supplice, entouré des légionnaires romains la lance au poing, qu'apparaît douloureusement le Sauveur. Les sons sourds des trompes et les crépitements des crécelles font rage : au milieu des gardes furieux qui font mine de le piquer de la lance pour l'obliger à se relever, Christ vient de tomber sous la croix, aplati à même les pavés, le front ruisselant de sueurs et d'angoisses. C'est d'une émotion poignante. Qu'importent ces pauvres et lugubres costumes, ces figures parfois vulgaires, cet ensemble d'une simplicité presque grossière.

On sent qu'il y a autre chose sous tout cela : le drame sacré qui revit soudain fait palpiter tous les cœurs, c'est la communion universelle et soudaine dans la même foi !

Une dizaine de légionnaires à cheval clôt cette partie du cortège. Après sainte Véronique, apparaît une longue théorie de pénitentes noires, portant chacune un emblème de la Passion. Une d'elles, petite, âgée certainement, à la démarche pénible, plie vraiment sous la croix de Saint-André qu'elle étreint, tandis que sa main droite égrène dévotement son chapelet.

Longin, à cheval, précède le Christ en croix — groupe sculpté au quart de grandeur naturelle, peu réussi.

Voici une nouvelle file de pénitents, des hommes cette fois, en robe de bure, nu-pieds comme les autres, portant chacun une croix brune. La plupart de ces grandes croix sont creuses, mais il y en a, paraît-il, de massives ! Les pénitentes qui suivent portent de petites croix noires de leurs mains cachées par un voile blanc.

La résurrection : un ange tout de blanc vêtu apparaît au fond d'une grotte noire au seuil de laquelle se tiennent, raides et fiers, deux soldats romains, casqués et cuirassés. Tout ce groupe vivant sur un char traîné par des pénitents.

Enfin l'ascension, nouveau char et nouveau groupe vivant : Jésus au sommet des nuages montant au ciel au milieu d'anges de diverses grandeurs.

La croix de la Solidarité et la procession religieuse proprement dite avec le saint Sacrement termine le cortège.

Nous avons déjà dit la vérité et l'émotion qui s'en dégagent ; nulle part on ne voit, on ne peut voir des participants mieux faire corps avec l'œuvre : c'est du fond du cœur qu'il marchent et parlent, c'est réellement qu'ils peinent à la sueur de leur front.

De semblables cortèges ne sont possibles qu'au milieu de foules dont la foi est à l'unisson.

Celui de Furnes s'est perpétué à travers les âges pour le plus grand réconfort des âmes chrétiennes comme de ceux qui sentent le Beau, qui n'est autre chose que le Vrai et le Bien.

On n'est pas absolument d'accord sur son origine exacte. D'après les uns, il remonterait au XII[e] siècle : un comte de Flandre revenant de Palestine, Robert de Jérusalem, et assailli par une tempête, aurait fait vœu, en cas de salut, de donner la relique de la vraie croix qu'il apportait à la première église dont la côte de Flandre lui montrerait le clocher. Les flots s'étant apaisés, le clocher de Sainte-Walburge de Furnes apparut. Et processionnellement tous les ans on fêta ce sauvetage inespéré par une représentation de la Passion. Le cortège varia, au surplus, considérablement au cours des siècles.

D'après les autres, le cortège actuel a pris naissance en réparation d'un sacrilège commis en 1650 à Furnes, en l'église des capucins ; d'où son caractère de réparation et de pénitence publique.

Quoi qu'il en soit, la procession de Furnes est le dernier vestige, en Belgique, de ces *soties* ou *mystères* que le moyen-âge aimait, et dont une représentation théâtrale célèbre existe encore à Oberammergau. Mais ici c'est la rue qui sert de scène, et les bonnes gens du public qui sont les acteurs.

Chronique judiciaire des Arts

Le Service de claque.

Les directeurs de théâtre, dans l'embarras, ont fréquemment recours, pour se procurer les fonds qui leur manquent, aux marchands de billets qui, le plus souvent, sont en même temps des entrepreneurs de service de claque et qui leur achètent, à forfait et à prix réduit, une certaine quantité de places pour un nombre déterminé de représentations.

C'est ainsi que M. de Lagoanère, directeur du Théâtre des Menus-Plaisirs, s'était adressé à M. Bergère, lequel, aux termes d'un traité en date du 26 septembre 1892, lui a versé une somme de 50,000 francs pour l'achat, à forfait, d'un nombre respectable de billets pour mille représentations.

Mais, de ces billets, une partie seulement était destinée à être revendue au public « moins cher qu'aux bureaux », et en tous cas aux meilleures conditions de prix possible, suivant le plus ou moins de succès des pièces représentées. Quant au surplus, qui se composait de trente-cinq places de fauteuil de troisièmes galeries, M. Bergère l'avait affecté au service de la claque, dans l'espoir de provoquer l'enthousiasme du public payant, ou même d'y suppléer, au cas où cet enthousiasme ferait tout à fait défaut.

Malgré cette précaution, l'exploitation des Menus-Plaisirs n'a pas donné de brillants résultats, car M. de Lagoanère y a renoncé au bout de quatre cent soixante-quatre représentations seulement.

En cet état, M. Bergère a assigné M. de Lagoanère en déclaration de faillite et subsidiairement et pour le cas où le tribunal croirait devoir surseoir à la déclaration de faillite, il a demandé le paiement d'une somme de 26,800 francs qui, à raison de 50 francs par représentation, formait suivant lui le montant de la partie de son prix applicable aux cinq cent trente-six représentations non données.

Le tribunal, par un premier jugement, a repoussé la demande en déclaration de faillite et il a également rejeté la demande subsidiaire par un jugement qui résout une question intéressante de droit théâtral.

D'après ce jugement, le contrat aux termes duquel un directeur de théâtre obtient un versement de fonds en échange de la location à forfait d'un certain nombre de places pour un nombre

déterminé de représentations, ne constitue pas un simple « contrat de griffe », si une partie des places ainsi louées doit être chaque jour attribuée à un service de claque destiné à assurer par des applaudissements, ou d'autres démonstrations, le succès des pièces représentées.

Dans ce cas la convention a pour objet l'organisation d'un service de claque dont les parties entendent profiter toutes deux en s'obligeant à enrôler en sous-ordre ou à se procurer par l'appât de billets vendus hors des conditions ordinaires des agents prêts à se livrer pour de l'argent à des manifestations et manœuvres de commande qui entravent ou détruisent la liberté d'examen du public payant, peuvent troubler la sécurité des théâtres et sont par suite aussi contraires à l'ordre public qu'aux bonnes mœurs.

Ce contrat est donc nul comme illicite et ne saurait servir de fondement à aucune action en répétition des sommes versées.

PETITE CHRONIQUE

Le peintre Victor Lagye, professeur à l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers, vient de mourir à l'âge de soixante-douze ans. Elève et ami de Leys, il subit fortement l'influence de son maître dans la plupart de ses œuvres, dont le Musée de Bruxelles possède l'une des plus remarquables, *La Sorcière*.

Dans ces dernières années, Victor Lagye s'était attelé à une œuvre considérable, la décoration de la salle des Mariages à l'hôtel de ville d'Anvers. Il avait composé et exécuté une série de grandes toiles figurant l'histoire pittoresque de la cérémonie nuptiale à travers les âges. Cette œuvre, qui fut le couronnement de sa carrière, est admirée à juste titre. Elle fut hautement appréciée, en 1894, par les visiteurs étrangers de l'Exposition universelle d'Anvers.

Dans sa jeunesse, Victor Lagye, qui avait entrepris un voyage d'études en Italie, prit part à la campagne de Garibaldi. A vingt-quatre ans, il était capitaine dans l'armée révolutionnaire. La prise de Rome l'obligea à rentrer en Belgique. Renonçant aux armes, il se voua définitivement à la peinture dont il pratiqua le culte fervent jusqu'à la fin d'une carrière honorablement remplie et dont le professorat occupa une part prépondérante.

Quarante-deux projets sont parvenus au comité pour le concours de la « grande affiche » de l'exposition de 1897. Les artistes désignés par les concurrents pour faire partie du jury sont MM. Julien Dillens et Xavier Mellery. Le jugement aura lieu très prochainement.

A l'occasion de ce concours, le Comité exécutif de l'exposition vient de prendre une initiative originale. Les quarante-deux projets seront exposés dans les salons du rez-de-chaussée de l'immeuble du comité, rue du Congrès, et moyennant fr. 0-25 d'entrée le public sera admis à examiner les œuvres des concurrents.

Avec son ticket d'entrée, chaque visiteur recevra un billet qu'il mettra dans une boite, après avoir inscrit préalablement le numéro de l'affiche emportant ses préférences. En somme, un referendum artistique dont l'effet, quoique tout platonique, ne manquera pas d'intérêt.

L'exposition d'appareils télégraphiques, organisée à l'occasion de la célébration du Cinquantenaire des télégraphes belges, sera ouverte, du 9 au 27 septembre inclus, à l'Hôtel central des postes et des télégraphes, à Bruxelles (entrée par la rue de l'Évêque).

L'exposition sera accessible au public en semaine, de 7 à 10 heures du soir, et les dimanches de 9 heures à midi.

Les appareils des différents systèmes qui ont été mis en service en Belgique, depuis l'institution de la télégraphie électrique, fonctionneront sous les yeux des visiteurs.

Le Théâtre du Diable-au-Corps (12, rue aux Choux) donnera dorénavant trois représentations par semaine : Le mercredi, le samedi et le dimanche. Rideau à 9 heures.

Hier samedi s'est ouvert, au marché de la Madeleine, rue Duquesnoy, l'exposition-tombola de la « Feuille d'Étain ».

L'exposition restera ouverte jusqu'au 15 octobre.

Voici le sommaire du dernier numéro de la *Revue blanche* :

Rachilde, *Questions brûlantes*. — Jacques Saint-Cère, *La fin des États-Unis*. — Ernest La Jeunesse, *De Fanny Zaessinger et des lettres*. — Paul Fournier, *L'album populaire des nationalités*. — Lucien Muhlfeld, *Affection réciproque*. — Stéphane Mallarmé, *Le mystère dans les lettres*. — Jules Laforgue, *Lettres à M...* (1881-82). — Gustave Kahn. *La vie mentale*. — Coolus, *Notes dramatiques*. — L'Émir Emin Arslan, *Les affaires d'Orient*.

Le célèbre tableau d'autel que Raphaël peignit en 1504 et 1505 pour les religieuses du couvent de Saint-Antoine à Pérouse et que l'on connaissait sous le nom de « Raphaël Colonna » ou « Ripalda », vient d'être vendu à un particulier de Londres par les représentants de feu le roi de Naples. Il y a quelques années, ce tableau avait été offert au Louvre et à la National Gallery. Mais, à cette époque, nul de ceux qui le virent ne purent avoir le moindre soupçon de sa beauté, grâce à une « restauration » ingénieuse que lui avait préalablement fait subir un « artiste parisien ». Cet artiste avait tout simplement repeint la plus grande partie de la toile. Aussi les conservateurs des deux musées s'accordèrent-ils à refuser le Raphaël Colonna. Depuis, on est parvenu à enlever toute trace de restauration et à retrouver la peinture originale intacte sous le vieux vernis. Le seul défaut qu'elle présente est une fente horizontale, et c'est sous prétexte de dissimuler cette fente que le restaurateur, en 1862, avait barbouillé d'épaisses couches de couleur les figures et le ciel.

Le Raphaël Colonna comprend deux parties : un panneau carré mesurant cinq pieds huit pouces de côté et une lunette de la même largeur, haute de trente pouces. Dans le grand panneau on voit la Vierge sur un trône, avec l'Enfant Jésus sur ses genoux. Le petit saint Jean est debout sur les marches du trône. A droite sont saint Paul et sainte Marguerite; à gauche, saint Pierre et sainte Catherine. La lunette contient une figure de Dieu le Père, tenant en sa main gauche un globe, étendant la droite dans un geste de bénédiction. De chaque côté l'on voit des anges volants. Le dessin est très péruginesque, mais la peinture, que Raphaël laissa inachevée à son départ pour Florence en 1504, et termina à son retour, porte les marques certaines des influences qu'il avait subies durant ce voyage, où il avait étudié les œuvres de Léonard et de Michel-Ange.

En 1877, la communauté de Saint-Antoine vendit ce tableau à un seigneur de Pérouse, nommé Antonio Bigazzini, pour une somme de 2,000 *scudi*; puis il passa aux mains des princes Colonna. Le roi de Naples l'acquit ensuite; lors des troubles de 1860, il le fit transporter à Gaëte et, de là, en Espagne. Peu après, il le livra en gage à un financier auquel il donnait en même temps le titre de duc de Ripalda : telle est l'origine de la seconde désignation de la toile. Celle-ci fut alors menée d'Espagne à Paris, où elle fut, ainsi que nous l'avons dit, effroyablement restaurée... Telle est l'histoire du Raphaël Colonna. On annonce aujourd'hui que la National Gallery s'apprête à l'acheter.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 37. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 13 SEPTEMBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

SUR LA MER ET SOUS LES ÉTOILES

De Las Palmas à Sierra-Leone.

Impressions d'artiste (1).

Du 13 au 23 août.

Par l'après-midi d'un beau jour, une semaine écoulée depuis notre départ, le steamer et la forte brise du nord qui nous accompagne courant de conserve vers le sud, les flots sautant et aboyant infatigables autour de nous, apparaît dans un indécis lointain le profil, vague comme un brouillard, mais immuable en son contour, de la Grande Canarie. Tel dut l'apercevoir, il y a cinq siècles, le chevalier Jean de Béthencourt, condottiere de la mer au service du roi de Castille, allant en conquistador enlever au peuple disparu des Guanches mystérieux les terres insulaires, séjour mystique du bonheur et de la paix. A notre droite, à cent trente kilomètres, plus vague encore, assis sur un rivage de nuages, le cône vaporeux du pic de Teyde, gloire céleste de l'île de Ténériffe, le volcan géant qui, aux temps fabuleux, brûla de ses feux, secoua de sa colère et fit sombrer l'Atlantide, Gomorrhe océanique faisant, par delà les colonnes d'Hercule, pile de pont entre l'Europe et les Amériques. Du cataclysme formidable, il ne reste, au-dessus de l'immense désert liquide où s'engouffra ce monde dans un abîme de douze mille pieds, que ces archipels minuscules qui, derrière les horizons profonds, nous entourent, émergeant en épaves, pointes de mâts de navires naufragés.

Peu à peu, dans la douceur triste du soir, le large écran dentelé des montagnes se précise. Versants pelés blondis par une atmosphère chargée de la poussière jaune des sables sahariens portés ici par les vents, et jusqu'à douze cents milles des côtes africaines, brunisseuse, durant les nuits humides, de la voilure des navires cheminant au large par les latitudes tropicales, terre emmousselinée d'un poudroiement et d'une pulvérulence. Apparence d'un vaste écueil. Au débouché d'un défilé, la plaque blanche d'une ville, nébuleuse encore, déversant son agglomération dans la mer, tachant de sa lèpre crayeuse le flanc des rocs dénudés.

C'est Las Palmas, la cité des Palmiers, jadis! car, depuis, la fureur arboricale a tondu sa parure glorieuse

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

et ce n'est plus qu'en de rares points de sa surface calvitiaire que se dressent les fûts architecturaux qui inspirèrent l'art égyptien comme le hêtre et ses avenues en nefs inspirèrent l'art gothique. Le lendemain, dès l'aube, nous quittons le steamer à l'ancre pour courir la petite cité, visiter sa cathédrale, inachevée suivant la destinée de tant d'œuvres victimes de la prompte lassitude des volontés espagnoles. Style composite, bizarre et froid; deux tours carrées, surmontées de hautes guérites cylindriques et à coupoles, font penser aux minarets quadrangulaires du Maroc voisin; les tiges de colonne et les nervures en lesquelles elles s'épanouissent ont les proportions élancées et les ramifications mollement gracieuses des arbres emblématiques du pays. Par les rues étroites à maisons basses, calcareuses, à toits plats, à cours intérieures en patio sur le patron mauresque, percées de fenêtres empersiennées et closes, circulent des femmes à allure noble embéguinées de mantilles blanches, — muettes, solennelles, aux traits forts, pareilles à des religieuses, — et des muletiers classiques coiffés du sombrero de feutre en parasol, à califourchon entre des paniers énormes qui donnent à leurs bêtes l'aspect d'être inhumainement surchargées. A l'entrée de la place où l'église dresse sa façade mutilée, huit chiens de bronze, par paires identiques de quatre modèles rappelant le stock des bons fournisseurs bourgeois de garnitures de cheminée, signifient en symboles parlants l'origine étymologique douteuse des sept îles : les Canaries. Sur le rivage, le long d'une route adornée d'un tram à vapeur déteint et poudreux qui roule du pont lépreux à la ville coquette et silencieuse, de spacieux hôtels anglais; car Las Palmas, grâce à son climat merveilleusement équilibré cherche, à l'exemple de Madère, à grever son paysage volcanique de sanatoires pour les asthmatiques, les phtisiques et les rhumatisants.

Aux dernières heures du jour, nous sommes de nouveau en route, vers le cap Vert et le quatrième archipel, celui des îles Caboverdiennes. Imperturbablement la mer bienveillante nous enveloppe du décor clair d'un ciel opalin et du mouvant pâturage des vagues lazuléennes veloutées d'un ourlet d'hermine.

Une paix cordiale et douce règne à bord. L'emboîtement aimable et la classification courtoise des personnalités et des habitudes se sont faites sous la direction d'un capitaine affable. Sauf moi, tout ce petit monde, soixante âmes, est en route pour vivre au Congo le terme réglementaire de deux ou trois années. Et vraiment, ce devoir sévère à accomplir, cette séparation acceptée, cet en-route vers un inconnu qui, parmi ses multiples et incertains facteurs, compte l'Isolement, cette angoisse, et la Mort, donnent à chacun une particulière noblesse et une tenue vaillante d'un haut et touchant caractère. Officiers et sous-officiers destinés à la force publique, ingénieurs et artisans engagés pour le chemin de fer, agents et comptables recrutés pour les compagnies commerciales, agronomes et jardiniers voués aux défrichements, avocats (mes confrères Levieux, de Bruxelles, et Wéry, de Mons) désignés pour la Magistrature, apparaissent tous, sans morgue et sans charlatanisme, pénétrés du sentiment viril qu'ils vont être autre chose que les unités étroitement encaquées de notre activité serrée à coordination rigoureuse, à discipline impitoyable; qu'ils vivront plus libres et plus maîtres de leur originalité; qu'autour d'eux vont souffler de plus larges courants d'air. C'est le secret de leur courage et de leur discrète fierté, de leur caractère énergique et doux, des vues larges qui nimbent même les plus humbles d'entre eux. C'est aussi le secret des mirages qui ramènent au Congo, invinciblement, même ceux qui y ont souffert. Car, dans les sub-consciences humaines règne, ataviquement incompressible, un besoin d'indépendance, un instinct de dignité personnelle qui résiste aux exigences tyranniques des civilisations concentrées jusqu'à l'étouffement. Le vulgaire nomme cet héroïsme l'Esprit d'Aventure! Les vieux soldats de plomb que sont nos bourgeois l'appellent une manie de Fous! Il en faut, il en faut! Fasse le Sort qu'il y en ait toujours, toujours!

Le groupe est babélique : onze langues sont parlées à bord. Tout, quotidiennement, se déroule en un ordre tranquille en accord avec les phénomènes vastes qui nous enveloppent de leur rythme. Et pourtant, ici comme ailleurs, le cuisant problème, le problème social omniprésent s'affirme. Je descendis hier dans la cale frigorifique, geôle polaire à dix degrés de froid où pendent, stalactites cruelles, en leurs chairs gelées et leur sang figé, les cinq mille kilogrammes de viande destinés à la traversée, au-dessus d'une jonchée de lapins écartelés, de volailles rigides, de poissons durcis par un immuable gel. Et de là, par une fantaisie plaisante de l'officier qui me guidait, j'ai passé dans la chaufferie des machines à cinquante degrés de chaleur! Noir enfer de mine sur lequel s'ouvrent les gueules des foyers ronflant, rutilant, brasillant en cratères sous les chaudières. Devant ces fournaises, pataugeant parmi les écroulements de charbon, au plus profond des flancs caverneux du navire, des hommes, des sacrifiés, des martyrs, pelletant le combustible, fourgonnant les brasiers, esclaves n'ayant de la liberté que le droit nominal dérisoire, plus asservis dans la réalité que ceux qu'on vend et qu'on achète comme du bétail. L'éternelle et tragique antithèse, l'affreuse enigme : toute cette merveilleuse organisation d'un transatlantique, cette horlogerie-prodige, aboutissant non pas à alléger les misères, mais à les intensifier, à en créer de plus exaspérantes. L'afflux, à la surface, du bien-être pour les uns, ayant pour courant parallèle souterrain l'afflux des souffrances pour

les autres. La machine, dans sa chambre spacieuse et aérée, fonctionnant aisée et brillante, ses aciers polis, ses cuivres miroitants, ses peintures fraîches, et dessous, ses accessoires, les misérables chauffeurs, noirs, suant, abrutis, esquintés! Et, alors, dans l'âme fraternelle, se gonflent le désir, le besoin, l'espérance de résoudre le problème et d'y consacrer sa vie de penseur et d'artiste.

Les heures coulent pacifiques et rêveuses. La température reste douce, car l'immense nue de poussière africaine impalpable, volatilisée dans l'atmosphère, fait écran entre le soleil et notre itinérante carapace. Nous passons la ligne idéelle du tropique du Cancer le samedi de l'Assomption par une mer à laquelle la couleur terne de l'air a, par reflet, donné le ton olivâtre et sale des lavasses ménagères. Des poissons volants, fuyant quelque rapace sous-marin, tombent sur le pont dans leur vol éperdu et y étalent le papillon de leurs ailes irisées. Une mouette épuisée, aux cris rauques et lamentables, a été prise cette nuit dans les agrès. Quatre mules, embarquées à Las Palmas, attachées aux bastingages, chancellent à l'action du roulis, leurs longues oreilles inquiètes, les yeux chargés d'une défiance attristée. Trois hirondelles, la nuit venue, se sont pelotonnées, craintives et affectueuses, contre une poulie, à portée de la main. Des marsouins, véloces navettes, glissent, prodigieux de rapidité élégante, entre deux eaux. Ah! que les peintres primitifs aux œuvres étoffées d'oiseaux et de bestioles, comprirent bien l'inévitable mélange de l'animalité à l'Humanité, et sa grâce, et sa fraternité!

Le cap Vert, pointe extrême du Sénégal, est en vue. Un rocher massif, aigretté d'un phare blanc, se rattachant à la terre par un long cou orné d'une crinière de verdure. Des récifs auxquels infatigablement les flots écumants donnent l'assaut. A un arrière-plan l'île de Gorée chargée de factoreries et de casernes. Tout cela défile durant un après-midi transparent et chaud qui a peuplé le navire de costumes aux tons clairs. Les cinq passagères qui féminisent légèrement notre masculinité émaillent de toilettes printanières les superstructures de la dunette et se groupent en un five-o'clock.

La côte s'est effacée, de nouveau la solitude marine. En route pour Bathurst, à l'embouchure de la Gambie, où le *Léopoldville* doit embarquer, en possessions anglaises, pour le chemin de fer du Congo, un fort contingent de travailleurs sénégalais, embauchés sur les territoires français, ou plutôt débauchés, car il paraît qu'il s'agit d'une rafle qui a fait le vide dans le personnel du railway de Dakar à Saint-Louis. Nous entrons dans la région des pluies. Le ciel se matelasse de nuages et l'aube du jour d'arrivée, des rafales qui rétrécissent la circonférence de l'horizon nous obligent à ralentir, à sonder, à « atermoyer » pour trouver les bouées du chenal. Un gros pilote, mâtiné de Mongol et de nègre, nous joint et voici que le steamer embouque le vaste estuaire du fleuve dont le nom fait la moitié de celui du pays, la Sénégambie.

Tout encore reste atténué dans les lointains. Aux eaux jaunâtres, aux rives plates et vertes, on se croirait dans le bas Escaut. Et même en approchant, les feuillages indécis continuent l'illusion d'un paysage européen. Des appontements, des constructions en arcades suscitent le souvenir dérisoire d'une rue de Rivoli qu'ombrageraient de hautes frondaisons. Partout, éparse, une population bigarrée où le bleu clair et le blanc dominent, avec de-ci, de-là, en point d'orgue, une tache rouge. Ce sont nos futurs compagnons de route, les uns massés sur la rive, les autres défilant vers l'embarcadère, leurs nattes de sommeil sur l'épaule, roulées en perche, et d'infimes bagages à la main. Pour le nègre, la natte équivaut au tapis pour l'Arabe.

Un petit vapeur, infiniment négligé, en amène un premier lot. A la proue, en pilote, un noir en feutre gris, affublé d'une invraisemblable vieille capote de livrée écarlate, dirige l'accostage. La cargaison, homme par homme, escalade l'escalier du bord et le spectacle est ahurissant : un monôme de vagabonds, une montée de la Courtille, un pèlerinage de mendigauds, le retour d'un pillage chez les fripiers d'une grande ville. En voici vêtus de la défroque d'un cocher de fiacre ou d'effets militaires de réforme, en voilà drapés dans des coupons de cotonnade versicolore. Tous nu-pieds avec la plante ambrée faisant une sandale artificielle qui tranche sur le noir terne et plombé de gris de leur peau. Des nippes et des chiffons écourtés sortent, en jambes de coq, les maigres fuseaux de leurs jarrets de singe. Les têtes rasées font saillie en genoux couleur de suie, ou sont coiffées de casques de rebut, de képis éreintés, de chapeaux éculés, de bassins en fer-blanc. Et pourtant plusieurs se croient des mirliflors, car ils brandissent les sticks à pommeau de métal, têtes de chiens, têtes d'oiseaux, dont, chez nous, s'enorgueillissent les calicots. Ils s'éparpillent sur le gaillard d'avant et sur le pont de la coupée.

Le petit vapeur transporte quelques-uns d'entre nous au rivage : immédiatement en mon imagination surgissent les réminiscences de Paul et Virginie. Des cotonniers dressent sur les gazons leurs troncs à contrefort qui semblent formés de la peau rugueuse et grise des éléphants. Çà et là un baobab suspendant à ses rameaux, au bout d'un fil végétal, l'encensoir de sa lourde fleur. De larges avenues verdoyantes et humides s'ouvrent sur des perspectives riantes et colorées qu'empanachent de hauts cocotiers ébouriffant leurs palmes entre lesquelles s'entassent les fruits jaunes ovoïdes. Dessous, autour des cases cylindriques, à toits champignonnants, faites d'un tressage d'écorces, encloses de palissades

légères, des bananiers en buisson et des lauriers-roses, adorablement fleuris, avec toutes les grâces et tous les souvenirs qu'évoquent la teinte charmante de leurs pétales et l'élégance penchée de leurs rameaux. Des vautours, nettoyeurs de voirie comme les chiens de Constantinople, planent nonchalants ou se branchent sur les cimes. Des négrillonnes, attifées d'étoffes à tons vifs, à demi flottantes, dansent sur les prairies, en se tenant par la main et gazouillantes. L'atmosphère est moite et caressante. Une paix ingénue enveloppe toutes choses. On se surprend à dire : Ici je voudrais vivre. Hélas! cette idylle est un des sites les plus mortels de cette côte d'Afrique, scélérate et meurtrière.

Nous retournons dans un canotin où rament maladroitement deux gamins semblables à des ramoneurs. Un grain terrible tombe sur nous pendant le court trajet. Une averse magistrale nous cingle sans pitié. Le fleuve se gonfle en vagues qui achèvent l'aspersion. L'esquif, furieusement assailli, échappe par hasard à la submersion ou au capotage. Nous accostons le steamer au milieu des cris et, trempés, nous grimpons à bord en un sauve-qui-peut.

Il est stupéfiant, le bord. Pendant notre absence l'embarquement des Sénégalais a continué sans interruption, et c'est, à tous les endroits du pont, un fourmillement comme s'il y avait eu prise à l'abordage par une nuée de pirates. Combien sont-ils? Quatre cents, cinq cents, six cents? Plus de mille, me crie un passager aussi ahuri que moi. Nous allons donc être onze cents à bord du *Léopoldville?* Onze cents jusqu'à Matadi, pendant une quinzaine de jours? Mais oui, quoique cela paraisse invraisemblable, car vraiment où est la place pour ce troupeau qui est là s'agitant en gesticulations et en rumeurs, étendant ses nattes, cherchant gîte, épais et entassé, aussi serré qu'un public de meeting durant une période électorale acharnée! Dans cet entassement, le caractère barbare de la cohue des sauvages accentue la parenté simiesque de chacun de ces êtres, les fronts fuyants, les yeux à sclérotique injectée de bitume, les dents carnassières, incessamment visibles et menaçantes, les lèvres surtout, les lèvres charnues, proéminentes en groin, pareilles aux organes gastéropodes des escargots et des grosses limaces qui vermillonnent, après les orages, sur les sentiers de nos bois en laissant derrière elles la trace visqueuse et argentée de leur passage.

Et des inquiétudes me viennent devant cet étonnant spectacle. Si l'artiste éprouve une jubilation intense, l'homme, l'homme de Droit surtout, ratiocine. Un pareil encombrement d'émigrants, sans autre abri que des toiles, est-il permis, pour eux-mêmes et pour autrui? Vraiment, il s'est formé à bord une rare accumulation de facteurs pour la maturation d'une catastrophe. Explosion : n'avons-nous pas dans les cales soixante-dix mille livres de poudre et de dynamite, sans compter les caisses de cartouches des passagers? Incendie : n'ai-je pas vu hier enlever du pont et réunir sous la même écoutille un amoncellement de boîtes à pétrole et d'allumettes qu'il a fallu garer pour le campement des nègres? Naufrage : la mer, avec ses hasards, n'est-elle pas toujours là et notre navire n'est-il pas chargé à en crever, prêt pour un bon petit sombrage? Sauvetage impossible : nous n'avons que six canots, pouvant recevoir cent cinquante hommes; quelle ruée et quelle bataille au couteau avec ces moricauds s'il fallait se les disputer! Epidémie : que va-t-il résulter de cette promiscuité de Cour des Miracles, de cette vie en troupeau, fatalement immobile, de malheureux soumis à toutes les malpropretés, à toutes les infections de la belle vie, que le docteur s'est déclaré impuissant à visiter sérieusement, et qui, dans ce pays classique des fièvres homicides, resteront exposés aux avalanches des pluies tropicales, au mal de mer et aux coups de mer inondant? Révolte : que deviendrons-nous, nous les blancs, si cette animalité, par colère de la faim, des intempéries, du regret d'avoir quitté les terres natales, s'insurge? — Nous les dompterons avec des jets de vapeur, m'a dit un officier. Mais s'ils agissent la nuit, par surprise, comme des chacals?

Heureusement que les Catastrophes sont de singulières divinités infernales qui ne se décident pas facilement à entrer en mouvement et qui sont bienveillantes pour les téméraires! Heureusement aussi qu'au cou des chemineux de notre singulière escorte pendent, en scapulaires, des milliers de gris-gris préservateurs, achetés aux féticheurs et qui conjurent l'œuvre des mauvais démons!

(*A suivre.*)

LA NOUVELLE ACADÉMIE

On commence à faire un peu de silence autour de l'Académie de Goncourt. Les uns ont dit toute leur admiration, les autres tout leur dédain, maintenant on laisse les choses s'arranger. Les huit essayeront consciencieusement de réaliser le rêve cher à l'auteur des *Frères Zemganno.*

Ce rêve, en lui-même, était beau, certes. Grouper quelques hommes d'élite, des maîtres en l'art d'écrire dont l'association eût exercé une heureuse influence sur les générations nouvelles, c'était certes là une suprême pensée digne de celui dont toute la vie a été une adoration sans fin de l'art.

Il y eut, dit-on, une première liste complète, mais Goncourt l'aurait modifiée petit à petit, à mesure que la mort éclaircissait le groupe de ses amis de la première heure, à mesure aussi que certains appétits se révélaient çà et là, que certaines inimitiés étaient provoquées dans l'ardeur de la lutte, dans l'effrayante course à l'arrivage dont la génération naturaliste nous a donné le triste spectacle. Zola fut écarté ainsi, d'autres encore.

Malheureusement, Goncourt, aveuglé par une très vieille amitié,

a maintenu Daudet, le naturaliste à l'eau de rose. Il a ajouté à la fameuse liste Paul Margueritte, joli chroniquailleur parisianisant qui jamais n'osa et ne sut réaliser un effort vers l'idéal. A part ces deux noms, la liste est assez belle maintenant : Huysmans, puissant et triste, Geffroy, le bon lutteur pour ce qu'il croit être le Beau et le Vrai.

Mais le fait n'est pas là.

Vraiment, tant de fois on a démoli l'Académie française, tant de fois on a dit le ridicule de ces quarante vieillards venant sommeiller périodiquement sur leurs fauteuils et discourir sur la vertu des bonnes qui servent bien leurs maîtres et des rosières qui n'eurent pas l'occasion de perdre ce que bien peu tiennent à conserver; tant de fois on a ri au nez de ces vieillards qui veulent faire la loi dans la république des lettres alors que la plupart d'entre eux ont à peine écrit et que les autres sont auteurs d'œuvres dont personne ne se souvient plus. En riant des pères de la Coupole, on a eu parfaitement raison. On dit que le ridicule tue : la preuve, c'est que l'Académie est morte, qu'à peine une poignée de bas-bleus et quelques chatouille-duchesse voulant arriver par les femmes, puisqu'ils ne peuvent arriver à la force des poings, s'en soucient encore. Bref, il est entendu que l'Académie est une chose aussi ridicule que l'Armée du salut.

Là est le danger pour la nouvelle académie, et un danger auquel elle n'échappera pas. Une académie est toujours ridicule, parce qu'un groupe d'hommes ne peut, sans errer, imposer ses idées à plusieurs générations, parce qu'il se rencontrera toujours un homme de talent ou de génie, comme on voudra, qui pensera autrement que cette académie et qui soutiendra mordicus que c'est lui qui a raison.

D'ailleurs, voyez-vous ces écrivains qui tous ont du talent, c'est-à-dire qui tous ont une conception personnelle de l'Art, du Beau, de la Vie, tomber d'accord sur des formules uniques, émettre des axiomes. Les indépendants — il y en a toujours, heureusement — se révolteront et la vieille dispute, la vieille bataille recommencera. Dans cette bataille, la nouvelle académie sera forcément battue comme l'ancienne l'a été, parce qu'elle aura contre elle les jeunes de demain, tout l'enthousiasme des générations nouvelles qui ne tarderont pas à entrer en lice.

Il y a une vérité à méditer : Ce ne sont pas des principes, ni même des idées qui triomphent, c'est la jeunesse, c'est ce qui est nouveau et pur de tout préjugé.

Malgré la haute valeur de certains membres de l'académie Goncourt, celle-ci ne survivra guère à l'autre. D'ici dix ans des hommes nouveaux la tomberont, comme Zola, Daudet et tant d'autres ont tombé celle du pont des Arts. Et tant mieux, car il faut faire comprendre de mieux en mieux qu'un effort d'art collectif est forcément médiocre et que l'artiste doit cheminer seul son chemin.

Roland de Marès

BAYREUTH-LES-BAINS

Ça n'y est pas encore tout à fait, mais on y viendra. C'est Edouard Dujardin, je crois, — le fondateur de la *Revue wagnérienne* et de la *Revue indépendante*, — qui imagina la « villégiature à Bayreuth ». Il s'y installa tout un mois, comme aux eaux, voici quelques étés, et pour charmer les loisirs des journées un peu longuettes qu'on passe à attendre, en de vagues brasseries, le solennel appel des fanfares qui clament, du haut de la Colline sacrée, l'ouverture du spectacle, s'exerçait à imiter sur un cor de chasse les joyeuses sonneries du jeune Siegfried devant l'antre de Fafner. Son exemple a été suivi, et voici Bayreuth transformé en « Kurort », en *Luftkurort* si l'on veut. On y prend ses quartiers d'été. La comtesse de Chambrun passa une saison au château de Fantaisie, et voici, cette année, la jolie propriété du duc de Wurtemberg louée au prince Edmond de Polignac, qui voisine avec une grande-duchesse de Russie. Dans les hôtels, à la *Sonne*, au *Reichsadler*, à l'*Anker*, les appartements sont retenus à l'avance « pour toute la saison » par des Anglais qui circulent sur le pavé des margraves à bicyclette ou en costume de tennis. Notre vieux café Sammet est devenu un « grand jardin d'agrément aux étrangers » et toutes les boutiques où l'on débite des Wagner en biscuit, des pantoufles Parsifal, des casquettes Nibelung, des serviettes brodées d'un *leitmotif* de *Tristan* ou des *Maîtres* arborent la fallacieuse étiquette : *On parle français. — English spoken.* Pour allécher le client, on lit sur des pancartes, aux vitrines des magasins de confections : « Toilette chic » ou « Costume sensationnel ». Les marchandes de fleurs pullulent. D'innombrables camelots offrent aux *Festspielegäste* des brochures, des photographies d'acteurs, des cartes postales *mit Ansichten*, des traductions, dans toutes les langues, de la Tétralogie. Un « bodega » débite du sherry, du porto et des coktails aux gosiers lassés des honnêtes bières mousseuses de Culmbach, du Spatenbräu et de l'Augustinerbräu. La brasserie Kolb prépare des « plats du jour » digestibles et la *Conditorei* voisine verse aux consommateurs un moka presque authentique. Un « restaurant international » où l'on parle tous les idiomes, où le cuisinier combine toutes les recettes en usage dans les pays civilisés fait, en face de la gare, une concurrence sérieuse au buffet du chemin de fer, seul endroit où l'on pouvait, jadis, se faire servir autre chose que de la *Bratwurst*, des *Sauere Nieren* et du *Schweinsbraten*, — exception faite pour la « Restauration » du théâtre et les hôtels.

Les pèlerins de 1876 ne s'y reconnaissent plus. On leur a changé leur Bayreuth. Des quartiers nouveaux ont été bâtis. La belle allée de tilleuls qui longeait la caserne et où l'on promenait le soir sa rêverie a disparu et les vieux arbres ont fait place à des maisons « de rapport ». A la sortie du pont, sur la gauche, s'élèvent, sévères et imposantes, de grandes constructions à vitrines, à balcons, à tourelles, et dans la hâte qu'on a mise à les édifier on n'a pas eu le temps de voûter le bras du Mein rouge sur la rive duquel elles s'élèvent. Un plancher jeté à la diable sur la rivière leur donne accès. Le coup le plus rude porté au vieux Bayreuth a été la disparition de la petite brasserie Angermann qui eut l'honneur d'abriter jadis, derrière son rideau de sapins plantés en pleine Canzlei Strasse, le Maître lui-même, et la Materna, et Niemann, et Scaria, et tous les artistes que réunissait, à l'issue des représentations de 1876, une pensée commune d'admiration et de respect. On a démoli la maisonnette au porche voûté, à la cour encombrée de futailles, pour construire sur ses fondations le bâtiment rébarbatif de la Poste et du Télégraphe.

Finis, les épanchements et les enthousiasmes débordants. Closes, les lèvres qui accueillaient par des *Hoch!* et des *Vivat!* l'entrée des artistes aimés. Le public cosmopolite qui d'Amérique, d'Angleterre, de France, de Russie, d'Espagne et d'Italie accourt chaque année, les poches pleines de dollars, de livres et de rou-

bles, a bouleversé la physionomie de la petite ville franconienne. Il a l'admiration guindée, et le snobisme des gens en smoking et en chapeau Jameson a exilé la ferveur de ceux de jadis, de ceux qui s'en allaient, le cœur plein d'allégresse, vers la Cité sainte, en un pèlerinage d'art réconfortant.

On trouvera une source à Bayreuth. On en fera jaillir une. On bâtira un Casino. Et dans ce Casino un entrepreneur intelligent établira une roulette et des tables de baccara. Il y a déjà, à trois kilomètres de la ville, un petit lac, le Röhrensee, jadis sommeillant dans les roseaux, qui, depuis deux ans, a été transformé en « pièce d'eau » avec barques à voiles, ponts rustiques et tout le tremblement. Qu'on proclame à ses eaux une vertu curative, et le tour sera joué. Actuellement on ne rencontre encore sur ses bords, à l'ombre des frênes et des saules qui se mirent dans son limpide cristal, que des familles de paisibles Bayreuthois ou quelque couple enlacé cherchant le mystère. Mais demain? Quand les chapeaux Jameson auront trouvé le chemin du Röhrensee comme ils ont rendu impraticable celui de la Siegesthurm, si solennelle autrefois dans la solitude des forêts de pins qui l'encerclent, ce dernier coin de silence et de recueillement aura disparu...

Le Bayreuth découvert par Wagner était adorable. On y était mal nourri, logé médiocrement, mais on y vivait, du matin au soir, dans une atmosphère d'art, et rien ne troublait la sérénité des impressions profondes que faisaient éprouver les incomparables *Festspiele*. Aujourd'hui, Bayreuth est devenu « confortable » et passablement crispant. L'imminence d'un Bayreuth-les-Bains fait frémir. Et l'on comprend de mieux en mieux la sagesse — qualifiée folie — du roi Louis qui s'offrait, quand il en avait la fantaisie, le royal régal d'une représentation dont il était le spectateur unique.

Réouverture du Théâtre de la Monnaie.

La Monnaie, qui a fait peau neuve, la Monnaie repeinte, rafraichie, illuminée du haut en bas à l'électricité, s'est ouverte la semaine dernière aux provinciaux en redingote, aux Anglais en tenue de cyclistes et à de très rares Bruxelles, de passage en Brabant entre la villégiature maritime et le séjour aux champs.

Samson et Dalila et *Faust* ont servi de rentrée à la troupe d'opéra, le *Barbier de Séville* et *Manon* aux artistes de l'opéra comique. Peu de changements dans la distribution de l'an passé, et partant peu d'observations pour la critique. M. Boyer a pris possession du rôle de Lescaut, dans lequel il apporte les qualités de chanteur consommé, de diseur incomparable et d'acteur expressif qu'on lui connait. Mme Raunay s'est assise, pour la première fois, au rouet de Marguerite. La distinction de son jeu, ses qualités de musicienne sûre d'elle-même lui ont fait donner à l'héroïne de Gœthe une physionomie attachante, bien que le rôle ne convienne nullement à la voix de l'artiste, mieux timbrée dans le médium et dans le grave que dans les registres élevés. Il est étonnant que les directeurs ne s'en soient pas aperçus.

Quelques débuts, en général accueillis avec sympathie : le nouveau ténor, M. Imbart de la Tour, a fait apprécier dans le personnage de Samson le charme d'une voix agréable, bien conduite, d'une articulation nette et d'une mimique exempte de cabotinage. M. Dantu, chargé du rôle de Faust, n'a pu donner encore, en proie à « l'émotion inséparable », ce que semble faire présager un organe harmonieux et particulièrement séduisant dans les passages de tendresse mais qui a besoin, pour se développer, d'une quiétude qui manquait visiblement à l'artiste le soir de ses débuts. A côté de lui, M. Dufranne, le brillant élève de M. Demest, récemment sorti du Conservatoire, a dit avec fermeté, d'une belle voix sonore et sans trop d'émotion apparente, les malédictions de Valentin. Mlle Maubourg a chanté avec quelque agitation les couplets de Siebel. Encadrées dans le personnel sûr et « d'attaque » de l'an passé : Mlle Armand, Mme Landouzy, MM. Seguin, Bonnard, Cadio, Gilbert, etc., les nouvelles recrues ont, somme toute, bravement essuyé le feu. A l'heure où paraitront ces lignes s'engagera plus sérieusement la bataille. Nous aurons à apprécier, dans *Lohengrin*, en même temps que les seconds débuts de M. Imbart de la Tour, les débuts de Mlle Kutscherra, la cantatrice tchèque qui remporta l'hiver dernier aux Concerts Ysaye un succès unanime, et ceux de Mlle Goulancourt, à qui la direction a confié d'emblée la lourde tâche d'incarner Ortrude.

CONCOURS

Le Collège échevinal de la ville de Gand met au concours entre les artistes belges le recto des titres du nouvel emprunt de conversion.

Le format du recto des titres mesurera quarante centimètres de hauteur sur vingt-sept centimètres de largeur. L'espace réservé pour l'impression du texte à y inserer sera de vingt-deux centimètres de hauteur sur quatorze centimètres de largeur.

Les projets, entièrement achevés et prêts à pouvoir être transformés en clichés typographiques pour l'impression, devront être remis au secrétariat communal avant le 30 septembre 1896. Les noms et adresse des concurrents seront mis sous enveloppe cachetée avec une marque correspondant à celle du dessin.

Une prime unique de trois cents francs sera allouée à l'auteur du projet jugé le meilleur. Le dessin auquel la prime aura été accordée deviendra la propriété de la Ville. Les dessins non primés seront tenus à la disposition des concurrents au secrétariat de la Ville. Ces dessins devront être enlevés au plus tard le 1er novembre prochain.

***

La *Ligue Vélocipédique belge* met au concours le dessin d'un diplôme symbolisant le Sport et le Tourisme vélocipédiques et portant l'insigne de la Fédération ou les armes de la Belgique. La forme et la dimension du diplôme sont laissés au choix des concurrents, qui pourront présenter également des projets monochromes ou polychromes. Un premier prix de 50 francs et un second de 30 francs seront décernés aux vainqueurs. Les dessins devront être envoyés au secrétariat général, 180, rue Royale, à Bruxelles, sous pli cacheté et recommandé, avant le 1er octobre.

PETITE CHRONIQUE

L'assemblée générale de l'*Union de la Presse périodique belge* a réélu membres du comité pour un terme de deux ans MM. Armand Lepère et Gaston Beirlaen. Les autres membres sortants ayant manifesté le désir de ne plus voir renouveler leur mandat, sont remplacés par MM. Octave Maus, Paul Otlet, Oscar Schepens et Emile Adrien. Sur la proposition du comité, le titre de président honoraire de l'*Union de la Presse périodique belge* a été décerné à l'unanimité des membres présents à M. Liévin Coppin, président sortant.

Le Conseil d'Administration pour l'exercice 1896-1897 est composé comme suit : Président d'honneur : M. Jules Guillery, ministre d'Etat; président honoraire : M. Liévin Coppin; président effectif : M. Octave Maus; vice-président : M. Joseph Kloth; secrétaire : M. Gaston Mertens; trésorier : Henri Bossut; bibliothécaire : Oscar Schepens; syndics : MM. Armand Lepère, Georges Van Melckebeke et Emile Adrien; conseillers : MM. Paul Otlet, Gaston Beirlaen, Léon Van Neck et Emile Gilson.

L'inauguration du monument Alfred Verwée aura lieu à Knocke le 21 septembre, à 4 heures.

Voici la nomenclature des tableaux nouvellement acquis par le gouvernement pour les collections du Musée moderne de peinture : Artan, *la Mer du Nord*; H. De Braekeleer, *l'Échoppe*; C. Dell'Acqua, *Dalila*; Hennebicq, *la Chapelle de Saint-Isidore*; Gilsoul, *Un Soir de novembre*; Raffaëlli; *le Marchand de mouron*; Raffaëlli, *le Chevet de Notre-Dame à Paris*; J. De Vriendt, *le Chant de Noël*.

Ces œuvres, exposées depuis hier samedi dans une des salles du Musée moderne, seront visibles pour le public jusqu'à samedi prochain, 18 courant, de 10 heures du matin à 5 heures de relevée.

Les ouvrages présentés cette année au grand concours d'architecture seront exposés dans une des salles du Musée moderne de peinture (rue du Musée, n° 1), où le public sera admis à les visiter à partir de demain lundi jusqu'au lundi suivant, de 10 heures du matin à 5 heures de relevée.

Aujourd'hui dimanche, à 7 h. 1/2, le Cercle dramatique *De Toekomst* donnera, au bénéfice de la souscription pour le monument à Jean Volders, la première représentation de *la Pâque socialiste*, drame en 5 actes de E. Veyrin, précédé de *Honger!* drame en un acte, en flamand, de N. De Tière.

Mercredi prochain, 16 septembre, au Théâtre du Diable-au-Corps, première représentation de *Godefroid de Bouillon à travers les âges*, fantaisie lyrique en sept tableaux, poème de Rhamsès II, musique de L. Martinz, dessins d'Amédée Lynen, projections de Georges Glorieux.

Tableaux : I. La période primitive. II. La période carbonifère. III. L'âge de pierre. IV. Jules César. V. Les Croisés. VI. La zone neutre. VII. Bruxelles-Port-de-Mer.

Sous le titre *Art et Critique*, bulletin mensuel du *Cercle des Beaux-Arts*, paraît à Liége, depuis le mois d'août, un journal illustré dont nous saluons avec sympathie la naissance. Les deux numéros sortis des presses de M. Bénard contiennent, outre un texte intéressant et varié, une planche de M. Auguste Donnay pour un drame lyrique nouveau de M. Sauvenière, *Sangahall*, et la reproduction de l'affiche de M. Ubaghs pour l'exposition d'affiches qu'ouvre aujourd'hui même à Liège le *Cercle des Beaux-Arts*. Bonne chance et bon succès à *Art et Critique*. Décidément Liége se réveille à la vie artistique.

A propos du *Cercle des Beaux-Arts*, ajoutons que dans sa dernière assemblée générale, le Cercle a admis, en principe, le projet de remplacer son exposition générale annuelle par des expositions spéciales mensuelles. La commission a été chargée de se mettre à la recherche, dans le centre de la ville, d'un local pouvant convenir à ces salonnets.

L'assemblée a également décidé qu'une tombola d'œuvres d'art serait organisée en 1897.

L'*Indépendance* annonce que la peu artistique palissade qui enclôt le jardin de l'hôtel de Mérode du côté de la place Poelaert va disparaître pour être remplacée par la grille en fer forgé que l'on projette, depuis si longtemps, d'établir en cet endroit.

Cet achèvement de la place Poelaert a duré assez longtemps, d'ailleurs, et il est temps que l'on ménage à notre palais de justice un accès convenable. Les retards ont eu, dit-on, pour cause, la difficulté qu'il y avait à mettre d'accord les trois pouvoirs qui devaient intervenir : le gouvernement, la province et la ville. L'accord serait aujourd'hui conclu.

Une commission spéciale vient d'être nommée pour veiller à l'aménagement de la place. Elle se compose de MM. Putzeys, ingénieur, et Samain, architecte, représentant la ville de Bruxelles; Lagasse, ingénieur des bâtiments civils, et Royer, ingénieur de la province.

La ville de Bruxelles vient de répartir l'exécution du monument Anspach entre trois de nos meilleurs artistes.

La statue de saint Michel qui doit couronner l'obélisque a été confiée à M. P. Braecke, élève de De Vigne; les deux figures allégoriques, devant représenter l'une le courage civique et l'autre les franchises communales, seront exécutées par M. J. Dillens; enfin, l'exécution des six cracheurs qui entourent le bassin a été confiée à M. Godefroid De Vreese.

M. Xavier de Cock, artiste peintre, est décédé inopinément à Deurle le 11 août, à l'âge de 78 ans.

Né à Gand le 20 mars 1818, M. Xavier de Cock, qui avait longtemps habité Barbizon, était un habitué des Salons parisiens où son talent était tenu en grande estime.

Pierre Benoit met en ce moment la dernière main à son opéra *Pompéia* qui sera exécuté cette année par la troupe lyrique du Théâtre Flamand d'Anvers.

La jolie affiche d'Henri Meunier pour les concerts Ysaye a été aussi appréciée à l'étranger qu'en Belgique. L'artistique publication de l'imprimerie Chaix, *Les Maîtres de l'Affiche*, lui fait l'honneur de la reproduire dans sa livraison de septembre, avec diverses affiches signées Jules Chéret, Pierre Bonnard et Gaston Moury.

Théodore Rombouts, Gaspard De Crayer, les Teniers, les Biset, Louis et Anne De Deyster, les Van Hellemont et les Van Orley sont biographiés dans les trois livraisons de l'*Art flamand* qui viennent de paraître.

Les œuvres de ces artistes sont, on le sait, des plus intéressantes. Les unes contiennent les traditions du XVIe siècle, les autres implantent l'esthétique des petits maîtres qui ont été et sont encore en honneur chez nous.

Le *Studio* d'août s'ouvre par une étude de M. Frances Keyzer sur Eugène Carrière, avec d'excellentes reproductions de quelques-unes des œuvres de l'artiste qui furent si unanimement admirées au Salon de la *Libre Esthétique* et, à Paris, dans les galeries de l'*Art nouveau*. Dans la même livraison, un article de M. Gleeson White sur Louis Rhead, l'un des plus originaux « affichistes » américains, un récit du voyage artistique que fit au Japon un peintre anglais, M. Percy Sturdee, l'appréciation de l'éminent artiste français Aman-Jean sur l'exposition de la New Gallery, etc.

Le dernier fascicule de la *Plume* contient le cinquième des huit cahiers consacrés à Félicien Rops et à son œuvre. Texte par Arsène Alexandre, Henri Detouche et Charles Formentin. Reproductions : Le frontispice de l'*Histoire de la sainte Chandelle d'Arras*, la couverture de l'*Uylenspiegel*, le *Marchand de sable*, le *Portrait de Félicien Champsaur*, le frontispice de l'*Initiation sentimentale* de J. Péladan, l'*Oracle du Hameau*, la *Vieille Garde*, le frontispice pour le *Vice suprême* de J. Peladan, le *Scandale*, la *Pantoufle de Cendrillon*, *Mon oncle Claes et ma tante Johanna*, l'*Huissier*, etc.

On inaugurera dimanche prochain à Milly, près de Mâcon, où Lamartine passa la plus grande partie de son enfance, un buste de l'illustre poète.

Sous le titre *Il Risveglio* vient d'être fondée à Catane, sous la direction de M. Corrado Sipione, une intéressante revue de quinzaine consacrée aux lettres, aux arts et à la science.

Bureaux : Via de Gaetani, 107.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 38. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 20 SEPTEMBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

PROPOS DE PLAGES

Voilà l'automne! — l'automne avec son cortège de feuillages bronzés, avec sa belle mélancolie d'or, avec ses buées de nacre, avec ses ciels plus humides — et les ombres des arbres qui s'allongent dans les prés! Voilà l'automne, avec ses pommiers qui portent comme des fruits de corail, avec ses pampres et ses raisins, bénis par le soleil! Voilà l'automne à la souriante tristesse, qui allume, en même temps que des crépuscules plus pâles, les premières lampes sur les tables familiales! Et l'on songe déjà aux rentrées, aux théâtres dont les rideaux se relèvent sur des décors de toile et de carton auxquels le gaz et l'électricité soufflent une vie et un jour factices, aux tribunaux que vont repeupler les robes noires, aux cafés qui vont resplendir, par les longues soirées, de l'éclat de gros lustres, aux veillées dans les chambres de travail près de la lampe solitaire, aux dîners, aux soirées, au Noël prochain, aux étrennes, à la mort de l'année — et à la neige aussi, et aux frimas et à l'hiver qui va commencer, déjà! après le dernier éclat du soleil qui regrette l'été! Tout cela passe rapide, la vie filant comme un train express, comme un boulet qui fend l'espace et se plonge dans la terre.

On va regagner les villes. Cependant la nature se fait plus belle, plus subtile, plus aérienne. Les tons trop crus se fondent. Les nuances se vaporisent. Un voile enchanteur tombe sur tout. Les champs s'emperlent et s'irisent. Le firmament se vêt d'infinies variétés : on dirait qu'il s'y fond des arcs-en-ciel, que des gouttes d'ambre et d'or se sont mêlées à l'azur. Les bois s'enveloppent comme d'une fine poussière lumineuse et tout prend un charme nouveau, plus discret, plus exquis, plus tendre que le charme que prodigue l'été.

Je vous écris ces réflexions assis, devant une fenêtre qui donne sur la mer, au fond d'une belle et grande plage bretonne qui répond à ce doux nom — comme parfumé d'un souvenir druidique et qui apporte comme un frisson des vieux bois où opérait la faucille des Velléda : — La Guy Morais. Il est six heures. Une mer bleue, avec des lamelles d'écume, s'étend devant moi, ridée par le vent du soir, une mer d'un bleu suave, soyeux — très « Pompadour » sous les nuées roses qui glissent à l'horizon. Là-bas, tout au fond, les îles Chausey, pâles, — des fantômes d'îles! Plus près, les récifs des Tintiaux, sur lesquels se brisent les flots. —

A droite, des caps de rochers dont les lignes s'avancent, parallèles, jusqu'au rocher de Cancale qui surgit là-bas comme un monstre couché dans l'eau, puis la baie du mont Saint-Michel et la côte normande qui s'entrevoit, à huit lieues d'ici, fuyant vers le nord. A gauche et derrière, la pointe du Menga et plus loin, à deux lieues, Saint-Malo.

Saint-Malo! Ville étrange et superbe! Une cité du temps de Louis XIV, restée telle qu'elle était, enserrée par ses murailles et ses donjons sur l'île de pierre où elle a été construite. De hautes maisons, dont quelques-unes conservent des façades du xv[e] siècle, et des ruelles tortueuses, grimpantes, pittoresques, encadrant de leurs murs anciens des marines soudaines peuplées de voiles blanches, donnent à Saint-Malo un caractère spécial, une allure unique. Son isolement lui prête des aspects de forteresse, la rend farouche, inabordable, l'emplit d'une morgue guerrière. C'est la cité des corsaires, des amiraux, des navigateurs, la patrie de Surcouf, de Duguay-Trouin, de Jacques Cartier. C'est aussi la ville des grands armateurs. Leurs hôtels, orgueilleusement, se dressent, pompeux enfants du xvii[e] siècle, au-dessus des remparts et entourent toute la cité d'une existence somptueuse et solide : on sent que dans la pensée des bâtisseurs, ils édifiaient pour des siècles. C'était ces armateurs qui, aux temps passés, faisaient le commerce d'esclaves noirs. Ils n'osaient avouer franchement ce trafic, et quand ils s'abordaient entre eux, à l'heure de la Bourse, ils se demandaient réciproquement des nouvelles de leurs cargaisons d'*ébène*. Ils ont fait de Saint-Malo une arrogante cité marchande, de grand caractère — une sorte de Hambourg breton — et qui nous a été conservé tel qu'il était il y a deux siècles. Saint-Malo n'a pas trois maisons bâties ce siècle-ci.

Saint-Malo a aussi été le berceau de Châteaubriand. Le sublime écrivain, celui qui plus que tout autre eut le don du *grandiose*, est enterré sur un grand récif, près des remparts. A marée basse on se rend à pied sec à son monument funéraire, qui est simple et modeste. Châteaubriand voulait une tombe où il pût en paix être caressé par le bruit des flots. Hélas! Il n'y semble guère tranquille. Son tombeau est un but d'excursion pour les mondains qui vont prendre les bains à Dinard, pour les touristes français qui montrent leur pays à leurs enfants et pour les nombreuses Anglaises qui mènent à cette tombe romantique les mâles qui partagent leur lawn-tennis, leur Baedeker et leur tub. N'est-ce pas qu'il y a quelque analogie entre cette sombre tombe, prétendument cachée et devenue un « objet de pèlerinage », et le fameux corbillard des pauvres de Victor Hugo charriant les restes du grand poète à travers un million de curieux, dans une apothéose de drapeaux en deuil, au milieu d'un triomphe de gloire populaire?

A côté de Saint-Malo, sur le continent, se trouvent Saint-Servan, Dinard, Saint-Lunaire, Saint-Briac, Saint-Enogat. C'est là surtout — peut-être plus qu'à Trouville — que le « tout Paris » se rend aux bains de mer. Les célébrités y abondent. L'an dernier nous y vîmes Richepin, Haraucourt, Joséphin Péladan, Henry Detouche, Rops, Judith Gautier. Le Paris intellectuel envoie là une colonie qui se sale à l'onde, remplit les casinos et les villas, bruit sur les bateaux de plaisir qui descendent la Rance. Cependant les habitations ne sont guère plus séduisantes que sur les côtes de Flandre. Dinard possède, il est vrai, quelques villas de grande allure qui allongent leurs parcs jusqu'aux flots dont les écumes viennent se jeter sur des hortensias en fleurs. C'est riche, élégant, de beau ton et de belle aristocratie. Mais les horreurs qui parsèment les environs! Oh! les villas *Jeanne d'Arc*, avec leurs donjons, leurs créneaux, leurs machicoulis et leurs statues en ciment de la fameuse pucelle, juchée sur un coin de toit en zinc, avec un air d'extase qui rendrait jalouses les vaches qui regardent passer les trains! Puis des mosquées flanquées de minarets, exhibant un orientalisme « toc » d'exposition universelle, des castels moyen-âgeux avec des murs qu'on jurerait faits en bouchon! Toute l'horreur du rêve bourgeois s'érige là, accompli, tout le mauvais goût actuel sévit là, dans sa hideur, comme il s'est démontré à Ostende, à Blankenberghe, comme il entame Knocke!

Vous vous rappelez peut-être Knocke au temps où Théo Van Rysselberghe, Willy Schlobach, Dario de Regoyos, Rodolphe Wytsman, y associés dans une maison où habita plus tard, pendant un an, Alfred Verwée, y peignaient leurs premières toiles? Des littérateurs — Eugène Demolder, Albert Mockel, Emile Verhaeren, Léopold Courouble, Georges Rahlenbeck — y passaient le mois d'août. C'était charmant alors, cordial et pittoresque, ce délicieux village flamand rassemblant, sous les ailes protectrices de deux moulins à vent, ses riantes maisonnettes blanches et ses toits rouges autour de son vieux clocher! On y vivait comme on aurait vécu dans un vieux tableau hollandais! Mais les bourgeois sont venus. On a spéculé sur les terrains et on a construit! On a construit des horreurs, des villas plus laides que des écuries, plus déplaisantes que des casernes! On a érigé la villa banale et veule, la villa de partout, le long du beau chemin solitaire qui traverse les dunes et mène du village au phare!

O les architectes stupides qui ne comprennent pas le rôle artiste qu'ils avaient à jouer! Est-ce donc un effet du hasard, un résultat du caprice des gens, si les maisonnettes, en Irlande, sourient, toutes blanches, coiffées de rouge, avec des volets verts; si les chaumières bretonnes, plus sauvages et plus tristes, sont faites de pierre grise, et possèdent des toits sombres? N'est-ce pas

que les premières répondent aux sourires de la nature fraîche et colorée qui s'épanouit autour d'elles? N'est-ce pas que les secondes participent à la grave mélancolie qui plane sur la Bretagne entière? N'est-ce pas que toutes sont faites avec les matières du sol sur lequel elles reposent et auquel elles tiennent ainsi doublement! C'était, pour l'aménagement des cités balnéaires, la vérité à comprendre. Il fallait, pour les villas, s'inspirer des types des maisons locales, et cette inspiration les eût mises en communion avec le ciel des plages ou des falaises. On n'y a pas pris garde. L'essentiel c'était, pour le spéculateur, de construire à bon marché en donnant à la construction un aspect luxueux — luxe de pacotille, évidemment. Pour le bourgeois, tout consistait à démontrer aux passants qu'il était riche.

Aussi les vrais passionnés de l'océan fuyent-ils avec horreur ces endroits envahis par la banalité bourgeoise. Et c'est pourquoi je vous écris cet article à bâtons rompus du fond d'une plage bretonne, sauvage et douce, étendant entre les rochers de la côte une large langue de sable où l'onde frissonnante arrive s'étaler, pure comme le cristal. Le soleil couchant dore les bois de sapins penchés sur la mer. Des paysans ramènent aux étables des vaches au pelage roux que le soir incendie de ses feux. Là-bas, sur une éminence, une ferme flanquée d'un gros bouquet d'arbres et d'un moulin à vent fait songer aux fermes des environs de Bruges. A côté d'elle, dans le fouillis des chênes, des lisières et des haies, avec son moulin abandonné, son clocher coiffé comme d'une poire d'ardoises, son castel, le village de Saint-Méloir-des-Ondes ressemble à une gravure de Dürer. Au loin sur la mer, qui a pris un ton froid et déjà ténébreux, glissent les voiles des barques de pêche qui regagnent Cancale. Une bande de canards sauvages passe en criant au-dessus des champs. Du côté de Saint-Malo la lune fauche le ciel d'une faucille brillante. On sent que la nature se prépare à la nuit, et de tout cela s'exhale une majesté tendre et sublime.

Le Théâtre de la Maison d'Art

On se rappelle les intéressantes représentations d'œuvres de Maeterlinck, de Van Lerberghe, de Th. de Banville et d'Ibsen qui furent données l'an dernier à la Maison d'Art. Cette tentative sera continuée pendant la saison prochaine sous la direction de M. Mouru de Lacotte.

Dès à présent, celui-ci s'est assuré la primeur d'œuvres des plus curieuses dans le répertoire nouveau et dans celui du passé. Citons notamment : *La Comédie de l'amour*, 3 actes d'H. Ibsen; *Léonarda*, 4 actes de Björnson; *Les Fiançailles*, 3 actes de Brandès; *Germinie Lacerteux*, le beau drame d'Ed. de Goncourt, qui ne fut jamais représenté en Belgique; *Le Coup de grâce*, drame en un acte de Heyse, œuvre très curieuse à laquelle J. Lemaître consacrait dernièrement tout un feuilleton très élogieux des *Débats*; *La Révolte*, un acte de Villiers de l'Isle Adam; *L'Occasion*, un acte curieux et bien oublié de Prosper Mérimée, — et sans doute aussi *Le Premier Distillateur*, 6 tableaux de Tolstoï avec adaptation d'airs populaires russes, et *A quoi rêvent les jeunes filles*, de Musset, jamais représenté.

Les représentations organisées par M. Mouru de Lacotte auront lieu par abonnement. Elles seront précédées de conférences.

Parmi les principaux artistes qui ont bien voulu se charger de l'interprétation et dont nous publierons prochainement la liste complète, citons dès à présent Mlle Maguera, fondatrice du Théâtre d'Auditions à Paris, Mlle Renée Cogé, qui tint avec tant de succès les premiers emplois au Théâtre Molière, l'excellente Louise France, du Théâtre Libre, Mlle Elisabeth Wissocq, la remarquable artiste de l'Odéon, Mlle A. Guilleaume, MM. Montigny, très apprécié au Théâtre du Parc, l'an dernier, actuellement engagé à l'Odéon, Mevisto, l'un des principaux collaborateurs d'Antoine au Théâtre Libre, etc., etc.

Le but de l'intelligent promoteur de ce théâtre essentiellement intellectuel est non seulement d'établir à Bruxelles un théâtre du genre de l'OEuvre ou du Théâtre Libre d'Antoine, mais aussi de rendre ses représentations accessibles à tous les cercles littéraires de province.

L'un des spectacles les plus attrayants de la saison sera la représentation de *Germinie Lacerteux* qui sera, conformément au vœu d'Edmond de Goncourt, jouée *intégralement* sur la scène de la Maison d'Art. On sait qu'à l'Odéon, où ce beau drame remporta un succès considérable, on avait cru devoir supprimer deux tableaux essentiels, complément nécessaire de l'étude très fouillée du caractère de Germinie et de Mlle de Varandeuil. Cette représentation aura donc l'attrait d'une véritable « première ».

CONCOURS DE ROME

Exposition des projets d'architecture.

Le sujet imposé aux concurrents, *Un Musée des Beaux-Arts*, est un des plus attractifs que puissent étudier des architectes à la recherche de solutions nouvelles et d'expression moderne à donner à leur œuvre. L'édifice, isolé de toutes parts, devait être situé au milieu d'un square de 20,000 mètres carrés, et le bâtiment principal, ne dépassant pas 8,000 mètres carrés, était appelé à renfermer, outre les vestibules, escaliers et Pas-perdus, une salle de conférences, quatre salles pour l'architecture, la gravure, les estampes, les dessins, deux grands compartiments pour l'art décoratif, deux salles assez vastes pour la sculpture et, à l'étage, les galeries de peinture. A ajouter à tout cela les dépendances nécessaires : vestiaires, concierge, locaux d'administration, buffet, galeries, promenoirs, terrasses, etc.

Voyons maintenant comment les six concurrents ont interprété ce sujet et passons en revue leurs œuvres exposées en ce moment au Musée moderne.

Le *primus*, M. Cols, d'Anvers, a certes un fort beau plan du rez-de-chaussée : les locaux sont bien distribués et de proportions raisonnées et raisonnables, la salle des Pas-perdus n'est pas trop vaste, la salle de conférences est bien placée et l'auteur a eu l'audace (au lieu de deux salles demandées par le programme) de placer au centre et en travers du monument un immense hall de sculpture qui constitue le clou, l'élément attractif et intéressant

de sa composition. Nous retrouvons semblable croc-en-jambe au programme dans le projet de M. Evrard, d'Anvers : est-ce une coïncidence ou bien la reproduction d'une étude de l'année faite à l'Institut des Beaux-Arts d'Anvers? L'acoustique de la salle des conférences laisserait bien à désirer avec ses deux hémicycles, ses tribunes et son contour tourmenté sans nécessité : pourquoi ne pas adopter une salle rectangulaire à plafond plat, pratiquement la meilleure au point de vue de l'émission de la voix? Il est vrai que le bon sens et les solutions rationnelles ne s'enseignent pas dans les instituts plus ou moins supérieurs! Signalons, dans la salle des pas-perdus, une grosse *ficelle* : dans les escaliers à doubles volées, deux d'entre elles mènent à une galerie-impasse qui ne donne accès à aucun local; à quoi bon alors, et pourquoi ne pas faire de grands escaliers d'une volée qui auraient bien plus grande allure? Ce sont là des relents de recettes d'école surannées.

Le plan du premier étage est peu heureux : les grands vides des salles des Pas-perdus, de la sculpture et des conférences enlèvent dans le centre la plus grande partie de la surface et il ne reste, pour la peinture, que deux longues galeries des façades latérales mal reliées, vers le milieu du plan, par deux galeries transversales. Il manque ici un circuit ininterrompu de salles qui permette au visiteur de poursuivre sa route sans revenir sur ses pas.

La façade, avec son portique à colonnes, n'offre rien de bien original; ses éléments sont bien grands d'échelle pour ceux des petites galeries qui relient mal les trois corps de bâtiments absolument débités en tranches par les cours intérieures.

En somme, projet méritant mais non exempt de tares.

***

A première vue, le plan de M. Augustin Van Arenbergh, de Louvain, le récent lauréat du concours triennal de l'Académie de Bruxelles, frappe par le développement excessif donné aux vestibules et à la salle des Pas-perdus; de plus, cette longue enfilade suivant le grand axe du monument conduit droit au buffet, élément accessoire, tandis qu'il faut contourner une cour de service inutile et la salle de conférences pour trouver l'entrée de celle-ci : cette salle est donc placée trop loin et nous lui reprochons aussi sa forme hémicirculaire, défectueuse pour l'audition, et qui n'est qu'un rappel condamnable des traditions des plans académiques. Les galeries-promenoirs encadrent cette salle carrément et de façon parasitaire; leur utilité est discutable, elles compromettent, plus qu'elles n'améliorent, la silhouette générale du plan et, en outre, elles se soudent mal à l'ensemble. Ces réserves faites, reconnaissons que les salles de sculpture, d'art décoratif, etc. sont de bonnes proportions et logiquement distribuées.

Bon plan du premier étage : les salles de peinture se suivent suivant un périmètre rectangulaire comme au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles.

La façade, rendue avec infiniment de goût et d'habileté, a le mérite d'une grande sobriété, mais malheureusement sans silhouette; la partie centrale massive, cubique, est percée seulement de trois portes et, à l'étage, d'une galérie aveugle bien inutile. N'était-ce pas l'emplacement désigné pour un triomphal et synthétique bas-relief, en quelque sorte l'enseigne de la maison?

***

M. Émile Lambot, de Laeken, l'heureux lauréat du dernier concours Godecharle, nous donne, dans son projet, des preuves de son désir manifeste de sortir des sentiers battus pour se lancer hardiment à la recherche de solutions et de combinaisons nouvelles. Son plan se ressent un peu trop de ces préoccupations voulues, et bien que d'une étude très poussée, il pèche par un ample semis de piliers et de colonnes et par des effets répétés de décrochements et d'hémicycles, d'où un certain papillottage qui distrait l'œil et mange les grandes lignes. La salle des Pas-Perdus, longeant la façade principale, est, tout en semblant étroite, heureusement disposée, en ce sens qu'elle permet à la salle des conférences de se trouver près de l'entrée; c'est là une combinaison ingénieuse préférable à celles des projets précédents. Signalons aussi les salles de sculpture, d'une architecture trop touffue, et les salles d'art décoratif d'une belle venue et d'harmonieuses proportions. En résumé, ce plan a le grand mérite d'être bien tassé, sans d'inutiles cours intérieures qui disloquent la composition; il nous paraît, en outre, moins décousu et d'une plus heureuse silhouette que ceux des projets concurrents.

Le plan du premier étage est plus discutable; malgré un groupement d'une compréhension heureuse, il ne nous semble pas que les deux galeries et deux salons de peinture séparés les uns des autres par des vestibules ou des promenoirs puissent produire un grand effet d'ensemble et offrir un avantage quelconque pour les visiteurs.

La façade a, certes, le mérite de l'originalité, mais celle-ci est obtenue aux dépens du caractère particulier à exprimer : est-ce bien, en effet, un palais des Beaux-Arts qui se trouve derrière cette façade à trois travées et à deux étages, divisée et décorée par des éléments fort petits d'échelle, qui seraient mieux en situation dans une habitation privée? Il y manque des nus et des grandes lignes que le plan permettait d'espérer, mais dans maint détail on y sent toutefois l'artiste de goût.

***

La valeur est moins grande dans les projets de M. Joseph Evrard et de M. Jules Dries, tous deux d'Anvers. Le plan du premier est disposé en croix, la salle des Pas-perdus formant un énorme bâtiment en avant de l'ensemble des constructions : ce dispositif est contestable en ce sens qu'il ne dégage pas bien toutes les parties du monument. Le hall de sculpture a de vastes proportions comme dans le projet de M. Cols. La façade ne manque pas de goût, mais elle semble trop un décalque de certaines œuvres françaises publiées dans les croquis de l'Intime-Club.

M. Dries a une salle des Pas-perdus vaste comme pour un palais de justice et qui semble disproportionnée dans un palais des Beaux-Arts; mais le plan a de grandes lignes simples, non sans mérite. Quant à la façade, c'est plutôt une copie qu'une inspiration de celle du Musée d'Anvers.

Il est regrettable que M. Désiré Willaert, de Bruges, ne se soit pas présenté mieux armé pour la lutte; il est arrivé à produire une œuvre dont les lacunes sont visibles et nombreuses. Son plan, d'effet monotone et sans intérêt, ne nous montre qu'une série de salles rectangulaires séparées par de nombreux couloirs : c'est plutôt une sorte de schéma indiquant, dans toute sa sécheresse, un dispositif en échiquier des éléments constituant le programme. La façade, surmontée d'une piètre coupole, est faible.

***

A ce concours se rattache une contestation assez délicate qu'il nous paraît difficile de trancher en l'absence des arguments déci-

sifs qui ont dû motiver la décision du jury. Ainsi que le disaient, dans leur protestation au ministre, MM. Lambot, Van Arenbergh, Willaert et Dries (voir l'*Art moderne* du 19 juillet 1896), le bâtiment *principal* ne devait pas dépasser 8,000 mètres carrés; or, le projet de M. Van Arenbergh a été mis hors concours parce que sa superficie *totale* était de 11,271 mètres carrés, tandis que celui de M. Cols a été classé premier, bien que sa superficie *totale* fût de 9,176 mètres carrés. Pourquoi le jury a-t-il interprété le programme tantôt comme si la mesure de 8,000 mètres carrés était celle de la construction totale, tantôt comme si elle n'affectait que le bâtiment principal? Pourquoi tant d'indulgence d'un côté et tant de sévérité de l'autre? Pourquoi, suivant l'usage, n'a-t-on décerné ni second prix ni mention honorable? Est-ce (et nous consignons ici ce que nous entendons dire partout) parce que le premier est d'Anvers, que les autres sont de Louvain et de Laeken?

En toute justice, pareille décision ne peut être entérinée par le ministre qu'après les publications du rapport du jury qui doit, loyalement et correctement, faire connaître les motifs qui l'ont guidé dans son choix et dans son ostracisme; et si, par impossible, le jugement était maintenu, nous réclamerions avec vigueur des prix ou des bourses de voyage pour MM. Lambot et Van Arenbergh, qui ont, dans leurs projets, donné de nouvelles preuves d'un talent et d'un acquis incontestable.

THÉATRES

Lohengrin.

M. Imbart de la Tour a confirmé dans le rôle du Chevalier au Cygne la bonne impression qu'il avait produite sur les spectateurs de *Samson et Dalila*. Si la voix est un peu faible dans les passages héroïques de la partition, elle est d'un timbre charmant dans la demi-teinte. Et ce qui rend l'artiste particulièrement sympathique, c'est qu'il joue et chante avec goût, en acteur compréhensif et en musicien sûr de lui. C'est, pourrait-on dire, un Van Dyck en réduction. Sous l'armure d'argent comme sous la robe nuptiale, il a composé avec beaucoup d'intelligence son personnage et s'est fait définitivement « adopter » par le public difficile des abonnés.

Mlle Kutscherra, qui semble destinée surtout aux rôles dramatiques et incarnerait, à notre avis, une superbe Brunnhilde, a dû se faire violence pour rester dans les lignes sobres du rôle d'Elsa. Un peu émue au premier acte, elle a trouvé, dans la scène d'amour, des accents de tendresse pénétrante servis par une voix chaude, étoffée. Elle a dit en chanteuse lyrique, et non en cantatrice d'opéra, le dialogue exquis du deuxième acte, ce qui permet d'espérer dans un avenir prochain des soirées d'art véritable.

Un début dans le rôle d'Ortrude : celui de Mlle Goulancourt, fraîchement sortie du Conservatoire avec une voix d'une étendue et d'une sonorité exceptionnelles, avec beaucoup de bonne volonté et une certaine intelligence de la scène.

Le rôle difficile et capital d'Ortrude ne devrait pas être confié à une débutante, et l'on conçoit qu'il y ait eu, à ce propos, quelque mécontentement de la part des spectateurs. Ceci réservé, il y a lieu de louer Mlle Goulancourt pour la belle vaillance qu'elle a montrée. Qu'elle modère les éclats de sa voix perçante, qu'elle joue avec plus de simplicité et de calme, elle prendra place, au bon rang, parmi les pensionnaires de la Monnaie.

Il y a quelqu'un dont l'exemple peut être utile à tous ses camarades : c'est M. Seguin, toujours excellent, qu'il représente le félon chevalier de Telramund, le fidèle écuyer Kurwenal, le poète-cordonnier ou le père des dieux. Il a, comme précédemment, composé magistralement le rôle de Frédéric. M. Journet dans le rôle du roi Henri et M. Gilibert dans celui du héraut ont complété avec talent l'interprétation très applaudie de *Lohengrin*.

Au « Diable-au-Corps ».

Grande « première », en joyeux tralala, au petit théâtre de la rue aux Choux, assiégé, dès 9 heures, mercredi dernier, par la foule enthousiaste. Artistes, hommes de lettres, jolies femmes, critiques sérieux et autres ont fait à la nouvelle « fantaisie lyrique en sept tableaux » de MM. Rhamsès II, L. Martinz et A. Lynen un succès triomphal.

C'est de Godefroid de Bouillon qu'il s'agit cette fois — de Godefroid de Bouillon dont les origines ataviques sont recherchées aux époques préhistoriques où la terre était encore noyée sous les flots océaniques

> Peuplés uniquement de quelques trilobites,
> Crustacés incomplets et mucilagineux.

On nous montre les forêts mystérieuses et vierges de la période carbonifère où, sur le thème d'amour de *Faust*

> ... le doux plésiosaure
> Va faire un brin de cour au tendre iguanodon,

puis une grotte de l'âge de pierre habitée par les premiers êtres humains dont une ombrelle protège à peine la nudité contre les rayons indiscrets du jour. Après quoi l'on passe sans transition à Jules César, aux Croisades, à M. Buls qui finit par prendre sans vergogne la place du héros populaire sur le socle de la place Royale... Et la prévoyance des auteurs ouvre une échappée sur l'avenir en nous offrant, dans *Bruxelles-Port-de-mer*, le spectacle des innombrables bateaux que monte si allègrement le caractère railleur de nos concitoyens...

Pareille donnée échappe à l'analyse. Mais ce qu'il importe de constater, et de louer hautement, c'est l'art parfait avec lequel ces facéties sont mises en scène. Amédée Lynen a composé pour cet amusant spectacle des ombres exquises, et M. Luiz Martinz, qui n'est autre, croyons-nous, que le bon chansonnier Baur, a brodé sur l'exhilarant livret de Rhamsès II une partition charmante dans laquelle s'enchâssent nombre de motifs connus, toujours choisis avec à-propos et d'un rapprochement irrésistiblement bouffon. C'est la plus jolie représentation du « Diable-au-Corps », et peut-être le meilleur spectacle de ce genre qui ait été composé jusqu'ici, sans faire d'exception pour le frère aîné du Cabaret brabançon, l'illustre et triomphant « Chat Noir ».

A la Scala.

Un souvenir, enfin, au Théâtre minuscule que nous montra, sous la direction de M. Helwett, la Scala. Avec une perfection inégalée jusqu'ici, M. Helwett fait mouvoir sur une scène en miniature des amours de petites marionnettes qui saluent, chantent, dansent comme de grandes personnes. Et non content de nous montrer le spectacle, il exhibe le théâtre lui-même, les dames qui lorgnent et s'éventent aux avant-scènes, le chef d'orchestre attentif aux répliques, les musiciens suivant méticuleusement le rythme du bras directorial... C'est charmant, et le succès a été, faut-il le dire? unanime.

La Saison musicale à Bruxelles

Indépendamment des quatre concerts du Conservatoire dont l'un sera consacré, dit-on, à la *Passion selon saint Mathieu* de Bach, les Concerts populaires et les Concerts Ysaye nous préparent une série d'auditions d'un intérêt exceptionnel.

M. Joseph Dupont se propose d'ouvrir la série de ses matinées par une sorte de festival consacré à Camille Saint-Saëns, dont la présence est requise à Bruxelles par l'exécution de ses nouvelles œuvres au Théâtre de la Monnaie. M. Saint-Saëns prendra part personnellement comme pianiste au premier concert populaire, entièrement consacré à l'audition d'œuvres de sa composition orchestrales, instrumentales et vocales.

L'un des concerts populaires suivants sera dirigé par M. Richard Strauss, chef d'orchestre de l'Opéra de Munich, qui conduira plusieurs de ses œuvres, notamment ses poèmes symphoniques *Till Eulenspiegel* et *Tod und Verklaerung* (Mort et Rédemption). Mlle Ternina, de l'Opéra de Munich, et l'une des artistes les plus fêtées de l'Allemagne, prêtera probablement son concours à cette audition.

On entendra aussi aux Concerts populaires le jeune violoncelliste Gerardy, dont le monde entier a acclamé le précoce et merveilleux talent, et qui ne s'est pas encore fait entendre à Bruxelles. Enfin, la saison sera close par une sorte de festival en quatre journées, coïncidant avec l'ouverture de l'Exposition, et qui sera consacré à l'audition d'un grand nombre d'œuvres d'artistes belges. Le dernier jour serait consacré à l'exécution d'une cantate de Bach et de la neuvième symphonie de Beethoven, sous la direction de Hans Richter.

Non moins intéressant est le programme des Concerts symphoniques dirigés par M. Eugène Ysaye. Ils s'ouvriront par une matinée où se fera entendre M. Raoul Pugno, le célèbre pianiste français, professeur au Conservatoire de Paris, qui donna l'année dernière avec Ysaye, à la salle Pleyel, une série sensationnelle de concerts consacrés à la Sonate pour piano et violon.

Pour les artistes du chant, la Société des Concerts Ysaye espère faire entendre le célèbre baryton français Maurel, qui n'a jamais chanté à Bruxelles, et Mlle Gulbranson, la cantatrice norwégienne qui vient de jouer avec tant d'éclat le rôle de Brunnhilde à Bayreuth.

Le clou des six concerts sera, sans aucun doute, celui où MM. Ysaye et César Thomson, les deux grands protagonistes de l'école belge du violon, se feront entendre concurremment. M. Thomson jouera le concerto de violon de Brahms, inédit à Bruxelles, et les deux illustres maîtres de l'archet joueront ensemble le concerto pour deux violons de Bach. Voilà qui ne sera point banal.

Pendant une courte absence de M. Ysaye, que des engagements appellent à l'étranger, M. Félix Mottl viendra diriger l'orchestre, veuf de son chef accoutumé, et il sera accompagné de Mme Mottl, qui chantera à cette occasion pour la première fois à Bruxelles.

Le sixième et dernier concert aura lieu avec le concours de la Société chorale *La Légia*, sous la direction de M. Sylvain Dupuis, et sera consacré à l'audition d'œuvres modernes pour chœurs et orchestre.

CONCOURS

Le comité du monument à élever à Tournai à la mémoire des soldats français tombés en 1832 sous les murs d'Anvers a décidé d'établir un concours entre les artistes pour l'érection de ce monument.

Les artistes qui désirent y participer sont priés de s'adresser, avant le 1er octobre prochain, au président, 2, chaussée de Lille, qui leur donnera tous les renseignements et conditions.

Memento des Expositions

ANVERS. Société d'Encouragement des Beaux-Arts. 15 mars-12 avril 1897. Délais d'envoi : notices, 15 février ; œuvres, 1er mars. Transport gratuit sur le territoire belge pour les œuvres admises. Renseignements : *M. A. Van den Nest, président.*

CHICAGO. — *The Art Institute.* 21 octobre-6 décembre. Délais d'envoi : notices, 29 septembre ; œuvres, 3 octobre. Transport gratuit par l'entremise des agents de la société. Renseignements : *M. W.-M. R. French, directeur.*

DRESDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1er mai-30 septembre 1897. Trois œuvres par exposant (sauf invitation spéciale). Délais d'envoi : notices, 1er février ; œuvres, 12-25 mars. Renseignements : *Bureau central de l'Exposition internationale des Beaux-Arts, à l'Académie royale des Beaux-Arts, Terrasse de Brühl, Dresde.* Expéditeurs : Bruxelles, W. de Haas, rue des Commerçants, 30 ; Paris, Michell et Kimbel, place du Marché-Saint-Honoré, 31.

NANCY. — Société lorraine des Amis des Arts. 11 octobre-15 novembre. Gratuité de transport sur le territoire français pour les artistes invités. Délai d'envoi : notices, 15 septembre ; œuvres (accompagnées d'un duplicata de la notice), 15-22 septembre. Renseignements : *M. Adam, président, 27, rue Victor Hugo, Nancy.*

NANTES. — Exposition de la *Société des Amis des arts* (par invitations). 30 janvier-14 mars 1897. Dimensions maxima des œuvres : peintures, 2m,50 ; sculptures, 150 kilogs. Gratuité de transport de Paris à Nantes. Dépôt à Paris du 3 au 10 janvier chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Envois directs jusqu'au 20 janvier (aux frais des artistes) à l'adresse du secrétaire général, 10, rue Lekain, Nantes. Commission sur les ventes : 10 %.

REIMS. — Exposition internationale d'affiches : 7-17 novembre. Renseignements : *M. A. Henriot, président, rue de Mars, 6.*

ROTTERDAM. — Exposition du *Kunstkring.* 11 octobre-3 novembre (par invitations). Renseignements : *P.-C. De Moor,* vice-secrétaire.

VENISE. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : notices, 1er janvier 1897 ; œuvres, 1er-15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venezia.*

PETITE CHRONIQUE

L'architecte Hankar vient de réaliser, avec la collaboration de M. Crespin pour la décoration, l'installation de magasin la plus jolie et la plus pratique qui ait été tentée à Bruxelles. Il s'agit des magasins et ateliers de M. Clasens, que les agrandissements de la *Taverne royale* ont forcé de quitter le coin des Galeries Saint-Hubert pour aller emménager en face, rue de l'Écuyer. Avec un goût très sûr, M. Hankar a composé pour les deux salles du rez-de-chaussée un ensemble élégant et sobre qui a le mérite, assez rare de nos jours, d'être neuf sans être britannique. Armoires à rayons, comptoir, glaces d'essayage, bureau, chaises, lustres, et jusqu'au porte-parapluies, et jusqu'à la presse à copier, tout a été dessiné avec le souci de constituer un mobilier à la fois pratique et élégant. Aux tons chauds de l'acajou des boiseries s'harmonise très heureusement le vert glauque et les jaunes pâles du tapis, du plafond et de la frise, dont la feuille de marronnier forme le principal motif ornemental. Voilà certes une réussite qui, dans l'attachante question des industries d'art, console des bévues commises par le bruyant et stérile cortège de « l'Art à la rue ».

Signalons aussi, dans le même ordre d'idées, la jolie décoration du magasin de modes nouvellement ouvert par Mme Élisa Monnaye, Montagne de la Cour. Ici l'on s'est borné aux meubles de style, à l'ornementation traditionnellement Louis XV. Mais

l'installation est bien comprise et d'une coquetterie appropriée à sa destination.

Les peintures foraines dont on a barbouillé le vestibule de l'Hôtel des Postes excitent l'ahurissement des artistes et la stupéfaction des étrangers qui vont réclamer aux guichets leur correspondance. C'est inénarrablement comique. Pourquoi, si l'on recherchait cette note, n'avoir pas confié l'entreprise au facteur pensionné dont les compositions allégoriques et autres font chaque année, aux *Indépendants*, la joie des visiteurs ? Ce facteur eût été *the right man in the right place*.

Qu'on se hâte, de grâce, de recouvrir d'une solide couche de peinture ces burlesques et enfantines images, indignes d'un pays qui, bien que la zwanze y fleurisse, a le respect de la ligne et le culte de la couleur.

Nous sommes heureux d'être les premiers à annoncer l'apparition, à la fin du mois d'octobre, du nouveau livre d'Eugène Demolder : *Le Royaume authentique du grand saint Nicolas*. La couverture de ce livre a été composée à l'aquarelle par Félicien Rops. C'est la deuxième couverture de livre qu'aura faite le grand artiste. La première était pour les *Légendes flamandes* de Charles De Coster. Le frontispice du *Royaume authentique de saint Nicolas* est aussi de Félicien Rops. Les dessins — hors texte — du livre sont de MM. Degouve de Nuncques et Etienne Moranne, celui-ci un des meilleurs élèves de Rops.

En même temps que le livre paraîtra la *Légende d'Yperdamme*. C'est la réunion des contes d'Yperdamme et des récits de Nazareth, revus et définitifs. Ce livre d'Eugène Demolder contiendra un frontispice et un dessin de Rops. La couverture à l'aquarelle, les autres dessins hors texte et les culs-de-lampe seront d'Etienne Moranne.

Eugène Demolder travaille également à un livre intitulé : *Les Lumières*, qui paraîtra en mars prochain et sera illustré par les mêmes artistes, et à un livre de critique sur quelques peintres contemporains.

La maison Breitkopf organise une tournée de l'orchestre Colonne, de Paris. La première audition à Bruxelles de cette phalange célèbre est, dès à présent, fixée au 18 octobre. Elle aura lieu à l'Alhambra avec le concours du jeune violoniste belge Lœwensohn. L'orchestre Colonne ira ensuite à Liége, Anvers et Gand. La maison Breitkopf organise aussi un concert avec le concours de M[me] Brema, qui doit, en novembre, venir donner une série de représentations à la Monnaie.

Hier, chez Joseph Wieniawski, qui avait réuni à sa table hospitalière Edouard Lassen et Schulhoff, de passage à Bruxelles, il fut question de Rossini, dont on rappela quelques anecdotes amusantes et inédites.

Un jour, un Anglais se présenta chez lui en ces termes : « Maître, je suis venu tout exprès à Paris pour vous voir... — Ah ! très bien, répliqua Rossini en se cambrant et en se plaçant au milieu de la salle. Vous pouvez faire le tour ! »

Dans une soirée, la Patti, alors à ses débuts, chanta devant le maître l'air du *Barbier de Séville*. Strakosch était au piano. La jeune cantatrice et son accompagnateur rivalisèrent, paraît-il, de virtuosité pour ajouter au texte des traits et des fioritures de leur façon. Rossini applaudit beaucoup et s'approchant de la Patti : « Il est charmant, ce morceau, dit-il; de qui est-il? » Et comme l'artiste, interloquée, répondait en balbutiant : « Mais, maître, c'est... le *Barbier !* », l'illustre compositeur lui prit gentiment le menton en disant : « Toujours espiègle, cette petite ! »

Ses mots étaient parfois cruels. Liszt lui ayant demandé la faveur de lui soumettre son poème symphonique *Les Préludes*, qu'il venait de composer. Rossini écouta attentivement l'œuvre, et lorsque l'auteur, ruisselant, quitta le piano, le maître, pour tout éloge, s'écria avec enthousiasme : « Quels doigts ! »

M. Adolphe Samuel, dont le *Christus* remporta un si grand succès à Gand, à Cologne et à Bruxelles, vient de terminer une *Messe* qui promet d'être intéressante si l'on en juge par l'idée qui a guidé l'auteur dans cette composition. « Je n'ai pas songé à faire de la musique, écrivait-il à un ami, mais seulement à exprimer ce que doivent ressentir ceux qui assistent aux offices. »

Le compositeur Albeniz vient de se rendre en Allemagne pour y faire représenter l'une de ses œuvres lyriques, *Pepita Jimenès*, devenue populaire en Espagne où elle a été accueillie avec grand succès à Barcelone et à Madrid.

M. Ernest Chausson vient d'achever un *Poème* pour violon et orchestre qu'il a dédié à Eugène Ysaye. Cette œuvre, encore inédite et qu'on nous dit être extrêmement remarquable, figurera aux programmes des prochains concerts de la *Libre Esthétique*.

Le théâtre de Carlsruhe vient de reprendre, sous la direction de M. Mottl, les *Troyens à Carthage* de Berlioz. L'ouvrage a obtenu un succès colossal, nous écrit un de nos correspondants. On a fait fête aux artistes et particulièrement à l'éminent chef d'orchestre qui a dirigé l'œuvre avec une sûreté et une autorité extraordinaires.

M. Victor Henry, l'un des écrivains les plus distingués de la Presse quotidienne, vient de mourir à Bruxelles. Il collabora au *Journal d'Anvers*, dont la direction lui fut confiée, à l'*Universel*, au *Journal de Bruxelles*, à la *Patrie* de Bruges, au *Bien public* de Gand, etc. L'humour et la justesse d'observations de ses articles lui créa dans le monde des lettres une situation en vue. Sa mort excite d'universels regrets.

M. Franz Jourdain fait, dans le *Journal des Artistes*, à propos des concours d'architecture, une remarque qui pourrait s'appliquer à d'autres pays qu'à la France : « Dans les concours d'architecture — dans tous sans exception — on connaît d'avance les noms des jurés qui sont sempiternellement les mêmes. Les concurrents préparent donc des projets qui plairont à leurs juges, juges dont ils connaissent à fond les préférences, dont ils sont les élèves et auprès desquels ils vont solliciter des conseils, dans la période d'étude. Chacun s'appuie sur un protecteur assuré dans le jury, et l'innocent qui braverait un concours sans être ni grand-prix de Rome, ni élève de l'Ecole des Beaux-Arts, ni architecte du gouvernement, ni décoré — possédât-il d'ailleurs le génie de Michel-Ange — n'obtiendrait qu'un succès de fou rire. Les quelques indépendants qui s'étaient risqués au premier concours de l'Exposition universelle ont été accueillis avec un tel dédain que, cette fois, ils ont eu le bon esprit de s'abstenir et que le combat s'est livré entre pompiers coreligionnaires ou tout au moins entre pompiers et libérâtres déguisés en classiques pour la circonstance. »

Le *Kunstkring* de Rotterdam, qui organisa en 1894 l'exposition Israëls, en 1895 l'exposition posthume d'Anton Mauve, a ouvert le 5 courant une exposition d'aquarelles et de dessins choisis parmi les plus caractéristiques des maîtres contemporains.

Les deux sociétés rivales de Munich, l'*Association des artistes* et *la Sécession*, organiseront conjointement, l'an prochain, la VII[e] grande exposition périodique des Beaux-Arts.

Le sculpteur Alexandre Charpentier ouvrira à Paris, en décembre, une exposition comprenant l'ensemble de ses œuvres : sculptures, lithographies, étains, cuirs gaufrés, céramiques, bijoux, bibelots d'art, etc.





Bruxelles. — Imp. V[e] Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 39. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 27 SEPTEMBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Le Cortège de Saint-Lambert à Liége.

Il dut y avoir, par ce dimanche de pluie, plus d'un croyant, plus d'un cœur simple, jouissant et s'épanouissant à la vue de tous ces trésors, de toutes ces vieilles châsses exhumées des sacristies et des coffres-forts où la prudence les renferme, il dut y avoir quelques âmes qui s'enveloppèrent de joyeux orgueil et qui se trouvèrent plus heureuses pour avoir contemplé toutes ces richesses, tous ces trésors d'art, tout ce pompeux décor. Ces âmes-là sont de celles que la vie du passé contente, et qui, fortes peut-être aussi d'une impulsion ancienne traversant les générations pour les atteindre, n'ont pas aussi besoin que nous de voir leurs sentiments actuels, immédiats, leurs joies et leurs vies, extériorisés, magnifiés, intensifiés, synthétisés ou précisés, rendus plus sensibles par l'art. Car, chose significative, en cette exhibition d'objets précieux enfermant des reliques, s'il y eut de l'art, de l'art expressif, ému et émouvant, c'était l'art du passé, l'art d'une humanité qui n'a plus de représentant à notre époque. Les rares choses que notre siècle a voulu édifier dans ce domaine ne sont que les imitations sans vie d'un travail inspiré, jadis, par une imagination pure de tout doute, par une invention naturelle libre et forte. Pour glorifier des patriotismes, des œuvres d'ardent apostolat, des héroïsmes, des sagesses et des saintetés dont l'essence est de tous les temps, que faible et peu expansif est l'enthousiasme de notre temps à nous!

Peut-être les générations précédentes s'agenouillèrent-elles trop profondément devant ces choses, et cessèrent-elles d'en voir le côté simple et humain, que percevaient si bien les artistes du moyen-âge. Et nous, la tête remplie de mépris ou d'exaltation pour le « surhumain », nous ne pouvons plus revivre, pour nous en inspirer, la sommaire et rigide psychologie d'une époque qui prenait pour des réalités positives, tangibles, plausibles, nécessaires ce que nous appelons aujourd'hui, avec la reconnaissance consciente du croyant ou avec les interprétations variées de l'incroyant : le merveilleux.

Je ne sais si la race wallonne — les Liégeois en particulier — est dépourvue du sens un peu pesant de la

réalité des choses. Mais, à part tout ce qui dans ce cortège venait des temps anciens, — crosses, mitres, chapes et châsses lourdes de ciselures, de pierreries, de métaux sculptés ou ciselés, — tout, ou presque tout, avait un air de cortège carnavalesque aux couleurs parfois criardes, aux allures presque folâtres. Quelques-uns des personnages historiques étaient fidèlement grimés, costumés et représentés. Un saint François d'Assise, à l'air ascétique et pieux, une sainte Marguerite aux yeux inspirés et à la pose sculpturale, un Téméraire imposant et plusieurs autres puissants seigneurs, papes, empereurs, ducs, saints, clercs ou laïcs bien plantés sur leur char ou sur leur palefroi, n'empêchaient cependant pas leurs voisins ou leur suite d'avoir l'aspect d'une troupe de figurants sur une scène de province. Un saint Pierre souriant et rose sous une perruque de Mérovingien, agitant d'un air amène la croix de son supplice sur la balustrade de son char; un pape ou un roi glissant de petits bonjours obliques au passage; des saintes entourées d'une auréole de cheveux outrageusement frisottés; et d'autres, seigneurs, pages ou écuyers assez fantaisistes en leurs accoutrements ou en leur tenue, semblaient prouver une inaptitude assez générale à comprendre la beauté possible de ce tableau vivant et mouvant. Parmi les arcs de triomphe quelques-uns étaient dignes d'une fête villageoise.

Etait-ce manque de conviction, d'intérêt pour des souvenirs aussi lointains? Quelques descendants des personnages historiques mis en scène existent encore dans la province et dans la ville de Liége. La plupart s'abstinrent de représenter leurs ancêtres, et ce lien vivant qui pour la foule unit d'une façon si saisissante le passé au présent, manquait presque complètement. Seul, le groupe des mineurs, de vrais mineurs en costume de travail, — chapeau à bords, blouse, pioche et lanterne, — puis le groupe solennel, grave, des évêques, habillés de soies aux couleurs fines, de dentelles rares et d'ors aux tons adoucis, donnaient au cortège une note de véritable poésie en même temps qu'une impression de réalité. Les mineurs au teint gris, au buste un peu courbé, aux yeux sérieux et plutôt tristes, suivaient *leur* saint Léonard, de l'air convaincu et dévoué des bons serviteurs qui se font une gloire d'assister au triomphe de leur maître. Ceux-là n'étaient pas dans la procession pour qu'on les regarde. Ils y venaient pour saint Léonard qui les protège, avec sainte Barbe, au fond de la « bure », et pour le plaisir d'être en si solennelle aventure, se doutant bien peu que pour aucun autre peut-être elle n'était aussi solennelle que pour eux. Les évêques, l'air heureux, bénissaient, les deux doigts levés, comme s'ils étaient entourés d'une foule avide de bénédictions. Quelques genoux plièrent-ils? Je ne le vis pas, pour ma part; pas même au moment où du haut de l'estrade de la place Saint-Lambert quinze ou vingt évêques, en ligne, d'un très beau geste, bénirent l'assistance.

Toute la longue histoire de Liége avec ses résistances héroïques, ses fières franchises, ses gloires savantes, pieuses ou guerrières, que rappelaient des groupes nombreux de moines, d'archers, de corps de métier pourvus de leurs bannières, de pages, d'hommes d'armes de tous les temps, n'impressionnait pas la foule. On eût dit que plus rien dans tout ce passé dont nous sortons n'avait exalté ou attendri ceux qui devaient en reproduire quelques traits, et qu'une partie de cette représentation avait été inspirée par une joviale bonhomie vite satisfaite d'à-peu-près lestement bâclés.

Seul le matyrologe de la province raconté par l'art d'autrefois intéressait et retenait l'attention. Ces coffrets-tombeaux auxquels une imagination naïve avait donné la forme de petites maisons ou de petites cathédrales, et quelle avait ornés de panneaux d'or, d'argent, d'émail et de sculptures expressives, ou ces bustes finement et enfantinement travaillés, tout cela disait en une langue presque oubliée des choses presque oubliées aussi. Et pourtant c'était là qu'allaient l'admiration, la compréhension, l'émotion peut-être de cette foule curieuse et si indifférente, si ignorante d'histoire et d'art. Mais l'art, celui qu'un sentiment profond avait inspiré, traduisait pour elle — traversant des siècles et des mondes de pensées ou d'expressions si diverses — un coin de cette âme du moyen-âge et la rendait vivante.

L'art moderne, dans ce qu'il était chargé d'interpréter, n'avait pas su se retourner vers le passé pour y puiser l'image prophétique et les germes de quelques-unes de nos joies actuelles. Ou s'il l'avait fait, c'était superficiellement et artificiellement. Est-ce la faute de notre temps, trop hypnotisé par l'avenir pour accorder assez d'importance au passé, est-ce celle de l'esprit liégeois, fait de petits morceaux et de spontanéités charmantes, mais rebelle aux lenteurs des synthèses historiques et impuissant à en savourer la très vitale jouissance? Je ne sais.

Mais le souvenir qui m'en resta fut celui de belles choses mortes qu'un peuple distrait, en route vers d'autres admirations, regarde en passant, emporté par un courant qui ne permet pas plus aux artistes qu'à la foule de s'arrêter pour prendre dans ces vies si intensément vécues toute la moelle de force et de beauté qu'elles contiennent encore.

Peut-être ceux-là seuls qui se sentent devenir vieux peuvent-ils vraiment jouir de ce qui n'est plus.

Quelques pensées d'Emerson sur l'Art.

(*Traduction inédite* (1).

Tout le long de l'histoire, ce fut la mission de l'art de faire l'éducation de notre perception du beau. Nous sommes inondés de beauté, mais nos yeux ne la voient pas clairement. Il faut que le goût, endormi, latent, soit aidé et guidé par l'exposition de quelque trait isolé. Nous sculptons et nous peignons, ou nous regardons ce qui est sculpté et peint, en étudiants perpétuels du mystère de la Forme. La vertu de l'art est de détacher, d'isoler un objet du milieu, embarrassant de variété, où il se trouve. Jusqu'à ce qu'un objet se détache de l'ensemble des choses, il peut y avoir jouissance, contemplation, — mais non pensée. Notre bonheur et notre malheur sont improductifs. L'enfant vit dans une douce extase, mais son caractère individuel et sa force réelle dépendent des progrès qu'il fait dans l'habileté à séparer, à distinguer une chose de l'autre, et à n'en traiter qu'une à la fois. L'amour et toutes les passions font converger toute l'existence vers un seul point.

Certains esprits ont l'habitude, la faculté de donner une importance exclusive à l'objet, à la pensée, au mot sur lequel ils tombent, et d'en faire, pour un moment, le représentant, l'interprète du monde entier. Ceux-là sont les artistes, les orateurs, les maîtres de la société. Le pouvoir de détacher une chose de l'ensemble et de la magnifier en la détachant, est l'essence de la rhétorique maniée par l'orateur et le poète. Cette rhétorique ou pouvoir de fixer la prépondérance momentanée d'un objet, — pouvoir si remarquable chez Burke, Byron, Carlyle, — le peintre et le sculpteur en font preuve à l'aide du marbre ou de la couleur. Leur pouvoir dépend de la profondeur d'intuition qu'ils appliquent à l'objet contemplé. Car tout objet plonge ses racines jusqu'au centre de la nature et on peut facilement nous montrer comment il se fait qu'il représente le monde. C'est pour cela que toute œuvre de génie est le tyran du moment et concentre sur elle toute l'attention. Pour un moment elle semble la seule chose dont il vaille la peine de parler, que ce soit un sonnet, un opéra, un paysage, une statue, une conférence, le plan d'un temple, d'une campagne ou d'un voyage de découverte. Puis, tout d'un coup, on passe à un autre sujet, qui s'arrondit en un tout, comme le premier, par exemple, un jardin bien dessiné; et il semble qu'il ne vaille plus la peine de rien faire d'autre que de dessiner des jardins. Je trouverais que le feu est la meilleure chose du monde si je n'avais pas aussi fait la connaissance de l'eau, de l'air, de la terre. Car c'est le droit et la propriété de toutes les choses naturelles, de tous les talents originaux, de toute faculté innée, quelle qu'elle soit, d'être à leur heure le sommet du monde. Un écureuil sautant de branche en branche et faisant de la forêt un seul arbre énorme disposé selon son désir, ne satisfait pas moins l'œil, ne remplit pas moins l'imagination qu'un lion; il est beau, il se suffit à lui-même et représente bel et bien la nature. Pendant que je l'écoute, une bonne ballade occupe mes oreilles et ma sensibilité tout autant que le poème épique entendu avant elle. Un chien ou une litière de cochons dessinés par un maître réjouissent et peuvent être d'aussi belles réalisations que les fresques de Michel-Ange.

De cette succession d'excellents objets nous finissons par apprendre l'immensité du monde, l'opulence de la nature humaine, qui peut s'étendre à l'infini dans toutes les directions. Mais j'apprends aussi que ce qui m'a étonné et fasciné dans la première œuvre, m'étonne de même dans la seconde, et que l'excellence des choses est une (1).

(1) Spécialement écrite pour l'*Art moderne*.

***

Aucune œuvre d'art ne devrait être isolée, fossilifiée, fixée, elle devrait être une exécution spontanée et momentanée. Un grand homme, en chacune de ses attitudes et de ses actions, est une nouvelle statue. Une belle femme est une image qui communique une noble folie à tous ceux qui la regardent. La vie d'un homme peut être lyrique ou épique, autant qu'un poème ou un roman.

Une véritable synthèse des lois de la création — en admettant que l'homme soit capable de la trouver — emporterait l'art dans le royaume de la nature et détruirait la barrière qui le sépare de la vie et le fait prendre pour le contraste de celle-ci dans la société moderne. Les sources de l'invention et de la beauté sont bien près d'être taries. Un roman populaire, une représentation théâtrale ou une salle de bal nous font sentir que nous ne sommes tous que des mendiants à la porte de l'établissement de bienfaisance du monde, — sans dignité, sans adresse ou ingéniosité. L'art est pauvre et mesquin. La vieille et tragique Nécessité n'ennoblit plus le ciseau ni le crayon, — cette vieille Nécessité qui pèse jusque sur le front des Vénus et des Cupidon de l'antiquité et fournit la seule excuse à l'intrusion de ces figures anormales dans la nature, l'excuse qu'elles étaient inévitables; l'artiste était ivre d'une passion pour la forme, il ne pouvait pas y résister et elle donnait le jour à ces superbes extravagances. Mais l'artiste et l'esthète de nos jours cherchent dans l'art la preuve ou la démonstration de leur talent, ou bien encore un refuge contre les maux de la vie. Les hommes ne sont pas satisfaits de la figure qu'ils font aux yeux de leur propre imagination et ils courent à l'art, et mettent tout ce qu'ils ont de meilleur dans un oratorio, une statue ou une peinture. L'art fait le même effort que la prospérité matérielle: il essaie de détacher le beau de l'utile, d'accomplir, en les détestant, quelques nécessités, quelques travaux ou actions inévitables, puis, les maudissant, leur tourne le dos pour courir à la jouissance. Mais les lois de la nature ne permettent pas ces séparations et ces jeux de compensations, ces partages du nécessaire et du beau. Dès que la beauté n'est plus recherchée religieusement, amoureusement, mais simplement pour le plaisir, elle dégrade celui qui la cherche. On ne peut plus atteindre la plus haute beauté, et ni toile, ni pierre, ni son, ni lyrisme ne la réaliseront; une beauté efféminée, prudente, maladive, qui n'est pas la beauté, est tout ce que l'on pourra produire; car la main ne peut pas exécuter des choses plus élevées que l'âme, le caractère n'en peuvent inspirer.

L'art qui s'isole ainsi devient bientôt isolé lui-même. L'art ne peut pas être un talent superficiel, il faut qu'il remonte plus loin dans la nature de l'homme. Ainsi, aujourd'hui, des hommes qui ne voient pas la nature belle se proposent de faire une statue qui

(1) Emerson dit ailleurs que notre seule lenteur et l'incapacité de la généralité nous fait accorder le don d'éternité à certains chefs-d'œuvre. Il faudrait que chaque époque et presque chaque individu pussent créer un nouveau monde d'art. Faut-il souhaiter une aussi féroce extension de l'individualité? En tous cas, je n'ai pas peur de l'aventure, et nous crois, pour longtemps encore, des êtres collectifs, moutonniers, incapables de nous soumettre à l'idée que nous portons en nous.

le soit. Ils trouvent les hommes sans goût, ennuyeux, inconvertissables, ils les détestent et ils se consolent avec des pots de couleurs et des blocs de marbre. Ils méprisent la vie, la disent prosaïque et créent une espèce de mort qu'ils appellent poétique.

Ils dépêchent le fatigant labeur du jour pour pouvoir se lancer dans de voluptueuses rêveries. Ils boivent et mangent pour pouvoir ensuite exécuter de l'idéal. L'art est ainsi vilifié; son nom devient celui d'une chose secondaire et anormale; il s'impose à l'imagination comme une chose contraire à la nature, et il est frappé de mort du premier coup. Ne vaudrait-il pas mieux de commencer plus haut, de servir l'idéal avant de manger et de boire, de servir l'idéal en l'action même de manger et de boire, de respirer, de toute fonction vitale? Il faut que la Beauté revienne aux arts nécessaires et il faut que soit oubliée, désormais, cette distinction entre les arts utiles et les beaux-arts. Si l'histoire était sincèrement contée, si la vie était noblement vécue, il deviendrait difficile ou impossible de les distinguer les uns des autres. Dans la nature, tout est nécessaire, tout est beau. C'est beau parce que c'est vivant, remuant, reproductif; c'est utile ou nécessaire *parce que* c'est équilibré et beau. La beauté n'accourt pas à l'appel de la législature et elle ne répétera ni en Angleterre ni en Amérique son histoire de Grèce. Elle viendra sans s'annoncer et surgira un beau matin aux pieds des hommes héroïques et profonds.

C'est en vain que nous demandons au génie de renouveler les miracles des vieux arts; son instinct est de dénicher la beauté, la sainteté dans des faits nouveaux et nécessaires, dans les champs, sur les routes, dans les boutiques et les usines peut-être (1). Partant d'un cœur religieux, tendu vers l'universelle harmonie, il élèvera à des buts divins les chemins de fer, les sociétés d'assurance, les sociétés coopératives, nos lois et nos assemblées, notre commerce, les forces électriques, le prisme, les cornues des chimistes, où nous ne cherchons maintenant qu'une fonction économique. L'aspect égoïste et même cruel de tout notre art mécanique, dans les usines, chemins de fer et machines quelles qu'elles soient, n'est-il pas l'effet de l'impulsion mercenaire à laquelle elles doivent leur existence? Si les messages qu'ils portent et la raison d'être des transatlantiques qui font communiquer l'ancienne et la nouvelle Angleterre, sont nobles et bien proportionnés et arrivent dans leurs ports avec la ponctualité d'une planète, ils deviennent une nouvelle phase, un nouveau degré de l'harmonie de l'homme avec la nature. Ce bateau qui, à Saint-Pétersbourg, parcourt la Néva au moyen d'une sorte de magnétisme, est près d'être sublime. Si la science était apprise par amour, si ses pouvoirs étaient maniés par l'amour, tout cela nous paraîtrait n'être que des suppléments et des continuations de la création matérielle (2).

(1) Emerson devinait bien, à l'avance, Millet, C. Meunier et toute une époque.

(2) Lire dans le très vivant, très moderne et important MAGAZINE INTERNATIONAL de mai (direction : Léon Bazalgette, 91, avenue Niel, Paris) un article d'OTTO ACKERMANN sur l'*Artiste de l'avenir*. Son dire complète la pensée d'Emerson. Toute la revue, d'ailleurs, contient des explosions de vie qui se sont frayé dans les mots un chemin jusqu'à la beauté de la forme. Voilà un aréopage d'artistes remuants, forts, affirmateurs, dont l'action joyeuse s'enveloppe de beauté, très naturellement.

BIBLIOGRAPHIE

Bloei, par EDMOND VAN OFFEL. Anvers, imprimerie néerlandaise de L.-H. Smeding.

M. Edmond Van Offel, poète flamand, vient de se révéler dans un recueil de 123 pages de poésies, lumineusement illustrées par l'auteur lui-même.

M. Van Offel appartient à la nouvelle école néerlandaise. Dans la majeure partie de ses pièces, il abandonne la vieille ornière, supprime la rime et s'abandonne à une poésie toute de sentiment. Il subit le rythme musical des images neuves et exprime avec émotion les sensations qu'il éprouve. N'eût-il écrit que *Dagen* (Aurore), la première pièce de son recueil, — composée, celle-ci, dans le rythme conventionnel, — ses débuts mériteraient de fixer l'attention :

. . . .
Het morgendschip vol goud kwam aangevaren.
En dan verscheen, zoo dat geen oog Hem kon
aanzien, schittrend geharnast van zijn zwaren
goudgloed, gehelmd van zijn gevlamde haren,
De Held van Licht — de zegezoete Zon.

Traduction littérale :

Le vaisseau matinal tout d'or approcha en naviguant.
Et alors apparut, tel qu'aucun œil pût Le
contempler, éblouissamment harnaché de son lourd
brasier d'or, casqué de ses cheveux de flammes,
Le Héros de Lumière — le doux et triomphant Soleil.

Heil est aussi de premier ordre. D'autres pièces, nombreuses, sont à signaler. Citons notamment *Troost*, qui dénote une puissante imagination, et *Geheim*. Que, fidèle à sa devise, M. Van Offel demeure original. Et nul doute que tous partageront, à lire ses poèmes, le plaisir que nous y avons goûté.

Le Jubilé de C. Saint-Saëns à l'occasion du cinquantenaire de son premier concert. Paris, librairies-imprimeries réunies.

Paris a fêté le 2 juin dernier le cinquantième anniversaire des débuts de Camille Saint-Saëns en public, — de celui que les critiques d'alors appelaient « un charmant enfant, possédant seulement du gros capital de cette vie la somme de dix ans et demi », et qui est aujourd'hui une des gloires de l'art français.

L'ancienne maison Quantin vient de publier, en commémoration de cet événement, une plaquette de luxe merveilleusement typographiée et ornée de planches hors texte et d'illustrations dans le texte : le festival-concert du 2 juin, les portraits de l'artiste en 1846 et en 1896, ceux de MM. Sarasate et Taffanel qui ont prêté leur concours à ce touchant hommage d'admiration et de reconnaissance.

Un article de M. L. de Fourcaud, extrait de la *Grande Dame*, le compte rendu du concert par M. Lindenlaub, le critique autorisé du *Temps*, font de cette brochure, avec la nomenclature des œuvres du compositeur et le programme de la soirée, un document commémoratif des plus intéressants que garderont tous ceux qui classent avec raison Camille Saint-Saëns parmi les plus illustres musiciens de l'époque.

La Vie d'Ostende, par MARS. Bruxelles, Ed. Lyon-Claesen.

Mars vient d'ajouter un album nouveau à la série de ses spirituelles revues de plages. Sous le titre : *La Vie d'Ostende* il réunit, en un recueil d'une trentaine de planches, d'innombrables dessins et croquis au crayon et à l'aquarelle dans lesquels les habitués de la grande villégiature mondaine reconnaîtront,

parmi d'aimables fantaisies, nombre de types populaires et de physionomies connues, depuis l'humble pêcheur de crevettes jusqu'à l'auguste Visiteur de marque par lequel il clôt le volume.

L'ouvrage est artistement édité par M. Lyon-Claesen qui a imaginé, pour la couverture, un entoilage frappé d'argent d'un effet neuf et original.

IMAGERIES MURALES

Les Salons de la *Libre Esthétique* nous ont fait connaître les jolies lithographies composées par MM. Heywood Sumner, Selwyn Image, Lewis Day pour orner les murs des écoles, pour faire pénétrer un rayon d'art dans les salles mornes où les tout petits s'initient à la vie laborieuse. Nous avons plus d'une fois loué l'initiative de la *Fitzroy Society* de Londres qui a, depuis quelques années, créé des séries d'images simples, caractéristiques, charmantes de dispositions et de couleurs, et nous avons exprimé l'espoir que cet exemple soit suivi sur le continent. Voici que la France a accueilli l'idée des artistes anglais. Un anonyme a offert une somme de cinq mille francs pour commencer une publication analogue à celle de la *Fitzroy Society*. M. Maurice Guillemot publie à ce sujet dans le *Gil Blas* un intéressant article consacré principalement à une interview de M. Roger Marx, qui appuie chaudement l'innovation :

« Rue de la Pompe, au haut d'une maison neuve, un vaste appartement clair où, dans le vestibule, des pastels de Chéret voisinent avec un grand carton de Puvis de Chavannes, où le salon est musée, Manet, Degas, Carrière, Besnard, et au milieu le groupe prestigieux des *Amoureux* de Rodin, où l'on voit des dessins de Willette, de Daumier, de Ribot, — des maints et un titres de journal, — une esquisse de Besnard, crayon de femme nue aux cygnes, qui ressemble à un Rops, un bar par Forain, fait autrefois avant celui de Manet, une petite naïade couchée de Henner, des Gaillard, un Valadon, puis dans le petit salon, où se trouvent une jolie table de Gallé et des sièges en cuir gaufré par Charpentier, sont des œuvres du dernier bateau, des Gauguin, des Bonnard, des Anquetin, etc. ; un regard, en passant, à la *Marche de Racoksy* et à la *Saga* de l'ami Ringel.

Dimanche matin, c'est les jour et heure de réception du jeune et actif inspecteur des Beaux-Arts qui, en pantoufles, vareuse piquée du ruban rouge, accueille de façon charmante les artistes qui lui sont de fidèles associés, et ses confrères du journalisme.

Notre causerie a été interrompue, puis reprise, les visites ne décessant pas : Aman Jean, long, maigre, ascétique, le parler lent, d'une voix pâle, toute sa personne distinguée, maladive, correspondant bien à son œuvre ; Agache, qui, peintre sévère de figures énigmatiques aux allégories songeuses, à la philosophie amère, est un joyeux vivant à face ronde, épanouie ; Guillou, un exposant de chez le Barc de Boutteville ; Charpentier, les cheveux coupés en brosse, la barbe longue, le teint hâlé, en complet bleu de marin, l'air paysan, un artiste absolument, celui-là, en son attitude réservée, artisan ou artiste, quelqu'un.

M. Roger Marx, qui est un « en avant », a déjà contribué par son légitime entêtement à des réformes utiles, à la modification des monnaies et du timbre ; il se devait à lui-même de protéger aussi, de diriger cette amélioration des écoles.

« L'idée qui est reprise maintenant, nous dit-il, date de 1879 déjà ; dans un rapport adressé par Violet-le-Duc au Conseil municipal, on lit ceci :

« On se plaint, non sans motif, que des images malsaines, barbares soient livrées sans cesse à nos enfants. C'est à nous de leur montrer, dès le moment où ils commencent à apprécier ce qu'ils voient, des œuvres de valeur... Nous voudrions voir dans les écoles des représentations très simplement traitées des divers travaux des champs et des métiers, des actes importants de la vie civile avec légendes sommaires. Ces sujets ne devraient guère donner que des silhouettes avec une coloration élémentaire, sans modelé. Ces sortes d'imageries, traitées d'une façon primitive, sont beaucoup mieux comprises des enfants que ne peuvent l'être des œuvres d'art d'une exécution plus complète et raffinée. Les enfants préfèrent à une gravure d'après un maître une image d'Épinal, non parce que cette image est grossière, mais parce que le procédé est simple, le sujet sommairement expliqué. Faisons qu'à la place de ces productions déplorables, les enfants aient devant les yeux des œuvres dues à des artistes de talent, mais traitées suivant des procédés primitifs, et nous habituerons leurs yeux aux bonnes choses, nous élèverons leur jugement au lieu de le laisser fausser par la vue des productions ridicules ou sauvages qu'on met inconsciemment entre leurs mains. »

« Vous voyez, ajouta M. Roger Marx, le conseil nous avait été donné ; ce sont les Anglais qui le suivirent, et vous avez admiré comme moi ces planches gravées par les artistes de cette Société que fonda et préside M. Heywood Sumner.

« Afin d'imiter cette réforme dont nous avions tout droit d'être initiateurs, un généreux anonyme vient d'offrir une somme de cinq mille francs destinée aux premiers frais, à des commandes lithographiques. L'*Hiver* de Henri Rivière, cette éloquente synthèse en lignes très nettes, en tons très francs, est la première planche d'une série qui sera continuée sans doute par des maîtres tels que Willette, Grasset.

« Le modèle-type a été fourni par les *Grands saints des petits enfants*, un recueil lithographique du peintre Moréau-Nélaton, où il a fait tout à la fois œuvre d'écrivain et d'artiste.

« A la poésie de l'inspiration délicate, attendrie, répond à merveille, du reste, la qualité du moyen employé ; il n'est autre que la lithographie au pinceau et à la brosse ; la composition, dépourvue de toute subtilité, atteint à une sobriété telle que l'enfance peut saisir au premier regard le sens de l'image ; les tons sont cherchés dans les orangés et dans les bistres, dans les verts et dans les bruns, et les silhouettes s'enlèvent en vigueur sur le fond d'ordinaire gris.

« Cette décoration, quelle sera-t-elle ? De tapisserie il ne saurait être question, et tout projet se trouve de lui-même écarté dont l'exécution entraine une dépense si peu que ce soit considérable ; la peinture, trop aisément destructible, ne saurait convenir davantage. Ce qu'il faut pour orner l'école, c'est l'imagerie murale, c'est la vaste chromolithographie à couleurs harmonieuses et vives, à sujet d'emblée intelligible.

« L'histoire, l'humanité, la légende fournissent d'inépuisables thèmes qui, habilement généralisés, impressionnent aisément l'enfant sans mettre son cerveau en travail.

« Ces vastes placards, montés comme les cartes géographiques, auront toute la saine influence des fresques et pourront être changés à certains intervalles, se varier à l'infini. »

Je ne sais pas d'entreprise qu'une administration puisse mener à bien, à moins de risques, et aussi rapidement. Point de charge onéreuse pour le budget ; point d'embarras pour le choix des commandes ni d'incertitude pour le résultat, puisque les artistes

s'indiquent d'eux-mêmes, et que leur passé est un sûr garant du succès.

Pour avoir été d'abord mise en application de l'autre côté du détroit, la réforme n'était pas moins intéressante ici, et cette éducation de l'œil que nous n'exigeons peut-être pas beaucoup pour nous-mêmes, — il suffit, afin de s'en rendre compte, de considérer les peintures de l'hôtel de ville et les innombrables statues qui enlaidissent les places publiques, — nous avons le droit de la demander et de la contrôler jalousement pour les petits.

Il y a un an, M. Roger Marx écrivait ceci dans le *Voltaire*, je crois :

« Il serait beau qu'à Paris et dans le bourg, et partout, l'école cesse d'être la maison maussade et haïe et que l'enfance, naguère rebutée, soit demain, dès le seuil, accueillie, réconfortée par la grâce souveraine de l'image, par le radieux sourire de l'art. »

On est déjà entré en pleine réalisation, et les premières planches coloriées parues jusqu'à ce jour sont, en même temps que des œuvres absolument artistiques, des images répondant de façon complète à l'emploi qu'on en veut faire.

L'*Hiver* d'Henri Rivière, avec sa sobriété de lignes, son ingénuité de teintes plates, l'allégorie évidente de ses rares personnages, le désolé du décor, le navrement de l'ensemble, est une vision qui se passe de notice.

Le *Petit Chaperon rouge* de Willette, avec sa gracilité puérile, avec l'entour magique du bois, avec le friselis à la Corot des verdures, avec la terrifiante et finaude figure du loup, avec l'apeurement mignard de la fillette, résume tout le conte légendaire de Perrault sans s'attacher, comme l'a peut-être fait à tort Gustave Doré jadis, aux moindres détails de la grand'mère, etc.

Une autre planche, sur la Lorraine, nous plaît moins, la figure de la femme un peu souvenue des deux fameuses lithographies de Puvis de Chavannes pendant le siège de Paris, *Le Pigeon* et *Le Ballon*.

La bibliothèque de l'enfance a montré la véritable voie de ces rénovations; les illustrations des magazine, des petits livres, des alphabets même sont confiés à des artistes; ainsi les adorables et naïfs dessins de Boutet de Monvel pour les rondes du premier âge, ainsi les vignettes dues au pinceau de Luigi Loir.

Pourquoi ne pas demander à des Chéret, à des Willette, à des Grasset, à des Rivière, à des Louis Morin de grandes images murales de compréhension très simple, qui, esthétisant les murs des classes, soient une constante instruction par le regard, une absolue et insensible élévation vers le beau. »

THÉATRE DE LA MONNAIE

Carmen.

Mlle Gianoli a fait dans *Carmen* un début des plus heureux. Sa jolie voix souple de contraltino, l'aisance de son jeu, l'aspect sympathique et agréable de sa personne ont fait la meilleure impression sur le public, qui a rappelé l'artiste à plusieurs reprises. C'est une Carmen plus souriante que tragique, à qui les scènes d'enjôlement du début sont particulièrement favorables. Mais même au quatrième acte, Mlle Gianoli a montré, à défaut d'un tempérament dramatique accentué, beaucoup d'intelligence, de sobriété et de goût.

Cette reprise de *Carmen* a, d'ailleurs, été fort honorable. M. Bonnard, qui joue Don José, y fait apprécier de solides qualités de chanteur et de comédien. Mme Mastio, en sérieux progrès, chante d'une voix charmante, en abusant quelque peu des points d'orgue, le rôle de Micaëla. A part M. Cadio, dont la voix ne convient pas au personnage d'Escamillo et qu'on a, d'ailleurs, remplacé depuis la première par M. Dufranne, tous les artistes chargés de l'interprétation, M. Gilibert, Mlles Milcamps, Hendrikx, etc. ont contribué à la bonne tenue de l'ensemble. Si l'on se décidait à donner à la mise en scène les soins qu'elle comporte, ce serait parfait.

Referendum sur Villiers de l'Isle-Adam (1).

Il me semble qu'un volume composé de l'*Amour suprême*, le *Droit du Passé*, le *Jeu des Grâces*, la *Maison du Bonheur*, *Conte de fin d'été*, l'*Impatience de la Foule*, *Véra*, la *Torture par l'Espérance*, l'*Amour du Naturel*, *Souvenirs occultes*, l'*Intersigne*, les *Brigands*, le *Plus beau diner du monde*, *Duke of Portland*, l'*Affichage céleste*, l'*Annonciateur*, *Un Singulier Chélem*, l'*Agrément inattendu*, la *Céleste Aventure* et *Akédysséril* serait un des plus beaux livres du monde, car on y lirait tout Villiers, le Villiers conteur, le Villiers des « Histoires souveraines ».

HENRI DE RÉGNIER

***

Les vingt plus beaux contes de Villiers de l'Isle-Adam? demandez-vous.

Voici ma liste *personnelle* : 1. *Véra* ; 2. *Deux Augures* ; 3. *L'Affichage céleste*; 4. *Duke of Portland*; 5. *Impatience de la Foule*; 6. *Le Désir d'être un homme*; 7. *La Reine Ysabeau*; 8. *L'Intersigne*; 9. *Conte d'amour*; 10. *Souvenirs occultes* (des « Contes cruels »); 11. *La Torture par l'espérance* (des « Nouveaux Contes cruels »); 12. *L'Amour suprême*; 13. *Sagacité d'Aspasie*; 14. *Le Droit du Passé*; 15. *L'Aventure de Tsé-i-la*; 16. *Akédysséril*; 17. *Les Plagiaires de la foudre*; 18. *La Céleste Aventure* (des « Histoires insolites »); 19. *Le Meilleur Amour*; 20. *Les Filles de Milton* (des « Propos d'Au-Delà »).

Soyez convaincu que l'édition des « Histoires souveraines » sera célébrée avec enthousiasme par notre revue catholique *Durandal*, en laquelle Villiers de l'Isle-Adam compte de très chauds admirateurs.

POL DEMADE

PETITE CHRONIQUE

La réouverture des cours de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek, sous la direction de M. Huberti, est fixée au lundi 5 octobre. Le programme d'enseignement comprend le solfège, l'harmonie, le chant individuel et le chant d'ensemble. Tous les cours sont gratuits.

L'inscription des élèves aura lieu :

Pour les jeunes filles, le jeudi 1er octobre, de 2 à 5 heures, et le dimanche suivant, de 9 heures à midi, rue Royale Sainte-Marie, 152; pour les garçons, à partir du 1er octobre, tous les jours, de 6 à 7 heures du soir, rue Traversière, 15; pour les hommes, à partir de la même date, tous les jours, de 8 à 9 heures du soir, rue Traversière, 15.

(1) Voir nos numéros des 5 et 12 juillet dernier.

Mercredi prochain, 30 septembre, aura lieu au Théâtre du Diable-au-Corps la première représentation de *Noël-Blanc*, poème d'Albert Giraud, musique de J. Weber, dessins de Léon Dardenne.

En préparation : 1° *La Tentation de saint Antoine*, dessins de Paul Mathieu, texte d'Albrecht; 2° *Une Journée aux Galeries Saint-Hubert*, texte et dessins de Henri Bodart; 3° *Le Crispicule du Vieux*, pièce de puppazzi, texte et musique de Pietro Lanciani; 4° *L'Horloger d'Yperdam*, légende du beau pays de Flandre, poème de Fritz Lutens, dessins d'Amédée Lynen, musique de Jules Baur; 5° *Conte de Noël*, poème de Francis de Croisset, musique de Luiz Martinz, dessins d'Émile Fabry.

On a inauguré à Knocke-sur-Mer, lundi dernier, le monument élevé par souscription à Alfred Verwée et dû à la collaboration de MM. Barbier, architecte, et Mignon, sculpteur. Le président du Comité, M. Paul Parmentier, échevin de la commune de Knocke, avait organisé la cérémonie avec beaucoup de goût. Il avait eu, entre autres, la pensée touchante de reproduire, en tableau vivant, l'une des toiles les plus célèbres du maître et de réunir, pour la réalisation de cet artistique projet, la plupart des modèles qui avaient posé pour Verwée. Un concert et un feu d'artifice ont clôturé cette solennité, qui avait rassemblé dans le village de Knocke, aimé des peintres, un grand nombre d'artistes et d'amis du maître regretté. Parmi eux, deux des survivants de l'*Art libre*, MM. Constantin Meunier et Félicien Rops.

Le doyen des ténors, M. Gilbert Duprez, vient de mourir à Passy, âgé de 90 ans. Il débuta en 1825 à l'Odéon dans le rôle d'Almaviva du *Barbier*. Il chanta ensuite *Don Juan*, la *Dame Blanche* et, en Italie, *Inès de Castro*, *Lucie de Lammermoor*. Revenu à Paris en 1837, il se fit, à l'Opéra, une réputation universelle en interprétant successivement *Guillaume Tell*, *Robert le Diable*, *Guido et Ginevra*, la *Favorite*, la *Reine de Chypre*, etc. Il vivait retiré de la scène depuis 1849. Duprez était le fondateur de l'École de chant qui porte son nom et laisse des souvenirs intéressants ainsi que plusieurs volumes sur le théâtre.

Léon Vanier, l'éditeur bien connu, est mort à Paris, âgé de quarante-huit ans à peine.

Collectionneur de goût, lettré érudit, il a eu l'honneur de lancer la plupart des dessinateurs et des poètes d'aujourd'hui. On sait qu'il fut l'ami sincère de Verlaine.

Vers 1884, Vanier qui venait, trois années durant, de mener le bon combat avec le *Paris moderne*, revue qui était comme un dernier reflet du Parnasse, vit peu à peu se ranger autour de lui toute l'école décadente.

« Son rez-de-chaussée, disait alors Verlaine dans une curieuse biographie parue dans les *Hommes du Jour*, est le théâtre quotidien de conférences au pied levé, et les conversations y sont aussi animées, intéressantes, souvent passionnées, que courtoises. Il y fait beau entendre Moréas réciter le sonnet des *Conquérants* de sa voix mordante et cuivrée qu'Hérédia lui-même envierait... *Hors du charnier natal!... que Cipango mûrit...* beau et bon écouter quelque remarquable, subtile et indécise page de Mallarmé. Survient Poictevin tout frémissant d'enthousiasme pour le rare et pour l'exquis dans le délicat et le beau. Verlaine passe et lance un mot plus doux qu'amer; Du Plessis vibre, Luque dessine; Baju objecte, Fénéon et Kahn discutent; très paisible, comme timide, Ghil affirme; Huysmans sourit. Vanier circule, accueille, prie d'excuser, opine, tance un commis, vend, feuillette des manuscrits, lorgne une gravure : très pittoresque et vivant en diable, le patron. Le magasin est en long; un vaste bureau qu'orne une caisse de bon augure luit doucement derrière une grille à guichets. C'est confortable et coquet. Eaux-fortes, aquarelles, bibelots japonais, caricatures!... Un bon coin de Paris bien réjouissant et même consolant. »

La *Société des Beaux-Arts* de Dinant vient de fermer son premier Salon sur un succès qui vaut d'être signalé. Il a été distribué plus de 4,000 entrées; les étrangers, Français, Anglais, Allemands, etc., y sont venus en grand nombre. Sur 315 œuvres exposées, 34 ont été acquises, parmi lesquelles 24 tableaux à l'huile, 6 aquarelles et pastels, 3 dessins et un buste; des pourparlers sont encore engagés pour plusieurs.

A l'occasion du centenaire de la naissance de Franz Schubert, on organise à Vienne une exposition relative à sa personne et à sa carrière. Le comité a réuni déjà six cents objets se rattachant au maître du *lied* et parmi lesquels plusieurs œuvres d'art de premier ordre feront l'admiration des connaisseurs. Les mélodies de Schubert ont popularisé beaucoup de poésies qui seraient oubliées maintenant sans le concours de la musique; elles ont inspiré aussi un grand nombre de peintres. Le comité va s'adresser au prince régent de Bavière et à Guillaume II pour obtenir l'exposition des peintures qui se rattachent au compositeur, et le ministère des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie a promis d'appuyer cette demande.

La livraison de septembre du *Magazine of Art* contient une étude très documentée de M. H. Spielmann sur feu sir John Everett Millais. De nombreuses reproductions et deux portraits de l'artiste, l'un peint par Holman Hunt en 1853, l'autre datant de ces dernières années, accompagnent le texte. Dans le même numéro, un article de M. Henri Frantz sur les Industries d'art au Salon de Paris.

Un groupe d'écrivains lorrains, amis et admirateurs de Paul Verlaine et d'Edmond de Goncourt, se proposent d'ériger à Nancy deux bustes à la mémoire de leurs glorieux compatriotes.

Un double comité s'est formé; il a pour président, à Nancy, M. Maringer, maire de la ville, et M. Goutière-Vernolle, directeur de la *Lorraine artiste*.

MM. André Theuriet et Raymond Poincaré ont été élus président et vice-président du comité parisien.

Les souscriptions seront reçues chez M. Jules Rais, secrétaire-trésorier, 43, rue Montparnasse.

Par suite d'un traité passé avec Mme Richard Wagner, la direction de l'Opéra de Paris a décidé que les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* ne seraient donnés qu'au commencement de la saison théâtrale 1897-1898, très probablement dans le courant du mois d'octobre 1897.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie.

Octobre

SEIZIÈME ANNÉE — N° 40. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 4 OCTOBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

SUR LA MER ET SOUS LES ÉTOILES

De Sierra-Leone à Boma.

Impressions d'artiste (1).

Du 21 au 24 août.

Décidément, en nos escales, nous ne sommes point partout les bien reçus. A Las Palmas, on nous a fait déguerpir dès que les autorités ont su que nous avions des explosifs à bord. A Sierra-Leone on nous a refusé « la Libre Pratique », la faculté d'aller à terre, à cause de la horde de nègres entassés entre nos bastingages. La localité a une renommée sinistre : *the white men's grave*, le tombeau des blancs! et pourtant le mulâtre musclé et agité qui, en qualité de Commissaire du Port, est venu faire la visite sanitaire, a maintenu à notre mât de misaine le drapeau jaune de la Quarantaine et, brandissant un exemplaire de la loi anglaise, mis en faction trois policemen noirs, armés du court gourdin, au haut de l'escalier de service. Ils ont plus peur des maladies que notre chargement humain peut recéler que des fièvres et des dysenteries de leur terre immémorialement inhospitalière.

Il en a, il est vrai, subi de belles, le dit chargement humain, depuis Bathurst! A peine au large, nous fûmes chargés par des grains furieux appuyés d'une effroyable artillerie d'averses, et pendant quatorze heures nous en avons subi les assauts acharnés à peine interrompus par des reprises d'haleine d'un quart d'heure. Les malheureux parqués sous les insuffisants abris des toiles basses tendues au-dessus de leur campement misérable, tenaillés, malgré leurs amulettes, par un roulis savant et un tangage brutalisant, affalés sur les planches, roulant inertes et démoralisés, ont reçu avec la régularité et l'inclémence cruelle des éléments éternels et insensibles, l'orage de la pluie et l'ouragan des coups de mer lancés au-dessus des pavois par un vent frénétique. De leur conglomérat humide montait, comme d'une cuisson d'immondices, le fumet animal, tiède, aigre, poivré des corps malades et des estomacs chavirés. Un carrefour boueux dans une ville frappée de la peste! La vie fuyante et désespérée ne se révélant que par des plaintes de mourants! Un hôpital abandonné dont les lamentables

(1) Suite. Voir l'*Art moderne* des 6 et 13 septembre.

pensionnaires seraient tombés dans les corridors en essayant de gagner les issues!

Des tousseries rauques déchirent les gosiers. L'humidité est terrible pour ces tropicaux habitués aux températures sénégaliennes, couverts de la mince pellicule de leurs cotonnades et n'ayant guère de vêtements de rechange. Du haut de la dunette, où les vagues déferlant en éventail nous atteignent de leurs embruns, nous regardons cet aquarium, et, de nouveau, en l'âme fraternelle et songeuse, reparaissent les fantômes des iniquités sociales et l'émoi de l'incompressible énigme qu'est le contraste entre ce navire, miracle de progrès et d'ingéniosité, et l'horrible condition de ce millier d'esclaves qu'il charrie en vue d'un profit dont ils ne sont et ne seront jamais que les victimes, véritable chair à industrie, analogue au charbon qu'on enfourne dans les foyers de la machine au piston infatigable battant à coups sourds le tambour dans les flancs du vapeur. Toutes ces forces humaines et matérielles, fonctionnant, dans l'auréole des météores et dans la beauté pathétique du voyage, pour cette seule fin égoïste et répugnante : le *Business!* les affaires, la stupide poursuite, par quelques fauves, quelques bêtes de proie, de la richesse hideuse et des jouissances avilissantes!

Il y a eu deux morts! La sombre faucheuse a abattu un pneumonique et tranché la vie naissante d'un petit enfant dont la négrillonne gentillesse s'élevait au milieu du tas telle qu'une pâquerette noire sur un fumier. Le commissaire maritime mulâtre a bien fait d'interdire l'accès du *Shore*.

Par faveur j'obtiens d'y aller. Il est juste que parfois, spécialement en pays de sauvages et de fièvres, la qualité de Sénateur serve à autre chose qu'à être injurié par messieurs le journalistes. J'y vais avec notre Capitaine et notre Docteur. Gare au soleil, m'a-t-on dit, même adouci par les nuages; gare à vos tempes et à votre nuque; il est ici terrible et traître — et j'ai emprunté un casque blanc d'explorateur. Dès le débarcadère, nous sommes pris dans la chaleur moite et étouffante des serres où chez nous les orchidées retrouvent le milieu natal. L'impression d'une maladie pouvant vous prendre en moins de rien, surgit et inquiète. Le corps entre en suée lente ainsi qu'au Hamman. Sur la tête, on sent, à travers le liège de la coiffure, la pesée de l'astre-roi plombant droit du zénith, et l'on s'étonne de ne trouver, autour de ses pieds, qu'une toute petite ombre, informe, ramassée en paquet, un moignon d'ombre.

La ville, Free-Town, c'est Bathurst en grand avec un arrière-plan de montagnes dont les verdures, fondues à distance, émaillées de bâtisses à l'aspect de chalets de plaisance, font penser à Chaudfontaine ou aux Sieben-Gebirge du Rhin. Déjà cette impression m'était venue quand, ce matin au petit jour, nous longions la côte et que les cocotiers et les palmiers, caractéristiques des sites équatoriaux, pouvaient sembler des bouleaux s'espaçant au-dessus des taillis d'une colline ardennaise. C'est curieux ce rappel, en ces lointains, des paysages d'Europe et cette conscience que la différence ne tient qu'à des détails grossis démesurément et mis en vedette par les voyageurs qui veulent absolument avoir vu des choses extraordinaires afin d'apparaître eux-mêmes en bêtes curieuses et sensationnelles.

Très lentement nous vaguons par les chemins gazonnés que sont les rues, trouées par les larges éraflures d'un sol rouge. L'opposition des tons vifs est d'une harmonie charmante. Des Bodegas, des boutiques, séparées par des jardinets où le bananier à larges palmes balayantes et le svelte laurier-rose tiennent surtout la place, les bordent, avec l'étalage en bazars de marchandises cosmopolites et râpées. Partout le nègre, anglicisé et évangélisé. Plus de nudité livrant à la vue le bronze des dos et des seins, si statuairement pointus et fermes chez les jeunes filles, si gélatineusement boudinés et ballottant chez les femmes. Du *cotton* britannique criard et ramagé, en emballage autour de tous les corps, les corps minces et souples des adolescentes, les corps énormes et tourellisants des matrones. Et de là sortent les têtes, les têtes et les mains, les mains noires, les têtes noires brunissant au soleil, donnant à nos yeux accoutumés aux nuances claires de ce miracle de frêles nuances « la couleur de chair », une répulsion causée par l'inharmonie, la tristesse de cette fuliginosité, le mécontentement de cette nuit matérialisée où le rythme des coloris raffinés est éteint.

Il n'y a qu'une centaine de blancs parmi les trente-cinq mille habitants de la place, résidu infime de ceux qui tentent l'acclimatement dans cette oasis perfide et que les fièvres putrides dévorent. Ce sont eux qui tiennent tout ensemble. Il n'en faut pas plus, de race supérieure à race inférieure. Car aux différences zoologiques de peau et de traits, superficielles, correspondent les différences psychiques, les vraies, les cardinales et c'est là qu'il faut regarder quand on pose le problème de l'assimilation du Noir au Blanc, par l'éducation et le temps. Hélas! hélas!

A une heure du matin, après un laborieux et traînant embarquement de combustible, nous levons l'ancre par une majestueuse nuit lunaire. Notre camp girovague s'est augmenté d'un nouveau contingent : nous sommes maintenant environ douze cents à bord! L'équipage d'un cuirassé! Tout ce monde, à cette heure, dort dans la paix morne du désœuvrement, de la fatigue et des privations. Ainsi, peut-être, s'en allaient les croisés de Richard Cœur de lion, en leur exode vers la terre sainte, ou les exilés du duc d'Albe vers les Amériques. La brise qui souffle de l'avant ramène sur le navire l'odeur répugnante de leur fermentation acide

et berce d'un roulis doux leur sommeil de brutes. Au petit jour c'est un réveil garrulant, une agitation de guêpes. Les ballots humains, tantôt étendus comme des sacs jetés au hasard sur le pont, s'agitent, vont, viennent, gesticulent, tourbillonnent dans le bruit d'une jacasserie incessante. Le steamer, sur son large dos, véhicule cette foule, en un balancement paternel qu'accompagne le ron-ron continu de la machine et qu'orne sombrement le panache intermittent de la fumée. Ils ont envahi tous les espaces, ils encombrent l'avant, dégringolent dans la coupée qu'ils submergent, escaladent le spardeck, se nichent dans les haubans et sous les canots, se blottissent sur les roufs, font de tout un perchoir, bloquent à l'arrière les passagers de seconde classe et ne laissent libre que la dunette pour les passagers de première. Vainement l'équipage s'efforce de les parquer : ils débordent comme les hannetons d'une boîte où un écolier veut les contenir. Nous sommes des naufragés sur un écueil que battent les flots en multitude, une poignée de soldats luttant entourés, aux dernières heures d'une bataille. Il faut se résigner à l'envahissement! Ah! le singulier voyage d'agrément pour « les gens de cabine » que nous sommes! Qu'importe, le pittoresque abonde et surabonde! La compensation est princière.

L'océan a, dès midi, mis ordre à leur tumulte, en recommençant la danse bousculante qui les avait matés au sortir de Bathurst. Voici de nouveau les secousses violentes, les saltations épiques et les puissants arrosages des vagues écrêtées et déchiquetées par le vent. Le troupeau, repris du vertige stomacal, vacille, s'affaisse et retombe dans le sommeil somnambulique et les transes du mal de mer. Ce n'est, de nouveau, qu'un amas de loques tachées par la saleté des têtes noires rasées à fleur de peau ou vêtues d'un court crépon laineux de caniche, des bras et des jambes nues déjetées, insensibles aux rasades salées qui jaillissent en affusions brutales. La nuit gagne cet amalgame lugubre. Par intervalles la pleine lune, dans une trouée de nuages, lucarne sinistre, semble regarder si les flots font bien leur besogne de tourmenteurs.

Jusqu'à l'aube, lente à paraître, dure cette persécution. Une délégation mouillée jusqu'aux moelles vient annoncer au Capitaine qu'un homme a dû être emporté pendant la tourmente nocturne : ses compagnons de planches ne le retrouvent plus ! — Qu'y faire?

L'Atlantique semble en avoir assez. Voici le soleil! La côte d'Afrique est visible, dentelée de forêts lointaines. Nous voguons par le travers de Libéria, cet unique lieu du monde où les nègres, livrés à eux-mêmes, tentent sans grand succès, depuis trois quarts de siècle, de se gouverner en république à la mode américaine, portant les institutions parlementaires à peu près comme ils portent nos vêtements.

Les négritiens, réconfortés par le calme, sont debout. Ils recommencent leurs turbulences de marché à Tombouctou, après la prière du matin dont, en fidèles musulmans, ils accomplissent les rites, tournés vers l'orient où gît la Mecque-la-Sainte, frappant et refrappant de leur front le pont sur lequel quelques-uns ont déposé une poignée de sable symbolisant la terre de l'Islam. Car, avant la récente invasion des peuples aryens sur tout le pourtour de la massive Afrique, demeurée si longtemps intacte et inconnue, l'Arabe, le sémite, définitivement repoussé d'Europe, tournant le dos à l'ancien champ de ses pillardes conquêtes, envahissait lentement ces contrées mystérieuses, massacrant le nègre ou le convertissant au mahométisme. Le cerveau à parois étroites de ces rudimentaires s'accommode, bien mieux que du catholicisme mystique et compliqué, de sa théologie simpliste concentrée en de si rares et si faciles préceptes : Croire à un seul dieu, Allah ; à Mahomet, son délégué sur la terre; à une vie future, paradisiaque pour les bons, impitoyable pour les mauvais; accomplir cinq devoirs : la prière avec les ablutions, l'aumône, le jeûne, la guerre sainte contre les mécréants, et, pour les plus fervents, le pèlerinage au tombeau du Prophète.

La température n'a rien d'excessif. Sommes-nous vraiment dans la zone torride avec la gerbe des rayons solaires tombant verticaux sur nous? Pour la première fois un beau couchant. Grâce à de décoratifs nuages, ce n'est pas seulement un aérostat de feu précipité dans les abîmes de l'horizon maritime. Les splendeurs méconnues des fins de jour dans nos pays de ciels étoffés de nues, sont retrouvées! Ah! si nos yeux moins ingrats savaient mieux voir les merveilles célestes de nos contrées du Nord! Si les défilés profonds qui sont les rues de nos villes ne réduisaient pas à un pan dérisoire le spectacle émouvant du ciel toujours changeant!

Ces nègres, ces nègres! Décidément ils occupent toute la scène, figuration énorme et pullulante du théâtre ambulant où nous sommes. Encombrement prodigieux, tel que celui des mouettes, des cormorans, des alcyons, des pétrels sur les rocs à guano. De même que les bourrasques équatoriales surgissent autour de nous, troublant d'un tourbillon brusquement formé, brusquement dissous, la paix des solitudes, dans leur cohue barbare, se noue tout à coup la ruée, la mêlée d'une « palabre ». Pour une calebasse pleine d'eau renversée, pour une cruche cassée, pour une préséance à la marmite où cuit le riz quotidien, pour une vétille, pour un rien indéchiffrable, une querelle s'éveille, gonfle, gronde et éclate furieuse. Ils sont dix, vingt, trente à enchevêtrer leurs membres, à se distribuer des claques sonnantes et des coups de poing sourds, à désarticuler en grimaces de cynocéphales leurs visages noircis et glabres de pierrots à rebours, à faire mouvoir en miau-

lements les palettes de leurs langues rouges entre leurs dents blanches de carnivores mal guéris de l'anthropophagie. Il faut qu'un officier se jette sur eux comme un valet de chiens fouaillant une meute, arrache les matraques brandies et les jette par dessus bord, ou cadenasse aux poignets de quelques-uns les fers de justice. Le premier lieutenant a failli envoyer à la mer une énorme flûte à petits trous qui semblait un gourdin, propriété d'un va-nu-pieds en redingote et sans pantalon. Pas de danger, du reste, que ces taloches fassent des noirs ou des bleus sur leur peau.

Au déclin du jour, rapide, sous ces latitudes, comme un changement de décor, déclin destitué des lentes douceurs de nos crépuscules, quand le désert maritime est gagné par l'ombre et que s'assombrit l'indigo transparent des eaux, en mon souvenir apparaît, fantôme, l'œuvre dramatique de Géricault, *Le Radeau de la Méduse* : cette cuve sombre à large houle est celle qu'il a devinée ; ces haillons suspendus aux cordages et claquetant dans le sillage aérien de notre course sont des signaux de détresse ; ces corps allongés ou accroupis dans une immobilité funèbre sont des naufragés. En ces parages infréquentés notre horizon reste vide : sombrer ici serait le sort douloureux des navires « perdus corps et biens sans nouvelles » !

Et pourtant à d'autres heures le spectacle de cette mer, inépuisablement mobile en son uniformité, évoque d'autres rêves. Nous sommes au large des rives de Guinée, côte du poivre, côte d'ivoire, côte d'or, côte des esclaves. Un courant bienveillant nous charrie, les brises alizées nous éventent. Quand le ciel s'orne des clous d'or des constellations boréales déjà montantes tandis que la Grande Ourse et son cortège peu à peu s'enfoncent dans le Septentrion, je pense aux légendes des voyages fameux ou fabuleux, à Christophe Colomb, à Magellan, à leurs précurseurs dès longtemps surgis dans les imaginations devinatoires des peuples, à saint Brendan, faisant voile hardiment vers l'ouest, avec vingt moines, à travers les merveilles ; visitant les républiques d'oiseaux qui rendent un culte à Dieu en chantant aux heures liturgiques ; l'île des Brebis où ces doux animaux se gouvernent selon leurs lois pacifiques ; l'île Silencieuse qu'aucun bruit n'a jamais troublée, où les cierges s'allument d'eux-mêmes à l'heure des offices pieux ; à la Pâque célébrée par le saint sur le dos complaisant des baleines ; je songe à la promenade mystique du bienheureux dans le Paradis terrestre retrouvé ; à sa rencontre avec Judas l'Iscariote, qui, une fois par semaine, sort de l'enfer, en récompense d'une bonne action qu'il a faite ; toutes les plantes ont des fleurs, tous les arbres des fruits, et quand il revient de ces terres de promission frangées d'herbes ravissantes qui retombent dans les flots, ses vêtements austères en restent parfumés pendant quarante jours.

Le coq chante à bord : ces prestiges s'évanouissent. Un noir est tombé dans la chambre des machines. Il agonise ! Il meurt ! Ses compagnons poussent des lamentations. Ils l'enroulent de bandes d'étoffe, lui lient les bras et les jambes, le ficellent dans sa natte. Les matelots attachent au cadavre le fer de grilles hors d'usage pour le faire couler à fond loin des requins et le cousent dans une vieille voile. Un à un les assistants viennent cracher sur le mort pour signifier : Tu emportes quelque chose de nous. Et à la Mer pour toujours !

Nous approchons rapidement de l'Equateur. Pourtant les journées sont fraîches et les soirées froides à s'emmitoufler. Dans la clarté indécise d'une aube nous passons au large de l'archipel portugais de San-Thomé dont la découpure montagneuse, empanachée d'arbres, se découpe en cartonnage d'ombres chinoises. Deux pics, élancés comme des clochers et des beffrois, font songer à la silhouette d'une cité flamande dans les brumes du matin, et l'illusion se continue à mesure que l'avancée contournante du steamer en déplace lentement la double architecture. Une îlette se détache de la masse, Las Rolas, les Tourterelles : quatre cents hectares plantés de cocotiers abritant des champs d'ananas et des vergers de caféiers. Le jour naissant argente la mer d'une bague qui entoure l'oasis et s'achève, sur les rocs du pourtour, par une frange neigeuse de vagues déferlantes. Le soleil qui se lève, pose derrière le paysage la gloire pourpre de son disque et étend du rivage au navire, sur les flots écailleux, le tapis somptueux d'une écailleuse traînée d'or rouge, invitant au départ pour cette solitude enchantée.

On rêve de finir sa vie dans ce désert charmant, d'y trouver la paix toujours fuyante, de s'y baigner dans l'Harmonie de l'âme et du monde. Ah ! combien tôt sans doute nous reprendrait la faim nostalgique des agitations humaines et des inéluctables sociabilités !

A la pointe extrême des Tourterelles, nous coupons la Ligne. Ici je reçus le baptême, *long years ago*, quand j'étais mousse à bord du *Vasco de Gamà*, en route pour Pérou. Plus rien des antiques cérémonies dont les rites burlesques s'accomplissaient sous le sceptre d'un Neptune d'occasion flanqué du bonhomme Tropique et entouré de sa cour de marsouins. Le « cant » ne s'accommode pas, sur les grands steamers, de ces réjouissances. C'est bon pour les *sailing ships*.

Dans deux jours nous mouillerons à l'embouchure du Congo.

AU MUSÉE ANCIEN[1]

Quels que soient, ci et là, les remaniements que la présentation nouvelle des œuvres au Musée ancien puisse encore subir, dès aujourd'hui on peut affirmer que les changements ou plutôt les bouleversements faits dans cet « immeuble national » si longtemps dédié à l'immobilisme, à l'anonymat, à la négligence, à la routine, à la moisissure administratives, apparaissent merveilleux. Il a suffi pour provoquer ce miracle que deux hommes, MM. Wauters et Cardon, aient eu l'audace de penser autrement qu'on ne pensait en 1830 et d'assumer la responsabilité de cette audace et des actes qu'elle leur a dictés. La commission du Musée, si souvent attaquée par nous et violemment et à juste titre, se réhabilite grâce à eux et cesse d'être la palissade de soliveaux décorés que l'Etat belge entretenait et rangeait, sous prétexte de les garder et de les isoler, autour des chefs-d'œuvre.

Il y a dix ans on aurait pu désespérer de voir jamais la poussière elle-même changer de place au Musée. On se demandait si vraiment commission et huissiers n'étaient pas aussi choses peintes ou sculptées et si, un jour, on n'aurait pas trouvé M. Fétis définitivement incorporé dans la *Peste de Tournai*.

Aujourd'hui une telle incorporation n'est plus à redouter : MM. Cardon et Wauters auraient soin de secouer ou peut-être de déchirer la toile. Ce qui serait bien fait.

La chose qui frappe le plus vivement dans le Musée ancien renouvelé, c'est la salle des gothiques. Théoriquement on pourrait affirmer que ces panneaux admirables où les Van Eyck, les Bouts, les Memling, les Mabuse, les Van Orley ont imprimé de l'immortalité, ne trouvent leur atmosphère que dans l'intimité de salles étroites et bien closes, à fenêtres latérales et à carreaux lénifiant la lumière extérieure.

Or, il se fait que dans cette immense salle du Palais de la rue de la Régence, dont les dimensions font songer aux places publiques et aux gares, la formation heureuse des ensembles, la coupure des grandes surfaces par panneaux d'œuvres harmonisées, la section des coins par des écrans et surtout la médiane division du hall entier, par l'exposition sur autel, volets déployés, du grand Quentin Metsys, réalisent ici mieux que n'importe où, la présentation de ces œuvres merveilleuses. Vraiment notre collection gothique n'a jamais étonné ni charmé plus victorieusement. Quand l'or criard de certains fonds et de certains cadres se sera assourdi et que les Breughel, qui seuls ont perdu à leur déménagement, auront reconquis un rang exceptionnel à la rampe, les plus grincheux n'auront qu'à se taire. La rangée des Memling prouve combien les œuvres d'un même maître gagnent à être groupées; les Van Orley n'ont jamais resplendi plus triomphalement; et plus sincères, et plus profonds, et plus humains, et plus vivants que les plus souverains chefs-d'œuvre s'affirment l'*Adam* et l'*Ève* de Van Eyck.

Entre les colonnades du premier étage, au long des galeries, commandent les Rubens. On croirait les voir s'étaler en des églises ou des palais, leur vrai séjour. L'exubérant et violent Pierre-Paul s'y campe à l'aise. Ses énormes toiles partent du plancher pour aboutir aux frises. Elles dressent les *Assomptions*, les *Martyres*, les *Calvaires* et les *Tombeaux* pour une vierge qui serait la belle Mme Rubens et pour un Christ qui serait le chevalier Rubens lui-même, consolé par ses femmes superbes, soit qu'elles lui présentent en souriant le voile de Véronique, soit qu'elles pleurent avec tendresse sur ses transitoires douleurs. Car ce grand peintre n'a fait que dresser dans son œuvre l'épopée de toute sa vie voluptueuse et large, drapant indifféremment, dans le luxe et le faste, ses deuils, ses joies, ses fiertés et ses succès. Les colonnes du palais de la Régence convenaient donc, mieux que n'importe quelle salle isolée, à la manifestation de son art emphatique et dominateur, et c'était se montrer soucieux de sa gloire et du sens de son génie que d'assigner une telle place — la vraie — à son triomphe sanctionné par le temps.

Le Musée ne possède point des Van Dyck assez glorieux pour qu'on les oppose aux Rubens. Quant à Jordaens, nous croyons pouvoir maintenir qu'on ne fait point valoir en notre Musée toute sa force et sa vie. Anvers possède de plus beaux Rubens que Bruxelles. Par contre, elle n'a que de secondaires Jordaens. Celui-ci règne chez nous plus superbement que partout ailleurs. Or, ce règne magnifique n'est point proclamé assez hautement par le classement nouveau.

Certes, on a réuni trois Jordaens, mais les autres sont dispersés. Or, ce qu'il faudrait, c'est les présenter en bouquet, le *Saint-Martin* formant le centre du panneau et toutes les toiles moindres en dimension mais non pas en splendeur, se rangeant alentour. Alors l'œuvre de ce solide, puissant, luxueux et médullaire artiste éclaterait à tel point que peut-être on l'égalerait à celle de son maître, dans une tempête d'admiration. En tout cas viendrait-on à Bruxelles pour la mesurer à sa vraie aune, puisque à Bruxelles seulement on pourrait la juger suivant son authentique valeur. Et ce serait plus encore de justice que de dévotion à la mémoire de Jordaens, qu'on ferait preuve en l'honorant ainsi. Que Rubens soit colossal, que Van Dyck ait en ses attributions la noblesse, la santé et l'élégance, nul ne le conteste. Il n'y a que Jordeans que l'on néglige plus encore à l'étranger qu'en Belgique. Or, ils sont, à eux trois, la trinité de l'art flamand et dieux au même titre.

Les petits maîtres hollandais occupent deux salles. Celles de leurs œuvres — elles sont rares — qui tranchent sur un assez médiocre ensemble ont été mises en évidence, au mieux. L'école italienne profère au bon rang les Tintoret puissants que nous possédons ainsi que les Crivelli, l'Albane, le Véronèse et le Castiglione.

A l'opposé, dans la salle française, le lumineux Claude Lorrain, le foudroyant Delacroix, le volontaire Ingres, le David (*Marat dans son bain*) et une toile représentant une Manola par Courbet requièrent et retiennent et sont bien exposés. Le Navez récemment acquis — *La Famille de Hemptinne* — groupera autour de lui, à l'autre bout du Musée, les peintres belges de l'époque contemporaine. Et ainsi tout sera remanié et classé et l'on pourra mettre au-dessus des salles les cartouches indiquant les écoles, ce qui ne s'est jamais fait en Belgique.

Et joyeusement l'on quitte le Palais après cette première visite, séduit par tels tableaux qui jamais ne s'étaient prouvés aussi beaux parce qu'on les reléguait Dieu sait où, et vivement intéressé par d'autres qui semblent rajeunis par une nouvelle lumière. L'on souhaite aussi qu'un changement et un déplacement des œuvres soit imposé tous les dix ans, pour que la surprise, ainsi ménagée à point nommé, renouvelle chez les fervents d'art les admirations et que toujours plus de gloire rejaillisse sur les vieux maîtres vénérés.

(1) Voir l'*Art moderne* des 2 et 9 août dernier.

LE PAYSAGE URBAIN

Projets de transformation à Gand.

Ne vous êtes-vous jamais amusé aux dépens de tel couple provincial en balade dans les rues de Bruxelles ou de Paris, ou promenant son élégance problématique sur la digue d'Ostende? Tout de suite vous les reconnaissez dans la foule, ces braves gens, très convaincus cependant d'être habillés à la mode du jour.

Et n'en est-il pas de même de l'aspect de la plupart de nos cités de province, elles aussi travesties suivant l'esthétique de la capitale?

Ce sont bien des boulevards, des rues tirées au cordeau, « à l'instar de Paris ». — Le bonhomme et la bonne femme déambulant le long de la plage d'Ostende le sont aussi, cependant, habillés « à l'instar de Paris ».

Chacune de nos villes avait, il n'y a pas longtemps, son cachet à elle, son originalité; mais c'était de cela précisément qu'elle rougissait. Sa tenue n'était pas conforme, elle se croyait presque ridicule. Il lui a fallu s'habiller à la mode de la capitale.

L'on a jeté bas les vieilles maisons, un boulevard est devenu indispensable. Les architectes se sont empressés de copier les maisons en carton-pâte qui florissent partout; ce ne sont que festons, ce ne sont qu'astragales en *simili*. Les monuments ont dû être restaurés par le spécialiste en renom, regrattés et retapés, afin de constituer des « attractions » dignes du bon goût des touristes « Cook ». C'est le progrès, du moins on le croit.

Et c'est au nom de l'art, de l'archéologie aussi que l'on agit. « L'art à la rue » est le masque à la mode du moment, c'est le prétexte ingénieux couvrant d'une apparence de préoccupations élevées ce qui n'est souvent qu'affaire de spéculation : « Quand le bâtiment va, tout va. »

Gand aussi est piquée de la tarentule. Il lui faut son boulevard Anspach, et elle a trouvé son Haussmann.

Et le pis, c'est que tout cela se fera cette fois dans la meilleure intention du monde. Les Gantois ne se doutent pas que leur ville n'a d'intérêt que par son aspect spécial, son individualité, et que personne ne se soucie d'un Gand qui serait un décalque de Bruxelles.

L'histoire si curieuse, si héroïque de la cité est écrite dans ses rues, elle l'était dans ses monuments.

J'ai connu un Gand extrêmement intéressant il y a quelque vingt ans, avant l'absurde restauration de plusieurs de ses monuments. Tels que nous les voyions alors, ils avaient été contemplés par les générations disparues. Le beffroi était celui des glorieux communiers; l'hôtel de Gérard le Diable évoquait tout un moyen âge tragique. Aujourd'hui, le beffroi est coiffé d'une ferblanterie ridicule, le vieil hôtel est une reconstruction banale, Saint-Bavon a subi un grattage à fond et l'on a fait disparaître tout ce qui en rappelait l'histoire, tout ce qui rattachait le passé au présent : cela a l'aspect que doit avoir, aux yeux des architectes, l'église construite de toutes pièces, suivant les règles académiques. La vie n'y est plus, l'âme en est partie; mais c'est correct, conforme à la formule!

Ah! « la belle ouvrage »! Mais tout n'est pas fini. Il reste cette admirable et mystérieuse église de Saint-Nicolas à laquelle il est indispensable, paraît-il, d'enlever son aspect de vétusté et sa poésie. Cela ferait tache au milieu du « boulevard » projeté. Et l'hôtel de ville, dont une partie n'est pas « de l'époque », — j'entends qu'une des façades est de style Renaissance, crime affreux aux yeux de nos néo-gothiques.

Il leur fallait aussi cette gracieuse maison des Bateliers, et ils ont oublié de sauver en temps utile, tout à côté, la plus ancienne des constructions civiles de Gand : la maison de l'*Etape*, dans laquelle l'on entassait de la paille et du foin! Elle est aujourd'hui rachetée, mais en ruine, brûlée, presque anéantie.

Mais l'on a rebâti le château des Comtes : il fera l'admiration des épiciers londoniens, qui en trouveront la description dans Baedeker, surtout lorsqu'il se trouvera tout neuf, presque aussi beau qu'en simili, avec le beffroi regratté, l'hôtel de ville corrigé, Saint-Bavon retapé et Saint-Nicolas propre comme un sou neuf, sur l'admirable boulevard Haussmann de l'endroit, tous bien dégagés, entremêlés d'hôtels, de magasins et de cafés éclairés à l'électricité, en style pseudo-renaissance flamande ou en pur XIXe siècle.

Pauvres vieux monuments, dont les auteurs n'ont jamais songé à l'honneur qu'on leur ferait un jour de les étaler en une perspective et une optique inconnues dans les villes étroites et tortueuses du moyen-âge!

Vous parlez du respect de l'Art, vous en parlez en savants, et vous oubliez que ces édifices ont été conçus pour une optique spéciale à laquelle il est dangereux de toucher.

Après cela il se trouvera des gens pour déclarer avec un suprême mépris que nous en parlons « en artiste ». Cela ne prouve-t-il pas qu'ils le sont eux-mêmes fort peu?

L. A.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Les *Deux Billets*, l'aimable « moralité » de Florian commentée par la muse souriante du petit-maître Ferdinand Poise, a remporté à la Monnaie, jeudi dernier, un succès franc et unanime. Pastiche agréable de la musique du XVIIIe siècle, la partition est de la même veine mélodique que *Joli Gilles* et les *Surprises de l'Amour*. On sait que Poise excellait à ciseler ces petits bijoux musicaux, dans lesquels une forme impeccable s'unit à la grâce de la composition. Les *Deux Billets*, joués pour la première fois à Bruxelles, ont reçu une interprétation excellente. Mme Meaubourg, MM. Gilibert et Caisso ont enlevé de verve ce joli lever de rideau qui ne peut manquer d'avoir une brillante série de représentations.

***

Fervaal, le drame lyrique de Vincent d'Indy, est entré en répétitions. Une lecture en a été faite sur la scène la semaine dernière par MM. Imbart de la Tour, Seguin et Mme Raunay en présence des directeurs et des chefs de service. Les chœurs répètent au foyer et l'on compte faire passer l'ouvrage dans le courant de décembre.

A propos de la Monnaie, quelques autres nouvelles inédites : Mme J. Harding, qui devait débuter ces jours-ci dans la *Traviata*, a demandé un mois de congé pour se remettre d'une indisposition qui l'a atteinte au cours des répétitions.

Les représentations de Mme Brema auront lieu en novembre. L'éminente artiste interprétera Ortrude et Amnéris. Il est question aussi de reprendre la *Valkyrie*, avec la distribution suivante : Siegmund, M. Imbart de la Tour; Hunding, M. Journet; Wotan, M. Seguin; Sieglinde, Mme Raunay; Brunnhilde, Mme Kutscherra;

Fricka, Mme Brema. On reprendra aussi prochainement *Tannhäuser*.

M. Massenet a lu aux artistes, jeudi dernier, *Don César de Bazan*, son premier ouvrage lyrique. La première représentation en aura lieu prochainement, avec M. Boyer et Mlle Gianoli dans les rôles principaux.

C'est jeudi prochain qu'aura lieu la reprise de *Roméo et Juliette*. Mme Landouzy intepétera le rôle de Juliette.

CONCOURS

Le comité du monument à élever à Tournai à la mémoire des soldats français tombés en 1832 sous les murs d'Anvers a décidé d'établir un concours pour l'érection de ce monument.

Les artistes qui désirent y participer sont priés de s'adresser, avant le 15 octobre prochain, au président, 2, chaussée de Lille, qui leur donnera tous les renseignements et conditions.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

L'Enseignement professionnel des industries artistiques en Europe, par EUGÈNE NÈVE, ingénieur-architecte. Bruxelles, Société belge de librairie. — *Conférence du comte de Chambrun à sa mission aux États-Unis d'Amérique*. Paris, Chamerot et Renouard. — *Les Libellules*, poésies, par ABEL LETALLE. Paris, A. Savine.

Musique.

Voix éparses, feuilles mortes, de GABRIEL MOUREY, musique d'EUGÈNE SAMUEL (chant et piano). Gand, Mme Beyer. — *Poème de l'Amour et de la Mer*, de MAURICE BOUCHOR, musique d'ERNEST CHAUSSON (Chant et orchestre. Réduction de chant et piano). La Fleur des eaux. — Interlude. — La Mort de l'Amour. Paris, E. Baudoux et Cie.

PETITE CHRONIQUE

Le *Sillon* a ouvert hier sa quatrième exposition annuelle. Nous en parlerons dans notre prochain numéro.

M. Roland de Marès fera cet hiver à la Maison d'Art une série de conférences dans lesquelles il étudiera en détail le mouvement littéraire contemporain. Sous le titre général *L'Histoire des Méconnus*, il appréciera successivement, dans un premier entretien, Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam; dans un deuxième, Verlaine, Mallarmé, Jean Moréas, Jules Laforgue, l'École romane et les Décadents. La troisième conférence sera consacrée à Émile Verhaeren, Vielé-Griffin, Henri de Régnier, G. Rodenbach, Maurice Maeterlinck. La quatrième, aux écrivains des jeunes revues, à ceux de maintenant.

Ainsi composé, ce programme promet d'être intéressant. Très renseigné sur les choses littéraires, mêlé personnellement au mouvement d'aujourd'hui, M. Roland de Marès est en mesure de donner à cette sorte de cours un attrait particulier.

La *Société coopérative artistique*, qui a pris déjà l'initiative de diverses entreprises utiles, forme le projet de construire au bord de la mer une « Cité des artistes », un phalanstère dans lequel seraient seuls admis les peintres, sculpteurs, musiciens, hommes de lettres, architectes, etc. Un Mécène s'est offert, paraît-il, pour faire l'acquisition du terrain nécessaire et le mettre à la disposition des artistes. C'est dans les dunes qui séparent Knocke du Zoute que la Société voudrait édifier cette cité, qui permettrait aux artistes de travailler loin du bruit, hors de la promiscuité des « philistins », et de s'y reposer au besoin. Le projet, certes, est séduisant. Il sera discuté samedi prochain, à 8 heures du soir, à l'assemblée générale qui aura lieu à la Brasserie belge, Grand'-Place. La *Société coopérative* convie tous les artistes à y assister.

Le premier concert populaire aura lieu le 25 octobre et sera exclusivement consacré aux œuvres de Camille Saint-Saëns, qui jouera l'une de ses œuvres pour piano et orchestre, et, avec M. Arthur de Greef, ses *Variations* et son *Scherzo* pour deux pianos.

Le second concert est fixé au 22 novembre. On y entendra, pour la première fois à Bruxelles, le jeune violoncelliste liégeois Gérardy, qui exécutera le *Concerto* de Lalo et *Kol Nidrei* de Max Bruch.

Le troisième concert, 6 décembre, sera consacré aux œuvres de Richard Strauss, qui viendra en diriger l'exécution. L'orchestre exécutera les poèmes symphoniques *Macbeth*, *Till Eulenspiegel* et *Tod und Verklærung*. Mlle Ternina, première chanteuse de l'Opéra de Munich, prêtera son concours à cette séance et chantera deux œuvres du jeune maître intitulées : *Chant de la prêtresse d'Apollon* et *Séduction*, encore manuscrites, et dont Bruxelles aura la primeur. Elle se fera entendre ensuite dans l'air du deuxième acte et la prière du troisième acte de *Tannhäuser*.

Pour clôturer la saison, M. Edgard Tinel dirigera la première exécution de son oratorio *Sainte-Godelive*

M. Chomé, professeur au Conservatoire, ouvrira le mardi 20 octobre, dans un local mis à sa disposition par la Ville de Bruxelles, un cours de déclamation libre et gratuit. Ce cours aura lieu les mardis, mercredis et vendredis, de 8 à 10 heures du soir. Il comprendra l'explication des auteurs, la diction et l'art théâtral.

Les inscriptions seront reçues à l'école no 13, place Anneessens, le mercredi 14 et le vendredi 16, à 8 heures du soir.

Les abonnements de premières au théâtre Molière sont accueillis par le public avec une faveur marquée. Cela n'a rien que de naturel, les premières du théâtre Molière devant constituer cette année de véritables événements artistiques. Celle du *Demi-Monde*, qui inaugurera jeudi prochain la saison théâtrale, s'annonce comme devant être très brillante. On s'occupe, dès à présent, de la mise en scène des grandes nouveautés, *La Figurante*, *Amants*, et d'autres, qui marqueront des dates dans la saison.

M. Maurice Leenders, qui vient de prendre sa retraite après avoir dirigé pendant trente ans l'Académie de musique de Tournai, a été l'objet d'une manifestation flatteuse qui montre en quelle haute estime l'excellent artiste est tenu dans sa ville d'élection. Lors de la distribution des prix aux élèves de l'Académie des beaux-arts et de l'Académie de musique, M. l'échevin Asou a publiquement remercié M. Leenders des services qu'il avait rendus à Tournai. Il lui a, au nom du Conseil communal, conféré le titre de directeur honoraire de l'Académie et lui a remis une médaille d'or que la Ville avait spécialement fait frapper à son intention. Le corps professoral, de son côté, par l'organe de son doyen, a exprimé au vénérable directeur toute sa sympathie et ses regrets de le voir prendre pour la dernière fois le bâton de la direction. Deux écrins ont été offerts à M. Leenders, l'un par les professeurs, l'autre par les élèves.

M. Eugène Ysaye inaugurera, le 11 et le 14 octobre prochain, les concerts symphoniques que M. Mathieu Crickboom a été appelé à diriger à Barcelone. M. Ysaye y jouera les concertos de Mendelssohn et de Beethoven, et des pièces de J.-S. Bach. Du 20 au 27 octobre, M. Ysaye sera à Londres, où l'attendent plusieurs engagements.

Puisque l'occasion se présente, signalons une innovation au Musée des Arts décoratifs : la création d'une collection d'œuvres d'art photographique. C'est la réussite du Salon d'art photographique qui a amené le baron de Haulleville et la Commission du Musée à faire un certain nombre d'achats qui formeront le noyau de cette nouvelle et bien moderne collection.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 41. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 11 OCTOBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

JOHN BURROUGHS

Un des caractères distinctifs de cette pléiade d'écrivains qui illustrèrent il y a quelque cinquante ans les Etats-Unis, et que l'Europe aujourd'hui découvre les uns après les autres, fut un amour très grand de la nature.

Les fragments que nous connaissons de Thoreau, d'Emerson, de Walt Whitman suffisent à prouver que ces Américains sont moins portés que nous à synthétiser immédiatement, comme le fit Rousseau par exemple, leurs enthousiasmes en aphorismes généraux et prédicatoires, et qu'ils aiment la nature autrement que nous. Ils n'y font pas de découvertes extraordinaires, comme ces citadins qui, confinés à la campagne pour quelques journées d'inaction, reconstruisent toute une éthique, une cosmographie et une philosophie d'occasion pour avoir vu des écureuils en liberté. Les poètes du nouveau monde semblent toucher la nature de plus près, s'y baigner, en être enveloppés, et quand ils écrivent, on les sent bien plus occupés de ce qui les entoure que du lecteur.

Leurs livres ont quelque chose de la gravité, de la naïveté, de la simplicité de tels anciens ouvrages religieux; et l'on peut dire que par l'abandon, la sincérité fruste et l'enthousiasme serein qui les anime, ils furent dans les premiers à exprimer ce mysticisme moderne qui croît comme une plante sauvage et volontaire parmi nos plates-bandes de vérités cultivées, greffées, taillées et pourvues du plus rationnel des tuteurs. C'est le mysticisme si bien défini par cet artiste incompris que les savants et les philosophes ont trop exclusivement cantonné dans leurs rangs et que les artistes revendiqueront un jour comme un des plus vivants des leurs : Schopenhauer.

Schopenhauer a dit « que le mysticisme est la conscience de l'identité de son être avec l'ensemble des choses et le principe de l'univers ».

Ces bons Américains furent avant tout sensibles à cette religion étrange, multiforme, insaisissable, aussi impossible à condenser qu'à combattre, qui s'épanouit seule pour ainsi dire, sans prophètes et sans thaumaturges, dans notre société actuelle, où l'amour, l'admiration, sans plus chercher les *causes* lointaines, se répandent plus spontanément, plus généreusement sur les *effets* humblement transitoires, et sur la mouvante beauté de tout ce qui éclôt et se transforme.

Ce sentiment est-il né, dans un peuple de même race que la nôtre, du contact d'une nature plus puissante, plus exubérante, d'une terre plus gigantesquement accidentée, plus troublante en ses mystérieuses promesses, d'un sol plus riche où tant de familles de l'ancien monde furent comme renouvelées et rajeunies par une transplantation volontaire?

Mais pourquoi, encore une fois, rechercher les causes? Nous ne sommes pas encore assez simples peut-être pour deviner les principales, et mieux vaut pour notre joie regarder seulement les effets.

Dans la constellation des grands écrivains de son pays, Burroughs est une étoile de seconde grandeur. Il a suivi le courant dont plusieurs avant lui avaient été les interprètes expressifs, et on ne peut pas dire qu'il fut jamais génial en quoi que ce soit. Mais peut-être, parce qu'il ne fut qu'un excellent homme entraîné dans une voie ouverte par d'autres, parce que, aussi, il fut entièrement sincère et vécut modestement des idées d'autrui qu'il admirait et auxquelles il ne voulait ajouter que l'appoint et l'hommage de ses expériences personnelles, est-il intéressant en ce qu'il montre d'une façon sommaire et tangible l'influence réelle de ces poètes-penseurs sur ceux qui les suivirent de près.

Les principales œuvres de Burroughs sont des récits animés de promenades, des observations faites au jour le jour sur la vie de quelques animaux domestiques, des épisodes de campement en plein bois, des descriptions de grandes forêts américaines avec ce qu'on y retrouve d'indications laissées par les Indiens, comme, çà et là, une rangée d'arbres marqués de facon spéciale pour des buts inconnus de ralliement ou d'orientation, et les traces aussi palpables des animaux qui les hantent.

Il parle beaucoup des oiseaux et nous fait vivre plus près d'eux que Michelet dont il n'a pourtant pas le lyrisme. Il dit ce qu'il a vu, d'une humeur tranquille et d'un ton amusé, et ces livres nous rendent une des joies que l'enfance demande à tous les échos : « écouter l'histoire vraie de quelque chose de vivant ».

Il aime les vaches et les met en scène avec un enthousiasme humouristique dans un article intitulé : *Notre Divinité rurale.*

« Toutes les races du Nord », dit-il, « ressemblent plus ou moins à ce qu'il y a de meilleur dans le bétail. Il y a dans leur art et dans leur littérature quelque chose d'essentiellement pastoral, doux, continent, sans passion, ruminant, comme s'ils avaient les yeux constamment très ouverts, la voix douce et un grand charme d'intimité, cette vertu des animaux.... Qu'étaient ces vieux Vikings, sinon des taureaux à cuir épais qui ne se plaisaient à rien tant qu'à se trouer mutuellement la peau? »

« Puis, la vache nous a fourni quelques bons mots et quelques suggestions utiles. Comment, par exemple, pourrions-nous nous passer de la fable de celle qui, après avoir donné un seau de bon lait, le renversa d'un coup de pied? Il semble qu'on pourrait à peine tenir ménage sans le secours de cette importante parabole. »

Il conte alors les hauts faits, méfaits et inventions des vaches qui lui ont appartenu, et notamment ceux d'une certaine Chloé, couleur d'or rouge qui — triomphe de l'imagination bovine — avait trouvé moyen de soulever le loquet de sa porte et de pratiquer des fugues extra-murales, d'où elle revenait fidèlement à heure fixe.

Burroughs s'essaie parfois à des synthèses, à des portraits, à des considérations d'une philosophie plutôt familière, mais ces pensées se formulent rarement en longs écrits.

C'est un paysan pensant, un amoureux de la nature et de tout ce qu'il en voit tous les jours autour de lui; doué de ce regard très clair qui détaille aisément les apparences des choses et les admire dans les bonnes petites malices de leurs agencements privés plutôt que dans leur effet décoratif ou leur signification scientifique ou symbolique. Si parfois ces grands côtés des choses le tentent ou le frappent, il s'en explique assez rapidement et sommairement, et ses vues très saines, très modernes, n'ont rien de particulièrement original.

Tel qu'il est, en ses personnelles prédilections et en ses probes aperçus, il achève de rendre sensible la tendance générale de son milieu et de son époque, qui était bien, puisqu'il faut lui donner un nom, une sorte de panthéisme ému, exalté chez les uns, condensé en philosophie chez d'autres, solution de l'éternelle recherche de l'unité pour ceux-ci, pour ceux-là tendance de l'homme délivré des plus féroces compétitions vitales, vers une communion plus grande avec l'ensemble dont il fait partie. Pensée là, jouissance ici. C'est le privilège de ceux qui suivent les penseurs, de pouvoir, mieux qu'eux-mêmes, vivre ce qu'ils ont deviné et entrevu, et en parler avec moins d'étonnement et avec un attendrissement plus confiant et plus pénétrant. Leur ingéniosité s'exerce sans aucun souci de recherche sur des objets encore nouveaux, et le plaisir de ces corroborations faciles se reflète dans la gaîté du ton avec lequel elles sont faites.

Lire Burroughs, c'est se trouver en la compagnie d'un bon enfant à l'œil fin qui, en quelques notes positives et familières, nous rend plus conscients de l'intimité qui existe entre nous et tout ce qui vit. C'est en cela qu'il se rapproche des poètes qui le mieux en ce siècle nous ont fait honte de notre antique exclusivisme humain, — exclusivisme si dangereusement, si follement dédaigneux; et c'est de cette humble façon qu'il nous aide à orner de beauté et de paix joyeuse les conceptions et préoccupations de son temps.

LE SILLON

Décidément on y vient, aux salonnets, aux salonnets tant décriés il y a quelques années encore. Le public commence à comprendre tout l'intérêt de ces petits salons où se groupent tous les hommes d'un même bord. On peut ainsi mieux juger des tendances et des efforts des générations; on n'y rencontre pas ce pêle-mêle des salons officiels où trop souvent les contrastes violents font perdre aux toiles leur réelle valeur.

Mais parlons du *Sillon*.

En admettant sans discussion la manière de voir des artistes du *Sillon*, l'ensemble de cette quatrième exposition donne une impression excellente. On remarque chez tous ces peintres le souci de réagir contre ce qu'on pourrait appeler la peinture intellectuelle. Est-ce bien? Est-ce mal? C'est ce que nous discuterons une autre fois. Pour le moment contentons-nous de constater cet effort.

Il y a au *Sillon* des gens de talent, c'est incontestable. M. Mignot, par exemple, qui expose quelques affiches dans la première salle, a beaucoup de talent; je lui reprocherai seulement d'être trop exclusivement peintre. Son affiche pour la kermesse de Bruxelles, suffisamment criarde, est beaucoup trop lourde, et malgré la parfaite exécution des détails, elle ne laisse aucune impression, ne suggère aucune rêverie. Pourtant, dans maintes autres œuvrettes, il s'affirma très heureusement. Ses croquis qui se trouvent dans la troisième salle témoignent d'une véritable émotion. Mais là encore la facture écrase l'idée.

Je n'aime pas beaucoup ce que fait M. Fernand Toussaint. C'est d'une recherche et d'une ingéniosité exaspérantes. C'est habile, mais cela manque de sincérité. La joliesse de telle figurine tout enrubannée ne donne pas la mièvrerie exquise qu'on s'attend à y trouver. Ce n'est pas original, c'est excentrique. J'aime beaucoup mieux, par exemple, le « faire » plutôt banal, mais d'une sincérité évidente de M. Bernier, qui expose une grande toile représentant des chevaux et des bœufs s'efforçant de tirer une charrette chargée. Le fond de cette toile est large, le mouvement des bêtes est superbe; il y a là l'effort quand même qui laisse une impression intense.

Les deux maîtres du Salon semblent être M. Alfred Bastien et M. Blieck. M. Bastien expose des portraits d'une rare vigueur, minutieusement étudiés, dégageant un sentiment un peu brutal peut-être, mais réel et profond. Ses paysages ont un charme tout particulier. Ils expriment un mystère exquis, le mystère des soirs d'arrière-été.

Malheureusement pour M. Blieck nous avons vu des coins de Paris de M. Raffaëlli, qui a si admirablement surpris l'âme de la grande ville. M. Blieck ne rend que fort imparfaitement la lumière de Paris, cette lumière qu'on ne retrouve en aucun autre coin du monde, dont la grisaille fade épand sur toute chose je ne sais quelle mélancolie. Je préfère ses figures, qui sont vigoureuses et nettes.

De M. Paul Verdussen des coins de Campine curieux, exprimant bien le navrement de ce désert de bruyère. M. Gustave-Max Stevens est l'auteur de l'affiche du *Sillon*. Il expose un *Ravissement d'Andromède* qui est plutôt maladroit. C'est pauvrement conçu, mais convenablement peint. L'exposition de M. Janssens est fort intéressante. Il y a beaucoup de vie dans ses portraits. A signaler tout particulièrement une tête de femme charmante d'expression.

Les natures mortes de M. Victor Moerenhout sont plutôt faibles. Ce peintre a de sérieuses qualités de coloriste, mais tout cela est banal et dur.

Dans la quatrième salle sont groupés les aquarelles et les dessins. A gauche, en entrant, quelques remarquables aquarelles de M. Gustave Flasschoen. La première, une petite marine très simple, est exquise de tons et de sentiment.

M. Henri Meunier expose des dessins qui prouvent que le jeune auteur de l'affiche des concerts Ysaye travaille sérieusement. Sa *Juventis Victrix* est d'une beauté vraiment empoignante. Le « faire » est bien adéquat au grand symbole qu'il doit exprimer. Très remarqué aussi le *Chemin vers l'Infini*, les fantômes cheminant sur la route sombre vers la porte lumineuse. M. Meunier est peut-être le seul exposant du *Sillon* se souciant du symbole.

Enfin, signalons encore dans cette quatrième salle une série de pochades de M. Coulon qui sont plutôt d'un goût déplorable.

Voilà le gros du bilan de la quatrième exposition du *Sillon*. En cette première visite nous n'avons voulu que signaler les œuvres de ceux qui semblent destinés à prendre une place bien spéciale dans ce petit groupe. Dans un prochain article nous parlerons de la rare sculpture qui y est exposée et nous discuterons les tendances de ces jeunes.

ROLAND DE MARÈS

AU MUSÉE ANCIEN

A propos du tableau de David *Mars et Vénus* dont nous avons parlé dernièrement et que tous les artistes souhaitent de voir disparaître promptement du Musée dont il est indigne (1), on nous communique un document intéressant : une lettre du peintre Navez au sculpteur J.-B. Roman, à Paris, et publiée dans une brochure intitulée : *Vingt-cinq lettres inédites du peintre Navez* avec une préface de M. HENRI DE NIMAL (pp. 24 à 29). En lecture à la Bibliothèque royale, n° 66108.

Bruxelles, le 28 juillet 1822.

. . . .

M. David va reprendre, à ce que je crois, son tableau de Dupavillon; informe-toi de ce Dupavillon, c'est un de mes anciens condisciples. Voici l'histoire qu'il y a eu entre eux :

Dupavillon a un talent très médiocre, si pas mauvais. Il vint ici, fit des portraits, un tableau de l'*Amour et Psyché*, enfin ébaucha un tableau de *Mars désarmé par Vénus*. M. David lui avait arrangé la composition; le tableau ébauché, David le prit à Dupavillon moyennant 6,000 francs, à condition que celui-ci finirait tout ce que Monsieur lui dirait de faire. Dans l'entrefaite, la copie du *Couronnement* arrive; David propose encore à Dupavillon 6,000 francs pour terminer son *Couronnement*. Mais à peine en train de travailler à celui de *Mars et Vénus*, M. David s'aperçoit qu'il ne pourrait rien faire de Dupavillon; il pensa à écrire à Rouget pour venir ici achever la copie du *Couronnement* qu'il avait commencée. Rouget tomba malade; M. David, impatient, me demande et me force à finir le tableau du *Couronnement*. J'ai beau m'en défendre, je suis forcé de l'accepter, mais je le prie d'attendre encore quinze jours pour voir si Rouget n'arrivera pas, et dans le cas qu'il arrive, je lui cède la palette. (Je ne me sentais

(1) Voir l'*Art moderne* du 2 août dernier, p. 244.

pas propre à finir une chose dont je n'avais ni le tact ni la mémoire de l'original, et puis une manière étrangère à la mienne). Rouget arrive enfin, et nous voilà contents tous deux. Dupavillon retourne à Paris, va chez l'homme d'affaires de M. David pour toucher 1,200 francs, acompte de 6,000 francs pour son premier tableau. Le fils de M. David écrit à son père que, conformément à l'accord fait entre eux, il avait fait compter à M. Dupavillon 1,200 francs. Voilà le père colère, peste contre Dupavillon, donne ordre de ne plus donner un sou. Celui-ci prétend avoir tout ce qui lui est dû par ses engagements avec M. David, écrit à un avocat français qui est ici. L'affaire allait en venir aux tribunaux lorsque Dupavillon est arrivé, à ma grande surprise; je le vois chez M. David comme si rien n'avait été. Depuis je ne sais comment cela s'est arrangé.

J'ai su seulement que, pendant tous ces débats, Dupavillon avait écrit aux autorités d'ici pour interdire à M. David l'entrée de son atelier que la ville lui avait donné, de sorte que M. David n'a pu travailler à son tableau de *Mars et Vénus* ni mettre les pieds dans l'atelier de Dupavillon.

Maintenant, il va reprendre son tableau. Il me demandait hier si je ne connaissais pas un atelier en ville. Ceci fit beaucoup de boucan; on blâma l'un et l'autre. Je te prie de garder le silence là-dessus, car il n'y a que moi qui ait été au courant de tout par l'avocat qui en veut injustement à M. David.

. . . .

P. S. Mes compliments à tous nos amis communs. Écris-moi, car je ne savais que penser de ce que tu ne m'écrivais pas. Mes compliments à M. Barbier.

Voilà bien du bavardage, mais je sais que tu m'excuseras. Silence surtout pour l'affaire de M. David.

MORT DE WILLIAM MORRIS

Une douloureuse nouvelle nous arrive de Londres. William Morris vient de mourir à Hammersmith, à 62 ans, dans la petite maison des bords de la Tamise où il travaillait, dans la retraite et l'isolement, loin du bruit de la ville et des visites importunes.

William Morris a été un homme universel. Poète, romancier, critique d'art, conférencier, peintre, éditeur, manufacturier et même politicien, il a eu, dans les manifestations multiples de son activité, une influence considérable sur son époque. C'est lui qui a été l'initiateur du mouvement esthétique qui révolutionna le goût public en matière de décoration et d'ameublement.

Il fonda avec le concours de quelques-uns des premiers artistes de l'Angleterre, Burne-Jones, Walter Crane et d'autres, un établissement qui devint rapidement le foyer principal de l'art décoratif anglais. Et l'on sait que le succès qu'obtinrent ses réformes ne se borna pas à la Grande-Bretagne. En France, en Belgique, les idées de William Morris, théoriquement propagées par les revues, pratiquement exposées par les plus ingénieuses applications de l'art aux objets usuels, ont donné un essor inattendu aux industries artistiques.

Il s'occupait spécialement, dans ces dernières années, de perfectionner la typographie et la décoration du Livre. L'imprimerie qu'il avait créée (*Kelmscott press*) et dont il surveillait minutieusement les plus infimes détails a fourni quelques-uns des plus parfaits spécimens d'impression qui existent. On a pu en voir plusieurs, revêtus des somptueuses reliures de Cobden-Sanderson, inspirées, elles aussi, par William Morris, aux expositions de la *Libre Esthétique*.

Il aurait pu être le poète lauréat de la Cour d'Angleterre après la mort de Tennyson. Mais ses opinions socialistes ne s'accommodaient pas de la situation que ce titre devait lui créer auprès de Sa « Gracious Majesty ». Et Morris déclina l'honneur rétribué qui lui était proposé.

THÉATRES

« Roméo et Juliette », à la Monnaie.

L'interprétation donnée par le Théâtre de la Monnaie à la reprise de *Roméo et Juliette* est arrivée à galvaniser, ou à peu près, cet ouvrage languissant.

M. Imbart de la Tour a chanté de sa jolie voix claire et timbrée le rôle de Roméo en parfait artiste lyrique. Il y a mis la jeunesse, la tendresse, l'enthousiasme souhaités. M[me] Landouzy a trouvé dans les scènes finales des accents dramatiques qu'on n'attendait guère de l'aimable cantatrice, dont le charme principal réside dans la séduction d'une voix souple qui se joue des vocalises et triomphe avec aisance des difficultés les plus ardues. M. Journet a dit à merveille les récits solennels du frère Laurent, et M. Dufranne, qui prend décidément rang parmi les meilleurs artistes du théâtre, a donné une belle physionomie au personnage du duc de Vérone. On a rétabli pour lui le final du troisième acte, généralement supprimé.

MM. Isouard, Blanquard, Cadio, M[mes] Milcamps et Bélia ont complété un ensemble homogène qui permet d'espérer, pour des ouvrages moins moroses, d'irréprochables interprétations.

« Le Petit Lord », au Parc.

La « tournée Baret », dont les affiches flamboient sur tous les murs depuis le Pas-de-Calais jusqu'au grand-duché de Luxembourg, nous a offert, la semaine dernière, un spectacle extraordinaire, auquel ne manquait qu'un Pas de quatre d'Arthur Sullivan et quelques gigues pour être tout à fait *Up to date*. C'est d'une pièce américaine qu'il s'agit en cette affaire, d'une pièce tirée d'un roman de Francis Burnett, *Le Petit Lord*, et adaptée à la scène française par M. Jacques Lemaire. Il y est question d'un enfant exquis qui, après avoir été élevé parmi les décrotteurs et les épiciers de New-York, fait par sa gentillesse la conquête de son grand-père, le duc de Dorincourt, le pair d'Angleterre le plus goutteux, le plus irascible et le plus entiché d'aristocratie qui puisse se rencontrer sur tout le territoire du Royaume-Uni. Et il le dompte si complètement qu'après avoir pardonné à sa bru l'obscurité de sa naissance, le vieux lord finit par accueillir dans son « Castle » les amis personnels du boy, le décrotteur et l'épicier Yankees.

De cette invraisemblable donnée, dont nous n'analyserons pas les multiples épisodes, se détache une scène charmante : la mise en présence de l'enfant et du vieillard quinteux. Elle seule constitue, au surplus, la pièce qui, cette scène terminée, repart soudain vers les folles régions de la pantomime anglaise et du guignol parisien.

Il paraît qu'à Londres le *Petit Lord* a eu un succès considérable et que le minuscule héros de ce conte baroque, Cedric Errol, a presque détrôné, dans l'admiration des enfants de la métropole, le légendaire Dick Wittington. A Bruxelles, le public, quelque peu

ahuri, s'est borné à applaudir sincèrement à l'art consommé avec lequel l'excellent comédien Pierre Berton a composé le personnage du duc de Dorincourt; à l'aisance, à l'aplomb, à la sûreté de diction et de mimique qui font de la petite Parfait un enfant prodige, — et déjà une artiste.

Dans une pochade à la Charles Leroy qui clôturait le spectacle, M. Baret a prouvé que chez lui l'impresario était doublé d'un comique sobre, réellement supérieur.

« Le Demi-Monde », au Molière.

Nous voici dans le domaine des « pêches à quinze sous » comme le proclame, en un de ces morceaux de bravoure chers à Dumas, le chevaleresque, spirituel, ironique — et prodigieusement naïf — Olivier de Jalin.

La comparaison fameuse des pêches pourrait s'appliquer aux comédies d'Alexandre Dumas, au *Demi-Monde* en particulier, dont les taches inquiétantes apparaissent aux moins clairvoyants. Le souffle vivifiant qui anime le théâtre d'aujourd'hui renverse, pièce par pièce, cet échafaudage de rhétorique, d'aphorismes, de mots d'auteur; et le brio du dialogue ne dissimule plus l'invraisemblance des caractères, la superficialité de l'observation, l'impossibilité des situations décrites.

S'il a un intérêt rétrospectif, ce théâtre conventionnel n'arrive plus à émouvoir. Il fait l'effet d'une horlogerie compliquée dont on étudie avec curiosité le mécanisme tandis que l'auteur en expose les rouages. Mais le moyen de se passionner pour ces personnages dénués d'humanité, de s'intéresser à une intrigue absurde, de retrouver en soi un écho de sentiments et d'idées dont la fausseté éclate à chaque scène, à chaque phrase?

Le *Demi-Monde* est interprété avec talent par Mme M. Rolland, qui prête à la baronne d'Ange la séduction perverse, l'élégance hautaine, la grâce féline et la souplesse exigées; par M. Arnaud, qui a pris possession avec autorité du rôle d'Olivier de Jalin et qui le joue avec une aisance et une gentilhommerie remarquables; par M. Luguet, du Gymnase, dont le jeu concentré, naturel, a donné beaucoup de vérité au personnage, difficile à composer, de Raymond de Nanjac. M. Munié a placé cette reprise dans un cadre élégant qui a fait de la réouverture de son théâtre un petit événement artistique. L'excellente composition de sa troupe fait bien augurer de la saison nouvelle.

« Le Capitole », à l'Alcazar.

On sait généralement du Capitole qu'il était situé à proximité de la roche Tarpéienne. Nul n'ignore comment il fut sauvé. Mais voici que MM. Paul Ferrier et Charles Clairville complètent ces notions historiques connues par un détail demeuré jusqu'ici inédit : pour recevoir les honneurs du triomphe, les généraux vainqueurs devaient, assurent-ils, remplir une condition spéciale toute indépendante des victoires qu'ils avaient remportées sur les ennemis de Rome. Avaient-ils été, au cours de la campagne, ... sganarellisés par leur épouse, le Capitole leur demeurait sévèrement interdit. L'être ou ne pas l'être, le triomphe dépendait de la solution de ce dilemme. Ainsi le voulaient les pères conscrits.

Jugez du dépit de ce bon Cornélius Major, revenu vainqueur d'une expédition contre les Ligures, quand il surprend sa femme Métella en flagrant délit de flirtage avec le beau centurion Narcisse. Avoir touché aux honneurs suprêmes et voir le temple se fermer devant lui pour un incident ridicule! Mort et damnation! Métella mourra! Narcisse mourra! A nous le poignard de l'aïeule Lucrèce! A nous le poison des futurs Borgia!

Il se trouve que Métella et Narcisse étaient innocents. Mais il serait cruel, et même sot, de mourir pour une faute qu'on n'a pas commise. Vite, il faut réparer l'injustice du sort et mériter le châtiment imposé. Un décor tournant qui enferme les amants dans la plus stricte intimité ne laisse au public aucun doute sur l'accomplissement d'un événement qui semble devoir interdire définitivement l'accès du Capitole à Cornélius.

Les dieux et le désir de faire une opérette amusante exigeant qu'il en soit autrement, c'est naturellement le contraire qui arrive. L'artificieux Plaute, chargé en sa qualité d'auteur dramatique de trouver un dénouement imprévu, arrive à persuader au mari berné que la vertu de sa femme est au-dessus de tout soupçon. (Loge, dans les *Nibelungen*, n'eût pas été plus ingénieux.) Les pères conscrits entrent dans le complot, et c'est au bruit des fanfares joyeuses célébrant le triomphe de Cornélius que la toile tombe.

M. Serpette a écrit sur cette fantaisie où le sel et les épices ne sont pas ménagés une partition d'allures gaies, proche parente de celle de *Cousin-Cousine*, et dans laquelle on retrouve les qualités habituelles du petit maître de l'opérette : beaucoup d'entrain, des rythmes nets et, à défaut d'originalité foncière, une connaissance parfaite du métier. Le *Capitole* est instrumenté avec une habileté qui lui a assuré autant de succès parmi les artistes que dans le public.

Aussi la salle, fleurie comme si l'on attendait la visite du tsar, a-t-elle retenti d'acclamations et d'applaudissements libéralement partagés entre le compositeur, qui conduisait l'orchestre, et les interprètes de l'œuvre : Mlle Giberte, MM. Dekernel, Montclair et Milo, sans oublier la part qui s'adressait aux décors, vraiment artistiques, et à la mise en scène élégante qui fait du *Capitole* une pièce à spectacle destinée à attirer la Ville et la Province.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Vente de tableaux à réméré.

Le Tribunal civil de la Seine a été récemment saisi d'une assez singulière chicane. M. Perez d'Oliveira avait acheté vingt-deux tableaux de maîtres à M. Vigé, mais celui-ci avait stipulé à son profit un réméré qu'il avait le droit d'exercer jusque fin mars 1895. Par application de cette clause, M. Vigé fit signifier le 31 mars à M. Perez d'Oliveira qu'il reprenait ses tableaux. Mais le 31 mars étant un dimanche, M. Perez d'Oliveira soutint que M. Vigé était déchu pour n'avoir pas exercé son droit en temps utile.

Faut-il, dans la computation du délai de réméré, compter le dernier jour si celui-ci est un jour férié? Conformément à la jurisprudence de la Cour de cassation, le Tribunal a résolu affirmativement la question.

Il a décidé en outre que le vendeur qui veut exercer la faculté de réméré n'est pas tenu au paiement effectif du prix; il suffit qu'il fasse connaître sa volonté à l'acheteur dans le délai fixé, et par suite l'irrégularité ou l'insuffisance des offres par lui faites n'est pas une cause de déchéance.

En conséquence, M. Perez d'Oliveira a été débouté de son action et M. Vigé autorisé à exercer le réméré stipulé.

Referendum sur Villiers de l'Isle-Adam [1].

Voici les vingt contes que nous voudrions placer au sommet de l'œuvre de Villiers, tout en lui demandant pardon de l'irrespectuosité grande :

1. *Les Demoiselles de Bienfilâtre;* 2. *Véra;* 3. *Le Convive des dernières fêtes*; 4. *Le plus beau Dîner du monde*; 5. *Impatience de la foule*; 6. *La Reine Isabeau;* 7. *Sentimentalisme;* 8. *L'Inconnue*; 9. *L'intersigne;* 10. *La Torture par l'espérance;* 11. *La Céleste Aventure;* 12. *Les Amants de Tolède;* 13. *Le Navigateur sauvage;* 14. *La Légende moderne;* 15. *La Maison du bonheur;* 16. *Conte de fin d'été;* 17. *L'Amour suprême;* 18. *Le Droit du passé;* 19. *L'Aventure de Tsé-i-la*; 20. *Le Tueur de cygnes.*

HENRI VAN DE PUTTE et GEORGES RENCY.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

L'Ardenne (IIIe volume. Le Grand-duché de Luxembourg, Trèves, l'Eifel volcanique), par JEAN D'ARDENNE. Édition nouvelle, Bruxelles, Ch. Rozez. — *Cours de diction*, par MAURICE CHOMÉ, professeur au Conservatoire. Première partie : De la correction. Bruxelles, S. Eggericx. — *Des Enfants*, par PAUL ARDEN. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Méditation sentimentale sur Desbordes-Valmore*, par A. VAN BEVER, avec portrait, dessins et bois originaux. Paris. Bibliothèque de l'Association. — *La Passion de Notre-Seigneur; Émile Zola ou Un Messie devant les Jeunes*, par L.-J. DE BRINN' GAUBAST. Paris, collection bibliophile de l'*Aube*. — *Coomans*, par H. VAN DOORSLAER. Extrait de la *Revue générale*. Bruxelles, Société Belge de librairie. — *Compte rendu des travaux de la branche d'Anvers* (*Viscum*) *du Groupe indépendant d'études ésotériques*. Anvers, L. Vrydaghs et Cie. — *Triomphe de la Rose*, par MAXIME FORMONT, avec une lettre de J.-M. de Hérédia. Paris, A. Lemerre. — *Les Entraves*, drame en 3 actes par RICHARD LEDENT. Bruxelles, P. Lacomblez.

PETITE CHRONIQUE

Le sculpteur Gilis vient d'achever le modèle, au cinquième de l'exécution définitive, du *Saint Michel terrassant le démon* qui lui a été commandé par la ville de Bruxelles et le gouvernement pour orner le fronton de la nouvelle morgue en construction rue de la Voirie, en face de la jolie maison du Cheval Marin que l'initiative de M. Buls a sauvée de la pioche des démolisseurs. L'œuvre, très serrée de forme, a un superbe caractère décoratif. Le profil cambré de l'archange en équilibre sur le corps affaissé de son adversaire est d'une ligne élégante et sobre et, très heureusement, par le choix des types et le mouvement de la composition, l'artiste a échappé à la banalité d'un sujet maintes fois répété. Peut-être pourrait-on souhaiter à l'Esprit des ténèbres une expression plus haineuse. Pour un diable, celui de M. Gilis est un bon diable. C'est un vaincu résigné, malgré l'apparente arrogance avec laquelle il relève la tête sous le pied vengeur du héros.

L'art de M. Gilis est puissant, sobre, réfléchi, ainsi que le révèlent tel buste de gamin, tels médaillons, tels dessins caractéristiques qui décorent son atelier. On peut fonder sans crainte sur lui de sérieuses promesses d'avenir.

(1) Voir nos numéros des 5 et 12 juillet et 27 septembre dernier.

Une exposition des récentes œuvres de Jan Toorop s'est ouverte à Groningue. De parfaites photographies ont été prises des principaux sujets. Outre les poèmes un peu cabalistiques que le peintre a tirés de ses idées sur la vie et la mort humaines et qu'il a titrés : *Le Jardin des chagrins*, *Fatalisme*, *le Chant des siècles*, *les Trois fiancées*, *les Rôdeurs*, ont été montrés au public quelques portraits — sanguines ou mines de plomb — vraiment admirables, et une interprétation vigoureuse, épique et ardente des vers : *Le Passeur d'eau*, des *Villages illusoires*.

Ces photographies sont actuellement exposées à la montre de l'éditeur Deman, rue de la Montagne.

La saison musicale commence tôt à Bruxelles cette année. Elle s'ouvrira aujourd'hui même, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra, par un concert symphonique consacré aux œuvres de MM. Paul Gilson et Louis Van Dam et donné avec le concours de MM. De Backer, baryton, et Dony, ténor. On y entendra entre autres la cantate composée par Paul Gilson sur un texte d'A. Goffin pour le Cinquantenaire des télégraphes belges (300 exécutants, soli, chœurs et orchestre).

Dimanche prochain, ainsi que nous l'avons annoncé, l'orchestre Colonne donnera à 2 heures précises, dans la salle de l'Alhambra, un concert dont le programme comprend la *Symphonie fantastique* et des fragments de *la Damnation de Faust* (Berlioz), les morceaux symphoniques de *Psyché* (César Franck), le Ballet d'*Ascanio* (Saint-Saëns), la sérénade des *Impressions d'Italie* (G. Charpentier), *la Nuit et l'Amour* (A. Holmès), le Ballet du *Cid* (Massenet), etc. M. Marix Lœwensohn exécutera le deuxième concerto de Rubinstein pour violoncelle et orchestre. Cet intéressant concert sera le seul que donnera l'orchestre Colonne à Bruxelles. Billets chez Breitkopf et Haertel, 45, Montagne de la Cour.

Le premier concert populaire est fixé, comme nous l'avons dit, au dimanche 25 octobre. M. Joseph Dupont commencera dès cette semaine les répétitions de cette matinée d'ouverture, entièrement consacrée à Camille Saint-Saëns qui se fera entendre avec M. Arthur de Greef dans deux de ses compositions : les *Variations sur un thème de Beethoven* et le *Scherzo* pour deux pianos.

La maison Schott annonce pour le 7 et le 14 novembre deux concerts de musique de chambre donnés l'un avec le concours de de M. Diémer et la Société des instruments anciens, l'autre par le Quatuor de Prague.

Le premier concert Ysaye aura lieu le 29 novembre avec le concours du célèbre pianiste Raoul Pugno, qui jouera le Concerto de Grieg et la Fantaisie de Schubert avec l'accompagnement d'orchestre de Liszt. M. Ysaye fera exécuter la *Symphonie héroïque* de Beethoven.

Au deuxième concert, le 13 décembre, le violoncelliste Joseph Jacob fera entendre un concerto de sa composition. M. Demest et Mlle Duthil chanteront des fragments de *Pelléas et Mélisande*, la nouvelle partition de C.-A. Debussy pour le drame de Maeterlinck.

Mme Gulbranson, la Brunnhilde de Bayreuth, chantera au troisième concert, fixé au 31 janvier.

Parmi les œuvres nouvelles qui seront jouées cet hiver, citons encore les variations symphoniques sur les *Portes d'enfer* de Vincent d'Indy, la symphonie *Le Nouveau Monde* de Dvorack, la *Symphonie n° 3* de Glazounow, le *Judas* de Sylvain Dupuis, la *Suite wallonne* de Théo Ysaye, la *Rhapsodie* de Brahms, la *Cène des Apôtres* de Wagner.

Depuis mercredi dernier le Théâtre du Diable-au-Corps, élargissant son programme, donne lecture d'un ou deux morceaux purement littéraires, choisis sans parti pris d'école dans l'œuvre des littérateurs et poètes belges actuels.

Parmi les premiers inscrits citons MM. Albert Giraud, Théo Hannon, Fernand Séverin, M. Maeterlinck, E. Verhaeren, Iwan Gilkin, Francis de Croisset, etc. Nul doute que cette innovation soit accueillie avec empressement par le public assidu aux soirées récréatives et artistiques du Diable-au-Corps.

C'est aujourd'hui, à 2 heures, que s'ouvre, à Rotterdam, le Salon organisé par le *Kunstkring* de cette ville.

Le mariage de Mlle Gevaert, fille du directeur du Conservatoire de Bruxelles, avec M. Alexandre Halot a été célébré hier matin. Pendant la cérémonie religieuse à Notre-Dame du Sablon, MM. Demest, Jacobs, Colyns, Merloo et Mailly, professeurs au Conservatoire, se sont fait entendre dans diverses œuvres de Bach et de César Franck. Les chœurs de la maîtrise ont exécuté, sous la direction de M. Comanne, un *Cantate Domino* de Hassler et un *Benedictus* de Casali.

M. Emile Mathieu vient de terminer un concerto pour violon et orchestre, écrit à l'intention de Mlle Irma Sethe et que la jeune et brillante violoniste jouera pour la première fois, en décembre, à Louvain. Mlle Irma Sethe se rend en Angleterre où elle passera trois mois, retenue par de nombreux engagements à Londres et en Ecosse. Elle compte se faire entendre ensuite, et pour la première fois, à Berlin, faire une tournée en Allemagne et rentrer à Londres pour la *season*.

Le Conseil général de « l'Art appliqué à la Rue » a décidé de proroger d'un mois la date d'envoi des avant-projets destinés au concours pour l'éclairage public. Ceux-ci devront être adressés au jury, Hôtel Ravenstein, les 16 et 17 novembre prochain, de 10 à 4 heures.

Les « Artistes photographes » belges se sont signalés de remarquable façon à l'Exposition internationale de photographie de Berlin. Sur trois médailles d'or, la plus haute récompense réservée aux exposants de tous pays, les Belges en remportent deux. Nos félicitations à MM. Hannon et Alexandre qui les ont si bien méritées en faisant, une fois de plus, valoir leur supériorité à l'étranger.

Le dessinateur bien connu du *Punch*, Georges du Maurier, vient de mourir à Londres. D'origine française, du Maurier s'était fixé de bonne heure en Angleterre et avait, par ses spirituels dessins soulignés de légendes humoristiques, conquis une renommée universelle. Le « brin de plume » que, selon le cliché connu, il avait à son crayon lui fit écrire un roman, *Trilby*, qui devint rapidement célèbre et dont on tira une pièce à succès. Du Maurier est mort dans la force de l'âge, à 52 ans.

Sous le titre *L'Année* paraîtra le 15 décembre prochain à Berlin, par les soins de l'éditeur Mecklenburg, un album-calendrier composé de seize planches en couleurs de M. Franz-M. Melchers et de seize poèmes de M. Th. Braun.

En préparation chez l'éditeur Deman à Bruxelles, un volume de vers de Charles Morice illustré d'une série de planches par Paul Gauguin.

Le *Studio* publiera prochainement, dans une livraison spéciale, un récit inédit du séjour que fit à Monastier feu R.-L. Stevenson, l'auteur des célèbres *Voyages à âne dans les Cévennes*. Ce récit devait servir de préface à son livre, mais l'auteur y substitua un court préambule. Il paraîtra illustré de dessins de Stevenson lui-même et de reproductions de ses gravures sur bois.

La livraison de septembre de l'artistique revue *The Studio* contient, entre autres, une intéressante étude de M. Gabriel Mourey sur le peintre Aman Jean, avec sept reproductions de ses œuvres. En supplément : un dessin en couleurs de M. Aman Jean et une étude de M. Mortimer Menpes.

La livraison d'octobre des *Maîtres de l'Affiche* (Paris, imprimerie Chaix) contient la reproduction des quatre affiches suivantes, qui comptent parmi les plus belles : *Pantomimes lumineuses*, de J. Chéret; la *Librairie romantique*, d'E. Grasset; le *Cacao Van Houten*, de Willette et l'affiche composée par W. Carqueville pour le *Lippincott's Magazine* de Philadelphie.

Van Thulden, Van Hoeck, Van Egmont et Wouters sont étudiés dans l'une des livraisons de l'*Art flamand* que vient de faire paraître l'éditeur Boitte. Les deux autres livraisons sont consacrées à Martin Pepyn, Abraham Janssens, Henri De Clerck et Théodore Van Loon, qui s'inspirèrent des données romanistes antérieures, à Gérard Zegers, à Théodore Boeyermans et aux Van Oost.

La première représentation de l'*Apollonide* de Franz Servais, qui devait avoir lieu à Carlsruhe cet hiver, est, paraît-il, ajournée à la saison prochaine. La salle du théâtre va être en partie reconstruite; la saison, par là même, se trouve réduite de beaucoup et le temps manque pour mettre à l'étude l'important ouvrage du compositeur belge.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : 3, RUE KEYENVELD

Magasins de détail : 2, rue de la Croix de Fer. / 1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **304 millions**. **RENTES VIAGÈRES** aux taux de **10**, **15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTES PUBLIQUES

1° Le mardi 20 octobre et trois jours suivants, d'une belle collection de

LIVRES ANCIENS

composant la bibliothèque du château de GYSEGHEM.

2° Le samedi 24, le lundi 26 et le mardi 27 octobre, de

LIVRES & ESTAMPES

provenant en partie de feu M. KUPFFERSCHLAEGER, président du tribunal civil de Marche.

Les ventes auront lieu, à 4 heures précises, en la galerie et sous la direction de M. E. DEMAN, libraire-expert, 86A, rue de la Montagne, chez qui les catalogues sont en distribution.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

THÉATRE DE L'ALHAMBRA

Dimanche, 18 octobre 1896, à 2 heures précises.

CONCERT COLONNE

ORCHESTRE DE 90 MUSICIENS DE PARIS

On souscrit dès à présent chez

BREITKOPF & HÆRTEL

45, MONTAGNE DE LA COUR

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES





TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C[IE]

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi** / **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 42. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 18 OCTOBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

AU CONGO (1)

Impressions d'artiste.

Banana, le bas fleuve, Boma.

Du 29 août au 6 septembre 1896.

Me voici au Congo, à l'entrée du Grand Fleuve! Celui qui dépasse tous ceux du monde pour le volume des eaux restituées à l'inépuisable et toujours renouvelé réservoir des mers. Au Congo! par hasard, par cet abandon de la volonté à la poussée des circonstances que j'aime comme le moins trompeur des guides au coin de la vie mystérieuse et fluctuante, que nous croyons diriger et qui nous dirige; goguenarde et cruelle comme un enfant, dans ses fatalités cosmiques. Car, vraiment, je ne pensais, au départ, qu'à chercher quelque repos aux Canaries, à gravir le pic de Ténériffe, à dormir mes journées dans la vallée d'Orotava affirmée par Humboldt la plus délicieuse de la terre. Et me voici pris dans l'aventure d'un voyage compliqué, non exempt, certes, de fatigues et de hasards, dans une contrée inclémente. Pourquoi? Que sais-je? Besoin, quand on est sur une route, de s'enfoncer jusqu'au bout. Besoin d'entrevoir ce pays discuté qui chez nous tourmente les âmes, et revient, en murmure continu, dans nos agitations nationales. Besoin de réaliser des rêves de lointaine itinérance, remontant aux illusions de jeunesse, et de recommencer, une fois avant l'achèvement prochain de la vie, ce qui fut jadis une fuite d'adolescent pris de curiosité et de folie vagabonde.

Depuis des heures la couleur des flots, blondissante, annonçait le mélange, à l'azur de l'Atlantique, des grandes eaux terrestres dévalantes, charriant et les sables des lits fluviaux ramifiés à l'infini dans l'immense bassin congolais et les détritus végétaux décomposés. Cette fois encore ce fut à l'aube que la ligne lointaine des côtes apparut, basse, uniforme, d'un brun grisâtre se transformant peu à peu en verdure engrisaillée. Le ciel est couvert, la température fraîche : l'impression et le paysage sont ceux d'une fin de septembre sur nos rivages. Ce n'est qu'à l'entrée dans l'estuaire vaste, désert et majestueux, qu'un air de tiède touffeur et la solitude, immense, ramènent au sentiment de la région

(1) Suite. Voir les articles *Sur la mer et sous les étoiles* (*Art moderne* des 6 et 13 septembre et 4 octobre).

africaine. Puis le détail des végétations, le dessin des feuillages tropicaux, les grandes ébouriffures des cocotiers mal peignés, les grêles armatures dont le lacis supporte, au-dessus des basses eaux des rives, le fouillis des rameaux et des racines superficiaires, achèvent la rectification des regards.

Banana grève de constructions éparses la corne d'un banc de sable, plantée dans l'embouchure du fleuve comme une canine dans une mâchoire. A l'extrême pointe, première chose, lugubre, que distingue l'arrivant et sur laquelle inévitablement il interroge, sans songer à l'émoi que fera sauter en lui la réponse, un cimetière! Là gisent, sous des croix, sous des pierres oubliées, quelques Hollandais, quelques Portugais dévorés par le Minotaure des fièvres, tous disparus avant l'heure normale de la vieillesse. Au milieu de beaux cocotiers, notamment ceux de cette avenue classique que la photographie complaisante aime à reproduire comme une attirance pour ceux que travaille le désir d'émigrer, s'élèvent, au-dessus d'une superstructure de piliers ou de pilotis, semblables à ceux des cités lacustres, les maisons en bois, à toiture de feutre, très blanches, badigeonnées de lait de chaux, visibles et paisibles quand on arrive du large. Elles sont entre deux rivages : celui de l'Atlantique qui déferle avec les grâces lourdes et ronflantes des vagues sur les plages de sable, se frangeant d'une écume épaisse, savonneuse, verdâtre, et celui de la crique charmante, tranquille, enverdurée où s'est arrêté le steamer sur un bas-fond que son excessif tirant d'eau lui a fait toucher. Des jardins sablonneux où les cocotiers, en multitude, dressent, sur les chandeliers gris de leurs troncs annelés, la touffe des palmes, étoffées de gros fruits jaunes ovoïdes. Des lagunes marécageuses essaient de jouer à l'étang, dans ces petits parcs arides, sur leurs bords de vase noirâtre, où, inextricables, s'enchevêtrent les palétuviers, de petits poissons grimpeurs sautent et, sur de larges nageoires, moignons de pattes, se hissent, agiles et bizarres. Quelques ponts rustiques à claire-voie. Un aspect général rudimentaire et commercial, monotone, d'une très relative séduction. Rien du décor idyllique de Sierra-Leone et de Bathurst. D'affreuses et puantes chimbèques, tanières en bambou des nègres natifs, aides soumis des factoriens qui ont là leurs établissements de concentration et d'échange, mettent une note de misère en cet ensemble mélancolique, silencieux et résigné.

Mais, dans l'alentour, se développent les beautés harmonieuses de l'entrée célèbre du fleuve. Les îles verdoyantes qui la peuplent d'un archipel reposé. Les perspectives indéfinies de ses eaux, ouvrant partout les méandres de leur dédale attirant. Une majesté sereine orchestrant des tonalités douces, d'aquarelle. A l'arrière-plan des collines d'ocre jaune bornant l'horizon d'une plinthe en ligne droite sur laquelle pose la retombée du ciel. Pas un bruit, — si ce n'est à bord où notre chargement humain pullulant, odorant et simiesque continue les rumeurs des futilités de son existence sauvage, de gros cure-dents en baguettes à toutes les bouches pour y faire un travail ininterrompu de nettoyage et de polissage des mâchoires carnassières. Mais sur le rivage, rien! Tantôt, quand est arrivé le vapeur à la coque gigantesque, soufflant la strideur de ses signaux et les appuyant d'un coup de canon, évaporant le son en fumée blanche, c'est à peine si quelques nonchalantes créatures ont tourné vers la rade leurs placides et indifférents visages. L'étonnement pour les merveilles de la civilisation des blancs semble un sentiment inaccessible à ces cervelles dures incapables de concevoir l'effort millénaire et les étapes innombrables qui furent nécessaires pour passer des ignobles pirogues à pagaies, creusées dans un tronçon d'arbre, pareilles à de vieilles galoches en caoutchouc éculées, qui circulent autour de nous avec leur équipe de chimpanzés, et le prodige d'un transatlantique. Ah! l'illusion ridicule de ceux qui espèrent leur faire accomplir par l'éducation le chemin historique, cruel et immense, que notre race « essentiellement progressive et indéfiniment éducable » a parcouru au milieu des enthousiasmes et des souffrances.

Il a fallu alléger. C'est la saison sèche, la saison des basses eaux. Jamais, assurent les pilotes, le *Léopoldville*, chargé jusqu'aux barrots du pont, ne passera, avec sa flottaison, les bancs de Matéba. Et tout l'après-midi, et toute la nuit, au milieu du vacarme et d'un gaspillage inouï d'efforts, les nègres ont sorti des écoutilles de l'avant les dames-jeannes et les énormes barils remplis de rhum de traite à quarante centimes le litre, les sacs de sel, le charbon en briquettes. Le soir, du haut de la dunette, à la clarté des papillons électriques allumés à bord, je regarde l'étrange et saisissant spectacle de cette cohue se démenant au milieu des Sénégalais dormant, innombrables, dans les linceuls gris de leurs haillons, rangés ainsi que des cadavres de mineurs retirés de la fosse après un coup de grisou. Les rayons et les ombres les tachent fantastiquement. Ceux qui rêvent remuent lentement sous l'étoffe comme des blessés revenant à la vie. Au-dessus le navire dresse les grandes antennes mouvantes des grues de déchargement. Les ballots balancés passent en projectiles de catapultes. Les poulies grincent, les engrenages des treuils rapidement dévidés criquètent, les faces des noirs semblent des trous ouverts sur les ténèbres. Inoubliable cette mise en scène d'agitation et de sommeil, de silence et de tapage, de sombreur et d'éclat, d'Europe et d'Afrique.

La marée haute du lendemain matin nous renfloue. En route pour Boma, la capitale de l'Etat naissant; environ la distance d'Anvers à Flessingue. Le navire est resté bien lourd; passerons-nous?

Mes yeux et mes pensées sont tout au paysage. Le fleuve a la planitude et la teinte du verre mat, car ses eaux sales que l'hélice baratte en lessive châtaine reflètent un ciel nuageux qui les emperle et les engrise merveilleusement là où rien ne trouble leur immense étalement. On dirait un beau lac savamment échancré entre des rives empanachées de splendeurs silvestres. Partout des presqu'îles et des golfes, des contours mollement arrondis, une verdure continue et opulente, sans une tache d'aridité, sans un crevé de déboisement. Les arbres ne sont pas hauts, ils n'ont pas la beauté sévère de nos wagnériennes forêts de hêtres; mais l'étrangeté, pour nos yeux, des végétations équatoriales! Quand nous serrons la rive, les palmiers foisonnants baignent dans les eaux les gerbes de leurs feuilles, sous les inévitables cocotiers. Et ces plantes de serre, ici prodiguées, augmentent l'impression d'un gigantesqne domaine royal aménagé pour la joie des regards.

Cela dure des lieues! Ce péristyle du Congo est admirable de majesté pacifique. C'est ici, pourtant, qu'encore au cours de ce siècle, venaient mouiller les négriers et qu'ils embarquaient leur infernal vivant chargement de « Bois d'ébène ». C'est ici qu'on s'approvisionnait de chair humaine pour le Moloch de l'esclavage. Oui, parmi ces beautés, oui, parmi cette paix!

Mais les magnificences reposantes de cette oasis fluviale prennent fin. A notre gauche commence l'île de Matéba et ses huit mille hectares de pâturage où se font les essais d'élevage du bétail. La forêt riveraine n'orne plus le paysage. Des rives basses, de sable, sur lesquelles, avec les jumelles, on découvre, çà et là, en masse difforme et imbriquée, un crocodile. Des plaines buissonneuses bornées, très loin, par des collines à surface indistincte. De nouveau des rappels de paysages européens. Ah! combien vraiment la surface terrestre se répète, et combien les mêmes éléments se retrouvent, concentrés chez nous en espaces restreints, ici délayés en espaces énormes!

Nous approchons des fameux bancs où, avant nous, plus d'un navire s'est échoué, si près, pourtant, de sa destination. Mais le sort aime les dérangements de la dernière heure. Un pilote, tout de blanc habillé, rébarbatif et très bien rasé, important d'allures et disant, de la tête aux pieds, de ses bottines irréprochables à la visière démesurée de sa casquette à quadruple galon d'or : « Je suis sûr de mon affaire! » arpente la passerelle avec l'autorité d'un Nelson et nous donne confiance. Ah! bien oui! un choc à faire danser toute la vaisselle du bord, un long frottement doux mais angoissant qui fait passer par les semelles jusqu'au cœur un singulier émoi, les mâts qui vibrent comme des cordes de violon, et nous voici en plein sur un bas-fond, mais là bien en plein, avec l'avant qui a remonté d'au moins deux pieds et le steamer qui donne de la bande sur tribord! Stupeur, effroi, colloques, courreries. Il paraît que c'est un banc qui, règlementairement, ne devait pas se trouver là! Coquin de banc, va!

Avec frénésie, l'hélice fait machine arrière. Nous ne bougeons pas. Ah! que nous sommes bien encastrés! Mais sans découragement, avec l'entêtement des réductions fondées sur l'espoir dans le hasard, l'hélice fait machine en arrière! Obstinément, bêtement, l'hélice fait machine en arrière! Et, en effet, après des heures et des heures, la nuit venue, voici, on ne sait pourquoi, que, tout à coup, le steamer bouge, bouge, bouge, se dégage, flotte. Hurrah! Il pouvait rester ici huit jours, quinze jours, toujours! Car vite, vite, ces lourdes masses descendent dans les sables, sont prises, bloquées, cernées, résorbées, ainsi qu'un cavalier dans une tourbière. Hurrah! Nous sommes en pleine eau!

Mais le grand banc de Matéba nous barre quand même la route. Et devant la frange sournoise dont il moire les eaux du fleuve, nous mouillons. L'allègement de Banana a été insuffisant. Il faudra plus amplement dégarnir les cales. Et Boma qui est là-bas, pas bien loin, dont on nous aperçoit, apparemment, avec le télescope!

Une nuit dans le calme de cet ancrage. Des brûleries de grandes herbes mettent en dix endroits de l'horizon bas qui nous encercle des lueurs d'incendie. Pourquoi ces dévastations? Pour fertiliser la terre par des cendrées, pour détruire les moustiques, pour chasser les serpents, pour traquer les antilopes, pour faire la plaine libre aux voyageurs, pour honorer Zambi, le Grand Esprit, pour imiter les ancêtres, pour produire des nuages de pluies, pour découvrir l'approche de l'ennemi, pour empêcher la putréfaction végétale à la saison humide. Choisissez, devinez, démêlez : comme pour tout ici, des explications multiples, contradictoires, baroques, raisonnables, ridicules, admissibles, inadmissibles. On ne sait pas! On ne sait jamais!

(A suivre.)

La Restauration de l'Église de Notre-Dame au Sablon.

On met en ce moment, sous la savante et artistique direction de M. l'architecte Van Ysendijck, la dernière main à la restauration du transept nord de l'église du Sablon. Demain, les échafaudages auront disparu, la palissade qui clôture les chantiers sera abattue et le public pourra se rendre compte de l'importance et de l'intérêt des travaux, entièrement achevés pour la partie supérieure de l'édifice. Il ne restera plus à construire que le nouveau perron, ce qui sera effectué à bref délai. Tout fait donc espérer que les portes du portail nord, fermées par mesure de sécurité depuis une vingtaine d'années, pourront être rouvertes pour la fête de la Toussaint.

Le travail qu'on vient d'exécuter comporte une dépense de 130,000 francs. Les crédits nécessaires à la restauration complète du beau monument qui nous occupe sont votés par les diverses

administrations intéressées. La ville de Bruxelles a pris à sa charge la moitié de la dépense, soit 700,000 francs. L'autre moitié sera couverte par l'État et par la Province. La somme totale de 1,400,000 francs comprend non seulement la restauration complète de l'église à l'extérieur, mais le rétablissement du remarquable sacrarium adossé au chœur de l'édifice vers la rue Bodenbroek et la reconstruction complète des sacristies.

Les travaux vont être poursuivis activement et de façon à être terminés dans un délai de dix années. La première série des travaux exécutés vers la rue Bodenbroek démontre qu'il n'est pas impossible d'arriver à ce résultat. La soumission ayant été approuvée le 15 septembre 1895, il n'a, en effet, fallu qu'un an, grâce à l'activité de l'architecte et de l'entrepreneur, M. Capel, pour mener à bien l'entreprise.

Après la restauration du portail nord, M. Van Ysendijck projette celle de la façade principale vers la rue des Sablons. Cette partie, la plus riche du monument, sera complétée par l'achèvement des deux tourelles et par celui du grand gable. Les diverses reproductions anciennes que l'on possède montrent à l'évidence que ces importants amortissements n'ont jamais été construits. C'est donc non seulement une restauration, mais l'achèvement définitif de l'église qu'on poursuit actuellement. Nous aurons ainsi l'un des plus beaux spécimens de l'architecture religieuse gothique des XIVe et XVe siècles.

Ainsi qu'on en pourra juger dès demain, le travail accompli a été fait avec un goût et un souci d'art irréprochables. Pour conserver au monument toute son homogénéité, M. Van Ysendijck a eu l'idée d'utiliser, en grande partie, les matériaux de l'église elle-même. Les contreforts, les fonds plats sont reconstruits avec les anciennes pierres. Pour les moulures et les sculptures, dont les anciens types ont été rigoureusement reproduits, l'architecte s'est servi d'une pierre dont la tonalité est en harmonie avec celle de l'ensemble. L'aspect métallique et grêle de la fenêtre édifiée, il y a vingt ans, et qu'il a nécessairement fallu respecter, révèle, au surplus, à quel point une restauration banale s'écarte d'un travail artistique tel que celui qui vient d'être si heureusement effectué.

CANTATE JUBILAIRE

M. Gilson a fait redire, dimanche dernier, à l'Alhambra, la Cantate jubilaire qu'il a été chargé de composer pour le cinquantenaire des télégraphes et qui fut exécutée pour la première fois au palais des Académies, le 27 septembre dernier.

La partition échappe à la banalité habituelle des œuvres de ce genre. Bâtie sur quelques thèmes très simples, elle se développe, après un prélude symphonique d'une ligne sobre, en un dialogue dans lequel les chœurs, généralement écrits à l'unisson pour en faciliter l'interprétation, donnent la réplique à l'Homme (ténor) et au Génie (baryton). Le mouvement général est solennel sans être ampoulé. Quelques récits ramènent sans effort le motif principal, sorte de marche lente, d'un rythme net, que des combinaisons orchestrales variées habillent d'un vêtement somptueux. Le texte, dû à M. Arnold Goffin, est littéraire et rompt violemment avec la tradition du « style de cantate ».

Fort bien exécutée sous la direction de M. Louis Van Dam, qui, à l'exemple de Hans Richter, conduit de mémoire, la *Cantate jubilaire* a eu beaucoup de succès. On a associé au compositeur les deux solistes : MM. Dony et Flameng, ce dernier remplaçant au pied levé M. De Backer empêché.

Diverses compositions symphoniques et vocales de M. Van Dam avaient précédé l'audition de cette pièce de résistance : *Marche héroïque*, *Morceau poétique*, *Scènes et impressions rustiques*, trois mélodies sur des poésies d'André Van Hasselt, avec accompagnement d'orchestre.

La musique du jeune compositeur n'a pas la grande allure et la personnalité des œuvres de Paul Gilson. Elle trahit le travail et quelque inexpérience des timbres. Le premier et le troisième morceau des *Scènes et Impressions rustiques*, un « printemps » caressant et un « orage » pittoresquement amené, constituent les meilleures pages des partitions qu'il nous a fait entendre. Elle sont descriptives mais non imitatives et réalisent plutôt l'*impression* que la *scène*, but que l'artiste a poursuivi si l'on en juge par le double titre qu'il a donné à son œuvre.

Deux compositions vocales de Paul Gilson, le *Livre de la Nature* de Bernard et le *Cri de Guerre* de Richepin, ce dernier rappelant quelque peu la *Chevauchée du Cid* de Vincent d'Indy, complétaient ce programme, qui a servi d'ouverture à la saison musicale bruxelloise.

THÉATRES

« La Traviata » et « Le Rêve » à la Monnaie.

Mme J. Harding est une jolie femme à qui fut distribuée, en don de joyeuse entrée, lors de ses débuts à l'Opéra-Comique, une pleine hottée de légumes, de fruits trop mûrs, de spécimens alimentaires variés tels que lapins, poissons, etc. On ne sut jamais exactement ce qui valut à l'artiste cette bizarre munificence, envoyée, avec accompagnement de cris divers, des régions supérieures du théâtre. Elle s'explique moins encore depuis que Mme Harding a exhibé sur la scène de la Monnaie l'élégance exquise de ses toilettes et le luxe étincelant de sa cassette. Il fallait vraiment que les Parisiens eussent perdu toute notion de galanterie et de goût pour accueillir par ces manifestations maraîchères l'apparition d'une débutante aussi bien vêtue et richement parée. Ici l'on s'est borné à lorgner avec complaisance la plastique impeccable de cette Traviata sensationnelle, à sourire aux gaucheries de l'actrice, à déplorer sans aigreur l'inexpérience de la chanteuse. Bruxelles, cette fois, a montré plus d'esprit que Paris. Le spectacle n'a soulevé aucune protestation, mais ce curieux intermède joué, on s'est occupé d'autre chose.

Et voici, grâce à Mlle Mastio qui incarne l'héroïne du *Rêve*, une soirée artistique. La voix claironnante de Mlle Chrétien avait donné au rôle d'Angélique une extériorité que Mlle Simonnet, qui lui succéda, maintint dans une certaine mesure. Mlle Mastio paraît avoir restitué à la douce fiancée de Félicien le caractère mystique que lui attribua Zola et que M. Bruneau a souligné dans sa partition. Elle est, avec son profil de vierge encadré de bandeaux plats, sa gracilité, sa taille fluette, la flamme de son regard, telle qu'on peut se figurer celle à qui parlent les Voix mystérieuses de la cathédrale. Elle chante avec conviction, avec ferveur, et son jeu expressif, son geste contenu mais toujours approprié au sentiment qu'il affirme décèlent une artiste compréhensive à qui ne fut pas offerte jusqu'ici l'occasion de se révéler. Mlle Mastio a remporté un succès unanime, absolument mérité.

M. Seguin a repris avec autorité le rôle de Jean de Hautecœur

et MM. Bonnard et Journet ont, avec Mlle Armand, complété un ensemble remarquable qui a dû réjouir le compositeur, présent à la reprise.

« La Dame de Carreau », à l'Alhambra.

The Fatal Card, laborieux et sombre mélodrame cuisiné par MM. Chambers et Stephenson selon les meilleures recettes et avec les derniers perfectionnements des ressources scéniques modernes, est devenu, sous la plume experte de M. Pierre Decourcelle, *la Dame de Carreau*. On y vole, on y assassine comme il convient dans toute pièce qui a pour but de secouer violemment le public. Il y a des points d'orgue qui tiennent la foule en suspens, langue sèche et lèvres frémissantes. L'innocent est, ainsi qu'il sied, pris pour le coupable et sur le point d'expier un crime dont il est la victime.

La note nouvelle est donnée par le milieu spécial dans lequel se déroule l'action. Au lieu des traditionnelles carrières d'Amérique, le drame a pour cadre des salons élégants de Londres. Nos bons escarpes sont en habit noir, irréprochablement cravatés de blanc. A en croire les auteurs, les associations de bandits-gentlemen foisonnent en Angleterre. Ce serait peu rassurant si l'on ne se rappelait à propos que dans la vie extra scénique la société anglaise ne s'ouvre que sur références sérieuses. Mais quant il s'agit d'écrire une pièce à sensation, pareils détails importent peu.

Il y a dans *la Dame de Carreau* du mouvement, des effets qui « portent », des trucs ingénieux, tel celui de l'explosion, — car les très modernes bombes à renversement devaient nécessairement avoir leur rôle dans un drame qui se pique de modernité.

L'interprétation est d'ailleurs excellente et MM. Garraud, Robert, Mmes Réal, Marga Lucena, etc. ont rendu avec un réel talent les péripéties multiples de cette histoire compliquée. La salle, abondamment fleurie le soir de la première, s'est parquetée de cornets de papier, reliefs d'une distribution de bonbons généreusement faite par les ordres d'un galant directeur. A quand les étuis à cigares, les breloques et les épingles de cravates pour les messieurs, les éventails, les flacons et les porte-cartes pour les dames, offerts en un joyeux cotillon final?

***

Le Théâtre du Parc annonce pour le jeudi 29 courant une seule représentation de la *Passante* (trois actes) et de *Salomé* (un acte) d'Oscar Wilde, avec le concours de Mme Lina Munte, du Gymnase.

***

Après le *Demi-Monde* qui obtient un grand succès au Théâtre Molière, M. Munié ne montera plus que des nouveautés, pour lesquelles des artistes parisiens de premier ordre doivent venir renforcer les éléments que la comédie d'Alexandre Dumas nous a permis d'apprécier.

Pour la *Figurante*, la comédie moderne de M. de Curel qui doit, par contrat, passer le 24, ces artistes nouveaux seront Mlle Wissocq et M. Montbars, qui formeront avec Mlle Marguerite Rolland et M. Luguet un ensemble brillant.

***

C'est mercredi prochain que passera au Théâtre de Galeries *l'Oiseleur*, opérette à spectacle de Zeller, adaptation française de MM. G. Lagye et G. Garnir.

CORRESPONDANCE

Nous recevons de l'excellent paysagiste A.-J. Heymans la lettre suivante :

Je viens attirer votre attention sur une chose de grande nécessité à mon avis. Il s'agirait de créer un mouvement en faveur de la reproduction des œuvres artistiques belges qui seraient à même de nous faire connaître avantageusement partout.

Des artistes de tous les pays sont représentés par des œuvres marquantes, par la gravure, la lithographie, etc. Voyagez partout et vous verrez la vitrine des marchands rappeler continuellement ces œuvres, répandre leur salutaire influence et la renommée de leurs auteurs; et jugez combien rarement une œuvre belge est répandue.

J'estime qu'il y a là une des causes qui font que nous sommes si peu connus à l'étranger et même trop peu dans notre propre pays.

Dernièrement un collectionneur d'estampes qui s'amuse depuis plus de cinquante ans à classer des portraits d'artistes à côté de leurs œuvres, littographie ou gravure, me disait : « J'y arrive facilement pour tous les artistes de valeur étrangers, mais pour les artistes belges, pas moyen ! »

Dernièrement il était question de faire lithographier quelques-uns de mes tableaux à moi; ne trouvant pas d'artistes belges s'occupant sérieusement de la chose, on avait pensé un moment à faire exécuter le travail par un ou deux artistes français, ce qui serait triste, il faut l'avouer.

J'ai préféré faire différer l'affaire, espérant qu'un jour l'art lithographique sera suffisamment stimulé et soutenu en notre pays pour qu'il ne soit pas nécessaire de recourir à l'étranger.

Bien cordialement à vous,

A.-J. Heymans.

Referendum sur Villiers de l'Isle-Adam (1).

En un volume qui devrait résumer l'œuvre entier de Villiers et son génie, je souhaiterais, afin de trouver réunis son ironie acérée, sa passion chevaleresque, sa grandeur épique, son occultisme troublant, tout son esprit, tout son cœur, toute son âme, que l'on publiât: *Les Demoiselles de Bienfilâtre*, *Le Navigateur sauvage*, *La Légende moderne*, *Le plus beau Dîner du monde*, *L'Incomprise*, *Les Plagiaires de la Foudre*, *L'Inconnue*, *Le Tueur de cygnes*, *La Torture par l'espérance*, *L'Aventure de Tsé-i-la*, *L'Impatience de la foule*, *Akédysséril*, *Véra*, *L'Intersigne*, *Le Convive des dernières fêtes*, *Les Amants de Tolède*, *La Céleste Aventure*, *Le Droit du passé*, *Conte de fin d'été*, et enfin, pour clôturer hautainement ces Histoires Souveraines, la merveilleuse et suprême *Maison du bonheur*.

André Ruijters.

(1) Voir nos numéros des 5 et 12 juillet, 27 septembre et 11 octobre derniers.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Appointements des agents dramatiques.

Le tribunal civil de la Seine a dernièrement, dans une contestation entre artistes et agents dramatiques, décidé que la commission stipulée au profit de ces derniers pour les engagements qu'ils procuraient aux artistes leur demeurait acquise, même si le théâtre pour lequel ceux-ci avaient été engagés était fermé par décision administrative avant toute représentation.

Un certain nombre d'artistes, parmi lesquels M. Engel, engagés par l'agence Silvestre pour le théâtre de l'Arcadia de Saint-Pétersbourg, trouvèrent l'Arcadia fermé par ordre du préfet de police et furent rapatriés par les soins du gouvernement russe. Ils assignèrent alors M. Silvestre en remboursement de la commission par lui prélevée sur les avances qu'ils avaient reçus pour le voyage.

Le tribunal, en les déboutant de leur action, se fonde sur l'article 1999 du Code civil aux termes duquel la rémunération des soins du mandataire lui est due s'il n'est prouvé contre lui ni faute, ni négligence, et même si l'affaire ne réussit pas, à partir du moment où ses soins ont amené la conclusion du contrat.

Insaisissabilité des costumes de théâtre.

M. Déhais, directeur du Théâtre du Havre, ayant fait saisir les costumes de théâtre de M. Lequien, artiste lyrique, pour avoir paiement d'une somme de quinze mille francs, ce dernier a, par voie de référé, demandé la discontinuation des poursuites en vertu des dispositions de l'article 592 du Code de procédure civile qui interdit la saisie des « outils des artisans, nécessaires à leurs occupations personnelles ».

Le tribunal a admis l'assimilation et ordonné la discontinuation des poursuites, les costumes de M. Lequien étant, en effet, indispensables à celui-ci pour l'exercice de sa profession.

PETITE CHRONIQUE

On nous assure que le gouvernement a traité avec un M. Goyers, sculpteur sur bois à Louvain, pour l'exécution du couronnement du Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, — actuellement le Musée ancien. Le contrat est signé, dit-on, et le prix de l'entreprise fixé à 33,000 francs.

Il est à peine croyable que l'État ait agi avec une pareille précipitation. Rien de plus délicat, de plus difficile à composer que l'acrotère en question. M. Balat, l'éminent architecte du monument, avait demandé à plusieurs artistes de lui en soumettre des projets. Tour à tour M. Houtstont, M. De Groote et M. Fraikin s'étaient ingéniés à trouver des modèles en harmonie avec les lignes sobres du Palais. Mais aucun d'eux ne fut adopté et la mort vint surprendre M. Balat avant qu'il pût achever son œuvre.

Il est inadmissible qu'on confie, à la légère, un travail de cette importance à un artiste donc rien jusqu'ici n'a révélé le mérite.

La décoration projetée comprend, en outre, l'exécution des mascarons de pierre restés inachevés sur la façade principale. M. Goyers a modelé à cet effet, parait-il, une tête de lion qui va être soumise à l'approbation de la Commission des monuments. On se demande en vain ce que vient faire là cet emblème banal. Pourquoi ne pas y graver plutôt, en lettres ornementales, ainsi que le proposait un artiste, la date de la construction? Le besoin d'une ornementation quelconque ne se fait, au surplus, aucunement sentir.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures précises, concert donné par l'orchestre Colonne, de Paris, à l'Alhambra, avec le concours de M. Marix Loewensohn, violoncelliste.

Au programme que nous avons donné du premier Concert populaire, fixé au 25 octobre, au Théâtre de la Monnaie, il faut ajouter Mme Héglon, de l'Opéra de Paris, qui chantera la *Chanson florentine* d'*Ascanio*, la ballade : *La Fiancée du Timbalier* (Victor Hugo), et des mélodies accompagnées par M. Saint-Saëns. L'orchestre exécutera la Symphonie en *la* et la *Suite algérienne.*

L'*Union de la Presse périodique Belge* vient de transférer ses bureaux et son siège social du boulevard Anspach à l'hôtel Ravenstein. En séance du 12 octobre courant, M. le Ministre d'État Jules Guillery, président d'honneur, a installé dans ses fonctions de président effectif notre collaborateur M. Octave Maus, auquel M. J. Kloth, vice-président, a souhaité la bienvenue au nom du Comité.

Rappelons que le Conseil d'administration pour l'exercice 1896-97 est composé comme suit :

Président d'honneur : M. Jules Guillery, ministre d'Etat ; président honoraire : M. Liévin Coppin ; président effectif : M. Octave Maus ; vice-président : M. Joseph Kloth ; secrétaire : M. Gaston Mertens ; trésorier : M. Henri Bossut ; bibliothécaire : M. Oscar Schepens ; syndics : MM. Armand Lepère, Georges Van Melckebeke et Emile Adrien ; membres conseillers : MM. Paul Otlet, Gaston Beirlaen, Léon Van Neck et Emile Gilson.

Le Musée de Dresde vient d'acquérir le groupe du sculpteur Lagae, *L'Expiation*, qui figurait à l'Exposition de Berlin.

Un journal artistique a dit, à ce propos, que c'était le premier morceau de sculpture belge qui entrait au Musée de Dresde. C'est une erreur. Ce Musée possède déjà le grand bas-relief de Constantin Meunier, *L'Œuvre*, et le groupe des *Bâtisseurs de villes* de M. Vander Stappen, qui furent l'un et l'autre admirés au Salon de la *Libre Esthétique.*

Mais ceci n'est qu'un début. Le directeur du Musée de Dresde se propose de consacrer toute une salle à la statuaire belge, très en honneur dans la capitale saxonne. Nous savons même, de source certaine, qu'un de nos artistes est chargé de lui donner les renseignements au sujet des œuvres qui pourraient former le premier noyau de cette collection.

M. Joseph Wieniawski, qui ne s'est plus fait entendre depuis plusieurs années à Bruxelles, donnera, dans le courant de la saison, un concert dans lequel il fera connaître quelques-unes de ses œuvres instrumentales et vocales.

Les ouvrages présentés au grand concours quinquennal de gravure de 1896 seront réglementairement exposés dans une des salles vacantes du Musée moderne de Peinture, rue du Musée n° 1, où le public sera admis à les visiter à partir du lundi 19 courant jusqu'au lundi suivant, de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Le Musée des Échanges, au parc du Cinquantenaire, vient de recevoir les moulages de trois des plus importants fragments des sculptures de Pergame. Ils seront exposés prochainement.

L'éditeur Georges OErtel (Maison Beethoven) vient de faire paraître la partition pour piano et chant de la *Cantate jubilaire* de MM. Paul Gilson et Arnold Goffin dont nous donnons ci-dessus une analyse. L'œuvre, gravée avec soin et ornée d'une jolie couverture en couleur, comprend 35 pages. Elle est mise en vente au prix de 4 francs.

A propos de la *Cantate jubilaire*, annonçons qu'une audition en sera donnée à Anvers dimanche prochain.

M. Charles Vander Stappen a été invité par le Cercle artistique de Vienne à faire dans ses locaux une exposition particulière de ses œuvres. Cette exposition, qui comprendra de vingt-cinq à trente bronzes et quelques marbres, s'ouvrira dans les premiers jours de novembre.

Comme nous l'avons annoncé, l'ouvrage de M. Demeure de Beaumont sur l'*Affiche belge* paraîtra avant la fin du mois. La souscription a été close le 1[er] août.

L'*Affiche belge* a été conçu de telle sorte qu'il puisse intéresser même ceux qui ne font pas collection d'affiches. Il est, de plus, illustré de reproductions d'affiches belges, du portrait des artistes et de dessins originaux faits spécialement par eux pour l'ouvrage.

Dans une première partie l'auteur traite de la philosophie de l'affiche considérée en tant qu'art propre à l'état d'âme de l'époque où elle est née. Dans une deuxième partie il dégage le caractère général de l'affiche belge considérée dans son ensemble. Dans la troisième partie il fait l'étude particulière de chaque artiste et de son œuvre murale.

La Kwartet-Kapel d'Anvers reprendra cet hiver la série de ses attrayantes séances de musique de chambre. Elle est composée de MM. Edm. De Herdt (1[er] violon), G. Camby (2[e] violon), Alf. Verheyen (alto) et G. Van der Avort (violoncelle).

Quelques publications nouvelles, parues depuis peu ou à paraître prochainement chez l'éditeur Deman : dans les études balzaciennes du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul, *Un roman d'amour* (tirage spécial à 55 exemplaires sur hollande, 20 francs) et *Autour d'Honoré de Balzac* (id. à 15 francs); *Les Heures claires*, un volume de vers par Emile Verhaeren (prix : 3 francs; hollande, 10 francs; japon, 20 francs); *Limbes de Lumières*, un volume par Gustave Kahn, ornementé par G. Lemmen (vélin, 6 francs; hollande, 15 francs, japon, 25 francs); *Félicien Rops et son œuvre*, par J.-K. Huysmans, J. Péladan, F. Champsaur, Eug. Demolder, Emile Verhaeren, A. Alexandre, E. Rodrigues, Ch. Saunier, V. Pica, etc. Texte réimposé de l'anthologie de la *Plume* avec pièces complémentaires. Un volume de 130 pages tiré à 350 exemplaires à 12 francs sur vélin, à 30 francs sur chine fort, prix de souscription qui sera porté dès le 1[er] novembre à 15 et à 35 francs.

M. Van Dyck débutera comme jeune premier dans *Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée*, d'Alfred de Musset, qui redevient décidément à la mode. Il débutera devant M. le duc d'Orléans et l'archiduchesse Dorothée, au théâtre de Schœnbrunn, que fit construire Marie-Thérèse.

C'est *Peer Gynt*, d'Ibsen, qui servira cette année de spectacle d'ouverture au Théâtre de l'OEuvre. Voici la liste des ouvrages que compte monter ensuite M. Lugné-Poe :

Ubu roi, d'Alfred Jarry, qui sera précédé d'un avant-propos fait par l'auteur.

Un Jour, de Francis Jammes, qui sera précédé d'une causerie de M. Henry Bataille.

Madame de Lapommeraye, adaptation d'après Diderot, de M. Victor Barrucand.

Aglavaine et Sélysette, de M. Maurice Maeterlinck.

Ton Sang, de M. Henry Bataille.

Révisor, de Mérimée, d'après Gogol.

Un Gage, de M. Frantz Jourdain.

La première et deuxième partie de *Au-dessus des forces humaines*, de Björnsterne Björnson.

La Chose filiale, de M. Veidaux.

Cœsar, de M. Ernest Lajeunesse.

Les Aubes, de M. Emile Verhaeren.

Edouard II, de Marlowe, traduction de M. Georges Eekhoud.

Mary Stuart, de Swinburne, et une pièce de M. Edmond See dont le titre n'est pas encore définitivement arrêté.

La livraison d'octobre du *Studio* nous apporte le compte rendu, illustré de nombreuses reproductions, de l'Exposition des « Arts and Crafts » qui vient de s'ouvrir à Londres et qui paraît offrir un grand intérêt. Dans le même numéro, le premier d'une année nouvelle, une étude de M. Gleeson White sur l'œuvre de Charles-J. Watson, un article de M. A.-J. Meier-Graefe sur la reliure moderne, la « Maison d'un artiste » par H. Baillie Scott, etc. Deux planches hors texte, dont l'une en couleurs d'après une aquarelle de Watson, complètent cette belle livraison.

Le théâtre du pape !

Pour procurer à ses gardes une distraction, Léon XIII a fait construire dans les jardins du Belvédère, au Vatican, un petit théâtre dont la direction a été confiée à M. Arturo Durantini.

On y donnera aussi des concerts et des soirées musicales. Jusqu'à présent, il n'a pas été décidé qu'il sera permis aux femmes de se produire sur cette scène; mais le pape permettra aux hommes, invités spécialement aux représentations, d'y amener leurs femmes et leurs filles.

Inutile de dire que le répertoire du théâtre sera soumis à une censure rigoureuse au point de vue des mœurs et de la politique.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 43. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 25 OCTOBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

AU CONGO [1]

Impressions d'artiste.

Banana, le bas fleuve, Boma.

Du 29 août au 6 septembre 1896.

Le lendemain, au jour pointant. A gauche de notre navire, élongé au cours descendant du fleuve, un vaste paysage plat, marécageux, embruni de végétations courtes : suis-je aux environs campinois de Genck? Ces collines cravatant l'horizon sont-elles la dorsale limbourgeoise? Cette chaleur solaire, non cuisante mais lourde, est-elle celle d'un jour orageux d'août en Belgique?

Voici un steamer de rivière qui approche. Branlebas! La moitié de nos passagers veulent nous quitter, pris de l'impatience de l'arrivée, monter à Boma. Eh bien! embarquez-vous! Et ils s'embarquent dans un tohu-bohu de bagages amenés, traînés des cabines et des cales. Ah! le besoin de lâcher la mer pour la terre, pour le vieux plancher immobile et sans bastingage!

Des vides, donc. Des tables dépareillées. Des coins tout à coup déserts. Tels des hiatus dans la denture. Et voici que nos nègres deviennent plus entreprenants, plus insolents. La moitié de notre garnison de blancs n'a-t-elle pas déménagé? Ils envahissent de plus près ce qui nous restait du pont. Ils viennent sous nos nez épancher leur parfum de denrées coloniales avariées, éplucher leurs vermines variées, étaler les maladies cutanées qui font ressembler plusieurs d'entre eux aux vieux murs rongés de salpêtre. Et leurs tumultueuses palabres se meuvent avec plus d'impudence : tantôt il y a eu une gesticulation furibonde, les mains ont giflé les bouches mafflues et les poings ont martelé les tignasses laineuses avec un entrain qui a mis des saignées de pavots écarlates et d'œillets rouges sur ces crânes de dogues et ces faces de mandrilles. Un missionnaire anglais est intervenu au nom du Dieu de paix et de miséricorde : on l'a saboulé. Il a fallu se battre pour mettre aux fers « les meneurs ». Décidément il est temps de déguerpir!

Et comme deux compatriotes installés à l'île de Matéba, là proche, m'offrent de voisiner chez eux, je

(1) Suite. Voir les articles *Sur la mer et sous les étoiles* (*Art moderne* des 6 et 13 septembre 4, et 18 octobre).

pars en canot vigoureusement pagayé par six nègres. Ah! qu'ils font bien travailler leurs palettes, les six nègres! Quelle cadence appuyée d'un chant monotone de nègre!

Deux jours j'ai reposé là, dans la paix d'une rusticité de soldat au campement. Les repas improvisés, les ratatouilles locales, les cuisines à la diable, délicieuses. Les bavardages affectueux et osés qui s'épanouissent entre hommes dans les solitudes où l'on savoure tant de choses, où l'on se souvient de tant de choses, de la patrie, des amis, des amies. Puis le sommeil, peuplé de rêves, de désirs, de l'espoir des joies du retour, sur la couchette envirginée et emprisonnée d'une blanche moustiquaire, dans une chambre sans vitres, tandis qu'au dehors le cliquetis des feuilles de palmier en éventail donne l'illusion d'une pluie qui choit en grosses gouttes plates. Le déjeuner, au réveil, sous la vérandah, meublée en garçonnière négligée, garnie de persiennes en roseaux filtrant la fraîcheur du matin. Le départ pour visiter un troupeau de mille bêtes entassées entre les barrières d'un kraal et qui défilent, au lâcher, dans l'accompagnement de mugissements sans nombre, les veaux nés dans la nuit, encore mouillés des eaux de l'amnios maternel, trottinant chancelants dans la horde; vers un village nègre, éparpillant ses huttes en paillons, déhanchées et sordides, aux environs de baobabs balourds; vers un cimetière nègre où les tombes récentes, nombreuses, tumulant un champ mal tenu de manioc, sont ornées de bouteilles vides d'Ale, de Spontin, de Champagne, de pickles, d'assiettes cassées; la promenade par les sinuosités d'un sentier où moucheronnent en bande les bengalis, fusant comme une volée de gros plombs; un sentier se débobinant à travers une bruyère parsemée de pins sylvestres, non d'une savane parsemée de cocotiers; mais combien l'illusion est poignante! Ah! ces réminiscences opiniâtres, et ces ressemblances avec la patrie; la patrie! plus douce pourtant, et plus belle, et plus harmonieuse, oui plus belle malgré toutes les fanfaronnades et les illusions gasconnes des voyageurs.

Des coups de sirène rauques et répétés sur le fleuve pendant que, nonchalants, nous nous reposons de ces flâneries en pleine moiteur de serre. Un petit vapeur qui se démène et qui s'amène. Qu'est-ce? On a appris à Boma qu'il y avait un Sénateur en détresse et on envoie le sauveter. Décidément ça sert à quelque chose d'être père conscrit, ne fût-ce qu'à rompre le bonheur de se croire à mille lieues des puérilités sociales! Soit! embarquons et filons. Filons, filons, filons! vers la coloniale capitale, vers Boma, vers Bruxelles en Congolie!

A grande vitesse nous longeons la rive à peine émergeante où grimpent, largement piétinés, les chemins de montée des hippopotames. Encore une fois rien d'exotique, sauf cette indication d'une animalité invisible. C'est le bas Escaut, c'est le bas Danube, c'est n'importe quel fleuve européen coulant parmi les ensablements de son embouchure. Dans les lointaines transparences d'une atmosphère de cristal sont délinéées les hauteurs à travers lesquelles, aux âges fabuleux, s'est frayé un passage ce Congo fameux que les Portugais nomment plus euphoniquement Zaïre. Sur l'une d'elles, en signal, un monolithe pareil au clocher d'une église de village. Au crépuscule prenant, apparaissent, en blocs blancs parsemés sur le rivage et sur la pente, les constructions de la ville naissante.

Nous abordons dans l'obscurité tropicale brusquement tombée comme un rideau.

Rien, ce premier soir, qu'une installation sommaire. Un hôtel choisi, puis remplacé par un autre à raison de détails par trop inconfortables. Des tâtonnements dans la nuit. L'impression trompeuse, invariablement grandiose, des choses entrevues pour la première fois dans la magie des ténèbres. La prise de possession, dans un vaste bâtiment tout entier en tôle à panneaux repoussés, d'une vaste chambre dont le plafond pose sur des épontilles de navire. Les fenêtres closes, quand je me suis étendu sur le lit, rudimentaire, croisent, d'un vol mou et agile, des chauves-souris qui m'éventent en happant les moustiques qui susurrent dans le nimbe tiède du visage. Entre les parois creuses, les cloisons à double fond des murs métalliques, des rats circulent et sautent pour des palabres énigmatiques.

Durant trois jours, sous la direction de fonctionnaires éminemment aimables pour le singulier législateur qui a choisi le Congo comme villégiature de vacances, je visite « les curiosités », on me fait accomplir « le tour du propriétaire ». Tout l'administratif m'est exhibé et expliqué avec une courtoisie charmante. Mais en ces lignes rapides je ne veux déposer que mes impressions d'artiste, ce qui fut la fleur et l'ornement de cette aventure où, pourtant, l'homme d'étude ne fut jamais absent sous les sensations pittoresques. Peut-être qu'en d'autres heures et pour d'autres occasions je reviendrai à cette part des pensées remuées en moi durant ces trois mois de concentration obstinée et violente sur un sujet unique en pleine ambiance où il se déroule, en pleine compagnie d'âmes incessamment occupées de lui, épanchant, sans interruption, ce qui fermente en elles pour l'édification de qui sait les écouter et synthétiser leurs perfluences.

Boma a de la grâce, mais une grâce gauche d'adolescente. Les insuffisances des choses en formation et les négligences de ce qui n'a pu encore s'harmoniser. Une ville de gascons! Un débraillé, non sans l'élégance officielle faite d'uniformes et de raideur. Les agents de l'Etat, tout de blanc vêtus, émaillent les perspectives et renforcent le bronze, aux tons sourds et tristes, des moricauds. La femme européenne manque et avec elle

l'ordonnance proprette, et la réserve, et la galanterie. La verdure, les arbres, les ombrages, les fleurs ont l'aspect embryonnaire et miséreux des plantations récentes; ils n'étoffent pas les lieux des plantureuses parures végétales de Bathurst et de Sierra-Leone. Il n'y a de vieux que quelques baobabs, en cette saison sans feuillage, courts et lourds comme des éléphants, n'ayant, à leurs rameaux informes, d'autre parure que leurs gros fruits veloutés ridicules, suspendus à foison au bout d'un fil comme des rats par la queue. Les maisons quadrangulaires à toits presque plats, faisant large auvent sur les vérandahs qui les ceinturent, sont bâties au hasard telles que des villas jalonnant les dunes ou le penchant des coteaux. Un demi-cercle de collines rocheuses arides, revêtues de la courte toison en brosse d'une herbe brûlée, pose ses deux extrémités sur le fleuve et entoure cette agglomération capricieuse. La nappe d'eau, vaste autant qu'un lac, fait à l'ensemble un parvis magnifique où rien ne gêne la vue pour la merveille des couchants. Certes, on voudrait un site moins destitué de la beauté des bois et du charme des environs idylliques et ombreux de nos villes. Mais le paysage a la grandeur sévère des monts dont la ligne ample et sinueuse garde la beauté d'un style débarrassé de tout accessoire, et que l'on contemple en redoutant d'en parcourir le monotone et fatigant désert.

(*A suivre.*)

MAURICE MAETERLINCK

Aglavaine et Sélysette.

L'été qui attire à l'extérieur tout notre sens d'observation, et le petit froid de l'automne qui nous donne envie de réagir par le mouvement, avait fait nos vies un peu plus sauvages, un peu plus brutales et expansives, un peu plus animales; quand d'un seul coup, au fond de nous-mêmes, à la lecture de ce nouveau drame, s'est réveillé tout notre amour de l'esprit, tout notre sens intérieur, et nous sommes rentrés, pour un temps, dans ce royaume dont Maeterlinck a retrouvé l'une des clefs; — celui de la très profonde et très mystérieuse âme humaine.

Méléandre et Sélysette s'aiment simplement, enfantinement, sans avoir bien profondément conscience de la beauté, ni du bonheur, ni peut-être même de la vie.

Aglavaine paraît, qui sait voir la beauté, qui sait la dire..... « Elle ne ressemble pas aux autres femmes..... C'est une autre beauté, voilà tout..... une beauté plus étrange et plus spirituelle; une beauté plus variable et plus nombreuse, pour ainsi dire...... une beauté qui laisse passer l'âme sans jamais l'interrompre..... Il n'est pas possible de dire en sa présence une chose qu'on ne pense pas ou une chose inutile. Elle éteint autour d'elle tout ce qui n'est pas vrai..... Elle est un de ces êtres qui savent réunir les âmes à leur source..... »

Ainsi Méléandre parle d'Aglavaine. — Sélysette, comme lui, voit la beauté de la nouvelle venue et comme lui se met à l'aimer. Aglavaine, un moment enivrée d'un mysticisme de beauté spirituelle et intérieure, et admirant le douloureux amour de Sélysette pour celle qui lui prend son ami, rêve l'union de ces trois êtres qui grandissaient et devenaient plus beaux, plus héroïques au contact les uns des autres. Son rêve était celui dont parle si volontiers Barrès : deux femmes aimant le même homme et s'admirant l'une l'autre.

La petite Sélysette de tout, son cœur d'enfant, absorbe ce mysticisme. « Son âme devient belle », mais elle pleure et souffre malgré elle.

« Autrefois je riais plus souvent, dit-elle, mais maintenant je suis bien plus heureuse..... »

« Il arrive parfois, dit Méléandre, que l'âme se croit heureuse quand c'est le cœur qui n'en peut plus. »

Et la grand'mère l'avertit :

« Ce ne sont pas toujours les plus belles vérités qui ont raison contre des vérités plus simples et plus vieilles... ... Il y a, je le sais, bien des choses qui sont plus belles que les larmes; et bien souvent il vaudrait mieux ne pas pleurer..... Mais quand on ne peut plus s'empêcher de pleurer, il faut croire à la vérité des larmes; il faut se dire qu'il y a en elles quelque chose de plus vrai encore que les plus belles choses qu'on voit au-dessus d'elles..... »

Aglavaine aussi a compris l'impossibilité de son rêve et la douleur de Sélysette. Mais il est trop tard; le vénéneux héroïsme de la beauté de l'âme a séduit la pauvre petite; elle mourra pour qu'Aglavaine et Méléandre soient heureux; désespérée, et transfigurée, pourtant, par l'ivresse de son sacrifice.

J'eus d'abord la tentation d'analyser, de comparer ces deux femmes si différentes, de chercher laquelle des deux était la meilleure, la plus vraie, la plus en harmonie avec les lois les plus hautes de la vie et de la beauté. Puis, la ligne admirablement pure de ces deux silhouettes me fit honte de mon puéril désir de tout soupeser et de tout mesurer. Bien qu'Aglavaine soit la femme consciente que la souffrance a conduite à des intuitions plus profondes, et peut-être une mystique insensibilité aux lois naturelles, et que Sélysette soit l'enfant qui comme tant de races jeunes se laisse griser par la volupté de l'immolation, aucune comparaison n'est possible entre elles; elles sont de même grandeur et de même taille, étant jusqu'au bout deux aspects différents de la féminité, et ce n'est pas là qu'est la véritable dualité du drame.

La vraie lutte n'est pas entre deux femmes toutes deux aimantes et belles, elle est entre deux choses profondes et lointaines qui depuis que l'homme pense ont arrêté et divisé sa pensée : je veux parler de l'instinct de conservation, — égoïsme si souvent sacré de notre propre bonheur, — de l'instinct qui nous pousse à nous approprier ceux que nous aimons, ceux dont nous croyons la vie nécessaire à la nôtre, et de cet autre instinct qui lui paraît opposé, celui de la solidarité; de ce désir d'éprouver un morceau de joie collective, de se sentir le fragment actif de tout un monde ému, heureux; le besoin de sentir vivre au-dessus de soi une grande chose, plus belle, plus forte, dont on fait partie.

Il est arrivé que, le long des âges, l'humanité a divinisé cette solidarité dont la joie se polarisait pour ainsi dire en certaines heures d'extase partagée par toute une foule frappée d'une même admiration, d'un même élan, en d'autres heures encore de générosité intense, dans l'amour, le pardon, le don d'un être pour le bien d'autres êtres. Et il n'est pas étonnant que de longs siècles, des peuples et des continents entiers, de nobles races aient pris

toute cette altruiste beauté pour la Beauté absolue. Il n'est pas étonnant qu'on ait pris pour le mal, pour le laid, tout ce que nous faisait faire l'instinct contraire de conservation, d'adaptation à certaines circonstances défavorables, et que la sourde et lente protestation des énergies égoïstes n'ait guère eu d'autels en ces temps-là. On ne savait pas que les plaintes des victimes étaient la voix d'une force méprisée et formidable qui se vengerait un jour d'avoir été ignorée, d'une force qui, à son tour, et par représailles pourrait-on dire, essaierait de tout envahir.

En ces trois âmes est resserré le drame perpétuel des deux forces rivales ou complémentaires qui se disputent nos vies. Selon le sentiment de tout un passé, selon le sentiment de plusieurs encore à l'heure actuelle, l'altruisme, le don d'un être à d'autres êtres, l'emporte encore ici sur l'égoïste désir de bonheur personnel.

Et pourtant l'harmonie n'est pas atteinte. Aglavaine et Méléandre, dont l'amour était si spontané, si simple, si haut, si naturel et si fort ne pourront jamais plus être heureux; et l'émotion douloureuse, le trouble où nous laisse la mort de Sélysette nous avertit qu'encore une fois le monde a changé d'idéal. Ce n'est plus l'anéantissement d'une force adverse qu'il rêve, c'est, dans les lointains de l'avenir, l'équilibre, la *conciliation* de son héroïque générosité avec l'obéissance à l'impérieuse nature qui tient en chacun de nous ses assises.

Qu'eût pu faire Sélysette en cherchant « du côté de la vie », comme elle le dit, la solution du problème qu'elle résout par la mort?

Avons-nous le courage et la vitalité suffisante, nous mettant à la place de cette femme qui perd un amour enraciné en elle par le temps, par la confiance, par toutes les pensées et les actions de sa vie, pour lui donner un conseil? Entre Moloch, le sacrifice, et cet autre Moloch, la jalousie, la propriété, avons-nous donc trouvé si souvent un troisième chemin, un troisième autel?

Ah! le poète a bien pris l'humanité comme il la voyait autour de lui : succombant toujours sous la tragique prépondérance de l'un des deux poids qui l'entraînent tantôt à droite, tantôt à gauche.

En le lisant, l'effort de recherche que nous arrache la tristesse qu'il nous communique est bien l'effort que fait en ce moment le monde, et soit qu'il l'ait voulu, soit que son sentiment du beau ait été si complet qu'il synthétise sans le vouloir les préoccupations de tant d'autres esprits, je ne puis m'empêcher de voir en cette œuvre très simple une grande image et une puissante condensation.

Ce qui nous épouvante et nous attriste dans les drames de Maeterlinck, ce qui fait que tant d'êtres en ont peur, c'est qu'on s'y retrouve soi-même sans qu'aucun subterfuge permette d'y retrouver plutôt le voisin; c'est que plus on les creuse, plus aussi on creuse en sa propre conscience et en la conscience de l'humanité entière.

L'interrogation personnelle que je me pose en fermant le livre résonne bien en moi comme l'écho des questions de plus en plus troublantes et impérieuses que se pose l'humanité, tâtonnante, titubante, pour mieux dire, entre les deux faces d'un destin qu'elle n'a pas encore su harmoniser. Et c'est bien le poids des Fatalités contre lesquelles nous luttons au dedans et au dehors de nous-mêmes qui imprime à ces œuvres, quoi qu'on fasse, leur renom et la forte impression de tragédie humaine qui s'en dégage.

CONCERT COLONNE

Il y aurait peut-être mauvaise grâce à reprocher à M. Colonne quelque abus, dans son programme, de petits morceaux mignards : airs de ballet de Massenet et de Saint-Saëns, *Sérénade* de Charpentier, *Rêve d'enfant* de Schumann transcrit par Godard, danses de Rameau. Son but étant de présenter son orchestre au public de Bruxelles avec lequel il prenait contact pour la première fois, il a voulu en faire valoir — et il y a pleinement réussi — les qualités de finesse, de précision, de netteté, de correction qui ont fait sa réputation. Et d'ailleurs, deux œuvres de résistance, la *Symphonie fantastique* et la marche hongroise de la *Damnation de Faust*, ont prouvé que cet orchestre remarquable avait, en même temps que le souci des nuances, une belle sonorité. La perle du concert était la partie symphonique de *Psyché*, qui a reçu du public un chaleureux accueil. Oui, le père Franck a été applaudi et acclamé tout comme Massenet et Godard!

M. Loewensohn a joué en élève appliqué, d'un coup d'archet déjà ferme et avec une élégante correction, le deuxième concerto de Rubinstein, d'ailleurs de médiocre intérêt. Et la séance s'est terminée par une *Marseillaise* fraternisant avec une vibrante *Brabançonne*, envoyée, de toute la vigueur des archets et des cuivres, en manière de remerciement, au public, que la politesse des Hollandais avait heureusement préparé à ces explosions imprévues.



La Maison d'Art inaugurera le mardi 3 novembre prochain, à 2 heures, sa saison d'hiver par une *Exposition des paysagistes belges*.

Cette exposition sera visible tous les jours, du 3 au 12 novembre, de 10 à 5 heures. Prix d'entrée : Un franc.

L'ouverture du Théâtre de la Maison d'Art, sous la direction de M. Mouru de Lacotte, aura lieu le samedi 7 novembre, à 8 h. 1/4. — Le premier spectacle se composera de *Germinie Lacerteux*, pièce en 10 tableaux d'Edmond de Goncourt.

Des abonnements à 15 francs pour les quatre représentations de la saison sont à la disposition du public à la direction de la Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'Or.

Pour chacune de ces représentations, le prix d'entrée est fixé à 5 francs.

Voici, au surplus, les dates et la composition des quatre spectacles d'abonnement de la présente saison :

Samedi 7 novembre, *Germinie Lacerteux*, d'Edmond de Goncourt. Première représentation en Belgique.

Samedi 19 décembre, *La Comédie de l'Amour*, pièce en 3 actes d'H. Ibsen; traduction de MM. le vicomte de Colleville et F. de

Zepelin. Première représentation. (Cette œuvre ne fut jamais représentée, même dans le texte original.) — *La Révolte*, pièce en 1 acte, de VILLIERS DE L'ISLE-ADAM.

Samedi 9 janvier, *Léonarda*, pièce en 4 actes de BJÖRNSON; traduction de M. Aug. Monnier. Première représentation en Belgique. — *Le Coup de grâce*, drame en 1 acte de HEYSE; traduction de M. F. Westphall. Première représentation.

Samedi 20 février, *Les Fiançailles*, pièce en 2 actes de E. BRANDÈS; traduction de MM. le vicomte de Colleville et F. de Zepelin. Première représentation. — *Le Premier Distillateur*, pièce en 6 tableaux de L. TOLSTOÏ; traduction de M. H. Kaminsky. Première représentation.

La répétition générale de chacun de ces spectacles, à laquelle pourront assister les abonnés-protecteurs du Théâtre de la Maison d'Art, auront lieu le vendredi, veille de la représentation, à 8 h. 1/2 du soir.

Voici enfin les principaux artistes collaborateurs qui seront chargés, avec les artistes du Théâtre de la Maison d'Art, de l'interprétation :

Mmes Maguéra, directrice-fondatrice du Théâtre d'auditions; Renée Cogé, de l'Odéon; Louise France, du Théâtre Libre; Elisabeth Wissocq, de l'Odéon; Bade, du théâtre Michel de Saint-Pétersbourg; Jenny Rose, des Nouveautés; Jeanne Durand; Hautmonté, de l'Alhambra; MM. Charles Montigny, de l'Odéon; Mévisto, du Théâtre Libre; Henry Dauvilliers, du Gymnase et du Vaudeville; G. Frédal, du Gymnase et du Vaudeville.

THÉATRES

« Don Pasquale » et « Orphée », à la Monnaie.

La Monnaie poursuit paisiblement une petite saison italienne : après le *Barbier* et la *Traviata*, *Don Pasquale*, — en attendant la *Fille du Régiment*. Et il paraît que cette musique-là n'est pas tout à fait morte puisque le public l'écoute, l'applaudit et rappelle les artistes. On réclame même le *Comte Ory*. Pourquoi pas aussi *Norma*, le *Trouvère*, les *Vêpres siciliennes*, *Jérusalem*, l'*Italienne à Alger* et l'*Elixir d'amour*, tant qu'on y est?

Les interprètes ont mis à défendre cette rengaine toute l'énergie et le talent dont ils disposent. Même distribution, d'ailleurs, que l'an passé, seul M. Isouard ayant remplacé M. Bonnard dans le rôle d'Octave.

Le ballet directorial *Nuit de Noël* complétait le spectacle, et les têtes des abonnés ont doucement rythmé, par un dodelinement cadencé, la célèbre valse qu'on sait.

Les reprises d'*Orphée* à la Monnaie provoquent généralement cette question : Mme Armand a-t-elle retrouvé sa voix? La réponse, cette année, pourrait être presque affirmative. Car si l'artiste a gardé de la fâcheuse indisposition qui l'a momentanément privée de ses moyens quelques « trous », l'éclat et la pureté du timbre ont reparu. Et l'on sait avec quel art parfait l'excellente artiste se sert de l'instrument dont l'a dotée la nature.

On a fait à Mme Armand le plus sympathique accueil, et la musique du chevalier a paru plus belle, plus harmonieuse et plus dramatique que jamais.

Une nouvelle Eurydice, Mlle Holmstrand, fort émue d'être si passionnément aimée par cet admirable Orphée, en a perdu la voix et le geste. En vain l'Amour, sous les traits de Mlle Milcamps, a-t-il multiplié ses séductions pour lui rendre son assurance.

« L'Oiseleur » aux Galeries.

Der Vogelhaendler, qui a fait le tour de l'Allemagne avant de venir tendre ses filets sur la scène des Galeries, est de la joyeuse famille des petits héros de Suppé, de Millöcker, de Richard Genée et de Johann Strauss, qui chantent leurs amours sur un rythme de valse et leur dépit sur un pas de polka. Ils sont souriants et bavards, légers et sautillants, jusqu'à ce que le sentimentalisme qui est au fond de l'âme allemande les emporte tout à coup vers les régions idylliques. L'opérette se mue alors en opéra comique, et parfois, à l'expiration des actes, se hausse aux sonorités du grand opéra.

Quant à l'intrigue, elle est, dans toutes les œuvrettes de ce genre, touffue et enchevêtrée, portée par un nombre considérable de protagonistes, traversée de personnages épisodiques, chargée d'incidents et de surprises. On devine la difficulté qu'il y a de mettre en scène, sur un théâtre de genre, un ouvrage aussi compliqué, de trouver des interprètes capables de chanter et de dire, des choristes aguerris, un orchestre rompu aux épreuves d'une instrumentation fouillée.

M. Maugé a heureusement triomphé de tous les obstacles. Il a trouvé en MM. Garnir et Lagye, l'un et l'autre connus pour leur compétence des choses du théâtre, des collaborateurs excellents qui ont pénétré résolûment dans les broussailles épineuses de l'opérette allemande, ont coupé, émondé, élagué, jusqu'à faire de la forêt germanique un jardin français ouvert au public de nos régions.

On y rencontre encore tant de choses qu'un inventaire détaillé dépasserait les limites assignées en ce journal aux notes théâtrales courantes. Bornons-nous à constater qu'on ne s'ennuyait pas à la cour du principicule tyrolien que la fantaisie des librettistes a donnée pour cadre à leur fable. On y aimait avec tendresse, on y chantait avec ingénuité. Les grandes dames ne dédaignaient pas de se travestir en bergères, et d'appeler aux hautes fonctions du Palais les beaux garçons qu'elles avaient reluqués Le Tyrol serait-il, dans l'atlas dressé par les maîtres de l'opérette, voisin du duché de Gérolstein? Les mobiles qui font agir les souverains de ces deux États célèbres n'ont, toutefois, rien de commun. Si la princesse fait nommer le bel Adam, l'oiseleur, inspecteur des faisanderies de la couronne, c'est pour qu'il fasse le bonheur de sa petite Christel aimée, pour qu'il soit heureux en ménage et dote le Tyrol d'une nichée de gais marchands d'oiseaux.

Chantons des valses! M. Zeller en a semé, à pleines mains, dans les trois actes de sa partition. Il y en a une, au deuxième, qui est déjà populaire. Les autres le deviendront rapidement. Et grâce aux séductions de la musique, grâce à l'élégance de la mise en scène, grâce au talent des artistes, parmi lesquels il faut citer Mmes Delormes et Demoulin, MM. Lagairie, Poudrier, Barré, Jacqué, Dewit, etc., nul doute que l'*Oiseleur* ait un succès durable.

CORRESPONDANCE

Reproductions d'œuvres belges.

Bruxelles, ce 21 octobre 1896.

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Permettez-moi d'applaudir à la lettre de M. A.-J. Heymans réveillant fort à propos chez ses confrères maints souhaits timides et platoniques; si le grelot que, par votre intermédiaire, il attache à son heureuse idée excitait l'initiative de quelque entreprenant éditeur, l'Art et les artistes belges, tant moralement que matériellement, ne pourraient qu'en profiter, et qui sait, par ricochet, nous verrions peut être la naissance, — ici tout comme dans les pays voisins (pourquoi pas?) — d'une intéressante revue illustrée propageant nos œuvres.

Serait-ce par la lithographie, excepté pour l'affiche art quasi-mort aujourd'hui; on peut douter. Où il y a déjà interprétation, un procès verbal scrupuleusement rigoureux — tel que la photographie et ses variés dérivatifs nous le donnent (chacun connait les merveilles, dans ce genre, des maisons Braun, Hanfstængl, etc.) — s'impose et ne saurait être supplanté, outre que probablement il rencontrerait l'adhésion unanime.

Agréez, Monsieur le Directeur, avec mes meilleurs sentiments, l'expression de ma considération distinguée.

JEF LEEMPOELS

Comme pour répondre au désir exprimé par MM. Heymans et Leempoels, voici que l'éditeur Becker-Holemans annonce, sous le titre *Les Maîtres de l'Art contemporain*, la publication d'albums de photographies qui offriront la reproduction fidèle de l'œuvre complet de nos artistes. On trouvera dans le prospectus encarté dans la présente livraison tous les détails de cette nouvelle entreprise artistique qui parait appelée au plus grand succès.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les grands prix de peinture, sculpture, gravure en médaille, par CHARLES SAUNIER. Paris, « Revue encyclopédique ». — *Art et Socialisme*, par JULES DESTRÉE. Bruxelles, éd. du « Peuple ». — *Anouchka*, par REGGIE DAR-THULA. Anvers, imp. B.-J. Mees. — *La plante et ses applications ornementales*, publiée sous la direction d'E. GRASSET. Bruxelles, Lyon-Claesen.

Memento des Expositions

ANVERS. Société d'Encouragement des Beaux-Arts. 15 mars-12 avril 1897. Délais d'envoi : notices, 15 février; œuvres, 1er mars. Transport gratuit sur le territoire belge pour les œuvres admises. Renseignements : *M. A. Van den Nest, président.*

BRUGES. — Cercle artistique. XIXe exposition (par invitations). Ouverture : 13 décembre. Délais d'envoi : 16-30 novembre. Trois œuvres par exposant. Gratuité de transport. Renseignements : *M. G. Claeys, président du Cercle artistique, Bruges.*

DRESDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1er mai-30 septembre 1897. Trois œuvres par exposant (sauf invitation spéciale). Délais d'envoi : notices, 1er février; œuvres, 12-25 mars. Renseignements : *Bureau central de l'Exposition internationale des Beaux-Arts, à l'Académie royale des Beaux-Arts, Terrasse de Brühl, Dresde.* Expéditeurs : Bruxelles, W. de Haas, rue des Commerçants, 30; Paris, Michell et Kimbel, place du Marché-Saint-Honoré, 31.

NANTES. — Exposition de la *Société des Amis des arts* (par invitations). 30 janvier-14 mars 1897. Dimensions maxima des œuvres : peintures, 2m.50; sculptures, 150 kilogs. Gratuité de transport de Paris à Nantes. Dépôt à Paris du 3 au 10 janvier chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Envois directs jusqu'au 20 janvier (aux frais des artistes) à l'adresse du secrétaire général, 10, rue Lekain, Nantes. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. Des Camps de Lalanne, secrétaire général.*

REIMS. — Exposition internationale d'affiches : 7-17 novembre. Renseignements : *M. A. Henriot, président, rue de Mars, 6.*

TUNIS. — Institut de Carthage. 1er-31 mai 1897. Délais d'envoi : Notices, 5 avril; œuvres, 20 avril. Correspondant à Paris : M. Pierre Petit, 19, place Cadet. Renseignements : *Secrétaire général du comité artistique, rue de Russie, 16, Tunis.*

VENISE. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : notices, 1er janvier 1897; œuvres, 1er-15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venezia.*

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2 précise, au Théâtre royal de la Monnaie, premier Concert populaire sous la direction de M. Joseph Dupont, et avec le concours de M. Camille Saint-Saëns, de Mme E. Héglon, de l'Opéra de Paris, et de M. Arthur De Greef.

Mme Ve De Rongé vient d'offrir au Musée de Bruxelles deux admirables vases en émail cloisonné. Voila un bel exemple de générosité qui mérite d'être signalé et hautement loué. L'un de ces vases est placé depuis quelques jours dans le hall de sculpture du Musée ancien, où sa coloration azurée s'harmonise avec la blancheur des marbres. Le second sera installé prochainement dans le même local.

Les craintes qu'a fait naître la commande de l'État relativement à l'achèvement du Palais des Beaux-Arts vont, nous l'espérons, se dissiper. Renseignements pris, il ne s'agit que d'une décoration purement ornementale exécutée avec discrétion et selon le vœu de M. Balat lui-même.

Il était, paraît-il, dans les intentions de l'éminent architecte d'orner de têtes de lion, sobrement traitées, les cinq mascarons de pierre restés inachevés. Le modèle soumis à l'approbation de la Commission des monuments est dans le style de l'édifice et n'aura, sur un mètre de diamètre, que quatre centimètres de relief. Il ne formera donc pas, comme on pouvait le redouter, une excroissance inopportune sur la façade.

Quant à l'acrotère destiné à couronner l'attique, il sera l'objet, avant d'être exécuté, de plusieurs essais publics. M. Goyers — qui, soit dit en passant, s'est signalé à plusieurs reprises comme un sculpteur-ornemaniste de goût et de savoir — se propose, quand il en aura arrêté les lignes principales, de faire appel à la critique en plaçant sur le monument un châssis qui donnera exactement la silhouette de sa composition. A ce châssis il fera succéder un avant-projet en staff pour qu'on puisse juger de l'aspect d'ensemble, ainsi qu'on l'a fait à Paris pour le groupe de Falguière proposé comme couronnement à l'arc-de-triomphe de l'Étoile Ce n'est qu'après ces deux expériences, et en tenant compte des observations auxquelles elles auront donné lieu, qu'on procédera à l'exécution définitive. Il existe d'ailleurs certains documents inspirés directement par M. Balat qui permettront à

l'artiste de ne pas s'écarter du plan d'ensemble dressé par celui-ci.

Nous aurons bientôt à apprécier si, comme nous le souhaitons, le résultat répond à ces efforts consciencieux.

M. J. Rosseels vient d'ouvrir à Termonde une expositition de quelques-unes de ses œuvres. Cette exposition sera close le 2 novembre.

M. Albert Baertsoen exposera à Bruxelles, au Cercle artistique, du 13 au 22 novembre, un choix des toiles qu'il a exécutées dans ces cinq ou six dernières années.

Le Théâtre du Diable-au-Corps annonce pour mercredi prochain la première représentation de : *Une journée aux Galeries Saint-Hubert*, pièce d'Henri Bodart.

Mardi, première représentation des *Pauvres de Paris*, à l'Alhambra.

Pour rappel, jeudi, au Théâtre du Parc, la *Passante* et *Salomé*, d'Oscar Wilde, joués par Mme Lina Munte. La représentation sera précédée d'une conférence de M. Georges Vanor.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — JEUDI, 29 *octobre*. — M. L. GUMPLOWICZ. — Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — Droit d'inscription, 5 francs.

VENDREDI, 30 *octobre*. — M. EEKHOUD. — Le théâtre anglais de la pléiade shakespearienne. — Droit d'inscription, 5 francs.

SAMEDI, 31 *octobre*. — M. ÉLISÉE RECLUS. — Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie. — Droit d'inscription, 15 francs.

M. RAPHAËL PETRUCCI commencera, le *mercredi*, 4 novembre, son cours sur l'Esthétique positive. — Droit d'inscription, 5 fr.

On nous écrit de Prague : « Le théâtre royal (national) tchèque vient d'établir son programme pour la saison.

Voici les opéras annoncés : *Dubrovsky*, de Napravnik ; *Perdita*, de Nesvera ; *Jolantha*, de Cajkvosky ; *la Vivandière*, de Godard ; *le Foyer*, de Goldmark ; *l'Apprivoisement rebelle*, de Götz. Nous verrons aussi *Armide*, de Gluck, *l'Éclair* d'Halévy et la reprise de vingt-deux opéras.

Comme drames et comédies, on cite : *les Péchés*, d'Abel ; *Nouvelle vie*, de Hladik ; *Angéline*, de Turinsky ; *Epponina*, *l'Amour et la Mort* et *Marie Calderon*, de Vrchlicky ; *Dona Sanca*, de Zeyer ; *Prastky*, de Prochazka ; *Nero*, de Cossa Pietro ; *le Droit de l'Ame*, de Giacosa ; *les Sans-honneur*, de Rovetta, *Aequinoctium*, de Vojnovic.

Entre autres nouveautés nous aurons encore *Jean Hus*, de Tyl ; *l'Étincelle*, de Pailleron, ainsi qu'une vingtaine d'autres reprises.

Il faut ajouter à cette énumération les opéras et les pièces nouvelles qui seront acquis durant l'hiver pour avoir une idée de l'activité déployée par notre vaillant directeur, M. Subert, qui a placé au premier rang notre première scène lyrique et dramatique. »

Philaster, le curieux drame de F. Beaumont et J. Fletcher, traduit par G. Eekhoud, représenté l'hiver dernier à Bruxelles, sous les auspices de la section d'Art de la Maison du Peuple, sera joué en mars prochain à Paris, au théâtre de l'Odéon.

Le Musée de Berlin vient d'acheter à M. Durand-Ruel un des plus beaux tableaux de Manet : *La Serre*.

Il a fait, en outre, l'acquisition de deux tableaux de maîtres flamands : une *Madeleine repentante* de Quentin Metsys, et une œuvre d'Hans Memling qui présente des ressemblances frappantes avec l'*Homme à l'œillet* de Jan Van Eyck, mais dont le directeur du musée, M. Bode, affirme l'authenticité.

Sous le titre : l'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* vient d'être fondée à Ixelles une œuvre ayant pour but la rénovation de la musique sacrée.

Déjà, l'an dernier, la maîtrise de l'église Saint-Boniface avait donné, sous la direction de M. Henri Carpay, quelques auditions palestriniennes qui furent très remarquées. Désirant assurer à cette artistique initiative un caractère durable et arriver à mettre la musique des offices religieux en harmonie avec les beautés sévères de la liturgie, un comité, dans lequel nous relevons les noms de MM. l'abbé Collet, Gevaert, Michotte, Tinel, Mailly, Gilson, chanoine Van Damme, G. Systermans, etc., fait appel aux souscripteurs qui voudront s'intéresser à l'œuvre.

Une contribution annuelle de 10 francs assurera à chaque membre de l'*Association* des invitations régulières aux dix auditions que prépare dès à présent la maîtrise. La première audition est fixée au dimanche 22 novembre prochain, jour de la fête de Sainte-Cécile.

Sur l'initiative de notre collaborateur Ph. Zilcken, un comité vient de se former en Hollande pour la création d'un musée spécial dans lequel serait réunie sinon la totalité, du moins la majeure partie des œuvres de Rembrandt.

Voici, dans ses détails, le programme dont M. Zilcken et ses amis poursuivent l'exécution :

Le monument, qui devra rappeler à l'intérieur comme à l'extérieur le style de l'époque de Rembrandt, devra être compris, non comme un musée ordinaire, avec une lumière froide et de vastes salles d'honneur, mais comme une maison bourgeoise, un hôtel particulier, avec des pièces de dimensions moyennes et qu'on éclairerait suivant les indications fournies par les toiles mêmes du peintre, afin qu'exposées dans le musée elles nous y apparaissent autant que possible telles qu'elles furent jadis dans son atelier.

On réunirait dans ce musée tous les Rembrandt du musée d'État — la *Ronde de nuit* et les *Syndics des drapiers* sont du nombre — qui appartiennent à la ville d'Amsterdam, et que celle-ci a le droit, par conséquent, de revendiquer et de placer où bon lui semble. On joindrait à ce premier fonds de chefs-d'œuvre tous les tableaux du maître conservés encore en Hollande dans des collections particulières, ceux de la famille Six, du docteur Bredius, de la collection Steengracht, de la famille van Weede van Dijkveld et du docteur Harinxma.

Le musée se compléterait de tout ce qu'on pourrait réunir de dessins et d'eaux-fortes du maître. On essayerait, de plus, au moyen des reproductions mécaniques qu'il est si aisé maintenant d'obtenir, et qui sont fidèles, de donner un aperçu complet de l'œuvre de Rembrandt, depuis sa première jeunesse jusqu'à sa mort.

On créerait enfin dans le musée une bibliothèque qui contiendrait tout ce qui a été publié sur Rembrandt dans tous les pays du monde.

Whitworth Cycles

SONT DE HAUTE PRÉCISION

POUR LA PISTE ET POUR LA ROUTE

AGENT GÉNÉRAL :

ÉMILE BÉRANGER

Maison de gros : **5, RUE KEYENVELD**

Magasins de détail : **2, rue de la Croix de Fer.**
1, rue de l'Enseignement.

ATELIERS DE CONSTRUCTION ET DE RÉPARATIONS

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement

ACTIF : PLUS DE 138 MILLIONS

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855**. *Échéances, sinistres, etc.*, payés, plus de **304 millions.** **RENTES VIAGÈRES** aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VENTES PUBLIQUES

1° Le mardi 20 octobre et trois jours suivants, d'une belle collection de

LIVRES ANCIENS

composant la bibliothèque du château de Gyseghem.

2° Le samedi 24, le lundi 26 et le mardi 27 octobre, de

LIVRES & ESTAMPES

provenant en partie de feu M. Kupfferschlaeger, président du tribunal civil de Marche.

Les ventes auront lieu, à 4 heures précises, en la galerie et sous la direction de M. E. Deman, libraire-expert, 86a, rue de la Montagne, chez qui les catalogues sont en distribution.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE

Abonnement à la lecture musicale.

Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES
Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART




TÉLÉPHONE 1384. **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Novembre

SEIZIÈME ANNÉE. — N° 44. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 1er NOVEMBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

AU CONGO (1)

Impressions d'artiste.

ERRATUM : Le typographe, né malin, nous a fait qualifier Boma, dans notre dernier article, ville de « Gascons », au lieu de ville de « Garçons » !

Le Moyen Fleuve, Matadi.

Du 6 au 13 septembre 1896.

Le *Léopoldville* est monté à Boma, libéré enfin de sa longue station devant le banc de Matéba. Les Sénégalais ne hérissent plus ses ponts : des allèges l'en ont épouillé. Un lavage à grande eau lui a rendu la netteté qui fit, au départ d'Anvers, l'admiration des badauds. On ne croirait pas qu'il a subi quinze jours durant la charge d'un déshonorant fumier. Il flotte digne et correct autant qu'un député fêtard au lendemain d'une noce.

Je retrouve ma cabine et nous prenons route pour gagner, à l'amont, Matadi, Anvers-en-Congolie, qui, certes, eût mérité, mieux que Bangala sur le haut Congo, ce rappel de la géographie patriale. Lentement nous défilons le long de la rive où s'allonge un chemin de terre, en boulevard rudimentaire. Voici le baobab historique sur lequel Stanley grava son nom au terme de sa fabuleuse descente du fleuve jusqu'alors inconnu, si ce n'est à son embouchure et à sa source : un factorien l'a sacrilègement ébranché de crainte que les rameaux ne chutent sur la baraque où il combine les opérations de son *Business*. Voici les tronçons de mât des ci-devant comptoirs où les négriers trafiquaient de la chair nègre, ayant des kraals de noirs comme on a des kraals de bétail, jouant leur marchandise humaine aux dés, essayant sur elle leurs fusils, la noyant à fond en chapelet, les têtes prises dans des nœuds coulants, quand approchait un croiseur de guerre. Voici les factoreries (elles nous saluent du drapeau) où l'on échange imperturbablement de ridicules objets de pacotille contre l'huile de palme, le précieux ivoire, le valuable caoutchouc et la coconotte apportés par les natifs naïfs. Voici l'île des Princes, où l'on exile les dames de couleur dont les appas gangrenés pourraient compromettre la santé

(1) Suite et fin. Voir les articles *Sur la mer et sous les étoiles* (*Art moderne* des 6 et 13 septembre, 4, 18 et 25 octobre).

immaculée des blancs fraîchement débarqués à Boma : au bruit de la sirène du steamer elles accourent et groupent sur un débarcadère sablonneux leurs affublements versicolores.

Le paysage s'érige en perspectives de monts sévères crevés d'un défilé au profond duquel le Congo roule l'énorme masse de ses eaux. Des croupes pelées aux lignes imposantes plongent leurs bases abruptes dans le fleuve. Parfois, aux aisselles des escarpements, la toison rare des verdures; ou, dans quelque crique alluvionnée de limons séculaires, les palmiers chevelus dont les longues feuilles inférieures desséchées pendent autour du tronc ainsi qu'un pagne effiloqué sur les cuisses d'une négresse. Après de longs espaces, le groupe blanc des constructions d'une factorerie perdue dans ce désert de rochers belliqueux contenant dans la tranchée de leur lit d'un kilomètre de large le rapide et puissant courant moiré des remous incessants qui girent silencieux et redoutables autour du nombril en spirale des tourbillons. Des aigles pêcheurs noirs, à camail blanc ou jaune, croisent silencieux et fiers; des oiseaux nagent entre deux eaux, n'émergeant qu'un long cou flexible qui fait croire à quelque serpent fluviatile inspectant l'alentour. Le ciel enfloconné de nues grises, les sommets lourdement arrondis, les versants en étages, les impasses apparentes transformant le fleuve en lac, font penser à la vallée du Rhin entre Coblentz et Bingen, mais ravagée par un conquérant impitoyable qui aurait rasé les villes, abattu les arbres, coupé les vignobles, ne laissant sur les cimes et sur les pentes que l'herbe courte et stérile, insuffisante parure d'un paysage sombre, grandiose et désolé.

Quel contraste entre ce couloir qui inaugure la région du Congo moyen et l'embouchure sereine et enverdurée du fleuve à Banana! Les deux spectacles ont environ la même durée panoramique. L'un est le drame, l'autre l'idylle. L'un s'achève par la riante Boma, l'autre par le farouche Matadi.

C'est au détour du plus sombre jet des roches riveraines, du Chaudron d'Enfer et de ses tourbillons qui parfois triomphent de l'avancée des grands steamers, que Matadi, la « ville des pierres », apparaît, grevant le versant de la lèpre de ses constructions ou plutôt de ses baraquements récents, parmi des éboulis semblables aux terrils charbonniers. Tout est jeté là au hasard des nécessités commerciales et du caprice des bâtisseurs. Campement de pionniers, de chercheurs d'or, n'ayant, en leurs cervelles avides, d'autre préoccupation que le profit, d'autre règle d'humaine activité que l'intérêt. Business! business! business! Ce mot d'ordre égoïste qui a dénaturé et avili la grande âme saxonne, et fait de la bourgeoisie anglaise une caste douteuse de marchands sans chevalerie, est ici crié par toutes les actions des hommes et par tout l'extérieur des choses. De Matadi part le chemin de fer. Matadi est la tête de ligne imposée par la force railleuse des hasards naturels. Matadi deviendra un grand entrepôt entre la mer et la terre. Qu'importaient dès lors et le charme des lieux et la tolérabilité du climat? L'utile, l'utile et rien que l'utile, au moins dans l'appréciation fragile des pauvres gens que nous sommes, car comment ne pas espérer qu'un jour la Beauté sera inévitablement d'accord avec ce cruel Utile obstinément préféré et en apparaîtra comme le signe fatidique?

Oui, ici, pour cet Utile odieux, l'existence est organisée en des conditions telles qu'on se demande si vraiment c'est encore la peine de vivre quand la vie s'exile dans un ensemble aussi destitué de ce qui peut la rendre douce et désirable. Obsédante contradiction dont l'humanité contemporaine, éprise de rêves sociaux fraternels, entrevoit enfin la folie! Produire des richesses, encore et toujours, sans jamais réfléchir qu'elles n'ont de justification que le bien-être qu'elles procurent. Sacrifier à cette production, vénérée en elle-même comme un Moloch, ceux qu'elle devrait servir, soulager et rendre heureux. La transformer en un organisme de souffrances et de mort pour des milliers d'êtres. Établir une ville dans un site meurtrier dont le pittoresque inclément et sauvage n'est fait que de stérilité et d'effroi. Pour ce chemin de fer, pour cette œuvre de civilisation, faire périr par des travaux cruels, en multitude, les misérables, les livrer au Destin ravageur comme un chef d'armée ses régiments au fauchage des balles. Aboutir, finalement, à l'augmentation des fortunes parasitaires d'inconnus qui, vraisemblablement, ne viendront jamais en Afrique subir l'oppression des températures déprimantes, bonnes seulement pour les végétaux de serre chaude et les exilés volontaires. Et ces parasites eux-mêmes, déçus dans leur mirage de bonheur obtenu par l'opulence, dérouleront dérisoirement leur vie parmi l'ennui, les blasements et la désespérance d'atteindre l'idéal, fût-il l'idéal grossier des basses jouissances!

De la vérandah d'une des maisons sommaires de ces lieux en formation, mi-villa, mi-chalet, où, pour me préserver du terrible et tracassant tapage, diurne et nocturne, qui ronfle sur les navires en déchargement, un ami me donne l'hospitalité, un de ces amis transitoires que fait éclore le voyage comme un jour de chaleur humide les fragiles et charmantes orchidées; de la vérandah, haut sur l'escarpement qu'escalade la ville naissante, je songe ainsi, en un matin gris, car de jour en jour augmente au ciel le stock des nuages qui bientôt vont se diluer en averses durant la saison des pluies qui approche. En bas, très bas, le Congo, encerclé de montagnes sourcilleuses, semble un lac suisse immobile. Sur la rive d'en face zigzaguent les premiers lacets, à l'aspect éreintant, d'un sentier de caravane, un de ceux que durent

uivre les premiers colonistes et qu'a destitué le chemin de fer. Au débarcadère, le *Léopoldville* où bruissent les treuils et dont la coque en réparation s'est tachée d'une rougeole de minium. Les hangars de la gare développent aux regards le désagrément amer des toitures de zinc. Puis des rails, des wagons, des ballots, accessoires obsédants, vulgarisant cette Afrique massive et revêche, la réduisant au dénominateur commun des installations industrielles. Les fumées mêmes ne manquent pas, les fumées noires et sulfureuses des usines : de la gare elles montent empester le balcon où, réfugié, je délinée mélancoliquement ces alphabétiques signes, grêles oiseleurs de pensées. N'ai-je pas le besoin pour d'autres, pour quelques autres qui m'aiment et dont je vois flotter en moi les lointains fantômes, de fixer les fugitives impressions de mon âme, ici exilée, frissonnant et se ridant sous le réactif de cette sauvage et âpre solitude en laquelle rien de durablement fraternel et tendre ne semble circuler.

De mon observatoire, j'ai vu, tantôt, à la lorgnette, se préparer le départ, pour le haut Congo, d'un groupe de passagers qui partirent avec moi d'Anvers, compagnons rendus intimes par la vie resserrée du bord et dont la Destinée me sépare aujourd'hui presque aussi sûrement que le ferait la Mort. Les adieux se sont faits hier soir après un dîner sommaire au caravansérail de l'endroit. Peu de gaîté, plutôt une gravité triste : cette Afrique est une divinité sévère, sœur des Kères annonciatrices de deuil, dominatrices des dieux et des hommes, qui promènent leur vol sinistre au-dessus des épopées homériques. Il suffit de l'entrevoir et de la toucher pour en éprouver l'inquiétude et sentir diminuer en soi l'aptitude au rire. D'autres aussi étaient là, descendant « du Haut », émaciés et peu verbeux, ayant le silence des fatigues, des maladies et des longs isolements. Il seront à bord avec moi au retour, continuant, en leurs causeries lasses de revenants, les épanchements révélateurs que « la relève », venue avec moi, avait commencés en ses bavardages d'arrivants saturés d'espérances. Voir le pays ici est quelque chose; voir et écouter les hommes est bien davantage!

J'ai assisté à une séance du Tribunal, curiosité obligatoire pour le jurisconsulte que je demeure, même en voyage. Audience correctionnelle. Un seul juge et un substitut, de ces jeunes que tente irrésistiblement la lointaine aventure et sur qui opère cette séduction morale qui est peut-être le plus sûr profit des Colonies, le besoin du départ, les rêves imaginatifs d'une vie libérée des habituels emboîtements, du quotidien et irritant déjà vu, l'intolérable ennui de la répétition des mêmes choses. Le local est à peine un abri contre les sournoises insolations qui ici perpétuellement vous guettent, même quand un épais matelas de nues s'interpose entre le soleil et le sol et qu'on s'est coiffé de couvre-chefs variés à double fond. C'est une chambre étroite de baraque en bois, aux matériaux visibles, revêtus d'un blanchiment lépreux; aux solives du plafond le courant d'air agite d'amples et vétustes toiles d'araignées et est maçonné un nid d'hirondelles. Une longue table, dont les quatre pieds baignent dans des boîtes à sardines remplies d'eau, de crainte des fourmis voraces. Sur la table, en tapis, une pièce de toile à sarrau, indigo. Aux parois, une vieille carte du Congo, un calendrier européen ayant pour vignette une élégante parisienne descendant d'un coupé armorié.

Les deux magistrats, arrivés en casque blanc, en veston et en pantalon de meunier, en bottines de cuir jaune, ont simplement mis par-dessus le casaquin les toges que des « boys » ont apportées de leur domicile privé en même temps que les chaises indispensables. Le greffier est en complet de toile grise. L'huissier de salle est un noir qui a revêtu une redingote de fripier par-dessus un pagne et l'a serrée d'une courroie jaune. Pieds nus l'huissier, pieds nus le soldat nègre qui fait le gendarme, et ces pieds déplorablement plats, fatigués, rapés, usés. On juge un blanc réfractaire au règlement sur la fermeture des cabarets, et des mercenaires congolais dont les visages semblent cirés de frais, aussi luisants que des bottes : l'un s'est soûlé royalement, un autre a tenté de fracturer la caisse pour laquelle il faisait sentinelle, un troisième a volé une dent de léopard! L'instruction est patiente et intelligente. Puis on condamne comme chez nous, on ordonne l'arrestation immédiate comme chez nous. La peine principale est la servitude pénale, le travail en plein air, les corvées par escouades de prisonniers attachés deux à deux par des chaînettes de chevaux au ratelier.

Vraiment la Justice, se manifestant en une telle ambiance rustique et sommaire, ne laissant voir, dans le prétoire, que l'intellectualité de l'œuvre, dépouillée du matériel décor qui parfois la masque et l'écrase en faisant penser aux grandes lanternes sans lumière, ne déplaît pas et fait rêver aux organismes, peut-être ceux de l'avenir, où les cérébralités seules fonctionneront, grandes par elles-mêmes, en une simplicité monastique, dédaigneuse des lourds et cérémonieux appareils.

L'audience a été suspendue dix minutes pour permettre au tribunal de prendre du bismuth et du laudanum : il ne faut pas que ce Congo goguenard perde ses droits régaliens sur la santé des blancs. Cela s'est fait sur le bureau où le planton nègre a apporté une pharmacie de campagne.

Comme ailleurs, en ces pays d'Afrique équatoriale, c'est le noir qu'on voit partout. Pensez que la masse, supposée de trente millions d'unités, qu'il forme en ce territoire colonial grand comme quatre-vingts fois la Belgique, est à peine tachetée par treize cents blancs

Moins certes qu'un nuage de poudre de riz sur le teint d'une mulâtresse. Ils circulent, ces noirs, obscurs en leur psychologie rudimentaire, fongibles pour le nouvel arrivant qui, sous le masque sombre de leur peau pigmentée, ne démêle pas les nuances individuelles. Sur ce qu'ils sont, sur ce qu'ils valent, d'innombrables cancans contradictoires, où dominent le mépris, la défiance, la croyance en l'incivilisabilité de ces êtres auxquels, certes, non le brûlant soleil des tropiques, brunisseur d'épidermes, mais des lois originaires profondes, ont donné les chevelures crépues, les nez odieusement camards, les lèvres en gueule d'esturgeon et l'odeur du beurre rance. Malgré les bonnes volontés les plus humanitaires, l'irréductible différence des races s'affirme; elle s'affirme malgré les rêves chrétiens, malgré l'automorphisme bienveillant qui parfois, au passage des noirs et des noires, nous fait objectiver en eux nos sentiments, nos pensées, nos aptitudes, sous l'impressien de quelque beau morceau de nu, d'une démarche statuaire, d'un drapement d'étoffe naturel et noble, d'un geste expressif. Car aux reflets foncés et polis des visages, des omoplates, des jeunes poitrines, il nous revient des réminiscences de sculptures classiques aux robustes contours, de bronzes aux tonalités sévères. Des enthousiastes ingénus rêvent l'unification de ces Chamites et des Aryens, sinon dans une égalité corporelle obtenue par le mélange des sangs et le métissage, invariablement déprimants en leur association non des qualités mais des tares, au moins dans une égalité psychique conquise par l'éducation, jugeant puérilement les âmes plus aisément transformables que les corps. Ah! si les hommes étaient des mollusques, combien il serait impossible de trouver un zoologiste pour oser dire que deux races de colimaçons, aussi distinctes, seraient fusionnables et assimilables par une culture adroitement combinée.

Comme le singe, le noir est imitateur. Il l'est étonnamment. On voit ici, dans les travaux entrepris par les envahisseurs européens, des escouades de maçons, de forgerons, de mécaniciens devenus promptement habiles, car la difficulté des œuvres accomplies s'est doublée chaque fois de la difficulté de former les artisans. C'est cette dextérité indéniable qui, sans doute, a fait naître l'illusion d'une assimilation complète, par ceux qui n'aperçoivent pas l'abîme qui sépare le simple imitateur du créateur. Là, en vérité, semble posée la borne infranchissable. Le nègre peut devenir le collaborateur subalterne du blanc, accomplir correctement une besogne matérielle et individuelle, être, en cette Afrique où le travail est meurtrier pour tout autre que le natif, ce que fut longtemps chez nous l'ouvrier salarié et opprimé. Mais sentira-t-il jamais remuer en lui ce besoin de s'affranchir des servitudes sociales qui procède d'une âme consciente de sa nature « indéfiniment éducable, essentiellement progressive ». Apercevra-t-il jamais l'invisible des choses, les liens impalpables des organismes sociaux, des ensembles qui sont le besoin et l'honneur de notre race? Ne sera-t-il pas toujours, dans ses besognes partielles et localisées, sous la domination du blanc, esclave déguisé, serf indirect. De là, peut-être, procède instinctivement le dédain de l'un pour l'autre, la naturelle soumission, l'humilité enfantine de celui-là pour celui-ci.

Nous interrompons ces articles sur le Congo qui sont le commencement du livre de M. Edmond Picard, actuellement sous presse.

MARCEL LEFEVRE

Après son séjour au *Chat Noir*, à Paris, et ses tournées à travers toute la France, soit seul, soit accompagné de la troupe dite joyeuse de Rodolphe de Salis, voici Marcel Lefèvre revenu à Bruxelles, où il ouvre un cours de chansons, dans une petite salle encombrée de pianos et décorée d'un Verwée et de quelques Courtens.

Certes, je connaissais de réputation Marcel Lefèvre, je l'avais même entendu et un peu oublié; je ne savais certainement pas, ou plus — je ne sais lequel — l'intensité où il était arrivé; mais aussitôt que je l'eus revu, en la petite salle, presque intime, de ses cours, je ne pus résister à déranger un grand maître de chez nous pour lui faire goûter une exceptionnelle soirée et honorer de sa présence un cadet glorieux; il vint : c'est demander à Bruxelles de se déranger après lui pour aller entendre Marcel Lefèvre.

Oui, un chansonnier glorieux, et il n'y a pas là de promiscuité de mots, chansons sans tragédie et sans pompe cependant, où il n'y a pas la noblesse de la douleur, mais où il a mieux : des types d'humanité dépouillée de leur gangue uniforme avec cette netteté qui rend l'espèce humaine aussi diverse en individus, et à elle seule, que peut-être toute la faune de la terre. Ce mieux que la douleur noble de la tragédie, c'est le sanglot du drame où Marcel Lefèvre excelle, avec une intensité poignante d'émotion. Je ne sais comment il se fait que ce soit avec les sombres et muets Martinetti que je serais tenté d'établir la comparaison, les Martinetti du *Mort;* c'est peut-être un effet de la concentration dramatique avec laquelle ceux-ci résument en le moins de gestes, et celui-là en le moins de mots, les émotions et les types humains. Car ce n'est pas la chanson où arrivent de petites choses grivoises, romanesques ou sentimentales. C'est la chanson représentant le type d'un sentiment, d'une passion, d'un individu. Le vers est court, fait du moins de mots possible, de mots irremplaçables et résumant la chose à dire, dont le développement est prolongé par l'accomplissement, la musique n'étant là tout juste que ce qu'il faut pour orienter et soutenir le développement de l'image. Une mimique de bon comédien, dans un visage de chat à longues moustaches blondes, parachève un ensemble d'une extraordinaire répercussion émotionnelle.

Nous espérons lui entendre redire bientôt l'histoire du clown qui s'est cassé en deux pour une écuyère qui n'aimait pas le pauvre clown, un vrai drame terminé par un sanglot; et aussi le *Hibou*, sorte de malfaiteur poltron qui n'aime pas le sang ni les cris, et qui frappe en fredonnant « une petite chanson ».

On réfléchit sur la portée de ces « chansons-là ». Chansons ? se dit-on... On voudrait trouver un mot qui fit moins songer à la badinerie, à la gaudriole, car enfin il y a des larmes au bout de cela, plus sûrement et en moins de temps qu'aux drames dont le développement prend cinq actes, pour la même chose.

On est mal content du terme : il va porter une fausse notion dans l'imagination d'autrui. On se démène pour s'exprimer, on se souvient qu'il existe le genre sérieux et le genre comique, et que la chanson c'est le genre comique ! Ah ! mais non, ce n'est pas cela, ce n'est pas celle de Marcel Lefèvre. Comment diable a-t-on pu faire pour trouver l'amour de Roméo plus sérieux que l'amour d'un clown ? C'est sans doute le secret des esprits superficiels qui distinguent la douleur du seigneur de celle du manant.

Il y a parmi les artistes une catégorie qui n'est préoccupée d'être tragique, ni noble, ni plaisante, ni de faire rire, mais qui, à l'encontre de toute exagération, cherche simplement à être humaine. C'est sa grande supériorité, car cette catégorie à laquelle appartient Marcel Lefèvre détient une force de la nature, l'émotion, même le sanglot, qui n'est si grand et si troublant que parce qu'il est, comme la mort, la communion des hommes.

Est-ce chanson tout cela, encore une fois non ! et allez écouter.

Ces mots ne sont pas écrits pour pousser insidieusement, mais pour inciter carrément les chansonniers et les auditeurs à aller écouter un vrai maître qui leur communiquera les secrets et l'autorité du talent.

Un exceptionnel artiste offre ses conseils, il faut qu'on le dise et qu'on se le dise ! L'hygiène artistique des salons où l'on chante est intéressée à les écouter, car c'est de l'art qui y pénétrera à deux battants ; — et qu'on y aille avant que la diaphane indifférence, celle qui ne s'assied nulle part, ait laissé redescendre les chaises.

R. N.

CONCERTS POPULAIRES

M. Saint-Saëns est venu présider en personne à l'inauguration des Concerts populaires, et il s'y est généreusement prodigué, dirigeant, jouant, accompagnant tour à tour ses œuvres, aux acclamations du public. Il s'est montré pianiste et chef d'orchestre impeccables, et l'accompagnateur, faut-il le dire, a été aussi parfait que le kapelmeister et le virtuose. L'exécution de la Symphonie en *la*, celle des célèbres Variations à deux pianos sur un thème de Beethoven, de même que l'interprétation prestigieuse du *Scherzo* à deux pianos, bien connu des pianistes quoiqu'il fût exécuté pour la première fois publiquement, ont soulevé des applaudissements unanimes dont une part est légitimement revenue à M. De Greef, qui a été le digne partenaire de M. Saint-Saëns. On ne peut imaginer exécution plus fine, plus homogène et plus spirituelle que celle qui nous fut donnée des deux compositions pianistiques dans lesquelles l'auteur a dépensé le meilleur de sa nature spontanée et prime-sautière.

La jolie voix de Mme Héglon a été très appréciée dans l'interprétation de la *Fiancée du Timbalier*, annoncée comme première exécution bien qu'il nous semble avoir entendu chanter jadis cette œuvre par Mme Caron, et de quelques mélodies dont la dernière, la chanson florentine extraite d'*Ascanio*, a été redemandée.

La *Suite algérienne*, impressions de voyage pimpantes et pittoresques, écrites, comme tout ce qui sort de la plume de Saint-Saëns, dans une forme impeccable, terminait ce concert, qui avait réuni à la Monnaie un auditoire exceptionnellement nombreux.

THÉATRES

« La Figurante » au Théâtre Molière.

Du groupe des dramaturges mis en lumière par le Théâtre Libre, M. François de Curel s'est, avec Georges Ancey, détaché au premier plan. L'*Envers d'une sainte* affirma, on s'en souvient, des qualités telles que cette œuvre de début, malgré l'inexpérience qu'elle décelait, fit présager un tempérament dramatique exceptionnel.

Les *Fossiles*, l'*Invitée*, la *Figurante* confirmèrent ces promesses, et voici le nom de M. de Curel célèbre, et bientôt populaire si l'on en juge par l'accueil fait à la dernière de ces comédies, la seule, avec l'*Envers d'une sainte*, qu'il ait été donné au public bruxellois d'apprécier.

Le thème de la *Figurante*? Voici, en deux mots. La belle Mme de Monneville, mariée trop jeune à un époux trop vieux, a un amant qu'elle décide à prendre pour femme une jeune fille parfaitement nulle, d'esprit froid et méthodique, sans passions et sans appétits... du moins en apparence. Le mariage d'Henri de Renneval, ce sera le paravent qui dissimulera discrètement l'irrégularité d'un ménage à trois. Et l'insignifiance de Françoise ôtera à Henri toute velléité de sacrifier à sa femme la liaison dans laquelle il est engagé.

A peine mariée, la Figurante prend possession d'un rôle inattendu qui renverse les combinaisons d'Hélène. Elle a surpris le secret de celle-ci. Elle aime son mari et veut le conquérir. Grâce à la complicité de M. de Monneville, vieillard exquis qui a, depuis longtemps, pris son parti de la situation dans laquelle l'a placé un mariage inconsidéré, elle arrive, avec une adresse, une ingéniosité, un tact merveilleux, à détacher Henri d'Hélène, à lui ouvrir les yeux, à l'amener enfin à ses pieds, amoureux fou, désabusé et reconnaissant.

M. de Curel a traité cette jolie donnée de main de maître, et le sens qu'il possède du théâtre, de son optique spéciale, des proportions qu'exige la scène, s'y révèle avec éclat.

Par la vérité des caractères et du développement de ceux-ci, par la finesse et la vivacité du dialogue, sobrement écrit dans une langue courante mais châtiée, la *Figurante* apparait comme l'une des meilleures comédies qui aient été composées en ces dernières années. C'est du théâtre vivant et spirituel, classique dans sa forme, très moderne dans l'expression des sentiments qu'il décrit. Il y a peut-être quelque outrance dans l'effort que fait Hélène de Monneville pour reconquérir l'amant qui lui échappe. L'élan qui la pousse dans ses bras, en présence de Mme de Renneval, a paru dépasser la vraisemblance d'une scène d'ailleurs très bien amenée. Et ce n'est pas sans raison qu'on a critiqué l'étourderie inconcevable d'une femme mariée qui abandonne sur une table la lettre qu'elle écrit à son amant. Ce sont les seuls points où l'on puisse trouver en défaut l'observation rigoureuse et perspicace de l'auteur.

M. Munié a placé la *Figurante* dans un cadre digne d'elle. Et l'on ne pourrait, croyons-nous, mieux la jouer, avec plus d'aisance, de naturel et de vérité, que la jouent Mmes Rolland et Vissocq, MM. Luguet et Montbars, qui ont droit tous les quatre à la même part d'éloges.

« La Passante » et « Salomé », d'Oscar Wilde, au Parc.

Si ce fut le désir d'assister à des choses plutôt légères ou l'espoir de voir des œuvres vraiment belles et hautes qui attira au Parc, jeudi soir, tant de monde, il dut y avoir bien des déceptions, car la *Passante* et *Salomé* ne sont pas plus des pièces scabreuses que des pièces originales. Le sujet de la première, loin même d'être indécent, est si « convenable » qu'il parut au public une très vieille connaissance. C'est le classique imbroglio où le mari croit sa femme coupable et où l'épouse soupçonne le mari d'adultère et où tout finit par s'arranger grâce à l'intervention d'un personnage qui tient en mains les fils de l'intrigue et qui est le centre d'activité du drame. Dumas nous a accoutumés à ce genre. Et assurément, n'était dans la *Passante* certain Darlington, porte-

voix dont Wilde se sert pour proclamer des idées de vie large et libre, condamner les pruderies du *cant* et exalter l'existence vers l'amour et le bonheur, n'était, dis-je, ce rôle de franchise brutale, nous ne saurions mettre, tant au point de vue de la conception que de la facture, de différence sensible entre le suranné théâtre à thèse et cette œuvre-ci d'un contemporain.

Salomé nous fut une réjouissance plus haute. Wilde, sans doute, n'a rien changé à l'antique histoire de la petite danseuse sensuelle, « aux prunelles dorées » et, aux lèvres sanguinaires. Mais elle nous apparut si fauvement charmante, si exquisement mauvaise! Et que de mots délicieux n'a-t-elle point! Rappelez-vous ce qu'elle murmure, quand, curieuse, naïve, le corps penché et svelte, elle regarde la lune... « Je suis bien sûre qu'elle est vierge!... » Souvenez-vous donc encore du cri de colère entêtée qu'elle lance à Yokanaan qui la repousse: « Je baiserai ta bouche. » Certes, même ici, nous ne pourrions affirmer l'œuvre vraiment pure et neuve, nous ne pourrions la considérer comme une création. Toutefois, malgré les influences subies, *Salomé* est une puissante chose et ce nous fut une joie de l'entendre. Dois-je ajouter, puisque Mme Lina Munte y jouait, que ce ne nous fut pas une joie moindre de voir? Elle fut une Mme Vernon de perversité froide et de féminité féline avec tout à coup d'imprévues émotions et des tendresses. Elle fut une Salomé merveilleuse, de par sa grâce, ses gestes, ses yeux et son corps, et nous ne saurions décider si nous préférons sa voix mélodieuse, courbe et pénétrante, à sa danse de souplesse déroulée et rythmée comme une musique.

« Les Pauvres de Paris », à l'Alhambra.

En attendant les représentations d'*Hamlet*, qui donneront à M. Henry Krauss l'occasion de s'affirmer sous une incarnation nouvelle, M. Garraud a repris un honnête mélo d'il y a quelque quarante ans, à la fois larmoyant et comique, pittoresque et philosophique, moral ainsi qu'il sied, plein de contrastes et d'oppositions, machiné à souhait pour faire éclater, au moment voulu, les bravos des troisièmes galeries. Un coquin enrichi et considéré, une famille honorable ruinée et tombée aux lamentables solutions du réchaud de charbon constituent les deux pôles de cette action aussi invraisemblable qu'embrouillée. Le lien, c'est une sorte de Don César de barrière, vadrouille, ivrogne et cœur d'or, qui noue et dénoue l'intrigue, tient dans sa main toutes les ficelles de la pièce, apparait, quand on le croit mort, pour sauver l'innocence et confondre le crime, à la plus grande joie du public haletant.

Ce rôle, que Frédéric Lemaître n'eût pas jugé indigne de lui — et qui sait s'il ne l'a pas rempli? — a été admirablement joué par M. René Robert, dont les guenilles pittoresques, les gestes grandiloquents, les jeux de physionomie, la déclamation ont charmé, amusé et finalement enthousiasmé les spectateurs. Du coup, l'excellent régisseur de l'Alhambra s'est haussé au rang des artistes les plus en vue de ce théâtre à surprises où chaque pièce nouvelle apporte un élément d'intérêt.

Très bien interprété par Mmes Myrrhan, Réal, d'Ytte, par MM Meillet, Moreau, Ch. Krauss, le drame de MM. Brisebarre et Nus, malgré l'ingénuité de son affabulation et le romantisme excessif de ses effets, a été énergiquement applaudi.

AU CERCLE ARTISTIQUE

M. Edmond Verstraeten expose au Cercle artistique une vingtaine de toiles qui, pour n'avoir pas une personnalité bien définie, n'en témoignent pas moins de consciencieuses recherches et d'une sincérité louable. L'artiste s'attache à exprimer dans leur vérité les fuyants effets de l'aube, la paix voilée du crépuscule, les fulgurantes pyrotechnies des couchants Il varie sous divers aspects de lumière, le thème des bords de l'Escaut qui lui est particulièrement cher. Et sa palette s'éclaircit en ses œuvres les plus récentes, influencées, semble-t-il, par les paysages de lumière qui marquent la dernière évolution d'A.-J. Heymans. Sa grande toile, *Joie du matin*, indique nettement l'orientation nouvelle du jeune artiste. Et l'on ne peut que le féliciter de cette vision claire qui l'incite à baigner d'air les sites qu'il reproduit. Avec plus de fermeté et de caractère dans le dessin, la série d'impressions qu'il dénomme *Un beau jour de septembre* serait vraiment séduisante. Elle décèle une observation non superficielle et la volonté d'exprimer non le décor, mais l'impression infiniment variée que provoque, selon les mouvants effets du jour, la nature.

CORRESPONDANCE

Ostende, le 28 octobre 1896.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF DU JOURNAL *l'Art moderne*,

Quelques artistes peintres d'Ostende assistés de nombreux amis de la ville ont obtenu l'autorisation d'oganiser une tombola d'œuvres artistiques au profit des victimes de la dernière tempête. Ils ont offert une de leurs bonnes études et ils se permettent de faire appel à la générosité de leurs confrères et amis du pays.

Sachant combien les artistes sont compatissants et charitables de leur nature, nous sommes persuadés que de nouveaux dons nous parviendront.

Nous espérons que votre estimable journal voudra bien insérer ces quelques lignes afin de les porter à la connaissance des artistes que nous n'avons pas l'honneur de connaître personnellement.

Les donateurs sont priés d'adresser leurs œuvres au local où elles seront exposées : *Café Callens, chaussée de Thourout, Ostende.*

Agréez, Monsieur le Rédacteur, l'assurance de notre considération la plus distinguée.

Au nom du Comité organisateur :

CARLOS VAN HALMÉ, avocat. FÉLIX BUELENS, artiste peintre.

PETITE CHRONIQUE

L'abondance exceptionnelle des matières nous oblige à différer la publication d'un article très développé sur le Château des Comtes, à Gand, du compte rendu de l'Exposition organisée par la Société centrale d'Architecture, de la Chronique littéraire, de plusieurs lettres, etc. Nous prions nos collaborateurs et correspondants de nous excuser.

C'est mardi prochain, à 2 heures, que s'ouvrira à la MAISON D'ART l'exposition des *Paysagistes belges* que nous avons annoncée. Elle comprendra, entre autres, des toiles de J. Coosemans, A.-J. Heymans, Th. Baron, A. Asselbergs, E. Claus, R. Wytsman, V. Gilsoul, W. Degouve de Nuncques, L. Frédéric, Kustohs, G. de Burlet, J. Van den Eekoudt, F. Khnopff, O. Coppens, Mme Collart; des aquarelles d'Uytterschaut, Hagemans, Titz, etc., etc. L'exposition sera close le 12 novembre.

La réouverture du Théâtre de la Maison d'Art reste fixée au samedi 7 novembre. M. Mouru de Lacotte fera représenter, pour la première fois en Belgique, *Germinie Lacerteux*, d'Edmond de Goncourt. La répétition générale (prix d'entrée à toutes places : 3 francs) aura lieu le vendredi 6 novembre, à 8 1/4 heures. Le bureau de location est ouvert à la Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'or.

Une exposition des œuvres de M. A. Hamesse s'ouvrira au Cercle artistique mardi prochain, à 1 h. 1/2. Elle sera clôturée le 12 novembre.

L'ouverture de l'Exposition annuelle des Aquarellistes aura lieu samedi prochain, à 10 h. 1/2 du matin, au Musée moderne.

Les dessins transmis par M. Lambot au Gouvernement en qualité de lauréat, en architecture, au concours Godecharle de 1893, sont exposés dans une des salles du Musée moderne de peinture (place du Musée, n° 1) où le public sera admis à les

visiter jusqu'à samedi prochain, de 10 heures du matin à 4 heures de relevée.

Mlle M.-A. Marcotte ouvrira le 7 novembre à Anvers, à la salle Verlat, une exposition de quelques-unes de ses œuvres.

M. Maubel fera cet hiver une série de dix conférences sur l'histoire des musiciens. Ce cours aura pour objet la vie des musiciens. Le but est d'aider à l'intellection des œuvres par l'étude du milieu moral et intellectuel où elles sont nées.

Les conférences auront lieu à la Salle Erard, rue Latérale, à 2 1/2 heures, les lundis 16 et 23 novembre, 7 décembre, 11 et 25 janvier, 1er et 15 février, 1er, 8 et 15 mars. Au programme : Schumann, Schubert, Hændel, Gluck, Berlioz et Wagner.

On s'abonne chez les principaux éditeurs de musique.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — MERCREDI, 4 et VENDREDI 6 *novembre*. — M. R. PETRUCCI. — Esthétique positive. — Droit d'inscription : 5 francs.

JEUDI, 5 *novembre*. — M. ÉLIE RECLUS. — L'Évolution des Religions.

SAMEDI, 7 *novembre*. — M. ÉLISÉE RECLUS. — Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

M. LEBÈGUE commencera, le JEUDI 12 novembre, à 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck, son cours de Calcul numérique. — Droit d'inscription : 10 francs.

FACULTÉ DE MÉDECINE, 28, rue de Ruysbroeck. Le soir, à 8 h. 1/2. — MARDI, 3 *novembre*. — M. FÉLIX. — L'importance de la mésologie en médecine pratique.

VENDREDI, 6 *novembre*. — M. H. DUMONT. Organisation légale de l'art de guérir.

Le premier des deux concerts organisés par la Maison Schott aura lieu à la Grande-Harmonie, samedi prochain, à 8 heures. Il sera donné par la Société des Instruments anciens (MM. Diémer, Van Waefelghem, Delsart et Grillet) et comprendra deux parties.

Dans la première figurent des œuvres des compositeurs du XVIIIe siècle : Rameau, Couperin, Naudot, Dandrieu, Ariosti, Boismortier, de Caix d'Hervelois, exécutées sur le clavecin, la viole d'amour, la viole de gambe et la vielle. La seconde partie se composera d'œuvres modernes, parmi lesquelles des compositions de Saint-Saëns, Lalo, Widor, Diémer, etc. et, en première audition, deux impromptus pour piano de Massenet.

La seconde séance sera donnée le samedi 14 novembre par le *Quatuor tchèque*.

L'*Orkestvereeniging* d'Anvers donnera aujourd'hui, au théâtre royal, son premier Concert populaire. Mlle Elsa Ruegger, violoncelliste, y prêtera son concours et jouera le concerto de Saint-Saëns, ainsi que des compositions de Popper. L'orchestre dirigé par M. C. Lenaerts exécutera la Symphonie en *mi bémol* de Borodine et la *Huldigungsmarsch* de R. Wagner.

Pour les concerts suivants, l'*Orkestvereeniging* s'est assuré le concours de Mme Falk-Mehlig, pianiste, et de M. Colyns, violoniste.

M. Vincent d'Indy vient d'arriver à Bruxelles pour s'occuper des études de *Fervaal*, actuellement en répétitions au Théâtre de la Monnaie.

C'est à l'Alhambra qu'auront lieu cette année les concerts symphoniques de M. Eugène Ysaye. Les séances de musique de chambre seront données dans la salle de concerts de la Maison d'Art.

L'École de musique de Louvain donnera le mardi 1er décembre un concert consacré aux œuvres de M. Émile Mathieu et dirigé par l'auteur. Outre l'oratorio *Freyhir* et des fragments de l'*Enfance de Roland*, on entendra pour la première fois le concerto pour violon et orchestre que vient d'écrire M. Mathieu. Ce concerto sera exécuté par Mlle Irma Sethe, à qui il est dédié.

Les représentations de Bayreuth en juillet-août 1897 viennent d'être décidées. Il y en aura 20, du 19 juillet au 19 août : 3 séries de *l'Anneau du Nibelung* et 8 représentations de *Parsifal*, dans l'ordre que voici :

Le 19 juillet, *Parsifal*. Du 21 au 24 juillet, les quatre partitions de l'*Anneau du Nibelung*.

Les 27, 28 et 30 juillet, *Parsifal*. Du 2 au 5 août, les *Nibelungen*. Les 8, 9 et 11 août, *Parsifal*. Du 14 au 17 août, les *Nibelungen*. Et le 19 août, pour finir, *Parsifal*.

La distribution des rôles n'est pas encore définitivement arrêtée.

Les affiches artistiques belges prennent rang, décidément, parmi les plus belles et les plus originales qui soient. L'une des dernières écloses, composée par M. Auguste Donnay pour *The Fine art insurance Company*, montre, en trois tons — rouge, vert et noir — deux mains forçant une cassette. Le dessin est hardi et l'harmonie des couleurs des plus heureuses.

Citons aussi la jolie affichette par laquelle M. Henri Baes annonce son changement de domicile et dans laquelle le ton jaune du papier complète ingénieusement les nuances sobres de la composition.

Le Gouvernement vient de conclure avec la commission des hospices de Gozée, auxquels appartiennent les ruines de l'Abbaye d'Aulne, une convention qui assure la conservation de ce beau spécimen d'architecture gothique.

La restauration est confiée à M. Cloquet, archéologue à Gand. Voilà donc une solution heureuse donnée à cette question qui avait, il y a quelques mois, vivement agité le monde artiste (1).

EXPOSITION DE 1897. — Aux précédentes expositions, les éditeurs et les imprimeurs de musique n'étaient guère représentés. On n'y voyait figurer que cinq ou six facteurs de pianos et autant de luthiers ou de fabricants d'instruments à vent. Cette fois il en sera tout autrement. Grâce à l'initiative de M. Victor Mahillon, entouré d'un comité d'hommes dévoués, la constitution d'un salon de musique est résolue. La presque totalité des éditeurs, facteurs et imprimeurs y seront représentés par des installations particulières. Un espace permettant de donner des auditions y sera ménagé. Si quelques intéressés voulaient encore se joindre au groupe, il est urgent qu'ils en informent le commissariat général, 40, rue de la Pépinière.

Le Musée du Louvre compte dès aujourd'hui un chef-d'œuvre de plus ; le portrait d'Alexandre Dumas fils par Meissonier, que lui a légué le grand écrivain et qu'il vient d'être autorisé à accepter.

Ce portrait, qui représente Alexandre Dumas assis sur une chaise à côté d'une table chargée de livres contre le mur rouge de l'atelier du maître, fut fort admiré au Salon de 1879. Il marquait le retour de Meissonier aux expositions d'où il se tenait éloigné depuis plusieurs années. On y retrouva dans les moindres détails le faire du maître, et la ressemblance du personnage représenté parut saisissante. Le Musée du Louvre reçoit avec ce portrait un legs triplement précieux par la beauté de l'œuvre, par la célébrité du peintre et aussi par celle du modèle.

Remarquons à ce propos qu'il est peu d'hommes célèbres qui aient tenté le talent des artistes autant qu'Alexandre Dumas fils, portraicturé tour à tour par presque tous les maîtres en ce genre, peintres, graveurs et statuaires, notamment par Edouard Dubufe et Bonnat, par les graveurs Legenisel et Jules Jacquemart et par Carpeaux, dont l'admirable buste de Dumas fils fut tant admiré l'été dernier à la Maison d'Art.

(1) Voir l'*Art moderne* du 28 juin dernier.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 45. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 8 NOVEMBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

AU RETOUR

O ces villes de séminaires, de cloîtres et de cathédrales, comme leur souvenir me hante encore à cette heure où, revenu au milieu du tintamarre de l'existence moderne, la lumière vespérale toute pleine de passé comme elles, me les rappelle soit grâce à la gloire belliqueuse des nuages, soit grâce aux auréoles et aux nimbes du soleil couchant! Ceux qui vont vers elles en pèlerins, ardents de leur agonie et fervents de leur vieillesse, ne savent point, au moment où ils communient d'elles, l'empreinte profonde que leur attitude de ruine laisse dans l'esprit. On se croit quitte envers elles, quand un sifflet de train stride le départ et que le sourd et brutal remous de l'express impose un nouveau rythme aux pensées. Comment croire que l'agitation et le fracas n'étoufferont point la pauvre voix surannée de leur douleur et qu'on aura encore le temps de les aimer alors que les yeux ne les voient plus!

Et pourtant, c'est quand elles sont loin qu'elles nous deviennent le plus présentes. Tout ce que nous n'avons pu leur dire là-bas, gênés par la curiosité tatillonne dont une première rencontre tiédit souvent les élans des voyageurs et des amoureux, afflue aux lèvres et ce sont des mots doux comme des prières qui partent vers elles, à travers les lieues. On se souvient des stations prolongées sur un bastion de rempart, en face du mélancolique et grandiose paysage, de la visite, le soir, aux porches, aux tours et aux absides, quand, sous un ciel diamantaire, la voie lactée passe au-dessus de la cathédrale. Les étoiles et les pierres, dures et blanches, avec leurs rayons immenses, avec leurs angles et leurs dardements clairs, semblent travailler de concert à on ne sait quel œuvre énorme et nocturne.

Le temple et l'infini suggèrent d'ailleurs la même idée d'immobilité immortelle. Pour certains, l'église et ses colonnes évoquent la forêt, pour d'autres, avec ses granits et ses verrières, ses rosaces et ses éclairs, elle affirme le firmament. Rien n'est plus haut que de vivre, la nuit, en présence d'une collégiale. La ville morte où elle règne semble prostrée à genoux. Le vent grandit en frôlant ses ogives et ses tympans; le silence n'est si total autour d'elle que pour que l'heure qui sonne vibre plus profonde que toutes les heures, et fasse songer à

celle qui frappe au delà des temps, au cœur même de l'éternité.

Que de fois les douze coups d'un minuit de ténèbres m'ont surpris rôdant parmi les rues d'un vieux quartier claustral dont les lucarnes et les petites fenêtres éclairées me regardaient passer sur le trottoir. Et que souvent, au milieu d'une place, torride de soleil, crayeuse et luisante, avec un pan d'ombre bleue tombant d'un pignon surplombant, ai-je entendu les douze coups de midi choir dans le silence sec et blanc d'une petite ville méridionale! O les façades fantômales, les attitudes spectrales des clochers et des tours, aussi bien durant les nuits de vent et de lune qu'en plein jour, pendant la brûlure tranquille et violente du soleil!

On traverse des ruelles vieillottes où des chiens et des chats dorment sur des pierres chaudes, où l'on compte les minuscules tapages d'un savetier ou d'un vannier, où pendent des harnais multicolores au long des portes, où des enseignes baroques et tarabiscotées indiquent des métiers abolis et l'on aboutit à quelque promenade plantée d'arbres, rafraîchie d'une fontaine et décorée de quelque buste d'homme illustre dont on ignorait le nom avant de rencontrer son marbre. Ce fut tel poète local, tel constructeur de pont aujourd'hui démoli, tel humanitaire fondateur de l'hospice voisin, tel médecin dont parlent seules les vieilles gens, rappelant qu'il guérissait la lèpre et qu'il fut à Jaffa, jadis, au temps du premier consul.

La vie étroite et resserrée de la province se prouve là tout entière. Quelque grand souvenir embaumé et reposant dans l'énorme châsse qu'est la cathédrale; une gloire secondaire et bourgeoise mise sur un piédestal, une gloire fade et bienfaisante comme l'eau de la fontaine; quelques arbres bien portants, mais alignés et taillés d'après la règle ancienne des architectures de jardin, des bancs hospitaliers, à l'ombre des feuilles et des branches, d'où l'on peut observer non pas la vie mais la mort qui s'est communiquée des pierres aux gens, des choses aux êtres. Là-bas, un curé traverse un pont; trois ou quatre officiers sont assis à la terrasse d'un café; une vieille carriole gagne la gare prochaine; une chèvre broute entre les pavés de la grande cour de l'hôtel de ville.

On éprouve la sensation d'un enlisement profond et total, d'une léthargie lente et douce, d'un sommeil méthodique et invincible. La vie agite ailleurs ses drapeaux, attise ailleurs ses incendies et c'est la jeunesse qui les brandit et les allume. Ici, tout est fané, endormeur, refroidi, mélancolique et nul : la province ne devrait être habitée que par des vieillards.

Et néanmoins combien elle nous est précieuse, à nous qui, la tête bourdonnante et les nerfs éreintés, fuyons les cris et les abois de l'existence enragée, qui n'en pouvons plus, à certaines heures de fièvre pâle et ardente, qui sommes lassés des plages où l'on retrouve la ville, qui sommes dégoûtés des Suisses et des Italies où l'on retrouve l'Europe, qui avons la haine des stations thermales transformées en boulevards et en caravansérails, des coins de nature où sévit Baedeker et où plane Joanne et qui vraiment ne trouvons plus qu'en pleine mer, aux bords d'un désert ou dans une cité de province absolument destituée, où même le commis-voyageur ne s'aperçoit pas, l'asile pour l'esprit auquel tout travailleur aspire. Oh certes la province, prise par doses, a du bon. Elle est l'oreiller frais, emmailloté de linge qui fleure le bon air, elle est la halte, elle est l'auberge, avec la fenêtre ouverte sur la campagne, où l'on trouve encore l'accueil naïf et des mots de bienvenue ou d'adieu dont le son est sincère et le sens authentique.

LES NOUVEAU-VENUS

Mai, par Arthur Toisoul. — **Vie**, par Georges Rency.

Voici deux livres de poètes débutants, de poètes de notre race et de notre milieu. Ils furent de ceux qui — voici deux ans — fondèrent l'*Art jeune* et qui, dès cet instant, s'affirmèrent personnels et libres avec, comme seul lyrisme, la passion de la vie.

On les reçut sans enthousiasme. Quelques-uns leur firent grise mine. Se sentant secoués en leurs théories et leur formulisme, tels eurent hâte d'imprimer qu'il n'y avait pas de quoi s'émouvoir et que décidément les nouveau-venus n'avaient ni art ni talent.

Toutes les antiques plaisanteries, qu'on avait remisées au grenier, comme jouets de vieillard retombé en enfance, furent rafistolées et l'on retapa le biberon, le bourrelet et le hochet pour les leur jeter à la tête. Décidément il n'était pas permis de n'avoir que vingt ans et d'écrire; il n'était pas juste qu'on se fît éditer, sans demander l'*imprimatur;* il ne convenait pas d'être poète sans permission, ni examen, ni sans *dignus intrare*.

La férule, une nouvelle fois, s'acharna contre la beauté inédite, contre le rêve à peine éclos, contre la fraîcheur et la jeunesse. Toutes les ronces se mirent à taquiner les fleurs secouées au vent nouveau et à les mordre inutilement. La sénilité de certaines critiques fut telle, qu'on se demandait si vraiment ceux qui les signaient et qui jadis semblaient être des poètes, avaient jamais pensé, avaient jamais senti autrement qu'en journalistes.

Mai, par Arthur Toisoul, est une manière d'idylle fragmentée en quatre phases : *Chanson de mai, chanson d'été, chanson d'automne, chanson d'hiver*. Cela sort de la pensée de quelqu'un qui aime vivement et qui associe tout ce qu'il voit de joie dans la nature à son amour.

Il y a là de la fraîcheur, du charme, de jolis détails, de légères et passantes visions claires, de la naïveté et de la vie, de la musique et du rythme et tout cela réuni enchante l'heure que l'on emploie à lire le livre.

Dans *Amoroso* le poète note :

> Nous allions enlacés comme les bras d'un lierre,
> Sur le chemin vêtu d'une robe de lune ;
> Nos lèvres se taisaient et nos jeunes chimères
> Follement, follement s'envolaient une à une
> En les gestes craintifs de la languide brune

Qui lentement neigeait ses ailes sur nos têtes,
Et dans nos cœurs de songe et d'amour, c'était fête.
Nous allions enlacés comme les bras d'un lierre;
Nos regards frémissaient en leur douce lumière
Et nos ombres folles s'allongeaient toutes brunes
Et se baisaient sur le chemin vêtu de lune.

On rencontre dans la pièce *Ce matin de soleil* ces vers exquis :

Or voici la source...
Mais ne te mire pas en sa clarté naïve :
Car je crains que ton ombre y demeure captive.

La *Dormeuse* se termine ainsi :

Car ma main ne se lasse point
De guider loin, bien loin, bien loin
Vers du bonheur et de la joie
Les songes d'or de la dormeuse,
Tandis que du silence pousse
En simples roses sur la route.

Ces extraits témoignent à l'évidence que M. Arthur Toisoul est un très fin et clair poète. Ils sont parfaits. En plus, ils ne sont tributaires d'aucun volume signé d'un nom de maître, ce qui, chez un débutant, est aussi heureux que rare. Il n'en fallait pas plus pour que les imitateurs et les secondaires d'il y a dix ans ne lui reconnussent point le droit de leur être supérieur.

***

L'autre poète, Georges Rency, paraphe de son nom un recueil intitulé : *Vie*. Comme dans *Mai* c'est principalement l'amour qui sert de thème au livre. Mais une plus large violence d'enthousiasme y éclate, une plus décisive folie de participer à l'immensité des choses, une pensée plus nette de se mêler aux morts et aux résurrections incessantes de l'univers, de les célébrer comme des lois admirables et profondes d'où tirer le motif de sa joie. Ces croyances sont affirmées presque à chaque page.

Penser que la nuit vient du jour, et que l'aurore
N'est que la nuit changée, et claire, et plus sérieuse,
Et qu'ainsi la mort même est de la vie encore.

Et plus loin :

Dites, elle n'est point cette mort ennemie,
Cette mort qui ferait que je ne sois plus moi.

Et enfin :

Je te parlais de tes métempsycoses
De terre en rose
Et de rose en abeille...

Ceci posé, toutes les beautés du jour, mais surtout les obscures clartés diamantaires de la nuit, servent à M. Rency de cadre à son rêve et à sa tendresse. Les étoiles lui paraissent les plus belles images de pureté et de splendeur qui soient.

Et sois la douce et simple amante
Puérilement attentive aux étoiles.
. . . .
Tu te sentais pareille aux brises et aux roses
Parmi l'éternité firmamentale
De notre terre et des étoiles.
. . . .
Voici l'espoir tombé des astres clairs.
En vos grands yeux.
. . . .
Les étoiles, points d'or tremblant sur le ciel noir,
Palpitaient jusqu'à nous, très douces et câlines.

Nous pourrions multiplier des citations analogues, mais celles-ci suffisent pour indiquer l'idée claire, lucide, profonde et infinie que le poète se fait de l'amour ou plutôt de la vie. C'est d'elle que procède son art pour aboutir à elle. Il s'y roule, s'y développe, s'y perd, s'y plonge, s'y noie et s'en délivre, personnel et conscient. Il apparaît un frisson des choses universelles.

Au cours du recueil il y aurait à citer des pièces de rythme savant ; telle : *Quand je me fus assis :*

C'est la bonne chanson
C'est la chanson d'amour enfin fidèle
Que disent là, basses, ces voix
Paraissant lasses d'être humaines
Et, donc, si vaines.

Des strophes belles de symétrie et de lenteur :

Dites quand je serai couché sous vos ramures,
Mes arbres, vous saurez que je vous ai aimés,
Et vous me reprendrez dans vos tendresses sûres,
Et vous ferez de moi un beau fruit parfumé!

Mais le témoignage le plus net des dons de beau poète que possède M. Rency a été donné dans son poème final : *La Chanson de vie*. C'est tout simplement une belle œuvre à laquelle la louange même est inutile.

La conclusion de ces notes rapides sera que deux nouveaux et incontestables poètes font désormais partie du mouvement littéraire en notre pays et qu'une génération nouvelle s'affirme en eux et qu'il faut lui faire large et joyeux accueil.

LES ŒUVRES D'ART DANS LES ÉGLISES (1)

« Il y a quelques années, la commission des musées royaux de peinture était chargée d'inspecter, à Saventhem, un Van Dyck représentant la *Charité de saint Martin* et placé dans l'église de cette commune. Une délégation, accompagnée de M. Victor Leroy, un des experts des musées de peinture de l'État, dont la compétence en matière de restauration de tableaux anciens n'est pas douteuse, constata que ce célèbre tableau, dont l'aspect apparent est resté très frais, se trouve menacé d'une perte certaine, faute de réparation intelligente.

« Une commune du Brabant, Boortmeerbeek, possède dans son église une *Tentation de saint Antoine* de David Teniers; elle offrit la reprise de ce tableau à l'État qui chargea la commission des musées royaux d'en examiner la valeur artistique, ainsi que l'état de conservation. Or, il fut constaté que cette œuvre, belle autrefois, n'était plus digne de figurer dans une galerie nationale, tant elle était repeinte et détériorée. »

On pourrait continuer, avec des variantes nombreuses et pittoresques, cette chanson dont les couplets n'ont pas de fin.

M. Destrée, répétant ce qu'il a dit à la Chambre et appuyant ses énergiques réclamations de documents probants, demande que l'Etat s'occupe enfin de protéger, contre des curés de campagne, contre des conseils de fabrique d'église ou des conseils communaux dépourvus de compétence, les œuvres d'art dont notre pays est semé.

Soit qu'on les recouvre de lustrine ou de volets, soit que la pudeur sacerdotale, la cupidité des sacristains ou l'ineptie des réparateurs d'occasion les dérobent à la vue du public, toutes ces œuvres sont détournées de leur vrai destin qui fut l'édification de la masse par l'art.

Il est probable que jamais artiste, en les exécutant, ne fut plei-

(1) Brochure de M. Jules Destrée, membre de la Chambre des représentants. — Bruxelles, édition de l'*Avenir social*.

nement conscient de ce but que nous leur assignons aujourd'hui. Mais que nous le voulions ou non, il n'est possible à aucun être sincère, religieux ou profane, artiste ou bourgeois, de leur en reconnaître un autre; et il devient encore plus impossible de concevoir alors le fait de leur accaparement, de leur séquestration, de leur détérioration, de leur anéantissement volontaire ou involontaire.

Le remède proposé par M. Destrée est radical. Aux églises qui ne consentent plus à accomplir — comme elles le faisaient, simplement, pieusement, sans pudibonderie vicieuse, au moyen-âge — cette mission d'apostolat par l'art, il faut reprendre ces chefs-d'œuvre.

Patrimoine commun, propriété de l'État, qu'ils rentrent dans les musées, où, sans bourse délier, le pauvre, l'artiste pourront en jouir. Qu'une commission spéciale les recherche dans tout le pays; et que là où ceux qui les détiennent ne comprennent pas le religieux devoir de laisser à tous les choses qui sont du domaine de tous, on leur en enlève la surveillance.

M. Destrée ajoute mélancoliquement qu'il craint que ses réclamations ne soient vaines. Nous ne sommes pas de son avis. Bien plus : dès que, fortement, sera affirmé dans l'esprit national le sens de propriété commune des chefs-d'œuvre, les villes et les villages eux-mêmes feront la garde autour de ceux qu'ils possèdent.

Le curé de Stavelot, dernièrement, faisait savonner à l'eau chaude par sa servante l'admirable châsse de saint Remacle qui devait figurer au cortège historique de Liége. Vite, quelques paroissiens un peu civilisés ont arrêté son zèle. Mais le peuple entier de Stavelot s'insurgerait si on parlait de transporter définitivement en une autre ville la vieille œuvre d'art. Le peuple y tient. Il ignore la façon de la traiter, mais il suffit qu'on le lui dise une fois pour qu'il le sache et qu'il en maintienne la tradition. Je n'ai donc pas peur autant que M. Destrée pour l'avenir des chefs-d'œuvre que nous possédons. Je crois que des paroles comme les siennes seront entendues et tomberont dans les oreilles qui doivent les recevoir. Je crois qu'elles sont faites pour réveiller les nécessaires instincts d'admiration et de propriété collectives qui suffiront à protéger, chez nous, l'art en le laissant là où il est maintenant, disséminé dans toutes les provinces, rayonnant en des influences restreintes, mais multiples.

La châsse de Stavelot civilise bien plus là où elle est qu'elle ne le ferait, transportée à Bruxelles. Peu à peu, parce que c'est à eux, parce qu'ils l'aiment, parce que c'est un souvenir lointain de leur unité patriale, les Stavelotins apprendront pourquoi elle est belle, comment il faut l'entretenir et la regarder.

Et il faudra bien que petit à petit l'art devienne un peu de gloire et de beauté ensoleillée aux plus humbles, aux plus ignorants.

A LA SOCIÉTÉ CENTRALE D'ARCHITECTURE

Exposition et séance annuelle.

Comme les années précédentes, à pareille époque, la Société centrale d'Architecture a réuni, le 25 octobre, ses membres, tant de Bruxelles que des grandes villes de province et de l'étranger.

Le matin, une excursion technique aux travaux de la nouvelle gare d'Anvers leur a permis d'étudier la construction des immenses viaducs d'Anvers-Sud et de Borgerhout, une nouveauté pour notre pays et qui constitue une heureuse importation d'un système appliqué depuis longtemps à Berlin, à Strasbourg, à Hanovre et plus récemment à Cologne; le luxe des matériaux émaillés des voûtes est à signaler et à retenir.

***

Au Salonnet du palais de la Bourse, trois exposants seulement, mais représentés par des œuvres variées de grand intérêt. La part du lion est dévolue à M. Emile Lambot, l'heureux lauréat du concours Godecharle, qui nous montre en de nombreux croquis et relevés et en de savoureux lavis la souplesse de son talent autant que son goût et la soif de savoir qui l'a poussé, à travers l'Italie, la Grèce et l'Egypte, à faire cette récolte de documents. M. Lambot a remporté aussi un prix partagé au concours de Bruxelles-Kermesse et nous pourrons juger l'an prochain du pittoresque et du brio des maisonnettes que ses esquisses présentent à larges coups de pinceau. M. Ghysels, l'autre lauréat du même concours, a dû son succès à des dessins d'un fini, d'un goût et d'une composition des plus raffinées : ses maisons valent autant par leur variété de silhouette que par le choix heureux des détails, et il est à souhaiter que ces habiles projets trouvent leur place dans l'*Emulation*, la belle revue de la Société. M. Saintenoy, enfin, est venu jeter une note sévère et de haut intérêt avec sa curieuse restitution du palais des ducs de Brabant, projetée en vue d'un pavillon de la Ville à l'Exposition de 1897; il a consciencieusement interprété la précieuse gravure de la *Bruxella septenaria*, en y ajoutant, au pied des combles, une balustrade ajourée qui est bien dans les traditions de l'époque. L'escalier avec son porche, vraie dentelle de pierre, est le bibelot curieux de ce grave monument.

***

Une question des plus complexes, la *réforme de l'enseignement de l'architecture* en Belgique, était à l'ordre du jour de la séance plénière présidée par M. Bosmans.

Fallait-il maintenir le projet très complet présenté en 1883 aux Chambres par la Société et tendant à créer une école d'architecture comportant les hautes études de cet art, ou, par mesure transitoire, essayer d'améliorer et de compléter l'enseignement actuel des diverses académies? Les avis ont été partagés, et MM. Bosmans, Mankels, Van Humbeeck, Cloquet, Saintenoy ont fait valoir des considérations auxquelles leur compétence a donné une grande valeur. Sur la proposition de M. Denoyette, président de la section gantoise, la question a été renvoyée à l'examen des sections de province avec demande de prompts rapports; une séance plénière extraordinaire sera tenue à Bruxelles en avril prochain pour trancher cette importante réforme à laquelle, et non sans raison, les architectes attachent une grande importance pour l'avenir de leur art professionnel.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Les quelques tableaux que M. Hamesse expose en la petite salle du Cercle ne sont d'un art très neuf ni d'une originalité bien intense. Mais il s'y accuse un sens délicat de la couleur et une sensibilité tendre, fine. Ce sont paysages de soir, d'aube et de midi, sous-bois crépusculaires, chemins pleins de clarté, marines ou prairies. Le dessin en est joli, net et les tonalités gracieuses.

Cependant la sensation jamais n'arrive à l'émotion. Il s'en faut d'un rien; mais c'est ce rien subtil, indéfinissable qui fait qu'une œuvre inexplicablement s'humanise et nous touche. Aussi, dans tous ces paysages, il flotte une incertitude. On n'y sent pas l'unité d'action spirituelle et sauf pour les toiles de demi-teinte où l'hésitation du faire est adéquate à l'indécision de l'impression, il semble que quelque chose soit attendu dans tous ces sites. Mais comme cela est simple et sain, il convient de louer M. Hamesse, car il est sincère, ne pastiche pas, ne truque guère et, parmi la génération actuelle de brouillardeux ou d'ophtalmiés, chérit la lumière.

UN PROGRAMME D'EXPOSITION

L'*Art appliqué à la rue*, qu'on croyait mort, adresse au gouvernement une requête tendant à obtenir de lui les moyens de réaliser un programme ébouriffant qui embrasse toutes les manifestations artistiques de toutes les époques, de tous les pays, l'art hindou, l'art assyrien, l'art égyptien, l'art grec, l'art romain, l'art byzantin, l'art roman, l'art gothique, l'art ogival, l'art de la Renaissance, du XVIII[e] siècle, du XIX[e] siècle, du XX[e] peut-être... Il s'agirait de réunir à l'Exposition de 1897 des spécimens de toutes les applications d'art décoratif en plein air : « évocation plastique des formes de l'habitation, des moyens de transports, du vêtement, de la coiffure; leçon d'histoire inoubliable par sa caractéristique à la fois positive et idéale, marquant les évolutions et les progrès en des groupements ordonnés de différents spécimens des styles en architecture, sculpture, peinture; objets d'utilité générale : fontaines, lanternes, porte-flambeaux, torchères, marteaux de porte; motifs religieux : chapelles, bannières, idoles; instruments de musique, drapeaux, étendards, fanions, oriflammes, écussons, blasons, emblèmes, cartels, médailles, pièces de monnaie, timbres-poste, enseignes artistiques, mâts, arcs de triomphe, etc.

De plus, tous les compartiments comprendraient des groupes vivants qui, dans un cadre homogène, ressusciteraient les civilisations disparues. On exhumerait ainsi les danses, les chansons et la musique populaires, religieuses, guerrières, patriotiques des différents peuples anciens.

Dans les compartiments nationaux rétrospectifs seraient classées les reliques provenant de six siècles de traditions d'art dans le domaine public...

La section moderne comprendrait, graphiquement et en relief, les exemples d'art public contemporain; une exposition des procédés et des applications pour l'art d'extérieur; les résultats des concours de l'OEuvre : éclairage public, façades décoratives, enseignes, auvents, hampes de drapeaux pour maisons ouvrières, de commerce, particulières; plaques et poteaux indicateurs; affiches; cartels, drapeaux, bannières, fanions, étendards, oriflammes, etc., etc. Elle comprendrait également une représentation des métiers d'art d'utilité générale. Dans divers ateliers seraient installés des travailleurs d'élite : ferronniers, graffitistes, céramistes, sculpteurs sur bois, etc. Les murs de ces ateliers seraient décorés d'esquisses, de modèles, de travaux et de reproductions de travaux.

Enfin, on organiserait des cortèges du travail, de drapeaux; des danses et fêtes publiques anciennes; des conférences esthétiques, théoriques, techniques, expérimentales, et un congrès de l'art public auquel seraient conviées les sommités artistiques du pays et de l'étranger. »

C'est tout. En présence des résultats obtenus par les concours de l'Art à la rue, qui forment une des « attractions » de ce fabuleux programme, qui pourrait douter que le ministre des Beaux-Arts mît immédiatement à la disposition des promoteurs du projet les crédits nécessaires?

THÉATRES

« Tannhäuser » à la Monnaie.

Le Théâtre de la Monnaie a repris avant-hier *Tannhäuser*. Le succès a été grand, pour l'œuvre et pour l'interprétation.

M. Imbart de la Tour, qui prenait pour la première fois possession du rôle, s'est montré chanteur excellent, à la fois voluptueux et passionné, et s'il eût modéré quelque peu son jeu, parfois expressif jusqu'à la nervosité, c'eût été irréprochable. M[lle] Kutscherra a chanté avec style et avec autorité le rôle de Vénus. La voix reste malheureusement un peu dure et l'articulation manque de netteté. En sérieux progrès, M[me] Raunay a donné au personnage d'Elisabeth beaucoup de charme et de distinction. MM. Seguin et Dinard se sont, comme l'an passé, affirmés chanteurs et acteurs de premier ordre dans les rôles de Wolfram et du Landgrave. Excellente interprétation d'ensemble, même de la part des chœurs, qui avaient laissé à désirer jusqu'ici. Le public a récompensé par plusieurs rappels ces efforts consciencieux et a associé M. Flon et son orchestre au succès de la soirée.

La veille, la *Fille du Régiment*, reprise avec la distribution de l'an passé, à l'exception de M[lle] Bélia, avait été pour M[me] Landouzy et pour M. Gilibert l'occasion d'applaudissements nourris et chaleureux.

« Hamlet » à l'Alhambra.

Hamlet, prince de Danemark! Ce fut Rossi, que la mort a résorbé. Ce fut Mounet-Sully, dont la voix sonore et le geste ample remplissaient le théâtre. Ce fut aussi, les raffinés d'art s'en souviennent, cette frêle M[lle] Leroux, qui donna à la figure énigmatique du héros une intellectualité si haute. En abordant ce rôle redoutable, le plus complexe et le plus difficile, le plus attirant aussi que la Tragédie ait enfanté, M. Henry Krauss avait à lutter contre d'obsédants souvenirs. Il avait à lutter aussi contre lui-même, contre ses débuts consacrés aux rôles d'extériorité et de mouvement: Chicot, Don César de Bazan, Kean, Fanfan la Tulipe, Lagardère, qu'il réalisa avec une véhémence, une grandiloquence d'intonations et de mimique qui semblèrent être l'essence même de son tempérament.

Si le personnage d'Hamlet comporte quelque violence dans les scènes pathétiques, il exige surtout une concentration, un repliement sur soi-même, une variété de nuances délicates qui seuls peuvent donner à l'étrange et fuyante figure de l'aristocratique rêveur sa physionomie et sa portée philosophique. M. Krauss l'a compris. En artiste consciencieux, ouvert à toutes les sensations de l'art, il a refréné son geste, modéré sa voix au point de la rendre, en ses monologues, murmurante et lointaine. Il a composé un Hamlet indécis et méfiant, hésitant devant l'action, n'agissant que par saccades et contre sa propre volonté, emporté vers le dénouement auquel tendent ses désirs par une force instinctive dont il recule sans cesse la mise en œuvre.

Différente de celle que donnèrent du rôle tels de ses prédéces-

seurs, M. Mounet-Sully par exemple, cette interprétation a le mérite d'être personnelle et d'un réel intérêt artistique. Le succès de M. Krauss a été, faut-il le dire, énorme et le bon public pour qui *Hamlet* n'a pas de signification plus profonde que les *Pauvres de Paris* ou le *Bossu*, a fêté le comédien avec autant d'entrain que le petit nombre de ceux qui avaient pénétré en lui l'artiste chercheur et compréhensif.

Très bien mis en scène, convenablement joué par la troupe habituelle de M. Garraud dans laquelle Mmes Réal, Cogé et M. Charles Krauss, chargé du personnage de Laërte, se sont particulièrement distingués, *Hamlet* formera, durant de longs soirs, la principale attraction artistique des scènes bruxelloises.

« La Tortue » au Parc.

Emyde ou halichélone, le reptile inoffensif qui donne son nom au vaudeville de M. Gandillot n'a d'autre rôle, en cette folle affabulation, que de troubler un ménage paisible et uni jusqu'à provoquer un échange de gifles, d'abord, puis d'exploits dûment expédiés sur papier timbré. Voici le divorce Champalier prononcé et l'intrigue amorcée.

Ce n'est plus, désormais, à pas de tortue que marche l'action. En trois actes fiévreusement agités dont il serait impossible de donner même un aperçu, l'auteur accumule les incidents les moins usités de la vie ordinaire; telle, par exemple, la surprise d'un mari qui trouve dans le lit nuptial sa femme n° 1, alors qu'il entendait bien y rencontrer le n° 2, qu'il a épousé le jour même.....

Après un deuxième acte où l'on assiste à d'extraordinaires scènes de somnambulisme et à un galant déshabillage que Mlle Fériel mime avec une discrétion exquise, la pièce, sans donner au public haletant le temps de respirer, repart vers les plus hautes excentricités. Ce ne sont que courses échevelées dans l'escalier monumental qui forme, avec le majestueux lit du deuxième acte, le « clou » de ce vaudeville ahurissant, apparitions imprévues, sauts de carpe, jeux de cache-cache, dialogues incohérents, — du théâtre à coups de pied et à coups de poing, d'un comique d'ailleurs irrésistible et qui trouve, même au Parc, un écho dans l'auditoire. « On se tordait », comme dit l'oncle Francisque.

La *Tortue* est menée avec vivacité par un groupe d'acteurs de talent, qui ont l'air de s'amuser, en jouant cette pochade, tout autant que le public qu'ils ont mission de faire rire. Citons en premier lieu Mlle Fériel, la créatrice du rôle principal à Paris, qui a remporté un double succès de jolie femme et de fine diseuse; Mmes Wilhem, très amusante dans son emploi de belle-mère, et Blanche Marcel. Du côté des hommes, MM. Darcey, qui joue avec un naturel parfait et un entrain remarquable, Paulet, Riche, Bras et Mondollot.

« Bruxelles-Kermesse » à l'Alcazar.

Bornons-nous à noter, pour mémoire, le succès de la revue de MM. Malpertuis et Boulland à l'Alcazar, nous réservant de revenir sur cette joyeuse et bien bruxelloise satire dont « l'abondance des premières » nous oblige à retarder le compte rendu.

CORRESPONDANCE

Reproductions d'œuvres belges (1).

Lokeren, 26 octobre 1896.

MONSIEUR LE DIRECTEUR.

M. A.-J. Heymans ne s'est-il pas trop avancé en soutenant que nous ne possédons pas de lithographes assez artistes pour reproduire convenablement les œuvres de leurs confrères de la brosse?

Ce n'est pas Den Duyts, par exemple, ni César De Cock, ni Vanaise, ni tant d'autres beaux peintres de l'école belge qui soutiendraient pareille chose, car ils savent combien le talent souple, la scrupuleuse exactitude, le coup de crayon hardi et respectueux à la fois du bon lithographe Flor. Van Loo ont contribué à la vulgarisation de leurs œuvres.

Et cependant, s'il est des œuvres dont il est difficile de rendre le charme poétique, la délicieuse intimité, celles de De Cock et de Den Duyts sont bien du nombre.

Flor. Van Loo, le modeste lithographe gantois, a fait, d'après les toiles de ces paysagistes, de superbes lithographies qui ont le velouté du fusain, la profondeur de l'eau forte et le délicat enveloppement que donnent la pierre et le crayon gras.

Au nom du lithographe attitré de l'ancien *Kunstgenootschap* et de la *Société royale des Beaux-Arts* de Gand ne pourrait-on pas en accoler d'autres? En cherchant un peu...

Veuillez agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mes sentiments très distingués.

ALBERT DUTRY

PETITE CHRONIQUE

La *Société des Aquarellistes* a ouvert hier matin, avec le cérémonial accoutumé, son exposition annuelle. Le Salon nous a paru intéressant, supérieur même dans son ensemble aux expositions précédentes, — pour autant qu'il nous ait été possible de jeter sur les œuvres exposées de furtifs regards par dessus la foule compacte et élégante des invités et invitées, ces dernières n'ayant pas eu à faire passer leurs coiffures emplumées et fleuries à la chapeaumétrie officielle du Conseil communal.

Notons parmi les whatmans et bristols les plus entourés ceux de MM. C. Meunier, X. Mellery, E. Claus, F. Khnopff, J. Smits, F. Binjé, H. Stacquet, M. Hagemans, H. Cassiers, V. Uytterschaut, G. Den Duyts et de Mlles Clara Montalba et Dora Hitz.

Nous donnerons dans notre prochain numéro un compte rendu de l'Exposition, ainsi que de celle des *Paysagistes belges* ouverte en ce moment à la MAISON D'ART.

Pour ne pas faire coïncider la première de *Germinie Lacerteux* avec la représentation donnée à la Monnaie au bénéfice de la Société française de Bienfaisance, M. Mouru de Lacotte a remis à *mercredi prochain*, à 8 h. 1/4, la réouverture du Théâtre de la Maison d'Art. Mardi, à la même heure, répétition générale de *Germinie Lacerteux.* Le bureau de location pour ces deux soirées est ouvert à la Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'or, où l'on peut également s'inscrire pour les abonnements aux quatre spectacles qui seront donnés au cours de la saison.

Un grand nombre d'artistes se sont rendus le jour de la Toussaint à l'église de Sainte-Gudule pour assister à l'audition de l'*Ave Maria* à dix voix, orgue et orchestre de M. Erasme Raway. Malheureusement l'exécution a été si déplorable qu'il n'a guère été

(1) Voir nos numéros des 18 et 25 octobre.

possible d'apprécier le mérite de cette composition. Il est fâcheux que la maîtrise de notre cathédrale se montre, en des circonstances comme celle-ci, indigne d'une capitale. L'impression a été, pour tous les artistes présents, pénible et décevante. Souhaitons que l'œuvre de M. Raway, qui paraît de haute inspiration et d'écriture impeccable, soit reprise avec le respect qu'elle mérite par l'une de nos sociétés symphoniques. Elle prendrait tout naturellement place, par exemple, au programme du concert spirituel de M. Eugène Ysaye le jeudi saint.

Les répétitions d'orchestre de *Fervaal*, le drame lyrique de M. Vincent d'Indy, sont, depuis la semaine dernière, poursuivies activement au théâtre de la Monnaie.

Voici la distribution complète de cet important ouvrage, dont la première représentation aura lieu à la fin de décembre ou au commencement de janvier :

Fervaal, chef celte, M. Imbart de la Tour. — Arfagard, druide, M. Seguin. — Guilhen, Sarrazine, Mme J. Raunay. — Kaito, Mme Armand. — Un berger, Mlle Milcamps. — Lennsmor, M. Isouard. — Grymping, M. Dufranne. — Un messager; un Barde, M. Cadio. — Chefs celtes : Edwig, M. Disy; Chemnos, M. Gillon; Ilbert, M. Dantu; Ferkemnat, M. Caisso; Gwelkingubar, M. Blancard; Geywhir, M. Van Acker; Berddret, M. Delamarre; Penwald, M. Verheyden; Helwrig, M. Danlée; Buduann, M. Roulet. — Moussah, M. Disy. — Paysans, ovates, Sarrazins, prêtres et prêtresses, Bardes, guerriers et peuple de Crawann. — Voix des nuées. — Voix mystiques.

Le Théâtre Molière annonce pour jeudi prochain la première représentation d'*Amants*, de Maurice Donnay, avec Mme Berthe Cerny dans le rôle principal.

La mort du peintre Jan Verhas a douloureusement ému la famille artistique belge. Né à Termonde le 9 janvier 1834, Verhas avait, par un travail persévérant, conquis peu à peu une réputation bien assise. Des portraits d'enfants, puis des scènes de plages, animées de figures prestement dessinées et d'un coloris clair, lui fournirent maintes occasions d'affirmer un talent consciencieux, probe et sincère. Son grand tableau *La Revue des Écoles*, composé en 1880 et actuellement au Musée de Bruxelles, est universellement connu par les reproductions qui en ont été faites. Plusieurs musées de Belgique et de l'étranger possèdent de ses œuvres.

Aux funérailles, célébrées dimanche dernier en présence du Ministre des Beaux-Arts et de l'élite des peintres, des musiciens et des hommes de lettres belges, il était aisé de constater la réalité des regrets que fait naître, dans le cœur de tous ceux qui l'ont approché, la perte de cet excellent homme et de cet artiste fidèle à son idéal.

Une indisposition de M. Diémer a obligé la Maison Schott à remettre à une date indéterminée le concert qu'elle avait fixé au 7 novembre. Samedi prochain, à 8 heures, elle fera entendre à la Grande Harmonie le Quatuor tchèque. Au programme : Quatuor (*ré mineur*) de Schubert, Quatuor (*mi mineur*) de Smetana « Épisodes de ma vie », et Quatuor (*fa majeur*) op. 18 de Beethoven.

La première des séances de musique de chambre que donnera à la Maison d'Art M. Eugène Ysaye avec son Quatuor est fixée au jeudi 19 novembre, à 8 heures du soir. Au programme : le quatuor à cordes de Schumann, la Sonate pour piano et violon (1re audition) de Saint-Saëns et le Quintette pour cordes et piano de César Franck.

Les autres séances sont fixées aux jeudis 24 décembre, 21 janvier et 6 février. Deux séances extraordinaires seront données en mars et avril.

Pour l'abonnement et la location, s'adresser à la maison Breitkopf et Haertel, 45, Montagne de la Cour.

La société des Concerts Ysaye vient de traiter avec le fameux quatuor vocal néerlandais qui s'est constitué à Amsterdam avec les débris de l'ancien *A Kapella Koor* d'Amsterdam, qui fit, il y a quatre ou cinq ans, une si profonde sensation aux Concerts populaires. A la tête de cette association vocale se trouvait le baryton Messchaert, l'un des meilleurs chanteurs de concert, et Mlle Reddingius, dont le soprano aigu avait été très remarqué dans l'*A Kapella Koor*. Le quatuor vocal se fera entendre au deuxième concert Ysaye, fixé au 10 janvier.

Le deuxième Concert populaire, avec le concours de M. Jean Gérardy, est fixé au dimanche 22 novembre.

Au programme : Symphonie en *si mineur* d'Alexandre Borodine; Concerto pour violoncelle d'Edouard Lalo; Suite pour orchestre d'Arthur De Greef; *Kol Nidrei* de Max Bruch; le *Carnaval à Paris* de Svendsen.

Répétition générale la veille à 2 h. 1/2, à la Grande-Harmonie.

Les Cours supérieurs pour dames seront repris mardi prochain, à 2 heures, au Palais des Académies. Le programme de la présente année comprend : Histoire générale. L'Empire turc, par M. H. Pergameni. — Cours de diction et de littérature française, par Mlle J. Tordeus. — Cours de littérature française. Le théâtre au XIXe siècle, par M. H. Pergameni. — Histoire de l'Art. Arts décoratifs et industriels, par M. J. Destrée. — Histoire de la littérature française, par M. L.-A. du Chastain. — Sciences naturelles. Géologie et Paléontologie, par M. L. Dollo. — Littérature allemande, par M. de Ziegesar. — S'adresser pour tous renseignements à Mlle Vanderaey, 101, rue Defacqz, à Saint-Gilles.

Université Nouvelle. — Institut des Hautes Études, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — Mercredi, 11 et Vendredi 13 *novembre*. — M. R. Petrucci. Esthétique positive.

Jeudi, 12 *novembre*. — M. L. Gumplowicz. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung.

Même jour, 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck. — M. Lebègue. Calcul numérique. — Droit d'inscription : 10 francs.

Samedi, 14 *novembre*. — M. Élisée Reclus. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

L'Université Nouvelle a organisé un cours de photographie générale et appliquée, qui sera fait par M. Van Necq. — Prière aux étudiants de s'inscrire au Secrétariat. — Le cours commencera dès que le nombre des inscriptions sera suffisant.

M. Jean Van den Eeden, directeur du conservatoire de musique de Mons, se propose de donner à Bruxelles une audition privée de l'opéra *Numance* qu'il vient d'écrire sur un texte de Michel Carré. Cette audition aura lieu à la fin de décembre dans l'atelier du sculpteur Van der Stappen.

L'Académie de Belgique avait mis au concours la composition d'une fresque décorative destinée à un asile de nuit et celle d'une médaille à décerner aux lauréats. Ce sont, respectivement, les projets de MM. Emile Vloors, élève de l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers, et Jules Baetens, ancien élève du même Institut, qui ont été choisis par le jury.

Le musée communal d'Ixelles vient de s'enrichir d'un dessin de Rubens, mesurant 17 sur 20 et portant comme titre : *Crescite Amores*; de l'*Eucharistie*, autre dessin de Rubens, exécuté au crayon; d'un superbe portrait de Van Orley, qui a la valeur de 18,000 francs; d'un *Intérieur de boucherie*, de David Teniers; d'un Van Ruysdael; d'une *Réunion villageoise*, de Van Ostade; de la *Famille de Tobie et l'Ange*, de Rembrandt; d'œuvres de peintres et sculpteurs modernes, tels que Carpeaux, Roty, Rodin, etc.

Outre quinze cents gravures et dessins, une centaine de tableaux de maîtres, de nombreux bronzes, le musée possède encore une bibliothèque de près de six mille volumes d'art. Elle sera d'ici peu accessible au public.

Bruxelles. — Imp. V[e] MONNOM 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 46. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 15 NOVEMBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

JULES BOIS

L'HOMME ARTIFICIEL

(CRÉATION DE L'HOMUNCULUS) (1)

Une grande angoisse saisit le savant du passé, l'homme du grimoire, de la quintessence. Il redouta de mourir, sans avoir rien laissé après lui de vivant. Il avait lutté contre la nature, il l'avait fouillée, ravagée, tordue, pressée, il avait créé la métaphysique et la pharmacie, la plante était morte dans l'alambic, l'inspiration, l'intuition des vérités les plus hautes qui traverse le cœur, les sens eux-mêmes pour y prendre forme et vie — l'inspiration et l'intuition — il les avait stratifiées dans les confus méandres du cerveau. C'est l'heure crépusculaire décrite par Rembrandt où l'astrologue ne voit plus de toute la nature qu'une figure géométrique. Elle est un schème, elle est une équation, elle se résume en quelques chiffres, quelques lettres et quelques lignes. Alors un frénétique désir de vivre envahit le solitaire une furieuse tendance à se propager et à se survivre, hante le vieillard? Parbleu, la belle affaire; puisqu'il sait tout, tout lui devient aisé. Il n'a pas devant les mystères cette émotion du savant moderne, qui sait jusqu'où il s'avance, là où il doit attendre des lumières qu'il n'a pas gagnées encore, quelles clés lui manquent pour ouvrir telles portes. Il ignore que quelque chose lui est ignoré. Il n'a pas de limite; il croit être Dieu et communique avec le Verbe; il croit travailler avec l'universel constructeur des choses, il est du conseil providentiel. C'est écrit même naïvement dans sa chambre : *Beatus qui es ex consisus servat.* Le vieux Kunrath a fixé cette devise sur la tente de son oratoire. (Voir le *Satanisme et la Magie.*) De quoi voulez-vous donc qu'il doute puisqu'il participe à ce qui est éternel? Il a beau regarder son corps flétri et chancelant, il a beau songer parfois à sa tombe toute proche. L'autosuggestion le tient, il ne voit pas la réalité de sa ruine, il plonge dans l'illusion têtue de son orgueil.

(1) Nous sommes heureux de pouvoir donner à nos lecteurs cette primeur. C'est un extrait du *Commerce amoureux des Sages avec les Dames et Demoiselles des Éléments.*

Jusqu'ici il a échappé à la loi des hommes; il a cru pouvoir se suffire à lui seul par lui seul. Il a peuplé la chambre où nul ne pénétra, avec les fantasmes de son cerveau, avec la famille impétueuse de ses idées dévorantes. Elles sont là, toutes, les filles de sa rêverie, dont les longs cheveux chimériques portent la dorure de la tranche de ses livres, et dont les draperies sont blanches comme la poussière amassée sur les manuscrits anciens. Les fils de sa volonté tourbillonnent graves, avec des lauriers pris aux statues immobiles, çà et là, de ses grands prédécesseurs, et des yeux aussi immortels que cette lampe sans cesse renaissante sur sa table nocturne. Mais plus il vieillit, plus il comprend que les fantômes ne suffisent plus. Un moment il a vu se dresser au-dessus du parquet, comme une fleur miraculeuse, la nudité éblouissante et maudite de la femme. Mais il l'a chassée avec des paroles hébraïques, la prenant pour un démon. Celle-là jamais ne dépassera le seuil sacré de son laboratoire et de sa bibliothèque. Elle est exilée sur les routes de la vie parmi la profane multitude. Son haleine seule dans l'atmosphère de piété et de labeur apporterait le désordre et la malsaine distraction; son pied entraînerait après lui le pied du trouble, de la passion et de l'incertitude : « Non, va-t'en, que te donnerai-je, d'ailleurs, maintenant que je suis devenu un dieu pour avoir renoncé à toi? Ma chair ne te garde plus d'hommage, ma mémoire est vide de ton culte, je suis le prêtre qui n'obtint les sublimes noces avec l'ineffable et le terrible que parce qu'il fut à jamais veuf de toi. Fuis, laisse-moi, maintenant que j'ai vécu depuis si longtemps loin de ton ombre qu'il me semble n'avoir jamais eu de mère et avoir jailli directement de la Divinité. »

L'idée a germé; depuis longtemps elle couvait dans le cerveau obnubilé d'orgueil : l'inutilité de la mère, la création silencieuse et mystérieuse, par la parole, la matière, le feu, la volonté, l'homme seul. Car il faut créer, il le faut, il faut laisser un fils de chair, un fils vivant. Il sent nettement, ce moine cérébral, qu'il n'a enfanté que de vaines images, auxquelles il prêta un peu de sa vie, des miroirs qui ne renferment en eux un visage qu'à cause de sa présence devant leur eau passive et mélancolique.

Il n'a pas été l'apôtre, le prophète, le poète véridique qui enfante par le seul amour de l'humanité, même au fond de la chasteté victorieuse, les prodiges inoubliables dont l'avenir sera transformé. Lui, il n'a mis au monde que de l'algèbre, il ne laissera après lui que des lignes froides et minces qui s'ajouteront machinales à la série des lignes interminables que l'homme a confiée à de la matière incertaine, moins friable encore que son souvenir. Être père enfin! Tenir devant soi la petite poupée chère où est déposé l'héritage du sang et de la volonté, qui démontre l'immortalité sinon de l'âme, au moins du corps et de la vie! Et il sait cela que l'enfant est le palladium, il pressent que c'est le génie protecteur, le petit dieu lare, celui qui par son rire et ses jeux fait fuir le désespoir, comme il a vaincu, à sa seule apparition, le Néant! Il ne sera puissant et fort véritablement qu'après avoir créé l'effigie humaine...

Il a bien sa mandragore, la plante quasi animale, qui a la structure d'un vieux mage, se déplace d'elle-même comme une bête mécontente et parle un langage diabolique qui vient de la mort. Mais cela c'est la force élémentale, ce n'est pas l'humain. Oh, le petit homme, l'enfant merveilleux fils de l'homme seul, sauf de toute tache originelle, puisqu'il n'évoluera et ne dormira point dans les entrailles souillées d'une femme, — le produit de la science et de la volonté sans amour, l'*Homunculus*, l'œuvre du père, la création du sage, l'édifice vivant jailli de mains philosophiques, vierges de la sordide animalité, n'ayant rien de commun avec le péché universel, émané d'une genèse supérieure, l'*Homunculus* qui n'est nommé ainsi qu'à cause de sa taille petite et éternellement enfantine, mais qu'il faudrait nommer l'*Homo magnus* puisqu'il n'est pas sorti de la matrice et qu'il n'y retournera jamais, et qu'il ne respire que l'air divin où meurt le souffle de la femme!

Le secret certainement nous a été mal transmis, car il ne se fabrique plus d'homunculus. Amatus Lusitanus nous raconte le premier qu'il a vu dans une fiole un marmouset « long d'un pouce » et fabriqué par Julius Camillus. Mais c'est à Paracelse que nous devons une description assez étendue de la cuisine homunculaire. « Il y a là quelque vérité », nous dit avec prudence celui qui s'intitulait encore Bombastus et Aureolus. Pendant quarante jours dans un alambic scellé placez du sperme viril; qu'il y pourrisse *summa putrefactione*, dans une putréfaction suprême, dont la charogne des entrailles d'un cheval peut seule nous donner l'idée. Attendez que la matière s'agite et vive, « ce que vous distinguerez facilement » (1). Peu à peu quelque chose de semblable à un homme apparaîtra, translucide et comme sans corps. Le fond de la fiole luira comme un charbon animé, un diamant qui jette des flammes. Distillez avec diligence et au-dessus des liquides morts apparaît le mystérieux fœtus alchimique. Nourrissez-le et le rassasiez occultement et chaque jour avec l'essence du sang humain, le vôtre de préférence, et maintenez-le, comme ces poupons nés trop tôt, dans une atmosphère élevée, égale, perpétuelle. Enfin le voilà formé et arrivé le véritable enfant pareil à l'enfant de la femme, mais si minuscule! Quelles attentions et quel zèle autour de son éducation jusqu'à ce qu'il devienne un

(1) D'autres prétendent qu'il faut ajouter les quatre éléments chimiques.

adolescent sage et compréhensif. Là-dessus Paracelse s'exalte : « Quel miracle, quelle magnificence de Dieu, quel arcane au-dessus de tous les arcanes! Combien tout cela mérite d'être conservé dans le secret jusque vers la fin des temps, quand rien ne sera plus caché et que tout sera manifeste à la lumière! » En réalité, c'est un triste rejeton. A travers la cucurbite voyez cette tête trop grosse et déprimée, ces membres semblables à ceux d'un avorté flétri par l'alcool. Seuls ses yeux vous requièrent fixes, fascinateurs, divinateurs, reptiliens. Ecoutez-le bégayer avec importance. Que dit-il? Prêtez mieux l'oreille. Oui, c'est bien le cri qu'entendit le professeur Wagner :

« Eh bien, papa, comment ça va-t-il? Ce n'était pas une plaisanterie? Viens, serre-moi tendrement sur ton cœur! Mais pas trop fort, le verre pourrait éclater (1). »

Pauvre petit! il est encore plus à plaindre que le rejeton de la femme. Quelle situation lamentable et comique : jouer le rôle d'un fantôme de vitrine, d'un joujou en chair et en os, ne pouvoir communiquer sans mourir avec le vaste monde. Tourner comme un écureuil, mais dans une plus impénétrable prison! Emblême grotesque et plaintif de la science de l'homme qui a chassé d'à côté de lui la femme; écoutez-le encore après le début folichon et résigné : « J'ai moi-même grande envie de naître », dit-il encore. Il sent tellement, lui qui est cependant un jeune homme, qu'il n'est pas encore venu au monde. Il marmotte la grande plainte magique qui traverse les siècles, l'effort exalté et tendu aboutissant à ce délicat monstrillon, lié dans ces cloisons de verre si minces que la moindre maladresse anéantirait le grand œuvre et pour jamais; car il n'y a pas d'immortalité après sa mort pour l'*Homunculus*. Cependant au dehors dans l'immense univers le Dieu-Nature fermente; tout se transforme sans se perdre et sans mourir. Gœthe a prononcé l'arrêt de l'humanité sur le faux rêve du surhumain : « Ce qui est artificiel, a-t-il dit mélancolique, veut un espace fermé. » Il n'existe de liberté que dans l'infini.

Cependant l'*Homunculus* m'est cher. Il est une erreur misérable, mais si grandiose dans son but et son vain espoir. Créer en soi et hors de soi un autre être, la sagesse mystique, l'or potable, l'enfant divin — et aboutir — parce que la femme est exclue et que l'orgueil est le seul convive — non pas à l'apparition de l'Ange qui sanglote et tressaille au fond de l'homme et du cosmos, mais à ce fantoche de laboratoire, à cette poupée répugnante, à cette charogne grimaçante, à ce néant humide et sans soleil.

JULES BOIS

(1) Le second *Faust*.

LA SYNERGIE SOCIALE

par HENRI MAZEL,

Un volume de 350 pages. Ed. A. Colin et Cie. Paris.

Ce livre relève peut-être plus de la sociologie que de l'art, diront quelques amateurs de distinctions, de différences, de définitions exactes et de catégories limitées.

Mais s'il est fait par un artiste, s'il est pensé par un poète, qu'importe le sujet qu'il traite?

J'entends de-ci, de-là quelques précieux seigneurs de la plume ou de la palette réclamer contre l'intrusion dans l'art de cette bruyante virago, la sociologie. Mais que viennent faire eux-mêmes dans l'art ces Corinthiens qui voudraient étouffer la vie sous une pluie de décors et ne jamais permettre qu'on la trouvât belle si elle n'a passé par leurs mains empommadées? Si le plus grand art fut toujours inspiré par ce qu'il y eut de plus intensément, de plus tenacement humain, si toutes les craintes, tous les espoirs qui agitèrent une époque émurent les plus grands artistes, pourquoi cette attirante, cette mystérieuse, cette puissante sociologie n'apparaitrait-elle pas aux poètes d'aujourd'hui comme l'image troublante du sphinx de leur siècle, de leur époque tout entière? Pourquoi ne s'en inspireraient-ils pas? Bien plus : Comment feraient-ils pour la mettre hors du cercle de leurs pensées et de leurs rêves, si elle domine de son imposante universalité tout le cycle des préoccupations actuelles, si, couvrant la voix des religions, des passions individuelles, des sciences et des arts qui l'ignorent, elle s'avance avec la foudroyante puissance de la NÉCESSITÉ? Furent-ils libres d'aimer ou de haïr leurs dieux, tous ces artistes qui firent à la terre, le long des siècles, une ceinture de temples-chefs-d'œuvre, tous ces amoureux de la beauté qui nous laissèrent des statues *qu'ils n'auraient pas pu ne pas faire?* Sur eux pesait de tout son poids une chose plus grande encore que l'admiration; sur eux pesait cette préoccupation heureuse, envahissante, d'une chose qu'on sent plus grande que soi, plus prometteuse de beauté constante que tout ce qu'on avait jamais pu voir et concevoir. Plus étroitement, plus complètement, plus férocement les tenaillait l'impression de cette chose immense, et plus expressive, plus sincère, plus belle, plus surhumaine presque fut l'expression de leur adoration, — l'œuvre d'art qu'ils sentirent toujours bien au-dessous de tout ce qu'ils avaient entrevu.

Que Buffon s'enthousiasme pour tous les détails de la nature animale, que Delbœuf étudie avec passion « le sommeil et les rêves », « la matière brute et la matière vivante », que Shopenhauer scrute les instincts de l'espèce à travers les tâtonnements individuels, ils font œuvre d'art en tant qu'ils annoncent une beauté, une harmonie par eux devinées dans la multiplicité des phénomènes qu'ils contemplent. Ils ne pouvaient pas, eux non plus, ne pas les voir, et leurs œuvres sont débordantes de cette saveur qui est le vrai signe de l'art : l'admiration convaincue, emportée, tenace, joyeuse ou morose suivant les tempéraments, mais solidement enracinée dans ce que l'homme a de plus intime, pour quelque chose qu'ils ne peuvent étreindre, et qu'ils dépeignent dans leur désir de s'en rapprocher. Que le langage soit châtié, que les pierres soient bien taillées ou que les traits soient sommaires et maladroits, l'humanité ne s'y trompe pas, et ceux de ses enfants qui lui ont fait ouvrir les yeux sur une nouvelle splendeur, ceux-là elle les nomme ses artistes.

M. Henri Mazel entrevoit dans un lointain que le temps ne mesure pas, à l'horizon transcendantal des choses qui doivent, de par leur essence, finir par se réaliser, la synergie sociale, synthèse et fusion de toutes les énergies humaines. Il l'étudie dans le passé, l'Orient, la Grèce, Rome, le moyen-âge, dans le présent, en France, et dans l'avenir, en France aussi.

M. Mazel croit que le christianisme est le noyau de ce faisceau d'énergies qu'il évoque. Il est obligé pourtant de reconnaitre qu'il n'en est pas le centre actuel. De là, dans son livre, un mélange constant d'affirmations courageuses et de constatations désolantes, d'optimismes et de défiances, d'admiration des héros et de mépris des foules, d'enthousiasmes et de sévérités pour ceux qui défendent la même cause philosophique que lui.

Son œuvre est bien celle d'un moderne esprit répugnant à rompre toute la chaîne du passé et voulant le rattacher à l'avenir par d'ingénieuses transformations. Pour ne pas vouloir nier et renier une partie de la vie, des errements et des principes de ce passé, il se trouve devant la pensée moderne comme quelqu'un qui voudrait faire épouser une enfant de seize ans à un vieillard. Il espère que l'union se fera, qu'elle sera féconde, mais il ne peut s'empêcher de reprocher à chacun des deux conjoints quelques-uns des défauts qui sont inhérents à leur âge.

Il ne peut se résoudre à laisser mourir le vieillard et à retrouver ce qu'il eut de meilleur dans ceux qui le continuent sans lui ressembler. Il nous a fallu longtemps pour reconnaître dans le papillon la patiente chenille. Encore aujourd'hui nous sommes aveugles aux transformations que subit une même pensée grandissante, et nous ne la reconnaissons pas sous tous les nouveaux déguisements qu'elle revêt.

La pensée moderne, pour l'auteur, s'oppose à la pensée ancienne et il n'a pas, semble-t-il, trouvé ce qui les rapproche ou les concilie. D'où espoir, enthousiasme, admiration partagés et inquiets.

A part quelques chapitres où les combinaisons gouvernementales applicables à la France viennent enlever à son livre un caractère de généralité, M. Mazel refond l'histoire universelle — depuis les plus lointains épisodes des royaumes orientaux jusqu'à l'étude des penseurs modernes comme Nietzsche et Ibsen — au creuset de son espoir. De toute son énergie il appelle d'autres énergies et il s'efforce de croire à leur existence. Mais les craintes dont il ne peut se défendre affaiblissent l'influence de sa parole.

Ce livre est le reflet de quelques âmes de notre temps, tristes, effrayées, mais vaillantes malgré tout, se raidissant héroïquement contre le froid qui les envahit, se serrant par reconnaissance autour du foyer qui les ranima jadis et qui s'éteint lentement. Elles n'ont pas l'aventureuse sagesse de se lancer en avant, dans la crainte de renier cette antique source de leur énergie, et ne voient pas qu'une étincelle du brasier presque consumé en a rallumé un autre, plus loin.

L'œuvre dont la forme souvent très belle et la pensée nous aident à évoquer une image d'humanité aussi nette, aussi attachante, aussi émouvante en sa courageuse tristesse, est, certes, apparentée de bien près aux œuvres d'art si elle n'en est pas une elle-même de par son essence et son inspiration.

EXPOSITION ALBERT BAERTSOEN

Une vingtaine de toiles d'Albert Baertsoen, actuellement exposées au Cercle artistique, affirment, en même temps que la sûreté du métier, la sensibilité d'une vision poétique et la réceptivité d'une âme d'artiste.

M. Baertsoen, dont la nature de Flamand réfléchi et taciturne se reflète dans ses œuvres, affectionne la mélancolie des béguinages, la tristesse des champs enlinceuillés de neige, la solitude des villes mortes aux rues silencieuses, l'ombre du soir tombant sur les eaux sommeillantes. Son art est grave et recueilli; on y entend résonner des tintements d'angelus, des sonneries de bourdons appelant aux vêpres. Et très simplement, en sa sincérité de peintre attentif aux sensations que provoque en lui la nature, il note les impressions qu'il ressent, et il en communique l'émotion. Le *Matin de neige en Flandre,* qui appartient au Musée de Gand, le *Soir de pêche sur le bas Escaut*, exposé au dernier Salon du Champ-de-Mars et analysé ici-même, marquent parmi les meilleures de ces œuvres au coloris paisible, au dessin large, encore que la lumière de la salle du Cercle artistique paraisse moins favorable à cette dernière que le jour qui l'éclairait à Paris.

M. Baertsoen a réuni, outre quelques-unes de ses toiles connues et appréciées à juste titre, plusieurs œuvres nouvelles, études à l'huile et au pastel, qui montrent l'artiste en pleine possession de lui-même, conquérant sa personnalité et prenant rang parmi les paysagistes belges en vue.

EMILE LAMBOT

et ses dessins d'architecture.

Pendant une dizaine de jours, les artistes ont eu la bonne fortune de pouvoir étudier une collection de croquis, aquarelles et dessins d'architecture comme on n'en a guère vue encore à Bruxelles, remplissant toute une salle du Musée moderne de ses curieux relevés et y apportant la joie de ses collorations méridionales. Ce bagage immense constitue l'œuvre d'un jeune artiste, M. Emile Lambot, lauréat du concours Godecharle de 1893, et qui n'a mis que deux ans à en recueillir les éléments, d'intérêt si varié, en Italie, en Sicile et en Grèce. Ce qui frappe dans tous ces dessins, c'est la facture nerveuse, endiablée des croquis, et la justesse du coloris des aquarelles saisi du premier coup d'œil et transporté avec un brio étonnant sur le whatmann; quant aux grands lavis établis avec un goût très sûr, ils surprennent par la science des effets et l'habileté de patte dans les touches et les dégradés. M. Lambot est certainement un de nos jeunes architectes des mieux doués, et qui a senti avec une perspicacité grande l'esprit et les principes qui se dégagent de l'étude des monuments anciens; outillé comme il l'est, il sera intéressant de le voir bientôt résoudre des problèmes d'architecture moderne en y apportant la note personnelle qu'on est en droit d'attendre de lui.

Deux villes semblent avoir particulièrement impressionné M. Lambot : Venise, par les somptuosités et l'ampleur de ses palais, et Palerme avec ses vestiges arabes d'une si troublante étrangeté. Aussi ses dessins de la prestigieuse *porta della Carta* du palais des Doges, préface fleuronnée de la grande cour avec son incomparable escalier des Géants et la précieuse façade de la

Renaissance aux revêtements de marbre de tonalités chatoyantes, ont-ils été rendus *con amore* avec les multiples jeux de lumière qui se jouent à travers les détails raffinés de ce merveilleux décor.

A Palerme, la sensation est autre ; l'architecture y procède par masses et par silhouettes, et les grands nus que sa sobriété y multiplie sont décorés de compositions très curieuses, obtenues dans la pierre dorée par le soleil au moyen d'incrustations de lave noire, sortes d'à-plats sertissant de leurs broderies les lignes monumentales. Les beaux dessins de la façade du chœur de la cathédrale de Palerme et du cloître de Moureale donnent une impression exacte de cet art décoratif très particulier. Le joyau de Palerme c'est certes la merveilleuse chapelle palatine dont le scintillement des mosaïques à fond d'or a été noté en perfection dans une chaude aquarelle; le trône épiscopal fait l'objet d'un minutieux relevé qui nous montre l'intense effet décoratif obtenu par les combinaisons géométriques des mosaïques de verre. Il est regrettable que, comme complément, nous ne trouvions pas ici un relevé du superbe plafond arabe dont les alvéoles creusées dans le cèdre et l'ébène provoquent une vibration de lignes et de couleurs étonnante.

Le portail de l'église Saint-François, une transposition de la robuste architecture normande de Coutances et de Bayeux, étonne et détonne en ce pays de coloration joyeuse; c'est un non-sens dû aux princes normands qui ont gouverné la Sicile et qui ont eu le tort d'importer au Sud méditerranéen la sombre et lourde architecture de leur pays d'origine. Combien elle se trouve vraiment dans son milieu, cette étrange église arabe de San-Cataldo, énorme cube blanc percé de rares ouvertures et couronné de trois coupoles rouges, sortes de tiares rutilantes; voilà bien le décor qu'appellent les orangers, les aloès et les palmiers de la *conca d'oro*.

Il n'est rien qui fasse plus opposition avec ces documents siciliens que le palais Buonsignori de Sienne, d'un gothique âpre et farouche, et la porte du palais Guadagni de Florence, si rébarbative avec ses multiples clous. Sienne est aussi représenté par la belle porte aux fines sculptures de la Renaissance qui, dans la cathédrale, donne accès à la célèbre bibliothèque qu'illustrent les fresques du Pinturicchio; puis le beau banc en marbre du Casino dei nobili, d'une ampleur et d'une allure superbes.

Que dire encore de l'Erechteïon qui n'ait déjà été dit, le raffinement des profils, la saveur des détails, l'élégance des chapiteaux ioniques, l'harmonie des masses, la perfection de cet art grec si supérieur à ses pastiches romains. C'est ce qui explique que chaque architecte, après tant d'autres, essaie à nouveau un projet de restauration, après en avoir relevé tous les détails; ceux-ci ont été mesurés et dessinés par M. Lambot avec une religiosité prouvant l'impression profonde qu'Athènes a produite sur lui.

Pompéi aussi, dans un autre ordre d'idées, ne l'a pas laissé indifférent, et c'est plaisir de voir combien il a heureusement noté les variations infinies de cet *art appliqué* qu'avec de louables efforts les artistes modernes cherchent à ressusciter; les lampadaires, le fameux trépied et le siège en bronze sont des merveilles du genre et sont traités avec une nervosité de profils et une finesse de détails surprenantes. Il faudrait tout citer aussi parmi les peintures murales, les mosaïques, les terres-cuites, les rhitons, etc. d'où, à notre avis, découle tout un enseignement pour nos artisans d'art.

Nous renonçons à décrire par le menu la collection des petites aquarelles et des croquis, l'espace nous faisant défaut : bornons-nous à dire que leur valeur et leur intérêt n'est pas moindre que ceux des grands dessins.

Et maintenant que voici close cette exposition, un devoir s'impose aux autorités, c'est de mettre en lumière, pour l'instruction de tous, la plupart de ces dessins qui sont à vrai dire des œuvres de musée. Leur acquisition ne doit pas tarder. Les conservateurs du musée des arts décoratifs trouveront là des éléments qui font défaut au parc du Cinquantenaire, et quant à notre très éclairé bourgmestre M. Buls, nous ne doutons pas qu'il ne tienne à en choisir les plus intéressantes œuvres pour le musée communal ou les collections de l'Académie à l'enseignement de laquelle M. Lambot fait le plus grand honneur.

J. B.

L'abondance des matières nous oblige à ajourner le compte-rendu du Salon des Aquarellistes dont nous avons annoncé l'ouverture au Musée moderne.

THÉATRES

« Germinie Lacerteux » à la Maison d'Art.

Ce n'était pas sans une certaine curiosité, sans même une vague appréhension que nous attendions cette première de la Maison d'Art. *Germinie Lacerteux*, en effet, compte dix tableaux, plus un prologue et un épilogue, comporte plus de vingt-cinq rôles, et nous étions bien près de penser que pour un petit théâtre, débutant et non encore pleinement conscient de ses forces, aborder semblable partie était un jeu téméraire. Aussi, ce nous a été un réel étonnement et une joie profonde d'assister non simplement à une représentation convenable, mais à un succès. Sans doute, en elle-même la pièce n'est pas heureuse et guère scénique. Tous ces tableaux se succédant, courts, multiples et adverses, ne laissent pas que de troubler au premier abord et de fatiguer. Il n'y a pas toujours en le roman substance de drame. Le travail foncier, le travail de conception du roman, où la cristallisation de pensée suppose plus de continuité et plus de liberté en même temps, est essentiellement différent de l'élaboration — géologique, dirais-je — du drame qui requiert une harmonie plus restreinte, une allure plus concentrique et dont le geste spirituel est soumis à maintes contingences. En *Germinie* surtout, ce livre d'action intérieure et de psychologie intime, l'inadaptibilité du roman en drame s'imposait et la représentation de mercredi nous l'a, une fois de plus, prouvé. Ce ne fut qu'à la longue qu'une impression put s'imposer. Les premiers tableaux laissaient le cœur hésitant, froid. L'intérêt ne pouvait nettement se formuler et toutes ces « tranches de vie », suivant la formule naturaliste, par leur variété même, étourdissaient sans toucher. Mlle Debacker avait beau être douloureusement émouvante, nous ne pouvions purement communier en sa misère et la frileuse petite sensation d'attendrissement se dérobait, encore que parfois elle fût si proche, si imminente!...

Des gens même se sont lassés et s'en sont allés. Ils eurent tort : car, à la fin, le drame s'est fait humain et nous a impérieusement saisis. L'émotion, qui avait sommeillé durant les scènes précédentes et s'y était préparée, a brusquement éclaté et c'est avec une sensation intense, puissante, cruellement bonne que nous avons vu, à l'épilogue, Mlle de Varandeuil tomber à genoux

dans le cimetière plein de neige et « prier au petit bonheur », entre les fosses anonymes.

L'interprétation, d'ailleurs, était excellente. Nous avons eu en Mlle Paulette Debacker une Germinie vraiment supérieure au masque de souffrance tragique et affectif. Elle a compris avec intelligence ce rôle d'hystérique, de malheureuse par fatalité, par instinct, et elle nous en a restitué une figure délicate et violente, fière et poignante. Il convient d'autant plus de louer la jeune artiste que, priée de remplacer au pied levé Mlle Cogé, empêchée, elle n'a eu que sept jours pour s'assimiler ce rôle ardu et subtil. A ses côtés, nous avons vu avec plaisir Mme Bade, une Mlle de Varandeuil au franc parler, autoritaire et alerte, tour à tour attendrie ou emportée de colère, toujours intéressante et de qui le succès, à la scène finale, a été des plus légitimes. Mme Louise France faillit faire de la mère Jupillon un personnage sympathique, tant nous contemplions avec contentement son jeu actif, souple, plein de naturel et de vivacité. Croyez, au surplus, que les visages gracieux de Mmes Relly et Delville ne gâtèrent rien à l'affaire et croyez encore qu'il faudrait distribuer des compliments et des bonbons à toutes les « fifilles » pour leur gentillesse et leurs délicieuses manières. Du côté des hommes, à M. Mévisto, on pourrait reprocher la monotonie et l'uniformité de son Jupillon. Il y a en ce rôle autre chose que la perpétuelle honte de faire consciemment des malpropretés. Une étude plus minutieuse, plus stricte — roman en main — du personnage n'eût pas fait de tort. M. Julien Deschamps fut un Gautruche amusant, et sa vere, son entrain ne nuisirent en rien au succès de la soirée.

Le seul point faible de ces représentations est la décoration. La scène est petite, trop petite pour se prêter à de multiples changements. L'illusion optique, la perspective plastique y sont impossibles. Il faudrait que la Maison d'Art s'attachât à pallier ce défaut en ne jouant que des œuvres plus intimes qui n'exigent pas grand déploiement de décors. Des pièces comme l'*Intruse* ou l'*Eau et le Vin* y seraient parfaites. Nous croyons, du reste, à la voir annoncer l'admirable *Révolte* de Villiers, qu'elle a compris cette nécessité et que, dorénavant, sans plus devoir fermer les yeux sur certains détails, nous pourrons applaudir franchement, joyeusement.

« Amants » au Théâtre Molière.

C'est, sous une forme neuve, la très vieille comédie classique de l'amour : l'histoire du beau jeune homme que le hasard jette dans la vie d'une femme, du correct adultère qu'amène cette rencontre et de l'inévitable séparation que provoquent les jalousies, le crampponnage, les tortures à coups d'épingle des liaisons irrégulières. Le temps passe, les amants se retrouvent, guéris, et l'évocation de leur vie de jadis leur est très douce et souriante.

Il n'y a pas autre chose dans la pièce de M. Maurice Donnay. Sa part d'invention réside dans l'art parfait avec lequel il a habillé cette donnée éternelle, dans l'esprit qu'il a semé à pleines mains à travers les cinq actes de sa comédie, et surtout — ce qui lui donne sa valeur d'art — dans une observation aiguë qui anime l'œuvre, sous ses dehors frivoles, sceptiques et railleurs, d'une vie singulière. Dans la société factice qui encadre les amours de Claudine et de Georges Vertheuil, en un demi-monde très différent de celui que mit en scène Alexandre Dumas, il a démêlé une morale un peu spécieuse et toute une gamme de sentiments aux nuances subtiles qu'il exprime avec une délicatesse de touche remarquable.

Amants ne renferme ni satire, ni leçon, ni thèse, bien qu'en un dialogue assez inattendu Georges Vertheuil — j'allais dire Olivier de Jalin — ratiocine avec un sien ami sur l'amour en des termes qui paraissent avoir des intentions philosophiques. C'est, avant tout, un tableau de mœurs, une anecdote racontée avec infiniment de talent et dont tous les détails, saisis sur le vif en pleine modernité, concourent à accentuer la vérité. Si les moyens employés ne sont pas bien neufs — l'idée de faire entendre, sur la terrasse de Palanza qui sert de cadre aux adieux déchirants des amants, les grelots de l'attelage qui va emmener au loin Georges Vertheuil est même un peu « mélo », — la langue dont se sert l'auteur, les épisodes qu'il imagine, l'allure de ses personnages, les demi-passions qu'il met si ingénieusement en harmonie avec ses demi-ménages, tout porte la griffe contemporaine. Certaines expressions ont même paru si hardies qu'elles ont quelque peu effarouché les spectateurs. De la part de l'auteur de *Lysistrata*, ne fallait-il pas s'y attendre? N'empêche que le succès s'est dessiné très nettement et que les représentations d'*Amants* mettent actuellement en vedette le Théâtre Molière, désormais au premier rang des scènes de comédie.

L'interprétation donnée à la pièce de M. Donnay a été bonne, remarquable même en certaines scènes. Sans doute Mlle Berthe Cerny n'a pas l'autorité de Mme Jeanne Granier, qui créa l'œuvre à la Renaissance et y apporta une chaleur, une passion émouvantes. Avec quelque monotonie dans le débit, Mlle Cerny réalise correctement, non sans élégance, le rôle difficile de Claudine Rosay. Elle a, dans les scènes de jalousie qui amènent peu à peu la séparation, une vérité d'accent qui produit grand effet. M. Arnaud ne possède pas l'intonation caressante qui donnait au rôle de Vertheuil, lorsqu'il fut joué à Paris par M. Guitry, la plus rare séduction. Mais il a « de la ligne », une articulation excellente, un geste sobre et juste, beaucoup de distinction, qualités qui font de lui, comme nous l'avons constaté à plusieurs reprises, un comédien de sérieux talent et d'avenir. M. Dorsay a composé un comte de Puyseux aristocratique, très homme du monde, et Mme Fernay complète en artiste compréhensive le quatuor qui porte la pièce.

La mise en scène est élégante et les décors soignés. On ne pourrait raisonnablement exiger davantage. Ce qu'on pourrait demander, toutefois, à M. Munié, c'est de raccourcir l'interminable solo de violon joué sur la scène au dernier acte, et triste à porter le diable en terre.

PETITE CHRONIQUE

La distribution des prix aux lauréats du conservatoire de Bruxelles a eu lieu dimanche dernier. Après un discours de M. Buls, qui a félicité M. Gevaert du succès de son enseignement et fait l'éloge du regretté professeur Hubert-Ferdinand Kufferath, l'orchestre a exécuté, sous la direction de M. Colyns, la Symphonie en *si bémol majeur* de Haydn et, sous la direction de M. Agniez, la Suite en *ré majeur* de J.-S. Bach.

Le concert a été complété par l'audition de quelques-uns des lauréats : Mlles Nachtsheim et Collet (duo de *Sosarme*, de Hændel), Mlles Charton et Guevara (duo de *Béatrice et Bénédict*, de Berlioz), Mlle Barat (air de *Fidélio*), M. Fernandez (fragment du premier de Vieuxtemps).

L'audition sera continuée aujourd'hui dimanche, à 2 heures.

Le succès de l'exposition des Paysagistes belges ouverte en ce moment à la MAISON D'ART a décidé la Direction à en prolonger la durée jusqu'au jeudi 19 courant. Rappelons que cette exposi-

tion renferme, outre quelques belles toiles de Louis Dubois, de Fourmois et de Félicien Rops — un paysagiste intermittent, celui-ci, et dont l'œuvre exposée constitue une véritable curiosité, — des tableaux et aquarelles de MM. J. Coosemans, A. Asselbergs. A.-J. Heymans, Th. Baron, F. Khnopff, E. Claus, R. Wytsman, V. Gilsoul, O. Coppens, W. Degouve de Nuncques, Kustohs, G. de Burlet, M. Hagemans, V. Uytterschaut, Titz, etc. et de Mme Marie Collart. Dans les galeries du premier étage sont exposées des œuvres du peintre hollandais S. Moulijn.

A l'Exposition des Paysagistes belges succédera une exposition des œuvres nouvelles exécutées aux Indes par M. G.-S. Van Strydonck. L'ouverture de ce salonnet est fixée au samedi 21 courant, à 2 heures.

Diverses conférences sont annoncées : Samedi prochain 21 courant, à 8 h. 1/2 du soir, M. Roland de Marès inaugurera la série d'entretiens qu'il se propose de donner sous le titre général : *Histoire des Méconnus*. Dans sa première causerie, M. Roland de Marès étudiera BAUDELAIRE et BARBEY D'AUREVILLY.

M. Charles Morice, l'auteur de la *Littérature de tout à l'heure*, du *Sens religieux de la Poésie*, de *Chérubin*, etc. fera les *mercredi 25*, *jeudi 26* et *vendredi 27 novembre*, à 8 h. 1/2, une série de trois conférences ainsi divisée : 1° commentaires de *Sagesse*; 2° *les Contes de Villiers de l'Isle-Adam;* 3° *sur une page de Stéphane Mallarmé*.

Le prix d'entrée pour chacune de ces conférences est d'un franc.

Pour rappel, jeudi prochain, à 8 heures du soir, première séance du Quatuor Ysaye à la Maison d'Art.

Dimanche prochain, à 1 h. 1/2, deuxième Concert populaire avec le concours de M. Jean Gérardy, violoncelliste.

Les dates des concerts symphoniques de M. Eugène Ysaye sont fixées ainsi qu'il suit : 29 novembre, avec le concours du pianiste Raoul Pugno; 10 janvier, avec le concours du quatuor *a capella* néerlandais; 31 janvier, avec le concours de Mlle Ellen Gulbranson; 14 février, avec le concours de Mme Mottl et sous la direction de M. Félix Mottl; 21 mars, avec le concours de MM. César Thomson et Eugène Ysaye; 15 avril (Jeudi-Saint), avec le concours de M. Sylvain Dupuis et de la *Légia*.

L'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface*, dont nous avons annoncé la fondation dans le but de rénover la musique sacrée et la mettre en rapport avec les beautés sévères de la liturgie, fera chanter le 22 courant, jour de la fête de sainte Cécile, à 10 heures du matin, à l'église de Saint-Boniface, la Messe du Pape Marcel de Palestrina, sous la direction de M. Henri Carpay, maître de chapelle. L'organiste de la paroisse, M. A. De Boeck, exécutera deux chorals et la fugue en *ré* majeur de J.-S. Bach.

M. René Janssens, pianiste, donnera le samedi 5 décembre prochain, à 8 heures du soir, un concert à la Grande Harmonie avec le concours de Mlle A. Duchâtelet, cantatrice, de MM. Enderlé, violoniste, et Rothenheisler, violoncelliste.

Une société de musique de chambre formée par MM. Dubois, premier violon, Moses, second violon, Gietzen, alto, et Doehaerd, violoncelle, se propose d'organiser cet hiver, à la Maison d'Art, et avec le concours du pianiste Bosquet, trois séances de musique de chambre, dans le but de faire entendre au public des œuvres modernes, et particulièrement des compositions qui n'ont jamais été exécutées à Bruxelles.

Parmi les œuvres déjà jouées, on entendra des quatuors de Borodine, Glazounow, d'Indy, ainsi que des pièces de piano de Franck. Parmi celles exécutées pour la première fois, des morceaux de Dvorak, Richard Strauss, Smetana, et des pièces d'auteurs belges : Smulders, De Boeck, etc.

Ces séances auront lieu le 3 décembre, le 14 janvier et le 11 février, à 8 h. 1/2 du soir.

Les représentations de Mme Brema à la Monnaie auront lieu du 15 janvier au 15 février. L'éminente cantatrice interprétera, outre les rôles d'Ortrude et d'Amnéris, ceux d'Orphée et de Dalila.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — LUNDI, 16 *novembre*. — M. EEKHOUD. Le théâtre anglais de la pléiade shakespearienne.

MARDI, 17 *novembre*. — M. L. GUMPLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung.

MERCREDI, 18 et VENDREDI 20 *novembre*. — M. R. PETRUCCI. Esthétique positive.

JEUDI, 19 *novembre*. — M. ÉLIE RECLUS. — Animisme, magisme, panthéisme primitif.

MÊME JOUR, 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck. — M. LEBÈGUE. Calcul numérique.

SAMEDI, 21 *novembre*. — M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

La joyeuse Compagnie artistique du Diable-au-Corps ne pourra plus donner que trois représentations du grand succès *Godefroid de Bouillon*, ainsi que du *Noël-Blanc* et de *Journée de fête*. Les pièces nouvelles passeront incessamment.

Le peintre Delpérée, professeur à l'Académie des Beaux-Arts de Liége, vient de mourir en cette ville. On lui doit entre autres les *Députés gantois à la porte du palais de Charles le Téméraire* (Musée de Liége), *Luther à la Diète de Worms* (Musée de Louvain), *Charles-Quint à Saint-Just* (Musée de Courtrai).

Un tableau d'actualité : *Le Bourgmestre Piercot signifiant à l'évêque de Liége l'arrêté interdisant les processions jubilaires*, attira sur lui l'attention. M. Delpérée exécuta un grand nombre de portraits à l'huile et au pastel. Il fut chargé également d'une partie de la décoration du Palais provincial.

M. Maxime Boucheron, l'auteur de *Miss Helyett*, de *Coquard et Bicoquet*, de *Sainte-Freya* et de vingt autres pièces à succès, vient de mourir à Paris, à l'âge de cinquante ans. M. Boucheron, qui souffrait depuis longtemps d'une maladie de cœur compliquée d'albuminurie, a succombé dans le cabinet du directeur de l'Olympia où l'on venait de représenter en matinée l'une de ses opérettes, *Tante Agnès*.

EXPOSITION INTERNATIONALE DE BRUXELLES 1897. — On peut se procurer au bureau central, rue d'Arenberg, 4, des cartes d'abonnement valables dès aujourd'hui jusqu'à la clôture de l'Exposition : abonnement général (20 francs) pour les deux Expositions; abonnement limité (15 francs) pour l'une des deux Expositions (Bruxelles ou Tervueren); abonnement pour militaires en activité de service ou retraités et pour enfants au-dessous de 15 ans (10 francs), donnant accès aux deux Expositions. Toute demande d'abonnement doit être accompagnée d'un portrait-carte. Les visiteurs non abonnés peuvent se procurer à l'entrée du Parc du Cinquantenaire (accès par le Rond-Point de la rue de la Loi) des tickets au prix de 10 centimes par personne.

La Royal Academy de Londres a procédé à l'élection de son président en remplacement de feu sir John Everett Millais.

C'est M. E.-J. Pointer qui a été élu. Le nouveau président, né à Paris en 1836, est donc âgé aujourd'hui de 60 ans. Après avoir fait ses études dans les écoles d'art anglaises, il travailla chez Gleyre, à Paris, de 1856 à 1859.

Il est depuis 1876 membre de la Royal Academy, où il a exposé de nombreux tableaux. L'un de ceux-ci, *Diadumene*, a provoqué en 1885 une mémorable polémique sur le nu dans l'art. Il a dirigé jusqu'en 1881 l'école nationale d'art à South-Kensington. Il a publié, en 1873, « Dix Conférences sur l'art ».

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 47. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 22 NOVEMBRE 1896

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Le Salon des Aquarellistes.

Le Salon des Aquarellistes se nationalise de plus en plus. Vous souvient-il du temps où, tout le long de la cimaise, des cardinaux écarlates s'absorbaient invariablement en des parties d'échecs? Où de bedonnants moines au nez rubescent, la serviette sous le menton, levaient à hauteur d'œil des « fiasques » vêtues de paille tressée? Où d'aguichantes Transtévérines flirtaient, environnées de colombes, avec les modèles barbus de la place d'Espagne? L'Italie était la reine de l'aquarelle, et les critiques d'alors ne juraient que par Simoni, Simonetti, Brugnioli, Cipriani, Passini, Maccari, Mancini, Palizzi, Bucciarelli et tutti quanti, dont les noms défilaient dans leurs comptes rendus comme, sous les doigts des dévotes, les grains du rosaire.

Il y eut aussi, en des temps quasi fabuleux, une époque d'invasion britannique. M. Alma-Tadema, déjà Anglais, expédiait alors des œuvres égyptiennes archéologiques et mystérieuses, d'un prix (en livres sterling) exorbitant, et qu'il se lassa d'ailleurs bientôt de faire voyager pour le seul profit de distraire les gens du continent.

Après une période où la Société loucha quelque peu du côté de la Hollande, qui lui fournit Roelofs, Mesdag, Gabriel, les frères Oyens, Mauve et Israëls, la voici devenue résolument patriote, ce qui doit réjouir les cancres qui poussent des cris d'orfraie quand on exhibe à Bruxelles autre chose que des produits de l'art flamand (*In Vlaanderen vlaamsch*).

L'Italie a disparu de la cimaise, ou à peu près. La Hollande n'a que quelques invités, six ou sept tout au plus. Il y a huit Allemands, deux Français, deux Anglais, et encore l'un de ceux-ci est William Thornley, Français d'adoption, sinon de naissance. A part ce petit contingent, le gros de l'armée est indigène. Il a son allure à lui, j'allais dire son uniforme distinct. Il marche en rangs serrés, et, ma foi ! ne fait pas mauvaise figure à la parade. C'est tout aussi bien, croyez-m'en, qu'à Paris ou ailleurs, à Londres par exemple, où si l'habileté de métier est souvent plus grande, l'harmonie du coloris, le goût, la sincérité de l'impression font fréquemment défaut.

Il y a d'ailleurs, dans le groupe des *water-colorists* belges, deux « partis », deux groupes distincts qu'on pourait dénommer les amateurs et les professionnels, en prenant le premier de ces deux termes dans un sens spécial, s'appliquant aux *artistes* qui confient accidentellement au whatman ou au bristol le soin de traduire leurs impressions.

Nous eûmes jadis — peut-être s'en souvient-on encore — la curiosité d'interroger les plus notables aquarellistes belges sur l'essence de leur art, sur le caractère qu'ils entendent lui attribuer, sur la possibilité d'œuvrer « artistement » en se servant du procédé limité et incomplet de la peinture à l'eau. Les réponses, ingénieuses ou profondes, spirituelles ou dogmatiques, intéressantes toutes, signées C. Meunier, X. Mellery, Eugène Smits, F. Khnopff, H. Stacquet, F. Binjé, M. Hagemans, V. Uytterschaut, L. Abry, délimitèrent assez exactement les deux domaines (1).

Pour les uns, l'aquarelle est un moyen de rendre, en quelques coulées rapides, en quelques traits nettement accusés, une impression fugitive. Les autres mettent les ressources bornées du lavis au service d'une volonté persévérante et poussent leur travail, à coups de retouches et de repentirs, au même point qu'un tableau à l'huile. Pour ceux-ci, le procédé importe peu. Ils n'ont pas fait de la peinture à l'eau une spécialité, et c'est pourquoi on pourrait les nommer, un peu paradoxalement, des « amateurs ».

En la présente exposition, la trente-septième depuis la naissance de la Société (MM. Stroobant et Dell'Acqua survivent seuls, de ceux qui l'ont portée sur les fonts baptismaux), les deux tendances s'affirment. Le groupe des « professionnels », brillant et nombreux, montre, de plus en plus, la bravoure de l'exécution, le brio de cette sorte d'improvisation qu'est pour lui l'aquarelle. Il se compose de MM. Henri Cassiers, H. Stacquet, tous deux fidèles aux sites de la Hollande, F. Binjé, V. Uytterschaut, M. Hagemans, L. Abry, A. Hubert, A. Pecquereau, L. Titz, G. Den Duyts, Hoeterickx, et aligne une série d'œuvres dans lesquelles, sous un air de famille, il est aisé de reconnaître une personnalité distincte. M. Cassiers expose entre autres une grande aquarelle, *Katwyck après la tempête*, qui ajoute à l'intérêt du site un élément dramatique saisissant. Au pied de l'église, énorme et solitaire, un groupe de pêcheurs fouille des yeux la mer démontée. On sent le vent, l'air du large. L'impression est tragique, pénétrante et forte. Elle élève l'œuvre au-dessus de l'épisode et l'impose. La plage de Katwyck a également inspiré M. Stacquet, qui y a trouvé le sujet de sa meilleure aquarelle, traitée dans des tons argentés d'une finesse extrême.

Mentionnons aussi d'une façon spéciale les paysages et marines de M. Binjé, dont les progrès s'affirment d'année en année. En possession d'un métier sûr, l'artiste saisit avec une délicatesse rare et traduit avec fidélité les effets les plus fugitifs : le coup de lumière qui frappe, entre deux ondées, un chemin détrempé, la tombée du crépuscule sur la mélancolie d'un jour pluvieux, l'éclat d'un village de l'Escaut aux toits rouges soudain frappé par le soleil, à l'horizon, tandis que les avant-plans demeurent baignés d'ombre. L'envoi de M. Binjé est, à juste titre, considéré comme l'un des meilleurs de l'Exposition et classe définitivement l'artiste parmi les maîtres du genre.

Dans le groupe des « non-professionnels » de l'aquarelle, de ceux pour qui la facture, la « patte », la virtuosité est d'intérêt secondaire, MM. C. Meunier, X. Mellery, Jacob Smits, Fernand Khnopff prennent le premier rang, bien qu'aucune des œuvres qu'ils cimaisent cette année ne marque une évolution ni l'affirmation d'une conquête nouvelle. Ce sont, de Meunier, de douloureuses figures de mineurs évoquant la Pitié et la Justice, silhouettées sur le paysage tragique des cheminées d'usine et des noirs terris. De Mellery, deux compositions allégoriques, *Terpsichore* et *Le Papillon*, auxquelles nous préférons un dyptique, *Bruges*, d'une intimité discrète, d'une éloquence pénétrante, simple étude qui prend sa place dans la série d'œuvres réfléchies et calmes par lesquelles l'artiste décrit la vie des cloîtres et des béguinages. De Fernand Khnopff, une curieuse interprétation, hautaine et dramatique, du *Sommeil de Méduse* et deux fines études de femmes; de Jacob Smits, enfin, une *Pieta* et un *Benedicite* sur fond d'or, qui ont tous deux, malgré leur exécution alourdie et fatiguée, de l'émotion et de la grandeur.

Il convient d'ajouter aux œuvres qui requièrent l'attention les dessins précis, fermes et souples à la fois, de M. Amédée Lynen, la tête de fillette du pauvre Jan Verhas à qui la mort vient d'arracher ses pinceaux, les études d'Emile Claus et les envois de quelques étrangers : la *Procession à Venise* de Mme Clara Montalba, d'une coloration éblouissante, *Sous le tilleul* et *la Cloche du port* de M. Paul Rink, trois cadres charmants de M. Henri Detouche et une petite étude de nu vraiment exquise de M. Haverman.

C'est peu, mais ces quelques morceaux, d'inspiration élevée, consolent de la banalité du milieu et des platitudes de M. Dell'Acqua (Cesare), le Vanden Bussche de la peinture à l'eau.

(1) Voir l'*Art moderne*, 1890, p. 409, et 1891, p. 11.

Le Château des Comtes à Gand.

Voici que reprend, acerbe, la polémique au sujet de la restauration du Château des Comtes.

Un peintre gantois a eu l'imprudence de ne pas admirer le travail effectué, et de le dire; aussitôt, avec unanimité, la presse

locale l'agonise de sottises. Dire des grossièrétés aux gens qui ne sont pas de votre avis (et en quel français !) n'est guère un argument ; — ce sont les mauvaises causes qu'on défend ainsi.

Aucune réponse sérieuse n'a été faite jusqu'ici aux objections raisonnées qu'a provoquées ce travail de reconstitution, ou plutôt de reconstruction, entrepris évidemment avec trop de précipitation, et pour obéir à l'esprit de vanité d'une population qui veut avoir des « monuments » à exhiber. Cet esprit-là, nous l'avons combattu en un article précédent relatif aux transformations projetées en cette même ville de Gand (1).

Quand on a le bonheur de découvrir un *document* aussi rare et aussi précieux que le Château des Comtes, il nous semble qu'il ne faut pas se hâter de le dénaturer, mais en tirer d'abord le plus grand parti possible au point de vue des études archéologiques.

Il y a eu confusion, malheureusement, dans l'esprit des archéologues et architectes gantois : ils ont traité le Château des Comtes (permettez-moi cette comparaison) en *pièce de panoplie*, tandis qu'il eût fallu la traiter en *pièce de fouille*, — tous les collectionneurs me comprendront.

Vingt ans de recherches préalables n'eussent pas été de trop en cette ruine, où tout est problèmes, et non des moindres. Une restauration précipitée, en enlevant l'*authenticité du document*, empêche à tout jamais l'étude de ces problèmes : on devra se contenter de la solution que leur a donnée, d'autorité, l'architecte-restaurateur.

« La ruine reste pleine d'enseignements sur le passé et laisse le champ libre aux recherches et aux études ; la reconstruction efface ces traces et ne fournit qu'une œuvre tronquée », a dit un archéologue éminent.

Mais la « commission des monuments », chargée de juger de l'opportunité de ce genre de travail, n'y regarde pas de si près, nous le savons par expérience, hélas ! L'intérêt personnel de la corporation la pousse à conseiller la reconstruction, et se trouve le plus souvent en opposition avec la pensée historique, archéologique et artistique qui devait la faire repousser.

« Les monuments sont l'histoire lapidaire d'un peuple aussi bien que ses archives, et ses annales restent son histoire graphique. Les uns et les autres doivent être conservés avec un soin égal. »

En matière de restauration, la mission de la commission des monuments est surtout délicate, à cause de l'absolue nécessité de séparer et de distinguer l'*idée à laquelle il faut obéir* du fait matériel plus facile, peut-être, à élucider. De même que dans notre organisation sociale on distingue, pour la rédaction des lois, le principe législatif de l'application judiciaire; dans notre organisation militaire, le principe politique de la direction de la guerre ; dans l'instruction, la méthode de la leçon qui en fait l'application ; dans la science, le principe fondamental de la formule, de même en matière de restaurations archéologiques il faudrait faire la part de l'architecte, seul capable de résoudre les *faits*, et celle des historiens, archéologues et artistes, aptes à fixer l'*idée* qui doit, avant toute chose, primer dans la restauration des monuments, — et seuls dégagés de tout intérêt personnel.

L'histoire de la découverte et de la restauration du Château des Comtes nous fournit un exemple curieux de l'espèce d'anarchie qui règne dans ce domaine de l'art.

Vers 1885, les archéologues gantois constatèrent avec un véritable étonnement l'existence de la majeure partie du vieux Burg, enfouie dans un amas de constructions parasites. Durant les Croisades, il s'était formé en Orient un type d'architecture militaire romano-byzantin, dont la première application en Europe avait été faite, croyait-on, par Richard Cœur de lion, au Château-Gaillard des Andelys en *1196*. Notre pays avait la bonne fortune de posséder un type antérieur, exécuté par Philippe d'Alsace en *1180*, ainsi que l'atteste une inscription lapidaire incrustée dans la façade de la porte d'entrée de la place Sainte-Pharaïlde. Dès lors surgit la pensée de *restituer* cet ancien monument historique qui rappelait le grand rôle de la Flandre en Europe au XIIe siècle. C'était une sorte de Pompéi du moyen-âge, non pas enfouie sous une couche de cendre protectrice, mais masquée par de nombreuses constructions, en plein centre d'une ville populeuse : il fallait tout d'abord en faire la découverte pour fixer les idées. L'état des bâtiments ne permettait pas l'espoir d'en retrouver aucune partie assez intacte pour recevoir une utilisation quelconque; aussi les archéologues furent-ils d'avis qu'il fallait marcher à la découverte par des déblais successifs, procédant comme à Pompéi, du connu à l'inconnu, et constatant pas à pas les détails intéressants qui surgissaient. L'objectif immédiat que l'on pouvait assigner aux travaux était une restitution analogue à celle des *ruines de Saint-Bavon*, une sorte de musée spécial, fournissant aux artistes, aux historiens, des sujets d'études d'un intérêt d'autant plus grand que les principes de la fortification militaire ancienne sont encore peu fixés et reposent constamment sur de petits procédés de détail fort ingénieux, mais qui font des châteaux du moyen-âge, ainsi qu'on l'a dit, de véritables « boites à surprise ». L'idée la plus ambitieuse qui pouvait être admise, *après que tout eut été bien étudié*, était de reconstruire quelque morceau de l'ensemble, sans altérer le caractère ancien de l'édifice restitué dans ses parties principales.

L'esprit utilitaire de notre époque se prête mal à ce système de recherche scientifique, entraînant des dépenses dans un but mal défini, et c'est pour vaincre la résistance d'une population mal préparée à la grande découverte que l'on venait de faire et défiante du but auquel on tendait, qu'on se hâta de dresser *ex cathedra* un plan de reconstruction sans attendre les enseignements qui devaient ressortir des fouilles. Ce n'était plus restituer le château ancien avec les éclaircissements qu'il pouvait apporter aux gens d'études, mais le reconstruire à nouveau, comme on l'a fait à Pierrefonds, sur des principes modernes souvent peu justifiés, en effaçant toutes les traces des anciens. Cette idée malencontreuse, qui a été au sujet de Pierrefonds l'objet de la juste réprobation des archéologues, fut, il faut bien le reconnaître, acceptée d'enthousiasme par le grand nombre, et pesa lourdement sur les travaux exécutés à Gand, ainsi que nous le dirons.

Malgré l'influence de cette *idée préconçue*, les travaux de déblais du château ont été exécutés avec sagesse et prudence; ils ont évoqué de très intéressants problèmes qui, loin de favoriser l'idée d'une restauration même partielle, semblaient devoir l'ajourner pour longtemps.

En voici quelques-uns :

1° Le donjon fort dévasté et dont une face est complètement détruite, indique dans sa substruction une construction qui paraît antérieure même à Philippe d'Alsace et remonte peut-être à Baudouin Bras de fer. Il y a là un problème historique dont la solution mérite d'être soigneusement étudiée ;

2° Le bâtiment d'entrée sur la face sud-ouest du donjon, de même que la galerie romane du sud-est et les magasins décou-

(1) Voir l'*Art moderne* du 4 octobre dernier.

verts en avant, indiquent une *cour haute*, dont l'établissement paraît postérieur au donjon. Son entrée jusqu'ici n'a pas été déterminée, et c'est un point indispensable à connaître pour se fixer sur le dernier état défensif du château. Dans le plan dressé par l'architecte, cette entrée est indiquée à peu de distance du chalet d'entrée, tandis que d'après les principes anciens de la défense des places, cette entrée devait être disposée de manière à obliger l'adversaire qui aurait forcé la poterne à défiler sous les murs du donjon en présentant aux défenseurs le flanc droit, non protégé par le bouclier;

3° L'utilité du bâtiment nord-ouest assez arbitrairement désigné sous le nom de « chapelle », n'a pas été déterminé d'une manière précise jusqu'ici, pensons-nous. Son caractère réel demande à être reconnu avant de permettre le moindre travail de restauration;

4° Les niveaux relatifs de la Lys (étiage moyen), de la place Sainte-Pharaïlde, — avant les apports modernes, — de la cour basse, de la cour haute, et même du sol des substructions du donjon, devraient être connus pour se fixer sur les dispositifs d'ensemble des diverses parties du château;

5° La forme des murs d'enceinte paraît assez bien définie (l'indication des niveaux devrait être établie); il restait toutefois à savoir, avant de rien entreprendre dans le but de les rétablir, si ces murs ont été fondés sur berme ou sur le fond du fossé; et si cette enceinte, à toutes les époques, a occupé le tracé actuellement existant. Il restait à connaître aussi le dispositif du fossé creusé de la main de l'homme sur les faces sud-est et sud-ouest, dont l'interruption par le passage d'entrée (assez improprement nommé « châtelet » reste inexpliquée;

6° Le châtelet est incontestablement la partie la mieux conservée de l'ancien château, mais ses détails soulèvent des problèmes difficiles à résoudre. Pourquoi les deux voûtes, dont l'une paraît avoir été appelée à remplacer l'autre? N'est-ce pas un pont couvert?

D'autres questions s'imposaient également, qui ont été tranchées sans plus attendre :

Les merlons du mur d'enceinte ont été refaits dans une forme que contestent plusieurs personnes fort compétentes. L'une d'elles m'affirme avoir trouvé dans les matériaux de démolition des maisons de la rue de la Monnaie des pierres ayant à toute évidence appartenu au château et ayant précisément formé le faîte de ces merlons : ces pierres étaient taillées *en talus!*

L'ouverture des meurtrières a été refaite carrée et très petite. Cela ne peut s'expliquer, puisque l'armement défensif de cette époque, arc ou arbalète, comportait une ouverture large ou haute, intérieurement au moins, permettant d'y introduire l'arme pour tirer de haut en bas. Des exemples d'ouvertures de ce genre, encore agrandies intérieurement par une disposition en pointe vers le haut (triangulaire), ont cependant existé au château des Comtes.

Il serait intéressant de savoir également si dans la réfection des murailles des traces de conduites pour l'écoulement des eaux pluviales n'ont pas disparu, qui eussent pu aider à déterminer l'époque relative de la construction de la cour haute et du mur d'enceinte.

L'appareil employé, de l'aveu de l'architecte et à son grand regret, lui arrive tout préparé, suivant les procédés modernes, par l'intermédiaire des « Ponts et chaussées ». Comment donc les gens de goût ne seraient-ils offusqués de l'aspect des parties restaurées? Et comment le comité gantois a-t-il pu admettre un travail effectué dans d'aussi absurdes conditions matérielles?

Le lecteur jugera par tout cela que cette question de *patine*, si chère aux artistes gantois, a aussi quelque importance aux yeux de l'archéologue, et que le monument indemne de toute restauration est mille fois plus précieux pour lui qu'après la plus savante des reconstitutions.

Le seul reproche que l'on adressait, au début, aux procédés pratiqués dans les travaux de fouille, c'est de ne pas avoir assuré suffisamment par de forts étançons toutes les parties successivement découvertes, travail auquel il aurait fallu consacrer, tout d'abord, les ressources disponibles. C'est ainsi que le mur sud-ouest du donjon, fortement crevassé, menace ruine. Cette absence de précaution n'indiquerait que trop l'idée préconçue d'une reconstruction; elle a entraîné la destruction du bâtiment nord-ouest qui nous aurait donné probablement l'explication de l'utilité de l'*arc ogival* qui reste incompréhensible.

... « Et s'il est vrai, ajoute le savant archéologue dont j'ai cité l'opinion, qu'une reconstruction ait été faite après la démolition ou le regrattage de certaines parties anciennes, au lieu de les consolider par des ancrages, il m'est impossible de ne pas blâmer. On ne restaure pas un tableau ancien en rajeunissant sa couleur, mais en imitant ses tons dans les parties effacées; c'est la seule manière de lui conserver sa valeur archaïque. Quel est le restaurateur consciencieux qui se permettrait de rétablir sur un tableau de Rubens sa signature en partie effacée? Ce serait un faux, quelque rigoureuse que soit l'imitation. Il en est de même des monuments d'architecture.

« Le regrattage de la porte d'entrée de la place Sainte-Pharaïlde me paraît également regrettable, car il a dû enlever certains *témoins* de la forme ancienne, bien importants à conserver (gonds de fer, saillants de volets, d'embrasures, etc.) et crée pour cette partie du monument un véritable anachronisme. Je me demande ce que peut être devenue dans cette transformation l'importante inscription de la porte d'entrée, véritable signature de Philippe d'Alsace. Effacée ou regrattée, elle a perdu toute sa valeur, nos descendants la nieront. »

Je crois que cette inscription est restée en place, mais nos descendants, si le progrès très marqué depuis ces vingt dernières années s'accentue encore, et si les idées nouvelles triomphent enfin, en matière de conservation des monuments, des errements absurdes où pataugent de bonne foi nos commissions les plus officielles, nos descendants, dis-je, déploreront les travaux effectués partout en notre siècle dans le but de retaper les édifices historiques; ils auront probablement des notions plus sages en cette matière, — mais en restera-t-il un seul intact?

Après l'exposé, trop long peut-être, mais impartial, je pense, que je viens de faire de la question, en me basant sur l'appréciation d'un archéologue de haute valeur, il me semble bien permis d'avoir une opinion autre que celle imposée par le groupe sacro-saint des architectes, archéologues et journalistes gantois. Les artistes ont toujours protesté, c'est une justice à leur rendre.

***

En résumé, le débat porte sur l'opportunité de la restauration :

Pour les Gantois, il fallait un château des Comtes qui fût un monument à exhiber : ils sont enchantés de celui qu'on leur a bâti.

Pour nous, qui n'avons en vue que les intérêts élevés de la science et de l'art, les ruines du château étaient avant tout un champ d'études historiques et archéologiques. Les artistes eussent voulu leur conserver leur aspect pittoresque.

Ces deux opinions ne peuvent se concilier. D'où la querelle qui s'éternise.

Y a-t-il des erreurs commises? L'architecte répondra. Ce n'est là, d'ailleurs, qu'une question accessoire. Le point de départ étant faux, il s'est trouvé placé dans des conditions difficiles; nous reconnaissons toutefois volontiers qu'il y a fait preuve de science.

Mais on nous concédera que l'*aspect* de l'enceinte rebâtie ne peut satisfaire un homme de goût : l'appareil est moderne, en cette construction qui a la prétention de rappeler le XIIe siècle. Et le *document* a perdu à tout jamais son authenticité.

Ces points-là ne peuvent être contestés.

L. A.

M. Broerman et son subside.

La ville de Bruxelles vient de supprimer l'annuel subside que, jusqu'ici, elle avait accordé à M. Broerman, pour son œuvre de l'Art appliqué à la rue. D'où, ce qui se conçoit sans peine, grand mécontentement de ce Monsieur et démarches multiples pour rattraper l'argent en fuite. Certes, si l'œuvre avait tenu ce qu'elle promettait, si elle avait tenté de vêtir nos monotones et toutes identiques façades modernes de choses jolies et attrayantes, d'une décorativité simple et agréable, si elle avait, tant soit peu, réussi à pallier le caractère de veulerie et d'uniformité de nos rues, rectilignes et quelconques, nous eussions été des premiers à réclamer en sa faveur, mais, si nous voulons bien qu'on applique l'art à la rue, nous nous déclarons absolument opposés à ce qu'on jette l'argent à la rue. Aussi bien espérons-nous que la ville ne reviendra pas sur sa décision, que les faubourgs imiteront son exemple et que tous se garderont de prêter dorénavant appui, moral ou matériel, à des gens qui n'ont su inventer que quelques enseignes carnavalo-burlesques, à une œuvre qui, après avoir annoncé merveilles, ne parvient à nous donner que des platitudes si odieuses que nous regrettons même d'avoir, un instant, dû en ce journal d'art y faire allusion.

A LA MAISON D'ART

Exposition S. Moulijn.

Il serait difficile de dire où réside le charme fort spécial des œuvres que M. Moulijn expose en une galerie de la Maison d'Art. Ce sont paysages largement enlevés, en toute négligence de détail, grands ciels étouffés pesant sur des terres lourdes, sous-bois touffus baignant en une atmosphère épaisse, puissante; coins de vallée, énormes, fertiles, plaqués de champs, sanglés de routes; campagnes déroulées en infini d'horizon vert tendre. Tout cela est à peine indiqué, sans grande perspective, sans contours bien précis. Mais avec cette simplicité et cette sobriété de moyens, M. Moulijn, souvent, arrive à une intensité très forte, saisissante, exprime à son apogée l'émotion d'un paysage parce que, toujours, il sait en apercevoir et définir le *geste*, c'est-à-dire la subtile harmonie plastique, qu'on ne saurait verbalement expliquer, mais que l'on sent, éparse, latente, parmi les choses et qui est comme l'attitude de beauté de leur ensemble. C'est un genre de beauté qu'il n'est donné à tous d'apprécier, mais il n'est cependant personne qui, en face de certaines toiles de M. Moulijn, ne se sente touché, car ces figurations irréelles, outrées, toutes objectives, aux tons crus et opaques, ne laissent pas que de correspondre à des sensations sûres, qui nous ont parfois traversés et que nous n'avons jamais bien comprises. M. Moulijn n'est pas un naturiste; il ne sait que traduire les impressions que la nature lui transmet. Il est artiste, néanmoins et, sous son œuvre étrange, une humanité s'accuse, sensible et attentive.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Don César de Bazan.

M. Massenet n'ayant pas d'ouvrage nouveau à donner à la Monnaie cette année, en a retrouvé un de jadis dans ses cartons. O joie! C'était sa première œuvre lyrique. Quelle occasion pour les critiques de découvrir dans cet embryon les qualités maîtresses qui, plus tard... dont le développement devait amener bientôt... que l'auteur affirma dans la suite avec un éclat qui... Et en de vieux décors retapés, avec des costumes empruntés au décrochez-moi-ça du magasin, on mit sur pied *Don César de Bazan*.

L'œuvre vaut ce que valent les œuvres de jeunesse écrites sous des influences étrangères. Elle est vide et languissante dans les premiers actes, meilleure au troisième, dont le ballet constitue le morceau principal, assez colorée au quatrième, sans qu'il demeure dans la mémoire, de cette soirée longuette, grande impression d'art. L'amusante et redondante affabulation de MM. Dennery et Dumanoir peut très bien se passer de musique, ainsi que l'a établi, l'an passé, M Garraud au théâtre de l'Alhambra. Et ce qui était demeuré, dans les concerts symphoniques, de la partition de Massenet, — notamment l'entr'acte du troisième acte, la meilleure partie de l'œuvre, — suffisait à ne pas laisser tomber dans l'oubli cet essai lyrique dont rien, vraiment, ne justifie la résurrection.

Mlle Gianoli, MM. Boyer, Bonnard et Gilibert ont défendu de leur mieux *Don César* et en ont tiré tout ce que pouvait raisonnablement en espérer l'auteur.

NOTES DE MUSIQUE

Le Quatuor Ysaye à la Maison d'Art.

Pour avoir dû entendre d'abord la deuxième sonate de Saint-Saëns, osseuse et terne, sans inspiration et sans style, ce nous fut une joie plus épanouie et plus radieuse d'ouïr le quatuor de Schumann en *la* majeur et le prestigieux quintette en *fa* mineur de Franck. Après Saint-Saëns où l'impression toujours demeure cérébrale et qui tient de la mathématique plus que de la poésie, le Schumann, merveilleusement, s'est déroulé et il semblait que ce fût à dessein qu'on eût mis, en suite et fin, le quintette de Franck, d'un lyrisme si envolé et si enivrant; car on eût vainement tenté de dresser parallèle plus péremptoire entre les deux maîtres. Rien n'a mieux pu nous révéler leurs âmes que les différentes émotions que, jeudi soir, nous subîmes. En Schumann, concentration mélodique de la pensée, convergence vers un but

unique de toutes les mesures, de tous les rythmes, insistance fine, aiguë, pénétrante de la sensation, sensibilité pure et vivante parmi les emportements de la phrase. En Franck, déploiement musical plus extérieur, plus large, plus volontaire, paquets de notes, puissantes et lourdes, attachées en basse au thème ailé du chant, dispersion fougueuse de l'impression qui ne vise au cœur directement, ainsi que chez le précédent, mais se diffuse et s'éparpille jusqu'à vêtir l'être entier de son tissu passionnel. Schumann profond et Franck intense.

Est-il besoin de parler du Quatuor Ysaye? Chacun ne sait-il pas, par expérience d'enthousiasme, son unité, son ampleur, sa chaleur, sa souplesse et son brio? Faut-il dire que, ce soir, il fut si véhémentement emporté que, dans cette salle de la Maison d'Art, d'une acoustique si riche, où la résonnance, à frôler les parois de verre, à courir au long des ferrures, se musicalise, croirait-on, pour jaillir avec une élasticité nouvelle, il semblait que ce n'était pas un quatuor de cordes que l'on entendait, mais la voix touffue, polyphonique et violente d'un orchestre. Ajoutons que le jeu exact, robuste et sonore de M. Théo Ysaye seconda agilement le quatuor; dans le Franck, surtout, il s'éleva à la hauteur du cœur de l'œuvre et l'interpréta avec intelligence et vigueur.

Au Conservatoire.

L'audition des lauréats des derniers concours a continué, dimanche dernier, au Conservatoire. On a applaudi notamment M[lles] Ruegger, Spaak et Laenen, respectivement couronnées dans les classes de violoncelle, de chant et de piano. M[lle] Laenen a fait preuve d'une virtuosité peu commune en transposant de mémoire, avec une aisance et une correction remarquables, plusieurs pièces du *Clavecin bien tempéré*. L'œuvre de Bach était représenté en outre au programme par un choral à quatre voix et par le *Cantique spirituel* disposé à quatre voix mixtes par M. Gevaert. Une reprise des *Trois chansons françaises du* XVII[e] *et du* XVIII[e] *siècle*, harmonisées par M. Gevaert, une audition de la symphonie en *ré majeur* attribuée à Mozart, sous la direction de M. Van Dam, complétaient le programme.

Le Quatuor tchèque.

Le *Quatuor tchèque* (MM. Hoffmann, Suck, Nesbal et Wihan), qui vient de terminer une tournée de concerts en Hollande, s'est fait entendre samedi dernier à la Grande-Harmonie, sous le patronage de la Maison Schott. Les débuts à Bruxelles des artistes de Prague ont été très favorablement accueillis. Le *Quatuor tchèque* a un beau son, de l'homogénéité, beaucoup de correction et de précision dans les traits, de la clarté dans l'exposition des thèmes et leur développement. Il avait choisi comme programme deux œuvres classiques, le quatuor en *ré mineur* de Schubert et le quatuor en *fa majeur* de Beethoven, encadrant une composition moderne, inconnue à Bruxelles, et dont mieux que personne les artistes tchèques pouvaient faire saisir l'esprit : un quatuor de Smetana, l'auteur de la *Fiancée vendue*, intitulé : « Episodes de ma vie ». Ce quatuor, un peu superficiel, n'a pas paru répondre à l'attente du public. A part la danse bohémienne qui lui sert de final, l'œuvre de Smetana est de médiocre intérêt. Une belle phrase de l'*andante*, évoquée dans le final, rachète quelque peu ce que les deux premières parties ont de languissant. Mais l'ensemble est terne, et malgré les soins que M. Hoffmann et ses partenaires ont apportés à son interprétation, l'effet n'a pas été ce qu'on pouvait espérer.

Le prochain concert de la Maison Schott est fixé au 10 décembre. Il sera donné par la *Société des instruments anciens* (MM. Diémer, Van Waefelghem, Delsart et Grillet).

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Ames simples, poème par YVES BERTHOU. Paris, A. Lemerre. — *Sylvie ou les émois passionnés*, par EUGÈNE MONTFORT, préface de Saint-Georges de Bouhélier. Paris, édition du *Mercure de France*. — *Constitution revisée de la Belgique*. Bruxelles, Société belge de librairie. — *L'Alliance franco-russe* (opinions), par CHARLES MORICE. Bruxelles, A. Lefèvre. — *Les Clefs d'or*, par CAMILLE MAUCLAIR. Paris, P. Ollendorff. — *Essai sur l'Art contemporain*, par H. FIERENS-GEVAERT. Paris, F. Alcan. — *Le Monde où l'on imprime ; Regards sur quelques lettrés et divers illettrés contemporains*, par LUCIEN MUHLFELD. Paris, librairie académique Perrin et C[ie].

A huitaine, faute d'espace, une étude sur l'œuvre de M[lle] M.-A. Marcotte, actuellement exposé à Anvers, un article sur les Nouveaux Concerts liégeois, la Chronique littéraire, etc.

PETITE CHRONIQUE

La galerie de la MAISON D'ART s'est ouverte hier aux œuvres nouvelles de M. G.-S. Van Strydonck : *Dernier séjour aux Indes anglaises*, suite de tableaux, pastels et dessins, et à un ensemble de ciselures artistiques exécutées par M. L. Van Strydonck. Au premier étage, exposition des œuvres du peintre hollandais S. Moulijn. L'exposition est visible tous les jours de 10 à 5 heures.

Demain lundi, à 8 h. 1/2, conférence de M. Edmond Picard. Sujet : *En Congolie*, titre du livre de M. Edmond Picard dont l'impression s'achève et dont la primeur a été réservée à la Maison d'Art. Prix d'entrée : 2 francs.

Les 25, 26 et 27 novembre, à 8 h. 1/2, conférences de M. Charles Morice. Sujets : 25 novembre, Commentaire de *Sagesse;* 26 novembre, *Les Contes de Villiers de l'Isle-Adam;* 27 novembre, *Sur une page de Stéphane Mallarmé*. Prix d'entrée à chacune des conférences : 1 franc.

Lundi 30 novembre, à 8 h. 1/2, séance de musique de chambre donnée par MM. Raoul Pugno, l'éminent pianiste parisien, et Eugène Ysaye, qui interpréteront la sonate d'A. de Castillon, la sonate à Kreutzer de Beethoven et la sonate n° 1 de Saint-Saëns, les trois œuvres qui ont eu le plus de succès aux auditions données l'an passé par MM. Ysaye et Pugno à Paris sous le titre : *La Sonate ancienne et moderne*.

Jeudi 3 décembre, à 8 h. 1/2, première séance du Quatuor Dubois.

Le samedi 5 décembre, à 8 h. 1/2, M. Maurice Lefèvre se fera entendre dans une audition intime.

Le jeudi 10 décembre, à 8 h. 1/2, récital de M. Sidney Vantyn, le jeune et réputé professeur au Conservatoire de Liège. Prix d'entrée : fr. 2.50.

La distribution des prix aux lauréats de l'Académie des Beaux-Arts et de l'Ecole des Arts décoratifs aura lieu au Palais des Académies, aujourd'hui dimanche, à 11 heures du matin.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, deuxième Concert populaire, avec le concours de M. Jean Gérardy, violoncelliste.

M. de Haulleville, Conservateur en chef des Musées d'art décoratif et industriel, fera aujourd'hui dimanche, à 2 h. 1/2, une conférence sur *la Photographie et l'Art* à l'Association belge de Photographie (Palais du Midi).

Université Nouvelle. — Institut des Hautes Études, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — Mardi, 24 *novembre*. — M. Eekhoud. Le théâtre anglais de la pléiade shakespearienne.

Mercredi 25 et Vendredi 27 *novembre*. — M. R. Petrucci. Esthétique positive. — Dernière conférence sur l'Art dans l'éducation de l'enfant.

Jeudi, 26 *novembre*. — M. L. Gumplowicz. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung.

Même jour, à 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck. — M. Lebègue. Calcul numérique.

Samedi, 28 *novembre*. — M. Élisée Reclus. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

M. Barberini-Icari donnera mercredi 2 décembre, à 8 heures, à la Grande-Harmonie, un concert dans lequel il fera entendre, outre diverses compositions pour mandoline, des soli de luth et de lyre, instruments qu'on n'a pas fréquemment l'occasion d'apprécier et dont l'audition complétera celle des instruments anciens annoncée par M. Diémer et ses partenaires.

A la demande d'un nombreux public qui, absent de Bruxelles pendant les mois de juillet et d'août, n'a pu assister aux représentations de la *Vie de Jésus* et de la *Passion* au Musée Bonnefois, une nouvelle série de représentations sera donnée au Cercle Saint-Louis, rue du Boulet, 14. Tous les soirs les bureaux s'ouvriront à 8 heures, le spectacle commencera à 8 h. 1/2 pour se terminer à 10 h. 1/2 précises.

Théatre du Diable-au-Corps. — Aujourd'hui dimanche, dernière représentation de *Godefroid de Bouillon* et de *Journée de fête*. Prochainement *Ahasverus* (le Juif errant), épopée lyrique en douze tableaux et un prologue; dessins de Léon Dardenne, poème de Fritz Lutens, musique de Jules Baur.

Nous avons annoncé la constitution du Quatuor à cordes formé par MM. A. Dubois, S. Moses, A. Gietzen et E. Doehaerd. La première séance de cette nouvelle association artistique aura lieu le 3 décembre à la Maison d'Art et aura pour programme le Quatuor en *ré* de Borodine, le Quatuor en *fa* de Glazounow, le *Prélude, Choral et Fugue* de César Franck joué par M. E. Bosquet, et une Sonate inédite pour piano et violon de M. Smulders.

Une nouvelle revue mensuelle, *La Presse universelle*, sera publiée à Bruxelles à partir du 1er janvier 1897. Elle sera l'organe officiel de l'« Union de la Presse périodique belge » et paraîtra en fascicules in-8° de 20 à 24 pages sous couverture.

Cette publication, du genre du *Bolletino della Stampa italiana*, s'occupera uniquement de faits relatifs au journalisme : état-civil de la presse; articles divers sur les journaux rares ou intéressants à un titre quelconque; monographies de la presse d'une ville, d'un pays, d'une époque déterminée; biographies de pressophiles et de journalistes belges et étrangers, avec portraits; bibliographie générale de la presse ancienne et de la presse moderne; comptes rendus des séances de l'« Union de la Presse périodique belge », etc.

L'abonnement annuel est fixé à 3 francs pour la Belgique, à 4 francs pour l'union postale. Les membres de l'« Union de la presse » la recevront gratuitement.

Administration et rédaction : Hôtel Ravenstein, à Bruxelles.

Une revue nouvelle, *Art et Décoration*, rédigée dans le sens de l'évolution moderne des arts d'ornementation par M. Thiébaut-Sisson, l'éminent critique du *Temps*, et publiée par l'éditeur Lévy sous le patronage de MM. Puvis de Chavannes, Grasset, Roty, Frémiet, Cazin et Vaudremer, paraîtra à Paris à la fin de décembre. Le prix d'abonnement est fixé à 20 francs par an pour Paris, à 25 francs pour l'étranger. La revue sera mensuelle et contiendra un grand nombre d'illustrations qui mettront sous les yeux des lecteurs toutes les œuvres d'art décoratif intéressantes créées en France et à l'étranger. Une part importante sera consacrée à la Belgique, dont la renaissance artistique, dans le domaine des applications de l'art, a vivement frappé les promoteurs de cette entreprise nouvelle au cours de la visite qu'ils viennent de consacrer à notre pays.

La maison Dietrich annonce pour la fin novembre un nouvel ouvrage d'Eugène Grasset, comprenant dix importantes compositions du Maître.

La Hollande entre à son tour dans le mouvement des arts appliqués à l'industrie. Une nouvelle société ayant pour titre *Voor de Kunst* (Pour l'Art) vient d'être fondée à Utrecht sous la présidence de M. J.-E. Van Someren. Elle a pour but le développement des Beaux-Arts à Utrecht, en particulier des arts de l'ornementation et du décor auxquels elle accordera une large part dans ses expositions.

La classe 61 comprenant la peinture décorative, la sculpture, les fresques, sgraffites, cartons-pierre, toiles et papiers peints, etc., sera brillamment représentée à l'Exposition de Bruxelles 1897. Son comité met tout en œuvre pour arriver à un groupement homogène.

Alors qu'aux autres expositions les œuvres d'art décoratif étaient disséminées de tous côtés, servant à couvrir les cloisons des sections du mobilier et de la carrosserie où il était quasi impossible de les examiner utilement, elles seront groupées cette fois en un compartiment spécial qui constituera un salon artistique du plus haut intérêt.

Le groupe de l'Imprimerie et des Industries du Livre a adopté, dans son assemblée générale du 28 octobre, le principe d'une exposition collective pour la *World's fair* de 1897. Des vitrines d'un style uniforme seront construites par les soins du bureau et réparties entre les adhérents. Les gravures, lithographies, chromolithographies et toutes autres planches seront installées sur cloison, dans des vitrines ou cadres construits spécialement et conformes à l'architecture générale du salon collectif.

Félicien Rops vient de quitter Paris et le banquet que l'on devait donner en son honneur n'aura pas lieu. Rops a écrit aux organisateurs que sa santé l'obligeait à partir pour le Midi. L'exposition projetée de ses œuvres est, de même, remise à une date ultérieure.

A propos du grand artiste, signalons le magistral article que lui a consacré, dans le *Gaulois* du 15 novembre, M. Edmond Haraucourt. Il résume admirablement l'art et la personnalité du maître.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 48. LE NUMERO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 29 NOVEMBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

ESTHÉTIQUE DU CONTACT HUMAIN

Esquisse.

Les unités, les couleurs isolées, les éléments premiers d'harmonie dans l'Art du Contact humain, ce sont les hommes, les tempéraments, les natures. Peut-être, en les voyant de plus près, en nous penchant sur eux ardemment, dans la fièvre d'une curiosité, qui — le ciel fermé — s'est juré de retrouver sur la terre des parcelles de divin, peut-être apprendrons nous à balbutier, à ébaucher ce qui doit devenir un jour la science, l'art suprême, — la science, l'art de la Vie. — « L'homme est le paradis de l'homme » et c'est par inertie, impuissance et manque de foi que nous restons aux portes extérieures de ce paradis, trop affamés, trop pauvres, trop dépendants pour lever les yeux et admirer longuement, d'un cœur entier, les vrais trésors de la terre.

I

Je ne voudrais portraicturer aucun vivant, traîtreuse et mesquine besogne; mais essayer de deviner, à travers quelques formes, l'humanité de notre temps, selon ce que j'en puis voir d'où je suis.

« Les âmes ordinaires paient avec ce qu'elles font; les âmes hautes et nobles avec ce qu'elles SONT. »

Voici un être qu'on ne peut juger par telle ou telle action, telle pensée exprimée; ce qu'il a de meilleur en lui ne fut jamais défini nulle part, et rien, si ce n'est peut-être l'un de ses livres, ne peut donner l'impression de cette forte vitalité presque inaccessible à l'analyse. C'est toute une philosophie que la vie intérieure de cet homme, philosophie que la bâtarde intellectualité, heureusement pour l'humanité, ne peut renfermer dans ses griffes et ses compas. Pour la comprendre il faut la vivre tout entière, non pas un jour ou une année, avec le projet d'en sortir et d'en prendre une autre plus tard, mais toujours, toute une vie, car dès qu'on n'en vit plus on ne la comprend plus.

Je vous parle donc d'un être entier qui lentement, naturellement, joie après joie, labeur après labeur, s'assimile tout ce qu'il peut toucher, deviner, espérer de plus haut et qui domine de par son étonnante puissance à tout vivre, tout le troupeau de ceux qui n'ont jamais laissé que leur seule intellectualité s'aventurer dans les domaines de l'action humaine.

Nous connaissons, par leurs succès, ces personnalités géantes dont nous parlent les Américains : des fils de fermier, des enfants abandonnés à travers vingt métiers divers, souplement entrepris et quittés, se sont à ce point familiarisés avec les lois fondamentales de la vie, de la force, du maniement des hommes et des choses, qu'on peut les appeler des victoires organisées. Ils étaient à la fois aventureux et sagaces, doués d'une merveilleuse force d'adaptation et de résistance.

L'homme dont je voudrais dessiner quelques traits possède, à un degré pour ainsi dire unique dans le milieu où nous nous mouvons, cette même souplesse active, et surtout, surtout, cette belle âme aventureuse de notre race qui, aux plus beaux siècles, changea, par l'audace des penseurs, des conquérants, des affirmateurs d'impossible, les destinées de nations entières.

Il n'a peur d'aucune expérience et la loi d'inertie n'a presque pas laissé reposer sa griffe sur lui; que ce soit sous forme de prudence, d'abstention, d'oubli, de paresse, d'attente, de lenteur ou même peut-être de patience, aucune tendance inerte n'a pénétré cet organisme bâti pour l'action, LA LUTTE, l'affirmation, l'élan, l'abordage immédiat et impérieux des questions qui l'intéressent. On le dirait porté par une force centrifuge en laquelle il se confie avec le même abandon que les saints, jadis, se confiaient en la Providence. Et qui sait si leur confiance à tous ne jaillit pas de la même et unique source, — l'instinct puissant d'une force supérieure à la volonté, à l'unité personnelle, d'une force dirigeant, malgré eux, les faibles qui croient choisir leur vie, et se faisant sentir assez manifestement aux forts pour qu'ils lui obéissent d'une façon consciente?

Peut-être le fait d'être sensible à cette impulsion cosmique, ou surhumaine ou simplement extra-humaine, est-il le signe le plus sûr de la grandeur et de la force. Pour les saints cette impulsion était personnifiée et déifiée. Pour les hommes de notre temps elle reste inconnue, informulée, nous apparaissant plus grande en son obscure impersonnalité. Mais qu'on la symbolise ou qu'on refuse de la définir, qu'on la dessine quand l'imagination apaise et trompe notre terrible soif du tangible, ou qu'on ait la vigueur morale d'en deviner la transcendantale permanence, qu'on soit faible comme saint Thomas ou croyant comme saint Pierre, on n'est pas l'homme tout entier si on ne la sent pas.

Toute l'impopularité de l'école de Barrès, du « moi central », de « l'altruisme, extension de l'égoïsme » doit venir du sens quasi-géométrique que nous avons tous de l'insuffisance d'une rotation sur nous-mêmes.

Il semble que les natures qui contiennent la plus grande somme de vie aient aussi plus facilement la conscience des lois de cette vie; qu'elles connaissent, de par la violence des attractions qui les arrachent à elles-mêmes, notre sujétion à un autre mode de giration; qu'elles s'y soumettent sans résistance, à l'étonnement, à l'ahurissement perpétuel de ceux qui ne connaissent qu'un morceau de la sagesse, celui qui consiste à s'élever en spirale sur l'unique base de leur « moi ».

De cet abandon à un instinct différent de l'instinct personnel, bien des choses témoignent en cet homme : Il est presque totalement dépourvu du pouvoir de se défendre lui-même. Il peut répondre à l'attaque par l'attaque; il ne se justifie pas; il ne peut presque pas se juger, étant aussi souvent le spectateur que l'acteur de ce qui se passe en lui. Les causes inconnues qui l'ont poussé ne se sont pas nommées en l'inspirant, comme se nomment les causes arbitraires, isolantes, des actions enfantées par nos personnelles combinaisons. Il faudrait être plus grand que lui pour le défendre, — encercler d'un coup d'œil l'homme et la cause étrangère, générale, qui l'a fait agir.

Il arrive aussi qu'on ajoute aux mots qu'il prononce une importance plus ou moins grande qu'il n'en ajoute lui-même. Il dit ce qu'il sent au moment même sans rétrospection ni comparaison; la force d'affirmation que les autres tirent d'une habitude enracinée, d'une impression longtemps subie et contenue, lui la tire de l'intensité de son sentiment actuel. Il sent qu'on ne le comprend qu'à demi, et au fond de ses yeux brille le petit plaisir malicieux de voir cette incompréhension. Il est conscient. Il sait que vous pataugez dans l'interprétation de sa pensée. Cela l'amuse. Cela l'attriste aussi parfois comme cela dût attrister ceux qui se sentirent trop souvent solitaires au fond d'eux-mêmes. Mais il sait aussi que c'est bien de faire ce qu'il fait; qu'il ne pourrait pas faire autrement; qu'il vous aide plus en étant lui, en vivant à l'heure présente et en vous donnant la preuve de la force qu'il en retire, qu'en vous exposant des synthèses qui se déduiront toutes seules en vous, à mesure que vous vivrez.

Si « il est aussi souvent le spectateur que l'acteur de ce qui se passe en lui », cela lui est assez intéressant de se regarder lui-même. Il le fait comme s'il regardait quelqu'un d'autre et souvent quand il parle de lui on dirait qu'il parle d'autrui, tant il sait que *ce qu'il est* est indépendant de sa volonté. Quand on se retrouve seul on se demande comment on n'a pas protesté contre des dires, qui semblent un formidable empiètement de la personnalité d'un seul sur les droits des autres personnalités présentes. On le revoit. Il dit des choses dans le même ton, et on ne pense plus à l'accuser, parce que, si brute qu'on puisse être, on a senti la présence d'une force « qui change l'espèce », d'une force qu'on n'a pas assez de pénétration pour analyser, mais qu'on ne peut nier.

J'ai vu ce phénomène curieux : une sorte d'apôtre, exposant devant lui des principes d'éthique et d'esthétique qui l'étonnaient. L'apôtre parlait bien et abon-

damment. Celui auquel il s'adressait — amphitryon ce soir-là — n'argumentait aucunement. A la fin de la soirée, celui qui presque seul avait parlé, se sentait battu et s'en allait avec la tête bourdonnante de raisonnements, d'oppositions, de recherches de tout genre pour parvenir à se reprouver à lui-même qu'il avait raison. Il s'était heurté à plus fort que lui, ses échafaudages théoriques ne tenaient plus et il ne savait comment les consolider. Il s'était senti sous le poids d'une nature assez puissante et assez équilibrée pour s'abandonner et se laisser être elle-même. Une nature qu'aucune condensation de raisonnements n'émeut, et que la vie seule en ses condensations immédiates, autrement abstraites et complexes, attire et fait mouvoir en une très sûre harmonie de reculs et d'avancements.

Toute une sagesse pourtant et toute une sociologie se déduisent peu à peu, d'elles-mêmes, en lui. En lui, la vie déroule sa vérité puissamment. Et chaque fois qu'elle lui fait sentir son poids, sa nécessité, on dirait qu'elle fait agir un ressort; elle fait jaillir de lui des affirmations passionnées, entraînantes, convaincantes qu'on peut accepter ou combattre, mais qu'on n'est plus le maître d'ignorer ou d'oublier.

En lui vivent une foule de choses qui sont comme des trésors dormant au fond de l'eau, insaisissables. Le temps les fera-t-il surgir? Ou ces choses sont-elles l'inépuisable réserve de la Nature que toutes les âmes claires laissent transparaître au fond d'elles-mêmes, parce que sans interruption elles font appel à ses réserves, à ces trésors impersonnels, universels, présents chez tous les hommes? Quel que soit le sens de ce phénomène, on ne peut se défendre de l'impression que le meilleur de lui est encore en lui. Il n'a pas encore rencontré toute la somme de Nécessité à laquelle il peut s'égaler. La plupart des hommes sont si veules, si gouvernables, malgré le moucheronnement de leurs moqueries, qu'ils ne lui présentent le plus souvent que des résistances de parade; et les choses, — il en devine le sens avant qu'elles ne le blessent. La plus formidable des résistances, un autre être obéissant à sa nécessité intérieure et rien qu'à celle-là, il le rencontre rarement. Un être assez fortement doué d'âme pour faire vivre cette âme comme elle l'entend, cet être-là il le cherche, il voudrait le trouver partout sur sa route pour se mesurer avec lui. Il s'en trouve certes en notre brave petit pays, mais qui oserait affirmer qu'ils sont légion? Et cela fait son ennui. Et l'extraordinaire tolérance avec laquelle il subit les êtres de demi-grandeur vient de son découragement de voir tant d'hommes impuissants à obéir à cette nécessité intérieure qui les rendrait si forts, si curieux, si intéressants si elle parlait assez haut en eux pour qu'ils l'écoutent.

Quels que soient les travaux que cet homme ait accomplis, quelle que soit la beauté que son art ait interprétée, ne peut-on pas dire que dans l'échange ou la dette du contact humain *il paye avec ce qu'il est* bien plus encore qu'avec ce qu'il a pu faire, puisqu'il intensifie en ceux qui le voient le sens de la vie et des choses qui n'ont pas de fin.

(*A suivre.*)

M. Petrucci, — La Clinique artistique, — et Rubens.

M. Petrucci, l'éminent professeur d'esthétique, qui donne actuellement à l'Institut des Hautes Études de l'Université nouvelle de Bruxelles un cours si remarqué, a conduit son auditoire au Musée ancien de peinture pour y faire la *clinique* de quelques œuvres. Cette leçon a été d'un extrême intérêt.

Qu'il nous soit permis de signaler à ce sujet que l'idée de la *Clinique* appliquée aux œuvres d'art et aux expositions, a été développée pour la première fois dans les tracts ou brochurettes que la Maison d'Art de Bruxelles a publiées pour faire connaître son but et ses travaux. Il est heureux que cette idée très pratique se répande.

Le savant professeur nous permettra-t-il une critique? D'après un compte rendu très bien fait, signé par M. Vinck, paru dans *le Peuple*, il aurait assez malmené les admirables Rubens qui sont la gloire de notre Musée, et, suivant une légende, dont vraiment on abuse trop, les aurait représentées comme des œuvres esquissées peut-être par le Michel-Ange flamand, mais peintes par ses élèves.

Cette appréciation superficielle serait de nature à faire douter, sinon de la compétence scientifique, au moins de la compétence esthétique de M. Petrucci. Il y a beau temps que les jugements idiots de quelques critiques français de la première moitié du siècle, pour qui l'école italienne était tout, repris en ces dernières années par quelques symbolistes des écoles nouvelles, n'ont plus de valeur auprès des esprits élevés et il est regrettable qu'un homme du talent de M. Petrucci ait rafraîchi ces vieilleries et ces sottises. Rubens apparaît de plus en plus comme le génie du Coloris et du Mouvement en peinture. La critique historique a, d'autre part, réduit à sa juste valeur la collaboration de ses élèves qui ne s'appliquait qu'à la mise au point mécanique, à *la mise au carré* des admirables esquisses du Titan. Lui seul se chargeait du coloris, et si celui-ci n'a pas toujours l'adorable finesse et le nuançage prodigieux qui placent Rubens au tout premier rang, c'est qu'il s'agissait de tableaux d'église destinés à être vus de loin.

Les œuvres magistrales du Musée de Bruxelles, sauf celles, heureusement en très petit nombre, que la commission du Musée a parfois acquises avec l'ingénuité de l'ignorance, comptent parmi les plus splendides du Maître. Le *Saint-Liévin*, notamment, dédaigné par M. Petrucci s'il faut en croire M. Vinck, est une éblouissance et son pathétique est presque surhumain.

Nous avons cru devoir élever cette protestation pour empêcher la résurrection d'une campagne aujourd'hui démodée, à laquelle l'autorité du jeune et brillant esthète italien aurait pu rendre quelque crédit.

Rubens a longtemps été exclu du salon carré du Louvre parce que l'opinion s'était laissé prendre aux inepties des Viardot et autres prêcheurs qui le représentaient comme un peinturlureur ivre et que Fromentin, Michiels et Wiertz-écrivain ont escarbotés. Il y est représenté maintenant par deux toiles. Allez-y! Placez-vous

au centre. Tournez lentement sur vous-même en regardant les parois. Vous serez tout à coup arrêté par une harmonie de couleurs florissant avec une grace suprême au milieu de ce parterre de chefs-d'œuvre. Ce sera l'un des Rubens. Continuez. Le même phénomène se reproduira. Ce sera le second Rubens.

M. Petrucci qui ramène avec trop d'insistance, nous semble-t il, ses jugements à une théorie de l'influence des ambiances vieilles et banales sur les œuvres, explique que Rubens, habitant une ville de marchands, devait subir l'action intéressée du négoce et bâcler ses tableaux pour faire monnaie. Le prestigieux Anversois peignait vite, en effet. Il a fait les cinq panneaux de la *Descente de Croix* en vingt-quatre jours, la *Kermesse flamande* du Louvre en huit heures, la *Pêche miraculeuse* de Malines et ses volets en huit jours, comme l'atteste la quittance. C'était la manifestation de sa miraculeuse abondance, cette qualité maîtresse du Génie, qui lui a fait produire quinze cents toiles, en grand nombre gigantesques, pendant sa vie prématurément finie. Mais il est puéril d'attribuer cette fécondité olympienne a des questions d'intérêt et de milieu, alors qu'il est si simple d'y voir le résultat du don miraculeux qui le place parmi les demi-dieux de l'Art. L'ambiance, le négoce! Mais alors tous les artistes hollandais, qui vivaient parmi un peuple de marchands, auraient dû faire des œuvres inférieures.

Ah! les théoriciens! Ah! les absolutistes! Ah! les logiciens! Ah! les géomètres! Les faiseurs d'équations! Comme parfois ils déraisonnent en croyant raisonner!

La vérité est que l'Art se juge par les yeux, le sentiment et l'Instinct, non par le cerveau. Et que c'est aussi comme ça qu'il se fait! La clinique de M. Petrucci eût été, sans doute, autrement salutaire, s'il avait dit à ses auditeurs : « Voyez la puissance de l'Art! Voici Rubens entouré de marchands et de calculateurs; voyez quels chefs-d'œuvre somptueux il a fait malgré cet entourage! C'est que l'Art sort des entrailles des multitudes, c'est que les grands hommes subissent l'influence souveraine de celle-ci malgré eux, qu'ils sont des produits des foules non des coteries, et que quelques gros égoïstes opulents et ventrus sont incapables d'en empêcher l'épanouissement cosmique. »

Exposition de tableaux et pastels de G.-S. Van Strydonck.

Quarante-huit œuvres! Contingent laborieux et intéressant, révélateur de la vie de l'artiste pendant son troisième séjour dans les Indes anglaises, berceau de notre race européo-américaine, remplacée là, depuis des siècles, par les bruns Hindoustanis et leur civilisation bizarre, faite d'instincts originaux et de mélanges avec les Sémites et les Touraniens.

Des œuvres dont la qualité principale est la Luminosité, vive, claire, chatoyante, florissante, s'accentuant encore à l'éclat du gaz dans la salle spacieuse et confortable de la Maison d'Art que le hasard a gratifiée de ces deux dons si rares : une lumière excellente, une acoustique parfaite. Il y a un grand charme dans ce coloris aux nuances brillantes exprimant avec une belle intensité les joies du soleil dans une atmosphère sèche et transparente.

Peut-être cette exposition curieuse est-elle trop documentaire. Elle fait avec une netteté singulière la description des paysages, des monuments, des êtres, des épisodes quotidiens de cette civilisation si différente de la nôtre. L'âme de l'artiste transparaît peu. C'est un inventaire scrupuleux et ingénieux plutôt qu'une interprétation émue. Mais l'intérêt est puissant de sentir, grâce à la magie des tons, ces sites lointains rendus autrement que par l'art menteur et toujours « à côté » de la photographie. Sa sincérité s'affirme jusqu'à rendre, parfois, dans les lignes et les couleurs, un hétéroclisme qui peut paraître choquant au spectateur superficiel dont on dérange les habitudes.

La Luminosité, que nous mettons au premier rang des qualités picturales de M. Guillaume Van Strydonck, est obtenue sans recourir aux procédés spéciaux des écoles nouvelles, sans pointillisme, sans décomposition mécanique des tons, et, à ce point de vue, appelle aussi l'attention. Sa palette est franche et riche. Les tons plats, en décor, une des caractéristiques des pays tropicaux, sont d'une coulée saine et hardie.

Bref, l'ensemble de cette exposition originale met une note extrêmement intéressante dans la série un peu monotone des salonnets qui défilent à Bruxelles durant nos hivers. Les artistes et les esthètes la visiteront avec la certitude d'en retirer des impressions neuves et fraiches.

Elle se complète par une série de quatorze bijoux remarquablement composés et ciselés par M. Léopold Van Strydonck, frère du peintre, broches, bagues, épingles, bonbonnières, pommeaux. Ici également on sort du banal, on assiste à un effort vers la véritable élégance et l'ingéniosité séduisante.

Cette double exposition restera ouverte encore quelques jours.

Exposition Fl. Crabeels.

Fl. Crabeels fut un de ces peintres naïfs qui aiment la nature pour les heureuses harmonies de couleurs qu'ils y découvrent et qui vivent, heureux, parmi la simplicité des choses. Son art est tout extérieur. Il peint ce qu'il voit et non ce qu'il sent. Et comme c'est la campagne qui lui offre les sujets les plus aisés et les plus agréables, il nous représente des poules, des moutons, des vaches, des paysans et des paysages aussi. Il n'est pas d'impression en ces toiles qui sont des reproductions et ne furent jamais des interprétations; aussi, Fl. Crabeels, encore que son talent fut souple et aimable, ne s'éleva jamais bien haut et nous émeut peu. En sa qualité d'Anversois, il eut la détestable toquade du bitume, ce qui fait que certains de ses tableaux de teinte claire et de tonalité lumineuse semblent néanmoins baigner dans une atmosphère crasseuse de fumée d'usine.

BRUXELLES FÉERIQUE

Commencé à 8 heures, le copieux spectacle composé par M. Garnir pour le texte, par M. Maugé pour la partie décorative et la figuration n'a été terminé qu'à 1 h. 15 du matin. Il y a beaucoup de tableaux dans la revue nouvelle, et non moins d'entr'actes. Les uns et les autres gagneraient à être quelque peu raccourcis. On se lasse de tout, même d'écouter les couplets les plus spirituels et de lorgner, quand la toile est baissée, les jolies femmes que réunit chaque année l'événement sensationnel auquel nous convia vendredi soir l'aimable directeur des Galeries.

La collaboration Garnir-Maugé a produit ce qu'on en pouvait espérer : une revue bonne enfant, malicieuse sans méchanceté, gaie sans grivoiserie, marollienne tout juste ce qu'il faut pour donner l'accent du terroir, même quelque peu patriotique et bra-

bançonnante, mise en scène avec un luxe éblouissant de costumes, de décors et de cortèges. Les tableaux fondants du premier acte, — une nouveauté, — le décor à transformations du Centre de la terre, l'apothéose qui montre, dans le fracas des trompettes thébaines et les piaffements des chevaux, les splendeurs d'un triomphe romain suffiraient seuls à attirer la foule aux Galeries et faire éclater en tempête les applaudissements.

Quelques scènes ont beaucoup amusé : celle, notamment, où l'on voit Pietje Snot, après avoir été « condamné contraire », devenu « professeur d'incidents parlementaires ». D'autres sont moins bien venues. Il y a entre autres au dernier acte une interminable parodie des spectacles à succès : *le Pont-Vivant*, *le Train nº 6* et *le Tour du Monde d'un gamin de Paris* dont l'incohérence a abasourdi les spectateurs. L'idée de faire de ces trois pièces une salade était originale. Mais la réalisation n'a pas « porté », comme on dit de l'autre côté de la rampe.

La difficulté d'innover, d'ailleurs, en ce domaine dont on a fouillé, bêché, exploité jusqu'au dernier recoin! La tâche des revuistes est d'autant plus ingrate qu'il n'y a plus de physionomie vraiment populaire à mettre en scène. Jadis, il suffisait de faire apparaître le bourgmestre Jules Anspach, avec son claque et son habit brodé d'argent, pour remuer les masses. Puis ce fut le tour de Paul Janson et de son trombone. Aujourd'hui, on cherche vainement « l'homme du jour ». A part le ministre des chemins de fer, dont on a quelque peu abusé déjà, les membres du Collège gouvernemental sont inconnus de la foule. Les députés lui demeurent indifférents. Il a fallu, pour toucher la fibre populaire, évoquer un mort. Et l'on a entendu, chose assez imprévue, une actrice prononcer d'une voix émue l'éloge funèbre de M. Pierre Dustin. C'est lui qui a eu, somme toute, les honneurs de la soirée.

NOTES DE MUSIQUE

Deuxième Concert populaire.

L'intérêt de cette deuxième Matinée-Dupont était partagé entre le virtuose en vedette, M. Jean Gérardy, violoncelliste et naturellement Liégeois, comme tous les maîtres de l'archet, et l'œuvre nouvelle de M. Arthur De Greef, une Suite pour orchestre en quatre parties, dont on avait dit d'avance beaucoup de bien et beaucoup de mal, ce qui aiguisait les curiosités.

Le virtuose a tenu ce qu'il promettait, et même davantage. M. Gérardy, pour qui la technique de l'instrument n'a plus de secrets, joue en musicien de race. Il a du son, de la chaleur, de l'émotion. Et le mécanisme prestigieux qui a ébloui les Yankees est mis, heureusement, au service d'une âme d'artiste. Quand l'âge aura ajouté à ces qualités primordiales l'autorité, l'expérience, le style, M. Gérardy sera l'un des premiers violoncellistes de l'époque. C'est avec joie que le public lui a fait, après l'exécution du Concerto de Lalo et du *Kol Nidrei* de Max Bruch, une ovation enthousiaste, et réclamé un *bis* que lui a gracieusement accordé l'artiste en ajoutant au programme le vertigineux *Spinnlied* de Popper, accompagné au piano par Mlle Gérardy.

Quant à l'œuvre de M. De Greef, le titre sous lequel il l'a présentée a provoqué un malentendu. On s'attendait à une partition homogène, dont les quatre parties fussent reliées l'une à l'autre. Il ne s'agit, au contraire, dans cette *Suite*, que de quatre airs de danse, dont les deux premiers constituent un pastiche de musique ancienne, dont les deux autres sont empruntés au folklore. Ces quatre morceaux, qui partent de J.-S. Bach pour aboutir à Massenet et à Grieg, sont habilement instrumentés mais paraissent dépourvus d'inspiration personnelle. Le « Springdands norwégien », qui clôt la série, a fait le plus d'effet. C'est une page colorée et brillante, qui révèle en M. De Greef un ingénieux pétrisseur de pâte orchestrale.

Commencée par la Symphonie nº 2 de Borodine, qui fut jadis dirigée par son auteur aux Concerts populaires, la séance a été terminée par l'étincelant *Carnaval à Paris* de Svendsen, que M. Dupont avait eu l'heureuse idée de tirer de l'oubli l'an passé et dont il a donné une interprétation merveilleuse. On peut sans hésitation qualifier chef-d'œuvre cet épisode orchestral dont la forme impeccable s'unit à une originalité foncière. Et l'on n'a jamais réalisé coloris instrumental plus riche, plus chatoyant et plus harmonieux.

La Messe Papae Marcelli.

L'*Association des chanteurs de Saint-Boniface* a fait ses débuts dimanche dernier, jour de la fête de sainte Cécile. On ne pouvait choisir meilleur patronage. La *Messe du pape Marcel*, que M. Henri Carpay n'avait pas craint de choisir pour cette séance initiale, malgré les difficultés qu'en offre l'interprétation, a été fort honorablement exécutée. Les voix d'enfants surtout sont charmantes et disciplinées à souhait. Les fins de périodes, caractéristiques dans l'œuvre palestrinienne, ont été excellemment rendues. Sans doute les Chanteurs de Saint-Boniface acquerront-ils dans la suite plus d'homogénéité et de souplesse. Sans doute phraseront-ils avec plus de liberté cette divine musique, un peu trop métronomiquement rythmée en cette première audition. Mais l'élan est donné. Une foule nombreuse, dans laquelle on remarquait beaucoup d'artistes, a écouté respectueusement l'œuvre sévère et superbe dont les Chanteurs de Saint-Gervais nous firent, il y a deux ans, connaître des fragments. La sympathie publique est acquise à l'initiative généreuse de M. Carpay. Elle lui permettra de réaliser complètement le but auquel tendent ses efforts.

L'organiste de la paroisse, M. Auguste De Boeck, a complété le programme de cette belle séance en exécutant, en musicien accompli, les chorals *Liebster Jesu, wir sind hier* et *Schmücke dich, o liebe Seele*, ainsi que la Fugue en *ré majeur* de J.-S. Bach.

Nouveau concerts liégeois.

Ceux qui furent cet été à Bayreuth étaient pris, en se rendant dimanche au premier de la série annuelle des Nouveaux Concerts, de quelque appréhension en lisant au programme la Marche funèbre et le Final du *Crépuscule des Dieux*. Que serait pour eux cette simple exécution de concert après la grande émotion qui les empoignait là-bas à vivre dans le décor où, depuis quatre jours, chacun enclosait ses pensées, la grandiose conclusion de la colossale épopée! Mais bientôt à l'orchestre se développaient en épanouissement les prestigieuses harmonies, le large flux mélodique épandu gonflait les poitrines, l'envoûtement gagnait les âmes, et déjà depuis longtemps les craintes s'étaient dissipées. O la magie de ces thèmes évocateurs qui vous ressaisissent et du coup vous plongent dans le drame surhumain, né de l'étroite union du poème et de la musique!

L'enchantement du souvenir et la directe impression du moment se fondent en la seule absorbante émotion et c'est là-bas... plus loin que Bayreuth et plus haut que l'âme est transportée.

Le public n'était pas accouru nombreux, — des sots, méchamment intentionnés, ont suscité l'hostilité d'une coterie mondaine, — mais ceux qui étaient là, se resserrant et très émus, sont partis d'un grand élan d'admiration et ce fut pour Mlle Bréma et pour Sylvain Dupuis de longues et chaudes ovations.

Mlle Bréma réalise Brunnhilde. Elle a de Brunnhilde la fierté, l'héroïsme d'amour, la grandeur tragique.

C'est d'une sincérité et d'une pénétrance d'accent qui remuent profondément. Et sans doute est-ce par-dessus tout la puissance de sa conviction qui la fait tant admirable.

Quelque chose de sa flamme avait allumé l'orchestre; jamais il ne fut meilleur. Heureux dut être cet autre convaincu, Sylvain Dupuis, qui, par une conscience qui ne plie pas et une sereine obstination, a fait un orchestre homogène.

Si grande fut l'impression de ce prodigieux finale du *Crépuscule des Dieux*, que presque oublierait-on ce qui précéda et cependant fut remarquable.

Mlle Bréma chanta en grande artiste, avec cette puissance d'accent et de conviction déjà notée qui la placent au premier rang, deux vieilles mélodies irlandaises, des mélodies de Schubert, de Schumann et de Goring Thomas.

L'orchestre joua très bien le poème symphonique, beau d'inspiration et de mouvement dramatique, écrit par Henri Duparc sur *Lénore*, la ballade de Burger, puis un prélude de Claude Debussy à *l'Après-midi d'un faune*, de fine nuance et de caressante fluidité.

Nos compatriotes à l'étranger.

Invité à faire dans l'une des galeries du Salon des Beaux-Arts de Vienne une exposition particulière de ses œuvres, M. Charles Van der Stappen vient de remporter dans la capitale autrichienne un succès considérable. On a fêté, en même temps que l'art du sculpteur belge, unanimement vanté par toute la presse viennoise, l'artiste lui-même qui a été, durant son séjour à Vienne, le « lion » du jour. L'empereur a visité son exposition et vivement complimenté l'artiste. Le critique du *Tagblatt*, M. Gustave Schoenaich, lui consacre un feuilleton entier, ce qui est, à Vienne, tout à fait exceptionnel. Il admire sans réserve « son impeccable technique si étroitement assujettie à l'idée, à l'inspiration toujours élevée, forte et sainement humaine ». Dans le *Deutsches Volksblatt*, M. Carl Schreder étudie de près, avec beaucoup de soin, chacun des envois exposés. D'après lui, M. Van der Stappen fera école là-bas tant à été grande sur les artistes et ouvriers d'art l'impression produite par ses œuvres. Une chose qui paraît avoir surtout frappé les Viennois, c'est l'intime fusion, encore peu comprise chez eux, du grand art et de l'art décoratif. Les grandes figures traitées par l'artiste avec tant de passion et de personnalité en vue de tel monument public leur font émettre des conseils, des réclamations de toute nature adressées au public, aux artistes et aux pouvoirs publics de leur pays. Ils se plaignent qu'à Vienne l'Académie des Beaux-Arts soit trop loin, trop séparée de l'Ecole d'art appliqué et que ces deux établissements d'enseignement artistique n'aient aucun rapport entre eux. Une des choses les plus admirées est le projet de la grande fontaine qui doit orner l'entrée de l'exposition de Bruxelles en 1897. « Rarement, dit un journal, on vit allier autant de fougue à une aussi grande maîtrise. » Bref, l'exposition de M. Van der Stappen est considérée comme un véritable événement artistique.

***

On nous écrit de Barcelone que M. Crickboom a fait en cette ville de très heureux débuts comme chef d'orchestre. Il a, nous dit-on, toutes les qualités nécessaires pour devenir un *capellmeister* de premier ordre. Ce qu'il a fait des médiocres éléments symphoniques dont il dispose (à l'exception des excellents chefs de pupitre Angenot, violoniste, H. Gillet, violoncelliste, Jamar, corniste, et de quelques autres) est réellement extraordinaire. Ses programmes décèlent le souci artistique qui le possède : on y relève notamment la symphonie en *ut mineur* et la *Pastorale* de Beethoven, les ouvertures d'*Eléonore*, de *Freischütz*, des *Maîtres Chanteurs*, du *Vaisseau fantôme*, le prélude de *Parsifal*, les « Murmures de la forêt » de *Siegfried*, la « Marche funèbre » du *Crépuscule des Dieux*, la symphonie d'Ernest Chausson, qui fut conduite par son auteur, *Saugefleurie* de Vincent d'Indy, etc. M. Eugène Ysaye est allé présider en personne aux débuts de son brillant élève et lui a apporté le précieux appui de son talent. L'accueil fait par les Catalans à notre célèbre compatriote a été, faut-il le dire? triomphal. M. Ysaye a joué comme seul il sait les jouer les concertos de Beethoven et de Mendelssohn, la Chaconne de Bach et le final du premier Concerto de Vieuxtemps.

M. Guillaume Guidé, qui avait également été engagé pour cette première série de concerts, a obtenu un très grand succès en interprétant avec le style, l'émotion et la finesse de son qui le caractérisent le solo de cor anglais du troisième acte de *Tristan et Iseult*.

Correspondance

Monsieur le rédacteur en chef de l'*Art Moderne*,

Nous nous permettons de rappeler à votre attention que nous avons organisé une tombola composée exclusivement d'œuvres artistiques offertes par leurs auteurs. Ce au profit des victimes de la dernière tempête.

A l'heure actuelle près de soixante-dix artistes ont répondu à notre appel, d'aucuns nous ont prié de bien vouloir leur désigner à Bruxelles une personne assez complaisante pour se charger de l'emballage et de l'expédition de leurs dons.

C'est dans le but de procurer cette facilité à ces artistes que nous nous permettons de faire un nouvel appel à la publicité de votre estimable journal.

M. Monmen, rue de la Charité, à Bruxelles, s'est mis entièrement à notre disposition et les artistes désireux de coopérer à cette œuvre de bienfaisance n'ont qu'à lui remettre leurs dons.

Vous remerciant par avance, nous vous prions d'agréer l'assurance de vos sentiments les plus distingués.

Au nom du Comité organisateur,

C. Van Halmé, avocat. Félix Buelens, artiste-peintre.

Petite chronique

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures précises, au Théâtre de l'Alhambra, première matinée de la Société des Concerts Ysaye, avec le concours de M. Raoul Pugno.

Comme nous l'avons annoncé, la Société des Concerts Ysaye, profitant de la présence à Bruxelles de M. Raoul Pugno, le célèbre pianiste parisien, organise pour demain, lundi, à la Maison d'Art, une soirée consacrée à *la Sonate*, analogue à celle que M. Eugène Ysaye et R. Pugno donnèrent l'hiver dernier à la salle Pleyel, à Paris. Au programme : la première Sonate pour piano et violon de C. Saint-Saëns, la Sonate d'A. de Castillon et la Sonate de Beethoven dédiée à Kreutzer.

Le concert Barberini-Licari, annoncé pour le mercredi 2 décembre, dans la Salle de la Grande-Harmonie, est remis au 12 janvier 1897, par suite d'une indisposition de M. Barberini.

C'est jeudi prochain qu'aura lieu, à 8 heures du soir, à la Maison d'Art, la première audition de Quatuor à cordes, fondé par M. Dubois. Nous avons publié précédemment le programme de cette séance inaugurale, qui semble devoir présenter beaucoup d'intérêt.

Un groupe de jeunes artistes, MM. Albert Zimmer, violoniste, Georges Jamar, violoniste, Nestor Lejeune, altiste, Edouard Brahy, violoncelliste, et Henry Steenebruggen, pianiste, vient de se constituer en société de musique de chambre, et annonce quatre séances de musique classique et moderne qui auront lieu les 18 décembre, 20 janvier, 19 février et 26 mars, à l'Hôtel Ravenstein.

Pour la troisième séance, le Quatuor Zimmer s'est assuré le concours de M. Haseneir, l'éminent clarinettiste, professeur au Conservatoire de Liége, et de M. Jaspar, pianiste.

Pour l'abonnement on est prié de s'adresser chez MM Breitkopf et Härtel, éditeurs de musique, 45, montagne de la Cour.

Le troisième concert populaire, annoncé pour le 6 décembre, sera consacré aux œuvres de Richard Strauss, le chef de la jeune école allemande, qui viendra lui-même diriger l'orchestre. Il sera accompagné de Mlle Milka Ternina, de l'Opéra de Munich. Le programme est ainsi composé :

1. *Macbeth*, poème symphonique (Richard Strauss); 2. *Chant de la prêtresse d'Apollon*; *Séduction*, mélodies manuscrites (Richard Strauss); 3. *Les Équipées de Tiel Eulenspiegel* (Richard Strauss); 4. Airs du deuxième et du troisième acte de *Tannhäuser* (Richard Wagner); 5. *Tod und Verklärung*, poème symphonique (Richard Strauss).

La répétition générale aura lieu samedi prochain à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra.

La *Libre Critique* inaugurera samedi prochain, à une heure, une série d'expositions particulières dans la Galerie Clarembaux, 5, rue du Congrès.

Le premier Salon de la *Libre Critique*, ouvert tous les jours, du 6 au 15 décembre, de 10 à 4 heures, sera consacré à une cinquantaine de toiles : genre, paysage, portrait, marine, du peintre anversois Oscar Halle.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — LUNDI, 30 *novembre*, — M. PAUL BOELL. L'avenir de l'Extrême-Orient.

MARDI, 1er *décembre*. — M. EEKHOUD. La pléiade shakespearienne.

MERCREDI 2 *décembre*. — M. R. PETRUCCI. Esthétique comparée.

JEUDI, 3 *décembre*. — M. ÉLIE RECLUS. — L'animisme, le magisme et le panthéisme primitif.

MÊME JOUR, à 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck. — M. LEBÈGUE. Calcul numérique.

VENDREDI, 4 *décembre*. — M. L. GUMPLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung.

SAMEDI, 5 *décembre*. — M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

La joyeuse Compagnie artistique du Diable-au-Corps continue la série de ses succès. Depuis hier, changement de spectacle. Représentations d'*Ahasvérus* (le Juif Errant), épopée lyrique en neuf tableaux et un prologue, dessins de Léon Dardenne, poème de Fritz Lutens, musique de Jules Baur.

L'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek donnera prochainement, à l'occasion de la distribution des prix aux lauréats des concours de 1896, un concert dont le programme comprend des airs et des duos interprétés par les lauréats, et les œuvres suivantes exécutées, sous la direction de M. Huberti, par les élèves du cours de chant d'ensemble : *Le Temps passé*, *Félicité passée* et les *Paysannes de Chatou*, chœurs harmonisés par M. Gevaert pour voix mixtes sans accompagnement; *Nänie*, l'*Ondine* et *Triolet*, chœurs de Schumann pour voix de femmes, avec accompagnement d'orchestre composé par M. Huberti; enfin, la cantate de Jan Blockx *De Klokke Roeland*, pour chœurs et orchestre.

Blanche Rousseau, la délicieuse artiste, toute jeune et à qui l'on doit déjà la reconnaissance de pages vraiment très belles, publiera, aux premiers jours de janvier prochain, dans la collection du *Coq rouge*, un recueil de contes où elle réunira toutes les nouvelles, diverses et nombreuses, que de-ci, de-là, un peu partout, elle avait données et qui sera ainsi la plénière affirmation de son talent de finesse, de sensibilité, de grâce — et de féminité exquise aussi.

On annonce pour le mois de mai prochain une exposition d'art appliqué et d'art industriel à Anvers. L'initiative en a été prise par la société « De Schalden ».

Le corps professoral de l'Ecole de musique de Verviers vient de se constituer, avec le directeur, les élèves et les auxiliaires de l'orchestre, en Société symphonique afin de donner tous les ans une série de trois grands concerts au profit des bourses d'études musicales à conférer aux élèves lauréats de l'École.

Les étapes de la première campagne de cet organisme nouveau sont ainsi arrêtées : lundi 21 décembre, premier concert avec le concours de Mlle Marie Bréma, du théâtre de Bayreuth, et de M. Ed. Deru, premier violon solo du théâtre de la Monnaie; lundi, 1er février, deuxième concert avec le concours de M. Ferruccio Busoni, pianiste; lundi 22 mars, troisième concert avec le concours de M. Willy Burmester, violoniste.

Parmi les œuvres que fera entendre la *Société des Nouveaux concerts*, citons *la Mer* (P. Gilson), *les Equipées de Tiel Eulenspiegel* (R. Strauss), *Sadko* (Rimsky-Korsakoff), *le Carnaval à Paris* (Svendsen), le prélude de *Hænsel et Gretel* (Humperdinck), *Dans les Steppes de l'Asie centrale* (Borodine), etc.

La livraison de décembre des *Maîtres de l'Affiche*, qui ouvre le deuxième volume de cette artistique publication, se compose de quatre planches de premier ordre : le *Courrier français* de J. Chéret, les *Fêtes de Paris* d'E. Grasset, le *Salon du Cycle* de Forain, *When hearts are trumps*, l'exquise composition de W. Bradley pour le volume de Tom Hall. Cette livraison renferme en outre une préface de Roger Marx et un dessin original de J. Chéret, épreuve d'amateurs aux trois crayons, sans texte, offerte comme prime aux abonnés.

Le *Studio* de novembre nous apporte, avec la suite du compte rendu illustré de l'exposition des *Arts and Crafts*, une intéressante étude sur Robert Fowler, le peintre de Liverpool, un article sur les broderies de M. H. Obrist, des dessins de lord Leighton, etc.

Signalons aussi le magnifique « Winter number » de la même revue, qui contient entre autres les illustrations de R.-L. Stevenson et la préface de son *Voyage dans les Cévennes* dont nous avons parlé, une série d'études sur les peintres français Puvis de Chavannes, Carolus Duran, Gervex, Roll, Besnard, Dagnan, Cazin, par Gabriel Mourey, des suppléments en couleurs par G.-H. Boughton et Alexandre Charpentier, etc.

Nous avons annoncé la série de conférences que M. Henry Maubel se propose de faire cet hiver, à la salle Erard, sur l'*Histoire des musiciens*. Nous apprenons que M. Henry Maubel fera également ce cours à Mons, dans la salle des répétitions du Conservatoire de musique.

Pour des raisons tout intimes, notre confrère Ad. Van Bever, ayant cru devoir délaisser ses fonctions de rédacteur en chef de l'*Aube*, nous informe qu'il entre au *Magazine international*.

La « Navigation du char de l'État sur un volcan » à travers la presse : « ... souhaitons qu'une nouvelle entrave ne vienne pas nous faire glisser des mains un monument que la Ville devrait posséder depuis longtemps dans ses murs. » (André Lacroix, le *Palmier*, 22 novembre 1896.)

Bruxelles. — Imp. V[e] MONNOM 32, rue de l'Industrie.

Décembre

SEIZIÈME ANNÉE — N° 49. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 6 DÉCEMBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Le Sens végétal de Novalis.

Relisant, l'autre soir, la sereine et lucide étude que Maeterlinck, en guise de préface, plaça au front de sa traduction de Novalis, je fus frappé du caractère de passivité que m'offrait toute la vie du penseur allemand. Cet homme, vraiment, n'a jamais connu l'action brutale et extérieure. Perpétuellement attentif à lui-même, il n'a su imposer sa volonté aux événements. Il s'est incliné toujours et sa résignation simple, douce est si accentuée qu'on le croirait fataliste parfois. Sa petite fiancée-enfant, la petite Sophie qui joue encore avec des poupées, qui aime tant « le potage aux herbes, le bœuf et les haricots », la fillette naïve et humble meurt. Il se désole, s'enveloppe dans une douleur profonde et intime. On dirait qu'il ferme les yeux pour ne plus voir la vie et pour qu'on ne découvre ses larmes. Et voici que, tout à coup, il relève ses paupières timides parce qu'il aime une autre femme. Il s'est donné tout entier, candidement, absolument, encore une fois. Et il ne s'étonne pas, ne pense pas qu'il agisse mal, manque au souvenir de la morte, au culte silencieux qu'au plus clair de son âme il lui a voué. Il aime et il subit son amour et il l'accepte comme un don merveilleux; une joie reconnaissante, mélodieuse l'emplit. Puis la mort pose sa main lourde sur son épaule et c'est son agonie alors, paisible, calme, sans désespoir, résignée toujours et confiante et sa fin qui se perpètre, harmonieusement, en un recueillement grave de soir d'été.

Abordant son œuvre ensuite et feuilletant au hasard pour retrouver au cours des pages certains passages préférés, certaines phrases de dilection, je me surpris à retrouver partout cette même foncière passivité. Mais ici elle se manifeste de façon nouvelle. Nulle théorie, nul précepte, aucun signe moral de sa présence, mais on la sent élémentale, en son intelligence même et elle est comme la substance de son génie.

Novalis fut le plus sensible, le mieux conscient des réceptifs. Il semblait que toutes les choses convergeâssent vers lui, s'animâssent pour lui seul de leurs originelles significations, lui contâssent — tout bas — les mystérieux et ineffables secrets de leur être. Et Novalis se grandit de cette affluence d'émotions. Et comme il était

aussi le plus méditatif des passionnés, il tenta d'exprimer en inquiétantes spéculations ce qu'il croyait comprendre. Nullement objectif, il n'existe que par ce qui l'entoure. Tous les principes de vie se rencontrent en son cœur; il s'en nourrit et son existence, de même que sa pensée, n'est, semble-t-il, que l'unification de toutes les existences multiples et diverses qui l'ont sollicité. Novalis ne connaît pas l'action brutale et volontaire. Novalis n'a pas de but précis en son œuvre. Il lui manque ce que je propose, à défaut d'autre terme, de nommer le *sens animal* de l'être humain, le sens d'individualité, de domination et de rationalité, mais de par sa nature fluide, délicate et spontanée, d'une souplesse et d'une élasticité si aisées, il atteste, à toute heure de sa vie, à chaque page de ses écrits, son *sens végétal.*

Pour l'intellection plus aisée de ce vocable subtil, arrêtons-nous un moment. Nous avons vu que toute sa vie fut passive. Un examen superficiel de ses livres nous démontrera son étonnante féminité. Passif — féminin — végétal. Une connexion étroite s'établit entre ces idées. Elles s'éclairent mutuellement et leurs essences s'expliquent et se complètent l'une par l'autre. Novalis vécut comme vivrait une fleur qui saurait penser. Il ne sut jamais s'élever à une certitude. Il fut le plus troublant, le plus affectif des bâtisseurs d'hypothèse. Rien ne saurait prouver l'authenticité de ce qu'il énonce mais s'il dit vrai — et rien ne saurait nous prouver le contraire — nul n'a pénétré plus aigument les arcanes de l'être et de la nature. Il a découvert des harmonies, des corrélations qu'aucune chose, *humainement* considérée, n'eût pu nous faire soupçonner. Et ses suppositions, souvent, nous illuminent comme des éclairs muets. L'esprit de Novalis n'est pas un esprit humain. Nous pouvons, suivant la trace de ses pas sur le sentier des connaissances, reconstituer le cours de sa pensée, mais seul et livré à nos propres forces, il nous eût été impossible de décrire semblable voyage. Nous pouvons *sentir* ce qu'il a pensé mais jamais nous n'eussions pu le dire. La pensée de Novalis est fille de la terre. Elle a traversé les couches fécondes du sol et a erré parmi les innombrables racines. Ce qu'elle rapporte est trempé de je ne sais quelle inexprimable odeur, de je ne sais quel parfum divin et panthéiste et tout ce qu'elle a deviné s'applique plus à la nature instinctive des choses immobiles qu'à celle, impérieuse et réfléchie, des êtres. N'est-ce pas lui qui a dit : « La sieste du royaume spirituel est le monde floral. » Comme cette petite phrase devient significative à faire converger vers elle ces quelques notes!

Ce reploiement sur soi et cette participation si généreuse à toutes les postulations ambiantes donnent seuls la vraie jouissance de la personnalité. Le sens animal désire trouver son active sensation en les choses. Le sens végétal ne souhaite que percevoir la statique sensation des choses en soi. L'homme regarde d'en haut, juge d'après lui et n'aime qu'en lui. La plante prolonge sous terre sa sensibilité, en ramifie les fines artères autour d'elle, vers l'inconnu, la plante ne saurait se formuler en un choix intellectuel, elle qui demeure éternellement plongée en la plus somnambulique des inconsciences, la plante, loin de n'aimer qu'en elle, ne sait subsister seule et si les circonstances ne s'inclinaient vers elle et ne la soutenaient, elle s'étiolerait. Aussi, le jour où les circonstances se sont trop cruellement tournées contre Novalis, il est mort. Quand les sources vives où il puisait sa raison et sa ferveur de vivre se sont taries, il n'a su trouver en lui assez d'activité pour vivre de par lui-même. Sa vie n'était que l'harmonique résultante de plusieurs vies. Dès qu'elles s'éteignirent, Novalis périt. Il subit une dernière fois la souffrance, s'inclina et peut-être fut-ce la joie noble qu'il éprouva de cette glorieuse acceptation qui le fit traîner et languir quelques jours de plus. Ceci est de l'histoire intérieure — mais en de tels êtres, est-ce que tous les actes intéressants ne se passent pas du côté de l'âme?...

Mlle MARIE-ANTOINETTE MARCOTTE

On ne sait souvent comment considérer et vénérer ces éparses productions dans lesquelles des créatures finement douées s'extériorisent, extériorisent des coins et des moments de leurs âmes, qui sont tout l'art. C'est lamentable ces chants, ces prières, ces supplications, ces larmes, jalons des élans vers les absolus de la splendeur, de la pitié, de la douleur. Et celui qui là devant irait se mettre à chicaner sur le métier ne vaudrait vraiment pas d'avoir des yeux et une âme pour interpréter le monde. Ce n'est pas avec les yeux qu'on voit une œuvre d'art, ces yeux qui ont toutes sortes d'orgueils à étreindre brutalement le contour des choses, quand les choses, au contraire, semblent avoir leurs âmes blotties derrière elles.

Ici, les yeux n'ont aucun orgueil, ils semblent avoir méprisé les prestiges de la forme et la gloire des contours. Une trentaine de toiles, des champs en fleur, des pauvres, des vieux, des grandes-mères, des folles, des enfants en prières, accusent un regard dont l'orientation est de passer outre vers la tristesse simple et confuse des âmes primitives. On ne sait plus bien à quoi continue de servir l'enveloppe, visage et vêture; ils ne sont plus que des signes matériels que l'on regarde distraitement, car c'est déjà leur retentissement qui se prolonge dans la pensée... L'œuvre, avec une humilité qui semble plutôt venir d'un sentiment d'apôtre que d'un sentiment d'artiste, devient lentement le modeste indicateur qui fait le geste et qui s'immatérialise jusqu'à l'oubli, conduisant l'âme jusqu'à cette sensation parfaite : devant le tableau, oublier le tableau.

C'est pénétrer un fond plus général que la beauté, ce rare événement; c'est toucher la palpitation universelle et tracer les êtres et les choses dans les lents et pénibles frémissements de la substance s'éveillant, par la volonté fatale de la vie, vers les indécisions de la joie et de la souffrance. Une seule note tout à fait joyeuse, serre d'azalées, qui est comme le reflet d'un instant

triomphal avec l'envolement multicolore des fines et tièdes corolles, mais sourire d'âme qui de dura pas le temps d'achever d'autres fleurs, un bouquet, voilées d'on ne sait quelle mélancolie, comme pour des noces d'illusions défuntes et d'ailleurs vaines.

Cerveau de femme atteint par la surabondance de la pensée moderne, mettant partout plus d'esprit qu'il n'en faut pour l'équilibre heureux de la substance, car l'esprit est comme le vêtement dont parle l'Evangile, tout ce que l'on en a de plus que le nécessaire devient de la perversion. Des paysages flamands, d'une nature intellectualisée, révèlent cette névrose devant qui souffrent l'herbe du pré et la pierre du chemin ; le ciel d'or d'un soleil couchant sur les Flandres est émouvant par toute la lumière qu'il n'a pas, comme si la mélancolie de l'artiste avait refusé la splendeur matérielle à cette toile qui est comme l'extraordinaire menace d'une joie au-dessus d'un deuil obstiné. Ame de religieuse aussi, qui a mis sa cellule en elle-même au lieu d'y vivre, et qui s'arrête aux plaies humaines comme ses sœurs charitables des hôpitaux. Et de cette âme-là sont sorties les prières que murmure un enfant agenouillé, la pitié avec laquelle sont peintes de pauvres folles, de pauvres vieux, de pauvres vies, pauvres d'argent et pauvres de lumières, ceux des limbes de l'humanité.

Cette série d'œuvres dont la souffrance n'est marquise ni princesse, qui sont tout sentiment sans soin de la beauté plastique, en scandalisera beaucoup qui demanderont à quoi sert d'exalter la souffrance qui rabat l'esprit vers les infirmités de la matière, au loin du stoïcisme héroïque?

Mais il faudrait être l'ouvrier du monde pour répondre bien ; la douleur a une mission sans doute profonde, et de même qu'elle fut utilement jetée au monde matériel pour y creuser le sillon fertile d'une conscience, ce fut à l'art de s'en emparer pour en imposer au monde intellectuel la fécondante amertume.

R. N.

Conférences de Charles Morice a la Maison d'Art.

Charles Morice a fait, à LA MAISON D'ART de Bruxelles, trois conférences : Verlaine, — Villiers, — Mallarmé, — d'une délicatesse exquise et d'un charme pénétrant. Voici un passage de la première :

Un Portrait de Paul Verlaine.

Quand je revois dans ma mémoire Verlaine tel qu'il m'a été donné de le voir, à des époques différentes, je me persuade que plus que de nulle autre l'aspect physique de cette singulière figure, si laide et si belle, si violente et si douce, n'est certes point inutile à la compréhension de son génie. C'est cette figure — si je choisis pour vous en parler le plus beau des livres du poète — le premier, le plus nécessaire des commentaires que puisse appeler ce livre. Vous connaissez tous ce grand visage naïf et désolé, puisqu'un peintre, digne de converser à égalité avec le génie, nous en a pour immortellement fixé les traits. Je parle du portrait de Paul Verlaine par Eugène Carrière.

Avec plus d'intensité, jamais visage humain n'exprima l'appétit des plus inconciliables jouissances. L'impossibilité même de les concilier est comme virtuellement abolie par la contradictoire construction de cette étrange tête, où les instruments de l'activité matérielle et ceux de l'activité spirituelle atteignent les uns et les autres un développement égal, également formidable. Le front, très haut, très large, domine comme un dôme tout le visage assis carrément sur de puissantes mâchoires, — un front de cénobite rêveur, un front façonné aux amples théologies, — des mâchoires de barbares, faites pour assouvir les plus voraces faims. Cet antagonisme déclaré de l'esprit et de la chair, normale caractéristique humaine qui se rehausse en Verlaine par l'effrayant degré de l'écart, c'est l'explication de toute sa vie, comme c'est la source de toute son œuvre. Sa raison et son instinct ne cessent de réclamer chacun sa part — despotiquement, la Raison, furieusement, l'Instinct — et la part de chacun c'est seulement tout ! sans que ni l'un ni l'autre s'accommodent d'aucun change, d'aucun partage, d'aucun retard, — ainsi que l'indiquent les autres traits, anguleux, comme précipités. Et c'est une bataille abandonnée aux hasards des batailles par la volonté inconstante, instable, car le menton est faible et bref, presque fuyant, sans guère de prise pour le dessin, tandis que le nez, court et large, téméraire et gourmand, — le nez d'un Pierrot qui serait le petit-neveu de Socrate, — reste indifférent, attendant du caprice ou de la nécessité le choix d'une direction. Les yeux, profonds, petits, effilés à la chinoise vers les tempes, sous la broussaille révoltée des sourcils abondants, clignotent parfois et pâlissent pour, soudain, luire d'un éclair noir, émané peut-être des clartés du plus pur mysticisme, peut-être du feu des plus sensuelles amours...

Ainsi je le revois, et c'est le portrait moral du poète que je fais en essayant d'esquisser son portrait physique : c'est bien l'œuvre que je commente en essayant de dire l'homme. Comment, en effet, nous étonner des sonorités si variées, si contrastées, si discordantes en dépit de leur merveilleuse unité, qu'a rendues l'âme dont je viens de vous montrer le masque? N'est-ce pas dans la contradiction même que consiste sa sincérité? Ame vraie, jusqu'à la plus folle bravoure, mais qui vit double et qui sans cesse bondit et rebondit de l'un à l'autre des deux mondes, le monde spirituel et le mond sensuel, sans pouvoir, ici ni là, jamais, trouver de définitive patrie, « esprit charnel » et chair éprise d'infini.

Cette antinomie, nous le savons bien, est foncièrement humaine et c'est justement parce que l'homme, en Verlaine, est une exaltation de l'âme humaine de tous les temps, mais une exaspération aussi de l'âme moderne, qu'il a pu, sans consulter d'autres documents que ceux de sa destinée, accomplir le monument d'une œuvre personnelle à nous tous et qui, le héros disparu, va s'objectivant de plus en plus. Monument *hanté* où vibre l'écho du plus profond gémissement de la moderne âme humaine. Il ne lui a pas fallu moins que toute cette intensité, accompagnée de la simplicité la plus exquise, pour parvenir sûrement à cette belle fin. N'ayant que ses passions pour matière de son art, il n'eût, plus factice et plus lâche, accumulé, comme la plupart de nos poètes français, que des ruines sans unité d'ensemble. Son instinct vital l'a sauvé, l'instinct triomphant, qui n'a pas seulement soumis l'intelligence, mais qui, par un prodige, se l'est assimilée, se spiritualisant vers elle, la matérialisant vers lui, *réalisant* l'idéal et puis, pour le conquérir, s'*ingéniant* : sans laisser jamais l'imagination se prendre à d'autres mirages que ceux de la vie elle-même, tels qu'ils sont peints par le destin sur le rideau de nos désirs.

LA MUSIQUE SACRÉE

A propos de la première audition des *Chanteurs de Saint-Boniface* dont nous avons rendu compte dans notre dernier numéro, nous avons reçu l'intéressante communication suivante :

De toutes les idées — puissances invisibles — qui s'agitent à cette heure dans l'air ambiant, celle de la réforme urgente de la musique sacrée, voletait, silencieuse depuis longtemps, autour de l'Aryen, race religieuse.

C'est en Allemagne — le peuple croyant par excellence — qu'elle a d'abord pris forme tangible, et presque simultanément dans la partie de la France où l'élément gaulois domine l'élément latin, Paris, puis enfin dans le berceau d'origine et de naissance de la musique sacrée : Je nomme l'Italie.

Et voici que de Paris, où ce mouvement adagio croît depuis cinq années, il prend corps aujourd'hui chez nous. Une « Association des Chanteurs de Saint-Boniface », à Bruxelles, se forme parallèle à « l'Association des Chanteurs de Saint-Gervais », à Paris.

Peu de monde le sait, peu d'esprits en sont pénétrés encore, peu d'oreilles en sont saisies dans le présent. Et pourtant, marquez le dimanche 22 novembre, fête catholique de sainte Cécile, d'une belle croix blanche, sur le drapeau de votre *Art moderne.*

Vos écoles néo-symbolistes de peinture, de sculpture, de dessin et d'art décoratif, votre très jeune et très bruyante école littéraire actuelle, ont fait plus de tapage, ont assourdi plus vite le monde autour d'eux, que n'en va faire l'humble voix qui s'élève au sein de la superficialité d'une grande ville. Mais elle possède comme talisman secret l'art de faire vibrer exclusivement les cordes de l'âme. Sa victoire est certaine.

La maîtrise naissante des réformateurs se forme sous l'initiative d'un pasteur hardi, soucieux de la dignité de l'art religieux, et sous la direction d'un savant maître de chapelle. Elle s'est élancée, pour ses débuts, jusqu'à l'œuvre suprême de la musique sacrée : l'œuvre même de la réforme du divin Palestrina, la *Messe du pape Marcel.* Cette exécution première a réussi au delà des espérances que les connaisseurs devaient concevoir. Car l'extrême et nouvelle difficulté du style *a capella* et les mauvaises habitudes de chant, prises depuis tant d'années par les chantres d'église, sont un double écueil lent à franchir. Vos belles voix nationales ne suffisent pas ici, et le premier résultat, malgré toutes les imperfections attendues, est surprenant et prophétique. C'est l'heure.

Que le public surtout, que le fidèle accoure. Il ne comprendra pas, il ne peut comprendre tout de suite ; mais la compréhension de ces chants sacrés sans accompagnement, avec les voix humaines mêlées et confondues, — pour seul intermédiaire entre l'âme et la divinité, — cette compréhension n'est pas du domaine cérébral, mais du domaine psychique. Il faut entendre, avec le cœur fervent et simple de Palestrina.

Encouragez cette œuvre réformatrice, plus nécessaire et plus urgente que toutes vos lois. Engagez le peuple, l'ouvrier, le miséreux, le souffrant, à se rendre au temple, le jour où s'y dispensera ce cordial. Celui-là n'atteint ni l'imagination, ni les sens, ni les nerfs ; mais le centre de l'âme, le foyer de la véritable santé des peuples.

JACQUES HERMANN

Le Château des Comtes à Gand.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

L'*Art moderne*, dans son numéro du 22 novembre, a publié un article signé L. A., qui énumère une série de griefs à charge de la restauration du Château des comtes.

Je crois ces griefs non fondés, et vous prie, en ma qualité de restaurateur du monument en question, de vouloir insérer la réponse suivante aux allégations (faites du reste dans des formes courtoises) de votre correspondant.

— D'abord le Château n'a pas cette subtilité de moyens défensifs dont parle l'auteur de l'article. C'est une construction qui a au contraire un caractère de simplicité et de rudesse, voire même une *rusticité d'exécution*, qui exclut les « petits procédés de détail ».

— On ne procède en aucune façon, dans cette reconstitution, par des projets *préconçus*, puisque les plans ne s'élaborent qu'au fur et à mesure des dégagements, et que l'on se borne momentanément à l'enceinte dont « la forme est assez bien définie », au dire de votre correspondant. Dès lors l'exemple de Pierrefonds, qu'il cite, n'est pas applicable à notre Château.

— Le donjon n'est pas en cause, et le jour où l'on en produira les plans, ceux-ci s'appuyeront sur des témoins irrécusables.

— Aucune résolution n'est prise au sujet de la cour haute ni du bâtiment arbitrairement appelé « Chapelle ». Celui-ci n'est pas même dégagé complètement.

— Tous les niveaux ont été déterminés et rapportés à la cote d'Ostende. Ils sont indiqués sur les murs et le niveau de la Lieve *aux deux étiages* est affiché en permanence à l'entrée.

— Là où le mur d'enceinte est restauré, ou va l'être, les niveaux ont été constatés par une commission. Le procès-verbal de l'opération a été rédigé et signé par les membres.

— Les deux voûtes du châtelet d'entrée ne constituent pas un problème, puisque la voûte inférieure était de construction récente et devait servir à intercepter les infiltrations, dont se plaignaient les ouvriers de fabrique et les habitants de l'enclos.

— Les merlons étaient bien couverts de pierres plates ; *quelques-unes sont encore en place.*

— Les meurtrières sont anciennes dans la plupart des tours et ne peuvent donc être contestées.

— Le monument, sous peine d'écroulement, ne pouvait rester « indemne de toute restauration ». Les fonctionnaires les plus éminents de l'administration des Ponts et chaussées l'ont constaté, et on ne peut méconnaitre leur compétence à cet égard.

— Pas une seule pierre ancienne n'est tombée depuis le jour où l'on a entamé les travaux, ce qui prouve que tous les soins ont été apportés au dégagement et à l'étançonnage.

— Les ancrages ne pouvaient consolider les constructions *désagrégées* qu'on a dû restaurer.

— On n'a pas touché à l'inscription de Philippe d'Alsace et il n'est pas admissible qu'on puisse prêter à un homme intelligent l'intention de gratter des parements anciens. Ceux-ci ont subi un rejointoyage *nécessaire*, qui a laissé la patine de la *pierre même* absolument intacte.

L'aspect dont on déplore la perte était un résultat de la juxtaposition de maisons ayant laissé sur le mur d'enceinte, employé comme mur mitoyen, les traces les plus singulières. Cet aspect

regretté est propre aux amas de constructions croulantes, les plus vulgaires et les plus sordides qu'on voit encore, hélas! dans la plupart de nos vieilles villes.

N'y aurait-il donc plus à considérer que l'art du peintre... et dans un monument tout se résume-t-il en une question de tons? Votre correspondant semble le croire.

En tous cas, il le prend de haut avec la commission royale des monuments, qui compte cependant parmi ses membres des talents assez variés pour échapper à cette accusation de sacrifier « la pensée historique, archéologique et artistique à l'intérêt personnel de la corporation. »

Veuillez agréer, etc.

J. DE WAELE.

NOTES DE MUSIQUE

Premier concert Ysaye.

M. Raoul Pugno, le héros du premier concert de la Société symphonique, est l'un des pianistes les plus parfaits que nous ayons entendus. Clarté dans l'exposition des thèmes, précision de rythme, sonorité, largeur de style, délicatesse de toucher dans les traits, il réunit un ensemble exceptionnel de qualités qui lui ont valu des ovations et des rappels sans nombre. L'école Niedermeyer, à laquelle a appartenu le brillant virtuose, a décidément produit des artistes de premier ordre. Le concerto de Grieg, qui fut jadis l'un des triomphes de Louis Brassin, et la Fantaisie en *ut* de Schubert, avec la brillante orchestration dont la para Liszt, furent interprétés à merveille par M. Pugno et prestigieusement accompagnés par l'orchestre de la Société symphonique, qui a partagé avec le soliste les honneurs de la journée.

Les progrès accomplis depuis l'an passé sont d'ailleurs surprenants. Les instrumentistes réunis sous la nerveuse et vibrante direction de M. Ysaye ont acquis une homogénéité remarquable, rendue plus sensible encore par l'excellente acoustique de la salle de l'Alhambra. La Symphonie héroïque ne fut, croyons-nous, jamais mieux exécutée à Bruxelles. Ce fut, pour tous les auditeurs, une joie d'assister à l'épanouissement de cette musique divine, dont M. Ysaye a exprimé les plus subtiles nuances avec une rare maîtrise.

Une ouverture dramatique de M. J. Withol, un poème symphonique en deux parties de M. F. Rasse, et l'étincelante fantaisie de M. Paul Gilson sur trois airs populaires canadiens formèrent la partie nouvelle du programme. L'ouverture de M. Withol est une œuvre de facture, écrite avec talent et bien instrumentée, mais sans grande originalité. On a fait bon accueil au poème de M. Rasse, dont les débuts sont heureux. Il y a beaucoup de fraîcheur d'inspiration dans les deux morceaux de cette partition, et si l'écriture trahit quelque inexpérience, le sentiment mélodique s'y affirme. L'auteur, qui appartient à l'orchestre de M. Ysaye en qualité de second violon, se révèle, dans cette œuvre de jeunesse et de prime-saut, musicien délicat et sincère. Il donne de sérieuses promesses d'avenir. Quant à la *Fantaisie* de M. Gilson, on y retrouve la « patte » prodigieuse du symphoniste de la *Mer*. Instrumentée de main de maître, cette page haute en couleurs se développe avec une verve, un brio, un entrain endiablés. On a remarqué l'analogie d'un des thèmes avec les premières mesures du « Chant du printemps » de la *Valkyrie*. Et ce chant est emprunté au folklore canadien! La coïncidence est curieuse et certes imprévue. L'habileté avec laquelle M. Gilson a mis en œuvre les motifs sur lesquels il a bâti sa partition donne à celle-ci beaucoup d'intérêt. Souhaitons que M. Ysaye nous fasse réentendre cette œuvre séduisante, l'un des succès de son magnifique concert.

A la Maison d'Art.

Lundi soir, MM. Ysaye et Pugno ont offert aux fervents de la musique un régal de haute saveur. Durant deux heures ils ont tenu un nombreux auditoire, réuni dans la salle de la Maison d'Art, sous le charme de leur merveilleux talent. La Sonate n° 1 de Saint-Saëns, la sonate de Castillon, la sonate à Kreutzer de Beethoven ont tour à tour séduit, ému, enthousiasmé le public. La pureté de son, l'ampleur de style, le coloris éblouissant du maître violoniste, le jeu prestigieux de son partenaire, à la fois fougueux et caressant, ont fait de cette soirée une inoubliable manifestation d'art dans laquelle la musique s'est élevée très haut, versant dans les cœurs le réconfort et la joie.

Quatuor Dubois à la Maison d'Art.

Sans offrir encore une grande perfection dans l'unisson et l'attaque, perfection du reste que nous nous inquiéterions de trouver en des artistes si jeunes, le quatuor Dubois-Moses-Gietzen-Dochaerd, qui a commencé jeudi soir, à la Maison d'Art, la série de ses concerts, s'est néanmoins affirmé avec de si sérieuses qualités que nous sommes heureux de pouvoir les signaler. Sans doute, le son est parfois maigre et le dessin des thèmes manque souvent de relief, mais l'émotion est atteinte et vienne l'âge avec la maturité du talent et la sûreté de l'expérience et le jeune quatuor nous sera assurément une source vive de joie artistique. Le tragique et presque sanglant quatuor de Borodine fut interprété avec intelligence et force et ces jeunes gens, notamment, mirent dans le frissonnant *notturno* une sensibilité pénétrante et intense. Dans une sonate de Smulders (première exécution) pour piano et violon, — sonate très largement écrite et intéressante toujours si, parfois, peu originale, — M. Dubois nous permit d'apprécier, plus spécialement, son jeu ferme et souple. Adressons enfin, pour conclure, un mot aimable à M. Bosquet qui nous rendit de son mieux le difficultueux *Prélude, choral et fugue* de Franck, et qui, s'il fut mou et faillit quelquefois, sut néanmoins donner à cette fugue terrible le caractère d'unité dont si rarement on parvient à l'investir.

THÉATRES

« Phryné » à la Monnaie.

Phryné n'a pas triomphé devant l'aréopage de la Monnaie. Mise en vers de mirliton et en musique d'opérette, la légende de la belle courtisane est apparue singulièrement vieillotte et vide d'intérêt. En vain M. Gilibert a-t-il tiré de son sac à malices ses effets les plus comiques. En vain M. Isouard a-t-il chanté de sa plus jolie voix les sentimentaleries dont le compositeur a tissé le rôle de Nicias. En vain Mme Jane Harding a-t-elle, à défaut de voix, déployé les ressources multiples et très appréciables d'une plastique suggestive. Les Romains seuls ont applaudi cette pièce athénienne, et discrètement, tandis que lorgnaient véhémentement les messieurs, les dames ont bâillé derrière leur éventail.

La cause en est surtout, pensons-nous, à la disproportion du tableau et du cadre. *Phryné*, qui n'a été pour un musicien de talent et de savoir qu'un délassement, tranchons le mot, une pochade, n'a aucune raison d'être sur la scène de la Monnaie. Dans un théâtre de genre, aux Galeries, à l'Alcazar, elle ferait florès et peut-être le livret lui-même paraîtrait-il amusant. A l'Opéra, les plaisanteries font long feu, la musique paraît triviale et les hardiesses de la mise en scène choquent les moins pudibonds.

Ce n'est pas *Don César* et *Phryné* qui rendront à la Monnaie la renommée artistique dont elle jouissait autrefois.

Au Diable-au-Corps.

Le théâtre du Diable-au-Corps a inauguré samedi dernier l'un des plus jolis spectacles qu'il ait offerts jusqu'ici à son artistique clientèle. La légende d'Ahasvérus, le *recordman* de la marche, a inspiré à M. Fritz Lutens un poème fantaisiste teinté de philosophie, déployé avec beaucoup de brio en dix tableaux dont un prologue. Depuis la Marche au Calvaire, origine de la malédiction qui frappe Ahasvérus, — ainsi que tout le monde l'ignore, comme disait le bon poète Goudesky, — jusqu'à la marche des barbares jaunes à travers les ruines du vieux continent, l'auteur passe en revue les marches célèbres des conquérants. Titus et Napoléon, devant lesquels se dresse à l'improviste le fantôme menaçant du Juif, lui fournissent entre autres un prétexte à d'ingénieuses dissertations, mises en musique par M. Jules Baur, et chantées d'une voix charmante par le ténor Duquenne.

M. Dardenne a illustré le poème d'une série d'ombres composées avec goût et qui synthétisent d'une façon saisissante le mouvement des foules. On n'a pas poussé plus loin l'art de découper des silhouettes donnant, dans un cadre grand comme un mouchoir de poche, l'illusion de la vie. Le tableau des caravelles de Cortès profilées sur l'horizon infini de l'océan a été particulièrement applaudi. Le Diable-au-Corps tient là un succès sérieux et durable.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

The Pageant, (art et littérature,) publié par C. H. SHANNON et J. W. GLEESON WHITE. Londres, Henry et Cie, 93, Saint-Martin's Lane.— *Vieilles Amours*, par PAUL ARDEN. Bruxelles, H. Lamertin. — *Fleurs du chemin*, par MELCHIOR BONNEFOIS. Poésies avec préface d'Armand Silvestre, in-8° de 139 pages. Paris, Paul Ollendorf. — *Essai sur l'Art contemporain*, par H. FIERENS-GEVAERT. Paris, Félix Alcan, 1897. — *Un double amour*, par J.-H. ROSNY, in-8° de 346 pages, Paris, Léon Chailley. — *Les Mystiques dans la littérature présente*, par VICTOR CHARBONNEL (première série), in-8° de 260 pages. Paris, édition du *Mercure de France*. — *Véhémentement*, par ANDRÉ VEIDAUX. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Lettres sur le Mouvement flamand littéraire et politique adressées aux populations wallonnes en vue de prévenir la division ethnique de notre nationalité*, par JAN MORUAUX. Bruxelles, J. Lebègue et Cie.

Musique.

Armor, prélude, par SYLVIO LAZZARI, partition d'orchestre. (Prix net : 10 francs.) Paris, Paul Dupont, rue du Bouloi, 4.

Memento des Expositions

ANVERS. Société d'Encouragement des Beaux-Arts. 15 mars-12 avril 1897. Délais d'envoi : notices, 15 février ; œuvres, 1er mars. Transport gratuit sur le territoire belge pour les œuvres admises. Renseignements : *M. A. Van den Nest, président.*

BRUGES. — Cercle artistique. XIXe exposition (par invitations). Ouverture : 13 décembre. Renseignements : *M. G. Claeys, président du Cercle artistique, Bruges.*

DRESDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1er mai-30 septembre 1897. Trois œuvres par exposant (sauf invitation spéciale). Délais d'envoi : notices, 1er février ; œuvres, 12-25 mars. Renseignements : *Bureau central de l'Exposition internationale des Beaux-Arts, à l'Académie royale des Beaux-Arts, Terrasse de Brühl, Dresde.* Expéditeurs : Bruxelles, W. de Haas, rue des Commerçants, 30 ; Paris, Michell et Kimbel, place du Marché-Saint-Honoré, 31.

NANTES. — Exposition de la *Société des Amis des arts* (par invitations). 30 janvier-14 mars 1897. Dimensions maxima des œuvres : peintures, 2^m^,50 ; sculptures, 150 kilogs. Gratuité de transport de Paris à Nantes. Dépôt à Paris du 3 au 10 janvier chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Envois directs jusqu'au 20 janvier (aux frais des artistes) à l'adresse du secrétaire général, 10, rue Lekain, Nantes. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. Des Camps de Lalanne, secrétaire général.*

PAU. — Société des *Amis des Arts*. 15 janvier-15 mars 1897. Délais d'envoi : notices, 8 décembre ; œuvres, 25 novembre-28 décembre. Gratuité de transport pour les invités. Dépôt à Paris chez M. Pottier, 14, rue Gaillon. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétariat général de l'Exposition, à Pau.*

TUNIS. — Institut de Carthage. 1er-31 mai 1897. Délais d'envoi : Notices, 5 avril ; œuvres, 20 avril. Correspondant à Paris : M. Pierre Petit, 19, place Cadet. Renseignements : *Secrétaire général du comité artistique, rue de Russie, 16, Tunis.*

VENISE. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : notices, 1er janvier 1897 ; œuvres, 1er-15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venezia.*

PETITE CHRONIQUE

Nous rappelons à nos lecteurs que le troisième Concert populaire aura lieu à la Monnaie, aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2. Ce concert est consacré aux œuvres de Richard Strauss, le chef de la jeune école allemande, qui dirigera l'orchestre.

Mardi 8 décembre, à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle de la Grande Harmonie, très intéressante séance de piano-récital par Arth. van Dooren avec le concours de Mme de Zarembska.

Le Pôle Nord a réouvert ses portes mardi soir. La salle, rafraîchie, fleurie, ornée de bannières et de flots de rubans, est vraiment fort élégante. L'éclairage, combinaison des plus heureuses du système Denayrouzé et des becs Auer, est resplendissant. M. Lanciani a repris possession de son bâton, et l'orchestre, sous sa direction, rythme les évolutions cadencées des patineurs.

M. Edmond Picard vient de faire don au Musée instrumental du Conservatoire de Bruxelles, pour la section historique, de deux instruments de musique qu'il a rapportés du Congo : une *zanza*, sorte de boîte sonore rectangulaire sur laquelle sont appliquées dix lamelles métalliques, que l'on met en vibration au moyen du pouce de chaque main, et un *lokombi*, sorte de harpe congolaise à cinq cordes, en fibre de bananier ; cette pièce est extrêmement curieuse en ce qu'elle constitue en même temps une tentative, grossière il est vrai, d'art plastique ; la forme, en effet, tend à

figurer un animal dont la boite de résonnance de l'instrument serait le corps, et dont le museau, allongé et orné de chaque côté d'une espèce de corne recourbée, supporte les baguettes destinées à tendre les cordes. (*Le Guide musical.*)

Les céramistes Dalpayrat et Lesbros ont ouvert le 1er décembre, dans la galerie Georges Petit, à Paris, leur 3e exposition annuelle de grès flammés. Cette exposition sera visible tous les jours de 10 à 6 heures jusqu'au 31 courant.

Les trois livraisons nouvelles de l'*Art flamand* (Arthur Boitte, éditeur) sont consacrées à des artistes de la Renaissance : les trois De Vos, Adrien Brouwer et Jean Van Craesbeeck, dont les tableaux brillent au premier rang dans la plupart des musées célèbres, enfin plusieurs maîtres secondaires fort intéressants.

Maurice Cartuyvels a fait un tiré à part de sa remarquable Conférence sur les *Romans de la Rose* de Gabriele d'Annunzio : L'*Enfant de volupté* (1889), l'*Innocent* (1892, paru en traduction sous le titre *L'Intrus*), le *Triomphe de la Mort* (1894). Cette œuvrette est pleine d'aperçus originaux et de traits heureux qui font présager pour le jeune critique un très bel avenir littéraire. (Editeur, Bruylant-Christophe, Bruxelles, 23 pages in-8o.)

Nous avons annoncé que M. Jean Van den Eeden se proposait de donner à Bruxelles une audition du drame lyrique *Numance*, qu'il vient d'écrire sur un poème de MM. Michel Carré et Charles Narrey. Cette audition aura lieu le lundi 18 janvier, à 1 h. 1/2, dans l'atelier du sculpteur Van der Stappen.

Université Nouvelle. — Institut des Hautes Études, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — Mardi, 8 *décembre*. — M. Eekhoud. La pléiade shakespearienne.

Jeudi, 10 *décembre*. — M. L. Gumplowicz. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung.

Même jour, à 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck. — M. Lebègue. Calcul numérique.

Samedi, 12 *décembre*. — M. Élisée Reclus. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

Le concours de Rome sera ouvert en 1897 à la sculpture. Tout artiste belge ou naturalisé peut être admis à concourir s'il n'a pas atteint l'âge de 31 ans avant le 31 décembre 1897. Le lauréat recevra, pendant quatre années consécutives, une pension de voyage de 5,000 francs.

Le concours préparatoire s'ouvrira à l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers, le jeudi 4 mars 1897, à 11 heures du matin.

Les demandes d'admission doivent être faites par écrit ou en personne au bureau de l'administration de l'Académie royale des beaux-arts d'Anvers. Elles feront connaître le nom et le prénom de l'aspirant, le lieu et la date de sa naissance, l'établissement ou l'atelier où il a fait ses études artistiques, et devront être accompagnées d'un extrait de l'acte de naissance et, s'il y a lieu, de l'acte de naturalisation; ces actes devont être délivrés en due forme, sur timbre.

Les listes d'inscription seront irrévocablement closes le lundi 8 février 1897, à 6 heures du soir.

Le *Journal des Artistes*, en annonçant la mort de M. Jules Van Keirsbilck, ancien professeur à l'Académie des Beaux-Arts à Bruxelles, qui s'était fait une réputation pour la conscience avec laquelle il copiait les tableaux de maîtres anciens et modernes, ajoute ce renseignement inédit :

« Il paraîtrait que la *Jeanne la Folle*, du Musée de Bruxelles, fut préparée par lui et retouchée fort sommairement par Gallait, tant ce précieux collaborateur excellait à s'identifier avec les maîtres qui l'employaient, aussi certains de sa discrétion que de son habileté. »

Exquise, n'est-ce pas, cette observation d'un journal « artistique », ou soi-disant tel : « ... Cette mode d'introduire dans certains opéras des ballets dont la musique est prise à tort et à travers dans le bagage artistique du compositeur n'est pas à encourager. *Tout au plus peut-on l'admettre pour les œuvres des compositeurs décédés, auxquels on veut ajouter un ballet que l'auteur n'avait pas jugé utile d'y intercaler.* »

Jugend, la nouvelle revue allemande, dont maint dessin consacre la haine pour les poncifs académiques et les retardataires (jeunes et vieux) de l'art, continue à s'affirmer triomphalement. Elle fait de la bonne besogne, là-bas, où plus encore que chez nous, les révolutionnaires de vingt ans se calment dès l'arrivée de la trentaine et deviennent alors aussi pauvres, aussi caducs, aussi usés que les plus éculées pantoufles officielles.

M. Bödiker, un Allemand, consacre dans la *Norddeutsche Allgemeine Zeitung* plusieurs articles enthousiastes au comte de Chambrun, fondateur à Paris du Musée social pour l'avancement des recherches sur les lois du travail, et parle avec admiration de la maîtrise et des artistes de la chapelle particulière de cet esthète-philanthrope, qui aime à entendre tous les soirs les œuvres des plus grands maîtres. — On retrouve, paraît-il, de nos compatriotes dans cette *capella*, qui fait penser à l'organisation des cours allemandes et italiennes des siècles derniers.

L'esthétique de la rue en Amérique. — Ce sont les femmes qui s'en emparent. Les journaux des États-Unis nous apprennent que de leur propre initiative elles ont constitué des comités et obtenu des particuliers des subsides suffisants pour faire entretenir les rues, pour décerner des prix aux habitants qui donneraient l'aspect le plus plaisant et les soins les plus hygiéniques à ces cours intérieures, « back yards », où plonge la vue de tous les voyageurs en chemin de fer, pour faire aménager dans les centres populeux de décoratifs et assainissants jardins publics.

Et elles réussissent; non sans pleurs et découragements et appels désespérés à la protection de toutes les autorités masculines, dont l'appui et la bonne volonté ne sont pas moins efficaces pour être parfois un peu narquois. D'une ville à l'autre c'est une rivalité de coquetterie, de propreté rigoureuse, de beauté décorative. Les vertus et les faiblesses féminines s'épanouissent en civismes, par une éclosion toute naturelle et bien caractéristique de notre temps !

De notre correspondant de Prague : Le Théâtre royal allemand de Prague, sous l'habile direction de M. Neumann, donnera durant la saison plusieurs pièces nouvelles parmi lesquelles nous remarquons : *Chemins épineux*, de Philipi ; *Hommes d'éducation*, de Léon ; *Vers la gloire*, de Misch ; *Renaissance*, de Koppel Ellfeld-Schoenthan ; les *Déloyaux*, de Rovetta ; *Infidélité*, de Raco ; *Vénus*, de Lindau ; *Nathalie*, de Fun-Reniew.

Parmi les opéras, citons le *Foyer* de Goldmark, *Flocons de neige* de Berté, *Aucassin et Nicolette* d'Enna et les *Noces de Figaro* données d'une façon nouvelle.

Le cycle Schiller a obtenu un succès sans précédent; la mise en scène et l'interprétation, tout était réussi. Mme Clara Ziegler a clôturé la semaine dernière ses représentations. La grande tragédienne a été acclamée chaque soir.

Nous recevons les meilleures nouvelles relatives à la prochaine exposition d'aquarelles que la Société royale des Beaux-Arts d'Anvers organise pour le mois de février prochain. Les adhésions arrivent nombreuses, et les artistes étrangers se préparent à faire des envois importants.

Nous profitons de l'occasion pour rappeler qu'à la même époque s'ouvrira un concours spécial auquel les artistes belges peuvent seuls participer. Ce concours a pour but l'encouragement des illustrations artistiques et consiste à illustrer l'ouvrage d'un auteur belge. Toute liberté est laissée aux artistes quant au choix du sujet et aux procédés d'exécution. Deux prix, l'un de mille l'autre de cinq cents francs, pourront être affectés à ce concours.

Par suite d'arrangements intervenus entre la Société royale des Beaux-Arts d'Anvers et la commission de la section des Beaux-Arts de l'exposition internationale de Bruxelles 1897, l'ouverture du Salon d'Anvers a été avancée et aura lieu le samedi 27 février.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 50. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 13 DÉCEMBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

CAMILLE LEMONNIER

La Légende de Vie. **L'Ile vierge.** Paris, Dentu.

A toutes les heures où la mêlée des esprits devenait intense, où les combattants énervés, enfiévrés, ne savaient plus où étaient les vainqueurs ni les vaincus, à toutes ces époques de transition plus rapide où l'humanité se tâte pour savoir ce qui lui arrive, surgissent presque toujours des œuvres, des hommes, des tempéraments un peu plus que d'autres rapprochés de la nature, qui nous ramènent à elle de toute la force de leur instinct. Camille Lemonnier est un de ces hommes. Les complications, les analyses, les éternels retours sur nous-mêmes, les odieux raffinements que la psychologie contemporaine a introduits dans tant de cerveaux incomplets et fragmentaires, tout cela, un jour, a trop lourdement pesé sur lui. Il a voulu secouer cette débilitante complexité et rêver le grand rêve d'une race qui se purifie, qui se régénère au contact de la vie primitive, de la vie des champs, de la vie très simple.

Après chacune des agitations politiques, religieuses, philosophiques, sociales qui remuèrent le monde, on vit des gens s'en aller vers les déserts, dans les cloîtres remplis de silence, dans des pays lointains. Chaque siècle, chaque peuple trouva une nouvelle façon de réaliser cette protestation de la nature contre l'envahissement des prétentions humaines. L'Animal-Homme est disposé à se croire le centre de tout ce qui fut, est et sera. Il croit occuper toute la scène à lui tout seul. Mais la bonne Nature de temps à autre lui envoie maternellement, en guise de soufflet avertisseur, des catastrophes météoriques, géologiques — ou des hommes de génie — annonçant aux mortels qu'ils aient à se fusionner dans le plus bref délai, et sous peine de mort, avec ce qui les entoure.

Si jamais être fut taillé pour parler de la Nature, c'est bien Lemonnier qui l'aime d'un grand amour passionné, de l'amour confus, trouble et presque divin tant il est irraisonné, des enfants, des simples et des forts.

C'est au milieu des paysages de ses rêves, au milieu des moissons, des grands bœufs, au pas lourd et saccadé, des bois peuplés de chevreuils et de lièvres, au bord des eaux, dans l'île vierge d'*Eolie*, qu'il fait vivre cette

famille symbolisant l'humanité : Barba, le patriarche, ses filles, son fils, ses serviteurs. — Comme l'humanité, cette famille fut jadis souillée de tous les crimes, de toutes les erreurs; ataviquement contaminée, elle périrait si le sage ne l'arrachait à l'ambiance débilitante des villes, des luttes trop meurtrières et trop vénales, des intellectualités exacerbées. — Doucement, dans cette nature qui enveloppe de sa tangibilité tous ses enseignements, Barba a « lavé d'aurore la petite chair malade, il l'a parfumée d'innocence. Il a dit au frère : « Regarde ta sœur », aux sœurs : « Regardez votre frère », et ils n'ont pas rougi. Ils sont ensemble comme l'âme lisse et nue des premiers hommes ingénus. » Et en pleine force, à l'abri des réticences, des restrictions qu'une ère de méfiance a fait peser sur la race, les enfants grandissent d'un libre élan jusqu'aux vertus affirmatives et puissantes.

Le patriarche a laissé dans la ville un frère, « entré aux saints ordres terrestres de la Justice », — pauvre être martyrisé par sa conscience, image souffrante de toute une époque où l'homme s'établit, au centre de lui-même et au nom d'une divinité, le critique, l'appréciateur-né de tout ce qui existait, jugeant, déterminant, donnant des noms, qu'il voulait définitifs, au Bien, au Mal, perdant à cette analyse toute la force que nous puisons au contact spontané et suggestif des êtres et des choses. Barba pensait de lui : « C'est bien là le Juge, l'os d'une humanité dépouillée de sa substance vive. Il est lui-même le prisonnier de sa justice. Il est le condamné des hommes. » — En ce frère inquiet, tourmenté, vit toute l'âme des villes, des villes où se réfugient les hommes aux bras faibles et aux cerveaux actifs, des villes où la multiplicité des pensées en ternit si facilement la limpidité, la profondeur, et parfois jusqu'à ce sourd instinct qui la relie aux universalités.

Côme, le juge, a un fils que Barba perçoit pâle, triste et penché sur ses livres.

« Ici », dit le père d'Eolie, « son âme se meurt de n'être plus que du vertige au bord d'un puits. Qu'il brûle ses livres! Qu'il se pense vivant! La vie est la seule pensée éternelle! Cesse donc de lui enseigner les sciences qui sont la mort; ne dessèche pas en lui les sources. Mais abandonne-le à sa vierge humanité, ramène-le vers Eden. Et Eden est le vœu d'idéal né avec l'homme, consubstantiel à son essence, principe et fin des dieux qui dorment en nous. L'homme, ô Côme! ne peut être sauvé que par lui-même et le miracle de l'innocence. Mêle-le aux forces, trempe-le dans la douce âme de la Nature! »

Côme a compris, et son fils renaîtra à la joie d'une jeunesse plus franche et plus saine. Mais ce n'est pas l'enfant étiolé sur les livres qui sauvera le monde. C'est au cœur de Sylvan, celui qui ne vit autour de lui que joie et lumière, qui apprit à dompter les taureaux et les étalons et s'enivra des mythes d'Hercule et de Prométhée, que s'éveillera ce désir.

Le jour où il souffrit, Barba lui révéla Christ. « Un Dieu t'est né, » lui dit-il, « qui naquit de la douleur des hommes... Il te fut connu, enfant, dès le jour où tu connus la souffrance. Il naquit de ta douleur comme il renaît en chaque homme triste. Je tremblai quand je le sentis s'éveiller en toi; alors encore tu ne croyais connaître que Prométhée; mais déjà ton front avait pâli. Rien qu'à la vision du Caucase, tu le pressentis. Maintenant, sache qu'il fut un mont plus haut. La torche d'Œta s'allume au feu que déroba Prométhée : elle s'éteint, et l'éclair du Golgotha jaillit de ses tisons enflammés. Ainsi tous les dieux viennent et meurent à leur heure. Ensemble, ils sont la conscience, du monde et chacun est tous les hommes. » Christ fut l'humanité s'enivrant de pardon, de sacrifice, l'humanité s'éveillant à la volupté de son entité unique, heureuse de se sacrifier pour elle-même, se reconnaissant une et s'aimant; aimant la douleur d'un seul, comme un élément d'harmonie, d'assujettissement au bonheur de tous. Mais les pauvres hommes se grisèrent du vin trop fort de la douleur. Ils se mirent à l'aimer pour elle-même, à la vouloir pour elle-même, oubliant ses fraternelles destinées. Et Barba, avertissant le jeune héros, ajoute : « La Douleur n'est qu'un cycle assigné a nos soifs ivres d'idéal. Ton âme ensuite l'ayant franchie, se sentira délivrée du tourment d'un dieu qu'elle alla cherchant et qui était en elle. A ton tour tu deviendras le dieu que tu rêvas. Et Christ n'est qu'une étape comme les autres dieux. »

Le premier volume de cette trilogie de la *Légende de Vie* s'achève au moment où l'homme, sans craindre la souffrance, veut s'élancer vers elle pour la mieux connaître, pour la combattre, pour la diminuer dans le monde entier. Et nous attendons, avec le second acte de ce drame universel, le mythe vivant, l'image, tirée de notre existence à nous, qui nous montrera celui qui veut exterminer les derniers monstres. — Car « ils ne sont pas tous morts, et l'homme est encore esclave de l'homme ». — A travers quels travaux, quels dangers, quelles visions nous conduira-t-il un peu plus loin sur la route de la joie et de la connaissance? Quelques lignes, prophétiques, fortes comme les dires d'une Bible, annoncent l'espoir du penseur :

« Alors apparaîtront des êtres aux sens subtils, aux organes régénérés, et la chair n'assouvira plus la chair, et des choses dans l'homme seront éliminées, encore élémentaires. Et ce sera le temps d'une haute humanité déliée du tourment de n'être encore qu'animale. Les âmes se verront face à face, divinement nues : elles ne sentiront plus la douleur de se chercher à tâtons des bords opposés de l'exil et, meurtries, humiliées, en larmes, de ne se reconnaître qu'aux pareilles blessures

que leur fit l'amour irréparablement violé..... O limon! chair initiale! Chair encore dans les limbes, ô chair qui restas honteuse et triste de t'être vue enchaînée, chair furieuse et tentée, transfigure-toi. Que tes éléments antiques, consumés au feu adorable d'amour, se dispersent comme la fumée grossière et ne laissent subsister que les esprits sacrés de la vie! O sexe! fleur! blessure! émane le symbole ingénu et fort! deviens le transcendantal et vertigineux baiser en qui toute lie sera purifiée. Vierge à l'égale de l'éther, tu seras la forme même de l'âme égale aux dieux... et les dieux ne sont que la connaissance de soi-même... »

Quelqu'un va-t-il nous montrer, comme en un mirage, la réalisation de notre intime vœu d'unité, de ce vœu qui nous tourmente depuis tous les siècles où se perpétra le crime de la séparation de l'esprit et de la chair?

Est-ce ici, en ces heures d'affirmations passionnées, en cette terre tranquille et amoureuse de la vie, que doit s'épanouir l'expression haute, le symbole clair, la sensation pénétrante des universelles espérances? Je le crois; et parmi ceux qui peuvent nous donner cette force, Camille Lemonnier est certes un des premiers.

M. PETRUCCI et RUBENS

Nous recevons la très intéressante lettre que voici de l'éminent professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles :

CHER MONSIEUR,

Je viens, comme je vous l'avais dit il y a quelques jours, répondre à l'article que vous avez bien voulu me consacrer, et préciser les divergences de vues qui nous séparent, tout en vous exposant mon opinion sur Rubens, puisqu'elle a été mise en jeu et que je la trouve tant soit peu défigurée.

D'abord pour la *Clinique*. Je vous ai dit déjà, je crois, que je ne réclamais pas le moins du monde la paternité du terme; c'est M. Vinck qui s'en est servi dans son compte rendu et sans que je l'aie prononcé moi-même. J'ai trouvé d'ailleurs le terme excellent et suis tout prêt à reconnaître qu'il fut d'abord employé à la Maison d'Art, puisque vous me l'affirmez. Il ne saurait y avoir la moindre contestation à cet égard.

Passons à Rubens.

Vous me représentez comme un véritable détracteur de ce maître; cela vous indigne et vous avez raison. Mais je suis loin d'avoir une semblable opinion; quant à l'influence des ambiances sur les œuvres, j'ai tenté dans mon cours d'en dégager la philosophie supérieure et je crois l'avoir conçue comme un des innombrables facteurs qui agissent dans la production esthétique et non point avec cet esprit étroit et absolu qu'y a porté Taine et que ses imitateurs ont exagéré encore. Quant à Rubens, vous m'attribuez à ce sujet une erreur historique et vous avez eu assez de courtoisie pour n'y pas insister. Je vous en remercie de tout cœur, car j'y vois une marque de sympathie qui m'est précieuse, mais cette erreur, je ne l'ai pas commise. Il n'a pas été question, dans la *Clinique,* du milieu de marchands dans lequel a vécu Rubens, d'abord parce que je n'en ai pas le moins du monde la conception que vous m'en prêtez, ensuite parce que le fait est absolument inexact. Vous savez aussi bien, mieux que moi, que Rubens vécut au contraire dans le milieu le plus aristocratique et le plus riche de son époque. A la mort de son père il entre comme page dans la maison de Lalaing. En 1598 il part pour l'Italie, passe à Venise puis va à Mantoue, où le duc Vincent Ier l'attache à sa personne. En 1608 il est chargé par le duc de Mantoue d'une mission diplomatique auprès de Philippe III d'Espagne, il retourne en Italie, puis revient en Belgique où Isabelle-Claire-Eugénie, femme de l'archiduc Albert d'Autriche, le retient auprès d'elle et lui donne une charge de chambellan avec une pension considérable. En 1628 voici de nouveau Rubens ambassadeur à Madrid, puis à Londres; le voici secrétaire du conseil privé de Sa Majesté Catholique; en 1633, nouvelle ambassade auprès des Provinces-Unies.

Pardonnez-moi ce petit étalage d'érudition. Mais que nous voilà loin des marchands que vous me reprochez! Rubens vit dans ce milieu fastueux et riche des archiducs espagnols, il est un ambassadeur heureux et aimé, les puissances temporelles surent s'incliner devant la majesté du génie et lui ménager la première place et la plus digne auprès d'elles.

En maintenant, mon opinion sur Rubens, peintre, puisqu'elle est en jeu!

Il s'est formé autour de cette fameuse *Clinique* une légende. Des auditeurs qui m'auront mal compris auront contribué à la créer. J'ai dit le plus grand mal des Rubens du Musée de Bruxelles : voilà l'opinion établie.

La vérité, c'est que je me suis servi du droit d'appréciation, que je ne me suis nullement laissé influencer par ce sentimentalisme stupide qui consiste à admirer d'un génie tout ce qu'il a plu aux hommes de lui attribuer. J'ai admiré l'*Adoration des Mages* où je retrouvais le maître que j'aime avec sa large compréhension des formes, son coloris puissant, ses moyens simples et grands, justement parce qu'ils sont simples. J'ai montré comment tout cela se dégageait des plus petits détails. J'ai montré les draperies les plus amples enveloppant les corps et affirmant la grandeur du geste dans le calme des grandes lignes synthétiques et expressives. J'ai montré comment tout dans les formes et dans les couleurs, dans les expressions des visages comme dans les gestes concentrait l'attention sur ce geste charmant de l'enfant caressant de la main le crâne chauve du vieillard agenouillé. J'ai montré comment le sujet religieux dépassait la conception religieuse et étroite et comment Rubens avait su y mettre un grand sentiment d'humanité. J'ai dit que j'y voyais l'humanité vieillissante inclinée devant l'humanité naissante et adorant la force future enfermée dans le corps resplendissant de l'enfant. Tout ce qu'il y a de maternel et d'humain crève les formes étroites de la légende et le maître en a rempli son âme.

J'ai été très dur ensuite, je l'avoue, pour cet affreux *Christ dans une grotte* qui déshonore le nom de Rubens. Par quel orgueil mal compris, par quelle aberration du goût a-t-on osé inscrire le nom de ce maître au-dessous de cette toile? Un Christ mélodramatique, un corps inconsistant et mou, baudruche gonflée et bleuie, un moine ridicule qui fait des ronds de jambe et des effets de torse, un ange gras et blafard vêtu d'un horrible vermillon, une Madeleine accroupie en petit chien qui semble peigner sa chevelure filasse avec des clous qui ressemblent fort à des poutres. Et tout cela au milieu d'un horrible bitume, grotte de carton d'où la lumineuse couleur de Rubens est tout à fait absente.

Je n'ai pas admiré non plus le *Martyre de saint Liévin*, tout en lui reconnaissant certaines qualités : une couleur agréable, une composition vigoureuse. Mais je l'ai comparé à l'*Adoration des Mages* qui n'en est pas placée fort loin. J'ai montré comment, dans l'*Adoration des Mages*, le maître arrivait à une grande affirmation par des moyens simples et puissants, et comment, dans le *Martyre de saint Liévin*, on arrivait au désordre par le tirebouchonage le plus effréné. Des casques, des panaches, des boucliers, des anges, des chevaux, tout cela s'embrouille, le moindre morceau de chiffon flotte secoué par un ouragan intérieur qui devient la caricature de la puissance, et dans tout ce désordre on découvre enfin saint Liévin et le bourreau, et l'on arrive à concevoir enfin le martyre : la chair vivante jetée aux chiens. Eh bien, voilà la manière, voilà les élèves qui imitent le maître et qui l'imitent mal; ils n'ont pas la puissance géniale de Rubens, ils caricaturent, ils expriment par l'accumulation, le désordre, le tortillage des matériaux.

Voici donc ici la fameuse discussion sur l'atelier de Rubens qui recommence. Pour soutenir mon opinion, je ne veux d'autre

témoignage que celui de Rubens lui-même. Vous parlez justement de ses quittances; vous savez alors que cet homme aussi puissant que bon, aussi loyal que fort, se faisait un devoir de reconnaître la collaboration de ses élèves et qu'il spécifie lorsqu'une œuvre vient de lui seul : *Ceci a été entièrement peint de ma main*. Et il faut convenir que cette mention correspond presque toujours aux œuvres supérieures.

Je n'ai point reproché son atelier à Rubens. J'ai dit, au contraire, que c'était là une persistance de l'état ancien du métier de peintre. C'était un métier constitué en corporation, comme les orfèvres, les sculpteurs sur bois ou sur pierre, etc. L'artiste fut d'abord l'artisan. Il s'ensuivait que (comme on peut aussi l'observer pour Wolgemuth et Dürer) le maître avait un atelier qui répondait aux commandes et où les travaux secondaires s'exécutaient. Le maître se réservait les œuvres supérieures ou celles qui lui étaient payées un prix particulier sous condition expresse que l'œuvre fût de sa main. Le système des corporations se maintint dans les Pays-Bas et il n'y a rien d'étonnant à ce que le phénomène se reproduisit pour Rubens. Je ne vois d'ailleurs pas que cela puisse constituer le moindre sujet de reproche envers ce maître; je regrette même que l'individualisme exagéré de notre époque rende la répétition de ce phénomène impossible. L'atelier, qui s'était assimilé la manière du maître et où se préparaient d'ailleurs des maîtres, (témoin : Van Dyck), pouvait fournir à la préparation matérielle très longue et souvent ennuyeuse des œuvres, cela soulageait le maître d'un grand effort et lui permettait d'affirmer son génie en un nombre d'œuvres plus considérables. Le génie est assez rare pour que l'on puisse regretter qu'il ne trouve aucune aide dans le sens de sa production; c'est pourquoi je dis plus haut que je regrette qu'il n'en puisse plus être ainsi.

Maintenant, mon opinion en général sur Rubens : *C'est un maître que je considère comme égal à Michel-Ange et à Raphaël et que je place sur le même plan*. Est-ce là l'opinion d'un detracteur systématique, d'un élève de Viardot, comme vous me l'avez reproché? Je crois que non.

Je réclame simplement, comme pour Raphaël, comme pour Michel-Ange, le droit de juger et d'apprécier une œuvre, le droit de choisir celle qui me paraît supérieure et de tenter d'exposer mes raisons, le droit de critiquer celle qui me paraît médiocre et de dire pourquoi.

J'admire le génie autant que tout autre, mais je ne puis m'incliner que par une émotion, un sentiment sincère, raisonné, dont je suis conscient, et je refuse de me soumettre à une admiration de commande qui doit admettre tout en bloc, considérer le génie comme une idole et n'y point toucher.

Quant à notre divergence de vue, la voici : « L'art se juge par les yeux, le sentiment et l'instinct. » C'est mon avis, mais je crois qu'il se juge aussi par le cerveau, je crois même que, senti sous sa forme purement intellectuelle, il devient supérieur. « C'est aussi comme cela qu'il se fait » Oui, sans doute, mais quand il se fait par le cerveau, lorsqu'il devient la pensée pure chez Léonard de Vinci, chez Dürer, à la Renaissance, chez Phidias, en Grèce, chez Beethoven, il y a à peine un siècle, quelle immense supériorité n'acquiert-il pas, quelle chose admirable et supérieure ne devient-il pas? Mais mon cours d'Esthétique positive développe tout cela et je ne m'y arrêterai pas davantage ici.

Comme conclusion : J'espère que vous vous indignerez un peu moins, maintenant, de mon opinion sur Rubens et que nous ne sommes pas loin de nous entendre. En tous cas, je pense que la discussion se trouve placée sur un terrain plus élevé et, aussi, plus intéressant, digne de vous. Je dois vous remercier de m'avoir donné l'occasion de vous causer aussi longuement et j'espère que cette occasion se représentera. Quant à cette lettre, je vous en abandonne la complète propriété. Je vous l'ai dit déjà, j'ai horreur des discussions qui s'allongent et des polémiques qui ressemblent à des réclames; si vous jugez que ces quelques lignes présentent un intérêt, publiez-les; sinon, que la discussion reste limitée de vous à moi.

Enfin, je ne vous quitte pas sans vous remercier du bon accueil que vous m'avez réservé à Bruxelles, où j'ai bon espoir de vous revoir.

RAPHAËL PETRUCCI

Le Château des comtes à Gand[1].

Ainsi que nous l'espérions, le savant architecte-restaurateur du château, M. De Waele, a bien voulu répondre à notre premier article. Il défend son travail, ce qui est légitime, et rectifie quelques points de détail; nous n'y reviendrons donc pas. Mais nous désirerions cependant qu'il nous affirme, en ce qui concerne les merlons rétablis *partout* avec recouvrements en pierres plates, que ceux qui existaient en dos-d'âne au *châtelet d'entrée* n'étaient pas entièrement construits en pierre de roche, jusqu'au faite.

Le dos-d'âne pouvait parfaitement exister au XIIe siècle puisque des monuments gallo-romains mêmes ont révélé cette particularité. Fussent-ils même d'une époque postérieure à Philippe d'Alsace, il eût été utile de les conserver tels quels.

La restauration à outrance préconisée par nos architectes est une erreur dont on est en train de revenir, mais qui a déjà dépouillé trop de nos édifices de ce qui en formait l'histoire lapidaire. C'est empêcher à l'avenir toute polémique, toute étude donc, dans le cas présent, que d'avoir fait disparaître la trace des merlons en question.

De même, si l'on a retrouvé des meurtrières de forme carrée et petites, il en a existé ailleurs, dans l'une des tours notamment, ayant une forme différente, se terminant en pointe intérieurement, la partie supérieure consolidée par deux pierres plates s'appuyant l'une sur l'autre au sommet, — et de dimensions beaucoup plus grandes que les premières. Pourquoi les avoir supprimées pour rétablir uniformément les petites meurtrières carrées, d'où le défenseur n'aurait pu atteindre au pied de la muraille, mais seulement à vingt pas de celui-ci, ce qui serait bien peu logique?

M. De Waele, par le silence qu'il tient sur certains points, reconnaît le bien-fondé de quelques-unes de nos remarques : l'étude du fossé, entre autres, qui n'a pas été faite. Il semble d'ailleurs ne s'être que fort peu soucié de la question de défense militaire du château : il ne suffit pas de dire que c'est « une construction qui a un caractère de simplicité et de rudesse, voire même une *rusticité d'exécution*, qui exclut les petits procédés de détail ». Outre qu'en cette ruine la recherche de ces petits procédés de défense est extrêmement difficile, il devait y avoir des substructions en bois dont toute trace a disparu depuis longtemps.

L'avis d'un éminent ingénieur militaire et archéologue connu est d'ailleurs en opposition avec le sien. La restauration une fois encore, en faisant disparaître fatalement bien des traces précieuses, enlèvera une grande partie de l'intérêt du monument : le document n'aura plus son authenticité.

Parler de rusticité est imprudent, puisque l'aspect actuel de l'enceinte rétablie en manque totalement : c'est une belle épure d'architecte, mais ce n'est pas ainsi que l'on s'imagine un vieux château flamand du temps de Philippe d'Alsace; c'est froid et régulier. M. De Waele a, d'ailleurs, regretté en ma présence l'obligation où il s'est trouvé d'accepter les matériaux fournis par l'entremise des Ponts et Chaussées, tandis qu'il eût désiré un matériel non préparé et retaillé à pied-d'œuvre suivant les nécessités. Accepter de commencer les travaux dans de telles conditions a été une erreur de la part du comité.

Mais nous l'avons dit, et l'on ne nous a pas démenti, il fallait donner satisfaction à l'opinion publique qui ne voulait pas tolérer une ruine en pleine ville de Gand.

(1) Voir l'*Art moderne* des 22 novembre et 6 décembre derniers.

L'on avait déjà cependant l'abbaye de Saint-Bavon; et à Paris, les « thermes » du musée Cluny ne déshonorent nullement la capitale, qui les conserve en cet état.

M. De Waele a tort de revenir avec ce cliché malheureux : « N'y aurait-il plus à considérer que l'art du peintre, et dans un monument tout se résume-t-il en une question de tons ? Votre correspondant semble le croire. » Les lecteurs de l'*Art moderne* savent que mon argumentation a été surtout archéologique; à quoi répondraient sinon les différents paragraphes de la lettre de l'architecte gantois? Mais il est de mode là-bas de marquer un parfait mépris pour l'opinion des artistes de la localité, parce qu'ils ne sont pas de l'avis du comité de restauration, et qu'ils ont parfois protesté assez énergiquement. Admirer, ou se taire, alors ?

Malgré la lettre de M. De Waele, les *conclusions* de mon premier article restent donc debout. L. A.

CUEILLETTE DE LIVRES

Opôra, par Arthur Toisoul. Collection du *Coq rouge*.

Parmi le groupe de poètes nouveaux qui s'essayèrent jadis à l'*Art jeune* et qui s'affirment, à cette heure, plus définitivement au *Coq rouge*, si Vandeputte nous représente la jeunesse ivre d'elle-même, de vie et d'aspiration, si Rency, le cœur frère du premier, nous exprime les choses plus pensivement et sous plus d'éternité, dirais-je, si Blanche Rousseau nous est la grâce émue et la douceur féminine, Arthur Toisoul, de son côté, qui vient de nous donner *Opôra*, s'accuse le plus raffiné et de jouissance dans son désir. Son poème *Mai* fut certes le plus élégant, le plus sensuel de tous les cantiques. Il nous y disait des tendresses exquises, et jamais sens plus subtil, plus délicat de la beauté ne se révéla. Il était l'émerveillé des splendeurs de la terre, l'étonné des émotions qui se jouaient dans son cœur et sa parole, vraiment, était si douce, si simple, qu'elle en était plus élémentale qu'humaine. Dans *Opôra* il a objectivé des sensibilités naïves. Ce n'est plus lui qui chante et vibre et s'éperd en adoration parmi les choses, mais ce sont les êtres délicieux que sa fantaisie lui a suggérés, purs et primitifs dans la « prairie heureuse de fleurs et de soleil », les quatre femmes aux noms éoliens qui, en leur chair nue, allégorisent tendrement le jeu des saisons et de l'existence : Lénie, Myrté, Lysidice, Opôra! Leurs cœurs candides et si chastement luxurieux exultent de la félicité d'être et se tendent avides, amoureux vers Iolas, le mâle qui leur apparait la vitale synthèse des choses et l'être en qui se résoud le geste même de leur destin. *Opôra*, c'est le sourire de joie de quelques fleurs vers la lumière, de quelques fleurs conscientes et grisées et les yeux clos d'inexprimable volupté et vraiment, il n'y faut chercher rien d'autre. Mais cela est beau comme le plus clair des paysages, écrit dans une langue ingénue, moelleuse, rythmée, pleine de mélodie, avec les plus exquises trouvailles qui se puissent imaginer, avec des mots expressifs comme des regards, avec des gestes aussi, de silencieuse harmonie, qui traversent parfois les phrases et semblent les incliner et qui font de la prose de ce poète une si parfaite chose que nous ne saurions dire, après l'avoir lue, si ses vers lui sont supérieurs...

Elisçuah, par Albert Lantoine. Bibliothèque artistique et littéraire, Paris.

Il y a dans ce petit livre maintes pages fortes et belles où le style se vêt d'images — merveilleusement, où un souffle de poésie traverse les phrases et les aère; on pourrait y désigner plusieurs scènes vraiment tragiques et vivantes, mais, en général, il manque à *Elisçuah* la qualité essentielle qui fait les œuvres supérieures et poignantes : l'impression humaine. Nous ne pouvons aimer aucun de ces personnages hiératiques et si lointains. Sans doute, une compassion vague nous prend pour le sort triste de la belle et adultère Hégla, mais elle est si peu féminine et si littéraire! Ajoutez à ce défaut d'ensemble un manque de sûreté dans la construction, une certaine disharmonie dans le plan perspectif, surtout une trop puissante influence du Villiers de l'*Annonciateur* et d'*Akédysséril* et vous conviendrez que si parfois l'écriture de M. Lantoine est suggestive et colorée, il n'en est pas moins vrai que son art manque de sensibilité et que bien peu d'émotion s'y décèle.

La Plante décorative. Bruxelles, E. Lyon-Claesen.

Publié sous la direction d'Eugène Grasset, ce livre marque en France l'évolution de la décoration vers des sources plus rationnelles. Depuis trop longtemps on croyait que pour œuvrer décorativement, il fallait rester « nature » (combien en sont encore là !) au mépris de tous les exemples du passé. La *Plante décorative* essaie de montrer le résultat que l'on peut obtenir avec telle ou telle plante : la jonquille, la capucine, l'iris, l'ancolie, etc., y sont d'abord étudiées dans leur anatomie, puis deux planches en donnent différentes interprétations appliquées à des modèles industriels : papiers peints, broderies, vitraux. Incontestablement cette méthode est la seule bonne, étant celle de toutes les belles époques d'art, et le livre ne peut qu'être utile en donnant cette démonstration. Le manque de simplicité de certaines interprétations indique des débuts ou l'on sent encore trop le souci de rester nature quand même. L'abondance du coloris chez quelques-uns, la confusion dans le choix et la disposition des thèmes nuisent à la clarté et à l'effet d'ensemble. Créer une belle formule décorative avec telle ou telle fleur doit, nous semble-t-il, être le premier but à atteindre, la ressemblance avec le modèle de près ou de loin n'ayant guère d'intérêt.

AU CONCERT POPULAIRE

Le Concert Strauss nous restera au souvenir comme une des belles manifestations d'art lyrique de ces années-ci. La personnalité du jeune musicien est entière et puissante; il semble que cette apparition de Richard Strauss révèle le successeur de Wagner, je veux dire celui qui doit maintenir la tradition lyrique en Allemagne et accomplir l'œuvre la plus forte et la plus belle de cette génération. Son *Eulenspiegel* est un chef-d'œuvre; il offre une âme originale dans une forme parfaite; toute sa maîtrise d'orchestreur en même temps que son ingénuité si spontanée y apparaissent. Dans l'ouverture pour *Macbeth*, qui semble le moins clair des trois poèmes symphoniques, s'indiquent les aperçus magnifiquement tragiques qu'on retrouve dans *Tod und Verklärung*. Ici tout semble sacrifié à la seconde partie sur quoi porte toute la conception, à quoi tout le début prépare, et cette illumination de l'être par la mort, cet épanouissement de l'âme renouvelée par la vie spirituelle, nous a fait frissonner du frisson de la beauté, de la beauté indéniable, qu'on ne voit pas bien tout de suite parce qu'elle éblouit, mais qui s'impose et obsède étrangement. Oui l'obsession de ce thème dont est construite toute cette progression finale, de ce thème « derrière quoi il y a quelque chose »,

de ce thème aux émanations spirituelles qui se condensent en figure mystérieuse, figure d'une voix qui se pose et appelle si douce, si sereine et insistante et fidèle comme la voix excellente vers laquelle il faut qu'on aille malgré tout, enfin, ce thème est un foyer d'où la personnalité du poète rayonne et l'on y découvrirait peu à peu les inflexions et les nuances des flammes vives de son âme. On peut admirer l'extraordinaire pittoresque de ces poèmes qu'on nous donne comme de la musique à programme bien qu'ils aillent bien au delà; on s'étonnera de toutes les locutions nouvelles du langage de ce musicien, de ses souplesses de rythme qui font de sa symphonie une véritable prose vivante comme la vie même et traversées de mélodies de source; on s'émerveillera d'entendre ce modernisant, qui a de si solides facultés de dramatiste et de plasticien, faire croître, en plein champ de sa polyphonie capricieuse et hardie, de douces fleurs mélodiques qu'on dirait venir du jardin de Haydn ou de Mozart; mais ce qui nous fait bien savoir qu'il y a là quelqu'un, c'est la survie de ces riches et expressives tonalités en nous quand l'orchestre s'est tu; le concert commence alors, le concert intime de l'âme qui s'exalte en s'étonnant de la nouveauté de sa joie.

Je ne veux dire qu'en deux mots quelle excellente interprétation nous donna de deux mélodies admirables de Strauss et de deux fragments de *Tannhäuser*, Mme Milka Ternina, la plus jeune et sans doute la plus belle Brunehilde de l'Allemagne. Ses interprétations sont sobres et profondes, sa diction nette et sa voix jeune a des accents de vaillance et d'héroïsme. En écoutant ces mélodies où tressaillait sa voix dans un paysage touffu et lumineux aux perspectives hellèniennes, en assistant à l'*Eulenspiegel* comme à une pantomime faite de gestes sonores, en entendant comme la musique de Strauss est abondante en lignes qui « sautent aux yeux de l'esprit » et quel langage libre et synthétique elle parle, je songeais à Bayreuth, à ce théâtre que Wagner n'a pas construit pour lui seul et je pensais que peut-être Strauss y apporterait le drame assez pur et assez puissant pour attester que l'art de Wagner reste viable après Wagner. Quoi qu'il en soit, merci à Joseph Dupont à qui nous devons la joie de cette journée et de tout l'espoir qu'elle apporte.

H. M.

THÉATRE DE L'ALHAMBRA

La P'tiote.

M. Garraud est décidément un heureux directeur. Qu'il joue du Shakespeare — même dans la version Dumas — ou qu'il ressuscite quelque étonnante invention de M. Poitevin, auteur d'un lexique célèbre, il attire un public nombreux, attentif, prompt aux applaudissements, au rire et aux larmes, et c'est, pour la *P'tiote* comme pour *Hamlet*, chambrée complète et soirée de fête.

L'intérêt du spectacle s'est concentré vendredi, à travers les enchevêtrements paradoxaux d'une intrigue où le père du classique dictionnaire jongle avec l'assassinat, les juges d'instruction, les enlèvements d'enfant et tous les ingrédients nécessaires pour cuisiner un honnête mélo, sur les débuts de Mlle Massart, une très jeune et gracieuse artiste qui promet, dans un avenir prochain, une comédienne de talent. A part quelque exagération dans l'expression, Mlle Massart a joué le rôle de Geneviève de Noirefontaine avec une conviction, une chaleur communicative et une intensité d'accent qui lui ont valu d'unanimes applaudissements.

Elle a rajeuni cette vieille histoire et donné au talent affermi et expérimenté de M. Normand, chargé du rôle de Jean Debray, le Philosophe (c'est ainsi que le désigne l'affiche), une partenaire digne de lui.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Voyage d'Urien, suivi de *Paludes*, par ANDRÉ GIDE. Paris, édition du *Mercure de France*. — *Poèmes*, par Lord ALFRED DOUGLAS (texte anglais et traduction française; portrait de l'auteur par W. S. reproduit en héliogravure). Paris, édition du *Mercure de France*. — *Monstres*, par JEAN DOLENT. (Lithographie par Eugène Carrière.) Paris, A. Lemerre. — *The Parade*, an illustrated gift book for boys and girls, edited by GLEESON WHITE. London, H. Henry and Co. — *L'Ève nouvelle*, par JULES BOIS, vol. in-8° de 381 p. Paris, Léon Chailley, éditeur, 41, rue de Richelieu. — *The Evergreen*. Part IV. Winter Book. Edinburgh, Patrick Geddes and Colleagues. London, T. Fisher Unwin; Philadelphia, J.-B. Lippincott Co.

PETITE CHRONIQUE

Le deuxième spectacle du THÉATRE DE LA MAISON D'ART, fixé aux dimanche 20 (répétition générale) et lundi 21 courant, à 8 h. 1/4, se composera de: *Les Fiançailles*, pièce en deux actes d'Ed. Brandès (première représentation), *Le Coup de grâce*, un acte de Paul Heyse (première représentation), et *La Révolte*, drame en un acte de Villiers de l'Isle-Adam.

Les principaux interprètes seront Mmes Maguéra, Paulette Debacker et Leroy; MM. Mévisto et Albert Mayer.

Le concert annuel de l'École de musique de Louvain a eu lieu, sous la direction de M. Emile Mathieu, le 1er décembre, et a obtenu un très grand succès. Outre diverses compositions maintes fois applaudies: fragments de l'*Enfance de Roland* et *Freyhir*, le très attachant poème lyrique et symphonique de M. Mathieu, celui-ci a fait entendre pour la première fois un concerto inédit pour violon et orchestre, qui fut superbement exécuté par Mlle Irma Sethe, à qui il est dédié. « On y reconnaît, dit un critique, la belle écriture savante et la distinction parfaite qui caractérisent les compositions de M Mathieu. C'est extrêmement bien conçu et habilement construit. Les thèmes principaux, très mélodiques, se développent sans confusion, se transforment, se répondent comme des oiseaux merveilleux dans une forêt. La première partie, la plus étendue, intitulée bizarrement *Archanges de combat*, est, à notre avis, la plus belle; elle est bâtie sur trois motifs: un motif dominant, troublant et tourmenté, un deuxième, empreint d'une émotion sereine et rêveuse, un troisième, sentimental et doux. La seconde partie (*Eaux dormantes, cygnes de rêve*), qui répond bien à son titre, respire une mélancolie, évoque une rêverie délicieuse. Enfin éclate la *Ballade matinale*: la joie du soleil, de la brise, des fleurs, des oiseaux, des bois et des plaines à l'heure divine du réveil des choses, par une radieuse matinée de printemps. »

La deuxième matinée d'orchestre de la Société symphonique des concerts Ysaye est fixée au 10 janvier. Elle aura lieu avec le concours du fameux quatuor vocal néerlandais composé de MMmes Reddingius et Lomann, et MM. Rogmans et Meschaert. Cette compagnie de chanteurs, qui s'est formée récemment en Hollande parmi les meilleurs éléments du fameux *A Capella Koor* de M. Daniel de Lange, vient de faire une tournée véritablement triomphale en Hollande, en Allemagne et en Autriche.

Le quatuor néerlandais chantera diverses compositions à quatre voix de Palestrina, Valerius, Prœtorius et d'autres maîtres du XVI[e] siècle. M. Meschaert chantera en outre plusieurs lieder de Schumann avec accompagnement d'orchestre. Enfin l'on entendra à ce concert, exécuté pour la première fois par son auteur, le *Concertstück* pour violoncelle de M. Joseph Jacob, des variations symphoniques, *Istar*, que Vincent d'Indy vient de terminer et qu'il a dédiées à la Société symphonique, la symphonie en *si bémol majeur* d'Ernest Chausson, enfin la *Carnaval-Ouverture* du maître tchèque Antoine Dvorak.

Annonçons en même temps que la deuxième séance du quatuor Ysaye aura lieu le jeudi 7 janvier, à la Maison d'Art.

La première séance de musique de chambre donnée par le Quatuor Zimmer à l'Hôtel Ravenstein aura lieu vendredi prochain, à 8 h. 1/2. Au programme : le quatuor en *sol majeur* (op. 77) de Haydn, le trio à cordes en *ut mineur* (op. 9) de Beethoven et le quintette avec piano en *fa mineur* (op. 34) de Brahms.

M. Sidney Vantyn, professeur au Conservatoire de Liége, se fera entendre en un piano-récital le mardi 26 janvier, à 8 heures, à la Maison d'Art.

M. J. Wieniawski s'est rendu en Allemagne pour y faire entendre ses œuvres à Leipzig, Francfort, etc., et s'y produire comme virtuose. Son concert annoncé à Bruxelles aura lieu dans le courant de janvier.

L'*Echo du Peuple* donnera aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, à l'occasion de son dixième anniversaire, au théâtre de l'Alhambra, une grande fête musicale.

Outre une cantate de M. Henry Weyts, *Solidarité*, exécutée par sept cents chanteurs, l'*Echo du Peuple* s'est assuré le concours de M. Henry Krauss, de M[lles] Darriez et Boismartel, de MM. De Busscher, ténor, et Schoepen, baryton, de l'harmonie de la *Maison du Peuple*, de la *Jeunesse socialiste*, et des *Enfants du Peuple*.

C'est la maison Schott frères qui a acquis la *Cantate inaugurale de l'Exposition de Bruxelles* en 1897, due à M. Paul Gilson. La réduction pour chant et piano paraîtra sous peu. On souscrit dès à présent chez tous les éditeurs et marchands de musique.

Exposition Internationale de Bruxelles 1897. Groupe XXIV. *Art musical*. — Le comité de ce groupe nous prie d'annoncer aux intéressés qu'aucune demande d'adhésion ne sera reçue après le 15 décembre. Il s'agit d'arrêter définitivement le plan de la collectivité, le nombre de maisons qui y prennent part dépasse toutes les espérances.

Pour paraître incessamment : *Paris-Almanach* (3[e] année, 1897). Texte par CH. MORICE ; illustrations dessinées et gravées en noir et en couleurs par AUG. LEPÈRE. Prix, 6 francs. Tirages de luxe, 25 et 50 francs. A Paris, chez Ed. Sagot, 39[bis], rue de Châteaudun.

L'*Orkestvereeniging* d'Anvers donnera aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, sous la direction de M. C. Lenaerts, son 55[e] concert symphonique avec le concours de M[lles] J. De Cré, contralto, et Irma Sethe, violoniste.

C'est mardi qu'aura lieu, au Théâtre Molière, la dernière représentation d'*Amants* et les adieux de M[lle] Cerny.

On répétera généralement mercredi les *Erreurs du Mariage*, dont la première est fixée à jeudi prochain. C'est la dernière comédie de M. Alexandre Bisson, l'auteur des *Surprises du Divorce*, de *Monsieur le Directeur* et de tant d'autres œuvres applaudies.

M. Munié a engagé spécialement pour cette comédie M[lle] Kesly, de l'Odéon, M[lle] Bremens, des Variétés, M. Mock, dont on se rappelle les succès à Bruxelles, et M. Legallo, du Gymnase.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — LUNDI, 14 et MERCREDI, 16 *décembre*. — M. le D[r] A. MARÉCHAL : La théorie de Fleghsig sur les centres nerveux.

MARDI, 15 *décembre*. — M. EEKHOUD. La pléiade shakespearienne.

MÊME JOUR, à 5 heures, 21, rue des Minimes. — M. DE GREEF. Histoire de la philosophie (première conférence).

JEUDI, 17 *décembre*. — M. ÉLIE RECLUS. L'animisme, le magisme et le panthéisme primitif.

MÊME JOUR, à 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck. — M. LEBÈGUE. Calcul numérique.

VENDREDI, 18 *décembre*. — M. L. GUMPLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung.

SAMEDI, 19 *décembre*. — M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

M. H.-G. Ibels exposera à la Maison d'Art, à partir du 20 courant, une série inédite de peintures, dessins, eaux-fortes et lithographies.

Voici, à ce propos, le joli et fidèle portrait de l'artiste que publiait dernièrement le journal *L'Éclair* :

« Sûr, sobre et solide, d'une robuste personnalité, souple en sa conception, entier en ses moyens, l'œil matois et la main ferme, Ibels est entré tout de go dans la réputation. Sans mièvrerie condescendante, sans petites femmes raccrocheuses, sans frimousses parisiennes, ni mousse, il s'est conquis une place à Paris et parmi les plus parisiennes. La modernité de sa mission, la force tranquille de son ironie, l'intelligence de ses silhouettes cernées d'un trait qui n'hésite pas, — un Daumier retour du Japon, — en maintes images, couvertures de chansons, pages d'album, programmes du Théâtre-Libre, tableaux et pastels, ont consacré, en trois ou quatre ans, cette toute jeune réputation.

Parisien de trente ans instruit jusqu'au bachot inclus, élève de personne, il débutait en 1892 aux Indépendants avec de bonnes études de lutteurs et une statuette en cire qui n'étonne point de ce modeleur du crayon. Au Champ-de-Mars il expose des vitraux dont son métier garde la facture précise pour l'affiche où il est réputé.

La vie lui offre ses modèles ; et, d'instinct, il va aux héros de plein air formels et tranchés : le soldat balourd, le paysan massif, l'ouvrier d'usine, le vagabond, le cabotin — et surtout ce cabotin secondaire qu'il nomme d'un mot rosse le « demi-cabot ». Il connaît ses gestes, ses poses, ses grimaces, ses ridicules. Il l'adore et ne se lasse point de le trahir.

Essentiellement ironiste, saisissant avec une verve très neuve le sens caricatural des choses et des individus, il s'aide parfois de la plume du journaliste pour achever la railleuse pensée que son crayon de consciencieux artiste solidement esquissa. »

M. Henry Cros, dont on a vu à la *Libre Esthétique* quelques œuvres exquises en pâte de verre, achève en ce moment le monument Corot. Il se compose d'une stèle en marbre blanc surmontée d'un médaillon de Corot, grandeur nature, en pâte de verre. Sur la face antérieure, incrusté dans le marbre, sera le bas-relief principal représentant dans un paysage irrégulier trois figures allégoriques : les nymphes des eaux et des bois et le poème pastoral. Au-dessous, la palette carrée du paysagiste. Sur les deux faces latérales, le Jour et la Nuit, également en pâte de verre. Derrière, un *volumen* sur lequel seront inscrits les noms des principaux chefs-d'œuvre du maître.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 51. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 20 DÉCEMBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Ch.-L. CARDON et A.-J. WAUTERS

Le Remaniement des Musées de Bruxelles.

Force et Beauté d'une idée juste et grande mise en œuvre avec obstination et enthousiasme !

Deux hommes, ceux dont les noms fleuronnent, en titre, cet article, écœurés de l'arrangement suranné des tableaux dans le Musée de Bruxelles, irrités de l'anéantissement réciproque de tant de belles œuvres par le voisinement déréglé qu'on leur infligeait, persuadés qu'il suffirait de les sertir avec goût et intelligence pour en faire jaillir la splendeur amoindrie, se sont mis, il y a quelques mois, en campagne pour bouleverser et rétablir dans un ordre nouveau ces foyers, à demi éteints, de coloris et d'émotion.

Et ce fut un travail rude et énorme, tant par le mauvais vouloir et l'inertie des habitudes, dont il fallait rompre les rangs, que par les difficultés de parvenir à un remaniement attestant par l'évidence des résultats qu'il ne s'agissait pas d'une fantaisie mais d'un devoir esthétique longtemps attendu, enfin accompli et désormais incritiquable par son éblouissance.

Allez au Musée de Bruxelles! Et dans cet ensemble de salles aux parois transformées, mettez-vous en présence de l'œuvre réalisée. La discussion n'est plus possible. Qu'il s'agisse du cerveau raffiné de l'esthète ou de l'esprit simple qui s'abandonne aux impressions de l'Instinct, l'extraordinaire valeur de la transformation s'affirme, en sa beauté, en sa santé, en sa salutaire et émouvante utilité.

Et c'est un sentiment d'admiration et de reconnaissance qui vous prend pour ces deux vaillants osant risquer cette entreprise. On croirait que des géants se sont chargés de cette affaire, traitant les Rubens, les Devos, les Snyders, les Rembrandt comme un gigantesque jeu de cartes, pour une partie glorieuse, les mêlant, les battant et procédant à une donne nouvelle rétablissant le point et écartant toutes les tricheries.

Ah ! que c'était peu aisé! Quelle audace, quelle énergie et quelle opiniâtreté il a fallu ! Pensez que les toiles couvraient des places considérées comme définitives, grâce à d'innombrables années d'occupation sous l'œil terne des bonzes de l'Administratif. Qu'il s'agissait de

faire aux arrangeurs précédents l'injure de démontrer *par le fait*, comme d'horribles anarchistes, qu'ils s'étaient mis le doigt dans l'œil jusqu'au nombril et même au delà. Que des timorés tremblants criaient que si l'on remuait certains tableaux, vieux de trois siècles de poussière, ils tomberaient en miettes comme des cadavres exhumés. Que toute la horde des préjugés, des routines, des blagues solennelles, sous la conduite des Joseph Prudhomme, des Bouvard et des Pécuchet, des Tribulat Bonhommet et des Rois Ubu du Doctrinarisme artistique, se levait menaçante, grinçante et jaspinante pour empêcher ces révolutionnaires d'accomplir leur mauvais dessein!

Inébranlables à l'égal de Castor et Pollux, MM. Cardon et Wauters persistèrent. Ils surent trouver les paroles qui dénouent les liens des choses prisonnières des invétérations. Les forces secrètes dont les ressorts souterrains font mouvoir les visibilités conspirèrent avec eux. Ils trouvèrent aussi, miracle! parmi les gardes-du-corps qui font le service officiel de l'Art, quelques téméraires imprévus qui proclamèrent qu'ils avaient raison : le grave et cérémonieux M. Beernaert, le jovial et fringant M. De Bruyn. Les traînards de cette troupe, qu'on pourrait nommer par antiphrase les chevau-légers, durent céder et la démolition du vieil échafaudage commença.

On a pu assister, durant des semaines, aux efforts fiévreux des deux iconoclastes. Il fallait les voir dans les salles, présidant au décrochement des œuvres, calculant les points de vue et les reculées, harmonisant les coloris, campant au premier plan les belles choses, reléguant vers les frises les médiocres, intensifiant le magnétisme de celles-là, réduisant celles-ci à n'être qu'un remplissage utile, un simple tissu connectif, un protoplasme destiné à faire valoir les autres, allant, venant, courant, poussiéreux, transpirant, passionnés, s'éreintant dans l'allégresse de leur superbe mission. Oh! quel réconfortant spectacle de les rencontrer là, exaltés, verbeux, infatigables, sinon dans leur corps, au moins dans leur ténacité morale et la confiance dans le but auquel ils s'acharnaient.

Merveilleux artisans d'un excellent ouvrage! Jardiniers des parterres, vignerons des vignes artistiques! L'affreux collectionnement côte à côte, les rangées bêtes des toiles mises à la file comme les livres d'une bibliothèque mal soignée, les rapprochements ridicules et hurlants, les étalages pareils à ceux des salles de vente vulgaires, tout cela a été ravagé, balayé, escarboté. Et, vraiment, c'est une résurrection!

Les tableaux, dans un musée, sont comme de beaux mots dans la langue. Comme ceux-ci, ils ont leur valeur propre, leur splendeur, leur musicalité, leur harmonie. Ils chantent des phrases par leur agencement heureux, ils forment une orchestration sublime quand ils apparaissent dans l'ordre divin de la Beauté. Ils deviennent, au contraire, un affreux patois quand on les mélange au hasard de l'inconscience esthétique

Le Musée de Bruxelles patoisait. Il parlait au spectateur un lamentable jargon. MM. Wauters et Cardon y ont introduit les prescriptions du goût le plus élevé et du plus grand style. Il est, grâce a eux, devenu mélodieux et résonne tel qu'un grand orgue riche des jeux de tuyaux les plus sonores, les plus pathétiques, les plus puissants ou les plus doux.

Nous avons déjà signalé dans l'*Art moderne* l'admirable résultat obtenu par leurs efforts. Une récente visite, et son charme invincible, nous induit à revenir sur le service immense qu'ils ont rendu à l'art belge, le plus grand, certes, depuis des années. Ils ont fait du Musée ancien de Bruxelles le type de l'aménagement esthétique. Ils ont été des joailliers présentant en toute leur beauté les pierres précieuses qui y abondent et dont le plus grand nombre étaient invisibles ou amorties dans leur éclat. Ils ont restitué sa fraîcheur et toute sa portée à cet axiome : qu'une œuvre d'art veut une lumière, une place, un voisinage déterminés; que le goût sait les découvrir et que c'est agir en sauvage que de ne pas tenir compte de ces facteurs essentiels. Et non seulement ils ont été les apôtres de cette vérité, mais, chose infiniment plus délicate et plus ardue, ils ont montré qu'ils avaient le tact parfait et rare, indispensable pour la réaliser pleinement.

Actuellement ces deux dévoués s'occupent du Musée moderne. Voilà qui sera plus intéressant encore, car la matière première n'y est pas aussi belle et la lutte avec ce qui ne vaut rien, avec l'amas des toiles acquises sans discernement ou par complaisance sera violente. Puis viendra le Musée de sculpture. Ici le tour de force atteindra les limites extrêmes de la virtuosité, car la pauvreté de ce magasin de tailleur de pierres est légendaire et le triste aquarium où gisent ces froids et funéraires objets sur leurs stèles monochromes est navrant. Bon courage! Bon courage! Pour l'Art et pour le Beau! Et que les sympathies publiques accompagnent les aventureux pionniers et les soutiennent sans réserve!

AU CERCLE ARTISTIQUE

Une collection nomade de maîtres anglais, réunie en vue d'une tournée en Amérique par un marchand de tableaux parisien, a été happée au passage par le Cercle artistique. Pour ceux de nos concitoyens que les affres du mal de mer retiennent de ce côté de la Manche, c'est une révélation. Les noms de Turner, de Reynolds, de Gainsborough, de Lawrence, de Constable, de Bonington, de Raeburn flamboient pour la première fois, croyons-nous, sur un catalogue bruxellois, tout au moins réunis. Et l'aspect d'ensemble de cette National Gallery en réduction est instructif et intéressant.

Les esthètes intrépides que la traversée d'Ostende-Douvres ne retient pas dans leurs curiosités inquiètes n'éprouveront, il est vrai, à voir cet assemblage quelque peu hétéroclite d'œuvres et de noms illustres, qu'une jouissance mitigée. Quelques toiles s'imposent, dominatrices. Mais le dénombrement est vite fait, et sans discussion. Le reste est médiocre, et pis que cela. A voir les Morland, les Harlow, les Romney, les Jackson, les Beechey, les Hoppner, les Wylkie rassemblés pour l'ébaudissement des yankees, on dirait d'une exposition rétrospective de l'atelier Wappers et de ses élèves. Même coloris bitumeux, même superficialité, même mollesse de dessin. De la peinture pour tir à la carabine ou devant de cheminée. Des « portraits d'ancêtres » à tant la demi-douzaine, pour châteaux de province, tels qu'en alignent sur les trottoirs les marchands de bric-à-brac entre un samovar et un narghilé. Le triomphe d'Herbo. La revanche de Broerman. Mais quoi ! C'est le « jare anglais », comme disait si drôlement Crommelynck à l'Alcazar, dans son costume de « buttons ». Et il y a des gens qui s'épongent d'admiration devant ces horreurs.

Il y a heureusement au Cercle artistique cinq ou six œuvres supérieures, qui sauvent l'exposition et lui donnent une valeur d'art. En premier lieu, la toile de Turner, *Fusées et lumières bleues*, l'une des plus belles marines de l'artiste. Cette composition, d'un mouvement prodigieux et d'une couleur adorable, peut soutenir la comparaison avec les œuvres les plus célèbres de la National Gallery. « C'est babylonien ! » disait devant elle Constantin Meunier, ébahi de l'audace et de l'harmonie de cette toile déconcertante.

Reynolds est représenté, entre autres, par une petite tête de femme (nº 47), aux cheveux poudrés, vraiment exquise de grâce et de fraîcheur, par le portrait de lady Anstruther (nº 42) dont le coloris délicieux rappelle les plus fines compositions de Greuze, par un grand portrait traité dans un caractère décoratif et non sans quelque sécheresse, de l'évêque de Rochester, par le portrait de lady Londes et celui du duc de Huntingdon en habit bleu de roi. Tout cela ne vaut pas, sans doute, *Robinetta*, les portraits du Révérend G. Huddesford, de J.-C.-W. Bamfyde, de lord Ligonnier dont le radieux éclat nous éblouissait, la semaine dernière encore, parmi les chefs-d'œuvre accumulés à la Galerie nationale. Mais ces quelques toiles donnent tout au moins une idée de l'art du grand peintre anglais et méritent une étude attentive.

Deux Gainsborough de second ordre, mais captivant malgré tout par l'intensité de vie qui s'en dégage, un Lawrence médiocre, des esquisses de Bonington apparentées à Gallait et à Leys complètent, avec quelques très beaux paysages de Constable, l'élément attrayant du salonnet. Les paysages de Constable, surtout, plaisent par la belle ordonnance des plans, par l'habile dégradation des valeurs, par la sûreté du dessin et la maîtrise de l'exécution. Dans l'un d'eux, qui exprime en des tons riches et veloutés un intérieur de forêt, il est aisé de retouver toutes les qualités qui placèrent dans la suite l'école française du paysage au premier rang. Rousseau, Daubigny, Courbet ne pourraient renier leur parenté spirituelle avec le maître qui sut, le premier, se libérer des conventions et des préjugés pour aborder franchement l'étude directe de la nature et en exprimer avec un art supérieur les secrètes beautés.

Conférence de M. Camille Mauclair

Chacun a dans son âme un jardin de charité où des figures de femmes, les unes lointaines : Phèdre, Hélène, Salomé, Béatrice, Laure, Juliette, Miranda, Desdemone, les autres contemporaines : Ligeia, Bérénice, Maleine, Mélisande, Aglavaine et celles d'Ibsen et celles de Wagner et celles de Villiers de l'Isle-Adam, en des attitudes charmantes ou tragiques pour le plaisir et la joie ou la douleur et la tristesse, continûment évoluent. La femme est entre le rêve et la vie une admirable statue idéale que dressent les poètes. Elle est toujours la même, elle est d'une banalité nécessaire parce qu'elle accomplit comme la terre l'œuvre de la création la plus profonde et la plus élémentaire. L'homme reste le même aussi, mais il varie. La femme ne varie pas. Tout au plus, grâce à des toilettes diverses, grâce à des attitudes suivant les climats et les siècles, donne-t-elle l'illusion du changement. Mais ce sont là des détails qui n'importent guère et auquel une psychologie perspicace ne doit point s'attacher.

Dans une fête récente d'actrice moderne où l'on vit une capitale entière se projeter en admirations et en louanges, qui donc n'a songé à l'apothéose qu'aux temps de Périclès Athènes agita devant les pas de Phryné? Charlotte Corday ne fait-elle point le même geste que Judith? Et les Aspasie et les Salomé ne se multiplient-elles point effrayemment en notre temps? Les femmes restent identiques. Il n'y en a qu'une : elle porte plusieurs noms.

Celles-ci et quelques autres opinions ont été développées par M. Camille Mauclair, mercredi dernier, au *Cercle artistique*. Bien qu'au début de sa causerie, celui qui parlait prétendit n'avoir rien à dire, il a exposé en un langage clair, précis, facile et fin cette suite d'aperçus, dont le moindre charmait tous ceux que les féministes systématiques dégoûtent d'une des plus intéressantes croisades de notre époque. La souplesse, le don des mots nuancés et justes, l'élégance aisée de la forme ont valu à la causerie de M. Camille Mauclair l'unanime applaudissement final.

THÉATRE DE LA MAISON D'ART

Edouard Brandès.

Edouard Brandès, le plus grand auteur dramatique danois, est né à Copenhague en 1847. Il est le frère de Georges Brandès, le célèbre critique du Nord qui a écrit le monumental ouvrage qualifié : *Les Grands Courants de la littérature au XIXe siècle*.

Le théâtre de Brandès compte huit pièces. Les moyens employés y sont simples et si l'on n'avait abusé du mot *réalisme*, on pourrait proclamer Brandès réaliste à la manière de Henry Becque.

Le *métier* cher à Sarcey n'a pas de secret pour Brandès, dont les études critiques sur l'art dramatique scandinave et français sont très approfondies. La qualité primordiale de l'écrivain est la sobriété dans le style. De plus, il est à remarquer que ses sérieuses études et aussi son scepticisme ont épargné à Brandès des tentatives trop hardies ou des essais trop novateurs. Jamais, en effet, il n'est sorti des limites de son art.

En passant en revue les principales pièces de ce théâtre, on verra combien modernes elles sont et dans chacune on trouvera posés quelques-uns des problèmes qui préoccupèrent le plus les esprits élevés de ce temps.

Brandès débuta par les *Remèdes*, comédie en trois actes.

Tout l'intérêt de cette pièce porte sur les difficultés existant entre médecins, l'un allopathe, l'autre homéopathe. La pièce est symbolique à la manière d'Ibsen : au lieu d'homéopathie lisez théologie, au lieu d'allopathie, libre pensée.

La théologie est battue, et dans le raisonnement suivant elle cherche un dernier refuge :

Dr Eggert. — Entre nous, tu crois à l'homéopathie?

Dr Leuning. — Oui, comme à la mythologie; me crois-tu devenu idiot?

Dr Eggert. — Que fais-tu donc prendre à tes malades?

Dr Leuning. — Je leur offre la consolation, Eggert, la félicité de se sentir consolés. N'est-ce rien? Qu'importe si le médecin a foi dans ses remèdes, quand le malade lui, a confiance et guérit réellement par la foi? Pourquoi ne pas rendre les hommes plus heureux, même par des illusions?

Toute la pièce se trouve dans ces lignes et le symbolisme est d'autant plus saisissant que l'auteur expose simplement les faits et les laisse parler seuls.

Après les *Remèdes* vint *Terre mouvante*, pièce trop exclusivement danoise pour avoir un intérêt pour nous. Ensuite *Une Visite*, qui fut représentée dans notre traduction au théâtre des Escholiers et au théâtre Mondain, à Paris, et qui passionna la grande critique.

D'un bout à l'autre, *Une Visite* est techniquement parfaite : elle met en scène trois personnages seulement et en un même salon, dans un court instant, deux destinées sont complètement bouleversées; naturellement, sans effort, une des questions les plus délicates de l'éthique, les relations entre les sexes, a été agitée devant nous.

La scène est au château de Neergaard. Neergaard est au salon avec Florizel, sa jeune femme; leur enfant dort dans la chambre voisine. Le mari est un égoïste, un blasé qui rappelle le mari de Nora dans la *Maison de poupée;* il n'a été ni pire ni meilleur que les autres; oisif et riche, la vie lui a paru vide, il s'est marié avec une fille pauvre et il aspire seulement au repos. La femme, c'est la fille d'un professeur pauvre; nerveuse, elle a des accès subits de gaieté et de tristesse. Jeune, elle a souffert : « C'était si douloureux d'être la plus pauvre parmi ses compagnes. » Mais maintenant elle est heureuse auprès de son mari qui la gâte et qu'elle aime.

Cependant cette Florizel a eu avant le mariage une triste aventure : elle a été la victime d'un séducteur qui l'a surprise et demi-violée. Le don Juan est l'ami de jeunesse du mari et il arrive inopinément. Il s'appelle Repholt; c'est le viveur danois peint avec une sûreté de main étonnante.

Rien de plus poignant que la présentation de Repholt à Florizel. Tous deux dissimulent leur émotion en présence du mari à qui Repholt vient imprudemment de conter son aventure, ne pouvant s'imaginer rencontrer son inconnue en cet endroit. Après dîner l'amant reprend son sang-froid et se trouvant seul avec Florizel, cherche de nouveau à ressaisir cette femme, mais belle de colère et de honte, frémissante, elle le repousse avec dégoût.

Le mari découvre facilement son malheur; d'abord il songe à tuer l'indigne ami; puis simplement le chasse et s'abandonne à une indicible douleur. Vient l'explication des deux époux. Neergaard veut chasser sa femme, mais elle lui expose d'une façon si sincèrement saisissante comment elle fut victime et comment la honte l'empêcha d'avouer sa faute, que le mari, après avoir longtemps lutté, finit par dire :

« Peut-être ma douleur est-elle plus grande que ta faute; reste, Florizel, je n'ai pas le droit de te chasser. »

On le voit, la thèse de Brandès c'est l'égalité absolue des sexes devant la morale.

Mais poursuivons. Edouard Brandès se montra plus artiste encore dans sa magnifique pièce *Sous la loi*, l'œuvre capitale de l'auteur représentée au théâtre d'Appel dans notre traduction.

En voici l'action :

Le capitaine Gerhard, marié et père d'une grande fillette, a quitté l'armée et s'occupe de géographie et de voyage.

Oisif, il rencontre une séduisante jeune femme, Hélène, spirituelle et très libre. Elle a subi *les souillures du mariage*, car son mari, devenu fou, l'a fait horriblement souffrir par sa bestialité. Elle a soigné cependant cette brute jusqu'à son internement dans une maison d'aliénés. Seule maintenant avec une famille égoïste, elle rencontre Gerhard et ils s'aiment. Après avoir longtemps souffert du mensonge que leur imposait leur liaison, ils décident de tout avouer à la femme légitime et de s'enfuir.

Mais alors l'épouse, jusqu'alors douce, se dresse dans une éloquente douleur et mettant sa fille entre les fugitifs, essaie de faire vibrer en Gerhard le sentiment paternel. En effet, celui-ci recule devant le mal qu'il va faire à son enfant. Il abandonne Hélène et la laisse en présence de son mari fou et gâteux qu'on vient de ramener à la maison et tous deux, Gerhard et Hélène, retombent victimes de *cette loi* dont ils ne peuvent s'affranchir.

Entre *Une Visite* et *Sous la loi*, parmi d'autres œuvres Brandès a écrit les *Fiançailles*. Cette pièce sera représentée ce soir et demain à la Maison d'Art, dans notre traduction; nous n'en parlerons donc qu'avec une extrême réserve. Nous dirons seulement que c'est une étude très fouillée de l'adolescent épuisé par l'éducation officielle, par cette course aux examens, aux certificats qui rend l'homme incapable dans la lutte pour la vie et lui enlève toute originalité comme toute volonté.

En somme, dans l'œuvre importante que je viens de brièvement analyser, ce que je n'ai pu exprimer, c'est la vérité de tous ces portraits si finement peints, c'est la vie de ces types absolument saisis sur le vif, ce réalisme, en un mot, qui rend le talent de Brandès si moderne et qui fait de cet écrivain un grand artiste.

Vte de Colleville

J.-H. ROSNY

Un Double Amour, Chailley, éditeur, Paris.

Un livre de plus, et non des moins beaux, à ajouter à l'œuvre qu'édifient chaque jour ces probes et puissants constructeurs littéraires, MM. Rosny.

Un drame de la vie affective où les personnages attirés, acculés en des impasses — psychologiques, se rencontrent, se heurtent, se prennent ou se repoussent, renaissent ou succombent selon le gré de forces éternellement indomptables, l'Amour, le Gain, la Mort.

Pauvres êtres qui possèdent la richesse sans la santé, l'ambition sans la richesse, l'amour sans l'approbation, la beauté sans l'indépendance, ils luttent éperdument contre leur destin, et rien n'est plus prenant que cette misère.

Un don est commun à tous : l'intelligence qui leur permet l'analyse, le choix des arguments, l'élimination des moyens équivoques, même un certain pouvoir directeur sur leur dominante. Tous se sentent vivre intensément, prennent conscience d'eux-

mêmes en des débats de vie ou de mort, et douloureusement s'accroissent, se magnifient d'analogies de Nature. Mais la dissolution n'en vient que plus rapide, plus impérieuse.

« Mes jours s'en vont comme la fumée, dit l'un d'eux, commentant les versets du psalmiste. Mon cœur a été frappé, il est devenu sec comme de l'herbe... Je suis comme une ombre sur son déclin... Je veille, et je suis semblable à un passereau qui est seul sur le toit... »

Et le livre, qui est le livre de la fragilité et de la cécité humaines, se ferme sur ces paroles...

Les qualités de J.-H. Rosny ont été trop souvent et judicieusement définies pour qu'il semble utile de les énumérer à propos d'un ouvrage où elles éclatent en traits lumineux, révélateurs, confondants.

Sans doute, *Un Double Amour* retrace une humanité un peu théorique et dont toutes les figures ne sont pas également soutenues; mais combien de livres bâtis sur des « calques » donnent au même degré cette impression de vérité et de beauté? Quel est le livre de l'année où l'on trouve des créations supérieures à celle de Christine, de la mourante Christine?

A ce degré de maîtrise, MM. Rosny peuvent s'attarder dans la voie des déductions psychologiques et, selon le mot du cardinal Maury, s'estimer beaucoup s'ils se comparent. ED. C.

Le Château des comtes à Gand (1).

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Votre correspondant L. A. me demande, dans votre numéro du 13 courant, une affirmation en ce qui concerne la couverture des merlons du châtelet d'entrée. Je m'empresse de le satisfaire et je rencontrerai, en même temps, ses objections à propos des fossés, des meurtrières spéciales et des procédés d'exécution.

1° J'ai cru que par la constatation de l'existence des pierres plates sur les merlons, cette question était écartée. Puisqu'il n'en est point ainsi, j'ajouterai que les dos d'âne signalés étaient obtenus par des tuiles rouges superposées, qui étaient venues remplacer les pierres plates effritées; ces dernières sont, du reste, conformes aux usages du temps, car on peut poser les règles générales suivantes :

Les pierres de couverture des crénelages romains étaient plates et saillantes; pendant le XIIe et une grande partie du XIIIe siècle, elles restent plates, mais perdent leur saillie qui donnait prise aux grappins de l'assiégeant; vers le XIVe siècle, elles prennent des glacis, parfois couronnés d'un boudin;

2° Les fouilles faites le long de la rue de la Monnaie et de la place Sainte-Pharaïlde ont montré, à l'évidence, que le mur était fondé sur berme ou sur terre-plein; tandis que le déchaussement fait le long de la Lieve a fait constater l'existence d'un fossé. Comme il reste à fouiller la partie de l'enceinte donnant sur la propriété démolie il y a quelques semaines, la question reste ouverte et ne pourra être résolue, en *parfaite connaissance de cause*, que pendant l'exercice prochain;

3° Les meurtrières se terminant en pointe à l'intérieur n'ont pas disparu, et la tour dans laquelle on les trouve appartient à la partie *non restaurée*. Du reste, ces meurtrières forment des niches avec banquettes percées et sont évidemment établies à deux fins; elles peuvent donc être considérées comme exceptionnelles;

4° Enfin, quant à la nécessité de tailler à pied-d'œuvre les pierres livrées à l'état brut sur le chantier, ceci est vrai d'une *façon absolue*, et le procédé préconisé devrait être adopté dans *toute restauration*.

Cependant le Château des comtes souffre moins qu'un autre monument des procédés en usage et ce pour la raison suivante :

Les pierres qui doivent être employées à la restauration, sont : les moëllons de Tournai; la pierre appareillée de Tournai; un grès rose extrêmement dur. Le moëllon arrive à l'état brut; le grès est clivé à dimension, et ne pourrait être traité autrement à pied-d'œuvre qu'à la carrière; de sorte que la thèse émise n'est applicable ici qu'à la pierre *appareillée* de Tournai.

Je crois avoir rencontré *toutes* les objections de mon honorable contradicteur sur le terrain *des faits;* c'est le seul sur lequel je désire me placer.

Agréez, Monsieur le Rédacteur en chef, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

J. DEWAELE.

Voici la courte réplique de notre collaborateur, qui clôt le débat :

M. Dewaele répond sur des détails d'exécution. Son opinion sur quelques points peut n'être pas partagée par d'autres archéologues. Tout a été dit, croyons-nous, et les conclusions de notre article n'ont pas été attaquées.

Les lecteurs jugeront comme nous qu'il est fort difficile de se rendre compte de ce qu'était *un* château du XIIe siècle — (M. Dewaele n'y a pas ménagé ses peines) — et presque impossible de le reconstituer avec quelque certitude, d'autant plus qu'une fois relevé de ses ruines, il faudra, pour lui donner sa vraie physionomie, ... le meubler. — Ce sera drôle!

L. A.

(1) Voir l'*Art moderne* des 22 novembre, 6 et 13 décembre derniers.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Les Charmeurs.

Après les *Deux Billets*, voici *les Charmeurs*, paysannerie en un acte, musique du petit-maître apprécié et applaudi Ferdinand Poise, dont *Joli Gilles* et les *Surprises de l'amour* ont consacré le nom. *Les Charmeurs* avait été joué jadis, il y a quelque trente ans paraît-il, mais ce petit acte, oublié ou ignoré, a fait l'effet d'une nouveauté et a reçu le meilleur accueil. Pour la musique de M. Poise, qui est un adroit pastiche des partitions de jadis et qui a une agréable saveur archaïque, trente ans (ou la Vie d'un joueur de flûte) ne comptent guère. La partition est apparue pimpante et fraîche, avec son apparence de naïveté qui dissimule traîtreusement des trésors d'habileté. Et quant au sujet, qui met en scène une double intrigue dénouée par un double mariage, il est de tous les temps et de tous les pays. MM. Blancard et Caisso, Mlles Maubourg et Belia ont joué vivement et allègrement ce petit acte de bon opéra comique, donnant du charme aux mélodies qui le traversent et même quelque esprit au dialogue.

Javotte.

M. Saint-Saëns aurait-il épuisé dans *Phryné* sa gaieté et son entrain? *Javotte*, qui lui succède, est un ballet plutôt mélancolique. On y danse sur des airs très anciens de bourrée et de gavotte, et les pas de Mlle Riccio expirent en gestes de complainte.

Trois tableaux un peu longuets décrivent, en des scènes rustiques qu'encadrent les décors de feu *Werther*, les amours contrariées de Javotte, son triomphe au concours de danse du village et la réconcilation finale.

L'entrée en scène d'un garde-champêtre sur l'air populaire : « Brigadier, répondit Pandore » a, seule, déridé l'auditoire que n'a point paru enthousiasmer cette candide paysannerie. Il serait banal de dire que la musique est écrite d'une main experte, habile à combiner les timbres, à varier les rythmes, à improviser sur des thèmes empruntés au folklore d'ingénieux développements.

On sait que M. Saint-Saëns excelle à ces exercices, et qu'aucun musicien ne connait mieux que lui son métier. Mais la partition demeure terne, indécise, et n'ajoute rien à la gloire du compositeur de *Samson et Dalila*.

THÉATRE MOLIÈRE

Les Erreurs du Mariage.

Un monsieur de l'Institut, un savant d'antichambre, magnétiseur et microbiste qui aspire « à en être », un peintre symboliste, une belle-mère de bêtise et d'âge également mûrs, une femme bicycliste, une autre casanière, une suivante campagnarde et ignorante ont suffi à M. Bisson pour réussir les *Erreurs du Mariage*. Oh la bonne salade, assaisonnée de rires et pimentée de quelques observations fines! On y voit un gendre fumister sa belle-mère, se prêter à des expériences de magnétisme et de spiritisme; un académicien pauvre épouser... des fermes en Beauce, les protozoaires devenir des habitants du Var, Lamartine tirer son nom de la Martinique, Wagner se confondre avec l'auteur de *On m'a volé ma rose*, une chaudière sauter dans le lac du Bourget, des gens s'être dûment mariés en Amérique alors qu'ils ne le sont pas en France...

Au résumé, les *Erreurs du Mariage* sont d'une belle extravagance. On y rit pendant les trois actes et la pièce est très bien jouée par quelques acteurs parisiens. Grand succès et nombreux public.

Richard Strauss aux Nouveaux Concerts de Liége.

M. Sylvain Dupuis, toujours curieux de choses rares et nouvelles, avait depuis plusieurs années déjà initié les habitués de ses concerts à l'œuvre de Richard Strauss. Successivement et plusieurs fois l'orchestre des Nouveaux Concerts avait exécuté *Don Juan*, *Tod und Verklärung*, *Eulenspiegel*. Des sincères, amis d'art jeune et de belles audaces et encore ceux qui, moins épris d'art neuf, attachés davantage par l'habitude aux formes du passé, ne craignent pas néanmoins de s'abandonner aux bouillonnements de la vie et de l'enthousiasme, avaient reconnu dans le jeune compositeur allemand un maître. A chaque exécution nouvelle ils avaient appris à l'aimer davantage, chaque œuvre de plus récente éclosion le grandissait dans leur admiration.

La surprenante intensité de vie dont vibre son *Don Juan*, la tragique expression d'« illumination de l'être par la mort » dans *Tod und Verklärung* avaient remué d'une impression profonde. L'an dernier *Eulenspiegel*, un chef-d'œuvre, était salué tel et on demandait de réentendre au concert suivant ces pages de vigoureuse couleur où, dans une orchestration d'une incomparable richesse, la verve éclate si spontanée, si persuasive.

Or, voici que s'empare de M. Sylvain Dupuis l'heureuse idée d'appeler à Liége Richard Strauss et voici venir le maître.

Avec son vaste front d'imaginatif et ses yeux où du vague et de la pénétration glissent de fascinantes lueurs, jeune, ardent, intrépide il nous est apparu dans la simple attitude du jeune héros sûr de son rêve. Et de la puissance de son geste, dont on ne dira pas l'attractive éloquence, il sema la vie, la persuasion, l'enthousiasme. Il est un chef d'orchestre incomparable, projetant sur tout ce qu'il touche quelque chose de sa flamme.

Jamais la *Symphonie héroïque* de Beethoven ne parut à ce point animée de lyrisme. Chaque partie est mise en valeur avec sa couleur, son dessin particulier. Les sentiments voulus émergent tout naturellemement des ensembles avec une lumineuse clarté. C'est d'un relief saisissant. On ne prend plus la peine de penser, on plane dans la mélodie et le rythme et, les dernières notes envolées, invinciblement s'impose à vous le sens que le geste impérieux a voulu.

La souveraine maîtrise de cette interprétation fut acclamée.

Quelle juvénile ardeur, quelle fougue tempétueuse il a imprimées à son *Don Juan*; de son bâton nerveux il marquait les débordements de passion de son héros et il semblait qu'on le suivît, haletant!

Je ne sais de plus beau spectacle que celui de cet Inspiré, tantôt retenant et apaisant de sa main gauche, tantôt enlevant sous l'irrésistible pression de son geste les masses orchestrales.

Après les exécutions de la *Symphonie héroïque* et de *Don Juan* vint celle de *Ainsi parla Zarathustra*.

Cette œuvre, la dernière de Richard Strauss, jusqu'à ce jour inentendue en Belgique, n'a été jouée que dans deux villes d'Allemagne : Berlin et Cologne. Elle est « librement inspirée » de Fried. Nietzsche; le compositeur ne s'est pas enfermé dans le poème du philosophe, il l'a pénétré de sa personnalité, l'enflammant de ses inquiétudes et de ses aspirations.

Un critique allemand très érudit, Otto Lessmann, écrit de *Zarathustra* : « Je tiens cette œuvre pour la borne (sur le terrain de la musique purement instrumentale) qui s'élèvera loin au-dessus de tout ce que notre époque a produit. »

Et vraiment qu'admirer le plus de la hardiesse de la conception ou de la perfection de la réalisation? A ces hauteurs le vertige prend les âmes. On se sent enveloppé de quelque chose d'immatériel comme le souffle divin de Shakespeare. Le génie a rayonné. On analyse mal ce que l'on éprouve, on ne descend plus à la discussion.

Zarathustra, c'est l'âme humaine qui cherche à se dégager des attaches qui la lient au monde, qui tend — en s'isolant de toute ambiance — à la pleine possession de son « moi », en laquelle seulement réside la suprême quiétude.

Pour atteindre le but cette âme sera troublée de tous les fugaces désirs des hommes, ravagée par toutes les inquiétudes.

Au début c'est le chaos, et rien n'est plus émouvant que cette entrée — confiée à l'orgue et aux instruments graves — par laquelle Richard Strauss suscite la vision de l'univers. Alors surgit le désir de connaître. La religion d'abord, les passions ensuite attirent et retiennent l'homme. Mais tout cela n'est qu'illusions bientôt déchirées et le « chant du tombeau » s'élève rythmant la douleur aigüe des cruels déchirements.

Vers la science il cherche un refuge. Cet épisode, traité dans le style fugué, est d'une impressionnante gravité; plus vaine encore est la courte satisfaction qu'il y puise, et l'éternelle lutte des aspirations et de la Nature, traduite par les thèmes qui s'entrecroisent, de reprendre avec plus d'âpreté. Le thème du désir renaît en un appel plus pressant, plus désespéré et voici que peu à peu se fait l'apaisement; avec la danse symbolique qui se précise, se rythme toujours davantage, apparaît la délivrance. Doucement, lentement la danse s'éthérise, se fluidifie, montant en fine spirale et c'est l'affranchissement, l'épanouissement du « moi », son exaltation vers la suprême Beauté harmonique, cependant que les notes sombres marquent encore l'inéluctable persistance des voix de la Nature immuable.

Beaucoup serait à dire de *Zarathustra;* il faut se borner. Cette œuvre est grandiose; sa réalisation demandait un maître d'une inspiration et d'un art qui ne fléchissent point.

Ce maître fut Richard Strauss. L'inspiration de Richard Strauss est comme son art de source intarissable, la richesse de son instrumentation comme la fécondité de sa pensée ne s'épuise pas. En est-il un second qui possède une science instrumentale aussi sûre, de telles souplesses de rythmes, un pareil don de pittoresque?

Le passage à Liége de Richard Strauss restera pour tous la plus grande manifestation d'art de ces dernières années. Le Maître a donné à ceux qui l'ont approché et, durant quatre jours, ont suivi son travail de préparation, l'impression du génie qui vivifie, fortifie et laisse par derrière lui perdurer une longue traîne d'éblouissante lumière.

Qu'il nous soit maintenant permis de dire à M. Sylvain Dupuis toute notre gratitude pour la grande joie que son instinct d'artiste et sa belle abnégation de chef nous ont procurée.

X. N.

PETITE CHRONIQUE

Le premier concert du Conservatoire aura lieu aujourd'hui dimanche. On y exécutera la *Passion* selon saint Matthieu de J.-S. Bach.

La durée de cet ouvrage excédant de beaucoup la longueur ordinaire des matinées musicales, le chef-d'œuvre de Bach sera exécuté en deux séances, qui commenceront à 10 h. 1/2 du matin et à 2 h. 1/2 de relevée avec un intervalle de deux heures environ.

Pour rappel, le deuxième spectacle du Théâtre de la Maison d'Art aura lieu ce soir, dimanche (répétition générale), et demain, à 8 h. 1/4. Au programme : *Les Fiançailles*, pièce en deux actes d'E. Brandès (première représentation) ; *Le Coup de grâce*, un acte de Paul Heyse (première représentation), et *La Révolte*, drame en un acte de Villiers de l'Isle-Adam.

Les principaux interprètes seront : Mmes Maguéra, Paulette Debacker et Leroy, MM. Mévisto et Albert Mayer.

La première séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, donnée annuellement au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef, est fixée au dimanche 27 courant, à 2 heures. Elle aura lieu avec le concours de M. Demest, professeur au Conservatoire.

L'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* interprétera le vendredi 25 décembre (Noël), au salut de 4 heures, sous la direction de M. H. Carpay, diverses œuvres de Vittoria, Josquin De Près, Palestrina, Hændel et Nanini, ainsi qu'un *Tantum Ergo* en plain-chant. L'organiste, M. De Boeck, fera entendre des compositions de J.-S. Bach, de Hændel et d'A. Guilmant.

Un confrère qui, sous prétexte de critique, écrase toutes les semaines quelques parterres artistiques, feint de croire que nous nous sommes, en la reproduisant, moqués d'une de ses phrases. Nous aurions vraiment trop à faire si nous voulions essayer de corriger le patois dont il se sert, et amuser nos lecteurs aux dépens de sa syntaxe. Nous nous sommes bornés à épingler cette observation, vraiment digne, n'est-ce pas, d'une feuille qui prétend représenter les intérêts fédérés des artistes : un compositeur a tort quand il intercale dans un opéra un ballet dont il a pris la musique dans d'autres de ses ouvrages. Mais quand le compositeur est mort, *le procédé peut être admis pour ajouter à son œuvre un ballet qu'il n'avait pas jugé utile d'y intercaler.*

C'est de vous, cher confrère, que nous nous sommes moqués, et non de la construction vicieuse de votre phrase. La voici, au surplus, dans toute sa saveur, puisqu'une coquille l'a, d'après vous, défigurée dans la citation qui en a été faite : « Cette mode d'introduire dans certains opéras des ballets dont la musique est prise à tort et à travers dans le bagage d'un compositeur et n'ayant aucun rapport avec celle de la pièce, n'est pas à encourager. Tout au plus peut-on l'admettre pour les œuvres des compositeurs décédés, auxquelles on veut ajouter un ballet que l'auteur n'avait pas jugé utile d'y intercaler. »

C'est ce que vous appelez la « phrase originale ». La seule originalité qu'elle décèle, c'est votre façon de comprendre le respect dû aux œuvres d'art. *Quod erat demonstrandum.*

La première séance de la Section d'Art de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, à 8 h. 1/2. Le programme se composera d'une conférence de M. Octave Maus sur Vincent d'Indy et d'une audition d'œuvres de ce dernier, exécutées avec le concours de l'auteur, de Mlle J. Duthil, cantatrice, de MM. Dequenne, ténor, E. Bosquet, pianiste, A. Dubois, violoniste, A. Gietzen, altiste et E. Doehaerd, violoncelliste. Ces artistes interpréteront le Quatuor pour piano et archets, le deuxième tableau (*l'Amour*) et le Cortège des métiers (*la Fête*) du *Chant de la Cloche*, le *Lied* pour alto et les *Tableaux de voyage* pour piano.

THÉATRE DU DIABLE-AU-CORPS. — Le spectacle actuel, composé de *Godefroid de Bouillon* et *Ahasvérus*, attire la foule au joyeux théâtre de la rue aux Choux. Le succès de celui-ci s'affirme chaque jour davantage. Lundi dernier, M. Valère Mabille eut l'idée ingénieuse et vraiment artistique d'y réunir une élite d'invités pour qui fut donné un « spectacle de gala ».

Le cabaret du rez-de-chaussée, transformé en buffet élégant, vit pour la première fois affluer les habits noirs, les épaules nues et les diamants. Et ce furent, durant toute la soirée, des rires et des applaudissements ininterrompus qui consacrèrent définitivement la célébrité de M. Lemesre et de ses joyeux camarades.

Un avocat du Barreau d'Anvers, M. Auguste Dupont, chez qui la musique est une tradition de famille, a fait représenter la semaine dernière au *Cercle Artistique*, en l'honneur des membres de la *Fédération des Avocats*, un petit drame musical, philosophique et symbolique, dont il a écrit le poème, composé la musique et fort joliment dessiné les minuscules personnages — il s'agit d'un spectacle d'ombres, dans le genre de ceux du *Diable au-corps*. En cinq tableaux : *Le Dragon, le Mont-Aventin, la Jacquerie, la Terreur* et *le Feu*, il a dépeint la marche de l'humanité vers la catastrophe finale :

Ce qui passa
Du chaos en feu vibrant
Dans le temps et dans l'espace,
Par le feu purifiant
Au chaos retournera :
Telle est la loi.

On a fait grand succès à l'œuvre et à l'auteur.

C'est demain, lundi, qu'aura lieu, à Verviers, le premier des trois grands concerts symphoniques que nous avons annoncés. Il sera donné sous la direction de M. L. Kefer et avec le concours de Mlle Bréma et de M. Ed. Deru.

Un de nos amis a vu, il y a quelque temps, dans son charmant et fantastique cottage de la *Demi-lune*, à Corbeil, le grand artiste Félicien Rops tout à fait remis de l'indisposition grave qui avait inquiété dernièrement ses amis. Il a pu s'assurer que l'auteur des *Diaboliques* est, de cœur et de talent, aussi jeune que jamais.

Les dessins et les croquis dont il vient d'illustrer la *Légende de saint Nicolas* et les *Contes d'Ypérdamme* d'Eugène Demolder prouveront que nous pouvons encore attendre de Rops de nombreux chefs-d'œuvre. Il vient de partir pour Hyères, où il passera l'hiver.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — LUNDI, 21 *décembre*. — M. VAN DE VELDE. L'histoire de la philosophie du livre (première conférence). MARDI, M. EEKHOUD. La pléiade shakespearienne. — MÊME JOUR, à 5 heures, M. DE GREEF. Histoire de la philosophie. — MERCREDI, M. L. GUMPLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung.

M. Eugène Ysaye vient de quitter Bruxelles pour une courte tournée de concerts à l'étranger. Le 10 décembre, il a joué à la *Philharmonic Society* de Birmingham ; le 18, à Dresde ; demain, il sera à Lyon ; le 23, à Marseille d'où il reviendra directement à Bruxelles pour diriger, le 26, une répétition d'orchestre en vue du second concert de la Société symphonique, et il repartira le lendemain pour Nancy, où il joue le 28 décembre dans un concert du Conservatoire et donne, le 29, une séance de musique de chambre avec son Quatuor. On ne dira pas que l'illustre artiste se repose sur ses lauriers !

Un nouveau-né, auquel nous souhaitons vie et santé, le *Journal littéraire*, paraissant le samedi, à Verviers, sous la direction de M. L. Junker. Bureaux : rue Spintay, 84. Abonnements : 5 francs par an.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

SEIZIÈME ANNÉE — N° 51. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 27 DÉCEMBRE 1896.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

H. FIERENS-GEVAERT

Essai sur l'Art contemporain, petit in-8° de 175 pages et titre Paris, Alcan (Bibliothèque de Philosophie contemporaine).

Voici un nouveau Critique d'art qui prend relief en Belgique, avec une amplitude de vues et une sérénité de style qui commandent une vive attention.

On sait qu'en ce métier difficile, d'une si haute portée esthétique et d'une si intense influence sur les artistes et le public, le très regretté Francis Nautet avait atteint chez nous les paliers supérieurs. On sait qu'actuellement Verlant, Krains, de Haulleville et quelques autres y apportent, avec une virtuosité, des méthodes et des mérites divers, mais toujours remarquables, une bonne volonté, une impartialité et une ingéniosité en accord avec cette difficile mission de Juge et d'Éducateur.

Mais on sait aussi ce qu'est, en général, dans les journaux et les petites revues, la critique d'art! On en connaît la superficialité, l'étourderie, l'ignorance et, trop souvent, hélas! l'ignominie et la bassesse. Là, à de rares exceptions près, il n'y a que partis pris et rancunes. Là, on dépose dans les comptes rendus le résidu des parlottes de taverne, l'arrière-faix des haines et les rancœurs fielleuses des fessées reçues *coram populo*. Là, on n'a pas la préoccupation noble d'aider à l'avancement de l'Art, à sa diffusion plus rapide dans les masses, à son dégagement comme force sociale directrice et salutaire au-dessus de toutes les autres, consolatrice, exaltante, invigorante. On ne pense qu'à la nuisance possible contre les ennemis qu'on redoute, contre les rivaux qu'on voit surgir, contre les athlètes dont le poing trop lourd ou le fouet trop cinglant ont fustigé ou assommé, impitoyables. On ne pense, on ne pense, en prenant la plume, qu'au coup de couteau à donner dans le dos à l'adversaire irrémissible, ou, les coups de couteau de ce genre ne tuant, n'égratignant même plus, aux ordures à ramasser dans l'égout pour essayer d'en salir les trop invulnérables vainqueurs.

Le Livre dont le titre est en tête de cet article est un effort puissant pour retirer de ces luttes méprisables l'esprit public et le détourner des empoignades, des coups de savate et des crépages de tignasses qui tapagent à l'avant-scène des baraques où se désarticulent les

bateleurs de la Littérature. Il apparaît en firmament lunaire et de neige au-dessus d'une curée de chacals affamés et hurlants.

Déjà, à diverses reprises, M. H. Fierens-Gevaert a publié des articles isolés sur les questions esthétiques et nous avons signalé sa maîtrise naissante. Il y semblait avoir le sain dégoût des personnalités amoindrissantes, une tendance élégante et aisée vers les généralisations de haut vol, un besoin de contempler l'Art en ses sommets à travers la limpidité d'une atmosphère de pensée sans miasmes. Il se dégageait des étroitesses d'école. Il manifestait, avec clarté, sa belle inclination à croire que le charme le plus énergique des choses esthétiques est dans leur variété même et dans l'ubiquité séduisante de leurs interprétations.

Son Essai sur l'Art contemporain est l'épanouissement de ces qualités d'élection alors germantes. D'un bout à l'autre, à travers de vastes et vermeils paysages d'intellectualité pure, elles s'affirment, ornées de la tunique aux teintes reposantes d'un style calme et fort. C'est la grande allure de la Critique philosophique des esprits élevés, recherchant, avec une obstination nourrie d'impartialité et de bon vouloir, les lois souveraines immuables cachées sous la diversité et le bruit des phénomènes, conductrices mystérieuses, symboles de l'éternel dans l'actuel, pareilles aux eaux marines profondes, bases immobiles et indestructibles à la surface desquelles s'agitent, en leur turbulence, les vaguelettes incessamment renouvelées et incessamment retombantes.

Voici les titres des dix chapitres en lesquels se décompose cette œuvre courte, mais substantielle comme la sève des grands végétaux forestiers. Ils donnent, jalonnant les rives de beaux feux clairs aux teintes rayonnantes, une ample idée du fleuve que l'auteur vous fait remonter avec lui dans une quiétude de réflexions murmurantes et pénétrantes :

I. De la Création de l'Œuvre. — II. De l'Instinct créateur. — III. De l'Évolution de l'Art. — IV. De la Variabilité des Goûts artistiques. — V. Du Don critique. — VI. De l'Utilité de la Critique. — VII. Des Écoles d'Art. — VIII. Du Rôle moral de l'Art. — IX Du Rôle de la volonté dans la Création artistique. — X. De l'Avenir de l'Art plastique.

Quel décalogue de problèmes essentiels! Et en quelle belle série logique et dialectique! Comme ces brèves formules, enchaînant leurs anneaux et se soutenant l'un l'autre, résument bien la dominante des préoccupations présentes! Comme elles sont un appel tentateur pour décider qui les déchiffre sur le seuil à pénétrer dans l'intérieur du temple pour aller voir s'il contient les vérités, ou les propositions de vérité, qui mettront l'ordre et le repos dans le trouble des idées, hantises invincibles du cerveau de quiconque, en ce temps de controverses rumorantes et querelleuses, ne peut, malgré la rudesse de cette campagne infinissable, s'empêcher de vivre dans le tourment artistique.

Et, à la lecture, on n'est pas déçu! On se sent guidé par une âme équilibrée, largement méditative, fort instruite, ayant vu, entendu et conçu beaucoup, s'extériorisant en un style harmonieux, tranquille parfois jusqu'à la sourdine, mais planant toujours au-dessus des perspectives, à des hauteurs où les belliqueuses vociférations des mêlées meurent dans le fondu d'une douceur universelle.

Certes quand on fut, au cours d'une vie longue et bousculée, peu à peu grevé d'inévitables ankyloses psychologiques par les luttes artistiques, et qu'on sent, sous la peau, les nodifications incurables et les cicatrices toujours visibles de ceux qui ont trop combattu, trop affirmé et trop aimé, des désaccords se rencontrent au cours de ces pages ordonnées comme un beau parc architectural. Aussi on se sent pris de la nostalgie des âpres partialités, matrices des résolutions aveugles dont a besoin, souvent, l'accomplissement des grandes choses et l'administration des grands remèdes. L'écueil où il se peut que, plus tard, soit attardé M. Fierens-Gevaert dans ses pérégrinations furtives à travers les océans de la critique, est peut-être dans cette impassibilité, qui risque de devenir quelquefois débonnaire. Mais une telle impression procède-t-elle d'un défaut de l'auteur ou n'est-elle que le signe d'une infirmité du lecteur, soldat revenant des batailleries quotidiennes et décontenancé par un discours aussi imperturbablement pacifique? Qu'importe! Abstenons-nous du travers agaçant de trop ratiociner. Un bon livre, cette chose si rare, s'offre à nous, un livre sans fadeur, un livre non pas de fioritures, versiculées ou non, d'amourettes et d'historiettes, de roucoulades à prompt essoufflement, un livre qui ne recommence pas pour la centième fois la même antienne littéraire, un livre paisible et robuste en ses tons sobres qui font penser aux fresques de Puvis de Chavannes. Il faut le lire! Et paix au lecteur de bonne volonté.

FERVAAL

Action musicale, par Vincent d'Indy (1).

PROLOGUE

La toile se lève sur une antique forêt d'oliviers, de chênes verts et de pins maritimes. Une troupe d'hommes barbares, armés d'arcs et de frondes, attaque tumultueusement deux voyageurs qui luttent en désespérés. L'un d'eux tombe, frappé d'une flèche.

(1) A la veille des représentations de *Fervaal*, dont la première aura lieu au Théâtre de la Monnaie dans la première quinzaine de janvier, nous pensons qu'il est utile de faire connaître à nos lecteurs le résumé du drame de Vincent d'Indy, appelé à marquer une étape nouvelle dans l'évolution du théâtre lyrique.

Son compagnon, un vieillard, cherche à le protéger, la hache à la main. Il abat l'un des assaillants mais va succomber sous la ruée furieuse des bandits lorsque l'arrivée soudaine d'un groupe de cavaliers interrompt le combat. A la tête de ces cavaliers chevauche une femme, une princesse d'Orient, Guilhen, somptueusement vêtue, qui s'arrête, interdite, avec sa suite de coureurs maures, devant le blessé. « Vieillard, quel est donc celui-ci? Les ombres de la nuit se sont appesanties sur son visage. Il paraît endormi, et pourtant son sang vermeil rougit la terre. Parle, vieillard, est-ce ton fils? »

A ce moment des esclaves annoncent que la clairière voisine est jonchée de cadavres. L'intrépidité du héros inconnu exalte Guilhen. Mais elle interroge en vain le vieillard. Celui-ci garde obstinément le silence.

Cependant le blessé a ouvert les yeux et s'est dressé à demi. L'œil brillant de fièvre, il parle, comme dans un rêve, d'une mission divine qui lui est réservée, d'un acte mystérieux qu'il doit accomplir. Lorsqu'il aperçoit Guilhen, il subit la puissance fascinatrice de son regard. « Pourquoi fixer sur moi tes grands yeux noirs, ô femme? Leurs ardents rayons me torturent... Détourne tes regards. Eloigne-toi! L'amour m'est interdit, car j'appartiens aux dieux. » Et, le bras étendu, il murmure la formule d'un solennel serment dont les derniers mots expirent sur ses lèvres sous le regard passionné de Guilhen. Brisé, il retombe, et le vieillard, éperdu, se jette sur son corps en pleurant. Mais Guilhen le repousse et, penchée sur la poitrine de Fervaal : « Il respire, il vit! s'écrie-t-elle. Au nom du soleil dont les rayons tombent sur lui, au nom de l'affection que tu lui portes, au nom de sa patrie dont il est l'espoir, laisse-moi rappeler le héros à la vie. Je connais la vertu des breuvages magiques. Je l'emmènerai dans ma demeure. Je le sauverai! » Méfiant, inquiet, le vieillard finit par acquiescer et les esclaves emportent sur une civière de branchages et de feuilles, vers le palais de l'enchanteresse, le corps inanimé de Fervaal.

PREMIER ACTE

Après un prélude symphonique qui décrit l'amour enflammé de Guilhen pour l'étranger, un décor scintillant de lumière nous montre les jardins féeriques de la magicienne, avec leur végétation méridionale, leurs allées d'orangers et de citronniers, leurs parterres de fleurs odorantes. On aperçoit dans la plaine brûlée par le soleil, au loin, une tour forte de château.

Fervaal est endormi sous un olivier. Arfagard, le vieillard, s'avance, les armes du héros à la main.

« Fervaal, réveille-toi. Depuis longtemps ta blessure est fermée. Fervaal, il faut partir d'ici. » Et comme le jeune homme, indécis, hésite à le suivre, veut jouir encore de la beauté de la nature ensoleillée qui l'entoure, Arfagard lui rappelle la haute mission à laquelle il est destiné et le serment qui le lie. Fervaal est le dernier descendant des dieux celtiques qui protègent Cravann, la région des nuées et des brouillards, la patrie menacée par les invasions étrangères, mais demeurée fidèle aux cultes d'autrefois. Il l'initie aux mystères sacrés : Kaito, le serpent mystérieux, engendra les nuées aux premiers âges du monde. Des nuées sortit la race des dieux. Bientôt l'esprit des forêts, l'âme pensante des vieux hêtres émigra dans le corps des hommes les plus saints. Ainsi fut créée la race des prêtres, dont Arfagard est le dernier pontife. Un oracle a proclamé la fin prochaine de Cravann. Un seul homme peut la sauver, et cet homme c'est Fervaal. Mais pour qu'il soit vainqueur, il faut qu'il reste pur de toute souillure, qu'il se garde du contact de la femme. Ainsi l'exige le dieu nouveau dont le règne s'annonce. La destinée va s'accomplir. Arfagard doit conduire Fervaal au grand conseil qui acclamera en lui le chef suprême, le sauveur de Cravann. Dès ce soir ils partiront tous deux pour le pays des hêtres.

Le vieillard s'éloigne, et Fervaal commence à s'armer, lorsque survient Guilhen. Elle s'inquiète de l'air soucieux du héros, le presse de s'ouvrir à elle. Fervaal lui confie la cause de son trouble. Dans son enfance, il vivait libre d'inquiétudes, dans la joie et l'insouciance. Depuis qu'il l'a vue, la douleur est entrée dans son âme. Il souffre de ne pouvoir l'aimer.

Guilhen s'abandonne à son tour. Fille de l'émir qui conquit la contrée, elle ne connut jadis que la joie, à l'époque des jeunes années qu'elle passa à chasser les bêtes sauvages sur sa cavale tigrée. Mais son bonheur a fui depuis que le clair regard de Fervaal s'est fixé sur elle.

Après ce double aveu, Fervaal et Guilhen s'enlacent et retrouvent avec une indicible émotion, dans une douloureuse étreinte, la volupté des jours d'autrefois.

Soudain retentit au loin l'appel d'Arfagard. Fervaal se rappelle son serment. Il repousse Guilhen. Le destin l'ordonne : il doit partir. « Eh bien, nous partirons ensemble! Ta gloire sera ma gloire! — Non, Guilhen. Ce serait un crime. J'ai juré de rester chaste. » En vain l'enchanteresse s'efforce de le retenir par ses caresses. Sur un nouvel appel d'Arfagard, Fervaal s'arrache de ses bras et s'enfuit.

Guilhen tombe, évanouie. Quand elle revient à elle, elle aperçoit les deux cavaliers galopant au loin dans la plaine, et sa douleur est poignante. « Ma bouche, dit-elle, a goûté le miel de sa lèvre, et ma force a fui pour toujours. »

Mais bientôt, dans cette âme farouche, la haine succède au désespoir. La trahison de Fervaal l'indigne, et la colère étouffe dans son cœur la tendresse abolie. Et comme des bandes de barbares pénètrent peu à peu dans les jardins, en quête de rapines, elle les excite, avec une exaltation croissante, à envahir de leurs hordes innombrables le pays de Cravann où ils trouveront en abondance du pain et de l'or. Tous acclament leur souveraine et s'arment en tumulte pour la guerre sainte.

DEUXIÈME ACTE

Le deuxième acte nous transporte au pays de Cravann. Sur la déclivité d'une montagne, dans le mystère d'une forêt de pins couverts de mousse, Fervaal, anxieux, songe, au pied d'un autel de pierre, à son amour, à son bonheur détruit. Il ne fait pas encore jour. Des brouillards estompent le paysage.

Un berger, envoyé en messager par tout le pays, a convoqué pour ce matin même l'assemblée des chefs de tribus qui vont élire Fervaal. Dans la lueur indécise de l'aube, les nuées s'enroulent sur l'autel en formes primordiales. Elles affectent la silhouette de hauts rochers, d'arbres et de plantes gigantesques. Un souffle de vent disperse ces images. Ce sont ensuite des formes fantastiques d'animaux dont le corps s'allonge horizontalement d'une façon démesurée. Un second coup de vent les emporte. Enfin, les nuées présentent l'aspect d'un serpent immense qui s'enroule autour de l'autel en s'étirant vers la cime des pins. Une voix se fait entendre, celle de Kaito, la déesse-mère, prophétisant, au milieu de blanches théories de nuages, la fin d'Esus, le dieu cruel des combats, et la venue prochaine d'un dieu nouveau, d'un dieu

d'amour, de pitié et de justice. « De la Mort naîtra la Vie nouvelle. »

Le vieux prêtre refuse de croire à l'oracle. L'antique religion des Celtes subsistera, et c'est Fervaal qui la fera triompher. Il ordonne au jeune héros d'aller revêtir ses armes et de ne paraître au conseil qu'à son appel.

Bientôt, aux clartés grandissantes de l'aube, la forêt se peuple. Druides et prêtresses entourent l'autel tandis que défilent, un à un, les chefs des tribus précédés de leurs bardes. A l'appel de leur nom, ils se rangent en cercle, et quand ils sont tous réunis, Arfagard leur annonce les périls dont Cravann est menacée. Il faut, pour s'opposer à l'invasion, élire un brenn de guerre, et ce chef suprême, ce sera Fervaal, fils de Raidrig, désigné par les dieux.

Ces paroles du pontife clôturent la discussion qui s'était élevée entre les chefs, chacun s'offrant pour commander l'armée celtique. Fervaal apparaît, revêtu d'armes éclatantes, et salue les chefs qui l'acclament.

Arfagard bénit ses armes et célèbre un sacrifice, selon les rites sacrés, pour implorer le secours des dieux. Un barde chante le triomphe prochain de Fervaal, lorsqu'un messager met fin à l'allégresse générale en annonçant l'approche des bandes sarrasines qui s'avancent vers Cravann en pillant les villes et les bourgs, en massacrant tout sur leur passage.

Effrayés, les chefs se concertent, parlent de regagner leurs tribus, mais Fervaal rallie tous les courages en vue d'une action commune. Tandis que les chefs s'éloignent, Fervaal, pris de remords, confesse à Arfagard son amour pour Guilhen. Il s'est parjuré. N'est-il pas indigne de conduire les guerriers de Cravann?

Arfagard, désespéré, va le maudire, lorsque Fervaal l'arrête. « L'oracle a dit : la Vie nouvelle naîtra de la Mort. Esus exige un sacrifice. En me faisant tuer dans la mêlée, je sauverai la patrie. »

TROISIÈME ACTE

Les Celtes ont perdu la bataille. Sur la montagne d'Iserlech, où le combat vient de finir, la nuit est descendue. La bise souffle lugubrement et chasse les rapides nuages qui passent, incessants, cachant le sommet de la montagne et voilant de temps à autre la clarté de la lune. Déjà rigides, des cadavres de guerriers, en partie couverts par la neige, sont étendus. On entend au loin des cris de détresse et de longs gémissements.

Fervaal, seul, sans casque, les deux mains appuyées sur la garde de son épée, immobile au milieu du champ de carnage, pleure sur la patrie détruite par sa faute. En un très lent geste d'invocation et de prière, il élève les bras vers le ciel, sa main droite tenant le glaive par le milieu de la lame.

A ce moment paraît Arfagard, qui cherche à reconnaître les cadavres et va, inquiet, de l'un à l'autre. Il aperçoit Fervaal et s'arrête. « Fervaal, es-tu vivant? ou serait-ce ton âme errante qui paraît ici devant moi? » Fervaal lui raconte la terrible défaite. Tous les siens sont tombés autour de lui. En vain il a cherché la mort. Mais puisqu'il n'a pu la trouver dans la mêlée, il supplie le prêtre de l'immoler aux dieux que son parjure a irrités. Arfagard lève sur lui son couteau de sacrificateur lorsqu'un cri désespéré retentit dans la nuit. A ce cri de détresse, Fervaal s'est redressé. Il a reconnu la voix de Guilhen. Qu'importe la ruine de Cravann puisque Guilhen est vivante? Et qu'importent les dieux, puisque le dieu nouveau lui commande d'aimer! Arfagard essaie de l'immoler, mais Fervaal le frappe de son épée et s'élance vers Guilhen qui tombe, épuisée, dans ses bras. L'amour a vaincu la haine. Pour retrouver Fervaal, Guilhen a traversé les forêts sauvages, les montagnes glacées. Mais le froid l'a saisie et elle se sent mourir. Fervaal la réchauffe sur son cœur, l'enlace passionnément. C'est pour elle qu'il a trahi ses serments, qu'il a ruiné sa patrie, qu'il a renié ses dieux. L'amour est la loi souveraine et nul ne peut s'y soustraire.

Torturée par le froid et la fièvre, Guilhen va expirer. Dans un suprême adieu, elle dit à Fervaal qu'elle meurt heureuse puisque son amour a révélé à celui-ci la raison secrète de la vie.

Et tandis qu'éclate l'orage, Fervaal, demeuré seul, tournant alternativement les regards vers les cadavres d'Arfagard et de Guilhen, se sent pris d'un désespoir profond. Tous les liens qui l'attachaient à la vie sont brisés. La mort seule le délivrera de sa douleur.

Tout à coup des voix mystérieuses s'élèvent, comme un cantique saint, tandis qu'au ciel un scintillement d'étoiles produit à travers les nuages une diffuse lumière. Elles vont révéler au héros sa mission divine.

Le cœur de Fervaal s'ouvre à la vérité nouvelle. Sa conscience s'éveille. La dernière épreuve qu'il a subie lui apparaît comme le suprême sacrifice nécessaire. Désormais les temps prédits sont arrivés. La mort est la rançon du monde. Elle enfante la vie éternelle. Le règne de l'amour universel s'annonce.

Il saisit dans ses bras sa fiancée morte, puis il commence une lente ascension vers le sommet de la montagne. Le long manteau de Guilhen flotte au vent de bise comme un drapeau.

Il redit son chant de victoire. Mais ce n'est plus vers le bruit des batailles qu'il veut conduire son armée. La patrie s'est élargie. Des lois nouvelles gouvernent l'humanité. La paix a succédé aux querelles des hommes. La joie embrase l'univers. Dans la grande nation qui a remplacé l'antique Cravann, la fraternité a réuni les peuples.

Une lueur rosée teinte les plus hauts nuages, et les voix mystiques résonnent de nouveau. Fervaal les écoute, illuminé et conscient. Les temps nouveaux, dont l'aurore éblouit ses regards, lui apparaissent, distincts. Il appuie passionnément ses lèvres sur celles de Guilhen et, calme, solennel, victorieux, recommence à monter, en chantant à pleine voix un chant triomphal. Il célèbre la venue du dieu nouveau, du dieu d'amour qui affranchira l'humanité, et disparaît lentement dans les nuages tandis que les cimes neigeuses des montagnes étincellent sous les premiers rayons d'un idéal soleil.

THÉATRE DE LA MAISON D'ART

Une pièce intéressante d'Edouard Brandès, un acte tragique de Paul Heyse, une conception haute et profonde mise à la scène par Villiers de l'Isle-Adam aimantèrent, lundi dernier, vers la Maison d'Art l'attention du public littéraire. M. Mouru de la Cotte avait composé le programme suivant : les *Fiançailles*, le *Coup de grâce*, la *Révolte*.

Et ce fut, dans l'étude un peu trop réaliste et terre-à-terre de Brandès, l'observation fidèle, piquée, ci et là, des pointes de l'émotion, et ce fut tels caractères bien définis et dessinés avec leurs angles et leurs coins et tels autres avec leur grâce et leur vaillance qui charmèrent. Les *Fiançailles* sont la dissection du fonctionarisme grave, dogmatique, imbécile et imposant, mais

honnête, un fonctionarisme mil-huit-cent-trente, cravaté et redingoté à la Louis-Philippe, dont la devise fut « La sûreté dans la médiocrité ». Cela nous semble déjà loin, l'administration actuelle étant certes tout aussi bête, mais non point aussi intacte que celle de jadis. Il y a déchet. Il y a des taches et des trous sur et dans cette institution toute en façade et l'on a peine à admettre la belle âme que ce petit ménage de fonctionnaire tient quotidiennement chaude et saine, comme de la soupe sur son feu. Mais après tout, en Danemark, désinfecté peut-être depuis Hamlet et Horatio...

Le *Coup de grâce*, de Paul Heyse, nous plonge un peu lourdement et continuement en des affres. L'auteur semble y suspendre, à bras tendu, ses personnages sur des pointes d'épouvante. A force de monotonie dans l'effort, les scènes ne maîtrisent plus le spectateur.

Quant à la *Révolte*, elle est d'une grande envolée et d'une belle langue de livre. Calcul et rêve, étroitesse et grandeur, entêtement et force, mort et vie se heurtent comme un morceau d'or contre un coin de plomb. On a déjà écrit comment en ces luttes, qui sont vraiment toute l'existence moderne, Villiers avait précédé Ibsen. Seulement il n'avait pu, comme le génial Norwégien, prêter intensément à ses idées la forme dramatique et les faire sortir en personnages scéniques, du fond de son cerveau. *La Révolte* se lit plus aisément qu'elle ne s'écoute.

Le caractère de la femme qui se délivre un instant pour revenir bientôt vers ses chaînes est d'un admirable jaillissement. L'adieu à son mari stupide est souverain : « Je vous laisse en souvenir de moi ce bloc de cristal. L'ombre de vos cahiers ne peut pas même le ternir. Toute lumière, même celle de ce flambeau, se reflète en ses profondeurs, avec mille feux merveilleux! Réfléchir toute lumière, c'est sa vie. Les angles en sont durs et tranchants; il est poli, transparent et sincère; il est glacé. S'il vous arrive de songer à moi, regardez-le, Monsieur. »

Toute l'interprétation a été plus que convenable. Mevisto et Mayer sont des acteurs de vraie valeur. Et Mmes Maguera et Debacker furent, lundi soir, très vivantes dans leurs rôles.

Une conférence intéressante du vicomte de Colleville sur le théâtre d'Edouard Brandès avait précédé ce spectacle de haute saveur littéraire.

AU CONSERVATOIRE

La Passion selon saint Mathieu.

L'an dernier, M. Gevaert ouvrait la campagne musicale du Conservatoire par la *Hohe Messe* de J.-S. Bach, restituée dans sa presque intégralité. On se souvient de l'impression profonde que provoqua ce monument d'art sacré, l'une des conceptions les plus grandes et les plus élevées de la pensée humaine. Cette fois, c'est *la Passion selon saint Mathieu* qu'il a érigée avec des soins patients et une infatigable ardeur, réalisant un rêve qu'il caresse depuis trente ans. Et *la Passion* comme *la Messe* a ému, ravi, enthousiasmé la foule que cinq heures de musique, en deux séances séparées par un intervalle consacré à la réfection méridienne, n'a nullement rebutée. Il y a dans cette œuvre gigantesque, à l'architecture de cathédrale, de tels trésors de piété attendrie, de foi naïve et fervente, de beauté pure, de spiritualisme de l'ordre le plus élevé, que nul ne peut se soustraire au charme qu'elle dégage. On souhaiterait la faire entendre à un public populaire, n'ayant pas de culture musicale spéciale et par là même plus spontané dans ses appréciations, plus apte à recevoir les sensations artistiques et à se laisser pénétrer par elle, — le public simple, étranger aux complications modernes, pour lequel fut écrit ce chef-d'œuvre. L'expérience serait intéressante et produirait, pensons-nous, d'excellents résultats.

Car ce qui donne à la *Passion* sa haute valeur, c'est le sentiment profond qu'elle recèle. Sous une forme de la plus noble simplicité, elle constitue un hymne admirable à la morale chrétienne. Et les vérités qu'elle met en évidence sont de celles qui, de nos jours comme au temps de Bach, exaltent les âmes et versent dans les cœurs la force et l'espoir.

L'orchestre et les masses chorales considérables qu'exige l'interprétation de cette partition unique dans la littérature musicale en ont rendu, sous la direction de M. Gevaert, avec une précision et une ampleur de style inégalées jusqu'ici, la secrète et quasi divine émotion. Les solistes — bien que de ce côté il y eut quelques inégalités et certaines défaillances — ont droit à tous éloges pour leur belle vaillance et leur énergique effort d'art. Nous ne chicanerons donc pas sur le détail de telle ou telle interprétation et nous bornerons à féliciter le directeur du Conservatoire de son audacieuse et admirable initiative, et ses collaborateurs du chant et de l'orchestre : MM. Seguin (le Christ), Disy, Warmbrodt, Dufranne, Vander Goten, Mmes J. Flament, Duchâtelet, Charton, etc. et MM. Colyns, Jacobs, Guidé, Anthoni, Mailly, etc. qui, sous l'impulsion de leur chef, ont fait passer dans les âmes le frisson des grandes sensations artistiques.

A LA MAISON DU PEUPLE

Première séance de la Section d'Art.

La règle étant, à l'*Art moderne*, depuis sa fondation, de ne pas utiliser sa publicité au profit de ceux qui y écrivent, nous nous abstiendrons de parler de la conférence que fit, à la Maison du Peuple, notre collaborateur Octave Maus sur la vie et l'œuvre de Vincent d'Indy, nous bornant à résumer l'impression que provoqua l'audition musicale dont elle fut suivie.

Cette fois encore, la réceptivité du public spécial qui compose l'habituel auditoire des séances de la Section d'Art apparut à l'évidence. On n'imagine pas réunion plus attentive, plus ouverte aux sensations d'art, plus respectueuse des œuvres auxquelles on l'initie, plus ardente à en applaudir les passages saillants. A défaut d'éducation musicale, ces âmes simples ont un rare instinct des beautés artistiques, et l'intérêt qu'elles témoignent aux œuvres supérieures est la raison d'être de ces séances.

C'était, on le sait, l'œuvre de Vincent d'Indy qui, cette fois, constituait le programme de la soirée. On a entendu tour à tour le *Quatuor pour piano et cordes*, le deuxième tableau (*L'Amour*) du *Chant de la Cloche*, les *Tableaux de voyage* pour piano, le *Lied* pour alto et le « Cortège des Métiers » du *Chant de la Cloche* (3e tableau), transcrit pour piano à quatre mains.

Vincent d'Indy a pris personnellement part à l'exécution en accompagnant l'exquise scène d'amour du *Chant de la Cloche*, chantée avec beaucoup de sentiment et de goût par le ténor Dequenne et par Mlle Duthil. C'est lui aussi qui a exécuté les jolis tableaux de voyage (*Lac Vert*, *La Poste*, *Départ matinal*) qui évoquent de pittoresques excursions en Germanie, et, avec M. Octave Maus, cette marche mouvementée, brillante, animée et

joyeuse des Corporations, qui a terminé l'audition aux acclamations enthousiastes de la foule.

MM. Bosquet, A. Dubois, A. Gietzen et E. Doehaerd ont eu, dans l'interprétation du Quatuor, et M. Gietzen dans l'exécution délicate et émue du *Lied*, large part d'applaudissements et de rappels.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les Tableaux du prince Sciarra.

Une transaction vient d'intervenir entre le prince Sciarra et le gouvernement italien. On se rappelle que le prince avait été poursuivi et condamné, en vertu de l'édit Pacca, pour avoir vendu à l'étranger une partie de sa galerie de tableaux, l'une des plus considérables parmi les collections privées d'Italie; c'est ainsi que le célèbre *Joueur de violon*, de Raphaël, est allé enrichir la collection du baron Alphonse de Rothschild, tandis que le *Saint-Sébastien*, de Pérugin, est venu augmenter celle du Louvre.

Le prince ayant fait appel du jugement qui le condamnait, le gouvernement a consenti à signer avec lui une convention qui l'affranchit pour l'avenir des dispositions de l'édit Pacca : le prince Sciarra pourra désormais disposer de sa collection et aliéner également toutes les œuvres d'art qui la composent; en retour de la liberté pleine et entière qui lui est garantie, le prince fait don à l'Italie de cinq statues et dix tableaux, dont les plus précieux sont une *Madeleine*, de Guido Reni; *la Vie de Jésus*, de Giotto; une *Madone*, d'Andrea del Sarto; une *Madone avec l'enfant dormant*, de Giovanni Bellini; un *Portrait* du Bronzino.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, première séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano donnée au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef. Au programme : la Suite en *ré* pour trompette, flûtes et quatuor à cordes, de Vincent d'Indy, *sous la direction de l'auteur;* un *Lamento* pour hautbois et piano de Guy Ropartz; des œuvres vocales de Hændel, Lulli, J.-S. Bach, E. Chausson et G. Fauré interprétées par M. Demest, etc.

L'exposition de H.-G. Ibels (peintures, dessins et eaux-fortes) est ouverte à la Maison d'Art, tous les jours, de 10 à 4 heures.

La distribution des prix aux élèves du Conservatoire de musique de Mons aura lieu aujourd'hui dimanche, à 10 h. 1/2. L'ouverture de *Tannhäuser* et celle de *Charlotte Corday*, exécutées sous la direction de M. Van den Eeden, encadreront l'audition des principaux lauréats de l'année.

La ville de Louvain ouvre entre tous les artistes belges un concours pour l'érection d'un monument à feu Edouard Remy. Ce monument, dont le coût ne pourra pas dépasser 25,000 francs, rappellera les bienfaits prodigués par le défunt aux classes indigentes. Des primes de 1,000 et de 500 francs seront allouées aux auteurs des projets jugés les meilleurs. Les maquettes (au septième de la dimension) et devis devront être envoyés avant le 1er juillet 1897 à M. Eugène Marguery, secrétaire de la ville de Louvain, qui tient à la disposition des intéressés le programme du concours ainsi que les portraits de M. Edouard Remy.

La Société royale d'encouragement des Beaux-Arts, à Anvers, élargissant le cadre du salon qu'elle organise et dont l'ouverture a été fixée au 27 février prochain, a décidé qu'une large place serait réservée aux applications de l'art à l'industrie.

Une société est en formation, au capital de deux millions, pour la représentation des scènes artistiques de la Passion. On donnerait à Bruxelles, puis dans les villes de province et à l'étranger, une série de représentations dans le genre de celles d'Oberammergau, et l'on construirait à cet effet un bâtiment démontable dont la salle principale pourrait contenir 2,500 spectateurs. Une notice explicative vient d'être distribuée, donnant le plan financier et l'organisation artistique de cette entreprise. MM. Boyer, rue Royale, 306, sont chargés de recevoir les souscriptions.

Le Congrès international des éditeurs qui a eu lieu à Paris, pour la première fois, au mois de juin dernier, tiendra une seconde session à Bruxelles à l'occasion de l'Exposition internationale de 1897.

Le Cercle belge de la librairie, présidé par M. Emile Bruylant, va nommer une commission pour élaborer le programme du congrès où seront traitées toutes les questions techniques, de propriété littéraire et artistique, juridiques et administratives.

M. Eugène Ysaye prendra part aujourd'hui au quatrième concert du Conservatoire de Nancy, dirigé par M. Guy Ropartz. L'éminent violoniste interprétera le Concerto de Lalo et, en première audition, le *Poème* pour violon que vient de lui dédier M. Ernest Chausson.

Demain soir, M. Ysaye et son quatuor donneront, avec le concours de M. Théo Ysaye, une séance de musique de chambre à la Société de musique de Nancy. Au programme : le quatuor de Guy Ropartz, la sonate de C. Franck et le quatuor en *ut dièze mineur* de Beethoven.

Sous le titre : *Les petites Auditions*, une association artistique vient d'être constituée à Paris sous la présidence de M. Massenet et la vice-présidence de M. Vincent d'Indy dans le but de vulgariser la musique de chambre et de faire appel à tous ceux qui voudraient encourager son initiative. L'association, dont la direction est confiée au violoniste Marcel Herwegh, se compose de membres actifs, versant une cotisation annuelle de 25 francs, et de membres honoraires qui souscrivent pour un capital de 100 francs une fois donné. Elle se propose d'atteindre son but par l'audition, à Paris et à l'étranger, des œuvres des maîtres français et étrangers, à des prix excessivement réduits; par l'exécution consciencieuse de ces œuvres par une élite d'artistes; par la sélection des programmes; par des tournées que comptent entreprendre, à titre absolument gratuit, les artistes de l'association dans les villes où ils seront invités à se faire entendre par un groupe d'au moins vingt sociétaires, etc. Parmi les membres du comité, nous relevons les noms de MM. Emile Bernard, Ernest Chausson, Alfred Ernst, H. Gauthier-Villars, A. Guilmant, Gabriel Marie, G. Pierné, F. Planté, Paul Vidal, etc.

Antoine Bruckner, le maître viennois récemment décédé, avait, dit le *Guide musical*, laissé par testament tous ses manuscrits à la Bibliothèque impériale de Vienne. Ils viennent d'être remis à la direction de l'établissement. MM. Löwe et Schall ont été chargés de les rassembler et de les ordonner. Il comprennent : les huit premières symphonies, trois parties de la neuvième, le quatuor à cordes, la messe en *ré* mineur, cent cinquante psaumes, le chœur pour voix d'hommes *Helgoland* et le *Te Deum*.

En souscription chez Schuster et Lœffler, à Berlin : *Der Bunte Vogel*, calendrier pour 1897 par O.-J. Bierbaum, illustré par F. Vallotton et E.-R. Weiss. Prix : 6 marks. (Tirages de luxe à 10, 12 et 30 marks.)

Mme Arthur Gaskin, femme du directeur de l'École des Arts décoratifs de Birmingham, dont on a vu d'exquis dessins au Salon de la *Libre Esthétique*, annonce la publication de deux livres pour les enfants. L'un, *Divine and moral Songs for children* (texte de M. J. Watts, illustrations en couleurs de Mme Gaskin), paraît chez Elkin Mathews, à Londres. L'autre, *Horn-Book Tingles*, écrit et illustré par Mme Gaskin, est mis en souscription à la Leadenhall Press, 50, Leadenhall street, à Londres. L'un et l'autre de ces ouvrages sont mis en vente au prix de 3 sh. 6 d.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA DIX-SEPTIÈME ANNÉE (1897) DE L'*ART MODERNE*

ÉTUDES ET PORTRAITS

PEINTURE

SCULPTURE

INDUSTRIES D'ART

ARCHITECTURE

LITTÉRATURE

MUSIQUE

THÉATRE

ARTICLES DIVERS

ILLUSTRATIONS

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

Janvier

3 JANVIER 1897 — Dix-septième année — NUMÉRO UN



SOMMAIRE

Architecture et Restauration.

> N'y aurait-il donc plus à considérer que l'art du peintre, et dans un monument tout se résume-t-il en une question de tons?
>
> J. DE WAELE, architecte.

Ne pourrait-on renverser la proposition et dire : « N'y aurait-il donc plus à considérer que l'art de l'architecte, et dans un monument tout se résume-t-il en une question de lignes? »

Les lignes! N'est-ce pas ce qui fait la froideur, le conventionnel de nos édifices modernes? L'architecte travaille au tire-ligne et au compas, sans souci, dirait-on, du relief, du clair-obscur, mot sans signification même en cet art, — sans souci non plus de la physionomie de l'édifice, et sans émotion aucune, certainement.

Était-ce là la manière de procéder de ces admirables artistes du Moyen-âge et de la Renaissance, qui nous ont laissé de purs chefs-d'œuvre, tout pleins de la vie, de la poésie de leur époque? Ceux-ci parlaient en leur art la langue de leur pays et de leur temps; ils la parlaient simplement, naturellement; ils *créaient*. Chacun apportait quelque idée nouvelle; le style se transformait, il *vivait*.

Dans le monument, dans la maison, partout l'on sent cette impression-là. Telle façade, conçue d'après la disposition intérieure, prend dans son irrégularité une physionomie intense; telle construction savante autant qu'artistique, d'une proportion exquise, en raison peut-être du matériel quelque peu grossier qu'obligatoirement le maçon a dû employer, rudimentaires étant les procédés de la taille, GAGNE à ce défaut même un pittoresque amusant.

Les difficultés obligent à l'ingéniosité : d'où parfois la transformation d'un style, à une même époque, d'un endroit à un autre, selon le matériel trouvé sur place. Et puis la collaboration active et ingénieuse de tous : tailleurs d'images, menuisiers, ferronniers, etc., tous se comprenant, puisqu'ils ne parlent qu'une langue architecturale, celle de leur temps, et où l'initiative de chacun trouve son emploi!

Les moyens d'action sont limités, l'outil peu perfectionné : prédominance donc du cerveau créateur. Et j'en arrive à croire que *plus l'on a perfectionné l'outil, le moyen d'exécution, moins l'on a fait œuvre d'art.*

L'architecte moderne, empêtré dans la technique de son art multiforme, n'en peut ou n'en veut dégager la philosophie. Comme celui qui parle plusieurs langues n'en connaît aucune, celui qui croit posséder tous les styles, en ce temps sans style propre, ne peut avoir qu'une science de fort en thème. Il applique des formules toutes faites et ne peut être, malgré sa valeur personnelle, qu'un piètre artiste. Tout pour lui se résumera dans la ligne exacte, dans la géométrie conforme à la règle apprise, au point que ne voyant que l'édifice qu'il bâtit, jamais il ne s'inquiète de l'harmoniser avec le milieu dans lequel il se trouvera. N'est-ce pas la cause principale de l'horreur de nos rues, de la discordance de l'édifice lui-même; la cause aussi de l'abomination des constructions modernes à la campagne, châteaux en briques en pleine Ardenne, étalés à l'endroit le plus apparent d'un site! Au point même que dans nos monuments anciens, nos plus savants architectes ne considèrent que la formule et n'en peuvent dégager une expression plus haute. Cela explique l'incroyable ardeur de notre commission des monuments à préconiser invariablement les restaurations les plus radicales, celles qui dépouillent l'édifice de tout ce que les siècles y ont ajouté, de tout ce qui en marque la vie et en révèle l'histoire, — de tout ce qui en fait la poésie. Cela explique aussi la disparition de nos églises des œuvres y accumulées par la piété des générations, sous ce prétexte qu'elles n'appartiennent pas au style primitif du temple, et l'enlèvement des pierres tombales pour les remplacer par des pavements en simili-mosaïques, et toutes les déprédations commises au nom de l'art et de la science. (Pauvres monuments historiques encore dépouillés par le mercantilisme des fabriques vendant au plus offrant les objets d'art, — et par la protection gouvernementale s'efforçant de conserver ceux-ci, non plus dans l'édifice, mais dans les musées de peinture et d'art industriel!)

Mais au lieu de n'avoir qu'une formule invariable : préserver l'édifice de la destruction par des restaurations coûteuses, qui en effacent toute trace du temps, tout détail pittoresque, et souvent aussi tout intérêt historique pour ne restituer que l'idéal géométrique aimé de nos architectes modernes, pourquoi ne pas se demander, devant chaque édifice à préserver, *en quoi réside l'intérêt de cette conservation?* Il sera aisé d'établir certaines catégories et certaines règles :

Là où prédomine la beauté du détail ornemental, là où s'effrite sous l'action du temps une décoration lapidaire précieuse et délicate, s'impose la restauration telle qu'on la comprend maintenant, mais exécutée avec un

respect absolu de l'œuvre ancienne, restituée dans ses formes exactes, avec un souci extrême d'en rendre le caractère, et sans y rien ajouter. Mieux vaut une niche sans statue que l'horreur d'une statue néo-gothique en cette niche ancienne.

Je range dans cette catégorie nos hôtels de ville gothiques, tels porches d'églises, etc.

Mais là où la masse de l'édifice, simple et primitif, parle surtout par la poésie qu'y ont imprimée les siècles, là où la patine du temps, les détériorations partielles mêmes de ce monument témoin éloquent de la vie d'un peuple le font reculer en un passé lointain, là *s'impose* non la restauration mais la *conservation*, ce qui est tout autre chose : telle cette mystérieuse église de Saint-Nicolas à Gand, que l'on médite de regratter prochainement pour nous donner un monument très exact architecturalement, mais d'un aspect banal de cartonnage neuf! Puisse-t-on comprendre enfin qu'un crime d'art va être commis!

Enfin, reste la catégorie des monuments d'un caractère plutôt historique ou archéologique, — ainsi en est-il de certaines ruines dont l'intérêt est surtout documentaire. Je pourrais les comparer à certaines pièces de fouille, précieusement conservées telles quelles, en des collections : ruines de l'abbaye de Saint-Bavon et Château des Comtes à Gand, abbayes de Villers, d'Aulne, Steen d'Anvers, etc.

Ici une reconstruction de l'édifice ne peut se concevoir. Songe-t-on à rétablir le texte entier dans un manuscrit unique, quelque détérioré qu'il soit, songe-t-on à rebâtir le Parthénon, la villa d'Adrien, ou, à Paris, les Thermes? Documents historiques, ils doivent être préservés, par tous les moyens, de l'action destructive du temps, consolidés, étançonnés, de sorte que ce soit un problème toujours intéressant que d'en reconstituer, par l'esprit, le plan primitif.

A un certain moment, l'intérêt rappelé sur les monuments historiques délaissés aux époques où la *mode* avait un style en vogue, l'on s'est pris pour eux d'un zèle dangereux.

C'est alors que sous prétexte d'archéologie on rebâtissait Pierrefonds un peu au hasard; Sainte-Gudule à Bruxelles était retaillée à arêtes vives dans son appareil ancien, ce qui en diminuait les profils; l'on coiffait le vieux beffroi historique de Gand d'une ferblanterie ridicule autant que gothique.

Mais que fait-on aujourd'hui? L'on rebâtit à Gand suivant les règles (hélas!) la maison de Gérard le Diable, et l'on en fait la machine que vous savez, l'on y projette aussi de remplacer la partie renaissance de l'hôtel de ville par du gothique « à éponges », l'on va y bâtir un théâtre à côté de la charmante façade gothique de la Maison des bâteliers. Partout l'on restaure (!) à tour de bras nos vieilles églises (n'a-t-on pas des spécialistes très forts dans l'article), et on les massacre intérieurement suivant les formules de l'École de Saint-Luc.

L'on a fait enfin au Steen d'Anvers la toilette carnavalesque la plus suprenante que l'on puisse imaginer, — pour ne citer que quelques exemples.

Est-ce mieux? Et n'ai-je pas raison de demander plus de circonspection, plus de logique aussi?

Les idées en cette matière changent, et l'on sent venir le moment où les architectes verront en un monument autre chose qu'un plan exact.

Mais en restera-t-il un seul ne portant pas la marque de l'architecte du XIXe siècle, — ce siècle sans style qui s'est arrogé le droit de corriger et de retaper toutes les œuvres que les autres siècles lui ont léguées?

L. A.

Maurice LEBLOND

Essai sur le Naturisme, Paris, édition du *Mercure de France*.

Toutes les colères, tous les dégoûts, toutes les protestations timides et « d'elles-mêmes étonnées » des pâles vivants contre une poésie et un art plus pâles qu'eux, vont donc enfin trouver quelques interprètes; voici que quelques jeunes ouvrent la bouche et osent dénoncer les pontifes d'hier. Encore — on est devenu si doux de nos jours — le font-ils avec une politesse toute philosophique; ils ne prennent pas le fouet pour chasser les vendeurs du temple. Non. Il leur reste assez de mansuétude pour protester avec un calme que j'aime à croire tout extérieur, contre l'école de l'extraordinaire, du beau-monstrueux, des particularités curieuses, de la nouveauté étrange. Ils ne le disent pas encore, mais volontiers ils culbuteraient, du ciel où ils plafonnent vraiment trop sereinement, et Barrès, et Mallarmé et Baudelaire lui-même; et combien d'autres avec eux!

Maurice Leblond est circonspect. Il dit sa pensée, sans la cracher en invectives. Bazalgette, dans ce bon chapitre de « l'Onanisme érigé en principe littéraire » (1), est charitable et n'attaque que les idées, non les hommes. On n'en est pas encore aux gros mots. Patiente, bon public; l'émouvante pétarade qui seule te divertit en ces querelles où tu comprends glorieusement si peu de chose, ne tardera pas à recommencer.

Les braves sauvages d'autrefois étaient pris, nous dit-on, de temps en temps par le désir joyeux de se battre. On commençait par une fête aussi expansive que solennelle, puis on s'élançait les uns sur les autres, et les vainqueurs mangeaient, délicieusement émus, les restes encore chauds d'héroïsme, des vaincus. La même démangeaison de bataille nous prend, comme si un très profond instinct nous avertissait que toutes les minutes d'équilibre et de beauté sont de vivantes filles du mouvement, de l'opposition, de la contradiction autant que de la stabilité. Or, on se stabilisait dans l'admiration de la forme. Qu'une bizarrerie, qu'une monstruosité, qu'une chose nulle et quelconque, dépourvue de beauté humaine, de sens terrestre ou céleste, fut ornée de la magie de la couleur, du son, de la parole, elle devenait une belle chose.

Il faut croire que nos races ne sont pas encore si voisines de la décrépitude, puisque voici que s'élève une violente réaction

(1) *Magazine international* d'octobre 1896.

contre ce byzantinisme puéril. Nous rejetons avec impatience cet art-garniture, cet art ouatant et capitonnant les angles des choses au lieu de les adoucir.

Que Swinburne nous dise avec toute la lascivité qu'il voudra la tristesse amoureuse de son Tannhäuser privé d'action, de travail, de pensée, par l'amour, nous l'aimons parce qu'il nous conserve l'image de l'homme entier, chair et esprit, la belle image de l'homme qui se voulait complet, qui souffre de ne pas l'être. Mais que Pierre Louÿs nous peigne délicieusement la bestialité dégénérée et exclusive d'une caste inconsciente, d'une époque et d'une société en nauséabonde décadence, il nous répugne. L'odeur de la pourriture perce malgré tout sous l'enveloppe d'art. Nous ne sommes pas encore devenus si tributaires de la Chine que nous ayons oublié d'être des humains, et je ne vois pas pourquoi nous ne déclarerions pas absolument laid tout ce qui est malsain. tout ce qui pue, tout ce qui nous empêche de regarder, de rêver, de contempler ou de comprendre la beauté qui nous est la plus proche, celle de la vie humaine. Il y a du beau jusque dans les pires déformations, la maladie, la folie, le crime. Mais pour le chercher là, passez quelques semaines au lit d'un cancéreux, dans le cabanon d'un aliéné ou dans la cellule d'un meurtrier volontaire, et vous me direz si le pouvoir d'extraire la beauté des pires choses ne se paie pas avec de l'anémie morale et physique, et si l'aspect de la santé des êtres vivants n'est pas une condition nécessaire au maintien de la vitalité. Si le monde a encore très besoin de vidangeurs, il ne demande pas à ces dévoués de nous exhiber, en une sorte d'acrobatie solennellement oiseuse, les nécessaires et dégoûtants exercices de leur profession, qu'ennoblissait le seul geste de pitié, d'aide fraternel réparant les désaccords fortuits des universelles harmonies.

Nous commençons à sentir que les plus belles plaintes ne peuvent pas nous aider autant que les plus simples affirmations, que le beau que nous voulons est celui dont nous pouvons vivre, et non celui qu'il faut collectionner en maniaques.

Nous étions, certes, restés ahuris devant la très complexe et subtile philosophie de Barrès, devant la sensibilité aiguë et l'admirable cérébralité de Baudelaire, devant leur native et étonnante habileté formelle; un moment éblouis par ces dons merveilleux, nous nous taisions. Mais quand les hommes se taisent, les pierres parlent. Et voici que des gens les entendent.

Je ne vous présente pas M. Leblond ni M. Saint-Georges de Bouhélier qui prêchent le *naturisme*, comme des prophètes. Je les crois tout simplement des jeunes gens ayant le courage d'écouter en eux-mêmes ce que dit l'homme de leur temps, de leur pays, d'aimer ce qui est commun, banal, général, universel, plus que ce qui est rare, singulier, étrange, excentrique. Ils n'ont pas la taille de leurs grands ennemis. Mais ils sont dans les premiers, entre ceux qui vraiment comprirent ces hommes et les aimèrent, à oser dire leurs tares et leurs limites. C'est moins et mieux que d'être des prophètes. C'est être d'honnêtes et clairs esprits, — beauté abondante et vigoureuse de la rose des haies — n'être que cela et n'en être pas honteux.

Le sous-titre de M. Leblond est : *Études sur la littérature artificielle et Stéphane Mallarmé; Maurice Barrès; La Littérature allégorique; Quelques poètes, et le Naturisme de Saint-Georges de Bouhélier.*

Pour Stéphane Mallarmé, « qui entrevit une orchestration verbale et de diaphanes arhitectures de phrases », l'opinion de l'auteur de l'essai est facilement résumée en ces deux phrases : « Son œuvre est étrangère à la vie », et « il ne constitue guère qu'une curiosité esthétique. » De Baudelaire, qu'il traite d'impuissant et de névropathe, il dit la fébrile recherche du beau dans l'anormal, la consciente tristesse d'une vie de dilettante, la privation, très sensible à cet intuitif, d'un travail humain qui fut à la hauteur de son orgueil. Forcément incompris dans ses regrets et ses remords qu'il habillait d'une si harmonieuse ironie, il devint selon M. Leblond « le néfaste ancêtre des littérateurs artificiels ». « Le premier, dit-il, il initia nos intelligences avides aux voluptés stérilisantes. » Et certes sa belle amertume, qu'aucun avant lui n'avait ornée d'une ciselure si fine, si riche et si pénétrante, tenta beaucoup d'esprits séduits par la robe chatoyante dont il l'avait revêtue. Ils lui prirent plutôt son dédain et sa rancœur que ses admirations désespérées et ne virent pas que sa grandeur était faite de l'immensité des choses qu'il regrettait en des chants d'une si âpre profondeur.

Quand il s'attaque à Barrès, M. Leblond ne mesure pas assez, à mon sens, la force de ses projectiles — « Ces dilettantes, dit-il, sont à la vérité des personnes fort curieuses, qui, dans la vie des nations, paraissent à cette époque précise où les races s'étant mélangées, certains individus naissent fort hétérogènes, et avec une diversité de facultés extraordinaires. Aucune mission ne les sollicite en particulier, mais ils s'intéressent volontiers à mille objets très disparates... Cette complexité d'âme, le plus souvent, demeure une occasion d'indifférence... Les dilettantes veulent jouir de tous les menus faits de l'existence. Il faut assouvir ces microcosmes compliqués des nombreux désirs dont ils sont capables; soigner et dorloter ces jolies cervelles comme de petits estomacs malades et délabrés. »

Certes, M. Barrès est tout cela, mais il trouva moyen d'être plus encore. Il me paraît être pour le moment, en pays latin, le plus beau, le plus sensitif, le plus philosophique organe de la réaction de l'individu contre la masse, de l'aristocratie de tous les calibres, et du développement outrancier, intransigeant des personnalités. Ceux qu'il représente forment presque la moitié du monde et sa pensée est peut-être une moitié de la sagesse. Il a trouvé la volupté du chrétien « retour sur soi-même »; il ne semble pas connaître celle des abandons aux jouissances qui font de nous des fragments d'une unité plus grande que nous. Dans le jeu des concentrations et des expansions, il s'est jeté de tout son poids du côté de la concentration. Il faut de ces joueurs-là; ils incarnent et rendent vivantes et visibles les forces qui nous poussent, — l'une d'elles au moins, — et nous permettent d'en voir les effets et les limites.

Mais M. Leblond et les naturistes, ou, pour parler plus simplement, toute une génération nouvelle, est précisément occupée à découvrir et à intensifier surtout les admirables, les puissantes et panthéistes jouissances des sensations partagées, des oublis et des anéantissements de cet infime et formidable « moi ».

« Tout palpite, tressaille eucharistiquement », dit Saint-Georges de Bouhélier.

Et cette autre moitié de la sagesse nous séduit, nous tente comme la meilleure. Depuis longtemps les barbares, les simples, les petits la connurent, et si la condensation des spéculations intellectuelles nous ont amenés à M. Barrès, aux fleurs rares et improductives par trop de culture et de perfectionnement, voici que nous arrive un monde de robustes églantiers sauvages sur lesquels pourra se regreffer ce que nous possédons de mieux. « Les hommes grossiers seuls sont capables de passion » semblent

croire les dilettantes. — Et c'est au nom de cette passion que se lève toute une jeunesse, que s'ébauche enfin dans la littérature tout un mouvement religieux, venu d'en bas, des humbles, traitant l'art comme une chose sacrée, vitale, grave, et non plus comme le jeu puéril d'un enfant qui remue des pierreries.

C'est au nom de cette passion que l'humanité est ramenée aux fusions où sont submergées toutes les différences individuelles. — C'est elle qui bouillonne là-bas pendant que nous analysons et que nous raffinons et que nous accusons les spécialités et les nuances. — C'est elle qui nous fera chanter ce que nous aurons vécu et non plus ce que nous avons seulement imaginé. « C'est de la réalité que nous déduirons le paradis »; oui, jusqu'aux plus mystiques paradis de la Beauté; — et tous ceux qui viennent nous parler de ces choses nous seront des porteurs de bonne nouvelle et des alliés de prédilection.

J.-F. RAFFAELLI

Lettre à mes amis d'Amérique sur l'Art dans une démocratie (extrait de la *Nouvelle Revue* du 15 octobre 1896). In 8° de 29 pages. Paris, Librairie de la *Nouvelle Revue.*

Opuscule extrêmement curieux, fourmillant de fortes et saines idées sur l'art, écrit d'un style de peintre, vif, imagé, dur d'empreinte. En voici un suggestif passage sur « *les Académies des Beaux-Arts* » :

Vous entrez, en France, en Amérique, et partout, dans la grande salle d'étude de ce qu'on appelle « une Ecole des Beaux-Arts ». C'est généralement une grande salle carrée.

Les murs, le plus souvent, sont peints d'un gris neutre, froid, sali souvent par des raclures de palettes ou de grossiers barbouillages. Rien sur ces murs que ces ordures. Au milieu, sur une table à modèle, se trouve un modèle tout nu, un homme, une femme, le plus souvent une malheureuse prostituée... Autour, soixante, quatre-vingts jeunes gens peignent tous les matins de 8 heures à midi ce triste corps nu, cette pauvre loque d'humanité.

Deux fois par semaine un professeur vient donner soixante minutes de conseils à ces soixante élèves. Il dit à l'un : « Votre jambe est trop courte », à l'autre : « Voyez le modèle, il a le nez plus droit »; — on lui montre quelques esquisses, quelques pochades, et c'est tout : *Voilà tout l'enseignement donné dans ces écoles*.

Et il y a des maîtres qui durant trente ans se prêtent à cette pauvre comédie. Et il y a des élèves, j'en ai connu, qui pendant douze ans et quinze ans suivent ces cours étroits et bornés! — C'est une pitié!

J'ai traversé dans ma jeunesse hâtivement, je n'ai pas besoin de le dire, deux ou trois mois dans l'un, quelques jours dans deux autres, plusieurs de ces ateliers d'élèves. J'en suis encore honteux! Ces malheureux jeunes gens, pour le plus grand nombre grossiers et vulgaires, s'y livraient à des plaisanteries écœurantes.

On y chantait des obscénités stupides. On y inventait des mascarades honteuses auxquelles le cœur se salissait vite. Il y avait des conversations de gamins dépravés avec ces malheureuses qui étaient là nues, montrant quelquefois leur pauvre sexe malade, au milieu de tous ces jeunes hommes aux conversations de caserne, gouailleurs et brutes! Ah! les mauvaises semaines que j'ai passées là, le rouge aux joues!

Comment! me disais-je, — jeune cependant et à l'âge où on accepte tout autour de soi sans examen, — comment, c'est là une école d'art, et tous ces jeunes hommes sont là pour étudier la nature? La nature, c'est donc seulement ce pauvre corps tout nu?

Et les bordées d'horreurs continuaient autour de moi. Et on mettait de nouveaux élèves tout nus, on les salissait d'ordures et dans cette salle aux murs sans couleur, des orgies se déroulaient!...

Et c'était là ce qu'on appelait étudier l'art!

Et jamais, jamais, dans cette réunion de jeunes hommes appelés à être des artistes, une discussion d'art! Jamais un mot généreux. Jamais une idée élevée. Toujours et toujours cette blague immonde et stupide, toujours l'ordure.

Je n'insisterai pas sur cet abominable tableau, il n'appelle pas son peintre.

Mais il faut le dire : Il faut apporter le fer rouge dans cette éducation nulle dans sa matière et démoralisante dans son esprit.

AU CONSERVATOIRE

L'Association des professeurs d'instruments à vent au Conservatoire a ouvert, dimanche dernier, sa série annuelle de concerts par une séance fort intéressante qui avait réuni un auditoire exceptionnellement nombreux et attentif. MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et Bogaerts ont donné de la *Suite* de Charles Lefèbvre une interprétation vraiment excellente. Cette œuvre, déjà entendue, vaut surtout par la facture. C'est un babil charmant où la flûte dialogue avec le cor, où le hautbois répond, en madrigalisant, au basson. Un *lamento* pour hautbois et piano de M. Guy Ropartz, merveilleusement dit par MM. Guidé et De Greef, est une composition plus émotive et plus attachante. Mais des diverses œuvres inscrites au programme, la *Suite en ré dans le style ancien* de Vincent d'Indy l'emportait, de loin, en valeur musicale et en intérêt. Un petit orchestre dont les archets eussent pu être plus nombreux pour équilibrer les sonorités éclatantes de la trompette en a donné, sous la direction de l'auteur, une audition nuancée et bien rythmée. Les habitués des concerts de la *Libre Esthétique* ont réentendu avec plaisir cette œuvre exquise dont le menuet pimpant et neuf est régulièrement bissé. Les audaces harmoniques qu'elle renferme ont paru étonner quelque peu, au début, les oreilles des purs conservatoriens. Mais on s'y est fait, et les derniers accords de la *Ronde française* se sont perdus dans les applaudissements.

Comme intermèdes à ces œuvres instrumentales, M. Demest a dit, avec un style soutenu et une irréprochable diction, deux airs de Lulli et de J.-S. Bach, puis la *Chanson du Pêcheur* et *Dans les ruines d'une Abbaye* de Gabriel Fauré. On a fait fête à l'excellent ténor, définitivement remis de l'indisposition qui l'avait depuis longtemps éloigné de l'estrade.

A L'ALCAZAR

M. Malpertuis a ajouté quelques scènes nouvelles à sa revue, et voici *Bruxelles-Kermesse* repartie pour une « centième » assurée.

Il est question, dans un acte presque entièrement neuf, aux allures lestes, à la raillerie gaie et spirituelle, de la question des

jeux, de l'art à la rue, des incidents récents de l'Académie des Beaux-Arts, des démolitions de Bruxelles, de la crise communale, de la future Exposition, que sais-je? En directeur habile, M. Malpertuis saisit l'actualité au vol et le public, ravi, trépigne aux apparitions infiniment variées et toujours imprévues de M. Ambreville, qui est le véritable compère de la pièce et sans lequel on ne concevrait pas de revue à l'Alcazar.

Nouveaux concerts de l'Ecole de Musique de Verviers.

Les Verviétois les avaient laissé tomber. Voici qu'ils les aident à renaître et, vraiment, c'est une glorieuse résurrection. La Brema chanta à la première séance de nombreuses mélodies, du Wagner, du Schumann, du Schubert, de très simples chansons irlandaises. Mais aussi beau, aussi extraordinaire que cette belle voix, fut, en ce premier concert, l'orchestre dirigé par L. Kefer. Les musiciens, admirables d'abnégation artistique, avaient consenti à faire autant de répétitions qu'il fallait, et ce fut un réel émerveillement chez les profanes autant que chez les connaisseurs, d'entendre en toute leur clarté, leur brio, leur charme et leur complexité si harmonieusement subordonnée à l'unité de leur caractère, la *Rhapsodie norwégienne* de Lalo, le *Carnaval à Paris* de Svendsen, la *Fest-Ouverture* de Lassen et une ouverture de Beethoven. Verviers possède désormais un des meilleurs orchestres et un des rares chefs d'orchestre du pays.

Memento des Expositions

ANVERS. Société d'Encouragement des Beaux-Arts. 15 mars-12 avril 1897. Délais d'envoi : notices, 15 février; œuvres, 1er mars. Transport gratuit sur le territoire belge pour les œuvres admises. Renseignements : *M. A. Van den Nest, président.*

BORDEAUX. — Société des Amis des Arts. — Délais d'envois : 5-10 janvier. Gratuité de transport pour les artistes invités. Dépôt à Paris, pour les œuvres de ceux-ci, chez M. Toussaint, rue du Dragon, 13, aux dates précitées.

BRUXELLES — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitations spéciales). Ouverture en février. Délais d'envoi : notices, 20 janvier; œuvres, 11, 12, 13 février. Dépôt à Paris les 21, 22 et 23 janvier (délais de rigueur) chez M. Neuilly, 128, boulevard de Clichy, et à Londres aux mêmes dates chez MM. Bradley and Co, 81, Charlotte Street, Fitzroy square. Renseignements : *Direction de la « Libre Esthétique », rue du Berger, 27, Bruxelles.*

DRESDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1er mai-30 septembre 1897. Trois œuvres par exposant (sauf invitation spéciale). Délais d'envoi : notices, 1er février; œuvres, 12-25 mars. Renseignements : *Bureau central de l'Exposition internationale des Beaux-Arts, à l'Académie royale des Beaux-Arts, Terrasse de Brühl, Dresde.* Expéditeurs : Bruxelles, W. de Haas, rue des Commerçants, 30; Paris, Michell et Kimbel, place du Marché-Saint-Honoré, 31.

NANTES. — Exposition de la *Société des Amis des arts* (par invitations). 30 janvier-14 mars 1897. Dimensions maxima des œuvres : peintures, 2m,50; sculptures, 150 kilogs. Gratuité de transport de Paris à Nantes. Dépôt à Paris du 3 au 10 janvier chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Envois directs jusqu'au 20 janvier (aux frais des artistes) à l'adresse du secrétaire général, 10, rue Lekain, Nantes. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. Des Camps de Lalanne, secrétaire général.*

PAU. — Société des *Amis des Arts.* 15 janvier-15 mars 1897. Gratuité de transport pour les invités. Dépôt à Paris chez M. Pottier, 14, rue Gaillon. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétariat général de l'Exposition, à Pau.*

TUNIS. — Institut de Carthage. 1er-31 mai 1897. Délais d'envoi : notices, 5 avril; œuvres, 20 avril. Correspondant à Paris : M. Pierre Petit, 19, place Cadet. Renseignements : *Secrétaire général du comité artistique, rue de Russie, 16, Tunis.*

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897; œuvres, 1er-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1er juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin.*

VENISE. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : 1er-15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venezia.*

PETITE CHRONIQUE

Les répétitions d'ensemble de *Fervaal* ont commencé à la Monnaie la semaine dernière. On a mis sur pied le deuxième acte, qui comporte un développement considérable de masses chorales et une nombreuse figuration. M. Vincent d'Indy assiste à toutes les répétitions et se montre très satisfait du travail accompli.

Malgré la marche régulière des études, l'ouvrage ne sera vraisemblablement représenté qu'à la fin du mois, la direction de la Monnaie voulant assurer à l'œuvre remarquable de M. d'Indy tous les soins qu'elle exige.

En attendant la première de *Fervaal*, qui sera l'événement artistique de la saison, Mme Brema viendra, comme nous l'avons annoncé, donner à la Monnaie quelques représentations de *Lohengrin*, de *Samson et Dalila*, d'*Aïda* et d'*Orphée*. La première de ces représentations est fixée au 18 janvier. Dans les trois premiers de ces ouvrages, l'éminente cantatrice aura pour partenaire M. Imbart de la Tour.

M. Dequenne, qui a chanté avec tant de succès le rôle de Wilhelm du *Chant de la Cloche* à la Maison du Peuple, vient d'être engagé au Théâtre de la Monnaie. Il débutera dans *Fervaal.*

Aux solistes que nous avons cités dans notre compte rendu de la superbe exécution de *la Passion* de J.-S. Bach, il faut ajouter les noms de MM. Demest, Danlée, Wauquier, de Mmes Friché, Collet, Nachtsheim et Flon pour la partie vocale; de MM. Fontaine et Nahon pour la partie instrumentale. Tous ont contribué à donner à l'oratorio du vieux maître une interprétation vraiment émouvante qui a exercé sur les auditeurs une inoubliable impression.

A propos de *la Passion*, nous apprenons avec plaisir que le désir que nous avons exprimé de voir donner une audition populaire de l'oratorio de J.-S. Bach sera réalisé en avril, probablement le dimanche de la Passion.

Parmi les calendriers les plus artistiques qu'a vu naître ce nouvel an, signalons le *Poster Calendar* composé par M. Louis Rhead, en vente chez MM. Dietrich, à Bruxelles. Louis Rhead, qui est l'un des maîtres affichistes les plus originaux du Nouveau Monde, a rajeuni et modernisé l'allégorie des quatre saisons et complété par une couverture de belle allure et de couleurs éclatantes les quatre belles planches du recueil.

Citons aussi le très joli calendrier-affiche envoyé par le *Studio* à ses abonnés.

C'est jeudi prochain, à 8 h. 1/2, qu'aura lieu, à la Maison d'Art, la deuxième séance du Quatuor Ysaye. Au programme : le quatuor de C.-A. Debussy, le concert de Chausson pour violon solo, piano et quatuor, et le XIIe quatuor de Beethoven.

Le prochain concert symphonique Ysaye aura lieu dimanche prochain à 2 heures au Théâtre de l'Alhambra. Le programme de la partie symphonique comprend quatre œuvres importantes : la symphonie d'E. Chausson; le *Concertstück* pour violoncelle et orchestre de J. Jacob, exécuté par l'auteur; le *Carnaval* de Dvorak et les nouvelles *Variations symphoniques* que Vincent d'Indy vient d'écrire d'après la poétique légende assyrienne d'Istar et qu'il a dédiées à l'orchestre même des Concerts symphoniques. Cette œuvre, si nous pouvons en juger par les répétitions, charmera les auditeurs par sa forme tout à fait nouvelle et originale. Une partie considérable du programme est réservée au célèbre Quatuor vocal néerlandais formé par Mmes Reddingius et Loman, MM. Rogmans et Messchaert. Ces artistes, dont la réputation est universelle, exécuter ont *acapella* un choix de morceaux de maîtres anciens.

La Maison d'Art ouvrira dimanche prochain à 2 heures une exposition d'œuvres de Léon Frédéric (peintures et dessins) ainsi que d'un ensemble de sculptures de Constantin Meunier. Dans la galerie du premier étage seront exposés des dessins et croquis d'Émile Berchmans.

L'Exposition des œuvres d'H.-G. Ibels restera ouverte jusqu'à la fin de la semaine, de 10 à 4 heures.

La pétition suivante vient d'être adressée par un groupe de sociétaires au Syndicat de la Société des Auteurs, Compositeurs et Editeurs de musique, à Paris :

« Les soussignés, considérant qu'ils n'ont ni la possibilité ni le droit d'assister aux assemblées générales de la Société dont ils font partie; qu'ils n'ont aucune action efficace sur les résolutions qui doivent les lier; qu'ils ne sont représentés ni dans la commission directrice ni dans les commissions de contrôle, qu'ainsi ils sont dépourvus de toute influence sur la gestion de leurs intérêts artistiques et matériels;

« Emettent le vœu de voir créer des comités *régionaux* et *nationaux* ayant la direction et le contrôle de la gestion dans un rayon déterminé et responsables de cette gestion vis-à-vis du comité général et central de Paris.

« Ils vous prient de vouloir mettre à l'étude, dans le plus bref délai, l'organisation de ces comités nationaux. »

Cette pétition est signée : Adolphe Samuel, Gustave Huberti, J. Van den Eeden, L. Van Gheluwe, Emile Mathieu, Edgard Tinel, Sylvain Dupuis, Erasme Raway, Maurice Kufferath, Th. Ysaye, Alf. Marchot, Léopold Wallner, Camille Gurickx.

La distribution des prix aux élèves de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu samedi prochain, à 7 h. 1/2 du soir, dans la salle du Théâtre lyrique, place du Marché, à Schaerbeek.

Cette cérémonie sera suivie d'un concert dont le programme comprend des airs et des duos interprétés par les lauréats, et les œuvres suivantes exécutées sous la direction de M. Huberti par les élèves du cours de chant d'ensemble : Le *Temps passé*, *Félicité passée* et les *Paysannes de Chatou*, chœurs harmonisés par M. Gevaert pour voix mixtes sans accompagnement; *Nänie*, l'*Ondine* et *Triolet*, chœurs de Schumann pour voix de femmes, avec accompagnement d'orchestre composé par M. Huberti, et la cantate de Jan Blockx *De Klokke Roeland*, pour voix d'hommes, de femmes et d'enfants, et orchestre.

Le récital de M. S. Vantyn sera donné à la Maison d'Art le 26 courant, à 8 h. 1/2 du soir.

Le théâtre Molière donnera aujourd'hui, en matinée, les *Erreurs du mariage*, l'amusante comédie de M. Bisson.

La première livraison de : *La Presse universelle*, revue mensuelle fondée par MM. G. Mertens et J.-B. Vervliet, vient de paraître. Coquettement imprimée, elle renferme le commencement d'une intéressante étude de M. A. Goovaerts sur Abraham Verhoeven, le premier journaliste connu; une notice de M. Mertens sur l'éminent pressophile André Warzée; une étude de M. Colson sur Théophraste Renaudot, fondateur des conférences et du journalisme en France, etc , etc.

La Presse universelle est l'organe officiel de l'*Union de la Presse périodique belge*, qui en fait gratuitement le service à ses membres. Le prix de l'abonnement est, pour la Belgique, de 3 francs par an; pour l'Union postale, de 4 francs. Bureaux : à Bruxelles, rue de Trèves, 20; à Anvers, rue du Bien-Être, 61.

Le Musée de Berlin vient d'acquérir l'*Enfant prodigue* de Constantin Meunier et un buste de Catilina par Thomas Vinçotte. Le *Gil Blas* cite ces achats parmi les œuvres *françaises* qui entrent au Musée impérial. Il est vrai qu'il y ajoute une œuvre de Valgren, tout aussi Français que MM. Meunier et Vinçotte.

Le très vif intérêt qu'offre chaque livraison des *Maîtres de l'Affiche* se trouve encore augmenté, dans le numéro de janvier, par la publication de l'œuvre magistrale de Puvis de Chavannes, *L'Enfance de sainte Geneviève*, reproduite pour l'Union pour l'action morale, et qui forme une planche double de grandeur. Le numéro est complété par le délicieux *Moulin-Rouge*, de Chéret, l'*Electricine*, de Lucien Lefèvre, et une remarquable affiche tchèque dessinée par Hynaïs pour l'*Exposition de Prague*.

Trois nouvelles livraisons de l'*Art flamand* (A. Boitte, éditeur) viennent de paraître. La première est consacrée à François Snyders le vieux, Jean Fyt, Adrien Van Utrecht et Daniel Seghers; la deuxième aux paysagistes du XVIIIe siècle : Fouquières, Wildens, Van Uden, d'Arthois et Siberechts qui furent influencés soit par l'esthétique française, soit par P.-P. Rubens, soit encore par le naturalisme antérieur des maîtres flamands; la troisième aux peintres de batailles Snellinck, Snayers et Van der Meulen.

Les ventes relatives à l'académie Goncourt ne commenceront pas avant deux mois.

La première à laquelle il sera procédé aura lieu le 13 février et comprendra la collection des dessins, qui est une des plus belles choses de la vente. La deuxième vente est fixée au 20 février et comprendra les objets d'art. Puis ensuite les ventes d'objets de Chine et du Japon, dont la dispersion sous le marteau du commissaire-priseur durera une semaine, commencera en mars. Puis ensuite on vendra les droits d'auteur et le petit hôtel d'Auteuil, et la succession complète sera recueillie en juin.

M. Lamoureux donnera prochainement, dans un concert consacré entièrement aux œuvres et à la mémoire d'Emmanuel Chabrier, la première audition du premier acte de *Briséïs*, opéra que le regretté compositeur a laissé inachevé. L'exécution de cet acte ne nécessitera pas moins de deux cent cinquante artistes, soli, chœurs et orchestre. Les rôles sont distribués ainsi : Briséïs, Mlle Eléonore Blanc; Thanastô, Mme Chrétien-Vaguet; Hylas, M. Engel; le Catéchiste, M. Ghasne; Stratoklès, M. Nicolaou.

L'Ermitage est une des quatre revues dites de *jeunes* qui ont su se faire une place dans le mouvement artistique et littéraire actuel.

Fondé en 1890 par M. Henri Mazel, *L'Ermitage* a passé aux mains de M. Édouard Ducoté en 1896. En entrant dans sa huitième année, elle se transforme et, sans cesser d'être à l'avant-garde de la littérature, elle devient une revue illustrée. M. Édouard Ducoté reste directeur littéraire; M. Jacques des Gachons, l'ancien directeur du *Livre des légendes*, prend la direction artistique. Chaque fascicule mensuel, composé de 68 pages petit in-8°, imprimé sur beau papier vergé, contiendra une aquarelle ou plusieurs dessins hors texte inédits et de nombreuses vignettes.

Malgré l'adjonction des pages illustrées, le prix de l'abonnement à l'édition ordinaire reste le même (8 francs par an pour la France; 10 francs pour l'étranger).

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Dix-septième année — N° 2. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 10 Janvier 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Pour qui nous possédons des Œuvres d'Art.

En ce dix-neuvième siècle prodigieux, le plus extraordinaire certes de l'Histoire, quoique, par défaut de reculée suffisante, l'immense majorité des contemporains ne s'en doutent pas ne pensant qu'aux misères contiguës qui les tourmentent, un grand fluide de Solidarité, interstitiaire et bienfaisant, commence à circuler partout avec la subtilité et la puissance d'une électricité morale. Car, pour juger les phénomènes transformateurs dont le mécanisme travaille les sociétés européo-américaines, ces filles aryennes favorites de l'Humanité, il devient évident qu'il ne faut plus considérer uniquement les surgissements miraculeux des progrès matériels qui donnent à notre temps l'imprévu et l'étrangeté des féeries. Dans le domaine mystique des Idées et des Sentiments, en ce royaume, jusqu'ici exotique, de la Conscience se livrant à l'Instinct comme au plus sûr des guides, regardant en soi au delà du monde réaliste et tangible, des Découvertes et des Forces sont aperçues par les yeux divinatoires des âmes, influençant plus la marche en avant des humains lamentables mais inépuisablement réconfortés d'espérances, que les plus puissants engins d'Industrie et de Finance. Le pays des Anges nous est désormais ouvert, le pays des grandes entités psychiques, des magiciennes impalpables, faites d'éther moral, sans dimensions et sans poids, et pourtant mille fois plus décisives pour désempester le monde de ses vilenies et de ses malfaisances que les machines les plus irrésistibles.

Dans l'Art, dans cette extériorisation la plus instinctive et la plus dépouillée de l'étreinte législative, la mieux soumise aux forces secrètes et muettes qui chauffent et travaillent en nous, ces vérités se révèlent aux méditants avec plus d'intensité peut-être qu'ailleurs. Comme la Langue, l'Art se fait son propre sort, malgré toutes les théories et toutes les disciplines. Plus promptement il brise les réglementations et se joue des mandements pédantesques et professoraux. Il a sa vie libre. Il sort vraiment avec évidence des puissances telluriques insaisissables et incoercibles qui font promouvoir le Monde. C'est pour lui surtout qu'il est permis de dire que ceux qui l'expriment et le pratiquent au sein des sociétés humaines, ne sont pour rien dans les dons con-

génitaux qui font d'eux des artistes de talent ou de génie, et pour peu de chose dans les directions profondes d'où sortent leurs œuvres. En vain on chercherait leur part de labeur dans les évolutions esthétiques qui, venues du lointain des passés, amènent l'Art, par des alluvions insensibles, aux époques de son développement où surgissent les illustres, ceux dont les conceptions surhumaines résument, non pas leurs individualités orgueilleuses, mais toute l'histoire dont ils sortent comme un surextrait d'essence sort des longues opérations d'un appareil distillatoire. Les artistes sont les dépositaires passagers des trésors lentement accumulés par ceux qui les précédèrent, plus obscurs et moins heureux mais indispensables à l'édification générale. Ils sont des résidus et des aboutissements. Croire que tout ce qu'ils font vient d'eux seuls, en avoir la vanité, en exiger l'exclusif honneur et l'exclusif profit, est une aberration égale à celle du dépositaire infidèle. C'est méconnaître la loi de solidarité des êtres, l'union totale des molécules sociales. C'est le mépris du plus haut échelon pour tous ceux qui sous lui forment avec lui l'échelle.

Et dès lors les œuvres d'Art font, elles aussi et surtout, partie du Condominium de l'Humanité sur tout ce qui est produit par les abeilles qui composent sa ruche rumorante. Elles sont une indivision de propriété parce qu'elles proviennent d'une indivision d'efforts. L'une de ces fatalités est inséparable de l'autre, dans le fait et dans la conscience. Déjà cette vérité pointe au profond des âmes enténébrées du peuple allant irrésistiblement au Socialisme, au profond des âmes plus lucides des penseurs enclines, avec plus en plus de fréquence, à se déposséder des biens terrestres, à les rendre au patrimoine commun, pris qu'ils sont des mêmes prophétiques prévisions et du même besoin d'y conformer leur vie que les moines médiévaux, satisfaits du nécessaire matériel de l'existence dès qu'ils se sentaient mystiquement unis à ce qu'ils croyaient, en leurs rêves religieux précurseurs des rêves plus beaux de l'Humanisme moderne, les lois suprêmes, divines, consolantes et justes de l'Univers.

Oh! la mesquine et étrange manie de vouloir à soi, revêtue du vêtement juridique de la propriété, de la *Toga civilis*, une œuvre d'art! de ressentir le besoin de se la monopoliser et, par le seul accomplissement de ce mécanisme légal, d'éprouver une joie égoïste, basse et sauvage, descendance résiduaire des impressions du chasseur ou du pillard primitifs s'emparant d'un gibier ou d'un ennemi, fier de son adresse dans le coup de flèche ou dans le coup de main du voleur, comme aujourd'hui dans le coup de finance par lequel le riche s'empare d'un beau tableau ou d'une belle statue ou d'un beau meuble! Être propriétaire! Ne pas ressentir la dépression de ce sentiment secondaire! S'en glorifier, au contraire! Trouver plus de satisfaction en ce détail juridique que dans l'œuvre acquise elle-même, bientôt peu regardée, peu savourée, se perdant en la brume des choses coutumières, même pour ceux qu'elle séduisit d'abord par sa grâce et son charme esthétique.

Il est d'une haute intellectualité de se dépouiller de ces ataviques misères et de mieux comprendre ce que Bossuet a nommé « la mécanique supérieure du Monde ». De là sort et grandit le sentiment très noble qui, de plus en plus fréquemment, décide des amateurs à faire don aux musées de leurs richesses artistiques. Le mot de Proudhon, jadis d'apparence si bizarre : Ce sont des restitutions, — perd de son étrangeté; cérébralement on voit mieux. Quand, en Italie et en Grèce, ces exceptionnels réservoirs d'œuvres d'élite, on défend rigoureusement leur sortie aux frontières, on obéit aux mêmes prescriptions mystérieuses, et en « conditionnant » ainsi la propriété, cette propriété romaine, si sacrée en son égoïsme, on affirme sans le savoir le droit de tous sur ce qui semble n'appartenir qu'à un seul. Bientôt, sans doute, le droit quiritaire d'user et d'abuser qui permet encore au titulaire de détruire, à son gré, un tableau du Titien ou un buste de Donatello, sera à son tour mutilé dans sa grotesque exagération, et celui qui blessera une œuvre ou l'anéantira sera puni comme celui qui blesse ou tue une créature humaine. Les inéluctables conséquences de la marche à l'Idée s'imposeront malgré toutes les nuisances, malgré toutes les routines des atavismes dont les peuples ont la boue aux pieds.

Dans la période transitoire où nous sommes encore, avant d'arriver, en notre ascension pénible, aux clairs paliers où ces notions apparaîtront dans la splendeur du vrai accepté par les consciences épurées, il est un moyen terme qui concilie les vieilles habitudes, encore collantes à nos cerveaux, et le devoir de Solidarité qui se dégage en aurore. C'est la communication de plus en plus fréquente au Public des œuvres d'art prisonnières des particuliers. Que de choses enfermées dans la maison d'un seul, séquestrées, jalousement cachées comme des femmes dans un harem! Elles sont là, paralysées dans leur effet salutaire sur les âmes, n'ayant d'autre destinée, semble-t-il, que la glorification de leur possesseur, le plus souvent sans action sur lui-même, distraitement et trop passagèrement regardées par les rares passants qu'il admet à visiter son sanctuaire. C'est un capital d'Art bloqué! C'est une réserve de Beau sans emploi! C'est un accaparement stupide et criminel!

Le devoir très simple qui s'indique est de faire participer la foule au rayonnement de cette Beauté. La Foule a l'instinctive conviction que cela lui est dû. Quand, à Toulouse, la belle Paule émerveillait par la sublimité de son type divin, les Capitouls lui imposèrent, par une loi, de se montrer, au moins le dimanche, au balcon de sa demeure; une émeute les y avait contraints. La belle

fille était traitée comme dépositaire d'une partie du commun patrimoine et défense lui était faite de le garder pour elle seule. Naïf et saisissant symbolisme!

Il faudrait, qu'à tour de rôle, nos rébarbatifs amateurs fissent des expositions de leurs trésors. Auprès d'un grand nombre d'entre eux on est très mal venu actuellement quand on fait une proposition de ce genre. Il leur semble que ce serait porter atteinte à la dignité de leur collection, banaliser leur galerie, encanailler leur cabinet de curiosités. Aussi est-il rare de voir, dans les salonnets qui se succèdent, autre chose que les productions d'artistes vivants, essayant de s'évader de leur obscurité. Et pourtant, quel immense inventaire on ferait des admirables ou intéressants objets partout dispersés!

Quand à Bruxelles quelques esthètes fondèrent la Maison d'Art « à la Toison d'Or », ce desideratum fut inscrit dans le programme aux projets hardis et imprévus qu'ils soumirent au public et pour lesquels furent organisés ses locaux pittoresques. Dans des « tracts » dont ils arrêtèrent la publication, on en inscrivit un dont le titre était : « POUR QUI NOUS POSSÉDONS DES ŒUVRES D'ART. » La place était jusqu'ici restée vide. C'est à la remplir que nous avons visé par les lignes qui précèdent. Souhaitons qu'elles soient aussi efficaces dans leur suggestion sur ceux à qui elles s'adressent, que les brochurettes précédentes dont voici la curieuse énumération :

1° *A la Toison d'Or :* Une maison d'Art à Bruxelles;
2° *Notice sur la Maison d'Art;*
3° *Madame la Maison d'Art;*
4° *Comment vivra la Maison d'Art;*
5° *Dividendes intellectuels;*
6° *Pour qui il faut posséder les œuvres d'Art;*
7° *La Socialisation de l'Art;*
8° *Le Théâtre de la Maison d'Art* (1).

SUR « MONSTRES » (2)

Le nouveau livre de Jean Dolent est un drame, cérébral et sensuel, passionnant, poignant.

L'admirable sujet : la lutte d'un artiste avec la Beauté qu'il peine et jouit à dégager de la Vie.

La Beauté, la Vie; celle-ci livrant à celle-là tous ses éléments, celle-là dévoilant en celle-ci le mystère divin qui est au fond de toutes les apparences.

« Mon idéal », écrivait Dolent dans *Amoureux d'art*, « réalités ayant la magie du rêve ».

Ou encore :

« Je ne sors pas de mon sujet : je reste dans la vie. »

Le lieu du drame, un faubourg de Paris, Belleville, pays de franchise et de simplicité, fût la franchise un peu brutale, un peu naïve la simplicité. On y rit et on y pleure. Au boulevard on ricane et on larmoie. A Belleville on travaille, on s'amuse, et les filles, jolies souvent, sont franches et naïves longtemps.

« Ah! gens de Paris, vos demoiselles, si belles, viennent de par ici, et l'ennui qu'elles montrent est un regret masqué! Nous les avons eues brunes, et vous les avez blondes, tardivement. »

Mais le Belleville de Dolent est bien plus vaste que vous ne croiriez. Dans son Belleville, il a Paris, tout ce qu'il veut de Paris, ses amis qui en viennent, et les trésors des siècles qui l'attendent dans les musées, dans les monuments, et le profond enseignement de la vie quotidienne, significative, infinie. « Il y a Paris et il y a Belleville », dans son Belleville; surtout : « Il y a Paris. »

Le personnage principal du drame est un et double. C'est le sculpteur Chantonelle et c'est Jean Dolent. Vous entendez bien que, Chantonelle, c'est encore Dolent, par une transposition délicate qui permet à l'écrivain d'« emprunter à tous modèles sans trahison et sans injure » et de montrer sans vanité un peu de fierté, légitime.

Chantonelle n'est pas un des triomphants de l'heure, mais s'il n'espère pas pour son œuvre « la jeunesse immortelle », il rêve à « une jeunesse prolongée ». Il a « tenté d'exprimer ».

« Les saints évêques et les saintes petites gens des églises gothiques lui ont fait la leçon qu'il a écoutée studieux avec ravissement. L'espoir, le calme, la certitude. Ah! ces ferrures, ces gargouilles! Les saints des nouvelles églises semblent des passants qui se sont mis dans les niches à l'abri de la pluie »..

(Un peu de fierté, disais-je, et beaucoup serait légitime aussi. Jean Dolent est parmi les écrivains du goût le plus pur, le plus sûr que je sache. On pense utilement à lui, en travaillant. Il est précieux de le lire et de le relire, car il fait travailler. Il est bon de l'écouter, car il abrège le travail. J'en connais plusieurs, et entre eux je me nomme, pour lesquels la rencontre de Dolent a été un bonheur. En outre de l'influence bienfaisante, — et déjà quel titre au respect, à l'admiration! — les œuvres. Bien des livres qui font plus de tapage que les siens auront passé, et l'*Insoumis*, le *Roman de la Chair*, *Amoureux d'art*, *Monstres* garderont encore toute leur jeunesse...)

« L'ironie lui est un habituel mode d'affirmation. » L'ironie affirmative, positive : tout près de celle de Villiers de l'Isle-Adam; l'ironie ainsi, c'est une pudeur de l'amour et c'est son arme consacrée. Encore faut-il que l'ennemi *mérite* la blessure. Si des grotesques jouent l'amour, l'amour les regarde passer en riant. Qui trompent-ils? Ceux qu'il aime à tuer, ce sont ceux qui peuvent, qui savent tromper, ceux qui se disent à lui, venant de la haine, et trouvent qui les croie. Ceux-là, il les arrête dans leur chemin et fixe d'un trait mortel le mensonge de leur joie et de leur douleur. Ils ne tromperont plus. « Ses modèles sont les gens doués pour la feinte, riches en belles ruses, donnant l'illusion de la force, de la puissance, de la noblesse, de la bonté. »

Ceux-là sont les MONSTRES.

Ce livre est la galerie où ils sont retenus, pour toujours, contre leur gré, à notre profit; où l'artiste a peiné et joui à dégager d'eux toute leur spéciale beauté.

Je ne conterai pas cette galerie. Allez-y. C'est un lieu de bonnes angoisses et de bonnes joies, et c'est un lieu de rare honnêteté

(1) Ces « tracts » ou plaquettes de propagande sont envoyées à quiconque en fait la demande à la Direction de la Maison d'Art, 56, avenue de la Toison d'Or, à Bruxelles. Imprimées artistiquement, elles ont, indépendamment de tout autre mérite, celui d'une valeur bibliophilique.

(2) JEAN DOLENT, *Monstres*. Paris, Lemerre.

artiste, de rare bravoure. Celui qui a fait ces portraits commence, avec une franchise où se démêle un peu de fière malice, par vous montrer la cible : Je frapperai là, et ses armes : Avec ceci. Puis il tire : Le coup a-t-il porté?

Il a porté.

Ce petit livre ne pourrait être commenté qu'en beaucoup de longues pages et il y aurait plaisir à les écrire. J'ai plaisir aussi à constater l'accueil que lui a fait la critique. Cette fois, le public est averti : MM. Claretie, de Marthold, Paul Dupray, Henry Leyret, *Pierre et Jean*, et d'autres, et d'autres en ont pris soin.

De l'article de M. Jules de Marthold, je retiens cette phrase finale : « Je me plais à noter que si Jean Dolent avait aux Beaux-Arts la place qu'il y devrait avoir, *la place qu'on devrait* lui faire uniquement parce qu'il la mérite, ce n'est pas lui qui se laisserait jamais poser... Millet! »

CHARLES MORICE

THÉATRE DU PARC

La « Bonne Hélène ».

Cette opérette sans musique fut, dit-on, offerte par M. Jules Lemaître au Cercle artistique et littéraire. On la trouva d'allures trop cascadeuses et de propos trop égrillards, et on lui préféra la lecture des Sermons de Bossuet, bien que le Carême apparût à peine dans le recul des éphémérides. Voici la *Bonne Hélène* au Parc, et ces messieurs et ces dames du Cercle obligés à un léger déplacement. Mais, bah! le Parc est si proche. Et du moins on y peut faire toilette. Une pièce de Lemaître, quelle aubaine! Et une pièce croustilleuse par-dessus le marché! Une pièce trop leste pour être jouée au Cercle! Qui eût voulu manquer à la fête? Et le Cercle s'est vidé dans la salle du théâtre, en bon voisin, en ce soir d'étincelante première où les fauteuils faisaient prime, où les cravates blanches débordaient des troisièmes loges, où les spectateurs s'étouffaient jusqu'au fond des couloirs. Vraiment, il y avait presque autant de monde qu'aux samedis du Cirque.

Mais, chose étrange, ce public spécial, qu'on ne voit guère aux spectacles littéraires, n'a pas paru s'amuser outre mesure aux facéties et gamineries du grave normalien. Il s'est même amusé « à côté », et aux dépens, sinon des artistes du théâtre, un peu surpris des rires que soulevait leur entrée en scène, du moins de leurs costumiers et perruquiers. Il y a eu des effets de maillot et de chevelures frisées qui ont éteint tout net la pyrotechnie de l'écrivain. Cette première hilarité calmée, on s'est mis à écouter, mais la pièce n'a paru ni bien gaie ni bien spirituelle. L'antiquité porte malheur aux auteurs modernes. M. Saint-Saëns et M. Jules Lemaître doivent s'en apercevoir, car la *Bonne Hélène* n'a pas mieux réussi que *Phryné*.

Le sujet de cette résurrection intempestive? Voici. Offenbach ayant chanté la beauté d'Hélène, M. Jules Lemaître veut en célébrer la bonté. Hélène était bonne, si bonne qu'elle ne refusait à personne ce que la morale de notre société bourgeoise ne permet d'accorder qu'à un être privilégié, — le mari, pour l'appeler par son vilain nom. Le vieux roi Priam, et le valeureux Hector, et jusqu'au jeune Cléophile ressentent tour à tour les bienfaisants effets de cette charité universelle, ce qui mécontente fort, et avec quelque raison, le beau Pâris qui s'imaginait jouir seul des étreintes amoureuses de la volage épouse de Ménélas. Vénus, en un discours alambiqué, convainct Pâris qu'il a grand tort de s'émouvoir. La loi du désir prime tout, et les liaisons fugitives, nées d'un caprice et aussitôt dénouées, valent mieux que les unions durables. D'ailleurs, a-t-on le droit de confisquer un trésor de beauté et de joie tel que la célèbre amante? Hélène appartient à tous, et son inépuisable charité abolit les jalousies qui sèment la discorde, guérit les ardeurs malsaines, apaise les désespoirs, prévient la satiété.

Le paradoxe pourrait être amusant. Le malheur est qu'il se déroule interminablement en vers classiques et froids et que la thèse y apparaît, dès la première scène, implacable et tenace, sans laisser au spectateur un instant de répit jusqu'à la chute du rideau. Une thèse morale — ou immorale — dans une pochade d'écolier, et dans un décor grec, et avec des expressions boulevardières qui cinglent de temps à autre la gravité du discours! Tout cela forme une salade hétéroclite, peu savoureuse malgré les épices dont elle est relevée.

Le larmoyant *Jean-Marie* d'André Theuriet, dépouillé cette fois de la musique dont l'agrémenta Ragghianti, précéda la *Bonne Hélène*. Et ces messieurs et ces dames du Cercle se retirèrent perplexes, ne sachant s'il est préférable d'adopter la morale rigoureuse de Thérèse, qui rend tout le monde malheureux, ou celle, infiniment moins stricte, de cette bonne Hélène, qui sème autour d'elle le bonheur.

A LA MAISON D'ART

Le Quatuor Ysaye.

Même si les choses qu'il offrait n'avaient eu en elles un charme personnel et spécial, le concert de jeudi soir nous eût été attrayant, par l'opposition antithétique et profonde des œuvres produites. Commencée par le quatuor de Debussy, la séance se poursuivait par le Concert de Chausson pour se terminer par le XIIe quatuor de Beethoven. Et, vraiment, à se succéder ainsi, diverses et opposées, les œuvres se prêtaient je ne sais quelle mutuelle lumière et le beau parnassisme de Chausson s'éclairait de la fantaisie un peu touffue et désordonnée de Debussy, tandis que le Beethoven, viril, grave et splendide s'attestait à côté de ces jeunes plus moderne qu'eux, oserais-je dire. Les deux œuvres françaises étaient connues déjà. La *Libre Esthétique* nous les avait révélées. Nous savions le Debussy, sauvage et spontané, avec ses rythmes anguleux, ses sonorités troubles, ses violences et ses enchevêtrements d'où surgissent, soudain, des mélodies ainsi que des pauses de spiritualité, des pensivités adorables au milieu de l'en-dehors parfois trop accentué des phrases. Nous n'ignorions pas le Chausson et nous avions admiré jadis sa pureté, sa perfection, sa merveilleuse eurythmie de geste et de facture, mais le plaisir ne nous fut pas moindre de l'écouter une nouvelle fois et, certes, même maintenant souhaiterions-nous en entendre encore la troisième partie, sereine, ample et profonde. Il nous semble superflu de déclarer à nouveau le mérite du Quatuor Ysaye. Ce concert de jeudi soir où de très affectifs artistes nous jouèrent de très hautes choses, nous fut une joie intense, plénière.

Exposition Ibels.

Qui ne connaît Ibels, son charme, sa délicatesse et puis aussi son esprit, son ironie acide, directe? Ah! qu'il aille, celui-là, à la Maison d'Art et qu'il ait la joie de découvrir les cent petits dessins, pastels verts et roses, sanguines que l'artiste, en ce moment, y expose. Qu'il regarde ces délicieuses choses pleines

d'une vie nerveuse et frémissante, types du peuple, croquis de cabaret, drôlesses de café-concert, ravissants visages de femmes, qu'il les contemple, s'en émerveille et avoue, alors, qu'Ibels, vraiment, sous le sourire et la joliesse de son œuvre, cache une force d'art, réelle et profondément moderne.

LIVRES ANGLAIS

Holy Christmas (Marcus Ward; Londres, Belfast, New-York et Sidney). — **Wymps**, by Evelyn Sharp, with coloured illustrations by Mrs. Percy Dearmer (John Lane; Londres et New-York). — **The Parade**, an illustrated gift book edited by Gleeson White (H. Henry and Co, Londres).

De tous les volumes que la Noël et le Nouvel an ont fait éclore en Angleterre, *Holy Christmas* est, certes, le plus parfait. Sous sa couverture de parchemin gaufré d'or aux petits fers, avec ses rubans vieux-rose, ses illustrations archaïques, sa typographie irréprochable, ses encadrements de pages variés, ses lettrines ornées, il constitue un spécimen précieux de l'élégance que peut atteindre l'art du Livre. Et il convient de féliciter, en même temps que l'éditeur Marcus Ward qui a publié ce joyau, Mme G.-C. Gaskin pour les illustrations et décorations dont elle a enrichi les poèmes de Watts, d'Edward Thring, de Bonar, d'Aubrey de Vere, de Charles Wesley et de Reginald Heber qui composent le recueil.

Wymps and other fairy tales, un joli recueil de contes pour les enfants écrits par Mme E. Sharp et illustrés par Mme P. Dearmer, n'a pas les hautes visées artistiques de *Holy Christmas*. L'auteur promène ses petits lecteurs à travers le Royaume des jouets, leur narre les merveilleuses aventures du prince Chartreuse et du roi Emeraude, et Mme P. Dearmer commente ces fabuleuses histoires de dessins amusants, d'une naïveté voulue, enluminés de tons plats au coloris violent. L'éditeur-artiste John Lane, que le *Yellow book* a rendu populaire, a donné à ce petit livre une toilette de circonstance : couverture en toile écarlate ornée sur les plats et au dos d'impressions coloriées, typographie claire, d'une lecture facile. *Wymps* est l'un des jolis livres d'enfants de l'année.

The Parade que vient de faire paraître chez MM. Henry et Cie M. Gleeson White, le fondateur du *Studio*, est également un livre d'enfants, s'il faut en croire le sous-titre que modestement lui donne son auteur : *A gift book for boys and girls*. Mais par l'intérêt du texte et la valeur des illustrations, il se rapproche des volumes d'art, et le prix modéré auquel il est mis en vente en fait une œuvre de vulgarisation artistique. Comme *The Evergreen*, comme *The Pageant* que nous avons signalé aux bibiophiles et aux lettrés, *The Parade* forme une suite variée de poèmes, de morceaux de prose, de nouvelles, d'articles divers, de compositions musicales même, illustrés avec beaucoup de goût et d'humour par une pléiade d'artistes qui se sont fait de la décoration du livre une spécialité et parmi lesquels il faut citer au premier rang Aubrey Beardsley, Laurence Housman, Max Beerbohm, Mme P. Dearmer, etc. La typographie, la couverture, les gardes coloriées ne le cèdent en rien aux illustrations et font honneur aux éditeurs de ce coquet volume.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Jules Verne en correctionnelle.

Un procès qui intéresse au plus haut point les romanciers et les auteurs dramatiques vient d'être tranché, dans un sens très favorable à ceux-ci, par le tribunal correctionnel de la Seine. Il s'agissait de savoir si un romancier a le droit de transporter dans son œuvre un personnage de la vie réelle, de s'inspirer des faits notoires accomplis par lui pour en composer un ouvrage d'imagination sans avoir, bien entendu, en décrivant ce personnage ou en le mettant en scène, une intention malveillante.

C'est l'inventeur Turpin qui, se croyant visé dans un livre récent de Jules Verne, *Face au Drapeau!* avait soulevé la question. Sa demande de consultation juridique avait revêtu la forme d'une poursuite en diffamation — rien que cela — exercée par le procureur de la République contre l'écrivain.

Jules Verne n'eut aucune peine à faire comprendre au tribunal qu'en imaginant, pour son roman, un chimiste, inventeur d'explosifs, qui offrait certaines analogies avec Turpin, il n'avait eu à l'égard de ce dernier aucun dessein coupable.

Le jugement décide que l'auteur de *Face au Drapeau!* avait le droit de recueillir et de décrire, pour composer ce livre, certaines particularités de la vie du bruyant ingénieur. « Il ne peut être défendu à un romancier de s'inspirer des faits notoires et de personnes connues pour les faire servir à une œuvre d'imagination, de transporter dans le domaine de la fantaisie certains caractères, certains faits publics. S'il n'était pas permis aux romanciers et aux auteurs dramatiques de prendre leurs personnages dans la vie réelle, dans des événements vécus, de s'inspirer du spectacle d'une grande action ou d'un crime honteux pour éveiller dans les cœurs l'admiration ou la réprobation, il faudrait interdire le roman et fermer le théâtre. » Et, plus catégoriquement encore, il affirme le principe de la liberté accordée aux artistes en disant : Le droit du romancier et de l'auteur dramatique n'a pour limite que l'imputation malveillante, émise avec l'intention de nuire. »

En conséquence, Jules Verne est acquitté, et Turpin reçoit ce trait du Parthe, ironiquement lancé par les juges parisiens sous forme d'attendu final et qui a dû consoler l'écrivain des ennuis que lui a occasionnés le procès :

« Il est peu probable qu'en faisant mourir son héros par patriotisme, Jules Verne ait pensé à Turpin. Mais s'il en était ainsi, celui-ci, loin de se plaindre, ne pourrait qu'être fier qu'on l'ait cru capable d'un pareil dévouement à son pays. »

Memento des Expositions

Anvers. Société d'Encouragement des Beaux-Arts. 15 mars-12 avril 1897. Délais d'envoi : notices, 15 février; œuvres, 1er mars. Transport gratuit sur le territoire belge pour les œuvres admises. Renseignements : *M. A. Van den Nest, président.*

Bordeaux. — Société des Amis des Arts. — Délais d'envoi : 5-10 janvier. Gratuité de transport pour les artistes invités. Dépôt à Paris, pour les œuvres de ceux-ci, chez M. Toussaint, rue du Dragon, 13, aux dates précitées.

Bruxelles. — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitations spéciales). Ouverture en février. Délais d'envoi : notices, 20 janvier; œuvres, 11, 12, 13 février. Dépôt à Paris les 21, 22 et 23 janvier (délai de rigueur) chez M. Neuilly, 128, boulevard de Clichy, et à Londres aux mêmes dates chez MM. Bradley

and Cº, 81, Charlotte Street, Fitzroy square. Renseignements : *Direction de la « Libre Esthétique », rue du Berger, 27, Bruxelles.*

Dresde. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1er mai-30 septembre 1897. Trois œuvres par exposant (sauf invitation spéciale). Délais d'envoi : notices, 1er février; œuvres, 12-25 mars. Renseignements : *Bureau central de l'Exposition internationale des Beaux-Arts, à l'Académie royale des Beaux-Arts, Terrasse de Brühl, Dresde.* Expéditeurs : Bruxelles, W. de Haas, rue des Commerçants, 30; Paris, Michell et Kimbel, place du Marché-Saint-Honoré, 31.

Nantes. — Exposition de la *Société des Amis des arts* (par invitations). 30 janvier-14 mars 1897. Dimensions maxima des œuvres : peintures, 2m,50; sculptures, 150 kilogs. Gratuité de transport de Paris à Nantes. Dépôt à Paris du 3 au 10 janvier chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Envois directs jusqu'au 20 janvier (aux frais des artistes) à l'adresse du secrétaire général, 10, rue Lekain, Nantes. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. Des Camps de Lalanne, secrétaire général.*

Paris. — *Union des femmes peintres et sculpteurs* (Palais des Champs-Elysées), 3-28 février. Droit d'exposition : 5 francs par œuvre. Dépôt : 10 et 11 janvier. Renseignements : *Présidente de l'Union, Palais des Champs-Elysées, Paris.*

Id. — Association artistique P. M. P. (19, rue Caumartin), 1er février-21 mars. Délais d'envoi : notices, 20 janvier; œuvres, 27-29 janvier (peinture), 24-26 février (aquarelles, pastels, dessins, etc.). Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétariat général, 170, faubourg Saint-Honoré, Paris.*

Pau. — Société des *Amis des Arts.* 15 janvier-15 mars 1897. Gratuité de transport pour les invités. Dépôt à Paris chez M. Pottier, 14, rue Gaillon. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétariat général de l'Exposition, à Pau.*

Tunis. — Institut de Carthage. 1er-31 mai 1897. Délais d'envoi : notices, 5 avril; œuvres, 20 avril. Correspondant à Paris : M. Pierre Petit, 19, place Cadet. Renseignements : *Secrétaire général du comité artistique, rue de Russie, 16, Tunis.*

Turin. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897; œuvres, 1er-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1er juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin.*

Venise. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : 1er-15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venezia.*

PETITE CHRONIQUE

Le Salon de la *Libre Esthétique* s'ouvrira, comme les années précédentes, vers la fin de février dans les galeries du Musée moderne de peinture. Une section sera consacrée aux objets d'art et aux applications de l'art à l'industrie. D'après les adhésions déjà reçues, l'ensemble promet d'offrir un vif intérêt.

C'est mardi prochain, à 2 heures, que sera inaugurée à la Maison d'Art l'exposition des œuvres de Léon Frédéric et de Constantin Meunier que nous avons annoncée.

Le cinquième Salon de *Pour l'Art* s'ouvrira samedi prochain, à 2 heures, au Musée moderne.

Parmi les exposants citons : Albert Ciamberlani, Victor Rousseau, Emile Fabry, Prosper Colmant, Omer Coppens, Henri Ottevaere, Eugène Laermans, Antonio de la Gandara, Henri Duhem, Storm van 's Gravesande, Alfred Verhaeren, Pierre Braecke, Mme Lacroix, Léon Dardenne, Alexandre Hannotiau, José Dierickx, etc., ainsi que plusieurs nouveaux membres.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au Théâtre de l'Alhambra, deuxième concert de la Société symphonique sous la direction de M. Eugène Ysaye. On y entendra, en première audition, l'œuvre que M. Vincent d'Indy vient de terminer d'après un chant de l'épopée assyrienne d'Izdubar et dont voici le texte :

Vers le pays immuable,
Istar, fille de Sin, a dirigé ses pas,
Vers la demeure des morts,
Vers la demeure aux sept portes où IL est entré,
Vers la demeure d'où l'on ne revient pas.

. . . .

A la première porte, le gardien l'a dépouillée,
Il a enlevé la haute tiare de sa tête.
A la deuxième porte, le gardien l'a dépouillée,
Il a enlevé les pendants de ses oreilles.
A la troisième porte, le gardien la dépouillée,
Il a enlevé les pierres précieuses qui ornent son cou.
A la quatrième porte, le gardien l'a dépouillée,
Il a enlevé les joyaux qui ornent son sein.
A la cinquième porte, le gardien l'a dépouillée,
Il a enlevé la ceinture qui entoure sa taille.
A la sixième porte, le gardien l'a dépouillée,
Il a enlevé les anneaux de ses pieds, les anneaux de ses mains.
A la septième porte, le gardien l'a dépouillée,
Il a enlevé le dernier voile qui couvre son corps.

. . . .

. . . .

Istar, fille de Sin, est entrée au pays immuable,
Elle a pris et reçu les Eaux de la Vie.
Elle a présenté les Eaux sublimes
Et ainsi, devant tous, elle a délivré
Le FILS DE LA VIE, son jeune amant.

M. Joseph Jacob fera entendre un *Concertstück* de sa composition. La symphonie de M. E. Chausson et la *Carnaval-Ouverture* de Dvorack compléteront le programme instrumental. Pour la partie vocale, le célèbre *Quatuor vocal néerlandais* interprétera une série de vieux chants à quatre voix de Palestrina, Praetorius, Bortniansky, Friderici, J. Eccard, Mozart, Adam Hiller, Lœwe, etc.

On s'occupe à la Monnaie de la plantation des décors de *Fervaal.* Celui du deuxième acte, qui représente une forêt druidique aux vieux pins revêtus de mousse, est entièrement achevé et fait honneur à l'habileté de MM. Devis et Lynen. Ceux-ci s'occupent activement des décors du premier et du troisième actes, qui promettent d'être fort beaux. Les apparitions du deuxième acte sont étudiées en ce moment de façon à réaliser complètement l'impression que veut faire naître le compositeur.

Comme le constatait dernièrement le *Guide musical,* l'enthousiasme provoqué par l'œuvre nouvelle de Vincent d'Indy a gagné tout le monde au théâtre : Directeurs, chef d'orchestre et personnel en subissent le charme, et aucun soin n'est épargné pour que l'interprétation soit de premier ordre. C'est ainsi que sur le désir exprimé par l'auteur, la direction a commandé en Allemagne des timbales chromatiques qui seront inaugurées pour la première de *Fervaal.* Cet instrument, depuis longtemps en usage en Allemagne et en Hollande, n'a pas été employé jusqu'ici en Belgique. Il permet au timbalier de changer de ton avec la plus grande facilité et d'avoir toujours des timbales bien accordées.

La reprise du *Domino noir* aura lieu mardi prochain.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — MARDI, 12 *janvier*, à 5 heures. M. DE GREEF. Histoire de la philosophie. — JEUDI. M. ÉLIE RECLUS. L'animisme, le magisme et le panthéisme primitif. — MÊME JOUR, à 5 heures, 28, rue de Ruysbroeck. M. LEBÈGUE. Calcul numérique. — VENDREDI. M. L. GUMPLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — MÊME JOUR, à 8 h. 1/2 du soir, 28. rue de Ruysbroeck. M. VERMANDÈLE. Cours de diction. — SAMEDI. M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

THÉATRE DU DIABLE-AU-CORPS. — On annonce les dernières représentations de *Ahasvérus* et de *Godefroid de Bouillon*. Très prochainement, première représentation de l'*Horloger d'Yperdamme* et de *Saphura*.

Le concert annuel de la Société de Musique de Tournai aura lieu le dimanche 31 janvier, à 4 heures. On y exécutera les *Saintes Marie de la Mer*, légende de Provence en quatre parties, de Paladilhe. Solistes: Mme Cornélis-Servais, Mlles Schoutten, Collet, Demuynck et Van Hecke; MM. Dony, Tondeur et Wangermez.

M. Paladilhe assistera à l'exécution de son œuvre.

L'*Almanach des Poètes* qu'édite avec des illustrations le *Mercure de France* paraîtra dans quelques jours.

Le premier, celui de 1896, était orné de dessins de M. Auguste Donnay, le délicat peintre liégeois. C'est aussi un artiste de Liége, M. Armand Rassenfosse, qui a illustré avec sa sûreté habituelle, concentrée et hardie, les poèmes de cette année.

La IXe livraison de l'artistique recueil d'art décoratif publié sous la direction d'Eugène Grasset : *La Plante et ses applications ornementales*, vient de paraître chez l'éditeur E. Lyon-Claesen. Elle contient des applications du lilas et du marronnier au papier peint, au vitrail, aux tissus, à la dentelle, à la céramique.

Cette année, les maîtres contemporains seront très fêtés en Angleterre : Il paraît que le cycle des diverses écoles anciennes a été épuisé dans les expositions de ces dernières années et que les amateurs n'ont presque plus rien à prêter qui n'ait été déjà vu; aussi, après l'exposition des œuvres de Watts et de celles de Lord Leighton, la salle de la Royal Academy s'ouvrira à l'œuvre de sir John Millais.

On se souvient du succès qu'obtint, il y a quelques années, l'exposition de l'œuvre de sir Edward Burne-Jones; celle de Millais n'intéressera pas moins, car, dispersée dans les galeries particulières, elle est presque inconnue, et ceux qui ne l'ont jugé que sur ses dernières productions n'ont pu se faire une idée vraie de son talent.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE — N° 3. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 17 JANVIER 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

EUGÈNE DEMOLDER

Le Royaume authentique du Grand saint Nicolas (1).

Dans l'*Histoire authentique du grand saint Nicolas*, illustrée par Rops et Etienne de Morannes, commentée par Demolder, les grands et les petits enfants trouvent leur bien. Ce livre est circonstanciel en ces heures de Noël et d'Epiphanie, mais outre l'intérêt qu'il emprunte à la date de son édition, il charme par lui-même et la fête qu'il déploie devant les yeux reste fixée devant l'admiration.

L'*Histoire du grand saint Nicolas* nous conduit de la terre au ciel; nous embarque à Helimonde pour une suite de stations à travers l'infini; nous attarde dans le royaume des poupées, au pays des pantins, à des rivages enchantés. Nous rencontrons le comte de la Mi-carême, la mère L'Oie, le petit Noël et la petite Noëlette; nous nous imaginons être en des pays, tantôt aussi roses que ceux de Watteau (*Embarquement pour Cythère*), tantôt aussi bleus que ceux de Breughel (le *Paradis terrestre*), tantôt aussi dorés que ceux de Turner (la *Grotte de la reine Mab*). M. Eugène Demolder est un peintre exquis; il donne la vie des couleurs à ses phrases et quand il regarde l'univers il ne le voit qu'à travers un prisme et sous une auréole d'arcs-en-ciel. Les mots revêtent quand il les écrit une apparence toute spéciale : on dirait des aigrettes et des palmes qui se meuvent dans l'air, avec des balancements lents et doux; on dirait encore de grands oiseaux qui se rapprochent dans la phrase comme en une volière et réalisent des chatoyements rares; on dirait enfin des bulles d'eau traversées de soleil, qui bougent derrière une vitre d'aquarium et fusent en gerbes ou se massent en bouquets. Un déploiement de faste et de richesse lucides, une suite d'images somptueuses et aisées, une végétation de mots floraux si vivement venus que chaque conte paraît un jardin où l'idée trace ses chemins et s'indique en lignes ou en courbes, telles sont les impressions que vous gardez d'une telle littérature.

Dans l'*Histoire du grand saint Nicolas*, M. Demolder a célébré et dépeint son héros comme un brave homme, un peu naïf, resté lui-même par certains côtés

(1) Paris, *Mercure de France.*

enfant, immensément doux, pardonnant, bénisseur et tranquille, ne se hâtant pas, ne s'inquiétant guère, ne voulant que partager avec les autres sa béatitude de bon aloi et de bonne moyenne. A côté de lui se dresse saint Fridolin, légèrement ironique, un tantinet bohème, quelquefois vif, alerte et farceur. Saint Fridolin fait les honneurs de l'Inconnu à saint Nicolas. C'est lui qui présente les paysages, les îles d'or et d'écarlate, les mirages et les merveilles. Il est le guide, l'introducteur, sans jamais être le barnum.

Le couple, diminué de tout prestige, fait songer, il est vrai, à quelque paire d'amis, peintre et poète, voyageant par les Flandres et les Zélandes. Mais il serait certes mesquin de rétrécir ainsi les légendes. Il ne faut suggérer de telles interprétations de choses que pour en tirer la loi commune à tout poème : le contingent et le menu fait, sitôt qu'ils passent par l'imagination d'un vrai écrivain, peuvent s'exalter en une pérégrination céleste où l'on frôle des soleils, où l'on cavalcade à travers les nuages, où tout est transposé, illuminé, apothéosé. Dieu sait ce qu'en réalité furent les jardins d'Armide, l'Eden de Milton, les Champs-Elysées de Fénelon. Dieu sait qui fut Merlin, qui fut Viviane, qui fut Mélusine et Lancelot?

Ce n'est guère aux *Contes de Perrault* que le présent livre fait songer. Il est plutôt descriptif que narratif. C'est un polyptique semblable à ceux dont les vieux peintres illustraient les deux dizaines de panneaux (droite et gauche, avers et revers). La naïveté des sujets en fait non point la beauté, mais le charme. C'est un théâtre où les changements à vue passent par une gamme d'or, d'argent et de joyaux et n'évitent pas toujours la monotonie dans la splendeur. Toutefois, même en ces litanies de claires et aveuglantes irradiations successives, la phrase pure, l'allure simple, la translucidité de certains vocables conquièrent, outre que le ton des personnages rompt de bonhomie la solennité des architectures célestes et que parfois le sain et frais parfum des poésies de terroir se répand sur des pages entières.

C'est chose curieuse à noter combien le merveilleux qu'emploie M. Demolder convient encore à tels poèmes modernes. Les dieux et les génies sont restés pour lui ce qu'ils étaient dans les Iliades et les Enéides. Leur caractère, certes, a changé, mais les ressources qu'ils offrent à la littérature sont identiques. Et vraiment ne pourrait-on rêver d'un récit ample et familier, maisn on pas en douze chants, où comme personnages-types surgiraient en scène, non pas les héros des légendes classiques, ni les dieux de l'Olympe, mais nos personnages modernes, les Robert-Macaire, les Bertrand, les Hiroux, les Gavroche, les Tartarin, les Ubu aidés miraculeusement par les saints Nicolas, Sylvestre, Pierre, Médard et autres pour réaliser une immense épopée soit ironique soit populaire. Nous possédons tous les éléments d'un art fabuleux contemporain et personne, ni au théâtre ni dans le livre, ne les concentre. Personne n'use du droit d'amplifier, de déformer et d'adapter suivant son rêve, cette famille de protagonistes du monde actuel, qu'un à un les poètes ont créés et projetés dans la mémoire de tous. Qu'un drame les rassemble et aussitôt, sans explications préalables, une action générale, tenant au ciel, à la terre et à l'enfer, et englobant toutes les idées, toutes les passions, toutes les utopies, peut se dresser devant le lecteur ou le spectateur. Notre art, qui vit de menus faits et d'incidents, qui s'amenuise, qui se condense, tout en désirant — ô illogisme! — l'expansion et quelquefois la popularité, trouverait en de tels essais la vie large qu'il se souhaite.

L'épopée bonhomme, enfantine et joyeuse de M. Demolder nous semble être une indication vers cette voie.

LA DANSE!

La Danse! Art aussi vieux que l'Humanité. Le premier en date, apparemment, car son instrument, le corps humain, fut toujours prêt et n'eut jamais besoin de luthier, ni pour le fabriquer, ni pour l'accorder. Point d'île sauvage abordée par les explorateurs où on ne l'ait trouvée florissante. La Danse! langage des gestes aussi ancien que le langage du gosier et des lèvres, mécanisme instinctif pour l'extériorisation des pensées, apparaissant plus nécessaire peut-être, d'un plus pressant besoin, aux époques où la parole, encore vagissante, était sentie si insuffisante quand il s'agissait de faire apparaître au dehors les mouvements excessifs des passions et où l'âme, impuissante à dire, résolvait son angoisse de rester muette ou de bégayer, en des gesticulations d'allégresse, de convoitise, de volupté, de colère, de caresse, de haine, de tendresse, de vénération. Et, en effet, à mesure que le langage, ce miracle d'ingéniosité pour l'expression des exquises nuances cérébrales, s'est perfectionné, le geste, la mimique se sont amoindris, et la Danse, cette poésie du geste, cette exaltation du geste, a été se déformant.

Aujourd'hui, en nos civilisations américano-européennes, dans l'évolution des psychologies aryennes sans cesse avançantes, subissant de si rapides transformations, qu'est-elle devenue? Pour la vie privée, plus rien qu'un symbole de l'accouplement, dont la plus haute expression est la Valse, plus rien qu'une anticipation, décente encore mais déjà passionnée jusqu'à l'enlacement, de l'union finale des sexes, tourbillonnant dans le mouvement physique comme en d'autres et plus intimes circonstances ils tourbillonnent dans l'éperduement de la spasmodique extase et de ses préliminaires. Pour la vie publique, la ronde et la farandole populaires en leurs rudimentaires courreries, monôme et bousculade, empoignade et pince... taille; le Ballet de théâtre, sous sa forme idiote de « divertissement », les danseuses en « tutu », se désarticulant en pointés, en entrechats, en pirouettes, en jetés-battus, en jetés-derrière, très fières dès qu'elles ont du « ballon », figeant leur face maquillée en l'invariable sourire de la « Séraphine » des coiffeurs.

Quant à cette conception belle et suprême de la Danse au sens esthétique élevé : la manifestation des mouvements intérieurs invisibles par les mouvements visibles, la Pantomime se localisant

dans la grâce, la noblesse, le bel équilibre harmonieux, la cadence et sa régularité entraînante, le rythme changeant plus entraînant encore, — oubli, inconscience, néant! Serrer une femme du monde le plus près possible sans dépasser les convenances, respirer la fauve odeur du mécanisme musculaire en action, — ou regarder des ballerines s'agitant en une grotesque demi-nudité des jambes et des épaules qui en font des caricatures à feuilles de vigne en tarlatane et en tulle, voilà tout ce qu'en ces temps d'art raffiné on trouve comme manifestation de la Danse, divine et primitive figuration de l'incomparable drame des âmes. Oui, rien qu'une gymnastique injectée de sensualité. De l'acrobatie cantharidée, tantôt brutale, tantôt élégante.

Quelques-uns s'efforcent de briser ces habitudes vulgaires et de revenir à l'originaire notion qui faisait de cet art un accompagnement séducteur des passions, un moyen ingénieux d'en intensifier l'action et la vue, en même temps qu'un plaisir pour le spectateur et pour l'interprète, entraînés tous deux par le charme d'un « accord » de plus s'ajoutant à l'orchestration des procédés merveilleux par lesquels le corps humain révèle le mystère des impressions intimes qui seules constituent vraiment la vie au point central et si profondément caché de notre Moi. Accord d'énergie supérieure, car il augmente l'allégresse de la force physique mise en mouvement, par celle de la force morale tendue en ses efforts cérébraux.

Oui, quelques-uns luttent pour que l'Européen, l'indéfiniment progressif, l'indéfiniment éducable, ne se contente pas de la parole, quelque magique qu'elle soit, quand il s'agit d'accomplir la grande œuvre solidaire de communication psychique entre les hommes, de livraison d'une âme à d'autres âmes. Ce sont eux qui ne se contentent pas de l'orateur à la belle voix et au beau langage, mais qui veulent pour lui le complément du beau geste, expressif et surtout doué de variété, approprié en ses trouvailles à toutes les figurations, à tous les coloris de la pensée. Ce sont eux qui veulent le retour des danseures et des mimes aux vêtements à plis souples dont le voltigement ajoute de si séductrices guirlandes de lignes aux penchements des bustes, aux courbes des bras, aux ploiements des jambes. Ce sont eux qui voudraient, dans les danses des bals, qu'à l'indétrônable et enivrante valse, acompte délicieux sur la possession entrevue, s'ajoutent les danses moins emportées, aux calmes poses de grâce et de séduction, par lesquelles les corps isolés les uns des autres ou simplement se groupant, oublieux des appels et des convoitises de la volupté égoïste, se montrent, à qui les regarde, dans la succession des plasticités artistiques, des attitudes mélodiques, des musicalités musculaires.

Mercredi dernier, l'OEuvre bruxelloise des *Matinées artistiques et littéraires*, où d'ordinaire de parfaites médiocrités étrangères viennent tenter, auprès des Béotiens qu'ils nous croient, des régénérations intellectuelles dont nous n'avons guère besoin, et nous révéler, miracle imprévu! qu'en fait de conférences et de leçons d'esthétique nous pourrions leur en remontrer, une séance, par exception, a fait bonne et utile besogne.

M. Bourgault-Ducoudray, professeur d'histoire de la musique au Conservatoire de Paris, a entretenu de la Danse le public habituel de ces sortes de cérémonies qui assurément ne donne que très imparfaitement l'étiage de la montée artistique qui signale présentement, en de si vives eaux, l'activité de notre pays. Il avait inscrit pour titre à sa conférence cette étiquette compliquée : *Les danses anciennes dans leur rapport avec l'expression musicale.* Il a lu, — puisque c'est la coutume presque invariable des orateurs venant de France, « pays de l'éloquence naturelle » comme disait César, — il y a deux mille ans il est vrai.

Ce qu'il a lu était bien. Mais ce qui illustra sa lecture était bien mieux.

Ce bien mieux était réalisé par une danseuse de l'Opéra de Paris, Mlle Sandrini, longue, flexible et très gracieuse personne, qui, en robe de bal exquisement jaunâtre, a exécuté, comme un cinématographe vivant et coloré, en des spécimens qu'on eût souhaité moins courts, les danses en lesquelles se sont complus les XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles, cérémonieux et délicats; ces danses aux noms pimpants, bizarres et parfois égrillards : Pavane, Gaillarde, Courante, Gavotte (oh ! la plus charmante, certes), Bourée, Sarabande (quelle saveur!) Allemande, Menuet, Canaries, Chacone, Forlane, Rigodon, Gigue, Tambourin. M. Bourgault-Ducoudray en jouait au piano les musiques vieillottes enrubannées de souvenirs, et, pour deux d'entre elles, la Pavane et la Sarabande, notre compatriote, Mlle Collet, chantait des couplets que sa partenaire mimait en dansant.

Ce fut un régal de gourmet que de voir cette grâce tantôt noble, tantôt menue, tantôt piquante, tantôt légèrement grivoise en des relèvements de jupes, des montrements de jambes et des coups de pied lestement détachés sous les jupes relevées devant par une jolie pinçure de l'index et du pouce, comme un début de déshabillement prometteur d'abandon, comme un entrebâillement de la porte aux amourettes. Les mains aussi, ouvertes, fermées, levées, baissées à plat, significatives, parlantes, eurent des improvisations attirantes d'appel, de refus, de sensualités esquissées, oh! très discrètement.

Il y avait là beaucoup de jeunes filles et de jeunes femmes qui ont semblé apprécier fort ces harmonisations, cette versification du corps, caressante et enveloppante. Est-ce que cela leur suggérera l'idée de mettre un peu de ce mol et souple abandon, un peu de délicieux naturel, dans la snobique raideur de leurs saluts, de leur marche et de leur tenue, auxquels les sottises du protocole mondain ont appliqué tant d'amidon et de ridicule? A souhaiter! Mais peu d'espoir ! C'est si facile, quand on est médiocre, de borner son souci à l'imitation de quelques formules, vraies béquilles pour les infirmes. Puis, que penserait le bel air? L'originalité, pouah ! puisque c'est un don du ciel!

VICTOR CHARBONNEL

Les Mystiques dans la littérature présente (première série). Un volume de 200 pages. Paris, édition du *Mercure de France.*

L'impression qu'en ce livre je retrouve à chaque page — surgissant plus définitive à chacun de mes sourires amusés, à chacunes de mes découvertes et à toutes les jouissances de clarté, de saine et joyeuse pondération qu'il me donne — est celle de me trouver devant un Latin, un vrai, un petit-fils de Montaigne, se laissant être Latin avec franchise, avec volupté; pas perdu dans les brumes du nord ou de quelque charlatanisme, ni dans les brouillards du midi ou des enthousiasmes fous qui, eux aussi, ternissent un peu la limpidité du sens critique.

Et l'abbé Charbonnel, avec une vue admirablement nette, sans la moindre couleur de pédantisme, place toute une tribu d'écrivains à l'échelon qui convient à chacun. D'un mot, d'un coup de griffe, d'un élan d'admiration, d'une petite morsure ironique ou d'une observation qu'on sent profonde, il hausse celui-ci ou fait

Théâtre des Galeries : « Bruxelles féerique. »

Quelques scènes nouvelles : les jeux et paris au Sénat, les échevins démissionnaires, le service personnel et autres actualités ont versé sur la revue de M. Garnir des flots d'eau de Jouvence. Et le public, ravi, continue à applaudir avec énergie les tirades patriotiques, et les dialogues marolliens, et les « attrapades » dans la salle, et les somptueux défilés, cortèges, apothéoses à transformations qui composent le spectacle offert par M. Maugé à sa fidèle clientèle.

Théâtre du Diable-au-Corps.

La Compagnie du Diable-au-Corps donnera demain lundi, à 9 heures, une représentation extraordinaire à l'occasion de son centième spectacle. Le programme de cette soirée sensationnelle comprendra, outre les intermèdes des chansonniers et poètes de la Compagnie : la première de *Saphura*, légende en huit tableaux, par Léon Paschal, dessins de Henri-F. Hendrick, musique d'Alph. Hirsche, et la première de *l'Horloger d'Yperdamme*, roman illustré en cinq actes et vingt tableaux, par Amédée Lynen, récit de Fritz Lutens, musique d'Aloïs Berghs.

Pour cette soirée de gala, le prix des places est fixé exceptionnellement à 5 francs. Les places peuvent être retenues par correspondance.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Les leçons de Mlle Savary.

Nous avons relaté en son temps (1) l'action intentée par Mlle Savary à Mlle Ledant, dite Delna, en paiement de leçons « de diction, de déclamation et de maintien » qu'elle lui avait données pour la préparer à son entrée à l'Opéra-Comique. Mlle Delna reconnaissait avoir demandé à Mlle Savary des conseils, mais elle trouvait que la somme de 18,400 francs (!) réclamée par son professeur était peut-être exagérée, étant donné surtout qu'elle avait déjà versé à ce dernier, en divers paiements, une honnête rémunération de 1790 frances.

Dans le compte présenté par Mlle Savary à son élève figurent les deux postes suivants, que nous livrons aux méditations des futures Caron et des Van Dyck en herbe :

... « 2° Son assistance à 160 répétitions, à raison de 60 francs pour chacune d'elles, 9,600 francs.

Et 3° son assistance à 120 représentations, à raison aussi de 60 francs par chaque représentation, 7,200 francs. »

Le tribunal de la Seine, par jugement prononcé samedi dernier, a doucement éconduit le « cher » professeur de Mlle Delna en décidant, avec cette pointe d'ironie qui caractérise les juges parisiens, « que son assistance à quelques répétitions s'explique naturellement par l'intérêt affectueux qu'elle portait à son élève, et que sa présence aux représentations ne saurait, en l'absence d'une convention formelle, donner lieu à une rémunération quelconque ».

En conséquence, il fixe à *quatre cents francs* le montant des cachets à payer à Mlle Savary, et vu l'exagération de sa demande, condamne celle-ci aux deux tiers des frais du procès.

La succession de Goncourt

En attendant le grand débat sur la succession Goncourt, le tribunal, statuant en chambre du conseil, a, sur la demande de MM. Alphonse Daudet et Hennique, à la fois légataires universels et exécuteurs testamentaires de M. de Goncourt, ordonné la mise en vente des collections du défunt.

Quatre oppositions à la délivrance des legs et à l'exécution du testament ayant été signifiées par des parents à des degrés plus ou moins éloignés, un administrateur provisoire a été nommé en la personne de Me Duplan, ancien notaire des Goncourt.

(1) V. l'*Art Moderne*, 1896, p. 263.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Belle Douleur, par CHARLES BERNARD. Bruxelles, édition du *Coq rouge*. — *La Guirlande des Jours*, par JEAN VIOLLIS, avec une lithographie en couleurs d'Elie Clavel. Toulouse, bibliothèque de l'*Effort*. — *Sur la musique dans les églises*, par ADOLPHE SAMUEL, directeur du conservatoire de Gand. Gand, Mme G. Beyer. — *L'Art dans une démocratie, lettre à mes amis d'Amérique*, par J.-F. RAFFAËLLI. Paris, librairie de la *Nouvelle Revue*. — *Chansons et Ballades*, par VICTOR ARNOULD. Bruxelles, Lacomblez. — *A eux deux*, par ANDRÉ RUIJTERS. Bruxelles, P. LACOMBLEZ. — *L'Almanach des poètes pour l'année* 1897 (texte de G. KAHN, STUART MERRILL, F. JAMMES, F. VIELÉ-GRIFFIN, A. MOCKEL, H. DE RÉGNIER, R. DE SOUZA, A.-F. HÉROLD, A. FONTAINAS, C. MAUCLAIR, E. VERHAEREN et ANDRÉ GIDE; illustrations d'A. RASSENFOSSE). Paris, édition du *Mercure de France*. — *Le Prochain Conclave. Instructions aux cardinaux*, par LE SAR PELADAN. Paris, librairie Dentu. — *Divagations*, par STÉPHANE MALLARMÉ. Paris, librairie Charpentier. — *Contribution à la Bibliographie de la Locomotion aérienne*, par ARMAND WOUWERMANS. (Extrait du compte rendu du Congrès de la science de l'atmosphère.) Anvers, Mme Ve De Backer.

Musique.

Sub Urbe (P. Verlaine), *Barque d'Orient* (Ch. Van Lerberghe), mélodies de L. DE SERRES. Paris, Heugel et Cie. — *Sous les bananiers* (F. Colonna), *Toc-Toc* (J. Moréas), mélodies par L. DE SERRES. Paris, J. Hamelle.

PETITE CHRONIQUE

Nous remettons à huitaine, faute d'espace, notre article sur la très belle exposition des œuvres de LÉON FRÉDÉRIC et CONSTANTIN MEUNIER que vient d'ouvrir la Maison d'Art.

Pour l'Art a ouvert hier au Musée sa cinquième exposition annuelle. A huitaine le compte rendu.

MM. Jean Mayné, Léon Mundeleer et G. Goemans exposent au Cercle artistique du 14 au 24 janvier.

A ce propos, signalons la bizarrerie de l'organisation des exhibitions du dit Cercle. Bien qu'exposant en commun, dans le même local, à la même époque, les artistes réunis par une décision administrative ont l'air de faire mauvais voisinage et de bouder les uns aux autres. MM. Mayné et Mundeleer s'entendent, et invitent collectivement, par lettre et par carte, la Presse et leurs amis à venir voir leurs œuvres. M. Goemans n'est pas cité. De son côté, celui-ci fait imprimer en rouge une belle carte d'invitation pour lui tout seul et l'adresse au public sans mentionner les camarades. Pourquoi ces divisions et ces distinctions? Les artistes craindraient-ils de se compromettre en exposant avec tel ou tel de leurs confrères? Pourquoi ont-ils l'air d'ignorer ceux qui bataillent à côté d'eux? Il faut avouer que tout est étrange dans ce Cercle « artistique » et « littéraire ».

MAISON D'ART. — Jeudi prochain, 21 janvier, à 8 h. 1/2, conférence de M. ROLAND DE MARÈS sur *Baudelaire, Barbey d'Aurevilly et Villiers de l'Isle-Adam.*

Lundi 25 janvier, à 8 h. 1/2, séance de musique de chambre par MM. FRANÇOIS RASSE, compositeur, et ÉMILE BOSQUET, pianiste. Cette soirée, consacrée uniquement à de premières exécutions, promet d'être des plus intéressantes. Au programme : les sonates pour piano et violon de MM. Ed. Lapon et R. Strauss, la *Marche funèbre* de Rode-Ysaye, etc.

Mardi 26 janvier, à 8 h. 1/2, récital de M. SIDNEY VANTYN, professeur de piano au Conservatoire de Liége. Au programme : J.-S.

Bach, D. Scarlatti, Beethoven, Schumann, Chopin, Liszt, Brahms, R. Strauss, Smetana, Alabieff, Rochmaninoff, Vincent d'Indy, P. de Bréville, etc.

Vendredi 5 février, à 8 h. 1/2, conférence de M. Georges Laguerre sur l'*Empereur Napoléon d'après les derniers documents historiques*.

Tous les jours, de 10 à 4 heures, exposition de peintures et dessins de Léon Frédéric, de sculptures de Constantin Meunier, d'affiches et dessins d'Émile Berchmans et de pastels et dessins d'H.-G. Ibels. Entrée : 1 franc.

La Maison d'Art s'ouvrira exceptionnellement dimanche prochain à une fête d'armes qui sera donnée, dans la grande galerie, à 2 h. 1/2 précises, par la Fédération des Maîtres d'armes belges sous le patronage de la Fédération belge des Cercles d'escrime. M. Edmond Picard, président du Cercle *Arte et Marte*, fera une conférence sur « Quelques duels célèbres ». Les meilleurs tireurs belges, professeurs civils et militaires, se rencontreront dans cette journée sensationnelle, dont le produit est destiné à la Caisse de secours de la Fédération des Maîtres d'armes. Des cartes à 5 francs sont à la disposition du public dans tous les cercles d'escrime et salles d'armes.

M. Roland de Marès fera mardi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, à la Section d'Art de la Maison du Peuple, une conférence sur Multatuli, le grand écrivain hollandais.

Université Nouvelle. — Institut des Hautes Études, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — Mardi, 19 *janvier*. M. Eekhoud. La pléiade shakespearienne. — Même jour, à 5 heures. M. De Greef. Histoire de la philosophie. — Jeudi. M. D. De Paepe. La vie et la mort. — Vendredi. M. L. Gumplowicz. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — Même jour, à 8 h. 1/2 du soir, 28. rue de Ruysbroeck. M Vermandèle. Cours de diction. — Samedi. M. Élisée Reclus. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

Pendant la période des représentations données au Théâtre de la Monnaie par Mme Bréma, et dont la première est fixée à samedi prochain, Mme Raunay ira remplir à Monte-Carlo l'engagement qu'elle a contracté. Elle rentrera à Bruxelles le 20 février, et *Fervaal*, dont les répétitions seront poursuivies dans l'intervalle, passera aussitôt après son retour.

Le quatrième concert populaire aura lieu dimanche prochain, à 1 h. 1/2, au théâtre royal de la Monnaie, avec le concours de Mlle Irma Sethe, Mlle Rose Charton et Mme Soetens-Flament, M. Albert Moussoux et la Société « Choral mixte » sous la direction de M. Léon Soubre.

Programme. — 1re partie : 1. *Chant élégiaque*, chœur pour 4 voix mixtes avec accompagnement de quatuor (L. van Beethoven); 2. Concerto pour violon et orchestre (E. Mathieu), exécuté par Mlle Irma Sethe; 3. *a*) *Hodie Christus natus est* (J.-P. Sweelinck), *b. La Bataille de Marignan* (Clém. Jannequin), chœurs *a capella* exécutés par le « Choral mixte » sous la direction de M. L. Soubre. 2e partie : 4. Fragments du 2e acte de la *Princesse d'auberge*, drame lyrique en trois actes et quatre tableaux (soli, chœurs et orchestre) (Jan Blockx); 5. Siegfried et l'Oiseau (2e acte de *Siegfried*) (R. Wagner); 6. Marche funèbre pour la mort de Siegfried (3e acte du *Crépuscule des Dieux*) (R. Wagner); 7. *Preislied* et final du 3e acte des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* (R. Wagner).

Répétition générale, samedi prochain, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra.

M. Henri Thiébaut, directeur de la Société chorale *Art-Charité*, organise pour le jeudi 28 janvier, à 7 1/2 heures, dans la salle des fêtes du Musée communal d'Ixelles, au bénéfice de diverses œuvres de bienfaisance un concert d'œuvres modernes. La seconde partie sera exclusivement consacrée aux compositions de M. Vincent d'Indy, exécutées sous la direction de l'auteur.

M. Maurice Kufferath fera cette année, à l'Extension universitaire de Bruxelles, un cours de six leçons sur les *Maîtres de la musique moderne* : J.-S. Bach, Haydn et Mozart, Beethoven, les romantiques (Weber, Schumann, Mendelssohn, Schubert, Chopin, Berlioz), Richard Wagner. Ces leçons seront suivies d'auditions musicales et auront lieu en la salle de l'« Horloge » (porte de Namur, entrée par la rue du Bastion) les mercredis 20 et 27 janvier, 3, 10, 17 et 24 février, à 8 1/2 heures du soir. La première leçon est gratuite. La rétribution pour les six leçons est fixée à 3 francs.

La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique a procédé jeudi à l'élection de deux membres dans la section de musique. Ont été élus : comme correspondant, en remplacement de Jules Busschop, M. Emile Mathieu, directeur de l'Ecole de musique de Louvain; comme associé, en remplacement de M. Ambroise Thomas, M. Vincent d'Indy.

La classe a en outre désigné M. Charles Tardieu comme directeur pour l'année 1898.

Exposition de Bruxelles 1897. — Le Comité de la 11e section, subd. F (vélocipédie), met au concours la composition d'une affiche destinée à faire connaître les épreuves qui auront lieu durant l'Exposition au vélodrome de Tervueren. Cette affiche aura 1m,50 de hauteur sur 1 mètre de largeur. Une prime unique de 200 francs en espèces sera remise à l'auteur dont l'affiche aura réuni les desiderata au point de vue du sport, du côté artistique et d'une publicité effective.

Les spécimens, en grandeur naturelle d'exécution, devront être remis au plus tard le jeudi 21 janvier courant, à 3 heures, chez M. O. Grégoire, 114, rue Royale, à Bruxelles.

Pour renseignements complémentaires, s'adresser chez M. D. Tempels, 11, rue Linnée, à Bruxelles.

Mlle Berthe Art et Mme Clara Voortman ouvrent aujourd'hui à Gand, au Cercle artistique et littéraire, une exposition de leurs œuvres (pastels, fusains, etc.). Cette exposition sera clôturée dimanche prochain.

M. J.-F. Auburtin expose en ce moment quelques-unes de ses œuvres dans les galeries de la Bodinière, 18, rue Saint-Lazare, à Paris. L'exposition sera close le 6 février, à 6 heures.

M. Vincent d'Indy est parti hier pour Lille où il dirigera aujourd'hui un concert composé de quelques-unes de ses œuvres symphoniques.

Le Musée d'art décoratif de Vienne vient d'acheter trois bronzes à M. Charles Van der Stappen, dont le succès dans la capitale autrichienne a été, comme nous l'avons dit, considérable. Ces œuvres sont : le *Silence*, bas relief, le *Portrait de M. Henne* et celui de *M. Jacques Wiener*.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

Dix-septième année — N° 4. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 24 Janvier 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

LÉON FRÉDÉRIC

L'art de ce siècle semble avoir subi une évolution simple, naturelle et, du moins dans ses grandes lignes, très continûment splendide. Las des mièvreries pastorales ou autres du XVIIIe siècle, il s'est éveillé puissant, avide de vivre, débordant d'une jeunesse inouïe. Rousseau, Hugo, Beethoven incarnent assez bien cette aurore-là. En peinture, Delacroix seul serait à citer.

Aussitôt cependant, l'élan artistique et humain a changé d'orientation. La Révolution et Napoléon avaient effervescé l'imagination et le sang des hommes; la période de paix qui suivit les calma. Et le réalisme en fut le fruit.

Hier, c'est-à-dire depuis une vingtaine d'années, une nouvelle génération s'est dressée, une âme ignorée s'est révélée. Elle est enthousiaste, certes, comme le romantisme, mais avec un calme plus songeur; elle chérit la réalité aussi, comme le réalisme, mais elle y englobe toutes choses, jugeant avec vérité que les rêves et les idées sont aussi réelles, si pas plus, que les objets extérieurs. Elle adore la nature et la vie. Mais elle ne peut porter aucune étiquette — décadente, symboliste, naturiste ne valent rien! — parce qu'elle est surtout individualiste.

Telle est la marche de ce siècle, en trois étapes, en trois périodes bien marquées.

A laquelle de celles-ci appartient Frédéric? — Voilà une question bien difficile à résoudre! — Certains, songeant surtout à ses dernières œuvres ou à un aspect particulier de ses premières, le rangeront dans la troisième. Il m'apparaît pourtant plutôt comme un réaliste ou pour dire mieux, comme un naturaliste, en employant ce terme dans son sens le plus élevé naturellement. Et j'ai grande envie de le placer, dans l'histoire de la peinture belge, auprès du grand Charles Degroux, du sublime Henri de Braekeleer, et de Dubois, et d'Artan.

Frédéric est par-dessus tout un sincère et, par suite, il s'est dès l'abord révélé tel qu'il était : simple et amoureux de tout ce qui correspondait à sa nature : la sincérité des humbles, la pureté grave des campagnes, et

parfois les misères urbaines. Telle aussi est son œuvre, d'une marche naturelle peu compliquée.

Vite oublieux des cadavérismes académiques, il a évolué rapidement, et c'est presque au lendemain de son *Roland de Lattre*, cette œuvre de bon élève, qu'il produit le *Vagabond*, la *Femme à loques*, les *Marchands de craie* (au musée de Bruxelles), toiles aux sombres tonalités, suant la misère lamentable et la compassion.

Coloriste habile déjà, il s'y annonce surtout le maître dessinateur qu'il est aujourd'hui indiscutablement.

Mais voici venir, aussitôt après, ce qui restera son Œuvre, c'est-à-dire sa triple épopée : *Le Lin*, *Le Blé*, *Les Ages du paysan*.

Ah ! ces Ages! Cinq très grand tableaux, d'une réalité rude et idyllique, montrant les rustres, laids, gauches et lourds parfois, dans toute la beauté de la sincère vérité de leur nature.

Il y a là le peuple entier des champs, depuis les vieux démolis et recroquevillés, jusqu'aux saines maturités des pères et des mères, jusqu'aux puissantes jeunesses, lumineuses et très belles, des jeunes hommes et des jeunes femmes qui se tiennent les mains promises, jusqu'aux enfants et aux enfantelets de tous les âges, étonnés ou malins, la chair saine, non dégrossis encore, les yeux profonds, clairs, infinis.

Ils sont rangés là tout naïvement, assis sur des chaises, ou debout la main dans la main, ou couchés dans l'herbe multiflorie. C'est, infiniment simple, une longue suite d'êtres primitifs, graduant les âges divers de la vie champêtre, rappelant la terre, dont ils sont les fruits naturels et augustes, aussi bien que les blés, les bœufs, les oiseaux et les arbres.

Adviennent ensuite le *Lin* et le *Blé*, deux légendes parallèles de la campagne, exprimant la grandeur pure des végétaux qui sont les principes de la nourriture et du vêtement des hommes. Toutes les scènes en seraient à décrire, car elles sont toutes également merveilleuses d'héroïsme rustique. Comme ce serait trop long pour cette brève étude, bornons-nous à en montrer deux ou trois, prises au hasard :

Les *Semailles* : un immense horizon de champs vallonné; lointainement, dans la vallée, la Semois longe un village, en sinuant; de-ci, de-là, des paysans hersent ou labourent.

L'intensité magnifique de cette scène consiste surtout en l'apparition, derrière une déclivité brusque et grande de champ, de deux bœufs faisant de prodigieux efforts d'échine pour tirer, tandis qu'au premier plan, le dos tourné, lourd, fort, avec un geste large de bénédiction, le semeur jette la graine à la terre et, semble-t-il, au devant des bêtes laboureuses qui approchent.

La *Rentrée des Moissons :* Sous un ciel d'orage, et autour d'un chariot grand à demi chargé, des hommes en labeur actif et une foule aux dos courbés. La campagne, derrière eux, est infinie, où les bottes s'échelonnent, régulières, jusque très loin.

Le *Goûter :* Oh! la délicieuse scène d'intérieur cette fois! Des convives de tous âges sont assemblés alentour de la table chargée de jattes et de tranches de pain. Il y a là beaucoup d'enfants — et l'on sait le grand charme de candeur et de vérité qui entoure ceux que peint Frédéric! — Là-bas, très auguste, une mère allaite. Et dans un coin, exilée volontaire, navrante, de cette vitalité joyeuse, la vieille grand'mère courbe son corps lassé de vivre et comme déjà envahi par la mort. Il y a des pots de fleurs puérils sur la tablette large de la fenêtre. Le soleil jette des regards paisibles, au travers des fins rideaux exquis.

Enfin, couronnement de ces œuvres : La *Terre*, carton plus grand, qui fut exécuté en vitrail par Charles Baes et exposé au dernier Triennal. Colossale de vie puissante, la Terre! Une paysanne à la lourde beauté. Ses seins pendent énormes, des seins qui sont des mondes. Et, grouillant à ses pieds, tendant vers elle les bras, appendus par grappes à son corps, voici les hommes, représentés par des enfants au ventre gros, aux cheveux roux, d'une santé presque trop forte mais vitale étonnamment.

A citer encore de cette manière : Les *Boëschelles*, deux petites filles savoureusement candides, dont sont bleus les yeux et la robe; le *Bénisseur*, un vieux paysan qui du geste bouddhique de ses deux doigts levés sacre les campagnes infinies, les verdures et les ruisseaux; la *Servante endormie*, aux traits d'un religieux repos, épais et pur à la fois, seule parmi des objets calmes et frais, et embués de doux silence; la *Vieille Servante*, enfin, d'une mornitude presque angélique.

Il faut bien en passer et des meilleurs! Mais je n'ai voulu ici que résumer son œuvre en quelques tableaux synthétiques.

Ainsi donc, dans son affection pour les humbles, Frédéric a peint tour à tour la paisibilité solennelle des paysans, la misère lamentable des gueux des villes et des banlieues. La campagne lui apparut ainsi qu'un éternel dimanche; la ville, au contraire, comme d'une toujours même désolation. De là les deux teintes très tranchées de son symbolisme actuel : d'un côté une bonté satisfaite, presque évangélique à force de candeur, d'un autre une pitié pantelante et une révolte sereine et instinctive.

On a pas mal discuté sur le symbolisme de Frédéric; on l'a surtout pas mal démoli Tous les reproches tirés de théories tombent cependant devant la beauté des œuvres. Aussi, un de ces jours, fatalement, justice lui sera-t-elle faite par ceux-là mêmes qui l'abîment aujourd'hui.

Quant à nous, ce genre nouveau qu'il a pris ne peut en aucune façon nous gêner, à condition qu'il convienne lui-même que ce n'est là franchement qu'allégories au lieu de symboles, puisque simplement une idée s'y incarne dans un personnage ou une scène.

Cette face nouvelle de son talent nous apparaît dans un déjà grand nombre d'œuvres, parmi lesquelles les suivantes sont à mettre hors de pair : *L'Aube*, une petite fille aux yeux purs, aigus, aux gestes extasiés ; *Le Ruisseau*, dont chaque enfant nu est un babil ; *Le Christ reviendra*, une éblouissante sanguine ; *Le Peuple verra un jour le lever du soleil*, *La Nature*, *Tout est mort*.

Cette dernière est d'un emmêlement fou de chairs nues et roses ; elle a une allure dantesque très large... La morale désolante qu'elle enseigne sera modifiée par quatre panneaux plus joyeux encore à faire. Et d'ailleurs, la *Nature*, qui nous fut donnée immédiatement après, œuvre toute de printemps, de fleurissement et de vie heureuse, lui sert de réponse et de complément.

Comme paysagiste, Frédéric est également un maître. Il est le seul qui ait su rendre les Ardennes, leurs montagnes, leurs vallées, leurs prés, leurs champs, leurs ruisseaux et leurs rivières et leurs rivulettes... Il a compris leur alliage harmonique de teintes et la ligne très belle, douce de courbe et caresseuse pour la vue, qui est le résumé de ce coin de nature. Il fut également le premier des pastellistes paysagistes belges.

Et telle est son œuvre avec ses qualités indiscutables, son dessin net, parfois rude, mais toujours si parfait ; sa couleur morne, puissante cependant ; la naïveté de son intense poésie ; sa ligne surtout.

Les plus pures impressions de ses tableaux résident, en effet, souvent, dans le mariage heureux d'une courbure de dos ou de bras et d'une courbure concordante de paysage. Nul n'a su comme lui, par des chemins aux mille méandres, par des ruisseaux, des suites superposées de champs ou des torsions de ciels d'orage, infiniser les horizons.

Mais en face de l'œuvre, voici l'homme.

Un très simple et très naturel, assoiffé de jeunesse, dont les clairs yeux gardent pourtant, semble-t-il, le secret d'une amère mélancolie intime. Avant tout, un instinctif, — comme la plupart des peintres d'ailleurs.

Frédéric est tout entier semblable dans son œuvre, ses goûts et sa vie. Tout le temps qu'il peut voler à la ville, il le passe en Ardenne, à Fraiture, un petit village perdu et archaïque, où il partage la vie des paysans ses amis, et dont il rapporta ses chefs-d'œuvre. Son rêve même, que je dévoile avec la vague crainte d'être indiscret, serait d'y couler une vie paisible et rude, semblable à celle des gens de là-bas, et, puisqu'il ne saurait se priver de son art, d'y peindre la nature et les êtres, cette fois sans plus aucune mesquine préoccupation de vente, d'exposition ou de critique. Il se consacrerait à orner les maisons. Et ce serait le plus délicieux des musées, un musée qui comprendrait tout un village !...

Il a d'ailleurs déjà fait don, à l'église de son refuge de dilection, d'une *Sainte-Face* saisissante, portée par des anges couronnés d'épines et dont les traces se fleurissent de roses.

A Bruxelles, sa vie est toute de travail, dans un atelier large, inondé de lumière, agrandi encore par l'immense jardin qui l'entoure.

Frédéric fut longtemps méconnu (naturellement, puisqu'il était artiste et Belge !) ; aujourd'hui la gloire monte vers lui, lente, mais sûre et méritée. De grâce, qu'elle ne le trouble pas !

Pour moi, d'ailleurs, je ne le crains guère, après avoir vu, à l'exposition de ses œuvres actuellement ouverte à la Maison d'Art, ces deux tableaux nouveaux : *Trois Sœurs* et *La Mère*, qui sont de pures merveilles, et qui nous garantissent l'épanouissement de plus en plus large et personnel de son talent.

Dans un prochain article, nous apprécierons les œuvres de CONSTANTIN MEUNIER exposées à la Maison d'Art en même temps que celles de Léon Frédéric, ainsi que les dessins et affiches d'ÉMILE BERCHMANS.

NUMANCE

M. Jean Van den Eeden, le compositeur de *Jacqueline de Bavière* et de maintes pages de valeur, a fait entendre lundi dernier à un public choisi d'amis, artistes et hommes de lettres, dans le vaste et clair atelier du sculpteur Van der Stappen, l'œuvre nouvelle qui depuis cinq ans absorbe les loisirs que lui laisse la direction du Conservatoire de Mons. Il était secondé dans la tâche ingrate d'exprimer par les seules ressources d'un piano et d'un quatuor vocal l'esprit d'une partition importante destinée au théâtre, au déploiement des masses symphoniques et chorales, aux magnificences d'une mise en scène somptueuse, par le librettiste, M. Michel Carré fils, chargé d'exposer en raccourci le sujet du drame, et par quelques artistes qui se sont affirmés musiciens d'attaque et chanteurs de style : MM. Tondeur et Dequenne, M[lles] Bernard et Dervaux. M. Michel Carré a même poussé plus loin la collaboration en unissant à la voix... de compositeur du maître le charme d'un organe discret, d'un timbre agréable. Et M[me] Vanden Eeden complétant de bonne grâce ce chœur improvisé, il a été possible de pressentir, ou à peu près, ce que pourront être les ensembles qui font de *Numance* un opéra à grand effet, varié dans ses moyens d'action et propre à exciter de tumultueux enthousiasmes.

Le drame — historique, patriotique et sentimental tout à la fois — décrit le siège héroïque que soutint, plus d'un siècle avant Jésus-Christ, la petite ville celtibérienne de Numance contre les Romains commandés par Scipion-Emilien. Le dernier roi de Numance, José Manrique, au lieu de marcher à l'ennemi, s'abandonne aux plaisirs, à la volupté, ce qui lui vaut d'énergiques

remontrances de son frère, le chevaleresque prince Carlos, et de la reine, Éléonore de Cordoue, qui inclinerait aisément vers les moyens violents d'un coup de poignard libérateur pour sauver la cité assiégée. Mais le miracle que ni Carlos ni la farouche princesse n'arrivent à réaliser, l'esclave favorite, Nera, l'obtient sans difficulté de son maître et seigneur. L'amour inspire au Sardanapale espagnol des résolutions inespérées. Il se met à la tête de ses armées, se bat comme un lion et repousse l'armée des assaillants. Victoire et retour triomphal, ce qui, au théâtre, se traduit par des fanfares et un ballet. Malheureusement le perfide Douro, la rivière qui baigne les murs croulants de Numance, prend inconsciemment le parti des Romains en renversant, par une crue subite, les remparts de la ville décimée. Pour ne pas livrer sa capitale à l'ennemi, le roi Manrique y met le feu et trouve sous ses ruines fumantes une mort digne de lui.

Sur cette donnée qui laisse toute liberté à l'imagination et à la prodigalité des entrepreneurs de spectacles, M. Van den Eeden a composé une partition dont le mérite principal nous paraît être, autant qu'il nous a été possible de l'apprécier en cette audition incomplète, de souligner d'un trait sûr et net les situations du livret. Avec sa probité d'artiste, l'auteur a écrit sur ce texte mouvementé non pas un opéra coulé dans la forme traditionnelle, mais un véritable drame lyrique qui unit à l'ampleur du récit, sobrement traité, un sentiment mélodique attachant. Nombre de pages, au deuxième acte notamment, le mieux venu des quatre, mériteraient d'être citées. Et les formidables ensembles que déchaîne l'auteur sont propres à électriser les foules. Un souffle héroïque anime l'œuvre, avec, dans les passages de tendresse, des contrastes habilement ménagés.

Mais de même que l'auteur n'a voulu nous donner qu'une esquisse de son œuvre, nous nous bornerons à l'ébauche d'un jugement, réservant l'appréciation définitive pour l'époque où il nous sera donné d'assister à une exécution de *Numance* dans les conditions rêvées par le compositeur.

POUR L'ART

L'on ne saurait exiger d'un cercle d'artistes qui, tous les ans, avec régularité exposent, de nous amener à chaque fois des choses de haute et claire nouveauté. Aussi, encore que nulle originalité spéciale ne s'y décèle, faut-il louer *Pour l'Art* parce que les œuvres qu'il nous offre sont nombreuses et témoignent de l'activité et de l'ardeur fervente de leurs auteurs. Peintures et sculptures s'y accumulent. Et vraiment, il en est de fort belles et les expositions de MM. Laermans, Gandara, Ottevaere, Hannotiau, Coppens, Colmant, Rousseau, Taubman et Springael valent, à elles seules, la peine d'une visite.

M. Laermans nous produit, outre plusieurs autres toiles, un vaste tryptique, qui est presque un chef-d'œuvre d'unité, de couleur, d'harmonie et de sensibilité. Que ceux qui prennent Laermans pour un caricaturiste, pour un Daumier inconscient, aillent voir cette chose et l'admirent. De M. Gandara, il est maints portraits de femmes, tableaux ou dessins, d'une finesse délicate, d'une élégance sensuelle. Les crépusculaires paysages de M. Ottevaere dénotent un remarquable enrichissement de son talent. Le métier s'est perfectionné et le tempérament précisé; l'*œuvre* est imminente. M. Hannotiau est, certes, exquis et rien n'est aussi clair, aussi délicieux que ses compositions sauf, peut-être, quelques sites de M. Coppens. Disons encore que parmi les portraits de M. Colmant il en est d'absolument remarquables. Parmi les sculpteurs, M. Rousseau tient la première place. Et s'il nous donné — pourquoi? — certaines statuettes peu intéressantes, il convient d'ajouter que son *Cantique d'amour* est une merveille de suavité et de pure grâce mélodieuse. Un groupe assez plastique de M. Taubman est à regarder comme aussi une figure de puissance lourde et encore maladroite d'un jeune presque inconnu, M. Springael, en qui s'avère, sans conteste, une virtualité efficace et généreuse. Ce salonnet nous console de certain *Sillon* qui le précéda au même local. Il purifie l'atmosphère et la parfume. Des artistes ont succédé aux plagiaires.

THÉATRES

« L'Évasion » au théâtre Molière.

M. Brieux a tenté — et il faut louer son dessein — de s'évader des formules traditionnelles de la comédie. Mais il n'y a guère réussi. Et malgré le souci qu'il a pris de rajeunir des situations usées, d'introduire dans la mise en scène de l'*Évasion* le modernisme d'une bicyclette, dans le dialogue quelques locutions au goût du jour, sa pièce, rivée dans l'inflexibilité d'une thèse, a je ne sais quel parfum suranné (élixir Augier, extrait Dumas pour mouchoirs de femmes sensibles) que les paysanneries du père Guernoche et du fermier Ségard, émaillées des « j'avions », « j'étions », en usage à l'Opéra-Comique, ne sont pas pour dissiper.

C'est très vieux jeu, au fond, cette lutte de deux amants qui s'efforcent « d'opposer aux sciences désespérantes les énergies de leurs jeunesses », de prouver, à l'encontre du pessimisme d'Ibsen, que « nous ne sommes pas les prisonniers des morts ». La fragilité du raisonnement, la fausseté même du point de départ éclate à chaque scène, aggravées par les repoussoirs, d'une noirceur exagérée, que l'auteur a cru nécessaire de donner à ses héros. La pièce n'est guère humaine, sauf en quelques-unes de ses scènes, et partant peu attachante. Qu'on en juge :

Jean Belmont, dont le père s'est tué dans un accès d'hypocondrie, se croit appelé au même destin. Il aime Lucienne, et Lucienne l'aime. Mais celle-ci a eu pour mère une courtisane célèbre et craint que les lois de l'atavisme la mènent droit aux folles incartades maternelles. L'hérédité de la galanterie! L'atavisme de la prostitution ! Il est permis de douter du phénomène. Mais Lucienne ne doute pas. Elle se sent née « fille de joie » mais consent, néanmoins, à s'unir à Jean, légalement, et les voici tous deux occupés à desceller patiemment leurs barreaux, à préparer « l'évasion ». Le grand air, les champs, les travaux rustiques donnent à Jean une force vitale extraordinaire. Sa libération paraît imminente. Mais l'ennui du séjour en Normandie, la solitude, le désœuvrement réussissent moins bien à Lucienne, qui se laisse choir un beau matin de sa bicyclette dans les bras de Paul de Baucour (ou de Beautorse). Jean survient à temps pour prévenir l'irréparable. Éclat. Colère. « Je devais bien m'y attendre! » Rupture.

La réconciliation est laborieuse. Elle se produit néanmoins, à Paris, dans un salon mondain, un soir de bal, après que Jean Belmont, dissimulé derrière une portière, a entendu sa femme repousser avec une vertueuse indignation les propos galants du beau Paul qui lui offre l'hypocrisie de l'adultère classique, le

rez-de-chaussée meublé, les serrements de mains furtifs, les rendez-vous du cinq à sept, à l'heure excusable de la modiste et du couturier. Possible que si Baucour lui eût proposé un joli enlèvement et des amours moins dissimulées, Lucienne n'eût pas eu l'accès d'honnêteté qui ramène la paix du ménage et justifie le titre de la pièce. Les amies de Lucienne, Mme de Cattenières, Mme Longuyon, Mme de Baucour sont, elles, abominablement canailles. Elles trompent leur mari avec ensemble. Mais M. Brieux oublie de nous dire si chez elles l'adultère est ou n'est pas héréditaire, ce qui rend sa démonstration incomplète.

A côté et à travers l'intrigue se meut un monde de médecins bavards, poseurs et nuls, que l'auteur oppose, avec des intentions malicieuses, à une sorte d'abbé Constantin de la médecine et même à un rebouteux qui en « remontre à son curé », je veux dire au célèbre docteur Bertry, auquel M. Arnaud a vaguement donné la tête du docteur Charcot. Si M. Brieux a cru, en mettant en scène ces fantoches, faire de la satire, il s'est leurré d'un vain espoir. La superficialité d'observation qui transparait sous chacun des propos tenus par les « sommités médicales » mises en scène, et dans lesquelles on a cru trouver des ressemblances avec tels savants réputés, fait de son groupe de médicastres une collection de pantins assez lugubres. Ces bonshommes ne sont pas « vrais » et, ce qui est plus grave, ils ne sont pas amusants. Si c'est contre eux et leur charlatanisme que lutte le naïf Jean Belmont, il n'a vraiment pas grand mérite à triompher.

La pièce a reçu de la troupe de M. Munié une interprétation excellente. Citons, au premier rang, Mlle Wissocq, qui a composé avec beaucoup de talent le rôle difficile de Lucienne, MM. Luguet, Arnaud, Montlouis et Le Gallo. La mise en scène est artistique et digne du théâtre Molière, que son directeur a désormais placé au premier rang des théâtres de comédie.

Un mot, pour finir, du titre adopté. M. Brieux ignore-t-il que Villiers de l'Isle-Adam a écrit l'*Évasion*, jouée il y a huit ou neuf ans par M. Mévisto sur cette même scène? Et la mort de Villiers est elle un motif suffisant pour qu'on lui prenne sans façon le titre d'une de ses œuvres? Entre vivants, les choses ne se passent d'ordinaire pas de la sorte.

« La Reine Margot » à l'Alhambra.

Mordié! comme dit le comte Annibal de Coconnas, voici belle lurette qu'on n'avait vu sur la scène de l'Alhambra tant de chevaux, de chiens, de manants, de bourgeois et de gentilshommes. Ventre-Saint-Gris! messeigneurs, quelle belle meute de beagles tricolores jappant et gambadant dans la forêt où le roi Charles IX déjoue les conspirations. Cela nous a reporté à l'époque reculée de la direction Alexandre, il y a quatre ou cinq lustres, quand pour la première fois les bons toutous apparurent sur une scène sans avoir pour mission de sauter à travers des cerceaux de papier ou de mettre le feu à des pièces d'artillerie. Mais cette fois, Garraud *regnante,* la meute est bien plus nombreuse, les costumes des artistes plus somptueux, et la salle, en cette nuit de « première » à sensation (on ne compte plus par *soirées* à l'Alhambra, mais par *nuits*, le spectacle ne finissant qu'entre deux et trois heures du matin) s'est parée, comme pour un mariage, de lilas blancs, de mimosas et de muguets.

Le public, enthousiasmé par les épisodes tour à tour sombres, amoureux, héroïques du drame, a fait fête aux artistes. Jugez de sa joie quand il a vu M. Krauss à cheval! Un peu gênés par leurs accoutrements inusités, les pensionnaires de M. Garraud n'en ont pas moins lancé avec l'emphase voulue et les trémolos exigés les phrases à panaches de cette extraordinaire adaptation scénique de l'histoire de France. Mlle Marga Lucena a peut-être tort de dire à La Môle : « Oubliez que vous êtes-z-Huguenot. » Mais elle est si gentille dans la robe cerise et sous le galant déshabillé de Marguerite de Navarre qu'on lui pardonne ce souvenir des temps où elle apparaissait, en quelque carrière d'Amérique, vêtue des guenilles chères à Eugène Sue et à Pierre Decourcelle.

La *Reine Margot*, c'est le type classique du drame historique. Et ce genre, malgré ses invraisemblances, ses artifices, ses ficelles, est loin de déplaire au public, qui lui a témoigné avant-hier une estime particulière. La cruauté astucieuse de la reine mère, la bravoure du comte de La Môle, la fourberie du duc d'Alençon, la séduction perfide de Marguerite, la faiblesse du roi et sa subordination aux volontés de Catherine passionnent la foule malgré les longueurs du dialogue et apparaissent dans le décor du Paris de jadis comme des images violemment enluminées qui frappent l'imagination et demeurent dans les souvenirs.

L'Horloger d'Yperdamme.

Le théâtre du Diable-au-Corps a remporté avec son nouveau spectacle, *L'Horloger d'Yperdamme*, un succès considérable. Cette œuvrette vraiment charmante, due à M. F. Lutens pour le texte, à M. Lynen pour les ombres, à M. Aloïs Berghs pour la musique, éclipse tout ce qui a été fait jusqu'ici dans ce joli domaine de la fantaisie, tant au Chat-Noir qu'au Diable-au-Corps lui-même. En particulier les tableautins imaginés par M. Lynen ont un charme exquis. Nous reviendrons sur ce joli spectacle, dont le peu d'espace dont nous disposons aujourd'hui nous oblige à écourter le compte-rendu.

A LA MAISON D'ART

Le Quatuor Dubois.

Trois œuvres bien choisies, formant un ensemble intéressant : Quatuor à cordes (op. 67) de Brahms, Sonate pour violoncelle et piano de Grieg, quatuor (op. 65) pour cordes et piano de Dvorak.

MM. Dubois, premier violon, Moses, Gietsen, Doehaerd, violoncelliste, et Bosquet, pianiste, sont bien « assortis », ce qui est au moins aussi nécessaire pour des quartettistes que pour des époux.

Un peu mal à l'aise pour faire ressortir en toute leur subtilité les dessins plus souvent complexes que colorés de ce Brahms qui refuse obstinément de voir dans la musique l'expression de sentiments humains, le jeune et vaillant groupe de musiciens a pu s'abandonner à toute sa fougue dans les œuvres suivantes : la jolie, capricieuse, flatteuse sonate de Grieg, et surtout le beau et passionné quatuor de Dvorak, — héroïque, dans sa première partie tout au moins, et toujours expressif, — très bien rendu par des interprètes qu'on sentait enthousiastes.

A LA MAISON DU PEUPLE

Conférence de M. Roland de Marès.

Ce n'est pas seulement à la Maison du Peuple qu'il faudrait, comme l'a fait l'intéressant conférencier, révéler ce génie trop peu reconnu, ce souffrant, cet exaspéré, ce formidable Multatuli.

Combien — même parmi ceux qui lisent — ne connaissent ni sa vie de luttes héroïques contre les infamies des Hollandais dans l'Inde, ni toutes les belles et émouvantes pages qu'il écrivit. M. Roland de Marès nous lut entre autres choses ce moderne « chemin de la croix » qui parut dans la *Société nouvelle* — où Multatuli, avec une effrayante ironie, raille ses concitoyens et montre les assistants du douloureux convoi se réjouissant d'un air paterne de la longueur du supplice et de l'énergie du supplicié, dont les contorsions prolongées seront un jeu si amusant à contrefaire pour la progéniture de ces fils de Jacob!

Conférence vivante et très applaudie, substantielle et neuve, laissant un grand désir de connaître mieux encore le grand homme qu'elle dépeignait si bien.

CORRESPONDANCE

La Reproduction des œuvres d'art (1).

Schaerbeek, le 16 janvier 1897.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*,

Lorsque je souhaitais un mouvement pour la reproduction des œuvres d'art belges, je le désirais grand, complet et pour tous les genres de reproductions. Au lieu d'un éditeur, il faudrait beaucoup d'éditeurs, ainsi que des artistes qui entreprendraient la reproduction des œuvres qu'ils aiment, avec l'appui du gouvernement.

Enfin, qu'il y ait abondance de reproductions dans tous les genres, de toutes les écoles, de sorte qu'on ne puisse échapper à ces reproductions; qu'elles prennent place dans nos modestes appartements, dans nos maisons, dans nos hôtels, tous envahis aujourd'hui par la reproduction étrangère.

Faire la concurrence dans d'autres pays afin de nous y faire connaître d'une façon plus durable qu'en y envoyant des tableaux pour quelque temps.

J'estime que ce mouvement serait d'une si grande utilité que le gouvernement devrait s'y intéresser. Je sais bien qu'il y a par-ci, par-là, de bonnes reproductions d'œuvres belges, mais c'est un mouvement général qu'il faudrait créer pour lutter efficacement.

Recevez, etc.

A.-J. HEYMANS

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Photographie des monuments.

M. Van Blitz (un joli nom pour un photographe) ayant constaté des ressemblances entre quelques-unes des planches d'un recueil intitulé *France-Album* et certaines photographies qu'il avait exécutées, assigna en dommages-intérêts l'éditeur de l'album, M. Fervers, et le dessinateur, M. Karl, estimant qu'une somme de *douze mille francs* le dédommagerait à peine du préjudice qu'il avait souffert.

Le tribunal civil de la Seine a, le 4 janvier, jugé que *la reproduction des monuments ou points de vue appartient au domaine public* et que dès lors M. Van Blitz est sans griefs. Parmi les cinq photographies incriminées, il y en avait une qui représentait deux groupes de figures. Le jugement décide, à propos de cette planche, qu'*un dessinateur peut se servir, pour composer un groupe de personnes, de l'épreuve exécutée par un photographe, à la condition de lui faire subir des modifications suffisantes pour imprimer à son travail un cachet personnel.*

Hum! C'est peut-être bien un peu risqué comme thèse juridique. Tout ce qui touche à la photographie est encore nébuleux au Palais de justice.

(1) Voir l'*Art moderne* 1896, n^os^ des 18 et 25 octobre et 8 novembre.

PETITE CHRONIQUE

Ainsi qu'elle le fit l'an passé pour Eugène Carrière, l'année précédente pour Constantin Meunier, la *Libre Esthétique*, qui ouvrira en février son quatrième Salon annuel, consacrera au peintre Albert Besnard une salle entière dans laquelle seront réunies les œuvres les plus remarquables de l'éminent artiste.

La section des arts d'ornementation aura pour principal attrait un appartement construit, meublé et décoré par l'architecte Horta, qui n'a jusqu'ici pris part à aucune exposition.

Nous ferons connaître prochainement la liste complète des artistes invités à collaborer à l'œuvre de propagande généreusement poursuivie par la *Libre Esthétique*, dont le Salon est, chaque année, l'événement impatiemment attendu.

Aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, au Théâtre de la Monnaie, quatrième concert populaire avec le concours de Mlle Irma Sethe, Mlle Rose Charton et Mme Soetens-Flament, M. Albert Moussoux et la Société « Choral mixte » sous la direction de M. Léon Soubre.

A la répétition générale, qui a eu lieu hier devant une salle comble, on a fait une longue ovation à M. Jan Blockx après l'audition des fragments de sa *Princesse d'auberge* et à M. J. Dupont après la superbe interprétation qu'il a donnée de la Marche funèbre du *Crépuscule des dieux*.

MAISON D'ART. — Aujourd'hui dimanche, 24 janvier, à 2 h. 1/2, fête d'armes donnée par la Fédération des maîtres d'armes belges. Conférence sur « Quelques duels célèbres » par M. EDMOND PICARD, président du cercle *Arte et Marte*.

Lundi 25 janvier, à 8 h. 1/2, séance de musique de chambre organisée par MM. FRANÇOIS RASSE et ÉMILE BOSQUET.

Mardi 26, à 8 h. 1/2, piano-récital de M. Sidney Vantyn, professeur au conservatoire de musique de Liége.

Jeudi 28, à 8 h. 1/2, séance de musique de chambre par le QUATUOR YSAYE.

Lundi 1er et jeudi 4 février, à 8 heures, 3e soirée d'abonnement du THÉATRE DE LA MAISON D'ART. Au programme : l'*Evasion*, drame en un acte du comte Villiers de l'Isle-Adam ; l'*Occasion*, pièce en un acte de P. Mérimée; le *Coréen*, esquisse japonaise en un acte de Louis Gallet. Principaux interprètes : MM^mes^ Maguéra et J. Dalbieu; M. Mévisto, du Théâtre-Libre, et Albert Mayer.

Le vendredi 5 février, à 8 h. 1/2, M. GEORGES LAGUERRE fera une conférence sur l'*Empereur Napoléon, d'après les derniers documents historiques.*

Le mardi 9 février, à 2 heures, ouverture d'une Exposition d'œuvres choisies de JAN VERHAS. Le même jour, à 11 heures, ouverture spécialement réservée aux membres de la Presse.

Jeudi 11 fevrier, à 8 h. 1/2, séance de musique de chambre du QUATUOR DUBOIS.

Tous les jours, de 4 à 6 heures, exposition d'un ensemble

d'œuvres de MM. Léon Frédéric (tableaux et dessins) et Constantin Meunier (sculptures). Dans la galerie du premier étage : affiches et dessins de M. Émile Berchmans; pastels et dessins de H.-G. Ibels.

C'est, comme nous l'annoncions plus haut, le 1er février qu'aura lieu le prochain spectacle de la Maison d'Art. Les traits du petit drame de Louis Gallet, *Le Coréen*, que la compagnie de M. Mouru de la Cotte représentera pour la première fois, sont épars dans les récits que fit naguère à l'auteur le Japonais Matoyosi. Il les tirait communément de divers documents anciens, évoquant les mœurs douces et violentes comme aussi les luttes et les rivalités politiques de son pays natal.

Il ne s'agit que d'une brève histoire d'amour, où l'imagination a quelque part et qui, née parmi les fleurs et les sourires, s'achève dans les larmes et le sang, par un sacrifice volontaire, dont il existe de nombreux exemples dans les récits originaux.

Quant à l'*Evasion* de Villiers de l'Isle-Adam, qu'il ne faut pas confondre avec celle de M. Brieux, elle fut représentée pour la première fois en 1887, au Théâtre-Libre, sous la direction Antoine. M. Mevisto y créa le rôle de Pagnol dans lequel il remporta un unanime et très brillant succès.

Mme Bréma, qui a débuté hier à la Monnaie dans le rôle d'Ortrude de *Lohengrin*, jouera mardi prochain le même ouvrage. Elle paraîtra samedi prochain pour la première fois dans *Samson et Dalila*. L'éminente cantatrice interprétera ensuite *Aïda* et *Orphée*.

MM. Henry Cassiers, Herman Richir et Emile Van Doren exposeront du 25 courant au 3 février quelques-unes de leurs œuvres au Cercle artistique et littéraire.

Un nouveau succès pour la sculpture belge : le Musée de Dresde vient d'acquérir le groupe *Les Rameaux*, de notre compatriote M. Weigers.

La troisième matinée de la Société des concerts Ysaye aura lieu au théâtre de l'Alhambra dimanche prochain avec le concours de Mme Rosa Sucher, de l'Opéra de Berlin et du théâtre de Bayreuth. Outre la scène finale de *Tristan et Yseult*, Mme Sucher chantera la scène de Kundry du deuxième acte de *Parsifal*, qu'on n'a pas encore entendue à Bruxelles.

Au programme orchestral : Symphonie inachevée de Schubert, exécutée à l'occasion du centenaire de ce maître; Concerto pour violon et orchestre de Max Bruch, exécuté par M. Deru, violon solo du Théâtre de la Monnaie; *Hamlet*, seconde étude symphonique de Guillaume Lekeu; ouverture de *Tannhäuser*.

Mme Sucher aura pour partenaire, dans les deux scènes de Wagner, M. D. Demest, professeur au Conservatoire de Bruxelles.

Répétition générale, samedi prochain, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra.

Pour rappel, jeudi prochain, à 7 h. 1/2, au Musée communal d'Ixelles, la Société chorale *Art-Charité* (300 exécutants), sous la direction de M. Henri Thiébaut, donnera un concert d'œuvres modernes au bénéfice de la Crèche d'Ixelles, de l'OEuvre du Vêtement et du Denier de l'Instruction. La seconde partie sera exclusivement consacrée aux compositions de M. Vincent d'Indy, avec le concours et sous la direction de l'auteur.

Les œuvres inscrites au programme, qui comprend entre autres des compositions de César Cui, Paul Gilson, Jan Blockx, H. Thiébaut, etc., seront interprétées par Mlles Bara et Wirix, cantatrices, M. L. Flameng, baryton, M. Jean Janssens, organiste, Mmes Thélen et Cousin, pianistes, etc.

M. Sylvain Dupuis fera exécuter samedi prochain, à Liége, par la Légia et le Cercle choral des Dames, la messe en *ré* de Beethoven. Cette œuvre sera donnée au profit de l'OEuvre des Enfants martyrs.

Les travaux réglementaires exécutés par M. J. Delville, lauréat du concours de peinture en 1895, sont exposés depuis hier jusqu'à samedi prochain, de 10 à 3 heures, dans une des salles du Musée moderne de peinture.

Université Nouvelle. — Institut des Hautes Études, 28, rue des Minimes. Le soir, à 8 h. 1/2. — Mardi, 26 *janvier*. M. Eekhoud. La pléiade shakespearienne. — Même jour, à 5 heures. M. De Greef. Histoire de la philosophie. — Jeudi M. Elie Reclus. L'animisme, le magisme et le panthéisme primitif. — Vendredi. M. L. Gumplowicz. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — Même jour, à 8 h. 1/2 du soir, 28, rue de Ruysbroeck. M. Vermandèle. Cours de diction. — Samedi. M. Élisée Reclus. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE — N° 5. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 31 JANVIER 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

BELGOPHOBIE

Rendant compte, ces jours derniers, avec les louanges que mérite l'artiste-écrivain, de la dernière œuvre d'Eugène Demolder, *Le Royaume authentique du Grand saint Nicolas*, notre excellent et admirable GEORGES EEKHOUD a proféré dans, la *Réforme*, les invectives que voici :

Fier livre de notre littérature plus protestataire et proscrite que nationale, qui classe décidément l'auteur parmi les écrivains originaux et sincères d'un groupe d'artistes qui n'a vraiment eu qu'un seul, qu'un impardonnable tort : Celui de naître et de vivre en Belgique. Le seul moyen de se faire pardonner ce péché originel est de s'expatrier à la première occasion...

« Adieu canaux, canards, canailles! » disait Voltaire, en quittant la Hollande. « Adieu Belgique, Béotie, Belgeoisie! » dirions-nous avec infiniment plus de soulagement encore, si nous pouvions quitter cet affreux pourrissoir national qui rend le Congo presque patrial et paradisiaque à ceux qui auraient envie de se suicider. Mais ne parlons pas de Belgique ou de Congo lorsqu'il s'agit de littérature et d'art !

Fichtre! quelle bordée. Elle est noire, pour l'heure, l'âme pathétique de l'auteur du *Cycle patibulaire*, ce chef-d'œuvre; noire à souhaiter d'y voir s'allumer des étoiles. Et vraiment elle est impitoyable pour ce coin de sol d'où sortirent pourtant les impressions émouvantes, faites du mélange vibrant de deux races et de deux langues, dont Georges Eekhoud, comme Decoster, Lemonnier, Maeterlinck et tant d'autres dans tous les arts, fut le chantre national enthousiaste. Sol mal habité peut-être, province du pays des masuirs et des muffles, peut-être; mais pourtant aimé, bien aimé par des milliers de cœurs, et parmi ceux-ci des cœurs qui, certes, autant que d'autres, plus que d'autres, auraient le droit de laisser échapper ces cris de mépris, de colère ou de désespérance tant l'averse des injures, des malpropretés, des injustices les y a cinglés! Mais il pleut bien toute l'année sur le bronze de Godefroid de Bouillon.

Comme si un fluide épidémique traversait présentement chez nous certaines âmes d'élite, peu auparavant ÉMILE VERHAEREN, en tête du *Réveil*, revue de jeunes, très vaillante et respectueuse des grands capitaines

littéraires, avait, lui aussi, exhalé des amertumes et écrit, entre autres lamentations :

Vacances et voyages ont pris fin. Artistes, écrivains, savants sont rentrés, qui de France, qui d'Allemagne, qui d'Italie et tous, à moins qu'ils n'aient perdu le sens hautain des choses, se sont sentis diminués et amoindris, rien qu'à respirer pendant huit jours l'atmosphère belge. Cette dépression ne se mesure point comme celle des thermomètres, mais tous nous la sentons, bien que nous ayons peine à l'analyser et à la définir.... Aujourd'hui nous voici revenus dans le milieu de la patrie, dans la petite crique nationale où les forts courants d'idées ne passent point, où seuls règnent de méchants tourbillons qui sucent et détruisent les berges voisines et, continûment, font tomber des paquets de limon et de vase dans la pureté de l'eau. Le milieu, qui est ailleurs un motif de vivre haut et grand, devient ici un motif de morosité et de tristesse. Il ne donne rien, il enlève; il ne redresse point; il aplatit. Quelques-uns lâchement s'y résignent; d'autres, au tempérament souple et banal, s'acclimatent et prospèrent dans ce qui fut, un instant, leur dégoût. Quelquefois on s'illusionne. On croit que la Belgique a changé, que ses citoyens se sont transformés et que ceux-là que visait Baudelaire ont dépouillé leur peau d'onagre où tapait sa colère.

Ces récriminations mélancoliques, gonflées, à en crever, de dure amertume, cette vue moriférante de notre ambiance nationale, du « MILIEU BELGE », ces invectives à l'indifférence, ces plaintes de Job sur son fumier, sont de périodicité coutumière en notre pays de la part des artistes, au moins des artistes apporteurs de neuf, à qui un Destin de fer a imposé la mission de briser les chaînes du passé si bénévolement portées et supportées par les routiniers, heureux de leur esclavage, et de forcer les serrures des portes qui ouvrent l'avenir. Ces malédictions ne sont même pas spéciales à la Belgique : l'éloignement seul le fait croire; dans les perspectives des milieux sociaux étrangers elles se fondent et disparaissent comme des détails, sauf à en ouïr la rageuse rumeur, et à sentir le poids des événements qui les suscitent, dès qu'on se rapproche avec quelque permanence et qu'on pénètre à quelque profondeur. Dans le grand Paris notamment, ce prétendu merveilleux paradis de l'Art, où vraiment régneraient la justice esthétique, où le compagnonnage artistique revêtirait la sereine tunique des fraternités, où les vrais talents seraient presque invariablement reconnus et sacrés, où jamais l'on n'attendrait trop longtemps l'investiture, il suffit de vivre quelque temps pour apprendre tristement que les âpres querelles, les luttes hargneuses et sans pitié, les coups de coude brutaux aux rivaux, les ruées sauvages pour le piétinement des forts, les succès réservés aux médiocrités intrigantes qui savent se faire les courtisans et les caresseurs des médiocrités établies, sont la règle des rapports entre les hommes et que le combat pour l'argent, et pour la réclame, et pour la notorité boulevardière y est la loi de toute activité.

Ah! combien elles sont inutiles, et ingénues, ces jérémiades de nos chers malades qui ont leur mal en eux et crient pour changer de lit, s'imaginant que leurs souffrances internes ne seront pas transportées sur le matelas, par les infirmiers, en même temps que leur corps. La cause des persécutions n'est pas dans les immédiats dehors qui nous enveloppent. Elle est plus profonde. Elle est, tout entière, dans la difficulté pour les vrais talents, pour les personnalités d'exception, toujours anticipatrices d'avenir et par cela même dérangeuses d'habitudes, de s'apparier à leur entourage. Pour de telles âmes, l'adaptation est impossible. Elles sont en perpétuel discord avec les musiques qu'on fait aux alentours. Il semble que la misère de ce constant déséquilibre soit la rançon des dons d'élection dont le sort a gratifié ces prédestinés. Ils vont, ils parlent, ils produisent sans être suffisamment compris, dans tous les temps, dans tous les lieux. Sortant des rangs, parce que leurs enjambées sont plus larges, ils apparaissent soldats mauvais et indisciplinés. Et comme l'intensité de leur cerveau les induit à s'opiniâtrer dans leurs excentricités salutaires, qui bientôt seront les règles acceptées d'une vie générale nouvelle, à eux vont les clameurs et les sarcasmes ineptes, vers eux volent les projectiles. Ils sont perpétuellement à l'état de cible où, de toutes parts, s'enfoncent les flèches de l'envie, de l'incompréhension et de la haine.

A qui comprend sous cette forme le phénomène des hostilités des uns et du dégoût des autres, la manie de rapporter « au pays » la responsabilité de ce malentendu cruel apparaît en injustice. La Belgique n'est guère meilleure ou pire, pour ses vrais artistes, que n'importe quelle autre contrée. Elle ne subit pas l'influence des universelles lois de l'évolution des idées avec plus ou moins d'intensité qu'ailleurs. Chez elle comme ailleurs règnent, à certains étages, la défiance pour les novateurs, l'effroi stupide de l'originalité, le mécontentement contre ceux qui s'avisent de déplacer les centres de vision et de renouveler le mobilier des traditions et des certitudes courantes. La masse des repus, amorphe et lourde, aime, avec la béate inconscience des autres vulgaires troupeaux, les habitudes réglées, les opinions fixées qui donnent aux âmes molles de la multitude bourgeoise la douce quiétude des choses bien rangées, clichées dans les symétries bêtes et stériles. Oui, il y a chez nous, comme le dit Eekhoud, une bourgeoisie lamentablement et férocement routinière. Oui, comme le pense Verhaeren, il y a chez nous de terribles filons d'inertie. L'ensemble compact des gélatineux que l'enrichissement et le bien-être ont rendus intellectuellement ataxiques forme une agglomération d'immobilité granitique. Le Roi Ubu y tient cour plénière et les postes de son royaume, où la sottise est hiérarchiquement organisées, sont occupés par de majestueux Joseph

Prudhomme, d'outrecuidants Bouvard et Pécuchet, de redoutables Tribulat Bonhommet, des Homais solennels. La série est complète et arracherait des pleurs de sang (ou des rires homériques) aux colosses de Memnon. Vivre dans les entours de cette tribu de civilisés barbares, être pris dans leurs girations lentes et pesantes, renifler l'odeur de moisi qu'exhalent leurs idées et leurs discours, est dur, très dur et martyrisant.

Mais quand on se libère de l'erreur de croire que ce groupe est tout dans la nation; quand on le voit en la limitation mesquine de son nombre et de son influence de coterie; quand il n'apparaît plus qu'en gibbosité sur le vaste dos de l'ensemble social, combien les aspects changent et comme surgit en sa surprenante activité contemporaine, ce petit peuple belge dont nous sommes et qui, s'il est grevé comme les autres, il faut en convenir, d'un lot de cette « philistinerie » universelle et cosmopolite en laquelle se concentrent la banalité humaine et ses prétentions grotesques, réalise pourtant, à l'heure présente, un des plus saisissants spectacles de vibration cérébrale de l'histoire! C'est à cela qu'il faut songer, c'est là qu'il faut regarder quand on se sent pris de ces nostalgies d'un milieu intellectuel plus heureux, plus juste et plus fraternel. Et il faut craindre en criant d'aussi désespérés « Sauve qui peut! » de décourager tout le monde, les jeunes surtout, attentifs aux mots d'ordre des vétérans, et qui vraiment pourraient lâcher pied en entendant leurs chefs de cohorte psalmodier les psaumes du découragement ou des chants d'aveugle.

Adieu, trop inféconde terre,
Fléaux humains, soleil glacé!
Comme un fantôme solitaire,
Inaperçu j'aurai passé!

Quels efforts en ces dernières années! Quelle poussée extraordinaire dans tous les ordres de l'intellectualité. Comme du fonds du Peuple montent incessamment les tentatives sous l'action d'une bonne volonté instinctive inépuisable! Quel recrutement de soldats volontaires pour toutes les causes! Quelle confiance dans les âmes, malgré le contradictoire des idéaux poursuivis et malgré la fureur de la lutte, qui elle-même n'est qu'un signe confirmatif de l'agitation et de la vie! Depuis la politique jusqu'à l'Art, depuis le commerce et ses aventures jusqu'à la Science, quel est le domaine dans lequel le Belge, cet humain singulier qui ne paie pas de mine, qui conserve en ses manières et ses allures une rusticité confinant à la grossièreté, ne s'essaie avec un sentiment grandissant de sa valeur et une tendance augmentante vers les hardiesses et les changements féconds?

Voilà le spectacle pittoresque et réconfortant que nous avons autour de nous et qui, malgré les misères du quotidien contact avec les infirmes, les mutilés ou les misérables chez qui la haine tient lieu de tout ressort, et dont les coups de plume ou les coups de langue ne sont que piqûres de moustiques, sans agrément mais sans définitif dommage, mérite seul de préoccuper les intellectualités saines. Ne nous laissons pas aller à des attitudes ou à des discours d'invalides. Au milieu de ce tourbillon d'actes et d'efforts il fait bon vivre! On se sent molécule dans une grande œuvre et on a la joie de la molécule partie d'un organisme vibrant et robuste. Faiblesse que de songer à l'évasion et au départ sous l'impression de quelque mésaventure, de quelque venimeuse morsure; ou encore, pour les nouveaux venus et les frêles, sous la pinçure de quelque déception dans la soif maladive des éloges ou dans la cueillette des profits.

Certes on souhaiterait que l'existence artistique fût chez nous mieux assurée et que vraiment le talent pût vivre du talent; en littérature spécialement, il est déplorablement difficile de faire rendre au travail les nécessités de la quotidienne alimentation, même en les réduisant au plus monastique minimum; mais combien il est beau et touchant de voir que malgré ce sort injuste, notre littérature, affirmant sa force incompressible, monte en une efflorescence chaque jour plus prometteuse et plus séduisante, pareille à la végétation accrochée aux crevasses des vétustes murailles!

Certes, encore, on souhaiterait que la compagnie en laquelle on marche sur les routes artistiques fût plus aimable et plus choisie. On y frôle parfois de bien hideux personnages et de bien vils caractères. Il y a là des âmes où la bassesse et sa saleté sont la vermine, indestructible du mérite. Il y a là d'horribles coquins et des syphilitiques de l'âme qui tombent en pourriture. Qu'importe? — Stendhal, dans les mémoires personnels, trop courts, qu'il attribua à l'imaginaire Henri Brulard, raconte qu'il fut soldat de cavalerie dans l'armée héroïque et légendaire à laquelle Bonaparte fit franchir le Saint-Bernard pour aller au triomphe de Marengo. Il explique qu'elle lui apparut telle qu'un ramassis de canailles et de brigands, manifestant à chaque heure de la vie et de la route l'ignominie et la scélératesse. Et pourtant cette abomination des détails se perdait dans l'éblouissement du total et fut submergée dans la gloire magnifique du résultat.

C'est un symbole frappant des évolutions humaines. Il enseigne à ne pas s'arrêter aux petites choses, à ne regarder que les ensembles; à faire fi des quotidiennes misères; à accepter la vie avec son inévitable cargaison d'ennuis; à compter pour peu les soucis et les défaillances sans lesquels aucun de nous ne marche; à ne pas rêver de joies continues; à trouver une saveur aux contrariétés qui sont comme le réactif de nos actions: à considérer l'existence en son curieux total, mélangé de ferments et parfois de venins, mais d'un but toujours grandiose. A être artiste, enfin, non seulement par les œuvres, mais surtout par le caractère; à être inébran-

lable, à vouloir l'allégresse, à rire des traverses, à dédaigner les oripeaux de la gloriole, à trouver plaisir dans l'intéressante mécanique de la rivalité, de la bêtise et de l'envie, et à prendre comme sujets d'étude les scorpions et les crapauds, les colimaçons et les gastéropodes qui circulent, visqueux, dans les sous-bois de l'Art sans altérer la beauté des cieux et des paysages de cette divine contrée!

MEUNIER & FRÉDÉRIC

Nous nous sommes, dans l'étude du précédent numéro, assez longuement étendus sur l'œuvre de Frédéric. Il n'entre pas dans nos intentions d'en faire autant pour Meunier. Celui-ci, en effet, est entré vivant dans la gloire. Tous le savent un maître et du respect se mêle à l'admiration qu'on élève vers lui. Frédéric, au contraire, ne s'est encore imposé et, comme il importe que tous reconnaissent en lui le merveilleux don de vie et de joie, nous nous sommes abandonnés à porter sur son talent un jugement général. L'exposition de Meunier, à la Maison d'Art, est d'ailleurs de moindre importance. Et si chacune des choses qui la composent est belle et mérite d'arrêter, il n'en est néanmoins aucune qui constitue une forte et définitive création. Il devient malaisé et téméraire, au surplus, de parler encore de ce religieux artiste après les paroles puissantes et éloquentes qu'en le numéro de ce mois du *Coq rouge* Lemonnier a prononcées sur lui et dont les suivantes nous paraissent des plus significatives : « Chez Meunier l'habituel personnage s'amplifie d'un sens universel, impliquant les millénaires résistances aux forces, aux météores, aux mornes et passives lois de la prédestination. *Même à l'état de suspens, dans le rythme détendu des torses, la lutte est l'âme et le souffle vivant de l'œuvre.* Ces modernes cyclopes figurent un mythe cosmique notifiant l'antagonisme des éléments et de la puissance humaine. » Nous nous sommes permis de souligner quelques mots parce qu'il nous semble que Lemonnier a, dans cette courte phrase, enfermé le sens et la raison d'être du paroxysme de pitié et de misère qui s'exalte et frémit en la moindre figure du sculpteur. Ouvriers, pêcheurs, mineurs, un lien fraternel de ressemblance unit tous les bronzes que la Maison d'art a assemblés. Un commun aspect de souffrance les revêt. Le sinistre et implacable caractère de lutte et de malédiction s'appesantit. L'œuvre de Meunier est grande et unique parce qu'il a poussé jusqu'au lyrisme l'expression de la douleur. L'œuvre de Meunier est humaine et elle surpasse toute esthétique parce qu'il a élevé son art à la hauteur d'une foi, d'une mission de vie.

L'ASTIQUAGE DE BRUXELLES

Les Pignons.

La propreté est vraiment une chose fort malpropre quand on pense à toutes les sales opérations préliminaires qu'elle nécessite et aux résidus de ces opérations. C'est ce qui a inspiré cet axiôme : Pour entrer dans le cabinet de toilette d'une femme, fût-elle une reine de beauté, il faut être un philosophe ou un imbécile.

Est-il sale, ce Bruxelles, maintenant qu'on l'astique. Ah! le bouleversement qu'il subit, les ralentissements de circulation pour amener la circulation plus rapide des trams par l'électricité souterraine. On se croirait dans les alentours d'une place forte, alors que l'ennemi qui l'investit procède aux travaux de tranchée et de circonvallation.

Mais une autre horreur se manifeste qui, elle, ne sera point passagère si on la laisse se développer, une dartre durable et abominable.

C'est celle des Pignons! Ces pignons latéraux, présentant les murs séparatifs par leur profil plat et nu, sur lesquels, aux endroits jugés favorables, on étend l'affreux peinturlurage des annonces permanentes, criardes, brutales, grossières, hurlantes.

Quand fut achevé le nouveau commissariat de police de la rue de la Régence, nous signalâmes le déplorable effet du pignon qui s'offrait en sa platitude monotone et briqueteuse aux passants arrivant de la place Royale. L'architecte a compris, et il a corrigé. Cette vilaine perspective n'existe plus.

Mais, si vous êtes attentif, si vous savez lever les yeux au lieu de ne jamais regarder que le rez-de-chaussée et les vitrines, vous verrez dans Bruxelles, par centaines, des anicroches analogues. Telle la maison, à jolie façade, à gauche en montant la rue de Namur, près de l'arcade initiale, quand on l'aperçoit de la place. Telle une nouvelle maison au Grand-Sablon, au débouché de la courbe, à côté de celle à redan espagnole qu'on vient de réparer. Outre leurs autres beautés et avantages, ils avaient ce bon résultat, les pignons espagnols en pyramides et dentelés, de cacher les vilenies que la stupide gouttière horizontale laisse apparaître, outre l'abomination peu tolérable de sa ligne droite. Oh! les crimes de la ligne droite, de la symétrie, de l'alignement, du nivellement, de la rectification des rues et de la couleur blanche!

Est-ce que vraiment elle ne viendra jamais qu'aux intelligences « supérieures » cette pensée qu'on a peu fait pour le bon goût quand on ne s'est occupé que de la façade qui donne sur la rue? qu'il faudrait dessiner les autres avec un souci égal? Vous avez tous, n'est-ce pas, ressenti l'impression horrible d'une entrée dans les villes par chemin de fer, quand l'épouvantable aspect du derrière des maisons se révèle, lépreux, morose, désolé, misérable. D'où est venue cette coutume de négliger tout ce qu'on espère n'être pas vu? Et de tant soigner ce qu'on sait devoir être vu?

Mais où le pignon dépasse ce qu'il est permis de risquer comme attentat, c'est dans les annonces! Ici l'effroyable triomphe de l'intérêt sur le beau s'étale en un cynisme monstrueux. Regardez, si vous le pouvez sans nausée, le mur peinturluré qui déshonore, au coin de la rue de Ruysbroeck, la rue de la Régence, flanqué des inscriptions non moins vulgaires d'un pensionnat voisin. Regardez en sortant du Parc, au coin de la rue Royale et de la place des Palais, l'enseigne d'un pharmacien, beuglant ses lettres gigantesques dans le paysage urbain charmant qui s'ouvre vers le bas de la ville. Regardez partout où une surface s'offre aux entrepreneurs de publicité. Ils y ont mis ou vont y mettre la mosaïque barbare, non pas des affiches désormais si souvent esthétiques, mais des réclames vociférant leurs clameurs dans la claire atmosphère, rompant l'harmonie des tons, crachant leurs éclaboussures sur la gamme douce des nuances.

En Droit, il y a la théorie des obligations de Voisinage. Les lois n'en disent rien, ou très peu de chose, mais la jurisprudence, le bon sens, l'équité en ont fait un édifice remarquable, vraiment humain et social. Cette théorie a limité le principe romain de la propriété absolue, du droit d'user et d'abuser. Quand on nuit au

voisin, on peut, selon les cas, être contraint de modifier ou de restreindre ce que l'on fait chez soi. Et il s'agit non seulement des nuisances matérielles, mais encore des nuisances morales. Il y a là, entre autres, toute une organisation du respect dû aux oreilles et des mesures répressives contre le bruit. On a réfréné le tapage des cloches, des pianos, des accordéons, des machines, des vocalises. Il serait temps de penser un peu aux yeux. On a également mis le nez à l'abri des infections. Pourquoi les regards ne devraient-ils pas bénéficier du même respect?

Notre personnalité a droit à la protection juridique en toutes ses parties, en tous ses organes physiques et moraux dès que la juste mesure est dépassée. Les peines dont on frappe l'outrage aux mœurs visent notre sensibilité dans son instinct de pudeur. L'atteinte à l'honneur vise cette sensibilité dans son instinct de dignité. Est-ce que notre instinct artistique, tout aussi sensible, n'a pas droit lui aussi à ce qu'on s'occupe de le ménager? Notre sensibilité est multiple, elle est à facettes variées. D'où viendrait une distinction entre elles, l'oubli des unes, la préoccupation des autres? En naissant, nous obtenons le droit à l'existence, le droit à la liberté, le droit au respect de notre personne physique et morale. Il y a là un ensemble juridique de droits personnels, en général imparfaitement aperçus, mais très visibles dès qu'on y pense et qui sont la base de protections nombreuses dans le domaine des lois. Il suffirait de les mieux comprendre pour saisir ce qu'a de rationnel l'extension que nous demandons et qui à première vue pourrait paraître un paradoxe.

AUX CONCERTS POPULAIRES

Il est loin le temps où l'annonce d'une œuvre musicale indigène suffisait à mettre en fuite les auditeurs. Deux compositions nouvelles signées de noms belges, Jan Blockx et Emile Mathieu, formaient, dimanche dernier, l'attrait principal du Concert populaire. Et si l'une d'elles n'a pas répondu entièrement à l'espoir des artistes, l'autre a été acclamée avec enthousiasme. Il y a dans cette *Princesse d'auberge* qui vient de révolutionner Anvers tant de vie, de santé, de bonne humeur, que l'effet en est irrésistible. On connait la palette harmonieuse, le coloris chatoyant et riche de Jan Blockx. Dans *Milenka* il transposa en quelque sorte dans la langue des sons les joyeuses kermesses de Teniers et de Rubens. La *Princesse d'auberge* sort de la même veine. Son « Carnaval » est un prestigieux tableau populaire, animé et mouvementé, d'une inspiration claire et abondante servie par un métier parfait. Sans doute la mise en scène, le mouvement des chœurs, la mimique des artistes intensifieront-ils encore l'impression musicale. Il est à souhaiter que le théâtre de la Monnaie ne tarde pas à nous faire connaître l'œuvre dans le cadre pour lequel elle a été écrite. L'audition que nous en a offerte M. Dupont, avec la collaboration du Choral mixte de M. Soubre et de quelques solistes de valeur : Mme Soetens-Flament, Mlle Charton, M. Albert Moussoux, a donné au public le plus vif désir d'apprécier la *Princesse d'auberge* dans son ensemble. Le succès qu'il a fait à M. Blockx a été, à cet égard, très significatif.

Le Concerto pour violon et orchestre de M. Emile Mathieu, fort bien joué par Mlle Irma Sethe à qui il est dédié, a paru inférieur aux compositions précédentes de l'auteur de *Richilde* et de l'*Enfance de Roland*. Les trois parties dont il est formé et qui semblent écrites à des époques différentes ne se rattachent en rien l'une à l'autre. Après un morceau qui évoque l'idée d'un très ancien concerto pour virtuose, un nocturne de salon amène un final de style plus récent dans lequel se coudoient des motifs divers sans lien apparent, peu développés et d'un intérêt musical contestable. Si Percussio, l'intransigeant et spirituel critique de jadis, renaissait, il se montrerait sans doute plus sévère pour son ami Mathieu que ne l'ont été les juges indulgents de la presse quotidienne. Mais Percussio est mort!

Diverses œuvres d'autrefois, parmi lesquelles l'amusant et naïf tableau musical de la *Bataille de Marignan*, ont fourni au Choral mixte l'occasion d'attester de réels progrès. L'auditoire a fait fête aux œuvres de Wagner qui complétaient ce copieux programme : la Marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*, admirablement jouée par l'orchestre de Joseph Dupont, la scène de Siegfried après la mort du Dragon et le Preislied des *Maîtres Chanteurs* (3e acte). Dans ces deux derniers fragments, M. Moussoux a remporté un sérieux succès de chanteur et de musicien.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Le Domino Noir.

On se demande, à entendre ce *Domino noir* si vieillot, si pauvre, si trivial dans l'expression musicale, ce qui a pu lui donner jadis un retentissement dont l'écho résonne encore de nos jours. Il fallut, pour que cette médiocre opérette charmât nos grands-pères, que leur goût musical fût singulièrement faussé. L'art lyrique a subi depuis lors un tel bouleversement que nous ne sommes plus aptes, il est vrai, à apprécier ce qui, dans la musique d'Auber et de ses émules, captivait le public. Mais il n'en est pas moins vrai qu'avant Auber il y eut Grétry, Nicolo et Monsigny, pour ne parler que des petits maîtres, et que leurs partitions, pour être plus anciennes, ont gardé leur fraîcheur et leur grâce pimpante alors que celles d'Auber apparaissent fanées et surannées.

L'expérience du *Domino* a été, pensons-nous, concluante. Il n'est personne, fût-il abonné de vingtième année, qui n'éprouvât, au monotone déroulement de ces banalités musicales sur le texte stupéfiant de M. Scribe, un ennui mortel. Et à cet égard, la direction du théâtre a-t-elle fait besogne utile en nous débarrassant d'un spectacle à rayer définitivement du répertoire. Reste-t-il d'ailleurs du *Domino noir* une situation, une page de musique qui n'ait été exploitée par les fabricants d'opérettes modernes? On les retrouve dans les œuvres des Varney, des Serpette, des Audran, des Lecocq, et c'est là peut-être ce qui nous empêche d'éprouver quelque agrément à les entendre sous leur premier avatar. Auber fut le père de l'opérette. Mais ses enfants nous ont dégoûtés de lui.

Mme Brema.

Mme Brema a mis dans le rôle d'Ortrude, qu'elle a interprété deux fois à la Monnaie, une autorité, un style et une intensité d'expression absolument remarquables. On a rétabli pour elle les diverses coupures qui avaient si malencontreusement mutilé la partition et, en quelque sorte, supprimé de l'action la redoutable princesse frisonne. Grâce à Mme Bréma, Ortrude est apparue ce qu'elle est dans la conception de Wagner : l'âme même du drame, l'esprit malfaisant qui inspire à Elsa les coupables désirs et provoque la catastrophe finale.

Aimantés au contact de cette réelle et grande artiste, les autres nterprètes de *Lohengrin* se sont montrés supérieurs à eux-mêmes et la représentation a valu à Mme Kutscherra, à M. Imbart de la Tour, à M. Journet, de chaleureux rappels. Seuls, les chœurs se sont obstinés à chanter, unanimement, au-dessous du ton.

A LA MAISON D'ART

Récital Vantyn.

Le récital que M. Sidney Vantyn, mardi, nous a donné à la Maison d'art, fut long et varié, et il convient avant toute chose de louer l'inlassable pianiste pour son endurance et sa belle ardeur. Successivement il fit entendre du Bach, du Beethoven, du Schumann, du Chopin, pour arriver dans la seconde partie de son programme aux musiques contemporaines : Strauss, de Bréville, d'Indy. M. Sidney Vantyn, parmi ces multiples harmonies, nous a révélé l'idéal de ce que peut être un virtuose. Son jeu est agile, souple, brillant, cadencé, plein de nuance et de fougue, mais froid; et au plaisir de voir si prestigieusement enlevée la difficultueuse *Toccata* de Schumann, nous eussions préféré la joie d'entendre, rendue avec sensibilité, la poignante *Sonate* de Beethoven.

Le Quatuor Ysaye.

Sous l'archet magique d'Eugène Ysaye et de ses partenaires, trois œuvres de musique pure, le quatuor à cordes de Kopylow, le quatuor avec piano de Vincent d'Indy et l'octuor de Mendelssohn ont déployé, jeudi soir, la séduction de leurs mélodies enlaçantes. La première a plu par la fraîcheur de l'inspiration et le charme des idées mises en œuvre. Et après le beau quatuor de d'Indy, d'écriture si personnelle et d'impression si profonde, l'octuor de Mendelssohn a trouvé, grâce à l'enthousiasme des interprètes, une jeunesse nouvelle, ignorée. Le *scherzo* a été, en particulier, joué avec une telle légèreté d'archet — j'allais dire une telle malice — que la foule en a unanimement redemandé l'audition.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

I Fioretti. Les petites fleurs de la Vie du petit pauvre de Jésus-Christ, saint François d'Assise. Traduction d'ARNOLD GOFFIN. Bruxelles, Société belge de librairie. — *Le Noël des Femmes*, par PAUL GERMAIN. Édition du *Libre Journal*. — *Sur la Route...*, par ALBERT FLEURY. Paris, librairie de l'*Art indépendant*. — *Coup d'œil historique au Bosphore de Thrace*, par M. VERTEN. Bruxelles, Ve Monnom. — *Lettres sur le mouvement flamand littéraire et politique, adressées aux populations wallonnes en vue de prévenir la division ethnique de notre nationalité*, par JAN MORUAUX. Bruxelles, J. Lebègue et Cie.

PETITE CHRONIQUE

Indépendamment d'Albert Besnard, dont nous avons annoncé l'important envoi, participeront au prochain Salon de la *Libre Esthétique* les peintres français J.-E. Blanche, A. Bussy, P. Bonnard, Ch. Cottet, H.-E. Cross, H. de Toulouse-Lautrec, L. Fauché, P. Gauguin, E. Grasset, A. Guillaumin, M. Luce, A. Lunois, Ch. Maurin, R. Ménard, Claude Monet; les sculpteurs et artisans d'art F.-R. Carabin, A. Charpentier, H. Cros, E. Chaplet, H. Nocq, Ch. Plumet, P. Roche, etc.

La Belgique sera représentée par une trentaine d'artistes parmi lesquels Mlle A. Boch, MM. F. Charlet, H. de Groux, W. Degouve de Nuncques, J. Delvin, Ch. Doudelet, J. Ensor, A.-J. Heymans, F. Khnopff, F. Rops, E. Smits, R. Wytsman, peintres; P. Du Bois, Fernand Dubois, C. Meunier, G. Minne, V. Rousseau, Ch. Samuel, Ch. Van der Stappen, sculpteurs; G. Combaz, A. Crespin, A.-W. Finch, G. Lemmen, A. Rassenfosse, M. Romberg, etc.

L'Angleterre, la Hollande, l'Allemagne auront également plusieurs délégués en la personne de MM. W. de Morgan, Cobden-Sanderson, A. Dixon, A. Fisher, G. Jack, R. Rathbone, C.-F.-A. Voysey; J. Toorop, De Moor, F.-M. Melchers; K. Kœpping, H. Kœhler; Edward Munch, H. Thoma.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, troisième matinée symphonique des concerts Ysaye, avec le concours de Mme Rosa Sucher, du théâtre de Bayreuth et de l'Opéra de Berlin; de M. Demest, professeur au conservatoire de Bruxelles, et de M. Edouard Deru, violon solo au théâtre de la Monnaie.

THÉATRE DE LA MAISON D'ART. — Pour rappel, demain lundi et jeudi prochain, à 8 heures, troisième spectacle d'abonnement. Au programme : *L'Evasion*, drame en un acte du comte Villiers de l'Isle-Adam. *L'Occasion*, pièce en un acte de Prosper Mérimée. *Le Coréen*, esquisse japonaise en un acte de Louis Gallet.

Le théâtre Molière annonce pour jeudi prochain la première représentation de la *Meute*, de M. Abel Hermant.

Demain, lundi, au théâtre du Parc, première représentation de *Tes père et mère*.. de M. Van Zype.

Mardi, à l'Alcazar, première représentation du *Truc de Séraphin*.

Au théâtre du Diable-au-Corps, les mercredis et dimanches : *Ahasverus* et l'*Horloger d'Yperdamme*.

C'est aujourd'hui dimanche, à 4 heures, qu'aura lieu à Tournai le grand concert annuel de la Société de Musique. La première partie du programme comprendra l'Alleluia du *Messie* de Hændel et l'*Ave Verum* de Mozart; la deuxième partie sera entièrement consacrée aux *Saintes Marie de la Mer*, légende provençale pour soli, chœurs et orchestre, de M. Paladilhe.

Le deuxième concert de la Société symphonique de Verviers aura lieu demain soir, à 8 heures, sous la direction de M. L. Kefer, avec le concours de M. F. Busoni, pianiste.

Au programme : la *Mer*, de P. Gilson, le *Concertstück* de Weber, la *Danse macabre* de Saint-Saëns, les *Adieux de Wotan* de R. Wagner, l'ouverture de *Rienzi*, etc.

Mlle Gherlsen — qui n'est autre que notre compatriote Mlle Francine Gillieaux — a interprété samedi dernier au théâtre de Gand *Cavalleria Rusticana* et *I Pagliaci*. Ces deux œuvres, dans lesquelles elle avait pour partenaires MM. Morello et Dons, lui ont valu un succès unanime. Durant son séjour à Stockholm et à Berlin, Mlle Gillieaux a, nous dit-on, travaillé beaucoup; sa voix s'est développée et assouplie. L'artiste est, actuellement, très fêtée en Allemagne où elle est engagée en représentations sur plusieurs grandes scènes.

M. Léon Titz donnera le vendredi soir, à 8 h. 1/2, de quinze en quinze jours, à l'Ecole professionnelle d'art appliqué à la bijouterie et à la ciselure (palais du Midi), une série de conférences sur *les Styles et les Bijoux*. Le premier de ces entretiens a eu lieu le 29 courant.

Le quatuor à cordes A. Dubois, S. Moses, E. Gietzen et E. Doehaerd, et le pianiste Bosquet, donneront leur troisième séance à la Maison d'Art le jeudi 11 février prochain, à 8 h. 1/2 du soir.

Au programme figurent le quatuor à cordes slave de Glazounow, le quatuor pour piano et cordes de R. Strauss et le quintette pour piano et cordes d'A. de Castillon.

Université Nouvelle. — Institut des Hautes Études. Le soir, à 8 h. 1/2. Lundi, mercredi et vendredi : M. Robin. L'éducation intégrale. (Le cours comporte douze conférences. Droit d'inscription : 10 francs.) — Mardi, M. Eekhoud. La pléiade shakespearienne. — Même jour, à 5 heures. M. De Greef. Histoire de la philosophie. — Vendredi, à 8 h. 1/2 : M. L. Gumplowicz. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — Même jour, à 8 h. 1/2, 28, rue de Ruysbroeck. M. Vermandèle. Cours de diction. — Samedi, M. Élisée Reclus. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

MM. Ferri, Tarde, Galiment, Noel et Hamon feront des conférences à l'Institut des Hautes Études dans le courant des mois d'avril et de mai. — M. Max Nordau étant indisposé, ses conférences ne peuvent être fixées actuellement.

Le célèbre pianiste Emile Sauer se fera entendre à Bruxelles les jeudis 18 et 25 février dans la salle de la Grande Harmonie. Né à Hambourg en 1862, M. Sauer, élève de N. Rubinstein à Moscou et de F. Liszt à Weimar, a fait en Allemagne, en Autriche, en Hongrie, en Russie, en Angleterre, des tournées triomphales. Il a été proclamé unanimement par les grands critiques musicaux, les Hanslick, les Tappert, les Ehrlich, les Neitzel, les Pohl, l'un des plus extraordinaires virtuoses de l'époque. Les deux récitals qu'il donnera à Bruxelles auront donc un attrait exceptionnel.

En attendant le festival de musique belge qu'il prépare, M. Guy Ropartz a fait entendre dimanche dernier au Conservatoire de Nancy, en première audition, l'*Enfance du Christ* de Berlioz (2me partie), le prélude de *Hänsel und Gretel* de Humperdinck, le concerto pour violon (M. L. Hekking) de Goldmarck, la *Procession* de C. Franck et le *Rhin allemand* pour chœur d'hommes et orchestre de A. Magnard. Pour clôturer le concert, la symphonie en *fa* de Beethoven.

Jeudi prochain, les *Chanteurs de Saint-Gervais* donneront, sous la direction de M. Ch. Bordes, une audition historique de musique vocale ancienne et moderne (musique d'église et musique de cour).

Dimanche prochain, à l'occasion du centième concert de la fondation, M. Vincent d'Indy dirigera un festival de ses œuvres avec le concours de Mme Lovano, des Concerts Lamoureux, et de M. Dequenne, du Théâtre de la Monnaie. Au programme : *Istar*, *Wallenstein*, le *Chant de la Cloche* (2e tableau), *Lied* pour violoncelle, etc.

Un nouveau-né dans la presse périodique : Il est intitulé *Jadis* et ses parrains le destinent à créer un lien entre tous ceux qui s'occupent d'études archéologiques et historiques. Ce sont, dit sa couverture, les tablettes des archéologues, archivistes, sigillographes, numismates, héraldistes, géologues, folkloristes, philologues, chercheurs, fouilleurs et amateurs de curiosités historiques de l'ancien territoire de la Belgique féodale. *Jadis* fait appel, pour la rédaction, à ses abonnés et accueillera toutes les communications intéressantes qui lui seront adressées.

Une série de « questions » et de « réponses », rappelant l'ingénieuse correspondance entre abonnés de l'*Intermédiaire des chercheurs et curieux*, complétera cette publication, appelée à rendre de réels services.

Jadis paraît le 10 de chaque mois. L'abonnement est de 5 francs par an. S'adresser chez MM. Zech et fils, à Braine-le-Comte. (Directeur de *Jadis* : M. Amé Demeuldre, président du Cercle archéologique de Soignies.)

La quinzième livraison des *Maîtres de l'Affiche* vient de paraître. Elle comprend la toute nouvelle et charmante affiche de Chéret pour les « Bals de l'Opéra en 1897 », la composition de Moreau-Nélaton pour la « Deuxième Exposition des Arts de la Femme »; celle de notre compatriote Auguste Donnay pour le « Concours de chant » de la ville de Liége et, enfin, une délicate affiche américaine de miss Alice R. Gleeny pour la « Women's edition » du *Buffalo Courier*.

Dans sa livraison de janvier, *The Artist*, l'une des plus intéressantes revues d'art de l'Angleterre, publie un résumé du récent volume de M. Hueffer sur Ford Madox-Brown, auquel l'Exposition des *Arts and Crafts* a consacré une salle spéciale.

L'étude est illustrée de plusieurs reproductions des œuvres du peintre préraphaélite, parmi lesquelles le *Portrait de Mme F. Madox-Brown* et *Roméo et Juliette* qui figurèrent au Salon de la *Libre Esthétique*. Dans la même livraison, un article approfondi de Mabel Cox sur Walter Crane.

Parmi les belles publications artistiques nouvelles, citons la *Revue d'Art illustrée*, paraissant le 1er de chaque mois sous la direction de M. G. de Barrigue de Fontainieu. Au sommaire de la livraison de janvier : une étude sur les peintres de la Suède, des nouvelles de Catulle Mendès, Georges de Lys, Ch. Clerc; le Théâtre en Extrême-Orient, de Jacques Dreux; des dessins de Puvis de Chavannes, Gosselin, etc.

Abonnement annuel pour la France : 14 francs. Pour l'étranger : 16 francs. Bureaux : 58, avenue de Wagram, Paris.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Février

DIX-SEPTIÈME ANNÉE — N° 6. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 7 FÉVRIER 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE THÉATRE BELGE CONTEMPORAIN

GUSTAVE VAN ZYPE

Tes Père et Mère..., comédie nouvelle en 3 actes représentée au Théâtre du Parc, à Bruxelles, le 1er février.

Il faut être très attentif aux productions dramatiques des écrivains belges. Plusieurs d'entre eux font de remarquables efforts pour donner à notre littérature nationale, si souvent originale quand elle se laisse inspirer par ses forces propres et se garde des imitations, un théâtre à allures personnelles. Souvent, ici, nous avons fait remarquer que deux des branches les plus importantes manquaient encore à l'arbre, robuste et florissant, de notre art littéraire : le Théâtre et l'Histoire, et nous avons souhaité que nos vaillants artistes, se cantonnant moins dans les genres différents où plus légers où désormais ils ont fait leurs preuves et conquis belle place, s'adonnassent à ces œuvres plus nobles et plus difficiles. Un mouvement se dessine en ce sens, au moins pour l'art dramatique. Des tentatives surgissent. D'autres, annonce-t-on, vont surgir encore. Bref, les indices d'une prochaine éclosion, aussi riche que celles qui glorifient notre petit pays depuis vingt-cinq années, s'annonce et un grand espoir peut être conçu.

M. GUSTAVE VANZYPE se signale par son opiniâtreté à tenter en cette matière le sort et le public. Voici, si nous ne nous trompons, la cinquième pièce que dessine sa plume. Il faudrait qu'on se souvînt, comme d'une chose vraiment intéressante, qu'il est l'auteur de l'*Enfant*, de la *Gêne*, du *Gouffre*, de l'*Echelle*, d'un mérite, certes, égal aux productions françaises que nos spectateurs, si singulièrement dévoyés et routiniers, fêtent de leurs applaudissements banals. Il faudrait qu'on fît à de tels essais, consciencieux et tenaces, un accueil au moins égal, et que dans les sympathies des auditeurs, comme dans les soins du montage, il y eût bonne volonté équivalente. Il faudrait, puisque toute « première » est devenue un événement mondain vers lequel se précipite la cohue des snobs, que ceux-ci daignassent montrer le même élan pour l'œuvre d'un compatriote s'appliquant au difficile devoir de nous illustrer par la scène, que pour l'œuvre d'un étranger.

Malheureusement les ankyloses cérébrales sont d'un

redressement laborieux, et longtemps encore on aura à faire le métier d'orthopédiste des idées avant d'aboutir à une situation plus équitable. La comédie nouvelle de M. Vanzype, *Tes Père et Mère...* est jouée, à titre de remplissage, pendant un interrègne des pièces parisiennes en vogue, qui vont de plus en plus à la farce et à la turlupinade. La distribution des rôles est faite au personnel moyen de la troupe. L'affiche est complétée par des rogatons peu suggestifs tels que le *Jean-Marie* de l'aimable M. Theuriet. La salle, à peu près vide, a la tranquillité et l'intimité des spectacles de société. La presse a donné, mais comme elle donne à propos de tout, à peu près dans les mêmes termes et avec un similaire étalage de clichés. Bref, une nonchalante et terne bienveillance, rien qui témoigne que le public a le sentiment du devoir de justice et d'encouragement qu'il devrait accomplir. Il semble que l'œuvre est représentée par grâce, avec l'ennui des choses obligatoires dégraissées de toute saveur.

Cela contrarie et navre. Certes, *Tes Père et Mère...* demeurent un peu trop dans les normes connues et on souhaiterait que l'auteur eût davantage le sentiment qu'on peut faire autrement et mieux que d'appliquer au milieu belge le découpage de « tranches de vie » qui alimente une partie du théâtre français contemporain. C'est encore l'adultère, l'inévitable et ubiquitaire adultère, qui forme la grosse broderie sur la trame. L'épisodique personnage d'une vieille fille restée sur le marché et baignant dans le fiel des délaissées. et celui d'un jeune cycleman en vue dans les vélodromes, ne sont pas « tourneboulants ». Mais ce n'est pas le succès quand même que nous demandons, les applaudissements de commande; c'est l'attention, l'intérêt, la critique attentive, âpre si l'on veut, mais témoignant que la désolante indifférence n'est pas le seul effet sur les intellects de ces tentatives courageuses et malaisées. Ah! le malheur de n'avoir affaire qu'à un public dont l'unique préoccupation et l'amusement, dont le seul guide est la mode, et le seul sentiment l'engouement!

Quel est le vrai sens de la pièce? M. Van Zype n'a-t-il eu d'autre préoccupation que de dépeindre, en sa laideur, l'universalité bête, hypocrite et malpropre de l'adultère bourgeois dans nos sociétés modernes, cette fatale et piteuse déviation de la satiété dans le mariage, le chassé-croisé de l'adultère, le mari courant à la bonne, à la courtisane, à l'amie, la femme courant de son côté au premier venu?

A-t-il simplement voulu faire un tableau de ce bel organisme familial, attestation la plus certaine du détraquement d'une classe artificielle qui ne saurait trouver en sa constitution informe ni la force ni l'occasion de vivre normalement? Ou bien a-t-il, par le contraste du jeune couple de fiancés qui se promettent, dérisoirement sans doute, d'échapper aux saletés de leur milieu, voulu faire une leçon morale et susciter l'espérance d'un ménage échappant au commun cataclysme de la fidélité conjugale?

C'est difficile à dire. L'aspect général de l'œuvre est un peu veule dans ses directions. L'action est fort terre-à-terre, avec quelques rehauts tragiques. C'est bien la vie plate et niaise des gens « arrivés à la fortune », auxquels les meubles rouge et or et les tentures hurlantes du théâtre du Parc font le salon qui convient. C'est beau, entre autres, le défilé progressant vers la salle à manger après le ridiculo-solennel : Madame est servie! Mais il faut reconnaître que si ces peintures exactes, trop exactes, ont un mérite photographique, on désirerait que nos dramaturges naissants missent le cap sur des conceptions moins dénuées d'élévation, voire empreintes de quelque mysticisme dans le sens moderne du mot, c'est-à-dire de pénétration dans l'intimité des consciences, et qu'ils eussent la préoccupation de décrire les secrets ressorts qui font agir les volontés plutôt que les puériles expressions de ces volontés elles-mêmes prenant pour du libre arbitre l'inconsciente poussée des fatalités ténébreuses.

M. Vanzype arrange adroitement l'enchaînement des épisodes. Son dialogue est sobre et porte. Il a le sentiment des nécessités de la scène, des mutilations qu'elle impose et connaît l'art de cacher les cicatrices de ces émondages nécessaires. Il est en possession du métier. Peut-être le fait-il servir à l'édification de choses insuffisamment significatives. Si sa pièce rend attentif et se déroule avec aisance, on voudrait qu'elle vous transportât en une plus noble intellectualité. Le vulgaire de la machine sociale y apparaît trop en ses matérialités écœurantes. Les grands dégoûts tragiques ne montent pas aux dents. C'est une vue ouverte sur l'intérieur, les relations, les travers, les préjugés, les malpropretés des gens qui placent leur idéal dans les bonnes affaires, la bonne clientèle, la belle argenterie, le beau mobilier, la bonne nourriture, avec la mise en relief de quelques-unes des basses misères qui croissent sur ce fumier. Bref, une anecdote, ingénieusement contée, du Pot-Bouille bourgeois.

LE SAR PÉLADAN

Le prochain Conclave. *Instructions aux cardinaux.* In-8° de 331 pages. Paris, librairie Dentu, 1896.

Dans ce curieux ouvrage, où la polémique la plus haute, l'histoire, la philosophie, la religion, l'esthétisme sont mélangés en des considérations qui éveillent incessamment la pensée, le Sar Péladan manifeste une fois de plus la cérébralité supérieure et l'excentricité puissante et savoureuse de ses vues sur les Hommes et sur les Choses.

A propos de la prochaine élection d'un nouveau Pape, que rend imminente l'âge presque légendaire de Léon XIII, il examine non

seulement l'état actuel de l'Église romaine, et ce qu'elle devrait être d'après les cogitations d'un chrétien libre, fier, éloquent, d'un cerveau précurseur, mais aussi les questions angoissantes et multiples qui circulent autour de ce problème central; c'est en ceci que tout lecteur qui se réjouit d'avoir des occasions de méditer, rares, graves et élevées, trouvera de quoi se satisfaire.

La Littérature actuelle a tellement cultivé et choyé la forme, par une réaction salutaire contre ceux qui sottement la dédaignaient, que beaucoup d'écrivains ne voient plus qu'elle et exercent leur souplesse à modeler et orner des amphores vides. Un peu de substance vient donc à propos. Le calice destiné au saint Graal contient cette fois quelque chose et est plus qu'un vain accessoire de théâtre.

L'exemple est notable et méritoire puisqu'il fut un temps où le Sar, lui aussi, semblait croire qu'on avait assez fait quand on avait créé un de ces brillants échafaudages et entoilages artistiques, décoratifs et charmants mais creux. Le voici, arrivant avec une œuvre sévère et profonde, de grande allure personnelle, dogmatique et professorale parfois, mais digne d'un maître de l'idée. Le monde est vu, désormais, par lui, dans le mystère de son évolution impassible et il a le sentiment profond et triste qu'il ne suffit pas d'y rechercher l'élégance et des occasions de virtuosité. L'aspect « lutte » de l'univers le frappe et l'émeut, et le sentiment de l'inconscience (pour ne pas dire l'inconvenance) qu'il y a à n'y voir matière qu'aux baguenaudages et aux fioritures de la parole et de la plume le hante et le domine. L'Effort et la Vie le préoccupent et lui apparaissent comme le drame suprême, qu'on les recherche dans l'extérieure ambiance de la Nature ou dans les agitations plus ténébreuses et plus séductrices de l'âme. C'est là qu'il trouve le vrai et fécond mysticisme et non plus dans les féeries de l'imagination. Il veut vivre la vie, il veut vivre et raconter l'effort. La blanche dalmatique de Mérodak couvre actuellement un Historien, un Philosophe et un Homme dans le plus haut sens des mots.

Puisque, en ce journal, c'est l'Art qui doit incessamment dominer, voici quelques lignes où le Sar traite des rapports de l'Art et du Catholicisme à l'époque contemporaine. Elles sont, pensons-nous, à ce point de vue spécial, corroboratrices de ce que nous venons d'écrire.

***

La religion agissant sur la sensibilité, méconnaître l'apport des arts dans les phénomènes de l'enthousiasme, c'est être indigne de clergie.

***

L'art séparé de la religion devient son rival, rival redoutable car il conquiert les âmes les plus rares, et les détourne de la foi par des satisfactions d'enthousiasme analogues à celles de la foi.

***

Si l'Église continue à méconnaître ce qu'elle doit à la Beauté, la Beauté deviendra une sorte de religion, et fanatique.

***

Le pape a-t-il le pouvoir de repousser, comme autant de blasphèmes, la laideur dans les cérémonies canoniques?

Le pape a-t-il le pouvoir de réformer le culte extérieur?

Sur ces trois affirmations indubitables on peut fonder ce reproche que, depuis le plan d'une église jusqu'aux offertoires qu'on y joue, en passant par tous les arts qu'on emploie à l'orner, l'indifférence totale est l'opinion de Rome.

Or, la religion s'adresse à la sensibilité des peuples et, suivant que celle-ci est émue, il se produit des conversions, des donations, des fermes propos et des miracles. Si on est convenu que chanter les louanges du Seigneur est un rite excellent, pourquoi ne pas les chanter avec le même soin que mettent les profanes aux auditions purement artistiques? Comment admettre que, dans une paroisse des plus riches de Paris, l'orgue vraiment lamentable continue, depuis dix ans, à désapprendre l'harmonie aux fidèles? Comment se fait-il que les romances idiotes de Faure le franc-maçon aient le privilège des voûtes sacrées? Comment se fait-il que les églises acceptent n'importe quelle statue de carton-pâte, n'importe quelle peinture, pourvu que ce soit voyant et doré? Comment se fait-il que l'objet de piété soit devenu une chose blasphématoire et que l'image dévotieuse, répandue à d'innumérables quantités, ne reproduise jamais les sublimes inspirations de la foi? La même paresse qui permet aux prêtres de prêcher, sans savoir ni penser ni parler, leur permet aussi d'encombrer la maison du Seigneur de choses informes. Cependant le moyen-âge considérait la fresque et le bas-relief comme la Bible des simples. Comment nier l'importance de l'élément artistique, pour provoquer l'enthousiasme et l'idéalité, puisqu'il existe une religion de la beauté qui a eu son pape dans la personne de Ruskin, et ses miraculés parmi les auditeurs de Bayreuth? Un prêtre me disait en sortant de la représentation de *Parsifal* : « J'ai senti pour la première fois l'immanence de l'Esprit saint. » Si, de Giotto à Raphaël, une merveilleuse série de peintres de l'Église n'était pas là pour venger l'Évangile des chromos et des traits dévotieux, le catholicisme aurait déjà perdu la plupart des esprits cultivés.

La puissance de l'image, lorsque l'image est un chef-d'œuvre, va plus loin qu'on ne pense : la papauté elle-même profite de l'auguste voisinage de la Sixtine et des Chambres. Sans vouloir convaincre le clergé que la beauté est un des noms divins, je lui enseigne que jamais les sacerdoces n'ont dirigé une époque quand ils ont méconnu ce que l'on doit à l'intelligence et à la civilisation.

La catholicité ne s'entend pas seulement des personnes, mais aussi des modalités de la perfection. L'Eglise admet l'image, le chant, la statue, il faut que l'image, la statue et le chant soient beaux.

La perfection de la forme convient à la pureté de la doctrine et, pour n'avoir pas senti la nécessité de rendre au corps l'honneur qui lui est dû, l'Eglise a laissé dans l'âme chrétienne comme un regret du monde grec.

Saint-Pierre de Rome est ornée, et ce qui montre combien le pape lui-même a la compréhension de sa tiare, ornée d'une sorte si païenne, que ce sont des amours qui remplacent les anges, et que, sur tous les pilastres, ils font joujou de la tiare et des clefs, au lieu de les porter avec le sentiment ému des primitifs.

La métropole chrétienne a été construite après la période de foi; il fallait en faire le musée des œuvres les plus chrétiennes inspirées aux divers arts.

Le successeur de Léon XIII devra déléguer des nonciatures esthétiques, afin qu'aucun ornement n'entre dans une église, sans un visa double d'orthodoxie dogmatique et artistique. Ainsi seront ruinées les ignobles boutiques du quartier Saint-Sulpice.

CUEILLETTE DE LIVRES

Larmes en fleurs, par MAURICE DES OMBIAUX. Édition du *Coq rouge*.

Il faut louer l'auteur de ce bréviaire d'amoureux amour fraternel, parce qu'il a laissé son cœur s'exprimer comme il lui plaisait, dans la forme élégiaque et forte, et douce, et saine, et candide, qui était en rapport avec sa tristesse.

Il y a deux sortes d'art : l'un très simple, l'autre très compliqué; et il n'y en a pas d'autre! Ici, comme ailleurs, comme partout, le « juste milieu » ne vaut rien.

Parmi les artistes dont l'âme et l'œuvre sont belles par leur complexité, on pourrait ranger, de ceux d'aujourd'hui, Max Elskamp, et Paul Fort, et Charles-Louis Philipp ; tandis que parmi les autres, on placerait naturellement Maurice des Ombiaux à côté de Georges Rency ou de Francis Jammes.

Car son œuvre est simple, spontanée, sincère, et c'est toute sa beauté.

Il nous dit que, encore presque enfant, une petite sœur lui est née, et qu'on lui a annoncé cela un jour qu'il jouait sur le rempart de sa petite ville, à endiguer avec des pierres et du sable, les ruisselets de la pluie. Et la naissance, et l'enfance de cette sœurette lui furent occasions de joies délicieuses... Elle vivait parmi des fleurs, des jouets et des sourires, elle faisait rayonner autour d'elle de l'émotion et du bonheur... C'est ainsi aussi qu'elle vit dans cette œuvre.

Alors je m'en suis allé, raconte-t-il encore, loin d'elle, dans une ville gothique du Nord, aux clochers bulbeux, où chantent des carillons. C'est là qu'il a appris sa maladie, c'est là qu'il a craint, et l'a aimée davantage de toute sa crainte, c'est là aussi qu'avec des joies jolies il a appris sa guérison.

Et puis, elle fut malade de nouveau. Et la mort la prit. Et il a sangloté sur elle. Il est retourné alors chez lui, dans sa villette naïve et aimée que les larges campagnes entourent et que les verdures envahissent.

On a enterré la petite ; il y a eu des roses blanches, des voix graves de prêtres, de belles soleilleuses campagnes déroulées tout au long du cortège. Alors il a cessé de pleurer et une douceur de joie a envahi son cœur, parce qu'il avait compris enfin que la mort n'est qu'une illusion (puisque rien ne meurt...) et que celle-là qu'il aimait, réunie bientôt à la terre maternelle, s'y épanouirait certainement à nouveau avec les fleurs futures, sans que rien soit perdu des forces et de l'amour, et de la beauté de son être.

On le voit : cela est d'une toute simplicité exquise. Nous avons tous retrouvé, reflétées dans les siennes, quelques-unes de nos peines antérieures. Et à la fin, nous avons vu surgir nos propres espoirs du bouquet sain et embaumé de ses espoirs à lui. Et c'est enfin bien bon de nous avoir dit aussi bellement notre amour pour la terre patriale.

Mais ce qu'il faut admirer surtout dans cette œuvre d'amour, c'est la connexion, l'identification émouvante de la nature et de l'âme de celui-là qui l'a dite, et de la forme dans laquelle il l'a dite. L'auteur, en effet, en vrai poète, a si bien apparié l'homme au milieu, qu'il semble par moments nous avoir décrit les sentiments de son pays et les paysages de son cœur.

Regards au dedans et au dehors, par H. CARTON DE WIART. Gand, A. Siffer.

« Le dedans et le dehors se disputent notre existence, dit l'auteur en manière de préambule. Le dedans nous travaille, mais le dehors nous domine. L'homme étant une intelligence contrariée par des organes. »

Et son titre ainsi justifié, M. Carton de Wiart dirige ses regards autour de lui. La Nature, l'Humanité, la Justice, la Politique lui suggèrent des observations et réflexions d'une philosophie doucement ironique mêlée de tendresse et de pitié. Au hasard des rencontres, citons quelques-unes des cent maximes, aphorismes et pensées contenus dans le recueil :

L'âme est comme un sablier dont le cœur et l'esprit forment les deux récipients. Quand l'un se remplit l'autre se vide.

Le rêve est l'escarpolette de la vie.

Le mariage est une loi féroce de la nature qui absorbe l'individu pour perpétuer la race.

Certains esprits sont si stériles qu'il n'y pousse même pas de bêtises : celles qu'on y trouve sont transplantées.

L'histoire a beaucoup plus d'indulgence pour les crimes brillants que pour les faiblesses de la vertu.

Le cœur est comme une meule de moulin qui se broie elle-même quand elle n'a plus rien à broyer.

Vieilles Amours, par PAUL ARDEN. Un volume de 250 pages. Bruxelles, Lamertin, éditeur.

M. Paul Arden conte les illusions d'une pauvre vieille fille dont le cœur s'éveille trop tard; elle ne peut se résigner à n'être jamais aimée et sa fantaisie bâtit de toutes pièces un roman qu'elle vit en imagination, tout à côté de sa mince existence dont elle travestit tous les éléments.

La forme de cette histoire n'est point parfaite. Certaines phrases évoquent encore un peu trop le jargon provincial. Mais ce livre peint si sincèrement, si naïvement presque, un coin de vie belge, qu'il en devient précieux, intéressant. On se prend à s'attendrir sur ces pauvres vies renfermées, dépourvues d'intérêt, de sociabilité que fit à notre bourgeoisie de province l'époque dont nous sortons. Aucune action féconde, aucun espoir généreux n'animait et ne rassemblait ces familles, limitées de tous côtés par leur propre intérêt. Ces malheureuses femmes qu'aucun travail ne met en contact avec la vie, et dont Maeterlinck fait des princesses prisonnières, guettant éternellement le navire chargé d'inconnu qui ne pourra pénétrer dans les étroits canaux conduisant à leur demeure, M. Paul Arden en conte très simplement la prosaïque aventure. Le milieu, les habitudes qu'il décrit sont étonnamment « nationaux », et ces peintures apitoyées et fidèles ont un grand charme de couleur locale et de choses vécues et senties.

Aphrodite, par PIERRE LOUYS. Edition du *Mercure de France*.

Une édition définitive d'*Aphrodite* vient de paraître au *Mercure*. Nous la signalons aux bibliophiles. Elle est simple et belle.

Le Voyage d'Urien et **Paludes**, par ANDRÉ GIDE. Edition du *Mercure de France*.

On a réédité également à la même librairie le *Voyage d'Urien* et *Paludes*, par André Gide. Le livre est augmenté d'une postface curieuse où l'auteur explique son œuvre : *Paludes*, c'est l'his-

foire de qui ne comprit pas la vie, de qui s'inquiète et s'agite pour avoir cru plus d'une *chose* nécessaire. C'est l'histoire d'un esprit mal fait.

Quant aux deux phrases, selon l'auteur les plus remarquables : « Tiens! tu travailles » et « Il faut porter jusqu'à la fin toutes les idées qu'on soulève », les voici commentées dans la même post-face, avec lucidité. O la triste et profonde et déconcertante étude que signa M. Gide!

A LA MAISON D'ART

Troisième représentation théâtrale.

L'Occasion (P. Mérimée). — *Le Coréen* (L. Gallet).
L'Évasion (Villiers de l'Isle-Adam).

Rien ne fut plus varié que la soirée à laquelle, jeudi, la Maison d'Art nous convia. Quel lien, en effet, entre l'*Occasion* de Mérimée et le *Coréen* de Louis Gallet? Quel rapport entre ces deux et l'*Évasion* de Villiers? Incontestablement, c'est à cette dernière que tout le succès s'en est allé. Et ce fut ainsi le triomphe d'un art de vie et de sensibilité sur l'incident anecdotique de M. Gallet et l'épisode romantique de Mérimée.

L'*Occasion* est une pièce qui semble faite plus pour la lecture que pour la scène. Elle en exige une interprétation d'autant plus délicate et c'est pourquoi il convient de louer avec chaleur M[lles] Jane Dalbieu et Marcelle Delville qui lui prêtèrent le concours, la première, de sa grâce nerveuse, la seconde, de son jeu souple et délicieux.

Du *Coréen* nous ne dirons pas grand'chose. Cette histoire de coup de sabre dans la figure est, certes, émouvante, mais elle est trop loin des régions spirituelles où l'art contemporain s'est transporté pour nous arrêter bien sérieusement. Elle fut, néanmoins, pour M[lle] Maguéra prétexte à de jolis gestes fluides, à des plasticités mélodieuses. Quant à l'*Évasion*, déclarons tout de suite qu'elle fut admirable. M. Mévisto, qui joua déjà le rôle au temps où le théâtre Molière s'honorait de la représentation d'une pièce de Maubel, a créé un Pagnol tragique, d'une humanité poignante, d'attitude morale saisissante. En terminant, nous ne pouvons nous empêcher de demander pourquoi M. Mouru de Lacotte, qui fait de si vaillants efforts pour créer ici un centre théâtral, risque d'en compromettre le succès en prenant aux représentations une part active? De grâce, puisque la nature ne l'a fait comédien, qu'il ne force son talent et qu'il se contente d'être le promoteur d'une tentative belle et esthétique !

M. Sigogne et ses élèves.

Intéressant, ce phénomène qui fait que les leçons de diction dont les hommes auraient tant besoin, soient à ce point suivies et mises à profit — à grand profit — par des femmes. Que de fois, en entendant nos débats parlementaires ou maint conférencier-lecteur, n'avons-nous pas souhaité à nos orateurs un brin de l'art de ces jeunes filles, qui l'acquièrent presque en jouant, semble-t-il.

De natures très différentes, les élèves de M. Sigogne nous ont dit chacune des vers ou de la prose en harmonie avec leur don particulier, témoignant par une interprétation bien personnelle du tact dont fait preuve l'excellent professeur qui enseigne et renseigne, sans imposer sa méthode à lui.

M. Sigogne a dit des vers de sa composition, *La Mer*, et a lu une nouvelle tirée de son livre, *Les Contes merveilleux*, mieux connu en Allemagne (l'édition allemande de cet ouvrage est épuisée) qu'en Belgique, où les amateurs de merveilles occultes lui firent pourtant grand accueil.

CONCERT YSAYE

La plus grande des joies que nous donna ce concert fut, certes, celle d'entendre le *Hamlet* de Lekeu, pendant merveilleux du *Faust* joué l'an dernier. Rien ne saurait exprimer le charme et la beauté de cette esquisse parce qu'elle est faite de musique pure, circonstance précieuse autant que rare, et qu'on ne peut par des mots donner l'émotion abstraite et presque métaphysique que de semblables choses provoquent. Qu'y a-t-il, au surplus, d'aussi inutile que la critique pratique? L'on ne devrait jamais parler de la musique, car il faut non seulement qu'on l'écoute, mais qu'on la vive. Ces paroles peuvent étonner. Il est bon cependant de les prononcer lorsqu'on se trouve en face d'une de ces œuvres, lyriques et intérieures, qui sont trop pensives pour qu'on puisse du premier coup en comprendre l'essentiel langage. Lekeu, mort jeune, a peu produit. Mais la qualité seule importe et il y a en lui, parfois, des paroxysmes de douceur qui troublent suprêmement. Cette musique est de celles dont l'harmonie seule ne régit pas le développement et qui se formulent d'après la sensibilité et le sentiment humain. Ajoutons, car il nous faut abréger, que la première partie de la symphonie inachevée de Schubert est admirable de fermeté et de mélodie; que le Concerto de Max Bruch, pas plus que M. Deru, ne fut très heureux, que M[me] Sucher, malgré son talent et son intelligence, nous fit ressouvenir avec mélancolie de sa belle voix d'antan et qu'en entendant la scène de séduction de *Parsifal* nous sentîmes profondément comme le temps est passé de ces auditions fragmentaires, antiwagnériennes, où l'impression étouffe et se fausse. Et disons enfin que jamais l'ouverture de *Tannhäuser* ne fut enlevée avec autant de passion plastique et de ferveur persuasive.

La Messe en « ré » à Liége.

*Correspondance particulière de l'*Art moderne.

Marquant sur la quantité des concerts médiocres entendus ces derniers temps et bientôt tombés dans l'oubli, l'exécution nouvelle de la *Messe en ré* de Beethoven, due à la charitable et artistique initiative de la Société protectrice des enfants martyrs, mérite d'être notée.

Certes peut-on affirmer que l'exécution d'hier valut celles que la fuite de deux années n'avait pas fait oublier. Je hasarderai même que les chœurs furent supérieurs, que les dames amateurs et la *Légia*, formant un ensemble imposant de sonorité et de cohésion, atteignirent la presque perfection. Nuance peut-être, mais nuance à laquelle j'accorde le prix; en telles parties je leur voudrais une moins brillante animation, quelque solennité sans doute, une conviction recueillie, une ferveur plus religieuse.

Car si Beethoven, incapable d'enserrer en de définies limites son génie, n'a point fait œuvre vraiment liturgique, son œuvre est profondément, essentiellement religieuse.

Chez celui qui écoute la pensée tend à s'exalter de soi vers l'infini; il monte par à travers des champs de larmes, d'effroi, de

révolte, de pitié, tout trempé des tourmentes de la vie, se grandit bientôt aux plus hautes aspirations de la mystérieuse religion, ultime expression de la philosophie. Et c'est pourquoi, malgré d'angoissants appels à la pitié, malgré l'exaltation lumineuse de chants de gloire — et en ceux-ci même — quelque solennité inséparable d'une fervente conviction s'impose dans l'accent.

Je voudrais ce sentiment plus marqué. Simple observation, d'ailleurs, qui ne m'empêche point de clairement admirer l'exécution des masses chorales et spécialement celles du *Kyrie* et du *Gloria*.

Les solistes : M[lle] J. Nathan (Francfort) et M. A. Sistermans (Francfort), dont nous avons apprécié déjà les très belles voix et la dictionnette, M[lle] M. Haas (Mayence), un impressionnant alto, et le ténor Carl Dierick (Leipzig) composent un remarquable quatuor, d'accent particulièrement juste. L'orchestre et le violon solo, M. Ten Have, furent également bons.

L'ensemble a la cohésion, la netteté, la vigueur; il fait grand honneur à Sylvain Dupuis qui le dirige. On l'a acclamé et ce fut justice, car on ne se doute point du travail et de la volonté qu'il fallut dépenser pour atteindre ce magnifique résultat. M. S. Dupuis est un artiste qui sait vouloir; il a vaincu les résistances, parce qu'il voulait que les Liégeois, ces industrieux réfractaires aux manifestations d'art, entendissent la *Missa Solennis*. Et qui jamais dira de l'œuvre colossale la puissance émotrice !

X. N.

Memento des Expositions

Bruxelles. — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitations spéciales). Ouverture fin février. Délais d'envoi : 11, 12, 13 février. Renseignements : *Direction de la « Libre Esthétique », rue du Berger, 27, Bruxelles.*

Copenhague. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1[er] mai. Délais d'envoi : notices, 15 février; œuvres, 1[er]-31 mars. Renseignements : *M. V. Klein, commissaire général.*

Dresde. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1[er] mai 30 septembre (prolongation éventuelle : 15 octobre). Délais d'envoi : 12-25 mars. Gratuité de port pour les envois acceptés. Renseignements : *Bureau de l'Exposition internationale, à l'Académie royale des Beaux-Arts, Terrasse de Brühl, Dresde.*

Paris. — Salon de 1897 (Champs-Elysées). 20 avril-8 juin. Délais d'envoi : peinture, 5-10 mars (27 mars pour les hors concours); dessins, aquarelles, pastels, etc., 6 et 7 mars; œuvres d'art décoratif, 30 et 31 mars; sculptures, 23-27 mars pour les ouvrages importants; 23-25 mars pour les bustes, médaillons, statuettes, médailles et pierres fines; architecture, gravure et lithographie, 28 et 29 mars.

Id. — Salon de la Rose ✝ Croix (galerie Georges Petit). 1[er]-30 mars. Délai d'envoi : 19-24 février. *Renseignements : M. J. Peladan, 41, boulevard Suchet, Paris.*

Toulouse. — XIII[e] exposition de l'*Union artistique*. 15 mars. Délai d'envoi : 25 février-5 mars. Dépôt à Paris chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Renseignements : *M. le Président de l'Union artistique, Toulouse.*

Tunis. — Institut de Carthage. 1[er]-31 mai 1897. Délais d'envoi : notices, 5 avril; œuvres, 20 avril. Correspondant à Paris : M. Pierre Petit, 19, place Cadet. Renseignements : *Secrétaire général du comité artistique, rue de Russie, 16, Tunis.*

Turin. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897; œuvres, 1[er]-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1[er] juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin.*

Venise. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : 1[er]-15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venezia.*

Petite Chronique

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, deuxième concert du Conservatoire. On y exécutera la symphonie en *si bém. maj.* de Haydn, des danses de Rameau, la symphonie pastorale de Beethoven et l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme* de Wagner.

Le Salon de la *Libre Esthétique*, dont l'ouverture aura lieu au Musée à la fin du mois, aura cette année une importante section d'objets d'art décoratif et industriel. Outre l'ensemble d'ameublement que prépare l'architecte Horta, on y verra, exposés pour la première fois en Belgique, les cuivres et bijoux exécutés, sous la direction de M. A. Dixon, par l'École des Arts et Métiers de Birmingham, les poteries artistiques de W. de Morgan (Londres), les verres soufflés de K. Koepping (Berlin), les céramiques de H. Kaehler (Danemark), les émaux d'A. Fisher et les métaux ouvrés de R.-L. Rathbone (Londres). Avec le contingent fourni par les artistes et artisans d'art qui exposent habituellement à la *Libre Esthétique*, l'ensemble promet d'offrir beaucoup d'intérêt. On cite particulièrement comme devant attirer l'attention les émaux translucides cloisonnés d'or de M. F. Thesmar (Paris), les reliures de M. Cobden-Sanderson (Londres) et les bijoux gothiques de M. L. Van Strydonck (Bruxelles).

Mardi prochain, à 2 heures, s'ouvrira à la Maison d'Art une Exposition d'œuvres de Jan Verhas (tableaux, portraits, esquisses).

Le même jour, à 8 h. 1/2, conférence de M. Roland de Marès. Sujet : *Baudelaire, Barbey d'Aurevilly, Villiers de l'Isle-Adam.*

Aujourd'hui dimanche, à 4 heures, fermeture de l'Exposition Léon Frédéric, Constantin Meunier et Em. Berchmans.

M[me] Brema a donné au rôle de Dalila l'autorité et l'ampleur qu'elle avait mises dans l'interprétation des héroïnes de l'épopée wagnérienne. Par l'harmonie et la cadence de ses gestes, par la noblesse de sa plastique, par l'accent dramatique de son chant, elle s'est élevée très haut parmi les tragédiennes lyriques compréhensives et expressives. Le succès qu'elle a remporté et auquel on a justement associé son partenaire, M. Imbart de la Tour, qui donne beaucoup de caractère au personnage de Samson, a été chaleureux et unanime. Certes, Saint-Saëns ne pouvait souhaiter une interprète à la fois plus tragique et plus décorative.

Au lendemain de cette soirée d'art, *la Vivandière* a déployé dans la salle encore vibrante le bruit assourdissant de ses tambours, le tapage de ses clairons, le vacarme de sa mousqueterie... L'œuvre en a paru d'autant plus vide. La salle d'ailleurs était, à cet égard, en harmonie avec la pièce.

Mardi prochain, M[me] Brema jouera *Orphée;* mercredi, *Samson et Dalila.*

Au théâtre du Diable-au-Corps, *Ahasverus* et l'*Horloger d'Yperdamme*. En préparation : *La Reine châtiée*, de Fritz Lutens, Jules Baur et H. Hendrick.

La Société nationale pour la protection des Sites et des Monuments se réunira en assemblée générale aujourd'hui dimanche, à 2 heures, place de Louvain, 1.

La deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano donnée au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef est fixée à dimanche prochain, à 2 heures.

M[lle] Juliette Mertens donnera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, dans la salle Erard, un piano-récital privé.

M. Jean Rosier, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de

Malines, expose au Rubens-Club, 180, rue Royale, à Bruxelles, quelques-unes de ses œuvres, du 6 au 21 février.

Mlle M. Dielman, MM. J. François et Edm. van der Meulen occupent actuellement la salle d'exposition du Cercle artistique.

Le tableau de notre compatriote Emile Motte, *Étude autopsychique*, acquis par le gouvernement français au dernier Salon de Paris vient, sur la décision de la commission des Musées, d'entrer au Musée du Luxembourg dont la réouverture a eu lieu la semaine passée.

Un nouveau périodique hebdomadaire vient de paraître : *Le Cri de Paris*, journal illustré d'informations. Ses vingt-quatre pages, d'où tout article long est exclu, sont composées d'entrefilets d'une vingtaine de lignes. La couverture du premier numéro est décorée par Helleu et la caricature politique signée Hermann Paul. Bureaux : rue Laffitte, 1, Paris.

M. Emile Sigogne, professeur de diction et d'éloquence à l'Université de Liége, et Mme Van Strydonck, lauréat du Conservatoire, ouvrent à la Maison d'Art : 1° *Un cours de prononciation, d'élocution et de diction* qui sera fait tous les *jeudis*, de 3 à 4 heures, par Mme Van Strydonck; 2° *Un cours de technique vocale et de littérature* qui sera donné le même jour, de 4 à 5 heures, par M. Sigogne. L'ouverture en est fixée au 15 février.

Tous les mois, pour permettre aux élèves de s'initier à la récitation en public et à la comédie de société, une audition aura lieu dans les salons de la Maison d'Art. On s'inscrit : 56, avenue de la Toison d'Or; 98, rue Souveraine; 3, rue Kindermans, et chez M. Lacomblez, 31, rue des Paroissiens.

Le *Cercle des Beaux-Arts* de Liége inaugurera en avril prochain une nouvelle salle permanente d'expositions qu'il fait ériger, avec l'appui de l'administration communale, au boulevard de la Sauvenière.

Le prix d'entrée au local d'exposition sera fixé à 10 centimes. Le contingent des œuvres exhibées se renouvellera tous les mois. Enfin, la salle sera accessible non seulement aux tableaux et aux statues, mais encore à tous les produits de l'art appliqué : panneaux décoratifs, vitraux, ferronneries, étains, poteries, meubles divers, etc., etc.

La dixième livraison de la *Plante et ses applications ornementales*, que vient de faire paraître l'éditeur Lyon-Claesen, est relative à l'aconit et au chardon. Leurs applications décoratives au papier peint, aux tissus, etc., sont composées par MM. Verneuil et Millesi et par Mlle A. Martin.

Après les maîtres flamands il convenait, pour parfaire l'histoire des beaux-arts en Belgique à l'époque de la Renaissance, de révéler les maîtres de l'École de Liége ayant vécu au XVIIe siècle, artistes qui ne furent pas étudiés jusqu'ici. C'est ce qu'a fait M. J. du Jardin dans l'*Art flamand* (A. Boitte, éditeur), en exposant la vie et l'œuvre de Gérard Douffet, des Flémalle et des De Lairesse.

De plus, deux belles études sur les sculpteurs du XVIIe siècle et les graveurs du XVe et du XVIe siècle complètent la série mensuelle des trois livraisons de cette artistique publication.

On sait qu'une cantate spécialement écrite pour la circonstance par M. Paul Gilson sera chantée à l'occasion de l'ouverture de l'Exposition par un ensemble de plus de 2,000 exécutants, placés sous la direction de M. Joseph Dupont.

Au programme des fêtes qui seront données pendant l'Exposition, nous remarquons entre autres : un concert par l'orchestre du Concert-Gebouw d'Amsterdam; un concert par l'orchestre de la Société d'Utrecht; deux concerts par les Mélomanes de Gand, avec l'exécution dans l'un d'eux de la cantate *Van Artevelde*, de Gevaert, et dans l'autre d'œuvres de Benoit; un concert d'orgue par C. Saint-Saëns ; la première exécution de l'oratorio nouveau d'Edgar Tinel pour chœurs, orchestre et orgue, *Sainte-Godelive* ; un festival en quatre journées, dont l'une sera dirigée par Hans Richter, et au cours desquelles on réunira les artistes belges les plus célèbres. Le ténor Van Dyck a promis éventuellement son concours.

Du *Journal* : L'Odéon a donné, en matinée, l'*Heureux naufrage*, de Plaute, adaptation de M. Destrem.

La conférence préliminaire de M. Sarcey a été un instant troublée par un petit incident. Un spectateur de l'orchestre — un de nos spirituels dessinateurs — a interrompu l'orateur en le sollicitant de nous chanter l'*Aveugle de Bagnolet*, chanson dans laquelle M. Becque affirme que M. Sarcey est inimitable.

Oui, mais voilà ! M. Sarcey parlait de Plaute avec assiduité, et cela lui arrive si rarement de rester dans son sujet, que le public, charmé, n'en voulait rien perdre. Alors tout le monde a honni M. Ibels, et deux gardes municipaux l'ont prié de sortir.

Et M. Ibels a été proscrit de l'Odéon, avec défense de porter le nom de Pietro.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. Le soir, à 8 h. 1/2. LUNDI, MERCREDI et VENDREDI : M. ROBIN. L'éducation intégrale. — MARDI, M. EEKHOUD. La pléiade shakespearienne. — MÊME JOUR, à 5 heures. M. DE GREEF. Histoire de la philosophie. — JEUDI, M. ÉLIE RECLUS. L'animisme, le magisme et le panthéisme primitif. — VENDREDI, M. L. GUMPLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — MÊME JOUR, 28, rue de Ruysbroeck. M. VERMANDÈLE. Cours de diction. — SAMEDI. M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32. rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 7. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 14 FÉVRIER 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Mme BREMA dans « ORPHÉE »

au Théâtre de la Monnaie.

Le vulgaire ne voit dans le mythe d'Orphée et d'Eurydice que l'histoire d'un mari qui, ayant perdu sa femme, obtient en récompense du parfait amour qu'il avait témoigné pour elle, la faveur d'aller la reprendre parmi les morts, à la double condition, puérile et baroque, d'embobiner le concierge des enfers et ses aides, en leur jouant des airs, et de ramener son épouse en la tirant par la main sans jamais se retourner. Ayant accompli la première clause et méconnu la seconde, son Eurydice mourut de nouveau et il en fut au désespoir!

Il y a des chanteuses qui comprennent ainsi l'opéra de Gluck et qui le chantent en conséquence. Alors, si l'auditeur n'est pas un vulgaire Ubu, le public a l'impression, ennuyeuse, de cette grande âme musicale, ayant subi la pénible contrainte d'adapter son œuvre à un livret banal en lequel des vers médiocres racontent une historiette de conte de fées. Si la chanteuse, en l'habituelle courte vue des élèves primées par les Conservatoires, entend l'affaire de la même façon, on aboutit à une de ces interprétations niaises, froides, ternes et correctes, destinées à montrer qu'il y a, dans la troupe, un gosier à belle voix et que les professeurs selon la formule, ont été bons.

Mais il en est d'autres pour qui le mythe d'Orphée et d'Eurydice apparait en la profondeur cosmique et le pathétique surhumain de son mystère. L'antiquité grecque, dans la simplicité largement équilibrée de sa vie sereine dépouillée des enchevêtrements compliqués de notre contemporaine existence, avait un sens puissant de l'Harmonie, comme elle avait un sens puissant de la Beauté qui en est l'expression la plus visible. Elle sentait que de tous les arts, la musique, par son vague inévitable et son action nerveuse immédiate sur nos fibres, est celui qui symbolise le mieux cette grande idée de l'Harmonie qui semble la loi et la destinée de tous les mouvements du Monde sans cesse en action pour rétablir les rapports qui réaliseront le juste et esthétique équilibre. Ils ont fait d'Orphée l'archétype de cette force immense et divine, domptant les monstres aux sons de sa lyre, faisant mouvoir même les rochers, c'est-à-dire travaillant à la disparition du mal sur la

terre. Le faisant aussi périr, déchiré par les ménades, ces représentatrices des forces contraires disturbant l'universelle Harmonie.

A cette haute qualité de symbole musical, la Grèce a ajouté, comme un ornement et un complément nécessaires, l'Amour, expression sublime et passagère de l'Harmonie dans l'âme humaine, un moment éblouie par la lumière de l'Idéal suprême : la beauté savourée dans la volupté. Mais les Hellènes avaient trop le sentiment de la fragilité inévitable des affections terrestres et du devoir esthétique de maintenir celles-ci en leur périssable essence, pour ne pas montrer l'Amour en but aux fatalités telluriques et aux fatalités humaines. Eurydice meurt frappée d'abord par la Mort. Eurydice ressuscitée meurt de nouveau frappée par la faiblesse de l'Homme. Et ainsi, l'Harmonie, toujours poursuivie, toujours naissante et toujours brisée, apparaît en sa chancelance douloureuse avec la grandeur tragique d'un symbole triste et permanent.

Gluck eut, au moins dans les belles parties de son œuvre, le sentiment de cette héroïque légende, car le Génie a les prévisions des choses même mal expliquées de son temps, et l'instinct divinatoire remplace aisément chez lui la science. Dès que le Ritter Christoph Willibad, chantre avéré de l'expression, adversaire du mélodiste Piccini, précurseur de Méhul, de Chérubini, de Mozart et de Beethoven se dégage des mièvreries engluantes de l'époque encore trop peu disparue de Louis XV (*Orfeo ed Eurydice* n'est-il pas de 1765), on le sent saisi par les fatalités et l'universel des forces concentrées dans le mythe orphéique. Son Orphée n'est plus une individualité, ses aventures ne sont plus de personnelles anecdotes. L'être et les événements expriment un éternel et en révèlent immédiatement le grandiose. La beauté de son épopée musicale atteint son apogée et s'achève avec le chant de désespoir, trois fois répété, qui clame la seconde mort d'Eurydice. Le ridicule de la seconde résurrection et de la cérémonie d'actions de grâce au temple de l'Amour, si elle peut vraiment être mise sur le compte de Gluck, n'est qu'une fadaise offerte à la sensiblerie bourgeoise du temps et déshonore le drame en lui attachant un caraméleux dénouement qui fait l'effet d'une queue de papier au derrière d'une abeille.

Mme Marie Bréma semble, elle aussi, avoir compris que la contingence est absente de cette œuvre, douée, sans doute, d'immortalité comme le sujet qu'elle a mis en action esthétique. Dans ses attitudes, ses gestes, ses allures, dans la noble, lente et forte manière dont elle conduit le rôle, dans les montées et les descentes de sa voix pathétique, dans la douleur résignée et pourtant déchirante dont elle enveloppe son interprétation à la fois expansive et contenue, elle atteste que, sinon son cerveau, au moins son instinct de grande artiste, a la prescience des proportions légendaires du personnage si prodigieusement atteintes par la musique du taciturne et méditatif compositeur, et qu'il s'agit pour la cantatrice de rendre non pas une unité, mais une universalité. Avec l'émotion la plus pénétrante, la soumission religieuse aux forces inéluctables de la Nature, ne supprimant pas les cris et les élans de la douleur, mais les consacrant par leur subordination aux fatalités invincibles, elle extériorise ce poétique et gémissant Orphée, frère olympien de l'*Alceste* sifflée à Paris en 1776, car ces mésaventures amèrement comiques manquent rarement au peuple qui se croit l'arbitre du goût. Sa conception du rôle est « grecque » au plus haut degré, digne de cette antiquité où l'homme, moins qu'aux temps modernes, essayait de lutter par sa volonté contre l'inévitable, et, sans parvenir à ne plus souffrir, comprenait la souffrance comme une inexplicable nécessité du Cosmos, comme un inévitable mystère pour les humains lamentables et éphémères.

Admirable artiste, soyez louée, d'un cœur fraternel et reconnaissant, pour le trouble émouvant émané de votre jeu superbe!

Il y eut cette fois équation entre le sujet, le musicien et l'interprète. L'auditoire s'est rendu compte, dans une certaine mesure, des proportions sacerdotales inusitées auxquelles montait brusquement le spectacle. Il sortirent abondants les applaudissements d'âmes heureuses de la hauteur à laquelle on venait de les exalter. Se sont-elles rendu compte des causes secrètes du phénomène? Tant de routine sature encore l'idée qu'on se fait des belles œuvres, qu'il est permis d'en douter. Pour les artistes comme pour les auditeurs, l'étude du sens profond manque encore. Les conservatoires n'ont pas jusqu'ici de cours dans lesquel, par analyse psychique et littéraire de quelques chefs-d'œuvre, on essaie de donner aux artistes le sentiment de l'effort qu'il faut pour conquérir le grandiose par l'entente des secrets moteurs et de leur héroïque vertu. Mais qu'importe? Des rites et des cérémonies esthétiques aussi sensationnels que ceux dont Mme Bréma fut cette fois la très noble coryphée et la très impressionnante créatrice, préparent les cerveaux et les cœurs aux salutaires enthousiasmes et aux énigmes de la vraie beauté.

UNE DERNIÈRE

A propos des représentations de « Lorenzaccio » par Sarah Bernhardt.

Mme Sarah Bernhardt vient de donner cinquante représentations de *Lorenzaccio*. Cinquante! Chiffre considérable pour une pièce purement littéraire! Le bon gros public, très sage, très respectueux, a écouté bien attentivement les cinq actes en réservant ses bravos à la principale interprète plus qu'à la pièce elle-même.

A ce romantisme brillant et funèbre il a octroyé son estime, non son enthousiasme. Il a deviné à merveille l'œuvre de talent, d'honnête, opiniâtre talent, mais non la rude et conquérante œuvre de génie. La force dominatrice de celui-ci, flamboyante comme l'épée de l'archange, ne l'a pas subjugué avec ses pensées frappantes, corrosives, et ses personnages qui vous hantent au point de devenir vous-même, au point qu'on les reconnait s'agiter en soi — passions incarnées — aux heures violentes — ou qui, sur la scène sont un reflet de vous beaucoup plus vivant que la vie dans leur grandiose exagération. Mais la volonté du charmant poète l'a touché.

Musset voulut, lui aussi, laisser son *grand type*, un soir d'exaltation et de lyrisme, et de tristesse et d'admiration effrénée du maître Shakespeare, en peignant ce type un peu pareil à lui, enfant du siècle, et davantage à ses inoubliables modèles. Romantique, l'écrivain s'est attaché à l'extériorité singulière, picturale, antithétique, plus qu'à la puissance et à la profondeur de l'idée; si l'acte le tente, c'est souvent non par son ampleur seule, mais parce que le geste en est beau, et s'il chante le meurtre c'est que la main du meurtrier fait bien sur la poignée ciselée de l'épée.

Mme Sarah Bernhardt « adore Alfred de Musset ». Durant une causerie d'entr'actes et sortant de scènes fort dures à jouer, la noble artiste se prodigue encore généreusement avec la plus juvénile chaleur, parle, raconte ce qu'elle croit, ce qu'elle souhaite, ce qu'elle veut, ce qu'elle veut surtout tracé en rayons de feu sur son masque qu'imprègne étrangement une si forte intellectualité, et là elle affirme l'entière originalité du drame, nie que Fantasio ait rêvé d'Hamlet. Et pourtant!

Comme il lui a bien pris sa folie contrefaite, si savamment contrefaite qu'elle devient véritable, par moments, ses indignations viriles contre la lâcheté et la mollesse des hommes, et ses monologues pleins d'angoisses, et ses audaces de désespéré, jusqu'à ses railleries envers les fourbes et les niais, jusqu'à ses coquetteries de prince qui joue de l'éventail — ici de la mandoline!

Ce gracieux vicieux n'avait pas encore vécu sur les planches. Pour lui Sarah Bernhardt consentit à abandonner ce que quelques dilettantes lui reprochèrent parfois : sa propre personnalité, en accusant la *Dame aux Camélias*, ou *Phèdre*, ou *Fédora* de montrer éternellement Sarah et son charme incisif et serpentin, au lieu de tant d'êtres dissemblables à l'infinie variété. On comprend qu'elle éprouve une certaine peine à se transformer; n'est-elle pas la seule qui possède à un tel degré le don extraordinaire d'être la Femme, la mystérieuse et troublante créature maintes fois évoquée par les poètes avides d'inconnu et si rare, en vérité, ici-bas, où toutes se ressemblent, où toutes sont la copie l'une de l'autre et ne cachent, sous de faux airs de sphynx, qu'un ou deux des banals défauts ou passions accoutumées : ambition, esprit romanesque, duplicité, coquetterie, folie d'égoïsme, dévouement, bravoure. Oui, celle-là condense toutes ses pareilles en son âme unique et arbore la séduction de l'innombrable complexité; bonté, finesse, ironie, habileté, énergie, despotisme, enjouement, énigme, telles sont les réponses multiples que fait à ses muettes interrogations l'observateur de cette chatoyante physionomie où brille par-dessus tout, inextinguible, la vaste flamme de l'intelligence.

Eh bien, elle a laissé tout cela et n'en garde que ce qu'en permet la jeunesse et la nervosité de Lorenzaccio, garçon presque encore un peu fille, dégénéré, aux sensibilités féminines, aux fureurs de fauve, et, sans se ménager elle joue avec tous ces moyens, avec tout son être, comprenant peut-être quelles impérissables visions en conservent ceux qui la regardent et l'entendent; la voix d'or est devenue tantôt celle, changeante, d'un adolescent à l'époque de la mue, tantôt la mâle voix de bronze d'un résolu.

Et voici ce qu'après l'avatar on put voir au théâtre de la Renaissance.

Un pâle et sombre jeune homme en pourpoint de velours noir brodé d'acier, tenant entre ses mains frêles des livres de science, blême, tremblant, tombant en pâmoison devant l'épée que le tyran de Florence, le duc Alexandre de Médicis, le maître dont il flatte tous les vices de cruel débauché afin de gagner sa faveur et de mieux le perdre, lui tend pour qu'il se venge d'une insulte; puis ce même Lorenzo, que le peuple a flétri du sobriquet de Lorenzaccio, apparaît pendant une leçon d'escrime avec un spadassin, et, en démence, crie, hurle, écume, mâche des paroles sans suite, si pressées qu'elles s'étranglent dans sa gorge, balbutie le mot de vengeance, sauvagement, comme s'il tenait sa victime, doucement, comme le nom d'une maîtresse, brise les fleurets en une telle frénésie de rage que le bretteur doit l'emporter, raide, la tête livide et hagarde, les jambes fines rigides dans leur gaine de soie noire.

Quelques instants après c'est un gamin qui, du geste et de la voix, avec une impertinence et une fantaisie charmantes, raille, perché sur ses hauts talons, de beaux parleurs, faux patriotes dont les harangues l'exaspèrent; puis un courtisan subtil et patelin à face câline, face grise de libertin, mais s'illuminant soudain de l'éclair de deux grands yeux clairs qui lui mangent les joues, sous la montée des courts accès de révolte intérieure, un mignon cauteleux qui cajole son despote détesté, lui promet de belles orgies, puis, tout à coup, lui met la main sur le cœur comme pour chercher d'avance la place où il frappera, l'heure venue, et, en un mouvement sublime, le petit et mince Lorenzaccio qui chantait tout à l'heure, maintenant monté sur les marches du trône ducal, domine le géant, l'altier « garçon boucher » gouverneur de Florence, et semble la fatalité même se dressant au-dessus de lui.

C'est encore ce visage, mais plein d'ardentes pensées et de lourde philosophie, qui se détache superbement sur l'horizon de la ville, embrasée par le couchant; un front de vingt-deux ans ployant sous la vie trop grave et trop mauvaise, une fleur funeste qui ne peut supporter le poids de la rosée salutaire, corps faible, âme robuste indignée d'être vice, crime, débauche et corruption sans que quelque brave citoyen lève une arme, un bâton, une pierre pour l'anéantir; et les mots jaillissent des dents serrées aussi étincelants et rapides que des coups de dague.

Enfin, halluciné, il prépare la scène de carnage, la mime, la vit, la savoure, avec quelle volupté! murmure le chant délicieux de ses souvenirs d'enfance : on revoit l'écolier studieux et bon, cherchant la douce mélancolie parmi les ruines du Colisée et les sentiers de la campagne, un enfant, un simple enfant, tendre tête fatiguée par la tâche effroyable, pauvre vengeur épuisé jusqu'à tout oublier quelques minutes avant l'acte suprême, jusqu'à jouer puérilement avec les perles de son collier où rit la lune; mais le condamné entre. Brutus renait et tandis qu'Alexandre de Médicis s'endort déjà dans le lit où, croit-il, doit venir le rejoindre la belle tante de Lorenzo, le libérateur se glisse auprès du chevet à pas félins, frappe à mort le duc :

« Que la nuit est belle! Que l'air du ciel est pur! Respire, respire, cœur navré de joie! » s'écrie-t-il en levant vers les astres ses mains sanglantes, et il semble grandir, devenir immense,

tout sombre sur les courtines brochées, son manteau s'ouvre comme des ailes et l'on croit le voir s'envoler, sinistre et splendide oiseau !

Judith Cladel

EXPOSITION JAN VERHAS

L'ensemble des toiles, études et esquisses pieusement réunies par la direction de la Maison d'Art en hommage posthume au regretté peintre Jan Verhas évoque l'idée d'un artiste laborieux et probe, habile au métier, observateur consciencieux et perspicace, poursuivant avec persévérance, et souvent avec un réel bonheur d'expression, la notation des menus épisodes que déroulait sous ses yeux la vie quotidienne. L'enfance surtout le séduisait. Et c'est, dans l'intimité de l'atelier, dans la lumière joyeuse des plages, une vision de fillettes jolies et graciles, silhouettées avec amour, caressées d'un pinceau délicat, saisies dans la vérité de leurs mouvements un peu gauches, de leurs attitudes indécises. L'idéal n'est pas bien élevé. Mais quelle honnêteté, quelle conscience, quelle bonté dans chaque touche par laquelle, patiemment, l'artiste édifie son œuvre!

Un excès de conscience, une facture parfois trop minutieuse, un peu sèche, nuit à l'impression d'art que pourrait faire éprouver telle de ses toiles. Certaines esquisses, tracées d'un jet avec une facilité et une sûreté remarquables, montrent que souvent le travail de l'atelier a affaibli l'inspiration première. Comparez, par exemple, l'esquisse, réellement charmante, de la *Procession du 15 août* au tableau qu'en tira Verhas. Dans sa grande toile, les colorations paraissent crues, donnent l'impression d'un accord faux. Dans l'étude, au contraire, tout est harmonieux. Les robes bleues, les voiles blancs du pimpant cortège chantent dans la lumière et l'on devine, à voir ce chatoiement de couleurs claires, la joie de l'artiste à s'offrir pareil régal.

La même observation peut s'appliquer au *Maître peintre*, point de départ d'un tableau célèbre, au *Travailleur de la mer*, à une foule d'esquisses qui expriment avec plus d'intensité que ses tableaux la vérité de la vie en plein air.

Car c'était là ce que poursuivait avec opiniâtreté Verhas : faire vivre dans l'atmosphère réelle de la nature les figures que le hasard dressait devant lui et dont la grâce le charmait. Sans arrière-pensée de symbolisme, d'allégorie, de littérature; sans parti pris comme sans rappel de tradition ou d'école, il peignait dans la sincérité de son âme ce qui réjouissait ses yeux de brave homme au cœur tendre. Ainsi œuvrèrent les petits maîtres hollandais dont Verhas était le descendant direct.

Et à l'époque déjà reculée où l'artiste commença son œuvre, il y avait quelque hardiesse à oser planter son chevalet en plein air, à peindre d'après nature, dans la vibrante atmosphère du littoral, des figures que n'« anoblissait » pas quelque défroque historique. Aujourd'hui, rien de plus naturel. Mais alors!... Sous le règne des conventions qui emprisonnaient l'Art, Verhas apparut comme un novateur. Et, certes, y eut-il de sa part quelque audace à peindre, au lieu de seigneurs en costume Louis XIII et de belles dames en robes de satin, des âniers, des fillettes aux jambes nues, des pêcheurs, des gamins absorbés par l'architecture des forteresses de sable. Comme influence, peut-être celle d'Alfred Stevens dont mainte œuvre garde la trace.

Avec plus de pénétration, Jan Verhas eût marqué une étape dans l'évolution artistique. Il demeure un peintre de transition, une figure de second plan sympathique et attirante qui a eu son mot à dire, et qui l'a dit avec justesse et avec émotion.

Les Œuvres récentes de Félicien Rops.

Le prochain Salon de la *Libre Esthétique* montrera que, malgré la cruelle maladie qui l'a atteint l'an dernier et dont il n'est pas entièrement remis, bien qu'il soit en pleine et bonne voie de guérison, là-bas, à Hyères, dans le chaud soleil du Midi, Félicien Rops a fait œuvre, d'une façon notoire, durant l'été et l'automne derniers.

Tout d'abord deux grandes affiches : *La Dame aux cartons* et *La Peinture aux amours*. Ces affiches étaient destinées à une exposition Rops, projetée par la *Plume*, à Paris. En vue de cette exhibition, le maître avait ébauché deux affiches. Cependant la perspective d'une ouverture d'exposition, les ennuis et le « barnumisme » qu'amène une opération de ce genre, effarouchèrent le caractère sauvage, fier et méprisant de Rops. Il renonça à l'exposition, mais les affiches étant commencées, il les acheva.

La *Dame aux cartons*, sur une colonne de portefeuilles amoncelés, quelques-uns entr'ouverts montrant des coins d'estampes, s'érige comme une idole moderne. C'est, symboliquement, l'œuvre de Rops qui s'élève de ses cartons, insolente, radieuse, sur un fond de ciel macabre où deux amours, l'un agitant une torche, l'autre jouant de la clarinette et couronné de roses, animent une toile tendue. La femme est vêtue d'un large manteau aux tons noirs, chauds et profonds, et dont l'immense traîne glisse sur les cartons comme sur les degrés d'un autel. La doublure du manteau est d'une couleur pourpre, chatoyante et soyeuse, et le modèle ropsique, coiffé à la dernière mode, une rose piquant sa chevelure ardente, le profil à la fois canailleux et fier (celui d'une fille ou d'une déesse?), ouvre d'un geste hardi (le geste de Phryné ou celui d'une prostituée des impasses de Londres?) son manteau et exhibe un corps superbe, où les teintes ambrées des chairs, dominées par un riche bijou attaché sous les seins, se marient opulemment avec les reflets de vieil or d'un vêtement qui tombe lentement le long des hanches et fait à la femme comme une gaine de statue.

La *Peinture aux amours* symbolise aussi l'œuvre de Rops, mais elle en montre le côté badin, l'autre affiche l'ayant dévoilé macabre et hiératique. La « peinture aux amours » est perchée où? Dans les nues, en plein ciel de Watteau? Elle vous regarde, à moitié déshabillée, la palette au poing et braque, sous son bonnet jeté de côté sur son chignon, une frimousse alerte et vive de soubrette XVIIIe siècle, avec deux yeux provoquants. Elle a l'air de chevaucher une sorte d'arc-en-ciel bleu que caresse son fin mollet, serré élégamment en un bas violet, et que frappe le haut talon de son soulier très « régence ». D'un geste de sa main droite, elle tend une toile blanche. Ses vêtements déjetés, jaunes et verts, à dessous violets, mettent autour de sa taille et de ses hanches comme une grande fleur d'iris, fantastique et folle. Sous cette peintresse de haute fantaisie, un amour à l'envolée hardie et superbe, à la mine voluptueusement polissonne, bat éperdument d'une grosse caisse qu'il tient sur son dos. Un autre amour, armé d'un grand mirliton, des ailes de libellule ou de papillon au dos, prend son essor au haut de cette coquette et ravissante affiche, de couleur tendre et printanière.

Une troisième affiche, une affiche petite, de librairie, a été exécutée pour la *Légende d'Yperdamme* d'Eugène Demolder. Un amour bonhomme, bien en chair, potelé, délicieusement gras, blondin et naïf, est assis en plein ciel, sur une bizarre gargouille en fer de vieille cathédrale et consciencieusement, armé d'une longue plume de cygne, il y écrit quelque légende. Ces trois affiches ont été exécutées en France.

Puis une tapisserie : *La Tortue aux fleurs*, exécutée à Bruxelles. Une tortue, à gauche, s'avance lentement, des ailes de papillon et un bouquet de roses couvrant sa brune carapace. Elle se dirige vers un massif de plantes constellées de fleurettes jaunes. Cette tapisserie est conçue en ces tons amers qu'on trouve dans certains Breughel et dans certaines vieilles tentures flamandes. C'est à la fois sombre et clair. La gamme des verts et des gris argentins évoque une splendeur vétuste de Gobelin. La ligne de la tapissyrie est calme et les couleurs en sont profondes. On voit quel maître décorateur Rops eût pu être.

Enfin, un dessin au crayon, fait en juillet dernier : le frontispice, original, du *Royaume authentique du grand saint Nicolas* d'Eugène Demolder. Dessin curieux, d'allure narquoise et joviale, et où se révèle, dans le chaud modelé du saint, dans le serrement des lignes, tout le charme qui s'exhale toujours des œuvres de Félicien Rops.

CONCERT DU CONSERVATOIRE

Haydn, Rameau, Beethoven (Pastorale), Wagner. Quelques heures calmes, à part l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme*. Le tempérament à la fois vif et triste de Rameau glissant, entre les façons paisibles du père Haydn et la gigantesque et descriptive fresque de Beethoven, sa note passionnée.

Je me suis demandé s'il serait en-dessous de la dignité du Conservatoire de débarrasser la musique de Rameau d'une chose qui lui nuit et qui est due uniquement au seul facteur de son époque, — je veux dire les reprises trop fréquentes? Elle en serait moins classique, moins archaïque et nous renseignerait moins sur l'histoire et les évolutions de l'art français, mais comme l'artiste lui-même en deviendrait plus humain! Comme nous le comprendrions mieux et comme, plus facilement, nous l'aimerions!

L'exécution, surtout pour Haydn et Beethoven, se ressentait des loisirs — légitimement gagnés, du reste — que l'orchestre avait pris après les grandes batailles et le fatigant travail de la *Passion* de Bach.

A LA MAISON D'ART

Conférence de Roland de Marès. Sujet : *Barbey d'Aurévilly, Baudelaire, Villiers de l'Isle-Adam.*

C'est l'homme et son milieu, les poètes et l'ambiance intellectuelle de leur temps que M. Roland de Marès a surtout étudiés et dont il nous a dit les luttes. C'est Barbey, cherchant dans le passé et dans son propre cœur l'image des grandeurs et des héroïsmes qu'il ne trouvait pas autour de lui. C'est Baudelaire, admirablement conscient, souffrant de la lourde atmosphère d'égoïste inertie où il baignait, et réagissant contre elle par des blasphèmes, par l'ironie la plus mordante et le plus ardent appel au mal qu'on entendit en ce siècle, seule intensité qu'il voulut ou qu'il put opposer à l'action malsaine de l'air fade de son temps.

C'est enfin Villiers, se dressant de toute sa taille et, vibrant d'héroïsme, jetant en un beau défi, toute la générosité, toute la belle folie, tout l'enthousiasme de sa haute foi à la face de cette époque qui ne le comprenait pas.

Car c'était « l'histoire des incompris » que nous conta le conférencier. Sa pensée était haute, sa conviction chaleureuse, ses perceptions claires, et l'on peut dire qu'il s'établit entre lui et son auditoire une très vive sympathie, que la suite de ces soirées d'études littéraires peut augmenter encore.

Quatuor Dubois.

Quatuor (op. 13) de R. Strauss (piano et instruments à cordes); Quatuor (op. 26) de Glazounow et Quintette pour piano et instruments à cordes (op. 4) de Sgambati.

Programme intéressant que les jeunes et intéressants quartettistes eussent rendu plus intéressant encore si toutes les parties des œuvres exécutées avaient été mises au point et travaillées comme ils surent le faire certaines fois.

PAUL VERLAINE BELGE

M. Jean Bourguignon, directeur de la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, a fait à Rethel une très intéressante conférence sur « Verlaine inconnu ». Il confirme des circonstances que Verlaine lui-même indiquait pendant ses séjours à Bruxelles.

« Bien que Verlaine soit né à Metz, dit M. Jean Bourguignon, il est d'origine ardennaise. C'est en pleine Ardenne, dans l'Ardenne des plateaux, non loin des rives de la Semois, au nord de Bouillon, dans la province belge de Luxembourg, que l'on trouve le berceau d'origine de la famille de Verlaine. Depuis la fin du XVIIIe siècle, on découvre des ascendants de Verlaine, successivement dans les villages de Bras, Arville, Jehonville, bourgs perdus au milieu des immenses forêts, au milieu des vastes solitudes de bruyères et de genêts qui donnent une physionomie si particulière à cette partie de l'Ardenne.

C'est à Jehonville que naquit le père de Verlaine. Et l'auteur de *Sagesse* s'est toujours souvenu avec plaisir de ses séjours dans ce pays et dans les environs. Il aimait à rappeler les parties qu'il faisait dans le verger de sa tante à Paliseul, et ses longues promenades avec le curé le long des rives pittoresques de la Semois. Et les truites, donc, qu'il mangeait avec le curé de Bouillon!... »

PAYSAGES

La Société pour la protection des sites et des monuments s'est réunie dimanche dernier en assemblée générale. Le président, M. Jules Carlier, a donné lecture d'un intéressant rapport qui constate les résultats heureux acquis en 1896 par la Société. Celle-ci a obtenu entre autres de l'administration communale de Bruxelles le maintien des édifices de la Renaissance qui entourent l'hôtel Ravenstein. Elle a sauvé, à Bruges, l'enceinte pittoresque des fossés et fait décréter par l'édilité la restauration de la chapelle du Saint-Sang. La Société s'est occupée en outre des dunes

du littoral, qui garderont leur caractère agreste, des restaurations du château de Bouillon et de l'abbaye d'Aulne, etc.

Ce qu'il faudrait, a ajouté M. Carlier, c'est que le gouvernement intervînt rigoureusement contre certains prétendus réparateurs d'églises, qui ne pénètrent, en réalité, dans nos antiques « sanctuaires » que pour les profaner, pour remplacer leurs chemins de croix, naïfs si l'on veut, mais impressionnants dans leur art moyenâgeux, par de vulgaires et froides fantaisies de plâtre hideusement colorié. Les administrations communales témoignent elles-mêmes souvent d'un mauvais goût qu'il conviendrait de réprimer.

Une chose manque surtout, dit-il encore; non pas des ressources, mais des collaborateurs assidus, des cercles plus nombreux, des personnes qui signalent à la Société les cas où « son intervention pourrait être efficace, pour empêcher la détérioration ou la destruction d'un paysage renommé ou d'un spécimen de l'art national. Ces actes de vandalisme ne s'accomplissent, d'ordinaire, qu'à cause de l'ignorance où l'on est de leur préparation ».

Souhaitons, avec M. Carlier, que l'idée si vaillamment défendue par la Société des sites et des monuments pénètre davantage dans le public et inspire à tous ceux qui s'intéressent au pittoresque de nos villes et au charme agreste de nos campagnes le désir de collaborer à l'œuvre commune.

Nous avons trop souvent dit ce que nous pensons à ce sujet pour insister. L'une des choses essentielles sur lesquelles nous attirons l'attention de la Société des sites, et du public en général, c'est le respect que nous ne cessons de réclamer pour les arbres de nos parcs, de nos promenades, de nos routes, — des beaux arbres qu'on mutile, qu'on ébranche, qu'on abat avec une fureur sauvage ainsi que le constatait hier encore, avec indignation, notre confrère Félix de Breux dans un excellent article du *National*. La Société des sites, dont l'influence a déjà été excellente, aura là un champ d'action que nous la supplions de défendre avec énergie.

Memento des Expositions

BOURGES. — Exposition nationale des Beaux-Arts (art moderne et art rétrospectif). 15 mai-15 juillet. Délai d'envoi : 15-28 avril. Dépôt à Paris, du 15 au 20 avril, chez Denis et Robinot, rue Alfred Stevens. Renseignements : *M. le maire de Bourges*.

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique* (par invitations spéciales). Ouverture 25 février. Délais d'envoi expirés. Renseignements : *Direction de la « Libre Esthétique », rue du Berger, 27, Bruxelles*.

COPENHAGUE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1er mai. Délais d'envoi : notices, 15 février; œuvres, 1er-31 mars. Renseignements : *M. V. Klein, commissaire général*.

DRESDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1er mai 30 septembre (prolongation éventuelle : 15 octobre). Délais d'envoi : 12-25 mars. Gratuité de port pour les envois acceptés. Renseignements : *Bureau de l'Exposition internationale, à l'Académie royale des Beaux-Arts. Terrasse de Brühl, Dresde*.

MILAN. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 15 avril-30 juin. Délai d'envoi : 15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. E. Visconti Venotta, président*.

PARIS. — Salon de 1897 (Champs-Elysées). 20 avril-8 juin. Délais d'envoi : peinture, 5-10 mars (27 mars pour les hors concours); dessins, aquarelles, pastels, etc., 6 et 7 mars; œuvres d'art décoratif, 30 et 31 mars; sculptures, 23-27 mars pour les ouvrages importants; 23-25 mars pour les bustes, médaillons, statuettes, médailles et pierres fines; architecture, gravure et lithographie, 28 et 29 mars.

ID. — Société internationale des Beaux-Arts (Champ-de-Mars). 24 avril-30 juin. Délais d'envoi : peintures, gravures, 18-20 mars; sculptures, 25-27 mars; architecture et objets d'art, 29-31 mars. Pour les sociétaires et associés : peintures et gravures, 2-4 avril; sculptures, 8-10 avril; architecture et objets d'art, 6-8 avril. Renseignements : *M. Puvis de Chavannes, président*.

ID. — Salon de la Rose † Croix (galerie Georges Petit). 1er-30 mars. Délai d'envoi : 19-24 février. *Renseignements : M. J. Peladan, 41, boulevard Suchet, Paris*.

TOULOUSE. — XIIIe exposition de l'*Union artistique*. 15 mars. Délai d'envoi : 25 février-5 mars. Dépôt à Paris chez M. Toussaint, 13, rue du Dragon. Renseignements : *M. le Président de l'Union artistique, Toulouse*.

TUNIS. — Institut de Carthage. 1er-31 mai 1897. Délais d'envoi : notices, 5 avril; œuvres, 20 avril. Correspondant à Paris : M. Pierre Petit, 19, place Cadet. Renseignements : *Secrétaire général du comité artistique, rue de Russie, 16, Tunis*.

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897; œuvres, 1er-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1er juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin*.

VENISE. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : 1er-15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venezia*.

PETITE CHRONIQUE

C'est le jeudi 25 février que sera inauguré au Musée moderne de peinture le Salon de la *Libre Esthétique*. Comme les années précédentes, l'ouverture sera réservée aux membres protecteurs, aux exposants, aux artistes invités et à la Presse. A partir du lendemain, 26 courant, le Salon sera ouvert tous les jours au public de 10 à 5 heures.

M. Besnard est attendu à Bruxelles où il présidera en personne au placement de l'importante collection de ses œuvres réunie par la *Libre Esthétique*.

M. et Mme R. Wytsman exposeront leurs dernières œuvres au Cercle Artistique et Littéraire (Waux-Hall), du 15 au 24 février. Ouverture demain, lundi, à 2 heures.

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures précises, au Conservatoire, deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, avec le concours de MM. Van Hout, Dequenne, Mahy, Boogaerts et Trinconi.

On y entendra la sérénade de J. Rontgen pour sept instruments à vent, les quatre contes de fées de Schumann, pour clarinette, alto et piano, des mélodies de V. d'Indy, de Greef, Mozart, chantées par M. Dequenne, et le quintette en *mi b* de Beethoven.

La troisième séance de la Section d'Art et d'enseignement populaires de la Maison du Peuple est fixée à mardi prochain, à 8 h. 1/2. Au programme : le quatuor pour instruments à cordes de Borodine, le trio pour piano, violon et violoncelle de Dvorak, la Paraphrase de *Parsifal* de Wagner et le quatuor slave pour instruments à cordes de Glazounow.

Ces morceaux seront interprétés par MM. A. Dubois, Stanley Moses, A. Gietzen, E. Doehaerd et E. Bosquet, pianiste.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. Le soir, à 8 h. 1/2. — LUNDI, 15, MERCREDI 17, et VENDREDI 19 février. M. ROBIN. L'éducation intégrale. — MARDI, M. EEKHOUD. La pléiade shakespearienne. — MÊME JOUR, à 5 heures. M. DE GREEF. Histoire de la philosophie. — VENDREDI, 19 février, à 8 h. 1/2, 21, rue des Minimes. M. L. GUMPLOWICZ. Streifzüge

durch die neue deutsche Dichtung. — MÊME JOUR, à 8 h. 1/2, 28, rue de Ruysbroeck. M. VERMANDÈLE. Cours de diction. — SAMEDI, 20 février. M. ÉLISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera le vendredi 19 février, à 10 heures du matin, la messe *Papae Marcelli*, à six voix, sans accompagnement, de Palestrina (1524-1594); au *Graduale*, andante en *si bémol* de Mendelssohn; a *l'Offertoire*, prélude en *mi mineur* de J.-S. Bach; *Sortie*, toccata et fugue en *ré mineur* de J.-S. Bach. (Organiste : M. Aug. De Boeck.)

Le prochain concert Ysaye, fixé au 21 février, sera dirigé par M. Félix Mottl, et il aura lieu avec le concours de Mme Mottl, dont le succès de cantatrice a été si vif à Paris, aux derniers concerts Colonne. Voici le très intéressant programme de ce concert : 1. Ouverture d'*Egmont* de Beethoven; 2. a) l'*Absence* de Berlioz, mélodie avec accompagnement d'orchestre, b) *Berceuse* de Mozart, c) l'*Ange* de Wagner, d) *Sérénade* de Strauss, instrumentés par M. Félix Mottl; chant : Mme Félix Mottl; Symphonie en *sol mineur* de Mozart; 4. Fragments d'*Harold en Italie* de Berlioz : a) *Marche des Pèlerins*, b) *Sérénade d'un montagnard*; 5. Air de Suzanne des *Noces de Figaro* de Mozart; chant : Mme Félix Mottl; 6. Ouverture des *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* de Wagner.
Répétition générale le samedi 20 février, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra.

Lundi 22 février, à 8 h. 1/2, Mlle Palmyre Buyst donnera, avec le concours de M. Laoureux, violoniste, un concert à l'Hôtel Ravenstein. Billets à la salle Ravenstein et chez les principaux marchands de musique.

Bruxelles fait son astiquage. On s'en aperçoit. Puisqu'il y a comme un vent de renouveau et d'embellissement qui souffle sur la capitale, signalons vite l'état déplorable dans lequel on abandonne les portes d'entrée du Musée moderne. Cette belle place en est tout abîmée. On croirait pénétrer dans quelque vieille remise du siècle dernier lorsqu'on se rend voir les toiles modernes : de simples planches badigeonnées de couleur blanche, traversées d'inesthétiques inscriptions en noir et d'avis manuscritement insérés dans de petits encadrements, telles ces portes peu dignes d'un musée d'art moderne. Un bon mouvement, s. v. p., Messieurs des bâtiments civils !

Aujourd'hui paraît en librairie la deuxième partie de l'œuvre entreprise par M. Arthur Boitte sous le titre général *L'Art flamand*. Ce nouvel ouvrage est intitulé *La Renaissance*. Il comprend toutes les productions admirables des artistes du XVIIe siècle. L'histoire de *l'art flamand* est donc complétée maintenant jusqu'à l'aube du XVIIIe siècle et bon nombre de livraisons ayant trait aux XVIIIe et XVIIIe siècles sont publiées déjà. L'auteur, M. J. Du Jardin, et l'illustrateur, M. J. Middeleer, se sont montrés à la hauteur de la mission qui leur a été confiée. Comme le fait remarquer l'éditeur : « Loin d'être conçu dans un but mercantile, ce qui n'eût pas été possible du reste, à cause du peu de ressources qu'offre notre pays aux publications de ce genre, *L'Art flamand* est une œuvre d'art pur, œuvre destinée à vulgariser les sublimes productions de tous nos artistes anciens et modernes et constituant l'histoire définitive des beaux-arts en Belgique. »

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE — N° 8. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 21 FÉVRIER 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**.

SOMMAIRE

LE MYSTICISME CONTEMPORAIN

DANS L'ART ET LA LITTÉRATURE

La tendance actuelle de l'esprit humain à chercher et à voir la Vie ailleurs que dans les visibles, tangibles, matérielles réalités, a pris une intensité extraordinaire. Qui l'eût pensé quand, il y a encore si peu de décades, la Science, avec intransigeance, sous prétexte d'observation positive, écartant systématiquement la métaphysique et l'hyperphysique, considérait comme un péché contre la méthode l'analyse de tout fait qui n'était pas doué des trois dimensions géométriques! — Et que la Littérature (et l'Art en général), se constituant l'élève et la fidèle observatrice des disciplines de la Science, inaugurait la fameuse école réaliste — longtemps triomphante, et, semblait-il, pour toujours — dont l'insuffisance, comme peinture du Monde, apparait aujourd'hui en une si indiscutable pauvreté?

N'est-il pas étrange qu'il ait fallu une longue durée de cette erreur pour qu'on s'aperçût que l'observation des phénomènes de la matière proprement dite n'était que la moitié, la petite moitié apparemment, de la vie universelle, et que c'était une vue affreusement courte des choses que de se borner aux corporalités? Ce qu'on ne peut toucher ni prendre, ce qui échappe aux contacts digitaux, ce qui est fluide et impalpable, ce qui flotte, s'agite, travaille dans le domaine de l'impondérable et de la pure intellectualité, apparait désormais aussi réel, plus réel peut-être que les corps; et quand l'école positiviste recommandait, d'une voix si haute et si opiniâtre, l'observation des faits et des êtres, ceux qui limitaient ce devoir aux étroites proportions des visibilités oculaires comprenaient insuffisamment la portée du principe majeur qu'elle avait posé.

Ce qui est curieux, c'est que la rectification, par extension, de la célèbre méthode est venue, moins de la Science que de l'Art. C'est celui-ci qui a eu l'initiative de la projection nécessaire et complémentaire. Les artistes ont compris, avant les savants, la fausseté d'une doctrine qui bornait l'effort humain à la phénoménalité de la matière. L'*Impressionnisme* a été la première affirmation, vague encore, à incertains contours, de cet instinct plus juste, l'impressionnisme qui recherchait dans la traduction esthétique du drame cosmique et de l'innombrabilité de ses épisodes naturels ou

humains, moins les superficialités linéaires ou colorées, que « l'impression intime » et mystérieuse qu'ils font sur les âmes et qui est pour celles-ci le seul moyen de les connaître, enfermées qu'elles sont dans la boîte de leur contactuelle enveloppe, sans autre communication avec le dehors que les tentacules des sens. Le *Symbolisme* a suivi, avec son besoin de rechercher sous l'apparente banalité des faits tournoyant dans l'évolution inlassable, le sens profond et l'action impassible du taciturne universel toujours présent, toujours occupé à magnifier et à dramatiser les transformations, à incarner dans un détail l'énormité de ses lois profondes. Puis a surgi le *Transcendantal*, plus pénétrant encore, révélant aux intellectualités inquiètes l'existence d'un monde invisible agitant ses fantasmes autour des réalités, doublant celles-ci d'un univers qui d'abord parut obscur et imaginaire, mais qui peu à peu s'affirme invinciblement dominateur, non pas dans les rêves et les fantaisies craintives d'autrefois, mais dans la certitude, souvent effrayante, certes, des éclairs immatériels dont les coups, les productions, les combinaisons, les efforts et la bruyance le peuplent merveilleusement.

Une enjambée de plus, décisive, s'accomplit maintenant dans cette pénétration de ce qui est matériellement invisible : c'est le *Mysticisme*.

Le mot d'abord vaut qu'on s'y arrête pour se sauver des équivoques. Ce n'est point le mysticisme au sens du moyen-âge, quand, par exemple, durant tout le XIV[e] siècle, aux solitudes de Villers ou du Vallon d'Or, des rêveurs inconnus, aux solitudes du Vallon-Vert, Ruysbroeck l'Admirable, étaient le centre de colonies de moines lancés à âme perdue vers les cogitations eucharistiques, vivant spirituellement en plein paradis dans la compagnie des anges et des entités divines, ayant devant eux la face éblouissante du Très-Haut! Ici également le fantastique est éliminé, si ce n'est dans certains cerveaux pathétiquement illusionnés par le spiritisme ou sa latéralité l'astralisme, parfois grevés d'un puéril retour à la magie et à la cabalistique. L'application de la tendance est plus conforme aux conceptions contemporaines soumises aux nécessités de la méthode. Ce n'est plus le ciel et ses lointaines merveilles qu'il s'agit de pénétrer naïvement. La méditation extatique ne dépasse plus autant les barrières de la vérité. C'est sa propre âme que le mystique moderne contemple et étudie par un dédoublement de sa sub-conscience; c'est elle le royaume qu'il parcourt et où il vit; c'est elle les Champs-Elyséens dans lesquels il accomplit ses méditatifs séjours, radieux ou tristes, consolants ou moroses. C'est l'ensemble des phénomènes internes de celle-ci, scrutée en son incessante vitalité, qu'il essaie d'analyser et de définir, — non pas selon la pédagogie absurde des professeurs de psychologie universitaire, réduisant tout en système, cathédrisant pédantesquement et à perte d'haleine, — mais avec la bonne foi qui se borne à observer la série des événements manifestés au profond de nous-mêmes, qui se garde de toute réduction au dénominateur commun d'une école, qui se refuse à inventer de toutes pièces et regarde pour dresser procès-verbal des choses vues, émue par la joie des découvertes et des horizons mystiques largement déchirés et rayonnants.

Le champ, ainsi ouvert et désormais accepté, est immense et d'une fécondité inépuisable. On ne se borne plus, comme jadis, à augmenter exclusivement la réalité extérieure de quelques inductions psychiques, s'ajoutant, ainsi qu'un faible halo, à la matière. Le monde de la conscience apparaît en ses proportions infinies, en sa dignité propre, pittoresque et imposante. Il suffit de le fréquenter avec quelque assiduité pour en subir la séduction et en apprécier l'énigmatique importance. On se rend compte alors aisément de tout le mouvement monastique ancien qui entraîna tant d'âmes à s'avatariser dans le renoncement des « biens terrestres », des « vanités du siècle ». On se dit que la vraie vie est là, oui là, LA-BAS, splendide et intarissable, dégagée des contingences misérables, et on rêve de « noces spirituelles », comme l'illuminé de Groenendael et ses compagnons ingénus, noces non plus divines mais humaines au sens animique du terme. On devient mystique à la moderne. La matérielle existence semble s'écarter et lentement déchoir, sans disparaître, tandis que l'existence intellectuelle prend une réalité irrésistiblement séductrice.

Ainsi, d'effort en effort, l'Humanité aryenne arrive à une conception nouvelle, et apparemment plus exacte, de l'ambiance cosmique dans laquelle elle baigne ainsi que l'enfant à naître dans les eaux de l'amnios maternel. Et son Art, en même temps qu'il lui sert d'instrument de découverte, exprime par les œuvres les plus récemment écloses, ce heurt récent des poussées se succédant sans fin et affirmant que vraiment sur cette route, un définitif aboutissement n'est qu'une illusion. A l'heure présente, ce sont les plus jeunes, dégoûtés du scepticisme élégant et du dandysme littéraire épicurien infécond et démoralisateur, qui affirment cet évangile mystique et qui veulent qu'en toute création artistique on tienne compte largement de ce facteur, de ce moteur de sentiments et de pensées si puissamment vivant, consolateur et viril.

Peut-être le mot *Naturisme*, récemment entré dans la terminologie des doctrines sans cesse renouvelées qui jalonnent l'avancée esthétique, est-il l'étiquette la meilleure pour désigner le diptyque contemporain, qui réunit en un seul programme de panthéistiques recherches et de vue du monde, le regard jeté sur le monde extérieur et le regard plus ardent, plus fixe et plus passionné jeté sur l'intimité de nous-mêmes. Ceux qui l'ont mis en circulation y ajoutent cette conséquence salutaire:

d'un besoin d'effort et d'action héroïsant les plus humbles fonctions par la grandeur entrevue de leur rôle émanant d'une âme aux prospects infinis, miroir, comme toutes ses sœurs, de l'universalité, *speculum mundi*, retentissant comme elles du bruit de la « Mécanique supérieure du monde » selon la forte expression de Bossuet.

L'art scandinave a eu sur cette évolution une influence singulière, lui dont les plus impressionnantes productions ont été celles du Théâtre, car vraiment, au rebours de la France confinée en ses romans fastidieux, on semble avoir compris, dans ce Nord à froids reflets électriques lamant des intimités si chaudes et si turbulentes, que, parmi toutes les formes esthétiques, l'art dramatique est la plus intensive, elle qui a ce prodigieux avantage d'agir sur des encéphales rassemblés, SUR UNE FOULE, et qui bénéficie des réactions spéciales que la pensée remuée dégage dans les foules. Aux œuvres d'Ibsen, l'égrégore, et de ses émules, l'extérieur des choses semble réduit à l'état de simple décor. L'intérêt du drame est invariablement pris dans le déroulement des agitations et des catastrophes des âmes; c'est là que tout se passe sur le territoire incommensurable des consciences; le bruit, l'agitation coutumière du théâtre selon la formule, auquel on a prescrit pour principal ressort « l'action » au sens anecdotique des historiettes et des épisodes, sont absents ou n'apparaissent qu'en appui du drame interne mis en pleine valeur, en pleine lumière, pivot, aimant central, attirant tout à lui et forçant tout à graviter autour de lui. C'est là que désormais l'attention de l'artiste doit aller, par un déplacement des portants intellectuels ramenant au premier plan ce qui n'était que toiles de fond, entr'ouvrant celles-ci et créant une perspective sans bornes, riante ou sombre, trop longtemps inaperçue.

ÉLOQUENCE FÉMININE

La Maréchale Booth.

Je ne crois pas que « la Maréchale » — suivant l'appellation favorite de son entourage — ait jamais pris de leçon d'éloquence. Ses gestes sont plus expressifs que classiques. Si toute sa personne est imposante et charmeuse, elle ne vise certes pas à donner par ses mouvements ni par ses paroles une impression de beauté. L'art, à tous les degrés peut-être, est un sentiment qu'elle veut ignorer. Elle parle de choses que nous avons souvent entendues, qui nous paraissent d'une sagesse enfantine et primitive, sans aucun lien avec les préoccupations actuelles de notre cerveau.

Pourtant elle nous émeut; sa parole — en dehors du grand sentiment de foi qu'elle exprime — satisfait, nous ne savons pourquoi, un de nos désirs de beauté.

Peut-être cette admirable créature est-elle tout simplement un des êtres rares et complets qui, à une vie très une et très intense, joignent le don d'extérioriser, de communiquer tout ce qu'ils sentent, artistes perpétuels, devançant les âges futurs et réalisant ce type de nos rêves lointains : l'être humain vivant sa vie et ne se servant de son cerveau que comme d'un organe de perception ou d'investigation, sans se laisser diriger ou distraire par les abstractions et les échafaudages impatients de ses calculs.

La Maréchale ne veut rien « démontrer ». Je l'ai vue, d'un si beau mouvement, hausser un peu les épaules et sourire quand on lui demandait de raisonner ou de discuter avec elle. Elle pourrait le faire; elle est intelligente et merveilleusement intuitive. Mais sa foi ne se « démontre » pas; elle se vit et se répand, telle qu'elle est. Elle s'affirme. Et tous ceux qui, nombreux déjà, ont quelque tactilité psychologique, ont senti que cette femme obéissait à une chose plus puissante qu'elle. Peut-être est-elle l'heureux et inconscient instrument d'une force expansive trop ignorée, trop peu reconnue et obéie, aussi nécessaire à notre conservation que l'instinct de conservation lui-même. Qu'importe si, à l'amour et à la bonté qu'elle prêche, elle donne un symbole historique? Les Grecs aimèrent-ils moins la beauté parce qu'ils la virent sous les traits d'Apollon ou de Vénus? La beauté et l'harmonie des formes extérieures qu'ils adorèrent pénètrent aujourd'hui, avec nos désirs, dans le royaume des émotions et des sensibilités intérieures, et c'est à cet universel courant que s'abandonne héroïquement cette femme. Elle dit ce qu'il lui fait dire.

Non, ces discours ne sont ni pondérés ni équilibrés. Mais ils ont la couleur, la vie, la puissante suggestivité, la sincérité émouvante d'une inspiration venue d'on ne sait où, de plus haut, d'en dehors de nous, des mystérieuses impulsions des choses éternelles.

Comme tels, en leur temporelle et maladroite ébauche, ne sont-ils pas de suprêmes œuvres d'art? Et la femme qui s'oublie elle-même et se donne ainsi ne réalise-t-elle pas à la fois la plus profonde et la plus prophétique des aspirations féminines, en même temps que la conception la plus élevée de l'éloquence : « Les mots d'un seul, touchant et peignant la vie inexprimée des hommes et des choses »?

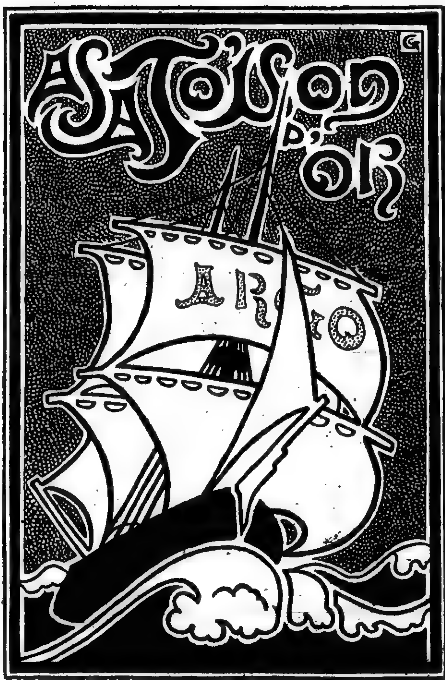
AU CERCLE ARTISTIQUE.

M. Henri Chantavoine a fait lundi dernier, au Cercle, la conférence éternelle. Si M. Henri Chantavoine avait vécu au temps du romantisme, il aurait pu la faire déjà vers 1840. Les noms des auteurs qu'il loue ou qu'il attaque, seuls, eussent été changés.

M. Henri Chantavoine est un brave homme. Il écrit au *Journal des Débats*. Il est entré dans la littérature; on se demande pourquoi. Son honnêteté, sa médiocrité, son bon sens lui ouvraient toutes les carrières. Pourquoi choisir celle qui lui demandait plus que ces précieuses qualités moyennes? Lundi dernier, il faisait pitié. Tout ce qu'il reprochait aux poètes et romanciers d'aujourd'hui, on pouvait le reprocher aux hommes de 1830, à Gautier, Musset, Vigny, Hugo, c'est-à-dire à ceux qu'il exaltait le plus pour mieux pouvoir dénigrer ceux de l'heure présente. Car les romantiques aussi bien que les contemporains se faisaient des têtes, se commandaient des redingotes et des gilets spéciaux, ne négligeaient nullement la réclame et démolissaient à coups d'injustice tous ceux qui les avaient précédés. Racine et Voltaire étaient flétris; Boileau lapidé. Rien n'échappait à l'iconoclastie du moment.

Il en sera toujours ainsi. Lorsque, dans quelques années, le mouvement littéraire de cette heure aura pris place dans l'histoire, on s'acharnera au nom de nouveaux programmes sur MM. de Régnier, Griffin, Maeterlinck. L'inévitable réaction se produira. Et si M. Henri Chantavoine vit encore, il pourra recommencer son inoffensive conférence au Cercle. Il y recueillera les mêmes bravos en exaltant ceux qu'il attaque aujourd'hui et en se moquant des jeunes poètes futurs.

L'avant-dernière semaine, M. de Wyzewa était venu déclarer dans la même salle que ni Beethoven ni Rubens n'avaient inventé en leur art. Ces jugements stupéfiaient jusqu'aux immobiles cariatides qui ornent les tribunes du Cercle. D'autres considérations de M. de Wyzewa étonnèrent non moins. Vraiment, si par de telles conférences on espère gagner le suffrage des artistes et les engager à célébrer avec ferveur le prochain cinquantenaire, on se trompe. Elles semblent destinées aux vieux habitués de la salle de lecture ou de billard. Et ceux-là mêmes ne les veulent pas entendre puisqu'ils s'en vont tapageusement, les semelles craquantes furieuses.



L'Apothéose du Louvre.

Un très intéressant spectacle, d'une réelle nouveauté, qui a eu à Paris, à la salle de la Bodinière, un exceptionnel succès, l'*Apothéose du Louvre*, avec projections en couleurs, quarante-cinq tableaux lumineux et changeants de M. Horace de Callias, causerie par M. Théodore Cahu, sera donné, à la Maison d'Art, les mercredi 24, jeudi 25 et vendredi 26 février, à 8 h. 1/4.

En voici l'intéressant programme, dont on appréciera l'importance historique.

Première partie.— Le Louvre moderne; Le Louvre au XIVe siècle; La Rue d'Autriche; La Tour Bische-Mouche (1310); Enguerrand de Marigny prisonnier (1315); La Reine Clémence de Hongrie et son fils (1317); Jeanne de Bourgogne et la Tour de Nesles; Etienne Marcel après le meurtre des maréchaux (22 février 1358); Un Festin sous Charles V; Le Cortège d'Isabeau entrant au Louvre (1389); Isabelle, reine d'Angleterre, se rendant à cheval à la forêt de Rouvre; La Reine Catherine au Louvre (1421); La Chapelle du Louvre; Apparition de Jeanne d'Arc.

Deuxième partie. — Le Louvre (côté ouest) en 1515; Une Joute au Louvre en l'honneur de Charles-Quint; Le Louvre, de François Ier à Henri II; Le Louvre vu de la Tour de Nesles en 1572; La Caraque. Fêtes du mariage de Marguerite de Valois; La Saint-Barthélemy. Marguerite de Navarre et M. de Léran; Les Remords de Charles IX; Fêtes données au Louvre pour le mariage du duc de Joyeuse avec Marguerite de Lorraine (1581); Le Louvre (côté nord-ouest) en 1610; Henri IV ramené mourant à la salle des Cariatides; Concini dans la rue d'Autriche; Les Drapeaux de l'île de Ré (1627); Anne d'Autriche, Louis XIV et Mazarin dans les jardins de l'Infante (l'été); Henriette de France dans les jardins de l'Infante (l'automne); Les Jardins de l'Infante (l'hiver).

Troisième partie. — Le Louvre en 1658; Le Carrousel donné par Louis XIV en 1663; Le Louvre en 1663; Le Louvre en 1674; Fêtes en l'honneur du duc de Bourgogne (1682); Le Louvre abandonné (1750); Le Blason; La Mer; L'Orage; L'Étoile de Paris; L'Arc-en-ciel; Napoléon et Marie-Louise visitant le Louvre; La Barricade de la rue des Fossés (1830); 1870!; Le Louvre consacré aux Arts.

LA GYPSOGRAPHIE

M. Pierre Roche, un statuaire français de sérieuse valeur, exposera à la *Libre Esthétique* des œuvres réalisées par un procédé nouveau: la gypsographie. Donnons-lui la parole pour exposer, comme il le fit à la *Revue encyclopédique*, la voie dans laquelle il s'engage :

Dès que les papiers japonais parurent en Europe, cette substante, d'un brillant assourdi, nacrée, et d'une souplesse résistance et tenace, devait tenter les sculpteurs. Avec quelle richesse ne devait-on pas faire jouer les ombres et les lumières, répartir les saillies et les dépressions, *modeler* en un mot, dans cette matière flexible et indéchirable qui ressemble par sa couleur à l'ivoire! Lui demanderait-on seulement des bas-reliefs à peine estompés, des silhouettes à peine visibles voltigeant à sa surface? Plusieurs s'en sont tenus là (1).

Mais la tentation était trop forte d'aller plus loin, de profiter de l'expérience de l'estampe japonaise, d'aborder des colorations, et par le moyen de cette nouvelle sculpture, sur ce papier fait à souhait, habitué à boire la couleur, de joindre le métier du sculpteur à celui du graveur en couleurs pour retrouver par l'estampe quelque chose comme la polychromie antique.

Deux solutions se présentaient alors :

La plus simple consistait à suivre l'exemple des Japonais : à tirer d'abord une estampe, puis à la faire entrer dans un moule exactement repéré qui, suivant fidèlement les traits de la gravure, lui donnerait le relief d'une sculpture. L'imagerie religieuse vit encore de ce procédé fort ancien et l'Allemagne est de beaucoup notre aînée et notre maîtresse dans la pratique courante de gaufrages obtenus dans des *matrices* et rehaussés d'or et de couleurs. C'est en partie l'art du relieur.

(1) Citons parmi les plaquettes ainsi exécutées celles de MM. Roty, Desbois, Charpentier, etc.

L'autre solution, plus chanceuse, consiste à considérer le moule même du relief à obtenir, la matrice, comme une sorte de gravure sur bois préparée pour le tirage, et à y porter directement l'encre et la couleur. De ce fait le repérage de plusieurs planches est inutile et le papier une fois comprimé sur le moule garni d'encre sort d'un seul coup modelé et imprimé; c'est la *gypsographie* (1).

Le principe est simple; la pratique l'est moins.

Les premiers essais furent faits sur des moules de plâtre, d'où le mot *gypsographie* (*gupsos*, gypse, *graphô*, j'écris). Sur un léger bas-relief dont les creux sont calculés pour produire dans la contre-partie des aspérités propres à retenir l'encre on prend un moule de plâtre. C'est dans ce plâtre que le papier comprimé à la main doit chercher à la fois l'encre et le modelé. Mais la fragilité de ce plâtre, sa perméabilité, sa porosité créent tout d'abord de nombreuses difficultés. La nature de l'encre à déposer sur le moule imperméable, qui doit être *teinté* et non chargé d'encre, sous peine de détruire les modèles, le mode de tirage, la pression graduée de la main qui doit amener une intensité uniforme dans le sens de l'effet général, tout fut à trouver.

Mais, comme il n'est guère de procédé qui ne tire de ses difficultés, voire de ses imperfections, une part de son intérêt, le grain du plâtre, sa souplesse relative et sa perméabilité donnèrent un caractère unique aux estampes ainsi obtenues et le mot de *gypsographie* répondit bien à quelque chose de très particulier.

C'est en effet l'image se moulant tout entière dans le papier qui doit la réaliser. Ici plus de traits, de lignes, de hachures, de pointillé, ces choses conventionnelles entre toutes dans la représentation graphique de la nature. Comme dans un bas-relief, la lumière qui joue sur une gypsographie s'arrête sur les saillies tandis que les parties creuses restent dans une obscurité rehaussée d'encre dont l'intensité croît avec leur profondeur. Dans le moule ouvert sous lui le papier est en travail. Il se déforme, se plie et se replie; ce sont de vrais mouvements de la substance même de l'estampe qui s'inscrivent à la mesure de leur énergie et de leur direction.

Au sculpteur donc de préparer dans l'interprétation de son modèle les surfaces qui doivent fuir et celles qui doivent chercher l'encre, les grands plans qui doivent s'y baigner, les aspérités où elle doit s'accrocher; les creux où au contraire le papier réfugiera sa blancheur immaculée à côté des ombres toujours mates et profondes, et enfin les cavités extrêmes, où, violemment comprimé, il commencera à céder, montrant à nu ses fibres soyeuses et donnant des lumières d'une intensité sans légale.

Mais si de pareilles estampes peuvent piquer la curiosité d'un artiste, si elles ont en tous cas l'avantage de sortir directement et tout entières de la main du graveur, il faut avouer qu'elles ne sauraient par cela même dépasser un tirage restreint.

De même que la *phototypie* est venue secourir la *photographie*, de même il fallait que quelque chose comme une *gypsotypie* vint secourir la *gypsographie*, mots barbares, il est vrai, mais dont l'emploi résulte de la nécessité de transiger avec la délicatesse des choses d'art pour les rendre abordables à un plus grand nombre.

Le moule de plâtre est donc devenu un cliché de cuivre. La presse a remplacé la main; l'estampe a quelque chose de plus régulier, de plus rigide, la fantaisie s'en éloigne, mais les tirages rapides et à gros chiffres sont abordables. Chaque tour de presse va donner à la fois le modelé et l'impression, tous deux confondus et mêlés sous la même foulée. Et pourtant, malgré tout, le rouleau en glissant inégalement sur les saillies délicates du modelé a conservé encore un peu de l'imprévu du tirage à la main. Sous la fidélité inaltérable des grandes lignes, ces estampes n'ont pas l'uniformité mécanique des tirages ordinaires, on y trouve dans les demi-teintes un caprice constant, une variété précieuse. C'est avec ce procédé que la plaquette de l'*Art nouveau* a pu être tirée avec trois cuivres à plus de trois mille épreuves en moins de trois jours et par des ouvriers qui n'y étaient nullement préparés.

Les premiers graveurs en taille-douce furent, dit-on, ces orfèvres italiens qui par mégarde laissèrent traîner des linges humides sur les cuivres préparés pour le nielle. Souhaitons que les hasards d'une feuille de papier pressée par un sculpteur dans la poussière d'un moule de plâtre, la gypsographie en un mot, soit la modeste origine d'un mode d'expression dans l'art de la gravure.

PIERRE ROCHE.

(1) Voir, sur la Gypsographie, un article de M. Roger Marx (*Estampes de sculpteurs*) paru dans la *Gazette des Beaux-Arts*, une notice dans la *Plume* et le mot GYPSOGRAPHIE dans le vocabulaire de la *Revue encyclopédique* (1865, p. 384).

EXPOSITION WYTSMAN

En ces journées moites de fin février où il semble que s'insinue dans la brise l'haleine tiède du printemps tout proche, il fait bon aller voir au Cercle artistique l'exposition de M. et Mme Wytsman. Toutes ces fleurs, toutes ces verdures, toutes ces joliesses nous sont le signe et la promesse de la saison gracieuse. Ces douces œuvres l'ont devancée et c'est pourquoi il serait impossible de les contempler avec autre chose dans le cœur que de la joie, légère et reconnaissante. Certes, nous connaissions déjà ces deux talents si semblables, encore qu'en chacun d'eux une individuelle spécialité s'avère; mais le concile de toiles du Cercle à son utilité néanmoins et une impression de puissance dans l'exquis en émane. L'épouse suspend les guirlandes, dispose les feuillages, fait jaillir les tiges, essaime les pétales, harmonise sous le ciel pur de riantes et chatoyantes querelles. L'époux, plus pensif, plus recueilli, se plaît à élargir une émotion fine dans un paysage. Nous lui devons des azurs fervents, des eaux profondes, des arbres frémissants. Mais à elle comme à lui sont communs les pâles nuances, les délicatesses tendres de lumières et de demi-teintes, le velouté des herbes, le moelleux des nues. Si bien que voyageant ensemble dans l'émerveillement clair d'une même contrée, ils ne proclament qu'une seule joie — celle du printemps épanoui, que nous souhaitons maintenant et dont, en ces jours d'hiver en fuite, ils nous offrent la délicieuse anticipation.

Le Cours de littérature française à l'École militaire.

VURGEY, de la *Fédération artistique*, a eu la vaillance et la patience de parcourir le tome II, qui vient de paraître, du cours de littérature française professé à l'École militaire par M. EUGÈNE TARDIEU. Il y a lu les choses suivantes, d'une invraisemblance cyclopéenne :

Sur les *Martyrs* de Chateaubriand : « Tout cela, c'est de la

religion en pain d'épice » (p. 78).— *Jacques*, de George Sand, est « d'un bon tonneau » (p. 279). — Théophile Gautier est « un poète que ses vers accusent d'impuissance » (p. 213). — Sur Balzac : « N'ayant que la culture intellectuelle d'un simple employé de bureau, Balzac est incapable de se livrer à l'étude d'un caractère complexe..., c'est un ouvrier qui fait des moulages et qui se prend pour un sculpteur (p. 266)... Balzac, styliste, paraît virtuose à l'égal d'un aveugle qui joue de la clarinette (p. 287). — Camille Lemonnier « est un disciple belge de M. Zola. Il réussit dans la description. Sa *Belgique pittoresque* est intéressante. Il a montré dans le *Mort* un certain tempérament dramatique. On cite aussi son *Mâle* » (p. 309), etc., etc.

Vurgey exécute ce stupéfiant Ubu en ces termes : « Depuis longtemps déjà, nous savions que ce cours jouissait d'une trouble réputation, mais l'indifférence nationale en cette matière suffisait à protéger sa perpétuation. Aujourd'hui, l'impossibilité d'un pareil enseignement apparaît trop violemment et, avec elle, la terrible influence d'un homme qui jette le ridicule sur son pays aux yeux de la grande patrie des lettres. Ses pitoyables fantaisies ne peuvent qu'aider à accréditer la légende de notre infériorité littéraire. L'honneur d'une institution nationale est en jeu. Que l'on dise si c'est là le livre d'un professeur, si c'est là un cours de littérature. Quiconque a souci de la littérature, de l'armée, du pays ne peut rester indifférent à pareille publication. Il est temps de dire ce que tant d'autres pensent depuis si longtemps tout bas. »

Est-ce que nos ministres savent cela ? Est-ce que M. de Haulleville ne pourrait les avertir ? Est-ce que la presse catholique, plus lue par eux que la nôtre, ne pourrait crier haro? Le scandale est tel que vraiment il ne peut y avoir qu'une voix sur la suppression de pareille ignominie. Que si on la tolère plus longtemps, qu'au moins le public étranger sache que cette honte est le fait de l'administration et que le monde artiste la répudie. Peut-être une occasion opportune de la signaler se présentera-t-elle lors de la discussion des budgets.

RÉCITAL SAUER

M. Emil Sauer, bien connu à l'étranger pour son hyperbolique chevelure, a daigné jeudi soir, en la salle de la Grande-Harmonie, accorder une première soirée-récital au public de notre ville. Du Beethoven, du Chopin, du Schumann, du Mendelssohn composaient le programme. L'on eut même le plaisir d'ouïr le *Murmure des vents* exécuté par l'auteur lui-même. Nous regrettons toutefois de devoir déclarer que ces entreprises touchent trop peu à l'art pour que nous puissions nous y intéresser. M. Sauer s'est fait précéder d'une réclame aussi américaine que commerciale. Nous ne voulons pas grossir le bagage dont il ira, après la nôtre, encombrer telle autre ville. Disons néanmoins pour les gens que la seconde séance pourrait tenter, que M. Sauer est doué d'un remarquable mécanisme et qu'il s'entend mieux que personne à étouffer, sous une virtuosité intempestive, l'émotion des œuvres auxquelles il s'attaque.

Correspondance de Liége.

La musique ne chôme pas à Liége; les concerts se succèdent non pas égaux en intérêt, mais généralement suivis et applaudis par le public. Si les applaudissements ne se répartissent pas toujours en proportion des mérites, encore marquent-ils la persistance et l'affinement du goût musical. On souhaiterait constater dans les autres domaines de l'art pareils élans et progrès. La peinture, la sculpture, les arts décoratifs, la littérature surtout — en tant qu'ils apparaissent en des expressions plus élevées, plus neuves, plus hardies que celles apprises de vieillottes habitudes — ne secouent point les froides indifférences; toujours l'engourdissement de persistants hivers.

Aussi se font-elles rares les tentatives d'art et presque toute la vie artistique se concentre dans la musique.

En ces dernières semaines encore et en moins de dix jours trois concerts à noter.

Rosa Sucher vint au troisième des Nouveaux Concerts. On se plaît à dire que sa voix a perdu. Peut-être quelques années en ont-elles atténué la pureté et la plénitude du développement. Cependant, la sûreté de la diction et la noblesse de l'accent restent dominateurs. Et nul qui puisse l'entendre, même en dehors de son atmosphère vraie, le théâtre, sans subir l'ascendant de la puissante tragédienne. Pourquoi chanter amputée la scène de la séduction de *Parsifal?* L'enivrante poésie de cette scène, de charme si pénétrant, se dissipe. Il est toujours périlleux de tenter des auditions fragmentaires de Wagner. Elles s'imposent dans les villes où le théâtre ignore Wagner mais avec quels soins il les faut choisir !

Ce même jour, l'orchestre dirigé par M. Sylvain Dupuis exécuta l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*, un poème symphonique d'exécution ardue, *Thamar*, du compositeur russe Balakirew, qui ne nous a frappé à cette seule et peut-être insuffisante audition ni par l'inspiration ni par la couleur, et la fantaisie animée et colorée de Paul Gilson sur des chants canadiens.

A la société d'Émulation, des dames viennoises, parmi lesquelles Mlle Marie Soldat occupe le pupitre de premier violon, jouent trois quatuors de Mozart, Schubert, Beethoven. L'ensemble a de particulières qualités de finesse; le jeu de nerfs et de verve de Mlle Soldat est attachant.

Samedi dernier, au concert du Conservatoire, des ovations répétées saluent M. Louis Diémer, le pianiste d'impeccable mécanisme, l'interprète exquis des compositeurs du XVIIIe siècle.

Il joue un concerto lui dédié par Saint-Saëns et n'était l'occupation de constater se mouvoir avec quelle agilité les doigts déliés de M. Diémer, je m'assoupirais. Rappelé éperdument, le remarquable virtuose interprète avec une étonnante netteté une rapsodie de Liszt, une chaconne de Haendel, il finit par une piécette du XVIIIe siècle, *Le Coucou*, en laquelle vraiment il excelle.

Mlle Blanc, des Concerts Lamoureux, aussi très applaudie, chante d'une voix bien travaillée, avec une diction très étudiée et un tempérament sans doute réfractaire à toute émotion.

M. T. Radoux dirige l'orchestre qui vigoureusement, avec parfois des recherches de nuance et quelquefois de la confusion, exécute la longue symphonie de Schubert, l'entr'acte de *Rosamunde*, l'ouverture du *Vaisseau-Fantôme*. X. N.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, jeudi prochain, 25 courant, à 2 heures, ouverture du Salon de la *Libre Esthétique*. Cette première journée est exclusivement réservée aux membres protecteurs, aux artistes invités et à la Presse. Un grand nombre d'artistes étrangers sont attendus pour cette solennité qui s'annonce comme l'événement artistique de la saison.

Le Salon sera ouvert au public tous les jours, de 10 à 5 heures, à partir du lendemain, 26 courant.

La mort du peintre Den Duyts a douleureusement ému le monde des artistes. Paysagiste et portraitiste, Den Duyts avait conquis une place en vue. Il prit part à de nombreuses expositions, où toujours il se fit remarquer par une note personnelle, mélancolique et douce. Il excellait à exprimer, soit à l'aquarelle, soit à l'huile, le mystère des nuits, le calme des eaux dormantes.

Den Duyts était aussi l'organisateur né des cortèges et cavalcades. C'est lui qui dessina les costumes et les chars du cortège des Pierres précieuses et de maint autre défilé célèbre dans les annales bruxelloises.

Pour rappel, demain lundi, à 8 h. 1/2, concert donné par Mlle Palmyre Buyst, pianiste, avec le concours de M Laoureux, violoniste, à l'hôtel Ravenstein.

Le mardi 16 mars, à 8 h. 1/2 du soir, M. Henri Heuschling, professeur de chant à Bruxelles, donnera à la Maison d'Art un concert avec le concours de Mme Eugénie Dietz, pianiste. On se souvient du succès que remporta M. Heuschling dans les nombreuses auditions auxquelles il prit part en Belgique et à l'étranger, et notamment du style avec lequel il interpréta au conservatoire de Bruxelles le rôle d'Agamemnon. Nul doute que son concert réunisse l'élite des amateurs de musique.

Walter Crane vient de publier un fort intéressant ouvrage sur l'illustration décorative du livre. (En vente à la maison Dietrich.)

L'illustration du livre si bien comprise au point de vue décoratif pendant les XVe et XVIe siècles par les Durer, Holbein, Virginius Solis, Tory et tant d'autres, déclina peu à peu aux XVIIe et XVIIIe siècles, où la préciosité et la mièvrerie du cuivre remplacèrent la robustesse du bois.

La fin du XIXe siècle voit la renaissance de l'illustration décorative avec les Morris, Crane, Grasset. Les principaux illustrateurs anglais et étrangers sont étudiés dans ce livre contenant de fort belles reproductions d'illustrations tant anciennes que modernes.

L'ouvrage se termine par quelques conseils sur la décoration du livre, que nul ne pouvait certes mieux donner que Walter Crane.

On nous demande de plusieurs côtés où l'on peut se procurer la très belle affiche que Théo Van Rysselberghe a composée pour le Salon de la *Libre Esthétique* et qui, depuis quelques jours, égaie d'une chatoyante harmonie de rouges et de verts la monotonie des rues. Réponse : ce sont MM. Dietrich et Cie, Montagne de la Cour, 52, qui en ont acquis le droit de vente exclusif.

Quant à la jolie affichette d'intérieur dessinée par M. Gisbert Combaz et tirée en bleu et jaune, elle sera mise en vente au Salon de la *Libre Esthétique* et à la Maison d'Art.

Une nouvelle revue mensuelle : *Le Spectateur catholique*. Elle définit ainsi son domaine : la part de Dieu et du divin en le monde et sur le monde. Elle entend exalter Dieu par les moyens d'expression de l'homme supérieur et n'être qu'apologétique. Un comité de rédaction franco-belge, dans lequel nous remarquons Mgr de Harlez, MM. Arnold Goffin, Henri Mazel, Edmond de Bruyn, Thomas Braun, etc., vient d'être constitué. Le premier fascicule, luxueusement édité, comprend des articles relatifs à la science religieuse, à l'art religieux, etc. signés Charles Morice, A. Mithouard, R. de Gourmont, Alphonse Germain; une lettre inédite de L. Veuillot à Hello; une critique théâtrale, etc. Bureaux à Bruxelles : rue Hydraulique, 40; à Paris, avenne du Maine, 44. Abonnement : 6 francs par an.

Autre revue nouvelle, née au Havre : *La Trêve-Dieu*. Parrain : M Yves Bertou. Ont assisté au baptême : MM. Marcel Béliard, Henri Mazel, R. de la Ville-Hervé, Antoine Sabatier, G. Rodenbech, etc.

La Trêve-Dieu sera — son titre le fait pressentir — éclectique. Elle tente entre les artistes d'écoles diverses un rapprochement qui rendrait juge le public éclairé. Parnassiens, romans, symbolistes, etc. trouveront chez elle un fraternel accueil.

Bureaux : au Havre, 2, rue Montesquieu.

L'*Avenir social* publie dans son numéro de février la fin de l'intéressante étude de César de Paepe : *La Théorie de l'Histoire*; un article d'Octave Maus sur *Vincent d'Indy*, article tout d'actualité à la veille des représentations de *Fervaal* à la Monnaie; la fin de l'*Historique d'une grève*, de F. Fischer; une série de *Faits sociaux*, une chronique du mois, etc.

Du *Journal des Artistes* :

On vient de faire appliquer sur un grand nombre d'affiches, apposées dans Paris pendant le mois de décembre, un timbre bleu humide portant cet avis : « *Cette affiche ne pouvant être ni donnée ni vendue, tout possesseur en sera poursuivi comme recéleur.* »

Il n'en a pas fallu davantage pour émotionner les nombreux collectionneurs d'affiches.

Un grand imprimeur de Paris, interrogé à ce sujet, a dit :

« Un certain nombre d'affiches sont destinées aux amateurs, et il est tout naturel que les marchands les mettent en vente, telles certaines affiches de Puvis de Chavannes, de Chéret, de Willette, éditées plutôt comme estampes que comme affiches.

« Mais les affiches commerciales, signées ou non de peintres célèbres, sont destinées à être collées sur les murs; celles qui se débitent chez certains marchands nous ont été volées. Nous prévenons les collectionneurs, espérant qu'à l'avenir ils ne se rendront pas complices d'un délit que nous sommes décidés à poursuivre selon les lois ».

Théatre du Diable-au-Corps. — L'*Horloger d'Yperdamme*. — Prochainement : La *Reine châtiée* de Fritz Lutens, Jules Baur et H. Hendrick.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Dix-septième année. — N° 9. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 28 Février 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

ALBERT BESNARD

En ce chatoyant ensemble d'œuvres diverses réunies en bouquet par la *Libre Esthétique* et qui forment le « clou » du triomphant Salon qu'elle vient d'ouvrir, Besnard s'affirme décorateur de style et harmoniste subtil. Son coloris audacieux, la lumière éclatante dont il baigne ses toiles, le dessin ferme et large de ses compositions semblent le prédestiner aux grandes œuvres ornementales. Et l'on rêve, en voyant la belle ordonnance de ses tableaux, d'arcs de triomphe et de décors de fête que nul ne brosserait avec plus de brio, de sûreté et de goût.

La *Femme aux rodhodendrons* et le portrait de femme en robe orange réalisent, à cet égard, la manifestation la plus complète du sens que possède Besnard des relations secrètes des tonalités. Dans l'une et l'autre de ces toiles, qui constituent avec ses *Chevaux au soleil* les morceaux de peinture les plus étourdissants de son envoi, Besnard a accompli le tour de force d'accorder entre eux des tons qui paraissent inconciliables. Et rien n'est plus savoureux à l'œil, plus sonore et plus harmonieux que ce concert de couleurs vives éclatant en fanfares sans qu'aucune fausse note en trouble l'impression joyeuse.

A la maîtrise de l'exécution l'artiste ajoute une expression intense de vie qui donne à ses œuvres un charme spécial. Le mouvement qu'il donne à ses portraits est toujours juste et précis. Le portrait de Mme Georges Duruy, en toilette blanche, est, à cet égard, des plus caractéristiques. La pose en est naturelle et élégante, la cambrure de la taille admirablement dessinée. Et si, dans telle ou telle toile, on pourrait souhaiter plus de pénétration, une étude psychologique plus approfondie, voici que dans le *Portrait de Mlle H. Adam* Besnard s'avère scrutateur consciencieux et perspicace.

La vie intérieure dont rayonne ce déconcertant portrait, le plus beau à notre avis de tous ceux qu'exhibe le peintre, parmi d'exquises aquarelles exécutées avec une merveilleuse habileté, montre une face nouvelle, peu connue, de l'artiste multiple et infiniment varié en ses expressions dont apparaît pour la première fois en

Belgique une floraison d'œuvres qui nous offre l'occasion de l'apprécier d'une manière complète.

En ce portrait de jeune fille au regard voilé, à la main amaigrie, Besnard a mis une profondeur d'observation, une acuité et je ne sais quel mystère de pensée qui attirent et retiennent, irrésistiblement. L'œuvre, réduite en son décor aux moyens les plus simples, dénuée de toute extériorité qui appelle l'attention, vit de la flamme intérieure du regard et de l'expression énigmatique du visage. Quand on l'a vue, on ne peut l'oublier. Et tandis que les grandes compositions de Besnard séduisent surtout par le faste de la couleur, voici que l'artiste se concentre, en ce petit cadre modeste, dans une peinture de pur sentiment, d'analyse et d'expression qui révèlent, à côté du décorateur épris de lumière, soucieux du rythme des lignes et de l'harmonie des nuances, un observateur attentif, scrupuleux, plongeant jusqu'au fond de l'âme de ses modèles.

L'intérêt de l'art de Besnard, c'est qu'il se renouvelle sans cesse et qu'il nous fait marcher, à chaque saison nouvelle, de surprise en surprise. Portraitiste, paysagiste, orientaliste (quelques souvenirs charmants de son séjour en Algérie sont exposés à la *Libre Esthétique*, notamment des croquis exécutés d'une « patte » prestigieuse), Besnard a toujours, dans chacune des expressions diverses de son talent, cherché à faire autre chose et mieux. Il eût pu, sa situation établie et sa réputation bien assise, se contenter, comme tant d'autres, de tourner dans le cercle des portraits lucratifs, des commandes et des tableaux de vente. Son esprit en éveil, toujours en quête de nouveauté, va heureusement bien au delà de cet horizon restreint. Et c'est ce qui nous vaut, chaque année, cette moisson imprévue dont quelques gerbes de choix sont actuellement et temporairement, hélas ! engrangées dans les galeries du Musée.

L'une des plus récentes, les *Chevaux au soleil*, souvenir d'un bel été sur les rives du lac d'Annecy où, tous les ans, le peintre s'installe en famille, marque une des dernières évolutions de l'artiste. Dans cette belle toile, digne du musée d'une capitale, les deux qualités principales de Besnard s'unissent : le sens de la vie et l'ordonnance décorative. Aucune influence étrangère n'a dicté à l'artiste cette composition originale. Alors que telle ou telle autre de ses toiles reflète l'art britannique, dans ses *Chevaux* Besnard est lui-même, et rien que lui-même. Le cheval de l'avant-plan, qui piaffe avec impatience, a un mouvement superbe. C'est la vie prise sur le vif, synthétisée avec une sûreté extraordinaire.

Nous avons tenu, avant d'entamer nos promenades à travers le Salon, qui présente cette année, de l'avis unanime, un exceptionnel intérêt, à rendre hommage à l'artiste que, selon ses traditions, la *Libre Esthétique* a mis au premier plan de ses invités. Après Constantin Meunier, après Eugène Carrière, le choix d'Albert Besnard, l'un des plus attachants artistes de ce temps, était vraiment heureux et a été approuvé par tous ceux qui s'intéressent à l'effort d'art de la nouvelle association.

SAINT-GEORGES DE BOUHÉLIER

L'Hiver en méditation.

L'on nous a si souvent avertis que le talent de M. Saint-Georges de Bouhélier était admirable, que son œuvre était suave et pure, que ses théories étaient émouvantes, que, vraiment, ce n'est pas sans de très hautaines exigences que l'on aborde ses livres. Nous avons lu l'*Hiver en méditation* que vient de publier le *Mercure de France* et avouons que son auteur ne nous paraît pas inférieur à sa réputation; qu'il mérite les louanges prodiguées par de trop ardents amis constitue, certes, le plus éloquent éloge à lui adresser.

Nul n'ignore que M. de Bouhélier a créé le *Naturisme*. M. Leblond a composé un livre pour nous l'apprendre. Et, mensuellement, une revue paraît pour fournir à tous les fervents de l'école les plus essentiels documents sur l'évolution nouvelle. On a ainsi donné à M. de Bouhélier une attitude vaguement pontificale. Ces hyperboliques manifestations d'estime nous semblent un peu indécentes ; mais il n'en faut point rendre M. de Bouhélier responsable et cela ne peut nous empêcher de reconnaître en lui une très haute valeur de littérature et de pensée.

L'*Hiver en méditation* ne saurait être strictement considéré comme une création d'art. C'est plutôt une œuvre de morale que le merveilleux style de l'écrivain a su rendre attachante et émue à l'égal d'un beau poème. En la suite des dissertations qui le composent, ce livre développe et amplifie, commente et applique l'idée foncière du Naturisme que nous pourrions appeler « l'idée d'héroïsme ». Quand, dans le *Destin*, l'auteur a écrit que « la seule ambition qui le brûle est une volonté d'héroïsation », il a, en quelques mots, résumé tout l'effort de son prosélytisme. A la vérité, le héros naturiste n'est pas celui que le vulgaire imagine, qui se distingue par d'éclatantes actions, d'aventureuses entreprises, de prodigieux exploits. Le héros que M. de Bouhélier souhaite voir s'éveiller au cœur des hommes est moins spécial. Son héroïsme est permanent. Le héros doit représenter, vivante, une idée, une émotion. Et ainsi l'artiste qui exprime la sensibilité d'un être, d'une fleur, est héroïque autant que le laboureur qui se consume dans le saint travail de la terre, le matelot que la mer a sculpté autant que telle amante dont un cri, une larme nous dit l'Amour et ses sortilèges, parce que tous, également, sensibilisent un aspect de Dieu. L'homme héroïque est celui qui accomplit son destin — divinement. Le devoir de la vie apparaît donc dégager l'informe statue de Dieu qui s'emprisonne dans notre chair. Chacun doit manifester car chacun se sait sublime, virtuellement, et il faut réaliser le héros idéal qui s'efforce en nous.

Reconnaissez ici la très noble conception d'une âme généreuse. L'héroïsme n'émane pas seulement des gestes édifiants d'un militaire, d'un bienfaiteur, d'un martyr; il est aussi, et plus aimable, dans l'humble et pompeux destin de ceux qui ne font, à tous les jours de leur vie, qu'extérioriser une grande idée humaine. Le pain, le vin, les poissons brillants, voilà les allégoriques trophées des héros naturistes.

L'idée est émouvante et large. Elle appelait une évangélisation. M. de Bouhélier nous l'offre aujourd'hui. Son livre est un apostolat. Il est le précurseur d'un mysticisme moderne, essentiellement humain et païen : car le Dieu dont il est, çà et là, fait mention ne doit effaroucher personne. M. de Bouhélier a voulu prévoir une possible confusion. Lisez cette note : « Dans cet ouvrage je parle assez souvent de Dieu. Faut-il rappeler — car je me suis déjà expliqué sur cela — que si j'emploie ce mot, c'est seulement afin de faire allusion à la domination du sol, aux péripéties et aux destinées, à la trajectoire des étoiles non moins qu'au balancement de l'herbe et au lourd battement des mers sur le sable. Ainsi ce terme, dans mon esprit, ne vaut que comme une métaphore. »

Un puissant et vertigineux panthéisme anime ce livre et échauffe toute l'œuvre qui y baigne comme dans un vivifiant azur. Nul n'a témoigné de Pan mieux que M. de Bouhélier. Certes, le panthéisme n'est guère récent. Il fut l'harmonieux culte de la Grèce et il est naïf de constater que Spinoza le systématisa. En ces temps mêmes, Whitman, Griffin, Zola le firent lyriquement resplendir. Mais jamais il ne fut exprimé aussi complètement, aussi limpidement que par M. de Bouhélier. Et n'a-t-il pas, d'ailleurs, en s'élisant le tremblant prophète de cette antique et maternelle doctrine, confirmé sa propre parole, par quoi il expliquait que la mission du poète n'est pas uniquement de création mais de régénération, aussi des choses tombées en désuétude et de déification de ceux qui étaient devenus banaux. Que penser de semblables passages : « Froides montagnes qui contenez de l'eau et des métaux, de la craie et des bruyères roses, tumulte écumeux des sauvages torrents, campagnes marécageuses d'où se lèvent les cigognes, ô coteaux, ô fontaines, vous tous en qui palpitent des parcelles de mon être, comme sur la blanche mer à midi les hautes scintillations solaires ! C'est de votre essentielle substance que je me sculpterai avec suavité. Je désire composer mon corps de la sève des pins résineux et des rouges argiles qui nourrissent les arbres. Mes membres s'assoupliront sous les vents. »

« Terre divine! nourrice de mon âme! » Toute la théorie héroïque trempe en une si intense atmosphère de vie qu'elle en revêt un caractère de grandeur imposante. Elle s'en fait religieuse, sacrée. Et quoi que nous en puissions penser, elle requiert notre respect, comme la très pure, la très haute expression d'une conviction et d'une foi. Une frénésie fervente et pieuse vivifie les abstraites spéculations et les aspects du monde qu'en ce livre nous découvrons sont si imprévus, si troublants que la présence d'un Dieu même s'y avère.

Il convient aussi de dire que M. de Bouhélier avec, là-bas, Gide, France, Barrès et Mauclair, avec, ici, Maeterlinck et Lemonnier, est un de ceux qui savent écrire en pur français. La belle langue claire lui est familière. Il faut reconnaître en lui le don du style et tous ses précieux attributs. Et si parfois des influences extérieures en altèrent la limpidité, il importe de déclarer néanmoins qu'il est merveilleux et à la hauteur des idées qu'il charrie. Nous ne savons si M. de Bouhélier nous donnera un jour une œuvre d'art; mais dès maintenant nous pouvons saluer en lui un parfait littérateur.

M. Henry Krauss dans « la Reine Margot ».

Quand au dernier acte, les rideaux entr'ouverts, apparaît la tête pitoyable et grimaçante de Charles IX qui, par tous les pores sue, avec le sang, l'angoisse et la souffrance, — tout le résidu d'un corps qui se décompose et d'une âme convulsionnée par les suprêmes tortures, — c'est, dans la salle, un long frémissement!

Et, pendant une demi-heure, ce corps va s'agiter jusqu'au dernier soubresaut qui le jettera dans la mort ; un tremblement nerveux va secouer ces pauvres membres et ces mains semblables à de sanglantes effilochures et, en même temps, l'esprit, soumis aux sentiments les plus divers, à la colère et à l'amitié, à la terreur et à l'espérance, à l'orgueil et à l'humilité, va s'évertuer en une exaltation farouche et passionnée de l'être pensant et volontaire !

A peine soutenu dans sa terrestre enveloppe, ce corps déhanché et branlant, cette pauvre loque humaine, ce lamentable débris qui traînaille ses derniers pas et exhale ses derniers souffles de vie avec des cris délirants, le roi — car il est roi encore! — va vivre ses derniers moments. Le voici, crachant au visage de la reine-mère, le crime que celle-ci conçut : les mains, les mains terribles, sanglantes des crimes passés, ont le geste vengeur des Erynnies et, chargées de malédictions et de réprobations, planent sur la coupable qui fuit épouvantée.

Le voici, avec la voix suppliante des enfances, demandant qu'on lui amène son frère, le seul qu'il aime et dont il se sait aimé, — le maudissant dans une rébellion fougueuse de tout son être exaspéré, quand on lui dit qu'Henriot a fui et l'a abandonné, — poussant des cris de joie sauvage quand Henriot, démentant la fausse nouvelle, entre et se précipite vers lui.

Le voici encore, s'imaginant que le sang qui lui perle aux mains est celui des victimes d'autrefois dont la Saint-Barthélemy parsema les cadavres en les rues; sur la face se peignent le dégoût et l'épouvante.

Il semble que l'âme, l'immatériel veuille quitter ce corps infâme, où des souillures ineffaçables se sont marquées et, dans une tension des bras, les mains empourprées s'éloignent, réprouvées, de la tête, dont les yeux s'élèvent, avec des regards d'âme, vers l'endehors et les lointains.

Puis, tout à coup, surgit dans ce pauvre cerveau dont, sur le visage, chaque pulsation s'inscrit, l'idée des châtiments divins : c'est maintenant une contraction du corps s'entassant vers son centre, tentant d'échapper à ce qui l'entoure, à l'air même qui l'environne, dans le vain espoir de ne plus entendre les voix vengeresses clamant le rappel des jugements derniers : c'est la chute à genoux, le balbutiement d'une prière effarée, le machinal et saccadé signe de croix !

Et encore, le voici criant ses volontés aux approches de la fin : le ressouvenir de ce qu'il est hante ses pensées et inspire ses paroles.

« Je suis Roi ! » clame-t-il et cette dignité qui déchoit se relève, ce souffle qui va s'éteindre s'affermit.

Pour un instant ce roi, qui n'est même plus un homme, reconquiert sa stature d'autrefois, ses gestes de puissance et d'autorité. C'est la victoire, passagère et dernière, avant la chute, c'est le dernier adieu, dans un ressouvenir, à la grandeur passée, c'est la vie s'affirmant aux accointances de la mort.

Il faut voir ce surélèvement gigantesque, ce raidissement de tout le corps dans un majestueux et lent effort : si hautaine et orgueilleuse apparaît encore la puissance reconquise que ceux qui l'entourent s'effarent et se réfugient dans le mutisme des effrois !

***

Ah! la superbe interprétation! Et hommage vous soit rendu, grand et sincère acteur, pour le courant d'art que vous nous fîtes,

à cette heure, circuler en les veines. Quand au siècle passé, aux heures de la révolution naissante, Talma, devant les patriotes assemblés, synthétisa, dans l'*École des rois* de Marie-J. Chénier, le caractère fantasque et irrésolu, terrifié et tempétueux du roi Charles IX, il eut, certes, difficilement, sincérité plus troublante et compréhension plus magnifiée.

La figure est dépeinte, ici, en tel relief, le rôle est tant fouillé et médité que le roi attire invinciblement, vers son image pourtant repoussante, toute l'attention concentrée. Le reste du drame paraît mesquin et banal; les figures accessoires, auparavant aperçues au cours du drame diffus, s'effacent, couvertes par l'envergure du personnage principal, dans l'obscurité des choses vaines.

Il semble que cette scène finale, digne de Shakespeare, est un drame nouveau, sans corrélation avec celui aux péripéties déjà déroulées et cette scène, où la trame est pourtant simple, est remplie, par cette seule *mort*, d'inépuisables et formidables sensations.

***

Et dire que, néanmoins, dans le public, il y eut des hésitations qui percèrent, voire des dénigrements qui circulèrent!

Passons sur les esprits à l'eau de rose qui s'effarent à ce spectacle imprévu et qui en veulent à l'artiste de venir jeter en ce drame qui marchait si bien et dont le spectacle *amusait* tant, une note d'horreur et de souffrance. Ce sont les amusettes qui veulent au théâtre du plaisir pour leur quarante sous ou les damoiselles aux tempes anémiques que la vue d'un peu de sang fait évanouir. Mais les autres, ceux qui se piquent d'être des esprits forts et éprouvent le besoin d'excuser, ne fût-ce qu'auprès d'eux-mêmes, *leur incompréhension*, se vengèrent par des bordées de reproches contre l'artiste et dont plusieurs prononcèrent même, bas, il est vrai, le mot de... cabotin!

Ceux-là sont sans excuse!

Ils ont, entre autres critiques, adressé à l'interprète du rôle, l'accusation de dépasser le réalisme même et d'user de moyens inventés, pour requérir l'attention et la jouer à l'épate — alors que l'Histoire et Dumas avec elle avaient noté, la première en ses pages, le second en son drame, que le roi « mourut à la suite d'une agonie longue et douloureuse pendant laquelle le sang lui sortait par tous les pores ».

Ils n'ont vu, chez l'acteur, que la chemise ensanglantée — le détail — et ce détail, les jetant déjà par lui-même hors des sentiers battus et des lieux communs, ils se sont sentis révoltés en leur amour incarné du poncif, du régulier et de la banalité rectilinéaire des académiques traditions.

Ils n'ont pas compris ni senti l'œuvre d'art. Ils n'ont eu aucun hommage, aucune respectueuse admiration pour l'artiste aux prises avec sa tâche ardue : représenter l'homme en proie, en même temps, aux tortures des sentiments et aux affres de la mort,— l'homme criant par sa bouche, par ses traits mobiles, par ses gestes, l'effroi, la souffrance, la pitié, la fureur, — l'homme, exhalant enfin, après les dernières vibrations du corps et la suprême prière murmurante, le souffle ultime de la vie.

Ils n'ont pas vu l'acteur synthétisant, avec une stupéfiante vérité, non seulement la douleur, mais un caractère, se dépensant avec une foi et une ardeur superbes, s'absorbant dans son personnage et s'identifiant avec lui, sentant, certes, ses souffrances et ses épouvantes, supplicifères au corps et à l'âme...

. . . .

Qu'importe? Ceux qui ont compris tout cela n'en ont pas moins été nombreux et il était bon et juste que ce journal d'Art consacrât, en leur nom, ces quelques lignes à l'artiste digne de leur admiration et de leur reconnaissance!

CHARLES GHEUDE

La Restauration des Monuments historiques.

Une idée malheureuse.

La restauration des édifices historiques a donné lieu à de tels mécomptes, malgré ou à cause des commissions officielles trop enclines à pousser à ce genre de travail par esprit de corps ou par intérêt professionnel, que l'on était en droit d'espérer à l'avenir une discrétion plus grande en ces travaux si délicats. Assurer la conservation du domaine artistique du pays n'est pas uniquement *remettre à neuf* les monuments du passé. Ceux-ci méritent une sollicitude plus prudente et plus savante à la fois : nous avons essayé de l'établir en de précédents articles. Aussi ne pouvons-nous que nous étonner d'un projet que caresse M. le ministre De Bruyn et qui est de nature à émouvoir tous ceux qui, en Belgique, ont l'admiration et le respect des chefs-d'œuvre d'architecture que nous ont légués nos ancêtres.

Plusieurs journaux ont reproduit cet articulet : « M. De Bruyn a l'intention de provoquer ou de faire hâter la restauration, là où les travaux sont en cours d'exécution, de *tous* les monuments civils ou religieux qui présentent une valeur architecturale.

Il vient de prier les comités provinciaux de la commission royale des monuments de lui faire des propositions pour réaliser, *le plus tôt possible*, le plan qu'il a conçu. »

L'absurdité de la nouvelle nous avait rendu méfiant. Mais il nous revient de différents côtés que le ministre, nous ne savons sous quelle inspiration néfaste, présentera prochainement aux Chambres une demande de subsides extrêmement importants dans le but de permettre des travaux de restauration à effectuer *d'ici à dix ans* de *tous* les édifices civils et religieux disséminés dans nos provinces.

Il a pu être séduit par cette idée et croire de très bonne foi rendre à l'art et à la science un service signalé. Il ne fera que le bonheur des entrepreneurs de maçonnerie et des fruits secs de l'architecture qui foisonnent dans le pays. Livrer à de telles mains les œuvres précieuses des maîtres du moyen-âge et de la renaissance serait un crime qui ferait maudire à jamais son administration.

Nous voulons croire encore que la bonne foi du ministre a été surprise, et qu'après examen il rejettera un projet aussi dangereux.

L. A.

F.-A. CAZALS

Dessinateur iconographe et iconophile, Parisien de Paris, bohème et dandy, F.-A. Cazals, secrétaire du *Comité pour l'érection du monument de Paul Verlaine au Luxembourg*, fut, on le sait, l'ami le plus fidèle et le plus sûr du « Pauvre Lélian ». Bien qu'il n'ait que trente ans, il est né en 1830; je veux dire qu'il vint au monde vêtu d'une redingote à jupe, le col serré d'une cravate à trois tours, les jambes engainées dans un pantalon à la

houzarde, tenant d'une main des gants et un « tromblon », de l'autre un « pouvoir exécutif ».

Mais depuis que les calicots et le boulevard ont adopté, de loin, la mise et les allures qu'il a, pour ainsi dire, restaurées, il affecte une simplicité dans la tenue qui me plaît particulièrement, car il est au fond, comme son ami Verlaine, l'homme le plus simple du monde.

Qui l'eût empêché, en effet, de modifier sa tenue, s'il eût bien voulu se rappeler ses origines ancestrales? Car, ainsi que son nom l'indique, il a certainement du sang espagnol dans les veines. Il eût pu être, aux temps picaresques, Lazarille de Tarmes ou don Gusman d'Alfaroche, — moins les friponneries, car nul n'a une nature plus droite. Ou mieux serait-il torero moderne. Je l'ai vu souvent jouant ce rôle dans une simple chambre d'hôtel garni, rue de Vaugirard, (à l'hôtel, précisément, dit *de Lisbonne*), où Verlaine ingénu lui donnait la réplique en faisant le taureau. La pauvre petite pièce mal meublée prenait les dimensions d'un cirque, et les « Carajo », les Caramba », les « Muerte! » de la « prima spada » Cazals évoquaient les grandes figures des Lagartijo et des Frascuelo. Il m'est arrivé, craignant une catastrophe, de lever le pouce en l'air pour éviter la mort du taureau-poète, et la corrida se terminait par quelques rafraîchissements pris au son des castagnettes, dont Cazals joue mieux qu'aucun Andalou :

> Si je savais jouer d'la güitare
> Senora, j'en pinç'rais pour toi!

Physiquement, Cazals est de moyenne taille, mince et bien prise. Sa tête se campe fièrement sur un torse droit et sous une sombre chevelure bien attachée, de laquelle se projette en avant une mèche, assassine, dirait-on, et tellement placée que je n'ai jamais pu voir son œil gauche. Je ne connais pas davantage son œil droit qu'oblitère à perpétuité, hors la nuit, un monocle rectangulaire, impénétrable à la lumière (sauf peut-être aux rayons X).

Comment donc cet esprit si fin, si délié, si observateur, voit-il? Cazals voit par le nez, nez relevé, agressif, fureteur, analyste oh que!... Une dame du monde, que je vous demande la permission de ne pas nommer, me disait un jour, en parlant de lui : « Il tient de Molière par l'esprit et de Brummel par la tenue, mais il tient des deux par le nez! »

De tels nez furent portés par nombre d'hommes de grand intellect, desquels Socrate et Verlaine, et Michel-Ange et Daumier, deux sages et deux artistes qui ont plus d'un point de rapport, et Rembrandt et combien d'aigus poètes comiques; et c'est à cette dernière lignée que se rattache plus particulièrement F.-A. Cazals.

Il y a quelques années, j'allais voir Verlaine à l'hôpital Broussais, où il venait de subir une douloureuse opération. Et le pauvre poète, trouvant, malgré ses souffrances, le moyen d'être gai, me dit : « Figurez-vous, mon cher, que j'ai fait cette nuit un rêve bizarre. Nous déambulions, Cazals et moi, par les ruelles du quartier Mouffetard, en quête d'un marchand de nez! Nous en avisâmes un auquel nous demandâmes de nous vendre à chacun un nez droit : « Messieurs, nous répondit-il, nous n'en avons plus. » Et se tournant vers moi : « Mais si Monsieur désire des cheveux!!! »

La haine de F.-A. Cazals pour le costume moderne vient précisément de son amour du beau : le rare, la nuance, la ligne, le pittoresque le requièrent. Mais son œuvre, au contraire, est absolument moderne; comme peintre, dessinateur ou chansonnier, c'est dans la vie contemporaine qu'il prend ses modèles. Il n'est ni abstrait ni mystique et, s'il admire, comme tout artiste sincère, les chefs-d'œuvre de l'antiquité, ses préférences vont plus spécialement aux maîtres de l'École flamande et à nos artistes du XVIII[e] siècle. Il ne se décore point pompeusement du titre de « peintre de l'âme », qualification qui lui paraît aussi vide de sens que « poète symboliste », par exemple. Il est et veut être lui-même; il y a dans son dessin une certaine naïveté qui me plaît infiniment, non parce que je la retrouve dans les meilleurs de nos primitifs, mais parce que chez lui elle est naturelle, de prime jet et non tentative d'imitation.

Ce n'est point la main qui dessine chez lui, c'est l'œil; « ou mieux le nez », puisque j'ai émis ce paradoxe plus haut. En effet, il excelle à flairer le côté particulier et unique par où se différencie chacun de ceux qui deviennent inconsciemment ses modèles. A l'École des beaux-arts, on habitue nos élèves à se faire la main, on en fait des habiles, des forts en thème, mais on détruit en eux toute originalité. Cazals a aussi son école des beaux-arts, la bonne, celle de Forain, c'est la rue, le café, le « home », partout où il passe. Il note les attitudes, les grimaces, l'expression des yeux de ceux dont il fait, je dirais, « ses victimes ».

Qui donc a mieux rendu, et d'une vérité plus frappante, Verlaine et Moréas, et Duplessis, et Laurent Tailhade, et Barrès, et tant d'autres... Plus encore; un simple croquis, de dos, la figure absente, un chapeau mou, un foulard rouge une canne à bec de corbin, et une jambe raide, projetant son ombre sur le sol, voilà Verlaine, frappant, absolu, à jamais fixé dans la mémoire de ceux qui l'ont connu. De même, un monocle circulaire, émergeant en partie, sur le blanc du papier, des extrémités de moustaches, un certain mouvement automatique des bras : voilà Moréas, portant à jamais, pour la postérité, le monocle légendaire, tordant à perpétuité sa moustache victorieuse et ramenant impérissablement hors la manche du vêtement l'immaculée blancheur de sa manchette.

Le dessin est-il exact anatomiquement? Un jour, Cazals autorisa un de ses amis, dessinateur d'anatomie bien connu à Paris, et rompu au métier par vingt-cinq ans de travaux dans les amphithéâtres, à construire le squelette sur un dessin représentant Moréas vu de dos (1). Et voilà que sous le crayon de l'habile anatomiste et derrière le gibus, la redingote et le pantalon, apparut successivement la charpente de l'auteur des *Syrtes*.

> Chaque os vint se ranger à sa place profonde!

Et le coccyx du poète lui-même fut à sa place, attestant le respect porté par Cazals pour le canon, sans lequel il n'est point de vrai dessinateur.

Je le répète, Cazals est un croquiste et un ironiste de haute volée. Et il croque en vers, il ironise en couplets. Il ne fait point de vers lyriques, il ne postiche ni Hugo, ni Banville, ni le comte Robert de Montesquiou-Fezensac. Il a son opinion pourtant sur la rime : Il préfère une assonance à une rime-cheville :

> Je fais des bouquins
> qui font du boucan,

et il n'admet la rime surabondante qu'à titre d'exception, lorsqu'elle est imprévue et ne sent pas la recherche trop facile, en quoi il a raison.

Dans les revues littéraires de Paris, qui publièrent ses chansons

(1) Ce dessin a été récemment acquis par Willy, un autre ironiste.

(lesquelles il ne voulut jamais encore réunir en volume, est-ce dandysme?), dans les cafés du quartier latin où il les chanta lui-même, on a pu juger de leur saveur, de leur originalité, joyeuse, folle et bouffonne, mais où perce toujours le respect de lui-même et d'autrui. Ce croquiste, ce « chargiste », n'a pas d'ennemi, surtout parmi ceux sur qui s'exerça sa verve, jamais méchante, qui l'aiment pour son grand talent et son caractère plein de loyauté.

Parmi les œuvres qu'il va exposer à la Maison d'Art, ce sont surtout les portraits de Verlaine que je signale à l'attention publique. Ceux qui ont connu Verlaine et l'ont aimé, le verront revivre sous leurs yeux; ceux-là qui seulement connaissent son œuvre pourront affirmer qu'ils ont été *présentés* au pauvre et glorieux Lélian.

Vte DE COLLEVILLE.

CUEILLETTE DE LIVRES

Ames simples, par YVES BERTHOU. Alph. Lemerre, Paris.

A moins que M. de Montesquiou ne se décide à ajouter quelque chose à son étonnante collection, je crois que ce livre-ci restera le plus médiocre de l'année poétique. Réunissez les lieux communs les plus surannés, les formules les plus prostituées, les friperies les plus usées, les sentimentalités les plus mélodramatiques et sachez que c'est ici que se complaît le talent de M. Berthou. Apprenez qu'on parle dans *Ames simples* de nobles et de manants de vieille roche, intransigeants comme des dogmes, de deux frères gentillâtres épris de roturières et d'une mère hautaine qui ne veut souiller son blason, apprenez encore que l'une des fiancées plébéiennes s'enferme dans un couvent et y devient abbesse, que l'autre meurt de désespoir le jour de ses noces avec un homme qu'elle n'aime pas, apprenez ensuite que la Révolution « ivre du sang des hommes », passe par là, apprenez enfin que la scène se passe en Bretagne, parmi d'authentiques Bretons entourés de l'inévitable cortège de bardes, de sorcières et de ménétriers, et sachez que c'est là tout l'intérêt et toute la modernité du livre, écrit, d'ailleurs, en vers réguliers, secs, anguleux, froids, disharmonieux, bourrés de rimes désagréables, publiques comme des filles, dans une langue où l'on rencontre de semblables perles — et que ces citations fassent juger de la beauté plastique des vers : — « ... Aussi quelle justice lui rend-on! — Nul n'est plus entouré de bienveillance. — Ah! qu'elle est estimée en ce canton! — Comme on recherchera son alliance! » — ou bien ceci : « Renée Arnik Ar-Glaz, la pennerès Kerwaz », ou encore « Renée Arnik Ar-Glaz, acceptez-vous — Ewan Ari Gélard pour votre époux — ou — « Oh! ce latin! comme il inspire à tous la crainte. » — Vraiment nous ignorions qu'au seuil du XXe siècle il fût encore de ces Bretons catholiques et légendaires. Nous nous imaginions qu'ils avaient rejoint ces autres victimes de la civilisation, le dronte, le singe d'Europe et le Peau-Rouge. Il paraît qu'il n'en est rien : à ce point de vue, le livre qui nous les révèle est, certes, intéressant.

Anouchka, par REGGIE DAR-THULA.

Anouchka est l'histoire — écrite en vers — l'histoire fort obscure et mystérieuse d'un poète qui aime une chanteuse et d'une chanteuse qui aime un poète et qui finissent par se séparer, parce que le poète veut aller au delà de la vie, tandis que la petite femme préfère rester en deçà, — ce qui est bien légitime d'ailleurs, car enfin, le poète peut avoir de magnifiques et péremptoires raisons pour vouloir s'en aller si loin mais encore devrait-il les communiquer! Or, il n'explique rien, ce poète-là et il s'étonne qu'on ne comprenne pas!... Cette *Anouchka* est vraiment une très mystérieuse chose.

Quand, tantôt, j'ai dit que c'était écrit en vers, j'ai usé de termes, à la vérité, un peu pompeux. En effet, ce n'est pas toujours écrit et ce ne sont jamais des vers. Il y a là dedans, notamment, une ode dithyrambique à un canapé qui est exhilarante. Cela commence ainsi « Divin divan, — Divan divin, etc. » Pour l'amour du ciel! M. ou Mme Reggie Dar-Thula, écrivez-donc en prose... ou plutôt, si vous n'écriviez plus? Tenez : vous nous annoncez la *Maison du bonheur* — eh bien! nous craignons terriblement que ce ne soit là encore qu'une... histoire insolite...

Notes sans portées, par l'OUVREUSE DU CIRQUE D'ÉTÉ (WILLY). Paris, E. Flammarion.

Hector Berlioz, en Méphisto, tiré à hue et à dia par ses deux impresarii attitrés, MM. Lamoureux et Colonne, le tout signé José Engel, décore la couverture du dernier volume que l'inépuisable fantaisie de M. Gauthier-Villars a fait éclore chez l'éditeur Flammarion.

C'est, à l'intérieur du livre, un feu d'artifice ininterrompu de calembours à travers lesquels le joyeux Willy mène, selon ses procédés habituels, une critique serrée, judicieuse, reposant sur une connaissance non superficielle de la musique. Et ces *Notes sans portées*, qui embrassent toute la dernière saison musicale, constituent, sous les arabesques ahurissantes brodées par l'auteur sur une trame solide, un document de sérieux intérêt.

Les Rassemblements.

Préfacé par Octave Uzanne, curieusement illustré par Valloton, ce volume, auquel collaborèrent pour le texte Paul Adam, Gustave Kahn, Pierre Veber et autres, note les différents traits de la badauderie parisienne « si plaisante à observer dans ses incessants avatars d'une curiosité boulimique d'événements imprévus ».

« Un enterrement, un mariage, un embarras de voiture, un arbre qu'on transplante, un régiment qui passe, un cheval qui s'abat..... et voilà que chacun s'empresse, s'attire, se coudoie et s'amuse en des rassemblements d'un instant. »

Tout le livre est dans ces lignes, finement et ironiquement noté, d'une lecture amusante et d'une édition superbe.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Essai sur le génie dans l'art, par GABRIEL SÉAILLES. Paris, Félix Alcan, 1897. — *Congrès universel des Religions en 1900; histoire d'une idée*, par l'abbé VICTOR CHARBONNEL. Paris, A. Colin et Cie. — *Les Heures de Notre-Dame dites de Hennessy*, étude sur un manuscrit de la Bibliothèque royale par JOSEPH DESTRÉE, conservateur au Musée d'art décoratif. Bruxelles, E. Lyon-Claesen. — *Maîtresse d'Esthètes*, par WILLY. Paris, Simonis Empis. — *L'Auvergne*, par JEAN AJALBERT. Dessins de A. Montader. Paris, ancienne Maison Quantin. — *Images tendres et merveilleuses*, par A.-FERDINAND HÉROLD. Paris, Société du *Mercure de France*. — *La Musique française moderne* (César Franck, Ed. Lalo, J. Massenet, E. Reyer, C. Saint-Saëns), édition ornée de cinq portraits, par GEORGES SERVIÈRES. Paris, G. Havard fils.

PETITE CHRONIQUE

L'ouverture du Salon de la *Libre Esthétique* a réuni, jeudi dernier, l'élite des artistes belges dans les galeries du Musée moderne. Un grand nombre d'artistes étrangers avaient fait le voyage de Bruxelles pour assister à ce « vernissage » sensationnel. Citons parmi eux M. et Mme Albert Besnard, MM. A. Charpentier, F.-R. Carabin, Ch. Plumet, Henry Nocq, F. Thesmar, H. de Toulouse-Lautrec, H. Paillard, M. et Mme H. Duhem, M. P.-C. De Moor, etc.

Le prochain Salon d'Art idéaliste sera ouvert à la Maison d'Art, du 4 mars au 4 avril.

Le 11 mars, à 8 heures du soir, aura lieu un *Tournoi poétique* précédé d'une conférence dans laquelle, M. Ch. du Chastain, expliquera *impartialement* les causes de la guerre qui divise en deux camps — les poètes *parnassiens* et *versi-libristes* — la jeune littérature belge.

Divers concerts et conférences seront organisés au cours de l'Exposition.

Le manque d'espace nous empêche d'analyser en détail le très beau concert donné, dimanche dernier, par la *Société des Concerts symphoniques*. Bornons-nous à constater le grand succès remporté par M. Félix Mottl qui, en l'absence de M. Eugène Ysaye, actuellement en tournée de concerts en Italie, est venu diriger l'excellent orchestre de la Société. Mme Mottl, avec un art parfait, a donné à la partie vocale du concert, dans l'interprétation de divers *lieder* et airs, un charme exquis.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ETUDES. — VENDREDI, 5 mars, à 8 h. 1/2, M. L. GUMPLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — MÊME JOUR, à 8 h. 1/2 du soir, 28, rue de Ruysbroeck. M. VERMANDELE. Cours de diction. — SAMEDI, 6 mars, à 8 h. 1/2, M. ELISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

Malgré l'immense succès de l'*Horloger d'Yperdamme* la joyeuse compagnie artistique du Diable-au-Corps donnera prochainement une nouvelle fantaisie : *Le Voyage de M. Buls en Égypte*. Le poème est de Rhamsès II et les dessins sont de H. Hendrick, l'auteur des superbes dessins de *Saphura*.

UNE MAISON D'ART A PARIS. — Boulevard de Clichy, 69, à la frontière de Montmartre-Paris. Sur le modèle de celle de Bruxelles, mais de proportions moindres. Fondateur : M. Louis Levens. La *Critique* rend compte en ces termes de l'exposition d'inauguration :

« Le coup d'essai de M. Louis Levens, sans être magistral, ne laisse d'innover en libérant la toile d'un cadre coûteux et inutile. Par là ne s'écrasent les tableaux et ne cherchent, par la tricherie calculée d'une bordure, à distancer les voisins; facilité à l'observateur de motiver son jugement. Au demeurant, l'Exposition de toiles sans cadres est une sélection plaisante, peu tendancieuse. On y voit Carrier-Belleuse, Grun, Beauverie, Barillot, Grimelund, Petit-Jean, Schaan, F. Polak et d'autres; c'est de la peinture. Au premier s'étage la coquetterie d'une parvule salle idoine à conjouir la conférenço-théâtromanie de nos contemporains berbes et imberbes. »

Le sixième Salon de la Rose † Croix aura lieu du 1er au 30 mars à la galerie Georges Petit, rue de Sèze, 8, à Paris.

La ville de Venise vient d'instituer trois prix : le premier de 1,500 livres, le second de 1,000 livres, le troisième de 500 livres, pour les meilleurs essais critiques sur sa *Deuxième Exposition internationale d'art, 22 avril-31 octobre.*

L'ouverture de l'Exposition internationale des beaux-arts de Munich, organisée de concert par la Société des artistes et la Sécession, aura lieu le 1er juin, au Palais de Cristal. Remise des œuvres : du 20 avril au 1er mai.

Un monument à la mémoire de Donizetti sera élevé à Bergame cette année à l'occasion du centième anniversaire du compositeur, né en cette ville le 25 septembre 1797. Donizetti n'a pas écrit moins de soixante-six opéras en vingt-six ans.

William Morris a laissé, en mourant, une bibliothèque remarquable que ses exécuteurs testamentaires sont chargés de vendre, en bloc s'il est possible, ou, sinon, par enchères publiques. Morris ne s'attachait nullement à la rareté des livres, comme le font si souvent les bibliophiles, mais seulement à leur beauté. Une centaine de manuscrits ornés de miniatures, dont les plus anciens datent du XIIe siècle, forment, avec de nombreux incunables, la partie la plus précieuse de sa collection.

La pièce capitale de sa bibliothèque est un Bestiaire, illustré de cent six enlumimures de travail anglais, offert en 1187 à l'église Sainte-Marie et Saint-Cuthbert, de Radford. Morris avait relativement fort peu de livres d'heures; il avait, au contraire, de nom breux missels, psautiers et bréviaires, surtout des bibles du XIIIe siècle pour lesquelles il avait une prédilection particulière; la plus remarquable est celle qui fut offerte par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, à un monastère voisin de Lille.

A côté de ces pieux volumes figurent un certain nombre d'ouvrages classiques manuscrits, un Hégésippe du XIIe siècle, des Virgile, des Cicéron, des Gratien, des Columelle, un manuscrit français du *Roman de la Rose* orné de soixante-quatorze miniatures. Morris possédait encore de nombreuses éditions allemandes du XVe et du XVIe siècle, notamment les premières productions des imprimeries d'Augsbourg et d'Ulm. Il avait, en outre, réuni, au moment où il écrivit ses poèmes empruntés aux légendes scandinaves, une collection très complète des Sagas du Nord.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Mars

DIX-SEPTIÈME ANNÉE — N° 10. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 7 MARS 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

(*Deuxième article*) (1).

Au travers des évolutions diverses qui l'ont, ce siècle, transformé, l'art en est arrivé aujourd'hui — sous quelque forme qu'il se présente — à ne plus vivre que par l'Individualisme. Sans doute, le phénomène fut plus sensible et le résultat est-il plus évident en littérature où le poète est parvenu, par le vers libre, à un individualisme tel qu'il s'est acquis le droit d'exprimer son cœur selon les rythmes et le mode qui lui plaisent et de ne plus soumettre l'inspiration à un règlement technique quelconque. Mais pour celui qui veut regarder avec ferveur, il ne sera un instant possible de douter que la peinture ne soit, elle aussi, à ce point éminent de liberté spirituelle.

L'ouverture de la *Libre Esthétique* vient d'ailleurs offrir propice occasion de se livrer à cet examen. Il est une essentielle différence entre la *Libre Esthétique* et les habituelles expositions. Là c'est un groupe d'artistes qui, unis en communauté intellectuelle, dévoilent au public le résultat de leurs collectifs efforts; ici, c'est, au contraire, la négation de tout groupe, mais l'hospitalité franche, large, offerte à tous, également. Peu importe la façon d'être, pourvu que la vie soit! Aussi, parce qu'en cette assemblée d'individuels tous se confondent et se mêlent harmonieusement, pouvons-nous y puiser les plus importants, les plus sûrs documents sur la peinture de cette génération.

Certes, l'éventualité est rare de rencontrer — et nous ne nous occuperons cette fois que des toiles — à côté d'un frémissant et étincelant Besnard, les crépuscules et les effets de lumière blutée — qu'on me passe le mot — d'un Degouve; à côté de Gauguin violent et barbare, Heymans tendre et suave. Sans doute, parfois, la fortuité des rencontres déroute-t-elle un peu et embarrasse le jeu délicat de la sensation; mais, néanmoins, de l'ensemble touffu et puissant une impression d'unité d'art se dégage qui nous empêche, la première surprise passée, de nous étonner de la proximité d'Ensor et de Doudelet, de Claus et de Toorop.

Encore que nous puissions trouver dans ces Salons maints envois qui mériteraient cent fois mieux qu'une simple citation, tout consciencieuse et attentive qu'elle

(1) Voir notre dernier numéro.

puisse être, il nous faudra pour réunir en un seul article la masse d'appréciations, en condenser quelque peu l'expression.

Dans le précédent numéro de l'*Art moderne* une étude fut consacrée à l'œuvre de Besnard; la douce tâche d'éloge étant accomplie, il nous faudra donc ne plus parler de l'extraordinaire et éblouie lumière qui palpite dans ces toiles, de cette fougue nerveuse et ardente, de ces consonnances subtiles où des couleurs longtemps irréductibles viennent tout à coup s'unir par d'imprévues accordailles. Nous nous occuperons en conséquence de passer en revue ses confrères en art. Et qu'il me soit permis maintenant d'user, pour la clarté du jugement, d'une arbitraire classification à laquelle artistes et œuvres de par leur originalité s'opposent, mais que je ne tolérerai qu'accidentellement et pour les besoins seuls de la critique.

L'impressionnisme qui s'épanouit si brillamment voici quelques ans peut, sans conteste, réclamer Monet. Il nous offre trois toiles : portails de cathédrales, immenses et hauts, baignés dans de confuses et étroites clartés et qui en sont si intimement enveloppés qu'une vaporisation impalpable semble en faire trembler les pierres et frissonner le profil même des énormes masses granitiques. Evidemment, certaines personnes dont l'organe visuel est toujours resté rudimentaire, ne verront là qu'informe barbouillage; mais pour ceux qui furent dociles à la lente éducation de l'évolution, ces trois œuvres se poseront comme de merveilleuses choses, d'une *sculpture* de lumière étonnante. L'un des nôtres, d'ailleurs, Heymans, avait depuis prouvé — sans user pour cela d'un procédé identique — que l'on peut, à l'aide de la peinture à trait discontinu, obtenir de splendides résultats. Nous n'avons pas oublié sa dernière exposition ; aussi lui déclarer que celle de cette année n'est guère inférieure constituera le plus éloquent, le plus efficace des éloges. Comment dire la grâce souple et fraîche de cet étang qui s'éveille dans les clartés légères de l'aube? L'impression est si pénétrante que l'on ne peut songer au métier : l'artiste voudra bien nous excuser de ne pas plus longuement expliquer pourquoi dans ces toiles il affirme plus de maîtrise que jamais il ne nous en fit soupçonner.

Abusant de notre procédure analytique, nous pouvons rapprocher de ces deux beaux noms ceux de Cross, en qui s'accuse une force réelle de poésie, et de Mlle A. Boch, dont le *Troupeau de moutons* est une délicieuse chose violette; et ensuite, profitant du frêle trait d'union qui les joint, arriver à parler sans plus tarder de Claus et de Degouve.

Les Claus que nous voyons cette année ne sont plus les Claus vibrants et somptueux que nous connaissons et qu'une assez récente exposition nous permit d'admirer. Les électriques clartés se sont assoupies. Claus a pénétré en d'exquis intérieurs, ciselé avec préciosité le suave profil d'une petite fille, se plaît à dire le charme parfumé et discret d'un vieux coin de village zélandais. Néanmoins, pour bien signifier que tout cela n'est qu'une pause dans l'œuvre ardente, *Une branche de pommier* est là qui nous rappelle le Claus lumineux et nous remet en souvenir la belle expression de Saint-Georges de Bouhélier : « Les pommes puissantes et opaques pèsent aux branches. »

Degouve ne nous révèle rien d'inconnu. Il s'est enfoncé un peu plus avant dans le pays de rêve et de douceur dont il est le pèlerin pensif et attendri. Nous savions déjà ces soirs, ces crépuscules, mais fut-il jamais plus extrêmement velouteux qu'en le *Lac de Côme* et dans cette admirable nuit d'hiver et de gel qui est peut-être la plus parfaite de ses œuvres?

Nous arrivons à De Groux. Et ici plus que jamais il conviendrait de s'arrêter. De Groux est parvenu à la maturité. Et le *Retour de l'île d'Elbe* autant que l'un des portraits de Baudelaire ne sont pas loin d'être d'éternels chefs-d'œuvre. Une glose à la Huysmans s'imposerait ici. Il faudrait dire lyriquement tout le lyrisme qui bouillonne dans ce tumultueux *Retour* et qui en font une des toiles les plus grandioses et les plus émouvantes qui soient. Et quelle que soit la tragique gravité dont on puisse imprégner sa prose, rendra-t-elle jamais aussi intensément l'instant de drame suprême que cette *Veillée de Waterloo* où Napoléon, seul dans la nuit fauve et magnétique, songe — les pieds dans les herbes velues et hautes, avec, près de lui, sur le sol posée, une lanterne malsaine et sourde. La tête de Wagner est peu réussie; elle ne possède pas, comme les deux Baudelaire et comme le Buonaparte, ce caractère de plasticité morale qui extériorise à tel point l'expression intime et psychologique que l'âme nue semble flotter dans les yeux et l'atmosphère du visage.

L'exposition de Gauguin est des plus entourées. Elle surprend et chacun la discute ou la conteste ; personne ne voulant comprendre qu'il y a un primitif là où tous s'obstinent à découvrir le décadent. Gauguin est cet idéaliste exalté qui s'exila jadis en de lointaines et australes Taïti pour entourer son labeur d'une plus compacte solitude et qui est arrivé, par les voies de la simplicité la plus fruste, au point où les modernes ne parviennent qu'à force de volonté et de complication. Sa couleur est rugueuse, son dessin est anguleux et sec, il ignore le jeu subtil et aérien des ombres et les précieuses alliances de tons ne se trouvent point en lui — mais une vie sauvage et rude palpite dans tout ce qu'il fait et s'il étonne avec tant de persistance, c'est que son art émeut en nous des sensibilités jamais sollicitées et qui, éveillées enfin brusquement, sont maladroites, hésitent et ne peuvent tout de suite découvrir le miraculeux chemin de notre cœur.

Il faudrait parler encore des peintres littéraires — d'Ensor, de De Moor, de Melchers, de Doudelet; dire la clarté laiteuse du grand paysage du premier, le raffinement sadique et troublant du deuxième, la naïveté un peu jobarde du troisième, insister sur le cas un peu spécial du quatrième. Nul n'ignore, en effet, que Doudelet est l'assidu compagnon des explorations mystiques de Maeterlinck. Il est un fervent des princesses, des tours, des clefs d'or, des sorcières et le mystère pour lui n'a plus de secret. Sans doute, Maeterlinck peut, par son génie, épargner le ridicule à ses conceptions surnaturelles : mais pour le peintre dont l'art exige une précision stricte et une exacte concrétisation, il est fort dangereux de se vouer à un semblable prosélytisme. L'exécution en pâtit et l'originalité n'en profite guère.

Pour terminer cette revue que la nécessité a fait trop rapide, disons qu'il faut aller avec une piété particulière à Jan Toorop, le contempler profondément et y revenir. Cet art est austère mais il recèle sous son enveloppe sérieuse et grave de merveilleux motifs de joie.

Ajoutons qu'il y a encore des Français très beaux dont les œuvres réclameraient plus qu'une laudative mention : Ménard, Cottet, Blanche, l'un qui nous donne de larges paysages puissamment enlevés et qui s'enfièvrent dans une atmosphère d'orage roux; l'autre qui nous offre d'insolites sites (à noter un aspect de mer vénéneuse et phosphorique) et un grand tableau très simple, très ému; le dernier enfin, dessinateur consommé. Et combien d'autres ont été impardonnablement omis, R. Wytsman, Rassenfosse, Delvin, Luce, dont l'apport n'est pourtant négligeable et qui ajoutent à la grande moisson leur gerbe belle et juste.

Un livre est un concile d'idées, a dit quelqu'un. Un Salon aussi et la *Libre Esthétique* entre tous. C'est pourquoi, reprenant à la fin de cet article ma pensée du début, je puis conclure en déclarant que cette exposition est bonne et salutaire parce que plusieurs êtres distincts y viennent chanter leur vie et leur joie, parce que l'art contemporain tout entier y est représenté avec ses recherches, ses doutes, sa foi, ses violences et parce qu'elle démontre à certains cuistres que les artistes authentiques, quels que soient leurs procédés, finissent toujours par se rencontrer et fraterniser en le Beau.

DES POÈTES

Gustave Kahn. — A.-F. Hérold. — Henri de Régnier.

Trois poètes, dont les œuvres ont aidé à créer la poétique récente et à imposer les rythmes libres à la prosodie française attardée, publient, M. Kahn, les *Limbes de lumières*, M. Hérold, *Images tendres et merveilleuses*, M. de Régnier, les *Jeux rustiques et divins*. Tous les trois, depuis leurs débuts, se sont développés logiquement, suivant leur nature. Ils apparaissent dans leurs nouveaux poèmes très semblables à eux-mêmes et à l'idée que nous nous faisions d'eux. Toutefois, leur art a subi plus d'une nouvelle empreinte, grâce aux évolutions incessantes et tel relief de rêve et de pensée qui s'accuse aujourd'hui nettement, semblait vague en leurs strophes premières. Ce sont ces changements que cet article soulignera.

Dans les *Palais nomades* et les *Chansons d'amants*, M. Kahn faisait songer tantôt à un chevalier, tantôt à quelque voyageur, tantôt à un sertisseur de gemmes, tantôt à quelque roi bâtisseur de palais. Bravoure, rêve, joyaux, marbres, terrasses, salles et dômes, tout était dédié à quelque reine, à quelque amante souveraine, dont le poète était épris. Ses chansons, les unes simples comme celles des trouvères, les autres travaillées comme des filigranes, les autres larges et triomphales comme des hymnes montaient vers le même sourire, vers le même geste, vers la même attitude de femme adorable et amoureuse. On rêvait aux Sulamites, aux pays de Saba, de Tyr et de Sion, aux architectures légères, aux tentes et aux kiosques, à des musiques improvisées et charmantes, à des existences parfumées, à des jardins de fleurs fragiles. Un Orient nullement massif ni torride, mais frais et prismatique et qui sonnait clair comme des sonnettes et des cristaux entrechoqués s'évoquait grâce à des rythmes variés, multicolores. C'étaient des fêtes inédites qu'un vrai poète ordonnait pour l'esprit. Lorsque parut *Domaine de fée*, le décor changea. Quant à l'émotion, elle devint plus intime et plus profonde. Dans la *Pluie et le beau temps*, le poète écoutait le monde et regardait le paysage et les gens. Aujourd'hui, le voici qui décrit les villes et ce qu'il y a de plus aigu et de plus moderne en elles. Il s'est mêlé à la vie présente, il rêve, les pieds plantés en pleine réalité. A son tour, il essaie de vêtir de caractère et de beauté l'heure du siècle où et dont il vit. Il n'est plus ni un chevalier, ni un trouvère, ni un joaillier, ni un roi; il est un passant qui regarde par sa fenêtre la vie moderne s'enfiévrer devant lui et dont l'âme respire les idées qui passent.

Cette transformation vaut qu'on la signale. *A Jour fermant* est obscurci de fumée, noir de charbon, lourd de puanteurs d'entrepôt, fuligineux de brouillard et strident de trains et de navires en partance. C'est de la vie rouge et forte et brutale. Et les rythmes que jadis le poète avait noués autour de ses caresses et de ses baisers, de ses odes et de ses lieds, s'enflent ici et se mêlent comme les vagues d'un grand fleuve :

Par des senteurs de cale et de caque
Et des buées froides et opaques
Le long des quais où les steamboats en partance
Sont pris de noir, sauf le feu pâle
Où se chauffe, fantôme, un cuisinier noir,
Le port s'endort et les docks s'enseulent —
Seul vit le gin aux étroites cantines
Où, sous son souffle, les images se déterminent,
Qui dicteront le rêve du soir aux pauvres hères
Que balance pour toute vie, le souffle marchand de la mer.
Autour des fiasques et des pintes de grès,
Dans la fumée des fortes pipes, le bouge
S'emplit de la vie invisible de l'image,
Et bien loin du départ de demain et des agrès,
Le somnolent, près du poêle rouge,
Revoit le faubourg vers où partent ses messages,
Le songe de l'enfant qui traîne sur les ports
Son costume déjà de marin, sous des sabords
Identiques à ceux-là qui bordent le rivage
Et la femme lasse déjà des coups de l'âge
Passent en rapides effluves de visages
Par la lourde atmosphère de querelles et d'orages.

M. Ferdinand Hérold nous donne une série de poèmes dramatiques, dont les légendes lui fournissent les thèmes. L'érudit que cet écrivain cache en lui, apparaît quelquefois à fleur de strophes, sans jamais nuire toutefois au jaillissement de la poésie. Il n'est jamais didactique. C'est ce qui le différencie et des romantiques et des parnassiens dont la science aimait à s'étaler et à casser l'émotion.

Au monde médiéval il emprunte des héros et des magiciennes; il les installe en des décors lointains de châteaux, de terrasses et de plaines, ou bien encore, dès qu'il nimbe le front d'une Liberata, en de vagues séjours terrestres où le ciel se mire. Ses vers, tantôt réguliers, tantôt libres, se marient aux variations des sentiments et des idées et s'adaptent, souvent de façon irréprochable à la dynamique ou à la statique de ses évocations. Certes, parfois, désirerait-on plus d'audace et plus de décision; mais le talent de M. Hérold se gare, par nature, de tout extrême. L'aisance, la facilité, l'élégance, la clarté le distinguent et ce sont là des qualités qu'il ne veut point lancer dans l'aventure.

Tranchant sur ses œuvres précédentes, le nouveau poème : *La Fée des ondes*, nous enchante à cause de l'inspiration la plus large et la plus évocatrice que M. Hérold ait subi. C'est l'histoire d'Ys, la ville noyée, et de Gralon et de sa fille Ahès. Les vers vivent. Plus rien en eux ne se ressent des formes roides et poncives. Pour la première fois peut-être, le poète s'est, en un libre chant, affranchi des dernières contraintes et la poésie vraie s'est éveillée en ce merveilleux dialogue.

GRALON

O mon Ahès,
Comme voilà longtemps que je te pleure!
Depuis le jour où la tempête
T'a emportée en sa fureur,
Oh, je te pleure.
Vois comme l'âge; vois comme la douleur
Inclinent tristement ma tête.

O mon Ahès,
Dans les aubes du printemps
Il n'y a plus, pour mes yeux, de clarté;
Dans les aurores de l'été,
Il n'y a plus, pour mes yeux, de soleil,
Et, dans les crépuscules de l'automne,
Il n'y a plus, pour mes yeux, de lumière.

Pour mes yeux, c'est toujours la nuit d'hiver.
Ma vie est morne et monotone.

AHÈS

Père, pourquoi pleurer sur moi? Je suis heureuse,
Moi, la Reine des ondes, moi, l'éternelle amoureuse.
Dans mes demeures sous-marines,
Je ris gaiement
Au doux rire des beaux amants
Qui baisent mes seins clairs et ma bouche purpurine.

GRALON

O malheureuse...

AHÈS

Aux plaines sous-marines
Et parmi des jardins de lumière apaisée,
Se dresse mon palais de corail et de perles.
Et là, vers mes baisers,
Viennent les amants que j'appelle.

Dans mon palais de corail et de perles
Il y a d'amoureuses chambres;
Et autour de mon palais chantent
Les grandes harpes de la mer.

Enfin, voici M. Henri de Régnier. Son art fut l'objet de mainte étude, en ce journal. Chacun de ses recueils, y compris *Aréthuse*, y fut signalé. Autour de ce poème se rangent aujourd'hui : *Les Roseaux de la flûte; Inscriptions pour les treize portes de la ville;* la *Corbeille des heures* et *Poèmes divers*. La nouveauté que j'y surprends est d'inspiration agreste. Ce n'est, d'ailleurs, point sans raison que le mot « rustique » fut inséré dans le titre du nouveau volume.

Aux yeux des visiteurs pressés des musées littéraires, M. Henry de Régnier est, comme il le dit lui-même, un brodeur de tapisseries précieuses ou bien encore un personnage équestre, armé d'un beau glaive, vêtu d'une armure illustre et debout comme une statue, en la salle héraldique. Ce personnage, il le fut jadis. Mais depuis il a erré par les grèves pour y entendre les sources chanter; il s'est accoudé en des parcs merveilleux, au bord des étangs couverts d'or et de soir, non loin des quinconces de marbre, où s'exaltent, d'entre les colonnades, les torses et les bras tendus des dieux et des déesses. Lui aussi a parcouru les diverses régions d'un large domaine littéraire et partout il s'est trouvé chez lui.

Déjà dans *Aréthuse* les églogues et les bucoliques se dessinaient en ombres bleues sous le soleil. Elles se propagent aujourd'hui dans *les Roseaux de la flûte*, mais c'est dans les *Treize portes* que l'odeur de la terre et des herbes et des foins s'accuse, en un admirable poème, le plus violemment. Voici :

POUR LA PORTE DES PASTEURS

Avec l'aube, l'aurore et le premier soleil,
Éleveurs de bétail ou trieurs de méteil,
Vous entrerez, poussant en files devant vous
Les grands bœufs de labour qui bavent sous les jougs,
Le bouc noir qui renifle et l'agneau blanc qui bêle.
Le laboureur répond au bouvier qui le hèle;
Et les femmes s'en vont, portant sur leurs épaules
Des coqs d'or enfermés en des cages de saule
Et la corbeille ronde où se gonflent les fruits;
La faux en oscillant heurte le fer qui luit
Des bêches; l'aiguillon d'épine noire touche
Le foin vert qui se fane entre les dents des fourches;
Et les gestes sont gourds et les faces sont graves
Et le pied lent se hâte, alerte, ou, las, s'entrave,
Scandé selon le pas ou le piétinement;
Et la voix enrouée est presque un beuglement
Ou, aigre, dans l'air clair, y chevrote, et après
Que, venant du pacage ou venant du guéret,
La horde agreste, lourde, obèse et bestiale
A passé, sabot dur ou talon qui s'étale,
Mufle qui mâche, groin qui lappe, dent qui mange.
Une senteur d'étable ou des odeurs de grange,
De tout ce qui passa végétal et vivant,
Durent dans le matin clair et pur où le vent
Fait, entre les clous d'or de mes battants de chêne,
Trembler des brins de paille ou des flocons de laine.

Ces vers à la fois graves et vivants pourraient être blasonnés par le grand, nerveux, et boucané Centaure que M. A. Point burina en l'honneur de H. de Régnier et qu'il lui dédia dans une jeune et luxueuse revue parisienne.

Et cela seul suffirait : avoir lu les livres récents des trois poètes dont nous avons écrit, pour affirmer que la rénovation poétique française est nettement victorieuse et que les œuvres qu'elle a produites font désormais partie de la vraie littérature et non pas seulement d'une littérature d'exception.

OCTAVE PIRMEZ

Impressions et souvenirs, par HENRY MAUBEL et JAMES VANDRUNEN, plaquette in-8°, 61 pages. Bruxelles, Huysmans, 1897.

OCTAVE PIRMEZ conserve, sinon parmi les profanes qui trouvent trop philosophique sa prose si calme, si noble, si mélancoliquement profonde, au moins dans l'âme des lettrés et des méditatifs, une sympathie qui va grandissant. Ses *Heures de Philosophie*, ses *Heures de Solitude* se dressent avec la beauté sereine des édifices classiques doucement dorés par les émotions humaines, et c'est avec une joie pure qu'on lit, fût-ce au hasard des pages entr'ouvertes, ces méditations, images si vraies de la vie en ses mystères et ses lassitudes. Jamais peut-être prose plus harmonieuse n'exprima les rêveries d'un esprit douloureux et résigné sur les problèmes qui incessamment nous enveloppent de leurs brouillards et de leurs résonnances à la fois séductrices et tristes.

Le souvenir ému et énigmatique qu'a laissé à tous ceux qui l'approchèrent le romantique rêveur de la vallée d'Acoz, le trouble qui émanait de son voisinage et l'inévitable des réflexions que suscitait sa fréquentation, et parfois sa simple vue, vient d'être brièvement raconté par deux de ceux qui l'approchèrent ainsi d'aventure, et qui, sans le connaître à fond, sans avoir pu pénétrer cette eau dormante où se reflétaient tant de pensées rares, fleurs aquatiques étranges et merveilleuses, ont cependant subi l'attraction mystique de cette personnalité d'élite.

M. HENRY MAUBEL d'une part, JAMES VAN DRUNEN d'autre part, en une plaquette qui semble un dyptique aux teintes pâles, aux paysages solitaires, racontent, avec un grand charme, les impressions qu'ils subirent quand le hasard les plaça dans l'environ du chantre fraternel de Rémo. Il n'ont aucune prétention à dire, par une analyse minutieuse, ce que fut au juste l'âme de l'illustre écrivain qui, même pour ses commençaux les plus habituels, restait drapé et caché dans les plis du manteau grisâtre où il se plaisait à envelopper sa subconscience. Ils se bornent à dire rapidement, par des touches délicates d'aquarellistes ou de pastellistes, la répercussion qu'eut en eux-mêmes leur contiguité avec ce promeneur taciturne du jardin des idées mornes et raffinées. Et cela est infiniment curieux et touchant!

Car à quel procédé faut il recourir pour dépeindre le mieux ces natures à facettes multiples et à souterraines cachettes? Parvient-on jamais à les déplier quand on les prend elles-mêmes comme sujets d'expériences et d'inventaire? Leur complexité et leur secrétisme ne défient-ils pas l'exactitude? Le propre des grandes âmes n'est-il pas d'apparaître variées et de supporter les plus contradictoires interprétations? N'est-ce point là leur beauté spéciale et vraiment divine?

Dès lors, l'observateur ne fait-il pas assez, et mieux, en se racontant soi-même dans ce qu'il a ressenti à l'approche de ces êtres d'exception et la vraie description qu'on en peut, qu'on en doit faire, n'est-elle pas le récit sincère et simple de l'effet, toujours puissant et original, qu'ils produisent sur ceux qui les écoutent, les touchent ou les contemplent? Certes, le petit livre charmeur dont nous parlons semble le démontrer et l'on rêve, pour connaître ces hommes rares, d'une série de plaquettes pareilles, donnant chacune, en un bref discours, la répercussion que ces échantillons d'humanité supérieure et précursive causent sur les cloches individuelles dont ils sont les battants. De la diversité même de ces œuvrettes sortira le coloris total, l'harmonisation qui les fera paraître en leur vraie essence dans le nimbe de leur gloire.

REVUE FRANÇAISE D'ÉDIMBOURG

Paraissant tous les deux mois. Directeur : SAROLÉA, professeur à l'université d'Édimbourg. Paris, Colin; Édimbourg, Williams et Norgate.

Les affinités de race maintiennent par leur étrange permanence, et malgré les destinées historiques les plus inconciliables, des liens de peuple à peuple. Cette Ecosse celtique est encore tournée vers la France. Si la décadence des idées dites « françaises » et qui sont celles des royautés centralisées de l'Europe au siècle dernier est complète en Angleterre, et si on englobe tout l'art français d'aujourd'hui dans une réprobation manifestement injuste, l'Écosse a conservé un sens plus exact de la réalité. Elle comprend mieux le caractère français malgré les infiltrations romaines. C'est pourquoi on peut assister à une renaissance franco-écossaise comme au temps de Marie-Stuart ou des prétendants écossais à la couronne d'Angleterre. La *Revue française* que vient d'y fonder Charles Saroléa en est un des intéressants symptômes. Les rapports de littérature à littérature, d âme collective à âme collective sont les seuls moyens que nous ayons de nous renseigner sur les grandes idées qui nous dominent et que nous ont léguées nos ancêtres. Ce sont des réactifs psychologiques. Nous la lirons donc avec un grand intérêt. Le temps est du reste venu pour les lettres françaises de passer les frontières et d'y engager la bataille à l'étranger. Et si, dans cette œuvre, les Jeunes-France d'à présent ne nous suivent pas, la Belgique d'expression française se sent animée d'un suffisant amour pour sa langue héréditaire pour combattre seule et sans peur, au nom de son génie.

M. Charles Saroléa le fait remarquer en tombant à pleins bras sur M. Zola; pour cent cinquante mille lecteurs qui liront *Rome*, par exemple, il n'y en aura pas cinq cents pour apprécier Vielé-Griffin ou Verhaeren, et quand il émet cette phrase nette : *La gloire de M. Zola est faite de la honte de la France*, il a raison. Il faut donc faire connaître à l'étranger ceux qui ne prennent pas leur gloire dans la honte de la France, mais dans son admirable génie. Nous pouvons dire avec orgueil que cela a toujours été l'esprit de nos écrivains, et c'est là l'œuvre de la *Revue française d'Edimbourg*. Il faut la soutenir, la lire, y écrire, la faire prospérer comme étant, dans un pays de brume et de montagne, un coin de terre où sont plantées des fleurs que nous aimons.

Une Lettre de George Sand.

Elle n'est, croyons-nous, dans aucun recueil. Elle date de loin, L'auteur avait vingt-neuf ans (née le 5 juillet 1804). Cette lettre ne fut publiée, nous assure-t-on, qu'après sa mort. Elle complète le portrait littéraire que donna d'elle Michel Revon et que nous reproduisons ci-dessous :

« Une âme tranquille, calme, équilibrée, capable d'accueillir et de rendre tous les sentiments, toutes les idées, toutes les impressions de l'extérieur, comme une fontaine limpide reçoit et réfléchit les images de la nature; une humeur rêveuse, nullement étourdie, avec un secret penchant à s'attendrir sur les choses et

sur les êtres, à s'exalter pour un temps, à se créer des passions factices, à s'émouvoir sous de légers souffles, qui ridaient l'eau pure de sa vie intérieure sans en troubler la quiétude merveilleuse; un tempérament sans violences, sans nerfs; une éternelle innocence de l'esprit, avec un cœur sensible et une tête romanesque, amie des chimères; une intelligence peu profonde, mais étendue et ouverte; le sens juste, le goût du vrai, l'admirable instinct de la beauté; bref, une nature riche par essence et, de plus, apte à tous les développements. »

(*Extrait de l'étude de* MICHEL REVON.)

Paris, 18 juin 1833.

A MON FILS.

Travaille, sois fort, sois fier, sois indépendant, méprise les petites vexations attribuées à ton âge. Réserve ta force de résistance pour des actes et contre des faits qui en vaudront la peine. Ces temps viendront. Si je n'y suis plus, pense à moi, qui ai souffert et travaillé gaiement. Nous nous ressemblons d'âme et de visage. Je sais dès aujourd'hui quelle sera ta vie intellectuelle. Je crains pour toi bien des douleurs profondes, j'espère pour toi des joies bien pures. Garde en toi le trésor de la bonté. Sache donner sans hésitation, perdre sans regret, acquérir sans lâcheté.

Sache mettre dans ton cœur le bonheur de ceux que tu aimes à la place de celui qui te manquera. Garde l'espérance d'une autre vie, c'est là que les mères retrouvent leurs fils. Aime toutes les créatures de Dieu, pardonne à celles qui sont disgrâciées, résiste à celles qui sont indignes, dévoue-toi à celles qui sont grandes par la vertu.

Aime-moi! Je t'apprendai bien des choses si nous vivons ensemble. Si nous ne sommes pas appelés à ce bonheur (le plus grand qui puisse m'arriver, le seul qui me fasse désirer une longue vie), tu prieras Dieu pour moi, et, du sein de la mort, s'il reste dans l'univers quelque chose de moi, l'ombre de ta mère veillera sur toi.

Ton amie,
GEORGE

THÉATRE MOLIÈRE

Monsieur Betsy, la pièce de Paul Alexis et d'Oscar Méténier, bien que d'observation plutôt intéressante qu'aiguë, est d'un net et bref réalisme et plaît. Elle est l'opposé d'une œuvre à tirades et à thèses. Ses angles s'enfoncent dans la vie, — mais elle n'y plonge pas tout entière. Elle se maintient comme exemple. Elle proteste contre le théâtre à la Dumas et aussi à la Scribe. L'intrigue est nulle. Le dialogue simple et courant.

Mlle Lender est vivante et charmante dans son rôle. Dupuis et Baron sont ce qu'ils étaient, un peu plus péniblement que jadis, mais qu'importe? Ils amusent et leur jeu est encore gaillard, par moments.

Mardi prochain, première représentation du *Fiacre 117* de M. de Najac, avec MM. Baron, Barral et Mlle Marcelle Lender dans les rôles principaux.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Renaissance, par HENRI DUHEM. Paris, F. Clerget. — *Les Jeux rustiques et divins*, par HENRI DE RÉGNIER. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Ballades françaises*, par PAUL FORT; préface de PIERRE LOUŸS. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Fables*, par ÉDOUARD DUCOTÉ. Paris, Perrin et Cie. — *La Légende blasphémée*, par GEORGES PIOCH. Paris, édition du *Mercure de France*. — *La Plaidoirie dans la langue française*. Cours libre professé à la Sorbonne, par M. MUNIER-JOLAIN, avocat à la Cour d'appel. Première année, XVe XVIe et XVIIe siècles. Paris, Librairie Marescq aîné, Chevalier-Marescq et Cie, éditeurs. — FRANCIS BOHAN, extrait de la revue *Le Sillon*. *Lettre de Belgique*. Paris, Librairie Victor Lecoffre.

PETITE CHRONIQUE

Deux concerts d'un attrait exceptionnel seront donnés au Salon de la *Libre Esthétique* (Musée moderne) les mardis 16 et 30 mars, à 2 h. 1/2, avec le concours de MM. Vincent d'Indy, D. Demest, G. Guidé, Théo Ysaye, A. Dubois, Ten Have, A. Zimmer, etc., et d'une partie de l'orchestre de la *Société Symphonique*. Ces concerts seront consacrés l'un et l'autre au XVIIIe siècle. Dans l'un, M. Vincent d'Indy dirigera, en première audition, une cantate a camera *inédite* de Destouches, *Oenone*, pour voix de femme et orchestre. Il se fera entendre en outre comme claveciniste dans les « Pièces en concert » de Rameau, accompagnées par le violon et la viole de gambe. M. Demest chantera l'« Incantation d'Isménor », de *Dardanus*, et l'orchestre exécutera la « Musique pour les soupers du Roi », de Lalande, ainsi que le « Rigodon » de *Dardanus*.

La seconde séance sera consacrée au XVIIIe siècle allemand : Mozart, dont on interprètera pour la première fois à Bruxelles le concerto pour trois pianos avec accompagnement de quatuor à cordes, J.-S. Bach (sonate pour alto solo, sonate pour flûte et clavecin), Schütz, etc.

L'abonnement aux deux séances (places réservées) est de 8 francs. S'adresser à MM. Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour, 45. Prises au contrôle, les places seront, pour chacune des séances, de 5 et de 3 francs.

Notre prochain article sur la *Libre Esthétique* sera consacré aux arts décoratifs et sera illustré de nombreuses reproductions des œuvres exposées.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. Première liste d'acquisitions : E. CLAUS, *Zélandaises*. — Id., *Leentje* (pastel). — J. DELVIN, *Soir d'été*. — M. LUCE, *Paysage*. — A. DELAUNOIS, *Ames solitaires*. *Le Béguinage* (n° 11). — F. ROPS, *La Peinture aux amours* (2 ex.). — Id., *La Dame au carton*. — ED. MUNCH, *L'Amour*. — A. CHARPENTIER, *Zélandaise* (bronze). — Id., Pot à crème (grès). — F.-R. CARABIN, Encrier (grès), 3 ex. — Id., Miroir (cuivre repoussé). — Id., Pot à tabac (grès). — Id., Drageoir (grès). — F. THESMAR, Bonbonnière (émaux translucides sur porcelaine tendre). — K. KOEPPING, Verres n°s 5, 7, 9, 10 et 12. — P. DU BOIS, Gobelet (étain). — W. DE MORGAN, Vase (céramique). — E. GRASSET, Estampe décorative. — H. SUMNER, *La Nativité* (tryptique). — L. VAN STRYDONCK, Bague (argent et topaze). — A.-W. FINCH, Poteries émaillées (23 ex.). — P. BONNARD, Paravent.

La première répétition générale de *Fervaal* a eu lieu vendredi en présence de M. Vincent d'Indy et de la critique musicale. L'œuvre a produit une profonde impression. Le prologue, mis en scène d'une façon très pittoresque, et chacun des actes ont été salués d'applaudissements enthousiastes. A la chute du rideau, l'orchestre a fait une ovation à l'auteur, qui a remercié ses interprètes, les instrumentistes et leur chef, M. Flon.

Fervaal est monté avec beaucoup de soins. Mme Raunay, MM. Imbart de la Tour et Seguin en jouent avec une autorité et un élan remarquables les rôles principaux. Les décors de MM. Lynen et Devis sont tous quatre d'une plantation originale et d'une couleur harmonieuse. Nul doute qu'un éclatant succès récompense l'effort artistique de la direction.

La première représentation est fixée à vendredi prochain, à 7 heures. Répétition générale mardi, à midi et demi. Toute la critique parisienne assistera à cette solennité. Plusieurs compositeurs et amateurs français sont déjà arrivés, entre autres MM. Henri Duparc, Coindreau, Hellmann, etc.

M. Mickaël fera dimanche prochain, à 3 heures, à la Maison d'Art (Salon d'Art idéaliste) une conférence sur *les Actes de Psyché*.

Exposition internationale de Bruxelles. — Le bureau du groupe XXI (Industries d'art) s'est réuni cette semaine sous la présidence de M. Charles Van der Stappen en vue de l'installation du compartiment d'art appliqué qu'il a été chargé d'organiser et qui sera vraisemblablement l'un des attraits de l'exposition. Il comprendra l'ensemble des œuvres d'art industriel et décoratif créées en ces dernières années par des artistes belges : mobilier, céramique, papiers peints, vitraux, étoffes, orfèvrerie, étains, affiches, estampes murales, etc. Indépendamment des invitations déjà faites, les artistes et artisans d'art désireux de prendre part à cette exposition peuvent s'adresser jusqu'au 15 courant à M. Victor Bernier, secrétaire du groupe XXI, rue des Deux-Eglises, 29, à Bruxelles, qui transmettra leurs demandes au Comité.

Université Nouvelle. — Institut des Hautes Études. — Mardi, 9 mars, à 8 h. 1/2, M. Eekhoud. La pléiade shakespearienne. — Même jour, à 5 heures. M. De Greef. Histoire de la philosophie. — Jeudi, 11 mars. M. Élie Reclus, L'animisme, le magisme et le panthéisme primitif. — Vendredi, 12 mars. M. L. Gumplowicz. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — Même jour, 28, rue de Ruysbroeck. M. Vermandele. Cours de diction. — Samedi, 13 mars. M. Elisée Reclus. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.

Mme Falk-Mehlig, pianiste, et M. C. De Bom, ténor, se feront entendre aujourd'hui au Concert populaire d'Anvers. Au programme : la Symphonie en *ut majeur* et le *Roi des Aulnes* de Schubert, le Concerto en *ut mineur* de Beethoven, le *Preislied* et l'ouverture des *Maîtres Chanteurs*.

M. Emile Claus expose depuis hier quelques-unes de ses œuvres a la Salle Verlat, à Anvers. L'exposition restera ouverte jusqu'au 15 courant.

Théatre du Diable-au-Corps. — Que ceux qui n'ont pas encore vu le spectacle actuel, si intéressant et si artistique, se hâtent, car la nouvelle pièce : *Onze Karel en Egypte*, passera au premier jour.

M. Guy Ropartz, directeur du Conservatoire de Nancy, consacre son programme d'aujourd'hui aux compositeurs belges : G. Lekeu, L. Du Bois, Ad. Samuel, Sylvain Dupuis, G. Huberti et P. Gilson, dont il dirigera quelques-unes des œuvres principales, notamment la Symphonie en *ré mineur* de Samuel et la *Fantaisie sur des Mélodies populaires canadiennes* de Gilson. La partie vocale est confiée à Mlle Gabrielle Bernard, la jeune cantatrice qui obtint un si vif succès dans l'interprétation du drame lyrique *Numance* de M. Van den Eeden.

Un Banquet verlainien. — Les anciens élèves du collège Notre-Dame de Rethel s'étant souvenus que le poète Paul Verlaine avait été un de leurs professeurs, avaient organisé un banquet en son honneur au restaurant Bruneaux, 24, boulevard Poissonnière, à Paris. Le menu, dessiné d'après des documents de F.-A. Cazals, par M. Thiéry, élève à l'Ecole des Beaux-Arts, portait le buste du poète, dominant de son piédestal gardé par la Renommée la ville de Rethel et son collège surgissant à l'horizon ensoleillé.

A l'issue du banquet, une conférence a été faite sur « Verlaine et les Ardennes » par M. Jean Bourguignon, de la *Revue d'Ardenne et d'Argonne*, membre du comité de patronage pour le monument de Verlaine. Le jeune conférencier a montré, d'une façon très documentée et très intéressante, que Verlaine, par son origine et par sa vie passée en grande partie dans les Ardennes, était véritablement ardennais et qu'on pouvait le revendiquer hautement comme une gloire ardennaise. Les anciens du collège Notre-Dame, enthousiasmés, ont vivement applaudi la conférence et se sont engagés spontanément à apporter leur souscription au monument de Verlaine.

Enfin, des vers de Verlaine ont été dits par M. F.-A Cazals, qui au nom du comité d'action verlainien, a félicité vivement M. Jean Bourguignon et a remercié l'association des anciens élèves du collège Notre-Dame de son heureuse initiative.

Sous le titre *L'Estampe et l'Affiche*, une nouvelle revue illustrée vient d'être fondée à Paris. Son titre indique suffisamment le but qu'elle poursuit : propager le goût de l'estampe et de l'affiche par la publication de tout ce qui s'y rapporte. Outre les articles de critique qu'elle se propose de publier, l'*Estampe et l'Affiche* renseignera ses lecteurs sur l'apparition des affiches nouvelles, sur le mouvement des ventes, sur les expositions, les procédés nouveaux de tirage, etc. Ses bureaux sont *Aux éditions d'art* (Ed. Pelletan), boulevard Saint-Germain, 125, à Paris.

L'abonnement est de 6 francs pour la France, de 8 francs pour l'étranger. Divers abonnements avec primes et suppléments varient de prix de 12 à 30 francs.

Sous le titre *Iride* parait à Gênes une nouvelle revue de quinzaine, littéraire et théâtrale. Bureaux : Via Assarotti, 13. Directeur : M. G. Conrado, avocat.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE — N° 11. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 14 MARS 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

FERVAAL

Fervaal marque une étape dans l'évolution de l'art lyrique. Après d'honorables tentatives faites en France pour réaliser l'expression du drame musical créé par Gluck, repris et développé par Richard Wagner, voici enfin une œuvre définitive dans laquelle s'unissent étroitement, avec une harmonie suprême, les divers éléments qui doivent concourir à provoquer l'émotion artistique. Comme l'a dit excellemment M. Alphonse Richard, le drame musical est une sorte de synthèse des arts. Il réunit dans un ensemble harmonieux, dans une unité savante, l'architecture, la sculpture, la peinture, la musique et la poésie. Par tous ces moyens accessoires, l'émotion esthétique résultant de la représentation d'un drame conçu d'après ces principes est renforcée, agrandie, fortifiée. Le spectateur est ému non seulement par la beauté de l'intrigue mais par la disposition habile du milieu où le drame évolue, par le geste des acteurs, cette sculpture mouvante, par le charme du décor, par la richesse de la symphonie, qui sait exprimer les sentiments des héros du drame, et enfin par la grandeur des idées morales et la puissance de l'expression poétique.

Vincent d'Indy a rempli d'une manière complète cet admirable programme. *Fervaal* est le drame musical rêvé, impatiemment attendu depuis que la mort de Wagner a décapité l'art musical et vers lequel tendaient les efforts de toute une génération de musiciens.

Dans l'effervescence d'une production incessante, l'école française a vu s'épanouir une floraison d'œuvres inspirées de cet idéal nouveau. Mais la révolution des idées était trop radicale, le bouleversement de l'esthétique trop absolu pour qu'aux formes de l'opéra et de l'opéra comique consacrées par un siècle de gloire on pût substituer sans transition la conception infiniment plus haute du drame lyrique. Le génie de Wagner, la nouveauté de ses procédés et de sa technique avaient, d'autre part, laissé sur l'art musical une empreinte si profonde qu'il ne paraissait guère possible de restituer à celui-ci son intégrité. De là la série de partitions hybrides écloses en ces derniers temps, d'opéras travestis, d'opéras comiques à perruque et à faux nez, dissimulant sous un vêtement d'emprunt leur origine.

Le carnaval est passé et *Fervaal* se présente sans fard et sans maquillage. Il renoue la tradition inter-

rompue, de telle sorte qu'on peut désormais établir, dans l'histoire du drame lyrique, la filiation en ligne directe : Gluck, Weber, Wagner, d'Indy.

L'art de *Fervaal* est incontestablement apparenté à celui de *Tristan* et de *Parsifal*. Il repose sur des principes semblables. Il a un idéal analogue. Il emploie, pour sa réalisation, des procédés similaires. Mais combien il s'en éloigne par la pensée et par l'expression lyrique! C'est bien un cerveau latin qui a conçu cette lucide, cette étincelante partition, d'une architecture si équilibrée, d'un développement si logique et si harmonieux. Le symbolisme qui s'en dégage n'est voilé d'aucune brume. L'amour pathétique qu'elle décrit, haussé à l'universelle fraternité des temps nouveaux, est bien de notre race et de notre temps. Les deux héros du drame, Fervaal et Guilhen, les amants qui découvrent dans le mystère de l'amour le secret de la vie, vibrent d'une vie individuelle, intense, et le souffle qui les anime vient d'une inspiration personnelle. Il n'est pas jusqu'à la couleur orchestrale qui se différencie complètement de la symphonie wagnérienne, affirmant, en même temps qu'une sûreté de main sans égale, une originalité foncière.

L'un des charmes les plus séduisants de cette œuvre merveilleuse, c'est le rôle prépondérant donné au paysage, dont la description pittoresque enveloppe les personnages, guide leurs actions, se mêle au développement du drame. Nous avons eu l'occasion déjà de signaler dans l'œuvre de Vincent d'Indy le panthéisme qui en constitue l'un des éléments les plus caractéristiques. Au lieu de traiter la nature en décor ou de n'en mettre en relief, comme le fit Wagner, que les symboles psychiques, l'auteur de *Fervaal* y découvre la source des sentiments qui traversent l'âme de ses héros. Elle les pénètre, elle agit directement sur leurs pensées. Les jardins ensoleillés de Guilhen, les brouillards qui déroulent dans la forêt druidique, autour de l'autel de pierre, leurs volutes fantastiques, les escarpements glacés d'Iserlech où siffle la bise, où gronde le tonnerre, le scintillement des étoiles, la lente chevauchée des nuages, la pâle clarté de la lune, musicalement décrits avec une sensibilité exquise, ont une part capitale dans l'exposé du drame. Ils font partie intégrante de l'action et n'en peuvent être disjoints, ajoutant à l'intérêt du récit, à la beauté des symboles mis en œuvre, à l'exposé des idées philosophiques que recèle le poème, une rare et saisissante puissance émotive. Par là encore, *Fervaal* se distingue nettement des œuvres qui l'ont précédé.

On pouvait pressentir, par l'étude des œuvres symphoniques de Vincent d'Indy, cet élément caractéristique appelé à s'épanouir dans son premier drame musical. Il apparaît dans la *Forêt enchantée*, dans *Saugefleurie*, dans *Wallenstein*, dans la *Symphonie cévenole*, dans *Istar*. Mais le théâtre seul pouvait lui donner sa plénitude et en consacrer le pathétique intérêt.

Le cadre forcément restreint de cette rapide étude ne nous permet pas d'entrer dans le détail de l'œuvre. Nous avons donné récemment une analyse du poème qui a permis de juger de sa haute portée et de la noblesse de sa conception. Mis en scène, ce poème acquiert une vie, un mouvement, une variété d'effets qui décèlent un sens affiné du théâtre, certes imprévu chez un artiste dont *Fervaal* est la première œuvre dramatique. A cet égard, le prologue, qui amène la rencontre de Guilhen et du héros celtique dans le tumulte d'une bataille, est, à lui seul, un chef-d'œuvre. Il prépare le drame en quelques épisodes caractéristiques exposés avec une sobriété et un goût parfaits et renferme tous les éléments essentiels de l'intrigue.

Rien de plus beau et de plus émouvant, à ce point de vue encore, que la mort de Guilhen, au troisième acte, et la scène surprenante qui la suit, la révélation faite à Fervaal par la voix des étoiles, la solennelle ascension qui emporte le Fils des nuées, désormais conscient, vers la lumière. C'est du théâtre shakespearien, cela, d'une audace et d'une grandeur indicibles.

A côté de ces scènes passionnées et pour faire diversion, l'assemblée du Conseil au deuxième acte, les cérémonies religieuses et le départ des tribus armées en guerre fournissent au metteur en scène l'occasion de déployer toutes les ressources de son imagination en même temps qu'ils permettent au musicien d'écrire d'imposants ensembles. Ces épisodes n'ont pas la nouveauté et la grandeur troublante des scènes que nous venons de citer. Ils extériorisent l'action, concentrée jusque-là dans le domaine psychologique, mais n'en offrent pas moins un vif intérêt. Vincent d'Indy, avec le scrupule consciencieux qui marque toutes ses œuvres, y a, en effet, apporté une vérité historique contrôlée par de minutieuses études des rites druidiques. Tout ce qui se passe à ce moment sur la scène est rigoureusement conforme aux traditions de cette Cravann qu'il a chantée dans *Fervaal* avec un filial amour. Il n'est pas jusqu'au nom des chefs qui n'ait sa signification spéciale, symbolisée par l'insigne que portent devant chaque guerrier des hommes d'armes. Même exactitude dans les mystères qui s'accomplissent sur l'autel, dans l'apparition des formes primordiales et du serpent qui enfanta le monde, si poétiquement exprimés dans le lent déroulement des brouillards. C'est, en raccourci, un exposé complet de la mythologie celtique encadrant avec précision la fiction de l'auteur et commenté par une musique descriptive dont l'intérêt ne languit pas un instant.

Ce commentaire symphonique du deuxième acte, très différent de l'inspiration qui dicta au compositeur le premier et le troisième dont la force émotive réside sur-

tout dans le développement des sentiments mis en œuvre et que termine une explosion lyrique admirable, montre la variété d'un tempérament musical exceptionnellement doué. On savait que Vincent d'Indy était un maître symphoniste. *Fervaal* le révèle musicien de théâtre. Malgré son apparente complexité, la polyphonie qui forme le tissu de sa partition est toujours claire et souligne d'un trait incisif, sans dominer le chant, les épisodes du drame. La trame en est strictement formée des thèmes mélodiques qui caractérisent les personnages de l'action et les idées évoquées. Et par des développements ingénieux, des combinaisons rythmiques imprévues, des modulations savoureuses à l'oreille, logiquement déduites des situations décrites, le compositeur offre un régal sonore qui ajoute aux beautés poétiques de l'œuvre un incomparable attrait. A cet égard, le troisième acte domine l'œuvre et la couronne superbement. D'Indy y a dépensé toute la force, la concentration et l'imagination de son génie créateur.

La soirée d'avant-hier, qui avait attiré une affluence énorme, a mis en relief, grâce à une interprétation excellente, ces qualités essentielles. Et c'est par un véritable triomphe que l'auditoire, composé de toutes les personnalités en vue de Bruxelles et de Paris, a accueilli le grand et noble effort tenté par la direction de la Monnaie.

M. Imbart de la Tour a chanté sans aucune défaillance, avec un goût parfait et une expression dramatique intense, le rôle difficile de Fervaal qu'il a composé en artiste compréhensif et profondément épris de son art. Mme Raunay a été au-dessus de tout éloge. Elle a créé avec une intelligence rare et une grâce infinie la touchante figure de Guilhen, tour à tour enjouée et insouciante, tendre, passionnée, pathétique, tragique et superbe quand, trahie, elle mène la horde des misérables à la conquête du pain et de l'or, pour retomber, dans la scène de la mort, défaillante et résignée. Elle a parcouru en tragédienne lyrique de haute valeur toute la gamme des sentiments exprimés par l'auteur. Quant à M. Seguin, on connaît la conscience et l'autorité de ce grand artiste. Le rôle d'Arfagard lui a fourni l'une des plus belles étapes de sa carrière. Sa voix sonore et expressive, l'ampleur de son geste, l'intérêt constant de sa mimique l'ont classé, une fois de plus, au premier rang. Et tous, les personnages épisodiques comme les premiers rôles, ont rempli dignement leur mission. Il n'y a vraiment que des éloges à adresser à Mmes Armand et Milcamps, à MM. Dufranne, Dequesne, Disy, Dantu, Cadio, etc. pour l'intelligence et le zèle qu'ils ont déployés.

L'orchestre et les chœurs, sous la direction de M. Flon, ont interprété merveilleusement la partition, dont les études, on le sait, avaient été extrêmement laborieuses. Les décors de MM. Devis et Lynen, tous les quatre d'un beau caractère décoratif, et la mise en scène minutieusement réglée par M. Baudu ont largement contribué au succès de cette soirée triomphale, qui a valu à l'auteur et à ses interprètes de nombreux rappels et une ovation enthousiaste.

LE SALON DE L'ART IDÉALISTE

A LA MAISON D'ART

Les œuvres exposées au Salon de l'Art idéaliste ne plaisent pas à tout le monde. Des journaux à critique superficielle ont déclaré n'y rien comprendre. Parbleu ! puisque ça dérange leurs habitudes. Ils ont eu les réactions du chat qui dort à qui l'on marche sur la queue : brusque réveil, miaulement aigu et coups de griffe. Les organisateurs du salonnet ont affiché ces appréciations dans leur local, crânement, en gens de lutte qui savent que plus la lutte est violente mieux elle vaut.

Mais ce qui plaît dans l'allure générale de ce mouvement qui à plusieurs paraît étrange, c'est l'opiniâtreté de ceux qui le mènent et la séduction qu'opèrent toujours les intransigeants qui savent ce qu'ils veulent, fût-ce bien, fût-ce mal, et vont de l'avant sans rien concéder, avec une joie de bousculer les badauds et d'affirmer leurs convictions. Ils aiment à faire scandale dans les mares aux grenouilles, au profit de leur idéal et cultivent la bataille comme un des moyens les plus féconds de faire triompher leurs idées chères.

L'art idéaliste est une des formes de l'art multiforme, de l'art si heureusement protéique ! car que deviendrions-nous, misère ! si c'était toujours la même chose. La seule erreur est, sans doute, de croire que c'est tout l'art. Mais trouvez-nous des artistes qui ne soient pas exclusifs, alors que l'exclusivisme, en concentrant toutes leurs forces sur un point isolé, est précisément la source de l'intensité de leurs œuvres ?

L'art idéaliste a le dédain de toutes les reproductions simplement matérielles de la nature. Il ne comprend pas celle-ci sans un nimbe de mystère et de symbolisme, sans un prolongement de la réalité dans l'obscur et le mysticisme, et il veut que toute œuvre mette en saillie ce caractère invisible, qui n'est tel que pour les âmes sans pénétration. De là vient que, même pour le portrait, il repousse la simple reproduction des traits réels, n'admettant pas qu'il y ait de vraie ressemblance sans l'extériorisation de la sub-conscience que chacun recèle au profond de lui-même. Ainsi, encore, le paysage doit, d'après sa vocation, exprimer les sensations impalpables que le Cosmos, en ses moindres expressions, suscite mystiquement en nous.

Allez, avec ces brèves notions, visiter le salonnet actuellement ouvert à la Maison d'Art. Assistez dans cet esprit aux concerts et aux conférences par lesquels on essaie d'intensifier et de compléter l'effet que font les peintures, les dessins, les sculptures, et vous comprendrez mieux ce qu'il y a de lyrisme dans ces efforts et leur sens véritable, non dépourvu de grandeur et de foi. Vous vous rendrez mieux compte de ce qui d'abord vous choquait ou vous désorientait et vous deviendrez plus justes en considérant la difficulté de réalisation d'un aussi éthéré programme.

Quelques-uns des exposants en approchent, sans qu'il soit permis de dire, croyons-nous, qu'aucun l'ait pleinement atteint.

On goutte une esthétique jouissance devant les tableaux de Jehan Delville, le principal moteur de cette école spéciale, qu'inaugura en France le Sâr Péladan dont il fut en Belgique le consul, devant certaines œuvres d'Artot, de Craco, de Louise Danse, d'Henriette Calais, de Roger de Egusquiza, de Mangeant, à mesurer quelles espaces ils ont déjà franchis et quelles étapes restent encore à accomplir par ces têtus et ces croyants. On ne saurait les juger du premier coup d'œil ; chacune de leurs productions veut une contemplation attentive et de la méditation. Ce devoir qu'elles inspirent a un grand charme et l'équité esthétique commande de s'y appliquer. Des imperfections apparaissent, certes, mais bientôt on sent qu'il ne faut pas exclusivement s'y arrêter, et d'autres détails, d'abord inaperçus, révèlent le travail saint et pieux de ces âmes toujours à la recherche de l'impénétrable et s'acharnant à l'exprimer. Un sentiment de respect et de reconnaissance éclôt alors et permet de jauger à leur véritable étiage les calembredaines idiotes et les pirouettes dédaigneuses des coureurs du reportage portant leur crayon comme les allumeurs de réverbères leur boute-feu, toujours pressés, toujours étourdis, toujours à la blague.

L'Esthète véritable est éclectique. Il n'a pas besoin, lui, de se cantonner dans un seul des compartiments de l'Art. Sa mission est de s'efforcer de les visiter tous et de tous les comprendre. Le Beau est essentiellement ubiquitaire. Le parti pris est un signe d'infirmité intellectuelle. Quand un groupe comme celui de l'Art idéaliste s'affirme en un total d'œuvres conçues et exécutées conformément aux principes de son esthétique supra-réelle, il faut y avoir le plus grand égard et l'analyser avec beaucoup de respect.

Six Puvis de Chavannes et un Burne-Jones attestent, par leur fraternelle présence, que de grands artistes comprennent ainsi le devoir à l'égard de leurs jeunes émules. Cela vaut mieux que tous les certificats gouailleurs de la journalistique.

HENRY DE GROUX

(Pages inédites d'un livre prochain.)

Au salon de la *Libre Esthétique*, cette année, il y a Paul Gauguin, il y a Albert Besnard, il y a Henry De Groux.

D'autres, certes, aussi ; le choix, en vérité, de cette exposition offre une exacte synthèse de cet instant de l'art moderne, avec ses oppositions et ses harmonies, ses tendances éparses, ou groupées, ou voisines ; — quand parfois le maître manque, un disciple d'importance est là pour le rappeler.

Mais je n'ai entendu prodiguer autant de blâme à nul qu'à Gauguin, autant de louange à nul qu'à Besnard, — et si les œuvres de ces deux artistes donnent au drame esthétique comme un dénouement double, l'œuvre de De Groux en constituerait la péripétie la plus ardente : car Gauguin, c'est la défaite, et Besnard, c'est la victoire ; mais De Groux, c'est la bataille.

La défaite .. On réédite en l'honneur de Gauguin des clichés un peu las à cause du surmenage, et des gamins de tous les âges décrètent, gravement, devant cet art austère et hautain, qui asservit la nature selon de très personnelles lois et ne livre pas, sans exiger du curieux un peu d'effort, le secret chaste et profond de ses mystérieuses tendresses : C'est affreux ! Ni dessiné ni peint !... En dernier ressort, après huit secondes d'examen, un passant à fourrures a prononcé : « Ni fait ni à faire. » — Au consentement du suffrage universel la défaite est souvent préférée par de bons esprits : j'aime du moins les croire tels, partageant leur avis, et me remémorant l'admiration de Redon, de Degas, de Puvis, de Carrière, de Mallarmé, de Dolent, de Mirbeau, de Roger Marx, de Geffroy pour ce méconnu... Au fait, alors, méconnu ? Point tant ; ou par qui ? Et si je comptais les imitateurs...

Besnard a des admirateurs sincères et compétents. C'est un artiste d'une adresse prodigieuse, et dans ses croquis exposés là, plus encore que dans ses tableaux, il faut bien admirer l'inouïe magie de cet œil et de cette main. Je crois la part du cerveau moins grande, ou, s'il intervient, c'est pour altérer par d'extraordinaires dons de ruse plutôt que de compréhension ou d'intuition les mérites incontestables de ce dessinateur et de ce coloriste. Ah ! celui-là n'est pas un simple, non ! Et j'entends bien qu'il est difficile, à cette date, d'être simple avec vérité, mais je sais sûrement que le Beau Pur n'est pas orienté aux infinis raffinements d'un art toujours plus compliqué et en qui éclatent — charmes suprêmes en ce sens qu'après eux il n'y a plus rien — les phosphorescences d'une « délicieuse » pourriture.

A Gauguin qui, dégoûté, précisément, de cette pourriture, s'est fait, art et esprit, l'élève des sauvages Maories, le public préfère Besnard qui célèbre l'apothéose de notre décadence.

A une statue sévèrement belle tu préfères, femme jolie, un miroir.

A de telles victoires, soyons quelques-uns qui nous entêtions à préférer la défaite... Et voyons à les démêler dans la lutte.

C'est De Groux que je veux dire.

***

Il m'attendait donc ici, ce peintre dès longtemps admiré et aimé, ce douloureux visionnaire et ce tragique songeur, pour, tandis qu'à travers des cités pleines d'autrefois je poursuis mes propres visions et mes propres songeries de futur, me révéler un effort analogue et à demi réalisé...

Dans les plus éclatants témoignages de l'histoire et du rêve, il cherche l'éternelle archée, le principe sans cesse trahi par le temps, mais qu'il faut bien que, chacun pour sa part, chacun selon son âme, les Esprits s'efforcent à démêler des éléments périssables afin de pouvoir devant l'avenir témoigner d'eux-mêmes et de leur dignité. La Vie, la Vérité de la Vie ! C'est elle que De Groux, dans les yeux des musiciens et des poètes et d'autres héros, et dans leurs œuvres par son pinceau commentées, voit et nous montre avec le geste impérieux d'une volonté fière de ne pas fléchir sous le poids de la pensée.

A l'ordinaire, quand un peintre « pense », on lui jette l'ironique louange de « poète » ; c'est sans doute pourquoi les poètes, s'ils ne sont pas seulement des assembleurs de syllabes épris du rôle de baladins où cette société, qui vient d'eux et marche contre eux, voudrait les réduire, s'ils « pensent », eux aussi, et, *poètes* purement, sont hautement *philosophes*, se voient refuser le premier de ces titres et restent notés du second comme de je ne sais quel odieux ostracisme. « Peinture littéraire » et « Poésie philosophique » : *injures* ; vaines, mais irritantes. J'ai entendu le grand Puvis de Chavannes protester avec indignation contre cette forme toute moderne de l'ingratitude et déclarer, violemment : « Je ne suis qu'un peintre ! » et dire : « Un peintre-poète, c'est Chenavard ! » — Excusable erreur verbale, et la conséquence logique et mau-

vaise d'un déni de justice, auquel il faut prendre garde de nous accoutumer.

Si, jusqu'ici, peu de poètes ont vraiment mérité l'injure de Philosophes, la gloire durable est assurée à ceux-là seuls qui la mériteront. Dans des pages récentes (1), qui sont d'un rare écrivain, M. Adrien Mithouard annonce qu'« il viendra des poètes philosophes. Ils seront douloureux, savants et mystiques. Les anciens contemplaient le nombre : les modernes aspirent à l'infini... L'Idéal s'est reculé, on l'appelle parfois l'au-delà. L'art nouveau n'est plus merveilleux d'achèvement, mais sublime d'impuissance. Le temps est venu où les artistes impeccables et sereins font place à ceux qui agonisent d'espoir ». Émouvantes et suggestives paroles, où je sens frissonner, selon le mot de Banville, « le chœur impatient des chefs-d'œuvre futurs »!...

Ce qui est vrai des poètes, vous le savez dès longtemps, est vrai des peintres. Les plus grands d'entre eux sont ceux qui pensent, — à la condition, comme je le dis de De Groux, que leur volonté d'artistes ne fléchisse pas sous le poids de la pensée. Mais, en général, les grands penseurs ont tous été de grands artistes; écrivains, musiciens ou plastiques, ils ont tous d'instinct observé avec une stricte et libre fidélité les lois providentielles du mode par eux choisi pour l'expression de leur pensée. Ce mode, cet instrument, ils l'aiment pour lui-même, pour la joie — sensuelle avec spiritualité, spirituelle jusqu'en la sensualité — qu'il leur procure, passionnément. Epris du but, ils s'éprennent du moyen, et ne l'ont, du reste, choisi que par amour, — je veux dire parce qu'ils ont trouvé en lui plus qu'en nul autre (et sur l'impérative et irrésistible désignation d'une fatalité divine) les éléments harmoniques avec leur individuelle nature qui leur permettaient d'atteindre, grâce à lui, vite et sûrement au but adoré. Ainsi, le grand peintre n'est « qu'un peintre » comme le grand musicien n'est « qu'un musicien » : ne demandant l'expression qu'à l'instrument de son art propre; et celui-là, précisément, ne serait ni peintre ni poète, qui troublerait et confondrait les limites essentielles des deux domaines. Celui-là commettrait une faute symétrique et contraire et égale à celle de ces artistes, nos trop nombreux contemporains, qui prennent le moyen pour le but et, par les sortilèges d'une habileté dangereuse, interrompent les relations nécessaires des arts entre eux, font du langage de chacun pour quiconque ne le pratique pas une sorte de cryptographie stérile et accréditent cette erreur : que la peinture et, par exemple, la musique ne sont pas deux vibrations de la même corde tendue dans l'infini, deux clartés ou deux voix de l'éternité. Ceux-ci — bien que, de leurs yeux physiques par leur main sur la toile la lumière même du soleil coule, asservie ou dérobée, sans rien nous révéler en outre de ceci qu'elle est la lumière — ont les yeux de l'esprit fermés, comme celui-là manquerait de justesse dans sa vision. Egalement négligeables, leurs doctrines sont étrangères à celle qui permit à Baudelaire, à Delacroix, à Wagner d'avoir raison de croire qu'ils sont tous trois des peintres, tous trois des poètes, tous trois des musiciens.

Doctrine, la vraie, ou la seule : un fonds à tous les arts commun est la vie pensée. Etudions la nature pour apprendre d'elle le procès de la création; puis, l'œuvre d'art étant dans l'éternité (puisqu'elle ne subit plus, paysage ou visage, l'action du soleil ni des années), ne nous attardons davantage à ce qui sous nos yeux se compose et se décompose incessamment, apparait et passe. Pour faire *vivant dans l'éternité*, — notre unique empire, — c'est-à-dire pour créer une idée, un fantôme, une forme que tous puissent *toujours* reconnaître, copions, selon les lois d'après lesquelles la nature concerte une fleur, un nuage, un rayon, des modèles situés hors de l'espace et du temps, dans la vie vraie, hors des apparences, dans la vie qui ne meurt pas, dans la vie pensée.

CHARLES MORICE.

(*A suivre.*)

(1) Du *Spectateur catholique*, de février.

JEHAN DELVILLE

Le Frisson du Sphinx, vers, in-8°, 91 pages et table. Bruxelles, Henri Lamertin, 1897.

Le poète Jehan Delville est aussi Jehan Delville le peintre et Jehan Delville le polémiste. Homme multiple, encyclopédique, cerveau à facettes, à larges facettes, comme les aime la conception contemporaine de l'artiste, comme le furent quelques personnalités inoubliables dont le zodiacal cortège est conduit par Léonard de Vinci, monseigneur Léonard, ainsi que les douze constellations majeures par Régulus ou Aldébaran.

Soixante et deux pièces composent le recueil nouveau de l'auteur des *Horizons hantés*. Beaucoup de sonnets, le sonnet étant vraiment, indépendamment des mérites spéciaux de forme que chanta le correct Boileau en sa froide versification prosodique et professorale, un moule dont les proportions restreintes et le mécanisme d'un ingénieux clichage s'adaptent très équationnellement à l'expression des courtes réflexions et des courtes descriptions qui surgissent dans les intellects méditatifs ainsi que des îlots dans les archipels.

Les soixante et deux pièces sont d'une noble allure parnassique, cousines germaines des inspirations cérémonieuses de Leconte de l'Isle, avec plus de flamme parfois. De-ci de-là un très beau vers maximaire ou axiomatique qu'on souhaite retenir et qu'on enferme dans cette cage, hélas! toujours ouverte à l'envol qu'est la fragile mémoire.

On lit avec une joie virile et un travail monotone de l'esprit et des yeux. Le défaut de ces alexandrins bien établis (il n'y a guère d'autre coupe) est dans leur correction versificatoire, entendue au sens des règles, bien fatiguées, de la prosodie académique dont le convenu et l'artificiel saillissent chaque an davantage et que cultivent encore pieusement, comme des rites infrangibles, les poètes pris dans l'atavisme de plusieurs siècles de rimaison et de strophisme réglementaires. Jehan Deville, quoique de nature puissamment originale, aime à s'enfermer dans cette discipline surannée et emploie sa vaillance à s'y contraindre. Il n'a pas, ou dédaigne, le sens de la belle liberté versique qui, revenant aux traditions de la poésie antique et aux inspirations charmantes des trouvères, alors qu'aucun traité de prosodie officielle n'existait, s'abandonne à l'instinct musical qui vibre incessamment dans l'âme des vrais poètes et, assouplissant cette pauvre langue française trop longtemps mise au cordeau et bêtement domptée par les gardes-champêtres de lettres, s'efforcent à lui rendre la sveltesse, l'élégance, la richesse naïve d'autrefois.

Les vers nouveaux de Jehan Delville n'ajoutent, en réalité, rien

de nouveau au bagage formidable des vers existants. C'est un bel édifice de plus dans une ville où trop se ressemblent les édifices. L'architecture est belle mais combien connue! On se sent repris dans des formules mille fois contemplées. Aussi l'intérêt du recueil nous paraît être moins dans le recueil lui-même que dans ce qu'il fait penser de son auteur. Pour faire pareille œuvre il faut une intéressante et forte nature. On admire cette aptitude à faire si abondamment ce qui, en réalité, est difficile, même si ce n'est qu'une imitation d'exercices entrés dans les catalogues et invariablement classés. Mais on souhaite que cette individualité, très marquante par son talent et son intransigeance, se livre à d'autres exercices, mieux en accord avec son temps et ses brillantes aptitudes et se dégage d'une théorie qui cathédrise le vers en une question de rime et de comptage des pieds. De la musique! comme criait Verlaine quand il signalait « les torts de la rime »; de la musique et « pas de littérature! » La cadence en sa répétition charmeuse, le rythme en ses heureux brisements de la cadence, l'assonance des voyelles et même des consonnes au lieu de la rime obligatoire, les images d'imprévue originalité, la variété des coupes s'adaptant aux infinies nuances de l'âme moderne, le néologisme, cet instrument d'enrichissement de la langue, l'émotion constante pénétrant les moindres mots et les aimantant de pathétisme, l'abandon confiant à l'instinct ce susciteur d'inspiration, — voilà le programme, voilà le décalogue du néo-poète.

Quant au prosodisme, il est temps de le mettre au musée des belles choses qui ont fait leur temps et dont toute application nouvelle semble un crime de pastichage.

LA NOBLESSE DE LA FAMILLE VERLAINE

Un de nos abonnés nous communique une note publiée par l'*Education populaire* au sujet de la famille de Paul Verlaine, et y ajoute ces renseignements :

« Voici une note curieuse concernant Verlaine.

La famille Verlaine serait noble! Déchue, probablement. Il y a des Verlaine un peu partout, à Châtelet, etc. L'origine est ardennaise.

Verlaine est un petit village sur la ligne de Luxembourg, près de Longlier. C'est là qu'on voit dans les grands bois

... Les myrtilles au pied des chênes.

Verlaine a supérieurement décrit tout cela. Il connaissait son pays. Mais, voilà, il est né à Metz, et il est classé Parisien par M. France.

La note se rapporte à la réception solennelle faite à Laroche à M. Charles Verlaine, natif de cette ville, *primus* de l'Université de Louvain en 1722. Il y est dit :

« A cette famille Verlaine, des Ardennes, anciennement noble, appartenait le poète moderne parisien, le décadent Paul Verlaine, mort si misérablement à Paris, en 1896. Elle fut jadis noble et en possession de seigneuries.

Aux archives de l'État, à Liége, se trouvent les *Manuscrits généalogiques* de Le Fort, père et fils, hérauts d'armes du pays de Liége, aux XVIIe et XVIIIe siècles. On y voit (vol. XVIII, p. 50) l'intitulé suivant : *Verlaine* (de), sa généalogie depuis l'an 1531, notes et quartiers. »

Memento des Expositions

BOURGES. — Exposition nationale des Beaux-Arts (art moderne et art rétrospectif). 15 mai-15 juillet. Délai d'envoi : 15-28 avril. Dépôt à Paris, du 15 au 20 avril, chez Denis et Robinot, rue Alfred Stevens. Renseignements : *M. le maire de Bourges.*

COPENHAGUE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1er mai. Délais d'envoi : 1er-31 mars. Renseignements : *M. V. Klein, commissaire général.*

DRESDE. — Exposition internationale des Beaux-Arts. 1er mai 30 septembre (prolongation éventuelle : 15 octobre). Délais d'envoi : 12-25 mars. Gratuité de transport pour les envois acceptés. Renseignements : *Bureau de l'Exposition internationale, à l'Académie royale des Beaux-Arts, Terrasse de Brühl, Dresde.*

MILAN. — Exposition triennale des Beaux-Arts. 15 avril-30 juin. Délai d'envoi : 15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. E. Visconti Venotta, président.*

PARIS. — Salon de 1897 (Champs-Elysées). 20 avril-8 juin. Délais d'envoi : peinture, 5-10 mars (27 mars pour les hors concours); dessins, aquarelles, pastels, etc., 6 et 7 mars; œuvres d'art décoratif, 30 et 31 mars; sculptures, 23-27 mars pour les ouvrages importants; 23-25 mars pour les bustes, médaillons, statuettes, médailles et pierres fines; architecture, gravure et lithographie, 28 et 29 mars.

ID. — Société internationale des Beaux-Arts (Champ-de-Mars). 24 avril-30 juin. Délais d'envoi : peintures, gravures, 18-20 mars; sculptures, 25-27 mars; architecture et objets d'art, 29-31 mars. Pour les sociétaires et associés : peintures et gravures, 2-4 avril; sculptures, 8-10 avril; architecture et objets d'art, 6-8 avril. Renseignements : *M. Puvis de Chavannes, président.*

TUNIS. — Institut de Carthage. 1er-31 mai 1897. Délais d'envoi : notices, 5 avril; œuvres, 20 avril. Correspondant à Paris : M. Pierre Petit, 19, place Cadet. Renseignements : *Secrétaire général du comité artistique, rue de Russie, 16, Tunis.*

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897; œuvres, 1er-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1er juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin.*

VENISE. — Deuxième exposition internationale d'art. 22 avril-31 octobre 1897. Transport gratuit, aller et retour, pour les artistes invités. Délais d'envoi : 1er-15 mars. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *Secrétaire général de l'Exposition, Municipio di Venezia.*

PETITE CHRONIQUE

C'est mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, qu'aura lieu, au Salon de la *Libre Esthétique*, le premier des deux concerts que nous avons annoncés. Il sera consacré aux maîtres français des XVIIe et XVIIIe siècles : M.-R. LALANDE (1657-1726), A.-C. DESTOUCHES (1672-1749), dont on exécutera la cantate *inédite* « OEnone » pour une voix de femme avec symphonie, et J.-PH. RAMEAU (1683-1764).

L'orchestre sera dirigé par M. VINCENT D'INDY. Solistes : Mlles G. B. et M. D. DEMEST, professeur au Conservatoire, MM. A. DUBOIS (violon) et DOEHAERD (basse de viole). Le clavecin sera tenu par M. ALBENIZ. Prix des places : 5 francs (places réservées) et 3 francs. Abonnement aux deux concerts : 8 francs. S'adresser pour l'abonnement à MM. Breitkopf et Haertel, Montagne de la Cour, 45.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Deuxième liste d'acquisitions (1). A.-J. HEYMANS, *La Chaussée de mon village.* —

(1) Voir notre dernier numéro.

CH. COTTET, *Matin brumeux à Venise.* — F.-R. CARABIN, Encrier (grès), 4me et 5me ex. — Id., *Pot à tabac* (2me ex.), — A.-W. FINCH, Poteries.

MAISON D'ART. *Salon d'Art idéaliste.*— Aujourd'hui dimanche, à 3 heures. Conférence par M. MICKAËL : *Les Ailes de Psyché.*
Jeudi 18 mars, à 3 heures. Conférence par M. ROBERT CANTEL : *Les Renaissances.*
Samedi 20 mars, à 3 heures. Conférence par M. FRANCIS DE CROISSET : *L'Amour de nos jeunes poètes.*
Jeudi 25 mars, à 3 heures. Conférence par M. MAURICE CARTUYVELS : *La Vie future dans les croyances antiques.*
Le prix d'entrée à chacune de ces conférences est de 2 francs.
Pour rappel, mardi soir, à 8 h. 1/2, concert de M. H. Heuschling avec le concours de Mme E. Dietz.
A la fin du mois d'avril, la Maison d'Art ouvrira une exposition d'œuvres anciennes et nouvelles de M. EUGÈNE SMITS.

Le comité pour l'érection d'un MONUMENT A PAUL VERLAINE donnera le jeudi, 25 mars, une fête à laquelle prendront part MM. Cazals, Emile Verhaeren, Edmond Picard, Camille Lemonnier, etc. M. Henry Krauss a promis aux organisateurs son concours, ainsi que M. G. Flé, dont plusieurs commentaires musicaux des poèmes de Verlaine seront exécutés.
Cette fête aura lieu au Salon de la *Libre Esthétique*, où le poète fit l'une de ses dernières conférences. Nous en publierons, dans notre prochain numéro, le programme détaillé.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ETUDES. — MARDI, 16 mars, à 8 h. 1/2. M. EEKHOUD. La pléiade shakespearienne. — MÊME JOUR, à 5 heures. M. DE GREEF. Histoire de la philosophie. — MERCREDI, 17 mars. M. le Dr JOSEPH, Introduction à l'histoire de l'art antique. L'art de l'Egypte et de la Mésopotamie (avec projections lumineuses). 1re conférence. — VENDREDI, 19 mars, à 8 h. 1/2. M. L. GUMPLOWICZ. Streifzüge durch die neue deutsche Dichtung. — MÊME JOUR, à 8 h. 1/2 du soir, 28, rue de Ruysbroeck. M. VERMANDELE. Cours de diction. — SAMEDI, 20 mars. M. ELISÉE RECLUS. Iran, Touran, Caucase et Mésopotamie.
Au commencement du mois d'avril, M. COBDEN SANDERSON fera, en langue anglaise, une conférence (avec projections lumineuses) sur : La reliure, ses procédés, son idéal.

Des cours de diction et de littérature sont donnés à la Maison d'Art par Mme Van Strydonck et M. Sigogne tous les jeudis, à 3 heures (diction) et à 4 heures (littérature et technique vocale). — On s'inscrit à la Maison d'Art.

Le théâtre Molière annonce pour jeudi prochain la première représentation de l'*Arlésienne*, l'émouvant drame de Daudet, musique de Bizet, joué par Mme A. Tessandier, M. Taillade et divers artistes de l'Odéon et du Vaudeville.
L'orchestre, composé de quarante musiciens, sera dirigé par M. Lanciani.

Le bureau de location est ouvert pour la première de *Onzen Karel en Egypte*, la très joyeuse pièce d'ombres que prépare le théâtre du Diable-au-Corps.

Numance, le drame lyrique de M. Jean Van den Eeden dont nous avons eu dernièrement une audition dans l'atelier de M. Van der Stappen, sera représenté en décembre prochain au Théâtre royal d'Anvers. L'ouvrage sera monté avec des décors et des costumes neufs et promet d'être le « clou » de la prochaine saison musicale anversoise.

La Fédération wallonne de la province de Namur ouvrira le dimanche 25 avril, au théâtre de Namur, un concours dramatique entre tous les cercles de la Wallonie. Onze cents francs de primes y sont affectés. Prière aux sociétés qui désirent y participer de se faire inscrire *avant le 15 mars* chez M. LOUIS BODART, rue de l'Ange, 15, à Namur.

Voici, pour les pèlerins de Bayreuth, les dates des représentations de cette année. On jouera huit fois *Parsifal*, les 19, 27, 28 et 30 juillet; 8, 9, 11 et 19 août. L'*Anneau du Nibelung* aura trois séries de représentations : la première du 21 au 24 juillet, la deuxième du 2 au 5 août, la troisième du 14 au 17 août.
Les représentations commenceront, comme d'habitude, à 4 heures, à l'exception du *Rheingold*, qui commence à 5 heures et se joue sans entr'actes.
On peut s'adresser à Bruxelles, pour tous renseignements, à M. Katto, éditeur, rue de l'Écuyer.

Une société vient de se constituer à Paris sous le nom de *L'Estampe nouvelle*. Elle a pour but de publier des compositions imprimées sur métal, sur bois ou sur pierre, en recherchant surtout les manifestations curieuses nouvelles et originales de l'art du graveur. Le nombre des sociétaires est limité à cinquante au maximum. Ne peuvent en faire partie aucun graveur ni aucun éditeur d'estampes.
Comité : MM. Eug. Rodrigues, *président;* Roger Marx, baron Roger Portalis, *vice-présidents;* Galichon, *secrétaire;* Delafosse, *trésorier.*

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 12. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 21 MARS 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

VICTOR ARNOULD

L'Art littéraire dans l'Histoire.

La SOCIÉTÉ NOUVELLE, — l'admirable revue que fondèrent Arthur James, tristement disparu dans la mort, et Fernand Brouez, tristement disparu dans la maladie, — cette œuvre collective d'une si haute et si vivante activité, qui depuis treize années ne s'interrompait point de verser aux esprits européens le plus tonique cordial d'idées philosophiques, sociales, esthétiques et que la pieuse, presque farouche jalousie d'un père ne veut pas voir vivre encore alors que le fils qui en fut l'âme ne peut plus la conduire, — la *Société nouvelle* — qui renaîtra sous une autre forme pour servir la cause sacrée de l'humanité progressive — a, dans ses dernières livraisons, publié un manuscrit de VICTOR ARNOULD, d'une portée extraordinaire, d'une beauté saisissante, le maître livre de cette existence, elle aussi injustement tourmentée et n'ayant pas atteint le suprême épanouissement littéraire : l'*Essai d'une histoire sociale de l'Eglise* (1).

C'est inachevé! Les dernières pages n'ont pas subi la revision définitive qui les eussent mises au point du chef-d'œuvre que sont les premières. Mais combien cette statue, en partie restée fruste et insuffisamment sortie du marbre (telle la *Victoire* de Michel-Ange), atteste la pénétration et l'amplitude supérieures de ce cerveau, mécanisme de royauté artistique, porté par ce grand malchanceux comme un roi en exil porte sa couronne.

En est-il beaucoup, même parmi ceux pour qui la lecture des belles choses est la nécessaire nourriture et qui vont au livre ainsi qu'à une table bien servie, qui se soient arrêtés à ce titre d'une insuffisante réclame, n'annonçant, semblait-il, qu'une tentative de soumettre à un nouveau traitement intellectuel un sujet bien usé? La défaveur qui atteint les publications posthumes, trop souvent simples cérémonies funèbres de complaisance, n'a-t-elle pas atteint et éteint cette série de chapitres prodigieux? C'est à craindre, si l'on en juge par le silence qui a persisté, quoique pourtant, quelques-uns, que le hasard d'un désœuvrement propice a induits

(1) Voir la *Société nouvelle*, nos 48, 49, 115-116, 117, 118, 120, 121, 126, 130, 133, 135, 143 et 145.

à « aller voir », en soient revenus dans un émerveillement qui mettait invinciblement sur leurs lèvres ce cri : C'est de tout premier ordre!

Et, en effet, rarement on vit conception plus profonde des souvenirs impérissables, des traces dramatiques et ineffaçables qu'ont laissées la surextion, le développement, les espérances originaires, les triomphes, les déceptions et les misères historiques du Christianisme; rarement on vit mise en un organisme plus ingénieuse et plus pathétique de cet événement déjà prolongé pendant dix-neuf siècles, le plus mémorable des destinées tragiques de la race aryenne. C'est l'historien dans toute la splendeur d'une âme calme, puissante, obstinément et vastement observatrice, poussant le don des généralisations aux plus lointaines limites, agençant et équilibrant les faits en une architecture de temple et de pyramide, se mouvant harmonieusement dans l'innombrable des données qui font le fourmillement des évolutions de l'Humanité.

Mais ce qui, dans le journal d'Art pour lequel nous traçons ces lignes, et pour les doctrines esthétiques objet de ses préférences, importe au-dessus de ce superbe travail de penseur, c'est le style qui en est le vêtement splendide.

Tous ceux qui furent mêlés à la vie politique belge savent quel polémiste étonnant a été Victor Arnould, et avec quelle virtuosité intarissable, dans la *Nation* notamment, il savait investir les banalités quotidiennes des beautés amples par lesquelles un esprit de haut vol fait saillir, des moindres épisodes, la beauté émouvante des lois universelles qui les pénètrent et les commandent comme l'électricité parcourant les câbles transmetteurs et les emplissant de son impalpabilité. En ce sujet historique plus noble et si vaste, dans la sérénité des études dégagées de la contingence et de l'émoi des événements contemporains, les rares qualités qui mettaient Victor Arnould hors de pair, trouvèrent une occasion plus heureuse de se manifester. Et vraiment lui-même devait sentir le salutaire de cette intellectuelle solitude, de cette douce Thébaïde morale, puisque même à ceux qui l'approchaient de près et étaient les confidents de ses joies laborieuses ou de ses rancœurs, il ne parlait guère de la grande œuvre à laquelle il consacrait ses heures paisibles; de telle sorte que, il y a quelques années, quand des fragments parurent dans une notoire revue française, à nul ne vint l'idée que le Victor Arnould dont le nom apparaissait en signature fût notre illustre compatriote, cet avocat manqué comme on disait charitablement, ce politicien instable, ce souffrant à qui la vie avait imposé sa Bohème alors qu'il semblait né pour une existence de belle ordonnance florentino-flamande.

La splendeur de la forme! La noble phrase pure et harmonieuse! L'image d'un dessin ingénieux et d'un coloris à puissante fraîcheur! L'universalité d'un glacis poétique lamant toutes les parties de sa vive transparence! Le charme marchant d'une même allure avec la force! A la lecture, une émanation constante des viriles et savoureuses séductions dont les effluves vibrent sur les écrits héroïques de Paul de Saint-Victor. Des jouissances égales à celles que dispensent les œuvres d'imagination les plus exaltantes! La preuve, enfin, que l'Histoire, quand un grand styliste s'en empare, est peut-être la plus divine matière pour l'Art.

Et c'est en ceci que, vraiment, le côté exemplaire de cette œuvre se révèle en une opportunité spéciale. Plus d'une fois nous nous sommes joints à ceux qui signalent la fatigue éreintée du roman, ce réceptacle littéraire des mœurs et des passions en leurs réalisations anecdotiques. La pauvreté et l'uniformité des sujets. L'exsanguinité de ce corps saigné et ressaigné jusqu'à l'anémie incurable. Plus d'une fois nous avons dit aux jeunes en quête d'une voie où mener la chasse littéraire : « Allez à l'Histoire! L'histoire est sans cesse à refaire. Chaque génération a le devoir de la reviser et de donner sur elle de nouvelles impressions. L'histoire est pareille aux productions du génie : elle est susceptible d'interprétations inépuisablement renaissantes, nul ne peut donner sur ses mystères la solution définitive. Elle n'est point une Comédie française mesquinement soumise à des traditions clichées. Et, d'autre part, où trouver des personnages, des héros, des figures comparables aux vivantes entités qui ont mené ce drame toujours tonnant? Quel cerveau en créera de plus turbulents que ces hommes, ces femmes, dont chacun semble un mythe, une incarnation des secrets cosmiques, une expression plus poignante, plus touchante, plus effrayante de l'Universel qui commande tous les êtres et tous les événements? »

Oh ! la beauté de tout cela repris et récrit, et repeint, et remodelé par de vrais artistes. Lemonnier décrivant Philippe le Bel ou Charles le Téméraire! Eekhoud décrivant Artevelde, ou, s'emparant des matériaux étonnants réunis par Charles Duvivier en un monceau à pied d'œuvre, pour narrer le poème épique de la formidable et séculaire querelle des d'Avesnes et des Dampierre! Et nos jeunes, à la suite, entrant dans l'histoire, en conquérants sonnant les fanfares dans les clairons sonores de leur style, non pas pour suivre inutilement la fantaisie, mais pour conter scrupuleusement et scientifiquement les faits vrais, plus vibrants que tous les rêves !

Un devoir s'impose au Gouvernement : celui d'ordonner une édition nationale de l'œuvre de Victor Arnould. Elle ne peut rester dans le demi-oubli des articles de revue. Elle a droit à être solennisée. Elle est un des plus beaux livres qui aient été écrits en Belgique. Elle est une gloire et un modèle. Elle peut être le point de

départ émulatoire de travaux magnifiques. Elle peut rendre la vigueur à nos écoles littéraires qui commencent à piétiner sur place dans les courtes productions d'une prose lasse et d'une poésie pâlotte. Elle pousse un grand appel vers un travail plus noblement humain!

HENRY DE GROUX (1)

(Pages inédites d'un livre prochain.)

Ces principes, ceux-mêmes d'Henry De Groux, et, agitant telles idées générales, je ne pensais qu'à lui. Je ne sache pas, en effet, vision d'artiste plus que la sienne étrangère à des visées temporaires ou locales. Tellement que même son personnage civil et de passant ne consente que mal ou à peine aux coudoiements de l'heure et se signale aux yeux de loisir par les caractères, sur lesquels tout le monde est d'accord sans que personne ait pris soin de les définir, de l'étrange. Il est pourtant — l'homme, je pense, comme l'artiste — de son époque; pas plus que de toutes les autres. Sous un ciel médiéval verriez-vous mieux que sous celui-ci ces yeux d'enfant où le rire de la joie et de la bonté tout à coup s'éteint comme à l'aspect, par eux seuls, d'une apparition à la fois de désespoir et d'exaltation, ce front à l'ordinaire crispé dans la constance du songe, ces cheveux longs portés avec timidité, cette allure gauche et noble, courageuse et tremblante, cette physionomie singulière où le goût et l'habitude de la méditation paralysent les natives défiances de qui, se sentant différent de tous et de tous épié, voudrait les surveiller, prudent, et les oublie pour mieux, songeur, et brusquement se les rappelle, brusquement et douloureusement, avec un recours à de l'ironie tempérée de pitié? De tous les temps ou de nul; et de même il aurait toutes les patries ou pas une, Flamand de Bretagne, exilé ici, là-bas aussi. (A Paris on se souvient — il faut bien s'en souvenir pour lui! — qu'il est d'origine française; je pense qu'à Bruxelles on est heureux de se souvenir qu'il y est né.)

En art aussi son originalité est entière, avec la sauvegarde d'une illustre parenté : un peu des clartés puissantes, terribles et douces d'Eugène Delacroix, Henry De Groux ne l'imite pas plus qu'il n'a choisi de ressembler, extérieurement, à Ernest Hello; mais les préférences de son rêve frôlent volontiers celles du peintre des *Croisés* et des *Pestiférés*. On vérifierait le mystère de cette rencontre au lieu des âmes par des similitudes de noblesse dans la conception et de brusquerie tendre dans l'exécution, par des rapports de logique hardiesse dans la fantaisie tragique, par une communauté de préférences pour le geste orageux, l'expression tourmentée, l'héroïsme romantique des attitudes, aussi par la même adoration pour cette magie, en effet adorable, de la couleur, chère à tous les deux pour elle-même sans que jamais ni l'un ni l'autre ne lui cèdent au point de la laisser, splendeur physique, éclipser l'éclat lyrique des pensées. Le rapprochement, s'il convenait de le poursuivre, vaudrait autant par les écarts que par les traits communs. Mais, sauf de celle-ci, — qui, proprement, n'en est pas une, évoquant la Peinture, ou l'Art, plutôt que tel « système » personnel à quelqu'un ou à quelques-uns, — De Groux, non plus que d'une heure et d'un lieu, n'est d'aucune école. Le fait même est significatif, je crois, d'une personnalité vivace, que celle-ci apparaisse au lendemain des impressionnistes comme à leur veille, sans plus se recommander de quiconque d'illustre autour de cette date, et avec un simple orgueil laisse voir la prétention d'être, à ses risques, soi, — après avoir, il faut toutefois le dire, erré, mais pas longtemps, dans la corruption réaliste.

D'une telle erreur sont plus coupables que les artistes les circonstances où commença leur éducation. En se développant, l'Imagier génial qui est en De Groux ne tarda pas à se rendre compte de l'insuffisance d'un effort qui s'assignerait pour terme l'ambition de donner aux éléments visibles de la vie un double, même caractéristique.

Il fut sauvé quand il aima Daumier...

A lire Baudelaire, à écouter Wagner il perdit, devant ses propres désirs, le sentiment d'une déprimante solitude : d'autres, autrement mais aussi, s'étaient orientés aux splendeurs de la joie et de la gloire vivantes où se recèle le secret fécond de la vie! Il se connut et prit courage. Plus tard Rubens devait lui dire le dernier conseil.

Les portraits que de ses deux héros expose, à ce Salon, De Groux, ont le mérite et le sens d'un magnifique hommage.

... Notre orient ne varie pas, mais la couleur de notre âme. A des heures, elle le contemple, morne ou furieuse, à travers le désespoir de ne l'atteindre que du désir. Et puis, les gens — « Pauvres gens, que les gens! » disait Verlaine — sont là, pleins de reproches, d'aigreurs, d'égoïsme, d'injustice et de toutes les méchancetés, pour donner plus d'amertume au gouffre qui nous sépare de l'idéal, et si le poète, dans ces heures cruelles, fait un geste, c'est les *Fleurs du mal* ou le *Christ aux outrages*. — Mais il est d'autres heures, par delà les ténèbres du jour,

Par ces soirs solennels de célestes vendanges,

où le temps s'efface, et le gouffre, et les gens, où nous planons déjà, la durée s'illustrant des clartés éternelles, dans l'air léger de la gloire, dans la splendide essence de la joie, et le poète de ces belles heures extasiées écrit la *Tétralogie*...

N'est-ce pas ce que vous lisez dans ces deux portraits? Wagner — calmé, triomphant, épanoui, élu, roi, du haut de son œuvre enfin touchant à la réalité spirituelle des splendeurs, esprit pur lui-même devenu, dont l'amour exalte son génie; Baudelaire — inassouvi, désolé, replié sur lui-même dans l'horreur des fantômes qui font à sa pensée un linceul de cris damnés : mais du fond de sa damnation comme d'un hautain recul, ce sont aussi les splendeurs qu'il contemple, et elles dorent encore d'un reflet suave les horizons ordinaires de sa tristesse; plutôt qu'au renoncement, plutôt qu'à l'abattement de la malédiction subie, il invite aux affreux tumultes de la colère et de la révolte, et sa haine est une face de l'amour...

Son œuvre d'apaisement et de joie, De Groux la médite, lointaine encore, — déjà commencée, pourtant (*Orphée* et les *Mages* et la *Mort de Darius* et surtout les interprétations des poèmes wagnériens).

Son œuvre de colère est plus avancée. Je citais le *Christ aux outrages* et vous savez les *Vendanges*.

L'*Épopée napoléonienne* en sera le plus vaste épisode.

L'histoire, mais légendaire, avec juste assez de consistance précise. Outre un prétexte admirable à dire toute la vie synthétisée dans la plus illustre entre les dernières crises de l'histoire, l'occasion, peut-être unique, de la saisir dans ses éléments essen-

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

tiels avant qu'ils se soient évaporés sous l'implacable action du temps. La vie, oui, excellemment : La Vie Pensée.

Pour parler dignement de cette suite napoléonienne, sujet tentant, je voudrais bien des pages... On sent, çà et là, les hésitations précieuses de l'artiste devant le monstre à réduire, à posséder, et le portrait peint de Bonaparte n'a pas le même sens que le portrait lithographié de Napoléon.

Peut-être la *Veillée de Waterloo* s'exagère-t-elle dans le mouvement romantique, et j'en sais une autre interprétation, du même peintre, de dimensions très réduites, dans les tonalités éteintes, qui m'a davantage ému.

Mais le *Retour de l'île d'Elbe!* La sublime composition du tableau, l'ardeur lucide de l'exécution! Ce cercle fantastique, guerrier, religieux de drapeaux inclinant des aigles vers l'homme aux bras ouverts, qui s'offre, environné, embrassé de plis tricolores où palpite l'amour de tout un peuple, à ce baiser rude, eucharistiquement, tout à tous, l'hostie sanglante!

« Un peu plus loin vers le symbole, un peu moins livré dès le premier plan... » disent, non pas particulièrement de ce tableau, mais de chacun des tableaux de De Groux, quelques critiques. — Je ne critique pas.

Et le public se partage. Pas une œuvre qui plaise tout entière à tous, et tous en voudraient des morceaux.

C'est la bataille, disais-je.

Or, à cette bataille quel dénouement souhaiter?

La victoire?

Par un contre-sens immanent à l'absurdité sociale, la notion du triomphe, en art comme en tout, est devenue négative, comportant uniquement le suffrage des sots. Car *les mêmes* — parmi ceux qui comptent — savent ce qu'on doit admirer en Gauguin et ce qu'on peut admirer en Besnard. Par quel prestige d'erreur celui-ci, donc! si ce n'est pas des deux lui que *les mêmes* estiment le plus haut, apparaît-il un triomphateur quand l'autre un vaincu, si ce n'est qu'entre eux au moindre et, justement, pour de gracieuses tares est allé le flottement inconscient — non pas de la Foule, sainte et infaillible — mais des snobs, béants?

Heureusement, quand la mode a fait son passage de bruit, quand recommence sur une destinée le silence qui lui permet de révéler d'un mot définitif, accompagné d'un geste dont les plis ne seront plus dérangés, sa propre vérité, la gloire et la victoire reprennent leur acception positive et deviennent propriété de qui les paya de ce loyer fatal de la temporaire défaite.

Je dois donc souhaiter celle-ci à De Groux, si je crois qu'il mérite la victoire.

CHARLES MORICE

AUTOUR DE « FERVAAL ».

La deuxième et la troisième représentation de *Fervaal* ont confirmé le grand succès de la première. Un double rappel a triomphalement terminé chacun des actes de cette belle partition, définitivement classée au premier rang des œuvres lyriques modernes.

La critique a rarement montré pareille unanimité dans son appréciation élogieuse d'une œuvre nouvelle. Tous les grands journaux de Paris, le *Temps*, les *Débats*, le *Journal*, l'*Echo de Paris*, la *France*, l'*Evénement*, la *Libre Parole*, le *Gaulois*, et même le *Petit Journal* ont consacré au drame musical de M. d'Indy des études détaillées dans lesquelles ils proclament la maîtrise du compositeur. Seul le *Figaro* publie un article semé de chausse-trapes dont le récent et retentissant insuccès de *Messidor* explique l'amertume.

Même accord dans la presse belge. A part un hebdomadaire inexistant et M. Cattier, — le Tombeur de Wagner, — qui s'est créé une spécialité et, à défaut d'autre, presque une originalité dans la critique à rebours, tous les journaux bruxellois ont reconnu et loué comme il convient la grande valeur de *Fervaal*, que M. Maurice Kufferath, entre autres, n'hésite pas à déclarer « l'œuvre la plus forte, la plus noble, la plus haute qui ait surgi depuis *Parsifal* ».

Voici donc un événement important, et tout à l'honneur de la compréhension artistique de notre pays, trop souvent méconnue ou mise en doute. Ce n'est pas la première fois, au surplus (les exemples abondent), que la Belgique affirme la sensibilité de son sens esthétique et la sûrete de son jugement. Dans le domaine musical surtout elle a décidément du bon et il convient de s'en réjouir.

De ce concert d'éloges se dégage l'impression que *Fervaal* est une création personnelle, originale, dramatique dans ses moyens d'action, émouvante dans l'expression lyrique de la pensée. Quant à sa portée philosophique, au sens exact de son symbolisme, diverses opinions ont été émises. Les œuvres de large envergure prêtent souvent à cette diversité de commentaires et chacun y trouve, selon son propre tempérament, des concepts adéquats aux tendances particulières de son esprit. De quelles gloses variées n'a-t-on pas cherché à éclaircir, pour n'en citer que quelques exemples, l'*Ode à la Joie* qui couronne la Neuvième Symphonie! Quelles polémiques la signification précise du rôle d'Hamlet n'a-t-elle pas soulevées! Et, dans un autre domaine, quels flots d'encre a fait couler la mystérieuse *Ronde du capitaine François Banning Cock*, gloire du musée d'Amsterdam!

Fervaal prête, lui aussi, à des interprétations diverses. D'aucuns y ont vu une sorte de glorification du christianisme. Ce qu'annonce le héros, pour eux, dans ses paroles prophétiques, c'est la venue du Sauveur. Le règne de Lumière qui s'ouvre tandis qu'éclate à l'orchestre, à la fin de l'œuvre, l'admirable symphonie bâtie sur le thème d'amour, serait le triomphe définitif des préceptes de Jésus-Christ, l'irradiation de la religion chrétienne sur toute l'humanité.

Nous pensons, d'accord avec M. Alphonse Richard qui a donné dans la *Revue socialiste* la plus belle étude qui ait été publiée sur *Fervaal*, que le sens du poème de M. d'Indy est tout autre. Sans doute l'oracle a proclamé, dans la solitude des montagnes noyées de brouillards :

Tzeus est mort,
Esus dort,
Yésus veille,
Yésus vient!

Sans doute aussi, au début du troisième acte, le fils des Nuées élève vers le ciel, en un geste d'invocation et de prière, la poignée de son épée qui a la forme de la croix rédemptrice.

Ces évocations chrétiennes ne sont, dans le drame de M. d'Indy, qu'un point de départ, et sa conception embrasse un horizon plus vaste que l'événement historique dans lequel on veut le cantonner. Fervaal a la révélation des temps futurs. Il croit à la puissance souveraine de l'amour mutuel :

La nouvelle Cravann est née...
Mais ce n'est pas Cravann, la Patrie est plus grande!
A l'Orient la lumière a brillé
Et la Joie embrase le monde.
Partout s'étend la paix féconde.
Ils sont venus les temps prédits...
Le jeune Amour est vainqueur de la Mort!

Remarquez que le symbole de la Croix est placé tout au début du troisième acte qui contient, dégagé des épisodes extérieurs nécessaires, la conception philosophique du drame. Fervaal part donc de la doctrine du Christ pour se sublimer et atteindre à la fraternité universelle. Le bonheur, auquel il tend de toutes les forces de son être, réside dans une vie intense, obtenue par le développement harmonieux des facultés humaines, ainsi que l'enseigne Tolstoï. Or, le moyen d'avoir la plus grande somme de vie, et d'atteindre le bonheur suprême, est d'accroître sa valeur morale par la plus belle des vertus: l'amour des hommes, l'esprit de sacrifice. Le dévouement pour autrui donne une vie surhumaine, un plaisir magnifique à celui qui s'y résigne. La morale de l'Amour, quand elle sera généralisée, amènera la solidarité positive entre tous les hommes. Ce sera là la foi nouvelle, la religion restaurée qui transfigurera la nature entière.

Pour traduire cette idée, M. Vincent d'Indy a repris l'antique symbole de l'ascension de la montagne; il s'est souvenu que les héros des légendes indiennes considèrent la montagne comme un temple sacré, comme le lieu terrestre où les âmes, profitant de l'élan que la terre s'est imprimée à elle-même, prennent le plus librement leur essor vers les grandes vérités éternelles: l'amour des êtres, le sacrifice, la charité.

Et de même que ces énormes blocs de pierre se sont lentement soulevés des profondeurs de la terre vers les étoiles du ciel, de même, très lentement, les instincts grossiers des hommes se sont peu à peu transformés en une conscience morale très haute. L'aspiration au bien des autres êtres est devenue l'unique principe de vie, la seule condition de bonheur, l'unique mobile des actions, le seul devoir (1).

En se plaçant même au point de vue historique, la première version que nous avons rencontrée ne s'expliquerait point puisque à l'époque des invasions de la Gaule par les Sarrasins (VIIe siècle de notre ère), le christianisme était solidement implanté, et depuis quatre cents ans environ, dans la région cévenole où se passe l'action. Le massacre des martyrs de Lyon date de l'an 280, et saint Agrève était bel et bien évêque lorsqu'il fut immolé, vers l'an 500, dans une cérémonie druidique.

M. d'Indy a pu, sans doute, ne pas se soucier, pour sa fiction, de l'exactitude historique. Il a pris soin, toutefois, sans fixer avec une rigoureuse précision la date des scènes qu'il décrit, de déterminer pour celles-ci une époque approximative, marquée par divers points de repère. Et dès lors nous sommes portés à croire que la prédiction de Fervaal ne s'applique pas au Christ, mais vise un idéal plus vaste, encore indécis, que l'avenir dégagera peu à peu. L'aube de l'Ère nouvelle annoncée s'est levée peut-être derrière le Golgotha, mais celle-ci s'étend bien au delà de la lutte de deux religions. Et le discours enflammé de Guilhen, à la fin du premier acte, dissipe toute équivoque.

(1) Ce résumé de la doctrine de Tolstoï et son application au drame de M. d'Indy sont empruntés à M. Alphonse Richard (*Revue socialiste*, novembre 1896, pp. 568 et suiv.).

D'aucuns disent — et le sagace *Guide musical* est du nombre — que le poème de *Fervaal* est assez proche parent des poèmes de Wagner, tout en étant un peu plus confus.

Je ne rappellerai pas les longues années pendant lesquelles les meilleurs esprits se refusaient à reconnaître les symboles ou le sens philosophique de la tétralogie ou de *Parsifal*. Mais j'affirme que la pensée de Vincent d'Indy, de quelque façon qu'elle soit manifestée dans *Fervaal*, est diamétralement opposée à la pensée de Wagner.

Dans *Parsifal* et même dans la Tétralogie, où la Femme annonce le règne lointain de l'amour, Wagner ne s'est pas éloigné du sens de la philosophie chrétienne, fondue et mêlée intimement aux idées du temps.

Soit qu'il ait mieux pressenti l'avenir, soit que plus jeune de près d'un demi-siècle d'Indy soit plus rapproché des grandes idées qui peupleront les cerveaux de nos descendants, la ligne principale, l'épine dorsale philosophique — passez-moi l'expression — de son œuvre est le contrepied des conceptions de Wagner. Parsifal est l'apothéose du sacrifice. La révolte de Guilhen, d'abord, celle de Fervaal ensuite, protestent contre le sacrifice quand il empêche et entrave le Don ou l'Échange en sa plus complète expression, l'Amour. Tout ce qui détruit l'amour fort, patient, créateur, inspirateur et rénovateur, tout ce qui l'arrête et le diminue dans les masses comme dans les individus, est impie, malsain et faux, — faux, — faux.

Voilà ce que signifie l'hymne à la Joie de Fervaal.

Brunnhilde, au dernier acte du *Crépuscule*, chante l'amour remplaçant et détrônant l'orgueil des rois divins ou humains, la domination des puissants et l'envie, ce mensonge des faibles, ainsi que l'a fait le christianisme.

Mais Fervaal, pour que l'amour triomphe, nie tout ce qui fut institué par les dieux ou par les hommes pour le diriger ou le maintenir; il nie la nécessité de la souffrance, il nie le sacrifice aux dieux, seul moyen tangible qu'avait trouvé l'antiquité pour persuader l'homme de la nécessité d'une harmonie cosmique et de la discipline héroïque qu'elle impose à chacun de nous. Désormais, cette harmonie, nous sommes capables de la concevoir, de la vouloir, d'en jouir; nous sommes montés assez haut pour qu'elle soit notre plus grande joie, et plus n'est besoin de l'antique système pénal des douleurs imposées et des immolations arbitraires pour nous la faire désirer.

Le poème de Vincent d'Indy n'explique peut-être pas toutes ces choses bien clairement pour notre génération. Mais on les sent à travers son œuvre. Et l'on sent aussi que ceux qui viendront après nous liront comme à livre ouvert les espoirs les plus exaltés de notre époque dans le drame du maître français.

UN TOURNOI POÉTIQUE

L'*Art idéaliste* a organisé à la Maison d'Art de Bruxelles une solennité d'un nouveau genre, très intéressante, désignée par cette dénomination approximative: TOURNOI POÉTIQUE.

L'an dernier il avait été question d'une joute analogue: deux partisans du *verslibrisme*, deux partisans du *prosodisme* (*id est* l'ancienne poésie numérique et rimée), Emile Verhaeren et Edmond Picard, d'une part, Albert Giraud et Ivan Gilkin, d'autre part, auraient exposé et débattu, en une sorte de procès, le pour et le contre des deux écoles, la vieille, la jeune, qui en sont encore aux querelles, mais qui vont insensiblement à l'entente fraternelle, l'une avec ses audaces et ses nouveautés, l'autre avec

ses traditions et son conservatisme. Il y aurait eu plaidoyer et répliques réciproques, émaillés d'exemples pris aux plus notoires représentants contemporains des deux tendances. Le public aurait formé le tribunal, n'ayant pas, il est vrai, à rendre un ridicule arrêt en forme, mais quittant l'« audience » avec des impressions plus vives et des notions plus claires.

C'est ce projet qui s'est réalisé sous une forme un peu modifiée. Dans une conférence rapide M. du Chastaing a exposé l'état du litige et brièvement résumé les arguments habituellement présentés pour la défense de l'une et de l'autre thèse. Puis des récitateurs, quelques-uns très bons, M. Chomé, par exemple, quoiqu'il soit professeur de déclamation (et qui pire est au Conservatoire), ont lu, en alternant, des morceaux choisis de vingt-deux poètes belges, dont voici la liste, chaque verslibriste ayant en regard un prosodiste destiné à servir de comparaison, si pas de repoussoir.

	Poètes verslibristes.	Poètes parnassiens.
1.	Charles Bernard	Franz Ansel.
2.	Maurice Desombiaux	Fernand Roussel.
3.	Max Elskamp	José Hennebicq.
4.	Arthur Toisoul.	Léon de Busscher.
5.	Paul Sainte-Brigitte	Fernand Severin.
6.	Henri Vande Putte.	Jean Delville.
7.	Albert Mockel	Francis de Croisset.
8.	Georges Rency.	Maurice Cartuyvels.
9.	Charles Van Lerberghe	Valère Gille.
10.	Maurice Maeterlinck	Iwan Gilkin.
11.	Emile Verhaeren	Albert Giraud.

L'assemblée, fort nombreuse ma foi, et en majeure partie composée de dames (combien « nos sœurs » deviennent, à leur grand honneur, attentives à tous les mouvements intellectuels!) a prêté une attention assidue à cette cérémonie, finalement un peu longuette, mais en somme fort remarquable. Une certaine monotonie qui se dégageait par moments faisait penser que peut-être le premier projet eût été d'une réalisation plus vivante dans son débat à quatre parties. Mais en somme l'essentiel a été atteint : faire penser l'auditoire, le faire penser à l'intéressant problème qui cause une si belle et si salutaire crise dans le monde poétique.

On connaît nos idées sur la question. A maintes reprises nous avons exprimé l'avis que l'art poétique a besoin de renouveau et que le verslibrisme, pressenti par Baudelaire, espéré par Verlaine comme une terre promise, inauguré si brillamment par Laforgue, continué par Vielé-Griffin et une pléiade de néophytes, apparaît comme la forme rajeunie à laquelle finalement tous se rallieront. Le public a semblé incliner de ce côté par l'ovation qu'il a faite à la *Révolte* de Verhaeren, puissamment dite par M. Chomé. Et pourtant, quand immédiatement après on a entendu le *Saint-Michel* d'Albert Giraud, certes dans les mêmes âmes se sont réveillés les sentiments de reconnaissance pour une versification qui, si elle s'en va, fut longtemps la très noble expression des enthousiasmes et des émotions de tous ceux qui parlent la langue française.

De tels tournois devraient se renouveler. Ils sont éminemment salutaires et il sera facile de corriger ce qui laissait à désirer dans cette première tentative.

CONCERTS DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Première matinée.

L'horizon musical s'étend de plus en plus, ainsi que le faisait justement observer M. Gevaert, l'un des auditeurs les plus assidus des séances musicales de la *Libre Esthétique*. On fouille le passé avec autant de curiosité et d'intérêt qu'on en met à étudier les œuvres les plus audacieuses de la musique d'aujourd'hui — et de demain. Il n'y a que les compositeurs d'il y a cinquante ou soixante ans qui aient perdu la faveur du public.

Ce qui justifie la sympathie qui se dessine de plus en plus pour les maîtres du XVIIIe siècle, — et qui a son équivalent dans la régression des peintres vers les primitifs, — c'est qu'on y trouve, en germe, les principes sur lesquels repose l'actuelle conception de l'art musical. Au siècle dernier, comme de nos jours, la musique exprimait des sentiments, mettait en relief des situations dramatiques. C'était un langage, avec ses inflexions, ses accents, ses rythmes, et non un prétexte à ariettes et à romances. A cet égard, rien de plus caractéristique que le récit et l'air extraits du *Dardanus* de Rameau, l'une des plus belles pages inscrites au programme du concert consacré par la *Libre Esthétique* aux maîtres français de XVIIIe siècle et chantée avec une autorité et un style superbes par M. Demest. La mélodie, de large allure, s'unit étroitement au texte, en souligne toutes les intentions. C'est du drame musical, cela, et du meilleur. Cet aperçu d'une œuvre inconnue à Bruxelles n'éveillera-t-il pas le désir de reconstituer l'œuvre dans son intégralité? Il y aurait un bel effort d'art à accomplir, soit au Conservatoire, soit au théâtre de la Monnaie, en montant le chef-d'œuvre de Rameau, si proche de nous malgré sa date éloignée. Et le grand succès d'*Orphée* n'est-il pas fait pour inspirer confiance à une direction intelligente?

La cantate inédite de Destouches, *Œnone*, remise à l'orchestre par M. Vincent d'Indy et exécutée, sous sa direction, en première audition, est d'un caractère moins dramatique. C'est une œuvre lyrique d'une forme pure et charmante, pleine de trouvailles harmoniques et de détails exquis. Comme toutes les cantates *a camera* de l'époque, elle se compose d'une partie descriptive (*Introduction et Air pastoral, Récit et Air tendre*) et d'une partie tragique (*Récit et Air de fureur, Récitatif accompagné et Air amoureux*). OEnone, à la vue des bergers qui s'aiment dans la campagne, se rappelle Pâris et ses caresses. Elle se désole d'être seule, lorsque survient Junon qui lui révèle que son bel amant l'a trahie. Elle frappera le coupable. Mais l'amour l'emporte, dans le cœur d'OEnone, sur le ressentiment et elle supplie Junon d'épargner l'infidèle. Que lui importe sa douleur, pourvu que Pâris vive!

La musique écrite pour ce petit poème par André-Cardinal Destouches, surintendant de la musique du Roi, a beaucoup de grâce. Elle s'élève, dans l'air de fureur, à une expression intense que l'orchestre commente de traits judicieux et sobres.

Œnone a trouvé en Mlle Gabrielle Bernard une interprète compréhensive et intelligente dont la voix timbrée, l'articulation nette et les qualités de musicienne ont été très appréciées. Elle a été supérieurement accompagnée par l'orchestre et par M. Albeniz, qui tenait le clavecin.

L'auteur des ballets de *Melicerte*, de l'*Inconnu* et des *Éléments*, Michel-Richard de Lalande, maître de musique de la chapelle de Louis XIV, figurait au programme avec une suite composée d'un *Air grave*, d'un *Air vif* et d'une *Chaconne gracieuse* extraits des nombreuses compositions écrites pour les soupers du Roi.

Et pour compléter ce programme archaïque, que terminait le pimpant rigodon de *Dardanus*, M. Vincent d'Indy exécuta sur le clavecin, accompagné par MM. A. Dubois et Doehaerd, la 4e Suite en concert de Rameau, la plus belle, croyons-nous, et la plus originale des quatre suites composées par l'auteur de *Castor et Pollux*.

EXPOSITION VERHEYDEN

Dans le monotone déroulement des médiocres expositions du Cercle artistique, quelques paysages de M. Isidore Verheyden, d'une franche et belle allure, — nous songeons surtout au *Rocher de Namèche* reflété dans l'eau sur laquelle glisse un fantômatique chaland, — donnent une sensation d'art. Ces forêts rousses où le soleil allume de tragiques incendies, ces marais campinois endormis dans une ceinture de roseaux, ces dunes évoquant de chaotiques bouleversements fleurent la nature et le plein air. Ils affirment le bon peintre épris des joies du soleil, de la verdure, du miroitement des eaux, peignant avec sincérité, pour la joie de peindre.

Des portraits de femmes, d'enfants, de militaires, d'une facture un peu sèche, montrent que l'artiste n'a pas toujours, comme dans ses paysages, la liberté du choix et de l'heure.

« Ruy Blas » à l'Alhambra.

Dans le monologue du troisième acte et dans la scène du dernier, où Ruy Blas vole son épée à Don Salluste, M. Krauss s'impose grand comédien. Ailleurs, dans les parties sentimentales (scène avec la reine) de l'œuvre, son jeu parait moins sûr et ses attitudes parfois fausses et factices.

Le drame de Hugo, où le quatrième acte semble superflu, reste néanmoins un admirable poème mi-lyrique, mi-dramatique, auquel un acteur de la valeur de M. Krauss fait bien de s'attaquer. Son rôle, même dans ses parties faibles, est composé avec soin et intelligence. Chacune de ses interprétations intéresse. Il a fait du théâtre dont il est le pensionnaire un lieu littéraire d'où les chefs-d'œuvre ne sont point impitoyablement chassés. On ne saurait trop l'en remercier, ni mettre assez de bonne grâce à l'y venir applaudir.

PETITE CHRONIQUE

Une séance à la mémoire de Paul Verlaine sera donnée jeudi prochain, 25 mars, à 2 h. 1/2 précises, au Salon de la Libre Esthétique (Place du Musée), où le Poète fit l'une de ses dernières conférences.

MM. Émile Verhaeren, H. Carton de Wiart, Charles Morice, Camille Lemonnier, Edmond Picard parleront du poète. Mlle Claire Friché, soliste des concerts du Conservatoire, interprétera quatre poésies de Paul Verlaine mises en musique par M. Georges Flé. M. Henry Krauss déclamera *La Mort de Philippe II* et plusieurs poèmes des *Fêtes galantes*.

Des cartes d'entrée à 5 francs (places réservées) et à 2 francs seront mises à la disposition du public au contrôle du Salon. La recette sera intégralement affectée au fonds destiné à l'érection du Monument Verlaine.

Le théâtre du *Diable-au-Corps* vient de renouveler son affiche. *Les Amours d'Izoline la Blonde* (est-ce bien le titre ?) font défiler quelques tableaux exquis d'Am. Lynen et le *Voyage d'Onze Karel en Egypte*, d'Hendrick, une fantaisie truffée de calembours et d'à-peu-près, d'une ironie pas méchante et d'une irrésistible drôlerie, secoue d'un bon et large rire la salle entière. Avec l'*Horloger d'Yperdamme* et le *Noël blanc*, avec les intermèdes variés de MM. Falens, Lutens, Crabbe, Rhamsès II et de Mme Léry, ce nouveau spectacle attire et retient la foule dans la petite salle de la rue aux Choux qu'il faudra se hâter d'agrandir.

Au concert du Conservatoire de ce jour M. Gevaert fera exécuter la symphonie en *ut* de Schubert, la *Siegfried Idyll*, l'ouverture de *Faust* de Wagner et une ouverture de Weber.

La Société des Concerts symphoniques Ysaye annonce son quatrième concert pour dimanche prochain, au théâtre de l'Alhambra. Ce concert, dirigé par M. Vincent d'Indy, aura lieu avec le concours de MM. Thomson et Ysaye, les deux protagonistes de l'école belge du violon. Parmi les œuvres figurant au programme, citons le Concerto de Brahms pour violon et orchestre exécuté par M. Thomson (pour la première fois à Bruxelles), le Concerto pour deux violons de Bach, exécuté par MM. Ysaye et Thomson, les Variations symphoniques (*Istar*), de Vincent d'Indl, l'Ouverture d'*Éléonore*, etc.

Par extraordinaire ce concert aura lieu à 1 h. 1/2 et la répétition le samedi 27, à 2 heures.

Pour les abonnements et les places s'adresser à la maison Breitkopf et Härtel, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

Le second concert de la *Libre Esthétique*, consacré au XVIIIe siècle musical allemand, aura lieu, comme nous l'avons annoncé, le mardi 30 courant, à 2 h. 1/2 précises.

La clôture du Salon est irrévocablement fixée au 1er avril.

Du 22 au 28 mars 1897, au Cercle artistique et littéraire, Bruxelles (Waux-Hall du Parc), exposition de quelques œuvres de Mlle Marie-Antoinette Marcotte, la très intéressante et très vivante artiste anversoise. Ouverture demain, lundi, à 2 heures.

MAISON D'ART. — Le Salon d'art idéaliste sera clôturé dimanche prochain, à 5 heures.

L'ouverture de l'Exposition d'œuvres anciennes et nouvelles d'EUGÈNE SMITS aura lieu le samedi 8 mai.

Actuellement, dans les salons du premier étage, exposition de portraits de Paul Verlaine par F.-A. Cazals,

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Dix-septième année — N° 13. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 28 Mars 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE



Miroir en cuivre repoussé, par M. F.-R. Carabin

Les Salons de la *Libre Esthétique* innovèrent en accordant une place aux Arts mineurs, que défendirent avec une si belle vaillance, de l'autre côté du détroit, Walter Crane et William Morris. Son exemple fut suivi, mais pour ainsi dire à contre-cœur, et ce bon mouvement fut de courte durée, car cette année les Arts mineurs ont vu pour eux se clore l'huis de nos Salons et salonnets d'art, au grand contentement de certains barbouilleurs de toiles à autant la grosse. La *Libre Esthétique* seule leur est inébranlablement restée fidèle, convaincue qu'à côté des Besnard, des Monet, il y a place digne d'honneur pour les artistiques conceptions des Horta, Charpentier, Carabin, Finch et tant d'autres.

De toutes parts des tentatives novatrices cherchent à se faire jour : le mobilier, la céramique, le papier peint, les étoffes, l'orfèvrerie, le vitrail semblent renaître à la vie artistique, et si les résultats actuellement acquis ne sont pas définitifs, ils repèrent la route, ils indiquent la voie où d'autres pourront aller plus avant. Jamais un art,

œuvre anonyme s'il en fut, ne s'est créé de toutes pièces et nul aujourd'hui ne pourrait dire quelle sera la synthèse de l'art de demain. Les efforts d'un chacun, aussitôt améliorés par d'autres, s'épanouiront enfin et cette efflorescence sera l'art futur que nous ne verrons pas.


Estampe décorative, par M. E. Grasset.

Dans cette recherche de formes nouvelles il faut reconnaître que le travail le plus ardu est pour l'architecte et que cet art primordial de l'architecture, d'où tous les autres devraient dériver, est bien resté celui où l'abus du poncif est le plus notoire, où le respect d'une tradition défunte est à l'état aigu.

Actuellement l'architecte, au lieu de chercher à créer des formes et des combinaisons nouvelles pour des besoins nouveaux, s'efforce d'enserrer tant bien que mal, et plutôt mal que bien, les contemporaines aspirations dans des formules par trop usées.

Lui qui devrait être le suprême ordonnateur pour qui œuvreront sculpteurs, céramistes, tapissiers, s'est rapetissé au rôle de constructeur, sachant à peine reprendre ses droits pour la façade de l'édifice, qu'il considère pourtant comme seule d'importance. Les tentatives de quelques hardis apporteurs de neuf ont été jusqu'ici accueillies avec peu d'enthousiasme, surtout par leurs confrères, mais comme en toutes choses rien ne peut prévaloir contre ce qui est véritablement beau, leur œuvre marquera comme point de départ d'une évolution architecturale en nos pays.

L'un de ces chercheurs, Victor Horta, expose à la *Libre Esthétique* un ameublement complet de salle à manger : cheminée, buffet, lambris, portes, tables, chaises. Cet ameublement n'est qu'une partie d'un tout qu'il faudrait voir pour pouvoir bien l'apprécier : car le souci primordial de l'artiste, pour qui une maison type ne doit pas exister, est de créer un ensemble s'adaptant le plus adéquatement possible aux aspirations et à la manière de vivre du maître du logis.

L'ameublement de la *Libre Esthétique* requiert spécialement par une très grande originalité de forme, par une recherche heureuse de combinaisons nouvelles : telle est, par exemple, la disposition de la cheminée avec ses deux armoires-buffets faisant corps avec le foyer, avec ses appareils d'éclairage s'enroulant gracieusement autour des montants du meuble pour se mirer dans la glace.

La coloration même de l'appartement, coloration dépendante, d'ailleurs, du restant de l'habitation, est l'objet de soins délicats : l'emploi de bois du Congo d'une couleur franche, la dégradation savante de la décoration entière vers le haut de l'appartement donnent une impression d'homogénéité à laquelle la bibeloterie cahotante de nos appartements n'a guère habitué nos yeux.

La bibliothèque, le paravent et les cadres de Charles Plumet indiquent la même recherche de formes nouvelles et sont remarquables par la simplicité et l'harmonie de leurs courbes.

Au point de vue des arts du feu, la *Libre Esthétique* renferme quelques produits de premier choix. Ce sont d'abord les poteries décorées et émaillées de A.-W. Finch, dont les tons chauds, les rouges, les jaunes, les orangés flambent à l'œil, faisant encore mieux ressortir le côté sombre, farouche, des céramiques d'Herman Kaehler. La forme des poteries de Finch n'est jamais quelconque, la fabrication en est plus soignée que les précédentes années, leur aspect est chatoyant et leur prix n'est pas exagéré. Ce détail, mesquin à première vue, n'est cependant pas négligeable, car il est aussi absurde de faire des poteries à exemplaire unique ou tirées à très petit nombre, et partant d'un prix élevé, que de faire des tableaux à mille exemplaires.



Estampe décorative, par M. Louis Davis.

Comme fabrication les poteries et panneaux céramiques au grand feu de William de Morgan sont tout à fait remarquables.

La richesse des colorations, la beauté des émaux les font rivaliser avec les plus beaux produits de l'art ancien, mais au point de vue de l'originalité du décor, telle pièce fait trop songer à la faïence hispano-mauresque, tels carreaux accusent des suggestions par trop persanes et tel panneau céramique n'est qu'une répétition d'un motif renaissance déjà vu dans l'un ou l'autre musée.


Estampe décorative, par M E. GRASSET.

Plus originales sont les céramiques de Carabin : son encrier, son pot à tabac, par exemple, amoureusement modelés, sont de forme imprévue, mais franche et sans la lourdeur de certains vases de Dalpayrat.

Les émaux translucides cloisonnés d'or sur porcelaine tendre de Fernand Thesmar sont d'une richesse de coloration et d'une perfection technique remarquables qui en font presque des objets de bijouterie céramique.

Les verres soufflés de Koepping, d'une hardiesse d'exécution surprenante mais d'une fragilité excessive, demeurent des fantaisies de vitrine, sans autre usage possible.

Les poignées de tiroir, de buffet de M. Rathbone sont fort bien comprises pour leur destination. L'artiste traite rationnellement le métal et cherche la beauté dans la construction plus que dans une ornementation superflue; pas d'ornement pour l'ornement, mais une forme directement inspirée des conditions habituelles de mise en œuvre de la matière. Moins heureux sont ses chandeliers.

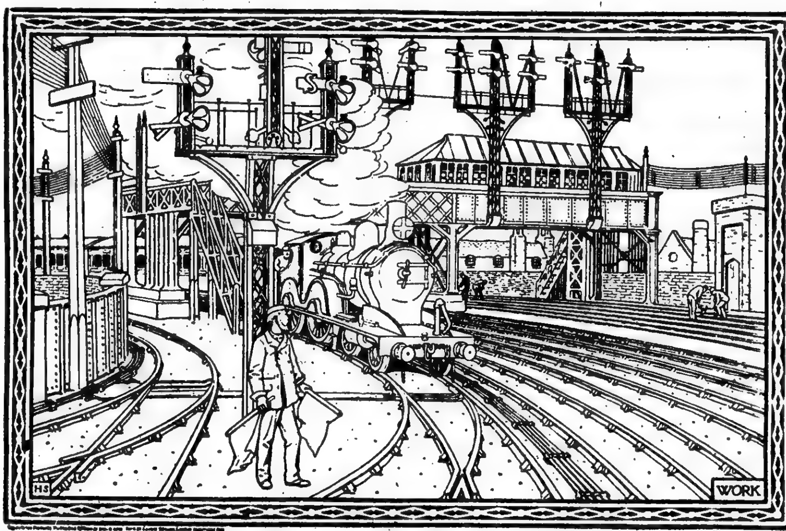
Aux beautés propres au métal, M. A. Fisher cherche à joindre le prestige de la couleur. Ses émaux révèlent une palette délicate et subtile et son envoi fait regretter l'abandon où l'on a laissé tomber aujourd'hui cet art merveilleux de l'émailleur.

Les quelques cuivres envoyés par *The Birmingham guild of handicraft* sont intéressants et démontrent qu'un enseignement professionnel plus approfondi s'impose dans nos écoles d'art industriel : il y a quantité d'énergies artistiques que de fallacieuses espérances de génie égarent vers le grand art et qu'il importe de ne pas laisser se perdre, car pouvant trouver leur emploi avec leur valeur réelle, elles pourraient rendre à nos industries d'art leur ancienne splendeur.


Masque fantastique (broche), par M. HENRY NOCQ.

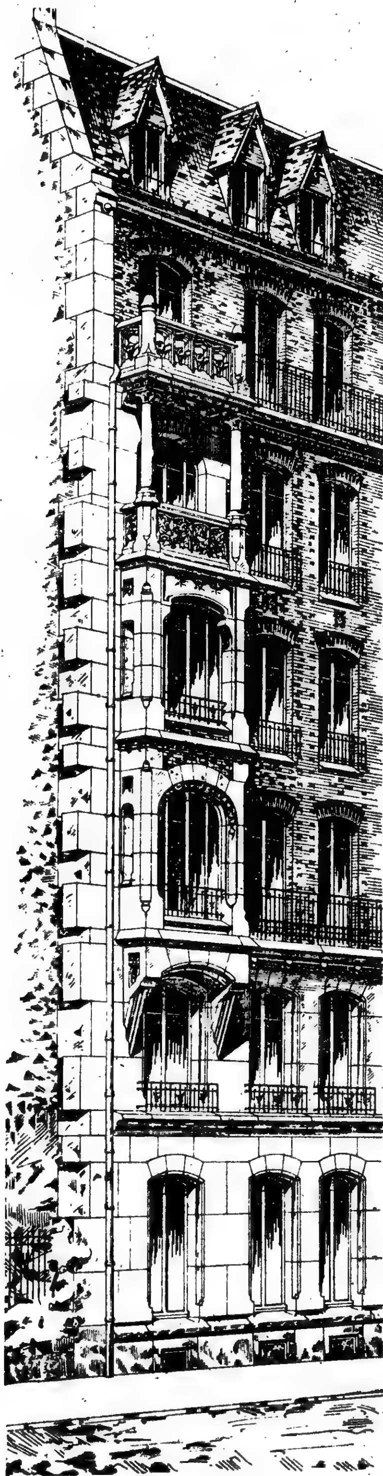
Citons encore les danseuses de Carabin, qui a merveilleusement pris sur le vif les attitudes variées de la danse serpentine; le miroir du même pour l'*Artisan moderne*, en cuivre rouge estampé et ajouré, d'une allure charmante et d'une conception neuve pour des yeux lassés des fausses dorures de cadres en plâtre.

Henry Nocq, dont le livre *Tendances nouvelles* restera documentaire, manie également le pinceau et l'ébauchoir; quelques-uns de ses bijoux, boucles de ceinture, broches, épingles, ne manquent pas d'originalité. La bijouterie semble d'ailleurs vouloir sortir des éternelles redites qui encombrent nos vitrines : les bijoux gothiques (?) de Van Strydonck, s'ils dénotent une grande habileté de ciselure, accusent par contre dans leur invention par trop de réminiscences et, à ce point de vue, les épingles et broches de Fernandubois sont bien supérieures, d'une allure beaucoup plus indé-



Estampe décorative, par M. HEYWOOD SUMNER.

pendante et plus franche. Sa reliure d'album et support, d'un fort joli dessin, n'a qu'un inconvénient, c'est d'être d'un poids beaucoup trop lourd pour un meuble dont le maniement doit être aisé.



Perspective d'une maison construite avenue Malakoff, 67, à Paris, par M. Ch. Plumet.

Paul Du Bois n'expose en fait d'art décoratif que deux gobelets en étain, mais d'un galbe délicat et d'une ornementation sobre et nerveuse. Son cadre de médailles et plaquettes est particulièrement intéressant avec la très belle plaquette commémorative des fêtes du Barreau bruxellois. Signalons enfin, dans les arts du métal, une amusante sonnette, « Zélandaise », de Charpentier, dont les jetons de présence, plaquette pour la Société symphonique de Bruxelles, portrait de M. P. Fierens, etc., sont d'une charmante facture.

Pour l'*Artisan moderne* Charpentier a créé le joli pot à vin nouveau que nous reproduisons.

Les estampes qui nous vinrent du Japon en si grande quantité il a y quelques années ont développé chez nous, d'une façon inattendue, le goût du public pour cette manifestation d'art et l'on ne saurait trop s'en féliciter car elles sont d'un sérieux appoint pour la décoration de nos appartements et leurs prix modestes permettent une diffusion beaucoup plus grande du verbe de beauté.



Affiche, par M. Ad. Crespin.

Telle est d'abord la collection des vingt-deux estampes des Peintres graveurs, de tendances et de factures variées, parmi lesquelles nous citerons celles de Georges Auriol, de Besnard, d'Hermann Paul, de Toorop, de Van Rysselberghe; telle est encore la série de six planches rapportées de Zélande par Charpentier, de tonalités fraîches et claires, comme le pays qu'elles célèbrent; de-ci de-là un gaufrage savant précise un détail, accuse un décor.

Voici quatre des dix estampes décoratives qu'Eugène Grasset publie en ce moment. On connaît la richesse d'imagination de l'illustrateur des *Quatre fils Aymon*, la souplesse de son interprétation et la variété de son coloris. Les formats variés de ces planches (deux de chaque format) en indiquent la destination : trumeaux, dessus de cheminée, etc. Très bellement éditées, coloriées par un procédé simple mais très artistique, elles ne peuvent manquer d'être fort appréciées.



Pot à vin nouveau, par M. A. Charpentier.

La série des planches *Work and Play* d'Heywood Sumner pour *The Fitzroy Picture Society* est très amusante, quoiqu'un peu sèche de facture. Il y a là une gare de chemin de fer dont l'artiste a tiré un parti décoratif tout à fait imprévu; un carrousel très chatoyant de couleur et une vue animée de la cité.

Une affichette particulièrement remarquable comme simplicité et originalité d'interprétation décorative, comme harmonie de couleurs, est celle de Franz Hazenplug pour un carrossier de Cincinnati; intéressantes sont les

affiches de Bird, Penfield, Rhead, Crespin, Rassenfosse.

Lemmen, dont le dessin *Soleils* est d'une belle et large allure, expose deux tapis de couleurs très harmonieuses et d'un dessin fort habile.

L'art des Le Gascon, des Derome, des Pasdeloup n'a guère d'émules chez nous; la reliure est plus en faveur en Angleterre et les volumes reliés par Cobden Sanderson, exposés à la *Libre Esthétique*, témoignent d'un art parfait. Une chose étonne, c'est le petit nombre de « fers » employés par l'artiste dont l'ingéniosité merveilleuse parvient avec d'aussi simples moyens à varier ses effets à l'infini; ce petit nombre d'ornements primitifs, dont tous les autres dérivent, donne à toutes ses reliures un caractère d'homogénéité parfaite et détermine pour ainsi dire le style même de l'artiste.

Quelques livres, comme ces prestigieuses *Œuvres* de Geoffry Chaucer, des presses de Kelmscott, des livres d'images de Walter Crane, d'Aubrey Beardsley, quelques éditions soignées de Lyon-Claesen complètent cette section si intéressante des arts décoratifs à la *Libre Esthétique*.

GISBERT COMBAZ

Complétons l'énumération de notre collaborateur en mentionnant le très intéressant envoi qu'il a fait au Salon, dans cette section qu'il a si bien décrite. M. Combaz, dont c'est l'exposition de début, expose des broderies d'un beau sentiment décoratif et habilement exécutées, des planches d'illustration en couleurs dont l'ornementation a pour point de départ la flore, divers cadres de marques de fabrique, d'invitations, etc. Dans chacune de ces œuvres, comme dans l'affiche d'intérieur de la *Libre Esthétique*, il affirme une aptitude particulière à composer des motifs d'ornementation frappants et nouveaux. — N. D. L. R.



Estampe décorative, par M. E. GRASSET.

A LA LIBRE ESTHETIQUE

Séance Verlaine

Un ensemble de voix ferventes s'est élevé à l'honneur de Paul Verlaine, dans les salles d'art de la *Libre Esthétique*, jeudi dernier. Et ce furent celles des poètes Charles Morice et Emile Verhaeren, et des amis du mort, Carton de Wiart et le vicomte de Colleville. Ce dernier lut d'exquises et profondes pages écrites par Camille Lemonnier sur le Lélian errant déjà presque légendaire, dont le bâton frappant et impérieux apparait comme un symbole sur les chemins littéraires. Ce fut le prosateur de *Louise Leclercq* et des *Mémoires d'un Veuf* qui fut surtout mis en lumière. Puis Mlle Friché chanta les mélodies simples et artistement adaptées à leur texte par Georges Flé. Enfin, Henry Krauss récita des strophes, les unes présentes à l'esprit du public, les autres ignorées par lui, mais toutes également admirables et choisies parmi les *Fêtes galantes*, *Sagesse* et *Jadis et Naguère*.

L'étude la plus complète fut faite par Charles Morice. Il assigna à Verlaine sa vraie place dans le mouvement actuel; il précisa le sens de son *Art poétique*, il nota son influence sur les poètes d'aujourd'hui. Certes, suivront-ils, les uns strictement, les autres vaguement, ses préceptes nouveaux et délicats.

Carton de Wiart insista sur la foi et la religion contenues dans *Sagesse*. Il évoqua le souvenir de saint François et des Fioretti.

Toute remplie d'anecdotes familières et inédites, toute intime de souvenirs rappelés, la causerie du vicomte de Colleville vengea Verlaine des attaques dont M. Fouquier et autres l'entourèrent. Ah! certes, il était le cher, naïf, sincère, quoique parfois véhément et colère camarade, aux heures où, pour oublier, il aima trop les « breuvages exécrés », mais telle était sa bonté inépuisable, sa bonté foncière, mais telles étaient les traverses terribles qui barraient sa vie, qu'il eût fallu être incompréhensif et hostile de parti pris pour lui reprocher ces fautes ardentes. Ceux qui ont connu Verlaine l'ont aimé entièrement, sans réticence et ils en restent fiers et clairs.

La partie musicale fut une surprise. Les poésies de Verlaine, leur douleur, leurs clartés ou leurs crépuscules furent transposés en un art voisin sans que leur sens ni leur rythme n'aient à subir une seule mésaventure. Tout au contraire leur âme parut plus saisissable après l'avoir entendue — au lieu de dite — chantée. La cantatrice comprit en même temps le musicien et le poète et rarement il nous a été donné d'entendre une meilleure interprétation.

Surtout, ce furent les quatre sonnets, tirés de *Sagesse*, où le mysticisme le plus embrasé darde ses flammes à travers les quatrains et les tercets que M. Krauss récita, bellement. « Il pleure dans mon cœur comme il pleut dans la ville » charma : tout public aimant, dirait-on, mieux à se rappeler qu'à apprendre.

Ainsi se clôtura cette séance, peut-être irrégulière comme la vie de Verlaine elle-même, mais qui eut, au moins, l'avantage de montrer, d'une manière complète, combien il fut divers et toujours admirable.

AU CERCLE ARTISTIQUE

Exposition des œuvres de Mlle Marie-Antoinette Marcotte.

Une véritable artiste féminine, non au sens mièvre ou exclusivement élégant et gracieux qu'on attache le plus souvent à ce mot, mais au sens plus large d'artiste-femme, d'artiste intuitive, subtile, devinant des nuances inédites de la vie intérieure des choses, et les rendant avec une personnalité, une sûreté qui s'affirment à chaque œuvre nouvelle. Car en toutes les toiles les plus récentes, et tout particulièrement dans les dessins de l'artiste, de facture, d'aspect si différents, plus ne se sent l'influence ou l'imitation d'aucun maître ; et bien manifestes apparaissent là l'indépendance, l'impatience du joug, l'entêtée vision personnelle s'accusant de plus en plus.

Selon son humeur ou son inspiration, Mlle Marcotte peint des fleurs fines, charmeuses ; des paysages très simples et contenant presque tous une note émouvante de couleur ou de lumière, comme la *Maison de l'éclusier*, ou certain petit coin des dunes dont l'accent me poursuit; puis des études d'humanité qui révèlent un don d'observation psychologique, dépouillé de sentimentalisme. Il nous semble que la jeune artiste a trouvé là un sentier encore inexploré, le dessin de la *Prière*, la peinture de l'*Idiote*, de *Grand'Mère*, etc., en font foi ; et nous croyons qu'elle pourrait être un jour au rang des travailleurs qui font penser, qui émeuvent et qui font remuer quelque-chose en cette lente, lourde et paresseuse race humaine.

A LA MAISON D'ART

Matinée musicale offerte par Eugène Ysaye aux exposants du Salon d'Art idéaliste.

Le Salon d'Art idéaliste a été beaucoup discuté; il constitue l'effort de tout un groupe d'hommes luttant pour s'affirmer, de toutes leurs forces, contre un courant hostile. Cette attitude a séduit Eugène Ysaye. Pour témoigner, dès leur première tentative, à ces oseurs toute sa sympathie, il est venu spontanément et généreusement jouer pour eux quelques-unes des plus belles choses de son répertoire.

Nous avons réentendu cette admirable sonate que lui dédia César Franck et que le grand artiste dit de si merveilleuse façon. Que l'on voudrait, à côté de lui, pétrir à pleines mains, et le son du piano qui devait suivre toutes les nuances auxquelles il semble incapable de répondre, et le cerveau d'un pianiste, pour le pénétrer d'une compréhension parallèle à celle de l'émouvant interprète.

Avant « le père Frank » qui écraserait tout le monde si on ne le jouait pas le dernier, sonate en *la mineur* de Schumann (piano et violon), sonate de Bach (violon seul), si belle de sonorité et d'expression simple. Ysaye joua encore, accompagné par l'auteur, un *Concertstück* de Rasse ; — un peu vide, sauf un bel élan vers la fin ; — et le *Preislied* des *Maîtres chanteurs*, — pour les trépigneurs qui le rappelaient.

Mlle Collet, d'une jolie voix encore un peu tremblante, a chanté du Beethoven, du Wagner, du Brahms.

A L'HOTEL RAVENSTEIN

Quatuor Zimmer (MM. Zimmer, Jamar, Lejeune, Brahy et Steenebrugge, pianiste).

Quatuor pour piano et cordes, de Schumann, sonate pour alto solo de Bach, trio pour cordes et piano d'après l'*Orphée* de Liszt, par Saint-Saëns, — inspiration nulle, ornée d'agréments banals, — quatuor op. 18 de Beethoven, très bien compris par les exécutants.

En général toute leur exécution et compréhension est un peu plus allemande que belge, en ses qualités et en ses défauts. Bonne étude de l'ensemble et du relief des œuvres interprétées. Pas de mièvreries cachant les grandes lignes. Pour ceux qui ont suivi toute la série de ces intéressantes séances, il est manifeste que l'étude du détail est devenue chaque fois plus scrupuleuse et plus attentive, et que les nombreux auditeurs étaient contents de leur soirée.

CORRESPONDANCE DE LIÉGE

Dernier concert du Conservatoire.

Assurément exécuter la 9me symphonie de Beethoven est chose difficile. Une pareille entreprise demande une étude, un déploiement de forces et de soins peu ordinaires.

Un rare génie, impatient de briser les étroites limites d'un cadre imposé, lutte dans cette œuvre grande contre d'insuffisants moyens de réalisation instrumentale. Souvent la conception dépasse de beaucoup l'expression. La compréhension et l'interprétation de cette symphonie sont d'autant plus difficiles.

M. Radoux, pour la reprendre en des conditions dignes d'un conservatoire, a fait un long travail, de consciencieux efforts dont il importe de le louer. Est-ce à dire que le résultat ait pu lui donner toutes satisfactions? Je ne le crois pas; car il faut le reconnaître, beaucoup est encore à faire pour réaliser une exécution satisfaisante.

La première partie — l'allegro — est restée trouble, remplie de confusion; plus net, plus vivant le scherzo bruissait d'une animation un peu grosse; dans l'adagio, pris d'un mouvement bien lent, la mélodie si pleine, si émouvante ne chantait guère et ne montait point, et les premiers violons prédominèrent à tort; le finale s'allonge sans accent, point d'envolée de généreux enthousiasme vers la « joie », suprême et tant lointaine aspiration du génial maître. Le quatuor, formé d'excellents éléments à grand peine réunis mais un peu disparates (le quatuor hollandais convié s'était abstenu), avait cependant d'incontestables mérites et les chœurs prouvèrent de la vigueur et de la cohésion en dépit des continus éclats de certaine voix volontairement accapareuse d'attention.

Ainsi la symphonie s'est déroulée dans l'enveloppement d'un brouillard où s'éteignaient étouffés sentiments, rêves, exaltation qu'inévitablement suscitent des œuvres d'un tel souffle.

Au programme, qui fait honneur au directeur du Conservatoire, figuraient en outre la délicieuse pastorale de Bach, la *Veillée des Bergers*, dans l'oratorio *Noël*, un air de *Don Juan* en lequel se fit ovationner Mme Sophie Röhr-Brajnin, soprano de Munich, et des fragments des *Maîtres chanteurs*.

O l'indicible charme des mélodies qui s'élèvent dans la puissante polyphonie de Wagner! Elles ont de subtiles, d'envoûtantes caresses qui fondent les cœurs en des ivresses indéfinies. Il semble que sous l'action de l'orchestre débordent en soi des flux de poétiques harmonies. Et si l'artiste qui chante le poème a la sobriété, la conviction, la flamme, le summum de la pure jouissance artistique est atteint.

Cette joie nous fut pleinement donnée samedi à écouter le chant de Walter devant la corporation des maîtres et le *Preislied* que M. W. Cronberger (de Brunswick) a dits avec une sincérité et une noblesse d'accents en tous points admirables.

PETITE CHRONIQUE

Le ministre des Beaux-arts a visité la semaine dernière le Salon de la *Libre Esthétique*, auquel il a consacré un examen détaillé. Il était accompagné de M. J. Nève, chef de division, et a été reçu par MM. Octave Maus et Paul Du Bois.

Le Salon sera irrévocablement clôturé jeudi prochain, à 5 heures.

C'est mardi prochain, à 2 h. 1/2 précises, qu'aura lieu, au Salon de la *Libre Esthétique*, le second et dernier concert consacré aux maîtres du XVIII[e] siècle : J.-S. Bach, Mozart, Haydn, Hændel. L'orchestre sera dirigé par M. Guidé. Prêteront en outre leur concours à cette intéressante audition : M[lle] Eléonore Dresse, contralto ; MM. Bosquet, Steenebrugge, A. Dubois, S. Moses, Gietzen, Doehaerd et Vandekerkhove. Prix d'entrée : 5 francs (places reservées) et 3 francs.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Troisième liste d'acquisitions (1). EUGÈNE SMITS, *Fleurs de Pâques*. — H. DE GROUX, *Napoléon I*[er]. — H. SUMNER, *The City*. — Id., *The Railway*. — K. KOEPPING, *Verres* n[os] 8 et 13. — F.-R. CARABIN, *Encrier* (grès), 5[me] ex. — Id., *Drageoir* (grès), (2[me] ex.). — A.-W. FINCH, Poteries émaillées. — Librairie d'Art. *Wymps* (E. Sharp), *Picture book* (W. Crane), *Nursery rhymes*, etc.

Ainsi que nous l'avons annoncé, le quatrième concert d'abonnement des concerts symphoniques Ysaye aura lieu aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, à l'Alhambra. Le programme, qui portait déjà les noms de MM. Thomson et Ysaye, comporte encore celui de M. Vincent d'Indy, qui a bien voulu accepter de diriger la partie symphonique. L'attrait de ce concert sera considérable et il comptera certes parmi les plus beaux de la saison.

Voici le programme : Ouverture de *Léonore*, n° 3 (Beethoven); Symphonie italienne (Mendelssohn); Concerto pour violon de R. Becker, (première exécution à Bruxelles), par M. César Thomson; *Istar*, variations symphoniques (Vincent d'Indy) ; Concerto pour deux violons en *ré mineur* (J.-S. Bach), exécuté par MM. César Thomson et Eugène Ysaye ; *Joyeuse Marche* (Chabrier).

La quatrième séance d'abonnement de musique de chambre du Quatuor Ysaye n'aura pas lieu, M. Eugène Ysaye étant appelé en France et en Allemagne.

M. Léon Lenaerts exposera quelques-unes de ses œuvres au Cercle artistique du 29 mars au 7 avril.

La Section d'Art de la Maison du Peuple donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2, sa quatrième séance. Au programme : Conférence de M. Franz Mahutte sur l'abbé Charbonnel.

Le même jour, à 8 h. 1/2 du soir, M. Destrée, député de Charleroi, fera à la Maison du Peuple de Saint-Josse-ten-Noode, rue Willems, une conférence sur l'art industriel et la situation des ouvriers des industries d'art.

M. Richard Strauss vient d'annoncer à M. Vincent d'Indy qu'il se propose de monter *Fervaal* à l'Opéra de Munich l'hiver prochain. M. Félix Mottl fera également représenter *Fervaal* à Carlsruhe. On s'occupe en ce moment d'en faire la traduction en langue allemande.

(1) Suite. — Voir nos numéros des 7 et 14 mars derniers.

L'Art appliqué à la rue renait sous forme d'une circulaire annonçant l'extraordinaire exposition d'art égyptien, hindou, assyrien, persan, grec, romain, byzantin, roman, ogival, etc., etc., dont nous avons publié l'ahurissant programme.

La circulaire a la forme d'un document officiel. Format des communications du Comité exécutif, caractères identiques. Elle porte comme en-tête : *Exposition internationale de Bruxelles, Section des Beaux-Arts* et affirme que l'exposition en question est organisée avec l'appui du gouvernement.

Il n'y a qu'un inconvénient à cette audacieuse manœuvre. C'est que le « compartiment de l'Art appliqué à la rue » n'existe que dans l'imagination de ses promoteurs.

Le règlement général de l'exposition a créé un groupe d'art appliqué (le groupe XXI) qui organise un compartiment, avec l'appui du gouvernement, mais qui n'a aucune attache avec le compartiment apocryphe dont parle la circulaire.

Le jury de ce groupe spécial examinera celles des œuvres « d'art public » qui lui seront présentées et les admettra s'il y a lieu. En dehors de cela, tout est illusion.

Le Cercle *Voor de Kunst*, d'Utrecht, dont nous avons annoncé la constitution récente, organise pour le mois prochain une exposition d'artistes belges. Parmi les invités, citons MM. Constantin Meunier, Ch. Vander Stappen, P. Du Bois, F. Khnopff, A.-W. Finch, G. Lemmen, W. Degouve de Nuncques, M[lle] A. Boch, etc.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Avril

Dix-septième année — N° 14. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 4 Avril 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

Sommaire

LA MUSIQUE ET LA VIE

(*Premier article*)

En terre grecque, les hasards d'une fouille amènent parfois au jour de vieux marbres mutilés et usés, des papyrus en lambeaux où achève de s'effacer une mélodie liturgique. Nul n'en saurait avec exactitude présumer l'âge ou l'origine. Et le poing qui tailla, les doigts qui écrivirent sont, depuis des siècles, morts et détruits. Mais que l'on dépouille de sa gangue épaisse l'informe sculpture, qu'on la dévête de son pesant manteau de boue; que l'on fasse revivre à nos oreilles l'obscure phrase retrouvée et voici que soudain l'on se verra en face de choses belles, profondes et une émotion naîtra, à la grâce d'une larme ou d'un sourire. Ces antiques débris abîmés se pareront d'une jeunesse spirituelle. Et parce que nous aurons *reconnu*, ici, un geste de joie ou de souffrance; là, un cri, un seul cri, qui nous remue les entrailles, nous saurons que ces ruines, vieilles de trois mille ans peut-être, sont vivantes et amies. Nous découvrirons avec attendrissement que l'anonyme artiste qui les créa, en un élan de génie et par je ne sais quelle intuition lyrique, nous a devinés et a révélé, inconscient, notre cœur et notre être. Nulle explication n'aura pour cela été nécessaire. Nous n'aurons fait qu'ouvrir les yeux, nous n'aurons fait qu'écouter; mais cette simple attention pieuse aura suffi. Le marbre rompu, l'incomplet chant nous auront dit quelques paroles mystérieuses, auront réveillé, avec subtilité, d'affectives sensibilités qui dormaient en nous, et nous sembleront dès lors aussi indispensables que tels autres témoignages de Dieu, depuis longtemps révérés et chéris.

Je n'ai assigné qu'en façon d'exemple l'art hellénique, estimant que c'est en lui que nous pouvons découvrir, parfaitement manifesté, le principe qu'en tête de cette étude je voudrais inscrire : que tout art, quel qu'il soit, est à son apogée de vertu, lorsqu'il exprime la vie.

Les Grecs considéraient l'art comme le prolongement religieux et la transposition même de la vie. Et s'il est possible que nous nous émouvions jusqu'aux pleurs d'une statue défigurée que l'on retrouve ou d'un hymne, c'est qu'ils ont su y établir une pure harmonie humaine;

c'est parce que, y ayant fait battre leur cœur d'homme, ils savent encore maintenant, à trente siècles d'intervalle, disposer de notre sentiment et faire jaillir les sources les plus claires, les plus secrètes et les plus ferventes de notre âme. Leurs œuvres nous sont contemporaines et la race qui nous suivra n'en saura récuser l'éloquente vérité. Elles s'érigent à la hauteur d'éternels symboles et ils ont trouvé le moyen miraculeux et indestructible de proclamer à toutes les générations des choses qu'elles peuvent comprendre. Ils ignorent l'abstraction néanmoins. Elle est contraire à leur génie. Ils ne recherchent non plus dans leurs créations le type. Ils n'ont fait que des poèmes, illustré des épisodes, chanté humainement et faiblement; mais comme ils percevaient ce qui dans tout acte est essentiel, comme ils savaient retirer de toute sensation ce qu'elle renferme d'éternellement touchant et de beau, comme ils ignoraient l'hostilité entre la chair et l'esprit dont une détestable morale a — depuis quels temps! — imposé aux mortels l'illusoire persuasion, leurs œuvres étaient complètes et vraies et naissaient pour l'immortalité.

Nos douleurs, nos colères, nos craintes, nos orgueils, nos espoirs sont toujours identiques. Notre cœur et le cœur du premier homme qui eut conscience de lui-même sont semblables, et s'il pouvait nous expliquer son premier sentiment, certes, nous y compatirions. Seuls, les mobiles de nos passions, les circonstances et les milieux varient. De la naissance jusqu'à la mort, nous circulons parmi des événements contre lesquels nous luttons ou que nous acceptons. La vie se résoud en ce permanent conflit et c'est ce problème d'équilibre, de statique morale que l'art doit exprimer. Il doit négliger les contingences d'époque, de mœurs, ne s'attacher qu'à ce qui, dans une péripétie, est destiné à toujours rester actuel; alors, authentiquement universel et communiant avec tous les êtres, il se dressera au-dessus des chronologies, au-dessus des nations et tous pourront s'y rencontrer, s'y reconnaître et s'aimer. Et je ne crois pas qu'il soit une meilleure preuve de notre immoralité que cette recréation de notre cœur qui fait, qu'au travers des âges, les hommes peuvent se toucher et se prouver, ineffablement, leur auguste fraternité.

J'ai tenu à donner un certain développement à cette partie préliminaire — car il convenait, dès l'abord, d'investir le vocable « art » de sa signification la plus noble. Il importait aussi que tous fussent instruits que, parlant d'art, j'entends compromettre le seul art d'humanité que nous estimons et voulons, et que je repousse tout ce que la mode, la politique ou l'exclusif souci de la forme peuvent inspirer.

De tous les modes d'expression dont nous avons l'usage, il n'en est de supérieur à la musique, car c'est sur elle que semble s'attacher le plus définitivement ce caractère d'universalité que nous avons prouvé nécessaire à un art vraiment humain. Sans doute, par la précision des détails, la figuration fidèle et variée, la peinture et la littérature pourront arriver à une intensité plus saisissante, sans doute seront-elles plus complètes et plus positives; mais cette exactitude même, cette vivacité et cette abondance en restreindront la portée. Elles offrent à l'esprit des hommes des images arrêtées et violentes qui touchent avec force, mais qui, inévitablement, attirent et retiennent sur elles un peu de l'attention qui devrait intégralement se porter au jeu intérieur des passions. La sensation perd son élasticité idéale, ne peut se dégager ni se généraliser et trop souvent alors, au lieu du sentiment qui l'agite, ne voyons-nous plus qu'un être particulier et accessoire. L'extériorité charmante nous a distraits des graves choses que nous aurions dû deviner au cœur mouvant des événements.

Par leur nature même, ces arts sont bornés et ils ne peuvent exprimer — immédiatement — la vie. La littérature nous dira telle péripétie, tel geste, telle parole. Elle pourra avec artifice en disposer l'active et magnifique féerie, organiser de somptueux et touchants spectacles. Mais les pensées et les mots qu'elle imagine fatalement retombent sur les fictifs personnages dont elle anime ses rhétoriques. En résumé, la littérature exige pour la manifestation d'un sentiment pur trop d'étrangères circonstances, trop d'accessoires.

Il lui faut toujours s'incarner, descendre au détail et à force de s'attacher au concret et à l'accidentel, elle finit par ne plus connaître le merveilleux chemin qui mène aux âmes. Ne voyons-nous pas, dans un livre, plus vite les aventures des héros qui le peuplent que l'évolution morale de leur sensibilité, c'est-à-dire cela seul qui est vivant et éternel, propre aux hommes d'hier, à nous-mêmes et à tous ceux qui nous succéderont. Aussi bien, pour abstraire le sens foncier faudra-t-il, de notre part, un énergique effort d'intellectualité. Certes, quand nous l'aurons trouvé, il s'épanouira en nous limpidement; mais, néanmoins, reconnaissons qu'il restera toujours attaché à notre émotion je ne sais quel ineffaçable caractère de spécialité et rarement aurons-nous la radieuse illusion de croire que ces choses furent dites pour nous ou par nous...

En peinture, la puissance d'expression s'appauvrit encore davantage. Ici, au contraire de la littérature, qui ne met en avant que la passionnalité, nous est proposé d'abord le jeu plastique des êtres. L'expression verbale et perpétuelle devient impossible : la peinture est muette. Aussi cet art se rejettera-t-il sur l'authenticité des représentations et devra s'appliquer à donner aux mouvements, aux lignes, aux couleurs même la signification et la persuasion éloquente des plus suaves paroles. Saurons-nous, cependant, comprendre avec

exactitude le langage de ces lèvres et de ces regards irréels et nous retrouverons-nous, infailliblement, parmi ces figures arbitraires et silencieuses? Les nécessités matérielles qu'impose l'objectivation d'une passion sont ici bien plus rigoureuses qu'en littérature, où tout restait dans l'imprécis de la narration et de la suggestion. En peinture, l'action s'immobilise, le geste se fige et se déguise. Et loin de pouvoir rêver ou supposer un décor adéquat à nos dispositions, nous devons voir selon la volonté immuable et inflexible d'une toile. Il n'y a plus imagination, mais réalité absolue, hautaine, tangible. Ajoutons, au surplus, que la peinture ne saurait donner qu'un aspect des événements, ce que nous pourrions appeler l'*aspect de paroxysme* et que, par conséquent, l'impression étant abruptement offerte à son apogée, nul ne saurait garantir qu'en nous le travail de cristallisation se fera sainement et justement.

Or, l'émotion humaine qui, en littérature, se dissimule sous l'enchevêtrement des individualités feintes, qui, en peinture, gît latente et captive de la matière, soit là, médiatement, ici, extérieurement exprimée, quoi donc saura mieux la traduire que la musique — toute indéfinie et intérieure.

Pour terminer rendons palpables, si vous y consentez, ces différentes allégations abstraites. Je suppose un homme ivre de colère, ses gestes et ses paroles véhémentes. Correspondant aux trois arts dont nous nous occupons, nous remarquons trois modes de manifestation du sentiment. Le premier, plastique, auquel la peinture s'attachera. Elle dira l'attitude, la physionomie du sujet et nous devrons de ces signes contingents déduire la nature de l'émotion. Le deuxième, verbal ou oratoire, qu'adoptera la littérature. Elle dira l'homme, plus complètement, en sa mimique comme en ses paroles, mais pour en expliquer la frénésie, pour la rendre intelligible, elle devra inventer une cause, alléguer un motif, entourer les quelques essentiels documents physiologiques de maintes explications justificatives. Ni la peinture, ni la littérature n'aura osé dire le sentiment, par son troisième mode de manifestation — le mode animique Réduites à user de moyens plus ou moins matériels et grossiers, elles ne sauraient s'attaquer à ce qui est vraiment supérieur, à ce que l'homme furieux ressent en lui, à ce qui est le foyer même et le centre de son sentiment. Elles sont trop concrètes pour pouvoir, directement, énoncer ces bouillonnements, ces tumultes, ces alternatives psychologiques, ces rythmes obscurs, tout ce mécanisme passionnel dont le geste et la parole ne sont que les humbles, les atténués résultats. Et l'une, donc, étant trop extérieure, l'autre, trop définie — ce sera la musique enfin qui parlera.

QUELQUES LIVRES RÉCENTS

A eux Deux, par André Ruyters. (Lacomblez, éditeur.

MM. Ruyters, Rency, Van de Putte qui débutèrent — voici deux ans — dans la revue *L'Art jeune* et formèrent avec quelques-uns de leurs amis ce qu'on appela la troisième génération littéraire, en Belgique, publient, le premier : *A eux deux;* les deux autres, en collaboration, les *Heures harmonieuses.*

La nouvelle de M. Ruyters contient une étude de passion ardente et lasse, qui se heurte à de continuelles impuissances de travail et ne s'avive qu'aux moments de volupté. L'amant et l'amante se sont isolés. Ils s'efforcent à des pratiques intellectuelles, à des tâches d'art, à des besognes fragiles et choisies. Ils s'exaltent. Mais la réalisation ne répond jamais à leur essai. Ils ne se prouvent qu'en s'aimant. Toutefois leur découragement n'est que léger. Margy dit quelque part : « Nous n'avons rien fait. » Et elle rentre chez eux, bienheureuse. Ils sont trop avides d'eux-mêmes, trop joyeux de leur chair encore pour se désespérer. Autour d'eux la vraie vie s'agite. Et Margy la commente ainsi en écoutant passer dans la rue les pas des travailleurs : « Oh, les pas, vous voilà encore à chanter, au long des pavés mornes, votre vitale et humaine chanson. »

Dans les études de M. Ruyters, l'homme apparaît le guide et le maître de sa compagne de désir. Il la modèle suivant sa manière de sentir et de comprendre. Elle se soumet, l'âme et les sens ouverts, toute claire des rayons qui lui viennent de lui. « Margy obéit toujours — si humble, si petite, si perdue, si étonnée en son grand amour. » Parfois, on souhaiterait plus de sobriété et de force chez cet éducateur de cervelles féminines. Ses raisonnements sont trop nombreux et souvent discutables. Mais ce qu'il s'agit de louer sans réserves en ce petit livre, c'est le style. Ces pages sont écrites aisément, avec goût et originalité. Des comparaisons neuves, imprévues, donnant largement la sensation des objets décrits, arrêtent à chaque page. Voici : « Une heure de paix sereinement lisse s'écoula. Du silence paresseusement, comme un gros serpent gavé de chaleur, rampait par les allées »...

Et encore :

« A cette heure très pure, il n'était plus rien qui troublât la profonde paix du soir; plus une voix, plus un cri, pas même un pas futile et obstiné à faire des trous dans le silence. »

Pour finir, insistons sur le plan de cette œuvre, où des expositions de théories régulièrement alternent avec des scènes de tendresse et des bonnes volontés en effort vers l'action. Et reconnaissons en M. Ruyters un écrivain marqué pour les œuvres personnelles et belles.

Les Heures harmonieuses.

Vers de Rency, proses de Van de Putte.

Ce livre bellement édité et orné d'un pur et extraordinaire dessin de Fabry, se présente avec solennité au lecteur.

Et ce sont de violents, exaltés et infinis amours éparpillés dans l'air, vers les fleurs, les oiseaux, les arbres, les cieux, les étoiles, les aubes, les couchants, les saisons et les heures. Cela ne tarit pas. La vie fait explosion, à chaque paragraphe. On dirait des fleurs de lumière qui s'allument l'une l'autre, en des réjouissances sans fin. Après des motifs d'aimer, d'adorer, de s'abîmer dans l'étendue ineffable, d'autres motifs de mourir d'ardeur et de joie se présentent, sollicitent et dominent. Ce ne

sont plus que cris et rapides pâmoisons, comme s'il n'existait plus de tristesse, d'amertume et d'ennui au monde. La jeunesse déborde et noie toute l'ancienne vie maussade.

L'originalité de ces deux poètes, de ces deux amis, l'un plus exalté et fougueux de flamme intérieure, l'autre plus pur et plus clair, s'affirme en cette œuvre plus nettement peut-être qu'ailleurs.

Rency y profère d'exquis poèmes :

Douceur de lune en les verdures,
Toute la nuit se baigne en vous,
Avec la joie de ses murmures,
Avec ses chants exquis et doux,
Toute la nuit se baigne en vous!

Et puis aussi tout mon amour,
Tout mon amour ardent et fou
Se baigne en vous, se baigne en vous,
Douceur de lune en les verdures,

O magnifique ciel, éternel ciel lunaire,
O lune éblouissante de lumière,
Splendeur à défaillir de triomphal azur!

Mais vous, douceur, douceur baignante,
Douceur de lune en les verdures,
Ah! je vous aime éperdument et tends vers vous,
Dans mes deux mains qui sont des fleurs,
Tout mon amour, tout mon amour
Vers vous, douceur, douceur baignante,
Douceur de lune en les verdures,
Douceur, douceur...

Quant au prosateur, notez cette page :

« La montante prairie est étoilée de marguerites — blanc et lumière — angéliquement. Le ciel est bleu avec douceur. Des mondes de nuages s'y meuvent.

Oublions-nous. Laissons entrer en nous le bel immense univers, et nous serons beaux et immenses ainsi que lui... Tout est soleil. Tout est vert et clair sur du bleu. Beaucoup d'oiseaux chantent comme des enfants...

Allons-nous-en. Oublions-nous! Silencieux, ouvrons les yeux. Toutes les choses émerveillent.

Car il pleut du soleil sur la prairie.

Le vent agite les feuillages épais comme des soies. Et exister est la plus suprême des joies!

Identifions-nous à toutes ces choses, je vous prie. Soyons-les. Oublions-nous. Le vent nous courbera comme elles, et le soleil sera notre boisson, et nous serons chez nous parmi les arbres, et les fleurettes nous sembleront germer de nos regards!

Mais voyez! Alentour de nous, des branches se balancent... L'horizon azuré est constellé de neiges. Nuages! Il nage à l'horizon des nacres et des neiges...

Puis c'est le ciel qui est une très haute ivresse; ce sont les pâquerettes qui nous aiment bien, et qui sont bonnes parce qu'elles ont un cœur d'or ; c'est le vol des oiseaux, c'est le scintillement du soleil dans nos cils!

Ah! joie altière et puérile! monde divin! ciel infini! existence bercée de réel et de rêve qu'on ne distingue plus... Amour des amours! joie des joies! et harmonie des harmonies, dans l'archangélisme candide de cette verte et fleurie prairie d'une si toute douceur!

L'heure est pure et contemplative. Tous les êtres y sont baignés de gaîté. Des fourmis courent; des moucherons volent, des herbes ondulent et des fleurs s'agitent; des lumières brillent... Mais surtout beau, plus que toutes les autres choses belles, un petit chemin bienheureux s'enroule rose, infiniment parmi des prés où il se perd enfin, ainsi qu'un éclair, isthme de chair dans une mer d'herbages verts...

Et exister est la plus suprême des joies! »

Certes, à travers ces accès lyriques, des cris aigus et parfois discordants se font entendre, mais qu'importe!...

Rien n'est plus fatal que de rencontrer chez les jeunes et vrais poètes de larges qualités, ombrées de défauts évidents. Ils savent bien eux-mêmes à quoi s'en tenir, mais ils s'aiment tels qu'ils sont, ils se sentent forts et déjà victorieux tels qu'ils sont, — les autres n'ont qu'à les accepter ou à les subir. Car c'est eux, après tout, qui, à point nommé, font immanquablement la loi et l'on finit par les accepter parce qu'ils furent sans peur d'eux-mêmes et portèrent hardiment en avant leur personnalité complète.

La Chanson de Néos et le *Prince Narcisse*,
par Robert Scheffer.

Robert Scheffer vient de nous donner deux livres, l'un de vers : *La Chanson de Néos*; l'autre de prose : *Le Prince Narcisse*. On connaissait de lui déjà des romans d'un charme précieux et varié, d'une grâce ironique, d'un style léger et pénétrant et de courts poèmes en prose d'un sentiment troublant et bizarre. Il semble qu'il lui ait plu aujourd'hui, en faisant coïncider les apparitions de ces nouveaux volumes, de provoquer la confrontation de ces deux modes de son art. On croirait, en effet, qu'il y a en lui deux âmes distinctes qui, alternativement, se manifestent et chantent; la première, soucieuse de mystère et même d'occultisme, attentive à l'impalpable et à l'invisible, lyrique et passionnée; l'autre, moderne, active et curieuse et que préoccupent les problèmes les plus complexes du cœur.

Ce n'est certes pas à cette dernière que correspond la *Chanson de Néos* qui est en vers libres et auxquels parfois l'on souhaiterait des rythmes mieux équilibrés, un hymne ardent et désespéré vers la beauté virile. L'émotion en est rare, d'une frénésie raffinée et éloquente et certains des petits poèmes qui la composent nous charment d'inexplicable façon. Lisez plutôt celui-ci :

Si tu vois cette perle qui mourut sur son sein,
Prends-la et me l'apporte.
Si tu vois cette opale qui mourut sur sa main,
Prends-la et me l'apporte.

Et la turquoise aussi qui mourut sur son front,
Prends-la et me l'apporte.
L'opale et la turquoise et la perle seront
Les précieux emblèmes de toute ma joie morte.

Mais si tu vois l'étrange fleur
Qui sur sa tombe pousse de son cœur,

Point n'est besoin de la cueillir :
Penche-toi sur elle et la respire,

Et lors tu connaîtras l'amour,
Lors aimeras jusqu'à mourir.

Le *Prince Narcisse* nous ramène à la prose, à cette prose élégante, sobre et exacte que l'auteur s'est, en le français le plus pur, taillée. C'est l'histoire vraiment étonnante et tragique d'un être qui s'aime, qui résume à lui-même toute la nature et tout l'amour et qui, devenu vieux, accablé des ravages que l'âge sème sur sa beauté, trouve enfin son double, l'adolescent gracieux qu'il

fut jadis et le tue, en un élan de perverse sensualité, afin de ravir et de posséder ce qui dans cet étranger lui paraît son authentique propriété. L'étude est serrée et concise, savante et graduée. Et des scènes, au cours du récit, impressionnent par leur étrangeté et leur intensité dramatique. Suivent plusieurs contes, entre autres : *Maison de chasteté*, d'une cruauté de satire impérieuse et acérée, l'*Autre*, quelques pages d'une douceur et d'une tendresse fatidique, *Sur le seuil*, court épisode d'une désolation muette et suave, et *Crépuscule d'automne*, où de délicats paysages s'effacent ou s'ébauchent selon le jeu subtil des intimes sensibilités. Sans doute, pour le lecteur superficiel, la sensation d'unité ne se dégagera pas, immédiate et irrécusable. Il admirera sans doute la constante perfection de l'écriture forte et souple, mais le sens foncier de l'œuvre lui échappera. Cependant une idée plane sur l'ensemble et si vous vouliez prendre la peine d'intervertir l'ordre des péripéties et, mêlant les deux bouquins, de vous livrer à une lecture pensive, vous reconnaîtriez partout je ne sais quel souffle de passion contenue, insatisfaite, à la recherche d'un objet digne d'elle, qui s'exalte de désir ou se désole, s'exile en rêveries spirituelles, s'amende en lucides méditations et, sans cesse mobile, offre le spectacle attrayant d'une belle force humaine qui, de-ci de-là, s'aventure...

Robert Scheffer est, en outre, un esprit de qualité.

Le Dr Joseph à l'Université nouvelle

ÉVOLUTION DE L'ART

Le Dr Joseph, qui donna des cours d'archéologie et d'histoire de l'Art à la « Humboldt-Academie » de Berlin, donne à l'Université nouvelle un cours sur l'évolution de l'art.

Luttant, comme le fit l'an passé Ferry, avec les difficultés de la langue française, s'en tirant avec bonheur et avec une audace plus amusante, certes, que ne le serait une correction absolue, le Dr Joseph nous apporte tous les documents que possède l'Allemagne sur les récentes découvertes qui éclairent l'histoire de l'Art. Depuis le célèbre Schliemann, — sous l'inspiration duquel il écrivit un de ses livres, *Les Palais d'Homère d'après les fouilles de Schliemann*, — toute une pléiade de savants allemands ont étudié, creusé, analysé les restes d'art antique pour en découvrir les provenances, les influences diverses et les étapes successives, — pour mieux connaître aussi les origines de nos propres passions esthétiques.

On sait que Berlin, l'ancien Berlin des militaires, regorge à l'heure actuelle de statues, de débris de monuments, de dessins, d'objets de toute nature provenant des recherches de tous ces savants. Berlin veut avoir un jour son Louvre, il a puisé les trésors qu'il doit renfermer à des sources que ni les Anglais ni les Français n'avaient encore explorées, et l'esprit patient, la science très documentée de ses professeurs se sont livrés sur ces découvertes à des gloses toutes spéciales. L'un de ces professeurs vient nous apporter la description et — au moyen de projections lumineuses — l'image de toutes les trouvailles caractéristiques des dernières années, avec toutes les déductions qu'ont pu faire à leur sujet ceux qui les ont eux-mêmes déterrées.

Le Dr Joseph est l'auteur de nombreux ouvrages sur l'art : *L'Architecture moderne*, *les Chefs-d'œuvre d'architecture de l'Allemagne, de la Belgique, de la Hollande et de la Suisse*, *l'Architecture des églises au moyen-âge*, etc. Plusieurs de ses livres ont eu en peu de temps deux éditions. Il est correspondant, voire parfois directeur, des meilleurs journaux d'art allemands et il tenait surtout à venir dans notre pays pour étudier d'une façon plus approfondie notre art dans le passé et dans le présent, recommençant d'une façon plus longue et plus minutieuse les nombreux voyages qu'il fit, en quête de documents artistiques.

L'Université nouvelle, une fois de plus, après les Reclus, Ferri, Gumplowicz, Kovalevsky, Pictet, Robin, de Roberty, Max Nordau, Tarde, Paul Desjardins, Roorda, Bernard Lazare, attire en notre pays l'esprit, la science des autres nations. Le courant d'échanges, de rapports intellectuels, toujours plus étendus, entre nos diverses races européennes, continue et s'intensifie. « Carrefour des nations de l'Europe occidentale », la Belgique possède en l'Université nouvelle un puissant organe d'internationalités bienfaisantes, renouvelant l'air, rajeunissant ces idées qu'on nous accuse « d'enfermer en un trop petit espace, comme nos activités enfermées en notre petit pays » (on l'a dit). L'Angleterre, la France, la Suisse, l'Allemagne connaissent mieux que nous l'importance de cet échange constant et nous envoient leurs savants et leurs artistes.

Le Dr Joseph nous apporte une part intéressante de ce que l'esprit humain a découvert de plus récent sur l'art. Son cours, presque toujours accompagné de projections lumineuses martelant en la mémoire ses enseignements, est curieusement documenté. La méthode suivie elle aussi nous apporte une bouffée d'air allemand, de l'allemand moderne, que nous connaissons peu et qui intéresse au plus haut point le psychologue et l'artiste.

LE QUATRIÈME CONCERT YSAYE

La présence de Vincent d'Indy au pupitre directorial, le concours simultané des deux plus grands virtuoses de l'archet, Ysaye et Thomson, le choix d'un programme attrayant et varié ont donné à cette quatrième matinée des Concerts de la Société symphonique une importance et un intérêt de premier ordre. La jeune société s'est affirmée définitivement, cette fois, et a pris rang parmi les grandes institutions musicales nécessaires à la vie mentale bruxelloise. Elle se différencie nettement des Concerts populaires et de ceux du Conservatoire, dont elle complète les programmes sans marcher sur leurs plates-bandes. Et s'il y a foule aux Concerts populaires, les Concerts Ysaye ont désormais leur public enthousiaste, nombreux et attentif, ce qui prouve qu'il y a place à Bruxelles, comme à Paris, pour deux grandes sociétés de concerts faisant alterner de semaine en semaine leurs auditions.

Le principal attrait du concert était, faut-il le dire? le concerto de J.-S. Bach, ce chef-d'œuvre de pureté et d'harmonie, exécuté par MM. Thomson et Ysaye. On pressent ce que ces deux merveilleux artistes y ont mis de leur cœur, de leurs nerfs et de leur haute intellectualité. Unis dans l'art comme dans l'amitié qu'ils ont l'un pour l'autre depuis leur enfance, ils ont donné à l'œuvre de Bach une rare intensité d'expression et une beauté souveraine. L'*Andante* surtout a atteint les régions inaccessibles aux interprètes habituels. Ce fut une fête de l'esprit en même temps qu'un régal mélodique.

Même spiritualité dans la façon personnelle et hautement attachante dont Vincent d'Indy conduisit l'ouverture de *Léonore*. Par des nuances très spéciales de mouvement et de coloris, il

dessina tout le drame, tour à tour sombre et joyeux, et révéla en quelque sorte *Fidelio* à ceux qui croyaient le connaître par cœur.

La symphonie italienne de Mendelssohn et le concerto de Rheinhold Becker, malgré l'incontestable maîtrise avec laquelle il fut présenté par M. Thomson, laissèrent l'auditoire plus froid. Mais ce fut, pour *Istar*, mieux exécuté encore que la première fois et mieux compris du public, une explosion de bravos et une ovation chaleureuse à Vincent d'Indy. Et très gaiement fut clôturé ce programme par la *Joyeuse Marche* de Chabrier, dont la joie exubérante prépara les fervents de l'art musical aux confetti qui les guettaient à la sortie.

Le soir, un banquet d'adieu offert à Vincent d'Indy réunissait au Grand Hôtel les principaux interprètes du concert et quelques amis : Eugène et Théo Ysaye, César Thomson, M. Schleisinger, Ch. Vander Stappen, L. Lequime, M. Kufferath, G. Guidé, G. Huberti, L. Wallner, Octave Maus, F. Labarre, R. Vauthier, G. Systermans, etc. M. Schleisinger offrit à l'auteur de *Fervaal*, au nom de la « Société symphonique », un bas-relief composé pour lui par Charles Vander Stappen, *Vers l'Idéal*, d'un sentiment très pur.

Et dans une élogieuse et chaleureuse improvisation, Eugène Ysaye se fit l'interprète de tous pour témoigner à Vincent d'Indy la profonde affection qu'il a conquise en Belgique et l'admiration qu'ont vouée à l'artiste et à son œuvre tous ceux qui ont approché l'un et pénétré l'autre. Le virtuose du violon s'est révélé, en cette occasion, maître orateur, ce qui n'a d'ailleurs pas surpris ceux qui savent ce que la nature exceptionnelle du grand artiste recèle de bonté et de noblesse. Cet épilogue du concert, couronnement du séjour que fit à Bruxelles Vincent d'Indy, se prolongea jusqu'à la gare, où le train de minuit emporta vers la France notre ami, salué une dernière fois par les acclamations et les adieux affectueux de tous.

A LA LIBRE ESTHETIQUE

La *Libre Esthétique* a clôturé sa saison musicale par un joli concert évoquant quelques-unes des figures de l'Allemagne musicale de jadis : le père Schütz, tour à tour grave et souriant, Haydn pimpant et coquet, J.-S. Bach, l'austère Hændel et le divin Mozart.

Cette audition, second volet du diptyque musical offert cette année à la curiosité sympathique des fidèles de la *Libre Esthétique*, a été, comme la première, intéressante et fort goûtée. Le quatuor en *ré majeur* de Haydn, qui est catalogué sous le nº XIV dans l'édition Peters, est rarement exécuté en public. Il a été joué avec beaucoup d'ensemble et de finesse par le Quatuor Dubois. M. Vandenkerkove, accompagné par M. Stennebruggen, a merveilleusement interprété la Sonate en *mi bémol* majeur de Bach, le deuxième des trois petits chefs-d'œuvre écrits par le maître pour la flûte. Et rien n'était plus exquis que d'entendre le babillage discret et rythmé des deux instruments concertants, unis dans une même compréhension d'art.

La troisième pièce importante du programme, le concerto de Mozart pour trois pianos et orchestre, était jusqu'ici totalement inconnue à Bruxelles. Les parties symphoniques n'en ont pas été gravées et la bibliothèque du Conservatoire n'en possède pas de copies. C'est une œuvre charmante de grâce ingénue et de fraîcheur, qui a été exécutée avec une précision remarquable sous la direction de M. Guidé. Solistes : MM. Emile Bosquet, H. Stennebruggen et Octave Maus.

La partie vocale de cette audition a été remplie par Mlle Eléonore Dresse, qui a chanté de sa belle voix de contralto un *Alleluya* de Schütz, inédit en Belgique, qui valut à Mlle Marcella Pregi de retentissants succès en France, et, avec orchestre, l'air admirable de Micah dans l'oratorio *Samson* de Hændel. La traduction de ces deux superbes pages avait été faite spécialement par MM. Bordes et Dukas.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi a visité mercredi dernier le Salon de la *Libre Esthétique*, accompagné du capitaine comte du Chastel, officier d'ordonnance. Il a été reçu par MM. Octave Maus, Paul Du Bois et V. Bernier et s'est longuement entretenu avec les exposants présents qu'il a vivement félicités. Parmi ceux-ci, MM. V. Horta, R. Wytsman, Ch. Samuel, A. Crespin, F. Charlet, E. Lyon-Claesen, H. Kaehler, G. Lemmen, A. Craco, etc.

La clôture du Salon a été faite le lendemain par le baron de Haulleville, qui a fait choix, pour le Musée des Arts décoratifs de quelques-unes des œuvres les plus intéressantes de la section des objets d'art. La liste en est soumise à l'approbation du Ministre des Beaux-Arts.

SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE. — Quatrième liste d'acquisitions (1). E. CLAUS, *Quai à Veere* (pastel). — H. NOCQ. *Lampe* (bronze). — K. KOEPPING. *Verre* nº 16. — THE BIRMINGHAM GUILD OF HANDICRAFT. *Lampe* (cuivre). — F.-R. CARABIN, *Encrier* (grès), 6e ex. — Id. *Pot à tabac* (grès), 3me ex. — *Miroir* (cuivre repoussé) 2me ex. — H.-A. KAEHLER. *Cache-pot* (grès). — Id., *Vase* (id.).

Pour cause de travaux de transformation, le Musée moderne de peinture sera fermé, provisoirement, à partir de mardi prochain.

Demain soir, à 8 h. 1/2, M. Cobden-Sanderson, le très artiste relieur anglais dont on a vu quelques œuvres au Salon de la *Libre Esthétique*, fera (en langue anglaise) une conférence sur *la Reliure, ses procédés, son idéal*, avec projections lumineuses, à la salle de l'Horloge, porte de Namur. Cette conférence est organisée sous les auspices de l'Université nouvelle.

La troisième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano, qui devait être donnée aujourd'hui au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef, est remise au dimanche 25 avril. Le programme sera entièrement consacré à la musique française du XVIIIe siècle.

M. Gevaert donnera dimanche prochain, au Conservatoire, une deuxième audition de la *Passion* selon saint Mathieu, de J.-S. Bach. Répétitions générales mercredi et vendredi, à 10 h. 1/2 du matin et à 2 h. 1/2 de l'après-midi.

La Maison d'Art annonce pour le mercredi 14 avril, à 8 h. 1/4, son quatrième spectacle d'abonnement. Au programme : *Les Yeux qui ont vu*, mystère par Camille Lemonnier, musique de Léon Dubois.

Cette œuvre sera précédée d'un concert spirituel donné sous la direction de MM. Léon Dubois et H. Thiébaut, qui feront exécuter une œuvre nouvelle, *Triptyque religieux*, de JAN BLOCKX, et *Marie-Madeleine*, scène biblique pour solo et chœurs, de VINCENT D'INDY. La chorale de dames *Art-Charité* prêtera son concours à cette audition.

Répétition générale le mardi 13 avril, à 8 h. 1/4.

(1) Suite. — Voir nos numéros des 7, 14 et 28 mars derniers.

M. Eugène Garraud, directeur de l'Alhambra, vient de recevoir un drame inédit en 3 actes, avec prologue et épilogue : *Pour la Liberté!* de M Jean Bénédict.

L'auteur, né à Paris, est d'origine belge. Son grand-père, Jean Thys, élève de David, était architecte de la ville à Gand.

M. Bénédict a puisé le sujet de son drame — qu'on dit des plus remarquables — dans l'histoire des luttes des communiers flamands. M. Henri Krauss créera le rôle de Philippe d'Artevelde.

Ce drame, qui comporte une figuration nombreuse et une grande mise en scène, passera au commencement de mai.

Le cercle Le Progrès, de Saint-Gilles, organise au bénéfice de l'œuvre un concert qui sera donné à la Grande-Harmonie mardi prochain, à 8 heures, avec le concours de Mlle Marie Weiler, de MM. François Rasse, Stennebruggen, Maurice Lefèvre, Moses, Ecrepont et Delporte.

On peut se procurer des cartes à 5, 3 et 2 francs chez le président du cercle, 32, rue Berckmans, à Saint-Gilles.

Les Chanteurs de Saint-Boniface donneront jeudi prochain, à 2 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, un grand concert au profit des pauvres visités par la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Au programme, des œuvres sacrées et profanes de Roland de Lassus, de Jacobus Clemens, d'André Pevernage, de Josquin De Près et de Palestrina.

Mme Feltesse Ocsombre, cantatrice, et Mlle Kufferath, violoncelliste, prêteront leur concours à cette fête de bienfaisance pour laquelle le prix d'entrée est fixé à 5, à 3 et à 2 francs.

La Société symphonique des Concerts Ysaye donnera le jeudi saint, 15 avril, à 8 h. 1/2 du soir, dans la salle du Cirque royal, un concert spirituel sous la direction de MM. Sylvain Dupuis et Eugène Ysaye, avec le concours de la *Légia*.

Le programme comportera le *Prélude de Parsifal*, de Richard Wagner; l'*Hymne* pour chœur d'hommes et orchestre, de César Franck, dédiée par l'auteur à la Société royale *La Légia* (première exécution à Bruxelles); *Judas*, scène lyrique pour baryton solo, chœur d'hommes et orchestre, de S. Dupuis; la *Scène du Vendredi-Saint*, de *Parsifal*; la *Cène des Apôtres* (pour triple chœur d'hommes et orchestre) et la *Marche impériale*, avec chœurs, de R. Wagner.

M. Eugène Ysaye, qui a pris part mercredi soir, avec Mme Raunay, l'Octuor vocal de M. Soubre, MM. Octave Maus et Bosquet, Mme Pepa Iuvernizzi, etc., à la grande fête de charité organisée dans le somptueux hôtel de M. Somzée, est parti le lendemain pour Paris. Il se fera entendre, aujourd'hui et dimanche prochain, aux Concerts Colonne.

Au cinquante-huitième concert populaire symphonique d'Anvers qui aura lieu aujourd'hui, à 1 h. 1/2, se feront entendre Mlle Jeanne Flament, contralto, et M. J.-B. Colyns, professeur au Conservatoire de Bruxelles. Mlle Flament chantera *la Vague et la Cloche* d'Henri Duparc et la cantilène d'*Etienne Marcel* de Saint-Saëns. M. Colyns interprétera le Concerto de Mozart pour piano et orchestre.

La section de Bruxelles de l'Association belge de photographie organise dans son local, au Palais du Midi (École industrielle), une exposition des œuvres photographiques de M. Craig-Annan, de Glasgow. Cette exposition sera visible du 4 au 11 avril courant, de 10 heures du matin à 4 heures du soir. L'entrée en est absolument gratuite.

Les deux derniers sinistres maritimes ajoutent encore huit victimes, pour cet hiver, au long martyrologe des pêcheurs ostendais. Les personnes charitables qui voudraient venir en aide aux familles éprouvées peuvent adresser leurs dons en argent au comité de la Tombola artistique organisée avec l'approbation de l'administration communale et établie chaussée de Thourout, n° 32, à Ostende. Elles recevront en échange des billets de cette tombola, à laquelle plus de cent artistes du pays et de l'étranger ont généreusement offert des œuvres.

THÉATRE DU DIABLE-AU-CORPS. — Malgré son immense succès, le répertoire actuel touche à sa fin. Les amateurs d'art qui n'ont pas encore vu l'*Horloger d'Yperdamme* feront bien de se hâter.

Les trois nouvelles livraisons mensuelles de l'*Art flamand* sont consacrées à Victor-Honoré Janssens, aux Sneyers, aux Herregouts, à Jean Van Cleef le jeune, aux Horemans, aux Vleugels et à plusieurs autres artistes ayant vécu à la fin du XVIIe siècle et au commencement du XVIIIe.

Le numéro d'avril des *Maîtres de l'Affiche* contient pour la première fois des spécimens de l'art allemand. Ce sont les affiches de Sattler pour la revue *Pan* et d'Otto Fischer pour l'*Exposition de Dresde*. Ces deux compositions, de genre très différent, montrent chez nos voisins une heureuse tendance à l'originalité et la préoccupation de s'affranchir des influences classiques qui ont longtemps caractérisé leurs productions en matière d'affiches. On admirera en même temps, dans cette attrayante livraison, le *Jardin de Paris*, de Chéret, et la belle composition d'Hugo d'Alési pour le *Centenaire de la Lithographie*.

Une vente d'eaux-fortes, d'aquarelles et de dessins de Félicien Rops est annoncée à l'hôtel Drouot, à Paris, pour les 5 et 6 avril, à 2 heures précises. Le catalogue, dont M. L. Ramiro, l'iconographe de Rops, a écrit la préface, mentionne quatre cent vingt-neuf pièces, parmi lesquelles quelques-unes de très grande valeur, telles que l'aquarelle originale du *Scandale* et celle de la *Nourrice aux satyrions* dont les reproductions, dues à Albert Bertrand, furent exposées l'an passé au Salon de la *Libre Esthétique*. La vente sera dirigée par Me Maurice Delestre, assisté de M. Gustave Pellet, expert.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Dix-septième année. — N° 15. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 11 Avril 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LA MUSIQUE ET LA VIE

Deuxième article (1)

Un instant de réflexion suffira pour nous amener à constater que les arts, tous, font naître, d'après un objet déterminé, l'émotion esthétique. Nous avons vu tantôt que c'était cette nécessité d'intermédiaire qui en circonscrivait si nettement la portée et l'action : l'impression devant tomber d'abord sur une forme et de là, comme d'un tremplin intellectuel, rebondir à nous-mêmes. La musique seule, par le privilège de son essence, évoque en nous l'objet selon l'émotion qu'elle communique. Elle se borne à provoquer la sensation créatrice et féconde, nous laissant le soin délicat d'en imaginer une extériorisation harmonieuse. Nous pouvons ainsi appliquer la force sensible à notre gré et de multiples façons. La musique ne connaît nulle borne. Elle est l'universelle langue que les cœurs les plus simples et les esprits les plus complexes comprennent. De même que nous nous attendrissons de la moindre larme aux yeux d'un inconnu, savons-nous aimer et nous approprier la plus humble mélodie où nous nous apercevons exprimés — un peu. Que ne pouvons-nous supposer en son retentissant mutisme? Il est impossible d'enfermer en elle un sens unique et durable. Elle parle à chacun, suivant son âme. Tel qui est affligé trouvera en une symphonie autant de lui-même qu'un autre, joyeux et plein d'espoir. La musique est comme le ciel, comme la mer, comme le feu, comme toutes les grandes choses élémentales que l'on peut inlassablement contempler, de regards mélancoliques ou ardents, et toujours avec un égal éminent bonheur. Elle apparaît et gouverne en dehors de tout contact. Plus fluide que la lumière, rien ne saurait la contenir, rien ne pourrait la signifier. Elle est le commentaire vivant et infini de la conscience divine de tous les êtres. Elle me raconte, m'analyse et j'en suis tremblant d'émoi sacré; cependant elle vient, à mes côtés, de donner une voix au trouble anonyme de cet étranger. En quelle éventualité, son affectif secours pourrait-il défaillir? Et qui oserait se vanter de la définitivement asservir? Il est des musiques qui nous impriment de violents désespoirs et en qui, brusque-

(1) Voir notre dernier numéro.

ment, s'exalte le triomphal chœur de nos orgueils et de nos désirs. La marche funèbre de la Troisième Symphonie nous atterre la première fois que nous l'entendons, mais elle semble subir par la suite une miraculeuse métamorphose et nous enivre d'une pure extase. Elle acquiert la grâce de paupières mi-closes sur une douleur. Elle n'opprime plus. Elle a revêtu la ferveur pieuse et la dignité de notre acceptation de la souffrance. Et la merveille est qu'indéfinie, nous sachions toujours et à coup sûr l'interpréter. Pas un moment nous n'oserions douter d'elle, car elle est faite du plus pur de nous-mêmes, elle est faite, oserais-je dire, de *substance humaine*. Nous reconnaissons sans peine en elle la céleste origine. Les points de pénétration se révèlent et, à moins de nous désavouer, nous ne saurions point ne pas l'aimer. Nous sentons, à toute heure, en nous, les rythmes dynamiques de la nature, mais ils se modulent dans le silence de notre âme et ne sortent de nous. Dans la musique, ils se prolongent et s'épanouissent sous la vêture mélodieuse et immatérielle des sons. C'est une transposition minutieuse et forte de l'individuel à l'universel. Les sons nous traversent, confluent vers notre cœur, tandis que les rythmes qui les ont apportés, qui en sont les moteurs ou les véhicules, se dispersent en notre être, envahissent notre âme et dans l'originel silence qu'ils y retrouvent, redeviennent d'obscurs et vitaux frissons pour nous incliner selon leur courbe.

Avant de faire un nouveau pas vers le cœur de cette étude, je souhaiterais quelque temps m'arrêter afin, écartant de nos yeux la dernière présence sensible, d'arriver aux confins où l'insaisissable seul persiste. J'ai parlé de sons et de rythmes. Il serait bon d'élucider ces données. Le son est au rythme ce que l'écriture est à la pensée. La musique est tissée de rythmes avant même que de sons. Le son n'est que la preuve extérieure de ce qui chante et s'agite au plus occulte de notre cœur. Le son n'est tout au plus que la couleur de la pensée, le signe effectif et second. Afin de mieux démêler la possible confusion, il sera utile peut-être d'indiquer en quoi consiste le rythme. Que de fois n'est-il pas confondu avec le mouvement! La différence est trop importante pour que nous ne tentions pas de la, rigidement, établir. Ce qu'on appelle « mouvement » en musique, n'est que le degré de lenteur ou de vitesse de la mesure soit, plus sommairement, l'allure du style. C'est donc une simple question de métronome et quelle liaison peut exister entre la démarche de la phrase et l'intime sentiment qui s'y développe? Le rythme est plus élevé et plus noble. Pour amener progressivement à une intellection facile du rythme, j'avancerai d'abord que le rythme est la formule du son, c'est-à-dire qu'il régit et conjugue le mouvement, comme le mouvement modèle le son.

Chaque sentiment en nous est accompagné d'un ensemble de circonstances, tant physiques qu'intérieures, qui le caractérisent. De même que la joie dilatera notre poitrine de quelque chose que nous ne saurions nommer, nous emplira d'une palpitation légère et volatile, la crainte nous rétrécira, fera battre plus sourd et plus lourd notre cœur. Ces occultes symptômes sont les rythmes fonciers que rien ne peut signifier. Admettez un geste conçu pendant cet état d'être : la joie le fera à son image alerte et excité, la crainte le rendra pénible et défiant. Et c'est pourquoi j'ai pu déclarer plus haut que le rythme est la formule et c'est pourquoi j'ose maintenant avancer qu'il est le principe du mouvement.

(*A suivre.*)

JOHANNES BRAHMS

Curieuse figure de compositeur et d'artiste que la mort ravive en notre souvenir et où l'on démêle mal ce qui fut don naturel, science, habileté et illusion ou opinion intellectuelle réagissant sur les autres dons.

L'excellent dictionnaire musical de Groves ou son supplément raconte par le menu l'histoire extérieure de Brahms. Mais de l'impression de ses œuvres, déjà un peu amoindrie à l'heure qu'il est et de tout ce que nous savons de lui, on pourrait augurer une histoire ressemblant à celle-ci :

Il nait un musicien pourvu d'une paire d'oreilles qui ont, à elles toutes seules, si l'on peut dire, de l'imagination musicale en surabondance. La musique, pour ces oreilles, éclôt d'elle-même, s'échafaude, s'harmonise, s'architecturise en duos, trios, sextuors, symphonies, sans que le cerveau ait rêvé au préalable la raison d'être de ces accents, de ces accords. Brahms était — je me le figure du moins — un *Gemüth's Musiker*, ce qui pourrait vouloir dire qu'en lui l'humeur, bonne, mauvaise, joyeuse, triste, paresseuse ou vive se traduisait par des chants sans passer par le réflecteur du cerveau. Brahms ne savait pas pourquoi telle de ses œuvres était solennelle et telle autre badine. Il se donnait comme il était, sans rien savoir des causes profondes qui le faisaient agir, et bâtissait des monuments d'harmonie comme un maçon bâtit un mur, — sans préméditation.

Mais voici que cette exécrable critique, — ce fut peut-être autre chose, un affaiblissement, un malheur, mais je nous sais si odieux parfois que j'aime mieux en accuser toute notre corporation, — je dis donc que cette dangereuse critique, voulant toujours tout savoir, s'avisa d'expliquer l'énorme succès de Brahms « en déposant des idées le long de sa musique ».

Telle symphonie signifiait le triomphe ou la lutte de telle chose contre telle autre, etc. — Vous entendez cela d'ici. Il me souvient de plusieurs, tant Germains que Latins, qui tondirent de ce pré la largeur de leur compte rendu.

— Fureur de Brahms. Pourquoi s'ingérait-on dans ses affaires? Ce n'était pas cela qu'il avait voulu dire. Il ne savait pas lui-même à quoi ses rêves musicaux se rapportaient exactement; c'était à une lutte de chiffres ou de rayons solaires, tout autant, bien sûr, qu'à une lutte de gens ou d'événements.

La critique continuait, parlait du *Requiem* émouvant, écrit par le compositeur après la mort de sa mère, de telle autre source

d'inspiration. Et la critique — celle-là, je l'ai vue à l'œuvre en Allemagne, où l'imagination et l'intellectualité font rage — le comparait à Beethoven. On l'en disait le continuateur *direct*. Peu s'en fallut que des éditeurs adroits, au moment où un de leurs confrères payait 80,000 francs une symphonie de Brahms, ne lui commandissent une *10e Symphonie* de Beethoven, qu'on eût ensuite découverte dans un grenier à grands fracas de réclames et de documents. De plus, on prêtait à Brahms et à tout ce qu'il produisait les sentiments qu'on supposait devoir être ceux d'un Beethoven modernisé.

Pour le coup cet admirable maçon qui aurait, sans le savoir, continué à se déverser lui-même dans ses œuvres, fut atteint d'un combatif entêtement; il voulut se défendre, confondre ses interprétateurs; et comme en son cerveau peut-être paresseux l'idée d'une ressemblance avec Beethoven avait fait quelques ravages, il voulut croire que Beethoven, tout comme lui, n'avait pas eu l'intention d'exprimer tout ce qu'on lui faisait dire; la preuve s'en trouvait en quelques pièces sans unité où les parties d'une même œuvre — nous le savons du reste — n'ont entre elles rien de commun. Sans tenir compte de toute la dernière partie de la vie de Beethoven où il fut si entièrement et si expressivement lui-même, qu'une unité se retrouve non seulement dans chaque œuvre mais encore dans l'ensemble de toutes ses productions; sans voir le grand homme dans l'ambiance de son époque et influencé, à ses débuts surtout, par le passé et par des circonstances extérieures, Brahms prétendit agir comme lui. L'art de Wagner lui paraissait être la prostitution de la musique à d'autres arts. Quand tout ce que le monde musical compte de célébrités se réunit en 1876 pour fêter Wagner à Bayreuth, lui seul s'abstint.

Il ne voulait pas entendre parler de la musique inspirée par une idée, — ou d'un sentiment prenant d'une façon consciente la musique pour expression et soutint avec une énergie bourrue, — du reste peu bavarde, car ses partisans parlèrent plus que lui, — la théorie de la *musique absolue*.

La musique selon lui était un beau, un très beau bruit qui n'avait rien de commun avec l'âme humaine, et qui se réalisait à peu près comme celle des harpes éoliennes, dans les instruments imaginaires qui vibrent aux oreilles des musiciens. C'était quelque chose comme les jeux de la lumière à travers l'eau, le verre ou le prisme. C'était le son s'éparpillant, se divisant, se compliquant en formes géométriques. Cela pouvait décorer de grandes fresques poétiques, mais jamais faire corps avec elles.

Dès qu'il eût, en raisonnant, buté son esprit à cette conception, son art s'en ressentit. Au lieu de se laisser aller à cette humeur inconsciente qui avait été si bonne inspiratrice et qui, elle, lui faisait produire sans qu'il le sût un vrai poème humain, il voulut penser surtout à la beauté du son, à ses possibles complications.

Il se savait bon ouvrier, il fit œuvre d'ouvrier, écoutant avant tout cette CONCEPTION INTELLECTUELLE de la *Musique pure*, incrustée en son esprit par la sottise des autres. Et petit à petit, avec la spontanéité, la vie s'en alla de ses œuvres. Les amateurs de difficultés vaincues les collectionnèrent encore, y retrouvant la merveilleuse habileté de Brahms. Mais Brahms lui-même, le bon-enfant impulsif, sensitif, qui faisait, de ses premières symphonies, quand il les dirigeait lui-même, de vrais chefs-d'œuvre d'unité nuancée et passionnée; ce Brahms là a disparu peu à peu, tué peut-être par les intellectuels qui l'induisirent en systèmes, en méthodes, en raisonnements.

Tant pis pour lui, direz-vous, s'il fut faible et se laissa impressionner!

Oui, mais tant pis pour nous si les faibles, capables de nous donner autant de jouissances, sont dévoyés, au lieu d'être aidés, par la bêtise d'un milieu trop loquacement attentif. Mieux vaut cent fois pour ces géniales, et souvent fragiles naïvetés, l'ombre qui entoura le père Franck et fut peut-être un auxiliaire de sa croissante élévation.

Et le drame de cette vie d'artiste, qui malgré sa solitude et son labeur opiniâtre, ne parvint pas à conserver intacte sa native spontanéité, est aussi émouvant et plus près de nous, peut-être, que celui de la mort de Claude dans l'*Œuvre* de Zola ou du mariage de Coriolis dans la *Manette Salomon* des de Goncourt.

Henry Krauss[1] dans « Crime et Châtiment ».

A cette représentation première du drame en sept tableaux, tiré du roman russe de Dostoïewsky (œuvre d'un touffu énorme) par MM. Paul Ginisty et Hugues Le Roux, au Théâtre de l'Alhambra à Bruxelles, j'ai entendu Mossieu UBU, qui sortait après les deux premiers actes, dire avec effroi, en serrant sur sa poitrine le portefeuille de « Pfinances » qui gonflait son habit noir : « C'est malsain, ça! très malsain! je crois que c'est une machine socialiste, par ma cornegidouille! Il faudrait, par ma chandelle verte, appliquer à ce Dostoïewsky la machine à décerveler! » — Il croisait l'excellent Pécuchet qui entrait sautillant, en criant : « Est-ce qu'on rit? » et qui, voyant qu'on ne riait pas à cette sombre et pathétique aventure de l'étudiant pauvre Rodion Romanovitch, tourna les talons pour aller boire un bock en quelque café continental et regretter la *Périchole*.

Est-ce qu'on rit? voilà le critérium de pas mal de cerveaux, ou plutôt de cervelas, quand il s'agit de théâtre. C'est malsain et socialiste! voilà la mesure de pas mal d'autres cerveaux apparentés aux premiers par l'étroite descendance des mêmes routines et des mêmes algonquines épouvantes. Quant à admirer quelque émouvante histoire, disséquée dans l'humanité même, avec les spécialisations étranges qu'y met la psychologie d'un peuple slave encore à demi sauvage, n'en faut pas, n'en faut pas demander autant à l'habituelle morphologie des familles Ubu et Pécuchet, unies par de si notables alliances, tant entre elles qu'avec les non moins illustres lignages des Prudhomme et des Bonhommet.

« Je vous le demande un peu? » qu'est-ce que ces braves financiers, commerçants et autres rastaquouères d'eau douce, enrichis par une vie entière consacrée à un négoce déloyalement exercé, peuvent comprendre à une symbolisation sinistre et ténébreuse des crimes de la Misère et des expiations mystiques et savoureuses du châtiment? Imagine-t-on qu'on leur demande d'écouter, avec une âme fraternelle et compatissante, les clameurs des misérables qui protestent contre la monstrueuse iniquité qui préside à la distribution des ressources sociales? Imagine-t-on qu'ils puissent se rendre compte que les instinctifs, qui se sont laissés aller à commettre un forfait impuni, se livrent eux-mêmes par le besoin de se purifier d'un sacrilège à la Justice et trouvent une jouissance surhumaine à expier?

Non, non, non! de telles pièces ne sont pas faites pour Mossieu Ubu et son joli monde. On a l'air de se ficher d'eux en les conviant à de pareilles cérémonies. Parlez-moi de la *Villa Gaby* ou de la *Tortue*. Voilà ce qui fait leur affaire. Mais les mettre dans

(1) Voir l'*Art moderne*, 1895, p. 412; 1896, pp. 45, 116, 357.

les terreurs immédiatement après leur dîner, quand le copieux bol alimentaire fermente et travaille dans leurs abdomens bedonnants, « ça, c'est une sale zwanze, Mossieu, une sale zwanze! »

Une partie du public a été d'un autre avis et a fait à la pièce un accueil ému et sympathique. Elle a compris ce qu'une telle œuvre, résidu mutilé forcément, hélas! de l'extraordinaire et puissante conception originaire, a de forces secrètes pour magnifier les âmes en les attendrissant, en les laissant sous la douloureuse poignance d'événements humains cruels et souvent inévitables. La Fatalité que les Grecs anciens, par une irrésistible et inquiétante attirance, aimaient à mettre en scène, reparaît ici, mais avec une physionomie et des draperies modernes. C'est le même terrible Inconnu, survenant pour régler à sa manière sarcastique et brutale les agitations et les tourments de la vie, de la pauvre vie!

Henry Krauss qui, dit-on, nous quittera l'hiver prochain, pour tenter auprès du public parisien versatile la périlleuse aventure d'un succès égal à celui que le monde esthétique, et après la Foule, lui a si promptement et si solidement édifié à Bruxelles, a joué le rôle tremblant et halluciné de l'étudiant Rodion. Il y a été hors de pair! Voix, costume, physionomie, mimique surtout y ont été admirables. Ah! si ce presque débutant a la chance de voir s'épanouir chacune des qualités rares réunies en lui en une gerbe si belle, quelle expression triomphante il sera du théâtre contemporain, interprète des complications grandissantes de l'humanité moderne, trouvant insuffisantes pour rendre les multiplicités infinies de sa conscience et de sa sub-conscience, les grandes unités simples des peuples antiques encore au début de la vie sociale!

D'un bout à l'autre de la pièce, en une croissance et une décroissance d'émotions formant un clavier de tons et de demi-tons psychiques étonnamment accordés, passant de la note pleine aux dièzes et aux bémols avec une virtuosité suprême, arpégeant, roulant, trillant toutes les nuances des passions terribles, il a maintenu en son unité macabre ce personnage déséquilibré, descendant au Crime en chancelant, en s'accrochant à la rampe des hésitations et des peurs, pour remonter ensuite à l'Expiation, d'abord d'un pas lourd et contraint, ensuite avec ces larges enjambées de l'allégresse et de l'héroïsme, affirmant, en une anecdote de police et de cour d'assises, le besoin de donner à toute atteinte à l'ordre humain une réaction qui, même quand elle ne rétablit pas l'harmonie troublée, atteste tout au moins que le devoir est de la rétablir, fût-ce en cette formule talionesque et vieillotte : CRIME, CHATIMENT!

Si, en cette courte écriture, c'est principalement l'œuvre et son dominant évocateur, Henry Krauss, que nous avons voulu exalter, nous ne pourrions sans injustice passer sous silence la façon merveilleuse dont M. René Robert a rendu le personnage épisodique de Marméladoff, le pochard incurable, incarnant en ses misères secondaires et grotesques, en une sorte de diminutif et de sourdine, cette même idée de la faute géminée à l'expiation. Le naturel de l'acteur semble avoir atteint l'absolu. Il a fait circuler autour du grandiose lamentable de Rodion, le comique triste, mais étonnamment pondéré, du fonctionnaire dégradé pour ivrognerie invincible, calme, conscient et radoteur spectateur de son avilissement.

Quant à la mise en scène, toute en russe, elle fut ingénieuse et belle. Honneur au directeur qui s'efforce, par de tels ensembles, d'accoutumer notre public à un autre art que celui des farces et des baguenaudages.

Quelques mots avant « Les Yeux qui ont vu ».

Des amis en petit nombre ont pu assister, il y a un an, dans un salon ami, à la lecture par des artistes de bonne volonté, derrière un rideau qui en interceptait la vue, de la première idée du drame que va jouer, sous la direction de M. Mouru de Lacotte, le Théâtre d'Art. Camille Lemonnier, depuis, a repris son œuvre et lui a donné des développements nouveaux en précisant la portée symbolique qui déjà alors avait fortement impressionné les auditeurs.

Les Yeux qui ont vu, tels qu'on va les entendre à la Maison d'Art, s'offriront comme une des manifestations d'art idéaliste les plus émouvantes qui aient été portées sur la scène, chez nous. Ce n'est pas tout à fait, comme on l'a annoncé, un mystère religieux, mais plutôt une conception philosophique et humaine dont l'action se passe au village, chez des laboureurs. C'est le drame de la souffrance des hommes à travers la Passion divine, c'est leur espoir religieux de salut, mais dans le sens de l'accomplissement des destinées humaines; c'est aussi le drame de la terre hivernale et qui attend le reverdissement du printemps.

L'œuvre est donc complexe à la fois et simple et contient des symboles clairs si, comme nous le disait Camille Lemonnier, « on veut bien y apporter l'attention qu'on mettrait à comprendre un mystère ou une parabole basés sur une vérité humaine ».

D'ailleurs, voici une note qu'à notre demande l'auteur des *Yeux qui ont vu* a bien voulu nous donner. Elle résume de façon saisissante le drame émouvant dont la première représentation est impatiemment attendue :

« Faire une œuvre de mystique et de foi, mais selon le cœur de l'humanité et son infini espoir de délivrance. Et pour la réaliser, imaginer des laboureurs, des simples et des souffrants dans l'âme de qui, le jour du vendredi saint, se déroule le drame de la passion du Christ. Ce drame, l'extérioriser dans la visoin d'une pauvre femme malade d'anciennes souffrances, restée blessée surtout de la mort d'une enfant. Christ lui apparaît selon les Écritures et les images, selon la foi naïve des villages, et Christ ici est un symbole, le Sacrifice et la Résurrection, la promesse des joies réalisées sur la terre en les fins dernières de l'Humanité... Nora, l'humble femme du laboureur Noé, voit donc Christ avec les yeux de sa foi, avec des yeux qui en Christ, par delà son sacrifice volontaire, voient s'accomplir la vie promise. Or, les yeux, une fois qu'ils ont vu, ne cessent plus d'être ouverts au sens de l'idéal et de l'éternité; et Nora meurt, par symbole, chez ceux qu'éclaira la grande évidence, de la mort aux apparences menteuses, de la résurrection spirituelle dans la vie des vérités.

Mais « pour voir, il faut croire » : Nora a cru, elle a vu, et ainsi elle est elle-même une image de l'humanité qui a souffert, qui a gravi les calvaires et qui se délivre dans l'accomplissement du sens mystérieux d'idéal que les hommes portent en eux.

« C'est dans un hameau, parmi d'humbles existences, comme en un tableau de Breughel, avec les aspects humbles de la vie rurale et des évocations ou des apparitions de personnages qui les résument, le Berger, le Curé, l'Ensevelisseuse, le Fossoyeur, les petits enfants dansant une ronde devant l'église, le vieux mendiant. Nora, femme de Noé, a deux fils, l'un Bruno, la forme ardente et sombre de l'antique foi religieuse, l'autre Kaspar, l'homme qui a été à la ville, qui s'est écarté de la Beauté simple, du sens vrai de la vie cachée derrière les symboles et qui ne verra, lui, que la réalité matérielle du drame qui s'associe à la

vision de sa mère. Un homme a volé un pain chez le boulanger; il l'a volé pour le donner à ceux qui ont faim; il dit que personne n'a droit à un pain entier si les autres en manquent; et les gens sortent en tumulte des maisons et, par représailles de la propriété violée, par outrage à cette fraternité pour laquelle Christ va mourir, lui donnent la chasse en criant qu'il faut le clouer à la porte de l'église. C'est encore la doctrine évangélique pour laquelle accepte de mourir ici un homme de bonne volonté, un humble frère de Christ. On ne voit pas l'homme ni la foule; le drame se joue de l'autre côté de la vie des personnages, et il se parallélise au drame de la mort de Christ, à la vision de Nora. L'action sur la scène est donc purement spirituelle, elle se déroule à travers un état d'âme des personnages et elle résume le drame réel qui se passe dans la coulisse. »

Après ce passage qui synthétise la symbolique de l'œuvre, il ne nous reste qu'à dire quelques mots au sujet de la représentation même.

M. Mouru de Lacotte, qui depuis deux mois se consacre tout entier aux répétitions du drame de Camille Lemonnier, a fait choix d'artistes intelligents qui ont pénétré toutes les intentions de l'auteur.

La représentation de mercredi prochain sera surtout la révélation d'une jeune artiste de talent exceptionnel, Mlle Marie Denys, dont ceux qui ont pu assister aux dernières répétitions sont unanimes à louer la très remarquable beauté dramatique dans le rôle de Nora. Mlle Denys a remporté au Conservatoire, après un an d'études dans la classe de Mlle Tordeus, le premier prix de déclamation avec la plus grande distinction. Elle avait étudié d'abord la déclamation flamande au Conservatoire de Gand. La représentation de mercredi offrira à Mlle Denys l'occasion de faire ses débuts au théâtre.

Ajoutons que M. Léon Dubois a écrit pour les *Yeux qui ont vu* un commentaire musical d'un grand effet, comportant un double quatuor et des chœurs, voix d'hommes et de femmes.

Le spectacle sera précédé d'une partie musicale où l'on entendra la *Procession* de César Franck, le *Triptyque symphonique* : Toussaint-Noël-Pâques (première exécution), de Jan Blockx, et *Marie-Madeleine*, scène biblique pour une voix de femme et chœurs, de Vincent d'Indy, interprétés, sous la direction de MM. L. Dubois et Henri Thiébaut, par la chorale de dames « Art-Charité » (soliste : Mlle J. Barat).

EDOUARD DUYCK

L'un des peintres les plus méritants et les plus modestes de la génération ascendante, Edouard Duyck, vient de mourir à Bruxelles, et sa mort laisse d'unamines regrets. Ses funérailles ont été célébrés lundi dernier au milieu d'une affluence recueillie et émue dans laquelle on remarquait la plupart des notabilités du monde artiste.

M. Henry La Fontaine, sénateur, s'est fait l'interprète des amis et des camarades du défunt en résumant en ces termes, dans la maison en deuil, une carrière trop courte mais remplie avec une loyauté et une droiture exemplaires :

« Celui qui vient de nous quitter si inopinément était un véritable artiste et un ami véritable. C'est ce qui rend pour nous son exil prématuré doublement cruel. On dirait vraiment que ceux que nous désignons parmi les meilleurs soient aussi les élus de la mort.

Duyck fut, parmi tant d'autres, un initiateur et un précurseur. Depuis longtemps déjà, tout simplement, naïvement presque, il s'est engagé dans cette voie, vers laquelle tous se précipitent et se pressent désormais. Et il s'affirma, dès la première heure, comme un créateur et un novateur. C'est que son art reposait sur une base solide, sur une science lentement et méthodiquement acquise, sur une hautaine compréhension du devoir de l'artiste, celui de s'initier d'abord avant d'initier les autres.

Il fut aussi un admirable travailleur, toujours à l'œuvre, toujours au labeur, et il n'a déposé le crayon, malgré ses intolérables souffrances, que pour s'endormir du sommeil sans réveil. Aucune besogne ne lui était inférieure, mais il ne s'effrayait pas des plus hautes conceptions : avec une aisance égale il illustrait de simples programmes comme il a osé cette vaste interprétation des mœurs africaines, qui le signalera demain à l'attention du public international. Cette dernière joie, il méritait vraiment de l'éprouver encore!

Duyck ne s'est pas contenté de produire avec une abondance remarquable. Ce que son collaborateur, son ami, son frère d'art avait tenté à Schaerbeek, il a accepté, avec des appréhensions bien peu justifiées, de le tenter à Bruxelles. Il avait compris que nos rues, nos places, nos demeures ne seront vraiment belles, en leurs perspectives et en leurs détails, que si toute une pléiade d'ouvriers et d'ouvrières d'art était formée. L'essai était d'autant plus intéressant qu'il s'adressait à des jeunes filles, peu préparées aux nouvelles tendances et aux méthodes nouvelles. Inutile de vous dire qu'avec un tel professeur l'essai fut décisif et qu'il dépassa, à certains points de vue, les espoirs les plus ambitieux. Il importe de dire ici qu'en cette occurrence encore Duyck fut un précurseur et un initiateur : avec nous il a eu cette conviction que la technique décorative ne doit pas demeurer le privilège d'une élite et d'une minorité, mais qu'elle doit devenir le patrimoine commun de tous.

Il me reste à vous parler du camarade, de l'homme tel que nous l'avons connu tous, depuis toujours, en sa modestie charmante, sans morgue et sans pose. C'est cet ami surtout que nous perdons, cet ami qui sut réaliser, avec un artiste digne de le comprendre, cette belle collaboration d'art, si rare encore et qui sera, j'en suis convaincu, la marque distinctive des temps meilleurs qui viennent. En cela encore Duyck fut un précurseur et un initiateur, et c'est certes ce qui doit nous rendre sa perte tout particulièrement pénible et lamentable.

Alors que beaucoup cherchent la notoriété dans l'étrangeté ou le pastiche, il fut tout simplement un homme dans la haute acception de ce mot, un ouvrier du grand atelier qu'est l'humanité, accomplissant son travail sans orgueil et donnant ainsi, sans le savoir sans doute, comme il convient, un fier et noble exemple. Celui que nous honorons en ce moment fut quelqu'un : c'est là tout le mystère de la sympathie qu'il nous a inspirée à tous et il survivra parmi nous, parce nous l'avons sincèrement et réellement aimé. »

UNIVERSITÉ NOUVELLE

Conférence de M. Cobden-Sanderson sur la reliure d'art.

Il semblerait à première vue, a dit le conférencier, que ce *métier* ne dût pas intéresser les auditeurs des cours d'une université. Mais considérant combien, à l'heure qu'il est, la question du

travail manuel a besoin de perdre, aux yeux de tous, ses aspects exclusivement positifs, pour être envisagée sous un jour plus idéal, il est peut-être bon de répandre les notions qui peuvent aider l'ouvrier d'art à se sentir un agent d'universelle civilisation; il faut, pour sa dignité, qu'il puisse unir au travail monotone et mécanique de ses mains la notion de l'importance de sa coopération, tout ce qui dans l'histoire de l'humanité présente ou passée se rattache à son travail, et une vision du monde à la grande évolution duquel il contribue.

M. Cobden-Sanderson a donné ensuite quelques détails sur les grandes écoles françaises de reliure au XVIe et au XVIIe siècle; sur l'origine des outils et des fers à dorer; sur la nécessité de chercher principalement dans la nature les inspirations et des modèles de décoration, ce qui ennoblit le travail et l'arrache à ses préoccupations trop routinières.

Il a marqué dans son discours la tendance anglaise et pratique de relier l'homme à l'univers, de le jeter à l'altruisme ou plutôt à l'union avec le monde entier. Et passant de la théorie à la pratique, il a exhibé, au moyen de projections lumineuses, une série des belles et originales créations par lesquelles il s'est élevé au premier rang des maîtres de la reliure.

FÉLICIEN ROPS

Édition Deman.

Ce volume n'est point un catalogue comme ceux qui furent jadis publiés, tant pour l'œuvre gravé que pour l'œuvre lithographié de Rops, par M. E. Ramiro. Toutefois, un répertoire iconographique, joint à ce récent ouvrage, renseigne sur toutes les planches et parfois même supplée à des omissions involontairement commises.

Les titres des chapitres — l'OEuvre érotique de Rops, Rops naturien et féministe, Rops rustique et satirique, Rops et l'école de gravure, Rops peintre, Rops graveur — indiquent combien, au point de vue de la biographie et de la critique, on s'est attaché à mettre en lumière les aspects complexes du maître. De plus, cent trente reproductions renseignent sur son énorme travail d'art. On le suit depuis ses débuts dans l'*Uylenspiegel* jusqu'aux admirables visions des *Diaboliques*. Plusieurs portraits s'encartent dans le texte.

Ce livre intéresse donc tous les ropsistes des deux mondes.

PETITE CHRONIQUE

Aujourd'hui, à 10 h. 1/2 et à 2 h. 1/2, exécution au Conservatoire de la *Passion selon saint Mathieu* de J.-S. Bach.

M. Gevaert avait adopté le projet proposé par M. Emile Vandervelde et que nous avons annoncé : donner une audition populaire, gratuite ou à des prix accessibles à des bourses d'ouvriers, de l'admirable oratorio de J.-S. Bach, *La Passion selon Saint-Mathieu*. Voici l'œuvre sur pied. Les répétitions générales de mercredi et de vendredi ont été excellentes et promettent une exécution de premier ordre. Que devient le projet, si noblement conçu et si généreusement accueilli par le directeur du Conservatoire? On nous assure que la Commission administrative de cet établissement d'instruction publique allègue de vains prétextes pour faire échouer le projet. Nous espérons que le rond-de-cuirisme n'aura pas, cette fois, raison des vœux unanimes des artistes et de la bonne volonté de M. Gevaert. Ce serait indigne de la réputation artistique de notre Conservatoire et de son chef.

La 3e séance de musique de chambre, donnée au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef, est définitivement fixée au 25 avril, à 2 heures. Elle aura lieu avec le concours de Mlle G. Bernard, cantatrice, de M. D. Demest, professeur au Conservatoire, et de MM. Bosquet, A. Dubois et Doehaerd. Le programme porte : Musique pour les soupers du Roi, de M.-R. Lalande; *Oenone*, cantate *a camera* inédite, pour une voix seule avec symphonie, de A.-C. Destouches; suite en concert pour clavecin, flûte et violoncelle, de J.-Ph. Rameau; incantation d'Isménor et Rigodon de *Dardanus*, de J.-Ph. Rameau.

La huitième représentation de *Fervaal* qui devait avoir lieu avant-hier a été, par suite d'une indisposition de M. Imbart de la Tour, ajournée à mardi prochain. Ce n'est qu'après-midi que le changement de spectacle a été affiché. Il est vraiment regrettable — et inconcevable — que la direction de la Monnaie n'ait pas songé à faire doubler le rôle de Fervaal. Chaque représentation amène une foule de personnes de Paris et d'ailleurs qui, forcées de s'en retourner bredouille, expriment sans mâcher leurs phrases leur mécontentement.

Les recettes réalisées devraient, semble-t-il, engager les directeurs à assurer le service des représentations d'une façon régulière. La moyenne encaissée est, nous dit-on, outre l'abonnement, de 3,000 à 3,500 francs par soirée, ce qui représente le double du chiffre atteint par les œuvres du répertoire. La première représentation a produit 4,500 francs. La deuxième, 4,200 francs. La moins bonne n'a pas été inférieure à 2,900 francs. Actuellement, la recette varie de 3,200 à 3,400 francs, toujours sans y comprendre l'abonnement. On parle de la reprise éventuelle de *Fervaal* au début de la saison prochaine, mais on ferait mieux de jouer régulièrement l'ouvrage cette année.

On ferait bien aussi de ne pas y introduire les altérations de texte qui ont égayé la dernière représentation. M. Dequenne ne pouvant chanter le rôle du Prêtre et du Barde parce qu'il avait à remplir le lendemain une partie importante dans *la Passion selon saint Mathieu*, au Conservatoire, avait été remplacé par M. Disy, qui interprète, outre le rôle de Moussah, celui d'un des chefs de tribus. Au début du second acte, à l'entrée des chefs, c'est un figurant qui a revêtu le costume de M. Disy et celui-ci, déguisé en prêtre, lui a débité sans sourciller : « Longue et difficile est *ta* route, et pourtant *tu arrives* au Conseil le premier ! »

A la fin de l'acte, les spectateurs n'ont pas été peu surpris de voir le barde se mêler aux délibérations des chefs et chanter bravement : « Séparons-nous! Séparons-nous! Chacun doit défendre sa terre! » C'était toujours M. Disy qui, la harpe à la main, reprenait son rôle habituel.

Ces façons d'escamoter un rôle de ténor ne sont pas dignes d'un théâtre sérieux.

M. Eugène Ysaye a remporté dimanche dernier à Paris, au Concert Colonne, un succès triomphal. Voici ce qu'en dit le *Temps :* « Bonne et belle journée, hier, au concert du Châtelet, pour l'école française. M. Eugène Ysaye, qui faisait, après de trop longues années d'absence, une réapparition sensationnelle, avait tenu à jouer un programme exclusivement français : le 3e concerto de Saint-Saëns et un poème pour violon et orchestre de M. Ernest Chausson.

L'une et l'autre œuvres ont été applaudies avec une égale chaleur, et on peut prédire à celle de M. Chausson, dont c'était hier la première audition, le succès durable du concerto, aujourd'hui consacré. Il le mérite par l'élévation de la pensée musicale, le large et ferme dessin des motifs, l'expression pénétrante.

M. Ernest Chausson affirme la volonté très louable de se faire une place bien à lui dans notre école moderne. Son domaine expressif paraît être celui de la tendresse contenue, un peu triste et grave, alliée à une certaine force dramatique. Il fait penser à un Sully-Prudhomme qui écrirait les *Vaines Tendresses* en musique.

Le drame intime qu'évoque son poème a été traduit avec une intensité superbe par Ysaye, le plus lyrique des interprètes et le plus intellectuel aussi.

Arrivé aujourd'hui à la pleine possession de sa personnalité, il a voué les ressources de son talent, si parfaitement complet, au

service des œuvres musicales pures, et il peut prendre pour son blason d'artiste la fière devise : « Je sers ! » Il en oublie ses prestiges de virtuose. Le public a tenu cependant à les entendre de nouveau, en le rappelant jusqu'à ce qu'il eût joué l'étude-caprice de Lauterbach, une pièce de technique transcendante pour violon seul. »

M. Ysaye jouera une seconde fois à Paris aujourd'hui. Il exécutera la Chaconne de Bach et le Concerto de Beethoven.

Pour honorer la mémoire de J. Brahms, la Société des concerts Ysaye a décidé de remplacer en tête du programme de son concert spirituel du jeudi saint l'ouverture de *Coriolan*, de Beethoven, par l'*Ouverture tragique* du maître défunt. Rappelons que la célèbre société chorale « La Légia » (250 exécutants) chantera la *Cène des apôtres*, de Wagner, *Judas*, scène lyrique pour chœur et orchestre, de M. Sylvain Dupuis, et le chœur des « Chameliers » de l'oratorio *Rébecca* de César Franck.

Le solo dans l'œuvre de M. Sylvain Dupuis sera chanté par M. Pieltain. Le prélude et la scène du Vendredi-Saint de *Parsifal* et la *Kaisermarsch* de Wagner complètent cet intéressant programme. A propos de cette dernière œuvre on ignore généralement qu'elle a été écrite par Wagner pour orchestre et chœur. La partie chorale n'a jamais été exécutée en Belgique. Ce sera la première fois qu'on entendra l'œuvre dans sa forme originale. Quant à « la Cène des Apôtres », qui date de 1843, on sait que cette œuvre produisit une sensation énorme lors de sa première exécution à Dresde sous la direction de l'auteur. Elle fut donnée à l'église de la Croix, et Wagner avait disposé dans la coupole de l'église les voix de ténors qui à un moment donné sont censés venir du ciel et annoncent la venue de l'Esprit saint. Dans *Parsifal*, Wagner a reproduit un effet analogue dans la scène mystique du Temple.

La disposition de la salle du Cirque royal, où aura lieu le concert dont nous parlons, permettra de reproduire exactement l'effet d'éloignement en hauteur voulu par Wagner. Les voix d'en haut seront placées dans la coupole.

Rappelons qu'une répétition générale publique aura lieu jeudi après-midi, à 2 h. 1/2, dans la salle du Cirque. Le concert aura lieu le soir, à 8 h. 1/2.

Les *Chanteurs de Saint-Boniface* exécuteront le vendredi saint, à 7 h. 1/2 du soir, le psaume à deux chœurs *Miserere mei Deus* d'Allegri (1560-1652) et diverses œuvres de Vittoria, d'Anerio et de Capocci.

Le dimanche de Pâques, à 10 heures du matin, messe à quatre voix, de F.-X. Witt. Au graduale : *Victimæ Paschali*, chant grégorien Le *Tantum ergo* à quatre voix, de Fr. Koenen, et des compositions pour orgue de Rheinberger et Mendelssohn compléteront cette audition.

Au salut de 4 heures, le même jour, plusieurs œuvres de Hændel, de Balthazar-Florence et de Gregor Aichinger.

Le dimanche 9 mai, à l'occasion de la fête paroissiale, l'Association des Chanteurs de Saint-Boniface exécutera la Messe à cinq voix, sans accompagnement, d'Edgar Tinel. Elle la redira le dimanche suivant, à 10 heures du matin, à Sainte-Gudule, avec la section chorale de la Maison des Ouvriers.

Le Théâtre de la Maison d'Art représentera au commencement de mai une pièce rustique en quatre parties, intitulée *Les Orties*, de M. Sander Pierron, déjà connu par un volume de nouvelles, *Pages de Charité*, et un roman, *Berthille d'Haegeleere*.

Mercredi prochain, à 8 h. 1/4, première représentation de *les Yeux qui ont vu*, de Camille Lemonnier. Répétition générale, mardi soir, à la même heure.

Théâtre du Diable-au-Corps. — Dernières du répertoire actuel.

Nous apprenons que la récente œuvre lyrique d'Edgar Tinel, *La Légende de sainte Godelieve*, sera exécuée à Bruxelles en juin C'est Mme Raunay qui en interprétera le personnage principal.

MM Stoumon et Calabresi sont, dit le *Guide musical*, en pourparlers avec Miss Mary Brema pour deux ou trois représentations que la grande artiste viendrait donner à la Monnaie, à la fin de la saison. A dater du 10 mai, Miss Mary Brema est engagée au Théâtre de Covent-Garden, où elle paraîtra successivement dans les rôles d'Ortude, de Brangaine, de Dalila, d'Orphée et de Marcelline de l'*Attaque du moulin*. C'est donc avant cette date que Miss Mary Brema reparaîtrait à la Monnaie.

Nous croyons savoir que les représentations dont parle notre confrère n'auront lieu qu'au début de la saison prochaine.

Mme Brema chantera la *Walküre* et Mme F. Mottl, avec qui la direction de la Monnaie est actuellement en négociations, lui donnerait la réplique dans le rôle de Sieglinde. Mme Mottl chanterait également le rôle d'Eva des *Maîtres chanteurs*.

Il est question de confier à Mme Georgette Leblanc la création de l'héroïne du drame de M. Jean Benedict, *Pour la Liberté !* que va jouer M. Garraud à l'Alhambra. Il serait piquant de voir l'originale artiste dans une œuvre dramatique, et ses débuts, à côté d'Henry Krauss, ne seraient certes pas banals.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 16. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 18 AVRIL 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LA MUSIQUE ET LA VIE

Troisième et dernier article (1)

Je vous demande enfin, abandonnant les éléments tangibles, plastiques et sonores, de pénétrer dans la région profonde où il n'est plus que l'âme et ce qui du monde ambiant peut parvenir jusqu'à elle. Nous sommes sur le terrain que, précédemment, j'ai affirmé être de *substance humaine*. C'est ici la source des émotions, la matrice mystérieuse de toutes les passions, l'obscur miroir où les choses affluent et se baignent pour rejaillir, par les fins canaux sensibles, en prismatiques impressions. C'est le point central de l'être, l'inconscient par essence. C'est ici que l'instinct repose, aveugle, mais attentif. Nous ne saurions lucidement concevoir cet intime et permanent phénomène, mais nous sentons en nous, parfois, l'émerveillement du surhumain miracle qui s'y perpètre et quelqu'un, quand nous nous étourdissons, se lève en notre esprit pour en témoigner. C'est le silence. Pendant certains instants de calme plénier, nous éprouvons l'inattendu et salutaire vertige de découvrir en nous cette contrée religieuse qui est dans notre âme comme la présence de Dieu. Mais le silence ne peut que nous en donner l'inquiétant pressentiment et il est dévolu à la musique de nous initier aux secrets de l'être intérieur, car elle seule vraiment est instinctive.

Elle est la voix même de l'instinct. Chez les autres arts il y a toujours une part de cérébralité et combien de préambules n'en alentissent l'essor!... Mais une chanson vole des lèvres ainsi que l'élan spontané de notre espoir ou de notre amour. Sortie des profondeurs de l'être où les influences externes ne peuvent plonger, elle exprime — et reconnaissez ici une suave merveille — essentiellement les choses et nous fait vivre leur vie.

Ainsi se trouve expliqué que trop *libre*, trop *inconsistante*, il arrive que nous ne comprenions pas du premier coup ce qu'elle annonce et chante. Du reste, nous l'attendons souvent au seuil de notre cœur, alors que, depuis longtemps, elle résonne en nous. Nul n'agit de façon aussi directe que Schumann. Nous ne savons même soupçonner combien profondément il nous

(1) Voir nos deux derniers numéros.

pénètre. Ne l'avez-vous pas éprouvé en l'écoutant? Il rayonne au delà de l'endroit où nous l'espérions et ce n'est que peu à peu, en reculant en nous-même, que nous parvenons à le joindre. S'il m'était permis, pour me faire comprendre, d'user d'une sorte de schéma idéographique, je dirais que la courbe d'émotion qui sort de nous n'aboutit pas au point précis où s'achève la courbe d'émotion venue de la musique. Par là nous percevons pourquoi Schumann trouble bien longtemps avant que nous sentions l'avoir compris. Or, celui qui entendant une musique s'y trouve traduit jusqu'aux vibrations les plus infimes de sa chair, fait-il donc autre chose que la vivre?

C'est à Bayreuth que nous pouvons connaître le paroxysme passionnel. Il nous est donné là de jouir des joies les plus ferventes et les plus persuasives de l'être. Bayreuth est le cœur du monde de la musique et il n'est endroit sur terre où nous puissions en vivre aussi intensément. Des années de vie quotidienne et systématique y sont tordues en un faisceau de faits géniaux, condensées jusqu'à ne plus former qu'un bouquet de passion, suprême et exaspérée. Nous ressentons une plus impérissable émotion d'un seul acte de la *Götter* que des phases les plus tragiques et les plus tourmentées de notre existence. Aussi n'emportons nous de ce festival humain qu'un inexprimable souvenir; le souvenir d'émotions telles que nous nous étonnons, dans la suite, d'en pouvoir encore subir d'autres différentes. La musique y a pétri notre cœur et, ressongeant à ces heures de vitalité culminante, sensorielle et mentale, nous comprenons comment Beethoven, sourd et dans l'affreux, exact silence de sa solitude, sut néanmoins rester en communion active avec les sons et composer une Neuvième Symphonie. Nous y avons saisi la musique par ce qu'elle a de plus profond. Durant quelques jours de joie éblouie, elle a été le souffle de notre être, le sang de notre vie. Elle s'est jouée en nous. Elle s'est répercutée en notre âme. Ce fut une transsubstantiation lyrique et sublime. Tout entier, nous n'avons été qu'un seul éperdu frémissement d'harmonie. Et nous l'avons vécue plénièrement. Ah! avec quel mépris n'eussions nous pas toisé qui nous eût parlé d'*écouter*. Ecouter!... Songent-ils donc à se *regarder*, les deux êtres qu'unit un spasme d'amour. Pourrait-on encore écouter quand l'âme n'est plus qu'un vertige et que, malgré les inépuisables richesses du cœur, l'être ne suffit plus à l'extraordinaire, surnaturelle dépense émotionnelle. En revenant de chez Wagner, nous nous sentons déprimés comme après les pires événements de notre existence. Mais cette lassitude, ce momentané affaissement sont féconds et bientôt vont jaillir les fleurs les plus rares de la pensée.

La musique qui nous a, de la sorte, possédés est devenue partie intégrante de nous-même. Et saluez ici la raison par quoi nous pouvons dix fois, vingt fois, inlassablement, ouïr la même chose. Elle nous a dérobé une parcelle de notre âme et nous est dès lors devenue aussi personnelle, aussi spéciale que le plus intime de nos sentiments. Et le rythme qui y palpite est le rythme même du battement de notre pouls. Nous ne pouvons, tous les jours, indifféremment subir d'identiques musiques. Si les heures de recueillement et d'équilibre appellent Beethoven, celles de découragement par contre requièrent le réconfort de Bach. Pareillement les heures de saine activité sensible sous-entendent Schumann et nous désirons, parfois, Chopin pour que sa voix frénétique, ses brûlants désespoirs, ses emportements âpres animent, à souhait, notre apathie et molestent nos langueurs inutiles. Qu'est-ce que ceci nous prouve? Que nous avons reconnu que ces œuvres pouvaient non seulement nous exprimer actuellement, mais encore exprimer notre vie, *telle que nous la voulons*. Le plus vrai, le plus mouillé de tendresse de tous les vers ne saura jamais que correspondre à la sensation présente ou la prolonger exquisement. Dans la musique, au contraire, nous pouvons découvrir l'inflexion même de notre avenir.

Je puis donc enfin, sûr d'être compris, sûr que mon verbe résonnera au plus secret de votre poitrine, dire que la musique, voix intérieure et authentique de notre âme, résoud notre destin même. Notre destin dépend de nous et la fatalité n'existe pas. Il n'est que le geste de nos mains envers nos semblables, notre attitude en face des événements. Notre destin est l'harmonique résultante de nos actes. Nous agissons sous l'empire de sensations et ceux-là sont grands qui ont la constante conscience de l'enchaînement de leurs passions. La volonté est la clef de la destinée et quiconque sait vouloir — logiquement — est maître de sa vie. Mais combien d'entre nous sont capables d'ériger et de maintenir en principe de conduite cet informulé conseil de l'instinct?... L'obscur désir de musique que nous distinguons en nous est cependant un des modes sous lequel il se révèle. C'est en ces musiques que nous pouvons apprendre à discerner ce que notre âme sent venir. Et ainsi se trouve élucidée cette phrase de début où, parlant de nos passions et de leurs mobiles, je déclarais que la vie se résolvait en leur conflit et que l'art devait s'appliquer à réduire ce problème de statique morale. Donc, rappelant pour étayer ma conclusion ce qu'en commençant j'avançais et imprimant à ma pensée la ligne parfaite, puis-je terminer en affirmant que la musique est, en face de la vie, l'art supérieur, non seulement parce que c'est en elle que nous trouvons la plus émouvante sensation de nous-même, mais aussi et surtout parce qu'elle nous exprime selon le devenir idéal de notre être.

CAMILLE LEMONNIER

« Les Yeux qui ont vu. »

Première représentation au THÉATRE DE LA MAISON D'ART.

L'idée-force, l'idée directrice et rénovatrice que notre époque enfante, que nous sentons sourdre autour de nous de façon toujours plus sensible, et qui rendra ce siècle troublé, tourmenté, déchiré cher aux hommes de plus tard, cette idée, personne ne l'a bien formulée encore, elle n'a été représentée complètement par aucune vie, par aucune mort. Quelques sensitifs la pressentent.

Les uns croient que ce sera le triomphe de l'altruisme équilibré par le développement des personnalités, d'autres l'intégration plus intense du sentiment du beau dans la conscience et la perception de tous, d'autres encore un sens à la fois plus universel et plus précis d'harmonie entre les diverses activités, entre les diverses tendances humaines. D'autres..., et les conjectures se déroulent sans fin. Mais nul ne peut dire encore si ces choses évolueront lentement, imperceptiblement, ou si à un moment donné nos esprits, encore ennemis des abstractions, ne se choisiront pas un homme, un événement ou un groupe d'hommes dont l'action rende visible, tangible, éclatante, la vérité que nous essayons d'exprimer.

Que nous essayons d'exprimer, que tous, sans le savoir, tentent de condenser ou de trouver condensée, par un étrange besoin de soumettre et leurs gestes et leurs pensées à une même unité qui les domine. C'est ce vague espoir de saisir cette unité qui arrête les incertains — sceptiques, insatisfaits, impuissants — au bord de toute affirmation partielle. Ils sentent que l'affirmation repose sur une chose trop courte, — ils se savent courts aussi, — ils soupirent et s'abstiennent, s'abstiennent, et s'abstiennent encore, en l'involontaire honnêteté des faibles, forcés par le destin à être passifs. Et ce sont les foules moutonnières et veules d'aujourd'hui, les foules qui attendent. C'est cette unité qui attire les forts vers une multiplicité d'actions, de conceptions, de combinaisons, — plus fiévreuses à mesure qu'elles s'échafaudent ou qu'elles s'écroulent les unes sur les autres — parce qu'ils croient y deviner une révélation lointaine de son essence.

A travers Ibsen nous voyons cette grande vérité de demain venir inquiéter, troubler le passé, tout ce qui était organisé, calé, tenu pour certain avant nous. Il nous fait toucher du doigt ce que nous pressentions vaguement : ce que nous avions appris à considérer comme la bonté, la pudeur, la justice nous semble faux et mesquin ; nous ne savons quel criterium prendre pour les proclamer tels ni pour définir une autre espèce de bonté, de pudeur, de justice. Anxieusement, avec le grand dramaturge, nous percevons que la lumière attendue n'est encore qu'une lueur, l'éclair d'un orage qui ébranle le passé.

Le plus génial cerveau d'historien de notre temps, Wagner, par d'éblouissantes extériorisations, recrée de toutes pièces et nous impose sa vision de l'humanité *une*, par ces mythes enfin expliqués se reconnaissant semblable en son âge mûr à ce qu'elle était aux âges d'instincts inconscients.

Maeterlinck plus directement, plus intimement, au moyen de figures intégrales pour ainsi dire, absolument dépouillées de couleur personnelle, ethniques ou historiques, synthétise en images l'homme même de notre temps, non plus dans ses rapports avec le passé ou avec l'avenir, mais dans son état présent de dramatique attente et d'incertitude.

C'est dans l'âme des simples que Lemonnier veut lire et nous faire lire une page d'humanité. C'est dans ce qui se passe autour de nous qu'il voit des fragments expressifs et symboliques de cette « histoire de l'homme » dont tous nous sommes curieux et dont nous cherchons si impatiemment les grandes lignes si difficiles à saisir. C'est dans l'âme neuve, instinctive, préservée des hasardeuses spéculations intellectuelles des simples qu'il cherche l'intensité sensationnelle d'une foi entière, cette grande force centrale dessinant un si grand morceau de nous-mêmes.

Plusieurs d'entre nous, parvenus aux transcendantales certitudes que donne la vie consciente, la vie pensée, incessamment comparée au total des vies et des forces, possèdent peut-être une foi aussi sûre. Mais combien rarement en ont-ils un témoignage, un bonheur tangible, sensationnel? N'est-ce pas dans leur esprit seul et dans leur active espérance que se dresse l'échafaudage presque fabuleux de leur croyance — qui est plutôt une compréhension anticipée qu'une foi? Sont-ils nombreux ceux qui, à travers les joies d'aujourd'hui, sentent déjà, avec une piété presque solennelle, la religion de demain?

Tandis qu'il y a encore à côté de nous des êtres qu'une foi fait vivre et qu'elle fait mourir. Telle cette Nora que met en scène Camille Lemonnier, éperdue de pitié craintive et d'adoration éperdue pour ce Christ qu'elle croit voir agoniser le vendredi saint.

Tandis qu'en nous, en nos cœurs, en nos entrailles n'est pas entrée encore l'immense force dont vivront des siècles futurs, tandis que notre religion n'est encore que dans notre tête, voici qu'après deux mille ans s'épanouit en des paysans misérables et ignorants, la fleur si rare d'une foi qui fut la lumière du passé, les impressionnant au point de les tuer d'émotion.

C'est cela, c'est cette intense intégration d'une pensée devenant le soutien, le pivot d'une vie, qui me remue en cette scène étrange et familière. C'est cette certitude naïve, puissante que le poète appelle, et qu'il nous représente ici, hypnotisé malgré lui par son désir de voir entrer dans la chair, dans la moelle humaines la vision de délivrance qui hante ses rêves.

L'épisode du villageois qui vole un pain pour nourrir des affamés et que la foule supplicie pendant que Nora meurt, n'est-ce pas l'incompréhension des foules d'aujourd'hui, mise en parallèle avec l'admirable compréhension de cette femme qui a revécu un rêve antique?

Etrange temps! qu'il faille pour nous montrer l'idéal que nous pouvons atteindre, — l'idéal de l'homme vivant sa pensée, — faire apparaître la fleur d'un idéal éteint, poussée dans un coin oublié où la terre ne fut pas remuée, reste touchant et puissamment suggestif d'une force qui prit l'homme tout entier; tout comme il fallut, pendant des siècles, nous montrer l'art de la Grèce morte, pour nous faire deviner les hauteurs que pourrait atteindre notre art à nous, en ses émois et en ses données si différentes.

Dans le cerveau passionné de Lemonnier, où s'agite la grande histoire intime de l'homme de tous les âges, ce ne sont pas, comme pour Ibsen, les interrogations, les collectifs examens de conscience, ou comme, pour Maeterlinck, les figures symboliques, ou comme, pour Wagner, les mythes populaires qui tiennent le premier rang, ce sont les choses concrètes, les détails vivants de cet effrayant ensemble; historien né de nos gloires et de nos misères,

c'est à travers la réalité, c'est dans les faits les plus simples, les plus fréquents — ou, comme pour *Les yeux qui ont vu*, dans les cas isolés soulignant encore quelque grande généralité — qu'il trouve les éléments de sa constante étude. Son étonnante subtilité psychologique lui fait deviner la tendance universelle dans le moindre détail et il nous donne à certaines heures cette vue de l'avenir aperçu à travers le kaléidoscope du présent que seuls peuvent nous donner ceux qui réunissent ces deux forces : une pensée vaste, toujours projetée en avant sur les réalisations rêvées, et une observation presque minutieuse, appuyant sur des fragments de vie humaine, de vie vécue, sur des documents tous les jours visibles autour de nous et que nous n'avions pas aperçus encore, la philosophie de ses généreux espoirs.

GEORGES RODENBACH

Le Carillonneur, Paris, Fasquelle.

M. Rodenbach s'est souvenu de sa vie à Gand, en étudiant l'existence de Borluut à Bruges. Les luttes de quelqu'un qui pense contre son milieu ; les tracasseries, les mesquineries, les haines, les railleries, les astuces, les sournoiseries, les suffisances, les mille étouffements d'ardeur sous l'unanime dénigrement, les atmosphères de torpeur, les imbécillités prépotentes sont étudiés longuement et douent cette œuvre nouvelle d'une indéniable vérité.

Bruges-la-Morte célébrait le passé. C'étaient fleurs jaunes et nocturnes, c'étaient reliques et souvenirs, c'étaient embaumements et prières. Une ville semblait descendue au cercueil et les phrases la veillaient comme des myriades de flammes. Rien ne rompait la continue psalmodie délicieuse et tendre, la litanie de louanges et d'hommages. Choses surannées, choses évanouies, choses anciennes, la patine du temps vous avait vêtues d'une beauté telle que toutes vos laideurs de jadis avaient disparu.

Le *Carillonneur* constate le présent. Que Bruges reste l'endormie ; qu'elle se laisse pénétrer d'encens et de poésie ; qu'elle ne soit qu'une défunte ou plutôt une léthargique, qu'elle comprenne sa rare et unique beauté, qu'elle ne secoue pas la poussière vénérable, qu'elle perdure comme un rêve et suive sa vraie destinée. Au lieu de cette Bruges idéale, voici la réelle : une ville rongée du désir de se retaper à neuf, de se refaire un petit commerce, une petite situation dans le monde des affaires, de se creuser un port, de l'entourer de bureaux, de hangars et de grues et d'attendre que l'univers lui vienne rendre visite. Pour réaliser ce projet, voici un tas de gens médiocres, sans aucune visée haute, sans aucun élan, sans aucune compréhension, dont les pensées sont marquées à l'effigie des billons courants, dont les ambitions se limitent à conquérir un fauteuil d'échevin, dont la veulerie domine celle des masses parce qu'elle leur sert d'exemple, étant plus large et plus lourde. Borluut, le carillonneur, devient leur proie. Il est enlisé dans leur boue. Il se débat, mais inutilement. Tout ce qui, dans un milieu plus fier, lui serait une défense : son éloquence, son indignation, son talent, ses dons artistes, se tournent contre lui et ne servent qu'à le diminuer aux yeux de tous. Il est vaincu par sa supériorité d'intelligence et d'âme. Il a de trop belles armes. Farazyn, son adversaire, lui oppose de grosses malices, des sourires, des haussements d'épaules, des mots patauds et surtout l'intrigue, le silence précautionneux, la popularité banale.

C'est cette lutte d'un homme supérieur à son milieu contre celui-ci qui me paraît être la beauté et la vie du livre, bien plus que le double amour, l'un violent, l'autre doux, dont Borluut tour à tour se grise. M. Rodenbach a peut-être trop cédé aux jeux d'antithèse que lui fournissaient ces deux tendresses. Un chapitre pourtant s'affirme, net et clair. C'est celui où la procession de Furnes, avec, parmi ses pénitentes, Godelieve, traverse le livre. L'émotion y est continue et vive. Aucun déléage, aucun cliché.

Les pressentiments, les impressions, les volontés muettes agissent comme des personnages. Quand Borluut est acclamé carillonneur et qu'on lui présente la clef du beffroi, il lui semble qu'on lui donne la *clef de son tombeau*. Et son pressentiment a raison. Quand il s'unit à Godelieve, les amants échangent leur serment à l'église, les pieds posés sur une dalle mortuaire. L'amante s'en effraie : leur amour tournera mal. Et cette crainte se vérifie.

Quelques textes solennels reviennent, toujours les mêmes, au cours des pages. Borluut se répète comme un programme : *Vivre au-dessus de la vie.* Cette phrase, à force d'être servie, perd de sa force et devient quasi puérile.

A part ces quelques tares, le *Carillonneur* résiste à la critique et fièrement prend place parmi les vaillantes et belles œuvres. Nous avons essayé de préciser où réside son vrai intérêt, d'où émane sa réelle signification et son mérite. Ce livre ne répète point les précédents. Il est neuf, quant à sa donnée et son analyse. Ce que l'auteur a proclamé, personne avant lui ne l'avait dit. La vie de province, spéciale à notre Flandre, est décrite en une langue toute jeune de comparaisons et d'images inattendues, et tels chapitres s'affirment superbes.

Le Comité de la Presse à l'Exposition de Bruxelles.

L'*Union de la Presse périodique belge* s'est réunie le 12 avril en assemblée générale extraordinaire pour protester contre l'hostilité inexplicable dont toute la Presse périodique est l'objet de la part du Comité qui est censé représenter la Presse à l'Exposition internationale de Bruxelles. Ce Comité refuse bel et bien, sans autre motif appréciable que la rancune et la jalousie, d'accorder aux journaux spéciaux d'art, de littérature, de science, d'industrie, de sport, etc., la carte de service à laquelle l'usage et les nécessités de la Presse leur donnent droit.

Pareil fait ne s'était jamais produit en Belgique. Personne n'ignore — si ce n'est ceux qui ont intérêt à les méconnaître — l'importance et l'autorité qu'a prises en Belgique la Presse spéciale, dont l'influence balance celle de la Presse quotidienne. Et tandis que le nombre des journaux quotidiens ne dépasse pas quarante ou cinquante pour tout le pays, la Presse périodique compte à elle seule, d'après une statistique récente, 1,426 revues, recueils et organes divers de publicité. Dans le nombre, il suffit de citer la *Revue générale*, la *Revue de Belgique*, la *Belgique Coloniale*, le *Congo belge*, le *Guide musical*, le *Mouvement géographique*, le *Journal des Tribunaux*, etc , etc., pour indiquer la valeur des publications qui composent la Presse périodique.

C'est au syndicat de ces journaux — syndicat fondé sous la présidence d'honneur de M. Guillery, ministre d'État — que le Comité de la Presse refuse systématiquement l'accès permanent à l'Exposition, de même qu'elle l'a refusé au syndicat de la Presse étrangère. On conçoit que cette brutale exclusion soulève d'énergiques protestations. De toutes parts, on s'indigne de l'attitude

de journalistes qui, au mépris de toute équité et d'une élémentaire confraternité, compromettant avec cette désinvolture les intérêts de l'Exposition. L'*Union de la Presse périodique belge* en fait, avec raison, une question de principe, ne pouvant admettre que l'*Étoile belge*, par exemple, ou telle autre gazette de portières, soit traitée avec des égards qu'on se permet de refuser aux revues citées ci-dessus.

C'est ce qu'avait compris le président du Comité exécutif qui, dans une entrevue avec le président de *Union de la Presse*, s'était spontanément engagé à faire justice des manières autocratiques de MM. les quotidiens. Sans doute ceux-ci redoutent-ils l'impartialité des journaux dont aucun subside ne dirige l'opinion. Et le président du Comité exécutif, malgré sa promesse, s'est dérobé. Dans tous les cas, l'incident n'est pas clos et on verra bien qui aura le dernier mot.

LA PASSION SELON SAINT MATHIEU

Pour la seconde fois, M. Gevaert a dirigé, au Conservatoire, l'admirable *Passion* de J.-S. Bach, et cette nouvelle exécution, plus homogène encore que la première, mieux équilibrée dans les relations de l'orchestre et des masses chorales, a produit une impression profonde. Les deux répétitions générales et l'audition publique qui en ont été données ont ravivé dans la foule attentive et recueillie l'émotion qu'avait provoquée, en décembre, la présentation de ce chef d'œuvre.

La littérature musicale n'offre point d'équivalent à ce monument de foi ingénu, de piété simple et fervente. Tout le drame du Golgotha y est exposé en quelques tableaux lucides et nets comme des peintures gothiques, avec une merveilleuse variété de coloris et le sentiment le plus juste de la proportion, de l'harmonie et d'une exacte appropriation de la forme mélodique aux épisodes du récit. Mais encore faut-il, pour en pénétrer complètement les secrètes beautés, se reporter en arrière, dépouiller son âme de l'ambiance qui l'étreint, lui rendre la naïveté que notre éducation compliquée a détruite, ou du moins altérée. « Le génie de Bach a sauté par-dessus quelques siècles, nous écrit une auditrice qui cherche à préciser ses impressions, et peut-être resterons-nous longtemps encore à son ombre, ou plutôt à sa lumière. Mais la masse qu'un pareil artiste enjambe bouge, elle aussi, vaguement, lentement, d'une façon continue. Tout en subissant comme jadis sa forte empreinte, l'humanité actuelle ne peut plus le voir sous le même angle que ses contemporains. Et si nous mesurons notre sensibilité, fût-ce notre sensibilité exclusivement musicale, à celle de Bach, nous constaterons que nous avons terriblement changé. » Il serait, à cet égard, hautement intéressant de faire entendre, comme l'ont demandé avec insistance MM. Emile Vandervelde et Eeman, *la Passion* à un public populaire, plus proche, par son absence d'éducation raffinée, des esprits simples pour lesquels elle fut composée.

Car *la Passion* est avant tout une fresque lumineuse aux contours synthétiques, aux tonalités franches. A son insu, M Gevaert lui donne peut-être trop de solennité en élargissant les mouvements, en faisant un sort aux récits purement épisodiques qui relient les passages émotifs. Ces récits eux-mêmes ont été modifiés par suite des exigences d'une traduction banale et vulgaire.

On s'accoutume trop à présenter Bach en cravate blanche, professant du haut d'une chaire, au lieu de montrer en lui le bonhomme qui exprimait avec candeur, dans leur sincérité naïve, les impressions qu'il ressentait. Et l'on augmente ainsi la distance qui nous sépare de lui.

Nous ne remercions pas moins le savant directeur du Conservatoire des hautes jouissances intellectuelles qu'il nous a procurées. Et nous félicitons, en même temps que l'orchestre et les chœurs, les solistes qui ont interprété avec talent et dans un style soutenu les rôles divers de cette vaste composition, en particulier MM. Seguin, Disy, Dequenne, Dufranne, MMlles Flament, Friché, Duchatelet, Charton et Collet. M. Dequenne a droit à une mention spéciale. Reprenant le rôle chanté, non sans quelques défaillances, par M. Warmbrodt à la première audition, il y a apporté la chaleur de sa voix bien timbrée et les qualités d'émission et de diction qui l'ont classé parmi les meilleurs artistes de la génération nouvelle.

CONCERT SPIRITUEL

de la Société des Concerts symphoniques.

A peine revenu de Paris où il a remporté un triomphe qui marquera dans sa carrière de virtuose, M. Eugène Ysaye a repris le bâton directorial pour conduire au Cirque, le jeudi saint, un concert spirituel qui a glorieusement clôturé la superbe série d'auditions qu'il a dirigées cette année.

C'était à la célèbre société chorale *La Légia* et à son excellent chef, M. Sylvain Dupuis, qu'il avait cette fois fait appel. Et grâce au concours de cette admirable phalange, la plus artiste et la mieux disciplinée des chorales d'hommes si nombreuses en Belgique, particulièrement en pays wallon, M. Ysaye a pu composer un programme spécial, fort intéressant, qui tranchait sur le répertoire habituel des concerts. Après l'exécution de l'*Ouverture tragique* de Brahms, jouée en commémoration de la mort du maître, on a entendu successivement le beau chœur des Chameliers de César Franck, l'oratorio de S. Dupuis *Judas*, la *Cène des Apôtres* de Wagner et l'éclatante, irrésistiblement entraînante *Kaiser-Marsch*, exécutée pour la première fois avec les voix d'hommes à l'unisson qui la complètent.

En manière d'intermède purement symphonique, le Prélude de *Parsifal* et l'émouvante *Scène du vendredi saint*, — celle-ci chantée avec un art accompli par le hautbois de M. Guidé.

De ces œuvres diverses, *Judas* et *la Cène des Apôtres* étaient inconnus à Bruxelles. On a apprécié dans la première l'écriture élégante et châtiée d'un musicien habile à faire valoir les ressources de la voix et de l'orchestre. M. Pieltain, remplaçant M. Gilibert, a donné un caractère sombre et tragique au rôle de Judas, qu'il a chanté d'une voix sonore et bien posée.

La *Cène des Apôtres*, dont parle notre correspondant de Liége où l'œuvre fut présentée la semaine dernière par M. S. Dupuis, a surtout un intérêt historique. Elle se rattache, par le style et le dessin mélodique, aux premières compositions de Wagner, à *Rienzi*, à *Tannhäuser*, et se termine par une explosion symphonique et vocale de grande allure, plus théâtrale que ne le fait pressentir le début.

L'une et l'autre de ces pages, irréprochablement exécutées, l'une sous la direction de M. Ysaye, l'autre sous celle de M. Dupuis, ont été chaleureusement acclamées.

Les Industries d'art à l'Exposition de Bruxelles.

Le Ministre des beaux-arts vient de constituer le jury d'admission et de placement des industries d'art (groupe XXI). Ce jury se compose de MM. Ch. Van der Stappen, Octave Maus, Paul Du Bois, H. Van de Velde, A. Crespin et V. Bernier.

Le compartiment de ce groupe sera prochainement installé. Il occupera trois salles contiguës au Salon des beaux-arts et promet d'offrir un vif intérêt. L'administration des bâtiments civils achève la construction des vitrines destinées à recevoir les objets d'art. Plus de soixante artistes ont répondu à l'appel du comité d'organisation, parmi lesquels MM. F. Khnopff, G. Lemmen, Th. Van Rysselberghe, A.-W. Finch, Ch. Van der Stappen, P. Du Bois, R. Wytsman, Ch. Samuel, J. Barbier, P. Hankar, G. Combaz, Ch. Baes, C. Montald, H. Le Roy, G. Morren, H. Meunier, F. Toussaint, V. Mignot, M. Romberg, L. Dardenne, Privat-Livemont, H. Ottevaere, A. Heins, A. Lynen, A. Crespin, Ch. Doudelet, G. Devreese, G. Lanneau, O. Coppens, J. Herbays, F. Nys, Ph. Hauman, A. Laureys, A. De Mol, Th. et G. Fumière, L. Van Strydonck, F. Coosemans, E. Lyon-Claesen, J. Schavye, Schildknecht, Desamblanc, P. Claessens, De Contini, Evaldre, L. Sacré, F. Villers, F. Coosemans, etc.

En consacrant officiellement l'assimilation des industries d'art aux œuvres d'art proprement — ou improprement — dites, en accordant aux premières les mêmes droits (gratuité d'emplacement et de transport) qu'à ces dernières, le gouvernement belge a pris une heureuse initiative. Les efforts faits par le Comité d'organisation pour faire trancher définitivement cette importante question de principe seront particulièrement appréciés en France et en Angleterre, où la routine administrative a fait échouer les négociations entamées dans le même but.

Le gouvernement français, par une singulière aberration, n'a pas voulu, en effet, recevoir dans la section des Beaux-Arts les objets d'art de l'industrie et du décor. Il en est résulté que les artistes qui représentent cette branche importante de l'activité artistique ont refusé leur concours à l'Exposition, préférant se retirer que d'être rangés parmi les fabricants et les négociants. Même décision en ce qui concerne les artisans d'art anglais. Seule, la Belgique a compris qu'en revêtant la forme d'un objet usuel l'art ne perd rien de sa dignité et qu'une affiche ou une reliure peut avoir une valeur artistique égale — sinon supérieure — à tel paysage, à telle « nature-morte », à tel « tableau de genre » orgueilleusement encadré d'or. C'est une étape franchie dans l'évolution artistique contemporaine et la décision prise est tout à l'honneur de la Belgique.

CORRESPONDANCE MUSICALE DE LIÉGE

En moi s'érigeait — tandis que magistralement l'orchestre de Sylvain Dupuis jouait dimanche la *Faust-Symphonie* de Liszt — l'héroïque et inquiétante figure créée par Gœthe. Il semble que le poète ait pénétré le compositeur de l'audacieuse vigueur de sa pensée; l'évocation du drame par la symphonie est d'une rare intensité. Mieux peut-être que le verbe nécessairement trop concret et défini, la musique, suscitant les imprécises et lointaines pensées qui n'ont pas de fin, pouvait inciter la pleine compréhension du symbolique héros.

La symphonie de Liszt n'est pas animée seulement de la flamme et du décor romantiques du poème, mais encore et plus de l'âme altérée de Faust. Elle est comme une tragique synthèse du drame. Dans ses trois parties : « Faust », Marguerite », « Méphistophélès », très distinctes mais d'une parfaite unité de pensée, les sentiments heurtés, troubles, impérieux du héros rencontrent des expressions d'une singulière puissance.

L'orgueil d'une âme qui se meut et s'épuise en les plus hardies spéculations, la sombre lutte de la volonté contre l'insondable mystère, les aspirations infinies se déchirant au néant des réalisations humaines, la détresse des joies entrevues et des ivresses goûtées s'éteignant dans l'amertume des désirs toujours insatisfaits, autant d'images qui à l'audition surgissent et se prolongent en nous.

La délicieuse pureté d'un cœur vierge s'ouvrant à l'amour, l'ingénue et profonde tendresse qui l'absorbe en l'extase de rêveries amoureuses, sa force d'exaltation qui enivre Faust et endort ses inapaisables tourments s'épanouissent en des chants d'une séraphique fluidité.

Puis le réveil de l'esprit du mal dans des rythmes brisés. Réapparaissent les thèmes transformés des deux premières parties, détendus en ironies et en sarcasmes d'une froide cruauté; plus âpres ont repris les dissolvantes négations, plus amère la lutte acharnée de l'impuissant orgueil et de l'ignoré, plus desséchante la torture des inextinguibles soifs de jouissances.

L'œuvre est complète; une science approfondie de l'instrumentation, étonnante quand on considère la date de la composition, sert une inspiration élevée, abondante. L'orchestre l'a mise en grand relief; si M. Sylvain Dupuis nous avait habitué à la clarté et à la cohésion, il ne nous avait pas encore donné à ce point, avec de la précision, la couleur et la chaleur qui propagent l'émotion.

Au même concert la Légia chantait la *Cène des Apôtres*; ce n'est pas une page marquante dans l'œuvre de Wagner. Vous l'entendrez à Bruxelles. Sans doute en apprécierez-vous la belle ordonnance, la simple inspiration des épisodes; ainsi l'entrée des apôtres, qui ont de la grandeur. Peut-être aussi, comme moi, regretterez-vous la qualité un peu quelconque de l'inspiration, l'absence fréquente de ferveur religieuse, la tonalité vulgaire de l'enthousiasme.

Les belles voix de la Légia, si bien assouplies et disciplinées, y font merveille; elles ont d'admirables sonorités. On doit au chœur des Apôtres, pour sa chaude conviction, un éloge particulier.

Applaudissons à la tendance nouvelle de la Légia qui s'écarte des chœurs habituellement chers aux orphéons pour faire réelle besogne d'art en s'associant aux exécutions de grandes œuvres musicales.

X. N.

PETITE CHRONIQUE

EXPOSITION DE BRUXELLES. — Le Comité organisateur de l'Exposition d'Economie sociale a reçu un très grand nombre de documents intéressants : publications, rapports, tableaux, photographies, statistiques, etc. Ce sera la première fois qu'on aura réuni en Belgique et même à l'étranger un ensemble aussi complet.

La dernière main est mise actuellement à l'œuvre et le Comité fait un dernier appel aux sociétés dont les expéditions sont en retard. Par suite d'erreurs de la poste, divers envois ne sont pas parvenus ou ont été retournés à leurs destinataires. Ceux-ci sont priés d'excuser cette erreur et de les renvoyer en franchise de port au Commissaire général du Gourvernement, 22, rue Locquenghien. On leur remboursera les surtaxes qu'ils auraient eu à payer.

Le Ministre des Beaux-Arts vient de confirmer les acquisitions faites au Salon de la *Libre Esthétique* par M. le baron de Haulleville, conservateur en chef des Musées d'art décoratif. En voici la liste : F.-R. CARABIN, Encrier (grès). — A. CHARPENTIER, *Zélandaise*, sonnette de table (bronze). — G. COMBAZ, *Argo*, dessin ornemental pour la Maison d'Art. — W. CRANE, *Picture book* (deux volumes). — W. DE MORGAN, Coupe (céramique). — A. FISHER, *Phœbus Apollon* (boucle de ceinture émail et argent). — Mme A. GASKIN, *Holy Christmas* (un volume). — GILDE DES MÉTIERS, à Birmingham, Bol (cuivre repoussé). — H.-A. KAEHLER,

Vase décoré de marguerites. — Amphore à bec d'aigle. — Plat orné de têtes de vautours (céramique). — Henry Nocq, *Masque fantastique*, broche (or). — Boucle de ceinture (argent). — Agrafe de manteau (argent). — R.-L.-B. Rathbone, vitrine contenant des clefs ouvrées, poignées de tiroirs, etc. (bronze et cuivre).

Complétons cette cinquième liste d'achats (1) par la nomenclature suivante d'œuvres acquises par des particuliers : F.-R. Carabin, Miroir (cuivre repoussé) 3e et 4e ex. — Id., Encrier (grès) 8e ex. — A. Charpentier, *Zélandaise* (bronze) 3e et 4e ex. — Id., *Tholen* (lithographie en couleurs gaufrée). — H. De Groux, *Napoléon Ier* (lithographie) 2e ex. — A.-W. Finch, Poteries émaillées. — E. Grasset, Estampe décorative. — H. Nocq, Lampe (bronze) 2e ex.

C'est par erreur que les quotidiens ont annoncé la participation du paysagiste A.-J. Heymans à l'Exposition internationale de Bruxelles. M. Heymans se réserve pour une exposition particulière qu'il ouvrira cet été et dans laquelle il fera figurer une grande partie de ses œuvres récentes.

La 10e représentation de *Fervaal* à la Monnaie aura lieu mardi prochain. Les représentations de Mme Brema sont fixées aux 21 (*Ophée*), 26 (*Samson et Dalila*) et 27 avril (*Orphée*).

Rien n'aura manqué à la gloire de *Fervaal*, — pas même la parodie, cette consécration suprême. L'Alcazar donne depuis quelques jours une amusante bouffonnerie dans laquelle MM. Malpertuis et Boulland ont caricaturé sans méchanceté, avec une verve railleuse, souvent heureuse, les épisodes principaux du drame lyrique de M. Vincent d'Indy. Un prologue qui met en scène le directeur d'un grand théâtre, l'auteur et quelques personnages épisodiques précède cette plaisante histoire, jouée avec une gaîté communicative par Mme Gilles-Raimbaut, par MM. Ambreville, Milo et Crommelynck. Il n'est pas jusqu'à la musique, salade hétérogène de refrains populaires pimentée de quelques motifs de *Fervaal*, qui n'apporte un élément comique à cette parade. Le succès en a été très vif.

On a profité de l'absence de M. Buls, le bourgmestre soucieux de l'esthétique de notre bonne capitale, pour barbouiller de tons ridicules l'arcade monumentale qui sépare la place Royale de la place du Musée. Le fond est saumon, les saillies sont badigeonnées de tons crème. L'ensemble évoque l'idée d'une confiserie glacée de sucre. C'est hideux. Cette décoration culinaire, imaginée par le patron de l'Hôtel de Belle-Vue qui en a revêtu ses façades, gagne de proche en proche et va transformer la place Royale en une paindépicerie qui fera la joie des étrangers attirés à Bruxelles par l'Exposition. Il ne restera plus qu'à peindre en rose et en bleu d'azur la statue de Godefroid de Bouillon, dont les bas-reliefs gagneront peut-être, il est vrai, à ce maquillage.

(1) Voir nos nos des 17, 24, 28 mars et 4 avril derniers.

Le rôle de Nora, dans le drame de Camille Lemonnier représenté mercredi dernier à la Maison d'Art, a été joué par Mlle Denys, une toute jeune fille, qu'en mon esprit j'associe involontairement à Krauss, parce qu'elle a comme lui l'art de se donner tout entière à son rôle, et qu'elle joue comme lui avec l'exubérance que le temps se chargera d'assagir. Mlle Denys a admirablement compris le sens simple et la passion intérieure de la voyante. Il y a en elle l'étoffe d'une grande tragédienne. Mme Herdies, plus expérimentée, accuse encore par un accent saisissant de réalité l'impression tragique de son rôle, une fatalité, une parque, paysanne indifférente, serviable, que rien n'émeut.

La Société centrale d'architecture se propose de fêter au mois d'août le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation.

Elle organisera à cette occasion, sous les auspices du gouvernement, de la province et de la ville de Bruxelles, un congrès international d'architectes, ainsi qu'une exposition internationale d'œuvres d'architecture exécutées ou projetées pendant la seconde moitié du XIXe siècle.

Grâce aux excellentes relations qu'elle a créées et qu'elle n'a cessé d'entretenir avec les sociétés d'architectes de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Autriche-Hongrie, d'Italie, des Pays-Bas, de Russie et même d'Amérique, elle espère réunir à Bruxelles un très grand nombre d'architectes et collaborer ainsi au succès de l'exposition universelle.

En présence de l'énorme affluence de monde qui se presse au Diable-au-Corps, la joyeuse compagnie artistique a décidé de donner encore quelques représentations du répertoire actuel.

La vente de la collection de feu M. E. Willems, qui a eu lieu la semaine dernière à la Maison d'Art, a atteint 222,415 francs.

Voici quelques-unes des principales enchères : Diaz. Paysage, 42,000 francs. — Van Marcke. *Bestiaux au pâturage*, 24,000 fr. — Madou. *Le boute-en-train*, 8,000 francs. — Clays. *L'Escaut aux environs de Flessingue*, 5,500 francs. — A. Stevens. *Yamatori*, 4,500 francs.

Deux potiches à décor d'émaux polychromes (ancienne porcelaine de Chine), 19,000 francs. — Garniture de cinq pièces à décor monochrome bleu (no 10), 6,500 francs. — Id. (no 11), 3,700 francs. — Vase (no 14), 3,500 francs. — Garniture de cinq pièces à décor polychrome rehaussé d'or (ancienne porcelaine du Japon, no 30), 4,400 francs. — Pendule en marqueterie Boule (no 39), 2,800 fr. — Id. (no 40), 2,300 francs. — Quatre vases en marbre blanc (no 54), 22,000 francs. — Statue en marbre blanc Louis XVI (no 55), 4,600 francs. — Statue en pierre par Godecharle (no 56), 2,000 francs. — Tapisserie de Bruxelles, époque de la Renaissance (no 58), 5,000 francs. — Id. (no 59), 3,200 fr. — Trois dessus de porte en grisaille (no 61), 2,000 francs. — Scriban en écaille rouge et filets d'ivoire; XVIIe siècle (no 62), 5,700 francs. — Scriban en ébène et écaille rouge; XVIIe siècle (no 64), 2,600 francs.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie.

Dix-septième année. — N° 17. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 25 Avril 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

WALCHEREN

Excursion pascale.

Des nuages frangés de lumière, tendus sur le ciel rasséréné comme des drapeaux déchiquetés par les balles, se mirent dans les eaux glauques de l'Escaut. Terneuzen et son petit port à demi ensablé ont disparu dans les brumes légères qui montent du fleuve. Et tandis qu'ahane le steamer, creusant à lourds coups de palettes son sillage en crachant une fumée noire dont le panache se déroule jusqu'à l'extrémité de l'horizon, la tour effilée de Middelbourg, le « Lange Jan » d'où s'envole, tous les quarts d'heure, le tintement joyeux du carillon, se profile au loin, comme un phare planté au milieu de l'île parmi la verdure naissante et les fleurs d'avril.

Flessingue : remparts gazonnés derrière lesquels les maisons badigeonnées d'ocre et de cinabre abritent des vents du large leurs pignons coiffés de tuiles éclatantes. Sur la haute digue, les pilotes à l'affût, muets et immobiles, braquent sur l'infini leurs longues-vues. Des barques de pêche aux voiles pourpres embouquent sans bruit le chenal dans le silence du soir. Un peu de vie palpite autour des bassins, où dans l'odeur des agrès goudronnés et les relents de la marée des femmes aux coiffes blanches ornées de joailleries, au cou ceint de corail, débarquent sans hâte le poisson. Une impression de mélancolie, de calme, de repos se dégage des quais déserts bordés de maisonnettes closes dans lesquelles on devine une humanité placide rivée aux jouissances paisibles. A peine, de loin en loin, la musiquette languissante d'un accordéon, échappée d'un cabaret de matelots, trouble la quiétude du rêve. Un air égrillard scande la cadence des pas frappant le plancher. Et l'on voit parfois sortir de la porte basse brusquement ouverte sur l'atmosphère opaque de la salle de danse une frimousse futée, le sang aux joues, suivie d'un gars au sourire équivoque.

Voici le canal, et, le pont de bois franchi, la route de Middelburg, droite et solennelle, qui s'enfonce à perte de vue sous une voûte de verdure. La digue du canal, à droite. A gauche, des pâturages symétriques, marbrés de bétail.

Halte! Pied à terre! Un tableau exquis s'offre inopinément à nos regards. C'est, à Souburg, à mi-chemin, un quinconce où des rondes d'enfants nouent et dénouent sous les arbres de longs chapelets de minuscules clochettes. Sous les jupes empesées, les petits pieds s'agitent comme des battants. Et le frais carillon des rires s'égrène dans l'air du soir, sous le regard attentif des mères dressées, hiératiques, dans l'encadrement des portes.

Quelques tours de roue encore, et bientôt s'ouvre la jolie capitale zélandaise encerclée de parcs fleuris, de futaies, d'eaux miroitantes. Aux vitrines, des lueurs scintillent. C'est l'heure où les bonnes gens, pour se délasser du travail quotidien, se promènent par groupes dans les rues, s'abordent, bavardent, s'attardent aux carrefours. Sur la grand'place bordée de maisons à pignons, au pied de l'hôtel de ville au beffroi démesuré, orgueil de l'île, le tramway à vapeur déverse, d'heure en heure, un contingent de paysannes au costume pittoresque, de fermiers vêtus de noir, de citadins qui gagnent d'un pas mesuré la « societeit » où les attend leur pipe de terre. Depuis deux siècles, la vie hollandaise bat du même tic-tac monotone et régulier. Elle demeure immuable, malgré les chemins de fer, malgré la bicyclette, et c'est, pour un œil d'artiste, une joie indicible que de voir à tout instant, dans la réalité, les tableaux les plus charmants des petits maîtres d'autrefois...

Il est à Middelburg un coin de recueillement et de songe préféré entre tous. C'est l'Abbaye. Là, tout bruit cesse. De grands bâtiments aux fenêtres closes encadrent hermétiquement une cour gazonnée et plantée d'arbres que traversent furtivement, d'une poterne à l'autre, de rares passants. L'un de ces bâtiments a été converti en hôtel. Les autres s'enveloppent de mystère. Ils ont l'air d'attendre que les abbés reviennent et de ne pas se soucier des vivants.

Et c'est là qu'on loge! On traverse de solennels vestibules pavés de dalles qu'a usées la promenade des moines, jadis; on dîne dans le vaste réfectoire où, comme d'instinct, les convives baissent la voix ; on dort dans une cellule, et l'on se réveille au chant des oiseaux nichés dans les ormes, aux claires sonneries du carillon proche qui, du haut de la tour, martèle le silence comme pour rappeler de force la vie dans ce quartier mort.

De Middelburg à Domburg, la route en lacets, pavée de briquettes rouges que frôle le bandage des roues avec un frou-frou amusant, traverse des campagnes adorables, des villages méticuleusement peinturlurés, poncés, vernis, depuis la baratte à beurre vêtue d'outremer jusqu'au chariot de culture en forme de carène, habillé de vert Véronèse, décoré d'inscriptions et d'ornements dorés. Des filets d'un blanc de neige encadrent les fenêtres et les portes, dont les seuils sont teints d'azur. Et les seaux de cuivre, les cruches à lait, entrevus dans les jardinets qu'illuminent des touffes d'iris jaunes, des tulipes bariolées, des jacinthes couleur d'ardoise, reluisent comme des orfévreries précieuses, reflétant sur leurs ventres pansus la lumière éclatante qui baigne ce paysage chimérique.

Une halte à Serooskerke, où la route fait un coude. Une autre à Oostkapelle. La course vertigineuse des bicyclettes vous emporte ensuite vers les dunes, dont le front dénudé apparaît entre les bouquets de chênes rabougris courbés et comme ratissés par le vent d'ouest. Mais le littoral de Walcheren n'a rien de la tristesse tragique de nos côtes. Un air plus tiède caresse la nature. La végétation étend jusqu'au bord de la mer ses ombrages; des parcs magnifiques, pomponnés et fleuris comme des jardins anglais, abritent, au pied même des dunes, des villas élégantes, des cottages, des châteaux habités, durant l'été, par des familles si jalouses de garder à leur retraite champêtre la solitude et la paix qu'elles refusent aux Compagnies de tramways et de chemins de fer le droit d'établir des communications entre Middelburg et la plage.

Suivez, en quittant Domburg, où la mer expire sur les brise-lames plantés dans une grève de sable fin, le chemin de terre qui mène à Westkapelle. De vastes pâturages peuplés de troupeaux se déploient jusqu'à la limite de l'horizon, borné par la ligne onduleuse et rythmée des dunes. A l'extrémité d'une digue qui défend le pays en contre-bas contre les dangereux caprices de la mer du Nord, un phare se dresse, solitaire. Plus loin, une tour à feu, ancienne tour d'église qui a survécu à la ruine de l'édifice, double la vigilance du phare et signale au large, dans les nuits sans lune, les dangers de cette embouchure de fleuve dont les bancs de sable, à fleur d'eau, rendent la navigation si périlleuse.

Après avoir contourné le grand moulin qui agite éperdument ses bras au haut d'un tertre gazonné, on quitte la mer, on descend par la grand'rue du village aux toitures basses vers la plaine où les métairies environnées d'arbres, couronnées du vol circulaire des cigognes, apparaissent, ci et là, comme des îlots de verdure. Des cris rauques d'oiseaux d'eau, le battement d'ailes d'un héron inopinément surpris dans son patient affût troublent seuls le silence absolu. A perte de vue, vers le nord et vers l'est, des prairies se déroulent, émaillées, en cette fin d'avril, de marguerites et d'asphodèles parmi lesquelles brillent en étoiles étincelantes les renoncules et les pissenlits. Des haies d'aubépines, des ponceaux géométriques jetés sur des canaux emplis de nénuphars, des pêchers en fleurs évoquent à chaque instant le souvenir des crépons japonais. Et c'est un enchantement perpétuel, cette traversée de l'île dans la fraîcheur et la lumière par les beaux villages de Zoute-

lande, de Biggekerke, de Koudekerke, dont les habitants saluent les touristes d'un *Goeden dag* courtois, solennellement ponctué comme les répons des offices divins.

Les approches de la ville s'annoncent par une circulation plus intense. Dans de pittoresques voitures Louis XV, sous la bâche étincelante, apparaissent, entraînées par le trot allongé d'un cheval noir à longue crinière, légèrement attelé, des nichées de villageois endimanchés. Voici la banlieue de Flessingue, dont les clochers surgissent de l'emmêlement des toitures. Voici la masse rouge et blanche du Grand-Hôtel, planté sur la digue de mer. Voici la plage, enfin, et la nappe couleur d'absinthe qui miroite au soleil, et la brise du large, et l'âcre saveur des sites maritimes. C'est un autre Flessingue que celui que nous entrevîmes à l'arrivée, le Flessingue souriant et accueillant de l'été, des bains, des villégiatures, tout un quartier neuf, ouvert et gai, insoupçonné du côté des remparts et du petit port où les pilotes immobiles guettent l'arrivée des navires, leurs longues-vues braquées sur l'infini.....

Mais il faut revenir. Un service de bateaux à vapeur relie Flessingue à Breskens, d'où il est aisé de regagner, par les grand'routes ombreuses de la Flandre zélandaise, Schoondijke, Oostburg, Aardenburg, Maldeghem. Le chemin de fer de Gand à Bruges, qui fait halte en ce village, ramène rapidement le touriste à Bruxelles.

Et cette excursion, qui donne l'illusion d'un voyage, qui éveille des impressions d'art et de nature d'une variété et d'un charme infinis, dure à peine deux journées! Ces deux jours de liberté, de grand air et de joie, vous en jouirez plus que personne, artistes qui savez voir et comprendre, vous pour qui nous avons écrit ces lignes, au retour, avec l'impérieux désir de divulguer, pour le bien de tous, ces sources trop peu connues d'émotion artistique et de volupté intellectuelle.

QUELQUES LIVRES

La véritable histoire de « Elle et lui », par M. Spoelberch de Lovenjoul. Paris, Calmann-Lévy.

Une histoire d'amour — celle de Henri de Balzac et Mme de Hanska — venait à peine de paraître, que M. de Spoelberch publiait celle de Musset et de Georges Sand. On sait le vaste tapage que depuis six mois on a mené autour des lettres de ces amants illustres. La chronique n'eut de cesse avant que tous ses ratiocineurs ne s'en fussent longuement expliqués en des premiers-Paris. Il ne faudrait même pas jurer que ce volcan d'indiscrétions, de parlotes, de billets, de nouvelles lancées au loin, parmi la fumée des scandales, soit totalement éteint et étouffé, à l'heure présente.

Dans le livre de M. de Spoelberch une tendance très noble se manifeste : celle de limiter le plus possible le vague, l'on dit, le cancan pour ne laisser apparaître que ce qui positivement eut lieu. Des lettres dont l'authenticité ne souffre aucun doute et des commentaires prudents, rares, rigoureux, voilà cette *histoire*. Aucun plaidoyer pour l'un ou l'autre des héros. Tous les deux furent également à plaindre. Georges Sand, en telle épître, s'accuse. Musset, dans telle autre, se blâme. Et la conclusion? C'étaient deux âmes nobles, grandes, sincères. Le malheur fut qu'entre elles il y eut le dangereux amour, le terrible, profond, tragique et violent amour, qui, à tels instants, domine, de ses troubles et de ses fatalités, les volontés les meilleures et les plus claires. Ni l'un ni l'autre amant ne fut le maître de la passion dont il brûlait et dont il incendiait son compagnon. Sand et Musset se livraient bien trop à toute l'ardeur d'aimer pour qu'ils s'inquiétassent de savoir qui avait tort et qui avait raison. C'est la mesquinerie de leurs biographes et de leurs critiques qui soulève de tels problèmes.

Tous les deux sont malheureux de ne pouvoir s'aider, de ne pouvoir se consoler, de ne pouvoir se rendre justice; tous les deux s'aiment et comprennent qu'ils ne peuvent plus s'aimer; tous les deux souffrent et ont pitié l'un de l'autre. Aussi sont-ils grandis par leur martyre. Aucune révélation, aux yeux de ceux qui sentent la beauté des âmes tourmentées, tumultueuses, funestes, ne les diminue, ni ne les diminuera. Après tant d'attaques, de colères, de plaidoyers pour ou contre, ils sortent de la tourmente: invulnérables. Le livre de M. de Spoelberch aide à les dresser tels devant l'avenir.

Une Femme bourgmestre d'une ville belge au dix-huitième siècle, par Alphonse Goovaerts. Anvers, imprimerie Ve de Backer.

M. Alphonse Goovaerts, archiviste adjoint du royaume, a découvert dans les vieux papiers qu'il empêche de moisir un bien joyeux et typique épisode que toutes les ligues féminines vont s'empresser de consigner dans leurs annales.

Un certain Thomas Malotteau avait payé, vers l'an 1719, au gouvernement une « engagère » de vingt mille florins, pour avoir le droit d'être bourgmestre de la ville de Namur.

A sa mort personne peut-être parmi les notables ou échevins n'ayant envie d'aider le gouvernement de sa Très Catholique Majesté en lui fournissant une aussi forte caution, ou en la remboursant pour lui à la dame Malotteau, tout le monde fut d'avis de laisser la dite dame continuer les fonctions de « bourguemaître ».

« Quant à la charge de bourguemaître », dit l'évêque de Namur, obligé par sa charge de donner son avis en la matière, « il semble qu'il y aurait quelque espèce d'irrégularité d'en laisser l'administration à une femme ». Le duc d'Ursel demande, après plusieurs années, le remplacement de la bourguemaitresse parce qu'elle ne peut pas représenter le gouvernement à certaines cérémonies publiques, et le Conseil privé déclara qu'il y a « grande incongruité à voir pareille place possédée par une femme ». L'évêque, continuant son plaidoyer, démontre que « cependant, comme cette femme est la veuve du dernier bourguemaître, qu'elle a fait presque seule tous les devoirs de cette charge, du vivant de son mari, qui n'en était pas si capable, et que, depuis sa mort, elle a continué à s'en acquitter à la satisfaction du public, et que, d'ailleurs, il se trouve que, pour mettre la Ville en état de réduire les rentes au denier vingt-cinq, elle lui a avancé des sommes dont elle ne se trouve pas encore entièrement remboursée; il serait de l'intérêt de la Ville, et c'est aussi le désir du magistrat, qu'elle soit

encore continuée au moins quelque temps dans l'exercice de cet emploi. »

Tant que les Pays-Bas furent sous une régence féminine, Mme Malotteau fut maintenue dans son emploi, qu'elle tenait d'ailleurs, « louablement, avec beaucoup d'économie et de circonspection, et à la satisfaction de ses supérieurs et du publique » !

Mais Charles de Lorraine trouva « incongru » ce que l'archiduchesse Marie-Élisabeth avait toléré pendant quinze ans, et ayant du reste trouvé un « bourgeois commode et sans profession, fort en état de refournir l'engagère et de soutenir même la caisse au besoin », il destitua cette excellente Mme Malotteau, qui ne tenait à sa charge, semble-t-il, que dans l'espoir de la passer à son fils.

Grâce à la somme avancée par son mari, la bourguemaîtresse s'était fait octroyer « la recette de l'impôt sur la bière et celle sur les brandvins de grains » et il appert que si la famille Malotteau faisait les affaires de la ville, elle n'en faisait pas moins les siennes.

Le fils et le petit-fils de cette personne « si entendue en la matière de ses comptes » héritèrent d'une des nombreuses charges que s'était fait attribuer l'honnête Thomas Malotteau, mais n'obtinrent pas l'honneur qu'avait obtenu et probablement mérité sa femme. Le gouvernement, d'ailleurs, ne leur devait plus rien! N'avait-elle pas devancé à sa manière toutes les ligues féminines, cette matoise, économe et pratique personne, du reste très silencieuse, car on ne voit nulle part qu'elle ait rien demandé. Elle laissait parler les faits et s'arrangeait de façon à ce qu'ils parlent éloquemment.

La force que ses consœurs trouvent dans l'union, — ou du moins qu'elles essaient d'y trouver, car elles ne paraissent pas encores mûres pour les ententes solidaires et les nécessaires résignations à la volonté impérieuse du tout-puissant nombre, — elle la trouva dans l'argent et l'intelligence des affaires.

Elle prit sa domination où elle put. Je ne vois pas que cette domination fut bien noble, ni qu'elle dépassa la renardière prudence de nos commerçants actuels. Mais ce fut une domination quand même, et toute la brochure, pleine de documents les plus curieux, de M. Goovaerts, jette un jour tout spécial sur les possibilités et impossibilités, sur le congru ou l'incongru des droits des femmes, et surtout sur l'étrange, plaisante et naïve façon qu'eurent de tout temps les humains de juger ces questions. Et la moralité de l'histoire de Mme Malotteau est qu'il est plus aisé aux femmes de prendre tout que de demander quoi que ce soit.

Ballades françaises, par Paul Fort. *Mercure de France.*

Voici, comme le dit M. Pierre Louys, un livre écrit en un style intermédiaire entre la prose et le vers. Il a des phrases émaillées d'assonances et de rimes. Il paraît écrit en versets, si pas en strophes. Il détient un charme et une grâce spéciale, inédite, soudaine. Il complète les essais de certains précurseurs; il continue les poèmes en prose de Bertrand, de Baudelaire, de Mallarmé. Il accentue les caractères qu'ils proféraient.

Voici la première *ballade* :

Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer elles pourraient faire une ronde.

Si tous les gars du monde voulaient bien étr' marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde.

Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.

Voici une *ballade au hameau* :

Cette fille, elle est morte, est morte dans ses amours.
Ils l'ont portée en terre, en terre au point du jour.
Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en ses atours
Ils l'ont couchée toute seule, toute seule en son cercueil.
Ils sont rev'nus gaîment, gaîment avec le jour.
Ils ont chanté gaîment, gaîment : « Chacun son tour.
« Cette fille, est est morte, est morte dans ses amours. »
Ils sont allés aux champs, aux champs comme tous les jours...

Enfin voici un *cri* :

Une étoile a filé comme une laine d'or.

— « Dans le ciel en velours, dormirai-je un jour? O saisir la laine, ô suivre l'étoile! S'il faut en mourir, je veux bien encore.

J'attends sur la terre qu'une étoile vienne filer près de moi le bout de sa laine... J'attendrai longtemps, disent les passants.

J'attendrai l'été, j'attendrai l'hiver... Mais que vienne la neige, de ses froides laines, recouvrir mon corps tremblant sur la terre, une étoile filera dans le ciel d'hiver! »

Puissent ces trois citations expliquer et faire aimer ce livre, un des plus inattendus et des plus personnels que les jeunes aient publiés. La chanson populaire, le récit légendaire et l'âme d'un vrai et naïf artiste s'y marient. M. Paul Fort fait partie du groupe des écrivains récents, qui seront, demain, les successeurs des maîtres.

BRUXELLES-KERMESSE

L'exposition de Bruxelles a été inaugurée hier, au jour fixé.

Quelque invraisemblable que paraisse la nouvelle, elle est vraie. Et dès vendredi, en une soirée de liesse inoubliable, la presse a fêté l'ouverture du Vieux-Bruxelles, — l'âme de l'exposition, — une évocation artistique charmante de notre bonne capitale vers 1830, pour laquelle l'architecte Jules Barbier a déployé, en même temps qu'une érudition sûre, un goût et un talent dignes de tout éloge.

Bruxelles-Kermesse avec ses ruelles pittoresques bordées de maisons fidèlement reconstituées, ses portes monumentales, ses carrefours, ses fontaines, son corps de garde meublé d'authentiques pompiers du temps, son grand restaurant du *Chien-Vert*, ses boutiques et ses cabarets peuplés de marchands en costumes exquis — et déjà fortement achalandés, dès le premier soir, — son esplanade des jeux, son hippodrome, ses concerts en plein air (oh! l'amusant uniforme de la fanfare que dirige, en bicorne emplumé, le maestro Lanciani!) aura un succès analogue à celui que remporta le quartier du Vieil-Anvers, qui fit la joie des Anversois durant tout l'été.

On ne manquera pas de comparer les deux reconstitutions. Si le principe en est le même (la première de ces évocations historiques, *Ye Old London*, créée à Londres, remonte déjà à pas mal d'années), la réalisation en est très différente. Et peut-être la comparaison sera-t-elle à l'avantage du Vieux-Bruxelles, plus intime et plus pittoresque, plus gai et plus original que la belle et sévère restitution moyenâgeuse composée par M. Van Cuyck.

Nous n'entrerons pas aujourd'hui dans le détail des innombrables constructions que M. Barbier a fait, d'un coup de baguette, surgir de terre, dans la verdure du Parc du Cinquantenaire, et que les peintres, MM. Dubosq, Devis et Lynen ont décorées avec art. Bornons-nous à constater le franc succès remporté par cette soirée inaugurale, qui a laissé entrevoir, sans en révéler encore tous les secrets, les attractions multiples de *Bruxelles-Kermesse.*

GABRIEL FAURÉ

Un joli portrait de Gabriel Fauré, le nouveau professeur du conservatoire de Paris, dessiné à la plume dans le *Guide musical* par M. Hugues Imbert :

Avez-vous rencontré, dans certains centres musicaux, un homme de taille moyenne, à l'air langoureux, à la figure bronzée, à l'œil d'une expression indéfinissable, à la chevelure abondante saupoudrée de neige, entouré d'un essaim de jolies femmes, c'est le maître Gabriel Fauré. L'archange Gabriel de la Madeleine! Un heureux mélange de naturel et de raffinement que l'on rencontre dans ses lieder, un tour mélodique d'une fluidité et d'une élégance rares, un sentiment harmonique d'une grande nouveauté, caressant et pénétrant, souvent un charme sensuel, une nonchalance et une morbidesse particulières l'on fait appeler par ses amis de la première heure « l'Odalisque! » Nous dirions volontiers que, pour ses lieder si tristement poétiques, il a des affinités avec Paul Bourget et que, pour sa musique de chambre, il y a en lui un mélange de Grieg et de Johannes Brahms. Il est le premier en France qui, depuis la mort d'Alexis de Castillon, ait donné à la musique de chambre ce caractère de gravité, de profondeur, d'intensité qui lui convient si bien et qui est l'apanage de l'école allemande. Qui n'a entendu, sans un certain charme troublant, les deux beaux *Quatuors* pour piano, violon, alto et violoncelle; la délicieuse *Berceuse*, op. 16, pour violon et piano; la fougueuse *Sonate*, op. 13, pour violon et piano; les *Nocturnes*, *Romances*, *Impromptus* pour piano, d'une si grande difficulté d'exécution, les langoureux *Lieder*, les *Djinns*, le *Cantique de Racine*, la *Naissance de Vénus*, le *Ruisseau*, pour chœur avec accompagnement de piano ou d'orchestre?... Comme Johannes Brahms, Gabriel Fauré a préféré la musique symphonique à la musique de théâtre. Il écrivit cependant, non sans talent, la musique de scène de *Caligula*, d'Alexandre Dumas père, et du *Marchand de Venise* de Shakespeare.

Une vraie nature musicale!

Gendre du sculpteur Frémiet, Gabriel Fauré, natif de Pamiers (Ariège), est aujourd'hui âgé de cinquante et un ans; il prend la succession de Jules Massenet au Conservatoire.

NOTES DE MUSIQUE

On nous écrit de Dison (Verviers) : La *Musicale*, l'une des premières sociétés orphéoniques du pays, fêtait dimanche et lundi derniers, en des façons de vêpres lyriques, le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation.

Les festivités musicales disonaises, un peu dans le ton des festivals rhénans, comprenaient deux journées. Dans le programme en diptyque nous relevons, pour le premier jour : le Final et Preislied des *Maîtres Chanteurs* et la IXe symphonie; pour le second jour, outre des fragments de *Joseph* (Méhul) et de *Josué* (Hændel), l'ouverture de *Tannhäuser*, la *Belle Ellen* de Max Bruch, *Olav Trigvason* de Grieg, la *Cène des Apôtres* de Wagner.

Elaborer ces programmes copieux et ardus, les faire absorber en deux auditions, dans ce faubourg marchand et plutôt plébéien de Dison, paraissait plus téméraire encore qu'ambitieux. L'entreprise a néanmoins réussi avec éclat.

Le jubilé de la *Musicale* nous a valu les deux séances d'art les plus considérables et les plus accomplies qui aient été données dans notre district musical, et cela devant des salles combles, recueillies et enthousiastes. Les trois cent cinquante interprètes des chœurs mixtes et de l'orchestre ont exécuté leur vaste programme avec une sûreté et un élan contagieux.

Les solistes principaux étaient Mlles Flament et J. Henrotay, MM. Dequesne et Grisard.

La *Musicale* avait fait appel, pour la partie symphonique, à la collaboration de M. Louis Kefer, directeur de l'Ecole de musique. Celui-ci est, depuis vingt-cinq ans, l'apôtre de la musique vraie à Verviers, où il catéchise avec une invincible opiniâtreté. Créateur de l'Ecole de musique locale, le véritable éducateur de notre public, il est un des beaux chefs d'orchestre que nous connaissions, ferme et entraînant à la fois. Aussi, avec son remarquable orchestre des Nouveaux Concerts, nous a-t-il donné de la IXe symphonie l'interprétation la plus vivante que nous ayons entendue.

***

On nous fait part de Barcelone du succès remporté à la Société Catalane des Concerts par nos compatriotes MM. L. Angenot et H. Gillet. « Ce dernier a, dit *La Publicidad*, reçu une ovation après son exécution du Concerto de Saint-Saëns dans lequel il a vaincu les difficultés du mécanisme tout en gardant une élégance et une distinction rares. » Il a joué en outre le *Kol Nidrei* de Max Bruch et une romance de sa composition qui révèle des qualités remarquables.

M. Angenot a remporté un succès unanime en interprétant avec une sûreté et un sentiment très pur la romance en *fa* de Beethoven, la *Sarabande et Gigue* de J.-S. Bach et la *Fantaisie écossaise* de Max Bruch.

***

La troisième séance de musique de chambre donnée au Conservatoire par l'Association des professeurs d'instruments à vent aura lieu aujourd'hui dimanche, à 2 heures. Elle sera consacrée à la musique française du XVIIIe siècle et on y entendra Mlle Bernard dans *Œnone*, cantate a camera de Destouches, et M. Demest dans l'air d'Isménor, de Rameau.

La quatrième séance, fixée à dimanche prochain, sera consacrée à Johannes Brahms. Le programme, composé en majeure partie des dernières œuvres du maître, comporte le trio avec cor, la sonate pour clarinette et piano, le quintette avec clarinette et des mélodies chantées par Mlle Friché.

***

M. Sylvain Dupuis conduira dans les premiers jours de mai *la Légia*, le Cercle choral des Dames et son orchestre des Nouveaux Concerts à Bruxelles, où sera donnée, sous sa direction, dans l'enceinte de l'Exposition, une exécution de la messe en *ré* de Beethoven.

***

Le prochain festival rhénan aura lieu à Aix-la-Chapelle pendant les fêtes de la Pentecôte, le dimanche 6, le lundi 7 et le mardi 8 juin.

Il sera dirigé par M. Hans Richter, de Vienne, avec le concours de M. Swickerath, d'Aix-la-Chapelle.

La journée du dimanche sera consacrée à la *Missa solemnis*, en *ré*, de Beethoven. Au programme des deux autres journées figurent la *Symphonie héroïque*, de Beethoven, la symphonie inachevée de Schubert, une œuvre de Brahms, un poème symphonique de Richard Strauss, des fragments des *Béatitudes* de César Franck, et le tableau final des *Maîtres Chanteurs* de Richard Wagner.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Prenez garde à la peinture, pièce antique en un acte en vers, par ERNEST HALLO. Bruxelles, E. Lyon-Claesen. — *Les Hors nature* (mœurs contemporaines), par RACHILDE. Deuxième édition, Paris, Société du *Mercure de France*. — *Le Jardin des Délices*, par A. LACOIN DE VILLEMORIN et Dr KHAHIL-KHAN, Paris, Société du *Mercure de France*. — *Le Khalife de Carthage*, drame en cinq actes, par HENRI MAZEL, Paris, édition du *Mercure de France*. — *Aspects*, par ADOLPHE RETTÉ, Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. Société anonyme *La Plume*. — *Sougrapall*, par JULES SAUVENIÈRE, Liége, Bénard, Paris, Léon Vanier. — *Discours sur le Renouveau au Théâtre*, par EDMOND PICARD. Bruxelles, Ve Larcier et P. Lacomblez. — *L'Illusoire aventure*, par ALBERT BOISSIÈRE. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *A l'Essai* (historiettes sentimentales), par GEORGES ROUSSEL. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *Autour du Cœur*, par ETIENNE PAGÈS-LECHESNE. Paris, Bibliothèque artistique et littéraire. — *La Cité de la Folie*, par H. CARTON DE WIART (Extrait de la revue *Durendal*). Bruxelles, Ed. Lyon-Claesen. — *Les Sept lueurs d'Elohim*, par EDGAR BAES. Bruxelles, P. Lacomblez. — *L'Orient vierge*, par CAMILLE MAUCLAIR. Paris, P. Ollendorff. — *Raisins bleus et gris*, par LÉOPOLD DAUPHIN; avant-dire de STÉPHANE MALLARMÉ. Paris, L. Vanier. — *Fleurs sylvestres*, par LUCIEN LAMBERT. Paris, L. Vanier. — *Armelle et Claude*, par MAURICE LEBLANC. Paris, P. Ollendorff.

PETITE CHRONIQUE

La MAISON D'ART, momentanément fermée pour des travaux d'agrandissement, fera sa réouverture le samedi 9 mai. M. Eugène Smits y exposera un ensemble de ses œuvres anciennes et nouvelles.

Dans la section d'Art appliqué, pièces artistiques nouvelles de MM. Daum, de Nancy; Clément Massier, du golfe Juan; Leveillé, de Paris; céramiques d'art de Hasselt; reproductions en étain du trésor de *Bosco-Reale* (Musée du Louvre); services de table d'après les dessins originaux de Bracquemond, etc., etc.

M. Robert Picard fera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison d'Art, une conférence ayant pour sujet : *Synthèse de la philosophie de l'Amour*.

Un assez plaisant écho des séances du jury de la section des Beaux-Arts à l'Exposition internationale de Bruxelles. On présente à l'admission un tableau de M. Emmanuel Van den Bussche, l'auteur des folâtres peintures de l'Hôtel des Postes qui font la joie des étrangers — et des Belges. Le tableau, de grandes dimensions, était intitulé : *Massacre des Arméniens en Turquie*. Malgré son intérêt d'actualité palpitante, la toile est refusée avec ensemble, ce qui n'a rien d'étonnant. Mais voici qu'un des membres du jury, dont la mémoire égale la perspicacité, découvre que le « carnage » en question a été exposé il y a une dizaine d'années au Cercle artistique sous le titre : *Massacre des Juifs en Russie!*

Pour en modifier l'aspect, le peintre s'était borné à placer un crucifix dans les mains d'une des victimes. Comme dans la *Vie de Bohème*, le *Massacre des Juifs* finira peut-être par s'appeler *Au port de Marseille* et par orner la vitrine d'un magasin de denrées coloniales.

Justement, la section des Beaux-Arts vient d'ouvrir, *par ordre*, une issue vers l'épicerie Delhaize dont une cloison la séparait jusqu'ici. De la peinture aux caisses de pruneaux et à la mélasse, la distance est plus courte, le croirait-on? que de la coupe aux lèvres.

A l'occasion de l'Exposition universelle, le Waux-Hall donnera pendant les mois d'été de grandes fêtes musicales. On refait la toilette du kiosque et du jardin. Une affiche artistique, qui sera une agréable surprise pour les amateurs d'art, annoncera bientôt la réouverture qui aura lieu dans les premiers jours de mai.

Le 59e concert populaire d'Anvers aura lieu aujourd'hui, à 1 h. 1/2, avec le concours de Mme Dyna Beumer et de Mlle M. Laenen, pianiste.

M. Omer Dierickx vient d'achever le plafond qui lui a été commandé par la ville de Bruxelles pour la salle du Collège, — la salle historique où fut proclamée l'indépendance de la Belgique.

C'est ce souvenir que l'administration communale entendit consacrer en imposant à l'artiste la composition de trois toiles symbolisant les étapes de l'évolution de notre pays vers la liberté.

M. Dierickx s'est tiré habilement de cette tâche difficile. Il a peint pour les trois caissons bordés d'une épaisse moulure d'or des panneaux en harmonie avec le style de la salle, qui remonte à l'époque de Louis XIV. Jugeant superflu d'alourdir la composition par des motifs d'architecture, il a peint des groupes de figures allégoriques d'un dessin correct en ses raccourcis audacieux et d'une couleur harmonieuse. Le panneau central, qui montre les Nations protégeant l'indépendance de la Belgique avec, à l'avant-plan, les figures de la Richesse et de la Fécondité, est particulièrement heureux. L'ensemble a valu à l'habile décorateur des félicitations unanimes.

Il est question de dédoubler au Conservatoire de Bruxelles, dit l'*Express*, la classe de perfectionnement pour le violon, donnée par M. Ysaye et d'y appeler comme second titulaire M. César Thomson.

Ce projet se réalisant, M. Thompson serait autorisé à cumuler les fonctions de professeur des classes de perfectionnement aux Conservatoires de Bruxelles et de Liége.

Le *Figaro* annonce que le violoniste Vieuxtemps va avoir bientôt à Verviers, sa ville natale, un monument élevé à sa mémoire.

Le monde artistique parisien a déjà répondu à l'appel des organisateurs, à la tête desquels se trouve M. Ernest Reyer. On donnera le 2 mai prochain au profit du monument un grand festival au Conservatoire. M. le baron d'Anethan, ministre de Belgique à Paris, a accepté la présidence d'honneur du Comité.

Une exposition du Portrait aura lieu en mai au Musée Moderne. Un comité s'est formé sous la présidence de Mme la princesse de Ligne pour réunir les œuvres dignes d'intérêt. Ne seront exposés que les portraits dont le modèle et l'artiste sont décédés.

L'exposition de la Médaille, organisée par la Société des Beaux-Arts, qui n'ouvrira pas cette année d'exposition de peinture, aura lieu vers la même époque, dans une des salles du Musée Moderne.

Le *Journal des artistes* de Paris a commencé la publication d'une série d'articles de notre collaborateur M. Charles Morice sous le titre : *Les Artistes belges*.

La troisième livraison de l'artistique revue nouvelle d'art moderne *Art et Décoration* contient un intéressant article de MM. Léonce Bénédite sur le graveur Roty, une étude de M. Octave Maus sur les Industries d'art au Salon de la *Libre Esthétique*, un article de M. Verneuil sur les étoffes teintes d'Isaac, etc.

A propos de cette revue, signalons la frappante analogie qu'offre un projet de couverture présenté au concours d'*Art et Décoration* par un M. Cossard, et classé premier, avec l'affiche composée par M. Ad. Crespin, il y a deux ou trois ans, pour annoncer l'ouverture de ses ateliers de peinture et de décoration. C'est plus qu'une analogie : c'est une copie à peu près textuelle, et nul doute que, mis au courant, l'éditeur de la revue aura disqualifié le concurrent peu scrupuleux. Ce n'est pas la première fois que nos artistes sont victimes de ces procédés de « contrefaçon belge » à rebours. Nous

avons relevé récemment un fait identique à charge d'un M. Barabandy qui avait copié, sans y rien changer, l'affice d'intérieur de M. G. Combaz pour le Salon de la *Libre Esthétique* de 1896. L'affiche de M E. Berchmans pour l'assurance contre le vol des bijoux a été l'objet du même... honneur.

Théatre du Diable-au-Corps. — Dernières représentations du répertoire actuel.

A l'hôtel Drouot, à Paris, s'est vendue au commencement de mars la collection Tricaud, composée d'œuvres de Félicien Rops. Les croquetons se sont arrêtés à des prix modestes; par contre les vrais dessins sont montés assez haut.

Voici quelques indications précises :

Frontispice des œuvres badines de Grécourt (plume), 950 francs; la *Parade* et *la Femme au cheval de bois*, plus deux aquarelles de frontispices pour les *Cent Croquis* de Noilly, 1170 francs; le *Massage* (plume rehaussée), 500 francs; *Rimes de Joie* (plume), 460 francs; *Retour de bal masqué*, 400 francs; *Holocauste*, 410 francs; *Oude Kate* (crayon noir), 640 francs; le *Scandale* (aquarelle reproduite), 6,000 francs. Les dessins ont produit au delà de 15,000 francs.

Dans une vente, à Amsterdam, une estampe en couleur de Debucourt, datée de 1756, les *Deux Baisers*, a été vendue pour la somme énorme de 5,000 florins, plus 10 p. c. de frais, soit environ 13,750 francs. C'est un bouquiniste néerlandais qui s'en est rendu acquéreur.

Henri Guérard, peintre, l'un des fondateurs de la Société des peintres-graveurs, dont il était le président, vient de mourir à Paris.

C'était une personnalité originale et un des maîtres de l'eau-forte. Son œuvre est considérable. Comme illustrateur il a exécuté pour la *Gazette des Beaux-Arts*, pour l'*Art Chinois* et l'*Art Japonais* de nombreuses planches, d'une exécution serrée et précise, traduisant à merveille le caractère et la contexture spéciale des objets précieux qu'il reproduisait.

Comme graveur d'œuvres modernes, de portraits, il y a de lui des planches absolument remarquables : son *Portrait de ma mère*, d'après Whistler; son *Fumeur*, d'après Adriaan Brauwer; le *Pont de Mantes*, d'après Corot; le *Portrait de Philippe IV*, d'après Velasquez; la *Tête de vieillard*, d'après Rembrandt, resteront.

Henri Guérard exposa au Salon des XX quelques-unes de ses meilleures planches, ainsi que des bois gravés au fer chaud. Il participait chaque année au Salon du Champ-de-Mars, où ses envois étaient très remarqués.

Guérard meurt dans la force de l'âge, à cinquante ans.

La XIe livraison de la *Plante et ses applications ornementales* publiée par MM. Emile Lévy, à Paris, et Lyon-Claesen, à Bruxelles, contient d'intéressantes adaptations des motifs décoratifs de la pervenche et du bouton d'or au papier peint, aux tissus, à la céramique et à la reliure. Les planches, composées sous la direction de M. E. Grasset, sont signées Marcelle Gaudin, Anna Martin, M.-P. Verneuil et A. Poidevin.

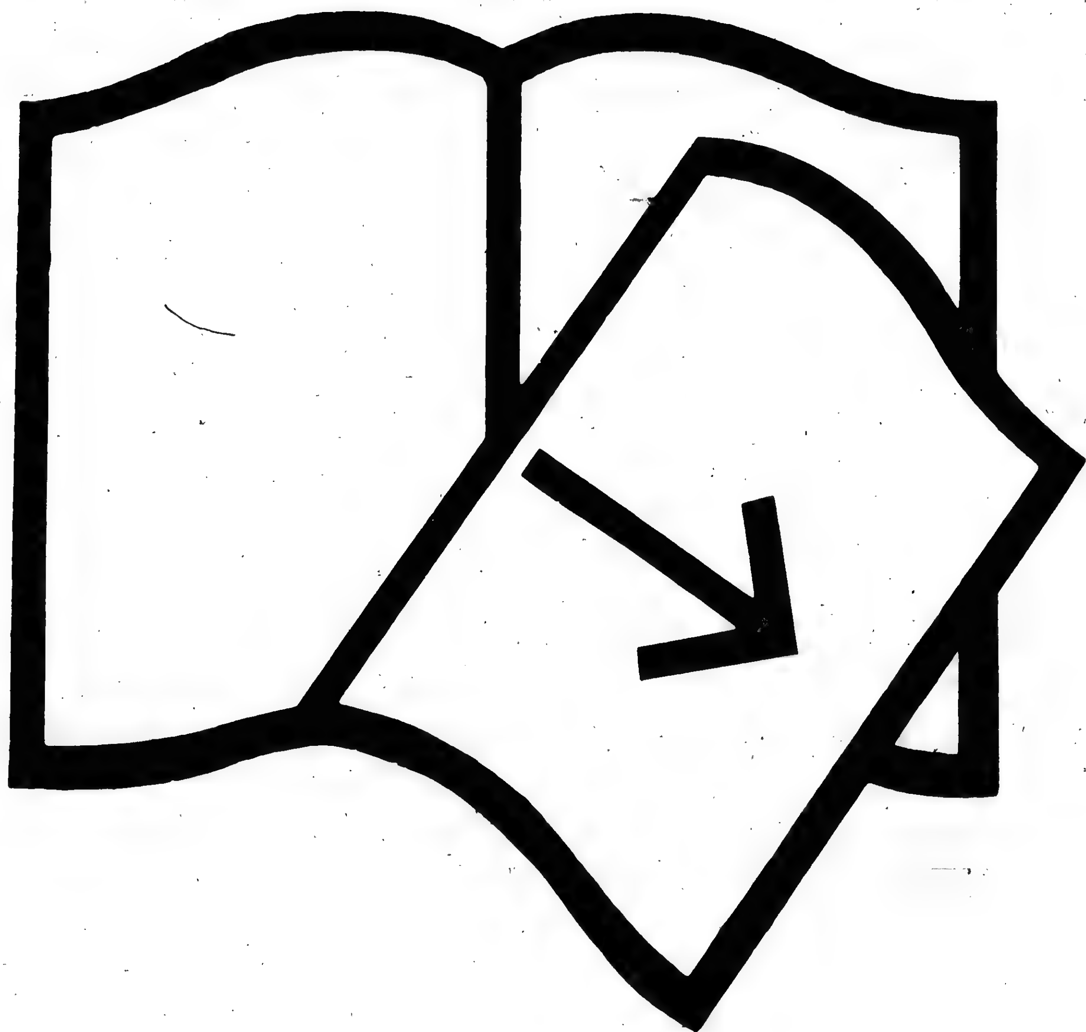
Le 15 mai s'ouvrira à Paris, au Palais des Beaux-Arts (Champ de Mars), une exposition nationale de la céramique et de tous les arts du feu. Parmi les membres du Comité d'organisation nous relevons les noms de MM. Clément Massier, Delaherche, Dalpayrat, Lachenal, Emile Muller, etc. Le président est M. Georges Berger, député de la Seine, président de l'Union centrale des Arts décoratifs.

La Coopérative artistique s'est réunie dernièrement en assemblée générale. Cette société est des plus prospères, ainsi qu'il résulte du bilan et du compte des profits et pertes. La question du phalanstère au bord de la mer a été réservée.

Après lecture du bilan on a procédé au renouvellement partiel du Conseil d'administration et du Collège des commissaires dont voici la constitution : Président, M. Ernest Van Neck; vice-président, M. Marchal; secrétaire, M. Jules Du Jardin; trésorier, M. Verheyen; administrateurs, MM. A. Motte, Paul Hankar et Wolles; commissaires, MM. Théo Hannon, Isidore De Rudder et Franz De Vestel.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie.

Mai



Documents manquants (pages, cahiers...)

NF Z 43-120-13

Dix-septième année. — N° 19. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 9 Mai 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

COMPROMISSIONS

Nous nous plaignons du peu d'intérêt des populations pour l'art en général et la littérature en particulier. Il conviendrait peut-être de faire un examen de conscience et de voir pour combien chacun de nous a contribué à ce lamentable état de choses, (lamentable, puisque générateur de lamentations).

Depuis que les journaux, avec une intention sans doute patriotique, publient tous les jours les portraits et les biographies de plusieurs mortels plus ou moins intéressants, le public s'intéresse-t-il réellement davantage à tous ces personnages? Ce sont quelques commérages de plus, voilà tout. Je me trompe. On parle des gens dont les noms et les nez sont ainsi présentés, au lieu de parler de son plus proche prochain. Il n'y a peut-être qu'une différence de distance, mais cela anime-t-il l'intérêt de façon frénétique?

De même, avouons, avec promesse de ne plus recommencer, que tous, tant que nous sommes, nous avons souvent présenté au lecteur moult honnête homme, dont il était impossible de dire du mal et dont nous avons trop longuement parlé, sans savoir comment rationner et amener à une dimension congrue la part d'éloges qui lui revenait. Cela n'avait pas l'air d'être un gros délit.

Mais la conséquence est qu'on ne pouvait plus grandir les plus grands d'un piédestal critico-littéraire suffisamment haut pour que le lecteur puisse de suite, d'un coup d'œil, juger de la différence. Il fallait trop de travail et de comparaisons et de réflexions pour calculer les distances. Et le lecteur se désintéressa, Et l'eau du ciel tomba pendant quarante jours. Et ce fut un déluge de brochures, de plaquettes, les unes bonnes, les autres mauvaises, presque toutes ennuyeuses dont — « que chacun s'accuse ainsi que nous » — tout le monde essaya de parler.

La littérature en pâtit et ce fut pain béni. Sous prétexte d'encourager les gens, on donne des entorses à sa veine optimiste, à force de la faire mouvoir ; et on oublie de penser pour soi tout seul aux choses qu'on voudrait trouver, dont on a faim, qu'on cherche partout et que tous ces jeunes talents ne vous donnent pas. On grignote bonassement leurs pralines quand l'estomac demande de la viande. On ne s'aperçoit pas que le public

a tout aussi faim et que le critique est fait moitié d'un délégué du public et moitié d'un ami de l'art.

Combien de fois fatigués, archi-fatigués, avons-nous crié devant tant de productions nouvelles — ou même anciennes : Encore de la littérature et rien que de la littérature ! Quand nous donnera-t-on quelque chose de vivant ? Il est bien convenu pourtant, en musique, que les virtuoses sont des êtres insupportables, vaniteux, embêtants, égoïstes. Pourquoi ne traite-t-on pas de même tous les écrivains « de talent », fût-ce de grand talent, qui ne vous font pas « vibrer » comme disent ces mêmes musiciens, qui ne vous empoignent pas ?

Avec mépris, avec le mépris le plus convaincu, le plus ardent, il faudrait les laisser à l'écurie des virtuoses, des acrobates ; le public agit ainsi. Il a raison. Le public veut des choses vivantes, des choses qui se rapportent de loin ou de près à ce qu'il a de cher, de personnel, d'intime, à ses haines ou à ses enthousiasmes.

Au moyen-âge il se divertissait à l'audition des Mystères ou des farces qu'il comprenait. Aujourd'hui, quand quelqu'un touche ces mêmes cordes, il se divertit, il applaudit encore.

Mais de fortes croyances unissaient alors les âmes qui, facilement, au sortir d'elles-mêmes et au seuil de n'importe quelle pensée nouvelle, se retrouvaient et se comprenaient, étant toutes enfermées dans le réseau d'une même espérance, d'une même foi.

Maintenant que si peu de mots contiennent le magique pouvoir d'émotionner, que si peu de mots renferment les complexes désirs des foules, il est plus difficile de les comprendre, de leur plaire, ou plutôt de leur donner la nourriture dont, conscientes ou non, elles ont faim. Mais puisqu'elles ne parlent pas, qu'elles ne s'expriment que par leur indifférence, que ceux qui la connaissent, qui l'étudient, ou que les critiques, ces intermédiaires entre les masses et les pontifes, entre les masses et les artistes, que les critiques, chacun de leur côté, tâchent de dire ce qu'ils pensent.

Et puisqu'il serait désobligeant de le dire à chaque auteur en particulier, disons-le donc à tous : pour moi, je pense que le public ne porte pas à l'art un intérêt suffisamment progressif, parce que l'art se désintéresse du public. Je ne parle pas des muffles qui composent ce public. Mais un grand nombre d'artistes se désintéressent trop de tout ce qui, dans cette foule, est père, mère, amant, travailleur, penseur ou acteur d'aujourd'hui. Or, tous ces gens s'agitent au milieu de conditions dont les causes sont multiples, vivantes, nouvelles, et dont tous sont préoccupés. Toutes les sciences parlent de ces causes. Elles en parlent mal. Au-dessus et à côté d'elles on veut en entendre parler autrement, fût-ce superficiellement. Gœthe, Michel-Ange, Shakespeare, Vinci étaient des cerveaux encyclopédiques et chaque nouveau détail d'organisation de la vie faisait surgir en leur esprit des étincelles d'art et de génie. Ils vivaient avec leur temps, l'oreille et le cœur collés à la terre, à toutes les expériences, à toutes les sagesses et à toutes les folies qu'énonçaient leurs contemporains, sans jamais craindre que la mesquinerie de la pauvreté du détail leur cachât la grandeur de l'ensemble ou arrêtât leur pensée hardie, superbement tendue vers de larges beautés.

De l'histoire humaine, de l'histoire animale ou végétale, des contrecoups de l'histoire du passé sur le présent, des effets heureux ou néfastes, des espoirs de toute notre génération, de tout, de tout ce qui fait mouvoir les hommes, tant d'artistes ou de soi-disant artistes ne nous disent rien, croyant peut-être qu'il leur suffira de conter leurs petites prédilections spéciales pour que le lecteur découvre tout seul, en ces chants spécieux, l'heure qu'il est au cadran de l'histoire de l'humanité. Car l'art est l'histoire sainte de notre sensibilité, de nos sensations, de nos impressions, de nos admirations, et ceux qui ne sont pas assez sensibles à la vie de tous pour la deviner, pour la révéler en sa beauté, ceux qui ne la portent pas en eux et qui ne la sentent pas sans même avoir besoin de la consulter, ne devraient ni parler, ni écrire, ni rien publier d'eux-mêmes ; ils sont des hommes privés, non des hommes publics. Si raffiné, si ingénieux, si rare que soit leur cerveau, il est fait pour l'amusement de quelques-uns, — pour l'amitié, l'amour ou la conversation, — ces choses veulent aussi leurs héros, mais ils ne sont pas l'interprète ou le précurseur des foules. Tout au plus ces « amateurs » en sont-ils les domestiques, donnant à chaque génération une coupe nouvelle à la provision de salutaires et rafraîchissantes banalités dont nous aimons à nous repaître de temps à autre, comme les tailleurs varient éternellement la coupe des hauts-de-chausses.

L'homme de notre siècle se sait et se sent bien plus un morceau du Tout qu'un être isolé ou une unité complète. Les accidents, les monstruosités, sans lien visible avec l'ensemble où il fait sa partie, ne sont pas pour l'amuser. Il veut être relié à l'univers. Les sauvages disent que l'homme ne peut être lié à l'univers qu'avec ses propres boyaux. Or, les jeunes auteurs qui se sont retirés trop tôt dans la Thébaïde de leur « moi » se sont séparés de l'univers ; comment pourraient-ils écrire le drame des rapports qui y rattachent les humains ? ce qui seul les intéresse ?

Que chacun donc s'accuse ; pour moi je reconnais que je fus lâche en ne criant pas plus souvent : Pour l'amour du ciel, jeune homme, parle-moi de ce que nous avons en commun, toi et moi ; qu'aidé par toi, du fond de mon égoïsme, ou de mon pauvre intérêt, ou de mes passions, ou de mes connaissances, fût-ce du fond de mes entrailles, je puisse m'élever jusqu'à l'impersonnalité du beau, jus-

qu'aux généralisations de l'idéal. Ne me force pas à partir de toi, de ton exclusive sensation, pour voyager vers un infini. Encore une fois, ceux qui t'aiment peut-être en sont capables, la foule ne l'est pas. C'est elle, ce sont ses sourdes tendances, ses désirs et ses joies informulées qu'il te faut anticiper et comprendre. Et tu ne la connais pas. A travers toi, tu n'as jamais vu que toi-même. Si en toi tu ne sens pas battre le cœur du monde, fais un effort, regarde, étudie, mon Dieu! étudie, çà n'a rien d'humiliant, et tais-toi jusqu'à ce que tu te sentes quelque peu microcosme.

Alors le monde se réconciliera avec la littérature! Amen.

Nos Monuments historiques menacés.

Les petites Halles et le beffroi de Courtrai, qui groupent leurs pittoresques silhouettes au centre de la cité flamande, vont être démolis et remplacés par un hôtel des Postes!

Personne ne s'en doutait. Ni le département des Beaux-Arts, ni la Commission des monuments n'ont été consultés. C'est dans l'ombre, par surprise, qu'on a procédé, afin d'éviter les réclamations des gêneurs toujours prêts à protester au nom de l'art ou de la science, de l'histoire ou du pittoresque, d'un tas de choses enfin dont les gens pratiques n'ont cure.

Les petites Halles ne datant que de la Renaissance, elles n'ont guère d'intérêt aux yeux des admirateurs du néo-gothique; ces constructions, d'ailleurs, de l'avis de l'autorité courtraisienne, *ne sont pas dans l'alignement*. Les jours de marché, les marchands de beurre seront plus à l'aise lorsqu'on aura démoli ces vieilles masures! — Et cependant, ô logique, on accepte de voir s'élever au même endroit un hôtel des postes. « Peut-être pourrait-on conserver le beffroi en l'harmonisant avec le nouveau bâtiment ». Mais la pauvre petite tour serait écrasée par la masse voisine que M. le Ministre veut naturellement construire en néo-gothique.

Le « Pakhuys » de Gand, à peine détruit, est regretté — il eût été si facile de l'approprier à sa nouvelle destination — et voici que par le fait de la même administration des Postes nous voyons un conseil communal assez peu soucieux de l'histoire locale pour consentir bénévolement à la démolition de son beffroi!

C'est donc une lutte incessante que doivent livrer les hommes de goût, les penseurs, aux inconscients malfaisants partout empressés à la destruction de notre patrimoine artistique et historique.

Puissions-nous trouver des appuis et des encouragements nombreux et actifs : chacun de nous peut et doit agir sur l'opinion publique dans la mesure de ses forces. Dans l'état actuel des choses, se taire est coupable.

Partout, du reste, nous voyons mettre en pratique les mêmes procédés néfastes : l'église de Marchienne, construction fort intéressante du commencement du XVIe siècle et l'un des très rares édifices anciens en cette partie du pays, est condamnée. A Saffelaere, petit village des Flandres, une jolie église datant aussi du XVIe siècle vient d'être abattue. Mais les architectes de l'Ecole de Saint-Luc trouveront l'occasion d'édifier quelque horreur architecturale conforme au modèle choisi — et au goût des indigènes.

Et combien de faits du même genre restent ignorés! Dans les petites localités, presque toujours on agit avec la plus parfaite sérénité : un architecte de l'endroit, fruit sec de l'enseignement académique ou de l'école de Saint-Luc, propose — il faut bien gagner sa vie — une restauration d'église, une transformation ou une reconstruction, tout de suite adoptée par un conseil communal ambitieux. La commission des monuments s'empresse d'approuver les plans, pourvu qu'ils ne soient pas absolument ridicules, et le travail s'effectue pour le plus grand mal de la science et de l'art.

Dans les grandes villes, là où se produit un contrôle facile, là où il faut compter avec les gens de goût, avec les journalistes qui claironnent impitoyablement l'acte de vandalisme commis, l'on est plus prudent; mais aussi a-t-on des ficelles de métier dont l'effet est certain.

Le monument condamné est abandonné sans réparation aucune durant un hiver ou deux; les toitures sont percées par la pluie; la gelée et la neige désagrègent bientôt le sommet des murailles; quelques pierres finissent forcément par tomber.

Et l'on nomme une commission d'archéologues, de savants, auxquels on *démontre l'impossibilité* de conserver en pleine ville une construction — fût-elle historique — qui offre un danger pour la sécurité publique!

C'est le cas pour l'église Saint-Nicolas à Gand, dont nous signalons ici l'état de délabrement voulu : les toitures des tourelles du porche n'ont pas été réparées depuis deux ans, quoique les ardoises en soient arrachées. Il faut démontrer — c'est prémédité — qu'une restauration complète *s'impose*, en dépit de ces rêveurs, de ces artistes, qui la veulent conserver dans son état fruste de vieux monument médiéval et avec la patine que lui ont donnée les siècles. En Belgique les monuments historiques doivent avoir l'air d'être bâtis au XIXe siècle!

L. A.

Les Oiseaux qui viennent de France.

Les motifs d'être fier de la qualité de Belge ne sont, certes, pas si nombreux qu'il ne nous faille saisir avec empressement la moindre occasion de réhabilitation nationale. Nous plaçant à ce point de vue, c'est avec une sensible satisfaction que nous avons vu successivement arriver (après tant d'autres mauvaises et banales choses d'un Dumur ou d'un Batillat) le *Véhémentement* de M. André Veydaud, l'*Illusoire Aventure* de M. Gaston Boissière, les *Fleurs sylvestres* de M. Lucien Lambert, l'*Yvelaine* de M. Charles-Henri Hirsch et les *Raisins bleus et gris* de M. Léopold Dauphin. Rarement se suivirent avec tant de régularité œuvres aussi sottes et inutiles. Tudieu! Quand les gens de là-bas s'attaquent à la médiocrité, ils y déployent une particulière maîtrise.

Le *Véhémentement* de M. Veydaud est de tous peut-être le plus amusant. Mêlez un vocabulaire de voyou et un glossaire de métaphysique absconse; ajoutez à la mixture quelques termes d'anarchie de bon aloi et plusieurs mots aussi grandiloquents que creux, tels que Beauté, Verbe, Rut, Nature et Renaissance. Supposez enfin que l'individu qui fera usage de cette préparation rhétorico-pharmaceutique soit ivre et vous parviendrez à vous faire une faible représentation du remarquable résultat auquel est arrivé ce « poète ». Inutile d'ajouter que notre homme fait du vers libre, invente des rythmes, crée des rimes et dote la langue française — cette mère publique — d'une foule de précieux néologismes. Quelques exemples :

Les marbres et les bois, les bronzes et les plâtres
M'ont bien des fois laissé rêveur, comme idiot...
Or quoi? L'idolâtrie *est* parce qu'idolâtres,
Ainsi qu'au mal *il faut* capacités d'emplâtres,
Comme à la mère, au moins, *pour l'être,* un petiot!...

La pensée d'ailleurs est familière des hautes cimes :

Mon être alors conçut des noces de crotin...

et ailleurs, à la fin d'une ballade :.

RENVOI (*sic*).

Bourgeois, ton grand Tout sent le brôme,
Ce qui n'est pas le syringa!
De toi goutte un pus polychrome...
Ton néant est un axiome...
Ga, Ga, Ga, Ga.
De l'alpha jusqu'à l'oméga,
Monsieur Gaga...
C'est sale... on dirait du caca.

Abordons maintenant l'*Illusoire Aventure* de M. Albert Boissière et lisons-y :

Ascendons le fatal calvaire,
Contempteurs du fatal écrit!
Pour le mage mal qui prescrit
Les affres mères de l'ovaire,

ce qui ne laisse pas d'être un peu obscur. Trouvons ensuite :

Tes seins lactés, en une voie
Double — stellent, brillants, rubis!
— Tes lourds seins, tes seins de pain bis,
Brunis au soleil qui ardoie...

à quoi nous ne saurions récuser un sens exquis du mot, de l'harmonie et de l'image, et lisant enfin :

Flux déferleur aux rocs des eaux
Que les menstrues ordes démanchent
Dessous les rondeurs dures, blanches ..

constatons que M. Boissière semble offrir pour les pratiques de l'obstétrique de plus sérieuses dispositions que pour la versification, même libre.

Les *Fleurs sylvestres* nous ramènent à des odeurs plus saines. M. Lambert, comme son père, est chasseur. Il tue des chevreuils, élève des chiens, fume la pipe, possède des carabines et des couteaux et, de plus, aime le son du cor le soir au fond des bois. Tout cela est éminemment hygiénique. Mais M. Lambert « taquine les muses » et nous avoue receler chez lui les œuvres de Hugo. Ceci est l'ombre néfaste dans le paysage. Nous ne pourrions contester à M. Lambert le droit de ces exercices de vénerie ; mais pourquoi, diable! en faire des poèmes? De semblables sujets conviennent parfaitement à un journal de sport ou à une causerie intime d'hiver, pieds aux chenêts; mais quel rapport ont-ils avec la poésie? M. Lambert a pris la précaution de nous prévenir que « sa lyre est son cor » et qu'« il ne pouvait chanter autre chose ». C'est fort bien. Mais pourquoi ne chantait-il pour lui seul et sa famille et quelle nécessité de mettre le public au courant de ces événements anodins? Après tout, les gardes-chasse liront peut-être ces choses avec plaisir, comme aussi les gens qui aiment Theuriet ou Brizeux et qui en trouveront dans les *Fleurs sylvestres* d'attendrissantes réminiscences.

Avec M. Ch.-H. Hirsch nous revenons à la littérature « sérieuse », c'est-à-dire celle qui vise haut, s'enfle, déclame et consomme des glaives ou des vierges. *Yvelaine* est l'histoire d'une dame qui cause avec une fontaine et rencontre un monsieur qui parle comme Lugné-Poe récite, avec, au surplus, assez de symbole pour rendre l'affaire tout à fait incompréhensible. On nous assure que M. Hirsch a beaucoup de talent. Nous ne voulons pas nier qu'il puisse, dans la suite, produire une œuvrette de quelque intérêt; mais jusqu'à présent, en dépit de certaines qualités de style et d'imagination, nous ne saurions reconnaître en lui — et que M. de Régnier excuse l'irrévérence de la comparaison — qu'une grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

Le seul bouquin qui soit présentable est le dernier de la série : *Les Raisins blêus et gris*. Sans doute, de notoires influences s'y avèrent et l'auteur n'oserait nier que Mallarmé et Verlaine ne prirent une part considérable à la composition de ces poèmes ; mais la pensée est parfois jolie et les mots qui l'expriment sont frais autant que doux.

Nos frères de Paris ont l'habitude de nous considérer, pauvres petits Belges, d'un air d'élégante et sympathique commisération. Ne nous y opposons point; bornons-nous, en retour, à les contempler avec une malicieuse ironie. Au surplus, pour avoir reçu d'eux tant de mauvaises choses, n'allons pas conclure qu'il n'y ait plus de poète en France. Un M. Veydaud n'annule pas l'art exquis et tendre d'un Montfort (1), pas plus que M. Hirsch, en son dénûment intellectuel, n'empêche un Klingsor (2) d'être gracieux et mignard. Quoique Français, ils ont du talent et les compatriotes de Verhaeren, d'Elskamp, de Van Lerberghe ne sauraient pousser l'incompétence jusqu'à les discuter.

JOSEPH DESTRÉE

Les Heures de Notre-Dame dites de Hennessy, étude sur un manuscrit de la Bibliothèque royale de Belgique. Bruxelles, édit. Lyon-Claesen.

La Bibliothèque royale de Belgique possède depuis 1874 un manuscrit enluminé qui fit, en 1880, à l'Exposition d'art ancien de Bruxelles, l'admiration des artistes et du public. Ce manuscrit, orné de cinquante-six miniatures d'une finesse de dessin et d'une harmonie de coloris absolument remarquables, fut acquis, sur la proposition de M. Charles Ruelens, conservateur de la Bibliothèque, à la famille irlandaise de Hennessy, qui en avait depuis cent cinquante ans la propriété. Aucun document n'en établissait l'origine. Pourtant il était aisé d'y reconnaître, au choix des sites, aux détails des costumes, l'œuvre d'un artiste flamand du XVIe siècle.

M. Joseph Destrée, l'érudit archéologue, conservateur aux Musées royaux des Arts industriels et décoratifs, a entrepris de détruire l'anonymat qui voilait les *Heures de Notre-Dame*, de découvrir, au prix de patientes recherches et de comparaisons méticuleuses, le maître à qui elles doivent être attribuées, l'époque précise où elles furent composées. C'est le fruit de cette laborieuse et ingénieuse étude qu'il nous offre aujourd'hui, sous forme d'un superbe volume auquel l'éditeur Lyon-Claesen a ajouté le prestige d'une édition élégante et d'irréprochables reproductions.

D'après M. Destrée, qui ne se contente pas d'affirmations mais place sous les yeux du lecteur les documents qu'il a minutieusement contrôlés, les *Heures de Notre-Dame* ont été enluminées vers 1530 par Simon Bening, membre et franc-maître de la gilde de Saint-Jean l'Évangéliste, à Bruges, et qui fut, au dire d'un de ses contemporains, François de Hollande, « parmi les Flamands le

(1-2) Dont les livres seront prochainement loués.

plus gracieux coloriste et celui qui fit le mieux les arbres et les lointains ».

La comparaison des miniatures des *Heures* avec celles qui ornent le *Missel* de Dixmude, la seule œuvre de Bening connue par un document certain, affermit définitivement la conviction de l'auteur, confirmée dans la suite par diverses identifications relevées au cours de son étude. Et voici, grâce à ses investigations, un coin de l'histoire de notre art national définitivement éclairci.

La lecture du livre de M. Destrée est attrayante. Des détails sur maître Simon Bening, sur sa vie et sa famille, sur le caractère et les tendances de son art complètent de façon instructive la description détaillée des enluminures et du texte des *Heures*, ainsi que des points de comparaison qu'il importait d'y joindre.

La Presse à l'Exposition.

Nous avons relaté la désinvolture avec laquelle le Comité de la Presse exclut du service des entrées à l'Exposition tous les journaux qui ne font pas partie de la petite chapelle des gazettes quotidiennes. L'*Union de la Presse périodique* a protesté contre ce scandaleux sans-gêne et de toutes parts s'élève contre l'autocratie injuste et maladroite du Comité de la Presse un concert de récriminations. Les journaux spéciaux font remarquer avec raison qu'en compromettant, comme ils le font, les intérêts de l'Exposition, ces messieurs trahissent la mission qui leur a été confiée. Voici, entre autres, des extraits d'un article développé, très modéré dans la forme mais indiscutable, que publie l'un des journaux spéciaux les plus répandus, le *Moniteur du Commerce belge* :

« ... Cette œuvre nationale a trouvé dans toute la presse belge spéciale un concours empressé dès le premier jour : tous les journaux de cette catégorie, sans exception, ont mis leurs colonnes à la disposition du comité exécutif et ont inséré avec un entier désintéressement des communiqués souvent longs et encombrants. Ce concours de la première heure, tous sont disposés à le continuer jusqu'au bout, ne demandant d'autre récompense que la satisfaction du devoir accompli, et sans se préoccuper le moins du monde de la somme mise par le comité exécutif à la disposition du comité de la presse pour frais de publicité.

Mais, pourtant, il ne faudrait pas que, par-dessus le marché, on ne leur reconnût d'autre droit que celui aux avanies et aux actes de mauvais gré. Jusqu'à présent c'est tout ce qu'une grande partie des journaux belges ont obtenu. Le petit noyau de journalistes bruxellois qu'on appelle le comité de la presse à l'Exposition s'est montré d'une fantaisie échevelée dans la distribution des cartes d'entrée de presse dont le comité exécutif lui avait malencontreusement laissé l'entière disposition : alors que les journaux quotidiens de la capitale étaient traités avec une largesse s'étendant jusqu'au plus petit coureur de bureaux de police, la province et la presse spéciale, hebdomadaire ou bi-hebdomadaire, étaient, sauf quelques exceptions qui ne font que rendre l'injustice générale plus criante, victimes d'une parcimonie injustifiable et inqualifiable.

Le comité de l'Union de la presse périodique a protesté. Nous sommes d'autant plus à l'aise pour parler de cette protestation que le *Moniteur du Commerce* ne fait pas partie de l'Union de la Presse périodique, mais bien de l'*Association de la Presse* tout court, dont il est l'un des fondateurs, et dans laquelle figurent plusieurs membres du « Comité de la presse à l'Exposition ».

Les journaux spéciaux — que le menu fretin de la presse quotidienne affecte de regarder du haut de sa grandeur et de considérer comme une quantité négligeable — ont tout autant que personne (nous sommes modeste en ne disant pas « mieux » au lieu d'autant) le droit d'être mis à même de rendre compte à leurs lecteurs de ce qui se passe dans une exposition, à l'organisation de laquelle, sans marchander, sans aucune arrière-pensée de lucre, ils ont donné une assistance, un concours empressé et dévoué. Les membres du comité et leurs favorisés ont pu banqueter tout à leur aise pendant la période de préparation, personne d'entre nous n'a songé à envier ou à leur reprocher leurs coups de fourchette et leurs libations.

Mais il ne peut être supporté que l'Exposition soit accaparée par une chapelle, en dehors des membres de laquelle il n'y ait plus que des ignorés. L'Exposition appartient au pays entier et ne saurait être la propriété d'une coterie.

On comprend bien que le prix d'un abonnement n'est pas en cause ici; c'est d'une question de dignité professionnelle qu'il s'agit, c'est le droit de nos lecteurs que nous défendons.

Dans l'ostracisme qui frappe la presse spéciale il y a une véritable iniquité : mieux que les quatre-vingt-dix centièmes (nous sommes poli) des membres de la presse quotidienne, nous sommes à même de parler de ce qui constitue une exposition, de juger, d'apprécier, de tirer de ce que nous voyons les conséquences, les conclusions utiles au point de vue de notre industrie, de notre commerce intérieur, de nos exportations. Nos connaissances spéciales, résultat d'études constantes indispensables pour nous permettre de parler à nos lecteurs de ce qui les intéresse, nous donnent une compétence incontestable. Les lecteurs des journaux spéciaux s'attendent à trouver dans les colonnes de ces journaux des comptes rendus techniques que ne peuvent donner les quotidiens, quelque grands qu'ils soient. Nous connaissons beaucoup de charmants garçons parmi nos confrères de la presse quotidienne, mais de Pic de la Mirandole point, malgré la propension de certains d'entre eux de parler *de omni re scibili, et quibusdam aliis.*

. . . .

En agissant comme il l'a fait, le comité de la presse à l'Exposition s'est exposé, de gaîté de cœur, à de graves reproches : on a le droit de lui dire qu'il a fait d'une œuvre nationale une question de boutique. Quand on a accepté une tâche aussi grave, aussi importante que celle de servir d'intermédiaire entre les organisateurs d'une exposition et les journaux du monde entier, il faut savoir faire abstraction des jalousies professionnelles, des rivalités et des questions de personnes, oublier ses amitiés et faire taire ses haines. Agir autrement, c'est donner à l'opinion publique le droit de dire que l'on n'était pas à la hauteur de la mission qu'on était chargé de remplir.

***

Les journalistes anversois sont particulièrement froissés de l'attitude du comité de la Presse. Alors que chez eux, lors de l'Exposition, on s'est montré d'une courtoisie parfaite pour tous les périodiques, sans aucune distinction de nuance politique ou de personnalités, ils s'étonnent, à juste titre, de n'être pas l'objet à Bruxelles d'une équitable réciprocité.

***

Les effets de l'aimable accueil fait par le Comité de la Presse aux journalistes étrangers se font déjà sentir. Plusieurs journaux allemands entament contre l'Exposition de Bruxelles une campagne en règle et engagent leurs lecteurs à ne pas se déranger pour se rendre en Belgique.

LE SALON DES REFUSÉS

Le « Salon des refusés » qu'il était question d'organiser à la suite des nombreuses exclusions votées par le jury du Salon des Beaux-Arts n'aura décidément pas lieu. Voici la note que MM. Lempoels et Kuhstohs, les initiateurs du mouvement protestataire, viennent d'adresser aux journaux :

« La délégation des artistes protestataires a été reçue ce matin par M. le ministre des beaux-arts. Elle lui a exposé ses griefs et remis le rapport lu à l'assemblée du 28 avril. Il résulte de cet entretien tout cordial que trois nouvelles salles, primitivement destinées au compartiment américain et libres par suite de la défection des artistes de cette section, seront affectées prochainement à un nouveau contingent d'œuvres belges.

D'autre part, M. le ministre nous a annoncé divers remaniements dans le placement actuel.

Bien que notre Exposition des refusés soit en excellente voie de réalisation à Bruxelles-Kermesse, — les fonds nécessaires nous ayant été spontanément offerts, — nous considérons dans ces conditions qu'elle devient chose impossible, puisqu'elle serait éventuellement dépendante des nouvelles décisions du jury.

Nous nous voyons donc forcés d'y renoncer, nous estimant heureux du résultat acquis, puisqu'il donnera satisfaction à un grand nombre de nos confrères.

Quant à nous, nous nous réservons de soumettre très prochainement nos tableaux refusés au jugement impartial du public et de la critique. »

Le *Soir* fait suivre ce « communiqué » de la note suivante, qui paraît être un « communiqué » du camp adverse :

« Renseignements pris à bonne source, les artistes protestataires ont bien mal compris — ou feint de mal comprendre — les promesses et les déclarations du ministre des Beaux-Arts.

Celui-ci, bien loin de paraître accueillir favorablement leurs protestations et de donner tort, par le fait même, au jury, a approuvé complètement celui-ci, l'a félicité à diverses reprises et ne lui a communiqué aucune instruction nouvelle.

Il n'y a, dans le compartiment belge, aucune salle libre, par suite d'aucune défection quelconque. Les trois salles dont il s'agit, étant encombrées de caisses, n'ont pu être mises à la disposition du jury que hier, et hier le jury a continué son travail, consistant à achever le placement des tableaux belges, qui avait dû être interrompu, et à procéder au placement des « internationaux ».

Les tableaux belges qui figureront là sont des tableaux acceptés dès le premier jour ; il n'y a eu aucun « repêchage »; et, dans les salles qui étaient achevées, aucun des remaniements dont parlent les protestataires n'a été et ne sera fait.

On s'est borné à faire disparaître de la grande salle le vilain écran-chevalet sur lequel avaient été placés — provisoirement — une certaine quantité de tableaux qui trouveront leur place définitive dans les salles nouvelles.

Voilà toute la vérité. Le reste n'est qu'imagination. »

NOTES DE MUSIQUE

L'Association des professeurs d'instruments à vent au Conservatoire de Bruxelles a clôturé sa campagne musicale par deux séances de réel intérêt qui ont révélé, une fois de plus, le souci d'art qui préside à chacune de ses auditions. Dans l'une, reprenant le programme d'un concert de la *Libre Esthétique*, MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef ont, avec la collaboration d'un petit orchestre, interprété les œuvres de musique française du XVIIIe siècle qui avaient remporté un si vif succès à leur première audition : la cantate d'*Œnone* de Destouches, chantée d'une voix charmante par M[lle] Bernard, la *Musique pour les soupers du Roi* de Lalande, le superbe air de *Dardanus*, admirablement dit par M. Demest, et la quatrième *Suite en concert* de Rameau, M. De Greef au clavecin, et la flûte de M. Anthoni remplaçant cette fois le violon de M. Dubois.

La dernière matinée a été consacrée à Brahms, en hommage pieux au maître défunt. Et l'on a réentendu avec émotion quelques-uns de ses plus beaux lieder, auxquels le contralto sonore de M[lle] Claire Friché a donné une belle ampleur et un style soutenu, le Trio pour piano, violon et cor, la Sonate pour clarinette et piano et le Quintette pour clarinette et instruments à cordes, ce dernier interprété avec beaucoup de goût et de brio par MM. Poncelet, Zimmer, Jamar, Van Hout et Brahy.

***

A la suite d'un conflit malencontreux, la Commission artistique instituée pour l'organisation des fêtes musicales à l'Exposition de Bruxelles a démissionné. Et l'on a, du coup, rayé la musique du programme. Ni la *Sainte-Godelieve* de Tinel, que devait diriger M. Joseph Dupont et pour laquelle les engagements sont signés, ni les autres œuvres des compositeurs belges et étrangers que se proposait de faire exécuter M. Eugène Ysaye ne seront jouées. Supprimé aussi le concert Richter. Supprimés les festivals de la *Légia* et des *Mélomanes*. Seule la cantate d'ouverture de Paul Gilson survit à la ruine des projets musicaux de l'Exposition.

Il n'est pas admissible que la mauvaise humeur des organisateurs ait de pareilles conséquences. L'Exposition, largement subsidiée par le gouvernement, ne peut exclure pour un motif futile les musiciens des fêtes attendues et nous comptons bien que le ministre des Beaux-Arts comprendra le devoir que lui dictent les circonstances.

***

A l'occasion du 10[e] anniversaire de la fondation de la Maison des ouvriers de Bruxelles, la Section chorale exécutera dimanche prochain, à 10 heures du matin, à l'église de Sainte-Gudule, la Messe à cinq voix, sans accompagnement, d'Edgar Tinel, avec le concours des Chanteurs de Saint-Boniface (140 chanteurs) sous la direction de M. H. Carpay. A l'offertoire : *Ave Maria*, à quatre voix et orgue, d'Edgar Tinel.

L'exécution de la Messe de Tinel, qui devait avoir lieu aujourd'hui à l'église Saint-Boniface, est remise au dimanche de la Pentecôte, à 10 heures du matin.

M[me] A. Cousin, pianiste, et M. Henri Thiébaut donneront le mercredi 19 mai, à 7 h. 1/2 du soir, une audition musicale d'œuvres belges, à la salle Kevers, 12, rue du Parchemin, avec le concours de M[lle] Gabrielle d'Assé, soprano, et de M. L. Flameng, baryton.

Extraits du programme : Œuvres de piano de Peter Benoit, Edgar Tinel, G. Lekeu, Paul Gilson, L. Wallner ; fragments de la *Chanson des Gueux* et des *Blasphèmes* de Jean Richepin, musique de Henri Thiébaut, etc.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Contes de poupées, par AD. VAN BEVER. Paris, Bibliothèque de l'Association. — *Squelettes fleuris*, par TRISTAN KLINGSOR. Paris, Ed. du *Mercure de France*. — *Les Fresques de la Leugemeete*; *leur découverte en 1846*; *leur authenticité*, par JEAN VAN MALDERGHEM (extrait des Annales de la Société d'archéologie de Bruxelles). Bruxelles, A. Vromant et C[ie].

Musique.

Bruxelles-Tervueren, marche pour piano, par G. FRÉMOLLE. Bruxelles, L. Dobrecourt. — Le titre seul, et le portrait du Roi qui orne la couverture, suffiraient, en ces jours exhibitoires et patriotiques, à assurer le succès de cette œuvrette, n'étaient son caractère mélodique et son écriture châtiée.

PETITE CHRONIQUE

Le *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles a fêté dimanche dernier le cinquantième anniversaire de sa fondation. Il a offert à cette occasion à ses membres, dans ses salons artistement décorés et fleuris, un raout qui a réuni un très grand nombre d'invités et auquel ont pris part le Roi et les membres de la famille royale. Une exposition rétrospective d'œuvres signées par des artistes qui ont fait partie du Cercle a été le « clou » de cette fête, très réussie. Elle se composait de toiles de Navez, Gallait, Slingeneyer, Leys, H. De Braekeleer, Verboeckhoven, Verwée, J. Verhas, Tschaggeny, Fourmois, H. Boulenger, L. Dubois, Ch. De Groux, Van Moer, Artan, J. Stevens, A. Robert, Portaels, Madou, L. De Winne, Agneessens, G. Vogels, Den Duyts, — un aperçu, en raccourci, de l'école belge depuis 1830 jusqu'à nos jours. Quelques-unes de ces œuvres — celles, notamment, de Leys, de Verwée de Ch. De Groux et de G. Vogels — étaient absolument remarquables.

Pour rappel, c'est aujourd'hui dimanche, à 11 heures, que s'ouvrira à la Maison d'Art l'exposition consacrée aux œuvres anciennes et récentes d'Eugène Smits.

A la même heure, dans une des salles du Musée, inauguration de l'Exposition de la Médaille organisée par la Société des Beaux-Arts. Cette exposition remplacera le Salon annuel de cette Société.

En présence de l'exiguité des locaux réservés aux écoles contemporaines le Comité belge de l'Exposition des Beaux-Arts de Munich n'a pu accepter qu'une seule œuvre par exposant dans chaque genre.

On s'occupe sérieusement, parait-il, de doter enfin Liége d'un Musée convenable. Celui-ci serait construit dans les terrains restant disponibles à côté de l'Académie des Beaux-Arts.

Feu le Pôle-Nord, aux Halles, vient d'être transformé en Palais d'Été par la baguette du magicien Duboscq. Sur la scène, des ballets, des chiens savants, des clowns, des acrobates. Dans la salle, une décoration élégante et sobre, des bouquets de verdure, un ensemble pimpant, gai, aux harmonies claires rappelant le Palace de Londres et qui donne à lui seul un attrait au nouveau music-hall.

C'est mercredi prochain que commenceront, au Théâtre de la Monnaie, les représentations de Mme Sarah Bernhardt et de sa troupe. Le spectacle d'ouverture se composera de *Lorenzaccio*, d'Alfred de Musset.

D'accord avec M. Jean Bénédict, l'auteur de *Pour la Liberté!* la direction de l'Alhambra a reporté au commencement de juillet la première représentation de ce drame. Les répétitions seront reprises le 15 juin.

THÉATRE DU DIABLE-AU-CORPS. — Le répertoire actuel, avec l'original *Cortège des travaux de l'Exposition*, obtient un immense succès. Il est prudent de prendre ses places à l'avance.

Le *Mercure de France*, dans sa livraison de mai, achève la publication de la remarquable étude qu'Albert Mockel a consacrée à Camille Lemonnier et à la Belgique. Il est heureux et réconfortant de voir nos hommes de lettres et nos artistes appréciés à l'étranger avec le respect et l'éloge qu'ils méritent.

La *Revue encyclopédique* prépare pour le 15 juin une livraison exceptionnelle entièrement consacrée à la Belgique. L'ensemble du mouvement des arts, des lettres, de l'enseignement supérieur, etc. depuis 1830 jusqu'à nos jours y sera étudié par quelques-uns de nos écrivains, parmi lesquels MM. Camille Lemonnier, Edmond Picard, Maurice Maeterlinck, Georges Eekhoud, Emile Verhaeren, Octave Maus, Eugène Demolder, Albert Mockel, André Ruijters, Léon Hennebicq, etc. Ce numéro sera illustré de nombreuses gravures reproduisant les œuvres les plus remarquables de nos artistes.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 20. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 16 MAI 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'EXPOSITION EUGÈNE SMITS

A LA MAISON D'ART

Combien elles sont suggestives et éclairantes, supérieures à la montre dans les salons collectifs de quelques œuvres isolées, ces expositions d'ensemble qu'aux différents âges de leur vie esthétique les artistes ont désormais coutume de soumettre à l'opinion publique, — et à la leur, — comme un bilan de leurs efforts, un inventaire de leurs travaux, un résumé et une affirmation globale de leurs tendances, un examen de conscience, nécessaires après chaque étape marquante de la campagne qu'est leur existence pour le profit, la défense et l'extériorisation d'un fragment de la force totale et souterraine que l'Art dépose au fond de chaque individualité humaine!

Pour les Jeunes c'est une épreuve, souvent douloureuse, tant la critique hostile fondée uniquement sur les sympathies ou les antipathies du compagnonnage, non sur un sentiment impartial et ingénu, a pris de place dans les jugements des coteries et du journalisme. Mais c'est une épreuve toujours salutaire parce qu'elle trempe le caractère et lui apprend à profiter, sans découragement, des indications qu'un ennemi donne pour blesser et faire souffrir, et qu'un cœur fier recueille pour s'améliorer et se raffermir. On sort de ces analyses, si souvent impitoyables, ou, ce qui pire est, bêtement et dangereusement louangeuses, aguerri contre le mal, aguerri contre le trop grand bien, armé contre les excès des deux parts, funestes l'une et l'autre à ceux qui, ne sachant pas se livrer avec une absolue confiance aux poussées de leurs instincts et de leur originalité, prêtent l'oreille aux vains conseils et n'ont pour programme que de plaire à la foule.

Pour ceux dont la carrière s'achève, ces expositions où sont réunies les œuvres échelonnées au cours des ans, dans la variation des « manières », des tentatives laborieuses, et dans la fixation définitive du sens esthétique de l'artiste, sont pareilles à une biographie où seuls les faits accomplis parleraient. Et, quand l'homme en vaut la peine, quand il fut, en ses actes, l'expression sincère et harmonieuse d'une nature bien douée, c'est avec respect et piété qu'on examine et contemple cette accumulation sérielle de ce que fut sa vie libre et spontanée.

Eugène Smits est un des survivants de la vaillante pléiade des peintres belges qui, il y a quarante ans, surgissaient en arbustes vigoureux sous les vieux arbres, tant grevés de bois mort ou de feuillages roussissants, des bosquets académiques. Il fut l'un des premiers de cet épanouissement imprévu et reste l'un des derniers : car combien de morts ont éclairci la futaie qui sortit si opulente de ces pousses à la sève abondante! Ils ont eu, ces disparus, Dubois, Artan, Boulenger, Verwée, Agneesens, et d'autres, et d'autres! des expositions posthumes destinées à résumer leur labeur, et chaque fois ce fut une admiration devant la magnificence de leur art, et parfois un regret de ne leur avoir point, de leur vivant, rendu suffisante justice. Cette fois l'expérience est tentée avant la fin suprême et peut être en est-elle plus touchante, alors qu'on sait que les louanges, unanimes on peut le dire en négligeant quelques inutiles et inefficaces clameurs, vont à un artiste simple et tendre qui peut encore en goûter la saveur, à un être sincère et grave, de modestie et de solitude, à une sorte d'ermite cloîtré en la Chartreuse de son idéalité.

L'école dont Eugène Smits fut une des expressions le plus doucement caressantes, n'avait pas pour cri de guerre, comme celles qui, depuis, se sont plus audacieusement affirmées, de découvrir à tout prix du neuf, soit dans les choses à exprimer, soit dans les procédés techniques à employer. La profession de foi de ces peintres d'autrefois était simpliste : Revenir à la Nature, si grotesquement et si prétentieusement dénaturée et avilie par les classiques compassés, pédantesques et froids; revenir aussi à la richesse, à la finesse, à la fraîcheur du coloris qui avait donné à l'école flamande sa renommée glorieuse et inégalée. Il n'y avait pas d'autres complications dans les cogitations de ces jeunes hommes et pourtant ce fut assez pour qu'ils eussent à mener, contre les Joseph Prudhomme, les Homais, les Bouvard et Pécuchet, les Tribulat Bonhommet et les rois Ubu de l'époque, (diverses et caractéristiques expressions de l'arriérisme bourgeois et du mufflisme doctrinaire), une lutte âpre et dure auprès de laquelle, certes, celle d'aujourd'hui, menée par de si nombreux bataillons, n'apparaît qu'en partie de plaisir émaillée d'escarmouches joyeuses.

Chacun des combattants d'alors avait, si l'on peut parler ainsi, sa manière de s'armurer et de faire la guerre. Chacun s'affirmait en guerrier intransigeant, jaloux de son allure propre et portant des coups de lui seul connus. La profonde originalité de ces natures multiples se manifeste avec une admirable évidence dans les œuvres qu'ils ont laissées et dont chacune porte triomphalement sa marque d'origine. Qui, devant ces tableaux d'une variété déconcertante, ne reconnaît pas à l'instant ce qui fut de Verwée, ou d'Agneesens, ou d'Artan, ou de Dubois, ou de Boulenger? C'est que tous, ils avaient pour règle, de n'obéir qu'aux forces qu'ils sentaient remuer en eux et que leur seul diapason pour savoir ce qu'ils avaient à faire et pour croire que c'était bien, était l'accord entre ce qu'ils produisaient et leur instinct, dédaignant tout contrôle venant des prescriptions magistérielles ou de l'imitation des modèles. Ils ne les regardaient, ces modèles, que pour s'exciter à l'enthousiasme et à l'exaltation d'être, eux aussi, des artistes à ne confondre avec aucun autre.

Dans cette orchestration où de si variés et de si puissants instruments faisaient leur partie, il semble qu'entre les mains d'Eugène Smits c'était le doux hautbois qui résonnait sous les mouvements et le souffle de lèvres élégantes, saturées de timidité paisible et veloutée. Allez voir les quatre-vingt-quinze œuvres qui sont réunies à la Maison d'Art en un congrès pacificateur : il n'en est aucune qui ne donne l'impression d'un tel chant, effleurant et lointain, aux notes sereines et pénombrales.

Et comme si, dans le choix des sujets, cette inclination discrète vers la tendresse s'accusait, ce sont des femmes surtout qu'il a peintes, femmes de mollesse et de douceur, aux physionomies à peine murmurantes, aux contours estompés se fondant sur des fonds d'une harmonie délicieuse, aux gestes reposés, d'une gaucherie tranquille, aux allures muettes et soupirantes, aux flexions de cou paresseuses et légèrement fatiguées. Il n'en est aucune, en sa grâce taciturne faite de nonchaloir, en son coloris perlé aux raffinées et pâles nuances, d'un effacement et d'un mélange si délicats, qui ne fasse rêver de solitude et de silence, de paroles tendres à peine susurrées, de bonté sororale ou maternelle, d'un amour apaisant et résigné à n'être jamais pour l'homme qu'un baume endormant et calme. Ce sont des Flamandes grasses et satinées, s'achevant en Vénitiennes naïvement imposantes, ne cachant qu'à demi leurs âmes charitables sous l'étoffe adorablement duvetée de leur peau rosâtre, veinulée d'azur ou pigmentée d'ambre. Femmes compatissantes et charitablement séductrices, attirantes, enchanteresses bienveillantes, sans le plus léger souffle d'hostilité dans leurs yeux limpides de brebis amoureuses, dans leurs yeux pareilles aux belles eaux dormantes. Aucun bruit n'émane de ces toiles, aucune rumeur : des effluves embaumés de parfums à peine sensibles, un rayonnement suave exquisement mol au regard.

La palette du peintre s'est établie, pour rendre ces impressions, en de merveilleux accords. L'ingénuité des scènes, elle l'a rendue avec un sentiment incomparable des tons qui pouvaient la faire résonner en sa mélodie de rusticité élégante. Nulle part un heurt. Une dégradation subtile et musicale, une résonnance sentimentale et touchante pareille à celle des vieilles romances entendues à l'improviste avec l'atténuation de la distance sur la voix, avec le discret affaiblissement des horizons, comme

si tout traversait une brume mousselineuse laissant passer les couleurs en leur harmonie, mais les opalisant en des tons d'aurore printanière.

Oui, Eugène Smits tint sa place spéciale dans l'école belge de 1860, et sans lui il eût manqué une touche dans le superbe clavier qu'elle formait, une touche dans les octaves élevées, mineure, bémolisante ; son âme s'y exprimait, constamment assourdie par la pédale ; elle s'y exhalait en accords argentins, sans stridence, en une moiteur grasse. Si les cœurs tourmentés et bruyants, si les yeux avides d'éclat et de teintes pompeuses, ne sauraient se retrouver dans ces morceaux de langueur silencieuse, ceux-ci sont pour les endoloris, les sentimentaux et les tendres, un adorable réconfort, une attestation de ce que la vie a de séduisants demi-sommeils à côté de ses agitations et de ses turbulences. Quand on vague, rêveur, le pas ralenti, parmi ces œuvres, il semble qu'on glisse aux paysages vert d'eau et violet mourant des Champs-Elyséens, où Orphée cherchait Eurydice parmi les adolescentes mortes errant, enlacées, aux sons d'une musique berçante. Ces belles choses donnent la sensation des brumeuses fantaisies qui s'élèvent, si divinement consolantes, devant les regards que commence à troubler la venue du repos nocturne, « cette douce mort de chaque jour, ce bain de l'âpre travail, cet aliment précieux ».

GLOSE à « PALUDES »

Paludes ?... Ah ! oui... Tenez ! Ecoutez : on a son champ. Mais il y a des pierres et des marécages tout autour et, somme toute, les gens sont bien bêtes de ne pas voir combien ils sont malheureux. Remarquez aussi que j'emploie le mot « champ » dans une acception illimitée. Pour moi, c'est absolument la même chose. Mais je ne m'en soucie, car je travaille. J'écris ceci ou cela. Enfin, ne remarquez-vous pas que la vie est odieusement monotone. Cela m'exaspère de voir les êtres contents de leur médiocrité. Pourquoi se recommencer sans cesse sans pouvoir même se continuer ? Ainsi l'amour même... Et j'emploie ce terme dans un sens bien difficile à apprécier maintenant. Mais pour moi, ça m'est égal : puisque j'écris. Il me semble recréer mon âme en réitérant ses actions (tout comme les gens qui s'installent tête en bas, jambes en haut, et s'exclament : « Oh ! le charmant paysage ! » en considérant à l'envers les objets que depuis toujours ils connaissent). Se recommencer sans cesse sans pouvoir, etc., etc, Mais les autres ! Comment font-ils pour ne pas s'apercevoir ? Sans doute, ils seraient plus tristes, mais ils agiraient. Chacun est célibataire ; ou plutôt (je me trompe) le célibat est mitoyen. D'ailleurs, ce n'est pas encore cela : Tityre est né veuf. Vertu des humbles, acceptation. Et surtout ne pas les plaindre. Leur sort leur convient. Chacun trouve toujours ce qu'il lui faut. Les capitaines vainqueurs ont une odeur forte et vous les affligeriez en la leur enlevant. Moi, qui ne puis supporter d'être enfermé dans un panorama, je vais voyager. A la vérité, les routes sont bordées de bien hauts talus. Je vais néanmoins prévenir Angèle. Elle ne pourra qu'approuver l'opportunité de mes projets. Chère Angèle ! Elle reçoit aujourd'hui ! Oui, mais il fait trop petit chez elle. J'oserai même dire « exigu ». Elle ne peut comprendre qu'il fasse trop petit chez elle. Fâcheuse obstination. On étouffe là. Et l'on ne sort pas parce qu'on se croit déjà dehors. Chaleur. Au fait, personne n'a chaud. Paludes encore. Ils sont contents. Axiome : S'aveugler pour se croire heureux. Ah ! qu'ils soient tristes enfin et cherchent quelque chose ! Toujours Tityre. C'est l'imbécile, c'est moi, c'est toi, c'est nous tous. Reconnaissez enfin !... Ah ! l'acte LIBRE parmi et sur et contre et malgré les contingences ! Silence. Inutile lyrisme. Et après ?

Je continue : Tityre... C'est l'homme normal. C'est tout le monde. C'est le plus petit commun multiple de l'humanité. Et Tityre est satisfait. Il regarde tomber la pluie et s'écrie : « Quelle journée délicieuse ! » Et Angèle reçoit. Tityre s'élève au carré. « Dieu quelle chaleur malsaine, chère amie ! » Elle a installé un ventilateur. Mais, de même que les voyages, il ne suffit pas. Et nul n'aura l'énergie de sortir. Moi, qui ai horreur de la stagnation, je pérore : « Des actes ! des actes ! » Et *veuillez !*... Contraindre à l'action. Montrer aux gens leur maladie. Mais personne ne se croit malade, me répond-on.

Erreur. Nous avons tous la maladie de la rétrospection. On refait parce qu'on a fait. Se recommencer sans cesse, etc., etc. Je suis fatigué et personne ne m'écoute. C'est la règle, d'ailleurs. Pas moyen de changer. Alors, quoi ?... Je m'énerve. Que les hommes sont stupides ! Il faudra que je m'intoxique pour leur montrer que l'on peut être malade. J'aurai ainsi quelqu'un à soigner et à guérir. Chère amie ! Vous ne pourriez concevoir la joie qui m'agite en pensant que je vais m'éloigner et voyager. Je n'aurai plus à me soucier des hommes et à invoquer l'aube du haut de mes fenêtres lasses. Mais hélas ! Il pleut ! Le voyage rate ! Vous pleurez. De grâce, arrêtez ces larmes superflues. Ce contretemps nous instruit. Toute ma vie, j'aurai tendu vers une un peu plus grande lumière. Désolation. Je sens mieux à présent tout ce que j'aurais voulu quitter à voir tout ce que je retrouve. Eternel Paludes ! On ne fait que prolonger son passé. Songez aux histoires de chasse que je vous narrais récemment. On est esclave de ce qu'on a fait jadis. N'y aura-t-il donc jamais possibilité de commettre quelque chose en dehors du temps ? Et penser qu'il y a des gens qui sont *dehors* tout de suite. Nous pas. Le toit reste au-dessus de notre tête. Il nous court après quand nous nous enfuyons. Je crois bien que les contingences sont harmoniques à nous-mêmes. Et Angèle pleure ! Et Hubert s'en va ! Qu'est-ce que je vais faire ?... Finir *Paludes* et ensuite ?... Ecrire *Polders*, qui en est la conséquence morale, car il faut porter jusqu'à la fin toutes les idées qu'on soulève. Et penser que je les réprouve me rendra plus facile l'acceptation des événements...

(1) A propos de la réédition que vient de faire le *Mercure de France* des deux volumes de M. André Gide : *Paludes* et *Le Voyage d'Urien*.

Exposition de la Médaille.

La Société des Beaux-Arts a remplacé son Salon annuel par une exposition consacrée à l'histoire de la gravure en médailles. Exposition d'ailleurs restreinte à quelques collections et discrètement ouverte dans une seule salle du Musée, admirablement décorée de tapisseries anciennes prêtées par M. Léon Somzée.

Il s'agissait, dit-on, de ne pas faire double emploi avec le Salon officiel des Beaux-Arts installé à l'Exposition internationale. Il s'agissait surtout, ajoutent les gens bien informés, de ne pas creuser davantage le trou fait à la caisse de la Société par son Salon de 1896.

Tout incomplète qu'elle est, l'Exposition actuelle démontre péremptoirement les déchéances successives d'un art séduisant que tentent de rénover en France les Chaplain, les Roty, les Daniel Dupuis, les Charpentier; en Belgique les Van der Stappen, les Paul Dubois, les Fernand Dubois, et qui a besoin, pour reprendre son rang, d'un héroïque effort.

Il suffit de comparer aux beaux spécimens de monnaies grecques exposés par M. Auguste Delbeke (statères d'or d'Alexandre le Grand et de Philippe de Macédoine, tétradrachmes athéniens à la tête de Minerve, effigies de Ptolémée, de Démétrius, etc., etc.) les abominations signées Hart, Fisch, Würden, Geerts, Wiener et autres, pour souhaiter qu'une ère nouvelle succède à la période néfaste des règnes de Léopold Ier et de Léopold II.

L'exposition, à cet égard, est instructive. Jamais la pauvreté de l'art du médailleur en Belgique n'avait été mise à nu de façon aussi cruelle. Souhaitons que l'appel soit entendu des artistes... et de ceux qui ont qualité pour diriger dans une voie nouvelle les énergies de notre Renaissance.

Une douzaine de médailles des xve et xvie siècles, prêtées par Mme Goldschmidt-Przibram, et la collection, plus nombreuse, de M. Gustave Dreyfus, composée de bronzes (médailles et plaquettes) de la même époque, sont, à cet égard, d'un salutaire exemple. Pisanello y affirme, en quelques effigies puissamment modelées et d'un caractère saisissant, une maîtrise inégalée. Le seigneur de Ferrare Lionel d'Este, Alphonse V, roi d'Aragon, de Sicile et de Naples, Louis III de Gonzague, Sigismond Malatesta de Rimini ont fourni au statuaire l'occasion de composer quelques médaillons de choix, dans lesquels une vie intérieure intense s'unit à la science des formes et à la pureté du style. L'art de Pisanello se perpétue, avec moins d'accent, dans les œuvres de Boldu, de Sperandio, de Camelio, de Caradosso Foppa, de Pomedello, dont la collection Dreyfus offre des exemplaires attachants.

Signalons aussi la collection de médailles papales patiemment réunie par M. Charles Van Schoor, parmi lesquelles celles de Clément XI, d'Innocent XIII, de Benoît XIII, de Clément XII, de Benoît XIV, de Clément XIII méritent de fixer l'attention; les vitrines occupées par la collection de M. Ed. Van den Broeck, qui embrasse toute la période de Louis XIV à la Révolution brabançonne; les plaques, bas-reliefs, colliers de gildes exposés par M. Cardon, etc.

Quelques artistes modernes, en petit nombre, ont répondu à l'appel de la Société. Roty n'est représenté que par un cadre de médailles datant d'une dizaine d'années. Il y avait mieux que cela à produire de lui. Daniel Dupuis exhibe des portraits intéressants et quelques médailles bien composées. MM. Bourgeois, Alphée Dubois, Henri Dubois et Mouchon ne sortent guère de la médiocrité. Nous leur préférons M. Patey et surtout M. Michel Cazin, dans lequel se révèle un artiste au goût fin et sensible. Des nôtres, MM. Paul Dubois et Fernand Dubois font bonne figure, le premier avec le cadre qu'il exposa à la *Libre Esthétique*, le second avec un envoi varié dont la plaquette exécutée pour la Société de photographie constitue l'œuvre la plus heureusement conçue. M. Van der Stappen s'est borné à l'envoi de l'insigne qu'il vient de modeler pour le Comité de l'Exposition internationale.

Signalons enfin les médaillons de MM. Dillens et Lagae, et l'effigie de Bismarck due à M. Hildebrand, qui tranche sur la vulgarité de ses collègues d'Allemagne et d'Autriche. C'est, sans contredit, l'une des œuvres d'art de l'Exposition.

LE PORTRAIT

L'Exposition du « Portrait » ayant été organisée dans un but de bienfaisance, nous ne chicanerons pas le Comité sur la médiocrité de bon nombre d'œuvres admises ni sur les attributions contestables de quelques-unes des toiles exposées. Il a pris soin, d'ailleurs, de décliner toute responsabilité à cet égard.

Vaille que vaille, composée en majeure partie de « portraits de famille » n'offrant qu'un intérêt étranger à l'art, l'Exposition actuellement ouverte dans les salles désaffectées du Musée moderne où sévissait naguère la *Peste de Tournai* n'en renferme pas moins quelques morceaux dignes d'attention. L'appoint apporté par MM. Sedelmeyer et Gardon a permis de mettre en ligne, à coté d'œuvres anonymes ou signées de noms obscurs, quelques tableaux de maîtres. M. Somzée a, de même, distrait de sa galerie quelques œuvres marquantes, parmi lesquelles le *Portrait d'un docteur* du Corrège, d'une remarquable intensité d'expression.

La plus belle des œuvres modernes est, sans contredit, le superbe portrait de Baroilhet, par Thomas Couture, esquisse magistrale dont le rayonnement éclipse tout son entourage. On remarquera aussi le portrait de Leys par lui-même, un portrait de femme par Courbet, celui de M. Visschers par L. Dewinne, un portrait d'Emile Sacré représentant la mère de l'artiste, etc.

La Cantate inaugurale de Paul Gilson.

C'est bien, croyons-nous, la première cantate qui échappe à la rhétorique ampoulée, à la boursouflure, au néant des habituels travaux officiels. On pouvait, certes, s'attendre de la part de M. Gilson à une œuvre d'allures indépendantes, d'inspiration personnelle, de souffle large. Mais sa partition a dépassé les espérances. Par l'ingénieuse mise en œuvre de quelques chansons populaires judicieusement choisies et développées avec beaucoup d'art, il a réalisé une conception lyrique vivante et colorée, d'un intérêt soutenu et grandissant jusqu'à l'explosion finale Les thèmes, empruntés tous au folklore, datent des xive, xve et xvie siècles. Le premier, tiré de la chanson flamande *Den dach en wil niet verborghen zijn*, contraste par son caractère austère avec l'allégresse du deuxième : *Ic spring in diesen ring* et avec la ronde joyeuse : *Sa, pater, kiest er*, demeurée populaire en Flandre. Pour finir, M. Gilson s'est servi d'un chant religieux du xvie siècle : *Wilt ontspringen, lofsangh singen*, d'un caractère superbe.

Des développements habilement conduits, une harmonisation savoureuse, des juxtapositions polyphoniques amusantes donnent à cette Cantate de style neuf un réel intérêt.

Le plein air n'est guère favorable aux auditions musicales. Malgré ses centaines de musiciens, son millier de choristes et ses vingt-quatre trompettes perchées entre ciel et terre, l'exécution n'a pu mettre en relief les détails charmants qu'on devine dans cette partition touffue. Et M. Joseph Dupont, malgré son incon-

testable talent de chef d'orchestre et le beau dévouement qu'il a mis à manier cette énorme masse symphonique et vocale, n'en a dessiné que les grandes lignes et esquissé, en se servant de rigoureuses oppositions d'ombre et de lumière, le chatoyant coloris.

L'œuvre a produit grand effet. Mais nous en réclamons, pour la savourer à l'aise, une audition plus intime, avec une interprétation plus condensée et partant plus homogène.

La Peinture des Monuments publics et des Maisons.

Qui est le personnage qui a la direction du peinturlurage des monuments et bâtiments de l'État? Il est en train de faire peindre les beaux hôtels Louis XVI des ministères et la plate caserne, affublée d'une colonnade, qu'est le Palais du Roi. Allez voir ça! C'est la réalisation la plus vulgaire de la pensée d'un brave homme qui confond le beau avec la propreté et qui est convaincu que le blanc est le signe indiscutable de la propreté. Pas la moindre idée qu'au moyen de tons chauds et variés on peut accentuer les reliefs qui donnent de la physionomie aux édifices et revêtir d'un aspect joyeux et pittoresque ce qui, en soi, est plat comme une gifle. A côté du Palais, le propriétaire de l'hôtel de Bellevue avait fait récemment un effort, sinon réussi, au moins louable, pour animer son immeuble par des tonalités dépouillées du vice d'uniformité.

Cet exemple n'a pas été suivi par l'architecte officiel, pourri de routine administrative. Il a même, brusquement, rompu la continuité de la balustrade qui relie les deux bâtiments, en enduisant du blanc le plus cru la construction dès qu'elle entre dans le domaine gouvernemental, au lieu de la continuer suivant ce qu'avait fait le voisin; de telle sorte qu'on croit se trouver en présence d'une de ces figures où les coiffeurs manifestent l'efficacité de leur teinture en panachant les chevelures et les barbes, gris d'un côté, noir de l'autre. Aux hôtels des ministères, rue de la Loi, les pignons latéraux sont d'un autre ton que les façades qui apparaissent dès lors en simples écrans enlevant aux édifices toute impression de solidité.

Est-ce qu'on ne pourrait pas imposer à ces directeurs imbéciles de prendre l'avis d'artistes avant de se livrer à ces dépenses ridicules et déshonorantes? Le coloris a tant d'ingénieuses ressources qu'avec les mêmes frais on obtiendrait des effets très heureux. Bruxelles, certes, doit conserver sa physionomie spéciale de ville proprette et blanche qui la met à part, mais même sans sortir des tons clairs les résultats que nous signalons pouvaient être obtenus.

Ajoutons que pendant l'absence de M. Buls, qui, apparemment, y eût mis le hola, on a également uniformisé les piédestaux des pavillons d'entrée et des statues du Parc, au lieu de maintenir l'accentuation des saillies par des nuances différentes.

Disons encore, à la louange de quelques-uns de nos peintres décorateurs, de M. Deligne-Verlat entre autres, qu'ils semblent avoir mieux compris leur rôle vis-à-vis des clients en ce qui concerne les façades, et que, de-ci, de-là, apparaissent d'heureuses initiatives dues à leurs conseils. Si peu de nos bourgeois, même les mieux rentés, ont le sentiment des ressources de la couleur; c'est aux spécialistes à les diriger. Grâce à eux, l'aspect de la ville pourrait, en peu d'années, être étonnamment amélioré par une application de l'art à la Rue qui, cette fois, serait saine et pratique.

UNE LETTRE DE CHARLET

A propos de l'inauguration du monument élevé à Paris à la mémoire du peintre Charlet, le *Moniteur des Arts* publie une lettre adressée par l'artiste à François Arago. Elle est charmante de bonhomie, de franchise et d'humour. Mieux que toute biographie, elle donne un aperçu complet de la grande figure dont le ciseau d'Alexandre Charpentier vient de perpétuer la mémoire :

« MONSIEUR,

« Vous m'avez accueilli d'une façon qui m'a ému, je ne vous le cache pas. Aussi je crois devoir vous donner quelques détails sur mon compte, afin de vous mettre à même de donner quelques renseignements à Messieurs les membres du Conseil de l'Ecole Polytechnique, lorsqu'arrivera la formation de la liste des candidats pour la place de maître de dessin. Aussi je viens me confier à vous, non pas pour vous engager à rien en ma faveur, mais pour vous mettre à même de concourir à l'œuvre de justice; arrière la faveur et le privilège, la capacité avant tout ; bonne justice, sévère justice, et je baisse mon épée devant celui qui sortira de l'urne.

« Je suis élève du célèbre Gros; j'ai fait, sous sa discipline, les études sévères et suivies, bases de toutes choses; j'aurais pu faire de vilains Grecs et de tristes Romains, comme tant d'autres; je préférai prendre mes modèles au milieu de scènes de camp et du peuple, toujours au profit de la philosophie et de la morale ; j'abordai ensuite l'aquarelle et j'obtins de grands succès, si j'en juge par le prix où sont mes dessins; je produisis un grand nombre de dessins à la plume ou à la pointe (mine de plomb), de sépias, et je gravai même à l'eau-forte. Enfin je me mis en ligne pour la peinture historique moderne et débutai par un tableau de douze pieds, au Salon de 1836 : *Campagne de Russie*, pour lequel j'obtins la première médaille d'or ; puis enfin, cette année, on me fit officier de la Légion d'honneur pour mon second tableau : *Passage du Rhin, 1796*, ou plutôt pour l'ensemble de ma carrière d'artiste, car mon tableau, qui pouvait avoir quelques solides parties, ne valait pas cette récompense, à laquelle je ne puis ajouter de prix que parce qu'elle a reçu le baptême de l'opinion publique.

« J'aime les jeunes gens, je me suis toujours vivement intéressé à eux; aussi j'ai eu le bonheur d'en produire quelques-uns et de les voir se distinguer.

« Le brave et infortuné Leblanc, capitaine du 2e génie, à Constantine, était un de mes bons ; il a beaucoup travaillé et a laissé d'excellentes choses pour l'histoire des campagnes d'Afrique, des choses rapidement et énergiquement dessinées, puis deux bons tableaux et plusieurs grands dessins très remarquables. C'était un de mes fanatiques; il m'appelait son père. On ne se figure pas ce que c'est que la reconnaissance et son fanatisme dans les âmes qui n'ont point encore gâté leurs robes virginales au milieu de la corruption de ce monde du moment.

« Je citerai, parmi mes élèves distingués, Raffet, qui a été reçu en loge et a fait de bons dessins des Journées de la Révolution française; puis le jeune Canon, dont les œuvres sont recherchées et qui vient d'obtenir une médaille d'or au dernier Salon pour un tableau d'histoire religieuse; enfin, j'en ai encore quatre qui exposent et vendent leurs tableaux.

« Ce n'est pas indifférent à savoir, car combien d'hommes de talent ne possèdent que la dose nécessaire pour produire, mais

n'ont pas cette chaleur communicative, cette surabondance qui fait l'électricité dans les arts; il n'est pas indifférent, dis-je, de savoir si un homme de science ou d'art possède le communicatif qui fait germer autour de lui. Et je pourrais citer plusieurs hommes de talent en peinture qui ne sont et ne feront que de mauvais professeurs, pourquoi? Parce qu'ils ne voient que la difficulté et les misères des choses, et la jeunesse ne se groupe pas autour de ces oiseaux chagrins; la jeunesse ne se rallie qu'aux âmes chaudes et généreuses. Malheureusement ces âmes sont rares et s'usent vite.

« De fautes d'orthographe en fautes de français, je m'aperçois que j'use beaucoup de papier et abuse du lecteur. Je finirai donc, Monsieur, en vous priant d'être persuadé, telle chose qu'il arrive, que je conserverai un bien agréable souvenir de mes visites chez vous et vous demanderai de ne pas oublier mon atelier, rue de l'Ouest, 32.

« Votre tout dévoué serviteur,

« CHARLET. »

« Jeudi, 2 août 1838. »

THÉATRE DE LA MONNAIE

Lorenzaccio.

Mme Sarah Bernhardt a inauguré par *Lorenzaccio* la série de ses représentations à la Monnaie. Elle apporte à l'interprétation de ce rôle véhément et compliqué, déclaré jusqu'ici injouable, son art admirable de composition, et elle le fait vivre d'une vie intense. C'est une toute autre Sarah que celle que nous montrèrent, en ces dernières années, les drames de M. Sardou, et on ne peut que louer la grande artiste de la conscience avec laquelle elle transforme et rajeunit un talent qu'on pouvait croire rivé en d'immuables formules.

Malgré les tripatouillages que M. D'Artois a fait subir à la conception échevelée de Musset, — tripatouillages qui vont jusqu'à la suppression du cinquième acte! — le spectacle est, grâce à la création originale de la tragédienne, hautement intéressant. S'il est difficile de se passionner pour la mission meurtrière que s'impose Lorenzo de Médicis, si la philosophie nébuleuse et la grandiloquence outrée de l'œuvre nous paraissent démodées, la tenue sévère du rôle principal, étudié jusque dans ses plus infimes détails, nous séduit et nous enchante. Et le pittoresque de la mise en scène, et l'homogénéité d'une troupe dont l'ensemble est remarquable et d'où se détache en lumière le personnage du duc Alexandre, joué avec autorité par M. Darmont, ajoutent à l'impression artistique de cette curieuse restitution.

NOS ARBRES

Le respect des arbres, cette admirable ornementation des villes et des paysages, entre peu à peu dans les mœurs. En a-t-il fallu des efforts! Et encore que de crimes à cet égard, notamment dans les villes de province, où l'ébranchage stupide des cultures d'exploitation est appliqué aux cultures d'ornementation.

A Bruxelles, grâce aux efforts opiniâtres de M. Buls, on n'ébranche presque plus et l'on plante beaucoup. Il aura, à cet égard, opéré une transformation dont tout homme de goût lui restera reconnaissant.

Mais l'arrosage des plantations est insuffisant. Dans les parties élevées où le sous-sol n'est pas suffisamment humecté, là où le pavé et le battage rendent les surfaces imperméables, les végétaux de nos promenades sont en piteuse condition. Nous l'avons déjà fait remarquer, il faut tenter des moyens plus efficaces que ceux en usage si on ne veut pas que disparaissent les arbres du boulevard du Régent, du boulevard de Waterloo, surtout vers l'ancienne porte de Namur, et la rangée de marronniers de l'avenue Louise contiguë à la voie des trams, qui reçoit en plein, sans aucune protection, les feux du soleil au midi.

Que faire? Nous revenons d'un voyage où, partout, en Provence, en Espagne, aux îles Baléares, en Algérie, en Tunisie, à Malte, dans les Siciles, les arbres des plantations urbaines ont presque invariablement le tronc entouré d'un large godet, à bordure de pierre, dans lequel on verse, durant les jours brûlants, de l'eau en abondance. Ne faudrait-il pas adapter ce système plutôt que celui des insuffisantes rigoles appliqué chez nous?

La question est urgente. De nombreux arbres, à Bruxelles, se dépouillent par la cime, les écorces tombent par écailles, les branches mortes se multiplient, les feuilles jaunissent et se détachent prématurément. Chaque année le mal augmente. Il arrivera, infailliblement, qu'en une seule année trop chaude, les arbres seront à abattre par douzaines. Le remède devrait être tenté sans retard. Comment veut-on que ces beaux végétaux vivent alors qu'ils n'ont jamais d'humidité, puisque le sol des rues et des terre-pleins est impénétrable et qu'ils n'ont jamais l'alimentation du terreau des feuilles mortes comme dans les bois? Car cette question d'engrais s'ajoute à celle de l'arrosage et devrait être aussi étudiée et résolue par nos arboriculteurs.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Vie héroïque, par MARCEL RÉJA; frontispice à l'eau forte de Henri Héran. Paris, éd. du *Mercure de France*. — *Contes pour lire à la chandelle*, par JEAN LORRAIN. Paris, éd. du *Mercure de France*. — *Œuvre* de RENÉ GHIL. I. *Dire du mieux*. V. *L'Ordre altruiste*. Vol. III. Paris, Bibliothèque de l'Association.

PETITE CHRONIQUE

Une deuxième audition de la Cantate inaugurale de Paul Gilson sera donnée, sous la direction de M. Joseph Dupont, aujourd'hui dimanche, à 3 heures, à l'Exposition.

La *Fédération artistique*, qui est dans les arts l'équivalent de l'*Étoile belge* dans la politique, publie cette note : « Le grand public n'a décidément pas mordu à *Fervaal*. Dès que la curiosité a été satisfaite, le nombre des auditeurs a diminué à chaque représentation, on a traîné ainsi jusqu'à la fin de la saison et peut-être le reprendra-t-on au commencement de la campagne prochaine; il aura alors quelques auditions et puis tombera dans les oubliettes. »

Il est évident, n'est-ce pas, que puisqu'on va reprendre *Fervaal* l'an prochain, c'est qu'il n'a eu aucun succès! C'est sans doute pour le même motif que M. Mottl se dispose à monter l'œuvre à Carlsruhe et Richard Strauss à Munich.

Le *Coq rouge* commencera le 1er juin sa troisième année. Le prix de l'abonnement et le prix du numéro resteront les mêmes, malgré l'augmentation notable du nombre des pages. Ces mesures

ont été prises à la suite d'une union entre les trois revues littéraires belges *Le Coq rouge*, *L'Art jeune* et *Le Réveil*. La revue définitive ainsi formée gardera le titre : *Le Coq rouge*.
Un comité formé des rédactions de l'*Art jeune*, du *Réveil* et du *Coq rouge*, et de membres nouveaux, patronnera la revue.

Développant et élargissant le programme de l'ancien *Art wallon*, une revue nouvelle, *Les Heures*, coquettement imprimée chez M. Xhoffer, à Verviers, vient de publier un premier numéro dans lequel se rencontrent les signatures d'Albert Mockel, de Rodrigue Sérasquier, d'I. Will, de Tristan Klingsor, de Charles Smulders, de Valère Gille, de Francis de Croisset, etc.
La revue paraîtra tous les mois. Directeur : M. Guillaume Hennen, rue Saint-Remacle, Verviers. Abonnement : 5 francs par an.

Les Van Opstal, Robert Van Audenaerde, François Stampaert, Jean-Baptiste Morel et les Verbruggen font l'objet du texte et de l'illustration de la première des trois livraisons mensuelles de l'*Art flamand* qui viennent de paraître. Dans la seconde se trouve expliquée et commentée la vie des Herreyns, et principalement du célèbre maître anversois Guillaume-Jacques Herreyns qui, par son enseignement, a préludé à la renaissance de l'école belge de 1830.
Une étude sur Nicaise Dekeyser, l'auteur de la *Bataille des Éperons d'or* et de la *Bataille de Woeringen* fait l'objet de la troisième livraison.

Théatre du Diable-au-Corps. — Dernières représentations du répertoire actuel. Prochainement : *La Grand'Place*, tableaux bruxellois, par Amédée Lynen.

On nous écrit de Prague : L'Exposition de peinture qui vient de s'ouvrir sous les auspices de la Société artistique, la cinquante-huitième de la série, est fort intéressante.
Comme les années précédentes, le Salon occupe plusieurs salles du rez-de-chaussée et du premier étage du vaste palais Rudolphinum.
Environ mille tableaux attirent les regards des visiteurs, parmi lesquels bon nombre d'œuvres de sérieux mérite. Une douzaine de nos compatriotes ont envoyé des toiles très remarquées. Ce sont MM. Félix Cogen, Franz Courtens, Mlle E. Beernaert, MM. Jules Guiette, P Van der Ouderaa, A. Musin, De Bièvre, J. Leempoels, F. Van Leemputten, Edm. Van der Meulen, F. Schaefels, Marcel Jefferys, J. Verhas. Nous espérons voir ce nombre d'artistes belges s'accroître encore l'an prochain. — A. G.

L'Angleterre est à peu près le seul pays qui n'ait produit aucun grand musicien. C'est en vain qu'elle cherche à s'approprier la mémoire de Hændel, et il serait difficile de faire passer M. Sullivan pour un compositeur de génie. Cette constatation est douloureuse pour l'amour-propre de nos voisins; elle l'est d'autant plus qu'il n'y a pas de nation qui fasse plus de sacrifices pour répandre et développer l'enseigement artistique. La Guildhall School of Music est l'institution musicale la plus gigantesque du monde entier. Elle compte 140 professeurs qui, dans 42 salles d'étude, donnent l'instruction musicale à 3,700 élèves. Or, le nombre des élèves s'est tellement accru dans ces dernières années que les bâtiments de l'école, suffisants jusqu'alors, ont aujourd'hui besoin d'être considérablement agrandis. C'est dans ce but qu'on a pris récemment la résolution de construire 27 nouvelles salles à l'usage des classes, ce qui nécessitera une dépense de 2,000 livres sterling, soit environ un demi-million de francs. Lorsque cet agrandissement sera opéré, l'école sera en mesure de recevoir 5,000 élèves.

Pour les statisticiens. — La proportion entre le nombre des dames et celui des artistes hommes qui exposent cette année aux Salons de Paris est de dix pour cent.
Il est curieux de constater, à ce propos, que cette proportion de dix pour cent est à peu près constante depuis un siècle.
Si, en effet, on recherche les chiffres de la production féminine en peinture dans les livrets des Salons depuis l'an VI, tout au moins de vingt-cinq en vingt-cinq ans, on trouve pour le Salon de 1797 cent quatre-vingt-quatorze peintres, dont vingt-quatre femmes, au nombre desquelles il faut citer Mme Vigée-Lebrun, qui exposait cette année-là le *Portrait de ma fille* et *Sybille*.
En 1822, la proportion s'accroît : sur 1,348 tableaux, on n'en compte pas moins de 150 envoyés par des dames.
En 1847, elle descend : 1,543 tableaux signés par des artistes hommes et 71 seulement par des dames.
Parmi ces derniers, il est vrai, une demoiselle Rosa Bonheur a envoyé un *Labourage du Cantal*, des *Moutons au pâturage*, des *Étalons* et une nature morte que l'on remarqua fort.
En 1872, la proportion est la même qu'aujourd'hui.

On nous prie de rappeler que la municipalité de Venise offre trois prix, le premier de 1,500, le deuxième de 1,000, le troisième de 500 lires, aux meilleurs comptes rendus publiés avant le 31 juillet de l'Exposition des Beaux-Arts ouverte depuis le 28 avril en cette ville.

Le numéro de mai des *Maîtres de l'Affiche* (Chaix, édit., Paris) se compose des compositions suivantes : affiche de J. Chéret pour *la Terre* d'E. Zola, affiche de Caran d'Ache pour l'Exposition russe, affiche de L. Gausson pour la « Lessive Figaro », affiche de Mataloni pour « l'Incandescence par le gaz, système Auer ».

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 21. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 23 MAI 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LES ARRIVISTES

LES ARRIVISTES! Nouveau mot pour exprimer une nouvelle espèce. Oh! les louables néologismes, et combien Rabelais, leur paternel et essentiel ancêtre, se réjouirait à l'actuel engouement qui, rompant les clôtures élevées par les roquantins académiques, s'efforce de rendre à la langue française, à la bonne et belle langue française tant appauvrie sous prétexte de correction, la féconde aptitude des langues ses sœurs de la famille aryenne, à créer librement des mots pour rendre, s'il est possible, les mille nuances imprévues de nos compliquées psychologies contemporaines! Courage, ô néophiles, et à bas les grammairiens pédantesques, les syntaxistes rigides, les mysonéistes encroûtés. A bas! A bas! A bas!

Les Arrivistes! les braves arrivistes! les paranoïdes qui n'ont qu'une préoccupation : Arriver, arriver dans le sens imagé et utilitaire du terme, parvenir, grossir, s'enfler, se gorger, s'enrichir, devenir ce qu'ils nomment « quelqu'un », synonyme de « quelconque », avoir de belles relations, être reçu dans « le beau monde », être coté, décoré, peut-être nobilisé!! Plaire à l'hichelifferie, vendre, beaucoup vendre, occuper une belle maison, garnie d'un beau mobilier, étaler une belle argenterie « à couverts si lourds qu'à la fin du repas on en a le bras fatigué », clamait la femelle d'un de ces Ubu. Faire un beau mariage et affubler sa digne compagne de toilettes sensationnelles, « rouler équipage », devenir propriétaire d'une « campagne », être reçu à la Cour! parler au Roi!! Ah! quel idéal, quel idéal enivrant!

On les connaît partout, ces belles âmes, et spécialement dans l'Art. Il en existe autour de nous de signalés échantillons, et vraiment il n'est pas superflu, vu la fête qu'on leur fait et l'ingénuité imbécile de leur satisfaction prétentieuse, de dire ce qu'au fond on en pense, afin de rompre le courant qui entraîne vers cette conception de l'activité humaine et du devoir social, pas mal d'innocents qui, entrant dans la vie et cherchant leur voie, croient que là sont les exemples à imiter et les directions à suivre. D'autant plus que les parents, ces bons parents si aptes à dégager les vocations et à décourager l'effort des originalités savoureuses, recommandent avec persistance à l'imitation de leur progéniture « ces hommes de talent qui ont si bien su faire leur

chemin », et qui jouissent de la considération la plus distinguée. Et une ruée se fait alors de toute la marmaille qui, par prédestination innée, ou acquise, frétille dans le Doctrinarisme des idées comme carpes dans un vivier; le Doctrinarisme, cette façon étroite, égoïste, mesquine et intéressée de voir, de penser, de vivre et d'agir. Il s'agit d'arriver!

On s'imaginerait que l'Art, cette puissante force sociale, toujours présente même quand passagèrement elle semble disparue, toujours agissante dans toutes les âmes même quand passagèrement elle semble concentrée dans une petite élite qui se trémousse alors en son apparente et dérisoire aristocratie, apporte avec elle, au profit de quiconque devient son artisan et son serviteur, un lot, un flot, de larges sentiments, glorieux et salutaires, émanant l'héroïsme, décelant la vaillance et la fierté, pénétrant la personnalité comme un fluide subtil invigorateur qui transforme l'homme en une sorte d'archange à beauté intransigeante et permanente dans l'action.

Ah! ouiche! contemplez la cohorte, la cohue, de ceux qui se mêlent de son culte. Non, il n'est pas, dans l'étrange confrérie des gens d'église du christianisme finissant qui traîne sa langueur et son appauvrissement en nos sceptiques temporalités modernes, autant de bedeaux à convoitises, de sacristains mercantiles, de chantres tendeurs de mains, de moines mendiants, de prêtres ambitieux, — il n'est pas d'aussi rare assemblage d'idiosyncrasies pour qui le profit, le bien-être, la vie commode du coq en pâte, soient mieux le but de l'existence et de l'acharnement dans l'effort. Certes, en dehors, au-dessus de cette tourbe, surgissent, s'affirment et subsistent quelques dépositaires d'énergie, de puissance et de noblesse psychiques qui ne pensent qu'au grand Dieu dont ils sont les humains interprètes, qui n'obéissent qu'au besoin instinctif d'extérioriser ce qui remue en eux, et de donner, dans les œuvres objectives de l'Art, une expression de la subjectivité sublimes dont, en eux, ils entendent les voix impérieuses et sonores. Ils demeurent ceux-là, en leur solitude farouche ou pensive, en leurs existences insulaires, en leur Apollonide, des types de la plus haute vertu artistique destinés à conserver l'étalon infrangible auquel pourront être mesurées toutes les médiocrités, toutes les sottises et toutes les défaillances.

Mais, dans les carrefours bruyants, ce sont les Arrivistes qui circulent et qui tapagent, ce sont eux qui tiennent le bal et qui mènent la danse. Ce sont eux qui forment l'opinion des foules et qui font de celles-ci leurs inconscients complices, en leur inoculant toutes les fadaises de la mode, toutes les niaises infamies des routines, toutes les admirations pour le succès obtenu par les transactions, les malices, les bassesses, les ruses et les turpitudes de l'intrigue.

Ce n'est pas un métier commode. Il faut d'abord, et essentiellement, avoir l'âme de qualité marchande, car comment, sinon, se résigner à toutes les besognes viles et indispensables, aux marchandages humiliants, aux obligatoires courtisaneries, aux lâches prudences, aux ménagements habiles, aux mensonges ininterrompus, aux iniquités envers le prochain, aux coups d'audace insolents et décisifs quand il s'agit de bousculer, de frapper, d'abattre, de piétiner s'il le faut, ainsi qu'au milieu de la panique d'une catastrophe, ceux qui gênent l'issue vers la timbale à décrocher et chez qui l'âme trop haute et trop généreuse conseille invinciblement le respect d'autrui, impose la dignité, inspire l'horreur des grossières violences.

Dès ses débuts, l'Arriviste songe au succès; il déguise, pour lui-même et les autres, cette féroce et égoïste envie, sous l'étiquette : Amour de la gloire. Tout dans ses cogitations, ses conspirations et ses actes va converger vers cette cible qu'il entrevoit dans l'avenir ornée des oripeaux de la richesse, des banderoles de la vanité mondaine, des hochets ridicules dont la bêtise humaine a fait les symboles du bonheur bourgeois. Commençant, il lui faut des professeurs, et dans le choix de ses professeurs, il a pour pensée-guide de trouver des appuis. Aux écoles, il se signale par son respect pour les bonzes et pour les doctrines d'une irréprochable conformité. Il assiste et aide à l'organisation des fêtes destinées à célébrer les vertus officielles et les vieilles blagues administratives. Ses œuvres sont de celles dont on dit qu'elles sont « pondérées » et auxquelles la presse courante distribue les cuillerées vulgivagues des soupes criticulantes où les louanges nagent comme les résidus des banquets dans la marmite aux arlequins. Il se pousse auprès des gens du bel air et prodigue ses lècheries aux personnages en bonne posture. Il se choisit volontiers une épouse qui peut l'aider dans ce travail de pelotage universel et qui, adroite aux visites, aux allées et venues enveloppantes, aux bavardages dénigrants pour les rivaux, insinuants pour son conjoint, apparaît véritablement telle qu'une mule infatigable et pétaradante attachée en flèche au chariot du ménage. Les commandes seront guettées avec l'âpreté du chasseur posté au coin d'un bois d'où le gibier va sortir. Les distinctions seront recherchées avec une fureur maniaque concentrée et famélique. L'Art, en tout ce manège, ne sera jamais qu'un point d'appui et un prétexte. Il s'agit d'arriver! On est Arriviste ou on n'est pas Arriviste.

Herman Paul, l'étonnant humoriste, qui a choisi pour frapper ses coups sur la bêtise humaine, l'art taciturne mais terrible en son éloquence de la Caricature, a donné des séries de planches lithographiques comprises sous l'intitulation générale : LES GRANDS SPECTACLES DE LA NATURE. Il a, notamment, chaque fois en dix estampes redoutables, raconté la vie de

Monsieur Quiconque et de *Mademoiselle Quiconque*. Il mène ces deux êtres fongibles de la naissance à la mort, consacrant par un dessin prodigieusement grave en son comique impitoyable, chacun des principaux et inévitables épisodes de ces existences où le mot « Arriver » fulgure en consigne sévère. Il s'agit là de deux individualités odieusement bourgeoises, qui n'ont pas l'art pour instrument de leur combinaison vitale sensuelle et cupide. Ah! si ce dur et ingénieux railleur (ou encore notre impitoyable Ensor), s'appliquant à un sujet analogue, mettait son sarcastique et cruel crayon à cette autre légende : L'ARTISTE ARRIVISTE!

Les Représentations de Sarah Bernhardt.

Mme Sarah Bernhardt a tenu, durant toute la semaine, la curiosité sympathique du public en éveil. Avec une variété d'effets dramatiques et une souplesse de talent absolument remarquables, elle a interprété coup sur coup les rôles les plus opposés, Lorenzaccio et Marguerite Gautier, la Tosca et la Samaritaine, sans compter la bizarre héroïne de ce vaudeville, haussé par le caprice de M. Sardou aux proportions d'un drame, *Spiritisme*. Dans chacune de ces créations elle a apporté, en même temps qu'une autorité sans égale, sa conscience d'artiste émue et profondément compréhensive.

On reprochait jadis à la grande tragédienne d'être trop semblable à elle-même, de substituer dans les œuvres auxquelles elle attachait la puissante fascination de son nom, sa propre individualité à celle des héroïnes qu'elle avait mission d'incarner. Nombre de pièces ayant été composées pour elle, en quelque sorte sur mesure, et taillées par un trop habile couturier dramatique sur le patron de son talent, cette confusion de personnalités s'expliquait, était presque inévitable. Et dans *Fédora*, dans *Théodora*, dans la *Tosca*, ce fut, en vérité, Sarah qui apparut sans cesse, dominatrice et absorbante, avec sa grâce féline et les caresses d'une voix murmurante dont les intonations inusitées troublèrent tous les conservatoires. Ah! la crispante génération d'imitatrices que nous valut l'auréole de la tragédienne!

En élargissant son répertoire, Mme Sarah Bernhardt a étonnamment reculé l'horizon dans lequel elle se mouvait autrefois. Son art, merveilleusement développé, embrasse désormais toutes les passions qui agitent le cœur humain, et ces passions, contenues ou débordantes, discrètes ou exubérantes, tendres ou farouches, elle les exprime avec une justesse d'accent et une émotion communicative admirables. Jamais, peut-être, l'artiste n'a été plus belle qu'en ces soirées triomphales de la Monnaie, pendant lesquelles une foule attentive, exaltée et reconnaissante s'est associée aux impressions d'art qu'elle distribuait avec prodigalité. Mme Sarah Bernhardt a pris à tâche, semble-t-il, d'effacer jusqu'au souvenir des ombres qui voilèrent l'éclat de son talent : certaines exagérations de voix ou d'attitudes, la précipitation du débit, l'affectation maniérée de certaines scènes. On ne pourrait, vraiment, lui reprocher la moindre erreur de goût dans l'interprétation de ces œuvres d'époques, d'esprit et de style si divers. Et si elle fut une « Dame aux camélias » touchante et pathétique, exquise de grâce et de résignation, si vivante en sa douleur et si vraie que sa fin tragique arracha des larmes à tous les assistants, elle se montra, dans la *Tosca*, d'une énergie et d'une fierté sublimes. On ne peut imaginer plus de passion dans la révolte d'une âme ulcérée, plus de colère et de haine. Cette très médiocre invention de Sardou s'en trouva singulièrement grandie, presque sacrée tragédie héroïque par l'art divin de la comédienne.

Elle n'arriva pas, toutefois, à galvaniser le plus récent produit de cette détestable officine, *Spiritisme*, dont la pauvreté et la niaiserie feraient bâiller un nègre. Ici encore, elle fut *autre* dans son rôle de mondaine coupable, expiant cruellement une erreur momentanée. Elle pleura de vraies larmes, elle eut pour le fidèle ami qui la ramène à son mari des élans d'affection irrésistibles. Et malgré l'indigence de la pièce, — compilation du dictionnaire Larousse à propos d'un fait-divers plus gaiment traité dans les *Erreurs du mariage*, — elle parvint à s'attacher le public et à l'émouvoir.

De toutes les œuvres représentées en cette semaine artistique, — la « grande semaine » de la Monnaie, — la *Samaritaine* a provoqué, en même temps que la curiosité la plus vive, l'impression la plus profonde. Indépendamment de la ferveur religieuse et de l'exaltation apostolique que communique à la fille de Sichem, avec une intensité toujours croissante, Mme Sarah Bernhardt, la pièce offre une succession de tableaux pittoresques d'un effet charmant, des scènes bibliques traitées en vers harmonieux, de rythmes variés, un ensemble chatoyant de costumes et de décors digne du théâtre d'Irving, c'est-à-dire d'un goût raffiné et d'un art parfait. La musique de Gabriel Pierné ne trouble pas l'impression délicieuse de ce « mystère » chrétien, apparu, en la semaine de Pâques, aux yeux étonnés et ravis des Parisiens sceptiques et qui, ces jours derniers, transporta Bruxelles d'enthousiasme.

Malgré le charme réel que dégage la poésie, d'une distinction un peu précieuse, de M. Eugène Rostand, c'est encore Sarah qui anime et qui fait vivre les trois tableaux de la *Samaritaine*. Les ardeurs de la néophyte s'exhalent avec une irrésistible puissance, et lorsque Photine crie dans les carrefours la religion nouvelle d'amour et de pitié, entraînant la foule d'abord méfiante et rebelle, la menant enfin, subjuguée, vers le puits de Jacob où Jésus guérit les infirmes, il semble que la Samaritaine symbolise l'artiste elle-même victorieuse des résistances et des hostilités et versant à tous le réconfortant des grandes émotions artistiques.

La *Samaritaine*, dans laquelle M. Brémont donne avec talent la réplique à Mme Sarah Bernhardt, a eu, dès le premier soir, un succès décisif que les soirées suivantes ont confirmé et que tous les journaux ont enregistré. Mais ce qu'aucun compte rendu ne peut exprimer complètement, c'est la jeunesse, la flamme, la poésie, la grâce infinie avec laquelle la grande artiste a créé ce rôle de Photine, quintessence et résumé de la légende chrétienne, symbole de prosélytisme et de piété, désormais inoubliable. Ce qu'on ne peut assez louer, c'est, en outre, le mouvement et la vie qui animent, d'un bout à l'autre, la mise en scène. Depuis les représentations des Meininger nous n'avions plus assisté à un spectacle aussi artistement réglé. Là encore s'est fait sentir la main de Mme Sarah Bernhardt, qui, avec raison, ne néglige aucun détail devant concourir à l'effet d'ensemble. Souhaitons que pareille leçon ne soit pas perdue.

LE RENOUVEAU AU THÉATRE

L'Interprétation des œuvres.

A propos de « Frédégonde ».

Voici, sur cette question que nous avons traitée si souvent, les observations complémentaires d'une très notoire artiste; elles constituent un chapitre nouveau et remarquable à ajouter aux efforts vers la rénovation au théâtre.

***

Les œuvres ne manqueraient pas, si le théâtre existait royalement hospitalier à toutes les beautés! *et surtout s'il pouvait les réaliser sans les diminuer.*

Que de fois, après la lecture d'œuvres qui nous paraissent puissantes, nouvelles, vivantes, évocatrices, n'avons-nous pas été déçus en les voyant représenter!

Et c'est même une des causes capitales et non étudiées encore de l'état de stagnation du théâtre en France.

Les auteurs et les œuvres, je parle des œuvres de valeur destinées à produire un grand spectacle, sont trahis par *des habitudes d'interprétation.*

Il apparait aux spectateurs qu'on présente toujours *le même drame*, écrit dans les mêmes formules, la même langue routinière, les mêmes modes de forme, et cela, le plus souvent, parce que l'*interprétation* obéit à des habitudes acquises, à des procédés opiniâtrement invétérés et transmis à toute une génération d'acteurs.

Je vous assure qu'il en est ainsi : que ce n'est point la faute des écrivains, mais de ceux qui les traduisent et que c'est là un fait des plus curieux, des moins examinés et des plus intéressants à étudier.

Depuis quelque temps le Théâtre-Libre a essayé de secouer ces habitudes; malheureusement le Théâtre-Libre n'a pas ou n'a pu aborder le grand drame, le grand spectacle — interprété sur des scènes et par des artistes spéciaux — et quand Antoine a voulu le tenter à l'Odéon, il s'est perdu dans l'espace, il s'est buté à des auteurs ayant déjà des convictions toutes faites, livrés à *ces habitudes, à ces copies funestes* et le résultat a été piteux.

Prenez la même pièce, faites-la jouer par des acteurs dits « de premier ordre » qui ont émerveillé leur public depuis vingt, trente, quarante ans... par exemple, Worms, un des plus modernes de cette école, par exemple Got, par exemple Coquelin, par exemple Mounet-Sully, faites un ensemble de ces artistes-là et livrez-leur une œuvre; puis, faites jouer la même pièce, même à des comédiens du Théâtre-Français, mais plus jeunes, plus nouveaux, moins empâtés dans leurs écailles de « Maîtres » et vous aurez deux pièces absolument différentes :

L'une pompeuse et dure, récitée, hurlée impeccablement, toute en tirades, d'une convention et d'une allure magnifique, sans soupirs, sans détentes, sans arrêts, embêtante comme un été sans nuages... L'autre, pathétique, jeune, candide, vivante, d'un intérêt captivant et charmant, jouée simplement comme elle est écrite.

Nous avons vu cela, à quinze ans de distance, cette année, avec cette pièce-reprise : *Les Rantzau*, mais pas une critique, pas un journaliste n'a remarqué le fait — au contraire! — selon la formule de ces messieurs qui consiste toujours *à vanter ce qui a eu lieu* et que la plupart n'ont pas même vu, — « ils ont regretté l'ancienne interprétation »!!

Eh bien, « cette interprétation » vient de produire son effet regrettable dans une autre pièce : *Frédégonde!*

Cette pièce fort belle, sobrement écrite, ne donne certes pas à la représentation ce qu'elle évoque à la lecture, et j'ai ressenti là cette déception que je dis.

L'auteur le sait-il? L'auteur s'aperçoit-il qu'il a fait mieux que ce qu'on voit? C'est peu probable! On s'habitue à tout! et après six mois d'hypnotisantes répétitions, l'écrivain le plus délicat, l'artiste le plus sensitif, le critique le plus difficile ne savent plus ce qu'ils voient ni ce qu'ils entendent...

J'ai lu la pièce, au moment de sa présentation, j'en avais gardé un souvenir précis, saisissant, inoublié; à part quelques restrictions faciles à corriger, la langue sans queue de romantisme m'était restée dans la mémoire, comme un repos, comme une éloquence. Ce qui manquait à la lecture, c'était « l'effarement de l'époque », le je ne sais quoi « planant » des brutales périodes... Mais je pensais que la représentation, la décoration, le génie de la mise en action créeraient l'ambiance nécessaire aux personnages et que l'interprétation aiderait à la belle part de l'auteur : Le résultat est quelconque et décevant, l'impression après l'audition : le vide. Le grand effet esthétique qu'on devait attendre de cette œuvre, « l'impression d'art » sont nuls.

Les grandes scènes d'intensité angoissante à la lecture se devinent à la représentation, mais ne saisissent pas. On se dit : « C'est pourtant beau, d'où vient que ça n'empoigne pas? »

C'est que « l'habitude d'interprétation » traduit l'angoisse et la stupeur *tout autrement* que nous en voyons l'image dans la vie.

La lecture donne le frisson du milieu, de l'époque, elle suggère des aspects et des êtres particuliers — et la scène qui devrait créer l'ambiance nous ôte tout cela!

Nous ne savons pas où nous sommes ni avec qui nous vivons. C'est une désagrégation avec des intentions évocatrices soigneusement fausses.

Le drame a été applaudi, jugé un honnête drame, un bon ouvrage de facture ordinaire, joué avec soin — proprement présenté.

La foule y trouve « la scène d'amour », la « scène de confession », la « scène de meurtre... », « l'expiation... »

Il y avait cependant mieux que cela — et voilà du quelconque sur la première scène d'Europe!

C'est que la couleur générale manque. Ce qui était dans l'âme de l'écrivain quand il a pensé à ses personnages manque. Ce qui doit contribuer par les yeux, par les oreilles, à aider au souvenir, à le rendre impérissable : l'harmonie, l'air particulier des choses, des lieux dans lesquels respirent et agissent ces êtres spéciaux, manquent.

Des détails choquants détournent de l'être et clouent l'attention sur des couleurs de costumes, sur des bizarreries inattendues de décors. On peut être à Messine, on peut être à Byzance, on peut être à Rome ou en Grèce sous les Antonins... Seuls, deux décors, les derniers, reconstituent le milieu qui a été flottant pendant quatre actes.

Et cependant, c'est cette harmonie, cette couleur « complice des choses et des êtres » qui doivent mettre le spectateur dans un état d'âme particulier, l'entraîner comme une éloquence et qui sont les conditions de vie des œuvres nouvelles.

Car il ne faut pas s'imaginer que la réalisation tentée doit toujours diminuer les œuvres au théâtre!

J'ai vu au Théâtre-Libre se manifester ce miracle :

La réalité crue, sinistre, surgissant à côté du rêve tangible, et le spectateur suggestionné et lui-même comme en état de rêve! Je veux parler de l'inoubliable et si émotionnante représentation de l'*Assomption d'Annele Mattern*, de Hauptmann, le plus grand effet *complet* d'art scénique auquel il m'ait été donné d'assister, évocation à la fois brutale et mystique!

Quelle merveilleuse soirée! Quelle belle secousse d'âme! Voilà une réalisation générale! et, ce nom, ce souvenir, comme une cloche sonnant le renouveau bat dans ma mémoire : Annele Mattern! Annele Mattern!

Voilà comment il faudrait que le théâtre nouveau s'identifiât aux œuvres nouvelles.

Il me semble que ce côté de l'interprétation en désaccord complet avec l'esprit des œuvres nouvelles est une des curiosités capitales du moment nullement remarquée du public, à peine de deux ou trois artistes!

Ce n'est assurément aucun de nos étonnants critiques qui pourrait s'en occuper! Ils ne savent jamais ceux-là à quoi tient véritablement le succès ou l'insuccès d'une œuvre, son apparente valeur ou son apparente médiocrité.

Je crois que si l'œuvre est banale, les habitudes d'interprétation dont je parle la feront passer quelques jours, comme un panache énorme étonne sur un méchant chapeau.

Mais si l'œuvre est originale, scénique, vivante, moderne, spéciale, ces mêmes habitudes la diminueront, la désagrégeront

Vous y avez touché lorsque vous parlez de l'admirable troupe d'acteurs simples de M. Lugné-Poe. Mais vous n'allez pas jusqu'à dire que « le jeu distingué de la Comédie française peut nuire à une œuvre et la travestir complètement ».

Il y a un acteur à ce théâtre capable d'originalité, capable de caractériser le personnage qu'il représente, — c'est Leloir. Lui aussi, gêné par le metteur en scène, est quelconque dans *Frédégonde !*

Tout le reste, voué à des volontés administratives ou à des combinaisons, des stratégies perpétuelles en dehors de l'art lui-même, me semble d'un piteux intérêt et ne peut amener que le désenchantement et le détachement.

LA BOURGEOISIE DANS L'ART

L'émerveillement que provoque assez généralement, dans la presse quotidienne et le gros public, la Section anglaise aux Beaux-Arts, nous paraît signifier à l'évidence ce qu'il faut penser de cette peinture. Nous n'hésitons jamais — souvenez-vous de la charmante fable de Florian — à préjuger d'une chose que les sots approuvent. Combien, en la présente circonstance, n'eûmes-nous pas raison de nous inquiéter du facile succès que remportaient parmi la foule Alma Tadema et autres fournisseurs du même genre. Quel dessin! s'écriait celui-ci. Quelle science de coloris! répondait cet autre. Vit-on jamais pareille grâce d'invention? reprenait un troisième. Attendrissants épisodes, continuait le premier. Art sain et fidèle, etc., etc. Pour que pareille unanimité éclatât, il fallait que fût extrême la médiocrité qui en offrait l'occasion. Et l'événement a justifié nos appréhensions les plus noires. Nous nous sommes trouvés devant un art tellement rudimentaire que le public ne pouvait que le trouver à sa portée et s'extasier. Sans doute, nous devons reconnaître à certains une aisance de facture et quelques qualités aimables; mais l'intellectualité est chez tous à tel point primitive que nous ne saurions imaginer pire décadence. Toute la peinture anglaise est éminemment bourgeoise. Chez tous, que nous allions aux peintres d'histoire illustrateurs de péripéties patriotiques ou pathétiques, aux paysagistes, aux animaliers, aux spécialistes, nous trouvons la même inhéroïque âme vulgaire. Ne leur demandez point du lyrisme. N'exigez pas une aventure téméraire ou sublime dans l'inconnu et le nouveau. N'allez point chercher un quelconque frisson de vie. Vous ne recueilleriez de cette indiscrète requête que grossières désillusions.

La société anglaise, mercantile et aristocratique, ne sait se formuler qu'en œuvres basses mais honnêtes. La plus sotte des sentimentalités remplace la sensibilité qui lui manque. Son incuriosité spirituelle justifie les niaises images de ses iconographes. Mais elle exige aussi de la *respectability*, de la correction et de l'élégance. Et Alma Tadema paraît avec ses réclames pour cigarettes. Délicates affiches! Fines enseignes!... Et voici, de Millais, un blond enfant qui fait des bulles de « Pears Soap ». Voici, de M. Rivière, des panthères dans un corridor de marbre. Voici, de M. Leighton, un portrait (ressemblance garantie : les clichés sont conservés) de *Corinne de Tanagra*. Et voici Burne-Jones, enfin, avec deux tableaux fameux. Ravissement des pensionnats! Béatitude des snobs! Eh oui! Il y a là du talent et des dons. Mais quel vide solennel! Quel pompeux néant! Et quelle joie nouvelle, quelle volupté humaine vous pourront donner ces prétentieuses machines? Faites pour le plaisir des yeux, elles ne sauraient nous émouvoir. Un peuple peu raffiné peut y placer ses dilections. Pour nous, qui exigeons d'une œuvre plus que l'honnêteté des formes, nous ne saurions être touchés par ces tentatives, mieux qu'ailleurs, en un différent endroit de la *Worlds' fair*, par de criantes cotonnades ou de luisantes argenteries. Au surplus, nous serions fâchés que ceci fût pris pour une stricte critique. Nous n'avons voulu que proférer, à propos de l'exposition des Anglais, quelques paroles amères mais nécessaires. Notre mouvement oratoire fut peut-être un peu véhément. Nous prions les vrais artistes qui s'isolent dans cette cohue de croire que nous ne sommes pas incapables de les estimer. Un prochain article d'ailleurs en dénombrera la minorité.

LA QUESTION DES REFUSÉS

Elle continue à piétiner, cette passionnante question, sur le « terrain brûlant de l'actualité ». Comme toujours en pareil cas mille solutions furent proposées dont aucune, bien entendu, ne satisfaisait pleinement les intérêts de chacun, dont aucune — allons, avouez-le, Messieurs! — ne répondait entièrement à vos secrets désirs.

A juger cette cause avec une franchise absolue, il ne viendra, je crois, à l'idée de personne de nier que l'artiste qui envoie ses œuvres au Salon n'obéisse à un simple besoin de notoriété — laquelle notoriété peut avoir comme conséquences les plus tangibles l'allocation d'honneurs variés : médailles, primes, rubans, etc., sans compter l'augmentation possible de la clientèle.

Or, depuis quelque temps il semble s'être produit dans l'opinion un revirement dont un gouvernement plus éclairé n'eût pas manqué d'être ému et de tenir sérieusement compte : car ce n'est plus l'artiste admis qu'on loue, c'est celui qui est refusé; ce n'est

plus le lauréat qui est célèbre, c'est le mécontent qui, animé souvent d'un véritable esprit de justice, lacère son œuvre ou la badigeonne.

Qu'on y prenne garde : « L'anarchie, a dit quelqu'un, c'est le désordre », et du train dont vont les choses, un bouleversement me paraît imminent dans l'ordre des faits établis.

En effet, grâce aux fougueux protestataires, contempteurs farouches de l'antique probité des jurys, on verra bientôt battue en brèche la vieille réputation des salons officiels et abolir ces matchs émotionnants, ces courses d'obstacles, ces joutes fraternelles qui entretenaient la noble émulation de nos artistes.

Je me permets donc de proposer comme solution tout à la fois rationnelle et pratique un moyen si simple que je me sens honteux, presque humilié, d'être le premier à y avoir songé.

De même que la politique apaise la dangereuse effervescence d'un parti en faisant *semblant* de lui accorder des réformes et étouffe ainsi les révolutions dans l'œuf, pourquoi ne créerait-on pas ici une *récompense* honorifique, l'*Ordre des Refusés*, par exemple, qui non seulement mettrait un baume sur les blessures, mais transformerait en glorieux stigmates les plaies vives de l'amour-propre, de la vanité ou de l'orgueil ?

La question me semble résolue, envisagée ainsi au point de vue d'une stricte égalité dans la répartition des honneurs, et il me paraîtrait difficile, en effet, dans cette occurrence, de ne point amener à conciliation les deux parties; de plus, — point important à noter, — RIEN ne serait changé à l'état actuel des choses ! Les mêmes jurys intègres continueraient leurs triages scrupuleux, mais que ne troubleraient plus cette fois la clameur intempestive et récriminatoire des *sacrifiés*. Bien au contraire, car un peintre n'aurait plus désormais aucune raison de dire : « je *crains* d'être refusé », mais : « j'ai *des chances* d'être refusé ».

Et comme toute distinction éveille toujours les convoitises et l'envie, peut-être verrait-on les vieux maîtres eux-mêmes, les anciens lutteurs, les *succès* de tels et tels salons oubliés, briguer à leur tour ces palmes nouvelles, cette consécration plus moderne de la gloire, et — qui sait ? — intriguer peut-être pour se faire refuser !...

Il va de soi que le nouvel Ordre aurait des degrés, une hiérarchie que l'on ne pourrait enfreindre. Cependant, l'artiste refusé depuis vingt-cinq ans à *tous* les Salons serait nommé d'emblée commandeur de l'ordre.

Enfin, — mais il est peut-être prématuré d'aborder la discussion de ces détails avant la prise en considération de mon projet, — quant au module de la médaille, quant à son poids, à son alliage, à son effigie, à la gravure même et à la légende, les intéressés ne verraient, je pense, aucune objection à ce qu'ils fussent *en tous points semblables* à ceux de la pièce de vingt francs actuellement en cours.

LEMMEN.

Conférences péripatéticiennes.

Nous avons relaté déjà l'initiative intéressante et vraiment neuve prise, à Paris, par M. Maurice Griveau. Le professeur promène ses élèves dans les musées, dans les monuments publics, à la campagne, et leur donne, en s'inspirant des objets d'étude qu'ils ont sous les yeux, un cours d'esthétique.

Dimanche dernier, M. Griveau a fait une conférence dans le bois de Meudon, de Bellevue à Chaville. Devant l'azur limpide, lavé des dernières pluies, il a évoqué la profondeur de l'espace aérien, adouci, rapproché grâce à l'azur : l'azur, effet optique d'une dispersion extérieure de la lumière, d'une sorte de filtration de l'onde lumineuse, du flot solaire, à travers un tamis de corps pulvérulents. Ainsi ce beau bleu du ciel est une ombre légère, un tempérament discret à la violence du flot vibratoire : c'est la force brutale du soleil humanisé.

Il a fait descendre les regards, doucement, de cet azur céleste sur les verdures, faisant observer le « bonheur » de cette juxtaposition du *vert* et du *bleu*, suspecte en nos étoffes, en nos partis décoratifs, — incomparable ici, grâce à la perception de « profondeur ». La touche bleue, immédiatement contiguë à la touche verte, est, en même temps, séparée d'elle par un infini... Merveille de la Nature, qui concilie les tons antagonistes par la perspective; merveille de la Peinture, qui, chez les maîtres, nous redonne cette sensation d'espace, de *non-contact* avec des couches matérielles unies intimement, cohabitants du même plan.

Des verdures, les yeux furent ramenés en bas, vers la terre, le sol jaune de sable, ou brun d'argile, que le fer rougit, que le schiste bleuit çà et là. Que de connexions ordinairement inaperçues, d'harmonies à peine entrevues par le promeneur ! M. Griveau les a formulées, ces harmonies, il nous a donné la clef des accords si nombreux, si variés, qui mettent en esthétique communion les terrains entre eux, les pans du ciel entre eux, les panneaux de feuillage entre eux; puis les terrains avec les ciels, les ciels avec les feuillages, et ainsi de suite. Il y a là toute une orchestration silencieuse, une instrumentation de teintes, de contours, même de mouvements, de gestes dans les arbres et les nuages, — dont les principes se retrouvent, très analogues aux lois musicales, et fondant une *Métrique* générale, une universelle *Prosodie*.

Ne serait-il pas intéressant et instructif d'organiser à Bruxelles l'une ou quelques-unes de ces attachantes et originales leçons ?

PETITE CHRONIQUE

MAISON D'ART. — Tous les jours, de 10 à 5 heures, exposition des œuvres anciennes et récentes d'Eugène Smits. Section des objets d'art : verreries de Daum et de Léveillé, céramiques à reflets métalliques de Clément Massier, etc.

M. Fritz Hanno exposera quelques-unes de ses œuvres au Cercle artistique d'Anvers, du 23 au 30 mai.

Voici l'ordre des quatre dernières représentations de Mme Sarah Bernhardt au théâtre de la Monnaie : lundi, *Magda* (Heimath) ; mardi, la *Tosca ;* mercredi, *Fédora ;* jeudi, pour les adieux, la *Dame aux Camélias.*

Nous apprenons avec plaisir que M. Soulacroix, qui fit jadis un Beckmesser excellent, vient d'être réengagé à la Monnaie. Il remplacera M. Boyer.

THÉATRE DE DIABLE-AU-CORPS. — Répertoire de la semaine : *Saint-Nicolas*, *Godefroid de Bouillon*, *Noël blanc*, *l'Horloger d'Yperdamme.*

La tiédeur des soirées a ramené le public sous les grands arbres féeriquement illuminés du Waux-Hall où l'excellent orchestre de la Monnaie évoque l'âme des musiciens. On y savoure du Wagner, du Massenet, du Delibes, du Weber, et des valses de Strauss succèdent aux pages les plus graves des classiques. M. Dubois fait une bonne place aux jeunes dans ses programmes : hier il a joué une très jolie page de Chausson. Les Belges aussi ont leur

tour d'audition au Waux-Hall; nous regrettons seulement de ne pas y entendre plus souvent du Lekeu.

Les concerts extraordinaires commenceront cette semaine.

Mardi, Mlle Duchâtelet chantera un air d'Elsa de *Lohengrin* et l'*Ave Maria* de Gounod.

Le cortège historique qu'on organise pour le mois de juillet représentera la *Reconstruction de Bruxelles* après l'incendie qui, il y a deux siècles, dévora la capitale. L'administration communale met à la disposition des organisateurs un crédit de 125,000 francs

Ce cortège sera composé de cinq chars, dont les dessins sont confiés à MM. de Tombay, De Rudder, H. Le Roy, Samuel et les frères Dierickx, et qui figureront la *Ville en ruines*, la *Défense de Bruxelles*, la *Ville reconstituée* (hôtel de ville et Maison du roi, en 1698), la *Paix*, la *Cité et la Patrie*. M. Constant Montald a dans ses attributions l'ensemble du cortège et M. Herman Van Duyse s'occupe de la partie archéologique.

La Société des Aquafortistes belges convie les artistes à prendre part au 8e concours annuel qu'elle organise.

En voici le programme : CONCOURS GÉNÉRAL. — Une gravure inédite d'un sujet au choix de l'artiste. Sont admises les gravures à l'eau-forte (à l'exclusion de celles exécutées sur zinc) et les lithographies. Les planches doivent être *originales ;* les reproductions de tableaux seront *rigoureusement refusées*. Les œuvres ne pourront dépasser 36 × 25. — Prime : 250 francs.

CONCOURS SPÉCIAL. — Un calendrier gravé à l'eau-forte exécuté en deux planches pour être imprimé en deux couleurs. Le texte du calendrier sera imprimé typographiquement; l'artiste devra en conséquence tenir compte de ce texte dans la composition de sa planche. Le format ne pourra pas dépasser 50 × 24.

Ce calendrier fera partie de l'album. La société mettra en vente des exemplaires dont le nombre et le prix seront déterminés par la Commission administrative. Chaque exemplaire sera paraphé par l'artiste qui recevra 50 p. c. du bénéfice net réalisé sur la vente.

L'artiste reste propriétaire de ses planches qui lui seront restituées conformément aux dispositions du règlement de la société. Prime : 150 francs.

Toutes les œuvres destinées à l'un des concours devront être remises avant le 15 août à l'imprimeur de la Société, M. J.-B. Van Campenhout, 163, chaussée de Wavre, à Ixelles.

Pour renseignements : M. Louis Titz, 9, place Fontainas, à Bruxelles.

Signalons l'apparition de l'*Humanité nouvelle* qui continuera l'œuvre poursuivie jusqu'ici par la *Société nouvelle*.

Au sommaire du no 1 (mai 1897) : *Études sur l'évolution des Religions primitives*, par Elie Reclus; *L'Évoluion morale du sexe*, par Jeddes et Tompson; *L'Être social*, par Jean Grave; *L'Évêché*, par E. Verhaeren; *L'Homme en amour*, par C. Lemonnier; *Symbole social*, par L. Bazalgette; *Appel de Doukhobortzis*, par L. Tolstoï; Chroniques de Fèvre, Hamon, etc.

L'*Estampe moderne*, une publication nouvelle, éditée avec luxe par l'imprimerie Champenois sous la direction de MM. Ch. Masson et H. Piazza, a pour but de présenter au public une série d'estampes originales et inédites, en couleurs et en noir, des principaux artistes modernes.

Elle groupera d'une façon très éclectique toutes les manifestations diverses de l'estampe, sans parti pris de genres, de métiers ou de pays. Néanmoins, la lithographie — qui revient, à juste titre, en faveur aujourd'hui et qui, soit en noir, soit en couleurs, constitue un des procédés offrant aux artistes le plus de ressources pour traduire aisément et fidèlement leur pensée — occupera dans le nouveau recueil une place prépondérante : à côté d'elle, le bois et l'eau forte en un ou plusieurs tons, la pointe sèche, l'aquatinte, etc., en un mot tous les procédés différents d'interprétation artistique prendront place à tour de rôle et souvent simultanément dans les livraisons de l'*Estampe moderne*, véritable anthologie de l'estampe à la fin du XIXe siècle.

Le numéro de l'*Estampe moderne*, qui paraîtra vers le 15 de chaque mois, contiendra quatre estampes en couleurs de dimension 31 × 41 et sera mis en vente au prix de fr. 3-50 le numéro. Le tirage sera limité à 2,000 exemplaires. Il y aura, en outre, un tirage de luxe (100 exemplaires) sur japon à 10 francs et un tirage spécial à grandes marges (50 exemplaires) à 30 francs.

L'abonnement est de 40 francs pour Paris; de 43 francs pour les départements et l'étranger.

Direction : Boulevard Saint-Michel, 66, à Paris.

Le *Studio* vient de faire paraître deux livraisons spéciales consacrées l'une au Salon de l'Académie royale, l'autre à l'Exposition de la *New Gallery* et à celle du *New English Art Club*. Ces livraisons, magnifiquement éditées, renferment chacune plus de soixante illustrations. En vente au prix de 1 shilling aux bureaux du *Studio*, Henrietta Street, 5, Covent-Garden, Londres.

Le *Journal des Artistes* vient d'inaugurer à la Bodinière, 18, rue Saint-Lazare à Paris, une très intéressante Exposition d'Art décoratif qui comporte une série de peintures par MM. Félix Aubert et Cousin sur tissus de soie, sur peluche et sur velours pour ameublements. L'Exposition sera ouverte jusqu'au 5 juin.

L'ensemble de toutes les ventes de la collection des Goncourt a produit la somme de 1,367,992 francs.

Un peintre-décorateur français, au courant de l'ornement, de la fleur naturelle et stylisée, du feuillage, de la lettre, etc., et possédant les éléments d'un genre nouveau de décoration théâtrale, demande du travail dans une maison sérieuse. Prendre l'adresse au bureau de l'*Art moderne*.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 22. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 30 MAI 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

TROIS SOUVENIRS DE WAGNER

L'Homme « par qui notre siècle commence », Napoléon ! Napoléoûn ! comme prononçaient avec la terreur superstitieuse que suscitent les démons ou les dieux, les Allemands de 1810 et de 1811, quand l'Empire semblait fondé sur des triomphes si prodigieux et si indestructibles que tout être humain qui disparut à cette époque fatidique dut avoir, à l'heure de la mort, la vision que le colossal édifice durerait TOUJOURS ! alors que, l'an suivant, mil huit cent douze, la campagne de Russie... !

Napoléon, dès son vivant légendaire, « faisait travailler les cervelles humaines », obsédant et magique, partout dans l'Univers. Et, je ne sais quel amiral anglais, relâchant, pour faire eau, dans une île presque ignorée, errant aux environs du rivage, raconte que sur la paroi lisse d'un rocher, dans un vallon désert, il lut, avec stupéfaction, ces mots gravés par le couteau d'un matelot, à quatre mille lieues de sa patrie : Vive à jamais le grand Napoléon !

Cette notoriété merveilleuse et opprimante obtenue par l'Être singulier qui semble avoir eu pour mission cosmique d'incarner, en une expression inégalée, héroïque et définitive, ce facteur social inévitable, LA FORCE ! la force vue en elle-même, sans aucune considération d'utilité, de service, de subalternisation au profit des autres facteurs puissants en lesquels se concentre et se manifeste l'activité humaine : l'Art, le Droit, la Religion, la Morale, la Science, l'Industrie, le Commerce, le Langage, l'Amour, l'Argent, — cette notoriété immense Richard Wagner l'a conquise par une mission d'un autre ordre, harmonieuse celle-ci et grandiosement séduisante et compatissante : LA MUSIQUE ! Et s'il est permis de dire, après Léon Bloy, parlant du Guerrier formidable et cherchant en quoi son œuvre en apparence stérile a pu servir l'Humanité : « Jamais homme n'a fait rouler sur le monde un pareil torrent d'héroïsme ! » — parlant de cet autre Titan et de ses victoires lyriques, aux noms aussi sonores et aussi évocateurs que Marengo, Austerlitz, Iéna, Friedland, Wagram, La Moscowa, on peut dire que « jamais homme n'a fait rouler sur le monde un pareil torrent d'Idéal ! »

Aussi partout son nom est-il inscrit non pas « en sanglants caractères » mais en souvenirs mélodieux, et on le prononce, lui aussi, avec les instinctives flexions

grossissantes et pieuses que prennent involontairement les bouches quand elles émettent les invisibles syllabes auxquels le Hasard a donné le rôle de réveiller dans les esprits le souvenir des grands hommes, bienfaiteurs ou fléaux, mais ayant tous cette magnificence, cette splendeur, de symboliser quelqu'une des grandes forces sociales qui mènent le monde et qui, si parfois lorsqu'elles agissent isolément, elles apparaissent en calamités, sont pourtant indispensables à l'universel concert des choses.

Récemment, au cours d'un imprévu et enchanté voyage qui embrassa, en son périple, la Méditerranée antérieure, ce compartiment merveilleux d'eaux divines et de côtes romantiques qu'enserrent de leurs murailles anfractueuses la Provence, l'Espagne, l'Algérie, la Tunisie (avec l'émouvante Carthage), la Tripolitaine (vestibule du Désert), la Sicile, l'Italie, bassin fabuleux ponctué au centre par cet ombilic presque oublié, les Baléares, trois fois, en quelques semaines, en des lieux séparés, le souvenir de Richard Wagner s'affirma, tel que la surrection d'une ombre basilicaire.

***

Ce fut d'abord en Catalogne. De Barcelone, l'industrieuse et acharnée rivale de Madrid, nous étions partis vers l'intérieur, loin, pour visiter le monastère du Mont-Serrat, du mont-scie, à la crête en dents de scie, que la légende et l'histoire ont enveloppé d'une quadruple cuirasse de souvenirs fameux et tragiques. Aux gorges reculées de rochers bizarres, à quatre mille pieds de hauteur, conglomérats préhistoriques déchiquetés par des averses sans nombre au cours d'années inchiffrables, se dressent dans la solitude et le désordre, des cimes fantastiques dessinant en plein ciel les formes géantes d'animaux inconnus, d'êtres monstrueux, d'architectures Piranésiques, qui semblent, au-dessus de plaines brûlées, à peine duvetées par les gris oliviers de si haut s'écrasant en lichens, regarder et interroger au profond horizon du nord, l'arête brumeuse et tremblotante des Pyrénées. Là, contre les parois surplombantes, en une déchirure rocheuse plus âpre et plus affirmative encore d'une extrémité du monde, repose un Monastère composite réunissant en un amalgame austère les débris de monastères antérieurs, vingt fois ravagés malgré l'inaccessibilité et la farouche menaçance du site.

Or, si la tradition ne ment pas, ce Mont-Serrat fut le MONT-SALVAT! la demeure d'Amfortas, de Parsifal et de Lohengrin, le tabernacle du Graal, le lieu sacré où une fois l'an la Colombe divine descendait du ciel, ses ailes blanches étendues, et venait se poser. Et vraiment quand, en la chaleur d'un midi espagnol, assis sur quelque bloc favorable, on s'abandonne à la contemplation de ce désert sourcilleux se prolongeant en un passé si mystérieusement dramatique et incantateur, en l'âme bientôt s'ébruitent les souvenirs, s'estompent les atténuations de la réalité, montent les illusions qui muent en idéal les insuffisantes ambiances. C'est bien là que durent habiter et prier les chevaliers purs. C'est de là qu'ils partirent pour leurs aventures de Justice et d'Amour. C'est là que croissait majestueuse, jadis, aux embouchures des défilés, cette forêt millénaire où Parsifal pénétrait, tandis que retentissaient dans l'atmosphère et dans l'écho minéral de cette géologie pesante, les polyphonants et puissants coups de cloche liturgiques.

***

Quelques jours après c'était à Palerme. Nous avions fait une excursion à Monreale et longtemps médité, écrasés et très humbles, très instinctivement religieux et aimants, dans la Cathédrale invraisemblablement ornée de six mille cinq cents mètres carrés de mosaïques patiemment incrustées, il y a huit cents années, sur les ordres, d'exécution en apparence impossible, d'un successeur de Roger le Normand, quand les moyenageux flibustiers scandinaves eurent chassé de la Sicile les Sarrasins, menant contre eux la guerre interminable, inlassable, commencée par la Rome antipunique et la Grèce antimédique, pour rejeter le Sémite en Afrique et en Asie, et qui, au temps présent, n'est pas encore à son terme. Nous avions aussi, revenus dans la cité palermitaine qui s'étale au pied du mont-forteresse où deux ans durant campa inutilement Hamilcar Barca, assisté, abîmés en des rêveries imprévues, à une messe chantante et vibrante dans la chapelle Palatine, cet incomparable chef-d'œuvre d'harmonie picturo-architecturale. Et vaguant ensuite au long des rues aux colorations crayeuses, aux poussières méridionales blanches et opiniâtres, nous passâmes devant l'hôtel des Palmiers.

Wagner avait séjourné là! Wagner avait achevé, là, *Parsifal!* Nous voulûmes voir les lieux où s'étaient consommées de si grandes choses!

Un appartement d'hôtel moderne, banalement luxueux. Qu'importait à ce puissant esprit l'extérieur du décor pour ses actions surhumaines! « L'art » du tapissier contemporain avait sévi : des tapis florissant en rosaces vulgivagues, un lit anglais acier et cuivre, luisant, avec bons matelas. Des cheminées marmoriques chargées du poids des habituelles horreurs en lesquelles on prostitue le noble métal du bronze. Des stores! Des lambrequins! De rondes tables ébénistérielles, et des chaises mille fois vues, fatigantes, oh! combien fatigantes! d'avoir été mille fois vues! Et des canapés! Sur une « commode », une photographie de l'Illustre, bien en vue, sur chevalet, avec ces mots : Ici MONSIEUR Richard Wagner a habité quatre mois et a fini SON OPÉRA *Parsifal!!!*

Et, tout ce nonobstant, nous fûmes satisfaits et très émus. Oui, très émus! Oh! la puérilement harmonieuse

et avide et enfantinement sensible admirable nature humaine!

***

Plus tard à Marseille. Une soirée à épuiser, à tuer, dans la ville au Vieux Port infectionniférant, la ville dont l'aspect, quand on arrive par mer, comme nous fîmes, vaut les perspectives classées de Naples et de Malte, dont l'enchantement peuplait encore nos itinérantes et maladives psychologies. Une affiche de théâtre : LA WALKYRIE! Oui, à Marseille, à cent pas de la Cannebière, au milieu du relent des bouillabaisses safranées, la *Walkyrie!* Et comme fin de saison encore! Allons-y! Sera-ce bien? Sera-ce drôle?

Ce fut bien! Oui, partout l'on s'efforce à rendre ces chefs-d'œuvre volant aux cieux de l'Art et s'abattant sur les résistances vaincues telles que les vierges guerrières chevauchant ailées, lance à la main et clamorantes, à travers les belliqueux nuages. Hoyo Toho! Heïaha! Des moyens restreints, et pourtant une impressionnante réussite, en de modestes efforts, comme j'en avais vus à Munich et à Cologne il y a des ans et des ans, quand la Belgique n'avait pas encore subi la salutaire conquête, quand on s'y réglait sur l'opinion de MONSIEUR FÉTIS, grand homme, directeur du Conservatoire, auteur d'un Dictionnaire des musiciens frère germain, en son doctrinarisme mesquin, du Dictionnaire de l'Académie, qui avait prophétisé l'impossibilité de l'Ascension wagnérienne, suivi en cela par l'armée des snobs, par tous les membres du Cercle artistique et littéraire, tous, tous, et plusieurs autres, et qu'il fallait prendre le train et filer, non pour Bayreuth qui n'existait pas encore, mais au delà de la frontière, en une expatriation passagère, pour entendre le *Rheingold* ou *Siegfried*, ces débauches!

Et maintenant, passant par Marseille, on entend la *Walkyrie*, en revenant d'Afrique, de Bizerte, de Sous, de Mônastir, de Sfax, de Tripoli! Qu'en dites-vous, ô citoyens du « pays des mufles » qui continuez, à propos d'autres efforts et d'autres artistes, votre piteux métier conservateur, toujours déçu, de misonéistes et de néophobes?

Les Oiseaux qui viennent de France.

(*Deuxième article*) (1).

Quelque fâcheuse que soit l'extrémité où l'incurie de certains auteurs de Paris fait choir la poésie, il ne faudrait point s'imaginer que c'est nous seuls qui tressons les rares guirlandes dont s'adorne la lyre française. Il y aurait en cette opinion incontestable exagération. Encore que de nos voisins nous adviennent objets aussi sinistres que la *Vie héroïque*, *Floriane et Perceventre*, *Campagne première* ou la *Légende blasphémée*, nous ne devons pas en conclure que toute source lyrique est chez eux tarie. Certes, les fontaines sont lasses; mais fouillez les vaines argiles et vous connaîtrez que des eaux rient toujours, claires et vives. Sans prétendre prolonger l'allégorie, je vous parlerai aujourd'hui de trois jeunes hommes qui sont dignes du titre de « poètes » : Eugène Montfort, Tristan Klingsor et Francis Jammes.

(1) Suite. Voir notre numéro du 9 mai dernier.

***

Quelqu'un n'a-t-il pas déjà dit que MONTFORT était un faon? Je serais ravi d'avoir trouvé l'expression qui me semble d'une confortable adéquation. Cet adolescent est entré dans les Lettres, dans la Vie (les unes n'étant que la manifestation de l'autre) comme un jeune, un volage faon pénètre dans un pâturage. Oh! l'herbe savoureuse!... le doux velours... Suave fraîcheur de l'ombre!... Que de cris, que de bonds! Il a la candeur et la fougue de quelqu'un qui, n'ayant jamais vu, regarde enfin. Chaque chose l'étonne. Une virginité fragile et curieuse possède tous ses sens. La violente lumière de la jeunesse éblouit ses yeux. Il ne sait contempler qu'à travers du soleil. Et tout objet lui apparaissant d'éminente beauté, il salue en tout la présence de Dieu; si bien que l'aimable pétulance de ses gestes s'amortit, se fait ferveur et finit par prier. *Sylvie* n'est que le récit fidèle des émois passionnés que provoque en ce poète son amour pour une aimable personne. Il aime et est aimé. Bonheur à nul autre pareil!... Il aime et n'est plus aimé. Poignante désolation! Ces simples paroles pourront servir à résumer tout le livre. Sous la plume de notre écrivain, la vieille et banale histoire a revêtu une spirituelle jeunesse. Et telles pages de son livre sont presque merveilleuses.

« Le beau gazon vert frais! Quel délice d'être étendu... Sylvie, je t'y vois enchâssée comme une étoile dans le ciel. Le soleil rose du matin chatouille le grand marronnier, les murs de notre maison sourient comme lorsqu'on s'éveille, les fenêtres brillent, il y a encore de la rosée par terre... Étire-toi, ma chérie, roule-toi dans l'herbe, moi je mets mon chapeau sur mes yeux et je fais bien également monter et s'abaisser ma poitrine pour te faire croire que je dors... O Sylvie! que je te vois jolie, toute blanche dans l'herbe, à travers les pailles lumineuses de mon chapeau. Ah! petit cœur! je te vois! Tu crois que je dors, je te vois, je te vois! Tu cueilles une herbe, tu pinces tes lèvres mutinement, tu t'approches avec précaution, tu retiens ton souffle et tu me glisses ton herbe dans l'oreille pour me chatouiller. Ah! Ah! Je sursaute extrêmement pour te faire plaisir... Tu pouffes de rire, tu en étrangles, tu t'enfouis la figure dans le gazon, mais je m'élance, je te saisis, je te redresse : ris! ris! coquine! un baiser, deux baisers, trois, quatre! Ah! ah! ah! ah! Sylvie! Sylvie! »

***

Par un archaïsme plein de grâce, TRISTAN KLINGSOR prolonge jusqu'à nous la tradition des chanteurs d'amour. Son art mignard et délicat nous apparaît celui d'un authentique et séduisant trouvère. N'exigez pas de lui l'ode pathétique ou la strophe judicieuse. Vous ne trouverez rien de tout cela dans les *Squelettes fleuris*. Il ne sait que son cœur et les douces cadences qui y résonnent. Page joli, servant de tendresse, il dit le charme léger des dames en atours, des bouches roses, des oiseaux et des fleurs. Une féerie câline anime ses paysages. Elfes et ondines y évoluent. Et de prestigieux, de surannés mirages font attentifs ses yeux. Ah! les agiles, les claires mélodies qu'il nous apporte.

Ritournelles, cadences et lais, les pieux artifices d'une harmonie savante autant qu'exquise, agrémentent ses vers. Chez d'autres, tout est couleur, éloquence ou force. Chez lui tout est musique. Les rires tintent doux; les larmes finissent en vocalises. Mais l'enfant amoureux est grave aussi parfois. Il semble qu'en ce recueil l'inspiration ait rôdé autour de la mort spécieuse et parée. Oui, il sait la caresse des corps, des sourires et des ivresses, mais le pressentiment du squelette sous les chairs splendides le préoccupe. Si bien que pensif, il s'arrête souvent d'être heureux à cause du fixe regard de la mort qu'au milieu des pampres et des velours, inopinément, il a surpris. Voici l'une des meilleurs pièces du livre :

Mon mignon amour, si gentil fol, si frêle
en pourpoint de soie à pointes de velours
qui souriait trop naïvement pour elle,
je l'ai perdu, ô gai! mon mignon amour.

A la corde de tes cheveux tressée
j'ai dû l'accrocher au paradis :
sa petite âme est aux harpes bercée,
mon cœur ne sait plus battre comme jadis.

Et ce soir enchanté de cloches sages,
quand tu es venue en robe à clochetons
comme aux images des missels moyen-âge,
ce soir chanteur de cors, tontaine, tonton,

tu n'as pas vu que cette rose à ma lèvre
(ah! vierge folle de vertu)
tu n'as pas vu que c'était mon amour frêle
qui te tirait sa langue de pendu.

***

Nul, ces temps-ci, n'excita, autant que Francis Jammes, de tumulte. Les uns ne virent en lui qu'un provincial niais, les autres voulurent y reconnaître une astucieuse roublardise.

Pour nous, nous nous flattons d'avoir été des premiers à saluer en lui un grand poète. Nous ne croyons pas que pareille sensibilité se soit déjà révélée en art. Jammes sait animer toutes choses. Un cœur et des soucis battent dans les pierres. Il en devine l'angoisse. Il n'ignore pas la joie des pigeons qui sont comme des fleurs. Il s'émeut au paisible bonheur des petites gens qui l'entourent. Et pour activer davantage le jeu de ces affections, il unit en d'imprévues et subtiles accordailles le passé au présent. La vie des choses mortes se mêle à celle des choses actuelles. Troublante fusion! Les objets usuels lui suggèrent de parallèles émotions dans les siècles révolus. D'obscures métempsycoses le hantent et son âme ainsi, inquiète et tendre, vit dans une anxieuse et permanente alternative. Tous ne l'ont pas compris ou trouvé malin. Certains qui d'ailleurs pour les beaux-arts exigent une préalable initiation, réclamaient des éclaircissements. Que la *Naissance du poète* leur en puisse tenir lieu.

Ce petit livre constitue la synthèse de son œuvre. Il y résoud son effort en de lumineux paradigmes. Les ressorts de son talent s'y dévoilent. Au contraire du spinoziste qui fond toutes les choses en l'unitaire et fondamentale idée de Dieu, Jammes, par un panthéisme inverti, s'unit aux choses par les affinités d'émotion qu'il se découvre avec l'univers. Lorsque, dans la *Naissance du poète*, il déroule, en radieux apologues, la graduelle et *élémentale* formation de l'âme lyrique, il ne fait que donner le motif et la raison d'être de son art. Le poète est un être collectif. S'il peut comprendre la mer et les processions des campagnes, la terre et les bateaux, les arbres et les ruisseaux, les joncs, c'est qu'une vertu commune les enflamme et que rien n'en pourrait détruire la substantielle, l'originelle solidarité. Ceci explique aussi l'impression de grande force naturelle qu'à lire les vers du poète d'*Un jour*, on éprouve. Afin de terminer plus efficacement cet article que nous voudrions de prosélytisme, laissons Jammes chanter lui-même et nous expliquer l'obscure participation qu'à la formation de l'âme du poète les noyés, du fond des eaux, affirment.

Nous vivons dans la mort, comme les grands poètes :
dans la mort transparente et saine de l'eau,
et nous n'entendons plus le murmure des terres,
et le ciel de la nuit fait le jour dans les flots.

Nous avons été déchirés par des requins,
comme le poète par l'homme, et avons nourri
des huîtres, des araignées, des oursins
et des pieuvres qui rougissent comme des femmes qui scurient.

Nous sommes noyés dans la mer, comme il est noyé
sur la terre, et nos lambeaux s'incrustent aux rochers
comme des Prométhées dont le foie est rongé
par l'amour de la tendre et chaste bien-aimée...

Mais nous nous vengerons et quand la bien-aimée
tendra sa bouche à l'eau pour y boire notre sang
qui s'y épand en gouttes, nous laisserons, en pâlissant,
glisser des roses d'or sur sa gorge gonflée.

Et petit à petit, comme des bras de femme,
les algues nous entoureront, entoureront;
et nous en sentirons bientôt jusqu'au front,
puis elles nous lieront doucement jusqu'à l'âme.

RACHILDE

Les Hors-Nature, *Mœurs contemporaines.*

Paris, *Mercure de France*. 1 vol., 380 p.

Histoire de deux frères dont l'aîné aime d'amour le cadet, un des Esseintes très beau, enfant gâté. L'aîné, un austère savant, maître jusqu'au bout de sa passion, étrangle le plus jeune pour empêcher l'incendie d'atteindre ce bel enfant, sensible comme une femme. Une fort belle apothéose de donjon flambant encadre cette fin, qui n'émeut pas.

Je m'excuse de narrer aussi sèchement ces trois ou quatre cents pages qui valent qu'on les exècre, ce qui est beaucoup.

Rachilde incarne avec grâce, avec art parfois, et avec un charme très... femellien, la dégénérescence des classes oisives.

Imagination exaltée pour des joies ou des souffrances puériles, impuissance des instincts naturels, nervosités exacerbées, il faudrait la force et le mépris d'un paysan du Danube pour étoiler tout cela, comme on casse un miroir, d'un coup de poing de nature et de santé. Ce joli joujou artistique amuse comme un conte de fées, un conte de gnomes plutôt, le conte d'une société restreinte, anormale, bâtarde et châtrée d'intimités fortes et confiantes, parvenue au cauchemar à force de vie factice, faites de rien, de sensations affinées, artificielles comme les fleurs de serre qu'elle aime. De tout temps on aima les contes de fées. Ceux-ci les remplacent désavantageusement.

L'étiquette de « mœurs contemporaines » accolée au roman me paraît audacieuse. Parce qu'il y a des malades dans les hôpitaux et des fous en notre siècle, et parce qu'on rencontre quelques détraqués sur son chemin, il faudrait accuser toute une époque?

Mais même parmi nos plus infects égoïstes, même chez les bourgeois les plus capitonnés d'ennui, on trouve encore un peu de sens vital — assez pour qu'il reste l'espoir de leur faire comprendre un jour des idées saines et admirer de réelles beautés.

Je ne vois pas encore chez mes contemporains beaucoup de grands seigneurs d'ancienne ou de fraîche date « atrocement » épouvantés de voir un des leurs dire une sottise devant des villageois et croire que « leur blason se couvre de boue » parce qu'un jeune homme a la plaisanterie un peu féroce !

Je m'aperçois même qu'il est peut-être naïf d'exécrer tout cet étalage d'émotions violentes suscitées par des malheurs purement conventionnels, ou d'enthousiasmes excités par d'assez minces beautés partielles, et de partir en guerre contre d'aussi maladifs élans. La forme parfois belle de ces scènes futilement dramatiques faisait espérer un art plus intéressant.

Peut-être cette déception seule inspire-t-elle colère.

CHANTS LITURGIQUES

Dans une petite chapelle de dominicaines, ornée d'affreuses statues peintes et de puérils bouquets artificiels, une heureuse novice, en costume de mariée, prie. Autour d'elle, toute la tribu de ses parents, — depuis les aïeuls en qui une sensibilité un peu enfantine a remplacé les sentiments forts, jusqu'aux arrière-cousins agacés par le décor ultra-rustique et les interminables allées et venues des sacristines affairées, laides, sèches, dérangeant les rangs serrés des chaises ; — toute la tribu prie aussi, tant bien que mal. Tout à coup le soleil s'est mis à briller à travers les fenêtres ouvertes du chœur des religieuses. La chapelle des « profanes » reste dans l'ombre, mais au fond, derrière l'autel, s'est illuminée la grande grille à croisillons qui sépare le cloître du monde des vivants. Subitement, poussés par on ne sait quel instinct qui attire tous les êtres vers ceux qu'agite une émotion intense, les profanes se sont levés. Les deux pieds sur leur banc, tapissant de leur silhouette de curieux les murs trop bas de la petite église, ils regardent au delà des grilles la file de novices s'avançant lentement. Leurs robes de laine blanche, leurs voiles et leurs guimpes du XIIIe siècle, vivement éclairées, se détachent sur des murs, blancs, eux aussi, et dépourvus d'ornements. A l'intérieur du cloître, la grande pensée de la pauvreté a remplacé l'insuffisance des notions esthétiques, tout est harmonisé en une simplicité qu'un rayon de soleil exalte jusqu'au sublime. Très simplement aussi, les religieuses — j'allais dire les âmes du XIIIe siècle, — se sont mises à chanter les hymnes que la liturgie indique pour ce jour-là. Parmi ces femmes, un petit nombre sont musiciennes, les autres chantent comme elles prient, du mieux qu'elles peuvent, *sans art*. Sans art : on ne sent aucune préparation autre que celle de l'ensemble, aucune inflexion voulue, aucune préoccupation du chant en lui-même. Parmi les méandres compliqués de la musique des temps gothiques, des « longues » et des « brèves », les voix montent et descendent avec la sûreté de l'habitude. Sans penser aux humains qui les écoutent, les recluses laissent machinalement s'épanouir leur piété en notes douces, profondes, tranquilles, involontairement expressives comme le sont les nôtres quand, tristes ou joyeux, nous chantons sans presque nous en apercevoir. Les paroles sont distinctes, les voix sont pures, et les antiques mélopées se déroulent, contant, mieux que n'importe quel poète ou quel cérébral analyste, l'âme des siècles passés, plus lente en ses extérieures émotions. Plus lente, autre, qu'importe ! telle qu'elle fut, elle anime encore une partie des êtres d'aujourd'hui, réfugiés dans l'idéal ancien, parce qu'ils n'ont pas trouvé l'idéal nouveau.

Il est vrai que celui-ci ne court pas les rues, et qu'il est terriblement malaisé de le décrocher, de le concrétiser, de le chanter surtout. Ces simples filles ont cru en trouver un, et elles extériorisent ce qu'elles sentent sans y ajouter le fard d'aucune pensée d'art. Perchés sur leurs chaises ou appuyés sur le bord d'une fenêtre haute, les assistants les suivent de tous leurs yeux, de tout leur être, pris d'un émoi inconscient. C'est de la vie chantée, c'est une minute de joie collective exprimée en naïve beauté. Ce jour de noces spirituelles, réveillant les souvenirs et les ferveurs des plus ternes cœurs de nonnes, a rendu les voix plus vibrantes, et nos exigeants désirs modernes « d'impressions » sont satisfaits.

Car nous ressemblons à des chats qui se frottent à leurs maîtres pour que plus facilement se dégage l'électricité et la chaleur qui est en eux : nous nous précipitons vers tout ce qui semble contenir un peu de joie absolue pour que toutes les parcelles de bonheur que nous contenons se condensent en une sensation totale en touchant à ce contagieux enthousiasme d'autrui.

Et malgré nous, malgré l'émotion annonciatrice de ces condensations possibles, nous restons tristes comme si nous n'avions entendu que de lointaines promesses presque impossibles à réaliser. Il faut tant de force pour vivre l'absolu que nous pressentons, pour atteindre cette orgueilleuse sainteté qui abritait à la fois les âmes du moyen âge contre les dépendances et contre les responsabilités. Nous savons qu'illusoire ou trop exclusivement spéculative était la grande unité qui les protégeait contre eux-mêmes et contre les autres. Mais pour ressentir l'intensité d'exaltation qu'elle suscitait, pour la chanter, nous sommes encore impuissants. Un instinct pousse tout le siècle vers d'aveugles affirmations de fraternité, comme si de là devait venir la lumière. Et peut-être l'*Ode à la Joie*, à l'amour universel de la IXe symphonie nous émeut-elle comme la plus intime expression de l'idéal de notre époque. Pourtant, pourtant ! elle ne nous suffit pas encore. A travers toutes ces fraternités, au-dessus de tous ces liens d'espèce, de race, de patrie, de classe, de profession, de famille dont nous sentons en nous l'unité, dominant l'unité de notre moi et nous imposant la conscience despotique et bienfaisante de notre dépendante et fragmentaire existence, nous voulons sentir et adorer une unité plus grande encore.

Si petits que nous soyons, il faut que nous nous sentions nécessaires, et nécessaires à une grande chose, à une chose infinie. Nous étions les serviteurs et les enfants d'un Dieu, « nous portions la livrée d'une grande maison », par l'amour et par le travail nous faisions partie du ménage divin, de la grande et sévère firme « Dieu et Cie » et en ne travaillant que suivant notre seule fantaisie, fût-ce pour les siècles à venir et pour la terre entière, nous avons le sentiment d'une déchéance. Napoléon n'héroïsa des millions d'âmes que parce qu'il était né porteur, condensateur pour ainsi dire, d'une des grandes paroles du Destin, de cet « il faut » que quelques-uns de nous sentent plus que d'autres, et que nous appelons volonté, — de cette Nécessité qui nous rend presque sourds à nous-mêmes et sans laquelle aucun effort ne nous paraît bon, noble, suffisant. Les classes travailleuses, les mères, tous ceux qui luttent pour conserver la vie de leur esprit, de leur cœur ou de leurs entrailles, tous ceux-là portent en eux la grandeur d'une inconsciente obéissance à la Nécessité, et on dirait que le despotisme tangible et extérieur de ce qui les fait agir les ennoblit. L'artiste qui crée parce qu'il ne peut faire autrement, parce que « c'est plus fort que lui », celui-là seul, nous émeut.

Et c'est cette grandeur qui nous remue encore aujourd'hui dans le chant de ces nonnes, vraies vestales d'un feu sacré dont elles conservent les dernières étincelles. Mais nous ne leur avons pas abandonné, avec les vieux symboles, la fierté de nos destinées. — Si nous ne connaissons plus cette tyrannique volonté de Dieu, arbitrairement imposée et comprise, humiliante parce qu'elle était fantastiquement interprétée, nous avons en nous, toujours plus puissant, le sens du nécessaire des choses. Et c'est à celui-là que nous voulons obéir, celui-là en lequel nous pouvons nous réfugier comme en une souveraine Sécurité lorsque les partielles tyrannies des solidarités humaines nous humilient de leurs mesquins esclavages.

Depuis les nombreuses irresponsabilités jusqu'aux plus faibles liens de ces despotiques solidarités, dans toutes ces lois dont le réseau nous enserre et que nous découvrons peu à peu, les respectant désormais sans les craindre, nous obéissons à un maître infini. Est-il un, est-il multiple, est-il bon, est-il seulement une affirmation sans l'ombre d'aucune négation? Nous n'en savons rien. Quelques-uns sentent en eux des commandements impérieux, ils les tiennent pour sacrés, et pour eux disparaissent les contingences, les hasards et la fantaisie. S'ils sont artistes ils émeuvent sans presque le savoir et c'est ce grand art-là qu'il nous faut. Grand, tragique ou simple, rieur, il naîtra, il commence à naître parmi nous, car le passé n'a pas absorbé nos forces. Au-dessus de nos impuissances planent de toujours plus claires vérités, au fond de nous s'éveille, toujours plus impatient, le désir de les vivre, et ni dans l'art ni dans l'existence nous n'avons renoncé au symbole de l'aigle volant vers le soleil par-dessus toutes les misères et toutes les beautés d'un monde. Que viennent encore quelques générations chercheuses de lois, et avec l'orgueilleuse joie de ces filles qui chantent : « Vous êtes ma part, ô seigneur ! » nous pourrons dire : « O monde, monde entier, tu m'appartiens ! car j'ai pressenti toutes tes impulsions, elles traversent mon être, et c'est à ta vaste et mystérieuse Unité que j'obéis en croyant en moi-même, « en acceptant le poids souvent lourd des imparfaites fédérations d'âmes et de corps ». Et peut-être qu'alors, très facilement, nous formulerons des hymnes dont le rythme ne nous lassera jamais, parce qu'il sera apparié à la fois aux mouvements du monde et de notre propre vie.

Aux heures tristes où rien autour de nous ne s'éclaire, l'art exaltera encore en nous ces vieux mots consolateurs, empreints d'une plus réelle, d'une plus rigoureuse signification. O belle et inconnue Nécessité, fais de moi ce qu'il te plaira. Sois ma part comme je suis la tienne, régis-moi. « PORTIO MEA, DOMINE. »

Concours de l'Académie.

La classe des Beaux-Arts de l'Académie royale de Belgique a arrêté comme suit le programme des concours pour 1897 :

Partie littéraire. — 1[re] question : Faire l'histoire de l'architecture qui florissait en Belgique pendant le cours du XV[e] siècle et au commencement du XVI[e], architecture qui a donné naissance à tant d'édifices civils remarquables, tels que halles, hôtels de ville, beffrois, sièges de corporations, de justice, etc.

Décrire le caractère et l'origine de l'architecture de cette période avec dessins et croquis à l'appui.

2[e] question : Quel est le rôle réservé à la peinture dans son association avec l'architecture et la sculpture comme élément de la décoration des édifices?

Déterminer l'influence de cette association sur le développement général des arts plastiques.

3[e] question : Faire l'historique, au point de vue artistique, de la sigillographie dans les anciens Pays-Bas.

4[e] question : Faire l'histoire de l'influence de l'école de David sur l'art belge.

La valeur des médailles d'or présentées comme prix sera de 1,000 francs pour la première question, de 800 francs pour les deuxième et troisième, et de 600 francs pour la quatrième question.

Architecture. — On demande un projet de nymphée ornée de tout ce que la nature et l'art offrent pour ce genre d'édifice.

Le dessin (plan, coupe et élévation) ou la maquette sera à l'échelle de 2 centimètres par mètre. — Prix : 1,000 francs.

Musique. — On demande un trio pour piano, violon et violoncelle. Prix : 800 francs.

Voici le programme des concours pour 1898 :

Partie littéraire. — 1[re] question : Quelles sont les analogies ou les différences qui existent entre l'allégorie et le symbole? Établir et caractériser, par des exemples empruntés à l'histoire de la peinture, les éléments essentiels qui rapprochent ou distinguent ces deux conceptions esthétiques.

2[e] question : Faire l'histoire de la céramique au point de vue de l'art, dans nos provinces, depuis le XV[e] siècle jusqu'à la fin du XVIII[e] siècle.

3[e] question : Ecrire l'histoire des édifices construits place de l'Hôtel de Ville à Bruxelles, après le bombardement de 1695. Exposer les faits, donner une appréciation esthétique des bâtiments et faire connaître leur importance au point de vue de l'histoire du style architectonique auquel ils appartiennent.

4[e] question : Faire l'historique de la partie spécialement musicale de la chanson flamande (origine des mélodies et des formes rythmiques), depuis le haut moyen âge jusqu'aux temps modernes.

Prix : 800 francs pour la première question; 1,000 francs pour chacune des trois dernières.

Art appliqué (gravure en taille-douce). — On demande le portrait en buste, gravé en taille-douce, d'un Belge contemporain, ayant une notoriété reconnue dans le domaine politique, administratif, scientifique, littéraire ou artistique. Prix : 800 francs.

Sculpture. — On demande un bas-relief (à figures demi-nature) représentant la Belgique recevant les nations étrangères à l'occasion de l'Exposition internationale de Bruxelles : Prix : 800 fr.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Directeurs et Acteurs.

Combien de temps à l'avance un artiste dramatique doit-il prévenir son directeur de son intention de quitter le théâtre où il est engagé verbalement.

Telle est la question de droit soumise, à propos d'un procès Rochard-Volny, à l'appréciation de la première chambre du tribunal civil de la Seine.

M. Sardou, sollicité par M. Volny de donner son opinion dans l'affaire, a adressé à l'artiste une lettre ainsi conçue :

MON CHER VOLNY,

Je vous renvoie l'acte d'assignation de M. Rochard; après en avoir pris connaissance, j'y vois que M. Rochard invoque en sa faveur un prétendu usage du théâtre qui obligerait les contractants à s'aviser trois mois à l'avance de leur intention formelle de ne pas rester liés par tacite réconduction. Je n'ai jamais eu connaissance d'un usage tel que celui-ci, tandis que j'ai toujours vu, dans les conditions qui vous liaient à M. Rochard, qu'il vous suffisait de l'avertir quinze jours à l'avance pour vous trouver dégagé de toute obligation envers lui. Vous pouvez être assuré qu'il n'aurait pas manqué d'en user ainsi avec vous s'il avait été dans le cas de vous congédier.

Mille amitiés,

(signé) SARDOU

L'affaire a été plaidée jeudi à la première chambre du Tribunal de la Seine, où Me Carraby s'est présenté pour M. Rochard et Me Florimond-Desjardins pour M. Volny.

A huitaine pour jugement.

PETITE CHRONIQUE

La maison Breitkopf et Haertel va publier le *Poème* pour violon et orchestre de M. Ernest Chausson qu'Eugène Ysaye a joué deux fois avec un succès triomphal à Paris.

A propos de ce dernier, annonçons qu'il vient de signer, pour la saison prochaine, à des conditions exceptionnellement brillantes, un engagement pour cent concerts à donner en Amérique.

De même que les années antérieures, l'intendance du théâtre royal de Munich profite des fêtes de Bayreuth pour annoncer une série de représentations modèles à Munich. Pour ceux de nos lecteurs que la chose intéresse, voici les dates de ces représentations consacrées à Wagner et Mozart :

De Wagner : *Rienzi* (10 août et 2 septembre); le *Vaisseau-Fantôme* (3 août et 7 septembre); *Tannhœuser* (31 août et 14 septembre); *Lohengrin* (24 août et 9 septembre); *Tristan* (5, 12, 19, 26 août et 5 septembre); les *Maîtres Chanteurs* (8, 15, 22, 29 août et 12 septembre).

De Mozart : *Idoménée* (1er et 17 août); l'*Enlèvement au Sérail* (14, 18 août et 8 septembre; les *Noces de Figaro* (17, 21 août et 1er septembre); *Don Juan* (14, 28 août et 4 septembre); *Cosi fan Tutte* (11, 25 août et 11 septembre).

M. Nikisch, le célèbre capellmeister du Gewandhaus de Leipzig et de la Philharmonie de Berlin, vient de clôturer par un très grand succès la série de concerts qu'il a dirigés au Cirque-d'Hiver, à Paris. Malgré les appréhensions que la nationalité des musiciens de l'orchestre avaient fait naître et qui avaient même, dit-on, attiré l'attention du préfet de police, c'est par un triomphe unanime que cette manifestation artistique a été accueillie. Voici enfin déraciné le préjugé qui arrêta stupidement naguère les représentations de *Lohengrin* inaugurées par M. Lamoureux. On prévoit désormais comme possibles des représentations allemandes des œuvres de Wagner.

Les musiciens ont particulièrement apprécié, dans cette très intéressante suite d'auditions, l'ardeur du quatuor et la puissante sonorité des cuivres. M. Nikisch conduit son orchestre en véritable virtuose et a fait entendre maints détails d'instrumentation qui passent généralement inaperçus. La liberté avec laquelle il dirige les symphonies de Beethoven a excité particulièrement l'intérêt et la curiosité.

M. Nikisch a tenu à faire dans ses programmes une assez large place aux compositeurs français. Parmi les œuvres qu'il a exécutées avec le succès le plus complet figuraient la *Jeunesse d'Hercule* de Saint-Saëns, le *Camp de Wallenstein* de Vincent d'Indy et la Symphonie d'Ernest Chausson.

La ville de Paris vient d'acquérir le grand bas-relief en céramique polychromée de M. Alexandre Charpentier, *Les Boulangers*, actuellement exposé au Palais du Champ-de-Mars. L'État est en négociations avec l'artiste pour l'achat de sa fantaisie *Narcisse*, exposée au même Salon.

On commencera sous peu les travaux préparatoires à l'édification du *Monument aux Morts* du sculpteur Bartholomé. M. Formigé, architecte chargé du service des Promenades, — cette qualité fait rêver, — a pris avec l'artiste les dernières dispositions en vue d'une mise en œuvre immédiate. C'est, on le sait, au Père-Lachaise que sera érigé le monument. Nous en avons vu ces jours-ci, dans l'atelier de M. Bartholomé, le plan définitif qui fait pressentir un ensemble tout à fait impressionnant.

La quatrième livraison d'*Art et Décoration* (Paris, 13, rue Lafayette) est consacrée aux Salons de Paris. Elle contient, magnifiquement illustrées, des études sur la Peinture décorative, sur l'Orfèvrerie et les bijoux, sur la Sculpture décorative, sur la Tapisserie et la Broderie, etc., signées P. Leprieur, R. Binet, G. Soulier, Marius Vachon, H. Fierens-Gevaert et G. Migeon.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie.

Juin

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 23. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 6 JUIN 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Le Salon du Champ-de-Mars.

Ce qui domine de haut, en ce Salon du Champ-de-Mars que la médiocrité et les redites envahissent, parasites redoutables, d'année en année davantage, c'est, faut-il le dire? l'admirable carton de Puvis de Chavannes destiné au Panthéon.

Souffrant, le maître n'avait pu terminer son œuvre pour l'ouverture, et l'Exposition semblait découronnée. Voici, depuis quelques jours, la toile en place, au haut de l'escalier d'entrée où se hâtent, tous les ans, lés regards impatients. Et bien que la vaste composition ne vive encore que du prestige des lignes et du rythme des arabesques, on peut affirmer que l'artiste n'a jamais déployé plus de maîtrise, plus de jeunesse de pensée unie à pareille noblesse du style.

« Ardente dans sa foi et sa charité, Geneviève, que les plus grands périls n'ont pu détourner de sa tâche, ravitaille Paris assiégé et menacé de la famine. » Tel est le sujet du triptyque qui, bientôt, complétera la décoration du Panthéon. Debout dans une barque vers laquelle s'avance, respectueuse, la foule, la sainte préside, en un geste de bénédiction, au débarquement des sacs de blé et des amphores de vin que se disputent les affamés. Dans le fond, le mur d'enceinte de Paris et quelques monuments d'architecture, sobrement et grandement indiqués. L'ensemble est digne du maître dont s'honore la France, et d'un équilibre si parfait qu'il ne semble pas possible de déplacer, sans en rompre l'harmonie, le moindre détail de la composition.

Le souffle d'art que dégage cette œuvre limpide renverse les frêles édifices environnants. Et l'on s'étonne que les mêmes halls renferment, à côté d'une inspiration si haute, de sentimentales ou vulgaires niaiseries telles que ce cuirassier de Carolus-Durand dont les yeux mouillés et levés au ciel sont pour ravir d'extase les bonnes d'enfants, ou ces plafonds de Dubufe, agrandissement de couvercles de boîtes de dragées. Le Salon du Champ-de-Mars a décidément ses Bonnat et ses Jules Lefebvre, indéracinables. En moins grand nombre, je le veux bien, mais plus absorbants et accapareurs, le règlement ne limitant pas le chiffre des toiles à exposer par les sociétaires.

Dans l'encombrement des banalités courantes, quelques envois marquent. Les signatures? Celles que vous

connaissez, que la *Libre Esthétique* a rendu populaires à Bruxelles : Carrière, Besnard, Lerolle, Cottet, Jacques Blanche, Thaulow, Ménard, Maurice Denis. Celles, en outre, de quelques peintres belges qui font bonne figure et sont très appréciés : Claus, Frédéric, Verstraeten, Courtens, Willaert, Buysse, Marcette, Trémerie, Evenepoel. Mais déjà la lèpre du pastiche gagne de proche en proche. Et si, jadis, Whistler, Puvis de Chavannes et Gustave Moreau avaient leurs imitateurs, voici que Cottet trouve en M. Chevalier un disciple trop fidèle, que les brumes de Carrière ont envahi les toiles de M. Berton, que Ménard se mire dans les compositions de M. Dauchez, que les clairs de lune de M. Krook reflètent à miracle ceux du bon Thaulow. Il y a un sous-Brangwyn qui s'appelle Jules Guérin, un sous-Ranson qui est Russe et répond au nom de Botkine. Il y a des sous-Gauguin, et les sous-Monet foisonnent.

Passons, et dans ces carrefours de Bondy choisissons quelques points de repère.

Le *Christ en croix* de Carrière est incontestablement l'une des œuvres d'art du Salon. Par le sentiment et l'expression, il s'élève au-dessus de tout ce qui l'environne. Comme peinture, il demeure dans la note grise, fuligineuse, affectionnée par l'artiste. C'est un camaïeu, ou un dessin rehaussé, mais non un tableau proprement dit. Des admirateurs de l'artiste ont formé le projet de l'offrir au Luxembourg et ont ouvert, discrètement, une souscription dans ce but. Les deux toiles de Carrière acquises précédemment par l'État, la *Mère* et les *Portraits* qui furent exposés en 1894 à la *Libre Esthétique* me paraissent supérieures au *Christ*. Mais il serait intéressant de voir au Musée cette manifestation d'une évolution nouvelle de l'artiste, qui ne sera probablement pas la dernière.

Les œuvres de Besnard, dont la plupart ont été récemment exposées à Bruxelles, ont été analysées ici même en détail. L'artiste a ajouté aux portraits admirés à la *Libre Esthétique* celui du D[r] Calot, de Berck-sur-Mer, et le *Portrait de M[me] L...*, en robe rose, fort élégant en ses lignes souples et son coloris chatoyant.

Les portraits de M. Blanche sont, de plus en plus, inspirés des maîtres anglais du siècle dernier. Il y en a un, celui de la *Petite fille au chapeau*, qui paraît détaché de la *National Gallery*. Cette absence de personnalité est presque un phénomène. Elle n'empêche pas, au surplus, M. Blanche d'être fort habile en son métier et souvent heureux en ses groupements ingénieux de personnages. Tels ses *Portraits dans un intérieur*, qui valent le *Portrait du peintre Thaulow et de sa famille* exposé l'an passé.

Citons encore, parmi les portraitistes qui savent donner autre chose à leurs modèles que la « ressemblance garantie » et dont chaque toile a une valeur d'art, M. Alexander, si raffiné en ses gammes assourdies, si consciencieux dans la simplification des attitudes et du geste; M. Boldini, exubérant, au contraire, et ne reculant devant aucune audace pour sortir de la banalité; M. Aman-Jean, dont la figure principale s'encadre des symbolisations de la Beauté et de la Poésie; M. Lerolle, dont l'importante exposition montre un artiste de goût et de savoir; M. de la Gandara, dont la mièvrerie s'allie assez heureusement au monde dont il est l'historiographe; M. Roll, qui a peint le portrait de Rochefort avec un brio étonnant; M. Simon, enfin, un peu caricatural dans ses *Marguilliers* aux noirs veloutés, mais sobre et d'une émouvante sincérité dans les *Portraits de famille* qu'il dispose, sans apprêt et sans pose, avec un naturel et une vérité d'expression rares, dans la claire atmosphère d'un atelier d'artiste.

Ce sont des portraits aussi qu'expose M. Maurice Denis, mais ici la reproduction du modèle n'est guère qu'un prétexte pour établir une composition attachante par la ligne et par la couleur. S'il est permis de ne pas s'enthousiasmer à la petite toile qui représente l'artiste lui-même et sa femme attablés en plein air, à la fin d'un repas, en un décor nocturne quelque peu épais, il faut reconnaître que le *Portrait de M[lle] Y. Lerolle en trois aspects*, de même que les *Figures dans un paysage de printemps*, ces deux toiles traitées en des tons d'une harmonie et d'une délicatesse extrêmes, comptent parmi les plus savoureux morceaux de peinture du Salon.

Enfin, parmi les étrangers, Guthrie se maintient au bon rang avec ses portraits de M. Sinclair et de M[me] Ed. Martin, tous deux traités en un chromatisme harmonieux et tranquille, et M. Zorn s'affirme, en un superbe portrait de femme, peintre de style.

L'exposition de Ch. Cottet n'a peut-être pas la variété et l'imprévu de ses envois précédents. On y sent quelque peu la hâte d'une production superficielle. Il y a, néanmoins, parmi telles de ses toiles, de belles qualités de peintre. L'artiste se dégage des noirs qui obscurcissaient sa palette et l'harmonie de ses paysages maritimes s'enrichit de colorations franches d'un effet superbe.

Avec le panneau décoratif *L'Automne* et les beaux portraits de René Ménard, avec quelques-unes des impressions crépusculaires de Thaulow, avec d'anciens Cazin auxquels elles s'apparentent, avec la grande composition de Brangwyn *Les Moqueurs*, un peu papillotante mais si riche et si chatoyante en son coloris de cuirs mordorés, de feuillages d'automne et de géraniums, avec quelques Raffaëlli (bien commercialement encadrés), les œuvres que nous venons de citer forment le noyau de ce Champ-de-Mars qui s'officialise de plus en plus. A part cette petite aristocratie, on retombe dans le flot des œuvres estimables dont il n'y a à louer que l'habileté de métier. Le Champ-de-Mars, à cet égard,

n'a rien à envier aux Champs-Elysées. Il semble que peindre soit devenu, à en juger par le nombre des exposants, la chose la plus aisée du monde. Mais c'est désormais un sport plutôt qu'un art, et avec quelque entraînement on arrive sans peine à bâcler annuellement la douzaine de toiles indispensable pour faire figure dans les Salons de mai.

La sincérité et la simplicité de nos artistes belges les font remarquer dans la Corbeille bruyante de ces agents de peinture. Et ce sont ces dons paisibles qui mettent en évidence, cette année, ceux des nôtres que nous citions plus haut, bien que les emplacements qu'on leur a octroyés ne leur soient pas, en général, favorables. Les béguinages, les canaux sommeillants, les quais déserts de MM. Willaert, Trémerie et Buysse ont été particulièrement remarqués et cités avec éloge. Ils apportaient parmi la gaîté souvent factice des sites du Midi le recueillement de nos villes de rêve et de prière, Bruges-la-Morte et Gand-la-Silencieuse, fidèlement exprimées par des artistes épris du mystère de leurs coins d'ombre et qui n'ont pas cherché à en dissimuler la poignante mélancolie.

IMPRESSIONS D'ARTISTE

Ansbach.

Le soir tombe sur ce dimanche silencieux et la petite ville, muette comme une bourgade hollandaise, va se bercer tantôt aux rêves des splendeurs abolies. Les maisons sont closes. Le Château désert sommeille. Sous les tilleuls du jardin public, les accords cuivrés de la musique militaire viennent de s'éteindre. De rares passants errent furtifs dans l'enchevêtrement des ruelles capricieuses. Seul, le pas cadencé et lent des chevau-légers en permission de neuf heures, avec son cliquetis d'éperons et parfois le frôlement d'un fourreau d'acier sur le pavé sonore, trouble la paix mélancolique des carrefours. Dans son armure d'or neuf, le chevalier qui surmonte la fontaine du margrave Georges préside à cette vesprée solennelle et son geste de bataille s'apaise dans l'ombre grandissante.

Au delà du pont, de la route qui mène aux casernes dans la fraîcheur des prés et des cultures maraîchères, le regard embrasse toute la ville, apparue tragique de solitude, d'effritement, d'abandon. Par dessus le rideau de saules dont les basses branches trempent dans les eaux paresseuses de la rivière, l'église de Saint-Jean dresse ses deux tours inégales. Plus loin, les trois pinacles et la dentelle des balustrades de Saint-Gombert se découpent sur l'azur glacé du ciel avec la netteté d'une eau-forte. Amassée à la débandade autour des deux édifices, les maisons semblent, de leurs petites fenêtres où brille çà et là une lueur, regarder avec méfiance l'étranger qui cherche à pénétrer leur secret. Murs de pisé, pignons nus armés de contreforts, toitures démesurées aux lucarnes fendues en œil de requin et posées de guingois sur des étais branlants, balcons envahis par une végétation parasite impatiente de ruines, forment un décor couleur d'ocre, de feuille morte et de rouille, infiniment triste et doux, que les cheminées blanchies au lait de chaux, seules vivantes dans l'agonie universelle, mouchettent de points clairs.

Derrière les remparts, à l'extrémité de la ville, la lune se lève, gigantesque, et l'orangé éclatant de son disque fait pâlir davantage le rouge-brique des toitures. Sanglé dans son uniforme émeraude, un soldat, sabre au clair, le shapska sur la tête, monte la garde à la porte du quartier. Au loin, une flûte module. Une à une, les étoiles s'allument et la nuit descend lentement sur le paysage immobile.

Baden-Baden.

Du fracas des hôtels, dans l'empressement des garçons effarés, dans le vacarme des claquements de fouet, des grelots, des sonneries de cornets de poste, les baigneurs se sont jetés dans les voitures qui vont les mener à l'hippodrome d'Iffezheim. Et sur la route déclive d'Oos, incendiée par un soleil d'août, le cortège défile en tourbillon. L'allégresse des cochers donne du jarret aux chevaux. De poussives rossinantes attelées à des landaus de louage luttent de vitesse avec des anglo-normands correctement conduits par leurs propriétaires en vêtements clairs, feutrés de gris, la boutonnière fleurie. Des phaétons, des buggys légers comme des bicyclettes passent dans un nuage de poussière. De fins coureurs hongrois à la croupe soyeuse steppent, muscles tendus, sous leur mince harnais de cuir fauve. Tout le monde mène un train d'enfer, comme si le spectacle impatiemment attendu dans le désœuvrement des parlottes au salon de conversation et des tailles à banque ouverte allait échapper aux convoitises.

Voici, nonchalamment étendues sur les coussins des berlines, des princesses authentiques empanachées, enrubannées, fleuries, ombrelles déployées. Voici, en huit ressorts, l'éternel printemps de Thaïs plus empanachée encore, plus enrubannée, plus fleurie que ses rivales. Voici la finance viennoise, francfortoise et berlinoise. Nez abusifs. Favoris en pattes de lapin. Ventres bedonnants. Regards fureteurs. Tout l'almanach du Golgotha est représenté, depuis la tribu de Lévy jusqu'à celle de Zabulon.

De longs appels de trompe. Ce sont les mail-coachs qui descendent la côte au galop. A peine a-t-on le temps de distinguer la couleur de leur caisse laquée, la robe des chevaux disposés en damier, la livrée écarlate des valets de pied. Hourrah pour le prince de Galles qui daigne aller en personne voir disputer le prix de trente mille francs qu'il a offert à la Société des courses!

Le défilé est si compact qu'on ne distingue plus, dans l'enchevêtrement des attelages où les plus vétustes coucous frôlent les dernières créations de Belvalette, que l'éclair d'une robe blanche, que le dolman turquoise d'un officier de hussards penché sur le trot allongé de ses trakènes.

— Holà! gendarme, hasardâmes-nous, quand le dernier véhicule de ce vertigineux cortège eût disparu avec un scintillement de gourmettes et de chaînes. Nous sera-t-il permis maintenant de monter à Bade?

Rivé à sa consigne, le pandore hésitait. Les jours de courses, la route est strictement interdite aux cyclistes de midi à sept heures du soir. Quelque bizarre que nous parût cette prohibition, il avait fallu, sur l'injonction de l'autorité, nous y soumettre pour ne pas voir fondre sur nous le procès-verbal imminent.

La courtoisie badoise l'emporta dans ce cœur cuirassé de fourragères.

— Soit, montez puisqu'il n'y a plus de voitures. Mais soyez prudent.

Et joyeusement, une demi-heure après, nous roulions sous les tilleuls séculaires de Lichtenthal, dans l'allée dépeuplée dont les arbres, proches voisins des sapins de la Forêt Noire, paraissaient ravis d'être rendus à la solitude. Les rues étaient désertes. L'hôtel Victoria, l'hôtel de Hollande, la Cour de Bade, l'hôtel de l'Europe, tous ces vastes caravansérails en embuscade le long des avenues étaient enveloppés d'un silence sépulcral, comme si un vent de mort eût soufflé dans leurs fenêtres innombrables. Vide, le jardin du Kurhaus. Muets, les abords du Friedrichsbad. Effrayante d'abandon, la Luisenplatz. Et Bade nous apparut ainsi, débarrassée de ses hôtes, la plus jolie ville de bains du monde.

ANQUETIN

Le robuste peintre français, dont les débuts au Salon des *XX*, il y a quelque dix ou douze ans, étonnèrent quelque peu, et scandalisèrent même par l'audace de ses tentatives, notre public peu accoutumé, alors, aux hardiesses picturales d'aujourd'hui, a réuni dans la grande salle et dans une annexe du restaurant Cubat, aux Champs-Élysées, une partie de son œuvre : cinquante tableaux environ, portraits, décorations, tapisseries peintes, paysages, compositions diverses, plus une quarantaine de dessins et d'études. Pour la première fois, Anquetin apparaît dans l'ensemble de ses recherches, dans l'universalité d'une conception esthétique qui se plie à tous les genres, à toutes les exigences d'un esprit inquiet, soucieux de neuf et toujours en éveil. Et si cet ensemble donne un peu l'impression d'un éparpillement d'efforts qui gagneraient à être concentrés, Anquetin s'y révèle quelqu'un avec qui il faudra dorénavant compter.

C'est M. Arsène Alexandre qui le présente au public. En quelques notes brèves, il en dessine adroitement la silhouette : « C'est en 1887 et 1888, dit-il, que l'on vit, à l'exposition des Indépendants, les premiers essais d'Anquetin. Il y avait là de très saisissants dessins de filles assises à une table de café, dessins sur gros papier gris à peine rehaussés de pastel, qui furent remarqués pour une très curieuse acuité d'observation. Puis on commentait aussi des paysages, un *Moissonneur*, un *Boulevard*, un bord de rivière avec un bateau, peintures qui étaient traitées en tons plats très intenses, très contrastés et cernés d'un trait coloré; cela fit l'amusement d'un instant, et l'on crut devoir saluer l'avènement de l'école « cloisonniste ». Ceux qui auraient connu le chef de cette soi-disant école qui ne dura pas et n'exista guère, auraient été bien sûrs qu'il n'était pas homme à se spécialiser dans une formule, ou plutôt dans un caprice. D'ailleurs, on voyait, dès les années suivantes, des témoignages d'un désir d'activité peu commun. Anquetin demeurait fidèle, comme, d'ailleurs, il l'est demeuré depuis, à une grande simplicité de tons, ou plus exactement de dominantes; mais il poursuivait déjà la finesse et la souplesse du modelé. Un des plus beaux morceaux d'alors fut un torse de jeune fille sur un fond japonais; d'autres saisissants portraits de femmes et de filles parisiennes auraient pu dès lors mettre Anquetin au premier rang des peintres de mœurs et de types contemporains, s'il n'avait pas cherché autre chose encore et s'il n'avait été un de ceux qui se contentent de vivre sur un premier succès.

C'est alors que nous désirâmes nous rendre compte et de ses antécédents et de son avenir. Il était sorti de l'atelier Cormon depuis sept ou huit ans, et ces sept années, il les avait employées le plus consciencieusement du monde à oublier tout ce qu'on lui avait enseigné ou qu'on avait cru lui enseigner. Il avait un but, et c'est ici que l'on va croire que nous exagérons : il voulait apprendre à peindre ! C'était à faire hausser les épaules à tous les médaillés en herbe et à tous les candidats au prix de Rome.

Et ne savait-il pas peindre, celui qui déjà donnait des morceaux aussi savoureux et aussi tranchés? Point à son avis, ou du moins point assez. Il voulait acquérir de haute lutte la force et l'aisance des grands peintres de ce siècle, de Courbet, de Daumier, de Manet. Il voulait être complètement et exclusivement *un peintre*, un homme qui peint, un ouvrier qui arrive à ne plus connaître les difficultés à force de les avoir étudiées et cherchées toutes, à force d'avoir pratiqué et approfondi la partie matérielle de son métier. Voilà un programme bien simple; c'était celui de tous les peintres d'autrefois, et pourtant c'est devenu de nos jours une rareté, la peinture ayant incliné vers le charabia littéraire, et les artistes ayant eu l'habileté — si cela peut s'appeler ainsi — d'arriver beaucoup plus rapidement à la notoriété par leurs intentions que par leur savoir. Mais pour ceux qui savent que seules sont durables les choses bien faites, ces mots : un vrai peintre, ont dans leur simplicité un attrait puissant et une signification profonde.

A la première exposition du Champ-de-Mars en 1890, Anquetin avait de très intéressants pastels où l'on suivait encore son évolution : c'était deux ou trois aspects d'une femme au type oriental (bien qu'article de Paris) avec ses pommettes saillantes et ses yeux en amandes, et vêtue à larges plis d'une robe de chambre écarlate. Toujours des recherches de peintre en même temps que des observations de physionomiste; d'ailleurs, l'un est inséparable de l'autre logiquement.

Puis, l'année suivante, malgré le succès que lui avaient valu ces belles notes, Anquetin fut refusé par le jury de la « Société nationale des Beaux-Arts ». Ce fut, avec le refus du tableau de De Groux, une lourde gaffe de cette Société, que l'on avait cru tout d'abord ouverte à tout ce que la Société concurrente excluait de vraiment nouveau et artiste. A partir de ce moment, le peintre jugea à propos de ne plus chercher à exposer avant d'avoir une fois de plus traversé une période de travail avec un acharnement sans pareil. On ne vit plus que de loin en loin un morceau de lui qui attestait combien sa main devenait sûre, sa matière picturale grasse et riche, son modelé large et solide. Un portrait de lui en paysan rieur, des paysages très simples mais de grand effet, puis quelques peintures ou pastels de Parisiennes, enfin de très beaux dessins, pierre-noire ou sanguines, et deux ou trois lithographies pleines de fantaisie et de verve.

Tout ce temps était employé par l'artiste à conquérir de force, et par ses seules recherches, ce qui devrait être le fond de toute éducation artistique, et ce qu'un jeune peintre, à notre époque et avec l'enseignement officiel, ne trouve que par bribes et par surprise : assidu à l'amphithéâtre, disséquant et dessinant des muscles pendant près de deux ans, puis copiant des dessins et des peintures de maîtres, puis variant et interprétant tous ces féconds exercices, et enfin, tout en conservant et même élargissant ses facultés d'observateur, de *réaliste*, arrivant au beau style, à la libre fantaisie du décorateur. Ainsi Anquetin avait suivi la voie normale, qui est, je le répète, la voie anormale pour l'art de ce temps : ne donner carrière à sa fantaisie que lorsqu'il serait maître absolu de ses moyens. »

Les plus récentes recherches d'Anquetin ont une direction spé-

ciale : la décoration. Non la décoration nouvelle, avec l'imprévu de ses arabesques, avec son chromatisme inédit, mais tout simplement l'opulente et classique ornementation de jadis : les nobles figures à la Titien, nues ou drapées, les amours joufflus avec leurs attributs traditionnels, torches et carquois, les rinceaux et tout le rococo des architectures d'antan. C'est, certes, de la part d'un novateur, une évolution inattendue. Nous constatons, sans approuver ni improuver. L'artiste a sans doute ses raisons pour renouer ainsi le fil des traditions abolies, et il nous les dira un jour. En attendant, remarquons l'ingéniosité avec laquelle il combine en vue d'harmonies ornementales les reliefs monochromes et les savoureux régals de couleurs. Sa *Décoration pour le grand escalier du château de* ***, lentement préparée par de consciencieux et sévères dessins, et bien qu'empruntée dans quelques-unes de ses parties à telles compositions connues du Primatice et de Michel-Ange, témoigne d'un réel effort d'art, d'une entente remarquable du rythme des lignes, de l'harmonie des formes.

NOS BONS JOURNALISTES

XXe Siècle du 13 mai.

La *Victime de la Misère*, de Mlle Heyermans (une Hollandaise de Bruxelles), de beaucoup supérieure comme facture au grand nombre des œuvres du compartiment, mais dont le réalisme a plus d'audace que n'en comporte une démonstration picturale : le sujet certes est inspirateur de commisération, mais en Art la théorie de l'ilote ivre n'a pas jusqu'ici rencontré de nombreux partisans.

XXe Siècle du 21 mai.

La commission de la section hollandaise des Beaux-Arts a fait enlever de la rampe où il se trouvait placé un tableau sous lequel figurait cette mention : *Victime de la Misère*. L'œuvre — avec un tout petit o — leur avait, à juste titre, paru immorale, la toile représentant une nudité expliquée beaucoup trop par des accessoires dont un billet et un chapeau masculin.... L'œuvre, au surplus, ne valait rien par elle-même : ni dessin, ni couleur.

Paradoxes d'un Bibliophile (1).

Les coquilles sont les grains de beauté de la typographie.

***

On n'apprend la grammaire qu'en corrigeant des épreuves.

***

L'expérience est un catalogue à prix marqués.

***

Nous sommes à l'âge de papier.

***

Un collectionneur ne s'ennuie jamais.

***

Avant tout, le succès dépend, pour les hommes, de leur taille, et pour les livres, de leur format.

(1) Voir *l'Art moderne* des 26 octobre 1890, 8 février et 22 mars 1891.

***

L'histoire est une collection provenant d'une mortuaire.

***

Les œuvres galantes vieillissent vite.

***

La passion des livres est la seule qui ne soit pas ruineuse.

***

La vie est un livre dont la table des matières se trouve à la fin.

CHARLES DUMERCY

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Directeurs et Acteurs.

Le Tribunal civil de la Seine a rendu son jugement dans l'intéressant procès intenté par M. Rochard, directeur de l'Ambigu-Comique, à M. Volny, l'un de ses pensionnaires, et dont nous avons rendu compte (1). Voici les principaux motifs par lesquels le tribunal rejette la demande du directeur et donne raison à l'artiste :

« Attendu que des documents produits, il résulte que suivant conventions verbales intervenues entre Grisier, alors directeur de l'Ambigu-Comique, et Volny, ce dernier a été engagé à ce théâtre pour deux années, du 1er octobre 1894 au 15 mai 1896.

« Attendu qu'à la suite de sa reprise de possession du théâtre, Rochard a, par voie d'affiche, porté à la connaissance de tout le personnel, « qu'il se considérait comme libre de tous les engagements contractés par la précédente direction et que, dans un « délai de quinzaine, il discuterait, s'il y avait lieu, avec les « artistes et autres membres du personnel, les modifications aux « engagements existants; qu'en tous cas, il proposait à tous ceux « dont le concours était nécessaire aux représentations de la pièce « alors sur le point d'être jouée, *L'As de Trèfle*, de continuer « leur service et leur garantissait au minimum un mois d'appointements ; »

« Attendu que les engagements contractés par la précédente direction ayant été résiliés par Rochard, ce dernier ne saurait sérieusement soutenir que Volny se trouvait encore lié par eux à la date du 9 février 1896, en vertu d'un prétendu commun accord, dont aucune des circonstances de la cause ne révèle l'existence ;

« Attendu qu'à la suite de cette résiliation, Volny, qui n'avait contracté avec Rochard aucun engagement, avait repris son entière liberté d'action, et restait engagé, non pas à l'année, comme le soutient à tort Rochard, en invoquant un usage qui ne saurait dans l'espèce actuelle recevoir son application, mais au mois, conformément à l'esprit et la lettre même de l'avis porté par voie d'affiche à la connaissance du personnel ;

« Que Volny, en avisant Rochard un mois à l'avance de son départ de l'Ambigu-Comique, a donc agi dans la plénitude de son droit ;

« Attendu, d'autre part, qu'il n'est pas justifié que le départ de cet artiste ait occasionné, comme le soutient à tort Rochard, un retard de plus de dix jours dans les représentations de la pièce *Les Deux Gosses*, et ait ainsi causé un préjudice à Rochard ;

(1) Voir notre dernier numéro.

« Qu'il résulte, en effet, des documents produits que la pièce n'était pas lors du départ de Volny, le 9 février 1896, en état d'être jouée déjà à cette date, la direction n'ayant pas encore à sa disposition l'une de ses principales interprètes ;

« Sur la demande de Volny en paiement de 1,560 francs pour appointements;

« Attendu que Rochard justifie avoir acquitté les appointements de Volny jusqu'au 8 janvier 1896;

« Qu'il reste donc lui devoir un mois d'appointements, du 8 janvier au 9 février 1896, date de son départ de l'Ambigu-Comique;

« Par ces motifs;

« Déclare Rochard mal fondé dans sa demande en résiliation de conventions d'un paiement de 30,000 francs à titre de dommages-intérêts; l'en déboute;

« Le condamne à payer à Volny la somme de 1,200 francs pour un mois d'appointements couru du 8 janvier au 9 février 1896, avec les intérêts de droit;

« Et le condamne à tous les dépens. »

Memento des Expositions

SPA. — Exposition des Beaux-Arts. (Nouvelle Académie.) — 4 juillet-30 septembre. Deux œuvres par exposant. Délais d'envoi : Notices, 15 juin ; œuvres, 20 juin. Commission sur les ventes : 5 %. *Renseignements : M. Albin Body, président de la Commission directrice, Spa.*

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897; œuvres, 1er-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1er juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin.*

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Clarté de Vie, par F. VIELÉ-GRIFFIN. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Les Nourritures terrestres*, par ANDRÉ GIDE. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Les Mirages*, par PIERRE DE BOUCHAND. Paris, A. Lemerre. — *L'Esprit qui passe*, par SÉBASTIEN-CHARLES LECOMTE. Paris, édit. du *Mercure de France*. — *La Femme pauvre* (Épisode contemporain), par LÉON BLOY. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Quatuor*, par EUGÈNE DEMOLDER, avec une couverture et trois croquis de Félicien Rops et treize ornementations d'Etienne Morannes. Paris, Société du *Mercure de France*. — *La Nichina*, roman, par HUGUES REBELL. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Conversations avec Idéa*, par LOUIS LUMET. Paris, édition de l'*Enclos*, chez F. Clerget.

PETITE CHRONIQUE

La tiédeur des soirées ramène au Waux-Hall la foule des mois d'été. Le Waux-Hall varie du reste ses programmes, et sans abandonner le répertoire traditionnel, fait de musique d'opéra et de petites pages de genre, qui plaît à une grande partie de ses abonnés, il s'inquiète de donner au public artiste des auditions de musique plus caractérisée et plus nouvelle. Tel le concert de jeudi où l'orchestre a exécuté, sous la direction de M. Léon Du Bois, l'*Ouverture académique* de Brahms, l'*Ouverture écossaise* de Niels Gade, une *Marche militaire* de Schubert orchestrée par Guiraud, la *Mort de Cœlio*, une page dramatique d'Ernest Chausson.

M. Deru, un des meilleurs élèves d'Ysaye, a joué avec beaucoup de sens et de talent le Concerto de Mendelssohn. Mardi on avait entendu Mlle Duchâtelet, toujours très applaudie. Ce soir Maurice Lefèvre retrouvera son franc succès de l'an dernier. Mardi prochain on entendra Mlle Laure Coomans qui a participé avec grand succès à plusieurs concerts extraordinaires. Mlle Coomans chantera un air de *Quentin Durward* de Gevaert et des mélodies.

Le chaleureux accueil fait par les Bruxellois à Sarah Bernhardt et les triomphales acclamations qui ont clos sa récente série de représentations à la Monnaie ont décidé la célèbre tragédienne à nous revenir dans quelques jours. Après nous avoir fourni l'occasion d'admirer la complexité de son talent dans ses pièces nouvelles *Lorenzaccio* et la *Samaritaine*, et avoir repris la *Tosca*, *Fédora* et la *Dame aux Camélias*, la grande artiste s'est décidée à venir nous jouer *Phèdre* le mardi 8 juin, soirée qui sera suivie le lendemain d'une représentation de la *Dame aux Camélias*.

C'est le 9 juillet que sera représenté au Théâtre de l'Alhambra le drame de M. Jean Bénédict *Pour la Liberté!* Nous aurons le plaisir de revoir dans le rôle principal de cette œuvre M. Henry Krauss, qui vient de débuter à la Porte-Saint-Martin avec un succès unanimement constaté par nos confrères parisiens et que M. Garraud a engagé en représentations.

A ses côtés paraîtront deux jeunes artistes actuellement à l'Odéon, Mlles Laparcerie et Dehon, et M. Louis Ravet, chargé en ce moment de lancer sur la scène du Châtelet la phrase célèbre : « Pour Dieu, pour le Czar et pour la Patrie! »

Cette distribution nous promet de brillantes soirées au théâtre si artistement dirigé par M. Garraud.

L'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* interprétera aujourd'hui dimanche, à 10 heures du matin, la Messe à cinq voix, sans accompagnement, d'Edgar Tinel; au graduale : *Veni Sanctæ Spiritus*, en chant grégorien; à l'offertoire : *Ave Maria*, à quatre voix et orgue, d'Edgar Tinel.

La maîtrise exécutera au salut de 4 heures des compositions de P. Piel, G. Demol, A. Grisy et Mendelssohn.

Tous les groupes d'artistes ont été invités à se faire représenter à l'assemblée convoquée pour le samedi 13 juin, à 8 heures du soir, dans la grande salle du Café Teniers, boulevard Anspach, 83, à Bruxelles, en vue de la discussion générale d'un projet de Fédération syndicale des Arts et Métiers d'art lancé par la *Ligue artistique*.

Le bureau provisoire est composé de MM. Jean Stobbaerts, Omer Dierickx, Jef Lambeaux, Jean de la Hoese, Paul Kühstohs, Jef Leempoels, Willem Delsaux, François Halkett, Willem Geets, Jules Dujardin.

POUR L'ENCOURAGEMENT DES REFUSÉS. — D'Antonin Proust dans la *Revue blanche* : « Régulièrement refusé à tous les salons, Manet, en 1867, ouvrit à ses frais, au bout du pont de l'Alma, une exposition particulière. Il y avait rassemblé une cinquantaine de toiles, parmi lesquelles, outre le fameux *Buveur d'absinthe*,

se trouvaient l'*Enfant à l'épée*, le *Guitariste*, le *Déjeuner sur l'herbe* (que l'empereur avait été voir au Salon des refusés de 1863 et devant lequel il s'était longuement arrêté), l'*Olympia*, la *Chanteuse des rues*, *Jésus insulté par les soldats*, etc., puis des natures mortes superbes. « Ce fut un éblouissement, continue M. Antonin Proust; le public fut cependant sans pitié. Il riait devant ces chefs-d'œuvre, se réservant sans doute la ressource de pleurer plus tard devant ce qu'il admirait. Les maris conduisaient leurs femmes au pont de l'Alma; les femmes y menaient leurs enfants. Il fallait que tout le monde s'offrit et offrit aux siens cette rare occasion de se dilater la rate. Tout ce que Paris contenait de soi-disant peintres classés se donnait rendez-vous à l'exposition Manet; c'était un concert de poussahs en délire. »

La Commission chargée de la fête qui aura lieu en juin à l'hôtel de ville a arrêté les grandes lignes de son programme pour cette soirée.

Celle-ci aura un caractère archaïque en rapport avec celui du milieu dans lequel elle se déroulera. Elle comportera, pour la partie musicale : dans la salle des Mariages, des chœurs anciens par les chanteurs du Choral mixte et de vieilles chansons populaires belges par les enfants des écoles ; dans la salle Gothique, des ballets de Rameau et de Lulli, dansés sur un petit théâtre improvisé et accompagnés par un orchestre approprié que conduira M. Aloïs Berghs. (M. Gilson est chargé de choisir et d'orchestrer, s'il y a lieu, les airs de ballets ; dans la salle Maximilienne, une représentation du théâtre du Diable-au-Corps fournira la note bruxelloise moderne.

Les chanteurs, les danseuses et les instrumentistes du ballet seront en costumes du XVIIe siècle. L'harmonie communale se fera entendre dans le grand vestibule.

Une des collections de peintures les plus importantes d'Angleterre, celle de Sir John Pender, a été vendue ces jours derniers à Londres.

Presque toutes les écoles modernes y étaient représentées, mais elle contenait surtout des œuvres de peintres anglais, de romantiques français et de paysagistes de l'école de Barbizon.

Il est curieux de noter, pour les tableaux anglais, quelques-uns des prix les plus élevés et de les comparer à ceux qu'atteignirent les mêmes peintures à une époque antérieure. Cette comparaison est assez instructive :

Millais est un des artistes dont les œuvres ont le plus monté : son *Royaliste proscrit*, vendu 551 livres en 1862, en a fait 2,100. Les Turner ont bénéficié d'une hausse plus considérable encore : les *Naufragés* et la *Giudecca*, vendus, en 1863, 1,984 et 1,737 livres, ont respectivement atteint 7,970 et 7,140 livres. Un Wilckie, entre 1872 et 1897, a passé de 619 à 1,312 livres. Le *Mouton égaré*, de Landseer, acquis 2,341 livres en 1863, a été vendu 3,150 livres. De deux tableaux de Philipp, l'un a diminué d'un quart et l'autre des trois quarts. Holmann Hunt (*Valentine et Sylvie*) est resté à peu près stationnaire : 220 et 283 livres. Pour Elmore, Maclise, Collins et Newton les prix de la dernière vente marquent un véritable effondrement.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 24. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 13 JUIN 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LES NOURRITURES TERRESTRES (1)

Si je ne craignais que le terme ne produisît une fâcheuse équivoque, je dirais qu'un mystère léger entoure tout ce que M. André Gide écrit. Nul ne nous inspire autant que lui de défiance en nos jugements. Ce n'est cependant dans les sujets qu'il illustre, les personnages qu'il anime ou les péripéties qu'il provoque que réside cet obscur sentiment. Qui possède à semblable degré clarté et précision et qui créa jamais choses aussi naturelles, logiques et simples que ses œuvres? Mais quelle qu'en soit l'évidence, nous ne saurions les considérer sans un peu d'anxiété. L'activité de la pensée aussi bien que la subtile ramification de la forme déconcertent; et si pure que soit l'émotion qu'il nous donne, nous n'osons la déclarer authentique.

Ce gracieux artifice — ou mieux cette extrême pudeur — n'a pas manqué d'induire plusieurs en de déplorables erreurs. Les uns ne veulent voir en lui — et ne vous souvient-il pas de l'article qu'à ce sujet, dans une revue nationale, un naïf récemment publia — ne veulent voir en lui qu'un ironiste : d'autres, graves et dissertants, saluent en sa personne le « prince de la métaphysique » ; il en est qui s'exclament sur sa délicatesse ; pour ceux-ci il est idéaliste, pour ceux-là symboliste. Vaines classifications! Nous ne pourrions accepter l'une seule de ces épithètes et l'apparition des *Nourritures terrestres* nous semble offrir propice occasion d'éclairer cette individualité effilée, fuyante, oblique presque. Ce n'est pas que nous ne nous sentions pleins d'hésitations devant ce livre et que le léger mystère, dont plus haut je vous parlais, entre lui et nous ne s'interpose, mais les *Nourritures*, étant d'une portée exclusivement sensuelle, se prêtent mieux à l'exégèse que tel volume où la fluidité des allégories s'alourdirait d'une profane explication. Il y a, d'ailleurs, toujours danger de définir une œuvre : nous pouvons constater ce qu'elle dit, mais saurions-nous indiquer ce qu'en chacun de nous *elle dit de plus*, et ne croyez-vous pas que cela précisément soit l'important?

Ne cherchez pas dans les *Nourritures* d'épisodes ou d'affabulation. Rien ne s'y particularise. Aucun détail n'y arrête : c'est un livre où l'on ne parle que de tout. « Ne souhaite pas, Nathanaël, est-il écrit à la première

(1) Les *Nourritures terrestres*, par André Gide. — 1 vol. de 210 p. Edition du *Mercure de France*.

page, trouver Dieu ailleurs que partout. » En cette phrase, le livre entier se résume et s'incarne. Les *Nourritures* sont un traité de vie. Mais combien déplacée cette expression quand tout en ce frénétique ouvrage éclate de prosélytisme et que les sensibles éloquences, un instant, ne cèdent place aux dialectiques de la doctrine! L'enseignement que prodigue Ménalque à l'attentif et anonyme Nathanaël est d'une avidité passionnée et brûlante. Assumer le plus possible d'humanité — tel est le seul axiome qu'il émette. Ménalque ne connaît que l'amour. Il perçoit la ferveur de tout contact et s'en embrase. Pour avoir éprouvé tout ce qu'il a de divin et de vivant dans les êtres, il est demeuré enivré. Désormais il ne peut plus ne pas crier la joie sacrée des choses et la communiquer à Nathanaël. Ses moindres paroles sont des exaltations. La fièvre d'être qui le dévore se résoud en un constant enthousiasme et son bonheur même est un lyrisme. Chaque pleur, chaque visage, chaque aspect lui indique Dieu. Et ses extases le consument. Il circule dans une adoration sans cesse renouvelée. Rien ne peut le fixer. Il découvre en chaque beauté particulière la beauté de la totale harmonie. Et du jour où, dans les sables torrides et nus, il connaîtra la présence de la mort, tout instant acquerra dans son existence la vertu magnifique d'un bienfait. La vie lui devient « sauvage et de saveur subite » et il se prend à aimer que « le bonheur soit comme une efflorescence sur de la mort ».

A répéter et proposer les voluptés, son apostolat se dévouera. Les *Nourritures terrestres* sont un traité de vie. Elles apprennent à trouver le bonheur en la plénitude sensuelle. Certes, Ménalque n'ignore pas l'éminente usure de son corps et de son esprit. Mais il désire encore et avec plus de véhémence. Il se glorifie de la splendeur de ses actes. Il est dépossédé par ses souvenirs innombrables; mais, lumineux, il se fait un orgueil de sa clarté exténuée. Son hyperesthésie même est le signe de sa force.

Démontrer l'intime participation des chapitres à l'idée centrale serait impossible. Dans cet ouvrage où il n'est question que de *tout*, de toutes les choses et de tous les plaisirs, de tous les êtres et de toutes les passions, il importait que, dans la moindre partie, *tout* fut implicitement contenu. Comment dès lors procéder à l'ordinaire analyse? Chacun des huit livres dont se compose les *Nourritures* exalte, sur un mode différent, le panthéistique hédonisme. Un commun délire amoureux les relie. Le souffle qui les soulève, d'étape en étape, se fait plus pathétique. L'égoïste tentation de la sentimentalité, un instant insidieuse, se propose en « la Ferme », — Abondances — Richesses définitives — Installations — Utilisation de la sensibilité, — mais l'humide embûche est déjouée; et vers des étreintes plus étroites, plus âpres, plus positives, le livre bondit.

Préliminaire biologique, en un premier tome, le sujet se prépare et se dispose. La théorie se dégage. Un sentiment d'attente et d'élastique disponibilité appelle les éventualités. « Nathanaël, que chaque attente, en toi, ne soit même pas un désir, mais simplement une disposition à l'accueil. Attends tout ce qui vient à toi, mais ne désire que ce qui vient à toi. Ne désire que ce que tu as... Comprends qu'à chaque instant du jour tu peux posséder Dieu dans sa totalité. Que ton désir soit de l'amour et que ta possession soit amoureuse... car qu'est-ce qu'un désir qui n'est pas efficace? » Des objets rencontrés et aimés, bientôt, les rayonnements spirituels affluent. Une palingénésie a transformé la vision de la face de l'univers. « Il y a un grand plaisir, Nathanaël, à déjà tout simplement affirmer : Le fruit du palmier s'appelle datte et c'est un mets délicieux. » Ménalque contera sa vie et ses pèlerinages émerveillés. L'amour ruissellera. Ailleurs, ce sera la Ferme, ses tièdes vapeurs, ses émollientes douceurs. Les violences de Lynceus frémiront. Il y aura d'inexprimables pâmoisons. La mort, aride et sèche, par les plaines lybiques, apparaîtra. Elle donnera un sens nouveau à l'existence. L'amour se haussera à de la reconnaissance. Et la volupté se fera paroxysme.

Il me déplairait de procéder à de plus minutieuses réductions. La perfection formelle d'une œuvre croît en raison de la difficulté qu'on éprouve à en reconstituer le plan psychologique. Au surplus, les *Nourritures* étant une œuvre de didactique morale au moins autant que de littérature, n'est-ce pas à la morale qu'il convient avant tout de s'attacher? Ce livre est nettement a-moral. L'idée du bien et du mal est abolie. L'auteur qui a écrit jadis : « Toute ma vie j'aurai tendu vers une un peu plus grande lumière », aujourd'hui déclare qu'« il ne croit plus au péché ». Il n'est qu'un devoir, c'est d'arriver au lyrisme de l'adoration. Le mérite ne subsiste davantage. L'existence n'est-elle pas elle-même une sorte de récompense fervente? Le panthéistique hédonisme, déjà cité, guide et amène tous les actes. Ne croyez pas cependant qu'en la Canonique d'Epicure, tout le système se résolve. Par la seule formule qu'il s'autorise, « Assumer le plus possible d'humanité », il se rattache au spinozisme. Pour Spinoza, la vie parfaite n'est-elle pas celle qui se perpètre en Dieu et dont tous les désirs, unanimes, se réduisent à cet unique : posséder Dieu. La plénière action des sens qu'indique notre auteur comme le mode de bonheur naturel vous semble-t-elle différente de cette pratique idéale? Mais que vous dire du prosélytisme dont brûle l'œuvre, qui la purifie et rachète ce que l'on y pourrait trouver de trop brutalement sensuel! Lisez l'« Hymne aux étoiles », par quoi se termine le bouquin, vous en reconnaîtrez le sensible paradigme et saurez que ce prosélytisme n'est que l'obéissance passionnée à la vocation.

De quelle utilité ne serait pas ici un développement et combien n'eût-il pas été avantageux, condensant en cet endroit le triple aperçu de la doctrine, des faits et de l'esprit, d'en faire observer la subtile cohésion! Certaines considérations eussent nécessité de lucides paralipomènes que la disposition de cette courte étude ne me permet pas. Je n'ai pu qu'indiquer substantiellement et avec prudence, car les gloses souvent décontenancent un livre.

Que vous dirai-je enfin de la forme? Le style n'est-il pas ici élément second? D'interpellation directe souvent, il s'élargit parfois en de soudaines élévations. Philosophique presque au début, il ne tarde pas à s'allumer et la croissante exaltation du sentiment l'induit à une graduelle effervescence. Les descriptions peu à peu s'altèrent. L'émotion halète et s'entrecoupe d'exclamations. Il est des moments où la phrase semble se gonfler d'un inexprimable sanglot d'extase; ailleurs, elle se démembre, éclate et les mots y brûlent comme étincelles, des comparaisons troublent comme un toucher : « Les Arabes vêtus de blanc y circulent et des enfants qui me semblaient beaucoup trop jeunes, dis? pour connaître déjà l'amour. (Il y en eut dont les lèvres étaient plus chaudes que les petits oiseaux couvés). »

Sans doute ce livre inquiétera et contrariera nombre de personnes qui, ayant arrêté sur un écrivain un définitif jugement, n'en prétendent plus changer et croient à une déchéance ou à une abjuration dès qu'une œuvre s'éloigne de l'arbitraire domaine intellectuel qu'ils imposent. Mais le lecteur attentif qui sut établir la filiation des *Cahiers d'André Walther*, du *Voyage d'Urien* et de *Paludes* n'hésitera pas à découvrir en les *Nourritures terrestres* le nécessaire aboutissement, l'épanouissement de la force que, sous ses créations diverses, André Gide affirme. Comprimée ici et restreinte, emportée là et évertuée vers l'héroïsme, statique et se détruisant elle-même, ailleurs, dans *Paludes*, elle exigeait une intégrale manifestation ; saluez-là — admirable — en les *Nourritures* et sachez que, si vous n'aimez pas ce livre — vous n'avez jamais connu celui que vous crûtes aimer.

Le Festival rhénan à Aix-la-Chapelle.

Depuis quelques années on recueille des promenades d'art faites au dehors une impression nouvelle et douce : un grand mouvement d'art est manifeste chez nous, en tous les domaines les artistes belges marquent. Dans les lettres, des meilleurs prosateurs de ce moment sont enfants de ce pays qui naguère comptait surtout par sa richesse industrielle; parmi les meilleurs poètes de langue française est le plus puissant des jeunes poètes belges. Au Salon de peinture et de sculpture du Champ-de-Mars je constatai dernièrement que les Belges s'imposent; de nos peintres et non des plus renommés tranchaient par la sincérité et la vigueur du talent sur la quantité des toiles indifférentes. Voici que ces jours de Pentecôte j'assistai au Festival rhénan à Aix et que la même bienfaisante impression se confirmait.

La première audition comprenait la *Messe solennelle* et la *Symphonie héroïque* de Beethoven. L'exécution de la Messe évoqua nécessairement les récentes exécutions qu'en donna à Liége Sylvain Dupuis et l'inévitable comparaison fut encore à la gloire de la Belgique. Non pas que l'exécution d'Aix fût inférieure à celle de Liége, mais parce que se maintient le parallèle entre l'exécution par les éléments jeunes, non rompus aux difficultés d'interprétation de grandes œuvres classiques, réunis depuis peu et dirigés par Sylvain Dupuis, et les masses instrumentales et chorales justement réputées des Festivals rhénans.

Chacune de ces exécutions conserve son prestige. Si les chœurs avaient à Liége plus de brillant, plus de fougue, s'épanouissaient dans le Gloria et le Crédo en de sublimes transports d'émouvante exaltation, à Aix l'ensemble était pénétré d'un sentiment intime, contenu, profondément religieux. C'est à cette compréhension toute d'intériorité, un peu solennelle de fervente conviction, que la remarquable exécution de là-bas doit sa valeur. A noter quelques défaillances, bien vite dissipées sous le puissant attrait de la grande pureté de style qui semble le privilège des interprétations germaniques.

Nous ne goûtons pas de même l'interprétation qui le lundi nous fut donnée des *Béatitudes* de César Franck. L'apaisante douceur, l'enveloppante tendresse qui font l'ineffable charme de l'œuvre n'ont pas rencontré l'émotionnelle expression souhaitée.

Les suaves mélodies ne furent point développées en des rythmes moelleux à suffisance. Pas assez de fluidité, une gravité trop pesante, trop peu d'abandon. Il en résulta que l'harmonieuse et souveraine bonté qui plane dans l'œuvre ne trouva point les accents d'émolliente tendresse qui fondent les âmes.

Les épisodes dramatiques cependant furent justement représentés. Et ceux-ci précisément sont d'une banalité et d'un boursouflé qui ne supportent la réaudition. Quelques parties chorales encore durent, surtout aux soprani, d'une moelleuse souplesse, très homogène, la pure et chaste grâce requise.

Les solistes ne donnèrent point à l'œuvre son caractère. M. Perron, le Wotan de Bayreuth, chante mal la voix du Christ; il n'a ni l'onction, ni la ferveur, ni la pénétrante mansuétude qui appellent et entraînent. Le ténor M. von Zür Mühlen a sans doute du talent, mais sa voix rauque, gutturale, est peu agréable.

M[me] Gmür-Harloff possède un soprano aigre et peu sûr.

M. Sistermans chante parfaitement le Satan — terne — des dernières *Béatitudes*. M[me] Craemer-Schleger avec une voix puissante, étendue, un peu grosse, a chanté la partie de mezzo: elle eut dans le récit de la Mater Dolorosa des accents de sincère et propageante émotion.

M. Eberhard Schwickerath a conduit avec science et autorité la messe, les *Béatitudes* et aussi le *Don Juan* d'intense couleur de Richard Strauss.

Le plus grand succès fut pour l'étonnante maîtrise de la direction de Hans Richter. Vraiment, il joue à volonté de l'orchestre qui lui est confié; de son geste sûr il le transforme. Il le contient, l'excite, l'adoucit, l'enflamme, l'apaise, le grandit, et c'est un déploiement de prestigieuses richesses. Il propage la vie.

Il nous valut d'admirables exécutions de la Symphonie n° 4 de Brahms, d'une Suite pour orchestre de J.-S. Bach, du *Carnaval*

de Dvorak, de la symphonie inachevée de Schubert et surtout de la *Symphonie héroïque* et du final des *Maîtres Chanteurs*.

Quatre chants graves de Brahms — d'une beauté sombre et grande — furent déclamés avec une émotion contenue et dans un style large par M. Sistermans.

H. N.

Le Déclin de la « Comédie française ».

Elle file en liquéfactions cette « Comédie française », ce théâtre du Bel-air dramatique que si longtemps le Doctrinarisme académique et littéraire de la famille Snob, cette habituée fidèle et attentive du Cercle artistique et littéraire, considéra comme la supraperfection et l'étalon indiscutable du beau dire, de la distinction scénique et des traditions conservatoriennes. Chez nous quelques braves gens, dont le goût se forma vers 1850, parlent encore avec respect de cette institution qui fut le paradis de l'affectation prétentieuse. Le groupe de comédiens médiocres et froids qui lui restent, amoindri et s'amoindrissant par de périodiques exodes de quiconque sent le besoin de sauvegarder son originalité et de ne pas se transformer en pantin distingué, n'a plus le don de se faire prendre au sérieux, et c'est impitoyablement qu'on analyse et qu'on dénonce les travers insupportables de ces personnages à qui trop longtemps on permit de se qualifier « les premiers acteurs du monde ». Ces victimes des professeurs de diction, des déclamateurs classiques, des destructeurs de tout naturel, des ennemis de toute vraie passion, sont présentement la cible sur laquelle de toutes parts on darde les javelots de la satire. Enfin! enfin! le convenu horrible de cette maison, dite par antiphrase Maison de Molière, le grand naturaliste, l'ennemi acharné du mensonge et du travestissement, le briseur de convenu, ce convenu horrible, bêtement mondain, apparaît et suscite l'universelle risée et l'universelle répulsion. Ces messieurs, et surtout ces dames, ces « Sociétaires », qui se traitent entre eux comme une aristocratique élite et ont établi pour leurs relations de coulisses et de foyer un grotesque protocole, sont déshabillés *coram populo*, et leurs infirmités ridicules sont mises au grand air. Rarement il en fut donné un plus significatif exemple que l'article récent de Pierre Veber que voici en ses âpres, amusants et assainissants sarcarmes.

LA DERNIÈRE INGÉNUE

Les journaux l'ont annoncé, mais nous n'osons encore ajouter foi entière à cette terrible nouvelle : Mlle Suzanne Reichenberg s'en va!

Autant dire que notre siècle a perdu son printemps, puisque l'on nous enlève la perle de ce collier, l'étoile de cette voie lactée qui est la Comédie française. Hélas! cette fois, le petit chat est mort, bien mort! Le temps des ingénues est terminé.

Mlle Reichenberg l'avait pressenti, il y a deux ans, lorsque l'on joua au Gymnase les *Demi-Vierges* de Prévost; le rideau baissé sur la dernière scène, notre Agnès nationale se tourna vers son plus proche voisin et s'écria : « Je suis venue trop jeune en un monde trop vieux; si ce sont là les ingénues d'aujourd'hui, je n'ai plus rien à faire au théâtre! » Dès lors, ses camarades comprirent qu'elle était touchée, qu'elle ne tarderait pas à quitter la scène; en secret, elle mûrissait sa détermination; même Féraudy avait confié à Cadet : « Elle ne verra pas *Frédégonde!* » Féraudy se trompait : elle vit *Frédégonde;* mais comme si elle eut attendu cette date pour s'en aller enfin rassurée sur le sort de l'art dramatique en France, le lendemain de la première, elle rédigea sa demande de mise à la retraite; en vain, M. Claretie insista : « Voyons, réfléchissez! à deux années de l'Exposition! vous nous quittez! qui vous remplacera! »

— Blanche Pierson : elle a toute la grâce qui convient à mon emploi, et toute la mutinerie.

— Elle? Vous n'y pensez pas? Une enfant! Ce n'est pas sérieux. Et puis, les Américains qui bouclent leurs malles pour 1900, en songeant : « L'Exposition sera ce qu'elle sera; mais, du moins, nous verrons Reichenberg! » Que leur répondrons-nous, s'ils réclament Reichenberg! sur l'air des *Lampions?*

— Vous leur répondrez : « Elle est dans le seau, elle trempe! « conclut notre Agnès avec un enjouement exquis. Et, sans en vouloir entendre davantage, elle s'en fut en sautillant retrouver les pantoufles de tapisserie que depuis quarante-cinq ans elle brode pour son vieux colonel de père.

M. Claretie dut soumettre la démission au Comité, qui l'accepta les larmes aux yeux. Transmise au directeur des beaux-arts, le papier reviendra enfin à M. Claretie; mais rien, rien, pas même la volonté de M. Félix Faure n'entamera la résolution de celle que l'on appelait si joliment la *Doyenne des Ingénues*.

***

Avec Mlle Reichenberg, ce n'est pas seulement un symbole qui s'en va, c'est un théâtre qui disparaît. Il suffira, pour le comprendre, d'examiner la carrière si bien remplie de celle que nous allons perdre.

Mlle Reichenberg naquit prédestinée : nous n'insistons pas sur la date de cette naissance; les uns la placent aux environs de 1854, d'autres la placent plus tard, d'autres la veulent antérieure à cette année. D'ailleurs, le détail en question n'a guère d'importance; un symbole ne naît pas, il est de toute éternité; c'est dans ce sens que nous pouvons prendre l'expression : « l'éternelle Jeune Première ». Ce fut donc dans la première moitié de ce siècle que se concréta, si j'ose dire, l'Idée de la Jeune Fille bourgeoise.

Mlle Reichenberg vint au monde avec des yeux bleus très doux, des cheveux très blonds, une petite bouche perpétuellement souriante, une taille menue et une voix plus menue encore. On lui donna le prénom de Suzanne; or, Suzanne signifie en hébreu *Lys*.

Elle donna de grandes satisfactions à ses parents; elle ne pleurait pas, tout au plus si elle soupirait; elle ne grossissait point, on ne disait point d'elle : « Le bel enfant! » mais : « Quelle petite demoiselle! » Elle se contentait de sourire à tous. On la voua au bleu; toute sa vie, elle y resta vouée; maintenant encore, elle se cache pour mettre du grenat. La couleur qu'elle porte ordinairement est le bleu clair, décoloré par la chlorose des jeunes filles à marier.

Elle joua à la poupée, à la visite; elle s'abstint de ces jeux brutaux qui alourdissent la démarche des femmes; même quand Mlle Reichenberg ne marche pas, on sent qu'elle a des ailes, de petites ailes de passereau (j'allais dire de passerelle!) Et, quand elle marche, elle sautille sur la pointe des pieds; un cordonnier m'affirme qu'elle n'use pas ses talons.

Elle étudia son piano cinq heures par jour, natta ses cheveux et commença de broder les fameuses pantoufles dont elle achèvera

les derniers points cette année; elle passa peut-être les examens du brevet supérieur; elle apprit en conséquence la chronologie des rois de France y compris Pharamond qui n'a probablement jamais existé; elle sut par cœur des manuels où il est dit le nombre de mètres cubes d'eau que l'Amazone débite par seconde et le nombre de facettes qu'il y a sur l'œil du charançon.

Elle sut danser des danses décentes, et le soir, elle s'endormait d'un sommeil tout blanc, sans rêves malsains. A ce moment, le Conservatoire la requit; comme Jeanne d'Arc, elle obéit à sa vocation.

Le Conservatoire n'a jamais passé pour une école d'austérité; pourtant Mlle Reichenberg y passa sans rien apprendre des dangereux secrets qui corrompent les candeurs; elle ne comprenait pas; le Père-Ubu lui-même y eût perdu son latin (celui qui brave l'honnêteté). Elle rentra au théâtre aussi blanche que la blanche hermine.

J'ignore si Scribe eut la joie de se voir interprété par elle; j'espère que le Dieu invisible et très haut que l'on évoque par delà les *couches d'air* aura donné à son vieux serviteur l'ultime joie de connaître celle qu'il avait prévue en maint endroit de ses œuvres. Mais Augier, mais Labiche, mais Gondinet la reçurent au nom du maître de la scène à faire.

Il viendra sans doute un temps où l'on cherchera le sens du mot *ingénue;* on aura peine à croire que pendant plus de soixante-dix, que dis-je! quatre-vingts ans, les dramaturges aient systématiquement méconnu la jeune fille et lui aient substitué ce type ridicule, conventionnel et odieux à force de sottise. Vienne le temps où l'on exhume les pièces de ce siècle, les critiques s'écrieront : « Allons donc! C'est impossible! Les petites bourgeoises à marier étaient moins bébêtes, moins bêlantes! Elles devaient avoir compulsé ce que Jules Lafargue appelle les planches anatomiques de la Destinée. Elles avaient plus de finesse, plus d'initiative, plus de personnalité. Toutes ces ingénues du théâtre se ressemblent, ou plutôt ce n'est qu'une seule et même ingénue, mutine et fadasse, soumise et sournoise, bêlante et crispante. Sans doute, ainsi que chez les Romains, il était interdit de mettre en scène de vraies jeunes filles, et l'on avait convenu d'employer cette poupée falote et inutile. »

Quelque insupportable que soit cet emploi, avouons que Mlle Reichenberg l'a tenu avec un talent supérieur. A huit heures elle sortait du couvent, et à minuit elle était fiancée, selon la mode, à un capitaine de hussards ou à un ingénieur des ponts et chaussées; il faut croire qu'à minuit et demi le capitaine (ou l'ingénieur) apercevait à temps la gaffe qu'il allait commettre et rompait le mariage, car le lendemain, Mlle Reichenberg était toujours à marier.

Quand elle entrait en scène, il y avait un frémissement de joie dans l'auditoire; elle était si vraiment la jeune fille bien élevée, telle que la rêvaient les petits boutiquiers et les commis-voyageurs. Toute en mousselines et en chansonnettes et ces rires clairs! Rien dans la tête, rien dans le cœur : « Ah! mun cusin ne dutez pas de mun amur! — Recherchait l'os de seiche et la petite baignoire auprès du chenevis. »

Mon Dieu, oui! Contre toute vraisemblance, l'officier ou l'ingénieur s'éprenaient de cette même créature, lui déclaraient leur amour en belles phrases qu'elle écoutait avec des mines effarouchées; puis elle se sauvait en jetant un : « Demandez à mon père! » Mais il se trouvait que pour des raisons peu plausibles, le père préférait tantôt l'officier à l'ingénieur, tantôt l'ingénieur à l'officier, et refusait sa fille; le théâtre a vécu près d'un siècle sur les éléments de cette force. En somme, rien de moins convenable; en effet, s'il est juste de rechercher une jeune fille parce qu'elle a une âme intéressante ou parce qu'elle est fort belle, il y a presque du sadisme à épouser une ingénue simplement parce qu'elle est ingénue. Ce goût du fruit vert, qui conduirait des vieillards en Cour d'assises, ne blesse nullement le spectateur au théâtre; il admet que la candeur de la jeune bourgeoise soit destinée à satisfaire la pire bestialité de l'officier ou de l'ingénieur. A quoi rêvent les jeunes filles du Tiers quand elles sortent d'un spectacle semblable?

L'ingénue a beau couvrir ce dévouement de sentimentalité, il n'en reste pas moins évident que cette pureté sera cavalièrement traitée, après les formalités légales. Lors, à quoi bon s'intéresser au sort de cette malheureuse : peu nous importe qu'elle dorme avec Gustave ou avec Ernest, si le résultat doit être le même dans les deux cas; mais j'imagine que le théâtre d'un Labiche ou d'un Augier prendrait soudain une vigueur et une vérité inattendues si l'on introduisait des phrases dans ce genre : « Ma fille, pour le bien de mon commerce et pour l'utilité de la famille, il serait préférable que vous couchassiez légalement avec M. Gustave! » A quoi, au lieu de parler de cœur et d'amour, et d'inclination, la jeune fille répondrait : « Mon père, j'estime qu'il serait plus agréable pour moi de dormir avec M. Ernest. »

Hélas! de telles répliques sont d'une sincérité, d'un aveu trop humainement douloureux; on crierait au Théâtre-Libre! L'ingénue, elle, n'a point d'opinion, point de sens; blanc partout! Elle n'a point lu, point réfléchi; elle s'est toujours couchée de bonne heure, sauf les soirées où on l'autorisait à s'abandonner entre les bras des valseurs qu'une prompte transpiration dépoétisait. Elle a, de très bonne heure, admis qu'une jeune fille doit avoir les opinions de ses parents, quitte à les lâcher dans les vingt-quatre heures pour prendre celles d'un mari, même si elles sont parfaitement contraires aux précédentes. Cependant, elle cache l'amour, ou ce qu'elle appelle « l'amur », comme une faute; elle accepte comme un bonheur la permission d'être dragonnée par un gaillard de son choix. On conçoit que le père soit obligé de donner de l'argent, par-dessus le marché, pour dédommager le futur mari des déceptions qu'il aura plus tard.

Aujourd'hui, nous ne supporterions plus ce caractère au théâtre; partout la vieille convention de l'ingénue disparaît; on s'efforce de peindre de vraies jeunes filles, ayant des passions, des ambitions, des haines, du *caractère*, enfin!

Cela déconcertera quelques directeurs; mais il se peut que le public accueille cette réforme avec plaisir.

***

Mlle Reichenberg s'est donc retirée volontairement; elle aurait pu conserver son emploi durant de longues années, et qui sait? l'Exposition de 1911 l'aurait retrouvée à son poste, en mousseline bleue et les cheveux nattés. Mais nos compatriotes ingrats ont connu des théâtres exotiques; ils y ont remarqué sans peine que les jeunes filles n'y bêlaient point des romances, et qu'elles pensaient, parlaient, agissaient ainsi que des femmes; ils ne se sont plus passionnés pour les projets d'oaristys de belle mousseline sortie du couvent. Les menues grâces, les sautillements, les petits rires, la petite voix, les petites moues, les étonnements et les rougeurs de Mlle Reichenberg étaient passés de mode; la doyenne des ingénues a vaillamment pris son parti : elle se retire.

Si j'étais M. Claretie, je ne chercherais pas à la remplacer, au contraire; je laisserais peu à peu la troupe des Français diminuer, diminuer, jusqu'au jour où par suite de décès, ou de démissions, ou de retraites, il ne resterait plus personne. Alors, je fermerais la porte, je donnerais la clef à M. Roujon et je m'en irais.

Et on n'entendrait plus parler du Théâtre-Français.

Les Grilles de Nancy et les Grilles du palais de la Nation.

Il y a quelques jours que j'ai lu dans une gazette qu'on a l'intention d'embellir le palais du Sénat de grilles. Je profite de l'occasion pour attirer l'attention de ceux qui sont destinés pour l'exécution de cet ouvrage, sur les grilles de la place Royale de Nancy. Celles-ci peuvent servir de modèle absolument classique.

Il sera permis d'en donner une courte description d'après l'auteur Jean Lamour, l'artiste du roi Stanislas de Pologne, duc de Lorraine.

Tout ce qui est apparent en forme solide, comme les carcasses et les bâtis du marnage, les socles, les piédestaux, les bases, les corps des pilastres, les chapiteaux, les architraves, les frises, les corniches et l'adoucissement qui reçoit le grand couronnement, ainsi que les arrière-corps, leurs impostes, les panneaux, l'archivolte, est en fer battu et rivé sur les marnages. Tous les angles de ces solides sont marqués dans l'ouvrage par des fers d'épaisseur. Les tôles sont si exactement appliquées qu'elles semblent ne faire qu'un même corps. Les saillies des corniches, les différents profils y sont observés avec une précision qui fait douter que ce soit du fer forgé; à peine y aperçoit-on les rivures et les joints.

Il faut remarquer surtout les grands portiques surbaissés de même que l'enrichissement des oreillons des cintres. L'entablement avec le couronnement est considérable, il fait avant et arrière-corps, il est cintré en plan et en élévation. On y trouve de la hardiesse et de l'intelligence. Il faut observer aussi la composition des grands pilastres depuis leurs bases et piédestaux jusqu'à leurs pyramides et l'enrichissement des médaillons en bas-reliefs. Le plat des pilastres est à gaines, enrichi de baguettes et d'ornements tournant autour d'elles, ce qui rend ces pilastres légers et élégants.

Les chapiteaux sont de l'ordre composite; ils sont singuliers dans leur composition et leur exécution. Sur le milieu de l'astragale est un cartouche garni d'une fleur de lis, et au centre du tailloir est un soleil. Les quatre angles forment le grand fleuron de composite avec ses grossettes. On n'y voit ni cette pesanteur ni cette maigreur ordinaire des ouvrages en fer.

Toutes les parties isolées sont doubles, celles qui sont plaquées sur les fonds y joignent parfaitement et si l'on aperçoit des vides, ce n'est que pour donner plus de légèreté et faire mieux valoir l'effet que produit le fer lorsqu'il est traité avec délicatesse.

Souhaitons qu'on puisse parler de l'œuvre avec les mêmes mots après l'exécution des grilles du palais du Sénat.

Dr JOSEPH,
professeur à l'Université Nouvelle.

PETITE CHRONIQUE

Au Waux-Hall on a entendu cette semaine Mme Miry-Merck et Mlle Coomans. Ces deux artistes ont été très applaudies.

La soirée Marcel Lefebvre avait attiré une foule exceptionnelle. Plusieurs concerts extraordinaires auront lieu cette semaine. On entendra prochainement M. Caisso et Mlle Milcamps, de la Monnaie.

A l'occasion du Congrès des pompiers, un concert extraordinaire aura lieu demain lundi. Des pompiers de tous les pays y assisteront.

La Société de musique de Mons donne une matinée musicale demain lundi, à 11 heures, dans la salle de la Bourse.

Au programme. — Première partie (sous la direction de M. Désiré Prys) : Ouverture de *Ruy Blas* (Mendelssohn); Air de la Cantate pour la fête de la Pentecôte (Bach), chanté par Mme Soetens-Flament; *Le Chant du Destin* (Brahms); Concerto en *la* mineur (Schumann), exécuté par M. Camille Gurickx.

Deuxième partie (sous la direction de l'auteur) : *La Tombe*, élégie à quatre voix (Jean Blockx); *Prière* (Jean Blockx), chantée par Mme Soetens-Flament; fragments du deuxième acte de *Princesse d'auberge* (Jean Blockx) : *a*. Introduction; *b*. Lied, chanté par Mme Soetens-Flament; *c*. Carnaval, cortège (marche), hymne à l'amour. (Rita : Mme Jouret-Urbain; Merlyn : M. Devergnies.)

Des trois livraisons de l'*Art flamand* que vient de faire paraître l'éditeur Boitte, les deux premières sont consacrées aux artistes bruxellois et brugeois du XVIIIe siècle : les Boudewyns, P. Bout, les Schoevaerdts, Joseph Van de Kerckhove, Marc Van Duvenede, Mathias de Visch, etc.

La troisième étudie le maître André Lens, qui eut autant d'influence par ses écrits et son enseignement que par ses œuvres, derniers vestiges de l'école de Rubens.

La livraison de juin des *Maîtres de l'Affiche*, qui est certainement l'une des mieux composées, présente un vif intérêt avec la *Loïe Fuller* de Chéret, état vert et rouge; le *Salon de la Rose † Croix* de Carloz Schwabe; le *Moulin de la Galette* de Rœdel, et une affiche américaine de mis Stowell, pour la librairie Humphrey. Il faut ajouter à ces planches une ravissante prime de Willette, qui s'est encore une fois surpassé.

LE BEAU SUIVANT LA NATURE. — Extrait de Ruskin (*La Religion de la Beauté*) : « Notez cette particularité au sujet des ciels, qui les distingue de tout autre sujet de paysage sur la terre : que les nuages n'étant point exposés à l'intervention humaine sont toujours arrangés selon les lois de la Beauté. Vous ne pouvez être sûr de cela dans aucune autre partie du paysage. Le rocher d'où dépend spécialement l'effet d'un paysage montagneux est toujours précisément celui que l'entrepreneur de routes fait sauter ou que le propriétaire exploite en carrière, et s'il est un coin de pelouse que la Nature ait laissé à dessein le long de ces forêts sombres, qu'elle ait fignolé avec ses herbes les plus délicates, c'est toujours là que le fermier laboure ou bâtit. Mais les nuages, bien que nous puissions les cacher avec de la fumée et les mêler de poison, ne peuvent pas être exploités en carrière, ni servir de fondement à des bâtisses, et ils sont toujours glorieusement arrangés. »

Les journaux de Paris nous apportent cet amusant écho physio-

logico-artistique : « L'Amérique, qui marche toujours à l'avant-garde du progrès, — ce sont, du moins, les Américains qui le disent,— vient de donner naissance à une innovation qui sera particulièrement appréciée du beau sexe de l'ancien comme du nouveau continent. Il s'agit d'un cours ouvert à New-York pour améliorer les jolies femmes et rendre jolies les laides.

Le traitement est assez compliqué, mais que ne ferait-on pas pour obtenir pareil résultat?

Il est basé sur ce principe que, les traits du visage étant le reflet de l'être intellectuel et moral, il faut, pour être belle, assouplir les muscles de la face par des exercices gradués et en même temps suivre un traitement moral approprié.

Les cours sont nombrenx. Il y en a un pour le regard, un pour le nez, un pour les lèvres. Vient ensuite le cours d'ensemble dont la musique fait les frais. Les mélodies de Chopin font valoir les blondes en illuminant leurs visages ; la musique de Wagner est mieux appropriée aux brunes, surexcitant en elles la sensation artistique et l'exaltation tragique. Il y a aussi dans ces leçons une série d'exercices spéciaux pour le cou, le menton, le front. Peu de gens soupçonnent ce qu'il faut d'application pour obtenir un cou flexible, ondulant avec grâce ; un menton vibrant et en harmonie avec les lèvres.

Enfin, le cours de sommeil apprend aux élèves à ne dormir que dans des positions esthétiques, au lieu de se coucher « comme des paquets », ce qui déforme et enlaidit.

Il paraît que ce conservatoire d'un nouveau genre est fort fréquenté par les belles New-Yorkaises et surtout par celles... qui le sont moins.

Très curieuse a été la vente des tabatières composant la collection de l'honorable William Massey Mainwaring, membre de la chambre des Communes. Une de ces tabatières, qui avait eu pour précédents possesseurs l'empereur du Brésil, puis M. Henri Rochefort, a été adjugée au prix de 14,000 francs. Le total de la vente a dépassé 250,000 francs.

Deux cent cinquante mille francs de tabatières, voilà qui suppose une jolie quantité de bon tabac!

Le *Magazine of Art* organise un concours d'affiches dont les projets seront reçus jusqu'au 31 juillet prochain.

Un 1er prix de 625 francs ; un 2e prix de 375 francs ; un 3e prix de 250 francs, ainsi que dix prix de 75 francs chacun, seront décernés aux concurrents.

Les dimensions des projets devront être de 0m,76 sur 0m,56, marges comprises.

Tous renseignements sont donnés chez MM. Cassel et Ce, 33, rue Bonaparte, Paris.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 25. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 20 JUIN 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Le Salon du Champ-de-Mars.

La Sculpture. — Les Objets d'art (1).

La sculpture est, on le sait, moins abondante au Champ-de-Mars qu'aux Champs-Élysées. L'Institut est resté fidèle au Palais de l'Industrie, où s'alignent en ordre de bataille les Falguière, les Mercié, les Paul Dubois, les Gérôme, où d'innumérables théories de bustes et de figures transforment en un gigantesque campo-santo les jardins envahis. Mais le Champ-de-Mars a Rodin et Meunier, et cela suffit à lui donner une supériorité sur l'ensemble académique du Salon rival. Il a Dalou, en outre, et parmi ceux de la génération nouvelle, Bartholomé, Charpentier, Bourdelle, Lambeaux, Devillez. Si les œuvres sont peu nombreuses, elles sont de choix.

(1) Second article. Voir notre n° du 6 juin dernier.

Le *Victor Hugo* de Rodin, bien qu'inachevé, permet de pressentir la grande impression de cette œuvre troublante. D'un geste superbe, le poète arrête le mouvement des flots, tandis qu'il prête l'oreille aux voix de l'inspiration. Et voici, du coup, expliqué ce torse étrange de femme, grenu et à peine dégrossi, qui, exposé isolément l'an passé, nous parut si rudimentaire. Peu à peu le groupe s'établit, les lignes se précisent, les reliefs s'accusent. Nul doute, désormais, que ce Monument, dont il a été tant parlé, soit une belle et puissante chose, digne du Maître auquel il est consacré, digne aussi de l'artiste qui l'a conçu.

Proches, le *Débardeur* et le bas-relief des *Mineurs* de Constantin Meunier avèrent un art robuste et sain apparenté, sans doute, à celui de Rodin, mais plus simple et plus vrai. Il y a dans les œuvres de ce dernier un romantisme que Meunier écarte de plus en plus pour pénétrer davantage l'humanité contemporaine, pour exprimer sans rhétorique, dans la sincérité de son âme clairvoyante, la noblesse et la fierté du Travail. Et dépouillé de toute extériorité, son génie s'élargit, se synthétise, donnant à chacune de ses œuvres un caractère épique inoubliable.

Les *Boulangers* d'Alexandre Charpentier, placés au centre du jardin, à l'endroit où fut exposé naguère le bas-relief *L'Œuvre* de Meunier, attirent l'attention par la puissance et les dimensions de la composition, et aussi

par le coloris que leur a donné l'artiste. Ce bas-relief, exposé jadis en plâtre, vient d'être exécuté en briques émaillées par M. Emile Muller, et, sous ce vêtement nouveau, prend un aspect imprévu. On dirait d'un mur de temple assyrien, et sans doute l'auteur a-t-il voulu accentuer ce caractère en élargissant encore les joints. L'ensemble est monumental, d'une ligne décorative dominatrice et neuve. Il atteste chez M. Charpentier, qu'on s'accoutume trop à n'envisager que comme un très habile artisan d'art, un statuaire au métier sûr, à l'exécution impeccable. On rêve de voir l'œuvre orner quelque Palais du Peuple pour lequel elle semble avoir été composée.

Un *Narcisse*, également en grès émaillé, fontaine que vient d'acquérir l'État — tandis que la ville de Paris se rendait propriétaire des *Boulangers* — complète l'exposition sculpturale de M. Charpentier. Le sujet en est emprunté à la fontaine en étain qui fut, on s'en souvient, son œuvre de maîtrise. L'idée du bonhomme qui se mire dans l'eau est jolie. Peut-être la figure gagnerait-elle à être revêtue d'émaux de couleur plus claire et plus gaie.

M. Bartholomé nous montre le premier fragment achevé de son *Monument aux morts* : le groupe des deux figures couchées et du génie qui soulève la dalle. Ce fragment est exécuté dans une pierre grise dont le ton et l'aspect mat nous paraissent convenir fort bien au Monument, l'une des créations artistiques les plus impressionnantes de l'époque.

Parmi les œuvres les plus remarquées du Salon, citons encore les envois de M. Lambeaux : *La Séduction*, fragment du « Calvaire de l'humanité », *Vengé* et le buste de Mme de Tallenay, morceaux connus à Bruxelles; les fragments de fontaine décorative de M. Pierre Roche; les têtes de femme en bronze, d'un caractère poignant, de M. Bourdelle : le bas-relief (*Le Vin*) et la cheminée de salle à manger de M. Baffier; les curieux croquis « d'après nature » et groupes de Mlle Claudel; le buste, expressif et vivant, de Me Cresson, ancien bâtonnier de l'Ordre des avocats, par Dalou; le *Maréchal Canrobert*, bien cambré, trapu, d'aspect martial, de M. Lenoir; un fort joli portrait de jeune fille, par M. Devillez.

Les débuts d'un nouveau venu, M. Marcel Jacques, qui expose une douzaine d'œuvres d'inégale valeur, ont fait quelque bruit. Il y a, certes, là des promesses, et tel buste de femme révèle un sentiment profond. Le *Tombeau de ma mère*, le *Buste de vieille femme* en marbre blanc et noir ont d'infinies tristesses et des recherches d'accent à côté desquelles la banalité de la *Statue de Millet* surprend quelque peu. Dans tous les cas, l'ensemble est attirant et il se pourrait que M. Jacques se fît bientôt une place spéciale dans le groupe des statuaires français.

La section des objets d'art n'a donné lieu, cette année, à aucune révélation, ce qui ne l'a pas empêché d'offrir, par la variété et la valeur des meubles, des étoffes, des céramiques, des verreries qu'elle a rassemblés, un réel intérêt.

Bon nombre des objets qui la composent ayant été exposés en primeur au Salon de la *Libre Esthétique* et cités dans nos comptes rendus, nous nous bornerons à rappeler, en une courte énumération, le succès des lithographies en couleurs, papiers et cuirs gaufrés, plaquettes et médailles d'Alexandre Charpentier; des petites danseuses en bronze, des grès et du miroir de Carabin; des bijoux d'Henry Nocq; des meubles à la fois simples et élégants de Charles Plumet, qui a trouvé en M. Selmersheim un collaborateur de goût; des émaux translucides de Thesmar; des verres merveilleux, fleurs de rêve et de féerie de Koepping; des micas églomisés, terres lustrées et grès de Pierre Roche, etc.

Voici de fort belles céramiques de Bigot, qui prend place, décidément, au premier rang des artistes du feu. Cheminée monumentale, fontaine, vases, plats témoignent d'un goût affiné et d'une technique remarquable. MM. Chaplet, Delaherche, Dalpayrat, Dammouse, Lachenal sont également parmi les plus beaux céramistes de l'époque. Un nouveau venu, M. Jeanneney, dont le faire s'apparente à celui de Bigot, fait un début heureux. Très intéressantes aussi les poteries de Maillol, un artiste voué jusqu'ici à la tapisserie et à la broderie et dont les premiers essais de céramique ont une véritable valeur d'art.

Avec l'exquise *Chaise d'enfant* de Dampt, avec les tapisseries de Ranson et de Rippl-Ronaï, avec les verreries d'Émile Gallé, avec les bronzes et les orfèvreries de Victor Prouvé, les merveilleux *favrile-glass* de Tiffany, les reliures de René Wiener et de Mme Vallgren, les broderies d'Aubert, cela forme un ensemble chatoyant, pimpant, varié, amusant, qui atteste la vitalité des industries d'art désormais implantées solidement partout.

MARY-MOODY EMERSON

Le vieux monde! le vieux continent, les vieilles sciences et les vieilles philosophies, qui poussent de nouvelles branches, certes, et dont la sève passe par de vieux troncs tous les printemps pour animer les nouveaux bourgeons, le vieux monde que nous habitons, en cette Europe où tant a déjà été fait pour nous! Jadis on pouvait croire que l'instruction de l'enfant, comme l'instruction de l'humanité le long des siècles, consistait à « apprendre à apprendre », ou apprendre à voir, à chercher soi-même. Mais notre continent fourmille de gens qui ont fouillé dans les énormes richesses acquises par le travail des siècles, et qui se drapent dans ces découvertes. — S'ils cherchent une réponse aux interrogations que leur pose la vie, vite ils plongent dans les livres

— à moins que le sang et la pensée de leurs aïeux ne les aient imbibés de solutions toutes faites, et c'est toujours d'herbe coupée par d'autres, — de foin, — qu'ils garnissent le ratelier où ils s'approvisionnent. Sous prétexte que le foin est nécessaire et excellent, nous avons pris l'habitude de nous en nourrir exclusivement et combien rarement rencontre-t-on l'homme qui ne se nourrit que de ce qu'il a choisi et arraché lui-même avec ses dents, suivant son flair particulier, à la bonne Terre pourvue de garnitures si variées! Si nous n'y prenons pas garde, avant cinquante ans nous aurons l'air d'un troupeau exclusivement élevé à l'écurie, nerveux ou apathique, et tout ce que nous avons encore de jeunesse et de verdeur sera envolé.

C'est l'impression qui m'étreint chaque fois que du Nouveau Monde surgit devant moi une de ces figures originales, mal équarrie et plus mal définie encore par ses compatriotes.

L'une d'elles, qui ne me séduit que par sa force et son étrangeté, mérite pourtant l'essai d'un croquis; c'est celle d'une vieille fille dont le caractère intéressa tous les lettrés de son temps. Elle était enfant d'un pasteur protestant, mais élevée pauvrement chez un oncle et une tante assez âgés, et si peu fortunés qu'un des principaux emplois de Mary était de guetter la venue du shérif qui eût pu venir confisquer les cuillers et arrêter l'oncle pour dettes. — Un peu plus tard une vieille tante folle entra dans la maison et Mary eut à la soigner. Elle savait lire et possédait, outre la Bible, un Milton et deux ou trois livres d'auteurs américains. Presque entièrement abandonnée à elle-même, trouvant dans la Bible surtout ce qu'elle y mettait, elle s'était forgé, pendant ses longues heures de travail solitaire et de méditation, une philosophie — ou plutôt elle était parvenue à mettre sa nature et les sévères pensées qui avaient influencé sa vie, en formules, brèves, spontanées, éclairant ses discours d'étincelles de génie, — de génie familier et élevé. « Son langage était très heureux, mais inimitable — on eût dit qu'il était emprunté à quelque rêve — et l'intensité de son intuition était tout son talent. » Mais pour elle comme pour Thoreau, il semble que son caractère ait eu plus d'influence sur ses amis et ses biographes que tout ce qu'elle put leur dire ou leur écrire. Ceux qui l'aimèrent le mieux font presque, malgré eux, ressortir ses défauts, comme s'ils étaient la marque la plus tangible de sa nature. « Son esprit évoluait plus vite que celui de tous ceux qui l'approchaient. Elle entrait ou sortait d'une voiture, d'une maison, d'une conversation, d'une pensée, du caractère d'un étranger, avec une rapidité qui dédaignait toutes les gradations qu'y mettaient les autres mortels et quoiqu'elle eût fait merveille sur une planète où tout le monde se serait mû avec la même vélocité, elle était choquée et agacée par le flegme général, autant qu'elle fatiguait les autres de son impatience.

Jamais personne ne put, en conversation, régler son pas sur le sien. « Vivre pour faire de la peine plutôt que pour faire plaisir », écrit-elle à l'un de ses neveux, « semble être ma destinée, comme celle de l'araignée; et j'ai suivi avec joie cette étrange vocation, disant : L'argile a-t-elle le droit d'interroger le Pottier? »

Et plus loin :

« Selon l'idée qu'Adam Smith se fait de la société, je n'ai *rien fait*, *rien produit* et je ne produirai jamais rien; cependant, j'ai grande joie d'exister et j'essaie peut-être d'embellir un seul être de la création divine. »

Elle avait cette religion dépourvue de sentimentalité des vieilles races protestantes et son caractère aussi insociable que robuste et élevé est peut-être un type extrême de ce que le calvinisme produisit parmi ces travailleurs du Nouveau Monde, où la vie était aussi dure que la doctrine religieuse.

« Notre civilisation, dit-elle encore, ne vaut pas beaucoup mieux que notre poésie. Elle est saucée et épicée par la complexité des arts et des inventions, mais elle manque de la grandeur qui appartient à une époque dorique et sans philosophie. Quelques successions de faits, quelque pulsations fortes nous permettent de parler du temps, de décrire des époques et de connaitre cette chose qu'on nomme l'histoire. Mais ces faits, par leur multiplicité, finissent par nous faire oublier *ce qui est*, ce qui reste toujours. O Temps, vieux traînard, quand ta routine fera-t-elle place à des institutions plus hautes et plus durables? Quand tous tes trophées, ton nom et toutes les sorcelleries de tes formes se perdront-ils dans le génie de l'éternité? »

Elle aimait les hommes de génie, morts ou vivants, et n'aimait guère qu'eux, parce qu'ils reflétaient de nouvelles facettes de son rêve, l'austère divinité dont elle reconnaissait quelques attributs d'éternité, d'indéfini, de nécessité, et qu'il eût été contraire à sa nature de personnaliser; mais elle aimait surtout l'union du génie au caractère. Quand elle rencontrait de jeunes êtres qui l'intéressaient, elle les attirait par sa sympathie, les flattant, les raillant, les amusant, les combattant et, en général, prenant la place d'assaut. Elle y allait de tout son esprit, de toute son intense vivacité, « parce que je sais bien, disait-elle, que je les impatienterai et les agacerai plus tard, et je veux avoir leurs meilleures heures ». Elle surprenait, attirait, ridiculisait ou accusait tour à tour ses interlocuteurs. Mais aucune femme, aucun homme intelligent ne pouvait la rencontrer sans emporter d'elle un souvenir durable et une impression forte.

Les conseils, ou plutôt les convictions impérieuses qui émanaient d'elle, en formes toujours nouvelles et absolument originales, consistaient surtout en ces quelques affirmations : « Moquez-vous des bagatelles; que vos tendances soient élevées; faites ce que vous avez peur de faire; la sublimité du caractère ne peut venir que de la sublimité des intentions. »

Mais tout le monde ne lui plaisait pas et si elle trouvait lourd, ennuyeux, épais, l'esprit des gens qui venaient la voir, — et beaucoup ambitionnaient ce périlleux honneur, — elle n'hésitait pas à les occuper de diverses façons, pour qu'ils se taisent et la laissent en paix.

« Ce que je pense de la guerre? écrit-elle. A vous je puis dire qu'elle vaut tant mieux que l'oppression, et que, si elle ravageait toute la géographie du despotisme, je croirais que c'est un présage de grande et glorieuse importance. Channing peint ses misères, mais connait-il celles d'une guerre bien plus terrible : les animosités intimes, les piqûres d'épingles, les amères luttes du cœur humain, la cruelle oppression du pauvre par le riche, du faible par le fort, qui corrompt le monde? Combien les orageuses conflagrations des villes valent mieux, sont plus honnêtes! C'est la transformation du sang qui se gâte, en monstres et en dragons. Une trompette guerrière serait une mélodie délicieuse à côté de la cacophonie des théologiens et des économistes. Il est dit qu'il y a de la guerre jusque dans les cieux. La guerre fait partie des moyens de discipline mondiale; grossière éducatrice, elle n'est pas pire que la pauvreté, la méchanceté ou l'ignorance. Si la guerre dévaste les consciences, la paix corrompue en fait autant. Et si, avec le sensible Channing (je suis honteuse de l'excessif amour de la vie de cet homme), vous me parlez des horreurs du champ de bataille, que sont les quelques jours d'agonie, qu'est-ce

que cela fait qu'un vautour soit le tombeau, le fossoyeur et le prêtre d'un héros, quand on pense aux longues années de maladie sur un lit de souffrance, pendant lesquelles tout le monde souhaite votre mort? »

Ne personnifiait-elle pas, à certaines heures, ce vieux désir d'harmonie naturelle, ce sentiment de l'inutilité de l'intervention humaine, que les Hindoux crurent réaliser dans le Nirvanah, que tous les mystiques, après eux, exprimèrent par « l'abandon à la volonté de Dieu », que des penseurs, des intellectuels, des contemplatifs appelaient « la foi sans les œuvres », que tout le moyen-âge incarna dans ses couvents, que nous nommons aujourd'hui l'obéissance au seul instinct profond,— ne personnifie-t-elle pas la plus haute philosophie de l'être isolé, cette femme qui n'était née ni pour l'amour, qu'elle repoussa, ni pour la maternité? Ne croirait-on pas entendre Barrès et son dédain des dépendances fraternelles, ou le bon Fénelon, un Barrès encombré de cœur, en ces mots qui peignent si bien la lutte de notre instinct personnel contre notre besoin d'affection et ses menues tyrannies d'efforts : « Oh! pouvoir rêver plus profondément! perdre de vue les objets extérieurs!... La tristesse vaut mieux que ce somnambulisme parlant, marchant, agissant, de la vie. Oui, l'entière solitude avec l'Être qui domine les pouvoirs de la vie! Si, pour être utile, il faut l'action, l'effort, cette utilité ressemble moins à de la vie que le désir d'être absorbé en Dieu en conservant toute sa consciente lucidité. »

La vie avait détruit en elle l'instinct ou plutôt l'humeur nécessaire à toute sociabilité permanente, et tout comme ceux qui en sont châtrés, elle ambitionnait la consolation de l'identification sensible avec l'unité directrice du monde.

Mais,— conséquence étrangement logique de cet impossible désir en tous ceux qui, comme elle, aiment un Dieu seul pour échapper aux labeurs humains, aux patiences et aux infirmités des amours, elle désirait la mort. Niant la vie en ce qui fait sa plus noble, sa plus fécondante substance, rien ne pouvait lui plaire autant que la fin d'une existence, remplie, bondée de ces petits événements, de ces nécessités d'échange, de ce constant maniement de la monnaie des concessions ou des heurts, qui la distrayaient de son rêve.

Réalisant toujours ou extériorisant aussi spontanément que cela était humainement possible, ses plus intimes désirs, elle avait confectionné son linceul. Puis, trouvant que la mort se faisait attendre et que cet objet n'avait pas d'emploi, elle s'en était fait une robe de nuit, même un vêtement de jour (de quelle couleur était ce linceul, l'historien ne le dit pas), et elle le portait en guise de ceinture ou de châle d'amazone dans ses courses à cheval, — jusqu'à ce qu'il fut usé. Alors elle en refaisait un autre, qui avait le même sort; elle ne voyageait jamais sans être pourvue de ce cher et utile objet, et elle en usa probablement un certain nombre avant de donner à l'un d'eux son emploi définitif.

Ces singularités extérieures que nous n'oserions pas nous permettre ici sans nous exposer à la vindicte de tout un pays qui confond l'égalité avec la conformité, et qui s'opposerait par ses sarcasmes à cet accaparement de l'attention, devient chose beaucoup plus simple et naturelle là où chaque jour voit éclore la nécessité de nouvelles manières de faire dans tous les domaines, et où les circonstances et les découvertes toujours renaissantes d'un climat, d'une nature encore insuffisamment connus, portent les esprits à attendre partout et toujours du nouveau, de l'imprévu. Si la nécessaire discipline de toutes les agglomérations humaines dont la durée a une raison d'être, a banalisé, hélas! jusqu'au snobisme, les habitants actuels des grandes villes de l'Est américain, il n'en était pas ainsi il y a un siècle, il n'en est pas encore ainsi dans ce sauvage Ouest, pays des rêves de tant d'imaginations.

C'est dans cette atmosphère de liberté, d'indépendance, à l'époque de la grande révolution américaine, que vécut Mary-Moody Emerson, parente du philosophe Emerson qui parla souvent d'elle. — Telle qu'on peut l'entrevoir à travers le souvenir de ceux qui la connurent, elle est bien la réalisation vivante de cette outrancière affirmation de personnalité dont le levain sommeille dans les plus fortes âmes. Pour n'avoir pas à transiger avec l'instinct d'autrui, quand cet instinct ne ressemblait pas au leur, ces âmes, presque malgré elles, se sont forgé une divinité faite de leur espoir d'harmonie plus facile, moins laborieuse, une divinité qui apparierait tous les instincts en les éclairant d'une seule lumière égale et dominatrice.

Tous ses défauts comme ceux de sa race, comme ceux des premiers économistes si confiants dans les harmonies pré-établies qu'ils ne demandaient qu'une chose : l'abolition de toutes les entraves; toutes les erreurs, les brutalités, les injustices, les férocités hautaines des mystiques et des penseurs, découlent de ce même besoin de perfection immédiate, certaine, équilibrant, satisfaisant, fût-ce dans la mort seulement, leur intense et impatient désir.

Quand verrons-nous, dans les lentes conquêtes du passé comme dans les bienfaits et les révélations chèrement payés du présent, le résultat de ces humbles CONCERTS de forces; de ces longues et parfois pénibles adaptations de la richesse d'un être à celle d'un autre ou de beaucoup d'autres êtres? Quand comprendrons-nous que l'allure mortifiante de ces courageuses associations nous fait avancer plus vite vers des réalités et des visions infinies que tous les isolements qui ne nous font progresser qu'en rêve?

Quand verrons-nous que nous nous berçons de rêves parce que nous n'avons pas la force d'accomplir la vie telle qu'elle se présente devant la simplicité de notre vieille conscience?

Faudra-t-il qu'après nous avoir fourni les types de la plus exigeante et intransigeante personnalité, le Nouveau Monde vienne nous donner, à nous, — races avachies, aveulies par les concessions, les complaisances, les associations forcées, subies, passives, inertes, — l'esprit puissant des unions choisies, sagacement devinées, des concessions, des complaisances, des associations vaillamment consenties et bravement maintenues? Est-ce de lui que nous attendons, en notre stagnante inaction, l'exemple de toutes les noblesses qui jamais ne furent atteintes sans travail? Est-ce lui qui nous dira la grandeur de cette patiente poursuite de l'infini, appariée au rythme des mouvements de l'univers, continuée au pas pesant des armées d'hommes dont les âmes, les cœurs, les mains s'attendent pour se joindre?

O cher vieux monde, si doucement parfumé encore de cette latine et pénétrante essence d'entente, de laborieuse harmonie, ne meurs pas, ne mens pas à toi-même, ou du moins, avant de mourir, laisse-nous emporter, en face de la jeune bravoure des isolés, la fierté des héroïsmes d'union!

BRUXELLES S'AMUSE

Bruxelles s'amuse ! Ah ! qu'il s'amuse à l'occasion de l'Exposition universelle !

Est-ce qu'il ne s'amuse même pas trop, tant est prodigieux l'abondance des lieux de guindaille et de truandaille, des lieux où l'on bibe et où l'on bâfre, aux enseignes affriolantes, voisinant invariablement avec ces suaves indications, véritables enseignes à rebours, faisant en quelque sorte « machine en arrière » : LAVATORY, W. C., illustrées d'une main dardant son index vers de prochains recoins dont l'obligé et décent mystère est violé par ces signaux multiples d'un si déplorable effet sur l'appétit et sur l'idéalité.

Bruxelles et la Belgique étaient pris en ces derniers temps (avant la nouvelle grande foire internationale, avant l'inauguration bruyante de la Kermesse qui présentement sévit avec une frénésie ininterrompue) d'une admirable activité de travail, de science et d'art. Il semblait qu'une explosion de vaillance se projetât en tous les sens. Jamais le pays n'avait plus complètement et plus consciemment rayonné, pris possession de soi-même et acquis plus de confiance en ses forces et en ses possibilités ethniques. C'était une joie que de le voir en un tel en-avant rumorant et allègre, extériorisant de mieux en mieux son âme nationale en ses originalités savoureuses. Des efforts de la longue, si longue lutte contre le pignoufisme, s'épanouissaient enfin en une victoire générale, en une poussée superbe vers le fier et le beau. Une fièvre salutaire avait gagné la nation et elle s'agitait en des préoccupations très nobles.

Est-ce que ce courant va être détourné en des œuvres de gueule et de rut à l'exemple des dernières grandes Expositions dont la dominante a été le côté noce et rosse? Est-ce que jusqu'au mois de novembre toutes les aspirations, toutes les activités et toutes les épargnes vont s'engouffrer dans les fosses de la goinfrerie et des lavatories corollaires? Bacchus, Momus, Vénus (et quelle Vénus !) vont-ils être les tambours-majors des exodes tapageurs, formidables et quotidiens, déroulant leurs théories vers ces cités de la gueule, du ventre et du bas-ventre?

Vraiment c'est à craindre, étant donné ce que l'on voit. Quel fourmillement et quel bastringage immense ! S'empiffrer semble le mot d'ordre, dévorer... et puis liquider ces ingurgitations. Les descriptions enthousiastes des journaux en l'honneur de toutes les tavernes et de toutes les cavernes, le récit des délices qu'on goûte en ces temples de la voracité, ont monté la population entière à une psychologie de fêtards jusqu'ici chez nous ignorée.

Allons-nous, à notre tour, être pris du mal de ne plus penser qu'à l'amusement en ses formes les plus matérielles et les plus viles ? Le travail, la besogne du jour ne vont-ils plus être que l'attente ennuyeuse, impatiemment supportée, des soirs de godaille ? Cette manière d'envisager la vie et l'action qui a gâté d'autres peuples, va-t-elle nous gagner? Les beaux mois de l'été, faudra-t-il les débaptiser pour les nommer Carnavalaire, Cancanidor, Putaïrial, Syphilisose?

Nous savons qu'il y a des cerveaux pour qui cette débauche bête et ruineuse est le témoignage même de la prospérité publique. Il semble, en effet, qu'à tant galvauder en superfluités bassement sensuelles, on doit avoir de tout le reste par surcroît. Mais, en vérité, ces plaisirs d'oisifs et de feignants, grandis à de telles dimensions et à une telle durée, n'attestent rien que le besoin mauvais de satisfaire la bête et altèrent, par leur continuité, même les âmes énergiques. Aussi n'est-ce pas sans un saisissant symbolisme que le tumulte de ces êtres en ribote rencontre à tous les coins d'allées la petite main dardant un doigt fatidique vers le Lavatory W.-C. C'est bien l'emblème du résultat moral auquel mènent ces bacchanales semestriellement prolongées, destructives de la belle âme, du bon goût et du bel art.

BIBLIOGRAPHIE

Louis Legrand, peintre-graveur. Catalogue de son œuvre gravé et lithographié, par E. RAMIRO. — Paris, H. Floury. (Tirage à 250 ex., dont 50 sur japon.)

De même qu'il le fit pour Félicien Rops, M. E. Ramiro a catalogué l'œuvre gravé et lithographié de Louis Legrand, l'un des peintres-graveurs de la nouvelle génération qui ont le plus produit et qui connaissent le mieux leur métier. « Nous voilà en face d'un inventeur cuisinant métal et acide suivant des recettes inconnues », dit avec raison l'auteur, dans une préface qui résume en quelques traits décisifs l'œuvre et le faire du graveur. « De ces ragoûts mystérieux, Legrand a tiré des forces, des souplesses et des acuités imprévues. Son trait, gras sans lourdeur, court adroitement à travers des grains infiniment variés. Il y détache les figures avec un puissant relief. Souvent le premier état semble jeté sur le papier par l'encre de Chine d'un pinceau sommairement japonais. Tout à coup, au deuxième état, sur l'esquisse, un sombre nuage sème la nuit. Puis, au troisième, c'est un successif réveil des personnages et des choses réapparus plus savamment édifiés. Peu à peu les corps, tantôt nus, tantôt revêtus d'étoffes lourdement laineuses ou vaporeusement translucides, lentement, prudemment, se dégagent des noirs opaques ou des gris argentés. Et chaque degré de cette progression savante constitue un précieux document artistique. Parfois, au contraire, dans une bouffée d'effort, Legrand atteint son but du premier coup. Et l'on demeure stupéfait devant ces miracles d'enfantement rapide, où la sûreté du jet capture instantanément la perfection des détails. »

Ce catalogue — qui n'est qu'un commencement — contient cent et douze pièces, minutieusement analysées dans leurs divers états. L'auteur les classe en rustiques, féminines, fantaisistes, mystiques, réservant une section spéciale pour les danseuses, que Louis Legrand, à l'exemple de l'illustre maître Degas, affectionne particulièrement. C'est par le *Cours de danse fin de siècle*, publié en couleurs par le *Gil Blas*, que l'artiste se fit connaître. Et dans son œuvre, les *Petites du ballet* demeurent l'une des plus belles séries de planches qu'il ait produites. Pour finir, les illustrations et vignettes, les lithographies, le tout copieusement illustré de planches hors texte, choisies parmi les plus attachantes, et de croquis.

Le *Catalogue de l'œuvre de Louis Legrand* décèle, une fois de plus, la probité artistique et le goût de l'iconographe auquel nous devons l'étude la plus complète qui ait été faite sur Rops. Le chiffre restreint du tirage fera, au surplus, de ce catalogue un livre d'amateur qui sera un jour précieusement recherché.

La Légende de l'Arbre de la Croix avant Jésus-Christ, par JOSEPH NÈVE. — Extrait de la *Revue générale*.

Un manuscrit de la Bibliothèque royale, *La Chanson d'Adam*, qui passe pour l'œuvre d'un écrivain belge du XIII[e] siècle, et peut-être d'un bénédictin de l'abbaye de Saint-Jacques, à Liège, a donné à M. Nève le désir d'étudier, dans ses diverses sources, la légende de l'Arbre de la Croix dont la tradition subsiste intacte, perpétuée par les historiens et les artistes, jusqu'à la fin du XV[e] siècle. Il en analyse les multiples versions, cite un nombre considérable de monuments du moyen-âge dans lesquels se reflète la légende, d'après laquelle, on le sait, l'arbre de la Croix s'identifie avec l'arbre de la chute originelle. Son étude est très documentée et offre un réel intérêt.

Sur les Pointes, par PIERRE D'ALHEIM. — Paris, Société du *Mercure de France*.

Sur les Pointes déroule en tableaux variés et rapides comme une cinématographie l'histoire de la civilisation russe. Le ballet (école française) y joua son rôle : aussi, à côté des profils de médailles, beaucoup de médaillons d'artistes. Parmi les pages d'un tour alerte, très chargées d'anecdotes, il en est quelques-unes de tragiques. M. Pierre d'Alheim, qui se trouvait à Moscou lors des fêtes du couronnement en qualité de correspondant du *Temps*, donne la relation, pour ainsi dire heure par heure, de la catastrophe de la Khodynka dont il fut témoin oculaire. Ce document met en lumière les mœurs de la Russie, si différentes des nôtres.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Saxophone. Professeur, M. BEEKMAN. 2[e] accessit, M. Anneessens.

Trompette. Professeur, M. GOEYENS. 1[er] prix avec distinction, M. Voussure; 1[er] prix, MM. Dubail et Girondal; 2[e] prix, M. Abrassart ; 1[er] accessit, M. Poelmans ; 2[e] accessit, M. Boëhme.

Cor. Professeur, M. MERCK. 1[er] prix, MM. Capart, Wotquenne et Marchal ; 1[er] accessit, MM. Van Roy et Léonard.

Trombone. Professeur, M. SEHA, 1[er] prix avec distinction, M. De Wolf; 2[e] prix avec distinction, M. Dralants.

Les prochains concours du Conservatoire auront lieu dans l'ordre suivant :

Mardi 22 juin : à 9 heures, contrebasse, alto; à 3 heures, violoncelle,

Mercredi 23 : à 3 heures, orgue.

Samedi 26 : à 9 heures, musique de chambre avec piano; à 3 heures, harpe.

Lundi 28 : à 10 heures, piano (hommes).

Mercredi 30 : à 10 heures, piano (jeunes filles). Prix Laure Van Cutsem.

Vendredi 2 et samedi 3 juillet, à 9 et à 3 heures, violon.

Lundi 5 : à 3 heures, chant théâtral (hommes).

Mercredi 7 : à 9 heures, chant théâtral (jeunes filles).

Jeudi 15 : à 9 heures, tragédie et comédie (hommes).

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

De l'exposition des portraits aux vitrines.

Si le droit d'exposer publiquement des œuvres d'art appartient à leur auteur, le droit de l'artiste, quand il s'agit de portraits, fléchit devant celui des personnes dont il a reproduit l'image. Chacun de nous possède sur sa physionomie, sur ses traits, un droit particulier et il peut l'exercer en interdisant à un photographe, par exemple, d'afficher à sa vitrine une photographie qui les reproduit. Nous avons cité plus d'une décision judiciaire qui a consacré ce principe (1).

Récemment encore, la Cour d'appel de Paris s'est prononcée dans le même sens en décidant que la famille d'une personne décédée a le droit de s'opposer à l'exhibition en public du portrait de cette personne ; que le photographe ou le peintre, qui, au mépris de ce droit, livre aux regards du public les traits d'un défunt se rend coupable d'un véritable quasi délit pouvant donner lieu à une action en dommages-intérêts.

Ainsi jugé dans une instance intentée par M[me] Veuve Guénon à MM. Daireaux, photographe, Della Rocca, peintre, et Bourgeot, marchand de couleurs, qui avaient exposé à la vitrine de ce dernier, à Maisons-Laffitte, le portrait à l'huile et la photographie de son fils décédé.

PETITE CHRONIQUE

MAISON D'ART. — C'est aujourd'hui, à 5 heures, que se clôture la si intéressante exposition de tableaux anciens et nouveaux de *Eugène Smits*.

Le samedi 26 courant, à 2 heures, s'ouvrira une exposition de *tableaux* importants et d'études du peintre polonais Alexander Sochazewski. Ces œuvres du plus haut intérêt représentent de façon saisissante la vie des condamnés politiques et de droit commun exilés en Sibérie, où le peintre lui-même passa plus de dix années comme prisonnier politique à la suite de la part qu'il prit dans l'insurrection polonaise de 1862-63.

La rénovation du Musée moderne de peinture, ordonnée par la Commission directrice, est terminée, et les galeries sont depuis hier accessibles au public.

Les artistes protestataires se sont réunis à nouveaux samedi dernier. A l'ordre du jour, la création d'une *Fédération syndicale des Arts et des Métiers d'art* dont nous avons parlé. Après une longue et intéressante discussion, l'ordre du jour suivant a été adopté à l'unanimité par l'assistance :

« L'assemblée plénière des artistes belges, réunis à Bruxelles à l'effet de constituer une Fédération syndicale, adopte provisoirement le projet de statuts présenté par M. Jules Du Jardin, en attendant la consultation des spécialistes auxquels le bureau provisoire a demandé leurs avis, maintient en fonction le bureau provisoire, lui confie le soin d'agir au mieux des intérêts des artistes par la propagation de l'idée syndicale, à Bruxelles et en province, au moyen d'imprimés et de conférences, et remercie la presse pour l'appui qu'elle lui a donné. »

M. Maurice Griveau, le professeur d'esthétique dont nous avons apprécié à plusieurs reprises les intéressants travaux, mouche la *Jeune Belgique* qui, pour l'avoir vu loué par l'*Art moderne*, le traita aussitôt de « bon toqué ».

M. Griveau se donne là une peine bien superflue. Il ignore que depuis longtemps la *Jeune Belgique* est sans action et sans lecteurs et que partant toute polémique avec elle est devenue

(1) Voir notamment l'affaire des biscuits Olibet et de M[lle] Bonnet, 1892, p. 271.

inutile. Nous y avons, pour notre part, renoncé il y a belle lurette, malgré les pressantes invites des rédacteurs de la ci-devant jeune revue, empressés à bourdonner autour de nous comme les insectes autour d'une lampe. Ce vol papillonnant est même demeuré la seule raison d'être de leur petite gazette. Si l'*Art moderne* s'éteignait, il ne resterait aux phalènes de la *Jeune Belgique* en ruines qu'à se perdre dans les ténèbres.

Nous devions à M. Griveau cette explication de notre silence en présence des attaques sangrenues dont il fut l'objet.

Le Congrès international des éditeurs réuni par le Cercle belge de la librairie s'ouvrira mercredi prochain, à 9 heures du matin, à l'Hôtel du Gouvernement provincial. Il sera clôturé samedi soir par une fête artistique offerte aux congressistes par l'Administration communale de Bruxelles. Parmi les questions à l'ordre du jour, signalons les suivantes, qui offrent un intérêt particulier : De l'application du système métrique au format des livres. — De la révision de la durée des droits d'auteur. — De la classification méthodique des catalogues de librairie. — De la création d'écoles professionnelles de librairie. — De la nécessité d'obtenir le « brevet de libraire » ou examen constatant que les libraires possèdent des connaissances suffisantes pour exercer honorablement leur profession.

Le Comité Paul Verlaine a reçu de plusieurs artistes français, admirateurs du poète, l'offre de contribuer à une vente prochaine d'œuvres d'art en faveur du monument. MM. Emile Verhaeren et F.-A. Cazals, à Bruxelles, Ph. Zilcken, Jan Toorop, le professeur Van Hamel, T.-C. van der Host, le vicomte de Colleville, à la Haye, ont également recueilli de nombreuses adhésions parmi les artistes étrangers. Le produit de ces ventes grossira considérablement le total de la souscription, qui s'élève aujourd'hui à 5,200 francs.

Le *Studio*, qui avait fait paraître coup sur coup deux livraisons spéciales sur les expositions de Londres, vient de publier un troisième « extra number » consacré aux Salons de Paris : Champs-Elysées et Champ-de-Mars. Ce numéro exceptionnel, vendu 1 sh. 6 p., contient une centaine de reproductions des principales œuvres exposées. Y figurent entre autres, parmi les tableaux de nos artistes, ceux de MM. Struijs, Claus et Frédéric.

De son côté, le *Magazine of Art* augmente le volume de ses livraisons et décrit, en une série d'articles dont le premier paraît dans le fascicule de juin, les collections artistiques de la Reine d'Angleterre. Des études sur l'exposition de la Royal Academy, sur la collection Quilter, sur le peintre-sculpteur W. Reynolds-Stephens, etc. complètent cette intéressante livraison.

Le *Triomphe de la République*, le groupe colossal dû au sculpteur Dalou et destiné à l'ancienne place du Trône, va être enfin livré au fondeur pour être coulé en bronze.

Les monuments sont comme les peuples; les plus heureux n'ont pas d'histoire. Celui de M. Dalou en a une; elle est longue et fâcheuse. Le modèle de plâtre fut exposé au Salon de 1885; devant l'admiration unanime, la Ville de Paris décida que cette belle œuvre serait fondue en cire perdue.

Ce procédé, beaucoup plus coûteux que celui de la fonte au sâble, était à peu près inapplicable à un modèle de pareille importance. La tentative échoua complètement; ce furent 70,000 francs dépensés en pure perte. Les frais de la nouvelle fonte sont évalués à 250,000 francs; si à ces dépenses on ajoute les 120,000 francs qu'a coûté le modèle, on obtient le total respectable de 440,000 fr.

M. J.-F. Raffaëlli a publié dans la *Nouvelle Revue*, sous forme de lettre à ses amis d'Amérique, une très curieuse étude, pleine d'ingénieux aperçus et d'idées à creuser, sur l'*Art dans une démocratie*, à laquelle nous avons déjà fait allusion. Nous en détachons le passage suivant :

« Vous avez créé en Amérique des écoles de beaux-arts. Qu'y enseignez-vous ? Vous y enseignez ce qu'on enseigne dans ces écoles en Europe : les beaux-arts. Or, il faut le dire nettement en deux mots : *les arts ne s'enseignent pas*. Il y a un mot d'Eugène Delacroix que je cite toutes les fois que j'en trouve l'occasion, car il répond sans phrase à ceux qui ont créé l'enseignement de l'art et qui ont compliqué chez nous cet enseignement au point de demander huit ou dix ans au jeune artiste avant qu'il soit reconnu sachant son métier : « *On sait son métier tout de suite ou on ne le sait jamais!* » Et Delacroix dit vrai. Le tempérament de l'artiste qui a quelque chose à dire l'emporte et l'oblige à trouver quand même, et rapidement, le moyen de dire ce qu'il a un besoin impérieux de dire, et lorsqu'on dit : Cet artiste avait une âme délicate, mais il manqua de métier et ne sut s'exprimer, cela revient simplement à dire : Il avait une âme délicate, mais vague et sans désir défini, car autrement cet artiste aurait sûrement trouvé le moyen de s'exprimer. L'âme de l'artiste est à la torture tant qu'elle n'a pas pu s'exprimer. Non, l'art ne s'enseigne pas, et je veux ici raconter un souvenir personnel à ce propos.

« En 1870 j'avais vingt ans, j'étais dans un désir ardent de faire de l'art. Tous les arts attiraient mon attention : cependant le Salon annuel devant ouvrir bientôt ses portes, je résolus de faire une peinture et de l'envoyer à tout hasard. Je n'avais alors jamais touché un pinceau. Ainsi, je m'informai.

« Un jeune ami, le fils d'un décorateur de théâtre, me dressa une liste des couleurs, des pinceaux et des toiles qui m'étaient nécessaires. J'achetai le tout, rentrai chez moi et, en deux ou trois jours, je brossai un paysage, un bord de forêt, complètement d'idée, et j'envoyai le tableau au Salon, encadré avec un cadre de quatre sous. Eh bien ! le tableau fut reçu et figura au Salon de 1870 sous le titre *Bord de forêt*. Et, je l'affirme, je n'avais jamais alors fait une seule étude d'après nature, et c'était la première toile que je barbouillais. Où donc avais-je appris? Je le répète encore : L'art ne s'enseigne pas, et lorsqu'on a quelque chose à dire, on en trouve subitement le moyen. »

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 26. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 27 JUIN 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LA GLOIRE!

Le retour aux souvenirs de l'Antiquité qui avait été une des manies de la Révolution française, l'exaltation militaire prodigieuse du premier Empire, et son héroïsme désintéressé sinon pour les chefs du moins pour les humbles qu'ils traînèrent à leur suite par millions, avaient mis à la mode, durant la première moitié de ce siècle, l'AMOUR DE LA GLOIRE!

L'Amour de la Gloire était devenu un des grands moteurs de l'activité humaine. Il était monté au rang d'un Idéal. Et spécialement dans la jeunesse, prompte alors à s'enthousiasmer, l'avenir d'une vie bien ordonnée ne se concevait pas sans l'obtention, la plus large possible, de cette invisibilité charmeresse : La Gloire! Comme toute préoccupation instante des âmes s'extériorise abondamment et trouve sa concrétisation notamment dans le langage, ce mot Gloire, bref à l'égal des nombreux autres monosyllabes par lesquels s'expriment les grandes choses : Mer, Ciel, Terre, Feu, Dieu, était courant dans les conversations des hommes, et je me souviens que dans la vie familiale il revenait incessamment comme indication, par le Père, d'un noble but à poursuivre; que dans la vie scolaire il revenait de même comme conseil et guide signalés par le Professeur, ce professeur fût-il un cuistre. Le temps qu'on perdait alors, comme aujourd'hui, à essayer d'apprendre aux petits étudiants le Latin et le Grec, se gaspillait avec cette compensation que le blocage du *De Viris illustribus* servait d'occasion a cette excitation de la fibre glorioleuse.

Le règne vil de l'Argent, s'il était inauguré depuis le retentissement immense du coup Rothschildien dont le désastre de Waterloo fut l'occasion, n'avait pas encore pris l'amplitude qu'on lui voit aujourd'hui alors qu'il menace de submerger dans sa folie honteuse de spéculation toutes les générosités psychiques. La haute juiverie travaillait déjà à son œuvre abominable de magnification du lucre stérile, mais sourdement, sans l'insolent cynisme qui s'affiche maintenant. Et surtout la préoccupation « de la Galette » ne s'était pas infiltrée dans les multitudes. Cet idéal nouveau et odieux n'existait encore qu'à l'état sporadique dans l'archipel des humaines visées. La Gloire, ce vide, ainsi que s'essayaient

à le proclamer les forbans financiers sémitiques qui commençaient à écumer l'Europe de leurs pirateries comme jadis leur conraciens sarrasins la Méditerranée, flottait en oriflamme éclatant et allègre au-dessus des batailles que livrait le Romantisme, cette fièvre brûlante de l'Imagination et de la Poésie s'efforçant d'imprégner, d'invigorer et d'embaumer toute l'Action et toute la Vie.

Hélas! désormais nous voguons sous des cieux meublés de moins flamboyants et moins majestueux nuages. « La soif de la Gloire », comme on disait, est apaisée. L'appétit de l'Argent la remplace. Le mot s'est retiré de la Langue comme la chose s'est retirée des Ames. Le voici revêtu de cette vilaine moisissure qu'on nomme Poncivité, vieillotisme, radotage, ratatinement. Depuis quand n'avez-vous plus entendu prononcer le noble vocable? Vient-il encore, pompeux, réconfortant, exemplaire, sur les lèvres des pères, sur les lèvres des professeurs? N'a-t-il pas l'allure roquentine d'autres vocables, démodés eux aussi : Patriotisme, pour n'en citer qu'un étrangement significatif en sa décadence et m'abstenir du sacrilège de citer Dieu.

Ce remisage humiliant d'une entité qui longtemps parut si belle et fut si choyée, est-il un bien, est-il un mal? Dans l'Art, entre autres, quelle est son influence? Se figure-t-on bien les sensations que devaient éprouver, aux entours de 1840, les jeunes peintres qui travaillaient « pour la Gloire »? Et qui parfois en obtinrent les puissantes et divines caresses? Que dire de la disparition de ce fluidique mobile qui, plus irrésistiblement que les poussées matérielles, mit en branle, en rut, en frénésie tant de cœurs, tant de cerveaux, tant de mains?

La façon contemporaine dont on utilise la Gloire peut aider à la solution de ce problème. N'est-il pas amusant (ou écœurant) de voir comme présentement on dispense cet encens autrefois réservé aux dieux et aux demi-dieux, et comme cette denrée précieuse, jadis acquérable seulement par les forts au prix énorme et douloureux des plus persévérants efforts combinés avec les dons natifs les plus intenses, est devenue courante sur le marché et à la portée de toutes les bourses, à l'égal du café et du tabac, qui eux aussi eurent leur époque de rareté merveilleuse? Le journalisme s'est chargé de cette vulgarisation, de cette vulgivagation, de ce monnayage des doubles ducats en gros sous. C'est lui qui, dans l'espoir d'augmenter sa clientèle et sa vente (car dans les combinaisons humaines, les plus énigmatiques phénomènes ont le plus souvent d'apparents facteurs parfaitement vulgaires), a mis en fonctionnement ce système d'étalage en galerie, par le portrait (combien horrible et dartreux, du reste), par la biographie (combien plate et nauséeuse), de tous les membres de l'indéfinie famille des Quiconque, système qui rend de plus en plus indigérables (excepté pour les intéressés promus brusquement personnages notoires) les nobles gazettes qui ont pour mission de nous éclairer quotidiennement sur la marche du Cosmos. Pensez à ces titres d'un idiotisme si perfectionné : Un Bruxellois par jour! Les notabilités de l'Exposition universelle! Nos artistes! Nos grands industriels! Pensez à ces défilés de mufles où l'on voit Pilsticker voisiner avec Vanmuysenwinkel, Pepernoot se produire après Smeerbuyck, Vanmollekot aux côtés de Rottekop, Langenderm fraterniser avec Vanachtergat, Clootboom avec Pitje Snot. Tous signalés à l'attention publique, tous fameux, tous intelligents, remarquables, très remarquables, tous candidats à la célébrité, à l'appellation d'une rue, au monument peut-être! Car ce qu'il y a déjà de monuments encombrant de leur double niaiserie, celle de l'homme, celle de l'œuvre, les espaces qui devraient rester affectés à la libre circulation des passants innocents et paisibles! Récemment un dramaturge nommait ça : Faire marbre (ou bronze) en arrière!

Qui donc, après ce galvaudage, voudrait encore de la Gloire? Sans compter que, achevant sa besogne de démonétisation et de salissure, ce même journalisme ne manque pas une occasion de projeter sur qui vraiment pourrait marcher orné de cette gloire déshonorée, les jets de ses purins les plus odorants. Hausser les imbéciles et les médiocres, amoindrir les valeureux, semble, à la fin du XIXe siècle, être sa fonction sur cette terre du Nouvellisme. De telle sorte qu'un universel niveau de raplatissement passe en rouleau sur le conglomérat social, écrasant tout dans la même bouillie de réciproque dédain et de réciproque mépris.

Et bien, soit! L'artiste véritable en a pris son parti. Il se fiche désormais de la louange ou de l'injure. A son jugement intime l'une vaut l'autre. Tous ces grands crus, autrefois si goûtés, sont éventés et s'assimilent en un unique brassin de mauvaises drogues débitées par des mastroquets chez qui seuls les pauvres diables vont encore lever le coude et se saouler. Une autre manière de concevoir le devoir artistique apparaît. Foin de la célébrité! Bran pour les dispensateurs d'éloges! Il n'y a plus au travail qu'un but, très noble et très doux : Extérioriser son âme! Vivre, en faisant sortir de soi ce qu'il peut s'y trouver de Beauté. S'abandonner à l'Instinct en obéissant humblement aux forces qu'on sent remuer en soi, très impérieuses. Ne plus faire de comptes avec le succès.

Quand on a conquis l'indépendance et la force que donne cette vue plus haute de l'activité esthétique, on ressent la joie de ne plus être soumis à l'entourage des fantaisies du public et des préjugés stupides de messieurs les Critiques, ces gardes-champêtres chargés de dresser procès-verbal à quiconque sort de l'aligne-

ment des routines et des préjugés insondables des réprouvés étiquetés : les bourgeois doctrinaires. On n'a plus d'ouïe pour les clapotages du dehors. On tient pour non avenues les idiotes clameurs, qu'elles soient des applaudissements ou des huées, et on va son chemin en heureux et fécond somnambule n'obéissant à d'autres voix qu'à celles de son inspiration personnelle, de ce Daïmon que Socrate sentait en lui, qui était l'arbitre de sa vie et que chacun de nous porte au fond de soi-même en arbitre inévitable et sûr de sa Destinée.

Les Oiseaux qui viennent de France.

(*Troisième article*) (1).

Les migrations se suivent et ne se ressemblent point.

Connaissez-vous oiseaux qui diffèrent autant que MM. Montfort et Ghil ? Quel lien spirituel entre la préciosité d'un Klingsor et la simple majesté d'un Griffin ? A la rigueur, on pourrait supposer limitrophes MM. Jammes et Ghéon ; mais je n'insisterai pas sur ce point — on m'a si souvent accusé de perfidie qu'à prolonger le rapprochement, certaines personnes seraient enclines à soupçonner une intention de parallèle.

Il m'a plu de réunir en cette chronique trois auteurs bien distincts. L'on est trop habitué à considérer la poésie française comme languissante et anémique. Diversité de lyrisme est signe d'intense activité. J'espère qu'à considérer les individualités dont je vais parler, on reconnaîtra que les Muses, pour inspirer si diversement, ne sont, au pays de France, aussi débiles qu'on est généralement porté à croire.

***

Il faut dans les *Chansons d'aube* d'Henri Ghéon — et il nous est d'autant plus agréable de lui donner l'accolade que c'est chez nous que parurent ses premiers vers — saluer le début d'un authentique poète. L'éloge, en cette période de transition littéraire, est le plus pur qu'on puisse à un jeune homme décerner. Henri Ghéon, encore qu'en la conception même de ses poèmes on trouve la trace de quelques aînés, apparaît en art avec *sa forme*. Désormais, quelle que soit l'émotion dont il frémira, il saura l'exprimer adéquatement et nous la communiquer. A combien de bardes murs peut-on rendre ce témoignage ? Pour chanter les choses naturelles et rustiques, parmi lesquelles son cœur se complaît, il n'a pas songé à emprunter les pipeaux de celui-ci ou la cornemuse de celui-là. Il a dédaigné les instruments d'occasion et — louable témérité — leur a préféré l'ingénue inexpérience de sa simple voix. « Quelques sensations, quelques images », est-il inscrit en épigraphe à la couverture du recueil. N'allez donc en ce volume rechercher élévations ou épiques cadences. Les *Chansons d'aube* sont de petits cantiques émus. Entrez-y comme on entre dans un frais paysage où il y a des fleurs, de la rosée et des oiseaux. Réjouissez-vous de ces vers comme on se réjouit d'une chose champêtre, d'un bel insecte, d'une rose ou d'un rocher. Quel suave parfum de jeunesse et de naïveté s'exhale de ces pages et quel enfant ravi, instinctif se montre leur auteur ! Il s'émerveille, soi-même, de la candeur de son âme. Il a pour l'être le plus infime, pour le moindre objet des paroles de gratitude attendrie. La vie lui est le plus exquis des bienfaits ; et, de même que les accords de l'être se résolvent en son cœur sonore par de reconnaissantes mélodies, la splendeur du monde ne lui semble jamais aussi aimable que dans les épisodes familiers et les délicats phénomènes auxquels il assiste. Il messiérait de soumettre à une stricte analyse poésie autant spontanée que la sienne. La fleur qu'un enfant respire dans un jardin est, certes, plus douce que les scarieux pétales qu'en un album le botaniste conserve. Plutôt donc que de procéder à une sèche dissertation, laissons à l'auteur le soin gracieux de nous dérouler lui-même les légers tissus de son style — en chantant :

> Ils ont pris une sauterelle par les ailes
> et une grenouille par la patte,
> ils s'en reviennent de leur chasse
> avec les deux bêtes dans leur mouchoir
> qu'ils tiennent par les quatre cornes...
>
> Des voix appellent ceux qui sont en retard,
> car la cloche sonne
> l'angelus joyeux de midi,
> et pour eux midi c'est la soupe
> plein les assiettes déjà servie,
> la soupe qu'il faut manger de force et toute,
> et ils savent qu'on les attend...
>
> Ils s'en reviennent à pas lents,
> les tabliers blancs maculés de terre,
> et tristes de rentrer si tôt !
> Ils n'ont pas pu aller jusqu'au bout de l'enclos
> où sont les nids dans la muraille ;
> la matinée a passé pour eux aussi vite
> qu'au ras du pré ce vol de cailles !
>
> Ils montent à regret le perron,
> laissant les allées et la grille,
> et les violettes qui pourront refleurir doucement
> et les oiseaux qui pourront chanter tranquilles.

***

Il est toujours malaisé de parler d'un livre de M. René Ghil. Sans m'arrêter à la difficulté qu'on éprouve à comprendre le dialecte en lequel il s'exprime et qui n'a, avec la langue française, que d'empiriques affinités de lexique, je ne saurais cacher que la science et la philosophie dont il nourrit ses idées sont, en leurs détails, assez obscures et légitiment l'embarras du jugement.

M. René Ghil a, d'ailleurs, prévu cette éventualité et pour venir en aide à la critique déconcertée — prudente précaution — il prend soin de faire précéder tous ses livres d'une concise notice explicative. Nous apprenons ainsi que le présent volume (*Dire du mieux* : Livre V. — *L'ordre altruiste*, volume III) traite 1° du développement anatomique et moral de l'enfant, depuis l'éveil de la conscience jusqu'à la naissance du sentiment d'individualité ; 2° de l'utilité de la Science du monde et de ses normes : éducation mentale qui se justifie de l'axiome « Je sais, donc je suis ». Le sujet, quoique ne nous apparaissant pas d'une unité bien notoire, ne manque pas de grandeur et de hardiesse ; et quand, dans le livre, nous parvenons en l'idiome dur et métallique de M. Ghil à retrouver quelques traces lucides d'amplification, nous ne pouvons manquer d'admirer le lyrisme et la foi en lesquels il s'affirme.

Certains vers — pieux artifice de la typographie — recèlent une beauté contenue et palpitante ; et nous saurions désigner plusieurs passages où de réelles éloquences secouent l'indigeste fatras des technologies. Nous ne dirons pas que M. Ghil a tort d'être un « auteur difficile ». Il est sans doute impertinent d'exiger que les œuvres qu'on nous propose soient telles que nous les eussions

(1) Voir nos numéros des 9 et 30 mai dernier.

désirées et de ne pas les accepter ainsi que l'auteur nous les donne. Nous ne pouvons cependant nous empêcher de regretter que la poésie de M. Ghil ne soit pas plus accessible. Quand un homme montre en sa vie autant de persévérance et d'énergie, il faut bien qu'il ait du talent et que son œuvre soit de nécessité esthétique. Mais de même qu'il eût été hardi de prétendre que les mélomanes d'il y a trente ans applaudissent les rauques sonorités d'un Wagner, il y aurait certaine présomption à supposer que nous puissions d'emblée accoutumer notre acoustique aux confuses et opaques mélodies de M. Ghil. Croyez bien que nous ne voulons mettre en doute l'excellence de cette rhétorique nouvelle — les vicissitudes littéraires nous ont imposé un indulgent éclectisme, peut-être ironique; et nous ne voudrions imiter cette jeune femme, élève d'un de nos éminents impressionnistes, qui, après avoir entendu le prince des poètes lire de ses vers, s'écriait, avec son étrange accent d'Américaine : « Je n'ai pas bien compris... mais ce doit être très mauvais ! » — Mais nous craignons de nous décontenancer en émettant un avis qu'en l'occurrence notre ignorance des langues étrangères ne nous permet de formuler.

***

La *Clarté de Vie* est, certes, un des plus admirables livres de l'année poétique et nous ne savons que le grave volume de de Regnier ou le fervent hymnaire de Verhaeren à lui opposer. Rien ne saurait rendre de ces poèmes la haute sérénité, la simple et sensible majesté.

Une pure beauté les illumine. Un sentiment de force et de douceur les anime. Et la moelleuse langue en laquelle ils se déroulent jamais n'a atteint semblable degré de limpidité et d'attendrissement. L'œuvre entier de Vielé-Griffin s'est voué à chanter les doux prestiges de la vie et des êtres. Le panthéisme exquis dont brûle son âme a déjà trouvé pour s'exprimer des paroles profondes et de troublants symboles. Mais c'est en ce livre-ci qu'il faut du radieux apostolat chercher l'épanouissement. Une commune émotion fait palpiter ces vers et soit que nous nous attardions à redire les *Chansons à l'ombre*, intimes et délicieuses élévations, soit que, dans les épisodes d'*En Arcadie*, nous promenions notre attention ravie, quelle impression saurons-nous trouver, sinon celle de la vie, puissante et tendre, qui entre toutes choses et le cœur du poète se tend comme une amoureuse et divine présence.

Nul mieux que Griffin ne sait animer un paysage. Le bruit du vent dans les feuilles, l'averse dans les poussières de l'été, l'air diaphane d'une matinée d'hiver, autant de motifs pour lui de s'exalter et de se réjouir.

Une loi subtile et muette unit notre souffle à celui des éléments. Et notre existence se modèle autant sur notre volonté que sur l'évolution des phénomènes ambiants. L'élémentale joie que nous peut donner un spectacle naturel dilate notre être jusqu'à l'évanouissement en la félicité du monde. Et si l'immense amour dont tremble le poète s'incline, se pose sur une bouche, s'arrête à un cœur, c'est aussitôt par l'effet d'une merveilleuse harmonie, l'âme même de la terre et du ciel et de tout qui prie, baise ou vénère. Mystérieux équilibre! Quelle grandeur ne t'empruntent pas les poèmes que tu inspires! Les rythmes dont se scandent leurs phrases ou leurs mots sur l'essentielle émotion se modulent. Le sentiment détermine le vers qui n'est plus autre chose que la floraison lyrique de la pensée.

Personne, peut-être, n'a exercé sur la génération actuelle une influence aussi pénétrante que celle de Vielé-Griffin. Quel est celui d'entre nous qu'il n'a touché ou inquiété? Le premier, il manifesta l'obscur vœu de panthéisme qui nous consumait. Son œuvre fut moralisante pour nous autant que littéraire. Au charme d'un art élevé et sûr s'ajoutait en lui la bonté de l'efficace doctrine. Aussi, maintenant que dans cent œuvres éparses rayonne la lumière qu'il nous a révélée, devons-nous lui témoigner autant d'admiration que d'amour et honorer en sa personne celui qui dans nos cœurs alluma la CLARTÉ DE VIE.

NOTES THÉATRALES

La saison théâtrale ne chôme pas à Bruxelles. Les théâtres sont tous, ou presque tous, en pleine activité malgré les chaleurs estivales et la concurrence des « attractions » de l'Exposition.

A la Monnaie, M. Coquelin termine une campagne dans laquelle il a fait défiler tout son répertoire : Le *Gendre de M. Poirier*, *Mlle de la Seiglière*, *Gringoire*, la *Joie fait peur*, l'*Été de la Saint-Martin*, *Tartufe*, les *Précieuses ridicules*, le *Colonel Roquebrune*, *Thermidor*. Etait-ce le défaut de nouveauté d'un répertoire vieilli? La température élevée? Le récent et triomphal passage de Sarah qui a drainé les capitaux disponibles pour les billets de spectacle? Toujours est-il que les vedettes des affiches : Coquelin aîné, Jean Coquelin, n'ont pas exercé sur le public leur prestige habituel. La plupart des représentations ont été données devant des demi-salles. D'autres, la première du *Colonel Roquebrune*, par exemple, devant les banquettes. Ce qui n'a pas empêché Coquelin de jouer avec une conscience et une vaillance hautement louables.

Mais décidément le public se lasse de ce théâtre démodé et de ses derniers soutiens. Et de fait, il n'a pas tort. On a vraiment abusé d'Augier, d'Ohnet et de Sardou, et leurs formules apparaissent désormais crispantes et insupportables. Le succès de cette campagne est allé nécessairement à *Tartufe* et aux *Précieuses*, que Coquelin joue, on le sait, avec une supériorité de talent qui fait regretter qu'il ne se cantonne pas dans les rôles de Scapin et de Mascarille.

***

Une troupe de comédie anglaise dirigée par Mme Mc Intosh débutera la semaine prochaine au théâtre du Parc. Elle se compose d'artistes appartenant aux divers théâtres de Londres, le Lyceum, la Comédie, le Savoy, etc. Elle débutera le lundi 5 juillet par *Roméo et Juliette*.

L'ordre des autres spectacles a été fixé comme suit : Le *Marchand de Venise*, mardi 6; le *Soir des Rois*, mercredi 7; le *Marchand de Venise*, jeudi 8 (matinée); *Roméo et Juliette*, jeudi 8 (le soir); le *Soir des Rois*, vendredi 9; l'*Ecole de la Médisance*, samedi 10; *Comme il vous plaira*, lundi 12; *Masques et Visages*, mardi 13; *Roméo et Juliette*, mercredi 14; *Comme il vous plaira*, jeudi 15 (matinée); *Masques et Visages*, jeudi 15 (le soir); *Comme il vous plaira*, vendredi 16; *Roméo et Juliette*, samedi 17.

***

Au théâtre Molière, une saison d'opérette s'est ouverte récemment sous la direction de M. Barachin qui, depuis quelques jours, donne des représentations de *Niniche* aussi applaudies que s'il s'agissait d'une nouveauté.

La troupe, homogène et pleine d'entrain, joue avec beaucoup de mouvement et de gaieté cette joyeuse fantaisie qui fut le triomphe de Judic, de Dupuis, de Baron, et dans laquelle Mlle Alice Bonheur, MM. Lagairie, Darman, Tréville, etc. récoltent tous les soirs ample moisson d'applaudissements.

***

C'est surtout à l'Olympia audacieusement construit par MM. Maugé et Kiralfy que la foule se précipite. Nous avons déjà, dans une revue des théâtres et music-halls de Londres (1), parlé de ce spectacle colossal qui met en scène des centaines de ballerines, une armée de figurants, des bataillons de choristes, une flotte, une ménagerie, des acrobates, un peloton de cavalerie qui exécute des charges à fond de train...

L'Olympia bruxellois est une réduction de celui de Londres. Il n'utilise que le quart environ du personnel nécessité à Londres par les proportions inusitées de la scène. Et sa seule attraction consiste dans le spectacle, c'est-à-dire dans les défilés, ballets, cortèges, acrobaties et jeux divers dont se compose l'extraordinaire pantomime due à l'esprit inventif de M. Kiralfy, tandis qu'à Londres, indépendamment de la salle de théâtre, les visiteurs se promènent dans un dédale de bâtiments et de jardins coupés de canaux et de pièces d'eaux, ont à leur disposition deux salles de restaurant, une salle de banquets, une demi-douzaine de bars, un fumoir, une salle de lecture, un café-divan, des halls énormes remplis de comptoirs où l'on débite toute la bimbeloterie des expositions, une galerie de tableaux, un panorama, un bureau de poste, etc.

L'Olympia n'a dépêché à Bruxelles que les ballets et cortèges de l'*Orient*, en coupant, taillant et raccourcissant ce spectacle quelque peu barbare, de façon à le faire durer tout juste deux heures, avec un entr'acte de vingt minutes, tandis qu'à Londres il occupe trois heures, sans entr'acte. Mais ne récriminons pas, car il serait difficile, pour nous qui manquons d'entraînement, de rester plus de deux heures attentifs à une représentation qui n'a d'autre intérêt que la richesse des costumes, les splendeurs des cortèges et les « mouvements d'ensemble » des figurants.

Dans tous les cas, la chose est curieuse, plus curieuse qu'artistique, mais il faut l'avoir vue.

Concours du Conservatoire (2)

Basson. Professeur, M. Neumans. 1er prix, M. Smits; 2e prix avec distinction, M. Van Goethem; 2e prix, M. Heynen; accessit, M. D'Hondt.

Clarinette. Professeur, M. Poncelet. 1er prix, MM. Perrier, Dane et Brodkom; 2e prix avec distinction, MM. Coosemans et Nevraumont; 2e prix, MM. Struchmann, Martin et Montigny; rappel du deuxième prix, MM. Schenis, Vrelust et Gillien; 1er accessit, MM. Kips, Allard, Jeannin, Delescaille, Maes et Vandenbroeck; 2e accessit, MM. Langenas et Casse.

Hautbois. Professeur, M. Guidé. 1er prix avec distinction, M. Randour; 1er prix, M. Rifflard; 2e prix avec distinction, M. Dandoy; 1er accessit, MM. De Busscher et Marteau.

Flûte. Professeur, M. Anthony. 1er prix avec la plus grande distinction, M. Van Saughem; 1er prix, MM. Brabant et Mollo; 2e prix, MM. Trève et Bodart; 1er accessit, M. Demont.

Contrebasse. Professeur, M. Eeckhautte. 2e prix, M. Van Loo; 1er accessit, M. Maes.

Alto. Professeur, M. Van Hout. 1er prix avec distinction, M. Delmotte; 2e prix, MM. Hamakers et Verheyen; rappel avec distinction du 2e prix, M. Betrancourt; 1er accessit, M. Mechelinck; 2e accessit, M. Grillaert.

Violoncelle. Professeur, M. Jacobs. 2e prix avec distinction, MM. Preumont et Straussen; 2e prix, MM. Ceulemans, Soubre, Willame, Delporte; 1er accessit, MM. Kneip et Koller; 2e accessit, M. Van der Avort.

Orgue. Professeur, M. Mailly. 1er prix avec distinction, M. Scott; 2e prix avec distinction, MM. De Bondt et Verbrugghen; 2e prix, MM. Platteau et Gras.

(1) Voir l'*Art moderne*, 1895, p. 105.
(2) Suite. Voir notre dernier numéro.

NOS ARBRES

Continuons à pousser des cris d'alarme, ne fût-ce que pour avoir la conscience tranquille. Allez voir les ormes du boulevard du Régent et de la Porte de Namur! Allez voir les marronniers de l'avenue Louise, rive droite, spécialement la première rangée, la malheureuse qui, sans abri, reçoit en plein les coups du soleil, en ces saintes journées de messidor particulièrement brûlantes cette année. Le feuillage des ormes s'engrise lamentablement, le feuillage des marronniers roussit horriblement, et de part et d'autre c'est un air de maladie et d'épuisement, de découragement et de tristesse. Avant trois semaines, la chaleur continuant, ce sera le dépouillement complet. Et ce qui pire est, c'est que les pauvres arbres semblent atteints à la vie même; ce n'est pas seulement un mal passager. L'écorce de plusieurs tombe en écaille, ils ont l'air d'être frappés à mort.

Nous avons indiqué la cause, cherchée d'abord bêtement dans la trépidation du sol par le passage incessant des trams, ou dans le sel semé l'hiver entre les rails pour fondre la neige et qui aurait saturé les terres! Cette cause est uniquement dans le manque d'eau, toute infiltration des pluies étant devenue impossible par les pavements, les bois bituminés, les macadams, la surface imperméabilisée.

Le sous-sol de Bruxelles est sablonneux : on comprend l'épuisement des racines chargées de fabriquer la sève liquide et ne trouvant pas d'humidité!

Il faut donc arroser, entourer les troncs de cuvettes permanentes, grillagées au-dessus, comme dans toutes les villes qui ont le souci de leurs plantations. En Provence, où la chaleur est autrement cuisante, ce système est établi et les arbres sont admirables. On leur prodigue les arrosages, et ces arrosages ne sont point perdus parce qu'ils sont retenus dans les godets. Est-ce que l'administration communale, est-ce que le monsieur spécialement préposé au soin de nos promenades daigneront s'occuper de cette question?

Se figure-t-on le désastre quand il faudra abattre les arbres morts ou mourants par dizaines et les remplacer par des arbrisseaux qui, avec le système actuel, ne prennent, du reste, pas sérieusement racine : il y en a déjà des exemples déplorables.

Nos avenues, qui pourraient être si belles, ont un air de misère abominable. C'est une véritable faillite de feuillage et d'ombre. L'incurie, à cet égard, est vraiment stupide et criminelle, alors que partout on crie à l'embellissement des rues. Mieux vaudrait employer les fonds publics à l'exécution du remède que nous pré-

conisons, que de les gaspiller pour subsidier les ridicules décorations de quartier, avec mâts de joie, banderoles de kermesses, oriflammes vulgaires et autres saletés par lesquelles on essaie de ramener dans le bas de la ville les multitudes qui le désertent pour aller bambocher au Parc du Cinquantenaire : LAVATORY, W. C.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La Traduction des œuvres de Richard Wagner.

La Cour d'appel de Paris vient d'être saisie du procès des héritiers Wilder contre les héritiers de Richard Wagner.

On se rappelle que Victor Wilder a traduit la plupart des drames lyriques de Wagner, entre autres les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*. Récemment, la maison Schott fils a publié de cette œuvre une traduction nouvelle, due à M. Alfred Ernst. D'où le procès, dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs (1).

Les héritiers Wilder, estimant que les éditeurs ont porté atteinte à leurs droits en publiant cette traduction, assignèrent MM. Schott fils en dommages-intérêts. Cette demande fut repoussée par un jugement du tribunal civil de la Seine en date du 5 août 1895.

Ils assignèrent en outre Mme Ve Wagner et ses enfants pour voir dire que, sous une astreinte et à peine de dommages-intérêts, défense leur serait faite de laisser représenter les *Maîtres chanteurs* à l'Opéra et ailleurs, dans tous les pays de langue française, avec une autre traduction que celle de Victor Wilder.

Sur cette demande, le Tribunal civil de la Seine a rendu le 5 août 1896 le jugement suivant que nous croyons devoir publier textuellement à cause du grand intérêt artistique et juridique qu'il présente :

« Attendu, en fait, que, par traité du 16 octobre 1872, Richard Wagner a cédé à Schott's Sœhne, éditeurs à Mayence, le droit d'éditer et de publier en toutes langues l'*Or du Rhin*, les *Maîtres chanteurs*, la *Walkyrie* et *Siegfried*, moyennant 10,000 francs par ouvrage; mais, qu'aux termes de l'article 2 du dit contrat, il s'est expressément réservé le droit d'exécution et de représentations publiques de ces ouvrages; qu'un dernier traité du 7 février 1874, passé entre les mêmes parties, a, sauf quelques modifications de détail sans importance au débat, étendu la cession au *Crépuscule des Dieux* et à toute œuvre musicale de Wagner faite ou à faire;

« Attendu que la maison Schott's Sœhne, après avoir publié en allemand les œuvres dont elle était cessionnaire, s'est abouchée avec Wilder pour en faire faire la traduction en langue française; que, par un premier traité, en date à Mayence du 1er janvier 1884, Wilder s'est engagé à faire la traduction en français des *Maîtres chanteurs* (3 actes), de l'*Or du Rhin* (2 actes), de la *Walkyrie* (3 actes), de *Siegfried* (3 actes), du *Crépuscule des Dieux* (3 actes), de *Parsifal* (3 actes), soit en tout 17 actes, au prix de 1,000 francs par acte ou 17,000 francs pour le tout; que moyennant cette rémunération, il a cédé à Schott's Sœhne la propriété pleine et entière pour tous pays de ses traductions, Schott's Sœhne ayant seuls le droit d'autoriser ou d'interdire toute représentation théâtrale, audition ou exécution, dans les concerts, des dites traductions; qu'un second traité du 26 janvier 1885 a confirmé cette première convention, en y ajoutant la stipulation, au profit de Wilder, des droits d'auteur ou tantièmes fixés au quart des droits totaux dans le cas d'exécution au théâtre, au tiers pour l'exécution au concert;

« Attendu que ces deux traités ont été passés entre Wilder et la maison Schott's Sœhne seuls, sans que les héritiers Wagner y soient intervenus en aucune façon; qu'ils sont donc, pour les derniers, *res inter alios acta* et ne peuvent créer entre eux et les héritiers Wilder aucun lien juridique;

« Qu'en vain, les demandeurs soutiennent-ils, qu'en accordant à leur père un tantième des droits d'auteur, Schott's Sœhne ont agi comme mandataires des héritiers Wagner et qu'à supposer même qu'ils n'aient pas eu un mandat régulier pour le faire, ce vice a été couvert par les ratifications postérieures résultant de l'exécution donnée aux traités de 1884, 1885, par les héritiers Wagner qui, lors des représentations données dans les pays de langue française des ouvrages de Wagner, ont accepté les traductions de Wilder et partagé avec celui-ci ou ses ayants droit les droits d'auteur suivant les stipulations des dits contrats;

« Attendu que de tous les documents versés au procès résulte la preuve que les héritiers Wagner ont, au contraire, toujours entendu rester en dehors des conventions passées entre Wilder et la maison Schott's Sœhne; qu'ils ne leur ont donné aucune approbation et qu'ils ont expressément réservé le libre exercice du droit que leur confère leur propre contrat avec Schott's Sœhne; que Wilder lui-même ne s'est, au surplus, jamais fait aucune illusion sur l'étendue des droits que lui conféraient les traités de 1884-85; qu'il savait si bien qu'ils ne lui assuraient à aucun titre le monopole de la traduction des ouvrages qu'on lui avait confiés, que, dès février 1885, il avait tenté d'obtenir des héritiers Wagner la concession de ce privilège qu'il considérait comme indispensable à sa sécurité et qu'il avait soumis à leur fondé de pouvoirs, Von Gross, un projet de traité dont l'article 4 le stipulait à son profit en ces termes : « M. Adolf Gross, ès-noms et ès-qualités qu'il agit, s'interdit de faire faire une nouvelle traduction ou adaptation française des œuvres ci-dessus dénommées »;

« Que sa demande ayant été catégoriquement repoussée par Von Gross, il s'était alors retourné vers Schott's Sœhne et les avait suppliés de la lui accorder et d'en faire l'objet d'une clause additionnelle à leur contrat; que, sur leur refus, il avait, par sa lettre du 10 mai 1889, reconnu en termes exprès que : « puisqu'ils ne voulaient pas lui donner la satisfaction qu'il demandait, il ne pouvait les y forcer, ayant librement signé le contrat qui les liait »; qu'il ajoutait : « Je crois, du reste, comme vous, que la solidarité des intérêts est le meilleur des traités; aussi, en vous demandant d'ajouter une clause au nôtre, mon intention était, avant tout, de vous donner à vous-même une arme contre les pressions qu'on pourrait tenter d'exercer sur votre maison; si, un jour ou l'autre, on avait voulu imposer une traduction autre que la mienne, vous auriez pu répondre par une fin de non-recevoir à ces prétentions, en alléguant que vous étiez liés envers moi et que vous ne pouviez transgresser les clauses de notre contrat »; qu'à cette lettre Schott's Sœhne répondaient : « Votre consentement final, à ne rien changer au contrat, me fait grand plaisir et je suis sûr que vous n'aurez jamais à vous en plaindre. »

« Que cette interprétation donnée aux conventions de 1884-85 par celui-là même qui les a signées, ne saurait laisser place au moindre doute et démontre l'inanité de la prétention des demandeurs; que ceux-ci ne sont pas plus fondés à invoquer le partage des droits d'auteur, qui a suivi les diverses exécutions des œuvres de Wagner en Belgique, en France et en Suisse; que Schott's Sœhne s'étant réservé le droit d'autoriser les exécutions publiques des traductions, ont pu valablement concéder à Wilder un tantième du droit d'auteur, sans engager à aucun titre les héritiers Wagner, dont le droit d'autoriser ou de défendre les représentations avec telle ou telle traduction est resté intact; que le partage des droits d'auteur s'est, d'ailleurs, fait, au moins en ce qui touche les représentations de la *Walkyrie*, données à l'Opéra de Paris, en dehors même des stipulations du traité de 1885, qui n'accordait à Wilder qu'une part des droits perçus de ce chef, alors que ses héritiers ont, par suite d'une erreur évidente, vu porter au tiers le tantième qu'ils ont touché;

« Que, vainement, enfin, les consorts Wilder prétendent-ils baser leur réclamation sur la qualité de collaborateur qu'ils attribuent à leur père; que, sans avoir à rechercher s'il peut y avoir collaboration au sens juridique du mot entre l'auteur d'un livret d'opéra et le traducteur de ce même livret, il ne peut être, en fait, question de collaboration entre Wagner et Wilder, le premier étant mort dès le 13 février 1883 et les premières traductions de

(1) Voir l'*Art moderne* des 26 juillet et 2 août 1896.

Wilder ne remontant qu'à l'année 1885; que, si Wilder a, d'autre part, recherché en faveur de ses traductions, l'approbation des héritiers Wagner, et s'il a échangé avec eux, à propos de certaines des œuvres du maître, quelques observations qui révélaient, dès ce moment, entre eux, de graves divergences d'appréciations, il n'y a pas eu de collaboration pouvant lui conférer, par rapport aux œuvres qu'il a traduites, les avantages auxquels prétendent ses ayants droit. »

C'est de l'appel de ce jugement et de celui que le tribunal rendit, un an avant, en faveur de MM. Schott fils, que la Cour est saisie. Mes Waldeck-Rousseau et Raoul Rousset ont plaidé pour les héritiers Wilder, Me Pouillet pour les héritiers Wagner et pour la maison Schott. Nous publierons la décision qui interviendra dans cette importante affaire.

PETITE CHRONIQUE

Le Musée moderne a été complètement remanié par MM. Cardon, Wauters et Robie. Ouvert depuis la semaine dernière aux visiteurs, il apparaît transformé de la façon la plus heureuse. L'espace nous manque aujourd'hui pour apprécier et louer comme il convient le travail considérable accompli par les dévoués délégués de la Commission des musées. Nous l'examinerons dans un prochain numéro.

M. A. Sochaczewski présente en ces termes les œuvres qu'il expose en ce moment à Bruxelles, après les avoir montrées à Munich et à Londres où elles ont obtenu beaucoup de succès : « Les tableaux que j'expose à la MAISON D'ART sont le reflet du tragique exil en Sibérie où se traîna lamentablement une longue période de ma vie. Bannissant toute exagération, confiné dans les réalités absolues, j'ai méprisé la reproduction ou même le rappel des scènes barbares qui se déroulent là-bas dans le silence et le mystère, me bornant à dévoiler uniquement les blessures morales des déportés. Aussi le spectateur, quelles que soient ses opinions, ses sympathies, ne verra dans mes œuvres qu'une phase étrange de l'histoire contemporaine décrite sincèrement avec la foi intense de l'Art. »

L'exposition est ouverte tous les jours, de 10 à 6 heures.

Le groupe de M. Vander Stappen *La Mort d'Ompdrailles* vient d'être placé au rond-point de l'avenue Louise, où il se silhouette d'une manière saisissante sur le paysage formé par les étangs d'Ixelles et les terrains ondulés, couverts d'habitations, qui se déploient jusqu'aux bâtiments de l'Exposition d'une part, aux casernes d'Etterbeek d'autre part. L'œuvre de M. Vander Stappen fait là un excellent effet. Elle n'est pas écrasée par la masse colossale du Palais de Justice, comme elle l'était place Poelaert. Quand on l'aura entourée de fleurs et qu'on aura déplacé le réverbère qui la masque en partie, elle sera tout à fait bien installée et, pour la belle promenade du Bois, d'un heureux effet décoratif.

La sculpture belge continue à être hautement appréciée à l'étranger. Voici que le Musée de Pesth vient d'acquérir une œuvre de M. Paul Du Bois, la *Madone*, en bronze, actuellement exposée au pays des magnats.

Le moniteur de la « zwanze » — nous avons nommé *la Chronique* — nous prend à partie à propos de notre article sur les Lavatories W.-C. de l'Exposition. Et le moniteur des commérages — nous avons nommé le *Journal de Bruxelles* — ravi de l'aubaine, reproduit avec empressement l'article du confrère qu'elle insulte quotidiennement. Spectacle touchant ! Fraternité imprévue ! Il s'agit de défendre l'exposition jusqu'en ses chalets de nécessité. Des raisons supérieures — sonnantes et trébuchantes — le commandent.

Qu'est-ce là ? lui dit-il. — Rien. — Quoi ! rien ? — Peu de chose.
— Mais encore ? — Le collier dont je suis attaché
De ce que vous voyez est peut-être la cause...

Le Waux-Hall continue vaillamment la série de ses soirées artistiques avec des programmes composés d'œuvres anciennes et modernes des maîtres de la musique. Citons parmi les cantatrices qu'on y a entendues cette semaine, Mlle Mathilde Cardon qui vocalise d'une voix légère et bien stylée.

La semaine prochaine, des concerts extraordinaires auront lieu avec le concours de Mmes Feltesse Ocsombre, Vindevogel, Gabrielle Ernoul et Claire Friché.

Les deux premières ont chanté avec grand succès, l'année dernière, au Waux-Hall. Quant à Mlle Friché, c'est une artiste de valeur que les habitués des Concerts Populaires et du Conservatoire ont applaudie. Voir les dates de ces concerts dans les quotidiens.

Le jeudi est réservé d'ordinaire aux auditions d'œuvres symphoniques nouvelles.

Un grand concert sera donné à Spa le 2 août, au profit du monument Vieuxtemps. MM. César Thomson, F. Grussmacher, violoncelliste, et Sistermans, baryton, ont promis leur concours à cette solennité.

La Société symphonique des concerts Ysaye prie ceux de ses membres qui n'ont pas reçu de communication relative au concert du 9 juillet prochain de s'adresser immédiatement à M. A. Dubois, 22, rue de la Bourse, qui s'occupe des engagements.

Un grand concours international d'orphéons exclusivement réservé aux sociétés d'excellence aura lieu à Lille le dimanche 8 août, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation de l'*Union chorale des Orphéonistes lillois*. Le premier prix est de 2,000 francs, le deuxième de 1,000 francs. S'adresser pour renseignements à M. Em. Wartel, secrétaire général, 25, boulevard Victor Hugo, Lille.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie.

Juillet

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 27. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 4 JUILLET 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

CAMILLE LEMONNIER

L'Homme en amour (1).

La beauté et la pureté de la nature, que Rousseau ne fit qu'entrevoir, malgré le culte qu'il leur voua, l'homme d'aujourd'hui peut les affirmer et les magnifier avec bien plus de ferveur, d'abandon et de sécurité. A mesure que notre vue plane sur un cercle plus étendu de l'horizon et qu'apparaissent de nouvelles évidences, l'antique lyrisme nous reprend et nos poètes s'exaltent d'une âme plus lucide et plus haute. Les époques de vie débordante où nos races s'enivrèrent de toutes les joies, sans faire aucun retour sur elles-mêmes, alternent avec les âges plus moroses où il fallut expier l'aveuglement des belles fougues, et où, dans toutes les nations, dans toutes les histoires, aussi loin que nous puissions fouiller, nous retrouvons l'exagération de l'austérité s'imposant, par l'intermédiaire des religions et des inspirés, missionnaires inconsciemment chargés des fluides naturels réparateurs et bienfaisants. Il semble que nous ayons cessé aujourd'hui de traverser une de ces nécessaires périodes de calme et de pénitentiaires terreurs, puisque de toutes parts éclatent de nouveau ces hymnes de confiance et d'adoration envers la nature; et il semble aussi qu'un peu de bel équilibre et de sagesse nous soient restés, au souvenir de nos antiques folies.

C'est l'impression très grande, très universelle que donne Lemonnier en son dernier volume : *L'Homme en amour.* Avec tant de sincérité il confesse le mal que fit, à une nature exubérante, le reste de prudence craintive d'une race encore noyée aux ombres des âges d'expiation, avec une si audacieuse franchise il montre les hontes de cette éducation devenue fausse et menteuse à mesure que l'humanité reprenait ses forces, avec une divination psychologique qui confine aux intuitions pénétrantes des savants les plus observateurs, il suit de si près tous les effets de ces dangereuses prohibitions du passé sur les êtres d'aujourd'hui, que son œuvre marque l'heure au cadran de l'évolution que nous traversons.

Il n'est pas possible de fermer ce livre sans évoquer cette histoire intime de l'humanité, qui ne fut jamais écrite et dont l'imagination de chacun de nous reconstitue des fragments suivant les documents que la vie lui apporte.

« La primitive âme chrétienne », dit l'homme qui se confesse en ces douloureuses pages, « ondoyée aux claires et froides piscines, fut moins un état de l'humanité ramenée au sens de la beauté divine qu'une trêve expiatoire, une crise aiguë de rafraîchissement après la grande crise virulente de la bacchanale mythologique. L'Église, en réprouvant l'être physique et exaltant l'unique vertu spirituelle, frappa surtout les dieux vieillis, symboles autrefois augustes, tombés aux adulies grossières, aux

(1) Un volume de 300 pages. — Paris, Ollendorff, éditeur.

méprisables rituels de l'assouvissement orgiaque. La Nature, en ses élans spontanés, en ses effusions touchantes, devint alors le péché des races que tâchait à refréner l'interdit jeté sur la nudité de l'hymen adamique. »

« Les temps ont changé, une conscience morale plus subtile est venue au genre humain, et cependant il semble que nous expions encore les latries purgées. Le premier homme, tremblant, traîne toujours, en ses postérités, le remords et l'effroi de ses membres nus, l'antique réprobation ecclésiastique n'a pas cessé de contemner l'être dans ses plus intimes abandons, dans sa beauté de candeur et d'ingénuité... »

D'étape en étape, depuis les curiosités si naturelles de son enfance jusqu'aux irrémédiables faiblesses de son âge mûr, cet homme, à qui l'amour n'apparut jamais qu'à travers la sensation du « péché », s'accuse. C'est l'éternelle histoire de Samson, de la bestialité remplaçant l'amour, le détruisant et anéantissant l'homme du même coup. D'autres, jadis, nous donnèrent la tragédie bourgeoise des Samsons des villes, maladifs débauchés, dont les fautes ne s'élèvent qu'à la hauteur de le sottise et dont les punitions sont presque exclusivement conventionnelles.

Mais combien plus audacieusement, plus profondément, en poète contemplateur de l'humanité éternelle, Lemonnier peint l'homme d'aujourd'hui, non pas aux prises avec quelques superficielles difficultés de « considération », d'apparences extérieures, mais en lutte avec lui-même, avec les terribles complications de son hérédité ; l'homme des cités ou des bois, septentrional ou méridional, l'homme que nous sommes tous, encore trop occupé à rire des séculaires épouvantails, — comme les enfants rient dans l'obscurité, — pour avoir le calme nécessaire à l'observation, en ce domaine sexuel, où l'instinct des races s'affine si lentement; l'homme en qui le profond désir de se sentir valeureux, fort, est tout entier absorbé par la dérivative escarmouche du fruit défendu. Oh ! les défenses, les lourdes et mystérieuses injonctions, les ordres insuffisamment expliqués, comme on les sent, en cette œuvre, destructifs de santé morale et physique, instigateurs d'opiniâtreté, de ruse, de violence, de réactions aveugles ! Comme, malgré soi, envahi par la pensée dominante et par le puissant instinct de vie générale du philosophe-poète, on étend à toute l'humanité cette étude d'une seule existence, synthétisant un moment de notre histoire, crispant en la souffrance d'un seul les douloureux malentendus et l'involontaire ignorance de nos générations.

Comme la loi de l'heure présente en la provision de chants qui disent, le long des siècles, les phrases heureuses ou tristes de la vie humaine, se déroule le hardi et religieux poème dont je cite quelques lignes.

« Je ne confonds pas la Bête avec l'être physique... La Bête ! Voilà les clous et la passion. Voilà l'éponge avec le fiel : j'en suis blessé jusqu'à l'agonie. Tout le reste n'est que la douce nature obéie et le conseil nuptial. Tout le reste est l'ordre divin comme la source grésille, comme le fleuve roule entre les monts.

« La beauté de l'univers s'accomplit aux rites du bel amour ingénu. Il se mire aux fontaines, il va sous le grand ciel ami, il est l'humble soumission de l'être à la vie. Il a ses fins en soi et ne désire rien autre chose que soi-même, étant ainsi le dessein de Dieu et toute la vie.

« Aimez-vous dans votre substance. Calmez-y l'été de vos feux, le brûlant foyer qui est au centre de la créature et du monde..... Mais que la chair ne soit pas pour la chair un stérile stratagème par lequel est détourné le sens du baiser. Qu'elle soit comme l'eau qui va à ses buts, et cependant l'eau ignore où elle va, comme le pré avant la venue du troupeau, et il n'y a que le berger qui sache qu'elle va fleurir... »

« Ainsi à l'origine parla la voix » et l'homme méprisa cet amour. « Dans ses démences il résigna le solennel et tendre embrassement, l'extase humide des visages aux yeux et aux bouches lumineux... Il ne fut plus la substance mariée à la substance, la joie profonde de se sentir, elle-même éternelle et divine, emportée aux sphères harmonieuses, unie aux cantiques des astres, image du grand accord heureux de l'univers... Affamé de l'impossible connaissance, l'homme rêva d'illimiter la souffrance et la volupté, de descendre la spirale abyssine. Il fut à lui-même le monstrueux semeur du vide de l'abîme. Perdus loin l'un de l'autre aux pôles extrêmes, le mâle et la femelle se cherchèrent et ne se trouvèrent plus. Chacun goûta le morne et solitaire effroi de n'avoir aimé que soi-même dans un spasme éperdu et muet. Outré de fureur, l'inhumain amour s'immola de ses mains et ne fut plus que la mort apparue dans un désert. »

Peut-on découvrir et plaindre à la fois plus sévèrement et plus tendrement la plaie d'une époque de transition, peut-on rendre plus âprement l'exaspéré désir de clarté et d'entente dont les cris, ainsi proférés, hâtent la découverte des grandes solutions, des simples et géniales sagesses ?

Ecoutez encore ceci :

« Il arrivera un temps où l'éveil des sens sera utilisé par les maîtres pour le développement de l'être intégral, où en lui apprenant le respect de ses organes et les buts qui leur sont assignés et par lesquels ils se conforment à l'évolution du monde, ces missionnaires de la vraie prédication, ces ministres des secrètes intentions divines ne susciteront plus chez l'enfant la dérisoire retenue de la honte et plutôt y substitueront la notion d'un culte naturel, d'une religion de l'homme physique impliquant des rites qui ne doivent pas être transgressés.

« Mais tout n'est-il pas à refaire dans une société qui a exclu l'hommage à la Beauté et qui a fait, de la peur des formes cachées, la loi des rapports entre l'homme et la femme ? La démence phallique, les révoltes de l'instinct comprimé dans les formes spontanées de l'amour, est le mal des races, aux racines mêmes de l'être. Tous en souffrent et cependant, plus d'un qui me donnera secrètement raison en lisant ces pages, s'étonnera devant le monde que quelqu'un ait osé porter la main à l'arche sainte des pudeurs routinières. »

LE NATURISME DANS L'ART

Le Bonheur de vivre.

Voici que dans les fatigants et précieux méandres des âmes désaimantées de joie et que traînèrent dans le triste et boueux désespoir toute une lignée de grands Désenchantés, s'ouvrent tout à coup les perspectives ensoleillées de larges paysages. Le soleil à grands étalements incandescents brûle. Un nouvel horizon de rude travail et de récoltes prochaines nous enivre. On entend, pareil au martèlement des enclumes dans les lointains villages, les forgerons nouveaux battre à grands coups d'enthousiasme leurs Rêves informes et rouges. La jeunesse s'agite, heureuse de se sentir vivre, et dans ce monde bourgeois d'hier où passaient dédaigneusement de précieux prophètes, chantant leurs amours sans

variété et croyant avoir assez fait dès qu'ils s'étaient drapés en de belles formes esthétiques, voici que fermente l'agitation des jeunes gens, penchés au terreau fiévreux de la race, interrogeant leur propre et héréditaire virilité, ainsi qu'aux matins de grandes batailles les fils mordent le sein de la terre maternelle et s'apprêtent en souriant aux rouges hasards.

Ce qui est essentiel, c'est qu'en ces milices il ne reste ni préjugés littéraires ni snobisme. Les oies sacrées du Parnasse les laissent indifférents. Les petites dames déguisées en Botticelli, qu'une néfaste Angleterre a correctement englués, leur inspirent le plus décisif mépris. Ils comprennent qu'un artiste ait des manières, ils détestent ceux qui en font. Ils demandent qu'on soit original par le cœur, l'âme et tous les profonds laisser-aller de soi-même et non pas du bout des lèvres, dans l'insupportable préciosité d'une scholastique de bon goût.

Et quant aux faux prophètes, à tous les gros cravatés des cénacles qui pêchent à la gloire et satisfont aisément leurs trop faciles vanités, quant au tintinnabulement du troupeau des décorés qui suivent paisiblement la Fortune ironique en tirant la langue, qu'ils aillent faire la bouche en cœur dans les salons des désœuvrées ou tourner autour des haut-de-forme ministériels, mais, par Apollon et Minerve, qu'ils ne touchent pas aux inviolables déesses! Car les idées ont aussi leur tonnerre et toutes ces petites marionnettes danseront, au jour fixé, le plus terrible et le plus exhilarant sabbat de débâcle.

Il semble que déjà s'annoncent dans les nuées du soir d'Aujourd'hui, les signes précurseurs du salutaire orage. Dans tous les cœurs vraiment jeunes s'irrite la sainte indignation, un tocsin d'émeute agite les cloches. Assez de camelots et de mercantis! Assez de vermine sur les degrés du temple! Vienne Christ et les lanières sont prêtes. Elles cingleront frémissantes sur les épaules de tous ceux qui depuis vingt années nous ont induits en orgueil, en attachant plus de prix aux combinaisons plus ou moins ingénieuses que tripotent nos mesquineries cérébrales qu'aux larges faces de Joie, de Haine et de Douleur qui traversent la vie humaine comme des astres éternels et symboliques.

« Je suis tombé aux mains des voleurs, dit Taylor. Eh bien quoi? Ils m'ont laissé le soleil et la lune, le feu et l'eau, une femme aimante, beaucoup d'amis pour avoir pitié de moi, quelques-uns pour m'aider, et je puis encore parler; et autant qu'il est en moi, ils ne m'ont pris ni ma joyeuse allure, ni mon esprit de gaîté, ni ma bonne conscience... Et celui qui a tant de causes de joie, et de si grandes, est vraiment bien épris de tristesse et d'ennui s'il perd tous ces plaisirs et préfère s'asseoir justement sur une petite poignée d'épines. »

Qu'est-ce donc que nos petites découvertes, et nos pauvres soucis, et nos tortillements, et nos grimaces de comédiens, à côté de la marée océanique et formidable que gonfle autour de nous la rumorante société? Que m'importe un désagrément personnel ou je ne sais quelle petite poignée d'épines, pourvu que j'entende hurler, pleurer et rire la foule, que je voie monter les aurores, rougeoyer les crépuscules et que je sente s'entre-choquer dans leur fécondité choatique les forces organisatrices du monde? Que m'importe et la pluie et le vent, et les routes boueuses, et les blessures si je suis organe d'une grande œuvre, chef qui tient le glaive ou simple soldat qui pousse aux roues les canons d'une épopée! Que m'importent et les cénacles et les brochettes de décorations, les palmes et les rubans, pourvu que j'aie en partage le BONHEUR DE VIVRE!

C'en est fini des petits bouquets fanés de vanités et de tous ces riens où nos aînés se sont attardés et laissés prendre comme ces ours blancs auxquels, pour les tirer plus à l'aise, on jette des boîtes de fer-blanc et de vieux chiffons. Nous sentons qu'à l'insu des petits roués qui s'amusent, nos sociétés mènent, à travers la grise vie des jours, quelque drame terrible et monstrueux. Nous voulons en être, le vivre, y jeter l'ardeur de notre sang, l'audace de nos rêves. Et tous ceux qui, parnassiens ou antiparnassiens, nous empêcheront d'alimenter de nos enthousiasmes la flamme collective de l'Europe universelle qui travaille incessamment la nature et la société, tous ceux qui nous empêcheront d'y courir à la fois des périls et des exaltations, ce sont désormais des gêneurs et tout ce que peut leur accorder dédaigneusement nos jeunes volontés c'est qu'ils restent dans leurs salonnières et puériles retraites, qu'ils y sirotent leurs concettis, qu'ils jouent au bilboquet avec leurs métaphores, mais qu'ils nous laissent en toute liberté, enrôlés pour quelque croisade et perpétués dans quelque grande œuvre, ressentir la joie d'avoir vécu.

AU MUSÉE MODERNE

Poursuivant opiniâtrement le travail entamé avec succès dans les galeries des maîtres anciens, MM. Cardon et Wauters, aidés cette fois de M. Jean Robie, ont, en deux mois et demi, transformé les salles du Musée moderne. Ils ont « donné de l'air » aux tableaux, les ont classés méthodiquement, en suivant autant que possible l'ordre chronologique, de façon à offrir aux visiteurs un tableau à peu près complet de l'art belge depuis 1830 jusqu'à nos jours.

Dans un élégant hall d'entrée tendu de rouge, le portrait de Léopold I[er] par Dewinne, ceux de Léopold II et de la reine des Belges voisinent avec l'adorable tableau de Smits : *La Marche des saisons* et avec la superbe toile de Leys : *Les Trentaines de Berthall de Haze*. Un vase de Sèvres complète la décoration de cette salle, très bien comprise.

Les grandes toiles qui marquèrent la fin du romantisme, *La Bataille de Woeringen* de N. De Keyser, *La Bataille de Lépante* de Slingeneyer, *Les Belges illustres* de De Caisne, occupent la salle envahie naguère par l'extraordinaire collection de fusains qu'on a eu le bon esprit de reléguer définitivement dans les oubliettes.

La Commission a intercalé parmi ces œuvres kilométriques de curieux portraits de Guillaume I[er], roi des Pays-Bas, du prince d'Orange et du prince de Nassau, le premier dû à Van Brée, les deux autres exécutés au commencement du siècle par Verhulst, perdus jusqu'ici parmi les toiles ignorées et d'ailleurs pour la plupart sans valeur du musée historique.

Ce ne sont pas les seuls « repêchages » accomplis. On trouve dans la salle suivante des portraits de Navez très caractéristiques, ceux, par exemple, du prince de Gavre et d'Engelspach-Larivière qui font au Musée, parmi les œuvres des contemporains de l'auteur, Verboeckhoven, F. De Braekeleer, Simonau, etc., excellente figure.

Quelques portraits de Gallait, entre autres celui de M[me] Pick, sa belle-mère, et de M[me] Gallait, sa femme, le premier surtout fort intéressant, représentent d'une manière complète, avec quelques grandes toiles, l'*Abdication de Charles-Quint*, la *Peste de Tournai* (celle-ci fort bien placée au fond de la galerie

centrale), l'art d'extériorité et d'élégance, imprégné de la grâce française un peu mièvre de l'époque, de celui qu'on considère trop légèrement comme le successeur de Van Dyck, mais qui n'en garde pas moins, par le style de ses figures et ses qualités de métier, une place en vue dans notre école.

Les œuvres réalistes sont groupées et donnent une belle idée de la brillante génération de ces coloristes : Artan, Dubois, Boulenger, Ch. De Groux, Agneessens, Stobbaerts, etc.

Un petit salon coquettement disposé s'orne précieusement des œuvres d'Alfred Stevens, de J. Robie, de J. Portaels, etc.

Dans les dernières salles, le classement se relâche. Il y a là des remaniements à faire, tels ensembles de toiles claires se trouvant détruits par le coup de pistolet d'un coucher de soleil de Coosemans, telles œuvres de maîtres réputés ne s'éclairant pas comme on le souhaiterait.

Parmi les acquisitions récentes, deux œuvres à signaler, l'une par sa belle allure décorative, la *Diane* de M. Smits, l'autre par son intimité et son merveilleux coloris, la *Boutique* d'H. De Braekeleer.

Bref, grâce aux efforts persévérants et au dévouement de MM. Cardon, Wauters et Robie, voici notre Musée digne du pays. Les œuvres trop repoussantes en ont été éliminées Les moins bonnes ont été dissimulées le mieux possible; tel, par exemple, ce soi-disant David, *Mars et Vénus*, qu'une clause du legs par lequel fut offert au Musée le *Marat dans sa baignoire* oblige expressément la commission de garder.

L'ensemble est des plus satisfaisants et la besogne accomplie a été, certes, fructueuse.

Le seul point noir, c'est que les salles réservées aux expositions particulières, qui sont la vie de l'art, ont été absorbées par ces modifications. Ce qu'on abandonne aux sociétés d'artistes est, comme espace, trop strictement mesuré.

Tandis que les expositions particulières disposaient jusqu'ici de 250 mètres de cimaise, il n'en restera désormais pour elles que 125 Et les accroissements annuels du Musée feront diminuer encore cette portion congrue. Quand donc se décidera-t-on à bâtir pour les artistes le Palais des Beaux-Arts qu'on leur a pris, il y a plus de dix ans, pour y installer le Musée ancien? Il est invraisemblable qu'une nation qui se pique d'être artistique n'ait pas même à offrir à ses artistes un local convenable pour que ceux-ci y puissent montrer leurs œuvres.

La Fête de l'Hôtel de Ville

Dans la somptueuse magie de l'hôtel de ville : beau navire au mât fantastique ayant pour oriflamme un archange et voguant vers l'avenir avec les rêves du passé; parmi le flamboiement, la mitraillade d'un orage wagnérien, se déroulait samedi dernier la fête échevinale.

Des mouvantes lianes d'accents musicaux, dès le seuil, enlaçaient les invités et les entraînaient au long d'escaliers monumentaux rampant vers les salles gothiques bordées d'impassibles hallebardiers; et la gaieté de toute part s'effeuillait en claires paroles.

Mais bientôt s'avançaient de jolis groupes : mirages des temps lointains, bouquets de couleurs caressantes, morceaux de printemps tombés de jadis par une ogive et reposant de la vision voisine de certaines modernes et passantes formes féminines à la beauté, au décolletage d'une esthétique en affreuse querelle avec la nôtre. Cependant les marquises pomponnées et leurs cavaliers à perruque, en habit gorge de pigeon qui, à menus pas, les guidèrent jusqu'à la salle des Mariages, entonnaient des chants tendres, paisibles comme des soupirs d'amoureuse en nocturne glissement sur le jardin des souvenirs; parfois aussi, ironiques, espiègles; puis dévidèrent les écheveaux d'or de deux cramignons liégeois.

Le gentilhomme dirigeant cet impeccable octuor vocal avait — rationnelle coïncidence — une étrange ressemblance avec notre compatriote Léon Soubre et voici l'occasion de féliciter Paul Gilson d'avoir dans son harmonisation à voix mixtes d'œuvres populaires wallonnes que nous connaissons, conservé un caractère aussi archaïque et séducteur; leur comparaison avec l'audition de l'apparition authentique de samedi n'est certes pas au désavantage du maître belge.

Simultanément dans la salle Maximilienne défilait le joyeux répertoire d'ombres de la Compagnie du Diable-au-Corps et M. Aloïs Berghs dans la salle gothique donnait un concert de musique ancienne.

Cependant le rayon de soleil de ce parterre artistique fut la suite d'airs à danser (pour orchestre, soli et chœurs) réglés avec une compréhension spéciale et un goût exceptionnel par Mme Mariquita : menuet, gavotte, sicilienne, tambourin, passepied eurent le privilège d'une interprète principale telle que Mlle Jeanne Chasle, de l'Opéra, dont les mouvements, les ondulations du corps harmonieux semblaient des mélodies frôlant de leur gracieuse matérialité les chants accompagnateurs, tandis que les pieds vifs et légers de la charmante artiste paraissaient glisser sur un lit de nénuphars bercés par les vagues d'un étang.

En résumé, fête réussie, et à la grande louange de M. Lepage et de ses collaborateurs qui devaient lutter contre le contraste évocateur du décor de notre hôtel de ville majestueux, mélancolique et grave d'avoir eu d'aussi étranges visions : tombeau où dorment la splendeur et la gloire, où les siècles s'égrenèrent en héroïsmes; dont les fabuleuses floraisons architecturales s'épanouirent dans l'enthousiasme ou la révolte et dont les pierres sont basannées du reflet des armes, des bannières, des échafauds et des torches d'autrefois.

***

Nous avons reçu à propos de cette fête la communication suivante :

L'Administration communale de Bruxelles a donné un raout, à l'hôtel de ville, samedi soir, à l'occasion de la réédification des maisons de la Grand'Place. La fête était surtout organisée en l'honneur de tous ceux qui ont contribué à restituer à l'admirable Grand'Place de Bruxelles son cachet architectural ancien. La Ville avait lancé huit cents invitations.

On a invité les artistes, les architectes, les entrepreneurs, etc. On ne se serait jamais douté que tant de personnes aient pu participer à cette œuvre de restauration. A ce compte-là, on a dû convier jusqu'au dernier manœuvre maçon.

Eh bien non! on n'a invité qu'un tas de gens qui n'ont avec les travaux de réfection de la Grand'Place que des rapports absolument nuls. On a invité les amis des amis des conseillers jusqu'au sixième degré, puis les amis de tous les employés de la Ville, etc., etc. On n'a omis qu'un seul groupe : celui des propriétaires des maisons reconstruites et qui ont coopéré aux travaux par une large intervention financière.

Qu'on ne dise pas que l'oubli est involontaire. L'un d'eux, qui a contribué pour 5,000 francs dans la dépense de réfection de la façade de son immeuble, ayant sollicité une invitation, a reçu l'amusante réponse suivante :

ADMINISTRATION COMMUNALE de BRUXELLES — Bruxelles, le 23 juin 1897.

MONSIEUR,

Le Collège regrette de ne pouvoir vous inviter *cette fois à la fête de samedi prochain*. Afin d'éviter l'encombrement, il a dû strictement limiter ses invitations à la série artistique et littéraire.

Agréez, Monsieur, l'assurance de ma parfaite considération.

Le Bourgmestre,
(s.) BULS.

On ne l'invite pas cette fois à la fête de samedi prochain. Quanp donc l'y invitera-t-on? Quand elle sera passée! Naturellement.

Le Catalogue du Salon des Beaux-Arts.

Le catalogue général des Beaux-Arts à l'Exposition internationale de Bruxelles vient de paraître. Il n'est en retard que de deux mois, ce qui, en raison des traditions établies au Cinquantenaire, est à peine appréciable.

Ce catalogue est rédigé exclusivement en français. Gare aux représailles de M. Hiel et de ses amis! Il mentionne, pour la Belgique, 787 numéros ainsi répartis : peinture, 503; gravures et dessins, 94; sculpture, 130; architecture, 60. Dans un appendice, il renseigne certains ouvrages exécutés ou placés dans des monuments publics, parmi lesquels les peintures murales du vestibule de l'hôtel des Postes de Bruxelles. Le jury n'a-t-il donc pas le droit de refuser les œuvres lorsqu'elles sont placées dans les édifices publics?

Pour la Grande-Bretagne, il y a 205 tableaux, parmi lesquels « Au pays *de la* cidre » de M. A. Parsons, 109 aquarelles, 18 dessins et 24 sculptures.

La section néerlandaise comprend 225 peintures, aquarelles, dessins et pastels.

La France, qui fournit, au total, coïncidence singulière, exactement le même contingent que la Belgique, donne 406 tableaux, 42 dessins, 74 sculptures, 14 cadres de médailles, 27 planches d'architecture, 224 gravures, soit un ensemble de 787 numéros.

En Italie, 69 tableaux seulement et 23 sculptures. C'est, d'ailleurs, largement suffisant.

Dans la section internationale, *alias* « dépotoir », 92 peintures, 10 gravures, 3 sculptures.

Quant à l'Espagne, elle n'avait qu'à arriver à temps! Il n'en est pas question dans le catalogue.

Au total, 2222 œuvres renseignées. En y ajoutant celles des artistes espagnols retardataires, le Salon n'atteint pas le chiffre d'ouvrages exposés au seul Salon du Champ-de-Mars, lequel, cette année, s'élevait à 2392. Ceci n'est, bien entendu, pas un reproche. Au contraire. Car dans ces milliers de toiles, de papiers coloriés, de marbres et de bronzes, combien y a-t-il d'ŒUVRES D'ART?

NOS ARBRES (1)

Le manque d'eau n'est pas la cause principale de dépérissement des arbres de Bruxelles, attendu que le bourgmestre a fait essayer inutilement sur une partie de l'avenue une canalisation souterraine qui allait porter directement l'eau aux racines au-dessous de la croûte imperméable foulée par les piétons.

La vraie cause c'est la mauvaise plantation, dans un sol déblayé, c'est-à dire sablonneux, comme l'est le sous-sol bruxellois.

Insuffisamment nourri, l'arbre est trop faible pour résister à la sécheresse, à la chaleur et à la poussière qui obstrue ses pores.

Le remède? C'est celui que l'on essaie maintenant.

Quand on plante une nouvelle avenue, on creuse d'abord une profonde tranchée que l'on remplit de bonne terre végétale. On a saisi l'occasion du creusement de la tranchée destinée à la canalisation des eaux à l'avenue Louise pour la remplir de fumier, mais l'effet ne s'en fera sentir que dans un an ou deux, quand les radicelles auront été chercher cet humus nourricier.

En attendant, on arrose la nuit le pied des arbres, après avoir brisé la croûte durcie qui les entoure.

Puisque tout cela révèle l'attentive sollicitude de M. Buls, on peut considérer le sort de nos arbres comme étant en bonnes mains. Nul plus que lui ne s'est préoccupé de cet embellissement pour Bruxelles. Nous croyons cependant devoir lui rappeler les arbres de la porte de Namur et du boulevard du Régent. Est-ce que pour ceux-là, tout au moins, il n'y aurait pas lieu de recourir à l'établissement de cuvettes et à l'arrosage permanent pendant les mois de l'été. Nous ne croyons pas qu'en ce qui les concerne on puisse invoquer les mêmes raisons que celles tirées de la nature du sol de l'avenue Louise.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE (2)

Musique de chambre avec piano. Professeur : Mme ZAREMBSKA. 1er prix, Mlle Hobé; 2e prix avec distinction, Mlles Boussart et Couché; 2e prix, Mlle Stevens; 1er accessit, Mlle Saye.

Harpe. Professeur : M. MEERLOO. 1er prix avec distinction, Mlle Burnous; 2e prix avec distinction, Mlle Snieders.

Piano (hommes). Professeur : M. DE GREEF. 1er prix avec distinction, M. Hennuyer; 1er prix, M. Moulaert; 2e prix, M. Mousset.

PRIX LAURE VAN CUTSEM : Mlle Laenen.

Piano (jeunes filles). Professeur : MM. GURICKX et WOUTERS. 1er prix avec la plus grande distinction, 60 points, Mlle Eggermont, classe de M. Wouters; 1er prix, Mlles Pardon, 52 points, classe de M. Gurickx, et De Wandeleer, 50 points, classe de M. Wouters; 2e prix avec distinction, Mlle Fontaine, 58 points, classe de M. Gurickx; 2e prix, Mlle Janssens, 40 points, classe de M. Wouters; 1er accessit, Mlles Van Looveren, classe de M. Gurickx, et Devos, classe de M. Wouters.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Cours de chant.

Une maison où est établi un cours de chant est-elle une maison paisible et bourgeoise? Telle est la question qu'avait dernièrement à trancher le tribunal civil de la Seine.

(1) Voir notre dernier numéro.
(2) Suite. Voir nos deux derniers mois.

M. Arthur Lachenal a loué, moyennant 3,600 francs, à la Compagnie des immeubles de la plaine Monceau, un appartement au deuxième étage d'une maison portant le numéro 121 de l'avenue Wagram. La location était faite « bourgeoisement ». Quelque temps après, l'appartement au-dessous du sien était loué à Mme Bertrami, professeur de chant.

Arguant que, par suite de ce cours de chant, l'immeuble n'est plus occupé bourgeoisement, M. Lachenal a assigné la Compagnie des immeubles de la plaine Monceau pour voir dire qu'elle serait tenue d'expulser Mme Bertrami et pour s'entendre condamner à 2,000 francs de dommages-intérêts. La société a, d'autre part, formé contre sa locataire une demande en garantie.

L'épisode plaisant du procès a été la lecture des constatations faites par M. Félix Benoit, huissier, à la requête du demandeur :

« Là, étant à onze heures du matin, voici ce que j'ai constaté :

Une voix d'enfant ou de jeune fille accompagnée d'un piano, s'exerce au chant, en faisant des exercices qui consistent particulièrement à chanter une note en montant, puis deux notes, puis trois, etc.

L'appartement, qui dépend d'une maison de construction moderne, a une sonorité très intense. Cette voix et ce piano s'entendent de toutes ses pièces où le son de ces exercices de chant produit un effet énervant.

C'est le salon de l'exposant qui paraît être au-dessus de la pièce où les leçons de chant se donnent.

La conversation dans cette pièce doit être difficile avec ces chants et ce piano qui s'y font entendre avec une force d'autant plus grande qu'elle est plus rapprochée de la salle des leçons. Je suis resté dans les lieux jusqu'à midi moins le quart, les exercices n'ont pas cessé pendant la durée de mon constat.

Je suis revenu à 1 h. 40 : mêmes vocalises, sans interruption, pendant 5 minutes; après interruption de 5 minutes, gammes et vocalises. Ah! ah! ah! ah! ah! etc. (durée de 5 minutes); 1 h. 50 : interruption; 1 h. 55 : reprise, on déchiffre un morceau, plusieurs voix s'entendent; 2 heures : chant par plusieurs personnes qui cesse à 2 h. 5; 2 h. 15 : reprise par des gammes jusqu'à 2 h. 30; 2 h. 35 : gammes et vocalises jusqu'à 2 h. 40; 2 h. 55 : gammes et vocalises; 3 h. 10 : déchiffrage d'un morceau; on entend distinctement la maîtresse de chant dire aux élèves : donnez le *fa;* a un autre moment : ta, ta, ta, ta, ta, etc., piétinements de la maîtresse pour indiquer le temps à rester sur chaque note; interruption à 3 h. 35.

3 heures 40 : reprise pour un chœur de Ah! ah! ah! ah! etc., qui se continue jusqu'à 3 h. 50; à ce moment on continue par un autre fragment que l'on déchiffre en s'arrêtant et reprenant à plusieurs reprises jusqu'à ce que la note soit donnée, ce qui dure jusqu'à 4 heures; 4 h. 05 : chant d'un morceau jusqu'à 4 h. 15; 4 h. 20 : gammes qui durent jusqu'à 4 h. 40. On entend parfaitement bien parler sans pouvoir distinguer les mots. A 4 h. 45, je quitte les lieux et la gamme continue.

Et de tout ce que dessus j'ai rédigé le présent procès-verbal pour servir et valoir ce que de droit à mon conquérant. »

Par jugement en date du 22 juin, le tribunal a ordonné l'expulsion du professeur de chant et condamné les défendeurs à une indemnité de 1,500 francs envers M. Lachenal.

PETITE CHRONIQUE

Le Ministre des Beaux-Arts a officiellement inauguré hier, à l'Exposition de Bruxelles, le compartiment des Académies qui réunit un ensemble intéressant de travaux d'élèves. M. De Vriendt, président du jury, a prononcé une allocution à laquelle M. De Bruyn a répondu en excellents termes.

Le ministre a fait ensuite l'ouverture du compartiment d'art appliqué, annexé au Salon des Beaux-Arts. Il y a été reçu par MM. Van der Stappen, Octave Maus, Paul Du Bois, A. Crespin et V. Bernier, membres du jury, qui lui ont successivement présenté tous les exposants présents. M. De Bruyn s'est longuement entretenu avec MM. Finch, Lemmen, Fabry, Herbays, L. Sacré, P. Claessens, Titz, Lyon-Claesen, Fumière, Herremans, Dardenne, Tourteau, Meunier, De Samblanc, Weckesser Diffloth, F. Khnopff, Ryckers, Coosemans, etc. Il a visité en détail toutes les vitrines de la coquette installation de l'art appliqué et a vivement félicité les membres de la Commission du remarquable résultat auquel ils sont arrivés.

L'Exposition est d'ailleurs d'un intérêt artistique considérable. Jamais les industries d'art ne se sont affirmées en Belgique avec un pareil éclat. Vitraux, reliures, céramique d'art, étains, affiches, fer forgé, illustrations du Livre forment un ensemble chatoyant d'une richesse et d'une variété qui n'avaient jamais été dépassées jusqu'ici, même au Salon de la *Libre Esthétique*, l'initiateur du mouvement d'art qui s'épanouit aujourd'hui.

Le Salon d'art appliqué occupe deux grandes salles voisines du hall de sculpture dans la section des Beaux-Arts.

AU WAUX-HALL. — Jeudi — jour consacré aux programmes artistiques — on a entendu d'excellentes pages de MM. Gilson, Lunssens, Van Dam et Lapon. Mme Feltesse-Ocsombre les a chantées de façon expressive et intelligente. Mentionnons, en outre, des œuvres de Demol, de Stadtfeldt et un fragment du *Mort* de Dubois qui complétaient ce programme de musique belge. Le jardin était garni d'une foule animée et élégante et la soirée a été brillante.

On entendra ce soir Mlle Friché, qui s'est fait remarquer dans l'interprétation d'œuvres classiques et modernes au Conservatoire et aux Concerts populaires. Mlle Friché chantera un air d'*Orphée* et un air de *Samson et Dalila*.

Des concerts extraordinaires auront lieu mardi avec le concours de Mlle Packbiers et jeudi avec le concours de Mlle Berthe Chaînaye et de M. Strauwen, flûtiste.

La célèbre « famille des clarinettes » (trente-cinq exécutants) fondée par M. Poncelet, professeur au Conservatoire, se fera entendre demain, lundi, à 2 heures, à la salle des Fêtes de l'Exposition.

M. Edouard Jacobs est parti le lendemain du concours de sa classe au Conservatoire pour la Russie où il est engagé comme soliste aux célèbres concerts de Pavlosk pendant les mois de juillet et d'août.

M. Jacobs retrouvera là-bas M. Emile Agniez, qui dirige ces concerts depuis le mois d'avril et dont l'engagement n'expirera qu'en septembre. M. Agniez s'est fait rapidement la réputation d'un excellent chef d'orchestre, et l'on est aussi satisfait de la composition artistique de ses programmes que de l'autorité avec laquelle il conduit son armée instrumentale. Il a donné récem-

ment une audition d'œuvres belges comprenant notamment des compositions de P. Gilson (*la Mer*), d'Huberti, de Tinel, de L. Du Bois, d'Ed. Samuel et de lui-même. Ce concert a obtenu un vif succès.

Le « Salon de la Société des Beaux-Arts » a fait cette année, nous assure-t-on, 117 francs de recettes.

Un tableau de Jordaens, représentant la *Fête des Rois*, nouvellement acquis par le gouvernement, est exposé sur chevalet, dans une des galeries du Palais des Beaux-Arts (rue de la Régence).

Un concours est ouvert entre les artistes belges pour l'érection à Verviers du monument Vieuxtemps.

Les concurrents devront envoyer, avant le 30 novembre prochain, à l'administration communale de Verviers, une maquette de l'ensemble du projet, au cinquième de la grandeur d'exécution, ainsi qu'un buste de Vieuxtemps, de grandeur naturelle, en plâtre ou en terre cuite.

Il sera alloué à l'auteur du projet classé premier une somme de 22,000 francs pour tous les frais d'exécution et de placement. Une indemnité de 1,000 francs et deux indemnités de 500 francs chacune pourront être données aux auteurs des projets classés deuxième, troisième et quatrième.

S'adresser pour le règlement à M. Jean Tasté, président du Comité Vieuxtemps, rue David, 29, à Verviers, et dans nos bureaux.

L'Académie des beaux-arts de Bruxelles ouvre un concours auquel sont admis les élèves ayant suivi le cours de dessin ou de modelage d'après la figure antique et ayant obtenu une distinction dans cette branche.

Le concours aura pour objet l'exécution, à grandes dimensions, d'une figure d'après l'antique ; il aura lieu du 5 au 24 juillet, de 8 heures du matin à 6 heures du soir. Pour chacune des deux branches ci-dessus, il est alloué une prime de 200 francs à l'élève classé premier.

L'inscription se fera au secrétariat de l'Académie, rue du Midi, les 25 et 26 juin, de 8 à 10 heures du matin.

L'Académie rappelle en outre aux élèves qu'il est ouvert, chaque année, à tour de rôle, pour l'architecture, la peinture et la sculpture, un concours extraordinaire entre les élèves de l'Académie âgés de moins de trente ans accomplis qui ont obtenu une distinction (prix ou accessit) dans les concours des classes supérieures. Le concours s'ouvrira cette année, pour la peinture, le 26 juillet.

Les inscriptions seront prises au secrétariat de l'Académie le lundi 19 juillet, de 8 à 10 heures du matin.

La livraison de juin du *Studio* contient une étude sur Fritz Thaulow, avec un portrait et de nombreuses reproductions, dont une en couleurs ; un article sur les œuvres récentes de Van Hoytema ; une revue des industries d'art au Salon du Champ-de-Mars, avec une lithographie en couleurs d'A. Lunois, etc. Le *Studio* vient d'ouvrir un bureau rue Laffitte, à Paris.

La deuxième livraison de l'*Estampe moderne*, l'artistique publication dirigée par MM. Ch. Masson et H. Piazza, contient quatre planches superbement tirées en couleurs : *Renouveau*, d'E. Berchmans ; *Rieuse*, d'A. Berton ; *Retour*, de G. De Feure, et *Salomé*, d'A. Mucha. Administration : Imprimerie Champenois, 68, boulevard Saint-Michel, Paris.

The Borax Company Limited de Londres et Paris ouvre un concours pour une affiche artistique. Les prix sont de 3,000 fr. répartis sur huit concurrents : 1,000 francs au premier, 400 fr. au deuxième et 100 francs aux six suivants. Les huit projets désignés pour prendre part au concours définitif seront choisis par un jury français déjà nommé ; ces affiches seront exécutées aux frais de la Compagnie et placées par ses soins dans les principales villes du continent ; le public jugera en dernier ressort et les prix seront décernés d'après ses indications.

Les dessins doivent être remis avant le 5 août prochain.

Pour recevoir brochure, prospectus, etc., s'adresser à M. le Directeur de *The Borax Company Limited*, 84, rue de Crimée, à Paris.

Le Musée de Berlin vient d'acquérir un paysage important du peintre Cézanne.

Le prix payé est peu considérable, mais il faut noter ceci : qu'un Musée étranger paie ce qu'un Musée français n'accepte qu'à regret, à titre de don. Voir au Musée de Luxembourg les deux toiles de Cézanne entrées presque de force avec la donation Caillebotte et suspendues à l'abri de tout regard.

D'autre part, le musée de Dresde vient d'acheter deux Laermans. Décidément les peintres des écoles nouvelles s'imposent.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 28. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 11 JUILLET 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LA COMPAGNIE SHAKESPEARIENNE

AU THÉATRE DU PARC

On joue chaque soir au théâtre du Parc des pièces de Shakespeare : *Roméo et Juliette*, *Le Marchand de Venise*, *La Douzième Nuit*... Et on les joue bien, très bien. En anglais, il est vrai, mais avec une vie et un naturel intenses. Cela durera huit jours encore. Shakespeare est en concurrence avec le « Chien-Vert » et le « Poechenelle-Kelder ». On peut parier tout « Bruxelles-Kermesse » contre un bock que Shakespeare aura tort.

La presse se remue un peu pourtant. Elle a fait aux représentations vaillantes de la troupe de Miss Madge Mac Intosh une petite place à côté des dithyrambes en l'honneur de « notre grande foire internationale », des nègres du Congo et du jubilé des Gondimel (de Gosselies). Les portraits de quelques-uns des artistes qui composent le *Shakespearian and old english Comedy Company* ont figuré (déshonorés par les habituels procédés défiguratoires) non loin des effigies du célèbre Clootboom, le centenaire de Stinkeroverbeek, et de Smoulback, le « crackwinner » du match vélocipédique d'Ecrouelles-les-Bains. Mais cela n'empêche que la salle où revivent, impérissables et émouvants fantômes, les œuvres du grand Will, demeure aux deux tiers vide et ne sert d'abri qu'à un petit groupe de toqués qui préfèrent ces évocations d'un art immortel aux délices du Zoographe, du Labyrinthe opticaire, du Panorama des Alpes et des combats navals sur les étangs de Tervueren, jadis au temps de leur paix et de leur solitude) amours sains du maître paysagiste Hippolyte Boulenger.

Soit! Bruxelles et la province sont en prurit kermessonnant. Un rut de goinfrerie et de bamboche agite nos impressionnables et charnus concitoyens. Dans le diptyque spiritualo-matériel qui symbolise la compliquée nature humaine, seul le volet de la matière est présentement ouvert en Belgique. Buvons, mangeons, chantons, dansons! Cela passera. On ne peut, en effet, supposer, quels que soient les intelligents efforts de nos dirigeants et leur louable désir de pourceaugnifier nos populations en une ribote universelle, que le Belge sera définitivement transformé en noceur. Il en aura vite assez de faire la fête en des proportions aussi rigolantes et reviendra de lui-même à son bon travail cou-

tumier, à la vie bien ordonnée à laquelle s'appliquaient les activités heureuses développées par les si longs et si persistants efforts des dernières générations, auxquelles « les pouvoirs publics » viennent de donner une étrange direction. Il y aura une heure pour le bazardement des bazars!

Donc en un coin paisible, en une sorte de sanctuaire tant l'ambiant tapage n'y arrive qu'en rumeur mourante de trams électriques ronronnant leurs glissures et cymbalant leurs timbres, on joue du Shakespeare. Inévitablement mutilé, puisqu'il paraît qu'au temps de la virginale Élisabeth-aux-seins-nus les spectateurs savaient, plus patiemment qu'aujourd'hui, attendre l'heure bénie où l'on peut en cohue se sauver d'une représentation et se bousculer au vestiaire. On se laissait aller alors, en un ingénu abandon psychique, au déroulement compliqué du Drame, profond et touffu à l'égal des forêts impénétrées. Désormais il faut, par les nécessités du temps toujours trop court pour l'extériorisation de nos innombrables soucis et de nos vermiculantes frénésies, tout condenser et par conséquent tout ébrancher. Nos plaisirs sont tondus comme nos chevelures. ROMÉO ET JULIETTE, tel qu'on le joue maintenant, est donc un abrégé, habilement réséqué, conservant l'allure mouvementée et si prodigieusement pathétique de l'original solennisé par trois siècles de vie, mais privé de quelques-unes des rouges ou maladives fleurs d'âme, de passion, de pittoresque, de poésie, dont il sortit orné quand s'ouvrirent devant lui les battants de bronze et d'or du colossal cerveau qui le forgea.

Qu'importe! pourvu que l'émotion esthétique persiste et que l'œuvre s'affirme étonnamment supérieure aux amusettes qui batifolent d'ordinaire sur le théâtre français contemporain, ce surextrait de banalités, de conventions, d'insignifiances et de vieux meubles, dont heureusement les jeunes hommes nouveau venus commencent à faire le nettoyage et l'escarbottage!

Roméo et Juliette! les amants tragiques et indestructiblement symboliques! les inconscients et vénustes affirmateurs que l'Amour, idéal et chair, quand il atteint sa suprême grandeur cosmique, ne saurait se mouvoir sans des joies et des douleurs pareilles à des météores et ne peut noblement marcher et finir qu'en des catastrophes. Car l'éternel organisme, bizarre peseur et justicier baroque, après avoir déployé tant de Vie, semble en vouloir faire la compensation par la Mort. Viens, Mort! liquide ce Bonheur! Fais ton œuvre cruelle et saine. Il s'agit de mettre un terme à des haines ancestrales et de ramener la paix dans Vérone! Cela ne s'obtient pas sans un sacrifice d'innocents. L'expiation est vieille comme l'ordre du Monde! Viens, Mort, et frappe. Frappe et abats les corps et les joies, pour faire penser les âmes. Accomplis ta cruelle propagande par l'Action, immortelle anarchiste!

Roméo et Juliette! l'Amour sans autre destination, sans autre utilité que l'Amour lui-même en sa magnificence terrible, allant pareil à l'ouragan, dévastateur et régénérateur! Car toute cette histoire : et l'abandon de Rosalinde, l'amante incomparable de Roméo oubliée en une seconde quand paraît Juliette, et l'escalade dans les jardins lunaires des Capulet, et le mariage secret dans la cellule du moine à la longue barbe, et la nuit de noces magique si violente de voluptés débridées, et la mort de Mercutio l'ami joyeux et fidèle, et la mort de Tybalt le parent outragé, et la mort de Pâris le fiancé dédaigné, et la mort de Roméo, et la mort de Juliette, tous ces coups de foudre éclairant la scène de leurs brusques éclairs projetés dans le cyclone de l'aventure, s'accumulent en quelques heures, durant lesquelles la pauvre et sublime Juliette se dévoue, fuit et meurt comme la victime d'un incendie ravageur.

Oui l'Amour sans autre destination ni utilité que l'Amour, sans la moindre allusion à sa fin « sociale », la reproduction, qui le fait apparaître (combien en riait Schopenhauer!) en piège et leurre sacrifiant l'animal humain à la propagation de l'espèce. L'Amour compris en soi, en sa dignité divine de force dispensatrice des plus formidables émotions, des plus secouantes allégresses que puisse supporter la créature, élevée tout à coup par cette alchimie aux paradis qui marquent la limite possible des sensations et de l'héroïsme! « Cet amour dont l'aspect est si gracieux, si tyrannique et si cruel à l'épreuve. O amour hostile! O haine aimante! O tout créé de rien! O grave frivolité! Vanité sérieuse! Chair informe d'illusions charmantes! Plume de plomb, fumée brillante, feu glacial, santé malade, sommeil éveillé, qui n'est pas ce qu'il est! Heureux, c'est une flamme qui flamboie aux yeux des amants; malheureux, c'est un océan qu'alimentent leurs larmes. Folie raisonnable, intolérable amertume, ineffable douceur! »

Miss MADGE MAC INTOSH et M. GRAHAM-BROWNE ont été d'admirables interprètes des principaux personnages de cette histoire et de ce mystère, secondés d'une égale force par M. LYALL SWETE dans le rôle railleur et douloureux de Mercutio. Suivant la conception de Shakespeare ils emblématisent tous deux la Jeunesse. Juliette! « quatorze années n'ont pas encore passé sur sa tête, elle est pleine du délicieux bonheur qu'on savoure à cet âge quand avril revêtu de ses habits de fête arrive sur les pas tardifs de l'hiver indolent ». En sa virginité vient de s'épanouir la puberté et ses sournoises et délicieuses sensations. La femme n'est pas encore dégagée de la gamine, mais, au massage lourd, terrible et prompt des événements, vont tomber derrière elle, en écharpes inutiles, les draperies charmantes de l'adolescence. Miss Mac Intosh a réalisé cette transformation avec un naturel, une grâce, un

pathétique irrésistibles. Vainement « ses allures anglaises », imprégnées de brusquerie, parfois excessives pour nos habitudes de théâtre encorseté de correction banale et de fausse distinction, mettent-elles dans son jeu une agitation qui d'abord semble déroutante : bientôt l'harmonie savoureuse de cet abandon confiant aux sollicitations de l'Instinct fait sentir sa séduction, et involontairement on compare cette vraie vie, libérée de toute contrainte, aux interprétations composées et compassées, issues des traditions de plus en plus intolérables de la fameuse « Comédie française » et de son personnel fidèle observateur du Décret de Moscou. Déjà LA DUSE nous avait révélé cette salutaire et grandiose manière.

Le Naturel est le fluide qui anime toute la troupe britannique et à ce point de vue ses représentations sont pour nos spectateurs et nos acteurs une leçon excellente. Quelle variété dans les personnages, variété révélant toute l'horreur de la clicherie de gestes et d'intonations due aux pestilentiels cours de déclamation et de tenue scénique qui sévissent dans les conservatoires. Ah! comme le véritable enseignement serait de mener toute la bande des apprentis à de tels spectacles, sauf à en faire le lendemain la critique au sens vrai du mot, c'est-à-dire l'analyse explicative de la méthode, de l'esprit, du procédé, de la nationalité. Il faudrait y voir tous les élèves, occupant des loges comme s'ils étaient sur les bancs de leurs classes. Là est la véritable École!

Mes Frères, — et vous, mes Sœurs, qui en tant de choses désormais nous montrez le chemin, — allez voir ça! Ne laissez pas échapper cette occasion de donner de l'air aux routines qui encombrent vos cervelles. Allez vous rajeunir à cet art neuf appliqué à de si vieux et si imposants chefs-d'œuvre. Munissez-vous de bonne volonté, puisque l'anglais c'est l'anglais, que sa spéciale musicalité ne nous paraît pas toujours charmante, et que l'ensemble a « le goût anglais » comme certains champagnes. Munissez-vous d'un cœur indulgent puisque les décors prêtés par M. Alhaiza ne sont pas toujours la meilleure expression du lieu où se passe la scène et que notamment, au temps des Capulet et des Montaigu, Mantoue n'était pas un village de Picardie, ni la cellule du frère Laurent la mansarde de Jenny l'ouvrière. Vous prendrez là un bain cérébral sulfureux qui vous débarrassera de pas mal de dartres, bourbouilles, eczémas, et vous sentirez à la peau la bonne sensation du débarras des crasses multiples dont nos préjugés et les malodorants snobismes nous infectent.

BONHEUR ET DOULEUR

Quoi de plus intéressant que l'éveil d'une âme artiste s'ouvrant à peine à l'adolescence et laissant voir déjà les profonds horizons d'un avenir de pensée et d'intellectuelle beauté? Ce phénomène est touchant surtout quand il s'agit d'une âme féminine; plus que jamais aujourd'hui que les femmes s'efforcent en des tentatives si opiniâtres pour conquérir leur place dans la vie sociale. En Belgique, spécialement, de charmantes fleurs s'ouvrent ainsi, dont une des plus belles et des plus prometteuses est, certes, cette Blanche Rousseau dont plus d'une fois nous signalâmes l'adorable et profonde ingénuité revêtue d'un si harmonieux vêtement littéraire. Voici d'une autre jeune fille, étrangère celle-ci mais ayant vécu chez nous, jeune, jeune, toute jeune, à peine efflorescente. Que d'espérances surgissent à voir ces épanouissements!

***

Au moment où nous possédons un bonheur, c'est notre cœur qui est touché et notre imagination flattée, car ce bonheur a été généralement précédé de longues espérances, et nous l'apprécions selon notre humeur et non selon notre jugement. Lorsqu'un bonheur nous arrive, nous nous laissons vite aller au charme de sa nouveauté, et tout enivrés de sa séduction, nous le regardons d'abord comme la réalisation parfaite de nos rêves.

Mais lorsque le premier enthousiasme est passé, c'est-à-dire quand le désir renaît, nous sentons son imperfection, et nous finissons presque toujours par éprouver une désillusion. Le désir grandit toujours avec notre compréhension et avec nos connaissances, et il en est une preuve évidente, c'est que l'homme rit des désirs et des rêves qu'il a eus étant enfant.

Cette tendance à exagérer un bonheur présent vient de ce que, pendant les moments heureux, c'est notre être passionné conduit par notre humeur qui est en jeu, et que la passion ne s'arrête ni ne se modère.

Les plus grands bonheurs sont ceux que nous apprécions le moins. Leur véritable valeur nous apparaît seulement dans le rêve du passé.

Souvent nous exagérons un bonheur par vanité, surtout quand nous l'avons conquis par nos propres sacrifices et nos luttes, et comme notre vanité magnifie notre œuvre à nos yeux, ayant beaucoup travaillé, nous croyons mériter beaucoup.

La noblesse de l'âme produit la même exagération, mais c'est parce qu'alors, lorsqu'un bonheur nous vient des autres, on mesure l'âme des autres à la sienne.

Ces cas sont exceptionnels et c'est le plus souvent par vanité ou par sentimentalité, quoique la seconde ne soit pas indépendante de la première, que nous sommes poussés à croire à l'extrême d'une joie.

Lorsqu'on est très jeune, on le fait tout naturellement, parce que l'expérience n'a pas encore marqué la limite entre l'illusion et la réalité.

Les mêmes malheurs accablent les individus d'âge en âge, chacun les reçoit différemment et à chacun ils arrivent sous d'autres formes, et le plus souvent ce sont ces formes plus ou moins revêtues de pathétique qui touchent la sensibilité et non le cœur.

Il y a si peu de douleurs vraiment sincères; on les mesure généralement aux larmes qu'on verse.

Du reste, chez beaucoup de gens il n'y a rien de si égoïste que

la souffrance. Ils pleurent leurs propres larmes. Lorsqu'un être aimé leur échappe, il leur cause une déception. C'est leur vanité offensée qui souffre et c'est pourquoi cette déception prend des proportions immenses à leurs yeux.

Dans leur affliction, l'être aimé entre seulement pour ce qu'il fait souffrir et bien peu pour lui-même.

Quoi de plus égoïste que le chagrin causé par la mort? Ce sont aussi les pleurs les plus amers. Qui aimons-nous, qui plaignons-nous en pleurant ceux qui ne sont plus, si ce n'est nous-mêmes. L'absent? La sérénité du tombeau le recèle. Nous pleurons le vide de notre cœur et quelquefois un bien disparu.

C'est, en somme, obéir à un sentiment instinctif inculqué à l'enfant. Il se souvient avoir vaguement pleuré sur une tombe, et de l'impression qui lui reste il se fait un devoir pour l'avenir, et inconsciemment il continue à pleurer sur les autres, en ne pleurant que sur lui-même. Échapper à cette tendance exigerait une âme si fortement trempée qu'elle semblerait odieuse.

La vanité dans la douleur est aussi grande que dans le plaisir.

La vraie douleur ne se complaît pas dans l'exagération d'elle-même; au contraire, elle est trop profonde pour que toute une vie de chagrin y suffise. Il n'y a rien de plus amer que la douleur cachée sous le rire, et il n'y a pas de fardeau plus lourd que les pleurs qu'on ne peut verser.

L'Exposition d'Alexander Sochaczewski (1).

Sochaczewski s'est fait le peintre de la Sibérie. Ce qui le tente, ce n'est pas la Sibérie d'été, aux végétations fortes, à la sauvagerie robuste et juvénile, comme nous la montrent beaucoup d'œuvres littéraires récentes, c'est la sombre Sibérie des jours de gelée et de neige, telle que nous nous la sommes figurée aux jours de notre enfance, alors que nous lisions, en serrant les poings, le *Journal d'un exilé en Sibérie.*

Sochaczewski lui-même est un ancien déporté et c'est une campagne humanitaire qu'il mène par le pinceau, comme d'autres avant lui l'ont faite par la plume. Les longues années qu'il a passées là-bas ont gravé sur son nerf optique toutes les scènes de la vie d'exil. Il ne peint plus que cela, mais il le fait avec une exactitude et une intensité d'expression qui font frissonner et qui réveillent dans le cœur les farouches indignations de la jeunesse avec des pensées plus fortes et des réflexions plus amères.

La sympathie pour l'idée représentée est si vive que l'on est prévenu en faveur de la façon dont l'artiste l'a représentée. Le critique doit faire un effort et lutter contre lui-même pour arriver à juger l'œuvre et pour ne point laisser influencer son jugement par son penchant pour les tendances du peintre.

***

L'œuvre principale du maître, celle qui, visiblement, lui tient le plus au cœur, est cataloguée sous le titre : *Les Exilés à la frontière de Sibérie.* On aurait pu l'appeler : *Les Adieux.* Un convoi de déportés, déjà harassés par les longues marches à travers la Russie d'Europe, est arrivé, dans ce voyage vers l'exil et la mort, à la frontière de la Sibérie. Une borne en pierres où l'on a gravé l'ours symbolique, est là qui se dresse. Elle marque la limite de l'empire d'Europe et de l'empire d'Asie. Les soldats qui surveillent les condamnés ont donné l'ordre de s'arrêter. Les exilés sont arrivés au plus dur moment de leur calvaire. C'est ici qu'ils doivent dire adieu à ceux de leurs parents qui ont eu la piété de les accompagner comme les apôtres accompagnaient Jésus sous la croix. Les malheureux vont perdre cette suprême consolation de la présence d'un père, d'une mère ou d'une sœur, qui les rattachait au passé et à la vie. Maintenant c'est fini. Les déportés seuls peuvent pénétrer en Asie. Dans une heure, dans quelques minutes, il faudra se séparer pour jamais et les deux tristes convois repartiront, les uns pour regagner les foyers à jamais en deuil, les autres pour marcher vers l'effrayante inconnue des douleurs physiques et des souffrances morales de l'exil.

Le sujet est admirable et bien fait pour tenter le pinceau. Sochaczewski l'a traité avec une grande force. L'impassibilité des soldats, les accès de rage folle de certains condamnés de droit commun, les désespoirs farouches des uns, la tristesse des dernières étreintes, les pleurs silencieux des résignés et les sanglots profonds qui secouent tout le corps des autres, tout cela est exprimé avec sobriété mais avec vigueur. Il y a là comme une synthétisation des douleurs humaines.

Le dessin est ferme et la composition parfaite. Le coloris, au premier moment, m'avait paru un peu terne. Puis, j'ai réfléchi à l'aspect que doivent prendre les choses dans ces paysages d'hiver sibérien. Le ciel bas, gris, la neige salie, les brumes qui enveloppent les arrière-plans attiédissent, obscurcissent, mortifient tous les tons. Il faut donc attribuer le coloris qui d'abord surprend non à un défaut du peintre mais à une qualité d'exactitude.

***

L'artiste expose quatre autres tableaux plus petits qui sont tous relatifs à la vie de l'exilé : *Un Jour de froid et de brouillard, Le Matin, Le Coucher du soleil* et *Le Repos des exilés.* Cette dernière toile me paraît particulièrement bonne. Elle montre un couple de fugitifs qui sont parvenus à éluder la surveillance des gardiens et qui s'enfuient, comptant sur l'arrivée prochaine du printemps. Le printemps est proche, en effet; des signes certains l'annoncent, bien que la neige soit épaisse encore. Le paysage prend des tons plus clairs et Sochaczewski se révèle comme coloriste.

L'artiste a joint à son exposition toute une série d'esquisses qui montrent combien son art est consciencieux et combien grande sa volonté d'être sincère.

(1) A la Maison d'Art : La Toison d'or.

NOTES DE MUSIQUE

M. François Rasse.

M. Eugène Ysaye a fait entendre mardi dernier, chez lui, à quelques amis, musiciens et hommes de lettres, deux œuvres inédites d'un jeune compositeur belge, François Rasse, dont le nom a figuré cet hiver, pour la première fois, au programme des concerts de la *Société symphonique* et dont les débuts ont été très sympathiquement accueillis.

La première de ces œuvres, un quatuor à cordes en quatre parties, affirme, en même temps qu'une inspiration exempte de banalité, des aptitudes musicales peu ordinaires. Bien que le plan d'ensemble paraisse manquer un peu d'unité, que certaines complications d'écriture surchargent inutilement la composition en

certains endroits, il est aisé de discerner dans ce quatuor un tempérament remarquable faisant pressentir un musicien de valeur. La deuxième partie, un *andante* habilement développé dans un sentiment dramatique, et un *scherzo* original ont été particulièrement appréciés.

Il est superflu d'ajouter que l'œuvre a été lumineusement interprétée par Eugène Ysaye et par ses partenaires, MM. Zimmer (2d violon), P. Miry (alto) et Doehaerd (violoncelle).

Le trio pour piano, violon et violoncelle que M. Ysaye nous a fait entendre ensuite, l'auteur jouant la partie de piano et la jouant, ma foi! fort bien, précise davantage la physionomie du jeune musicien. On se trouve ici, incontestablement, en présence d'une œuvre de sérieuse valeur, personnelle, puissante, presque classique dans la forme malgré le style moderne dans lequel elle est écrite.

Par la clarté des idées, la netteté et la variété des rythmes, la logique des développements, l'intérêt constant de la polyphonie, l'œuvre se classe d'emblée parmi les plus belles compositions écrites en Belgique. A un premier morceau plein de caractère, dont le thème fondamental est analogue à l'*Ur-Melodie* de la Tétralogie et que M. Rasse développe merveilleusement en dessins contrepointés d'une infinie variété, succède un *andante* délicieux, d'une tendresse et d'une grâce exquises, que le violon d'Ysaye a chanté avec le charme que vous devinez. Puis, un *Interlude* en forme de scherzo, vif, pimpant, amusant sans l'ombre d'une trivialité, — scherzo qui se lie au *Final* par le rappel, ingénieusement amené, des thèmes sur lesquels sont basés la première et la deuxième partie.

Il y a dans cette très intéressante composition une belle fougue juvénile unie à une science et à une sûreté de main qu'on est surpris de découvrir chez un musicien à peine sorti de l'école. Ç'a été, pour tous les assistants, une véritable joie que cette révélation, paternellement faite par Ysaye qui n'a pas de plus grand bonheur, on le sait, que de prêter aux jeunes talents qu'il en juge dignes le précieux appui de son prestigieux archet et de sa haute autorité.

La musique de chambre était inexistante en Belgique. Depuis César Franck, qui dédia vers 1845 ses trois trios au roi Léopold Ier, aucune œuvre de valeur n'a surgi dans ce domaine de la musique pure. Voici que se lève l'aube d'une renaissance. Le trio de M. Rasse marquera une date dans l'évolution musicale de notre pays. En France, c'est par la musique de chambre que la musique s'est régénérée. Souhaitons qu'il en soit de même en Belgique.

Souhaitons surtout que les maisons d'édition remplissent, en cette occasion, la mission qui leur incombe. Quand apparaît une œuvre de l'importance artistique du trio de François Rasse, il est du devoir de ces maisons de la publier. Il est stupéfiant de voir les éditeurs étrangers installés à Bruxelles faire aux éditeurs belges une concurrence mortelle et ne pas comprendre que les convenances élémentaires les obligent à traiter nos musiciens avec les égards qu'ils méritent.

L'éditeur qui publiera les œuvres de François Rasse fera, au surplus, en même temps qu'une politesse, une excellente affaire, car l'auteur, à qui nous sommes heureux de souhaiter ici la bienvenue, est de ceux qui entrent dans la vie avec le vent de la renommée soufflant dans leurs voiles.

Le lot de 100,000 francs.

Le sculpteur Van der Stappen vient de terminer l'œuvre destinée à être offerte au gagnant de la prochaine tombola de l'Exposition. Elle est composée d'une figure de femme en ivoire, hiératique et d'une sévère beauté, élevant vers le ciel, « en un très lent geste d'invocation et de prière », ainsi qu'il est dit dans *Fervaal*, une épée constellée de pierreries, et d'un socle en vermeil autour duquel s'enroulent un dragon serrant dans ses mâchoires un diamant noir, symbole de maléfice, et un démon qui symbolise le vice.

Le contraste entre la majestueuse immobilité de la figure en ivoire et les contorsions de l'Esprit du mal, dont la ligne tortillée se complète par les enlacements de trois serpents à l'air agressif, donne à l'ensemble un caractère saisissant. Les amis invités par l'artiste à voir le groupe avant sa sortie de l'atelier ont été unanimes à reconnaître que c'est, indépendamment de la beauté de la matière employée et de la richesse des éléments mis en œuvre, l'une des plus belles compositions décoratives dues à M. Van der Stappen. Le public sera, au surplus, admis à la juger prochainement à Tervueren, où elle occupera la place d'honneur parmi les sculptures chryséléphantines.

Une autre œuvre, non moins remarquable, complétera l'envoi de l'artiste. C'est un buste aux traits juvéniles et charmants, exécuté en ivoire également, et que couronne un casque d'or. Une main effleurant les lèvres semble demander le silence, et cette main, taillée dans un admirable morceau d'ivoire aux transparences rosées, aux veinules régulières, paraît palpitante de vie. La sculpture de cette figure, qu'on pourrait intituler *le Silence*, ou encore *le Mystère*, est fort belle et d'une élégance de lignes peu commune. Et ce qui lui donne un intérêt particulier, c'est l'ingéniosité avec laquelle l'artiste a combiné la disposition du casque et de l'armure avec les parties visibles du visage et du cou, afin de permettre d'employer simultanément le métal et l'ivoire sans qu'en aucune des parties apparaisse un joint. L'ensemble est d'une très noble allure et fait grand honneur au statuaire dont l'esprit aux aguets, toujours soucieux de dispositifs inédits, nous réserve constamment de nouvelles surprises.

Le Royaume de la Chanson.

M. Eugène Garraud, directeur de l'Alhambra, a pris possession de la salle des fêtes de *Bruxelles-Kermesse* pour y installer un petit spectacle d'été attrayant et coquet, en parfaite harmonie avec le milieu pour lequel il est composé. Dans un clair décor de Dubosq évoquant les tonnelles et les bosquets du cabaret de Mme Grégoire, l'aimable fantaisie de M. A. Numès déroule gaîment les épisodes d'une intrigue qui n'a d'autre ambition que de permettre à l'auteur de ressusciter les plus populaires des chansons de nos pères. Il y est question du mariage des filles du roi d'Yvetot, Colinette et Bouton de Rose, avec les fils du bon roi Dagobert. Malbrough et M. de la Palisse nourrissent contre le roi d'Yvetot les plus noirs desseins. Mais leur conspiration est déjouée par la généreuse intervention de Mme Grégoire, qui sous les déguisements successifs de la Mère Michel et de la Lisette de Béranger, décide le roi de la Chanson à donner ses filles à Fanfan la Tulipe et à l'ami Pierrot.

La Boulangère aux écus, le Juif Errant, Roger Bontemps, Babet

et Cadet, sans oublier M. et Mme Denis, Cadet Roussel et le compère Guillery, bref tout le petit monde féerique de la Chanson a son mot à dire en cette affaire, jusqu'à une bonne femme tricolore qui termine la pièce par le coup de glotte patriotique d'une Brabançonne enflammée.

Le public a été ravi d'entendre chanter tous ces vieux couplets, dans la verdeur de leur version originale. Il y a d'ailleurs dans ces choses d'autrefois un parfum très spécial, parfois capiteux, qui les différencie nettement des plates niaiseries débitées par les princes de la chanson moderne.

Parmi les interprètes, on a surtout applaudi M. Vauthier et Mme Auffray, le compère et la commère de cette espèce de revue, qu'ils conduisent tous deux avec entrain, avec bonne humeur et avec talent.

Concours du Conservatoire[1]

Violon. Professeurs : MM. Colyns, Ysaye et Cornélis. 1er prix avec la plus grande distinction, Mlle Hantson (Cornélis), M. Moses (Ysaye); 1er prix, MM. Daucher, Knauer, Marino, Chiafitelli (Ysaye), Bracké, Torfs (Colyns), Delvaux (Cornélis), Fisson (Van Steevoort); 2e prix avec distinction, M. Ruda (Cornélis); 2e prix, MM. Wertheim (Ysaye), Dralants (Cornélis), Tulkens, Claes (Ysaye), Camby (Colyns), accessits, Mlles Nundel, Lenain, Seton, Evans, Gish, Oven; MM. De Ryckc, Callemien, Landas, Antoine, Rousselle, Denitoy.

Chant théâtral (hommes). Professeur : M. Demest. 1er prix avec distinction, M. Wauquier; 1er prix, M. De Busschere; 2e prix avec distinction, M. Fontaine.

Chant théâtral (jeunes filles). Professeurs : Mme Cornélis et Mlle Warnots. 1er prix avec distinction, Mlle Collet; 1er prix, Mlles de Guevara, Nachtsheim et De Vries; rappel du 2e prix avec distinction, Mlles Lemmens, Schiltzhuyzen et Abeloos; 2e prix avec distinction, Mlles Masselmans, Van Hecke et Van den Steene; 2e prix, Mlles Van Steenkiste, Renson, Lormand, Donaldson et Abrassart.

Prix de la Reine (duos de chambre), Mlles Lormand et De Vries.

(1) Suite. Voir nos trois derniers numéros.

Chronique judiciaire des Arts

« Victime de la misère. »

Le *Journal des Tribunaux* publie le texte de l'arrêt rendu par la Cour d'appel de Bruxelles dans l'affaire Taco Mesdag contre Mlle Heyermans qui a fait beaucoup de bruit parmi les artistes.

Mlle Heyermans, artiste-peintre, avait, on s'en souvient, envoyé au Salon des Beaux-Arts, dans la section hollandaise, un tableau intitulé *Victime de la misère* qui fut admis et exposé à la cimaise, en belle place, au centre d'un panneau. Longtemps après, croyant découvrir dans ce tableau des intentions licencieuses auxquelles certes l'artiste n'avait pas songé, le commissaire général du gouvernement hollandais chargé de l'organisation du compartiment, M. Taco Mesdag, fit retirer le tableau et avisa l'artiste qu'elle eut à le reprendre.

Mlle Heyermans assigna aussitôt en référé le commissaire du gouvernement ainsi que le ministre des Beaux-Arts de Belgique, aux fins de voir son tableau réintégré au Salon, à la place qu'il occupait, sous peine de dommages-intérêts pour le préjudice causé par cette voie de fait arbitraire, toute œuvre admise dans une exposition ayant droit de continuer à y figurer jusqu'à la clôture.

Devant le juge des référés, M. Taco Mesdag accepta la responsabilité du fait, ce qui le fit maintenir seul en cause. Il fut autorisé à prouver qu'il avait reçu de son gouvernement les pouvoirs nécessaires pour organiser le compartiment des Beaux-Arts comme il l'entendait, sans avoir à subir aucun contrôle. Ayant interjeté appel de cette ordonnance, M. Mesdag plaida devant la Cour qu'en sa qualité de représentant du gouvernement hollandais il n'était pas justiciable de la juridiction des tribunaux belges; l'acte qu'il avait accompli étant d'ailleurs du domaine purement administratif, le pouvoir judiciaire était incompétent pour en connaître.

Cette théorie, qui offre un intérêt juridique et pratique considérable, a été accueillie par la Cour qui décide, en substance :

« En attribuant compétence exclusive au gouvernement pour connaître des réclamations qui pourraient s'élever contre les envoyés des gouvernements étrangers, le décret de la convention nationale du 13 ventôse an II, publié en Belgique par arrêté du Directoire exécutif du 7 pluviôse an V, les soustrait, par là-même, à la juridiction ordinaire.

Le représentant officiel d'un gouvernement étranger pour la section des Beaux-arts de l'exposition internationale de Bruxelles, jouit du bénéfice de l'immunité tout au moins pour tous les actes faits en sa dite qualité; c'est en la dite qualité qu'il agit lorsqu'il expulse de la section de son gouvernement un tableau qu'un peintre appartenant à sa nationalité y a exposé.

En organisant l'exposition et en édictant des règlements, en admettant, en refusant, ou en expulsant des objets présentés par les exposants, les gouvernements font des actes purement administratifs, qu'il n'appartient pas au pouvoir judiciaire de réformer; le juge ne pourrait ordonner la réintégration du tableau dans la section, sans empiéter sur les prérogatives du pouvoir administratif. »

Correspondance

Cher Monsieur,

Je lis dans l'*Art moderne* que « le Musée de Dresde vient d'acheter deux Laermans ». Légère erreur que je rectifie : J'ai bien vendu deux tableaux à Dresde : un au Musée (c'est déjà bien beau !) la *Prière du soir*, qui a figuré à la deuxième Exposition de la *Libre Esthétique*. La seconde toile a été acquise par Gerhart Hauptmann, l'auteur des *Tisserands*, etc.

Deux bonnes poignées de main de votre tout dévoué

Eug. Laermans

Petite chronique

Le *Journal de Bruxelles*, qui a recueilli dans sa rédaction quelques fruits desséchés des vergers littéraires, ce qui explique sa coutumière aigreur, essaie de trouver l'*Art moderne* en défaut à propos d'un article où il est incidemment question de décorations. Il compare rageusement notre revue au fabuleux Catoblépas de Flaubert qui se dévorait les pattes sans s'en apercevoir.

Feindre de croire que l'avis exprimé par un journal engage individuellement chacun de ses rédacteurs est un artifice trop grossier pour qu'il trompe qui que ce soit. Il faut en rire.

Ce qui est désolant, c'est que l'étourneau dont le lamentable cri vient de retentir n'aura jamais plus la distraction, lui, de se manger les pattes : il y a longtemps qu'il se les est rongées jusqu'à l'os, — de dépit.

Le Waux-Hall annonce pour mardi un concert extraordinaire avec le concours de M. Imbart de la Tour, le créateur de *Fervaal*. M. Imbart chantera un air d'*Hérodiade*, un air de *Joseph* de Méhul et le « lied du printemps » de la *Walkyrie*.

Ce soir dimanche Mlle Norah Daubret, une toute jeune cantatrice dont la voix et le tempérament de musicienne sont remarquables, chantera la « Prière » de *Tannhäuser*, l'*Élégie* de Massenet, le *Nil* de Leroux.

Mlle Daubret, qui est Anglaise, a travaillé avec Mme Sasse et avec Mlle Warnots. Elle débute à Bruxelles.

Nous avons dit que la Société symphonique des Concerts Ysaye donnerait le 15 juillet un grand concert à l'Exposition. M. Eugène Ysaye et César Thomson y feront entendre à nouveau le concerto en *ré* de Bach, dont l'exécution à l'avant-dernière matinée de la Société, ce printemps, a eu un si prodigieux retentissement. L'orchestre, sous la direction d'Ysaye, jouera la *Deuxième Symphonie* de Schumann, l'ouverture de *Freyschütz*, l'ouverture de *Tannhœuser*, l'*Adagio* pour quatuor d'orchestre de G. Lekeu, l'une des pages les plus profondes du jeune maître verviétois; enfin, M. César Thomson jouera le *Quatrième Concerto* de Vieuxtemps, le chef-d'œuvre du maître belge.

Le 22 juillet, deuxième festival : première audition de la *Godelieve* de M. Edgard Tinel, dont l'exécution a été confiée à l'orchestre des Concerts populaires, sous la direction de M. Joseph Dupont, et aux chœurs du Choral mixte de M. Léon Soubre; M. Tinel dirigera lui-même son œuvre.

La *Légia*, sous la direction de M. S. Dupuis, les *Mélomanes* de Gand, dirigés par M. Oscar Roels, et l'École de musique de Saint-Josse-ten-Noode, dirigée par M. G. Huberti, donneront tour à tour dans le courant de l'été des auditions musicales. Celle de M. Huberti sera consacrée à l'exécution des *Béatitudes* de César Franck, qui, chose invraisemblable, n'ont pas encore été exécutées intégralement à Bruxelles.

D'intéressantes auditions musicales sont organisées tous les jeudis, à 3 h. 1/2, à l'Exposition (section allemande), par M. Riesenburger, représentant des pianos R. Ibach. Se sont fait entendre jusqu'ici : M. S. Vantyn, professeur au Conservatoire de Liége, Mlle Mary Gemma, Mme Leytens-Van den Bergh, professeur à l'École de musique d'Anvers.

Le Conseil communal de Verviers vient de voter à l'unanimité un subside de 10,000 francs pour le monument de Henry Vieuxtemps. La somme nécessaire pour l'érection de ce monument sera bientôt complétée par des subsides qu'accorderont la ville de Liége et le ministère des beaux-arts. Une collecte faite dans l'orchestre du théâtre d'Alger a produit 50 francs.

Le compositeur espagnol Albeniz vient de faire représenter à l'Opéra de Prague un nouvel ouvrage en deux actes intitulé *Pepita Jiménez*, dont le livret, tiré d'un conte du romancier espagnol Juan Valera, a été habilement adapté à la scène allemande par M. Bergruen.

Grand succès pour le compositeur, qui assistait à la première, et pour ses interprètes. M. Albeniz a été rappelé plusieurs fois et on lui a offert des couronnes de laurier.

Plusieurs grandes scènes allemandes sont déjà en pourparlers pour représenter cette nouvelle œuvre.

La livraison de juillet des *Maîtres de l'Affiche* renferme l'affiche de J. Chéret pour le *Vin Mariani*, celle de G. Ibels pour *Mévisto*, l'affiche anglaise de Morrow pour *The New Woman*, et la jolie composition de notre compatriote F. Toussaint pour *le Sillon*, dont le carton figure précisément au Salon d'Art appliqué de l'Exposition de Bruxelles.

De très intéressantes études complémentaires de l'*Art flamand* de M. J. du Jardin, viennent de paraître. Elles se rapportent principalement à Mathieu-Ignace Van Brée, à son frère et à l'école de transition des XVIIIe et XIXe siècles, composée de Joseph-Benoit Suvée, Van der Donckt, Godyn, Ducq; enfin, à Corneille Groenendael, à Kinsoen, à Odevaere, à Paelinck, aux Cels et aux François.

On va inaugurer à Dieppe, le 18 juillet, le musée Saint-Saëns. On sait, en effet, que le musicien qui désire ne plus habiter régulièrement Paris, a fait don à cette ville de tout son mobilier.

Et c'est un véritable cadeau, car les collections et la bibliothèque sont fort belles. Cette dernière renferme plusieurs centaines de partitions et plusieurs milliers d'autographes.

Les collections d'art comprennent tout un mobilier des XVIIe et XVIIIe siècles, qui décorait autrefois la maison de la rue Monsieur-le-Prince, des bronzes, pendules, gravures, sculptures et médailles des mêmes époques, des aquarelles dues au pinceau de Mme Saint-Saëns mère, qui avait un remarquable talent d'amateur; de nombreux portraits et bustes du célèbre musicien, enfin toute une série de peintures, d'aquarelles, d'eaux-fortes et de dessins signés de Henri Regnault, Benjamin Constant, Clairin, Harpignies, Jadin et Mathey.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Dix-septième année. — N° 29. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 18 Juillet 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

BLANCHE ROUSSEAU

Une femme belge.

Un hasard m'a fait ouvrir bien tardivement une livraison du *Coq rouge* de l'année dernière où j'ai lu « l'Éveilleur » de Blanche Rousseau.

Au moment où toute la jeunesse masculine — même celle qui se met à chasser l'intellectualité à grand coups de nature — reste encore malgré elle accrochée aux virtuosités de « l'invention », voici que très simplement et spontanément, comme une source qui sort de terre, se manifeste un talent absolument original, don direct, dépouillé de tout calcul cérébral, que nous fait une nature d'artiste.

On sent que les contes de Blanche Rousseau ne sont pas l'enveloppe cherchée d'une idée, d'une synthèse, ni d'aucune forme du très masculin et douteux « raisonnement ». C'est une pitié, une admiration, une joie, une tristesse qui tout à coup, à l'insu de celle qui l'éprouva, prit corps en une image. Comme jadis les contes de fée jaillirent complets de l'imagination des peuples, transpositions colorées d'un rêve nécessaire et du souci d'un mystère attirant, ainsi jaillissent ces contes, véritable condensation de l'âme féminine de notre temps.

Il arrive si souvent que le côté technique, le dur labeur professionnel d'un art déféminise celles qui veulent s'y livrer; puis les conseils ou même seulement l'exemple des hommes poètes, dont le nombre et le talent en imposent à ces impressionnables, leur font perdre leur insaisissable personnalité; tout cela étouffe tant de fleurs féminines qu'on est tout joyeux quand l'une d'elles apparaît, belle et ingénue, révélant l'âme de toutes ses sœurs en son entière sincérité.

« L'Éveilleur » est un vrai rêve. Un savant belge qui fut aussi un charmeur, Delbœuf, nous apprit l'étrange proportion de nos rêves avec nos désirs, nos émotions, nos espoirs, nos souvenirs. Il nous disait, si je me souviens bien, en son langage narquois d'homme que les surfaces amusent comme des jouets, tant ils sont occupés des profondeurs, qu'un homme pouvait rêver de bien des choses, mais jamais d'être femme, et qu'un chien — car eux aussi ont des songes — ne pouvait croire, même en dormant, qu'il était un homme ou un

autre animal. « L'Éveilleur », comme beaucoup d'autres contes de Blanche Rousseau, est bien l'apparition fantastique dont les détails charmants, venus on ne sait d'où, parfois étranges, doivent éclore d'eux-mêmes pendant un espèce de sommeil de la volonté, dans l'imagination d'une vraie femme, douée d'assez pénétrante intuition pour voir ce qui se passe dans les âmes, et d'assez aimante pitié pour les entourer d'une affectueuse admiration, embellissant tout ce qu'elle touche d'une inconsciente poésie.

On dirait que, selon l'expression d'un observateur moderne, les idées qui circulent aujourd'hui dans les cerveaux masculins se prolongent chez elle en sensibilité.

On pourrait ajouter un chapitre — très long — à l'intéressant referendum que la *Revue naturiste* de juillet a provoqué à propos des femmes et du féminisme.

Mais les meilleures théories et les conjectures les plus naturelles ne peuvent pas faire luire sur la question le quart de la lumière qu'y projette un exemple vivant. Chez les femmes, dit doctement l'un des sages consultés dans le referendum en question, la sensibilité dominera toujours l'intellectualité. Cette constatation me plaît tellement que je l'adopte; sans investiguer plus avant, je la confirme avec enthousiasme, pour que quelques autres la croient vraie et que, si par malchance elle ne l'est pas, elle le devienne par ce procédé. Or, Blanche Rousseau est l'exemple le plus frappant que nous ayons eu depuis longtemps dans la littérature latine — elle est je pense le premier en Belgique — de la véritable valeur féminine dans l'art. C'est bien la sensibilité, l'impressionnabilité dominant l'intellectualité, — celle-ci, suivant comme une servante chargée de la grosse besogne, le dessin aérien et délicat des plus subtils attendrissements.

Voici bien la femme avec ses qualités et ses faiblesses, entrant ailes déployées dans le domaine des aventures psychiques et intellectuelles et venant y prendre son bien, qu'elle traite comme si c'était un enfantelet à bercer : tout ce que les hommes ont brillamment et sèchement découvert, elle le recouvre d'un voile de bonté et d'optimiste ingénuité qui fait aux choses comme une enveloppe de glissants et légers nuages transparents, qui les magnifie et les rend plus souples.

Qui n'a parlé des éveilleurs, des maîtres qui aident les autres à se connaître et à s'exprimer ? Mais qui l'eût fait avec la reconnaissante tendresse de la femme, attristée de la solitude de ces grands initiateurs, touchée de leur singulière beauté; qui se fût abandonné comme elle à la plus libre fantaisie du rêve, pour dire ce qu'il sentait? La femme peut bien mieux se fier à ses rêves et leur donner l'essor, parce qu'ils sont pour elle les broderies d'une chose vivante, existante, positive, — le revêtement fugitif et imagé d'un sentiment ou d'un instinct. Tandis que les hommes se défient de leurs instables pensées et ne peuvent se livrer avec autant de confiance à leur mouvante inspiration. Puis leurs sentiments ont d'autres teintes et d'autres formes.... »

Avec un esprit plus fin, moins dogmatique que celui d'Olive Schreiner, — une autre rêveuse génialement féminine, — avec la profondeur et l'abandon d'un Andersen, cette conteuse de notre pays promet à nos pensées une guirlande de si séduisantes fantaisies que je n'ai pu m'empêcher de vous parler d'elle. En dehors de chez nous, d'autres eurent ce don et nous charmèrent. Mais celle-ci est bien de notre climat, de notre petit coin de terre, elle connaît les lents et imprévus chemins de nos cerveaux et de nos cœurs. Les histoires qu'elle raconte, émaillées de toutes les émotions qui nous sont familières, font renaître toute la puissance des désirs et des joies lointaines, recréant en nous l'admirable âme d'enfant que nous eûmes autrefois, et qui nous fait crier, quand le conte est fini : Encore, encore, douce chanteuse, recommence, ne t'arrête pas!

Les Oiseaux qui viennent de France.

(*Quatrième article*) (1).

M. Jean de Tinan, dont l'esprit attique doit être disposé à tous les éclectismes, comprendra parfaitement que je l'aie, en cette causerie, rapproché de MM. Alfred Jarry et Charles-Louis Philippe. Il doit souvent envier l'émotion naïve de celui-ci et la scatologie du premier ne saurait lui déplaire. Son livre *Penses-tu réussir!* (et veuillez remarquer le scepticisme de ce point d'exclamation) est vraiment une très remarquable chose. Le talent y abonde, l'esprit n'y fait guère défaut; verve et abondance s'y disposent agréablement. La réussite que recherche M. de Tinan n'est point, ainsi que pourraient le faire croire les antécédents de notre auteur, l'heureuse issue de l'arrivisme, mais bien le succès de la vie même; et par là, ce frivole volume, sous une attention ingénue, prendra un aspect grave et solennel. Raoul de Vallonges — et j'ai hâte d'introduire le héros romanesque de peur que l'on me soupçonne de faire des personnalités — se disperse en de nombreuses amours sans qu'aucune ne le satisfasse et lui donne la définitive émotion de *l'Amour*. Ses tentatives le consument sans l'épuiser. Il pressent la faillite de sa destinée. Il ne veut néanmoins renoncer à l'espoir et au désir, car il a confiance en son cœur humain. Tel est tout le sujet.

Quelque réservées qu'elles pussent se faire, il serait indiscret d'avancer des présomptions; au surplus, elles ne sauraient être que déplacées en cet endroit et l'effort d'art seul requiert notre jugement. Or, il y a là — et je l'ai déjà dit — un extrême talent. La lecture de ce livre est charmante et facile. Imaginez de délicieux ou brutaux épisodes, des grâces de femmes penchées et alanguies, des étreintes vénales ou passionnées, tout cela dans une activité de circonstances et d'événements, un fouillis de médi-

(1) Voir nos numéros des 9 et 30 mai et 27 juin derniers.

tations et de lyrismes, qui peuvent nous étourdir parfois mais jamais nous lasser. Je pourrais vous désigner d'adorables pages d'une langue souple et vivante, telle péripétie de délicate et fragile analyse. Cependant j'estime qu'un grave défaut altère ce roman : il manque d'émotion. Une perpétuelle ironie dessèche les possibles sensibilités. Sans doute l'ironie est un aimable artifice de littérature quand elle modèle la forme seule et n'est, comme chez Lafargue et Gide, qu'un affectueux sourire à l'existence. Ici, malheureusement, elle altère le sentiment même. Toujours retenu et raillé, le cœur de M. de Tinan n'ose plus palpiter et — fâcheuse conséquence — nous ne trouvons point en l'art qu'il anime ces merveilleuses concordances qui font que nous pouvons reconnaître fraternelle et sympathique une œuvre. C'est parce que M. de Tinan a beaucoup de talent que nous exigeons de lui un peu de génie.

***

M. Alfred Jarry, seul parmi les jeunes gens de notre génération, a déjà produit le chef-d'œuvre : *Ubu-Roi*. Nous nous souvenons de sa représentation. Inoubliable spectacle! Nos aïeux se battirent à *Hernani; Tannhäuser* fut pour nos pères l'occasion d'une extrême frénésie; *Ubu-Roi* nous permet de ne rien leur envier. Les dates de ces trois « premières » constituent en l'histoire morale de notre siècle de précieux et importants instants. M. Jarry a le génie de l'Idiotisme. Il ne faut pas l'oublier en lisant les *Jours et les Nuits*. « Mais c'est stupide! » m'affirmait quelqu'un. — « Évidemment! — ai-je répondu — et c'en est la beauté! » Le Père-Ubu n'est grand que parce qu'il assume l'imbécillité de toute la race. Nous concevons aisément que les procédés de M. Jarry étonnent et déconcertent. Il n'y a en lui ni pureté, ni éloquence, ni pathétique, ni grâce et cependant, en dépit de la langue rudimentaire et des conceptions obscures, nous ressentons à l'entendre des instants de trouble et d'indéfinissable impression. M. Jarry a apporté du neuf. Certains sybarites estimeront cette nouveauté quelque peu stercoraire. Saurai-je assez leur répéter qu'ils ont tort et m'autorisera-t-on à leur rappeler qu'un de nos sculpteurs les plus émérites excellait, étant enfant, à ciseler avec habileté des étrons! Il serait malaisé de résumer les *Jours et les Nuits*. Un sous-titre nous les propose comme le « roman d'un déserteur. » En effet, des scènes de caserne, d'hôpital et de corvée justifient cette opinion. Les milieux où la suite du récit transporte les personnages, l'atmosphère brumeuse en laquelle ils évoluent et le mystère épais de leur agissement ne laissent pas de bientôt dérouter notre compétence. Faut-il accuser le livre? Je ne sais. M. Jarry s'est, une première fois, montré plus malin que tous. L'insolite du présent volume pourrait fort bien, à la lueur de possibles paralipomènes, s'élucider. Nous ne discernons point les caractères et l'action nous semble confuse. M. Jarry a prouvé assez de lui pour que nous doutions de nous-même plutôt que de son talent. Aussi bien est-ce timidement qu'en l'occurrence, à choisir entre le génie et l'idiotisme, nous osons avancer que l'alternative, pour une solution fâcheuse, nous paraît se décider.

***

J'ai goûté à relire les *Quatre histoires de Pauvre amour* de M. Charles-Louis Philippe — car M. Charles-Louis Philippe est un de ceux qui vinrent chez nous faire leurs premières armes — un fort vif plaisir. Une âme belle et bonne se révèle en ces pages. Vous n'y rencontrerez point de ces brillantes virtuosités qui peuvent, chez d'autres, nous retenir, mais ne sauraient en nous provoquer mieux qu'une passagère admiration; la littérature de ce petit livre est candide et sincère — guère de rhétorique, seule la douce simplicité d'une âme triste qui se raconte. Un parfum de tendresse évertuée et constante baigne ces contes; en tant de sensibilité ils se développent que l'on ne saurait se refuser à l'attendrissement. Les *Quatre histoires de Pauvre amour* sont les quatre tentatives d'un cœur qui souhaita l'amour et ne sut le trouver. Ici, il glissa sans pénétrer; là, il désenchanta; ailleurs, il fut par la volupté précédé et l'exquise harmonie ne sut s'établir. De ces insuccès, un pessimisme précoce s'autorise. (Peut-être M. Charles-Louis Philippe ne désapprouve-t-il avec assez de conviction le misérable Roger Jan qui se tua pour n'avoir su trouver l'harmonieuse formule de l'être.) Et n'est-ce lui encore qui inspire à l'auteur cet illusoire cynisme qu'en maints endroits l'on trouve et que la sentimentalité des aspirations et des impressions dément. Pensez-vous réussir, mon cher Philippe? De grâce, alors, défendez à votre bouche ces amères paroles et ne perdez point foi en la vie clémente et forte! Vous avez une âme belle et bonne, je l'ai déjà dit, vous savez pour l'exprimer user de mots charmants; vous avez écrit le *Clair amour et l'Innocence* qui est une chose touchante et admirable; vous enfermez en vous assez de chaleur et assez d'art pour créer, autour de votre existence, un mirage de délicieuse communion... Ah! ne désespérez donc point et alors que tous, à vos côtés, se lèvent pour témoigner de leur ferveur heureuse, ne fermez pas les yeux à la joie. Je me hâte d'ajouter, d'ailleurs, que ce reproche ne peut s'exercer que superficiellement. Le style même de M. Charles-Louis Philippe est trop frémissant, trop humain pour qu'on puisse douter du zèle puissant qui l'anime. L'auteur, sans doute, s'est trompé en élisant tel sujet; son cœur n'a point partagé la spirituelle erreur et nous pouvons dès à présent l'aimer.

Les Beaux-Arts au Sénat de Belgique.

DISCOURS DE M. EDMOND PICARD

SÉANCE DU 9 JUILLET 1897

Situation de l'Art en Belgique.

M. Picard. — Je commence par déclarer que c'est avec bonheur que nous avons pu constater qu'en ces derniers temps le gouvernement est entré en Belgique dans une voie franchement protectrice des Beaux-Arts; non pas simplement, comme jadis, d'une façon empirique et à peine suffisante, mais en procédant d'après une méthode générale plus intelligente, plus résolue et plus sûre.

Jamais notre pays n'a été plus actif en ce qui concerne les prédilections et la culture esthétiques que depuis une dizaine d'années. Il y a une émulation admirable qui pénètre toutes les classes de la population, même la classe ouvrière, si longtemps considérée à tort comme inaccessible à l'art. Aussi, ce n'est pas seulement le gouvernement qui mérite l'éloge que je formule ici avec la plus grande sincérité et la plus grande joie. Nous pouvons dire que tous nos concitoyens comprennent de mieux en mieux que l'art, qui a été si souvent considéré, par les esprits superficiels et frivoles, comme une chose de pur agrément ou une superfluité, est, en réalité, une des forces sociales les plus intenses, les plus harmoniques et les plus pacificatrices. Si la Belgique persiste dans cet élan si conforme à ses traditions et à ses anciens triomphes, si ses activités sont dirigées avec énergie vers ce

beau et reposant domaine, nous serons bientôt témoins d'un épanouissement social où la façon de penser, d'agir et de vivre nous mettra au rang des nations les plus dignes d'être admirées et respectées. Notre nationalité et notre indépendance en retireront une sécurité plus grande, car on ne viole pas aisément les droits d'un peuple doué de grandeur morale!

L'Art et les Expositions universelles.

A cet égard, je ne puis m'empêcher de déplorer, à l'occasion de l'exposition internationale qui sévit actuellement, que cette activité si belle et si salutaire, au lieu d'être dirigée vers les nobles choses que l'art représente, s'absorbe en des plaisirs et des amusements, la plupart du temps dispendieux et stériles. Le mal est fait et nous sommes forcés de le subir; pendant six mois, on aura fait la fête et gaspillé inutilement et son argent et son intellectualité; mais il est à souhaiter qu'à l'avenir, s'il est encore question d'une entreprise de ce genre, le gouvernement se préoccupe d'éviter qu'elle revête, comme aujourd'hui, le caractère de distractions excessives et inféconde, d'œuvres où la spéculation domine et est directrice de l'esprit public. Je ne suis pas seul à le dire : on a constaté cette tendance nuisible et déplorable dans presque tous les pays où des expositions universelles ont été organisées et c'est pour cette raison que beaucoup de bons esprits souhaitent qu'il n'y en ait plus!

La Fédération syndicale des Artistes.

Au sujet des expositions des beaux-arts qui accompagnent d'ordinaire ces festivités gigantesques, les artistes se sont de tout temps beaucoup occupé de la manière d'agir des jurys d'admission et de placement. Récemment encore des plaintes très vives se sont fait entendre. Je reconnais qu'il y a une extrême difficulté à arriver à une organisation qui satisfasse tout le monde. Présentement les artistes ayant constaté qu'en cette matière le gouvernement, malgré ses efforts, n'est point parvenu à réaliser un système irréprochable, sont en train de se fédérer dans toute la Belgique et de créer pour le domaine de l'art ces organisations syndicales qui produisent de si heureux résultats dans le domaine du travail. Ils ont compris la puissance de la solidarite et de l'initiative individuelles. Ils veulent essayer de réduire au strict nécessaire l'intervention gouvernementale. Durant ces derniers mois surtout, à la suite des incidents de l'exposition internationale, on les a vus constituer ou essayer de constituer — j'espère que leurs efforts réussiront — une vaste organisation qui aura pour mission d'examiner sur tous les points relatifs à l'art quelles sont les meilleures solutions à adopter. Il y a, dans ce mouvement, tant d'hommes intelligents, dévoués, opiniâtres qu'il est difficile de craindre qu'ils n'aboutissent pas. Le gouvernement trouvera là ce qui lui a manqué trop souvent : des indications et des directions précieuses venant des intéressés eux-mêmes. Aussi convient-il qu'il appuie et favorise sans restriction cette heureuse initiative.

Les Jurys d'admission et de placement.

Pour le cas où le pouvoir administratif continuerait à organiser lui-même les jurys d'exposition, je crois devoir signaler à son attention un point important, qui lui éviterait bien des reproches et bien des mécomptes.

Les membres des jurys, tels qu'on les nomme aujourd'hui, jouissent du droit d'exposer eux-mêmes et de participer aux récompenses. Cela donne lieu à de singuliers et criants abus. A l'exposition actuelle du Parc du Cinquantenaire, il se produit ce fait très critiquable, que des membres du jury sont représentés par un nombre exceptionnel d'œuvres et que les emplacements qu'ils se sont attribués sont les meilleurs. Il y a évidemment là une situation à la fois comique et regrettable. Assurément, on ne peut exiger que l'artiste se sacrifie complètement, mais il est étrange qu'il se fasse la part du lion qui alors apparaît beaucoup trop comme étant celle du renard. C'est déjà pour lui un honneur d'être désigné pour faire partie d'un jury. Il faudrait lui recommander, peut-être même lui imposer, de ne pas devenir exposant lui-même dans des conditions de préférence et en se privilégiant cyniquement. Pourquoi ne lui défendrait-on pas d'exposer quand il est juge et partie? On lui éviterait ainsi de se trouver placé entre son intérêt et celui de ses camarades artistiques. Pourquoi ne pas lui prescrire aussi de renoncer, comme juré, à poursuivre l'obtention des récompenses?

On a déjà trouvé des artistes qui ont immédiatement et très noblement consenti à remplir ces fonctions dans de semblables conditions : ils n'ont pas cru que c'était faire une concession trop considérable à leurs devoirs honorifiques et à l'impartialité.

Souhaitons que ce régime plus digne se généralise et que le gouvernement y emploie son autorité. Il y aurait assurément, alors, dans les opérations des jurys, plus de justice et moins de cette chose très odieuse : la préoccupation égoïste de la petite gloire personnelle et des vanités mondaines! On a fréquemment fait la remarque que les artistes, qui pourtant représentent une grande et ennoblissante force sociale, ne sont pas toujours, au point de vue du caractère, en équation avec elle; il serait bon, par des dispositions administratives, de leur signaler cette infirmité et les moyens de se mettre en garde contre ces misères. Il faudrait leur dire : Vous faites partie d'un jury : vous n'exposerez pas. Vous faites partie d'un jury : vous serez hors concours. Vous faites partie d'un jury : il ne peut être question pour vous de médailles, de décorations ou d'autres hochets. Il faut que vous apparaissiez complètement libres et impartiaux, et que vous ne vous trouviez jamais dans cette situation délicate et suscitatrice de soupçons d'avoir à marchander entre votre propre avantage et celui des autres!

Voilà ce qui serait digne de l'Art. Voilà ce que comprendront aisément les cœurs dépouillés de mesquinerie. Assurément, sous un tel régime, beaucoup d'accusations que nous avons entendu formuler, beaucoup de querelles fâcheuses disparaîtraient.

Je me permets d'attirer l'attention du ministre sur cette question. Nous ne sommes pas à la veille d'une nouvelle exposition internationale, mais on nomme annuellement des jurys pour les expositions nationales. La règle que j'indique pourrait être appliquée, et tout le monde, j'en suis convaincu, l'approuverait. Je souhaite que la Fédération syndicale des artistes, actuellement en formation, s'en préoccupe et lui apporte la grande autorité qu'elle ne manquera pas d'acquérir comme toute œuvre utile qui surgit au moment opportun.

Le Nu dans les œuvres d'Art.

Au sujet du jury de l'exposition universelle, il s'est produit un incident dont les journaux ont entretenu le public. Un tableau, après avoir été exposé, a été expulsé sous prétexte d'atteinte à la morale. Je n'examine pas si ce tableau méritait pareille imputation : cela touche à la question du nu, dont parlait tout à l'heure notre honoré collègue, M. Surmont de Volsberghe, et sur laquelle je reviendrai dans quelques instants, car j'estime qu'il ne faut pas laisser s'accréditer cette pensée qu'en matière d'art nous songeons à devenir des censeurs pudibonds et excessifs : ce serait nous placer promptement dans une situation en opposition avec notre renom de peuple mi-flamand mi-wallon qui n'a jamais aimé ni supporté la bégueulerie!

M. Le Jeune. — Non pas censeurs de l'art, mais protecteurs de l'enfance!

M. Picard. — Nous verrons si l'on peut séparer les deux et si l'on peut arriver à protéger l'enfance contre les nudités sans compromettre l'art et sans s'exposer au ridicule. J'en parlerai même immédiatement, puisque l'honorable M. Le Jeune m'en fournit l'occasion.

Quelle est la portée de la recommandation faite par M. le baron

Surmont de Volsberghe quand il convie le gouvernement à exposer les nudités à part, dans un local *ad hoc?* Il ne songe certes pas à proscrire absolument la nudité dans les expositions : ce serait impossible! L'homme et les artistes de tous les temps ont compris que la plus belle et la plus élevée des choses dont l'art puisse s'occuper c'est le corps humain dans l'admirable composé de ses formes et de son coloris.

M. Le Jeune. — Le nu et non la nudité!

M Picard. — Voilà une nouvelle distinction aussi subtile que la précédente. Si vous vous imaginez que vous aurez résolu la question devant le public en disant que vous consentez à exposer le nu et non pas la nudité, vous vous trompez étrangement! De telles nuances sont en-dessous de son bon sens.

L'honorable baron de Surmont de Volsberghe convenait tout à l'heure que le nu — ou la nudité : choisissez le terme que vous voudrez! — sera toujours étudié, représenté, recherché par l'artiste. Il y a là une prédilection incompressible et qu'il ne faut pas regretter.

Le nu dans les œuvres ne peut produire sur les esprits — je ne parle pas des âmes corrompues — qu'une impression exaltante et, par conséquent, salutaire. L'art a pour effet d'élever l'âme et de procurer des sensations au-dessus des préoccupations habituelles et vulgaires, d'embellir nos sentiments et nos pensées par la contemplation émue des belles choses. Il amène ainsi une amélioration, un grandissement, une harmonisation, une vision de l'Idéal.

Est-il vrai que, parfois, même des artistes renommés se laissent entraîner à peindre non pas des nudités, mais des obscénités, ce qui est tout autre chose? Supposons-le.

Mais comment distinguer? Va-t-on créer, par un cabinet des nudités, un parc aux cerfs esthétique? (*Sourires.*)

Si nous étions sûrs qu'il y eût au monde un homme doué d'une faculté d'analyse tellement précise et infaillible qu'il pourrait sans se tromper jamais distinguer ce qui peut être exposé sans compromettre la moralité de ce qui ne peut l'être sans produire un effet délétère non seulement sur les enfants, mais encore sur les grandes personnes qui, elles aussi, peuvent prétendre au respect de leur sensibilité et de leur pudeur; si, dis-je, on pouvait trouver un phénix de cette espèce, la question serait résolue, il n'y aurait qu'à le laisser faire. Mais y peut-on songer? Mais peut-on croire à un tel miracle?

Nous serions exposés à quoi? A ce qui est arrivé chaque fois qu'on a voulu faire des triages de ce genre : à des abus grotesques ou révoltants. Celui-ci a trouvé que c'était obscène, celui-là que ce ne l'était pas, et l'on s'est querellé, injurié, battu là-dessus à l'infini!

En parcourant les musées d'Europe, que constate-t-on? Certains conservateurs ont affublé les statues de la fameuse feuille de vigne, tandis que d'autres ont eu le bon esprit de laisser les œuvres intactes. Quels sont les musées où la chasteté et la moralité ont été le mieux sauvegardées? N'est-ce pas dans ceux où des précautions ont été prises que l'attention est le plus attirée sur ce qu'une routine bizarre nomme « les parties honteuses » du corps humain, cette œuvre divine?

Dans certaines églises, des toiles de Rubens — il ne se gênait pas, le prodigieux artiste, pour faire des nudités, et ce serait une curieuse statistique que de mesurer ce qu'il y a de mètres de nu dans son œuvre totale! — ont été, sous la direction de chinois qu'offusquait la vue de la chair humaine, corrigées par des rapins qui les ont couvertes de chastes draperies de leur façon.

M. Le Jeune. — C'étaient des imbéciles!

M. Picard — Vous n'échapperez jamais aux imbéciles! Vous devez le savoir, mon honoré collègue, vous, assurément, qui êtes dans la catégorie des gens du plus vif esprit : vous n'échapperez pas aux imbéciles! Très probablement, tous les jours, il vous arrive de constater cette triste vérité.

La constitution des jurys ne suffit-elle pas pour l'admission des tableaux, tout en sauvegardant la pudeur publique, si la pudeur a à voir quelque chose en tout cela? Faut-il ajouter au règlement un article disant qu'il y aura obligation de faire voiler ou badigeonner les parties nues des œuvres? Ou les reléguera-t-on dans un capharnaüm spécial? C'est probablement dans ce réduit spécial que les visiteurs iront de préférence. A Naples, il existe un musée secret de ce genre pour les jolies fantaisies que l'antiquité imaginait sans croire qu'elle offensait sérieusement la morale; c'est celui qui est le plus couru!

A quel résultat aboutirez-vous en prenant toutes ces précautions? Ce ne seront que des signaux et des étiquettes, qui font penser à ces mains indicatrices, si nombreuses, qu'au grand dam de l'appétit on voit à l'exposition de Bruxelles pour indiquer les refuges d'un ordre très privé. (*Hilarité.*)

En somme, j'estime qu'une telle mesure serait un véritable danger; on organiserait la censure, qui est si contraire à l'esprit belge; on romprait avec les habitudes de large tolérance qui sont notre honneur; on s'associerait aux scrupules des malheureux, chez qui se réveille l'esprit pervers qui poussait Tartufe à vouloir qu'on cachât le sein de Martine.

De plus, vous vous exposeriez à de singuliers mécomptes : vous en arriveriez à faire sacrifier aux niaises inquiétudes des plus sots préjugés les œuvres d'art les plus belles, conçues dans le sens le plus élevé.

M. Le Jeune. — Mais jamais obscènes!

M. Picard — C'est ce que j'allais dire. L'art n'est obscène que dans les divagations des esprits obscènes. Craignez qu'on ne tombe dans le ridicule que j'indiquais tout à l'heure; n'allez pas nous discréditer aux yeux de l'étranger sous prétexte d'une fausse pudeur! Quand on veut écarter des regards humains tout ce qui peut les blesser, on ne sait où s'arrêter. La Nature elle-même manque souvent de cette chasteté étroite qui vous est si chère. Elle ne connaît pas vos puériles distinctions, elle se moque de vos craintes.

On devrait, dit l'honorable M. Le Jeune, distinguer entre le nu et la nudité! Mais où s'arrête la nudité? Les enfants, que vous invoquiez tout à l'heure sont à tout propos représentés nus. Est-ce qu'ils devront être relégués dans le cabinet confidentiel dont a parlé M Surmont de Volsberghe? Et les vierges martyres, à qui on arrache les seins, à qui on brise les membres dépouillés de tout vêtement, figureront-elles aussi dans votre cabinet? Et le Christ lui-même, nu sur sa croix, devra-t-il y aller et subir ce nouveau calvaire?

Non, Messieurs, n'entrons pas dans cette voie baroque et périlleuse! En théorie, la nudité et l'obscénité sont évidemment distinctes, mais dans l'art, quand il s'agit de déterminer ce que c'est que la nudité respectable et l'obscénité coupable, nous devons nous déclarer impuissants. Nous n'avons pas à sortir de la pratique jusqu'ici suivie dans notre libre Belgique, si largement, si glorieusement tolérante. S'il peut arriver qu'un jury se trompe, supportons l'inconvénient de cette erreur plutôt que d'attaquer un principe aussi précieux que celui que je viens d'essayer de défendre en de trop rapides paroles.

Les Droits des œuvres admises au Salon. L'Incident Heyermans.

Je reviens maintenant à la question que je commençais quand une interruption m'en a écarté.

Je demande à l'honorable ministre s'il ne pourrait, quand il s'agit de jurys d'expositions, — et ce afin que les artistes ne soient pas livrés à un arbitraire intolérable, — prescrire qu'une œuvre une fois acceptée au Salon ne soit plus exposée aux caprices et aux procédés draconiens de personnages sans responsabilité, soit Belges, soit étrangers.

L'honorable M. De Vriendt, en examinant cette question à la Chambre, disait que c'était une chose fort délicate que de savoir si, un tableau figurant dans une exposition, il est encore permis au ministre ou à un fonctionnaire quelconque de l'exclure. Il y a dans le règlement général de l'exposition un article qui déclare qu'une œuvre d'art admise ne peut plus être retirée. Et pourtant il a été per-

mis récemment à un commissaire étranger de violer cette règle et de le faire impunément !

Nous répugnons certes à une mesure qui consiste à ériger un tel personnage en véritable cour d'appel esthétique, ayant le pouvoir, sous l'impulsion de certaines critiques de hasard ou de certaines influences anonymes, de mettre à la porte un tableau après qu'il a été régulièrement accepté.

Le commissaire qui remplissait à lui seul les fonctions de jury d'admission, de placement et de réformation pour la section hollandaise de l'exposition a trouvé qu'il n'y avait rien de plus normal que de décrocher un tableau qu'il avait déclaré excellent et de boucher le trou que faisait le décrochage en allant en repêcher un autre qu'il avait d'abord jugé mauvais pour le mettre à la place, donnant ainsi lui-même un plaisant démenti à son intelligence et à sa compétence !

Est-ce que cet arbitraire continuera à régner ? Est-ce que vous ne craignez pas que les artistes, s'ils se sentent livrés à un bon plaisir aussi étrange, auront cette impression que, dans les expositions belges, leurs droits ne sont pas sauvegardés ? Est-ce qu'on peut infliger brutalement à un artiste le discrédit qui s'attache au retrait et à l'expulsion de son œuvre ? Ne convient-il pas, dans cet esprit d'équité qui est celui qui dirige tous les actes de l'honorable ministre des beaux-arts, qu'on inscrive dans les règlements généraux, dominant toutes les volontés particulières, une règle plus précise pour qu'il n'y ait plus de doute à cet égard ?

Le cas auquel je fais allusion avait une grande importance non seulement individuelle, pour l'artiste en jeu, mais pour tous les artistes, ainsi que l'a manifesté l'émotion qu'il a causée. Nous offrons l'hospitalité aux étrangers ; mais, pour que cette hospitalité soit complète, il faut que, pour eux, un bon plaisir aussi odieux, aussi tyrannique n'existe pas plus que pour les nôtres. Il faut qu'ils sachent qu'ils ont droit au régime immémorialement appliqué aux artistes belges qu'est venu déranger la fantaisie d'un commissaire qui a risqué de donner ainsi la plus singulière idée de son pays !

Les tribunaux ont résolu la question en déclarant qu'un commissaire étranger nommé pour admettre des tableaux dans un des salons de l'exposition universelle devait être considéré comme investi d'une sorte d'inviolabilité en Belgique, et que, par conséquent, aucune action judiciaire ne pouvait être dirigée contre lui. Le recours à la justice, qui avait été exercé par l'artiste outré de la mesure prise contre lui et qui avait triomphé d'abord devant la juridiction équitable de M. le président du tribunal de première instance de Bruxelles, a été écarté par la cour d'appel, en vertu d'une assimilation d'extériorialité des commissaires d'exposition aux envoyés des gouvernements étrangers et aux agents diplomatiques, protégés par un décret de nivôse an II.

Je serais curieux de savoir, à ce sujet, combien il y a de commissaires à l'exposition. Je crois que le nombre de ceux qui remplissent ces fonctions dans les diverses parties de l'entreprise forme un régiment de grand effectif. D'après la doctrine de la cour d'appel, tous ces personnages jouissent de l'extériorialité, doctrine que, soit dit en passant, a refusé d'admettre la jurisprudence française. Ce principe a, chez nous, été poussé si loin que si la cour d'appel n'a visé que le cas spécial d'un commissaire s'occupant de beaux-arts, quelques jours auparavant, la cour de cassation ayant à juger la légalité d'une décision qui avait condamné au payement de sa dette un attaché militaire de Turquie dont le chien malade avait été guéri par un vétérinaire, a rendu un arrêt cassant le jugement, et que cette juridiction suprême a déclaré que l'attaché ne pouvait être poursuivi en Belgique parce qu'il jouissait de l'extériorialité ! Il s'agissait d'une trentaine de francs, je crois. (*Hilarité.*) L'attaché était parti sans payer : probablement que le soin d'aller défendre son pays en guerre avec la Grèce avait effacé chez lui une préoccupation aussi mesquine. (*Sourires.*)

Le décret de l'an II fut porté à un moment où la France révolutionnaire se trouvait, pour ainsi dire, mise en quarantaine. C'était une loi de circonstance, destinée à rassurer les États étrangers sur le sort de leurs envoyés dans un pays où l'on guillotinait beaucoup.

M. Otlet. — Modifions la loi !

M. Picard. — Interprétons-la mieux, ce sera plus simple, en n'assimilant pas un commissaire d'exposition à un ambassadeur. C'est ce que M. De Paepe, conseiller à la Cour de cassation, a démontré dans un passage de son excellent traité de la *Compétence.*

Dans l'espèce qui m'occupe, c'est M. le ministre qui peut faire les règlements et imposer, par conséquent, les conditions qui lui conviennent. Il suffirait de limiter les fantaisies des despotes de rencontre qui, sous prétexte qu'ils sont investis d'une commission gouvernementale, viennent faire chez nous de la tyrannie au petit pied.

Tous les ans, dans nos expositions ordinaires, nous accueillons des tableaux hollandais, des tableaux anglais, des tableaux français. Est-il admissible qu'un inconnu venu de l'étranger, — car, dans l'espèce, c'était un inconnu, l'homonyme, il est vrai, d'un grand peintre, mais sans notoriété personnelle, — qu'un inconnu, dis-je, vienne donner lieu à l'application du décret de nivôse et élève des prétentions telles que si, demain, il lui plaisait de mettre dehors tous les tableaux admis et de les remplacer par les siens, qu'il doit certainement trouver excellents, nous n'aurions rien à y redire !

Si jamais il y a encore une exposition internationale, il s'agira de faire pour la section des beaux-arts un règlement qui mettra nos hôtes artistiques, si dignes d'intérêt, à l'abri de ces fantaisies mongoliques.

La Coloration des œuvres au Musée des Échanges.

Je me rallie entièrement aux observations qui ont été présentées par notre honoré collègue, M. Montefiore-Levi, relativement au Musée des échanges. Ce Musée est dès à présent des plus remarquables. Quoi qu'il ne contienne que des copies, il est vraiment du plus grand intérêt et sa visite ne saurait être trop recommandée. C'est une de ces réunions de belles œuvres dans lesquelles les sensations artistiques, si salutaires, dont je parlais tout à l'heure, sont éprouvées le plus vivement et sans aucun arrêt devant des médiocrités ; il n'y en a pas. Tout est parfaitement choisi.

L'honorable sénateur souhaite que l'on s'écarte des idées de feu M. Balat, qui voulait que les reproductions en plâtre conservassent toujours la couleur blanche du plâtre. M. Balat avait une prédilection pour la ligne et croyait qu'elle suffisait. Il avait reçu son éducation artistique à une époque où l'on croyait que les statues des Grecs étaient invariablement blanches, alors qu'aujourd'hui on n'ignore plus que la plupart étaient colorées, de même que leurs édifices, dont les marbres étaient peints en vives couleurs.

Nous avons été longtemps dans cette idée que les sculptures devaient demeurer dans la coloration naturelle de la matière qui avait servi à leur création ; mais, puisque les Grecs et les Égyptiens, qui ont été des interprètes si élevés de l'art, l'ont compris autrement et ont été d'avis qu'une statue peut être belle, même quand elle est polychrome, nous revenons peu à peu du préjugé qui consiste à considérer le blanc comme l'expression la plus pure du beau, de même que nous revenons de la prédilection pour la ligne droite, la symétrie, le nivellement, l'alignement et autres routines qui furent si longtemps à la mode.

Je demande donc, moi aussi, lorsqu'il s'agit de la reproduction d'un modèle qui, dans l'original, a une coloration, une patine, spécialement les objets en métal, qu'on reproduise celles-ci autant que possible dans la copie, de manière à lui donner, non seulement quant à la ligne et au dessin, mais quant à la teinte, la même allure, le même aspect que cet original.

Cette observation a déjà été faite par de nombreux artistes et hommes de goût : nous espérons que l'honorable ministre en tiendra compte.

La Peinture des Façades et des Monuments.

Je passe tous les jours devant les hôtels des ministères, car j'habite dans le voisinage, dans la zone neutre, ce qui m'a quelquefois étonné. (*Hilarité.*) J'ai constaté, avec joie pour mes yeux, qu'enfin on avait compris que, lorsqu'on peint une façade, il est bon de donner à tout ce qui est en relief une teinte différente de ce qui est plat, de manière à rendre plus visibles les saillies. L'architecture prend alors un aspect nouveau, très pittoresque. L'effet est plus beau, plus saisissant. Chacun de vous, en regardant le bel ensemble actuel des ministères et du Palais de la nation, doit avoir été frappé de l'apparence plus heureuse, plus noble, plus architecturale qu'ont ces imposants monuments Louis XVI, dont les encadrements, les soubassements, les reliefs sont maintenant d'un ton plus monté.

Bruxelles est une ville dans laquelle les couleurs claires dominent; cela ne nous frappe pas, mais frappe beaucoup les étrangers, et cette limpidité lui donne une allure de propreté, de gaieté et de fraîcheur qui certes doit être maintenue. A Amsterdam, quantité de façades sont peintes dans des tons foncés. C'est d'un autre caractère, c'est le pittoresque d'Amsterdam. Félicitons-nous de cette diversité, car la variété dans la nature comme dans l'art est une des choses les plus précieuses, les plus désirables et les plus charmantes.

Je ne vais donc pas jusqu'à recommander d'employer pour peindre chez nous les façades des tons trop puissants, mais je demande que, pour les monuments publics, et spécialement pour ceux qui dépendent de M. le ministre des beaux-arts, on procède désormais ainsi qu'on vient d'en faire une très louable expérience. En peu d'années, — car peindre en deux couleurs ne doit pas être plus difficile ni coûter plus cher que peindre en une seule, — on verrait une transformation extraordinaire, qui nous débarrasserait de l'écœurante monotonie chère à ceux qui s'imaginent que rien n'est plus beau que l'uniformité! Qu'on essaye donc, si possible, de la trouver, cette uniformité, dans la Nature, notre maîtresse à tous en matière de coloris!

Je ne dis pas cela pour Bruxelles seulement. mais aussi pour la province, où tant de sottises du même genre sont constamment commises par des inconscients.

Si, quand je passe rue de la Loi, je suis content, quand je passe place des Palais je suis indigné! On vient de repeindre le palais du Roi et on lui a précisément donné une teinte d'une uniformité abominable ; c'est plat comme une gifle. (*Hilarité.*)

Pourquoi les encadrements du palais, les soubassements, les chapiteaux, les arceaux, n'ont-ils pas, eux aussi, été accentués par un changement de ton? C'était si simple, si aisé. On croirait à un défi.

Qui a présidé à ce travail? Ce n'est assurément pas le même cerveau que celui qui a dirigé la restauration des hôtels ministériels de la rue de la Loi.

Est-ce qu'ici également, comme d'ordinaire, il n'y a pas de responsabilité à laquelle on puisse s'en prendre? Est-ce que nous allons de nouveau nous trouver en présence du système commode qui consiste à cacher soigneusement le malfaiteur, celui qui s'est rendu coupable de ce délit contre l'art et le bon goût?

Il y a, à côté du palais, l'Hôtel de Belle-Vue, dont le propriétaire avait fait un louable, sinon très réussi effort pour sortir de la banalité.

M. De Bruyn, ministre de l'agriculture et des travaux publics. — Ce n'est pas beau!

M. Picard. — Je reconnais qu'il aurait pu faire mieux et qu'il a notamment choqué singulièrement le bon goût en mettant sur ses balcons des hortensias en zinc du plus pur goût kelnérique allemand! Mais, du moins, avec beaucoup de bonne volonté, a-t-il essayé de se conformer au principe qui veut que les reliefs reçoivent une autre teinte, et, pour cela, il mérite une note favorable. Une autre fois, il fera mieux. Il lui suffira de consulter un coloriste, ce qui n'est pas rare au beau pays de Flandre et de Rubens.

Pour le palais du Roi, on a méconnu une vérité qui aurait dû être d'autant plus respectée que Bruxelles actuellement se pare, s'astique, se met en frais de coquetterie de tous côtés, avec excès même, car beaucoup de nos rues ont pris un air de kermesse villageoise absolument agaçant. La ville est belle par elle-même; on n'a pas besoin de chercher à l'orner en y prodiguant sottement et puérilement des drapeaux, des lampions, des banderoles, des oriflammes, des écussons, des boules de gomme vert et rouge, toute une friperie de foire, tolérable pour quelques jours, mais insupportable quand elle devient permanente. Cela cache des beautés au lieu d'en ajouter.

Eh bien, dans ce Bruxelles, qui se bichonne comme une jolie femme qui attend ses amoureux (*sourires*), le palais du Roi apparait comme le chef-d'œuvre d'un blanchisseur! Allez jeter un coup d'œil de ce côté : vous verrez si j'ai raison!

La Protection des Arbres et des Paysages.

Je demande également à l'honorable ministre, que j'ai eu l'honneur d'entretenir parfois à ce sujet, si les mesures pour protéger les arbres de nos routes sont toujours appliquées avec sollicitude.

M. De Bruyn, ministre de l'agriculture et des travaux publics. — Oui!

M. Picard. — En Belgique, beaucoup de routes ont été dégarnies de leurs arbres sous prétexte que ceux-ci étaient mûrs et devaient être coupés pour augmenter les produits divers de l'administration des domaines. Ailleurs on les ébranche monstrueusement sous prétexte de les soigner.

C'est déplorable! Il n'y a pas de promeneur qui, allant de L'Écluse à Knocke, n'éprouve une douloureuse impression, s'il a le moindre sentiment des charmes du paysage, en voyant que, dès qu'on entre en Belgique, les routes sont rasées de leurs arbres. Je veux parler particulièrement de la route superbe qui était plantée de grands peupliers, tous penchés du même côté, échevelés et renversés à demi par les vents du sud-ouest qui soufflent là avec tant de violence. Cette avenue magnifique, qui reliait notre pays à la Hollande, est actuellement déshonorée et la sensation triste est d'autant plus poignante que, dans la Hollande qu'on quitte, partout d'opulents ombrages donnent aux campagnes un aspect de beauté royale et maternelle.

Je demande quel est le criminel qui a ordonné pareil acte?

M. Paternoster. — C'est très bien, mais qu'on indemnise les cultivateurs du tort que les arbres leur causent!

M. Picard. — Est-ce que l'intérêt de l'art et de la beauté n'est pas aussi important que l'intérêt de l'agriculture? Ne sommes-nous que des agriculteurs et avons-nous donné notre démission d'artistes? Pour moi, l'homme qui ne comprend pas l'art est un être incomplet, un hémiplégique. (*Rires.*)

M. Paternoster. — Qu'on indemnise les cultivateurs!

M. Picard. — Mais les locataires sont indemnisés par le fait qu'ils payent leur bail moins cher et les propriétaires par le fait qu'ils ont acheté à un moindre prix! Ils ont, au surplus, l'avantage de la route bordant leurs terres, ce qui n'est pas peu de chose. (*Interruptions.*)

M. De Bruyn, ministre de l'agriculture et des travaux publics. — Il faut chercher à concilier les deux intérêts.

M. Picard. — C'est cela! Mais pas d'oubli de l'art.

M. Paternoster. — Les arbres le long des routes causent pour 2 millions de dégâts. Qu'on vote une somme semblable pour indemniser les cultivateurs!

M. Picard. — Mais ceux qu'on coupe causent pour 10 millions de tort au paysage! Vous êtes par trop agriculteur!

M. Paternoster. — Non, mais je défends les intérêts des agriculteurs.

M. Finet. — Je suis industriel, ce qui ne m'empêche pas d'aimer les arbres.

M. Picard. — Il y eut chez nous un ministre, il n'y a pas bien

longtemps, devant qui on défendait aussi des thèses d'art et qui répondit : « Je vis de bonne soupe et non de beau langage! » Êtes-vous de son école?

M. Paternoster. — Il s'agit ici d'une question de justice.

M. Picard. — Justice pour l'agriculture, justice pour l'art, justice pour les artistes, justice pour les sentiments esthétiques : voilà l'harmonie!

Tant que vous ne comprendrez pas l'importance sociale de l'art sous toutes les formes de la beauté, vous ne comprendrez pas votre pays, qui fut toujours un pays artistique.

M. Meyers. — Il faut cependant reconnaître que les arbres font beaucoup de mal aux propriétés riveraines.

M. Picard. — Qui vous dit le contraire? Mais les belles routes détruites ne sont-elles pas un mal aussi, un plus grand peut-être?

M. Meyers. — Sans doute!

M. Picard. — Prétendrez-vous qu'en Hollande on néglige les intérêts de l'agriculture? (*Interruptions.*) Ce n'est pas ce pays qui offre le triste spectacle qu'on voit chez nous. Il a respecté, lui, le tronçon de la route de L'Écluse qui passe sur son territoire. Ce n'est pas en Hollande qu'on abattrait, avec l'aplomb de la bêtise administrative, des arbres séculaires et magnifiques, qui font la majesté et la splendeur d'un paysage! Ce n'est pas pour conquérir cette liberté de vandalisme que nous avons fait la Révolution de 1830!

L'honorable ministre semble désormais préoccupé de concilier le double intérêt de l'agriculture et de l'art. Il a compris qu'il faut empêcher que les arbres des routes soient traités comme de simples arbres d'exploitation, ainsi que ce fut longtemps la coutume, même pour les plantations des villes et des promenades.

Je me rappelle qu'il y a quelques années encore, on voyait des bûcherons, l'éperon aux talons, monter sur les hêtres du Parc de Bruxelles pour les élaguer de manière à les faire pousser en hauteur afin de pouvoir en tirer meilleur parti en augmentant leur dépeçage en planches! Cette grossière aberration a disparu, grâce au bourgmestre de Bruxelles, à M. Buls, qu'on ne saurait assez louer à cet égard. Aujourd'hui les arbres du Parc et des boulevards restent libres de pousser leurs rameaux comme ils l'entendent et je vous assure qu'ils s'y connaissent mieux que nos arboriculteurs! Que partout on imite cette salutaire pratique et qu'on ne mutile plus sous prétexte de jardiner!

L'Angleterre, sous ce rapport, nous donne un grand exemple. M. Buls me disait un jour que, voyant des photographies d'arbres anglais, il avait demandé à un fonctionnaire ce que l'on faisait dans son pays pour obtenir de si beaux et de si nobles spécimens. Nous n'y touchons jamais! fut la réponse.

Aux États-Unis, le respect pour les arbres, cette beauté naturelle qui influe tant sur les mœurs, sur la salubrité physique et morale, sur la climature, sur les esprits, sur le charme du paysage, même pour ceux qui ne s'en doutent point et passent indifférents au milieu de l'admirable spectacle des forêts et des végétations, aux États-Unis, il y a ce qu'on appelle *the arbor day*, le jour de l'arbre. Ce matin-là, tous les citoyens plantent un arbre. Les petits enfants et les impotents sont remplacés par leurs parents. Dans une joie et une piété universelles, on rend hommage à la Nature dans sa broderie la plus douce, la plus pénétrante et la plus consolante.

M. Finet. — Très bien, tandis que, chez nous, on les détruit!

M. Picard. — Abattre les arbres n'est pas toujours une mesure qui favorise l'agriculture. Et quand il en serait autrement, abattre les arbres c'est favoriser l'agriculture en blessant un sentiment et une force sociale aussi précieux que l'intérêt agricole.

M. Le Jeune — C'est une servitude!

M. Picard. — Soit! plaçons aussi la question sur le terrain du Droit. Je préférais ne l'envisager qu'au point de vue des fibres artistiques de nos âmes. Oui, c'est une servitude juridique que de subir le voisinage des arbres le long des routes, et nous ne devons pas nous étonner de voir ainsi l'Art et le Droit s'embrasser fraternellement.

Nous avons actuellement, en Belgique, une commission officieuse des sites et des paysages, institution privée qui veille, à défaut des autorités, sur les beautés pittoresques. Les arbres trouvent en elle un vaillant protecteur. Il faut que le gouvernement, comme tous les citoyens, se joigne à ses efforts.

Dans beaucoup de villes de Belgique, on a détruit des vestiges du passé, à jamais regrettables Heureusement ces méfaits ne sont plus possibles. Quand, actuellement, dans n'importe quel quartier de Bruxelles, un propriétaire, possédé du désir d'avoir une gouttière horizontale ou de « moderniser » sa maison, veut détruire un de ces vieux pignons espagnols découpant dans l'atmosphère ses lignes à redans, ou une façade pittoresque du XVIIe siècle, tout le quartier crie à la profanation! Lorsqu'on a décidé le redressement de la Montagne de la Cour, on a compris la nécessité de respecter l'hôtel Ravenstein et d'autres détails du curieux paysage urbain de la rue Terarken. C'est bien et c'est significatif. Il faut en faire autant pour les arbres qui, eux aussi, sont des monuments.

L'honorable baron Surmont de Volsberghe disait tantôt que, partout où il y a une belle chose, nous devons tous nous en constituer les défenseurs. Les arbres comptent parmi les plus belles choses de la nature. Nous devons faire tout ce que nous pouvons pour mettre à l'abri ces trésors et pour signaler à l'animadversion publique les malheureux qui s'en constituent les ennemis, car il y a des êtres étranges qui, dès qu'ils voient un arbre, n'ont qu'une pensée : lui donner des coups de hache!

Je m'excuse, Messieurs, de cette longue digression : c'est l'interruption de mon honorable collègue, M. Paternoster, qui m'a amené à donner ces développements émus à ma pensée.

Monsieur le ministre, puisque vos paroles deviennent aisément un enseignement, grâce à la haute situation que vous occupez; puisque l'attitude du gouvernement est regardée par des milliers d'êtres dans tout pays comme un exemple à suivre, permettez que je vous engage à persévérer dans la voie où vous êtes entré. Défendez et favorisez l'Art, défendez et favorisez tout ce qui est beau!

Je suis convaincu que, si vous proclamez que vous avez pris des mesures pour que les arbres qui bordent nos routes soient respectés et traités comme des objets d'ornement et non comme des objets d'exploitation; que vous considérez ces plantations comme ayant pour but de donner de la beauté, de l'ombre, de la fraîcheur, de la douceur au paysage, de la paix aux yeux et aux cœurs, et non à produire du bois de construction, vos paroles seront entendues et on les observera comme celles d'un grand professeur donnant une utile leçon aux fonctionnaires égarés dans les routines et au pays tout entier, qui ne demande qu'à vivre au milieu de belles choses, qu'elles soient dans les musées ou dans la campagne, ce musée impérissable!

Si je parle ainsi, Monsieur le ministre, c'est que je connais vos sentiments pour vous les avoir entendu exprimer en des causeries familières et que j'ai confiance dans votre bonne volonté et votre aptitude à vous émouvoir devant ce qui est harmonieux.

Conclusion. — L'efflorescence de l'Art en Belgique.

Messieurs, en terminant, je veux répéter, comme une parole de justice et d'impartialité, que le gouvernement conservateur actuel a su comprendre le grand mouvement artistique qui s'intensifie chez nous et qu'il est équitable de lui en faire honneur. C'est le regretté ministre de Burlet, successeur presque immédiat du ministre auquel j'ai fait allusion, — celui qui donnait la préférence à la bonne soupe sur le bel art, — qui est entré dans cette voie résolument et presque avec témérité. Témérité salutaire!

On ne comprend pas toujours la grandeur des choses que l'on entreprend, et c'est heureux. Cette grandeur est quelquefois si élevée que, si nous pouvions la deviner dès l'abord, nous n'oserions pas les entreprendre : l'œuvre à accomplir nous épouvanterait et nous ferait reculer. Le Destin nous place presque toujours devant des actes dont nous ne

pouvons apprécier immédiatement toutes les conséquences et c'est ce rapetissement, heureux subterfuge, qui nous décide à les tenter. N'en fut-il pas ainsi de l'entreprise sculpturale extraordinaire que de Burlet a ordonnée pour l'ornementation du Jardin botanique, ces quarante groupes ou statues qui vont, d'un seul coup, le peupler d'un monde d'œuvres d'art? En connaissait-il la difficulté, en envisageait-il l'importance? Combien aujourd'hui ce projet apparaît audacieux! Et pourtant il s'accomplit et sera pour le pays une gloire comme pour son initiateur : l'avenir en révélera plus visiblement les grandes proportions.

Quand nous voyons une telle œuvre, commencée et continuée avec tant de bonne volonté par nos contemporains, nous pouvons concevoir de hautes espérances et croire que vraiment nous vivons en des temps artistiques qui vont s'épanouir plus largement encore, peut-être comme aux plus belles époques de l'Histoire Quelle diversité prodigieuse, et heureuse, dans les écoles et dans les tendances! Partout en Belgique, une extraordinaire effervescence, entraînant dans son bruissement, son tourbillon et son imprévu les hommes, les choses, les gouvernants, les adversaires, les indifférents? Oui, nous pouvons nourrir de vastes espérances! A la condition pourtant que, lorsque le pays manifeste une telle vaillance esthétique, on ne le détourne pas en des kermesses trop prolongées. Notre Ame nationale a mieux à faire!

L'ART DE L'IVOIRE

On cherche à provoquer en ce moment une renaissance de l'art chryséléphantin. C'est la nécessité de créer des débouchés pour l'ivoire du Congo qui nous vaut ce bon mouvement; c'est ainsi que nous avons vu l'État mettre de l'ivoire à la disposition de nos artistes à condition de le travailler et de l'exposer à Tervueren.

L'effort est certainement louable, car cet art de l'ivoirier, négligé, presque perdu depuis la fin du XVIIe siècle, mérite tout l'intérêt des véritables artistes, et il suffirait d'une bonne œuvre pour sauver cet art de la fabrication banale et honteuse à laquelle on l'a avili.

Le salonnet d'ivoire de Tervueren n'a peut être pas donné tout ce qu'on semblait en attendre. Nos artistes, peu habitués à manier cette matière dure, se sont quelque peu égarés. Il ne semble pas que tous aient bien saisi le rôle de l'ivoire qui se prête merveilleusement au bibelot, et au bibelot seulement.

Quelques-uns, se souvenant sans doute des grandes choses accomplies par les ivoiriers anciens, ont voulu faire des « morceaux » et ils n'ont pu se garder de la banalité des christs et des madones qu'on rencontre aux vitrines des marchands d'ornements d'église.

C'est un peu le défaut général de cette Exposition. Il est pourtant d'heureuses exceptions et tout d'abord l'admirable statuette de Dillens qui est un chef-d'œuvre. Largement conçue et d'une exécution impeccable, c'est la beauté elle-même, cette statuette, la beauté radieuse aux formes simples, aux lignes gracieuses, au geste de noblesse évidente. C'est incontestablement la bonne pièce du salon, l'œuvre maîtresse de l'art de l'ivoirier en ce moment.

Une autre exception fort heureuse, c'est le *Saint-Michel* de M. Weygers. Il était certainement difficile de faire encore quelque chose d'original avec ce bon saint Michel tant et tant de fois traité. Aussi faut-il féliciter M. Weygers d'avoir rendu un chevalier très personnel. La figure est d'expression vivante. Le front, les yeux, les lèvres sont d'une belle sérénité contrastant heureusement avec l'effort de tout le corps s'appesantissant sur le dragon. A remarquer aussi le socle sur lequel repose ce saint Michel. M. Désiré Weygers a eu l'ingénieuse idée de travailler selon le cadre du salon.

La *Chrysis* de M. Devreese est charmante, d'une mièvrerie voluptueuse, tout à fait remarquable. A signaler aussi la *Psyché* de De Vigne, d'une belle délicatesse d'exécution, et le rude *Gladiateur* de M. Dupont.

Le *Christ à la colonne* de M. Van Beurden est d'une banalité désespérante; c'est d'une froideur tout académique. Celui qui symbolise toute la beauté de la douleur humaine reste là comme cristallisé par les tortures qu'il pressent peut-être Cette impression d'inanimé se retrouve d'ailleurs dans presque tous les gros morceaux et principalement dans les nombreuses têtes de madones qui sont sans le moindre intérêt C'est du commerce, avec en moins souvent le souci de faire « agréable ».

Les vases sont nombreux, comme il fallait s'y attendre, mais là encore beaucoup d'artistes ont eu peur de faire trop bibelot. Le travail est lourd souvent. A remarquer, le vase qu'expose Mme E. Beetz. Le travail en est un peu vague, d'une indécision charmante qui laisse plutôt deviner les lignes. La forme un peu spéciale de ce vase est d'une élégance parfaite.

Un peu plus loin, Mme E. Beetz expose un bas-relief représentant un vieillard fumant sa pipe. Cela rappelle un peu les étains que la même artiste expose ailleurs. Nous reprocherons à ce vieillard, pourtant intéressant à plus d'un point, de ne pas être assez bibelot.

Voici, au fond de la salle, un encadrement de glace de M. Ch. Samuel, déjà vu : deux paons, d'une attitude un peu cherchée peut-être, mais néanmoins très intéressante. C'est d'une exécution remarquablement sûre. Le même artiste expose un peu plus loin une statuette de femme moderne, qui est d'art simple et ingénieux.

M. F. Rombaux, lui aussi, comprend heureusement l'art du bibelot. Sa *Chasse* est exquise. L'Amour mignon lance sa flèche d'un petit air ingénu. C'est joli au possible et l'on n'y retrouve pas la grâce trop voulue de la *Rose*, du même artiste, qui fait pendant.

Le principal envoi de M. Ph. Wolfers manque d'originalité. C'est du déjà fait. L'ensemble de ce cygne s'embarrassant du cou et des ailes autour d'une défense d'éléphant à peine travaillée est d'une lourdeur que le fini des détails ne rachète pas.

De M. Le Roy, la femme menant une chèvre me navre et pour lui échapper je retourne admirer le si joli *1811* de Mme Lise d'Urlet. Le joli bibelot! Une dame premier Empire monte un escalier. Elle songe... et les plis de sa mante, la courbure de la jambe gravissant l'escalier, tout ce paysage choisi qu'on évoque immédiatement autour d'elle, tout cela révèle une âme un peu nostalgique, une très belle âme de jeune femme rêvant

Au beau chevalier
Qui s'en est allé
Guerroyer aux rives lointaines.

Quand j'aurai cité le *Venusberg* de M. Rombaux — trois femmes joliment traitées — le tour du salonnet sera à peu près fait. Peut-être y a-t-il des oubliés çà et là, car on en a caché un peu partout. Ils me pardonneront de ne les avoir pas cités.

Une foule compacte allant admirer ce que peuvent faire nos « frères noirs » traverse sans cesse le petit salon — sans d'ailleurs s'y arrêter beaucoup — et vous oblige à circuler sous peine de bousculade. Au reste, les quelques œuvres vues témoignent de l'intérêt de ce salonnet et il est à espérer que nos artistes continueront à travailler l'ivoire. ROLAND DE MARÈS

RENAISSANCE DU THEATRE ANTOINE

La circulaire suivante vient d'être lancée. Souhaitons bon succès à cette reprise d'une entreprise théâtrale qui eut une influence si heureuse sur la liberté de l'Art dramatique ligotté par les routines et le snobisme :

12 juillet 1897.

Monsieur,

Je viens solliciter, aujourd'hui comme autrefois, de l'initiative privée, le concours qui m'est nécessaire pour poursuivre et achever l'œuvre entreprise il y a dix ans.

Appelé, l'année dernière, à la direction d'un théâtre officiel, j'ai dû démissionner pour ne point sacrifier le programme que je m'étais tracé et qui avait fait la fortune du Théâtre-Libre.

Cette nouvelle tentative, l'achèvement logique de nos efforts, a été étudiée et préparée avec le plus grand soin. Un budget modeste et un loyer raisonnable permettent de penser que les ressources que nous demandons aujourd'hui seront largement suffisantes pour continuer, jusqu'à l'Exposition prochaine, une série d'études et de tentatives théâtrales dont l'intérêt et l'utilité peuvent facilement être présagés, lorsqu'on songe aux résultats déjà acquis.

Je sollicite donc votre concours dans la mesure qui vous semblera possible (on peut souscrire des demi-parts) et je vous prie très sincèrement, Monsieur, de vouloir bien croire à ma vive reconnaissance pour le passé et pour le présent.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération très distinguée.

A. Antoine.

Le capital social est fixé à 120,000 francs, divisé en soixante parts.

Ces parts, de 2,000 francs, seront productives d'intérêts à 5 p. c., prélevés sur les frais généraux, et participeront aux bénéfices dans une proportion qui sera fixée lors de la réunion générale des intéressés.

La forme légale de la Société sera également arrêtée dans cette réunion générale, que M. Antoine provoquera en temps utile et dans laquelle il exposera aux souscripteurs ses projets et ses ressources d'une manière précise et détaillée.

Les porteurs de parts jouiront d'un service régulier à toutes les premières représentations.

La souscription sera close le 22 juillet, jour de l'expiration de la promesse de bail consentie à M. Antoine pour l'immeuble des Menus-Plaisirs.

Le théâtre des Menus-Plaisirs rouvrira le 1er octobre prochain sous le nom de *Théâtre Antoine*.

On y présentera au public les œuvres nouvelles et anciennes d'auteurs dramatiques qui font, à cette heure, la fortune des directeurs qui les repoussaient jadis.

Enfin, des *Soirées d'avant-garde*, données tous les mois, comme par le passé, devant un public spécial, fourniront aux débutants et aux inconnus l'occasion d'affirmer ou de révéler leur talent, dans des conditions nécessaires d'indépendance et de sécurité.

La saison 1897-1898 comportera des pièces nouvelles de MM. Octave Mirbeau, Maurice Donnay, Henri Lavedan, Georges Courteline, Brieux, François de Curel, Georges Ancey, Romain Coolus, d'Esparbès, Pierre Wolff, etc., etc.

Le Concert Ysaye.

De toutes les admirables choses que, sous le bâton nerveux et souple d'Eugène Ysaye, un orchestre d'élite, jeudi, nous fit entendre, bien peu nous parvint. Une acoustique déplorable, en effet, en le vaste hall où se donnait le concert, dénature le son; oblique et molle, elle confond les traits, alourdit le dessin mélodique, défigure la mesure. La vive et serrée symphonie de Schumann nous apparut languissante. A peine l'allégresse de Weber sut-elle se communiquer. La lyrique véhémence du *Tannhœuser* s'éparpilla en la profondeur peu propice. Dans ces conditions, l'on comprendra qu'il soit malaisé d'émettre une critique. Si l'effort des masses symphoniques ne sut se faire apprécier, que faut-il supposer qu'aient donné les violons seuls? Le merveilleux talent que MM. Thomson et Ysaye déployèrent, celui-ci en le Concerto de Vieuxtemps, ailleurs, réunis, en le double Concerto de Bach, demeura inefficace. Certes, nous reconnaissions parfois un bref indice de leur maîtrise et de leur éloquence; mais, déconcertés par la résonance trouble, nous ne pûmes à les écouter renaître au frisson ému qu'en une précédente audition ils surent provoquer dans notre cœur. Nous espérons que M. Ysaye considérera cette matinée infortunée comme une simple répétition et se plaira, en la réitérant, à lui donner une forme définitive. Nous le souhaitons surtout pour l'émouvant *Adagio* de Lekeu, ce Laforgue de la musique, dont la ferveur et le charme délicat ne surent être appréciés et qui vraiment à lui seul assume l'honneur d'une interprétation nouvelle. Terminons enfin en émettant le vœu timide qu'au prochain concert de discrètes draperies dissimuleront, tout au long de la salle, sur leurs tréteaux symboliques, les affreuses scènes de militarisme qui s'y étalent, qui peuvent sans doute agréer aux capitaines et aux caporaux mais ne sauraient aux artistes faire éprouver autre chose qu'une cruelle indignation — pour la sottise et la vanité de leur représentation.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« Félix Faure devant l'histoire. »

Une publication de médiocre intérêt, faite surtout de découpures de journaux, a donné lieu à une intéressante décision en droit dans le domaine, toujours difficile à régler, de la collaboration.

Deux hommes de lettres attelés à un volume qui devait arborer ce titre à sensation : *Félix Faure devant l'histoire*, s'étant pris de querelle au cours du travail, la contestation fut soumise aux magistrats, qui tranchèrent en ces termes la question :

« Une collaboration entreprise et presque achevée ne pouvant être rompue que du consentement des deux collaborateurs, il en résulte que l'œuvre commune doit forcément paraître sous la signature des deux auteurs, quels que puissent être les griefs de l'un d'eux contre l'autre, ces griefs donnant seulement ouverture à une action en dommages-intérêts; et l'imprimeur qui a traité avec les deux auteurs ne commet aucune faute pouvant engager sa responsabilité en refusant d'imprimer sur la couverture et la première page du livre le nom d'un seul des collaborateurs. »

CORRESPONDANCE

MON CHER « ART MODERNE »,

Si j'ai bonne mémoire, feu M. de Burlet commanda un jour à Mellery la décoration du Palais des Académies. Il se ravisa plus tard, estimant qu'il valait mieux commencer la décoration du Palais de Justice, et offrit à Mellery la salle du tribunal de commerce à laquelle l'art sévère de notre maître décorateur conviendrait à merveille.

Je ne pense pas que ce travail ait jamais été exécuté. Ne pourriez-vous rappeler ce beau projet dans l'un de vos prochains numéros?

Vous feriez grand plaisir à l'un de vos lecteurs assidus qui serait bien au regret si le ministre avait abandonné une aussi bonne intention et qui espère bien que M. De Bruyn la reprendra pour son compte.

Veuillez agréer, etc.

J. L

PETITE CHRONIQUE

La livraison spéciale que la *Revue encyclopédique* consacre à la Belgique et dont nous avons déjà annoncé la publication vient de paraître. En voici le sommaire :

Camille Mauclair. — *La Belgique par un Français.*
Camille Lemonnier. — *La Belgique.*
Edmond Picard. — *L'Ame belge.*
Georges Eekhoud. — *Capitale et Métropole.*
Albert Mockel. — *Lettres françaises en Belgique.*
Cyril Buysse. — *Les Lettres flamandes.*
Emile Verhaeren. — *L'Art flamand.*
Octave Maus. — *L'Art moderne en Belgique.*
Henry Maubel. — *La Musique et l'Art dramatique.*
Maurice Maeterlinck. — *La Mystique flamande.*
André Ruyters. — *La Flandre et ses villes.*
Eugène Demolder. — *Les Fêtes de la maison et de la rue.*
A. Boghaert-Vaché. — *Le Folklore en Belgique.*
Mlle Marie Mali. — *La Femme belge.*
A. Boghaert-Vaché. — *Bibliographie de la Belgique.*

Ce numéro exceptionnel est illustré de plus de cent gravures (reproductions d'œuvres d'art, portraits, etc.).

Une nouvelle, ou plutôt deux nouvelles, que les mélomanes n'apprendront point sans regret.

Les concerts Lamoureux ont vécu ; M. Lamoureux a liquidé les comptes de ses musiciens, en les informant de sa décision. Peut-être l'habile chef d'orchestre a-t-il des raisons d'agir ainsi, qu'il ne lui convient pas encore de faire connaître, et sa retraite ne cache-t-elle que de nouveaux projets de direction. En tous les cas, il serait ingrat de ne pas rappeler les grands services que M. Lamoureux a rendus à la musique et à plusieurs compositeurs français, et les sacrifices personnels qu'il s'est imposés maintes fois pour la cause de l'art.

D'autre part, nous apprenons que la direction de l'Opéra ne renouvellera pas, l'année prochaine, les concerts dominicaux qu'elle avait institués pendant deux hivers. La dernière séance s'est terminée par un déficit assez sérieux pour décourager les meilleures bonnes volontés.

M. Massenet a fait entendre à M. Carvalho sa nouvelle partition, *Sapho*, écrite sur un livret que MM. Henri Caïn et Arthur Bernède ont tiré du roman de M. Alphonse Daudet. *Sapho* sera le premier ouvrage nouveau qui passera au cours de la saison prochaine. L'ouvrage comprend cinq tableaux dont voici la nomenclature :

1er tableau. — Un bal dans l'atelier du sculpteur Caoudal.
2e tableau. — Dans la petite chambre de Jean Gaussin.
3e tableau. — Chez le père Cabassud à Ville-d'Avray.
4e tableau. — Une bastide à Villeneuve-lès-Avignon.
5e tableau. — Une chambre à Ville-d'Avray.

Deux rôles seulement sont distribués jusqu'à présent : celui de apho à Mlle Calvé et celui d'Irène à Mlle Guiraudon.

On va faire l'essai au Panthéon d'un groupe monumental de Falguière, qui sera placé dans le fond du temple, au delà de la coupole, à l'endroit où se trouvait autrefois l'autel.

Des ouvriers ont déjà commencé à installer de fortes charpentes destinées à servir de socle au monument. M. Falguière est allé lundi matin se rendre compte de l'état de ces travaux préparatoires et a ordonné quelques légères modifications.

Le groupe en plâtre du maître statuaire sera transporté prochainement au Panthéon, dont il complétera provisoirement la décoration, en attendant que le marbre en soit taillé et que les murs de gauche du chœur aient été recouverts des fresques de Puvis de Chavannes dont les magnifiques cartons figuraient au Salon du Champ-de-Mars.



Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

Dix-septième année. — N° 30. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 25 Juillet 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

A PROPOS D'ANDRÉ GIDE

Ayant lu le livre dont l'*Art moderne* a parlé récemment (les *Nourritures terrestres* d'André Gide), j'éprouve la nécessité de manifester mon esprit de contradiction. Ce livre d'un des esprits les plus réellement poétiques entre les modernes, me vexe, me dérange, m'agace, comme s'il s'en échappait des moustiques bourdonnants et piquants que je ne pourrais pas saisir, que je ne verrais pas, et que j'entendrais seulement.

J'entends bien que c'est la sincère étude de quelqu'un qui veut vivre toujours heureux, toujours plus haut, et que ce n'est point le livre « d'un qui s'amuse ou qui s'ennuie », sans plus. — Mais bien que cela rafraîchisse de lire une chose sincère, cela fatigue et décourage de suivre ces tâtonnements, ces jouissances toujours changeantes, jamais satisfaites. J'accorde que nous ayons besoin d'apprendre à jouir, à adorer; tant de choses sont là autour de nous que nous ne savons pas contempler, respirer; il est bon qu'on nous mette le nez dessus en nous disant :

« Animal! ne vois-tu pas, ne sens-tu pas? » Passons en disant merci. Mais retournons-nous ingratement vers celui qui nous renseigna, pour lui crier :

« Pourquoi nous as-tu rendu malheureux en nous faisant goûter toutes ces choses douces, si tu ne pouvais pas nous rendre contents de nous-mêmes? »

Il y a là quelque chose d'irréel, et je me prends à penser que tu cherches comme nous à deviner un sphynx qui déjà grignote un peu de ta substance.

Je vois devant moi un faucheur et des faneurs. Ils travaillent sans s'arrêter et mangent à midi, puis dorment un peu avec un abandon, un contentement aussi entiers qu'inconscients, presque silencieux. Ils savourent ce repos mieux que je n'ai savouré aucune des choses admirées avec toi. Si j'allais faner avec eux, je jouirais de l'odeur du foin, du plaisir de le soulever légèrement et de le répandre adroitement, régulièrement, puis ce serait tout; je ne fanerais pas deux jours entiers sans avoir envie de varier cet exercice.

Mais suppose que les faneurs viennent à manquer. Que toute cette bonne nourriture animale risque de pourrir et que je sente le péril pour ce pauvre fermier de perdre sa ressource de l'hiver. Soit qu'il me regarde

avec des yeux inquiets, soit qu'en moi-même j'aperçoive ce geste de détresse qu'il n'a pas fait, je me mets à l'aider. Alors je ne sens pas l'heure passer, aucun changement ne me sollicite, j'agis. Je passerai, certes, plus longtemps à cette même besogne, beaucoup plus longtemps que je ne l'eusse fait pour en *jouir* seulement.

Et pourtant je jouis de l'odeur du foin, de l'air, des nuages qui marchent, qui fuient et qui approchent. Le paysan n'y voit qu'une promesse ou une menace; dans le tas de foin qu'il accumule, il ne voit que sa provision. Renseigné par toi, je jouis double, j'ai sa joie et j'ai la mienne; je chante, et ma chanson est la vraie chanson du foin, celle qui se chante toute seule, sans qu'on y pense; c'est de la joie volatilisée, le surextrait du contentement complet, la vraie poésie.

Ménalque, pourquoi nous dire d'aller jouir des roses d'Afrique et des oasis? Ce n'est pas nous qui pourrons les chanter. Ce sont les poudreuses et affairées caravanes qui passeront par là et les trouveront le long de leur dur voyage.

Chanter en étant bien soi-même..... Ah! ne me demande pas de chanter, de parler joyeusement en vers, en prose, en musique ou en peinture ni de rendre les autres heureux si je ne puis trouver toutes ces belles choses le long de mon propre chemin. Déjà ce m'est si désagréable et cela me semble si artificiel d'aller chercher la musique dans une grande salle de concert et la peinture dans les musées, et la conversation chez des gens qui m'ont invité pour que je parle; pour que ma jouissance soit complète et que je sois tout à fait moi-même, sincère et naturel, pour que je ne me fatigue ni ne m'ennuie, il faut que je sente non pas seulement la beauté ou la gloire d'agir, mais la nécessité – n'importe quelle nécessité — d'être là.

Il faut que quelque chose — (un ensemble incomplet, par exemple, ou la réunion d'un corps, fût-ce du corps des pompiers, dont je fais partie) — ou quelqu'un *ait besoin de moi.*

C'est bien cela que tu veux dire en recommandant de faire de soi « le plus irremplaçable des êtres »? Mais le moindre laboureur qui a fait le travail qui devait être fait, qu'aucun autre ne devra refaire après lui, qui a achevé une portion, si petite qu'elle soit, de la tâche, à lui tout seul, celui-là peut se dire qu'il a fait une chose unique, et il en a la joie. On peut être irremplaçable — j'aime mieux dire « nécessaire » — par la somme de travail autant que par la qualité ou la rareté de ce travail.

Tout ton livre me semble l'odyssée d'un être passif en quête d'un bonheur qui viendrait à lui, tandis qu'il resterait dans une perpétuelle inaction passionnée. Ce n'est pas vivre, c'est attendre la vie, et cette faiblesse me cause une tristesse ou un malaise, je ne sais, quelque chose comme quand je vois un beau tableau accroché de travers.

Ces enthousiastes prédilections feraient de nous des anges terrestres, d'éternels adorateurs. Ce rêve me choque comme si on voulait m'ôter ma peau humaine, m'ajouter ou me supprimer des parties de muscles ou de cerveau. Je ne puis pas adorer toujours. J'ai besoin d'être aussi un peu adoré moi même. Pour cela, il faut que j'*agisse* sur ces choses que j'aime, afin qu'elles puissent me renvoyer un reflet de ce que je peux, de ce que je suis. Là est l'équilibre et l'harmonie. Je puis agir sur un certain nombre de choses seulement. Donner une impulsion forte, donner tout ce qu'on est prend du temps, de la force de concentration, un instinct, dont les fines appréhensions ne soient pas troublées par tous les vents du ciel et des beautés éparses. Je sens fortement, comme une soif terrible, la nécessité absolue de cette réciprocité d'*action*, — l'univers pesant sur moi, et moi pesant sur l'univers, – et c'est cela qui m'empêche de te suivre avec plaisir partout où ta fantaisie s'envole, qui me fait détester tes changeants voyages et *borner* mes admirations, qui me fait prendre l'habitude de ne voir l'univers qu'à travers un certain nombre de choses, celles avec lesquelles je puis échanger de la vie. Je crois que je le verrais encore mieux si je parvenais à le voir tout entier à travers une seule chose.

J'aime surtout les symphonies où je joue. La beauté et le bonheur, serait-ce non pas seulement, selon le rêve de Barrès, d'être gonflé d'enthousiasmes personnels, voire de convictions et de perceptions absolument neuves, donnant très sincèrement l'image du rapport particulier de chacun de nous avec le monde, mais de trouver le moyen d'accorder sa plus intense chanson avec ce qu'on peut entendre de l'orchestre général, *de faire*, avec le minimum de fausses notes, *sa partie* dans un ensemble qu'on aime?

LE NATURISME DANS L'ART [(1)]

La Vie brave.

A vingt ans, tout soudain, la Vie, de l'âcre saveur des réalités, parfume les bouches. Les rêveurs deviennent des hommes. Et, devant le monde effréné qui tout à coup s'agite, leur idéal se fane, la plume leur tombe des mains, et jusqu'à leur figure tout vieillottise, se ratatine et s'aigrit.

Qu'est-il advenu? Pourquoi cette déchéance? Pourquoi ces faces hier libres et joyeuses, brusquement valétudinaires aujourd'hui. Quel vainqueur les a domptés, les beaux guerriers qui s'étaient voués à réaliser leurs songes? On les voit traîner fastidieusement comme des Pégases attachés au labour. Quelques-uns, Samsons tournant la meule, sont tragiques. La plupart, honteux, ont les yeux de fuite et le dos voûté.

Ce mal leur est venu après qu'ils eussent tenté de singer la Vie. Ils se plaisaient avec l'illusion de leur esprit cultivée par la

(1) Voir l'*Art moderne* du 4 juillet dernier.

tendre éducation des mamans, dans une fade et nuageuse contrée d'évocations intellectuelles. Ils ne voyaient pas la vie, la vraie, celle qui sue. Ils l'organisaient à leur façon mièvre, douce et couleur de rose. Les événements faisaient de jolis prétextes à fortifier ces puérils mensonges et, joyeux de leur imaginaire point d'appui, ils les ramenaient dans leur préciosité comme des collectionneurs, porteurs de nouveaux bibelots.

Une haleine orageuse et forte a soufflé ce château de cartes. L'Idéal par terre! C'est pour tous la même aventure, étrange, savoureuse et mélancolique. La vie, comme un monarque oriental, a passé avec son char à faux. Des maîtresses, des aventures, des voyages matérialisèrent et ratatinèrent le Désir; l'amour idéologique des seize ans se trempa fortement d'une âcreté mystérieuse. Il en fut de toutes les grandes espérances comme des petits jeux de l'amour. Une buée de sueur et de sang flotta. On croyait entrer dans une danse aimable, on pénétrait dans un cirque de gladiateurs exténués de mourir. Ce spectacle de la misère et de l'abrutissement des asservis, de la persécution des révoltés, de la lutte et de la cupidité universelle injecta au cœur de quelques-uns l'énergique nécessité d'être braves.

Oh! la Vie Brave! Quel titre admirable et quelle étincelante promesse! Savoir exactement quelles sont les fatalités de son temps pour lesquelles il faut indulgence, et la révolte idéale pour laquelle on peut utilement mourir! Ne respecter que pour mieux combattre! *Imperare parendo!*

Car le sphinx dévorant qui se repaît de nos cœurs ce n'est pas, comme l'ont dit certains, l'idéal des petites vanités entortillées et féminines, c'est la Réalité farouche. Combien ont donné à leurs aînés la promesse d'une vie de lutte pour l'Idée et ont fini maire d'une petite commune, chevalier de l'ordre de Léopold, avocat de causes médiocres.

Combien, lancés au galop sur la route de l'avenir, se sont arrêtés fourbus dans une hôtellerie borgne, pour y dormir l'existence aux bras maladroits d'une drôlesse?

Toutes ces ébauches de don Quichotte ont faussé leurs épées sur la cuirasse du Réel. Ils sont là, désarmés, vaguement conscients de leur infâmie, dans un coin, comme des outils hors d'usage, finis, disloqués, bons à rien.

Du reste, la plupart de ces escrimeurs vannés n'ont lutté que sans le savoir. Ce sont de simples imbéciles. On les retrouve quelque temps après, repus, satisfaits, capitaines de garde civique et jouissant de la considération générale. Ils sont partis à tort et à travers et la bouche sèche d'avoir crié, ils se sont tus. Les vieillards bienveillants qui se croient le droit de disposer de nos vies leur ont laissé jeter leurs gourmes pour mieux les étouffer sous des honneurs soporifiques. Et voilà, ils ont fait silence comme des oisillons gavés.

Mais il reste encore, Dieu merci, quelques belles âmes d'insurgés. Ceux-là, dressés contre l'adversité formidable et, l'injure à la bouche, dans un effort de guerre, ont, sans discontinuer, craché la Révolte. Ceux-là savaient. Ils l'ont voulu, l'orgueil de vaincre. Ils se sont rués sur la vie, la prenant à poing tendu. Ils ont piétiné les événements. Ils ont eu des joyeuses-entrées et des débâcles. Et serrant leurs actions sous eux, ils sont restés en selle malgré l'incohérence du Destin. Parmi ces ruffians qui prirent bellement la vie à la gorge, pour ne parler que des artistes, jetés dans l'aventure du temps présent, affolés d'en exprimer l'ardente volupté, tous ont sucé le sang de leurs veines. C'est à cet épuisant métier de singer la vie que les impuissants se sont tus.

Les autres s'y sont tués.

Baudelaire! ce symbole de lutte, vient aussitôt à notre esprit. La vie âcre, ardente, bilieuse, il l'a vomie hurlante, avec ses outrages et ses fureurs. Chaque vers est révolte, chaque poème est représailles. Une atmosphère orageuse et violente hante ces grands vers mâtés d'idéal qui se balancent sur la mer des rythmes. Il a extrait des ruelles aux sons modernes où les passions démoniaques font danser frénétiquement le Désir, une moelle de lubricité, de démence et de goguenardise qui fait chanceler comme les cigares sableux et les vins forts. La Vie! Il l'a tirée après lui, la corde au cou comme une ourse de foire.

Mais a-t-il gardé le dessus dans cette rixe interminable, le beau lutteur de vingt ans, barbu comme Bacchus, avec ses lèvres de vermillon et ses mains impériales, tel que l'a montré le portrait de Déveria? Non! il s'est écroulé, vidé, fini, rompu d'alaxie ou de gâtisme, les mains crispées à son obstination de damné, bel archange rebelle tout entier dans son orgueil.

Si toute licence est permise sauf contre héroïsme pareil, vivre en s'efforçant de voler à la Vie son âme pour l'emprisonner dans les vers, ce n'est pas la Vie Brave et Satan-Baudelaire en est mort inflexible, il est vrai, mais puni.

La Vie Brave n'admet pas les caricatures intellectuelles de tous les faiseurs d'art pour l'art, qui ne lui restituent rien de ce qu'ils ont volé. Du reste, une fois qu'on a goûté de la liqueur abominable, les livres deviennent fades et insuffisants, tout le portrait du monde pâle et grotesque en face de la corrosive réalité; on se demande si on pourra jamais, noir sur blanc, matérialiser l'intensité furieuse des combats humains. On se recule de prendre au poing, comme Baudelaire, la tête de Méduse et de lui crier: « Je te regarde! » On sent enfin l'effroyable inégalité du combat entre l'intelligence et l'univers et la souffrance aiguë que produit le satanique désir de dominer le monde par l'esprit. Comme l'aigle accroché au flanc de Prométhée, un oiseau de proie, compagnon désormais inséparable, s'installe sur le crâne, les serres crispées aux tempes et fouille avidement sa cervelle. C'en est trop pour certains cœurs de femme qui, allant jusqu'au désespoir, abandonnent la souffrance pour une paix végétative qui semble le vestibule de la mort...

Mais, s'il est impossible, à peine de déchéance ou de folie, en s'épuisant à ressusciter l'univers en soi, de rester l'observateur égoïste et désintéressé des spectacles qui t'assaillent et dans lesquels cet orgueil d'être indépendant de tous et de tout et ta vanité même jouent un rôle, que vont faire les âmes de fer et de bronze qui n'ont pas perdu le sentiment de la solidarité universelle, qui n'ont pas l'égoïsme de Satan et qui ne veulent point mourir dans la démence? Où vont-ils chercher un abri, un dernier tas de pavés où pouvoir mordre à nouveau la cartouche et faire le coup de feu?

Ceux qui ont quelque égoïsme et qui veulent s'en guérir fuient à la campagne. Là, dans le grand bercement des ciels radieux et des champs clairs, ils retrouvent la consolation de leur rêve ambitieux et personnel. La campagne est maternelle. Elle attendrit inépuisablement. Déjà les vacances, pendant les mois d'été, détendent largement les nerfs bandés. Ils peuvent échapper ainsi à l'affolement d'une lutte corps à corps avec la vie moderne comme à la déchéance des petites vanités satisfaites et des faciles célébrités.

Tout à leur effort, ces heureux, ces victorieux connaissent, seuls des intellectuels, l'illusion d'être les Rois du monde par la Pensée.

C'est une première solution.

Mais, tâche infiniment plus fraternelle, jetés à corps perdu dans l'Action, les autres se feront les soldats de la Vie Brave. C'est l'aboutissant de tout citadin altruiste et intelligent. IL FAUT AGIR! Pour étourdir l'intellectualité qui fourmille avec des fermentations de vertige, il faut dompter par des actes la Vie ardente. Toute action posée laisse une saveur âcre et délicieuse et si c'est une défaite, c'est tant pis et c'est tant mieux; nous ne sommes pas nés pour obéir passivement à un système de morale. Il n'y a ni bien ni mal, disait Spinoza, le tout est de comprendre. Qu'on soit donc sans cesse à l'affût de la vie, mais pour la vaincre par des actes et non pour la mirer avec fatuité dans de petites œuvres.

Ce qui nous affole, c'est qu'elle passe à côté de tous ces efforts de jouisseurs égoïstes comme une grande déesse indifférente. C'est que tous ces petits joujoux d'art, elle les agite un instant pour les jeter dans un coin.

Damnation de l'artiste! Tout cela n'aura donc servi de rien? Non. La Déesse garde un cœur de marbre. Elle n'entend pas ces petits airs de flûte. Il lui faut des rudesses d'Hercule, l'enthousiasme sacré d'Orphée, une chanson puissante à gonfler des voiles!

Ne joue pas au plus fin avec elle par de petites combinaisons. Elle est la toute-puissance et nous ne connaissons son amour que si nous nous employons à devancer ses désirs. N'as-tu pas vu tant de figures désespérées devenir radieuses pour s'être penchées sur des œuvres où l'Avenir avait mis sa flammée? Là est et le Devoir du Bonheur et le Bonheur du Devoir. Ils ne gîtent ni dans nos étroites consciences ni dans les casernements des Morales officielles; il est dans ce mélange palpitant d'idéal et de réalité de monstres et de Dieux, il est dans la vie, DANS LA VIE BRAVE. Corps à corps avec le monde, roulé dans ses vagues comme un nageur et s'abandonnant à son flot c'est là, pour les jeunes hommes de ce temps, le secret de calmer ce mal affreux qui s'appelle VANITÉ D'ÉCRIRE en leur faisant entrevoir dans des livres qui soient des actes ou des actes qui valent des livres, au delà des phrases ouvrées et des carillons de rhétorique, la volupté sociale et fraternelle de l'ACTION!

La « Sainte-Godelieve » de Tinel.

Nous nous sommes ici-même, à propos du dernier concert Ysaye, assez longuement et amèrement plaint de la déplorable acoustique de la salle de l'Exposition pour qu'il soit inutile d'insister sur ce point. On comprendra sans peine que l'audition de la *Sainte-Godelieve*, en de telles conditions, ne nous autorise guère à porter sur la nouvelle œuvre un définitif jugement. Assurément ce « drame lyrique » (fut-il jamais sous-titre aussi déplacé!) tout en témoignant d'une science et d'une richesse orchestrale fort respectable, fut en son ensemble lourd et mal équarri, — mais oserons-nous, après l'avoir si *peu* entendu, le décréter médiocre? Au surplus, d'ardentes acclamations saluèrent cette audition : et se pourrait-il que tant de gens ensemble eussent tort? On nous annonce pour le 2 août une re-présentation; nous aimons à croire qu'elle aura lieu en un endroit plus artistique et propice à la sonorité; et que nous pourrons alors appliquer à la dernière production de M. Tinel des procédés de critique moins empiriques. Encore que ce compositeur nous apparaisse anachronique et que la route qu'il suit ait été par d'autres, d'une génération éteinte, frayée, nous reconnaissons en lui assez de talent pour souhaiter à ses œuvres une interprétation plus heureuse. Sans doute, l'orchestre, sous la chaude et nerveuse direction de Joseph Dupont, fut excellent, des chœurs furent exquis et les solistes dignes d'éloges — mais l'impression générale demeure défectueuse et, en tous cas, trop incomplète pour que nous puissions, en la circonstance, sérieusement, motiver un blâme. La seule chose qu'il nous soit dès maintenant permis d'avancer, c'est que jamais nous ne vîmes balourdise aussi grotesque que la traduction de M. Antheunis. Quand donc songera-t-on qu'il y a des poètes et des écrivains en ce pays et renoncera-t-on aux services de gens qui ne semblent témoigner pour la langue française pas plus d'aptitudes qu'un flamingant ou un Iroquois?

« L'ART NOUVEAU »

Sous ce titre, M. E. Grasset a fait dernièrement, à l'*Union centrale des Arts décoratifs*, une attachante conférence qu'il vient de publier sous la forme d'une élégante plaquette tirée par MM. G. de Malherbe et Cie sur papier de Hollande. Le peintre, dont on connait la prédilection pour le renouveau dans l'art de la décoration, y dit des choses substantielles, bonnes à méditer par tous ceux, artistes ou esthètes, que passionnent les tentatives faites de toutes parts en vue de créer un style neuf, original et personnel, qui ne soit pas plus tributaire des nations voisines que des siècles passés. Mais le problème est épineux. Voici, sur l'orientation nouvelle, ce que pense M. Grasset :

A défaut d'un art nouveau tout prêt, nous pouvons imaginer quelques conditions de son existence ou seulement exprimer le désir de les voir réalisées.

Mais, même aussi peu que cela à formuler est une véritable montagne à soulever; car il s'agit de *remplacer* des formes anciennes *très riches, très élégantes*, mais dont nous ne comprenons plus le sens, par des formes tout aussi riches et élégantes que nous devons tirer des nécessités de notre temps, de l'emploi raisonné de la matière et de l'ornement tiré de la nature.

Ici les œuvres du passé immédiat, le XVIIIe siècle, peuvent jusqu'à un certain point servir de guide. A ce moment-là, on a atteint par l'expérience un degré élevé de raffinement; mais la société s'est transformée de telle sorte depuis cent ans, que *ce genre de raffinement ne nous convient plus*. Nous continuons à trouver élégant l'Art du XVIIIe siècle, mais rien de plus. Il nous est devenu étranger. Notre époque est plus inquiète, a d'autres besoins à satisfaire et *réclame d'autres sensations* avec la *même élégance*.

Tel est le problème. — Notre Art ornemental n'aura de *raison d'être* qu'en donnant une impression de *richesse*, même avec les matériaux les moins coûteux, grâce à l'entente de la composition et à l'*économie* réalisée par les moyens mécaniques. C'est là ce qui le rendra populaire, et, si on le veut absolument, humanitaire et social; de plus, c'en est la seule solution ainsi que nous le verrons.

D'ailleurs, pour réaliser pleinement ce but, il faut que cet Art puisse atteindre au *paroxysme de la richesse élégante*, et que la folie de la beauté soit constamment inassouvie; sans cela pas d'Art, pas de progrès!

Le rôle de l'argent, qui se déplace aujourd'hui si facilement,

est, dans notre société moderne, d'alimenter largement ce feu de l'invention, et il faut espérer que dans le jeune avenir se trouveront des hommes riches moins bornés que les éternels ramasseurs de bric-à-brac.

Mais si nous pouvons et devons dépasser nos ancêtres par l'invention, nous le pouvons également par la *belle matière*. Cette dernière question fera son chemin, et au lieu, par exemple, de meubles en hêtre comme on fait ceux de cuisine, dorés en plein sous Louis XIV ou Louis XV, nous aurons d'*honnêtes* meubles en noyer, en chêne, en acajou, en beau bois choisi et précieux s'il le faut.

Car deux conditions ravissent nos yeux dans les œuvres d'art : *la matière et le décor*. — Or, que voyons-nous souvent? Une forme très étudiée adaptée à une matière sans valeur, sans solidité, sans beauté intrinsèque. Il est vrai que des yeux qui peuvent se contenter de formes en *plâtre* ou en *terre cuite* n'en demanderont pas davantage. Mais ce n'est pas pour ceux-là que nous devons travailler. Au reste, c'est toute une *éducation des yeux* à refaire que de cesser de confondre, par exemple, des carreaux de salle de bain avec de la belle céramique demi-mate, l'enduit pauvrement vitreux avec l'aspect de l'épiderme des fruits et des graines de l'artiste Nature.

Voilà le terrain déblayé!... Que faire maintenant que nous voilà sans modèles à copier, sans ouvrages où puiser des idées? — Reprendre le Louis XVI pour le continuer? — Et comment renouerons-nous la chaîne brisée, puisque les artistes les plus charmants de ce règne (de ceux qui ont survécu) n'avaient plus aucun talent en 1815! A plus forte raison, qui pourra nous montrer à composer avec la grâce de 1788?... Bien plus! Quels sont les moyens de travail d'aujourd'hui comparés à ceux d'il y a cent ans? Car pourquoi aimons-nous, recherchons-nous, achetons-nous les vieux meubles, ceux de ce temps-là? — Parce que, outre leur grâce et l'élégance de leur tournure, nous sentons qu'ils sont bien faits, en bonne, solide et honnête marchandise et main-d'œuvre et non en camelote mécanique à la mode aujourd'hui.

Seulement, ce goût des meubles d'autrefois est devenu peu à peu celui du bric-à-brac tout puissant aujourd'hui, manie qui ne contribue pas peu à retenir tout effort en avant; car, au lieu de dépenser leur argent à encourager des tentatives nouvelles d'objets d'Art et d'ameublement, les gens qui peuvent dépenser consacrent des sommes folles à en acheter d'anciens, condamnant ainsi les novateurs à la faillite.

Mais, dira-t-on, ce changement n'est point facile, *puisqu'il n'y a plus de tradition* et que, pour nous appuyer sur quelque chose, il nous faut remonter au moins à 1815.

Je ne pense pas que personne y songe. L'art du premier Empire a ses mérites, mais ne me paraît pas autrement être un point de départ.

Si, au reste, la chose avait été possible, — *continuer un style ancien*, — elle se serait faite depuis longtemps. En effet, avec quelques efforts on peut modifier, surtout dans les détails, des formes existantes, mais ce ne sera jamais qu'un rajeunissement passager. Il est vrai qu'on aurait pu en sortir autre chose, mais l'expérience n'a pas été faite. Que les hystériques du Louis XV n'ont-ils essayé de galvaniser ce mort charmant, au lieu d'en faire d'ignobles pastiches? — C'est que nous ne possédons plus le fluide spécial nécessaire! Non. On s'est borné à copier, décalquer, surmouler!

En ce cas, nous n'avons qu'une chose à faire, *consulter l'usage présent, l'utilité* des objets et les orner au moyen des formes puisées dans la nature, en tenant compte de la matière employée.

Tel me paraît être le programme logique et simple de l'Art nouveau. Il présente l'immense avantage de laisser à chacun toute liberté. Les œuvres s'imposant d'elles-mêmes, les moins forts imiteront les plus forts, ce qui est la règle, en attendant qu'un changement se produise.

CONCOURS DU CONSERVATOIRE [1]

Mimique théâtrale. Professeur : M. VERMANDELE. — 1er prix avec distinction, Mlle Dauchot; 1er prix, Mlles de Guevara et Collet, M. Bracke; 2e prix avec distinction, M. Servais; 2e prix, Mlles Duysburgh et Van Steenkiste, MM. Mouricks, De Busscher et Defreyn.

Déclamation (*Tragédie* et *Comédie*). Professeurs : MM. CHOMÉ et VERMANDELE. — 1er prix avec distinction, M. Wauquier, élève de M. Chomé; 1er prix, M. Massart, élève de M. Vermandele; 2e prix avec distinction : M. Mouricks, élève de M. Chomé, et M. Robert, élève de M. Vermandele.

PRIX DE VIRTUOSITÉ. Accordé à Mlle Denys avec la plus grande distinction.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les Soliloques du Pauvre, par JEHAN RICTUS. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Sur les Pointes*, par PIERRE D'ALHEIM. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Les Frissons*, par CHARLES DE SAINT-CYR. Paris, Chamuel. — *L'Éternel Pierrot*, pièce en un acte en vers, par B. REGNOLD. — *Aventures*, par EDOUARD DUCOTÉ. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Les Lauriers sont coupés* (*les Hantises, Trois poèmes en prose*), par EDOUARD DUJARDIN, avec portrait de l'auteur d'après Anquetin. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Notes sur quelques portraits de la Galerie d'Arenberg*, par JOSEPH NEVE. Extrait des « Annales de l'Académie royale d'Archéologie de Belgique ». Anvers, Imp. Ve De Backer. — *Les Criminels dans l'Art et la Littérature*, par ENRICO FERRI. Paris, Félix Alcan. — *L'Aumône d'amour*, par CAMILLE LEMONNIER. Collection *Lotus bleu*. Paris, Guillaume. — *La Fin de la Vie*, étude critique sur dix-sept statuettes d'Henri Bouillon, par YVANHOE RAMBOSSON. Paris, Bibliothèque de la *Plume*. — *Louvain pittoresque*, XX promenades à Louvain, Tervueren et leurs environs, par FRANZ NEVE. Louvain, Ch. Peeters.

Musique.

Union et Patrie, paroles d'ANTOINE CLESSE, musique de FRÉDÉRIC SCHIFF. Piano et chant. — La même, en édition de grand luxe (format oblong) avec couverture en couleurs et faux-titre illustré par F. Gaillard. — Partition d'orchestre. Bruxelles, Ad. Mahillon, éditeur.

(1) Suite et fin. Voir nos numéros des 20 et 27 juin, 4 et 11 juillet derniers.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« Une Nuit à Venise. »

Il est, on le sait, interdit de mettre publiquement en scène la personne ou la vie privée d'un contemporain, et les intéressés ou leurs ayants droit peuvent faire interdire par justice une représentation qu'ils prévoient devoir, à ce point de vue, leur causer préjudice. Mais à qui s'adresser? Au juge des référés? Au tribunal?

Aux termes d'un arrêt récent de la Cour d'appel de Paris, il appartient au tribunal seul et non au juge des référés de régler le droit que peut avoir un auteur de faire représenter une de ses œuvres et le droit concurrent de ceux qu'il met en scène par eux-mêmes ou dans les personnes de leur famille de s'opposer à cette représentation. Mais le juge des référés est compétent pour interdire, par provision, une représentation théâtrale qui préjudicierait au droit des personnes mises en scène ou de leur famille, en impartissant à celles-ci un délai pour faire trancher le litige au principal.

L'affaire dont avaient été saisis successivement le juge des référés et la Cour, c'est l'opposition faite par Mmes Ve Dudevant-Sand et Lardin de Musset à la représentation annoncée par M. Mongerolle, au Théâtre Mondain, de sa pièce : *Une Nuit à Venise — fantaisie irrévérencieuse*, qui mettait en scène Alfred de Musset et George Sand.

Les motifs d'urgence déterminèrent le juge à se déclarer compétent. Il autorisa donc les demandeurs de s'opposer, avec l'assistance de tout commissaire de police, à la représentation, et les renvoya à se pourvoir au principal. La Cour confirma l'ordonnance, en impartissant un délai de quinzaine pour qu'il soit statué au fond.

« La Tour de Nesle. »

Si des plagiats peu considérables peuvent, dans certains cas, n'être justiciables que de la critique littéraire, ils doivent, au contraire, lorsqu'ils sont nombreux, étendus et serviles, être considérés comme une véritable contrefaçon tombant sous l'application de la loi et donnant lieu, lorsqu'ils sont préjudiciables, à l'allocation de dommages-intérêts.

C'est à propos d'un « insipide délayage » — ce sont les termes mêmes du jugement — du drame populaire d'Alexandre Dumas et Gaillardet, *La Tour de Nesle*, que le tribunal civil de la Seine a été amené à rendre cette décision. Les frères Fayard, éditeurs, publient en ce moment, sous les signatures de G. Le Faure et de Pierre Delcourt, et sous la forme de livraisons illustrées à 5 centimes l'une, un roman dont le titre, les personnages, les péripéties, sont textuellement empruntés au célèbre ouvrage que nous venons de citer. Le sujet, le plan, son agencement et ses développements, la marche de l'action, le groupement des personnages et les mobiles qui les font agir, les passions qu'ils ressentent, les sentiments qu'ils expriment, apparaissent également dans l'original et dans la copie servile qu'en ont faite les défendants. Ceux-ci n'ont pas même pris le soin de modifier les noms des personnages principaux qu'ils mettent en scène : Marguerite de Bourgogne, Louis le Hutin, Lyonel de Bournonville ou le capitaine Buridan, les deux frères Philippe et Gaultier d'Aulnay, le cabaretier Landry, Orsini, dont ils se sont bornés à changer le métier de tavernier en celui de premier ministre. On voit figurer dans leur récit jusqu'aux personnages accessoires de Savredy, de Pierrefonds, d'Enguerrand de Marigny, qui apparaissent aux mêmes moments que dans le drame et y jouent le même rôle.

Dans ces conditions, la contrefaçon n'est pas douteuse, et c'est à bon droit que sur la demande des héritiers d'Alexandre Dumas et de Gaillardet, le tribunal a condamné les frères Fayard à cesser la publication du roman intitulé *La Tour de Nesle*, à peine de 25 francs par jour de retard pendant un mois, passé lequel délai il sera fait droit, et qu'il a en outre condamné solidairement les frères Fayard, Le Faure et Delcourt à payer aux demandeurs la somme de 5,000 francs à titre de dommages-intérêts, « un roman mal fait ne pouvant manquer de déprécier la valeur de l'œuvre originale qu'il a travestie et l'auteur du drame étant, en outre, privé, par cette usurpation, des bénéfices qu'il eût pu tirer de la cession du droit d'adaptation qui lui appartient. Du fait de la publication déjà consommée, celui-ci devient évidemment beaucoup plus difficile ».

Le Portrait de Mlle Laus.

Mlle Laus, de l'Opéra, fut assez surprise en voyant arriver chez elle, il y a deux ou trois mois, un commissionnaire porteur d'un tableau la représentant dans son costume du ballet *Samson et Dalila*.

Le commissionnaire était accompagné du peintre Bœtzel, auteur du portrait, qui venait toucher le montant de la commande.

Mais, déclara Mlle Laus, je ne vous ai rien commandé du tout!

Sur ce, le peintre assigna Mlle Laus en paiement de la somme de 3,000 francs.

La 5e chambre du tribunal vient de le débouter de sa demande, M. Bœtzel n'ayant pu justifier suffisamment qu'il ait reçu une commande de l'artiste.

Cadres de portraits.

C'est, paraît-il, une coutume établie et acceptée par les marchands que le peintre qui va choisir le cadre d'un portrait est censé agir pour le compte de son client, que ce dernier est seul débiteur du cadre et que l'artiste ne contracte aucune obligation personnelle.

Contrairement à cet usage, le Tribunal civil de la Seine vient de condamner un peintre, M. Weiss, à payer à M. Lacoste, encadreur, le cadre du portrait de Mme Lhobedez qu'il avait commandé et dont cette dame n'avait pas voulu acquitter le prix. Ci : 450 francs.

A l'avenir, les portraitistes feront sagement de prendre leurs précautions.

PETITE CHRONIQUE

M. Charles-Léon Cardon, membre de la commission directrice des musées de peinture et de sculpture de l'Etat, a fait don au gouvernement du portrait de Henri Leys, par lui-même, d'un portrait d'homme par Thomas Lawrence, et d'un tableau, représentant une scène de démolition à Paris, par M. Léon Stevens.

Le ministre de l'agriculture et des travaux publics a adressé, au nom du gouvernement, des remerciements au généreux donateur.

Au Waux-Hall, jeudi, aura lieu un concert extraordinaire avec

le concours de M. Seguin qui chantera probablement les *Adieux de Wotan*.

La semaine suivante on y entendra Mme Raunay.

L'administration des concerts du Conservatoire de Nancy ouvre un « concours de composition musicale » pour l'année 1897-1898.

Il s'agit de « la composition d'une œuvre symphonique de musique pure en une partie, écrite pour orchestre ordinaire de symphonie avec ou sans instrument solo, et dont la durée d'exécution ne devra pas dépasser vingt minutes ». Les compositions relevant du genre descriptif seront rigoureusement exclues du concours.

Le jury est composé de MM. Gabriel Fauré, président, Bourgault-Ducoudray, Guilmant, Vincent d'Indy, Guy Ropartz, Chapuis, Bordes, de Bréville, Bruneau, Chausson, Dukas, Savard.

L'auteur de la partition ayant obtenu le prix recevra une prime de 500 francs et son œuvre sera exécutée aux concerts du Conservatoire de Nancy, au cours de la saison 1897-98.

Saint-Saëns a été dimanche dernier à Dieppe, à l'occasion de l'ouverture du Musée dont il a fait don à la ville, l'objet de grandes ovations.

Ses compatriotes lui ont prouvé qu'on pouvait être prophète dans son pays en lui offrant un banquet solennel, après quoi on l'a conduit sous des arcs de triomphe jusqu'à la place du Théâtre qui, dès maintenant, s'appelle place Camille Saint-Saëns.

La Statue de Balzac. — Du *Figaro* :

M. Rodin, à qui nous sommes allés demander hier quand sortirait son œuvre — qui est achevée, mais à laquelle il travaille sans cesse avec amour, retouchant un détail, accentuant un trait de physionomie, sans changer l'attitude du penseur regardant, les bras croisés, passer la foule humaine — M. Rodin nous a dit que la statue allait être bientôt livrée au grandissement.

« Maintenant, a ajouté le maître, je travaille surtout à un bas-relief, une figure en plat que je veux placer sur le socle que prépare Frantz Jourdain : ce sera une femme tenant un masque, la Comédie humaine. Dans un mois sans doute, si l'on peut assigner des dates à l'exécution de l'œuvre d'un artiste, j'en aurai fini. »

M. Rodin consacre d'ailleurs une grosse partie de son temps à l'achèvement de la porte monumentale qui lui a été commandée par les Arts décoratifs, l'Enfer de Dante : se détachant sur les panneaux en figures de haut-relief, un enchevêtrement de corps tordus et précipités vers un abîme ; et, au-dessus du cadre, traduisant par leur attitude le *Lasciate ogni speranza* du poète, trois hommes groupés, hurlants, terrifiants, qui vivent le désespoir.

Cette année, comme au début de chaque saison théâtrale, M. Félix Mottl, directeur général de la musique au théâtre de Carlsruhe, dirigera, du 5 septembre au 3 octobre, un cycle composé d'opéras classiques, d'œuvres wagnériennes et d'œuvres françaises.

Seront représentés successivement : *Orphée*, la *Flûte enchantée*, *Fidelio*, les *Troyens* de Berlioz, en deux soirées ; *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Tristan et Yseult*, les *Maîtres chanteurs*, puis la *Légende de sainte Elisabeth* de Liszt, et enfin le *Drac*, l'opéra de MM. P. et L. Hillemacher, dont les premières représentations ont été un des succès du théâtre de Carlsruhe l'année dernière.

Les principaux artistes interprètes seront Mmes Mottl et Mailhac, MM. Gerhæuser, Jaeger, Plank et Wiegand.

M. Humperdinck met la dernière main à un nouvel opéra intitulé *Mime le Forgeron*.

Une étoile nouvelle brille dans le ciel d'Italie : Mme Tina di Lorenzo. La Tina, comme on l'appelle familièrement en Italie, est fort belle ; elle a vingt-six ans ; elle est directrice d'une troupe, conjointement avec M. Ando, le partenaire de Mme Duse à Paris, dans la *Dame aux Camélias*. On prédit à la Tina, si elle veut travailler et ne pas se contenter des éloges actuels des journaux, une destinée aussi glorieuse que celle de Mme Eleonora Duse.

M. Gabriel d'Annunzio vient de terminer une tragédie en quatre actes, *Ville morte*, qui sera jouée à l'automne au théâtre Costanzi, de Rome.

Les quatre rôles qu'elle comporte seront joués par Mmes Eleonora Duse, Tina di Lorenzo, MM. Ando et Ernesto Zacconi.

Ce que vaut aujourd'hui un Stradivarius ? On vient d'en vendre un à Londres 610 livres sterling (15,250 francs).

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie.

Août

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 31. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 1er AOUT 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

AUTOUR DU KIOSQUE

Impressions d'artiste.

Le train a amené d'une ville voisine la fanfare d'un régiment de dragons. Et voici les musiciens installés dans le kiosque, sanglés, astiqués, la poitrine bombant sous la tunique indigo à passe-poil blanc, la casquette en forme de galette inclinée sur l'oreille, les revers des manches méticuleusement passés à la craie. Un O brodé en laine rouge, initiale de la reine Olga qui donna jadis son nom au régiment, s'épanouit sur la patte de la fausse épaulette. Au galon de la coiffure, les couleurs du Wurtemberg, le rouge et le noir, fixés en une petite cible sous la cocarde de l'Empire. Les instruments de cuivre, fourbis à neuf, reflètent, comme des miroirs, le feuillage des marronniers voisins, les tables du Kursaal, la foule qui s'attroupe.

Sur un signe du chef, dont la main gantée, armée d'un minuscule bâton, dessine par-dessus les pupitres des croix rythmiques, quatre trompettes élèvent, d'un mouvement saccadé, leur pavillon vers le ciel. Les joues se gonflent et la musique éclate en stridences métalliques, en sonorités aiguës soutenues par le ronflement des tubas et des bombardons. Le crépitement de la caisse roulante, le tonnerre lointain des timbales, les sonneries argentines du triangle se mêlent au concert des pistons, des bugles et des saxophones! Belliqueuse, barbare, toute en appels et en invectives, la marche se déroule, évoquant les champs de bataille où, naguère, ces mêmes rythmes guerriers entraînaient les armées vers la mort.

L'ombre du vieil empereur apparaît à cet instant, comme pour rendre la vision plus saisissante. Grand, voûté, les favoris blancs taillés sur le modèle que mit à la mode le roi de Prusse, enveloppé jusqu'aux pieds d'un mac-ferlane noir, s'avance dans la curiosité sympathique de la foule qui salue et s'incline S. A. R. le prince Georges, frère du fondateur de l'Empire, qui perpétue, pour la plus grande joie et le non moins appréciable profit des hôteliers, restaurateurs et détaillants divers d'X...-les-Bains, le culte voué par son auguste aîné à la paisible bourgade dont il fit la fortune et la célébrité.

Il n'y a guère, entre l'Empereur défunt et le prince Georges, de différence appréciable, pour le commun des martyrs, que dans la coiffure. Le premier por-

tait invariablement le haut-de-forme gris qu'ont popularisé les photographies et les gravures. Le second, sans doute pour ne pas pousser trop loin la ressemblance, se coiffe d'un chapeau « melon ». Il est accompagné, dans ses promenades quotidiennes, d'un secrétaire et suivi par un basset à jambes torses que mène en laisse un domestique vêtu de noir, funèbre comme un croque-mort et d'une solennité à dérider une pieuvre. La promenade finie, l'inspection passée avec bienveillance de la bimbeloterie exposée sous les arcades : coucous en bois sculpté, casse-noix et pipes à l'effigie de Bismarck, verres de Bohême, gants du Tyrol, agates des montagnes du Taunus, le cortège rejoint un antique landau dont l'attelage sommeille sous la marquise du Kursaal. Le prince et son basset s'installent sur les coussins, le dos au vent, le secrétaire salue et s'efface, le domestique disparaît et le public regarde s'éloigner ces curieux vestiges de la bonhomie des Cours d'autrefois.

Les dragons de la reine Olga continuent à faire vibrer dans l'air adouci de cette fin d'après-midi leurs accords claironnants. C'est, entre la *Radetzky-Marsch* aux allures précipitées et quelque fantaisie pour piston solo, une transcription du *Rheingold* déployant inopinément la splendeur des harmonies du Walhall que les échos répercutent jusqu'au sommet des collines boisées qui cernent la ville. Par les bois de hêtres et de chênes, des bouffées de musique cuivrée égaient le goûter des bonnes gens attablés dans les guinguettes champêtres autour du gâteau monumental et de la cafetière fumante, là-haut, au pied des tours qui évoquent, elles aussi, des souvenirs de guerre et de morts glorieuses.

Sur le gravier craquant des jardins fleuris de roses, la foule cosmopolite circule, le verre d'eau thermale au bout des doigts. La vilaine assemblée que celle de ces bourgeoisies internationales! Le rastaquouérisme et la juiverie dominent, et ce ne sont, çà et là, que nez busqués, regards fuyants, ventres grotesques, visages en tête de bouc. Oberlaender et Hermann Paul n'ont pas dépassé, dans leurs fantaisies les plus irrévérencieuses, la laideur caricaturale ce ces spécimens humains. Dans cette marée dont le flot envahit les allées trois fois par jour, aux heures symphoniques, quelques types surnagent, fixant dans la mémoire une silhouette précise : un ténor parfumé, féminisé, fleuri, couvert de bijoux, la pâleur du visage encadrée de cheveux sombres lissés en bandeaux sur les tempes; quatre petites « transatlantiques », mi-Barrisson, mi-Cléo de Mérode, arborant par-dessus de frissonnants et souples vêtements clairs de gigantesques chapeaux dont les plumes déroulées au vent flottent comme des étendards; un vieux sergent de 1870 en uniforme, la poitrine orgueilleusement couverte de médailles, qui semble, avec sa longue barbe blanche, le dieu tutélaire de la petite station.

Et tandis que la foule tourne autour du kiosque d'un pas nonchalant et régulier, que les bouteilles de vin du Rhin et les verres de bière d'Autriche et de Bavière scintillent sur la blancheur des nappes, les trompettes de la reine Olga reprennent leur place sur le devant de l'estrade et debout, le pavillon brusquement lancé vers le ciel, les joues gonflées, sonnent à travers le vacarme de la fanfare, déchaîné en une explosion finale, l'air de la retraite dont les notes prolongées se perdent, au loin, dans les bois.

DEUX LIVRES

L'Hymnaire du Printemps, par GEORGES RAMAEKERS et **Aventures**, par ÉDOUARD DUCOTÉ.

Si d'un côté, encore que, lecture faite de l'*Hymnaire du Printemps*, nous aimerions chicaner un peu son auteur au sujet de l'épigraphe qu'à son livre il a donnée et lui demander ce qu'il entend par « l'Art pour Dieu », formule qui, depuis quelque temps, rallie plusieurs jeunes hommes et leur est devenue le signe d'une conviction artistique, sans qu'aucun d'eux ait songé à nous dire si la simple qualité de catholique suffisait à justifier l'étiquette, chez un artiste, ou si une nécessité d'apostolat était requise pour assurer à la devise sa plénière application, nous ne saurions nous empêcher de reconnaître en lui un poète plein de promesses, où s'avèrent les plus heureux dons et qui, malgré quelques imperfections de forme et de langue, — malhabiletés que la franchise de son début excuse, — quelques erreurs de rythme, quelques faiblesses d'inspiration séduit, soit que pour des arbres, des eaux ou un paysage, en la première partie du recueil : l'Hymne de la Clarté, il s'émeuve et chante, soit que dans l'hymne suivante, d'Amour, il fasse vers la suzeraine de ses vers converger d'un geste adorant la tendresse éparse des choses et de son cœur, soit enfin qu'en l'Hymne de Foi, il trouve dans les spectacles de la nature des motifs d'exaltation sacrée, par une fraîcheur saine, une candeur aimable, un sens délicat des détails gracieux, une fougue généreuse, qui, réunis en certaines pièces, comme *Midi*, *Vers la Source* ou *Mois de Marie*, arrivent à donner une impression intense, lumineuse et forte, et justifient amplement, en même temps que les éloges, les sérieux et nobles espoirs qu'en cet écrivain de vingt ans l'on peut dès à présent fonder; d'autre part, pour M. Ducoté, jeune littérateur dont, en deux ou trois livres fort différents les uns des autres, la personnalité déjà s'ébaucha et qui, délaissant la fable, l'objet de ses récentes assiduités, se fraie aujourd'hui une route nouvelle, nous n'oserions, malgré sa phrase limpide et bien agencée, harmonieuse et classique, réitérer, à l'occasion d'*Aventures*, le présent recueil, les louanges que, plus haut, nous formulâmes et qui, dans l'occurrence, ne peuvent s'accorder avec l'exclusif et évident souci littéraire qui inspira ces proses, avec l'artificialité de ces fictions et de ces allégories un peu primitives et faciles, avec cette verve et cette virtuosité dont, sans cependant nous permettre de déclarer inutile son ouvrage, nous nous autoriserons pour reprocher à M. Ducoté de ne pas assez bien employer les facultés qu'une nature généreuse lui départit et de perdre en productions trop futiles une sève qui ne demanderait mieux que de s'épanouir en floraisons plus attendries et plus humaines; nous n'oserions,

disais-je, brûler un pareil encens parce que nous ne sommes pas de ceux que les seuls agréments du style ravissent et qui prisent davantage en une œuvre d'art la qualité du drap dont elle est revêtue que la chair même qu'elle anime, parce qu'enfin, aux spécieuses latries du style et de ses pompes, nous préférerons toujours la touchante simplicité d'un peu de vie qui palpite, — surprise et ingénue.

ESTHÉTIQUE DU CONTACT HUMAIN (1)

Les Villes et la Femme.

Il me vient tous les jours une plus grande joie d'être femme. J'ai tant de goûts et de tendances particulières, tant de sensations dont je me découvre la féminine spécialité! J'ai tant de bonheurs et de désirs que les hommes n'ont pas! Il y a des heures, après les orages, les chaleurs accablantes ou les froids intenses, quand le paysage que j'ai sous les yeux s'enveloppe de brumes et que le soleil en fait briller quelques détails isolés, animant un toit, une fenêtre luisante, une clairière dans la forêt et laissant tout le reste enseveli dans les vapeurs laiteuses d'un brouillard mouvant et doux qui sert d'écrin à ses reflets; il y a des heures où je sens que la nature est femme, qu'elle est avec moi, qu'elle et moi nous sommes une force et que, parmi les choses qu'elle prêche constamment, il en est plusieurs que la femme est seule à comprendre.

Peut-être que, depuis des temps, nous avons, par nos défauts et nos faiblesses seulement, tenté de traduire en influences humaines les voix féminines de la nature.

Et malgré tout, on nous écouta! Une partie de l'organisation du monde humain se féminisa. Par quel admirable mécanisme la faiblesse vint-elle, sans qu'on s'en aperçoive, sans faire appel aux ressources des puissances collectives, chez les animaux comme chez les hommes, dans la famille des satellites comme dans la tribu des esclaves, imposer ses désirs, ses volontés, le poids spécifique de son existence à toutes les forces, à tous les soleils, à toutes les mâles et dominantes énergies?

Je sais que déjà, à l'heure présente, et peut-être depuis de longs siècles, cela est commenté, sinon expliqué.

Mais je n'ai que le temps de passer en admirant, et de crier du fond de ma faiblesse tous les nouveaux désirs que l'époque où je suis met en moi, petite créature très paisiblement confiante en l'éternel et indestructible écho éveillé par les moindres voix.

Et mon cri, provoqué par tant de malaises, tant de fiévreuses et inconscientes résistances, je l'articule comme je peux, sachant bien qu'il ne traduit encore qu'une partie de mon immense désir; mon cri d'enfant, de femme, le cri de mon instinct est : « MORT AUX VILLES! »

Ah! je sais qu'elles sont la glorieuse et puissante réalisation, l'aboutissement inespéré de toute une civilisation qui rêva le rapprochement des hommes, l'union des forces semblables, la posbilité de l'échange rapide, et la souplesse presque féline du contact humain, la vaste pétrification de notre besoin de fraternité. Mais que ne sommes-nous déjà au temps où nous visiterons les villes comme nous visitons aujourd'hui les belles églises gothiques, les admirant parce que nous ne pouvons plus en construire de semblables; que ne sommes-nous au temps où nous comprendrons la folie de ces héroïques et douloureuses concentrations, et où Paris, Londres, Vienne ne seront plus que l'enveloppe curieuse d'un esprit mort, d'une conception étroite, la forme passagère d'un de nos plus nécessaires instincts!

Quand aurons-nous des ailes, — comme nous en eûmes pour nous réunir malgré les supplices de ces réunions, — quand aurons-nous des nageoires, des bottes de sept lieues, assez de chemins de fer et de « vicinaux », de ballons, de bateaux, de propulseurs électriques, de bicyclettes, d'ascenceurs pour nous fuir avec la même rapidité que nous mettons à nous réunir?

Les villes sont l'organisation figée de notre impérieux besoin d'échange. Elles sont les marchés où les âmes, comme les bourses et les esprits, vont donner et recevoir leur subsistance; mais elles sont la négation, la destruction des lentes croissances, de tout ce qui ne donne ni ne reçoit encore aucune vie des sociétés, de tout ce qui tient immédiatement sa force de la nature. Elles sont les tueuses de l'enfance, de toutes les enfances, des gestations de l'esprit comme de celles des corps, de tout ce qui grandit peu à peu, à petits jets invisibles, empruntant de la vigueur aux procédés calmes des plantes, dont on ne sent jamais l'effort. Tous les apprentissages, tous les enseignements y prennent des allures factices. Les patiences y sont douloureuses et il est impossible d'y rien approfondir.

Nous savons que ces amas de maisons succèdent à la fois aux huttes isolées et aux clairières où des instruments qu'on ne joue plus appelaient les hommes d'un clan aux assemblées réglant les questions générales; aux tentes et aux hameaux perdus, aussi bien qu'aux foires où, des pays voisins, chacun apportait son travail, ses richesses. Demeures familiales et marchés, elles ont tout confondu, foules et solitaires, les heures d'épanouissement, d'union, et les heures de reploiement sur soi-même, l'heure de tous et l'heure de chacun. Nous savons aussi obscurément que les villes ne devraient enchâsser qu'un côté de notre existence et qu'elles l'empoisonnent quand elles l'accaparent tout entière.

Mais ce que nous verrons toujours davantage c'est qu'elles sont les ennemies de la féminité et qu'elles le seront de plus en plus, fussent-elles régies par les femmes, ce que je ne souhaite ni pour les villes ni pour les femmes.

Quand les Américains, enthousiastes des idées, alors régnantes, de communauté familiale, voulurent, vers le milieu de ce siècle, réaliser cet idéal, ils fondèrent «Brook-farm», établissement resté aussi célèbre que les tentatives de Fourier. Nous savons ce qu'il en advint, et on nous a donné jadis beaucoup de détails sur cette vie très simple et laborieuse, sur cette ferme où vécurent, réunis, des hommes de grande valeur, — quelques-uns furent célèbres, — des femmes intelligentes et dévouées, des penseurs, des hommes d'action, des enfants, des étudiants et des professeurs.

D'aucuns ont cru que cette entreprise ne réussit pas parce qu'elle ne « faisait » pas assez d'argent.

Mais qui me fera croire que ces essais, presque religieux en leur gravité et leur sincérité, n'eussent pas trouvé, surtout en Amérique, tout l'appui financier qu'il leur fallait, s'ils n'avaient contenu en eux-mêmes la raison de leur instabilité?

Un témoin oculaire écrit : « Ce sont les mères de famille qui ont fait crouler « Brook-farm ». Cela leur faisait l'effet de la vie d'hôtel. Elles admettaient l'école en commun, mais à la chambre d'enfants commune elles avaient de graves objections. Les œufs peuvent être couvés à la machine, mais il paraît que la poule, pour

(1) Voir l'*Art moderne* du 2 mai dernier.

son compte, préférait la vieille méthode; une poule sans poussins n'était plus qu'une demi-poule. »

La solitude et l'intimité, nécessaires à l'homme fait, sont tout aussi nécessaires à l'enfant. L'homme, par un subterfuge de son imagination, peut supporter pendant une ou deux générations l'excès de communions et de communautés; mais aucun système, aucun enthousiasme, si religieux qu'il soit, ne peut cacher à la femme les effets immédiats de ces excès sur l'enfant, sur elle-même. A « Brook-farm » elle vit le monde en raccourci et comprit là, au bout de peu de temps, ce qu'elle arrive lentement à comprendre dans la vie ordinaire : c'est que la famille, « cette indispensable cellule première de toutes les collectivités », doit vivre d'une vie assez forte, assez personnelle, assez intime pour ne pas être écrasée par la société. Pour que la vie des sociétés la pénètre, circule à travers son étroite organisation sans la dissoudre, comme l'air pénètre les vivants sans leur nuire, il lui faut l'aide d'un réactif qui lui permette de résister au trop violent dissolvant des villes, il lui faut une plus grande possibilité d'isolement, de reploiement sur elle-même, le contact plus continu de la Nature.

Pour qu'entre l'homme et la femme, entre les enfants et les parents l'union soit réelle, il faut que leurs personnalités, ou mieux leurs essences, masculine, féminine, enfantine, *aient eu le temps* d'agir les unes sur les autres. Il faut que cet acide d'un autre âge, d'un autre sexe, morde l'être pour le rendre complet, humain.

Comment cela peut-il avoir lieu dans les villes où la femme est dépossédée de sa personnalité par le souci d'une perpétuelle concurrence qui, après l'avoir aidée à atteindre le niveau actuel des qualités de son sexe, lui donne ensuite toutes les tares de la banalisation?

Comment trouvera-t-elle la joie et la force d'être elle-même, si cette concurrence fait peser sur elle, sans répit, d'humiliantes et débilitantes incertitudes, si elle est exclusivement une valeur qui monte et qui descend comme les valeurs de bourse, d'après le plus ou moins de rareté de ses qualités? Si elle ne peut se réjouir d'avoir la valeur intrinsèque, vivante, d'un fragment nécessaire à telle ou telle unité humaine, d'être la femme qui complète tel homme, ou celle qui éleva tels enfants?

Est-elle la mère de ses enfants quand un travail trop prolongé, ou une vie trop éparpillée l'empêche de suivre et de protéger la formation équilibrée de ces petits estomacs, de ces goûts et dégoûts, de ces mobiles sensibilités, de ces consciences impressionnables?

Est-elle la femme de cet homme si elle ne lui représente toute la féminité? Comment donnera-t-elle ce qu'elle a de plus vivant, de plus vraiment féminin : la changeante et souple adaptation de son être à toutes les circonstances, à toutes les humeurs, à tous les âges, à toutes les conditions de la vie, si l'homme, au lieu de suivre l'existence d'une femme déroulant tout un arc-en-ciel de nuances de sensibilité ou de compréhension, ne peut que regarder de petits morceaux de la vie de beaucoup de femmes?

Si attrayant et révélateur est précisément le mode de succession de nos différentes dispositions!

Les villes, qui empêchent la femme d'être contemplée en sa réelle et mouvante beauté féminine, en son universelle tendance d'adaptation, en sa vertu de subtile métamorphose, les villes qui fragmentent la femme en n'en laissant apercevoir que des « moments », la forçant à mettre une intensité fiévreuse en ces minutes où elle est en scène, les villes nous détruisent, nous banalisent, nous agitent, nous à qui tout prêche le calme, nous font accorder une importance exagérée à l'une ou l'autre de nos attitudes, — celles que la foule comprend le plus vite. — Les villes figent certains de nos mérites en habitudes, en routines, nous ôtent notre naturel, nous font mentir à nous-mêmes, et leurs débauches de sociabilité nous obligent à être tout le temps correctes, parées ou bienveillantes et mesurées, quand notre grand charme serait d'apparaître belles après n'avoir eu que l'attrait de l'activité, douces après qu'une belle indignation nous eût secouées, et tour à tour diaboliquement lucides et perspicaces, interrogativement ignorantes, tendres, graves, abandonnées ou discrètes, malicieusement intimes ou sereinement sociables, selon l'heure, — selon l'heure et selon la bonne Nature!

Comment enfin inspirerons-nous à l'homme fatigué d'agir, de craindre, d'oser, et de manier des détails lourds d'éphéméréités et d'incertitudes, la sécurité de tout ce qui existe éternellement? Comment équilibrerons-nous les nécessaires agitations du travail par la bienfaisante sensation des choses immuables, des bonnes lois constantes, si les villes nous empêchent de « vivre » profondément notre fidélité, de prouver la belle et stable unité qui gît sous toutes les diversités des femmes et du monde?

Ah! que toutes les roues, que tous les ailerons emplumés, que l'eau, le feu, les nuages, la terre, traversés et remués par des forces électriques, nous aident à avoir chacun, à l'abri des villes-marchés, des villes-foires, des villes-couvents-casernes-harems-congrès-collectivités-fraternités, des nids où nous puissions chacun mieux jouir de la terre, mieux recevoir ses influences, où la nature puisse nous envelopper et nous refondre, nous « ahontir » de nos minuscules emportements, être complice de la féminisation des mortels.

Que la terre devienne un semis de demeures séparées — oh! bien séparées — par de la verdure, des arbres, des champs, des forces s'épanouissant lentement. Ouatons le contact humain. Mettons du foin frais entre les porcelaines de nos intimités; que nos foyers ne soient pas confondus!

Ecoutez, Messeigneurs, ce que les femmes croient entendre dire à la Nature :

« Je suis le perpétuel chimiste transformant à coups de siècles les choses en pensées, les pensées en choses, les forces en consciences, les consciences en forces. Tu veux être tout pensée, tout conscience, tu fais contre moi des syndicats de génie humain, — les villes, — tu t'ériges en règne séparé. Les autres règnes dont tu as été forcé de reconnaître la parenté avec le tien, tu les traites en cousins pauvres de province, oubliant qu'un même fluide vous anime et que ce fluide, pour rester vital en chacun de ses règnes, doit circuler, circuler toujours, sans arrêt ni barrière, que l'échange doit être continu. Vois, tu t'es confiné aux lieux où le génie humain a tenté de créer un sommeil nouveau, une nourriture, un rire, une famille, un amour, des associations exclusivement humains, artificiels pour le reste de mon empire. C'est ton droit et il se peut que tu inocules au monde entier tes artifices.

« Mais jusque là — car tu n'es encore qu'un apprenti — je te ferai bien sentir que si ta race est infiniment protéenne, capable d'adaptation et d'évolution, tout cela arrive avec une lenteur formidable, et que je broie toutes les vies à qui je n'ai pas donné moi-même la force de me braver. »

Et elle va, massacrant les faibles qui la méconnaissent.

O gentils sires, écoutez-les, écoutez-nous! Que nos désirs et nos

craintes vous fassent souvent, toujours plus souvent, quitter les villes jusqu'à ce que, au lieu des actuels foyers de confusion, notre globe soit couvert d'un réseau de robustes unités fédérées, que ce ne soient pas seulement les hommes, mais la nature entière qui nous enveloppe de ses révélatrices fraternités.

LES HÉROS D'HOMÈRE

Nous reproduisons, à titre de curiosité littéraire, une série de petits médaillons qui ont paru, sans nom d'auteur, dans une ancienne publication française, d'une grande rareté : *Le Défenseur* (1820?). Nous souhaitons que quelque ami des lettres recherche dans la collection du *Défenseur*, à la Bibliothèque nationale de Paris, si d'autres morceaux de ce recueil, révélant par leur belle allure littéraire la paternité de l'écrivain anonyme, ne mériteraient pas d'être également republiés.

ACHILLE

C'est à son héros qu'Homère a donné tout son génie. Les éléments du caractère d'Achille que la nature ou les traditions lui présentaient, étaient la colère, la force, la vengeance : s'il n'eut travaillé que sur ce fond, content d'étendre les proportions, de faire une colère effrénée, une force irrésistible, une vengeance insatiable, cet Achille serait une sorte de monstre que nos yeux seraient bientôt las d'admirer. Qu'il eût fait plus : qu'il eût jeté sur cette grande figure quelques traits d'un idéal plus pur, des élans de gloire, des atteintes de douleur, des transports d'amitié, elle ressemblerait trop encore aux caractères de ce temps, pleins de vices achevés et de vertus incomplètes. Mais non, le poète se sent éclairé de plus haut; des perfections nouvelles se découvrent. Cet homme qui marche indomptable dans sa force, sans savoir que sa force vient de Dieu, transporté de rage, a tiré le glaive; et tout à coup, reconnaissant Minerve, il s'écrie :

« Déesse, il est mieux de vous obéir. » Que lui fait cette captive enlevée, et la mort qui l'attend devant Troie! Ces âmes ordinaires ne le comprennent point : Ajax, au lieu d'une femme, lui en offre sept. Patrocle même demande s'il craint quelque oracle; et le divin Achille avec douceur les initie aux mystères de son âme sublime : elle n'habitera point là où le brave et le lâche sont en égal honneur. S'il n'est point de mortel qui haïsse comme lui, en aimant il se surpasse lui-même. Les souvenirs de son père remplissent ses yeux de larmes; il se transporte de cœur dans la patrie pour rendre à la vieillesse de Pélée les soins que son enfance reçut de lui; pour y jouir avec la femme, que son père lui choisira, du bonheur domestique tant regrettable.

Et sans doute il serait impossible de dire tout l'amour que ce héros sacrifiait à la gloire. A mesure que les Grecs en tombant satisfont à sa vengeance, nous sentons cette colère généreuse qui s'apaise. Il envoie Patrocle avec ses armes; combien les paroles dernières qu'il lui recommande accordent, avec grandeur, sa piété, sa tendresse et sa gloire! Mais il pleure sur l'ami qu'il aimait à l'égal de sa vie; et là commence une douleur immortelle, féconde en douleurs, immense comme l'âme qu'elle remplit. Une moitié de l'*Iliade* sera pleine d'Achille absent, l'autre de Patrocle expiré. Le plus beau des hommes, qui tout à l'heure se ravissant avec sa lyre, chantait le triomphe des braves, couvre maintenant sa tête de cendre et ne médite que la mort; héros malheureux, à qui la paix sera toujours inconnue; qui ne sortira du repos de sa colère que pour être en proie aux tourments; et que ces tourments sublimes précipiteront dans les rangs des hommes, affamés de lamentations! Le fleuve oppressé regorge de victimes; Hector expire, promis aux vautours, et tout Ilion le voit traîné devant ses murailles. Le vainqueur descend du char; couvert de poussière et de sang; et, sur le bûcher de son ami, égorge douze Troyens magnanimes. Nous maudissons sans doute cet Achille impitoyable, et son amitié barbare nous fait horreur. Mais quoi! sa douleur vit toujours et surpasse sa vengeance! Étranger au sommeil, nous le trouvons encore se roulant sur la terre qu'il arrose de larmes brûlantes ou errant dans sa mélancolie le long des rives de la mer! Priam baise à genoux ses mains homicides; Achille le relève, il compatit à ce roi, blanchi par l'âge; il pleure avec lui, et nous l'admirons. Sa douceur nous fait frémir lorsqu'au ressentiment de sa blessure il a peur de lui-même, et nous l'admirons encore. Quel est donc ce mortel inconcevable qui nous réconcilie avec ses crimes, ou plutôt ce poète dont le génie naturalise, au sein de notre politesse, les idées de son affreuse antiquité? Il a des mœurs féroces à peindre et il fait un caractère où les mauvaises passions éclatent comme des fureurs, mais où les bonnes, plus hautes, dominent encore; un caractère, dont les vices naissent, pour ainsi dire, de trop de vertu. N'est-ce point là une image sublime, sinon parfaite, de notre infirme nature qui contient au fond beaucoup de misères et qu'un peu de grandeur éblouit? Les siècles n'ont produit jamais une création poétique aussi forte; peut-être c'est qu'il a fallu peindre depuis non pas nos premiers sentiments, mais des sentiments infinis. L'âme s'est agrandie de toutes parts; l'histoire a eu des hommes plus hauts qu'Achille et la poésie n'a plus été la seule lumière du monde.

ULYSSE

Ulysse est le petit-fils d'Antolycus, qui excellait sur la terre dans l'art de la rapine et du parjure : il recueillit l'héritage de son aïeul, mais il est vrai de dire qu'il l'améliora. Ce héros n'a point pour toute vertu cette force de membres qui accabla le mendiant Irus; ces ruses misérables qui trompèrent Polyphème, et cette langue fabuleuse qui enchanta la cour d'Alcinoüs; il respire la prudence, et Minerve qui, ne lui laissant rien à faire, le délivre toujours, n'est sans doute autre chose que l'adresse de son esprit; mais le spectacle de l'homme adroit aux prises avec le malheur est une curiosité vaine : la terre ne voit plus comme une merveille la sagesse d'un roi qui passe un an dans les voluptés de Circé, d'où ses compagnons le retirent, qui s'endort sept ans dans la grotte où Calypso, quoique déesse, le rassasie de plaisirs : et quels plaisirs que ceux qui n'ont jamais un moment d'attente, ni une ombre de mystère, ni une parole d'amour! Enfin, impatient de retourner dans sa patrie, il arrive couvert de lambeaux qui, moins hideux, ne seraient pas moins touchants. Il supporte des outrages qui auraient plus d'amertume s'ils ne paraissaient pas ridicules; il ne s'en relève que par la force de son bras, et sur ses ennemis immolés savoure la vengeance, vertu antique qui achevait, pour ainsi dire, l'âme des héros.

(A suivre.)

NOTES DE MUSIQUE

Quelques dates prises dans la partition d'orchestre de ***Fervaal***, actuellement sous presse. Le prologue a été commencé à Chabret (Ardèche) en septembre 1889 et terminé à Valence (Drôme) en novembre 1893. Mais comme on le verra par les annotations sui-

vantes, Vincent d'Indy travaillait simultanément aux trois actes de son drame lyrique, achevés en trois ans, de juin 1892 à juillet 1895.

Voici, en effet, les mentions précises inscrites pour chacun d'eux de la main de l'auteur : PREMIER ACTE. Amsterdam, juin 1892. Les Faugs, août 1894. — DEUXIÈME ACTE. Les Faugs, 21 octobre 1892. Id., 14 novembre 1894. — TROISIÈME ACTE. Les Faugs, 30 octobre 1893. Vittel (Vosges), 6 juillet 1895.

Les Faugs, c'est, on le sait, le nom de l'habitation qu'a fait construire en Ardèche M. Vincent d'Indy et où il réside pendant l'été.

Voici, pour les musiciens, la composition exacte de l'orchestre, qui exige 109 exécutants :

BOIS. — 4 flûtes, 3 hautbois, 4 clarinettes (dont une clarinette basse jouant aussi la partie de clarinette contrebasse), 4 bassons, 4 saxophones (sur la scène).

CUIVRES. — 4 cors chromatiques en *fa*, 4 trompettes chromatiques en *ut*, 8 bugles et saxhorns (huit parties à jouer par quatre instrumentistes qui prendront tantôt le bugle, tantôt le saxhorn), 4 trombones ténors (à coulisses), 1 tuba, 1 cornet à bouquin en *ut*.

BATTERIE. — Une paire de timbales chromatiques, une grosse caisse (avec double mailloche), un triangle, une paire de cymbales, un gong, deux boucliers ou tams-tams.

Huit harpes.

QUATUOR. — 16 premiers violons, 16 seconds violons, 10 altos, 10 violoncelles, 8 contrebasses à cinq cordes (descendant jusqu'à l'*ut* en-dessous des lignes de la clef de *fa*).

En résumé :

Instruments à bouche et à anche	19
Instruments à embouchure	17
Batterie	5
Harpes	8
Instruments à archet	60
TOTAL	109

Cet orchestre, on le voit, a été quelque peu réduit pour les représentations données à la Monnaie. C'est ainsi qu'au lieu des huit harpes il n'y en eut, au maximum, que deux, et certains soirs il n'y en eut pas du tout. Les timbales chromatiques réclamées avec insistance par l'auteur et qui sont d'un usage général en Allemagne et en Hollande ne lui furent jamais données, etc.

Quant aux chœurs, M. d'Indy indique un minimum de 92 choristes ainsi divisés :

Sopranos	24
Contraltos	24
Ténors	20
Basses	24
TOTAL	92

Il est probable qu'à Munich et à Carlsruhe, où auront lieu les prochaines représentations de *Fervaal*, ces indications précises seront mieux respectées qu'elles ne le furent à Bruxelles.

EXPOSITION NATIONALE

On dirait vraiment que l'*Encyclopédie Larousse* a pris à cœur de compléter notre Exposition nationale! Plusieurs avaient, non sans raison, remarqué que seule, de toutes les formes d'art, la littérature n'y était point représentée. La plupart des écrivains belges furent donc réunis, semble-t-il, pour combler ce vide et montrer au public, en même temps qu'ils montreraient leur pays, ses villes, ses arts, son cœur.

Mauclair a dit les sentiments d'un Français devant nous, Picard l'Ame belge, Eekhoud Anvers et Bruxelles, Buysse les lettres flamandes, Verhaeren l'art flamand, Maus l'art moderne, Maubel la musique et le théâtre, Maeterlinck la mystique, Ruijters la Flandre, Mali la femme belge, Demolder les kermesses et les cortèges, Hogaert le folklore, Lemonnier enfin la Belgique tout entière.

Dans ce concert charmant, M. Mockel seul fait entendre une note discordante, jugeant petitement et à la légère Eekhoud, Elskamp et les nouveaux et accordant une importance grotesquement excessive aux moindres écrivailleurs wallons. Ah! combien de gaffes! A la vérité, on serait porté à croire que M. Mockel, depuis cinq ans, n'a plus lu un livre.

Et vraiment c'est chose regrettable, car sans lui l'accord entre tous ces poètes était parfait.

Ils ont dit leur pays avec une haute ferveur compréhensive. Ceux qui l'aiment comme eux seront assurément heureux de les lire.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Du Droit de reproduction des œuvres d'art.

En 1889, M. Bacquet, statuaire, a fait le buste du Dr Millot, médecin à Aix-en-Othe (Aube). Après la mort du docteur, Mlle Millot, sa sœur, a chargé MM. Jabœuf et Bezout, fondeurs à Paris, d'exécuter la reproduction en bronze du buste dont il s'agit, et elle a placé ce bronze sur la tombe du défunt.

M. Bacquet, prétendant que son œuvre avait été reproduite sans son autorisation, a assigné Mlle Millot et MM. Jabœuf et Bezout à fin de voir détruire le buste en bronze. Subsidiairement, il alléguait que le travail de MM. Jabœuf et Bezout était défectueux, et il demandait la nomination d'un expert.

« Attendu, en droit, a décidé le tribunal civil de la Seine, qu'il est de jurisprudence constante que la vente d'un objet d'art confère à l'acquéreur tous les droits et avantages qui y sont attachés, et que le droit de reproduction ne constitue pas une propriété distincte que l'auteur conserve, bien qu'il ait aliéné son œuvre sans réserves; qu'il en est ainsi *a fortiori* s'il s'agit d'un portrait ou d'un buste;

« Attendu, en fait, que Bacquet ne justifie pas que des réserves aient été faites par lui lors de la remise du buste au Dr Millot;

« Attendu, au surplus, qu'il est constant que la demoiselle Millot a fait faire le buste en bronze qui se trouve sur le monument du cimetière d'Aix-en-Othe avec l'autorisation de la commission administrative du musée de Troyes, auquel, de son vivant, le Dr Millot avait fait don de son buste;

« Attendu que Bacquet est donc mal venu à contester à la demoiselle Millot le droit de faire reproduire le buste du Dr Millot;

« Attendu, en ce qui touche le travail de Jabœuf et Bezout, qu'à raison des critiques formulées par Bacquet sur l'exécution de ce travail le tribunal n'a pas, quant à présent, les éléments nécessaires pour statuer sur la demande, et qu'il échet de recourir à une expertise;

« Par ces motifs;

« Avant faire droit, commet Duval seul expert, dispensé du serment, du consentement des parties, à l'effet d'examiner le modèle en plâtre et la reproduction en bronze du buste du Dr Millot; dire si cette reproduction est bien ou mal faite, si elle altère le caractère de l'œuvre de Bacquet et peut nuire à sa réputation artistique, lequel expert entendra les parties, etc. »

PETITE CHRONIQUE

Le jury de la Section des Beaux-Arts de l'Exposition internationale de Bruxelles est ainsi composé :

Membres titulaires :

Classe 1re. — Peinture. — MM. E. Carpentier, directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts de Liége; A. De Vriendt, directeur de l'Académie royale des Beaux-Arts d'Anvers; L. Frédéric, artiste peintre, à Bruxelles; E. Joors, artiste peintre, à Anvers; E. Leclercq, inspecteur des Beaux-Arts, à Bruxelles; K. Ooms, artiste peintre, à Anvers; J. Rosseels, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Termonde; L. Tytgadt, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Gand.

Classe 2. — Sculpture. — MM. J. Dillens, statuaire, à Bruxelles; C. Meunier, statuaire, à Louvain.

Classe 3. — Gravure. — M. G. Biot, membre de l'Académie royale de Belgique, à Anvers.

Classe 4. — Architecture. — MM. L. De La Censerie, architecte, à Bruges; H. Maquet, membre de l'Académie royale de Belgique, à Bruxelles.

Membres suppléants : MM. Th. Baron, directeur de l'Académie des Beaux-Arts de Namur; A. De Tombay, statuaire, à Bruxelles.

M. Albrecht De Vriendt remplira les fonctions de président du jury.

Les membres titulaires et suppléants du jury rempliront leurs fonctions à titre honorifique et gratuit.

L'école belge vient de remporter un éclatant succès à l'Exposition internationale des Beaux-Arts de Munich. Il a été attribué quatre médailles d'or aux artistes belges : 1re médaille d'or à M. Th. Verstraete, artiste peintre; 2es médailles d'or à MM. V. Gilsoul et Mayné, artistes peintres, et à M. Jean Hérain, statuaire.

Les artistes en sauront gré à M. Des Enfans, qui était délégué du gouvernement près de la Commission des récompenses. Indépendamment de ces résultats, M Des Enfans a réussi à faire acquérir, pour la tombola de l'Exposition, un tableau de Mlle Alice Ronner et de M. Fernand Delgouffre.

D'autres artistes, tels que Mlle Cécile Douard et MM. Joris et Van Damme-Sylva, ont, dès l'ouverture du Salon, trouvé acquéreur de leurs œuvres.

LA STATUE DE CHARLES ROGIER. — Charles Rogier, lorsqu'il rentrait dans l'intimité, au sortir des sévères débats parlementaires, excellait, paraît-il, en un répertoire d'imitations du plus haut comique : c'est ainsi que la statue de la place de la Liberté nous le montre à la fois avec l'importance burlesque et prétentieuse (exagérément, sans doute, mais ce qui est compréhensible, puisqu'il est saisi par l'artiste dans l'action d'une parodie) du professeur de diction, avec le jarret ineffablement tendu d'un maître de danse, l'imprévu d'un *Jack in the box* surgissant, et si la main gauche de la sculpture se crispe sur des feuillets, la contraction de ses reins et la contrainte cruelle de toute l'attitude qui dit : « Peste, j'arriverai trop tard ! » ou : « Malheur, il est occupé », dissipent aussitôt l'illusion que ces papiers seront intéressés à une autre que la plus sonore et naturelle des éloquences. L'artiste est parvenu, dans l'effigie nouvellement inaugurée, à synthétiser ces divers avatars de notre célèbre et, d'ailleurs, très noble compatriote et en l'affublant (détail d'authenticité douteuse, mais spirituelle trouvaille) d'une redingote en linoleum passé à l'huile d'olive, y ajoute une note irrésistiblement joyeuse. Cette synthèse est un tour de force qui excuse la conception un peu hardie sans toutefois manquer de saveur, de figurer un personnage non dans la gravité de ses fonctions sociales, mais parmi la bonne humeur familiale où l'homme découvre souvent des facettes inconnues et charmeuses de son intellectualité.

Et songer cependant que l'on nous condamne à perpétuité à de telles visions et que c'est ainsi que la Belgique glorifie le talent et les vertus de ses grands nationaux.

Mlle Consuelo Domenech, dont l'engagement était expiré à l'Opéra, vient, dit le *Gil Blas*, de signer un traité avec les directeurs du théâtre de la Monnaie de Bruxelles, où elle chantera l'hiver prochain *Hérodiade*, le *Prophète*, la *Favorite* et le *Trouvère*.

D'autre part, le *Figaro* annonce l'engagement à Bruxelles d'une autre artiste de l'Opéra, Mlle Thérèse Ganne, qui serait prêtée pendant un an à MM. Stoumon et Calabrési pour chanter *Lohengrin*, *Aïda*, *Faust* et les *Huguenots*.

Le jury, constitué par le Conseil communal de Louvain pour le monument Remy et composé de MM. Van der Stappen, de Lalaing et Janlet, vient de se prononcer. Il a accordé la première place à M. Braecke, à l'unanimité des voix.

Le monument sera élevé à Louvain, place du Marché-aux-Grains, à l'angle vers la rue de Tirlemont.

Le deuxième Salon de la Société des beaux-arts de Dinant s'ouvrira le 15 août.

Parmi les adhésions parvenues au comité, citons celles de Mlles Beernaert et Ronner, M. et Mme Wystman, MM. Binjé, Bartholomé, Delgouffre, Farasyn, Proost, Gilsoul, Verdussen, Steppe, Smits, Le Roy, Lamorinière, etc., etc.

Les journaux français publient cette note :

« On annonce que Mme Sarah Bernhardt se prépare à jouer *Hamlet*, en travesti, à Londres. Si cette tentative réussit, elle la renouvellera cet hiver à la Renaissance. Ce ne sera pas la première fois, d'ailleurs, que le personnage mélancolique du prince danois aura été représenté par une femme. Mme Judith s'y essaya jadis avec succès au théâtre de la Gaîté, en 1868. »

Comment se fait-il que l'on oublie les représentations de Mlle Leroux? Elle aussi fut un Hamlet admirable. Nous en rendions compte dans l'*Art moderne* du 13 octobre 1889 (p. 324).

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 32. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 8 AOUT 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LES DISTRIBUTIONS DES PRIX

Les journaux français, depuis une semaine, sont pleins d'articles sur les distributions des prix. On interviewe et on discute. Maurice Barrès a dit très justement que ces distributions disposaient les enfants à faire plus tard des bassesses pour une décoration. Lucien Descaves a écrit un réquisitoire, *Contre les prix*. On est assez d'accord pour trouver qu'ils sont inutiles, le cancre d'école s'en moquant autant qu'un crabe tapi dans le sable se fiche d'une étoile filante. On trouve même qu'ils éveillent la jalousie et la haine dans l'âme des petits.

Tout cela est vrai. D'autant plus qu'on voit souvent les prodiges de collège, les gloires de troisième latine, devenir dans la vie de parfaits médiocres, tandis que d'autres, endormis et obscurs dans les classes, prennent au sortir des pensionnats des essors inattendus. On habitue trop la jeunesse à travailler pour un « prix » dans les athénées et à bûcher pour « passer un examen » dans les universités. Certains élèves d'humanités ne s'adonnent à l'étude qu'en vue de cette petite célébrité de « premier de la classe » et n'aiment la science que pour cette satisfaction qui flatte déplorablement leur vanité. Si l'on supprimait les distributions de prix, ces jeunes phénomènes ne seraient sans doute plus aussi brillants, mais peut-être que leur caractère serait plus trempé.

Les partisans des couronnes de laurier et des bouquins rouges ou bleus, qu'on dore sur tranche après les avoir choisis parmi les plus avantageux « rossignols » de librairies, déclarent que les prix sont utiles pour stimuler le zèle des écoliers et leur faire aimer l'étude. Je crois, pour ma part, qu'il y aurait une manière nouvelle plus logique et plus simple d'attacher les jeunes esprits à la littérature et aux sciences : ce serait de supprimer totalement la façon d'enseigner actuelle, empirique et ennuyeuse, et d'imaginer un enseignement empreint de plus de vie et de plus de couleur.

Qui ne songe avec horreur à ses années de jeunesse, enfouies au fond de classes tristes, traînées sur des pupitres de bois puant à la fois l'encre et le plomb de l'encrier? C'était, durant sept heures du jour, un empoisonnement malsain, au milieu d'une forte ribambelle d'autres gamins, et le soir, à la rentrée, des devoirs à faire encore pendant deux heures et parfois

plus! Et cela recommençait, sans fin! On s'imaginait que l'instant de la délivrance ne sonnerait jamais! Des professeurs maussades ou indifférents, aussi fatigués, aussi malheureux que les élèves, venaient donner des cours, sans trop grand souci des fruits de leurs enseignements. On n'aimait qu'une chose : les vacances, souhaitées par tous comme la lumière du matin par les dormeurs en proie aux cauchemars.

Ce régime quasi cellulaire n'apprenait, au surplus, pas grand'chose et faisait voir la vie à travers l'âme des professeurs de grammaire. On peut, à un âge déterminé, s'assimiler en moins de trois ans ce qu'on met six et sept ans à digérer péniblement pendant la période des humanités. Encore, ce qu'on entend dans ce milieu terne, banal et somnolent ne se grave-t-il pas suffisamment dans la mémoire et s'efface-t-il vite, comme des photographies tirées sans suffisante lumière. Et, généralement, ne quitte-t-on pas l'école fatigué de Virgile, d'Horace, d'Homère, de Racine, de Fénelon, trop grammaticalement épelés durant de lourds après-midi d'été ou des jours d'hiver chauffés par un poêle de fonte exhalant le gaz de ses charbons? Personne n'explique aux jeunes gens le charme des livres, la poésie des grands écrivains, et ne leur fait pressentir la divinité enchanteresse du génie. C'est là une des sources de ce dégoût de la lecture qui fait de la Belgique, au point de vue des lettres, une mare d'assoupis.

Mais au lieu de faire enseigner les littératures par des gens sortis de l'école normale et pratiquant leur métier en employés qui vont chaque jour s'asseoir sur leurs ronds de cuir, astreints à la besogne nécessaire au gain de leur subsistance, que n'envoie-t-on aux élèves des écrivains, qui leur parleraient en poètes, leur transmettraient une des étincelles jaillies de leur âme, ouvriraient pour eux les voiles du Beau, les persuaderaient par leur propre foi et les enthousiasmeraient par leur ferveur? Quelques leçons, ainsi consacrées à Virgile ou à Homère, seraient, pour les jeunes esprits, inoubliables, et pourquoi ne seraient-elles pas données au bord d'une source, à l'ombre de grands arbres, où l'on entendrait, en même temps que les vers du poète qui la célèbre, bruire cette nature qu'il faut montrer et faire aimer? Pourquoi n'enseigne-t-on pas les éléments de l'astronomie par quelque belle nuit d'été, en se servant du ciel au lieu des cartes noires des atlas, et en montrant du doigt cet abîme plein d'inconnu et de lueurs, d'espaces et de soleils, qu'est l'Univers? Pourquoi n'enseigne-t-on pas la botanique en de fréquentes promenades à travers les bois et les champs, où les fleurs, surprises dans leur épanouissement, à leur naissance, à leur mort, diraient elles-mêmes, avec le professeur, leurs beautés et leurs secrets? Pourquoi ne pas étudier la zoologie dans des jardins zoologiques, à des tables d'amphithéâtres, ou bien au cours d'excursions où l'on chercherait à découvrir la vie des êtres libres qui peuplent les airs et la terre? La géographie s'apprendrait à merveille dans des musées coloniaux, à des expositions, et l'on aurait soin, au lieu de faire retenir aux élèves, imbécilement, des noms de villes et de rivières, de leur montrer les causes de la configuration du sol du monde et de leur parler un peu de cette philosophie de la boule terrestre, dont l'esprit plane, comme un grand aigle de lumière, au-dessus des pays, des fleuves et des mers.

L'histoire, — pourquoi ne pas la ressusciter dans les musées de peinture, d'archéologie, d'architecture, dans les vieux beffrois, les cathédrales, les hôtels de ville, partout où sa voix pourrait parler avec celle du maître? En un mot, pourquoi ne pas donner de la vie et de la couleur à l'enseignement au lieu d'en faire une chose morte et neutre? Que n'essaye-t-on de charmer au lieu de forcer? Que ne parle-t-on aux yeux? Les choses vues se retiennent bien mieux que celles entendues ou lues! Les abstractions ne laissent que des traces vagues dans l'esprit des enfants. Les religions, par leur enseignement et leur culte et en s'adressant au peuple, qui a aussi une âme simple et vierge, n'ont-elles pas toujours symbolisé leurs rites en temples et en statues, qui frappaient davantage les imaginations, et n'ont-elles pas, par la musique, les parfums, la peinture, tenté de captiver leurs fidèles? Que toute l'éducation soit poussée de façon analogue. L'enfant, enchanté, ne souffrira plus de la lourde chape de plomb qui écrase les années où l'on doit croître et s'épanouir suivant la nature, il se sentira une dignité plus grande, sa franchise sera plus ouverte — et il ne sera plus question du tout de distributions de prix devenues inutiles, car l'étude se fera aimer pour elle-même! Mais avant d'en arriver là, il est une chose à supprimer tout de suite, ce sont les « pensums » et les « retenues ». Je bondis de rage quand je songe qu'un idiot de « surveillant » peut infliger mille vers d'Homère à copier à un jeune garçon pour une espièglerie, le dégoûtant ainsi de l'ancêtre sublime des poètes, et se servant lui-même du grand chantre grec pour faire régner le silence de la stupidité dans sa salle d'études. Il est cruel aussi que, pour un rire, un enfant soit privé (et souvent injustement, le rire étant chose irrésistible chez la jeunesse) des libertés de son dimanche. Certes on fomente, avec ce système, quelques âmes de révoltés, ce qui est salutaire, mais on forme aussi ce tas de déprimés, d'uniformes et de ternes qui composent la haute majorité de la bourgeoisie et qui banalisent le monde, ne pensant jamais qu'avec la cervelle de leurs pions.

EUGÈNE DEMOLDER

QUELQUES TRAITS DE CARLYLE

par EMERSON

Thomas Carlyle parle beaucoup : ses conversations sont aussi extraordinaires que ses écrits, peut-être même davantage.

Il n'est pas écrivain avant tout, comme la plupart de ceux que je connais, mais un solide Écossais, pareil à celui que vous trouveriez dans toutes les forges ou les selleries, et il n'est qu'accidentellement, et par un étonnant concours de circonstances, l'admirable homme d'art et d'étude qu'il est.

Comme beaucoup de tempéraments forts et brutaux, il a une tendance religieuse assez prononcée; cette tendance, comme beaucoup de ses autres qualités, est additionnée d'une certaine virulence, marchant de pair dans ce cas-ci avec le désir impatient de secouer christianisme, judaïsme et tous les revêtements connus de la bonne vieille histoire du passé. On le dirait toujours occupé à méditer la façon dont on pourrait amener l'explosion du monde de choses qui le tourmente.

Il contredit volontiers, et les apporteurs de principes s'exposent à être bombardés par lui de sarcasmes déconcertants. Non pas qu'il se préoccupe fort d'un dogme ou d'un autre, mais il aime la personnalité — ou mieux cette excellente chose que notre langue apauvrie ne nous permet pas de traduire à notre guise : « genuineness », source de toute force ; — et ce qu'il harcèle en ses interlocuteurs, ce sont ces opinions acquises, empruntées, volées, partagées par ceux qui n'en ont pas eux-mêmes.

Si un homme d'étude se mêle à une bande de bûcherons ou de mineurs ils reconnaîtront très vite tous ses défauts de caractère. Rien ne les satisfera que ce qui est réel et sain. De même cet homme est comme un marteau écrasant la médiocrité et la prétention. Il découvre immédiatement toutes les faiblesses, et les montre. Il a un tempérament vif, agressif et il est difficile de l'impressionner. L'homme littéraire, l'homme du jour, l'homme politique, gonflés de la joie de leurs triomphes, viennent voir cet homme dont ils ont applaudi l'esprit et l'humour, sûrs d'être bienvenus, désireux de l'entendre; mais sa présence les désarçonne. Ses vitupérations fermes, victorieuses, ironiques les glacent et les rendent hésitants. Sa parole vous fait souvent penser à ce qu'on disait de Johnson : « Si son pistolet faisait long feu, il vous assommerait avec la crosse. »

Ceux qui ne font qu'adopter ses idées, sans en avoir à eux, l'ennuient comme pourraient ennuyer des courtisans, des êtres dépendants; il découvre en un instant si vous soutenez une cause pour laquelle vous êtes né, dont vous êtes le défenseur organique, ou non. Si vous êtes le champion naturel de n'importe quoi, le passionné, l'amoureux qui peut vivre et mourir pour les choses dont il parle, et qui ne se préoccupe de l'approbation de personne, pas même de la sienne, celui-là, il le respectera; naturellement, plus noble est votre pensée ou votre volonté, mieux cela vaudra à ses yeux. Il déteste les jongleurs littéraires; et si Guisot, après avoir été le jouet ou l'instrument de Louis-Philippe pendant de longues années, se met à écrire des essais sur le caractère de Washington, sur « le Beau » ou sur « la Philosophie de l'histoire », il pense que ces choses ont peu de valeur.

Il a grand respect pour les réalités, pour tous les traits qui jaillissent de la nature intrinsèque de celui qui agit. Son humeur le porterait à une idolâtrie de la force. Une forte nature a pour lui un grand charme, avant même qu'il sache si cette force est « divine ou diabolique ». Il professe et prêche, à coups de canon, pourrait-on dire, que toute noble nature est divine et que si elle contient des passions sauvages, elle possède aussi les freins et les hautes impulsions qui, si effrénée qu'elle soit, lui feront garder son propre orbite et la feront revenir de loin.

La sévérité de son sentiment moral aiguise toutes ses satires. Son adoration — le mot n'est pas trop fort — pour tout ce qui est enthousiasme, endurance, amour ou toute autre marque d'une bonne nature, n'a d'égale que l'ironie — suscitant des tempêtes de rire — avec laquelle il retrousse les plumes des prétentieux et montre toutes les hypocrisies et leur ridicule.

Il n'y a rien de plus profond en lui que cet humour toujours éveillé, cette attention intense et optimiste avec laquelle il regarde toute la création. Il sent que la perfection de la santé est la gaieté, et ne pourra pas prendre un air grave, même en face d'une tragédie ou d'un long ennui.

L'épine dorsale, pour ainsi parler, de son génie est son sens moral, sa perception de l'importance unique de la vérité et de la justice; mais j'entends de la justice et de la sincérité de caractère, non de celles des crédos et des codes. Vu la décadence actuelle des religions, Carlyle trouve que le seul acte liturgique qu'on puisse accomplir pour satisfaire sa conscience, c'est de se bien laver.

Il pense que la seule question qui puisse intéresser les vrais hommes, à l'heure actuelle, bien au-dessus de l'art, de la poésie et de toute la beauté des formes, c'est la beauté des problèmes sociaux, l'élégance possible de leur solution.

Il a défendu les hommes d'étude sans demander à aucun d'eux comment il fallait les défendre. Haut placé dans la société mondaine, il s'est fait le défenseur du peuple, enseignant avec colère aux nobles leurs péremptoires obligations. Ses erreurs d'opinion ne sont rien en comparaison de cette belle intrépidité, à mes yeux. Son aplomb ne peut être imité; il provient de la profonde et saine sensibilité qui le fait toujours envisager le cœur, le point central de la chose discutée.

Il n'eut jamais peur d'aucun homme et sa joie est de les combattre face à face.

BELLE ANNÉE

A-t-on souvent parlé des *belles années?* J'entends assez souvent dire que l'année fut bonne — ou mauvaise. Mais dans quel almanach rétrospectif parle-t-on des années laides et de celles qui furent éclatantes de beauté? Je ne sais ce que sera la saison actuelle au point de vue de la subsistance des mortels et de leur nourriture; mais je me sens obligée de crier que dans le coin où je suis pour le moment, — tout près de la frontière, en vue de la forêt d'Hertogenwald, à trois lieues du point le plus élevé de la Belgique, dans ce petit Limbourg qui se crut si important jadis, quand ses bastions, ses ponts-levis, ses contreforts et ses remparts affrontaient les quatre points cardinaux, — il règne « une belle année ».

Les paysans eux-mêmes trouvent que rarement il y eut autant de fleurs, autant de vie. Les talus, maigrement garnis, les années ordinaires, de notre petite flore timide, sont envahis de larges groupes, d'immenses familles de fleurs. Les plantes grimpantes atteignent des hauteurs inattendues, les haies sont pavoisées de

fleurs à tiges plus élancées, plus épaisses, dans les prairies, innombrables, sont les touffes de même couleur. La pluie et le soleil, alternant avec une étonnante discrétion, qui n'est pas dans leurs habitudes, ont fait lever tous les grains d'une même bouffée de semences. Les petits sentiers qui traversent les prairies sont tapissés d'une herbe drue, au lieu d'être gris comme toujours. L'air est rempli de parfums plus forts et plus sauvages, les brumes très légères ne quittent presque pas l'horizon et adoucissent tous les contours de nos petites montagnes, si faciles à confondre avec les nuages; les couchers de soleil, les heures qui précèdent les orages, les petites mares de couleur foncée qui réfléchissent les branches de chèvrefeuille, l'éclat de la verdure aux premiers plans; tout cela et bien d'autres choses encore font qu'en ce petit espace de quelques lieues on peut croire à un des plus intenses moments de vie qui se soient révélés depuis de longues périodes.

Dites, vous autres, gens des provinces claires et lumineuses, ou sablonneuses, ou maritimes, fait-il aussi exceptionnellement beau chez vous?

Alors nous pourrions écrire quelque part que la Belgique, que toute notre région tempérée, peut-être, traverse une *belle* année, une heure de force et de joie, d'abandon épanoui qui devrait faire date dans l'histoire, si l'histoire était ce qu'elle devrait être pour nous aider à être heureux; si au lieu d'être « le bruit de ce qui tombe sur la route du genre humain », elle était l'écho de toutes les croissances puissantes.

Les botanistes et les peintres en un chapitre spécial parleront du nombre et du vol étonnamment élevé des mouches de lumière, — peut-être aussi des affirmations vitales, gênantes pour la race humaine, d'une foule d'insectes de tout acabit, — de la couleur si constamment captivante, jamais sèche, des paysages, des quelques conditions particulières de l'atmosphère, influencée elle-même par la vie exubérante des plantes étonnées d'être si victorieuses et de tant masquer les grands espaces de rocher dont la réverbération chaude les desséchait l'an passé.

Je sais que ces choses et toutes leurs conséquences, et toutes leurs influences, et bien d'autres observations sont consignées en quelques annales soigneusement scientifiques. Mais pour les bonnes gens qui, comme moi, surtout par ces jours de soleil, ne regardent guère les livres, je voudrais chanter une petite chanson qui s'entende sans qu'on fasse d'effort pour la saisir; j'aimerais savoir si d'eux-mêmes, à l'œil nu, ils n'ont pas déjà découvert dans les bois où ils s'enfoncent, dans les haies de chèvrefeuille où ils enfouissent leur nez, dans l'aspect doux ou dramatique, coloré toujours, des ciels, dans les yeux et dans l'éclat inusité du poil luisant des bêtes des champs, qu'il fait beau, très beau, spécialement beau cette année, cet été de mil huit cent quatre-vingt-dix-sept.

LES HÉROS D'HOMÈRE [1]

PÉLÉE, NESTOR, ULYSSE, DIOMÈDE, AJAX, ETC.

La grandeur du héros se communique autour de lui. On entend avec joie parler ce vieux Pélée qui, s'il apprend que les Grecs fuient devant Hector, lèvera les mains aux dieux pour que son âme descende dans les enfers. On aime Patrocle, guerrier sensible qui meurt en sauvant le peuple et dont tant de larmes honorent la bravoure et la douceur. Cette beauté morale se dégrade dans les autres personnages. Nestor la respire encore; il a vu passer deux générations; il règne sur la troisième, plein de l'expérience des anciens jours : tous les honneurs couronnent sa tête blanche. L'éloquence, la sagesse, la piété le consacrent, pour ainsi dire, sur la terre, comme si le poète eut pressenti que l'homme de bien, en avançant dans la vie, monte vers la divinité. Ulysse possède tous les talents des hommes, mais il n'a point reçu les dons du ciel. Son courage délibère et, dans le péril, décide la fuite : son éloquence, plus adroite que forte, peint l'homme des stratagèmes, des heureuses précautions; et les peuples grossiers estiment tant la ruse! Ce n'est pas tout; l'âme d'Ulysse possède cette prudence au-dessus de laquelle les Grecs de ce temps ne connaissaient rien. Diomède, à qui Pallas défend d'avoir peur, se précipite sur les hommes, sur les dieux, et sa vanité les insulte : le courage l'anime, la générosité n'est point étrangère à son cœur. A la rencontre d'un ennemi, il plonge sa lance dans la terre et lui présente la main : c'est Glaucus; hôtes par leurs aïeux, ils échangent leurs armes et leur foi. Ces belles mœurs si poétiques sont rares dans les anciens chants; le poète lui-même s'en étonne : il croit que Jupiter à ravi les sens à Glaucus, qui donne au fils de Tydée des armes d'or pour des armes d'airain. Peut-être voulait-il compatir à la faiblesse de l'antiquité incapable de comprendre la force de la vertu. Ajax, qu'aucun dieu n'assiste jamais, a toute sa force dans ses bras, et cette force est toute son âme. Énorme, farouche, il semble appartenir moins à la société humaine qu'au désert; et le bon Homère a raison de le comparer à l'âne qui pénètre en un champ d'épis superbes, malgré les bâtons que des enfants brisent sur lui. Pourtant ce fou de Salamine connaît la crainte une fois : dans des ténèbres profondes, il demanda à Jupiter, avec des larmes, de périr du moins à la lumière du ciel; et voilà comment Homère sait partout être sublime!

Ces caractères et d'autres encore nous plaisent par leur constante énergie, leur variété inépuisable : mais une nature basse en fait le fond; et après que son génie les a élevés, ils retombent d'eux-mêmes. Leur force, féroce lorsqu'elle est sûre de vaincre, écoute la fuite dans le malheur. On leur dit que la honte est un mal, mais la mort, s'imaginent-ils, est bien pire. Aussi le plus brave ne répondra point de l'être tous les jours; ils attendent l'inspiration, et le dieu favorable qui les inspire le mieux est le bonheur. Leur faiblesse alors devient orgueil; l'orgueil, cruauté : sur le corps d'un ennemi expirant, ils se font eux-mêmes les hérauts de leur triomphe; ils lui parlent de sa femme qui se déchirera les joues, des oiseaux qui le dévoreront. L'affreuse moquerie habitera même leurs lèvres; le traînant par les pieds à travers d'autres victimes, ils l'appelleront à un glorieux hyménée; la foule des Grecs contemplera la beauté ravissante d'un héros couché sans vie sur la terre; et chacun, lui faisant une blessure nouvelle, le trouvera plus doux à manier qu'au temps où il jetait la flamme sur leurs poupes.

HECTOR

Au sein de la mollesse d'Ilion, Hector a conservé son courage qui lui valut le surnom d'homicide : qu'il soit tel pour une multitude barbare; nous, appelons-le le bouclier de la ville, le dieu tutélaire des femmes et des tendres enfants. Le seul bon augure pour lui est de combattre pour la patrie : sa gloire est d'autant plus belle qu'il a horreur du crime de Pâris, qu'il en souhaiterait

(1) Suite et fin. Voir notre dernier numéro.

l'expiation; mais il se dévoue pour les siens. Son humanité adresse à un ennemi de douces paroles; sa piété lui mérite l'amour des immortels. La vie n'a point de liens qui retiennent ce guerrier généreux; il est prêt de sourire à la mort, si on lui promet les honneurs de la sépulture. Mais dans une insigne victoire, superbe et presque cruel, il s'enivre de sa force et brave cette force plus grande qui bientôt le saisira; il méprise les conseils salutaires, et courant à sa perte, entraîne avec lui tout Ilion.

Quand le malheur vient l'éclairer, des faiblesses inconnues s'éveillent dans son cœur : enfin elles périssent; les pensées de gloire sont ses dernières pensées : et de même que Patrocle expirant lui avait prédit sa mort, il expire prédisant la mort d'Achille. Ainsi le poète ajoute l'avenir aux facultés trop courtes de l'homme; il en jette les oracles dans les âmes les meilleurs, au moment où elles se dépouillent de la vie.

ANDROMAQUE

Andromaque, qui vient avec son enfant, comme sur une colonne s'appuie sur Hector : c'est la femme antique née pour la douleur. Elle pleure encore son père et ses frères qu'Achille lui a ravis. Alors qu'elle reçoit son fils des mains d'un époux qui lui dit adieu, elle nous enchante souriant dans ses larmes : délaissée, elle pleure Hector vivant. Il a péri, et ses yeux ne retrouvent la lumière qu'ils avaient perdue que pour pleurer toujours. Cet âge de fer réservait à la femme une destinée toute malheureuse : vierge elle habitait dans le haut de la maison une retraite profonde qui, l'ôtant de la vue des hommes, la préservait à peine de leurs brutalités. Comment la pudeur naissante, que le monde ne connaissait pas, aurait-elle su en public se garder elle-même? Épouse, elle servait aux plaisirs d'un maître, lequel, associant à son gré d'autres femmes à son épouse et leurs enfants aux siens, accueillait en ses larges foyers toute sorte de vices, qui, pour comble de honte, y habitaient en paix. Veuve, le mépris et la misère l'amenaient à la servitude, si elle n'aimait pas mieux la mort. La faiblesse de cette créature excellente était son crime sous l'empire de la force : tout amour, elle vivait en ce monde plein de férocité. Aussi la beauté du caractère de la femme ne pouvait reluire que dans le malheur, et le comble du malheur devenait presque l'accomplissement de sa nature.

HÉLÈNE

Voyez la plus belle entre les filles des hommes, Hélène, rare sur la scène de l'*Iliade*, et merveilleuse comme ces figures qui ont quelquefois traversé le monde, et à qui l'on eût dit volontiers : Êtes-vous de la terre, ou du ciel? D'autres pleureront un époux, un père; Hélène, plus misérable, se pleure elle-même. L'odieuse Vénus la traîne gémissante à son joug; timide, mais au désespoir, elle insulte la déesse, repousse les criminelles amours du Troyen, et honteuse aux souvenirs charmants de la famille et de la patrie, elle maudit sans cesse le jour où sa mère l'enfanta. Alors on n'en savait pas autant sur la vertu, que cette coupable en savait. Lacédémone la regrette, Troie l'excuse, Priam l'appelle sa fille bien-aimée, le grand Hector l'estime, toujours doux envers elle; mais si le monde lui pardonne, elle ne sait point se pardonner : la vie n'a que des opprobres pour son âme, et l'avenir lui montre les hommes dont elle sera la fable à jamais. Quand les vieillards nous la montraient dans leur ravissement, qu'Hélène nous a paru belle! Ne l'est-elle pas davantage, maintenant qu'elle brille de la beauté de l'âme, dont l'autre est une réflexion? Vous savez la ceinture qui charma le père des dieux, où étaient la volupté, le désir, le parler amoureux et l'enivrante flatterie, délices douces mais fugitives : Jupiter ne dormit qu'un moment; Hélène a une ceinture aussi, et des trésors du cœur sont là, le tendre amour, le repentir touchant, les secrètes larmes et la honte mystérieuse, vrais enchantements qui durent toujours.

BIBLIOGRAPHIE

Aux amateurs du pittoresque, à ceux qui cherchent des jouissances esthétiques dans la Nature. — A la librairie Ch. Peeters, rue de Namur, 20, à Louvain, vient de paraître : *Louvain pittoresque*, par Franz Nève. XX promenades à Louvain, Tervueren et leurs environs au point de vue pittoresque, historique et archéologique. Ouvrage relié de 300 pages (70 gravures, 2 plans). Préface de Mgr Cartuyvels.

I

Louvain — I. Boulevard de Louvain. — II. Ville basse. — III. Ville haute.

II

Aperçu. — IV. Héverlé, Eaux-Douces, Steenberg. — V. Église d'Héverlé, la Chasse et la Cantine. — VI. Héverlé, Eegenhoven, Terbank. — VII. Corbeek-Dyle, Sainte-Vérone, Berthem. — VIII. Leefdael, Neeryssche, Rhode-Sainte-Agathe. — IX. L'abbaye du Parc. — X. Forêt de Meerdael, Nethen, Weert-Saint-Georges. — XI. Tourinnes-la-Grosse, Bierbeek. — XII. Kessel-Loo, Pellenberg, Corbeek-Loo. — XIII. Blauwput, Vlierbeek, Holsbeek. — XIV. Schubbeek, Rhode-Saint-Pierre, Wesemael. — XV. Rotselaer, Wespelaer. — XVI. Hérent, Winxele. — XVII. Cortenberg, Everberg, Meerbeek.

III

XVIII. Église de Tervueren, le Parc, Palais colonial. — XIX. Overyssche, Huldenberg, Duysbourg, Vossem. — XX. Notre-Dame-au-Bois, Ravenstein, Auderghem-Sterrebeek.

***

Le *Kunsthandbuch für Deutschland*, édité par l'administration générale des Musées royaux et élaboré par le bibliothécaire, M. le Dr F. Laban, vient de paraître chez W. Spemann. Tandis que les dernières éditions embrassèrent aussi l'Autriche et la Suisse, nous voyons dans la cinquième édition que ces pays manquent, parce que l'Autriche s'est procuré un manuel particulier. Malgré cela le manuel d'art pour l'Allemagne est devenu plus étendu en comparaison avec l'œuvre d'autrefois.

Un mérite extraordinaire du livre est son état complet, qui jusqu'ici n'a pas été atteint en ce qui concerne la qualité des informations précises. M. le Dr Laban a attaché beaucoup de valeur au fondamental et au digne d'être connu; en outre, nous y trouvons pour la première fois des nouvelles sur les collections privées. Administrations d'art des plus grands États, instituts d'empire, inventaires des monuments d'art, collections privées, paroissiales, de l'État et des villes, bibliothèques remarquables, universités, écoles polytechniques, académies des beaux-arts, écoles d'art et d'art industriel, ont été trouvés dignes de réception. Un grand nombre de sociétés scientifiques, artistiques et techniques s'y joint. La disposition absolument claire, ainsi que les indications littéraires, facilite l'usage. En somme, c'est un livre tout à fait indispensable.

***

Sommaire de la *Revue blanche* du 1er août : Jean Roanne, *Les Jolies Bêtes* (1re partie). — Friedrich Nietzsche, *Nietzsche contre Wagner*. — Gustave Guiches, *Snob* (fin). — Richard Wagner, *Lettres inédites*. — Charles-Henry Hirsch, *Fragments d'Ariane*. — Léon Blum, *Les Livres*. — Victor Barrucand. *Les Lettres italiennes*. — Gustave Kahn, *Les Poètes*. — Alfred Athys, *Éléonora Duse à la Renaissance*. — Coolus, *Notes dramatiques*.

Le numéro, 1 franc; 20 francs (France) et 25 francs (étranger) par an. 1, rue Laffite, Paris.

La *Revue blanche* fait coïncider avec les fêtes wagnériennes de Bayreuth la publication des lettres de Wagner à l'impresario Angelo Neumann. Elles contiennent, à l'adresse de la France, quelques aménités, — ceci, par exemple, daté de Palerme, 1882 : « Vous êtes trop jeune pour bien comprendre ce que sont mes relations avec ce centre arrogant de culture qu'est Paris; pour ma part, j'en suis dégoûté, rien que d'y penser. »

La même revue publie, en outre, un opuscule de Nietzsche, *Nietzsche contre Wagner*, où l'Allemagne n'est pas mieux traitée : « L'Allemagne, le plat pays de l'Europe », écrit Friedrich Nietzsche; et ceci encore : « Triple alliance! Un peuple intelligent ne fait jamais avec l'Empire qu'une mésalliance. » Au surplus, le seul énoncé des chapitres indique assez l'intérêt de cette œuvre, la dernière qu'ait écrite le philosophe allemand : *Où j'admire*. — *Où je fais des critiques*. — *Wagner considéré comme un danger*. — *Une musique sans avenir*. — *Nous autres antipodes*. — *Wagner, apôtre de la chasteté*. — *Comment je me détachai de Wagner*.

Memento des Expositions

LANGRES. — *Société artistique de la Haute-Marne*. 12 août au 11 septembre 1897. Délais d'envoi : épuisés. Renseignements : *M. Wilhélem, président, au Collège de Langres (France)*.

MUNICH. — *Société des Artistes de Munich*, de concert avec la *Sécession*. 1er au 31 octobre 1898. Renseignements : *M. Kunz-Meyer, premier secrétaire, Munich*.

NANCY. — *Société lorraine des Amis des Arts*. 17 octobre-28 novembre. Gratuité de transport en France pour les artistes invités. Délais d'envois : notices, 20 septembre; œuvres, 30 septembre. Dépôt à Paris du 10 au 23 septembre, chez M. Pottier, rue Gaillon, 14. Renseignements : *M. Adam, président, rue Victor Hugo, 27, Nancy*.

ROUBAIX. — XIVe exposition des Beaux-Arts de la Société artistique de Roubaix-Tourcoing. 18 septembre. Délai : 25 août. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. A. Prouvost-Bénat, secrétaire*.

ROUEN. — Exposition municipale des Beaux-Arts. 1er octobre-30 novembre. Envois : 24 août. Dépôt du 10 au 20 août, à Paris, chez MM. Guinchard et Fourniret, rue Damrémont, 30 et 32. Renseignements : *M. Laurent, maire de Rouen*.

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897; œuvres, 1er-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1er juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin*.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« Le Courrier de Lyon. »

M. Jogand, dit Marc Mario, dit aussi Maxime Valoris, est l'auteur d'un roman intitulé : *La Bréban*. Il a cédé à M. Sanlaville, éditeur, remplacé aujourd'hui par MM. Bruller et Politzer, le droit d'imprimer ce roman et de l'exploiter sous la forme de livraisons illustrées. Puis, sous le pseudonyme de Valoris, il a fait un roman intitulé *Le Courrier de Lyon*, dont il a cédé l'exploitation à MM. Rouff et Cie, éditeurs. Le sujet des deux romans était le même : l'affaire du courrier de Lyon; c'est ce qui a donné lieu aux réclamations soumises au tribunal de la Seine. L'auteur prétendait que MM. Bruller et Politzer avaient eu le tort d'ajouter au titre de *La Bréban* le sous-titre « ou le Courrier de Lyon », ce qui nuisait à la vente de son second roman. Les premiers éditeurs soutenaient qu'en lançant dans le public un roman analogue à celui dont l'exploitation leur avait été cédée, l'auteur leur causait préjudice. Enfin, les seconds éditeurs se plaignaient à leur tour de la situation que leur créaient les difficultés existant entre l'auteur et ses premiers éditeurs.

Sur la demande principale de Jogand tendant à la suppression du sous-titre, le jugement prononcé le 25 juin dernier donne raison aux éditeurs. Ceux-ci avaient le droit, aux termes du traité qu'ils ont passé avec l'auteur, de modifier à leur gré le titre de l'ouvrage, et ils donnent dans un avant-propos les motifs qui les ont déterminés à adopter définitivement celui sous lequel ils l'ont fait paraître : *La Bréban ou le Courrier de Lyon*.

Sur la demande reconventionnelle des éditeurs, le tribunal décide que MM. Bruller et Politzer sont fondés à s'opposer à la publication, sous un titre presque identique à celui dont ils sont autorisés à faire emploi, du roman édité par Rouff et Cie et portant sur sa couverture des illustrations qui viennent encore ajouter à la confusion. En vain Jogand prétend que ce titre étant tombé dans le domaine public, il lui était loisible d'en faire usage en prenant un nouveau pseudonyme. Un tiers pourrait incontestablement user de ce droit mais, de sa part, le fait de déguiser sa personnalité ne peut le soustraire à l'obligation qu'il a contractée manifestement. Il violerait ses engagements en faisant concurrence à Bruller et Politzer en même temps qu'à lui-même.

Bref, Bruller et Politzer sont tenus de respecter le titre choisi : *La Bréban ou le Courrier de Lyon*, et de ne mettre en vente que sous ce titre complet les livraisons qu'ils ont indûment offerts sous le titre : *Le Courrier de Lyon*. Rouff et Cie sont également tenus de supprimer de l'ouvrage en cours de publication sous la signature de Maxime Valoris le titre *Le Courrier de Lyon*.

Les dépens seront supportés moitié par Bruller et Politzer, moitié par Jogand et Rouff et Cie solidairement, à l'exception des frais de la demande en garantie qui demeureront exclusivement à la charge de Jogand. Celui-ci est en outre condamné à garantir Rouff et Cie de la condamnation prononcée contre eux.

PETITE CHRONIQUE

Le plantureux programme lyrique qu'offre cet été le théâtre de Munich sous la direction de MM. Franz Fischer, Richard Strauss, Max Erdmannsdörfer et Hugo Röhr est fait pour tenter bien des curiosités. Les représentations, exclusivement composées d'œuvres

de Mozart et de Richard Wagner, ont commencé le 1er août et seront poursuivies sans interruption jusqu'au milieu de septembre. Avis aux pèlerins de Bayreuth qui ont l'intention de pousser jusqu'à Munich après les représentations de la Tétralogie et de *Parsifal*. Voici l'ordre complet des spectacles :

Août. — 1er. *Idoménée.* — 2. *Le Vaisseau-Fantôme.* — 4. *L'Enlèvement au sérail.* — 5. *Tristan et Isolde.* — 7. *Les Noces de Figaro.* — 8. *Les Maîtres-Chanteurs.* — 10. *Rienzi.* 11. *Cosi fan tutte.* — 12. *Tristan et Isolde.* — 14. *Don Juan.* — 15. *Les Maîtres-Chanteurs,* — 17. *Idoménée.* — 18. *L'Enlèvement au sérail.* — 19. *Tristan et Isolde.* — 21. *Les Noces de Figaro.* — 22. *Les Maîtres-Chanteurs.* — 24. *Lohengrin.* — 25. *Cosi fan tutte.* — 26. *Tristan et Isolde.* — 28. *Don Juan.* 29. *Les Maîtres-Chanteurs.* — 31. *Tannhæuser.*

Septembre. — 1er. *Les Noces de Figaro.* — 2. *Rienzi.* — 4. *Don Juan.* — 5. *Tristan et Isolde.* — 7. *Le Vaisseau-Fantôme.* — 8. *L'Enlèvement au sérail.* — 9. *Lohengrin.* — 11. *Cosi fan tutte.* — 12. *Les Maîtres-Chanteurs.* — 14. *Tannhæuser.*

Les interprètes principaux sont Mmes Bettaque, Ternina, Bianca Bianchi, Borchers, Dressler, Eude-Andriessen, etc., et MM. Vogl, Gerhäuser, Betz, Gura, Plank, Schlosser, Scholtz, Sieglitz, Stöger, Walter, etc.

D'autre part, M. Mottl prépare à Carlsruhe une série de représentations qui commenceront le 5 septembre pour finir le 5 octobre. Le programme comprend *Orphée*, *la Flûte enchantée*, *Fidélio*, *la Prise de Troie*, *les Troyens à Carthage*, *Tannhæuser*, *Lohengrin*, *Tristan et Isolde*, *les Maîtres-Chanteurs*, *la Légende de sainte Élisabeth* de Liszt, et *le Drac* des frères Hillemacher. Les solistes sont Mmes Mottl, Mailhac, Brehm, Friedlein, Meyer, Noé, Tomschik; MM. Wiegand, Gerhäuser, Jäger, Plank, Beyer, Bussard, Guggenbühler, Keller, Rosenberg, etc. On sait avec quelle conscience artistique M. Mottl met en scène les ouvrages qu'il représente. Nul doute que, cette fois encore, ce magnifique programme reçoive une interprétation parfaite.

C'est égal, n'est-ce pas un peu humiliant de songer aux reprises qu'on préparera pendant ce temps-là au théâtre de la Monnaie?

On vient d'inaugurer au cimetière Montparnasse un médaillon du sculpteur Alexandre Charpentier, destiné à perpétuer la mémoire du graveur Pisan.

Le monument se compose d'une pierre brisée, au centre de laquelle un médaillon reproduit les traits de l'artiste entourés d'une palme et de burins entrelacés.

Pisan, mort l'an passé, était né à Marseille en 1822. C'était un remarquable graveur sur bois et Gustave Doré ne confiait qu'à lui le soin de reproduire les larges compositions dont il a illustré maints ouvrages.

Pisan a exposé également aux différents Salons annuels des paysages et des natures mortes assez appréciés, mais c'est surtout son talent de graveur sur bois qui lui procura la notoriété dans le monde artistique.

Un discours a été prononcé par M. Pannemaker, président du comité de souscription, et une couronne a été déposée sur la tombe de Pisan, au nom de la Société de gravure sur bois.

Partout des théâtres libres pour remplacer l'affreux convenu (répertoire et personnel) des théâtres courants, vieilles diligences, vieilles guimbardes, à remiser aux garde-meubles.

Le Théâtre International, fondé sous le patronage de Mme Rattazzi et de MM. Francisque Sarcey, Henry Fouquier, Emile Faguet, prépare son programme pour la saison prochaine.

Les spectacles du Théâtre International seront donnés aux Bouffes-du-Nord. Une nouvelle pièce sera jouée tous les mois, et c'est dans les répertoires du théâtre ancien et moderne de l'Espagne, de l'Italie et du Portugal que les premières pièces ont été choisies.

Le Théâtre International jouera notamment, à côté d'œuvres plus modernes: Le *Séducteur de Séville* de Tirso de Molina; *Don Juan Tenorio* de Zorilla; la *Force du Destin* du duc de Rivas.

Une bonne aubaine ayant fait retrouver, parmi les œuvres posthumes de Georges Sand, une adaptation du *Damné pour manque de foi* de Tirso de Molina, M. Plauchut, de la *Revue des Deux-Mondes*, ami de la famille Sand, et d'accord avec Mme Sand, vient de mettre cette adaptation à la disposition du Théâtre International.

M. Got, le doyen de la Comédie française, a accepté la direction de la mise en scène de ce nouveau théâtre.

A Amsterdam est ouverte en ce moment une exposition d'affiches et de tous les modes de réclame et de publicité, à l'exclusion de ceux qui pourraient blesser les mœurs ou s'attaquer aux pouvoirs établis.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 33. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 15 AOUT 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

AUTOUR DU KIOSQUE[1]

Impressions d'artiste.

Aux dragons vêtus de lapis-lazuli ont succédé, ce dimanche de chaleur lourde, dans les jardins illuminés, les musiciens du premier régiment de la Garde, arrivés le matin de Potsdam. L'uniforme est sévère et martial, la tenue exempte de toute fantaisie. Sur la tunique sombre se détachent seuls les parements écarlates des manches, les boutons de cuivre et le large ruban couleur de soleil qui fixe sur la poitrine des hommes la médaille commémorative de l'impérial centenaire. Au signal du chef, vingt-quatre trompettes sortent des gaines. Elles sont ornées, comme celles de jadis, d'oriflammes sur lesquelles l'aigle de Prusse déploie ses ailes. Six tambours du XVIe siècle, au son mat, accompagnent d'un martèlement ouaté l'éclat fulgurant de la fanfare. Et le concert s'ouvre par de très vieux airs, évocatifs de tournois et de combats. Voici le chant de guerre de l'empereur Sigismond et celui de Frédéric le Victorieux. Voici, scandé en notes brèves terminées par un long point d'orgue, un thème de marche qui remonte à la guerre de Cent ans. Et l'on croit voir défiler, rythmant leurs pas, les reîtres aux feutres empanachés, aux pourpoints de peau de buffle.

Les musiciens ont déposé les trompettes historiques et repris leurs instruments habituels, les flûtes, les hautbois, les clarinettes, les bassons et l'arsenal des cuivres. Parfois, s'interrompant de jouer, ils chantent d'anciennes mélodies populaires, harmonisées à quatre voix. Et rien de plus joli que l'effet inattendu de ces chœurs, doux et tendres, teintés de la mélancolie des chants du Nord, intercalés dans le bruit des pas-redoublés et des marches guerrières. Parfois aussi la parole est aux fifres dont les trilles et les petites notes suraiguës fusent joyeusement, dans le silence de l'orchestre, par-dessus les roulements métalliques des minuscules tambours.

Le triomphe des compagnies instrumentales, militaires ou civiles, chargées de récréer l'oisiveté des foules qui peuplent les villes d'eau, c'est le « pot-pourri », vieille forme musicale jadis en honneur et qu'on est tout surpris de retrouver, après tant d'années d'oubli. Le pot-pourri!

(1) Voir l'*Art moderne* du 1er août.

L'amalgame hétéroclite des mélodies les plus dissemblables, l'arlequin dans lequel le compositeur fait entrer, au gré de son caprice, les airs d'opéra, les chansons populaires, les motifs de danse, les thèmes classiques, jetés pêle-mêle comme, dans la marmite, les éléments du pot-au-feu. On en sert au moins un par jour, et l'esprit demeure confondu des inventions baroques qu'ils attestent. Tantôt c'est le pot-pourri « majeur et mineur », dans lequel les thèmes sont alternativement présentés dans l'un et l'autre mode. Tantôt, cuisiné par un chef qui a de la littérature, le pot-pourri est pompeusement baptisé : « De Gluck à Richard Wagner » et le bâton du directeur en retire successivement, reliés par une sauce diabolique, des fragments de Mozart, de Haydn, de Beethoven, de Schubert, de Mendelssohn, de Schumann, de Chopin, pour finir en apothéose par le final des *Meistersinger* ou la « Marche des Pèlerins ». Très intéressé, le public massé autour du kiosque déguste avidement les divers services de ce copieux menu, soulignant d'approbations les plats préférés. Le régime suppose tout au moins un auditoire renseigné, dont la culture musicale va au delà de l'opéra et de l'opérette.

Mais l'opéra et l'opérette prennent leur revanche dans d'interminables élucubrations qui mettent aux prises le « Miserere » du *Trouvère* et les couplets du général Boum, la scène des Nonnes et l'interlude de *Cavalleria rusticana.* Le modèle du genre paraît être le pot-pourri qui accumule les choses les plus disparates, provoque les amphigouris les plus imprévus. Ce sont bouts-rimés musicaux, amusants à force de bouffonnerie et qu'on écoute, malgré soi, comme on poursuit parfois, avec obstination, la solution des rébus, mots carrés ou logogriphes dans les journaux illustrés.

Quelques-uns des fabricants attitrés procèdent avec une certaine méthode. Tel celui qui intitule « Congrès de mélodies » une collection de chants populaires dans lesquels pleure, sourit et s'exalte tour à tour la vieille Germanie ; ou encore le musicien qui, non sans esprit, développe successivement dans le style de Bach, de Mozart, de Beethoven, de Rossini, de Meyerbeer, de Gounod, de Massenet, etc., un thème donné, ainsi que le faisait de façon si amusante, dans l'intimité, Franz Servais, dont les improvisations sur l'air populaire « Eh bonjour, ma charmante Rosalie » sont demeurées légendaires.

La palme revient au pot-pourri par demandes et par réponses, un jeu nouveau qui exige, pour être compris, des auditeurs aussi ferrés sur le texte des œuvres musicales que sur la musique elle-même. Exemple : aux premières notes du lied de Weber « Was glänzt dort im Walde im Sonnenschein ? » l'orchestre fait succéder cette phrase de la *Flûte enchantée* : « Das ist der Teufel sicherlich » (1). A l'obsédante question du *Roi des Aulnes* « Wer reitet so spät durch Nacht und Wind ? » l'orchestre rétorque le chant d'étudiant « Das ist der kleine Postillon » (2).

Un commentaire explicatif inséré au programme expose le mécanisme de cette bouffonnerie, — afin d'éviter, sans doute, les maux de tête aux paisibles baigneurs et buveurs d'eau auxquels on verse ces lénifiants produits.

Musique d'été, musique de villégiature, musique de villes d'eau. Vaille que vaille, elle est écoutée avec ferveur par la colonie qui ne se lasse pas d'aller s'abreuver au fleuve mélodique dont le capellmeister Julius Laube ouvre trois fois par jour, et dès 7 heures du matin, les écluses.

Et l'on ne peut se défendre d'admirer la puissance fascinatrice de l'art qui suffit, même lorsqu'il est bégayé de la sorte, à attirer et à intéresser des milliers de personnes, quotidiennement, depuis les premières journées estivales jusqu'aux brouillards d'automne.

Ce serait, au surplus, faire injure à l'honnête petit orchestre de M. Laube que de le croire incapable de s'élever vers de plus hautes régions. Ouvertures, poèmes symphoniques, suites d'orchestre, fragments d'opéra, il passe en revue tout le répertoire classique et moderne. Nous souhaiterions même variété à notre Waux-Hall.

Parfois un soliste est mis en vedette sur l'affiche. Et c'est, discrètement accompagné par l'orchestre, un concerto de violoncelle qui épand dans le silence du soir des sonorités veloutées, ou l'effet imprévu d'une fantaisie pour piston exécutée par une jeune femme crânement campée sur le devant de l'estrade.

Le prestige de la musique remplace toutes les distractions accoutumées. Et nul ne songe, en ce coin d'ombre baigné d'harmonie depuis le lever du soleil jusqu'à l'heure de la retraite, à réclamer les petits chevaux et le baccarat sur lesquels pivote la fortune des villes d'eau françaises. On écoute, on applaudit et l'on se retire satisfait. Une petite scène volante, dressée trois fois par semaine dans un angle de la grande salle du Kursaal et sur laquelle une troupe de bonne volonté joue quelques vaudevilles, farces et pantalonnades, n'attire que peu de spectateurs. C'est la musique qui draine la foule attentive, c'est à elle que les fervents du culte mélodique, aussi ancré en Allemagne qu'une religion, consacrent chaque jour leur dévotion.

Et cela n'a rien d'étonnant quand on songe que le trésor des chansons populaires, des chants d'étudiants, des refrains patriotiques est, en ce pays de légendes, de vieux burgs et de forêts mystérieuses, d'une richesse

(1) « Qu'est-ce qui brille au soleil dans la forêt ? — C'est certainement le diable. »

(2) « Qui chevauche si tard par la Nuit et le Vent ? — C'est le petit postillon. »

inégalée. Il n'est guère de maison qui ne possède son « Liederschatz », bréviaire musical dans lequel les grands parents apprennent aux tout petits à épeler. La musique est, dès l'enfance, mêlée si intimement à la vie allemande qu'elle la traverse, qu'elle l'enveloppe, qu'elle en accompagne tous les incidents. Les Allemands ont une compréhension instinctive de la musique. Dans les races latines, cette compréhension est généralement le résultat d'une étude, d'un enseignement spécial, — je parle de la foule et non de ceux qui sont dépositaires du don divin. Et cette différence suffit à expliquer pourquoi, durant tout l'été, dans une ville de villégiature et de luxe, vingt mille personnes se contentent, sans conspuer une administration dont l'initiative se borne à faire tirer de rares et modestes feux d'artifices, à se promener, l'oreille attentive et la main prodigue d'applaudissements, autour du kiosque.

RENAISSANCE

Certes, dans une œuvre d'art, la seule chose qui compte, c'est sa beauté. Peu importent le sujet, la forme, la tendance, au point de vue d'une large et impartiale esthétique! Les futures anthologies placeront les uns à côté des autres, dans la gloire, des athées et des catholiques, des aristocrates et des socialistes, des classiques et des anarchistes de lettres.

Mais au point de vue humain il en est autrement, et je prétends que l'on peut s'y montrer d'une passionnée partialité. C'est même pourquoi je me réjouis des sentiments identiques qui agitent aujourd'hui tous les poètes de haute valeur.

O siècle humain! siècle païen! la magnificence héroïque de ton effort a bien mérité l'éclosion merveilleuse à laquelle nous assistons : Gœthe, Beethoven et Dostoïewsky; Ibsen, Comte, Wagner et Kropotkine; Swinburne et Rimbaud; voilà, je crois, des combattants dignes d'une telle victoire!

Nos poètes vivent, pensent et créent, comme au temps virginal d'Eden, comme sous le soleil bel et loyal de la Grèce, comme parmi le furieux déchaînement passionné de la Renaissance anglaise ou de la Renaissance italienne.

Fait capital, remarquons-le!

Tandis que d'hypocrites doctrinaires, des rhéteurs, des politiciens cléricaux se réunissent pour parloter de la littérature immorale et l'excommunier, il convient de proclamer que la littérature nouvelle ne connait et ne connaîtra pas davantage des règlements en matière d'art qu'en matière de vie; qu'elle sera non pas immorale mais amorale.

Ce n'est pas en vain que s'est révolté le romantisme et que généreusement bondirent ses éblouissants enthousiasmes panthéistiques.

Ce n'est pas en vain, non plus, que les réalistes (employons ce mot dans son sens originaire) se sont rapprochés, avec pitié et avec amour, de la vérité douloureuse de la vie.

Et ce n'est pas en vain, encore, que les sensibilistes — tels que Verlaine, Heine, Schumann, Corbière ou Laforgue — apprirent et dirent l'intime beauté du pauvre cœur souffrant de l'homme et de sa pauvre et admirable chair.

Si, aujourd'hui, les poètes veulent être nus dans toute leur beauté, devant la foule, c'est assurément que leur siècle entier, avide de sincérité, de liberté et de joie, l'a voulu.

Qu'ils chantent l'existence sans autre frein que l'infinie beauté, comme Max Elskamp ou Émile Verhaeren, la société future comme Paul Adam, les terrestres paradis comme Camille Lemonnier, la sensualité triomphante comme André Gide, la pitié comme Francis Jammes, ou enfin l'allégresse physique et morale malgré tout, et la splendide vie bondissante, amoureuse, comme Rency, Bouhélier, Toisoul, Ruyters, Fort, Van de Putte, Viollis, tous sont païens avec franchise et avec beauté!

Et il est significatif ce livre à succès de Pierre Louys, érigeant au-dessus du monde moderne, ventru et veule et cachottier, la beauté impudique, ingénue, de Chrysis nue exaltant Aphrodite.

Il est bon de marquer la marche des idées, de reconnaître l'esprit des successives générations. Si les poètes nouveaux préfèrent les romantiques aux néo-classiques, les réalistes aux romanciers puritains et bourgeois, Verlaine et les décadents aux parnassiens, aux symbolistes et à l'école romane, c'est qu'ils préfèrent la vie à la mort, le sensualisme à l'idéalisme, l'action à la réaction.

Qui oserait dire qu'ils ont tort?

LES INDUSTRIES D'ART

à l'Exposition internationale de Bruxelles.

Nous avons signalé l'intérêt exceptionnel que présente le Salon d'art appliqué ouvert à l'Exposition de Bruxelles dans les salles qui font suite à la Section des Beaux-Arts. Bien que quelques artistes, et non des moindres, n'y soient pas représentés (notamment le groupe liégeois qui se réserve sans doute pour l'Exposition de Liége), l'ensemble affirme avec intensité l'importance et la variété qu'ont acquises en Belgique les manifestations de cette activité artistique spéciale.

Alors que la France et l'Angleterre n'ont pas réussi, par suite de mesquines questions de préséance et de personnes, à constituer un Salon consacré aux industries d'art, la Belgique y est arrivée d'emblée. C'est la première fois qu'une Exposition officielle consacre le principe de « l'Art appliqué aux usages de la vie ». Il faut s'en réjouir et féliciter ceux qui en ont pris l'initiative. Désormais on peut marcher de l'avant et espérer que la Renaissance produira les heureux effets qu'on en attend.

Ce qui prouve le succès décisif de cette campagne, si énergiquement menée par quelques artistes dévoués, c'est le nombre des récompenses décernées par le jury. Celui-ci vient de terminer ses travaux. Il était composé de MM. J. Van der Linden, membre de la Chambre des représentants (Bruxelles), président; P. Hankar, architecte (Bruxelles), G. Dubufe, artiste-peintre (Paris), Vittorio Zeggio, artiste-peintre (Florence), vice-présidents; Paul Du Bois, statuaire (Bruxelles), secrétaire-rapporteur; Haupt, professeur à l'École polytechnique de Hanovre, J. Barbier, architecte (Bruxelles), N. Breithof, professeur à l'Université de Louvain, Em. Van den Bussche, artiste-peintre (Bruxelles), Chev. Jean Schellekens (Alost), membres. Jurés suppléants : MM. H. Cassiers, artiste-peintre (Bruxelles) et A. Bouillet, gérant de la maison Christofle (Paris). Rapporteur-instructeur : M. Collès, architecte (Bruxelles).

D'après un article du règlement général, le jury avait non seu-

lement à récompenser ceux des exposants du Salon d'Art appliqué qu'il en jugeait dignes, mais à rechercher dans toutes les sections industrielles, quel que fût le pays auquel elles appartinssent, les objets ou ensembles d'objets qui lui paraîtraient, par leur caractère artistique, mériter une distinction.

On le voit, la tâche n'était pas aisée et il a fallu à ces messieurs plus de vingt séances pour apprécier toutes les œuvres soumises à leur examen.

Dans son rapport, le secrétaire du jury, M. Paul Du Bois, qui s'est particulièrement dévoué à la réussite de cette partie du vaste programme de l'Exposition, a appelé l'attention sur un principe nouveau de récompenses dont l'application, réalisée pour la première fois, est de toute justice.

« Les opérations du jury, dit-il, auront pour effet, espérons-nous, de mettre en lumière les plus méritants de nos artisans d'art et de les aider à se créer des ressources dans un pays où il leur était jusqu'à présent difficile de se subvenir. C'est dans ce but que le jury a adopté la motion présentée par le Bureau du Groupe de l'Art appliqué (président, M. Ch. Van der Stappen; vice-président, M. Octave Maus; vice-présidents de classes, MM. H. Van de Velde, Ad. Crespin et P. Du Bois; secrétaire, M. V. Bernier) et qui consiste à donner la récompense au dessinateur, à l'artisan plutôt qu'à l'industriel exposant, jusqu'ici seul reconnu et seul récompensé. Le jury a donc recherché dans chaque œuvre le collaborateur qui a le plus puissamment aidé à sa réussite, celui dont l'apport artistique a été le plus grand; et c'est à lui qu'il a décerné la récompense. Il aura, de cette manière, signalé au public et aux industriels des hommes de mérite qui restaient généralement ignorés et auxquels, pour cette raison, d'autres industriels que ceux qui les occupent ne pouvaient demander aucun travail. Le jury attend d'excellents résultats de cette innovation au point de vue de l'Art et au point de vue de la situation matérielle des artisans auxquels la création d'une Section des arts appliqués à l'Exposition internationale a donné une nouvelle occasion de se signaler. »

Le rapporteur constate que l'effort des artisans d'art s'est imposé par son caractère sérieux et digne. « Il serait à souhaiter, dit-il à ce sujet, qu'en vue d'une prochaine exposition le gouvernement cherchât à établir une démarcation plus nette entre la section des Arts appliqués et les sections industrielles, ou à opérer un rapprochement désirable entre les Beaux-Arts et les applications de l'art, à créer, en un mot, une section dont le signe distinctif serait l'Art et rien de plus (1). »

De hautes récompenses, ainsi qu'on le verra plus loin, sont accordées aux installations, réellement artistiques et charmantes, de l'Exposition coloniale de Tervueren, de la Section française et de la Section hollandaise du Parc du Cinquantenaire. « Le jury a rendu hommage, dit le rapport, à l'idée nouvelle de charger des artistes-peintres et sculpteurs de participer à la création de mobiliers d'exposition, à la décoration des salles, à l'ornementation des compartiments. Il espère que l'exemple des sections récompensées sera suivi aux prochaines expositions et qu'ainsi s'ouvrira pour les artisans d'art une voie nouvelle. Il espère aussi que le gouvernement contribuera au développement de la renaissance des industries d'art par la création d'écoles d'arts et métiers qui comporteraient, en même temps que des cours théoriques et des leçons d'esthétique, des ateliers où les jeunes gens apprendraient, sous la direction d'artisans de mérite, le métier pour lequel ils se seraient reconnu des aptitudes. Chaque métier aurait un atelier distinct, ouvert toute la journée, et le professeur serait tenu d'y pratiquer lui-même. L'élève y exécuterait l'œuvre de son choix. Cette éducation, impossible dans les ateliers d'un industriel qui impose ses goûts et les œuvres à réaliser, serait complétée par des cours et des conférences que le gouvernement pourrait demander à tous les artisans capables d'enseigner. Grâce à cette institution, nous aurions bientôt en Belgique une série d'artisans dont l'ensemble rivaliserait vite avec cet admirable groupe d'artisans anglais que le jury a eu le regret de ne pas voir participer à l'Exposition universelle de 1897. »

(1) Cette proposition a été, on s'en souvient, présentée à l'une des séances de la Section des Beaux-Arts et adoptée à la presque unanimité des membres. Mais ceux-ci, revenant sur leur vote, repoussèrent la motion dans une séance subséquente et exclurent les industries d'art de la Section. C'est alors que se constitua le groupe spécial de l'Art appliqué, indépendant à la fois des Beaux-Arts et des Sections industrielles.

En terminant, le rapporteur expose que le jury a tenu à rendre un pieux hommage à la mémoire d'un de nos meilleurs artistes, Edouard Duyck, mort il y a quelques mois, l'un des premiers qui se soient voués en Belgique aux applications industrielles de l'art. Le jury lui a décerné, à l'unanimité, une médaille d'or pour ses œuvres exposées à l'exposition du Congo et au Salon de l'Art appliqué.

Voici les récompenses attribuées par le jury :

Diplomes de Grand Prix. — 1. Installation de la Section française; 2. Installation de la Section coloniale; 3. Exposition d'ivoires à Tervueren.

Diplômes d'honneur. — 1. Ledru, collaborateur du Val-Saint-Lambert (Belgique); 2. Ad. Crespin, décorateur à Bruxelles; 3 Daum frères, verriers à Nancy (France); 4. Chéret, peintre, à Paris; 5. Frullini, sculpteur sur bois (Italie); 6. Céramiques de Rozenburg (Pays-Bas).

Médailles d'or. — 1. Evaldre, verrier à Bruxelles; 2. H. Thys, id.; 3. Ph. Wolfers, orfèvre à Bruxelles; 4. Georges Morren, sculpteur à Anvers; 5. Weckesser, collaborateur de M. De Samblanc, relieur à Bruxelles; 6. H. Van de Velde, décorateur à Uccle; 7. Victor Horta, architecte à Bruxelles; 8. Ch. Baes, décorateur, id.; 9. H. Baes, id.; 10. G. Lemmen, id.; 11. Feu Ed. Duyck, id.; 12. E. Müller, céramiste, Ivry-Port (France); 13. Loebnitz, id., Paris; 14. L. Mallet, collaborateur de la Maison Christofle, Paris; 15. Bonvallet, collaborateur de la Maison Cardeilhac, id.; 16. Mucha, peintre, id.; 17. René Wiener, relieur à Nancy (France); 18. Baccetti, sculpteur sur bois (Italie); 19. Installation de la Section hollandaise; 20. Installation de la Section de Bosnie-Herzégovine; 21. Le Panorama des Alpes.

Médailles d'argent. — 1. A.-W. Finch, céramiste à Forges (Belgique); 2. Ryckers, relieur à Bruxelles; 3. E. Fabry, décorateur à Bruxelles; 4. F. Toussaint, id.; 5. H. Meunier, id.; 6. Mignot, id.; 7. Demol, Van Cutsem et Charles-Albert, dessinateurs à Bruxelles, collaborateurs de la Maison Léon Sacré; 8. Amédée Lynen, peintre, Bruxelles; 9. Majorel, décorateur à Nancy; 10. Jammeney, céramiste, Paris; 11. Marioton, sculpteur, collaborateur de M. Roty, Paris; 12. Joinoy, graveur, id.; 13. Rueff, dessinateur, id.; 14. Couty, id.; 15. Reynold Stephens, sculpteur et peintre, Londres; 16. Engelbrecht, verrier (Allemagne); 17. Pack, relieur (Allemagne); 18. Ed. Cuypers, architecte (Pays-Bas).

Médailles de bronze. — 1. Difloth, céramiste, collaborateur de

la Maison Boch frères, La Louvière (Belgique); 2. P. Saintenoy, architecte, Bruxelles; 3. Mlle Angèle Huet, dessinateur, Bruxelles; 4. Privat-Livemont, peintre, Bruxelles; 5. L. Dardenne, id.; 6. Gisbert Combaz, id.; 7. Hubert, sculpteur, collaborateur de la Maison Sandoz (France); 8. Chevrel, sculpteur, id.; 9. L. Bigaux, décorateur, id.; 10. Winhart, sculpteur (Allemagne); 11. Kirschner, id.

Mentions honorables. — 1. Oosterlaan, décorateur (Pays-Bas); 2. Van Hilten, id.

La Belgique remporte trente et une médailles; la France dix-neuf. Viennent ensuite les Pays-Bas et l'Allemagne, chacune avec cinq médailles et l'Italie avec deux, la Bosnie-Herzégovine avec une médaille. Dans les compartiments autrichiens, espagnols et suisses les objets d'art sont presque nuls.

L'ESTHÉTIQUE DES VILLES

M. Charles Buls, bourgmestre de Bruxelles, a adressé à la Société Centrale d'Architecture la lettre ci-après :

Monsieur le Président,

Je me suis trouvé récemment en société d'un Allemand, qui m'a fait une remarque fondée sur laquelle je crois bon d'attirer l'attention de la Société Centrale d'Architecture. C'est un paragraphe à ajouter à l'Esthétique des villes auquel je n'avais pas songé.

Cet étranger me disait donc :

« Les Belges construisent de fort jolies façades; mais pourquoi « négligent-ils si complètement les façades postérieures, qui ont « cependant leur importance dans l'aspect de la ville. »

Passant récemment rue de Belle-Vue (près du rond-point de l'avenue Louise) cette remarque m'est revenue à l'esprit, en voyant le déplorable effet que faisaient les façades postérieures des maisons qui, là, resteront toujours visibles, parce que les lots de terrain ne se prêtent pas à être bâtis des deux côtés.

Mais, en dehors de ce cas, beaucoup de maisons ont des jardins d'où les occupants contemplent constamment leur vilaine façade, sans aucun caractère; dans les beaux quartiers où chaque maison a un jardinet ou au moins une vaste cour, on aperçoit des chambres de derrière une quantité de façades les unes plus vulgaires que les autres. Et cependant quel parti pittoresque les architectes pourraient tirer des saillies des arrière-corps, des cabinets, des cages d'escalier, des vérandas, qui leur fourniraient des motifs au déploiement d'une fantaisie de bon goût.

Tous les propriétaires auraient intérêt à entrer dans la voie de la décoration des façades de jardin de leurs immeubles, puisque chacun profiterait de ce joli aspect, absolument comme les passants qui admirent les belles façades de la rue.

Je pense que, si la Société Centrale d'Architecture poussait ses membres à entrer dans cette voie, l'émulation s'en mêlerait bientôt, car nos concitoyens ont le goût des habitations coquettes.

Puisque je tiens la plume, j'ajouterai encore une remarque : Pourquoi tant d'architectes négligent-ils l'effet décoratif qu'ils pourraient tirer des cheminées? On dirait que tout ce qui dépasse le toit n'est plus visible et qu'on peut placer là, sans offenser l'œil, les plus affreux spécimens de la fumisterie. (Voir certains de nos ministères.)

Ces remarques, dictées dans l'intérêt de votre art et par le souci d'embellir notre ville, seront, je l'espère, favorablement accueillies par vos éminents collègues.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, l'assurance de ma considération distinguée.

Le Bourgmestre,
Buls.

Cette lettre, on le voit, renferme d'utiles et intéressantes réflexions qui se rattachent directement à la campagne menée par l'*Art moderne* en faveur du *Paysage urbain*. Elle a été, dit l'*Émulation*, lue et écoutée très attentivement à la dernière assemblée générale de la Société Centrale d'Architecture.

Les observations qui concernent l'effet déplorable des façades postérieures des maisons et celui des cheminées ont été trouvées particulièrement fondées. Il importerait que la presse fît connaître au public l'intérêt qu'il aurait à entrer dans la voie qu'indique M. le Bourgmestre. Depuis quelque temps déjà certains architectes ont cherché à donner un cachet architectural aux façades postérieures des habitations : témoins bon nombre de maisons entourant le square Marie-Louise au quartier Nord-Est. On pourrait aussi citer d'assez nombreux exemples à Anvers.

Une amélioration qu'on pourrait également introduire dans la voirie, c'est l'élargissement des pans coupés des coins de rues. Ceux actuellement prescrits ne sont plus en rapport avec le mouvement toujours croissant des voies publiques. Cette mesure faciliterait aussi l'établissement des voies des tramways, en permettant de donner aux courbes un plus grand rayon.

NÉCROLOGIE

Henri Gillet.

La mort cruelle vient de frapper un jeune artiste auquel s'ouvrait le plus brillant avenir. M. Henri Gillet, violoncelliste, l'un des partenaires de Mathieu Crickboom dans le quatuor qui donna à Bruxelles, puis à Paris, à Madrid et à Barcelone des séances hautement appréciées, vient de mourir à Ostende, à l'âge de vingt-sept ans, emporté en quelques semaines par une fièvre typhoïde. Le pauvre garçon s'était marié le 22 juin dernier. Il dut s'aliter deux jours après la célébration de cette union, impatiemment attendue, et le 3 août il expirait!

Henri Gillet, né à Verviers, fit ses études musicales dans cette ville, sous la direction de M. Alfred Massau, son beau-frère, et se perfectionna ensuite au Conservatoire de Bruxelles où il remporta le premier prix dans la classe de M. Édouard Jacobs.

Il fit partie, en qualité de violoncelle solo, de l'orchestre des Concerts Lamoureux et de celui des Concerts d'Harcourt, puis il partit avec ses amis Crickboom, Angenot et P. Miry pour Barcelone où il fut nommé professeur de la classe de violoncelle à l'Académie. Il occupait l'emploi de violoncelle solo à l'orchestre que dirige actuellement M. Crickboom et se proposait de reprendre son poste après les vacances.

Sa mort laissera de profonds et unanimes regrets. Par sa nature artiste, un peu fière, enthousiaste de toute idée généreuse, ardente en ses aspirations, par la droiture de son caractère et la culture de son esprit, Henri Gillet avait conquis la sympathie de tous

ceux qui l'ont approché. C'était un sincère et un convaincu, qui mettait l'art au-dessus de tout et dont l'intelligence compréhensive s'ouvrait à toutes les manifestations de la pensée.

Il fut l'ami de Guillaume Lekeu, son concitoyen, mort, lui aussi, à la fleur de l'âge, et s'employa avec un dévouement fraternel à l'organisation de la séance commémorative qu'Eugène Ysaye et Vincent d'Indy honorèrent de leur précieux concours.

L'*Art moderne* s'associe sincèrement à la douleur de la famille d'Henri Gillet si cruellement frappée et pleure un artiste de race qui eût fait honneur à la Belgique.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

L'Annuaire des propriétaires.

Un annuaire consistant dans un assemblage de matériaux fournis par le domaine public peut-il donner ouverture au droit d'auteur?

La Cour d'appel de Paris, confirmant un jugement du tribunal de commerce de la Seine, vient de décider que non. Il s'agit de l'*Annuaire des propriétaires et des propriétés de Paris* publié par l'éditeur Piffer, annuaire qui, au dire de ce dernier, aurait été strictement copié par la Société Sabatier et Cie dans la publication *Paris-Adresses* qu'elle édite.

Appelée à statuer sur la contestation élevée au sujet de ce plagiat par M. Piffer, la Cour a décidé qu'un annuaire de ce genre n'est pas susceptible d'une propriété privée, assimilable à une propriété littéraire; que la concurrence ne serait déloyale que si, par son apparence extérieure, son format ou son titre, l'œuvre incriminée pouvait être confondue par l'acheteur avec celle de Piffer. En conséquence l'arrêt met l'appel au néant et condamne Piffer aux dépens.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Paysage et les Paysagistes; Théodore Verstraete, par LUCIEN SOLVAY. Dix-huit illustrations. Bruxelles, Emile Bruylant. — *En la Plenitud de los Extasis*, par CARLOS ALFREDO BECU. Buenos-Ayres, typ. « La Vasconia ». — *Nuits subversives*, par GEORGES LEBACQ. Bruxelles, imprimerie J. Janssens. — *Le Concours de la Participation aux bénéfices au Musée social; prix de 25,000 francs offert par le comte de Chambrun*. Paris, Calmann-Lévy. — *L'Indifférence et l'Injustice belges en matière littéraire*, par PAUL ANDRÉ (extrait de la *Jeune Belgique*). Bruxelles, H. Lamertin.

Musique.

Huit lieder allemands, par ADOLPHE SAMUEL, directeur du Conservatoire royal de Gand, avec la traduction française et flamande. Texte de Geibel, Heine, Wunderhorn, R. Pohl et Uhland. Gand, Mme G. Beyer, success. de V. Gevaert.

PETITE CHRONIQUE

Le jury chargé de décerner le prix pour le concours triennal de littérature dramatique vient de couronner la pièce de M. Gustave Van Zype, *Le Gouffre*. Nos félicitations au lauréat, dont nous avons, à plusieurs reprises, loué les persévérants efforts.

Le jury était composé de MM. Fétis, Stoumon, L. Solvay et Francotte.

Une nouvelle association artistique vient, sous le titre de *L'Art dans la vie publique*, d'être fondée à Anvers.

L'effort, cette fois, sera sérieux, affirme un confrère anversois qui nous apporte cette nouvelle. Ceux qui le dirigent sont MM. Frans Van Kuyck, président; Louis Kintsschots, vice-président; Max Rooses, secrétaire, et Eugène Geefs, trésorier, soutenus par un comité dont tous les membres portent des noms connus : Léonard Blomme, Buschmann, De Braey, Frans Claes, baron de Vinck de Winnezeele, Albrecht De Vriendt, Fernand Donnet, Arthur Goemaere, Paul Huybrechts, Kerckx, Lamorinière, chevalier Mayer-van den Bergh, Ch. Mertens, Gérard Portielje, Possemiers, Gust. Royers, H. Schaefels, Jos. Van den Branden, P. Van der Ouderaa, F. Van Dyck, Van Leemputten, Van Riel, Piet Verhaert, Frans Vinck et Weyns.

A la tête de ce comité se trouvent M. le baron Osy de Zegwaert, gouverneur de la province, et M. le bourgmestre Jan Van Rijswijck, présidents d'honneur.

Les tendances de la nouvelle société sont suffisamment caractérisées. Sur le terrain pratique, elle s'occupera tout d'abord de la restauration des enseignes artistiques qui existent encore en si grand nombre à Anvers; elle s'efforcera de faire décorer les édifices publics suivant des principes esthétiques et d'ajouter à la splendeur artistique des fêtes locales.

Souhaitons que cette entreprise soit plus fructueuse, au point de vue de l'art, que la néfaste Société de « l'Art appliqué à la rue » qui a pris à tâche de déshonorer par des décorations départementales et de hideux emblèmes les plus belles rues de la capitale.

A signaler, à ce propos, les femmes en plâtre doré qui jouent à chat perché sur des lions accroupis en agitant des drapeaux le long des trottoirs de la Montagne de la Cour. On se demande quel est l'Apache ivre qui a pu imaginer pareille horreur. La Montagne de la Cour n'a décidément pas plus de chance que la rue de la Loi, la rue des Fripiers, la rue de l'Écuyer, où de lamentables loques pendent le long de mâts chancelants. On se décide, dit-on, à enlever les poteaux et les friperies de la rue de la Loi. De ce côté du moins les étrangers n'auront plus le douloureux spectacle de l'impuissance contre laquelle se débat le groupe stérile qui a pris possession des rues de Bruxelles. Mais celui-ci se rattrape sur la Montagne de la Cour. Comment M. Buls, si soucieux de l'esthétique de sa bonne ville, tolère-t-il cette ornementation foraine?

Le jury pour le concours de Rome est composé de MM. Gevaert, directeur du Conservatoire de Bruxelles; Samuel, directeur du Conservatoire de Gand; Radoux, directeur du Conservatoire de Liége; Benoit, directeur du Conservatoire d'Anvers; Vanden Eeden, directeur du Conservatoire de Mons; Émile Mathieu, directeur de l'Ecole de musique de Louvain, et J. Dupont, membres effectifs; M. Tinel, membre suppléant.

L'attention des revues étrangères se porte de plus en plus sur les artistes belges, jadis si dédaignés hors du pays, — et même dans le pays.

C'est ainsi que le *Studio* (1), qui a pris le premier rang parmi les revues anglaises, consacre l'article de tête de sa livraison de juillet à Constantin Meunier, dont elle reproduit une douzaine

(1) Londres, 5, Henrietta street, Covent-Garden.

d'œuvres. L'étude, écrite d'enthousiasme par M. Shaw Sparrow, débute par cette phrase : « Il y a deux hommes de génie en Constantin Meunier : un peintre et un sculpteur. »

De même *The Artist* (1), qui s'oriente de plus en plus vers l'art neuf, publie, hors texte, en couleurs, une réduction de l'affiche de M. Privat-Livemont pour l'exposition du Cercle artistique de Schaerbeek et deux autres affiches du même artiste; elle donne en outre deux dessins de M. Fernand Khnopff et passe en revue la décoration des rues suscitée à Bruxelles par l'exposition internationale.

Toujours bien renseignés, les journaux français. Parlant du Palais des Académies, où il a assisté au congrès féministe, M. Jules Bois écrit au *Figaro* qu'il est « décoré de fresques d'un jeune peintre flamand, M. E. Slingeneyer ».

Jean Lorrain fait école !

On nous écrit d'Anvers : « A l'occasion de l'inauguration du Palais des fêtes du Jardin zoologique, on a exécuté la *Rubens cantate*, poème de Jules De Geyter, musique de Peter Benoit.

Ce qui donnait un intérêt particulier à cette reprise, c'est le rétablissement de l'*Hymne à l'Antiquité*, supprimé en 1877.

Aux paroles de cet hymne, écrit en hexamètres, le compositeur a adapté une musique dans laquelle, suivant toutes les flexions prosodiques, il a essayé de ressusciter la facture antique. Cette ingénieuse reconstitution archéologique a obtenu un immense succès. »

MARIAGE D'ARTISTE. — Mlle Irma Sethe, la brillante violoniste dont nous avons, à maintes reprises, relaté les succès, s'est unie le 31 juillet à M. S. Saenger, docteur en philosophie, à Berlin. C'est dans cette ville qu'iront s'établir les jeunes époux.

L'association française des *Petites Auditions*, dont nous avons annoncé la fondation à Paris, a clôturé le mois dernier son premier exercice. Le rapport du comité constate les heureux résultats de cette première campagne, restreinte malheureusement à la capitale, faute de ressources suffisantes pour une décentralisation artistique qui est l'un des buts de la société.

L'Association a donné cinq concerts sous la direction de M. Marcel Herwegh, avec le concours de Mlles Éléonore Blanc, D. Taine, Mathieu d'Ancy, Louise Planès; de Mmes P. de Levenoff, C. de Grandval; de MM. Emile Engel, L. Boëlmann, A. Guilmant, I. Philipp, Mouliérat, J. Judels, Van Waefelghem, Casella, etc.; du Quatuor Nadaud; des Chanteurs de Saint-Gervais sous la direction de M. Charles Bordes.

Les programmes, éclectiquement composés d'œuvres anciennes et modernes, ont réuni, outre un grand nombre d'auteurs classiques, les noms de MM. E. Bernard, Saint-Saëns, Ed. Lalo, C. Franck, C.-M. Widor, A. Guilmant, Ch. Bordes, L. Boëlmann, Smetana, Brahms, Tschaïkowsky, Borodine, etc.

L'Association a, enfin, créé un quatuor *a capella* qui constitue pour la France l'introduction d'un élément musical hautement apprécié à l'étranger.

M. Antoine a reçu une pièce nouvelle, en cinq actes, de M. François de Curel, qui doit succéder au spectacle d'ouverture de la nouvelle scène du boulevard de Strasbourg.

M. Antoine a également reçu, pour être représentée cet hiver, une pièce en quatre actes : *Résultat des courses*, de M. Brieux, et dont le principal rôle était écrit depuis quelques mois à son intention par l'auteur de *Blanchette* et de l'*Évasion*.

Le dernier délai pour la publication des articles ou des essais qui vont concourir aux trois prix de 1,500, 1,000 et 500 livres italiennes décernés par la ville de Venise aux meilleures études critiques de l'Exposition internationale des beaux-arts a été fixé au 31 août.

Les essais ou articles devront parvenir au bureau de M. le secrétaire général (professeur A. Fradeletto, Giardini Publici) en quatre exemplaires, au plus tard le 7 septembre.

M. R. Rathbone, l'artisan anglais dont on a vu à la *Libre Esthétique* quelques œuvres en cuivre repoussé de forme neuve et d'exécution parfaite, vient d'être nommé professeur à l'École d'architecture de Liverpool.

L'Estampe moderne (1), dirigée par MM. Ch. Masson et H. Piazza, publie dans sa livraison de juillet quatre planches en couleurs : *Crépuscule*, de P. Balluriau, *Le Parc*, de G. De Latenay, *Invocation à la Madone d'onyx vert*, par Marcel Lenoir, et *La Femme au paon*, de Louis Rhead.

(1) Londres, 2, Whitehall Gardens, S. W.

(1) Paris, Imprimerie Champenois, 66, boulevard Saint-Michel.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Dix-septième année. — N° 34. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 22 Aout 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

Sommaire

PROMENADES ET SOUVENIRS

Gembloux; route de Namur vers Wavre.

« En selle et en avant. » — Le peloton de rapides et frêles machines, d'abord flottant, se raidit et s'engouffre entre les hautes murailles vertes et frémissantes qui bordent la chaussée légendaire, jadis péniblement battue par Grouchy et ses soldats. Ce souvenir à tous s'impose comme apporté du passé par le large vent de Brabant, chargé d'encens estival et que tranche la fuite rapide; chacun pourtant, malgré l'effort dérisoire et l'afféterie puérile de l'équipement de claire flanelle claquante et nerveuse sous le soleil qui darde ses rayons entre les nuages aventuriers, s'encourage, à l'evocation somptueuse de cet héroïsme défunt dont le vague reflet, ainsi que toute beauté, éveille le désir de luttes nouvelles offertes à des causes plus nobles.

Les pavés hargneux indéfiniment incrustent leur traînée d'argent et de rouille à travers l'or et l'émeraude moirée des champs aux ondulations pareilles à des houles gigantesques, et ainsi qu'une nuée de papillons le groupe ailé suit ce rectiligne sillage, tracé par le débris du plus glorieux navire de la flotte d'événements historiques qui se déploie vers les horizons du passé.

« Tour...rrr...nez à droite! »

Nous piquons sur Sart-lez-Walhain, dont les toits rouges fulgurent au delà des blés qui s'étalent tels que de grands lacs agités.

« Pied à terre. » Le château des Hayettes.

En cet hermitage fut ramené Gérard blessé à la bataille de Wavre, et plus loin, sous les pommiers du verger, parmi la lumière d'intimité et d'ombre cuivrée qui s'épand sous la voûte des arbres et où la nature s'isole sereine, grave et amoureuse, eut lieu la scène célèbre entre Grouchy et Gérard. Comme pour offrir un décor majestueux à ces guerriers dont les cerveaux se heurtant allaient décider du sort de l'empire, à l'extrémité de ces tapis de chatoyante verdure et entouré d'une garde de peupliers géants, se dresse le manoir de Berghe, aux flancs déchirés, coulant dans les larges fossés ainsi que des caillots de sang, des pierrailles, du plâtras, plaqués de mousses rousses, mais restant en sa ruine sombre et menaçant. Peut-être les deux hommes n'eurent-ils point conscience de l'infime coin de Brabant choisi, on ne sait pourquoi, par le destin, afin qu'ils y jouassent, après

avoir parcouru l'Europe, un des derniers et décisifs épisodes de l'épopée napoléonienne; peut-être le virent-ils dans une accalmie de leurs cérébralités exaltées, et alors combien durent être mélancoliques leurs pensées à la vision de ce calme immuable dévoilant les diffuses et surhumaines tendances qui habitent toute âme et se levant à côté des folles aventures dont la canonnade lointaine et les pressentiments inévitables leur annonçaient l'agonie prochaine.

En ce charmant enclos luttèrent pour un empire l'enthousiasme incarné par Gérard et formé de courage (lequel n'est nullement une émotion spéciale, mais une poussée d'aspirations dont l'intensité règle son étendue), de douleur, de haine et d'orgueil inassouvi suscitant en lui des désirs, ébauche des joies qui nous attirent, ternie par le regret de leur intégralité; dans ce lénifiant paysage se heurtèrent donc l'enthousiasme, et l'amour-propre de Grouchy exaspéré par la brutale énergie de son général.

Et l'amour-propre vainquit.

Le soleil s'élève et alourdit déjà la fraîcheur matinale lorsque reparcourant la route raboteuse nous retombons dans la nef rumorante de la drève reprenant ainsi approximativement l'itinéraire de Grouchy vers Wavre. Sur la gauche et au large de plusieurs plans montueux dont les cimes largement arrondies émergent seules des buées traîneuses, comme des archipels flottants, reposent les plaines de Mont-Saint-Jean, d'où le 18 juin devaient arriver nettement, jusqu'au quatrième corps en marche sur la chaussée, l'orage de la canonnade et la vision des fumées.

Roulant jusqu'à la « Baraque », nous bifurquons brusquement vers Waterloo dont la tragédie dès lors impérieuse nous enveloppe, et remontons un chemin inclément, celui qu'au lieu de poursuivre son étape vers Wavre eût dû prendre Grouchy.

Ce chemin se prolonge, impitoyable, par la chaleur méridienne, sillonne des pentes intransigeantes, plonge en des vallées idylliques, traverse des sapinières d'abandon, coupe des collines sablonneuses dans l'ombrage des mûriers, des saules et des chênes aux racines dépecées, franchit des villages en torpeur heureuse, se contorsionne tel qu'un serpent blessé sur les avoines aux tons lunaires, le vermeil des froments, la joaillerie des seigles chantant leur allégresse au bord des prairies éclaboussées de fleurs rustiques.

Quelle avenue bénie faite pour porter l'espérance et la gloire à l'heure désespérée mais à quel point problématique pour la lourde infanterie impériale et les massives batteries.

L'abbaye d'Évières, recueillie, solitaire, repose au fond d'un vallon qui murmure sa pauvreté perdue au milieu de l'immense campagne brabançonne étalant fièrement l'intégrale splendeur champêtre; timide nonne dans une cathédrale, larme perlant sur un visage de sourire, orpheline venue là par les nocturnes forêts du hasard et adoptée par cette mère orgueilleuse.

Nous désenfourchons, pique-niquons, bavardons. Imprégnés des événements dont nous parcourons les tombes, chacun raconte, explique, questionne, et dans cette symphonie d'embryonnaire musique qu'est la parole, sonne sans cesse le nom dramatique : Waterloo, Waterloo...

Et vers Waterloo nous remarchons, poussant nos machines. Le pays devient sévère, les versants sont arides; certaines bouffées de paysages encaissés, où la lumière réverbérée pimente le ton des roches fragmentaires, des sapins et des toitures vermillonnées, nous arrivent au sommet du ravin que nous côtoyons, avec la puissance sauvage des plus robustes Courbet. Sur la droite apparaissent les bois de Paris où déboucha Bülow et le quatrième corps prussien, à quatre heures et demie de l'après-midi, en face de Plancenoit situé en retrait de l'aile droite française commandée par d'Erlon et où se produisit le premier choc allemand; enfin, après une abrupte montée, la plaine de Mont-Saint-Jean et sur le flanc de la Belle-Alliance le bouquet de peupliers, observatoire de Napoléon durant la bataille.

Nous nous arrêtons, étrangement émus, devant ces espaces, solitaires sous la navrante beauté du soleil déclinant et traînant ses pleurs au long des sombres et sylvestres horizons. Ainsi que tintèrent jadis les tragiques heures d'héroïsme et de désespoir tombant dans l'éternité, tintent encore les cloches villageoises. Par un soir pareil luttèrent non des hommes, des nations, des royaumes; n'étincelèrent point des armes, des aigles, des bannières, mais l'orgueil titanique de Bonaparte gagnant ses soldats et se ruant sur la vanité froide, la conscience de justice, la révolte contre la puissance française menaçante, des Anglais sous Wellington et vers l'après-midi mourante, se brisant à la prétention haineuse des Prussiens.

Durant cette mémorable journée, comme en tout événement notoire, les hommes, les armes n'étaient que moyens, adjuvants secondaires; la vraie bataille se livrait entre les âmes et les décisifs projectiles qui tumultueusement sillonnèrent les plaines étaient invisibles et impalpables.

Napoléon, qui fut un assoiffé de gloire, éprouvant avec une violence surhumaine la volupté d'être grand vis-à-vis des autres, grand vis-à-vis de soi-même, au long de son existence fantastique chercha sans relâche ces sensations, impérieusement entraîné vers leur réalisation monstrueuse qui seule pouvait apaiser ses désirs.

Sa vie entière s'usa en chasses acharnées après les émotions dont les péripéties de l'Empire sortaient en dérivés logiques, et si elle fut grandiose, c'est que les vibrations de l'âme napoléonienne le furent aussi, domi-

nant le monde où nul sentiment n'atteignait à la hauteur des siens.

Et les splendeurs déployées par le maître infiltrèrent cette fièvre à son peuple, effaçant en lui toute autre jouissance puisque aucun géant, aucune fatalité ne le faisait goûter à des sensations plus intenses. Sous cette indomptable harmonie psychique entre l'empereur et la nation le monde devait plier...

A Waterloo l'enthousiasme faiblissait, vieux, fatigué, il s'abattit au choc de sentiments plus vrais et plus jeunes.

En chacun de nous, entre nous et l'ambiance, pour l'acte même puéril, se déchaînent des batailles auxquelles prennent part nos multiples forces psychologiques. L'existence est un combat de sentiments où le plus intense triomphe et où chaque fois que des individualités sont en contact, doucement ou brutalement ils se heurtent; les instruments visibles, qu'ils soient l'homme physique, les armes guerrières, les administrations compliquées, même l'intelligence, ne sont que des moyens subalternes; l'essence divine est la sensation.

Laissons-nous donc emporter au long de ses chers rivages.

L'art, la science, la religion, la sociologie obéissent à sa loi, et quand l'une d'elles domine, le parterre des émotions normales se crée aussitôt de la beauté de l'exceptionnel; elle tyrannise ce qui lui résiste jusqu'à la victoire inévitable.

Des grandes sensations naquirent les hautes phases de l'histoire, les bénédictions de l'Art élevant nos imaginations vers des admirations toujours nouvelles qui peuplent les rêves de l'amour, les rêves de paix.

Un lambeau de terre un jour par elles s'appela la Grèce; un homme plus tard sous leur autorité, dans un paysage d'Asie monta au Golgotha; Rome régna dans leur fatalité; le moyen-âge, la renaissance et enfin les temps modernes en elles puisèrent leur grandeur. Dans leur rayonnement cheminèrent aussi Laure et Pétrarque, Roméo et Juliette, Charlotte et Werther et maintenant encore, sous nos yeux attendris, les douces conciliatrices, réconfort de la vie, qui partagent leurs regards de sérénité entre le grand enfant qu'elles choisirent et les mignonnes fleurs d'elles écloses. Elles sont la prière toujours exaucée, si elle est ardente, de l'homme vers son Dieu des célestes contrées; de l'artiste exalté vers le flottant idéal; des amants vers l'amour, par les nocturnes clairières que tracent les baisers du malheureux vers l'espérance.

R. P.

LA VIE LITTÉRAIRE A L'ÉTRANGER

Après l'agitation causée par la livraison belge de la *Revue encyclopédique*, il est intéressant de reproduire un article de la *Liberté* de Paris et dont l'auteur, éloigné des questions personnelles qui, inévitablement, devaient influencer les critiques belges dans leur jugement sur des compatriotes aux idées desquels ils se heurtèrent si souvent, apprécie et blâme impartialement, semble-t-il. Le succès d'une œuvre réside non dans la louange fluctuante et sans base certaine, mais dans la discussion et l'effervescence qui accueillent son éclosion; la livraison belge de la *Revue encyclopédique* a donc eu dans la vie une entrée triomphale. Chaque clameur prise isolément, certes, était mièvre et empreinte de mesquinerie, chose excusable en ce cas (on a vu, en effet, parfois même des hommes forts être entraînés par les misères de leur nature) et il faut avouer que l'existence est souvent inclémente pour certains malchanceux qui, arrivés à la maturité, à la vieillesse sans avoir ménagé ni leur temps ni leur fiel à essayer de réaliser une œuvre, une idée, s'aperçoivent tout à coup qu'une ombre épaisse les enveloppe et que bien au large d'eux rayonne la lumière. Aussi, tout en reconnaissant la nécessité de ces inclémences, n'y aide-t-on qu'avec une philosophique pitié.

« Une des plus remarquables publications périodiques françaises, la *Revue encyclopédique*, très vivante, très moderne, très renseignée et qui ne se confine pas, comme tant d'autres, dans l'étude exclusive de la vie artistique et littéraire de notre cher pays, mais qui fait aussi son possible pour donner aux lecteurs une idée complète du mouvement intellectuel en Europe et de cette civilisation cosmopolite dont l'influence bienfaisante effacera de plus en plus, espérons-le, les haines de races et les préjugés mesquins de vanité et d'ignorance nationales, — la *Revue encyclopédique* vient de publier un très curieux numéro, consacré entièrement à la Belgique et auquel ont collaboré les plus illustres écrivains belges de l'heure présente. Cette publication a ceci de particulièrement sympathique qu'elle nous donne une impression d'ensemble, qu'elle nous fait apprécier à leur juste valeur les qualités, les lacunes et la grandeur caractéristique de ce vaillant petit peuple qui, en des jours d'épreuve, donna à la France vaincue des preuves si touchantes de sympathie et d'amitié fidèle : ne l'oublions jamais. Aujourd'hui cependant, je ne sais pas trop si les Allemands eux-mêmes n'ont pas pour nous plus de sympathie et d'admiration que les Belges : bien des choses ont changé depuis vingt-sept ans; mais qu'importe; et, d'ailleurs, j'ai pour principe de ne jamais faire intervenir la politique, toujours inutile, agressive et mauvaise conseillère, dans les questions apaisantes et sereines de l'Art immortel, des Lettres consolatrices, joie et enchantement de notre monde de misères, de souffrances et de douleurs infinies.

Certains traits du caractère national belge, très complexe, d'ailleurs, la race elle-même étant fort mélangée et ne possédant pas la belle homogénéité nationale de notre pays, par exemple, certains défauts de leur organisation sociale peuvent déplaire, surtout leur extraordinaire brutalité, leur sécheresse sentimentale, leur manque absolu de tendances idéalistes, dont l'absence totale surprend chez une race essentiellement germanique, au fond, et qui impressionne de la façon la plus pénible le voyageur arrivant d'Allemagne, où la vie sociale est demeurée si douce, si courtoise,

si exquise de bonhomie, de bienveillance et de placide rêvasserie sentimentale, malgré les immenses progrès économiques, industriels et financiers accomplis par le nouvel empire, progrès qu'aucun Français intelligent ne songe même plus à nier, car ils sont l'évidence même, et tout en faisant de l'Allemagne le pays le plus prospère de l'heure présente, peut-être ces progrès n'ont pas altéré, en général (exception faite pour les insupportables grandes villes de négoce et de caporalisme comme Berlin), la sociabilité et la tendance idéaliste du caractère national. Ces tendances sont tellement innées en eux et profondes, qu'elles n'ont pu être anéanties dans l'âme collective de la race, par les atroces principes d'égoïsme et de force brutale de la politique bismarckienne; grâce à elles la vie demeure non seulement possible, mais douce et miséricordieuse aux blessés de la lutte sociale, dans la plus petite ville germanique.

Vivre en Belgique, au contraire, où se retrouvent tous les petits défauts des Allemands et des Français, me serait personnellement une épreuve au-dessus des forces humaines, mais ceci ne m'empêche pas de rendre justice aux nobles et robustes qualités de ce peuple défendant courageusement son indépendance depuis tant de siècles, affirmant sa vitalité par une incessante et souvent très remarquable production littéraire et artistique. Le génie littéraire de la Belgique contemporaine, où se reflètent les qualités initiales du tempérament national, est sombre, puissant, pathétique, un peu lourd, mais tout à fait curieux, original et spontané, bien que procédant par la forme et l'esthétique générale des traditions françaises. Car il convient d'insister sur ce point : l'espèce de renaissance intellectuelle, artistique et littéraire qui se manifeste aujourd'hui en Belgique après une longue période d'inertie, de torpeur et de stérilité, et qui a déjà produit des artistes de premier ordre dans toutes les sphères de création esthétique, cette renaissance, vraiment admirable par certains côtés, reste essentiellement française d'inspiration; elle se rattache au mouvement intellectuel de notre pays et apparaît, sans aucun doute, comme une des preuves les plus éclatantes de l'invincible attrait qu'exerce jusqu'à présent notre génie national : lumineux, clément, profond, essentiellement aimable, au sens philosophique du mot, et humain d'une pénétrante et universelle humanité. Et si notre influence spirituelle subsiste encore dans le monde entier, nulle part elle n'est aussi directe, aussi indéniable que dans ce pays voisin, où notre langue n'est pas cependant la langue nationale, ni en Flandre, ni dans la plus légère et latine Wallonie, mais où elle demeure malgré tout la langue littéraire, celle qu'emploient tous les écrivains de race, tous les artistes de talent hors ligne, soucieux d'une autre notoriété que celle d'un grand homme de village.

Et si tous les arts en Belgique, peinture, musique et poésie, procèdent de nos traditions et de notre esthétique française, cela ne diminue en rien leur originalité, leur haute valeur, leur saveur spéciale.

Encore une fois, ainsi que le fait très justement remarquer M. Camille Mauclair, dans une admirable préface, il y a en ce moment, en Belgique, une renaissance indéniable de productions artistiques et dans toutes les sphères d'activité intellectuelle; mais j'insisterai peut-être encore plus que ne l'a fait l'éminent auteur de l'*Orient vierge* — un roman paru cette année, qui a eu peu de retentissement et qui est pourtant presque un chef-d'œuvre — sur les tendances essentiellement françaises de tout ce mouvement exotique.

La parenté spirituelle de la peinture belge contemporaine avec nos jeunes écoles d'art impressionniste saute aux yeux. Dans les expositions dites des *XX*, devenues aujourd'hui le Salon de la *Libre Esthétique*, nos grands peintres, aux tendances ultra-modernistes, ont fraternisé de tout temps avec les célébrités de la jeune peinture belge. Cette parenté est si indéniable que dans le bon public, sincère en son snobisme, beaucoup de Parisiens (les gens du métier pousseront les hauts cris, mais je garantis l'authenticité du fait), beaucoup de braves gens qui s'intéressent ou veulent s'intéresser aux choses d'art, seraient fort étonnés d'apprendre que M. Henry de Groux, et surtout le célèbre Félicien Rops, qui doit la moitié de sa gloire à nos gens de lettres et à l'enthousiasme de nos jeunes revues, que tous deux sont d'origine belge.

Pour l'art divin, sublime et profond entre tous, de la musique, où chante et gémit l'âme mystérieuse du monde, nulle contestation n'est possible : si quelques maîtres du temps passé, comme le vieux et parfois puissant Peter Benoit, sont de pure race flamande, l'immense majorité des artistes remarquables, créateurs et exécutants, que la Belgique a donnés au monde appartient, par la forme et les traditions, à l'école française : M. Gevaert, l'éminent directeur du Conservatoire de Bruxelles (et que c'est loin de nous, les *Lavandières de Santarem* ou *Quentin Durward*, par exemple, et même loin de la jeune Belgique), aussi bien que Gustave Huberti, Franz Servais, Emile Mathieu et Paul Gilson.

Le théâtre de la Monnaie est devenu une succursale de nos théâtres lyriques et de nombreuses partitions, injustement dédaignées en France, ont trouvé l'accueil le plus hospitalier et le plus intelligent; tout récemment encore le *Fervaal* de M. Vincent d'Indy. L'école moderne de chanteurs belges, dont la gloire est toute récente, elle aussi, et qui triomphe un peu partout, est absolument française, et d'ailleurs, si M. Van Dyck, bien connu des Parisiens de Paris et de Bayreuth, a opté pour la carrière théâtrale allemande, la plupart des bons chanteurs belges chantent en français et en France. Ici même, à notre Académie nationale de musique, combien d'excellentes chanteuses viennent de Bruxelles : Mmes Bosman, Ducasse, et cette exquise Mlle Berthet.

La littérature belge contemporaine, celle du moins d'expression française, étant, au fond, la seule qui compte comme le constate M. Cyriel Buysse lui-même dans une fort belle étude sur les lettres flamandes, peut être considérée sans aucun doute comme la manifestation la plus complète et la plus brillante du génie national, dont elle exprime les traits essentiels avec plus de relief et d'intensité que la musique ou que la peinture actuelle de nos voisins.

Il est certain qu'une littérature qui possède des écrivains de talent absolument hors ligne dans tous les genres de création poétique, excepté le théâtre (car pour moi Maurice Maeterlinck, le plus grand des écrivains belges d'aujourd'hui, est un poète lyrique avant tout et son incontestable génie n'a que peu de rapport avec le théâtre proprement dit, il semble même en être l'antithèse vivante), — une littérature qui possède des poètes lyriques tels que Georges Rodenbach, Albert Giraud, Ivan Gilkin, Émile Verhaeren, Hannon, Séverin, Mockel, Georges Khnopff, Max Elskamp et tant d'autres, des critiques littéraires d'autant d'érudition, d'intuition esthétique, d'amour passionné des lettres que MM. Maubel, Edmond Picard, Octave Maus, Francis Nautet, enfin et surtout des romanciers de réputation européenne comme Camille Lemonnier, Georges Eekhoud, Rodenbach, Picard, Demolder, Delattre, Arnold Goffin, Henry Maubel, — une littérature aussi riche en talents variés, puissants et personnels, est certainement une des

premières et des plus remarquables en Europe, et je n'ai cité que les écrivains dont les œuvres me sont connues.

Mais malgré l'originalité indéniable de cette école, si féconde et si variée, je prétends toujours qu'elle demeure française par la forme littéraire, où s'exprime cette âme flamande ou même wallonne, si différente de la nôtre.

Émile Verhaeren, — dont le sombre talent, je l'avoue, est trop compliqué pour moi sans doute, car vraiment je ne parviens pas à l'admirer avec l'enthousiasme que manifestent beaucoup des meilleurs esprits contemporains, — Verhaeren apparaît au fond comme un très proche parent de nos poètes décadents; Camille Lemonnier, le robuste et profond romancier, qui est aussi, quand il daigne vouloir, un poète si pénétrant et si sincère dans les œuvres qui ont fait sa réputation, procède évidemment de notre école naturaliste; Georges Eekhoud, l'auteur de la *Nouvelle Carthage*, œuvre admirable, aussi, — et presque tous...

Le seul écrivain dont l'œuvre donne vraiment une impression d'originalité absolue, car cette œuvre a vraiment apporté au monde un frisson nouveau de pitié, de mysticisme, de terreur, d'ardente aspiration vers la Beauté, l'Idéal et l'inaccessible Absolu, — cet extraordinaire et placide Maurice Maeterlinck, dont l'âme vibrante et pathétique, essentiellement préoccupée du mystère des destinées, de l'énigme vivante du monde, dont les purs, lumineux et mélancoliques chefs-d'œuvre brillent au premier rang parmi les plus belles créations d'art du siècle, Maeterlinck nous fait connaître dans ses sombres, pathétiques et merveilleux drames : *Les Aveugles*, *L'Intruse*, *Pelléas et Mélisande*, un autre trait du tempérament belge, ce sens du tragique, cette âpreté de passion qui, dans la vie réelle, se manifeste par l'intensité et l'amertume farouche des revendications sociales, dans ce vent de révolte qui souffle aux jours d'émeute parmi le peuple misérable des mineurs et des prolétaires, dans les ruelles de Gand ou sur les plaines du Borinage. Cette âme douloureuse et tragique s'exprime ici dans des poèmes étranges et splendides, où tous les problèmes des destinées et des origines, toutes les craintes et toutes les terreurs, toutes les appréhensions d'au-delà qui émeuvent et attristent notre pauvre âme captive, mais aussi toutes nos aspirations vers le monde lumineux des idées éternelles et des joies ineffables, toutes les visions de Beauté, de Grâce, de Charme consolateur et vrai qui peuvent éblouir nos regards débiles, demain fermés pour l'éternité peut-être au souffle du Grand mystère, tout ce qu'il y a de meilleur en nous s'exprime chez Maeterlinck dans une langue si belle, si simple, si limpide, si pure elle aussi, et où s'affirme un des plus extraordinaires génies lyriques des temps modernes.

Stanislas Rzewuski

Concours de l'Hôtel communal de Saint-Gilles.

Après les claironnantes réclames pour lancer l'affaire, l'exposition des projets nous étale le pitoyable avortement de ce concours dont pas une œuvre n'est digne d'être exécutée; le jury, malgré la faiblesse et l'indulgence excessive dont témoigne son rapport, a dû se décider à ne pas décerner les deux premières primes, ce que le conseil communal a ratifié en sa dernière séance. C'est tout dire. Une revue rapide de l'exposition de l'école de la rue de Bordeaux (ouverte jusqu'au 23 août) nous promet d'affirmer que le vote négatif du jury a sauvé la commune d'un désastre artistique, car le superbe quartier voisin du parc de Saint-Gilles eût été irrémédiablement perdu si la moins médiocre conception des concurrents eut été érigée sur la nouvelle place publique que magnifiera la fontaine de Jef Lambeaux.

Cinq projets ont été classés dans l'ordre suivant, indiquant leur mérite très relatif; ce sont ceux portant pour devise : *Concilio manuque*, *Acis*, *Willen is kunnen*, *Nil sine labore* et *Luctor*.

L'auteur du premier projet a pris un parti de plantation de bâtiments assez bizarre, imité des hôtels seigneuriaux des siècles passés : le corps de logis principal occupe le fond du terrain, et deux ailes curvilignes viennent de chaque côté former une cour d'honneur. Le beffroi, d'un couronnement tripotaillé et lourd, tombe, à la bonne franquette, dans un angle de l'ensemble et abrite un escalier bien obscur. La distribution laisse en général à désirer, et les façades, au lieu de donner une note homogène, se signalent surtout par le décousu de leurs raccords. Un grand perron, inspiré du fer à cheval de Fontainebleau, est bien intempestif dans notre pluvieux pays, et la face des ailes, avec ses colonnes à l'étage, est un décalque des avant-corps du palais de Versailles. Un dessin perspectif met surtout en évidence les faiblesses de ce projet dont la silhouette n'est guère heureuse; il donne, en somme, l'impression de grands communs d'un château mais non d'un hôtel communal.

Acis répond assez bien au programme par sa distribution intérieure, dont les couloirs donnent de la lumière un peu partout, mais l'étude en est naïve et les arrangements habiles, dénotant un talent exercé, font défaut. La façade est faible, le beffroi mesquin et maigrelet, et les éléments romans, que l'auteur a mis en jeu, sont macaroniquement effilés en hauteur, ce qui leur enlève tout caractère. Nous sommes loin des monuments américains, qui procèdent de la même inspiration, mais qui, eux, ont de la fermeté, de la ligne et de la sobriété.

Willen is kunnen a une façade, pierres bleues et briques, peu pétardante, mais sobre, bien assise, très construite en ses divers éléments. Le plan, compliqué, n'est point raisonné : c'est ainsi que la salle du conseil n'est guère plus grande que la salle du collège, et de nombreux éléments sont mal conçus et emmanchés.

Nil sine labore se distingue par sa façade renaissance qui plait à première vue, mais dont on constate ensuite la lourdeur du beffroi et le hors d'échelle des lucarnes, ici beaucoup trop grandes, tandis qu'elles sont trop petites à l'hôtel communal d'Anderlecht. Le plan est franchement mauvais; au lieu de créer au centre un hall avec galeries, comme à Borgerhout, l'auteur a superposé deux vestibules dont l'inférieur serait plongé dans l'obscurité. Les lignes générales sont tortillées, les locaux mal emmanchés et dégagés.

La façade de *Luctor* est composée de nombreux éléments mal digérés et inhabilement reliés et mis en place : cela manque totalement d'autorité. Quant au plan, le bon sens en est absent : c'est ainsi, qu'au premier étage, l'auteur n'a rien trouvé de mieux à mettre, au centre de sa façade, que deux antichambres! Qu'on juge du reste.

Dans le compost où le jury a laissé les quinze autres projets, deux d'entre eux surnagent par des mérites, ou plutôt des défauts divers. *Shoking*, par exemple, dont le plan ne manque pas de qualités, a une façade bien banale où l'auteur a répandu tous les *leit-motiven* de la lyre du moyen-âge, mais sans s'être nourri de la *substantifique moelle* qu'une étude profonde permet de trouver dans les monuments du XIII[e] et du XIV[e] siècles. Un groupe de

chauffeurs de ce projet va répétant partout que c'est du gothique anglais! Ça, de l'anglais? Pas plus que ma botte. Que ceux-là aillent donc voir les cathédrales de Winchester, Ely, Lincoln, Peterborough, Durham, etc. et qu'ils étudient les collèges d'Oxford et de Cambridge, la gare de Saint-Pancrace à Londres, les hôtels de ville de Manchester et de Liverpool et tant d'autres monuments que l'éminent architecte Alfred Waterhouse a répandus par tout le Royaume-Uni; ils sauront alors ce que c'est que le gothique anglais et n'appliqueront plus ce qualificatif bellement élogieux à une composition fort critiquable.

Celui qui a eu le concept du projet *Sine labore nihil* est de l'école d'Alcibiade; il a coupé le beffroi, auquel la tradition assigne la place d'honneur, pour mettre à la façade postérieure deux tours inutiles que l'on ne peut voir lorsqu'on se trouve devant l'édifice. Puis, sous prétexte que la ligne droite l'ennuie, il a été rechercher dans l'architecture arabe, indoue et japonaise des formes tarabiscotées qui sont à cent lieues de l'architecture moderne qu'il a la prétention de rénover. Si encore tout cela valait par le goût et le tact dans le choix des motifs où l'on retrouve des formes de pattes de sauterelles et de culs de poules; mais non, il n'y a là qu'une arlequinade, et la décoration des salles dénote une pauvreté grande d'imagination. Le plan n'est que compliqué, obstrué d'escaliers et pas pratique du tout. L'ensemble, comme dit le jury, est plutôt applicable à un kursaal ou à un casino.

En résumé, ce concours a fait four, et il montre que ce principe, où certains veulent voir une panacée merveilleuse rénovant l'architecture actuelle, n'a produit, dans le cas présent, que des œuvres banales, où l'art, le goût et l'ingéniosité sont absents. Alors à quoi bon ouvrir un concours? C'est ce que feront bien de se demander d'autres administrations où de semblables aventures aboutiraient au même résultat négatif.

Un Théâtre pénitentiaire.

M. Maurice Talmeyr a assisté à une représentation théâtrale donnée dans un pénitentier. Il nous en donne la description dans la *Nouvelle Revue internationale :*

« On jouait les *Bourgeois de Lille*, un drame de M. d'Artois, qui retraçait l'histoire du siège de Lille en 1792 et, dès les premières scènes, une attention en quelque sorte béante accueillit la pièce. Sous la lueur un peu livide et tremblante du gaz, les rangées des dos grisâtres s'arrondissaient pour écouter, et les têtes, rases, rondes comme des boules, s'enfonçaient entre les épaules. Les voix des acteurs, dans ce silence, déclamaient et dialoguaient avec un chantonnement juvénile et des intonations faubouriennes. L'action, cependant, s'engageait. On y voyait des soldats, des bourgeois, des paysans, des nobles, marchant tous, chacun selon son allure, dans un emportement patriotique, et la salle s'égayait ou devenait houleuse, aux moindres effets, avec une intelligence extraordinaire des situations et des mots. Les acteurs se démenaient, s'exclamaient et se répondaient, sur le petit théâtre, où tout était branlant, depuis le débit jusqu'à l'éclairage. En général, ils jouaient en romantiques ou en queues-rouges, larmoyants et lyriques, ou d'un canaille ronde-bosse qui exprimait une rosserie hilare. Mais les plus étranges étaient les femmes. L'un d'eux, dans sa grande robe, faisait une Jeanne de Flandre, longue et plate, à laquelle devaient ressembler, autrefois, les Vierges des vieux mystères. Un autre jouait une certaine Mme Pinchard et s'était fait une poitrine de forte commère flamande qui avait comme une autorité à la Thérésa. D'autres, représentant une députation de viragos patriotes, s'étaient mis des hanches terribles, avec des fichus à la Charlotte Corday, d'où partaient des voix de rouliers. Le drame, dans tout cela, déroulait ses épisodes, remuant la houle des dos gris et des têtes rondes, qui, à d'autres moments, se figeaient tout à coup d'admiration, quand un patriote lançait une réponse crâne, ou quand un vieux marquis venait, avec des mots sentant encore leur cour, s'enrôler sur l'autel de la patrie.

Ah! ils étaient bien tous de Paris! ils en avaient bien tous la vie, la mobilité, l'étincelle, le surchauffement artificiel et subtil. Et avec quelle joie ils avaient dû apprendre la pièce, la répéter, peindre les décors, coudre les costumes, voir si le rideau manœuvrait bien comme un vrai rideau, et tout préparer, tout arranger, tout régler! La salle frissonnait, mais pourtant d'un frisson contenu, qui n'était pas le frisson de spectateurs ordinaires et, à certaines tirades, à certains grands mots, comme à ceux de Patrie, de Drapeau, de Liberté, elle devenait immobile, subitement muette. Quelque chose d'inconnu semblait passer dans le silence... »

Chronique judiciaire des arts

Honoraires des architectes.

La révocation du mandat conféré à un architecte, comme celle de tout autre mandat, peut donner ouverture à une action en dommages-intérêts lorsqu'elle a eu lieu sans cause légitime et de façon à causer préjudice au mandataire; mais le mandat conféré à l'architecte ne comporte pas nécessairement la suite complète de tous les travaux qui aboutissent à l'achèvement d'un édifice.

En conséquence, le propriétaire qui charge un architecte de préparer des plans n'est pas tenu de lui réserver la direction des travaux de construction et, s'il en charge un autre architecte, il ne commet aucune faute pouvant engager sa responsabilité.

Ainsi jugé, le 14 mai dernier, par le tribunal civil de la Seine, dans une action intentée par M. Bérard, architecte, contre l'abbé Sobaux, curé de Montmartre, qui, après avoir demandé à M. Bérard des plans et projets relatifs à la construction d'une nouvelle église paroissiale, celle de Saint-Jean-l'Évangéliste, s'était adressé ensuite à un autre architecte pour l'exécution des travaux.

Petite chronique

La Société symphonique des Concerts Ysaye vient d'arrêter le programme de sa prochaine campagne musicale. Celle-ci paraît devoir offrir un très grand intérêt.

Les concerts seront au nombre de sept, consacrés chacun à une école contemporaine et dirigés par les chefs d'orchestre et les compositeurs les plus réputés de l'étranger. La Société symphonique a engagé, pour les diriger à tour de rôle, MM. Léon Jehin, Félix Mottl, Johann Svendsen, le maître scandinave, C. Villiers Stanford, l'un des maîtres en vue de l'école anglaise, Giuseppe Martucci, directeur du Liceo de Bologne et, à côté de Sgambatti, le compositeur classique le plus renommé de l'Italie; enfin M. Vincent d'Indy qui, à la fin de la saison, viendra diriger un concert français auquel M. Francis Planté, le célèbre pianiste, prendra part comme soliste.

Parmi les artistes de chant et les solistes engagés, on nous cite Mme Henriette Mottl, dont le succès a été si vif l'année dernière

au Cercle et à l'Alhambra ; Mme Brema, M. Plunket Green, le baryton le plus en vue de l'Angleterre ; M. Léonard Borwick, pianiste anglais également et le dernier disciple de Mme Schumann ; Mme Ellen Gulbranson, la Brunnhilde de Bayreuth, enfin Mmes Friedheim, Nœ, et MM Jæger, Bussard et Nebe, du théâtre de Carlsruhe, qui prendront part à un grand concert consacré à l'œuvre de Wagner et que dirigera M. Mottl. Ce dernier dirigera un autre concert consacré à Berlioz et à divers maîtres allemands. Les deux concerts Mottl sont dès à présent fixés au 12 décembre prochain et 31 janvier 1898.

Le premier concert de la Société symphonique aura lieu le dimanche 24 octobre sous la direction de M. Léon Jehin, qui conduira entre autres la symphonie de César Franck. M. Eugène Ysaye y fera entendre le concerto en *sol* de Bach et le concerto en *ré* de Mozart qu'il compte jouer cet hiver dans sa tournée des États-Unis.

Les dix représentations que Mme Réjane doit donner avec les artistes du théâtre du Vaudeville au Parc sont définitivement fixées. Elles commenceront le 23 septembre et prendront fin le 2 octobre.

Mme Réjane jouera à Bruxelles *Sapho*, le *Partage*, le *Demi-Monde* et *Maison de Poupée*. Elle se rendra directement de Bruxelles à Berlin.

M. Decori, le créateur du *Chemineau*, le grand succès du théâtre de l'Odéon, viendra donner au théâtre du Parc trois représentations de l'œuvre de M. Richepin. La première aura lieu le 28 août.

On vient d'inaugurer à Londres un nouveau musée, véritable Luxembourg anglais, dû à la munificence de M. Tate, un amateur riche et éclairé qui non seulement a fait construire le dit musée de ses deniers, mais encore l'a doté immédiatement de sa propre collection composée de soixante-cinq chefs-d'œuvre de l'école anglaise de ce siècle.

La Galerie nationale a ajouté son fonds de tableaux anglais postérieurs à 1790 et une série de tableaux modernes achetés par les administrateurs du legs Chantrey est venue compléter le musée, qui compte déjà plus de deux cents tableaux anglais modernes de la plus haute valeur et offre un coup d'œil surprenant sur le développement de l'école anglaise moderne. M. Tate a l'intention d'ajouter une collection de statues, de médailles, de gravures et d'objets d'art anglais du XIXe siècle à son musée, et les constructions prévues à cet effet dans le plan original vont commencer incessamment pour que le nouveau Luxembourg anglais soit complet au commencement du XXe siècle.

La livraison de juillet de l'intéressante revue *Art et Décoration* (1) contient un article sur l'exposition de céramique ouverte à Paris, une étude sur le peintre hollandais Th. Van Hoytema, une notice sur l'affichiste Steinlen, etc. Chaque mois, *Art et Décoration* ouvre un concours pour un objet d'art appliqué. Elle publie, dans la présente livraison, les résultats des concours pour un Porte-allumettes et pour un Papier de garde. Ce dernier a été particulièrement brillant, ainsi que le constate M. Grasset dans son rapport. Pour septembre, la revue met au concours un courrier de table en broderie. Trois prix de 75, 50 et 25 francs seront attribués aux vainqueurs. La revue spécifie les conditions du concours et la date d'envoi.

(1) Paris, Librairie centrale des Beaux-Arts, 13, rue Lafayette.

Les *Maîtres de l'affiche* reproduisent, dans la livraison du mois d'août, une des premières œuvres de Chéret, dessinée pour le journal anglais *Pan*. Cette pièce de collection, devenue extrêmement rare, présente le plus grand intérêt. Le numéro contient également la *Revue blanche*, de Lautrec, le *Chocolat Carpentier* de Gerbault et une affiche danoise de Paul Fischer pour les *Affiches Wilhelm Söborg*.

Les trois nouvelles livraisons de l'*Art flamand* sont consacrées à deux maîtres du commencement du XIXe siècle qui ont eu une influence prépondérante sur l'art belge contemporain : François-Joseph Navez et Ferdinand De Braeckeleer le vieux. Elles sont d'autant plus agréables à lire que les anecdotes abondent dans le texte et que celui-ci est parsemé d'illustrations que corroborent des gravures hors texte, reproduisant les œuvres principales des maîtres étudiés.

Les journaux d'Amérique racontent que M. Walter Damrosch, le chef d'orchestre bien connu, aurait offert à Mme Wagner l'énorme somme de 1,250,000 francs pour obtenir le droit de représenter *Parsifal* en Amérique.

De son côté, M. Angelo Neumann voudrait aussi monter *Parsifal*. Il aurait fait dans ce but des propositions à Mme Wagner, mais aurait essuyé un refus.

On sait, en effet, que par une convention intervenue entre les héritiers du maître de Bayreuth et la liquidation du roi Louis II de Bavière, le monopole de *Parsifal* a été réservé au théâtre de Bayreuth, mais à la condition que le théâtre de Munich aurait pendant un certain temps la priorité sur tout autre théâtre du monde entier, dans le cas où Bayreuth renoncerait à son monopole. Si donc Mme Wagner autorisait soit M. Damrosch, soit M. Angelo Neumann à représenter *Parsifal*, l'intendance des théâtres royaux de Munich serait *ipso facto* en droit de le représenter également à l'Opéra de Munich. Et c'est ce qu'on ne veut pas à Bayreuth.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 35. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 29 AOUT 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles**.

SOMMAIRE

ESTHÉTIQUE DES VILLES

Les Promenades urbaines dans la Nord-Allemagne.

En fuite, grâce à cette bienveillance charmante du Sort: les Vacances, oasis, clairière sur le tracassant chemin de la vie sociale, j'ai, comme premières étapes d'une pointe plus lointaine vers les non-vus, dépensé quelques heures en des cités de l'Allemagne septentrionale : Cologne, tête de pont du vaste empire grossi maintenant à cinquante millions d'êtres épris des mêmes espérances, gonflés de la même confiance en leur âme collective, travaillant du même cœur vers les mêmes ascendances; Brême, continuant, modeste, sur les rives du Weser, les traditions commerciales de la Hanse; Hambourg l'Elbienne, énorme et fumeuse, mine maritime immense, conglomérant, avec ses faubourgs et sa sœur siamoise Altona, huit cent mille habitants agitant, sous les noirs nuages vomis par les steamers innombrables, les fièvres d'un négoce titanique, rivale incessamment grandissante de Liverpool et de Londres; Lubeck, reine tranquille de la Baltique du Sud, moyenâgeuse à l'égal de Bruges, mais sans la beauté puissante du Silence; Kiel, enfin, au fond de sa baie protectrice en entonnoir, capitale maritime du Schleswig-Holstein, cette Alsace-Lorraine danoise, agrippée par la Prusse en 1862 comme coup d'essai des proies futures de 1870

Cinq fois ainsi, jour après jour, en un imputérat de touriste attentif, j'ai pu voir, préoccupé et ému, ce qu'un événement triomphant et terrible peut apporter d'énergie et de remuante initiative à une nation que le malheur fit longtemps douter d'elle-même; et combien il est vrai que, dans les collectivités humaines encore barbares, une guerre heureuse, après les horreurs des combats, se prolonge en d'indéfinis efforts de prospérité et de joie. De même que les défaites trop humiliantes ont un virus de dépression démoralisatrice et de décadence lamentable. O Allemagne! O France! de quels significatifs exemples, ici tristes, là réconfortants, vous illustrez, à l'heure présente, ces vues rêveuses sur les mystères des catastrophes!

La transformation des cités est une des extériorisations les plus visibles de ces grands phénomènes quand elle se manifeste avec ordre, abondance, préoccupation

(sinon toujours réussie, du moins constante) de l'esthétisme. Et, sous ce rapport, l'énergie productrice de l'âme allemande est vraiment significative. Sans défaillance, avec une ténacité admirable, avec une unité de plan, une volonté, un entrain saisissants, Kiel, la ville vouée à la marine militaire, comme Lubeck, le vaste entrepôt des bois de Suède, comme Hambourg, le port d'aboutissement des transports d'Amérique en Germanie, comme Brême, son auxiliaire distancée, comme Cologne et ses environs rugissant les brutalités fécondes de l'industrie, s'ornent avec une patience et un soin si continus et si réglementaires qu'on croirait leurs efforts en ce sens dirigés et imposés par une autorité supérieure. En vérité, chacune agit en sa pleine liberté municipale, mais avec une émulation croissante et une intelligence extraordinaire non seulement de ce que l'aspect d'une ville doit être pour contribuer par son harmonie à la joie d'y vivre, mais de la façon ingénieuse dont les nécessités de l'industrie peuvent être combinés avec le désir d'éviter les affreuses laideurs dont jusqu'ici, et spécialement en Belgique, elles s'accompagnent presque infailliblement.

Ah! combien salutaires pour nos destinées futures et l'égaiement de nos descendances, seraient quelques périodiques voyages de ceux « qui président aux destinées » de nos villes, vers ces cités étrangères en lesquelles il semble que les inconsciences du Beau et les marchandages d'Esthétisme sont définitivement extirpés des psychologies! Ceci dit sans perdre la mémoire de ce que quelques-uns ont, de haute lutte, réalisé chez nous, à l'encontre de l'aveuglement et de la sottise quasi-universels qui si longtemps y furent la règle. Songe-t-on suffisamment à ce que fût définitivement devenu Bruxelles, qui allait s'agrandissant en d'ignobles faubourgs bêtement rectilignes et platement maussades, sous l'inspiration de multiples Bouvard doublés de pullulents Pécuchet doctrinaires, si Léopold II, contrariant les plans horribles des fonctionnaires voyers, fous d'alignement, de nivellement, de ligne droite, de symétrie et d'élargissement, n'avait pas, lui, grand voyageur européen, patiemment et inflexiblement fait peser sa volonté redressante sur les imbécillités qui se déployaient ou qui se préparaient? Songe-t-on à tout ce que M. Buls, lui aussi un errant des grandes villes étrangères, a empêché de vandaleries, conservé ou mis en relief de pittoresque, capitalisé de beauté, sauvé de souvenirs dans ce Bruxelles, maintenant si charmant et si admiré, que d'effrayants troglodytes administratifs se proposaient « d'améliorer » avec une stupidité telle que « pour faciliter la circulation » ils décrétaient l'abatage des vieilles façades à pignons de manière à gagner « un pied » de trottoir! Ça et là nos rues en ont encore les désolants vestiges.

La verdure! Les arbres! Il semble que les Allemands en ont compris, à la manière anglaise, le caractère séducteur et sacré. Cologne, Brême, Hambourg, Lubeck, Kiel s'en sont ornés avec opulence, conservant non seulement les promenades existantes, mais multipliant les nouvelles avec prodigalité.

Point de nouveau quartier dont ils ne soient la base merveilleuse. Et, devant les maisons, des jardinets visibles pour tous, et non relégués derrière les édifices, ajoutent leurs plantes grimpantes et leur flore multicolore aux longues théories des tilleuls, des ormes, des marronniers, des acacias et des sycomores. Ah! si nos Molenbeek, nos Schaerbeek et nos Saint-Josse-ten-Noode eussent été bâtis quarante ans plus tard! Quel rêve que de telles verdures et un tel coloris se substituant aux lugubres défilés de leurs rues mornes et sépulcrales!

Détail charmant : les arbres dont les lignes ornent les gazons, sont reliés entre eux par des guirlandes de vigne sauvage, de glycine, d'aristoloche, substituant une ornementation permanente et gracieuse aux effroyables bamboches des verres de couleur, des lanternes chinoises et des calebasses en papeir gommé qui, présentement, déshonorent Bruxelles de leurs sales oripeaux, sous prétexte de ne pas rendre les divers quartiers jaloux de l'énorme ribote en laquelle on bamboche au parc du Cinquantenaire.

Sur les eaux, nombreuses, sur les canaux, sur les étangs, des cygnes promènent partout leur blanche splendeur mouvante; pour eux, des nids municipaux mieux entretenus que les guérites des factionnaires, chalets rustiques, barquettes à l'ancre munies d'accès inclinés, où on les voit, par couples, faire leur ménage et soigner leur famille aux plumes encore grises.

En liberté ils poussent, ces heureux arbres, sans les mutilations stupides de l'ébranchage. Point de bûcherons accomplissant leur criminelle besogne. Dans les parterres, les rameaux commencent à ras du sol, créant la plantureuse beauté des frondaisons mystérieuses et inviolées. Le long des allées on a coupé juste ce qu'il faut pour le passage. Des fragments de forêts au milieu des maisons. Et sur les anciens remparts désafectés de ces cités jadis guerrières, tout a été laissé, vieux végétaux, vieux moulins, vieux bastions. Aucun « édile » à cervelle de pingouin n'est intervenu, comme à Bruges, hélas! ou à Saint-Trond, pour détruire ces beautés, en jetant les courtines dans les fossés sous prétexte que rien n'est plus municipalement beau que ce qui est plat. Oh! les scélérats!

Dans les allées, soumises comme partout, hélas! aux éternellement renaissantes poussières (quand donc un inventeur, digne de ces temps de miraculeuses découvertes, nous débarrassera-t-il de la vermine des grains de sable?) circulent, sans qu'on prenne garde à la dépense, d'ubiquitaires arrosoirs épandant la fraîcheur,

non pas à coups de lances fabricatrices de boues artificielles, mais par d'ingénieux appareils, de grandes brosses dont chaque poil serait un filet d'eau.

Quand les rues n'ont pas de jardinets devant les bâtisses, on n'y a point planté les grands arbres obscurcissant les appartements qui deviennent les ennemis personnels des riverains, acharnés à les détruire subrepticement. On a adopté des espèces basses et plafor-mantes, faisant berceau le long des rez-de-chaussée et épanouissant, sans gêner personne, cette douceur apaisante du Vert qui pénètre les fibres humaines et harmonise les agitations cérébrales dès qu'on glisse sous les ombrages. Car qui dira ce que ces accessoires naturels apportent de pacification inconsciente dans la fiévreuse turbulence des villes? Ce n'est pas seulement d'une question d'ornementation qu'il s'agit, mais d'une question d'hygiène morale.

Plus de tramways à chevaux dans ces cités qui, à première réflexion, peuvent être crues inférieures en progrès à notre Capitale. Il est aboli le spectacle attristant de ces pauvres bêtes de somme s'éreintant en tractions sans cesse interrompues par les montées et les descentes des voyageurs. A Hambourg, notamment, la circulation des voitures électriques est miraculeuse en sa multiplicité; et le soir c'est un spectacle féerique que de les voir passant rapides comme des dards, se croisant sans interruption, avec leurs diadèmes de fanaux rouges, verts, blancs, triplés, quadruplés, moins, croirait-on, pour les signaler que pour embellir prodigieusement les ténèbres.

Car, là, on ne veut pas seulement ce qui est commode. On veut y ajouter l'allégresse pour les yeux. Les pavements des places et des rues jouent leur partie dans cette orchestration de couleurs. J'ai compté jusque six teintes diverses de pierres agencées sur le sol en mosaïques, formant des rosaces géométriques ou de longs tapis se déroulant en perspectives.

De même, dans les gares, dans les établissements publics de tous genres, les jolies surfaces luisantes des faïences et des briques vernies inusables remplacent les tristes peintures si promptement lépreuses qu'affectionne notre fonctionnarisme, et étalent leur constante et joyeuse propreté.

De tous ces détails, de toutes ces ingéniosités révélatrices d'une âme nationale vivante, sereine, confiante, émane pour le passant un singulier respect, une appréciation vénérante et admiratrice. Oui, cette Allemagne est en croissance, morale et matérielle. Oui, il y a chez elle un universel bon vouloir, un sentiment sérieux et profond de dignité, un désir fervent de se hausser encore et de s'harmoniser. Et pour le Belge qui assiste à ce spectacle, là bas universel, augmente le besoin, chez nous désormais fervent, de grandir aussi, de se fortifier dans cette vue belle et sérieuse de la vie et de l'action, loin des cabrioles et des calembredaines en lesquels trop de puffistes, de mufles et de journalistes de pacotille risquent de nous induire.

L'ILLUSTRE THORWALDSEN

Copenhague, — Kjöbenhavn en cette doucement baroque langue dano-norwégienne que parlait Hamlet au cours de la vie rêveusement tourmentée qu'il traînait sur les terrasses d'Helsingör, d'Elseneur, langue parlée par quatre millions, sans plus, d'êtres humains sur la terre et à laquelle ils adhèrent séculairement, sans que personne songe à les blâmer ou à les ridiculiser ceux-là, avec la même ténacité touchante que nos Flamands, ni plus ni moins nombreux, à la leur, — Copenhague ne se prononce pas sans qu'à l'esprit et au gosier ne vienne le nom sonore de Thorwaldsen, rude comme le métier de casseur de pierres du fameux sculpteur.

Car durant la première moitié de ce siècle fécond en glorieux tapages dans tous les genres et sous toutes les latitudes, ce nom-là fut d'une exceptionnelle bruyance; et si son rayonnement s'est retiré du restant du monde, le noyau central de cette renommée conserve dans le Danemark son éblouissant éclat et y demeure populaire avec ses résonances de chef pirate des anciens Vickings, les Nordmans pillards.

Bertel Thorwaldsen naquit en 1770, un an après Napoléon! Son père était charpentier, comme celui du Christ! Il était arrivé d'Islande à travers les mers, comme Lohengrin du Mont-Salvat! Ces rapprochements, destinés à le faire légendaire, venaient jadis naturellement à l'imagination des contemporains qui assistaient à l'épanouissement prodigieux de sa gloire. Couramment on ajoutait qu'il descendait des anciens rois de l'île glacée aux bouillonnants geysers. A son retour de Rome, en 1820, quand l'Europe entière le proclamait « le premier statuaire de l'époque », il fut, à son débarquement sur les quais de Copenhague, reçu au bruit des salves du canon du vaisseau de guerre, comme un souverain, la population inondant de ses flots toutes les perspectives et troublant l'atmosphère de l'orage de ses acclamations. La chronique, et un tableau subsistant au Musée, conservent la mémoire d'un arc-en-ciel splendide qui, en ce moment, suspendit sur la rade l'écharpe multicolore de son prisme, comme si l'empyrée lui-même avait voulu ajouter le grand cordon de son Ordre céleste à toutes les décorations qui grevaient le torse de cet Illustre. A sa mort, en 1844, une énorme bâtisse égyptiano-danoise fut construite pour devenir le sanctuaire des cinq cents œuvres en lesquelles s'était dépensé son activité de cyclope, et le sanctuaire de son corps reposant désormais en relique sous un tapis de lierre, au milieu de l'atrium. Faut-il ajouter que dès l'âge d'écolier il était un enfant prodige, qu'à vingt-trois ans il obtenait le « grand prix de Rome », qu'il vécut en bonne intelligence avec toutes les Académies de ce bas monde, et qu'il fit le buste de tous les mufles célèbres de son temps. Une renommée aussi fabuleuse que le fut la sienne ne s'obtient pas à moins.

Et maintenant allons visiter les choses en lesquelles s'est extériorisé le génie! Entrons dans ce sanctuaire égyptiano-danois, ou, si vous le voulez, étrusco-pompéien, car vraiment douteux est le style de ce monolithique mausolée jaune-cataplasme qui attriste l'îlot de Christianborg de sa bâtisse froide et lépreuse, décorée

d'une plinthe continue en laquelle des fresques couleur « fromage blanc dans lequel on aurait délayé le solide étron d'un travailleur » (selon une expression fameuse de Léon Bloy), déroulent les épisodes triomphants du retour du grand homme dans sa patrie, le transport en procession des œuvres ramenées de son atelier d'Italie, sa silhouette comique d'artiste bien renté, vêtu de la longue redingote à la propriétaire, coiffé du chapeau haut de forme évasé et à larges bords des gros personnages de la Restauration, le cortège de ses multitudineux élèves, et les gestes athlétiques des portefaix chargés de véhiculer les effigies marmoréennes qui devaient (ainsi le croyait la naïveté romantique) vivre à jamais dans l'admiration des mortels.

Entrons! La foule des visiteurs encombre. Jamais, ni au Louvre, ni au musée de Naples, dans les salles où surgissent, silencieusement triomphants, les antiques, je ne vis telle affluence. Les deux étages, les huit longs corridors, les deux salles, les quarante-deux cabinets (je dis 42, il n'y a pas d'erreur) foisonnent de curieux indigènes et étrangers. Thorwaldsen, pour les descendants du roi Goran et de la reine Thyra surnommée « la Joie du Danemark », reste un demi-dieu, un dieu.

Elles sont là les cinq cents œuvres, sinon toutes en original, au moins reproduites en plâtre. Ah! le nauséabond et constringent étalage de médiocrités redoutables!

Un Musée Wiertz de quatrième classe! Bouvard et Pécuchet devenus sculpteurs après leur tentative malheureuse de confectionner les confitures. Un chapitre oublié du sarcastique chef-d'œuvre de Flaubert complétant la variété miraculeuse des livres où *Madame Bovary* voisine avec *Salammbô*, avec la *Tentation de saint Antoine*, avec les *Trois Contes*. Une archi ridicule et pullulante résurrection de la statuaire grecque, deux mille et trois cents années après Périclès, formant un tartinage immense sur lequel saillissent les fromagères effigies de quelques modernes et de quelques images chrétiennes symboliques et niaises. Des bas-reliefs à l'infini, ornementations, démesurément agrandies, pour les pains d'épices flamands. Ganymède, Psyché, les Grâces, les Muses, les Amours, Vénus, Junon, Achille, l'amazone Penthésilée, Hercule et Hébé, Esculape et Hygie, Minerve et Prométhée, Némésis et Jupiter, Vulcain, Ulysse, Mercure, Nessus, Déjanire, Erato, les Saisons, des Nymphes, des Satyres. Tout l'affreux bagage paganique et mythologique compris à la moderne, car « les grands critiques » qui se sont appliqués à rendre compte des motifs de glorifier cette débauche de lieux communs d'un art doctrinaire jusqu'à la désolation et au suicide, ont dit, en leur décourageant aplomb, que ce grand médiocre méconnu « s'était fait une idée parfaite de la manière dont on pouvait encore prendre l'antique pour modèle; et qu'il a rétabli dans sa pureté le style du bas-relief dégénéré depuis des siècles! » Ah! oui; qu'il devait être bien avec toutes les académies de son temps, ce maréchal de l'armée des pompiers esthétiques!

Je fuis à travers les huit corridors, les deux salles, les quarante-deux cabinets. Les derniers contiennent « la galerie de tableaux formée par l'illustre maître »! Vraiment ceci explique définitivement son intellectualité, de même que son effroyable mobilier à l'athénienne, pieusement remisé au même lieu. Comme choix d'horreurs dans la platitude la plus bourgeoisement abjecte, c'est complet au delà de toute espérance et de toute crédibilité! Ici encore, invinciblement, les grands fantômes de Bouvard et Pécuchet, ces immortels, s'imposent. Eux seuls, dans une scène non éclose du drame énorme de Flaubert, eussent pu assembler un tel congrès de vomitifs lavementaires. On éprouve, devant un tel sublime d'inconscience esthétique, des sensations inconnues comme le déboulonnement du péritoine ou le dévissement du nombril!

Je sors de là tordu, tirebouchonné, les yeux épileptiques. Heureusement une faim féroce, une faim de touriste m'impose sa salutaire diversion. Trouvons, trouvons vite un « Frökost », un de ces déjeuners en mosaïque de plats dont cet hiver, avec un spirituel enthousiasme, me parlait une jeune femme revenue des pays scandinaves et finlandais. Allons à Langelinnie (tiens! un nom pour Maeterlinck), d'où l'on voit, en grignotant, le port et la mer. Me voici à une table sous la véranda : « Opvärter, de Frökost. » — En voici bien d'une autre; l'Opvärter m'explique que pour obtenir le légendaire Frökost local il faut être trois! — Eh bien, dis-je, je suis trois par le ventre! Apportez!

Et voici qu'il apporte chaque mets sur assiette spéciale, à en couvrir la table, à ne plus laisser place même pour les coudes : du saumon fumé rose et souple comme de la soie, des écrevisses, de la langue de bœuf, de la viande salée, du veau à la gelée, des concombres, des crevettes (elles ne valent pas les nôtres, certes non), des sardines, des harengs de Norvège, de la truite engluée de gélatine, du fromage de Hollande, du fromage aigre de Seeland, du pain blanc, du pain noir au cumin, du pâté de gibier, du beurre onctueux comme du foie gras, de la margarine délicate comme du beurre; puis du jambon, puis du sauté de veau, puis des œufs sur le plat; et encore des éperlans enrobés dans de la friture, et encore du caviar! Plus de place, le défilé s'arrête, on en renvoie la queue qui se prolongeait vers moi hors de la porte des cuisines!

Je commence, après un choix hésitant. Je pique à droite, à gauche, devant, plus loin, comme un joueur hongrois de cymbalum tapant les notes avec ses baguettes; machinalement, bientôt les deux mains se sont mises de la partie. Je mêle, j'entremêle, je pointe, je ramène, ne m'interrompant que pour verser dans un grand verre lourd des demi-bouteilles de « Lager öl », de bière nationale, fabriquée par Gambe Carlsberg en son « afstappen » l'Alliance. Des Danoises paisibles, tortionnant des chignons couleur d'avoine sur leurs nuques blanches, me regardent. Je me pique au jeu. J'accélère. Mon appétit des beaux jours du Thémis-Club surgit et s'épanouit. Je liquide les plats les uns après les autres. J'ingurgite infatigablement. Quelle cargaison dans la cale de mon estomac! Mais ça va, ça va bien, ça va toujours! Les garçons font cercle, les Danoises s'agitent. Des escadrons de moineaux picorent mes miettes sur la nappe même; deux grands cygnes ont quitté un étang voisin pour attraper des morceaux entre mes bottines. Je deviens un support de notre gloire nationale de grands buveurs, de grands mangeurs. En avant les coups de dent! En avant les coups de gosier! Il me semble que je cours un match. Je me découvre des endurances imprévues. En deux heures (pénible le dernier quart) j'ai vidé nettes les vingt-deux assiettes, pain et beurre compris, et onze demi-bouteilles de Lager öl bien vidées se dressent en minarets sur la table dévastée. Un ban pour la Belgique et la Flandre!

Oui un ban, un triple ban! et un triple verre d'« Agrovët » : après avoir pris tant de Thorwaldsen, il faut bien prendre un peu de Tord-boyau.

J.-G. FRESON

La Vie et l'Art en Autriche-Hongrie (broch. de 112 p.). *L'Évolution du lyrisme et l'Œuvre de Richard Wagner* (broch de 35 p.)

Curieux esprit! calme, divers, promenant sur toutes choses, sur l'art et sur la vie, un regard clair, gai, vif, mais trop normal et trop équilibré pour donner la maladive impression du dilettantisme. En lisant ces deux très intéressantes et vivantes brochures on se demande quel est le ressort caché de la vie de ce voyageur qui dépense tant d'heures d'observation, qui jouit complètement de tant de choses différentes, qui tout le temps se raconte très simplement, et pourtant se livre si peu. Car j'ai voyagé à sa suite chez les Viennois, j'ai joui du caractère bon enfant, rieur, assez extérieur et sensuel de ces valseurs enthousiastes, des souvenirs de Beethoven religieusement évoqués, et de tous les renseignements, si naturellement groupés, qui peignent la Hongrie et sa séduisante histoire, mais je n'ai vu que le voyageur amusé ou intéressé, contant avec charme des épisodes typiques et de nombreux faits à moi inconnus. Je n'ai pas deviné l'humain qui a écrit ces pages.

J'en ai eu d'autant plus d'envie de lire l'*Évolution du lyrisme et l'Œuvre de Richard Wagner*.

Pour le coup je suis devenu plus perplexe encore, et plus attentif, et plus désireux de saisir une unité, quelle qu'elle soit, sous cette abondance de pensées justes, d'exposés complets et de si aisées manipulations des questions profondes. J'ai peur de devoir renoncer à la tentation dangereuse de ne faire qu'un seul repas de l'auteur; j'espère que l'avenir me réserve cette friandise; mais pour le moment il m'appert trop volumineux ou trop complexe pour que je puisse essayer de le résumer, de l'analyser, d'en trouver le caractère, de l'avaler, en un mot. Ce doit être un de ces mortels bien harmonisés dont on rencontre un certain nombre d'exemplaires en notre petit pays. Seulement, quand leur harmonie est faite de plus de morceaux qu'on n'en contient soi-même, impossible d'en déterminer rapidement l'ensemble. Et je crois que c'est le cas.

Sans plus juger donc, que je vous dise la place énorme, prépondérante, que M. Freson fait à Wagner dans le mouvement de la pensée, bien plus, de la vie contemporaine. Cette place, il ne la proclame ni ne la chante en poète, — car s'il est passionné d'art, je ne vois point qu'il soit artiste, mais il *dessine* cette influence en faisant l'histoire des successifs états d'âme de nos contemporains.

Pour lui « l'histoire du lyrisme est le relief des idées du siècle et elle occupera pour notre temps une place équivalente à celle des tragiques du XVIIe siècle pour leur temps ». Et il montre en Wagner le grand poète — presque le grand penseur — lyrique de notre époque, unissant en lui-même les tendances séparées et presque ennemies jusque-là des écoles individualistes, romantiques ou idolâtres de la forme pour la forme, ou passionnées de singularité, de personnalité outrancière, et l'école de l'art impersonnel, de l'art universel, reflétant la beauté de tout ce qui dans n'importe quel domaine peut émouvoir l'humanité.

Wagner, pour ses héros, prend les êtres qui par leur intensité frappèrent l'imagination des foules et il les représente non en ce qu'ils eurent de singulier et de spécial, mais bien en ce qu'ils eurent d'universel. C'est l'intensité même de leur humanité qui fait éclater la beauté de cette humanité aux yeux de ceux qui ne savent pas la voir autour d'eux. Il a cherché la *forme la plus belle* d'une pensée, et il l'a trouvée dans les vies ou dans les expressions qui disent le plus synthétiquement le sentiment général. Son art, comme dit Shelley, « crée à nouveau l'univers, anéanti dans nos esprits par le retour des impressions qu'émousse l'habitude », et il le recrée en imposant à chacun de nous la vision d'une beauté qui est en tout homme.

Du reste, M. Freson ne s'arrête pas à décréter ce que l'art *doit* ou ne *doit pas* être. Il montre simplement que Wagner a aidé à faire reconnaître son essence, qui est de chanter le beau où qu'il se trouve, à le chanter en n'importe quelle langue, pourvu qu'elle nous exalte.

LES REPRÉSENTATIONS DE BAYREUTH

Les représentations qui viennent de se terminer ont, dans leur ensemble, rappelé celles de l'année dernière. Ce qui caractérise la reprise des *Nibelungen* en 1896 et 1897, c'est l'introduction de l'élément jeune dans l'exécution. L'école de chant de Bayreuth, dirigée par le génial directeur permanent des festivals, le Dr Kniese, a formé d'excellents chanteurs dramatiques : Mmes Brema, von Middelburg, Gulbranson, Mulder, MM. Van Rooy, Wachter, Breuer, Burgstaller, jeunes et doués pour la plupart de voix superbes. D'autres artistes de réputation s'adjoignaient à ces débutants remarquables : Van Dyck, Grengg, Perron, Grüning (bon chanteur, mais médiocre acteur), Plank, Vogl, Friedrichs; Mmes Schumann-Heink, Sucher, von Artner, etc., etc.

Le tout formait un merveilleux ensemble.

Je signalerai entre tous le débutant néerlandais Van Rooy, un Wotan aussi expressif dans les passages de tendresse que dans les explosions de colère du dieu. A part Scaria, le créateur du rôle, on n'a jamais eu l'occasion d'admirer un Wotan mieux doué sous tous les rapports. Mlle von Middelburg a fait valoir sa voix exceptionnelle dans Kundry. Chacune de ses répétitions de ce rôle marquait un progrès surprenant. Mme Gulbranson a gagné en solidité de voix et en ampleur de jeu depuis son sensationnel début de l'année dernière.

Je ne parlerai pas des autres, pour ne pas tomber dans les redites. Mais ce qui mérite une mention spéciale, ce sont les morceaux d'ensemble (hommage soit rendu à M. Porges, le répétiteur) : le chœur des vassaux, les chants des filles du Rhin (qui n'ont jamais atteint pareille unité, pareille splendeur), le chœur des filles-fleurs de *Parsifal* et, *last but not least*, le chœur des Walkures, enlevé avec un entrain sans pareil par neuf chanteuses de tout premier ordre formant un ensemble de voix unique au monde.

La mise en scène, très soignée, était la même que précédemment, sauf quelques corrections heureuses.

J'ai parlé plus haut de la caractéristique : l'introduction de l'élément jeune. Il me reste à parler à cet égard de la direction de l'orchestre. Ici le résultat a été peu satisfaisant. Mme Cosima, aveuglée par l'amour et l'orgueil maternels, a cru pouvoir donner une place prépondérante à son fils Siegfried. Richter n'a dirigé qu'une fois les *Nibelungen* avec son autorité incontestable; Mottl, après une ou deux exécutions de *Parsifal*, a cédé le bâton de chef à Seidl (excellent, du reste). Les autres représentations ont été malheureusement dirigées par Siegfried Wagner. Un officieux, pour donner le change, à la deuxième série des *Nibelungen*, soutenait avec aplomb que Mottl dirigeait. Hélas! nous vîmes bientôt

au manque de finesse et d'accent, à l'excès de sonorité de certains accompagnements, à la mollesse de l'exécution, qu'il manquait un homme d'autorité à la tête de l'orchestre. Mais il se produisit un effet plus triste encore. Les chanteurs, désorientés, n'osaient quitter des yeux M. Siegfried Wagner, paraissaient inquiets et hors de leurs gonds. A tous moments se produisaient des hésitations et même quelques cahots. En un mot, les remarquables phalanges de Richter et Mottl restaient sans direction. Eh bien! Voilà une chose que je ne puis passer sous silence, laisser sans protestation.

Le premier devoir de Mme Cosima est d'assurer la gloire du grand génie musical et dramatique qui l'honora de son amour. Elle n'a pas le droit de compromettre ses créations par une direction orchestrale insuffisante. Tant que les collaborateurs et confidents de son mari, Richter, Mottl et Levy, peuvent relever par leur prestige et leur talent hors ligne la beauté des *Festspiele*, elle a tort de faire fi d'eux et de leur enlever la conduite de l'orchestre.

Dans un discours prononcé par le fils Wagner à l'occasion du centenaire de *Parsifal*, ce jeune homme s'est plaint, dit-on, de n'avoir pas été apprécié lors des concerts qu'il a donnés dans certains pays, mais il s'en consolait, disait-il, en voyant les applaudissements qui le saluaient en ce jour (applaudissements officieux ou revenant à l'œuvre de son père). Eh bien, que Mme Cosima y prenne garde; elle s'apercevra bientôt que le théâtre de Bayreuth aura cessé d'être *un théâtre modèle.*

Un musicien de grand talent et d'un goût sûr me disait à la dernière de *Parsifal* (dirigée par Seidl) : *Heute am wenigstens haben wir einen Capellmeister* (aujourd'hui au moins nous avons un chef d'orchestre).

Il n'est pas trop tard pour sauver l'œuvre wagnérienne. Qu'on nous rende nos chefs d'orchestre et, avec un ensemble d'artistes comme celui de Bayreuth, on aura bientôt oublié ces déplorables défaillances. L. L.

LES CORRESPONDANCES POSTHUMES

Dans un moment où la curiosité publique cherche à s'emparer de tous les documents ayant trait à la vie privée des grands écrivains, on lira avec intérêt l'avis de ces mêmes grands écrivains sur ces révélations posthumes. La *Nouvelle Revue internationale* (1) a publié à ce sujet une série d'autographes précieux dans lesquels se trouve à propos de la publication des lettres de Lamennais, l'opinion de George Sand et d'Eugène Sue sur l'opportunité qu'il y a de livrer au public les secrets des morts illustres. Eugène Sue vient de triompher de nouveau au théâtre de la Porte-Saint-Martin avec les *Mystères de Paris*; George Sand fut l'objet de polémiques retentissantes à propos précisément de la publication de ses correspondances et de celles d'Alfred de Musset : — les documents que nous fournit la *Nouvelle Revue internationale* viennent donc à leur heure :

« Croyez bien, écrivait Eugène Sue, un honnête homme ne rougit jamais de voir ses actions, ses pensées et ses opinions dévoilées; ainsi, si la correspondance de Lamennais ou d'autres peut être utile à la cause ou à vous-même, vous avez le droit d'en faire part au public. Un homme dans notre position, un écrivain, ne s'abuse pas; lorsqu'il écrit, il sait bien que, quelles que soient les promesses faites, ses lettres sont malheureusement des autographes, et que, dans vingt ou quarante ans, elles seront nécessairement livrées à la curiosité ou à la sympathie, par le fait même de la personne à qui elles ont été adressées ou par ses héritiers. Vous le voyez bien par Balzac; à chaque lettre intime qu'il vous a écrite, il mettait en tête : « Brûler », et vous obéissiez à cette injonction, tandis que toutes les autres ne portaient aucune mention; il devinait le rôle possible, probable, qu'elles devaient jouer dans un temps plus ou moins éloigné.

Il est toutefois un cas où le silence le plus scrupuleux est exigé par les simples lois de la pudeur, c'est lorsque les lettres ont été adressées à la femme et non à l'écrivain. La femme de lettres est excusable toujours, louable souvent, quand elle cherche à faire connaître par sa correspondance un ami littéraire ou politique appartenant à son salon; elle est blâmable et indélicate lorsqu'elle trouble le silence du cimetière par des révélations amoureuses.

La G..., livrant lord Byron et ses soupirs un peu ridicules au public, est blâmable. Mme Récamier pouvait publier tout ce qu'elle voulait sur Châteaubriand et personne n'avait le droit de le trouver mauvais. Il n'y a qu'un homme qu'une femme délicate ne doit pas étudier pour le public, c'est son amant. Toutes les fois que vous faites aimer davantage un homme en dévoilant un côté de sa vie, vous êtes dans la bonne voie. Celles, au contraire, où cet homme s'est montré sous un jour peu favorable ou qui sont propres à donner lieu à des interprétations fâcheuses sur sa conduite, il faut les détruire. »

Voici maintenant l'opinion de George Sand :

« Je crois et je persiste à croire qu'il faut prévoir certaines interprétations et changer certains mots... Je suis bien de l'avis de Sue que les morts continuent à nous aimer, mais nous leur devons encore plus qu'ils ne nous doivent, surtout à de tels morts, si outragés et si calomniés de leur vivant pour avoir aimé et voulu le bien. L'excellent Sue s'inquiétait des négligences de style de ses propres lettres et nous demandait de les revoir. Si Lamennais eût revu les siennes, il eût peut-être corrigé aussi. Enfin je contredis encore notre pauvre Sue en ceci : c'est que nous devons nous attendre tous à ne pas écrire une ligne qui ne soit montrée et publiée. J'avoue que cette pensée m'empêcherait d'écrire à qui que ce soit et qu'elle ne me vient que quand je m'adresse à des inconnus où à des personnes que je n'estime pas beaucoup. Que mes lettres deviennent ce qu'elles pourront, je ne veux pas y songer. J'aime à me persuader que quand elles sont intimes, elles ne sortiront pas de l'intimité bienveillante. »

Cette déclaration posthume arrêtera-t-elle les indiscrétions? Non, sans doute. Elle était, en tout cas, intéressante à connaître. Ce sera le dernier mot de la morte.

(1) Paris, 23, boulevard Poissonnière. Le numéro : fr. 2-50.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Graveur et éditeur.

M. Letarouilly, marchand d'estampes à Paris, s'était chargé d'éditer une gravure de M. Paul Chenay reproduisant le tableau d'Ingres : *Jeanne d'Arc, entourée de sa maison, assiste au sacre de Charles VII dans la cathédrale de Reims.*

M. Chenay a assigné M. Letarouilly en 10,000 francs de dommages-intérêts, se plaignant : que le défendeur ne lui eût pas remis en temps utile les épreuves sur papier de luxe qu'il devait lui fournir (cinq épreuves sur japon et quinze sur chine) ni les épreuves d'essai et de travail qu'il avait dû faire imprimer pen-

dant le cours d'exécution de la planche; qu'en outre sa signature ne figurât pas sur toutes les épreuves; qu'enfin M. Letarouilly eût ajouté à son œuvre une « remarque », représentant l'écu de France et des épées.

Le tribunal civil de la Seine a, par jugement du 19 juin, donné raison à l'éditeur. Il décide que ce dernier a le droit d'ajouter aux gravures qu'il publie une « remarque », si celle-ci n'a pas déprécié l'œuvre. L'auteur d'une gravure n'est pas fondé à réclamer à son éditeur des dommages-intérêts parce que sa signature n'a pas été reproduite distinctement sur certaines épreuves, si ce fait provient de ce que la signature était gravée trop légèrement sur la planche. Enfin, l'éditeur qui a reçu une planche en état de fournir des épreuves définitives n'a pas à soumettre celles-ci à l'auteur et à le consulter sur la nécessité de faire des retouches.

Le seul reproche qui, d'après le tribunal, puisse être fait à M. Letarouilly, c'est de n'avoir pas fourni à M. Chenay, au moment du premier tirage, ainsi que cela avait été convenu, les vingt épreuves de luxe qu'il devait mettre à sa disposition. De ce chef, le tribunal condamne l'éditeur à 50 francs de dommages-intérêts seulement, « attendu que la gravure paraît n'avoir pas été appréciée par le public et n'aurait pas été vendue par l'éditeur ».

Les 50 francs alloués à M. Chenay sont peut-être une maigre compensation pour le brevet décerné à son œuvre.

PETITE CHRONIQUE

Le Grand Guignol reprendra, à Paris, la série de ses représentations vers le 1er octobre.

Le programme, très éclectique, vient d'être définitivement arrêté. Le voici :

Paul Alexis, *Ah! Ah! Ah! Ah!* — Alphonse Allais, *Guitares*. — Maurice Boukay, *Chez le Docteur*. — Charles Buet, *Miroir à Duchesses*. — Félicien Champsaur, *Chers amis*. — Romain Coolus, le *Gosse*. — Georges Courteline, *Allô! Allô!; Théodore, cherche des allumettes*. — Georges Darien, la *Rançon*. — Léon Daudet : *Séance de morticoles*. — Lucien Descaves, *Résolument*. — Docquois et Codey, *Théâtre bref : 1° Quand on l'est...; 2° Voyageuse*. — Maurice Donnay, *Pâquerette ou les Étrennes*. — Jean Drault, la *Peur du Carnet*. — Eugène Fournière, le *Protecteur*. — Auguste Germain, *Miss Zut*. — Gyp, le *Premier Sentiment de Loulou*. — Abel Hermant, (titre non arrêté). — Henri Lavedan, les *Croix*; *A la Caserne*. — Jean Lorrain, *Madame Baringhel; Leurs Muses*. — Max Maurey, l'*Amour s'en vient, l'Amour s'en va*. — Oscar Méténier, *Boule-de-Suif* (tirée de la nouvelle de Guy de Maupassant). — Richard O'Monroy, *Madame Manchaballe*. — Charles Quinel, le *Raccord*. — Henri De Weindel, l'*Héritage*. — Pierre Wolff, les *Vieux*.

Comme l'année dernière, M. Hugues Delorme est chargé d'écrire le prologue d'ouverture et donnera, en outre, une *Revue aristophanesque* en un acte, en vers et en prose.

On montera également un des plus curieux *Mystères du moyen-âge*, adapté à la scène par M. Tancrède Martel.

Enfin, à titre de curiosité littéraire, on représentera un acte satirique datant de 1822, *Dame Censure ou la Corruptrice*, par Népomucène Lemercier, de l'Académie française.

Comme par le passé, la mise en scène et la direction artistique restent confiées à M. Oscar Méténier, qui s'est assuré également le concours de MM. de Borelli, Dubut de Laforest, René Maizeroy, Adolphe Mayer, Montjoyeux et Marcel Prévost.

POUR CONSOLER LES REFUSÉS. — Une plaisante aventure est arrivée à la Royal Academy d'Angleterre. M. Harpignies avait envoyé à l'exposition annuelle de la R. A. un paysage. Les juges, ignorant sans doute le nom et la situation du vieux maître, ou bien trop accoutumés à la peinture anglaise pour savoir encore goûter ce qui est *de la peinture* tout court, refusèrent le tableau. L'affaire n'avait fait aucun bruit.

Mais, soudain, l'on apprit à Londres que M. Harpignies venait d'obtenir, au Salon des Champs-Elysées, la médaille d'honneur, « distinction qu'obtiennent difficilement même les plus grands des artistes continentaux », disent les feuilles anglaises.

Là-dessus, les juges sévères de la R. A., plus sensibles aux distinctions honorifiques du peintre qu'aux qualités artistiques de son œuvre, devinrent perplexes. « Harpignies? Qu'est donc cela? » se dirent-ils l'un à l'autre. Ils s'informèrent.

Ils apprirent coup sur coup que M Harpignies n'était pas un débutant, qu'il avait soixante-dix-neuf ans et que, depuis environ un demi-siècle, il passait pour un assez bon paysagiste.

Ils furent surpris de tant de révélations à la fois. « Aurions-nous fait une gaffe? » se demandèrent-ils. Quelques-uns d'entre eux, après un supplément d'information, en convinrent. Mais d'autres n'en veulent pas convenir.

Le musée Richard Wagner, qui vient d'être ouvert à Eisenach, n'occupe pas moins de douze salles remplies de souvenirs du maître : Autographes, parmi lesquels la partition de *Rienzi* pour laquelle on a offert 25,000 francs, instruments de musique, objets lui ayant appartenu, portraits, caricatures, etc. Une des pièces les plus curieuses est le mandat d'amener qui fut décerné contre le compositeur en 1848, à Dresde, mais qui ne fut pas mis à exécution grâce à la promptitude avec laquelle Richard Wagner gagna la frontière.

Pouvoir recueillir dans les journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper ; — surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes?

Le *Courrier de la Presse*, fondé en 1880 par M. Gallois, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude.

Le *Courrier de la Presse* lit 6,000 journaux par jour.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

Septembre

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 36. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 5 SEPTEMBRE 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Helsingör.

Helsingör! Elseneur! Elsinor! Le nom, danois, français, anglais, du lieu à jamais pathétique où, — non pas Shakespeare, car ni dans le premier ni dans le second Hamlet, croié-je, il ne précise le site de son œuvre impérissable, — mais la voix confuse des auditeurs et des lecteurs en émoi a concentré l'aventure mystérieuse et angoissante, « la tragique histoire du prince de Danemark », comme le disent les deux plaquettes imprimées en 1603 et 1604 à Londres par I. R. pour N. L.

Elsinor! Elseneur! Helsingör! Lequel de ces trois noms sonores et si profondément esthétiques par leur musicalité mouvante, vous paraît le mieux en rapport avec la légende naïve du conteur Belleforest, agrandie aux proportions sublimes par le fils du boucher de Stratford-on-Avon, — dès ses vingt ans, mais à laquelle il travailla « toute sa vie », comme à l'œuvre en laquelle s'épanchèrent, en leurs plus sensibles liqueurs, et son âme et son génie?

A la pointe en laquelle le Jutland tend le plus hardiment son sein vers la Suède, presque à la toucher, car à peine une lieue les sépare; à l'entrée septentrionale du Sund tempêtueux, ce Pas-de-Calais scandinave qui tous les ans, en son entonnoir, reçoit vingt mille navires que la Baltique passe à la mer du Nord ou la mer du Nord à la Baltique, gît la cité petite par laquelle jadis Ophélie traîna ses regrets chancelants; et c'est dans les prairies, inlassables en leur reverdoyance, que passe le ruisselet où elle noya moins sa vie que sa douleur. Dans un parc montueux, aux sombres frondaisons d'ormes antiques, un amas noirâtre de rochers en éclats surmonté d'une stèle sauvage, marque la place où l'imagination collective des foules veut qu'on ait enfoui le corps du meurtrier Hamleth, et son épée qui tua Polonius, et son fleuret qui tua Laerte, et la coupe dont il empoisonna le roi Claudius. Et sur un bas promontoire, jaspé de sable et d'herbe, dressant un grand quadrilatère de pierres grisâtres, aigretté de clochers flamands, couvert de larges toits où les habituelles fenêtres encapuchonnées sont remplacées par les écrans majestueux de pignons à l'espagnole mettant des façades au-dessus des gouttières, le seigneurial et imposant château de Kronborg sommeille, peuplé des fantômes shakespeariens, réunis là contre toute vraisemblance et pourtant mieux chez

eux qu'en aucun lieu du monde où ils auraient vraiment vécu, aimé, souffert, trahi, vengé.

Au temps où l'*Hamleth* fut écrit, il était de construction récente. Shakespeare ne le vit point et n'en parla jamais. Ah! combien, sinon, il eût chanté cette mer changeante qui le baigne et les voiles en perpétuelle floraison qui l'émaillent de leurs blancheurs, de leurs rougeurs, de leurs griseurs mouvantes!

On montre au visiteur la terrasse des apparitions; ici erra le spectre du père assassiné; il y vint « tout couvert d'acier, revoir les clairs de lune et rendre effrayante la nuit ». C'est maintenant une batterie, la Flagbatterie, une batterie avec des canons si démodés qu'on les croirait ceux qui accompagnaient de leurs décharges « l'orgie et les danses aux élans effrontés » de l'usurpateur Claudius. La seule apparition est désormais celle d'une sentinelle danoise bénigne vous faisant signe, en souriant, de ne pas approcher de trop près ces vieux monstres rouillés.

Tout est fictif dans ces souvenirs et pourtant tout remue la mémoire d'une étrange et vivante émotion. O prestige de l'Art recréant les événements et la Nature et donnant à nos âmes invinciblement éprises de son reflet, miraculant toutes choses, les jouissances du rêve plus intenses et plus séductrices que celles, toujours raccourcies et banqueroutières, de la réalité!

Me voici dans ce lieu lointain et brumeux, que toujours je désirai voir depuis que pour la première fois je lus *Hamlet*, comme j'ai désiré voir Carthage, en ma fantaisie, et les Baléares. Et, par toutes mes fibres, parcourant cette historique demeure, ce ne sont pas les événements vrais dont elle fut le théâtre, ni la cour de Frédéric II son constructeur, ni la captivité de l'amante de Struensee, la reine Caroline, ni les batailles navales livrées pour forcer l'étroit bras de la mer du Sund, ni Bernadotte, le caporal d'autrefois s'embarquant pour devenir prince royal de Suède, ce ne sont pas ces faits humains qui me hantent et me troublent, c'est l'histoire qui ne s'y est point passée, c'est la fable prodigieuse que l'Art aidé de la Légende y a capricieusement mais indestructiblement établie.

Je suis dans la cour immense du Burg que l'aspect extérieur, trompeur, n'annonce pas de proportions aussi vastes. Symétriquement des fenêtres à croisillons, largement carrées, en triple étage, marquent de leur damier les quatre plans pompeux dont les angles de jonction sont amortis par la rotondité de tours aux hauts campaniles. De-ci, de-là, sous des portiques renaissance s'ouvrent des portes basses. Une chapelle se révèle par l'ogive symbolique de ses vitraux. Un pavement raboteux hérisse l'aire totale de ses rugosités et fatigue mes semelles. Le noble schloss est devenu caserne : des fantassins danois, mal astiqués, vont et viennent en des uniformes ternes et éreintés; ils reçoivent d'un officier payeur leur prée centésimale en öres de bronze ou d'argent, et du fourrier de longs pains bis qu'on croirait des tronçons de solive. Une musique régimentaire, par intervalles, s'efforce à quelconquiser ces airs qui, par l'Europe entière, promènent leur banalité comme le vent les ardoisés nuages. Parmi cette masculinité militaire fongible et inutile, quelques femmes vêtues de clair, en cheveux « blonds comme les blés », déambulent leurs silhouettes douces de laitières ou de beurrières, et leurs visages lunaires où les yeux semblent des pervenches piquées dans des fromages de Hollande.

Je parcours, d'un pied flaneur, les appartements, bas de plafond, à cheminées architecturales. De nouveau le cortège des personnages agencés par l'être d'instinct et de gloire que fut le grand Will m'accompagne et évolue par les portes et par les salles : Horatio, l'ami inquiet d'Hamlet, Rosenkranz et Guildenstern, les courtisans si superbement raillés dans la scène du flageolet, Marcellus, Bernardo, les sentinelles effrayées de la terrasse, Fortinbras, prince de Norwège, Gertrude, la mère d'Hamlet, proie du remords et de l'épouvante. Ces parquets furent foulés par les pas multiples de ce groupe rumorant que faisait évoluer un Destin sarcastique et terrible. Dans cette salle peut-être fut jouée la pièce révélatrice du crime qu'Hamlet, érotique et sournois, écoutait couché entre les jambes d'Ophélie. Derrière cette porte, Polonius, aux écoutes, fut lardé de coups d'épée, tué « comme un rat ». Là, sans doute, entre ces lambris, la scène finale de duel et de carnage!

Mais qu'est-ce donc qui cache tous ces murs? Pourquoi ces coloriages bizarres, ces personnages étranges, ces paysages en décorations de tavernes? C'est une galerie de tableaux d'artistes danois formée « par la famille royale »! Ah! bien digne du goût d'une famille royale. Un assemblage hideux de médiocrités abominables, une déshonoration, criant vengeance à tous les ströms, à tous les fjörds de Danemark et de Norwège, de ce bel art de peindre fait pour éjouir et gaudir les yeux et les âmes! Des machines en toile huilée qu'on devrait évacuer sur Groenendael et Hoeylaert pour préserver les serres à raisin des rayons solaires durant les jours caniculaires trop ardents. Des sacrilèges infâmes qui font venir aux dents tous les jurements de l'Apocalypse et plusieurs d'invention nouvelle et exécratoire. Une chute en pleines latrines alors qu'on flottait dans l'atmosphère embaumée et vivifiante du shakespearianisme! Parmi d'autres horreurs, n'y vis-je pas celle d'un brosseur, décent et sentimental, qui, pour cacher, en son œuvre de réprouvé, « les parties honteuses » des divinités d'un congrès mythologique, au lieu de feuilles de vigne, les affubla de gigantesques papillons qui, les ailes étendues, semblent y pomper le miel! Hamlet, Hamlet, à mon secours! Il ne te suffit pas d'avoir tué des hommes félons et criminels! Viens, viens, reviens mettre en pièces ce monde cent fois plus horrible!

UNE ENQUÊTE SUR LE THEATRE

La période des vacances, la morte-saison des journaux, ramène le jeu annuel des enquêtes. Rien de plus simple. On rédige un questionnaire, on l'expédie, tiré à une centaine d'exemplaires, aux hommes de lettres de bonne volonté paisiblement occupés à pêcher à la ligne ou à rouler en bicyclette. On obtient de la plupart d'entre eux des réponses, surtout si on leur donne adroitement l'occasion de parler d'eux-mêmes, et l'on a d'excellente « copie », variée et amusante. M. Jules Huret, spécialiste en ce genre de distractions estivales, — on se rappelle la très intéressante enquête qu'il imagina sur l'Évolution littéraire, — poursuit cette année de ses interrogations les auteurs dramatiques. « Où passez-vous vos vacances? Travaillez-vous ou préférez-vous vous amuser? Quelles pièces préparez-vous pour l'hiver prochain? » etc. Ces questions personnelles servent d'amorce et obligent le poisson à mordre. Le pêcheur malin le ferre ensuite par des demandes d'une portée plus générale sur le théâtre, sur la mise en scène. Les chapeaux de femmes font même l'objet d'un paragraphe spécial sur lequel chacun ergote et ratiocine abondamment, alors qu'à Bruxelles la question a été résolue d'emblée sans difficulté.

Le questionnaire Huret nous vaut une série de réflexions enregistrées quotidiennement par le *Figaro*. Elles sont nombreuses, diverses et souvent curieuses. Chacun s'y peint, selon son tempérament et l'humeur du moment, en quelques traits caractéristiques, et l'esprit de Pierre Weber, la gaminerie de Georges Courteline coudoient la prose — aussi grave que ses alexandrins — du pontife Henri de Bornier, le laconisme d'Émile Zola, la bonhomie d'Armand Silvestre, l'amertume de Jean Julien. Réunies en volume, les réponses offriront un pittoresque album des auteurs dramatiques français contemporains. Ils sont surpris en déshabillé et se silhouettent avec une vérité saisissante dans ces bouts de lettres qu'ils n'ont pas eu le temps de préparer, sortes « d'impressions » rapides et nettes, de photographies instantanées.

La réponse de M. François de Curel est l'une des plus intéressantes. Nous en détachons ce passage caractéristique qui contient, en quelques lignes, tout un programme :

« Il me paraît téméraire d'affirmer d'une façon générale qu'il faut ou qu'il ne faut pas faire de pièces à thèse. Ainsi Dumas fils aurait probablement beaucoup perdu à n'en pas faire. Il avait l'instinct de la prédication et, sans aucun doute, l'idée qu'il convertissait le public servait à grandir et à fortifier son talent. Sur ce sujet, chaque auteur ne peut donc parler qu'à un point de vue personnel qui révèle ses véritables aptitudes. Mon sentiment est qu'au théâtre on perd son temps à vouloir convertir le public. D'abord, parce que l'action seule l'intéresse; il dort pendant les tirades régénératrices, ou, s'il parvient à les écouter, c'est pour en sourire, car il a le bon sens d'être peu convaincu de la valeur morale des écrivains de la rampe. Si nous l'amusons : — Bravo! Mais si nous faisons de la moralité : Holà! de quoi te mêles-tu? Ajoutez à cela que, par elle-même, la pièce à thèse n'inspire pas confiance. On sent trop qu'elle est fabriquée pour les besoins d'une cause. Elle donne des conseils peut-être excellents, mais par la bouche de personnages dont la conception est un mensonge, car l'auteur, qui n'est qu'un avocat madré, charge tant qu'il peut la partie adverse et blanchit outre mesure son client. L'ensemble sonne faux.

Du reste, pour peu que l'on cherche dans l'histoire le point de départ des grandes réformes, on constate que les thèses ont presque toujours produit des effets très différents de ceux qu'attendaient leurs inventeurs. Cela n'est pas pour nous encourager à prêcher, aux dépens de la valeur artistique de notre œuvre et aussi de sa durée, puisqu'elle est morte dès que les mœurs, en se modifiant, l'ont rendue sans objet.

Tout en ne prêchant pas, un homme intelligent, qu'il écrive pour le théâtre ou pour le livre, ne peut rester indifférent au bien ou au mal qui résultera de son travail. Si je voyais, dans la société qui m'entoure, une plaie à guérir, un abus à frapper, au lieu d'exposer une méthode de guérison plus ou moins contestable en un drame qui, au fond, ne serait qu'un monologue coupé en paragraphes récités à tour de rôle par des bonshommes faits sur mesure, je me bornerais plutôt à une peinture aussi vivante que possible de cette société en péril. A mes yeux, c'est le choix du sujet, le milieu où on le place qui donnent à l'écrivain pénétré de sa responsabilité le moyen de l'exercer. Ce choix fait, il n'y a plus qu'à être sincère. Aider un peuple à se bien connaître, lui faire sentir une douleur à l'endroit de la plaie, cela suffit pour que, de lui-même, il évolue vers le salut. L'écrivain a rempli son devoir lorsqu'il a dit la vérité avec toute l'énergie dont il est capable. »

M. Marcel Prévost est, au sujet des pièces à thèse, du même avis que M. de Curel :

« Ce qui est franchement désagréable, écrit-il, c'est la pièce à thèse apparente, agressive, avec des personnages construits sur mesure, ne parlant, n'agissant que pour prouver quelque chose. De telles pièces, fussent-elles parfaites d'ailleurs, ont le défaut suprême : la vie leur manque. Quant à la moralité qu'elles prétendent illustrer, elles la rendent plutôt odieuse. Tels ces petits *tracts* protestants qui donneraient à un saint des envies de libertinages.

Certes, il est parfaitement légitime de ne rien vouloir démontrer du tout au théâtre; de faire une œuvre simplement lyrique, poétique ou pittoresque. Mais, si l'on prétend démontrer quelque chose, il faut le démontrer *par la seule image de la vérité*, — comme un physicien démontre les forces de la nature. »

Notons aussi, parmi les « consultations » typiques, cette appréciation de M. Eugène Morand sur les exigences croissantes de la mise en scène :

« Pour la mise en scène? Une partie, l'intellectuelle, étant la moelle même de la pièce, j'y veux tous les soins; pour l'autre, la tangible et décorative, comme elle n'est faite que de lamentables, et coûteux pourtant, oripeaux de toile, j'en voudrais le moins possible. D'ailleurs, parviendrait-elle à donner l'apparence de la vérité qu'elle n'en serait que plus fâcheuse, l'illusion parfaite, le « trompe-l'œil » étant de valeur artistique absolument nulle. Le décor doit être dans l'œuvre même. C'est à l'auteur, au poète surtout, à créer par les mots l'ambiance que sa pièce demande. Ceci dit, pour le peu de toile peinte dont on ne pourra pas se passer, j'exigerai que la qualité y supplée à la quantité et que le décor, au lieu d'une méprisable adresse d'exécution, présente, ce qui n'est jamais, un simple et personnel caractère de beauté. »

Et pour finir, cette opinion assez inattendue de M. Jean Aicard sur l'introduction du vers libre au théâtre :

« Quant au vers libre, il entrera dans le drame en vers triomphalement dès qu'un homme de génie l'aura voulu. Le vers libre permettra, j'imagine, des nouveautés de paroles rimées qui seront les bienvenues pour nos oreilles lasses d'hémistiches tout faits, de

tournures prévues. Il permettra, j'espère, une souplesse de naturel qui humanisera et simplifiera la langue poétique dramatique. La difficulté (dès qu'il s'agit de drame historique, non de comédie légère) sera de conserver aux périodes, malgré les brièvetés et les rapidités du vers libre, cette force que leur donne ce qu'on appelle le « grand vers », cet alexandrin dont la puissance propre, dont l'unité même naissent peut-être de ce qu'il est entouré ou précédé de vers tout semblables.

Rien de mystérieux comme les nombres.

Un bel alexandrin marchant à la fin d'une période d'alexandrins et commandant la halte est accompagné d'un effet de majesté tout particulier. Il y a une force difficile à mesurer. C'est le dernier rang des bataillons carrés bien disciplinés : commandés par Agrippa d'Aubigné ou Corneille, ils sont superbes. Un tas de francs-tireurs de vers libres, une armée de volontaires, c'est beau aussi, commandé par Garibaldi.

Les théories se font et se défont d'après les œuvres de génie. »

CUEILLETTE DE LIVRES

Le Paysage et les Paysagistes; Théodore Verstraete, par LUCIEN SOLVAY. Dix-huit illustrations. — Bruxelles, Em. Bruylant.

En un beau livre de cent pages émues, Lucien Solvay glorifie le peintre anversois Théodore Verstraete, dont il encadre la figure sympathique dans une étude documentée et fort intéressante, sur le développement du Paysage depuis les primitifs jusqu'aux spécialistes de notre époque. Il rappelle que c'est dans les Flandres que le Paysage naquit et s'épanouit, d'abord dans les verrières et les tapisseries, puis, au XIV[e] siècle, dans l'œuvre patient et exquis des miniaturistes. Il en décrit les phases successives, sa splendeur sous les maîtres gothiques animés du souci d'exprimer avec fidélité la nature, sa décadence à l'époque de la Renaissance, quand l'influence des artistes d'Italie amena les peintres flamands au maniérisme, à l'exagération, aux expansions conventionnelles. Il montre son efflorescence grâce aux efforts d'Hobbema et de Ruysdael, la chute nouvelle qui le précipita, aux XVII[e] et XVIII[e] siècles, vers les pires aventures jusqu'à ce qu'en Angleterre John Constable affranchit soudain le Paysage et, par un coup de génie, ramena l'art de peindre aux saines traditions des maîtres d'autrefois, préparant ainsi les voies à l'admirable phalange d'artistes français qui allaient bientôt porter à son apogée la gloire du paysage moderne.

Cet hommage rendu à l'illustre paysagiste anglais est légitime. Tous les visiteurs de l'exposition de peinture anglaise organisée dernièrement au *Cercle artistique* de Bruxelles ont été frappés des analogies que présentent telles études de John Constable avec l'art de Théodore Rousseau, de Daubigny, de Jules Dupré. En rappelant que les œuvres de Constable furent exposées à Paris en 1824 et qu'elles y provoquèrent d'ardentes polémiques, M. Solvay donne la clef de l'énigme à ceux des amateurs et critiques qui pourraient n'être pas exactement renseignés sur l'histoire des peintres, et brouiller quelque peu les époques.

La révolution du paysage en France ne tarda pas à avoir en Belgique son écho. L'auteur cite avec raison Fourmois comme étant celui qui en résuma le plus nettement et le plus sobrement les tendances, « Fourmois dont le talent sain, précis, correspond en plus d'un point à celui de Théodore Rousseau, sans en avoir la puissance et la grandeur ».

Cette étude, poursuivie avec lucidité jusqu'aux peintres contemporains, amène M. Solvay, les principaux jalons de l'histoire du Paysage solidement plantés, à analyser en détail l'œuvre d'un de ses représentants actuels, Théodore Verstraete, qu'il étudie minutieusement dans ses transformations successives, dans ses origines, dans ses tendances, dans ses réalisations esthétiques. Encore que l'amitié paraisse avoir eu quelque influence en cette étude, tout au moins dans le choix qu'elle a déterminé parmi la pléiade des paysagistes actuels, elle décèle le critique de bonne foi, admirant avec sincérité, faisant ses réserves quant aux lacunes et aux imperfections.

Il est permis de ne pas suivre l'auteur en ses digressions sur — ou plutôt contre — les tendances novatrices. Ne trouver en Claude Monet, par exemple, qu'un « froid et lucide analyste » témoigne d'une incompréhension qui surprend chez un homme dont mainte page atteste un goût et une sensibilité remarquables. Et l'opinion d'un M. Paul Flat (?) sur lequel l'auteur s'appuie ne nous paraît pas de nature à entraîner la conviction des masses.

Tel est ce livre, documentaire et raisonné, qui est plus qu'une biographie, et dont quelques chapitres touchent aux problèmes ardus de l'art. Il vient à point pour commenter l'œuvre de Théodore Verstraete, précisément exposé en l'atelier du statuaire Guillaume Charlier avec quelques-unes des dernières créations de celui-ci, et constitue pour l'honnête artiste qu'une maladie cruelle a frappé un hommage auquel nul ne demeurera indifférent.

Nuits subversives, par GEORGES LEBACQ. — Bruxelles, J. Janssens, imprimeur.

Nuits subversives... Une série de poèmes en prose.

Le poète rêvait une Vie chimérique; le dégoût lui fait abandonner l'existence commune, malgré les « Paroles sages » de son Amant. Un chapitre intitulé « Le Festin » justifie cet acte.

Le but de son existence, les tendances de son esprit violent, l'utopie qu'il avait espéré réaliser avec la bonne volonté de l'Amant : tout est tombé devant l'impossible. En proie à une incompréhensible et poignante tristesse, ayant la morne intuition de l'impossibilité d'accomplir son rêve, — cette chimère, — il se réfugie avec l'Aimé loin de la vie carnavalesque, en une froide et obscure retraite. Oh! la dure « Épreuve » qu'il subit de par sa propre volonté! Lors, en ce coin délaissé, d'étranges idées hantent son cerveau : il se devine fou. A cette lugubre constatation, il s'entretient une dernière fois avec son amant, se confesse et lui adresse un vertigineux « Adieu »; désormais il vivra seul. Puis un irrémédiable « Vide », ainsi qu'un abîme frissonnant, s'ouvre en son cœur. Après cette longue « Exaspérance », après avoir été secoué par des pensées de plus en plus insondables dans la solitude de son « Carcere duro », son cerveau, atrocement surmené, invoque l'« Appelé, celui qui dans l'imagination du poète est la représentation virile du dieu de chair qu'il s'est créé, celui qui dans son rêve remplacera le dieu catholique. Dernier coup de sa folie, résultante logique, si l'on peut dire, de son hypocondrie! Avortement et banqueroute de tous ses projets grandioses, de ses utopies humanitaires, de son rêve généreusement subversif! Un vrai cataclysme! Le penseur est réduit à l'« Impuissance ». Rentrons donc dans la vie : la « Réalité ». Et voilà qu'une triste parole d'amère et de douloureuse constatation

jaillit du cœur pantelant du damné : « Le soir réclame la plénitude des prostitutions ».

Après s'être pénétré de ce livre, où l'auteur a dû plus d'une fois se sentir réellement à deux doigts de la folie, on comprend la tristesse crispante de ce refrain :

Vous, qui mourrez,
Priez pour moi,
Car désormais la mort
Est enviable.

Toute l'exaltation qui a fait bondir le cœur du poète se retrouve dans l'expression de sa pensée. Ces pages de fou sont d'un lyrisme profondément impressionnant qui rappelle Maldoror. L'écriture se ploie sous la nerveuse volonté de l'auteur, aux nombreuses fantaisies de son esprit.

FÉLICIEN ROPS

Rops est mal connu de la foule. Mais dans cent ans il sera une des gloires les plus fermes de notre siècle, un de nos monuments, et célèbre aussi bien, cet homme, par la singularité de sa personne que par la majesté de son œuvre damnée.

Certes, il est loisible de réprouver la démoniaque fantaisie de cet œuvre, que le moyen-âge eût assurément mis au feu. Mais nous ne brûlons plus les possédés, et volontiers nous brûlons de les connaître.

J'ai connu celui-ci voilà quelque dix ans.

***

Les robes de bal et les habits noirs faisaient cercle et les cous se tendaient vers le centre.

— Qui donc est là?

— Félicien Rops.

Une émotion d'anxiété craintive me serra lentement la gorge, à la pensée que j'allais regarder en face cet être légendaire, mystérieux, toujours absent, qu'on raconte et qu'on ne voit pas; celui dont l'œuvre sait inquiéter l'esprit et la chair, dont les actes étonnent tour à tour les capitales de l'Europe et les promontoires de l'Océan; ce Casanova de génie qui traverse les villes et les cœurs, égoïste comme Don Juan, gai comme Leporello, lugubre comme Faust, ubiquitaire comme le vice; cette âme de tous les péchés et de toutes les grandeurs, issue on ne sait d'où, mâtinée de toutes les races, lustrée de tous les frottements, âme bohémienne où grouillent tant d'âmes diverses, celles du corsaire et du savant, du poète et du voyageur, de l'anachorète et du mondain; l'homme sans patrie et sans âge, dont la gaieté est flamande, dont la caresse est Régence, dont l'angoisse est moderne; l'ami de Baudelaire, la fleur suprême du mal, le poète de la mort et du péché, qui pense comme saint Augustin, dessine comme Rembrandt et vit comme le Diable!

Le diable, peut-être? Avec l'énigmatique et stridente syllabe de son nom, dont Balzac eût rêvé, et qu'Hoffmann eût écrit en tremblant, Rops, l'admirable et satanique Rops, notre Goya, subitement apparu dans un salon de fête, électrisa pour moi la lumière et la salle, et, timidement, je m'avançai dans la foule afin de contempler le vieillard.

Je vis un jeune homme.

Cambré, cabré, le jarret tendu, la crinière au vent, — car on eût dit qu'il faisait le vent autour de lui, — l'œil pétillant, la barbe en pointe et la moustache en crocs, le nez brusque et la bouche hilare, trémoussé de gestes, il pérorait.

Sa voix brève et battante enfonçait dans les crânes des mots pointus comme des clous, et brillait; cet homme semblait être en métal; il en avait la résistance et la cruauté; sa parole aigüe entrait dans les cerveaux, grattait les nerfs, vrillait la raison, et les femmes troublées se rapprochaient avec envie.

J'écoutai longtemps : tout cela s'exhalait dans la joie; si insolents que fussent les aphorismes, si déconcertants qu'il osât les paradoxes, la chaude humeur de son verbe et la bonne humeur de ses yeux permettaient de tout dire comme de tout entendre; prompt aux ripostes, un doigt en l'air, il allumait ses phrases comme des pièces d'artifice, et l'on eût dit que du bout de ce doigt levé sortaient des choses pétillantes pour mettre le peuple en gaieté et la logique en folie.

Rops aussi contait des histoires. Quand la théorie avait besoin d'être prouvée par un fait, il l'inventait. Pour appuyer son dire d'une autorité compétente, il créait un docteur, dont il disait le nom, la ville, les habitudes, le caractère, et l'on voyait sous sa parole naître des gens illustres qui n'avaient jamais existé, mais si vivants qu'ils existaient maintenant à jamais. Les aventures de son passé s'enrichissaient de toutes les aventures de son imagination, et douze existences eussent été combles de ce qu'en un soir il narrait de la sienne. Par rapides minutes, les mille et une nuits défilaient, revues conformément au scepticisme moderne, et, comme il sied, en fin de tout chapitre, le Sultan fêtait la Sultane.

***

Assurément, cet homme était d'acier, ou mentait fort. Rops est d'acier, et ment beaucoup.

Il est le menteur par excellence. Dans le temps de le dire, il croit en ce qu'il dit. Il y croit un peu, sans fureur ni passion, et n'exige pas qu'on y croie beaucoup plus, car il a trop peu de foi pour en réclamer de personne. N'est-ce point manquer de foi que d'en prêter à tout? Il ne met pas plus en doute la sainteté de Mahomet que la divinité de Jupiter; rien ne lui semble incompatible avec rien, et sa parfaite indulgence trouve indifféremment l'excuse des assassins et du bourreau. Il se moque de tout, à force d'admettre tout, et finalement n'aime plus rien, pour avoir aimé trop de choses. Son âme a les portes ouvertes : capharnaüm d'émotions, fatras d'antiquaire, musée de tendresses, avec rubans fanés dont les étiquettes sont perdues, casiers de désordre, souvenirs faits d'oubli, bazar, et l'entrée libre, mais on n'y reste qu'un moment; chacun peut venir là pour regarder, prendre ou donner : Rops accueille avec la même joie ceux qui lui font du mal et ceux qui lui font du bien, les voleurs ou les donateurs, et j'imagine qu'entre tous, il garde une prédilection aux bandits, car ceux qui le dépouillent sont les bienvenus avant tous.

Les aventuriers ont toujours réjoui sa verve aventureuse; peut-être le séduisaient-ils par leur inconscience, et charmaient sa perversité, eux qui osaient réaliser sous ses yeux les diableries de sa pensée? Toujours est-il qu'il leur fait grâce, et sans être jamais dupé, il joue complaisamment la dupe, parce qu'il en faut une.

Retors s'il le voulait, il se fait le naïf volontaire, et n'a jamais opposé aux forbans la riposte qu'ils pouvaient craindre. Lorsqu'on veut tromper ce subtil et que l'on s'y prend mal, il vient en aide au maladroit : il lui tend les phrases habiles, comme un bretteur qui, n'ayant pour deux qu'une bonne épée, la prête à l'adversaire; si l'on use trop niaisement des armes qu'il offre contre lui, c'est

du malaise qu'on lui cause : navré de ne pouvoir accorder le crédit qu'on souhaite, qu'il souhaite, il se désole pour l'honneur du jeu, et gêné, ne sachant où tourner la tête, où poser les regards, il rougit ainsi qu'un enfant pris en faute, et parle d'autres choses pour que son ennemi retrouve une occasion meilleure.

Aussi Rops, qui entra riche dans la vie, est pauvre, avec une œuvre énorme; il fut communiste à sa manière, et, comme le roi Robert, il a nourri les voleurs.

***

Qu'importe? Ils l'ont amusé. De les voir opérer, il tire une telle joie, qu'afin d'être dépouillé davantage, il dépouillerait les siens; et ceux qui le recherchent pour le profit qu'ils en acquièrent ont, devant lui, raison de ceux qui l'aiment.

A ceux-là, il est prêt à tout donner, et de ceux-ci prêt à tout recevoir : en vérité, il donne moins qu'il ne reçoit, et le lot précieux, il le prend. Il s'est réservé la bonne part. L'indulgence qu'il octroie aux vilains, il la réclame des meilleurs, qui la lui rendent.

Sans peine il se résigne à être coupable vis-à-vis de ceux qui sont sans reproche, à cause de la joie qu'il éprouve dans le pardon qu'on lui fait de ses torts. Il aime ce rôle enfantin d'être absous par des tendresses plus profondes que la sienne; il se complaît dans le malaise de la faute et dans l'humilité de l'aveu, parce qu'il sait, le séducteur, qu'on lui pardonnera tantôt, et que de calmer une colère ou de conquérir un pardon, c'est encore le triomphe de séduire et de vaincre.

Il est la douceur de l'enfer.

Autour de lui, il ne veut que douceur et sourires. En amitié, en amour, en affaires, il prétend que tout soit gracieux, bienveillant et plutôt que d'entendre les cris, il s'en va. Malgré son forcené besoin de vivre, il a proscrit le drame, et je dirais qu'il en a l'horreur, s'il était capable de connaître l'horrreur. Elle est trop violente pour sa quiétude. Il l'ignore comme la colère. Les grands gestes et les grands discours, les grandes actions et les grands cœurs, tout ce qui se fait trop grand déplaît à son goût d'harmonie. Des choses qui se disloquent, il se détourne. Il lui faut que tout soit à l'aise, surtout lui-même. Quant à ce qui chancelle, c'est à la Providence d'y pourvoir; lui qui consent à tous les dieux penserait leur faire injure s'il empiétait sur leurs devoirs et travaillait à leur besogne. Le monde marche comme il peut, chante comme il veut, et Rops répond toujours *amen*. Il est Félicien, et veut l'être : que l'univers s'arrange!

La vie est rarement mauvaise à ceux qui s'y assiéent ainsi.

Par son insouciance, Rops persuade aux choses et aux êtres qu'ils ont la fonction de le servir, et qu'on les autorise. Il se plaît au dévouement, pourvu que le dévouement se manifeste sans emphase, et que sa personne en soit l'objet. Il veut qu'on l'aime, on l'aime, et, lazzarone, il dort au soleil de l'amour. Son existence est un far-niente.

Car il est plein de paresse, ce puissant créateur qui fit tant de choses et jamais ne fait rien. Il ressemble aux plantes, qu'il aime par-dessus toutes choses, et comme elles il fleurit; les idées sortent de lui comme les bourgeons de la tige et s'épanouissent en chefs-d'œuvre, parce que c'est la loi. Mais guère plus que ses arbres il n'a de volonté virile.

Ainsi, tout en lui est contraste : paresseux, il accomplit une tâche géante; égoïste, il est charitable à l'excès; tourmenté, il ne recherche que le calme; et ce voyant, ce hanté, ce fou, qui dressa le monument de la sensualité humaine, est pudique comme une vierge!

***

J'ai connu bien des gens. Dans aucune maison, en aucune présence, je n'ai traversé d'atmosphère plus chaste et plus recueillie, ni plus austère en sa simplicité, que celle où ce forcené perpètre ses épouvantables merveilles. En cette grave demeure dont il est le patriarche béni, point vénéré mais adoré, en ce temple familial dont il est à la fois le prêtre et la divinité, tout est serein, pieux, décent. Les heures y sont candides et champêtres. Rops a deux mille rosiers, de toute essence, qu'il cultive; il se lève au petit jour et se couche comme ses chiens, ses poules et ses hirondelles. Sa maison est loin de tout. Elle a tout oublié, et souhaite qu'on l'oublie. Elle est comme une île perdue, l'île de Robinson, mais d'un Robinson qui craindrait les navires au lieu de les attendre.

Là, tout n'est que tendresse; les lois sont mortes, les âges effacés, les conventions perdues; tous les devoirs se résument dans l'amour, et le respect ne se témoigne que par le dévouement ou par la fraîcheur du baiser. Ni père, ni mère, tous sont là comme les enfants égaux d'une famille, et d'entrer là, il semble que l'on retourne vers l'âge d'or.

L'unique stupeur est d'y voir les yeux de Rops, lorsqu'ils s'aiguisent, et son front, lorsqu'il pense. Ils donnent le malaise d'évoquer une chose qui n'est point en sa place. Car sa maison est si prude que le souvenir de lui y devient profane. Sous son toit, l'homme n'est plus reconnaissable pour son rêve, et comme un comédien qui a retiré ses oripeaux, son fard et ses postiches, il ne ressemble plus à ce qu'il apparaissait sous les regards de la foule.

Non pas qu'il ait manqué d'être sincère lorsqu'il se produisait en son œuvre, et qu'elle soit factice : son satanisme est bien de lui, comme sa sérénité; ces deux faces appartiennent également à ce Janus, et ces deux aspects le complètent : mais l'un tient de sa maladie, tandis que l'autre est sa santé.

Ce contraste n'est point anormal : il est conforme aux lois de l'équilibre. En ceci l'individu se répare de cela; et celui qui s'en est allé trop loin dans le mystère et l'hallucination est contraint par cela même à venir se reposer dans la nature. Elle ne lui permettra de vivre qu'à cette condition, et puisque son existence est liée à l'impérieuse nécessité de cette réfection, la prévoyante mère lui en imposera le besoin, comme un instinct.

Voilà pourquoi Rops est un matinal et naïf horticulteur : l'âme brûlée de cauchemars habite un jardinier, et la maison du grand luxurieux est un asile de pureté.

Le diable ne s'est pas fait ermite : il l'était, il l'est, et devait l'être.

EDMOND HARAUCOURT (1)

PETITE CHRONIQUE

Le prix Godecharle vient d'être accordé à M. Bastien, le jeune artiste dont l'*Art moderne* a fait récemment un vif éloge. M. Bastien est élève de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles. Il est âgé de vingt-trois ans et s'est fait remarquer aux salonnets du *Sillon* par quelques portraits qui révélaient une nature d'artiste. Tous ceux

(1) Ce vivant et très littéraire portrait du grand artiste a été publié par le *Gaulois*. Il nous a paru indispensable qu'il fût reproduit dans la patrie du Maître.

qui ont assisté aux débuts du jeune peintre seront heureux de la récompense qui lui échoit. Le piquant de l'affaire, c'est que la toile couronnée faillit être refusée par le jury du Salon des Beaux-Arts sous le prétexte que « l'encadrement était trop pesant » (absolument authentique). Il fallut l'énergique intervention de M. Charles Van der Stappen pour que le jury consentit à recevoir et à placer l'œuvre grâce à laquelle M. Bastien touchera, durant trois années, une pension annuelle de 4,000 francs. Si la toile n'avait pas été accueillie, le prix échappait à l'artiste, le legs Godecharle imposant comme condition essentielle que l'œuvre distinguée eût figuré au Salon triennal de Bruxelles

Pour la sculpture, le prix Godecharle a été décerné à M. Deckers, élève de l'Institut supérieur des Beaux-Arts d'Anvers.

Nous apprenons que M. P. Braecke a obtenu le premier prix au concours international de sculpture à Venise.

L'œuvre qui a valu à notre compatriote cette flatteuse distinction, *Le Pardon*, se trouve exposée au Parc du Cinquantenaire et a été acquise pour le Musée par le gouvernement belge.

La ville de Bruxelles ouvre un concours entre les élèves de l'Académie des Beaux-Arts et de l'École des arts décoratifs pour l'allocation du prix de paysage créé par le legs Donnay.

Seuls les élèves ayant suivi régulièrement les cours supérieurs de peinture dans les trois dernières années pourront prendre part à ce concours, qui commence demain le 6 courant à 9 heures du matin.

Pour rappel : C'est le 25 septembre que se clôture le concours ouvert par l'Association belge de Photographie pour la présentation des projets de médaille pour la prochaine exposition.

Renseignements : avenue Brugmann, 97, Uccle.

L'*Archange terrassant le dragon*, la belle statue que M. Frémiet exposa l'an dernier au Salon de Paris, vient d'être placée au haut de la flèche de l'église du mont Saint-Michel.

L'effet de ce saint Michel, étincelant d'or et dominant la baie, est saisissant. On l'aperçoit de très loin et il complète bien l'aspect de l'antique église. La statue de M. Frémiet est en bronze doré; sa hauteur est de plus de 4 mètres et son poids de 1,500 kilogrammes.

Voilà donc la vieille église qui, de nouveau, laisse planer au-dessus d'elle une image de l'archange vainqueur. Autrefois, en effet, un saint Michel en cuivre martelé s'élevait au haut de sa flèche. On l'abattit lors de la Révolution et un télégraphe Chappe lui succéda.

Depuis longtemps le télégraphe « à bras » avait disparu et la flèche de la vieille église attendait toujours le nouveau saint Michel qu'elle possède à présent.

Une statue vient d'être érigée à Jean-François Millet dans son pays natal, sur la place de l'Église, à Gréville (Manche).

OEuvre du jeune statuaire Marcel Jacques, de Cherbourg, dont l'*Art moderne* a signalé le début, la statue est en bronze, de dimensions plus grandes que nature, et repose sur un socle de granit du pays. Elle fut exposée au dernier Salon du Champ-de-Mars. Assis sur un rocher de lierre et de fougère, le peintre de l'*Angelus* contemple le pays qui l'a vu naître et semble se pénétrer de cette nature dont il a fait connaître au monde entier la mélancolique poésie.

Bien que le département et la ville de Cherbourg aient contribué à l'érection de ce monument, les souscriptions n'ont pas atteint le chiffre des dépenses ; aussi le comité va-t-il être obligé de faire appel de nouveau aux admirateurs de Millet.

A l'Opéra de Paris on a définitivement arrêté la distribution des *Maîtres Chanteurs*. Nous la donnons complète avec les noms des artistes qui sont chargés des rôles en double.

Eva	Mlles	Bréval	Berthet.
Madeleine		Grandjean	Beauvais.
Walter	MM.	Alvarez	Courtois.
Hans Sachs		Delmas	Fournets.
Beckmesser		Renaud	Noté.
Pogner		Gresse	Chamban.
Kothner		Bartet	Sizes.
David		Vaguet	Gautier.

Sa Sainteté Léon XIII a promis une somme de 10,000 francs à l'artiste qui exécutera le meilleur tableau ayant comme sujet une *Sainte Famille*. L'œuvre devra figurer à l'Exposition d'Art sacré de Turin en février 1898.

Pour les conditions du concours, s'adresser à M. le baron Manno, président du comité de l'Exposition d'Art sacré, à Turin.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 37. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 12 SEPTEMBRE 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LÉON CLADEL

A propos de **Juive Errante**, œuvre posthume, in-8°, 330 pages. Paris, Paul Ollendorf.

JUIVE ERRANTE est datée : Sèvres, 28 novembre 1891. Léon Cladel est mort à Sèvres le 20 juillet 1892.

Cette œuvre est belle des habituelles beautés de cet écrivain farouche, hautement, plus encore que rustique, superbement. Elle a le coloris puissant et l'allure parfois désordonnée du Maître. On y retrouve toutes les raies caractéristiques de son génie comme en un minéral confus les raies révélatrices que décèle le spectre solaire. Elle est de forte saveur et entraînante. Des pages, nombreuses, sonnent à pleine volée les plus sonores qualités de cette plume qui tenait de la houe du laboureur, de l'épée du soldat, de la pique de l'émeutier, du fleuret adroit et subtil d'un maître d'armes consommé.

Mais elle n'est pas mise au point. Son métal solide apparaît grevé de scories. Le décapage final lui a manqué. On y sent, dirait-on, la hâte et la lassitude d'un cerveau qui devine proche la Mort et veut achever avant de recevoir le coup de grâce. C'est l'abondance, mêlée, de qui n'a plus le temps de faire un choix et entasse pour ne rien oublier. Il eût fallu à ce livre la revision sereine par des heures de calme et de sécurité.

Mais on aime à être ainsi mis en présence du dernier effort artistique d'un grand esprit. Quel qu'il soit, il a, pour la curiosité, la piété et le souvenir, le même charme qu'une première œuvre. Pour l'observateur avide de toutes les péripéties du phénomène qu'est la vie d'un noble artiste littéraire, cette fin vaut ce commencement. Et si un cœur, jaloux de ne manifester que le plus glorieux d'une existence, peut hésiter à livrer au jugement aventureux des hommes un livre non revisé, on doit être reconnaissant aux survivants qui, dédaigneux de ces prudences, apportent tout à la postérité, étant d'opinion que rien ne vaut l'aspect complet d'une exceptionnelle individualité, dressée dans l'ensemble de ses vertus et de ses défauts, de ses forces et de ses faiblesses, de ses achèvements et de ses tentatives, de ses perfections et de ses défaillances.

JUIVE ERRANTE est donc un document pour l'iconographie esthétique de l'ermite de la villa d'Aigremont, cette étrange et hospitalière tanière, si largement

ouverte, si abondante en grands et purs courants d'air moraux, que la conscience collective des artistes et des amis qui y venaient respirer les effluves du plus intransigeant honneur littéraire qui fut jamais, avaient ornée de cette enseigne rare : *Villa Bon Accueil!*

Un Document! Vrai, il est venu à son heure, alors qu'après cinq ans écoulés depuis la corporelle disparition de cet esprit magnifique, dont jaillissaient incessamment les paroles, comme d'un geyser le bouillon des eaux brûlantes (fut-il quelque part un causeur, un conteur, d'une telle séduction, d'une originalité aussi émerveillante?), instinctivement on essaie de classer cette gloire surnageante au milieu des multiples naufrages de réputations littéraires qu'on croyait insubmersibles et qui déjà sont définitivement coulées à fond.

Car, en est-il, en est-il dont le compte est réglé! Que de banqueroutes à la gloire! Combien peu, dans le match aux mille, aux dix mille coureurs de la Littérature, ne restent pas en chemin, remisés en tas parmi les sujets négligeables. N'est-il pas stupéfiant qu'en cette époque qui fut l'époque romancière par excellence, de tous les morts de cette seconde moitié du siècle au juste milieu duquel tomba Balzac, colossale borne milliaire entre le passé et l'avenir, trois noms seulement dressent leurs cimes, comme expressions claires et indestructibles du genre en lequel une telle multitude de cerveaux ont peiné : Flaubert, Barbey d'Aurevilly, Léon Cladel. Seuls ils s'affirment cathèdres dans cette foule, maréchaux dans cette armée. Et quand des disparus on reporte sa pensée sur les vivants qui bataillent encore, on se demande s'il en est quelqu'un qu'on pourra ajouter à ce trio qui s'impose, en la variété admirable et stupéfiante des trois grands hommes qui y rêvent côte à côte. Ah! la stérilité cruelle de cette fécondité déroutante!

Il semble que le Destin, habile agenceur des facettes de la pensée humaine, tailleur de diamants de l'Art, ait voulu, en trois expressions suprêmes, échantillonner les ressources les plus pénétrantes, les plus pathétiques, les plus ornementales du Roman de langue française. A Flaubert, la vie sociale bourgeoise, à Barbey la vie sociale aristocratique, à Cladel la vie sociale ouvrière Et combien chacun d'eux, en ses habitudes et ses allures réalisait personnellement, par un type supérieur, super humain, souverainement fier, original et devinateur, l'être symbolique du royaume artistique au gouvernement duquel le Sort l'avait promu, pour en devenir l'annonciateur et le révélateur en la forme magnificente de l'Art, faisant loi désormais et clôturant les conflits!

Où, spécialement, découvrir un récit-peinture, plus constamment émouvant et harmonieusement bousculeur, de cette éternelle entité humaine qu'est le Paysan, que dans les livres épiques de Cladel. D'étroits esprits lui ont reproché « d'homériser » trop ces êtres si près de la terre qu'ils semblent en porter toute leur vie les limons attachés à leurs âmes comme à leurs sabots. Mais s'il est vrai que la vue légendaire des événements et des hommes est bien plus l'Histoire que ne l'est la chronique minutieuse à exactitude d'inventaire, parce qu'elle exprime et matérialise les facteurs profonds cachés sous les écailles des détails menus, comment ne pas trouver une grandeur et non une maladresse dans l'action prodigieuse d'une plume qui, avec les hardiesses et les brutalités du forceps, va, à la matrice même des faits, arracher les germes pour les montrer dans l'entière ingéniosité de leur formation et de leur mystère.

Ces critiques puériles de myopes, ou d'impuissants accoutumés aux étroits sentiers de la conformité et de la juste mesure, meurent peu à peu. Le nom de Cladel n'apparaît plus que cité avec respect, ferveur et admiration. Ses livres, peu lus jadis par les lecteurs frivoles, aux intellects efféminés ou en appétit de bas érotisme, prennent leur rang d'honneur à côté des œuvres les plus authentiquement classées. Il a, de son vivant, partagé avec Flaubert et Barbey les attaques que les polissons de lettres réservent à ceux qu'ils sentent plus mâles et plus forts qu'eux. Avec Flaubert et Barbey il monte, désormais, dans les hautes régions où, tôt ou tard, le temps, vengeur ou justicier, introduit irrévocablement les authentiques artistes.

Quand la mémoire se rapporte aux jours où vivait encore cet apôtre, si simple et si tourmenté; où, poussé par un irrésistible instinct de pitié, de fierté et d'équité, il prêchait autour de lui l'honneur littéraire, l'horreur des courtisaneries académiques, le mépris pour le journalisme vénal, la haine des palinodards, un autre regret que celui de sa mort prématurée vient vous hanter. De lui émanait un rayonnement qui influençait même ceux que d'intimes et secrètes propensions inclinaient vers la poursuite des succès et de l'argent par les banales et misérables pratiques des compromissions, des adulations et des courbettes. Inconsciemment, il faisait la police au monde de la Littérature. Son exemple était comme une défense, véhémentement clamée, que plusieurs n'osaient enfreindre. Hélas! depuis qu'il est tombé, ces avertissements salutaires ne marquent plus les chemins défendus! Combien parmi ceux qu'il contenait ainsi loin des marécages, y sont aujourd'hui en plein, pataugeant pour aborder aux puérils honneurs et aux comptoirs où se liquident les succès d'argent. Que ma plume compatissante s'arrête avant d'en avoir ici tracé les noms.

LE NATURISME DANS L'ART [1]

Les Forces de la Nature et le Démon de la Médiocrité.

Nous vivons en proie à de perpétuelles embûches, et sans nous en apercevoir, nous sommes constamment exposés. C'est le *Livre de Job* qui dit que la vie de l'homme sur la terre est une guerre continuelle. Telle est aussi l'hygiène morale de l'*Imitation de Jésus-Christ :*

« Chacun de nous devrait être en garde contre les tentations auxquelles il est sujet, et veiller dans la prière, de peur de donner lieu aux surprises du Démon qui jamais ne s'endort, mais qui tourne sans cesse, cherchant qui il pourra dévorer. »

***

Ce grand démon ce sont les forces de la Nature. Elles se croisent, se nouent et s'écoulent en notre chétive existence comme la semence des moissons au travers du crible.

Les unes alimentent et fortifient nos êtres. C'est le terreau sur lequel nous poussons. Il fait notre fraternité. Nous en sommes des reflets étranges et bizarres, adultérés mais apparentés.

Les autres sont des nourritures vénéneuses. Nous n'y touchons que pour nous dissoudre et disparaître, tous, tant que nous sommes, individus, races et sociétés.

Voici cinquante années que les individus attachent aux petites combinaisons de l'existence une misérable cupidité, cinquante années qu'ils ont banni tout enthousiasme et toute folie généreuse. Voilà cinquante années que les individus s'empoisonnent. Voici cinquante années que dans les mêmes horizons d'Europe où elle vit depuis des milliers d'années, notre race, autrefois entière et sûre d'elle, s'accoutume à l'intrusion mercantile des vices étrangers, aux servitudes financières et aux excès de corruption des autres races. Voici cinquante années que notre race s'empoisonne. Voici cinquante législatures que nos sociétés, faites pour la justice, s'endorment sur un lit d'injustices, cinquante années qu'elles souffrent d'une richesse qui ose et peut tout, et que, malgré l'ombre encore planante et le souvenir de l'Apollon antique, les aboiements des aveugles vindictes résonnent à leur service ; voici cinquante années que nos sociétés s'empoisonnent.

Ce qui semble résumer, vis-à-vis de nous-mêmes, cet assaut des forces traditionnelles qui nous constituent, qui nous rendent libres et que nous trouvons bonnes par des forces étrangères qui nous assaillent, qui nous asservissent et que nous trouvons mauvaises, c'est le DÉMON DE LA MÉDIOCRITÉ.

***

C'est lui qui donne aux individus une si misérable cupidité — *aurea mediocritas !* — pour les petites combinaisons dorées de l'existence. C'est lui qui donne à la race sémitique, médiocre par excellence, souche maligne et sans génie, tous les vertiges de la puissance. C'est la médiocratie, le gouvernement obèse des classes moyennes qui domine nos sociétés.

Nous naissons à la surface de la vie comme ces fleurs des marécages qui viennent des ténébreuses profondeurs. La tige des hérédités lointaines donnerait à chacun de nous sa pleine floraison. Mais l'atmosphère sociale, les éducations et les voisinages interviennent. Nous recevons des leçons des autres hommes, hélas ! de toutes petites et très insidieuses leçons. Elles s'additionnent et se codifient. Leur commodité extérieure, dans les détails de la vie, les impose à notre lâcheté. C'est un manuel de recettes empiriques, de préjugés et de croyances grâce auxquelles, au lieu d'être simplement ce qu'on est, on se figure qu'on devient un personnage et on prend le masque qui plaît aux imbéciles. Tout être qui les respecte et les emploie, fût-il d'une désolante nullité, est assuré, dans ce système, d'acquérir un semblant d'importance sociale. Ainsi sont représentés les diplomates dans Balzac. Il suffit d'être *attentif à la conformité.* On n'existe plus par soi-même, on est l'employé, le fonctionnaire d'une formule. On était né homme, on est devenu doctrinaire. Sous cette livrée il n'y a plus d'âme vivante. Le doctrinaire est un mort.

Il n'est plus nécessaire de vivre par soi-même puisqu'il suffit de répéter certains mots. Il n'est pas nécessaire de savoir exactement leur signification. Ce sont des sortes de talismans qu'on prononce ou des gestes qu'on observe. Ces recettes sont nécessairement médiocres.

Mais, en raison de leur imaginaire utilité, on voit les hommes s'entre-tuer bizarrement pour elles. Les uns en soutiennent obstinément, d'autres les haïssent. Ils forment des « mondes », des « sociétés », des « partis », ils sont la légion redoutable des sectaires. Ils attachent une importance dévote à ces puérilités.

Ce sont eux qui après un grand désastre se lamentent et s'écrient : « Ah ! si nous avions employé de plus jolis mots ! Si nous avions été plus conformes ! tout cela ne serait pas arrivé. » Comme si on apprivoisait les désastres avec de jolis mots ou les lions avec du sucre !

Médiocratie, médiocratie véritable ! Le bon Swift avait déjà décrit dans l'île de Lilliput le parti des gros boutiens et des petits boutiens, les premiers soutenant qu'il faut casser les œufs par le gros bout, les seconds par le petit, et dont les guerres ensanglantaient l'île.

Leur race n'a pas disparu.

Ils pensaient que leurs controverses résumaient la vie même du monde, et cependant tout étranger eût ri de leur pénible acharnement. D'autres aussi pensent avoir pris toutes leurs précautions, et cependant un petit événement humble et obscur suffit à déranger les prévisions et vient révéler la présence immense et souterraine de l'Imprévu.

***

Les préjugés des « mondes », les formules conventionnelles des « sociétés », les convictions sectaires des « partis », tout cela se juge immobile et tourbillonne en réalité comme des feuilles sèches sur l'eau d'un torrent. Les étourdis et les sots qui croient à leur stabilité sont semblables aux premiers hommes qui voyaient la terre immuablement fixée au centre du monde. Leurs principes éternels et absolus sont les mirages d'une perpétuelle instabilité.

La terre tourne vertigineusement autour du soleil et c'est lui, et ce sont toutes ces constellations mouvantes qui sont en réalité vis-à-vis d'elle d'une relative fixité. De même ce sont les grandes passions qui roulent à travers l'histoire dans un déluge de limon et de sang qui, bien qu'elles nous semblent perpétuellement mouvantes, sont vis-à-vis de nous dans une relative fixité. Elles seules forment notre âme et notre support. Elles seules, comme les dieux du panthéisme antique, pourraient espérer se croire éternelles.

(1) Voir l'*Art moderne* des 4 et 27 juillet derniers.

Ces grandes passions sont les soubresauts mêmes de la nature. Ce sont les forces qui alimentent et fortifient nos êtres. C'est le terreau sur lequel nous poussons, nous et nos fleurs délicieuses de fraternité.

Sans leur bienheureuse et féconde lumière nous rentrons dans le domaine obscur des formules, des momies, des grimaces et dans l'immobilisme de la Mort.

***

C'est celle-ci qui nous guette et c'est contre ses embûches que nous luttons. L'Église chrétienne a déployé contre la mort la vie éternelle, bienheureuse et extatique, avec ses horizons pleins de joies chantantes et d'harmonies lumineuses. Lorsque ses martyrs appellent la mort, ce n'est pas la camarde et l'anéantisseuse qu'ils voient, c'est le Paradis plein de floraisons naturelles, d'exubérances et de splendeurs. Lorsque le *Livre de Job* et l'*Imitation de Jésus-Christ* font de la vie humaine une guerre continuelle, c'est que c'est une guerre pour la *conquête* D'UNE VIE. Le Paradis lui-même, cette création qui semblait née des idées ascétiques les plus hostiles à la Nature, redevient une glorification de celle-ci. Toutes les forces naturelles qui conspirent à entretenir notre patrimoine humain d'énergie et de fraternité y sont représentées comme les déesses symboliques du monde païen.

L'Église catholique, dans ses variations, a, malgré ses mystiques admirables, subi l'étroit despotisme de ses doctrinaires. Elle a méconnu et renié son origine panthéiste et naturelle.

Mais nous entrons dans une Renaissance. La Nature, tant méprisée, reprend sa place. La Nature! non pas notre vie animale en ses pénibles et nécessaires cheminements, non pas notre matérialité médiocre, mais l'ensemble des grandes forces naturelles qui nous poussant, nous Européens, dans des sociétés historiques, le long de nos presqu'îles découpées pour les aventures maritimes et dans de riches plaines blondes semées de forêts, nous ont donné cet intense et touchant désir d'une fraternité toujours plus généreuse dans un milieu de perpétuel combat.

Nos essais d'une Justice plus régulière et plus constante, notre curiosité d'une stabilité vivante et progressive dans les mœurs, et même notre soif maladive de liberté, tous nos désirs enfin interrogent l'hérédité puissante de nos origines naturelles. Et au lieu d'adorer la conformité servile du Démon de la médiocrité ou de redire, comme les doctrinaires : « Nous sommes bons ou mauvais, parce que nous faisons de bons ou de mauvais syllogismes », nous affirmons que nous sommes tous bons ou mauvais selon que nous obéissons ou non aux impulsions instinctives que nous commandent ces forces naturelles auxquelles nous devons tout et auxquelles la plupart, par une ingratitude orgueilleuse, préfèrent les petites dévotions à leurs personnelles ingéniosités.

LÉON HENNEBICQ

Le Congrès international des Architectes.

Organisé par la Société centrale d'architecture de Belgique à l'occasion du 25e anniversaire de sa fondation, le Congrès international des architectes (le quatrième venant après les trois premiers qui ont siégé à Paris en 1867, 1878 et 1889) a tenu ses assises à Bruxelles du 28 août au 2 septembre, et a multiplié pendant ces quelques jours ses assemblées aux discussions de la plus haute importance, ses excursions aux monuments glorieux de notre pays, ses raouts, son superbe et inoubliable banquet, sans oublier une représentation de gala à la Monnaie. La cohésion confraternelle qui s'est établie entre les architectes de tous pays a été merveilleuse d'entrain et sera certainement féconde en résultats pratiques pour renforcer le cadre des études, mettre en lumière et sauver de l'oubli les monuments historiques, protéger efficacement la propriété artistique et pousser aux progrès de l'architecture, mais, comme l'a humoristiquement dit M. Stübben au banquet, en conservant à chaque pays ses traditions et son cachet particulier.

Ce qu'il faut surtout noter, c'est l'empressement mis par les gouvernements étrangers à se faire représenter officiellement par des délégués qui ont entraîné avec eux l'élite des grands architectes de l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, la France, l'Italie, les Pays-Bas, le Portugal, la Russie, la Suède, la Suisse ainsi que les États-Unis ; la Société centrale d'architecture peut être fière d'être parvenue à réunir ainsi les illustrations architecturales du monde entier qui ont jeté un éclat incomparable sur les débats de haute envergure.

Siégeaient au bureau du Congrès, aux côtés du vaillant président M. Dumortier, de M. le ministre De Bruyn et du bourgmestre Buls : MM. Aitchison, président de l'Institut des architectes britanniques, Stübben, président de la Fédération des architectes allemands, Hinckeldeyn, président de la Société des architectes de Berlin, Otto Wagner, délégué de l'Architekter club de Vienne, Newham, vice-président de la Société centrale de France, Poupinel, délégué du ministre de l'Instruction publique, Chancel, délégué de la Société des architectes diplômés de France, Cadolini, député au parlement italien et président de la Société des architectes italiens, Pedro d'Avila, architecte du roi de Portugal, le comte de Suzor, architecte en chef de la ville de Saint-Pétersbourg, Cuypers, architecte du gouvernement hollandais et des musées nationaux, Clason, président de la Société des architectes de Stockholm, Totten, délégué du gouvernement des États-Unis, Kelsey, délégué du Square-club de Philadelphie, Lagasse, président de la Commission des monuments de Belgique, Bilmeyer, président de la Société des architectes anversois, Dubuisson, président de la Société des architectes de Lille, etc.

Inutile d'ajouter qu'à côté des illustrations étrangères, les architectes belges, à commencer par les membres de la commission des monuments, avaient adhéré nombreux au Congrès et représentaient l'architecture de notre pays dans ses tendances les plus diverses et ses affirmations les plus variées.

Citons aussi MM. Debecker, conseiller provincial; Benoit, architecte en chef des bâtiments civils; Cloquet, professeur à l'Université de Gand; Vierendeel, professeur à l'Université de Louvain; De Waele, professeur à l'Académie de Gand; Bonnier, délégué de la Société des architectes diplômés de France; Lucas, délégué de la Caisse de défense de Paris; Licot, professeur à l'école de dessin de Schaerbeek; Brunard et Janssen, avocats à la Cour d'appel de Bruxelles, qui avaient assumé la très lourde tache de préparer les rapports très documentés, bases fort sérieuses et points de départ des discussions et des résolutions importantes prises par le Congrès.

Ajoutons enfin que le Roi a daigné assister à la séance d'ouverture, et mentionnons l'absence de l'illustre Charles Garnier, empêché par une cruelle maladie et à qui l'assemblée a adressé un télégramme de regrets et de vive sympathie.

L'espace restreint dont nous disposons ne nous permet pas de donner un résumé, même très succinct, des débats et des ques-

tions traitées; ceux-ci ont, heureusement, été sténographiés et l'éditeur Lyon-Claesen publiera bientôt le compte rendu complet de ce Congrès dont le succès sans précédent jette un lustre nouveau sur la vaillante Société centrale d'architecture qui, après cette sanction internationale, se trouve plus que jamais à la tête du mouvement architectural de notre pays dont elle a réussi à grouper tous les artistes de réelle valeur.

Les témoignages de sympathie ne lui ont pas fait défaut: c'est ainsi qu'elle a reçu de la Fédération des architectes allemands une série d'ouvrages superbes sur Berlin, Francfort, Cologne, Hambourg, etc., de la Société centrale de Paris, les comptes rendus des précédents congrès, du gouvernement des États-Unis, une collection de photographies, et trois médailles commémoratives de la Société des architectes diplômés de France, de celle d'Anvers et de la Caisse de défense de Paris, tous hommages auxquels elle attache le plus grand prix et qui figureront, comme des joyaux rares, dans ses collections.

J. B.

QUELQUES PENSÉES DE GŒTHE

La *Petite Revue internationale* vient de publier des lettres inédites de Gœthe où se trouvent résumées les sensations éprouvées par l'illustre poète au cours d'un voyage en Suisse. Que de pensées profondes sont égarées au cours de ces lettres hâtives :

« L'homme est doué d'un grand nombre de dispositions intellectuelles qu'il peut développer dans ses relations sociales et qui prouvent un avenir meilleur, un autre monde plus digne d'une créature de Dieu.

Nous sentons tous en nous des dispositions au développement desquelles il nous faut à jamais renoncer dans cette vie.

On me répète souvent que les hommes avec lesquels je suis en relation sont peu contents de moi. Je le crois certes bien, car je suis encore moins content d'eux.

Ce n'est pas ma faute si la société me pèse, si la politesse me parait importune, si ce qu'on me dit ne m'intéresse point, si tout ce que l'on me montre me trouve indifférent ou m'émeut trop profondément.

La jouissance de l'œil et du sentiment intérieur est bien au-dessus de celle que les gourmands trouvent dans les objets de leur friandise. Messieurs les affamés s'imaginent bonnement que la nature s'est épuisée en merveilles de tout genre pour les leur faire passer dans le gosier. Erreur !

Qu'est-ce donc que cette aspiration générale de la nature humaine vers l'art, vers la nature? Ce sentiment m'indique-t-il que je suis artiste? S'il en est ainsi, pourquoi la nature m'a-t-elle refusé la persévérance et pourquoi m'invite-t-elle si fortement à la jouissance? Pourquoi enfin ne puis-je me rendre compte de ces problèmes?

Oui! nous devons chercher le beau, le voir, l'admirer avec extase, nous élever enfin jusqu'à lui. Mais, pour arriver à un tel résultat, il nous faut rester dans la nature même, être désintéressés. Il ne faut pas vouloir nous l'approprier à nous seuls; bien au contraire, il faut le communiquer, le répandre dans le cœur de ceux qui nous sont chers.

A défaut du soleil, nous prenons la lune pour un astre resplendissant.

Tous nos défauts, toutes nos erreurs répréhensibles nous sont autant de besoins pour passer la vie.

J'ai lu l'histoire romaine pour y apprendre que, comparativement aux héros qui ont fait l'histoire de Rome, je ne suis qu'un chétif insecte.

Le français est une langue dans laquelle l'étranger sera toujours ridicule, parce qu'il n'en apprendra que le commun des expressions et qu'il la prononcera toujours mal.

Ce qui distingue surtout l'imbécile d'un homme d'esprit, c'est que celui-ci saisit vite le présent et en exprime les idées et les besoins avec autant d'originalité que de délicatesse et de facilité.

Un imbécile s'exprimera dans sa propre langue comme s'il parlait une langue étrangère, c'est-à-dire qu'il se servira d'expressions banales et vulgaires et se contentera de phrases toutes faites et rabâchées dans mille volumes et dans autant d'auteurs médiocres.

Je n'admire l'art qu'en tant qu'il aspire à l'imitation de la nature. Par cette seule raison une œuvre d'art, même inachevée et imparfaite, me jette en extase, pour peu que j'y découvre une aspiration vers la sainte nature.

On tourmente les enfants auxquels on reconnait une étincelle de vanité pour qu'ils s'en défassent. Quelle déplorable créature serait pourtant l'homme qui aurait renoncé à tout amour-propre !

Chaque ouvrier que je vois me semble plus heureux que moi. Il sait ce qu'il a à faire et ce qu'il peut faire. Il ne réfléchit pas longuement sur ce qu'on doit exiger de lui; il s'en moque, au contraire. Il travaille sans penser, sans efforts ni surexcitation, mais avec application, avec amour, comme l'oiseau bâtit son nid, comme l'abeille arrange sa cellule. L'échelon sur lequel il est placé n'est que d'un degré au-dessus de l'animal et, cependant, c'est un homme accompli! O! que je porte envie au potier qui remue sa terre, à l'ébéniste penché sur son établi! »

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« L'Éducation d'un prince. »

Le tribunal civil de la Seine a tranché dernièrement une question de principe dans une espèce assez rare. M. Louis-Auguste Ménard ayant retrouvé parmi les manuscrits de la Bibliothèque nationale des documents curieux sur l'éducation de Louis XIV, avait cédé à M. Marcel Belin tous les avantages que pourrait produire leur publication, et ce moyennant une somme de 50,000 francs payable le 1er juillet 1898, plus 15 p. c. sur la vente des éditions.

Ce traité fut attaqué en nullité par M. Belin, assisté de son conseil judiciaire. Les demandeurs invoquaient notamment le défaut de cause, les manuscrits étant la propriété de l'État, et l'erreur sur la chose qui avait fait l'objet de la convention, M. Ménard ayant fait supposer à M. Belin que les manuscrits étaient du duc de Saint-Simon alors qu'ils apparaissaient comme l'œuvre d'un des nombreux inconnus dont les manuscrits, datant du XVIIe siècle, sont catalogués dans plusieurs bibliothèques publiques.

Le jugement, rendu le 13 mai dernier, décide, sur le premier moyen, que les manuscrits de la Bibliothèque nationale sont une dépendance du domaine de l'État affectée à un service public; qu'à ce titre ils sont inaliénables et imprescriptibles; que leur usage ne saurait être l'objet d'une cession et que, par suite, leur communication à des tiers, comme leur publication, est toujours soumise à l'approbation de l'autorité administrative, dont les autorisations sont essentiellement précaires et révocables. En conséquence,

M. Ménard ne pouvait concéder à M. Belin les avantages qui résultaient de la publication des manuscrits.

Sur le second moyen, le Tribunal juge que M. Ménard a fait abusivement passer pour l'œuvre de Saint-Simon des manuscrits anonymes, trompant ainsi son cocontractant sur la valeur de l'ouvrage et sur les bénéfices que pouvait en rapporter la publication.

La nullité du traité est, en conséquence, prononcée, et M. Ménard est condamné à restituer les billets à ordre que lui avait remis M. Belin. Il est, de plus, condamné aux dépens.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Poèmes d'hier et d'aujourd'hui, par LÉON HENNEBICQ. Bruxelles, Ve F. Larcier et P. Lacomblez. — *Le Roman d'un pauvre jeune homme*, huit tableaux pour ombres et marionnettes, par LÉON SOUGUENET. Bruxelles, éd. de la *Lutte*. — *L'Exposition de Bruxelles de 1897*, par HECTOR VAN DOORSLAER. (Extrait de la *Revue générale*). Bruxelles, Société belge de librairie. — *Au delà de l'eau*, Geschichten vom « Boul' Mich », par FRANZ HELD. Berlin, Fresko-Verlag. — *Nany à la fenêtre*, par BLANCHE ROUSSEAU. Dessin de H. Meunier. Bruxelles, imp. C. Dumont.

PETITE CHRONIQUE

Notre collaborateur M. Eugène Demolder fera paraître le 1er octobre un volume de souvenirs et d'impressions de sa vie de magistrat qui promet des révélations piquantes et des anecdotes savoureuses. Titre : *Sous la robe*, notes d'audience, du Palais et d'ailleurs. Le volume est édité par le *Mercure de France.*

Le théâtre de la Monnaie reprendra prochainement *Fervaal* avec la même distribution que l'an passé, à l'exception du rôle de Guilhen dans lequel Mlle Mastio remplacera Mme J. Raunay.

Annonçons, à ce propos, que la partition d'orchestre et les parties gravées vont paraître très prochainement chez Durand. L'auteur est occupé à en corriger les dernières épreuves, tout en achevant la composition d'un nouveau quatuor à cordes dont les trois premières parties sont entièrement terminées.

La traduction allemande de *Fervaal* sera gravée sans le texte français. On sait que l'œuvre a été demandée par plusieurs des premières scènes de l'Allemagne.

Fervaal devant la Presse, tel est le titre d'une intéressante plaquette qui vient de paraître chez les éditeurs A. Durand et fils ; c'est un résumé impartial des nombreux articles provoqués en France, en Belgique, en Allemagne, en Angleterre, en Italie, etc., par la première représentation à Bruxelles du bel ouvrage de M. Vincent d'Indy.

Le prix de Rome (sculpture) a été décerné à M. Bonquet, élève de l'Académie de Bruxelles, auteur d'un groupe de mythologie scandinave. M. Bonquet avait obtenu le second prix il y a trois ans, ainsi qu'une deuxième médaille, cette année, à la section des Beaux-arts pour son œuvre : *Les Tourments de l'amour.* Il est âgé de vingt-neuf ans et natif de Roulers.

Le second prix a été attribué à M. Van Biesbroeck, élève de l'Académie de Gand.

Une mention honorable a été accordée à M. Marin, élève de l'Académie de Bruxelles.

Ces décisions ont été rendues à l'unanimité des membres du jury, qui était composé de MM. Constantin Meunier, de Lalaing, Dillens, Joris, Desenfans, De Groot, Drion et Max Rooses.

M. A. Mortier, auteur de la *Fille d'Artaban* que joua l'an dernier le théâtre de l'OEuvre, l'adaptateur du *Jean-Marie* d'André Theuriet qui fut applaudi l'hiver passé au théâtre de la Monnaie, vient de terminer une œuvre nouvelle, *Ellys*, conte dramatique en prose rythmée, pour laquelle M. P. Litta a composé une partition actuellement sous presse chez l'éditeur Muraille, de Liége. D'après les fragments que nous en ont fait entendre les auteurs — M. Mortier remplissant d'une jolie voix le rôle principal — il s'agit d'un spectacle de réel intérêt, d'une action psychologique concentrée en un seul acte et des plus attachantes.

La musique serre le texte de très près et paraît devoir plaire à la fois aux artistes par sa forme châtiée, au public par l'abondance et la clarté des idées mélodiques. Elle affirme chez le jeune compositeur de *Sémélé* d'incontestables progrès et des dons peu communs de musicien de théâtre.

Numance, le drame lyrique de M. Van den Eeden, passera à Anvers dans la première quinzaine de décembre. Les rôles sont distribués et les dessins des costumes et des décors sont commandés. Le directeur, M. Giraud, a pris l'œuvre à cœur et il tient à la montrer grandement. Il en fera une *vraie première.*

CONCERTS POPULAIRES. — M. Joseph Dupont vient d'adresser à ses abonnés la circulaire annuelle pour l'abonnement aux Concerts populaires.

Comme les années précédentes, l'abonnement comprendra quatre séances, qui auront lieu au Théâtre de la Monnaie.

Mais il y aura un ou plusieurs concerts extraordinaires. Le premier de ces concerts aura lieu dans la Salle des fêtes de l'Exposition et se trouve fixé au dimanche 10 octobre. Il sera consacré aux œuvres de M. Camille Saint-Saëns, qui prêtera son concours à la séance et se fera entendre dans diverses pièces d'orgue de sa composition.

Le programme comprendra en outre l'exécution de l'oratorio *La Lyre et la Harpe* (première exécution), et de la Symphonie n° 3 en *ut mineur*, qui sera dirigée par l'auteur.

Pour les demandes de places, s'adresser chez MM. Schott frères, 82, Montagne de la Cour.

Nous avons annoncé le succès obtenu à l'Exposition internationale de Venise par notre compatriote P. Braecke, qui a décroché un premier prix d'une valeur de 3,000 francs. Voici la liste complète des récompenses décernées par le jury, composé de MM. Martin Rico, président, Giovanni Boldini, Charles Van der Stappen, Francesco Jerace et Marco Calderini, secrétaire-rapporteur.

Prix de la municipalité de Venise pour les artistes italiens (l. it. 10,000). — Ce prix a été partagé entre les œuvres de M. Ettore Tito (l. it. 5,000) et celles de M. Alessandro Milesi (l. it. 5,000). Le jury a désigné en particulier le tableau de M. Tito, *Sur la Lagune*, et le tableau de M. Milesi, *La Noce.*

2. *Prix de la ville de Venise pour les artistes étrangers* (l. it. 10,000). — Ce prix a été partagé entre les tableaux que voici : *Soir de fête*, de M. Ludwig Dettmann (l. it. 5,000), *Soir d'hiver*

aux îles Lofoden, de M. Otto Sinding (l. it. 2,500), et *Nuit sur la Manche*, de M. Fritz Thaulow (l. it. 2,500).

3. *Prix du Gouvernement italien* (l. it. 5,000). — Partagé entre le groupe en plâtre de M. Emilio Marsili, *Age heureux*, et les esquisses de M. Anders Zorn, parmi lesquelles on a choisi spécialement *Brasserie*.

Prix de la province de Venise (l. it. 5,000). — Partagé entre l'étude pour le tableau : *La Bourse de Copenhague*, de M. P.-S. Kroyer, et la *Bénédiction de la Barque*, de M. Joaquin Sorolla Bistida.

5. *Prix de la Caisse d'épargne de la ville de Venise* (l. it. 5,000). Partagé entre le groupe en plâtre *Le Pardon*, de M. Pierre Braecke (l. it. 3,000) et la statuette en bronze *Ex natura Ars*, de M. Giuseppe Romagnoli (l. it. 2,000).

6. *Prix de la municipalité de Murano* (l. it. 2,500). — Décerné à M. Alessandro Zezzos pour l'ensemble de ses tableaux et particulièrement pour sa *Jeune Vénitienne*.

7. *Prix du peintre Max Liebermann* (l. it. 2,500). — Décerné au tableau *Le Café*, de M. Vittorio Bressanin.

8. *Prix des communes de la province de Venise* (l. it. 1,600). — Décerné au tableau *Méditation*, de M. Antonio Mancini.

Artistes hors concours : MM. E.-A. Carolus-Durand, Constantin Meunier, Pierre Puvis de Chavannes, John Sargent.

Notre collaborateur et ami M. Léon Abry, le peintre anversois bien connu, vient de s'unir à Mlle Marthe de Wael.

D'autre part, M. Georges Morren, qui est également l'un des artistes les plus sympathiques du groupe anversois, a épousé le 24 août, à Mortsel-Vieux-Dieu, Mlle Juliette Melges.

Nos félicitations aux nouveaux époux.

L'inauguration du monument érigé à Vilvorde à la mémoire du peintre Jean Portaels, directeur de l'Académie royale de Bruxelles, aura lieu le 19 courant, à 3 heures. M. le Ministre des Beaux-Arts assistera à cette cérémonie.

L'*Art flamand* (1) publie, dans ses dernières livraisons, trois études sur les paysagistes et les animaliers de la fin du XVIIIe siècle et du commencement du XIXe siècle, ainsi qu'une histoire de la gravure au XVIIIe siècle.

Le « Théâtre international », dont nous avons déjà parlé, va donner cet hiver à Paris une série de représentations de chefs-d'œuvre des littératures étrangères qui lui ont été indiqués par des comités composés des critiques les plus considérables des divers pays de l'Europe. M. A. Lichtenberger y fera jouer notamment les adaptations de deux pièces qui, à des titres divers, sont assez curieuses. L'une de ces pièces, adaptée avec la collaboration de son frère, M. Henri Lichtenberger, professeur à la faculté des lettres de Nancy, est de Holberg, le célèbre auteur dramatique danois du XVIIIe siècle. Holberg n'avait rien d'ibsénien et était grand imitateur de Molière. La pièce choisie a pour titre : *Ulysse d'Itaque*; c'est, à vrai dire, une espèce de *Belle Hélène*, qui date de la première moitié du XVIIIe siècle, parodie fort gaie et assez libre de l'antiquité et du théâtre allemand de l'époque.

La deuxième pièce a pour titre : *Les Conspirateurs*, et a été jouée en 1870. C'est une des œuvres capitales de la littérature dramatique hongroise qui est fort riche et complètement inconnue en France. Son auteur est Ch. de Kisfaludy. C'est une peinture piquante des mœurs et des ridicules des bons villageois hongrois qui ressemblent fort à ceux de quelques autres pays.

Pour cette deuxième pièce, M. A. Lichtenberger a comme collaborateur M. A. de Bertha, un Hongrois qui habite Paris depuis longtemps.

Le numéro de septembre des *Maîtres de l'Affiche* reproduit l'affiche composée en 1894 par Chéret pour la *Redoute des étudiants* au bal Bullier; l'affiche humoristique de Misti pour les *Cycles Gladiator;* une affiche américaine pour les *Living Posters* (affiches vivantes); enfin l'originale composition de notre compatriote Privat-Livemont pour le *Casino de Cabourg*.

Dans sa livraison d'août, la revue parisienne *Art et Décoration* publie un article, illustré de nombreuses planches, de M. Lucien Magne sur la Tapisserie à la manufacture des Gobelins, une étude de M. Gustave Soulier sur l'Art domestique de M. Vallgren, une revue des nouveaux essais d'ameublement par M. Ed. Sarradin, etc. La revue met au concours, pour le mois d'octobre, deux vignettes, en blanc et noir, une pour le papier à lettres de la revue, l'autre pour l'enveloppe. La limite extrême d'envoi est fixée au 25 octobre. Un prix de 50 francs, deux prix de 25 francs seront attribués aux lauréats.

(1) A. Boitte, éd., Bruxelles.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 38. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 19 SEPTEMBRE 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE DON DEVINATOIRE DE L'ARTISTE

A propos des

Criminels dans l'Art et la Littérature,

par ENRICO FERRI, traduit de l'italien par EUGÈNE LAURENT.
In-8°, VIII-180 pages. Paris, Alcan.
Bibliothèque de Philosophie contemporaine.

On se souvient, à Bruxelles, des cours extraordinairements vivants, en un français italianisé d'une savoureuse âpreté, donnés à l'Institut des Hautes Études de l'Université Nouvelle, par ce professeur à l'Université de Rome, aux noms euphoniques, Enrico Ferri! Et spécialement de la leçon dernière en laquelle ce brillant novateur et vulgarisateur de l'Anthropologie Criminelle établit de surprenants rapprochements entre la science juridique, à laquelle il a consacré sa vie remuante, et l'Art.

Il l'a publiée, cette leçon suprême, fort développée, dans le livre dont le titre s'enseigne en tête du présent article, et, certes, quiconque le lira se sentira la cérébralité agrandie, mieux armée et mieux ornée. L'artiste, notamment (et c'est pourquoi nous en parlons dans ce journal) comprendra mieux, à certains points de vue, son rôle et sa force.

Ingénieuse et saisissante est, en effet, l'analyse par laquelle ce juriste-sociologue démontre (et ceci est fait pour dérouter les idées séculairement routinières des professionnels) que le dépouillement attentif des œuvres d'art révèle avec quelle sécurité, quelle pénétration et quelle justesse, en maintes conjonctures, leurs auteurs ont, instinctivement, par une devination merveilleuse, solutionné des problèmes absurdement résolus par la science de leur temps laquelle agissait vraiment à rebours, et ont ainsi annoncé, devancé des découvertes que plus tard, presque toujours longtemps plus tard, les savants de Sorbonne ont dû, malgré eux, bien malgré eux (car quel crève-cœur d'être contraint d'avouer que l'homme de métier a été fait quinaut par le profane amateur!) reconnaitre finalement incontestables.

Le Don devinatoire de l'artiste! Que de fois a dû y penser le lecteur se repaisant des œuvres de Balzac, ce prodigieux descripteur de choses, de lieux, de personnages qu'il n'a pu qu'entrevoir, qu'il n'a peut-être pas même entrevus, et dont, pourtant, il détaille et la vie et l'allure

et l'aspect avec une minutie d'inventaire déconcertante, non pas de chic (ceci est le propre des médiocres), mais avec une vérité émouvante qui est plus que la vue même de l'objet à décrire, en ses réalités matérielles, car il y ajoute ses fluides secrets, réalités invisibles, qui sont la part la plus intense de la Vie et que les yeux superficiels ne voient jamais, réduits qu'ils sont à attendre qu'une intellectualité plus vrillante les perce pour les leur révéler! Si vaste n'est-elle pas, cette babélique COMÉDIE HUMAINE, que pour voyager à travers ses multiples provinces et connaître son armée de typiques personnes, la trop courte existence du colossal romancier n'eût pu suffire, de même qu'aucun hasard n'eût pu lui octroyer la fortune de rencontrer tous ces exceptionnels acteurs. Non! c'est ailleurs que dans la vie vécue par lui qu'il les a vus, qu'il les a fréquentés, qu'il a pu les observer, les déshabiller, les étudier; c'est au fond de son génie, dans les vastes paysages sociaux qui en faisaient un empire dont il était le maître souverain, s'y promenant en empereur, quand il plaisait à son caprice de despote de la pensée, séjournant où bon lui semblait et faisant comparoir devant lui, pour l'interroger, le scruter et le dépeindre, n'importe quelle unité de l'énorme et dramatique cohorte de ses sujets.

C'est le Don devinatoire! Quelque chose comme cette virtuosité magique des phénomènes de l'arithmétique, des Mondeux, résolvant du coup, comme s'ils tiraient de leur cerveau une plaque gravée d'avance, les opérations numériques les plus formidablement outillées en chiffres. Ce n'est plus aux facultés courantes qu'on a affaire, aux pauvres rouages du raisonnement, aux syllogistiques lenteurs, à l'imagination laborieusement édificatrice! Une force instinctive d'instantanéité entre en action et met l'artiste, par une opération dont lui-même ne saurait rendre compte, en présence de la solution, comme s'il n'était qu'un cliché, un appareil enregistreur, chargé de recevoir une impression violente dirigée sur lui par une force inconnue, par une voix sortant des ténèbres.

Ce tant attaqué en ces derniers temps, Émile Zola, (et sans vouloir m'expliquer ici sur la valeur de la forme littéraire en ses œuvres), ne manifeste-t-il pas à un haut degré une aptitude analogue alors que, sans interruption, avec la même abondance que Balzac sinon avec la même mongolique vision philosophique et cosmique, il décrit des milieux en lesquels il a si peu séjourné qu'on peut affirmer qu'il n'en a pu parler que par ouï dire s'il fallait admettre que nos intellectualités ne s'assimilent jamais le Vrai qu'à la condition expresse d'être mises en sa présence palpable. Pour n'en relever qu'un exemple, n'est-il pas certain que le mineur ayant passé au fond des bures la moitié de ses nuits et de ses jours n'aurait pu décrire le sombre enfer des houillères avec plus d'exactitude technique, et surtout avec une telle compréhension des forces transcendantales et des drames mystiques qui s'y déroulent, que l'écrivain de *Germinal* qui, paraît-il, n'y descendit qu'une fois?

Dans l'Histoire aussi, cette grande et perpétuelle inconnue à jamais engloutie dans les abîmes du passé, dans l'Histoire surtout, ne voit-on pas cette même puissance devinatoire agir, cette fois non point pour éveiller par anticipation les découvertes futures de la Science, mais pour donner sur les événements pathétiques du pèlerinage humain des interprétations que jamais les contemporains, placés trop près de la scène pour que la reculée nécessaire aux jugements exacts fut suffisante, n'ont pu discerner et formuler? Michelet fut un prodigieux exemplaire de ce prophétisme à reculons.

Quelle gloire pour l'artiste, quelle raison de se confier avec un vaillant abandon aux inspirations qu'il sent sourdre en lui! Et quelle dignité nouvelle en reçoit l'Art si longtemps considéré comme affaire de pur agrément, comme dépense voluptuaire d'activité dont à la rigueur pourraient se passer les agglomérations humaines! Le voici, cet Art, affirmant à un point de vue imprévu l'inévitable solidarité, l'enchevêtrement nécessaire et fécond des grands facteurs qui dirigent les mondes sociaux, devenant un adjuvant, qui plus est, un précurseur pour la Science. Il faut voir avec quelle satisfaction reconnaissante Enrico Ferri en relève dans son nouveau livre les multiples exemples et combien ce savant, positiviste acharné pourtant, s'incline devant les hommes de génie qui, avant que le nom même de l'Anthropologie Criminelle fût agencé, avaient déjà (on les appelait alors des fantaisistes, des rêveurs, des imaginatifs maladifs) posé en se jouant des principes qui aujourd'hui sont inscrits au rang des vérités les plus claires. Il faut voir les phrases par lesquelles il consacre cette supériorité miraculeuse. Sous la seule direction de leur génie, dit-il, les artistes supérieurs ont toujours saisi les caractères principaux des types. C'est que l'art, en effet, ne s'est jamais beaucoup éloigné de la réalité. La science a pu préciser et compléter les lignes, mais ses observations les plus dérisoires, les vérités les plus cachées par l'apparence ont été souvent prévues par des artistes, par leur génie sûr et *voyant*. Ailleurs, citant Shakespeare, il dit : les intuitions psychologiques y foisonnent comme les plantes dans une forêt vierge. Il proclame : l'alliance des prévisions de l'Art avec les données de la science positive, la solidarité irrésistible de la Science et de l'Art.

Artistes, méditez! Cet horizon nouveau doit augmenter votre Foi. Vous, spécialement, artistes belges, qui, enfin, malgré tous les sarcasmes et tous les airs de théorbe des découragés et des invalides dont l'infirmité ne sait pas obtenir de la vie tout ce qu'en espèrent leur médiocrité et leur fatigue, commencez à avoir conscience de votre âme à vous dans le concert des âmes de race européenne; agrandissez le sentiment de votre mission

sociale et de votre devoir. Vous n'êtes plus des isolés, des animaux de luxe, des asservis chargés d'amuser l'opulence, des distracteurs du parasitisme. L'appellation de « musiciens efféminés ne jouant de la flûte que pour une élite » ne vous déshonore plus. Vous contribuez avec l'Humanité entière à la manifestation de la grande âme collective éprise de justice et d'idéal, et voici que vous êtes sacrés collaborateurs de la Science!

CONGRÈS FÉMININS

Ce que pensent les Vaches.

Si j'étais vache! je voudrais pour ma peine, et pour tout le lait que je donne, qu'on me laissât une ou deux fois en ma vie nourrir un petit veau jusqu'à ce qu'il soit devenu grand, jusqu'à ce que mon lait tarisse.

Las! doit penser cette pauvre ruminante en ces longues méditations qui donnent à ses yeux une expression d'exilé impuissant à se sauver, ou de monacale philosophie résignée, las! on m'a privée de ma libre circulation dans la nature. Je suis mieux traitée peut-être et ma race semble prospérer, parce que les malins hommes ont besoin de moi. Pourtant, je sais que même pour eux je deviendrais plus belle, plus vivante, qui sait? plus intelligente et meilleure laitière à certains jours, comme mes pareilles le sont dans les pays où leur race est moins éloignée des temps de liberté, si j'étais un peu moins exploitée, un peu moins l'universel alambic qui transpose en nourriture liquide le foin de ces bipèdes, pour suppléer à l'insuffisance de leurs femmes, à eux.

Que ce serait joyeux pourtant si toutes les femmes étaient meilleures nourrices. Et comme je conçois un ordre religieux formé de toutes les femmes qu'un malheur aurait privées de leur nourrisson. Tout le lait de la race gardé pour ses propres faibles, à elle! Combien pratiquement cela introduirait dans le monde douceur et fraternité!

Quelles bonnes âmes elles auraient! Avez-vous remarqué les yeux des femmes qui nourrissent? C'est la plus parfaite expression du bonheur, qu'ils peignent. Une quiétude active, une douceur contente et profonde; et je crois que toutes les madones qui furent pourtraicturées, jamais, par la grâce de l'art, n'eurent d'aussi beaux yeux que leurs modèles. Peut-être arrivons-nous seulement aujourd'hui à comprendre cette beauté, que quelques toiles de Carrière commencent à faire pressentir.

Combien volontiers, pour voir ce regard presque mystérieux en sa douceur et en sa certitude confiante, on fournirait aux madones actuelles toutes les herbes nécessaires à leur contentement! On déposerait à leurs pieds tout ce qu'elles voudraient, fût-ce les plus raffinées jouissances de l'art ou des sagesses scientifiques, fût-ce, chose plus difficile et plus rare, toutes les protections de la force.

Les femmes, pour être elles-mêmes, ont besoin de plus de tranquillité. Il paraît qu'aux États-Unis des milliers de femmes, qui n'aiment pas les agitations d'une trop grande publicité, ont fondé une vaste contre-ligue, opposée aux ligues demandant le suffrage féminin, pour supplier le Parlement de ne pas leur infliger le droit et le devoir de voter. Elles ont, sans tapage, réuni des signatures sans nombre, entre autres celles des quelques femmes les plus intelligentes du pays; elles ont déclaré leur non-compétence en une foule de matières. Elles ont réclamé une petite place dans la haute surveillance des écoles pour pouvoir veiller à ce qu'on ne surmène pas leurs petits, et une autre petite place dans le ménage des villes où elles avaient beaucoup à se plaindre de la maladresse et, disons le mot, du manque de raffinement de la gent masculine dans l'organisation de la propreté.

Mais trouvant qu'il y avait déjà bien assez de banquiers qui décidaient ce que les médecins ou les avocats devaient faire, et réciproquement, et d'agriculteurs obligés de se préoccuper des réclamations, pour eux incompréhensibles, des citadins, ces femmes ont pensé que rien, en leur âme et conscience, ne les forçait à s'embarrasser de plus de choses encore qu'elles n'en avaient sur les bras — et que tout cela *les agitait*. A telle enseigne qu'en leur pays le nombre des nourrices diminuait de plus en plus.

Si cela continue, ce seront les vaches qui deviendront les seules pourvoyeuses de la douceur morale en cette race humaine.

Les femmes ont fini par devenir un peu jalouses des vaches, là-bas. Les complications, les heurts et les devoirs actifs, la dépense d'intelligence qu'exige la vie très libre de leur pays les fatiguant déjà suffisamment, elles ont réclamé pour leur tranquillité, auprès de maints personnages influents; elles furent jusqu'à Washington, témoigner de leur désir, paisiblement, sans démonstration extérieure, mais très fermement, devant quelques « leader » étonnés de les découvrir si nombreuses et si convaincues. Pendant ce temps-là, les ligues pour le « Feminine suffrage » se lamentent de la lenteur de leur propagande et de la tiédeur avec laquelle on les accueille!

Il n'y a plus dans le monde entier qu'un très petit nombre de vaches sauvages. En certains pays elles ont encore conservé la robe fauve des temps lointains, un peu de vivacité et la faculté de se reproduire sans le secours de l'homme, — cette ignominie des races domestiquées, honte annonçant pour des temps peut-être lointains, peut-être proches, sait-on jamais? une plus complète dégénérescence. Dans une des petites îles qui longent la Virginie, une colonie de vaches est retournée, on ne sait trop par quel hasard, à l'état primitif; leurs allures sont devenues un peu plus semblables à celles des cerfs et des chevreuils et il est difficile de les approcher.

Elles perpétuent là le type de leur espèce, que, depuis les temps les plus reculés, les hommes asservirent. Car dans le monde entier, non par des évolutions naturelles mais par le désir humain, cette espèce fut transformée en une autre, très différente.

Il n'y a donc presque plus de vaches sauvages. Et les femmes, par un ironique équilibre, tendraient non seulement à reconquérir la dose de légitime sauvagerie et d'individualité que nous leur souhaitons tous, mais un excès de civilisation qui les égalerait à ces pauvres encornées, en l'incapacité d'une de leurs facultés naturelles, la faculté nourricière. Ce serait un chassé-croisé. Les vaches arrivant à la dégénérescence par trop d'esclavage et les femmes par trop de personnalité intellectuelle.

Toutes deux auraient dépassé sans pouvoir s'y arrêter ce pont d'or où tout être devient puissamment fécond, où il acquiert l'intelligence, la joie et les finesses de la bonté, par le seul fait de son développement spécifique complet.

Cette riche, cette milliardaire Nature dépose partout, pour qu'il en reste un peu, une telle quantité de forces vitales, que tous les êtres qui en font un usage harmonieux en possèdent une surabondance les induisant en générosités folles.

Les vaches donneraient un lait meilleur, plus parfumé, plus sain, peut-être si elles vivaient un peu moins exclusivement pour l'homme et un peu plus pour elles-mêmes. Les femmes « donneraient » certainement plusieurs degrés d'intelligence et d'intuition de plus, elles changeraient leur faiblesse en force, si elles parvenaient à vivre moins pour elles-mêmes, à faire régner autour d'elles la paix, le calme qui leur rendraient leurs vertus nourricières.

C'est par l'intensité et la subtilité de toutes les bontés qu'elles arriveront à l'intelligence. Car le siège de leur intelligence — pardonnez-moi cette étrange et peu scientifique opinion — est bien plus dans ces seins « dont la signification, dit un de nos grands statisticiens, menace de devenir de plus en plus décorative », que dans ce cerveau, admirable instrument de réfraction, de comparaison, de jugement, mais incapable par lui-même d'inspiration naturelle et puissante.

Nous savons, les antiques psychologues l'ont assez prêché, que le geste extérieur influe sur l'âme. Que les femmes nourrissent un peu plus, pour devenir meilleures; qu'elles s'ingénient à trouver les conditions qui les en rendent capables, au lieu de perdre par tant d'agitations tout le lait, toute la finesse et la mansuétude qui leur reste.

Si d'aucuns trouvent que ces considérations vacho-philosophiques n'ont rien à voir avec l'art, je répondrai que toute harmonie vitale peut, un jour, trouver son poète et que celle-là, qui en a tant suscité, en trouvera encore, et que c'est à ce poète probable que je pense.

Ce qui m'a frappé quand j'ai vu à Milan le sourire du Christ de Léonard de Vinci, c'est que c'était un sourire *maternel*. Jamais homme n'eut ce sourire-là, et c'est ce qui fait son extraordinaire expression, surhumaine parce qu'elle condense en un seul être la beauté, partagée en deux sexes, de l'humanité.

Au nom de cette beauté qu'à tant d'heures de sa vie la femme peut atteindre, au nom de cette image du bonheur que nous avons faim et soif de rencontrer, que la femme éprouve avec grande intensité et que son regard est seul à exprimer, au nom de cette beauté primordiale, que ceux qui ne pensent qu'à l'art réalisé me pardonnent d'évoquer un art encore rudimentaire : celui d'harmoniser les conditions de la vie de tout être avec les possibilités de ses plus glorieuses destinées.

Ce que vaut un grand Artiste.

Puisque actuellement en Belgique, enfin, l'Art apparait à des milliers d'âmes comme une des forces sociales les plus grandes, les plus efficaces, et certes comme la plus pure. Puisque le sentiment que vivre sans art ne vaut presque pas la peine de vivre, et que, du reste, sans art une nation végète et s'avilit, donnant la mesure de l'étroitesse et de la pauvreté de ses ressources profondes! Puisque même nos gouvernants désormais se font gloire de traiter l'Art avec le même respect et la même sollicitude que le Droit, le Commerce, l'Industrie, la Finance, la Guerre, la Religion, la Morale, la Science et que la théorie grotesque de l'Art « pure affaire d'agrément » n'a plus crédit, — reproduisons, en confirmation de ce noble élan qui mènera notre nation aux hautes cimes, ce passage de CARLYLE dans son merveilleux livre SUR LES HÉROS. Ah! que c'est anglais, mais que c'est vrai et que c'est beau!

***

Considérez ce que ce Shakespeare est devenu parmi nous. Quel Anglais que nous ayons jamais fait, sur cette terre à nous, quel million d'Anglais, ne voudrions-nous pas livrer plutôt que ce Paysan de Stratford? Il n'y a aucun régiment de très hauts dignitaires pour lequel nous voudrions le vendre. Il est la plus grande chose que nous ayons encore faite. Pour notre honneur parmi les nations étrangères, comme ornement pour notre Maison anglaise, quel article y a-t-il que nous ne voulussions pas livrer plutôt que lui? Considérez maintenant, si on nous demandait : Voulez-vous abandonner votre Empire Indien ou votre Shakespeare, vous Anglais; n'avoir jamais eu d'Empire Indien, ou n'avoir jamais eu de Shakespeare? Réellement ce serait une grave question. Des personnages officiels répondraient sans doute en langage officiel; mais nous, pour notre part aussi, ne serions-nous pas forcés de répondre : Empire Indien, ou pas d'Empire Indien; nous ne pouvons faire sans Shakespeare! L'Empire Indien s'en ira, en tous cas, quelque jour; mais ce Shakespeare ne s'en va pas, il dure à jamais pour nous, nous ne pouvons abandonner notre Shakespeare!

Oui, toutes spiritualités à part, et le considérant purement comme une possession réelle, marchande, et tangiblement utile. L'Angleterre, avant longtemps, cette île à nous, ne contiendra qu'une petite fraction des Anglais : en Amérique, dans la Nouvelle-Hollande, à l'est et à l'ouest, jusqu'aux antipodes même, il y aura un Saxonnat couvrant de grands espaces du globe. Et maintenant, qu'y a-t-il qui puisse retenir tous ces hommes ensemble en nation virtuellement une, de telle sorte qu'ils n'aillent pas se quereller et se battre, mais vivent en paix, en commerce fraternel, s'aidant l'un l'autre? Ceci est justement regardé comme le plus grand problème pratique, comme la chose que toutes sortes de souverainetés et de gouvernements ont ici à accomplir. Qu'est-ce qui accomplira ceci? Actes de Parlement, administratifs premiers ministres ne peuvent, L'Amérique est séparée de nous autant qu'un Parlement pouvait la séparer. N'appelez pas cela fantastique, car il y a beaucoup de réalité en cela : Ici, dis-je, est un Roi anglais, que ni temps, ni hasard, Parlement ou combinaison de Parlements ne peuvent détrôner! Ce roi, Shakespeare, est-ce qu'il ne brille pas en souveraineté couronnée, sur nous tous, comme le plus noble, le plus doux et pourtant le plus fort des signes de ralliement; indestructible; réellement plus appréciable à ce point de vue que tous autres moyens ou ressources quelconques! Nous pouvons l'imaginer comme rayonnant en haut sur toutes les nations d'Anglais, dans mille ans d'ici. De Paramatta, de New-York, en quelque lieu et sous quelque sorte de constable de paroisse que soient des hommes anglais et des femmes anglaises, ils se diront les uns aux autres : « Oui, ce Shakespeare est à nous, nous l'avons produit, nous parlons et pensons par lui, nous sommes de même sang et de même race que lui. » Le politicien le plus doué de sens commun, aussi, peut, s'il lui plaît, penser à cela.

Oui vraiment, c'est une grande chose pour une nation que d'arriver à avoir une voix articulée; que de produire un homme qui exprimera mélodieusement ce que son cœur à elle pense! L'Italie, par exemple, la pauvre Italie démembrée, morcelée et éparse, n'apparaissait comme une unité dans aucun protocole ou traité; cependant la noble Italie est effectivement *une* : l'Italie a produit son Dante; l'Italie peut parler! Le czar de toutes les Russies, il est fort, avec tant de baïonnettes, de Cosaques et de

canons, et il fait un grand exploit en gardant une telle étendue de terre politiquement unie ; mais il ne peut encore parler. Quelque chose de grand est en lui, mais c'est une grandeur muette Il n'a eu aucune voix de génie, pour être entendu de tous les hommes et de tous les temps. Il faut qu'il apprenne à parler. Il est un grand monstre muet jusqu'ici. Ses canons et ses Cosaques se seront tous rouillés et réduits en non-entité, que cette voix de Dante sera encore perceptible. La nation qui a un Dante est unifiée comme aucune muette Russie ne peut l'être.

Lettres inédites de Victor Hugo.

La *Nouvelle Revue internationale* a publié une série de lettres inédites de Victor Hugo où le poète a mis autant de grâce exquise que dans ses meilleures compositions. En voici quelques-unes prises au hasard :

« Ne me demandez pas de vers ni de prose : demandez-moi, Madame, d'être remué jusqu'au fond de l'âme par une lettre comme celle que je reçois ; demandez-moi de vous admirer, de vous applaudir, de vous contempler, — de trop loin, hélas ! — Demandez-moi de comprendre qu'une femme comme vous est un chef-d'œuvre de Dieu. Les poètes ne font que des Iliades, Dieu seul fait des femmes comme vous ; c'est ainsi qu'il se prouve. Tout ce que vous me dites m'émeut. Je ne puis songer sans un regret mélancolique, et presque amer, à cette place rayonnante que vous m'avez donnée dans votre imagination. C'est la gloire, Madame, qu'une telle place, cela eût pu être mieux que de la gloire !... Laissez-moi m'incliner devant votre souveraineté de grâce, de beauté et d'esprit et permettez qu'à distance, et sans chercher à franchir toute cette mer et toute cette terre qui nous séparent et en restant dans mon ombre et en m'y replongeant même plus profondément et plus résolûment, je me mette, en pensée du moins, à vos pieds, Madame ! »

« Votre charmant envoi m'arrive, Madame, au milieu d'un nuage de lettres politiques (quelques-unes fort sombres), comme une étoile dans un tourbillon. Je ne saurais vous dire avec quelle émotion j'ai vu ce ravissant portrait, qui ressemble à votre esprit en même temps qu'à votre visage, et la gracieuse signature qui le souligne : cherchez un autre mot qui remercie ; *je vous remercie* n'est pas suffisant.

Je ne sais si cette lettre vous parviendra. Malgré vous, vous êtes en France, maintenant ; votre chalet n'est plus exilé, la frontière de France est venue en quelque sorte vous prendre de force et vous embrasser, ce qui n'est vraiment pas mal pour une frontière. Du contre-coup, voilà notre correspondance soumise à la police de Monsieur votre cousin ; ma lettre court grand risque.

Si vous la recevez, recevez-la cordialement, Madame, et trouvez bon qu'à travers la distance je vous baise respectueusement la main. »

« Le sombre Eschyle remercie l'éblouissante et divine Rhodope. Les ténèbres sont *plus que jamais* éprises de l'étoile.

Vos pensées et vos lettres sont des perles, de ces perles ardentes dont parle le Koran. Il faudrait avoir tout ce que vous avez, la dignité mêlée à la passion, la grâce exquise et l'éblouissant esprit, il faudrait être vous-même pour qu'un homme au monde pût se croire digne de vous. Il me semble que, si j'étais auprès de vous au lieu d'en être si loin, je vous prendrais de votre âme et que je vous volerais, comme Prométhée aux dieux, cette flamme céleste qui est en vous. Mais vous êtes à Rome, hélas ! Laissez-moi dans ce rêve vous parler et vous évoquer...

O Madame ! qui dit grandeur dit franchise, et vous êtes franche parce que vous êtes grande. Depuis douze jours j'ai attendu le *coup d'État*, j'étais aux aguets et j'espérais... Il faut repartir, maintenant. Me voilà retombé pour un grand mois dans le tourbillon, dans le va-et-vient, dans le mouvement continu. Écrivez-moi, écrivez-moi. Eschyle envoie à Rhodope toute son âme, toutes ses pensées, tous ses rêves. »

VICTOR HUGO.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« Sa Majesté l'Amour. »

Les exigences de MM. les directeurs de théâtre vis-à-vis de leurs pensionnaires sont parfois excessives. Heureusement que s'il y a des juges à Berlin, il s'en trouve aussi à Paris et ailleurs qui brisent les traités par trop léonins et s'opposent aux abus de pouvoir trop criants.

Une artiste récemment applaudie au théâtre Molière, Mlle Alice Bonheur, a résisté avec succès aux prétentions exagérées de son ancien directeur. Engagée l'été dernier à l'Eldorado dont M. Marchand tentait de faire un théâtre, l'artiste se vit distribuer, dans une pièce intitulée *Sa Majesté l'Amour*, un rôle qui consistait à peu près uniquement pour Mlle Bonheur à se déshabiller sur la scène. Cette « fantaisie » — c'est le terme dont se sert galamment le jugement qui vient de terminer le différend — était, on s'en souvient, fort à la mode l'an passé, et le Lever, le Coucher, le Bain, la Toilette d'une Parisienne donnèrent lieu à des exhibitions qui n'avaient avec l'art dramatique pas la moindre affinité. C'est ce qui souleva de la part de Mlle Bonheur, artiste lyrique, chanteuse d'opérettes, engagée comme telle aux appointements de douze cents francs par mois, un refus très net et très catégorique d'entrer dans les intentions du directeur en se prêtent à la « fantaisie » en question.

Procès, naturellement. Le contrat stipulait un dédit de 10,000 francs et imposait en outre à Mlle Bonheur une amende de cinquante francs par jour dans le cas où elle interromprait son service. Or, son indignation fut telle qu'elle refusa de paraître en scène à partir du jour où M. Marchand voulut la forcer à montrer au public l'intimité de ses « dessous ». Les deux parties adverses demandèrent en justice la résiliation du traité, avec condamnation du perdant à payer le dédit. Après diverses péripéties de procédure, le Tribunal de commerce de la Seine, par jugement du 8 juillet dernier, a décidé « qu'une artiste précédemment attachée à des théâtres d'opérettes et engagée en qualité de chanteuse d'opérettes, pouvant au besoin remplir un rôle dans les pantomimes et ballets, a le droit de refuser un rôle purement épisodique, nul au point de vue artistique et se composant presque exclusivement d'une scène de déshabillage ; que le directeur, qui prétend, dans ces conditions, imposer un tel rôle à sa pensionnaire, viole manifestement les conventions qui lient cette dernière à son théâtre. »

Le Tribunal prononce la résiliation du traité et fixe à 20 francs par jour l'amende que devra payer Mlle Bonheur pour avoir, antérieurement à toute action judiciaire, abandonné du 24 novembre au 9 décembre 1896 date de son assignation le service qu'elle devait à son directeur.

Ce procès, fort intéressant au point de vue du droit théâtral, offre une certaine analogie avec celui que Mme Madeleine Max, alors engagée au théâtre des Galeries, soutint et gagna contre son directeur M. Bahier (1).

« L'emploi » au théâtre.

Un directeur de théâtre a-t-il le droit d'imposer à un artiste un rôle qui n'est pas dans son emploi? Telle est la question que vient de résoudre la 6e chambre du tribunal civil de la Seine, et c'est à propos de *Famille*, la pièce de M. Auguste Germain, qu'elle avait été posée.

Le directeur du Casino de Cannes avait promis à ses abonnés de leur donner *Famille*, prouvant ainsi qu'il est un homme de goût.

Parmi ses pensionnaires, il comptait Mlle Rita d'Arsac, à qui il confia le rôle de la servante Rose. Mais, pendant les répétitions, l'artiste qui devait incarner la coquette Francisquine dut se retirer. M. Tercia-Lignez, le directeur, pria alors Mlle d'Arzac de la remplacer; de soubrette, elle deviendrait coquette.

Mlle d'Arzac refusa, assurant que le personnage ne convenait pas à son talent; avec une modestie très rare sur les planches, elle se déclarait incapable de faire oublier Mlle Demarsy, créatrice du rôle.

Son directeur la congédia.

C'est alors qu'elle lui intenta un procès, réclamant le montant du dédit stipulé dans son engagement.

La 6e chambre, estimant qu'un directeur ne peut imposer à une artiste un rôle pour lequel elle n'a pas été engagée, a condamné M. Tercia-Lignez à lui payer 1,800 francs, montant du dédit convenu, et 500 francs d'appointements.

Exception d'incompétence.

Autre décision intéressante en matière théâtrale. Le directeur du Casino de Luchon, M. Sarasin (dit Sernay) avait assigné l'une de ses pensionnaires, Mlle Abraham (dite Verlain), devant le tribunal de commerce de la Seine en résiliation de conventions et paiement de 4,000 francs de dommages-intérêts. L'engagement de l'artiste portait, en effet, qu'en cas de contestation sur l'exécution et l'interprétation du contrat, le différend serait porté devant le tribunal de commerce.

Mlle Abraham ayant, nonobstant cette clause, soulevé l'exception d'incompétence, le tribunal lui a donné raison, décidant qu'on ne peut déroger par des conventions particulières à l'ordre des juridictions et renoncer à exciper d'une incompétence à raison de la matière, laquelle peut être relevée même d'office.

Les artistes dramatiques ne peuvent être assimilés aux commis des marchands, justiciables du tribunal de commerce. Le traité par lequel ils s'engagent envers un directeur de théâtre à jouer un rôle dans les représentations qu'il organise ne peut constituer par lui-même un acte de commerce, ainsi que l'a décidé la Cour de cassation de France le 8 décembre 1895. La clause par laquelle les parties font attribution de juridiction au tribunal de commerce pour le cas de contestation est donc sans valeur.

(1) Voir l'*Art moderne* de 1890, pp. 150 et 198.

Memento des Expositions

MUNICH. — *Société des Artistes de Munich*, de concert avec la *Sécession*. 1er au 31 octobre 1898. Renseignements : *M. Kunz-Meyer, premier secrétaire, Munich.*

NANCY. — *Société lorraine des Amis des Arts*. 17 octobre-28 novembre. Gratuité de transport en France pour les artistes invités. Délais d'envoi : notices, 20 septembre ; œuvres, 30 septembre. Dépôt à Paris du 10 au 23 septembre, chez M. Pottier, rue Gaillon, 14. Renseignements : *M. Adam, président, rue Victor Hugo, 27, Nancy.*

ROUBAIX. — XIVe exposition des Beaux-Arts de la Société artistique de Roubaix-Tourcoing. 18 septembre. Délai expiré. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. A. Prouvost-Bénat, secrétaire.*

ROUEN. — Exposition municipale des Beaux-Arts. 1er octobre-30 novembre. Délai expiré. Renseignements : *M. Laurent, maire de Rouen.*

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897 ; œuvres, 1er-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1er juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin.*

PETITE CHRONIQUE

La Société des Concerts Ysaye donnera cet hiver sept concerts internationaux, dont voici les programmes, qui ne manqueront pas d'intéresser vivement les amateurs de musique et les musiciens :

24 octobre. — Premier concert, sous la direction de M. Léon Jehin, et avec le concours de M. Eugène Ysaye. Celui-ci jouera deux concertos de Mozart et de J.-S. Bach pour violon et orchestre. M. Jehin dirigera la Symphonie en *ré* de César Franck.

12 décembre. — Deuxième concert, sous la direction de M. Félix Mottl, avec le concours de Mme Félix Mottl et de Mlle Flament. Au programme : une scène d'*Iphigénie en Aulide*, de Gluck, avec chœur (Mme Mottl) ; le duo de *Beatrice et Benedict*, de Berlioz (Mme Mottl et Mlle Flament) ; le Chant de triomphe de *Mirjam*, de Schubert, pour soprano solo (Mme Mottl) et chœur ; ouverture du *Carnaval romain*, de Berlioz, etc.

6 janvier 1898. — Concert anglais, sous la direction de M. C. Villiers-Stanford, avec le concours de Miss Mary Brema, de M. Plunkett Green, baryton, et de M. Léonard Borwick. Symphonie irlandaise, de C. Villiers-Stanford ; Chants irlandais (Mme Brema) et duo pour soprano et baryton de G.-A. Thomas (Mme Brema et M. Plunkett Green) ; Concerto et pièces de piano, par M. Borwick.

31 janvier. — Concert Wagner, sous la direction de M. Félix Mottl, avec le concours de Mmes Henriette Mottl, Noe et Friedlein et de MM. Bussard et Nebe, du théâtre de Carlsruhe. Fragments du *Crépuscule des Dieux*, du *Rheingold*, des *Maîtres-Chanteurs* et de *Tristan*.

Février (deuxième dimanche). — Concert scandinave, sous la direction de M. Johann Svendsen, avec le concours de Mlle Ellen Gulbranson, du théâtre de Bayreuth. Œuvres symphoniques de

M. Svendsen; chants norvégiens et finale du *Crépuscule des Dieux* (Mme Gulbranson).

Mars (premier ou deuxième dimanche). — Concert de M. Giuseppe Martucci. OEuvres de l'école italienne. (Le programme détaillé n'est pas encore arrêté.)

Avril (premier ou deuxième dimanche). — Concert français, sous la direction de M. Vincent d'Indy et avec le concours de M. Francis Planté. (Le programme définitif paraitra ultérieurement.)

Les concerts Ysaye auront lieu, comme par le passé, au théâtre de l'Alhambra.

Les locaux du Musée du Nord vont être entièrement transformés en une superbe salle de théâtre, construite d'après des plans spéciaux et dans le goût tout à fait moderne, tant au point de vue matériel qu'artistique. Les plans ont été étudiés sur place en Allemagne par le directeur du Nouveau-Théâtre, M. Mouru de Lacotte, qui s'est inspiré principalement de l'admirable organisation du théâtre modèle de Bayreuth.

Une des réformes les plus heureuses consiste dans la disposition spéciale de la salle par rapport à l'optique de la scène; celle-ci est creusée et recouvre en partie l'emplacement de l'orchestre qu'un deuxième écran dissimule entièrement. Cet espace établit de la façon la plus heureuse la perspective de la scène.

Le programme du Nouveau-Théâtre, très varié, réunit les noms les plus connus et les plus appréciés de la littérature dramatique. L'interprétation sera en tous points très soignée. Les premiers artistes de Paris collaboreront à la parfaite exécution des œuvres.

Stockholm va enfin posséder son nouveau théâtre lyrique. L'inauguration aura lieu dans les premiers jours d'octobre, par une représentation de gala.

Au programme figurera un opéra inédit en un acte du compositeur Hallèn, *Le Trésor de Waldemar*, et peut-être le poème symphonique que ce musicien achève présentement et qui a pour titre peu réjouissant *L'Île des Morts*.

La livraison d'août du *Studio* nous apporte une étude, illustrée de nombreuses reproductions, sur un peintre italien peu connu à Bruxelles où il n'exposa, croyons-nous, qu'aux Salons des *XX* et à celui de la Société des Beaux-Arts, G. Segantini. La même revue publie un article sur les verres artistiques de Louis-C. Tiffany qui furent tant admirés à la *Libre Esthétique* et à la Maison d'Art. Des reproductions de J.-L. Forain, des vues de l'Exposition coloniale de Tervueren, etc., complètent la livraison.

Le *Magazine of Art* est, en grande partie, consacré au Salon du Champ-de-Mars, aux collections d'art décoratif de Windsor, aux expositions artistiques bruxelloises. Le frontispice reproduit le tableau de F. Walker, *The harbour of refuge*.

Des pointes sèches de M. Charles-P. Sainton, d'intéressantes reproductions des œuvres décoratives de M. G. Blount, des études de M. Giffard Lenfestey forment ce mois-ci le principal intérêt de la revue *The Artist*, dont chaque numéro marque un progrès sur le précédent.

Le gouvernement italien vient de prendre possession, à la suite d'aventures fort compliquées, des manuscrits de Leopardi. A la mort du grand poète, tous ses papiers avaient été recueillis par un de ses amis, Antonio Ranieri, qui les tint cachés sa vie durant.

Lorsqu'il mourut à son tour, il les laissa par testament à deux vieilles filles de Naples qu'il avait eues pour servantes, et celles-ci, poussées par des scrupules religieux et voulant éviter que la publication des notes et des œuvres posthumes de Leopardi, qu'elles regardaient comme blasphématoires et sacrilèges, devint une action de scandale, se refusèrent énergiquement à les rendre aux héritiers du poète.

Ceux-ci, dès qu'ils avaient connu l'existence de ces manuscrits, en avaient par avance fait don à la Bibliothèque nationale de Naples. C'est ainsi que le gouvernement se trouva amené à engager une action contre les recéleuses obstinées des manuscrits. Après diverses péripéties, un arrangement intervint entre les parties. La Bibliothèque de Naples a maintenant reçu les précieux papiers, et une commision spéciale vient d'être nommée à l'effet de les classer et de publier tout ce qui s'y trouve d'inédit.

La ville de Nantes va bientôt posséder un musée qui pourra rivaliser avec celui de Cluny. Elle devra ce luxe à un généreux collectionneur, M. Dobrée, qui, il y a deux ans, léguait à sa ville natale un superbe palais en même temps que des collections d'art ancien et de curiosités variées, évaluées à plus de 3 millions de francs, plus une somme importante pour l'entretien de ces collections.

Le musée Dobrée sera inauguré bientôt. Il renfermera, outre les collections de M. Dobrée, celles de la Société départementale d'archéologie.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 39. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 26 SEPTEMBRE 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Le Musée Rosenborg à Kjöbenhavn.

Les guides Murray, Baedeker et autres qui, en leur langue spéciale et kelnérique, renseignent le voyageur patient, et souvent mystifié, sur ce qu'ils considèrent comme digne d'exciter la curiosité d'un passant, avertissent que pour visiter « la Collection chronologique des Rois de Danemark », au château de Rosenborg, sis en la ville de Copenhague (vous ignorez sans doute l'étymologie de ce nom pittoresque et bizarre, comme je l'ignorais? *Koopmans-haven*, port des marchands, s'il vous plaît), il faut être au moins douze! et faire sa demande deux jours à l'avance! C'est presque de l'Ibsen comme vous voyez. Mais n'anticipons pas.

Les susdits guides recommandent, spécialement aux Anglais, ces voyageurs si altruistes, de s'arranger de manière à avoir la majorité sur les douze! parce que c'est cette majorité qui fixe la langue par laquelle, durant la ronde visitatrice dans le labyrinthe des corridors, des chambres, des tours et des étages, les explications seront données par le « gentleman » à ce administrativement préposé, « a graduate of the University », c'est-à-dire « a most respectable » personnage.

J'y fus, comme les autres, sur l'insistante indication d'un très aimable Hongrois, voisin de table d'hôtes; car vraiment ces formalités que je tenais pour algonquines m'avaient d'abord considérablement refroidi; et j'avais trop souvent, en ma vie archi-voyageuse, visité des collections « admirables » qui n'étaient qu'un ramassis de poudreuses horreurs, pour être fort tenté de subir tant de conditions et ne voir que des balivernes! Nous étions onze Danois et un Belge. A l'inspection initiale du langage à adopter je fus donc en minorité aussi honteuse que, chez nous, un candidat doctrinaire depuis le Suffrage Universel. Mais les onze Danois déclarèrent (soit pour me faire plaisir, soit par national orgueil) qu'ils comprenaient tous, hommes et femmes, l'idiome gallique et ce fut en « cettuy langaige » que s'exprima le gradué universitaire; très courtois, au surplus (il était jeune et non décoré), de bonne humeur, d'érudition non éruditionnante, et de gaieté savante. A bon entendeur, salut, amis officiels et pédants de Belgique et autres lieux.

Sincèrement, je passai là six quarts d'heure de haute saveur, et ce châtelet de Rosenborg me laisse le souvenir d'une petite merveille comme musée compact, char-

meur, éveilleur de sensations, pittoresque, amuseur, donneur d'imprévu, esthétique, curieux, instructif, révélateur. Il est terne, en général, le Danemark. Plates sont ses villes et plates ses campagnes. On a fort à faire pour composer un suffisant menu de choses à visiter. Mais certes, au point de vue des œuvres humaines, Rosenborg est parmi les plus jolies, — comme le château de Frederiksborg, dont en l'*Art moderne* on vous parlera bientôt, — parmi les plus belles, parmi les plus appétantes ; et certes, encore, le nord-est doucement montueux, lourdement boisé, fraîchement maritime de l'île de Sjalland où se dressent ces deux antiques édifices, est parmi les plus séduisantes des œuvres de la Nature « corrigée par l'homme ».

C'est Christian le quatrième, une sorte de Louis XIV danois (en diminutif), qui bâtit, et même explana suivant ses goûts très raffinés et très sûrs, ce castel flamand où la brique rose, maintenant patinée de noircissure, s'arabesque de linteaux, de cordons, de consoles, de soubassements en pierre grise, creusée çà et là en mascarons et en sculptures.

C'était au commencement du XVIIe siècle. Depuis, l'édifice a subi cette série de fortunes qui, à la réflexion, marquent si bien, en quelques exemples dès à présent visibles, le sort à venir de toutes ces entreprises individuelles, affirmations d'excessive opulence, concentrations anormales et égoïstes de richesses qui, passagèrement, sont soustraites à la collectivité humaine par des inconscients croyant n'agir que pour eux, et, au fond mystérieux des événements, n'étant, en réalité, que des préparateurs facilitant le retour à la masse de biens communs à tous ; de telle sorte que leurs accumulations, suivies à la piste, indiquent, dès l'heure actuelle, avec une absolue certitude, ce qui plus tard fera partie du domaine universel. Amen !

Donc, Christian IV avait édifié pour lui, avec amour, cette retraite, alors située au milieu des bois, hors des remparts citadins. Son fils Frédéric III, par piété filiale, y réunit les souvenirs de son père illustre, armes, meubles, vêtements, joyaux, présents. Ses successeurs, tout en y séjournant de moins en moins, ont continué cette collection commençante. Enfin, les derniers descendants de la maison d'Oldenbourg, gênés par la présence de tant de curiosités fragiles imposant de constants époussetages, ont cessé d'aller dans cette demeure royale devenue peu à peu, et presque malgré eux, un Musée, dressant à leur encontre son aspect et ses allures de musée, leur criant, en muettes objurgations, que là n'était plus leur place, et désormais, gardant pour le public, jalousement et exclusivement, tous ces trésors vivant des émois de l'Histoire.

Parcourons cet hôtel de Cluny au petit pied, n'embrassant, il est vrai, que cinq siècles, car l'espace était limité et ceux qui présidèrent à l'organisation de cette galerie enchanteresse ont compris que rien, dans le dédale des dépouilles subsistantes du passé, n'intensifie plus l'intérêt et l'émotion, que la concentration époque par époque, tandis que l'emmêlement déroute et brise l'ordination des pensées et des sentiments. Comment ont vécu les rois danois de la dynastie Oldenbourgeoise de 1449 à 1863 ? Qu'étaient-ils dans leur existence ménagère et dans les apprêts de leur vie publique ? Leurs costumes, leurs lits, leurs sièges, leurs tables, leur vaisselle, leurs ornements, leurs équipements de guerre, leurs coffres, les instruments de musique de leur intérieur, les jouets de leurs enfants, les ajustements de leurs reines, les décorations de leurs appartements, les objets d'art qu'ils acquéraient, commandaient, recevaient, leurs couteaux et leurs cuillères, leurs hanaps et leurs chemises, leurs dentelles, leurs tabatières et les insignes de leurs ordres, spécialement du Grand-Éléphant ?

Du vestibule à la salle d'audience, de la salle d'audience à la chambre à coucher, de la chambre à coucher au cabinet de travail, du cabinet de travail à la salle de marbre, à la chambre de la Rose, à la salle des chevaliers, avec des écarts diverticulatoires à la chambre des miroirs, au cabinet des verreries de Venise, à celui des porcelaines, au cabinet chinois, à des appartements multiples, tous bas de plafond, tous à demi obscurs, tous encombrés de meubles et de bibelots, tous empreints de vie familière comme si les royaux habitants héréditaires n'en étaient absents que pour un jour, allons, allons, allons d'une marche paresseuse à multiples pauses. Durant la déambulation lente ronronne caressante l'explication sérielle du guide, processionnant ses dires de spirituel causeur, marquant d'un mot plaisant, ou profond, ou ingénieux, tout ce qu'il faut écrémer au cours d'une tournée trop courte. Des souvenirs s'éveillent et un instant clignotent. D'autres volettent comme des papillons fanés. Ici c'est devant une table historique, là devant un fauteuil magistral, devant des bagues, des sceaux, des montres anciennes ouvragées et lourdes, une épée de bataille, des tapisseries vastes aux teintes incertaines, des vaisseaux minuscules à la carène, aux agrès, aux voiles d'ivoire léger autant que de la batiste, devant des lions d'argent fastueusement paisibles, des « soldats de plomb » en vermeil dont les régiments furent rangés et bousculés par les principions et les princessionnettes. Devant, aussi, le mâle portrait de Struensée, le premier ministre décapité, au nez busqué, aux grands yeux fiers, et les portraits, peints ou pastellisés, de sa maîtresse la reine Mathilde-Caroline, aux lèvres humides et sensuelles, voisinant avec l'effigie de son triste époux Christian VII, dressant hors de ses habits de couronnement sa pauvre tête d'innocent trouée d'yeux effarés et charentonesques.

De-ci, de-là, des objets d'art plus harmonieux, plus

rythmiquement beaux, dont le cicerone à blonde moustache, à jovial visage, à chapeau haut de forme, à redingote noire correcte, nous dit : « C'est d'un artiste flamand. » Des Breughel. Des tentures de haute lisse, venues de Flandre. Et ma puérile âme belge en est remuée, n'en déplaise aux coquecigrues qui ne souhaitent rien tant que de persuader au monde que vraiment, par nous-mêmes, nous ne sommes et ne fûmes jamais que « le clair de lune du derrière » de quelques Français. Ah ! comme ils sont heureux quand ils espèrent que nous gobons ça, pauvres renards qui rongent leur pied pris au piège !

Du beau style bourguignon on passe au François Ier, au Henri II, au Louis XIII, au Louis XIV, — au Louis XV surtout, rococo et baroco. Et chose étrange, malgré ses contournements allant, en fin d'évolution, jusqu'à la folie, malgré ses surcharges, ses gesticulations, son acrobatisme, sa haine de la ligne droite, sa fureur de serpentaisons, d'enguirlandements grotesques, d'enchevêtrements, aux corniches, aux plafonds, aux angles, aux cadres, aux chambranles, dorés, sculptés, peinturlurés, chromatisés, polyphonants, il suscite, dans ces intérieurs resserrés et chauds, une joie, un contentement savoureux et doux, une sonorité molle et voluptueuse. Le goût souffre en son élément de pureté ; il se réjouit en son besoin incoercible de pittoresque et d'imprévu, cet imprévu fût-il drôle.

Et cela finit par le style empire, inexplicable écho esthétique de l'époque héroïque par excellence ! Et cela s'achève par le style doctrinaire Louis-Philippien, parfaite équation du temps où, pompeux et répugnant, s'inaugura le muflisme ! Effroyable et écœurante décadence, maintenue là par les conservateurs scrupuleux avec une ironie cruelle. « Pour montrer où nous en sommes, — dit notre guide qui continue imperturbablement sa clinique, — « et ce que nous devons faire pour nous rattraper ».

Et en sortant, je repense à cette prescription de la visite par douzaine isolée, qui d'abord m'avait tant choqué et paru plaisante. Quelle excellente leçon de choses vient de m'être donnée ! Comme je sors de là bien alimenté et invigoré ! Qu'eus-je fait, que feraient de plus profanes, parcourant ce long et compliqué itinéraire, livrés à leurs seules connaissances personnelles ? Ne viens-je pas d'agir et de vivre ? Certes, ce serait une intelligente initiative, chez nous, que de se constituer quelques-uns en guides volontaires, pour montrer à certains jours, à certaines heures, nos musées en y faisant aussi la clinique à un petit cortège. C'est inscrit dans le programme de notre Maison d'Art. Petrucci l'a fait un jour pour nos Rubens. Il faudra penser à ce projet au retour et y intéresser quelques jeunes, quelques vaillants, quelques-uns de ceux qui pensent que la vie, la belle vie, ne peut se contenter en se bornant à écrire des versiculets prosodiques dans un petit coin qui pue le moisi !

ESTHÉTIQUE DU CONTACT HUMAIN (1)

L'Amour.

« Las ! il y a si longtemps que l'amour est en prison ! » chantaient les bardes d'autrefois. Mais à travers les plus petites ouvertures de l'étroite maison de fer où on l'enferma, ses rayons sortaient encore ; peu à peu, à travers gonds, serrures, boulons, lois, défenses et punitions, il s'en répandit tant que certains docteurs ès sciences purent crier qu'il était enfin libre.

Ce qui le plus m'étonne en ce temps singulier, ce n'est pas la joie d'écolier de ceux qui ont vu s'évader le redoutable prisonnier, et qui chantent sa délivrance de toute la belle ardeur de leur jeunesse, c'est l'émoi presque grostesque, le manque absolu de foi de tous ses geôliers et de tous ces prudents citoyens qui se croient désormais improtégés et qui ne savent comment se mettre à l'abri, eux et les leurs. Ils ont voulu renforcer les barrières de l'opinion et ont dressé de petites palissades que le vent peut renverser en une nuit, parce qu'ils n'ont jamais cru en la force des choses que quand ils pouvaient lui donner un nom ou une figure, connaître son appareil législatif et se faire une image colorée de ses procédés exécutifs.

Ils ne voient pas que, durement, le prisonnier évadé, lui-même, dicte au monde des lois qui sont celles de la Vie ! plus sévères, plus universelles, plus surchargées de sanctions que toutes les lois qu'on vit jamais, vivifiant tout ce qui lui obéissait, tuant ceux qui l'ignoraient, peuples et individus.

Plus précis, plus raffiné, plus exclusif que toutes les antiques défenses, l'instinct de sélection se développe, implacable ; grandissant avec le sentiment de la personnalité dont il est peut-être le plus intime révélateur, avec l'extension croissante de notre champ de comparaison, il nous rend de siècle en siècle, de génération en génération plus conscients des résultats lamentables ou monstrueux qu'amène l'ignorance de ses lois.

Plus implacable encore est cette nécessité d'adaptation qui attache d'eux êtres au soin d'une même descendance, au labeur d'une même tâche en laquelle nul ne les remplace complètement sans débiliter et appauvrir la race, sans détruire les germes d'Harmonie déposés en l'enfant par l'amour qui le créa, sans fausser la transmission de tout ce qui nous éternise.

Mais plus impérieuse en sa pénétrante douceur est la voix de cet amour, éducateur méconnu, qui peu à peu devient plus claire en chacun de nous, chantant de nouvelles et inoubliables beautés ; il les fait luire aux yeux des moindres humains, bien avant que les poètes les aient devinées.

Car tandis que des peuples entiers, des masses simples s'abandonnaient aux jouissances lentes, profondes, puissantes des longues évolutions, tout ce qui en nous conservait un peu de cette fièvre d'Art, de cette impatience qui nous rend prompts et « courts en nos vues », s'est attardé à l'admiration de beaucoup de joies et de beautés brèves et isolées, dressant et assortissant de séduisants bouquets de fleurs coupées, pendant que les nations et les classes vigoureuses se détournaient de ces harmonies insuffisamment vivantes pour écouter ce que l'amour chantait en leur cœur et s'en aller vers la beauté des croissances, des choses qui se succèdent à elles-mêmes, des plantes complètes, et de l'harmonie mouvante des métamorphoses progressives.

(1) Voir l'*Art moderne* des 2 mai et 1er août derniers.

Avec une grande partie de l'antiquité, avec tous ceux que la pauvreté de leurs aspirations faisaient plus éphémères encore que leur courte existence, nos poètes, obstinément et fébrilement accrochés aux sensations immédiates et fugitives, ont chanté des minutes, des moments de l'amour. Ils ont dit l'ivresse sacrée des possessions, la tendresse, la jalousie, le pardon, la maternité, l'union des cœurs et des âmes autant que celle des corps et des tempéraments. Ils n'ont jamais dit, jamais observé, en ses innombrables complexités, en sa subtilité, en toute sa grandeur aussi, ce que les plus forts et les plus ignorants d'entre nous ont connu cependant : la vie, la continuance et l'évolution de l'amour en des êtres sains et justes.

Cette chose si lente, si indéracinable, si merveilleuse de l'action d'un caractère masculin sur une nature féminine, — ou de la virilité subissant l'assouplissante influence de la femme, — se compliquant de toute la richesse et la diversité complémentaires de deux personnalités, — jeu de rapports se résumant en l'enfant qui à son tour agit sur ceux qui le formèrent, — se prolongeant le long de l'existence, accoisant par sa sûre continuité la fièvre trop égoïste de la passion amoureuse et rendant l'homme plus fort, plus grand, moins inquiet de lui-même, à toutes les luttes des passions et des labeurs plus universels, tout ce chatoyant développement de la plante humaine en ses nuances infinies, quand saurons-nous le voir et le chanter?

Ces métempsycoses imaginaires que créait le désir semblable au nôtre des antiques Hindoux, ne continuerons-nous pas à les voir dans la vie et la durée d'une union, comme nous avons fini par les découvrir dans l'embryon humain?

Combien plus chère m'est la beauté perpétuellement changeante de cette terre toujours la même que je connais depuis mon enfance, combien plus intime, plus près de ma propre histoire qui peut-être fut mêlée à ses modifications, combien plus émouvante que la beauté courte des lieux où je ne passe qu'un jour! Les souvenirs de l'hiver, du printemps, augmentent ma joie de voir l'exubérance de l'été, dans ces bois où j'ai vu les arbres morts et gris, puis les feuilles naissantes; et l'éternelle transformation des choses connues, jamais assez approfondies, jamais assez parcourues, m'est plus douce, plus nouvelle et plus familière à la fois que ces merveilles dont je ne connais rien dans le passé et dont la vie m'échappe, images immobiles, muettes, étrangères, comme des accords isolés dont on ignore la filiation et ce que les musiciens appellent la « résolution ». Très symbolique de nos tendances actuelles, le grand charme de la musique moderne, qui n'a pas inventé un seul accord inconnu au vieux Bach, est précisément cette plus longue et plus sensible évolution, ce plaisir des successions et des développements continus, que nos sens aujourd'hui réclament. Nous ne sommes plus les petits enfants pour qui un nouvel objet, un nouveau mot est une joie complète : il nous faut écouter de plus longues histoires.

Ce qui excusait l'antique science de se croire absolue, définie, et de ne trouver de la variété et du mouvement que dans la multiplicité de ses constatations, — d'en agir avec les faits comme Don Juan avec les femmes, — c'est qu'elle ne croyait voir partout que des faits uniques, disparates, sans histoire et sans destinée lointaines, étrangers entre eux et à peine groupés par les nœuds factices des cosmogonies, — en ces temps où la terre était « une grande émeraude tranquille ». Aujourd'hui, dans l'Art, dans la Science, dans la Vie, tous nos sens, tous nos désirs, nos besoins de mouvement se sont peu à peu détournés de la recherche de la variété et de la multiplicité, attirés qu'ils étaient de plus en plus par le mouvement ascentionnel qu'ils pouvaient désormais suivre dans les choses vivantes, par l'enchainement tentateur des causes et des effets, et par cette passion de suite et d'unité qui despotiquement pèse sur nos accords, comme si, dans l'universel enchevêtrement, un élément premier tyrannisait toutes choses, pour se faire enfin reconnaître.

Nous avons le sentiment de plus en plus conscient, de plus en plus fort, que l'éclectisme est allé rejoindre le dilettantisme dans les cavernes de l'impuissance et de la laideur.

Cette unité, cette monogamie que l'instinct de conservation, que la maternité peut-être, imposèrent au monde, seraient-elles autre chose qu'une stabilisation intéressée, qu'un sacrifice forcé de la croissance et de l'expansion individuelles sur l'autel de la race, une nécessaire mais anémiante exploitation des forts par les faibles, si l'Amour, en son essence, était chose courte et passagère, s'il ne pouvait avoir, comme tout ce qui nous entoure, une longue et bienfaisante, une ennoblissante évolution?

Ah! le beau jeu de la vie! Le beau travail de deux êtres forgeant eux-mêmes la réalité dont leur rêve n'était que l'ombre, confiants en l'instinct qui les a réunis, croyant à cet instinct comme à leur propre vie, et avec toute la générosité des forts et des joyeux, édifiant l'être unique, l'antique Androgyne mystérieusement victorieux; — fiers, si la vie leur donne l'occasion de contribuer par quelque effort de douceur ou de courage à ce Destin qui nous vient de si loin, qu'un immense passé et qu'un avenir plus immense encore peut-être, influencent à notre insu.

Il faudrait dire, chanter ces choses avec des mots ensoleillés qui réchauffent les serpents boas les plus endormis. Mais l'amour de la vie est trop profondément ancré en moi pour que je puisse chanter seulement les rêves de mon imagination ou les désirs, les conjectures que me suggèrent des visions de Beauté. Avec tout une nouvelle génération de poètes, enfants volontaires et affirmateurs, c'est la tension de tout ce que je suis qu'il me faut dire surtout. Que la Vie fasse vibrer cette corde tendue et en tire les chansons qu'elle voudra. Je n'essaierai pas d'en inventer pour l'unique plaisir, peu musical d'ailleurs, d'écouter quelques accords « décoratifs », ainsi que les nommerait Raway. Il me faut d'abord sentir que je vis, que j'avance, que je participe en ma petitesse au mouvement de l'Univers, non en ses belles aventures momentanées, mais en ses plus vastes ondulations. Si je ne comprends pas mieux que les arbres, mieux que les animaux sagacement tâtonnants, les instincts les plus simples, les instincts qui le mieux m'apparentent aux courants les plus intenses et les plus généraux des choses, à quoi bon exister? Je veux, au milieu de la Nature incessamment évoluante, sentir tous les jours en moi le déploiement d'un pli nouveau, l'ajoute d'une pensée, d'une sensation, d'une affectivité plus fortes, venant compléter celles que que j'ai déjà, en faisant une colonne toujours plus haute. Dans ce monde en marche je veux me sentir marcher jusqu'à la fin; je ne veux pas d'une vie faite de fragments, de recommencements, de petites totalités mal cousues les unes aux autres; si elle ne peut pas être un enchainement, un ensemble, en vérité je consens à ce qu'une meute de « chiens dévorants » la déchire; et ils n'y manqueraient pas, travestis en soucis, en incompréhensions, en luttes stériles, en émois inutiles et débilitants, en morcellantes préoccupations.

Aussi loin que mes yeux peuvent distinguer en ce siècle qu'on accuse si volontiers de perversité ou de faiblesse, je vois la grande

majorité humaine s'acheminer vers cette conception de l'Amour.

Rien ne peut m'ôter l'impression que la somme d'amour grandit dans l'Humanité, et qui sait? en dehors de l'humanité aussi peut-être. Il prend en grandissant conscience de lui-même. Ses fatalités s'éclairent. Nous apportons, à une ère de passions plus hautes, des générations plus solidement bâties. Le dieu indomptable s'est laissé, comme une des divinités scandinaves, garrotter avec ses propres cheveux. A peine échappé, le prisonnier s'est reconstitué une geôle, plus étroite que les premières. Probablement parce que cela était selon la belle Loi que les choses portent en elles-mêmes et qu'elles finissent par exécuter, quoi que nous fassions.

LE NATURISME DANS L'ART[1]

Notre Mère la Guerre.

Πολεμος πατηρ παντων, disaient Héraclite et les magnifiques sophistes qui traînèrent dans leur furieuse activité les splendeurs inégalées de l'Art et de la Philosophie helléniques, vivaient comme lui, selon leur morale âpre, énervante et féconde, sous le signe de la Guerre.

Rien de pareil encore dans notre déplorable société. Nos déprimantes institutions ont départementalisé la guerre de la façon la plus brutale. La guerre et les fonctions militaires se confondent odieusement. Les militaristes, dilettanti du massacre ou docteurs bolonais du sang versé, demandent qu'on renforce les règlements et qu'on ossifie davantage les disciplines. Les antimilitaristes demandent qu'on les élargisse.

Mais au-dessus de ce bavardage politique qui confond le militarisme et la guerre, il y a le grand fantôme de la guerre même.

Fantôme puissant! car à côté des luttes sanglantes que les esprits étroits rangent seules sous son geste, à côté des combats militaires qui ensanglantent un coin d'époque et de pays, il y a toutes les autres luttes dont l'emmêlement prodigieux forme le monde moderne et grouille avec une fiévreuse ardeur.

Les luttes industrielles ont depuis longtemps passé les frontières. Homme contre homme on se mesure partout. Les luttes morales s'unifient dans les populations de même race. Il y a dans tous les pays d'Europe des révolutionnaires et des conservateurs.

Et si l'on se plaint dans nos centres continentaux de l'abaissement des caractères, ce n'est pas que nous ayons dégénéré, c'est que les tâches se sont agrandies. Autrefois on luttait dans un étroit espace pour être le premier de son village, aujourd'hui on se défend et on combat pour des œuvres qui dépassent la taille des nations. Hier il ne fallait pour vivre qu'une énergie ordinaire, aujourd'hui il faut savoir et pouvoir lutter avec une intense ardeur. Hier on pouvait sourire, rêver, se perdre en légers amusements, aujourd'hui les caractères s'assombrissent, les sourcils se froncent, les volontés sont implacables. Hier on se réjouissait de voir s'endormir des forces, aujourd'hui c'est un appel de tous aux armes.

C'est notre mère la guerre qui nous a fait naître, nous avons dans le sang le microbe des acharnements, des tentatives, des mille formes du combat. C'est elle qui nous soutient et nous enivre. Nous naissons soldats.

Autrefois, dans le lointain de nos profondes origines, nos ancêtres, agités comme nous par la même fièvre, descendaient par delà les horizons de leurs cantonnements, dans leurs lourds chariots tendus de cuir et aux roues pleines que tiraient des bœufs enjugués, en de processionnelles invasions. La même soif d'aventures nous grise. Mais les découvertes modernes nous permettent de sillonner la planète entière et c'est indifféremment par les plaines, les montagnes ou sur les landes chantantes de la mer qu'émigre notre soif de vivre.

En vain les vieux gouvernements essaieront d'arrêter les interpénétrations d'idées. En vain ce désir d'une lutte universelle, éveillant partout les intelligences, se heurtera aux dogmes des églises. En vain dira-t-on : « Nouveau paganisme, nouveau panthéisme, hérésie nouvelle! »

En vain, dira-t-on, aussi la guerre est une libre concurrence impie, elle est hostile à la fraternité. Rien n'est, moins que la propagande, c'est-à-dire que la guerre, hostile à la fraternité. Prenons garde à la peur des mots. Si la libre concurrence est impie, si nos guerres modernes sont impies, si l'antimilitarisme est devenu indispensable, c'est qu'un Idéal nouveau est né, un idéal qui dépasse les frontières désormais provinciales des États, c'est qu'à une idée qui depuis longtemps s'appelait : « Confédération des États unis d'Europe » ou « Union des peuples européens » est venue s'en joindre une, plus grande encore et qui embrasse l'Humanité.

Mais l'idée de la guerre s'est-elle affaiblie? Non, elle s'est généralisée. Cet idéal est-il sans vertu? Non, il est guerrier.

Si les sourcils se froncent, si les volontés sont implacables, s'il y a un appel de tous aux armes, si notre mère la guerre nous commande, ce n'est pas pour l'enivrante folie d'un pur hasard.

Dans l'avenir inconnu la jeunesse des nations a planté un drapeau. Elle lutte non pour lutter, mais pour des idées. Elle a une foi. Elle croit profondément aux forces bienfaisantes de la Nature. Elle veut en rapprocher ses doutes et ses harcèlements de douleur. Elle espère dans les énergies accumulées par les siècles aux réservoirs populaires de nos sociétés. Si elle croit, veut et espère dans la nature et la tradition c'est qu'elle y retrouve son idéal, celui qui se trouve au tréfonds ethnique de nos races européennes et que les cataclysmes économiques du machinisme ont, dans un bouleversement profond, mis à nu.

Toutes les constructions sociales qui contrecarrent ce mouvement où renaît la rude figure révolutionnaire de la Nature du siècle dernier, sont destinées à disparaître de gré ou de force. Mais si pareil bouleversement a lieu, si pareille renaissance révolutionnaire s'annonce, c'est aussi que tous ont la conviction profonde que seule la simplification de nos institutions selon le sens de leur tradition la plus ancienne peut donner à nos sociétés le redoublement d'énergie nécessaire à de nouvelles transformations. C'est donc pour préparer d'autres luttes, d'autres combats, et non pour une paix végétative, un Bonheur parfait, Paradis puéril, Eden mensonger qu'on promettrait de faire descendre sur terre que des luttes s'annoncent, que les propagandes se poursuivent, que les combats s'entremêlent, que l'Art résonne de querelles! Et au fond même de notre Idéal, comme une figure découpée dans le disque de l'astre qui symbolise nos espérances et guide nos efforts, c'est encore le profil irrité et farouche, la lèvre fière, l'expression indignée de la Déesse d'Héraclite, de l'agitation incessante des fécondités du monde, de NOTRE MÈRE LA GUERRE.

LÉON HENNEBICQ.

(1) Voir l'*Art moderne* des 4 et 25 juillet et 12 septembre derniers.

La Réouverture du Diable-au-Corps.

Des chansons, des poèmes, des ombres mouvantes encadrés de plaisanteries composaient, comme de coutume, le spectacle d'ouverture offert mercredi dernier par la compagnie du « Diable-au-Corps ». Ces diverses manifestations en général dénotent du talent, de l'esprit, et certains tableaux d'ombres, entre autres celui où Izoline la blonde, sous son voile, rêve dans la forêt, sont délicieux d'aspect; ce conte « gothique », au texte de Fritz Lutens, se déroule parmi les accents d'une musique fort gentille quoique d'originalité relative. *Au Passage*, instantanés par Louis Fallens, auteur de jolies poésies par lui récitées, la *Ceinture de Vishnou*, légende indienne, deux amusantes fantaisies créées et dites par Rhamsès II, et une séduisante romance de Baur, auteur de l'accompagnement musical des *Amours d'Izoline* et chantée avec goût par un jeune ténor, animèrent également la soirée. Je le répète, l'ensemble de ces expressions artistiques est bien, seulement une influence nuisible du parisianisme de la *Roulotte*, du *Traiteau*, du *Carillon*, de la *Boîte à musique*, s'accommodant mal avec le tempérament belge, produit une contrainte, une affectation gênantes; ces artistes ne seraient-ils pas plus caractéristiques, repoussant toute imitation étrangère et ne puisant l'inspiration, autant joyeuse que charmeuse, exclusivement en eux-mêmes.

Ce reproche pourtant ne peut s'adresser à quelques-uns et surtout pas à Lynen qui lui, sans toujours réussir et en se confinant dans un genre trop restreint, reste carrément de son pays; avec ses *Tableaux bruxellois de la Grand'Place*, ainsi que par chacune de ses apparitions l'autre soir, il souleva le clair, le franc, le bon rire.

Le rire aux origines indécises et qu'amènent les exagérations, les impossibilités, les anomalies exemptes de cruauté, ce qui inciterait à croire que primitivement il sortait de la déformation des motifs de crainte, déformation tendant à donner l'illusion de l'irréalité, de l'impossibilité des causes d'épouvante. L'imitation de la bêtise, appelée grosse plaisanterie, a une naissance analogue : la bêtise chez un être que l'on craignait, jadis surtout était une garantie de quiétude. L'autorité bafouée dans ses incarnations du « Gendarme », de « Bazile », du « Commissaire » et d'autres personnages plus modernes ne provoque-t-elle pas encore le rire en sa simplicité primitive? Il a certes subi des transformations compliquées, descendues cependant toujours, quand on les observe, d'un semblable point de départ. Quant à la brillante orchestration des éclats de gaieté, elle obéissait sans doute jadis à une simple convention pareille à celle guidant les applaudissements et autres manifestations d'aujourd'hui, devenues réflexes.

Le rire, le doux rire glissant en bien-être le long des muscles, le rire réconfortant, délassant. Quelle est la chose supérieure à une plantureuse pâture de gaîté : immatériel aliment qui, tombant dans l'intellectualité où grouillent les joies et les misères recueillies depuis la naissance, peut-être même bien avant encore dans le passé et modificatrices indiscernables de nos états psychiques les plus fréquents, y apporte un nouveau renfort antagoniste de la douleur qui veut sans cesse nous dominer. Les sensations atteignent non seulement au moment de leur réception mais se fondent en notre intimité et continuent leur œuvre jusqu'à la mort; de plus, le souvenir irrévocablement les perpétue. En s'excusant de la trivialité de cette comparaison on peut dire que le cœur a des analogies avec l'estomac : les successifs et nuisibles repas l'anémient et le blessent. Aussi sommes-nous reconnaissants envers les organisateurs de petits festins tels que ceux offerts par le Diable-au-Corps, en apercevant pourtant la saveur beaucoup supérieure qu'ils atteindraient par l'abandon aisé de certaines fausses idées au profit d'une exubérance plus naturelle.

Quelle belle et utile initiative serait la propagation d'une saine gaîté dépensée follement au profit de tous et remplaçant auprès de ceux qui ne peuvent goûter les ivresses trop profondes de la pensée, les plaisirs lamentables que poussés par l'irréductible et général besoin de sensations, ils trouvent dans la fête, le jeu, le chic, le sport bêtement compris, l'avilissement enfin. Cette aspiration est réalisable; c'est le plaisir que veulent ces personnages; eh bien, ils l'auraient et cette joie régénératrice les entraînerait parmi ses fanfares vers les régions bénies. — Le rire, ce bon rire berceur auquel on s'abandonne et qui laisse après lui la calme félicité si clémente aux labeurs graves et purs. Ce cher rire doux à exprimer, doux à entendre lorsque secouant ses ailes vermeilles, il s'envole d'une poitrine d'aimée; lorsque, balançant ses ailes d'acier, il sort d'une bouche d'homme ou lorsque, soulevant ses ailettes de givre ensoleillé, il s'échappe de lèvres enfantines : oh! le divin rire d'enfant que notre tendresse aspire avidement comme s'il devenait moucherons et nous, oiseaux quand vibrant il s'élève parmi les pelouses, les bois et les cieux. — Le rire que tant implorent aux heures de spleen et d'abandon, que certains jamais ne connaissent; consolateur des journées d'âpre labeur. Le rire qui dans ses volutes noie les rancunes, les mesquineries et tout comme ses grands frères : l'art, l'amour, l'héroïsme, fortifie et ennoblit.

La vie est indigente de gaîté : au sortir des glorieuses tyrannies intellectuelles ou des simples fatigues physiques des humbles, elle devrait enlacer telle qu'une musique tour à tour naïve et éclatante, emplir le logis d'intimité, offrir, au feu mourant du soir, à tous une juvénilité nouvelle qui les accompagnerait sur le lit de repos et les mènerait parmi les rêves enchantés jusqu'au réveil chantant le départ vers les devoirs recommençants dorénavant légers et printaniers.

Honneur donc aux donneurs de joie qui accomplissent une mission fort belle dans son apparente frivolité et réjouissons-nous déjà de voir le Diable-au-Corps, si riche d'éléments variés, abandonner bientôt, avec certaines réminiscences étrangères et usées, des tendances trop littéraires, trop raffinées qui trouvent un meilleur cadre ailleurs et s'ériger en explorateur téméraire de la folle joie : parc mystérieux où tant d'allées encore restent endormies sous les brumes de l'ignoré.

R. P.

Chronique judiciaire des arts

Le *Ménestrel* raconte qu'une saisie fort comique vient d'avoir lieu à Bayreuth, à la demande d'une fabrique de ces pots à bière en grès, munis d'un couvercle en étain, voire en argent, dont les Allemands, surtout les Bavarois, se servent avec prédilection pour déguster la boisson nationale.

Cette fabrique avait acquis le droit de faire graver sur les couvercles de ces pots les fameux vers envoyés jadis par Richard Wagner à son éditeur, M. Louis Heckel, à Mannheim, et dont voici une traduction littérale :

Quand chaque pot a son couvercle,
Et chaque Wagner son Heckel,
Alors on vit sans souci,
Et le monde est à l'abri.

Le succès des pintes ornées de ces vers peu prétentieux de l'auteur de *Parsifal* était tel qu'une autre fabrique s'avisa de les faire reproduire. Mais les héritiers du maître et M. Heckel, qui avaient cédé le droit de se servir des vers de Wagner, et la fabrique qui avait acquis, moyennant finances, ce droit exclusif, prétendent que l'usage de ces vers est une violation de droits d'auteur et ont fait saisir la contrefaçon.

Le Tribunal de Bayreuth aura à décider si le droit d'auteur existe en ce qui concerne les quatre vers en question et si on peut empêcher, en vertu de ce droit, leur citation, fût-ce même sur le couvercle d'un pot à bière. On prévoit que l'affaire viendra, en dernière instance, devant la Cour suprême d'Allemagne (*Reichsgericht*) qui siège à Leipzig, ville natale de Richard Wagner.

PETITE CHRONIQUE

Concerts populaires. — Dimanche 10 octobre, à 2 heures, dans la salle des fêtes de l'exposition, premier concert extraordinaire de la saison, consacré à l'audition d'œuvres de M. Camille Saint-Saëns.

Programme : 1. Marche du synode de l'opéra *Henri VIII;* 2. *La Lyre et la Harpe*, poème de Victor Hugo (soli, chœurs, orgue et orchestre). Solistes : Mmes Chrétien-Vaguet, Soetens-Flament, MM. Vergnet et Auguez. Organiste : M. Saint-Saëns; 3. Trois rapsodies pour orgue, sur des cantiques bretons, exécutées par M. Saint-Saëns; 4. Symphonie en *ut mineur* pour orgue, piano et orchestre, dirigée par l'auteur. Organiste : M. Wotquenne.

Pour les demandes de places s'adresser chez MM. Schott, frères.

« Il existe, a-t-on dit, chez la plupart des hommes, un poète mort jeune à qui l'homme survit. » M. Gladstone n'a pas échappé à la règle commune. Une revue anglaise nous apprend que rien, dans sa jeunesse, ne semblait le destiner, le futur *great old man* à la direction des affaires de son pays. Ses goûts personnels ne le portaient que vers la littérature, surtout vers le théâtre, à telles enseignes qu'au sortir de l'Université il songea d'abord à se faire comédien.

Les professeurs de déclamation auxquels il fut demander des leçons l'écoutèrent attentivement, lui donnèrent des conseils et finirent par le congédier en lui déclarant qu'il manquait de toutes les qualités nécessaires « à ceux qui doivent prendre la parole en public ». M. Gladstone, qui était fort jeune, avait la naïveté de croire à l'intelligence des cabotins; il se rendit à leur avis, renonça au « ronron » tragique et, ne pouvant être acteur, voulut devenir auteur dramatique. Il écrivit donc une grande tragédie dont le sujet était emprunté à la *Retraite des dix mille* de Xénophon. Le rôle principal était destiné à Kean ou à Young. Mais ce fut en vain que le jeune homme porta son manuscrit de théâtre en théâtre. Partout on l'évinça en lui donnant clairement à entendre qu'il n'avait et qu'il n'aurait jamais aucun talent. Découragé, M. Gladstone, comme tous les gens qui ne savent que faire, se rabattit sur la politique. Il faut lui rendre cette justice qu'il y réussit mieux et plus honnêtement que la plupart des simples ratés. Mais qui nous dira ce qu'est devenue la tragédie de M. Gladstone? Il serait intéressant de la retrouver et de la publier. Nous verrions au moins si le jugement des *impresarii* était, dans la circonstance, mieux fondé que celui des comédiens. C'est peu probable, et ce que l'on sait du « flair » habituel des directeurs n'interdit pas de croire que l'Angleterre, en s'enrichissant d'un grand homme d'État, a perdu peut-être un second Shakespeare.

Il y a quelque temps, la *National Zeitung*, de Berlin, ouvrait une enquête afin de déterminer quels étaient les auteurs les plus lus en Allemagne. De cette enquête, faite avec quelque hâte, il résulte que les écrivains modernes l'emportent sur les anciens dans la « bataille des livres »; mais un rapport récemment publié par la Bibliothèque universelle semble prouver que l'on s'est trop pressé d'adopter cette conclusion, et que les classiques maintiennent leur supériorité. La Bibliothèque universelle a vendu 619,000 exemplaires de *Guillaume Tell* de Schiller; c'est ce livre qui vient en tête de la liste. Il est suivi par *Hermann et Dorothée* de Gœthe, 490,000 exemplaires. La troisième et la quatrième place appartiennent aux traductions allemandes de l'*Ivanhoé* de Walter Scott, avec 48,000 exemplaires, et de *Pickwick* de Dickens, avec 40,000. Puis vient Shakespeare, dont le succès ne décroît pas : la « demande » tend même à se relever quelque peu. Le prétendu triomphe des modernes sur les anciens n'est donc pas réel; et l'erreur tient à ce fait que l'enquête de la *National Zeitung* a eu pour théâtre uniquement les grandes villes : elle n'a donné aucun éclaircissement sur le véritable état d'esprit du pays entier.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Octobre

Dix-septième année. — N° 40. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 3 Octobre 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

LÉON BLOY

La Femme pauvre, *épisode contemporain.* Titre et 393 pages. Paris, Société du *Mercure de France.*

Cette œuvre (dont l'*Art moderne* eût dû parler plus tôt, mais quel perpétuel dérangement de programme que la vie!) en est actuellement à sa troisième édition, d'après le volume qui remplace celui que m'avait envoyé l'auteur et qu'un avide a dérobé. La curiosité du public, ainsi attestée, n'est pas en équation avec ce qu'en a dit « la Presse ». On sait que « cette grande et utile institution », quoique ayant pour mission de renseigner le public sur tout événement notable dans tous les ordres de l'humaine activité, n'obéit d'ordinaire, du moins en France et en Belgique, qu'aux intérêts de ceux qui la paient, et subsidiairement à ses passions qui, habituellement, ne sont pas de haute volée. Or, Léon Bloy semble avoir été mis en ce monde, par les invisibles puissances, pour flageller messieurs les journalistes comme jamais ils ne le furent dans le passé, et ne le seront probablement dans l'avenir; pour déchirer à coups de lanière les oripeaux dont ils s'affublent, mettre à nu, en plein forum, leurs pauvres âmes et leurs pauvres corps estropiés, infirmes ou cancéreux, et détruire à jamais dans l'intellect des profanes toutes les légendes qui tendaient à faire du personnage qui se livre à la trituration des « papiers publics » un être d'exception doué de qualités supérieures! Ceux qui ont lu (dans le domaine des généralités) la *Grande Vermine*, étiquette de poix que le redoutable pamphlétaire colla d'un geste brutal, cruel et justicier sur le Journalisme, et (dans le domaine des spécialités), parmi cent autres, l'article impitoyable et formidable par lequel il exécuta, il y a quelques années, cet Albert Wolff du *Figaro*, une sorte de Sarcey sémitique qui s'était arrogé la fonction de faire et de défaire, suivant son caprice imbécile, les renommées littéraires, savent que jamais l'Invective corrodante comme le fer rouge ou l'acide sulfurique n'avait atteint une telle puissance de destruction; que Juvénal, Veuillot, Proudhon, Rochefort passaient dans la catégorie des lénifiants et que seul l'auteur du *Pal* et du *Désespéré* pouvait prétendre à la dignité de bourreau suprême des plumigères surfaits, vantards et charlatanesques. On vit, dans l'accomplissement par cet « avocat des tigres » de sa mission de curateur, surgir, effrayantes et venge-

resses, des imprécations surnaturelles, des exécrations et des vociférations inouïes, poursuivant les victimes comme un jet de feu rôtissant dirigé par un enfant cruel à travers une lentille sur des araignées malheureuses et inutilement fuyantes.

Plus d'une fois, en cet *Art moderne*, que nous nous essayons de rendre attentif à tous les phénomènes esthétiques, j'ai parlé, en une sorte d'effroi vénérant, de cet écrivain extraordinaire, s'épanouissant en fleur énorme, éclatante et salutairement vénéneuse. Mais comment espérer que « ce marteau des journalistes » obtînt de la Presse, dont ceux-ci sont le clergé et la moinaille, la justice pour son satanique talent. Une conspiration de silence s'inaugura, surtout après l'explosion d'articles qui parurent dans le *Gil Blas* pendant une courte trêve durant laquelle il sembla qu'on était disposé à admettre « Marchenoir » à la communion du travail salarié. Ne plus parler, se refuser même à citer le nom abhorré de ce sauvage féroce; le considérer comme « exécuté » à la bourse littéraire autant qu'un banqueroutier à la bourse financière; laisser passer ses œuvres comme si elles étaient invisibles; ou bien, si l'exaspération contre ce « scélérat » ne se pouvait contenir, lâcher sur elles et sur lui les bordées d'un trois-ponts d'injures.

Quand récemment parut la *Femme pauvre*, ce fut la tactique suivie. La critique ne sut pas se dégager du souvenir cuisant et irrité des coups dont elle avait été rouée. Elle se tut, malgré le mérite et la curiosité du livre (car vraiment tout ce qui est créé par cette plume vulturnienne a une saveur âprement séductrice et un fumet étrange), sauf que dans l'*Écho de Paris*, E. Lepelletier, sous le titre *Un Crapaud*, rappela avec fureur quelques-uns des torts de l'« Entrepreneur de démolitions », comme un jour Léon Bloy s'était intitulé lui-même, et essaya de résumer les motifs pour lesquels « ce stercoraire est repoussé sur son tas d'immondices » et pourquoi « on le laisse cuver les ordures qu'il remâche »! Séverine, il est vrai, peu après, de son écriture maternelle et bienveillante, rappelait que Jules Vallès, attaqué lui aussi, par cet impitoyable et enragé mordeur, s'était irrésistiblement écrié, au spectacle superbe de son propre éreintement : « N'empêche que voilà un fier écrivain! »

Ah! que ne sait-on, dans l'Art, se dégager de toute souffrante considération et ne peser que la valeur esthétique! Rare, archi-rare est cette force et cette fleur d'âme. Il faut, au présent moment, en France, avoir une exceptionnelle magnanimité pour dire, comme Octave Mirbeau, de Léon Bloy, au milieu de la presque universelle taciturnité haineuse et voulue : « Pour peindre des êtres et des choses, il a souvent trouvé d'étonnantes et fulgurantes images qui les éclairent en profondeur, et pour jamais! »

Chez nous aussi, en Belgique, à un moindre degré, il est vrai, d'animosité jalouse et sectaire, règne ce mal d'injustice où la rage s'est nourrie de rivalités envieuses, d'insuffisants succès, du sentiment désespérant d'une médiocrité personnelle incurable qui ne peut pardonner à autrui de surnager et de grandir, malgré tous les efforts antagonistes et toutes les vilenies crues habiles. Chez nous aussi, en Belgique, on souhaiterait, aux jours d'impatience, prompts à passer, avoir un tel exécuteur des hautes œuvres pour fouailler en place de Grève littéraire toute « cette morpionnaille », comme eût dit notre ancêtre Rabelais, toute cette engeance rongeuse qui s'attache aux vrais mâles et dont on ne se débarrasse que par les ressources d'une pharmacie énergique. Aussi, est-ce d'une âme reconnaissante et admirative — quoique parfois ce gigantesque manieur de chambrière ait cinglé, en son universelle fureur de justice, des individualités qui n'appelaient pas le châtiment, semblant crier comme saint Dominique au sac de Béziers : « Tuez tout! Dieu reconnaîtra les siens! » — que je rappelle ici ce qu'est, à mon sens, l'auteur invraisemblablement original d'*Un Brelan d'excommuniés*, de la *Chevalière de la Mort*, des *Histoires désobligeantes*, de *Ici on assassine les Grands Hommes*, de *Léon Bloy devant les Cochons!* Il m'apparaît tel que le chef suprême de ces ermites hirsutes, monomanes, indomptables, qui, à certains jours d'exaltation surmenée, délaissant leurs antres de la Thébaïde, se ruaient en haillons, les yeux hagards, possédés, brandissant des bâtons, frénétiques sur la superbe et corrompue Alexandrie, mettant à mort les rhéteurs, les farceurs, les exploiteurs, les blagueurs, en y comprenant malheureusement quelques justes et quelques innocents, comme la jeune et savante Hypathie, assommée dans la chaire où elle professait le visage voilé pour ne pas distraire ses élèves par la splendeur de sa beauté.

La Femme pauvre! En cette œuvre, sans s'abstenir d'escarboter en passant, avec son habituelle et irrésistible maîtrise opératoire, certaines individualités notoires, en des portraits d'une surprenante habileté démolitionnante, Léon Bloy monte plus haut et s'attaque à plus digne de sa massue : aux groupes, à la foule, à la société purulente; son art ravageur en prend une ampleur qui l'ennoblit. Mais c'est toujours la même fureur meurtrière et aboyante : on croirait la triple gueule de Cerbère déchaîné. Seule une citation peut donner l'idée de ce faire unique où la pensée qui déchire se revêt de paroles qui déchiquettent en un commun sanglant travail de destruction monstrueuse. Voici presque la dernière page; elle échantillonne l'étoffe et la chair de l'œuvre d'un rouge et frémissant lambeau. C'est le lendemain de l'incendie où l'Opéra-Comique s'était écroulé « avec le fracas d'un œcuménique tremblement des cieux »!

« Les premières étincelles avaient voltigé, à neuf heures cinq, sur l'abjecte musique de M. Ambroise Thomas, et l'asphyxie ou la crémation des bourgeois immondes venus pour l'entendre avait commencé sous l'odorante pluie tiède. Cette douce nuit de mai fut l'entremetteuse ou la courtisane des supplices, des lâchetés, des héroïsmes indicibles. Comme toujours, en pareil cas, des âmes ignorées jaillirent. Dans la bousculade sans nom, dans la cohue de ce déménagement de l'enfer, on vit des désespérés s'ouvrir un passage à coups de couteau, et on vit aussi quelques hommes s'exposer à la plus affreuse de toutes les morts pour sauver des notaires de province, des avocates adultères, des nouveaux époux fraichement bénis par un cocufiable adjoint, des vierges de négociant garanties sur la facture, ou de véridiques prostituées. Enfin quelques journaux racontèrent la panique histoire d'un *inconnu*, accouru avec cinquante mille curieux, qui s'était précipité, on ne sait combien de fois, dans le volcan, ramenant surtout des femmes et des enfants, arrachant à la Justice éternelle, semblable à un bon pirate ou à un démon, un nombre incroyable d'imbéciles pour qui c'eût été un rafraîchissement de se baigner au milieu des flammes, et qui avait fini par y rester, comme dans « la maison de son Dieu ».

LE NATURISME DANS L'ART [1]

Les Forces de la nature et la Joie de la générosité.

L'homme haï fortement possède, tisseurs d'invisibles réseaux intellectuels autour de sa force, d'innombrables centres de contradiction. Il est éclairé et constamment tenu en éveil. Ses ennemis l'aguerrissent par de perpétuels engagements. C'est grâce à leur obstination qu'il devient grand. Cette dernière qualité s'acquiert comme beaucoup d'autres choses. Elle est dans la puissance du Temps. Et ce grand vieillard agit par les mille bras des persécuteurs.

Il n'y a rien qui soit faux et injuste. Pour les véritables philosophes : le bien et le mal ne sont que des claudications du bonhomme Histoire. Dans la maison de Jupiter rien n'est méprisable ou vil. Donc il n'y a point d'hommes persécutés et la Pitié, ce délicieux et tendre fantôme, voile une fois de plus la rude vérité. Les persécutés ne sont point grands parce qu'ils sont malheureux, ils sont grands réellement. Toute grandeur et toute vie humaine — ces deux choses ont le même sens — est nécessairement faite de douleur. Mais vue de ces hauteurs, où l'esprit ne conçoit plus aucun événement que comme le chaînon d'une universelle nécessité, la douleur n'existe plus. Il reste en face de l'esprit un phénomène majestueux ou médiocre selon la quantité des forces cosmiques qui y opèrent, dans la course du temps, une brusque concentration. L'âme alors s'absorbe à la plus élémentale et la plus formidable des besognes. Elle s'efforce d'apprécier combien d'énergie naturelle s'est amassée dans cette soudaine création. Si c'est Napoléon ou Jésus-Christ elle remonte non seulement l'hérédité des familles, mais celle des races humaines, son interrogation se pose bientôt en face de tout l'univers, et presque toujours, prise de vertige, elle ferme ses regards et se tait.

Elle a entrevu la victime désignée et sur elle, mille éclairs de flèches, rayer le silence nocturne. Elle l'a vue, emportée dans un tourbillon furieux de forces. Mais désormais ce n'est plus cette pauvre chair tourmentée où s'en iront ses pensées. L'âme a vu autre chose qui l'inquiète et la tente. L'horizon du devoir s'éclaire d'une aube de générosité.

C'est Hercule fronçant le sourcil aux exploits du brigand Cacus ou du lion de Némée, c'est Thésée cinglant vers la Crète et le Minotaure, c'est OEdipe songeant au Sphinx. Une irrésistible curiosité la voue à la Vie Brave. Elle se penche sur cette formidable nature et veut comprendre. Elle sait qu'elle risque la mort, c'est-à-dire l'impuissance d'achever son œuvre, mais on dirait qu'un chef invisible a demandé quelqu'un pour se faire tuer. Voilà une âme désormais guerrière jusqu'au désespoir parce qu'elle recherche la Haine et la Douleur dans sa mêlée avec les forces de la nature.

Les unes doivent ici la préserver des autres. Car si cet esprit doit combattre elle n'a point contre lui toute la nature ni même d'irréductibles ennemis. C'est en lui-même que se trouve son mal.

Si la haine et la douleur grandissent les infortunés, c'est lorsqu'elles leur permettent de se libérer d'eux-mêmes. Il n'y a pas de lutte pour la vie ni contre la vie, ni même contre soi. Mais plus grande que toutes les autres, il existe une lutte pour la découverte d'un nouveau soi-même. En nous se sont concentrées, marque héréditaire et noire, de vieilles forces tyranniques branlantes et déchaussées qui, depuis longtemps, n'appartiennent plus à la vie naturelle. Elles se tendent sur notre chemin. Nous voyons en nous mêmes se dresser pour nous combattre de vieux fantômes, symboles d'autrefois, qui nous ressemblent parfaitement. Ce sont nos persécuteurs.

Ils nous donnent l'héroïque plaisir de combattre, comme les chevaliers des légendes de sonner du cor ou de montrer quelque talisman qui fasse accourir la bonne fée ou Merlin l'enchanteur, et d'être sauvé des vieilles embûches de nous-mêmes par les forces vivantes qui s'ébattaient avec joie dans la nature. Ils nous obligent à toutes les générosités. C'est l'aboutissant logique. Ces ennemies étant indispensables, rendent nécessaire notre amour pour eux. Un sage ne lutte contre ses adversaires que pour se vaincre lui-même. La tâche terminée, il les remercie de lui avoir permis de vivre, c'est-à-dire de se vaincre. « Aimez vos ennemis » n'est donc pas un symbole sentimental lointain de la vie, c'est la condition de la vie même et la seule raison d'être de nos combats.

Seule la Haine est féconde, seule, elle permet la divine générosité. C'est le levier de métal, lance ou glaive avec lequel chacun de nous peut se dire : « Si j'étais héros je pourrais, d'un coup, soulever le monde. »

LÉON HENNEBICQ

(1) Voir l'*Art moderne* des 4 et 25 juillet, 12 et 26 septembre derniers.

WALT WHITMAN

Encore un fils enthousiaste de la grande Amérique, un écrivain de la belle époque littéraire de ce siècle; un original résolu, semble-t-il, à ne jamais condenser sa pensée par aucun effort, et qui trouve Emerson « excellent comme du beurre ou du sucre » qu'on ne peut pas manger à la cuiller, mais qu'il faut mêler à autre chose — à du repos et à de la réflexion personnelle — si on veut en jouir souvent. Walt Whitman, lui, n'est ni beurre ni sucre et sa prose se lit avec la même facilité que la prose des conversations ordinaires, dont elle a parfois l'insignifiance. Mais il ne s'en préoccupe pas et se donne tel qu'il est. Au lecteur à choisir les pages curieuses ou intéressantes dont son œuvre, très naturellement, est semée.

J'en prends quelques-unes, au hasard :

Les Prairies. — Bien que je sache que, dans l'opinion générale, la vallée du Yosemite, les chutes du Niagara, le Yellowstone Park et d'autres curiosités naturelles gigantesques sont « les paysages à voir » en ce pays, je crois que les Prairies et les plaines, quoique moins étonnantes à première vue, satisfont plus pleinement, plus longuement le sens esthétique, dominent tout le reste et constituent le paysage caractéristique de l'Amérique du Nord. Pendant tout ce voyage, avec ses vues curieuses et variées, ce sont ces prairies qui le plus m'ont impressionné. Jour après jour, nuit après nuit, à mes yeux, à tous mes sens — à mon sens esthétique surtout — elles ont silencieusement et largement déployé leur beauté.

Quoique la pensée fut déjà imposante, de savoir que l'enfant qui verrait cette immensité peuplée par la race la plus prospère et la plus avancée du monde, était peut-être déjà né, je ne pouvais pas m'empêcher de penser qu'il serait encore plus admirable de voir ces inimitables arènes américaines fondues en la matière d'un poème parfait, ou d'une autre œuvre d'art, tout à fait occidentale, jeune, neuve, sans limites, complètement à nous, sans la moindre trace ou saveur du sol européen, sans aucune réminiscence du vieux monde, fût-ce dans la technique de la forme ou de l'esprit. Quelle exaltation, les jours et les nuits, tandis que je voyage ici! Ce n'est pas l'air seul qui m'enivre, et le sens de l'immense étendue, c'est encore chaque signe, chaque trait local. Partout, quelque détail caractéristique : les cactus, les œillets, l'herbe de buffalo (*buffalo grass*), la sauge sauvage, la perspective fuyante, la ligne lointaine du circulaire horizon, visible tout le jour, mais spécialement le matin, et cette étonnante nourriture des poumons, claire, pure, fraîche, raréfiée, absolument inconnue jusqu'ici; les places noircies et les bandes de couleur foncée qu'ont laissé les incendies de surface; les profondes tranchées des « fire-guards » qui arrêtent le feu, — les barrières destinées à arrêter la neige, l'hiver, là où la ligne de chemin de fer est entourée de hauts talus, — les chiens de prairie et les troupeaux d'antilopes, les étranges rivières desséchées; de temps à autre un « dug-out » ou un corral, Fort-Riley et Fort-Wallace; puis ces villes des plaines du nord, comme des vaisseaux en mer, Eagle-town, Coyote, Cheyenne, Agate, Monotony, Kit Carson; et toujours les petites montagnes des hauts nids de fourmis, les places où se sont vautrés les buffalos, toujours les troupeaux et les cow-boys, gens qui m'intéressent au plus haut point, avec leurs brillants yeux d'épervier, leur teint basané et leurs larges chapeaux; ils sont perpétuellement à cheval, les bras ballants, qu'ils agitent légèrement en chevauchant.

Les Pics espagnols. Soir. — Entre Pueblo et Bent's Fort, vers le sud, par un clair rayon de soleil d'après-midi, vue exceptionnelle des pics espagnols. Nous sommes au sud-ouest du Colorado. Notre locomotive a traversé d'énormes troupeaux de bétail, nous avons passé deux ou trois fois l'Arkansas, que nous suivons pendant plusieurs milles et dont je vois de loin les rives pierreuses, droites, dressées en palissades pas très hautes, se transformant plus loin en bords boueux. Le soleil descend vers l'ouest, le ciel n'est plus qu'une seule perle limpide tombant sur la grande plaine. Paysage calme, « pensif », sans borne; les rochers perpendiculaires de l'Arkansas septentrional, colorés par le crépuscule; une mince ligne violette à l'horizon, du côté du sud-ouest; la fraîcheur très sensible de l'air un peu aromatisé; un cow-boy attardé courant après une bête indocile; un chariot d'émigrants roulant encore un peu plus loin dans la nuit au pas lent de ses chevaux fatigués; deux hommes, le père et le fils apparemment, avancent à pied, lourdement, derrière la voiture. Et au-dessus de tout cela l'indescriptible clair-obscur et le sentiment, plus profond que tout ce qu'on éprouve en mer, de l'intense sauvagerie de cette immensité.

Pour comprendre pleinement l'anachronisme, l'absurdité de la littérature européenne vue de ce côté de l'Océan, pour voir combien elle est en opposition absolue avec notre époque et notre pays; combien elle est petite, ratatinée et biscornue, combien peu elle s'adapte à notre vie, à notre âme américaine, en une multitude de ses pages, il faut voyager et demeurer quelque temps dans le Missouri, le Kansas et le Colorado et se mettre en rapport avec leurs habitants, prendre contact avec le pays.

Le jour viendra-t-il jamais, — qu'importe qu'il soit lointain — où ces moules et ces modèles britanniques, où les précieuses traditions classiques elles-mêmes ne seront plus que des souvenirs, d'intéressants fossiles? L'haleine pure, le sens des choses primaires et primitives, l'amplitude et la prodigalité sans bornes, l'étrange mixture de délicatesse et de puissance, de continence, de réalité et d'idéal, de tous ces éléments originaux et de premier ordre, ces prairies, ces montagnes rocheuses, ces fleuves du Missisipi et du Missouri, tout cela n'apparaîtra-t-il pas un jour sous une forme d'art nouveau et jeune?

A travers une variété infinie et paradoxale, une fusion curieuse et absolue rassemble, unifie et identifie tous ces éléments. Mais bien plus subtile, plus pénétrante et plus solide que nos lois, que notre parlement, que nos guerres nationales nous soudant les uns aux autres, que les liens d'acier de nos chemins de fer, que les progressions fusionnantes de notre histoire économique, serait une grande œuvre d'imagination, palpitante, vivante, ou une série d'œuvres, ou tout une littérature spéciale, vraiment américaine! Les plaines, les prairies, le Mississipi, avec tout le domaine de ses vallées si vastes et variées, en formeraient le fond, le théâtre, animé par les passions, les luttes, les espoirs de l'humanité américaine. Et là, sur la scène du nouveau monde, l'Esprit des temps nouveaux éclairerait tout le drame des guerres passées, du roman, de l'évolution humaine, en refondrait l'histoire en une grande et lucide unité nouvelle, rallumant le feu endormi de l'Idéal.

(Spécialement traduit de l'anglais pour l'*Art moderne.*)

PIERRE LAFITTE

Les Grands Types de l'Humanité. Grand in-8° de 700 pages. Société positiviste, Paris.

Pierre Lafitte, en trois forts volumes résumant les très savants cours que Paris entend depuis de nombreuses années, donne « une appréciation systématique des principaux agents de l'évolution humaine ». Le troisième volume qui vient de paraître est consacré aux grands hommes du christianisme, saint Paul, saint Augustin, Hildebrand, saint Bernard, Bossuet — principalement.

Pierre Lafitte ne sera jamais accusé par la gent industrielle et commerciale d'être « un artiste »; ses plus belles pensées, ses plus profondes études, les richesses énormes de son cerveau observateur, le trésor accumulé de ses recherches sont présentées au lecteur sous l'aspect d'un ensemble si bien ficelé de systèmes qu'il faut faire un effort pour comprendre, pour relier, pour enchaîner et unifier le « bloc » principal de sa pensée.

Il n'a pas vécu successivement toute l'histoire qu'il conte. Il n'en a vu qu'une somme très grande de circonstances, qu'il a coordonnées suivant les tentations de son cerveau, ami des déductions logiques.

De cette systématisation à outrance il ressort une impression de désordre, de malaise; et je comprends que les artistes abandonnent aux banquiers la lecture de ces conceptions si bien ordonnées, réglées comme un grand livre, et aussi chinoisement enfermées dans les irréprochables losanges de raisonnements destructeurs de vie — de raisonnements criminels, mortels, — que leur justesse et leur profondeur n'empêchent pas d'empoisonner tout ce qu'ils touchent.

La Nature et nos cerveaux ont un petit processus très simple pour enchaîner les uns aux autres les faits et les idées. Cela ressemble à ceci : la poule, l'œuf, le poulet, le coq, la poule — et encore l'œuf.

Chaque fois qu'on essaie de nous écarter de ce cycle favori, — qu'on peut, du reste, commencer à parcourir où l'on veut, qu'on peut même tenter de suivre à rebours si l'on se sent de légitimes prédilections pour le mode de progression des écrevisses, — nous nous rebiffons.

M. Lafitte lui-même reconnaît cette vérité assez primitive. « En réalité, dit-il, il y a dans l'histoire infiniment plus de continuité qu'on ne le suppose; et ce sont toujours les morts qui gouvernent les vivants en leur donnant une impulsion et des procédés. »

Alors pourquoi ne fait-il pas paisiblement dérouler la suite des événements, pourquoi ne fait-il pas vivre toutes les causes les unes après les autres, en un théâtre vivant, en une succession ininterrompue, pourquoi nous fait-il suivre tous les zigzags de son propre système et pourquoi nous arrête-t-il à tous moments pour nous dire : « Attention! je vous ai parlé d'une certaine poule; avant d'en venir à l'histoire intéressante de l'œuf que vous vous apprêtez à apprécier, je dois vous dire un épisode de la vie des aïeux de cette poule; puis, je vous montrerai la généralisation de cet épisode. »

On finit par retomber sur l'œuf, si bien lesté de renseignements que la pauvre coquille n'y résiste pas. Les grands-parents des poulets, des faits et des idées, introduits dans le discours en guise de contingences productrices, deviennent, ainsi placés, terriblement encombrants, et si lourds que leur descendance, leurs conséquences, leur œuf ont eu le temps de prendre le goût d'une omelette froide.

Ah! la vie, la Vie! Quand nous aura-t-elle appris la beauté, quand nous aura-t-elle fait oublier nos maudits petits trucs d'invalides? quand aura-t-elle fait de tous les artisans des artistes, faisant leur œuvre non plus avec conscience seulement, mais avec amour, avec un amour assez intense pour admirer tout ce qu'ils veulent mettre en lumière *et en respecter la naturelle évolution!*

Voici un écrivain, un ouvrier probe, convaincu, apôtre par la volonté, épris du grand roman de l'Humanité, étudiant l'homme à l'aide des sagesses les plus complètes et des outils optiques les plus perfectionnés, voilà un homme penché sur le mystère de l'être individuel, de l'être collectif, un homme qui dépense sa vie à chercher, à dire une immense beauté universelle — car on sent tout cela en lui — et cet homme nous repousse, nous maltraite, nous indispose, avant même qu'on ait pu atteindre sa pensée!

Il voit l'avenir surgissant du passé; et c'est avec la belle sérénité du croyant qu'il admire, dans les religions des siècles écoulés, tous les germes d'une certitude, d'une confiance, d'un amour nouveaux, en harmonie avec l'âme actuelle. Le geste pieux de ce penseur, qui ne se retourne vers un passé qui l'étouffe et qui le meurtrit encore, que pour exalter tout ce que ce passé lui donna de bon et de beau, est émouvant en sa filiale attitude; il est d'un fort, en possession d'une vie plus saine et moins fiévreuse que la nôtre, ne sentant plus que comme piqûres d'épingles ce qui pour nous paraît morsure d'animal féroce.

Pourquoi faut-il que ce geste nous paraisse gauche et presque froid et qu'on n'en devine la beauté que lentement?

Parlant de ce phénomène resté longtemps mystérieux, de la vie monastique, il dit le caractère transitoire et la nécessité historique de cette forme de la Collectivité, puis sa nécessité psychologique. Tant d'âmes, même parmi les plus éminentes, n'ont pas la force de se réaliser elles-mêmes. Tant d'êtres sont un peu de la famille du lierre, ou du liseron, de l'églantier. Beaucoup de natures libérées de l'esclavage ou d'une foule d'antiques sujétions devenues inutiles, se trouvaient trop faibles pour se soutenir elles-mêmes. La vie monastique était l'organisme factice, — mais aussi bienfaisant qu'un bandage amidonné l'est au membre fracturé — qui soutenait ces natures.

Et aujourd'hui, que tant de libertés nouvelles ont créé plus d'êtres indépendants, nous n'avons pas encore conscience de ce qui lentement s'apprête à remplacer dans la société ce faisceau d'âmes isolées, appuyées les unes sur les autres et attendant, ainsi groupées, que la force leur vienne de pouvoir se maintenir par elles-mêmes en équilibre.

Le Moyen-Age avait ses couvents. Plus loin dans le passé nos ancêtres avaient les « brodeurde » ou fraternités sacrées d'un groupe d'hommes ligués pour leur défense mutuelle.

Le présent a ses associations d'intérêt, de bon vouloir humain.

Quand aurons-nous des « brodeurde » qui unissent dans l'amour du beau tous ceux qui veulent le faire rayonner?

Quand tous ceux qui voyent la beauté profonde des lois de la vie, qui poursuivent l'histoire humaine à travers tous ses élans, toutes ses hésitations, toutes les courbes de ses prudences et toutes les audaces de ses impulsions, quand ces savants se sentiront-ils les frères de ceux qui ne voient que la beauté extérieure des choses? Quand verront-ils que l'amour qui les pousse est de même nature, et quand s'écoutant, se touchant de plus près, se

demanderont-ils les uns aux autres ce qui leur manque à chacun, les uns une vue plus pénétrante des beautés intangibles, les autres, comme M. Lafitte, le sens nécessaire de la plasticité des conceptions les plus abstraites?

L'avenir est bien près de nous rendre le salutaire coude-à-coude des frocards! Peut-être suffit-il même de s'apercevoir que parfois il nous manque, pour qu'aussitôt, comme autrefois, les groupes se reforment, et que tous ceux qui aiment la beauté se retrouvent frères, autour d'un même foyer, où la petite provision de combustible de chacun peut augmenter la chaleur de tous les autres.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

« Le Vocabulaire des Vocabulaires. «

Lorsqu'un auteur vend à un éditeur son œuvre avec facilité d'en disposer à son gré, moyennant un prix déterminé, le traité, quelle que soit la généralité de ses termes, ne peut être interprété en ce sens que les droits cédés à l'éditeur lui permettent de publier ou de ne pas publier l'ouvrage qu'il a acquis.

La Cour d'appel de Paris, confirmant un jugement du tribunal de commerce de la Seine, en a récemment décidé de la sorte dans une contestation entre M. de Trieb et l'éditeur Roy, de Paris. M. de Trieb est l'auteur d'un dictionnaire de classification des termes de la langue française, œuvre de compilation qu'il se propose d'éditer sous le titre « Vocabulaire des Vocabulaires » et qu'il présenta dans ce but à M. Roy. Ce dernier, frappé de l'originalité du plan et de l'intérêt qu'offrait ce nouveau dictionnaire, acquit, moyennant 12,500 francs, le droit de l'éditer sous divers formats, en français et en langue étrangère, d'en modifier éventuellement le titre, en un mot d'en disposer comme il l'entendrait. Outre le prix stipulé, — et cette clause paraît avoir eu sur la décision judiciaire une influence décisive, — M. Roy s'engageait à remettre à M. de Trieb vingt exemplaires à titre gratuit.

Ceci se passait en 1891 et le *Vocabulaire des Vocabulaires* n'est pas encore sorti des cartons éditoriaux, bien qu'à la suite de pourparlers entre les parties, l'auteur eût consenti une réduction sur le prix de vente, lequel fut fixé définitivement à fr. 10,485-70. Ce paiement a été régulièrement effectué, mais l'ouvrage n'a point paru.

Lassé de ces temporisations, M. de Trieb a assigné son éditeur afin de faire ordonner que, dans un délai et sous une astreinte déterminés, M. Roy fût tenu de faire éditer le Dictionnaire. Et le tribunal, puis la Cour lui ont donné raison. « Roy n'a pu acheter le Dictionnaire de de Trieb que pour l'éditer, décide l'arrêt, et celui-ci ne l'a vendu que pour être édité; la clause par laquelle de Trieb s'est réservé vingt exemplaires ne peut laisser aucun doute à cet égard. »

En conséquence, la Cour ordonne que dans le délai d'un an à partir du prononcé de l'arrêt (5 mai 1897) et sous peine de 50 francs par jour de retard, Roy fera éditer le Dictionnaire de de Trieb et en remettra gratuitement à celui-ci vingt exemplaires.

PETITE CHRONIQUE

Quand fut fondée la MAISON D'ART à Bruxelles, un des articles de son programme était la fondation d'un théâtre d'amateurs, où des « gens du monde » se seraient employés à faire connaître les pièces, vraiment esthétiques, que les directeurs habituels, les Bordenave, dédaignent comme insuffisamment fructueuses, et auraient libéré notre Belgique de l'obligation de recourir, pour atteindre ce but, aux troupes exotiques des théâtres libres et des théâtres d'OEuvre. La dernière partie de ce programme a été accomplie, grâce aux efforts de M. Mouru de Lacotte qui, après avoir commencé à la Maison d'Art, essayera cet hiver de développer cet essai dans une salle plus vaste du Musée du Nord.

Reste la première partie que nous souhaitons voir tentée par quelques amateurs résolus. De l'audace et le dédain des préjugés suffiraient, car il est passé le temps où l'on croyait que seuls les professionnels ont les aptitudes nécessaires. A propos de la pièce américaine, *Service secret*, que l'auteur des *Deux Gosses*, M. Decourcelle, a adaptée à la scène française et qui sera jouée prochainement, les journaux révèlent qu'aux États-Unis il n'est pas rare que des avocats, des médecins, des ingénieurs remplissent passagèrement des rôles au théâtre. N'assurait-on pas que dans les représentations de Shakespeare données dernièrement à Bruxelles par la troupe de Miss Madge Mac Intosh, plusieurs amateurs figuraient. Exemples bons à méditer et à imiter.

Le Nouveau-Théâtre (ancien musée Castan) sera inauguré avec la *Vie de Bohème*. L'œuvre de Mürger, qui vient d'obtenir un si éclatant succès à la Comédie française, sera montée avec le plus grand soin. Elle sera jouée avec tous les costumes de l'époque, véritables dessins de Gavarni, tels qu'on les a reconstitués au Théâtre-Français. M. Mouru de Lacotte s'est assuré le concours d'une troupe de tout premier ordre, dont nous ferons connaître sous peu la composition.

M. Mévisto, dont le talent a été souvent apprécié ici et qui fut un des promoteurs du théâtre d'où surgit tout le mouvement dramatique moderne, est nommé régisseur de la scène.

CONCERTS POPULAIRES. — Le premier concert extraordinaire de la saison, qui aura lieu dimanche 10 octobre, à 2 heures, dans la Salle des fêtes de l'Exposition, sera une des grandes solennités musicales de cette année.

Outre que M. Camille Saint-Saëns y prêtera son concours en qualité d'organiste, — l'illustre auteur de *Samson et Dalila* passe à bon droit pour un des plus grands organistes de l'époque, — il dirigera lui-même l'exécution de la 3e symphonie en *ut mineur* pour orchestre, orgue et piano, un chef-d'œuvre encore inconnu à Bruxelles.

Le programme comprendra également la première exécution à Bruxelles de l'oratorio *La Lyre et la Harpe*, dont les chœurs seront chantés par le « Choral mixte ». Solistes : Mmes Chrétien-Vaguet, Soetens-Flament, MM. Vergnet et Auguez : Organiste : M. Saint-Saëns.

Pour toutes les demandes de places, s'adresser chez MM. Schott frères, 56, Montagne de la Cour.

Dans un très intéressant, très documenté article de la *Réforme*, Georges EEKHOUD narre avec humour la vie, étonnamment productrice (soixante opéras) de GAETANO DONIZETTI dont on vient d'inaugurer le monument à Bergame, sa ville natale. Après avoir courageusement écrit : « La *Favorite* et *Lucie*, n'en déplaise à nos impeccables et redoutables techniciens du dernier cri, demeurent presque en leur intégralité des œuvres fortes et émouvantes » (c'est mon avis), il reproduit avec à-propos le passage où Flaubert, l'illustre, décrit l'effet, sur Mme Bovary, de cette musique harmonieusement

exaltante. Voici ce morceau extraordinaire où vraiment se révèle toute la puissance à la fois sarcastique, descriptive et émotionnante de l'une de ces trois unités : Flaubert, Barbey, Cladel qui sont les cimes du roman du XIXe siècle (seconde moitié). Il vaut la peine d'être épinglé :

« ... Le grand chapeau à l'espagnole d'Edgar tomba dans un geste qu'il fit ; et aussitôt les instruments et les chanteurs entonnèrent le sextuor. Edgar, étincelant de furie, dominait tous les autres de sa voix plus claire. Ashton lui lançait en notes graves des provocations homicides, Lucie poussait sa plainte aiguë, Arthur modulait à l'écart des sons majeurs, et la basse-taille du ministre ronflait comme un orgue, tandis que les voix de femmes, répétant ses paroles, reprenaient en chœur, délicieusement. Ils étaient tous sur la même ligne à gesticuler ; et la colère, la vengeance, la jalousie, la terreur, la miséricorde et la stupéfaction s'exhalaient à la fois de leurs bouches entr'ouvertes. L'amoureux outragé brandissait son épée nue ; sa collerette de guipure se levait par saccades, selon les mouvements de sa poitrine, et il allait de droite et de gauche, à grands pas, faisant sonner contre les planches les éperons vermeils de ses bottes molles, qui s'évasaient à la cheville. Il devait avoir, pensait Emma Bovary, un intarissable amour, pour en déverser sur la foule à si larges effluves. Toutes ses velléités de dénigrement s'évanouissaient sous la poésie du rôle qui l'envahissait, et, entraînée vers l'homme par l'illusion du personnage, elle tâcha de se figurer sa vie, cette vie retentissante, extraordinaire, splendide et qu'elle aurait pu mener cependant si le hasard l'avait voulu. Ils se seraient connus, ils se seraient aimés. »

Chez quelle fleuriste la *Réforme* trouve-t-elle tous les bouquets à Chloris, chez quel confiseur tous les concettis dont elle pare, avec un flegme inégalé, les actrices qui, cet hiver, réjouiront ou ne réjouiront pas les Bruxellois. C'est à croire que jamais, en aucun temps, en aucun lieu, ne s'abattirent d'oiseaux aussi rares ! C'est un galvaudage de gloire et de génie auquel jusqu'ici n'était point parvenu le journalisme en sa mission (très salutaire) d'anéantir la valeur de toute renommée en la distribuant plus libéralement à toutes les médiocrités qu'aux personnalités de véritable mérite. Quelque chose comme la décoration distribuée, sans distinction, même aux imbéciles. Lisez cet échantillon, il s'agit d'une dame LAURE FLEUR : « Doux nom évocateur de tendresse et de parfum, l'époque romantique revit en lui. Nom d'amour et de fatalité, c'est dans les rôles tragiques qu'il s'exerça le plus volontiers. Belle, comme son nom, Laure Fleur débuta à l'Odéon dans Camille, des *Horaces*. Elle ne sortait d'aucun conservatoire, elle avait été à meilleure école. Marck, directeur de l'Odéon, s'intéressa à elle et lui donna les premiers conseils. Après ses succès à la Porte-Saint-Martin dans la *Jeunesse de Louis XIV* et dans *Jeanne d'Arc*, Mounet-Sully la remarqua et l'engagea pour une tournée avec lui. C'est alors que nous la vîmes pour la première fois. A côté de l'illustre tragédien, elle jouait Dona Sol, d'*Hernani*, la reine, de *Ruy-Blas*, Ophélie, d'*Hamlet*. Il y a deux ans, au théâtre de la Monnaie. On se rappelle l'immense succès qui, à côté de l'artiste incomparable qu'est Mounet-Sully, accueillit cette jeune et brillante artiste à la figure étrange avec ses grands yeux noirs tragiques, son teint mat, son profil élégant, ses cheveux de jais.... » etc., etc., etc. Cela continue au moins au double ! Vrai ? vous souvenez-vous *de l'immense succès, il y a deux ans, à la Monnaie ?* Moi pas. Ah ! les hâbleries de la réclame et des journaux en appétit de vente ! Ce qu'on ne les croit plus !....

On sait l'importance et l'autorité exceptionnelles qu'avait conquise la revue belge LA SOCIÉTÉ NOUVELLE, classée, après environ douze ans de publication, parmi les premières du monde. Sous la direction de notre compatriote FERNAND BROUEZ elle avait groupé une collaboration où figurait tout ce qui compte dans la science progressive, la véritable avant-garde de l'Humanité, un bataillon sacré de combattants pour la rénovation sociale. Une maladie cruelle ayant condamné Brouez à la retraite, sa parenté avait décidé de mettre fin à la Revue, s'imaginant avoir sur elle des droits de propriéte alors que la plus élémentaire raison et la plus évidente équité attestent qu'une publication faite en commun appartient non pas à son directeur, à son « manager », mais à tous ceux qui, par leurs écrits, ont contribué à lui donner sa force et sa renommée. Néanmoins on n'a pas discuté avec ces masuirs qui pouvaient s'appuyer sur les absurdités du Droit positif, et une autre Revue fut fondée sous le titre plus ample L'HUMANITÉ NOUVELLE, qui reprend les traditions de celle que l'on a mise à mort sottement. Nous la recommandons au public éclairé, ami du progrès et de l'art : elle contient de nombreux articles littéraires complétant heureusement le bouquet des études scientifiques Elle a déjà publié plusieurs numéros qui sont dignes de son but et du passé. Elle est sous la direction de MM. CHARLES ALBERT et A. HAMON, ce dernier professeur à l'Université Nouvelle de Bruxelles. On la trouve chez les principaux libraires.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 41. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 10 OCTOBRE 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LES COSAQUES DE LA MEUSE

M. le Ministre de l'agriculture et des travaux publics, qui se trouve être en même temps le Ministre des beaux-arts, vient d'adresser aux gouverneurs des provinces une lettre par laquelle il les prie « de l'aviser en temps « opportun des projets de travaux intéressant l'aspect « général des villes et des campagnes ». « Dans bien des « cas, » assure le document ministériel, « soit qu'il « s'agisse de mise en exploitation de forêts ou de car- « rières, de création de voies de communication, d'érec- « tion d'établissements incommodes ou insalubres, ou de « démolition de constructions anciennes intéressantes, « il aurait été possible, tout en atteignant le but visé « par les intéressés, de respecter un site ou un point « de vue dont on regrette d'avoir compromis sans néces- « sité l'aspect pittoresque. Pour atteindre ce résultat, « il suffirait souvent d'un conseil donné en temps utile « par une personne compétente. »

N'est-ce pas entrer dans les intentions de l'honorable Ministre que de lui signaler ici les déprédations que subit chaque jour le plus noble et le plus populaire de nos sites : *la vallée de la Meuse?*

***

Imperturbablement, avec cette sérénité que peut seule conférer l'absolue inconscience des choses artistiques, une bande de Cosaques, de Tartares, de Taïpings (à quelle race iconoclaste les apparenter?) s'acharne, sans trêve ni merci, à déshonorer, l'un après l'autre, ceux de nos paysages mosans d'où persistait à s'exhaler quelque poésie naturelle.

Cette besogne néfaste, qui tend à nous frustrer pour toujours d'une richesse légitime et sacrée entre toutes : la beauté du sol natal, ces Vandales l'accomplissent au moyen de nos deniers — à nous, bon public belge — et, ce qui mieux est, dans notre intérêt dont ils ont officiellement assumé le soin. Ils se déguisent sous des noms variés qui leur assurent, non seulement l'impunité, mais d'abondantes rémunérations : ingénieurs, directeurs de travaux, conducteurs des ponts et chaussées, etc., etc. Enfin, dernière ironie, c'est sous l'autorité et la responsabilité de M. le ministre des beaux-arts, dont on a lu plus haut les sages recommandations, que ces profanateurs patentés poursuivent audacieusement la série de leurs attentats!

***

Ce n'était pas assez d'avoir à jamais compromis la vallée entre Namur et Liége, en y tolérant et en y favorisant au besoin l'invasion des usines sales et fumeuses, les trouées des chemins de fer, les abatis de forêts et la « mise en valeur » des plus majestueux rochers, dont les alvéoles vides saignent encore aux flancs des montagnes comme des plaies béantes dans une mâchoire veuve de ses plus belles dents...

En amont de Namur, le fleuve avait gardé quelque chose de son charme ingénu et, le printemps venu, les transfuges de nos « villes tentaculaires » s'y abattaient nombreux, comme des oiseaux migrateurs avides d'air pur et de beauté.

Sans doute, ce n'était plus la Meuse vierge, bondissant follement sur son lit de cailloux et frangeant de ses joyeux tourbillons d'écume les myosotis et les nénuphars de ses rives inviolées. Cette Meuse vierge, on ne la retrouve plus guère, mais avec quel ravissement! que dans les Ardennes françaises, à la boucle de Chooz, où elle a dû son salut à des circuits plus hardis que les autres, et que le batelage évite par un canal de traverse.

Ce n'était plus la Meuse vierge, mais ce n'était pas encore la Meuse déshonorée. Assurément, la civilisation du XIXe siècle avait cru devoir s'y affirmer par quelques-unes de ces horreurs qui la caractérisent : par quelques tranchées injustifiables, par quelques ponts grotesques. Elle avait mis bon ordre à la course désordonnée de cette eau cristalline où jouaient les écrevisses et les truites, en la réformant par une dizaine de solennels barrages, flanqués sur les deux rives de bâtiments officiels, aussi artistiques que des corps de garde. (J'excepte de cette critique le plus récent d'entre eux, celui d'Anseremme, qui est parfait.)

Mais enfin on pouvait croire que le haut fleuve, désormais canalisé, avait payé son tribut au Moloch de l'industrialisme en lui sacrifiant quelques sites. On commençait à respirer, en se disant que notre génération, qui fait volontiers profession d'esthétique, aurait à cœur de racheter par un tardif respect des massacres irréparables.

Oh! la naïve illusion!

Allez donc contempler les « travaux d'art » qu'on vient d'achever à Bouvignes. Cette passe de Bouvignes, encadrée de coteaux arides, n'était pas sans séduction. Les luttes épiques de Crèvecœur et de Montorgueil y survivaient pour l'imagination du voyageur dans un décor austère, presque tragique. Allez-y voir aujourd'hui! A coups de crédits on a perforé, dynamité, raclé, dragué, empierré, — *empiré*, comme dit le patois wallon. Encore un site perdu!

A Waulsort, la Meuse longeait, sur sa rive droite, une ravissante prairie arborée de saules et sillonnée de ruisselets d'argent. On a amputé la prairie, arraché les rideaux de vieux saules qui faisaient son mystère, canalisé les ruisselets et garni la berge nouvelle d'un odieux talus de pavés!

C'est du haut des montagnes surtout qu'il convient d'admirer l'effet de ces « travaux d'art ». Rien de ridicule comme ces rives artificiellement droites dans la vasque des monts qui formaient leur ceinture naturelle, rien de baroque et de triste à la fois comme ce divorce du fleuve et de sa vallée!

D'ailleurs, tous les pouvoirs publics s'en mêlent. C'est à qui détiendra le record du vandalisme. Près d'Anseremme, le chemin de fer de la Lesse (encore une victime, cette pauvre Lesse!) traverse la Meuse. L'occasion était propice de jeter là quelque pont en pierres du pays, aux arches puissantes et nobles, comme celles du pont de Jambes. Point! On a préféré une ferraillerie dont le style s'inspire manifestement de celui de la tour Eiffel!

Tout près de là, le passant contemple avec ahurissement une nouvelle ligne de poteaux, aussi grands que bêtes, qui descendent la vallée depuis les ponts Saint-Jean en suivant la Meuse, à mi-côte du versant droit jusqu'au Rocher Bayard. Arrivés là, et pris d'ambition, les poteaux grimpent à la crête des rochers et couronnent tout le paysage dinantais jusqu'à la hauteur de la Prison. Ces poteaux servent, paraît-il, à conduire des fils d'éclairage électrique, que la décence la plus élémentaire eût dû déterminer à se cacher sous terre! Mais ils ont préféré culminer sur la montagne, sur la cité et sur le fleuve, réalisant ainsi, sans doute, — par une ironie dont Tribulat Bonhomet eût apprécié la saveur, — ce *Triomphe de la Lumière* que Wiertz avait rêvé de symboliser sur ces mêmes sommets, dans une apothéose de bronze et de granit!

***

Et ne vous figurez pas qu'on veuille s'arrêter en si beau chemin! Non pas! Tout ce qui a été perpétré jusqu'ici ne nous donne qu'un faible avant-goût des joies artistiques que nous réservent Messieurs des ponts et chaussées! Cette bande diplômée a sur les fleuves sinueux des conceptions bien nettes, qu'elle entend appliquer « scientifiquement ».

Il s'agit de corriger cette nature fantasque et de donner une leçon sévère au Grand Dessinateur qui s'est permis de méconnaître les règles de la géométrie rectiligne!

Songez donc! Un cours d'eau de première classe qui, au lieu de suivre son plus court chemin, — qui est la ligne droite, n'est-ce pas? — s'avise de muser en route, de coqueter à tous les tournants, de s'attarder aux rochers des montagnes et aux fleurs des prairies?...

A quoi bon, je vous le demande un peu, ces îles, — ridicules excroissances qui ne servent qu'à gêner la navigation?... Est-ce que nous faisons des îles dans nos canaux, nous? Non, n'est-ce pas? Qu'on rase les îles! Et ces courbes fastidieuses? Qu'on les entaille! Et ces rives irrégulières, envahies par les végétations parasitaires? Parlez-nous des grands égouts modernes, d'une profondeur toujours égale, aux berges de pierre strictement parallèles. Voilà des travaux qui font honneur au siècle! Et n'avons-nous pas tous les procédés qu'il faut pour réaliser un de ces exemplaires de la science hydraulique? Des dragues et des perforateurs, des explosifs et des scaphandriers?

J'exagère, dira-t-on! Que celui qui m'adresse ce reproche se fasse exhiber les plans imaginés par ces farouches orthopédistes de la Meuse!

Tous les beaux sites y passent... et y restent! Dès la frontière, au *Bac du Prince*, c'est un îlot sauvage qui jaillit du fleuve comme un vrai bouquet d'ajoncs, de graminées et de roseaux. Messieurs des ponts et chaussées, qui ne reconnaissent point à cet îlot une suffisante raison d'être, l'ont condamné à mort. A mort aussi, l'île d'Hastières qui conservait encore quelque charme à un bief déjà abîmé et ménageait aux baigneurs et aux canotiers un bras de rivière propice.

Au tournant de Freyr, c'est une majestueuse prairie en « demi-lune », demi-lune qui sera réduite à n'être plus qu'un « dernier quartier ».

Un peu en aval, c'est la charmante île de Moniat qui émerge de la Meuse comme un grand cœur de verdure. A la chaudière, l'île de Moniat!

Anhée, Rouillon se permettent aussi de mépriser la ligne droite. On les entamera dans le vif!

Le délicieux archipel de Godinne est « dans le chemin », n'est-ce pas? A la chaudière, l'archipel de Godinne!

Voilà pour la haute Meuse. En continuant le cours du fleuve, ce sont, à chaque coin, d'autres victimes marquées pour d'autres holocaustes.

***

Avant de se résigner à ces massacres froidement prémédités, quelques âmes curieuses voudront en connaître le pourquoi...

Ce motif, je m'en vais le leur révéler.

Hélas! il est tel que toutes nos indignations ne prévaudront point contre lui!

N'allez pas croire que ce motif soit, comme on le prétend quelquefois, la nécessité de prévenir de scandaleux débordements.

Assurément, la Meuse se permet parfois de déborder. Le Maelbeek aussi. C'est une habitude assez commune aux cours d'eau, même à ceux qui sont complètement dépourvus de charmes naturels. Mais l'amputation de toutes les îles ne changera pas grand'chose aux fantaisies intermittentes qui poussent parfois la Meuse hors de son lit.

Ce motif est à peine un prétexte.

De même, on vous dira sans rire que, si on emprisonne les rives du fleuve dans un corset de pierre, c'est pour les préserver contre le remous des toueurs ou des *steamboats* de plaisance qui descendent le fleuve à une allure immodérée.

Il serait plus simple peut-être de veiller à ce que ces bateaux ne dépassent pas la vitesse réglementaire. Ou, si l'on veut absolument sauver les berges (qui perdent à peine quelques pouces de terre tous les cent ans) qu'on les protège par quelques fascines ou quelques brise-lames! Mais couper les rives et les emmurer pour les protéger, c'est arracher le nez à l'enfant morveux!

J'ajoute qu'il est plaisant de voir les autorités déverser chaque année, non sans grandes dépenses, des alevins dans la Meuse et supprimer en même temps les rives naturelles si propices au frai, et à l'ombre desquelles seules le fretin peut échapper à la dent des brochets ou au filet carré des pêcheurs professionnels qui ont besoin chaque jour de centaines de petits poissons pour amorcer leurs lignes dormantes!

On vous dira — dernière plaisanterie — que ces travaux sont faits dans l'intérêt des bateliers. J'ai consulté plus de cinquante de ces braves gens. Ils pestent contre ces travaux. Ne naviguent-ils pas bien plus facilement sur la Meuse que sur la Moselle ou le Rhin? « Si c'est de nos intérêts qu'on a si grand souci, disent-ils, pourquoi n'agrandit-on pas plutôt les sas des écluses en aval de Marche-les-Dames, afin de permettre à nos trains de péniches d'y passer d'une seule éclusée comme dans les écluses d'amont? »

***

La vraie raison, la voici :

Elle est si simple que personne n'y songe. Elle est si péremptoire que toutes les bonnes volontés — fussent-elles ministérielles — s'y briseront sans doute!

La raison, c'est qu'il y a, chaque année, au budget ordinaire des travaux publics, environ un demi-million de francs à dépenser pour les travaux de rectification et d'entretien de la Meuse, sans compter les dépenses ordinaires pour les traitements du personnel.

Comprenez-vous maintenant?

Il y a de l'argent. Il y a une direction. Il y a un personnel. Il y a un matériel...

Il faut bien, n'est-ce pas, que le matériel soit utilisé, puisqu'il est acheté pour cela; il faut bien que ce personnel travaille et justifie son existence, puisqu'il est payé pour cela; il faut bien que cet argent soit dépensé, puisqu'il a été voté pour cela.

Ce crédit, ce personnel, ce matériel ne peuvent que se

développer. Cela, c'est une loi administrative fatale.

Qui donc aurait intérêt à diminuer le personnel, à réduire le matériel, à restreindre les dépenses?

En revanche, qui n'a pas intérêt à augmenter le personnel et à accroître son importance et sa besogne?

Cette année même, dans sa dernière séance, le Parlement votait un article 4 du budget extraordinaire comportant un nouveau crédit spécial de 550,000 francs « en vue de poursuivre les travaux d'amélioration (*sic*) de la Meuse ».

Il eût été bien venu, l'empêcheur de voter en rond, qui se fût avisé d'élever à ce sujet une timide objection inspirée par quelque scrupule artistique!

Et les gens compétents? répondraient les bureaux. Et la direction technique? Et les hommes de l'art? Et le service hydrographique? Et le batelage, Mossieu! Oui ou non, vivons-nous de bonne soupe ou bien de beau langage?

***

C'est la presse tout entière qui devrait crier au scandale!

Ce sont les sociétés pour la protection des sites qui devraient clamer leur indignation à tous les échos!

C'est nous tous, bon public, qui devrions nous ameuter contre ces profanations!

En pareille matière, les arguments de l'ordre sentimental sont de nulle autorité. Vous parlez esthétique. L'administration ne vous comprendra pas et répondra « rectification ».

Soyons donc « pratiques » et discutons gros sous.

Tâchons d'enfoncer dans les cervelles les plus réfractaires cette thèse évidente et méconnue : QUE LES BEAUX SITES CONSTITUENT UN CAPITAL. Un véritable capital, plus solide que tous les fonds d'État et plus rémunérateur que tous les *Goldfontein*. Capital dont cent mille de nos nationaux palpent l'intérêt sous forme de bénéfices d'hôteliers, de logeurs, de transporteurs, d'épiciers, de cultivateurs. N'est-ce pas aussi une belle canalisation à protéger, Mossieu, que celle de ce numéraire « régulier et abondant »?

Que diraient les naturels de Bayreuth si l'autorité voulait interdire chez eux les exécutions de l'œuvre wagnérienne sous prétexte de tapage nocturne?

Ailleurs, on a compris la moralité de la « Poule aux œufs d'or ».

Ailleurs, on classe les beaux sites comme on classe les monuments précieux.

Ailleurs, il existe un conservateur officiel des beaux sites, tout comme il y a chez nous un conservateur des hypothèques.

Ailleurs, les beaux sites sont intangibles et frappés d'une servitude pour cause de beauté. Cela, moyennant une juste et préalable indemnité à laquelle subvient au besoin le produit des timbres de dimension imposés aux hideuses réclames qui ridiculisent certains paysages.

Mais avant que ces vérités ne soient comprises en Belgique, la vallée de la Meuse sera dégradée, pelée, rectifiée par les Cosaques qui sont investis à cette fin d'un pouvoir discrétionnaire.

Et, dans vingt-cinq ans, quand tout sera bien dégradé, pelé et rectifié, surgiront quelques ingénieux ingénieurs pour nous reconstituer, à l'instar de Bruxelles-Kermesse ou du Panorama de la Zillerthal, une belle reproduction de l'ancienne vallée de la Meuse, en staff artistique ou en toile ignifuge!

H. C. W.

De la Recherche du Jugement dans la Peinture.

La recherche, l'étude des divers éléments aidant à la création d'une œuvre d'art picturale et l'analyse des multiples manières dont les artistes s'en servirent ou peuvent les utiliser, semblent d'un intérêt général à notre époque, qui impose à tous les intellectuels, pour compagnes ennoblissantes, graves et lénifiantes de l'existence, les préoccupations artistiques. Chacun goûte en elles les indispensables sensations trop rarement révélées par les turpitudes quotidiennes que sème un régime social malsain, étouffeur des cœurs et dont péniblement on émerge pour respirer les pures brises venues du rêve ou de la beauté, comme le plongeur, des ombres sous-marines émerge dans le soleil. Non, sincèrement, bien sincèrement, notre psychologie n'est plus conforme aux pitoyables institutions humaines qui veulent dominer encore nos corps et nos pensées!

L'observation technique dévoile des séductions jusque-là inappréciées et seule permet, surtout en peinture, de recueillir dans son intégrité le charme d'une manifestation artistique; elle prémunit contre les émois superficiels, bientôt énervants et variables, du reste, selon l'humeur du moment, selon l'influence souvent si funeste d'autrui; répandus frauduleusement par de nombreux « artistes », ils s'érigent au détriment des jouissances profondes. Cette étude s'adressera plus particulièrement aux esthètes, aux collectionneurs qui désirent, parallèlement à l'émotion ressentie et sans doute parce que cette recherche la complète, connaître les causes d'affectivité, lesquelles se présentent habituellement vagues et désordonnées, même aux esprits éclairés. Des nuances parfois insaisissables séparent le chef-d'œuvre de la médiocrité; les yeux expérimentés saisiront assurément au premier abord les splendeurs éventuelles d'une toile (point toujours cependant), quand pour la majorité des cerveaux elles resteront cachées et ne les captiveront pas supérieurement aux insignifiances étalées sur une toile voisine. Les explorations dans l'intimité des œuvres forment lentement, irréductiblement une critique d'ensemble approfondie à laquelle ne résiste que la vraie beauté.

Envisageant maintenant cette question de façon plus brutale on verra que, résolue, elle facilitera aux collectionneurs la satisfaction des tendances, non dépourvues de saveur, d'ailleurs, de franchir les coulisses, peut-on dire, d'une œuvre par eux découverte et leur évitera l'agacement du doute autant sur la valeur que sur l'authenticité; quant aux attributions nominatives, avec une certaine attention prêtée à ces principes ici défendus et destinés à être

bientôt détaillés, ils les décerneront justement à n'importe quelle peinture, à moins de raison majeure. En définitive tous seront en mesure d'expertiser sentimentalement, méthodiquement avant qu'elle ne pénètre en leur collection, l'œuvre souhaitée. Avantage moral et pécuniaire prépondérant lorsqu'on songe que des amateurs, non dénués de connaissances sérieuses, sacrifient de très fortes sommes à l'acquisition de toiles dont la médiocrité est peu après avérée et par leur acheteur lui-même admise. Cela faute d'obéissance à l'émotion instinctive et personnelle si l'on est susceptible de l'éprouver sans être guidé et faute de catégorisation, d'observation rationnelle. Avantage précieux aussi quand on réfléchit que d'autres, au contraire, laissent échapper des raretés pour s'être influencés d'avis intéressés ou ignorants, émanés de « connaisseurs sincères et incontestés ». La sincérité en matière d'art, qu'elle chimère! Naïfs ceux qui y croient. Elle est aussi hypocrite que l'admiration envers les artistes qui est faite de flatterie ou de pitié : même réelle, elle ne peut s'exprimer en sa vérité pure qu'envers les êtres aimés. Qu'importe, d'ailleurs; la jouissance ne réside-t-elle pas uniquement dans la solitude, l'imprévu de la création et l'espoir de son efficacité?

Un collectionneur doit, isolé de toute pression étrangère, avoir foi suffisante en son goût pour acquérir ou repousser un tableau sans hésitation; alors se grouperont familièrement autour de lui les richesses inspiratrices de rêve et de générosité, filles de la rayonnante divinité, maîtresses du monde; fleurs tombées des contrées extrahumaines et dont le parfum grise d'héroïsme et de bonté.

Quelle satisfaction, ne comptant que sur soi-même, de s'en aller à l'aventure vers les découvertes esthétiques et de voir s'allumer en des œuvres ignorées, villipendées, la flamme radieuse. Quelle joie et quelle force surgissent alors pour la défense toujours victorieuse si elle est basée sur la noblesse de pensée, sur les sourires et les plaintes du cœur et résistant avec opiniâtreté à toute opinion dissidente, aussi aveugle, prétentieuse et cruelle soit-elle. Douce aussi la joie de reconnaître du talent chez des jeunes, des novateurs et non seulement de savourer des beautés par soi recueillies, mais d'aider à l'épanouissement de beautés nouvelles que l'on considérera justement, un peu comme enfants de son propre génie; il est des malchanceux aux natures, aux imaginations exceptionnelles, qui végètent dans l'obscurité et la misère affreuse de ne pouvoir, privés de moyens matériels, privés de temps, exprimer les troubles de leur âme et passent les heures, les jours, les années que leurs songes, en de courtes accalmies, peuplent de charme et d'idéal, enchaînés à des tâches haïes, ordonnées par les lamentables nécessités.

Oh le triste, triste sort de se traîner de la naissance à la mort sans remplir la mission que sans cesse réclame et implore l'être entier! Travailler, s'user, souffrir pour un labeur devenant l'ennemi détesté des plus âpres désirs. Marcher dans l'ombre, sous le joug et le fouet cinglant réservé pour les humbles surtout par les exigences quotidiennes, quand on s'affole de liberté, de soleil et d'enthousiasme : Oiseau de forêt et d'espace, dont la cage devient l'éternelle demeure. Prince captif d'Orient et de chimères dont la meule barbare devient le royaume. — Déceptions, mortifications, grandes excitatrices de rancunes ineffaçables, de subversives méditations, de torturants avilissements. — Pauvres, pauvres amis! il serait si aisé pourtant de panser les morales blessures de ceux dont l'esprit se brise aux obligations qu'on lui impose : un peu de réflexion, un peu de bonté et du goût suffiraient de la part des hommes qui pour l'art distribuent sans compter, mais hélas! uniquement pour l'art trop restreint et se présentant en certaines conditions aussi décoratives qu'inutilement onéreuses.

Bien faibles sont les souhaits matériels du véritable artiste et afin d'en faire le plus heureux et le plus superbement riche et puissant de la terre, un coin d'atelier et quelques heures de paix, pour y emporter ses rêves, souvent suffisent.

(A suivre.) R. P.

LE CHATEAU ET LE MUSÉE DE FRÉDÉRIKSBORG

La journée eut vraiment tout l'imprévu et le décor aussi d'une fantaisie shakespearienne, autorisant le voyageur heureux et naïf à croire que l'aveugle hasard condescendait à s'occuper de lui avec grâce et tendresse, et qu'il recevait la récompense d'avoir su, quelques rares fois, admirer et comprendre la beauté des choses, dans le silence et dans la méditation. Shakespeare! oui, son grand souvenir pour nous plana sans cesse sur ces paysages et ces bois et ces castels de Sjalland, non, sans doute, parce qu'il encadra en l'un d'eux peut-être le plus dominateur de ses drames qui pourtant revêt le royaume de l'attrait infini du chimérique et doue d'une sonorité plus troublante les trois sourdes syllabes de son nom : Danemark; mais parce qu'il faut s'attendre à voir surgir son ombre démesurée et consolatrice à chaque carrefour des sentiments humains, joies, douleurs, mélancolies souriantes et parfumées, et qu'à ces inévitables rencontres, l'âme, instinctivement, fera l'hommage de ses émotions à celui qui fut le plus puissant et le plus mélodieux de ses chantres.

Le vent était frais, la route sèche et le vent assez léger pour donner sans fatigue la bonne excitation de la course, en nous soufflant aux oreilles, constamment, ses objurgations mystérieuses. La légion des bicyclistes, vie roulante et bourdonnante des chemins, dormait encore dans on ne sait quelles ruches, et seules nos machines couraient au long de la mer à peine mouvementée que masquaient périodiquement des troupeaux de villas à fortes chevelures de vignes vierges, et devant elle, ne la quittant guère des yeux, nous prîmes la tasse de café habituelle flanquée des tranches noires de pain danois d'un côté, et de l'autre de tranches roses de saumon fumé aussi soyeux qu'un lambeau de satin arraché à la robe d'un mikado; nous regardions la changeante physionomie marine, les courants qui tantôt la traversaient de larges fleuves sombres et tantôt la couvraient de prairies magnifiquement vertes où se précipitaient au pâturage les blanches et voraces brebis accourues à la crête des vagues moutonnantes. Et c'est à son formidable étiage que nous jugions les agitations du monde; en ce voisinage les préoccupations mesquines, le grotesque des menues ambitions, la crasseuse routine devenaient non seulement dérisoires, mais risibles comme la plus bouffonne et incompréhensible farce de foire, tandis que, par équitable compensation, les hautes actions, les œuvres nobles s'amplifiaient encore jusqu'à sonner l'accord parfait avec la grandiose harmonie océanienne.

Le temps s'abîme; dans les cieux la cavalerie des tragiques nimbus s'amoncelle et de grosses gouttes de pluie battent le sol. Faut-il rentrer ou continuer bravement? Allons.

Courbés, luttant contre le vent augmentant qui nous repoussait parfois de son poitrail brutal et parfois nous acceptait et nous portait bénévolement sur son dos, nous suivions la lisière des

champs, traversions les villages en en suçant au vol la vie tranquille et saine, puis nous nous enfoncions dans les bois à l'orée défrichée de broussailles et d'herbages où se dressait l'altière nudité des futaies de hêtres, tels que les tuyaux d'un orgue colossal qui nous eût aspirés de son souffle irrésistible.

Hilleröd, bourgade gentille, nous accueillit, tendant vers nous ses ruelles; nous savions que près de là existait un château. Frédériksborg? Fredensborg? Lequel? Nous doutions. Ces noms, presque les mêmes, à nos oreilles d'étrangers ne nous annonçaient rien de précis. A la dernière bifurcation nous hésitâmes sur le choix à fixer; nous faillîmes partir pour Fredensborg quand, intuition où vague souvenance d'une image décorant de sentimentales cartes postales du pays, nous tournâmes brusquement le guidon vers Frédériksborg. Ce fut donc sans hâte qu'après le repas pris à l'hôtel de Copenhague, qui nous attira par une apparence d'ancienne auberge, nous nous dirigeâmes vers cet inconnu.

Tout à coup, en face d'une terrasse bordant la place centrale de la villette, entre des arbres et au delà d'un lac étendant entre nous et lui le tapis de ses eaux, il apparut, vaste et rose, nous arrachant aussitôt des mots : c'est beau; il est beau, il est superbe! Aucune barque n'y conduisait, nous dûmes contourner la ville; les maisons le dérobaient, nous en dépassâmes les rangées régulières en nous demandant si cette vision n'était point un mirage de nos imaginations, si le faisceau des tourelles se montrerait de nouveau, lorsque les cafés banals ou les boutiques d'épicier n'en voileraient plus le bouquet. Bientôt le profil accidenté se découpa au-dessus d'une triple enceinte étreignant trois îlots, piédestal de l'antique demeure; nous franchîmes la porte de la première pour longer un double rang de bâtiments, écuries et communs à l'extrémité desquels s'élevait un second et monumental portail surmonté d'une tour en forme de fiasque carrée, au goulot façonné, au corps évidé, encadrant en son arcade le fond du château. Nous pénétrons ainsi dans la cour extérieure ornée au milieu d'une fontaine sculptée dont la vasque de marbre noir contenait une eau étrangement verte et épaisse comme quelque philtre offert en libation aux arrivants.

Un pont-levis serpentait, trait d'union entre les îles jumelles, forçant par la courbe de ses orbes les passants à défiler devant les meurtrières où jadis s'ouvrait la gueule des canons et qui, maintenant, béent en inoffensif bâillement de bouche édentée. Sur ce ponticule une station prolongée s'impose : la muraille, forte assise de pierre grise de grand appareil, plonge son pied dans le fossé aux eaux d'absinthe non moins denses et opaques que celles de la fontaine et coulant de chaque côté du corps principal sous l'arcature de deux pavillons de granit qui arborent à quinze pieds de terre un bas-relief où de nombreux musiciens donnent un concert à quelque nonchalante beauté. Le mur se continue en briques creusées de niches à l'italienne où repose la troupe complète des dieux de l'Olympe que désignent clairement leurs attributs particuliers : le colosse à la massue, l'enchanteresse et son miroir, le jouvenceau au caducée, la vierge chasseresse, l'arc en main, la femme au paon en des poses tranquilles et concertées de rois, de reines et de princesses adonisés pour un bal masqué; le fronton de la dernière porte, marqué du chiffre de Christian IV, laisse tomber en signe de bienvenue des guirlandes de fruits et de fleurs sur qui passe son seuil, et l'on parvient alors en la cour d'honneur d'où le bâtiment, robuste et charmant — style de la renaissance flamande compliqué des avenantes galeries et des mols ornements florentins encore une fois peuplés de tout un monde de déités et de nymphes symbolisant la vie de pensée, d'amour et d'art qui peut se vivre en un tel abri — se montrait enfin tout entier comme une belle femme lentement et coquettement déshabillée. Elles nous parlaient vraiment un langage de poésie et de rêve, ces tours élancées qui dialoguaient avec les nuages accrochant à ces nobles hampes le pavillon de leurs aériens tissus. Amoureusement nous suivions leurs formes audacieuses et variées, le regard joyeux de sauter de la base octogonale au fût cylindrique, puis au clocher hardiment posé sur quatre boules d'or et qui lui-même s'ouvrait en calice pour laisser jaillir un belvédère que surmontaient encore des clochetons ouvragés terminés par une floraison de pimpantes girouettes, plumes piquées à ces bonnets d'ardoise. Et tout dans la construction se révélait asymétrique, inattendu, fantaisiste et capricieux; le seul souci de l'artiste qui l'agença fut le charme et la joie et il mit le sourire sur la façade de l'édifice aussi bien qu'un peintre sur le visage de son modèle; la vivante couleur de la chair humaine, elles l'avaient, ces briques si facilement changeantes sous les rayons perpendiculaires ou obliques du soleil qui accentuaient aussi le vert-de-gris des toits de cuivre dont la cuirasse se soulevait de place en place pour laisser poindre la frimousse drôlement curieuse de petites fenêtres coiffées uniformément de l'armet persan.

Nous entrâmes, redoutant fort, ignorants promeneurs, de rencontrer là le soi-disant luxe moderne, affreux assemblage de mobilier à peluches criardes, à bronzes dorés (illustrations des rêves de concierge), si souvent accumulé par les rois actuels qui tirent sans doute vengeance de leurs ancêtres pour leur passion du Beau, en déshonorant, par un assortiment de bazar, les séduisants palais où se complurent les défunts. Nous entrâmes. D'un geste discret, le gardien indiquait la première salle à parcourir, de vastes proportions, occupée seulement par les armures de guerriers fameux, impressionnantes en leur raideur à peine rompue aux lourdes articulations, conciliabule de fantômes de fer présidé par celui du roi de France, François Ier, dont le heaume à visière baissée représente une énorme tête de chat. Seuls, nous suivîmes de longs corridors et leurs panneaux nus, garnis uniquement à la cimaise d'une vieille tapisserie mise sous verre, et racontant, détail à détail, naïve et harmonieuse, autant qu'une romance du passé, le terrible héroïsme de Guillaume le Conquérant et de ses Normands lancés à la chasse à l'Angleterre sur leurs barques effilées. Un fac-simile de ces bateaux s'allonge au milieu du vestibule, en sa taille de svelte insecte armé des antennes de trente paires de rames et de trente paires de ronds boucliers.

Au bas d'un étroit escalier, enroulant son pas-de-vis au cœur de la pierre, un autre gardien du même signe indicateur et courtois nous envoie à l'étage supérieur et nous débouchons en une spacieuse pièce, pénombreuse grâce à la croisée reculée par l'immense embrasure filtrant à travers ses menus carreaux plombés un jour précieux qui se brise doucement aux angles de bahuts de chêne, de tables massives et de coffres monumentaux, de coffres pour pièces romantiques où la femme dérobe l'amant — tout un régiment d'amants pourrait même s'y cacher — aux poursuites sanguinaires de l'époux. Ils sont nombreux, les uns très hauts, les autres sculptés ou fleuris de ferrures, servant de sièges, servant de tables, meublant les coins des cheminées moyenâgeuses de l'antichambre des pages, placés sous les portraits d'hommes et de femmes, engoncés dans leurs fraises et leurs justaucorps, tels que des marche-pieds préparés pour ces personnages quand ils

descendent de leurs cadres à l'heure des phantasmes nocturnes. Encore, encore, ils s'espacent dans toutes les chambres où nous errons, à pas lents, à voix basse, car nous sommes toujours seuls et l'impression peut s'épanouir en nous, autour de nous, comme des cercles sur l'étang, sans que des présences bruyantes ou maladroites les forcent à se replier froissées et meurtries vers leur centre. Ceux qui veillent à la beauté du château ont eu la délicatesse de pensée de vous éviter le lassant et intéressé bavardage du guide : de minces cordelières qui n'ont pas la brutalité des barrières vous dessinent l'itinéraire et vous empêchent, en votre hâte de tout voir, de négliger quelque partie des appartements. Ainsi donc, sans nous en douter, nous marchons comme si les aîtres nous étaient familiers de longue date ; nous voici contemplant le delicieux paysage terraqué par les jalousies d'un cabinet pris en l'épaisseur d'une des tours et nous nous reposons de la vue de ces antiques foyers par celle de la juvénile verdure d'arbres courts et ronds, posés sur les gazons riverains ainsi que de gros nuages verts.

Mais les choses nous rappellent.

Nous nous retournons. La lumière, cette fois, vivace et libre, se joue en une petite galerie; les parois, le plafond, entièrement doublés de stuc blanc massé en draperies, en volutes, en cartouches, en consoles qu'on croirait des torsades de linge frais lavé, s'en renvoient les jets de rayons indéfiniment. Hélas! à l'extrémité, en un local réservé, une immense toile, oh! moderne, bien moderne, reproduit, des plus jeunes bambins aux grands-pères, une trop copieuse famille royale. Passons. De retour par la galerie enveloppée de sa lingerie ainsi qu'une femme arabe de ses voiles de cotonnade immaculée.

Soudain nous stoppons.

Une lente voix, une frêle voix de métal chuchote, insinuante et tendre. Le carillon. Nous l'entendons mal, mais quand même, si paisible et si lent, surtout, égouttant ses notes une à une, en vibrants petits soupirs. Et le château nous devient plus cher puisqu'il possède aussi l'appas de la parole et qu'il raconte tant de souvenirs en ces périodiques accès de confidence.

Il faut gravir un second étage, par ces degrés en spirale qui animent notre course d'une allure fantastique et clandestine pimentant davantage notre surprise et notre plaisir. Parvenus au faîte nous tombons dans une géante salle de fêtes où tout est couleur, éclat et richesse : les dallages de marbre, les corniches, les balustres, les voûtes caissonnées et ouvrées de moulures et de chamarrures d'où pendent, bizarres lustres, des miniatures de navires d'un autre temps, pareils à des palais flottants ; d'admirables tapisseries déploient des scènes champêtres ou sylvestres, des combats navals, des écroulements de fruits et de fleurs tandis que les cadres auréolent les falotes figures des monarques et des souveraines qui furent admis — on se demande pourquoi devant leur médiocrité physique et intellectuelle évidente, rarement rachetée par le masque significatif ou pensif d'un des leurs — à passer leurs jours en ce domaine enchanté.

Une autre aile à explorer. Incessamment les chambres s'ouvrent devant nous ; aucune ne se ressemble ; sans heurts, nous franchissons les époques d'art comme la vie franchit les siècles et nous abandonnons la Renaissance pour aborder au temps de Louis XIII, Louis XIV et de Louis XV, dont les fauteuils carrés, les sièges majestueux et les canapés contournés paraissent, en ce castel extraordinaire, avoir été choisis par les majordomes successifs et fidèles de la Belle-au-Bois-dormant, se relayant de père en fils en cette œuvre esthétique et cette organisation somptuaire, pour montrer à la princesse, enfin réveillée, la marche du génie humain durant son sommeil séculaire. Et voilà, sans doute, le lit de la divine aventure ; coquet, joyeux, tout de brocatelle verte, liseré de soie rose, avec un dais découpé en couronne de fée, un haut chevet et, à ses côtés, un double lampadaire à trépied, il fait invinciblement songer à de jeunes et vaillantes amours sonnant rires, paroles et sanglots sous ses courtines, autant que celui de la pièce voisine, sévère, sombre, évoque des veilles fiévreuses de prince aux périodes difficiles de son règne.

Ici ce sont les taffetas, les acajous, les cuivres du premier Empire composant d'exquis boudoirs, et, par un miracle de goût, le salon, le terrible salon bourgeois de Louis-Philippe ne dépare point le ravissant ensemble et détient, lui aussi, le caractère émouvant et suranné des bibelots qu'aimèrent nos aïeux.

L'acte était fini; nous ralentissions le pas, spectateurs empoignés qui ne peuvent se décider à quitter le théâtre où la pièce vient de se jouer. Nous nous retrouvions dans la cour. Quelques personnes s'orientaient vers la chapelle. Nous l'oubliions!

Oh, ce fut bien l'apothéose de cette procession! l'incomparable nef gothique, aux dimensions parfaites, heureuse comme tout ce qui l'entourait, avec une nuance plus grave de piété et de mysticité, mais si peu ! dorures brunies et tièdes à l'œil, fines colonnades, orgue guilloché, chaire légère telle qu'une volante nacelle, tribunes gracieusement découpées et lambrissées et d'où l'on contemplait la nef entière en son habillement de sainte très parée, soin infini, intime splendeur! elle n'est d'aucune époque, d'aucun style, d'aucune mode; chaque siècle vint la décorer tour à tour et rehausser sans cesse son élégance sacrée par un nouvel atour si bien que les ans ne l'ayant point vieillie, elle reste en son silence et sa solitude, la plus attachante, la plus vivante des survivances de Frédériksborg.

En pensant à la volonté inconnue qui éleva au milieu des prairies et des étangs et près de la modeste localité d'Hilleröd le blond manoir, nous en faisions le tour par la route qui contournait à la fois le lac et le verger avant de s'enfoncer au profond du parc luxuriant; nous l'admirions encore sous les puissantes rougeurs du couchant. Elles l'austérisaient, car, possédant le charme androgyne de toutes les belles choses, si son aspect féminin nous avait frappé de prime abord, il prenait, maintenant, au choc de ces clartés belliqueuses, une apparence de burg fortifié.

Le soir, après le dîner, retraversant les rues, sonores sous les bottes des rares piétons, nous revînmes, attirés, rôder autour des fossés et dans les larges avenues de marronniers dont les branches feuillues trempaient dans l'eau et la teignaient, il se peut, de ces tons si glauques; parfois, en nous inclinant, derrière leur frange, nous devinions la masse noire érigée sur les trois îlots ; les ténèbres étaient si fortes qu'elles noyaient toute ligne, tout contour en leurs flots; pourtant nous ressentions l'immanence de l'art qui reposait là, à quelques brasses de notre rive, et nous savourions son invisible, mais magnétique domination. Au fond de l'allée, une lanterne, une seule, verte, qui ornait plutôt qu'elle n'éclairait, émanait une paisible lueur d'émeraude lumineuse. Au delà des frondaisons la Grande Ourse traînait en plein ciel sa toison argentée. Pas une âme perceptible ne se manifestait. Puis, la même frêle voix que nous ouïmes déjà se remit à chanter. Le carillon, avec une lenteur rêveuse d'improvisation, et des notes très doucement fausses, déroula le lacis de ses phrases chevrotantes, reprenant deux, trois fois le motif en la pudeur de

l'aveu, cessant par lassitude ou par émoi trop poignant, eût-on dit, pour recommencer à murmurer sa mélancolie adorable et cruelle de vieille belle qui radote ses succès d'autrefois et ne peut se résigner à clore le récit des jours triomphants ni le chapelet des regrets; il éveilla aussitôt en notre cœur troublé une chanson populaire que conserve la légende de Saintonge, et non moins tremblante, non moins humide de pleurs irrémédiables :

La vieillesse me tient,
C'est mon plus grand chagrin,
Je m'en vais mon petit train,

Je m'en vais- mon- pe- tit- train.

Et comme filé sur les cordes d'un passionné violon, le dernier mot mourut, après un point d'orgue prolongé, étouffé par la moiteur aromatique de la nuit, et l'air en resta longtemps trépidant et ému.

Et nous, voyageurs changeants, à la recherche de l'inéprouvé, nous quittâmes le lendemain matin Hilleröd et Frédériksborg, mais notre reconnaissance persiste et notre joie aussi de savoir qu'en un verdoyant coin de Danemark se dresse, dans telle intactitude, cet ostensoir de beauté, cette coupe où celui qui pense et celui qui rêve peuvent s'abreuver si largement d'art et de vie.

Judith Cladel

Petite chronique

M. A.-J. Wauters, qui récemment s'est acquis à Bruxelles tant de gloire reconnaissante pour les arrangements nouveaux à nos musées de peinture, qu'il mena à excellente fin avec la collaboration si ferme et si intelligente de M. Cardon, et ultérieurement avec celle de M. Robie, le floripeintre, vient de publier une plaquette : *La Grand'Place de Bruxelles*. Ah! que j'aime ce nom de patois local, si étrange pour les bons reporters français qui daignent nous visiter parfois : la Grand'Place! — Quarante-six pages et des photographies. Pas de prétentions au style, mais une rapide, bonne et concentrée érudition. Des recherches curieuses sur les origines de cet extraordinaire ensemble d'architecture ayant agrandi aux proportions colossales ce qu'on ne trouve d'ordinaire que dans les dimensions restreintes des « cabinets » italiens et des gentils meubles hollandais ou flamands. Très intéressant à lire, notamment tout ce qui est dit sur notre école d'architectes aux temps, paresseusement prolongés, où furent bâties ces merveilleuses fantaisies de pierre dans lesquelles chantent si gaîment et si harmonieusement nos traditions esthétiques faites d'allégresse, d'imprévu et de bonhomie. Aux pages 9 et 10 seize artistes bâtisseurs brabançons sont nommés : noms inconnus des profanes. Vraiment, pour l'enseignement des populations on devrait les mettre en signature à chacun des édifices qu'ils firent surgir, comme on met le nom des peintres au pied des tableaux et ceux des écrivains sur les livres. On nomme bien les rues, au moyen de plaques bruyantes, des noms d'un tas de médiocrités contemporaines dont beaucoup sont déjà incompréhensibles pour les passants, à moins qu'ils n'en transposent la signification, comme, par exemple, de croire que la rue Jourdan fut ainsi qualifiée à la gloire du vainqueur de Fleurus. Mais que penser notamment de la rue Tasson-Snel, de l'impasse Vanmuysenwinkel ou de la rue Foppens?

M. Joseph Nève qui, nommé chef de division au ministère de l'intérieur, peut (depuis la mort de Jean Rousseau), être considéré comme faisant fonctions de directeur des Beaux-Arts, égérisant le ministre, emploie les loisirs de ses pourtant absorbantes occupations officielles par d'intéressantes études. Nous rendions compte dernièrement de sa curieuse brochure sur l'*Arbre de la Croix*. En voici une autre : *Notes sur quelques portraits de la Galerie d'Arenberg*. Elle attire, avec un grand à-propos, l'attention sur cette collection, certes non ignorée, mais peu visitée, du moins par nos compatriotes, malgré son exceptionnel intérêt signalé jadis, en 1859, par Burger, et la grande valeur des œuvres qui y sont rassemblées. M. Nève décrit, avec érudition et charme, les trois portraits par Van Dyck, les quatre portraits par Rubens plus deux attributions, les deux portraits par Gérard Dou, les deux par Lucas Cranach, enfin ceux par Kocharski, Gilles Van Tilborch, Gwaldorp Gortzius, Maes, Jean Maltham, Rigaux, Van der Helst, Pepyn, Jean Speekaert et un inconnu. Bref une très suggestive récolte. — C'est à cette galerie d'Arenberg que l'on pourrait appliquer aisément, dans le calme d'une collection particulière, l'idée de la Maison d'Art : faire sur place la clinique des œuvres, à quelques amis d'abord, à des groupes d'amateurs ensuite, suivant ce programme très simple : Courte biographie de l'artiste, indication de sa place dans l'évolution générale de son art, ses caractéristiques individuelles; puis l'explication de l'œuvre « cliniquée », son sujet, ses qualités, ses apparents défauts, au point de vue de la composition, du dessin, du coloris, de la lumière. Est-ce que quelqu'un de nos esthètes ne pourrait résolument entreprendre cette mission utile, M. Joseph Nève, par exemple?

Dans un article paru dans le *Journal* au cours des vacances, Camille Lemonnier décrit Montjoie, la bizarre ville, l'archi-bizarre ville prussienne, voisinant notre frontière, où les maisons ont six étages de greniers! Et il signale les admirables sculptures en bois qui y foisonnent. « Des rampes d'escaliers ouvrées, de purs chefs-d'œuvre de bois taillés et comme filigranés, nous font penser à des vignes foliolées et ramiculées de vrilles. C'est la surprise d'un miracle d'images fleuries qui se renouvelle de pas en pas. Même les petites maisons, à côté des « grosses-hauses », sous les laques et les couches de vernis qu'appliquèrent d'imbéciles vitriers, laissent voir d'exquis motifs de portes, des ornementations aimables d'un pur goût Louis XV. Et par-dessus ces portes, ô le caprice charmant et introuvable ailleurs, des lanternes sculptées, évidées par le plus fin ciseau, des lanternes au dessin moelleux et lové, des lanternes aujourd'hui sans vitres et qui sans doute autrefois éclairaient les façades, évoquent le souvenir des carrosses des sacres. » — Camille Lemonnier pose, ensuite, la question suivante qui mériterait d'être résolue, si elle ne l'est déjà par quelque auteur que nous ignorons et que peut-être quelqu'un de nos lecteurs liégeois connaît : « Quel délicieux artiste, en ce Montjoie qu'ignore l'histoire et de qui seulement on sait la minute de prospérité que valut à ses lavages de laine la qualité cristalline de sa Roer, quel ouvrier mystérieux propagea son inventif métier et l'épanouit ici de porte en porte? Ou si ce fut l'École des sculpteurs en bois de Liége, cette incomparable école de l'autre siècle, presque inconnue, qui s'en vint donner à la curieuse cité des laveurs de laine et des marchands drapiers l'aspect d'une de ces adorables petites cours royales de la vieille Allemagne? » — Cette Ecole de Liége a produit des meubles charmants d'un Louis XV local caractéristique, très appréciés des amateurs. Il conviendrait, maintenant qu'en Belgique, où l'on se préoccupe tant d'établir les caractéristiques du génie national, de « l'Ame belge », de l'étudier de près et de lui donner tout le relief qu'elle mérite.

On connaît, et de reste, la lutte (combien usée, grands dieux!) entre les partisans de « l'Art pour l'Art » et les partisans de « l'Art social », *id est*, bien entendu, non pas un art socialiste, mais un art se manifestant dans toutes les expressions de la Vie et pour tous les vivants, en opposition avec celui qui prétend ne se destiner qu'à « l'Elite », soi-disant telle, et pour le Bel-Air. C'est vidé, cette affaire, archi-vidé, et on ne l'agite plus que dans quelques revuettes départementales en mal de polémiculage. Le plus vulgaire savoir-vivre littéraire commande de s'en abstenir. Désormais le mot d'ordre, dans tous les domaines de l'art, est la Vie et l'Action, c'est-à-dire la participation à l'immense spectacle des événements et aux dramatiques agitations de l'époque. Tous les jeunes vont à cette conception émouvante et ont la haine

de ce qu'on peut nommer « LA LITTÉRATURE POUR LITTÉRATEURS ». Témoin ce paragraphe pris dans la *Revue naturiste :* « Il est aisé de se rendre compte de la singulière aversion que nous inspira l'état présent des lettres vers les premières heures de nos débuts. Le bibelot d'écriture, la joliesse plastique, de même que les jeux de phrases et les notations de nuances sentimentales semblaient seuls préoccuper les auteurs. Comme le faisait remarquer naguère et fort à propos M. René Ghil, ce genre de littérature ne peut séduire que de rares adolescents dépourvus de sens vital et un nombre plus restreint encore de jeunes femmes oisives, mais il ne correspond en aucune façon à la totalité des aspirations actuelles. Aussi le seul remède à cet état de choses sera de refuser aux arts ce caractère aristocratique où l'on voudrait le limiter. »

CONCERTS POPULAIRES. — Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures (et non 2 h. 1/2), dans la Salle des fêtes de l'Exposition, concert populaire extraordinaire consacré aux œuvres de M. Camille Saint-Saëns, avec le concours de l'auteur, du Choral mixte (directeur M. L. Soubre), de Mmes Chrétien-Vaguet, Soetens-Flament, MM. Vergnet et Auguez.

Prix des places (non compris l'entrée à l'Exposition) : Places numérotées (travée du milieu). 1re série, 5 francs; 2e série, 3 francs. Entrées (côtés), 1 franc.

Le deuxième concert, fixé au 21 novembre, aura lieu sous la direction de Richard Strauss.

Le programme se compose de ses poèmes symphoniques *Don Juan* et *Zarathustra*, et de la piquante fantaisie sur *Eulenspiegel*. Mme Richard Strauss, qui s'était fait une brillante réputation de cantatrice sous son nom de jeune fille, Mlle de Ahna, accompagnera son mari et chantera plusieurs *lieder* de lui, que le jeune maître accompagnera lui-même au piano.

M. Camille Saint-Saëns, le maître organiste et compositeur, s'est décidé à donner dans la Salle des fêtes de l'Exposition, le jeudi 14 octobre, à 2 h. 1/2, une séance d'orgue. Le programme et le prix des places seront publiés ultérieurement.

CONSERVATOIRE. — Les séances de musique classique pour instruments à vent et piano recommenceront au Conservatoire le 17 octobre. Les personnes désireuses de s'y abonner sont priées de s'adresser à M. Florent (aile droite), au Conservatoire.

La saison des grands concerts débutera par une audition de la *IXe Symphonie* de Beethoven, qui sera exécutée au premier concert (avant la Noël) avec une cantate de Hændel.

Le deuxième concert (premier dimanche de février) sera consacré à la mémoire de Brahms. Au programme, la *IIe Symphonie* du maître allemand et ses *Chants graves* qui seront chantés par M. Sistermans, l'excellent baryton de Francfort.

Au troisième concert, M. Gevaert reprendra le *Rheingold* de Wagner, et le dimanche des Rameaux nous aurons une nouvelle audition de la *Passion selon saint Mathieu* de Bach.

UNIVERSITÉ NOUVELLE DE BRUXELLES. — La séance solennelle de rentrée aura lieu à l'Hôtel Continental, lundi 11 octobre, à 8 h. 1/2 du soir.

Les discours seront prononcés par MM. Bonmariage et E. Ferri.

Les personnes qui désirent recevoir des cartes d'invitation sont priées de s'adresser au secrétariat général de l'Université Nouvelle, 21, rue des Minimes.

M. Ernest Chausson vient de terminer un Quatuor pour piano, violon, alto et violoncelle qui a été lu mercredi soir par MM. Eugène Ysaye, Lejeune et Gaillard, l'auteur tenant lui-même la partie de piano. L'œuvre est très remarquable et digne en tous points de l'auteur du *Concert*, de la *Symphonie*, du *Poème* pour violon qui ont classé M. Chausson parmi les premiers compositeurs de la Jeune France musicale. Nous l'apprécierons en détail lorsqu'elle sera présentée au public, c'est à dire dans le courant de l'hiver.

M. Chausson, qui passe l'été en Savoie, sur les rives pittoresques du lac d'Annecy, est reparti pour cette région aussitôt après l'audition de son quatuor.

La réouverture des cours publics et gratuits de musique, diction et déclamation, pour dames et jeunes filles, a eu lieu dimanche 3 octobre, à 9 heures du matin, à l'école communale d'Ixelles, 54, rue du Président. Le corps enseignant est composé de dames diplômées des conservatoires de Bruxelles, Liége, Leipzig, Roubaix, etc. Des cours de pianos (tous les degrés), d'ensemble et de lecture à vue (à 2, 4, 6 et 8 mains), soumis chacun à un droit d'inscription annuel de 6 francs, complètent le programme des études. Dans l'intérêt de la bonne marche de celle-ci et pour faciliter le classement des élèves, la direction les engage vivement à se faire inscrire sans retard. Des concours seront institués à la fin de l'année scolaire et des prix décernés aux élèves les plus méritantes. S'adresser pour les inscriptions et renseignements au local, le jeudi, de 4 à 6 heures, et le dimanche, de 9 à 11 h. 1/2.

Le Théâtre Molière, qui a inauguré sa saison par une reprise de *Révoltée*, de Jules Lemaître, donnera ensuite une série de nouveautés. Les premières seront *Rosine*, la pièce d'Alfred Capus qui vient d'obtenir à Paris un retentissant succès; la *Marchande de sourires*, de Judith Gauthier, avec prologue d'Armand Silvestre, montée avec une mise en scène japonaise extrêmement curieuse; le *Patrimoine*, de M. Gustave Van Zype; *Catherine*, la nouvelle pièce de M. Lavedan, que la Comédie française montera cet hiver.

Le *Sillon* vient d'ouvrir dans les Galeries du Musée sa cinquième exposition annuelle. Nous en rendrons compte dans notre prochain numéro.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 42. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 17 OCTOBRE 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'INÉVITABLE ADULTÈRE !

Ne pensez-vous pas que, dans les temps futurs, quand des critiques, qu'on peut espérer moins doctrinaires et moins farceurs que ceux d'aujourd'hui, étudieront la littérature du XIXe siècle, comme nous étudions celle des ans où florissaient soit Ronsard, ce chantre de la vie gracieuse, soit Rabelais, ce chantre de la vie exubérante, ils se demanderont avec stupéfaction par quel maladif et mystérieux phénomène il s'est fait que tout au long des dix dernières décades les écrivains français de vers, et surtout de prose, à l'exception de quelques génies trop supérieurs pour être jamais enlisés dans les amoindrissantes habitudes et modes, ont, avec une constance maniaque, invariablement fourré dans leurs œuvres (la plupart du temps comme épisode central) UN ADULTÈRE ? On n'y échappe pas plus que, dans un repas de corps, on n'échappe au filet de bœuf à la Godart ou aux céleris au jus.

Ce qu'on en est obsédé, dans le roman, au théâtre, dans la nouvelle, dans l'article de trois cents lignes à trois sous la ligne ! Ce qu'il nous agace, nous horripile, nous rase, nous rape, nous herse, nous tangue, nous ventouse, nous scarifie, cet adultère français ! Il suffit de réfléchir que dans toutes les autres littératures de langue européo-américaine — représentant actuellement l'efflorescence suprême de l'écriture dans l'Humanité par l'épanouissement de cette race aryenne qui en fut, dès les origines, l'éblouissant fleuron, le seul recélant ces dons magnifiques : « la progressivité inlassable, l'éducabilité illimitée », — il suffit de penser que dans toutes ces autres littératures l'affaire de l'adultère ne surgit pour ainsi dire jamais, n'apparaît qu'à titre d'exception, est un élément dédaigné et de deuxième ordre, pour comprendre l'étrangeté de ce « mal français » sévissant avec une persistance et une universalité presque administratives, comme si une circulaire ministérielle le prescrivait à d'irréprochables et soumis bureaucrates et fonctionnaires.

Si — sans compter cent autres manifestations d'une décadence qu'on souhaiterait passagère, tant de Beauté et de Force cérébrales étant longtemps sorties de cet admirable foyer esthétique et intellectuel — il est des causes par lesquelles on peut expliquer l'affaissement de la renommée française dans les appréciations humaines, spécialement de sa renommée littéraire, celle-là peut assurément être mise parmi les principales.

Nos voisins semblent ne pas se douter de la puérilité que revêt pour tous autres qu'eux cet accident, vieux comme le mariage, de la vie sociale, sévissant avec sa banalité plate, sa séduction perverse et son égoïsme sensuel et grossier, à tous les étages de l'édifice des classes, moins assurément dans les larges assises ouvrières que dans les superstructures, se rétrécissant en pyramides, de la bourgeoisie vulgaire et des gens du « beau monde » ainsi dénommé, sans doute, parce que tout ce qu'il y a de plus moralement laid s'y concentre avec prédilection en surextrait. Pour le Français, du moins pour celui qui tient la plume du romanciste, du journaleux ou du théâtreux, l'adultère est, croirait-on, la grande affaire de l'existence, l'événement par excellence, la suprême aventure! Toutes leurs idées coulent dans celle-là comme un fleuve à la mer.

Rarement cette petite histoire conserve pour eux les proportions raisonnables et amusantes que lui avaient maintenues la bonne tradition populaire, les dimensions et l'allure immortalisées par l'incomparable Alcofribas Nazier, créateur de Panurge et qualificateur breveté des cocus. Ce n'est plus matière à rire! Les Dumas jeunes y ont mis ordre, les Bourget aussi, et avec eux, autour d'eux, en multitude, innombrables, les écriveurs de tous les calibres et de toutes les robes. L'adultère, l'inévitable adultère, est devenu matière à dramatiques amplifications. Ils l'ont fait sentimental au premier chef. Ils en ont fertilisé les émotions. Ils en ont « pathétiqué » les péripéties. C'est devenu invariablement une grosse affaire émouvante, excitatrice de larmes, productrice d'effrois, alors que pourtant, grâce à la millénaire coutume, combien simple et naturelle, en sa divertissante et réjouissante pratique, cette copulative conjoncture!

Il y a là, dans la littérature franque, bien titrée cette fois fin-de-siècle, une épidémie sur laquelle il n'est pas sans intérêt d'attirer l'attention, ne fût-ce que dans l'espoir d'amener peu à peu la cessation d'un eczéma dont, vraiment, tout le monde, ailleurs que dans les Gaules, pays tenu pourtant pour être celui du goût, de la variété et de l'amusement, commence à en avoir par-dessus les tempes. Non, vrai, il n'est pas d'air usé par la manivelle des orgues de barbarie, il n'est pas d'article premier-Paris éreinté par le rapetassage des gazetiers, il n'est pas de discours parlementaire remâché sur la politique intérieure ou étrangère par les députés chèquards, qui apparaisse aussi fatigué, aussi nauséeux, aussi ranci et fasse plus rapidement, par un invisible déclic, chanter dans la mémoire ce refrain impérissable :

Si cette histoire vous embête,
Nous allons la recommencer.

Adultère inévitable! Inévitable adultère! D'où es-tu venu et pourquoi persistes-tu opiniâtrement sur les bords peu fleuris et garnis de quais de la Seine aux pullulents romanciers? On a la littérature qu'on mérite, a dit je ne sais plus quel grand moraliste. La littérature est le miroir des mœurs, a dit je ne sais plus quel autre grand moraliste, peut-être le même. Il n'y a, sans doute, ni plus ni moins d'adultères en France que partout ailleurs. La sublime entremetteuse qu'est la Nature, toujours occupée, la cynique, à multiplier les occasions de reproduction, alors même qu'elles doivent être des ratés, n'a pas adopté de patrie pour ses œuvres abondamment fornicatoires, et la fréquence de « l'encornifistibulation », selon le vocabulaire du chroniqueur de Grangousier, de Gargantua et de Pantagruel, ne peut être rangée parmi les spécialités des *Gesta Dei per Francos*. Mais ce qui reste particulier aux présentes générations parisiennes c'est de ne pas s'interrompre de parler et d'écouter parler de ce phénomène charnel, dans les livres, au long des feuilletons, sur les scènes spectaculaires, dans tous les endroits où littératurent des êtres humains!

D'où vient cet appétit de bavardage adultérique sentimentaleux? A quel secret mécanisme cérébral correspond-il? A quelle hyperestésie, à quel détraquement? Pourquoi les uns, inévitablement, le voient-ils couler de leur plume et s'étendre sur leur papier en linéaments indéfinis? Pourquoi les autres gobent-ils avec volupté, avec l'entêtement brumeux des alcooliques, ces rebâchages érotiques? Certes, ces extériorisations bizarre set quelque peu démentielles de l'âme française en cette présente époque, ce tic, cette manie tournant à la scie pour l'étranger, est un symptôme, un curieux et inquiétant symptôme de psychologie alors qu'on dit trop déjà que la jadis grande Nation se déprime et s'aveulit par un Sedan intellectuel pire que le Sedan militaire.

Heureusement que parmi les jeunes, les plus jeunes, ceux du dernier train, ceux qui, pour trancher sur les antécédants vraiment trop visiblement décatis, ont mis sur leur bannière : NATURISME! (tant d'autres vocables étant occupés) on a des notions fraîches sur la Vie et l'Action. Il y a là des âmes renouvelées qui voient l'humaine existence dans l'admirable ensemble de ses complexités, de ses imprévus, de ses inépuisables et miraculeusement changeantes effervescences, et pour qui se confiner dans le récit toujours renaissant d'un phénomène passionnel unique et putassier, est l'attestation d'une infirmité et le billet de logement pour l'hôtel des invalides de la pensée. Ils vont, apparemment, eux, chanter tous les modes de l'activité des hommes, ils vont ne plus se ronger toujours le même ongle, ne plus se gratter perpétuellement au même creux ombilical. Leur Littérature comme leur Vie va s'amplifier, dans les vastes espaces, par-dessus les clôtures entre lesquelles claudiquent et toussaillent « les Maîtres » d'aujourd'hui. On peut compter sur eux pour nous débarrasser, enfin, de l'INÉVITABLE ADULTÈRE!

De la Recherche du Jugement dans la Peinture.

Aux amateurs d'Art (1).

Quelle jouissance de provoquer dans l'inconnu une envolée de beautés nouvelles et de la lancer à l'aventure vers le ciel infiniment étoilé des idées, où elles brilleront parmi tant d'autres conceptions humaines dont les rayonnements confondus retombent sur la terre! Quelle jouissance! — mais aussi quelle utilité! car la clairvoyance découvreuse de talents, par sa simple extension dépourvue d'exigences généralisatrices, empêcherait et détruirait l'éclosion des tendances artistiques vaines, veules et nuisibles qui abattent, rongent les luxuriantes aspirations en nous s'éveillant sous la lourde buée des banalités.

Le manque de précision et les fantaisies prétentieuses président à l'exposé habituel des questions d'art; aussi les amateurs de tableaux, qu'absorbent ordinairement d'autres préoccupations et qui, tout en ressentant intensément, ne peuvent toujours méditer la complication apparente de l'esthétique, éprouvent-ils, ainsi qu'il fut déjà dit, le besoin de s'aider de conseils maintes fois intéressés. Ces conseils, du reste, consistent en bavardages, ignorent les généralités, n'ouvrent aucun horizon sur l'Art, qu'ils effleurent et réduisent à des superficialités misérables quand on réfléchit à sa grandeur réelle. Il est, en effet, le plus puissant distributeur de ces sensations indispensables à tous, puisque la vie se résume en leur poursuite constante; seulement, les satisfactions qu'il offre sont d'ordre majeur, nous inspirant un état sensible, délicieusement accueillant pour ce qui est généreux, c'est-à-dire pour ce que nous préférons : les natures même normalement viles, lorsqu'elles goûtent aux sentiments nobles, se transforment et méprisent les jouissances jadis pour elles seules enviables.

Chacun a dans son existence des heures passionnelles plus ou moins brèves, où se révèlent ces beautés; certains y vivent éternellement, double explication de la persistance et du triomphe, sinon en pratique au moins dans les intellectualités, des pures expressions psychiques qui, malgré le lamentable sort que leur impose journellement l'intérêt égoïste des hommes, restent, dans l'intimité de ceux-ci, d'essence divine. Nulles autres impressions ne les égalent, cause de leur suprématie incontestée, mais avare de manifestations compréhensibles pour la généralité qui les néglige au bénéfice de plaisirs rachetant l'infériorité par leur accès facile et leur multiplicité. Or, l'Art enveloppe d'émotion, de l'adorable et grave émotion, où fleurissent les fleurs d'attendrissement desquelles les désirs s'élancent vers l'idéalité réelle ou chimérique. Il nous enlève sur de hautes montagnes d'où les détails ordinairement maîtres de la vie disparaissent et où nos regards et nos vouloirs se dirigent vers la splendeur des nuits qui les guident jusqu'à l'aube, les pleurant dans les soirs. En son royaume nos cœurs obéissent aux supérieurs, leurs préférés, parce que l'œuvre d'art leur infiltrant une affectivité transcendantale les rend insensibles aux troubles secondaires.

A cette loi se plient inconsciemment les esthètes. Des tableaux dont ils s'environnent descend le charme qui les isole un instant des mille banalités de l'existence et fait appel à l'être spécial qui se dissimule en chacun de nous et pourtant bien aimé parce qu'à lui seul parle la Beauté : l'être aimé, étouffant les misères de son frère dévoyé, donnant l'illusion fugitive et tant heureuse qu'il est l'unique et constant soi-même. De ces tableaux ne se glissent point des pensées éloignées de la vie, abstraites, irréelles, tel qu'on se figure le rêve, mais au contraire des pensées d'humanité absolue mettant le contemplateur dans une atmosphère où les émois éprouvés pour son entourage d'affection, de tendresse ou inspirés par des causes plus vastes, se manifesteront dans leur plénitude. Ce n'est ni parmi les étoiles, ni vers l'inconnu, mais près de nous, dans la réalité ordinaire si nous ne la flétrissions pas, que serpente le rêve.

L'Art emporte en des contrées analogues aux doux jardins d'amour pleins d'enchanteresses griseries nous préparant à l'héroïsme.

Enfin, l'étude du jugement artistique aidera surtout la compréhension esthétique lorsqu'elle indiquera le but qu'involontairement ou consciemment se prescrivit l'Artiste, les idées que dans la solitude il conçut et inscrivit sur ses toiles, exhumant aussi les secrets de son âme qui, tout en formant le caractère dominant des œuvres glorieuses, restent, sauf à quelques élus, ignorés, muets : des milliers de regards reflétant d'innombrables cérébralités glissent sur eux sans entendre leurs admirables chants et sans ressentir parfois d'autre trouble que celui d'être en présence d'une réalisation artistique célèbre. Les musées, qui recèlent des trésors de forces suffisants pour enthousiasmer la foule flâneuse le long de leurs allées, connaissent surtout des regards d'où l'admiration déprimée passe indifféremment du vrai chef-d'œuvre à la médiocrité. Il est donc nécessaire d'enlever ces précieuses sources de sensations au mystère qui les dérobe à l'observation inapprofondie (dominante parmi les hommes) et qui ne les dévoile qu'imparfaitement même aux esprits familiarisés avec les enchantements artistiques. En définitive, et ainsi qu'il fut dit au début, la tâche consiste à prendre un à un les quelques facteurs contribuant à l'épanouissement des manifestations picturales, à les mettre en lumière et à en démontrer le pouvoir indépendant, ainsi que l'importance de leur collaboration dans l'ensemble d'une création.

Le premier élément est la pensée, la conception ou recherche parmi l'infinité de formes peuplant le monde (car il est impossible d'imaginer des choses inexistantes) et aboutissant au choix de celles qui, plaisant davantage à l'artiste, réalisent ses désirs. Celui-ci peut les accepter telles qu'il les découvre, ou bien les interpréter, opération consistant à cueillir des réalités ou fragments de réalités en nombre variable et à les combiner, les harmoniser entre elles.

Le peintre, guidé soit par l'instinct ou le raisonnement, en cette première phase établira déjà sa personnalité retrouvable au long de sa carrière, vu qu'en ceci comme en toute expression on obéit à sa nature qui jamais ne change catégoriquement, et qui l'entraînera vers des aspirations reliées constamment par de frappantes analogies. On le reconnaîtra donc en cette première marche, d'abord, en observant si ses attirances se portent vers les séductions offertes aux yeux et que l'on peut appeler matérialités, ou si, au contraire, il est captivé par l'extériorité sentimentale. On verra ensuite si sa volonté fut uniquement d'exprimer une émotion psychique quelconque, et alors les sentiments se présenteront mélangés, confus sur la foule, ou bien si, au moyen de cette émotion, il souhaitait atteindre un but utilitaire qui, en art, ne peut qu'être moral et que jadis l'on comprenait comme une simple glorification de sentiments (religieux par

(1) Suite. — Voir notre dernier numéro.

exemple), tandis qu'aujourd'hui on lui concède une acception plus large.

Enfin on constatera la façon abstraite, générale ou directement, visiblement utilitaire dont ce but a été atteint. Cette différenciation se trouvera pour le premier cas dans la manière nette, exclusive dont le peintre décrira les sentiments choisis; pour le second cas, dans leur compréhension clairement concrète, anecdotique.

Les quatre types, suivant l'ordre précité, sont représentés par Snyders, — Léonard de Vinci et Rembrandt, — Raphaël et la majorité des primitifs, — Gérard Dou, Charles De Groux et de nombreux modernes surtout.

D'autres signes secondaires et trop longs à énumérer ici se déclarent chez les peintres; on les découvrira aisément, du reste, l'attention venant d'être dirigée vers les plus caractéristiques.

Chez certains peintres se confondront certes ces diverses tendances, mais cette confusion, d'où s'élèvera toujours une dominante, possédera elle-même des signes distinctifs.

R. P.

(*A suivre*)

LE SILLON

Tous les ans, à l'époque des labours, le *Sillon* ouvre la marche des salonnets bruxellois. Au retour des voyages et des villégiatures, une affiche flamboyante soudainement apparue à la vitrine des marchands de couleurs et des éditeurs d'estampes rappelle le critique au devoir professionnel, le passant à l'obligation convenue de ne laisser passer aucune « manifestation » d'art sans lui consacrer un moment d'attention. Les yeux encore éblouis de la lumière radieuse des plages, de la fraîcheur des forêts, de la splendeur des glaciers, on se rend docilement à l'appel polychromé du jeune cercle. Et la surprise se renouvelle, chaque automne, à l'aspect fuligineux, uniformément sombre et triste, des peintures exposées.

Les artistes du *Sillon*, peut-être en raison du titre qu'ils ont adopté, voient la nature couleur de terre. Qu'il s'agisse d'une étude d'académie, d'un portrait, d'un paysage, la palette est sombre. C'est l'école du « fatal », du tragique, d'où tout sourire est banni. Quand ils se réunissent, ces bons jeunes gens doivent ressembler à des conspirateurs et on les pressent graves, soucieux, hantés de pensées sinistres. Ce qui est plus fâcheux, c'est l'uniformité de vision que décèle l'ensemble de leurs œuvres. La même main paraît avoir brossé ces quelques douzaines de toiles, qu'on pourrait, presque toutes, attribuer au hasard à l'un ou à l'autre des membres du cercle, et même à des artistes plus notoires, qui imprègnent avec trop d'évidence de leur personnalité les jeunes talents du *Sillon*.

N'insistons pas sur les influences de quelques maîtres dont le coloris, les sujets favoris et jusqu'aux procédés de facture transparaissent dans les toiles offertes au public. Bornons-nous à saluer dans leurs descendants ces ancêtres aimés. Mais souhaitons qu'après cinq ans d'essais, le *Sillon* nous donne enfin l'impression de quelque talent original qui trouve en lui-même et non dans les ateliers célèbres une raison de peindre et surtout d'exposer. Il y a certes, parmi ces habiles manieurs de brosses, assez d'aptitudes et de métier pour espérer autre chose que le perpétuel recommencement auquel ils se livrent obstinément. M. Blieck, en quelques-unes de ses études, d'un coloris harmonieux dans la gamme sombre; M. Stevens, malgré ses jeux d'escarpolette entre les maîtres espagnols, d'une part, et les peintres préraphaélites, d'autre part, qui en font un Jacques Blanche bruxellois; M. Bastien, M. Verdussen et quelques autres décèlent, à défaut de profondeur et de personnalité, une main experte et des connaissances techniques. Mais leur art demeure sans intérêt et sans portée. A quoi bon rééditer ce qui a été fait par d'autres, avec plus d'autorité et de force, et de quel attrait ces délayages de tableaux connus peuvent-ils être pour nous?

Deux invités semblent quelque peu dépaysés en ce milieu d'art factice, soumis uniformément à une recette réglementaire : Stobbaerts et Lambeaux. Le premier affirme en trois toiles, dont l'une admirable, *La Cuisine*, sa maîtrise superbe; deux bustes et une esquisse en plâtre donneraient du second une idée assez malheureuse si l'on ne connaissait de lui des œuvres d'un art indiscipliné, robuste et sain.

Le *Sillon* s'est placé sous le patronage de ces deux artistes. Il a choisi d'autres membres d'honneur encore, dans la liste desquels, à côté de Sir Edward Burne-Jones, Baronet, on est agréablement surpris de rencontrer la gracieuse cantatrice Claire Friché.

VEERE (Ile de Walcheren).

Encore une ville morte! un monument humain détruit très simplement par la despotique Nature, presque une ruine, habitée, animée par une toute petite population qui n'a point bâti ni désiré cette énorme église, ces quais, ces fortifications. Les vrais habitants, jadis, édifièrent pour eux-mêmes toutes ces choses qui leur étaient nécessaires comme une coquille adhérant à leur peau, à leur activité, à leurs besoins; ceux-là sont morts, et leurs enfants n'ont pas pu remplir la coquille d'une égale exubérance. Les anciens murs des maisons, pourvus de contreforts, sont devenus des murs de jardins où poussent des soleils, des dahlias et des choux; on démolit des constructions ornées de travaux d'art pour en vendre les pierres et les briques. Les vaches et les hérons mènent grasse vie en ces prés marécageux où l'herbe est épaisse, où les grenouilles abondent. Il n'y a pas deux cents ans qu'une agitation intense créait encore en ce petit port, aujourd'hui presque ensablé, toute une civilisation dont les vestiges disparaissent rapidement, ensevelis sous la végétation puissante, détruits par le sable, les tempêtes et l'indifférence des passifs occupants de ces rues, trop grandes pour eux.

La mer les entoure encore et ses horizons brillants continuent les lignes calmes des digues; mais en cet extraordinaire pays où les hommes luttèrent contre elle pour lui arracher les terres qu'elle envahissait, on dirait qu'elle se venge en leur abandonnant la place, les appauvrissant là, en se retirant d'eux, comme elle les appauvrit autre part en recouvrant le sol qui pouvait les nourrir. Du port d'autrefois, marché des échanges de plusieurs peuples, placé sur la route que suivaient les grands navires alourdis de marchandises, elle a fait, en le reléguant sur les bancs de sable, un village quasi monastique en sa vie douce, simple et régulière.

Vous est-il arrivé en regardant longtemps, au musée ancien, une série de portraits des siècles passés, de vous sentir en face d'êtres très différents de vous, et si étrangers qu'au bout de quelque temps le froid nous prenait; si vous avez essayé de vivre

leur vie en laquelle l'artiste, sans le savoir, peignit toute une époque, vous avez senti à la fois entre eux et vous une communauté et une barrière. Certaines choses très bonnes, et d'essence forte, vous rapprochaient; d'autres, inexplicables au premier moment, vous séparaient. Des siècles, de lourds siècles de sagesse humaine, de nouvelles beautés découvertes, d'enfantines illusions remplacées, sont entre vous. Et vous vous en allez avec la sensation vivante, impressionnante, d'avoir entendu retentir au fond de votre être, mieux qu'à l'aide d'aucun livre, la véritable voix de l'Histoire. Les yeux fraternels que vous venez de regarder en leur adorable profondeur ont pour vous des obscurités. Ces hommes sont comme des amis d'enfance qu'une longue vie très différente a séparés de vous. Et vous sentez que dans un sens ou dans l'autre l'humanité a changé, a bougé depuis qu'ils vécurent.

C'est une impression assez semblable que donnent les habitants de Veere. De toute la lutte économique, intellectuelle, morale, où nous nous mouvons, ils ne savent rien, non plus que des transitoires facéties qui nous ont arrêtés ou divertis en se faisant prendre pour des réalités. Tout le désir inassouvi, toute l'attente, tout l'espoir projeté si loin et si haut, agrandissant les yeux qui s'ouvrent autour de nous, ou qui, à demi fermés, un peu clignotants, interrogent anxieusement, passionnément l'avenir dans tout ce qu'ils regardent pour la première fois, tout cela ne se retrouve point sur leur visage. On dirait qu'il n'y a pas d'avenir pour eux, ou qu'ils ne regardent de ce côté que le dimanche, aux heures du prône. Pour le reste du temps leur vie et leurs émotions sont faites de choses simples. Un don de leur race ou de leur histoire, je ne sais lequel, en fait des êtres à la joie facile et très attachés aux choses premières de la vie. Manger, s'abriter, aimer leur semblent des choses très réelles et ils ne paraissent avoir envie de jouer ni avec le pain ni avec le sang, comme nous le faisons en laissant prendre à des choses secondaires une importance vitale qu'elles n'ont pas.

On est devant des âmes qui, sans appartenir au passé, sont parfaitement étrangères à notre temps et qu'une circonstance spéciale a façonnées. En cette petite ville, désertée par les entreprenants, les aventureux, les forts, sont restés les doux, les passifs, les contents de peu. Car ce n'est pas tout à fait la résignation que je lis dans ce regard tranquille, souriant, ce n'est pas l'allure humiliée et furtive des femmes de Bruges que je retrouve dans les gracieux mouvements, petitement affairés, de ces corps de femme-poupée-sonnette, au buste comprimé, aux hanches ballonnées comme les pelotes de nos grand'mères. C'est, sous ces coiffes aux tire-bouchons d'or, sous ces casquettes invraisemblables, la joie naturelle, menue, qu'auraient des princes revenus des grandeurs, s'abandonnant à un travail sans fièvre, dans une terre abondante, très éloignée des tentations et des intellectualités douteuses, et vivant, sans aucun souci, la vie la plus harmonieusement paisible qu'on puisse imaginer. Les primitifs se battaient pour la nourriture et pour les femmes. Les paysans s'attachent à la terre et ne pensent qu'à elle. Les habitants de Veere ne sont ni des primitifs ni des paysans. Une sorte de paresse active est en eux; et rien n'est émouvant comme cette âme de tout un village, maintenue en équilibre et oscillant imperceptiblement entre l'inertie et l'action, accordant une gravité exceptionnelle aux choses les plus simples de la vie, et ayant, semble-t-il, résolu le problème du bonheur, comme on le résout quand les plus grandes luttes de l'existence sont apaisées.

Dans chacun des pays de cette Europe si remuante encore, tant de villes portent déjà les stigmates des choses abandonnées, des centres d'activité délaissés par le courant qui, comme un gulf-stream, porte la fécondité où il veut, sans qu'on puisse l'arrêter. Mais les vieux Européens sacrifient héroïquement toutes les forces accumulées, les habitudes prises depuis des générations, comme en ces anciennes villes drapières — dont Veere fut un entrepôt — où des populations entières naissaient avec des virtuosités héréditaires pour manier la navette. Ils délaissent tous ces trésors de travail, d'application que le temps seul pouvait amasser, pour aller courageusement se remettre à l'œuvre là où la vie est plus intense, et patiemment, comme les fourmis rebâtissent la fourmilière détruite, ils édifient de nouvelles villes, de nouveaux ports, ils dressent à d'autres virtuosités de nouvelles générations.

Seuls les forts, qui se suffisent à eux-mêmes, ou ceux qui sont tristes et ne se sentent pas de force à réagir, se trouvent bien à Veere; toute la nature y a les lignes atténuées, horizontales et adoucies des choses qui dorment ou qui vont mourir, et les êtres qui y attendent la ruine définitive de leur ville ont la sérénité des belles vies finissantes.

Mais ceux qui vivent de toute leur âme la vie de notre temps, de notre temps de lutte, d'efforts désespérés, ceux qui aiment mieux dépenser leur énergie et braver les fatalités pour leur arracher, au moins, un secret, dussent-ils le payer de tout ce qu'ils sont, s'ils ne peuvent les vaincre, ceux-là se sentent dépaysés, perdus, étrangers à Veere. Les gens du pays ne sentent comme eux ni la faim, ni l'amour, ni l'attirance de l'avenir; ils sont comme les tourterelles dont parle saint Augustin; le miel de leur cage leur ôte l'envie d'en briser les barreaux; ils sont heureux, mais leurs ailes ne peuvent plus les porter.

POUR LES ARBRES

On vient de former à Paris une *Société des Amis des Arbres*. Elle se propose de fonder un « Arbor Day », à l'exemple d'une coutume des États-Unis d'Amérique : à un anniversaire annuel, tout être humain plante un arbre, ou, s'il est incapable, on le plante pour lui; ce fait fut signalé au Sénat belge dans la dernière session, lors de la campagne contre les destructeurs d'arbres qui foisonnent en Belgique et qui ont de féroces représentants dans les administrations, notamment les scélérats qui ont fait abattre la magnifique quadruple avenue qui ornait royalement le canal de Bruges à Damme. — A cette occasion signalons aux autorités à ce mandatées qu'il est inutile de planter des arbres sur les places publiques et le long des routes si on ne les protège pas durant leurs premières années. Les passants et les riverains les mutilent à plaisir. Place Sainte-Croix à Ixelles (et ailleurs) on a remplacé les arbres qui périssent ainsi, deux, trois, quatre fois et toujours c'est à recommencer : les gamins et les foires détruisent l'écorce et sans une écorce saine la pousse est impossible. Il faut voir en Allemagne, en Danemark, en Hollande, comme on défend les jeunes arbres par des grillages protecteurs ou des barrières solides; souvent on enveloppe entièrement le tronc d'un treillis en fil de fer. Les paysans le font bien chez nous dans leurs vergers contre les bestiaux; or, en cette matière, les hommes sont souvent pires que les bestiaux. J'ai vu, ces jours derniers, les plantations de jeunes cerisiers le long de la grand'route de Bruxelles à Charleroi, à la traversée du champ de Waterloo : on dirait qu'ils ont assisté à la bataille tant ils sont racornis, ébranchés,

misérables; des Anglais qui visitaient le site célèbre s'en moquaient à pleine gorge. Avis à M. De Bruyn qui semble avoir un peu trop de confiance dans la prétendue compétence et la prétendue attention des fonctionnaires de son département qui s'occupent de cela : c'est inimaginable ce qu'ils ont détruit en ces dernières années et le peu de venue de leurs essais de replantation. Des cerisiers ! En voilà dont l'avenir est assuré et qui feront belle figure pour l'ornementation ! — J'ai vu aussi les hêtres bordant à Boitsfort l'avenue du Comte qui mène à Groenendael : son entrée, à la chaussée de Vivier-d'Oie, sert de chantier de dépôt pour les graviers et les ciments destinés aux travaux du Bocq; des tombereaux passent et les moyeux raclent les troncs à vif; en voilà encore qui sont menacés de mort ou tout au moins de mutilations incurables ! Est-ce qu'il n'y a personne pour empêcher ce vandalisme stupide? Est-ce que jamais, dans les écoles, les instituteurs n'enseigneront aux enfants les beautés naturelles et le respect qu'on leur doit? Cela vaudrait un peu mieux que de leur enseigner la généalogie de Pepin le Bref et les mérites de Pepin de Herstal !

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le Voyage de Nansen au pôle Nord.

Dans quelle mesure le critique, l'historien ont-ils le droit de faire dans leurs articles ou dans leurs ouvrages des emprunts à l'auteur qu'ils analysent? Jusqu'où s'étend la citation licite? Quand commence la reproduction illégale? La question est subtile et a donné lieu à maintes décisions judiciaires. Dernièrement, l'éditeur Calmann-Lévy la soulevait à propos de certaines lettres de George Sand reproduites par M. Paul Mariéton dans *Une Histoire d'amour*. Plus récemment, c'est M. Marc, directeur de l'*Illustration*, qui la portait devant le Tribunal de la Seine.

Il avait, disait-il, acquis le droit exclusif de publier dans son journal le récit du voyage au pôle Nord du célèbre explorateur Nansen, et le *Correspondant* avait méconnu ce droit en publiant sur Nansen un article qui n'était que la contrefaçon de ceux qui avaient paru dans l'*Illustration*. Il réclamait, pour le préjudice qu'il prétendait avoir souffert, 5,000 francs de dommages-intérêts à M[me] Marie Dronsart, signataire de l'article, et à M. Lavedan, directeur du *Correspondant*.

Par un jugement en date du 22 juillet dernier, le tribunal repoussa la demande. Il n'y a, selon lui, aucune contrefaçon dans la publication visée. Chargée par son directeur de mettre les lecteurs de la revue au courant de l'événement scientifique dont s'occupait toute la Presse, M[me] Dronsart se procura deux ouvrages dont elle indiqua consciencieusement les titres au bas de la première page de son article : une biographie de Nansen par MM. C. Bragger et Nadbas Bolsen, traduit par W. Archer, et l'édition anglaise du récit de l'expédition au pôle. Elle les résuma, s'en assimila la substance et en tira une œuvre qui, par la variété et le nombre des aperçus originaux joints au récit des faits, lui est absolument personnelle. Elle a parfois emprunté aux livres dont elle s'est servie des citations textuelles mais n'a pas excédé le droit qui appartient à l'historien et au critique de donner à leur œuvre toute son autorité en rappelant les documents eux-mêmes sur lesquels ils fondent leur opinion. Les passages cités sont, au surplus, placés entre guillemets. Loin d'être assez étendus pour tenir lieu du récit de Nansen, ils ne peuvent que suggérer au lecteur le désir de lire l'original lui-même. L'étude de M[me] Dronsart constitue une œuvre de critique sérieuse, loyale et permise, et la demande de Marc doit, par suite, être repoussée.

PETITE CHRONIQUE

Sous le titre assez poncifo-doctrinaire *De la Santé morale dans les Lettres et les Arts de notre temps*, M. ADOLPHE PRINS qui, à son honneur, n'a jamais su sacrifier ses goûts esthétiques aux « hautes fonctions » qu'il occupe dans les institutions de Droit pénal, a fait un tiré-à-part d'un discours-conférence lu par lui le 12 mai 1897 en séance de la classe des Lettres de l'Académie de Belgique, ce corps bizarre dans lequel les véritables artistes de la plume ont jusqu'ici, à de très rares exceptions, dédaigné d'entrer et qui, en général, abrite les gloires de deuxième ordre, et des ordres suivants, de la Littérature belge. Ce discours est d'un style rapide, mouvementé, imagé, vivant. Mais il est quelque peu de vie bourgeoise et salonnière, malgré l'élan que son auteur, avec une bonne volonté constante, s'efforce de prendre vers les contrées intellectuelles plus indépendantes et plus originalement humaines. Beaucoup, nous ne dirons pas de concessions, mais d'involontaires restrictions sont faites pour ne pas trop ruer dans les rangs de la Conformité. Beaucoup de bonnes choses, ou plus exactement de bonnes phrases, sont dites d'autre part, telles qu'on sent un esprit qui, s'il était vraiment maître de soi-même, serait parmi les plus libres et les plus frondeurs. Quant à la thèse « La Santé morale », on la connaît et elle plaît à une bourgeoisie qui, pourtant, associe sa santé morale à un bien mauvais tempérament de migraines et de gastralgies sans compter les maladies aiguës. Il s'agit de recommander, en termes courtois, aux écrivains et à leurs lecteurs, de fuir non seulement l'Art « pornographique », mais encore, et surtout, « l'Art bizarre » : cela s'entend des écrivains dits « décadents, déliquescents, putrescents, » etc., auteurs d'essais et de tâtonnements qui font horreur au bourgeois parce qu'il ne les comprend pas. M. Prins considère ces efforts comme des nécessités, ou plutôt des utilités passagères, indispensables aux grandes éclosions artistiques. C'est déjà très hardi pour un académicien !

La première séance de musique de chambre qui aura lieu au Conservatoire aujourd'hui, à 2 heures, comptera parmi les concerts les plus intéressants de la saison.

Elle sera consacrée aux œuvres de Camille Saint-Saëns, qui prendra part lui-même à l'exécution. Au programme : un Caprice sur des airs russes pour instruments à vent et piano, des pièces d'orgue, une romance pour cor, des compositions pour deux pianos et le célèbre « Septuor de la Trompette ».

Ainsi que nous l'avons annoncé, le premier concert de la Société symphonique des concerts Ysaye aura lieu dimanche prochain, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, sous la direction de M. Léon Jehin et avec le concours de M. Eugène Ysaye, qui va, on le sait, nous quitter cet hiver pour une longue tournée aux États-Unis. Ce premier de sept concerts internationaux organisés par l'active société sera consacré à la virtuosité belge sous ses deux aspects : instrumentale et directoriale, et à la musique belge. En dehors des deux concertos de Bach (*mi* majeur n° 2) et de Mozart (*mi* bémol n° 6) qu'exécutera M. Ysaye, le programme ne comprend que des œuvres de maîtres belges : l'ouverture du *Roi des Aulnes* de Benoit, une œuvre de la jeunesse du maître anversois qu'on entend trop rarement; la belle Symphonie en *ré* de César Franck; la *Ballade* pour quatuor d'orchestre d'Arthur de Greef; la *Fantaisie sur deux airs populaires angevins* de Guillaume Lekeu; un *Nocturne et Humoresque* de G. Frémolle instrumentés par P. Gilson, et la *Marche jubilaire* de Léon Jehin, qui clôturera le concert.

La répétition générale aura lieu samedi, à 2 h. 1/2.

Le Quatuor Zimmer, Jamar, Lejeune, Brahy donnera cet hiver quatre séances de musique de chambre à la salle Ravenstein.

L'art décoratif prend une telle importance que chaque pays aura bientôt sa revue exclusivement consacrée à cette branche.

L'éditeur Bruckmann, de Munich, qui publie depuis douze ans la célèbre revue bi-mensuelle *Kunst für Alle*, vient de faire paraître une luxueuse publication nouvelle, *Decorative Kunst*,

dont s'occupe, concurremment avec lui, M. J. Meier-Graefe, le fondateur de la revue *Pan*, qui habite Paris et est très documenté sur le mouvement contemporain des industries artistiques.

La première livraison, datée du mois d'octobre, contient d'intéressants articles (en langue allemande) de S. Bing, H. Muthesius, O.-J. Bierbaum, H. Van de Velde, etc., avec un grand nombre d'illustrations. Le prix d'abonnement annuel est de 15 marks. Bureaux : M. F. Bruckmann, Kaulbach Strasse, 22, (à Bruxelles, MM. Dietrich et Cie, Montagne de la Cour, 52).

Signalons aussi la publication *Der Moderne Stil*, recueil de reproductions diverses (céramique, papiers peints, étains, orfèvrerie, tissus, meubles, tapisseries, ferronnerie, etc.), empruntés aux revues modernes d'art décoratif et composé par M. J. Hoffmann, à Stuttgart. L'ouvrage comprendra quinze livraisons à 1 mark.

Le *Studio* d'octobre est consacré, en grande partie, au peintre Brangwijn, un artiste anglais que la Belgique serait en droit de revendiquer puisqu'il est né à Bruges. Il contient en outre une étude sur la *Guild of handicraft* fondée à Londres par M. Ashbée et dont la *Libre Esthétique* a fait connaître les produits; un article de M. Frampton sur la sculpture en bois, etc.

Art et Décoration, le *Studio* français, nous apporte, dans sa dernière livraison, un article de M. Thiébault-Sisson sur le biscuit de Sèvres, des notes d'Émile Molinier sur l'étain, une étude de MM. Octave Maus et G. Soulier sur deux artistes belges, P. Hankar et Ad. Crespin, etc. Par l'intérêt du texte, le choix des gravures et l'élégance typographique, *Art et Décoration* se classe au premier rang des revues similaires.

Le numéro du mois d'octobre de l'HUMANITÉ NOUVELLE contient le sommaire suivant : *La Politique coloniale de l'Espagne*, par Ramon Sempau; *Le Socialisme en Espagne*, par R. Mella; *Soir social* (vers), de Y. Rambosson; *La Littérature russe, expression de la vie russe*; *L'Institut des Hautes-Études de l'Université Nouvelle de Bruxelles*, par Edmond Picard; *José Rizal*, par S. Mario; *Ma Dernière Pensée* (vers), de José Rizal; *Ballades françaises*, par Paul Fort; *Les Déclassés* (suite), par Sibériak; *Le Congrès de l'Institut international de sociologie*; Chronique littéraire, Vie sociale et politique, Revue des revues et des livres.

L'*Humanité nouvelle* est en vente chez tous les libraires, à fr. 1-25 le numéro; abonnement : 12 francs par an.

M. Joseph Fischer, maître de chapelle à Sainte-Gudule, vient de mourir après avoir exercé ses fonctions à notre cathédrale pendant près de cinquante années. Il avait débuté comme violoncelliste et la basse resta toujours son instrument favori. Il dirigea mainte œuvre intéressante. Signalons notamment la *Messe de Sainte-Cécile* de Gounod, le *Requiem* de Soubre, le *Te Deum* de Benoit, etc. M. Fischer était âgé de soixante-huit ans.

Un cercle artistique nouveau, le *Kunstverbond der Vlaanderen*, vient d'ouvrir à Gand, dans la grande salle du *Skating-Ring*, sa première exposition.

M. Louis Titz a inauguré à l'École professionnelle d'art appliqué à la bijouterie et à la ciselure (Palais du Midi), une série de conférences sur l'Histoire des Styles et des Bijoux. Les leçons ont lieu le vendredi, de quinze en quinze jours.

A l'occasion de l'inauguration du Kaiser Wilhelm-Museum de Crefeld, une exposition de peinture, de sculpture et de céramique sera ouverte en cette ville des premiers jours de novembre au commencement de janvier. Les envois doivent être expédiés avant le 25 octobre à M. le Dr Deneken, directeur du Musée. Les frais d'envoi sont à la charge de la Commission, qui percevra une commission de 10 % sur les ventes. Les artistes belges invités à y prendre part sont les statuaires C. Meunier, Ch. Van der Stappen, P. Du Bois, J. Lambeaux, G. Minne, V. Rousseau, et les céramistes A.-W. Finch, O. Coppens et Diffloth.

BRUXELLES VILLE RONDE. — L'idée qu'il faut que Bruxelles continue à s'embellir gagne tous les esprits. Quelle transformation depuis les jours lamentables où tout bon bourgeois propriétaire d'une maison à pignon flamand n'avait d'autre ambition que de le remplacer par une gouttière horizontale, substituant l'affreuse ligne droite, chère aux géomètres, à la pittoresque dentelure des redans ou des volutes; où tout bon commissaire-voyer appliquait aux rues serpentantes, charmantes en leurs contournements, son équerre idiote et ses manies d'alignements dévastateurs. Aujourd'hui chacun s'efforce à la conservation des vieilles choses, à la création de pittoresque nouveau. Où est-il le notaire légendaire, propriétaire d'une des six maisons dont l'ensemble forme le palais des Ducs de Brabant, Grand'Place, qui refusait obstinément de la laisser réparer afin, disait-il, « de montrer que je suis maître chez moi! » Où sont les imbéciles qui avaient détruit la maison de l'Etoile « afin de faciliter la circulation » et qui avaient transformé en horribles fers à gaufres les jolies façades maintenant rétablies? Morts, sans doute, et c'est heureux pour ces masuirs ignominieux, car ils n'oseraient plus se montrer. Partout surgissent des plans, des projets. Voici que M. H. LUPPENS, père, dans une brochure-album de fort bon aspect, propose un boulevard circulaire de 23 kilomètres, enserrant Bruxelles de sa voie de 60 mètres de large. Très curieux à voir sur le plan cette immense bague qui passe, aux points cardinaux, derrière le Parc de Koekelberg, au delà du Parc de Saint-Gilles, à l'entrée du Bois de la Cambre, devant les nouvelles casernes, derrière l'Exposition, devant le Tir national, devant l'église de Laeken. C'est à étudier et à méditer. Aucune pente, assure l'auteur, supérieure à quatre pour cent. Sur cette voie grandiose s'amorcent aisément tous les débouchés vers les environs champêtres, ravissants, et encore si peu connus, car, certes, en plus d'un point, difficilement abordables.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 43. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 24 OCTOBRE 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

La Prédominance de l'Intellectualité

COMME FORCE DANS LA VIE MODERNE

L'action, la Vie, l'activité humaines deviennent de plus en plus INTELLECTUELLES. Elles se retirent insensiblement des matérialités, sans toutefois, en l'état actuel de ce saisissant phénomène, les délaisser complètement. Il y a là une curieuse endosmose, un transvasement sourd, lent, sûr, une attraction par capillarité, qui modifie l'allure, et, on pourrait le dire, la teinte et la sonorité des âmes, leur manière d'être et de faire, les procédés généraux de la pensée et surtout DE L'ACTE.

Un exemple, vulgaire si l'on veut, mais très topique, ajoutera à notre affirmation la clarté qui, à première audition, pourrait paraître insuffisante. Enrico Ferri, le vivant et remuant anthropologiste criminaliste italien, que nous entendons actuellement à Bruxelles dans ses belles et amples leçons données comme professeur de l'Université nouvelle à l'Institut des Hautes Études, parlant, en haut généralisateur, des conditions constitutives du Crime aux diverses époques de l'évolution des civilisations, a fait remarquer avec ingéniosité que la violence, règle dominante autrefois de la Criminalité, recule, rentre peu à peu dans les ténèbres, pour faire place à l'habileté, aux combinaisons adroites, à une sorte de tactique délictuelle; que la catégorie des infractions brutales, *musculaires*, trouve moins d'application désormais que la catégorie des infractions *cérébrales*, sournoises et frauduleuses; qu'on s'attaque, moins que jadis, directement aux personnes et aux biens; que ces moyens grossiers et rustiques sont laissés aux plus abrutis des délinquants; mais que, par contre, les manœuvres doleuses, les attaques indirectes et par circuits, l'organisme des détours savants, ont acquis une extension merveilleuse, prenant vraiment les lois actuelles au dépourvu de même que la police judiciaire dont elles dérangent toutes les habitudes. C'est notamment le cas pour les vastes escroqueries financières et « les coups » de bourse, où une race étrangère à la nôtre, au cours de ce siècle de la spéculation stérile, simple agent d'un déplacement d'argent sans effet utile, a, avec une puissance et une généralité égales à celle de la vapeur, donné une démonstration écrasante de l'abus que font inévitablement des gens à psychologie racique

spéciale quand ils manient et emploient une législation faite pour des âmes qui ne correspondent point à la leur.

Mais cet éclaircissement obtenu, laissons la Criminologie pour nous en tenir à l'Art, objet unique de ce journal, et recherchons l'influence que, sur l'Art, exerce ce phénomène singulier de transformation dans la lutte. Car tout cela est surtout question de lutte, l'activité humaine, dès les origines, ayant revêtu, malgré de foncières et enchanteresses inclinations vers la fraternité et l'Harmonie, un caractère, étrange et contradictoire, de combativité ardente et souvent féroce. Il n'est guère de déplacement du décor de la Vie qui n'ait provoqué des mêlées! En est-il beaucoup qui apparaissent autrement qu'en militantes conquêtes?

Dans l'Art, certes, moins qu'ailleurs, la force brutale a réglé l'évolution. Il fut, à cet égard, une contrée privilégiée, du moins en ce qui concerne la création des œuvres, car il en fut autrement pour leur conservation : ici la force brutale, s'exerçant atrocement sur les vestiges du passé, a opéré des destructions abominables presque chaque fois qu'une conception nouvelle du Beau a surgi avec son exclusivisme, sa haine ou son mépris pour ce qui l'avait précédé. Il y a eu là des ravages équivalents aux plus terribles dévastations des batailles et un mot, « Vandalisme », est resté pour exprimer ces massacres des entités esthétiques, renvoyant au néant, soit par la fureur guerrière, soit par la fureur plus persistante et plus meurtrière de l'imbécillité, ce que la divine énergie des artistes était parvenue à soustraire à l'inconnu, à l'invisible, en le corporifiant.

Mais ce qui importe à quiconque se meut, tel qu'un combattant, dans la seule région de l'Intellectualité ; ce qui importe comme vue encourageante et invigorante, c'est d'attirer l'attention sur l'agrandissement constant et prodigieux que l'époque moderne révèle dans cette influence des guerres intellectuelles, menées par la seule action de la Pensée dépouillée de tout adjuvant, de tout auxiliaire profane, de tout aide du « bras séculier », agissant libre dans une nudité absolue. Cela importe, parce qu'un si lointain atavisme de violence triomphante nous grève du préjugé que la force, l'autorité, le pouvoir, l'autocratisme sous ses formes multiples et odieuses, sont seules vraiment efficaces, qu'en nos cervelles hantées par ces millénaires traditions surgit vite le découragement lorsque le Destin nous a postés en condition telle que vraiment nous n'avons à notre disposition qu'un seul instrument de lutte : la Cérébralité! sort infligé à l'immense majorité des artistes. Et que la puissance matérielle, l'argent, les relations, les fonctions manquant, notre fragilité incline à croire que vraiment nous stagnons, déplorables, dans l'impuissance. Quel réconfort, quelle dignité retrouvée, quelle confiance, quel élan renaissant, s'il est exact que désormais la Pensée prend le rang suprême et dominateur parmi les forces sociales agissantes, et que tel penseur, tel artiste, telle « individualité sans mandat », extériorisant le profond de lui-même, les poussées secrètes par lesquelles il communique avec le Sublime des choses dont le hasard du fonctionnement universel l'a fait interprète, agit plus énergiquement sur l'évolution et la direction des sociétés que les despotes maîtres de leurs armées, que les financiers maîtres de leurs milliards!

Or, en vérité, il en devient ainsi! Artistes, ouvriers de la Pensée, princes de ses mystérieux trésors, évocateurs de ses magies, modeleurs de ses divinations, metteurs en scènes de ses grandioses prestiges, soldats armurés de ses ingéniosités inépuisables, à chaque heure, de notre temps, augmente l'empire de cette impératrice invisible, qui vous a doués et qui vous protège, qui marche incessamment avec vous comme la Minerve antique planant au-dessus des bataillons d'Athènes. Il n'est pas, dit-on, de jour où la grande Russie n'ajoute quelques lieues carrées à ses immenses territoires ; de même il n'est pas de jour où l'influence des œuvres de l'Esprit sur la mouvante turbulence humaine ne s'intensifie. L'Humanité se dégage des boues de la matérialité ; elle en est déjà sortie à mi-corps, elle qui si longtemps y demeura plongée jusqu'aux narines. En vain la brutalité organise et remanie ses arsenaux, ses engins destructeurs et ses renforts : ils ne peuvent plus servir, comme jadis, à détruire les jaillissements psychiques ; à peine suffisent-ils à les retarder ; déjà l'équilibre des résistances s'impose, en attendant l'aube, prochaine sans doute, où il sera rompu contre la Force, au profit de l'Ame.

En quoi, dès lors, l'Artiste, spécialement l'écrivain (et j'entends moins par ces titres les virtuoses du style, les jongleurs de la forme, l'amuseur, le musicien verbal, que quiconque, dans toutes les satrapies de la pensée, émet une vérité puissante en un moule harmonieux, l'historien comme le versificateur, le juriste comme le romancier, l'orateur comme le dramaturge), en quoi l'Artiste qui n'est rien qu'artiste, qui n'occupe aucun mandat public, qui ne jouit d'aucune autorité politique, qui ne peut brandir le rameau d'or du financier, qui ne peut faire marcher au commandement ni infanterie, ni cavalerie, ni artillerie, qui n'a pas de flottes à faire appareiller, se considérerait-il comme une non-valeur, s'humilierait-il dans ce sentiment qu'il est une quantité négligeable, agissant, sans influence sur son temps, dans les marges de l'Histoire? Il devient, au contraire, la plus efficace des machines de guerre, d'une portée et d'un calibre autrement formidable que ceux des canons les plus monstrueux. Son Idée tonne avec une plus vibrante clameur, part dans tous les sens, merveilleux boulet multiple, et ne s'arrête nulle part, ne s'arrête

jamais! Elle fera taire tôt ou tard ces batteries d'acier orgueilleuses et dérisoires, elle mettra en déroute ces armées aux proportions asiatiques, elle abattra les Xerxès et les Tamerlan modernes qui entassent les régiments comme autrefois les Titans, à l'escalade des cieux, entassaient les montagnes et tombèrent foudroyés.

C'est que la Vérité découverte est invincible, et que nul plus que l'artiste n'est un découvreur des vérités culminantes qui sont les forces directrices des sociétés. La destinée de l'Homme, fouillée au-dessous de ses superficiels désirs, semble être de découvrir sans relâche plus exactement et plus complètement les secrets du Monde. Tout lasse excepté comprendre! Sans interruption l'Homme essaie d'amoindrir le domaine de l'Inconnu. Il y bande tous ses efforts non pas seulement pour augmenter puérilement le bien-être de son existence tourmentée, mais surtout, au-dessus de toute autre préoccupation, par un irrésistible besoin de savoir plus et mieux. Ceux qui arrêtent ses espérances et ses besoins au banal confort de la Vie et pensent que là est le Bonheur, manquent de pénétration et demeurent à la surface de l'universel machinisme. Nansen et sa mythologique expédition au Pôle nord, sans avantage matériel perceptible, au milieu de souffrances et de dangers aussi inaccessibles jusque-là que la latitude où miraculeusement il se haussa, ne symbolisent-ils pas cette manie héroïque qui est l'honneur de l'Humanité? Or, c'est la Pensée qui découvre, c'est elle qui suscite, organise et guide les musculaires efforts. C'est elle donc qui est en la plus exacte équation avec la Destinée humaine. Qu'on ne s'étonne donc pas de la voir s'emparer peu à peu, à l'encontre des vieilles dominations, de la régie des vitalités dans le monde et que ceux qui la manient prennent conscience de leur Royauté!

De la Recherche du Jugement dans la Peinture.

Aux amateurs d'Art (1).

Le deuxième élément constitutif d'un tableau est la Composition (nous nous occuperons d'abord de celle du dessin) ou agencement par l'artiste des diverses réalités choisies et nécessaires au sujet. Cet agencement doit aboutir à des lignes expressives et harmonieuses dans chaque fragment de l'œuvre comme dans son ensemble, d'autant plus que le spectateur instinctivement relie par des traits idéaux les motifs éparpillés sur la toile; le résultat harmonique ou inharmonique de cette opération a même une importance majeure pour l'attrait général du tableau. La ligne peut non seulement être cherchée en surface, mais aussi en profondeur, en raccourci, et c'est là surtout pourquoi la perspective, qui permet à ses lignes une variété égale à celle des lignes parcourant la superficie, est capitale.

(1) Suite. — Voir nos numéros des 10 et 17 octobre derniers.

La composition comporte deux caractères spéciaux : le premier, appelé « réduction », est la copie de ce qui dans la nature offre uniquement des satisfactions dites visuelles; le second, intitulé « sentimentalité », est la reproduction des phénomènes naturels provoquant l'éveil de nos sentiments. Cette classification divise toute expression d'art.

L'artiste divulguera sa personnalité en cette deuxième phase comme dans le sujet, et puisque, comme celui-ci, la ligne est susceptible de soulever l'ensemble des émois, il se reconnaîtra par les mêmes symptômes : le désir de donner une jouissance superficielle des yeux, de créer un trouble profond, mais indéterminé; d'atteindre un but utilitaire, qui jadis, ainsi qu'il a été dit, n'était que glorificateur de sentiments, surtout religieux, alors qu'à notre époque on le conçoit plus vaste. Ce but ici sera forcément atteint abstraitement, l'anecdote étant impossible.

Il est également quelques signes moins notoires, tels que la variété, la richesse, caractéristiques de chaque artiste et d'observation aisée, mais trop longs à énumérer en cette étude, dont l'intention initiale est d'attirer l'attention sur les points obscurs de l'Art qui pourront ensuite être détaillés sans peine.

En composition « linéaire » et suivant l'ordre établi précédemment, Rubens, Léonard de Vinci, Boticelli représentent les réalisateurs approximatifs de ces trois tendances. Approximatifs, parce qu'il est à remarquer que malgré la faculté d'infuser la généralité des vibrations artistiques par la composition, celles qui s'y prêtent le mieux, surtout si l'on exclut de cette branche, ainsi que nous le ferons, l'expression de physionomie, sont les satisfactions dites superficielles ou des yeux, et que les anciens ne s'occupèrent habituellement que d'elles. Leur instinct ne semble pas, à part certaines exceptions parmi les peintres primitifs notamment, leur avoir déféré l'idée d'en produire d'autres par la composition.

Le troisième élément contribuant à la formation d'un tableau est le Coloris : les plans, l'harmonisation, la répartition des tons sur une toile. La conformation de la rétine de l'artiste aura ici une influence dominante; on reconnaîtra une personnalité non seulement dans les combinaisons de nuances affectionnées et qui auront sans cesse des liens analogiques, mais également dans l'intensité de la couleur. De plus, le peintre dévoilera son intellectualité au moyen des trois caractéristiques citées à l'occasion de la composition linéaire, c'est-à-dire par son désir de refléter la « séduction », l'« émotion indéterminée » ou l'« émoi utilitaire », car le coloris, comme la ligne, devient parfois sentimental et les altérations psychologiques provoquées par ces deux facteurs ont une origine semblable.

Si des choses nous donnent la sensation appelée laideur, c'est qu'elles possèdent des propriétés qui peuvent ou pouvaient (ces instincts se formèrent primitivement surtout) nous faire souffrir physiquement, et craindre par conséquent; la répulsion est donc une appréhension que l'instinct force à ressentir actuellement sans motif. La beauté s'est formée de façon analogue, mais par des causes contraires. On constate, en effet, que la Laideur réclame, pour ne prendre que ses traits fondamentaux, de la raideur, de la lourdeur, et la Séduction, l'opposé. La Grandeur, qui est pourtant aussi une éventualité de souffrance, ne choque souvent point, parce qu'elle peut être mélangée d'éléments constituant la Séduction; comme elle est relative et susceptible d'avoir des proportions similaires à celles des choses charmeuses, son influence fut nulle dans l'élaboration des sensations dont il s'agit. Les colorations agréables sortent de sources identiques : si les tons lumineux,

clairs, purs, pour citer en passant un exemple, plaisent, c'est qu'ils ont un aspect d'ensoleillement; aspect accompagné dans la nature de bien-être, de chaleur, de réconfort; jadis, plus que maintenant encore, ces impressions s'instituaient précieuses. Quant aux lignes et aux tons exprimant la tristesse, la joie, etc., ils sont, les premières, la reproduction des attitudes, des physionomies décelant chez les hommes leurs émotions; les seconds, la reproduction des couleurs compagnes de ces émotions ou vues habituellement lorsque les émois d'autrui nous affectaient.

Ces règles renferment des exceptions, des contradictions dues aux combinaisons de leurs effets chez un même être, déterminant des résultantes variées et causes de la diversité relative des goûts : ainsi, le feu est à la fois beau parce qu'il rappelle la gloire estivale et tragique, et parce qu'il évoque des dangers, des souffrances.

Bien entendu cet aperçu, ces exemples n'ont d'autre prétention que de diriger sur eux l'attention. Ces questions, intéressantes puisqu'elles expliquent le beau et le laid dont la naissance spontanée et sans motif reste inaccessible pour notre cérébralité, doivent faire l'objet d'une étude spéciale qui s'écarterait trop du présent sujet.

Le quatrième élément contribuant à la création d'une œuvre picturale est la Lumière et sa répartition; d'importance énorme et capables d'inspirer à la fois la « séduction » et les émotions sentimentales; l'artiste extériorisera donc sa personnalité dans cette phase comme dans la première.

La répartition de la lumière et des ombres permet également les oppositions, si heureuses en art : chaque peintre s'en servira, ainsi que de plusieurs autres moyens appartenant à la clarté et à son antithèse, de façon spéciale. Jordaens la chercha « séductrice », Rembrandt y trouva l'« émotion indéterminée », tandis que Salvator Rosa, Claude Lorrain, Delacroix, etc., lui firent révéler des sentiments précis. La lumière (dans cette acception est comprise sa négation ou obscurité) n'appelle d'ailleurs qu'une partie, dominante, il est vrai, de nos troubles moraux : la peur, la joie, la souffrance, la douceur, par exemple; vis-à-vis de certains autres elle restera vague, sans signification.

L'atmosphère dans une toile, ou imitation de l'enveloppement des choses par la lumière, qui se voit dans la réalité, de notre temps joue un rôle accentué en peinture, mais se rattache plutôt au paragraphe concernant le coloris.

Il est inutile de répéter encore que dans chacun de ces facteurs dont l'artiste dispose, celui-ci dénoncera ses particularités.

Nous arrivons maintenant à l'expression de Physionomie, séparée en deux catégories : la beauté (et la laideur) des traits; la psychologie décrite par ces traits. Afin de reconnaitre un peintre en cette cinquième phase, on observera d'abord s'il sacrifia à l'une ou l'autre de ces divisions, ou à aucune d'elles; ensuite on examinera, comme pour le sujet et la composition, s'il énonça les sentiments en leur donnant un sens diffus ou bien précis et aussi quels furent ceux qu'il affectionna. De plus, les sentiments se manifestant de différentes manières, celles que sa nature lui aura indiquées de préférence seront, avec d'autres symptômes, autant de signes distinctifs de sa personnalité.

R. P.

(A suivre.)

SNOB!

J'ai entendu cette semaine, au théâtre du Parc, *Snob!* comédie en quatre actes de Gustave Guiches, pièce à vingt-six personnages! plus Monsieur Villé, affublé de ces qualifications mystérieuses « le chanteur mondain des Concerts classiques de Paris »! plus « les décors du théâtre de la Renaissance de Paris »! Monsieur Villé a chanté-déclamé-soupiré-trémolé quatre sentimentalo-romancinettes, d'un parfait idiotisme (sauf une polissonnerie rustique du temps passé, amusante), au troisième acte, en un intermède faisant concurrence à la fameuse leçon de chant du *Barbier de Séville*, où Rosine, jeune Espagnole du XVIIIe siècle, roucoule des airs composés au XIXe. C'était exquisement grotesque et figurait dans la comédie de M. Guiches comme des hannetons dans une salade aux truffes. J'ai aussi entendu et vu Madame Louise Suger, que la *Réforme*, en ces articles ahurissants où elle ne s'interrompt pas d'être follement exaltée, représentait comme une divinité unissant la grâce des nymphes à l'intelligence des plus diplomées lycéennes : c'est une très convenable jeune première, naturelle de jeu, formant avec son partenaire, M. A. Bras, familier aux Bruxellois, le couple Jacques Dangy qui évolue au milieu des vingt-quatre snobs qui lui font cortège, double snob lui-même, au surplus, ramé (comme deux boulets) par le mariage. Ces vingt-quatre figurants (quinze hommes, neuf femmes) ne réalisent que très approximativement, en tant qu'acteurs et qu'actrices, le monde élégant et « distingué » (académique, aristocratique, artistique, politique, scientifique) que l'auteur a souhaité faire mouvoir; d'ordinaire les snobs sont moins vulgaires que ça, en leurs allures, manières et costumages, tout ridiculo-snobiquement qu'ils se gèrent.

Un public, assez touffu quoique ce ne fût pas la première, assistait sans enthousiasme aux péripéties de cette œuvre déhanchée et épidermique. Même « les décors de la Renaissance », même Monsieur Villé, « chanteur mondain des Concerts classiques », n'ont point dégelé son calme glaciaire. Vraiment on lit trop la narration du voyage de Fridjof Nansen au pôle Nord!

Il paraît qu'à Paris, par contre, la pièce en question a eu un succès considérable. Son auteur est décoré et balance la renommée dramatique de M. Jules Lemaître, vous savez, celui qui fit *Révoltée*. M. Guiches passe pour avoir dit carrément leur fait à ces pauvres snobs, dont le seul tort est d'avouer leur propre insignifiance et leur personnelle impuissance, en imitant ingénument ce qu'ils croient être « le Bien, le Beau, le Vrai » dans le monde aquarien où ils végètent, innocents poissons. Ils se trompent, j'en conviens, et comiquement, j'en conviens encore. Mais on se sent, après les premières fureurs, devenir compatissant pour ces infirmes qui, incapables de marcher sur leurs flageollantes guibolles, prennent résolûment les béquilles de la mode et n'ont d'autre ambition que de béquiller « à tour de bras », comme disait ce monsieur qui trouvait que l'excellent bourgogne qu'il buvait « ne tombait pas dans l'oreille d'un sourd ».

Ils sont vraiment très peu égratignés et avariés dans cette soi-disant comédie, les Snobs! Les pantins mis en scène pour les ratisser ne leur ressemblent que de loin. La caricature est des plus sommaires, et vieille, vieille, oh! combien vieille! Je croyais d'abord que l'œuvre datait du temps de la *Vie de Bohème*. Pas du tout, elle ne remonte pas à plus d'un semestre. Je la croyais bonne aussi, ayant vu qu'elle était publiée dans la *Revue blanche* qui assurément est une des revues les plus intéressantes, les plus

allantes, les plus originales, les plus savoureuses qui soient. Ah! ben oui! c'est un fatras de niaiseries, voisinant avec le vaudeville et la farce. Pas même l'habituel truffage ou lardage des mots d'esprit par lesquels les cuisiniers littéraires parisiens relèvent habituellement la fadeur de leurs gigots. Le moins mauvais (je l'entendais déjà vers 1860) est de dire : C'est drôle que dès que les hommes de guerre deviennent maréchaux on les appelle capitaines!

Jacques Dangy et sa femme sont de parfaits et niais volatiles; des fantoches réussis, mais, là, bien réussis! Ils équivalent la Vie et le Bonheur à ces choses capitales : Académie, Décoration, Éloges dans les gazettes, Relations avec des ducs, achat d'un Château, Réception chez les ministres. Après ça, il n'y a rien! Sans ça, c'est le malheur et le désespoir! Plus la peur de vivre! Chaque fois que la petite femme (notez que l'auteur les représente comme formant un couple d'élite au milieu de la tourbe snobistique qui les enlise) apprend que son mari gagne de l'argent, monte en grade, embellit ses relations, gonfle son patrimoine, attrape une croix, elle lui saute au cou et sent s'exalter son sublime amour! Elle est d'un cœur si noble, de sentiments si élevés, cette jeune dinde, que lorsque son contubernal lui refuse un séjour à Meudon (le bout du monde!), pour fuir « le tourbillon » dans lequel M. Villé dégorge ses chants mondains et classiques, elle rêve de vengeance atroce et sent qu'elle n'aura plus la force de résister à la maturité séductionnante du duc de Malmont qui lui a proposé un tour, ou plutôt une culbute, dans sa garçonnière. Et le mari lui-même est d'une intellectualité si héroïque, que lorsqu'il croit qu'elle a vraiment pris un amant (il y a, paraît-il, toujours, suivant la formule parisienne, dans la vie d'une femme mariée un moment où il faut qu'elle prenne un amant, on l'affirme dans la pièce : l'inévitable adultère, quoi!) il lui reproche, en termes aussi sanglants que littéraires, de nuire à son avenir, de le ridiculiser dans le monde, de troubler ses succès! bref, comme on le voit, une âme généreuse étrangère à l'égoïsme, à l'intérêt et aux humaines faiblesses. C'est, aussi, un monsieur qui ne peut se consoler d'avoir été pamphlétisé par un scribe dans un roman, et considère un tel événement comme un désastre empoisonnant l'existence! Ah! mon Dieu! Ah! mon Dieu! Un acte entier, le quatrième, est destiné à placer le discours, le beau discours amer et digne, par lequel il flagelle le pauvre hère de plume dont, pour ce fait, il a à se plaindre et à qui a poussé l'idée saugrenue de venir le relancer, pour obtenir sa voix à l'Académie, dans le domaine plantureux et éminemment snobique où il s'est retiré..... pour fuir le snobisme!

Tel le morceau littéraire qui a réjoui le grrrrand public parisien! Il y allait comme le bétail à l'abreuvoir. Quant aux œuvres qui essaient de sortir ces malheureux des marécages psychiques où ils pataugent, quant aux pièces des Becque ou des de Curel, nada, nada, rien, rien, au diable! On leur fait des nasardes!

Francisque Sarcey va, partout, disant que *Snob!* est un chef-d'œuvre.

LE MONUMENT STAS

Le rectangulaire jardin des Académies nous est une silencieuse promenade que chaque fin d'été glorifie plus bellement peut-être que le Parc, son voisin.

Sur la terrasse, l'image pâle et grave de M. Quetelet assiste à des couchers de soleil somptueux et délicats : nuages ardents et souples, paraphes énormes de nuées de roses, ciel immense et la poussière d'or qui monte de la ville.

De l'autre côté du Palais, trois sombres statues de bronze font des gestes autour d'un bassin d'eau lisse. Les ténèbres y plongent. Un discobole s'apprête, depuis combien d'années? à lancer son disque sur la pelouse unie. Un arbre monumental comme un dôme s'arrondit près d'un chemin. Un autre, les branches pendantes et lasses, semble abriter un vol de paons énormes dont les queues rousses traîneraient sur l'herbe. L'automne dresse en tous les coins sa merveilleuse apothéose, tandis que des fleurs toutes vives, toutes fraîches, toutes crues de jeunesse tardive se massent, violentes encore, dans ce languide et vespéral décor fané.

Notre surprise fut grande d'y rencontrer, ces derniers soirs, un pauvre petit monument, nouvellement érigé en l'honneur d'un savant digne. On l'avait mis à l'écart près d'un massif, espérant peut-être que les branches le couvriraient d'ombre et de ténèbres. Cet espoir a été déçu, car on aperçoit aisément le buste de l'homme illustre, posé sur une plinthe, comme un oiseau sur un perchoir, et entouré de petits génies attentifs, dirait-on, à lui soupeser sa nourriture de graines et de feuilles. Ils la disposent, à droite et à gauche, en des baquets et des récipients. Le socle ressemble à un devant de cheminée. Des trompes d'éléphant l'ornementent. On y distingue, en outre, deux plantes de tabac. Lourde, vulgaire, triviale, grotesque apparaît l'œuvre. La conception en est d'une médiocrité coriace. On nous assure que la presse quotidienne, qui assistait à l'inauguration de cette ineptie, a loué le sculpteur et célébré son nom. C'est à se demander jusqu'à quel point de veulerie il faudra pousser l'art en notre pays pour amener une indignation et une révolte chez les dispensateurs journaliers des blâmes et des éloges. Bruxelles est une des villes du monde que ses statues enlaidissent le plus. Il n'y a que telles cités allemandes, britanniques ou bataves qui peuvent, sur ce point, entrer en lutte avec elle. Le *monument Anspach* aggrave cette situation honteuse. Le *monument Rogier* la consolide et la définit. Vraiment, c'est à craindre de voir les grands hommes se lever de parmi nous. Vivants, on les ignore, on les dédaigne. Morts, on les caricaturise. On leur prépare un carnaval en bronze ou en marbre, que l'on estampille et que l'on protège avec les sceaux et les armes de l'État ou de la ville, pour qu'après chaque mardi-gras, le mercredi des cendres, on ne conduise point, comme des masques retardataires, toute cette gloire falote à l'Amigo.

LE PAYSAGE URBAIN

Les Pignons latéraux des maisons.

Dans une intéressante lettre reproduite par l'*Art moderne* du 15 août dernier, M. Buls, toujours attentif aux question d'art, signalait aux architectes la convenance qu'il y a à traiter les façades-arrière des maisons avec moins de négligence et de vulgarité qu'on ne le fait d'ordinaire, spécialement lorsque, par la disposition des édifices, ces façades sont visibles de la rue. Antérieurement à lui, nous avions attiré à plus d'une reprise l'attention sur cette question des pignons, dont l'aspect dépare, si atrocement parfois, les perspectives urbaines; témoin, actuellement, celui de l'Hôtel de Belle-Vue, qui donne sur les jardins du palais

du Roi. Il est, du reste, peu de sites bruxellois où l'œil ne soit choqué par des horreurs analogues, il suffit d'y avoir l'œil. Rue de la Régence, l'architecte du nouveau commissariat de police a tenu compte des observations faites ici-même; il a ornementé, dans une certaine mesure, l'affreux pignon plat qu'on voyait en venant de la place Royale.

Il est curieux de voir que les architectes d'autrefois, plus scrupuleux, plus attentifs aux voisinages, avaient compris le devoir esthétique qu'il y a à ne pas choquer les regards, et la contradiction qu'il y a à soigner une façade en négligeant ses latéralités. Durant ces vacances dernières j'ai vu à Copenhague des maisons où les ornements sont répétés avec un soin égal sur les murs de côté, pour la partie qui dépasse les constructions voisines et demeurent ainsi visibles. Nos bourgeois bâtisseurs sont, en général, assez stupides pour vouloir une façade prétentieuse, annonçant leur opulence, et ne pas s'apercevoir de la laideur abominable des pignons à misère indécente. C'est à la campagne surtout, là où les maisons demeurent isolées, que l'on voit cet étrange phénomène d'obnibulation partielle. Des malheureux se donnent un mal de chien pour être beaux de face et ne s'aperçoivent pas des hideurs qu'ils maintiennent de profil. Ah! l'éducation esthétique! Quand fera-t-on ces remarques élémentaires dans les écoles, car il suffit presque toujours de les signaler pour que lumière définitive soit faite dans les esprits.

Chronique judiciaire des Arts

Indemnité de congé aux journalistes.

Les tribunaux français viennent de rendre, coup sur coup, plusieurs décisions au sujet du droit qu'ont les journalistes brusquement congédiés par leur directeur de réclamer de ce chef des dommages-intérêts. La question fut soulevée par M. Francisque Sarcey, qui exigea et obtint une indemnité pour renvoi injustifié, faisant ainsi étendre aux journalistes le bénéfice de la jurisprudence en usage pour les employés congédiés sans motifs par leur patron. La notoriété du demandeur attira l'attention sur ce petit procès, gagné par le lundiste du *Temps*.

Deux décisions nouvelles viennent de consacrer la sentence prononcée en faveur de M. Sarcey.

M. Doré, rédacteur du *Journal* pour la chronique sportive et mondaine, venait de se rendre à Nice, sur l'ordre de son directeur, pour les besoins de son service, lorsqu'il a été avisé, par une lettre en date du 24 décembre 1896, que, pour raison d'économie, son emploi serait supprimé à partir du 1er janvier suivant.

En raison de ce brusque congédiement, M. Doré réclama à la Société propriétaire du *Journal* une indemnité de 6,000 francs.

Par jugement en date du 10 juin dernier, le tribunal de commerce de la Seine lui a donné raison, quant au principe du moins, car il fixe la réparation à 800 francs seulement. Le point important, c'est que le tribunal déclare le délai de sept jours laissé au journaliste ***tout à fait insuffisant*** pour chercher utilement une nouvelle collaboration.

Dans une autre instance, la Cour d'appel de Paris a rendu le 27 juillet une décision analogue. Il s'agissait d'une action dirigée par **MM.** Vonoven, Berthier, Dubois et Houilleau, rédacteurs à l'*Intransigeant*, contre l'administration de ce journal à l'effet d'obtenir une indemnité de congé. Le tribunal civil de la Seine, se fondant sur ce que le louage de services fait sans détermination de durée, peut toujours cesser sur la volonté de l'une des parties contractantes, déclara la demande non fondée! Mais la Cour réforma la sentence et donna raison aux journalistes.

« Considérant, dit l'arrêt, qu'aucune raison n'est invoquée par Levasseur pour expliquer ce brusque renvoi;

« Qu'il ne parait avoir agi dans cette circonstance que par un pur caprice ou une fantaisie sinon personnelle, émanant au moins d'une personne étrangère à la volonté de laquelle il n'a pas cru devoir résister;

« Que, dans ces conditions, alors surtout qu'il est certain et avéré que la Société constituée pour l'exploitation du journal *L'Intransigeant*, malgré ses transformations successives rendues nécessaires par la situation personnelle du rédacteur en chef, n'a jamais eu d'autre but que l'exploitation du même journal, Levasseur, en congédiant brusquement de la rédaction les quatre appelants, dont la plupart lui appartenaient depuis de nombreuses années, a commis une faute qui leur a été préjudiciable et dont il leur doit réparation;

« Que pour apprécier ce préjudice, il y a lieu de prendre en considération la longue durée de la collaboration à titres divers des quatre appelants au journal *L'Intransigeant*, le dévouement d'eux tous au journal et à son rédacteur en chef, les avances mêmes faites à quelques-uns sur leurs appointements, avances qui ont dû faire considérer par les uns et les autres que leur carrière ne devait point être brusquement brisée et placée en présence de difficultés sérieuses, à raison même de leur collaboration au dit journal, pour se procurer un nouvel emploi. »

En conséquence, la Cour alloue à MM. Vonoven, Berthier et Dubois, à titre de dommages-intérêts et à chacun d'eux, une somme de 2,500 francs. M. Houilleau obtient 2,000 francs.

Memento des Expositions

ANGERS. — *Société des Amis des Arts.* VIIIe exposition. 21 novembre 1897-15 janvier 1898. Beaux-arts et arts industriels. Délai d'envoi : 25 octobre. Renseignements : *M. le Président de la Société des Amis des Arts, place de Lorraine, à Angers.*

BRUGES. — XXe exposition du *Cercle artistique.* (Par invitation.) Délais d'envoi : 16-30 novembre. Renseignements : *M. Ch. Dhont, avocat, vice-président du Cercle artistique, Bruges.*

NANTES. — *Société des Amis des Arts.* IXe exposition. 15 janvier-27 février 1898. Délais d'envoi : notices, 20 décembre; œuvres, 5 janvier. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. le Secrétaire général, rue Lekain, 10, Nantes.*

TURIN. — Exposition générale italienne en 1898. Section des Beaux-Arts. Délais d'envoi : notices, 30 septembre 1897; œuvres, 1er-15 mars 1898. Commission sur les ventes : 10 %. Des locaux seront concédés jusqu'au 1er juillet 1897 aux artistes (ou groupes d'artistes) désireux d'exposer des ensembles décoratifs. Renseignements : *Secrétariat de la commission des Beaux-Arts à l'Exposition générale italienne de 1898 à Turin.*

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui à 2 heures, premier concert de la *Société Symphonique* au théâtre de l'Alhambra, sous la direction de M. Jehin et avec le concours de M. Eugène Ysaye.

L'une des séances musicales les plus attrayantes qui aient été données à l'Exposition de Bruxelles a réuni vendredi un auditoire exceptionnellement nombreux autour du stand de la Maison Pleyel. Indépendamment du mérite des exécutants, M. Alfred Cortot, un jeune pianiste merveilleusement doué, M. Wurmser et Mme Tassu-Spencer, qui ont joué du clavecin et de la harpe avec un art exquis, l'intérêt du concert consistait dans l'apparition de deux instruments nouveaux dus à l'esprit inventif de M. Gustave Lyon : un piano double, qui permet de jouer sur un instrument unique, de format relativement restreint, les œuvres composées pour deux pianos, et une nouvelle harpe sans pédales, d'un mécanisme très simple, dont les cordes sont chromatiquement disposées comme celles d'un piano et qui offre à l'exécutant les plus grandes facilités.

Le piano double que MM. Cortot et Wurmser ont fait valoir en interprétant, entre autres, avec un brio entraînant et un ensemble admirable, les *Valses romantiques* de Chabrier et le *Scherzo* de Saint-Saëns, a, de même que la harpe chromatique, vivement intéressé les musiciens et amateurs présents, au premier rang desquels M. Vincent d'Indy, de passage à Bruxelles, qui a chaleureusement félicité l'inventeur et ses interprètes.

Le clairon de la retraite, éclatant tout à coup à la porte même de la salle, est venu, à 5 heures, jeter le trouble dans ce joli concert, mêlant aux harmonies de Saint-Saëns des sonorités cuivrées auxquelles le compositeur n'avait certes pas songé. A dire vrai, la cacophonie a été, durant quelques minutes, épouvantable, et le public a été indigné de la brutalité avec laquelle l'observation trop stricte d'une consigne interrompt et détruit les plus hautes jouissances d'art.

Nous apprenons que M. Joseph Wieniawski a l'intention de reprendre ses « Matinées musicales » qui ont si vivement intéressé notre monde artistique, il y a quelques années.

Ces séances auront lieu le premier dimanche de chaque mois, de 10 heures à midi, à la Maison d'Art, par invitation.

Les amateurs de musique se souviennent du soin extrême apporté naguère aux exécutions musicales de ces réunions, qui ne peuvent manquer d'attirer de nouveau les virtuoses et compositeurs désireux de se produire.

Le théâtre du Parc donnera successivement, après *Snob !* la *Douloureuse* de Maurice Donnay, *Petites Folles !* d'Alfred Capus, *Mauricette* de R. Coolus, la *Petite Paroisse* d'A. Daudet, la *Carrière* d'A. Hermant, *Jalouse!* d'A. Bisson et A. Leclercq, *Madame Jalouette* de L. Gandillot, le *Partage* de Guinon, *Médor !* de Matin, les *Trois Filles de M. Dupont* de Brieux, la *Couvée* de F. Lutens, la *Seconde Mme Tanquerey*, traduit de l'anglais, etc. Voilà certes un copieux et intéressant programme.

Un néologisme administratif ! Le collège échevinal de Waterloo, dans un avis distribué à ses administrés, s'exprime en ces termes : « Nous avons l'honneur de vous informer que le Conseil communal a décidé d'établir une taxe de 2 p. c. sur le revenu cadastral de toutes les propriétés foncières atteignant un revenu *minimal* de deux cents francs. »

MINIMAL ! MAXIMAL ! Pourquoi pas? Ces mots sonnent bien. Mais qui eût cru l'Administration communale de Waterloo aussi néophile ?

Les trois livraisons nouvelles de l'*Art Flamand*, par J. du Jardin et J. Middeleer, ont trait à Dominique Nollet, aux Breydel, à Charles Van Falens et aux Van Bredael, les curieux peintres de batailles et de chasses, ainsi qu'à la pléiade des statuaires du XVIIIe siècle.

La livraison d'octobre des *Maîtres de l'Affiche* contient quatre reproductions des plus intéressantes : une très belle affiche de Jules Chéret pour la Fête de charité donnée au profit de la *Société de secours aux familles des marins naufragés;* une jolie composition de Lucien Lefèvre pour le *Cirage Jacquot;* l'affiche de notre compatriote Ad. Crespin pour *M. Paul Hankar, architecte;* enfin une affiche anglaise, très originale, de Dudley Hardy, pour une *Fabrique de chaussures.*

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 44. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 31 OCTOBRE 1897

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LE MANNEQUIN D'OSIER

par ANATOLE FRANCE. — Petit in-8°, 350 pages et titre.
Paris, Calman-Lévy, 1897.

« Le mannequin d'osier » qui eut l'honneur d'être choisi pour symboliser, en titre, l'œuvre nouvelle de M. ANATOLE FRANCE, est le moindre personnage du livre de cet Académicien. Car il est de l'Académie française, cet humoriste frondeur, ce pince-sans-rire qui pince, jusqu'à les étrangler, ses chers compatriotes en particulier, ses illustres collègues de dessous la Coupole et les humains « lamentables » en général. Il mentionne son académique qualité sous son nom sur la couverture, sans qu'il soit facile de discerner si c'est en dérision ou pour en tirer gloire. Et vraiment on se demande par quel sortilège il fut admis parmi les Quarante, alors qu'il semble avoir pour spécialité de se moquer de tout ce que ces légendaires quarante aiment, admirent, respectent, adulent, protègent, consacrent, sanctifient, divinisent. Jamais pareil loup ne fut introduit dans plus paisible et plus douce bergerie.

« Le mannequin d'osier » n'a d'autre office dans cette création littéraire—qu'il serait malaisé d'étiqueter d'une des rubriques courantes : roman, nouvelle, fantaisie, récit, poème en prose—que d'être jeté par la fenêtre, en un jour de mauvaise humeur, par un cocu. Car cocu il y a (toujours l'inévitable adultère!). S'en servir pour désigner l'ouvrage est aussi rationnel que de qualifier un individu par le bouton arrière de son faux col ou la boucle de son pantalon. Mais, voilà! M. Anatole France adore se moquer du monde, même dans les détails; de façon très séduisante, il est vrai, et avec des pénétrations d'un sérieux remarquable. Le mannequin d'osier — sur lequel Mme Bergeret, l'épouse cocufiante, essaye et drape les robes qu'elle confectionne elle-même dans les loisirs de ses actes cocuficateurs — serait-il le symbole du livre, qui vraiment drape sur la plus légère des charpentes l'étoffe solide de réflexions savoureuses et de remarques d'une très subtile et imprévue profondeur?

C'est le cocufié, M. Bergeret, maître d'études en une ville française inconnue, celle où se dresse l'*Orme du Mail* qui intitula l'œuvre précédente de M. Anatole France, qui occupe le centre du groupe de personnages-marionnettes évoluant ou, plutôt, dissertant, sur le théâtre Guignol où l'auteur se sert d'eux pour extérioriser ses propres pensées sur multitude de choses,

notamment sur l'état intellectuel présent de « la grande nation » dont il note la décadence en termes cuisants. M. Bergeret annote l'*Enéide*, au point de vue philologique. Il en épuce la versification lourdement chargée avec une minutie de Macaque s'appliquant au nettoyage de sa toison simiesque. Il a un élève préféré, M. Roux, sur qui il fonde les plus belles espérances. Or, c'est M. Roux qui l'encorne. Et pour ses étrennes encore! en plein jour de l'an! sur le sofa du salon!

M. Bergeret est autant philosophe que philologue. Il garde rancune de la chose à Mme Bergeret, et même, plus ou moins, à M. Roux. Mais il n'a garde de faire un éclat, car il n'est point un sot. Il profite de l'aventure pour s'adonner davantage à l'expression verbale, en des conversations avec divers personnages et en divers lieux de la ville inconnue, des opinions de M. Anatole France sur tous les sujets qui préoccupèrent l'opinion parisienne en ces derniers temps. Il le fait avec un esprit égal à celui de M. Anatole France et de manière à ne faire regretter aucun des livres antérieurs du fécond, ingénieux et sarcastique écrivain : ni *Balthazar*, ni le *Crime de Silvestre Bonnard*, ni l'*Étui de nacre*, ni le *Jardin d'Épicure*, ni *Jocaste et le Chat maigre*, ni le *Livre de mon Ami*, ni le *Lys rouge* (ah! celui-ci me plut immodérément, par exemple!), ni les *Opinions de M. Jérôme Coignard*, ni le *Puits de Sainte Claire*, ni la *Rôtisserie de la reine Pédauque* (combien exquise!), ni *Thaïs*, ni les quatre volumes de dits et propos groupés sous ce titre : *La Vie littéraire*, dont le total, considérable et de bonne monnaie, lui ouvrit les portes du somnifère palais académique, à atmosphère sans courants d'air, hélas! Ah! la saine beauté des courants d'air!

L'œuvre ne se raconte pas, si ce n'est en la trame légère et plaisante qui n'est là que pour la forme, de l'encornifistibulation de M. Bergeret, et de ses conséquences conjugales. Il faut lire. C'est un catalogue de solutions sur les problèmes courants de la crise morale gauloise, une petite encyclopédie d'opinions faites de drôleries et de vérités surprenantes. Cela se savoure comme une suite de mets délicats, sans grands apprêts apparents, sans sauces difficultueuses ni épices rares. Car le style est d'une belle simplicité, d'une coulée claire, limpide, transparente, très bien filtré. A peine y surnage-t-il de-ci de-là une originale image, ainsi qu'une feuille colorée de chêne d'Amérique sur un ruisseau à fond de roche.

Un procédé aussi s'accuse, de grande plaisance. M. Anatole France accompagne volontiers l'action visible, la pensée exprimée, la mise au dehors, pour le public, des opérations intellectuelles, toute en décence et en convenance, de l'indication rapide de ce qui reste à l'intérieur, de ce qui fonctionne communément dans les âmes misérables, en secret, sans oser se montrer, demeurant aux arcanes conscientaires comme les résidus au fond des bouteilles ou les incrustations aux parois des chaudières. Il semble s'amuser énormément à dégrader ainsi toutes les actions humaines, à les révéler dans leur intrinsèque laideur, dans la vileté des vrais mobiles qui les dictent. Il atteint par là un comique sarcastique souvent terrifiant quoique présenté avec bonhomie. Voici (exemplairement) comment il trousse un juge d'instruction, M. Roquincourt, à propos d'un pauvre diable de prévenu, un chemineau au sobriquet de Pied-d'Alouette : « Il l'avait gardé six mois en prison, dans l'espoir vague de découvrir des charges inattendues contre ce vagabond — ou dans la pensée que l'arrestation paraîtrait mieux motivée par cela seul qu'elle serait maintenue plus longtemps — ou seulement par rancune contre un innocent qui avait trompé la justice. »

M. Anatole France nous montre, sans détour, sans répugnance — et même avec plaisir, comme disait cette jeune mariée qu'on interrogeait sur l'accomplissement du devoir conjugal — une âme tout à fait fin de siècle, une âme pleine de scepticisme et d'indifférence plus encore que d'indulgence, concluant à considérer tous les préceptes de l'antique morale comme des préjugés et des superstitions, et il s'enorgueillit d'être, à cause de cela, nommé vrai Parisien et Français véritable, Français *genuine*, par tous les snobs du journalisme et du beau monde.

Je disais tantôt qu'il n'est pas tendre pour la nation dont il porte le nom, absolument comme Louis XV, (le Bien-Aimé par ses maîtresses), qualifié « la France » par la trop familière du Barry. Le morceau en lequel il condense le surextrait de son opinion sur ce sujet fort à l'ordre du jour, sur la débilité intellectuelle française, est curieux à citer, sans préjudice à mainte autre page où il dégorge, avec amertume et courage, ses désespérances patriotiques sans aller pourtant, comme notre introquable Henry De Groux, jusqu'à souhaiter de pouvoir laisser sa nationalité au vestiaire. Voici cette morose tirade en son originalité : « Nous voyons sans cesse des hontes tomber dans le silence. Il y avait une opinion publique sous la Monarchie et sous l'Empire. Il n'y en a plus aujourd'hui. Ce peuple, autrefois ardent et généreux, est devenu tout à fait incapable de haine et d'amour, d'admiration et de mépris... Il est souvent parlé, dans les contes chinois, d'un génie fort laid, d'allure pesante, mais dont l'esprit est subtil et qui aime à se divertir. Il s'introduit la nuit dans les maisons habitées, il ouvre comme une boîte le crâne d'un dormeur, en retire le cerveau, met un autre cerveau à sa place et referme doucement le crâne. Son grand plaisir est d'aller ainsi de maison en maison, changeant les cervelles. Et quand, à l'aube, ce génie jovial a regagné son temple, le mandarin s'éveille avec des idées de cour-

tisane et la jeune fille avec les rêves d'un vieux fumeur d'opium. Il faut qu'un génie de ce caractère ait troqué de la sorte les cerveaux français contre ceux de quelque peuple inglorieux et patient, traînant sans désirs une même existence, indifférent au juste et à l'injuste. Car enfin nous ne nous ressemblons plus du tout! »

Qu'en dites-vous? On ne le leur envoie pas dire, aux Français! Si eux-mêmes sont frappés du phénomène dont déjà partout en Europe — plus d'un fort tristement, spécialement chez nous les Belges — on constatait l'existence et l'intensification, comment croire que ce phénomène n'est que le rêve du parti pris? « A cette heure, — dit quelque part M. Bergeret, le cornard mélancolique et tenace à qui M. Anatole France a départi la mission glorieuse d'exprimer tout ce qu'il y a de mieux dans son livre, — le plus beau pays du monde agit médiocrement! »

De la Recherche du Jugement dans la Peinture.

Aux amateurs d'Art (1).

La vie s'annonce dans une physionomie par l'expression, le coloris et le métier appartenant à la peinture, surtout. Les primitifs ne la démontrèrent qu'au moyen de l'expression, car leur métier est dénué d'intention et leur coloration, quoique souvent belle, atteint rarement l'apparence des chairs réelles. Les peintres de la fin du siècle dernier et du commencement de celui-ci obtinrent une intensité de vie par l'expression qui, malgré les sentiments superficiels qu'ordinairement elle servait, ne fut peut-être jamais dépassée; malheureusement leur coloration des chairs est dure, sèche et leur métier plat, uniforme, mort. Les beaux artistes de la Renaissance et du XVIIe siècle la reproduisirent, au contraire, dans sa plénitude en se servant à la fois des trois modes précités dont l'Art dispose.

Des indications analogues s'appliquent au nu, où l'expression des traits est remplacée par celle des attitudes qui subsistent seules naturellement, comme extériorisatrices de vie dans la reproduction des figures habillées. Cette question d'ailleurs obéit aux généralités énoncées au sujet de la composition.

Nous abordons maintenant le métier, séparé en deux catégories : celle comprenant le « noir et blanc », l'ombre et la lumière, le trait, et celle enfermant la peinture dite « à l'huile ».

Le métier est le moyen linéaire ou coloriste étranger à tous les facteurs énumérés depuis le début de cette étude, de rendre l'impression d'un être ou d'une chose; c'est l'exécution des réalités choisies et conçues, sous l'autorité d'une discipline, d'un enseignement artistiques; ou, tout au moins, l'exécution entièrement indépendante de cette autorité.

Les métiers linéaires (cette appellation indique également l'ombre et la lumière qui se transcrivent en somme par l'absence ou la succession des traits) recèlent peu de variétés initiales; il ne leur est possible de se différencier que par l'épaisseur, la force, la continuité, la netteté, la direction, leur genre de superposition, de rapprochement destiné à établir les ombres. Ces diverses écritures sont fréquemment réunies partiellement ou en totalité chez une même individualité; toutefois, l'observation de cette série de moyens exécutifs qui, s'ils ne suffisent pas à exprimer la sentimentalité, sont de puissants adjuvants d'émotion, laissera discerner la personnalité d'un artiste.

Le métier du coloriste n'est guère plus complexe que celui du dessinateur; il se résume en quelques procédés d'application de la couleur sur la toile, procédés tendant au but unique : donner l'impression intense des réalités conçues, copiées ou interprétées et qui sont en langage technique, la largeur, l'autorité, la direction, la simplicité et la superposition relatives des touches; et enfin la manière dont celles-ci se raccordent. Rien de plus. Pourtant les différences, d'insignifiance apparente, s'insinuant entre ces exécutions variées, suffisent à déterminer la beauté ou la médiocrité d'une œuvre : l'union même complète des qualités nécessaires à la recherche du sujet, à la composition, à la richesse de ton, à la reproduction de la vie par la ligne et l'expression, etc.; si elle est servie par un métier défectueux, n'obtiendra que des résultats approximatifs que les gothiques seuls sauvèrent par l'extériorisation prodigieuse des sentiments au moyen du dessin. La grande majorité des artistes dénués de virtuosité produisit des œuvres négatives, ennuyeuses. C'est que le métier (du peintre, principalement) infuse la vie à la matière appartenant aux êtres et aux choses qui en possèdent une également; et l'absence de cette vitalité, la plus visible et frappante, laisse les imitations picturales de la nature ternes, inertes. D'ailleurs, l'adaptation mal comprise de la couleur détruit inévitablement la vibration du ton; pas de coloriste sans beau métier.

A part les procédés complètement nuisibles et parasites habituels de l'inexpérience qui se prolonge durant la carrière entière de beaucoup d'artistes, on doit les approfondir tous car chacun d'eux s'apparie harmonieusement avec la reproduction de certaines catégories de choses.

***

Cette description des divers éléments constitutifs d'un Tableau a eu pour but de démontrer les points généralement fondus parmi l'impression d'ensemble sortie d'une œuvre et signes distinctifs d'une personnalité d'artiste. Quant au jugement sur la qualité d'une toile, il s'influencera forcément du goût puisque l'art est noble ou méprisable selon qu'il satisfait ou blesse ce goût. Toutefois, l'étude des intentions d'un tableau doit précéder sa critique : de nombreuses beautés peuvent échapper au premier abord, car ces beautés, étant d'ordre supérieur surtout, nous enlèvent à l'existence normale et nous déroutent. Là réside le pouvoir des superficialités immédiatement captivantes pour la foule, et qui peuplent malheureusement le domaine artistique.

A côté du résultat pratique d'expertise que donne la connaissance analytique d'une œuvre picturale, apparaît le résultat émotionnant. Il est indiscutable qu'apprécier un tableau non exclusivement par les impressions d'ensemble qui s'en dégagent et où ses séductions fréquemment rayonnent en minorité, mais aussi par les qualités isolées d'abord, ensuite groupées et enveloppant les adjuvants qui contribuèrent à son élaboration, intensifiera puissamment l'émotion, car toutes les qualités éventuelles s'uniront dans l'intention d'émouvoir. Les supériorités totales d'une œuvre aideront incontestablement, et même sans que l'on se rende compte de chacune d'elles prise séparément, à sa fascination d'ensemble, en

(1) Suite et fin. — Voir nos numéros des 10, 17 et 24 octobre derniers.

ce sens qu'elles éviteront le heurt qu'amènerait chez un spectateur de goût leur antithèse; cependant l'œil expérimenté peut parfaitement glisser sur les perfections d'une peinture sans que le cerveau s'en aperçoive, à moins que des circonstances particulières ne les imposent à sa conscience.

Étudier l'Esthétique telle qu'elle a été sommairement exposée ici, est donc indispensable pour recueillir l'intégrité des impressions d'art, faveur accordée à un nombre restreint d'individus : les créations crues universellement admirées ne le sont effectivement que par quelques-uns au jugement desquels se conforme la majorité. L'Art, ainsi qu'on commence à le concevoir de nos jours surtout et pénétrant davantage la cérébralité de tous, modifierait l'existence dans ses formes et dans ses manifestations, parce qu'en nous montrant sans cesse la beauté morale et séductrice, il nous infiltra en même temps l'exaltation nécessaire à l'épanouissement, à la réalisation des pensées élevées. Il est la plus grande puissance sociale et de laquelle dépendent les autres forces qui nous gouvernent, puisque ses intarissables sources de sensations psychologiques sont indispensables à toute volonté, à toute action; sans elles nous serions des malheureux, des misérables. L'Art n'est pas confiné dans les musées ne contenant qu'une de ses fractions, mais la Nature l'élève toujours et partout autour de nous, dans la pensée, dans les rêves et, malgré nous, répand ses admirables influences.

R. P.

LA LETTRE D'HENRY DE GROUX

La lettre..... drolatique d'Henry De Groux à Jean Lorrain, parue dans le *Journal*, de Paris, a fait du bruit dans..... « le Landorium », comme dit notre sympathique compatriote Pepernoot.

L'excentrique artiste y dit en substance : « J'ai des raisons de croire que je suis Français; mon état-civil affirme le contraire, tant pis! La Belgique m'embête, c'est un pays de mufles; le Roi lui-même, que je croyais ne pas être un mufle car il me montrait de l'amitié, en est un, car il ne m'en montre plus. Je suis prêt à me faire naturaliser Français, mais ça coûte 500 francs et c'est trop pour l'avantage. De plus, je devrais faire mon service militaire et on ne se figure pas Henry De Groux, au galbe bien connu, en uniforme de dragon ou de voltigeur. Donc je me contenterai d'aller à Paris en résident, jusqu'aux jours, prochains peut-être, où je trouverai les Parisiens des mufles aussi et où je reviendrai parmi les manneken-pis de ma patrie voir s'ils se souviennent que je les ai traités de cochons! »

***

On ne s'en souviendra pas, cher artiste, car vous êtes un grand peintre, un très grand peintre, et cela passe tout, même les sottises. Au surplus, il faudrait savoir sous l'impression de quels facteurs, moraux ou matériels, vous étiez quand vous avez griffonné ces zwanzobredaines. La Belgique et les Belges vous ont, croyons-nous, assez bien traités jusqu'ici au point de vue de la gloire et au point de vue de la marmite; ce n'est pas leur faute si leurs efforts n'ont pas amené un résultat persistant pour les nécessités spéciales de la haute, mais souvent étrange, personnalité que vous êtes. Les Belges, ces mufles, oublieront vos « amabilités » comme vous oubliez leurs bienfaits, et ils croiront aisément que vous n'avez point parlé plus sérieusement en les insultant que lorsque vous leur avez fait accroire que la cathédrale de Senlis avait acheté votre *Christ aux outrages* ou que le roi de Suède avait fait de vous son peintre ordinaire. Continuez votre art admirable, et tant admiré chez nous, et quant au reste, batifolez, gesticulez, vociférez, zwanzez à votre guise! C'est même amusant, soyez-en certain, et si vous étiez homme à combiner d'efficaces et inédites réclames, ce serait parfait.

Vous êtes Belge, Monsieur Henry De Groux, comme votre père illustre, le peintre de nos pèlerinages, de nos conscrits, de nos paysans, de nos pauvres, de nos prêtres, de nos bois de hêtres, de nos horizons campinaires, de nos églises superstitieuses, était un Belge, peignant avec une âme belge, originale et profonde. C'était un Belge sentimental autant que notre Henri Conscience, rustique et puissant autant que notre Georges Eekhoud. Et vous-même, qu'en cette affaire on nommerait déserteur si le mot blagueur ne venait pas plus naturellement aux lèvres, n'avez-vous pas, vilain fuyard, peint Kees Doorik, et les Gansrijders, et les Poldériens, avec une intensité qui montre, malgré vos douces forfanteries, que c'est notre pays et ses habitudes et ses traditions et ses langues et ses ambiances qui ont alimenté votre âme?

Vraiment il y a quelque *vis comica* à vous voir, quand il s'agit d'essayer des dénigrements désormais aussi inoffensifs que la pissoterie d'un caniche contre un monument, imiter les gestes séniles et les bavardages gagaïques du gros Sarcey qui récemment vous a précédé en cette besogne, vous qui devriez toujours être le premier même quand il s'agit de sottiser et de s'appliquer à devenir ce que votre grandiose ami Léon Bloy appelle « le clair de lune du derrière » de quelques Français.

***

Lucien Solvay, dans le *Soir*, a publié un bon article sur cette petite affaire. (Ne trouvez-vous pas que depuis quelque temps le *Soir* se désembourgeoise bellement et devient vraiment de bonne lecture?) Le *Petit Bleu* a inséré une lettre pas mal tapée, savez-vous. Voici, d'autre part, la communication, non sans intérêt, d'un de nos abonnés :

« La lettre de De Groux, les ripostes indignées! Le patriotisme! La querelle traditionnelle des Wallons et des Flamands, celle des ketjes des Marolles et des ketjes de Molenbeek! Sottes querelles où l'on perd inutilement ses forces et son temps, et c'est beaucoup. *Quousque tandem?...*

L'Art n'a pas de bornes, de frontières, de limites : un principe, un axiome. On l'a répété mille fois. Inconsciemment, consciemment des rétrogrades, des tardigrades atteints de la cataracte, s'attardent à discuter.

Êtes-vous de pur sang ou de demi-sang? Avez-vous vu le jour à Zoetenaye ou à Jandrain-Jandrenouille? Serait-il indiscret de savoir même où vous avez été conçu? Bref, êtes-vous Belge ou ne l'êtes-vous pas?

Moi — permettez-moi de me présenter, incognito parce qu'obscur, en défenseur de l'Art — moi, dis-je, je le suis.

J'en suis fier et je n'en suis pas fier; si j'étais Français j'en serais fier également et pas fier également. Je ne regrette pas que Napoléon fut Français au lieu d'être Belge, et je suis heureux que Rubens fut Flamand (un savant me crie qu'il est né à Cologne; tais-toi, snob). Que ne suis-je Allemand, ô Gœthe, ô Wagner. Et voilà que surgit le nom de Shakespeare! O ma tête!

Voici une histoire universelle telle que l'enseignent les doctes pédagogues.

Des anthropophages, au moral, des spiritophages, si vous vou-

lez me passer le mot, bavardent sur une question de priorité. Elle me rend perplexe... Mon Dieu, inspirez-moi, dites-moi l'étiquette que je me dois placer sur le front ou plaquer sur le dos ?

Les journaux, les commères, barbotent et jacassent au lieu de soigner leur pot-au-feu.

Que m'importe l'endroit où je suis né, dans la vallée ou sur la montagne. J'admire la prairie où paissent les bestiaux. J'admire la forêt qui se dresse sur le coteau. J'admire la plaine infinie où s'engloutit le soleil couchant. J'admire le ruisselet où scintillent des rayons d'aube. L'un de vous nous apprit, lors d'un voyage récent et lointain, combien notre pays est beau, combien nos différentes saisons varient sa beauté. Mais je comprends que l'on soit attaché (c'est humain cela) au toit sous lequel on suça le lait maternel. Michel-Ange, Raphaël ont vécu sous le soleil ardent. Ils sont grands partout, même aux pays de la neige.

J'adore, moi, la lande et ses larges horizons. J'adore la mer. En contemplation devant les grands spectacles de la nature, je ne me demande pas, avec le souvenir de la Révolution de 1830, si le paysage est situé en Hollande ou en Belgique. J'adore les beaux livres, ceux où l'écrivain, le poète parviennent à remuer mes sentiments, à me rappeler des sensations éprouvées, à bien décrire ce que mes yeux ont vu, sans m'enquérir de sa nationalité.

Je puis chérir un village sans partager les goûts des paysans, sans épouser leurs disputes de clocher.

Et je déplore les défauts de mes compatriotes... et les miens.

Mais je voudrais posséder l'huile miraculeuse pour guérir les atteints de cécité.

Je comprends que, pour répondre à des attaques, l'on cingle les ignares, les méchants; c'est ce que vous fîtes, dans l'*Art moderne*, en maintes occasions, pour défendre les *petits* Belges.

Oui, ils sont simples, Seigneur, plutôt que méchants. Bénissez-les, car ils sont pauvres d'esprit et ils n'ont point vu clair.

Ils n'ont point vu la route large et belle, qui monte... difficultueuse, parce qu'elle est destinée aux hommes, qui monte, monte toujours, celle suivie depuis le commencement du monde par la pensée humaine cherchant la pensée suprahumaine.

Cette route se construit au domaine de l'intellectualité, et les matériaux nécessaires à sa construction et les outils nécessaires à pousser plus avant se produisent en nos jours plus abondants. Vous l'avez constaté : on tend à abandonner la route matérielle, trompeuse qui se dirige vers la désillusion. S'il fallait le confirmer par un exemple ne pourrait-on invoquer ce phénomène du nombre considérable de congrès tenus maintenant chaque année ?

Cependant, au-dessus de tout, au-dessus de toutes sciences, apparaît toujours comme l'objectif le plus noble, l'Art, de son essence humaine et divine, suprêmement fort, souverainement réconfortant. N'est-ce pas à l'Art qu'est échu le secret privilège de perpétuer, de condenser la force spirituelle de tous les peuples, de tous les siècles ? Alors que bien des résultats que l'on croyait définitivement acquis sombrent par l'une ou l'autre découverte, (ce qui a permis à quelqu'un pour la défense d'une thèse d'avancer que la science a fait banqueroute) l'Art reste debout, indestructible.

Vous dont la mission est de clamer la bonne parole, de porter haut et ferme l'étendard du Beau, ne pensez-vous pas que c'est le moment de dire une fois de plus, à ceux qui piétinent dans le marais bourbeux des idées soi-disant dirigeantes, qu'elle est là-bas la route à suivre, en dehors des broussailles, en compagnie de celui qui dédaigne nos querelles de ménage, l'Art.

Que les étoiles évoluent et inscrivent ce mot magique à la voûte céleste ! »

***

Nous, le dire ? cher correspondant. Mais vous venez de le faire en termes éloquents et excellents. Merci pour nous et pour tous !

Réouverture des Concerts Ysaye.

A la veille de s'embarquer pour le nouveau monde, Eugène Ysaye a tenu à prendre congé du public qui l'aime et qui s'associe à ses généreux efforts de divulgation artistique. Il l'a fait en grand artiste, soucieux, à la fois, de ne faire entendre que des œuvres de valeur et de leur donner l'impeccable interprétation qu'elles exigent. Un concerto ignoré de Mozart, l'admirable concerto en *mi* de J.-S. Bach, dont l'*andante* s'élève aux régions sublimes de la pensée, voilà certes, pour le soliste, un programme royal, copieux et raffiné, choisi avec discernement pour éveiller les curiosités sympathiques et exciter dans l'auditoire les vibrantes sensations artistiques.

Et puisque le paquebot qui emporte Ysaye et son violon sur l'Atlantique a quitté le Havre hier, qu'il me soit permis de dire, sans craindre de blesser la modestie de l'éminent virtuose, la profonde admiration que mérite l'exemple de dévouement et de désintéressement qu'il nous donne.

Ysaye pouvait se contenter d'être le premier violoniste de l'époque. J'en connais, et plus d'un, que les retentissants succès qu'il a accumulés en ces dix dernières années eussent grisés et rendus parfaitement insupportables d'infatuation et d'orgueil. Pour un homme de la trempe d'Eugène Ysaye, pareille fortune, s'élevant par bonds vers une opulence de gloire inégalée, n'est qu'un moyen d'action à mettre au service d'une idée supérieure.

Avec son nom de prophète, Ysaye a surtout le tempérament d'un apôtre. Pénétré de la beauté des œuvres musicales écloses en France, ces derniers temps, sous l'inspiration du maître César Franck, on l'a vu créer un quatuor idéal d'instrumentistes et se multiplier, avec une générosité et une activité inlassables, pour faire fleurir dans tous les milieux d'art les parterres mélodiques aux plantes rares.

Le triomphe venu, il a élargi son champ d'action, fondé, au milieu des plus épineuses complications, des hostilités sourdes ou déclarées, des difficultés administratives de tous genres, cette institution des *Concerts symphoniques* auxquels sa foi, son bel enthousiasme et son ardeur de prosélytisme infusent une vie merveilleuse. Le voici, aidé de la collaboration de quelques amis dévoués, G. Guidé, M. Kufferath, M. Schleisinger, inaugurant avec éclat sa troisième année, et si confiant dans le succès, si tranquille sur l'avenir de l'entreprise à laquelle il a attaché son nom et ses espérances de renouveau artistique, qu'il peut s'embarquer, l'esprit tranquille, pour aller porter aux États-Unis et en Australie la bonne parole musicale.

Là-bas, comme ici, c'est en apôtre qu'Ysaye promène son prestigieux archet. Et, nouvel Orphée, il subjugue, charme, entraîne irrésistiblement par la magie d'un art expressif et sincère, demeuré pur malgré le contact périlleux des enthousiasmes transatlantiques.

Il serait vraiment superflu de rappeler les qualités exceptionnelles du violoniste, consacrées désormais par une célébrité universelle. C'est de l'éducateur d'âmes, du missionnaire intellectuel

que j'entends parler, et peut-être n'a-t-on pas rendu encore entière justice au désintéressement avec lequel il accomplit la tâche qu'il s'est donnée. Ysaye est le pivot de la vie musicale bruxelloise. Ce que Louis Brassin a commencé il y a vingt-cinq ans pour dissiper la torpeur nationale, ces grands coups d'ailes vers les horizons inexplorés, cette propagande incessante au profit des chefs-d'œuvre ignorés ou méconnus, Ysaye le continue avec une autorité sans cesse grandissante, complétant et élargissant le programme de Joseph Dupont, exerçant même, par répercussion, son influence stimulante sur l'institution classique des concerts du Conservatoire.

Si Bruxelles est aujourd'hui l'une des premières villes musicales de l'Europe, si le public des concerts et de l'Opéra passe, à juste titre, pour avoir une compréhension et une sensibilité qu'on ne trouve guère au même degré à Paris et à Londres, n'est-ce pas, en grande partie, aux artistiques initiatives et à l'enseignement d'Ysaye qu'elle le doit? Je ne parle même pas de l'admirable école de violon dont il est le chef et qui a pour résultat de doter nos orchestres d'archets tels qu'il ne s'en trouve dans aucun pays.

Ces réflexions m'étaient suggérées dimanche, en assistant au superbe concert inaugural de la *Société symphonique*. En prenant congé, pour un an, de ses auditeurs bruxellois, Ysaye a voulu leur offrir, outre les deux concertos pour violon cités ci-dessus, un programme symphonique composé d'œuvres belges, dirigées par un musicien belge, et l'amour-propre national s'est trouvé ainsi doublement satisfait. Le chef d'orchestre, c'était Léon Jehin, qui, d'étape en étape, s'est élevé au premier rang des *capellmeister* renommés et à qui l'on a été assez heureux de faire fête. Les œuvres? La radieuse symphonie de César Franck aux lignes pures, aux reliefs à la fois doux et puissants, que chaque audition nouvelle fait apparaître plus lumineuse et plus belle; la poétique et charmante fantaisie de Guillaume Lekeu sur deux airs populaires angevins; la ballade d'Arthur De Greef sur des thèmes de terroir; la marche jubilaire de Léon Jehin et une fort agréable composition d'un nouveau venu, M. G. Frémolle, une *Humoresque* dans le style populaire, sobrement développée, sans complications inutiles ni redondances, et d'un joli coloris orchestral, dans lequel transparait la vision claire de Paul Gilson.

La *Société symphonique* a désormais conquis sa place. Elle a sa physionomie particulière, son utilité spéciale, un idéal à elle et un but nettement défini, c'est-à-dire tout ce qu'il faut pour avoir une existence durable et remplir une mission sociale.

AU THÉATRE MOLIÈRE

Rosine.

Après SNOB, ROSINE! Après le théâtre du Parc, le théâtre Molière! Après Mlle Suger, Mme Laure-Fleur! Il faut parcourir les curiosités spectaculaires signalées par les Baedeker journalistiques comme les principaux attraits des soirs, des beaux soirs de Bruxelles en cette saison hivernale qui commence, en la saison où l'on cherche, le diner fait, quelque digestive distraction, puisqu'à chercher quelque distraction noble on perdrait, pour l'instant, ses peines.

Faut-il qu'ils soient menteurs, archi-menteurs, démesurément menteurs, mongoliquement menteurs, ces journaux, « organes chargés de renseigner et d'éclairer l'opinion »! Oh! les abominables mystificateurs! Récemment l'*Art idéaliste*, une de ces publications d'amateurs qui seules actuellement représentent quelque sincérité dans l'œuvre de la presse, écrivait opportunément : « Espérons qu'un jour viendra où les journaux eux-mêmes s'apercevront qu'ils envoûtent quotidiennement par leurs mensonges et leurs sottises l'imposante masse des gogos qui les lisent avec trop de crédulité. » En effet, c'est un continuel scandale! On peut, avec quasi-certitude, prendre l'envers, l'à-rebours de tout ce que disent, spécialement à propos des théâtres, ces cabots de la plume pires que les cabots de la planche. Ils appellent cela accomplir leur grrrrrande mission d'information publique! Allons donc! Des compères! des attrape-niais! des charlatans! des embabouineurs! de fallaces enjôleurs! des pipeurs de dés!

ROSINE, la pièce qu'on joue présentement au théâtre Molière (dernier grand succès du Gymnase! dit l'affiche), a eu chez nous une presse magnifique. L'incorrigible *Réforme*, au-dessus de toutes autres gazettes, a, suivant son incurable et grotesque habitude, publié, en l'honneur de la principale interprète, Mme Laure-Fleur, des hymnes laudatoires dont nous avons reproduit naguère quelques strophes enflammées. S'il fallait en croire les contorsions, les acclamations, les brailleries, les abois et les égosillements de messieurs les journalistes, on serait en présence d'une œuvre mirifiante et d'une interprète inégalable! Ce serait gigantique, splendiose et émerveillard!

En réalité, pièce et interprétation indiscutablement médiocres. Un spectacle de province se déroulant devant un public muet et résigné pendant que, dans les frises, éclatent, peu nourris et sans échos, comme des fusées mouillées, les applaudissements de quelques romains stipendiés, s'efforçant en vain, par leurs claquements de paumes, d'entraîner les spectateurs inémus et défiants.

ROSINE! pièce à laquelle on pourrait donner pour sous-titre celui de la Justine du marquis de Sade : « Rosine ou les malheurs de la vertu. » Les tribulations, en quatre actes, d'une jeune femme archi-bégueule, que son bégueulisme et sa lucrétienne pudeur n'ont pas empêché pourtant de devenir la maîtresse d'un rustaud, mais qui, par miracle, après le coup de hache donné ainsi dans les convenances, est prise inopinément et inexplicablement de la manie de résister à quiconque prétend la séduire, et nourrit l'énorme illusion de vivre, elle et sa bonne, de son travail de dentello-couturière. Il faut dire, à l'honneur de la bonne, que celle-ci ne croit pas un instant à ce tour de force, et, avec une vue très nette de l'admirable organisation sociale en laquelle nous baignons, conseille avec entêtement, à sa jeune et illusionnée maîtresse, la prostitution!

On voit d'ici comme ça lui réussit, l'Honnêteté! Comme elle est parfaitement jolie, sinon en son incarnation dans les utilités de la troupe actuellement en exercice au théâtre Molière, au moins dans les intentions de l'auteur, cela ne va pas sans qu'un gros industriel s'efforce de la mettre à mal. Industriel marié, du reste, car l'INÉVITABLE ADULTÈRE ne saurait manquer! Elle accueille ces tentatives avec la dignité distinguée et pédante d'une jeune femme chargée de représenter la Vertu, et, après diverses escarmouches dans lesquelles elle n'est pas fort éloignée de succomber au diable, elle finit par se sauver à Paris avec un nouvel amant de son choix, un bon jeune homme qui tape son père des cinquante louis nécessaires au voyage. La seule scène attendrie de la pièce est celle où ce vieux, jadis fêtard et désormais joyeux, se décide à sacrifier cette somme « économisée pour des réparations urgentes à faire à sa ferme ». Il fait couler des larmes en développant ce qu'il faut d'héroïsme à un bourgeois pour se décider, afin de faire plaisir à son enfant, à lâcher un pareil magot. Le reste du temps, l'action roule en pleine boue infecte de préjugés sur la primauté de l'argent, la nécessité de faire un beau mariage, le bonheur que donne l'enrichissement, l'obligation de respecter les convenances, et surtout le devoir de se montrer « distingué » en toutes choses et en toutes circonstances. Pouah! Pouah!

L'interprétation est juste ce qu'il faut pour ne pas faire crier à la chienlit. C'est incolore et plat. N'en déplaise au désir fervent que nous ressentons de trouver de juste mesure les hyperboliques louanges de cette bonne *Réforme* en l'honneur de Mme Laure-Fleur, nous devons avouer que cette aimable personne est loin de valoir Sarah Bernhardt ou Réjane.

En résumé, ensemble piteux et vulgaire! Mauvais essai de continuer l'acclimatement en Belgique des niaises fadeurs qui déshonorent actuellement la scène française et la départementalisent vraiment trop. A quand une vraie levée de boucliers qui dira une fois pour toutes leur fait aux directions de nos théâtres et délivrera le public bruxellois de ces mystifications? Car ce public est bon. N'a-t-il pas, l'an dernier, à l'Alhambra, assisté nombreux à quarante représentations d'*Hamlet?*

PETITE CHRONIQUE

Le *Cercle artistique et littéraire,* où se sont fait entendre, la semaine passée, avec un succès triomphal, EUGÈNE YSAYE et RAOUL PUGNO, réunira dans le courant de l'hiver, sur le même programme, VINCENT D'INDY, FRANCIS PLANTÉ et les chanteurs de Saint-Gervais sous la direction de CHARLES BORDES. On exécutera, entre autres, le concerto en *ré mineur* pour trois pianos de J.-S. Bach. Voilà, certes, une solennité peu ordinaire et qui tranche sur la banalité habituelle des concerts du Cercle.

Les études des *Maîtres-Chanteurs* sont poussées avec activité au théâtre de la Monnaie. L'ouvrage est en scène, les répétitions d'orchestre ont commencé la semaine dernière et l'on espère être prêt dans la première quinzaine de novembre, c'est-à-dire avant l'Opéra de Paris qui a dû reculer la première des *Maîtres-Chanteurs* au 16 novembre. C'est, à Bruxelles, M. Imbart de la Tour qui chantera Walter; Mlle Mastio, Eva. MM. Seguin et Soulacroix rentreront respectivement en possession des rôles de Hans Sachs et de Beckmesser qu'ils ont créés.

Aussitôt après les *Maîtres*, la direction de la Monnaie reprendra *Fervaal*. M. Vincent d'Indy a profité de son séjour à Bruxelles pour donner audition à Mlle Mastio, qui remplacera Mme Raunay dans le rôle de Guilhen.

L'*Union de la Presse périodique belge* s'est réunie dimanche dernier en assemblée générale à l'hôtel Ravenstein, sous la présidence de M. le ministre d'État Jules Guillery, son président d'honneur. Le président effectif de l'association, M. Octave Maus, a précisé les diverses étapes parcourues par l'*Union de la Presse* depuis l'an passé et constate sa vitalité et sa prospérité. Il a rappelé les difficultés surgies inopinément entre l'*Union* et le *Comité de la Presse* au sujet des entrées à l'Exposition internationale, difficultés que la courtoisie de la Banque auxiliaire, concessionnaire des dites entrées, a promptement aplanies. Le nombre des journaux affiliés à l'*Union* s'étant considérablement accru, l'assemblée a, par dérogation aux statuts, autorisé le bureau à créer une seconde vice-présidence en portant éventuellement de quinze à seize le chiffre des membres du Comité.

Celui-ci, partiellement soumis à réélection, a été réélu par acclamation. Un des membres du bureau, M. Adrien, ayant décliné le renouvellement de son mandat, il a été remplacé par M. l'abbé Vaslet, bien connu par l'énergie et le dévouement avec lequel il poursuit depuis nombre d'années une campagne antialcoolique acharnée. M. Vaslet dirige, on le sait, le journal *Het Volk* dont le tirage est considérable et qui rend les plus grands services à la cause antialcoolique.

Le rapport du trésorier, M. Bossut, a constaté la situation florissante des finances de l'*Union*. Enfin l'assemblée, sur la proposition d'un des membres, a décidé de conférer le titre de membre d'honneur à M. A. Clairouin, président du Syndicat de la Presse périodique française, et à M. H. Berger, directeur de l'Annuaire de la Presse lombarde, qui tous deux se sont mis en relations suivies avec l'*Union* et ont créé entre leurs associations et la nôtre un lien fédératif de nature à accroître et à fortifier l'autorité de la presse périodique dans les trois pays.

A ce propos, annonçons qu'un congrès organisé par les soins du Syndicat français, qui a repris l'idée émise à l'une des séances de l'*Union* par M. Paul Otlet, réunira à Paris, en 1900, les représentants de la presse périodique de toutes les nations. D'importantes questions professionnelles y seront discutées.

Les amis et confrères en archéologie de M. Georges Cumont se sont réunis mardi dernier pour offrir à ce dernier, à l'hôtel Ravenstein, l'expression de leurs remerciements et de leurs félicitations pour les services nombreux qu'il a rendus aux sciences. L'assemblée était présidée par M. de Bavay, conseiller à la Cour de cassation, qui a fait, en une substantielle allocution, l'éloge du savant modeste et laborieux, héros de la fête. Il lui a offert, au nom de ses amis de Belgique auxquels avaient tenu à se joindre nombre de personnalités éminentes de l'étranger, un exemplaire du magnifique bronze de Frémiet : *Saint-Georges terrassant le Dragon*, « le glorieux patron de l'Angleterre et le vôtre, mon cher ami », a dit M. de Bavay.

M. Hankar, architecte, avait composé pour ce groupe un socle en chêne clair d'un joli effet décoratif.

Nombre d'artistes assistaient à cette réunion, tout intime et cordiale.

Pour la première fois, la Société des Femmes-peintres de Berlin (*Verein der Kunstlerinnen und Kunstfreundinnen*), élargissant son programme, se propose de faire appel, en vue de sa prochaine exposition annuelle, aux femmes-peintres étrangères. Quelques invitations seront adressées aux artistes les plus renommées de Belgique, de France, de Hollande et d'Angleterre.

La livraison de novembre des *Maîtres de l'Affiche*, qui termine la deuxième année de cette publication, contient quatre belles compositions : *Camille Stefani*, l'une des meilleures affiches de Chéret; la *XXe Exposition du Salon des Cent*, de Mucha; l'affiche pour le *Lait pur stérilisé de la Vingeanne*, de Steinlen; enfin, une affiche anglaise des plus originales : *The Gay Parisienne*, par Hyland Ellis.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

Novembre

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 45. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 7 NOVEMBRE 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Notes sur les Primitifs Italiens [1].

L'ANGELICO

> Un lys trempé de rosée serait-il calame assez pur pour retracer les mérites de frère Angélique et magnifier ses fresques, ses ancônes et ses prédelles qui semblent, égarées sur la terre, des pièces de la pinacothèque du ciel?
>
> JOSÉPHIN PÉLADAN

Je voudrais dire seulement mon admiration, ses causes, ses limites et ses préférences; car il serait téméraire de prétendre formuler sur l'Angelico une appréciation entièrement nouvelle.

De tous les Primitifs, il est le plus connu et le plus universellement glorifié. Ses œuvres, dès qu'elles parurent, furent l'objet de l'admiration générale; et, pieusement conservées, elles ont presque toutes traversé les siècles à l'abri des dévastations du temps. Au delà de la mort, il semble que le destin de Fra Angelico ait été privilégié autant que sa belle vie avait été heureuse. Sa pure gloire a ignoré les intermittences et les injustices; déjà Vasari, si incomplet et si injuste parfois quand il s'agit des quattrocentisti, lui rend, en la biographie qu'il lui a consacrée, l'hommage qu'il fallait; et depuis, tous ceux qui ont écrit sur l'art en Italie ont accordé au doux moine de Fiesole une attention spéciale et n'ont pu que répéter les louanges définitives de son premier biographe. Des travaux érudits nous ont renseigné exactement sur sa vie, exempte d'ailleurs d'événements et d'amertumes, et son œuvre maintes fois reproduite par la gravure a été exaltée dans d'importantes et enthousiastes monographies (2). Il s'est dit ainsi d'excellentes et judicieuses paroles; les plus tièdes ont été laudatives encore. Ceux qui ont vu les côtés faibles du talent de Fra Giovanni les ont excusés. On a dit noblement que « sa maladresse à rendre les réalités brutales était un charme de plus chez ce délicieux rêveur; que le culte sensuel des formes physiques allait jouer un rôle assez prépondérant dans le développement de la Renaissance pour admirer avec émotion et respect celui qui s'enferma le dernier dans le culte exclusif des âmes ». Cette sympathie constante a entouré la mémoire de l'Angelico d'une auréole que nul — et moi moins que tout autre — ne songe à lui enlever.

(1-2) Voir les notes à la fin de l'article.

Mais j'oserai dire pourtant que je considère cette gloire comme conventionnelle et résultant, chez beaucoup, d'éléments étrangers à l'esthétique. Il y a plus de snobisme que de sincérité dans maintes de ces admirations. Ceux qui peuvent goûter cet art si en dehors, si au-dessus de l'art habituel sont, en effet, extraordinairement clairsemés. Péladan remarque justement que nul artiste n'est plus accessible aux simples ni plus hermétique aux savants. Il faut être candide et pur, *pauper spiritu* dans le sens de l'Évangile; avoir la simplicité et la fraîcheur d'un être neuf, pour comprendre l'Angelico, dont les œuvres sont, selon une belle parole de Cartier, comme certaines pages de l'Évangile, qui mesurent à la pureté du cœur l'intensité de leur lumière. Il est indispensable de ne pas avoir l'âme déveloutée; et en vérité, avec les complexités de la vie moderne et tout ce que la lecture des journaux déverse quotidiennement en nous de flétrissant, de pareils états spirituels sont bien rares. On les rencontrerait encore dans le peuple, dans des monastères, chez des enfants. Je suis persuadé que la vue des chefs-d'œuvre de l'Angelico produirait, chez de telles natures, un ravissement, une allégresse inexprimables, en corrélation avec les sentiments du peintre. Je suis persuadé qu'ils n'admettraient à leur admiration aucune restriction, aucune critique, pas plus que Fra Giovanni ne se permettait des retouches.

On pourrait soutenir que le suffrage de ces humbles est artistiquement nul; qu'ils seraient émus de même par les odieuses images de sainteté que débitent les librairies cléricales : Christs langoureux au jus de groseille, Maries pleurardes au bleu de Prusse, cœurs enflammés, petits Jésus de cire... La remarque serait superficielle, car il est permis de croire que l'impression reçue ne serait point identique. Mais ces âmes vierges devant rester pour nous à jamais closes et étant, par le fait même qu'elles sentent plus vivement qu'elles ne pensent, particulièrement inhabiles à nous renseigner sur la qualité de leurs impressions, je vous convie à instituer une autre expérience qui vous renseignera plus décisivement sur le rang élevé qu'occupent, dans la hiérarchie mentale, les œuvres de l'Angelico.

Tous ceux pour qui l'idée existe, qui se sont servi de leur cerveau pour autre chose que les basses complications du quotidien manger, boire ou dormir, tous ceux qui vivent enfin, connaissent, sinon dans la réalité des choses, tout au moins en imagination, ce qu'en style ecclésiastique on nomme une retraite. Tous ont voulu, desiré s'abstraire, au moins pendant quelques instants, des préoccupations coutumières, s'isoler de l'ambiance, dépouiller comme un vêtement inutile ce lacis de souvenirs, de résolutions, de projets qui vous tiraillent de tous côtés dans l'existence contemporaine, ne vous laissant pas une minute seul avec vous-même. (Les voyages de vacances sont, en somme, au degré banal, une réalisation atténuée de ces aspirations.) Mais la retraite implique non seulement l'isolement, la rupture avec les tâches habituelles, mais surtout la vie de la pensée, la seule qui vaille la peine de vivre, la méditation. Cet exercice psychique vous procure bientôt une sensation incroyable d'allègement. Ceux qui ont été rendus à la lumière après avoir été longtemps enfermés dans un cachot sombre, ceux qui, croyant périr dans les flots, ont su venir respirer à la surface, peuvent en narrer d'analogues. C'est un épanouissement, une dilatation de l'être dans l'ordre intellectuel, comme on en ressent dans l'ordre physique sur les hautes montagnes, après l'exercice robuste d'une ascension difficile. Combien alors, de ces hauteurs, paraissent mesquines et futiles toutes ces grosses questions d'affaires, d'argent, de vanité et de convenances sociales, qui semblaient absorber toute l'existence! Comment est-il possible que l'on s'en soit à ce point tourmenté? Et toute cette envie de bien-être que l'on avait, cette passion des bibelots, ce souci du confortable, tous ces riens gonflés par notre égoïsme et notre amour-propre, était-ce assez misérable?

Ainsi l'aéronaute qui s'élève n'aperçoit plus les différences entre les hommes; il ne distingue plus le puissant du faible, l'enfant du vieillard, la femme superbe de la mégère! bientôt, tous lui paraissent également minuscules, dérisoires, comme de petits points noirs s'agitant, presque imperceptibles, puis effacés. Les arbres et les maisons se rapetissent; les accidents de terrain, les détails du paysage s'atténuent et s'annihilent; on n'en voit plus que les grandes lignes, les tours de la ville, les clochers des églises, la rivière comme un ruban brillant. Puis, s'il s'élève encore, il arrive, à travers les nuages, à la région supérieure, où, loin des perturbations et des complexités, tout est calme, uniforme, indistinct. Là tout se pacifie et se solennise. Un silence auguste plane. S'évanouit la notion du temps. Et autant qu'elle peut nous être donnée dans une sérénité ineffable, nous avons la sensation de l'infini.

Dans cet effort vers l'essence même de notre vie, dans cette ascension vers l'absolu, à mesure que l'esprit se dégage ainsi des relativités et des contingences, notez, je vous prie, de quelle manière votre mémoire se débarrasse, ainsi que d'un lest inutile, des impressions et des souvenirs d'art. L'expérience est curieuse et elle vous instruira sur la réalité d'une hiérarchie esthétique. Elle vous montrera l'exagération d'un propos, fréquent aujourd'hui, quand, dans une intention très louable d'ailleurs, certains esthètes s'efforcent de relever les arts mineurs d'un discrédit dans lequel on les tint trop longtemps et proclament alors qu'il peut y avoir autant d'art dans la courbe d'un vase que dans le sourire de la Joconde. Vous verrez ainsi s'engloutir parmi le chaos

de choses indifférentes, tout d'abord les natures-mortes, dont l'éclat sensuel d'un chaudron ou la vigueur du ton d'une viande font toute la beauté; les tableaux de fleurs, besognes de jeunes filles; les compositions à visées spirituelles ou à prétentions historiques; tout ce qui flatte l'œil par la rutilance d'un cuivre ou le chatoiement soyeux d'une étoffe; et les scènes d'intérieur; et les paysages; et les grands morceaux décoratifs et ainsi de suite, suivant la valeur et la spiritualité de chaque œuvre. Les Primitifs vous feront cortège jusqu'au delà des nuages; et l'Angelico sera un des derniers, avec Giotto et le grand Léonard, à vous délaisser au seuil de la paix mystique.

JULES DESTRÉE

(*A suivre.*)

(1) Voyez dans *l'Art moderne* de 1891, n° 47, GIOTTO; 49, MASOLINO DA PANICALE; 51 et 52, GENTILE DA FABRIANO; en 1892, 31 et 32, PISANELLO; 38, ORIOLO; 44, l'INCONNU DE FRANCFORT; en 1894, 36, 40 et 44, PIERO DELLA FRANCESCA. — Prochainement : BENEZZO GOZZOLI.

(2) VASARI. *Vita dei Piu Excellenti Pittori;* voir surtout l'édition récente, publiée à Florence en 1878-79, avec les commentaires de G. MILANESI. — CROWE, J.-A., et CALVALCASELLE, J.-B. *A new history of painting in Italy,* from the second to the sixteenth century. 3 vol. London, 1864-66. — MARCHESI VINCENZO. *Memoria dèi piu insigni Pittori, scultori e architetti domenicani.* 2 vol. Florence, 1845-46; *San Marco convento.* Firenze, 1853. — KUGLER. *Handbook of painting.* The Italian schools. Fourth edition revised and remodelled from the latest researches of Lady Eastlake. London, 1874. — OWEN, A.-C. *Art schools and mediaeval Christendom.* Edited by John Ruskin. London, 1879. — TAINE. *Voyage en Italie.* Florence et Venise. Paris, Hachette, 1874, pp. 151 et suiv. — DEL RIO. *De l'Art chrétien.* Paris, Bray et Retaux, 4 vol. 1874. T. II, pp. 283 et suiv. — LA FENESTRE. *La Peinture italienne* Paris, 1885. Quantin, Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts. Vol. I, pp. 144 et suiv. — MÜNTZ. *Histoire de l'Art pendant la Renaissance.* Paris, 1889, Hachette. Vol. I, p. 651. — H. DE LA BORDE. *Études sur les Beaux-Arts en France et en Italie.* Paris, 1864. — P. MANTZ. *Chefs-d'œuvre de la peinture italienne.* Paris, 1870, in-fol.

CARTIER. *Vie de Fra Angelico de Fiesole.* Ve Poussielgue, Bibliothèque dominicaine. Paris, 1857. — FÖRSTER, ERNST *Leben und Werke des Fra Angelico.* Regensburg, gr. in-fol., 1859. — GOODWIN, I. *Life of Fra Angelico.* Londres, 1861, in-12. — DOBBERT, EDUARD. *Kunst und Kunstler des Mittelalters : Fra Angelico.* Leipzig, 1875-78. — J. PÉLADAN. *L'Angelico.* Ces 32 pages, in-4°, médiocrement illustrées, ont paru sous le titre : *Introduction à l'histoire des peintres de toutes les écoles depuis les origines jusqu'à la Renaissance.* Elles sont sans date (vers 1883) et sans nom d'éditeur. Vers la même époque parut une étude sur l'*Orcagna* et furent annoncées des études sur *Giotto*, les *Gaddi, Memmi* qui n'ont jamais vu le jour, hélas! La livraison consacrée à l'Angelico contient une pinacographie complète. — PHILLIMORE, C.-M. *Fra Angelico* and the early painters of Florence. London, 1895. — STEPHAN BEISSEL. *Fra Giovanni Angelico da Fiesole,* sein Leben und seine Werke, mit 4 Tafeln und 40 Abbildungen in text. Freiburg-in-Breisgau, 1895. D. TUMIATI. *Frate Angelico.* Studio d'arte. Firenze. R. Faggi, 1897.

SCHLEGEL (von), A.-W. *Maria-Kronung* nebst einen Nachricht vom Leben des Malers. Paris, 1817, gr. in-fol. — *El Tabernacolo del Angelico. Santa Maria Novella in Firenze.* 1854, gr. in-fol.

Puis, naturellement, un grand nombre d'articles dans des revues. Citons ceux de langue française : PAUL DE SAINT-VICTOR. *L'Angelico da Fiesole.* Revue de Paris, 1851, t. III, p. 113. — H. DE LA BORDE. *Fra Angelico da Fiesole.* Revue des Deux-Mondes, 1857, p. 1229. — EUG. MÜNTZ. *Notice sur Fra Angelico.* Magasin pittoresque, 1879, p. 281. — BRETON, E. *Fra Angelico et ses fresques.* Revue de l'art chrétien, 1879, p. 465. — ALEX. *Fra Angelico.* Essai sur la vie et les œuvres d'un artiste du XVe siècle. Revue suisse catholique, 1884, p. 347.

PAYSAGES ESTHÉTIQUES

Le Port de Hambourg.

Je n'avais vu de la ville que son charme extérieur : promenades plantées sur les anciennes fortifications, vastes lacs tranquilles fleuris de cygnes, le jour, de lumières multicolores, le soir, sillonnement perpétuel de tramways électriques, — cages de verre filant dans tous les sens leurs courses de bolides, leurs fuites d'étranges animaux phosphorescents à tête étincelante de cristaux rouges, bleus, verts ou jaunes, — lorsqu'un matin, sous le ciel que des averses encore en suspens barbouillaient, un petit vapeur m'emporta à travers le port.

Au passage je regardai les immenses entrepôts construits en ce style de mélange inquiétant où les ingénieurs tentèrent d'adapter l'architecture du moyen-âge aux plus pratiques exigences modernes avec une ingénuité d'audace qui souvent vainc le ridicule, et déjà l'énormité des proportions me frappait, parallèlement à la somptuosité de ces magasins aux façades de palais. Le bateau se précipita de bassin en bassin, parcourant l'Elbe, ses bras nombreux comme ceux d'une divinité hindoue et la sensation du colossal m'envahit. Tant de havres, longs, larges, encombrés de voiliers, de vaisseaux au repos, d'autres qui entraient en poussant des clameurs déchirantes, d'autres qui sortaient en vomissant à la face des cieux des torrents de fumées noires, grises, lourdes, dont l'atmosphère s'épaississait, des remorqueurs renâclants qui traînaient une bande de radeaux, et tous battant les eaux, travaillées, labourées, retournées, barattées par ces éperons, ces hélices, ces étraves, ces aubes, ces taille-mer, enfin agitées en une houle océanique que soulevait, non le vent, mais le mouvement frénétique d'un peuple d'êtres géants.

Hardi et souple, notre bâtelet tranche les lames limoneuses qui nous lancent au visage la gifle froide de leurs embruns et contourne les échancrures du « Hafen », les hauts quais de pierres de taille aux altitudes de falaise, les transatlantiques en déchargement, l'avant tourné vers l'horizon que paraissent contempler dans un âpre désir les deux gros yeux des écubiers, les môles creusés au flanc d'estacades étroites et bordées d'un bataillon de grues qui allongent vers les cales des cous d'oiseaux de proie ou de reptiles pour les vider bouchée à bouchée; puis les bouées dansantes, les balises et les pieux d'amarre, énormes troncs d'arbres serrés en faisceaux par des cercles de fer et des chaînes, enfoncés en pleine eau et superbes de force. Car cet assemblage est puissamment beau, non d'une beauté sentimentale venue de nous, surtout, qui revêtons les choses du glacis de nos émotions, non parce que ces navires étrangers arrivaient de pays dont le nom seul, émis, active la marche de la pensée et fait battre le cœur d'envies voyageuses, non parce que la vie roulait et hurlait entre les berges à faire croire qu'elles éclateraient pour laisser déborder jusqu'aux campagnes voisines l'animation fluviale, mais parce que dans l'ensemble comme dans tous les détails on l'avait instinctivement

révérée et que rien n'existait en ces lieux que ce qu'elle commandait d'y mettre de simple, d'urgent, de grandiose!

Pour la première fois je contemplais une œuvre moderne ou triomphait l'alliance de l'Utile et du Beau, et m'évertuant à chercher quelque tare je ne trouvais qu'à m'émerveiller. Nous franchissions des goulets étroits pour retomber dans l'épanouissement de nouveaux docks comblés aussi de leurs magnifiques habitants: l'un d'eux, un steamer anglais, nous éblouit de ses dimensions colossales et parfaites de grand coursier admirablement découpé; il dominait ses frères de tout l'orgueil du peuple marchand et prenait des allures d'apparition lorsque, notre esquif l'ayant dépassé, il se dressait parmi les brumes charbonneuses des cheminées qui étalaient un second ciel de nuages entre le vrai firmament et l'eau. Parfois un cuirassé promenait la laideur de son usine mouvante, et sa démarche louche de carnassier détonnait parmi les fières cambrures des bricks et des goélettes. Nous courions au long de pilotis pareils à des futaies entières immergées. Au delà des vergues se révélait, nef idéale, une cathédrale et sa flèche plus élancée qu'aucun autre mât! Puis nous retournions au département des voiliers: norwégiens, danois, hollandais, vieux et demi-ruinés, fantastiques, trois-mâts effilés en forme de narval, gabares au large giron, tous fraternisant dans un emmêlement de bras et de cordages, et vous envoyant l'odeur souvent savoureuse de leurs cargaisons: bois de sapin, céréales, cotonnades, épices ou poissonnerie.

Entrons au Port libre; voici les revenants du Transvaal, du Brésil, des Indes, de Chine, de lieux presque chimériques, les uns, le tillac encore bondé de ballots et de tonneaux, les autres, flottant de haut, la coque à l'air pour un badigeonnage et des réparations réconfortantes; plus loin, d'une cage de fer complètement close s'échappe le vacarme cyclopéen d'un bâtiment en construction, derrière la gaine de sa cale sèche appuyée à des chantiers où des centaines de marteaux, de scies, de limes tapent, mordent et rongent; les hommes, à peu près invisibles, sont réduits à la taille de parasites de ces monstres marins. Le bruit de tonnerre redouble, nous levons la tête. Un pont est jeté au-dessus du fleuve, enlaçant, dans le lacis, le nœud de « ∞ » horizontaux, ses branches, ses ressorts bouclés de place en place par des tours et leur gerbe de tourelles d'un bizarre aspect féodal gouvernant cette modernité forcenée. Un express dévore le pont, en éclair, au milieu des cris de sirènes et des jappements de la vapeur qui répondent aux grondements et aux clameurs des locomotives, tandis que l'air ébranlé accorde ses palpitations à l'agitation générale de la terre et de l'eau!

Nous sortons; des portes d'écluses tournent sur leurs gonds aussi gros que des barriques; le petit vapeur s'échappe en tanguant, bousculé par les courtes vagues et nous dépose au débarcadère, la tête tumultueuse et l'esprit ébahi.

Nous avons vécu là une heure extraordinaire dans une pléthore de tapage et de mouvement, en pleine action, en pleine beauté, et même en plein Art, puisque ces milliers d'engins, de machines possèdent les sobres et nobles formes d'organes merveilleusement adaptés à leurs fonctions, sans aucune surcharge de mauvais goût ou de fantaisie frivole; il nous semble, étrange rapprochement de nos mentalités toujours raisonneuses, que nous revivons en réelle atmosphère du moyen-âge où le plus humble objet revêtait sous la main prime-sautière du plus humble ouvrier un caractère de robustesse esthétique et de charme absolu en son essence même; dans le port de Hambourg règne cette inconsciente beauté et devant elle il est dur de croire que l'espoir seul du lucre, le désir d'être bêtement riche pour l'unique joie d'*avoir*, la vanité de la fortune et la jouissance d'en humilier autrui soient les véritables causes créatrices de la magistrale cité et de sa turbulente population de vaisseaux.

Ces pensées nous revenaient à la mémoire en la solide formule où récemment un artiste les concentra: « Est-ce vraiment pour un but mercantile, pour enrichir quelque digérant bourgeois que les voiliers promènent leur majestueuse et compliquée blancheur et que se manifeste la superbe harmonie de leur grâce élancée et balançante? Ou bien est-ce pour le ravissement de nos âmes que le Destin inspira à des butors assoiffés d'opulence d'envoyer sur les mers ces miraculeux prodiges? Leur commerce ne serait-il qu'un inconscient prétexte aux jouissances de l'artiste? Ces piteux spéculateurs ne seraient-ils, ô Nature, que les instruments sarcastiques de l'embellissement que tu imposes aux choses! »

Et nous songions aussi de quelle splendeur inimaginable rayonneraient la ville, les flottants monuments et les immobiles édifices, si au lieu de l'activité trafiquante d'une nation jeune et forte, mais prête, autant sinon plus que d'autres, à tous les vieux crimes: guerres, pillages, massacres, tyrannie, — un peuple libre et vraiment humain était maître de cette armée pacifique avec les seuls soucis de pourvoir au bien de tous, pour l'épanouissement d'existences généreuses consacrées à la Science, à la Beauté universelles, selon les indiscutables lois de Bonté et d'Harmonie.

JUDITH CLADEL

NANY A LA FENÊTRE

par Mlle BLANCHE ROUSSEAU. — Un volume de 200 pages, 3 francs. Dumont, imprimeur, Bruxelles.

Par un souci coquet de sa destinée littéraire, Mlle Blanche Rousseau s'est plu à réunir en volume les quelques récits qu'en plusieurs revues, à l'*Art jeune* notamment, elle avait publiés. C'est là une entreprise en quoi rarement réussissent les débutants à qui manque l'unité de conception; et il faut louer Mlle Blanche Rousseau, avec chaleur, d'avoir, du premier coup, donné une œuvrette nette et compacte, où ses forces, son cœur et ses dons avec tant de précision s'avèrent. Des journalistes divers ont déjà, à propos de ce petit volume, pris la parole; les uns ont vanté la grâce du style; l'art du détail enleva le suffrage d'aucuns; et il y en eut d'autres qui prisèrent hautement l'ordonnance heureuse de la composition: nul d'entre eux ne s'est avisé, ramassant en synthèse les éléments épars de critique, de faire ressortir ce que le livre a de vraiment profond: sa *féminine sensibilité*. Certes, il y a dans ces pages des manques de goût, des images maladroites; des influences extérieures parfois en altèrent la qualité originale et un fâcheux mysticisme glace certains de ces contes; mais que parmi nous une femme se lève, chante, que mille choses empruntent soudain au prestige de sa voix des vertus insoupçonnées, voilà bien une authentique merveille. Sans doute vîmes-nous des femmes écrire: la dérision publique les nomme et la séculaire épithète de bas-bleu nous est venue d'Angleterre, mais ce n'était ici que fatras sentimental, là prétentieuses déclamations, partout tristes effets d'une idiosyncrasie hybride et artificielle. Qui ne fut frappé à l'idée de tout ce que pouvait révéler d'inouï une sensibilité féminine véritable! Le sens du monde rajeunissait sous un verbe nouveau; en des sym-

boles plus efficaces se renfermaient les lois immuables; l'harmonie générale se transposait en grâce et une intégrale palingénésie transformait les âmes. Plongée par les mille ramifications de sa nature sénsible aux sources mêmes de la vie, par ses nerfs délicats et capillaires participant aux phénomènes les plus secrets de la vie, consciente enfin de son efficacité dans l'économie des sociétés, la femme eut assumé le sort de l'humanité; toute morale, toute philosophie à l'instant subissait la bienfaisante morphose et par sa charité divinatrice et instinctive, la femme imposait à l'univers tout entier une recréation. Il ne faudrait pas croire que le cri de génie fut poussé, que les limbes se fussent évanouis et qu'une aube spirituelle éclairât les âmes — non, mais quelqu'un a parlé, une femme s'est éveillée; elle sait de divins secrets et les balbutie : elle est le signe évident de l'avenir. Là réside toute l'importance du livre de Blanche Rousseau et, nonobstant ses erreurs et ses imperfections, persuadé que l'évolution de son talent fera disparaître le vain spiritualisme qui le dépare, nous le prônerons parce que c'est d'un effort semblable que dépend le véritable mouvement féministe, parce qu'elle a témoigné de l'idée et parce que son involontaire prosélytisme la met dès à présent à mille coudées au-dessus de ces jeunes gens sentimentaux et hypocrites, émotionnels-mixtes et roublards, mêlant les ruses du métier à leur feinte ingénuité et qui, incapables de lyrisme, finissent tôt ou tard par choir dans la presse.

Aussi, Mademoiselle, quand à votre demande de subsides le gouvernement répond par une fin de non-recevoir et, pour comble de mécénisme, vous renvoie vos exemplaires annotés, triturés et par la main ignorante d'un bureaucrate outrageusement corrigés ; quand, prise d'un beau zèle à son tour, l'administration de votre commune — Ixelles, car il est bon qu'on le sache et que cet exemple de la protection des arts passe à la postérité — consent à souscrire, ô générosité insigne, à un volume de *Nany*, ne perdez point la légitime confiance à laquelle votre charmant talent vous donne droit et croyez qu'il y a en art une autre justice que celle des cuistres et des censeurs officiels.

LES FRESQUES DE MEYSSE

En ces admirables journées d'arrière-saison aux coloris somptueux, quelle jolie excursion que celle du village de Meysse, dont les maisons blanches sourient de loin aux touristes dans la paix des claires campagnes coupées de rideaux d'arbres aux tons de pourpre, d'ambre et de corail! Je m'y rendis le jour des âmes, alors qu'aux opulences de l'automne la tiédeur d'une température estivale ajoutait un charme exquis. La route — une route royale, s'il vous plaît, construite par Léopold II tout exprès pour vous éviter, mes frères et sœurs en sport cyclique, les ressauts des rudes pavés et la nuisance des ornières perfides — traverse la mélancolie des seigneuriaux horizons de Laeken, laisse à gauche le chateau de Bever et ses eaux sommeillantes, franchit le Maelebeek, amène le voyageur, par une pente douce à peine sensible, au parc de Bouchout dont les frondaisons illuminées, les pelouses veloutées, les étangs qui réfléchissent l'azur du ciel baignent d'illusions la princesse dont la raison a sombré dans un effroyable drame. Quelques tours de roue encore sous la futaie dont les branches laissent choir un lit de feuilles craquantes, et voici Meysse et sa coquette église gothique, ses rues nettes emplies de lumière et de joie, la drève superbe qui relie le village à l'abbaye de Grimberghen, et ses cultures, et ses vergers, et ses fermes aux basses-cours caquetantes, au bétail abondant.

La fâcheuse statue du bon baron d'Hooghvorst, en chasteleer 1830, « qui fut, dit l'inscription gravée dans le socle, pendant cinquante-neuf ans bourgmestre de Meysse » (ce qui fait honneur à la constance politique de cette localité rurale), jette une ombre sur ce coin béni, qui eût ravi Hippolyte Boulanger. Il a l'air, le baron, non pas d'avoir été fondu à la Compagnie des bronzes, mais de sortir de l'usine des chocolats Delacre. Son installation étant récente, il est permis de donner crédit, pour harmoniser sa patine, aux bienfaisantes pluies et aux douces neiges, que ne réclament pas exclusivement, on le voit, les végétaux.

Mais voici l'église, restaurée avec goût par l'architecte Jules Barbier, spécialiste en cette matière. Et dans l'église, des fresques du XVI[e] siècle, oui Monsieur ! du seizième, remises au jour avec des peines infinies et complétées par M. Joseph Middeleer à qui l'État confia ce travail délicat.

L'église n'était jadis qu'une modeste chapelle desservie par les moines de l'abbaye de Grimberghen. Agrandie au XVII[e] siècle, elle fut en partie détruite par un incendie en 1730. Le gouvernement se décida récemment, eu égard à l'intérêt archéologique de l'édifice, à lui faire faire une toilette complète sous la haute direction de M. Van Ysendijk.

Il fut récompensé de ce bon mouvement par la découverte, sous les plâtras accumulés depuis trois siècles, des précieuses fresques qui décorent les transepts.

A la vérité, ces peintures murales avaient beaucoup souffert, à l'exception de deux d'entre elles, situées l'une à l'extrême droite, l'autre à l'extrême gauche des panneaux qu'elles revêtent. Nous les vîmes une première fois jadis, fraîchement débarrassées de leur manteau de badigeon. L'*Adoration des bergers*, dans le transept gauche, la *Charité de saint Martin*, dans le transept droit, avaient seuls conservé, avec la séduction de leur coloris, l'intégralité de leurs contours. L'*Annonciation*, qui voisine avec l'*Adoration*, la *Conversion de saint Hubert*, qui forme le pendant du *Saint Martin*, et les deux vastes compositions allégoriques qui couronnent les deux groupes : *La Mort de la Vierge et son Assomption*, d'une part, *le Jugement dernier*, d'autre part, le tout peuplé d'un grand nombre de figures allégoriques, de portraits de donateurs, etc., étaient si écaillés, si meurtris, si dégradés qu'on avait peine à en saisir le détail.

Grâce au travail intelligent, patient et persévérant de M. Middeleer, voici les six compositions remises, on peut l'affirmer, dans l'état où elles se présentèrent, pour la première fois, aux yeux émerveillés des fidèles, vers l'an 1580. Le meilleur éloge qu'on puisse faire du travail de l'artiste, c'est que les parties restaurées se raccordent si habilement à l'harmonie des fresques auxquelles il n'a pas eu à toucher, qu'il serait à peu près impossible, sans les éclaircissements qu'il donne dans une courte notice explicative, de délimiter les unes et les autres.

En tant qu'œuvre d'art, les fresques de Meysse n'ont assurément pas un mérite transcendant, et je n'étonnerai personne en disant que je leur préfère la *Cène* que « Monseigneur Léonard », comme dit Péladan, peignit pour le couvent de Santa-Maria-delle-Grazie à Milan. Elles offrent néanmoins, en leur naïveté, un intérêt suffisant pour justifier la restauration dont elles viennent d'être l'objet. Et puis, dame! les fresques du XVI[e] siècle ne courent pas... les murs, et l'on a eu évidemment raison (MM. Barbier et Middeleer ne me contrediront pas) en sauvant des ravages du Monsieur

à la faux, dont la grimaçante image figure précisément au premier plan de la composition principale de Meysse, le joli et rare spécimen que nous possédions des édifices religieux de cette époque lointaine.

Et voilà, pour les chevauchées esthético-cyclistes, un but de promenade à pointer en rouge sur les cartes routières des environs de Bruxelles.

TAILLADE A L'ALHAMBRA

Il a soixante-treize ans. Il s'est prodigué sur la plupart des scènes parisiennes, allant de l'une à l'autre, des boulevards aux faubourgs. Le public populaire le suit n'importe où, ardent, enthousiaste, acclamatif. Tous les grands mélodrames du siècle lui fournirent un rôle, et ce rôle grandissait tellement entre ses mains qu'il paraissait se détacher d'une épopée. La fausseté, la sentimentalité, la puérilité se coloraient, grâce à son art ou à son instinct, d'on ne savait quelle illusion de vie et de grandeur. Il changeait le plomb en argent et le strass en joyaux superbes. Il se haussait à la taille des maîtres sans presque le savoir.

Avec des tirades aux ailes déplumées, il s'élevait aussi haut que ceux-là qui se sentent soutenus sur les planches par l'essor des Corneille et des Shakespeare.

Parfois il quittait ses tréteaux de la banlieue ou de la province pour gagner une des scènes artistes de Paris. On se souvient de son apparition dans le *Pie VII* d'Alfred de Vigny. Ce fut admirable. Les mots solennels qu'il y prononça, lui seul pouvait les dire aussi terriblement.

Il nous est revenu dans le *Louis XI* de Casimir Delavigne. Il en fait un chef-d'œuvre. Sa marche, ses gestes, sa voix éteinte, tout lui sert. Et qu'on ne parle pas de défaillances; elles ne font qu'accentuer le caractère du personnage. Le Louis XI fiévreux et hardi, fragile et monstrueux, volontaire et branlant, effrayant et effrayé, manière de lanterne vieillotte et détraquée dont l'aiguë et dure lumière seule serait brillante, Taillade nous le montre aussi authentique que possible. Tour à tour passent des figures d'usurier, de bedeau, de cagot, de diable, de tabellion, de vieil aigle et de roi. Le grandiose et le mesquin, la colère et l'imploration, l'audace et la peur, tous les contraires, tous les antagonismes sont exprimés et fondus et harmonisés. Les scènes de la confession et de la mort surgissent en leur appareil de terreur et leur angoisse. Et le vieux roi est expliqué par l'acteur mieux que par le poète.

L'ÉPISTOLIER HENRY DE GROUX

L'*Aurore* est un nouveau quotidien parisien, de très belle allure, alimenté de très vivants articles, qui semble vouloir être sincère dans les informations qu'il donne et trancher ainsi sur l'habituel galvaudage journalistique dans lequel on nous enlise. Amen! Amen!

Or, l'*Aurore* a qualifié ainsi qu'il suit l'incident suscité par la lettre funambulesque de notre ami HENRY DE GROUX, le maître peintre en rupture de patrie. Cela donne l'étiage de l'opinion française sur l'incartade de cet excellent artiste! car si l'*acte* fut stupide, l'*artiste* reste très grand et ce serait misérable de confondre l'un et l'autre. JEAN LORRAIN lui-même, l'humoristique Jean Lorrain, qui a joué à notre excentrique compatriote le mauvais tour d'afficher sa boutade en plein *Journal*, l'avait déjà accompagnée de quelques réflexions disciplinaires du même genre.

« M. Henry de Groux, un peintre belge moins connu que Rubens, s'est donné récemment les gants un peu jaunes de railler son pays natal.

Il l'a fait avec la légèreté et la délicatesse d'un hippopotame en joie; il a réédité les plaisanteries connues sur le manneken-pis; il a déclaré qu'il est « heureux de respirer loin d'une vasque »; il a été Flamand au mauvais sens du mot, non seulement avec intensité, mais encore avec furie. Et il a osé se réclamer de Baudelaire.

S'il vous plaît, mettons les choses au point. Il est vraiment des calembours trop faciles. Les Belges nous valent bien, après tout. Ils nous valent à tous les points de vue. Ils ont autant de grands hommes que nous, des grands artistes que Louis XIV seul a méconnus; ce n'est pas une affaire. Ils parlent, ils écrivent un français aussi pur que le nôtre...

Je pourrais rechercher s'ils n'ont point un cerveau plus complet que le nôtre, plus d'idées, plus de sensations, une philosophie plus précise. Je pourrais démontrer que la possession espagnole les a peut-être assez latinisés pour que nous puissions prendre chez eux des exemples de lucidité d'esprit, de courage social, de hardiesse de pensée...

Mais, les Belges, ce sont nos égaux! Leurs poètes, leurs dramaturges, leurs peintres, leurs industriels sont les favoris de Paris. VOUS LES PRENEZ POUR DES SUIVEURS. CE SONT EUX QUI NOUS MÈNENT.

Je comprends, à la vérité, que M. Henry De Groux ne puisse pas suivre. Il manque de souffle. »

PETITE CHRONIQUE

L'*Éventail*, que la sûreté et la variété de ses informations théâtrales ont classé au premier rang des journaux spéciaux, vient d'atteindre sa dixième année d'existence. Son aimable directeur-fondateur, M. Fritz Rotiers, a célébré cet anniversaire en offrant à ses collaborateurs, à ses amis et à quelques notabilités bruxelloises un banquet qui a réuni quatre-vingts convives au *Chien-Vert*. En des toasts spirituels et éloquents, des vœux ont été faits pour la prospérité de l'*Éventail*. Nous y joignons, en toute cordialité, les nôtres.

L'Académie de Belgique vient de décerner à M. François Rasse le premier prix (800 francs) institué pour son concours spécial de musique de chambre. C'est le trio pour piano, violon et violoncelle dont nous avons parlé naguère, lors d'une audition qu'en donna chez lui, pour quelques amis, Eugène Ysaye, qui a valu au jeune compositeur cette distinction.

M. Rasse avait été, récemment, proclamé premier second prix de Rome (qualification bizarre, mais officielle!). Deux pièces de sa composition ont été exécutées l'an passé aux concerts de la *Société symphonique*, où il occupe l'emploi de chef de pupitre des seconds violons. C'est un musicien laborieux, sincèrement épris de son art, possédant à merveille le mécanisme de plusieurs instruments, et qui ne peut manquer de se créer une situation en vue parmi les artistes de la jeune école.

La maison Erard qui, pendant le cours de l'Exposition universelle, a offert au public dilettante de si intéressantes auditions musicales, vient de nous faire entendre deux jeunes pianistes, Mlles Huyghens et Taboux, élèves du cours supérieur de lecture et d'interprétation que Mlle Fanny Maërtens donne avec tant de succès à la salle Erard.

Ces jeunes filles ont joué avec une sûreté, un sentiment et une distinction qui fait le plus grand honneur à leur professeur.

Elles ont été applaudies par un nombreux public dans les *Variations* de Saint-Saëns sur un thème de Beethoven, dans une étude de Wieniawski, la jolie *Valse-caprice* de De Greef, la *Chevauchée des Walkyries* et dans une sonate de Mlle Maërtens, qui par la richesse et la beauté des harmonies et par la franchise des rythmes dénote chez son auteur un vrai tempérament d'artiste.

Aux séances du *Cercle artistique* dont nous avons parlé, il faut ajouter deux concerts de haute attraction : le premier aura lieu le 19 de ce mois avec le concours de M. et Mme Richard Strauss, de Munich, et de M. César Thomson; le second, fixé au 9 décembre, sera donné par M. et Mme Félix Mottl, de Carlsruhe.

M. Pierre d'Alheim, l'auteur du curieux volume *Sur les pointes* dont nous avons annoncé la publication récente, l'auteur aussi d'une étude très intéressante sur Moussorgski que nous avons analysée, fera le 30 novembre une conférence sur le compositeur russe, le fondateur de la Jeune Russie musicale. Mme Marie Olénine interprétera diverses œuvres de Moussorgski.

Le premier concert populaire aura lieu au théâtre de la Monnaie le dimanche 21 novembre, à 1 h. 1/2, sous la direction de M. Richard Strauss, maître de chapelle de S. M. le roi de Bavière, chef d'orchestre de l'Opéra de Munich et du théâtre de Bayreuth, et avec le concours de Mme Strauss-de Ahna, première chanteuse de l'Opéra de Munich.

Programme : 1. *Don Juan*, poème symphonique de R. Strauss (première exécution). — 2. Quatre *lieder* de R. Strauss, chantés avec accompagnement d'orchestre par Mme Strauss-de Ahna : a) *Dans les roses;* b) *Hymne d'amour;* c) *Demain*; d) *Cécile* (première exécution). — 3. *Ainsi parla Zarathustra*, poème symphonique de R. Strauss (première exécution). Solistes : MM. Marchot, Van Hout et Jacob. — 4. Trois *lieder* de R. Strauss, chantés avec accompagnement de piano par Mme Strauss-de Ahna : a) *Le Jour des Trépassés;* b) *Rêve crépusculaire*; c) *Sérénade* (première exécution). — 5. *Les Équipées de Till Eulenspiegel*, poème symphonique de R. Strauss.

Répétition générale le samedi 20 courant, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra.

Pour les demandes relatives au service des places, s'adresser chez MM. Schott frères, éditeurs, 56, Montagne de la Cour.

Le Conservatoire de musique de Mons donnera dimanche prochain, sous la direction de M. J. Van den Eeden, à l'occasion de la distribution des prix, son concert annuel. Les lauréats de l'année s'y feront entendre, encadrés par l'ouverture de *Roméo et Juliette* (Tschaïkowsky) et la *Marche triomphale* (Van den Eeden) exécutées par l'orchestre du Conservatoire.

Mlle Clotilde Kleeberg, dont on se rappelle le grand succès au premier concert de la *Société symphonique*, donnera le mardi 30 novembre, à 8 heures du soir, un concert à la Grande-Harmonie. Billets chez Breitkopf et Härtel, 45, Montagne de la Cour.

D'autre part, on annonce pour les samedis 27 novembre et 4 décembre, à 8 h. 1/2, en cette même salle, deux concerts de M. Emil Sauer. Billets chez Schott frères, 56, Montagne de la Cour.

Enfin le Quatuor Schörg, Daucher, P. Miry, J. Gaillard donnera à la salle Ravenstein, les 18 novembre et 2 décembre, à 8 heures du soir, deux séances de musique avec le concours de M. F. Rasse, dont on exécutera le Trio couronné par l'Académie, et de Mlle Painparé, pianiste. Billets chez Schott frères.

La Section d'Art et d'Enseignement populaires de la Maison du Peuple, qui a, depuis cinq ans, organisé des soirées de haut intérêt, reprendra mardi prochain, à 8 h. 1/2, la série de ses conférences. L'orateur sera M. Edmond Picard, qui parlera d'*Un Voyage au pôle Nord*. D'autres conférences sont annoncées. M. Henry Vande Velde étudiera *William Morris*, M. Octave Maus les *Maîtres-Chanteurs de Nurenberg*. La conférence de M. Maus sera suivie d'une audition musicale dans laquelle seront exécutés des fragments de la comédie lyrique de Wagner. Une autre conférence sera faite par M. Elisée Reclus.

Le pianiste Bosquet vient d'obtenir à l'unanimité et avec la plus grande distinction le diplôme de capacité au Conservatoire (classe de M. De Greef). Le jury, composé de MM. Gevaert, Huberti et Gurickx, avait imposé au candidat le concerto de Bach en *ré* mineur. Dans le répertoire de douze compositions présenté par M. Bosquet, le jury a fait choix du *Prélude, choral et fugue* de César Franck et de la Sonate en *si* mineur de Chopin.

Le jeune artiste s'est tiré en outre d'une manière brillante des diverses épreuves réglementaires : transposition, lecture à vue, etc. Il subira en décembre un examen public pour le diplôme de virtuosité et aura pour partenaire M. Moïns, violoniste, élève de M. Colyns, qui a remporté également le diplôme de capacité avec la plus grande distinction.

Les deux artistes interpréteront simultanément diverses œuvres de musique de chambre.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. — Cours de M. ENRICO FERRI : La Sociologie criminelle. — Les lundis, mercredis et vendredis, à 8 1/2 h. du soir, à la Maison d'Art.

Cours de M. ÉLIE RECLUS : Le Magisme et le Sacerdoce. — Les jeudi, à 8 1/2 h. du soir, 28, rue des Minimes.

Cours de M. le Docteur JOSEPH : Histoire de l'art de la Renaissance italienne. — Les dimanches, à 10 h. 1/2 du matin, 28, rue de Ruysbroeck (salle du laboratoire de Physique). Aujourd'hui dimanche, première conférence. — Droit d'inscription : 5 francs.

Mercredi, 24 novembre, conférence de Mme HUDRY-MENOS sur : La nouvelle éthique sociale dans l'éducation.

Vendredi, 26 novembre, première conférence de M. JACQUES DE NITTIS sur : Les Poisons de l'organisme.

Dans la moisson musicale de l'année, nous devons signaler un Poème symphonique de Julien Tiersot, l'érudit musicien et musicologue, qui a pris pour sujet *La Chanson du sire Halewyn*, une légende flamande bien connue dont Pol de Mont a publié récemment une édition de luxe chez Buschmann, à Anvers, avec de curieuses illustrations de Charles Doudelet. Chefs d'orchestre de Gand, d'Anvers et de Bruges, ouvrez l'œil!

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue del Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 46. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 14 NOVEMBRE 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Notes sur les Primitifs Italiens (1).

L'ANGELICO

Son rêve a été l'un des plus charmants et des plus purs qu'ait rêvé l'Humanité. Et Fra Angelico l'a vécu dans une continuelle effusion d'amour; seul peut-être de tous les artistes, il n'a pas enfanté dans la douleur; il n'a pas connu les soucis égoïstes, les fièvres d'individualité, la rage du mieux, les blessures de vanité ou d'orgueil, les tracas inférieurs du lucre; à aucun peintre, il ne ressemble; c'est qu'il fut non seulement un artiste, mais aussi un saint.

« Fra Giovanni, disent ses biographes, était d'une simplicité de mœurs et d'une naïveté extraordinaires. Un jour, le pape Nicolas V l'ayant invité à manger de la viande, il eut quelque scrupule, parce qu'il n'avait pas la permission de son prieur, oubliant ainsi l'autorité du Saint Pontife. Il évitait avec soin les intrigues et sa vie fut si pure, et il aima tellement les pauvres que son âme doit habiter le ciel. Il travailla toujours à la peinture et jamais ne voulut peindre que des saints. Il aurait pu facilement acquérir des richesses, mais il n'en faisait aucun cas, disant que la vraie richesse est de se contenter de peu. Il aurait pu commander, mais il s'y refusa constamment, prétendant qu'il est plus aisé d'obéir. Il aurait pu obtenir de hautes dignités, mais il s'y refusa, répondant qu'il ne cherchait d'autre honneur que le paradis. D'une sobriété et d'une chasteté extrêmes, il sut éviter les pièges du monde, répétant souvent que le repos et la tranquillité sont nécessaires à un artiste et que celui qui peint l'histoire du Christ doit toujours se tenir avec le Christ. On ne le vit jamais en colère, ce qui paraît presque incroyable. Il se bornait à reprendre ses amis avec douceur en souriant. Il répondait avec bonté à quiconque lui demandait une peinture d'avoir l'agrément du prieur et qu'il le satisferait. Il avait coutume de ne jamais retoucher ni recommencer ses ouvrages. Il les laissait tels qu'il les avait faits d'abord, croyant que Dieu les voulait ainsi. On assure qu'il ne toucha jamais un pinceau sans s'être mis en

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

oraison. Il ne représenta jamais le Seigneur sur la croix sans avoir les larmes aux yeux. »

Tel était l'état spirituel, voisin de l'extase, du peintre ; tel est celui dont il faut s'approcher pour comprendre son œuvre. Les humbles, en bas, les mystiques, en haut, y arrivent aisément. Ce sont de bons « sujets ». Et que l'on me permette d'expliquer le sens dans lequel j'emploie ce terme. On sait que les magnétiseurs prétendent pouvoir agir à distance, non seulement par suggestion directe, mais aussi par le moyen de certains objets en lesquels ils réussiraient à incorporer une partie de leur influence. Ils assurent en outre que tous ne sont pas aptes à percevoir l'ordre secret ainsi promulgué ; que certaines personnes y sont tout à fait rétives et portées, dès lors, à nier le phénomène, tandis que d'autres, plus impressionnables ou particulièrement prédisposées, en subissent l'ascendant.

Ceci rappelé, j'incline à considérer l'œuvre d'art qui absorbe le meilleur d'une énergie humaine, dans laquelle l'artiste met un peu du mystère qui est en lui, comme la matérialité nécessaire pour que la volonté de l'artiste, perpétuée au delà des siècles, agisse sur des organismes prédisposés. En une forme déterminée, en une combinaison particulière de lignes et de couleurs m'apparaissent incluses d'indéfinies puissances de suggestion. Toujours plus ou moins fortement, suivant la maîtrise de l'artiste et la réceptivité des admirateurs, elles s'en dégagent, irradiant, comme d'impondérables effluves. Inexistantes pour beaucoup, elles sont impératives et dominatrices pour d'autres. Ainsi, par l'intermédiaire d'un morceau de marbre ou de bronze, un commandement peut se trouver obéi à travers l'espace, après des milliers d'années.

J'ai dit dans quelles dispositions psychiques il fallait aborder l'œuvre de l'Angelico pour en percevoir le doux souhait de bonheur et de bonté ; j'ajouterai l'importance du milieu. Il est impossible de juger Fra Giovanni sur les petits tableaux — constituant souvent des parties séparées d'une œuvre d'ensemble — dispersés dans la plupart des collections d'Europe ; Paris, Londres et Madrid renferment dans leurs grands musées des œuvres admirables, mais c'est à Rome et à Florence qu'il faut aller le saluer ; dans la chapelle de Nicolas V, au Vatican, et dans le monastère de Saint-Marc où il vécut, cadre adéquat à ses fresques, si plein encore de son souvenir, qu'on s'imagine parfois qu'il va se montrer au détour d'un couloir...

Oh, ce couvent de Saint-Marc, le souvenir des heures passées là me reste, entre tous, cher. Ce fut, notamment, par un de ces terribles étés d'Italie où l'air semble enflammé. Ce climat de fournaise avait fait fuir les étrangers et il n'y avait personne dans les cloîtres sonores. En des coins perdus, accablés de chaleur et d'ennui, les préposés du gouvernement italien sommeillaient. Nul bruit moderne ne venait de la ville. Le repos était immense. Dans la fraîcheur du couvent, on pouvait oublier à l'aise le XIXe siècle et rêver à d'autres temps en regardant, au travers des arcades, l'immuable gloire du soleil d'or flambant dans le ciel bleu. L'esprit léger partait à tire d'ailes vers les sphères éthérées, à l'aventure, ainsi qu'une alouette trillant éperdument dans la clarté, vers l'azur. Douceur de se laisser aller à subir la suggestion du délicieux visionnaire, de croire avec lui, de se pénétrer de l'onction de ses prières peintes, de le suivre docilement à travers la religieuse maison, dont chaque muraille semble, grâce à lui, le verset d'un long cantique, célébrant avec une intarissable variété d'expression, toujours et uniquement, la radieuse félicité d'un cœur vertueux et pur. Douceur... Et comme l'on comprenait mieux à contempler cette aveuglante lumière, blanche, nette, silhouettant vivement les contours des corps, partout diffuse, sans aucune des hésitations, des dégradations qui font sous nos climats septentrionaux les mille transitions entre le clair et l'obscur, à voir ce bleu splendide, les tons blancs de la pierre, l'éclat doré du soleil ; comme on comprenait mieux l'art de Fra Angelico et combien son œuvre en apparence exclusivement idéaliste avait pourtant de profondes racines dans l'observation et les impressions reçues de la nature !

Partout dans les cloîtres, au-dessus des portes, dans les grandes salles, et même dans les cellules, il a attesté l'ardeur et la sincérité de sa foi. Il passa là neuf années entières et il n'est point sans intérêt de signaler aux artistes d'à présent la modestie charmante de ce grand peintre qui consacra d'aussi longs jours à une décoration qui semblait devoir échapper aux yeux du monde et n'était que pour réjouir quelques frères peu connaisseurs.

Au-dessus de la porte des étrangers, il plaça une figuration sublime de l'*Hospitalité* : celui que deux dominicains accueillent fraternellement, le pèlerin fatigué, c'est le Christ lui-même. Des trouvailles de ce genre, touchantes par leur simplicité et l'intensité de leur émotion, abondent dans son œuvre.

Dans la salle capitulaire, une *Crucifixion* admirable a réuni, autour des trois croix du Calvaire, dans de saisissantes attitudes de ferveur et de tristesse, la plupart des grands saints de l'Église. Dans cette fresque, où les figures sont de grandeur naturelle, le groupe formé par la Vierge étendant les bras, écrasée d'angoisse, défaillante, et les saintes femmes qui la soutiennent, est d'une grandeur, d'une noblesse de lignes que les plus grands maîtres n'ont point atteinte. Parmi les fresques des cellules, d'une exécution assez inégale (certaines, d'ailleurs, ne sont pas de Fra Giovanni), il y a d'indescriptibles chefs-d'œuvre. Aucune parole, aucune reproduction ne saurait traduire l'exquisivité du sentiment de

certaines d'entre elles : les *Saintes Femmes au tombeau*, l'*Annonciation* et le *Couronnement de la Vierge*, par exemple.

On conserve, au couvent de Saint-Marc, deux petits tableaux de forme ogivale — a-t-on remarqué que les mains jointes dans la prière forment ogive, aussi — qui m'enchantent particulièrement. L'un se divise en deux compartiments représentant, en haut, une *Annonciation*, en dessous, une *Adoration des Mages*. C'est une miniature ravissante avec des fonds d'or étincelants, ouvragés et guillochés comme pour une page de missel. L'autre, dénommé la *Madonna della Stella*, est bien la plus céleste des vierges rêvées. Elle est de celles qui faisaient dire à Michel-Ange : Ou Jean est allé au ciel voir Marie, ou Marie est descendue sur terre lui montrer son divin visage, et qui arrachaient au docte professeur Taine cet aveu significatif : « On ne s'imagine pas avant de l'avoir vue une modestie si immaculée, une candeur si virginale ; auprès d'elle, les vierges de Raphaël ne sont que de belles paysannes, fortes et simples. »

Il est assez difficile d'attribuer ces deux délicieux petits tableaux à la même époque que les fresques des murs ; j'incline à les croire bien antérieurs. L'*Adoration des Mages* rappelle celle de Gentile da Fabriano ; tandis que le même sujet, traité dans la chapelle de Cosme de Médicis, est d'un talent bien plus dégagé et plus souple. Mais ces deux tableaux mignons, outre leur rare qualité, sont intéressants encore par ce qu'ils nous apprennent sur les débuts du peintre. C'est assurément par la miniature que Fra Angelico a commencé. Il a compris d'abord la peinture comme de la miniature agrandie ; la fameuse Vierge qui est au Musée des Offices, la grande *Vierge aux anges musiciens*, a conservé ce caractère. Aussi paraît-elle peut-être un peu soufflée et d'un dessin mol, et n'a-t-elle point l'adorable sérénité de la petite Madone della Stella. Ainsi s'expliquent encore ces abus d'orfèvreries, ces bijoux, ces rayons, ces fonds d'or, procédés naïfs de miniaturiste que l'Angelico abandonna dès qu'il fut en pleine possession de sa maîtrise.

Mais pour être candides et attardées, ces profusions de doreries n'empêchaient point Fra Giovanni de hausser sa manière à des proportions qui dépassaient singulièrement les enluminures des missels. Si l'on peut trouver quelque faiblesse en la Vierge des Offices, en revanche les anges qui s'étagent autour d'elle font, depuis des siècles, les délices des âmes lyriques.

Depuis longtemps, popularisées par d'innombrables copies et par des gravures, ils conservent toujours, pour qui les contemple, le charme d'une révélation, tant est intraduisible et inimitable la suavité de leur eurythmie.

Jules Destrée

(*La fin au prochain numéro*).

L'OUVERTURE DU NOUVEAU-THÉATRE

La Vie de Bohème.

Voici que M. Mouru de la Cotte fonde un théâtre d'exception à Bruxelles. On se surprendrait peut être à dire que cette œuvre est une intéressante innovation, si elle ne s'instituait après que des tentatives analogues s'abattirent en France, en Allemagne, en Italie, telles qu'une nuée d'oiseaux migrateurs venus des contrées spirituelles, — et en général très déplumés du reste.

Ceci n'est point pour critiquer, car parmi certains hôtes nomades des forêts, des cieux et de l'inconnu, ceux que les oiseleurs dénomment « les suiveurs » par raison de leur faiblesse, profitent de la trouée faite par leurs compagnons dans les mers aériennes et atteignent plus librement les côtes désirées de soleil et de splendeur ; ou si même l'énergie les trahit en route, leur nid est bientôt tissé et, qui sait ? fort bien tissé des fragments chippés, si amiablement pourtant, surtout quand ces voyageurs apportent la grâce de leurs chants, aux demeures des tribus accueillantes au milieu desquelles le hasard les jeta.

Les côtes désirées dont il vient d'être parlé, vers où l'automne déclinant voit descendre nos rêves escortant d'un étrange sillage les alouettes et les cigognes qui se perdent au languissant horizon, ces côtes orientales de soleil et de splendeur devenaient pour nous samedi soir, le Musée du Nord partiellement transformé en salle de spectacle judicieusement aménagée et élégamment, artistiquement ornée, si pour mériter ces qualificatifs, un certain goût mis au service de la banalité décorative contemporaine suffit. Le hall présumé d'exposition, le bar qui certes est en droit de rivaliser avec celui de l'ancien Alcazar, pour procéder par comparaison, sont de tenue et d'harmonie impeccables dans l'insignifiance, et ce résultat est d'autant plus méritoire que l'examen de la décoration entière venue de Londres sans doute, démontre qu'un nombre d'heures sagement restreint lui fut consacré.

Cette institution nouvelle s'annonce donc de façon parfaite..... si elle correspond à une nécessité intellectuelle. Si elle surgit en guerrière déployant orgueilleusement l'étendard annonciateur de croisières ignorées vers les royaumes inexplorés de l'Art, de conquêtes toujours plus belles dans le monde de la divine sensation, cette institution serait parfaite, si elle avait sa raison d'être. Or, pourquoi ne l'aurait-elle pas ?

Le spectacle inaugural nous exhuma la *Vie de Bohème*, « l'immense succès des Français », dit l'affiche. Proclamer cette pièce adolescente serait aussi exagéré qu'original ; constater sa maturité avancée serait répéter ce que tant d'autres exprimèrent et ce que tous pensent, sans posséder pour cela un cerveau encyclopédique. L'exhibition de cette première œuvre n'oblige cependant pas à augurer irrévocablement mal des tendances du Nouveau-Théâtre. Un début est difficile et provoque l'hésitation, le tâtonnement dont s'exemptent seuls les révoltés marchant droit leur chemin, méprisant toute préoccupation, toute influence étrangère à leur foi. Ceux-là brutalement atteignent le but sous l'injure et l'admiration ; d'autres y arrivent aussi, mais par des chemins de traverse où souvent ils s'égarent et succombent.

Les aventures de Chaunard, de Musette, de Rodolphe, de Mimi n'ont rien de palpitant ; elles éveillent au plus en nous cette sentimentalité crispante, escroquant nos larmes, cette sentimentalité qui, gagnant notre naïveté l'autre soir, nous fit croire un instant que

nous étions modiste ou cocotte vieillissante. Ce n'est pas là, je pense, ce que, malgré notre modestie, nous demandons à l'Art. Quant à la drôlerie, inspiratrice du délicieux rire, c'est un accessoire qui fut oublié sans doute dans les coulisses (inadvertance excusable un soir de première) ou qui n'arriva parfois jusqu'au spectateur qu'après avoir roulé sur la lime mordante de cinquante années enchaînées.

Ces histoires ne peuvent nous captiver, parce qu'elles sont fausses et qu'elles le furent en 1840 comme à notre époque. Le sujet choisi par Mürger était déjà un arrangement dénué de réalité et capable de donner uniquement un émoi pareil à celui dont enveloppe l'œuvre artistique, où l'on sait les sentiments fictifs ; or, de cette irréalité Mürger créa l'illusion de son livre qui devenait donc doublement fictif, et satisfait notre cérébralité à peu près comme la démolition d'une caisse d'emballage satisfait une âme avide de musicalité. Ces personnages-là ne connaissent point l'âpre bohème, mais jouent à la bohème ainsi que les enfants jouent dînette. Il existe deux bohèmes : celle des fantaisies et des rêves, des courses infinies dans les intellectuels mystères, des exquises folies jetant par-dessus bord sans réfléchir, sans hésiter, pêle-mêle, les veuleries coutumières, allégeant ainsi le beau navire blanc des croyances sincères bondissant désormais libre et fier sur les houles de la vie vers les ombres de la mort. Il y a aussi la terrible bohème de misère et de douleur, de vaines luttes où l'âme se traîne comme dans un égoût, où la nuit, pince le froid, où le jour, tord la faim, où le cœur s'encrasse de cauchemars et de haine.

Les lamentables heures d'agonie effeuillant les espoirs, brisant les projets conçus dans le soleil et le printemps, enlevant à l'existence le réconfort d'un but qu'insensiblement on voit mourir, auquel désespérément on se cramponne et dont la disparition abandonnera à l'affreuse pensée de vivre sans autre utilité que celle de vivre. La ténébreuse bohème, flétrissante oppression qui exhibe, au lieu de sourires et d'affection sur les visages adorés, des pleurs, de la navrance, l'amertume. Elle bannit jusqu'aux douceurs de l'amour, car le courage d'aimer et de se voir mener par un macabre baiser d'une inquiétude à une angoisse, lui-même s'effondre pour livrer à jamais à la douleur sous ses formes innombrables, tant plus variées que celles des joies. Et cette bohème est effrayamment répandue : combien de physionomies péniblement souriantes et d'habits corrects chaque jour rencontrés nous la révéleraient en leur sincérité.

Non, pour peu qu'humeur sombre vous tienne, et s'il est vrai que la drôlerie est faite d'anomalies, d'exagérations, l'organisation du régime qui nous entoure, le silence des tourments et des sanglots intimes partout pressentis, sont vraiment à se tordre de rire.

Quant à la pièce inspirée du livre de Mürger et envisagée au point de vue technique, elle est timidement charpentée. Une composition théâtrale semble-t-il doit, sous peine de heurter notre goût et parce que plus apparemment humaine, s'émanciper moins encore de la réalité absolue que les autres témoignages artistiques. L'action s'y déroulera naturellement, logiquement, la logique n'ayant rien d'abstrait et se basant sur l'ordre habituel des lois naturelles, sur l'observation, sur l'expérience. Nulle raison ne se trouve en cela pour éviter au théâtre les sentiments transcendants, exceptionnels qui existent chez l'homme à l'égal des passions misérables, mais leur description, dominée par les visions de la vie sincère ou par leur devination sortie des influences analogiques dont s'inspire notre instinct, est obligatoire. Lorsque nous voyons des acteurs simuler la douleur, la joie, la générosité, malgré le raisonnement nous éprouvons l'illusion de ces secousses morales et cette illusion comprend le pouvoir émotionnel, qui sera pourtant atténué par l'arrière-conviction de son mensonge. Il est nécessaire que ces principes pénètrent l'ensemble, le détail et l'interprétation d'une pièce ; sa structure, si on y ajoute la variété, la vivacité d'action, ne réclame même d'autres préoccupations, et les éléments de beauté étrangers à ceux-ci appartiennent à la pensée, à l'essence de l'œuvre et sont communs aux diverses ramifications esthétiques.

La *Vie de bohème* atteint très approximativement ces qualités techniques ; certaines parties en sont traîneuses, chancelantes, défauts pardonnables vu son grand âge, et si quelques scènes se montrent maladroites, naïves, « tirées par les cheveux », cela est plutôt flatteur pour « l'ancienne », qui dénie ainsi toute calvitie dont l'existence n'eût cependant pas été, vis-à-vis du public, un grief, par suite de la gracieuse façon dont, sans honte de ses vieillottes manies, elle lui fit *priser* son dénouement, à en juger, du moins, d'après les mouchoirs et les larmes qui s'épanchèrent. Ce dénouement, avec plusieurs autres fragments, est d'ailleurs joli si l'on se laisse guider par le *la* puéril de l'attendrissement.

En somme, le spectacle premier du Nouveau-Théâtre fut agréable et son interprétation bonne avec M. Mevisto dans le rôle de Chaunard, MM. Varnay, Garoudet, Fremy, Mmes Goldstein, Maguera, Guyma. Les décors de M. Vanstrydonck sont charmants et caractéristiques.

Il ne semble pas pourtant que le devoir de ce théâtre d'exception ait été rempli ; en effet, cette fondation est superfétatoire si elle se borne à servir des représentations analogues à celles du Parc ou du Molière. Ce qu'il faut, ce que l'on attend, ce que l'on réclame, c'est l'impression d'art nous enlevant à l'habituel cours des choses ; non des fins de journée prolongeant confortablement les vibrations normales agréables ou désagréables ressenties durant les occupations quotidiennes, mais des sensations intenses, exaltantes. Elle s'élève indomptable et rôde et tourmente, l'aspiration aux brusques départs parmi la beauté où l'homme trouve l'apaisement de son cœur et qui purifie sa cérébralité des mesquineries avilissantes autant qu'inévitables ; ou du moins s'épanouit en lui le souhait de nobles tentatives d'envol, pressentiments des réalisations futures. Des essais, des vouloirs, des initiatives sans cesse, et, suprêmement, de la passion !

Les manifestations dramatiques (lyriques surtout) sont les plus puissantes expressions artistiques, parce qu'elles comportent l'ensemble des pouvoirs émotionnants de leurs sœurs et par surcroît elles présentent non des images décrites par le pinceau, le mot, mais des hommes qui s'adressent directement à l'âme d'autres hommes les écoutant. Que de beautés pourraient donc s'épancher de créations théâtrales. Il est supposable que les promoteurs du Nouveau-Théâtre comprirent ces évidences beaucoup mieux, même que nous, étant aidés d'expérience ; aussi s'impose la confiance en l'avenir prochain de cette organisation, laquelle, par les locaux qu'elle occupe, perfectibles encore, et surtout par les éléments humains la constituant, atteindra vraisemblablement des résultats de grand intérêt et d'ordre supérieur. M. Mouru de la Cotte à la Maison d'Art, où il aiguisa l'an dernier ses qualités directoriales, déjà fit preuve d'activité, de vive intelligence artistique et de courage ; souhaitons que, se rendant compte de l'utilité de l'œuvre entreprise, il la guide parmi les sphères espérées de l'Art.

R. P.

ERNEST PÉRIER

Discours de rentrée à la Conférence du Jeune Barreau d'Anvers.

Anvers, malgré son dominant mercantilisme et ses prédilections pour les odieuses spéculations, est un réservoir de forces dont sortent des jaillissements imprévus. Voyez, entre autres, cet ELSKAMP, étrange poète sans antécédent, gloire savoureuse de notre activité littéraire belge. Au Barreau anversois aussi, à diverses reprises, se sont produites des personnalités et des œuvres qu'on ne peut rattacher à aucune imitation, se révélant avec la plus précieuse des qualités artistiques, l'originalité. CHARLES DUMERCY n'est-il pas un humoriste de singulière cruauté, un railleur à froid pittoresque et terrible?

Voici qu'en un discours un autre se manifeste avec cette même spécialité d'originalité, d'abandon presque brutal aux poussées salutaires de l'Instinct, un vrai vivant se donnant tel quel, en la beauté fruste de ses pensées insoumises aux syntaxes, aux académiques dictionnaires, aux prosodies, aux niaises grammaires, parlant, formulant, s'extériorisant à sa manière, avec une admirable inconscience des règles routinières plus qu'avec la volonté réfléchie de les dédaigner. Ainsi faisait l'illustre Carlyle.

On a beaucoup parlé de l'AME BELGE en ces derniers temps. Le mot a fait fortune depuis qu'il fut pour la première fois employé et expliqué dans ce fameux numéro de l'*Encyclopédie* qui a mis en fureur, en août dernier, tous les clampins de lettres, indignés de n'avoir pas un assez gros lot d'éloges à leur médiocrité ou de ne pas avoir été employés à parler d'une patrie qu'ils avaient pour accoutumance de dénigrer, eux qui justifient si bien l'expression qu'on ne saurait assez vulgariser, due au féroce et puissant Léon Bloy, d'être « des clairs de lune du derrière » de quelques Français.

Or, le discours sur LE PAYSAN, d'Ernest Périer, en sa belle indépendance, en sa confiance « indigène », par, non seulement les mots neufs, mais les tours neufs qu'il a témérairement utilisés, est bien de chez nous, est bien d'une âme belge persuadée que le seul moyen de se répandre en liberté est de déchirer les liens dont la pédantesque manie de ceux qui prétendent être des types de correction linguistique, voudraient nous ligotter. A ce titre, l'œuvre du jeune avocat est vraiment remarquable et mérite de dater dans nos efforts pour nous constituer, même au point de vue de la langue, une entité nationale ayant sa vie propre et intense.

L'ESTHÉTISME DES PAYSAGES

Les Cosaques de la Meuse.

Quelques nouveaux renseignements, empruntés au *Peuple*, pour compléter le dossier des *Cosaques de la Meuse :*

« Devant Bouvignes, le large bief que creusait la rive droite du fleuve a été comblé; un terre-plein s'y élève, un « terre-plein » qui a même ceci de particulier de ne renfermer une seule parcelle de terre; il est exclusivement composé des gros cailloux qu'ont apportés les Cosaques, sans doute afin qu'on ne puisse planter d'arbres.

Plus bas, à un endroit favori des baigneurs, des pêcheurs et des promeneurs, une prairie venait mourir à l'eau; on l'a enfouie sous des déblais et bordée d'un gros perret à la cosaque.

En face, des trois îles qui faisaient un groupe au milieu du fleuve, une seule subsiste; les deux autres ont été draguées.

Sur la rive gauche, on a creusé ici et comblé là, pour obtenir une ligne droite, — plus c'est droit et plus c'est beau, — puis on a fini par démolir à la dynamite un mur maçonné, d'une épaisseur énorme, qui formait port; en ce moment on est occupé à le remplacer par un perret à sec, beaucoup moins solide par conséquent, et incliné, ce qui le rend inabordable aux bateaux.

Voilà deux ans qu'on façonne le fleuve en manière de canal; l'endroit est devenu méconnaissable, et il ne peut en résulter d'utilité bien réelle pour la batellerie. Mais des imbéciles, sur les ronds de cuir des bureaux ministériels, auront fait semblant de gagner leur argent, et, en tout cas, tuer quelques heures de leur oisivcté professionnelle.

C'est la même chose en amont, de l'autre côté de Dinant; là le fleuve a sa plus grande largeur; eh bien, les Cosaques sont en train de verser du gravier et de supprimer le bief de la place d'Armes; on ne parvient pas à savoir pourquoi; ni à entrevoir la nécessité, l'utilité à laquelle cela répond. Puis ils construiront un perret, au bout duquel la perspective du rocher Bayard se dressera, avec combien de charme! Puis ils relieront ce « terre-plein » à la promenade de Meuse, en draguant l'île Laurent, le seul petit coin pittoresque qui nous demeure, et en construisant, le long des maisons et des jardins que baigne encore la Meuse, un chemin qui sera orné d'un perret, d'un beau perret conforme.

A Pont-à-Lesse, le nouveau pont constitue une véritable horreur.

A Freyr, on nous en menace bien d'une autre : un chemin de halage sur la rive droite — donc sans utilité — au pied des rochers sauvages qui se reflètent dans la Meuse!

Et c'est partout, partout, la même chose, dans tous les pays, là où s'étend l'administration bourgeoise, de sorte que, dans nous ne savons combien d'années, quand l'époque décadente où nous vivons sera dépassée, l'on s'apercevra que les bourgeois bêtes ont partout, partout irréparablement abimé et saccagé la Nature. »

C'EST FINI!

Elle est finie, la grrrande Foire! Elle est finie la « World's fair », car dans l'émulation de réclame à laquelle se sont livrés les banquistes et les taverniers, aidés d'un syndicat de journalistes qui ont donné comme la garde impériale à Wagram et à la Moskowa, on avait élevé cette exposition locale très convenable d'un petit pays, simplement à des proportions gasconnes mondiales! Elle est finie! Ah! quel soulagement!

Car vraiment cette institution, surtout culinaire et fêtarde, a pris trop de place dans l'activité nationale depuis six mois, et trop haut s'élève la pyramide symbolique de tonnes de bière et de charretées de victuailles qui résume ce qu'elle fut. La rafle des épargnes, liquidées en bamboches, au profit des malins, fera sentir ses lancinants effets cet hiver, et tel qui s'est amusé tout l'été dans « ce lieu de délices », pourra souffler énergiquement dans ses doigts et se serrer non moins énergiquement le ventre.

Quant à l'Art, le bénéfice, pour lui, de tout ce remuement aura été mince. Une exposition internationale de tableaux, sculptures, etc., fort médiocre; du remplissage en abondance, des

rossignols en multitude. Par les rues, des décorations festivales écœurantes ou niaises, révélant à des points de vue ahurissants l'ingéniosité stupide des tenaces organisateurs d'une des plus ridicules associations pouvant surgir des cerveaux comprimés d'inconscients farceurs. Dans les halls marchands, à l'exception des beaux cristaux de Daum et des merveilleuses faïences de Massier, un accumulat d'horreurs bourgeoises, révélant l'actuelle putréfaction presque générale de l'art du mobilier et de la décoration. Durant les derniers jours, les jours de vente et de bazardage, un engouement pour les productions, la plupart ignobles, de l'orientalisme fabriqué à Paris et effrontément affirmé authentique par des juifs à turbans et à fez.

C'est fini ! c'est fini ! Bruxelles, le clair, riant et pittoresque Bruxelles va reprendre sa beauté native, débarrassé des oripeaux de carnaval dont on l'avait déshonoré !

PETITE CHRONIQUE

Les Aquarellistes ont ouvert hier matin leur Salon annuel, coquettement installé dans les salles, malheureusement trop exiguës, que la Commission des Musées a consenti à ne pas s'annexer. Il serait urgent que le gouvernement prît des mesures pour restituer aux artistes les locaux d'exposition dont ils sont privés depuis que le Musée moderne a pris possession des galeries vouées aux Salons annuels.

Nous examinerons dans un prochain article les œuvres et œuvrettes exposées, que la cohue mondaine, jacassante, empanachée et remuante de l'ouverture ne nous a pas donné le loisir d'apprécier. Quelques envois paraissent offrir un réel intérêt : en particulier les cinquante croquis et études de Mellery, un *Port de pêche* de Meunier, des aquarelles néo-mystiques de J. Smits, trois curieux lavis rapportés de Vollendam par un nouveau venu, M. Jungmann. Le roi et la reine assistaient à l'ouverture, accompagnés par les membres de la Commission, d'année en année plus constellés, et radieux du succès de leur Salon.

Au Cercle artistique, Alexandre Marcette occupe à lui seul la salle d'exposition : trente-deux tableaux, quatre aquarelles. A ses œuvres récentes, parmi lesquelles il en est de fort belles, l'artiste a joint des toiles déjà exposées. La *Collision* et l'*Arrivée à Dordrecht*, qui font partie de la dernière moisson, ont toutes deux une remarquable fluidité d'atmosphère. Elles marquent, par l'harmonie nacrée des tons et la sûreté de l'exécution, parmi les meilleures œuvres de M. Marcette.

Un séjour récent fait à Katwijk-aan-Zee, un coin de Hollande exquis, a fourni au peintre des motifs nouveaux dont il a tiré un heureux parti : rues calmes et claires, barques de pêche regagnant le port, le tout exprimé avec sincérité.

Camille Lemonnier a défini Marcette un « cielliste ». L'artiste excelle, en effet, à donner, dans de grands pans déployés pardessus ses marines et ses paysages, l'illusion des nuages poussés par le vent, irisés par l'éclat du soleil ou chevauchant tragiquement à la lueur falote de la lune.

On vient d'ériger sur le pylone central de l'entrée monumentale du cimetière de Saint-Gilles la belle figure de J. Dillens, *Le Silence de la Mort*, dont la silhouette imposante produit un effet décoratif considérable. Vue de face, elle est irréprochable de lignes et complète l'ensemble architectural, d'un sentiment funéraire bien compris, créé par M. Édouard Quétin. De profil, un vide apparaît sous le bras replié. Peut-être y aurait-il là une correction à faire.

Les deux lampes de bronze entre lesquelles s'élève la statue apparaissent, de loin, comme deux réverbères. La forme eût pu en être plus heureuse

Dans tous les cas, l'ensemble est intéressant et mérite d'être vu. Le cimetière est situé à Calevoet, à gauche de la chaussée d'Alsemberg.

L'*Aube*, une revue de jeunes créée à Bruxelles il y a un an, paraîtra deux fois par mois à partir du 1er janvier prochain. En annonçant cette périodicité nouvelle, la rédaction fait appel au concours de tous ceux qui aiment les Lettres et ajoute, non sans modestie : « Que nos aînés, les arrivés d'aujourd'hui, se rappellent, en feuilletant notre Revue, qu'à toute splendeur des midis il y a une aube claire et timide. Qu'ils revoient dans nos jeunes efforts leurs propres débuts, alors que riches d'illusions, comme nous, ils allaient vers les chemins de l'art noblement audacieux et confiants. »

La première matinée musicale intime organisée par M. J. Wieniawski a eu lieu dimanche dernier à la Maison d'Art. Le programme se composait du concerto en *ut* de Beethoven, remarquablement joué par M. Wieniawski, et de quelques-unes des œuvres de ce dernier : quatre mélodies chantées avec goût par Mme Mège, une sonate pour piano et violon exécutée par l'auteur et M. Ed. Willame, professeur au Conservatoire de Mons, une fantaisie pour deux pianos exécutée par M. Wieniawski et Mlle Hanneman. La jolie mélodie *L'Extase* et la sonate pour piano et violon ont été particulièrement appréciées et applaudies.

La première audition des *Chanteurs de Saint-Boniface* aura lieu dimanche prochain, veille de Sainte-Cécile, à la grand'messe. On y exécutera la messe *O quam gloriosum est regnum* de Vittoria.

Une intéressante initiative de prosélytisme musical dans les masses populaires : M. CATULLE MENDÈS se propose de donner au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, tous les mercredis, à 4 h. 1/2, une conférence sur la musique de chambre classique et moderne, — conférence qui sera suivie d'une audition musicale (quatuors à cordes, sonates, trios, etc.) dont la direction est confiée à M. Vincent d'Indy. Chacune de ces auditions comprendra une partie ancienne et une partie contemporaine et réunira, par exemple, sur un même programme, ainsi qu'il fut fait ces dernières années à la *Libre Esthétique*, les noms de J.-S. Bach, de Beethoven et de C.-A. Debussy. Le prix d'entrée sera uniformément fixé à 1 franc *pour toutes les places*. On sait que le théâtre de la Porte-Saint-Martin peut contenir deux mille spectateurs.

A propos des deux artistes cités, annonçons, en primeur, une autre nouvelle : Catulle Mendès a prié Vincent d'Indy d'écrire l'ouverture symphonique, les entr'actes et la musique de scène de *Médée* dont il vient d'achever une adaptation. Cette collaboration ne peut manquer de produire une œuvre des plus intéressantes.

Nous entendrons cet hiver UNE ŒUVRE NOUVELLE DE VINCENT D'INDY, un quatuor à cordes (en *mi majeur*) dans lequel l'auteur, tout en simplifiant beaucoup son écriture musicale, a poussé très avant l'étude des rythmes, dont il diversifie à l'infini les combinaisons. A en juger par une audition que M. d'Indy a bien voulu nous donner au piano, l'œuvre prendra rang parmi les plus belles compositions du maître. Par l'intérêt des développements (ceux-ci dérivent, dans les quatre parties, d'un thème unique de quelques notes), par la richesse du tissu harmonique et l'architecture sévère de cette composition qui fait penser aux œuvres des primitifs, le deuxième quatuor à cordes de Vincent d'Indy nous paraît devoir dépasser son premier quatuor, qui produisit, on s'en souvient, une si grande impression. En aucune de ses compositions antérieures de musique de chambre, l'auteur ne nous semble avoir montré pareille maîtrise. Le manuscrit, tout récemment achevé, est en ce moment livré aux copistes.

Le BIASCOPE ! Un nom nouveau appliqué au cinématographe. C'est au Palais d'Été, dans la jolie salle décorée par M. Dubosq avec un goût si délicat qu'a fonctionné le nouvel appareil, le plus parfait des cinématographes offert jusqu'ici à la curiosité publique.

Le Biascope reproduit avec une fidélité merveilleuse une série de scènes animées. La *Promenade sur la Jetée*, les *Boules de*

neige, la *Baignade*, le *Jubilé de la reine Victoria*, l'*Arrivée d'un train*, la *Ronde enfantine*, les *Mauvaises Herbes* sont particulièrement attrayantes. L'inventeur de cet ingénieux appareil est arrivé à supprimer presque totalement la trépidation qui, dans la plupart des cinématographes, fatigue la vue et nuit à l'impression. C'est la vie même, saisie sur le vif et reproduite avec une vérité déconcertante.

Les « premières » théâtrales :

C'est jeudi que la Monnaie reprendra les *Maîtres Chanteurs*. Une première répétition générale, donnée jeudi dernier devant la Presse et quelques invités, permet d'espérer une fort bonne interprétation. Les rôles principaux sont confiés à MM. Imbart de la Tour, Seguin, Soulacroix, Bonnard, Dufranne, Journet, à M[lles] Mastio et Gianoli.

Le théâtre Molière annonce pour mardi la première représentation du *Patrimoine*, pièce nouvelle de M. ~~Gustave~~ Van Zype, le lauréat du prix quinquennal.

Pour rappel, dimanche prochain, à 1 h. 1/2, premier concert populaire au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. Richard Strauss. Répétition générale samedi, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra.

MAISON D'ART. — Le quatuor A. Dubois, F. Claes, A. Gietzen et E. Doehaerd organise, avec le concours de M. Emile Bosquet, trois auditions de musique moderne. Ces séances auront lieu à la Maison d'Art, les 25 novembre, 13 janvier et 4 mars.

Cartes d'entrée et abonnements chez tous les marchands de musique et 46, rue du Nord, à Bruxelles.

M[me] Kutschera-Denys donnera trois « Lieder-soirées » à la Maison d'Art : la première, le 15 décembre, lieder de Beethoven, Brahms, Schubert, Schumann et Wagner; la deuxième, au mois de janvier, maîtres modernes; la troisième sera consacrée aux maîtres français. Billets chez Breitkopf et Härtel.

M. Arthur Boitte, l'éditeur de l'*Art flamand*, vient d'achever la troisième partie de cette importante publication. Elle est intitulée : *Les Artistes de la décadence, les Classiques et leurs successeurs*, et complète l'histoire des beaux-arts en Belgique jusqu'à l'époque romantique.

Les trois dernières livraisons parues sont relatives à quelques artistes précurseurs de l'esthétique académique, à Van Brée, à Navez et à Louis Gallait.

UNIVERSITÉ NOUVELLE. — INSTITUT DES HAUTES ÉTUDES. — Cours de M. ENRICO FERRI : La Sociologie criminelle. — Lundi, 15 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Maison d'Art.

Cours de M. ÉLIE RECLUS : Le Magisme et le Sacerdoce. — Jeudi, 18 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, 28, rue des Minimes.

Cours de M. le Docteur JOSEPH : Histoire de l'art de la Renaissance italienne. — Les dimanches, à 10 h. 1/2 du matin, 28, rue de Ruysbroeck (salle du laboratoire de Physique).

Mercredi, 24 novembre, conférence de M[me] HUDRY-MENOS sur : La nouvelle éthique sociale dans l'éducation.

Vendredi, 26 novembre, première conférence de M. JACQUES DE NITTIS sur : Les Poisons de l'organisme.

L'aquafortiste Charles Courtry, qui grava entre autres le *Milton* de Munkacsy, le *Marceau* de J.-P. Laurens, le *Marché d'esclaves* de J.-L. Jérôme, etc., vient de mourir à Paris, âgé de cinquante-deux ans.

Un comité d'artistes et d'hommes de lettres, dans lequel figurent Alfred Stevens, Catulle Mendès, Emile Bergerat, Félix Barrias, etc. vient d'être constitué pour venir en aide à la veuve et aux enfants de Courtry, que la mort de l'artiste laisse dans la détresse.

La Société des Peintres-Lithographes a ouvert sa première exposition à la Galerie des Artistes modernes, 19, rue Caumartin, à Paris. On y voit notamment une exposition d'ensemble des œuvres de Fantin-Latour.

LES MUSÉES ROYAUX DE BERLIN ont confié à la *Graphische Gesellschaft* (Lindenstrasse, 16-17) la publication de toutes les œuvres qu'ils possèdent. Le tome I, actuellement sous presse et dont les reproductions phototypiques promettent d'être remarquables, contiendra soixante-quinze planches relatives aux sculptures antiques. Le prix du volume est de 135 marks, réduit à 120 marks (150 francs) pour les souscripteurs à l'ouvrage complet. Celui-ci se composera, en outre, des antiquités de l'Égypte et de l'Asie mineure (cent trente-huit planches), des chefs-d'œuvre de la sculpture italienne (cent trente-trois planches), des antiquités du Pérou (soixante-quatre planches), etc.

La *Plume* vient d'ouvrir un concours dont le sujet est une couverture de revue. Titre : Revue biblio-iconographique. Format : 33 × 20. Dessin à l'encre de Chine et au trait. Réserver espaces rectangulaires, l'un pour le sommaire, l'autre pour l'adresse. Premier prix : 100 francs.

Délai d'envoi : 30 novembre (31, rue Bonaparte, Paris).

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 47. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 21 NOVEMBRE 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Notes sur les Primitifs Italiens (1).

L'ANGELICO

Après le couvent de Saint-Marc et le Musée des Offices, il faut aller à l'académie des Beaux-Arts. Les œuvres de l'Angelico y sont multiples et capitales. C'est d'abord une *Vie de Jésus*, découpée en trente-cinq petits cadres, parmi lesquels plusieurs sont d'une infériorité manifeste qui les a fait attribuer à quelque élève de Fra Giovanni ou à son frère Benedetto. Attributions d'ailleurs hasardées, comme celle qui donne à Benedetto la paternité des damnés dans le *Jugement dernier*, et qui sont le fait d'admirateurs trop zélés; car pourquoi vouloir nier toute défaillance en un œuvre aussi nombreux et aussi varié?

Il est incontestable que l'Angelico n'a jamais su réussir l'expression des sentiments violents ou méchants. Elles ne se rencontraient pas dans le cercle de son observation, confinée dans la vie placide du monastère, même dans son imagination de rêveur pur et calme. Aussi a-t-il dû faire effort pour se représenter ce qu'il concevait à peine et ses tentatives pour décrire le mal sont-elles toujours restées d'une gaucherie naïve.

Mais qu'importe que la partie droite du *Jugement dernier* soit médiocre, puisque, de l'avis unanime, la partie gauche est un incomparable chef-d'œuvre. Tous ceux qui en ont parlé l'ont célébrée en termes ravis (1). C'est la vision de Dante (*Paradiso*, chant XXXI[e]) que l'Angelico a exprimée. J. Péladan remarque avec raison que ce *Jugement dernier* rappelle aussi celui de l'Orcagna : « Jésus montre ses stigmates, la main du côté des hommes est fermée, ce qui signifie qu'elle ne contient plus de grâce; belle idée, mais plastiquement difficile. Les élus forment une sorte de gloire du paradis, où les types, les expressions, les draperies mêmes l'emportent sur ceux de l'Orcagna; en revanche, les réprouvés et les démons manquent d'expression et d'énergie. J'ignore pourquoi les écrivains religieux s'obstinent à considérer avec jaculation cette partie inférieure et naïvement puérile de l'œuvre. N'est-ce point assez d'être le peintre du Paradis? Aucune description ne donnerait une idée de la scène où les anges

(1) Suite et fin. — Voir nos deux derniers numéros.

(1) Voyez, outre les auteurs cités dans la bibliographie, les notes des DE GONCOURT dans l'*Italie d'hier*, page 146.

embrassent les élus et les entraînent dans les bosquets du Paradis en une céleste saltation! »

Ce n'est guère que par des musiques à la fois très simples et très subtiles qu'on évoquerait quelque chose de l'ineffable de ces effusions, qu'on pourrait indiquer l'allégresse de ces bienheureux aux corps impalpables, aux regards candides d'enfant, à la tête étoilée de rayons, qui glissent, dématérialisés, sur l'herbe émaillée de fleurettes, la main dans la main des chérubins dont la ronde les entraîne vers le Seigneur...

J'ai dit ailleurs comment certaines œuvres du dessin se transforment en mon souvenir, par des analogies inexpliquées, en chansons et en harmonies; la *Danse vers le Paradis* de l'Angelico est une de celles qui me donnent le plus fortement cette impression. Fra Giovanni est pour moi un poète et un musicien autant qu'un peintre.

Cet admirable *Jugement dernier* est, encore à certains égards, une œuvre de miniaturiste, tandis que la *Déposition de croix* est un parfait tableau. Tout y serait digne d'un éloge exubérant, tant la composition qui est d'une pondération magistrale, le dessin qui est impeccable et du plus haut style, la couleur, oui, ces bleus, ces rouges et ces blancs entiers et crus qui sont la couleur qu'il fallait et, malgré la franchise des tons, d'une harmonie! les attitudes qui sont justes, variées et surtout expressives, tout, oui, jusqu'à ce paysage si longtemps négligé par les primitifs, ce paysage où s'érigent les ifs raides et sévères, tels qu'ils se voient aujourd'hui encore dans les jardins et les campagnes des environs de Florence, jusqu'à ces anges sveltes qui glissent sur les nuages, jusqu'à ces petites figures si noblement drapées dont la prodigalité de l'artiste a animé le cadre même.

Il était rare, en effet, en ce temps, qu'une œuvre se limitât à un tableau à sujet unique. Le morceau, si fréquent aujourd'hui, était inconnu. La plupart des œuvres étaient des compositions pareilles à des poèmes. Autour du sujet central venaient se grouper maintes figurations accessoires et complémentaires, sur la prédelle, sur les volets, sur les cadres. C'est ainsi que de nombreuses figures de saints, à présent isolées, sont éparses dans les musées d'Europe et dans les collections particulières; l'une des plus belles en sa majesté triste est une *Sainte Catherine* qui se trouve au musée Vanucci, à Pérouse. Au même musée il y a aussi une *Madeleine*, aux cheveux blonds dénoués, superbe.

Après Florence, c'est Rome qui peut s'enorgueillir de posséder les plus insignes œuvres du maître. Je ne cite point Paris, car le célèbre *Couronnement de la Vierge* que Vasari déjà déclarait dépasser en beauté tout ce que Fra Giovanni avait fait, ne me semble mériter qu'une approbation plus modérée. C'est un poème enchanteur assurément, mais un peu théâtral et moins simplement ému que les œuvres florentines dont je viens de parler.

Il sera permis de s'étonner, en passant, de voir le catalogue du Louvre classer l'Angelico sous le mot : Fiesole où l'on ne songerait pas plus à le chercher que Rubens au mot Anvers. Tous les traités enseignent le véritable nom de l'auteur du *Couronnement de la Vierge :* Guido ou Guidolino, fils de Pierre, né en 1387, à Vicchio, dans la province de Mugello, en religion Fra Giovanni et universellement surnommé l'Angelico.

Il est aussi assez singulier de voir le même catalogue attribuer pour maître à l'Angelico Masolino da Panicale. La seule comparaison des dates eût prouvé que ce dernier avait à peine trois ans de plus que son élève prétendu; et, quant à la comparaison des œuvres, elle nous eût montré les deux artistes entraînés dans des voies bien dissemblables. La probabilité, c'est que tous les deux reçurent des leçons du même maître : Starnina.

Pourquoi, au surplus, chercher la filiation de l'Angelico? Il n'a que vingt ans lorsque, en 1407, avec son frère Benedetto, il entre au couvent de Fiesole dans l'ordre des dominicains. Il suit peut-être la communauté à Foligno, certainement à Cortone; revient avec elle à Fiesole, puis à Florence. Pendant plus de trente ans, il vit ainsi reclus dans la paix du cloître, se formant lui-même, étranger aux agitations ardentes du dehors. C'est en 1445, à l'âge de cinquante-huit ans, qu'il est appelé à Rome, par le pape Eugène IV. Il y décore une chapelle qui, malheureusement, fut plus tard démolie et dans laquelle il avait peint des portraits de contemporains, ce qui atteste à nouveau que son génie ne dédaignait point l'observation directe de la nature.

Quelques années plus tard, nous le voyons engagé comme « le peintre le plus célèbre de l'époque », par les notables d'Orviéto. Il travailla avec son élève Benozzo Gozzoli, mais ne termina pas l'œuvre, que Signorelli devait achever plus tard.

Enfin, Nicolas V le charge de décorer son oratoire au palais du Vatican. Rien n'atteste plus nettement l'abondance et la souplesse de l'art de l'Angelico que ce qu'il réalisa à cette occasion. Pour retracer la *Légende de saint Étienne et de saint Laurent* — il avait alors plus de soixante ans — nous le voyons élargir et transformer sa manière; et dans la composition, les groupes, les attitudes, les draperies, dans l'observation pénétrante et fine de la réalité et de la vie, le soin des architectures et du paysage, il montre que s'il a su garder, comme une fleur rare grandie à l'abri d'un milieu spécialement protecteur, le sentiment mystique, son habileté de peintre et d'artiste n'est point restée stationnaire et ignorante des recherches et des acquisitions des contemporains. Les fresques de cette chapelle supportent sans faiblir le formidable voisinage de Michel-Ange qui

les dépasse en énergie, mais qui est par elles dépassé en suavité et en fraîcheur. Je ne sais rien de plus délicieux que la *Prédication de saint Étienne* aux femmes et la *Distribution des aumônes* par saint Laurent. Ce fut son chant du cygne. Le 18 mars 1455, il mourut à Rome et fut enterré dans l'église Santa Maria sopra Minerva, où se voit encore son tombeau orné d'une épitaphe latine.

Ces œuvres merveilleuses, il est tout une catégorie de gens qui les ont prônées à cause de leurs intentions et de leur but. Un irritant snobisme leur a fait exalter l'art chrétien de l'Angelico surtout parce que chrétien. Maints écrivains pieux, et après eux la gent moutonnière des fidèles, conviennent du génie de l'Angelico, non à cause de ce génie, mais parce que Fra Giovanni fut un moine et parce qu'il fut béatifié. C'est toujours la confusion entre la morale et l'esthétique. Faut-il rappeler que beaucoup de moines ont été très vertueux et absolument dénués de génie pictural? Saint Paul, saint Augustin, saint Thomas, par exemple, furent de grands saints incapables de tenir un pinceau.

Inversement Angelico eût pu être un déplorable moine et cependant un estimable artiste : tel l'aventureux Filippo Lippi; et il n'était pas nécessaire d'être un saint, même pour peindre le ravissement et l'extase : exemple le Pérugin.

J'admire profondément l'Angelico, comme un des plus grands artistes de tous les temps; et si, par surcroît, la vertu de sa vie me permet d'estimer l'homme après l'œuvre, je ne puis m'associer aux dithyrambes extravagants des écrivains catholiques qui, inspirés par un zèle fanatique, veulent humilier tout le XVe siècle devant la gloire de Fra Giovanni.

On s'est complu ainsi à opposer l'art sensuel, matérialiste et païen de la Renaissance à l'art mystique, idéaliste et chrétien de l'Angelico, et cela a été généralement accepté, les idées simplistes et superficielles ayant la croissance plus rapide que les autres.

On a répété volontiers que sous l'impulsion mécréante de Masaccio et des naturalistes, le développement autochtone et normal de l'art chrétien s'était tout à coup arrêté devant le souvenir des triomphes des souvenirs antiques et du paganisme. Et toute une école critique catholique pense qu'il y avait là une source féconde d'inspirations à laquelle il faudrait revenir.

Ces idées me paraissent pernicieuses et fausses. Je suis défiant à l'égard de ces classifications faciles et absolues. A première vue, sans doute, elles séduisent. Mais la réflexion en montre vite la pauvreté. Les catholiques, qui font des doléances sur la déviation de l'art tombant de l'idéalité chrétienne dans la sensualité matérialiste, comprennent aussi erronément le XVe siècle que les professeurs qui, inversement, font dater de Raphaël un retour à la beauté antique.

Ne voit-on pas à quelles injustices, à quelles absurdités mènent ces systèmes? Que ce soit pour les en louer ou pour les en blâmer, pourrait-on dire que Piero della Francesca, Melozzo da Forli, Ghirlandajo, Boticelli, doivent à l'antiquité? Pourrait-on dire, d'autre part, qu'ils en ont ignoré la beauté? La fleur mystique elle-même n'embaume-t-elle pas de ses parfums suaves les œuvres du doux Gentile et du superbe Pisano? Est-elle à jamais dans la tombe close de l'Angelico? Les madones de Crivelli, les douces vierges aux lèvres pincées de Pinturichio, *Marie apparaissant à saint Benoît* de Lippi sont-elles donc profanes? Et grossières et sensuelles? Les anges de Gozzoli ne sont-ils plus des anges? Et n'est-il pas énorme d'en arriver à devoir ranger parmi les matérialistes Botticelli, dont les tableaux sont tout frissonnants d'inexprimable et d'au-delà! Aux souffrants, aux nerveux et aux compliqués ne faut-il pas aussi leurs madones?

On a voulu voir des différences de foi, de temps, d'école là où il n'y a que des différences de tempérament. Tous ces extraordinaires artistes, en réalité, ont regardé la nature et l'ont rendue telle qu'ils la sentaient, telle qu'ils la rêvaient. Ils n'ont imité personne. Ils n'ont point tenté de ressusciter un art disparu. Quel besoin, je vous le demande, de s'inspirer d'un marbre antique, lorsque chaque jour on peut voir dans la lumière et dans la beauté de la vie, la forme humaine en son harmonie. Ils ont exprimé ce qu'ils ont vu de l'éternelle beauté des choses, en s'efforçant chacun de dire, avec une sincérité absolue, leur impression particulière. L'Angelico comme les autres. Son art n'est pas au fond aussi idéaliste qu'il le paraît. Il a, lui aussi, comme Gentile et Pisano, introduit dans ses compositions des portraits, et ses fresques de Rome prouvent combien il étudiait les êtres dans la réalité. Elles révèlent que l'Angelico était tout disposé à accepter les modes d'expression plus complexes que les travaux des artistes de ce temps mettaient à sa disposition. Benozzo, son élève, s'engage résolûment dans les voies nouvelles et subit l'impulsion générale. Est-il sensuel et païen (1)? Il serait puéril de le soutenir. Ignore-t-il la beauté grecque? Pas davantage. Qu'est-il alors? Il est *lui*, ce que ne voudront jamais admettre les professeurs et les faiseurs de systèmes; il n'imite pas plus l'Angelico qu'il ne fait renaître l'antiquité, deux exercices également stériles.

Et ce que je dis pour Benozzo, je pourrais le répéter pour vingt autres. Je ne sais pourquoi on veut méconnaître la continuité de l'évolution esthétique de ce XVe siècle. C'est un grand fleuve. Le courant est plus

(1) C'est, d'ailleurs, un cliché absurde de certains écrivains cléricaux de qualifier l'art païen de matérialiste et de sensuel. Il y a dans la *Victoire de Samothrace*, par exemple, autant d'idéalité que dans un ange de Fra Giovanni.

fort au milieu. Les rochers du fond déterminent des remous. Il y a sur les bords des criques, où l'eau s'attarde à murmurer près des fleurs du rivage. Chaque onde, dans sa course entraînée, brille différemment, reflétant selon son destin le bleu du ciel, la splendeur du soleil, le galop des nuages, la verdure des arbres ou les détails des rives. Certaines semblent immobiles, d'autres précipitées et turbulentes. En réalité, il n'y a qu'un seul mouvement. Toute la masse avance d'une irrésistible poussée.

Les démarcations sont fausses. J'ajouterai qu'elles sont dangereuses. Il faut lire dans Del Rio, qui le rapporte sans un mot de blâme, le récit des vandalismes que Savonarole fit commettre aux Florentins pendant les carnavals des années 1497 et 1498, pour se rendre compte des excès irréparables auxquels conduit l'erreur de juger l'art selon des critériums moraux, religieux ou philosophiques.

JULES DESTRÉE

LES MAÎTRES CHANTEURS DE NUREMBERG

A Monsieur X..., siffleur.

Mes yeux vous cherchaient, Monsieur, vendredi dernier, dans l'ombre de cette baignoire d'où partirent, il y a douze ans, lors des premières représentations des *Maîtres*, les coups de sifflet par lesquels le Doctrinarisme esthétique dont vous fûtes le porte-voix (passez-moi cette expression approximative) accueillit le chef-d'œuvre que viennent d'acclamer, avec un enthousiasme unanime, Paris et Bruxelles.

Votre intervention stridente précisa d'ailleurs avec à-propos le sens symbolique du délicieux poème. Et le Beckmesser de la salle fit comprendre et apprécier celui de la scène.

Vous ne beckmesserisâtes pas seul en cette occasion. Les modulations de votre clef forée charmèrent les oreilles d'un de nos chroniqueurs qui n'hésita pas, pour compléter la manifestation, à baptiser les *Maîtres Chanteurs* « un plat vaudeville ». Vous incarniez ainsi, vous et lui, les deux éléments qui, de tout temps, ont retardé l'essor des œuvres novatrices : la bourgeoisie et le journalisme. (Remarquez que si la Presse eût existé au XVI[e] siècle, Sixtus Beckmesser n'eût pas manqué de signer la critique musicale de la *Gazette de Nuremberg*.)

Mais qui songe encore à ces coups de sifflet et à ces coups de plume? Et que reste-t-il de ces dérisoires efforts? La grande voix populaire a couvert vos airs de fifre et un bon vent d'émancipation a balayé les articles de votre frère d'armes. Ceci, c'est le troisième acte des *Maîtres Chanteurs*, le triomphe de l'art neuf, personnel et libre sur l'insupportable pédantisme des masuirs que vous représentiez, l'un et l'autre, avec conviction.

Avez-vous assisté, Monsieur, à la reprise de l'œuvre? Avez-vous entendu les tempêtes d'applaudissements qui, le rideau baissé, secouèrent la salle? Avez-vous lu quelques-uns des innombrables journaux de Paris qui nous apportèrent l'écho de l'accueil magnifique que reçurent les *Maîtres* à l'Opéra? Je serais curieux de connaître vos impressions en présence de cette banqueroute de vos théories artistiques, de vos prévisions et de vos espérances.

Peut-être vous êtes-vous résolûment rangé du côté de Hans Sachs. Avouer son erreur, c'est agir en galant homme. Et pourtant, le croiriez-vous? Je regrette la musique aiguë par laquelle vous saluiez naguère la chute du rideau. Elle stimulait l'enthousiasme, elle allumait de saines colères, elle provoquait les représailles. En art, le combat est salutaire. Tous les mouvements d'émancipation ont été tumultueux. Et vos coups de sifflet ont eu, Monsieur, une sorte d'utilité historique dont il y a lieu de vous être reconnaissant.

Grâce à vous, les représentations de 1885 gardent dans mes souvenirs l'odeur de poudre qu'exhalèrent les tentatives audacieuses de rénovation accomplies vers la même époque : le Salon des *XX*, au Musée; le début du Théâtre Libre, au Parc. Et de tout cela sortit un mouvement d'art dont la Belgique a le droit de s'enorgueillir. Car la Belgique, quoi qu'en pense Henry De Groux, est le terrain fertile où se lèvent les moissons nouvelles. Au point de vue musical, par exemple, elle a une avance considérable sur la France, où l'esprit traditionnel et moutonnier arrête les initiatives hardies. A tel point que je vous conseillerais, Monsieur, de transporter à Paris votre sifflet, désormais sans emploi chez nous. Il y trouverait peut-être encore de l'écho.

Les *Maîtres Chanteurs* viennent d'être triomphalement reçus à l'Opéra, c'est vrai. Mais l'œuvre date de 1867! *Lohengrin*, *Tannhäuser*, la *Valkyrie* ont été représentés en ces dernières années, j'en conviens. Mais à Bruxelles *Lohengrin* est entré au répertoire de la Monnaie en 1870, *Tannhäuser* en 1873, la *Valkyrie* en 1887! Et l'on a joué *Tristan et Isolde* et *Siegfried*, que vous n'avez pas osé siffler, Monsieur, craignant avec raison le ridicule qui tue, dit-on, plus sûrement que les balles.

Votre mission est remplie. Elle a été courte, mais non sans éclat. Permettez-moi de vous adresser ici un salut d'adieu, que la soirée de vendredi réclame de ma politesse. Il est d'usage de saluer les morts.

Ah! cette soirée! Quelle joie, quel ravissement! La merveilleuse comédie lyrique (que la direction de la Monnaie s'obstine, on ne sait pourquoi, à qualifier *opéra*) est apparue si fraîche, si expressive, si spirituelle en son symbolisme transparent qu'elle a électrisé jusqu'aux spectateurs les moins initiés. La variété et la vérité des caractères mis en scène, l'humanité qu'ils dégagent avec intensité, l'art avec lequel l'action se développe en une succession d'épisodes logiquement déduits les uns des autres, l'esprit satirique dont l'ouvrage est imprégné, l'union intime du texte et de la musique, — celle-ci soulignant miraculeusement jusqu'aux moindres nuances du poème, — la puissance évocative des thèmes et l'exacte appropriation des ressources particulières de chaque instrument, l'aisance prodigieuse avec laquelle le génie de Wagner se meut dans les complications polyphoniques les plus enchevêtrées, tout concourt à faire des *Maîtres Chanteurs* une œuvre unique, prodigieuse, désormais classée au plus haut sommet de l'art lyrique.

La traduction nouvelle de M. Alfred Ernst, plus claire, plus française et plus littérale que la première, contribue d'ailleurs à en faciliter la compréhension. S'il reste quelques points indécis, la faute en est aux coupures faites avec quelque brutalité, semble-t-il, dans une œuvre dont pas une phrase, pas un mot ne sont indifférents ou superflus. Ah! les exigences des trains qui doivent ramener dans leurs pénates, à heure fixe, les spectateurs de province!

Car ce ne sont pas, quoi qu'on dise, les interprètes qui réclament ces abominables coups de ciseaux. Ils montrent tous une vaillance, une ardeur, une conviction admirables. Il fallait les voir, aux répétitions, tous, chefs de service, chanteurs, musiciens et jusqu'au dernier choriste, emballés par les beautés de l'œuvre, tendant leurs efforts en vue d'une réalisation dramatique et musicale irréprochable. Ni la fatigue du travail, ni les difficultés épineuses de certaines pages extraordinairement touffues n'ont eu raison de leur bonne volonté.

Et le résultat a récompensé ces multiples efforts. L'interprétation d'avant-hier a dépassé, dans son ensemble, celles qui nous furent offertes jadis (1). Si l'on a revu avec bonheur le bon Hans Sachs de la création, l'admirable Seguin à la bonté paternelle, au geste éloquent comme sa voix, si la malice du Beckmesser sournois composé avec un art si détaillé par M. Soulacroix a charmé et amusé, bien qu'il force peut-être le caractère comique du personnage, les interprètes nouveaux ont mérité la reconnaissance des artistes pour leur exacte et fidèle incarnation. La voix séduisante de M. Imbart de la Tour, son articulation précise et son parfait talent de chanteur ont restitué au rôle de Walther sa poésie et son charme exquis. M[lle] Mastio fut une Eva expressive, intelligente, suffisamment ingénue. M[lle] Gianoli personnifia avec beaucoup de vérité et d'animation Madeleine. M. Dufranne composa un Kothner de belle allure, M. Journet un Pogner de prestance imposante et de voix superbe, M. Bonnard un David à l'espièglerie délicieuse.

Mais qu'est-ce qui a pu inspirer à M. Gilibert l'idée baroque d'apparaître, sous la houppelande du Veilleur, en ivrogne titubant et battant les murs? Jamais Wagner ne songea à cet effet que l'artiste s'empressera, nous l'espérons, de supprimer.

La salle tout entière a fait à M. Flon, au début du troisième acte, une ovation qui s'adressait, en même temps qu'à sa direction ferme et précise, aux excellents instrumentistes sur lesquels règne son bâton de commandement. Vous-même, Monsieur, eussiez applaudi la belle sonorité, la clarté et le phrasé de l'orchestre; et la justesse des chœurs, l'animation de leur mimique, la variété de leurs jeux de scène vous eussent agréablement surpris. La bagarre du deuxième acte, qui déchaîna jadis vos colères, n'a plus, comme en 1885, sa contre-partie dans la salle; le cortège déployé sous les murs de Nuremberg, fort bien réglé cette fois, offre aux regards un tableau aux harmonies chatoyantes, réellement imposant; aux ballerines en *tutu* ont succédé, ainsi qu'il sied, de jeunes citadines que font valser joyeusement les apprentis. Bref, c'est par un double rappel et par une acclamation triomphale que fut clôturé le spectacle.

Je n'en souhaite pas moins, Monsieur, que vos fils et petit-fils, retrouvant quelque jour votre instrument favori, embouchent à leur tour la clef forée pour siffler les œuvres d'avant-garde qu'on donnera en pâture à leur Beckmesserisme. Le service que vous avez inconsciemment rendu à Wagner, ils le rendront, à leur tour, à ceux qui, ainsi que lui, innoveront. Respectons et aimons les ouvrages sifflés. Quand il n'y aura plus de siffleurs, c'est qu'il n'y aura plus d'œuvres de génie.

(1) La première représentation des *Maîtres Chanteurs* fut donnée à Bruxelles le 7 mars 1885 sous la direction Stoumon et Calabrési. L'ouvrage fut repris en octobre 1888 sous la direction Dupont et Lapissida.
Les artistes de la création furent MM. Jourdain (Walther), Seguin (Hans Sachs), Soulacroix (Beckmesser), Delaquerrière (David), Durat (Pogner), Renaud (Kothner); M[mes] Caron (Eva) et Deschamps (Madeleine).
En 1888, M. Engel remplaça M. Jourdain. M. Renaud reprit le rôle de Beckmesser, dans lequel il vient d'obtenir à Paris un très grand succès. M[lle] Cagniart fut substituée, dans celui d'Eva, à M[me] Caron. M. Gandubert remplaça M. Delaquerrière. Les autres interprètes furent MM. Gardoni (Pogner), Rouyer (Kothner) et Isnardon (le Veilleur de nuit).

GEORGES EEKHOUD

Mes Communions. Nouvelle édition, in-12, 425 pages et table. Paris, 1897. Société du *Mercure de France.*

Quinze œuvres réunies dans ce livre superbe, les anciennes, quelques neuves, savoir : *L'Honneur de Luterath, — La Petite Servante, — Climatérie, — Le Coq rouge, — La Tentation de Minerve, — Des Angliers, — Tante Marie, — Burch Mitsu, — Une Partie sur l'eau, — Chardonnerette, — La Dernière Lettre du Matelot, — Appol et Brouscard, — Une Mauvaise Rencontre, — Le Sublime Escarpe, — Le Stryge.*

Quelle joie de retrouver et de relire cette pure substance littéraire belge! oui, à quel point de notre pays et de nos âmes belges, sans analogie à l'étranger, sans antécédents et sans modèles, ORIGINALES dans la plus intense signification du mot, du terroir où elles furent écrites, de l'homme d'où elles sont sorties. Exceptionnel cet homme, cet écrivain majeur, se donnant tel qu'il se sent, d'instinct absolument, sans concession aucune aux misères des disciplines et des convenances, ayant horreur de la *Conformité*, s'exprimant en primitif farouche et en sauvage savoureux, jaillissant en trouvailles, démontrant une fois de plus la vérité absolue de ce PARADOXE (au dire des pauvres grammairiens, académiciens, syntaxistes, dictionnairistes, prosodistes et autres cuistres infirmes qui ne peuvent tenir debout qu'avec les béquilles du pédantisme) : POINT DE RÈGLE QUI N'AIT ÉTÉ DÉMENTIE PAR UN CHEF-D'ŒUVRE!

HOMMAGE A CAMILLE LEMONNIER

Une publication française, *La Revue internationale*, appliquant la récente méthode de l'Enquête intellectuelle et de l'Interview écrite sur questionnaire, a recueilli environ quarante opinions d'écrivains français et belges sur CAMILLE LEMONNIER.

Elle vient de présenter à ses lecteurs, et à Lemonnier lui-même, ce miroir à facettes où se reflète la personnalité puissante du grand homme de plume belge. C'est d'un pittoresque extrême, car chacun a joué de son instrument personnel dans cette vaste orchestration et vraiment il en résulte une symphonie extraordinairement élogieuse, faite de grandes vues généralisatrices et de menus faits savoureux.

Peut-être ce procédé encyclopédique et circulaire, cette espèce de vote, de délibération, de photographies superposées, est-il le moyen le plus sûr d'arriver à la synthèse de cette chose en général si douteuse, si fluctuante, si difficilement saisissable : LE CARACTÈRE D'UN GRAND ARTISTE, sa biographie véritable, sa place dans l'immense casier de l'Art, ses rapports et ses différences avec l'environnement, le son spécial qu'il rend, les traits dominants de sa physionomie et de son œuvre. Il faudrait qu'un opérateur nouveau intervînt pour amalgamer tous ces éléments précieux, pour faire sortir une unité de cette diversité, pour rendre homogène cette hétérogénéité, pour fondre en un seul bronze ces métaux multiples. Travail de patience, mais digne de tenter quelqu'un des nôtres Cette alchimie achevée, nous connaîtrions mieux notre illustre compatriote, et il se connaîtrait mieux lui-même. Effet doublement utile, car nous savourerions mieux ses productions, et lui comprendrait mieux où le mène son Destin esthétique.

Naturellement tant de louanges, venues des écrivains les moins concertés, en l'honneur d'un seul homme, ont éveillé le mécontentement des masuirs et la colère des médiocres, dont la mis-

sion sur la terre artistique est de japper à tout ce qui surplombe sur leurs minusculités. Le raseur *Journal des Débats* en France s'est offusqué de voir ainsi grandir et resplendir une personnalité dont son Doctrinarisme incurable n'a jamais aperçu ni les proportions ni la force. Chez nous les habituels pierrots qui piaillent au milieu des crottins que Pégase laisse tomber sur la grande route littéraire, ont recommencé leurs petits cris inoffensivement tapageurs. C'est fort bien! c'est très bien! Il faut ce cigalement pour mieux attirer l'attention. Tout ce petit monde fait ainsi sa besogne utile, quoique obscure, comme les vers de terre qui ameublissent les sols trop compacts. Il faut leur en avoir reconnaissance, sauf pourtant à ne pas trop déranger le pied quand, dans le grand défilé que mènent les forts, on en rencontre sous la semelle. Pour un d'écrasé, dix renaissent; leurs tronçons mêmes ont une vertu résurrectionnelle. Pas la peine donc de les épargner! Il n'y aurait malheur que s'ils disparaissaient tout à fait. Qui donc alors remplirait sur l'opinion l'office vivifiant de cette salutaire vermine?

GUSTAVE VANZYPE

Le Patrimoine, comédie en quatre actes.

Cette nouvelle pièce d'un auteur belge a été bien accueillie par les spectateurs de la première représentation. C'est un progrès. Elle a eu une bonne presse. C'est encore un progrès. Il y aura vraisemblablement dans quelques revues de petits coins des plaisanteries sur l'œuvre, sur l'auteur, sur son style : les patentés éplucheurs de vermine, cuistralement ferrés sur les beautés syntaxiques cataloguées par Noël et Chapsal s'évertueront au petit jeu du : *Ne dites pas, — mais dites*.... C'est dans l'ordre et on les laissera paisiblement grimacer leurs tics.

GUSTAVE VANZYPE est un des opiniâtres qui s'efforcent dans la voie, si souvent recommandée ici à nos jeunes écrivains, qui aboutira (on n'en saurait douter) à la création d'un théâtre national, extériorisant en pensées belges, en originalité belge, notre vie belge extérieure ou transcendantale. Avec une rare patience, malgré la froideur qui accueillit ses premières tentatives, malgré les railleries des clampins littéraires, malgré LA ZWANZE de ces beaux esprits qui, acharnés à n'être que des reflets français, ne savent pourtant se moquer qu'en zwanzant à la belge, il poursuit son clair et sain projet, et peu à peu se dégage. Il a même, une fois, atteint le plein, dans cette œuvre singulière et si puissante : L'ECHELLE, que, cet hiver, Lugné-Poe fera jouer au théâtre de l'OEuvre, de même que LES AUBES de notre compatriote Émile Verhaeren, et les mystiques créations de notre Maeterlinck. Car parfois au dehors on voit et on sait mieux que nous ce que valent nos vrais écrivains, ceux qui ne sont pas exclusivement des joueurs de galoubet.

Le PATRIMOINE n'a pas, au théâtre Molière, l'interprétation qu'il faudrait pour mettre en relief l'âpreté des types qui y sont empoignés et le dramatique des situations. Ces dames et ces messieurs, élimés par les habituelles pièces, fort plates et fort snobiques en général, qu'ils interprètent, ont imprimé à l'œuvre une allure alanguie et vulgaire déplorable. Seule Mme Paule Patry, dans son rôle de grand'mère, et M. Joumard, lui donnant la réplique, spécialement au dernier acte, ont atteint la dignité et la haute émotion que l'auteur eût sans doute voulu voir apparaître tout au long du déroulement des quatres actes à côté, et comme contraste, de la tragique nullité des autres personnages et de la révolte bourgeoise d'un couple amoureux. D'une pièce vivante, même en sa superficialité fréquente, la mollesse du jeu des acteurs, la longueur des entr'actes, le ridicule d'intermèdes musicaux de pacotille, l'insuffisance des façons et des costumes (oh! M. le vicomte de Mandel!) et des détails d'ameublement (oh! le bureau-ministre en sapin noirci, digne d'un greffe de prison, où le millionnaire Dherquin serre ses billets de mille) ont fait une œuvre traînante et vernissée de vulgarité scénique.

L'idée dramatique? Vaste et émouvante : l'Argent. A l'époque bizarre et effrayante où nous sommes, à côté du puissant et dominateur phénomène de la concentration des richesses sur quelques têtes de plus en plus rares (car même les nababs et les satrapes se dévorent entre eux), qui prépare le passage des richesses à la masse, indiquant, en quelque sorte, la piste à suivre pour réaliser ce retour; à côté, dis-je, de cette évolution fatale, il y a des phénomènes en sous ordre qui, à première vue, semblent contrarier ce mouvement principal, alors qu'ils n'en sont que les déchets et les anecdotes secondaires : tel le cas de l'émiettement d'une grande fortune particulière accumulée par un chef de famille âpre, laborieux ou chanceux, et dissipée par ses enfants détraqués par la richesse et le bien-être. C'est cette réaction, qu'on pourrait nommer la Vengeance de l'Argent, où cet argent, qu'on croyait le viatique et le salut, devient tout à coup le dévastateur, que Gustave Vanzype a voulu dépeindre. Une jeune femme déséquilibrée par la toilette et l'érotisme. Deux fils idéalement snobs qui font tourbillonner les écus à papa en une danse serpentine ébouriffante. Un père qui a gagné dix millions, on ne sait comme, ce qui fait réfléchir, car le travail probe n'enrichit plus personne. Un dénouement où un apparent équilibre se rétablit par la résolution du chef de famille de pratiquer désormais la VIE SIMPLE et d'envoyer tout cet argent au diable, c'est-à-dire de l'employer en ŒUVRES, — tels les éléments principaux de ce spectacle où l'on voudrait une pénétration plus grande, mais qui témoigne d'une bonne volonté extrême et d'habileté, marquant une étape non sans bonheur sur le chemin difficultueux où Gustave Vanzype gagne incessamment du terrain.

Un mot bien trouvé, jaillissant au premier acte. Le père instigue ses fils au travail en invoquant son exemple. L'un d'eux répond : « On a assez travaillé comme ça. La famille a besoin de repos! »

A huitaine, faute d'espace, l'article de Mlle Judith Cladel sur la première soirée du THÉATRE DE L'OEUVRE à Paris, une étude de M. Léon Hennebicq sur ARNOLD BÖCKLIN, notre chronique littéraire, etc.

PETITE CHRONIQUE

Aux toiles de M. Marcette ont succédé, dans la salle d'exposition du *Cercle artistique*, des marines de M. A. Le Mayeur de Merprès. Colorations délicates, d'une harmonie séduisante. Ciels profonds, tantôt limpides et lumineux, tantôt balafrés de nuées aux reflets de cuivre, amoncelés en tumulte sur un horizon de soufre. Comme *leit-motiv* la mer du Nord, tragique de solitude, grise et froide, étudiée par un harmoniste subtil, épris d'air et d'espace.

M. Le Mayeur n'a pas la vision dramatique d'Artan. Il se rapproche plutôt d'Arthur Bouvier et réfléchit en son faire calme et pondéré une nature sereine, recueillie, paisible. Les tactiques d'autrefois : truellages au couteau à palette, épaisseur de pâtes, alourdissent ces toiles qu'on souhaiterait plus pimpantes, plus lumineuses encore. Mais la sincérité de l'artiste les rend sympathiques.

Samedi prochain s'ouvrira, à 2 heures, à la MAISON D'ART, une exposition des œuvres de JOSEPH STEVENS.

Simple question à MM. les membres de la Commission du Musée. Le *Saint Martin* de Van Dyck, qui orne l'un des autels de l'église de Saventhem, est-il une reproduction d'un tableau de Rubens? Et dans l'affirmative, où se trouve ce dernier?

Ce point d'interrogation nous est suggéré par la mention : ESQUISSE D'APRÈS RUBENS qui figure, au Musée moderne de peinture, sous la toile de Géricault qui représente le *Saint Martin* de Saventhem. Car nous ne supposons pas qu'une pareille erreur d'attribution ait pu se glisser sur les cartels ordonnés par MM. les Conservateurs.

Le succès des fresques de Meysse, restaurées par M. Middeleer, a décidé l'État à faire exécuter par le même artiste, à l'église

d'Anderlecht, des peintures murales tirées de la légende de Saint-Guidon. Les naïves images qui rappelaient aux pèlerins les bienfaits du patron des chevaux (pourquoi ne serait-il pas aussi celui des cyclistes?) ont été enlevées aux parois de la chapelle de Saint-Guidon et transportées dans l'atelier de M. Middeleer. Celui-ci va s'en inspirer pour la composition d'une série de tableaux décoratifs sur toile, d'un style archaïque, destinés à commenter la vie du saint. C'est, dit-on, sur la proposition de M. Vandenpeereboom, ministre des chemins de fer et archéologue distingué, comme chacun sait, que cette commande a été faite.

La Revue norvégienne *Samtiden* publie, sous la signature de M. R. Nyst, une étude sur Constantin Meunier, accompagnée de plusieurs illustrations, du portrait et d'un autographe de l'artiste.

M. Schörg, l'un des meilleurs élèves d'Ysaye, revenu en Belgique après six années de voyages artistiques en Allemagne et en Suisse, a inauguré jeudi, à la salle Ravenstein, la série des nombreuses auditions de musique de chambre annoncées pour cet hiver. Avec MM. Daucher, Miry et Gaillard pour partenaires, il a donné une fort intéressante séance de musique moderne dans laquelle le Trio qui a valu à M. F. Rasse le prix de l'Académie s'est trouvé encadré par le Quatuor à cordes de C. Franck et le Quatuor en *la* de Schumann. M. Schörg a un beau son, du moelleux et du sentiment. Il a mené au succès, avec une jeune maîtrise très appréciée, les excellents collaborateurs qu'il a choisis. Et le Trio de M. Rasse, que nous avons analysé lors de la première audition qui en a été donnée chez M. Ysaye, a reçu un accueil chaleureux, mérité par la valeur et l'intérêt de cette œuvre nouvelle, l'une des meilleures compositions de musique de chambre écloses en Belgique.

Pour rappel, aujourd'hui à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, premier concert populaire sous la direction de M. Richard Strauss et avec le concours de Mme R. Strauss-de Ahna.

Le pianiste Emil Sauer donnera les samedis 27 novembre et 4 décembre, à la Grande-Harmonie, deux piano-récitals. Billets chez Schott, 56, Montagne de la Cour.

La deuxième séance de musique de chambre pour instruments à vent et piano donnée au Conservatoire par MM. Antoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef aura lieu dimanche prochain, à 2 heures. Elle sera entièrement consacrée à l'audition des œuvres de Bach et de Hændel.

Les trois grands concerts que donne chaque année la *Société des Nouveaux Concerts* de Verviers, sous la direction de L. Kefer, sont fixés aux lundis 13 décembre, 31 janvier et 21 mars. Parmi les artistes engagés, citons Mme Kutscherra, M. et Mme Mottl, MM. Loevensohn et Sauvage, Mlles Goodson, Ettinger, etc.

M. ENRICO FERRI fera mardi prochain, 23 novembre, à 8 h. 1/2 du soir, à la Section d'art de la Maison du Peuple, une conférence sur Vacher, le tueur de bergers.

Les premières théâtrales :

Le NOUVEAU-THÉATRE annonce pour mercredi prochain *Blanchette*, de M. Brieux, qui a servi d'ouverture au Théâtre Antoine, à Paris. *Blanchette* sera précédée de *Fifine*, du même auteur.

Le THÉATRE MOLIÈRE a mis à l'étude la *Marchande de Sourires*, de Judith Gautier, qui passera jeudi prochain.

Au THÉATRE DU PARC, *Petites Folles* d'A. Capus succédera à *la Carrière*.

Le THÉATRE DES NOUVEAUTÉS a repris *Mam'zelle Nitouche*. Sur le fond un peu lourd de l'interprétation (oh! ces choristes de la rue des Vers déguisés en officiers de dragons!) se détache l'étoile nouvelle de la troupe, Mlle Saulier, réellement charmante dans le rôle de Mlle de Flavigny. De la voix, de la grâce, des yeux, une mutinerie espiègle et de la sobriété.

A L'ALHAMBRA, le nouveau directeur, M. Lemonnier, a monté avec succès *Madame la Maréchale*, qui valut au Théâtre de la République un succès durable. La pièce, amusante et bien construite, a été applaudie à Bruxelles comme elle l'avait été à Paris. Cette version première de *Madame Sans-Gêne* a trouvé en Mme Riquet-Lemonnier une interprète qui incarne avec beaucoup de naturel et de vérité le rôle de la maréchale Lefebvre.

Vendredi prochain *l'Assommoir*.

Nous apprenons que le tableau décoratif d'ANTOINE BOURLARD, destiné à l'hôtel du conseil provincial de Mons, sera gravé par Lenain.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

LE GRESHAM

COMPAGNIE ANGLAISE D'ASSURANCES SUR LA VIE
sous le contrôle du Gouvernement
ACTIF : 157,805,325 FRANCS.

ASSURANCES SUR LA VIE ENTIÈRE, MIXTES ET A TERME FIXE

AUX CONDITIONS LES PLUS FAVORABLES

La Compagnie traite des affaires en Belgique depuis **1855.** *Échéances, sinistres, etc.*, payés, près de **340 millions.** **RENTES VIAGÈRES** aux taux de **10, 15** et **17** p. c., suivant l'âge, payables sans frais et au cours dans toute l'Europe. Prospectus et renseignements gratuitement *en face du Conservatoire*, **23, rue de la Régence, Bruxelles.**

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

LIVRES D'ART ET DE BIBLIOPHILES

ANCIENS ET MODERNES

Dessins, Eaux-Fortes et Lithographies

de F. ROPS et Odilon REDON.

Affiches illustrées en épreuves d'état

ÉDITIONS DES ŒUVRES DE :

MALLARME, VERHAEREN, CONSTANTIN MEUNIER, ETC.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

BREITKOPF & HÄRTEL

ÉDITEURS DE MUSIQUE

45, Montagne de la Cour, 45, Bruxelles.

GRAND CHOIX DE MUSIQUE CLASSIQUE ET MODERNE
GRAND ASSORTIMENT DE MUSIQUE BELGE, FRANÇAISE ET ALLEMANDE
Abonnement à la lecture musicale.
Conditions très avantageuses.

Dépositaires des Pianos BECHSTEIN & BLUTHNER

SEUL DÉPOT DES
Harmoniums ESTEY

ENCADREMENTS D'ART
ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBREE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & C[ie]

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage,
Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc.
Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 48. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 28 NOVEMBRE 1897

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**.

SOMMAIRE

RICHARD STRAUSS

Le successeur de Wagner? Certes non, quoi qu'en dise la Presse allemande qui, pour éviter que l'emploi de génie national reste inoccupé, crève en l'honneur de Richard Strauss les trompettes de cuivre de toutes les massives renommées germaniques.

Je vois plutôt en lui le continuateur de Berlioz dans l'héritage duquel il a recueilli, avec des visées littéraires et philosophiques, une méthode de composition et d'instrumentation qu'il a habilement adaptée à son tempérament. C'est, comme l'auteur des *Troyens*, un descriptif. Il extériorise en phrases prime-sautières ses impressions, plus soucieux de trouver pour celles-ci une traduction musicale fidèle que de construire des périodes d'une architecture irréprochable. De là certaines banalités, des cadences prévues, des redites, des passages qui semblent improvisés. En revanche, quelle facilité d'inspiration, quelle aisance d'écriture, quelle netteté dans le trait mélodique, quelle variété et quelle richesse dans le coloris orchestral!

S'il s'apparente à Berlioz par l'orientation de ses concepts artistiques, Richard Strauss se rattache, par certains caractères de race, à Weber dont il a l'expansion joyeuse, l'allure romantique, la grâce et le charme. Il est foncièrement allemand, et ses *lieder*, qui évoquent la quiétude des vallées où une « burg » accostée d'une tonnelle de glycines et de clématites regarde couler l'eau, perpétuent la tradition des chansons populaires que fredonnent le soir, au bord des rivières ou sous les pommiers fleuris, les amoureux enlacés.

De cette dualité est issue une nature complexe, spéciale, difficile à pénétrer d'emblée, attirante, et qui, sans doute, marquera. La virtuosité avec laquelle M. Strauss « joue de l'orchestre » est ce qui frappe le plus au premier abord. Nul n'a poussé plus avant l'art des combinaisons instrumentales imprévues, des accouplements inusités de timbres, des artifices sonores, des trucs harmoniques. En divisant les violons, en coupant ses récits symphoniques de phrases jetées par un soliste à travers la conversation générale, en tirant de chaque instrument des effets que seule peut lui faire pressentir une connaissance approfondie des ressources spéciales à chacune des voix de l'orchestre, il renouvelle les procédés classiques, il trace, en pleine forêt vierge, des sentiers d'explorateur.

Mais c'est là le vêtement extérieur de sa personnalité. Il y a en lui plus qu'un musicien expert en l'art de jongler avec les sonorités. La façon dont il expose ses thèmes, la valeur musicale de ceux-ci, leur exacte corrélation au poème qu'il commente, les entrelacements polyphoniques qu'il imagine avec une dextérité et une sûreté de main extraordinaires, donnent à chacune de ses œuvres un réel intérêt.

M. Richard Strauss n'est pas, à proprement parler, un symphoniste. J'entends un symphoniste dans le sens de Beethoven et de Brahms, qui déduisaient d'une idée musicale tout le développement qu'ils la jugeaient apte à produire. Il procède en rhapsode, en glossateur et la forme de sa pensée, l'ordre de ses déductions sont déterminés par le texte poétique qu'il s'efforce de transposer. Je n'examinerai pas s'il a tort ou raison d'écrire « de la musique à programme ». Ceci ne relève que de ses préférences esthétiques, et j'entends l'apprécier tel qu'il se présente à nous, en partisan résolu d'un art littéraire, voire philosophique.

La meilleure, la plus personnelle des trois gloses lyriques que nous a fait entendre dimanche dernier, sous sa direction, l'orchestre des Concerts populaires, — celle des trois dans laquelle M. Strauss semble avoir mis le plus de sa nature ironique et vive, — est ce prestigieux *Till Eulenspiegel*, chef-d'œuvre de bonne humeur et d'esprit. Quelques mesures de prologue, une phrase qui a l'air du début d'un conte de fées : « Il était une fois..... », et voici le populaire héros en scène, peint de pied en cap par un joyeux dessin tracé par les cors auquel répond, pour mieux caractériser le bonhomme, une cabriole symphonique d'une bouffonnerie adorable. Les frasques commencent. Eulenspiegel fracasse la vaisselle d'un marchand de porcelaines, s'habille en moine, conte fleurette aux jeunes filles, se moque des doctes pédants qui le sermonnent, leur fait un pied de nez, se lance dans les plus folles aventures jusqu'à ce qu'un bout de corde passé brusquement autour de son cou termine l'équipée. Et l'orchestre reprend, comme en une « moralité » de fable, le thème charmant du début. « Mon histoire est finie. Enfants, méditez sur la triste fin du méchant Till et n'imitez jamais ce mauvais garnement. »

C'est, d'un bout à l'autre, d'un humour exquis. L'orchestre rit, gambade, raille délicieusement, et le poème apparaît si lucide, si pimpant, si espiègle, qu'il semble être l'expression la plus complète du talent de M. Strauss. Chabrier n'a rien écrit de plus gai, et comme couleur pittoresque le *Carnaval à Paris* de Svendsen peut seul être comparé aux *Équipées d'Eulenspiegel*.

Ceci me porte à exprimer le vœu que M. Strauss utilise son talent satirique à créer quelque comédie lyrique dont les *Oiseaux* d'Aristophane, par exemple, lui fournirait le sujet. Il s'y montrerait, à coup sûr, supérieur. Mais vous verrez qu'au lieu de s'abandonner à sa nature, l'artiste s'attellera à quelque nébuleux drame mythologique dont le dieu Thor sera le héros auguste et raseur. Il faut un successeur à Richard Wagner, vous dis-je. Et M. Richard Strauss est le seul compositeur allemand à qui l'on puisse décemment offrir le fauteuil vacant.

Dans *Zarathustra*, commentaire libre de l'amer exposé de Frédéric Nietzsche, la partie joyeuse, le divin Rire, le je-m'en-fichisme absolu qui, d'après le philosophe, amène les félicités suprêmes, est prestigieusement exprimé par M. Strauss et compense les lourdeurs, les longueurs et l'ennui du début. Ici encore, son tempérament s'affirme railleur et gai. Aux prises avec la Religion et avec la Science, il n'arrive, comme le héros de Nietzsche, qu'à la satiété, au doute, au dégoût. Le développement fugué du thème qui exprime la Science est désespérant. Heureusement les voiles se déchirent. Des trilles fusent, le rythme se transforme, des sonorités aiguës éclatent, et voici, après le plus extraordinaire concert de rires, de cris d'oiseaux, de sifflements éperdus, la Danse, entraînante et enlaçante, qui mène à une conclusion imprévue et réellement originale cette composition échevelée, plus étrange que belle, plus pittoresque que profonde. *Ainsi parla Zarathustra...* exige, plus qu'aucune autre composition de M. Strauss, une lecture préalable du texte. Abstraction faite de celui-ci, elle est incompréhensible et d'intérêt contestable. A cet égard, on peut rapprocher cette œuvre des poèmes symphoniques de Liszt, bien que M. Strauss ait dépassé de loin, comme technique et comme inspiration, l'auteur des *Préludes*.

C'est dans *Don Juan*, le premier des trois poèmes exécutés dimanche, et, croyons-nous, le premier en date dans l'œuvre du jeune maître, que cette inspiration est la plus facile et la plus abondante. Elle est toute wébérienne, cette évocation du symbolique héros, et la poésie d'*Euryanthe* la parfume. Un thème pompeux, brillant, tout extérieur, introduit l'éternel séducteur. Zerline, la comtesse, Dona Anna défilent tour à tour, silhouettées en quelques traits caractéristiques. L'amour retient un moment le héros. Mais le désir insatiable, la curiosité toujours inassouvie l'emportent bientôt vers des aventures nouvelles, vers l'orgie et la débauche, jusqu'à ce que d'un bref coup d'épée Don Pedro termine le roman.

Avec *Tod und Verklärung* (*Mort et Résurrection*) *Don Juan* a solidement assis la réputation du compositeur en Allemagne. L'œuvre est claire, mélodique, bien construite, mais la personnalité de l'auteur ne s'y révèle guère. Des influences diverses la traversent. Musicalement, le morceau est irréprochablement écrit et l'on comprend le retentissement qu'un pareil début a dû provoquer.

La conclusion? Elle est facile à déduire. M. Richard Strauss est, de tous les musiciens de la jeune Allemagne, le mieux doué et le plus habile. On peut espérer beaucoup d'un artiste qui a déjà à son actif pareil bagage symphonique (je ne parle pas ici de ses œuvres de musique de chambre, intéressantes à plus d'un titre, mais de portée moindre). La voie dans laquelle il est engagé est critiquable. Il semble plutôt destiné à écrire pour le théâtre, et j'ai dit ma pensée sur le genre de théâtre auquel sa nature le pousse. Dans tous les cas, et quoi qu'il fasse, c'est, en même temps qu'un chef d'orchestre de premier ordre, un musicien de haute valeur qui occupe, dès à présent, l'une des premières places dans le mouvement contemporain et qui mérite toute l'attention, la sympathie et le respect de la critique.

EUGÈNE DEMOLDER

Sous la Robe. Couverture et seize ornementations d'ÉTIENNE MORANNES. Paris, Société du *Mercure de France*, 1897, 235 pages.

Eugène Demolder, le somptueux écrivain belge qui nous donna les *Légendes d'Yperdamme* et les *Récits de Nazareth*, livres pleins de saveur et de charme où d'exquises transpositions nous font revoir les tableaux des Breughel, des Steen, des Bosch avec leur coloris si riche, leur naïveté délicieuse et la minutie savante de tous leurs détails, vient de publier au *Mercure de France* un livre heureux, très artiste, qui certes n'a en rien démérité de ses aînés.

« *Sous la Robe*, dit modestement l'auteur, sont les souvenirs de ma vie au Barreau de Bruxelles — souvenirs qui sont une succession de tableaux d'une fraîcheur ingénue et savante. » C'est, décrit d'une plume alerte et vive, tout le remous de la vie laborieuse et enfiévrée du Palais, sa confraternité charmante et l'espièglerie qui anime les réunions d'un moment qui se font quotidiennement au Barreau; et c'est, dans le cadre majestueux du monument qui abrite la Justice à Bruxelles, toute une série de petits portraits d'hôtes du Palais dont la fidélité et l'originalité montrent bien la perspicace observation. Le Barreau y est apprécié sainement avec ses qualités et ses défauts; la magistrature quelque peu égratignée laisse cependant à l'artiste le plaisir de citer et d'honorer la bienveillance, la générosité et la science de quelques-uns.

Parfois le livre s'égaye d'une anecdote joyeuse rappelant comment dans la grande famille judiciaire on se délasse d'une activité énorme. Il faudrait citer tout entier le récit des dîners du Thémis-Club, tellement la description en est charmante et juste. Toute cette partie de *Sous la Robe* narre la vie du Barreau lui-même; plutôt joyeuse, un peu frondeuse, elle laisse à la lecture une impression de gaieté et de bonne humeur.

Avant de passer au récit où avec tant d'acuité il montre plutôt la vue des justices de paix bruxelloises avec l'horreur des préventions de police basées sur des règlements surannés et grotesques, l'auteur intitule un chapitre : *Un peu de littérature*.

S'il fut du Barreau, Demolder fut aussi toujours de cette littérature d'avant-garde, chercheuse et très artiste, formant en Belgique toute une pléiade d'écrivains qui, comme il dit, *cisèle à la patrie une de ces couronnes de gloire qui restent dans les coffrets des annales alors que sont oubliés les ministres, les conseillers des cours et les bourgeois importants.*

Le Barreau a fourni de nombreux noms au mouvement littéraire belge si intense depuis quinze ans et l'auteur, en les citant, fait le récit de la bataille littéraire, montrant toute l'inconscience ou l'ingratitude d'une bourgeoisie médiocratique qui vit ou veut vivre presque tout entière dans une ignorance artistique absolue.

La fin du livre, toute de charité, fait assister à la dolente théorie de malheureux traqués, pourchassés par les règlements, venant s'asseoir sur le banc des prévenus pour attendre, résignés, une condamnation qu'ils savent inévitable; qu'ils connaissent mais que la fatalité de leur vie leur impose, car tous ces douloureux refont sans cesse le même calvaire et rien ne peut empêcher ce qui est une nécessité de leur existence.

Ces derniers chapitres, dont il faudrait citer presque tout, narrent de façon poignante les séances de police aux justices de paix bruxelloises; écrits dans une langue merveilleuse de coloris et de richesse, ils sont tout vibrants d'humanité et de charité chrétienne.

Malgré son optimisme, malgré l'hommage rendu à l'initiative généreuse d'un ministre de la justice à qui le livre est dédié, on sent que la question sociale inquiète et étreint l'auteur; tout l'échafaudage des lois pénales actuelles si surannées s'écroule, et il semble qu'une sorte de désespérance en la justice humaine l'envahit, l'ayant trop vue fonctionner, machine horrible, ne fabriquant que des condamnations.

Il serait injuste de ne pas citer les ornementations d'Étienne Morannes, un élève de notre grand F. Rops, qui a illustré le livre d'humoristique façon. Un médaillon de M. Jules Le Jeune, l'ex-ministre de la justice auquel le livre est dédié, se trouve en tête de ce volume artiste.

A. B.

L'ŒUVRE

Cinquième campagne. Premier spectacle.

Jean-Gabriel Borkman, pièce en 4 actes et 5 tableaux, par HENRIK IBSEN.

Voici la cinquième année que le théâtre de l'Œuvre nous convie à des festins d'art où se précipitent artistes et snobs, les uns avec le désir de satisfaire leur faim et leur soif de beauté, les autres avec le parti pris de toucher du bout des doigts, du bout des dents aux menus cosmopolites qu'on leur y sert, et surtout de s'en moquer. Car, s'il devient de très bon ton, parmi ce monde bizarre uniquement préoccupé d'extérieur et d'apparences, de posséder sa loge ou son fauteuil et d'exhiber ses élégances en la Maison d'Ibsen, il est aussi fort bien porté d'y souligner de gros éclats de rire ou de petits cris de perruche en liesse quelques irrégularités de détails les plus secondaires. Si vous supposez que ces mannequins et ces poupées se préoccupent un seul instant des difficultés, des hasards innombrables de l'entreprise, admirent une minute le déploiement de tant de jeunes énergies, de bonnes volontés et comptent les fatigues, les obstacles, les frais, les désillusions, même les désespoirs qui sont la vraie base sur quoi repose tout l'édifice brillant et fugace de ces séances, ah! quelle erreur! Mais constater que c'est moins irréprochablement agencé

— sinon beaucoup mieux — qu'à la Comédie française où, des mois durant, on serine une pièce à ses interprètes pour n'obtenir parfois qu'une noble médiocrité, que tel acteur eut un manque de mémoire, telle actrice une toilette démodée, tel décor un défaut de style, voilà qui est, sans doute, autrement passionnant! Quant à se livrer à l'atmosphère incontestablement artistique qui se dégage d'une manifestation où tous, comédiens, directeur, traducteur, peintre, metteur en scène, convergèrent leurs forces harmonisées par la grande idée sur le but général en faveur de qui chacun fait volontiers abnégation d'une partie ou de la totalité de sa personnalité, on n'y songe pas! Cependant — et ces vaillants le savent et c'est pour ceux-là qu'ils jouent, après avoir joué pour eux-mêmes d'abord — un groupe de fervents admirateurs les suit qui, toute leur intellectualité, leur âme, leur cœur tendus en réceptacle au flux des émotions impérissables, en remportent les étincelants souvenirs qui déposent au fond de leurs cerveaux un limon généreux et fécondant. Chez ces privilégiés la gratitude est extrême et, certes, plus tard, leurs descendants pourront voir frémir en leurs yeux, quand ils nommeront les dispensateurs de ces joies si hautes, la même flamme sacrée que nous, jeunes gens, nous apercevons dans les yeux de nos pères chaque fois qu'ils nous racontent les exploits d'une légion dramatique, ou française, ou étrangère, chargeant au nom de l'Art sur les scènes de nos théâtres, ayant en tête, pour magnifiques lieutenants, les Frédérick Lemaître, les Rouvière, les Rossi, les Salvini!

C'est ainsi qu'il nous fut donné d'entendre la nouvelle œuvre du vieux poète Henrik Ibsen, à présent l'étoile polaire de notre firmament littéraire, même pour ceux qui nient sa lumière, et pourtant s'en éclairent.

Une conférence de M. Laurent Tailhade introduisit la pièce. Conférence? Causerie? Lecture? Je ne sais comment la nommer; article de revue, plutôt, article très soigné, poli, serti, étalant un choix abondant mais non équilibré d'épithètes, fleurs pétrifiées, pierreries lancées à profusion et, par cette prodigalité inutile, sans éclat. C'est dommage! M. Tailhade, moins esthétique en pensée qu'en paroles, a dû, devant la froideur infrangible de l'auditoire, murmurer plus d'une fois, tout en déroulant ses jolies périodes, son vocable favori de « mufles ». Ce n'était guère la faute du public, pourtant! Il lui faut non pas une chronique de rhétoricien qu'on lui débite à renforts d'effets de voix, mais une conversation entre l'orateur et lui, ou plutôt entre l'orateur et son âme muette, quoique bouillonnante, de foule sensible à l'impression, à l'inattendu, aux bousculades, aux coups brutaux, il se peut, mais exaltants, de la réelle éloquence. La chronique? il préfère la lire chez lui dans son fauteuil, sinon il l'écoute dix minutes, perd le fil, bâille, s'endort... et c'est ce qui est arrivé, injustement quant à la belle ordonnance de ce discours, à sa forme littéraire, justement quant à sa froideur forcée de morceau trop précieux.

Et voici le drame : Jean-Gabriel Borkman, lyrique financier, ambitieux démesuré, forcené individualiste, a, dans sa soif de ramasser autour de lui l'or et le pouvoir, risqué en l'audace de nombreuses entreprises de commerce ou d'industrie les capitaux à lui remis par toute la ville. Comme d'autres les armées, il fait manœuvrer les millions, il est la Force financière comme d'autres la Force guerrière, la Force artistique. A la terre il veut arracher ses trésors pour les répandre sur le monde, les transmuer en activité, lancer les navires sur les mers, alimenter les usines, creuser les mines, donner cours à des torrents d'action et de mouvement dont, par une erreur fatale, cause de son désastre, il s'impose le seul promoteur, stérilisant ainsi entre ses mains d'accapareur une inspiration que les efforts réunis de la mutitude eussent épanouie en bien-être et en joie universels. Les socialistes eussent peut-être découvert dans ce fait le vaste symbole de la concentration des fortunes accumulées inévitablement sur un nombre toujours diminuant d'individus afin d'en rendre, en de prochaines époques de justice et de clairvoyance, plus aisée la restitution à la masse. Cette faute capitale, un menu fait la met en lumière, une trahison, trahison d'ami qui provoque l'écroulement de l'édifice fiévreusement érigé avant l'achèvement certain et complet. Le banquier si populaire, si aimé par la foule reconnaissante et altérée de richesses, pendant son ascension, si près des honneurs politiques et de la célébrité, aussi bien pour soutenir son vol de grand oiseau ivre d'infini que pour retarder sa chute d'imprudent spéculateur, a tout sacrifié autour de lui : femme, amante, enfant, amis, entraînés avec lui dans la tourmente, telles des feuilles d'automne par le tourbillon, jusqu'à l'abîme définitif. Et c'est son tragique isolement qui nous est dépeint. Ibsen, romantique poète, fils de la génération aveuglée et étourdie encore de la gloire de Napoléon plus que terrifiée par la profondeur de sa défaite, fut, lui, semble-t-il, l'éblouissement passé, halluciné par cette terrible phase de la vie impériale. Solness, Stockman, Brand, Borkman n'ont déployé devant nous leur progession vers un idéal respectif que pour mieux nous accabler de l'effroi de la débâcle, mais jamais plus qu'en cette dernière pièce l'histoire du vaincu, son encagement de fauve enchaîné, ses illusions de revanche et de vengeance, sa fierté que n'abattirent même point les peines infamantes, ses espérances grondant sans cesse en torrent souterrain ne furent évoqués avec autant d'âpreté dans la puissance.

D'ailleurs, cette œuvre est l'épopée de tous les vaincus de la vie, elle fulgure au choc des idéaux de chaque personnage et si Borkman les domine de son rayonnement sauvage, il y a aussi sa femme, Gunhild, trompée dans ses désirs d'existence hautaine et enviée, blessée à mort dans sa maternité cruellement saignante, il y a aussi Ella — qu'il aima mais vendit pour le triomphe de ses conceptions — au cœur irrémédiablement vidé d'amour et de joie, au corps ravagé par les émotions; il y a aussi Foldal, pauvre vieux raté qui se croit poète, rêve ses visions incarnées au feu de la rampe, et parvient tout au plus à faire bouillir le maigre pot-au-feu familial, dont le songe succombe lorsque Jean-Gabriel, implacable d'égoïsme, plante le fer rouge dans la plaie à la fois délicieuse et toujours vive de son unique ami : Tu n'es pas un poète! Il en peut juger, lui, Borkman, car d'avoir été poète dans l'action, c'est peut-être ce qui l'a perdu; les poètes seuls, qu'ils soient Prométhée, Jésus-Christ, Michel-Ange ou Bonaparte, connaissent de telles fluctuations, qu'elles balancent dans l'enchaînement de leurs aventures ou dans le mystère de leurs pensées. Sous les éclairs d'épée du dialogue, les généralités jaillissent d'elles-mêmes à la rencontre des faits et fixent en l'esprit de l'écoutant les déductions indélébiles, que Balzac semait au cours de son œuvre géante, tout en enveloppant les êtres d'un halo qui prolonge encore leur personnalité. Oui, une atmosphère psychique, lourde de tempêtes, les environne et c'est là que se mordent et se battent leurs chimères; c'est, intensifiée par le génie, la réalité même, l'antagonisme des âmes où presque tous nous vivons sans nous l'avouer, en le cachant à tous et à nous-mêmes, des âmes qui ignorent encore les commandements de l'Harmonie et ne savent,

par un dosage inspiré de sacrifices et d'orgueils, évoluer ensemble sans heurts et sans déchirements. Voilà pourquoi le conférencier a pu rapprocher l'art du Scandinave de l'art des Grecs, puisque l'un et les autres ont su amasser au-dessus de leurs scènes ces nuages chargés d'électricités différentes. — Fatalité divine, humaine Destinée — mais absolues, et sans lesquels le soleil n'illuminerait crûment que des individus aux allures indécises de fantômes.

Les décors, l'interprétation furent dignes du sujet. Nous savons que les critiques malveillants, ceux que tout succès incommode et ceux qui, n'ayant pas de pièce à faire représenter à l'OEuvre, couvrent de fleurs certaines marionnettes de théâtres réguliers, bons à ménager, tout en éreintant les loyaux protagonistes des tentatives désintéressées, nous savons que ces gens refusent tout talent à Lugné-Poe; cependant il n'ignore pas, lui, et nous non plus, qu'il remplit des rôles que peut-être nul autre ne pourrait assumer, et mener avec autant d'art simple et concentré, autant de sûre intuition secondée par une diction nette et personnelle; d'autre part, tous s'exécutent dans une plénitude de moyens et une passion de jeu qui révèlent leur compréhension des beautés qu'on leur confie et leur assurance en eux-mêmes; ceci est pour M. Henry Burguet, si émouvant sous les traits du vieux Foldal qu'il a admirablement composé, pour M. Luxeuil et sa grâce virile d'adolescent en l'effervescence de sa vingtième année; pour Mme Brindeau, sobre et belle tragédienne; pour Mlle Maupas, tendre, touchante; enfin pour les collaborateurs anonymes, mais actifs de ce sceptacle du Désespoir.

Spectacle du Désespoir, « théâtre du Désespoir », écris-je ici, selon le mot de reproche d'Élisée Reclus, le plus lumineux apôtre de l'Espérance et de la Foi en l'Humanité. Malgré tout, une lueur dore l'horizon du drame et s'y lève en aube pointante; Borkman, il est vrai, sans avoir conscience que c'est un suicide, une hypertrophie de l'égoïsme aux dépens d'un cœur qui se dessèche jusqu'à ne plus battre, Borkman meurt glacé dans sa réclusion de prêtre de l'Or, sur les ruines qu'il accumula, mais son fils part droit au bonheur, droit « à la vraie vie », en dépit de toutes les prières et de toutes les malédictions maternelles; la jeune femme qu'il aime l'accompagne et la fille du pauvre dramaturge s'évade aussi d'une morne existence en un pays tiède et vermeil. Nous nous sommes donc demandé, devant cette accalmie enfin inaugurée, si Henrik Ibsen, prophète obéissant aux souffles qui montent de l'avenir, n'orientait pas vers lui son génie pour nous montrer, un jour, dans l'éclat radieux d'un prochain poème, ce que peut cette jeunesse régénérée et vibrante à laquelle il semble entr'ouvrir aujourd'hui les portes de son âme!

JUDITH CLADEL

UN PALAIS DES BEAUX-ARTS, S. V. P.

La *Fédération artistique* fait un énergique appel aux associations d'artistes et à la Presse en vue d'un effort commun à tenter auprès du gouvernement pour la construction d'un Palais des Beaux-Arts.

« La dernière Exposition a trop supérieurement démontré la honte qu'il y a pour un pays comme le nôtre à traiter les arts en nomades loqueteux. Non seulement ces constructions provisoires et légères sont mal appropriées et laides, elles sont encore incommodes et dangereuses. La température y est toujours aux extrêmes, l'éclairage abominable, la distribution ridicule. La décoration sommaire dont on voile les fonds est aussi minable que peu résistante. Les planchers sont des gouffres béants où circulent des rôdeurs et des odeurs également peu recommandables. Si on admet des parapluies dans ces milieux où les toitures ont des bâillements compréhensibles, on y admet aussi les chiens. Enfin, on y a volé... »

Nous avons trop souvent exprimé les mêmes idées pour ne pas nous associer aux justes protestations de la *Fédération*.

On a escamoté le Palais des Beaux-Arts construit POUR LES ARTISTES et ceux-ci se sont bénévolement laissé berner. Il est temps qu'ils se rebiffent.

Les expositions particulières sont aussi mal traitées que les Salons triennaux. Cette année encore, les remaniements du Musée ont enlevé aux Cercles vivants et batailleurs la plus grande partie des locaux dont ils disposaient. On leur abandonne d'étroits couloirs, mal éclairés, insuffisants et sans dégagements en attendant que la Commission du Musée, pour loger quelques nouveaux Dell' Acqua et Herbo, ferme définitivement les portes du bâtiment au nez des artistes qui ont l'outrecuidance de vouloir organiser, à leurs frais et sans aucun subside, les seules expositions qui provoquent un mouvement d'art en Belgique.

La *Fédération artistique* est dans le vrai quand elle dit : « Tous les journaux, tous les cercles, tous les artistes doivent proclamer hautement que si les soldats ont des casernes et les iguanodons des musées, L'ART A DROIT au palais pour lequel des fonds ont été votés et auquel on a donné une autre destination. Si les gothiques font vraiment si bien dans le grand salon carré, qu'on les y laisse, mais qu'on rende ce qu'on a pris. »

ESTHÉTIQUE DES PAYSAGES

« Les Sales Papiers! »

Quelle horreur, à suppositions ambiguës, que les papiers traînant dans les solitudes des bois, résidus de pique-nique ou..... d'autre chose! Et dans les promenades! Et dans les rues. Les chats, quand ils font des saletés, les enterrent. Les hommes pas, étant plus civilisés que les chats. En Hollande, au Jardin zoologique d'Amsterdam, vaste parc, il y a des corbeilles à papier comme dans les bureaux et les cabinets d'études. Nul ne jette un de ces débris par terre. Nul n'admet cette souillure. Et dans les champs, quand on déballe les saucissons, on enfouit leurs enveloppes. Je me souviens de l'aspect des jardins de l'Exposition universelle de Paris, du haut de l'asperge Eifel, un dimanche d'août, à midi. Les Parisiens s'accroupirent pour déjeuner, par milliers. Une heure après ils se relevèrent pour flâner. Ce fut une mer de morceaux de papiers qui apparut, aux vagues innombrables et malpropres. Ils n'ont pas inné le sentiment de la propreté, nos voisins, occupants du nombril du monde!

Conservation des sites.

Les Justes causes, défendues avec opiniâtreté, s'imposent. A cet axiome on peut ajouter cet autre : Les paroles sont des forces, aucun cri légitime ne se perd. — Que de fois, au cours de notre vie, nous avons retrouvé, germée et vivante, une idée jetée en semence le long de la route. Le devoir est de toujours proclamer ce qu'on croit juste, même si tout, dans l'ambiance, paraît contraire.

Combien ils étaient isolés et paraissaient Don Quichotte ceux

qui défendaient nos arbres, contre les fureurs des abatteurs et des bûcherons, ceux qui défendaient nos paysages contre le vandalisme des industriels doctrinaires.

Aujourd'hui leurs vœux triomphent. Voici, entre autres, la dernière circulaire de M. le ministre De Bruyn qu'on ne saurait trop louer. Mais qu'il surveille ses fonctionnaires préposés aux plantations des routes et qu'il ne les croie pas sur parole quand ils affirment leurs soins et leurs mérites. Ils le trompent souvent et effrontément.

« A diverses reprises dans ces derniers temps les artistes et le public en général se sont émus à juste titre de certains actes et de certains travaux ayant ou pouvant avoir pour résultat de dénaturer l'aspect des plus beaux sites du pays.

Soit qu'il s'agisse de mise en exploitation de forêts ou de carrières, de création de voies de communications, d'érection d'établissements incommodes ou insalubres ou de démolition de constructions anciennes intéressantes, il ne peut être question, cela va de soi, de porter atteinte aux droits de la propriété, non plus qu'à la libre extension de nos industries; mais dans bien des cas il aurait été possible, tout en atteignant le but visé par les intéressés, de respecter l'aspect pittoresque. Pour atteindre ce résultat, il suffirait souvent d'un conseil, donné en temps utile, par une personne compétente.

C'est dans cet ordre d'idées que je vous prie, Monsieur le Gouverneur, de vouloir bien me donner autant que possible avis, en temps opportun, des projets de travaux du genre de ceux que je viens d'énumérer, ou de tous autres ouvrages intéressant l'aspect général des villes ou des campagnes que l'on se proposerait, à votre connaissance, d'effectuer dans votre province.

Je crois devoir appeler votre attention sur le caractère officieux du rôle que les administrations publiques peuvent être appelées à jouer dans les affaires de cette espèce.

Il importe que les intéressés se pénètrent bien de l'idée qu'il ne s'agit nullement de les soumettre à un contrôle ou à une contrainte quelconque, mais uniquement de sauvegarder, en même temps que leurs intérêts particuliers, les côtés pittoresques qui attirent et retiennent tant d'étrangers dans notre pays. »

Architecture.

Dans les pays scandinaves, les fenêtres s'ouvrent du dedans au dehors. C'est l'inverse de chez nous. Et ce que c'est commode! car les battants alors ne gênent pas l'intérieur et n'encombrent ni les rideaux ni les stores. A Copenhague, l'aspect des maisons, l'été, animées du haut en bas de ces ailettes, est d'un pittoresque charmant. Un système très pratique de crochets fort simples fixe les panneaux vitrés et empêche tout ballottage par le vent. Nos architectes, actuellement si inventifs et si néophiles, en train d'embellir si heureusement nos rues, tout en sauvegardant les goûts et le confortable des habitants admis enfin à faire respecter l'originalité de leurs habitudes, de se manifester chacun à sa manière en son habitation, ne pourraient-ils risquer cet usage? Vraiment, quand on pense à notre vieille habitude des fenêtres s'ouvrant, incommodes, vers celui qui devrait les pousser, on sent que c'est l'à-rebours de ce qui devrait être.

PETITE CHRONIQUE

Les artistes belges remportent à l'étranger des succès répétés qu'il importe de mentionner. Après l'accueil enthousiaste fait à Vienne à Charles Van der Stappen, voici que Berlin a reçu Constantin Meunier avec un empressement, une cordialité et une admiration dont tous les journaux de la capitale germanique nous apportent l'écho. Meunier avait exposé dans la galerie de MM. Keller et Reiner un assez grand nombre de ses œuvres : sculptures, tableaux, aquarelles, dessins. Cette exposition a eu un retentissement énorme, et l'artiste, qui a passé une quinzaine de jours à Berlin à cette occasion, a été l'objet des manifestations les plus chaleureuses. De toutes les villes d'Allemagne lui arrivent des demandes d'exposer, des offres d'achats. Dix de ses bronzes ont été immédiatement acquis. La *Sécession* de Munich a obtenu de M. Meunier l'autorisation d'organiser, à son tour, une exposition de ses œuvres.

M. Henri Van de Velde, qui se trouvait à Berlin en même temps que notre grand sculpteur, a été, comme lui, l'objet d'un accueil extrêmement flatteur. Il a exécuté pour diverses habitations berlinoises des ensembles décoratifs importants, dont le succès lui a valu, paraît-il, une série de commandes nouvelles. Il y a en Allemagne un mouvement de rénovation artistique qu'on soupçonne à peine en Belgique. Dans les arts décoratifs et industriels principalement, l'évolution est des plus intéressantes et passionne, nous dit-on, les esprits les plus distingués de l'Empire.

Après le Quatuor Schörg, le Quatuor Dubois a inauguré la série de ses auditions. C'est à la Maison d'Art que ce dernier a élu domicile, et sa première séance, donnée jeudi soir, a fait une excellente impression sur l'auditoire d'artistes et d'amateurs qu'avaient réuni les promesses d'un programme bien composé, sérieux et intéressant. On a beaucoup applaudi le *Quintette pour piano et cordes* d'Alexis de Castillon, dont l'inspiration claire et les développements ingénieux ont été bien mis en lumière par les jeunes quartettistes. Cette belle composition, jouée jadis en primeur par le Quatuor Ysaye à la *Libre Esthétique*, prend décidément rang, par son architecture impeccable, parmi les chefs-d'œuvre classiques.

MM. Dubois, Claes, Gietzen et Doehaerd ont fait entendre, en outre, le premier Quatuor à cordes de Glazounow — le début du compositeur russe comme le Quintette précité fut le début du maître français. Ce quatuor est plutôt une suite de morceaux, une fantaisie aimable et pittoresque qu'un quatuor au sens strict du terme. L'*andante* en est la partie la plus saillante. Ici, comme dans le Quintette, on a apprécié la sonorité homogène, l'expression et l'ensemble correct des interprètes.

M. Bosquet, qui avait joué en excellent musicien la partie de piano du Quintette, a exécuté, entre les deux compositions, avec une virtuosité remarquable, la *Ballade* de Grieg dont l'intérêt musical n'est pas en rapport avec les difficultés d'exécution qu'elle offre au pianiste.

Le violoniste Jean ten Have, l'un des plus brillants disciples d'Ysaye, et sa sœur, Mlle M. ten Have, une pianiste élevée, elle aussi, à forte école, ont fait apprécier, la semaine dernière, à la Grande Harmonie, les plus sérieuses qualités. Programme attrayant, consacré à des œuvres musicales de valeur, parmi lesquelles la *Sonate pour piano et violon* de Saint-Saëns et le *Concerto italien* de J.-S. Bach. Technique approfondie. Et mieux que cela : une sincérité d'art, une conviction qui donnent à l'interprétation des deux artistes une portée spéciale.

M. ten Have, qu'on applaudit naguère aux Concerts de la Société symphonique, a un très beau son, un sentiment exempt d'afféterie, de la chaleur et une justesse irréprochable.

Mlle ten Have joue en excellente musicienne. Elle a du rythme, de l'expression, un toucher tour à tour ferme et délicat. Son exécution du Concerto italien, de diverses compositions de Schumann, de Chopin, de Stephen Heller, lui ont valu un succès mérité. Et c'est unanimement que les deux artistes ont été applaudis, rappelés et acclamés.

Les concerts de la semaine :

Aujourd'hui, à 2 heures, au Conservatoire, deuxième séance de musique de chambre (MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck, De Greef) avec le concours de Mme MIRY-MERCK et du QUATUOR ZIMMER. Au programme : Bach et Haendel.

Mardi, à 8 heures, à la Grande Harmonie, piano-récital de Mlle CLOTILDE KLEEBERG.

Même jour, à 8 h. 1/2, au Cercle artistique, audition d'œuvres de Moussorgski (Mme MARIE OLÉNINE), conférence par M. PIERRE D'ALHEIM.

Jeudi, à 8 h. 1/2, à l'Hôtel Ravenstein, deuxième séance du QUATUOR SCHÖRG.

Samedi, à 8 h. 1/2, à la Grande Harmonie, deuxième piano-récital de M. EMIL SAUER.

Dimanche, à 2 heures, concert de l'ÉCOLE DE MUSIQUE D'IXELLES (rue du Président, 54), sous la direction de M. H. THIÉBAUT. Audition de *Sainte Marie-Madeleine*, par Vincent d'Indy (soliste : Mlle Collet).

Les expositions :

Au MUSÉE, Salon des Aquarellistes.

A la MAISON D'ART, exposition Joseph Stevens.

Au CERCLE ARTISTIQUE, tableaux de M. Le Mayeur de Merprès.

Changements d'affiches :

Au NOUVEAU-THÉATRE, *Blanchette* et *Fifine*, de M. Brieux, ont succédé à la *Vie de Bohème*.

Au THÉATRE MOLIÈRE, Mme Judith Gauthier triomphe avec la *Marchande de sourires*, qui eut 150 représentations à l'Odéon.

Au THÉATRE DES GALERIES, première représentation, ce soir, d'une grande revue-féerie : *Vive Bruxelles!* par M. Garnir.

Le THÉATRE DE L'ALHAMBRA joue avec succès depuis vendredi l'*Assommoir*, tiré du roman de Zola par MM. Busnach et Gastineau.

Au THÉATRE DU PARC, mardi prochain, première de *Petites folles!* d'Alfred Capus, pour les représentations de Mlle Fériel.

Aux NOUVEAUTÉS, prochainement, l'*Œil crevé*.

Le théâtre du Parc commencera, dit-on, une vie nouvelle en septembre prochain; la deuxième période triennale de la direction actuelle expire, en effet, le 31 août 1898. A cette occasion, un projet de revision du cahier des charges — un peu vieillot, au sens de chacun — sera présenté dans un sens plus artistique. Il n'est vraiment pas trop tôt... et nous ne pourrions que féliciter ces Messieurs de l'hôtel de ville de se préoccuper enfin des intérêts intellectuels de leurs administrés. Le programme nouveau ne serait pas encore complètement arrêté, mais il donnerait, paraît-il, satisfaction aux plus compétents : les chefs-d'œuvre classiques, les adaptations de littérature étrangère, les formules dramatiques modernes, les conférences littéraires, les matineés populaires de récitation de poètes anciens et modernes, chaque chose y trouverait la place qui lui revient en bonne justice. Les lettres finiraient donc par être protégées en Belgique; l'initiative étoufferait la routine, la marche en avant culbuterait l'inertie. Quel rêve!

Voici la liste des œuvres d'art qui ont passé au Musée de Bruxelles à la suite de l'Exposition :

Un profil de femme, par M. E. Wauters; *La Traite*, par M. F. Courtens; *La Drève ensoleillée*, par M. E. Claus; *Juin en Campine*, par M. J. Rosseels; *Houffalize*, par Mlle Héger; *Pavots rouges*, par Mlle Berthe Art; *Ardennes*, par M. F. Binjé.

Quelques ouvrages ont également été acquis par le gouvernement, notamment : *Intérieur pauvre*, par Mlle Marcotte; *La Clairière*, par M. J. Verheyden, et *Position d'attente*, par M. L. Abry.

M. Constant Lenaerts fera exécuter aujourd'hui, à 1 h. 1/2, aux Concerts symphoniques d'Anvers, une œuvre symphonique de Beethoven dont nous ne connaissons guère que des fragments. Il s'agit du ballet *Gli uomini di Prometeo* dont le scénario fut composé par le maître de ballet Salvatore Vigano et qui, exécuté pour la première fois au Wiener Hoftheater le 28 mars 1801, eut seize représentations consécutives.

Les Créations de Prométhée, qui se divise en deux actes, sera exécuté intégralement à Anvers.

Le Concerto (op. 56) pour piano, violon et violoncelle (solistes MM. F. Lenaerts, K. Hennen et Ed. Jacobs) et l'ouverture de *Léonore* compléteront cet intéressant programme.

Après le remarquable succès de son enquête sur la participation des écrivains à la vie politique, l'idée est venue aux rédacteurs de la revue littéraire et artistique IL MARZOCCO, de Florence (3, place Victor-Emmanuel), d'en tenter une autre plus vaste. Ils se proposent de faire connaître, en Italie, l'opinion des littérateurs et des artistes étrangers sur les arts et la littérature italienne contemporaine. Voici les questions posées :

I. Si vous avez eu l'occasion d'examiner quelques-unes des manifestations littéraires ou artistiques de l'Italie contemporaine, quel est votre avis sur leur importance?

II. Croyez-vous à une renaissance de notre littérature et de notre art, et quelle tendance vous semble-t-il qu'ils suivent?

III. Quel rapport, suivant votre opinion, ont notre littérature et notre art avec l'art et la littérature d'Europe, et quelle place leur faites-vous dans la production contemporaine?

Décidément, le procédé des Enquêtes, qui fut inauguré à Bruxelles par le Jeune Barreau (combien l'ignorent!) il y a plusieurs années, dans son *Enquête sur la Plaidoirie*, qui amena de si curieux résultats, est devenu courant et rend vraiment de très signalés services dans tous les ordres de choses.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Décembre

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 49. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 5 DÉCEMBRE 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

MOUSSORGSKI

Conférence de P. d'Alheim au Cercle artistique.

Un homme nouveau, un grand musicien encore méconnu ou mal connu! Un sensitif, un simple, un pénétrant artiste, révélant mieux que ne l'ont fait Tolstoï ou Borodine l'âme populaire, l'âme vraie de son pays, l'esprit de cette Russie encore douée de toute sa force primitive mais non fruste, si séduisante pour nos natures plus sommaires, en sa souple et rapide faculté de métamorphose. C'est avec Dostoïewski et Gogol, avec les intelligences éclatantes d'originalité, non avec celles qui se laissèrent baigner d'intellectualité occidentale qu'il faut ranger Moussorgski. Lettré, instruit, bourgeois, que sais-je? Il est près de la terre, comme les humbles; comme eux il entend les révélations à peine murmurées et en retient les infinies nuances. Il est l'acteur qui le plus intimement nous initie à un côté inédit du drame humain vu à travers les enfants, les pauvres, les mères, du drame de ce peuple aussi qu'il aimait tant et dont il met si admirablement en scène les finesses spontanées, la bonhomie proche de la nature, les émois intenses, puérils et réels.

Parlant de lui à ceux qui ne le connaissent pas, peut-être le nom de Schumann surgirait-il en l'esprit, comme point de départ de descriptions qui ne savent où trouver des comparaisons pour se mieux faire comprendre. — Moussorgski, son *Boris Godounov* l'atteste, est un dramaturge impressionnant, un mordant ironiste, un profond et impulsif observateur; son intimité est plus parente de l'intimité saxonne, de Dickens ou de Shakespeare, que de l'intimité allemande. — Il est à la fois angoissé et résigné, terriblement sombre et enfantinement joyeux.

Mais Schumann seul, à côté de preux comme Wagner ou Beethoven qui exprimèrent la partie ardente, héroïque de notre nature, Schumann seul impressionna ainsi le monde des musiciens en leur apportant la traduction musicale d'une partie encore inchantée de l'intérieure sensibilité humaine.

Interprète admirable, douée d'une voix pure, forte et souple, Mme Marie Olénine a dit les *Poèmes de l'enfance* ou de *la Chambre d'enfants* où sont fixés charmeusement quelques gestes qu'aucun art, semble-t-il, ne songea à isoler encore du total de l'ingénuité et de la grâce enfantines. Elle a chanté le *Dit de l'Orphelin*, le

Dit de l'Innocent, plaintes poignantes et simples; la *Divination par l'eau*, air tiré d'un drame populaire en prose, *Le Complot des Khovanski;* le chant sauvage de la *Femme du Kosak*, des *Chants hébraïques* puis les *Chants de la Mort.* Oh! ces chants mornes, presque fredonnés par le mourant qui essaie d'entrevoir une image de ce néant où il va entrer et qui ne trouve que le reflet de ses rêves, comme ils émeuvent et font oublier la belle interprète, le conférencier et la musique elle-même!

Je fais un effort pour tâcher d'analyser la musique seule, pour la détacher des saisissants morceaux de vie dont elle fait une partie inséparable. Conférencier, cantatrice et pianiste (M. Hénusse) se sont du reste subordonnés avec tant d'abnégation à la pensée de l'auteur qu'il faut une attention entêtée pour se rendre compte de la nouveauté géniale de ces harmonies étranges qui nous paraissent si naturelles quand nous nous abandonnons à l'impression générale du poème.

Et le conférencier nous dit la vie isolée de cet être tout vibrant des sentiments de fraternité et d'amour, qu'on pourrait rétrécir en les nommant *idées nouvelles*, socialisme, anarchie ou chrétienté. Moussorgski témoigna par toute sa vie, par toutes ses œuvres, d'une sensibilité plus grande que celle du monde où nous vivons actuellement. Intensément naturel et humain, il était un atôme d'avenir perdu dans le présent. Sa place est avec ceux qui viendront après nous. Il ne pouvait que souffrir ici; en Russie surtout, où ceux mêmes qui s'inspiraient de lui le méconnaissaient. Et il souffrit, et il douta, et il osa, il aima, malgré tout. Le siècle fut le plus fort et il fut écrasé.

Mais de quelle somme de vie et de sympathie puissante il nous dépasse et nous domine! Son art semble nous attendre au tournant de ce chemin de géniale et subtile bonté que nous n'atteignons pas encore et dont il est un des plus aimants, un des plus étincelants éclaireurs.

Böcklin au Musée de Bâle (1).

C'est ici, que par surprise, m'apparut, plus complet que ne me l'apportaient mes souvenirs d'Allemagne, l'Occidental Böcklin. Déjà profondément séduit, il y a cinq ans, j'avais dans le souvenir des défilés de peupliers noirs avec des déesses roses, et d'étranges couleurs. Et surtout, une si singulière et si philosophique folie, que j'avais, après l'avoir vue, longtemps hésité. Je m'étais dit alors : Celui-ci n'est pas un pur artiste, sans doute. A son inconscience de bête esthétique bien dressée à reproduire librement la vie extérieure, à la digérer en soi et à la rendre déformée sur la toile et pourtant vivante, se mêle une supérieure et trouble curiosité. C'est celle que j'ai déjà soupçonnée dans les fragments du Vinci. C'est celle qui éclate dans la Joconde.

Cette vague prescience, je l'ai confirmée aujourd'hui avec l'infini plaisir d'une découverte de soi-même.

Cet Allemand têtu qui porte en lui le sang de Hegel, ce grand fou visionnaire et très mélancolique, souffre dans ses œuvres de la torture constante des idées générales. Mais il l'expose avec quelque chose de très particulier à sa race et qui nous froisse et nous déroute un peu au premier aspect.

C'est l'esprit de démonstration et de propagande. Le souci de composer et d'imposer quelque chose, fût-ce absurde, éclate dans toutes ses œuvres. Mais ce qui le différencie profondément de ses congénères germaniques, c'est qu'il prend comme objet de ses préoccupations des idées suffisamment générales pour qu'il n'y ait en elles, pour d'autres cerveaux européens, rien d'exclusif. Böcklin parle dans son symbolisme la langue de tous.

Il s'apparente à cet égard aux œuvres françaises et spécialement à Gustave Moreau.

Cette âme est pour l'un comme pour l'autre l'inquiétude d'une recherche, la poursuite d'un problème insoluble. L'un et l'autre font penser à Claes, le chasseur d'absolu de Balzac.

***

Voici la fleur la plus éclatante de ses œuvres : *La Vie un court songe : Vita somnium breve.*

Comme aux temps des luttes gibelines où, vers l'Italie séductrice, descendaient ses ancêtres, fortes épées et longues barbes, c'est vers le ciel florentin que j'ai reconnu, avec ses grands nuages en dérive sur le large bleu, au pays du feuillage noir des cyprès et de la brume argentée des oliviers, au pays des fontaines de marbre et des prairies, que la vie est pour lui un court songe.

L'eau, issue d'un masque antique et ricaneur, s'égoutte à travers le pré vert enrichi de jaunes floraisons, couleur des soucis; dans le fond du paysage un cavalier rouge descend vers l'avenir le coteau de la vie. Au sommet un vieillard incertain attend d'un démon falot et grotesque le coup de matraque de la mort. Seule à droite une femme, éprise d'un singulier charme, respire l'odeur d'un bouquet reçu. Les yeux clos, elle s'abandonne au parfum et au souvenir d'ivresse sensuelle de la minute où elle aima, et, dernier symbole de l'énorme et inconsciente folie dont nous sommes tous, du plus illustre au plus simple, des jouets égaux, deux enfants, au bord d'un ruisselet limpide, symbole de la direction de nos destinées, froissent dans leurs mains malhabiles quelques fleurs arrachées, suivent sur l'eau brune le cours aventureux des pétales jetés et réalisent l'amer symbole d'Héraclite : L'univers est un petit enfant qui joue aux osselets.

C'est encore pour traduire cette merveilleuse folie de l'univers, ce panthéisme mythologique, cette exubérance sans cesse en tra-

(1) Arnold Böcklin est né à Bâle le 16 octobre 1827. C'était le fils d'un négociant aisé. Après avoir terminé ses études au gymnase il décida de se vouer à la peinture. Après deux années de séjour à Genève il se rendit à Dusseldorf où il fut l'élève du peintre paysagiste Schirmer. Il séjourna ensuite à Anvers et à Bruxelles, où il étudia deux ans les maîtres flamands. De là il se rendit en 1848 à Paris, puis revint à Bâle. A partir de ce moment il mena une vie vagabonde, séjournant successivement à Rome, Munich, Hanovre, Weimar, où il fut nommé professeur de paysage, Rome, Bâle, Munich, Florence, Zurich et de nouveau Florence. Depuis 1889 il est docteur honoraire de la Faculté de philosophie de l'Académie de Zurich. Il est également professeur honoraire à Munich. Ses tableaux se trouvent principalement à Bâle, Berlin et aussi à Munich. dans la collection du comte Schack qui protégea son talent contre les attaques dont il fut accablé et se fit son défenseur. Ses œuvres principales, réunies en trois albums, ont paru à Munich chez Brückmann et chez Albert et C°. *Jugend* a fait paraître dernièrement, à l'occasion de son anniversaire de soixante-dix ans, un numéro des plus intéressants en son honneur.

vail des forces aveugles de la nature et leur profond mystère pour nous, qu'il a jeté dans la mer de Sicile son vol de sirènes. Elles nagent, jouantes et folles, dans les roches. Les reflets délicieusement verts de l'eau profonde caressent leurs corps épais de jeunes Allemandes, car l'artiste est un produit humain, et s'il apparie des paysages à ses émois, sa conception héréditaire de l'homme est plus durable. S'il est Flamand, celui qu'il peindra loin de ses pâturages bornés de clochers et de moulins, barré de canaux et de grands arbres, sera encore de cette race têtue et mélancolique, et l'ardeur plus grande d'un ciel d'Italie ne sera qu'un plus intense décor à d'aventureux souvenirs de soi-même et de son pays.

***

Cette chère préoccupation du pays natal ne vous quitte jamais. L'homme cosmopolite est un monstrueux mensonge ou ce n'est qu'un juif. A tout moment on se mesure avec des choses inconnues. Il serait infâme de n'être alors qu'un dilettante mollement curieux, mais au contraire on se croit chargé par devoir de comparer ce qu'on était soi-même avec ce nouveau qui l'entoure, d'en extraire les vertus et d'en dénoncer les vices. Le voyage est une lutte avec l'étranger. *Fas est ab hoste doceri*. C'est une éducation et un profit constant pour soi. C'est aussi par la chère magie du souvenir, au sein même de ces constantes comparaisons, l'apparition merveilleuse et nostalgique du coin de paysage dans lequel on a vécu. Le doux et pressant désir de le revoir ne nous quitte plus.

C'est un pareil et intime regret que j'emporte précieusement à travers tous mes voyages.

En moi vibre une lointaine musique comme un éternel ranz des vaches. Le ciel perpétuellement bleu des coteaux toscans et leur énergique ivresse l'éveille avec une puissante séduction, et même en face des rouges éteints et puissants des créneaux siennois, au milieu de l'horizon, boursouflé, raviné, tordu dans une musculature rubénienne du sol, je revois avec une douce nécessité le fantôme cher.

Dans les profondeurs ajourées, infinies en leur processorale succession vers le ciel, qu'ont peintes, au fond de leurs tableaux religieux, les artistes toscans, l'inévitable comparaison des Roger Van der Weyden et des Memling s'impose ou la joie nerveuse, aimante, intense et wallonne de Watteau.

Dans le déroulement qu'emporte avec lui la fuite du convoi dans la vision panoramique du haut des bastides, quand la diligence du vetturino plonge au tournant, c'est le même nostalgique retour vers nos paysages et le regret de leur dentelle de brumes.

Au premier instant, cette fuyante et mélancolique sensation semblait gênante. La vue des choses, plus que l'illusoire remède des réflexions, m'en a fait apercevoir toute la naturelle profondeur.

Nous sommes comme ces plantes folles qui, dans leur croissance, veulent un appui, attachés, charmés, vinculés par le sol où nous avons poussé, l'air que nous avons respiré, les figures qui se sont penchées sur nos berceaux, le monde de joie et de douleur qui croisait sur notre enfance la fatalité de ses réseaux. Les forces héréditaires sont irrésistibles. Quand elles se sont incarnées dans des passés d'histoire, quand des milliers d'années, des millions de jours ont incrusté des milliers et des millions d'événements, déroulement de travaux, terreurs d'invasions, paniques religieuses, nous naissons couronnés de formidables prédictions. Homme, tu es prédestiné. Elles sont là, sur nos têtes, ironiquement supérieures à nos vacillantes volontés, libres même de la géante étreinte des contraintes politiques et réelles et invisibles, acharnées et terrifiantes; depuis notre première aspiration jusqu'au soupir et à la convulsion finale elles sont là et seront là, inévitables compagnonnes.

***

Elles remontent aux temps infiniment lointains, leurs volontés dépassent celles de nos amitiés d'hier, elles suivent un sillon millénaire. Elles sont ce que les chrétiens appellent encore la Providence, ce que les Grecs appelaient le Destin, ce qui nous semble être quelque monstre dévorant, aveugle, quelque chimère ou sphinx sarcastique, formidable, devant lequel nos petits cœurs s'efforcent d'être courageux comme Persée ou perspicaces comme OEdipe.

Et pourtant inévitables, fatales elles ne sont pas nos ennemies. Au lieu de s'acharner orgueilleusement à ce suicide assuré d'une lutte contre les forces naturelles, les grands génies s'appuient sur la tradition même de leur race, et les plus grands sont ceux qui, retournant plus profondément dans la nuit séculaire, ramènen au jour les sentiments cardinaux des âmes antiques. Böcklin et Gustave Moreau sont de cette tradition profonde. Malgré les milieux différents l'Allemagne amère, la France souriante, et malgré un autre métier et d'autres aspects, ils mettent tous deux à nu l'inquiétude de vivre, la recherche, l'infatigable curiosité qui tourmentent de la naissance au tombeau tout véritable Européen.

C'est cette agitation furieuse, cette folie de toutes les richesses du monde, cette soif d'épuiser toutes les possibilités, cette joie de vivre enfin qui sont le tissu de notre existence et si quelque mélancolie pointe dans ce tourbillon polythéiste d'expériences sans cesse renouvelées, c'est plutôt qu'elle relate l'impuissance d'égaler nos désirs que la rude réalité d'un néant.

C'est ainsi que se montrent les véritables classiques, c'est ainsi que nous les retrouvons à Milan, Venise ou Florence et nous pourrons dire alors que l'art classique ce n'est ni la Grèce, n Rome, ni Michel-Ange, ni Bramante, c'est la curiosité humaine.

Léon Hennebicq

PAUL et VICTOR MARGUERITTE

Poum!

(*Aventures d'un petit Garçon*). In-12, 290 pages et titre. Paris, Flon, Nourrit et Ce.

Comme les deux frères Rosny, travaillent ensemble les deux frères Margueritte, au grand exemple des deux frères Goncourt. La duplette littéraire ! Ça distrait parfois quelque peu de l'œuvre, le lecteur inclinant à rechercher la part de chacun, invinciblement curieux et fureteur.

Poum, le petit garçon, n'est pas un parent mais un émule du fameux Bob, enfanté par Gyp. Il prend place noble à côté de lui dans la galerie de ces êtres infantiles auxquels s'applique une littérature qui vraiment trop longtemps négligea cette intéressante partie de l'Humanité. Chez nous aussi, en Belgique, que de jolis croquis déjà pris dans ce parterre, garçonnets et fillettes. Poum restera comme Bob reste, car il dessine fortement, et avec une extrême amusance, un type.

Bob est mûr dans son enfance, inconsciemment. Il parle naïvement en profond philosophe. Toute l'expérience accumulée dans les vieillards dont il est sorti et dont l'un d'eux, sans doute, le procréa en ses vieux jours, passe ataviquement par sa petite cervelle ratatinée et en perflue, mêlée de naïveté, juste ce qu'il faut pour qu'on ne croie pas qu'il a quatre-vingts ans.

Poum est un enfant très drôle en son ingénuité pétrie de bêtises et d'esprit. Il croit tout et le transforme en des imprévus charmants et désopilants. On dirait un de ces miroirs concaves, convexes ou ondulés, en lesquels l'environnement se contourne, se rétrécit, s'allonge en des figures étranges, irrésistiblement comiques, sans que rien disparaisse, sauf les naturelles proportions.

En trente-trois esquisses d'un caricatural savoureux les auteurs jumeaux dessinent leur petit personnage, le livrant tantôt aux ahurissantes mystifications d'un cousin Stèp, gamin impitoyable, le lénifiant ensuite par les caresses d'une adorable cousine Mad. Les domestiques aussi l'emberlificotent de leurs jeux canailles et ricaneurs. Puis d'autres encore, au hasard de la rencontre de ce petit être confiant et sympathique, émanant on ne sait quoi qui, irrésistiblement, provoque à lui faire ou à lui conter « des colles ». Et lui résiste, par une foncière malice dont il ne se doute pas, demeurant intéressant à l'extrême et n'apparaissant jamais sot, inexplicable mixture dont le secret est précisément le charme de cette œuvre faite pour plaire à tous, inévitablement.

STUPENDUM!

On pouvait lire dans le numéro du 26 novembre du journal parisien LES DÉBATS, pontife doctrinaire et opportuniste, 17, « rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois » (comme c'est bien ça!) l'étonnant entrefilet que voici :

S'il faut en croire la *Revue britannique*, la littérature belge, en tant que littérature nationale, aura bientôt vécu. C'est l'indifférence du public bruxellois qui sera cause de ce désastre. Depuis quelques années, fatigués de n'être point suffisamment prophètes en leur pays, les écrivains d'avant-garde commandés par M. Picard ont fait passer la frontière à leurs barbarismes et envahi, à l'étonnement général, le vieux *Mercure de France*. L'exode continue. MM. Ivan Gilkin et Valère Gille, qui jusqu'à présent publiaient leurs œuvres à Bruxelles, viennent de faire paraître leurs derniers ouvrages à la librairie Fischbacher et voici maintenant qu'on annonce que trois des principaux collaborateurs de la *Jeune Belgique*, MM. Cartuyvels, de Croisset et Cantel, quittent les Flandres pour venir résider à Paris. Les écrivains de la *Jeune Belgique* se distinguent, comme on sait, de la plupart de leurs congénères bruxellois : ils écrivent en français. Ce ne sont pas des Belges virulents. Souhaitons leur donc la bienvenue.

Savourez, lecteurs! Et demandez-vous si les subtils auteurs de cette calembredaine ne sont pas précisément trois bonshommes qui s'exilent, hélas!

Tout, en ce morceau, est de « haute gueule », comme disait Me François Rabelais, notre ancêtre en escarbottage des sots.

Analysons : — « S'il faut en croire la *Revue britannique!* » Or, vit-on jamais revue autant vieille et ignarde commère que celle-là et à qui de sensé peut venir la pensée de l'ériger en autorité notable? — « La littérature belge aura vécu. » « Ils disent ça, ces ingénus roublards, juste à l'époque où jamais notre littérature nationale n'a été plus vivante, plus originale, plus féconde. — « L'indifférence du public bruxellois! » Alors qu'aucune œuvre ne passe inaperçue et que seule la partie pourrie de la bourgeoisie demeure indifférente, ce qui est de son essence, à Paris et partout. — « Les écrivains d'avant-garde COMMANDÉS par M. Picard!! M. Picard ne commande et n'eut jamais la prétention de commander aucun écrivain. Il a parfois mis le nez de quelques pisse-vinaigre dans leurs...... misères, voilà tout. — « Ces écrivains et leurs barbarismes! » Parce que, chez nous du moins, et en France tout ce qui vit, refuse de se contenter de la langue plate, appauvrie, faite d'un vocabulaire désormais insuffisant, de règles pédantesques et bêtes, dont se servent les magisters du journal *Les Débats* et les écoliers belges de leur petite classe. — « Le vieux *Mercure de France!* » Une des revues les plus ingénieuses, les plus allantes, les plus libres, les plus pensantes qui soient au monde, et c'est le susdit journal *Les Débats* qui imprime cela, lui le prototype des Géronte et des roquantins. « MM. Cartuyvels, de Croisset et Cantel, trois DES PRINCIPAUX, etc.! » Qu'est-ce que c'est que ça et où la principalité de ces jeunes messieurs à pseudonymes aussi aristocratiques que Liane de Pougy et Blanche de Castillon s'est-elle acquise? En savez-vous quelque chose, ô mes compatriotes? — « Ils écrivent en français, eux! » Oui, le français administratif, syntaxique, grammatical des immortels Noël et Chapsal, aidés du *Petit Dictionnaire des Difficultés et Exceptions de la Langue française*, par Soulice et Sardou, qui ne les quitte jamais, non jamais, jamais! — « Ce ne sont pas des Belges virulents! » Ah! voilà qui est vrai, par exemple!

Braves vieillards des *Débats*, braves vieilles filles de la *Revue britannique*, innocents Cantet, Croissel et Cartoffel, laissez-nous donc en paix, ici en notre Belgique. Si des clampins jugent utile à leur Arrivisme d'aller vivre à l'ombre des mancenilliers que vous cultivez, c'est leur affaire. Mais, de grâce, cessez d'affecter de croire que les francs-fileurs de notre pays font sérieusement partie de l'art libre et original que nous réalisons maintenant chez nous, loin de la tutelle en laquelle vous avez longtemps espéré nous maintenir et que nous, Belges, avons désormais envoyé à tous les diables! Tenez-le vous pour dit et libérez-nous de vos barbotages.

***

Il est vrai qu'à côté et au-dessus de ces fariboles, les bons esprits de France savent, et montrent qu'ils savent, ce que vaut notre Belgique. La « REVUE ENCYCLOPÉDIQUE », qui représente si puissamment la moyenne de l'opinion chez nos voisins, avec bon sens et juste mesure, n'a-t-elle pas dernièrement publié ce fameux numéro belge, un peu bien hardi peut-être pour son habituelle prudence; ce numéro qui a marqué l'étiage de nos efforts nationaux, qui a obtenu à l'étranger un succès sans précédent, qui y a fixé les appréciations sur nos activités nationales, qui un mois après son apparition était introuvable et qui n'a eu pour détracteurs que les invalides, les déclassés, les envieux et les infirmes qui ont pour spécialité d'amoindrir leur patrie en universalisant les injustices littéraires de sa partie doctrinaire, et de dénigrer leurs compatriotes, en les confondant tous avec eux-mêmes et les imbéciles.

LA MARCHANDE DE SOURIRES

Pièce japonaise en cinq actes, de JUDITH GAUTIER
*Prologue d'*ARMAND SILVESTRE

Charmants les décors du théâtre Molière, depuis le nouveau rideau en large éventail s'ouvrant par le milieu en ailes qui se referment pour s'éployer de nouveau quand il tombe, jusqu'au Palais final en lequel Mlle Brindeau, l'impure et cruelle Fleur de Rubis, s'entaille le sein gauche d'un bon grand coup de coutelas mortel. De véritables œuvres d'artistes, du plus haut goût, d'une saine sobriété, d'une harmonisation parfaite dans les tons, de proportions heureuses. Aussi, sans réserve clament-elles des louanges à leurs ingénieux auteurs, MM. DEVIS, LYNEN, DUBOSQ, DUMONT, au directeur M. Frédéric MUNIÉ qui a laissé les brosses de ces vaillants si bellement libres de faire à leur guise. Assurément nous n'avons, sous ce rapport comme sous beaucoup d'autres, plus rien à envier à l'étranger et une maîtrise nationale est établie.

Les costumes, d'autre part, mais en un moindre irréprochable total, sont de nature à plaire : soies ramagées, brodées, paysagées, aux séduisantes couleurs, or, vert, violet, amarante, bleu céleste, drapées avec grâce et noblesse.

Mais la pièce ! N'en déplaise aux galants critiques qui se croient obligés à de copieux compliments en l'honneur de Mme Judith Gautier, elle est au moins ordinaire. Quelle petite histoire de mélodrame injectée d'un inévitable adultère comme si elle était éclose sur les bords jadis fleuris qu'arrose la Seine ! Et surtout quelle pauvreté d'invention et de style dans les détails. Franchement, si les décors et les costumes n'ornaient pas adroitement et brillamment cette affaire, si cette œuvre, fort bourgeoise en son allure et ses péripéties, était jouée en vêtements européens, elle ne serait guère supportable. Mais voilà ! l'imagination des spectateurs, la fée imagination, entre en danse, et immédiatement les proportions changent, se transposent, s'embellissent.

Et les acteurs ! Oh ! les pauvres, ô les drolatiques Japonais ! Quelle mascarade ! Quelle dérision que ces cabotins français à Yeddo, avec leur accent boulevardier, leurs gestes de vaudevillistes, leurs hoquets conservatoriens, leurs *e* muets auxquels ils font inévitablement la charité d'un sort, leurs œillades à la salle, leurs figures rasées vraiment dérisoires quant on les coiffe de la chevelure à larges rouflaquettes de cet extrême Orient versicolore. Vraiment le public du lundi (celui où je fus mêlé) n'eut pas tout à fait tort, quand, lors du dialogue amoureux du troisième acte, au milieu d'un adorable jardin de camélias, de roses, de clématites, de chrysanthèmes (cette orchidée du pauvre), il se gaussa de M. Burguet donnant une si comique apparence au jeune Ivashita, avec sa face de pierrot plus que majeur, ou de notaire en robe de chambre, ou de garçon du café Riche, ou de rédacteur du *Figaro*. La grâce ingénue de la fort jolie Mlle Kernoël, jouant Fleur de Roseau, n'a pu désarmer la jovialité trop lourde de nos ketjes et de nos lampeurs de faro qui avaient saisi la dissonance, mais avaient tort de manifester aussi indécemment.

En somme, la tentative de M. Munié est hardie et agréable. Elle sort des chemins trop piétinés. Elle dérange quelques routinières habitudes. Elle achemine vers leneuf. A ces points de vue elle est salutaire et mérite de sincères sympathies. Mais qu'une autre fois il trouve du plus substantiel.

AVIS

Dédicacé aux naïfs gens de lettres qui vont à Paris dans le doux espoir d'y être mieux accueillis qu'en Belgique.

A compléter par l'extrait analogue de la NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE *publié dans l'*ART MODERNE *du 2 mai dernier.*

Ceci parut dans l'HUMANITÉ NOUVELLE, dernière livraison, novembre-décembre 1897, sous le titre : *La Vie littéraire*, avec la signature EUGÈNE THIÉBAULT, daté de Paris, du grand Paris sauveur où l'on ne se heurte pas à un bourgeois capitaliste en putréfaction (comme en Belgique), où, quand on a du talent, on ne risque pas (comme en Belgique) d'être mal reçu des éditeurs, où il n'y a pas d'artistes pauvres (comme en Belgique), etc., etc., etc., comme en Belgique : lire les lamentations des éclopés, des invalides, des déclanchés, des malades de chez nous.

Ceux des écrivains de ce temps qui persistent à exprimer ce qu'ils voient, ce qu'ils sentent, savent combien il est difficile d'arriver à *placer* une œuvre sortant des sentiers battus. Chaque fois qu'on innove, il faut s'attendre aux refus, aux rebuffades, aux impertinences, aux longs désespoirs qui font douter de tout — de soi, d'abord et de la beauté de l'action. Cela fait que les plus forts se retournent vers les journaux et publient en feuilleton ce qui devrait arriver au public vierge de la souillure des tables de cafés, des comptoirs d'épiciers ou des chalets à dix centimes. Mais quoi ? être publié au rez-de-chaussée d'un grand journal, c'est une bonne fortune. On devient tout de suite l'égal de Jules Mary ou de Paul Saunière. On devient celui dont « la suite à demain » fait tressaillir les petites ouvrières. C'est enviable, n'est-ce pas ?

Mais il n'y a plus de vie littéraire. Le meilleur chroniqueur, le feuilletoniste en vogue, le fantaisiste outrancier passent après le monsieur en racing-coat qui fait de la « publicité ». Les affaires avant tout. Une réclame pour la meilleure bicyclette, pour le meilleur dentifrice, pour le meilleur restaurant, pour la meilleure masseuse, cela passe toujours, cela est reçu partout, et cela rapporte des sommes folles.

Le journalisme et la librairie sont envahis par les faiseurs d'affaires. Ce sont des messieurs très bien mis, intelligents plus que vous et moi, et à qui on peut donner du pied sans crainte ; ils se retournent et vous font la révérence.

Ils auraient grand tort de se fâcher. Ils sont les maîtres, nos maîtres, les maîtres du public qui croit naïvement une bonne partie de ce qu'ils disent ; et qui les respecte parce qu'ils sont cossus.

Il n'y a plus de vie littéraire. Le monde intellectuel est transformé en vaste bazar où tout est à vendre. Et cet article de début serait aussi mon dernier article, s'il n'y avait que quelques journaux intéressants dont il sied de parler, trois douzaines de littérateurs qui méritent d'être étudiés dans leur influence sur les foules — et tant de malfaisants jocrisses qu'il s'agit de démasquer. La suite prochainement. Je vous parlerai du *Figaro*.

Au Parc de Bruxelles.

Promenade superbe, en toute saison, que traversent le matin d'un pas hâtif et préoccupé, des centaines d'êtres à qui nul n'a appris à admirer l'ambiance, charmeuse et consolatrice. En toute saison ! L'ÉTÉ par ses frondaisons profondes, l'HIVER par ses cimes aux ramilles myriadaires faisant songer aux végétations marines des polypiers sous les eaux. Au PRINTEMPS par ses verdures légères et pâles, à l'AUTOMNE par ses feuillages d'or brunissant pareils aux dalmatiques des évêques et des rois barbares.

Des statues sont là, jamais regardées, ou presque jamais,

quelques-unes belles pourtant. Telle la longue et élégante Flore aux bras souples, aux jambes voluptueuses et polies, ornant à gauche et à l'entrée le terre-plein en arcs de cercle autour du bassin à jets d'eau en gerbe près du Palais de la Nation. Et, au même endroit, les deux figures de charmeuses, par Coysevox, aux gestes distingués, aux plis finement drapés. Il est vrai que, dans un bosquet voisin, Thomas Vinçotte... son monumment Godecharle... Triste souvenir!

Il y a, autour du même bassin, entre les platanes, les bustes des douze Césars, reproductions d'antiques, et plus loin quatre termes, des philosophes engainés complétant les huit qui sont dressés en circonférence à l'autre bassin, celui au piteux rocaillon central.

M. Buls ne pourrait-il faire dénommer ces vingt-quatre figures par des inscriptions sur les socles? Je crois qu'elles l'étaient autrefois. Moins pour l'instruction de nos écoliers que pour l'éveil d'idées que ces grands noms suscitent. C'est si bon de penser Histoire, de se laisser emporter très loin dans la mémoire des évolutions magiques et de leurs acteurs. Aristote, Platon, Auguste, Néron, ont cette vertu, de même que leurs mémorables analogues. On aime à chercher sur les traits de leurs visages, qu'ils soient réels ou légendaires, les correspondances de leurs actes ou de leurs paroles.

Une remarque. Le premier terme à gauche dans le bout d'allée droite qui va du bassin à la sortie vers la Chambre n'est-il pas une figure de Napoléon qui a remplacé, sans doute vers 1811, quand le grand empereur semblait indestructible, quelque Périandre ou quelque Anaxagore?

AU CONSERVATOIRE DE LIÉGE

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Samedi, au Conservatoire, le premier concert annuel ramenait en ses stalles et loges ordinaires l'habituel public de ces fêtes. Le directeur reprenait le pupitre que depuis vingt-cinq ans il occupe sans que nul applaudissement lui portât l'expression spontanée de l'estime et de la reconnaissance qu'il a cependant méritées. Le public particulier, qui anime de ses toilettes les concerts du Conservatoire, ne se départit de son élégante et précieuse indifférence que dans le chuchotement des aimables conversations de loge à loge et dans ses bruyantes promenades au foyer durant l'entr'acte qu'il prolongerait indéfiniment. D'autres heureusement avaient précédemment assuré à M. Radoux notre gratitude dans la pompe d'une éloquente manifestation.

Au programme de ce premier concert figuraient la Symphonie en *ut mineur* (n° 5) de Beethoven, des fragments de *Tristan et Yseult;* exécutions pâles, une mollesse et un abandon regrettables de l'orchestre rompent les grandes lignes, étouffent les nuances, le dessin disparait, les rythmes s'effacent et dans l'imprécision se noient les meilleures intentions.

Plus soignée l'interprétation d'un poème symphonique de Liszt et digne d'éloges. On nous permet enfin d'apprécier ce maître par ses grandes œuvres; l'an dernier, aux Nouveaux Concerts, la *Faust-Symphonie* et voici au Conservatoire *Orphée;* nous en avons grande joie; trop longtemps à Liége on les a laissées dans l'oubli.

Et vraiment Liszt, à le fréquenter davantage, grandit infiniment. La richesse de l'orchestration, l'étincellement des couleurs, la variété des timbres, l'élégance de la mélodie attestent sa maîtrise.

Son *Orphée* est une œuvre émouvante; claire et douce en est la première impression, c'est la surface; plus amère et non moins noble est le sentiment définitif.

Mme E. Kutscherra occupait au programme une place considérable. Sa voix est belle, elle possède du chant une connaissance approfondie, mais elle n'a ni le charme ni la puissance émotive. L'air de *Fidélio*, l'*Absence*, une romance de Berlioz, ont mis en relief ses indiscutables qualités. Celles-ci ne suffisent plus à voiler l'absence du sentiment juste et persuasif lorsqu'elle s'aventure à chanter les *Rêves* de Wagner, ou mieux encore la scène finale du troisième acte de *Tristan et Yseult*.

X. N.

PETITE CHRONIQUE

A la suite de la note qu'en la « Petite Chronique » du numéro précédent nous insérions et où, à propos de la frappante ressemblance de l'esquisse de Géricault, d'après Rubens, que possède notre Musée moderne, avec le *Saint Martin* de Van Dyck de l'église de Saventhem, nous nous demandions si cette dernière toile était bien une œuvre originale ou si quelque erreur ne s'était glissée en les cartels des conservateurs, nous nous sommes livrés à une petite recherche de quoi il résulte que le *Saint-Martin* en question est bien la copie d'un tableau de Rubens, jadis rapporté d'Espagne et actuellement aux galeries royales de Windsor castle, et que c'est d'après cette toile que Géricault, en 1820, lors de son séjour en Angleterre, a exécuté son esquisse.

A l'heure où M. Sauer, dont des portraits bizarres et hirsutes annonçaient depuis quelque temps l'arrivée en notre ville, commençait à la Grande-Harmonie son récital, M. Bauer, à la salle Érard, attaquait la *Sonate appassionnata*. Le don d'ubiquité nous étant refusé, ici comme là, d'une audition incomplète nous dûmes nous contenter. De M. Sauer que dire sinon ce que, lors de son dernier passage, nous écrivions? Voilà du doigté, du mécanisme, de l'acrobatie; mais, en vérité, quel rapport ces choses offrent-elles avec l'art? M. Bauer, s'il n'a pas les qualités extérieures de son rival d'un soir, en possède de supérieures et, entre autres, celle du sentiment. Il y a en lui je ne sais quelle fougue joyeuse, une assurance enthousiaste qui, faute de lyrisme authentique, prête à son jeu un charme ferme et puissant. M. Bauer est jeune; on peut dès à présent saluer en lui quelqu'un qui, un jour, sera artiste.

L'Association des professeurs d'instruments à vent a consacré son deuxième programme à quelques œuvres, peu connues, de Bach et de Hændel. Et si l'air du *Défi de Phébus et de Pan*, un fragment d'*Acis et Galathée* et deux compositions ignorées de Bach, fort bien chantées par Mme Miry-Merck, ont été applaudis par un auditoire nombreux, celui-ci n'a pas moins goûté la partie instrumentale du concert : le concerto pour violon, flûte et clavecin, la sonate en *mi* majeur pour flûte et clavecin, tous deux de Bach, et la musique composée par Hændel pour les fêtes nautiques données par Georges Ier.

Les solistes : MM. Zimmer, Anthoni et De Greef, ont donné des deux premières œuvres une interprétation soignée. L'accompagnement du concerto s'est ressenti quelque peu de la hâte des répétitions. Dans l'exécution de la *Watermusic* de Hændel, qui évoquait feu l'Olympia et ses opulents cortèges, la sonorité des instruments à vent (hautbois, bassons, contre-basson, trompettes et cors) a été excellente, et cette composition originale, d'extério rité pompeuse et de solennité décorative, a fait grand effet.

M. Poncelet, l'excellent professeur du Conservatoire, vient d'atteindre sa vingt-cinquième année de professorat. Cet événement sera célébré aujourd'hui dimanche, à 11 heures, par les élèves et anciens élèves du maître clarinettiste, qui lui offriront son portrait en commémoration de la cérémonie. Nous joignons nos félicitations à toutes celles qui seront adressées au jubilaire. Son enseignement méthodique, la droiture de son caractère, sa bonté et son amour sincère de l'art sont universellement appréciés.

Les concerts de la semaine :

Aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, séance de musique religieuse par l'ÉCOLE DE MUSIQUE D'IXELLES (rue du Président, 54). Directeur : H. Thiébaut.

Mardi, à 8 h. 1/2, à la MAISON DU PEUPLE, troisième séance de la Section d'art. Conférence sur les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, par M. Octave Maus. Audition de fragments de la partition (MM. Verboom, Delbastée, Henusse, A. Dubois, Claes, Gietzen et Doehaerd).

Mercredi, à 8 heures, à la MAISON D'ART, musique de chambre (MM. Bosquet et Laoureux, Mme Feltesse-Ocsombre).

Jeudi, à 8 h. 1/2, au CERCLE ARTISTIQUE, M. et Mme F. Mottl.
Même jour, à 8 h. 1/2, à l'Hôtel Ravenstein, première séance du QUATUOR ZIMMER avec le concours de M. Péje Storck, pianiste.
Samedi, à 2 h. 1/2, à l'ALHAMBRA, répétition générale du deuxième concert de la *Société symphonique* (M. et Mme F. Mottl).
Dimanche, à 2 heures, à l'ALHAMBRA, deuxième concert de la *Société symphonique*.

Les expositions :
Au MUSÉE, les *Aquarellistes*.
A la MAISON D'ART, Joseph Stevens.
Au CERCLE ARTISTIQUE, MM. E. Vauthier et Jacoby.

Petites nouvelles du théâtre de la Monnaie :
La première représentation de *Haensel et Gretel*, la très jolie partition de Humperdinck adaptée par Catulle Mendès à la scène française, aura lieu du 15 au 20 courant. Mme Landouzy jouera Gretel, Mlle Maubourg Haensel, Mlle Ganne la Fée Grignotte.
Afin d'assurer la marche régulière des représentations des *Maîtres Chanteurs*, dont le succès s'affirme avec éclat, la direction a fait étudier les rôles principaux en double. MM. Cossira et De Cléry et Mlle Ganne remplaceraient au besoin, dans les rôles de Walther, de Hans Sachs et d'Eva, M. Imbart de la Tour, M. Seguin et Mlle Mastio.
Mme F. Mottl, du théâtre de Carlsruhe, est engagée pour cinq représentations.
La reprise de *Fervaal* aura lieu en janvier. Mlle Mastio reprendra le rôle créé par Mme Raunay.

MAISON D'ART. — Mme Pauline Savari, soprano dramatique de la Société des grandes auditions françaises, donnera le vendredi 17 courant, à 8 h. 1/2, une audition consacrée à *Alceste*. Une causerie sur Gluck par M. de Royaumont précédera le concert.

Pour paraître incessamment, un album d'eaux-fortes d'Omer Coppens, à tirage exclusivement limité au nombre des souscripteurs. Chaque exemplaire numéroté et signé. Édition sur hollande, 25 francs; sur japon, 50 francs.
Planches : Bêtes humaines. — Minuit. — L'Étang. — Le Remorqueur. — Sous l'Estacade. — Vieux quai à Bruges. — Cygne. — A Bruges, nocturne. — Marine.
On souscrit chez l'auteur, 10, rue des Coteaux, Bruxelles, et chez M. Van Campenhout, imprimeur, 163, chaussée de Wavre, Bruxelles.

La ville d'Ostende possède un musée communal embryonnaire où la plupart des peintres ostendais sont représentés : Mlle Euphrosine Beernaert, MM. Édouard Hamman, François et Auguste Musin, etc. Nous aimons à signaler qu'il n'y a pas encore à ce musée de toile de James Ensor, l'excellent et imaginatif coloriste, et nous espérons qu'à la prochaine occasion cette lacune sera comblée.

Deux revues nouvelles : l'une, publiée à Anvers, en langue néerlandaise, *Onze Vlagge, jong-vlaamsch strijdblad*, paraissant tous les quinze jours (bureaux : Beeldekensstraat, 144); l'autre, franco-italienne, éditée à Milan sous le titre *Anthologie-Revue, recueil mensuel de Littérature et d'Art*. Parmi les collaborateurs français de cette dernière, citons MM. Stéphane Mallarmé, André Gide, R. Scheffer, M. Schwob, L. Tailhade, Mme Rachilde, etc. (Bureaux à Milan, via Fontaccio, 19; à Paris, rue Guénégaud, 17).
A toutes deux, nos souhaits confraternels.

Le Salon annuel de la *Société internationale de Peinture et de Sculpture* s'est ouvert hier, dans les galeries Georges Petit, à Paris. Nos compatriotes Baertsoen, Claus et Ch. Samuel y sont représentés par quelques œuvres.
Les céramistes Dalpayrat et Lesbros ont ouvert le 3 courant leur exposition annuelle, chez Georges Petit également.

Une nouvelle association d'artistes, *La Liane*, a ouvert le 2 décembre, à la Bodinière, rue Saint-Lazare, à Paris, sa première exposition.

Vincent d'Indy a conduit à Francfort une exécution de sa trilogie de *Wallenstein* qui lui a valu un succès enthousiaste affirmé par quatre rappels successifs. L'orchestre, formé par M. Kogel, capellmeister de la *Museum's Gesellschaft* et musicien de haute valeur, a, nous écrit-on, une sensibilité, une émotion, une chaleur et une compréhension artistique réellement extraordinaires. Il a surtout interprété de façon admirable la « Mort de Wallenstein », qui clôture le magistral ouvrage de Vincent d'Indy.

L'éditeur Vollard fera paraître prochainement le poème de P. Verlaine, *Parallèlement*, avec des illustrations de Leheutre. Ces illustrations seront gravées par Paillard, et le texte sera composé en caractères du règne de François Ier. Le tirage est limité à 200 exemplaires.

Depuis deux ans l'artistique publication de la Maison Chaix, *Les Maîtres de l'affiche*, a réuni une série de reproductions dont le choix et l'exécution sont irréprochables.
Le premier fascicule de la troisième année vient de paraître. C'est, d'abord, une délicieuse prime du maître Chéret. Puis viennent : l'*Exposition de Willette*, de Chéret; le *Salon des Cent*, de Grasset; *Miss Träumerei*, délicate composition américaine de miss Ethel Reed, et, enfin, une affiche tchèque dessinée par Oliva pour le *Topic Salon*.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Dix-septième année. — N° 50. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 12 Décembre 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

LA DÉCADENCE FRANÇAISE

Combien pénible écrire ces mots! Quelle vision douloureuse après tant de souvenirs glorieux et d'éclatants triomphes!

Il y a quelques lustres déjà que le Sar Péladan, ce puissant esprit qui enveloppe son génie de cérémonieux oripeaux, comme son corps de théâtrale vestiture, a posé en indiscutable phénomène contemporain la Décadence latine. Enrico Ferri, cet autre illustre qui, lui, s'enveloppe de vie vibrante comme d'un nimbe électrique et irisé, affirma le même axiome dans les turbulents discours dont il anima les cours de l'Université Nouvelle de Bruxelles, sincère, certes, et impartial vis-à-vis de la France, quoique Italien, puisqu'il n'hésitait pas à englober son propre pays dans la chute. Et partout et de partout, non plus uniquement là où s'émanent les rivalités et les préventions de nations étrangères jalousantes, mais aussi et surtout (oh! l'affligeant adverbe!) en France et par des Français, froidement et sceptiquement résignés, le même affaissement, la même débilité, la même diminution de l'énergie nationale, en toutes choses, et spécialement dans les cérébrales contrées de l'Idée et de l'Art, s'avouent inéluctables! Récemment ici, parmi cent autres témoins, ne mettions nous pas hors rang, avec le prestige de son exceptionnel instrument littéraire, Anatole France, extériorisant ses rancœurs, ses déceptions et ses patriales lassitudes dans son *Mannequin d'osier?* Maurice Barrès, cet esprit pénétrant et ingénieux entre tous, a-t-il raison quand, néologisant dans les *Déracinés*, il écrit que la France est « dissociée et décérébrée! » Alfred Jarry prophétisait-il quand, parmi les engins favoris de son inoubliable *Roi Ubu*, il plaçait la machine à décerveler?

Cette décourageante situation s'avère donc en expressions multiples et concordantes, avec la démonstrative et impérieuse évidence des expériences scientifiques basées sur des faits ne s'interrompant plus dans leur confirmation. Et déjà, passant de la certitude ontologique du navrant phénomène à la recherche ætiologique de ses causes, des hypothèses se dessinent, variées, ingénieuses, empreintes chacune des allures personnelles et, le plus souvent, des exclusivismes du cerveau en lequel elles germinent ainsi que des orchidées sur les troncs pourrissants dans les forêts vierges.

L'événement mérite cette étude et ces projections explicatives. Rarement l'Histoire en vit de plus émouvant! Cet écaillement imprévu et rapide de la nation intellectuelle par excellence! On croirait vraiment assister au mélancolique spectacle de la tombée automnale des feuilles quand, dans les bois silencieux et humidifiés, sans qu'il soit besoin que le vent souffle, les cimes brusquement laissent choir leur dernière parure rouillée, comme si une force mystérieuse les faisait frissonner, détachait brusquement par milliers les pédoncules anémiés. Quel effort, quel sursaut pourrait arrêter ce dépouillement cruel?

Dans une œuvre antérieure, *La Synthèse de l'Antisémitisme*, j'ai émis et tenté de justifier cette idée que si toutes les extrémités méridionales de l'Europe : Espagne, Italie, Grèce, presqu'île des Balkans, marchaient épuisées derrière les peuples septentrionaux à allure et à tenue si vigoureuses, c'est que, durant des siècles, le mélange avec le sang des Africains et des Asiatiques à civilisation stagnante et antagonique à la leur, avait vicié et affaibli chez eux la riche nature aryenne « essentiellement progressive, inépuisablement inventive, indéfiniment éducable ». A ce point de vue ethnique, la Décadence latine, alors qu'actuellement en France le Sémite pullule et s'insinue avec l'audace, l'ubiquité et le fourmillement des insectes, peut trouver une explication, au moins fractionnelle, dans le même phénomène d'infiltration. Quelle race put jamais demeurer intacte sous la bâtardise d'éléments physiques et psychiques contradictoires avec sa propre et originale nature? Toujours ces emmêlements et ces entrelacements de facteurs ennemis menèrent aux effondrements et aux dégénérescences.

Mais pour la France qui, jadis, fut peu travestie par les injections sarrasines, qui garda longtemps puissant son génie, et, encore dans la première moitié de ce siècle, malgré d'inégalés revers, reverdoyait avec une énergie émouvante, il y a plus, il y a autre chose.

Quand, tourmenté par la recherche des causes, je m'absorbe en méditations explicatives de ce décourageant spectacle, les secrètes poussées de l'Instinct, plus savantes que toutes les dialectiques, concentrent mes efforts sur une série de circonstances tragiques qui m'apparaissent comme des prélibations épuisantes opérées sur le réservoir où s'alimente l'évolution normale d'un Peuple. Je veux parler « de ces guerres et de ces massacres » qui, avec une impitoyance empreinte de Fatalité, enlevèrent périodiquement à la France la fleur de ses générations, sélection terrible, sélection renversée, ne laissant dans la cuve où bouillonne l'Histoire que les produits résiduaires inférieurs.

Ah! ils ne s'en doutaient point les cerveaux féroces et doctrinaires qui, en provoquant ou ordonnant ces décimations furieuses, croyaient ne faire autre chose que servir la gloire patriale ou épurer la nation! En vérité ils l'appauvrirent horriblement, ils débilitèrent son sang par ces flots de saignées, dans des proportions peut-être irréparables.

Les Guerres d'abord! Celles de la République, celles, formidables et frénétiques, de l'Empire, quand l'inclément et impassible empereur disait à Berthier, prince de Neuchâtel et de Wagram : « J'ai cent mille hommes de rente et je les dépense! » Quand un colonel criait à Stendhal : « Depuis trois ans j'ai vu passer trente-six mille hommes dans mon régiment! » Quand, dans les notes destinées à ses *Mémoires sur Napoléon*, tout récemment trouvées à Grenoble et publiées par M. JEAN DE MITTY (1), le même Stendhal résume l'esprit de cette armée en renouvellement constant, démolie par la mort, réparée par la vie, en écrivant : « Il était impossible que tout soldat de ce peuple vaniteux ne se fit pas tuer mille fois pour être le premier de sa compagnie. » Quand, enfin, il observait : « Comme il en coûtait fort cher pour se faire remplacer à la conscription, on avait TOUS LES ENFANTS de la petite bourgeoisie. » On les avait tous, tous et tous mouraient! — Les guerres, ensuite, de l'Algérie dévorante, de Crimée, d'Italie, du Mexique; celles des colonies lointaines, Chine, Indo-Chine, Dahomey, Madagascar. Et, planant au dessus des plus noirs et orageux nuages, l'immense et meurtrière catastrophe de 1870!

Blessures énormes écoulant le meilleur de la vie! Car, en de pareils hasards grimés d'héroïsme, les plus attirés, les plus exposés sont les meilleurs, ceux qu'entraînent au premier rang de tous les périls, la hauteur de leur âme, l'ardeur brûlante de leur courage; les dépositaires de puissance et d'avenir. « Ce sont toujours les mêmes qui se font tuer! » disait un soir de grande bataille le maréchal Davoust, duc d'Auerstadt, prince d'Eckmühl, examinant le compte sanglant des morts. Combien ces aventures se réitérant avec l'obstination des coups de pendule ont écrémé la population des Gaules! L'Algérie seule, le sait-on suffisamment, a raflé quatre cent mille jeunes hommes, sournoisement, en son mystérieux lointain dévorateur!

Les Carnages civils ensuite! Et les proscriptions! Tous frappèrent l'élite. Car dans ces luttes intestines aussi ce sont les meilleurs, les plus ardents, les plus vaillants, ceux dans lesquels la Nature dépose et concentre les germes intenses et les énergies fécondes qui s'exposent davantage, avec une sublime abnégation et qui sont fauchés avant tout. Les guillotinades, les noyades, les fusillades des années révolutionnaires. Les exterminations en Vendée. Les événements de juillet 1830 et de février 1848. Les sanglantes journées de juin. Celles du deux décembre et les exils d'alors par fournées. L'abatage méthodique de quiconque levait une tête insurrectionnelle. Et pour couronnement de ces hécatombes, la semaine terminale où s'accomplit l'agonie de la Commune de Paris; les trente-cinq mille massacrés sur les ordres ineptes du monstrueux Thiers, cet historien à qui toutes ses études et toutes ses méditations sur les évolutions humaines n'avaient pas appris qu'on émascule un peuple et qu'on le prépare pour les consomptions incurables quand on lui tire d'un seul coup tant de son sang le plus bouillonnant et le plus téméraire!

Tâchons de préciser par des dates ces surrections et ces razzias successives des générations inutilement résurrectionnantes, en lesquelles une Destinée tenace essaya de rétablir l'équilibre des forces nécessaires au progrès de la France, tout au moins au maintien de son rang, et fut périodiquement vaincue et paralysée par une Destinée contraire, exterminatrice. Prenons les moyennes des vies et des événements et partons de l'époque qui, au siècle dernier, fut le point germinal de l'histoire contemporaine.

L'élite née de 1760 à 1780, pendant un premier cycle de vingt années, agit, procrée et meurt en son âge viril, de 1780 à 1800 (la Terreur, la Vendée, les Guerres européennes et coloniales de la République).

L'élite née de 1780 à 1800, fille de la précédente, réduite à la première puissance (ou à la première dilution) agit, procrée et meurt de 1800 à 1820 (guerres du Consulat et de l'Empire, destructives entre toutes, marquant l'apogée des éliminations historiques).

L'élite née de 1800 à 1820, réduite à la deuxième puissance, fille exaltée, brillante, romantique, inquiète, des héroïques de l'épopée impériale, conçue entre deux batailles comme écrivit Alfred de Musset, agit, procrée et meurt de 1820 à 1840 (guerre d'Espagne, Révolution de Juillet, Conquête de l'Algérie).

L'élite née de 1820 à 1840, réduite à la troisième dilution, agit, procrée et meurt de 1840 à 1860 (continuation des guerres

(1) STENDHAL (Œuvres posthumes), *Napoléon, — De l'Italie, — Voyage à Brunswick, — Les Pensées, — De l'Angleterre, — Commentaire sur Molière,* — NOTES ET INTRODUCTION, par Jean de Mitty. In-12, XXV-260 pages. Paris, édition de la *Revue blanche*. — Livre d'un extrême intérêt pour quiconque s'intéresse à l'Empereur et à Beyle.

d'Algérie, Révolution de 1848, massacres et proscriptions du 2 décembre 1851, guerre de Crimée, guerre d'Italie).

L'élite née de 1840 à 1860, réduite à la quatrième dilution, agit, procrée et meurt de 1860 à 1880 (expédition de Chine, guerre du Mexique, 1870 l'année terrible, la guerre et les massacres inégalés de la Commune). Ceux-ci agissant sur Paris même, sur le centre, sur le point le plus riche en âmes, et, d'un seul coup appauvrissant horriblement cette suprême réserve (comme les Prussiens la garde impériale à Waterloo), symbolisant le dernier jour de lutte par les quatorze cents fusillés du mur des Fédérés, au Père Lachaise, sanglant monument de souvenirs qui ne s'interrompt point d'être surchargé de rouges couronnes votives clamant la vengeance !

L'élite née de 1860 à 1880, réduite à la cinquième dilution, agit, procrée et meurt présentement ! depuis 1880 (Cochinchine, Dahomey, Madagascar) et aura disparu presque en totalité en 1900, pour le Jubilé du Siècle, destiné à voir, au milieu des fêtes byzantines de la plus fameuse des Foires mondiales en lesquelles aura bamboché l'humanité, ce qui restera, le peu qui restera, le déchet résiduaire de cette France, jadis reine des Nations, épuisée six fois par ces pompages impitoyables, mutilée, abîmée, estropiée, dégénérée comme une famille bourgeoise trop enrichie qui croule dans les désordres et les débauches.

Et qu'on n'objecte pas que tous les illustres et tous les notoires ne meurent pas de la mort violente des armes ; qu'il en est, en grand nombre, qui finissent dans la paix du lit et de l'alcove. — Ce ne sont pas eux qui engendrent les remplaçants de l'Art et de la Science, dans toutes les œuvres hautes de l'humanité. Ceux-ci sortent du grand réservoir des anonymes, de l'immense machine qu'on nomme la Foule, de cette cuve aux larges flancs où s'alchimisent les renouvellements civilisateurs. C'est quand on appauvrit celle-ci, quand on n'y laisse plus par des écumages réitérés, que les bouillons clairs d'une universelle médiocrité, que l'on tarit les forces, que l'on épuise les virilités et qu'on stérilise les cerveaux.

Ah ! comme on s'explique que les pays qui ont échappé à la plupart de ces catastrophes fonctionnant comme les mâchoires des Molochs carthaginois aux jours des grandes tueries expiatoires ; les pays qui ne furent pas les champions constants luttant contre des adversaires qui, eux, se relayaient ; les pays comme l'Allemagne, l'Angleterre, la Russie, se dressent fiers, sains, robustes, avec le contingent des apports accumulés de leur population demeurée presque intacte. Comme on s'explique aussi que, chez nous, dans notre Belgique restée en paix, de toutes parts surgissent, en richesses morales, des forces, maintenant en train de prodigieusement s'épanouir, notamment dans les Arts, honneur de notre minuscule nation. Car nous sommes une forêt qui n'a point subi ces coupes, allant parfois jusqu'au blanc-étoc, réitérées et dévastatrices.

Sans interruption donc, depuis plus de cent ans, a fonctionné la mécanique d'épuisement. Aucun peuple, durant cette fatidique période, n'a subi une telle succion aux sources les plus fécondes de sa vie. Des politiques idiotes, cruelles et misérables ont appliqué leur médecine détestable à une Nation, jadis sympathique entre toutes, si virile et si vaillante, si séculairement belle et directrice de l'Humanité. Il semble qu'il ne reste plus chez elle que les énervés, les débiles, les médiocres, les étriqués, les chancelants, les déclanchés, les extravagants. Elle ne sait plus produire d'hommes, elle ne sait presque plus produire d'œuvres. Où sont les natures royales ? Tout y devient, avec une accélération croissante, mince, pauvre, falot, étroit, essouflé, puéril, crédule, sans consistance. Sa population est stagnante, ses mœurs vont au déclanchement, son activité glisse à la débandade, ses caractères à l'indifférence, à la veulerie, au vil « Arrivisme » ; son art à la sensualité et à la niaiserie. On la dirait atteinte jusqu'aux fibres ultimes.

Toute renaissance lui est-elle devenue impossible ? Va-t-elle rester la proie inerte des cosmopolites qui la dévorent et la déshonorent dans les maléfices honteux de l'argent : *Impudica divitiarum majestas !* Ou bien cette âme nationale qui fut si haute et si généreuse retrouvera-t-elle, au fond mystérieux de son essence, assez d'énergie pour se redresser, se refaire, rejeter les parasites qui la rongent, et tout reconquérir ? Arrive, arrive, ô sauveur inconnu, ô événement purificateur, chargé par le Destin de ce miracle !

L'AN !

par Thomas Braun & Franz Melchers.

Album de seize Poèmes et de seize Estampes. — Librairie spéciale des Beaux-Arts. Bruxelles, Ed. Lyon-Claesen.

Voici qui va, une fois de plus, faire enrager les spéciaux gens de lettres indigènes qui ne sont jamais plus heureux que lorqu'ils prononcent qu'en Belgique, pour la Littérature, tout va mal ! Vous savez, ces amis du plaisir solitaire... qui consiste à grincher, parce qu'on ne se décide pas à environner leurs petits airs de turlututu d'applaudissements aussi enthousiastes que la *Légende des Siècles* ou les *Maîtres Chanteurs*. Ils crient alors, en trépignant, ces moutards : Je ne joue plus ! Et ils filent pour Paris, sauf à en revenir avec, entre les jambes, ce qu'ils peuvent bien avoir de queue...

Deux artistes belges, oui belges tout simplement, un poète nouveau, Thomas Braun, un peintre jeune et admiré, Franz Melchers, sans s'attarder en gesticulations ridicules et en récriminations d'infirmes, vaillamment, simplement, virilement, chez nous, font paraître une œuvre d'originalité saisissante, comparable en sa perfection, à tout ce qu'on a fait de mieux dans ces pays soi-disant plus hospitaliers à l'Art que le nôtre, vers lequel émigrent, espérant y trouver plus de chaleur et de lumière, les pierrots souffreteux qui, depuis quelque temps, nous fatiguent de leurs piaillements maladifs.

Des Vers frais, jeunes, émus, sonores, libres en leur allure de chansons émanant de l'âme ; des Estampes ingénues, prenantes, enfantines et raffinées, étroites et pourtant vastes comme le ciel, l'angoisse et le souvenir, s'accordent, pareilles à deux instruments de formes imprévues, pour célébrer cet éternel et grave phénomène, ce phénomène doux et triste, puissant en ses exaltations et en ses défaillances, l'An !

Les douze mois formant une guirlande comme les douze légendaires signes du Zodiaque. Les douze mois divisés en quatre groupes de trois, en l'honneur des quatre saisons, ces quatre saisons précieuses si divinement diverses en leurs vestitures qui font de nos contrées les plus beaux pays du monde pour qui sait comprendre et savourer leurs décors toujours changeants au lieu d'en faire une stupide question de confortable, de froid aux pieds et de catarrhes. Ces groupes de trois poèmes, précédés chacun d'un poème d'ensemble les résumant en un total vibrant. Telles, dans la ceinture zodiacale, Régulus, Fomalhaut, Antarès, Aldé-

baran, étoiles flamboyant en tête des constellations qui marquent les divisions principales du céleste cortège.

Voici les dénominations héraldiques qui blasonnent ce défilé. LA NEIGE D'HIVER : Les glaces de Janvier; les Jardins de Février; les Tempêtes de Mars. — LES BARQUES DU PRINTEMPS : Les Chansons d'Avril; les Vergers de Mai; les Fontaines de Juin. — LES FENÊTRES DE L'ÉTÉ : Les Papillons de Juillet; les Roses d'Août; les Meules de Septembre. — LES FEUILLES DE L'AUTOMNE : Les Labours d'Octobre; les Brumes de Novembre; les Sapins de Décembre.

En chacun de ces morceaux, le poète s'abandonne aux sollicitations des cadences, des rythmes, des émotions, des images, insuffisamment hardi pour se livrer sans réserve à la seule musicalité des pensées et des mots, pris encore dans la discipline des prosodies qui meurent, mais dégagé pourtant des scolastiques rigoureuses et des symétries appauvrissantes. Un charme caressant constamment suinte du baume onctueux de ses dires, savoureux, parfumés et courts, à l'égal des folkloriques cantilènes populaires.

Et chaque fois (ici la séduction s'achève en une affirmation irrésistible) son accompagnateur pictural enveloppe ces mélodies des étranges sérénades de son dessin et de sa couleur, merveilleuses en leur sorcellerie faite de naïveté sublimisée. C'est la Hollande qui l'inspire, et dans la Hollande la Zélande, mais une Zélande fantastique où la vérité des sites, des habitations, des eaux, des barques, des verdures, des guérets, des paysages, se déforme insensiblement, avec une intensité saisissante, en un mysticisme douloureux presque hystérique qui fait palpiter le cœur et irrite délicieusement les nerfs. Des imageries, croirait-on, rien que des imageries, mais des œuvres parfaites dans le voulu bizarre de leur créateur.

LYON-CLAESSEN a complété ce concert par les dispositions bibliophiliques les plus heureuses. Là encore, en ces dernières années, notre Belgique a pris des initiatives qui la glorifient. Quel imprévu dans l'impression des livres, quelles inventions ingénieuses, quels sauts hors des chemins battus, quelle collection de types variés !

Prenez L'AN, lecteurs, prenez-le ! Il contient en abondance de l'Art et de la Joie.

A propos du « Saint-Martin »

Nous recevons la lettre suivante :

Bruxelles, le 8 décembre 1897.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*,

La note consacrée, dans le dernier numéro de votre journal, au *Saint-Martin* de Windsor, contient une légère inexactitude que je me permets de relever.

Le tableau de Windsor n'est pas, comme on l'a cru longtemps, dû au pinceau de Rubens; il a été restitué à Van Dyck, auteur indiscuté de celui de Saventhem, auquel il est notablement antérieur en date. On peut consulter sur ce point le savant ouvrage de M. Max Rooses (t. II, p. 327). Les deux tableaux offrent de légères différences de composition. Dans celui de Windsor, on voit à droite une mendiante debout, portant un enfant sur les bras. Dans celui de Saventhem, ce groupe est remplacé par un pan de mur.

Le tableau de Saventhem, bien supérieur au premier comme coloris, n'est pas, comme le veut la légende, une œuvre de la jeunesse de Van Dyck; il a été peint après le voyage de l'artiste en Italie, probablement vers 1630. Il y a de sérieuses raisons de croire que ce tableau a été commandé par le comte de Boisschot, bienfaiteur de l'église de Saventhem. Le portrait de la comtesse de Boisschot, par Van Dyck, qui se trouve au palais d'Arenberg, est de la même époque.

L'esquisse attribuée à Géricault, qui se trouve au musée de Bruxelles, est faite d'après le tableau de Windsor. Une esquisse du tableau de Saventhem, due à Van Dyck lui-même, se trouve au palais d'Arenberg.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée.

J. NÈVE

La note que nous avons publiée avait précisément pour but de provoquer une polémique sur l'attribution, contestée, du *Saint-Martin* de Windsor. Nous sommes heureux de connaître l'opinion de M. J. Nève, dont l'érudition et la compétence sont bien connues. Nous savions d'ailleurs que le nouveau catalogue du Musée, rectifiant le cartel apposé sur l'esquisse de Géricault, mentionne celle-ci comme ayant été faite *d'après Van Dyck*.

La parole est à ceux qui affirment, au contraire, que le *Saint-Martin* de Windsor est bel et bien de Rubens, et que le tableau de Van Dyck qui orne l'église de Saventhem n'est qu'une copie de cette œuvre.

SOIRÉES PARISIENNES

Dans la Nuit, pièce en cinq actes de MM. ANDRÉ DE LORDE et EUGÈNE MOREL, représentée par le « Cercle des Escholiers ».

Médor, pièce en trois actes de M. HENRI MALIN, jouée au théâtre du Gymnase.

M. André de Lorde est l'auteur de pièces intitulées : *Don Juanet, Monsieur, Madame... et les autres*, M. Eugène Morel est un jeune écrivain qui a composé en un style bizarre, aux phrases elliptiques, haletantes, précipitées comme des coups de hache, par un besoin de tout dire, tout dénoncer, tout saper, tout détruire de ce qui est le mensonge de la civilisation, la misère des pauvres, l'hypocrisie humaine, des romans comme *Petits Français*, violente peinture de la stupide instruction universitaire et de l'éducation amoindrissante que les enfants avalent de gré ou de force dans nos maussades lycées, peinture préfacée d'une page véritablement noble et audacieuse en sa grondante indignation, la *Rouille du Sabre*, lamentable histoire d'un petit intérieur de sous-off, *Terre promise* que publie actuellement la *Revue blanche* et les *Morfondus*, autre navrant tableau du train-train mesquin, nul en somme de deux époux mariés, « établis » selon les solides traditions bourgeoises pour traîner dans un douillet décor les plus ternes, les plus veules, les plus inutiles des jours. Il est très curieux que le romancier dont l'âme qu'on devine généreuse derrière son ironie qui doit le blesser lui-même plus encore que les autres se complaise invariablement à ces sujets de haine, d'amertume ou d'affreuse mornitude sans une tentative d'évasion vers des sérénités apaisantes; car la plupart des écrivains ont le besoin invincible du repos de leurs inspirations loin de l'âpre réalité, et on connaît le cri de Flaubert, frénétiquement impatient de se jeter dans les splendeurs de *Salammbô* ou de la *Tentation* : Elle me dégoûte, la Bovary !

Nous sentons bien que la bonté même pousse M. Morel vers ce monde d'imparfaits et d'esclaves, qu'il voudrait voir les tristes sots débarbouillés de leur sottise, les misérables hors de la prison du malheur afin d'être aptes aussi à savourer enfin les joies du

monde; nous savons qu'un créateur de franche conscience ne peut faire œuvre valeureuse en écartant de lui les poignantes préoccupations sociales qui maintenant tourmentent tout cœur épris de justice jusqu'à lui gâter le plus clair de ses bonheurs, mais nous sommes sûrs aussi, que, parfois, en des instants d'excessive rareté, il est vrai, la Nature accorde aux plus déshérités des répits et des plaisirs dont nous n'avons jamais vu briller la lueur entre les phrases désespérées du prosateur, trop artiste, cependant, pour méconnaître toujours ce précepte qu'un de ses aînés inscrivit en un livre consacré autant à l'Art qu'aux angoisses de la pensée : « Il convient qu'une œuvre destinée à l'humanité, tout en signalant à celle-ci ses misères, l'apaise en mettant en relief ce qu'il peut y avoir de noble en son activité. »

Nous ne fûmes donc pas surpris de lui voir transporter au théâtre de tels dons de pitié et de tendresse.

Dans la Nuit, c'est l'aventure d'un homme qui le soir même de ses fiançailles avec une belle jeune fille devient subitement aveugle. Le mariage se fait quand-même et Jean, l'infirme, passe ses jours auprès de l'épouse adorée, de son père le pasteur et d'un ami à lui, compagnon d'enfance de sa femme. Mais l'inquiétude surgit bientôt en son âme sans cesse enflammée par l'incertitude que rien, rien ne pourrait vaincre. Marthe, prise entre ces soins de sœur de charité qu'elle donne à celui qu'elle eût continué à aimer, s'il fût resté l'être fort et vivant choisi par sa jeunesse et sa fragilité, et la passion silencieuse, d'abord, puis pressante d'André, l'ami, fatalement attisée par les doutes de Jean, Marthe affolit de langueur et de tristesse et enfin d'amour, flagellée constamment des soupçons du mari rugissant derrière les murailles de sa cécité, entraînée dans le tourbillon de la vie qui s'enfuit et la laissera vieillie, isolée, ignorante du bonheur pour lequel elle fut créée, Marthe vaincue, ou plutôt victorieuse puisqu'elle va vivre de sa vraie vie, écrit à André, fixe un rendez-vous. L'aveugle, toujours aux aguets, survient, saisit le papier et, possesseur de cette proie brûlante que nulle prière ne lui fait rendre, il adjure son père, le prêtre pieux, de lui dire la vérité, de lire la lettre, forçant ainsi, pour son repos, le vieillard au parjure.

Des mois d'anxiété s'écoulent encore pour ce ménage tragique jusqu'au soir où André, cruellement dominé par le souvenir de la jeune femme, revient d'un exil volontaire, se glisse dans le jardin où elle rêvait à lui et la supplie de s'enfuir en un pays où ils seront libres de s'aimer; mais Jean, guidé par l'instinct et le pressentiment, les rejoint, les devine et les accorde l'un à l'autre, inspiré par la Foi en Dieu qu'il a puisée peut-être dans les abîmes de sa peine.

Ces cinq actes comportent sans doute des longueurs, quelque monotonie, des obscurités aussi : cette foi subitement éclose chez une âme jusque-là incrédule; ce caractère qui se révèle d'abord tout de dévouement et de bonté et qui, sous l'épreuve, se transforme en injustice, en tourment incarné sans qu'y subsiste rien de la douceur première; mais à côté de combien de scènes touchantes et si amples en leur haute émotion, de détails exquis parfaitement enchaînés, de fermeté du dialogue, de pure poésie dans la passion, toutes choses qui eussent encore davantage « porté », si cette histoire n'eut pas été un cas trop particulier, si l'auditeur qui rapporte toujours tout à lui-même avait senti, devant un spectacle moins rare, que son cœur et sa chair peuvent un jour frémir de pareilles affres suivant le caprice des conjonctures.

La pièce fut bien montée et souvent bien jouée par M. de Max, M[lle] Laparcerie et toute une bande d'enfants, petits personnages épisodiques, vraies fleurs de lumière en ce sombre parterre, sur lequel les applaudissements tombèrent en pluie serrée soulignant les noms acclamés des deux auteurs.

***

A Bruxelles, vous aurez *Médor* au théâtre du Parc. C'est charmant dans le précis de l'observation, la bonhomie malicieuse du pris sur le vif et parfois émouvant dans la navrance d'un petit groupe de pauvres gens qui souffrent, se tracassent, se débattent pour la plus insipide, la plus pâlotte des vies : celle du bureaucrate. M. H. Malin a admirablement concentré en un couple de « ronds de cuir » les menus soucis, rongeants comme d'autres, mais scies ou limes plutôt que haches, les étroites ambitions, les sottes petites illusions de cette série d'êtres toujours croissante : les employés. Dans notre pays le fonctionnarisme est une terrible maladie, plus rapidement envahissante que le phylloxera et, comme lui, destructrice de tout ce qui est la chaleur, le soleil, le vin de l'âme; la paperasse pâlit les enthousiasmes, l'énergie de vivre; le griffonnage perpétuel échevèle le faisceau des projets et des désirs; les flots d'encre superflue éteignent la beauté retentissante de la parole, et bien fort est celui qui, passant par le laminoir du bureaucratisme, n'y laissera pas des lambeaux de son individualité.

Ce sont deux de ces bons fantoches que nous vîmes se démener en leur cercle étroit sur la scène du Gymnase. L'un, Valuche, ramène un soir à dîner Bondaine, ex-copain de collège, beau garçon orgueilleux de sa taille et de ses poings dont il usait ferme pour la satisfaction de ses fantaisies d'écolier, surtout contre Valuche, le malingre Valuche qui s'était si bien plié à cette tyrannie que son despote le surnomma *Médor*. C'est là ce que le joyeux Bondaine raconte pendant le repas à la douce Alice, femme de son « camaro » et déjà rien moins que fière d'avoir un mari de si peu d'allures, incapable de décrocher les bonnes places et de raconter de telles fredaines. Alice s'amuse, Jeanne, la nièce du couple, aussi; mais Valuche pas du tout, encore bien moins quand Bondaine, attiré par les deux femmes, s'installe à l'étage au-dessous, encore beaucoup moins quand Bondaine prend pension chez lui sans qu'il ose refuser ce service à l'ancien compagnon, plus du tout quand il s'aperçoit que l'éternel Bondaine courtise sa femme, veut épouser sa nièce jusqu'au moment où, par la ruse, par la force, exaspéré, outré, il jette, lui, le nain, cet hercule de ministère à la porte par laquelle il rentre, d'ailleurs, un quart d'heure après, grâce aux supplications de la nièce qui l'adore et l'exige comme son mari.

Tout le profond du détail, le naturel des personnages, la vérité de leurs agissements — car nous connaissons dix mille Bondaines et autant de Valuches — nous ont rappelé les bonnes comédies du Théâtre-Libre, moins leurs brutalités quelquefois belles, quelquefois grossièrement inutiles; l'intérêt est constant, à peine ralenti dans deux ou trois scènes que le jeu des acteurs prolonge encore, parfois, et dans quelques répétitions de situation (le premier acte finit par un dîner, le deuxième commence par un déjeuner), mais le sujet conserve une belle plénitude et vous laisse au moins une sensation de gaieté douce, de joie honnête que depuis longtemps ne nous donnèrent aucune des parisienneries très fanfreluchées, très prétentieuses et dix fois moins séduisantes, si amoureusement accueillies, d'ordinaire, par nos théâtres.

MM. Huguenet et Galipaux jouent parfaitement, avec infiniment

d'esprit sous leur apparente niaiserie et quant à Mlle Dallet, ce saxe dans lequel on aurait versé de la poudre à canon, elle a su compléter par son petit rôle d'ingénue un quatuor d'interprètes en qui l'auteur a presque des collaborateurs.

JUDITH CLADEL

NOTES DE MUSIQUE

Il est question de doter d'une Ecole de musique gratuite le populeux faubourg d'Ixelles. Que dis-je? L'Ecole existe, avec ses professeurs, ses élèves. En quelques mois elle a réuni trois à quatre cents inscriptions, et le personnel enseignant à la bonne volonté duquel a fait appel l'initiateur de cette institution naissante, M. Henri Thiébaut, comprend une vingtaine de personnes. En attendant que la commune la prenne officiellement sous son patronage, ce qui ne peut tarder, le petit Conservatoire en réduction se développe et s'impose à l'attention. Etant dû à l'initiative privée, à un esprit quelque peu téméraire d'innovation et de progrès, il a d'ailleurs toutes les chances de réussir.

Dimanche dernier, il inaugurait son activité extérieure par un agréable concert donné dans le préau de l'Ecole que l'administration communale lui a concédée, rue du Président, pour y organiser, après les heures de classes, des cours de chant, de piano et de diction. Programme varié et intéressant dans lequel les noms de Gounod, de Massenet, de César Franck, de Vincent d'Indy voisinaient avec ceux de Brahms, de Grieg, de Rimsky-Korsakow et du directeur de l'Ecole, M. Henri Thiébaut. Comme solistes: Mlle Collet, un soprano à la voix sympathique et pure, Mmes Cousin et Contraine, pianistes, MM. Bouserez, Flameng, Janssens, tous artistes connus et appréciés. A entendre la bonne et artistique interprétation donnée principalement, par des chœurs bien disciplinés, de l'*Ave Maria* de Brahms et de la légende mystique de Vincent-d'Indy, *Sainte Marie-Magdeleine*, l'auditoire a dû avoir une impression excellente des débuts de l'Ecole d'Ixelles et de l'avenir qui lui est réservé si on la met à même de remplir son programme d'études.

***

La deuxième des matinées dominicales organisées par M. Wieniawski dans l'intimité discrète des petits salons de la Maison d'Art a été, comme la première, très favorablement accueillie. On a applaudi le maître dans l'exécution du concerto de Schumann (M. Welcker au second piano), de la sonate de Beethoven en *ut* mineur pour piano et violon (M. Ed. Deru), et le compositeur a été aussi fêté que le pianiste en interprétant trois œuvres de sentiment artistique et de belle allure : *Nocturne, Sur l'Océan* et *Polonaise triomphale.*

La partie vocale a été remplie par Mlle Julie de Cré, qui a chanté avec beaucoup de talent quatre lieder de Schubert : *Le Voyageur, La Jeune Religieuse, La Truite* et *A toi mes seules amours.*

La troisième séance aura lieu le 2 janvier. Le 9 février, M. Wieniawski donnera à Berlin un concert exclusivement consacré à ses œuvres. Pour l'exécution de sa sonate pour piano et violon il aura pour partenaire l'illustre violoniste Joachim.

***

Le nombre des concerts de musique de chambre est en ce moment si grand qu'il devient matériellement impossible de les suivre tous. Mentionnons toutefois, parmi les soirées les plus intéressantes de cette saison musicale surchargée, l'audition des trois *B* (Bach, Beethoven, Brahms) donnée mercredi, avec un plein succès, à la Maison d'Art, par Mme Feltesse-Ocsombre, MM. E. Bosquet et N. Laoureux, et, le lendemain, la première séance du Quatuor Zimmer à l'hôtel Ravenstein.

A côté des Quatuors Schörg et Dubois, le Quatuor Zimmer a pris une place spéciale. Consacré surtout à l'interprétation des œuvres classiques, il a son public à lui, attentif et fidèle. L'exécution donnée par M. Zimmer, avec MM. Jamar, Lejeune et Brahy pour partenaires, du Quatuor de Mozart en *si bémol majeur* et du Quatuor en *la majeur* de Beethoven, a été très homogène, expressive et colorée. Le quatuor inachevé de G. Lekeu, dans lequel M. Peje Storck a joué la partie de piano, clôturait magistralement l'audition.

***

Si nous n'analysons pas ici la conférence faite par M. Octave Maus à la Section d'Art de la Maison du Peuple sur les *Maîtres Chanteurs*, notre habitude étant, on le sait, de ne pas user pour nos collaborateurs de la publicité de l'*Art moderne*, du moins est-il juste de signaler la partie musicale de la soirée, à laquelle ont pris part MM. Verboom et Delbastée, MM. Ch. Henusse, R. Moulaert, A Dubois et Doehaërd, et qui a été absolument remarquable. Les fragments des *Maîtres Chanteurs* qui composaient le programme (ouverture, airs de Walther, chanson de Hans Sachs, quintette, défilé des corporations) ont été exécutés avec une fidélité et une compréhension qui en ont exprimé les lumineuses beautés.

THÉATRES

NOUVEAU THÉATRE. — *Blanchette* fut joué d'une manière remarquable par la Compagnie de M. Mouru de la Cotte. Nous disons « fut » car à l'heure où paraîtront ces lignes le joli rideau aux iris mauves s'ouvrira sur un nouveau spectacle, *le Chemineau* de Jean Richepin. MM. Mévisto (le père Rousset) et Herbert (Bonnenfant), Mmes Dulac (Élise) et Herdies (la mère Rousset) ont, dans un décor pittoresque, d'un réalisme amusant, interprété avec un sens exact de la vie la comédie de Brieux qui a fait jadis les beaux soirs du Théâtre-Libre et plus récemment ceux du Théâtre Antoine. Mais qui expliquera le changement du dénouement consenti par l'auteur? La pièce finit désormais au deuxième acte, et le retour de la fille révoltée, son mariage avec le bon nigaud qui lui tend les bras sont d'un florianisme excessif. La première version ne plut pas au public. L'excuse n'est pas suffisante pour en imaginer une autre, car à ce compte-là... Mais passons. La nouvelle *Blanchette* a réussi, à Paris comme à Bruxelles, par l'observation aiguë, l'ironie, la vérité. Il y a dans le dialogue de M. Brieux une brutalité bourrue qui plaît. Mme Herdies y ajoute même des bouts de phrase improvisés dans la chaleur de l'action. Peut-être pourrait-elle se borner à réciter le texte écrit par l'auteur. Il est suffisant pour faire valoir le sérieux talent de comédienne qu'elle possède.

***

NOUVEAUTÉS. — Le *Canard à trois becs*, qu'il ne faut pas confondre avec le *Canard sauvage*, lequel n'en avait qu'un, a repris son vol la semaine dernière, après dix-huit ans d'émigration. Bien que marquée de rides profondes, cette facétie, qui tient du vaudeville, de l'opérette et de la féerie, n'en a pas moins amusé les spectateurs par son abracadabrance ahurissante. Ce *Canard* paraît avoir été accommodé par Hervé, maître-queue expert en cuisine au gros sel et aux piments rouges, comme chacun sait. Il a la bouffonnerie énorme du *Petit Faust* et de l'*Œil crevé*, dont la reprise actuelle, accueillie par des rires de bon augure, pourrait bien retarder l'avènement.

Comme dans *Mam'zelle Nitouche*, c'est Mlle J. Saulier qui incarne l'héroïne et se fait applaudir.

***

YVETTE GUILBERT, de sa voix de gavroche, de son geste coupant du charme pervers de sa fausse ingénuité, cingle les vices, les travers, les grandes et petites lâchetés de notre aimable société. Il faut l'entendre réciter les *Soliloques du pauvre*, chanter les *Vieux Messieurs* et *Une Grande Famille*, qui fait rimer sac avec Isaac, macadam avec Abraham, et compagnie Richer avec Mardochée C'est au Palais-d'Été, vers les 10 heures, que la chanteuse populaire, une incontestable artiste, distribue ses coups de cravache. Abraham fait chorus avec les vieux Messieurs des fauteuils pour l'applaudir et la rappeler, ce qui est, au fond, la seule façon spirituelle de se tirer d'affaire. Mais quelles dégelées, Messeigneurs, et quelle arme terrible que la satire en pareille mains!

PETITE CHRONIQUE

Nous avons eu fréquemment l'occasion de signaler le soin que prend M. Buls, bourgmestre de Bruxelles, de donner ou de conserver à nos rues, à nos places, aux perspectives urbaines, un caractère pittoresque. Un groupe d'artistes, voulant consacrer par un témoignage de gratitude cette constante préoccupation esthétique du bourgmestre, a, sur l'initiative du Cercle *Pour l'Art*, ouvert une souscription pour offrir à M. Buls une œuvre d'art dont le caractère et l'importance seront arrêtés par l'assemblée générale des souscripteurs.

Le Comité de patronage se compose de MM. E. Acker, G. Bordiau, Ch.-L. Cardon, F. Courtens, major Combaz, A. Danse, baron de Haulleville, comte J. de Lalaing, baron A. de Loë, J. Dillens, L. Dommartin, V. Dumortier, Joseph Dupont, L. Frédéric, P. Gilson, E. Hiel, E. Janlet, F. Khnopff, Jef Lambeaux, Camille Lemonnier, Valère Mabille, H.-J. Maquet, X. Mellery, C. Meunier, Octave Maus, Edmond Picard, E. Smits, Ernest Solvay, H. Stacquet, Jan Stobbaerts, E. Tardieu, E. Van den Broeck, Ch. Van der Stappen, J. Van Ysendyck, Emile Verhaeren et Th. Vinçotte; le Comité effectif, de MM. Omer Coppens, secrétaire, P. Hankar, trésorier, Omer Dierickx, P. Mathieu, H. Thys et L. Titz.

Pour tous renseignements, s'adresser au Secrétariat, 10, rue des Coteaux, Bruxelles.

M. Vittorio Pica, le pénétrant critique italien, continue son enquête sur l'évolution de l'Art contemporain. A l'occasion de la dernière exposition de Venise, il vient de publier sous le titre : *L'Arte mondiale a Venezia*, une suite de monographies très renseignées sur l'Art des différents pays. La Belgique y tient une place en belle lumière. Dans les pages qui lui sont consacrées, nous retrouvons les noms de Constantin Meunier, Ch. Van der Stappen, Rops, De Groux, Frédéric, Baertsoen, Courtens, Khnopff, Gilsoul. Avec ce sens d'avant-garde qui signale sa critique, l'écrivain se plaît surtout à définir les nuances subtiles des formes d'Art en correspondance avec les tendances les plus avancées du modernisme.

Parmi les revues littéraires récemment écloses, signalons *la Voix Internationale*, organe de l'Association internationale d'écrivains catholiques, revue bimensuelle dont le n° 19 (déjà?) vient de nous parvenir. Au sommaire : Vingt ans de l'histoire de Bulgarie, des lettres inédites de Lamennais, un voyage en Allemagne, etc. C'est à Bruxelles que paraît la revue, rue Stévin, 55, sous la direction de M. L.-M. Omner.

Les concerts de la semaine :

Dimanche 12 (2 h.). Théâtre de l'Alhambra. Concert de la Société symphonique (M. et Mme F. Mottl).

Mercredi 15 (8 h.). Maison d'Art. Mme Kutscherra-Denys et M. Ed. Deru.

Jeudi 16 (7 h. 1/2). Grande-Harmonie. Cercle choral de dames d'Ixelles (solistes : Mlle Collet, MM. Wauquier et Baroen).

Vendredi 17 (8 h. 1/2). Maison d'Art. *Alceste*. Mme P. Savari. Conférence de A. de Royaumont.

Maison d'Art. — Samedi et dimanche, 18 et 19 décembre, séances de projections lumineuses : « A travers la Belgique, Versailles, Paris. »

Mercredi 22 décembre, à 8 h 1/2, les *Enfants*, de Moussorgski. Mme Marie Olénine, cantatrice; M. Charles Henusse, pianiste; M. Pierre d'Alheim, conférencier.

MM. E. Bosquet, N. Laoureux et Mme Feltesse-Ocsombre donneront le 12 janvier, à 8 heures du soir, leur seconde séance de musique de chambre. Au programme figurent des trios de Mozart, de Beethoven et de Brahms. M. Godenne, violoncelliste, prêtera son concours à cette audition.

Le *Cercle artistique brugeois* ouvrira aujourd'hui dimanche, à midi, sa 20e exposition internationale annuelle de Beaux-Arts.

M. Gustave Vanzype a traité avec M. Alfred Ruhmann, traducteur de Zola, pour la traduction en allemand du *Patrimoine*, récemment joué à Bruxelles, dont l'*Art moderne* a rendu compte dans son numéro du 21 novembre dernier. *L'Œuvre* montant cet hiver l'*Échelle*, M. Vanzype sera donc représenté à Paris et à Berlin. Les efforts opiniâtres de notre compatriote pour l'épanouissement du Théâtre belge méritent ce succès.

Vandalisme. — La *Ligue artistique* affirme que la Fabrique de l'église de Sainte-Waudru à Mons, a fait enlever les sculptures de Jean de Brœuck, le fameux sculpteur montois, maître de Jean de Bologne, qui garnissaient les murs de cette admirable et solennelle cathédrale. Ces œuvres superbes, parmi lesquelles certains « nus », certaines figures de femmes, gisent en ce moment par terre, dans un état pitoyable. La Commission royale des monuments est-elle au courant de cette profanation?

Les trois dernières livraisons de l'*Art flamand* concernent l'époque moderne : dans la première est étudié un groupe de peintres d'histoire : Henri De Caisne, Edouard Hamman et Edouard De Biefve; la seconde passe en revue un groupe de peintres religieux : Lambert Mathieu, J.-B. Van Eycken et Alex. Thomas; la troisième, enfin, fait revivre les animaliers Eugène Verboeckhoven et Louis Robbe.

Le Théâtre Antoine a reçu deux pièces nouvelles : l'une en cinq actes, d'Octave Mirbeau, *l'Épidémie;* l'autre, en un acte, de Lucien Descaves, *la Cage*. M. Antoine a réalisé son projet de faire alterner les œuvres jouées sur son théâtre. *Blanchette* et *le Repas du Lion* paraissent alternativement sur l'affiche.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 51. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 19 DÉCEMBRE 1897.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

La Question du Théâtre du Parc.

La bouilloire commence à chanter dans la question du renouvellement de bail au théâtre du Parc de Bruxelles. Ce bail expire à la mi-année prochaine, au 1er juin. C'est la Ville, partant le Conseil communal, qui décidera à qui il faudra le concéder pour l'avenir. C'est à sa prochaine séance, commencement janvier, que probablement il prononcera, car il faut laisser aux intéressés le temps de former leur troupe, et la saison de formation des troupes c'est mars-avril.

Or, dans le public, plus intéressé que personne à la manière dont sera administré cet instrument destiné à satisfaire une partie de ses besoins esthétiques, on se demande s'il n'y a aucune mesure à prendre pour mettre l'exploitation de cette scène mieux en accord avec les exigences nouvelles de nos goûts.

L'agitation est dès maintenant vive parmi les amateurs et parmi les directeurs. Les démarches fonctionnent et les discussions chauffent. Cela s'intensifiera encore et l'on peut prévoir que d'ici à peu de jours ce sera une lutte aussi animée qu'une bataille électorale. Quotidiennement quelque idée neuve surgit et quelque candidat (ou candidate, car ces dames s'en mêlent et féminisent là-dessus comme sur le reste) se manifeste, avec ses partisans, et parcourt la lice en cortège, bannières déployées.

Nous nous garderons bien, pour le moment, de choisir dans cet intéressant défilé. La délicate question des personnes n'a pas atteint la maturité voulue. Bornons-nous à dire qu'il y a un bouquet tel qu'on en vit rarement en pareille affaire. Il paraît que la grande Sarah elle-même en est! Cette petite scène du Parc, très aimée, très populaire, très bien classée, suscite des convoitises ardentes. Elle a la réputation de n'être grevée que de charges légères (8,000 francs de loyer, alors qu'elle en vaut 25,000), de posséder une clientèle choisie très fidèle, de donner des bénéfices sinon opulents, au moins satisfaisants et peu aléatoires. En outre, elle pose fort bien son directeur dans le monde dramatique. C'est une situation de tout repos et de bonne considération. Rien d'étonnant donc à ce qu'elle suscite des flirts variés. Cette Pénélope bruxelloise ne manquera jamais de prétendants et il faudra bien que prochainement les préférences personnelles s'accusent.

Mais ce qu'il importe de considérer avant tout, ce en

quoi nous voulons essayer de mettre aujourd'hui quelque ordre et certaine clarté, ce sont les questions de principe. Oui, les fameuses et inévitables questions de principe!

Nous les voulons tirer non pas de raisons empruntées à la très bête logique formelle; vous savez, ce scolastique système de syllogismes et autres procédés mystificatoires avec lequel on est sûr de se tromper; mais des faits, de cette logique seule vraie qui considère les événements, s'efforce de faire sortir de leur évolution normale la solution, et qui, par cela même qu'elle s'engendre naturellement du passé, sera parfaitement en accord avec l'avenir.

Jusqu'ici les directions diverses qui furent les ménageresses (pourquoi ne dirions-nous pas ménageresses en français, au lieu de *managers* en anglais) du théâtre du Parc, ayant affaire (oh! que cela a longtemps duré!) à un public timide, sans goût personnel, habitué à se laisser guider par le « grand Paris », redoutant de se tromper, s'ensnobisant aisément sur ce modèle étranger, se contentèrent de lui servir, réchauffés, les plats qu'on avait là-bas cuisinés et servis, moins aux Parisiens eux-mêmes (remarquablement gobeurs, du reste, et policièrement soumis aux ordres indirects d'un journalisme de rivalité haineuse et de camaraderie basse), qu'aux deux cent mille étrangers qui ne s'interrompent pas de gorger ses hôtels et ses garnis. C'est de la belle littérature, qui a pour base l'« Inévitable Adultère », que nous fûmes nourris pendant plusieurs décades.

Or, il paraît que nous avons assez de ce régime! D'autant plus que cette imperturbable collection de pièces de pacotille nous ont été, non moins imperturbablement, débitées et jouées par un défilé de comédiens formés suivant les traditions du cabotinage français, dont les dominantes sont l'absence de naturel, les clichés les plus usés du débit et du geste, les routines de conservatoire, et la question de toilette de ces dames, élevée à la dignité d'élément principal de succès et de facteur capital du plaisir.

Que les fêtards brésiliens, anglais, allemands, russes, persans, japonais et turcs soient d'avis qu'un tel théâtre répond pleinement à leur esthétisme et qu'il serait malheureux de déranger un si bel ordre et une si mirifique organisation, cela n'a rien de tourneboulant. Mais dans notre Belgique, actuellement si vivante, si préoccupée d'Art véritable, si avide de s'épanouir, qu'on vienne encore nous traiter comme si nous avions les mêmes appétits psychiques que le rastaquouérisme international, cela commence à être difficilement supportable et à susciter des murmures qui peu à peu grandiront en clameurs.

Les succès d'Antoine et de Lugné-Poe, les tentatives de la Maison d'Art et de son succédané le Nouveau Théâtre, la faveur avec laquelle on a accueilli ces apports de neuf, démontrent la vérité de cette évolution littéraire. Présentement la sagesse et le devoir sont d'y avoir très particulièrement égard. Ce n'est pas dans une ville où *Hamlet* avec Henry Krauss a été joué une quarantaine de fois devant une salle comble, où les *Maîtres Chanteurs* font recette à coup sûr, où *Tristan et Ysolde* ont attiré la foule pendant tout un hiver, où les œuvres d'Ibsen font fortune, où le public donne ces preuves remarquables d'un goût élevé et du besoin de sortir des calembredaines, ou tout du moins d'avoir à côté des calembredaines des œuvres nobles et belles, qu'il est encore permis de tolérer, non pas sur une scène de farce et de vaudeville, mais sur une scène traditionnellement réservée à la vraie comédie littéraire, des machines comme *Snobs*, la *Carrière*, *Petites Folles* et autres turlupinades, pantalonnades et juponnades, alors même qu'avec vérité on pourrait illustrer l'affiche de ces par trop départementales réclames : Grand succès du Vaudeville de Paris! Immense succès du Gymnase! Incomparable succès des Variétés!

Or, malgré la transformation des goûts de notre public, malgré l'évidence de cette évolution, on a continué à nous traiter au théâtre du Parc comme si nous étions encore les bons et niais provinciaux d'il y a dix ans. Les directions, pleines de bon vouloir certes, mais très peu attentives à notre milieu, ne se sont aperçues de rien. Elles continuent l'importation des pièces et des cabotins du Boulevard. Elles croient avoir assez fait quand elles reviennent de Paris avec les dernières modes de là-bas et qu'elles nous les présentent dans le mois; ou encore quand elles mettent en vedette le nom de quelque jolie femme, actrice d'un jeu tout au plus estimable, que les journaux spéciaux juchent effrontément et mensongèrement au plus haut de l'échelle de leurs louanges.

C'est à ce régime qu'on veut une fin et qu'on demande à l'autorité communale de mettre une fin, en modifiant le cahier des charges, en y introduisant des conditions nouvelles qui placeront l'entreprise en équation avec la transformation heureuse qu'a subie le public belge. Nous voulons autre chose que les resucées parisiennes, autre chose que les non-valeurs des agences d'engagement parisiennes, autre chose que l'intolérable, vulgaire et monotone répertoire parisien, qui fait que toutes ces pièces semblent être la même pièce dans laquelle la même intrigue stupide du cocuage danse son insipide sarabande avec les belles-mères qu'on bafoue et les gommeux qui font la caricature. Assez! assez! A bas! à bas! Conspuez! conspuez!

A recueillir les propos qui courent et prennent rapidement solidité, il est aisé de constater qu'on souhaite qu'il y ait dans la Direction au moins un homme de chez nous, connaissant nos goûts et notre tempérament, se retrouvant dans nos psychologies, et non pas seulement un Bordenave français accommodant ses affaires selon

les rites, les travers, les préjugés en honneur aux environs de la rue de la Paix. Que ce dernier apparaisse en auxiliaire, soit! Mais qu'il ait seul bouche à parler, non! — On souhaite que le Répertoire soit formé non de pièces à tiroirs, de farces et d'amusettes, mais de comédies au sens vrai et lettré du mot, suivant la destination habituelle du théâtre du Parc, qui n'est ni un alcazar ni un refuge pour le funambulisme. Et que ces comédies soient prises non seulement au courant, très déprimé, de la scène française actuelle, mais au passé, parmi les œuvres classiques, et à l'étranger. — On souhaite que des efforts sérieux soient faits pour recruter le personnel parmi nos compatriotes, si portés vers l'art théâtral, si aptes à un jeu naturel qui devient de plus en plus rare à Paris, sous l'influence néfaste, pincée, convenue, affectée, et vraiment trop « distinguée » de la Comédie française. — On souhaite que les œuvres de nos auteurs nationaux soient accueillies avec bienveillance, montées et jouées avec soin et non « pour l'amour de Dieu », de façon à aider à l'épanouissement complet des efforts que tant d'écrivains vaillants tentent actuellement pour nous mettre, dans cet art comme dans les autres, au niveau des plus brillantes nationalités. Ce mouvement doit être favorisé énergiquement. Nous avons d'excellents romanciers, des nouvellistes charmants, d'admirables poètes, des critiques savants et subtils, des humoristes profonds, des descripteurs ingénieux et pittoresques. Il nous faut des dramaturges! En attendant que le groupe suprême, celui des Historiens naisse enfin, et tout fait espérer que ce sera bientôt, tant partout ici l'activité bouillonne.

Et l'on souhaite encore d'autres réformes qui, aux superficiels, peuvent apparaître moins nécessaires: les représentations en matinée des œuvres vraiment éducatrices du sentiment artistique, les représentations à prix réduit, les représentations gratuites pour faire participer la Nation entière au bénéfice du grand et puissant enseignement par le théâtre, chez nous si populaire puisque aucune ville au monde, proportion gardée de la population, n'a chaque soir autant de spectacles où va une foule jamais rassasiée.

Tel est, très sommairement, le programme qui flotte dans les esprits. Des projets divers circulent, comme d'instituer un comité d'artistes ayant son mot à dire dans le choix des œuvres à représenter pour la réalisation des buts généraux que nous venons d'indiquer. Aux candidats à avoir égard à tous ces légitimes désirs et à tenir compte, à côté des nécessités financières, de ces conditions artistiques qui s'imposent, et sur lesquelles on ne transigera pas. A nos conseillers communaux, surtout, à se pénétrer de ces idées qui attestent l'intensité de notre vie artistique et à n'accorder leurs suffrages qu'à ceux qui, dans des limites raisonnables, s'engageront à les réaliser. Une étape est à franchir vers un état meilleur. Le moment est particulièrement propice. Au pouvoir public à en profiter. Il accomplira ainsi son rôle d'éducateur et de protecteur de l'Art. Si les peuples n'aiment qu'on les dirige, ils veulent désormais clairement qu'on exécute leurs indications destinées à réaliser leur Idéal.

LES POÈTES SCANDINAVES

Holger Drachmann.

Drachmann est indiscutablement le plus grand poète lyrique moderne non seulement du Danemark, mais encore de toute la Scandinavie.

Agé d'une cinquantaine d'années, il est dans toute la force de son talent et il jouit dans toute l'Europe du Nord d'une célébrité méritée.

Fils d'un grand médecin de Copenhague, Drachmann fut élevé dans un milieu déplorablement bourgeois. Mais les idées étroites et basses de ceux parmi lesquels il grandit lui firent bientôt horreur; il s'évada de la prison familiale pour se donner tout entier à l'Art, et se consacra à la peinture, au grand scandale de ses ascendants.

Comme peintre de marine il s'acquit assez rapidement une belle réputation, et son talent n'était déjà plus discuté lorsqu'il s'adonna soudain à la poésie.

Le mouvement littéraire de 1870-1871, créé par les conférences et les écrits du Dr Georges Brandès, avait réveillé le Danemark, endormi et étroitement fermé depuis des années à tout renouveau littéraire. Drachmann fut des premiers à suivre Brandès.

Il se révéla d'abord poète lyrique, en chantant avec une pénétrante émotion la mer et les gens de mer qu'il avait déjà si bien représentés sur ses toiles.

Puis il publia ces romans, vit jouer ces drames que nous avons fait connaître en France.

Enfin, esprit noble et généreux, par ses polémiques et ses poésies sociales où passe un grand souffle d'Humanité, il se montra le défenseur éloquent des déshérités de la vie.

Drachmann a chanté la mer mieux que Richepin; il l'a célébrée aussi largement que Michelet, mais personne, à notre sens, ne saurait lui être comparé comme peintre des misères sociales.

Voici, traduites aussi littéralement que possible, deux de ses poésies, aujourd'hui populaires dans toute la Scandinavie.

MER, EXPLIQUE-MOI

Le Poète

O mer! Sais-tu pourquoi
Je souffre et je lutte?
Pourquoi, les lèvres frémissantes, je viens m'asseoir auprès de toi,
Pourquoi je te contemple, oublieux de mon repos,
Oublieux de mes membres glacés par ton haleine?
Sais-tu bien que je veux comprendre toute ta majesté,
Emprisonner ta voix puissante,
Et en faire des sons mélodieux pour ma poésie?

Hélas! quand je parviendrais à faire ainsi vibrer ma lyre,
Ceux-là qui m'écouteraient
Jugeraient au fond de leur âme
Que je ne fus d'aucune utilité à mon pays
En me faisant ton chantre.

La Mer.

Tu m'interroges? Que te répondrai-je?
Je n'entends rien aux hymnes et aux poèmes,

Je dédaigne ces jeux de l'esprit.
Cependant si tu tiens à savoir pourquoi je suis en rivalité avec le vent,
Je puis te le dire :
C'est que tous deux, nous allons droit notre chemin
Toujours murmurant et bruissant.
Et nous tiendrions certes pour insensé
Qui nous oserait dire : Taisez-vous.

Et tout en hurlant je me raidis contre l'adversaire,
Rarement au port, le plus souvent au large.
Et dans notre lutte continuelle au loin,
Le vent et moi, nous nous rions de la terre
Sans jamais nous demander : A quoi bon?
J'aurais pu être l'étang qui tourne le moulin;
Et moudre ainsi le blé pour les hommes.
Sans doute j'aurais pu faire œuvre utile,
Si je n'étais née avec un naturel trop sauvage.
Injurie-moi, tant qu'il te plaira.
Je suis la mer et ne puis être que la mer!

AMBRE

Auprès de la mer joyeuse, ils se promenaient.
Les vagues se jouaient en une légère danse,
Sillonnant d'écume la plaine onduleuse de la mer.
Ils marchaient doucement. A chaque pas
Ils s'arrêtaient, se courbaient
Et ramassaient l'ambre.

L'ambre que Lui trouvait dans le flot il le lui donnait à elle,
Et il en cisela un cœur, un cœur d'or
Brillant comme la plus pure lumière.
Ce cœur elle le mit sur sa poitrine, le reprenant et le baisant souvent,
Et en retour elle donna, elle aussi, son cœur,
Mais c'était un cœur qui battait.

Puis Lui partit un jour sur la mer onduleuse,
Et elle ne le revit plus jamais.
Mais elle pressa toujours et si fort sur son cœur,
Tour à tour confiant et désespéré, le cœur donné par l'absent,
Elle le serra si fort qu'elle ne put plus séparer les deux cœurs.
Et pourtant le cœur de l'ingrat n'était que l'ambre de la mer.

Nous n'ignorons pas combien il est vain de s'efforcer de faire comprendre dans une traduction en prose ce que Mendès appellerait la poétique d'une poésie. Cependant nous avons cru devoir tenter cet effort.

On sait, en effet, maintenant comment pensent et comment composent les grands esprits créateurs du Nord, mais on ignore comment *sentent* et comment *aiment* les admirables poètes de la Scandinavie. On ne doit rien ignorer de ce qui est beau; il faut donc qu'on le sache et nous ferons pour les poètes scandinaves ce que le doux Gérard de Nerval fit pour les poètes allemands. Notre œuvre est difficile, mais elle sera sincèrement accomplie. N'est-ce pas un titre suffisant à votre indulgence?

Vte DE COLLEVILLE et F. DE ZEPELIN

Hänsel et Gretel

C'est d'un conte puéril et menu qu'il s'agit, de l'aventure légendaire de deux enfants égarés dans la Forêt, guettés par la méchante Sorcière friande de leur chair délicate et rose, miraculeusement sauvés, enfin, faut-il le dire? tout comme le petit Poucet. L'Homme au sable, dispensateur du sommeil, la bonne Fée qui verse la rosée dans le calice des anémones, les belles créatures de lumière aux ailes blanches descendues des nuages, sur une échelle de cristal, pour bercer le sommeil des p'tiots, tout le petit monde chimérique des contes merveilleux, jusqu'aux feux-follets, au coucou, aux voix mystérieuses des feuillées et des oiseaux, peuple et anime la poétique idylle. Perrault a fait souche en Allemagne, et les frères Grimm, d'où Mme A. Wette a tiré son récit, sont ses héritiers directs. Mais en passant le Rhin, le conte bleu s'est germanisé. Le petit Poucet était déluré, espiègle, malin comme un moineau franc. En semant ses miettes de pain et ses cailloux, il inventait le *paper-hunt!* Hänsel, son frère cadet, est un petit nigaud qui s'embarque sans biscuit, se perd sottement dans les bois. Et sans sa fine mouche de petite sœur qui retient les formules d'incantation et précipite au moment opportun la sorcière dans le four à pain d'épices, il serait encore dans la cage où Grignotte le nourrissait de méringues pour l'engraisser comme un ortolan. Les diableries, le manche à balai transformé en coursier aérien remplacent l'allégorique Croquemitaine et le symbole de ses bottes de sept lieues. La naïveté excessive de cette œuvrette n'en est pas moins parfumée de poésie, et tels tableaux : la chaumière du premier acte que remplit la joyeuse turbulence des deux enfants, le sommeil d'Hänsel et Gretel veillés par les anges, leur réveil à l'aurore dans le frémissement des halliers sont tout à fait charmants.

Lors des représentations données à Londres, au Daly's theatre, du conte lyrique dont Catulle Mendès nous offre une fidèle et littéraire adaptation française, nous avons signalé le défaut d'équilibre entre cette historiette et la très importante, très fouillée, très savante partition d'Humperdinck (1). Celui-ci a fait d'*Hänsel et Gretel* un vrai drame lyrique, écrit d'ailleurs avec beaucoup d'art, bourré de contrepoints ingénieux, semé d'embûches harmoniques, d'une polyphonie constante et d'une écriture musicale dont l'intérêt ne languit pas un instant. Il s'est révélé musicien de valeur, élevé à forte école, celle de Wagner dont il s'est assimilé, en disciple peut-être trop zélé, les procédés, la couleur instrumentale et jusqu'à certaines tournures de phrases familières au Maître. Le souvenir des *Maîtres Chanteurs*, de *Siegfried*, du *Vaisseau-Fantôme* plane fréquemment sur cette œuvre consciencieuse et forte.

La contribution personnelle du compositeur se manifeste, il est vrai, en maints passages écrits d'une main délicate dans le style populaire. Il y a de l'entrain, de la gaîté, de la grâce « viennoise » dans les inspirations mélodiques dont l'auteur épingle adroitement le tissu musical de son œuvre. Il a, pour chanter l'ingéniosité de ses petits héros, des accents émus d'un charme pénétrant; sa gaîté est saine et sans trivialité, exprimée avec justesse et mesure. Ici le drame lyrique disparait pour faire place à l'opéra comique, presque à l'opérette, et l'on s'étonne de voir un si grand orchestre employé à si mince commentaire musical.

Quoi qu'il en soit, avec ses mérites réels et son défaut de proportions, *Hänsel et Gretel* est une œuvre intéressante que le public a accueillie avec une vive sympathie. Un triple rappel a suivi la chute du rideau, saluant à la fois les auteurs et leurs interprètes.

Ce sont Mmes Maubourg et Landouzy qui incarnent les deux enfants, toutes deux espiègles et gamines, animées, pétulantes, jouant et mimant leur rôle avec une vivacité amusante et le chantant d'une jolie voix claire. Il y a peut-être dans le costume de la seconde quelque exagération. Mlle Jeanne Douste, qui créa le rôle à Londres avec une réserve et une ingénuité charmantes, s'était dispensée de chercher dans des bariolages de couleurs, dans des effilochements et des rapiéçages d'un réalisme outré, des

(1) Voir l'*Art moderne*, 1895, p. 43.

effets comiques qui ne paraissent pas indispensables à la composition du personnage. Mlle Ganne s'est, avec une abnégation remarquable, travestie en une abominable sorcière, dont les traits hideux contrastent avec la jolie voix. M. Gilibert et Mlle Goulancourt, qui complètent l'ensemble, prennent au tragique des rôles épisodiques qui ne demandent que de la bonhomie. L'orchestre a manqué de discrétion. Et si le décor du premier acte est agréable, la mise en scène de la *Veillée des Anges* est, en revanche, d'une réalisation brutale et matérielle destructive de toute illusion. De malencontreux accidents ont, de même, donné à l'écroulement du château de masse-pain et de confitures de la Fée Grignotte le plus piteux aspect. Il est incompréhensible qu'on ne puisse exécuter au Théâtre de la Monnaie ces trucs élémentaires de féerie. C'est d'un provincialisme désolant.

LA Xme EXPOSITION DES AQUARELLISTES

Elle se recommence imperturbablement, inlassablement, cette exposition des Aquarellistes dont nous parlons si tard. On croirait toujours la même, mais vieillissante, fatiguée. L'opinion ne s'en occupe guère, malgré le fugitif tapage de son ouverture, toujours honorée de la présence du Souverain, parce que la société est « royale ».

Il faudrait quelque renouvellement, quelque injection d'un élixir esthétique analogue à la drogue de Brown-Séquard. Le local est malheureux : trop solennel, trop vaste, à plafonds si élevés que, vraiment, les pauvres petites machines à l'eau y semblent des timbres-poste et toute l'exhibition une manifestation de philatélistes. Il faudrait s'occuper de mieux accommoder au milieu cet art délicat et charmant qui menace de s'anémier chez nous jusqu'à en mourir si on ne le soumet pas à un système curatif, ingénieux et énergique.

Cet art est d'appartement; pourquoi nous le montrer dans les salles imposantes d'un musée. Il nous semble que cela ferait mieux au Cercle artistique et littéraire, malgré la monotonie parallélogrammatique du hall du Waux-Hall. De petites chambres, des cloisons proportionnant l'espace aux œuvres exposées et à leur genre intime. Nous avons chez nous de remarquables artistes qui aiment ce blaireautage reposant, vraies vacances dans leur vie trop lourde, comme s'ils fumaient d'odorantes cigarettes après des pipes pesantes et des cigares violents.

Il est à désirer que ce joli domaine de nos aptitudes esthétiques ne soit pas déserté. Il importe, au contraire, de le ranimer. Souhaitons que l'an prochain de vaillants efforts soient faits par les organisateurs pour guérir ce marasme.

Joseph Stevens à la Maison d'Art.

Trente œuvres choisies de ce miraculeux artiste. Une surprenante beauté de coloris puissant et sain, harmonieux autant que les teintes des plus beaux minéraux. Du jaspe, de l'agate, des pierres précieuses en mosaïques chantantes et sonores. Un grandissement encore de ces œuvres, déjà vues et admirées, mais pour lesquelles l'admiration augmente à chaque revue, alors qu'on eût pu craindre pourtant l'apparition de la morne monotonie.

Presque tous ces tableaux, joyaux incontestables, sont classés dans des collections particulières. Grâces soient rendues aux amateurs qui, obéissant à un sentiment de haute solidarité, ont accueilli les instances de la Maison d'Art les sollicitant de faire participer le public à la joie de se repaître les yeux et l'âme de ces tranquilles et fortes splendeurs. Leurs trésors semblent grandis dans le milieu spécial où ils sont placés, dans le voisinage d'autres trésors créant une ambiance heureuse, sous une lumière vraiment exceptionnelle, tant elle est caressante et sereine.

De tels ensembles sont destinés à avoir une influence salutaire et rare sur le goût public. Ce ne sont pas, il est vrai, des expositions destinées à mettre en évidence quelque nouveau soldat de notre mouvement artistique; mais c'est un résumé, une exaltation, un hommage pieux, affirmant la gloire d'un des plus superbes peintres belges contemporains.

PETITES FOLLES!

Comédie nouvelle en trois actes de M. Alfred Capus

Beaucoup d'éloges dans la presse pour les *Petites Folles*. Na-tu-rel-le-ment! Et pourtant! Quelle salade, toujours la même, mêmement accommodée, pimentée, fatiguée. Des ménages bourgeois, où les femmes font la fête, avec des gommeux bêtes, ayant de vilaines têtes. Une belle-mère. Des maris rageurs ou philosophes. Le cocuage planant en oiseau de proie. Des anecdotes latérales, forniculatoires. Quelques mots heureux. Telle cette explication d'un divorce : « Nous avions un avoué dans la famille, il a bien fallu l'utiliser. » Des types connus; aussi connus que Polichinelle, Arlequin, Pierrot, Colombine de la farce italienne. Bref un spectacle vu, revu, contrevu, cent fois vu. On rit... parfois. On sort de là avec l'impression qu'on a bu une médiocre limonade et qu'on a très insuffisamment employé son temps, le temps fuyant et irréparable de la vie, de la belle vie. Des acteurs eux aussi connus, reconnus, archivus, toujours les mêmes en leurs gestes clichés, leurs intonations clichées, leurs effets clichés. Mlle Fériel, jolie, bien attifée, à toilettes changeantes, élégantes, séduisantes, ne variant pas son programme d'attitudes, comme d'appuyer à moitié sur le coin d'une table sa croupe fringante en jouant nerveusement de sa longue blanche main se crispant, faisant valoir le luxe bourgeois des bagues. Une autre damoiselle à type hiéroslymain. Puis des messieurs consciencieusement bourgeois de Paris, à ce point embêtés dans leur ménage où rien ne volette qui ne soit mesquin, étroit, agaçant, égoïste ou prostitué, qu'on se demande pourquoi vraiment pareils dindons se sont accouplés à pareilles pintades. Un tableau de l'existence odieuse des décérébrés parisiens. Et voilà la pièce dont on nous régale et qu'on proclame succès immense de l'art dramatique au beau pays contigu au nôtre!

Nous nous bornons, vu l'abondance des matières et l'espace restreint dont nous disposons, à mentionner le succès qui a accueilli le *Chemineau* de Jean Richepin, très bien joué au Nouveau Théâtre, l'*Héritage de Jean Gommier*, pièce en cinq actes, tour à tour larmoyante et gaie, de MM. A. Lemonnier et L. Péricaud, à l'Alhambra, et une reprise du *Petit Duc* au Théâtre des Nouveautés.

Le Théâtre Molière annonce pour jeudi prochain la première de *Associés*, par L. Gandillot.

UN ALMANACH ARTISTIQUE

M. OCTAVE UZANNE vient de publier à Paris, à la Société française d'éditions d'Art, l'*Almanach de douze sports* de William Nicholson, merveilleux début dans la xylographie en couleurs d'un artiste peu connu de la foule mais qui s'est fait, parmi les artistes, une rapide renommée sous un nom d'emprunt. Car Nicholson, ainsi que nous l'apprend M. Uzanne dans l'étude dont il fait précéder sa très artistique publication, n'est autre qu'un des « frères Beggarstaff », les auteurs de ces affiches recherchées par les collectionneurs à l'égal des estampes les plus rares : *Hamlet*, *Don Quichotte*, *Thomas Becket*, *Girl reading*, et peut-être bien aussi, quoique M. Uzanne n'en parle pas, le *Gardien de la Tour de Londres*.

Ces « frères Beggarstaff » ont jeté le masque et rompu le lien.... siamois qui les unissait. On sait désormais que cette collaboration anonyme se constituait de MM. William Nicholson et James Pryde, deux jeunes peintres anglais dont M. Philippe May nous a donné un amusant et caractéristique croquis. On sait aussi qu'après s'être fourvoyés dans les ateliers parisiens que déprime la funeste influence de MM. Bouguereau et Benjamin Constant ils se sont hâtés de conquérir, sur le sol natal, l'indépendance et la personnalité. Et voici W. Nicholson (en attendant que J. Pryde se manifeste à son tour) classé, du coup, parmi les peintres les plus originaux de ce temps. « Quoique très actuel en quintessence, nettement moderniste dans sa facture sobre et synthétique, absolument personnel dans sa manière, dit avec raison M. Uzanne, il se rattache, comme tout bon artiste anglais fidèle à la tradition, à la vieille école autochtone, celle qui compte Hogarth comme ancêtre et s'honore de dessinateurs tels que Rowlandson Cruickshanck et aussi le grêle et plaisant John Leech. »

Chacun des mois de l'année est symbolisé par celui des sports uquel il est principalement consacré : la Chasse au renard, la Chasse à courre, les Courses, le Canot, la Pêche à la ligne, le Cricket, le Tir à l'arc, le Four-in hand, la Chasse en plaine, le Golf, la Boxe, le Patinage; et chaque planche, composée avec humour, en quelques traits synthétiques, sobrement et harmonieusement colorée, taillée dans le bois avec une entente parfaite des oppositions et des valeurs, forme une précieuse estampe toute vibrante de la passion britannique pour les exercices du corps.

L'impression irréprochable de l'*Almanach des Sports*, tiré à 1,070 exemplaires dont 20 sur japon impérial et 20 sur hollande, ajoute à ce curieux recueil une haute valeur bibliophilique.

NOTES DE MUSIQUE

Félix et Henriette Mottl.

Ce couple Mottl est exquis. Lui, le « capellmeister » impeccable, qui gouverne avec une fermeté inégalée la turbulence de l'orchestre, réprime d'un geste imperceptible toute expansion intempestive, nuance à l'infini les sonorités instrumentales, anime d'un coup d'œil, échauffe, enflamme son armée docile, la pousse aux tonitruants éclats pour la ramener soudain aux plus délicieuses délicatesses, aux *pianissimi* à peine murmurés; elle, gracieuse et réservée, colorant son chant expressif, préoccupée non de plaire ou de provoquer les applaudissements, mais d'interpréter avec fidélité, avec une ferveur presque religieuse la pensée des maîtres qu'elle aime et qu'elle veut faire aimer. La sympathie d'une salle enthousiaste est allée à ces deux artistes compréhensifs, sincères, d'une conviction si ferme et d'une nature si haute. Et tous deux ont dû sentir, dans les acclamations qui les ont salués, en même temps qu'une admiration réelle, la reconnaissance pour les émotions d'art qu'ils ont suscitées.

Les œuvres qui figuraient au programme de la deuxième séance des Concerts Ysaye étaient, pour la plupart, connues : ouverture d'*Euryanthe*, *Carnaval romain*, scène du Vendredi-Saint de *Parsifal*, du côté orchestre ; pour la voix : air d'*Iphigénie en Tauride*, air des *Noces de Figaro*, duo de *Béatrice et Bénédict*. Sous la direction nerveuse, impérieuse, tour à tour caressante et véhémente de M. Mottl, les trois pages symphoniques ont acquis un coloris spécial très remarqué. Et Mme Mottl a donné à la partie vocale un attrait considérable. Elle avait pour partenaire, dans le duo de Berlioz, le beau contralto de Mlle J. Flament, la plus remarquable « Concert-Sängerin » que nous possédions. Et son succès s'est élevé au triomphe après l'interprétation de quelques lieder de Schubert, Beethoven et Weber qu'elle a dits avec une poésie pénétrante, accompagnée au piano par M. Mottl.

Pour clôturer l'audition, le *Chant de Triomphe de Myriam*, pour soprano et chœurs, dans lequel le vieux Schubert ne paraît pas avoir trouvé la veine mélodique qui caractérise la plupart de ses œuvres. L'accompagnement, écrit pour le piano, a été instrumenté par M. Mottl. Et c'est là sans doute le motif qui a décidé la Société Symphonique à la porter au programme. Mais ce motif n'a pas paru suffisant au public, qui eût préféré une page plus dramatique et plus émouvante.

Mme Kutscherra. — M. Ed. Deru.

Suite de lieder allemands par Mme Kutscherra ; Weber, Beethoven, Schumann, Schubert, Haendel, Brahms, Wagner. Diction pleine d'intentions, — de très bonnes intentions, — un peu trop soulignées, nuisant parfois à la pureté et à l'unité des œuvres interprétées. Choix très heureux de morceaux expressifs. A M. Deru, les éloges peuvent s'appliquer dans le sens directement opposé. Le programme n'était pas fait pour mettre en lumière ses qualités dominantes, qui sont une belle intensité et homogénéité de son et de sentiment plutôt qu'une recherche de l'effet. Aussi *Parsifal*, arrangé par Wilhelmy, et le *Rondo capriccioso* de Saint-Saëns ne le montraient-ils pas sous son vrai jour. Ni son tempérament, ni l'école à laquelle il appartient manifestement, ne le destinent aux œuvres flatteusement douces ou amusantes. M. Deru est un artiste sérieux, « solide », dont la robustesse va se muant en force et en grandeur. Je l'applaudis de chercher à s'adoucir. Mais gare aux lénifications qui, en ces temps de goût encore incertain, attendent l'artiste au tournant du chemin! Pour celui-ci, on peut prédire que sa belle nature ardennaise ne se laissera pas efféminer, et c'est bon à penser.

PETITE CHRONIQUE

La nouvelle de la mort d'Alphonse Daudet, apportée hier par les journaux de Paris, a douloureusement ému le monde littéraire. Nous consacrerons dans notre prochain numéro une étude à l'écrivain et à son œuvre.

Il y aura le 16 janvier prochain vingt-cinq ans que M. JOSEPH DUPONT dirige, avec l'autorité qu'on sait, les Concerts populaires. Pour célébrer cet anniversaire, un groupe d'amis et d'admirateurs de l'éminent chef d'orchestre s'est constitué en comité et a résolu d'offrir au maître un médaillon commémoratif composé par JEF LAMBEAUX, son portrait par EUGÈNE DEVAUX, un Album contenant les noms de tous les souscripteurs et un Livre rappelant les annales des Concerts populaires.

Ce comité est composé de MM. J. Barbier, E. Bauwens, J. Becquet, A. Béon, H. Colard, L. d'Aoust, A. De Greef, L. Dommartin, E. Evenepoel, G. Guidé, C. Gurickx, J. Hénet, G. Huberti, L. Jamar, J. Jacob, O. Junné, M. Kufferath, J. Lagasse, L. Lequime, A. Mabille, A. Marchot, Octave Maus, J. Nève, V. Reding, F. Rotiers, M. Schleisinger, L. Soubre, L. Steens, G. Systermans et E. Ysaye.

Les souscriptions peuvent être adressées à l'un des membres du comité ou à **MM. Schott frères, 56, Montagne de la Cour.**

Pour la troisième fois M. G. GUFFENS, le consciencieux artiste belge, est allé faire en Italie un long séjour d'études pendant lequel il a travaillé d'arrache-pied. Son but, hautement louable, est de doter son pays de la reproduction fidèle de quelques-unes

des plus belles fresques exécutées par les maîtres de l'art monumental, dans l'espoir que la vue de ces chefs-d'œuvre, dont les reproductions photographiques ne peuvent donner qu'une idée imparfaite, provoquera en Belgique une renaissance de la grande décoration. En 1895, il rapportait de Rome, outre plusieurs reproductions fragmentaires, une excellente copie, de grandeur naturelle, de la vaste fresque de Melozzo da Forli qui décore le Vatican: *Sixte IV recevant l'hommage de Platina*. En 1896, le *Martyr* de Mantegna concentrait à Padoue son principal labeur. Cette année, la moisson est plus abondante encore. Outre trois portraits de Piero della Francesca, parmi lesquels le duc et la duchesse d'Urbin qui se trouvent à Florence et un portrait de femme qui est à Milan, outre une série d'études d'après Botticelli et Signorelli, M. Guffens a copié l'une des trois fresques de Pinturicchio qui ornent les salles Borgia nouvellement ouvertes au Vatican. La composition représente saint Antoine et saint Paul se partageant un morceau de pain tandis qu'un groupe de diablesses tentatrices et deux autres personnages, pèlerins, mendiants ou voyageurs, contemplent cette scène.

Ce travail considérable ne suffisant pas à l'activité de l'artiste, celui-ci a copié en outre deux figures, de dimensions naturelles, de l'*Assomption* du même Pinturicchio.

Pour l'exécution de ces œuvres, M. Guffens mêle à ses couleurs de la cire et de la térébenthine et peint sur une toile préparée à la craie, ce qui donne l'illusion de la fresque. Il est aisé d'apprécier, par la diversité des coloris et des procédés, la probité que le vénérable artiste, infatigable malgré ses soixante-quatorze ans, apporte à ses travaux. Les encadrements mêmes font l'objet d'une étude spéciale et sont scrupuleusement reproduits. Une visite à l'atelier du peintre, place Lehon, 4, hospitalièrement ouvert en ce moment aux artistes et aux critiques, est d'un puissant intérêt.

HENRY ROUSSEAU a fait paraître une brochure de *Notes illustrées* sur l'art monumental et les moulages typiques du Musée des Échanges. Guide très bien fait qui devenait nécessaire pour renseigner le visiteur perdu au milieu des richesses de notre Musée du Cinquantenaire. A ce propos, une observation. Pourquoi le prix des moulages a-t-il augmenté dans des proportions aussi considérables? Le goût commençait à s'en répandre. Au lieu d'acheter les informes magots sacrés ou profanes des petits marchands italiens, on s'habituait à se pourvoir, au Musée, de « postures » mieux choisies, faisant plus d'honneur au raffinement du bourgeois qui en ornait sa maison. Vanité aidant, le goût se formait. Les petites bourses des artistes aussi s'ouvraient à ces tentations. Est-ce pour protéger les Italiens et pseudo-Italiens colporteurs qu'on rehausse les prix des plâtres du Musée? Mais les dits Italiens se mettraient à mouler du beau, s'ils y étaient contraints par la mode et le Père État aurait fait son devoir.

C'est dans la seconde quinzaine de janvier qu'auront lieu, au Théâtre de la Monnaie, les représentations de Mme Mottl que nous avons annoncées. L'éminente cantatrice se fera entendre dans *Lohengrin*, les *Maîtres Chanteurs* et *Faust*.

La reprise de *Fervaal*, dont les études sont commencées, passera dans le courant du mois prochain. *Messidor* sera prêt pour février.

Pour rappel, ce soir, à 8 h. 1/2, à la MAISON D'ART, séance de projections lumineuses (la Belgique, Versailles, Paris). Causerie par M. MARÉCHAL. Entrées : 2 francs et 1 franc.

M. Edmond Picard fera mardi 21 décembre, à 8 h. 1/2, à la Maison du Peuple, sa deuxième conférence sur *Une expédition au pôle Nord*. Cette conférence sera suivie de projections lumineuses.

Les concerts de la semaine :

Dimanche 19 (2 h.). CONSERVATOIRE. Premier concert.

Lundi 20 (8 h. 1/2). MAISON D'ART. *Alceste* (Mme SAVARI). Conférence par M. DE ROYAUMONT.

Mardi 21 (8 h. 1/2). GRANDE-HARMONIE. M. BRUNO STEINDEL.

Mercredi 22 (8 h. 1/2). MAISON D'ART. Audition Moussorgski (Mme MARIE OLÉNINE, M. CH. HENUSSE, M. PIERRE D'ALHEIM).

L'Association des Chanteurs de Saint-Boniface interprétera le samedi 25 décembre (Noël), au salut, à 3 h. 3/4, diverses compositions de Bach, Palestrina, Nanini, Clérambault, Casali, Dandrieu et Grazio Vechi.

Quelques écrivains néerlandais se proposent de publier, sous le titre générique *L'Œuvre* (*Werk*), avec la collaboration d'artistes, un recueil paraissant trois fois par an en livraisons d'environ 150 pages sur papier de Hollande teinté.

La première livraison, qui sera mise en vente en janvier prochain, contiendra deux planches inédites de Georges Minne; deux planches inédites de J. de Praetere; un drame en vers, *Guulang en Helda*, et des poésies de V. de Meyere; *Lente*, poème en prose de Stijn Streuvels; et *Kronos*, chant dramatique de K. Van de Woestijne.

L'ouvrage, ornementé par J. de Praetere et imprimé par J.-E. Buschmann, sera mis en vente (à 150 exemplaires) au prix de 15 francs l'an. S'adresser pour les souscriptions à l'administration du *Werk*, Albertstraat, 16, à Anvers.

La *Gilde de Saint-Thomas et Saint-Luc* met en souscription un album de quarante-six planches, exécutées d'après des épreuves photographiques, commémorant les principales curiosités architecturales et archéologiques visitées par la Gilde au cours d'un voyage accompli par elle, en 1895, en Normandie et au Mont-Saint-Michel. Cet album est mis en vente au prix de 15 francs. Les souscriptions sont reçues par M. JOSEPH CASIER, trésorier de la Gilde, 91, rue des Rémouleurs, à Gand.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie.

DIX-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 52. LE NUMÉRO : **25** CENTIMES. DIMANCHE 26 DÉCEMBRE 1897

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications a

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

Alphonse Daudet.

La presse française, sinon le public français, à l'occasion de la mort prématurée d'Alphonse Daudet, a donné le spectacle d'une exceptionnelle explosion de regrets, de louanges, d'admirations, de dithyrambes, sans compter les larmes, car, cette fois, chacun des journalistes engagés dans ces éloges funèbres, a cru devoir affirmer, avec plus ou moins de vérité, qu'il avait les pleurs aux yeux.

Être jugé par ses compatriotes, être jugé par les étrangers sont deux procédures fort différentes. Être jugé de son vivant quand on tient une grande place dans les luttes vitales telles que les comprend le monde artiste contemporain, très féroce, être jugé après la mort quand on ne gênera plus aucune rivalité de gloire ou de profits, sont également deux procédures fort différentes.

Et l'on peut ajouter que toutes les plaidoiries faites pour, contre, ou sur, à des époques si rapprochées de ce sombre événement, quand les souvenirs palpitent encore, quand les camaraderies ne sont point refroidies, quand les pitiés pour la parenté survivante ne sont point calmées, quand les innombrables facteurs visibles, et surtout invisibles, qui imposent aux jugements humains des appréciations fatales sous le pseudonyme dérisoire de « Liberté de penser et d'agir », fonctionnent encore, en leur despotisme inconscient, pour les mortels dupés et misérables, que toutes ces plaidoiries, disons-nous, ne sont que de vaines paroles et de fragiles appréciations que seul le calme de la postérité, en son apaisement définitif et grandiose, remettra au juste point.

Il n'en est pas moins intéressant, après que les voix journalistiques de France ont terminé leur chœur douloureusement triomphal, de savoir ce que l'humanité européenne étrangère pense sur l'écrivain notable que la Mort, après la maladie cruellement longue et sournoise, vient de résorber définitivement dans l'inactivité et l'inconnu. L'Angleterre, l'Allemagne, l'Italie, l'Amérique parleront. Cet esprit aboli tenait, dans la production romancière, quel que fut l'étage où il fonctionnait, une trop large place, pour que le congé brutal qui en supprime le jeu dans la littérature aryenne ne suscite pas un universel émoi. Chez nous aussi, en Bel-

gique, ce pays qui prend si résolûment belle place parmi les foyers esthétiques européens et dont les sentiments ne sauraient plus être traités en quantité négligeable quand il s'agit d'arrêter une décision sur un débat où l'Art est engagé, des opinions se formulent sur le rôle littéraire et social d'Alphonse Daudet. Nous avons, dans l'*Art moderne*, à dégager la nôtre.

Or, nous n'hésitons pas à dire que, malgré la sympathie que les œuvres nombreuses et variées d'Alphonse Daudet suscitent chez le lecteur par leur écriture animée, élégante, alerte, pittoresque et souvent émue; malgré le plaisir de s'alimenter de créations intéressantes, adroitement conçues, vivement déduites, se déroulant en une allure légère, nerveuse et soutenue, il nous paraît fort exagéré de le mettre, ainsi que l'on fait ses compatriotes, au rang des romanciers illustres et définitivement classés, comme Balzac qui résume et absorbe désormais ce genre spécial pour la première moitié du siècle, comme Flaubert, Barbey d'Aurévilly et Cladel qui le synthétisent (moins définitivement peut-être, la reculée du temps n'étant pas encore assez profonde) pour son avant-dernier quart.

Les Français ont actuellement un besoin instant de se relever vis-à-vis d'eux-mêmes et des autres. Leurs grands hommes deviennent rares. Un terrible vent de fragilité secoue et stérilise leur mentalité. Les affreuses préoccupations d'argent, de plaisir, de vanité, envahissent leurs âmes et transforment cet admirable groupe humain, du moins dans la partie qui l'inspire, le dirige, le gouverne et le résume, en une bande d'arrivistes et de jouisseurs, sans qu'on puisse voir clairement si la jeunesse en formation saura, espoir indestructible, exterminer cet ignoble bataillon et rendre à la patrie avilie son rang, sa force et l'intellectuelle beauté qui la fit tant aimer et qu'ont flétrie les détestables doctrines de l'Opportunisme, non seulement dans la politique où on eût pu le supporter, mais dans tous les domaines de la Vie et de l'Action. Ceux qui ont le regret et le désespoir de l'écroulement s'efforcent de trouver quelques saillies auxquelles se raccrocher dans cette descente glissante vers l'aveulissement moral et les abîmes où fermentent les avachissements de conscience. De là une tendance à exalter outre mesure les représentants de plus en plus clairsemés des supériorités d'autrefois; de là aussi, peut-être, le secret de l'extravagance d'enthousiasme pour l'œuvre d'Alphonse Daudet qui vient de se manifester avec bruyance.

Emile Zola, à qui fut confié le soin de dire le discours suprême sur la tombe au Père-Lachaise, ne s'est pas abandonné, lui, à cette marée d'équinoxe passant par dessus les digues. Il a dit les choses avec une tempérance remarquée, en un éloge funèbre peu vibrant malgré l'effort. Il a formulé son jugement en des mots trop cruellement justes peut-être, étant donnée la solennelle et triste conjoncture : « Daudet a été l'esprit le plus honnête devant les faits, — Daudet a été le réaliste respectueux de la vérité moyenne. »

En effet, ses romans, dont plusieurs de son assentiment fâcheux subirent la dépréciante transformation en pièces de théâtre qu'évite l'artiste consciencieux et respectueux de son œuvre, courent à la surface des choses, racontant la vie contemporaine en anecdotes remuantes ou sentimentales, ne descendant guère au profond des phénomènes, décrivant « avec honnêteté la vérité moyenne »; faisant en un style aimable et ingénieux, tantôt rieur, tantôt larmoyant, toujours séducteur mais sans rien d'âpre ou de fort allant aux entrailles, sans rien des fougues et des sublimités en lesquelles fusent les âmes héroïques, le récit attachant des faits divers en lesquels, pour le vulgaire et la multitude, la formidable existence des foules et des individualités contemporaines se déroule, non pas en drame, mais en feuilleton. Nulle part n'apparaissent les grands heurts, les angoisses des humanités souterraines, les paysages tragiques des événements pathétiques en lesquels sont engagés, inconscients et niais, même les frivoles, les indifférents et les fêtards. Ses livres sont des histoires pleines de l'intérêt des aventures courantes et de leur banalité, racontées de façon admirable pour les mentalités « honnêtes et moyennes »; trouvant leur chantre et leur narrateur en cet écrivain qui épand, très virtuose, « avec honnêteté les vérités moyennes ».

Quels souvenirs élevés laissent ces types qui furent tant aimés des bourgeoises et des adolescents, dont les aventures furent tant lues en wagons et sous les vérandas des stations balnéaires : Fromont jeune, Risler aîné, Delobel, la famille Joyeuse, Numa Roumestan, le Nabab, Sapho — et Tartarin, qu'un admirateur en délire a, ces jours derniers, équipollé au gigantesque et caricatural Don Quichotte? Pour se rendre compte du fléchissement de ces personnages et de leur marionnettisme, il suffit de rouvrir les livres, spécialement ceux des origines. Ah! qu'ils apparaissent vides et sans trajectoire à nos âmes tourmentées par le besoin de pénétrer dans le labyrinthe des psychologies, de parcourir entière la courbe d'énergie d'un être en lutte, de saisir les ténébreux rapports des petits événements de surface avec le fonctionnement général du monde, de ce monde jamais arrêté, toujours en train de se faire, en écrasants phénomènes! Il suffit aussi de comparer ces habiles histoires attachantes d'individualités superficielles se mouvant à ras du sol suivant leurs intellectualités resserrées, à une œuvre comme les *Déracinés* de Maurice Barrès, pour comprendre l'énorme distance qui sépare la simple chronique de salonnier beau causeur, du drame vital décrit par un héroïque et âpre penseur.

Le corps d'Alphonse Daudet fut conduit au cimetière

par la cohue qui compose « le monde » parisien, les journalistes, les comédiens, les boulevardiers, les snobs des premières représentations et des champs de course. Tout cela vit de la vie qu'il a décrite et a le sentiment que sa manière est à la portée des courtes intelligences que satisfait aisément, en son décor usuel, une affabulation ingénieusement caressante. Sa littérature donne, à une cote élevée il est vrai, l'étiage de la littérature possible à ce groupe tumultueux dans sa stérilité, qu'il s'agisse de lire ou de faire. La masse, le vrai peuple de France est resté indifférent et le passage de ce mort ne lui a point paru laisser ouvert un sillon impossible à combler. Les vrais lettrés n'ont pas davantage ressenti la morsure qui tenaille un cœur quand brusquement cessent de fonctionner les grands agissants de l'Art, comme Villiers de l'Isle-Adam, pour ne citer qu'un de ces titans caractéristiques avec lesquels immédiatement d'autres, aussi dramatiques fantômes, forment dans la mémoire un cortège de demi-dieux. Alphonse Daudet a amusé ses contemporains, il a distrait des désœuvrés, il a intéressé des féminités, des juvénilités, des ingénuités, des fatigués, des superficialités. En cela il a rempli un rôle et servi. Il a accompli cette tâche avec un talent souple, heureux et chantant. De la sérénité, de la joie, de la sentimentalité baignent ses livres. Mais il y a dérision à le jucher sur le piédestal où se dressent, en leur inquiétude, leur génie et leur sombre puissance, les géants que furent Balzac ou Cervantès!

CAUSERIE LITTÉRAIRE

Georges Eekhoud. Sander Pierron. Henri de Régnier.

« Je me conforme aux préjugés qui règnent à Alexandrie. C'est pourquoi je passe pour un honnête homme », dit Nicias, dans le roman *Thaïs* d'Anatole France. Et je trouve ces paroles délicieuses.

Elles me sont revenues à la mémoire au moment où je recevais le livre de Georges Eekhoud, *Mes Communions*, que vient de rééditer le *Mercure de France*. Car cette société de littérateurs français, qui a déjà republié le *Cycle patibulaire*, a assumé l'honorable et artiste projet de réunir dans sa collection choisie l'œuvre d'Eekhoud, et de mettre en due lumière cet esprit si profondément humain, si étrangement dramatique, si acerbement passionnel. Elle a vu qu'il y avait, dans l'ingratitude belge à l'égard d'Eekhoud, une lâche injustice, et elle veut le venger.

En effet, dans le groupe des écrivains belges le martyr le plus torturé a été Eekhoud. Bien des lecteurs, ici, vont sourire. Car on tient trop aisément, en Brabant, la littérature pour une récréation. La plupart de nos concitoyens s'imaginent qu'écrire ne coûte aucun mal, que tous ceux qui ont fait des « humanités » peuvent s'adonner aux lettres, comme toutes les bourgeoises qui ont passé par le pensionnat sont aptes à tapisser des pantoufles à leurs maris ou à broder des bavettes à leurs enfants. Erreur provenant de ce que notre public a été trop habitué à voir notre littérature composée par des conservateurs de musées qui rimaient à leurs moments perdus, ou par des receveurs de contributions qui consacraient leurs loisirs aux Muses. La médiocrité a été si puissante et elle est si tenace qu'il faudra des années avant qu'on ait fini de balayer ses traces. Et longtemps encore cela sentira le cuistre dans nos provinces.

On ne sait pas que le véritable artiste porte son art en soi comme un faix qui le tourmente et dont il faut qu'il accouche. Dieu a dit à la femme : *Paries liberos in dolore.* On pourrait traduire, appliquant le mot aux écrivains : « Tu enfanteras des livres dans la douleur ». La « vocation » est à la fois divine et diabolique : divine, en ce qu'elle force à *créer*, diabolique, en ce qu'elle tourmente comme les flammes de l'enfer. L'Idée est toujours là, harcelante, exigeant sa formule, implacable maîtresse, ivre d'espace, assoiffée de bataille et de triomphe, et voulant le large des océans de la Poésie et de la Pensée.

Qui saisit bien cette vérité comprendra ce qu'ont souffert ceux qui, poussés par leur tempérament d'artistes, au milieu de l'indifférence ou des sifflets, ont fait entendre les voix de l'Art authentique dans le monde pleutrement littéraire que constituait la Belgique il y a quinze ans! Qu'il est révoltant — et que toutes les injures au béotisme sont excusables! — de voir de purs efforts en proie à la risée des philistins et à la lâcheté triomphante des détenteurs imbéciles et intéressés de l'esprit public! Toute l'école littéraire belge a pâti — et Dieu sait comme! que chacun compte ses blessures! — de cette apathie de nos compatriotes pour les lettres. Mais c'est Georges Eekhoud qui a le plus souffert!

C'est qu'Eekhoud a été le plus personnel, le plus irréductible, le plus original, le plus violent. Il ne s'est pas conformé aux « préjugés qui régnent à Alexandrie ». Il a manqué de « civisme », absolument. Il n'a pas adopté les opinions courantes, il a méprisé les politesses banales, il a bravé les mœurs. Dans le milieu policé et plat où les nécessités d'une vie ombrageuse l'ont poussé, il est resté le rustique exalté, le rouge panthéiste, l'amant des va-nu-pieds, l'apôtre des douloureuses fraternités. Journaliste, il a osé dire ce qu'il pensait de son métier et de ses confrères. Les journalistes ne lui ont pas pardonné et dernièrement encore une lâcheté était sournoisement commise à son égard par un de ces « envieux embusqués derrière les colonnes ou tapis dans les souterrains du journal », comme dit Balzac dans la dédicace des *Illusions perdues*, alors qu'il rappelle à Victor Hugo que celui-ci, « comme Châteaubriand, comme tous les vrais talents», a dû lutter contre la race mauvaise et haineuse des feuilletonistes. Comprenez-vous dès lors toutes les rancunes que Georges Eekhoud a dû soulever? Car lui, dans un monde qui exige l'égalité et l'uniformité, au lieu de refréner ses instincts, de garrotter ses passions, d'entraver ses amours, de masquer ses répulsions, il les a tous lâchés, au hasard des routes où le conduisait son âme avide de toutes les tendresses, amoureuse de toute la nature et de l'entière *humanité*. Pour l'auteur du *Cycle patibulaire*, il n'y a ni vice ni vertu : c'est la Passion seule qui éclaire son œuvre. Et celle-ci a poussé comme poussent les chênes, profondément plongés par les racines dans la terre natale, mais haut dans la lumière par leurs cimes.

Georges Eekhoud est le chantre de l'instinct. Son art a fleuri de lui-même, sans principes et sans programmes. Les écoles en *isme* n'ont pas trouvé d'adepte en lui, alors que le moindre mouvement parisien accroche toujours en Brabant trois ou quatre gamins de lettres pour gambader et faire les singes devant les orchestres et les drapeaux nouveaux, et que tous les hommes de

talent de France ont toujours trouvé en nos terres des larbins pour tenir la queue de leur art. Ces tendances d'imitation, que ceux qui les emploient croient favorables à leur soif « d'arrivisme », sont de nature à confirmer les idées de contrefaçon et de platitude qu'on ne manque pas de faire circuler au sujet des Belges, en certains pays étrangers. Eekhoud, lui, ne s'est jamais inquiété de ce qui était à la mode ou de ce qu'il fallait faire pour réussir. Il a saisi la nature en mâle farouche, — sans le proclamer en des gazettes d'art, — comme les véritables amants qui cachent leurs amours, laissant à d'impuissants fanfarons le soin de conter de douteuses bonnes fortunes. Et son verbe artiste a giclé, comme du sang sous les caresses d'un faune, de partout où il a posé les griffes ardentes de sa pensée et les lèvres brûlantes de ses affections.

Mes Communions! Ce titre explique l'œuvre entier d'Eekhoud, dit sa raison, unique et hautaine. C'est la confession de son cœur qu'il nous livre, — et c'est une prière, à la fois païenne et mystique, tendre et révoltée, mélancolique et aiguë, morbide et loyale, qu'il chante ou murmure, jusqu'à un accent suprême et déchirant, superbe d'exaltation réprouvée, — ardente et corrosive foi, que Jean Lorrain a bien appelée de l'*érotisme anarchique!*

Au lecteurs de l'*Art moderne*, qui connaissent les *Communions*, il suffit de signaler cette réédition. Le livre reste dédié à Sander Pierron, un jeune écrivain, qu'on peut dire l'élève d'Eekhoud, et qui, en un livre de nouvelles et un roman, *Bertille d'Hageleer*, a conté des choses de son pays et de son enfance dans une forme trop naïve, souvent, mais avec un sentiment très touchant, une « candidité » d'art absolue, et que je préfère mille fois à la rouerie de jeunes lettrés qui attaquent une école qui a trop imité Baudelaire et Banville, mais qui, eux-mêmes, et avec moins de talent, pastichent André Gide et Laforgue. J'aime surtout à voir en un débutant, fût-il malhabile, l'accent de la sincérité, la manifestation d'un tempérament, la voix, fût-elle étouffée sous les scories de la gaucherie et des enfantillages, d'une véritable originalité. Ces qualités et ces défauts sont en Sander Pierron. J'aime à le dire; car ce jeune homme de lettres, naguère encore ouvrier en une imprimerie, a eu déjà beaucoup à souffrir de cet esprit étroit de dénigrement et d'hostilité rampante qui souffle en certains bons milieux brabançons.

D'Eekhoud, il me plaît de passer à Henri de Régnier, dont le *Mercure de France* vient de publier un livre exquis : *La Canne de jaspe*. Après l'écrivain en proie à la nostalgie des grabats et des hors-la-loi, arrivons à celui que hantent les souvenirs fanés des boudoirs. Après un art pourpre et colère, découvrons un art cendre de rose et cuisse de nymphe; après une langue fruste et médullaire, chargée de sang et d'iode, abordons un langage précieux et affecté; après le bonnet d'une Marianne tragique, la fontange d'une duchesse; après la ribotte, le menuet; après la terreur des chauffoirs, la grâce des vieux salons qu'on n'ouvre plus. C'est comme si, au Louvre, après avoir contemplé un âpre Delacroix, on s'en allait à l'*Embarquement pour Cythère*, car M. Henri de Régnier me paraît procéder de Watteau, et il est un des écrivains les plus français qui soient aujourd'hui. En une préface caustique, il insinue à son lecteur que peut-être il trouvera à ses contes un « sens inattendu ». Mais M. de Régnier lui-même n'a pas l'air de croire beaucoup à la *signification* de ses histoires. C'est qu'elles sont délicieusement invraisemblables, et néanmoins attachantes comme des proses d'Edgard Poe. Leur raison d'être, d'ailleurs, se justifierait par leur extrême élégance seule. Si elles n'emportent pas la tête et le cœur, comme les contes pimentés et sulfureux d'Eekhoud, elles charment ineffablement l'esprit et il est des pages qu'on écoute ainsi qu'un délicieux air de flûte dans un jardin vieillot et symétrique. Elles récréent, elles enchantent; la plume du poète qui les a écrites, c'est la baguette d'une fée vêtue de soie vert pomme, avec une mouche sur la joue, près d'yeux fripons, et de la poudre sur sa coiffure, — une fée qui dirait des histoires parfois riantes, parfois ténébreuses, mais chimériques toujours, — et cela avec un air de croire que cela s'est passé ainsi au temps où elles veillaient sur les berceaux des futurs marquis libertins ou des ingénues, alors encore au sein des nourrices qu'a peintes Chardin. J'adore les historiettes de M. d'Amercœur. C'est bien vrai qu'y passent, comme dans nombre des œuvres du noble poète qu'est M. de Régnier, le murmure de la mer et le souffle des forêts. Mais aussi quels délicieux tableaux, d'une touche très Louis XV! Quel fantastique d'un Hoffmann, qui, peu soucieux de philosophie, aurait été attiré à la cour pomponnée de Mme de Pompadour et raconterait simplement pour distraire des lectrices en falbalas, durant les après-midi folâtres des quinconces, des labyrinthes et des kiosques. Les figures qui surgissent dans les historiettes de M. d'Amercœur sont toutes de belle race et aristocratiquement mouvementées. Mines futées de diplomates utilisant l'adresse des sbires, l'agilité des acrobates et le sourire des femmes; figures gaillardes d'amiraux héroïques et gourmands, dont les vaisseaux sculpturaux laissent à leur suite une odeur de poudre et de cuisine; physionomies de vieux gentilshommes militaires, qui tirent leur tabac du pot de grès des corps de garde au lieu de le prendre dans la boîte diamantée des cours; silhouettes de jeunes débauchés extravagants, qui se font traîner dans des barques étranges et refusant d'en sortir sous ces prétextes, dont la beauté musicale est profonde : « La rivière est douce au sommeil : elle berce à peine; on ne l'entend pas plus couler que la vie, et on se sent porté par elle sans qu'elle vous emporte dans sa fuite. J'aime ma solitude sédentaire; j'aime l'ombre aiguë et charmante que fait sur l'eau, vers le soir, votre château. A travers la grande arche du pont je vois les peupliers de l'île; on est assez près de la mer pour que quelques mouettes remontent jusqu'ici, j'aime leur vol; celui des hirondelles me distrait aussi; les chauves-souris se croisent, et mon petit singe les guette le soir. Elles sont aux oiseaux ce qu'il est à l'homme, suspect et apparenté; » — profil très Marie-Antoinette de fantasques châtelains donnant, en de mystérieux appartements, des dîners singuliers, préparés comme pour des philosophes lunatiques; joueuse princière, perdant, aux cartes, son ombre, que le gagnant conserve, bijou de cet écrin, en un féerique château. — Tout cela constitue un monde précieux, irréel, prestigieux, qui se meut en des jardins surannés et solennels, autour des fontaines, dans des ports empanachés, — dont l'un est lumineux comme un Claude Lorrain, — dans des salons qui évoquent Trianon, dans l'île sauvage de Cordic — ou dans une autre île, peuplée de nymphes nues et de masques gambadant et qu'on dirait vue par l'œil d'une baigneuse, aux voluptés roses, d'Antoine Watteau, encore — dont M. de Régnier est vraiment l'arrière-petit-fils. Et si l'art a un parfum, le sien doit sentir la maréchale.

EUGÈNE DEMOLDER

NOTES DE MUSIQUE

Au Conservatoire.

Quelques personnes qui ne font pas un snobisme spécial de se pâmer à chacun des concerts du Conservatoire n'ayant pas, au sujet de l'audition de dimanche, témoigné d'un enthousiasme bien extraordinaire, des voix se sont élevées pour protester contre les gens qui n'admirent pas Haendel ou Bach, ne reconnaissent pas le talent de M. Gevaert ou les mérites de son orchestre. Quoique nous soyons loin de nourrir de semblables opinions, nous n'oserions cependant blâmer ceux que le premier concert n'a pas enchantés. Mais qu'il est difficile de justifier cette impression! Il ne peut être permis de douter que les œuvres soient très belles; devons-nous donc nous en prendre à notre insuffisante attention ou à notre esprit que n'intéressent plus ces archéologies musicales? Voilà une alternative que nous préférons ne pas résoudre : d'autant plus qu'il serait assez hardi de supposer que, de cette incertitude, l'exécution même (certaines mauvaises langues mettaient en cause les chœurs) doit supporter la responsabilité.

Alceste, par Mme Savari.

Mme Pauline Savari s'est fait entendre, à la Maison d'Art, dans quelques-unes des scènes d'*Alceste* reliées l'une à l'autre par une causerie de M. de Royaumont. L'artiste a surtout *joué* le rôle, s'attachant, semble-t-il, plus à l'expression dramatique qu'à son interprétation musicale. Si celle-ci a laissé à désirer, des inégalités de son et des intonations douteuses altérant parfois l'émission d'une voix d'ailleurs généreuse et d'une grande étendue, le côté tragique de l'héroïne de Gluck a été mis en lumière avec talent. Par la plastique du geste et des attitudes, l'un et l'autre étudiés et composés avec un soin extrême, Mme Savari a réalisé une Alceste touchante, de réelle beauté.

Mais le piano de M. Rasse et l'habit noir de M. de Royaumont ne remplaçaient qu'imparfaitement l'orchestre, Admète, les personnages et les chœurs. Et l'effort d'imagination réclamé du public pour suppléer aux éléments absents a paru excessif.

Moussorgski à la Maison d'Art.

Seulement une des facettes de l'art de Moussorgski : « Les Enfants », les drames puérils et profonds de la chambre d'enfants, et déjà surgissent autour de l'artiste les discussions, les étonnements, les incompréhensions, les comparaisons. Schumann aussi, « Les Enfants! », mais en philosophe, l'artiste allemand; le Russe lui, dramatisant et réaliste, si vrai, si touchant dans ces berseuses, ces prières, ces contes bien nationaux, mettant en scène ce type absolument russe de la Niania, la nourrice, la femme du peuple qui en connait tous les proverbes et les légendes, et en empoigne l'imagination des générations qui lui sont confiées. Personne n'eût pu dire comme Mme M. Olénine, avec cette grâce souple, expressive et pourtant si simple, si dépourvue de tout soupçon de cabotinage ou de virtuosité dramatique, ces chants si naturels. Si naturels que d'aucuns les trouvent trop simples.

Une mention laudative est due, en toute justice, à M. Charles Heurisse, qui a accompagné au piano, avec une discrétion et un talent remarquables, les mélodies du compositeur russe.

M. d'Alheim, conférencier, et Mme Olénine feront entendre, en janvier, à la Maison du Peuple, une autre série des compositions de Moussorgski. M. d'Alheim semblait craindre qu'on ne comprit pas ce désir de faire entendre au peuple un auteur populaire. En notre bonne ville, heureusement, tout le monde admire ce désir des grands artistes d'être compris du public le plus attentif, le plus réceptif, le plus sensible qui soit. Et c'est là que nous verrons si les musiciens de salon ont eu raison en dédaignant la simplicité de Moussorgski.

Le Quatuor Thomson.

Nous apprenons que M. César Thomson vient de constituer avec MM. Laoureux, Van Hout et E. Jacobs un quatuor qui donnera cet hiver plusieurs séances à Bruxelles. Vu les qualités individuelles de chacun de ces artistes, nous pouvons dès à présent prévoir que, sous l'efficace et soigneuse direction du maître violoniste, ce Quatuor arrivera à des résultats tout à fait remarquables. Nous publierons ultérieurement la date, le programme et les conditions d'abonnement de ces concerts.

Les Nouveaux Concerts liégeois.

La dixième année d'exercice des *Nouveaux Concerts* vient de s'ouvrir. Tous ceux qui en cette ville ont souci des choses d'art se devaient d'applaudir à ce glorieux anniversaire. L'heure est venue de fêter Sylvain Dupuis. Toutes les sympathies devraient monter vers ce laborieux, vers ce convaincu qui, aidé de quelques-uns, a poursuivi, avec une féconde obstination, au travers des obstacles accumulés par les indifférences et les volontés contraires, son noble but d'initiation et de propagande artistiques.

Au premier concert, Marie Bréma apportait le prestige de son talent justement réputé. A la louange de Mlle Bréma s'est épuisée la liste des vocables flatteurs. Pour ne pas l'apprécier à sa réelle valeur, il faut ne point comprendre et ne point sentir. Eprise de son art, elle le cultive avec amour et sa conviction persuade, enflamme. Ses compositions très étudiées s'imposent; toujours elle possède l'autorité, souvent elle atteint la grandeur.

Elle a chanté de nombreux lieder de Wagner, Beethoven, Schubert, Grieg et Robert Franz. Son interprétation du *Roi des Aulnes*, bien que trop ouvrée au gré de certains, a propagé l'émotion.

Nous avons particulièrement goûté l'élan tragique avec lequel elle clama *Henrik Wergeland* de Grieg, sa façon simple et profonde de dire *Volupté de Tristesse* de Beethoven, la touchante poésie qu'elle répandit dans cette jolie mélodie de Robert Franz : *Il est venu*. Mlle Bréma fut saluée de longues ovations.

L'orchestre nous a donné d'excellentes exécutions, claires et animées, de la Symphonie d'Ernest Chausson, du *Carnaval* de Dvorak, du Prélude du deuxième acte de *Ingewelde* de Max Schillings et de la *Rapsodie norwégienne* de Lalo.

X. N.

NOËL!

Bruxelles-Album, publié sous la direction de MM. V. Mignot et M. Romberg. — Bruxelles, librairie de l'Office central.

Les douze estampes en couleurs que viennent de réunir, en un élégant album, quelques artistes bruxellois, évoquent le souvenir des naïves légendes dont on fête, en décembre, dans les familles brabançonnes et sur le sol de nos vieilles Flandres, l'anniversaire

souriant ou mélancolique. C'est la Saint-Nicolas, le premier de tous les saints du calendrier que les petits enfants apprennent à connaître — et à aimer! C'est la veillée des Rois mages, et l'arbre de Noël aux féeriques lumières, et la journée des Innocents, et toutes les étapes qui arrêtent un moment devant la flamme du foyer le Passant qui se hâte vers un but inconnu. Des paysages d'hiver signés Omer Coppens, Paul Verdussen, des fantaisies aimables composées par Henri Meunier et René Janssens encadrent les scènes, archaïques ou relevées d'une pointe de modernisme, habilement croquées et enluminées par Charles Michel, Victor Mignot, Maurice Romberg, Gustave Stevens, Fernand Toussaint, Alfred Ronner, Alexandre Hannotiau, A. de Vleeschouwer.

Quelques-unes de ces estampes sont charmantes. Toutes ont leur intérêt. Et ce qui donne à *Bruxelles-Album* son mérite particulier, c'est la belle audace des artistes qui en ont pris l'initiative. Pareille entreprise eût été jugée, il y a peu d'années, téméraire et même irréalisable. On n'eût pas imaginé qu'il fût possible d'échapper, pour une édition de ce genre, au joug parisien, tant était défectueux l'outillage des imprimeries belges.

L'essai tenté par MM. Mignot et Romberg est concluant. Il démontre que l'impression bruxelloise des lithographies en couleurs ne le cède en rien à ce qui se fait à l'étranger. A ce seul point de vue, *Bruxelles-Album* marque une date dans l'évolution du Livre belge, et, souhaitons-le, un point de départ.

Quelques écrivains commentent les illustrations. Ce sont, outre M. Roland de Marès qui s'est chargé de la présentation au public, MM. Camille Lemonnier, Aug. Vierset et L. Dumont. Le texte devrait, semble-t-il, trouver en une prochaine publication un développement plus important. Il en est de même de la musique, qui n'est représentée ici que par une mélodie populaire notée par Paul Gilson. Les ressources qu'offre la Belgique au point de vue littéraire et musical permettent un choix moins restreint. C'est ce que comprendront sans doute les *managers* de cet annuaire, destiné à devenir le *Figaro-Noël* et le *Christmas-number* national.

NOS ARBRES

Beaucoup de soins sont donnés à la replantation des ormes morts de sécheresse et d'inanition aux environs de l'ancienne porte de Namur, sur nos boulevards On défonce profondément, on remplace la terre, on enfouit du compost fertilisant. M. Buls a passé par là. Grâces lui en soient rendues.

Mais sait-il qu'au square charmant du Petit-Sablon, une des plus complètes réussites de l'architecture appliquée à la voirie, un affreux bûcheron armé d'un tranchet au bout d'un long bâton, tel qu'un oiseau de proie, taille, coupe, abat les jeunes rameaux sous prétexte de « soigner » les arbres? Ce sont les abominables et sottes mutilations habituelles qui déforment les branchages, si beaux, si harmonieux quand ils poussent naturellement.

La science forestière la plus récente enseigne que même pour les arbres dits de rapport, destinés à l'industrie des planches, le mieux est de laisser faire la nature et qu'en réalité on nuit en élaguant. Aura-t-il fallu du temps, en aura-t-il fallu pour qu'une idée si simple entre dans la caboche de nos fonctionnaires! Ils ont un crédit pour l'élagage, donc il faut élaguer. C'est d'autant plus dangereux à Bruxelles que les édilités de province se règlent sur la capitale et que les crimes de l'espèce y atteignent des proportions monstrueuses. A Mons seul, actuellement, on n'ébranche plus et ses boulevards deviennent splendides.

D'autre part, on plante beaucoup dans les agglomérations. Saint-Gilles se signale, Schaerbeek emboîte le pas. Dans de nombreux villages on imite. Mais combien d'autres, spécialement au pays wallon, demeurent avec l'affreuse grand'place morne, vide de verdure. Il faudrait voir comme en Allemagne on arbore! On ne laisse pas un coin sans cette ornementation délicieuse, belle l'été avec les feuilles, plus belle peut-être l'hiver avec le délicat réseau des branches et des brindilles qui font songer aux ramifications végétales sous-marines, aux polypiers, aux buissons de corail.

PETITE CHRONIQUE

La liste de souscription ouverte chez MM. Schott frères, 56, Montagne de la Cour, en vue de fêter le vingt-cinquième anniversaire de M. Joseph Dupont à la direction des *Concerts populaires*, se couvre de signatures. Rappelons que c'est le 16 janvier prochain que sera célébré cet artistique jubilé, qui rencontre d'universelles sympathies tant parmi les artistes et amateurs belges qu'à l'étranger.

MM. P. DE BRÉVILLE et H. GAUTHIER-VILLARS viennent de publier en collaboration, chez Durand et chez Calmann Lévy, une étude thématique et analytique de *Fervaal*. C'est, certes, le commentaire le plus documenté et le plus complet qui ait été écrit du beau drame de M. Vincent d'Indy. Un examen du symbolisme de *Fervaal* et une judicieuse et claire analyse de la musique envisagée au point de vue des thèmes conducteurs, de l'harmonie, de l'emploi des voix, de l'instrumentation, etc., font suite à la table des thèmes et au résumé du poème et de la partition. Les auteurs y font, en passant, justice de certaines attaques trop visiblement intéressées. Et l'esprit de Willy se retrouve dans cette phrase, qui termine l'avant-propos :

« Des traditions locales ont fourni les éléments de cette œuvre que l'art du poète-compositeur a transformées, magnifiées, élevées jusqu'au symbole. *Fervaal*, c'est la lutte entre l'Eau et le Feu, la religion druidique à son déclin et l'avènement de la religion d'amour... Certains critiques musicaux ont paru regretter les livrets où se déroulaient les péripéties, follement passionnantes, à la suite desquelles Anatole finissait par épouser Armande. Il faut plaindre ces critiques musicaux. »

Expositions ouvertes :

Au MUSÉE : *Les Aquarellistes*.
A la MAISON D'ART : JOSEPH STEVENS.
Au CERCLE ARTISTIQUE : MM. ALLARD, HERREMANS, peintres; M. DES ENFANS, sculpteur.
A la GALERIE CLAREMBAUX : M. JEF LEEMPOELS.
Dans l'atelier de M. WILLEM DELSAUX, rue des Coteaux, 202 : Tableaux et pastels.
Dans l'atelier de M. GUFFENS, place Lehon, 4 : Copies de fresques d'Italie (Rome, Milan, Florence, Orviéto, Padoue). *La Parabole des Aveugles*, de Breughel (Musée de Naples).

Mme E. Kutscherra-Denys, qui vient de se faire applaudir à la Maison d'Art, nous annonce son prochain concert pour le 6 janvier à la Grande-Harmonie. M. César Thomson prêtera son concours à cette soirée.

Billets chez MM. Schott frères et Breitkopf et Hærtel.

Au programme du Concert populaire d'Anvers d'aujourd'hui figure un ensemble intéressant d'œuvres belges : Symphonie de J. Reylandt, fragments de *Sainte-Godelieve* d'E. Tinel, *Memnon* (A. Van Hasselt) de Paul Gilson, *A une étoile* de M. Lunssens, *le Chasseur maudit* et *la Procession* de César Franck. Soliste : Mme Feltesse-Ocsombre.

Notre collaborateur Octave Maus étudie dans la livraison de la revue parisienne *Art et Décoration* qui vient de paraître les ivoires exposés au Palais colonial de Tervueren. Dans le même numéro, une étude de M. Verneuil sur la Broderie, un article de M. Mazerolle sur les dernières fabrications de la Monnaie de Paris, des notices de M. Thiébaut-Sisson, etc.

On nous écrit de Toulouse que M. P. Litta a obtenu, au Conservatoire, un grand succès dans l'interprétation du Concerto en *mi bémol* de Beethoven et de la *Fantaisie hongroise* de Liszt. Le brillant pianiste a, en outre, donné à la salle Roujet un récital de Bach, Beethoven, Schumann, Chopin et Liszt qui lui a valu un accueil enthousiaste.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LA DIX-HUITIÈME ANNÉE (1898) DE L'*ART MODERNE*

ÉTUDES ET PORTRAITS

PEINTURE

SCULPTURE

INDUSTRIES D'ART

ARCHITECTURE

LITTÉRATURE

MUSIQUE

THÉATRE

ILLUSTRATIONS

ARTICLES DIVERS

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

Janvier

2 JANVIER 1898 — Dix-huitième année — NUMÉRO UN



SOMMAIRE

Dix-huit ans d'Art Moderne.

Dix-huitième année! Oui, elle commence pour ce journal en lequel, dès le premier jour, sans aucune interruption (pour deux de nous au moins), chaque semaine des esprits belges, étrangers au monde officiel du journalisme, déposèrent un fragment des palpitations de leur âme, subissant les réactions, ici de cette ambiance qui s'est déroulée inflexible et tourmentée sur le sol natal, là de cette vie intérieure invisible et pourtant de si poignante réalité émanant tenace de nos individualités s'abandonnant, souffrantes et heureuses, aux poussées de l'instinct personnel; avec l'horreur de toute imitation, de toute discipline routinière, dans la pleine indépendance et le besoin farouche de l'Originalité!

Et si dans nos sentiments et nos pensées, dans tout ce qu'il fallut faire ou dire pour conserver à cet *Art Moderne* sa bonne santé et sa robuste humeur de combattant toujours debout, toujours intervenant, inlassable, notre règle de salut et de force fut de nous manifester, avec intransigeance, en nos allures propres, énergiquement libérées de la subalternisation aux équivoques accoutumances, aux goûts douteux des opinions courantes, — dans la forme aussi nous eûmes cette audace de savoir nous libérer des habituelles doctrines et de leur affadissement, et nous cherchâmes comment on peut parler et écrire en se dégrevant des hideuses faiblesses du pastichage.

Tel fut en ses principes suprêmes, invariablement suivis, le programme de cette œuvre patiente et persistante au service de laquelle nous nous retrouvons, alertes autant qu'aux premiers numéros, après ces annuelles étapes dix-huit fois reprises; et, sans exception, nous croyons pouvoir l'attester, bien employées au service des progrès de l'Art en Belgique, de l'Art sous toutes ses formes, dans toute l'ampleur de sa protéique et merveilleuse abondance, de l'Art à qui nous nous sommes voués comme un croyant à son Dieu. Éveiller chez nous, dans une contrée trop longtemps somnolente, trop longtemps hésitante, trop longtemps sans confiance en ses somptueuses et souterraines ressources psychiques, le sentiment vif et sûr de son originalité et de sa fécondité, lui persuader la beauté du devoir de s'extérioriser esthétiquement elle-même, la détourner de la funeste habitude de se complaire aux ombres chinoises dessinées et mises en mouvement par d'autres, la rappeler à la recherche et à l'expansion contemporaine des normales de son évolution, nous refuser à toute autre tendance, combattre avec fermeté, souvent avec acharnement, parfois avec fureur, quiconque contestait ce plan de simplicité rustique, fut notre consigne invariable et impitoyable.

Non pas, il est vrai, que nous fussions pris dans le tissu étroit des préjugés nationaux et d'un provincial chauvinisme. Dès le début de nos efforts et de nos luttes, nous comprenions et aimions la grandiose conception contemporaine de l'unité d'origine et d'évolution de la belle race aryenne, la seule « indéfiniment éducable, essentiellement progressive, inlassablement inventive ». Ceux qui nous ont lus ne sauraient douter de notre fraternelle et chaude sympathie pour l'art de ces peuples, si heureusement variés, sinon dans les éléments profonds qu'on découvre identiques lorsqu'on descend jusqu'aux bases de leur vie sociale et historique, du moins dans les détails de leur activité prodigieusement remuante et changeante. Mais nous nous sentions soumis à cette conviction impérieuse que dans le parterre immense de ces nationalités diverses, chacune avait sa nature propre, son rôle et sa destinée; que chacune s'était développée en des climats et des sols spéciaux, immergée en des événements d'un particularisme rare, et ainsi avait acquis une spécialité de nature et d'atavisme pouvant et devant s'émaner en des actes et des œuvres ayant leur propre saveur et leur propre beauté, tout en restant sororales.

Notre Belgique nous semblait, en sa vie historique, de passé et d'avenir, soumise à cette loi salutaire et puissante. D'innombrables événements l'attestent, ayant tous abouti à ce phénomène, à première vue inexplicable après tant de catastrophes et de submersions, de la persistance de son existence et de sa nationalité. A elle s'applique avec une incroyable énergie d'équation, la devise de la Zélande : LUCTOR ET EMERGO! Elle apparait indestructiblement renaissante en son âme climatérique et territoriale, en son AME BELGE, et dès lors la règle pour ses enfants est de manifester incessamment cette âme en œuvres qui attestent sa vitalité.

Que nous eûmes raison, l'actuelle efflorescence chez nous des choses d'art ne le démontre-t-elle pas? Car vraiment si la joie de la vie maturante ou déclinante est de voir réalisé, ou en train de se réaliser, tout ce qu'on aimait, tout ce qu'on espérait dans l'adolescence et la jeunesse, nous pouvons, en notre petit groupe, nous sentir heureux! Où est-elle l'œuvre, où est-il l'article, où est-elle la doctrine, où est-il l'effort de ce journal, bizarre certes par la rectitude des prévisions dictées par

ses instincts, qui n'ait pas finalement triomphé ou dont ne se prépare le triomphe?

Le secret d'un tel succès fut simple : Nous avons constamment recherché et suivi le courant indiqué par nos traditions artistiques, nous avons eu l'horreur des stagnations, nous nous sommes invariablement maintenus à l'avant-garde, non pas pour clamer au hasard de fantaisistes directions, mais pour indiquer celles qui n'étaient que l'historique évolution de l'esprit humain combiné avec les spécialités de notre nationale essence.

Combien en est-il qui sont disparus, combien en est-il qui, sans se résoudre à l'avouer, sont convertis, parmi ceux qui nous combattirent, parmi ceux qui nous taxèrent d'extravagance parce que nous dérangions leurs banales habitudes, ou, ce qui est plus grave, leurs certitudes et leurs préjugés? Ils sont faciles à compter les morts ou les blessés, les éreintés ou les découragés. Si les victoires se mesurent au nombre des vaincus, des défectionnaires et des ralliés, assurément, non pas la nôtre, mais celle des idées ailées dont nous fûmes les ardents partisans et les humbles serviteurs, peut satisfaire les plus avides.

Nous fûmes soutenus! L'*Art moderne* a marché et lutté avec l'aide d'une petite phalange au noyau indestructible, formé des amis de la première aube et des recrues attirées par son drapeau. Et le miracle est curieux! C'est si peu de monde, lorsqu'on songe à ce qu'il faut de lecteurs pour donner quelque influence ou quelque autorité à un journal suivant la formule. Pourtant, chez nous comme à l'étranger, ce modeste hebdomadaire s'est fait une place, a conquis la notoriété et parle avec la certitude, sinon d'être toujours approuvé, du moins d'être toujours écouté. Mille faits en pourraient témoigner!

Ici encore, le secret d'un tel sort fut simple : partout les idées sont guidées par une élite, quelques centaines d'esprits élevant haut leur vol, les Fabiens comme on dirait en Angleterre, criant les mots, les conseils, les vues, les ordres qui deviennent les directions pour autrui. Cette élite, nous l'eûmes avec nous! Même quand nous séparaient des désaccords, elle a toujours voulu nous connaître, elle nous a toujours traités en personnalités qu'il est juste et bon d'entendre, et elle nous reste fidèle.

Certes, quand depuis des ans si nombreux on a fait campagne sous le harnois malaisé de l'écrivain, on serait excusable de ressentir une lassitude, et le désir naît de passer à d'autres la plume, l'épée et la torche. Avoir tant écrit fait remonter en la mémoire cette plainte pathétique du père de Mirabeau : « Si ma main eut été de bronze, elle serait usée. » Oui, nous avons souhaité parfois qu'une équipe renouvelée vînt nous relever de ce dur service et continuât une œuvre artistique et sociale aux voies si claires et si bien ouvertes. A des amis nous avons confié ce sentiment. Ne fut-ce que pour le rajeunissement et le rafraîchissement de l'organisme qu'est ce journal, cette tendance n'était-elle pas légitime? Pourtant, énergiques et doux, ils nous ont conseillé de rester sur le bastion.

Et, vraiment, quand nous considérons les devoirs qui s'élargissent en raison même de l'épanouissement des préoccupations esthétiques dans notre pays, nous sentons que la tâche, au lieu de s'épuiser, s'alourdit et proscrit la désertion. A une pareille œuvre peut s'appliquer le *Proémium* célèbre du XXXIe livre de Tite-Live où l'opiniâtre écrivain exprime par une si belle image les inquiétudes qui le troublaient : « Alors, écrivait-il, que j'ai osé tenter d'écrire l'histoire romaine tout entière, *etsi profiteri ausum prescripturum res omnes romanas*, je me sens pareil à celui qui, partant du rivage, descendrait dans les profondeurs de la mer et verrait sans cesse les abîmes s'élargir; de telle sorte que chaque pas en avant, loin de diminuer le trajet, semblerait, au contraire, le prolonger et reculer le terme du voyage : *Jam provideo animo, velut qui, proximis littori vadis inducti, mare pedibus ingrediuntur; quidquid progrediar, in vastiorem me altitudinem, ac velut profundum, invehi, et crescere pœne opus quod, prima quœque perficiendo, minui videbatur!* »

La vie s'écoule, comme le sang d'une blessure ouverte! L'âge vient avec ses mélancolies rongeant les forces diminuantes. L'Art reste, lui, aussi rayonnant qu'au premier jour. Divinité immortelle et exigeante, il veut la persistance de son culte; et peu importe, à la splendeur de son règne, les soldats qui tombent et ceux qui les remplacent. L'essentiel est que son armée soit toujours en complet effectif et qu'aux batailles tous les postes soient occupés. Nous restons au nôtre, petite redoute dans la ligne immense des opérations!

DISPARITION DE LA « JEUNE BELGIQUE »

Le numéro du 25 décembre de la Jeune Belgique annonce qu'elle cesse de paraître. Un article fort terne, *Au Public*, en expose les raisons — ternes aussi. Sa rédaction allègue des aphorismes de cette force : « Qu'en 1893 s'est ouverte en Belgique une campagne pour la littérature utilitaire, l'art social et la poésie servante, — qu'à cette époque des professeurs de folie, furieuse et douce, dévorèrent les écrivains, — qu'on prêcha le petit nègre, le flamand rose et le macaque flamboyant, — qu'il importait, en cette occurrence, que la *Jeune Belgique* proclamât, à l'encontre, ses principes d'esthétique, — qu'elle a, en conséquence, dit pendant quatre ans ce qui devait être dit, — qu'elle est au bout de son rouleau (est-ce au propre, est-ce au figuré?), — et qu'elle quitte la partie *collective* pour que ses collaborateurs puissent se livrer à leur œuvre *personnelle*. »

Il n'est pas possible d'être plus modeste! ni plus spirituel! ni plus en accord avec les circonstances!

Néanmoins, on regrettera ce départ. Quelques lecteurs s'intéressaient encore à la manière de polémiquer dont cette revue s'était fait une spécialité. Nous en étions! et nous admirions le persistant courage avec lequel elle continuait son bruyant tir à poudre et le décochement de ses flèchettes. Malheureusement le public, en général, n'y prêtait plus attention, et la fermeture de ce petit théâtre rageur et essoufflé était prévue.

Il y avait beau temps que LA VRAIE JEUNE BELGIQUE avait cessé de paraître! celle des origines, celle qui surgit en 1880 pour prendre sa part dans la lutte par le journal, trois ans auparavant inaugurée par l'*Artiste* qui s'était continué par l'*Art moderne*. Il s'agissait alors uniquement, pour tous les groupes de combattants, de détruire la stagnante veulerie de l'art académique et de l'imitation française, auxquels De Coster, Pirmez, Lemonnier, depuis des ans, livraient bataille, de créer un mouvement littéraire propre à notre pays, de nous dégager des servitudes et des pastichages.

Ce mouvement fut, au début, admirable d'entrain, de bonne entente, de tolérance pour toutes les formes de l'art, pour toutes les hardiesses qui, immanquablement, devaient marquer cette émancipation vraiment révolutionnaire. Le banquet Lemonnier en fut l'apogée. Il suffit de relire les discours alors prononcés et acclamés pour avoir le sens exact de cette crise nécessaire et salutaire.

Mais promptement la vanité et l'exclusivisme vinrent gâter ce bel ensemble. Trop vantés par leurs aînés, quelques jeunes se posèrent en chefs et en législateurs. Ils ne trouvaient bon que leur art, ce qui était licite, mais excommunièrent quiconque ne le pratiquait pas, ce qui fut ridicule. Rarement on vit secte aussi mesquinement intolérante en sa fatuité. C'était l'époque où l'incomparable Laforgue créait le vers libre et rétablissait dans le français appauvri le néologisme de mots et de syntaxe. Sous son inspiration s'inaugurait la vivante période, en plein élan aujourd'hui, durant laquelle furent brisées les routines de la prosodie, du dictionnaire de l'Académie et de la cuistrerie grammaticale. Il s'agissait d'équipoller la langue, ses formes, ses vocables, ses tournures, ses images, sa musicalité, ses allures à la psychologie moderne et à ses multiples nuances pour l'expression desquelles elle apparaissait insuffisante. Les grandes agitations sociales contemporaines sollicitaient aussi l'artiste. Des œuvres s'attachaient à en rendre l'esthétique. Jamais plus merveilleux et plus libre essor n'avait animé la littérature. La Belgique y participait ardemment.

Malgré leur grand talent, les Directeurs de la *Jeune Belgique* ne comprirent rien à ces émouvants et séducteurs événements. Encore aujourd'hui ils n'y comprennent rien, mais là, absolument rien. Aujourd'hui comme alors ils nomment « leurs ennemis » et « des barbares » ceux qui obéissant au puissant courant qui transforme l'Art, prêchent les formes nouvelles et le devoir de répandre partout, fût-ce dans le peuple (le plus compréhensif des auditeurs), la divine influence de cette force sociale suprême. Ils se cantonnèrent dans ce qu'il était encore permis alors de nommer « tour d'ivoire », ce qui plus exactement peut être étiqueté « boîte à pédants ». Ils prêchèrent, avec une mauvaise humeur, hélas! venimeuse, la discipline aux vieilles règles, les charmes et la noblesse de l'immobilité, la beauté de la contrefaçon littéraire, l'impassibilité parnassienne, et l'impossibilité d'une littérature nationale! Ils apparurent en petits vieux!

Il arriva ce qui devait arriver dans un milieu où la Vie et l'Action étaient devenus le mot d'ordre, dans un milieu étonnamment remuant, original, sentant fermenter en lui les poussées de traditions artistiques et d'existence patriale plus que millénaires. On laissa ces apôtres de la correction stérile grincher dans leur triste coin, on les isola eux et les quelques fidèles à qui plaisaient leur étroite doctrine et leur polémique perfide et colère. Ils restèrent au bord de la grand'route où défilait l'armée chantante et embannièrée.

C'est là, perdus et discrédités, loin derrière les bataillons en marche, qu'ils viennent de faire leur petit pronunciamento mortuaire, auquel les jugements sur cette entreprise, si belle et si ardente d'abord, dégénérée promptement en un polémiculage stérile et misérable, conservent seuls quelque notoriété.

Nous qui fûmes de toutes les batailles et de toutes les fêtes des premiers jours; nous qui y fûmes investis, lors du banquet Lemonnier, du droit de parler au nom de tous pour exprimer ce que devaient être la lutte et l'avenir, et qui le fîmes aux acclamations de tous; nous qui contribuâmes libéralement à cette gloire hélas! si passagère; nous qui fûmes acteurs et témoins; nous qui refusâmes de laisser avorter l'épanouissement de notre art national dans les clos resserrés où des grammairiens et des prosodistes, guindés et bouclés, voulaient parquer les jeunes âmes éprises d'indépendance et de renouveau; nous qui survivons à cette chute, ou plutôt à l'extinction de ce feu qui fumait et agonisait depuis longtemps, il ne nous a pas déplu de faire ce résumé et cette justice, comme hommage à la vérité et comme utile leçon.

DAUDET DEVANT SON TEMPS

A l'article paru dans notre dernier numéro, nous ajoutons le suivant où l'on reconnaîtra aisément la plume d'un de nos plus notoires écrivains. Pour de tels jugements son avis est de trop précieuse valeur pour n'être point hautement prisé.

Alphonse Daudet!

Le souvenir de tant de délicieuses lectures, de fraîches et instantes émotions de la vingtième année où nous repassent en pensée d'aimables et mélancoliques et plaisants visages, les héros de cette imagination féconde nourrie de réalité et de vie!

Des contes, des romans, d'ingénieuses fables déroulées par un écrivain à la vision étroite et juste, aux clairs yeux sensibles et qui n'a eu ni la dépravation de l'optique d'un Zola tourmenté d'un besoin de grossir les aspects de la vie, voyant toujours la foule à travers l'homme, ni la manie tatillonne d'un Goncourt perdu au menu détaillage de l'individu étudié à la loupe, comme un horloger, près de sa carafe d'eau, avec ses pinces remue les pièces d'un mécanisme! Un esprit merveilleusement réceptif et qui au travail savait se défendre de l'emballement de son émotion, dosant ses effets avec mesure, décantant la trouble substance humaine selon de sûres méthodes, transposant dans l'écriture les nuances subtiles des âmes fiévreuses et blessées! Un artiste, certes, le plus adroit et le plus accompli, le plus

dénué aussi de nouveauté dans l'invention et qui s'est placé, pour regarder les hommes, non sur le tertre solitaire des grands découvreurs d'humanité, des suprêmes esprits créateurs envisageant, au fond de la brève minute du passage de la créature, le cours général des destinées, mais au point convergent où se rencontre la moyenne des consciences et des esprits d'une époque! Un artiste étonnamment doué pour ressentir et pour exprimer la vie nerveuse et passionnelle, lui-même passionné de tous les mouvements de la vie, avec des fibres longues et frémissantes tendues vers la souffrance, éréthisées par le besoin de s'en tourmenter lui-même jusqu'à l'âcre volupté! Un artiste ainsi fait que les idées et la philosophie de son temps ont passé à travers son cerveau sans y rien laisser, comme s'il se fût désintéressé du spectacle d'un des âges les plus émouvants qu'ait connus l'humanité, mais, par contre, ainsi approprié que toute l'émotivité sensorielle et psychique retentit en lui par un profond et incessant magnétisme, le vouant par là à être l'un des plus pénétrants notateurs de la vie sentimentale de ce siècle, un peu au-dessous de Constant et de Flaubert!

Ah! je sais, Daudet n'a pas exprimé la grande douleur par excellence, cette douleur des races frappées aux sources de la vie, et par laquelle un génie d'amour et de pitié comme Dostoïewski se met en communication avec toute l'âme souffrante du monde à travers les âges. Encore une fois, le sens philosophique de la vie lui échappe : il regarde autour de lui et il n'est touché que par les maux qu'il sent au fond de lui-même. Il est le produit immédiat d'une société à son déclin, aristocratique et bourgeoise, égoïste, sans expansion du côté de l'humanité générale. Mais cette société-là, il la possède tout entière en lui; il ne raisonne pas les causes qui la font si brillante et si vaine; il sait qu'elle est malade; il est malade lui-même de tous les ferments qu'elle porte en elle et qui la mènent à la consomption. Il l'exprime dans le désaccord de ses étranges faiblesses avec le moment merveilleux où l'humanité se renouvelle et se transforme, dans ses luttes suprêmes pour se rattacher à ses vieilles idoles, dans sa négation de tout ce qui n'est pas la vie jouisseuse et futile, ignorante des puissances admirables qui résident au fond de la conscience de l'homme. La souffrance, dans un tel état social, ne se sépare pas d'un mal voluptueux qui s'irrite en raison de l'affaiblissement des caractères et de la prédominance d'un sentiment trouble du bonheur. Il semble que pour des âmes de joie, toute la notion de la vie se circonscrive autour de la recherche du plaisir.

Avec le don de refléter plutôt les formes moyennes du sentiment que ses formes d'exception, Daudet ne s'est pas départi du sens le plus habituel de l'amour. Quand il touche à ses perversités, il le fait discrètement, avec cette mesure qui est une des marques de son talent. De tous ses livres, *Sapho* est indubitablement son chef-d'œuvre : il a la beauté des livres soufferts; tout autre y eût donné carrière à la brutalité de la notation; et malgré tout, le livre demeure réservé, avec des pages où ce n'est pas la force ni la sincérité qui lui ont manqué, mais où il s'est soumis aux bienséances de ce monde qui ne voulut voir en lui qu'un amuseur délicat.

C'est ici la peinture d'un amour libre, et il la dédie à ses fils. Eh bien! on le sent avec la société contre cette Sapho si admirable de passion, si riche d'ardentes sensibilités. On le sent du côté du mariage, des institutions établies, de tout l'ordre social, contre cette émancipée qu'un meilleur amant eût rendue aussi belle que les plus constantes épouses.

L'histoire qu'avec une âme moins soumise il eût tournée contre le mensonge des unions légales, et qui en eût pris une étrange et souffrante grandeur, n'est plus qu'une anecdote, le récit d'un collage proposé comme un objet d'horreur. C'est le côté fragile de ce talent qui voulait plaire et qui eut constamment les dons les plus naturels de la séduction. Tout le livre abonde en portraits d'une vie courte et illusionnante. Cependant tous s'effacent devant la beauté sacrifiée de cette Sapho, plus captivante que toutes les morales. C'est que Daudet n'est pas un moraliste au sens concret du mot; et la morale pour laquelle il tient s'est retournée ici contre lui-même. Il sait mieux que personne les mœurs de son temps; il n'en est pas dupe; l'ironie se mêle à sa sensibilité pour l'en défendre. Néanmoins il les accepte; et avec ce tort de ne point leur être supérieur, il n'en apparaît pas moins un des plus subtils analystes des mœurs contemporaines, non point un contempteur, mais un accepteur, résigné et souriant.

Ses romans sont la filtration infinie des petites turpitudes de la vie. Il travaille d'après de patients documents. Rien n'apparaît moins passionné que le labeur de ce passionnel, et il ne domine pas l'événement, il s'y conforme. Ses personnages et les complications d'existence parmi lesquelles ils se débattent sont sans rapport avec les lois générales du monde. L'art de Daudet ainsi s'atteste plus intéressant que sa pensée même; il est une des plus parfaites consciences d'artiste de son temps, et il n'est pas une conscience selon la loi supérieure des esprits.

Ah! cet art de Daudet fait d'émotion et d'ironie, de rêve et de réalité, de comique et de tragique! Cet art parfois d'un si irrésistible comique, où c'est bien le rire français qui éclate, non pas la terrible faconde blagueuse du Demailly des Goncourt, ni la caricature caustique d'un Daumier, mais le trait élégant et fin et tout de même incisif d'une croquade à la Gavarni! Cet art de ne dire que ce qui est nécessaire, avec sobriété, sans trop appuyer, en ménageant les dessous! Cet art qui se défend d'être photographique et qui, cependant,

a la mouvante et rapide vibratilité des plaques du cinématographe! Cet art de mettre sur pied le personnage, plus entier avec ses tics, ses aspects de surface, le claquement de son geste, avec les multiples et intimes mouvements de la vie profonde, en une illusion d'humanité qui n'a ni la chaleur sensible et facile d'un Dickens auquel si souvent le Daudet des premiers livres fait penser, ni la force concentrée, l'observation méprisante et cruelle d'un Flaubert bouclé dans son apparente indifférence et au fond si vraiment sensible!

Et puis cette écriture souple, concentrée sans minutie, abondante sans prolixité, simple avec richesse, cette écriture qui a le jeu des nerfs plus que des muscles, laborieuse et qui paraît spontanée, toute en façade et en grâces, avec des sous-entendus sournois, cette écriture d'eau-forte maquillée! Ah! oui, cette écriture d'un probe écrivain en qui avait survécu un peu de la tradition du grand Flaubert se gueulant à lui-même le rythme et la sonorité de ses vocables! Ne lui demandez ni la couleur pompeuse ni le flexible rythme musical. Il est juste-milieu dans le style autant que dans l'observation et dans le sentiment. Il se défie de l'entraînement lyrique qui pourrait déranger la symétrie correcte de ses personnages. Il n'en aurait que faire pour fixer la vie qui passe sous ses yeux et qui n'a rien d'épique, Cependant il se renouvelle avec grâce; il n'a pas de formule; il recherche l'adéquation de la phrase avec le sentiment qu'il veut exprimer. Ce n'est pas l'émiettement menu, le fin grésil d'émail du style des Goncourt; ce n'est pas le retour égal de la massive phrase de Zola, comme le roulement lourd et régulier des omnibus sur les pavés de Paris. Il est plus près de la sensation, plus mobile, plus ondoyant et plus superficiel.

Daudet, le dernier des conteurs d'aimables contes, le dernier avec Zola des romanciers de l'ancienne formule, celui du moins sur lequel se ferme la grande école des maîtres du roman français au XIXe siècle, dans la forme virtuellement accomplie que créèrent Benjamin Constant, Balzac, Stendhal et Flaubert.

LE BATARD ROUGE

Le Théâtre de l'Alhambra est revenu au drame de cape et d'épée, au roman d'aventures où des hommes masqués bâillonnent et enlèvent d'amoureuses princesses, où l'on ourdit contre la vie de personnages illustres les complots les plus ténébreux, où d'héroïques gentilshommes culbutent à coups d'estoc et de taille une demi-douzaine de tire-laines postés pour les occire dans l'ombre. L'affaire se passe naturellement sous Louis XIII, époque favorable au déploiement d'une mise en scène somptueuse, et l'assassinat du duc de Belyeuse, les amours de l'Eminence Grise, la conspiration des Fils de Dieu, relèvent d'une pointe d'histoire le ragoût d'une intrigue de cœur habilement cuisinée pour émouvoir les âmes sensibles et faire éclater, quand triomphe enfin la vertu, les applaudissements enthousiastes.

La pièce de MM. Bringer et Rennes est faite selon les meilleures formules du genre, et Alexandre Dumas n'eût pas renié ces derniers héritiers de sa gloire. Le traître, incarné dans le seigneur Lopez de Silva, est prodigieusement noir, et le héros qui dénoue les intrigues, déjoue les maléfices, abat les malandrins, le sympathique cadet de Gascogne Capestoc, est idéalement lumineux. C'est par les contrastes violents, et non par les demi-teintes qu'on empoigne les foules.

Le côté curieux de cette résurrection du mélodrame à panache, c'est que le *Bâtard rouge*, qu'on croirait avoir été écrit vers 1842, date d'hier. Il fut joué, tout récemment, au Théâtre de la République, et l'un des auteurs — un jeune auteur s'il vous plaît — assistait à la première de son œuvre à l'Alhambra.

Il n'a pas dû être mécontent, au surplus, de l'accueil fait à ses tirades enflammées et à ses coups de théâtre. Le mélodrame garde et gardera toujours ses fervents, tout comme la tragédie. « Il faut ça pour le peuple », comme dit le Général.

Ce qu'il lui faut aussi, c'est un artiste qui incarne la bravoure, le désintéressement, l'honneur. Il l'a trouvé en M. Monca, qui hérite d'emblée de la faveur populaire dont a bénéficié M. Henry Krauss dans le personnage de Chicot de la *Dame de Monsoreau*, point de départ de sa fortune artistique. Grand succès aussi pour M. Normand, le Coupeau d'hier, le Bâtard rouge d'aujourd'hui, et pour M. Robert, sur qui s'accumulent toutes les félonies mises en œuvre dans l'Ambigu du boulevard de la Senne. Mmes Villars, Delporte et Vauthier complètent l'interprétation de cette pièce anachronique, montée avec beaucoup de soin et qui paraît appelée à un succès durable.

Exposition Leempoels à la Salle Clarembaux.

L'Amitié, par Leempoels, avait obtenu un sérieux succès d'attention et d'éloges dans la presse française lors des derniers salons annuels. Deux hommes du peuple, assis côte à côte, vieux, se tenant par la main, affirmant une longue et touchante solidarité de vie et de travail. Cette œuvre caractérise bien le faire du peintre. Elle domine (avec le portrait de sa mère) dans l'exposition de la Salle Clarembaux au milieu des trente et une toiles qui résument presque complètement le labeur artistique de son existence commençante. Une très remarquable aptitude à saisir les types populaires de cette ville de Bruxelles où il est né, où il a constamment vécu : fillettes, ouvriers, petits bourgeois (il y a pourtant aussi le portrait d'un bourgmestre et celui d'un ministre). Une sincérité minutieuse, un souci extrême du détail, donnant aux figures une rigidité gothique, faisant penser que les peintres du XIVe siècle exprimeraient ainsi nos contemporains s'ils ressuscitaient parmi nous. Un coloris parfois heureux, souvent très habile, mais, en général, plutôt sec. Un art entêté, tenace, opiniâtre, où le pinceau fait penser au burin du graveur mordant sur la plaque les moindres traits, les plus précis délinéaments.

Quand on étudie chronologiquement ces tableaux, on trouve au début un art plus large et semble-t-il plus vécu. *Les Éplorés* et le symbole en cinq fragments du *Jubilé familial* en donnent vivement l'impression. Les productions suivantes sont plus figées et les deux dernières, les têtes de Jésus et de saint Jean-Baptiste, ont moins de fermeté et de vrai sentiment humain, absorbés que sont ces qualités par une élégance un peu mièvre et peut-être excessive.

Telles nos impressions personnelles, grevées de toutes les infirmités de notre personnalité, en ce qui concerne cet inventaire très intéressant d'un artiste vaillant et chercheur aux efforts duquel l'avenir réserve de longs jours pour grandir et pleinement s'extérioriser.

Les Bronzes du Jardin botanique à Bruxelles.

Pas tous fameux les bronzes qui réalisent la large conception de Jules de Burlet, qui fut si belle d'espérances. Plusieurs très médiocres : le temps et les météores les amélioreront peut-être de leur patine harmonisatrice. Nos grands et bons artistes Charles Vander Stappen et Constantin Meunier qui, si nous ne nous trompons, avaient la haute main sur cette esthétique affaire, la plus importante en sculpture depuis que la Belgique est redevenue elle-même, n'auraient-ils pu surveiller d'un peu plus près les réalisations partielles de cette œuvre d'ensemble et faire écarter ou remanier la pacotille?

Les Sculptures de Sainte-Waudru à Mons.

Bonne nouvelle. A la suite des observations de l'*Art Idéaliste*, auxquelles nous joignîmes les nôtres, les sculptures de notre artiste national, Jean de Brœuck, le maître de l'illustre Jean de Bretagne, seront sauvegardées. Nous en tenons l'assurance de haut lieu. D'énergiques efforts sont faits, au surplus, pour la restauration et l'aménagement de l'admirable monument religieux, gloire de la ville hennuyère, si douloureusement pieuse en son architecture imposante et sévère.

DES LIVRES NOUVEAUX

Les Menottes, pièce en trois actes de Maurice Beaubourg. Paris, Ollendorf.

Quelques esprits, bénévoles sans doute, mais étroits, se plurent, lors de la première de cette admirable pièce, à en louer la haute portée idéaliste. M. Beaubourg n'a jamais été spiritualiste : si dans son art nettement sensuel des intentions secrètes parfois s'abritèrent, jamais il ne départit sa littérature d'un profond sens humain. Il importe de ne pas confondre la synthèse et la thèse; et d'une erreur s'autoriser pour associer le noble, le généreux effort d'un artiste aux tentatives de quelques écrivains surannés. Pas plus en les *Menottes* qu'en la *Vie muette* ou les *Nouvelles passionnées* on ne trouve trace des tendances qu'inconsidérément on attribue à leur auteur. C'est la parabole, sous un forme épisodique, des mille obstacles qui nous empêchent d'aller vers une existence plus large et libre, vers la plénitude de vie qu'il est de notre devoir d'assumer. Une telle œuvre est importante non seulement parce qu'elle est belle, pure et bien écrite, mais surtout parce qu'elle est *bonne*.

Cantiques du Cantique, par Jacques Servat et Marie Caussé. Bibliothèque de l'*Effort*.

Vers! Très simple et douce petite histoire de deux jeunes poètes amoureux. Ces « cantiques » qui se répondent valent surtout parce qu'ils furent de la vie chantée au moment où on la vivait, et que les auteurs les écrivirent pour eux-mêmes.

Plus attachantes que les collaborations de deux frères ou de deux esprits semblables sont ces pages où nous suivons un instant cette vie double, complète et une à la fois, que tant d'études et de romans tentent de disséquer, d'analyser, d'exalter. Elle est ici tout entière, se donnant elle-même par un phénomène rare, et nous donnant en même temps le sentiment d'une chose vivante, réelle, d'un bel accord pourvu de toutes ses notes essentielles.

Combien de fois, lisant les lettres de tel homme célèbre, avons-nous souhaité le complément de quelques réponses, insignifiantes peut-être et peu nombreuses, mais apportant l'équilibre nécessaire à la contemplation trop continue d'un seul esprit, à la trajectoire énigmatique d'une seule vie. Nous sentions, sans nous l'expliquer, le côté fragmentaire de ces êtres, si grands qu'ils soient, quand on les isole trop systématiquement de leur entourage.

Ces deux enfants, — tels, en leur sincère exubérance, ils m'apparaissent, — sans recherche de nouveauté, sans grand souci d'intellectualité inédite, ont réalisé ce vœu d'harmonie; ils nous ont fait entendre un chant à deux parties dont nous pouvons apprécier les rapports, les nuances, qui n'ont point été filtrées par un cerveau de psychologue pour nous être contées, mais dont nous découvrons nous-mêmes les tons chatoyants. D'autres feront comme eux, — souhaitons-le, — entraînés par cette naturelle spontanéité des deux amants-écrivains, et par cette joie qu'ils révèlent, celle des choses très simplement complètes, et de l'« unité humaine » s'épanouissant en art à travers deux êtres différents.

Il y a plus d'oubli du public et d'abandon chez « Elle », plus de souci d'intellectualité chez « Lui ». Émotion et sincérité chez tous les deux. Sincérité qui peut devenir un jour de la personnalité; (mais faut-il leur en souhaiter? leur beauté involontaire et impersonnelle est si attirante;) émotion que n'étouffent pas les formes parfois un peu usées sous lesquelles elle se manifeste.

Publications d'Étrennes de la Librairie Hachette.

Chaque année la librairie Hachette publie un grand livre d'étrennes. Et voici la *Danse* de M. G. Vuillier, un livre aimable et savant, avec son décor des âges comme dans une féerie.

Les grâces et les ris mènent les théories aux rythmes infinis. On est chez les dieux; de lentes et belles figures sacrées ondulent parmi les rites religieux. Ce sont les fêtes de la Terre aux temps ingénus du monde. Chacune est un symbole des semailles, des moissons et des vendanges, et toutes harmonieusement s'accompagnent de musiques et de beaux gestes.

Nymphes et satyres, héros et bergères ensuite s'obscurcissent au crépuscule de la divine bacchanale antique. Et nous sommes chez les hommes du moyen âge, métaphysiques et visionnés de paradis. *Quid itaque beatius esse poterit quam in terra trepidium angelorum imitari*? C'est saint Basile qui exhorte à faire, comme les anges, des danses sacrées sur la terre. Avant les anges de l'empyrée catholique, déjà Virgile faisait danser les esprits aux Champs élyséens. L'officiant, dans la parodie de l'Ane, dansa devant le tabernacle. Même de nos jours, les diacres, en traçant sur les degrés de l'autel des orbes parmi le nuage des encensoirs, perpétuent, sur un mode simplifié, la danse de David devant l'arche.

La danse, qui fut le symbole de la vie ardente et joyeuse, n'évoque plus que lointainement, à travers ces images effacées, les belles et harmonieuses liturgies antiques. Pendant l'âge médiéval les anges dansent et les hommes et la Mort. Celle-ci règle toutes les chorégraphies, et aux estampes, mimant les saltations d'un funèbre carnaval, on la voit baller avec des pas maniérés et ridicules, en raclant d'un macabre archet sur un tibia.

Et puis la pauvre conscience malade s'apaise : la danse va s'accorder avec les grâces amoureuses. Elle qui accompagna la grâce des mythes, elle empruntera les formes pompeuses des ballets et ne se doutera pas qu'ainsi encore, magnifiant la beauté et l'amour, elle aura le sens secret d'une sorte de mythe profane.

M. Vuillier, qui surtout évoque les fastes de la danse française, nous dit la Volte, la Gaillarde, les Branles, la Pavane, la Chaconne. C'est le grand siècle, c'est la danse sous Louis XV, les fêtes galantes, l'aimable et tendre attitude des menuets en attendant le Directoire, l'Empire et les coryphées en tutus de nos ballets scéniques. On a ainsi à grands traits la synthèse d'un art charmant qui, dans l'orchestique des anciens, n'était ni le premier ni le dernier des autres arts, mais sur un même plan se confondait avec les autres.

Les plus belles images ici ne sont pas dans le texte : elles sont dans la décoration de ce livre pour lequel furent consultés tous les musées et les cabinets d'estampes. La guirlande animée des vases grecs aussi bien que le caprice des kakemonos, la noble statuaire aussi bien que les tableaux de tous les maîtres de la peinture en ont fourni la riche parure. L'œuvre, à travers ces grâces du génie, prend une vie ondoyante et touffue, comme l'objet même auquel elle est consacrée.

Avec un *Parisien à Madagascar*, impressions de voyage illustrées d'abondantes gravures, on ne quitte pas sensiblement le domaine des livres de voyage et d'exploration qui sont l'une des gloires de la maison Hachette. Il y a toutefois cette surprise qu'ici c'est un des écrivains les plus goûtés de la légère et brillante chronique parisienne qui prend contact avec le monde. M. Grosclaude, en pérégrinant parmi les populations sakalaves du Mohajilo et du Manambulo, ne perd ni l'entrain ni la bonne humeur. Et c'est encore une manière de chronique, émaillée d'aperçus plaisants, que son carnet de route, rédigé au hasard de la marche et de l'aventure, dans un pays où l'aventure ne va pas sans périls.

Les récits pathétiques et pittoresques ne manqueront pas non plus, cette année, aux lecteurs du *Tour du monde*. Voici les voyages du comte de Goetzen à travers l'Afrique; du Dr Hocquard à Madagascar; de M. E. Deschamps à l'île de Chypre; de M. Ch. Roux aux sources d'Irrouaddi; de M. Rabot en Norwège et en Suède; de M. Muntz en Allemagne; de M. Fournereau aux villes mortes de Siam. Quels délicieux croquis le crayon de Vierge a prodigués au long des pages que M. Jaeacci consacra au pays de Don Quichotte! Et voici la vive et poétique vision de l'Écosse par Mlle A. de Bovet et voici les Bouriates de l'Amour par M. Chimkiévitch. Ce sont là de saisissantes échappées sur l'inconnu de la terre et des races.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Par la liste qui suit, nos lecteurs et les auteurs peuvent juger de l'impossibilité où nous sommes de faire des comptes rendus de toutes les œuvres qu'on veut bien envoyer à l'*Art moderne*, et surtout de les faire promptement. Nous nous y appliquons, notre journal en témoigne, mais dans les limites des forces humaines.

La Nuit, par IWAN GILKIN, avec un avis au public de Georges Barral. In-8° de 262 pages. Paris, librairie Fischbacher. — *La Cithare*, par VALÈRE GILLE, avec un avis au public de Georges Barral. In-8° de 212 pages. Paris, librairie Fischbacher. — *Le Petit Paroissien*, où il est parlé du vent, des arbres et du bel amour, par RICHARD LEDENT. Bruxelles, P. Lacomblez. — *Lettres de Malaisie*, roman, par PAUL ADAM. Paris, Édition de la *Revue blanche*. — *Souvenirs d'escale* (*de Marseille à Tokio*), par EUGÈNE DE GROOTE. Extrait de la *Revue générale*. Bruxelles, Société belge de librairie. — *Les Mascouillat* (*mœurs de province*), par ALBERT LANTOINE. Paris, Bibliothèque de la *Plume*. — *L'Anticlichage artistique et littéraire*, par A. LEVÊQUE. Bruxelles, imp. Ve Brismée. — *El Nangue*, par LEVÊQUE, poème wallon avec préface de THÉO HANNON et frontispice de V. ROUSSEAU. Nivelles, imp. Jaquet. — *Marie*, par PETER NANSEN, roman traduit du danois par GAUDARD DE VINCI; dessins de PIERRE BONNARD. Paris, Ed. de la *Revue blanche*. — *Exposition internationale de Bruxelles. Rapport sur les opérations du Jury pour les Instruments de musique et l'Art musical*, par GASTON SERPETTE, secrétaire-rapporteur du Jury. Bruxelles, J.-B. Katto; Paris, A. Durand et fils. — *L'Habit d'arlequin*, par PAUL ANDRÉ. Préface de PAUL ADAM. Bruxelles, G. Balat. — *Le Livre d'Images*, par GUSTAVE KAHN. Paris, Société du *Mercure de France*. — *L'Ancien Chapitre de Notre-Dame de Paris et sa Maîtrise*, d'après les documents capitulaires (1326-1790), avec un appendice musical, par F.-L. CHARTIER, du clergé de Paris. Paris, Librairie académique Perrin et Cie. — *Au Canada*, par GEORGES KAÏSER, ouvrage orné de photogravures hors texte et d'une carte. Bruxelles. A. Lesigne. — *Wagner à Munich, Francfort, Nice*, par le comte de CHAMBRUN. Paris, Calman-Lévy. — Congrès international des éditeurs (Deuxième session. Bruxelles, 23-26 juin 1897). Documents, rapports, procès-verbaux. Bruxelles, *Cercle belge de la librairie*. — *Sources vers le fleuve*, par ROBERT DE SOUZA. Paris, édition du *Mercure de France*. — *La Lyre héroïque et dolente*, par PIERRE QUILLARD. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Préoccupations intellectuelles, esthétiques et morales du Parti socialiste belge*, par JULES DESTRÉE. Paris, librairie de la *Revue socialiste*. — *Le Départ à l'aventure*, par ACHILLE SEGARD. In-8° de 100 pages. Paris, Société *La Plume*. — *Revue de l'architecture en Belgique*, par CHARLES BULS (extrait du *Journal of the Royal Institute of British Architects*, vol. IV, n° 19, 1897). — *Sémiramis*, par le SAR PELADAN. Cinquième tragédie de la Rose † Croix. Beauvais, Imprimerie professionnelle. — *La Vie de Jean-Arthur Rimbaud*, par PATERNE BERRICHON. Paris, *Mercure de France*. — *Ton Sang*, précédé de *La Lépreuse*, par HENRY BATAILLE. Paris, *Mercure de France*. — *L'Étoile rouge*, par PAUL LECLERCQ. Paris, *Mercure de France*. — *Pages de vie*, par FÉLIX TRIVAU. Charleroi, L. Surin. — *Baisers d'avril, baisers de sang*, par ROLAND DE MARÈS. Bruxelles, imp. C. Dumont. — *Ce que l'Inde doit à la Grèce*, par le comte GOBLET D'ALVIELLA. Paris, E. Leroux. — *Vers les Lointains*, par AUGUSTE VIERSET, couverture de H. Meunier. Bruxelles, J. Lebègue et Cie.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Le Portrait de lady Eden.

Nous avons rapporté les démêlés du peintre Whistler avec le baronnet Eden (1) : M. Whistler, ayant fait le portrait de lady Eden, avait refusé de livrer sa toile parce qu'il ne se trouvait pas suffisamment rémunéré par les 25,000 francs que lui avait donnés sir Eden ; il avait même gratté et repeint la tête, offrant d'ailleurs de restituer les 25,000 francs.

La première chambre du tribunal avait condamné M. Whistler à livrer le portrait, à rembourser les 25,000 francs qu'il avait encaissés et même à payer 1,000 francs de dommages-intérêts.

La Cour a réduit cette dure condamnation en autorisant M. Whistler à conserver le portrait, sous condition de le rendre méconnaissable, et à verser, en tout et pour tout, au baronnet Eden, 1,000 francs à titre de dommages-intérêts.

(1) Voir l'*Art moderne* du 3 mars 1895, p. 69.

PETITE CHRONIQUE

MAISON D'ART. — La 3e matinée de M. Joseph Wieniawski est fixée à dimanche prochain, 9 janvier, à 10 heures.

Le troisième concert de la Société symphonique des Concerts Ysaÿe est fixé à dimanche prochain, à 2 heures, à l'Alhambra. Il aura lieu sous la direction de M. Villiers-Stanford, directeur du célèbre « Bach-Choir » de Londres et sera entièrement consacré à l'École anglaise, qui n'a jamais figuré sur aucun programme de concert bruxellois.

Prêteront leur concours à cette intéressante matinée : Mme Bréma, M. Plunkett Green et M. Léonard Borwick, dernier élève de Clara Schumann.

Répétition générale, samedi prochain, à 2 h. 1/2, à l'Alhambra.

Le deuxième concert d'abonnement des Concerts populaires aura lieu dimanche 16 janvier, à 1 h. 1/2, au théâtre royal de la Monnaie, sous la direction de M. Joseph Dupont et avec le concours de M. Feruccio-B. Busoni, pianiste, et du Choral mixte dirigé par M. L. Soubre.

Le programme comprend entre autres *Psyché*, poème symphonique pour chœurs et orchestre de César Franck. M. Busoni exécutera le concerto en *mi bémol* de Beethoven.

C'est à la fin de la saison musicale, dans les premiers jours de mai, que les amis et admirateurs de JOSEPH DUPONT fêteront le vingt-cinquième anniversaire de sa direction. Le comité avait projeté, comme nous l'avons dit, de faire coïncider cette manifestation avec le concert du 16 janvier. Mais ce jubilé artistique a rencontré partout un accueil si enthousiaste qu'il a paru préférable de le consacrer par un concert extraordinaire donné après la série des concerts d'abonnement. Plusieurs artistes dont la carrière, commencée aux Concerts populaires, se poursuit glorieusement à l'étranger, tiennent à honneur de figurer au programme et ont prié le Comité de fixer la date de la fête à une époque où leurs engagements puissent leur permettre d'y prendre part.

M. P. GILSON vient d'achever une œuvre symphonique importante écrite dans la forme d'une suite d'orchestre en trois parties. M. Joseph Dupont s'en est réservé la primeur pour l'une des prochaines matinées des *Concerts populaires*.

Le prochain concert du Conservatoire, fixé au 23 janvier, sera consacré aux œuvres de J. BRAHMS : 3e Symphonie, Concerto pour violon et orchestre (M. César Thomson), compositions pour piano (M. A. De Greef), *Chants graves* (M. Systermans).

Les Expositions :

Des toiles de M. HENRI EVENEPOEL sont exposées au *Cercle artistique et littéraire* de Bruxelles jusqu'au 7 janvier.

Le 8 janvier s'ouvrira dans l'atelier de M. Merckaert, 255, rue des Coteaux, une exposition de tableaux et études de MM. JULES MERCKAERT et JULES POTVIN. Cette exposition sera close le 16 janvier.

L'exposition annuelle du Cercle *Pour l'Art* s'ouvrira au Musée le 12 courant.

A Anvers, l'exposition des *XIII*, qui obtient en ce moment beaucoup de succès, sera close le 9 courant.

Les théâtres :

Le succès persistant des *Maîtres-Chanteurs* et de *Hänsel et Gretel*, dont les recettes atteignent le maximum à chaque représentation, immobilise en ce moment l'affiche de la MONNAIE. On prépare néanmoins une reprise de *La Basoche*, dont les rôles principaux sont confiés à M. Soulacroix et à Mme Gianoli. Les études de *Messidor* et celles de *Fervaal* sont poursuivies simultanément. Ces deux ouvrages passeront en février.

C'est en février également qu'auront lieu les représentations de Mme Mottl, qui se fera entendre dans les *Maîtres-Chanteurs*, *Lohengrin* et *Faust*.

Au THÉATRE DU PARC, la première des *Trois Filles de M. Dupont*, la comédie nouvelle de M. Brieux, est annoncée pour mercredi prochain.

Le Cercle liégeois *Piano et Archets* (MM. Jaspar, Maris, Bauwens, Foidart et Peclers) consacrera ses quatre concerts d'abonnement à CÉSAR FRANCK. Il fera entendre ses quatre trios, sa Sonate pour piano et violon, son Quatuor à cordes, son Quintette, le *Prélude, fugue et variation* pour piano et harmonium et des fragments de ses œuvres vocales les plus belles.

Une nouvelle revue littéraire, artistique, mondaine, financière, sportive, vient de paraître à Bruxelles : Titre : *La Revue mauve*. Ce nouveau périodique, illustré, paraît le 5 et le 20 de chaque mois. Bureaux : 25, rue des Grands-Carmes. Abonnements : Belgique, 20 francs ; étranger, 25 francs. Le numéro : 1 franc.

The Artist prend décidément rang parmi les plus belles publications illustrées de l'époque. Sa livraison de janvier, qui comprend soixante-cinq pages, d'innombrables illustrations, quatre suppléments, etc., rivalise, par la valeur du texte et le mérite des gravures, avec les meilleures livraisons du *Studio*. A signaler particulièrement un article sur les œuvres de Lucien Monod, une notice sur les compositions décoratives de Patten Wilson, une importante et très intéressante étude sur le mouvement préraphaélite, avec des reproductions de Rossetti, J.-E. Millais, etc. Le prix de la livraison est d'un shilling.

Bureaux à Londres, 2, Whitehall Gardens, et à Paris, 1, boulevard des Capucines.

Un de nos lecteurs nous écrit, dit *Le Rire* : « Je ne puis faire un pas dans la rue sans rencontrer sur les bancs des squares, les waterclosets, les boutiques, cette inscription : « Prenez garde à la peinture », alors que jamais je n'ai aperçu un « Prenez garde à la sculpture », « Prenez garde à la musique ». — La peinture serait-elle un art plus dangereux que les autres ? » — Nous allons faire procéder à une enquête. »

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 2. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 9 JANVIER 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**.

SOMMAIRE

REMY DE GOURMONT

Dans son nouveau livre : D'UN PAYS LOINTAIN, édité au *Mercure de France*, M. Remy de Gourmont, après un Prologue, d'un symbolisme amer, nous donne des *Miracles*, des *Visages de femmes* et des *Anecdotes*. Celles-ci exhalent ce fumet diabolique dont jadis l'auteur imprégna ses *Histoires magiques*. Elles servent un fielleux régal d'ironies et de désillusions; elles sont hautaines et sataniques, et infiniment douloureuses. Ecoutez ce morceau :

« Elle reprit avec un rire hystérique en se penchant vers Lionel Pappe :

« — Voilà le fil de pourpre, voilà la corde rouge du violon des sirènes.

« — Enfant, dit Lionel Pappe, pourquoi chercher « des excuses au désir? Laisse chanter ta chair comme le « violon des sirènes; ne réfléchis jamais sur toi-même, « ni sur les vieilles images, ni sur la vie, ni sur la « mort, et ne reviens jamais ici, car tu aurais honte, « sirène innocente, de la victime de ta chanson d'amour.

« Mais la sirène pleura, et Lionel Pappe connût que « les larmes sont salées comme la mer, amères comme « la mer où nagent les sirènes. »

Ah! C'est le cœur crispé qu'on lit ces pages, et aussi le *Château brûlé*, cruel comme du Poë, et l'*Amateur*, cinglant comme du Villiers, et ce troublant cauchemar : *Dialogue entre Harvède et une ombre* :

« — Enfant, dit l'ombre, regarde! Je n'ai qu'à ouvrir « mon suaire, comme une robe d'amour, pour que tu « demandes à baiser ma peau de sel gemme. Est-ce « que je ne brille pas comme un diamant, avec toutes « les nuances de la vie et de l'amour? On dirait que je « sors de l'eau : je suis fraîche et ardente; je saigne « quand on me pique; je brûle quand on me touche, — « je brûle et je fonds. Vraiment, tu ne me désires pas? »

Les *Visages de femmes* sont étranges, et l'on passe du sadisme morbide de l'*Aventure d'une vierge* à l'esthétique, d'une pureté marmoréenne, de cette *Vierge aux plâtres*, « candide par nature et par état, comme les lys, comme la neige, comme le sel ». Surgissent *Floriberte*, qui a donné son cœur aux cygnes et ses sens aux hommes, *Irmine*, la médiocre, dont œil céleste est comme « un beau vitrail qui, la fenêtre

ouverte, laisse voir une cour de ferme », l'*Intacte*, la *Dame pensive*, la *Dame en noir*, *Mélibée*...

Mais arrivons aux *Miracles*, qui forment l'âme du livre et constituent sa force et sa beauté.

Les *Miracles*? Ce sont de grandes vérités, tantôt tristes, tantôt amères, tantôt mélancoliques, cachées sous le style d'or de beaux contes, ainsi que du parfum en des flacons précieusement ciselés, ainsi que de pures épées glissées dans des fourreaux splendides. Chaque conte fixe symboliquement une pensée profonde et ce avec un clou de diamant. Car le style de M. de Gourmont est vraiment magnifique. M. de Gourmont est le plus latin des écrivains d'aujourd'hui, si M. de Régnier en est le plus français — et ces deux jeunes poètes sont, à mon avis, les maîtres les plus récents du beau verbe et du pur langage. Ce que M. de Régnier emporte en élégance et en prestesse sur M. de Gourmont, celui-ci le reprend abondamment en philosophie et en esprit critique. Et il me paraît être un peu la conscience d'un groupe de littérateurs, auxquels les distributeurs de la gloire devraient accorder plus que la parcimonieuse mise en lumière qui leur est généralement accordée, car ils forment le refuge de la littérature française, en ces temps trop anémiés par on ne sait quelles décadences et quelles compromissions. Ce n'est pas des symbolistes seuls que je parle (sous ce dernier nom on a d'ailleurs confondu tous ceux qui ont combattu les théories naturalistes), mais de tous ces jeunes, qu'ils s'appellent Maurice Barrès ou Pierre Louys, André Gide ou Marcel Schwob, Hugues Rebell, Camille Mauclair ou Paul Fort, Gustave Kahn, Pierre Quillard, Vielé-Griffin, Adolphe Retté — et d'autres! — groupe d'intellectuels qui, sous une république de financiers triomphants, de politiciens suspects et de juifs sans vergogne, sous le joug d'une presse odieusement commerciale, ont maintenu, malgré leurs différentes esthétiques, — léguées par leurs prédécesseurs, plus nombreux, eux, et conduits par les Barbey, les Villiers, les Flaubert, les Nerval! — la verdeur et la santé de l'Idée et la hautaine indépendance des Lettres. Parmi eux, Remy de Gourmont s'est montré un des plus combattifs. Avec son nom chevaleresque, il a conduit une croisade pour l'Idéalisme, et il est monté le premier à l'assaut, faisant à la fois luire la lame aiguë de son ironie et briller l'éclat de son écriture ardente. C'est un polémiste implacable et ses *Épilogues* mensuels sur des actualités, dans la revue *Le Mercure de France*, le font voir toujours vengeant l'Idée bafouée, l'Honnêteté salie, la Beauté méprisée, à coups de plumes qui fendraient des pierres.

Nous voilà loin du livre dont nous parlions. En une causerie, des digressions sont permises. Mais revenons aux *Miracles*.

Est-ce bien d'un *pays lointain* qu'il s'agit? *Phocas*, le chrétien livré aux bêtes à cause de ses idées nouvelles, le révolutionnaire que les magistrats et les légionnaires croient être un bandit féroce et qu'ils découvrent en un humble jardinier qui leur fait partager ses légumes, son pain, ses convictions, son martyre et la grandeur de son âme, Phocas n'existe-t-il plus parmi nous?

N'est-ce pas le Penseur-Errant, qui traverse l'humanité, toujours conspué, toujours maudit, toujours souffrant, parce qu'il a dit, le premier, sans respect pour les idoles acceptées ou les pouvoirs vénérés, une parole de bonté ou de lumière? Suit le candide symbolisme de la *Métamorphose de Diane!* Après le passage des barbares, la belle statue d'Artémis, « Marbre pur, Marbre « de grâce, Genoux fiers, Hanches où nulle main n'écri- « vit jamais son désir, Crèche où nul enfant n'a dormi, « Source où l'oiseau n'est pas venu boire, Ventre inacces- « sible, Neiges éternelles, Bras qui n'ont daigné accoler « que le tronc sacré des chênes, Mains qui n'ont caressé « que les flancs des chiens blancs, Seins qui n'ont palpité « que de l'agonie des biches, Bouche d'orgueil, Marbre « pur, Marbre de grâce! » — la belle statue d'Artémis, son temple dévasté, se transforma en « une femme vêtue d'une blanche robe traînante, toute semée d'étoiles bleues; autour de sa tête, il y avait une lueur de soleil, et, de ses mains étendues, des rayons très doux tombaient vers la terre ». C'était la Vierge qui rentrait dans le Temple, sous le dais de soie et de perles. Les fidèles chantaient :

Ave, semper virgo,
Ave, scala cœli.

Le prêtre Héliodore, le vieux serviteur de Diane, « mêla sa voix à celle du chœur, et il aperçut aussitôt, « dressée devant lui, une échelle nouvelle faite avec les « plus précieux bois fauchés dans la forêt de l'infini. « D'un élan il monta aux plus hauts échelons; il monta « si haut qu'il en eut le vertige, si haut qu'il comprit « les mystères éternels et la loi qui veut que tout ce « qui change ne change qu'en forme et non pas en « essence ». Ce conte est d'une poésie infinie et tendre, grande et humaine prière — et rien n'est plus chaste que la « sororité » de cette Diane, vêtue de clair de lune, et de cette Vierge, dressée au milieu de fresques représentant des nimbes et des agneaux, et se succédant l'une à l'autre pour répondre à la même exaltation de l'âme humaine. L'*Accident royal*, en des pages aux soyeuses fraîcheurs de pastel, dit la futilité de caractère et le besoin d'esclavage des foules. Le galant conte italien *Hamadrias* déplore que la beauté ne soit pas éternelle et que l'oubli de l'amour tombe sur les cœurs. « Songez, écrit la marquise Fioravanti, que « Cristoforo de Naples, qui n'avait pas vingt-trois ans « et dont le génie troublait Michel-Ange, s'est tué pour « moi, et que je l'adorais, et que je vis, et que je l'ai « pleuré et que je l'ai oublié, — si bien que je ne sau- « rais plus dire la couleur de ses yeux, les yeux de

« Cristoforo, jadis ma joie, mon ciel, mon lac de Nemi, « mon golfe de Naples ! » Lumineux et superbe, d'un style aquilin, la *Ville des Sphinx* proclame la nécessité de l'Illusion, et les sphinx sont là, à la porte de la ville mystérieuse et unique, pour écraser sous leurs griffes compatissantes les imprudents et les envieux, attirés par les clartés lointainement entrevues et qui reviennent, sachant que l'univers est ceint d'un cercle noir fait de ténèbres. La *Révolte de la Plèbe* recèle, en sa splendeur chaude de vieux tableau vénitien, une étude aiguë de l'âme populaire. Dans une cité fabuleuse, tous les ans, à Pâques, on sacrifiait à un Dieu étrange plusieurs belles filles, dont on jettait à la mer les têtes aux cheveux d'or. Le peuple assistait à ces orgies de sang comme à une grande fête. Le prince Sansovino, qui n'aimait pas le sang, supprima la célébration du tranche-têtes et son bourreau jovial et roux. Alors le peuple se révolta et les vierges elles-mêmes viennent supplier le prince qu'il permît leur immolation. Sansovino dut rétablir la criminelle tradition. Le bourreau ayant été supprimé, le Peuple fut son propre Bourreau. Ne songe-t-on pas, en lisant cette histoire, aux populations parisiennes ou espagnoles se ruant aux fêtes de la guillotine ou du garrot? Et ne voit on pas les plèbes toujours lasses de paix, toujours inquiètes et comme avides de souffrances, et se créant des maux à elles-mêmes quand leurs maîtres cessent de les torturer?

Mais je ne puis m'attarder à tous les contes de ce beau livre. Cependant, pour en bien attester la modernité, qu'il me soit permis d'extraire et de reproduire ces lignes mordantes de l'*Ineffable Volonté* : « Il achetait « des grains à bas prix, dans les années abondantes, « et, dans les années de disette, il les revendait fort « cher au peuple imprévoyant. En ces temps naïfs « (c'était vers l'an 1240 , un tel commerce était réprouvé « et l'on méprisait celui qui, spéculant sur la confiance « des faibles et des humbles, s'enrichissait avec le « pain des pauvres. » Ces spéculateurs, M. de Gourmont les juge en ces mots, que je voudrais voir inscrits au fronton des Bourses de commerce, des Palais de Justice et des Palais Législatifs : « A vrai « dire, pas plus que leurs frères d'aujourd'hui, ils ne « connaissaient leur coquinerie ; leur méchancété était « tout instinctive et ils n'avaient jamais raisonné leur « scélératesse. Si les hommes raisonnaient leur scélé- « ratesse, ils ne voudraient plus être scélérats. »

EUGÈNE DEMOLDER

LES MASQUES

« Faisons-nous de beaux masques », dit dans la *Revue Mauve* M. Maurice Barrès, répondant à une dame qui ne voulait voir que le côté publié des poètes et des artistes, et ignorer leur côté humain, parfois défectueux.

Si donc comme tout le monde nous avons des défauts, il est entendu que la paresse orientale s'est si bien mêlée à notre sang que plutôt que de nous en défaire, ce qui demanderait de la force, nous nous contenterons de la ruse — d'un masque ou d'un fard — et que nous nous habituerons à l'incomfort de cette coquille postiche.

De quelle trempe et de quelle race, dites-moi, sont les gens qui se contentent, pour eux-mêmes et pour les autres, de ce mode d'existence? Ont-ils, peuvent-ils avoir le sens des réalités, de n'importe quelle réalité, douce, puissante, fine ou lumineuse?

Ah! non, la foi ne s'en va pas! Je sens qu'il n'y eut jamais, jamais sur la terre autant de désir de s'appuyer sur des choses réelles, de se confier à des directions hautes. Et si, comme les capitaux qui ne circulent pas faute de confiance, les enthousiasmes aussi s'enferment dans des coffres-forts à triple serrure, c'est parce que des hommes comme V. Hugo, Lamartine et d'autres ont mis des masques. La foule, pas plus que nous, n'aime d'embrasser un être maquillé. Et c'est un baiser, cette admiration de la foule pour un grand homme, c'est un baiser féminin, attirant, prometteur de gestations fécondes, un désir d'assimilation, une reconnaissance anticipée des fruits qu'un grand artiste lui fera produire.

Un masque! Mais aussi sensible, aussi subtile qu'une femme, la foule l'a tôt deviné. Et alors, pour longtemps, c'est la méfiance, le scepticisme, l'horreur de ce qu'on lui révèle de la beauté. Toutes ces beautés peuvent être plaisantes, suggestives, suggestives de vérités très hautes même, mais elles ne sont qu'un symbole, un semblant, une indication de la beauté possible, une idole dressée par des prêtres incroyants, des mots dont la vérité ne vaut pas d'être vécue.

Avant d'avoir le sens artiste, la foule a le sens humain. Pour elle l'artiste est un admirable sauvage aux sens plus raffinés que les mortels ordinaires. Peut-être s'en fait-elle, comme les habitants des Prairies, une image définie qui ressemble à celle d'un homme dont la tête est garnie d'une touffe de plumes poussées naturellement, sortes d'antennes ou de prolongement de sa sensibilité.

Mettez que cette couronne de plumes ne soit que des cheveux ou des poils que la moindre brise fait remuer. Ils indiquent les courants dont la foule ne peut pas se rendre compte. Mais lorsqu'elle s'aperçoit qu'au lieu d'indiquer les fluctuations des grands courants inconnus, ces antennes s'agitent au vol d'un papillon, mettent en branle le système tout entier de celui qui les porte parce que la plus inoffensive des mouches a passé avec l'aplomb d'une ignorante audace ; ou que d'autre part les courants mystérieux dont il pressent les moindres indications n'émeuvent que sa coiffure empennée ; si l'impériale touffe mouvante qui le surmonte est une girouette excessivement mobile, au lieu d'être ce que les sauvages appellent un paquet d'antennes ultra-sensibles, transmetteur d'impulsions, de directions, ou avertisseur des froissements, des humiliations, des inharmonies collectives, des souffrances d'autrui, si le poète n'est pas un beau vainqueur dans le combat vital que nous livrons tous pour équilibrer nos impulsions personnelles et notre sens de la vie générale, la foule l'aimera comme un jouet. Et le fait seul alors de se dire poète, artiste, avertisseur du beau lui semblera constituer un masque, une fausseté. Des dons rares de l'aigrette prismatique, de ses brillantes finesses, de ses aspirations, de ses envolées enthousiastes elle ne fera qu'une bouchée, qu'un tas de miettes. Qu'on me

montre l'homme qui, au bout de deux ou trois générations seulement, — le plus souvent moins, — a eu sur ses semblables une influence *autre* que celle de ce qu'il fut en réalité, de la science ou de la sensibilité qu'il *vécut !*

M. Maurice Barrès pense puissamment. Est-ce le côté septentrional de nos natures qui nous fait trouver en lui quelque chose de faux, une psychologie très différente de la nôtre?

Ici encore son individualisme — de l'excès duquel il cherche, certes, à se défaire — est remonté à la surface.

Respecter autrui dans les apparences. Eh bien, si ces apparences satisfont ses instincts altruistes, c'est qu'il en a trop peu. Ce que « les autres » veulent, en fin de compte, ce n'est pas qu'on les trompe adroitement, ce n'est pas non plus qu'on les serve humblement. C'est qu'on paie comptant quand ils échangent quelque chose avec vous. Ils donnent leur admiration entière, confiante; donnez-leur, c'est bien le moins, et fussiez-vous bossu, eunuque, bancal ou cacochyme, la sincérité de votre attitude. Ce sont les masques qui troublent l'harmonie spontanée du monde et nous perdons tous, à les arracher à nos semblables, le temps qui serait nécessaire au labeur de notre orientation entre ce qui nous plaît et ce qui nous déplaît. Peut-on en vouloir à la foule qui aime les vivants, les audaces de la franchise, et qui jamais ne confondit l'intimité avec le mensonge, si cette grossière commère verse parfois sur les morceaux de papier mâché qui la trompent cet autre masque qu'elle appelle le vitriol du pauvre?

Les Vandales et la forêt de Soignes.

Il y a longtemps que les barbares sont à la curée. Ils ont si bien réussi, la proie est si riche, qu'on comprend leur avidité.

Sans remonter bien loin, rappelons que la conquête française trouva en 1794 la forêt de Soignes en fort bel état : 12,000 hectares de futaies magnifiques, desservis par des drèves majestueuses, coupés par un système complet de fossés, ruisseaux et étangs savamment aménagés.

Les temps étaient favorables aux « petites affaires ». Dans la correspondance d'un avocat en vue du barreau de Paris, Me Godin, j'ai trouvé différentes lettres par lesquelles cet homme de loi et d'esprit sollicitait son ami et ancien confrère Merlin, de Douai, alors membre du Directoire, à l'effet d'obtenir la cession par le gouvernement de la forêt de Soignes.

Après avoir fourni ses plus beaux chênes à la marine française, la forêt est cédée par les Hollandais à la Société générale, sorte de « bande noire » de l'époque, qui a vite fait de vendre ou déroder 8,000 hectares.

Le 4 novembre 1842, le gouvernement belge rachète les débris de la forêt aux exploiteurs qui en avaient juré la ruine (1).

Pourquoi sauvait-on ces 4,000 hectares?

Pour assurer l'hygiène de la capitale, en conservant un vaste réservoir d'air pur, une masse verdoyante absorbant les miasmes de la grande ville, et des pentes boisées donnant naissance aux rivières qui assainissent au sud et à l'est tout le voisinage de Bruxelles : pour maintenir le cachet pittoresque de ses environs, et protéger ainsi le capital *argent* représenté par les promenades, les aspects variés, les solitudes que seuls procurent les grands bois.

(1) Loi du 3 février 1843.

Telle était, et telle est encore l'obligation assumée par l'État en rachetant la forêt : la conserver pour les générations futures en l'entourant des soins jaloux qui ont permis à des villes comme La Haye et Harlem de garder à leurs portes les bois magnifiques qui en égaient le séjour et excitent l'admiration enthousiaste des voyageurs.

Comment a-t-on compris et rempli ce devoir?

Une lamentable énumération répond à cette question.

Pour fournir à la ville de Bruxelles une eau reconnue depuis insuffisante, le gouvernement autorise en 1875 la ville de Bruxelles à établir dans la forêt une canalisation gigantesque, qui pompe l'eau du sous-sol, tarit les sources, met à sec les puits des villages voisins, sème dans la forêt ses chantiers et ses tranchées, et prépare le desséchement général de la superficie (1). Innombrables sont les réclamations qu'on suscite de la part de tous les alentours. Elles sont si vives et si fondées que, reconnaissant trop tard ses torts, le Gouvernement a enfin arrêté les dévastateurs vers 1891, en leur interdisant de pousser leurs travaux vers l'arrondissement de Nivelles, dont les habitants ont mieux réussi à se défendre que les malheureux arbres et les sites forestiers.

La liste civile ayant enrichi par des travaux remarquables le domaine de l'État à Laeken, elle dut être indemnisée. Au lieu de lui céder des immeubles dont la conservation n'était pas exigée par l'intérêt général, on lui céda 69 hectares de la plus belle futaie de la forêt de Soignes, le triage de Ravenstein, en pratiquant ainsi une véritable emprise dans le territoire de la vieille forêt (2). Sans doute, la liste civile est dirigée avec sagesse et talent. Mais j'avoue que, en ce qui concerne la conservation des bois, les successeurs des administrateurs actuels m'offrent moins de garantie que le domaine inaliénable de l'État.

Il fallait un champ de courses, disaient les sportsmen, parieurs et bookmakers. Vite, on cède à ces messieurs toute la partie de la forêt située à Boitsfort, le long de la chaussée de La Hulpe. On soustrait au public un espace considérable, on détruit les drèves qui s'y déroulaient, on rase la futaie, on massacre en partie la magnifique ligne de hêtres centenaires qui bordait la chaussée (3). Pour faire courir des chevaux en rond, ne suffisait-il pas de quelques hectares de prairies aux environs de la ville?

Et comme de regrettables concessions en amènent souvent d'autres, le champ de courses a ensuite exigé (?) une énorme percée (où l'herbe pousse à plaisir) sous prétexte de chemin d'accès pour le relier à la drève de Lorraine.

Ce n'était pas assez d'un sacrifice de ce genre. Pour faire sauter des chevaux et favoriser encore les parieurs, il a fallu recommencer les mêmes actes de vandalisme à Groenendael (1888). On a abattu la forêt sur une étendue désolante. On a créé une plaine aride, on a percé de nombreux accès, on a jeté brutalement au travers de la futaie une large voie ferrée, soi-disant pour relier à la gare le champ de courses qui n'en est distant que de quelques minutes.

Le plateau joignant l'ancienne ferme de l'abbaye devait être reboisé. Au lieu de cela, on l'a loué à une société d'élevage de chevaux (4).

Il faut amener aux faubourgs de Bruxelles les eaux du Bocq. Au lieu de placer le collecteur sous la chaussée de Waterloo,

(1) Loi du 8 juin 1875.
(2) Loi du 12 mai 1880.
(3) Loi du 31 juillet 1875.
(4) Lois du 29 juillet 1889 et du 27 juin 1896.

qu'il suit, et d'édifier le réservoir d'un hectare le long de la chaussée, c'est de nouveau à la forêt qu'on s'adresse (1). On la livre impitoyablement aux entrepreneurs. Et depuis deux ans toute la partie qui longe la drève de Lorraine se voit transformée en chantier. C'est au milieu des massifs qu'on creuse les tranchées, on multiplie les canaux, on installe les maisons des surveillants, on abat plus d'un hectare de futaie pour édifier l'immense réservoir maçonné d'où partiront vers la ville les conduites distributrices. Et pour relier le réservoir à la chaussée de La Hulpe, on a soin de percer une chaussée de 10 à 15 mètres de largeur, de façon à gâter tout le triage.

L'avenue de Bruxelles à Tervueren est décrétée (1896). On pouvait la mener droit d'un point à l'autre, en laissant la forêt de côté. On a soin de détourner le tracé, après le passage de la vallée de la Woluwe, pour aller ouvrir dans la pauvre forêt un large sillon et créer, parallèlement à la vieille et pittoresque chaussée de Tervueren, quatre ou cinq passages juxtaposés; la plupart inutiles. Naturellement aussi, en ayant la satisfaction profonde de faire circuler des trams au milieu de la futaie, et d'éclairer la forêt à la lumière électrique, on s'est donné le plaisir d'égaliser, uniformiser, créer des talus qui bientôt s'écrouleront et renverseront de nombreux arbres, couper à tort et à travers, ajouter même des avenues accessoires totalement inutiles, de façon à arriver de ce côté à l'idéal d'un bon fonctionnaire : un square bien ordonné, bien balayé, où les chemins sont bordés de pierres bleues, et où subsistent seulement quelques arbres, respectueux des ordres administratifs.

On continue encore.

La chaussée de Mont-Saint-Jean à Malines, œuvre peu artistique de la Société Générale, mais devenue supportable grâce au vêtement que la nature et le temps ont fini par lui donner, a eu le malheur de rencontrer la nouvelle avenue de Tervueren. Il lui en a cui. On a enlevé à la chaussée son manteau de verdure qui sur ses bords cachait un peu la raideur des lignes, on a culbuté les vieux arbres, et remplacé tout cela par la monotone plantation d'arbustes et l'insignifiante ligne de bordures en pierre bleue qui dénotent l'intervention de l'*Officiel*. On n'a pas oublié non plus de couper la chaussée par l'éternel rond point, qui s'y étale sans aucune raison plausible.

Mon nécrologe n'est pas fini, hélas! Je devrais rappeler qu'à Tervueren même, en créant des installations que je ne songe pas à critiquer, on s'est permis de jeter bas toute une partie de la futaie d'Albert et d'Isabelle, alors qu'on pouvait si aisément la contourner et la respecter. Je devrais signaler aussi cette vicieuse pratique qui autorise souvent un particulier à acquérir un coin boisé de la forêt, sous forme d'échange avec un terrain non boisé. Sans doute le particulier paie la valeur de la futaie qu'il acquiert. Mais l'État ne réussit guère à reboiser les lopins qui lui sont cédés et que dévastent des populations s'accroissant sans cesse (2).

Et la bande barbare va son train. On parle de tramways à établir à travers la forêt, de villas à construire à Groenendael, de buvettes à installer dans cette terre promise. On annonce un chemin de fer de Schaerbeck à Hal qui passera en tunnel sous la forêt ou le bois de la Cambre, c'est-à-dire bouleversera au moins pendant longtemps toute une région. On dit que, pour dédommager le tramway de Tervueren de la clôture de l'exposition, on va créer dans la forêt un vaste Trianon, où des bergères habillées à la mode Louis XVI attireront le public. Voilà la forêt de Soignes chargée de fournir des dividendes à des actionnaires! Pourquoi pas faire cadeau à chacun d'eux de quelques hectares de bois?

On parlera bientôt de concessions analogues pour d'autres sociétés d'agrément. Elles ne manqueront pas d'invoquer un prétendu intérêt public, aussi justifié lorsqu'il s'agira de tir à l'arc ou à la cible, chasse à courre, foot-ball, lawn-tennis, cricket ou salon de jeux, que lorsqu'il s'est agi de courses ou de tramways.

Quand, forcé par les quémandeurs et les spéculateurs mis en appétit, le gouvernement aura peu à peu substitué à la forêt ancienne la monotone promenade moderne, que l'on voit partout, aux pelouses dénudées, aux massifs sans caractère, aux arbres étiolés, aux allées régulières, plantées de réverbères et semées de guinguettes, il se trouvera un jour une administration des eaux et forêts qui se souviendra enfin qu'elle n'a pas pour unique mission d'aider à abattre les beaux arbres, à rectifier les drèves, combler les vallées, tarir les ruisseaux. Elle constatera que ses prédécesseurs ont fait fausse route en chassant le pittoresque, en nuisant à l'hygiène, en uniformisant les environs de la capitale. Elle proposera gravement d'introduire dans le budget des crédits *pour restaurer la forêt de Soignes.*

Mais il sera trop tard. On peut restaurer une construction, réédifier un monument ou relever une ruine. On ne refait pas l'œuvre des siècles.

P. V.

(1) Loi du 27 juin 1896.

(2) Voir les lois du 17 juillet 1877 et du 28 août 1881.

Exposition Evenepoel.

M. Henri Evenepoel, un jeune peintre dont l'*Art moderne* a signalé l'heureux début, expose au *Cercle artistique* une partie de son œuvre : tableaux, études, portraits à l'huile et au pastel, une soixantaine de morceaux, dans lesquels s'affirment des qualités foncières de terroir. La filiation de l'artiste est facile à établir. Il descend en ligne directe des coloristes belges à la pâte solide, au coloris sobre, harmonieux et sonore. Ses « noirs », veloutés et profonds, évoquent parfois le souvenir de Joseph Stevens. Dans telles de ses toiles, dans son portrait, dans celui du peintre Ad. Crespin, sa palette s'affine, s'apparente à celle d'Agneessens. Sa caractéristique : une âpreté voulue, une observation aiguë, synthétique, orientée non vers les joliesses et les grâces de la nature mais vers le côté grave et douloureux des choses.

Sa grande composition : *Ouvriers revenant du travail au crépuscule*, la scène tragique du *Noyé* furent remarquées au Salon du Champ-de-Mars. Elles révélaient un tempérament spécial, une nature impressionnée par le drame de la vie et l'exprimant avec force par des moyens très simples, sans déclamation superflue, dans sa réalité poignante. Le *Café d'Harcourt*, le *Moulin rouge*, les *Folies-Bergère*, le *Caveau du Soleil d'or* expriment un souci analogue. L'artiste pénètre, sous la joie factice des music-halls et des cafés bruyants, la souffrance latente du vice. Il met à nu le cynisme des physionomies, la dégradation des filles de joie, les allures équivoques de créatures au sexe ambigu, au sourire énigmatique. Il dissèque avec amour, et son scalpel est impitoyable. C'est le moraliste, ici, qui apparaît, inconsciemment, sous le peintre.

Peut-être la main est-elle un peu lourde. Elle appuie trop; elle

exagère les déformations physiques et morales d'une humanité avilie. Certaines toiles de M. Evenepoel côtoient la caricature. Mais la vision est d'une subtilité rare, dans la gamme sombre affectionnée par le peintre et qui s'accorde avec l'amertume de ses constatations.

L'Exposition n'est pas banale. A travers les incertitudes et les gaucheries qu'il est aisé d'y relever, on discerne un peintre et un artiste. Flamand de race et de palette, M. Evenepoel a peut-être tort de vivre hors du sol natal. Il semble que dans l'atmosphère patriale son art s'épanouirait plus librement, sans subir des influences qui paraissent contrarier son éclosion. Mais c'est là un problème dont il serait téméraire d'assumer la responsabilité.

THÉATRE DU PARC

Les Trois Filles de M. Dupont. Comédie en quatre actes de M. Brieux.

M. Brieux, dont le début au Théâtre-Libre révéla un observateur perspicace, classé d'emblée avec Georges Ancey, Jean Jullien, François de Curel et quelques autres parmi les leaders de l'évolution dramatique nouvelle, vient de confirmer dans les *Trois Filles de M. Dupont* les promesses que faisait concevoir *Blanchette*. Après une pièce qui nous laissa perplexe, *L'Évasion*, voici une comédie solide, amère, d'une dureté voulue, cinglante et vive, qui empoigne à pleins poings, et secoue, et bouscule la veulerie du mariage moderne, l'hypocrisie du jeune « arriviste » à l'affût d'une dot, la rouerie des deux couples de parents qui cherchent réciproquement à se « rouler », la coquinerie des ménages bourgeois unis sans amour, l'avilissement imposé par nos mœurs à la victime des monstrueuses unions dictées par l'intérêt et la sensualité de l'époux, encouragées par la lâcheté paternelle, tolérées par la faiblesse des mères.

Il n'y va pas de main morte, M. Brieux! A l'exemple d'Henri Becque dans les *Corbeaux*, il noircit à plaisir tous ses personnages au point d'en faire un échantillonnage complet des bassesses, des cupidités et des saletés que peut offrir — souhaitons qu'elles soient plus exceptionnelles que dans les ménages Mairaut et Dupont — notre aimable société contemporaine. C'est, dans toute sa fleur, ce qu'on a baptisé la « comédie rosse ».

Julie Dupont a épousé sans amour Antonin Mairaut. On lui a dit que c'était « un bon parti », elle l'a cru, et la voici, au bout de six mois de mariage, effeuillant une à une ses illusions, pénétrant chaque jour davantage l'égoïsme de son mari, donnant enfin libre cours à son indignation quand il lui déclare qu'il ne faut pas d'enfants dans un ménage parce que « quand on les a tout de suite, ça encombre; quand ils naissent plus tard, c'est ridicule ». Scènes de rage dans lesquelles elle crache à son mari le mépris qu'il lui inspire. L'affaire tourne au divorce. Mais voici l'antithèse. Julie a deux sœurs, l'une, restée fille, confite en dévotion; l'autre, entrée résolûment, à la suite d'une idylle amoureuse, dans la vie irrégulière. Un prétexte les remet en présence. La vie sans amour de Caroline, l'existence trop amoureuse d'Angèle sont toutes deux si lamentables que Julie, désabusée, avale ses rancœurs, refoule ses larmes, piétine ses rêves de jeune fille et revient avec une résignation stoïque à son mari. A l'horizon pointe, comme un rayon de lumière dans le caveau sombre où elle mure volontairement sa vie, la silhouette d'un amant éventuel.

L'art avec lequel s'enchaînent les épisodes, la sûreté du trait satirique, la vie qui anime les personnages donnent à cette œuvre un sérieux intérêt. Un peu plus de discrétion dans le dessin nous plairait mieux encore. L'outrance n'est pas nécessaire dans le théâtre « vivant », — la vie, dont il entend être l'exacte transposition, étant infiniment nuancée, fondue, influencée par les facteurs multiples de l'éducation et des contacts quotidiens.

Le rôle de Julie, la victime révoltée dont le mariage fait écrouler les aspirations généreuses, est psychologiquement développé avec beaucoup de tact. Le troisième acte — l'explication décisive entre les époux — morceau capital de l'œuvre, forme le nœud vers lequel convergent une exposition nettement tracée et les scènes ingénieuses qui en découlent. Il affirme un réel tempérament dramatique et suffirait à donner une haute valeur à cette comédie nouvelle.

Les deux volets placés aux ailes de ce panneau central, les deux sœurs qui complètent le triptyque, ont trop visiblement pour mission d'amener la conclusion. Il y a, semble-t-il, quelque chose de trop absolu dans la rigueur bornée et dévotieuse de l'une, de trop appuyé dans le contraste fourni par l'autre. Ce sont là personnages symboliques, hors du cadre d'une comédie d'action dont les caractères de Julie Mairaut, de son ambitieux mari, du rapace et roublard imprimeur Dupont, de la revêche et astucieuse Mme Mairaut sont les protagnoistes taillés en plein humanité, malgré le grossissement voulu de leur canaillerie.

Les *Trois Filles de M. Dupont* ont reçu au Parc une interprétation excellente en ce qui concerne le rôle difficile de Julie, joué avec un talent remarquable par Mlle Suger; très honorable de la part des autres artistes de la maison, MM. Paulet, Bras, Garay, Perron, Loberty, Albert, Mmes Rolland, Rogé, Wilhem, Very et Viarny.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

V'là la Revue!

L'Exposition devait nécessairement, dans une Revue destinée à commémorer les hauts et menus faits de la vie bruxelloise en 1897, former la trame sur laquelle la fantaisie des auteurs broderait ses capricieuses arabesques. C'est ce qu'ont compris MM. Clairville et Malpertuis, dont la revue de fin d'année, jouée avant-hier aux Nouveautés, a remporté un franc succès. On ne demande aux œuvrettes de ce genre que de la bonne humeur, des allusions facilement saisissables, des tableaux rapides effleurant la satire sans tomber dans la caricature méchante. C'est ce dont *V'là la Revue* est abondamment fourni. Bien que ses parrains n'aient fait aucune prodigalité d'esprit ni d'invention, elle est suffisamment enjouée, leste et amusante pour plaire à un public qui se délecte aux couplets légers, aux bouffonneries du dialogue et des situations.

Des tableaux agréables à l'œil, dans lesquels l'art du décorateur Dubosq fraternise avec l'élégance que met le peintre Crespin dans le déshabillage des costumes, terminent chacun des trois actes de la pièce. Et l'on a applaudi le ballet de *Bruxelles-Kermesse*, auquel prennent part les trois pucelles descendues, pudiquement vêtues d'une feuille de vigne, de leur fontaine, le ballet de l'Hôtel-de-Ville, dansé dans les costumes délicieux qui ont servi au raout mémorable offert pendant l'Exposition, le cortège des « attractions », etc. Une parodie de *Hænsel et*

Gretel, qui met en scène, sous les traits des petits héros de Humperdinck, les directeurs de la Monnaie eux-mêmes, malmenés par l'Ogresse-Candidature, termine par des éclats de rire cette revue sans prétention, joyeusement menée par Mlle Saulier et M. Médony, dont l'animation se communique à toute la troupe.

Lieder-soirée de Mme Kutscherra à la Grande-Harmonie.

Trois ou quatre morceaux de violon très courts de M. Thomson, encadrés par un grand nombre de lieder, très nuancés, de Mme Kutscherra : M. Thomson, jouant avec l'ampleur, la pureté et la puissance de son et la méthode qu'on lui connait les choses graves et lentes, et avec une froideur brillante les passages de virtuosité ; Mme Kutscherra, plaisant surtout dans ces morceaux d'expression forte, où la nature un peu autoritaire de sa voix peut se développer. Elle nuance laborieusement, sans abandon, la musique plus légère. La consciencieuse et aimable artiste a été très fêtée par le public, qui a de même chaleureusement applaudi son célèbre partenaire.

PETITE CHRONIQUE

Une exposition d'œuvres anciennes et nouvelles de M. Emile Claus est ouverte depuis hier à la MAISON D'ART.

Aux « pleurards rassotés » qui ne cessent de dénoncer la Belgique en général et Bruxelles en particulier comme des repaires de Béotiens fermés à la compréhension du Beau, aux transfuges qui dénigrent la bonne patrie belge pour se faire mieux accueillir dans le « beau monde » des journaux parisiens, il nous plait d'opposer les lignes suivantes extraites d'un ouvrage étranger, dont la récente publication a fait sensation :

« La renaissance littéraire belge a abouti à une production très considérable pour une petite nation. C'est dans la seconde moitié du siècle que Bruxelles a perdu le caractère d'une ville de province *pour devenir une des capitales intellectuelles de l'Europe.* »

Ainsi s'exprime dans son *Histoire politique de l'Europe contemporaine* M. Ch. Seignobos, maître de conférences à l'Université de Paris.

Il nous a paru opportun de signaler cette opinion d'un Français, et d'un Français autorisé, sur l'état intellectuel du public belge. Il est bon que ce public prenne conscience de lui-même et ne se laisse point émouvoir par quelques défections plus intéressées qu'intéressantes.

Pour rappel, aujourd'hui à 2 heures, à l'Alhambra, troisième concert de la *Société Symphonique* sous la direction de M. Ch. Villiers Stanford et avec le concours de MM. Plunket Greene, baryton, et Léonard Borwick, pianiste.

Pour rappel également, dimanche prochain, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, deuxième Concert populaire d'abonnement, sous la direction de M. Joseph Dupont et avec le concours de M. Ferrucio-B. Busoni, pianiste, et du *Choral mixte* (directeur M. L. Soubre).

Répétition générale la veille du concert, samedi 15 janvier, à 2 h. 1/2, à la Grande Harmonie.

Les troisième et quatrième Concerts populaires d'abonnement sont dès à présent fixés aux dimanches 13 et 27 mars.

Le QUATUOR A. DUBOIS donnera jeudi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison d'Art, sa deuxième séance de musique de chambre avec le concours du pianiste Bosquet.

Au programme : le quatuor en *mi bémol* pour instruments à cordes de Dvorak qu'on entendra pour la première fois à Bruxelles et deux œuvres de Brahms, la sonate en *fa mineur* pour violoncelle et piano, et le quatuor en *ut mineur* pour piano et cordes.

La deuxième séance de musique de chambre donnée à la Maison d'Art par Mme FELTESSE-OCSOMBRE, MM. BOSQUET et LAOUREUX aura lieu le mercredi 19 janvier, à 8 heures, avec le concours de M. GOHENNE, violoncelliste. Au programme : Trio en *mi majeur* de Mozart, trio en *si bémol* (op. 97) de Beethoven, trio en *ut mineur* (op. 101) de Brahms. Mme Feltesse interprétera diverses compositions vocales des mêmes maîtres.

Les théâtres :

Une indisposition de Mlle Maubourg a obligé la direction de la MONNAIE à interrompre momentanément les représentations de *Hänsel et Gretel*. Souhaitons à l'aimable interprète de Humperdinck un prompt rétablissement. Mme Landouzy se trouvant, par le fait, libre, chantera demain, dans la *Basoche*, le rôle qu'elle a créé à Paris. Les représentations de Mme Mottl sont reportées à la seconde quinzaine de février et au commencement de mars. *Messidor*, dont on achève les dernières études, passera à la fin de janvier. Les études de *Fervaal* sont également poursuivies et l'œuvre sera en scène le mois prochain.

Le NOUVEAU THÉATRE annonce pour ce soir la dernière représentation du *Chemineau*. Mardi, deux premières : le *Juif polonais*, d'Erckmann-Chatrian, et *Dix ans après*, comédie nouvelle de P. Weber et L. Muhlfeld.

Au PARC, après les *Trois Filles de M. Dupont*, M. Albaiza fera représenter *Niobé* de M. Alex. Bisson, et *Jalouse* de MM. Bisson et Leclercq.

Le THÉATRE MOLIÈRE a repris hier la *Marchande de sourires*, dont le succès est loin d'être épuisé.

La Société de la Table ronde de Louvain ouvrira aujourd'hui dimanche, à 12 h. 1/2, une exposition de Beaux-arts (peinture, sculpture, applications de l'art à l'industrie). Elle offrira à cette occasion aux ministres de l'agriculture et des travaux publics, de l'intérieur et de l'instruction publique, de l'industrie et du travail, aux artistes exposants et à la Presse, un lunch dans la salle historique de l'hôtel de ville. Le Salon de Louvain restera ouvert jusqu'au 30 courant, de 10 à 4 heures. D'après les adhésions envoyées au président, M. Léon Boels, qui s'est donné infiniment de peine pour en assurer le succès, cette exposition promet d'offrir un réel intérêt.

Des conférences et des auditions musicales seront organisées au cours du Salon, suivant l'usage instauré naguère par les *XX* et qui tend à se généraliser. La première conférence sera faite jeudi prochain par M. Octave Maus qui a pris pour sujet : *Vive la Belgique, Monsieur !*

L'ÉCOLE DE MUSIQUE DE LOUVAIN donnera dimanche prochain, à 7 h. 1/2, au théâtre de la ville, son concert annuel sous la direction de M. Emile Mathieu.

Le programme se compose de l'oratorio d'Emm. Hiel et Peter Benoit, *De Schelde*, pour soli, chœurs et orchestre (trois cents exécutants). Solistes : Mlle Célina Duyse, MM. De Bom, H. Fontaine, S. Van der Heyden, H. Nyssen, E. Van Cattendyck et H. Bourgeaux.

Le jury constitué pour le concours du monument Vieuxtemps, à Verviers, est ainsi composé : délégué du gouvernement, M. LECLERCQ, inspecteur des Beaux-Arts; de la province, M. REMOUCHAMPS, architecte provincial ; de la ville de Verviers, M. MALLAR, échevin de l'Instruction publique ; des concurrents, MM. J. DILLENS et CH. VANDER STAPPEN ; du Comité, MM. TASTÉ, président, et J. RULOT, statuaire. Les opérations ont commencé vendredi.

Dans la livraison de janvier des *Maîtres de l'Affiche* : une composition de Jules Chéret pour la *Fête des fleurs de Bagnères-de-Luchon ;* l'affiche d'Ibels pour la *Librairie Pierrefort ;* l'affiche de Grün : *Où la mènent-ils ?* et celle de notre compatriote Privat-Livemont pour l'*Absinthe Robette*.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 3. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 16 JANVIER 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

Emile Claus à la Maison d'Art.

ÉMILE CLAUS expose soixante-sept œuvres à la Maison d'Art. Jamais il ne présenta au public un tel ensemble, un tel butin de ses expéditions aventureuses et rêveuses aux pays de la Peinture et du Pastel. Car il y a dans ce total trente pastels, charmants, dessinés, estompés aux heures de calme et de relatif repos, quand l'artiste, dévêtu de la cuirasse et du casque dont il s'arme pour les grands combats, travaille en sourdine à des œuvrettes doucement caressées.

Cette exposition, baignée dans la lumière admirablement harmonieuse du local, est une des plus authentiques attestations des beautés de l'Art belge renaissant, de cet art qui désormais se dégage si résolûment de toute imitation étrangère, prend une nette confiance en ses instincts, se dépouille des hésitations et des timidités qui le gênaient encore lorsque, comparant ses inspirations originales à ce que lui recommandaient les routines académiques et les engouements pour les formules exotiques, il se croyait naïvement dans le faux parce qu'il sentait, pensait, vibrait ou exécutait autrement selon son propre Evangile, enfin écouté.

Émile Claus, dans ses œuvres actuelles, est un exemple saisissant de cette bonne santé esthétique d'une âme qui joyeusement ne connaît plus d'autre règle que l'abandon allègre et exalté aux poussées naturelles qu'elle sent remuer en soi; qui a l'horreur de toute comparaison avec autrui et se garde, à l'égal d'une peste, du faire recommandé par les pédagogues de l'Esthétisme. Comme à la plupart, il lui a fallu de l'effort et de la chance pour se dégager des Conformités banales. Dans la longue série de toiles qu'il livre à l'examen en témoignage de sa vie, en bilan de sa carrière de bon ouvrier, on trouve, au début, des choses, belles certes, car toujours un talent natif et puissant fut au service de ses pinceaux, mais froides encore de la correction imposée par les disciplines en faveur. Le grand tableau central, ce paysage d'eaux transparentes sur lesquelles flotte endormi, parmi les herbes marécageuses, un bac où végète un pêcheur solitaire, révèle, malgré sa séduction, la rigidité métallique des œuvres trop raisonnées et trop méthodiquement tracées. L'ar-

tiste qui lentement l'a délinéée et ornée d'un coloris savant, se contenait encore dans les attitudes conventionnelles et réglementaires.

Mais, peu d'années après, quelle liberté, quel enivrement d'indépendance au milieu de l'allégresse des entités vivantes animant de leur chaleur ardente et sereine, et amolissant de leur fusion, les fibres les plus résonnantes dans le cœur de ce Flamand désormais en possession de lui même et se livrant aux entraînements de sa race! Quelle exubérance tout à coup dans la rutilance des couleurs, dans la fougue des coups de brosse, quel foisonnement de trouvailles subtiles et heureuses, quel lâché de tous les bouillonnements intimes, quel écroulement de pierreries! Allez vous planter devant le *Retour du marché*, devant *Midi*, devant *Pommes du verger*, devant *Matinée d'octobre*, ces étonnantes symphonies de soleil et d'ombre ayant pour complices de leurs vivantes merveilles les verts feuillages des Flandres, si paternellement paisibles en leurs jeux de luminosité. Laissez-vous saisir par la forte grâce rustique de ces interprétations d'une Nature si richement aménagée par l'industrie humaine, ajoutant aux actions spontanées et mystérieuses de la végétation la marque pathétique de l'effort du paysan. Attendez que ces joailleries vous prennent au cerveau, attendez, suivant la maxime : *Les œuvres d'art sont comme les personnes royales : il faut attendre qu'elles vous parlent!*

Et quand le miracle commencera à se produire en vous, laissez grandir les émotions complexes des souvenirs champêtres, des harmonies colorieuses, des bruissements obscurs, des aspirations vers les fertiles campagnes, vers les frondaisons aux arabesques découpures, vers la molle chaleur des heures méridiennes ou les longues lames de lumière puissante qui ornent majestueusement les aubes et les calmes déclins du jour.

Mais allez aussi devant la *Sapinière!* Allez, et restez devant ce chef-d'œuvre de tonalités, tendres à l'égal des perles et des opales, *L'Inondation!* Que votre âme, brusquement devenue colombe, vole entre ces arbres pâles et frêles, vivant leur vie double, tranquille et magique, dans les airs et dans les eaux, aussi immatériels au milieu de l'atmosphère qu'au fond des factices abîmes qui répercutent leurs aériennes images en des délinéages de polypiers sous-marins. Demandez-vous si ces doux et solennellement fragiles paysages ont jamais été exprimés par de plus subtiles et plus féeriques visions. Jouissez, jouissez du bonheur de partir pour ces régions bénies, duvetées, rosâtres et blanches, et surtout de l'aptitude à jamais intégrée en vos yeux (là est peut-être le principal bénéfice et l'énorme service rendu) de ne plus vous trouver en présence de charmeresses réalités analogues dans la Nature sans en percevoir l'idéale Beauté et la divine Bonté.

Et pour finir, allez devant la *Briqueterie abandonnée.* Achevez votre pèlerinage par ce suprême régal pour les regards et pour la mentalité. Savourez longuement ce ragoût de tons et d'impressions, délicat et superbe, qui n'attend que la patine des ans, l'action salutaire et ténébreuse des chimies entre les couleurs juxtaposées sur le panneau, travaillant l'une sur l'autre par des corrélations insaisissables auxiliatrices des désirs visionnaires du peintre, pour être un des plus beaux tableaux de ce temps. Méditez et Espérez! Méditez sur le prodigieux résultat que ne saurait obtenir aucun précepte d'école, aucune formule des grammaires ou des prosodies artistiques, mais seulement l'activité presque somnambulique d'un Instinct suivi en aveugle, cherchant et trouvant dans les profondeurs de l'atavisme artistique, dans le concours myriadaire des facteurs concentrés en une individualité exceptionnelle, les élans et les inspirations nécessaires et triomphantes. Espérez aussi, oui, espérez qu'enfin nous allons être maîtres chez nous, maîtres de nous-mêmes, maîtres de nos ancestrales aptitudes se façonnant magnifiquement aux influences contemporaines, et que nous sommes proches du complet épanouissement de cet Art national si longtemps voilé par les fausses doctrines du pédantisme et le pastichage, tantôt des passés morts, tantôt des voisinages sans équation avec notre personnel génie.

LES DÉRACINÉS

Le mot est beau! Le mot est de grande image! Il restera. On dira : un déraciné, — c'est un déraciné. —

Qu'exprime-t-il en son énergie mélancolique à murmure de désastre?

Il désigne ceux qu'on a arrachés ou qui se sont arrachés au sol fécond et sauveur des forces et des influences natives, qu'on a fait sauter ou qui ont sauté de l'alvéole en laquelle avait pointé et grandi leur être, ceux qui flottent à la dérive espérant quelque roc nouveau où s'accrocher et heurtant les écueils de la Vie sans réussir à s'y fixer. Ils sont « déracinés »! non encore « transplantés », en supposant que jamais transplantation puisse nourrir les racines et les branches comme l'eussent fait le sol natal, l'air natal, l'ambiance natale aux myriades d'actions salutaires, obscures, indémêlables, dont l'atavisme profond et le milieu intense enveloppent l'individu en un lacis invisible plus adéquat et plus serré que la peau, plus souple et plus adhérent que l'eau en laquelle est immergé un corps.

Décrire ce phénomène en la prodigieuse abondance de ses détails et de ses vibrations tantôt minimes, tantôt immenses. Analyser comment il agit sur sept jeunes hommes, d'origines, d'âmes, de relations, de situations, d'allures diverses, tous Lorrains, de Nancy ou des environs, déracinés de ce provincial paysage, enlevés aux monts, aux vaux, aux plaines, aux champs, aux bois, aux ciels de ce terroir spécial dont le nom historique, chargé de souvenirs, sonne encore le lointain d'espace et de temps. Sept jeunes lycéens de là-bas, à demi dégrossis,

en leurs classes d'humanités classiques, par un pédagogue à psychologie guizotine, déclamatoire et inconsciemment hypocrite, voilant le travail secret et misérable d'un futur ambitieux politique opportuniste, admirateur pédant de Gambetta, ce grand corrupteur des consciences françaises contemporaines qu'il accoutuma, par sa détestable école des contingences permises, à toutes les compromissions, à toutes les flexions, à toutes les restrictions mentales qui ne sont justifiables que lorsqu'on ne considère que le passager des choses : *ad augusta per angusta*. Sept jeunes gens de cette réserve, désirée avec angoisse par ceux qui n'espèrent plus la Renaissance française que des nouveaux venus sortant du mystère des générations non écloses, portés à Paris, tronc couché, racines en l'air, rameaux traînants, tels que des arbres déchaussés des bois aux fertilisants terreaux, aux brises purificatrices, pour être redressés artificiellement et plantés dans les trous des trottoirs au long des monotones et inphysionomiques boulevards.

Barrès suit ce groupe d'exilés volontaires, épris de leur exil, en exode vers la grande ville. Il le suit le carnet du penseur à la main, le carnet de l'observateur pénétrant et impitoyable, palpant les hommes et les circonstances, comme un infaillible diagnostiqueur, pour découvrir et expliquer les causes secrètes, les altérations, les processus morbides, et prophétiser les issues de ce ténébreux travail; dirigeant, au travers des tissus et des muscles, la sonde d'une intellectuelle optique plus vrillante et plus éclairante que les rayons du Rœntgénisme.

Le phénomène des aventures des Sept Déracinés se déroule en une affabulation qui, à la rigueur, suffit pour dire que le livre est un roman. Mais sa portée est infiniment plus haute que celle des habituelles manifestations de ce genre éreinté. Le livre est intensément social et philosophique. Les éléments anecdotiques dont il abonde ne sont, dans le travail fermentant de Barrès, que des gouttes qui, tombant sur la matière brûlante de son admirable cerveau, fusent en soudaines et bruyantes vapeurs, épandant, sur l'environ, la lumière et la fulguration d'éblouissants coloris. Là est le mérite supérieur et la séduction virile de cette œuvre fière, dont le bloc massif de cinq cents pages s'accorderait mal, n'étaient ses magies et ses troublants pensers, avec le présent universel besoin d'accélérer tout, soit la matérielle mécanique, soit plus exactement l'intellectuelle, désormais dominatrice et directrice du monde.

Il cherche, avec une curiosité anxieuse, ce qui, dans la France d'aujourd'hui, « décérébrée et dissociée », suivant ses fortes, neuves et originales expressions, pourrait bien valoir d'être le but d'une vie, un but à proposer, à montrer à de jeunes héros, ou se croyant tels aux premières heures d'illusion et d'espoir, à ceux de son Septemvirat, par exemple.

Vagues, vagues, vagues sont ses vues à cet égard. Une brume pèse, malgré l'étendue du livre, sur ce que son esprit tourmenté conçoit comme remède et comme foi. Il semble, à ne considérer que la manière dont la vie tourne pour ses Déracinés, déçus en leurs inutiles efforts vers le vrai high-life cérébral, qu'au fond de l'alambic il ne saurait rester, selon Barrès, que de mesquins produits résiduaires. Rœmenspacher, celui des sept dont la tenue mentale paraît la plus ferme, s'épanouit en savant, dissertateur et rhéteur, épris des prétendues vertus de la logique formelle, ce très sûr moyen de se tromper. Suret-Lefort va à l'avocasserie arriviste et à la politique corrompue du parlementarisme bavard et glorioleux. Sturel se laisse énerver et amoindrir en des complications féminines et sentimentales fort bourgeoises. Saint-Phlin, flétri de quelque contamination parisienne, retourne à la campagnarde gentilhomière lorraine. Renaudin échoue dans les cloaques du reportage dernière manière où frétillent les filous. Racadot et Mouchefrin, après avoir essayé d'un grand journal, tôt versé dans le chantage, assassinent pour voler (assassinent une jolie femme, ce qui est impardonnable)! Comme on le voit, un vrai bilan de Déracinés.

Ah! la triste vision d'avenir pour la sainte Gaule, si vraiment c'est là tout ce à quoi l'un de ses plus ingénieux, de ses plus vaillants écrivains et des plus largement investis des dons devinatoires de l'artiste, aboutit après s'être laissé entraîner, durant une étape aussi prolongée, par les instinctives forces qui dirigent une plume! car vraiment c'est une puérile erreur que de croire qu'en un tel voyage la volonté libre est le pilote!

Un but pour la Vie! Un but net et visible! Un feu firmamentaire sur lequel constamment pourra être pointé le cap de l'Action? Non pas un but individuel et égoïste, mais hautement humain et social, s'accordant avec les conceptions contemporaines du monde, donnant l'impression saine et invigorante qu'on agit en harmonie avec les forces universelles! Avoir le vrai sens de la Vie. Avoir une norme pour l'Action! Croire qu'on sait d'où l'on vient et qu'on sait où l'on va. Ne point douter des ætiologies, ni des téléologies! Barrès sur tout cela est hésitant. Certes, dans les superbes pages qu'ont excitées en son âme la Mort et les funérailles de Victor Hugo, où se concentrent en un jet suprême les beautés de forme et de style parsemées ailleurs sur son écriture en fleurs brodées magnifiques, il signale la puissance exaltante qu'a pour un peuple le sentiment de son unité nationale, ataviquement évolutive, telle que parfois la symbolise un grand homme. « Il faudra surveiller, dit-il, les enfants conçus cette nuit-là! » Mais au-dessous de ces envolées, malingre, vivote son lot des Sept Déracinés en lesquels il synthétise, on peut le croire, ce que vaut l'actuelle jeunesse française pour reprendre l'œuvre séculaire grandiose et vaillante des ancêtres.

Ailleurs, des peuples savent ce qu'ils veulent. Ils ont en eux le mot d'ordre impérieux de l'Instinct et de la Destinée. Il retentit, plus ou moins clair et sonore, ce mot, dans la conscience des individus. Il est ubiquitaire, multiforme, polyphone. Il est sonore et grave. Il soutient, il console, il encourage, il exalte. Il fait bannière! Elle le connaît l'Angleterre, elle le connaît l'Allemagne, elle le connaît la Russie. Nous aussi, en Belgique, nous le connaissons : lentement il est réapparu aux âmes que les catastrophes historiques avaient dévoyées. Nous comprenons que le devoir est dans la pratique de ce diptyque moral : Être homme individuel et être homme social; notre Action et notre Vie nous voulons les épanouir et les extérioriser au service de cette mission, suivant notre propre nature, en une originalité intransigeante. Là est notre arrivisme et non pas dans l'argent ou l'ambition. Nous savons cela et nous le faisons!

Et notre jeunesse, dans ses éléments les plus sains,

dans ceux qui se multiplient étrangement et à qui va échoir la direction de notre avenir, montre qu'elle veut ces règles suprêmes et sûres. En elle bouillonne, sans qu'aucun individu estropie son essence sous les disciplines idiotes de l'imitation et de la conformité, le viril désir d'agir pour l'ensemble et de le grandir en justice et en beauté par la pratique d'une vie loyale, allègre et laborieuse. On trouverait aisément chez nous des septemvirats qui déjà réalisent ce programme de santé, de gaieté, de force et de fraternité. Plus d'un, parmi les nôtres, lisant les *Déracinés*, se demandera comment il est possible que, dans un esprit aussi robuste que Barrès, dans un pays aussi noble que la France, ces idées si simples et si humainement vraies semblent inconnues ou irréalisables; comment le beau départ des sept lycéens de Nancy, enfiévrés par les maximes de leur maître d'études Bouteiller, s'achève en la méprisable arrivée de sept odieux jockeys aux casaques de cuistres, de goujats et de scélérats.

En ce que nous venons d'écrire le côté Art de ce Livre fut presque négligé au profit du côté social. Ceci correspond bien au caractère de cette œuvre touffue en laquelle l'humaine existence apparaît dans l'enchevêtrement de ses épisodes, telle que l'a narrée Tolstoï, telle que la pressentit Stendhal comme règle du récit. Mais si ce programme qui apparemment met en fureur les derniers harangueurs de l'Art pour l'Art, domine dans les *Déracinés* et s'empare du lecteur, à chaque instant des images imprévues, des tournures telles qu'en moule ou en chiffonne notre âme moderne, des mots dédaigneux des disciplines, réalisent un style nerveux et séducteur. Ce n'est pas la forme qui dicte le fond comme dans les œuvres de LITTÉRATURE POUR LITTÉRATEURS. C'est le fond qui impose la forme. Car Barrès, lui aussi, travaille à l'affranchissement, au renouvellement et à l'enrichissement d'une langue, dont la pauvreté, maintenue par la police académique, ne suffit plus à exprimer ce que les cerveaux de ce temps ont à dire, qui ne suffit plus aux multitudinaires nuances de nos perplexités et de nos raffinements intellectuels.

LA DIRECTION DU THÉATRE DU PARC (1)

Un groupe d'écrivains belges et français, parmi lesquels nous relevons les noms de François Coppée, Catulle Mendès, Emile Desbeaux, le directeur honoraire de l'Odéon, Giraud, Gilkin, Lemonnier, Maeterlinck, Maus, Picard, Rodenbach, Van Lerberghe, Verhaeren, émus de la déchéance à laquelle est réduite actuellement l'une des principales scènes bruxelloises, a énoncé, dans une sorte de programme adressé au conseil communal de la ville, les conditions d'exploitation qui lui ont paru devoir s'accorder avec les aspirations nouvelles d'un public longtemps gavé de basses nourritures dramatiques.

Il était affligeant, en effet, que le mouvement admirable qui, dans tous les domaines de la pensée, révéla l'avènement d'une Belgique travaillée d'ardentes soifs idéales, frémissante d'un désir d'expansions plénières, échouât, par la faute des directions, aux seuils de nos théâtres arbitrairement régis par des coutumes séniles sans rapport avec le renouvellement de l'esprit public et la renaissance émouvante de nos lettres. Transfuges parisiens pour la plupart, venus ici comme en tournée de provinces avec la petite valise de l'impresario nomade et que la complaisance un peu endormie du public finissait par invétérer dans une sorte de dictature autoritaire et méprisante, ces entrepreneurs de spectacles semblaient se conformer à la pensée que Bruxelles était un chef-lieu départemental, pour lequel les reliefs de l'office étaient après tout une pâture assez ragoûtante.

Bruxelles entend être traité aujourd'hui en grande capitale d'intellectuels qu'il est devenu. Bruxelles déclare nettement qu'il en a assez de cet éternel rata condimenté d'épices éventées, rechauffé de curries à la longue sans salacité, de ces lourdes vinasses et de ces vins coupés qui longtemps empoisonnèrent notre saine et large conscience nationale. Bruxelles émet le vœu d'avoir un théâtre qui soit un vrai théâtre par lequel on le mette en contact avec l'art des maîtres de toutes les patries, avec les nuances subtiles de la pensée libre et, d'autre part, avec la tradition dans ses plus glorieux représentants classiques, un théâtre où ne seront plus seulement joués les auteurs du boulevard, mais tous les écrivains originaux et, pour tout dire, un théâtre d'initiatives neuves et fécondes.

Les signataires du programme n'ont fait que donner une forme à d'instantes et générales revendications. Voici les principaux desiderata sur lesquels ils ont attiré l'attention du Conseil :

« Art. 34, § 1er. — Le concessionnaire sera tenu chaque année au moins :

« 1° De monter et de jouer quatre pièces inédites d'auteurs belges, formant un total minimum de huit actes;

« 2° De donner six matinées populaires, le dimanche, avec une réduction de 50 p. c. sur le tarif ordinaire des places.

« Chacune de ces matinées sera composée d'un spectacle différent et deux au moins seront consacrées à la représentation de chefs-d'œuvre du répertoire classique;

« 3° De monter et de jouer quatre chefs-d'œuvre du répertoire classique (y compris ceux des matinées populaires du dimanche);

« 4° De monter et de jouer une adaptation de littérature étrangère.

« Art. 34bis. — Le concessionnaire sera tenu de donner, de quinzaine en quinzaine, à partir du mois d'octobre, douze matinées populaires du lundi (de 4 h. 1/2 à 6 heures de relevée); ces séances seront consacrées à la récitation d'auteurs anciens et modernes (poètes et prosateurs); chaque morceau sera précédé de la lecture d'une très brève notice sur l'auteur et son œuvre; elles pourront être précédées ou suivies de conférences d'initiation, sans que la durée de celles-ci excède jamais le tiers du laps total de la séance.

« Le programme détaillé des lundis littéraires sera annoncé au moins huit jours à l'avance, par voie d'affiches et de presse.

« Les prix d'entrée en sont fixés comme suit :

« Les fauteuils, loges de baignoires et d'avant-scène, loges de premières : 1 franc;

« Les stalles de baignoires et de parquet, les loges de deuxièmes et les deuxièmes galeries : 50 centimes;

« Les troisièmes loges, les troisièmes galeries et les quatrièmes : 25 centimes.

« Il est en outre institué des abonnements à réduction d'un cinquième, pour l'ensemble des douze lundis littéraires.

« Pour le choix des quatre pièces inédites d'auteurs belges (art. 34, § 1er, 1°) et des numéros des lundis littéraires, le con-

(1) Cf. notre article publié dans le no du 26 décembre 1897.

cessionnaire prendra l'avis préalable d'un Comité composé de cinq membres qu'il désignera lui-même au début de sa gestion et pour toute la durée de celle-ci. Il sera tenu, toutefois, de les choisir parmi les écrivains belges dont la réputation littéraire est la plus indiscutablement établie. En cas de vacance par décès, démission ou tout autre cause, ils pourvoiront eux-mêmes au remplacement de leurs anciens collègues.

« Cette élection sera notifiée au Collège en même temps qu'au concessionnaire.

« Dans un rapport détaillé qu'il adressera au mois de juin de chaque année, ce Comité fera part au Collège de l'action littéraire qu'il lui aura été donné d'exercer. »

S'il fallait une preuve du changement survenu dans l'esprit public, ce serait le crédit que dès sa présentation cette requête a rencontrée parmi les membres du Conseil. Il est honorable pour le pays entier que les aspirations formulées par les signataires aient trouvé parmi les édiles de la capitale de libres et généreux esprits disposés à les appuyer. Et l'entente survenue sans nul débat préalable entre des écrivains de tendance et de pays différents, se considérant comme investis d'un mandat par la confiance du public et le désir de leurs confrères, attesterait à elle seule l'importance qui s'attache à cette reprise d'une scène mieux faite qu'aucune autre pour devenir le théâtre modèle, toujours attendu jusqu'à ce jour.

De nombreuses candidatures ont été émises; nous croyons savoir qu'assez rétives au début, elles ont fini par consentir toutes aux réformes réclamées. Nous n'avons pas d'ailleurs à nous engager dans le mouvement des compétitions. Mais à mérite égal la meilleure candidature sera toujours pour nous une candidature belge, franchement résolue à utiliser, pour la réalisation de ce beau programme d'art, les admirables éléments, les jeunes et originales énergies que lui fournira le pays même.

Cardon, — Robie, — Wauters.

Une manifestation se prépare en l'honneur, combien mérité! des trois réorganisateurs du placement des œuvres dans nos Musées nationaux, MM. Cardon, Robie, Wauters.

On sait à quel degré la Renaissance qu'ils accomplirent est surprenante. Plusieurs fois nous en exprimâmes dans l'*Art moderne* le caractère, l'adresse, l'ingéniosité et la beauté (1).

Dans le lointain quelques bonzes bougonnent. Pensez donc! on a dérangé leurs habitudes. Leur colère est égale à celle des vieux pinteurs dont on démolit le cabaret.

A cette occasion, une remarque. Dans un article, fort bien conçu au fond, la *Réforme* a récemment exposé cette salutaire transformation, mais en la présentant de façon quelque peu choquante en ce qui concerne les trois protagonistes. Par une malheureuse disproportion, M. A.-J. Wauters apparaît comme le généralissime du groupe, alors qu'en bonne justice et de notoriété, ses collègues méritent part égale et que tout recommandait de ne pas tirer la couverture trop fort d'un seul côté. Ce détail a fait quelque tapage dans le monde esthétique et atteste qu'on sait y rendre à chacun son dû et qu'on n'aime pas les accaparements de gloriole. Il serait à souhaiter que chez nous des mœurs ennemies de réclame, de rivalité et de concurrence s'acclimatassent (daignez excuser l'affreux subjonctif commandé par la grammaire imbécile). Les observations qui ont surgi au sujet de cet incident témoignent qu'on y veille et tout s'en trouvera mieux, comme égalité et comme dignité.

(1) V. notamment l'*Art moderne* 1897, p. 211.

NOUVEAU-THÉATRE

Mévisto.

Deux choses, à l'heure présente, à Bruxelles, dans le domaine théâtral, sont d'exceptionnelle valeur. Cette pièce, imprévue au milieu des habituelles fariboles qu'on nous joue : *Les Trois Filles de M. Dupont*, par Brieux (1) âpre, violente en sa vérité, comique et si terrible, d'une vie qui poigne et angoisse, qui fait rire, mais d'un rire sérieux et triste, tenant du sarcasme et de la joie amère de voir ainsi peinte, formidablement, la contemporaine organisation sociale bourgeoise ; et un acteur là-dedans, supérieur en son interprétation, PAULET. — Et, d'autre part, au Nouveau-Théâtre, MÉVISTO!

Mévisto, dans le *Juif Polonais*, ce vieux drame, bien bâti, mais vieux! De l'Erckmann-Chatrian, dans de l'Alsace naturellement, mais d'il y a une bonne trentaine d'années, avec les modes scéniques d'alors, les usages, les mots, les allures d'alors. OEuvre intéressante, certes, pour ce que nous avons d'enfantillage en nous, de besoin d'ouïr ou voir des contes, à la Perrault, pour grandes personnes. Mais combien superficielle, eu égard à nos psychologies douées tout à coup d'un si compliqué mécanisme, et voulant des pénétrations si vrillantes, un fin fond des auscultations et des sondages cérébraux possibles.

Mévisto, dans le rôle de Mathis, l'assassin ignoré du Juif vendeur de semences, à toque en poil de loup, en houppelande vert de mousse, apparaît là admirable, mêlant la tranquillité goguenarde de son inconscience criminelle, de la relative sécurité, inquiète à fleur de peau, de celui qui a échappé durant quinze ans aux griffes du dragon judiciaire, à la terreur brusque, folle, bousculante d'une âme, soudain faisant bascule dans l'effroi, à la rencontre, à la sensation de pressentiments terribles et d'événements infernalement prophétiques ou fantastiques.

Mévisto rend ce rôle avec une maîtrise égale à celle des plus grands tragédiens, ascensionnant encore dans l'expression de son rare talent que déjà, ici, en d'autres occasions, nous louâmes avec l'intensité qui lui est due. D'un bout à l'autre de la pièce il nous semble être exactement l'artiste de la situation, avec une souplesse de physionomie, de voix, d'intonations, de gestes, de costume, d'allure qui nous a mis en émoi. C'est du « Bel Art » dans la plus nette ampleur du terme.

Vraiment notre public, attentif désormais à découvrir ce qui vaut l'admiration sincère et encourageante, et qui semble avoir vaguement l'intuition de la valeur d'un tel tragédien (le mot lui revient sans marchandage), devrait davantage lui témoigner qu'il le comprend en son superbe effort pour vivre la vie, si multiple en quelques heures, de ce Maire alsacien, sournois et paisible, entrant à l'improviste dans le domaine des Furies et des inévitables vengeances préparées et ménagées par les Destins impitoyables. Un art aussi haut, aussi profond, aussi éloigné des vulgaires moyens de se faire applaudir, ne voulant que la vérité et l'exté-

(1) Voir le compte rendu que nous en avons publié dans notre dernier numéro.

iorisation des humaines crises surgissant des catastrophes, est parfois difficile à saisir en ses volontés puissantes et voulues, en ses inspirations inusitées. Il faut volonté, patience, opiniâtreté pour se sentir saisi par ses étreintes. Mais il suffit souvent d'attirer l'attention sur le phénomène pour que bientôt universellement on le discerne.

C'est ce que nous faisons. Mévisto n'a pas seulement droit aux ordinaires louanges. La ration d'admiration qu'il mérite n'est pas suffisante telle que la lui donnent quelques bravos parcimonieux ou quelques articles des quotidiens chroniqueurs pourvoyeurs des gazettes. C'est un grand artiste! un très grand artiste! Et il faut que nous, les Esthètes et le public de ce mou- vant Bruxelles, nous l'enveloppions de toute la gloire qui doit nimber sa superbe nature et les passionnés efforts qu'il fait pour nous.

Nota. — Je ne connais pas Mévisto, ailleurs qu'à la scène. Je ne lui ai jamais parlé. Pur enthousiasme donc! C'était bon à dire, par ces temps d'éloges camaradesques.

LA BASOCHE

La Basoche fut jouée à Paris en juin 1890, à Bruxelles en décembre de la même année. Deux des artistes de la création, Mme Landouzy et M. Soulacroix, faisant actuellement partie de la troupe de la Monnaie, la direction a eu l'idée de reprendre cet ouvrage d'allures légères et gaies, dont le succès, à sa première apparition, fut très vif. « Il s'agit, écrivions nous alors, d'un retour au type le plus pur du vieil opéra comique français, au patron classique des œuvrettes dont le librettiste fournit au compositeur une vingtaine de prétextes à airs, à duos, à trios, à chœurs, à chansons à boire, à préludes et interludes, voire à quelques pas dansés Et c'est tout. Mais ce vieux moule, André Messager l'a très ingénieusement rafraîchi par l'écriture pimpante de sa partition, par son inspiration aisée, par le soin particulier avec lequel il a fouillé, buriné, ciselé l'instrumentation. C'est, pour une oreille d'artiste, un amusement de toute la soirée que cet orchestre spirituel, ironique parfois, distingué toujours, soulignant les quiproquos, les situations comiques, l'imbroglio ou l'intrigue. »

La Basoche a retrouvé l'accueil sympathique qu'on lui avait réservé il y a sept ans. Mme Landouzy et M. Soulacroix, excellents dans les rôles de la Reine de France et de Clément Marot, ont vivement mené l'action. Mlle Gianoli a personnifié une Colette de jeu animée et de voix agréable. M. Gilibert a paru forcer les effets comiques du duc de Longueville, dont le rôle valut à M. Fugère, à l'Opéra-Comique, un succès considérable. Les chœurs et l'orchestre, imparfaitement mis au point, furent loin de donner à la *Basoche* la légèreté et la finesse qu'elle exige.

NOTES DE MUSIQUE

Le troisième Concert Ysaye.

Concert anglais, très anglais, — trop anglais. La direction des Concerts Ysaye a tenu à nous montrer, en cette année d'exposition, ce qu'était, en Angleterre, l'art musical. Idée louable, surtout au point de vue des comparaisons qu'elle provoque. Une artiste nous écrivait, après cette séance d'un intérêt un peu..... spécial : « Le bon Groves, dans un volumineux dictionnaire, d'ailleurs très bien renseigné, prédisait que l'Angleterre deviendrait la nation la plus musicale du monde parce qu'elle était abondamment fournie d'écoles et de conservatoires. Le mal réside précisément dans ces écoles où les Anglais apprennent le langage musical de races qui ont plus de sensibilité qu'eux, et qui n'enseignent ce langage que comme un véhicule de leurs sensations. Ce sont les vieux chants du temps de la Réforme, les *minstrel songs* et quelques-unes des vieilles ballades du pays de Galles, d'Irlande ou d'Écosse qui expriment l'âme britannique, le degré exact de sa musicalité fruste et sans grâce, quoique robuste d'élan. En voulant s'assimiler la musique des nations plus affinées, les Anglais arrivent à une stupéfiante confusion de styles. Que d'emprunts à nos auteurs, à notre musique de cirque, aux airs d'opéra, à tout ce qui existe dans le domaine des sons pour composer des ensembles qui n'ont de patrie dans aucune nation! Les Anglais se « déracinent » en abordant un art qui ne les traduit pas. »

Paroles sévères, mais appréciation juste, au fond. Aucune des trois œuvres symphoniques présentées dimanche (ouverture de Mackenzie, *Variations symphoniques* d'Hubert Purry, *Symphonie irlandaise* de Villiers-Stanford) n'a d'originalité foncière. Les influences les plus diverses s'y coudoient, noyées dans une tonalité incolore sans relief et sans accent. Cela rappelle un peu la musique belge d'il y a trente ans, du temps d'Hanssens. Dans la *Symphonie*, un scherzo de bonne facture, un andante ossianique d'aspect poétique pourraient seuls trouver grâce. Le reste est creux et d'une rare banalité.

Deux solistes ont fait apprécier, l'un, M. Borwick, pianiste, un jeu délicat, d'une grande correction, un sens subtil des nuances et du phrasé; l'autre, M Plunket Greene, baryton, une voix sonore, un peu rude, et l'énergie de sa diction, particulièrement en situation dans *The March of the Maguire*, un vieil air irlandais orchestré par M. Villiers Stanford, le « conductor » de cette audition britannique à laquelle, malheureusement, Mme Brema, indisposée, n'a pu prendre part.

La deuxième séance du Quatuor Dubois.

Quatuor de Dvorak (*mi bémol*), sonate pour violoncelle et piano de Brahms, quatuor (piano et cordes, *ut mineur*) de Brahms. L'interprétation de cette musique si difficile à profiler, à maintenir large au milieu de sa profusion de détails, a été tout à fait remarquable. Les jeunes artistes, plus sûrs de leur « métier », peuvent se donner le luxe de moins songer à eux-mêmes pour penser davantage à l'ensemble, et le nombreux public qui les écoutait leur a prouvé qu'il comprenait cette abnégation.

Dvorak, chaud, nuancé. Vivant aussi et bien découpé le Brahms que les Allemands jouent avec plus de gravité, mais qui ne perd pas à être interprété d'une façon juvénile.

Troisième matinée Wieniawski.

M. Joseph Wieniawski a donné dimanche à la Maison d'Art sa troisième matinée. Au programme, d'excellente musique exécutée par des artistes de réelle valeur : MM. Wieniawski, Arthur Van Dooren, Leenders, directeur honoraire de l'Académie de musique de Tournai, Jean Strauwen et Mlle Elisa Morand.

M. Wieniawski a clos la séance par une *Ballade* et une *Valse-Caprice* de sa composition.

Le Salon de Louvain.

Fière du succès qui accueillit, en 1894, une première tentative de décentralisation artistique, la Ville de Louvain vient d'ouvrir son deuxième Salon d'Art.

C'est à la *Table ronde*, dans la grande salle des fêtes de la vieille et célèbre société louvaniste, dans une généreuse pensée de bienfaisance, que l'exposition est installée. Et malgré la disposition peu favorable de la salle, le Salon, qui comprend plus de trois cents œuvres d'artistes belges, se présente bien, dans sa variété et son éclectisme.

Il ne peut s'agir, bien entendu, d'une exposition à tendances, d'un groupement théorique de peintres et de sculpteurs. Les amateurs y coudoient les artistes, et tels essais quelque peu barbares s'y trouvent cimaisés à côté d'œuvres de valeur. Mais l'ensemble est intéressant et donne, en raccourci, une idée de l'école belge d'aujourd'hui. On y remarque notamment des paysages d'A.-J. Heymans, d'Emile Claus, de Th. Baron, de Verheyden, de Courtens, de Gilsoul, de Mme Marie Collart, de Coosemans, de G. de Burlet, de Goemans, de Mme Lacroix, de Marcette, de F. Nys, de Rosseels, d'Emile Van Doren, de Frans et Corneille Van Leemputten; des portraits et compositions de J. Leempoels; des tableaux et dessins de Frédéric, Mellery, Laermans, Degouve de Nuncques, Eug. Smits, Jan Stobbaerts, Jakob Smits, G. Vanaise, C. Wolles, Delville, Charles Mertens, Franz Hens; des aquarelles de Stacquet, Uytterschaut, Hagemans, Titz, Elle, Thémon, Cassiers; des dessins rehaussés d'Alfred Delaunois; des eaux-fortes de J. Ensor; des sculptures de Jef Lambeaux, Ch. Van der Stappen, E. Rombaux, V. Rousseau, G. Minne; des gravures d'A. Danse, de Mlle Danse, etc.

L'esprit d'initiative de la Commission, présidée par M. Léon Boels, s'ingénie à compléter cette manifestation d'arts plastiques par des conférences, par des auditions musicales. Un concert symphonique y fut donné, le jour de l'ouverture, par l'orchestre de la *Table ronde* Notre collaborateur Octave Maus y parla, jeudi dernier, du développement intellectuel de la Belgique, si remarquable en ces dernières années. D'autres séances sont annoncées, en vue de répandre dans le public louvaniste le goût des choses de l'esprit. M. Pol de Mont y étudiera aujourd'hui *le Paysage* ancien et moderne; M. Paul Errera évoquera la vie et l'œuvre de *Léonard de Vinci*. On ne peut qu'applaudir à d'aussi louables tentatives, à d'aussi généreux efforts.

PETITE CHRONIQUE

Le SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE s'ouvrira, comme les années précédentes, vers la fin de février dans les galeries du Musée moderne de peinture. Une place importante y sera faite à l'œuvre de M. Théo Van Rysselberghe, qui s'est abstenu d'exposer depuis quatre ans et qui réunira à cette occasion l'ensemble de ses dernières productions. L'exposition comprendra, en outre, bon nombre de toiles des artistes d'avant-garde de Belgique, de France, de Hollande, d'Angleterre, et plus spécialement de la jeune Allemagne dont l'effort artistique, inconnu chez nous, mérite de fixer l'attention.

Dans la section des arts d'industrie, on signale les céramiques des manufactures du Danemark et les nouvelles créations du maître verrier Tiffany, de New-York, comme devant exciter un intérêt particulier. Nous publierons prochainement la liste des artistes belges et étrangers invités à prendre part au cinquième Salon de la *Libre Esthétique*.

L'exposition du Cercle *Pour l'Art* s'est ouverte hier au Musée de peinture.

Une exposition d'œuvres de MM. RÉNÉ JANSSENS, VICTOR MIGNOT, PAUL VERDUSSEN et DÉSIRÉ WEYGERS est ouverte depuis hier au *Cercle artistique et littéraire*. Elle sera clôturée le 25 courant.

Le DIABLE-AU-CORPS a installé ses pénates dans la Maison de l'Étoile, rue Charles Buls, tout contre l'hôtel de ville, proche de la Maison du Roi d'où s'envolent les sonneries joyeuses du carillon. Dans ce milieu essentiellement bruxellois, en une salle dont l'intimité s'égaie de claires décorations, la verve des aimables artistes de la maison s'aiguise en fines saillies, en monologues spirituels. Des poètes, des musiciens nouveaux renforcent l'ancien personnel de la déjà célèbre compagnie, et l'intarissable humour d'Amédée Lynen, élevé à la dignité de directeur du DIABLE, anime le programme d'un perpétuel renouveau comique.

Le spectacle d'ouverture, offert à un public trié d'invités, artistes, notabilités politiques et autres, se composait de trois œuvres nouvelles : le *Sabbat*, poème de Rhamsès II, dessins de H.-F. Hendrick; *Noël flamand*, poème de Fritz Lutens, musique d'Ed. Michel, dessins de Léon Dardenne; le *Cortège alimentaire*, poème de Fritz Lutens, musique de V.-A. Piano, ombres d'Amédée Lynen.

On a fait fête aux trois pièces. La dernière surtout, dans laquelle la fantaisie du peintre évoque, en une série de chars et de personnages dessinés avec une grâce charmante, les nourritures terrestres, comme dirait André Gide, et les boissons divines, a été acclamée comme l'une des plus jolies réalisations du petit théâtre dont le chef-d'œuvre fut, jusqu'ici, l'*Horloger d'Yperdamme*.

Voilà le DIABLE-AU-CORPS reparti pour la gloire. Les représentations se succéderont régulièrement les mercredi, vendredi et samedi de chaque semaine, à 9 heures. Le vendredi, soirée gala, l'entrée sera de 3 francs. Le bureau de location est ouvert de 2 à 4 h. 1/2, à la Maison du Cygne, Grand'Place, nº 9.

Changement d'affiche au THÉATRE MOLIÈRE : à la *Marchande de sourires* a succédé, depuis hier, le *Filleul de Pompignac*, comédie en quatre actes d'Alexandre Dumas fils. A l'étude : *Henri III et sa Cour*, pièce historique en cinq actes d'Alexandre Dumas père.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, deuxième concert d'abonnement des Concerts populaires, sous la direction de M. Joseph Dupont et avec le concours de M. Ferruccio-B. Busoni, pianiste, et du *Choral mixte* (directeur M. L. Soubre).

La cinquième séance de la Section d'Art de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, à 8 h. 1/2. Au programme : Conférence d'HENRI VANDE VELDE sur William Morris, avec projections lumineuses.

La prochaine séance, consacrée aux œuvres de Moussorgski, aura lieu le 1er février à la Grande-Harmonie.

Pour rappel, mercredi prochain, à 8 heures, à la MAISON D'ART, deuxième séance de musique de chambre donnée par Mme Feltesse-Ocsombre, MM. Laoureux, Godenne et Bosquet.

Nous avons reçu au sujet de nos observations sur les *sculptures du Jardin botanique* une intéressante communication dont l'abondance des matières nous oblige à différer la publication, de même que celle de bon nombre de comptes rendus de livres nouveaux, etc.

M. Fr. THOMÉ, pianiste-compositeur, Mlles CÉLESTE PAINPARÉ et LALLA WIBORG donneront samedi prochain, à 8 heures, à la GRANDE-HARMONIE, un concert consacré en partie aux œuvres de M. Thomé. Billets chez MM. Schott frères.

L'Harmonie de la Maison du Peuple, avec le concours des cercles choraux l'Écho du Peuple et la Jeunesse, donnera le 6 février, à la Grande-Harmonie, un concert exclusivement consacré aux œuvres de Richard Wagner.

On y entendra entre autres le Chant des Pèlerins et la Marche des Nobles de *Tannhäuser*, ainsi que le Chœur des Fileuses du *Vaisseau-Fantôme*.

C'est le 28 janvier qu'aura lieu, à Anvers, la première représentation de *Numance*, le nouveau drame lyrique de M. Van den Eeden.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 4. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 23 JANVIER 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

FRITJOF NANSEN

« Vers le Pôle ».

Ce récit *n'est pas une œuvre d'art*, a-t-on dit. Il ne fera pas même partie de notre littérature contemporaine comme Xénophon et sa retraite des dix mille firent partie de la littérature grecque, bien qu'il conte une histoire tout aussi merveilleuse. L'âme de Nansen appartient à une époque moins avancée que celle de la retraite des dix mille, et il est, de beaucoup, plus jeune que Xénophon. Il a l'âge des rapsodes, des druides et des mages, l'âge aussi de tous ceux qui écrivirent les vieilles légendes où l'humanité va se regarder comme on se mire dans un puits à l'eau désormais tranquillisée.

Il écrit naïvement; les émotions les plus fortes, les plus rares — uniques en réalité puisque nul ne les avait éprouvées avant lui, — sont rendues par des mots souvent banals.

Il est plein de répétitions, comme les vieilles sagas. On a tué un ours, on a entendu le fracas des énormes glaces mouvantes décuplant le bruit du tonnerre, on s'est réjoui et on a festoyé aux jours de grande fête, et toujours, comme dans Homère, dans les chansons du moyen-âge, dans les Nibelungen, dans les Kalevala, comme aussi dans les chants bouddhiques, les mêmes notes reviennent, serrant de près la vie : ils ont bien ou mal mangé, dormi, ils ont essuyé des défaites ou vaincu l'ennemi, représenté par l'espace qu'il faut parcourir chaque jour.

Ce livre, *qui manque d'art*, coûte trois fois autant qu'une quantité d'œuvres admirablement écrites, et l'avare public l'achète, les éditions s'empilent les unes sur les autres et se répandent, dans tous les pays, traduites dans toutes les langues. Et ce public indifférent et veule, dont nos artistes se plaignent, s'anime tout à coup.

Comment s'empêcher de croire que le public et les artistes qui sont censés exprimer ce qu'il sent, appartiennent à des époques, à des âges différents? Il y a divorce entre eux. Les artistes sont le produit de plusieurs générations d'êtres raffinés qui après s'être habitués à ne pas séparer le BEAU HUMAIN d'une enveloppe, d'une extériorisation tout à fait appropriée à la beauté intérieure, en sont venus à considérer surtout l'importance de l'extériorisation et de l'enveloppe.

La foule, elle, en est encore à l'âge où l'on aime les belles histoires pour leur beauté propre tout autant, sinon beaucoup plus, que pour la manière dont elles sont contées. Il s'agit de lui montrer de belles choses, en tout premier lieu. Il y a de la beauté partout, on n'a qu'à la ramasser. Au lieu de cela, de paresseux « chers maîtres » se bornent à collectionner les caillous de leur jardin et à les décorer (1). Devant ces coquilles reluisantes, la foule, en bon animal, s'arrête, renifle, sent que la coquille ou le caillou est froid, qu'aucune goutte de sang ou de sueur ou de vie humaine ne l'a transformé, que ce n'est, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, qu'une pierre taillée, et comme elle a d'abord besoin de pain pour son cerveau, son cœur, son âme ou son imagination, elle rejette le bijou et finit même par ne plus se donner la peine d'en regarder de nouveaux.

Avec un flair qui lui fait honneur et que partage, ma foi, en cette occurrence, cette tant crapuleuse bourgeoisie, la voilà qui s'aperçoit, et cela immédiatement, qu'une beauté humaine s'est aujourd'hui dressée à l'horizon.

Elle suit les robustes, les forts qui ne font pas onduler la plume de leur casque comme les héros des romans de chevalerie et de tant de romans modernes où l'auteur s'admire à travers un type humain de taille exagérée, embellie ou enlaidie, — ces confiants n'ayant aucune des allures de bravoure auxquelles la foule se laisse prendre d'ordinaire. Elle les suit dans ces étonnantes régions où les morses, les ours, les oiseaux, les renards les regardent curieusement, sans crainte d'abord; elle voit que si l'une d'elles est tuée ou blessée, ces bêtes se lamentent, elles ne comprennent pas, elles ne savent pas encore ce qu'est l'homme ni comment sa présence opère sur elles. Mais elles l'apprennent rapidement. Il ne faut que quelques semaines pour que tout une faune soit imprégnée d'angoisse, imprégnée aussi d'une nouvelle qualité de ruse et de prudence, — pour qu'elle devienne agressive, menaçante, et que sa léthargie polaire soit troublée par le rêve d'une race dominatrice.

La foule évoque encore ces scènes d'aurores brillantes et sanglantes reflétées par des milliards de cristaux et de miroirs vivants, mouvants, de toute dimension, ces plaines de neige et de glace où d'immenses dunes de vagues figées sont éclairées par la lumière de la lune ou restent de longues semaines dans une obscurité que leur éclat seul adoucit un peu.

Mais ce que tous aiment surtout en cette histoire c'est l'aventure de deux hommes isolés, Robinsons heureux, perdus dans cet hiver éternel et dans une contrée dont l'horreur n'est égalée par aucun pays connu. Chose surprenante, ce froid qu'ils mesurent avec une exactitude scientifique, cette nuit qui les force à s'enfermer dans une hutte où la graisse de morse les éclaire et les chauffe, où la chair d'ours les nourrit, cet hivernage qu'ils prennent le parti de passer en marmottes, dormant vingt heures sur vingt-quatre quand ils peuvent, le voisinage curieux des ours qui viennent respirer le parfum de chair humaine par l'ouverture de leur cheminée, rien de tout cela ne leur semble ni terrible, ni effrayant, ni surtout laid. Le temps leur paraît un peu long parfois et c'est tout. Les aventures et les dangers ne manquent pas, mais on dirait qu'ils les considèrent comme de simples maladresses de la nature ou d'eux-mêmes. Souvent, pendant qu'ils sont là, perdus dans les glaciers, à des centaines de lieues de toute humanité, ils pensent à ce que font ceux qu'ils aiment. Puis, pour ne plus penser, ils mangent et ils dorment. Parfois, traversant cette saine endurance qui s'ignore, qui ne se grise nullement de sa propre essence, — comme cela se passerait chez des êtres faibles, — un éclair d'admiration jaillit, et ils se voient « dans un monde mort à travers lequel l'esprit de l'espace flambe en fusées d'aurore boréale ». Un peu plus loin ils s'écrient comme malgré eux : « La marche à l'étoile est longue et difficile. »

De la poésie neuve ou vieille comme le temps, mais douée d'une saveur toute particulière, surgit de ces pages comme des pépites de métal surgissent du limon aurifère. Et alors éclate la vraie chanson, le vrai lyrisme, celui qui émane de l'être vivant, en marche, en action, peinant, jouissant et laissant sortir de lui les cris que la vie lui inspire. Ces cris sont souvent beaux, souvent informes et mal sonores aussi. Qu'importe à la Foule! On lui a fait si souvent entendre les chants très harmonisés d'un tas de faiblards époumonnés qu'elle se délecte à la voix de ces mâles, dussent-ils crier un peu rudement ou laisser échapper des fausses notes.

Pourquoi faut-il qu'en lisant tout cela, — les tristesses résolues du départ, les émotions intraduisibles du retour encadrant des années d'efforts opiniâtres, inouïs, — pourquoi faut-il que je pense avec regret à l'art de quelques-uns de mes contemporains? Pourquoi faut-il que, comme la foule, je me sente bien moins attiré par leur art que par cette rapsodie aux allures gigantesques de légende et, comme les ours, par ce parfum d'humanité audacieuse et puissante?

Suis-je donc insensible à l'art et la foule aussi est-elle incapable de le sentir?

Ah! pourquoi les artistes se sont-ils séparés de nous, les vivants! Pourquoi ont-ils été choyer leur petite délicatesse de toucher, leur finesse d'ouïe, leur subtilité de vue pour les mieux conserver, pensaient-ils?

Mais elles ne valaient rien ces délicatesses, ces

(1) Impossible de ne pas citer ce mot récent de Björnstjerne Björnson, rude lui aussi et profond : « J'ai toujours pensé pour ma part qu'il en est de l'œuvre d'un romancier ou d'un poète par rapport à sa personne comme des billets de banque par rapport à la banque elle-même : elle doit avoir en caisse les valeurs qui répondent à ses émissions. »

finesses, ces subtilités, s'il fallait tant les protéger contre la vie. Ce n'étaient que des accidents, non de vrais dons. Ils ne sont donc plus capables de chanter s'ils restent savetiers, de penser s'ils agissent et il faut qu'ils mettent tout ce qu'ils ont de vitalité dans une seule occupation, en niant, en écartant toutes les autres! Ils sont comme ces amoureux qui jouissent non pas de l'amour, qui ne les émeut pas tout entier, mais du plaisir de se voir aimer, de s'admirer aimants, comme si vraiment ils ne s'étaient jamais sentis capables de cette puissance naturelle et qu'il leur était doux de s'émerveiller d'eux-mêmes. Ils font pressentir la petitesse de l'être humain à travers la reluisance des belles formes. Et rien, rien sur la terre n'est aussi beau qu'un beau corps, qu'un cœur riche de sang et d'amour, qu'un cerveau clair, qu'une âme large, que la beauté de toute la vie humaine enfin!

C'est cela que je veux voir briller, c'est cela qu'il faut mettre en lumière, c'est cela qui m'émeut.

Je ne les vois pas toujours, ces beautés, voilées qu'elles sont par des formes rudes, boiteuses. L'artiste devrait seulement les dépouiller de cette gangue et me les montrer en leur essence purifiée. Chez Nansen, la beauté s'est manifestée *en dépit* de toutes les formes, et le monde entier a été à lui, témoignant bien de cet actif besoin d'admiration pour ce qui vit, pour ce qui est de haute et herculéenne humanité. En lui, l'œuvre d'art, ce n'est pas son livre, écho sincère et maladroit de ces années d'héroïsme, c'est bien son œuvre tout entière dont le récit nous bouleverse. Il a taillé une statue humaine et c'est bien cette splendeur-là qui est l'archétype de toutes les œuvres d'art, splendeur sans laquelle elles ne sont que puérilités, vanités, misères.

Il en a donné une image imparfaite qu'un grand nombre diront n'être pas de l'art.

Pour moi cette image est du grand art primitif, l'art des simples et des inconscients convaincus, s'abandonnant tout entiers à leur adoration ou à leur élan, sans retour sur eux-mêmes ni sur la façon dont ils rendent leur émotion. Ce n'est pas l'art de notre temps, synthétique, conscient, à facettes multiples, à sensibilités exacerbées. C'est l'art des âges où les hommes-enfants n'avaient que des sensations simples, peu nombreuses, point embrouillées d'aucune complexité. Le fait qu'un livre nous donne l'impression d'une époque aussi lointaine devrait nous le rendre aussi cher que les poèmes de nos légendes antiques, et suffit — ainsi je sens — pour que nous le sacrions œuvre d'art. La foule, en son admiration spontanée, a compris que quelqu'un, sans le savoir, par la seule force d'une belle nature, la sortait de tous les tâtonnements esthétiques de notre siècle, tourmenté d'émotions trop diverses; elle a acclamé celui qui ayant rêvé, ayant réalisé de la beauté, la montre en sa plus grande simplicité.

DEUX RÉFRACTAIRES

L'abbé Paul Allain et Galafieu (1).

L'abbé Paul Allain, tel que nous le montre M. Guinaudeau, était resté un homme sous sa soutane de prêtre. Après quelques années d'angoisses, il s'est aperçu que ce que l'Église exigeait de lui c'était précisément de ne plus être un homme. Et l'abbé Paul Allain, être de raison et de chair, aimant la nature, comprenant la vie, n'a pu s'y résigner. Il est parti. Il a quitté la noire soutane qui n'était plus seulement le deuil d'un Dieu, mais le deuil de toute l'humanité. Abandonnant les quiétudes et le confort moral, la sécurité matérielle que donne la « grande dorloteuse » (ainsi que M. Guinaudeau appelle si joliment l'Église), il est retourné à la vie pour la vivre librement.

Dix ans à peine séparent le début du livre, le repliement plein de confiance et de bon vouloir dans la douillette protection de l'Église, et sa fin : l'évasion, l'ardent besoin d'être sincère, de ne pas donner l'hypocrite comédie d'une foi extérieure. Cette passion de sincérité est la noblesse de ce caractère de prêtre et d'homme. Durant ces dix années, ce drame d'âme s'accomplit sans fracas.

Les péripéties de cette lutte entre la raison et la foi, entre l'active bonté humaine et l'indifférente onction sacerdotale, la révolte de l'homme contre les géhennes de l'Église, sont émouvantes par la vérité de souffrance et d'effort qu'elles révèlent. Sans monotonie, sans détails trop minutieux, M. Guinaudeau nous en a marqué les phases avec une psychologie très sûre. Dans ces angoisses, ni trémolo ni cabotinage.

Sachons gré à l'auteur de nous avoir épargné le dramatique si facile des doutes inopinés, le déchirement théâtral de la foi qui sombre en une nuit d'exaltation et de fièvre. On se rappelle que la fameuse insomnie de Jouffroy a fait école et qu'il y a, par le monde, des légions de jouvenceaux qui prétendent nous intéresser à la fuite nocturne de leur foi, à leurs halètements d'angoisses : Pitres qui regardent dans une glace quelle grimace fait le visage d'un homme dont la religion part en villégiature.

M. B. Guinaudeau est trop sincère pour condenser théâtralement dans une chambre à coucher et quelques heures de nuit la tourmente de toute une existence. Il nous fait voir les lenteurs progressives de son évolution, en des rêveries douloureuses ou exaltées devant le marais vendéen, dont il aime la désolation grandiose, en des causeries où, peu à peu, la logique saine bouscule les puérilités de la révélation. Et c'est intéressant par la seule emprise du drame humain qui se joue. C'est intéressant même pour les incrédules qui, comme nous, ne peuvent palpiter bien fort à ce duel entre la raison et une foi qui les a depuis longtemps désertés. Mais la psychologie de cette lutte est par elle-même émouvante. Cette ascension vers les sommets de raison et de liberté, ce retour à la vraie condition humaine à travers tous les obstacles, n'est pas sans grandeur. Pour renoncer aux étais moraux de l'Église, à sa protection sociale, pour se jeter ainsi dans les aventures de la vie, il faut un robuste courage, un besoin éperdu de raison. C'est toujours beau de voir un homme se reconquérir. C'est une compensation au trop fréquent exemple de tant d'hommes qu'on voit tomber par apathie ou calcul. Le héros du livre de M. Guinaudeau, en s'évadant de l'église, revient à tout ce

(1) *L'abbé Paul Allain*, 1 vol., chez Fasquelle. — *Galafieu*, 1 vol., chez Stock, Paris.

qu'il aimait : le charme de la terre et des saisons, les féeries du ciel, les êtres, le don entier de soi-même pour le bien. Rude critique de l'ergastule religieux qui ne s'accommode point de ces joies saines. Si bien que, aux premières pages, quand on voit le jeune séminariste Paul Allain s'émouvoir à un soleil couchant, à un chant de source, à un frisson de feuillage, à un passage d'être gracieux, vibrer dans sa chair, témoigner une sympathie humaine à ses semblables, on devine qu'il n'est pas fait pour être « d'église » et qu'il se débattra dans les rets de la « grande dorloteuse ».

Voilà donc Paul Allain dans la vie. Il y trouvera peut-être Galafieu, un autre réfractaire, dont M. Henry Fèvre a dressé la plaisante silhouette. La rencontre se fera probablement sur un pont ou le long d'un quai, d'où ils regardent tous les deux les reflets du couchant sur le fleuve. Tout d'abord Paul Allain, accoutumé, par sa vie antérieure, à l'ordre, à la correction de vêture, se méfiera un peu du bohème hirsute et dépenaillé. Mais l'isolement de sa vie nouvelle, l'hostilité soupçonneuse qu'il sent autour de lui lui feront trouver un peu de réconfort dans le regard placide et bon enfant de Galafieu. Ils sympathiseront, n'en doutons pas, parce qu'ils sont tous deux des irréguliers, tous deux en marge des arrangements sociaux.

— Pour moi, lui dira Galafieu, il y a longtemps que Dieu a f.... le camp de mon âme. Et tant d'autres croyances ont filé à la suite! Vous êtes encore plein de respect pour des tas de choses qui ne m'imposent plus : le monde, la société, la philanthropie, l'ordre, etc. Un abîme nous sépare. Vous arrivez au point exact d'où je suis parti. Mais c'est déjà très bien d'en être là. Seulement, il ne faut pas vous monter la tête. La vie, c'est charmant. Vous y voilà. Au moins faudrait-il pouvoir la vivre. Je vous assure qu'on y a quelque mal. Même en vaut-elle la peine?

M. Paul Allain sera décontenancé et abattu. C'est que son voisin de coucher de soleil, l'ami Galafieu, lui précise, en exagérant certaines réflexions qu'il a déjà eu le temps de faire depuis que, résolûment, il s'est jeté dans la vie. Il a tout de suite compris que la raison, la liberté humaine, la solidarité, etc., si séduisantes dans les livres de philosophie ou au cours des rêveries dans le jardinet de son presbytère, devenaient de bien vagues formules dans la pratique de l'ordinaire existence. Les loques de Galafieu en sont d'ailleurs le lamentable témoignage. Mais il se rassure en pensant que, dans cette détresse, il y a peut-être bien la faute de Galafieu, vraiment trop musard et flâneur. C'est un être si bizarre, ce Galafieu, et si amusant!

Oh! Il ne récrimine pas, ignore les mots à majuscule, le panache des phrases ronflantes, le jargon anarcho-philosophique. Il dédaigne les réunions ou n'y va que s'il fait trop froid dehors et si elles sont gratuites et chauffées. Il a horreur des cris, des gestes véhéments, du tapage furibond. Cet inutile vacarme troublerait sa sérénité. Galafieu se promène, regarde, écoute, flaire, ne connaît d'autre ennui que celui de ses ravitaillements trop incertains. A tous les tracas de l'existence il oppose une bonasserie inerte, une gravité peu loquace de brave homme. Adolescent, il était apprécié déjà pour son air sérieux, pour la tranquillité précise et correcte avec laquelle il s'exprimait. Homme, il a gardé ces précieux dons qui lui valent encore de temps en temps une assiette à quelque table de famille, un matelas jeté par terre dans une chambre d'ami.

Galafieu a commencé par être naïf et tendre. Naturellement, on l'a dupé et dévalisé. Délesté de l'héritage familial, il devrait travailler pour vivre. Mais il a l'horreur native, absolue de l'effort en cage, de la mécanique sociale qui emprisonne. Aux astreignantes fonctions qui tristement nourrissent leur prisonnier, il préfère la libre flânerie avec le dénuement qu'elle comporte. Un jour que, sur le point de conquérir un pupitre de pion dans un collège, il a obtenu de l'orgueil humilié d'un parent le prix d'un costume neuf nécessaire à sa dignité nouvelle, il ne peut résister au plaisir de convertir en bonnes joies immédiates les piécettes destinées à l'embellissement de sa personne. Un copieux dîner dans la panse, un cigare au bec, une femme au bras, il dédaigne sa place de pion, la redingote, le chapeau luisant qui devaient à jamais le classer. Et le lendemain de cette orgie qui l'a définitivement brouillé avec la vie régulière, il a la pituite peut-être, mais il est sans regret. Ah! cher et divertissant Galafieu!

Le voilà derechef rôdant par la grande ville, rusant pour se sustenter. Il a des alternatives de jeûnes et de ripailles. Il se croit tout d'un coup fixé dans l'abondance et il redégringole dans le froid et la dèche. Il tolère des avanies pour rester autour des jupes de la maîtresse d'un ami qui l'héberge, et à peine est-il détenteur de quelques francs qu'il l'enlève. Il met son amour autour de l'agonie d'une poitrinaire. Il accroche sa bohème à celles de bourgeois plus bohèmes que lui. A bout d'expédients, il va en province recourir à des amitiés anciennes, mais sa loque humilie, épouvante. Vite on le ragaillardit d'une soupe, d'un coup de vin et on le verrouille dans le premier train en partance. A tant de péripéties, Galafieu oppose sa placidité, sa patience, son inertie. Silencieux, pas encombrant, quel excellent chien fidèle il ferait, pourvu qu'il ait la pâtée et la niche bien au chaud. Comment quelque ami, souffrant de la solitude, ne le laisse-t-il pas s'allonger et ronfler à demeure devant son feu? Sa respiration tiendrait compagnie et c'est à peine s'il donnerait des puces! Mais personne ne comprend Galafieu. A la fin le placide Galafieu s'aigrit. Il voit qu'il est décidément difficile de manger sans rien faire. Pris d'une rage un peu imprévue, il cabosse d'un pavé la trogne d'un agent. Il connaîtra la soupe et les tiédeurs du bagne!

Paul Allain, qui a gardé un peu de sa foi (tout ce qui est la belle philosophie chrétienne), priera pour Galafieu, et pensera que, sans doute, la vie est morne et douloureuse, qu'elle est moins belle que dans les livres, mais que, pour avoir le droit de s'en plaindre, il faut avoir voulu aussi remplir, avec les autres fonctions d'homme, celle du travail et de l'effort.

Mais Galafieu, attelé à une besogne, eût été moins complet. Et le héros du livre de M. Henry Fèvre, parmi toutes les figures de réfractaires que notre souvenir évoque, apparaît la plus étrange et la plus comique dans son imperturbable et sereine ironie. C'est un type inoubliable qui doit prendre place dans la galerie des réfractaires fameux.

GEORGES LECOMTE

Exposition du Cercle « Pour l'Art ».

La sixième exposition des artistes réunis sous la bannière *Pour l'Art* répète, sans y ajouter d'intérêt spécial, les salonnets précédents. Vingt peintres, trois sculpteurs y prennent part. Leurs tendances sont modérées, leur art honorable. Si quelques-uns d'entre eux s'élèvent à la personnalité, à la puissance du coloris, à l'élégance de la forme, — ces trois qualités incarnées respectivement en MM. Laermans, Verhaeren et Rousseau, — les autres

ne dépassent guère l'étiage d'un talent fait d'application, d'observation, de consciencieux labeur. Plusieurs des exposants ont des visées décoratives. Mais les principes qu'ils mettent en œuvre paraissent jurer avec l'essence même de la peinture murale. C'est ainsi que les panneaux de M. Omer Dierickx, *L'Age d'or*, *la Famille*, — ce dernier inspiré des compositions de Puvis de Chavannes, — constituent non des toiles décoratives au sens strict du mot, mais de médiocres morceaux de peinture documentaire. A cet égard, M. Fabry n'est guère plus heureux dans son dessein d'évoquer, en un vaste panneau, la *Poésie lyrique*. Et l'*Automne* de M. Fichefet est une déplorable rétrocession vers les pires peintures de la fâcheuse école anversoise d'autrefois. Il y a, semble-t-il, plus de sentiment dans les grisailles où se complait M. Ciamberlani en son *Tantale et Sisyphe*, mais vainement cherche-t-on, dans toutes ces toiles aux dimensions ambitieuses, un accent, un parti-pris, un caractère net qui précisent leur signification et déterminent leur but ornemental.

Sous de trop évidentes faiblesses de dessin et une couleur fuligineuse, on discerne en M. Colmant un artiste observateur, sincère, s'efforçant de synthétiser ses impressions. M. Hannotiau résume en des toiles et des dessins d'une rigoureuse précision le recueillement qui plane, comme un encens mystique, dans les ruelles silencieuses de Bruges. Et c'est Bruges aussi, avec ses quais solitaires, ses vétustes ponts, son béguinage empli de mystère qui a tenté, cette année, le pinceau de M. Coppens. Mais la palette de ce dernier se charge de colorations dures, de tons d'acier et de fer qui glacent ses impressions pittoresques. Ses *Nuits*, entrevues en quelque port de pêche, sont polaires.

Un début heureux : celui de M. Firmin Baes, dont le *Village* et les dessins, bien que manifestement tracés sous l'influence de Léon Frédéric, révèlent un peintre d'avenir. Puis encore : une toile calme, d'une tonalité assourdie, d'un sentiment intime, par Henri Duhem; une *Entrée d'église* et deux portraits intéressants de René Janssens; de mélancoliques paysages de nuit par Henri Ottevaere; une curieuse aquarelle, *Le Parc vers 1830*, de Léon Dardenne.

Quatre tableaux et une esquisse, d'un coloris éclatant, d'un dessin robuste bien que poussé à quelque exagération caricaturale, marquent en M. Laermans l'artiste original, puissant, concentré, dont nous avons maintes fois analysé avec la plus vive sympathie les œuvres. Et deux natures-mortes d'Alfred Verhaeren donnent, en cet ensemble un peu terne, la note « peintre » du Salon.

M. Rousseau expose une dizaine d'œuvres nouvelles, parmi lesquelles une grande figure, *Vers la Sérénité*, d'un modelé délicat. L'art du jeune sculpteur s'affine de plus en plus, et peut-être s'apparente-t-il trop étroitement aux artistes de la Renaissance italienne. Le morceau le plus parfait : les deux figures de bronze qui surmontent sa *Coupe des Voluptés*. Il est fâcheux que la coupe elle-même soit du dessin le plus banal et contraste avec l'élégance exquise des figures.

MM. Braecke et Springael complètent le contingent sculptural de l'Exposition. Ce dernier mérite de fixer l'attention par sa grande composition : *Accablement*, qui décèle un réel tempérament.

Citons, pour clore cette rapide énumération, le vitrail de M. Hector Thys, *Prométhée*, d'une disposition heureuse, encore qu'ici, comme dans les toiles citées plus haut, l'élément décoratif soit combattu par les traditions, décidément difficiles à déraciner, du tableau d'atelier.

PUBLICATIONS D'ART

Klassischer Skulpturen Schatz

(TRÉSOR DE SCULPTURES CLASSIQUES).

L'éditeur F. Bruckmann, de Munich, auquel nous devons cette belle revue nouvelle : *Dekorative Kunst*, qui nous renseigne, mois par mois, sur l'émancipation artistique de l'Allemagne, complétant par des illustrations de choix des articles intéressants et variés, publie depuis un peu plus d'un an un superbe recueil que nous signalons très particulièrement aux artistes et aux esthètes. Sous la forme d'une revue mensuelle, le *Trésor de Sculptures classiques* fait passer sous les yeux les plus beaux monuments de la statuaire hellénique, médiévale et moderne. Des planches phototypiques, admirablement exécutées, donnent avec une saisissante vérité la reproduction des chefs-d'œuvre épars dans les musées de l'Europe, dans les cathédrales, dans les édifices publics.

Deux fois par mois, la revue nous apporte, avec une courte notice rédigée par MM. F. von Reber et A. Bayersdorfer, auxquels est confiée la direction de cette artistique publication, la joie et le réconfort moral de six œuvres magistrales choisies parmi les plus hautes et les plus nobles de toutes les époques. Et c'est tantôt l'élégance des bronzes de Donatello reproduits d'après les originaux de Florence ou de Padoue, tantôt la puissance des marbres antiques de la Glyptothèque, du Vatican, des Offices ou du British Museum, tantôt la beauté grave et recueillie des artistes inconnus qui ont édifié les cathédrales d'Amiens, de Bourges, de Poitiers, de Reims, de Strasbourg, ou la grâce incomparable du maître de Dijon, Claus Sluter.

Une double table des matières, l'une par ordre alphabétique, l'autre par ordre chronologique, rend les recherches aisées. Les dimensions des œuvres, la matière dans laquelle elles sont exécutées sont indiquées avec précision. Et des détails biographiques sur leurs auteurs donnent au recueil un caractère d'enseignement et de vulgarisation qui en augmente l'intérêt.

L'ouvrage est mis en vente à un prix d'une extrême modicité : 12 marks (15 francs) pour une année, composée de vingt-quatre livraisons, c'est-à-dire cent quarante-quatre planches. Chaque livraison isolément : 75 pfennigs. Le premier volume comprend les livraisons de septembre 1896 à septembre 1897. Le deuxième volume, commencé en octobre dernier, est en cours de publication.

Le *Trésor de Sculptures classiques* de MM. von Reber et Bayersdorfer devrait être mis entre les mains de tous les artistes et prendre place dans les bibliothèques de toutes les académies et écoles d'art.

NOTES DE MUSIQUE

Le deuxième Concert populaire

L'extraordinaire virtuose du clavier F. Busoni est revenu, pour la troisième fois, éblouir le public bruxellois du prestige de son mécanisme prodigieux. Il n'est guère de pianiste qui ait, plus que lui, approfondi la technique de son instrument. Puissance de son, vertigineuse agilité des doigts, sûreté d'attaque, délicatesse du toucher, M. Busoni réunit toutes les qualités qui font les grands virtuoses. Mais le pianiste l'emporte de plus en plus chez lui sur

l'artiste, et si son jeu étonne, l'interprétation qu'il donne du Concerto en *mi bémol* de Beethoven — interprétation faite de contrastes, d'oppositions heurtées, de recherches d'effets pianistiques — n'est guère faite pour plaire aux musiciens. Et que dire de l'incohérente fantaisie sur les *Puritains* par laquelle il a clôturé son programme! Quelques pianistes facétieux se sont amusés, vers 1840, à improviser sur le banal thème de marche de Bellini les casse-cous les plus périlleux. Les « variations » étaient dans le goût de l'époque, et l'acrobatie musicale passait pour la marque du génie. Nous sommes loin, heureusement, de cette fâcheuse tendance, et en essayant de nous y ramener, M. Busoni à dû s'apercevoir que les auditeurs des Concerts populaires se refusaient énergiquement à le suivre.

L'audition avait debuté par l'exquise *Psyché* de César Franck, bien exécutée par l'orchestre et par le *Choral mixte* de M. Soubre. On eût souhaité, dans les passages de force surtout, une masse vocale plus nombreuse. Les sonorités éclatantes de la symphonie dominaient trop le chant et déséquilibraient cette partition charmante. Deux pièces purement symphoniques complétaient cet attrayant programme : les *Murmures de la Forêt* et la *Kaisermarsch*, qui ont valu à M. Joseph Dupont un succès personnel unanime et significatif.

Maison d'Art.

Séance de musique de chambre : Mme Feltesse-Oscombre, cantatrice; MM. Laoureux, violoniste, Godenne, violoncelliste, et Bosquet, pianiste.

Morceaux classiques chantés par Mme Feltesse-Oscombre. Belle voix claire, un peu froide, excellente méthode. Plus d'émotion dans les traits, intéressants, que dans la voix, très haute et pure.

Trios connus de Mozart, de Beethoven et de Brahms interprétés par les jeunes musiciens qui semblaient s'être peu concertés ce jour-là sur l'ensemble de leur exécution. M. Bosquet, dont le talent est si souple et si expressif d'ordinaire, était, cette fois, tout en sécheresse. Et il assassinait les deux autres instruments du son d'un piano à queue tout au large ouvert. De sorte que j'ai peu joui du talent bien connu de ses partenaires. Mais le temps était à la bourrasque, ce qui explique tout.

A Verviers.

On nous écrit de Verviers : « La musique n'a pas chômé depuis un mois. Nous relevons au nombre des auditions les plus remarquées le premier des Nouveaux Concerts de l'Ecole de musique et le premier des grands concerts annuels de la Société d'harmonie. M. L. Kefer dirige ici et là la bande symphonique. Celle-ci a interprété la *Symphonie de Jupiter* de Mozart, l'*Écossaise* de Mendelssohn, la scène finale du *Crépuscule des Dieux*, le *Carnaval* de Dvorak, etc. Au prochain concert de l'Ecole nous attendons M. et Mme Félix Mottl. Excusez du peu! Au nombre des solistes entendus aux deux séances que nous signalons, mentionnons Mmes Kutsherra et Jeanne Raunay, MM. Lœvensohn et Gustave Kefer, celui-ci très goûté et très applaudi dans une série de pièces pour clavecin. »

LES SCULPTURES DU JARDIN BOTANIQUE

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Oh! non, « ils ne sont pas tous fameux, les bronzes qui réalisent la large conception de Jules De Burlet, qui fut si belle d'espérances ». Et je pense que cela tient non seulement à un manque possible de surveillance, mais surtout à l'organisation, au plan même de cette entreprise esthétique.

En effet, presque tous les sculpteurs représentés au Jardin botanique ont forcé leur talent; seize artistes ont jusqu'ici concouru à cet ensemble; toutes leurs œuvres eussent dû être décoratives, et il était certain que ce but ne serait pas atteint. Nous n'avons pas seize bons décorateurs, loin de là! Pour comble de malheur, on a exigé des artistes qu'ils modelassent des animaux : seconde spécialité. Tout avait donc été « prévu » pour que la plupart créassent une œuvre inférieure à la moyenne de leurs productions.

On m'objectera que les maquettes de C. Meunier et de Vander Stappen suppléaient à la disette d'idées ou au défaut de sens décoratif de leurs collaborateurs.

Mais si les artistes les avaient trop suivies, que serait devenue l'idée première de ce grand travail : la création d'un « musée » de l'école de sculpture belge?

Le musée idéal serait, je pense, celui où les facultés de chaque artiste se trouveraient représentées dans leur plénitude, dans leur plus haute expression.

Si les artistes s'étaient plus inspirés des maquettes de Meunier, leur originalité, déjà si peu subsistante, eût disparu tout entière. A part Meunier, très à l'aise dans des sujets tels que le *Moissonneur* et le *Semeur* qu'il s'était réservés et qu'il a grandiosement traités; à part Dillens, que l'aspect décoratif préoccupe toujours, et Gaspar, qui est surtout animalier, peut-on dire que chaque sculpteur a résumé dans son œuvre les qualités qui le renomment? Non, car ainsi que je l'écrivais plus haut, la plupart ont forcé leur talent.

Que reste-t-il du raffinement de sentiment qui caractérise l'*Inquiétude* ou la *Sortie d'église* de Charlier, dans le *Bûcheron*, qu'il n'aurait peut-être jamais exécuté si on ne l'y avait sollicité? Je m'en tiens à cet exemple, auquel je pourrais en ajouter bien d'autres.

Sans doute il faut louer grandement M. Jules De Burlet de la large conception qu'il a « osé » vouloir; il faut le louer, sans réserve, d'avoir fait plus que les ladres et dérisoires commandes habituelles; l'exécution de son projet a été confiée, autant que possible, aux artistes qui étaient le plus à même de le réaliser, mais j'estime que le résultat obtenu et déploré était inévitable.

Si l'on voulait créer un musée de la sculpture belge, il y avait un moyen bien simple d'y réussir : il suffisait de dresser une liste des artistes dignes d'y figurer. MM. Vander Stappen et Meunier auraient rempli cet office avec la largeur de vues et l'impartialité que nul esprit sincère ne leur dénie.

Les artistes choisis, on leur aurait abandonné les deux squares de la place de l'Industrie et celui de la place de la Société civile. Les décorateurs y eussent choisi quelque endroit que leurs aptitudes pussent rehausser; les autres, sans forcer leur talent, eussent obéi à leur inspiration coutumière, et MM. Meunier et Vander Stappen auraient été chargés de disposer ces œuvres dans les jardins.

Il est incontestable que, de cette façon, la valeur de l'école belge aurait été représentée exactement, ce qui n'est certes pas au Jardin botanique.

Car rien ne vaut l'initiative personnelle de l'artiste. Qu'on s'attache donc à l'épouser, à la servir! Dillens a ébauché un original projet de décoration pour l'étang d'Ixelles; il a entrevu une décoration du Palais de justice de Bruxelles. Pourquoi ne les lui commande-t-on pas? Il est si facile d'être un bon ministre des beaux-arts. Je ne puis comprendre qu'il y en ait parfois de mauvais, et Dieu sait s'il y en a!

Meunier a manifesté l'intention d'ériger un MONUMENT AU TRAVAIL, qui serait composé du *Creuset brisé* et des bas-reliefs *La Moisson*, *le Port* et *les Houilleurs*, déjà ébauchés. Qu'on l'y pousse donc! Qu'on l'encourage! Qu'on le soutienne! Qui voudrait porter devant l'avenir la responsabilité d'avoir pu provoquer la création d'un monument sublime et de ne pas l'avoir voulu?

Excusez, Monsieur le rédacteur en chef, ces quelques réflexions et agréez l'expression de mes sentiments très distingués.

J. LECOMTE

PETITE CHRONIQUE

Le SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE groupera, pour la première fois, les artistes allemands d'avant-garde : MM. Liebermann, W. Leistikow, Curt Hermann, O. Eekmann et Mlle Dora Hitz, de Berlin; MM. F. Rentsch et Max Stremel, de Dresde; MM. P. Kayser, A. Illies, J. von Ehren et Mlle Brinckmann, de Hambourg; le sculpteur K. Gross, de Munich. L'Angleterre sera représentée par MM. Ch.-W. Bartlett, Brangwijn, A.-V.-C. Hazledine et R. O'Conor. Les Pays-Bas, par MM. Deijsselhof, Nico Jungman, F. Melchers, Thorn Prikker, J. Toorop, Van Hoytema, Mlles L. Van Mattemburgh et J. Koster. La France, par MM. Maurice Denis, Le Sidaner, Lucien Simon, A. Charpentier, J. Desbois, M. Cazin, A. Maillol, Ch. Plumet, P. Ranson, T. Selmersheim. Les pays scandinaves, par MM. Thaulow, Vallgren, Willumsen, Mme Thaulow, les artistes de la manufacture royale de porcelaines du Danemark, MM. Bing et Gröndhal, la Société danoise du Livre. Les États-Unis d'Amérique, par MM. J. Alexander, P.-W. Bartlett, Ch. Fromuth, Childe-Hassam et Tiffany.

Pour la Belgique, outre M. Théo Van Rysselberghe qui exposera l'ensemble de ses œuvres récentes, prendront part au Salon : M. A. Baertsoen, Mlle A. Boch, MM. E. Claus, G. Combaz, Evaldre, J. De Praetere, L. Frédéric, A.-J. Heymans, Mlle Huez, MM. Ch. Mertens, C. Meunier, G. Minne, G. Morren, R. Picard, A. Verhaeren, Ch. Vander Stappen, etc. Au total, une soixantaine d'exposants donnant en raccourci un aperçu des tendances modernistes dans le domaine de la peinture, de la sculpture et des arts d'industrie et d'ornementation.

Le peintre Nicolas Van den Eeden et le statuaire H. Le Roy ouvriront le mercredi 2 février, à 2 heures, à la MAISON D'ART, une exposition de leurs œuvres.

Dimanche 30 janvier, à 4 heures, fermeture de l'Exposition des œuvres d'Emile Claus.

Le paysagiste VICTOR GILSOUL, invité à exposer un ensemble de ses œuvres récentes à Francfort, à Dresde, à Munich, etc., a réuni pendant quelques jours dans son atelier, la semaine dernière, les quinze ou vingt toiles qu'il destine à ce voyage circulaire. Elles forment la dernière moisson artistique du peintre, moisson abondante et variée. On peut dire que pour M. Gilsoul l'année a été belle. L'artiste se dégage peu à peu des bitumes et terres d'ombre qui obscurcissaient sa palette. Il s'oriente vers les colorations claires, vers la lumière, vers les joies d'une nature radieuse. Telles de ses études exécutées à Overyssche marquent, à cet égard, une évolution significative. Des coins de Flandre, — Nieuport, Dixmude, — des sites brabançons affirment la sincérité d'un artiste épris de vérité, marchant droit dans le chemin tracé par les maîtres du paysage et dont l'art s'affirme et grandit.

Les théâtres :

Le succès du *Juif polonais* au NOUVEAU-THÉATRE s'est affirmé davantage à chaque représentation. Nous avons dit avec quelle maîtrise Mévisto joue le rôle de Mathis, dont il a fait une création saisissante de grandeur et d'émotion. Aujourd'hui dimanche, dernière représentation du drame d'Erckmann-Chatrian. Demain, reprise de la *Vie de Bohème*.

Le THÉATRE DU PARC annonce pour demain une représentation extraordinaire avec le concours de Coquelin cadet et de Mlle Fériel. Au programme : *L'École des femmes* et une scène de *Démocrite*; Vendredi prochain, première représentation de *Niobé*, comédie nouvelle de M. Maurice Ordonneau, et reprise du *Baiser*, de Th. de Banville, en attendant *Jalouse*, de MM. Bisson et Leclercq.

Au THÉATRE DE L'ALHAMBRA la reprise du *Courrier de Lyon* a fait salle comble et l'erreur judiciaire dont fut victime le malheureux Lesurques a, comme toujours, impressionné les spectateurs.

Le *Courrier de Lyon* cédera l'affiche à la *Closerie des Genêts*.

Les représentations de *Hänsel et Gretel*, interrompues par une indisposition de Mlle Maubourg, ont été reprises jeudi au THÉATRE DE LA MONNAIE. L'artiste, qui incarne avec tant de naturel et de talent le personnage de Hänsel, a été l'objet d'une ovation sympathique et unanime.

Le THÉATRE DES GALERIES a corsé de quelques scènes nouvelles, ingénieusement intercalées, la somptueuse revue de M. Garnir. On a applaudi les « embellissements de Bruxelles », l'apparition de M. Lorand en Turc authentique, « Bruxelles en l'air », allusion au fameux pont qui soulève en ce moment tant de polémiques, etc., et surtout une série de tableaux vivants congolais et antiesclavagistes, très bien réglés, auxquels prennent part deux cents figurants.

Une séance musicale sera donnée mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la MAISON D'ART, par Mlle Henriette Eggermont, pianiste, et M. Arthur Moins, violoniste. — Billets chez MM. Schott frères.

La Société des concerts Ysaye vient de s'assurer le concours du fameux ténor de Bayreuth, M. Aloïs Burgstaller, pour l'audition d'œuvres de Wagner qu'elle donnera le 30 janvier.

Ce concert, dirigé par M. Félix Mottl, sera consacré à des fragments du *Crépuscule des Dieux* encore inédits à Bruxelles. C'est tout d'abord le grandiose prologue de l'œuvre, comprenant la scène des Trois Nornes ou Parques germaniques (Mmes Henriette Mottl, Marie Tomschick et Christine Friedlein, du théâtre de Carlsruhe), puis la scène d'adieux de Brunnhilde et Siegfried (Mme Mottl et M. Burgstaller), enfin la conclusion instrumentale du prologue connue sous le nom de *Voyage au Rhin*.

Du troisième acte on entendra pour la première fois la scène de la mort de Siegfried, suivie de la *Marche funèbre*. C'est M. Burgstaller qui chantera la partie de Siegfried.

Le prélude de *Parsifal*, la *Chevauchée des Walkyries*, les prélude et finale de *Tristan et Yseult*, chantés par Mme Mottl, compléteront ce beau programme.

Le progamme du Concert populaire qui sera donné aujourd'hui à Anvers, sous la direction de M. C. Lenaerts, se compose de la symphonie de Dvorak, composée en 1894 sur des thèmes américains, de l'ouverture de *Manfred* et du concerto pour violoncelle et orchestre de Schumann, du *Lied* pour violoncelle de Vincent d'Indy et de la *Trompeter-Ouverture* de Mendelssohn. Soliste : M. Horace Britt.

M. Guidé a donné sa démission de hautbois solo à l'orchestre du théâtre de la Monnaie. L'éminent artiste y sera bien difficilement remplacé.

Le Concert Francis Thomé qui devait avoir lieu hier soir à la Grande-Harmonie a été remis à une date ultérieure par suite d'une indisposition de Mlle L. Viborg.

Parmi les plus beaux calendriers artistiques que le nouvel an a fait éclore, signalons celui composé par M. EMILE BERCHMANS, le peintre liégeois, pour *The fine art and general insurance company*. La lithographie en couleurs qui orne ce calendrier a une réelle valeur d'art.

Le journal *La Famille*, que dirige depuis sa fondation, avec un tact et une convenance parfaits, notre confrère Joseph Kloth, vient de célébrer son jubilé de vingt-cinq ans. Il est peu de périodiques qui conservent pendant une aussi longue durée la confiance et la sympathie de leurs lecteurs. Nos félicitations à la *Famille* et nos vœux de prospérité pour l'avenir.

L'*Union de la Presse périodique belge* invitera le mois prochain ses membres à assister à une conférence que fera M. GEORGES KAÏSER, président de la *Société de Géographie*, sur l'Expédition de Gerlache. Cette conférence sera accompagnée de projections lumineuses et suivie d'une audition musicale à laquelle prendra part le *Cercle choral de Dames*. La fête aura lieu dans la salle d'armes Raymond Delhaise (ancienne salle Marugg).

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 5. LE NUMÉRO 25 CENTIMES. DIMANCHE 30 JANVIER 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

HENRY MAUBEL DIRECTEUR

Directeur du théâtre du Parc, un littérateur, un pur littérateur! Avec Garraud, un professionnel. C'est du neuf, cela, en Belgique, presque de l'étrange! à preuve que M. Karel Buls, bourgmestre intelligent pourtant, aurait dit en conseil communal, pour expliquer son vote antagoniste : M. Maubel n'est qu'un littérateur!

Nous étions réunis, plusieurs du régiment des artistes, chez un ami, chez une amie, combien hospitaliers et tièdement fraternels, quand, au soir prenant, la nouvelle arriva, télégraphiée, prompte comme l'annonce d'un bonheur... et d'un malheur. Ce fut un cri de joie et d'étonnement! de bon augure aussi, car il y a de l'espace entre une hardiesse rêvée et une hardiesse réalisée, et, si les jours précédents on avait conçu, émis, chauffé, poussé cette juvénile et esthétique candidature, plusieurs avaient pris la chose en aventure, en premier essai d'une réussite plutôt d'avenir qu'instantanée. Et le jeune héros lui-même croyait peu au triomphe, oubliant peut-être trop que là où, discrète, dans l'environ, rôde la fée porte-bonheur, celle de la douceur exquise et de l'amour, de caressants miracles facilement éclosent.

Bref, ça y était! et quand, quelques instants après, dans la mollement vibrante atmosphère d'un amical réfectoire, autour d'une table savamment ornée d'un outillage de faïences, de cristaux, de cuivres et de roses, nous nous trouvâmes dans le coude à coude et le compagnonnage de gais dîneurs et d'aimables dîneuses, en circulaire guirlande agrafée aux points médiaux par l'hôte rieur et par l'hôtesse imposante, contents et diserts au milieu de convives diserts et contents, la chaude et barytonnante voix de Camille Lemonnier, un peu rude et bousculante, de Camille Lemonnier, cet orateur-né mué en écrivain, dit, faisant impérieusement écouter ses paroles sonores et dictatoriales :

— C'est bien, c'est bien, hein! cette nomination de Maubel. Directeur! En plein dans le tohu-bohu. Celui d'un théâtre. Les acteurs, les actrices, les auteurs, les œuvres, le public, les journalistes. Lui qui se souhaitait, comme norme de vie, la retraite, l'isolement, la paix, peu nourricière d'énergie, des coins où l'on se tient avec quelques-uns, bien aimés. Lui qui parlait de travaux concentrés, silencieux, lentement réchauffés dans l'ouate

des méditations, en une existence couveuse. Lui qui allait si aisément au dédain de la foule et cultivait l'horreur du bruit. Il lui va falloir agir, à toute heure, vivre! Il lui va falloir compter les quotidiens soucis des choses qui se font et se défont sans cesse en un kaléidoskope d'actes inépuisablement changeant, résonnant, cliquetant. Les affaires! Les hommes! Les femmes! Les fâcheux! Les mufles! Leurs allées et venues, leurs chamaillages puérils ou tragiques. Il ne va plus avoir le temps d'être conscient. Dans la hâte de tout il va s'accoutumer aux belles inconsciences des instinctifs. Il va danser, sauter, rebondir sur le filet tendu élastique de la vitalité en émoi. Plus une heure de solitude sereine, si ce n'est quand on se résout à une fuite passagère, à une évasion vers quelque lointain, brusquement, coupant les lanières.

Martyrisant, croyez-vous? Eh! non, salutaire, réconfortant, vibrant, vivant! Je le lui ai dit quand il hésitait devant la députation de quelques camarades qui avaient imaginé le coup. Il faut se remuer, marcher, criai-je à plein gueuloir. Il faut entrer dans l'action. Nous devons tous entrer dans l'action. Ceux qui n'entrent pas dans l'action, je les conspue. Elle est passée la période où l'on pouvait (mettons où l'on devait) se garder de descendre des nombreuses tours d'ivoire, ou de cellulose, ce similiivoire, en lesquelles tous nous perchions. Nous avons suffisamment travaillé, embelli, frotté, nettoyé, poli, astiqué, fait triompher en ses nécessaires beautés la Forme. C'est acquis, ça. Nul ne conteste plus là-dessus en de raseuses dissertations. La victoire est complète. Nous avons balayé toutes les récalcitrances, et si nous en restons les dépositaires suprêmes, il en a reflué suffisamment au dehors pour que, chez nous, même ceux qui ne savent que saboter la Litterature, en aient un maniement très convenable. Le niveau a monté, prodigieusement. Il n'y a plus qu'à laisser faire. Les directions sont bonnes, les voies sont ouvertes; tout est en marche et en bel ordre. Laissons cette besogne à ceux qui préfèrent en mourir à force de s'y cantonner, contemplant leur ombilic. De la Vie, de l'Action, voilà l'actuelle consigne. Se mêler à l'ambiance, y prendre sa part, sa large part, de tracas, de devoirs. S'agiter avec ceux qui s'agitent, à l'américaine, dans le méli-mélo universel, au hasard des circonstances, des occurrences. Aider au fourmillement social, joindre les frères, les adversaires dans les luttes, les batailles, les mêlées. Être un homme, un agissant dans ces temps tumultueux, au lieu d'un cénobite de la pensée et de l'art; faire servir l'Art au triomphe des intellectuels désirs en l'appliquant comme le fer et le feu, tout de suite, sur les plaies et les difformités gangréneuses. Ne pas regarder de loin, ne pas se tenir en spectateur sur la rive; se jeter à l'eau bravement, faire tout jaillir, nager, tirer sa coupe, barboter, patauger au besoin, mais agir, agir, agir! vivre, vivre, vivre! Ce que je trouve notable en cette imprévue nomination de notre ami, c'est moins peut-être les pièces belges qu'il va monter, les acteurs belges qu'il va dénicher et pousser, l'élan vers une dramaturge novatrice, tout le trimberlin des avant-gardes, que sa décision de descendre ainsi sur la place et de tâter dans la foule. Et c'est pourquoi vive Maubel, directeur, vive et revive Maubel, directeur du théâtre du Parc, Maubel l'artiste littéraire, Maubel associé à Garraud le professionnel!

Nous avions écouté ce bouillonnement, ce flux de paroles bruyantes, et vivantes elles aussi, agissantes elles aussi, nous le sentions, en nos âmes qu'elles barattaient et faisaient agir et vivre de la vue plus claire et passionnée du grand Devoir humain dégagé, encoloré puissamment, modelé, sculpté par ce très brillant orateur au masque tribunitien léonin, aux lèvres frissonnantes et charnues de ceux dont la destinée est de parler et de convaincre, en de multiples apostolats. Les hein! hein! habituels à cette poitrine, pareils aux han! han! du bûcheron se piétant pour les grands coups de cognée, avaient ponctué ce galopant discours comme des coups de sabot sur un terrain sonore. Ce fut une explosion, les cuillères à potage subitement déposées, les coupes de champagne saisies et portées haut, brandies comme des épées, entrechoquées comme des boucliers. Vive Maubel directeur! Vive l'Action! Vive la Vie! Les visages rayonnaient et l'hôtesse saisissant le cou du MALE en un beau geste ingénu de Junon, mit sur ses joues le sceau bruyant de deux gros baisers que tous nous appuyâmes d'une nouvelle salve où les bravos et les vivats s'entrechoquèrent comme les balles d'une mitraillade de shrapnells.

Quelques instants après, dans l'accalmie, quand l'un de nous, fissurant le silence, dit : Tiens, les *Walkyries* qui passent, — ma voisine me demanda à l'oreille : Est-ce qu'il a parlé sérieusement?

Ah! oui, sérieusement! Je l'espère pour Lui et pour tous.

PIERRE LOUIJS

Les Chansons de Bilitis.

Gustave Flaubert avait décrit, en des fresques larges et sonores, d'un style somptueux, une antiquité guerrière, vibrante du vacarme des cohortes, des camps, des sièges et des massacres, autour de la figure hiératique de Salammbô. Épopée grandiose, roulant, dans le fleuve de ses épisodes, des armées en déroute, des victoires, des orgies formidables, des holocaustes et des héros barbares. Voici qu'à son école, M. Pierre Louijs, en un style moins superbe, mais plus parfumé, nous a apporté aussi une vision de l'antique, nouvelle et également originale. Le parfum de ce style a sans doute été trouvé, dans la tombe de Bilitis, en une de ces fioles qui pendaient aux chevilles de terre et dont

l'une d'elles, après si longtemps, était encore embaumée. C'est pourquoi l'antiquité de M. Louijs, au lieu d'être belliqueuse et publique, comme celle de Flaubert, est intime et érotique. Après les filles de rois et les chastes prêtresses, il fait revivre la courtisane habile aux danses impudiques ou la gardeuse de chèvres invoquant Pan à l'ombre tournante des oliviers. Après le mouvement tragique, c'est le geste amoureux. Les jeunes débauchés et les pâtres succèdent aux sénateurs puniques et aux soldats bardés de cuir et d'airain. Après le palais aux terrasses souveraines et la cité aux grands aqueducs, c'est le gynécée, le lupanar et les chambres lascives où les femmes jouent avec leurs seins comme avec des colombes. Après Carthage et le désert, c'est Alexandrie, Chypre, Lesbos ou Mytilène. Ah ! Revenez danser au clair de lune, filles de Pamphylie, car un poète délicieux est né pour rythmer vos grâces et chanter vos amours !

Si je parle aujourd'hui de M. Pierre Louijs, l'auteur si rapidement célèbre d'*Aphrodite*, c'est que le *Mercure de France*, en une édition de luxe, avec un très curieux frontispice polychromé de M. P.-Albert Laurens, vient de rééditer les *Chansons de Bilitis*.

Songez aux statuettes de Tanagra et imaginez-vous qu'un poète les colorie des nuances les plus subtiles de la vie, réchauffe leurs cœurs et allume leurs sens, et leur prête, en de fins paysages antiques qu'il évoque, une voix chantante. Ce magicien, c'est l'écrivain qui nous donne les *Chansons de Bilitis*.

Ce poème célèbre la vie d'une femme, née au commencement du VIe siècle avant notre ère, dans un village de montagnes situé sur les bords du Mélas, vers l'orient de la Pamphylie. Dans la première partie du livre elle est bergère, vivant parmi ses jeunes compagnes, adonnée au culte des nymphes et laissant sa virginité à un gardeur de troupeaux. Les bucoliques qui chantent cette enfance idyllique et sauvage et cette jeunesse inquiète de l'amour exhalent un panthéisme à la fois ardent et tendre; des sons de flûte s'y mêlent aux cris de passion des vierges impatientes et des nymphes saillies par les satyres, et une chaude sensualité païenne s'en émane. Bilitis aime les fleurs, les lézards, la lune, les arbres, les scarabées et les chèvres. Et voilà que ses sens s'éveillent. Ses amies et elles comparent leurs seins et leurs « pubertés rondes comme des cailles et blotties sous la plume naissante ». La belle poésie antique ignore, dans l'homme, des parties honteuses; l'amour n'y est pas une tare; elle adore Priape; la nudité apparaît triomphante et la vie victorieuse. Pour donner une idée des chansons de Bilitis, je m'autorise à copier celle-ci, avec l'aveu que sur aucun vase grec je n'ai vu danse plus rythmique et plus gracieux mouvement :

Sur l'herbe molle, dans la nuit, les jeunes filles aux cheveux de violettes ont dansé toutes ensemble, et l'une de deux faisait les réponses de l'amant.

Les vierges ont dit : « Nous ne sommes pas pour vous. » Et comme si elles étaient honteuses, elles cachaient leur virginité. Un œgipan jouait de la flûte dans les arbres.

Les autres ont dit : « Vous nous viendrez chercher. » Elles avaient serré leurs robes en tunique d'homme, et elles luttaient sans énergie en mêlant leurs jambes dansantes.

Puis chacune se disant vaincue, a pris son amie par les oreilles comme une coupe, et, la tête penchée, a bu le baiser.

La seconde partie du livre exalte les amours des tribades à Mytilène. Bilitis se trouve au milieu des Lesbiennes et brûle des feux sapphiques dont la vorace Astarté a versé l'ardeur en ses veines. Ce sont des nuits passionnées, des jeux lubriques, des coquetteries perverses, des enfantillages lascifs, au milieu des bijoux, des pots de fard, des fleurs, des miroirs, sous les couvertures de laine transparente, sur les lits bouleversés par le délire des amantes et les fêtes mouvementées de leurs ébats. L'atticisme de ces chansons, leur sentiment exquis ravissent. Elles sont élégamment salées, et le vice antique des tribades y est dépeint en scènes qui seraient comme des miniatures laissées par quelque Appelles. La vie y frémit et, des gorges pâmées, bondit, avec des cris, des sanglots ou des rires, la tyrannique passion. Voici une de ces chansons qui, si elle n'est pas des plus pimentées, est des plus délicates :

Je laisserai le lit comme elle l'a laissé, défait et rompu, les draps mêlés, afin que la forme de son corps reste empreinte à côté du mien.

Jusqu'à demain je n'irai pas au bain, je ne porterai pas de vêtements et je ne peignerai pas mes cheveux, de peur d'effacer les caresses.

Ce matin, je ne mangerai pas, ni ce soir, et sur mes lèvres je ne mettrai ni rouge ni poudre, afin que son baiser demeure.

Je laisserai les volets clos et je n'ouvrirai pas la porte, de peur que le souvenir resté ne s'en aille avec le vent.

Enfin, la troisième partie consiste en épigrammes dans l'île de Chypre, où Bilitis est devenue courtisane. La tribade trop infidèle a été laissée à Lesbos, et ici les Ménades, à travers les forêts, brandissent le phallos, qui est de bois de sycomore, barbouillé de vermillon. L'hétaïre antique des poètes est autre que la catin moderne. Elle est officiante au culte d'Astarté et participe, dans ses orgies et ses mystères, au rôle des prêtresses. Aphrodite domine le monde et les belles filles se prostituent pour honorer la déesse, qui est la Mère du monde et la Fontaine de la vie des dieux ! O les poèmes subtils et ironiques, où l'on voit des joueuses de flûte trop expertes, et les filles qui, aux hôtelleries, s'assurent si les lits sont de bon érable et si les planches en sont muettes ! Et c'est ainsi que Bilitis chante sa vie et sa chair, en ces chansons où l'on trouve, en germe, le beau roman d'*Aphrodite*, et où je cueille encore, parmi les épigrammes, ce poème amoureux :

Le premier me donna un collier, un collier de perles qui vaut une ville, avec les palais et les temples, et les trésors et les esclaves.

Le second fit pour moi des vers. Il disait que mes cheveux sont noirs comme ceux de la nuit sur la mer et mes yeux bleus comme ceux du matin.

Le troisième était si beau que sa mère ne l'embrassait pas sans rougir. Il mit ses mains sur mes genoux et ses lèvres sur mon pied nu.

Toi, tu ne m'as rien dit. Tu ne m'as rien donné, car tu es pauvre. Et tu n'es pas beau, mais c'est toi que j'aime.

EUGÈNE DEMOLDER

LES POÈTES SCANDINAVES

Zacharias Nielsen.

Dans l'œuvre tout entière de Nielsen, aussi bien dans ses romans que dans ses poésies, on entend les battements d'un cœur généreux et loyal.

Nielsen est un brave homme et un honnête écrivain dans toute

l'acception du mot. Il ne se drape point dans la cape romantique, c'est un paysan qui ne connaît d'autres joies et d'autres douleurs que celles de son âme simple.

Les *Humbles* ont trouvé en lui leur poète, leur chantre doux et inspiré.

Sa vie elle-même est un haut exemple de probité, de droiture et d'humilité.

Zacharias Nielsen naquit le 5 juin 1844 dans un petit village de Seeland; c'est le fils d'un forgeron; sa mère lui enseigna tout enfant la poésie populaire, elle le berça avec les vieux chants danois, l'endormit en lui contant les légendes merveilleuses de la Scandinavie.

Le poète parle ainsi de sa prime jeunesse :

Et le soir je venais souvent me reposer sur le petit banc placé devant la maison.
Alors quand le vent se plaignait doucement
Et que la lune argentait tout, autour de moi.
Il me semblait qu'un esprit me rendait visite
Et que la nature elle-même répétait pour moi seul
Son grand et divin poème.

Oui, c'est bien la nature elle-même qui l'inspira; elle fut sa seule éducatrice et forma ce poète exquis.

Comme beaucoup d'enfants pauvres, Nielsen entra au séminaire; il en sortit avec le prix d'honneur. Successivement ensuite précepteur dans de grandes familles, instituteur à la campagne, journaliste, il élut définitivement domicile à Copenhague et se voua à la littérature.

Il a publié depuis lors beaucoup de nouvelles, de romans et de poèmes. Plusieurs de ses romans comptent de nombreuses éditions et sont traduits en plusieurs langues : *Une Rencontre*, la *Mouette* et surtout les *Charbonniers* sont célèbres dans toute l'Europe du Nord. Il a eu aussi de brillants succès dramatiques et au répertoire du théâtre royal de Copenhague sont inscrites plusieurs de ses pièces.

Ce peintre fidèle des existences modestes est un écrivain des plus consciencieux; il a remis sur le chantier cinq ou six fois chacun des volumes qu'il a publiés et le critique le plus exigeant ne trouverait pas une faute de style dans l'œuvre entière de l'artiste.

Enfin, à notre époque où le pessimisme vrai ou feint est de mode, Nielsen, bien qu'ayant beaucoup souffert, a su garder une âme d'enfant pleine de foi en tout ce qui est noble et grand.

Il est un des rares poètes chrétiens de la Scandinavie et quand nous lui demandions quelques renseignements sur son œuvre que nous voulions faire connaître, il nous répondait : « Dites avant tout que je suis un chrétien qui eut toujours beaucoup de joie dans le cœur. »

N'est-il pas consolant, au déclin de notre siècle qui a tout inventé : la poupée Edison, les demi-vierges et le pessimisme allemand, de trouver un artiste de grand talent qui dit simplement :

J'ai su garder mon cœur intact!

SOUVENIRS D'ENFANCE

Dans la vallée, là-bas, où les maisons du village
Se penchent, comme des têtes d'oiseaux au bord du nid,
Là-bas, où la simple et pauvre maison de paysan
Se cache humblement derrière les peupliers,
C'est là, oui, c'est là que s'écoulèrent les jours bénis de mon enfance.
Et mille pensers arrivent joyeusement
Te tresser en mon cœur la couronne du souvenir, village où je suis né!
Hameau qui fut la capitale de mon royaume d'enfant
Et qui me semblait alors d'une beauté si incomparable,
Que souvent encore ma pensée se plaît à aller s'y reposer.

Oh! mon palais ne fut qu'une chaumière bien basse,
Aux murs blancs de chaux, au toit de paille,
Mais sur ces murs le soleil de Dieu venait luire,
L'alouette chantait au-dessus de mon toit
Et mille fleurs entouraient, en l'embaumant, ma maisonnette.

Oh! petite, mais si paisible chambrette
Où l'amour maternel me caressait tendrement!
Combien tu étais pauvre, comparée aux appartements luxueux des riches.
Cependant nulle part je n'eus plus de joie,
Nulle part je ne me sentis plus à l'aise qu'en toi.

Je vois encore chaque parcelle du champ,
Chaque arbre de la vallée ou du jardin, chaque coude de la route,
Car c'est là que je goûtai l'ivresse pure de l'enfance;
Là aussi que je versai mes premières larmes
Et que la vie commença à se montrer pour moi sévère.

Je connus là les douceurs de la liberté,
Jouant bruyamment avec des camarades.
J'étais tantôt étendu parmi les fleurs des champs,

Tantôt grimpé sur le dos de notre petit cheval bai
A galoper gaiement à travers les prairies,
Et le soir souvent je venais me reposer
Sur le banc placé devant la maison
Pour écouter le chant monotone de la huppe
Ou le cri aigu de la bécassine,
Ce pendant que le crépuscule enveloppait le marais de son voile.

Alors, quand le vent se plaignait doucement
Et que la lune argentait tout autour de moi,
Il me semblait qu'un esprit me rendait visite
Et que la nature elle-même répétait pour moi seul
Son grand et divin poème.

Et mon cœur se sentait plein d'ivresse,
Et d'elles-mêmes mes mains se croisaient pour la prière.
De toute mon âme j'implorais Dieu
Et je le priais pour tous, pour tous,
Me mettant, moi et les miens, sous sa sainte garde.

Chaque fois que j'évoque ces souvenirs
Pleins d'une joie ensoleillée innocente et claire,
J'ai l'âme si joyeusement émue
Qu'il me semble encore posséder dans ma poitrine
Un peu de mon âme d'enfant.

Cette charmante poésie de Nielsen, dont il est impossible de rendre en français toute la musique et toute la douceur, est connue de tous en Scandinavie, où le chantre aimé des simples est béni pour avoir fait respirer un peu d'air pur et rendu à quelques-uns l'espoir du lendemain.

Vte DE COLLEVILLE et F. DE ZEPELIN

L'ART EN LISIÈRES

L'Œuvre de l'Art à la rue, démonétisée par les concours, manifestations et exhibitions que l'on sait, méditait depuis quelque temps une transformation et des agrandissements, sous une enseigne rafraîchie.

La chose est consommée; et elle va ménager une existence

bien agréable aux artistes de l'avenir et même à ceux du présent pour que Dieu leur prête vie pendant quelques années encore!

Donc, ayant invité et rassemblé quantité de ministres d'Etat et autres, magistrats provinciaux et communaux, hauts fonctionnaires et pareilles compétences — M. Woeste, par exemple — pouvant avoir quelque influence sur la répartition des budgets, gens trop aimables pour se dérober à l'honneur — toujours flatteur — de patronner une entreprise d'art à laquelle le concours de leur goût, de leur savoir, de leur... tout ce que vous voudrez, est déclaré indispensable; quelques artistes aussi, charmés de se trouver en si haute et si fructueuse compagnie, on a organisé la grrrande conférence nationale de l'Art public.

C'était fort imposant. On a présenté à la dite conférence un mirifique projet de réorganisation de l'OEuvre, qu'elle a voté avec la naïveté qui distingue ce genre de réunions.

Il y avait là, du reste, un système qui devait plaire à un public essentiellement officiel et administratif : à savoir, d'incorporer l'organisation et la direction de l'art à l'organisation administrative du pays.

Nous aurons donc des Comités d'arrondissement, des Comités provinciaux, un Comité central national; une hiérarchie solide de délégués s'élevant des uns aux autres; des fonds, naturellement, mis à la disposition des Comités par les pouvoirs bénévoles; une répartition des dits fonds par les Comités supérieurs aux inférieurs; des échanges actifs de rapports et d'avis entre les Comités des trois degrés — la paperasserie indispensable; une espèce d'institution de Comités d'office dans les chefs-lieux d'arrondissement où les particuliers n'en auraient pas compris la nécessité et la douceur.

Voyez la savante habileté avec laquelle l'œuvre de prétendue initiative privée s'accroche à l'organisation administrative pour sucer, du haut au bas, les fonds des caisses publiques, grandes et petites! N'est-ce pas admirable? Voyez-vous les bras, les tentacules, les ventouses?

La bête sera amphibie, curieusement : officielle pour tirer l'argent; particulière et libre pour en disposer; elle soulagera peu à peu les administrations publiques du souci de régler les questions d'art sans encourir d'ailleurs, de ce chef, de responsabilités particulières. Et pour peu qu'on la laisse s'accrocher, les subsides ne lui manqueront pas. Tant d'influents personnages, déjà conquis par la cajolerie adroite du concours humblement demandé, portés du reste par habitude professionnelle à admettre la possibilité d'une organisation méthodique de la production artistique, ne pourront lui refuser la pitance espérée.

Mais vous voyez aussi le résultat : l'institution, sous un réseau de coteries étroites, d'un art officiel, conforme, dont les formules seront imposées à quiconque.

Une tyrannie de l'imagination artiste qu'on n'a jamais rêvée, même en Chine.

Car vous sentez que ces engrenages de Comités ne sont pas faits pour les chiens : qu'il n'y aura plus ni concours, ni commandes, ni achats, ayant quelque caractère public, qui échapperont à leur influence; qu'ils vont porter la manie de la réglementation à un point où rien n'y échappera; qu'il faudra se cacher chez soi pour faire et goûter un peu d'art qui ne soit point approuvé par un Comité ou sous-comité local.

Etant donnés, d'ailleurs, les étranges produits qu'a engendrés, antérieurement, l'action de l'OEuvre primitive, vous en verrez les effets!

Est-ce cela, cette servitude, que veulent les artistes belges en ce moment? Ont-ils besoin de cette tutelle? Est-ce à cela que doivent aboutir leurs recherches fécondes, leur production énorme, toute la rénovation, si spontanée, si puissante de l'art national à laquelle nous assistons?

Qu'ils laissent faire, qu'ils courbent l'échine et se laissent régenter par la pieuvre. Mais alors, on pourra bien dire que, pour longtemps, l'art public sera, chez nous, irrémédiablement fichu!

(La Gazette.)

ARCHITECTURE

La nouvelle Morgue.

Au quai aux Barques, non loin de l'antique maison du Cheval marin, la nouvelle morgue vient ajouter au vieux quartier des bassins une note architecturale nouvelle; ses lignes sévères, ses pittoresques pignons, ses matériaux aux colorations harmonieusement mélangées composent un ensemble intéressant et savoureux.

L'auteur, M. Acker, un des membres les plus distingués de la Commission royale des monuments, s'est tiré avec bonheur des complexités d'un programme difficile à exprimer en façades, et il en a traité les divers éléments avec un goût, une sûreté de main, une distinction assez rares chez nos modernes architectes pour que nous tenions à les signaler aux esthètes.

L'administration demandait à l'architecte de grouper dans un même monument un commissariat de police, une morgue et un dépôt mortuaire. Que de fois n'avons-nous pas vu résoudre un problème similaire en logeant derrière une façade correctement monotone des services compliqués et variés qui avaient des fenêtres trop grandes ou trop petites et des étages trop hauts ou trop bas! Mais qu'importait tout cela, si la façade était régulière, avec ses axes et ses symétries sans intérêt?

Ce n'est pas le cas, cette fois, car M. Acker a réussi à exprimer en façade le commissariat, la morgue et le dépôt mortuaire, tout en reliant habilement ces éléments constitutifs de son ensemble : le commissariat, avec ses larges baies, sa bretèche curieusement accrochée sur son encorbellement d'angle, son pignon originalement déployé sur deux faces et encadrant une niche au saint Michel doré (celui-ci trop grand d'échelle), réalise un aimable bâtiment administratif; à côté la morgue, aux petites portes d'entrée et de sortie, aux fenêtres hautes déversant la lumière sur les lugubres dalles de marbre, puis le dépôt mortuaire dont les petites ouvertures aux claustras de pierre correspondent à chaque mort qui y viendra chercher un asile momentané, donnent une impression de funèbre mélancolie, d'expression contenue, sobre, point tapageuse. M. Acker a encore souligné cette note par une coloration bien trouvée : au commissariat la brique rose, douce à l'œil, joyeuse; plus loin, la pierre noirâtre et la Gobertange font de ce coin une maison endeuillée... Les pierres parlent et, à les contempler, leur émotion, certes, vous gagne!...

Ne quittons pas ce petit monument, une des choses les plus réussies du Bruxelles moderne, sans signaler l'heureuse silhouette des pignons que couronnent des souches de cheminées et des gaines d'aérage d'un effet des mieux venus. Tout cela, sans lignes ondu-

lantes ni formes lippues, montre pleinement qu'au moyen de simples lignes rectilignes on peut composer une œuvre d'art moderne en tous points, pas classique du tout et absolument réussie.

NOS AMIS LES ARBRES

Un fait de destruction s'accomplit dans la province du Limbourg, dans la vallée de la Meuse :

La route de Lanaeken à Maeseyck, ornée de deux belles rangées d'arbres, d'ormes, frênes et de rares peupliers, était la plus belle œuvre naturelle de la Belgique. Cette route incomparable est devenue un vrai désert et nous ne pouvons la parcourir sans avoir les larmes aux yeux, des larmes de regret, mais aussi de colère et d'indignation contre les destructeurs de la plus belle œuvre d'art de la vallée de la Meuse.

En moins de six ans — depuis l'an 1890 jusqu'en 1897 — on a abattu *mille quarante-trois arbres* entre Neerhaeren et Eelen !

Mais comme si on avait eu conscience du crime commis, on n'a pas osé immoler quelques victimes, les arbres placés dans le voisinage de Maeseyck et de Lanaeken, dans la crainte sans doute que les habitants de ces importantes localités n'eussent trop violemment protesté contre les actes de vandalisme ou peut-être aussi pour les habituer doucement à l'idée du sacrifice qu'ils auront à subir.

Quoi qu'il en soit, on s'apprête à continuer l'œuvre de destruction. Le ministre de l'agriculture mettra-t-il un terme au vandalisme qui s'accomplit dans notre chère vallée de la Meuse?

Nous ne parlons pas des deux cents soixante peupliers abattus le long du canal entre Lanaeken et Neeroeteren.

***

A Paris aussi on crie contre les destructeurs de nos amis les Arbres. Un extrait de l'*Aurore*, le nouveau journal quotidien :

« Ce n'est pas sans une émotion profonde que j'ai appris hier matin que les arbres séculaires qui poussent leurs rameaux vigoureux sur le rivage de la Seine, à côté du pont Royal, étaient peut-être menacés par l'établissement d'un nouveau ponton pour le service des bateaux-mouches. J'espère encore qu'il n'en est rien ; ce coin est l'un des plus pittoresques des bords parisiens de l'Illustre Fleuve.... Je veux croire encore que l'aspect du lieu ne sera pas modifié, qu'on ne portera pas des haches sacrilèges sur ces troncs vénérables.... Mais il est bon de protester sur l'heure, de signaler le danger. Car, plus tard, il serait trop tard. Et il ne faut pas oublier que la haine de l'arbre est une des caractéristiques du muflisme contemporain ! »

***

D'autre part, on a pu lire dans le *Journal de Bruxelles* :

« Une circulaire du Touring-Club de Belgique remet à l'ordre du jour la question des arbres de nos grandes routes. Elle rappelle parmi d'autres actes de vandalisme la destruction à jamais regrettable des arbres du canal de Bruges à Damme. Il s'agissait, comme on se le rappelle, de trembles merveilleux encadrant comme d'une double rangée de *flabelli* le long miroir d'un de ces canaux qui sont le charme de Bruges et du pays flamand. Rendons encore une fois hommage aux notoires et artistes interventions qui s'efforcèrent à empêcher ce sacrilège contre la beauté sainte des choses. Du reste, celui-ci fut si déplorable que l'on en doit espérer de bons résultats. Ne pourrait-il rendre désormais impossible le retour d'actes semblables? Précisément le long du canal d'Ostende à Bruges se trouvent encore des trembles vraiment admirables. Inclinés sous le vent d'ouest, leurs branches gardent des souvenirs de tempêtes ; ils se montrent bien ce que sont les trembles, le motif typique, l'âme du paysage de nos côtes. Certes, le pin parasol exprime moins bien la terre d'Italie et n'a pas cette vie frémissante et lumineuse. Mais voilà ! Le pin d'Italie est classique (1). Corinne l'a chanté, et nous ne savons nous éprendre comme il faudrait de ce qui nous appartient. La parole évangélique est vraie même pour les arbres : Nul n'est prophète... Cependant un mouvement très net s'est dessiné, et il est possible que nos vieux trembles demeurent aux artistes et à tous ceux qui savent voir. »

La Société Elisabéthaine de Londres.

Il existe à Londres une Société qui a pour but de restaurer les véritables traditions shakespeariennes : c'est la Société Elisabéthaine. Elle vient de tenir sa quatorzième session sous la présidence de M. Sidney Lee, qui a prononcé un beau discours où il a donné quelques détails sur l'expansion de l'œuvre de Shakespeare à l'étranger. C'est dans les pays slaves et allemands que les pièces du grand dramaturge sont le plus en faveur. En Allemagne, on a donné, l'an dernier, neuf cent dix représentations de ses chefs-d'œuvre. A Berlin, ce sont *Roméo* et le *Marchand de Venise* qui obtiennent le plus grand succès. A Vienne, on préfère *Coriolan*, *Antoine et Cléopâtre* et le *Songe d'une Nuit d'été*.

Dans toute l'Europe orientale, Bohême, Hongrie, Pologne et Russie, le succès des drames de Shakespeare va croissant chaque année et M. Sidney Lee prévoit le moment où ils pénétreront jusqu'en Asie, puisque des traductions viennent d'être faites en hindou et en japonais.

Les pays latins montrent moins d'enthousiasme pour le grand tragédien. Bien que le fameux acteur Ermete Novelli continue à jouer *Othello* et le *Marchand de Venise* dans les théâtres de Madrid, de Barcelone et des principales villes de l'Italie, les productions shakespeariennes sont un peu délaissées dans les péninsules ibérique et italienne depuis la mort de Rossi et la retraite d'Adelaïda Ristori. En France et en Belgique, on ne joue plus ces chefs-d'œuvre que travestis en opéras. Et alors ce n'est pas Shakespeare, c'est Verdi, c'est Ambroise Thomas que l'on va applaudir.

M. Sidney Lee a fait, en terminant, une remarque assez curieuse : c'est que le succès de Shakespeare sur le continent correspond à une période de décadence en Angleterre. Il est vrai qu'on le joue plus souvent et mieux à Drury-Lane et au Lyceum que dans les théâtres de Vienne ou de Berlin ; mais si l'on prend l'ensemble des représentations de toute l'année en Angleterre et en Allemagne, c'est ce dernier pays qui l'emporte. Ce fait est d'autant plus remarquable que les Allemands ont leur Gœthe et leur Schiller, tandis que les Anglais, qui ne jouent point les classiques étrangers, n'ont, en fait de classique, que leur Shakespeare. M. Lee attribue ce résultat à l'archaïsme du texte original, qui le rend difficilement intelligible aux Anglais peu lettrés, tandis que cette difficulté philologique n'existe point pour les étrangers à qui l'on donne le plus souvent des traductions assez bien faites.

Cet argument est faible. On peut répondre à M. Lee qu'en revanche à l'étranger on ne peut apprécier la poésie, l'énergie, les beautés de l'original.

N'empêche que la conférence du président de la Société Élisabéthaine a été des plus intéressantes au point de vue littéraire.

(1) Ce pin est tout bonnement le pin sylvestre de notre Campine qu'on laisse pousser à volonté ! (N. D. L. R.)

PETITE CHRONIQUE

MM. FRANTZ CHARLET et LUCIEN FRANK ouvriront demain une exposition de leurs œuvres à la galerie du Congrès, 5, rue du Congrès.

M. Charles Samuel vient de l'emporter sur ses concurrents, MM. J. Dillens et Th. Vinçotte, dans le concours institué pour élever un monument à M. Frère-Orban. Le projet qui a été choisi par le jury est ainsi décrit par un de nos confrères : « Frère-Orban est représenté debout, adossé à la tribune parlementaire, la tête relevée et un peu de côté, les bras croisés sur la poitrine, la redingote entr'ouverte. L'architecture du socle est due à M. Acker et porte sur sa face antérieure l'inscription : Frère-Orban, 1812-1895. « Je combattrai jusqu'à mon dernier jour pour la liberté. »

Sur les faces latérales du socle deux figures allégoriques de style classique. L'une laisse tomber des chaînes brisées et représente l'*Abolition des octrois*; l'autre tient des tablettes et représente l'*Histoire*. La statue sera exécutée en marbre blanc, le socle en granit gris de Suède ou d'Ecosse. »

On sait que ce monument sera élevé place Surlet de Chokier.

Pour rappel, aujourd'hui à 2 heures, à l'Alhambra, premier concert extraordinaire de la *Société symphonique des Concerts Ysaye*, exclusivement consacré à RICHARD WAGNER. La répétition générale d'hier a été un triomphe pour Félix Mottl, pour les solistes : Mme Mottl, M. Burgstaller, de Bayreuth, Mmes Tomschick et Friedlein, de Carlsruhe, et pour l'excellent orchestre de la Société, mis au point par M. Guidé avec un talent que l'illustre chef d'orchestre s'est plu à proclamer.

La deuxième séance du Quatuor Zimmer aura lieu demain lundi, à 8 h. 1/2 du soir, salle Ravenstein, avec le concours du pianiste Storck. Au programme : Quatuor en *ré* majeur (op. 64), Haydn; Sonate pour piano et violon, Fauré; Quintette à deux altos, Mozart.

Le quatuor se fera entendre à Liége, au Conservatoire, le mercredi 2 février, à 8 heures du soir.

La Section d'art et d'enseignement populaire de la Maison du Peuple consacrera sa prochaine séance aux œuvres de MOUSSORGSKI : Conférence par M. P. d'Alheim, interprétation musicale par Mme Marie Olénine, MM. Ch. Henusse, pianiste, Verboom, ténor, et Schoepen, baryton.

Cette séance, d'un intérêt exceptionnel, aura lieu à la Grande-Harmonie mardi prochain, à 8 h. 1/2 du soir. Prix d'entrée : 2 francs (gratuite pour les membres de la Section d'art et du Parti ouvrier).

M. Joseph Wieniawski se rendant au mois de février en Allemagne, sa prochaine matinée musicale aura lieu dimanche 6 mars, à 10 heures.

Le bal annuel des élèves et anciens élèves de l'Académie des Beaux-Arts de Bruxelles aura lieu au théâtre Lyrique, le 5 février, à 9 heures.

Les théâtres :

M. Bruneau surveille à la MONNAIE les répétitions de *Messidor*, qui passera le 10 février. Les répétitions d'orchestre de *Fervaal* commenceront cette semaine.

L'œuvre est en scène et la direction compte donner cette importante reprise vers le 20 février.

Au NOUVEAU THÉATRE, demain lundi, première représentation de *Brignol et son fils*, d'A. Capus, et de *Les Fourberies de Nérine*, par Th. de Banville.

Au PARC, vendredi, première représentation de *Jalouse*, de MM. Leclercq et Bisson.

A l'ALHAMBRA, la *Closerie des Genêts*.

Au THÉATRE MOLIÈRE, *Henri III et sa cour*.

Le DIABLE-AU-CORPS de la rue aux Choux a rouvert ses portes et, dans une soirée d'inauguration qui avait réuni un public nombreux, a débuté avec succès par une série de saynettes et de fantaisies de Courteline, Maurice Donnay et Fragerolle.

C'est mardi prochain, 1er février, qu'aura lieu à Anvers la première représentation de *Numance*, le nouveau drame lyrique de M. J. Van den Eeden.

Le comité de la manifestation projetée en l'honneur de M. Charles Buls vient de se réunir en assemblée générale. Les souscriptions étant extrêmement nombreuses, il a décidé de clore à bref délai les listes et de prier les retardataires de se hâter.

Une décision sera prise dans une prochaine réunion quant à la destination des fonds recueillis. L'avis unanime est, jusqu'ici, d'attribuer ceux-ci à l'érection, dans une des rues de la capitale, peut-être dans celle qui vient de recevoir la qualification de *rue Charles Buls*, d'un souvenir (sculptural et architectural) destiné à perpétuer la mémoire des services rendus aux arts par le bourgmestre-esthète au cours de sa belle carrière administrative.

Le secrétaire, M. Omer Coppens, 10, rue des Coteaux, et le trésorier, M. Paul Hankar, 63, rue Defacqz, transmettront au comité les projets que les souscripteurs désireraient soumettre à ce sujet.

M. CHARLES MORICE, l'auteur de la *Littérature de tout à l'heure*, ce livre sensationnel d'il y a quelques années qui inspira à M. Anatole France trois articles consécutifs dans le *Temps*, a donné une conférence au palais du gouvernement, à Gand, dimanche dernier. On ne peut que louer M. le gouverneur de l'initiative qu'il a prise en invitant ses relations à ouïr la parole autorisée de l'artiste français, mais on pourrait prier les dites relations, si fermées soient-elles à toute jouissance intellectuelle — et celle-ci fut complète cependant, tant par la hauteur des aperçus que par la langue employée, merveille d'élégance et de pureté! — de tâcher au moins d'écouter, sinon de comprendre. Des demoiselles, de petits jeunes gens menant leur flirt en un perpétuel chuchotement, de grosses vieilles dévotes scandalisées dès trente-deux bâtards attribués par le conférencier à un évêque du moyen-âge et échangeant alors en un constant murmure leur mutuel *shoking!* ont distrait et ennuyé fort impoliment les personnes qui étaient venues pour l'entendre. Quoi qu'il en soit, les délicats, les attentifs ont trouvé le régal grand et en remercient vivement M. Charles Morice ainsi que M. le gouverneur de Gand.

Le célèbre acteur Taillade, que nous applaudîmes naguère à l'Alhambra dans le rôle de Louis XI qui lui valut ses plus retentissants succès, vient de mourir subitement à Bruxelles, où il allait faire ses adieux dans la *Closerie des Genêts*. Il était né à Paris en 1826. Ses débuts datent de 1847, à la Comédie française. Ses funérailles seront célébrées à Paris mardi prochain.

On annonce également la mort du plus fécond des feuilletonistes, Emile Richebourg.

Une vente importante d'œuvres de Rops aura lieu à Paris, à l'hôtel Drouot, le 7 février, à 2 heures. Elle comprend 22 aquarelles, 49 dessins réhaussés, une gravure et trois peintures à l'huile, le tout constituant la collection de M. H. W... Le catalogue est précédé d'une intéressante préface de M. E. Ramiro, ropsographe attitré.

La *Critique* ouvre une enquête sur *M. Emile Zola et l'opinion*, à propos de sa lettre du 13 janvier publiée par l'*Aurore*.

Bruxelles. — Imp Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Février

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 6. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 6 FÉVRIER 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

LES FABIANS DE L'ART

Ils sont sept à huit cents, pas plus, en Angleterre, sept à huit cents sporadiquement disséminés parmi quarante millions d'êtres vibrant et ronronnant la vie multiple de la nation à laquelle le Destin historique attribue présentement la charge de représenter cette grande force sociale, le Commerce et son intercourse, comme jadis il départit à Rome celle de symboliser le Droit, à la Grèce d'incarner l'Art, à la Judée de synthétiser la Religion. Ils se sont étiquetés FABIANS, je ne sais pourquoi et n'ai pas le temps d'entr'ouvrir ni mon Larousse pour percer ce mystère, ni certain livre de M. Albert Métin en lequel un chapitre leur est consacré.

A quoi ils servent? Ce qu'ils font? Ce qu'ils sont? Des « Intellectuels » (voilà un mot qui est en train de se friper comme il est arrivé au beau nom de Botticelli, depuis que mille pécores l'ont déconsidéré par leurs bandeaux vraiment trop pullulants en leur imitation prétentieuse et servile). Des Intellectuels, la plupart notables aux trois royaumes d'Angleterre la rouge, d'Irlande la verte, d'Écosse la bleue, qui se sont donné pour mission, dans le milieu bourgeois auquel ils ressortent, d'aller en avant-garde, en pointe prussienne, à la recherche des idées normales, de belle santé économique, de robuste tempérament politique, et d'y accoutumer leurs récalcitrants congénères. Des « habitueurs » pourrait-on dire; des « essayeurs », aussi, tentant les hardiesses pour les autres, et, par leur désinvolte à les produire et à les réussir, disant aux timides, aux effrayés, aux conservateurs rongés du mal d'épouvante : « Tenez, regardez, ce n'est que ça! voyez, c'est aisé, commode, séant et ne produit aucune renversante conséquence. »

Ce bataillon de petit effectif a, paraît-il, une influence constante et considérable. Il n'est que le quarante-millième de la multitude nationale en laquelle il baigne et agit, dose assurément homéopathiquement diluée. Il n'en parfume pas moins la masse entière et la colore nettement.

Pareil résultat, pareil phénomène porte assurément à la méditation et a de l'aptitude à devenir exemplaire. Quelques-uns, parmi nous, savaient qu'il ne faut pas être légion pour agir sur son temps. En Belgique, comme ailleurs, certaines « individualités sans mandat »

fonctionnent avec une efficacité qui doit désespérer jusqu'à l'enragement ceux qui, acharnés, font l'assaut des fonctions, des honneurs, des relations, des bénéfices, des positions et autres matières convoitées en lesquelles ils croient que se concentrent toute l'autorité et toute la jouissance qui peuvent être obtenues sur cette terre. Notre journalisme aussi donne cet amusant et mémorable spectacle que l'opinion publique est alimentée, maniée et dirigée non point par les gazettes à gros tirage banal, mais par des publications d'un chiffre d'abonnés dérisoire qui s'opposent aux feuilles tartinifiantes comme la petite armée de Marathon à l'innumérable cohue des soldats de Xerxès.

Mais il est utile de vulgariser cette vérité de la puissance du petit nombre, de la puissance du Fabianisme, afin d'invigorer le courage des lutteurs isolés et de relever leurs hésitations, par la conscience de leur véritable rôle. Cela est opportun spécialement dans le domaine de l'Esthétisme où presque toujours l'Artiste agit et vit dans une retraite qui peut le faire douter de son efficacité et l'entraîner à croire qu'il est une chose tenue pour bien superflue.

En réalité ce sont ces individualités semées en archipel dans l'universel grouillement qui mènent la foule et qui l'inspirent. Non pas qu'elles soient créatrices dans le sens absolu du mot. Nous croyons peu à une élite infusant à l'Humanité les sentiments et les idées qui insensiblement pénètrent celle-ci et la font vibrer. Au contraire, tout, à notre avis, sort du Peuple : il est la grande matrice productrice et régénératrice. Mais il n'a guère le don de démêler par lui-même et de préciser les vérités obscures qui travaillent en lui. Il a besoin d'accoucheurs et d'interprètes, spécialement quand il s'agit des évolutions de l'Art. Il possède la conscience profonde de l'avenir en gestation, mais il ne sait pas « s'opérer lui-même ». C'est à l'artiste qu'incombe ce rôle d'extériorisation.

Le bataillon de ces aides officieux se compose des Fabians. On les compte aisément. Ils apparaissent en initiateurs, en proclamateurs, incessamment occupés de produire, de parler, d'écrire, d'agir pour les idées nouvelles. Eux-mêmes, mal informés, ont le plus souvent l'orgueil de croire qu'ils créent, alors qu'ils ne font que découvrir ce qui est, non pas en eux, mais dans l'immense réservoir commun des forces cosmiques en évolution constante et fermentante.

Mais qu'importe cette illusion de mesquine vanité ! Ce n'est qu'une erreur de dénomination. Au fond, leur rôle est clairement discernable. Ils sont des cheminées d'évacuation pour l'Idée souterrainement comprimée.

La vue nette de ce caractère de leur activité et de leur mission sociale est faite pour leur donner plus intensément confiance et pour expliquer le mystère de leur prépondérance à échéance inévitable. Il ne se comprendrait pas qu'ils pussent persuader le vulgaire et, en fin de compte, toujours triompher en l'amenant à leurs idées, s'ils étaient en foncier désaccord avec lui. Ils anticipent, voilà tout. Ils disent par avance ce qui déjà sourdement murmure dans l'âme universelle. Ils marquent non pas un paradoxe, mais un accord prophétique en marche dont ils perçoivent et formulent l'avancée plus tôt que la multitude. Ils flairent l'avenir approchant par une intuition barométrique et annoncent le temps qu'il va faire dans les climats de la pensée. Ce sont les Précurseurs. Ils voient clair avant l'aurore.

Quel réconfort ces vues simples et saisissantes doivent donner aux aventuriers de l'Art, à ceux qui se croient et qu'on nomme téméraires et qui parfois marchandent avec leurs impulsions instinctives par l'apparent discord de celles-ci avec l'actuelle ambiance, avec les habitudes ayant cours. Cela paraît si confortable d'être conforme et de ne pas se faire crier après. Le bon repos que celui des inoffensifs et des disciplinés ! Mais combien le sort fade et tout de stagnance de ces inertes, de ces « mainteneurs », comme on disait d'une fonction aux Jeux Floraux, est moins savoureux que celui des dérangeurs qui, attirés par la lueur des événements qui arrivent faisant entendre les bruits, indistincts mais augmentant, des trains approchant, bousculent leur voisinage pour courir au-devant des merveilles montant de l'Inconnu. C'est parmi ces remuants, ces impatients, ces voyants que se recrutent des Fabians. Jamais nombreux, jamais adulés, jamais empapillotés dans les louanges, jamais portés par le flot des mufles. Mais seuls véritables agents des temps nouveaux, seuls apôtres, seuls rouages directeurs de leurs contemporains et de leur époque.

DES LIVRES NOUVEAUX

Les Valets, par Georges Lecomte.

L'écrivain magnifique qui jadis exaltait ici les beautés de l'Impressionnisme en des phrases tressées comme des guirlandes bien faites pour parer l'autel de l'Art, Georges Lecomte, a depuis lors déserté les sommets de l'Esthétique pour descendre dans la vie.

Les premières « observations » de l'auteur qui signait l'*Art impressionniste* furent ces pièces de théâtre, *La Meule* et *Mirages*, que représenta Antoine, drames de la vie intime, deux élégies dramatiques où se dissolvaient peu à peu, sous la goutte empoisonnée du Mensonge et de l'Hypocrisie sociales, des volontés timides et des âmes découragées.

Aujourd'hui, c'est un roman : *Les Valets*, que nous donne Georges Lecomte. Les valets sont ces individus creux et falots, ces chevaux de retour de toutes les carrières, médecins, notaires, journalistes, avocats, universitaires, qui se découvrent, après fortune défaite ou manquée, une vocation irrésistible pour la représentation nationale. On sait que ces personnages constituent la

majorité du Parlement français. Leur situation de « monsieur » dans les cantons où ils trônent et bedonnent, parmi des ruraux dont ils pressent les mains calleuses et qu'ils éblouissent d'une faconde faite de lieux communs ramassés dans les papiers, les conduit à la députation.

Mais... « les nuages sont plus forts que moi, eux qui me cachent », dit le Soleil, et dans l'existence du député, astre de province, pareillement les nuages montent et s'accumulent.

A peine installé au Palais-Bourbon, le valet Denisot devient, en attendant qu'il vote les impôts, l'« imposé » de tous ses électeurs. On lui impose un secrétaire particulier, on lui impose des cadeaux d'honneur, dont, entre parenthèses, on lui présente la facture; on lui impose des démarches à faire, ou même des courses au Louvre et au Bon-Marché, on lui impose l'hospitalisation de compatriotes dont il doit se faire le cicérone dans Paris; on lui impose le silence à prix d'or, ce qui n'empêche sa ruine, car, tandis que ses vignerons le paient en monnaie de propagande, le restant de ses électeurs ne se décide à chanter sa gloire qu'au prix de coûteuses libéralités.

Définitivement ruiné quand approche la fin de son mandat, le malheureux pousse-cailloux parlementaire est vilipendé dans les réunions publiques, combattu dans les feuilles locales qu'il ne peut plus subventionner, et c'est grâce à la protection d'un haut personnage politique qu'il trouve, ironie suprême, l'abri consolateur dans une direction d'asile.

Cette étude de la décadence d'un homme, qui commence son œuvre dès le jour où cet homme est porté au pinacle, est profondément vraie. Concrète, directe et conduite avec un sens ardent de la vie, l'œuvre de Georges Lecomte n'est point sèche et nue, telle qu'une analyse succincte le donnerait à croire. Autour de Denisot apparaissent des visages de souffrance et de résignation douloureuse et des faces de coquins. Un de ceux-ci, l'arriviste Carette, est peint de pied en cap avec une ampleur balzacienne. A ce personnage l'auteur oppose une créature de douceur et de confiance, une âme toute d'irradiation intérieure, Jeanne, la fille de Denisot. Séduite par Carette et quittée aussitôt, telle qu'une marchande d'amour, la jeune fille désabusée finit par rencontrer dans la personne d'une dame âgée une sympathie vraie, un cœur d'élite et de bonté active. Ces pages de psychologie féminine sont infiniment délicates et touchantes.

Enfin çà et là éclatent dans ce livre, en dépit des lois édictées par Flaubert sur l'art du romancier, des « sorties » de l'auteur sur l'arrivisme de la jeunesse politico-officielle ou sur le militarisme contemporain, pages vibrantes et généreuses où les idées se rangent, se serrent, se superposent grain contre grain, tel le plomb dans sa gaine; ce sont, je crois, les meilleures pages des *Valets* et de celles qu'on ne saurait trop relire... en attendant les autres, car le succès des *Valets* est mieux qu'une promesse et qu'une espérance.

Cœur en détresse, par ARTHUR DAXHELET. Paris, Havard, édit.

Ce cœur en détresse est celui d'un être faible et sceptique, qui ne sut pas croire à l'amour des autres, parce qu'il n'était pas capable d'aimer lui-même. Ce qui m'intéresse, en ce livre, c'est le suicide de ce dégénéré. Fatigué de son égoïsme et de son inutilité, — car il avait des perceptions élevées, — il se tue en dorant d'une illusion de bonté et de sacrifice son dégoût du monde et de lui-même. Mais on ne s'improvise pas héros, fût-ce au prix de son sang. « Sa mort fut théâtrale et inefficace », dit l'auteur, « et manqua totalement de simplicité; ce fut une prouesse de raison. »

Toute l'étude soigneusement fouillée de cette vie d'impuissant est magistralement complétée par la peinture de ce dernier et suprême effort d'inutile vanité intime. Certaines pages sont imprégnées du souvenir d'un livre récent, mais cette fin est bien à M. Daxhelet, et elle me paraît sagacement devinée. Je ne ferai pas à l'auteur l'injure de lui dire que « son livre est bien écrit ». Il est tout simplement écrit par un vivant qui sait les quelques angles à éviter pour ne pas être laid, et il a la forme que lui donne sa pensée; je crois que c'est la meilleure, et elle donne bien le goût rafraîchissant des gestes sincères.

Ghislaine, drame en 3 actes, par ALEX. MEUNIER. Paris, Vanier.

Ce petit drame est d'une aventure très simple. Nous sommes au temps des guerres de Jeanne d'Arc contre les Anglais; le premier acte se passe au château de Noirmont en Auvergne; les deux derniers devant Troyes. Il s'agit d'une jeune fille, Ghislaine, vaguement amoureuse de son père, parti pour rejoindre l'armée de Jeanne d'Arc, et d'une prédiction qui veut que le père tuera sa fille et à raison de laquelle précisément le père s'est éloigné du château. Ghislaine, déguisée en homme, rejoint l'armée, erre autour de la tente paternelle, est prise pour un espion et tuée.

Il y avait matière pour un tempérament shakespearien à de noires et démentes fureurs. Mais cela se borne à un papotage aimable qui s'ingénie à dissimuler une innocente perversité. Marionnettisme inoffensif, en somme, mais qui, en raison de ce caractère joli et indifférent, mérite des critiques. Les auteurs de choses pomponnées ne sont plus que des faiseurs. Ce sont des sentiments profonds à l'âme : Joie, Douleur, Haine, Rire, Démence, qui doivent s'agiter dorénavant sur notre théâtre, comme ils s'agitent sur notre société.

Lucanie, petit drame en vers, par CHARLES BERNARD. Anvers, Buschmann.

Ce tout petit livre vaut mieux. Au pied d'un manoir, au soir tombant, rêve Lucanie, personnage symbolique de l'idéale féminité des choses, de leur nocturne mystère et de leur sentimentalité. A ses côtés une femme qui n'est avide que des festins du manoir et de la chair brune des hommes. Lucanie reste seule à rêver. Une ondine et une sylphide passent apportant

. . . . l'espoir
en blanc au château noir.

Rêves de jeune fille, idéalités insuffisantes! Mais voici l'Amant. Leurs deux soifs d'amour, dégoûtées des satisfactions d'une sensualité déterminée, s'unissent et tant est frêle cette âme aimante et idéale, cela suffit pour qu'elle meure avant le jour. Lui reste seul et rentre dans la vie du manoir en disant cette phrase finale :

Paix du manoir, qu'en toi se perpétue
Mon rêve blanc tissé de lune blanche et d'ombres.

Tout ce symbolisme est d'un rébus aisé. Mais ne trouvez-vous pas que ce fantochisme est lui aussi bien imparfait? Ces vers sont du reste monotones et sans nervosité. C'est de la pensée lymphatique. Or, nous n'en voulons plus des pâles chercheurs de petites combinaisons intellectuelles entre les choses. Le théâtre doit

suinter le Sang, l'Amour, la Haine, toutes les formidables passions qui gonflent jusqu'à l'héroïsme nos quelques instants d'existence furtive, ou bien ce n'est qu'une assez aimable frivolité.

LE CONCERT WAGNER

Après les puissantes émotions ressenties au contact des œuvres titanesques dont Félix Mottl nous a donné dimanche dernier une exécution pathétique, il faudrait se recueillir et se taire. Pas plus que les bruyants applaudissements dont une coutume barbare persiste à maintenir, à chaque conclusion symphonique, le rite absurde, les observations critiques, les comparaisons, les « néanmoins », les « si l'on tient compte de », les « malheureusement » et toute la phraséologie que traînent après elles, dans les conversations et dans les gazettes, les auditions musicales à sensation, ne sont ici de mise. La vérité, c'est que cette remarquable interprétation du plus extraordinaire génie musical qui soit nous a secoués, bouleversés, enthousiasmés; que jamais menu d'art à la fois plus somptueux et plus raffiné ne fut ordonné à Bruxelles; que tous ceux qui ont eu le bonheur de goûter au savoureux régal offert par la jeune Société symphonique se souviendront avec reconnaissance de cette journée mémorable, point culminant de la saison artistique, et peut-être de toutes les saisons bruxelloises.

C'est avec joie que nous assistons à ce glorieux épanouissement. Ceux qui, ainsi que le font MM. Ysaye, Kufferath et Guidé, se dévouent au service d'une idée avec un désintéressement et un esprit d'initiative qu'on ne saurait assez louer, complétant et développant la généreuse campagne de propagande poursuivie depuis vingt-cinq ans par MM. Joseph Dupont et Léon D'Aoust, méritent les plus chaudes sympathies. De plus en plus la Belgique apparaît comme l'un des principaux centres de l'art musical. Son admirable école de violon, qui fournit à ses orchestres des archets incomparables, les instrumentistes de premier ordre qui occupent les pupitres de l'harmonie, la sensibilité du public et sa compréhension affinée sont les principaux facteurs d'un mouvement qui s'accentue d'année en année davantage. Il serait difficile, sinon impossible, de réaliser ailleurs, avec cette pureté de style, cette gradation dans les vibrations, cette finesse exquise de nuances, ces sonorités voluptueuses, l'exécution à laquelle nous avons assisté.

Mais aussi, quel chef d'orchestre que Félix Mottl! Parmi les grands capellmeisters contemporains, il représente plus particulièrement la douceur, l'assouplissement de la forme musicale. Sous sa direction, l'orchestre n'a aucune brusquerie, les éclats qu'il amène graduellement ne sont jamais crus ni rudes. Le son atteint sa plus large ampleur presque sans qu'on s'en aperçoive, et l'on se trouve emporté dans un tourbillon d'intenses vibrations avant d'avoir été réveillé des impressions rêveuses, attendrissantes que l'habile artiste suscite avec tant d'art.

L'une des pages symphoniques qui mit le mieux son talent en haut relief est peut-être l'ouverture d'*Euryanthe* qu'il dirigea récemment à Bruxelles. Son art, fait d'un soin tendre et religieusement minutieux, rendait poignante la phrase émue du doux Weber. C'était toute l'âme de celui qui sentit surtout le drame intérieur des sentiments humains et les exprima de si touchante façon. Les chefs d'orchestre français font de cette ouverture une chose brillante et décorative. Mottl lui restitua sa véritable signification, bien germanique et romantique; il la traita comme une prière, comme un chant d'amour plein de ferveur et de joie intime, et l'auditoire en pénétra grâce à lui le mysticisme.

L'art de Mottl évoque l'idée de ces admirables tapisseries anciennes, aux tons fondus, où ne reste aucune rudesse de dessin ni de couleur, si adoucies qu'elles paraissent synthétiques, dépouillées des incidences et des contingences de la vie réelle, comme les vieilles légendes.

Aussi se gravèrent en nous, comme des fresques, sous sa direction magistrale, ces tableaux que d'autres chefs d'orchestre déroulèrent précédemment sous nos yeux en les éclairant différemment : la Chevauchée des Walkyries, cet ouragan de sonorités véhémentes, le Voyage au Rhin, la tragique Mort de Siegfried, le divin prélude de *Parsifal* et les adieux passionnés d'Isolde. Dire l'ampleur, la noblesse, la douleur de cette prodigieuse *Marche funèbre* ainsi interprétée!.... Tout le drame héroïque résumé par un coup de génie en ces quelques pages sans équivalent dans la littérature musicale contemporaine apparut énorme, solennel, poignant dans sa fatalité inexorable.

Mais l'attrait capital du concert résidait dans la première audition du prologue du *Crépuscule des Dieux*, avec l'admirable scène des Nornes filant dans la nuit, le lever du soleil sur le couple idéal de la vierge conquise et du héros indomptable, les adieux de Siegfried et son joyeux pèlerinage au pays des Gibichungen où la lâcheté de Gunther et la félonie de Hagen auront raison de sa surhumaine bravoure. Ces scènes émouvantes s'élèvent parmi les plus hautes inspirations de Wagner. Jouées pour la première fois à Bruxelles, elles excitèrent, faut-il le dire? un tumultueux enthousiasme.

Brunnhilde, et plus tard Isolde, ce fut Mme Mottl, qu'on n'eût pas cru de taille, elle l'exquise chanteuse de *lieder*, l'interprète délicieuse de Mozart et de Schubert, à incarner la belliqueuse amazone et l'amante éperdue. Elle dessina avec un art parfait la physionomie de l'une et de l'autre, trouvant, dans ces rôles aux proportions démesurées, la chaleur communicative, l'accent juste, la sonorité qui pénètre, qui se vrille dans le cœur.

Siegfried, ce fut M. Burgstaller, le ténor à la voix franche, claire, payant comptant, que les représentations de Bayreuth de 1896 et de 1897 classèrent parmi les meilleurs chanteurs de l'Allemagne. Et si les Nornes, personnifiées par Mlles Tomschick et Friedlein, apparurent quelque peu engoncées de voix, d'expression et d'attitudes (ah! l'émission gutturale des cantatrices d'outre-Rhin!) l'ensemble de l'interprétation n'en fut pas moins superbe de style, de nuances et d'expression.

Le succès dépassa d'ailleurs les plus chaleureuses manifestations que provoquèrent jamais les matinées symphoniques de l'une ou l'autre des associations qui se partagent actuellement les dimanches bruxellois.

EXPOSITIONS COURANTES

MM. F. Charlet et L. Frank.

Soixante-cinq toiles : tableaux, études, pochades, dans lesquelles dominent, parmi les portraits et les paysages, les souvenirs d'un séjour à Volendam, le plus pittoresque des villages de pêcheurs accrochés sur pilotis au bord du Zuiderzée, et des

variations sur le Jockey, qui inspira si heureusement Degas. A travailler ensemble, en bons compagnons de villégiature et de labeur, MM. Charlet et Frank se sont quelque peu « interpénétrés ». Les papillotages de couleurs vives dont de longs séjours en Algérie et au Maroc ont illuminé la palette du premier passent dans les paysages du second. S'ils ont gagné, sous cette influence, en délicatesse, si le *Grand canal de Volendam* offre aux regards un aimable chatoiement de colorations tendres, ils apparaissent, à l'exemple des scènes de turf de M. Charlet, comme trop superficiels, d'une observation incomplète, plus jolis que sincèrement étudiés. De son côté, M. Charlet s'est assimilé, en telles de ses études hollandaises, la vision et les procédés de son ami au point qu'il devient difficile de distinguer où finit l'exposition de l'un, où commence celle de l'autre.

Le reproche le plus sérieux qu'on puisse faire à M. Charlet, c'est son peu de souci des valeurs. Les plans sont souvent mal établis, empiètent les uns sur les autres. Le coloris est harmonieux, mais manque de solidité. Et c'est, en maintes toiles, par le même défaut que pèche M. Frank. Dans telles petites études de Furnes et de Nieuport, rapidement enlevées du bout de pinceau, l'artiste affirme, mieux que dans ses grandes toiles, des dons de coloriste et d'observateur. L'ensemble de cette exposition collective, actuellement ouverte à la Galerie du Congrès, laisse une impression de flou, d'indécision. On souhaiterait moins de grâce et plus d'accent.

SECTION D'ART DE LA MAISON DU PEUPLE

Moussorgski à la Grande-Harmonie.

Conférence de M. P. d'Alheim sur le musicien russe, audition de ses œuvres chantées par Mme Olénine, par MM. Verboom et Schoepen; une courte phrase a été dite par la section chorale de la Maison du Peuple.

Cette audition nous a confirmés tous dans notre première impression — à savoir, que M. Moussorgski est avant tout un poète et un musicien populaire.

Ce n'est pas les chants du peuple qu'il traduit et qu'il note ; il devient lui-même un chantre simple, fruste, naïf comme le peuple dont il avait l'âme peu compliquée et toute primitive. Aussi, chose remarquable, cette musique a-t-elle été mieux comprise en notre pays par le peuple que par les bourgeois et les raffinés. De la Russie à la Belgique les goûts et l'âme des classes semblables se sont retrouvés sans effort.

Cette admirable chanson *Après la bataille* et cette autre, *Le Cygne blanc* (chœur de jeunes filles, tiré de la partition des *Kovanski*, à recommander à tous ceux qui cherchent du neuf, simple et expressif, pour utiliser les voix collectives de ces insatiables jeunes filles), des parties du rôle de Marthe dans l'opéra des *Kovanski*, la *Berceuse de la Mort*, le dernier chant si émouvant de Moussorgski, *Sans Soleil*, composé à l'hôpital où il mourut, tout cela — et bien d'autres œuvres encore — a été applaudi, compris, senti par cet admirable public, qui, avec un tact d'une sûreté étonnante, démêle spontanément et souligne les beautés les plus frappantes de cet art tout nouveau.

La voix et la méthode toutes spéciales de Mme Olénine donnent à ces échos de l'âme russe un relief particulier. Quand elle s'adoucit et s'atténue jusqu'à n'être plus qu'un souffle, cette voix conserve une étrange puissance de vibration et une pénétrante expression. L'artiste a la souplesse et la force de ce peuple adolescent que nous connaissons trop peu, et que des soirées comme celle de la Grande-Harmonie révèlent mieux que vingt romans ou poèmes nationaux. Les romanciers russes que nous connaissons sont baignés de civilisation occidentale.

Moussorgski et Mme Olénine ont quelque chose de cet Orient aryen qu'aucun de nous ne peut rendre ni traduire, — sauvage, doux, aux sentiments moins figés par les traditions un peu ankylosées de notre longue ancestralité consciente.

Et de même que je ne trouve moyen de comparer Moussorgski à aucun compositeur connu, aucune voix non plus ne me rappelle cette voix d'une fraîcheur et d'une souplesse extraordinaires, vibrant sans le moindre « vibrato », remplissant tout l'espace, soit que, très pure et forte, elle grandisse et s'élargisse, soit que, très émotionnante, elle devienne un murmure passionné.

QUATUOR ZIMMER

MM. Zimmer, Jamar, Lejeune, Brahy.
Pianiste : **Peje Storck.**

Une vraie fête allemande dans ce que l'Allemagne peut donner de plus caractéristique et de meilleur. C'est sa douceur, son abondance de « sentiment » sans mélange ici de ce qu'on trouve si souvent aux bords du Rhin, la sentimentalité. Les quartettistes nous ont fait entendre du Haydn, du Mozart et du Fauré dont la douceur convient admirablement à leur tempérament. Ce n'est pas à dire que ces jeunes artistes manquent d'éclat. Ils arrivent, par une très savante gradation de son, à des effets d'intensité très suffisants. Mais on voit que ce n'est pas ce qui les préoccupe le plus. Leur principal souci est l'harmonie des instruments entre eux, des parties, de l'ensemble et des oppositions d'une œuvre dont ils étudient la charpente avec un soin scrupuleux, de façon à mettre en relief ses grandes lignes autant que ses détails. Tout, en ces soirées qu'on sent intimes quoique suivies par un public nombreux, est combiné dans ce même esprit d'adaptation, d'harmonisation. Les artistes d'abord jouent les choses qu'ils aiment. Ensuite ils adaptent leur virtuosité à ces œuvres qu'ils jouent, ils les admirent et les servent beaucoup plus qu'ils ne s'écoutent eux-mêmes. Ils donnaient cette fois-ci l'impression d'une femme qui a trouvé la couleur qui lui sied et qui aurait l'air de la porter parce qu'elle l'aime, non parce que cette couleur lui va. La salle elle-même, cette petite salle de l'hôtel Ravenstein, encadre si bien la sonorité qui convient à ces œuvres faites de charme et de finesse.

Le son moelleux et souple, plus « bois » que « métal » des exécutions germaniques, la caresse constante de l'expression appuyée et juste, tout cela mettait Haydn, Mozart et Fauré dans leur jour le plus favorable.

Sur le programme déchiré que je retrouve, j'ai griffonné ces mots, écrits pendant un andante : « Zimmer a une âme. » Je suis trop myope pour voir l'âme d'une foule de gens. Mais celle-là me sautait aux yeux ou aux oreilles.

La retrouverai-je quand ces mêmes artistes joueront d'autres œuvres?

Je me réjouis de le savoir et de vous le dire.

M. H. Leroy. — M. N. Vanden Eeden.

A la *Maison d'Art*, deux artistes se partagent également la grande salle, MM. Leroy et Van den Eeden, tous deux Gantois, l'un

sculpteur, l'autre peintre, ce qui donne à leur exposition, à défaut d'intérêt primordial, du moins quelque variété.

Ici encore, l'ensemble est médiocre. M. Leroy a du métier, mais son art ne s'élève pas au-dessus d'un idéal bourgeois. Bustes quelconques, médaillons, figurines en cire et en bronze, tout est d'une banalité courante. Des réussites, parfois, en tel fragment de sa *Course juvénile* ou de la *Conscience arrêtant le bras du criminel* (!). De la grâce dans le modelé d'une danseuse ou de la *Cigale*. Mais la flamme, la divine lueur qui fait rayonner le métal ou le marbre, la pensée qui transforme la matière, la vie qui la fait palpiter !...

Des paysages bariolés, aux tons violents, aux sabrures impétueuses, mal équilibrés et peints à la va-te-faire-fiche complètent, sans y ajouter d'intérêt, l'envoi du statuaire. Souvenirs des marais Pontins, sites de Flandre ou d'Italie, cela peut constituer pour l'artiste d'agréables notes de voyage ou de séjour. Les exposer?...

Le contingent de M. Van den Eeden, qui limite son champ d'action à la toile peinte, se compose de plus de quarante tableaux et études embrassant tous les genres. *Pictor sum et nihil picturæ a me alienum puto.* C'est dans le portrait, et plus spécialement dans le portrait d'enfants, que l'artiste manifeste les dons les plus heureux. Il y a là, sur chevalets, quatre petites têtes d'une jolie expression et de tons harmonieux. Elles paraissent traitées d'une main plus souple et plus attentive que telle grande toile, *Le Sonneur* ou *la Prière à l'absente*, dont la sécheresse de dessin et l'inconsistance de coloris écartent toute émotion. La peinture de M. Van den Eeden est fluette et sa conception ne dépasse guère l'illustration agrandie. Il se classera comme portraitiste habile, apte à saisir et à exprimer avec fidélité une physionomie.

LA LÉGENDE HUMAINE

Le 11 de ce mois sera exécutée au *Cercle artistique*, avec une interprétation vocale et instrumentale confiée à des artistes de choix, la *Légende humaine*, cycle lyrique en cinq phases, poème et musique d'Auguste Dupont, avec, pour le poème, la collaboration de Charles Dumercy, ombres de C. Michel et V. Crabbe.

En voici l'argument :

LA LÉGENDE HUMAINE

Introduction.

Tout ce qui vit, tout ce qui meurt, tout ce qui est
tombe du chaos au feu dans le temps et l'espace ·
tout ce qui vit, tout ce qui meurt, tout ce qui est
retourne à l'immensité du chaos embrasé :
Telle est la loi.
Sur une étincelle échappée du brasier
naquit une humanité soumise aux destins.

I

Le Dragon.

Aux premiers ans de la Légende,
l'homme lutte, en combats héroïques,
contre la marâtre nature.
Le dragon, en symbole, le frappe
Et la femme pleure sur les souffrances humaines.

II

Le Mont Aventin.

A la nature, les dieux succèdent :
Sur le mont Aventin, la plèbe
soulevée livre bataille.
Et le fort triomphe du faible.
Et la femme pleure sur les souffrances humaines,
appelant de ses vœux les enfantements rêvés.

III

La Jacquerie.

Les Jacques sont sortis des campagnes;
les seigneurs ont tremblé.
Fuyant le fer, le feu, la mort,
aux clartés des chaumières en flammes,
les pauvres vont par les sentiers de neige.
Et la femme pleure sur les souffrances humaines,
appelant de ses vœux les enfantements rêvés
et les joies des âges entrevus.

IV

La Terreur.

Des siècles de peine ont dressé la guillotine vengeresse;
à coups saccadés, battent le sol les carmagnoles sanglantes.
Est-ce le règne attendu? Est-ce le rêve
de la paix et de la justice?
C'est l'iniquité toujours triomphante,
le rêve jamais réalisé;
Car la femme pleure sur les souffrances humaines.

V

Le Feu.

Ainsi passent les siècles après les siècles;
ainsi s'accomplit la Légende.
Lassée enfin d'existence et de luttes,
lassée de recherches vaines,
l'humanité sourit à son dernier jour.
Bientôt, des profondeurs, montera
l'ouragan calme et sublime,
triomphateur du monde,
qui traine la matière
au creuset gigantesque
du feu purifiant,
où naissent les mondes nouveaux
et les humanités meilleures.
Ainsi finit la terre et l'homme,
ainsi finit la Légende humaine.

Memento des Expositions

BARCELONE. — Exposition générale des Beaux-Arts et des Arts appliqués à l'Industrie. 23 avril-29 juin 1898. Délais 15-31 mars. Réexpédition gratuite des œuvres médaillées. Gratuité (aller et retour) pour les artistes invités par la municipalité. Renseignements : *M. le Maire de Barcelone, président de l'Exposition.* Règlement dans nos bureaux à la disposition des intéressés.

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique*, par invitations. Ouverture : fin février. Clôture : 1er avril. Dépôt à Paris chez M. Neuilly, 128, boulevard de Clichy; à Londres, chez MM. Bradley et Cie, 81, Charlotte Street, Fitzroy sq.; à Berlin, chez

MM. Bartz et Cie, Kaiserstrasse, 39 et 41 (N. O). Renseignements : *M. Octave Maus, 27, rue du Berger, Bruxelles.*

PARIS. — *Union des Femmes peintres et sculpteurs* (Galerie G. Petit). 8 mars-30 mars. Délais : Notices, 25 février; œuvres, 1er mars. Agent à Paris : M. Ferret, 13, rue du Dragon. Dimensions maximales des œuvres : 2 mètres. Droit d'inscription : 5 francs. Commission sur les ventes : 10 %.

TOULOUSE. — *Union artistique.* 15 mars. Envoi du 25 février au 3 mars chez M. Ferret, 13, rue du Dragon. Gratuité de transport (trois ouvrages) pour les artistes invités. Dimensions maximales : 2 mètres. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. le Président de l'Union artistique, Toulouse.*

TUNIS. — Institut de Carthage. 10 avril-10 mai. Délais : notices, 25 février; œuvres, 31 mars. Dépôt à Paris, avant le 15 mars, chez M. Petit, 6, rue Lamartine. Droit d'inscription : 10 francs par exposant. Les tableaux de plus de 2 mètres (cadre compris), les sculptures de plus de 100 kilogs (emballage compris) sont exclus. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. Paul Proust, 20, rue d'Angleterre, Tunis.*

PETITE CHRONIQUE

Indépendamment des salles réservées aux expositions des Cercles, la Commission des Musées a exceptionnellement accordé à la *Libre Esthétique,* pour le Salon qu'elle ouvrira à la fin de ce mois, le hall d'entrée, ce qui permettra à cette association artistique de donner un assez grand développement à sa section d'objets d'art et d'art décoratif. Les vitraux de M. Evaldre, les tapisseries de MM. Ranson, Eekman, Rentsch, de Mlles Brinkmann et Van Mattenburg, les étains de MM. Desbois et Gross, les bronzes de M. P.W. Bartlett, les tapis de M. Brangwijn, les porcelaines d'art de MM. Bing et Gröndhal et de la manufacture royale de Danemark, les cuirs de Mme Thaulow, les grès céramiques de MM. Maillol et Willumsen, les « favrile glasses » de Tiffany, les « batiks » de M. Thorn Prikker, les meubles de MM. Plumet et Selmersheim, les reliures de MM. Anker Kyster, J.-L. Flyge, etc. formeront un ensemble des plus variés et des plus intéressants.

Parmi les souvenirs artistiques de l'Exposition défunte, signalons l'album de Mars, *Bruxelles-Album,* qui retrace, avec la verve habituelle du caricaturiste, les types populaires de la ville et de l'exposition. *Bruxelles-Album* renferme trente-deux planches tirées en noir et en couleurs et est édité par M. Ed. Lyon-Claesen (Bruxelles et Paris).

Le même éditeur vient de faire paraître, en un élégant petit volume de 190 pages copieusement illustrées, le catalogue complet des ouvrages d'art de son fonds. Ces ouvrages, parmi lesquels bon nombre de livres de grand luxe, embrassent les divers domaines de l'art : architecture, sculpture, archéologie, arts décoratifs, etc., et forment dès à présent une collection qui fait honneur à l'initiative et au goût de celui qui en a conçu le plan et réuni les éléments.

M. BULS, au Conseil communal, lors de l'élection des directeurs du théâtre du Parc, n'a pas dit : *M. Maubel n'est qu'un littérateur.* Où donc les colporteurs de nouvelles prennent-ils leur renseignements, car le bruit de cette phrase a couru comme la plus certaine des choses. Nous nous étonnions d'un tel propos de la part d'un esprit aussi clairement esthétique que celui de notre bourgmestre. Leçon pour se défier chaque fois que l'on vous raconte d'un homme quelque chose en désaccord avec son habituelle psychologie.

Mme Anna De Weert, MM. Edg. Farasyn et Fr. Maréchal ont ouvert une exposition de leurs œuvres au Cercle artistique de Bruxelles (Waux-Hall). L'exposition durera jusqu'au 11 février.

En quittant Bruxelles pour retourner à Carlsruhe, Félix Mottl a écrit à M. Guidé une longue et affectueuse lettre pour le prier de remercier en son nom l'orchestre des Concerts Ysaye de l'artistique collaboration qu'il lui avait prêtée. « Le zèle et le dévoûment pleins d'abnégation que cet orchestre m'a témoignés, dit-il, l'enthousiasme avec lequel chacun de ses membres a donné, sous ma direction, ce qu'il avait de meilleur, sont la réalisation du plus bel idéal que puisse rêver un chef d'orchestre. »

Et s'adressant à M. Guidé, il ajoute : « Et vous aussi, cher ami, je vous remercie et tout particulièrement. Non seulement vous m'avez entraîné et vraiment touché par votre incomparable interprétation de tant de beaux passages de hautbois dans les œuvres de Wagner (Wagner a dit un jour que le hautbois était la voix féminine de l'orchestre!) — vous avez aussi pris la peine de préparer dans les répétitions partielles l'exécution matérielle d'un programme très difficile de telle façon qu'il ne m'est resté que bien peu de chose à faire. Ce travail préparatoire est le plus délicat et c'est lui qu'on ne voit pas, lorsque le programme bien achevé est présenté à l'auditoire. Je vous dois donc beaucoup et je tiens à vous en exprimer ici ma vive reconnaissance. »

Une bonne nouvelle : il est probable que Félix Mottl viendra encore, avant la fin de la saison, diriger l'un des concerts Ysaye. La prochaine matinée aura lieu le dimanche 13 courant. Elle sera consacrée à l'école italienne contemporaine.

Une séance musicale sera donnée le mardi 15 février, à 8 h. 1/2 du soir, à la Maison d'Art, par Mlle Henriette Eggermont, pianiste, M. Arthur Moins, violoniste, et M. Gaillard, violoncelliste. Billets chez Schott.

Jeudi 17 février, à 8 h. 1/2, deuxième séance du Quatuor Schörg, à l'hôtel Ravenstein. Au programme : Quatuor de Haydn (op. 64, n° 5), Quatuor de Schumann (*la min.*), trois novelettes de Glazounow (op. 15), première audition.

Le pianiste viennois AUGUSTE STRADAL, l'un des anciens disciples de Liszt, donnera à la Salle Ravenstein, mardi et vendredi prochains, à 8 heures du soir, deux concerts dont le programme, composé en grande partie d'œuvres inconnues à Bruxelles, offre un sérieux intérêt artistique. On y relève les noms de W.-F. Bach, Beethoven, Schubert, Liszt, Chopin, R. Strauss, le prince L.-F. de Bavière, R. Franz, Max Schillings et la comtesse L. Erdödy. Mme Hildegard Stradal, cantatrice, se fera entendre à la seconde de ces deux auditions.

La revue italienne *Emporium* a consacré, dans l'une de ses dernières livraisons, une importante étude, sous la signature de M. VITTORIO PICA, l'un des principaux critiques transalpins, à nos compatriotes Donnay, Berchmans, Rassenfosse et Maréchal. Cinquante gravures illustrent cet article. Il est intéressant de constater, une fois de plus, combien les artistes belges sont appréciés à l'étranger alors que bon nombre d'entre eux sont ignorés dans notre pays.

Le compositeur Van den Eeden vient de faire représenter à Anvers son nouveau drame lyrique, *Numance,* écrit sur un texte de MM. Michel Carré et Narrey et dont nous avons publié l'analyse lors de l'audition qu'il donna de son œuvre dans l'atelier de M. Ch. Van der Stappen (1). *Numance,* dont l'exécution est, nous dit-on, remarquable, a obtenu un très grand succès. La première représentation n'ayant pas eu lieu au jour fixé, notre correspondant musical a malheureusement été empêché d'y assister.

Nous ajournons, l'espace faisant défaut, le compte rendu des autres « premières » de la semaine, *Jalouse* de MM. Bisson et Leclercq au théâtre du Parc, *Brignol et sa fille* d'Alfred Capus au Nouveau-Théâtre.

Les quelques séances publiques et privées que M. Pickman a données au courant de janvier à Bruxelles n'ont pas épuisé l'intérêt que suscitent ses expériences.

Le medium-liseur de pensées donnera mercredi 16, jeudi 17 et samedi 19 courant trois séances nouvelles à la Maison d'Art, dans le cadre familier de laquelle elles gagneront en résultats et en intérêt.

(1) Voir l'*Art moderne* de 1897, p. 27.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE — N° 7. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 13 FÉVRIER 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

MESSIDOR

par ÉMILE ZOLA et ALFRED BRUNEAU.

Messidor est la double erreur d'un écrivain de génie et d'un musicien de talent. L'un et l'autre paraissent être sortis de leur nature, le premier en imaginant une puérile affabulation où le symbolisme et la réalité font entre eux un ménage de gendre à belle-mère, le second en orientant vers la puissance et la force des facultés dont la sensibilité, la tendresse et la grâce semblent les caractéristiques.

Opposer à l'influence néfaste de l'or la force féconde du travail, établir une antithèse entre la richesse mal acquise et la probité du labeur manuel pouvait donner lieu à d'attachants développements. Et le titre, sonore et clair, planait comme un drapeau de bataille sur le drame. Hélas! Pour réaliser cette idée, Zola n'a mis en scène que des héros d'opéra comique, des personnages falots et veules. La plus banale intrigue amoureuse sert de pivot à l'action et l'invraisemblance des situations n'a d'égale, en cet assemblage hétéroclite de rêve et d'anecdotes, que l'inexistence des caractères. Qu'on mette en musique le *Maître de Forges!* Il recèle tout autant de ressorts dramatiques et d'intérêt que la féerie-opéra de Zola.

En trois mots, voici l'histoire. Un village orpailleur de l'Ariège est ruiné par l'établissement d'une usine qui, en captant la rivière, a enlevé le travail aux riverains. Ceux-ci tentent vainement de remplacer leur petite industrie par l'agriculture : le sol revêche, brûlé par les ardeurs du soleil, est stérile. C'est la faim, la misère, la mort prochaine. Dans ce village, le jeune laboureur Guillaume aime en secret la fille de l'usinier, cause du désastre. Mais un soupçon terrible plane sur ce dernier. Le père de Guillaume a été assassiné lorsqu'il revenait de la grève, les mains pleines d'or, et l'usinier Gaspard est accusé d'avoir fait le coup. Jamais Hélène ne sera la femme de Guillaume.

Cependant le dénuement augmente au pays de Bethmale. Mathias, un ouvrier des villes revenu au village avec des idées libertaires, prêche le chambardement, réunit les hommes et propose d'abattre à coups de bâtons l'usine maudite. Il y a un autre moyen de venger

le village, et c'est Véronique, la mère de Guillaume, qui le révèle. Dans la montagne, au plus profond des rochers et des forêts, se dresse une cathédrale magnifique, un temple d'or dont nul être humain n'a jamais franchi le seuil. C'est là que l'enfant Jésus fait couler entre ses petits doigts, en paillettes scintillantes, l'or que roulent les flots de l'Ariège. Le jour où quelqu'un découvrira les défilés qui mènent à l'édifice, ce Montsalvat aurifère s'écroulera avec fracas et la source de l'or sera éternellement tarie. Véronique va tenter l'aventure. Elle partira pour la montagne, elle trouvera les avenues mystérieuses du temple, elle détruira à jamais le maléfice.

Et l'événement s'accomplit. Gaspard a repoussé dédaigneusement la bande armée qui, sous la conduite de Guillaume et de Mathias, est venue assaillir son usine. De Guillaume et de Mathias? Parfaitement. Guillaume s'est mis à la tête de l'émeute. L'usine démolie, Gaspard appauvri, la distance qui le sépare d'Hélène ne sera-t-elle pas franchie? Il oublie le meurtre de son père, ce bon Guillaume!

Quand éclate la bagarre, voici que le ciel s'obscurcit. La neige tombe. L'avalanche se précipite. Et le rocher qui surplombait l'usine s'écroule, détourne la cascade qui faisait mouvoir la grande roue, orgueil de Gaspard. Les prédictions sont réalisées. L'usine est perdue. La rivière arrose la plaine, fertilise les champs. Et plein d'espoir, avec « le geste auguste du semeur », Guillaume lance à la volée le blé qui va régénérer le pays.

La moisson se lève, ondule jusqu'aux limites de l'horizon. Il ne reste plus à Guillaume, pour être tout à fait heureux, qu'à épouser Hélène. Un épisode imprévu lui procure cette joie. Mathias, qui est décidément une canaille, a volé le collier d'or dont Véronique a, de ses mains, ciselé les chaînons. Et ce collier a une vertu magique : il oblige celui qui le porte à confesser la vérité. O surprise! Mathias avoue qu'il est l'auteur du crime demeuré impénétrable. C'est lui qui a assassiné le père de Guillaume, qui l'a précipité dans le gouffre où son cadavre a été découvert. Et lui-même s'y jette à son tour, aux yeux des paysans ébahis.

Gaspard innocent et réduit à la mendicité, rien ne s'oppose plus à l'union des jeunes gens. Et tandis que se déroule à travers les blés la procession des Rogations, Véronique sourit au bonheur de son fils et de la pâle fiancée.

N'insistons pas sur la puérilité d'un pareil sujet, sur le défaut d'intérêt qu'offre cette succession d'épisodes empruntés aux lieux communs de l'opéra comique. Quelques idées pittoresques : la division de l'œuvre en quatre tableaux correspondant chacun à une des saisons de l'année, l'introduction d'un personnage épisodique, le Berger, chargé de symboliser la philosophie sereine et la raison, apportent seules, dans ce fatras de niaiseries sentimentales et de coups de théâtre mélodramatiques, un parfum d'art.

C'est cet élément pittoresque que, dans sa partition, M. Bruneau a le plus heureusement exprimé. Le rôle du Berger, les fragments symphoniques descriptifs sont les mieux venus. Ils réalisent à peu près seuls la « musicalité » qu'on cherche vainement dans les parties dramatiques de l'œuvre, où l'auteur s'essouffle et accumule les excès de sonorité sans arriver à l'éloquence persuasive.

On conçoit, au surplus, la difficulté de trouver l'équation mélodique de la prose terre-à-terre de *Messidor*. Mettre en musique des phrases telles que celles-ci, textuellement notées au passage : « Voici la demoiselle de l'usine qui se rend chez la pauvre femme. — Est-il donc défendu d'avoir plus d'intelligence et d'activité que les autres? — Elle a beau être pauvre; l'abominable accusation nous sépare encore » nous paraît dépasser l'effort possible. Autant utiliser, comme texte d'une œuvre lyrique, les articles du Code civil : « L'exercice des droits civils est indépendant de la qualité de citoyen, laquelle ne s'acquiert et ne se conserve que conformément à la loi constitutionnelle... » et ainsi de suite.

Certes, et nous nous sommes expliqué maintes fois sur ce point, il nous paraît parfaitement inutile de se servir, pour un poème lyrique, de la forme versifiée. Le vers a en lui-même sa musicalité, indépendante du moule mélodique dans lequel le compositeur entend le couler. La prose donne au musicien plus de liberté. *Fervaal*, pour n'en citer qu'un exemple, est écrit en prose, et dès 1887 M. Vincent d'Indy préludait à cette innovation par des essais dont le chœur pour voix de femmes *Sur la Mer* offre un spécimen caractéristique. Mais encore faut-il que la prose soit rythmée, qu'elle ait son accent, sa ligne, son lyrisme. Le tour de force accompli par M. Bruneau nous rappelle la mise en musique, joyeusement improvisée le soir inaugural de *Bruxelles-Kermesse*, d'un article de notre excellent confrère Jean d'Ardenne pour célébrer l'édification du vieux quartier...

Rien d'étonnant à ce que M. Bruneau n'ait pas réalisé dans *Messidor*, pour des raisons étrangères au talent qu'il possède, l'espoir que le *Rêve* avait fait entrevoir. Et l'on peut attendre encore de lui, le jour où il rencontrera un poème mieux d'accord avec la nature fine et souple de son tempérament, une partition d'une réelle valeur musicale.

Cette valeur musicale manque à *Messidor*, c'est indiscutable. Des phrases courtes, hachées, des motifs conducteurs d'une physionomie indécise répétés sous la même forme, sans développements, un écrasement de sonorités dans les passages de violence, une trame orchestrale alourdie et pâteuse en font une œuvre confuse, de médiocre intérêt et d'audition laborieuse.

Le deuxième et le troisième acte, exception faite pour la scène du Berger, la meilleure de la partition, sont particulièrement vides. Le premier acte a de la couleur et le quatrième, encore qu'on y retrouve certaines réminiscences, est plus habilement conduit.

L'auteur a écrit pour *Messidor* un ballet destiné, dans sa pensée, à relier aux réalités du conte les éléments légendaires que Zola a cru devoir mettre en œuvre. Ce ballet joue de malheur. Après avoir été renvoyé à Paris du premier au troisième acte, voici qu'on le supprime sans façon à Bruxelles. Il n'avait donc pas d'utilité pour fixer le sens du drame?

Peut-être l'interprétation vocale et instrumentale, assez terne dans son ensemble, a-t-elle contribué à l'impression de monotonie que dégage cette languissante partition. Ni M. Cossira (Guillaume), malgré le charme de sa voix, ni Mlle Ganne (Hélène), ni M. Dufranne (Gaspard), ni même M. Seguin (Mathias), à peine rétabli, il est vrai, d'un enrouement, n'ont réussi à donner à leurs personnages une physionomie caractéristique. Et le provincialisme de gestes et d'attitudes de Mlle Bossy n'est pas fait pour sauver l'incohérence du rôle de Véronique, le plus ingrat de tous. Seul, M. De Cléry a mis en relief la figure épisodique du pâtre, et le public lui a fait un succès personnel très mérité.

Les décors nous ont offert, avec d'ingénieux raccords, un échantillonnage des forêts, rochers et panoramas qui forment le fond des magasins du théâtre. Une sage et prudente économie a présidé à la mise en scène. Il y aurait mauvaise grâce à en faire un grief à la direction, que l'insuccès de *Messidor* à Paris doit avoir mis en garde contre tout emballement de prodigalité.

Ce qu'on peut lui reprocher, c'est de n'avoir pas choisi, pour l'unique nouveauté de la saison (exception faite de *Hänsel et Gretel*), une œuvre dont la valeur poétique et musicale fût moins contestable.

CAMILLE LEMONNIER

LA VIE SECRÈTE

« Ces choses ne seront comprises que des âmes inquiètes de tout l'inexplicable qui nous entoure : elles ne pourront émouvoir les autres qui ne s'en rapportent qu'aux évidences tangibles. Pour celles-là seulement, la réalité n'est qu'une des formes décevantes de l'Incognoscible et complique, au lieu de l'élucider, le dessein mystérieux qui nous voile le sens caché des apparences. »

Ce sont ces choses, désignées de mille noms, et que, cependant, nul ne sait nommer au moment où il en veut parler, ces choses impressionnantes par leur rareté même, ou plutôt par les rares instants de lucidité où la pensée parvient à les concevoir, ces choses qu'on ne retient non plus tangiblement qu'une larme entre les doigts, un lambeau de nuage, un parfum de fleur, et qui pourtant laissent leur trace légère de réalité, lourde de souvenir sur l'âme, autant que la moiteur des pleurs sur la chair, la rosée des nues sur les prés, et l'excitation délicieuse de l'arôme sur les nerfs, ce sont ces choses que Camille Lemonnier a voulu capter sous les réseaux noués de perles et de pierreries de sa prose magnifique.

La Vie secrète ! elle est la vie déformée par le cerveau humain sous l'empire du rêve ambitieux de ressentir l'inéprouvé, ou contracté par quelque émotion violente, ou artificiellement sollicité vers les songes morbides par un poison, alcool ou opium dont croient devoir s'intoxiquer de pâles imaginations désireuses de produire à tout prix une œuvre quelconque, folle ou prétentieuse, et des malheureux incapables de résister au choc de la détresse. Elle est aussi la vie entr'aperçue, l'éclair qui illumine une âme de savant ou d'artiste clairvoyant à l'heure géniale où il arrache un morceau à la masse d'Inconnu qui, depuis des siècles, pèse sur l'humanité, comme la montagne sur la poitrine du Titan.

C'est l'ensemble si puissamment séducteur et troublant des hasards, des coïncidences, des pressentiments, vraiment advenus, qu'un autre écrivain, attiré par ces mystères, appela *le Fantastique réel*, en opposition au fantastique d'imagination qui demeure tout entier dans la dépendance du romancier, libre d'enchaîner et de croiser à son gré les conjonctures.

Le Fantastique réel présente à l'expression cette résistance énorme qui justement tente les robustes esprits. Car, en le révélant, il faut en imposer la foi. Si le récit semble une invention, s'il n'apparaît pas que la Destinée seule, et non le caprice de l'homme, poussa les événements et amena les faits à la minute fatidique où ils devaient arriver, ce n'est qu'une fantaisie plus ou moins ingénieuse, et troublante selon le talent de l'auteur. Seul, celui qui a le don d'évoquer la vie, avec la vérité de l'indéniable, nous fera croire à ses paroles, autant en peignant l'ombre des choses que leurs couleurs virtuelles, et c'est justement pourquoi Camille Lemonnier, le chantre constant de la double Nature, l'ayant célébrée en ses œuvres et inondée de la plus franche et de la plus vivante clarté, est bien l'intense évocateur de ses obscurités.

Parmi cette guirlande de nouvelles dont sournoisement chacune tend sa corolle de sensitive, soudain reclose lorsqu'une curiosité trop fixe darde vers son calice insondable, il y a celles qui sont des impressions de voyage au pays de phantasmes où évoluait Hamlet, sans savoir si la création était ce qu'il la voyait ou une transposition du monde opérée par son âme fluctuant au milieu des meurtres, contrée qui depuis fut peuplée des visions angéliques ou démoniaques d'Edgard Poe, de Balzac, de Baudelaire, contrée littéraire, enfin, et les autres, courts chapitres, surextraits de vie où jamais, peut-être, ne fut plus puissamment et véridiquement concentrée la dualité des choses dans les simples occurrences.

Les premières réveillent l'idée de ces lais du moyen-âge qui contaient une aventure rapide et tragique; lais modernes, où la simplicité romanesque des anciennes ballades est remplacée par la notation de l'étrange, des moindres frissons de notre sang « aux mille parfums, aux mille poisons », mais où demeure la dramatique précipitation des faits.

Voici le lai des deux amis qui s'aiment et se sont fidèles, encore davantage, à travers leur immatériel amour pour la même femme ; le lai de l'homme qui aima une invisible amante sans jamais la connaître autrement que par les confidences qu'elle lui transmet en les jouant sur le clavecin, et qui mourut à l'heure où, sans qu'il le sût, s'éteignait l'âme élue; le lai du jardin ensorcelé, où

des poissons monstrueux, prisonniers dans un bassin de marbre, ont des yeux effrayants, « le triste regard surnaturel » de celle qui leur fut jetée en pâture, pour le châtiment d'une faute ignorée; les lais des âmes qui ne se révèlent qu'à l'heure de la mort, le lai de l'épouse qui se sacrifie, non pas à la vie de l'époux, comme dans la fable adorable d'Alceste, mais à sa gloire, en précipitant les flots de sa force intellectuelle dans le courant de l'œuvre d'art que l'homme aimé veut créer.

Et celui-ci, dans son symbolisme désolé, est parmi les pages où l'émotion palpite en tendresse et en grâce. N'est-ce pas dire, à la fois, que l'art, incapable de jaillir normalement, librement d'un cerveau fécondé par la beauté, est stérile et même mortel, et que l'amour dans son plus effréné désir d'harmonie, est impuissant à créer ce que la Fatalité n'a point permis puisqu'elle s'immole en vain Vesta, cette douce et volontaire victime, sœur spirituelle des Morella, des Bérénice, des Rowena et de l'inoubliable Ligeia qui, comme elle, s'illusionne sur le pouvoir humain et comme elle murmure, au moment de choir dans le sépulcre : L'homme ne cède aux anges et ne se rend *entièrement* à la mort que par l'infirmité de sa pauvre volonté.

Le fastueux écrivain nous offre d'autres contes où sa fantaisie personnelle disparaît absolument devant la pureté et la profondeur du sentiment qui inspirait les peintres gothiques. C'est en ces paraboles fortes et suaves comme l'odeur même de la terre qui s'ouvre sous le soc, que la Vie secrète nous paraît tressaillir et s'agiter au point que nous redouterions d'affirmer avoir *lu* et non pas *vu* ce que nous dit le poète. *L'Ame des foules :* ne fûmes-nous pas en partie de cette multitude carnassière déchaînée contre un infirme, puis cet infirme au cœur de lumière? Et les *Rois* dont le début est un Jordaens et le dénouement un Albert Dürer, et le *Bienfait pardonné*, étincelant de sérénité et de bonté; et surtout, surtout le *Saint Lapidé* où il n'y a rien de plus que des pauvres paysans qui s'en vont loin, loin par champs et par bois, vers un pèlerinage, vouer à un grand saint de bois leur enfant « toute nouée, issue de leur maturité misérable », et qui, dans leur foi sauvage, lapident l'image vénérable d'une grêle de pierres, criant « qu'ils ne le laisseraient pas se rendormir aux délices du Paradis avant qu'il ne les eût exaucés ».

De ces clameurs de douleur ou de joie, la vie secrète s'élève, plus réelle qu'en aucun récit de fantastique arbitraire, mais absolue ainsi qu'elle suinte d'un beau monument admiré la nuit, en sa draperie d'ombre, ou d'un ciel de couchant jonché de formes changeantes, ou de la mystérieuse fournaise d'une moisson de juillet, car, à l'égal du clair-obscur et, d'ailleurs, de tout ce qui existe, le grand jour a ses sortilèges.

Une impression poignante émane de ce livre nouveau, s'ajoutant à l'œuvre de Camille Lemonnier, dont ce dernier morceau suscite le souvenir de l'imposant total. Elle semble annoncer l'on ne sait quoi de formidable et d'inconnu jusqu'ici, tranchant sur la diversité déjà infinie de la masse entière. L'écrivain atteint à cet âge que Dostoïewski dit être la période à laquelle l'homme commence vraiment sa vie Ceux qui l'approchent ou le lisent fidèlement sentent l'effervescence constante de sa cérébralité tourmentée par un éternel mascaret. Son style a pris la richesse et la subtilité presque inquiétantes des choses trop parfaites, des fleurs trop belles, des palais trop ajourés. C'est une arme d'une force et d'une précision effrayantes qui ne faillira jamais à sa main.

Il est donc là dans l'émouvante attitude d'un grand chevalier, qui a derrière lui un passé déjà tumultueux de hauts faits, et qui, la lance en arrêt, rêve, pendant la veillée des armes, aux prochains exploits où va le précipiter son Destin.

JUDITH CLADEL

EXPOSITIONS COURANTES

Mme Anna De Weert, MM. Farasyn et Henry Maréchal.

Mme Anna De Weert paraît être une élève appliquée d'Emile Claus. Elle s'est assimilé avec la facilité et la candeur dont les femmes possèdent le secret les procédés du maître au point que la plupart de ses toiles pourraient passer pour des études du paysagiste d'Astene. Il y a, certes, beaucoup de lumière et de fraîcheur dans ses impressions, qui s'apparentent à celles d'une autre femme-peintre de talent, Mlle M.-A. Marcotte. La vision est nette, le coloris harmonieux. Lorsque Mme De Weert, dont le nom figure, croyons-nous, pour la première fois dans un catalogue d'exposition, aura dégagé sa personnalité, elle comptera parmi les artistes de valeur de la jeune école.

M. Farasyn, lui, est un vétéran, et l'on connaît de longue date ses tableaux consciencieux, d'une pâte un peu lourde, construits suivant les modes conventionnels de jadis. Ses paysages, ses marines, ses figures n'apportent aucun élément neuf dans le salonnet du Cercle.

Il n'en est pas de même de M. Henry Maréchal, un artiste liégeois, dont les dessins et eaux-fortes reproduisent avec bonheur, d'un trait incisif et sûr, des scènes de la vie ouvrière. C'est, de ce brelan d'artistes, le plus attachant et le plus personnel. Telles de ses compositions, *Nubilité* par exemple, et des vues d'usines, révèlent un dessinateur de sérieux talent.

EDMOND GLESENER

Le *Mercure de France* — cette vaillante société de littérateurs, qui publie actuellement tout ce qu'il y a de plus neuf et de plus vivace dans les lettres françaises — vient de nous donner l'*Histoire de M. Aristide Truffaut, Artiste-Découpeur*, de M. Edmond Glesener. Ce livre est daté de Liége. L'auteur est Belge. C'est son premier livre. Encore un nom de notre pays à épingler parmi les derniers apparus, ceux qui ont surgi après Elskamp et Louis Delattre, c'est-à-dire les Sander Pierron, les Georges Marlow, les Paul André, les Georges Ramaekers, les Léon Souguenet, les Thomas Braun, qui forment, avec quelques autres, la génération nouvelle — encore en quête d'une allure originale bien marquée, très tâtonnante, mais prometteuse de talents. M. Edmond Glesener, lui, s'affirme extraordinairement. Ce livre de début est fait d'une patte maîtresse, sans hésitation, solidement. Il est d'un observateur déjà maître de son œil, habile à percevoir les lignes et les mouvements caractéristiques et les sachant rendre en traits parfois mous, mais la plupart du temps nettement décidés et vigoureux. Cette étude de mœurs fourmille d'eaux-fortes crânement enlevées et de larges fusains, aux figures lumineusement enveloppées.

Le roman se développe en Wallonie. N'y cherchez cependant pas trop l'âme wallonne. Cette histoire pourrait, au fond, se passer tout aussi bien en une ville de la Beauce, de la Franche-Comté ou de l'Oise. La joie rustique et la tendresse villageoise qui

parfument les œuvres de Louis Delattre, la fleur mélancolique et sentimentale ouverte au cœur des livres de Georges Garnir, l'âpreté ardennaise d'Hubert Krains — toutes ces choses de poésie et de race wallonnes — sont absentes d'ici. Il s'agit, avant tout, d'une étude de bourgeois.

M. Glesener procède de l'école naturaliste. C'est un documentaire, un peintre de vie exacte, un scrutateur implacable d'âmes médiocres, un notateur fidèle d'intérieurs moyens. Son livre fait beaucoup songer à l'*A vau l'eau* de Joris-Karel Huysmans. Il en laisse l'impression de morne mélancolie, et sous des phrases strictement descriptives, sous de sportraits méticuleux, sous des croquis serrés, on sent passer un sourire amer de désabusé. En somme, il n'était guère utile à l'art et nécessaire à la littérature d'écrire les aventures bourgeoises et niaises de M. Aristide Truffaut, sous-chef au bureau de bienfaisance, et d'annoter sa manie de découper du bois et du cuivre pour en faire des pendules, des cages, des cache-pots et des caves à liqueur. Point n'était besoin de nous faire assister au dîner offert par son ami M. Tranquilin Mazurel, comptable aux messageries Lambert, et de nous conduire à la ducasse de Saint-Siméon et au grotesque triomphe de Truffaut, sacré artiste par un village de paysans en ribote! Paul De Kock, en ses romans démodés, eût certes trouvé, en ces éléments de vie routinière, des épisodes destinés à faire rire nos pères, et il eût mêlé sa désopilante fantaisie à la réalité. Mais les naturalistes, avec beaucoup plus d'art, amusent, quand ils décrivent les bourgeois, d'une façon triste. Paul De Kock parlait des épiciers, des commis, des concierges, des bureaucrates d'une façon bouffonne, et c'était, dans ses publications, comme d'une pantomime de clowns burlesques et polissons. M. Glesener analyse à fond M. Truffaut, d'une plume froide et aiguë comme le scalpel; il ne vit pas de la manie de son plat héros, il la montre ainsi qu'un médecin, découpant un cadavre, expliquerait à ses élèves un mal découvert. Ses personnages sont, au fond, lugubrement ridicules, comme ils le sont dans la vie. Ils sont les acteurs authentiquement vrais d'une nouvelle étude de l'âme bourgeoise — de cette âme éternellement bête, à jamais prud'hommesque et mesquine — au fond navrante à faire pleurer devant tant d'existences stupides, tant de banalités quotidiennes, tant de sots préjugés régnant, tant de vies mornes! — M. Aristide Truffaut a son fauteuil, désormais, et son bonnet grec, à côté de ceux de M. Falantin, de M. Homais et de MM. Bouvard et Pécuchet, dont il procède — et dont il forme la digne et honnête descendance.

EUGÈNE DEMOLDER

Le Concert Wagner de la Maison du Peuple.

Il faut surtout envisager au point de vue de l'éducation populaire la tentative faite par les groupes d'art de la Maison du Peuple en organisant un concert exclusivement consacré à Richard Wagner. L'idée de donner à la classe ouvrière des auditions d'œuvres de grands maîtres, comme l'a faite l'*Harmonie de la Maison du Peuple*, est heureuse, malgré l'insuffisance des moyens d'exécution. Il est clair que l'harmonie ne peut remplacer l'instrumentation symphonique et que, dans le prélude de *Lohengrin*, par exemple, et dans la fantaisie sur *Tannhäuser*, qui furent interprétés dimanche, la sonorité des bois remplaçant les cordes produisait une impression à laquelle notre sens auditif ne s'accoutume pas immédiatement.

Les chœurs ne sont pas arrivés à la hauteur sereine de l'expression d'art. L'*Echo du Peuple* a chanté le chœur des Pèlerins de *Tannhäuser* d'une façon beaucoup trop hachée. L'impression a été meilleure pour le chœur des fileuses du *Vaisseau Fantôme*, exécuté par les jeunes filles. Nous ne dirons rien de la cantatrice ni du chanteur, qui n'ont pas été à la hauteur de leur tâche. M. Somers, violoniste, a interprété, en revanche, avec beaucoup de sentiment, *Träume* et *Albumblatt*.

Ce qu'il faut voir dans cette fête, qui malgré ses imperfections a bien réussi, c'est la direction nouvelle dans laquelle on semble entrer en offrant au public populaire des œuvres musicales d'une toute autre envergure que celle à laquelle, depuis trop longtemps, on l'a habitué. Applaudissons donc à cette artistique initiative.

QUELQUES LIVRES

Leuconoé, par le comte ALBERT DU BOIS. Paris, A. Lemerre, éditeur.

Des êtres pitoyables arrachent à la mort un enfant chétif, boiteux. L'enfant devient un grand poète, mais la belle femme qu'il aima ne se donne à lui qu'avec une indifférente condescendance, et le poète meurt pour ne plus souffrir de cet affront. « Ne laissez pas vivre », dit-il avant de se précipiter dans le gouffre ouvert devant lui, « ne laissez pas vivre ceux qui ne pourraient point connaître l'amour ».

C'est à Sparte que l'auteur place ses héros, et son histoire est celle de Tyrtée, trop laid pour être aimé par des femmes que la beauté extérieure avait toujours enthousiasmées par-dessus tout. Et M. du Bois exalte la religion de cette Sparte qui, selon lui, agissait selon les plus belles lois de la vie.

Je ne sais comment il se fait que son livre, au lieu de grandir les Spartiates, les diminue encore en accentuant leur insensibilité naturelle, renforcée par l'éducation. Et je ne puis m'empêcher de crier à cet émule de Pierre Louijs : Certes, et vous le verrez avant de vieillir, l'animal humain, quoi que vous en disiez, « a conquis quelque chose depuis vingt-trois siècles ». Si vous voulez retourner en Grèce pour trouver la seule beauté qui soit selon la nature, vous serez obligé de faire encore une fois le chemin pour venir constater que notre sens de la beauté — comme notre sens de la vie — est devenu plus subtil, plus transcendant; et que l'instinct sexuel lui-même est devenu conscient de *réalités* aussi réelles que celles dont témoignaient les seules apparences extérieures. Si les beautés de l'intelligence, du cœur, de l'âme, de l'art, n'attiraient point de baisers, la belle Marguerite eût-elle embrassé Alain Chartier, aurions-nous aimé et compris le « Gringoire » de Banville, et souvent, souvent, au théâtre, au concert, devant une chaire de conférencier ou de prédicateur, toute une assemblée de femmes n'affirment-elles pas que ceux qu'elles aiment sont beaux, quels que soient les traits qui défigurent, parce que leur instinct est assez puissamment remué pour que la beauté intangible rayonne jusqu'à elles et leur fasse oublier la première apparence?

Les enfants qui naissent de cet amour-là sont aussi beaux, plus beaux que d'autres. Les bonnes dames de Sparte avaient simplement l'instinct assez grossier, et peu clairvoyant; il est vrai qu'on le leur épaississait encore. Et je ne vois pas que ce soit chez elles que nous puissions retrouver le culte réel du beau, dont les

temps modernes ont une religion bien plus complète, plus spontanée et plus profondément naturelle.

Rythmes oubliés, par BARBEY D'AURÉVILLY. Paris, A. Lemerre, édit.

A lire, à relire, à emporter avec soi dans la solitude, ces rythmes oubliés, ces quelques pages exaltantes par la beauté simple de leur forme, par l'exaspération intense de leur tendresse, de leur colère aussi, comme en cet inoubliable récit des *Bottines bleues* où Barbey d'Aurévilly venge superbement Flaubert des mépris de sa médiocre et froide Muse, Mme Louise Collet. Les noms ne sont pas cités mais nous n'avons aucune raison de taire nos suppositions et de nommer celle que la discrétion du grand écrivain épargna. — Si belles et si poignantes aussi les pages sur Laocoon, disant toute la tristesse et l'angoisse du poète, du penseur se débattant contre les monstres qui souillent ses idées, ses rêves, ces fils de son cerveau « devenus avant lui les victimes des destinées ».

Les Renaissances de l'Ame, par L. D'HERVIEN. Paris, Chamuel, éditeur.

De l'occultisme encore, mais fortement mélangé d'observations personnelles, souvent scientifiques, parfois une fantaisie outrancièrement suggestive, mais toujours originales, amusantes, pour qui suit le développement de ces instinctifs et révélateurs empirismes se muant lentement en sciences. Mlle d'Hervien qui parlera cet hiver à la Maison d'Art de ses recherches et de ses impressions, a voyagé sous toutes les latitudes, a été émue et intéressée dans les deux mondes par des phénomènes naturels dont elle déduit des synthèses excessivement ingénieuses.

Une imagination féminine seule, je crois, pouvait à la fois s'attacher d'aussi près aux détails de la réalité et en tirer d'aussi bouleversantes conclusions. Elle ne recule pas devant la supposition d'un troisième ou même d'un quatrième sexe venant orner l'avenir de l'humanité. C'est vous dire que son livre n'a pas la sécheresse de maint ouvrage savant, et que sa philosophie n'est pas trop rébarbative malgré l'élévation de ses aperçus.

El Nangue, poème wallon, par LÉVÊQUE. Nivelles, typ. Jaquet.

M. Lévêque a voulu prouver que le wallon pouvait se prêter non seulement à la poésie et au théâtre comiques, mais encore et surtout au drame, aux scènes émouvantes et terribles.

Ce que Defrécheux fit pour la chanson, il essaie de le faire pour le théâtre. Il y réussit. La brutalité, la crudité, le côté pittoresque de la fantaisie populaire donnent aux situations dramatiques un relief, une réalité, une allure familière qui les rendent plus saisissantes, plus près de la vie que si ces mêmes choses étaient dites en français.

Le wallon par certains côtés ressemble à l'anglais qu'employait Skakespeare; il a d'effrayantes rudesses qui lui donnent une sonorité forte, des images d'une fraîcheur enfantine.

Le très simple drame de *El Nangue* — jalousie mortelle des natures primitives, trompées dans la belle santé de leur confiance en la vie — prouve une fois de plus ce qu'une langue pourrait gagner en se rapprochant de cette source perpétuellement féconde : l'imagination colorée de ceux qui vivent la vie avec passion, avec entièreté, et qui en conservent les mille spontanéités ingénieuses, toute la vraie et inconventionnelle souplesse.

Paul Verlaine. *Correspondance et documents inédits relatifs à son livre « Quinze jours en Hollande ».* — Plaquette de 80 pages. Block, éd., La Haye.

Philippe Zilcken publie les lettres que lui adressa Verlaine à propos de ces *Quinze jours en Hollande* dont le manuscrit, qui termine la brochure, ne fut jamais achevé, la mort ayant mis fin aux maux dont le pauvre Lélian parle avec une si gouailleuse amertume.

Si clairement, à travers ces mots joyeux, ces demandes d'argent à l'éditeur, ces promesses de travail et ces joies de dire toute la malice ensoleillée qu'il saisissait au vol dans la bonne nature, on lit dans cette âme dont la grandeur fut de rester enfant, n'ayant pas reçu du Destin le pouvoir d'être virilement heureuse.

Une fois de plus rayonne pour nous cet adorable don d'enfance qu'il exprima comme nul peut-être n'osa le faire, et chacune de ses pages nous en apporte le bienfaisant sourire.

Parlant de Bruxelles :

« Heureusement Bruxelles est là, à deux pas. Ridicule? Non! — Plaisante? Non! — Un petit Paris? Non! Quoi donc alors?

Bruxelles, n'allons pas plus loin, pas plus vite, restons. Restons mentalement, restons : Et quelle chose trop bien, quelle gaîté sans nombre et soi-disant « parisienne ». Une femme parlait ainsi.

Bruxelles fut l'opposition sous l'Empire. Paris était le foyer de cet incendie. Mais Bruxelles était là, quand même! Dans notre tête!

Et Bruxelles nous fut doux, avec Sainte-Gudule balourde. Maintenant, il y a le Palais de Justice, pire.

Néanmoins Bruxelles est une ville presque moderne avec le dôme de son Palais de Justice pour tour Eiffel : à chacun sa gloire. —

Bruxelles! parbleu, j'y ai vécu! Tiens! Parbleu! Pourquoi pas? ou pourquoi plus, puisqu'on me le reproche?

Et le train siffle.
Je n'y vis plus... »

L'élégante plaquette, ornée d'un portrait de Verlaine écrivant, d'après la pointe sèche de Ph. Zilcken sur un croquis de Toorop, est en vente au profit du monument de Verlaine.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Rires et Noises, par EUGÈNE ROUSSEL; préface d'ARMAND SILVESTRE. Paris, librairie Léon Vanier. — *L'Affiche belge*, par A. DEMEURE DE BEAUMONT (deux volumes) Chez l'auteur, 22, rue Raymond IV, Toulouse. — *Delcros*, roman, par HENRI RAINALDY. Paris, Société libre d'édition des gens de lettres. — *L'Art dans la décoration extérieure des livres de ce temps*, par OCTAVE UZANNE. Couverture en couleurs de LOUIS RHEAD. Nombreuses illustrations. Paris, L.-H. May. — *Aubes et Crépuscules*, par PROSPER ROIDOT. Titre et frontispice d'ÉLIE ROIDOT. Collection de la *Lutte*. Bruxelles, Société belge de librairie; Office de publicité. — *Voyage aux volcans de Java*, 1895, par JULES LECLERCQ. (Extrait du *Bulletin de la Société royale belge de Géographie*, 1897.) In-8°, 71 pages. — *Réception de deux Belges à la cour de l'empereur de Java*, par JULES LECLERCQ. (Extrait de la *Revue générale*, janvier 1898.) In 8°, 20 pages. — *Les Derniers Sectateurs de Brahma à Java*, par JULES LECLERCQ. (Extrait du *Bulletin de l'Académie royale de Belgique*, 3e série, t. XXXIV, n° 12, pp. 1044-1054, 1897) — *Les Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*.

Essai de critique littéraire, esthétique et musicale, par MAURICE KUFFERATH. Paris, Fischbacher; Bruxelles, Schott frères. — *La Vie et l'Art en Autriche-Hongrie*; notes de route et de séjour, par J.-G. FRÉSON (Extrait de la *Revue générale*). [Bruxelles, Société belge de Librairie.] — *Hurles de Haine et d'Amour*, par MANUEL DEVALDÈS. Paris, F. Clerget.

Musique.

Francesca da Rimini, texte de J. GUILLIAUME, musique de P. GILSON. Partition d'orchestre (paroles françaises et allemandes). Réduction pour piano par G. Frémolle. Sans nom d'éditeur. (L'œuvre est publiée par un groupe d'amis de l'auteur.)

PETITE CHRONIQUE

LA LIBRE ESTHÉTIQUE organisera, au cours de son prochain Salon, une série de conférences littéraires et artistiques. Cette série sera inaugurée le jeudi 3 mars par M. Camille Mauclair, l'auteur d'*Eleusis* et de l'*Orient vierge*, qui a choisi pour sujet « L'homme moderne, moral et social, devant l'avenir ».

MM. H. Bellis, E. Carpentier, A. de Wever et J. Merkaert ont ouvert hier une exposition de leurs œuvres au Cercle artistique. L'exposition sera close le 18 courant.

C'est vendredi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, que M. GEORGES KAÏSER, président de la *Société de Géographie*, fera, sous les auspices de l'*Union de la Presse périodique belge*, une conférence sur « l'Expédition de Gerlache ». Cette conférence, accompagnée de projections lumineuses et suivie d'un concert donné avec le concours de la *Société chorale de dames d'Ixelles*, de Mlle F. Collet, cantatrice, et de M. G. Schwartz, pianiste, aura lieu dans la salle d'armes Raymond Delhaise (ancienne salle Marugg.)

Un curieux souvenir historique à Bruxelles : La salle où eut lieu le *Bal de Waterloo*, chez la duchesse de Richmond, le 15 juin 1815. C'est là qu'arriva brusquement la nouvelle de l'entrée en campagne de Napoléon. C'est de là que partirent en souliers de bal les officiers anglais, dont plusieurs furent tués le lendemain aux Quatre-Bras par les soldats de Ney, notamment le duc de Brunswick. Cette salle est dans les dépendances de la maison n° 40, rue de la Blanchisserie. Une brochure de Sir WILLIAM FRASER en explique les détails de façon très intéressante. Elle est visitée par les étrangers, mais peu de Bruxellois, croyons-nous, la connaissent. Elle constitue un des détails de Bruxelles-Pittoresque. Elle sert actuellement de dépôt de voitures à un carrossier. Elle est vaste, basse, sombre, mais émouvante par le puissant souvenir historique qui s'y rattache. Peut-être la Ville pourrait-elle la racheter un jour ou l'autre et la rétablir dans ses conditions primitives. En raison du culte persistant que les Anglais conservent pour les terribles événements de cette époque, les recettes couvriraient vraisemblablement les dépenses en peu d'années.

Les journaux allemands nous apprennent que Charles Vander Stappen est invité par l'Académie des Arts de Berlin à réunir une vingtaine de ses dernières œuvres en un salon spécial qui fera partie de l'Exposition d'art national allemand s'ouvrant à Berlin le 1er mai de cette année.

L'Allemagne affirme de plus en plus ses préférences pour l'art impressionniste français. Les Musées ont fait l'acquisition d'œuvres de Degas, de Claude Monet, de Camille Pissarro. Et voici que le comte H. de Kessler, un des esthètes les plus connus de Berlin, a ouvert sa galerie à la grande toile de Seurat, *Les Poseuses*, jadis exposée au Salon des *XX*, tandis que M. Mayer-Graefe, directeur de la revue *Dekorative Kunst*, de Munich, se rendait acquéreur d'une autre composition du même artiste, *Le Chahut*, qui souleva, on s'en souvient, en ce même Salon des *XX*, d'ardentes polémiques.

Les théâtres :
Le NOUVEAU-THÉATRE, dont les représentations de l'*Évasion* et de *Brignol et sa fille* sont tout à fait remarquables, montera très prochainement la *Mer*, de Jean Jullien. Cette œuvre sera jouée par Mlle Marie Denys, qui débuta l'an passé à la Maison d'Art dans les *Yeux qui ont vu* de Camille Lemonnier.

Au THÉATRE DU PARC, deux représentations extraordinaires données par Mlle Adeline Dudlay et sa troupe. Lundi 14, *Hamlet*; mardi 15, *Phèdre*. La direction prépare la *Couvée*, comédie inédite en trois actes de M. F. Lutens, et *Médor*, le récent succès théâtre du Vaudeville.

Au THÉATRE MOLIÈRE, *Thérèse Raquin*, d'Emile Zola, succèdera samedi prochain à *Henri III et sa cour*. A l'étude : *Catherine*, d'Henri Lavedan. Vendredi prochain, soirée de gala : *la Marchande de sourires*.

La *Lutte* organise un congrès littéraire qui se tiendra samedi et dimanche prochains au Palais des Académies, sous la présidence d'honneur de M. le baron de Haulleville.

A ce congrès seront exposées les quatre tendances littéraires actuelles : l'Art pour l'Art, l'Art social, le Naturisme, l'Art pour Dieu, par MM. Valère Gille, Edmond Picard, Saint-Georges de Bouhélier et Georges Ramaekers.

Les débats contradictoires, auxquels participeront en outre MM. J. de Piessac, Edouard Beaufils et Jules Rimet, rédacteurs de la *Revue*, et la plupart des jeunes écrivains de Belgique, s'ouvriront samedi à 4 h. 1/2 très précises et se continueront dimanche, de 10 heures à midi et de 2 à 5 heures.

Pour clôturer le congrès, à 5 h. 1/2 sera faite en l'église paroissiale des Saints-Michel-et-Gudule une conférence sur l'Art pour Dieu, par Mgr Cartuyvels, vice-recteur de l'Université de Louvain.

A 6 h. 1/2, un banquet réunira les congressistes à l'Hôtel Ravenstein.

La revue *Durendal* (1) a fait peau neuve. La cinquième année débute par une fort belle livraison de 142 pages à laquelle ont collaboré MM. l'abbé Moeller, J.-K. Huysmans, F. Séverin, O.-G. Destrée, H. Carton de Wiart, A. Goffin, F. Hello, l'abbé Thiéry, etc. Diverses illustrations ornent cette livraison, enfermée dans une artistique couverture composée par M. Gisbert Combaz et tirée en deux couleurs.

(1) Lyon-Claesen, éditeur.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 8. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 20 FÉVRIER 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

TROIS POÈTES BELGES CLASSIQUES

Quand récemment s'évapora la *Jeune Belgique*, cette œuvre d'un si large et si bouillonnant courant au début, diminuée peu à peu en un mince filet d'eau, se perdant finalement dans les sablons spongieux d'une doctrine sectaire, cette résorption fut accompagnée, adoucie et brillamment ornée de trois œuvres, déployées en étendards posthumes, comme, en un naufrage, les dernières oriflammes d'un navire qui coule à fond. IWAN GILKIN brandit la *Nuit;* VALÈRE GILLE, la *Cithare* (1); ALBERT GIRAUD y ajouta *Hors du Siècle*, publié précédemment, mais que l'on sortit du passé pour prendre place sur la dernière couverture du dernier numéro de la Revue mourante, au même rang que ses deux cadettes.

Certes, cette triple clameur d'adieu (mais aussi d'espérance puisque de tels beaux livres sont destinés à vivre de la plus puissante des vies, la vie intellectuelle) nous émut au profond des souvenirs; — oui, nous émut malgré tant de sottes et stériles querelles, tant d'odieux verbiages qui avaient sailli en boutons éruptifs et purulents sur des dissentiments de pensée, légitimes certes, nobles aussi et salutaires, si l'âme mesquine des humains lamentables que nous sommes avait su les maintenir dans les Aliscans du bon vouloir et de la fraternité littéraire; — nous émut parce que ce trio d'efforts vers la Beauté et la Poésie attestait une fois de plus ce que sont de tels cerveaux, de grands « Intellectuels » dirions-nous, si le mot n'était pas à jamais déchu de son aristocratie par les récents galvaudages en lesquels on l'a traînaillé.

Il importerait que l'opinion fît à ces œuvres le sort heureux et bienveillant qu'elles méritent. Elles représentent de façon magnifique et variée, pour notre Belgique, la poésie classique et prosodique, vieillie en ses formes assurément, représentée déjà par tant d'expressions antérieures qu'on ne saurait trouver exigeant et inopportun le mouvement qui pousse l'Humanité de langue française à rechercher d'autres modes de charmer le tympan et l'esprit que les

(1) La *Nuit* et la *Cithare* ont été publiées dans la *Collection des Poètes français de l'étranger*, sous la direction de M. Georges Barral. Paris, Fischbacher, 1897.

ressources de la Rime et des pieds soigneusement numérés. Et ce n'est point parce que les néo-poètes n'ont encore, en général, qu'une notion fort incertaine de la musicalité du langage qu'il est permis de croire ou de craindre que les tendances contemporaines, hardies et novatrices, avorteront. Mais nos oreilles, celles des hommes datant du milieu du siècle, quand Baudelaire, tout en s'irritant de n'avoir pour servir et sertir sa pensée que le verbe suranné des prosodistes, se résignait pourtant à l'utiliser, n'en imaginant pas encore un autre; les oreilles aussi des plus jeunes, élevés par les pédants de collège dans le respect nasillard du protocole versificatoire, — ont trop longtemps entendu le ronron des assonances et des cadences et des rythmes usuels, pour qu'une affection, plus d'habitude que de raison et d'évolution littéraire normale et progressive, ne les rattache encore étroitement à ce passé destiné à se compléter par des formules imprévues mieux en accord avec les besoins des âmes modernes.

Aussi est-ce avec des joies de remembrance, avec l'attendrissement des choses lointaines mais non oubliées, comme celles de la jeunesse ou de l'enfance, qu'on lit les vers heureux et harmonieux dont les guirlandes tantôt d'admirable noblesse comme dans Giraud, tantôt d'élégance et de grâce comme dans Valère Gille, tantôt d'âpreté et de sarcasme comme dans Gilkin, se déroulent en théories abondantes et superbes. A eux trois ils apportent ainsi au trésor de notre littérature partiale des orfèvreries inestimables; et si vraiment un peuple, dont l'originalité s'est faite par les événements et s'est constamment maintenue et intensifiée à travers les aventures de l'Histoire, a besoin, dans ses archives littéraires, de livres attestant sous tous les aspects ce qu'il est et ce qu'il vaut, la *Nuit*, la *Cithare*, *Hors du Siècle* doivent être mis au rang des parchemins esthétiques les plus authentiques et les plus précieux. Pareil don de départ, vraiment royal, fait penser aux richesses que les voyageurs opulents laissent aux lieux dont ils trouvèrent l'hospitalité bénigne et savoureuse.

Les trois Œuvres se diversifient en une sororale unité d'Art et de Beauté, et cette multiplicité de facettes et de résonances ajoute curieusement à leur charme.

Albert Giraud est le poète mélancolique et grave, fort pourtant toujours en ses lamentations héroïques, en ses regrets d'une ambiance mieux en accord avec ses rêves que celle où il croit qu'un Destin avare l'a emprisonné. Il semble ne pas avoir le sens de la vie pittoresque, si curieuse en ses tourments et ses intellectuelles batailles, au milieu de laquelle les contemporains ont « la Joie de Vivre », et, les vaillants, les vrais êtres de leur temps, « la Volonté (intime ou rageuse) de Vivre ». Il se sépare invinciblement des événements qui nous enserrent, croyant à la noblesse d'une telle attitude et d'un si puéril isolement. Attitude dont l'excuse et le correctif sont précisément dans les chants séduisants qu'elles lui ont inspirés.

Iwan Gilkin raconte en strophes, violentes presque toujours, une vie spéciale, factice peut-être, d'imagination, semble-t-il, bien plus que de réalité, qui n'est qu'une mise en relief et une condensation de l'inévitable perversité des choses, cette bizarre existence du mal (au sens restreint des hommes perdus dans le mystère de la mécanique supérieure de l'Univers), qui fait équilibre à l'ennui probable d'une trop constante perfection. Et cette perversité « normale », cette apparente perfidie de la Nature travaillant à son harmonie totale prodigieuse, dont elle seule connaît les nécessités, il la recherche, la dégage dans la Femme, mise au rang (n'est-ce pas un peu estudiantin?) des plus sataniques créatures.

Valère Gille, lui, sort du présent pour voler vers la Grèce antique et y planer dans la sérénité de contemplations arcadiennes et salaminiennes. Il s'exile, lui aussi, mais dans ce passé auquel le reculement des âges et l'effacement des contingences quotidiennes et domestiques d'un peuple qui, s'il fut si merveilleux dans l'Art, fut, pour le reste, d'un si abominable Doctrinarisme, donne les perspectives d'une époque enchantée à jamais regrettable. Si les vers de Giraud ont le parfum des cours abolies, ceux de Gilkin le relan des lupanars, ceux de Gille fleurent les montagnes et la mer.

Ces Livres sont des provisions de cerveau (comme on dit des provisions de bouche) fortifiantes et de haute saveur. Certes (et comment y auraient-ils échappé en se soumettant si pieusement aux règles, aux rites et aux cérémonies du culte prosodique en cours de démode) on se surprend, en lisant ou déclamant les vers qu'ils contiennent, à se souvenir de leurs prédécesseurs? André Chénier pour celui-ci, Baudelaire (l'inévitable) pour celui-là, Banville pour plus d'un d'entre eux. Mais le relatif amoindrissement qu'impose la réminiscence enlève peu à la valeur et à la beauté générales. Ils restent tous trois des Poètes et de beaux poètes. Grâce leur soit rendue et admiration!

VICTOR CHARBONNEL

La Volonté de vivre. Paris, Colin et C[ie], éditeur.

Je n'avais vu que le titre et le nom de l'auteur; j'étais enthousiasmé. Voilà cette âme arrachée à son milieu, cette plante déracinée, quittant le vieux terrain où elle s'était épanouie et « le nid bien chaud des croyances toutes faites » pour entrer dans une vie de luttes, de doutes, de recherches, d'angoisses; elle conserve peut-être encore un peu de cette colère inséparable de l'arrachement, et aussi de la douleur, me disais-je, et je vais sentir trembler, bondir et s'émouvoir un esprit, je vais voir un homme, un artiste, en proie à l'une des plus poignantes angoisses que le siècle nous ait donné d'éprouver. — Charbonnel est un mystique, un de ceux

qui avec le plus de ferveur et de tendresse confessèrent cet mmense désir humain si conforme à notre nature de s'agenouiller et d'ouvrir les bras, ce désir dont Schopenhauer — ce vrai poète dont on ne comprit pas la poésie parce qu'elle était dépourvue de sentimentalité — disait que c'était « le sentiment de notre identité avec l'ensemble des choses et le principe de l'univers ».

Et ce désir il l'appelait l'essence du mysticisme. C'était bien cela que je voyais en Charbonnel et je vivais, avant d'avoir rien lu, tout le drame de cette âme séparée brusquement peut-être ou à petits coups répétés, plus cruels encore, de sa foi, de son adoration, de sa plus grande espérance et consolation. — Je la voyais éperdue, agitée, se tournant par un effort héroïque du côté de la vie nouvelle, s'accrochant en désespérée à la pensée d'aujourd'hui et y retrouvant par sa « volonté de vivre » le même bonheur, la même extase, le même agenouillement.

Le beau geste humain! la belle force et le bel acte de vie! pensais-je. Ces choses rendues par un artiste qui sait la beauté de la forme, doivent constituer la vraie œuvre d'art. Nous allons sortir de cet art qui s'amuse à polir et à pomponner le premier objet venu, pour rentrer dans l'art véritable : une belle émotion humaine exprimée en beauté.

J'ouvris le livre. — On ne devrait jamais se réjouir. — L'abbé Charbonnel était bien un artiste, c'est vrai, mais pas celui que j'avais pensé. Tout le fardeau que deux mille ans d'obéissance nous avaient mis sur les épaules, toute cette chose que nous avons dans le sang et que nous pouvons à grand'peine éloigner un peu de nous, il ne la rejetait pas, il n'en avait pas senti la meurtrissure. La forme seule de cette grande chose et quelques soumissions tout extérieures l'importunaient. Il est l'homme qui secoue le joug d'une Académie parce que la belle ordonnance qu'elle patronne et qu'elle prêche, le gêne. Voilà tout. C'est l'artiste qui ne veut pas d'autorité et qui protège son individualisme; ce n'est pas, mais pas du tout l'homme, le penseur, le voyant qui se redresse et, soulevant tout le poids de la pensée des siècles, la nie et proclame une lumière plus pure et plus saine.

Le geste est plus petit. L'œuvre d'art aussi; c'est ainsi que je le sens, du moins.

C'est en poète, s'appuyant sur Maeterlinck, sur Tolstoï, sur des penseurs qu'il cite et qu'il admire, que Charbonnel s'abandonne à un mysticisme, à une adoration absolument semblable à celle qu'il éprouva jadis. Rien n'est changé au fond de lui-même : Dieu personnel, immortalité de l'âme, libre arbitre, et jusqu'à l'amour de la mort, tout ce qui constitue la vie intérieure de l'époque écoulée, tout cela subsiste pour lui. D'un petit coup d'épaule seulement il a secoué l'autorité, qui embarrassait ses mouvements. En sculpture, dites-moi, l'attitude ne serait-elle pas beaucoup moins intéressante et pourrait-elle autant passionner celui qui voudrait la rendre?

Je ne vois pas pourquoi, parce que le livre est bien écrit et que l'art littéraire n'est pas offensé mais plutôt très bien servi, nous serions obligés de trouver que ceci est une grande œuvre d'art? C'est une action ordinaire, sans pensée personnelle neuve, très bien enchâssée en des lignes de forme charmante.

Ce qu'il dit? Mais il parle du recueillement, du silence, de la vie intérieure et du réveil de l'âme comme l'a fait Maeterlinck et en le citant souvent. Il parle de l'idéal religieux comme Tolstoï dont il évoque le sentiment dans presque tous ses chapitres; il parle du caractère et du libre arbitre en nommant Emerson qui jamais n'eut des visions aussi théologiques sur ces choses. Puis il exprime en une très belle prière sa volonté de vivre et d'aimer.

Encore une fois ce livre est une œuvre d'art; il met en clarté un peu de la pensée d'autrui, la décantant et la transportant un peu moins haut qu'elle n'était, pour la mettre à la portée de ceux qui n'ont pas les ailes assez robustes pour aller l'admirer où elle naquit : — Ce n'est pas une forte œuvre de vie. — Esthètes, soyez contents, c'est une jolie, très jolie chose, et vous pouvez la laisser sur une table de salon, elle fera honneur aux gens de goût. N'allez pas la mettre sur le socle d'une statue de Michel-Ange, cela serait un manque d'harmonie.

Je suis injuste peut-être. J'en veux faussement, sottement, iniquement à cet homme, comme tout être en veut à ceux qui, sans pouvoir les donner, lui firent espérer des joies profondes.

Je ne veux pas rester en ce fâcheux état d'âme. Rien en ce livre ne m'empêche de me raffermir en cet espoir souvent déçu, mais si obstinément vivace : que ceux-là mêmes, ceux-là surtout pour qui s'ouvrit tout grand le trésor historique des splendeurs morales d'un monde mort, auront une sensibilité assez affinée pour retrouver autour de nous, dans la vie d'aujourd'hui, dans l'actuel bouillonnement de notre sang, dans le labeur de nos cervelles vivantes et de nos cœurs forcément héroïsés, l'écho extérieur, chatoyant, multiple des transcendantales beautés de l'heure présente.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les Sonnets de Pimodan; illustrations de E.-D.-Henry Baudot; gravures de Ch. Decaux. Paris, L. Vanier. — *Essai sur la comédie*, de Georges Meredith; introduction d'Arthur Symons; traduit par Henry-D. Davray. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Les Pierres qui pleurent*, roman, par Henry Bourgerel. Paris, Société du *Mercure de France*. — Almanach des Poètes 1898, publié sous la direction de M. Robert de Souza; illustrations d'Auguste Donnay. Paris, *Mercure de France*.

L'ANNÉE MORTE

L'automne; l'automne fauve et triste pleure, gémit et tombe couvrant les campagnes de deuil et de tombes où s'endorment flétries tant de splendeurs si proches encore; l'automne morne, l'automne gris, pleure, sourit et succombe dans l'oubli. La terre patiemment absorbe et se nourrit des blondes féeries printanières épanouies dans l'été où fastueusement elles s'étalent. Adieu les longues méditations devant le soir qui les mène jusqu'en ses nocturnes domaines; adieu les matutinales flâneries parmi les buissons de roses cachant en leur paisible descente vers le fleuve, l'intime chaumière, abri de nos repos. Des hauts tilleuls de la drève isolée, se détachent les feuilles parmi les voiles des buées; sur les prairies humides palpitent des plaies d'or et de rouille sous le glissement doux des ultimes rayons et sur les monts frissonne la forêt amie des lentes promenades. Les vents hurleurs arrivent de l'inconnu, détruisant le charme finissant qui s'abat résigné, branche par branche, rêve par rêve, regagnant son vaste cimetière en tourbillonnant dans les cieux, où lourdement appareillent pour leurs hivernales croisières les nuages songeurs. Les villages, dans le crépuscule dolent, s'illu-

minent, les volets se closent sur le silence des logis, le bétail, pour de longs jours exilé des désertes bruyères mauves, rumine dans la tiédeur de l'étable, et des vétustes cheminées, encapuchonnées de mousse, les fumées s'élèvent, comme des effluves de paix, dans l'ombre qui s'abaisse.

Adieu les folles courses sur les pelouses vallonnées, les fraîches haltes sous les charmilles serpentantes, avec le regard dirigé vers le faste des champs. Adieux les attentes indécises au bord des étangs dans la profondeur desquels aux confins de la nuit scintillent les étoiles entre les cimes assoupies et renversées des vieux arbres. Nuits enchanteresses, où la quiétude infinie se traîne sur le monde, exaltant les cœurs de tendresse d'amour et de beauté : Oh les émouvantes paroles que l'on confie à la grave et pure confidente ! Quels célestes secrets sous ses pâles clairs de lune on murmure ! Que de belles pensées en ses nébuleux paysages sans doute elle inspire.

Adieu les aubes chamarrées d'allégresses, séjour des oiseaux chanteurs en baignades dans les vasques des torrents, des chevreuils bondissant par les clairières vermeilles, de toute la faune en éveil et des hommes en espérance. Les sources plus abondantes se couvrent d'une toison brune ; en elles tombent les clairs mois, leurs fleurs et leurs joies, dont les rivières lentement charrient les débris à travers la mélancolique nature vers les fleuves. Et solennel et amer entre les rives d'abandon, les campagnes engourdies, avance le funèbre cortège du printemps tué dans son estivale maturité, tandis qu'à sa rencontre là-bas l'océan roule ses puissantes houles. Les trois-mâts gémissent sous le rude souffle du large ; vers les côtes écumantes dérivent les épaves, déjà des plaintes dans les rafales, au milieu des vagues furent étouffées et les fantastiques hôtes sous-marins nagent à leurs refuges insoupçonnés. — Insensiblement sur les visages s'éteint la gaieté ; les couples frileux, l'âme chancelante, en silence achèvent leur dernière sortie au recommencement, pour certains à jamais défendu. Les yeux suivent le jour déclinant au long des horizons. Les hommes se taisent devant la grandiose agonie ; les cœurs se détachent des cœurs, dominés d'émois ignorés ; l'étrangeté, la raison, le but indécouvrables de toutes choses envahit l'esprit ; la fragilité des réalisations, des désirs s'impose en face l'éternel invisible qui restera toujours, toujours impénétrable. On se sent un lamentable lambeau abandonné parmi les insondables espaces du passé et de l'avenir ; l'illusion affaiblie insensiblement délaisse et seul on reste entouré de ces visions écrasantes, seul immensément seul, sans vouloir, sans croyances, sans espoir.

Si à nos côtés alors, dans l'ombre désolante, ne se dressait point une silhouette aimée dont la main tremblante sur notre épaule se pose ; si une voix chérie dans les râles sanglants du soir ne s'élevait, glissant ensuite vers la navrance sépulcrale des médianes étendues ; si des lèvres inquiètes ne touchaient pas nos lèvres ; si des yeux meurtris n'imploraient pas nos yeux ; où sombrerait, où sombrerait notre âme !

Amis, frères, amies, divins bergers qui ramenez vers la vie, vers la vraie vie spirituelle et radieuse, ceux que brise l'effrayante majesté du Destin.

La terre avec l'automne finissant et ses chants attristants, rappelle vers son mystère la splendeur sortie de ses entrailles. Le délai fatal est révolu, le temps des joies est expiré, le grand tombeau s'entr'ouvre et les réclame. — Tombez, tombez, pauvres feuilles flétries, tout est pour vous, ici achevé ; tombez sous les pluies grises et monotones, tombez hésitantes, inconsolées, dans le vent qui vous chasse vers des lieux dévastés où vous mourrez exilées des forêts recueillies de votre naissance, si loin des petites sœurs, naguère au sommet du grand arbre qu'avril berça avec vous bruissantes au soleil. Tombez, tombez, pauvres feuilles, tombez pour l'éternité.

Tout ce qui naît doit disparaître : la nature dans l'automne, le sourire dans la douleur, l'humanité dans la mort, les mondes dans le néant, obéissant aux lois de l'irrémédiable usure, de l'irrémédiable agonie, nourriture des renouveaux. Pourtant, pourquoi tout doit-il finir ? Pourquoi cette interdiction à deux affections enlacées de parcourir indéfiniment parmi les paysages calmes et exaltants du rêve, le courant spectral du temps ? Pour quelle causes ne perdurent-elles pas les languides ou ferventes extases amoureuses, les religieuses avancées et les chevauchées affolantes à travers les magies artistiques ? les enivrantes courses dans les vierges empires des sensations ? Et pourquoi la fuite des chers espoirs au long desquels glisse notre intimité comme une nuit d'été dans les rais lunaires ? L'homme s'adapterait aussitôt à un destin différent du sien, car il se conforme aux fluctuations de l'existence présente comme le navigateur, debout sur le pont, règle son équilibre sur le tangage et le roulis du voilier qui l'emporte. Quelle raison, par conséquent, à ce délai restreint de conscience fixé par le sort ? Le bonheur et la souffrance, qui graduellement se développèrent selon les exigences demandées par notre adaptation à l'existence, nous furent donnés pour nous contraindre à la subir ; les sensations morales et physiques sont donc analogues à des tentacules adhérant à la vie et nous y attachant : chaque nécessité éclose ou disparue décide la disparition ou l'éclosion d'une aspiration, quoique des habitudes invétérées ou l'aveuglement souvent nous empêchent de détacher les pulpes sentimentales qui n'adhèrent plus qu'à des fantomes et sans utilité ne provoquent que vibrations douloureuses en notre sensibilité.

Toute beauté retourne à la mort et ces feuilles jaunies, ces branches brisées, cette flore fanée qui, dominées du ciel de novembre, s'abattent éperdument après qu'elles furent traquées, émiettées, détruites, pénétreront la terre que l'hiver bientôt inhumera dans sa morne neige. L'hiver en sa pâleur cruelle, l'hiver aux lents flocons qui peu à peu recouvrent les champs, les vallées, les montagnes du lourd suaire descendu des voûtes sidérales et sous lequel l'immense hécatombe et ses innombrables morts dormiront au milieu du silence et de la paix.

Saison muette. Tout se tait au dehors, l'accalmie est profonde ; les villages perdus en cette gravité troublante, reposent ; les hommes devant l'âtre, immobiles et comme dans l'attente d'événements grandioses, rêvent, taudis que les malchanceux, payant le tribut de l'humanité au macabre faucheur, dans le froid crèvent Les villes elles-mêmes endeuillent leur gaîté : dans les cités aussi plane une fugitive incertitude... C'est que sous la neige impassible, sous la neige hiératique se consomment des phénomènes étranges.

Sous la neige infinie durant ces heures austères se prépare, dirigé par les déités indiscernables que nous imaginons parfois, régnant peut-être là-haut, au delà des nébuleuses métamorphoses, ailleurs ou dans l'ignoré ou nulle part ; sous la neige infinie, durant ces heures austères, se prépare le mystère futur. En ce funèbre empire fermente la nature, se forment les ravissements souhaités, les fraîches floraisons dont mai recueillera la puberté délicieuse. De ce séjour obscur jailliront les impitoyables forces qui con

mandent le devenir des humains, et aussi la jeunesse universelle, pauvre matière encore, mais bientôt de vitalité ennoblie et appelée à pleurer, chanter, agoniser à son tour. En ce froid berceau gisent inconscients ceux dont la destinée sera unie dans le monde et qui marcheront, confiants et joyeux, puis doux et résignés, la main dans la main, vers la vieillesse en regardant parmi les prés que les ruisseaux taillent en archipels et où les fleurs semblent semées par les rayons de soleil sous un ciel virginal, les petits êtres créés par leur amour et échevelés d'enivrantes gambades; en les regardant et en songeant aux épreuves nombreuses, à l'incertitude angoissante de leur avenir. Là se dissimule le germe des privilégiés de la gloire, de la puissance, du génie, mais aussi la semence des humbles dont les années sans but s'égréneront dans la misère et l'oubli. Et ceux-là aussi, après quelques lumineux et sombres jours retourneront à l'inconnu pour y servir de nouvelles contingences. Et ainsi toujours continuera ce fatal voyage en des mers éternellement changeantes vers des ports sommeillant peut-être... là-bas.

Sous la neige et son immuable silence se déroulent ces étranges phénomènes. Aucun repos donc; la mort élabore la vie, la vie alimente la mort dont s'ignore le temps des arcanes dévoilés.

Parmi ces derniers beaux jours d'automne où la nature répand un suprême regard de mélancolique enchantement, délaissons la demeure qui abaissera bientôt sur nous, durant tant d'heures hivernales, sa familiale sévérité et cheminons au hasard sous l'astre épuisé, qui traîne sa lumière languissante sur les mares limpides, reflétant les collines dévêtues derrière lesquelles s'éloignent les fugitifs vols de cygnes et égarons-nous dans les désertes vallées. Cheminons en cette saison propice aux méditations, imprégnés du charme pénétrant d'une époque qui se meurt, inspirant au cerveau les plus graves problèmes en lui conservant la lucidité et la paix.

Au milieu de ce décor se présentent à l'esprit les souvenances anciennes, cruelles et heureuses sensations jadis si intenses et que le présent voit subsister uniformes et lointaines, ces sensations qui nous semblaient destinées à influencer notre existence entière, à s'emparer de toutes nos forces et maintenant nous font sourire d'un bienveillant sourire comme celui que l'on accorde à l'enfance. Sur cette mélancolie indéfinie se détacheront les philosophies profondes contemplées chaque fois que l'on s'évade des banalités où nous sommes confinés, mais d'elle se dégagera aussi la vanité des affirmations : nous y verrons tristement qu'aucune certitude n'existe et que la vérité n'est que l'apaisement d'aspirations qui nous torturent.

Rien n'est absolu, ni la beauté, ni la bonté, ni la laideur, ni le mystère; seulement nous croyons ces expressions certaines parce qu'elles satisfont nos croyances. Cela suffit d'ailleurs; pour nous où résiderait une autre utilité? Cherchons donc, cherchons sans trêve et avançons résolument dans les légendaires pays d'aventures des sensations génératrices inépuisables.

L'automne expirant et sa douloureuse séduction sont de somptueux trésors d'émotions lorsqu'on parcourt la solitude, élevant en soi une invisible compagne avec laquelle on cause en ce cher et silencieux langage de la pensée. Ennoblissante amie aux conseils écoutés, qui apparaît aux frontières de l'isolement et se confie entièrement dans le recueillement des campagnes. Elle devient si amicale, surtout les soirs désespérés, quand après un jour entier de songe parmi la nature, on rentre le long des prairiales rivières où s'affaissent les dernières feuilles, sillonnant les buées qui enlacent l'asile familier, cloître désormais, jusqu'au renouveau, des bienfaisantes lectures et des longues rêveries.

Qu'elle est bienvenue alors en ses repos à nos côtés sur une roche abandonnée, tandis que l'orgue lointain de l'église champêtre répand ses chants idéaux et navrants qui nous guident doucement vers les beautés suprêmes, la candeur, les amours surhumaines, les divins mirages où règne la bonté en des paysages de grâce, de blondeur et de volupté. Qu'elle est bienvenue alors quand ses tranquilles regards à l'unisson des nôtres observent, avec le soleil mourant, les branches blessées portées par les eaux assombries venues de l'inconnu et roulant vers l'ignoré, offrant ainsi l'émouvante image de notre vie.

R. P.

NOUVEAU-THÉATRE

La Mer, pièce en trois actes en prose de M. JEAN JULLIEN.

La bonne volonté de la direction du Nouveau-Théâtre et la variété de son répertoire méritent louange. Avec des ressources relativement restreintes, l'effort esthétique est persistant. Mais combien il est difficile, dès qu'une entreprise d'art doit vivre sur ses propres bénéfices, sans une préoccupation constante de désintéressement et sans vouloir ou pouvoir se contenter de ce qui fut nommé « les Dividendes Intellectuels », de ne pas suivre le goût du public au lieu de le diriger. Et pourtant à quoi servirait un Nouveau-Théâtre, un théâtre d'art, un théâtre d'essais, un théâtre libre, un théâtre d'œuvre, un théâtre de toutes les qualifications par lesquelles on a tenté de préciser l'effort au delà de la routine, s'il n'avait pas pour but essentiel de quitter les habituels trottoirs, à la circulation desquels suffisent amplement les établissements spectaculaires connus et classés.

LA MER! est un grand titre évoquant de grandes choses. Il est quelque peu scandaleusement trompeur, attaché à la pièce de M. Jean Jullien, en laquelle l'auteur a eu pour objectif de décrire non « le murmurant et changeant Océan », πολυφλοισβοιο θαλασσης, mais la population d'un village blotti entre les rocs du rivage, quelque part en Bretagne. On ne la voit pas la Mer, ni matériellement, ni, ce qui importe davantage, intellectuellement, si ce n'est par de très banals rappels des opérations de pêche et des passages de bonshommes en costume de matelot portant des filets, des bérets, et traînant leurs grosses bottes. Il paraît qu'à la représentation d'hier soir l'effet aura été intensifié par un trophée maritime agencé aux murs d'entrée de la salle et par une équipe de braves gens d'Heyst munis de leurs engins et fleurant le vrai goudron ainsi que la vraie marée.

Le descriptif labeur de M. Jean Jullien est d'une affabulation plutôt inintéressante. Il eût, avec plus de raison, pu étiqueter sa pièce : « Querelles de ménage à Kébhian ou les Ivrognes de la côte. » Il y a là-dedans une consciencieuse série des épisodes et des accessoires inévitables quand on fait remuer en marionnettes des pêcheurs bretons. C'est un procès-verbal monotone de tout ce qui arrive selon le programme vital de ces populations à mœurs sans variété : un viol dans la lande après un Pardon, une bataille entre rivaux où l'on se cogne dans la dune, un départ pour l'Islande avec du Loti vague, des questions d'intérêt au sujet d'une gabare et d'une cahutte, des prières à un calvaire qui domine les flots, des cancans de laveuses autour d'une mare, des scènes de cabaret, des scènes d'amour, des

cloches qui tintent, des chants mélancolieux, des querelles entre femmes, un homme qu'on jette par-dessus bord, des remords, des mousses, des promises, des vareuses, du poisson, des termes de marins, babord, tribord, sabord, etc.

Mais de la vraie émotion, nada! Une histoire à allure fait divers, et longue, longue, longue, se déroulant avec des effets, mécaniquement fort rudimentaires et peu illusionnants, de soleil couchant et de soleil levant. Vraiment c'est du mélo, du bon vieux mélo sentimental, et j'ajouterais honnête s'il n'y avait pas ce sacré viol du premier acte, et un viol « de la plus pire espèce » puisqu'il est le fait d'un homme marié, pensez donc, sur une fillette « qui est la promise à son beau-frère ». Cela crée une situation assez détraquée pour que le coupable ne trouve moyen de dénouer les inconvénients multiples qui en résultent « qu'en flanquant son beau-frère à l'eau »!

Certains rôles sont remarquablement rendus, celui de Karik, surtout, le double criminel qui submerge son beau-frère après avoir « chaviré » sa belle-sœur; naturel extraordinaire, costume illusionnant, c'est M. HERBERT. — Puis Mme HERDIES en cabaretière, la Men guy, nichant, parmi les rochers, dans une hutte confectionnée avec des débris de naufrage. — Aussi Mlle MARIE DENYS, simple, touchante, contenue : Jeanne-Marie, la victime, devenue malgré elle sa propre belle-sœur puisqu'elle fut mariée, du moins devant la Nature, à son beau-frère dont elle a un enfant, « un mousse », qui est par conséquent aussi son neveu! Ces enchevêtrements bizarres de parenté sont bien dans l'esprit puéril et compliqué de cette *pièce* faite de *morceaux* qui ne vaut vraiment pas le vent de réclame dont on a accompagné sont arrivée.

NOS ARBRES

M. Buls, M. Buls, au secours! A peine a-t-on replanté sur les boulevards de Bruxelles de jeunes ormes vigoureux et de belle chevelure, vraiment bien dressés, d'un âge heureux et promettant une saine poussée, que le stupide élagage s'attaque à eux et les mutile. Porte de Namur, plusieurs ont subi déjà un ébranchement que rien ne justifie, si ce n'est, apparemment, la présence au budget d'une somme pour les bûcherons. Des jardiniers imbéciles, coupant pour couper, car aucune règle rationnelle ne préside à cette opération de vandales, font sauter des rameaux sans qu'on sache pourquoi. Ils ont surtout la manie de couper les bouts des belles branches de manière à les forcer à grandir de côté en des contournements ridicules et difformes. Faites cesser cela, M. Buls, faites-le cesser! Ordonnez une fois pour toutes que, sous n'importe quel prétexte, on n'ébranchera plus. Vous l'avez obtenu pour les grands arbres des boulevards, pourquoi le tolérer pour les nouveaux venus?

L'exemple que vous donnerez est important. On vous imite. Ce que vous faites sert de règle. A Mons un bourgmestre intelligent, M. Sainctelette, laisse pousser à leur guise les plantations établies sur l'emplacement des remparts démolis, et la promenade devient superbe.

Mais à Namur, par contre, la rue de l'Allée-Verte a été livrée à des bandits: il n'y a pas là un arbre qui ne soit épouvantable et qui ne crie miséricorde.

Et dire que lorsqu'on les laisse aller suivant leur nature propre, les végétaux ont tant de beauté! Et que ça ne coûte rien!

Les Harnachements joyeux.

Un éloge, un franc éloge à M. ALLARD-DUPRÉ, « voiturier, 35, rue Haute, et négociant en bois-charbon », suivant la plaque clouée à un puissant tombereau vu mardi matin rue de la Régence, attelé de deux chevaux, avec un admirable, luisant et sonnaillant harnachement, aux cuivres abondants, multipliant sur les membres lourds des animaux, les reflets et les paillettes. Quelle jolie et égayante chose qu'un beau harnais! quelle opulente parure! quelle joie sur la voie publique! et, quand il pare une lourde voiture de labeur, qu'on aime l'air de cortège et de cérémonie populaire qu'il donne aux chemins! Ne faudrait-il pas constituer pour le développement de cette ornementation du travail des concours et des prix comme pour les balcons fleuris? Voici qu'il vaut déjà une réclame, sincère et méritée, à l'honnête homme qui s'est laissé aller instinctivement à son fonds héréditaire et inconscient de coloriste flamand dispensateur de lumière et d'or pour les yeux du prochain. En avant les imitateurs et que les journaux à vignettes les honorent de la publication de leurs profils de bons Belges!

QUESTION DE CONGRUITÉ PUBLIQUE

J'admirais ces jours-ci et faisais admirer à un ami allemand, de passage à Bruxelles, cette cathédrale de Sainte-Gudule, à laquelle sa situation à mi-côte donne une si prodigieuse majesté, un élancement si noble et si serein vers les cieux. Nous tournâmes autour du gigantesque et arborescent édifice, savourant lentement sa gothique splendeur, ses ogives rappelant si pieusement, ainsi que l'observait récemment ici-même Jules Destrée, les mains jointes levées pour la prière, son chevet, ses vitraux aux beautés grillagées, ternes au dehors, royalement éblouissants au dedans! Mais nous tombâmes sur l'ignoble boîte en pitch-pin, accolée à l'abside, recélant les W.-C., attachée au monument comme une ordure, ramenant violemment l'esprit aux tristes saletés de notre humaine nature. Et mon Allemand s'étant rendu compte, comparant l'incomparable église à ce laboratoire à déjections, se débonda en un flot d'interjections, d'exclamations, de vociférations et de blasphèmes qui eussent fait crouler l'affreuse cabine si les sons avaient encore aujourd'hui les vertus qu'ils manifestaient aux temps légendaires en faisant crouler les murs de Jéricho.

C'est qu'en Allemagne à nul ne viendrait la pensée d'un pareil stupide sacrilège administratif. On n'y donne point de visibilité aux nécessités défécatoires des intussusceptions des mortels misérables. On aménage quelque rez-de-chaussée, et c'est à l'intérieur, sans rompre l'alignement par des édicules significatifs, qu'on installe les appareils indispensables aux exigences intestinales ou vésiculaires. Un signe extérieur suffisant avertit les nécessiteux, et on ne salit pas la beauté des villes en affirmant trop ouvertement l'existence de ces lieux confidentiels et nauséabonds.

Memento des Expositions

BARCELONE. — Exposition générale des Beaux-Arts et des Arts appliqués à l'Industrie. 23 avril-29 juin 1898. Délais 15-31 mars. Réexpédition gratuite des œuvres médaillées. Gratuité (aller et retour) pour les artistes invités par la municipalité. Renseignements : *M. le Maire de Barcelone, président de l'Exposition.* Règlement dans nos bureaux à la disposition des intéressés.

BRUXELLES. — Salon de la *Libre Esthétique.* (Musée royal de peinture.) 24 février-1er avril. Par invitations. Délais expirés. Renseignements : *M. Octave Maus, 27, rue du Berger, Bruxelles.*

PARIS. — *Union des Femmes peintres et sculpteurs* (Galerie G. Petit). 8 mars-30 mars. Délais : Notices, 25 février; œuvres, 1er mars. Agent à Paris : M. Ferret, 13, rue du Dragon. Dimensions maximales des œuvres : 2 mètres. Droit d'inscription : 5 francs. Commission sur les ventes : 10 %.

PARIS. — *Société des artistes français.* Salon de Paris. (Galerie des machines, avenue de la Bourdonnais.) 1er mai-30 juin. Délais d'envoi : *Peinture*, 18-21 mars; *dessins, aquarelles, pastels*, etc., 18 et 19 mars; *art décoratif*, 30 et 31 mars; *sculpture, gravure, architecture*, 1er-5 avril; *médaillons, bustes, statuettes*, etc., 1er et 2 avril; *sculpture décorative*, 9 et 10 avril. Renseignements : *M. J.-P. Laurens, membre de l'Institut, président.*

PÉRIGUEUX. — *Société des Beaux-Arts de la Dordogne.* 19 mai-17 juillet. Délais d'envoi : notices, 1er mai ; œuvres, 5 mai. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *M. Bertoletti, secrétaire général, Périgueux.*

TOULOUSE. — *Union artistique.* 15 mars. Envoi du 25 février au 3 mars chez M. Ferret, 13, rue du Dragon. Gratuité de transport (trois ouvrages) pour les artistes invités. Dimensions maximales : 2 mètres. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. le Président de l'Union artistique, Toulouse.*

TUNIS. — Institut de Carthage. 10 avril-10 mai. Délais : notices, 25 février; œuvres, 31 mars. Dépôt à Paris, avant le 15 mars, chez M. Petit, 6, rue Lamartine. Droit d'inscription : 10 francs par exposant. Les tableaux de plus de 2 mètres (cadre compris), les sculptures de plus de 100 kilogs (emballage compris) sont exclus. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. Paul Proust, 20, rue d'Angleterre, Tunis.*

PETITE CHRONIQUE

Une jolie affiche de G. Combaz, tirée en six couleurs, annonce pour jeudi prochain, 24 courant, l'inauguration du Salon de la *Libre Esthétique.* Comme de coutume, le jour d'ouverture sera exclusivement réservé aux membres de la société et aux artistes invités. Le public aura accès dans les locaux de l'exposition à partir du lendemain, vendredi, de 10 à 5 heures.

Le Salon parait devoir offrir un vif intérêt. On cite, hors de pair, l'important envoi de M. Van Rysselberghe, qui, ainsi que nous l'avons annoncé, a réuni l'ensemble de ses œuvres les plus récentes : portraits, paysages, dessins, pastels, eaux-fortes, groupés autour d'une toile décorative de très grandes dimensions.

MM. Claus, Heymans, Frédéric, Meunier, Minne, Baertsoen, Morren, Ch. Mertens, R. Picard seront représentés par un contingent remarquable. Parmi les étrangers, on appréciera surtout MM. Alexander, Humphreys-Johnston, Childe Hassam, Thaulow, Ch.-W. Bartlett, Nico Jungmann, Mlle Dora Hitz, les sculpteurs P.-W. Bartlett et Vallgren, etc.

La Section des objets d'art sera également très fournie et d'une variété amusante : tapisseries, étains, reliures, céramique, verrerie formeront un papillotage chatoyant et animé.

Plusieurs artistes et hommes de lettres étrangers se rendront à Bruxelles pour assister au vernissage. Citons entre autres MM. A. Charpentier, Camille Mauclair, P.-W. Bartlett, Meier-Graefe, Vincent d'Indy, Charles Morice, P.-E. Ranson, Tiffany, etc.

La Ville de Bruxelles vient de commander au statuaire Paul Du Bois le monument commémoratif de Frédéric de Mérode destiné à être érigé sur la place des Martyrs. M. le bourgmestre Buls s'est rendu ces jours-ci dans l'atelier de M. Du Bois et s'est déclaré très satisfait de la maquette que lui a soumise l'artiste. Celle-ci a été définitivement adoptée.

M. Fernand Khnopff vient d'être invité à exposer au Salon des Beaux-Arts de Vienne, qui s'ouvrira le 25 mars, un ensemble de ses œuvres. Une salle spéciale lui sera réservée. On voit que le renom des artistes belges s'étend de plus en plus à l'étranger, et spécialement en Allemagne où nous avons eu récemment à enregistrer les succès de MM. Meunier, Van der Stappen et H. Van de Velde.

L'Ecole de musique d'Ixelles offrira aujourd'hui dimanche, à 2 heures, dans le préau de l'Ecole, à un public d'invités, une audition dans laquelle se feront entendre les élèves du cours de chant Mlle Wirix), de diction et de déclamation (Mme Nyst).

Le quatuor Thomson, Laoureux, Vanhout et Jacobs inaugurera jeudi prochain ses séances à la Grande-Harmonie. Au programme : le quatuor no 15 de Beethoven, le quintette à deux altos de Dvorak et le *divertimento* pour violon, alto et violoncelle de Mozart.

Mme Delvaux-Voué, pianiste, MM. Deru, violoniste, et Bouserez, violoncelliste, donneront avec le concours de Mme Miry-Merck, cantatrice, deux séances de musique de chambre, à la Salle Ravenstein. La première aura lieu samedi prochain, à 8 heures.

M. Stanley Moses, violoniste, organise avec le concours de M. Bosquet, pianiste, un concert à la Maison d'Art, le mardi 1er mars, à 8 heures.

L'*Association des Chanteurs de Saint-Boniface* interprétera dimanche prochain, à 10 heures du matin, à l'occasion de la fête de saint Boniface, la messe à huit voix d'Ed. Kretschmer, un *Andante* de Mendelssohn, le *Lento* de César Franck et le Prélude et Fugue en *la mineur* de J.-S. Bach.

Une des plus importantes collections d'objets d'art de l'Allemagne, celle de M. Georges Hirsch, directeur des revues *Jugend, Formenschatz, Stil,* etc., de Munich, sera dispersée, en mai prochain, aux enchères publiques. Elle se compose, en majeure partie, de gravures françaises et anglaises du XVIIIe siècle, de porcelaines de Nymphenbourg, Frankenthal, Höchst (Melchior), Ludwigsburg, Nieder-Weiller, Vienne, Meissen, de sculptures de l'école allemande, etc.

Paraîtra incessamment : *La Gerbe,* revue mensuelle d'art décoratif et de littérature, sous la direction de M. P. Roidot. Parmi les principaux collaborateurs, nous relevons les noms de MM. G. Ramaekers, G. Combaz, P. Hankar, P. Mussche, L. Goovaerts, E. Herdies, etc. Bureaux : Chaussée de Waterloo, 201, Saint-Gilles. Abonnement : 8 francs par an. Après l'apparition du premier numéro, ce prix sera porté à 10 francs.

Signalons aussi, parmi les nouvelles revues d'art, la revue néerlandaise illustrée *Kunst* publiée à Bruges sous la direction de M. P. Victoor avec la collaboration de MM. H. Van Hulle, H. De Marez, Ed. Bouchout, Ed. Schelstraete, W. Gijssels, etc. Le prix d'abonnement est de 3 francs par an.

Un nouveau périodique allemand : *Das Narrenschiff* (la Barque des fous), publié à Berlin, Wallstrasse, 66*a*, au prix de M. 3-50 (étranger M. 4-50) par trimestre. *Das Narrenschiff,* illustré de gravures originales en noir et en couleurs, de caricatures, etc., présente, comme format et comme dispositions extérieures, une grande analogie avec la revue munichoise *Jugend.*

Pour paraître le 1er mars : *Revue internationale de musique,* sous la direction du comte de Chalot. Secrétaire de la rédaction : M. Henry Gauthier-Villars. La revue paraîtra le 1er et le 15 de chaque mois. Chaque livraison contiendra 64 pages de texte, musique, dessins, autographes, etc., sur papier fort, format des partitions ordinaires. Dans le comité de rédaction, nous relevons les noms de MM. L. de Fourcaud, A. Ernst, A. Jullien, P. de Bréville, V. de Joncières, Ch. Malherbe, H. Imbert, J. Tiersot, A. Soubies, etc. Prix d'abonnement annuel : 20 francs pour la France, 25 francs pour l'étranger. S'adresser pour les souscriptions à M. le comte de Chalot, 45, rue de Chazelles, Paris.

Pour paraître prochainement chez Edm. Deman, éditeur à Bruxelles : *Les Aubes,* drame lyrique en quatre actes et huit scènes, par ÉMILE VERHAEREN. Un volume in-8o carré, sur vélin teinté, avec couverture ornementée par Théo Van Rysselberghe. Prix : 5 francs. Exemplaire sur japon, 20 francs ; sur hollande, 10 francs.

Le Mendiant ingrat, par LÉON BLOY. Un volume petit in-8o de 300 pages, imprimé sur beau papier vergé teinté. Prix : fr. 3-50. Exemplaire sur japon, 20 francs; sur hollande, 10 francs.

Une commission vient d'être formée à Spa pour recueillir, en un Musée, les spécimens anciens de tous les produits de l'industrie locale connue sous le nom de « boîtes de Spa ». Cette commission fait appel aux détenteurs de ces bibelots anciens pour qu'ils consentent à s'en dessaisir au profit du Musée. Les objets porteront là mention des donateurs. S'adresser à M. Albin Body, à Spa.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 9. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 27 FÉVRIER 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

Le Salon de la Libre Esthétique.

Premier article.

Le voici de nouveau ouvert, pour la quinzième fois (car aux années de l'institution nouvelle il faut ajouter celles des VINGT dont elle n'est que le prolongement télescopique), ce Salon d'initiative privée, salutaire et vaillante, qui eut sur l'Art contemporain en Belgique, et sur l'opinion esthétique, avec de vivaces prolongements tentaculaires à l'étranger, une si nerveuse influence. Et une fois de plus, il apparaît, en sa jeunesse, son allégresse et sa résonance; moins vibrantes, soit! qu'aux premiers temps, avec quelque alanguissement causé par les inévitables fléchissements et blasements de la durée, — mais, malgré tout, nimbé de force, de grâce et de hardiesse, marquant une fois de plus (chez nous, et peut-être n'importe où) le plus haut étiage annuel de l'ascension vers le neuf et l'originalité dans le Beau artistique.

L'exposition est polyptique, multiface comme les précédentes, par cette heureuse innovation, aujourd'hui bien pénétrée dans les mœurs salonnières, de produire l'Art sous ses formes variées et de le manifester en ses « applications » aux courantes utilités de la vie. C'est même de cette spéciale expression que le visiteur est enveloppé d'abord quand il pénètre dans les locaux actuels : le couloir banal et morose qui sert d'entrée ordinaire au Musée moderne avec son étalage officiel fort piteux de rognures d'ateliers, lithographies, gravures, aquarelles, médiocres pour la plupart, est charmeusement transformé en un hall d'une chaude variété, richement pourvu et adorné des ingénieux et opulents motifs d'ornementation de GISBERT COMBAZ, le Belge, des remarquables et riches broderies de FRITZ RENTSCH, l'Allemand, des céramiques aux tons pâlis et gracieusement anémiés de la MANUFACTURE ROYALE DE COPENHAGUE, des verreries irisées, aux reflets de pierreries, de TIFFANY, l'Américain.

Mais la Peinture conserve, pour les esprits, sa prédominance d'attention et d'analyse et c'est à elle que nous voulons aller d'abord dans ce court exposé de nos impressions personnelles. Impressions, disons-nous, car (félicitons-nous-en) le public en a assez désormais de la cri-

tique entendue au sens de pédantesques conseils aux artistes et de jugements prétentieux émis par les attitrés du journalisme sur les œuvres qui sont parfois autant au-dessus d'eux que la colonne du Congrès au-dessus des roquets qui lèvent la patte contre sa base. L'Esthète ne veut plus de ces magisters qui longtemps crurent que c'était à eux de « guider l'opinion » ! Il demande simplement à écouter les avis divers, se réservant de s'éclairer librement aux rumeurs contradictoires de l'habituel Babel des sentences proférées. Et l'Artiste lui aussi, dédaigneux des puériles recommandations que lui dispensent les prétendus connaisseurs, les soi-disant arbitres du goût, écoute à titre de curiosité sans se soumettre à des arrêts si souvent imbéciles. Peu à peu la Presse est refoulée dans sa destination véritable, celle de la pure Information, destituée de son ancien rêve d'être la directrice des mentalités humaines.

Au Salon de la Libre Esthétique, deux tendances, habituelles, établissent la classification des œuvres picturales, basée sur des extériorités très palpables et très visibles venant du coloris; on peut les qualifier par ces mots très simples, formules approximatives de leur caractéristique : les claires, les « pâles », les blondes, d'une part, aux tons charmants et délicats de la lymphe; d'autre part, les brunes, les riches, les fortes, les sanguines. Ici ce sont les traditions opulentes de l'école flamande. Là les inclinations élégantes, opalines et souples de l'école française.

N'établissons pas un tournoi de dialectique et de controverse pour chercher à établir la supériorité de l'une de ces esthétiques sur l'autre. Chacune d'elles a sa destinée très visible, son aptitude, sa technique, son mode heureux d'éveiller dans les âmes les allégresses de l'Art. Quelle joie de penser qu'ici elles sont deux, sans compter leurs ramifications sans nombre, sans compter ailleurs les admirables ressources et trouvailles de l'inépuisable génie de la Beauté, toujours présent à l'appel de nos besoins, de nos désirs, de nos fièvres de renouvellement! Efforçons-nous de les goûter cumulativement. Ne tombons pas dans l'odieux travers des cervelles étroites qui mettent toute leur application à diminuer leurs sensations et ne semblent satisfaites que lorsque, par leur mesquine intransigeance, elles sont parvenues à se priver d'une de leurs oreilles ou d'un de leurs yeux.

N'est-ce pas comique la manie rageuse et bourgeoisement intolérante des petites dames Botticelliennes et des rapins Léonardins qui s'obstinent, en des dissertations cuisantes comme des vésicatoires, à se déclarer absolument réfractaires à toute autre manifestation d'Art que celle qu'ils trouvent conforme à leurs infirmités, et qui, de plus, prétendent imposer cette déchéance à autrui? Très fiers d'être borgnes ils rêvent d'éborgner tout le monde.

Ce classement en deux groupes, celui de la gamme haute et ténorisante du clavier des couleurs, celui de la gamme basse et barytonnante, a été, en généralité, adopté par les « placeurs » du Salon. A l'extrémité de la longue galerie pareille à une avenue, apparaît en point de lumière, vivement ensoleillée, la belle plage provençale de Théo Van Rysselberghe, symbole typique et séducteur de l'école du clair. A droite, à gauche, dans la dernière travée, sont réunies les autres œuvres du brillant continuateur de Seurat l'émule habile de Signac, les pointillistes; puis des Heymans, s'efforçant, mais sans y réussir aussi puissamment, aussi féeriquement pourrait-on dire, d'atteindre à la même éblouissance d'atmosphère par les procédés anciens; quatre admirables Claus aussi, mais dont la vraie place eût, semble-t-il, été ailleurs, car s'il est un Flamand éloigné des matités et des colorations d'herbier chères aux « Pâlistes », c'est bien celui-là.

Claus fût apparu voisinant plus fraternellement, dans les deux travées précédentes (si certaine fantaisie dans la distribution n'avait pas sa saveur), parmi la famille des peintres entraînés vers les colorations grasses, robustes, montées, les Verhaeren, les Thaulow, les Frédéric, les Ensor, les Baertsoen, les Robert Picard, côté des violoncelles, par opposition au côté des mandolines et des harpes.

Il importe de faire plus que cet exposé d'ensemble. Nous voulons analyser de plus près, du moins dans les œuvres dominantes, les 497 numéros réunis par un choix si intéressant, émanés de 64 exposants (dont 16 Belges seulement!), si vivement suscitateur d'observations et d'émotions artistiques. Nous reprendrons donc le Salon entier par le détail, en commençant cette analyse par le bout extrême, c'est-à-dire par le riche apport en lequel Théo Van Rysselberghe révèle ses travaux des cinq dernières années, et, parvenu à la belle maturité de son âge, montre jusqu'où il a pu mener et agrandir la tentative, jugée jadis si téméraire, du Pointillisme, que les superficiels avaient cru à jamais défunte depuis la mort prématurée de Seurat, l'initiateur abattu à demi-route.

CHARLES VAN LERBERGHE

Entrevisions. Paul Lacomblez, édit., Bruxelles.

Le livre doux et beau que le poète Van Lerberghe, sous ce titre timide : *Entrevisions*, vient de faire paraître, et auquel l'éditeur Paul Lacomblez a donné une parure exquise, impose désormais le nom de son auteur à l'attention et à l'admiration du grand public. Les quelques personnes de bonne volonté qui,

ici et à l'étranger, lisent les revues d'avant-garde goûtèrent — à de trop longs intervalles — le charme des poèmes que cet écrivain y publia. Depuis les *Flaireurs* — et ce drame parut il y a déjà quelques années — aucun volume n'avait rappelé l'existence de Charles Van Lerberghe. Voici que tout est réparé et que ses *Entrevisions* charmantes ont projeté devant elles la lumière paisible de leur beauté.

Il y a dans ce livre des tares : quel livre n'en a pas? Et, certes, il faudrait reprocher au poète ses défaillances de rythme, ses obscurités d'expression, les chutes que fait parfois son lyrisme dans la déclamation. Ces erreurs sont facilement explicables et plus facilement encore pardonnées. Deux soucis ont présidé à l'ordonnance et à la composition de tous ces poèmes : celui de la nouveauté et celui de la concision. L'auteur n'a pas voulu se servir des moyens faciles et convenus qu'une étude sommaire met à la portée de tout le monde ; pour exprimer des sentiments et des sensations qu'il jugeait dignes d'être notés, il a repoussé les formules antérieures dont tant d'autres se contentent et il a cherché des formes et des mots nouveaux qui portassent, aussi bien que ses images et que ses pensées, la marque indéniable de son originalité. Maître de son sujet, maître de ses moyens, il a compris aussi qu'il devait se renfermer dans une concision parfaite et sacrifier impitoyablement tout ce qui eût pu nuire à la vie organique de son œuvre. Il faut dire tout de suite, et avant de passer à de plus amples développements, qu'en tout cela il a réussi, d'ordinaire. Rares sont les fautes de goût dont il s'est rendu coupable. Elles portent, plutôt que sur le choix des mots, des tournures, qui est parfait ou à peu près, sur la forme même du vers. Pour obéir à sa légitime préoccupation de versifier d'après la pensée et non pas de penser d'après des rimes ou des mesures, il a voulu que son vers suivît l'évolution même de l'inspiration et qu'il cessât d'être régulier et classique dès que celle-ci se donnait carrière et franchissait les limites premières, ou se tassait et se faisait fluette, acceptant plus de douceur, parlant moins, attendant plus longtemps avant de reprendre le chant interrompu. Ce vers, ainsi libéré des entraves inutiles, conserve toutes les qualités de la versification traditionnelle : les rimes, le rythme syllabique, l'appui de l'alexandrin ou du vers de huit syllabes. Il a de plus une chose merveilleuse et qu'il faut signaler particulièrement : c'est la musique. Peut-être pourrait on affirmer que, dans ce livre, se trouvent les premiers vers libres vraiment musicaux. Des mélodies d'une grâce et d'une légèreté inappréciables s'en échappent. Il semble que des harpes vibrent et que des flûtes douces babillent, tandis qu'une harmonie agréable et juste marie les notes clairs et vives de celles-ci aux sons pleins et plus graves de celles-là. Dans cette joie balancée et rêveuse, parfois montent des cris discordants ; la trame musicale se brise puis se renoue : déja on a oublié le vers faible ou boiteux qui vint créer ce désagrément. Véritablement, les tares de ce livre ne sont remarquables que, étant si peu nombreuses, parce qu'elles apparaissent plus vivement sur le fond presque uniformément gracieux et limpide de cette belle poésie tranquille. Le temps fera jouer, là comme partout, ses vents légers et dispersera dans l'oubli le peu d'ivraie qui s'est mêlée au bon grain.

S'il lui faut exposer ce qu'il y a dans ces doux poèmes, voici la critique bien embarrassée! Comment, en effet, résumer ou analyser, sans en détruire le charme, des descriptions? Car cette poésie n'est que description. Description : il faut s'entendre! Le bon abbé Delille, que l'on vanta, vivant, comme un Homère, et qu'on a le tort, mort, de complètement négliger, était un poète descriptif. Ses *Jardins* aujourd'hui encore peuvent retenir un instant l'attention. Est-ce une poésie semblable à celle-là que l'on rencontre chez Charles Van Lerberghe? La réponse est inutile. Il s'agit ici non pas de la description des spectacles de la nature, même arrangés et composés, même haussés dans une lumière éclatante et célébrés par un lyrisme ébloui ; mais d'une description singulièrement nette et précise, par des lignes, par des sons, par des indications de sentiments, par des rappels de sensations, des différents tableaux qui hantèrent l'imagination du poète. Sa poésie n'est que cela : la description extériorisée de ses visions intérieures. Et cette phrase, qui semble s'appliquer à tous les artistes, doit se prendre au pied de la lettre pour celui-ci. Le titre de son livre en témoigne : Dans son cerveau prismatique et lucide des formes se meuvent, voilées mais lumineuses, qui font des gestes d'ange ou qui demeurent admirablement immobiles. La vision est nette, claire, brillante. Une émotion active et vivace enchante le poète. En quelques vers paisibles et beaux il note à jamais cette image d'un moment. Tout son art se résume en tableaux, se fragmente en tableaux, se proclame en tableaux. Et, peut-être, la fréquentation spirituelle des peintres et des poètes anglais est-elle la cause de cette coutume mentale.

Ces tableaux sont divers et variés, mais s'élaborent au sein d'une atmosphère unique. Les grandes flammes lyrique et épique ne brûlent pas ici. Mais il y a les candides étoiles de l'idylle ; il y a les aubes calmes et les couchants sereins qui luisent sur des jardins élus et sur des mers contemplatives. Toute tiède et vaporeuse, toute de chant, toute de gazes bleues, toute de parfum, toute de musique, cette atmosphère nous charme comme celle qui commande les gestes amples et la langueur de la promenade des âmes, dans *Orphée*, aux bienheureux Champs-Elysées.

Une chose qu'il faut retenir c'est que ces différents tableaux, bien que composés par un Flamand, — Charles Van Lerberghe, comme Maeterlinck, est né à Gand, — nous sont rendus visibles par des lignes et non par des couleurs. La pureté des lignes : tel est le souci qui absorbe ce poète quand il passe au travail de l'exécution. Les grandes fresques de Puvis de Chavannes pourraient donner une idée de ces poèmes, comparables à ces fresques, où des personnages sveltes : jeunes filles drapées, amoureuses nues, jeunes amours joueurs, enfants, éphèbes, font des cortèges ou font des groupes, érigés purement dans la lumière, sur un fond clair et tout uni duquel les ombres sont absentes.

S'il faut enfin caractériser ce livre au point de vue de l'impression générale qu'il laisse, le mot très admiratif d'Émile Verhaeren trouve ici sa place : Il remarquait dans *Entrevisions* depuis la première jusqu'à la dernière page, une *ardeur discrète*. Cela est bien dit. Cela est vrai aussi. Une discrétion étonnante, qui peut-être est le charme principal de cette poésie, préside à tout : à la composition, à l'élaboration des poèmes, à l'expression des sentiments, au tracé des lignes qui vont former les images. Jamais le lecteur n'éprouve de peine à reconstituer les schémas mentaux du poète. Il semble — tant tout est simple, discret, logique — que nous attendions telle idée après telle autre, telle image après telle autre, tel sentiment après tel autre. Rien ne nous surprend et nous ne cessons pas d'être ravis. L'Amour apparaît à toutes les pages. Son nom revient dans presque tous les poèmes. Il parle ou plutôt il chante. Jamais il n'est sentimental et il porte bien sa couronne éternelle. A l'orient, le soleil grandit et une barque d'or revient, qui nous ramène la lumière. Tout est calme. Sur la

grève, des jeunes filles nues moulent leurs corps dans les sables blonds. Autour des beaux bassins, des petites rieuses font des rondes. Tout est heureux; rien ne se plaint. Et de charmantes petites chansons, où l'on parle de roses, de chevelures et de seins parfumés, montent dans l'air tranquille qui règne en ces jardins enchantés.

Toute cette poésie fine, délicate, hantée par des apparitions magnifiques que l'on ne fait qu'entrevoir et qui déjà disparaissent, n'est pas une poésie de paradis, splendide, satisfaite, chantant les délices que donne la vue des dieux. On pourrait dire que c'est une poésie de limbes. Les dieux sont loin. La clarté de leur présence n'arrive ici qu'atténuée. Le poète est assis, les yeux levés, et contemple les reflets de l'existence bienheureuse. Parfois, il aperçoit la pompe lointaine d'un cortège céleste. Il entrevoit des visages béatifiés, des robes blanches, des palmes et des lis. Il ne connaît pas le bonheur d'être dans le repos parfait. Il a peur même de ce bonheur. Et il attend, devant la porte du ciel, que l'Amour, le rejoignant, le reconnaisse et l'emporte, dans le tourbillon de ses grandes ailes d'or, vers les demeures immortelles.

Et voilà ce livre pur et beau, un des plus purs, un des plus beaux qui aient, depuis longtemps, illustré la jeune poésie française. Le nom de son auteur se joint à ceux de Verhaeren, de Vielé-Griffin, d'Elskamp, d'Henri de Régnier et épouse la même gloire. Tous, ils sont très hauts, parce qu'ils ont mis au service de leur art une âme loyale et un cœur vierge. Combien, maintenant qu'ils sont arrivés au port, ont-ils dû abandonner derrière eux de poètes partis avec eux et auxquels le souffle a manqué, ou la vaillance? Combien de prosateurs, aussi, ont-ils connus, qui promettaient une vie de probe labeur et qui ne purent se signaler que par de basses besognes de jalousie et de vengeance? Impuissants et haineux, enviant le talent de leurs aînés qu'ils flattent honteusement, conspuant le talent, qu'ils jugent supérieur au leur, des poètes et des prosateurs qui vinrent après eux et qui eurent le tort de ne pas s'incliner devant leurs solennels chapeaux de soie — remplaçant les flûtes sinistres et ridicules qui couvrent le chef des médecins de Molière — leurs timides melons ou leurs feutres mous, ceux-là sont marqués pour les labeurs stériles et pour les silences profonds. Mais Charles Van Lerberghe a une âme noble et vraie. Son talent est grand. Sa sensibilité charmante. Il a dépassé de toutes ses qualités sérieuses et originales les plumitifs rageurs et fielleux qui laissent couler les pages comme le limaçon sa bave. C'est avec joie que l'Art moderne félicite Charles Van Lerberghe du livre admirable qu'il vient d'écrire.

Georges Rency.

LE CONGRÈS LITTÉRAIRE

Pour la première fois à Bruxelles, un congrès où il n'a été question que de littérature vient de tenir ses assises. L'événement est notable et nous tenons, avant de l'apprécier, à féliciter chaudement la *Lutte* de l'initiative qu'elle a prise. C'est par de telles tentatives, répétées ou mieux assurées, qu'on parviendra à mettre le public en contact avec les choses de l'esthétique et à dissiper le malentendu qui semble, en ce pays, le séparer de l'art.

Dans la pompeuse et glaciale salle du palais des Académies, on a entendu M. Valère Gille exposer la théorie de l'Art pour l'art que maints manifestes de la *Jeune Belgique* nous firent jadis connaître, M. Eugène Montfort développer le Naturisme, l'un des nôtres expliquer l'Art social dont une fallacieuse malveillance s'acharne à dénaturer le principe de liberté et d'universalité, et M. Georges Ramaekers enfin, avec une candeur charmante, tenter d'ériger par-dessus tout le triomphe de l'Art pour Dieu. Des polémiques entretemps s'ouvraient. De jeunes poètes apostoliques s'essayaient à repriser les hétérodoxies et sous le verbe disert d'un Charles Bernard ou la parole éloquente d'un Mécislas Golberg, l'art païen, affranchi de toute servitude d'école, de destination ou de croyance, exprimait ses généreuses aspirations. De tels débats sont utiles. Sans doute, quelque courtoise, fervente et chaleureuse qu'ait été la lutte oratoire, pas un artiste n'en sera sorti converti — mais ce n'est pas pour les artistes que le conciliabule se tenait : un artiste croit en lui; quelques-uns aiment l'étiquette; au fond, à toute classification, il n'attache pas grande importance; l'artiste fait son œuvre, il obéit à une sorte d'instinct sacré; les plus subtiles rhétoriques ne lui prouveront pas qu'il ait tort. Mais de même qu'en montrant aux populations de belles défenses d'un ivoire massif et précieux, un rohart fruste et puant encore l'animal, des fruits étranges et suaves, des nègres, des perles et des armes cruelles, on finit par leur donner l'amour et le désir d'un pays lointain et colonial — ainsi une discussion où roulent pêle-mêle philosophie, théologie, morale et esthétique ne peut manquer de piquer la curiosité des profanes : sur des livres s'appuyent les écoles; on lira ces livres, ce sera un grand point : les profanes réfléchiront, et quant à s'informer si l'œuvre est naturiste, catholique ou païenne, nous croyons que quiconque prise l'Art ne s'y attardera pas un instant.

M. Laroumet au Cercle artistique.

M. Laroumet est cet officiel, bien peigné et correct, à la voix blanche et bien équilibrée, dans la moyenne banale, qui fut tellement chéri des mondaines en son cours de la Sorbonne que les étudiants firent une émeute pour désencombrer de celles-ci la salle des conférences.

En faut-il davantage pour juger « un savant »? Au Cercle artistique de Bruxelles, les chapeaux à plumes, fleurs et volatiles (un perroquet dessus, une perruche dessous, quand ce n'est pas une dinde, disait un malotru) foisonnaient, et les journaux du Bel-Air ont dit que l'orateur avait été « disert ». Ah! le terrible mot poli impoli, pour signifier qu'un monsieur fut médiocre en ses discours, quand on ne veut pas le dire ouvertement parce qu'il est en bonne posture et qu'il ne faut jamais dire du mal des gens en bonne posture qui viennent au Cercle artistique et littéraire essayer de distraire le bourgeois.

M. Laroumet a raconté un voyage qu'il fit à Delphes, Olympie, Athènes, Délos. Son récit a coulé régulièrement comme un filet d'eau tiède à travers les couloirs d'un robinet bien alésé. Des projections photographiques, très connues, servaient de thème à chacune de ses périodes. Du reste, pas un aperçu nouveau, pas une vue historique nouvelle, pas une idée nouvelle, pas un mot nouveau, rien de nouveau! Une correction anémique et académique irréprochable qui dans les petites âmes qui l'écoutaient n'a pas dérangé plus de plis que l'atmosphère sèche du local dans les coiffures empanachées. On est sorti de là avec l'imperturbabilité

décente que laissent d'ordinaire dans la psychologie les calmes dissertations de ces messieurs « venus de Paris » dont la spécialité est de ne rien remuer dans l'ordre tranquille des banalités courantes.

L'Union de la Presse périodique belge.

M. Georges Kaïser, l'écrivain érudit qui nous donna, tout dernièrement, le récit, littéraire et documenté, d'un voyage au Canada, a fait la semaine passée, sous les auspices de l'*Union de la Presse périodique belge*, une intéressante conférence sur l'expédition du commandant de Gerlache au pôle Sud. Passant en revue les expéditions célèbres qu'organisèrent après le voyage de Cook au siècle dernier et l'exploration du baleinier Weddel, la France et l'Angleterre, celles notamment de Dumont d'Urville en 1838, du lieutenant Wilkes et de James Ross en 1839, il montra les conquêtes successives faites par ces marins intrépides dans les régions antarctiques : la découverte de la Terre-Victoria à 153 degrés de latitude Est, celle des terres de Graham et de Wilkes, qui permettent de croire à l'existence d'un vaste continent inconnu. Il démontra l'intérêt scientifique et commercial des explorations vers ces terres mystérieuses et rencontra une à une les objections qui avaient failli compromettre le départ de l'expédition de Gerlache. La persévérance du commandant eut raison, on le sait, de tous les obstacles, et voici la *Belgica* poursuivant le but qu'elle s'est assigné et que tous les cœurs belges souhaitent ardemment lui voir atteindre.

Cette conférence, applaudie par un auditoire extrêmement nombreux, fut suivie d'un concert auquel prirent part deux solistes de mérite, Mlle Fanny Collet, soprano, et M. Georges Schwartz, pianiste, et la Société chorale de dames d'Ixelles, dirigée par M. Smets.

Mlle Collet, qui s'est fait entendre à diverses reprises au Conservatoire, a une voix charmante et chante avec beaucoup de sentiment et de grâce. Elle a, notamment, donné au solo de *Sainte Marie-Magdeleine*, de Vincent d'Indy, qui terminait l'audition, la justesse d'accent et l'expression requises. M. Schwartz est un pianiste d'avenir, au mécanisme déjà très développé, à la sonorité ample. La sûreté et la correction de son toucher ont été très appréciées. La Chorale de dames, de fondation récente, a interprété, outre la cantate de Vincent d'Indy, diverses compositions de Lefèbvre, de Massenet et de Joncières. L'ensemble vocal est homogène et pur. Cette fête, à laquelle assistait M. le ministre De Bruyn, beaucoup d'artistes, d'hommes de lettres, etc., avait pour cadre la jolie salle Raymond Delhaise, fort bien aménagée pour des soirées de ce genre.

LA LUMIÈRE AU MUSÉE ANCIEN DE BRUXELLES

Qui fut le mystificateur premier énonciateur de ce faux aphorisme : « Dans les musées la Lumière doit être tamisée. » Des milliers de benêts qui sifflent comme les imbéciles chantent l'ont répété. Et de là résulte que dans tous les musées du monde règne un faux jour agaçant, trompeur, morose. Et un autre aphorisme, non moins faux, affirme : « Que c'est quand il fait mauvais au dehors qu'il faut entrer dans les musées. » Et, en effet, par les beaux jours ils sont vides, on préfère la promenade.

La vérité est que les tableaux ne sont beaux (sauf les ignominies) que par une abondante et pleine lumière. Alors seulement éclatent les joies du coloris et ses harmonies somptueuses. Les Flamands et les Hollandais surtout se manifestent par les beaux jours. C'est leur gloire de supporter les clartés les plus brillantes et d'en être magnifiés.

Pourquoi, dès lors, MM. Cardon et Wauters n'ont-ils pas complété l'arrangement du Musée ancien qui leur valut tant de renommée, en diminuant l'opacité des lanterneaux d'éclairage? Il faut un long temps au visiteur pour mettre son œil au point de l'atmosphère grise et triste en laquelle baignent les œuvres. Et encore ne parvient-on jamais à les contempler qu'à travers une gaze amoindrissante: C'est un jour d'aquarium, lamentable et ennuyeux qui ternit les plus belles choses. C'est, encore, la vue sous le verre mat des prisons, ou à l'aube d'un jour de pluie dans une auberge de village.

Il y avait là un préjugé à secouer. On n'y a point pensé suffisamment. Heureusement que pour ce dépolissage il n'y a pas de prescription. Nous attirons sur cette réforme l'attention des deux hommes de hardiesse et de haute intelligence qui ont libéré notre Musée, malgré les efforts contraires de la routine, des arrangements provinciaux qui le déshonoraient.

DES BARONS!

Un journal (s'est-il moqué?) a annoncé qu'il était question d'embaronner deux peintres et un sculpteur! C'est à M. De Bruyn qu'on a prêté ce ridicule.

Est-ce qu'il est encore des artistes, à véritable âme d'artiste, qui convoitent ces hochets grotesques et qui s'en laisseraient affubler? Vraiment ce serait, pour eux, recevoir un brevet de sottise et non un brevet de noblesse. Quelles vanités de femmes infectées de snobisme se cachent derrière le goût de tels oripeaux? Sans compter que le titre de Baron est déplorablement discrédité depuis qu'il a la spécialité de blasonner les aigrefins et les bandits de la Finance.

Il y avait longtemps qu'on ne pensait plus à amoindrir l'Art par ces vieilleries. Nous espérons que M. De Bruyn ne se laissera pas aller à pareil provincialisme. Il a l'esprit ouvert. Il a le don du bon sens qui donne la bonne humeur. Cela suffira, sans doute, pour éteindre le feu que les officieux et les intrigants commencent à faire flamber en l'honneur du trio des futurs gentilshommes de la brosse et de l'ébauchoir.

LE QUATUOR THOMSON

De la légère désillusion que nous causa la séance organisée, jeudi soir, à la Grande-Harmonie, par le quatuor Thomson, Laoureux, Van Hout, Jacobs, les espérances trop vives que pareil ensemble autorisait à concevoir, peut-être, sont elles responsables. Le mérite bien connu de chacun des exécutants faisait attendre de remarquables résultats; on eût le tort d'arguer des qualités individuelles pour conclure à la parfaite harmonie de l'ensemble. Le talent de M. Thomson est éclatant; nul n'ignore la grâce, la pureté ou la fougue de ses partenaires; mais ce qui fait leur valeur est précisément ce qui a nui à leur tentative. Des individualités aussi nettes et aussi diverses ne peuvent aisément

se plier aux exigences du quatuor; habituées à des allures plus libres, elles se résignent avec peine à un travail anonyme; elles concertent, sans doute, mais chacune demeure isolée et ne sait à l'effet général se subordonner : tel genre de musique demande le concours des instruments et non leur concurrence. Qu'il faille, pour cette raison, désespérer ou douter même du succès de leur œuvre, voilà ce qu'il serait excessif de supposer. Le *Divertimento* de Mozart, qui, avec le *XVe Quatuor* de Beethoven et un quintette de Dvorak composait le programme, a été, par parties, merveilleusement rendu, développé et éclairé. Cette soirée, au surplus, n'a été qu'une prise de contact; l'épreuve était nécessaire aux artistes pour prendre conscience d'eux-mêmes et nous ne doutons nullement qu'avec de tels éléments le quatuor arrive bientôt à une perfection que ses éminentes qualités et sa sonorité laissent déjà deviner.

THÉATRE MOLIÈRE

Thérèse Raquin, de ZOLA

Mme Marie Laurent joue *Thérèse Raquin* au théâtre Molière. Elle le joue avec une autorité, une vérité, une grandeur tragique vraiment saisissantes. C'est avec raison qu'Emile Zola a pu écrire d'elle qu'elle a « créé » le rôle de Mme Raquin, en donnant à ce terme sa signification exacte : le mot création devant s'entendre dans le sens d'une collaboration directe avec l'auteur et non comme synonyme d'interprétation.

Rien ne peut donner une idée de la manière dont elle mime le quatrième acte, alors que, frappée de paralysie à la suite de la révélation qu'elle a reçue de l'assassinat de son fils, elle assiste aux scènes effroyables dont le ménage des meurtriers — sa belle-fille, Thérèse, et le mari de celle-ci, Laurent — est le théâtre. Elle ne vit plus que par les yeux. Mais ces yeux, démesurément ouverts sur l'horreur du crime, reflètent toutes les sensations d'une âme torturée par la douleur, inflexible dans son besoin de vengeance, désespérée d'être sans armes contre les coupables. Et quand, par un effort suprême, elle se dresse, que les paroles de condamnation tombent de ses lèvres en pluie de feu sur les criminels abattus à ses pieds, c'est la statue implacable de la Justice qui apparaît, terrible dans sa colère et sa malédiction.

Mme Marie Laurent est une grande, une très grande artiste. Et ce rôle de Mme Raquin, point culminant de sa carrière, demeurera la plus complète incarnation de son beau talent, tragique et sobre, dans lequel la vérité du geste et de l'attitude s'unit à la diction la plus claire et la plus nuancée qui soit.

Mme Laurent a trouvé en MM. Ramy (Laurent), Joumard (Michaud), Francisque (Grivet), Six (Camille), en Mmes Praxine (Thérèse) et P. d'Ytte (Suzanne) — il faut les citer tous, car tous sont excellents — des partenaires dignes d'elle. *Thérèse Raquin*, dont la mise en scène minutieusement étudiée encadre pittoresquement l'action, est un spectacle d'art de haute saveur, digne par son interprétation comme par l'intérêt de l'œuvre (reportons-nous, pour l'apprécier comme il convient, au temps déjà reculé où elle fut conçue) des plus belles soirées du Théâtre-Libre.

THÉATRE DES GALERIES

Les Fêtards, par A. MARS, M. HENNEQUIN et V. ROGER

Les Fêtards : méli-mélo hétérogène, mais amusant, de vaudeville, d'opérette, de féerie, de revue, de pantomime, une de ces pièces confectionnées tout exprès pour le théâtre des Variétés dont la direction aime, comme M. Maugé, les menus copieux, assaisonnés abondamment d'épices et de sel gaulois. A Paris, le héros avait une belle barbe blanche et l'héroïne, une étoile de la danse ou de l'opérette, était coiffée de bandeaux plats. Il n'en fallut pas davantage pour y voir une allusion transparente à l'aventure royale, sans doute imaginaire, qui défraya quelque temps la chronique et illustra d'images comiques les journaux à caricatures. La pièce de MM. Antony Mars et Maurice Hennequin trouva dans ce malicieux rapprochement les éléments d'un succès. Dépouillée de cet artifice, le roi d'Illyrie déchu de sa couronne et s'annonçant plus modestement « Mon Altesse le prince d'Illyrie », l'affabulation perd, à Bruxelles, son prestige satirique et l'invention en paraît plutôt laborieuse.

Des situations enchevêtrées, des mots souvent drôles et imprévus, les splendeurs d'un ballet élégamment déshabillé ont néanmoins conquis la faveur d'un auditoire venu pour s'amuser et dont les éclats de rire ont généreusement récompensé les efforts des interprètes. Ceux-ci ont mené avec entrain la ronde joyeuse de cette folie-vaudeville à spectacle, agrémentée d'une partition musicale de M. Victor Roger qui, à défaut de nouveauté, a le mérite d'être écrite avec goût et instrumentée avec finesse. Parmi les artistes les plus applaudis, citons Mmes Roland, Berthy, Auffray, MM. Vauthier, Lagairie, Lebrey.

PETITE CHRONIQUE

Le « vernissage » de la *Libre Esthétique*, jeudi passé, a été, malgré l'inclémence du temps, très suivi et très animé. M. De Bruyn, ministre des Beaux-Arts, a fait, pendant près de deux heures, une revue consciencieuse des diverses sections et, très intéressé par ce qu'il avait vu, a annoncé une seconde et prochaine visite. Plusieurs des artistes étrangers présents lui ont été présentés. Ceux-ci étaient particulièrement nombreux cette année. Citons entre autres les peintres parisiens Le Sidaner, P. Ranson, P. Bonnard, Grenier, L. Welden-Hawkins, les sculpteurs Desbois, A. Charpentier et P.-W. Bartlett, le graveur Michel Cazin, l'architecte Plumet, MM. Gabriel Mourey, V. Charbonnel, Meier-Graefe, directeur de la revue *Dekorative Kunst*, de Munich, F. Durrio de Madron, Mlle Koster, de La Haye, etc. Parmi les nôtres MM. C. et J.-B. Meunier, E. Smits, Guffens, E. Claus, Baertsoen, G. Buysse, G. Morren, I. Verheyden, R. Wytsman, G. Van Strydonck, A. Marcette, P. Du Bois, H. Van de Velde, Frédéric, Gilsoul, Stacquet, Binjé, Cassiers, F. Khnopff, Stevens, Combaz, Coppens, Ottevaere, Romberg, Ensor, Evaldre, P. Gilson, Guidé, Mmes A. Boch, A. De Weerdt, A. Huez, etc.

On ne peut qu'approuver la mesure, rigoureusement suivie par la *Libre Esthétique*, de réserver le *private view* à ses membres et aux seuls artistes, au lieu de s'encombrer de la cohue mondaine, bourdonnante et effarée des ouvertures officielles.

La première conférence de la *Libre Esthétique* sera faite jeudi prochain, à 2 h. 1/2, par M. CAMILLE MAUCLAIR qui a pris pour sujet « L'homme moderne, moral et social, devant l'avenir ».

Au cours de l'inauguration, une douloureuse nouvelle a circulé dans les groupes : M. Alfred Verhaeren, qui expose une des pièces

capitales du Salon, un *Intérieur d'église* de grande allure, venait d'être frappé dans ses plus chères affections par la mort inopinée de sa femme.

Mme Marie Bréma, qui a retrouvé dans *Orphée*, la semaine dernière, ses succès précédents, bien qu'on puisse lui reprocher quelque tendance à l'afféterie, des attitudes trop visiblement préparées et un fâcheux ralentissement des mouvements rythmiques, nous reviendra le mois prochain. L'éminente cantatrice se fera entendre cette fois dans *Samson et Dalila*, qu'elle interprétera deux fois.

A propos des representations d'*Orphée*, signalons le début, dans le rôle d'Eurydice, de Mlle Goulancourt, en notable progrès et dont s'assagissent les gestes, et de Mlle Maubourg, qui a chanté avec goût la scène de l'Ombre heureuse.

La reprise de *Fervaal* au théâtre de la Monnaie aura lieu dans le courant de la semaine prochaine, jeudi vraisemblablement. A part le rôle de Guilhen et celui de Kaïto, dans lesquels Mlles Mastio et Domenech remplaceront Mmes Raunay et Armand, la distribution est la même que celle de l'année passée. Le décor du troisième acte a été modifié pour rendre plus saisissante l'ascension de Fervaal vers la lumière, qui forme l'épilogue du drame lyrique de Vincent d'Indy.

Fervaal est entré en répétitions à l'Opéra-Comique. M. Albert Carré s'est rendu la semaine dernière à Bruxelles pour demander aux directeurs de la Monnaie d'autoriser M. Imbart de la Tour à créer l'œuvre à Paris, ce qui lui a été gracieusement accordé. C'est Mme Raunay qui chantera le rôle de Guilhen qu'elle a créé à Bruxelles. Le personnage d'Arfagard aura pour interprète M. Beyle, le créateur du rôle de Hans Sachs à Lyon. Mme Wyns chantera Kaïto. L'orchestre sera dirigé par M. André Messager, les études de chant par M. Vizentini. Les nouveaux directeurs de l'Opéra-Comique, dont *Fervaal* sera la première bataille, se proposent de donner un grand développement à la mise en scène. Les décors ont été commandés à M. Carpezat, les costumes à M. Bianchini. Les chœurs, notablement renforcés, comprendront 112 chanteurs : 68 hommes, 44 femmes. La première aura lieu du 15 au 25 avril.

Le THÉATRE MOLIÈRE annonce pour samedi prochain la comédie nouvelle d'Henri Lavedan, *Catherine*, que vient de jouer avec grand succès le Théâtre-Français. M. Munié a engagé pour cet ouvrage Mlle Dauphin, des théâtres du Vaudeville et du Gymnase, et M. Deneubourg, premier rôle du théâtre de la Renaissance.

Le Salon d'Art Idéaliste s'ouvrira le 12 mars, à la Maison d'Art.

Sont exposés en ce moment à la Maison d'Art d'intéressants panneaux décoratifs de M. Wytsman et de M. Ch. De Witte.

La quatrième matinée des Concerts Ysaye aura lieu aujourd'hui dimanche, au théâtre de l'Alhambra. Le concert, qui commencera exceptionnellement à 1 h. 1/2, sera dirigé par M. G. Martucci, directeur du Liceo Musicale de Bologne, et consacré exclusivement à l'Ecole italienne. Au programme : la symphonie en *ré mineur* et le Concerto pour piano et orchestre de Martucci, un prélude de Mancinelli, deux compositions symphoniques de Sgambati et le poème de Bazzini *Francesca da Rimini*.

Pour rappel : le concert de MM. Stanley Moses, violoniste, et Bosquet, pianiste, aura lieu mardi prochain, à 8 heures, à la Maison d'Art.

Par suite d'une grave indisposition d'un des membres du Quatuor Dubois, la séance qui devait avoir lieu le jeudi 3 mars à la Maison d'Art est remise à la fin du mois.

La troisième séance du Quatuor Zimmer, avec le concours de M. Peje Stork, pianiste, aura lieu jeudi prochain, en la salle Ravenstein. Au programme : Quatuor à cordes en *la bémol* (première exécution) (François Rasse); trio en *la* mineur (Edouard Lalo); quatuor en *mi* mineur, op. 59 (L. Van Beethoven).

Dimanche prochain, M. Gevaert donnera au Conservatoire une nouvelle audition de l'*Or du Rhin*.

Le troisième concert populaire aura lieu au Théâtre de la Monnaie le dimanche 13 mars, avec le concours de M. Eugène d'Albert, pianiste, qui exécutera le Concerto en *sol* de Beethoven une paraphrase de Liszt sur le *Dies Iræ*.

L'orchestre interprétera la *Forêt enchantée* de Vincent d'Indy, les *Rondes ardennaises* d'Aug. Dupont et la *Huldigungs-Marsch* de Wagner.

M. Elisée Reclus, professeur à l'Université nouvelle, fera mardi prochain, à 8 h. 1/2, à la Section d'art de la Maison du Peuple, une conférence sur les *Sémites et les Juifs*.

La Société anversoise *L'Art dans la Vie publique* ouvre un concours entre artistes belges pour divers objets destinés à orner les rues d'Anvers : une borne indicatrice à ériger place Verte, un poteau d'affichage destiné aux théâtres communaux, un luminaire pour la façade du théâtre Royal, des drapeaux emblématiques pour décorer les maisons les jours de fêtes publiques, des affiches, etc. Des prix en espèces seront offerts aux lauréats par la Société et par divers particuliers. Le programme complet de ces concours peut être consulté dans nos bureaux. Les projets doivent être remis au président de la Société, M. Frans Van Kuyck, rue de Vénus, avant le 15 mars. Une exposition d'art industriel, comprenant entre autres les projets soumis au jury, sera ouverte à Anvers dans le courant de mars.

Le ministre de l'instruction publique et des beaux-arts de France vient d'instituer, sous le nom de *Prix Victor Hugo*, un concours de poésie pour lequel pourront être envoyés tous poèmes de quatorze vers au moins, de cent vers au plus, sur n'importe quel sujet, en n'importe quelle forme. Le lauréat recevra 500 francs. Il sera désigné, après élimination préparatoire faite par un jury composé des poètes dont les œuvres ont été lues aux samedis populaires de l'Odéon, par un vote général des abonnés. Ceux-ci assisteront, le 26 mars, à la lecture des poèmes, et le texte leur en sera distribué.

Les envois doivent être adressés avant le 12 mars au théâtre de l'Odéon, à M. le secrétaire des Samedis populaires.

Sont seuls admis à concourir les poètes de France ou des pays de langue française.

Une exposition de peintres néo-impressionnistes s'ouvrira en septembre prochain à Berlin sous les auspices du comte de Kessler. Elle comprendra des toiles de Seurat, Cross, Luce, Signac, Van Rysselberghe et des dessins d'Angrand.

M. Van Rysselberghe est invité en outre à réunir un ensemble de ses œuvres au Salon du Künstlerhaus de Vienne qui sera inauguré au commencement de l'hiver.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Mars

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 10. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 6 MARS 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

Le Salon de la Libre Esthétique.

Deuxième article (1)

L'envoi principal à la Libre Esthétique est celui de notre compatriote Théo Van Rysselberghe. Son importance a même fait naître dans certains esprits la pensée que l'exposition était plus ou moins faite pour lui, supposition facilitée par la mise en relief de son nom unique dans les circulaires d'invitation. Il y a là un inconvénient à éviter pour l'avenir. Déjà précédemment, en présence d'œuvres en trop considérable nombre de certains artistes et de présentations un peu bruyantes de personnalités isolées, des observations analogues ont surgi Il importe, pour le bien de la Libre Esthétique, qui, après tant de signalés services rendus à l'Art, a encore tant à faire pour assouplir les routines et donner vaillance aux novateurs, qu'une plus égale mesure soit maintenue.

L'exposition de Théo Van Rysselberghe, si elle n'occupe pas à elle seule toute la dernière travée, donne l'impression qu'elle y est seule, et il faut de l'attention pour s'attacher aux œuvres voisines plus ou moins sacrifiées. Une dame, traduisant inconsciemment ce sentiment, nous disait jeudi à la conférence de Mauclair : Il n'y a vraiment rien ici en dehors de Théo!

Le danger est donc réel. Aux organisateurs à y veiller. Notre insistance est dictée par le désir de sauvegarder une institution charmante dont vraiment on ne saurait pas se passer.

Ceci dit, revenons à l'ensemble vraiment fort beau par lequel Van Rysselberghe fait sa rentrée après cinq années de recueillement Il s'affirme artiste admirable dans le genre spécial qu'il maintient avec une si belle opiniâtreté et une hardiesse si téméraire. Car, certes, pour persister après la mort de Seurat, alors que les attaques se multipliaient en volées de flèches empoisonnées, alors que les injures, truffées de sarcasmes, pleuvaient ininterrompues sur les novateurs, il a fallu, le chef abattu, avoir une foi surhumaine pour ne point quitter la partie, une de ces fois qui attestent une incompressible destinée.

Le résultat est là, triomphant, dans ce tableau

(1) Voir notre dernier numéro.

superbe : *L'Heure embrasée!* Il réalise, croyons-nous, la plus haute expression jusqu'ici atteinte du pointillisme, avec cette grâce et cette supériorité spéciales que le procédé, autrefois trop visible, s'atténue et se fond en une harmonie qui ne fatigue plus l'œil comme jadis, sans rien amoindrir du but de cette école, si élevé et si curieux : exprimer la luminosité aérienne, la clarté atmosphérique, la fulgurance solaire, avec une intensité que ne réussissait guère directement jusqu'ici l'ancienne peinture. Qui, arrivant dans la grande galerie de la Libre Esthétique, n'a pas l'impression vive et merveilleuse d'une large fenêtre ouverte tout au fond sur le plein air, sur un plein air de joie et de chaleur? C'est l'*Heure embrasée* qui donne cette sensation. Et à qui dès lors peut encore venir la pensée d'exclure de l'Art cette forme nouvelle, heureuse, intense, imprévue qui l'a enrichi d'une magie de plus et a reposé nos regards de formules trop invariables? Ce serait aussi sot que de vouloir limiter désormais la Peinture à cette technique si moderne, comme il arrive aux fanatiques toujours enclins aux étroits exclusivismes, qui ressentent le besoin molochiste d'immoler tout le passé sur les autels de leurs nouveaux dieux.

On peut prédire que des œuvres comme l'*Heure embrasée* demeureront en témoignages éclatants de la féconde variabilité de l'Art inépuisable. Elle devrait être prise et conservée en jalon de l'évolution esthétique qu'elle exprime avec au moins autant de puissance que les plus belles œuvres de Seurat et de Signac. Elle a valeur d'étalon. C'est une signifiance mémorable. Elle classe Van Rysselberghe parmi les maîtres.

Aux deux côtés de cette toile capitale, il étale en prolongements des portraits, des paysages, des études, tout le labeur d'un acharné et d'un convaincu. Parmi ses études, celles de nu sont de la plus artistique allure, fortes, nettes, décisives. Parmi ses portraits, celui de Signac en barreur, sur son yacht, a lui aussi toutes les beautés d'un puissant plein air, humide, venteux et frais. Les trois figures de femme en des intérieurs satisfont moins; les tons clairs et pâles ne semblent pas en accord avec la lumière étouffée des appartements; la matité, l'uniformité aquarellisante de ces grandes figures donnent une impression de superficialité, de vie conventionnelle, de creux et d'affiche. C'est néanmoins « flatteur », comme disait une spectatrice. C'est, au reste, établi et traité avec la sûreté d'un très bel artiste.

Les autres Pâlistes du Salon ne pointillent pas. Ils essaient de réaliser leurs visions à l'aide des procédés anciens et certes l'entreprise semble difficultueuse. Heymans a cinq paysages dont seul l'*Effet de givre* peut lutter avec les redoutables œuvres voisines. Dans les quatre autres la luminosité cherchée prend un air d'insuffisance, de tristesse et de lourdeur, qui disparaîtrait apparemment si le placement était mieux en accord avec l'infirmité de nos yeux si peu aptes à supporter sans souffrance ou sans injustice certains contrastes. Le Français Maurice Denis expose entre autres des *Figures dans un paysage de printemps* d'un charme idéaliste et fantomal très pénétrant : de la grâce dans de la pâleur et de la douceur. L'Américain Childe Hassam, la Hollandaise J. Koster, qui achèvent l'ameublement de la travée où rayonnent les Van Rysselberghe, ne retiennent que légèrement l'attention. Mais Emile Claus y sonne glorieusement la fanfare de ses effets de soleil à la flamande, opulents, dorés, bruyants, joyeux, enchanteurs, d'une maîtrise absolue en son originalité et sa robuste harmonie. Mais celui-ci n'est pas un pâle. C'est un sanguin dans toute l'abondance d'une sève vermeille chargée des globules les plus sains d'un mâle ému et séducteur.

CONFÉRENCE DE C. MAUCLAIR

A LA LIBRE ESTHÉTIQUE

Camille Mauclair voulait nous parler de « l'homme moderne, moral et social devant l'avenir ». — Mais le véritable texte de sa conférence était plutôt, me parut-il : « De l'influence du procès Dreyfus sur l'éclosion des « Intellectuels » à la Vie. »

Avec une bonne foi et une modestie que j'estime dix fois autant que sa cérébralité, le jeune poète a confessé le fétichisme du siècle pour l'intellectualité. Fétichisme qui semble s'être attardé quelque peu chez nos amis de France, puisqu'il leur a fallu le gonflement artificiel d'une circonstance banale pour s'apercevoir que l'homme littéraire lui-même, en tant qu'homme littéraire, en tant que poète, artiste ou penseur, valait par ses *sentiments* et ses sensations humaines tout autant que par son intellectualité. Il y a longtemps que tous ceux qui ont un peu de sang dans les veines savent que ce fameux moi, cette obscure personnalité dont on tire des œuvres d'art, de la pensée et de la forme, pouvait grandir au point de nous identifier avec tout un peuple, toute une race, avec le cœur et les entrailles de la plus stupide des humanités, avec un monde tout entier.

Ah! bienheureux procès Dreyfus! viens un peu, comme les romans de cape et d'épée enseignèrent la pitié aux portières, viens un peu marteler dans la compréhension des intellectuels la lourde sensation de la nécessité et des lois de l'existence. Viens un peu apprendre à ces enfants gâtés qui n'ont jamais eu l'occasion de vivre, qu'on ne peut impunément s'en aller collectionner des ailes de papillons morts, se faire des risettes à soi-même dans les ruisseaux, et sauter pour cela à pieds joints sur le bonheur de quelques autres individus soi-disant étrangers, qu'on oublie. C'est parce que cet unique fait, toujours latent et terrible, d'une injustice possible des tribunaux ou de l'opinion est devenu trop notoire et trop répandu, que les « Intellectuels » de France se sont émus. C'est l'amour-propre encore une fois qui les a tenaillés. Devant le mépris de tant de pays étrangers, trop heureux de trouver une occasion de rabaisser une grande nation, les Français ont retrouvé leur esprit de corps. Qu'on ait assassiné, exilé, torturé chez eux de pauvres diables dont personne ne leur repro-

chait la misère, cela ne les touchait pas et leur « humanité » en restait engourdie. Ils n'en étaient pas moins des « déracinés » que ces choses n'atteignaient pas.

Eh bien! que les intellectuels de France commencent à se solidariser avec les non-intellectuels de chez eux, parce que le monde entier les traite tous en bloc de pas grand'choses et de dégénérés, c'est tant mieux pour eux. Mais qu'ils ne viennent pas annoncer à l'univers qu'ils ont découvert cette nécessité de fusion à ceux qui s'étonnaient, qui s'attristaient de les en voir si ignorants.

A côté de cette impression personnelle il serait injuste de ne pas donner à ceux qui aiment la prose fine et généreuse de Mauclair l'occasion de la juger en quelques-unes des meilleures pages de cette conférence curieuse à tant de titres :

« On a dit que l'homme moderne était énervé, que la jeunesse, vite séduite par les sensations rares, les délicatesses d'esprit, se confinait dans les livres et s'effrayait de l'action. On vous a dépeint cette génération à laquelle j'appartiens comme une génération de raffinés égoïstes, de sensuels, d'êtres fermés à toute intrépidité, à toute témérité même ; et il est bien vrai que la crise française a été profonde, et que l'âme actuelle est tumultueuse. Il est bien vrai que nous n'avons plus les secrets de la force calme. Rappelez-vous l'œuvre des primitifs de Flandre, si décourageante de perfection, et comprenez quel principe soutenait ces êtres surprenants ; c'était la *résignation patiente*. Une foi, très peu de besoins matériels, l'obligation de se taire sous la tyrannie seigneuriale, une seule voix pour s'exprimer par allégories, pour faire comprendre ce qu'on ne pouvait dire tout haut : l'art. Voilà le grand dérivatif de l'âme primitive : Une figure au portail d'une cathédrale, une expression dans un tableau. C'était là que se révélait, intense, silencieuse, toute l'agitation secrète de l'âme. Aujourd'hui, sur quel principe vivons-nous, après les libertés sociales conquises, après les cris révolutionnaires? Nous vivons par la *révolte impatiente*, justement l'opposé de ce qui constituait la vie intérieure de nos grands ancêtres ; en sorte que nous recherchons l'expression dans le mouvement et non dans la concentration, et que, tandis qu'ils voyaient dans l'*action* le dérangement de leur pensée, nous y voyons un moyen suprême d'atteindre ce que nous désirons. Leur idéal était au dedans de l'âme, et tout au fond de l'âme il y avait Dieu. Notre idéal est au dehors, l'idée de solidarité sociale nous a saisis, et le Dieu que nous rêvons, ayant écarté les religions, c'est l'Homme surélevé, l'Homme futur vers lequel nous tendons tous. De là des œuvres toutes dissemblables, de là nos fièvres, nos lyrismes, nos passions.

Leur idéal était tout fait, nous avons le nôtre à faire, puisque nous ne voulons plus du leur; et nous cherchons, et nous souffrons, et nous nous trompons. L'art moderne, qui porte la trace de tant de recherches de procédés, est peut-être plus composite qu'à aucune époque; cela tient, non pas à ce que le talent est plus hésitant, mais à ce que le cœur des hommes exige plus et veut dire davantage. Depuis que la grande crise de liberté a soufflé sur le monde, nous nous sommes tous regardés mieux, nous cherchons à nous dire plus de choses, nous souffrons de ne pas pouvoir tout dire dans ce que nous faisons. Et c'est cela qui trouble la sévérité extérieure des œuvres contemporaines. Jamais nous ne nous croyons assez armés, assez doués, assez prêts. Voyez, par exemple, combien les peintres hésitent à faire un *tableau*, que de fois ils se contentent d'appeler ce qu'ils exposent des *études*. Et c'est si vrai, que nous ne pouvons qu'étudier toute notre vie! Les jeunes écrivains ont lu extrêmement; ils savent tout. Il y a très longtemps qu'on n'a vu une génération si lettrée, si curieuse d'érudition. Les livres emplissent son existence morale, elle en étouffe ; à l'âge où l'on ne devait rien savoir, les trois quarts des jeunes hommes ont déjà approfondi la vanité du savoir humain. De là cet air triste et inquiet de leurs visages, ces réticences de l'âme, cette timidité de l'action. Ce n'est pas défaut de courage, c'est le sentiment que tout, dans la vie, est très grave et doit être pesé. C'est un sentiment de la quarantième année intervenant à la vingtième. On dirait que toute la jeunesse se recueille pour un très grand effort qu'on exigera bientôt d'elle dans tout l'ancien monde, et où il ne faudra pas défaillir. Cet effort futur, je le ferai prévoir à la fin de cette causerie. Pour l'instant, ce que je voudrais vous faire sentir, c'est la raison véritable de cette sorte de *retraite* de la jeunesse. Les livres qui la nourrissent la fatiguent aussi; elle vit intensément par le cerveau, et elle a peu de temps pour vivre par le cœur. Voilà le secret de son apparente sécheresse, de son égotisme. J'ai connu une âme admirable, un vieux savant qui avait brûlé son sang durant quarante années au feu de ses creusets, et qui me disait doucement : « Oui, oui, voyez-vous, c'est très beau la science et l'intelligence, mais je me demande toujours si la vie du sentiment n'est pas la plus difficile des sciences. *Le cœur, c'est la grande affaire!* » Eh oui! Mesdames et Messieurs, c'est la grande affaire — et il semble que les modernes la négligent un peu. C'est que notre période n'est pas heureuse; elle prépare du bonheur pour ceux qui viendront demain. Il y a aussi des générations qui sèment et d'autres qui recueillent. L'esprit de Taine et de Claude Bernard a semé — on cueillera bientôt. Nous sommes au moment où la France intellectuelle épie les premières germinations de la grande moisson future.

La caractéristique de l'homme moderne, c'est l'inquiétude. Il attend quelque chose. Regardez si rien nous semble stable autour de nous, dans la société. Est-il un principe social que notre âme accepte sans contrôle, est-il une institution sur laquelle elle se repose? Non; notre esprit ne peut se retenir de douter, de mettre tout en question. Il y a eu dans le milieu de ce siècle une terrible éclosion de l'esprit d'analyse; il a fait le roman psychologique, il a fait la philosophie du criticisme, il a fait le fond des théories socialistes. Et en même temps qu'il ébranlait les fois, les certitudes, toutes les définitions de la vie qu'on se transmettait jadis avec docilité et selon qui l'on continuait à vivre sans examen, l'esprit d'analyse nous a donné l'inquiétude. Il a ouvert la porte à toutes les révoltes, il a donné à chacun le désir de se rendre compte en même temps qu'il lui en donnait le droit. C'est pourquoi l'homme moderne passe sa vie à étudier, à examiner, à douter. A l'heure actuelle, il n'est pas une notion publique que chacun de nous ne désavoue en lui-même si elle contrarie sa nature; il semble que nous n'acceptions les conventions sociales que si elles n'entravent pas notre initiative. Nous sentons très bien que nous vivons dans un ordre de choses que nous ont légué les morts, et que nous ne pouvons pas, malgré tout, respecter leur volonté, parce que nous sommes tournés vers autre chose, parce que nous devons nous régler nous-mêmes. L'esprit de tradition est mort depuis que l'esprit d'analyse s'est réveillé; la tradition ne nous est plus sacrée, nous allons sur des chemins nouveaux. Pour tout dire, dans tout homme moderne, même dans le plus docile et le plus timide, il y a un levain d'anarchisme, je veux dire le senti-

ment secret que tout est en marche vers quelque chose, et qu'à l'occasion, si les lois et les formes sociales gênaient cette marche, il faudrait les supprimer, parce qu'elles ne sont pas l'œuvre de la nature impérissable, mais l'œuvre d'hommes dont l'idéal n'était pas le nôtre et dont les volontés ne doivent pas nous interdire des pensées différentes.

. . . .

L'inquietude! Voilà une faiblesse de l'esprit, aux yeux des hommes qui vivent dans les périodes calmes; et cette faiblesse est devenue notre force principale, le grand ressort de l'homme moderne. Il attend, mais non avec résignation ; il cherche, il s'agite, il appelle. Les primitifs ne cherchaient pas, ils avaient trouvé Dieu et ils s'y tenaient; c'était lui qu'ils attendaient tranquillement en créant des œuvres pour figurer sa gloire. Nous, nous cherchons à nous découvrir nous-mêmes ; l'homme actuel analyse sans cesse, et agit peu parce qu'il s'interroge beaucoup et est plein de scrupules. L'inquiétude morale engendre l'inquiétude sociale et l'un des plus étranges effets de la liberté accordée par les révolutions a été de faire rentrer en lui-même l'homme qui pouvait maintenant tout oser, de le mettre en face de sa conscience et de lui faire envisager avec effroi l'immensité du devoir nouveau qui lui incombait. Avoir le droit de penser par soi-même, c'est admirable ; mais user de ce droit, c'est une terrible close. On serait lâche en y renonçant, mais on ne le mériterait pas si l'on ne sentait de quel fardeau écrasant et merveilleux on vient de se charger la conscience en l'acceptant.

La jeunesse actuelle sent tout ce poids. C'est pourquoi elle est grave, et ne croit jamais avoir assez fait avant d'agir. Ses aînés lui ont légué des méthodes de rayonnement, elle les met en avant, elle se défie des mouvements de l'instinct, et c'est ainsi qu'elle vit très peu par le cœur. Ne croyez pas qu'elle en manque, mais elle le cache. La timidité du cœur est très grande aujourd'hui. Dans l'adhésion presque générale de la jeunesse, il y a six ans, aux théories égoïstes de M. Barrès, qui était alors son chef écouté et qui, depuis, lui est devenu irrespirable, il n'y avait pas de sécheresse; il y avait un grand besoin de lucidité, d'examen de soi-même, non pour un dilettantisme, mais pour pouvoir un jour se jeter dans la lutte avec des armes sérieuses.

. . . .

Non, l'égotisme n'est plus le fond des âmes récentes; non, elles ne se désintéressent plus de la vie publique. La face du passant moderne n'en a plus pour longtemps à être soucieuse et inquiète; elle se simplifie, elle s'éclaire. Les meilleurs d'entre nous comprennent maintenant que la période d'analyse et de retenue est close, que la période passionnée est ouverte. Il y a ici une élite de tout jeunes hommes qui le disent, il y en a en France, il y en a dans tous les pays. C'est la passion, l'expansion libre de la sensibilité qui fera la gloire de l'homme de demain. Les nations ne vivent jamais longtemps dans l'étude et la froideur critique; il leur faut, après ces silences, de vastes éclairs. On dirait que de la pourriture même de l'opinion s'élancent en sursaut des flammes, comme les feux follets qui surgissent du sol des nécropoles. Et nous verrons bientôt sans doute de grands poètes lyriques annoncer au monde qu'une beauté douloureuse et admirable est née une fois de plus de nos sociétés. Il y a une sorte de poésie supérieure qui inspire les grandes politiques et le prosaïsme de nos gouvernements ne peut pas se maintenir bien longtemps sans leur présager une faillite misérable. Attendons avec confiance l'heure où s'élèvera la tranquille lumière des États-Unis d'Europe : et disons-nous surtout que ni l'énergie ni le cœur ne sont absents de la jeunesse.

L'homme moderne moral vit de sensibilité inquiète ; l'homme moderne social vit d'esprit critique et de négation de l'autorité. L'homme de l'avenir mêlera ces choses et se suffira à lui-même. Si je parle pour ceux de la vieille Europe, j'ajoute que l'internationalisme est leur forme inévitable, leur question de vie ou de mort. C'est par une criminelle hypocrisie que l'on a jeté au peuple crédule l'idée qu'internationalisme et « sans patrie » c'est la même chose. C'est tout le contraire. C'est l'élargissement de la patrie, c'est l'oubli des frontières entre Aryens, entre hommes de race germano-latine. Et la patrie essentielle de l'homme de l'avenir, elle n'est ni ici ni là, au gré des fleuves et des montagnes, elle est en lui. C'est le pays saint et admirable de la responsabilité, de la sensibilité purifiée par la douleur, et du sentiment du droit. Voilà la patrie qui ne change pas, et que nous portons en nous-mêmes. »

EXPOSITIONS COURANTES

Mme Käthi Gilsoul. M. Léon Rotthier.

Mme Gilsoul a fait au Cercle artistique un joli début. Les aquarelles qu'elle expose : chrysanthèmes, clématites, géraniums, bégonias éclatants, tournesols, capucines, roses trémières forment un radieux bouquet de colorations franches, harmonieusement groupées. Si la vision est saine, la main est sûre et la facture exempte de mièvrerie. Quelques paysages, ruelles de Nieuport et de Furnes, canaux de Flandre, quais de Dordrecht complètent l'envoi. Ici se manifeste, spécialement dans les figures qui étoffent ces sites pittoresques, quelque inexpérience du dessin. Des études s'imposent. Avec les dons réels de coloriste que possède la jeune artiste, nul doute qu'elle marque un jour parmi les aquarellistes en renom.

La moitié de la salle du Cercle artistique est dévolue à M. Léon Rotthier, qui a tenté un effort vers la peinture d'histoire dans ses *Fusillés de Malines*, épisode de la guerre des paysans. Toile importante par ses dimensions, par le nombre de figures qui la peuplent. Labeur consciencieux, louable désir d'échapper, dans la composition, aux canons académiques. Le coloris de M. Rotthier est malheureusement fuligineux et maussade, la facture lourde. Il taille en bois ses figures, qu'il s'agisse des malheureux malinois gisant, après la fusillade qui clôtura leur généreuse campagne, parmi les tombes du cimetière de Saint-Rombaut, ou des portraits (parmi lesquels celui du graveur Desvachez) qui constituent le fond de son exposition.

LES POÈTES SCANDINAVES (1)

Bjornstjerne Björnson.

En France et en Belgique on ne connaît de Björnson que trois ou quatre drames et quelques nouvelles

Une faillite est actuellement représentée au théâtre Antoine avec grand succès et l'on se rappelle assurément l'impression profonde que produisit l'an dernier, sur la scène de l'Œuvre, *Au delà des forces humaines*.

(1) Voir l'*Art moderne*, 1897, nº 51, et 1898, nº 5.

Dans ses poésies Björnson a surtout chanté la Norvège, ses montagnes, ses fiords, ses paysans et ses héros. Dans une lettre célèbre, datée de 1880, il dit : *Je veux demeurer en Norvège, c'est en Norvège que je veux encore donner et recevoir des coups, je veux mourir et chanter en Norvège* Et certes, il est bien plus Norvégien que son grand rival Henrik Ibsen, bien plus en communion de pensée avec ce peuple austère et démocrate.

Ibsen parle toujours en son nom propre, Björnson est l'interprète des sentiments de son pays, il parle au nom de sa patrie. Ibsen, a dit Georges Brandes, est un juge sévère, comme les anciens juges d'Israël, Björnson est un prophète, le prophète qui annonce les temps meilleurs.

Bjornstjerne Björnson est né le 8 décembre 1832, dans une triste et pauvre vallée de la Norvège où son père était pasteur. Mais l'enfant avait à peine six ans quand son père fut envoyé à Romsdalen, un des sites les plus pittoresques et une des localités les plus belles du pays A l'âge de dix-sept ans, il entra à l'Université de Christiania, où il s'adonna à l'étude de la littérature, et dès 1852 il composa et publia des poésies populaires qui furent bientôt célèbres.

Le théâtre l'attira ensuite; de 1857 à 1859 il dirigea le théâtre de Bergen, puis celui de Christiania de 1865 à 1867. Deux de ses premières pièces, *Marie Stuart* (1864) et les *Nouveaux Mariés*, eurent un tel succès que la scène l'occupa alors presque exclusivement : *Une faillite*, *le Rédacteur*, *le Roi Magnild*, *le Capitaine Mansona*, *le Nouveau Système*, *Léonarda*, *Un gant*, *Au delà des forces*, *Amour et Géographie* se succédèrent rapidement et firent de Björnson le rival d'Ibsen.

Et cependant ce sont surtout ses nouvelles, ses scènes de la vie des paysans, ses poésies que personne ne connaît ici, qui ont rendu Björnson vraiment célèbre, vraiment populaire et qui l'ont fait sacrer par toute la Scandinavie comme le grand poète national, le chantre de la Norvège.

De ces poésies, en voici quelques-unes traduites d'après l'édition originale. La première, intitulée *Pour moi, c'est l'avril que je préfère*, atteste l'énergie, le courage et la foi de Björnson dans le progrès; elle est si populaire en Scandinavie que pas un étudiant, pas un prêtre, un ouvrier ou un soldat l'ignore et qu'elle est traduite dans toutes les langues du Nord.

POUR MOI C'EST L'AVRIL QUE JE PRÉFÈRE

Pour moi c'est l'avril que je préfère!
Dans ce mois succombe tout ce qui est vieux
Et s'affirme tout ce qui est jeune et nouveau
Cette révolution occasionne sans doute quelque trouble,
Mais la paisible tranquillité n'est point l'idéal :
L'idéal c'est de vouloir, de bien vouloir quelque chose.

Oui, c'est bien l'avril que je préfère!
Parce que sa jeunesse orageuse balaye le vieux monde,
Parce qu'au sourire de ce mois fond la glace,
Parce qu'il apporte les forces nouvelles,
Parce que vigoureux, il renverse le passé,
Parce que dans son sein germe l'été.

Nous retrouvons la même foi joyeuse, la même robustesse dans la belle poésie suivante.

LORSQUE L'HEURE EST DIFFICILE

Sois joyeux lorsque le danger fait jouer
Toute la force qui est en toi.
Plus le but est difficile à atteindre
Plus il te faut d'énergie,
Mais aussi plus noble est la victoire.
Si tes béquilles se brisent,
Si tes amis t'abandonnent,
Ah! c'est tout simplement
Que tu peux marcher sans aide
Et c'est de l'être solitaire
Que Dieu s'approche le plus près!

Voici maintenant une poésie toute faite de charme et de grâce.

L'ARBRE

Au milieu des feuilles de l'arbre venaient de naître les boutons.
« Puis-je les cueillir ». demanda le vent glacial.
— Non cher, laisse-les-moi jusqu'à ce que les fleurs soient épanouies,
Implora l'arbre en tremblant des racines à la cime.

Les oiseaux chantaient, car les fleurs s'étaient ouvertes.
« Puis-je les cueillir », interrogea le zéphir joyeux.
Non cher, laisse-moi ces fleurs, elles vont devenir fruits,
Implora l'arbre, légèrement agité.

Enfin, sous le chaud regard du soleil, l'arbre s'était couvert de fruits.
« Puis-je les cueillir? » fit la jeune fille aux fraîches couleurs,
— Oui ma chère, tu peux les prendre, répondit l'arbre
En offrant ses lourdes branches chargées de fruits.

La place qui nous est ici mesurée ne nous permet pas de nous étendre plus longuement sur l'œuvre poétique de Björnson non plus que de fournir d'autres traductions. Nous dirons seulement pour conclure que toutes les poésies du maître norvégien se peuvent ramener comme genre à celles que nous donnons plus haut. Généralement symboliques, ces poèmes sont tour à tour d'une puissante énergie et d'une douceur exquise.

Vte DE COLLEVILLE et F. DE ZEPELIN

LE CONCERT ITALIEN

Poursuivant sa campagne d'initiation, son exposition internationale de musique qui eût, logiquement, trouvé sa place au Palais des fêtes du Cinquantenaire durant les mois d'oriflammes et de fontaines lumineuses, la Société symphonique des concerts Ysaye a consacré son quatrième programme à l'Ecole italienne contemporaine ou du moins à ce qui en tient lieu : car si les auteurs choisis sont authentiquement péninsulaires, leurs compositions s'orientent invariablement vers l'Allemagne et ne sont point marquées d'un signe caractéristique de race.

Les œuvres diverses que nous a fait entendre M. Martucci, directeur du Lycée de Bologne, pianiste excellent et chef d'orchestre méticuleux, sont cosmopolites et révèlent en Italie une période de transition. Visiblement, les successeurs de Verdi et de Rossini entendent échapper aux procédés banals de composition naguère en honneur. Ils cherchent la forme expressive, ils s'efforcent de développer symphoniquement leurs idées; la polyphonie les séduit et l'instrumentation moderne, avec ses colorations neuves, ne les laisse pas indifférents. Mais ils paraissent n'avoir saisi jusqu'ici que l'extériorité des formules nouvelles, et leur tempérament s'accorde mal avec ce vêtement d'emprunt. Ils font songer à nos braves Congolais habillés en militaires et paradant au bord du lac de Tervueren. Un jour viendra sans doute où, maîtres des procédés qu'ils s'assimilent peu à peu, ils les ajusteront à leur nature expansive et trouveront l'équation entre l'inspiration et la forme qui seule donne à l'œuvre son caractère définitif.

Le prélude de Mancinelli, le poème symphonique *Francesca da Rimini* de Bazzini, le concerto pour piano et orchestre et la symphonie de Martucci se ressentent particulièrement de cet état

transitoire, de cette inquiétude d'artistes soucieux de se familiariser avec un art qu'ils devinent plus élevé que le leur mais dont le sens intime leur échappe encore. Ces œuvres demeurent superficielles, impersonnelles et, malgré la correction de l'écriture, d'intérêt languissant. L'*allegretto* de la symphonie est le morceau le mieux venu de l'œuvre de M. Martucci. Dans le premier mouvement, il y a des détails heureux, encore que l'inspiration en paraisse délayée et le plan d'ensemble difficile à saisir.

Les deux fragments de Sgambati, un *Andante* religieux pour archets avec accompagnement d'orgue et un *Presto*, sont plus franchement dans la donnée traditionnelle des œuvres écloses au pays du soleil. Ils sont écrits d'une coulée, sans retouches apparentes, et ont été bien accueillis du public.

On a fait fête aussi au pianiste, qui a interprété son œuvre, M. Guidé conduisant l'orchestre, avec une agilité, une sûreté et une ampleur de son remarquables.

MUSIQUE DE CHAMBRE

Cette bonne chose qu'on aimerait d'écouter chez soi avec quelques amis silencieux en une intimité facile et douce, il faut aller la chercher dans des salles remplies d'inconnus qui trouveraient sangrenu, inconvenant que vous leur adressiez la parole, fussiez-vous ému au plus haut point ; allez donc essayer de dire à un voisin ou à une voisine, en écoutant Mlle Eggermont, M. Moins, que ces deux jeunes gens sont suffisamment intéressants et que vous vous réjouirez de les réentendre dans un an ou deux quand les œuvres qu'ils interprètent les pénétreront davantage. Je crois que votre bourgeois de voisin ne comprendrait rien à votre désir d'expansion et qu'il vous trouverait plutôt sauvage.

Heureusement la civilisation secoue ces civilisés là. Déjà à l'audition du violoniste Moses et du pianiste Bosquet, les sentiments des auditeurs étant un peu plus vifs, se communiquèrent plus facilement. Mais il restait dans l'air encore une trop notable part de réserve pour que les rapports entre voisins devinssent bien cordiaux. On ne peut pas fraterniser à brûle-pourpoint quand on critique encore un peu au fond de soi. Un peu de fermeté et de sûreté ajoutées au talent expressif de M. Moses en feront un bel artiste. MM. Bosquet et Gaillard intéressent toujours. On pense cela, on ne le dit pas.

Au quatuor Zimmer, par exemple, les bourgeois les plus raides deviennent abordables. On est presque, presque comme chez soi. On oublie ceux qui jouent, surtout quand ils interprètent les maîtres comme ils ont interprété un trio de Lalo, avec passion, avec brio et grâce. Ce n'est pas seulement Mozart et Haydn qu'ils comprennent, ces excellents artistes, c'est aussi l'art plus complexe, plus mouvementé des modernes.

Ils nous ont fait entendre le beau quatuor de M. Rasse que nous avons analysé lors de l'audition qu'en donna chez lui M. Eugène Ysaye. Et pour finir, le quatuor en *mi bémol*, op. 53, de Beethoven. Interprétation expressive, grave, religieuse, attachante et personnelle, un peu trop « genre Mozart », peut-être, à mon goût, Beethoven m'inspirant d'ordinaire des sensations plus puissantes, plus pesantes, si je puis employer ce mot. Mais ceci est impression personnelle ; le point acquis, c'est que le quatuor Zimmer rend communicatif. C'est ce que je puis en dire d'humain et « ça n'est pas étranger à l'art qu'on y goûte », je le pense du moins.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Un pèlerinage d'art (*Bayreuth*), par F.-G. FRESON. (Extrait de la *Revue générale*.) — *Starkadd*, drama in vijf bedrijven, par ALFRED HEGENSCHEIDT. Anvers, Librairie néerlandaise. — *Haine d'aimer*, conte dramatique, par PAUL ANDRÉ. Verviers, Maurice Xhoffer. — *Modernités*, par POL DE MONT. Anthologie des meilleurs poètes contemporains belges d'expression française, avec un frontispice et quatre portraits (1880-1898). Almelo, W. Hilarus Wzn. — *Terre promise*, roman, par EUGÈNE MOREL. Paris, édition de la *Revue blanche*.

PETITE CHRONIQUE

Au Conservatoire, aujourd'hui, à 2 heures, reprise de l'*Or du Rhin*.

Les trois prochaines conférences de la *Libre Esthétique* fixées aux jeudis 10, 17 et 24 mars, à 2 h. 1/2, seront consacrées à l'étude de D. G. ROSSETTI, des frères VAN EYCK et de BENOZZO GOZZOLI.

Il a paru intéressant de rapprocher, dans une même série d'entretiens, le chef de l'école préraphaélite des maîtres primitifs de Flandre et d'Italie qui exercèrent sur l'évolution de la peinture moderne en Angleterre une influence si marquée.

M. GABRIEL MOUREY, dont la compétence spéciale s'est affirmée dans plusieurs écrits, parlera jeudi prochain de D. G. Rossetti.

M. CHARLES MORICE, qui prépare un ouvrage important sur les origines de la peinture flamande, a choisi comme sujet, pour le jeudi suivant, « *Au temps des Van Eyck* ».

M. JULES DESTRÉE, auteur des *Notes* sur les primitifs italiens si remarquées dans l'*Art moderne*, analysera le jeudi 24 mars l'œuvre de Benozzo Gozzoli.

Pour chacune de ces conférences, le prix d'entrée est de 2 fr. Les cartes permanentes du Salon y donnent gratuitement accès.

La commission du Musée des arts décoratifs et industriels, composée de MM. Ch. Buls, président, baron de Haulleville, Evenepoel, J. de Borchgrave, X. Mellery et Helleputte, s'est réunie vendredi dernier au Salon de la *Libre Esthétique* où elle a choisi, pour en soumettre l'acquisition à l'approbation du ministre des Beaux-Arts, quelques-uns des plus beaux objets d'art qui y sont exposés : deux spécimens caractéristiques en *favrile glass* de l'art du verrier américain L.-C. Tiffany ; un vase, deux objets d'art et trois plats de la Manufacture royale de porcelaines de Copenhague ; trois bas-reliefs en bronze d'A. Charpentier et une tapisserie de Mlles Brinckmann, de Hambourg.

Diverses œuvres ont été acquises, en outre, par des particuliers. Citons, entre autres, deux vases de Tiffany, une série d'objets d'art de la Manufacture royale de Copenhague, un vase de Bing et Gröndahl, une applique de Selmersheim, un écran de Ch. Plumet, des cuirs gaufrés de Mme Thaulow, des médailles d'A. Charpentier, etc.

M. HENRY CASSIERS a ouvert hier, au Cercle artistique, une exposition de ses aquarelles.

M. JEAN VANDEN EEKHOUDT, un jeune peintre dont on a vu, à la *Libre Esthétique* et au *Sillon*, des toiles qui marquent un réel tempérament de coloriste, ouvrira samedi prochain, à la galerie du Congrès, une exposition réunissant l'ensemble de ses œuvres récentes : peintures, pastels, études. L'exposition sera close le 22 courant.

Le peintre ROMBERG, qui paraît avoir pris goût aux éditions d'art depuis la réussite de l'album qu'il publia, à la Noël, avec la collaboration de M. Victor Mignot, inaugure une série de reproductions, par un procédé nouveau dont il est l'auteur,

d'aquarelles représentant les uniformes de l'armée belge. Il y aura vingt planches, dix pour l'infanterie, dix pour la cavalerie, exécutées à l'aquarelle et si fidèlement rendues qu'il est difficile, à en juger par l'exemplaire que nous avons eu sous les yeux, de distinguer la reproduction de l'original.

On sait que M. Romberg excelle dans les croquis de militaires, d'escrimeurs, de sportmen, dont il illustra maintes gazettes. Ses *Types de l'armée belge* sont évidemment appelés à un vif succès.

C'est samedi prochain qu'aura lieu, à la *Maison d'Art*, l'ouverture du troisième Salon d'Art idéaliste. Les œuvres sont sélectionnées selon les principes de l'esthétique idéaliste.

Les artistes exposants sont : MM. Herman Boulenger, Albert Ciamberlani, Maurice Chebas, Arthur Craco, Louise Danse, Julien Dillens, Eudore De Vroye, Isidore De Rudder, Félix De Nayer, Jean Delville, Mlle Eckermans, Fortuny (fils), Maurice Goossens, Marcel Lenoir, Marcius-Simons, Jacques Marin, Constant Montald, Xavier Mellery, Mengeant, Armand Point, Lucien Rion, Victor Rousseau, Gustave-Max Stevens, Alexandre Séon, Vanhaesendonck, Edmond Van Offel.

Comme les années précédentes, des conférences et des auditions musicales compléteront l'intérêt spécial du Salon. Les conférenciers sont : MM. José Hennebicq (*la Vie intérieure chez les poètes*), Michaël (*les Bases divines de la Beauté*), Emile Ergo (*Conférence démonstrative sur la réforme des doctrines de l'harmonie et du contrepoint*), Charles Morice, etc. Les deux auditions musicales seront organisées par M. François Rasse.

Une indisposition de M. Imbart de la Tour a forcé la direction de la Monnaie d'ajourner à demain, lundi, la reprise de *Fervaal*, annoncée pour jeudi dernier. Cette remise imprévue a causé quelque désarroi à Paris et à Bruxelles, où la reprise de l'œuvre de Vincent d'Indy est attendue avec impatience. Il a fallu, au dernier moment, avertir par dépêche bon nombre de personnalités parisiennes qui avaient annoncé leur arrivée pour jeudi, parmi lesquelles M. Roujon, directeur des Beaux-Arts, et son secrétaire M. Bernheim, MM. Albert Carré et André Messager, directeurs de l'Opéra-Comique, M. Vizentini, etc. Les éditeurs de *Fervaal*, MM. Durand, étaient arrivés mercredi soir et, apprenant la fâcheuse nouvelle, sont repartis le lendemain matin pour Paris avec M. Vincent d'Indy. Celui-ci avait assisté aux dernières répétitions, ainsi qu'à la lecture de son poème symphonique *La Forêt enchantée* que jouera dimanche prochain, en première audition, M Joseph Dupont aux Concerts populaires.

Comme nous l'avons dit, M. d'Indy a fait engager, pour créer à Paris les rôles de Fervaal et de Guilhen, M. Imbart de la Tour et Mme J. Raunay. Il eût voulu voir à côté de ces artistes M. Seguin qui interpréta avec une si grande autorité le rôle d'Arfagard. Malheureusement l'engagement de M. Seguin au théâtre de la Monnaie l'oblige à rester à Bruxelles jusqu'au commencement de mai, et *Fervaal* doit passer à l'Opéra-Comique, par traité, du 15 au 25 avril. Il se pourrait toutefois, si la première représentation était retardée, que M. Seguin fit partie de la distribution. En attendant l'arrivée de M. Imbart de la Tour, qui nous reste jusqu'au 1er avril, M. Engel répète à Paris le rôle de Fervaal.

Deux bonnes nouvelles à enregistrer :

Mme Bréma donnera à la Monnaie, les 21, 23 et 25 mars, trois représentations. Le spectacle sera composé, le premier soir, d'*Orphée;* les deux autres, de *Samson et Dalila*.

La direction a engagé, en outre, M. Ernest Van Dyck qui se fera entendre, en avril, dans *Lohengrin*, *Tannhäuser*, *Werther* et *Manon*.

LE CÉNACLE, un groupe d'artistes qui se révéla, il y a trois ans, par une série de spectacles originaux, se décide à sortir des salons où il semblait s'être confiné. Très prochainement le *Cénacle* reprendra ses représentations publiques au petit théâtre, 20, passage du Nord, dans les locaux adjacents au Nouveau Théâtre.

Le troisième concert populaire d'abonnement aura lieu, comme nous l'avons annoncé, dimanche prochain, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. J. Dupont et avec le concours de M. Eug. d'Albert, pianiste.

Répétition générale samedi, à 2 h. 1/2, à la Grande-Harmonie.

L'un des concerts de musique de chambre les plus intéressants de la saison aura lieu le mercredi 23 mars, à 8 heures, à la Grande-Harmonie. Il est organisé par M. Emile Bosquet, pianiste, qui s'est assuré la précieuse collaboration de MM. A. De Greef, D. Demest et J. Jacob, professeurs aux Conservatoires de Bruxelles et de Gand, trois de nos solistes les plus éminents. MM. Schott frères sont chargés du service des places réservées pour cette séance exceptionnellement attrayante.

La distribution des prix aux élèves de l'école de musique de Saint-Josse-ten-Noode-Schaerbeek aura lieu le jeudi 27 mars, à 7 h. 1/2 du soir, dans la salle des fêtes du Marché couvert, place Saint-Josse.

Cette cérémonie sera suivie d'un concert dont le programme comprendra des airs interprétés par les lauréats des derniers concours, et les œuvres suivantes exécutées, sous la direction de M. Huberti, par les élèves du cours de chant d'ensemble : *La Vache égarée*, l'*Abondonnée* et *Ronde villageoise*, chœurs pour voix mixtes sans accompagnement ; le double chœur de *Colinette à la Cour*, de Grétry, et la 3e *Béatitude* de César Franck pour soli, chœurs et orchestre.

Mme Marguerite Lallemand donnera un concert à la Grande-Harmonie le mardi 29 courant, à 8 heures du soir.

Une vente de dessins, aquarelles et croquis de Félicien Rops a eu lieu le mois dernier à Paris, par les soins de l'expert Bernheim jeune. Soixante-douze numéros ont produit un total d'environ 25,000 francs. Voici quelques-unes des principales enchères : *Les Amies*, aquarelle (0m,31 × 0m,21), 2,000 francs. — *La Croix*, étude à l'aquarelle pour la *Tentation de saint Antoine*, (0m,30 × 0m,20), 1,880 francs. — *Femme au peintre*, dessin au crayon noir, 1,400 francs. — *Femme au lorgnon*, id., 930 francs. — *L'Amante du Christ*, croquis au crayon, 900 francs. — *La Ménagère du diable*, aquarelle (0m,12 × 0m,20), 505 francs. — *A l'Atelier*, esquisse (aquarelle), 500 francs. — *Miroir de coquetterie*, id., 460 francs. — Croquis pour les *Épaves*, 420 francs.

Le *Journal des Artistes* vient d'ouvrir à la Bodinière, à Paris, une Exposition des aquarelles et tableaux rapportés d'Espagne par le peintre André Sureda.

Une exposition internationale et coloniale (commerce, industrie, marine et beaux-arts) s'ouvrira en juin prochain à Rochefort-sur-Mer. Les travaux en sont poussés activement et sous peu de jours les bâtiments qui entourent le dôme central seront édifiés ; ce dôme n'aura pas moins de 25 mètres de hauteur.

Les demandes doivent être adressées à l'administration de l'Exposition, mairie de Rochefort-sur-Mer.

MM. Kleinmann, éditeurs à Harlem, feront paraître prochainement, en deux livraisons de dix planches chacune, l'œuvre de Hans Memling à l'hôpital Saint-Jean de Bruges.

Les abonnés aux *Maîtres de l'Affiche* auront la bonne fortune de trouver dans le numéro de mars, qui vient de paraître, une prime de Steinlen. La livraison contient, en outre, la première affiche de Chéret pour le *Quinquina Dubonnet*, et celles de Lautrec pour le Moulin-Rouge (*Jane Avril*), de Réalier-Dumas pour le *Champagne Mumm*, et du dessinateur américain Woodbury pour une *Exposition d'aquarellistes*.

Les trois dernières livraisons de l'*Art flamand* sont consacrées aux lithographes, aux miniaturistes et aux dessinateurs de l'Ecole de 1830, à MM. Robert, Slingeneyer et Stallaert, enfin aux paysagistes Huberti, De Schampheleer, de Knyff et Lamorinière.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

Dix-huitième année. — N° 11. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 13 Mars 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Le Salon de la Libre Esthétique.

Troisième article (1)

Vrai, c'est une joie par un temps clair, ensoleillé, de revoir ce Salon où tant d'œuvres curieuses et choisies rayonnent. Combien mieux alors on en comprend la sélection attentive, d'un sûr et enjôleur esthétisme.

Analysons la deuxième travée en revenant du fond de la galerie.

Voici le Londonien Charles-W. Bartlett avec huit tableaux et quatre aquarelles, presque toutes prises en la séductrice Hollande, calme et sereine, d'une vérité aisée et simple, d'un coloris charmeur, d'un faire caressant et mouillé, souriantes sans tapage comme la douce contrée qui les inspira, aux allures discrètement japonaises.

Et de l'autre côté du bas-relief de Constantin Meunier, *Les Travailleurs de la mer*, quelque peu tourmenté mais aux belles lignes héroïques, voici l'Anversois Georges Morren avec cinq pastels et cinq dessins, fleurs insuffisamment nuancées et femmes nues de chair molle, jalonnant d'un intéressant ensemble l'avancée du jeune artiste vers un art plus solide.

En face c'est Charles Fromuth et son apport remarquable de six vues de port, prises à Concarneau dans le Finistère, d'une couleur hardie et bruyante, exprimant l'emmêlement des coques et des agrès, le fouillis, le désordre des accostages, les relents poissonniers, avec une étonnante sûreté de teintes et de lignes, morceaux d'une extrême saveur, d'un ragoût épicé et brutal, franchement original.

Nico W. Jungmann est encore un Anglais qu'ont séduit les Néerlandes. Des figures à teintes plates, en silhouettes, jolies, charmeresses, surtout la jeune paysanne ou servante en descente sur une rampe. Quelle exactitude à susciter les sensations de ces pays humides, déprimés, coloriés et clairs.

Deux grands vases, pompeux, de la Société La Majolique d'Emptinne ornent l'entrecolonnement qui délimite la troisième travée, grands ramages d'oiseaux et de fleurs, aux tons violents, d'une beauté un peu villageoise mais de bel et riche aspect.

Alors encore un Anglais, A.-V.-C. Hazledine, attire par son cycle *Ponts de Bruges*, neuf, typant ces monu-

(1) Voir nos deux derniers numéros.

ments curieux de la curieuse ville, en un coloris trop riant et une facture cotonneuse. Envoi plutôt documentaire, où il semble que sonnent, dans la touche, des réminiscences de notre Heymans quand il duvète ses toiles. Puis CHARLES MARTENS d'Anvers, s'affirmant en deux forts beaux paysages avec figures, d'un très rare sentiment, ténébreux et mélancolique.

Au milieu de la galerie, une vitrine révèle un multiple envoi de PAUL WEYLAND BARTLETT, bronzes à la cire perdue, vases, figures, animaux, et parmi ces derniers des poissons admirables, jouant, d'une virtuosité d'allure rarement atteinte jusqu'ici et qui longtemps retiennent l'œil par leur vie glissante, bondissante, fraîche, souple, crêtée.

Après quelques œuvrettes sans grande signification de RODERIC O'CONNOR (combien j'aime ce mélange de nations et de noms affirmant la haute ubiquité de l'Art!) voici les quatre portraits d'un jeune oseur, en constante transformation, mais attestant la richesse de son tempérament pictural, sans doute à pleine éclosion prochaine après tant de pointes dans toutes les hardiesses, ROBERT PICARD, nom redoutable s'il devait compter pour réussir sur la bienveillance, ou même la simple justice de messieurs les journalistes qui l'ont en horreur, ce nom. La jeune femme, dans un paysage mystérieux de parc, est, à n'en pas douter, une très belle œuvre. Les deux enfants sont d'un coloris souple et sonore. Le portrait de M. Jules Le Jeune (atténué par le malencontreux voisinage d'un paysage bleu qu'on eût pu lui épargner), aux beaux tons flamands et italiens, pêche par manque de ressemblance morale, et a le défaut des peintures trop fraîches non encore harmonisées par la fusion chimique des couleurs.

Plus loin un superbe *Intérieur d'église* d'ALFRED VERHAEREN, d'une somptuosité de coloris royal, à coulée grasse des plus chaudes nuances, d'une séduction irrésistible.

Et au milieu du panneau, un pentiptyque adorable de LÉON FRÉDÉRIC, *La Nature*, confus à première vue, aux tons et aux sabrures de légumes hachés ; mais, à l'analyse, d'un charme magique, tant la grâce ingénue des figures enfantines, leurs visages préoccupés d'une douce inquiétude, leurs membres puérils s'agitant en des poses délicates, les attributs disséminés en pluie autour d'eux, fleurs, fruits, feuilles, flocons de neige, symbolisant les saisons, les enveloppent de douceur et de mélancolie. Comme l'*Heure embrasée* de Théo Van Rysselberghe, une telle œuvre devrait être acquise par l'Etat. Les deux artistes semblent à l'apogée de leur Art, pour chacun d'eux, si personnel et si marqueur de l'époque. Ce sont des échantillons significatifs de leur talent. Qu'on ne les laisse pas échapper.

DANTE-GABRIEL ROSSETTI

Conférence de M. Gabriel Mourey à la Libre Esthétique.

M. Gabriel Mourey, l'auteur de ce livre charmant : *Passé le Détroit*, plein d'aperçus si justes et si personnels sur les hommes et les choses d'Angleterre, le traducteur de Swinburne et d'Edgar Poe, le collaborateur de Paul Adam pour ce drame de belle et généreuse allure, *L'Automne*, que nous souhaitons voir jouer l'an prochain sur la scène du théâtre du Parc, — voilà une présentation faite, une fois pour toutes, — a parlé jeudi dernier, à la *Libre Esthétique*, de Dante-Gabriel Rossetti. Il l'a fait en poète épris de beauté, en analyste subtil, en admirateur fervent de l'École des frères préraphaélites dont Rossetti fut le fondateur et demeura, jusqu'à sa mort, l'âme et la pensée agissante. S'attachant plutôt à la psychologie du peintre de *Maison de Vie* qu'à l'étude critique de son œuvre, M. Mourey a fait revivre, dans une étude documentée et pittoresque, cette figure mystérieuse, voilée de tristesse, qui n'entra dans la gloire que lorsque la mort l'eut résorbée. En historien fidèle et perspicace, il montra les causes extérieures et les sentiments intimes qui exercèrent sur sa destinée leur influence déterminante et insista surtout sur le noble attachement du peintre-poète pour Elisabeth Siddal, source de ses plus belles inspirations.

« C'est par l'un des frères préraphaélites, Walter Deverell, que Rossetti connut celle qui allait devenir le seul amour de sa vie et l'inspiratrice de son œuvre : Miss Elizabeth Eleanor Siddal.

Dans le fond d'une boutique de modiste, elle apparut pour la première fois à Deverell. Il fut frappé par la beauté, la régularité harmonieuse de ses traits, par son abondante chevelure d'or rouge, par l'étrange pâleur de son teint.

Le jeune artiste lui demanda si elle voudrait bien consentir à lui servir de modèle. Elle accepta.

Rossetti la vit alors. L'impression fut profonde ; d'abord sympathie d'artiste pour le modèle de son rêve, bientôt passion irrésistible et l'un de ces fatidiques amours qui embrasent toute une existence.

Elle possédait d'extraordinaires aptitudes artistiques. Il lui donna des leçons de dessin et tous deux travaillaient côte à côte en vue du même idéal.

Mais bientôt un attachement plus profond naquit entre l'élève et le maître. Son esprit exquis, ses gracieuses manières fascinèrent aussi intensément la nature sensitive et passionnée de Rossetti que sa beauté avait fasciné son sens esthétique.

« Son amour pour elle, dit Esther Wood, était comme une gerbe de toutes les forces éparses de son être dans un culte, dans une adoration toute religieuse. »

Elle était grande et frêle, extrêmement paisible ; et parlait fort peu. Très simple d'allures, nullement mondaine, avec cette pureté d'aspect dont Rossetti a si bien rendu le charme dans les croquis qu'il a faits d'elle.

Mieux cependant que dans la *Beata Beatrix* qui se trouve à la *National Gallery* et dont vous avez pu voir des reproductions, il a fixé dans ces brèves études la ressemblance de l'adorable créature.

Un crayon de lui, au musée de South-Kensington, nous la montre, debout devant une fenêtre, la fenêtre sans doute de l'atelier de Blackfriars, d'où l'œil embrassait la vue de la Tamise et du pont perpétuellement grouillant d'activité humaine.

Dans les plis de sa robe droite, sans parure de dentelles ni de bijoux, austère de mise et de maintien, elle ressemble à une sœur de charité de l'Idéal. Belle, oui certes, et plus encore, fatale! On dirait une fleur condamnée.

Un halo de fièvre spirituelle donne à son regard une douceur douloureuse. L'ovale pur de son visage s'amincit au menton; le globe de l'œil, très saillant, donne à ses yeux un étrange charme. Avec lassitude, avec résignation, mais avec fierté aussi, elle porte en arrière sa belle tête qu'accable le poids de ses trop longs cheveux. Mais pourquoi ces stigmates de souffrance sur ce visage de jeunesse? Portait-elle déjà en elle les germes du mal qui devait la tuer et dont le pressentiment inspirait à Rossetti cette plainte si touchante? :

O mon amour, si je ne devais plus te voir,
Ni toi, ni ton ombre sur Terre,
Ni le reflet de tes yeux en aucune source,

Alors rententirait sur la côte obscure de la Vie —
Le tournoiement des feuilles mortes de l'Espérance,
Le vent de l'aile éternelle de la Mort. »

C'est près du pont de Blackfriars qu'habitait à cette époque Rossetti. C'est là qu'il épousa, en 1860, Miss Siddal, et c'est là aussi qu'il eut la douleur, deux ans après, de la voir mourir.

« Vainement, dit M. Mourey, dans l'inextricable réseau des rues de Blackfriars, j'ai cherché la place de cette maison. « Il y a une vertu dans le regard d'un grand homme », dit Chateaubriand. Il me semble qu'il doit y avoir, de même, une vertu dans les murailles qui abritèrent un grand homme, une bénédiction dans ces pierres qui défendirent son rêve contre le monde extérieur et parmi lesquelles il respira.

Le désespoir de Rossetti fut immense, désespoir d'amant qui perd son amour, désespoir de poète et d'artiste qui perd son inspiration : il faillit en devenir fou.

Vous savez l'acte héroïque et puérilement sublime que l'excès de sa souffrance lui inspira alors. Vous savez qu'il résolut d'ensevelir dans le cercueil, entre la joue et les cheveux de sa bien-aimée, le manuscrit des poèmes qu'il avait écrits depuis dix ans.

« Je n'ai composé ces vers que pour toi, s'écria-t-il au moment de la mise en bière, et ils ne peuvent demeurer là où tu n'es plus, où tu ne seras, hélas! plus jamais! »

Quelle touchante preuve d'amour que ce sacrifice, si généreusement et si sincèrement accompli!

Mais la vie, l'inexorable vie, conseillère de compromission et d'oubli, la vie qui tue les plus profondes douleurs aussi bien que les plus ardentes joies, la vie devait, sept ans plus tard, prendre sa revanche d'un tel héroïsme! Sept ans après, sur l'insistance de ses amis, Rossetti permit que le cercueil fût rouvert. Vanité d'homme de lettres plus forte que l'amour et que la mort!

On arracha au cadavre d'Elizabeth la plus chère et la plus précieuse de ses parures funèbres, et les Poèmes furent publiés.

Ah! combien doivent-ils nous demeurer doux, ces chants d'amour qui dormèrent durant tant d'heures auprès de ce corps adoré. Comme un baume magique ils le protégèrent, le défendirent, si bien que, le cercueil ouvert, le visage de la jeune femme apparut, miraculeusement conservé, à peu près indemne des injures de la mort. »

Morte, Elizabeth Siddal devait demeurer, comme auparavant, l'inspiratrice de Rossetti. Et de même que c'est elle, *Lucrèce Borgia*, la *Reine des Cœurs*, *Monna Pomona* et l'Iseult de *Tristan et Iseult buvant le philtre*, toutes les toiles que composa le peintre dans l'isolement qui suivit la cruelle séparation reproduisent les traits de sa compagne bien-aimée.

« Quels que soient les modèles qui aient posé devant le peintre, elle est demeurée la même. C'est Elizabeth toujours et vous la reconnaîtrez. Seulement, elle ne vous apparaîtra plus dans l'appareil lumineux de sa beauté si douce et si souple. Elle a pris, là-bas, dans le monde inconnu qu'elle habite désormais, la gravité austère et terrible, ce regard de suprême connaissance de tout ce que les hôtes de la mort portent flamboyant derrière leurs paupières.

Elle a mis sur son visage le masque ténébreux de *Proserpine*; pour avoir mordu au fruit fatal, la voici à jamais l'esclave des destinées inférieures; ses lourds cheveux se déploient et retombent autour de sa tête comme un drapeau d'ennui. Elle est belle, certes, mais de douleur, et le regret des joies mortes pare ses yeux d'un charme amer.

N'est-ce pas elle aussi, *Pandore*, dans la misère de son désespoir? Comme Proserpine la grenade infernale, elle tient en ses mains déçues le coffret de mystère, d'où s'envolent, en battements d'ailes enflammées, « les esprits puissants des heures passionnées », comme Rossetti les appelle.

M. Mourey n'omit pas, pour clôturer cette attrayante causerie, de décrire, après le peintre, le poète, et de parler de l'influence qu'exerça Rossetti sur l'art anglais contemporain, aidé dans la renaissance des arts décoratifs et d'industrie, dont il fut l'un des promoteurs, par Madox-Brown, Burne-Jones, Philippe Webb, A. Hughes, William Morris, P.-P. Marshall et Ch.-J. Faulkner. Il termina par la lecture du poème que lui dédia, après sa mort, en acte de contrition pour les attaques dont il l'avait injustement affligé pendant sa vie, Robert Buchanan, et que voici :

A Dante-Gabriel Rossetti.

Calmement, revêtu de ta royale robe mortuaire, tu dors.
Les frères pleureurs qui se tiennent à tes côtés, avant que l'ange de Dieu te couronne, ont mis le lys de mon repentir dans ta main!
Je ne t'ai jamais vu, vivant, ô mon frère!
Mais puisque mon lys d'amour repose maintenant sur ton cœur, c'est à ce signe que nous pourrons nous reconnaître l'un l'autre, quand la voix de Dieu criera : Levez-vous!

Théo Van Rysselberghe.

Quand survint, en coup de foudre, la mort de Georges Seurat, ceux qui s'étaient affirmés ses attentifs et ses fervents s'inquiétèrent. Il disparaissait à trente-trois ans, la main et le cerveau remplis de promesses et de secrets. On étouffa dans sa tombe des germes certains d'avenir.

Certes, ses multiples tentatives avaient été remarquées, discutées et quelques-unes acceptées comme heureuses. Même parmi les peintres notoires, même parmi les maîtres, quelques-uns profitaient de ses découvertes. En France, Camille Pissarro; en Belgique, Joseph Heymans. De plus, certains jeunes artistes d'ici, non encore définitivement orientés, subissaient en partie et à des degrés différents la chaleur de sa lumière : Claus, Wytsman, Coppens, d'autres encore. On vit même, là-bas, en plein *Salon des Champs-Elysées*, l'officiel Henri Martin traiter ses quelconques

compositions à petites touches et ne pas redouter les plaisanteries habituelles sur la facture virgulaire. Une salutaire fermentation remua les vieux sols de l'art propriétaire et bourgeois et les académiciens ressentirent, eût-on dit, comme piqûres d'épingles, ce tas de petits points hostiles, à travers la basane antique de leurs sièges fondamentaux.

Curieux symptôme! présage significatif! Mais l'inquiétude subsistait. Qu'allaient produire les compagnons d'art et les amis du mort, ceux qui acceptaient sa théorie totale, ceux qui s'étaient nourris de ses idées, ceux qui le proclamaient, si pas leur maître, du moins leur éclaireur?

La question était d'autant plus angoissante que les néo-impressionnistes continuaient la vivante tradition picturale de ce siècle : celle qui vient de Delacroix et aboutit à Manet, Renoir et Pissarro, en passant par Corot et Jongkind.

Car des écoles nombreuses et diverses se levaient. Toutes négligeaient la grande route tracée par les modernes vers la clarté, route qu'à cette heure encore Monet, dans le paysage, et Puvis de Chavannes, dans la composition, illustrent. En Angleterre, des groupements se massaient autour de telles œuvres du passé et des hommes de la valeur de Milais et de Rossetti restauraient la façade solennelle du xvme siècle italien; en Belgique, ce génial artiste qu'est Henry Leys, tout en se confessant en des œuvres profondes, ressuscitait non seulement le décor, mais la manière de peindre des gothiques; en Allemagne, on se tournait vers ces colosses : Dürer, Holbein, Grunewald. Tout cela était admirable, mais dangereux. Tout cela compromettait l'originalité foncière de la peinture de notre siècle. L'unité de tendance se rompait. La peinture pasticheuse, secondaire, archéologique allait naître. On connut le décalque du décalque, la copie de la copie. On ne vit plus la nature, on ne se vit plus soi-même qu'à travers le maître qu'on s'était choisi pour modèle. La force de l'admiration aveugle étouffait la force de création lucide.

Les néo-impressionnistes eussent été certainement submergés sous ces courants contraires s'ils n'avaient été tenaces et probes et dévoués à leurs idées comme à une foi. Mais un autre danger les guettait. Il était d'absolue nécessité pour eux de se développer eux-mêmes, de ne point piétiner sur place, d'accentuer, d'élargir, de laisser vivre en un mot à travers leurs œuvres le programme qu'ils arboraient. Choisir Seurat pour leur chef, c'était parfait; mais l'élire comme unique inspirateur, le suivre docilement sans oser franchir les limites de sa peinture, accepter les termes de ses théories sans en déranger une lettre, non pas. Il fallait travailler à côté de lui, mais non sur son terrain. Il n'était qu'un chaînon d'or dans l'évolution, il ne fermait point la chaîne. Le recommencer, c'était périr.

Aussi, comparez son art à celui que pratiquent aujourd'hui les Signac, les Luce et les Cross. Quelles différences nettes! La facture est plus large, le ton plus hardi, l'harmonie plus en contraste, la vision toute autre. Seules demeurent debout les fondamentales données.

Seurat théorisait beaucoup. Ses toiles apparaissaient parfois comme des démonstrations. Il était exclusif au point d'être sectaire. Il était calme, têtu et doux. Sans doute, plus tard se serait-il affranchi des trop serrantes lisières. Son génie de producteur aurait fait sauter la camisole de force des préceptes et des règles. Il se serait modifié dans le sens de la liberté complète, conquise par la connaissance de plus en plus étendue des ressources de son métier personnel.

Théo Van Rysselberghe s'indique à cette heure le néo-impressionniste le plus complet. L'universalité de ses dons se marque par la variété de ses toiles exposées : portraits, sites, compositions. La santé de son œil, l'habileté de sa main non d'un virtuose mais d'un manieur de courbes gracieuses, s'y lisent. Il n'est point un sujet, une notation de clarté, une difficulté de mouvement devant lesquels il reculerait. Ses études le prouvent.

Depuis quatre ans il travaille, loin de tout bruit, de toute exposition, de toute réclame et de tout interview. Tenacement, grâce à son assimilation aisée, à sa patience devant l'œuvre sans cesse renouvelée pour aboutir au résultat voulu, il s'est rendu maître de sa technique difficile et pour plusieurs ingrate; il la possède, il en écarte les surprises. Il est armé pour le chef-d'œuvre.

Parmi ses paysages le *Canal en Flandre* et la *Pointe de Saint-Pierre* sont typiques. Dans le premier, les nuances des gris et des verts monotonisent à l'infini les impressions tristes d'un ciel lourd et d'un temps de pluie. Aucune violence, aucune forte opposition. Toutes les nuances des deux couleurs fondamentales se succèdent. Elles s'allongent en gammes quasi identiques. Et les lignes toujours fuyantes, toujours s'enfonçant vers l'horizon, lignes de la berge, lignes de l'eau, lignes des arbres, ajoutent à l'idée morne et froide, à la sensation de spleen mouillé et longitudinal de cette page. Pas une erreur dans la valeur des tons; pas un accroc dans la signification des parallèles. Une unité totale.

Dans le second, les contrastes s'animent. C'est le soir, au soleil descendant. Les ombres se colorent, vives, à côté des clartés. Un jeu puissant et varié de complémentaires mouvemente toute la toile. Une impression de joie, une chanson de couleurs s'entend. Chaque note tranche sur la note voisine, avec éclat. On songe à un bouquet de fleurs hardies, à une musique violente où les cuivres ne seraient point épargnés. Ici, l'unité résulte de l'équilibre maintenu entre des heurts nombreux. Ici, la lumière ardente fixant le ton fondamental et déterminant par son intensité la réaction des tons voisins, parle, s'épanouit, se prodigue, mais avec l'ordonnance nécessaire et la justesse voulue. L'impression est de joie et de fête, comme elle était tout à l'heure de mélancolie et d'ennui.

Les autres paysages exposés ne profèrent qu'en sourdine les qualités énumérées en ces deux-ci. Même le *Moulin*, page déjà ancienne, n'attire absolument pas.

Le portrait de Mlle Sèthe, la violoniste, est tout charme. Personnage bien debout; couleur légère et rare; main belle; élégants plis d'étoffe; arrangement follet et joliet de certaines boucles de cheveux. L'œuvre plaît, mais, à notre sens, manque de caractère. On ne sent nullement la virtuose; l'allure n'est vivante ni active. Ce n'est point une artiste à laquelle l'art, sans cesse pratiqué, sans cesse étudié, a donné une attitude et une allure. C'est tout simplement une jolie femme qui tient un violon en main. En outre, la facture paraît petite, étroite, méticuleuse. Elle contraste avec le faire large et puissant du portrait de M. Signac. Oh celui-ci, une toute belle œuvre! Mise en page inédite. Place restreinte donnée aux accessoires. Le modèle s'impose seul à l'attention. Sa figure observe, s'éclaire, agit. L'attention aiguë des yeux, le plissement de la peau près des paupières, la tension du bras, l'attitude en avant du corps, le serrement de la main autour de la barre, tout concentre, tout ramasse et tout projette de la vie. La simplicité la plus nue a présidé à la conception de cette toile. Elle fut faite sans hésitations, sans doutes. On y sent la force d'une poussée unique. Elle proclame une maîtrise.

L'envoi de M. Théo Van Rysselberghe est illuminé par son panneau décoratif : *L'Heure embrasée* (*Provence*). Ce sera hélas ! le seul champ de bataille du Salon.

On reproche aux néo-impressionnistes d'échouer, chaque fois qu'ils sortent du paysage. La figure leur est interdite. On la réserve pour les tenants de la vieille peinture, on n'admet point que des théories d'exactitude lumineuse aient à s'immiscer dans ce que l'on baptise : le grand art. Or, il se fait que le système de la division du ton convient à merveille aux larges ensembles décoratifs vus à distance et illustrant les galeries et les frises. D'où les nombreuses tentatives de composition de MM. Seurat et Signac. Théo Van Rysselberghe s'y essaie à son tour et si, d'emblée, il ne profère pas une œuvre parfaite, au moins est-il difficile de ne point admettre que son panneau s'affirme tellement supérieur aux pancartes médaillées et recommandées par les écoles courantes qu'il en acquiert une sorte de solennité. Serait-il vrai qu'enfin nous tenions un fresquiste et un décorateur dans le haut sens du mot?

La composition tout entière relève du contraste des tons embrasés du soleil couchant et des ombres assourdies et, néanmoins, ci et là puissantes. Ce n'est plus l'harmonie orangée et bleue à laquelle l'impressionnisme nous avait habitué ; c'est une harmonie inédite de rose, de rouge, de vert, de jaune et de mauve allant jusqu'au violet. Seule la mer conserve ses tons azurés. Le mouvement résulte de ses conflits et de ses apaisements de tons, autant que de la dynamique savante des courbes. La ligne droite ne plante nulle part sa froideur ni son immobilité. Tout est flexible et sonore, si bien qu'abstraction faite du sujet lui-même, la vie est déjà réalisée par ces deux seuls éléments : le dessin et la couleur.

Si maintenant on étudie les groupements des baigneuses, la morsure des rocs et des eaux par la clarté, le naturel des poses, la variété et la simplicité des attitudes, cette vie déjà ardente du dessin et de la couleur par eux-mêmes s'aggrave de toute une réalité fortement observée et heureusement rendue. Le site est un large et radieux morceau d'espace. De l'air, de la chaleur et de la tranquillité s'y déploient. Aucun détail trop complaisamment montré n'y détonne comme un hors-d'œuvre. Ce n'est pas une peinture de belles parties agencées, c'est un ensemble dont rien ne doit être distrait pour provoquer une admiration exclusive. Nous sommes loin des peintres du beau morceau de nu !

Cet art plonge non point dans le rêve ou l'extase, comme l'art si frêle, si transparent, si pur, si angéliquement tendre de M. Denis, mais dans une sorte de vie choisie, montrée sous ses aspects de santé et de beauté. Du bonheur frais y circule sans qu'on songe aux idylles des anciens poètes, ni aux paradis classiques. La donnée n'est en rien littéraire. Ce ne sont simplement que de belles chairs heureuses de se déployer nues et claires parmi les caresses mêlées de l'eau et du soleil. Une existence pleine d'aise et d'abandon, une existence souple et naturelle nous est montrée et nous est offerte comme un beau fruit mûr. Et c'est là l'unité d'impression qui se lève de cette œuvre, à laquelle concourent logiquement tous les moyens plastiques employés.

Après l'*Heure embrasée* on peut attendre de M. Théo Van Rysselberghe les pages fortes, conscientes et parfaites qui rangent leur signataire parmi les plus beaux peintres. Aujourd'hui il suffit de constater que grâce à lui et à ses amis Signac et Cross le néo-impressionnisme, loin de déchoir comme on l'a craint à la mort de Seurat, passe en beau galop de conquête vers l'avenir. Il peut donc exiger en vainqueur sa place parmi les mouvements d'art qu'enregistre l'histoire contemporaine, qu'elle approuve et qu'elle offre en exemple à ceux qui viennent avec la volonté de sans cesse varier les aspects de la beauté immortelle.

EXPOSITIONS COURANTES

Mlle De Bièvre, MM. H. Cassiers, A Sohie, P. Stobbaerts.

M. Henry Cassiers a rapporté d'un voyage à Venise et à Inspruck une série de notes claires, prestement enlevées à l'aquarelle et à la gouache, qui constituent, avec quelques sites de Hollande, — territoire béni des artistes, inépuisable mine d'impressions picturales, — une aimable et attrayante exposition. M. Cassiers a pris rang, on le sait, parmi les aquarellistes les plus habiles. C'est un virtuose de la martre, et nul mieux que lui n'excelle à illustrer, en quelques rapides coups de pinceau, une page d'album, à évoquer sur la blancheur du whatman ou de la toile préparée, — car les aquarellistes peignent sur toile aujourd'hui, comme leurs confrères les peintres à l'huile, — des coins de vieilles villes, des ruelles pittoresques, des quais animés, des plages peuplées de barques de pêche. Sa manière est pimpante, un peu superficielle. Mais parfois le peintre va au delà de l'extériorité du décor et trouve des accents expressifs. Témoin les tours à signaux qu'il dresse, tragiques d'abandon, non loin de la mer, dans des paysages mornes.

Mlle De Bièvre poursuit l'étude des fleurs, qui a fait sa réputation. Elle a de jolies qualités de coloriste, de la finesse, une féminité agréable, du goût dans la disposition de ses bouquets et de leurs accessoires. La facture est ferme, le métier sûr, la vision délicate, ainsi que l'attestent les symphonies en rouge, en rose et en lilas que paraît affectionner l'artiste et dont elle exprime avec bonheur les nuances.

De MM. Sohie et Stobbaerts, dont les envois voisinent avec ceux de M. Cassiers et de Mlle De Bièvre, — bien que, suivant un usage singulier qu'on fera bien d'abandonner, chaque exposant annonce séparément l'exposition de ses œuvres sans faire la moindre mention de celles de ses confrères, — il n'y a que peu de choses à dire. Le premier s'apparente à Évariste Carpentier dont l'influence pèse trop visiblement sur ses paysages métalliques et durs, encore qu'ils témoignent d'un louable désir de sincérité. Le second n'a de commun avec le beau peintre Jan Stobbaerts que le nom. Ses paysages, ses intérieurs, sont lourdement peints, en des colorations inharmoniques. L'effort est stérile, le métier inexistant.

CATHERINE

Comédie en quatre actes d'HENRI LAVEDAN, au théâtre Molière.

Ceci est une pièce qui, indubitablement, va faire la joie de tous les cœurs ! de tous les cœurs niais s'entend, nourissant cette sentimentalité godichonne aimée des modistes, qui est l'extériorisation des naïvetés enfantines, se complaisant à rêver la vie sous forme de conte de fée ingénu et bébête, où toutes les dures nécessités des choses, grandioses en leurs cruautés et leur fatalité, sont remplacées par de puériles combinaisons grâce auxquelles, finalement, « tout s'arrange » en un ordre dérisoirement conventionnel.

Jugez ! Voici l'affabulation imaginée par l'honnête M. Lavedan, à laquelle la *Comédie française*, devenue vraiment un lieu d'asile pour tout ce qui est médiocre et contraire à la vraie vie, a donné une hospitalité somptueuse que le théâtre Molière d'Ixelles s'efforce de renouveler.

Un couple de gens ducaux a deux cent mille livres de rente et deux enfants (le partage sera facile). Deux enfants, fille et garçon, mais passons sur la fille, elle n'est que remplissage. Le gar-

çon est « imbu des idées modernes ». Il rêve la réconciliation des classes! la noblesse et le tiers état (le demi-tiers, vous allez voir). Sa manière de solutionner la terrible énigme est simple : il épouse la maîtresse de piano de sa sœur, à qui la pièce prête d'insignes vertus, aidées, il est vrai, par une insigne beauté (difficile pour l'actrice, ce rôle). Cette héroïne nourrit son vieux père (un organiste de Saint-Sulpice ou de Saint-Gervais, infailliblement) et deux petits frères, écoliers à calepins, dont de plus elle fait les pensums et à qui elle donne des répétitions de syntaxe et autres fournissements scolaires d'une indiscutable utilité. Ah! combien elle est touchante! elle fait tictacquer sa machine à coudre en pleine scène, tandis que « le vénérable auteur de ses jours » (superbes cheveux blancs) laisse errer sur un harmonium ses doigts religieux et prudhommesques. Elle s'humilie aussi, la douce et humble vierge, devant un butor qui fournit de l'ouvrage à une jeune sœur anémique, aux jambes cotonneuses, qui s'écrie périodiquement comme Faust : Ah! pourquoi suis-je née? Cet ouvrage consiste à coller du papier doré sur des abat-jour de lampes verts, à raison de quarante sous le cent. Il y a encore (ah! le tableau est vraiment poignant!) des notes de médicaments, excessives pour ne pas contrarier la réputation des apothicaires, et un propriétaire impitoyable qui augmente le loyer de « l'humble chambre », ce qui fait que tout le monde se tord les mains (et les pieds peut-être) s'écriant : Grand Dieu! comment échapperons-nous à ces injustes et affreuses calamités!

O Ohnet! O Coppée! O ombre chère et toujours regrettée de l'abbé Constantin! Vers vous se portaient mes souvenirs, augustes phraseurs et émotionnantes ganaches!

La « sublime enfant » épouse donc le jeune duc, ce qui semble une compensation suffisante à tant de poignantes douleurs. Et on peut croire que la question sociale est résolue.

Mais elle ne l'est pas du tout! Le ménage va mal. La jeune épouse ne s'entend pas suffisamment au rôle de duchesse et vexe son époux à tout propos par son éducation mauvaise, puisque toute préoccupation de sport en est absente. Ce mari au grand cœur trouve, entre autres, qu'elle joue trop du piano (c'est un premier prix du Conservatoire; et bien! alors ?). Ça rappelle, dit-il, qu'elle donnait jadis des leçons, et dans un duché, ma foi! c'est agaçant, de telles réminiscences subalternes. De plus, le vénérable père et les deux galopins de frères sont vraiment par trop inharmoniques : le vieux, bavard et raseur, fait le jardinier armé d'un énorme sécateur et apprend à monter à cheval « pour accompagner son gendre au bois de Boulogne » (*sic*); les deux gamins sont devenus de petites crapules égales en snobisme et en ordure aux polissons aristocratiques les mieux élevés.

Le duc déçu et embêté a besoin de distractions et penche vers autre chose. Il se prend à flirter avec une cousine « de son monde », très chic, très allante, très piaffante, et a le malheur, par une trop chaude matinée, de l'embrasser goulûment entre deux portes juste au moment où, par les soins attentifs de M. Lavedan, sa femme se trouve à bonne portée pour tout voir. Cette accolade passionnée (pas d'adultère, notez-le bien, au plus un rendez-vous) paraît à l'ancienne coureuse de cachets, devenue subitement la plus intransigeante des jalouses à grandes querelles, une raison suffisante pour bouleverser tout son ménage, quitter son mari, planter là les rentes, décamper du château, rentrer dans la misère avec ses collatéraux variés qui la trouvent mauvaise, et son ascendant l'organiste. Heureusement elle a télégraphié à un ami (un beau caractère aussi, celui-là; il devait épouser la jeune pécore, mais en apprenant qu'un duc la demandait en justes nopces, il a prudemment payé forfait). Cet ami sûr arrive, fait quelques fort beaux discours rédigés par M. Lavedan, est aidé en ceci par un baron, amateur d'aérostation, qui circule dans la pièce comme de la mie de pain dans l'estomac, pour étoffer les creux, et (admirable effet de l'éloquence et du style!) raccommode tout en quatre ou cinq tirades, à la grande joie des gens vertueux qui encombrent la salle et qui sont venus à cette petite fête de tous les coins du haut et du bas Ixelles!

Et le penseur pensif s'en va en se demandant avec mélancolie si, dans la huitaine, le ducal-social-démocrate ne va pas de nouveau avoir les plus clairs motifs de trouver sa femme une pimbêche et une cruche, puisque l'ami sauveteur ne lui a assurément pas changé son éducation et son caractère non plus qu'au jeune aristocrate.

Attachez sur cette trame une charretée de lieux communs, de sentimentalités niaises, de mensonges bourgeois, de fadaises, de blagues râpées sur la charité, les devoirs des riches, les joies persistantes des bons ménages, la bonté de Dieu, les misères des petits employés, le sacrifice dans la vie, le dévouement, la piété filiale, l'amour fraternel, la fidélité à la parole donnée, tout le violoncelle des banalités hypocrites, impuissantes à corriger l'affreuse iniquité des sociétés contemporaines, et vous aurez un aperçu de cette œuvre que nos bons critiques littéraires de la presse portent à l'empyrée; ce qui vraiment induit à se demander si les officines journalistiques ne sont point des établissements appendiculaires des maisons d'aliénés.

Ça valait bien la peine d'avoir entendu quelquefois de l'Ibsen pour retomber dans la boueuse pommade de toutes ces nigauderies et reprendre un petit trot imbécile derrière les amateurs de jocrisseries.

Toutefois, c'est bien joué. Quelques péchés contre le naturel, mais un ensemble exact, et de-ci de-là une belle flambée de passion. Les acteurs font bien les bourgeois (petits et grands, titrés ou non), — les bourgeois dont notre temps sceptique et sarcastique pouvait se croire débarrassé, au moins au théâtre, si ce n'est pour les ridiculiser, — qui se montent le coup en prenant au sérieux les sottises de leur stupide existence et en donnant à des futilités une importance dramatique dérisoire. Ils se mentent réciproquement, du commencement à la fin, avec une conviction et un entrain crispants et drolatiques à la fois, dans cette vie fausse, faite de platitudes gonflées en événements et risiblement superficielle.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Reprise de « Fervaal ».

Voici Fervaal revenu, dans l'éclat de sa fière beauté. L'amour lui a enseigné la vie, et son ascension vers l'éternelle Lumière marque la voie que suivra l'humanité.

Le drame de Vincent d'Indy est apparu plus clair, plus radieux, plus héroïque encore que l'an passé. Tous ceux qui ont assisté à la reprise de cette œuvre considérable, « la plus forte, la plus noble, la plus haute qui ait surgi depuis *Parsifal* », ainsi que l'a jugée avec sa compétence reconnue M. Maurice Kufferath, ont été frappés des qualités exceptionnelles qui la parent : unité de conception, pureté de style, distinction des idées, beauté des symboles mis en œuvre ; au point de vue musical, justesse d'accent et d'expression lyriques, caractère mélodique des thèmes conducteurs, intérêt constant des développements symphoniques, sûreté d'écriture, variété et richesse admirable d'instrumentation.

La partition et le poème ont, l'un et l'autre, gagné à cette audition nouvelle, bien que des mutilations trop nombreuses (on a renchéri encore sur les coupures de l'an dernier) altèrent fréquemment le sens du poème au point d'en détruire la logique. L'épreuve a néanmoins été décisive. Elle classe *Fervaal* parmi les grandes œuvres du répertoire lyrique, parmi celles qui remuent dans les âmes les instincts héroïques et qui s'imposent, dominatrices, par la noblesse des sentiments qu'elles expriment et l'ardeur des aspirations qu'elles font naître. Déjà, on le sait, M. Albert Carré en a pris possession à Paris. Bientôt elle fera le tour de toutes les premières scènes lyriques de l'Europe, où elle portera très haut l'honneur de l'art français.

L'interprétation a été malheureusement, dans son ensemble, inférieure à celle de l'année dernière. Malgré sa belle vaillance, son intelligence compréhensive et d'incontestables mérites de musicienne, Mlle Mastio n'a pu composer le personnage de Guilhen, dans les scènes tragiques, avec l'autorité requise. Le rôle est visiblement au-dessus de ses moyens. L'artiste a généreusement donné, il faut le reconnaître, tout ce qu'on pouvait espérer d'elle. Elle s'est même surpassée et sa création lui a valu, à défaut d'une victoire, un succès de sympathie et de reconnaissance. Mlle Domenech, qui remplace Mlle Armand, chevrotte d'une façon déplorable et n'a pas réussi à mettre en relief la scène de l'apparition de Kaïto, l'une des plus belles du drame.

L'interprétation de MM. Imbart de la Tour et Seguin, demeurée ce qu'elle était l'an passé, a heureusement compensé la faiblesse de celle de leurs partenaires. Au troisième acte, M. Imbart a même trouvé des accents, des attitudes et des jeux de scène plus émouvants que lors des premières représentations de *Fervaal*. Et M. Seguin a reconquis le succès unanime que lui avaient valu, dès le début, sa probité d'artiste, la noblesse de son jeu, le timbre grave de sa voix et l'expression tragique de son art.

Si l'orchestre a, sous la direction de M. Flon, interprété avec un bel ensemble la partition qui lui est devenue plus familière, les jeux de scène, les effets de lumière, les bruits de coulisses, qui ont dans *Fervaal* une importance capitale, sont mal réglés et témoignent d'une mise au point incomplète. Il en est de même de la figuration, qui est loin de donner cette année l'impression pittoresque, mouvementée et vivante qu'elle offrait l'an passé. Tout cela décèle un fâcheux relâchement dans les études préparatoires, et la négligence est d'autant plus sensible que l'œuvre de Vincent d'Indy est composée, comme les drames de Wagner, en vue d'une parfaite concordance entre le poème, la musique et la régie de la scène.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Bon nombre de journaux et de revues nous font l'honneur de reproduire les informations de l'*Art moderne*. Rappelons à ceux qui paraissent avoir oublié les règles d'usage, et spécialement à l'*Éveil*, de Charleroi, et au *Moniteur des Arts*, de Paris, que les convenances s'accordent avec le droit pour imposer aux journaux qui utilisent les renseignements d'un confrère, l'obligation, facile à remplir, de citer la source de leurs emprunts.

Nous constatons avec plaisir que la presse étrangère accorde d'année en année une importance plus grande au Salon de la *Libre Esthétique*, qui a pris rang désormais parmi les manifestations artistiques internationales les plus en vue. Cette fois les trois grandes revues illustrées, le *Studio* de Londres, *Art et Décoration* de Paris, *Dekorative Kunst* de Munich se sont fait représenter à Bruxelles par leurs directeurs ou leurs délégués pour étudier le Salon en détail et en faire photographier les principales œuvres. C'est, naturellement, le photographe-artiste Alexandre qui a été choisi pour ces reproductions. On sait que nul n'est plus expert en ce travail.

D'autre part, le *Figaro* publie en première page le significatif article que voici :

« L'exposition annuelle de la *Libre Esthétique* qui succède au *Salon des XX* vient de s'ouvrir à Bruxelles dans les locaux du Musée de peinture moderne.

Tous les artistes décorateurs, peintres, statuaires, architectes, céramistes, verriers, ciseleurs, forgerons, ébénistes, relieurs de la nouvelle école d'évolution sont attirés chaque année vers la Belgique par cette exhibition d'initiative privée salutaire et vaillante, qui pour eux prend des proportions d'un véritable événement, car elle montre l'art de la dernière heure sous ses formes les plus variées et dans ses applications aux courantes utilités de la vie moderne.

Ce ne sont plus des théories de tableaux de genre, d'aquarelles déjà vues, de bustes bourgeois, d'eaux-fortes banales, de lithographies médiocres qui y sont assemblées ; on y voit, au contraire de nos expositions, d'ingénieux et opulents motifs d'ornementation mobilière, des œuvres de peinture d'expression originale, des broderies inspirées de la nature, des verreries irisées aux reflets de pierreries, des grès flammés aux coulées de gemmes, des meubles dont les courbes savantes épousent les formes humaines, des ferronneries d'un style exquis, tout ce qui se ramifie, se vivifie, fleurit et s'épanouit sur le vieil arbre des anciennes corporations d'art.

La *Libre Esthétique* laisse voir toutes les tendances d'expression de la forme et de la couleur des nouveaux venus, toutes les trouvailles de l'inépuisable génie de la Beauté. Ce ne sont pas seulement les artistes flamands ou wallons qui y sont conviés, mais tous les chercheurs de formules nouvelles des deux mondes, les jeunes maîtres révélés dans les écoles anglaises de Londres, de Liverpool ou de Glascow, les Américains, les Hollandais, les Suédois et Finlandais, ainsi que nos récents coloristes, nos maîtres décorateurs qui savent orienter leur talent vers l'industrie de luxe et qui ne dédaignent aucune noble matière pour la fonte ou la gravure de leurs fantaisies ornementales.

Souhaitons que Paris ne soit pas trop retardataire ; il a droit sans doute, mieux que Bruxelles, à son Salon de libre esthétique. Qui nous le donnera ? — ISIS. »

La troisième conférence de la *Libre Esthétique* sera faite jeudi prochain, 17 mars, à 2 h. 1/2, par M. CHARLES MORICE, qui a choisi pour sujet : « Au temps des Van Eyck. » Le prix d'entrée est de 2 francs.

M. Ramaeckers, directeur de l'Institut Dupuich, a eu l'excellente idée de compléter l'enseignement qu'il donne à ses élèves par des conférences faites le soir, de quinzaine en quinzaine, sur divers sujets. M. Edmond Picard y a parlé de l'Escrime, M. R. Guillery du Barreau, M. Charles Morice de l'Idéal, M. Ch. Van den Borren de la Musique. Une audition consacrée à Bach, Beethoven et Gluck, les trois maîtres dont l'orateur avait entretenu ses jeunes auditeurs, a suivi cette dernière causerie. Et l'on a applaudi la voix sympathique de Mme Michot et de M. Maurice Sabbe, professeur à l'Institut, le jeu correct de M. Houben. Mme Flon accompagnait, avec son talent habituel, les œuvres vocales.

Les expositions :

Au Musée : Salon de la LIBRE ESTHÉTIQUE.

A la Maison d'Art : Salon d'ART IDÉALISTE.

Au Cercle artistique : MM. V. MOERENHOUT, peintre, et AUGUSTE DANSE, graveur.

A la Galerie du Congrès : M. JEAN VAN DEN EECKHOUDT, peintre.

Mlle M.-A. Marcotte ouvrira aujourd'hui, à la Société des Beaux-Arts de Verviers, une exposition de ses œuvres.

A l'exemple de ce qui vient d'être tenté à Gand, où une audition populaire d'œuvres de Wagner au Conservatoire vient d'obtenir un très grand succès, le *Soir* demande que des exécutions analogues soient organisées à Bruxelles. Une audition de l'*Or du Rhin* et de la *Passion* accessible aux ouvriers (à Gand, le prix d'entrée avait été fixé à 30 centimes) serait d'un réel intérêt. On se souvient que nous avons déjà, l'an dernier, préconisé cette innovation. Grâce aux démarches de M. Émile Vandervelde auprès du directeur du Conservatoire, la chose paraissait décidée. Ne serait-ce pas le moment de réaliser ce séduisant projet?

Pour rappel : aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, troisième Concert populaire d'abonnement, sous la direction de M. J. Dupont et avec le concours de M. Eugène d'Albert, pianiste.

Le prochain concert Ysaye, fixé à dimanche prochain, sera dirigé par M. Félix Weingartner, le célèbre chef d'orchestre de l'Opéra impérial de Berlin, qui fera entendre entre autres la *Septième symphonie* de Beethoven, un poème symphonique de sa composition, *Die Gefilde der Seligen* (les Champs-Elysées), et l'ouverture de *Freyschütz*. — Répétition générale, samedi, à 2 h. 1/2.

C'est aujourd'hui dimanche que la Société de Musique de Tournai donne, à 5 heures, son concert annuel. Le programme est consacré à la *Vierge*, de Massenet.

Demain, lundi, Mlle Claire Friché, MM. François Rasse et Emile Bosquet prêteront leur concours à la première soirée musicale organisée par les *Salons d'Art d'idéaliste* à la *Maison d'Art*.

MM. A Van Dooren, pianiste, et Bromley Booth, violoniste, donneront jeudi prochain, à 8 h. 1/2, avec le concours de Mlle Rachel Neyt, cantatrice, et de Mlle W. Anderson, pianiste, un concert à la Grande-Harmonie. Le programme se compose d'œuvres de J.-S. Bach, Mozart, X. Scharwenka, Chopin, Hans Huber, P. Lacome, G. Pierné, L. De la Fosse, A. Van Dooren, etc.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 12. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 20 MARS 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Geste 3e des Salons d'Art idéaliste

A LA MAISON D'ART

« Les artistes idéalistes, c'est-à-dire les artistes qui savent que toute forme doit être la résultante d'une idée et que toute idée doit avoir sa forme, ceux qui savent que la Beauté est la lumineuse conception de l'équilibre dans les formes, les artistes idéalistes, disons-nous, pourront-ils espérer cette fois, de la part de la critique, un peu moins de systématique rigueur, un peu plus de bienveillance? Auront-ils encore autant à souffrir des rivalités secrètes que leur vouent des confrères attardés dans un art décérébré, discordant, déformateur et anarchique, où l'élémentaire matérialité prédomine et où la dignité essentielle de l'Art se trouve barbarement abolie? Seront-ils toujours mis à l'*index* par les insensés, les jaloux et les rancuniers, parce qu'ils eurent la volontaire grandeur d'âme de se sélecter en mépris de la platitude et du snobisme ambiants? Et voudra-t-on reconnaître qu'entre la conventionnelle banalité académique et les dissolvantes esthétiques dites « libres », ouvertes à toutes les erreurs et à toutes les folies de l'individualisme instinctif, les *Salons d'Art idéaliste* viennent imposer leur équilibrante et salutaire *raison d'être* en rattachant la chaîne d'or de la Tradition à l'Evolution normale de l'Art? Et puisque notre foi raisonnée en le culte d'un art purifié — l'Art de demain! — résiste quand même, envers et contre tous, aux multiples vindications des uns et des autres, n'aurons-nous pas à craindre une forme plus odieuse de la malveillance : la *conspiration du silence?* »

Ainsi parle JEAN DELVILLE, l'égrégore de cette Ecole, dans la préface nerveuse du Catalogue qui donne l'énumération des vingt-six Artistes et des quatre-vingt-dix-neuf œuvres présentement exposées à la Maison d'Art.

« La Conspiration du Silence » n'a pas sévi. On peut même dire que l'Art idéaliste a bénéficié cette fois d'une « bonne presse », qui lui avait précédemment manqué pour des raisons diverses, notamment pour des raisons secondaires, telles que la violence inouïe des ripostes par lesquelles, au début, Delville répondait aux critiques qu'on osait se permettre. Nous-mêmes, quand à l'occasion de son acceptation imprévue du prix de Rome, nous crûmes avoir le droit de nous étonner,

fûmes contraints de lui « quitter la partie » au retentissement d'outrages sans mesure, stupéfiants de la part d'un « Idéaliste ». La discussion fut clôturée par ce dispositif : Assez! Nous ne nous occuperons plus de vous que lorsque vous aurez fait une belle œuvre.

La préface susrappelée annonce un apaisement de cette âme effervescente :

« La critique reconnaîtra-t-elle, comme nous le faisons ici, ses torts et nerepoussera -t-elle pas systématiquement des mains tendues vers elle non en quémandeuses de panégyriques, mais en sincères conciliatrices. Qu'elle le sache, en lui proposant la paix, nous ne faisons aucune concession en ce qui concerne nos principes, que nous maintenons dans leur intégralité et dont le prétendu « exclusivisme » est un puissant moyen de purification esthétique. »

Voilà qui est bien! Mais la Critique n'en demande pas tant : De belles œuvres! de belles! voilà son cri. Et après ça, continuez les violences de plume ou de verbe, si elles sont dans votre tempérament bouillonnant. Et elles y sont, car plus loin on lit dans la Préface « conciliatrice » :

« Nous avons contre nous la plus grande partie de la *presse :* certains journaux d'ordinaire si accueillants aux expositions les plus insignifiantes vont même jusqu'à nous refuser l'insertion de nos moindres petits communiqués; nous avons contre nous la *critique*, qui ne prétend pas reconnaître le mouvement d'art idéaliste et qui s'obstine à ne point vouloir comprendre son évidente nécessité; nous avons contre nous la *gent académique* et les *esthètes libristes*, exploiteurs de tous les errements d'art, apologistes des plus tâtonnantes puérilités et des plus scandaleuses roublardises; nous avons contre nous la grosse majorité des artistes officiels, la tourbe vénale des paysagistes, qui discréditent notre tendance et nous combattent au moyen de procédés hypocrites; nous avons contre nous la plupart des amateurs mercantiles, qui nous reprochent de n'être pas de la matière vendable; nous avons contre nous la masse compacte du public, les dilettantes bourgeois, les badauds de l'art, dont l'éducation esthétique a été faussée ou est insuffisante. »

On le voit, sur le terrain d'une attitude « conciliante », il sera difficile de s'entendre.

D'autre part, l'Idéalisme se réclame des plus pures lois de la « Logique ». Il porte même des défis de controversiste et prétend « démontrer » sa prééminence par le raisonnement et tout le fourniment des rhétoriques :

« Nous mettons au défi quiconque essayerait de réfuter ou de nier la valeur des trois termes qui constituent à nos yeux l'unité conceptive de l'œuvre d'art, de démontrer une théorie d'art assez forte, assez complète, pour contenir, comme la nôtre, toutes les théories, une tendance assez puissante, assez parfaite pour résumer, comme la nôtre, tout ce que les autres ont de meilleur. »

Le tort de cette intéressante et talentueuse Ecole nous paraît être de croire que l'expression artistique spéciale dont elle se réclame est « tout l'Art ». Elle apparaît essentiellement sectaire et intolérante. De là son langage incompressiblement virulent et excommunicatoire. Elle parle comme l'Inquisition et brûle métaphoriquement tous ceux qui (pas même adversaires) n'adoptent pas, avec la plus humble soumission, sa tabulature.

A ces cartels despotiques l'opinion se refuse. Jamais on ne lui persuadera que l'Art n'a qu'une facette légitime, et qu'il faut crever toutes les autres. L'Humanité veut que l'Art exprime tout, qu'il accompagne incessamment sa Vie pour l'interpréter et l'embellir, dans ses misères comme dans ses grandeurs, dans ses réalités comme dans ses chimères, dans ses petitesses comme dans ses idéaux. Elle ne veut pas d'un Art qui n'est que pour messieurs « les nobles esprits » ou se croyant tels, pour mesdames « les grandes âmes » ou se croyant telles. Elle n'a pas une notion de l'existence en laquelle on ne voisine qu'avec l'Absolu; et au besoin, pour le prouver, elle prie les Idéalistes de se considérer un instant eux-mêmes et de juger les insuffisances de leur condition de simples mortels.

Cet exclusivisme aristocratique est bien marqué dans l'éloquente objurgation du Sar Peladan, l'archevêque parisien de la même Secte, cité par Delville :

« Honnête visiteur, Toi qui entres, avec cette question à l'esprit : « En quoi ce Salon diffère-t-il des autres ? » promène ton regard et constate d'abord l'absence de vulgarité. Ce Salon ne continue pas la rue, ni la campagne, et tu ne connais pas ces ciels et tu ignores ces visages. Les hommes que tu vois sont des héros, des hiérophantes, des demi-dieux; les femmes, des fées, des princesses, des saintes. Ils ne font rien de servile ni de commun; ils pensent, ils souffrent noblement; leurs yeux regardent ce que les tiens ne voyent pas, leur cœur palpite d'un battement mystérieux et, sous le vêtement somptueux ou solennel, leur corps précieux a des mouvements fatidiques. Ils ne ressemblent à aucune sorte de fonctionnaires et tu n'as jamais coudoyé leurs semblables : ils sont beaux d'une souffrance consentie et préoccupés de plus qu'eux-mêmes : l'action où tu les vois s'emprunte à un des thèmes illustres de la pensée universelle. Seuls, tes souvenirs de musée te servent pour comprendre ici où la vie s'arrête et où l'art paraît. Tu découvriras bientôt que ces œuvres ont un air de parenté avec les plus grandes choses. Eh bien, honnête visiteur, tu as compris *toute l'esthétique.*: l'Art est l'aristocratie des formes exprimant la tradition des pensées. Et toute forme qui n'est pas artistique est un blasphème et toute pensée qui n'est pas traditionnelle est une erreur. »

Mais assez de Philosophie! D'autant plus que Jean Delville veille et que probablement (imprudent écrivain que nous sommes) ça va nous valoir de nouvelles dégelées réminisçant les invectives d'autrefois. Assez de Philosophie, et venons aux faits, c'est-à-dire aux œuvres.

Jean Delville a relevé le conseil par lequel nous clôturâmes le tournoi verbal en lequel, au lieu des armes des preux chevaliers ses modèles, il en était venu, en moins de rien, aux plus roturiers blasphèmes de vilain. Il a fait une Œuvre! une œuvre superbe : *L'Ecole de Platon*, qu'il qualifie : *Essai de Fresque*. — Allez voir! C'est d'une calme, d'une sereine, d'une grandiose et délicieuse Beauté. Idéale, oui, idéale, oui, vraiment. Le système y donne sa mesure et cette mesure est magnifique. Pourquoi dirions-nous que les corps nus ont quelque mollesse, pourquoi dirions-nous ceci, et puis ça encore..., entraînés à une minutie de critique mesquine, puisque c'est beau, beau, beau!

Trois fois en ce moment l'Art belge, par trois de ses jeunes maîtres, arrivés au bel âge de la force, quand la maturité invigore déjà la jeunesse, quand la jeunesse embellit encore la maturité, quand il n'y a pas encore résorption de l'une par l'autre mais harmonie de ces fluides puissants, trois fois l'École belge affirme, en des productions originales, sa vitalité et son heureuse diversité : l'*Heure embrasée*, de Théo Van Rysselberghe; la *Nature*, de Léon Frédéric; l'*École de Platon*, de Jean Delville! Et, certes, l'État devrait s'emparer de ces trois œuvres, documents admirables de cette année féconde. On peut affirmer que toutes trois, spécialement quand le temps, paternel artiste, y aura ajouté la fusion et le glacis de la durée, divine patine adoucissant les crudités, assouplissant les raideurs de lignes et de tons, elles prendront place dans les musées de l'avenir, parmi les trésors révélateurs des époques disparues.

Nous n'ignorons pas que Van Rysselberghe (et ses amis), que Frédéric (et ses amis), que Delville (et ses amis) vont bondir à l'énonciation d'une hardiesse aussi formidable : la mise sur le même rang de leurs trois personnalités. Ils vont bondir et hurler, les amis surtout. Mais voilà! c'est notre avis, notre petit avis d'Esthète esthétisant depuis quarante années, et très confirmé par les faits subséquents durant ces quarante années d'Esthétisme. Un peu de patience : le Temps remet tout en place.

Il y a d'autres belles choses au Salon de la 3e Geste, notamment dans le surabondant envoi d'Armand Point (membre de la Commission du Louvre, s'il vous plaît), le fondateur de cette ingénieuse entreprise Haute-Claire, ainsi expliquée au catalogue :

« Haute-Claire » est une nouvelle association d'artistes et d'artisans désireux de créer une tradition d'Art industriel sous la direction d'Armand Point. Orfèvreries, émaux, sculptures, reliures, meubles, faïences, tout sera entrepris à « Haute-Claire » avec l'étude respectueuse des Maîtres du Passé et la recherche des lois de beauté, de rythme, d'harmonie que contient la nature. Chaque objet créé par « Haute-Claire » est complètement exécuté par ces artistes au siège de l'Association, à Marlotte (Seine-et-Marne), et portera la marque de « Haute-Claire » : une épée entre deux fleurs d'iris. »

Point envahit le catalogue des nos 37 à 64, et parmi eux des choses charmantes : le no 40, le *Livre des légendes*; le no 44, *Princesse d'Automne*; le no 47, *Princesse des Lacs*; le no 50, la *Sirène*. Ces peintures sont à l'œuf, ou suivant le procédé des Primitifs. Il y a, au surplus, dans toutes ces œuvres un fort relent d'Italianisme et, de ce chef, une diminution s'opère dans la vibration esthétique du spectateur amoureux d'originalité et n'aimant pas les recommencements.

Lucien Rion, de chez nous, a un adorable portrait sous l'étiquette : *La Lecture enchantée*. C'est presque enivrant de douceur mélancolique et mystique. Voilà un jeune peintre « à surveiller », comme Maurice Barrès (récemment et plaisamment proclamé « irrespirable » par « un intellectuel » parce qu'il s'est refusé à endosser l'uniforme des dreyfusards) dit en parlant des enfants conçus durant la nuit exaltante des funérailles de Victor Hugo.

Et quelques autres œuvres arrêtent et charment. Toutes pourtant grevées du bizarre exclusivisme cliché en cette phrase du Sar :

« L'estampille du terroir est une sorte d'atroce péché originel dans l'œuvre d'art et l'artiste doit être le sans-patrie. »

« AU TEMPS DES VAN EYCK »

Conférence de M. Ch. Morice à la Libre Esthétique.

Après l'attachante étude de Gabriel Mourey sur le Préraphaélitisme anglais, voici, en une analyse de large envolée, éclairant de poétiques aperçus et d'idées personnelles une période historique que l'orateur paraît avoir fouillée et pénétrée à fond, l'évocation des origines de la peinture flamande, ou plutôt, pour respecter les vues de M. Charles Morice, du passage de l'art divin ou mystique à l'âge humain, réalisé et non pas improvisé par les frères Van Eyck. D'après l'orateur, il est inexact de qualifier ceux-ci de primitifs. Car quel nom donner, alors, à la pléiade de peintres qui, dès les XIIIe et XIVe siècles, illuminèrent adorablement les missels et décorèrent les cathédrales? Jean Van Eyck a trouvé ou retrouvé le secret de la peinture à l'huile et, par là, exerça sur l'évolution de l'art une décisive influence. Mais sa vision personnelle, l'individualisme qu'il instaura avec une autorité sans égale, révolutionna l'art plus profondément que sa découverte d'un procédé utile.

M. Charles Morice n'hésite pas à classer la conception et l'exécution du retable de l'*Agneau*, aujourd'hui démembré et dont le

Musée de Bruxelles a la gloire de posséder deux volets, parmi les quatre événements les plus considérables de ce moyen-âge qu'il qualifie : un poème tragique écrit avec du sang sur de la nuit. On jugera de l'importance qu'il accorde à l'œuvre des Van Eyck quand on saura que les trois faits qu'il lui assimile sont la découverte de l'imprimerie, l'héroïsme de Jeanne d'Arc et la publication de ce livre dont il vante en termes émus la beauté, abstraction faite de tout culte ou de toute culture intellectuelle, *L'Imitation de Jésus-Christ.*

Pour permettre à nos lecteurs d'apprécier l'intérêt de cette conférence et la forme littéraire dans laquelle elle fut dite, détachons de l'ensemble ce fragment :

« Pour caractériser l'*instant esthétique* au temps des Van Eyck, les renseignements que l'histoire fournit sur leurs propres personnes nous seraient d'une faible ressource. Vous le savez, nous ignorons d'eux jusqu'à leur véritable nom, auquel ils substituèrent celui d'Eyck-sur-Meuse, leur ville originaire. Tous trois, Hubert, Jean et Marguerite, et peut-être un quatrième, Lambert, de qui même l'existence est problématique, vécurent à Liége, la grande ville épiscopale, alors si riche en œuvres d'art. Tous trois ou tous quatre étaient peintres. Qui fut leur maître? Inconnu. On a fait sur ce point des suppositions plus ou moins solidement fondées. En réalité, nous n'en savons rien.

Les seuls documents biographiques que ces grands artistes nous aient laissés, ce sont leurs œuvres. Or, sorte de défi jeté à la curiosité moderne, la principale de ces œuvres ne nous permet même pas de distinguer entre eux les deux frères immortels. Il est dit expressément que le polyptyque de Gand, le retable de l'*Agnus Dei* dont nous aurons tout à l'heure à parler longuement, fut commencé par Hubert, achevé par Jean. Quelle est leur part respective dans l'exécution? On discute. M. Michiels en attribue les principaux mérites à Hubert; M. Wauters, à Jean. Le plus court et le plus sûr est de convenir que, là encore, nous ne savons rien.

Ainsi cette page merveilleuse, la première des plus grandes pages de l'art flamand, participe dans une certaine mesure de ce caractère de l'anonymat dont il semble que l'humanité, mystérieusement, marque les œuvres qui dépassent les proportions de l'individualité. Mystérieusement elle créa l'oubli sur une genèse à laquelle pourtant les contemporains durent être attentifs. Au nom des droits supérieurs à ceux-mêmes du génie, elle dépossède le créateur, efface sa signature ou l'environne d'équivoques. De qui sont les poèmes réunis sous le nom d'Homère? De qui les *Nibelungen* et les grands poèmes hindous? On n'est pas bien certain que l'*Imitation* soit d'A Kempis. Et elle n'a pas manqué à la gloire de Shakespeare, cette posthume expropriation d'une œuvre trop grande pour être celle d'un seul.

Et il est bien vrai : quand le chef-d'œuvre, si j'ose ainsi dire, s'outrepasse lui-même, au point de devenir une pure lumière d'où longtemps rayonnera l'avenir, il acquiert, au delà de son auteur nominal, une vie, une personnalité propres, il existe en soi comme une idée première — et l'humanité a raison de le reprendre à l'individu : le réel auteur, en effet, c'est bien elle, car elle avait de toutes ses forces abouti et s'était concentrée tout entière dans l'âme de celui qui fut désigné pour produire au jour la merveille. Produite, la merveille, il est juste que le prête-nom s'évanouisse dans l'éblouissement où chacun sent la présence réelle de la divine humanité.

Cette histoire est celle du retable de l'*Agneau*. Production indivise de deux frères qui pour nom avaient celui d'une ville, cette œuvre clôt et elle inaugure deux époques. On devine, à son apparition, que depuis longtemps tout convergeait vers elle; on ne doute point que tout datera d'elle désormais. Jusqu'en 1432, l'art flamand tâtonnait, hésitait entre la tradition byzantine et sa voie naturelle; maintenant il a pris conscience de soi.

En d'autres tableaux des Van Eyck, le *Christ* de Berlin, par exemple, les traditions byzantines s'accusent par la grandeur hiératique, la roideur, l'immobile dignité des personnages. A peine, ici, pourrait-on noter dans ce sens l'attitude sculpturale de quelques figures, la symétrie — encore n'est-elle pas rigoureuse — de la composition elle-même. Mais le réalisme des types, la vigueur des carnations, le sentiment constant d'une observation précise qui approfondit l'expression de l'idéal, mais la VIE, en un mot, voilà ce qui signale en cette œuvre la première affirmation du génie moderne.

Il est d'usage de classer les Van Eyck parmi les primitifs. Après eux Rogier van der Weyden, Thierry Bouts, Memling, Quentin Metsys et tant d'autres sont aussi des primitifs. Je ne puis me résoudre à cette désignation, qui trahit l'histoire et fausse notre conception de l'art flamand. Si, en effet, Van Eyck et même Quentin et Memling sont des primitifs, que seront Melchior Broederlain, peintre ordinaire de Philippe le Hardi dès 1385, les sculpteurs Jacques de la Baerze et Claes Sluter, les peintres Jean de Malouel et Jean de Hasselt? Et Laurent d'Anvers, enlumineur du baron Arnold dès 1366, et Gérard van Middelen, enlumineur et calligraphe du duc de Gueldre Renard II en 1342, et Michel van der Borch qui enlumina en 1332, de si curieuse façon, la bible rimée en vieux flamand par Jacques Van Maerlant en 1270, que seront-ils? Préhistoriques, sans doute? Et ces décorateurs plus anciens dont nous retrouvons les fresques à Gand (réfectoire de l'abbaye de Saint-Bavon et chapelle de l'hôpital de la Biloque), que seront-ils encore? Fossiles, peut-être? — Non, ceux-là sont les vrais primitifs, s'il faut absolument que ce vocable soit employé dans l'histoire des arts, et ces primitifs sont les frères cadets et, je crois bien, décadents des admirables anonymes qui sculptaient les basiliques ou qui les ornaient de statuettes en bois, peintes ou vêtues, desquelles plusieurs sont des miracles de beauté expressive. — Entre ces primitifs et Van Eyck s'inscrit l'arabesque immense de toute une évolution de l'esprit humain. — Mais il s'en faut qu'entre Van Eyck et ses successeurs nous mesurions une semblable distance. Bien au contraire, Van Eyck est le sommet d'où va découler tout l'art moderne, par des pentes infiniment diverses, mais étroitement reliées toutes entre elles par ce double trait commun : le frisson de la vie vraie, qu'il eut le premier, l'idéal de la perfection individuelle, qu'il réalisa le premier. Le danger pratique de l'erreur qui consiste à le reléguer, lui et les autres prétendus primitifs, dans un passé qu'on supposerait incommunicable et fermé, est de suggérer aux modernes le sentiment (faux) d'une rupture dans la grande chaîne de l'essentielle tradition (fausse) qu'ils n'aient pas à consulter, soucieux seulement d'avenir, la révélation de l'*Agnus Dei.* Aux fresques de la Biloque nous ne devons guère que des renseignements historiques. Mais le retable de Saint-Bavon est d'un inépuisable enseignement. A beaucoup d'artistes de nos jours, qui tombent dans le grave défaut des complications inutiles, Van Eyck, le maître auguste de la majestueuse simplicité, donnerait de précieux conseils.

Eh non! la grande chaîne traditionnelle n'est pas rompue au

temps des Van Eyck, bien que de ces extraordinaires créateurs procédât une révolution profonde dans les destinées de l'art. Le trait qui caractérise le plus nettement cette révolution, c'est la naissance de l'individualité artistique : mais ce grand événement était depuis longtemps préparé par le lent travail des ans, au cours desquels s'était peu à peu brisé, entre les mains égoïstes, avares et cruelles des prêtres oublieux de leur mission et des princes dédaigneux des intérêts de leurs peuples, le faisceau social de l'humanité. Depuis un long siècle déjà, cette sublime synthèse de tous les arts que fut la Basilique chrétienne, non pas encore, sans doute, désertée par le génie, avait du moins cessé d'être son exclusif domaine. Des routines et déjà de vains scrupules commençaient à le révolter ou à le stériliser. Le peintre se repliait déjà sur lui-même, regardait autour de lui, apprenait à cultiver ses propres différences et à concevoir les beautés de la simple vie, intime et réelle, aussi les jouissances plastiques et spécifiques de son art, en deçà ou au delà du sujet, — mysticisme ou nature, — le plaisir des yeux, la joie d'un écart et d'une relation entre deux lignes, entre deux tons. — Nous observerions des signes analogues de désaffection, de désagrégation dans les lettres d'alors, dans la sculpture, dans la musique, et c'est-à-dire que tous les arts, absorbés jusque-là par le triomphe — auquel ils avaient tous coopéré — de la religion, ressentaient les premières atteintes des grands changements qui allaient se produire, et, comme ils ne peuvent périr, cherchaient en eux-mêmes des éléments de vie. »

EXPOSITIONS COURANTES

MM. A. Danse et V. Moerenhout.

Ce qui frappe le plus dans l'importante exposition de gravures et de dessins que vient d'ouvrir au Cercle artistique M. Auguste Danse, c'est, en même temps que la fécondité de l'artiste, travailleur acharné dont l'âge n'altère ni l'ardeur ni la santé morale, la souplesse d'un talent qui se prête aux interprétations les plus diverses. Comparez la facture énergique, robuste et ferme du magistral dessin exécuté d'après les *Nègres* de Rubens aux délicatesses caressantes avec lesquelles est traitée, par exemple, la *Chemise enlevée* de Fragonard : la probité artistique de M. Danse est tout entière dans ce contraste. Ce qui n'empêche pas l'excellent graveur de marquer la plupart de ses œuvres d'un accent personnel. Dans les eaux-fortes qu'il a burinées d'après quelques peintres modernes : Bastien-Lepage, Bourlard, Raeymaekers, Baron, Goemans, sa personnalité s'accuse presque aussi éloquemment que dans ses dessins originaux. Ceux-ci constituent une partie fort intéressante de son œuvre. Ses portraits sont d'une fidélité remarquable et tel crayon noir, celui notamment qu'il intitule *A l'étude*, atteste un art concentré et réfléchi, fait d'observation attentive et de vérité.

La planche la plus considérable de son envoi est celle qu'il a gravée d'après la *Scène de l'Inquisition* de Goya (musée de Bruxelles), dont il a exprimé avec justesse le caractère tragique. Cette gravure prend rang, dans son œuvre, à côté de la *Kermesse* de Rubens qui fut le succès de sa dernière exposition. Citons encore le *Portrait de vieille*, d'après Rembrandt, un *Enfant*, d'après Van Dyck, une *Tête de Vieillard*, d'après Jordaens, une *Tête d'homme*, d'après David, et, parmi les originaux, les portraits de MM. Blauwaert et Fétis, de Mlle Danse, etc.

Le Salonnet du Cercle est complété par quelques peintures à l'huile, aquarelles et fusains rehaussés de M. Victor Moerenhout : portraits, études de fleurs, d'accessoires et de paysage aux colorations violentes, aux harmonies banales faites d'oppositions outrancières dans lesquelles les noirs et les bitumes jouent un rôle prépondérant. La brutalité de pareille peinture n'est pas faite pour plaire, malgré le talent que révèlent certaines pages habilement brossées, d'une pâte solide et d'une main experte.

M. Jean Van den Eeckhoudt.

Sans chercher midi à quatorze heures, le jeune peintre Van den Eeckhoudt, un débutant d'hier au *Sillon* et à la *Libre Esthétique*, s'abandonne ingénument aux impressions que provoque en lui la luxuriante nature des Flandres. Il chante les étés de soleil et de joie illuminant les fermes d'Oudenburg, les grasses prairies où s'ébattent les petits cochons roses célébrés par Chabrier, les polders qu'anime le défilé des grandes voiles blanches tendues par la brise. L'œil est sain, la peinture solide, la main ferme. Débarrassé de l'influence d'Isidore Verheyden qui s'accuse encore dans la facture martelée de l'artiste, M. Van den Eeckhoudt marquera parmi les paysagistes en vue. Ses défauts à combattre : la matérialité du ton, trop poussé à « la couleur », l'opacité des ombres que n'atténuent pas suffisamment les reflets ambiants, l'établissement superficiel des plans dont la gradation appelle une étude plus approfondie.

M. Van den Eeckhoudt paraît quelque peu ébloui quand il travaille en plein air. Ses intérieurs, traités au pastel d'une touche délicate, ses portraits de jeunes femmes révèlent plus de concentration et d'observation que les pages éclatantes dans lesquelles il note ses sensations en face de la nature inondée de clarté.

Ce qu'il faut louer, c'est la loyauté du jeune peintre qui se montre tel qu'il est, sans nulle réticence, en ses études, ses esquisses, ses essais, à côté desquels s'alignent les tableaux qu'il a tirés de ces préparations. C'est, transporté à la galerie Clarembaux, son atelier qu'il ouvre au public. L'épreuve pouvait paraître téméraire. Elle a été favorable à l'artiste, vers qui s'orientent les sympathies et de sérieuses espérances.

NOTES DE MUSIQUE

Le troisième Concert populaire.

Après l'impétueux Busoni, voici le vertigineux d'Albert, l'un et l'autre princes du clavier, docteurs ès musique, grands maréchaux et maîtres des commandements de S. M. Piano Ier. Gardons-nous d'établir entre eux des comparaisons. Bornons-nous à constater que M. d'Albert est, comme son rival, un pianiste au mécanisme foudroyant, au toucher merveilleux, qui unit la force à la douceur, la puissance du son à la délicatesse des nuances. Busoni ayant joué le 5e Concerto de Beethoven, d'Albert nous a offert le 4e. Busoni s'étant lancé ensuite parmi les précipices, casse-cous et fondrières ouverts à la témérité des artistes par un syndicat de virtuoses sans pitié, D'Albert a découvert dans le *Dies iræ* de Liszt une chevauchée plus périlleuse encore que celle de la marche des *Puritani*. En vain des âmes charitables, plus soucieuses d'art que d'acrobatie, ont-elles cherché à le détourner de cette folle entreprise. Il a tenu bon, il a enfourché son Steinway, et au galop à travers l'effroyable lande peuplée de fantômes, il a

battu le record. Un nocturne de Chopin, murmuré, au retour, d'une voix caressante, a prouvé qu'il était sorti sain et sauf de l'aventure. Ç'a été, pour l'auditoire, un soulagement et une joie.

La partie musicale du programme se composait d'un poème symphonique de Vincent d'Indy, *La Forêt enchantée*, des *Rondes ardennaises* d'Auguste Dupont et de la *Huldigungs-Marsch* de Wagner.

La *Forêt enchantée* est l'une des premières œuvres de l'auteur de *Fervaal*. Elle fut jouée vers 1870 par l'orchestre Pasdeloup. Bien qu'écrite sous l'influence de Berlioz, elle décèle déjà, par la logique de son plan, la qualité poétique des idées et la sûreté de l'instrumentation, l'art qui devait éclore plus tard dans *Wallenstein*, dans *Saugefleurie* et dans la *Symphonie cévenole*. La description pittoresque des elfes attirant Harald dans la clairière est particulièrement jolie. Le morceau s'achève par une gamme descendante des flûtes dans le grave qui forme une conclusion mystérieuse d'un effet neuf et imprévu.

On connait, pour les avoir entendues naguère aux Concerts des *XX*, les *Rondes ardennaises* bâties par Auguste Dupont sur des motifs du terroir. Musique de franche allure, pleine de santé et de bonne humeur. Il nous semble que la forme nouvelle sous laquelle ces *Rondes*, écrites originairement pour piano à quatre mains, sont présentées, n'ajoute rien à leur mérite. La puissance de l'orchestre alourdit le dessin mélodique de ces œuvrettes pimpantes et en solennise le caractère. L'hommage posthume rendu, par cette audition, à un compositeur regretté, n'en a pas moins été très apprécié et l'on a applaudi aux soins que fraternellement M. Joseph Dupont a apportés à l'instrumentation et à l'exécution des *Rondes ardennaises*.

Comme péroraison, la *Huldigungs-Marsch* et ses vibrantes sonorités.

Au Salon d'Art idéaliste.

L'idéalisme musical du Salon Delville n'est pas en désaccord avec l'esthétique courante. On y a entendu, à la première soirée, du Beethoven, du Mozart, du Brahms, du Wagner, du Franck et trois mélodies inédites de F. Rasse. Choix judicieux, et interprétation excellente par Mlle Claire Friché dont la jolie voix fraîche, au timbre sympathique, a été très applaudie, par MM. Bosquet, en progrès constants, et F. Rasse, ce dernier cumulant l'emploi de régisseur général avec les fonctions de violoniste et d'accompagnateur.

On a écouté avec un plaisir particulier le *Feuerzauber* de Brassin, qui n'avait plus été joué à Bruxelles, croyons-nous, depuis la mort de l'initiateur de l'œuvre wagnérien en Belgique. M. Bosquet, malgré une tendance à briser le rythme de la phrase héroïque chantée par Wotan, en a bien rendu la couleur, trouvant, pour faire ressortir les thèmes, d'habiles oppositions de sonorités.

Des trois mélodies de M. Rasse, la meilleure nous paraît être la dernière, écrite avec plus de liberté et d'une main plus sûre que les précédentes. On y devine (est-ce une illusion?) l'influence des chants d'enfants de Moussorgski que nous fit connaître naguère Mme Marie Olénine. Cette œuvrette clôtura agréablement une soirée dont l'intérêt artistique eût mérité un auditoire moins clairsemé.

Concert Van Dooren.

MM. Van Dooren et B. Booth ont donné, jeudi dernier, une jolie séance de musique de chambre à la Grande-Harmonie. On connaît le jeu énergique et brillant du premier. M. Booth, qui se faisait entendre, croyons-nous, pour la première fois à Bruxelles, est un violoniste de talent, au coup d'archet aisé, au son agréable et de bonne qualité. Les deux artistes ont exécuté, en première audition, une Suite écrite dans le style archaïque par Hans Huber puis, isolément, l'un des œuvres diverses de Chopin, Henselt et Liszt; l'autre, du Bach, du Chopin et du Wieniawski.

Mlle Rachel Neyt prêtait à ce concert le concours de son art de fine diseuse et de musicienne impeccable. Les poèmes de Jean Lorrain mis en musique par G. Pierné (le premier sous l'influence trop directe de Gabriel Fauré) lui ont valu beaucoup de succès. Et les débuts de Mlle W. Anderson, qui a joué avec M. Van Dooren la *Sonate à deux pianos* de Mozart et le vertigineux *Scherzo* de Scharvenka ont été accueillis, de même, avec faveur.

LE MUSÉE KUMS

Si peu de personnes connaissent l'admirable collection qu'en son hôtel du marché aux Chevaux, à Anvers, la famille Kums a rassemblée, qu'il n'est pas étonnant que l'annonce de la vente des tableaux qui la composent ait passé presque inaperçue. Il serait cependant à souhaiter qu'au moment où va être dispersé un trésor national, les amateurs et la Commission des Musées s'entendissent et qu'on ne vît pas se représenter les faits déplorables qui se sont produits à la vente Leys. En effet, il y a là, en un aménagement somptueux qui rappelle celui du Poldi-Pezzoli de Milan, des toiles tout à fait belles et nombre d'autres qui, pour n'être pas éminentes, ajoutées à ce que les Musées d'Anvers et de Bruxelles possèdent déjà, compléteraient heureusement l'œuvre d'un maître. Citons seulement, au courant de la plume, parmi les anciens, un fin Gérard Dow, *La Cuisinière hollandaise*, la *Petite Garde-malade* de Pieter de Hooch, un Jordaens clair et puissant, *Le Repos de Diane*, un Metzu, un Rembrandt, une magnifique toile du xvme siècle, attribuée par les uns à Memling, par les autres à Van der Weyden, et un Velasquez intéressant; parmi les modernes, un Bonington, peintre rude et charmant mort à vingt-sept ans et dont l'œuvre déjà révélait un maître, un Corot, un Delacroix fougueux, rouge et tout à fait supérieur, *Le Passage d'un gué au Maroc*, des Diaz délicats, un Fromentin, des Millet, des Rousseau et enfin un *Portrait de femme* par Goya, qui est d'un peintre véritable et puissant.

THÉO HANNON poète.

Ces observations très exactes dans l'ÉVEIL (qui les a prises à la *Réforme* du 1er mars, sans en indiquer la source!) Ah! si chaque fois qu'une injustice s'accomplit pour l'un de nos artistes, on pouvait lire de telles rectifications! Mais la plupart du temps on ne se borne pas à oublier : on injurie et on déchire.

« Sous ce titre *Modernités*, M. Pol de Mont, le délicat poète flamand, a réuni, en une élégante anthologie, des fragments choisis avec beaucoup de goût critique et de sens artiste, de dix-huit des « meilleurs poètes contemporains belges d'expression française ». Ces poètes ainsi définis par M. de Mont sont : MM. Eekhoud, Van Arenbergh, Verhaeren, Gilkin, Rodenbach, Giraud, Waller, Elskamp, Maeterlinck, Van Lerberghe, Le Roy, Gille, Fontainas, Mockel, Gérardy, Séverin, Marlowe.

Malgré le soin et la conscience qui ont présidé à la confection de ce joli recueil, illustré d'un frontispice et de quatre portraits, plusieurs poètes, et incontestablement des meilleurs, des plus originaux, n'y figurent pas.

Ainsi, une omission presque incompréhensible est celle du poète Théodore Hannon.

Pol de Mont, ce lettré, ce curieux, au courant comme pas un,

ne connaît-il donc pas ce merveilleux livre de vers qui s'appelle les *Rimes de joie* et dont la structure impeccable, la langue nerveuse et ferme, fouillée et ciselée, les recherches et les subtilités pittoresques, le lyrisme bellement et cruellement érotique donnent en poésie l'équivalent des eaux-fortes de Félicien Rops; — un livre personnel s'il en fut qui vint en un temps où, à part quelques pages de Van Hasselt, il n'avait pas été publié en Belgique une *seule* poésie vraiment parfaite.

Hannon doit être considéré comme le précurseur de l'admirable pléiade de poètes dont nous nous enorgueillissons à présent. Il fut même un précurseur que ses successeurs ne dépassèrent pas, en ce sens que son œuvre est complète, achevée. Il a dit en un langage définitif tout ce qu'il avait à dire. Après lui on a fait autre chose, on a été différent, on n'a pas fait mieux. De plus, Hannon est resté unique dans son genre. Et dans toute la littérature française je ne connais pas de livre comparable au sien ou même qui s'en rapproche.

De tels titres devaient assurer à Théo Hannon une place d'honneur dons une anthologie destinée à faire connaître la poésie d'ici à l'étranger et surtout aux Belges eux-mêmes. »

PETITE CHRONIQUE

Pour clôturer la série des conférences de la *Libre Esthétique*, M. JULES DESTRÉE, membre de la Chambre des représentants, parlera jeudi prochain, 24 mars, à 2 h. 1/2, de Benozzo Gozzoli. On sait que M. Destrée poursuit depuis plusieurs années des études approfondies sur les Maitres primitifs italiens. *L'Art moderne* a publié de lui, sur ce sujet, des pages de haute valeur. Nul doute que sa conférence sur Benozzo Gozzoli offre un sérieux intérêt.

Les expositions :
Au Musée : SALON DE LA LIBRE ESTHÉTIQUE.
A la Maison d'Art : SALON D'ART IDÉALISTE.
Au Cercle Artistique : MM. OMER COPPENS, ALEX. HANNOTIAU et L. VAN STRYDONCK (du 19 au 26 mars).
A la Galerie du Congrès : M. JEAN VAN DEN EECKHOUDT (du 12 au 22 mars).
Au *Journal des Ventes* (23, rue de la Putterie) : œuvres de FÉLICIEN ROPS.
MM. LÉON DARDENNE et ED. VANDEN PEEREBOOM dans leur atelier, 81, rue Keyenveld (du 19 mars au 4 avril).

Vexé d'avoir été pris la main dans le sac, l'*Éveil* essaie de faire croire que ses pillages dans l'*Art moderne* se limitent à la reproduction de nos « accusés de réception ». Cette rubrique n'a trait, on le sait, qu'à la nomenclature des livres qui nous sont expédiés. La défaite de l'*Éveil* est trop piteuse pour que nous insistions davantage. Et nos lecteurs ont déjà jugé, par la note qui accompagne l'article sur Théo Hannon que nous reproduisons ci-dessus, des procédés confraternels de la petite feuille de Charleroi.

On voyait avec stupeur, il y a quelques mois, au square du Petit-Sablon, une colossale charpente en fer dominer le palais d'Aremberg, et détruire, en les assommant d'un coup, les joliesses raffinées de l'œuvre de Beyaert, les bailles de la cour ressuscitées, dont aucun pays ne nous montre l'équivalent. Cette ossature métallique constituait le prélude du couronnement d'un pavillon de la future caserne des grenadiers, et il ne fallait pas être grand clerc pour prédire l'aspect désastreux qu'une fois achevée cette gigantesque bâtisse aurait eu dans notre paysage urbain.

Qu'est-il arrivé depuis? Un auguste promeneur est-il passé par là? Rendons-lui-en grâce, car la charpente a disparu et une plate-forme salvatrice, dissimulée derrière le palais d'Aremberg, laissera à ce coin de Bruxelles son charme pittoresque.

A l'unanimité de ses membres, la Société centrale d'architecture de Belgique vient d'élire M. Ch. Buls président d'honneur. Cet hommage est significatif. C'est la consécration des services que M. Buls a rendus à l'art architectural en présidant à la restauration de la Grand'Place, à la reconstitution de la maison du Roi, à la décoration des salles de l'hôtel de ville, en sauvant de la pioche de rares témoins archéologiques comme la Tour noire, en donnant corps à ses idées sur l'*Esthétique des villes* par la création des rues Lebeau et Caudenberg, enfin en modernisant l'enseignement des Beaux-Arts et des arts décoratifs.

La Société centrale d'architecture s'est souvenue aussi de la part prise par M. Buls aux discussions du Congrès des architectes de 1897, et elle était encore sous le charme de cette substantielle conférence sur l'Égypte dont le succès a engagé les cercles artistiques de Gand et de Bruxelles à en demander de nouvelles auditions.

Dans une lettre de remerciements, M. Buls considère cette nomination comme la plus haute récompense à laquelle ses efforts pouvaient prétendre.

Cette manifestation constitue un prélude heureux à celle que préparent les esthètes pour consacrer en un souvenir lapidaire l'influence heureuse que M. Buls a exercée en faveur des arts et des artistes.

Pour rappel, aujourd'hui, à 1 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra, cinquième CONCERT YSAYE, sous la direction du célèbre chef d'orchestre berlinois Félix Weingartner.

Mme Delvaux-Voué, pianiste, MM. Deru, violoniste, Bouserez, violoncelliste, donneront mardi prochain, à 8 h. 1/2, un concert à la Salle Ravenstein.

Le quatrième Concert populaire aura lieu dimanche prochain, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, sous la direction de M. J. Dupont et avec le concours de M. A. Van Rooy, du théâtre de Bayreuth. Au programme, la Symphonie en *si b* de Schumann, la romance de l'Étoile (*Tannhäuser*), des mélodies de Schubert, de Brahms, de Schumann et les *Adieux de Wotan* de Wagner, chantés par M. Van Rooy, l'ouverture *Zur Weihe des Hauses* de Beethoven et des mélodies populaires écossaises harmonisées par Paul Gilson. Répétition générale samedi prochain, à 2 h. 1/2, à la Grande-Harmonie.

Le concert que donnera Mme Marguerite Lallemand à la Grande-Harmonie le mardi 29 mars sera consacré exclusivement à la musique ancienne. Collaboreront à ce concert le violoniste Edouard Deru et l'Octuor vocal, sous la direction de M. Léon Soubre, professeur au Conservatoire.

On nous communique le programme encore inédit du Festival rhénan qui aura lieu à Cologne les 29, 30 et 31 mai :

Premier jour (dimanche) : Chœur de J.-S. Bach. — VIIe Symphonie (*la min.*) de Beethoven. — *Deborah*, oratorio de Haendel. — Concerto (*fa min.*) de Chopin joué par Paderewski.

Deuxième jour (lundi) : 98e Psaume de Mendelssohn. — IIe symphonie (*ut maj.*) de Schumann. — La *Damnation de Faust*, de Berlioz.

Troisième jour (mardi) : Ouverture des *Maîtres-Chanteurs*. — Le *Chant du Destin*, de Brahms. — Chants de Spohr, par M. Willy Hess. — *Don Juan* ou *Til Eulenspiegel*, de R. Strauss. — Ouverture d'*Obéron*. — Soli.

C'est dans les premiers jours de mai qu'aura lieu le concert jubilaire (25me année de direction des Concerts populaires) de M. Joseph Dupont. M. Ernest Van Dyck et Mme Caron, qui ont tous deux fait aux Concerts populaires, et le même jour, leurs débuts, ont promis leur concours à cette fête musicale.

La troupe complète du théâtre royal d'Anvers (artistes, orchestre, choristes, ballerines) donnera le 23 de ce mois, au théâtre de Mons, une représentation du drame lyrique *Numance*, de M. Van den Eeden, avec les costumes et décors de la création.

Le conseil communal a voté un subside de 1,500 francs en vue de cette soirée exceptionnelle.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 13. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 27 MARS 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Le Salon de la Libre Esthétique.

Quatrième et dernier article (1).

C'est dans la travée dont nous venons d'analyser un panneau et dans la salle voisine que sont réunis les envois des peintres allemands d'avant-garde destinés à nous initier à la renaissance artistique d'une nation dont le caporalisme a trop longtemps retardé l'éclosion intellectuelle. Les œuvres qu'alignent MM. CURT HERMANN, ARTHUR ILLIES, WALTHER LEISTIKOW, JULIUS VON EHREN, PAUL KAYSER, MAX LIEBERMANN et Mlle DORA HITZ attestent, sinon une originalité nette (diverses influences s'y manifestent), un louable souci de vérité et de sincérité. Nous voici heureusement débarrassés des abominables et niaisement sentimentales vignettes coloriées dont chacune de nos expositions officielles, naguère, ramenait le lamentable défilé. Vous souvient-il des « scènes de la Forêt-Noire » (à nous, les coucous!) d'Emile Vautier, qui excitaient jusqu'à la frénésie la badauderie salonnière, des portraits au savon à la rose de l'illustre Richter, des sirupeux paysages du Harz, des forêts de Thuringe à la mélasse?

Bien qu'ils reflètent la manière d'Eugène Carrière, dont la jeune artiste berlinoise fut l'élève, les portraits de Mlle DORA HITZ sont intéressants, de belle tenue et marquent parmi les œuvres attachantes du Salon. Ils pénètrent au delà de la ressemblance superficielle : on y sent palpiter la vie.

Les paysages alpestres d'ARTHUR ILLIES : pics illuminés par les premiers rayons du soleil, lac émeraude sommeillant au pied des cimes neigeuses, vallée farouche traversée par l'éclat d'un arc-en-ciel, s'apparentent aux vibrantes impressions de Claude Monet. En leur franchise un peu brutale et leur intransigeance ils décèlent un coloriste habile à synthétiser les aspects de la nature, à en noter en traits décisifs les contrastes. Déconcertants au premier abord, ils séduisent peu à peu par la loyauté de la vision et la sûreté de l'interprétation.

Le *Port*, ensemble de tons métalliques mais non

(1) Suite. Voir nos numéros des 27 février, 6 et 13 mars derniers.

sans éclat de WALTHER LEISTIKOW; des *Iris* de PAUL KAYSER; un *Paysage des bords de l'Elbe* de JULIUS VAN EHREN témoignent d'efforts honorables vers une exacte réalisation de la nature. Et voici, à l'extrémité de la galerie, d'éclatantes symphonies en rouge, harmonieuses et distinguées malgré l'exaspération de la couleur, par CURT HERMANN.

Le contingent fourni par MAX LIEBERMANN comprend une trentaine de dessins, de lithographies et de gravures à l'eau-forte et à la pointe sèche de valeur inégale mais parmi lesquels il est plusieurs morceaux de choix. L'artiste excelle à résumer en quelques sabrures de crayon, en quelques contours tracés d'une pointe agile, la vie rustique. Ses gardeuses de vaches, ses chevrières, ses pâtres, ses faucheurs sont typés avec une vérité d'attitudes et de gestes que rend particulièrement attrayante la simplicité des moyens mis en œuvre. C'est d'un art sain et d'une extrême probité de métier.

Tout autre, à ce point de vue, apparaît la récente évolution de FRITZ THAULOW dont trois œuvres imprévues, l'une évoquant un quai d'Amiens baigné de clartés lunaires, les deux autres des canaux de Venise, occupent le centre de la salle. Quelle cuisine compliquée, quel triturage de matières diverses : gouache, térébenthine, peinture à l'huile et à l'eau, quel mélange d'empâtements et de frottis! Mais la recette est d'un maître-queue prodigieusement habile. Et qu'importe d'ailleurs le procédé si le « tour de main » amène le résultat souhaité? Les deux nocturnes et le limpide *Cavallo* de l'artiste norwégien — ce dernier surtout — sont d'une saisissante vérité d'impression. Le coloris en est savoureux, la perspective d'une justesse absolue. Et ce qu'il faut louer encore, en ces morceaux de virtuosité, c'est l'art avec lequel le peintre a su exprimer l'opposition entre la fluidité de l'eau miroitante et la solidité des murailles, qui défient tout choc.

Les œuvres de Thaulow voisinent avec une des plus belles toiles du Salon, un portrait de jeune fille, sobrement et largement peint en tons mats par J.-W. ALEXANDER, un artiste américain haut coté au Champ-de-Mars, dont cet envoi constitue le début à la *Libre Esthétique*. La simplicité et l'aisance de la pose, la sobriété de l'harmonie réduite au vert et au noir, la grâce de l'expression et de l'attitude rendent cette œuvre, dont nous offrons à nos lecteurs une reproduction hors texte, tout à fait séduisante.

En pendant, deux toiles d'un autre peintre américain, J. HUMPHREYS-JOHNSTON, nouveau venu également parmi nous : une étude de nu d'un dessin incertain mais d'une délicate coloration en ses tonalités assourdies, et un fin profil de Bretonne.

M. BAERTSOEN évoque, en une toile d'assez grandes dimensions, — trop grandes, peut-être, pour le sujet traité, — un nostalgique carrefour d'une bourgade des Flandres, Furnes ou Nieuport, peint avec aisance, en des tons clairs et harmonieux. Proches, deux *Courses de taureaux*, l'une diurne, l'autre nocturne, brossées avec brio, en impétueuses esquisses, par M. PABLO DE URANGA.

Voici, enfin, deux portraits expressifs, peints d'une main à la fois virile et délicate par LUCIEN SIMON, et trois toiles toutes de sentiment, au coloris estompé et doux, aux contours effacés, art de rêve et d'intellectualité, par LE SIDANER, dont un vivant portrait au crayon de Camille Mauclair complète l'envoi.

Dans la salle qui fait suite à la galerie principale, et qu'occupe presque entièrement l'œuvre de Liebermann, signalons encore l'énigmatique cathédrale de JAMES ENSOR, un portrait au pastel de GEORGES MORREN et trois bonnes gravures de MICHEL CAZIN.

Il nous reste à mentionner les quelques œuvres sculpturales, de quantité restreinte mais de qualité supérieure, qui forment l'appoint plastique du Salon. Les graciles et charmantes figurines en bronze de V. VALLGREN côtoient, par leurs formes conventionnelles, l'art décoratif. Mais il s'y mêle une intellectualité qui en élargit la portée et les range parmi les œuvres de pensée. M. GEORGES MINNE, qui depuis longtemps s'était abstenu d'exposer, reparaît, bien armé pour la lutte, avec quelques figures et groupes qui gardent, sous une forme plus précise, l'ingénuité exquise qui caractérisa ses débuts. Ses *Trois saintes femmes*, dans leur archaïsme délicieux, la figure d'homme agenouillé, l'*Homme à l'outre*, la figurine de pierre sont tous quatre des œuvres caractéristiques dont le souvenir obsède et qui classent M. Minne parmi les artistes d'émotion et de sentiment.

Nous avons cité déjà les bronzes de P.-W. BARTLETT et le puissant bas-relief de C. MEUNIER. Ce dernier expose en outre un buste de femme intitulé *Mélancolie*, auquel nous préférons une vivante et énergique figure de *Bûcheron*, apparentée à l'éloquente série des verriers, des forgerons, des mineurs par laquelle le grand artiste a magistralement synthétisé le Travail.

La Section des objets d'art et des arts d'ornementation, abondamment fournie, offre aux regards une fourmillante variété de vitraux, de verreries, de céramiques, d'étains, de cuirs gaufrés, de fers forgés, de cuivres ciselés, de reliures d'art et de cartonnages d'éditeurs, de tapisseries et de broderies, de tissus et de dentelles, de projets de cretonne et de papier peint, d'estampes décoratives, d'illustrations à l'aquarelle, à la pointe sèche et au crayon lithographique. L'art décoratif occupe une place trop considérable dans l'évolution contemporaine pour n'être pas largement représenté dans ce microcosme de l'effort individualiste. Et cette fois, plus encore que les années précédentes, le choix des artisans d'art, invités au nombre d'une vingtaine à

prendre part au Salon, a été particulièrement heureux.

Les tapisseries et cartons de P.-E. RANSON, en tons sobres; les tentures aux colorations veloutées et puissantes d'OTTO ECKMANN, de Berlin; les retentissantes fanfares de F. RENTSCH, un jeune artiste de Dresde qui combine avec dextérité les applications de soie, la peinture à la gouache et la broderie; les « batiks » aux nuances délicates, aux dessins d'une enfantine et charmante simplicité du Hollandais THORN-PRIKKER; les tapisseries et broderies par lesquelles M[lles] BRINCKMANN, de Hambourg, interprètent la grâce des fleurs rustiques : capucines, giroflées, digitales; les broderies et projets divers de M[lle] ANGÈLE HUEZ, une compatriote, celle-ci, forment un joli ensemble versicolore, chatoyant, savoureux à l'œil.

Et voici les céramistes : LA MANUFACTURE ROYALE DE PORCELAINES DU DANEMARK dont les vases, plats, drageoirs, bonbonnières, porte-bouquets, objets de collection, d'une pâte fine délicatement revêtue de décors limités à la gamme des bleus et des gris, rivalisent avec les produits de Sèvres; MM. J.-F. WILLUMSEN, BING et GRÖNDAHL, de Copenhague également, affirmant un réel esprit d'initiative et de progrès; M. F. DURRIO DE MADRON, un artiste espagnol dont les jardinières en grès émaillé, d'un art primitif et exotique, font songer aux curieuses poteries de Gauguin; la Société LA MAJOLIQUE d'Emptinne, dont nous avons cité précédemment les grands vases et dont l'exposition est complétée par un ensemble de plats aux décors variés.

M. EVALDRE, le maître verrier qui, depuis quelques années, a conquis à Bruxelles l'une des premières places, a composé pour les baies qui éclairent la salle des Arts décoratifs deux grandes verrières dont l'une, figurant de grands papillons, est d'un dessin ornemental particulièrement réussi. Il gagnerait encore si la hauteur insolite des châssis n'avait obligé l'artiste à allonger démesurément les ailes de ses lépidoptères.

Les prestigieuses verreries de L.-C. TIFFANY, qu'une exposition restreinte n'avait permis d'apprécier qu'imparfaitement il y a deux ans, ont été, cette fois, le « clou » de la Section des objets d'art. Les flacons, calices, vases, plats, coupes en *favrile glass* envoyés de New-York par le célèbre verrier ont, par leurs lustres irisés, leurs reflets de pierreries, leur harmonieux décor, délicieusement charmé les visiteurs et enthousiasmé les artistes.

Les arts graphiques sont fort bien représentés par MM. GISBERT COMBAZ, l'auteur de la jolie affiche de la *Libre Esthétique*, et dont les progrès sont constants (citons particulièrement sa frise *Les Salamandres*, très décorative, son *Argo* pour la Maison d'Art et ses projets de carreaux céramiques); TH. VAN HOYTEMA, l'aquarelliste hollandais; DEYSSELHOF, E. GRASSET, etc.

MM. J. DESBOIS, A. CHARPENTIER, T. SELMERSHEIM, O. ECKMANN, K. GROSS forment le groupe des artisans du métal. Des étains finement modelés et ciselés, du premier; des médailles et plaquettes en bronze, du second; les objets en cuivre de M. Selmersheim : lampe, applique d'éclairage, etc., présentent, dans cette catégorie, le plus d'intérêt et de nouveauté. Notons encore l'élégante étagère aux lignes courbes de M. CH. PLUMET; la table de toilette, assez disgracieuse de forme, mais ornée d'étains modelés avec adresse par K. GROSS, de Munich; les belles reliures de la *Société danoise du Livre*, exécutées par MM. ANKER KYSTER et J.-L. FLYGE; les cuirs gaufrés et coloriés de M[me] F. THAULOW, et voici terminé notre rapide examen du cinquième Salon de la *Libre Esthétique* qui a, durant un mois, concentré la sympathique attention des artistes et dont la clôture imminente va éparpiller aux quatre points cardinaux les éléments.

BENOZZO GOZZOLI

Conférence de M. Jules Destrée à la Libre Esthétique.

Quatrième et dernier conférencier : M. Jules Destrée, qui nous parla de Benozzo Gozzoli, le disciple et le continuateur de Fra Angelico, l'admirable décorateur du Campo Santo de Pise, du palais Riccardi et de San-Gimignano. Causerie substantielle, documentée, en grande partie improvisée. La Belgique serait-elle décidément, mieux que la France, le pays des orateurs?

A défaut de l'absolue correction de la phrase, ce mode de procéder a du moins le précieux avantage de donner au discours la chaleur et la vie.

M. Destrée a parlé d'abondance, en esthète passionnément épris des maîtres du XVe siècle — nous ne dirons plus des « primitifs », car l'orateur, comme M. Charles Morice, répudie cette qualification témérairement donnée aux peintres qui réalisèrent un art raffiné et complet. Il a suivi pas à pas l'auteur du cortège des *Rois Mages* dans les diverses étapes de sa vie : à Montefalco, où il peignit des portraits de Dante et de Giotto; à Florence, où, dans la chapelle érigée par Pierre de Médicis, il exécuta son chef-d'œuvre, la somptueuse cavalcade des Rois se dirigeant à travers le riant paysage de l'Ombrie vers l'étable de Bethléem; à San-Gimignano, dont il décora de vastes fresques allégoriques l'église de Saint-Augustin et la Collégiale; à Pise, enfin, où il commença vers 1470 l'entreprise colossale qui devait absorber son activité dernière : *Les Histoires de l'Ancien Testament*, merveilleuse parure du cloître qui entoure le champ des morts, une œuvre aux proportions démesurées, « à épouvanter toute une légion de peintres ».

Quelques pages descriptives, de forme littéraire châtiée, complétèrent la partie documentaire de cette conférence, dont voici la péroraison :

« 1420-1498! L'immense époque pour l'art, l'époque bénie! Gozzoli eut cet enviable destin de venir en une heure exceptionnelle dans l'histoire esthétique du monde. Sans abdiquer une incontestable originalité, il reflète ainsi, en un expressif raccourci, les divers aspects de ce temps si laborieux et si chan-

geant. Depuis ses petites Vierges menues et douces à la manière de Fra Angelico, aux couleurs conventionnelles où se continue la tradition pieuse des miniaturistes du moyen-âge enlumineurs de missels, jusqu'à ces immenses compositions décoratives, si étonnamment modernes, consacrées à glorifier et à exalter la beauté de la vie, de toute la vie, quelle extraordinaire évolution !

Et ce qui est surtout intéressant, c'est que cette transformation d'apparence fondamentale n'est en réalité que le développement logique et gradué du point de départ. C'est par l'élargissement successif de son art que Benozzo en atteint le terme. Il s'est assimilé peu à peu tout ce que les recherches fécondes des contemporains apportaient de ressources à l'expression des émotions esthétiques; les études de perspective, d'anatomie, de couleur poursuivies par ces vaillants trop dédaignés : Paolo Ucello, Castagno, Veneziano, le naturalisme noble de P. della Francesca, de Masaccio, de Filippo Lippi, rien de toutes ces préoccupations ne lui demeura étranger; et tandis qu'il perfectionnait sa technique, son talent s'épanouissait comme une fleur.

Au fond, l'évolution de sa vie, c'est l'évolution même du merveilleux XV[e] siècle. Au début, l'art paraît un accessoire de la religion; son effort semble devoir se borner à rehausser la splendeur du culte; insensiblement, il s'émancipe de ce rôle subalterne, il prétend vivre de sa vie propre, il élargit son office : il célèbre la beauté universellement épandue. Il n'est plus seulement l'adjuvant d'une prière; il devient une des formes de la prière même, si l'on veut bien admettre ce mot non dans le sens d'une folle requête à la Sagesse parfaite pour lui demander de modifier ce qu'Elle a décidé, mais dans le sens vrai d'un élan vers l'absolu, d'une élévation de l'âme! Parler, à ce propos, de paganisme et de matérialisme, c'est vraiment misérable! Jamais la sensibilité n'a été plus fine et plus délicate, jamais l'exaltation de l'être humain n'a été plus intense et plus générale. Car, à côté de Benozzo Gozzoli, ils sont vingt ou trente de rang égal et tous dissemblables. Dans les cinq dernières années du siècle, ils disparaissent les uns après les autres et quand en 1499, un an après la mort de Benozzo, Léonard de Vinci achève sa *Cène*, il marque l'apogée des temps héroïques. Au XVI[e] siècle, c'est le déclin; au XVII[e], la dégringolade; au XVIII[e], la nuit! »

EXPOSITIONS COURANTES

MM. Omer Coppens, A. Hannotiau et L. Van Strydonck.

Rompant avec la tradition égoïste que nous avons maintes fois blâmée, les artistes qui occupent la galerie du Cercle artistique daignèrent mentionner, dans les invitations adressées au public et dans les catalogues, le nom des trois exposants qui se partagent fraternellement les locaux. Un salonnet collectif fut ainsi substitué aux exhibitions mercantiles donton toléra trop longtemps l'usage.

L'impression de groupement, d'affinités électives est, au surplus, fortifiée par ce fait que les deux peintres dont l'œuvre s'offre simultanément à l'examen des visiteurs ont choisi, l'un et l'autre, Bruges pour sujet d'études. Ils en décrivent en artistes épris de vérité et de pittoresque le silence et le mystère, ils en évoquent avec une tendresse affectueuse les béguinages solitaires, les canaux sommeillants, les antiques demeures seigneuriales écussonnées d'emblèmes héraldiques, les tours et les beffrois que, depuis des siècles, laissent indifférents dans leur solennité orgueilleuse les vicissitudes de la cité.

Préoccupé surtout du décor extérieur, de la féerie du jour illuminant les toitures, éclaboussant les façades ou baignant de pâles clartés nocturnes la mélancolie des carrefours désertés, M. Omer Coppens interprète avec sincérité les aspects de Bruges qui éveillent ses instincts de coloriste. Il les reproduit avec une exactitude un peu minutieuse, en analyste scrupuleux dont le raisonnement affaiblit l'émotion. Son coloris est souvent métallique, son dessin empreint de sécheresse. Telles impressions de nuit, *Les Bassins d'Ostende*, par exemple, l'œuvre la plus récente, croyons-nous, du peintre, donnent la sensation d'une vision plus synthétique, en même temps qu'elles décèlent une facture plus large et plus libre. L'ensemble atteste, dans tous les cas, la probité d'un effort persévérant.

M. Hannotiau, compagnon d'armes de M. Coppens aux Salons du Cercle *Pour l'Art*, pénètre davantage, tout au moins en ses pastels et dessins rehaussés, l'intimité de la ville du rêve et du silence. Son art a une intellectualité qui rehausse ses descriptions graphiques. Moins rigoureux que son ami dans l'expression des sites choisis, il saisit en quelques traits sûrs le caractère des monuments dont la silhouette l'impressionne. Il les fait vivre, en quelque sorte, il dégage les éléments émotionnels qu'ils recèlent, à la façon dont Mellery exprime avec tant de puissance la « Vie des choses ».

Mais M. Hannotiau a deux manières. Dans ses peintures à l'huile il est moins personnel. L'influence de Leys semble marquer telles de ses compositions. Et l'on sent parfois, dans ses intérieurs aux colorations éclatantes, un reflet des chaudes et sonores harmonies d'Alfred Verhaeren. Il excelle à décrire la mélancolie des vétustes maisons emplies de souvenirs et de légendes, des salles abandonnées au rêve du passé, des cours que solennise le silence. Le *Local des Archers de Saint-Sébastien*, que dépare une figure ajoutée après coup, le *Logis de messire Bladelin, chambellan de Charles le Téméraire*, la *Vieille demeure de la rue des Chartreux* sont caractéristiques de cet art évocateur, fait de sensibilité et d'observation.

M. L. Van Strydonck compose et ciselle ingénieusement des bijoux artistiques : broches, épingles, bonbonnières, pommeaux de canne, dont quelques-uns furent exposés, l'an dernier, au Salon de la *Libre Esthétique* et qui révèlent, en même temps qu'un louable souci d'échapper aux banalités courantes, un travail délicat. Les iris et lys dont M. Van Strydonck a composé des candélabres, sous l'inspiration trop directe de M. Paul Du Bois, sont de forme plus tourmentée. Ils manquent les uns et les autres d'unité et de simplicité.

L'exposition, qui devait être clôturée hier, sera prolongée jusqu'au 1[er] avril.

La Sépulture d'Hippolyte Boulenger.

Un artiste nous écrit :

« J'ai été hier au cimetière de Schaerbeek où je n'ai plus retrouvé trace de la tombe de notre beau paysagiste Hippolyte Boulanger.

Cette tombe occupait un petit coin bien modeste, contre le mur, près la porte d'entrée. Je ne crois pas que l'on a déjà inhumé à la même place.

Ne croyez-vous pas qu'on ferait bien d'agir au plus vite pour

qu'on laisse cette place intacte, qu'on y replace l'humble pierre qui la recouvrait ou qu'on y indique le nom du mort enlevé si jeune à l'art? »

Nous sommes tout à fait de l'avis de notre correspondant. Lorsque dans les inévitables remaniements qu'on effectue périodiquement dans les cimetières (ô l'ironie des concessions A PERPÉTUITÉ!) on se trouve en présence de la tombe d'un artiste, d'un penseur, d'un homme dont l'intellectualité a rayonné sur son époque, il est juste de respecter son souvenir. Avec l'auteur de la lettre ci-dessus nous demandons que la sépulture d'Hippolyte Boulanger soit préservée de la pioche et qu'une pierre, tout au moins, rappelle le lieu où fut inhumé l'un des plus grands paysagistes dont s'honore la Belgique.

PAYSAGES URBAINS

Les Transformations de Bruxelles. — Le Boulevard des Palais.

Il s'impose à l'attention ce nouveau boulevard qui, partant du Palais de Justice, passant entre l'église des Minimes et celle de la Chapelle, pointe sur l'hôtel de ville et aboutit à la Bourse. De toutes les conceptions qui ont bouleversé le vieux Bruxelles, nulle, à première vue, ne parut plus heureuse, pratiquement et esthétiquement, coïncidence rare.

Mais déjà l'opposition se dresse; une brochure bleue contre la brochure rouge; elle réclame avec véhémence, faisant valoir cette raison bien locale en son mercantilisme :

« Dès que ce projet lui a été connu, le Comité, qui tant de fois s'est fait l'écho de vos justes revendications, a cru qu'il était de son devoir de vous mettre en garde contre l'exécution d'un travail dont la première conséquence serait de bouleverser de fond en comble un des quartiers les plus populeux de la ville et de semer la ruine dans une foule de rues, parallèles à la voie projetée, qui, presque toutes, sont de création récente et forment un des quartiers les plus intéressants de la ville. En effet, *détourner le mouvement de ces rues, n'est-ce pas déprécier vos propriétés et ruiner vos commerces!* »

C'est signé Slachmulder, Lagaune, Sneyers, Bernard, et adressé aux habitants des rues du Lombard, de l'Etuve, du Marché-au-Charbon, des Pierres, des Brasseurs, du Marché-au-Fromage, de l'Homme-Chrétien, Duquesnoy, de l'Hôpital, Lebeau, des Minimes, Watteeu et Van Moer!

Ces Comitaires et ces Habitants préfèrent, paraît-il, un autre projet « qui prolonge la rue du Lombard jusqu'à la place Saint-Jean ». On voit que c'est grandiose!

La lutte va donc s'engager.

Wij, wij zijn van Meulebeek,
Van de Marollen niet vervee'd!

Il est vrai qu'il y a derrière ces combattants de première ligne des corps de troupes qui, pour être moins visibles, n'en sont pas moins intéressés à la bataille. Des exploitations de Tramways! Autant dire des exploitations de Poules-aux-œufs-d'or!

Pour l'*Art moderne*, c'est naturellement la question esthétique qui apparait dominante, et, sous ce rapport, la comparaison entre « le boulevard du Palais » et « le prolongement de la rue du Lombard » ne supporte pas un long examen. Le premier sera un embellissement admirable, le second une simple percée vulgaire.

M. Buls ne s'y est point trompé, lui, de tous les cerveaux le plus attentif peut-être, et le plus compréhensif, quand il s'agit de conserver à Bruxelles sa beauté, ou de l'augmenter. Le nouveau boulevard aurait, assure-t-on, ses sympathies. Pour peu qu'il obtienne aussi celles du Roi, le projet se réalisera vite; du Roi, à qui certes on doit d'avoir évité à la Capitale la continuation des horreurs que les bons administrateurs et les bons architectes issus des écoles d'Art de la Restauration et du règne inoubliable de Louis-Philippe, ont réalisé au Quartier-Léopold et dans ceux de nos faubourgs qui tristement s'étalent en réseaux lugubres de cimetières. Ah! ce que notre riante cité serait devenue si elle n'avait pas eu la ténacité et la haute intelligence de ces deux personnalités pour empêcher les abominations rêvées par messieurs les négociants pensant à la clientèle, messieurs les propriétaires rêvant d'expropriations avantageuses et surtout messieurs les commissaires voyers en furie d'alignement, de nivellement, d'élargissement, de rectification, de ligne droite, de symétrie, de couleur blanche et de propreté administrative! Ah! ce qu'il y eut de tout temps de Slachmulder, de Lagaune, de Sneyers et de Bernard!

Vraiment, à ces situations s'applique bien le symbole qui fait girouette dorée au haut de la tour de notre hôtel de ville : Saint Michel terrassant le Diable! Hardi, beau Saint, sabre-nous ces noirs démons!

PUBLICATIONS D'ART

L'Art dans la décoration extérieure des livres de ce temps, en France et à l'étranger, par OCTAVE UZANNE. Paris, Société française d'éditions d'art L.-Henry May.

« Si les bibliographes n'ont rien négligé touchant l'histoire et la technique du Livre, si les bibliognostes n'ont rien omis en ce qui concerne sa matérialité, composition, impression, reliure, si les uns et les autres ont donné mille recettes de bibliâtrique pour les nécessités de son entretien, par contre il faut reconnaître qu'on négligea trop longtemps sa décoration considérée en tant qu'art de revêtement et qu'on ne tint point suffisamment compte des lois ornementales et des principes qui les régissent. »

C'est en ces termes que, dans sa préface, M. Octave Uzanne justifie le but et l'utilité du beau livre qu'il vient de consacrer aux divers modes d'habillage du livre moderne, à ce qu'il appelle spirituellement « l'Esthétique de ses apparences ». Ce n'est pas la reliure seule qu'étudie M. Uzanne, bien que celle-ci ait, tant dans ses hautes manifestations que dans ses applications industrielles : cartonnages d'éditeurs, couvertures en toile polychromée ou en papier gaufré, etc., une place importante dans sa pittoresque monographie. L'esprit d'investigation qui le pousse vers tous les domaines où s'exerce l'activité artistique contemporaine devait diriger ses recherches vers cette province spéciale du pays du Livre où il exerce, on le sait, une suzeraineté. Et c'est la moisson engrangée peu à peu durant des années qu'il révèle aujourd'hui au public.

Les innombrables documents qu'il a rassemblés dans ses courses vagabondes à travers l'Europe et l'Amérique, méthodiquement classés et judicieusement commentés, forment la matière d'un gros volume de 275 pages in-4°, copieusement illustré de planches monochromes ou tirées en couleurs, et d'une irrépro-

chable typographie. Une couverture de Louis Rhead en six tons revêt le volume d'une parure de prix.

Et l'on comprend, en feuilletant ce Livre-Album à la fois luxueux et divulgateur de notions qu'il importe de répandre, la passion avec laquelle M. Uzanne l'a conçu, composé, mûri et publié. « Voilà tantôt vingt ans qu'un esprit nouveau éclaire, enveloppe, pénètre, domine le monde de la librairie et celui des bibliophiles, dit-il. Si fort épris de routine que puissent se montrer encore nos éditeurs, aucun d'eux n'oserait, à l'heure actuelle, s'attarder aux errements anciens ; de son côté, le bénévole amoureux des livres, le brave bibliophilistin, rendu plus difficile après avoir été si souvent trompé, est devenu plus sensitif, plus subtil dans sa vision d'art, n'accepterait certainement pas sans protester tels ou tels volumes banalement imagés dont se contentaient ses aînés. Pour toutes ces raisons et pour nombre d'autres encore, les artistes ont été amenés graduellement à appliquer avec émulation leurs dons et leur savoir à l'illustration des couvertures, et, du coup, ils ont conféré à la décoration extérieure de nos amis les livres, à l'art somptueux de leur habillage un caractère, un esprit de facture et un style qu'ils n'eurent peut-être jamais à un plus haut degré. » Ces considérations ont déterminé l'auteur à consacrer une importante étude à cet art délicat et charmant dont la France, la Belgique et surtout l'Angleterre et l'Amérique nous offrent les plus beaux spécimens.

En Normandie! par JOSEPH CASIER. Édition de la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc, à Gand. Typ. A. Siffer.

En août 1895, la Gilde de Saint-Thomas et de Saint-Luc fit un voyage d'études en Normandie, dont elle inspecta les trésors archéologiques. Rouen, Saint-Georges de Boscherville, l'abbaye de Fumièges, Caudebec, Fontenelle, Evreux, Lisieux, Caen, Ardaine, Falaise, Bayeux, Coutances, Dol et la merveille la plus pure de cette région si riche en souvenirs d'art, le Mont-Saint-Michel, reçurent tour à tour la visite des excursionnistes.

C'est ce voyage qu'évoque en une série de phototypies exécutées d'après les clichés pris en cours de route par M. Joseph Casier, membre du Comité directeur de la Gilde et président de l'Association belge de photographie, le joli recueil qui vient d'être publié. Les quarante-quatre planches qu'il renferme, élégamment tirées et reproduites, font passer sous les yeux les plus beaux spécimens de l'architecture, de la sculpture et de la décoration murale des vieilles cités normandes.

NOTES DE MUSIQUE

Le cinquième Concert Ysaye.

Pour la première fois, M. Félix Weingartner, le jeune chef d'orchestre berlinois qu'un triomphal succès à Paris vient de classer parmi les premiers « capellmeister » contemporains, a révélé à Bruxelles ses facultés exceptionnelles de dirigeant. Sans nulle mièvrerie, bien qu'il exige de son armée instrumentale une exécution de détails minutieusement étudiée, sans brusquerie dans les nuances, encore qu'il déchaîne par instants des tempêtes de sonorités qu'il apaise d'un geste impératif et bref, M. Weingartner donne aux œuvres qu'il interprète un rythme et une justesse d'accents rarement atteints jusqu'ici. Sous sa magistrale direction, l'orchestre a des colorations d'une variété inépuisable. C'est, sans contredit, un maître musicien. Il prend place au tout premier rang des chefs illustres, à côté des Richter, des Mottl, des Lévy, qu'il paraît surpasser encore en volonté autoritaire, en énergie concentrée, en sûreté de main et de coup d'œil. A l'exemple de Richter, M. Weingartner dirige des yeux, sans que la préoccupation de suivre les portées d'une partition rompe le fil magnétique qui relie sa pensée ardente aux instrumentistes qu'il aimante du geste et du regard. Avec la virtuosité qu'ont acquise de nos jours les orchestres, on pressent ce qu'une direction comme celle-là peut produire.

L'exécution d'un programme symphonique bien choisi, dans lequel les grâces mignardes et l'éternelle jeunesse de Mozart alternaient avec la noblesse et la profondeur de Beethoven (jamais, peut-être, la VII° symphonie, en ses deux derniers mouvements surtout, ne reçut à Bruxelles interprétation plus émouvante), a enthousiasmé l'auditoire et fait de cette séance l'une des plus belles de la saison.

M. Weingartner, qui avait, dès le début du concert, par une admirable exécution de l'ouverture de *Tannhäuser*, conquis toutes les sympathies, s'y est produit commme compositeur. *Das gefihl der Seeligen* (les Champs-Elysées), inspiré par un tableau de Böcklin, est un poème symphonique de large envergure qu'il serait téméraire de juger sur cette unique audition. On en peut tout au moins vanter, en même temps que le profond sentiment poétique et la distinction, l'écriture déliée et l'instrumentation délicate, soutenue, de timbres raffinés et charmeurs.

Le succès du compositeur n'a pas été moins vif que celui du chef d'orchestre, que nous souhaitons revoir souvent parmi nous.

NOTES THÉATRALES

Une reprise de *Tannhäuser* qui a été particulièrement favorable à MM. Imbart de la Tour et Seguin et qui a mis en lumière le mérite, peu apprécié jusqu'ici, de Mlle Bossy, une Élisabeth à la voix sympathique et conduite avec art ; puis trois soirées dans lesquelles Mme Bréma, la grande et tragique artiste, a repris possession des rôles d'Orphée et de Dalila, qui lui ont valu le rappel de ses succès précédents et l'admiration unanime d'un auditoire nombreux et très élégant, — tel a été, avec une reprise de *Pierrot Macabre*, l'aimable ballet d'Hannon et Lanciani, le bilan de la semaine. Dans un horizon proche, Van Dyck, pour lequel on a repris successivement *Werther* et *Tannhäuser* et qui se fera entendre, de plus, dans *Lohengrin* et dans *Manon*, s'il plaît à Dieu et au célèbre ténor.

***

Au théâtre du Parc, brillante première représentation de la *Couvée*, dont nous ajournons, faute de place, le compte rendu à huitaine. Succès, applaudissements, rappels. Mise en scène élégante ; toute la troupe marchant au feu, en bel ordre de bataille, avec conviction et avec ardeur. Un progrès, décidément. Où est le temps où l'on distribuait parcimonieusement les pièces « d'auteurs belges » (avec quel dédain on laissait négligemment tomber ces mots !) aux doublures, où l'on marchandait à l'auteur la location d'un mobilier décent, la plantation d'un décor propre, où l'affaire se passait, comme un huis-clos, devant les banquettes vides? M. Fritz Lutens a bénéficié jeudi des mœurs théâtrales nouvelles. Et nous l'en félicitons de grand cœur.

***

Le théâtre des Galeries s'est emballé à fond sur la *Fille du Tambour-Major*, qui est pour les scènes d'opérette ce que sont les *Deux Orphelines* pour les théâtres de drame. Quand arrive la fin de la saison et qu'on ne sait quoi reprendre, on sort des cartons la partition de la joyeuse pièce d'Offenbach, et le public bon enfant applaudit avec un plaisir neuf aux aventures de Mlle de Monthabor, *ra, fla, fla, fla!* Mais cette fois M. Maugé, qui ne conçoit pas le plus mince vaudeville sans cortèges militaires, ballets et cavalcades, a choisi la « version de la Gaîté », c'est-à-dire celle qui lui permettait de déployer toute une armée, de faire danser une troupe de ballerines et de lancer sur la scène un détachement de cavalerie. Peut-être l'ancienne version était-elle, dans sa simplicité, supérieure à celle-ci. Mais enfin, puisqu'il n'y pas de Conservatoire pour les œuvres d'Offenbach (nous avons vainement demandé qu'on établît cette institution), force nous est

d'admettre les modifications, revisions et bouleversements que la folle prodigalité des directeurs à spectacles leur fait subir. La version nouvelle n'empêchera pas le public de se divertir aux épisodes vaguement historiques imaginés par MM. Chivot et Duru, — au contraire!

***

A l'Alhambra, la *Bouquetière des Innocents*, reprise la semaine dernière, attire et retient la foule.

PETITE CHRONIQUE

Le Roi a consacré hier une visite de plus d'une heure au Salon de la *Libre Esthétique*. Il était accompagné du major comte Eméric du Chastel de la Howarderie et a été reçu par MM. De Bruyn, ministre des Beaux-Arts, Octave Maus, Paul Du Bois, Victor Bernier, L. De Lantsheere et G. Combaz. Le Roi a examiné en détail les diverses salles de peinture et d'objets d'art et s'est entretenu avec la plupart des exposants présents, parmi lesquels MM. C. Meunier, Ensor, L. Frédéric, Ch. Mertens, Peltzer, président du Conseil d'administration de la Société *La Majolique*, Mlle Angèle Huez, etc.

La clôture du Salon est fixée au 1er avril.

M. Charles Van der Stappen vient d'être nommé directeur de l'Académie des Beaux-Arts. C'est là un choix excellent. On sait l'intérêt que l'éminent statuaire ne cesse de porter aux jeunes artistes, et il y a beaucoup à espérer de l'enseignement auquel il va présider et que sans aucun doute il orientera vers les idées d'émancipation et d'individualisme.

Les prochaines conférences du Salon d'Art idéaliste sont fixées comme suit : Jeudi 31 mars, à 3 heures, *Les Fondements divins de la Beauté* par M. Michaël. — Mardi 12 avril, à la même heure, *Le Principe social de la Beauté*, par M. Charles Morice.

On sait que les frères Rosny, les auteurs admirables de l'*Autre Femme*, l'*Indomptée* et le *Double Amour*, sont des compatriotes. L'indiscrète histoire a fait le tour de la presse française et belge lors de leur promotion à la Légion d'honneur. Mais ce que l'on ignore sans doute, c'est que Molenbeek, désireux d'enrichir sa bibliothèque communale des meilleurs ouvrages contemporains, vient d'acquérir leurs livres. Voilà un acte que l'on ne saurait assez louer. Molenbeek, d'ailleurs, semble se piquer de mécénisme. N'est-ce pas elle aussi qui, il y a un an, accordait un subside, pour une œuvre littéraire, à un jeune écrivain de son terroir?

Quand donc les artistes seront-ils guéris de l'amour immodéré de la réclame qui possède quelques-uns d'entre eux? On pouvait croire, aux allures réservées et modestes de la plupart des peintres de nos jours, qu'une heureuse transformation s'opérait, que le souci de composer de belles œuvres l'emportait enfin sur le désir de faire parler de soi. Voici que les plus mesquines vanités surgissent parmi ceux qu'on était en droit de croire, d'après leurs affirmations et l'intransigeance de leur esthétique, étrangers à pareilles misères. Dans un journal destiné à défendre les principes d'un art d'aristocratique idéalité et dont un numéro nous tombe sous les yeux, nous voyons avec surprise d'amères récriminations prendre la place des hautes pensées qui, semble-t-il, devraient inspirer la rédaction. Ici, on invective l'auteur d'une étude parue l'an passé dans une revue française pour avoir oublié de signaler, parmi les faits essentiels de l'évolution artistique depuis 1830 jusqu'à nos jours, les « gestes » que venaient d'ébaucher quelques adolescents. Omission préméditée, odieuse, stupide, inqualifiable! Là, on se lamente avec aigreur sur ce que le correspondant d'une revue anglaise illustrée n'a pas accordé aux toiles des dits adolescents la publicité de la revue. Nouvelle bordée : calcul égoïste et misérable, complicité évidente des deux rédacteurs en vue d'étouffer dans son germe une « manifestation » artistique!

Cette façon expéditive de juger les hommes, qui reflète trop fidèlement les sentiments personnels de ceux qui l'expriment, n'est pas digne d'artistes préoccupés de beauté idéale. Il est désolant de voir pénétrer dans des âmes qu'on souhaiterait nobles et belles le poison des dégradantes spéculations de la vanité et de l'intérêt.

Mlle Clémence Van den Broeck a ouvert hier, à la galerie Clarembaux, une exposition de quelques-unes de ses œuvres. Cette exposition sera close mercredi prochain.

La *Gerbe*, revue d'art décoratif et de littérature, paraît, depuis le 15 février, par livraisons mensuelles. Le premier numéro indique une tendance nette de rénovation dans les arts de l'ornementation et de l'ameublement.

Diverses reproductions, notamment celles des maisons construites par MM. P. Hankar et L. Govaerts, illustrent cette livraison, qu'on peut se procurer au prix de 1 franc au bureau de la revue, 212, chaussée de Waterloo.

Bruxelles ayant eu la primeur de nombre de compositions musicales de la jeune école française, celle-ci, par réciprocité, vient de faire connaître à Paris, en première audition, le concerto inédit pour violon et orchestre de notre compatriote F. Rasse. L'audition a eu lieu samedi dernier, à la *Société nationale*. Jouée par M. Moses, l'un des meilleurs élèves d'Ysaye, sous la direction de l'auteur, l'œuvre a été chaleureusement applaudie.

M. Moses s'est fait entendre également avec succès à la salle Pleyel. Il avait pour partenaire M. Emile Bosquet, le jeune pianiste bruxellois dont nous avons signalé plusieurs fois le sérieux mérite.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, quatrième concert populaire sous la direction de M. J. Dupont, et avec le concours de M. Ant. Van Rooy, du théâtre de Bayreuth.

Mme Eugénie Dietz donnera mardi prochain, à 8 h. 1/2, dans la salle de concert du Nouveau-Théâtre (passage du Nord), une séance de piano consacrée à Bach, Beethoven, Chopin, Schumann, Borodine, Fabre, etc.

Rappelons aussi l'audition de musique ancienne qui sera donnée le même jour, à la Grande-Harmonie, par Mme Lallemand avec le concours de M. Ed. Deru, violoniste, et de l'*Octuor vocal* dirigé par M. Soubre.

La quatrième séance du Quatuor Zimmer, avec le concours de M. Léon Van Hout, altiste, aura lieu jeudi prochain, à 8 h. 1/2, en la Salle Ravenstein.

Au programme : trio à cordes (op. 9) en *sol* majeur de Beethoven; concerto pour deux altos, trois violoncelles et contrebasse de J.-S. Bach; quatuor (op. 130) de Beethoven.

Le concert spirituel de la Société symphonique des Concerts Ysaye aura lieu le vendredi 8 avril, à 8 heures du soir, au théâtre de l'Alhambra.

Au programme : les *Béatitudes* de César Franck, pour soli, chœurs et orchestre (première exécution intégrale à Bruxelles), avec le concours de l'orchestre de la Société, de Mmes Duthil, Jeanne Flament, de MM. Demest, Debusscher, Dequesne, Henrotte, Mercier et des chœurs de l'Ecole de musique de Saint-Josse-ten-Noode et Schaerbeek, sous la direction de M. Gustave Huberti.

Le sculpteur A. Charpentier travaille en ce moment au médaillon d'Emile Zola qui lui sera offert prochainement par un groupe d'amis et d'admirateurs.

Le théâtre de Bayreuth se rouvrira en 1899 pour une série de représentations de la Tétralogie, des *Maîtres-Chanteurs* et de *Parsifal*.

Sous presse, chez Math. Thone, à Liége : *Rimimbrances*, rimais wallons so les gins, les bièsses et les hervais vèyous d'jônesse, par Lucien Colson, membre de l'Association des auteurs wallons. — Edition originale, papier de luxe, impression rouge et noir. Ornementation de M. Auguste Donnay.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32 rue de l'Industrie.



Salon de la *Libre Esthétique*

GREEN GIRL, par J.-W. ALEXANDER

Avril

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 14. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 3 AVRIL 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

LA COUVÉE

Comédie en trois actes de FRITZ LUTENS, au théâtre du Parc.

Elle fut très chaleureusement accueillie à la première représentation, cette comédie nouvelle d'un de nos compatriotes résolument engagé dans l'intéressant élan qui peu à peu amènera l'épanouissement d'un théâtre de pensée et de sentiment belges, puisque, enfin, on s'aperçoit que nous sommes doués d'une originalité ayant droit à la vie, droit à s'extérioriser à sa manière, sans plus patauger, tristement, dans les imitations et les pastichages qui faisaient de nos écrivains « des clairs de lune du derrière » de quelques grands français! La *Jeune Belgique* qui, malgré ses mérites, était la prophétesse de l'école dont la spécialité était de nier que nous eussions une Ame à nous, a signifié par sa mort que les temps sont passés où régnait une atmosphère dans laquelle une telle doctrine trouvait la matière respirable, et on peut croire que dorénavant l'Art des nôtres, quelles que soient ses formes, ne trouvera bon accueil que si nos artistes n'ont plus d'autre mobile que leur instinct personnel, à si particulière saveur.

Le théâtre lutte, lui aussi, pour se conquérir sous des formes et avec des allures qui soient du terroir. Il est en retard sur la Poésie et la Prose, mais tâche de rattraper la colonne en marche de notre littérature. D'actifs encouragements lui furent et lui seront encore donnés par le groupe tenace de ceux que nous avons nommés LES FABIANS de notre Art, ces esprits clairvoyants et directoires qui ont la vue totale et préventive des transformations nécessaires. Et certes les vaillants ouvriers ne manquent pas à l'œuvre, malgré ses difficultés et ses déceptions. FRITZ LUTENS en est un témoignage.

Le Public ne suit pas vivement. Il est hésitant, comme toujours, dans cette bourgeoisie qui est habituée à ne point penser par elle-même et attend, avec une prudence bête, que les criticaillons qui représentent

chez nous la monnaille du Grand Sarcey, le magot de la Montagne sacrée de la critique, aient formulé une appréciation. Il faudra rectifier les ankyloses intellectuelles formées par quarante ans du régime dramatique d'importation parisienne que nos bons directeurs nous ont infligé avec une persévérance dont ils commencent à porter la peine. M. Alhaiza en sait quelque chose, lui qui perd son théâtre pour ne pas avoir plus tôt dispensé aux pièces belges la distribution sérieuse et la mise en scène très jolie et très soignée accordées à la *Couvée*. Il surveille l'étable après que les vaches sont échappées! Combien il doit regretter d'avoir si cavalièrement traité jadis nos auteurs dont il annonçait dédaigneusement les œuvres sur des affiches où, sans attendre la lassitude du public, on la provoquait en faisant figurer en même temps le titre d'une de ces mystifications françaises ayant invariablement pour trame l'*Inévitable Adultère!*

La *Couvée* de Fritz Lutens a eu neuf représentations, soit le triple du chiffre habituel. C'est peu et beaucoup et présage une avancée vers des jours plus équitables. Les auditeurs des dernières ne manifestaient rien. Ils avaient le visible embarras et les visibles hésitations de gens qui craignent de paraître provinciaux en applaudissant l'un des leurs, un voisin, un compatriote, qui, par cela même qu'il est du même clocher, a droit à toutes les rigueurs et toutes les défiances qu'on épargne à n'importe quel dramaturgicule venu de l'étranger.

Cela changera! Patience. N'est-ce pas le même troupeau qui sifflait Ibsen, dans le même théâtre, quand pour les premières fois des téméraires le leur faisaient déguster? Quelles grimaces alors, *bone Deus!* et quelles mines dégoûtées! Alors que maintenant!

La *Couvée* est une bonne pièce courante, égale certes en valeur à la série des pièces « grand succès du Vaudeville de Paris », « immense succès du Gymnase de Paris » que nous avons vues défiler durant des hivers sans nombre. Elle eût mérité un engouement égal. Elle est bien bâtie, bien menée, vive, pittoresque, intéressante; peu pénétrante, nous en convenons, toute en surface, écorçant la vie bourgeoise en ses superficialités non en ses profondeurs, mais, en somme, réunissant les qualités suffisantes pour tenir en haleine l'attention d'auditeurs qui cherchent une distraction et n'exigent pas le pathétique vrai et émouvant. Le dessin et le coloris sont bons, si l'émotion y est rare.

Beaucoup de personnages y circulent, dix-huit, presque tous au même plan, rendus avec un naturel quelque peu vulgaire par des artistes de bonne volonté qui se sont appliqués à donner à la pièce le concours de soins très attentifs. Le personnel de M. Alhaiza est un peu disparate; la petite scène du Parc voudrait plus d'harmonie dans les costumes, les allures et même « les dimensions »; mais il serait injuste de dire que l'ensemble n'était pas satisfaisant. Du reste, la *Couvée* met en scène « une cuillerée » prise dans la marmite où mijotent « le monde » et le snobisme qui, assurément, ne présentent guère des conglomérats proportionnés en leurs éléments.

Point de figure principale. Mais c'est voulu apparemment, l'auteur semblant s'être préoccupé surtout de prendre le groupe, la Couvée, d'une mère enrichie dans l'industrie qui a mis au monde, et dans la société, quatre dégénérés, mi-partie mâles et mi-partie femelles : Un fils qui s'est fait militaire pour avoir dans ses noces perpétuelles les avantages d'un brillant uniforme. Un autre fils qui se prépare à la Diplomatie, avec les qualités de gâtisme et tous les ridicules usités dans ces hautes fonctions. Une première fille qui a épousé un chocolatier et n'a d'autre préoccupation que de sortir de cette profession par trop ménagère. Une seconde fille qui rêve d'épouser un marquis et qui, pour forcer le consentement maternel, se fait enlever par un décavé affublé de ce titre rare. La maman plâne au-dessus de ce quadrille, essaye constamment de le ramener sous ses ailes de grosse poule effarée, et n'y réussit pas. Elle accuse le Sort, et se demande comment c'est possible, tout ce galimatias, alors qu'elle a « si bien élevé » sa progéniture et que la Providence lui devait du Bonheur pour la vie laborieuse qu'elle et son défunt mari ont consacrée à s'enrichir à millions en exploitant consciencieusement pendant un tiers de siècle quelques milliers d'ouvriers dans des usines peu saines et bien disciplinées.

Un brave homme nommé Fribourg (vous allez croire, à ce nom, que c'est un juif; mais non, ce n'est qu'un tuteur qui se teint la moustache) lui explique avec beaucoup de sens que c'est la faute à ses millions; que ses polissons de fils et ses écervelées de filles seraient tout autres si ce bel argent ne les avait point pourris, et que notamment le marquis de Hautpré n'aurait jamais songé à épouser Mlle Micheline Brunier, si la dot de cette jeune détraquée n'avait pas été de vingt fois cent mille francs.

Suivant l'usage désormais consacré qui veut que « ce maudit Socialisme » se glisse partout, il y a de-ci, de-là des tirades sur « le Patronage moral » et on parle beaucoup d'un personnage titré, laissé dans la coulisse, qui prétend résoudre la question sociale en se faisant « le Père de ses ouvriers ».

La trame n'est donc pas d'une nouveauté excitante. Le *Patrimoine* de Vanzype l'avait déjà utilisée. Mais, il y a effort et vraiment bon résultat qu'il ne faut pas, croyons-nous, juger de façon absolue, mais dans l'ensemble des tentatives de notre théâtre, ainsi qu'un maillon dans la chaîne totale. Les détails sont bien observés, il y a des mots bien frappés, les discours sont sobres, le dramatique est adroitement mêlé au comique, les personnages vont et viennent avec aisance, rien n'est forcé. Bref, Fritz Lutens a assuré-

ment l'entente de la scène et, s'il persiste, comme on doit l'espérer, arrivera à la très bonne pièce. Nos félicitations et nos encouragements vont à lui de tout cœur!

Il est dur, pourtant, de penser à la ténacité qu'il faut pour se faire accepter, et à l'indifférence cruelle avec laquelle le public, au lieu de donner à ces vaillants le viatique d'une bienveillance qui serait si féconde pour l'épanouissement de notre littérature, fait la petite bouche et marchande ses bravos.

L'IDÉAL FÉMININ

chez les poètes contemporains.

La prévention à la mode contre les études classiques et la faveur des études strictement scientifiques, prévention qui au point de vue de la culture générale de l'esprit a produit de déplorables résultats, dès maintenant trop visibles; cette prévention, dis-je, a été à l'avantage des femmes; car si depuis un quart de siècle les études spécialement littéraires sont délaissées par les jeunes gens, elles sont au contraire très cultivées par les jeunes filles; si bien que l'équilibre se fait au profit de la femme. Il est clair que si ces études sont inférieures quant aux notions précises qu'elles procurent, elles sont autrement efficaces à former le cœur, l'esprit, l'être dans sa fleur d'humanité.

Donc, négligée par les jeunes gens, cette éducation se répand de plus en plus chez les jeunes filles. Si, d'un côté, cet abandon est déplorable à constater, cette expansion du goût littéraire chez le sexe féminin est de bon augure et ne peut avoir qu'une influence salutaire pour la société, car l'éducation esthétique chez la femme, bien loin de susciter en elle l'emploi de facultés peu développées ou imaginaires et donner naissance à ce déluge d'œuvres d'amateurs, qui dans toutes les parties de l'art étouffent sous leur poids toujours accru l'œuvre vraie de l'artiste créateur, lui donnerait au contraire l'exacte notion d'elle-même, de sa puissance, de son réel champ d'action. Quoi qu'on fasse, le pouvoir créateur sera toujours chez elle une exception. Le rôle naturel de la femme, c'est d'éveiller le cerveau de l'homme, c'est-à-dire d'être la féconde instigatrice de ses pensées et de ses œuvres. Faire agir, bien plus qu'agir elle-même, faire penser bien plus que penser elle-même. Plus près de la nature que l'homme et plus inconsciemment soumise à son influence que lui, elle est dans le monde spirituel une cause en perpétuelle action qui subit les contrecoups de tout ce qu'elle inspire dans le bien et dans le mal. S'il se formait une génération où elles seraient nombreuses, les femmes d'un goût éclairé, où la Beauté immortelle verrait sur son autel la flamme incessamment entretenue par de longues théories de vestales, l'époque qui verrait cela serait le champ d'une magnifique et superbe éclosion d'art. Il serait vraiment étrange et curieux de voir dans la barbarie envahissante et passagère, car il ne faut jamais désespérer de l'avenir, de voir, dis-je, les femmes remplir, pour les belles lettres, le rôle des moines au moyen-âge.

Pour moi, si je voulais me représenter pour le plaisir de mon esprit le modèle idéal de la femme de l'avenir, je me la représenterais, la femme, non pas mathématicienne transcendantale capable de bâtir la tour Eiffel, non pas géomètre, non pas avocat, non pas député, martelant la barre de la tribune de son poing délicat, bien que je sois d'avis, que libre carrière soit ouverte aux aptitudes même anormales de la femme, de même qu'on ne peut empêcher un homme de tricoter ou de broder, je me la représenterais d'abord ornée de toutes les qualités qui font la douceur du foyer; et puis, de sens si délicat, d'intelligence si subtile, de compréhension si fine, de connaissances esthétiques si étendues qu'elle serait dans le milieu social une cause permanente de création artistique et d'embellissement de la vie. La laideur ambiante des choses disparaîtrait sous la radiance de son sourire. Et comme la fonction d'un être est de se prolonger au delà de lui-même et de rayonner autour de lui, la femme mettrait dans la vie non plus la chatoyante frivolité de cette banale convention appelée la mode, mais le vivant reflet de sa beauté propre. Comme Diotime, elle pourrait écouter Platon. Elle saurait surtout qui elle devrait ne pas écouter. Elle aurait le sens de la vraie grandeur. Elle éclairerait de la douce lumière de son regard, le chemin où se lèvent dans la poussière les pas de l'homme... Mais ne rêvons pas.

La race civilisatrice qui nous a frayé toutes les voies dans les sciences comme dans les arts, a eu pour éducateur les poètes, et les chants d'Homère ont bercé son âme. Je sais bien que pour la marche en avant, on ne doit point s'inspirer que du passé, mais il est des traditions qui s'imposent à l'humanité tout entière, et les Grecs, si improprement nommés anciens et qui étaient, au contraire, la jeunesse portant les promesses de l'avenir, obéissaient à un instinct sûr. Notre race, plus vieillie que civilisée, oublie trop que les poètes sont les vrais éducateurs et que ce sont ceux qui montrent l'idéal, qui apprennent le mieux à marcher sur les routes d'ici-bas. Les études désintéressées deviennent de plus en plus rares.

Faire de l'argent, *to make money*, comme disent les Anglais, est l'idéal proposé. Le monde est en train de devenir seulement un monde d'affaires. La barbarie, c'est-à-dire un état social où le développement matériel et, par conséquent, le luxe sont excessifs au détriment du progrès moral et intellectuel, a l'air de nous menacer. Et puisque les hommes, harassés par les nécessités de plus en plus accablantes de l'existence, je ne parle pas des pauvres qui doivent et qui ne peuvent qu'y songer, semblent ne plus tenir au trésor antique des traditions littéraires; il importe, avant tout, que ce trésor soit sauvé. Il sera peut-être de plus en plus difficile au véritable talent de ne pas être étouffé, mais s'il est vrai que l'esprit souffle où il veut et qu'il n'est point d'époques qui ne contiennent virtuellement des hommes de génie, il est vrai aussi que la semence céleste a besoin d'un sol préparé. Que les femmes réparent cet abandon funeste, qu'elles deviennent lettrées, pénétrées de culture esthétique, prêtresses de beauté et qu'elles nous sauvent de la barbarie!

De ce que nous venons de dire, les idées générales qui se dégagent sont celles-ci : que les poètes sont les perpétuels créateurs de l'idéal féminin, qu'au point de vue civilisateur, le réel champ d'action de la femme est l'esthétique, que de son goût, de son esprit peut provenir la fécondation de l'esprit masculin créateur de l'œuvre d'art, et que dans un état social où l'individu se spécialise, c'est-à-dire s'agrandissant comme instrument d'utilité matérielle s'amoindrit en tant que personnalité humaine, il est nécessaire que la culture esthétique s'intensifie d'un côté en proportion même que les tendances utilitaires l'emportent de l'autre, et enfin que si les hommes veulent absolu-

ment se soustraire à ce devoir, il est bon, il est heureux que les femmes l'acceptent et l'accomplissent.

Dans notre société bourgeoise, le poète est appelé « rêveur » avec un certain dédain. La légende d'Orphée cependant reste toujours vraie. Les accords de sa lyre changeaient les rugissements des fauves en murmures. Quand les passions rugiront dans les cœurs et feront de l'homme le grand fauve des cités, la société regrettera Orphée, qu'elle a trop souvent livré aux bacchantes.

Les espèces sous lesquelles on communie sont bien sonnantes, sont trop sonnantes. Mais les sociétés vivent plus de ce qu'elles espèrent que de ce qu'elles réalisent. Elles réalisent du moins en raison de ce qu'elles espèrent. Elles ont comme lumière un groupe peu nombreux de grands esprits.

Le cœur des grands poètes est le centre de la vie; c'est là que s'accumulent le passé, le présent et l'avenir des générations; c'est là que tressaille le fond éternel de la nature humaine. L'émotion poétique possède à la fois la puissance de l'espoir et la puissance du souvenir, et ce serait pour une civilisation le signe de la décrépitude absolue que de n'être plus capable de la ressentir. Aussi, voyez ici, outre les idées que je viens de tracer, un hommage à cette force éternellement vive de l'âme qui éveille et suscite dans l'esprit non seulement les formes de l'idéal féminin, mais l'idéal tout entier.

ÉMILE SIGOGNE

EUGÈNE COPMAN

Il y a quelques années, l'*Art moderne* attirait l'attention de ses lecteurs sur l'exposition que le dessinateur brugeois Eugène Copman avait organisée dans la Salle Marugg. Il est juste de signaler deux productions nouvelles de cet artiste modeste, consciencieux et épris, à la façon des primitifs, de réalité et de simplicité. La première est un portrait de l'évêque de Bruges, la seconde un portrait de Mgr le cardinal Goossens, archevêque de Malines; toutes deux s'imposent à l'attention.

Le portrait du cardinal est d'une conception remarquable : la mise en page dans un cadre restreint, où il a fallu ménager l'attitude d'action et l'aspect d'ampleur qui conviennent au personnage, constituait une difficulté que l'artiste a habilement surmontée; l'exécution — celle des mains notamment — révèle la sûreté d'un artiste maître de son métier.

Le progrès de M. Copman sur ses œuvres antérieures est considérable; la manière distinguée et picturale dont il manie le crayon ou l'estompe accentue, de plus en plus, sa personnalité.

Comme le graveur Gaillard l'a fait pour plusieurs de ses œuvres, l'artiste a placé son portrait dans un encadrement allégorique qui rappelle les belles gravures des XVII[e] et XVIII[e] siècles; mais, ici encore, il a mis dans son travail une note personnelle aussi bien pour ce qui regarde la composition architecturale de cet encadrement que pour ce qui concerne le réalisme de l'exécution.

En somme, il ne semble pas qu'on ait jamais traité en dessin des œuvres aussi complètes. On met, en ce moment, en vente à Bruxelles une assez bonne reproduction en photogravure de ce portrait (1). Qu'on la compare à tous ceux qui ont été publiés depuis longtemps dans notre pays et l'on pourra se rendre compte de la distance qui sépare ces productions presque toujours banales de l'œuvre de M. Copman.

(1) Société belge de librairie. Photogravure Hanfstaengel, à Munich.

La Sépulture d'Hippolyte Boulenger.

A la suite de notre article, la *Chronique* a fait un appel aux artistes, aux amis du peintre pour qu'ils accomplissent le pieux désir dont nous nous sommes fait l'écho. « Une pierre décente et quelques mètres de terrain, voilà tout ce que réclame un artiste glorieux dont le pays se montre volontiers fier. Nul doute que la municipalité de Schaerbeek ne s'empresse d'offrir le terrain. Quant à la pierre, quelques centaines de francs suffiront à l'acquérir.

Il n'y a pas un artiste qui ne tiendra à honneur d'apporter son obole à la modeste souscription que nous nous faisons un devoir d'ouvrir aujourd'hui. »

Voilà qui est bien. Les souscriptions peuvent être envoyées à la *Chronique*, galerie du Roi, à Bruxelles, soit directement, soit par notre intermédiaire.

L'Affiche belge jugée à l'étranger.

M. Demeure de Beaumont vient de publier un ouvrage en deux volumes (1), illustré de nombreuses reproductions et de portraits d'artistes, dans lequel il étudie de très près les origines, l'éclosion et l'épanouissement de l'art de l'affiche en Belgique. Cette curieuse monographie est sérieusement documentée et, par l'importance du texte et la variété des œuvres reproduites, étonnera plus d'un de nos compatriotes à qui l'étude de l'écrivain toulousain révélera une face de l'Art belge qui n'avait guère été, jusqu'ici, mise en lumière.

Le groupe des « affichistes » de notre pays s'aligne, dans le traité de M. Demeure de Beaumont, en bel ordre de bataille. Ici encore, l'initiative individuelle de nos artistes apparaît, multiple et persévérante. La *Revue encyclopédique*, dans un intéressant article sur l'*Affiche belge*, souligne ce succès dans un domaine où il paraissait difficile de trouver à glaner après l'abondante moisson des Chéret, des Grasset, des Lautrec, des Steinlen, des Ibels. L'éloge qu'il décerne à nos compatriotes est trop flatteur pour que nous en privions nos lecteurs :

« L'auteur de cette publication, auquel on doit des chromolithographies murales remarquées, traite le sujet avec la double autorité du critique et du professionnel ; il en dégage la philosophie; il rapproche des enseignes du moyen-âge l'affiche illustrée et indique pour quelles raisons le public la goûte si vivement. « La foi est morte, le mercantilisme règne et l'affiche flamboie, sûre de son succès, à une époque où tout est vendre. » Il observe justement qu'au lieu « de tenter d'épurer l'affiche pour moraliser la rue, mieux vaudrait épurer la rue pour moraliser l'affiche ». Retenons au passage cette déclaration de principes qui dévoile la règle critique suivie par M. Demeure de Beaumont : « Qu'on attaque les gens arrivés, qui ont, pour les défendre, un glorieux acquis, passe encore; mais les jeunes, non. Tout au plus doit-on se contenter de leur donner des conseils d'homme à homme. » La bienveillance de l'auteur ne paralyse cependant en aucune façon sa lucidité. On le voit bien lorsque M. Demeure de Beaumont vient à définir les caractères distinctifs de l'affiche belge :

(1) *L'Affiche belge*, essai critique et biographie des artistes, par A. Demeure de Beaumont. Chez l'auteur, 22, rue Raymond IV, à Toulouse. Des presses d'Aug. Bénard, à Liége. Prix : 8 francs.

« C'est, dit-il, la tendance très marquée à s'affranchir de plus en plus de l'influence japonaise et à se rapprocher de la vieille conception occidentale de l'art... C'est encore l'abandon de l'allégorie et du symbole pour la représentation de la vie courante, de la vie familière et une figuration de la femme peu nerveuse, très flamande. » Chaque centre de production est ensuite étudié : Francis Nys travaille à Anvers, Constant Montald à Gand, Marius Renard à Mons. A Bruxelles et à Liége surtout, l'affiche illustrée se trouve en pleine efflorescence; dans la capitale, grâce à Duyck et Crespin, Hankar, Privat-Livemont, Van Rysselberghe, Mignot, Dardenne, Lynen, Hannotiau, Ottevaere, Fabry, Combaz, Gaillard, Evenepoel, H. Meunier, puis c'est à Liége le triumvirat triomphal de Berchmans, Donnay, Rassenfosse, si bien secondé par l'imprimeur artiste Bénard... Des reproductions, multipliées à foison dans le texte, viennent corroborer l'opinion émise, prouver à tout instant le bien-fondé de l'éloge. Il serait à souhaiter que l'affiche illustrée rencontrât pour chaque nation un historien aussi bien informé et aussi impartial. Nos voisins ont droit de tirer quelque vanité d'un pareil hommage rendu par un Français de Toulouse à l'art de la Flandre moderne. »

CONFÉRENCE DE M. CHARLES MORICE

Au Cercle des études féministes.

M. Charles Morice a eu la curiosité de rechercher l'histoire de cette Mary Wollstonecraft dont on avait vendu le livre, *The Rights of Woman*, pendant la Révolution. Ce livre avait à peine paru à Londres qu'il était traduit en français et qu'on annonçait ces « Droits de la femme » partout à Paris, en même temps qu la brochure « Des droits de l'homme ».

Le côté intéressant de la dramatique aventure de cette femme, c'est que sa vocation littéraire fut pour ainsi dire le reflet nécessaire de sa vie passionnée. Elle était intelligente mais point du tout intellectuelle au vilain sens moderne du mot. Elle aima, fut abandonnée, elle et son enfant, se maria, et mourut à trente-huit ans. Ses œuvres — un livre et des articles de revue et de journaux — ne sont que la traduction de ses indignations et de ses souffrances. Mais les questions des droits féminins étaient si oubliées depuis Lysistrata et Aristophane que ces idées, inspirées par une vie tragique, n'étaient embrouillées d'aucune complication et surgirent très nettes dans le cerveau de cette femme malheureuse. Elle parla de la « coéducation des deux sexes », du « droit de la femme *au savoir* » — bien avant que ces choses eussent pénétré dans les cerveaux par les procédés assez lents de la réflexion. — Ses œuvres furent des cris de passion ; c'est ce qui en fit la valeur humaine et la clarté. Charles Morice a mis en lumière d'une façon très élégante et attachante l'influence curieuse de cet épisode peu connu des révoltes et des désespoirs féminins.

NOTES DE MUSIQUE

Aux Concerts populaires.

M. Joseph Dupont avait fait appel, pour son quatrième concert, au jeune baryton hollandais qui s'est révélé l'an dernier à Bayreuth, M. Antoine Van Rooy, un artiste de belle prestance et de voix généreuse, à la fois étendue et souple, de timbre sonore, créée tout exprès, semble-t-il, pour interpréter avec l'ampleur requise les grands rôles de Wagner : Wotan, Hans Sachs, Gurmenanz. C'est dans deux fragments du maître, les « Adieux de Wotan » et la romance de l'Étoile de *Tannhäuser*, que M. Van Rooy s'est manifesté avec le plus d'autorité et d'éclat. Il a prouvé, en interprétant avec goût divers lieder de Schubert, de Schumann et de Brahms, qu'il possédait, en outre, la finesse de diction, la flexibilité des nuances et l'intimité voulues pour exprimer avec art des compositions de moindre envergure. Son succès a été très grand.

La partie symphonique n'était qu'un cadre brillant donné au soliste : Symphonie en *si bémol* de Schumann, ouverture *Zur Weihe des Hauses* de Beethoven, toutes deux connues et appréciées de longue date. Comme nouveauté, des mélodies écossaises d'intérêt musical contestable, instrumentées par P. Gilson avec la « patte » que l'on sait.

***

Signalons, en outre, deux bonnes séances de musique données, l'une, au Nouveau-Théâtre, par Mme Eugénie Dietz qui a charmé un auditoire de choix par l'exécution de quelques œuvres de Bach, de Beethoven, de Byrd, de Chopin, de Schumann, de Borodine et de G. Fabre, interprétées avec un sentiment artistique très pur; l'autre, à la Grande-Harmonie, par Mme Marguerite Lallemand, pianiste également, dont la délicatesse de toucher, le charme et la grâce ont été unanimement appréciés. Outre quelques chœurs de musique ancienne exécutés par l'Octuor vocal de M. Soubre, on a applaudi l'*Adagio et fugue* de J.-S. Bach, joué par M. Ed. Deru avec style, bien que la fugue ait été menée dans un mouvement trop précipité. Rappelé, M. Deru a ajouté au programme la *Gavotte* de Bach, qui a affirmé davantage encore son succès.

LA MUSIQUE A LIÉGE

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

O la grise, l'émolliente atmosphère de province ! Jamais ne fut-elle pour cette ville aussi épaisse qu'en le fade hiver qui s'écoule. Nul réveil d'art, nulle manifestation qui permette la diffusion de salutaires enthousiasmes. L'élan musical des années dernières s'est arrêté. Non point que manquent les concerts et fêtes musicales, mais parce qu'ils furent sans relief. Ce n'est pas le troisième des Nouveaux Concerts, donné avec le concours d'un violoniste intéressant d'une nervosité vibrante mais inquiétante, M. Cerrigo Serato, et de Mlle Gérardy, une aimable pianiste aux qualités de virtuose un peu prétentieuses, qui alluma les esprits.

Ce n'est pas davantage le deuxième Concert du Conservatoire, encore que figurât au programme la merveilleuse symphonie en *mi bémol* du « divin » Mozart, et bien que M. Ovide Musin, le nouveau professeur de violon du Conservatoire, fit preuve d'un habile mécanisme et d'une grande sonorité.

Peut-être faut-il noter les Quatuors Charlier et Maris-Jaspar, dont il faut louer les progrès.

Toute joie artistique qui nous fut octroyée vint du Quatuor Zimmer, de Bruxelles, et de deux soirées à la Société d'Émulation où nous entendîmes le Quatuor des dames viennoises de Mlle Soldat, ensuite M. Busoni.

Le Quatuor Zimmer a remporté un éclatant succès aux concerts

Dumont-Lamarche. On sait que Mme Dumont-Lamarche fit à la ville de Liége une donation destinée à organiser annuellement plusieurs séances populaires et gratuites de musique de chambre. Il importait que ces Liégeois, qui ne purent qu'au dehors compléter leur instruction et se créer une place marquante, y fussent appelés.

Avec une parfaite cohésion, un scrupuleux respect des œuvres, avec une souriante animation et d'exquises délicatesses, MM. Zimmer, Jamar, Lejeune et Brahy ont exécuté trois quatuors de Haydn, Mozart et Beethoven. La régularité des ensembles n'étouffe point les personnalités; de jeunes et vives sensibilités chantent avec les instruments.

A la Société d'Émulation, dans un récital d'œuvres choisies, M. Ferrucio Busoni a été longuement et frénétiquement ovationné. C'est un virtuose d'un art consommé. Il semble impossible de le surpasser en éclat. Quel ravissement d'ouïr sous les doigts prestigieux l'envolement des notes claires, rapides, perlées, et combien l'on s'émerveille des moelleuses douceurs du toucher, de la féconde richesse et de l'ampleur des sonorités ! Pour charmer à ce point l'oreille et l'esprit, il ne suffit pas d'une virtuosité, si prodigieuse soit-elle, il faut encore la souveraine puissance d'un tempérament d'artiste. C'est le privilège de M. Busoni, tous doivent le lui reconnaître, ceux-là mêmes qui lui voudraient moins d'éclat et plus de classicisme dans Bach et dans Beethoven.

***

Voici, en outre, à quelques jours d'intervalle, deux exécutions de réel intérêt.

Pour faire du neuf et tirer parti des éléments d'élite qu'il a su assembler et former, M. Dupuis choisit la seconde symphonie de Gustave Mahler qui requiert la coopération d'un orchestre très complet, de chœurs mixtes et de solistes. Ce choix le sollicitait d'autant plus que jusqu'ici aucune exécution n'en fut donnée en dehors de l'Allemagne.

La composition est imposante par la hardiesse et l'étendue de la conception. La profusion des moyens habilement utilisés, la manifestation d'une science instrumentale très approfondie, le généreux déploiement de toutes les ressources orchestrales et vocales en font une œuvre de valeur. Si la pensée initiale est d'un poète, les idées mélodiques, appelées à l'exprimer et à donner à l'ensemble la vie et l'ampleur, sont malheusement pauvres et souvent banales. Des trois premières parties, exclusivement symphoniques, la première paraît de beaucoup la meilleure. C'est, dans un mouvement d'*allegro maestoso*, un exposé qui a de la clarté et de la vigueur. La quatrième partie, d'un travail pénible trop apparent, contient un solo pour alto empreint d'un sentiment élevé. Le finale, où s'enlèvent dans un bel ensemble les voix des chœurs, de l'orchestre et de l'orgue, clame avec pompe et non sans grandeur une éclatante espérance de résurrection.

L'exécution, avec le concours des Dames amateurs et de la Légia, fut une des plus parfaites que Sylvain Dupuis nous ait données.

Quelques jours après M. Dupuis, avec les mêmes masses chorales et le même orchestre, interprétait la *Légende de Sainte-Élisabeth*, oratorio de Liszt.

La *Légende de sainte Elisabeth* marque dans l'œuvre du maître, sans qu'elle égale toutefois la *Faust-Symphonie*, précédemment applaudie à Liége. Certaines parties sont demesurément longues, se perdent en une vaine phraséologie; mais en d'autres, telles le *Prélude*, le *Miracle des Roses*, la *Prière*, le *Rêve*, le *Départ*, que de pure beauté, que de tendresse, de douce et pénétrante poésie, quelle angoissante détresse !

L'exquise figure de la sainte attendrit le Maître; chaque fois qu'elle absorbe sa pensée, il rencontre des accents d'une grâce, d'une chasteté, d'une séraphique douceur qui enveloppent l'âme d'une atmosphère de naïve et idéale bonté. Lorsqu'elle s'efface, que le décor ou d'autres personnages du drame surgissent, la symphonie, brillante encore par l'instrumentation, traîne en des développements excessifs et souvent lourds !

Les interprètes, chœurs et orchestre, ont eu la souplesse, la netteté et l'animation désirables. Les solistes, Mme Raick, M. A. Sistermans, dont plusieurs fois déjà nous avons admiré la voix ample et la diction solide, MM. Salden et Orban méritent des éloges. Mme Jeanne Raunay réalisait une Elisabeth touchante, à laquelle elle a prêté sa voix claire, sa simple et pure diction, sa grâce captivante.

X. N.

NOUVEAU LOCAL DE LA SOCIÉTÉ DES BEAUX-ARTS DE VERVIERS

Exposition de Mlle Marcotte.

Verviers a maintenant sa « Maison des Artistes » comme elle a sa Maison du Peuple. La Société des Beaux-Arts a construit récemment une salle assez grande, pouvant servir de local d'exposition, de conférences et de concerts.

Plusieurs fois déjà, cet hiver, les Verviétois y ont entendu de la musique et des orateurs — ou des *liseurs*, car les orateurs sont plus rares. Dernièrement, une jeune société de musique de chambre y interpréta notamment une œuvre inédite de Lekeu, l'accompagnement pour cordes et piano du « Nocturne » édité jusqu'ici pour chant et piano seulement. Plus beau, plus large et plus émouvant parut encore ce Nocturne ainsi complété et une nombreuse assistance l'applaudit d'enthousiasme.

Très populaire et très visité, le nouveau local. Les œuvres de Mlle M.-A. Marcotte y attirent pour le moment tout un public d'amateurs. Parmi les quelques œuvres très intéressantes non encore exposées ailleurs, on remarque surtout un dessin impressionnant : le buste d'une *Enfant d'alcoolique*. Grands et beaux yeux un peu dilatés, front énorme, corps mince : toute la beauté et l'intelligence séduisantes des êtres déséquilibrés, prédestinés au malheur d'autrui ou d'eux-mêmes, soit que l'art, la science ou la vie exaspèrent en eux leurs fantaisies les plus exacerbées. Très réelle et de profonde observation aussi, l'étude d'*Idiote* et la veille flamande en prière ; *Devant l'autel;* d'autres toiles encore, indiquant d'une façon toujours plus marquée les dons spéciaux de la jeune artiste pour ce que j'appellerai une émouvante documentation psychologique.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Voix Passantes, poésies par EDOUARD QUED. Paris, L. Vanier. — *Le Naturalisme littéraire*, cours donné pour l'extension de l'Université libre à Anvers, Bruxelles et Courtrai, par EDMOND CATTIER. Bruxelles, P. Weissenbruch. — *La Louange de la Vie*, par MAX ELSKAMP. Paris, *Mercure de France*. — *Entre trois feux*, comédie en un acte, en vers, par ERNEST HALLO. Bruxelles

Ed. Lyon-Claesen. — *Poèmes confiants*, par HENRI VANDE PUTTE. Bruxelles, Georges Balat, éditeur. — *Essai de critique catholique*, par FIRMIN VAN DEN BOSCH. Gand, A. Siffer. — *Dans l'ombre du harem*, roman (sans nom d'auteur). Paris, Edition de la *Revue blanche*. — *Verlaine intime*, par CH. DONOS, d'après les documents recueillis par L. Vanier, illustré de gravures et d'autographes d'après des dessins et manuscrits de P. Verlaine. Paris, L. Vanier. — *Le Mariagicide*, comédie humaine en cinq actes et six tableaux, par le BARON CH. VAN BENEDEN. Bruxelles, Paul Lacomblez. — *Notre Langue*, par LÉOPOLD COUROUBLE. Bruxelles, Paul Lacomblez. — *Enluminures* (paysages, heures, vies, chansons, grotesques), par MAX ELSKAMP; avec des bois gravés par l'auteur. Bruxelles, Paul Lacomblez. — *Les Mains gantées et les Pieds nus*, par ANDRÉ RUYTERS. Bruxelles, Paul Lacomblez *La Crise virile*, par ALBERT JUBELLÉ. Paris, *Mercure de France*. — *Montagne* (forêt, plaine, mer), par PAUL FORT; deuxième série des *Ballades françaises*. Paris, *Mercure de France*.

PETITE CHRONIQUE

C'est tout un événement artistique que l'exécution intégrale des *Béatitudes* de César Franck que prépare pour vendredi prochain la Société des Concerts Ysaye.

En France, la première exécution intégrale eut lieu à Dijon, en 1891, pour les fêtes commémoratives de saint Bernard; à Paris, le 19 mars 1893, par les soins de M. Ed. Colonne, et l'on se rappelle la prodigieuse sensation produite et qui se traduisit par trois auditions successives. Des fragments en avaient été exécutés antérieurement, en 1878, au Trocadéro et à la Société nationale, puis en 1880 et en 1887, au concert donné en l'honneur de Franck au Châtelet.

Les *Béatitudes* ont été commencées en 1870 et furent publiées en 1880, chez Brandus. L'œuvre est composée sur le texte même des huit béatitudes énumérées par l'Evangile; la partition se compose d'une série de morceaux détachés, dont l'unité est établie par un *Leitmotiv*, une large phrase que chante la voix du Christ et qui symbolise la promesse de rédemption. Les différentes béatitudes sont mises en musique, tantôt sous la forme de récits exposés par le chœur ou par les solistes, tantôt sous la forme dramatique. L'ensemble forme une composition grandiose, « où la sévérité des formes de l'oratorio est tempérée par l'inspiration la plus tendre, où le mysticisme chétien s'exprime avec une suavité merveilleuse, où la profondeur du sentiment n'a d'égale que la science du contrepoint la plus consommée, la pureté du style, l'élégance et la hardiesse de l'harmonie, où l'emploi des formes scolastiques et la complexité polyphonique se fondent en un flot d'exquises mélodies ».

Un deuil de famille oblige M. J. Wieniawski à clore la première série de ses matinées dominicales. Un avis ultérieur fera connaitre la reprise de ces séances en la saison 1898-99.

Aujourd'hui dimanche, à 10 h. 1/2 du matin et à 2 h. 1/2 de relevée, reprise au Conservatoire de la *Passion selon saint Mathieu*, de J.-S. Bach.

La seconde séance du Quatuor Thomson aura lieu le mardi 19 avril.

Sous le titre *Nos Artistes à l'étranger; Josse de Corte, sculpteur yprois*, 1627-1679, M. MAURICE BEKAERT vient de publier chez l'éditeur Lyon-Claesen une notice documentée avec soin et illustrée dans laquelle, après avoir rappelé l'influence qu'exercèrent dès le XVe siècle les artistes des Flandres sur les maitres d'Italie, il retrace la vie et l'œuvre de J. de Corte, statuaire presque inconnu en Belgique bien qu'il soit né à Ypres, et dont l'œuvre importante justifie cette étude. Les archives d'Ypres et du Palais des Doges, à Venise, où résida l'artiste, ont été consultés par l'auteur, qui a pu, grâce à ces sources sûres, reconstituer la biographie du sculpteur flamand.

MM. Oscar Halle et Francis Nys ont ouvert hier, au Cercle artistique, une exposition qui restera ouverte jusqu'au 9 courant.

Les théâtres :

La direction de la MONNAIE annonce les premières représentations de M. Ernest Van Dyck pour mercredi et samedi prochains. L'artiste chantera *Tannhæuser*. Puis viendront, la semaine suivante, des représentations de *Manon*, de *Werther* et de *Lohengrin*.

Au THÉATRE DU PARC, changement d'affiche. Depuis hier, *Médor*, de M. H. MALIN, a remplacé la *Couvée*.

Le THÉATRE MOLIÈRE annonce pour samedi la première représentation de *Napoléon*, pièce inédite de MM. Meynet et Didier.

Au NOUVEAU-THÉATRE, samedi également, première de *Severo Torelli*.

Au THÉATRE DES NOUVEAUTÉS, mercredi prochain, première représentation du *Papa de Francine*.

Une douloureuse nouvelle nous parvient : La mort inopinée d'un jeune artiste belge auquel paraissait s'ouvrir un bel avenir, le peintre Paul Kustohs, emporté en quelques jours par la fièvre scarlatine.

M. Kustohs est décédé à Paris, où il venait de s'installer. Élève du paysagiste Courtens, il débuta fort jeune, à l'âge de dix-sept ans, et depuis une dizaine d'années il prit part régulièrement aux expositions de Bruxelles et de Paris, où il se fit remarquer par la véhémence de son coloris et la fougue de son coup de brosse. A la dernière exposition de Venise, le roi d'Italie fit l'acquisition d'une de ses toiles. L'an dernier, il fit dans son atelier, à Bruxelles, une exposition assez importante de paysages et de marines qui lui attira, en même temps que des éloges, quelques critiques au sujet des procédés qu'il employait pour attirer sur lui l'attention. Mais devant la mort ces griefs s'évanouissent. Et l'on ne peut que regretter sincèrement la disparition d'un peintre dont la personnalité devait tôt ou tard s'affirmer.

L'Angleterre vient de perdre l'un de ses artistes les plus originaux : M. Aubrey Beardsley, le dessinateur et l'illustrateur que n'ignore aucun de ceux qui touchent au mouvement esthétique moderne. Bien qu'il meurt à vingt-quatre ans, Aubrey Beardsley laisse une œuvre considérable.

Citons, notamment, parmi ses plus belles compositions, celles dont il commenta la *Salomé* d'Oscar Wilde et le *Morte d'Arthur*, de Sir Thomas Malory. Les originaux de ces deux séries furent exposés, il y a trois ans, au Salon de la *Libre Esthétique* où ils charmèrent les artistes autant par la finesse et la sûreté du trait que par la fantaisie du style, amalgame singulier des formes de l'Extrême-Orient appliquées au modernisme le plus « up to date ». En s'appropriant et en combinant les éléments graphiques les plus disparates, Beardsley s'était créé une personnalité qui influa profondément sur ses contemporains. Les récentes compositions de Will H. Bradley et de ses continuateurs sont directement inspirées par les illustrations, à la fois décoratives et satiriques, du jeune artiste qui vient de mourir. C'est à Menton que Beardsley s'est éteint, phtisique.

La livraison de mars de *The Artist* contient une importante étude, ornée de dix phototypies, sur le peintre belge Edmond Van Hove, que l'auteur baptise : Un Memling moderne. Parmi les nombreuses illustrations de cette artistique revue, citons encore des reproductions d'œuvres d'A. Baertsoen et de V. Rousseau.

D'autre part, le *Magazine of Art* consacre à M. Charles Van der Stappen, par la plume d'Émile Verhaeren, une étude des plus élogieuses illustrée de sept reproductions. Dans l'*Artiste*, quelques-uns de nos affichistes belges : MM. Émile Berchmans, Victor Mignot, P. Van Loo sont l'objet d'une notice, également illustrée.

L'art belge, on le voit, est de plus en plus apprécié à l'étranger.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE — N° 15. LE NUMÉRO 25 CENTIMES. DIMANCHE 10 AVRIL 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

ANDRÉ RUIJTERS

Les Mains gantées et les Pieds nus (1).

Un livre charmant, d'un très jeune auteur belge. Un groupe d'œuvrettes d'art délicat : La *Dame nue dans du cristal*, — la *Maison dans les bois*, — la *Bergère et son mouton*, — l'*Insaisissable Amante*, — l'*Ermitage galant*.

ANDRÉ RUIJTERS a déjà sa place dans notre milieu littéraire. Il est connu au pays des Revues et des Revuettes. Il a publié : *Les Oiseaux dans la Cage*, — *la Musique et la Vie*. Récemment il fondait, lui quatrième avec Vandeputte, Toisoul et Rency, celle étiquetée : *Comme il nous plaira!* ayant en fronstispice une profession de foi de fierté non sans impertinence, ainsi qu'il sied aux nouveaux venus, redisant, comme nouveautés, mais en style rajeuni lamé d'insolence jolie, des choses que leurs aînés dirent jadis avec la même confiance et la même naïve outrecuidance, trouvant, moins qu'au temps présent, pour les signaler à la publique attention et leur dispenser les éloges mérités, de bons frères comme nous qui, ayant passé par tous les stades de la vie de Littérature, en ayant connu les joies et surtout les misères, savent de grand cœur, et aiment, crier aux vaillants qui arrivent les justes acclamations.

Nous les lisons, nous, ces jeunes. A savoir s'ils nous lisent? C'est douteux. Les écrits des prédécesseurs font un si vaste fumier! Et les prédécesseurs eux-mêmes durent si longtemps, si longtemps, trop longtemps, recommençant si indéfiniment les mêmes antiennes. Puis, les lire, ces devanciers, c'est vivre leur vie et qui ne veut maintenant vivre sa vie propre? Or, vivre sa vie propre, en art, c'est donner son art, préférer son art, ne comprendre que son art, et trouver embêtant l'art des autres. C'est affaire au public de procéder à la besogne de lecture. Quant à l'artiste (au sens dernière bicyclette), qu'il s'exprime, qu'il s'extériorise en œuvres, qu'il se vide et c'est assez! Confiance en soi, dédain des autres, voilà la consigne!

(1) Petit in-8°, 195 p. et tab. — Bruxelles, Lacomblez, 1898.

Ceci cathédrisé pour résumer la situation et la dégager de tout malentendu, je répète que le livre d'André Ruijters est « charmant et d'art délicat ». Il conte, il conte des chimères avec une grâce exquise. Des chimères amoureuses, séduisantes, menant l'amour en des méandres dont quelques-uns diverticulent dans le plus excitant érotisme sans jamais manquer à la plus élégante tenue esthétique. C'est d'un dandy, sentimental et sceptique, notant avec une adresse raffinée les plus subtils nuançages de la Nature et de la Passion, mais d'une passion à tendresse railleuse, se plaisant à l'émotion spirituelle, rieuse et caressante, pathétique et sarcastique, en un savoureux mélange, tout enguirlandé, truffé et embaumé de trouvailles délicieuses, d'imprévus, d'inédites images, foisonnant en mots de bonheur, et illuminé de rayonnement lunaire.

Certes, en dégustant ces fantaisies, reviennent des réminiscences du XVIIIme siècle, les bergeries soyeuses et élégantes de Watteau, les alcôves voluptueusement ravagées de Fragonard; c'est aussi l'œuvre adorable de Jules Laforgue, *Les Moralités légendaires ;* aussi les idylles trop oubliées de Georges Khnopff. *Mains gantées et Pieds nus* sont un maillon nouveau, d'or, de saphirs et d'émeraudes, s'ajoutant à la chaîne de ces œuvres gracieuses et parfumées C'est la même tradition de galanterie exprimant tout ce qu'il y a d'idéal à la fois cuisant et égrillard dans l'amour noblement sensuel, masquant le déficit grotesque des gesticulations inévitables et faisant ressentir l'étrange beauté du « perdre la tête », quand la bonne entremetteuse Nature gratifie les mortels lamentables de quelque aventure de frissonnant bonheur.

Le style mis en travail par ANDRÉ RUIJTERS est d'une recherche extrême mais sans aucune déplaisance. On a promptement le sentiment qu'il s'approprie admirablement à ses affabulations de vie vraie s'irradiant en féeries. C'est bien celui qui s'adapte à ses personnages de libre et allègre imagination, mi-sylvains, mi-mondains, mi-hommes, mi-dieux ou déesses, mi-paysannes et mi-nymphes. Banville en a construits ainsi, de Régnier également, avec plus de gravité.

Ah! combien cette variété dans les expressions de l'âme humaine, chez nous, a de saveur. Quand on pense à l'œuvre récente d'Emile Verhaeren, *Les Aubes*, toute en violence, en tons rougeoyants, en statures puissantes, en épisodes de catastrophes, et qu'à côté, en même temps, on voit florir celle d'André Ruijters, avec ses draperies légères, ses fards, ses cosmétiques, ses paysages teintés de couleurs apâlies, ses personnages souples, frêles et gambadant, quelle joie esthétique émane du contraste, et quels espoirs dans la productivité de ceux qui, parmi nous, subissent l'influence divine du grand et puissant fluide artistique traversant notre Belgique et se concentrant en quelques dépôts, riches et féconds, chez ces privilégiés. Ah! s'ils pouvaient comprendre, laissant de côté tout pauvre orgueil, que rien de tout cela n'est créé par eux, mais par le milieu où ils ont surgi, par l'accumulation des ataviques efforts, et que sans cette communauté immense qui les a faits et les alimente encore, ils ne seraient rien! Comme alors leur art, libre de toute glorioleuse préoccupation, plus librement encore monterait vers les cieux!

EXPOSITIONS COURANTES

Galerie Clarembaux. — Au Cercle artistique. L'Aréopage du XXe siècle.

Jamais Bruxelles n'aura vu autant de peinture qu'en la présente saison. Au Musée, au Cercle artistique, à la Maison d'Art, à la Galerie Clarembaux les tableaux défilent, interminablement, développant des kilomètres de toile enduite de couleurs variées. A peine une exposition est-elle fermée qu'une autre lui succède, avant que le public et la critique et le personnel de la manutention et les huissiers de salle aient eu le temps de faire «ouf!» Un statisticien de nos amis a calculé que si l'on alignait sur les boulevards, cadre contre cadre, tous les tableaux soumis à l'appréciation des amateurs depuis l'ouverture du *Sillon*, en novembre dernier, on borderait exactement de paysages, d'intérieurs, de figures et de natures-mortes le parcours du tram électrique depuis la gare du Midi jusqu'à la gare du Nord. Le panorama serait attrayant, et agréable à contempler en bicyclette.

Il y a peut-être dans ce mode d'exposition et d'examen un progrès à réaliser. Il aurait l'avantage de faire gagner du temps à la critique. En attendant, les cartes d'invitation, illustrées d'alléchants dessins ou sévèrement calligraphiées sur bristol, continuent à pleuvoir dans les bureaux de rédaction. Les artistes pressés, trouvant les locaux habituels occupés, exposent chez eux, dans leur atelier. Ils récidivent dans les galeries publiques. Certains tableaux passent et repassent, comme les chevaux légendaires de *la Juive*. On les a vus dans un Cercle. On les retrouve dans un autre, en quête d'un acquéreur. LesC peintres, à l'affût guettent le visiteur dès l'ouverture des portes, le happent, l'absorbent, ne le restituent à ses impressions personnelles que quand ils lui ont arraché quelques compliments dictés par la plus élémentaire bienveillance. D'autres font expédier aux journaux des comptes rendus tirés à la machine à écrire : « Hier s'est ouverte une exposition où la qualité compense la quantité..... M. X. expose un portrait d'une carnation aimablement suggestive..... L'*Intérieur* de M. Y. n'est pas sans mérite; il faut en vanter l'exécution sobre à la fois et sereine..... Le meilleur des envois est assurément celui de M. Z., un débutant qui nous donnera peut-être un jour des œuvres de réelle valeur. Déjà les aquarelles qu'il expose ne manquent pas de talent; s'il est facile d'y découvrir l'influence de certains aînés, on y trouve aussi l'indice d'une personnalité naissante. Un paysage est pour lui un état d'âme qu'il nous révèle parfois par des moyens suffisamment simples sans trop s'écarter de la réalité. »

Les âmes naïves s'imagineront que nous inventons ces jolies

phrases pour l'amusement de nos lecteurs. Elles sont extraites TEXTUELLEMENT d'une des nombreuses communications qui nous parviennent journellement et révèlent des mœurs nouvelles qu'il serait décent de ne pas laisser s'implanter. Déjà les éditeurs ont pris l'habitude de glisser dans les volumes qu'ils adressent aux journaux des comptes rendus tout faits. Les directeurs de spectacles, avec leurs billets de service, ont soin d'envoyer une note détaillant les mérites de la pièce jouée, les splendeurs de la mise en scène et l'incomparable talent des acteurs. Cela s'appelle, dans leur terminologie particulière, un « communiqué ». Et bénévolement les quotidiens insèrent ce fatras d'informations intéressées. Il est vrai que c'est en troisième page, petit texte, rubrique spéciale, et que le public renseigné discerne aisément le fil blanc dont ces malices sont cousues. Mais si les peintres s'en mêlent, il faudra leur ouvrir une colonne distincte. Que dis-je, une colonne? Un journal tout entier! Il est vrai qu'il y a, pour se défendre, la ressource du panier, de l'inestimable panier où s'amoncellent dans un désordre pittoresque les manuscrits baroques, les sollicitations égoïstes et les « communiqués » cités ci-dessus.

Ceci dit, récapitulons rapidement les expositions écloses aux premières caresses du printemps.

Mlle Clémence Van den Broeck montrait, à la Galerie Clarembaux, la semaine dernière, une série de tableaux et d'études ayant principalement pour dessein de nous initier aux sites et aux mœurs du Canada. Comme point de comparaison, l'artiste intercalait dans ces toiles exotiques quelques paysages des environs de Bruxelles. Des portraits de caïds exécutés en Algérie, des plages anglaises complétaient la démonstration. Le malheur est que l'auberge *Au pinceau de Rubens*, qui dresse à Eppeghem sa façade lézardée, ne diffère pas sensiblement, dans l'interprétation que lui donne l'artiste, de la *Maison de Moskoka* ou du *Coin de jardin à Glemcoe* qu'elle offre à la curiosité des touristes au long cours. Cette extension imprévue de la banlieue bruxelloise au delà de l'Atlantique déconcerte. Il est vrai que le *Lac Erié* pourrait tout aussi bien, si le catalogue ne renseignait le visiteur intrigué, passer pour la pièce d'eau du square Marie-Louise et le *Parc du Niagara* (*côté canadien*) pour la forêt de Soignes à la Petite-Espinette. Passons.

Au Cercle, chambardement des œuvres d'un groupe d'artistes qui avaient demandé collectivement la disposition des salles. Un jury sévère, mais juste, a renvoyé la plupart d'entre elles aux ateliers dont elles n'auraient pas dû sortir. Pour boucher les trous, on a fait une sélection dans l'exposition précédente, et voici deux demi-salonnets, juxtaposés, vaille que vaille, hurlant le disparate.

Dans la moitié la plus récente, un triptyque de Mlle Calais, dont un volet, *Vers la Lumière*, avait été exposé précédemment à la Maison d'Art. La *Fontaine d'amour* et *Ames solitaires* répètent, sans y ajouter d'intérêt, la première page de la jeune artiste. Peinture de sentiment et d'inexpérience. Puis encore quelques aquarelles de M. Jacquet, un aquarelliste déjà roublard quoique débutant, qui chausse délibérément les bottes de M. Stacquet. Une toile de M. Laureys, une autre de M. Guilleaume, l'une et l'autre sans intérêt, et c'est tout.

A ce médiocre assemblage a succédé une exposition de MM. Oscar Halle et François Nys, le premier Allemand, le second Anversois. Ici, du moins, on sent, de part et d'autre, une sincérité d'œil et d'expression. Le dessin de M. Halle est encore gauche, mais le coloris est harmonieux dans sa gamme discrète. Séduit par les clartés blondes du littoral, l'artiste a planté son chevalet à La Panne et en a rapporté de consciencieuses études de paysages et de figures.

C'est, principalement, la Zélande qui séduit M. Nys. Sa vision précise se complaît aux canaux rectilignes, aux jardinets géométriques, aux silhouettes nettement découpées sur l'éblouissante clarté du ciel. Sa palette a des crudités parfois excessives et tels rouges, tels orangés, tels bleus d'outremer détonnent comme des coups de cimbale dans le concert de ses notes de couleurs violentes. On souhaiterait voir ses tons plus rompus, mieux harmonisés. La matérialité du procédé apparaît trop visiblement. Les meilleures de ces toiles rutilantes? La *Maison des pêcheurs* et le *Jardin hollandais*, tous deux d'une vigueur et d'un éclat remarquables.

Au Musée, l'*Aréopage du XXe siècle*, un cercle qui ne s'était jusqu'ici manifesté que par des fêtes carnavalesques et philanthropiques, a ouvert une exposition de peinture et de sculpture où se coudoient les tendances les plus opposées, les œuvres les plus contradictoires, et dont le but reste énigmatique. On a invité, pêle-mêle, des artistes de talent reconnu et apprécié et les plus solides piliers du doctrinarisme artistique. Quelques jeunes artistes du *Sillon* et de *Pour l'Art* s'y manifestent à côté des barbes grises de l'*Observatoire* défunt. Des toiles ont, paraît-il, été refusées. On se demande, à voir celles qu'on y tolère, dans quels précipices avaient pu tomber les malheureux qui les ont peintes. Le Salon triennal lui-même n'offre pas un méli-mélo plus hétérogène. Celui de l'*Aréopage* n'a sur ce dernier qu'une supériorité : c'est d'être plus restreint.

Quelques œuvres méritent toutefois un examen : La *Mer*, une caractéristique figurine récemment modelée par Ch. Van der Stappen, l'*Heure de la rentrée* d'Émile Claus, les *Granges à Knocke* de F. Binjé, la *Danse nègre à Blidah* d'H. Evenepoel, les *Élégances* de M. G.-M. Stevens, deux portraits dramatiques de J. Gouweloos, les paysages de M. Blieck, P. Verdussen, F. Delgouffre, J. François; une marine d'A. Marcette; les dessins et estampes d'H. Meunier; des aquarelles, déjà vues pour la plupart, de Cassiers, Uytterschaut, Stacquet; la *Flandria*, en bronze, et un buste en marbre de J. Dillens, etc.

La Sépulture d'Hippolyte Boulenger (1)

La *Chronique*, qui avait, ainsi que nous l'avons dit, ouvert une souscription pour ériger un modeste monument à la mémoire du paysagiste Boulenger, a reçu de M. Ernest Doncker, receveur honoraire de la ville de Bruxelles, cousin et exécuteur testamentaire de la veuve de l'artiste, une lettre dont voici les passages essentiels :

Versailles, 2 avril.

La *Chronique* du 31 mars contient un article « Pour la tombe d'H. Boulenger », inspiré par un sentiment dont la famille et les amis du grand paysagiste seront très touchés, mais qui renferme une erreur initiale rendant la souscription inutile. H. Boulenger est mort à Bruxelles en août 1874; il fut inhumé provisoirement au grand cimetière, disparu depuis lors, du quartier de l'Est.

Au printemps 1875, Mme veuve Boulenger acheta au cimetière de Schaerbeek une concession à perpétuité et fit construire pour elle, pour son père, le général P.-S. du Pré, et pour son mari un caveau où fut déposé le cercueil de Boulenger.

Le général est mort en 1876 et Mme Boulenger en 1881. Les

(1) Voir nos deux derniers numéros.

trois défunts sont réunis dans la même tombe, laquelle est recouverte d'une dalle portant leurs noms.

Il y a trois ans, je reçus de l'administration communale de Schaerbeek avis que des travaux nécessitaient le déplacement de la concession; la commune fournit un nouveau terrain et fit replacer la pierre tombale.

Je retiens de tout ceci le témoignage sympathique de votre journal et de vos souscripteurs que vous voudrez bien remercier vivement de la part de la famille et des amis les plus proches du pauvre Boulenger en leur faisant connaître les circonstances qui rendent inutiles leurs bonnes intentions.

Notre confrère fait suivre la publication de cette lettre des observations suivantes :

« C'est le déplacement de la tombe qui nous a induits en erreur, nous et le correspondant de l'*Art moderne*, qui le premier avait signalé le fait à l'attention des artistes. Guidés par les indications de notre correspondant, nous avons découvert hier cette tombe au cimetière de Schaerbeek, et sur une petite plaque de marbre nous avons, en effet, lu le nom du grand peintre.

Dans ces conditions, nous arrêtons la souscription, et nous tenons l'argent reçu à la disposition des souscripteurs, que nous remercions vivement d'avoir répondu à notre appel.

S'adresser à l'administration, de 10 h. à midi et de 3 à 6 heures. »

NOTES DE MUSIQUE

Les « Béatitudes » de César Franck.

Les Béatitudes, c'est le testament musical et spirituel du père Franck. Aucune de ses œuvres ne révèle avec plus d'intensité la ferveur candide de son âme en même temps que la maîtrise et la personnalité de son écriture. C'est, dans toute sa plénitude, l'expression du génie particulier d'un maître à la fois raffiné et simple, — raffiné dans le chatoyant tissu harmonique dont il revêt sa pensée, simple jusqu'à l'ingénuité dans les idées mélodiques qu'il met en œuvre.

Rien de plus séraphique et de plus pur que ces *Béatitudes*, dont la ligne harmonieuse se déploie à travers les épisodes tour à tour dramatiques, tendres, passionnés du récit, avec une noblesse et une unité de style admirables. Sur de médiocres vers, commentaire poétique banal du chapitre V de l'Évangile selon saint Mathieu, César Franck a construit l'un des plus beaux monuments religieux de la littérature musicale moderne; c'est avec raison qu'on a nommé cette œuvre, à la fois mystique et d'émouvante humanité, « une cathédrale de sons ». Il faut remonter à J.-S. Bach pour en trouver l'équivalent. Par la hauteur de l'inspiration et la grâce mélodique, elle peut supporter la comparaison avec les grandes pages du maître d'Eisenach.

Des chœurs célestes ou terrestres, des chanteurs soutenus par la polyphonie d'un orchestre à la fois puissant et délicat, exposent les huit tableaux du vaste polyptyque. Dans chacun d'eux, vers la fin, le Christ apparaît, annoncé par un motif d'une noblesse admirable qui relie les divers panneaux l'un à l'autre. Et c'est lui qui proclame, avec une douceur ineffable d'accent, la maxime consolatrice :

Bienheureux ceux qui pleurent, car ils seront consolés !
Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le Royaume des cieux est à eux !

Dans son hiératisme et sa pureté, l'œuvre évoque une fresque de quelque maître italien du xve siècle. Et l'on est à la fois surpris et charmé en songeant qu'il s'agit non d'un pastiche ou d'une reconstitution, mais d'une composition originale et vivante, conçue à notre époque sceptique par un artiste sincère à qui une technique sûre a permis de réaliser sa pensée dans toute son harmonieuse splendeur.

Félicitons sincèrement la Société Ysaye de nous l'avoir fait connaître. C'est l'un des plus beaux titres de gloire de la jeune association, qui a mené à bien la difficile entreprise malgré des obstacles presque insurmontables. L'exécution exige, en effet, outre un orchestre de premier ordre, huit solistes aguerris, des chœurs d'hommes, de femmes et d'enfants.

M. Gustave Huberti, l'âme de cette superbe manifestation artistique, a, sans ménager ses peines, discipliné et dirigé les chœurs de son École de musique. Il faut lui savoir gré du talent et du dévouement qu'il a déployé. La sonorité des voix a été, par instants, d'un homogénéité et d'un fondu remarquables; dans l'ensemble, très satisfaisante.

M. Huberti a trouvé de précieux collaborateurs en Mlles Duthil, Flament et Ernaldy, en MM. Demest, Debusschere, Dequenne, Henrotte, Mercier, qui ont chanté les soli en artistes et en musiciens. A citer hors pair M. Demest, réellement émouvant dans les récits du Christ.

Dernière séance du Quatuor Zimmer. (Salle Ravenstein)

Deux œuvres de Beethoven — un trio (op. 9 pour cordes) et le 13e quatuor encadrant un concerto de Bach pour violons, altos, violoncelles et basse.

L'intéressant Quatuor, si bon interprète de la musique de Haydn et de Mozart où il excelle tout particulièrement, a rendu d'une façon caractéristique les œuvres de Bach et de Beethoven, avec la collaboration de M. Léon Van Hout, le plus bel alto que nous possédions. Travail très fouillé; mise en relief du rythme et des dessins mélodiques. Cette interprétation très « sculptée » évoquait à mon imagination la mimique expressive d'une physionomie de penseur passionné et je m'étonnais que nul n'ait, par devers lui, et moult discrètement, jamais tenté de mimer un quatuor.

L'expression ou les expressions, l'état d'âme si l'on veut, reflété par cet ensemble d'artistes très harmonisés, se symbolisait pour moi par l'apparition d'un masque absolument souple, très fin, pur, transparent, s'ajustant à la pensée des deux géants musiciens. J'aurais voulu parfois que ce masque se tendît pour exprimer cette plus hardie, cette plus sauvage affirmation que j'aime à trouver en eux.

Mais quels sont ceux qui, interprétant ces génies multiples, peuvent en faire reluire à la fois toutes les facettes?

Et le Quatuor Zimmer en fait reluire de si attachantes !

Que la découverte de ces facettes soit due à une seule personnalité, qu'elle tienne aux origines wallonnes ou germaniques qui en musique ont quelque parenté, elle n'en est pas moins une traduction curieuse d'un coin rarement observé de la nature de Bach et de Beethoven.

Les Matinées musicales de Joseph Wieniawski

A LA MAISON D'ART

Dans l'intimité d'invités choisis, dans les petits salons du premier étage de la Maison d'Art à Bruxelles, discrètement, charmeusement, le dimanche matin, à des heures familières, sans

aucun apparat de réclame, pour des amis, pour des artistes, pour des esthètes, venus là sans aucune préoccupation mondaine, avec le seul souci de l'Art, pour en goûter dans la paix et l'amitié les jouissances, pour s'y laisser aller avec douceur et allégresse, JOSEPH WIENIAWSKI, quatre fois cet hiver (et c'eût été davantage, si une circonstance fortuite ne l'eut interrompu), a donné des matinées musicales exquises. Et ce n'était pas seulement le désir de plaire à ce groupe composé par lui d'éléments pris à ses relations préférées, mais aussi (et cette préoccupation mérite vraiment une spéciale louange) la volonté de produire quelques jeunes artistes, en des conditions de milieu parfaites, de les faire entendre, de préparer l'opinion à la compréhension de leur talent et de leur bonne volonté esthétique.

Quiconque assista à ces réunions si imprégnées de délicate réserve et de jouissances raffinées, en conserve le délicat souvenir et souhaite leur renouvellement comme leur extension. N'est-ce pas la meilleure façon de goûter l'Art que de le faire ainsi en dehors de toute bruyance, en dehors de l'habituel remuement des grandes auditions si souvent gâtées par le snobisme, le tapage et la mondanité puérile? Quelle institution charmante que celle de ces « Petits Concerts », à bureaux fermés, où ne se rendent que ceux dont l'âme a besoin d'une délestation harmonieuse, au moment même où cette envie les prend, et qui trouvent un esprit distingué et un artiste de grand talent pour fraternellement les satisfaire.

Voici les programmes de ces quatre matinées. Ils sont, mieux que toute autre explication, l'illustration de ce que nous venons d'écrire. Ils attestent le soin extrême de leur organisation et le service que Joseph Wieniawski a vraiment rendu à l'Art et à ses collaborateurs.

Nous espérons qu'il ne nous en voudra pas de rompre ainsi l'intimité ou plus exactement le secret de son œuvre bienfaisante et élevée. Qu'il veuille ne pas oublier qu'un intérêt supérieur fait souhaiter qu'elle trouve des imitateurs aussi noblement préoccupés de musique et aussi désintéressés que lui.

1re matinée. — DIMANCHE 7 NOVEMBRE 1897.

1. Troisième concerto en *ut mineur* pour piano (Beethoven), exécuté par M. Joseph Wieniawski. Accompagnement de second piano : M. Félix Welcker.

2. Quatre mélodies (Wieniawski) : *a*) *Prière*; *b*) *Élégie*; *c*) *Extase*; *d*) *Il m'aimait tant*, chantées par Mme Caroline Mège.

3. Sonate en *ré mineur* pour piano et violon (Wieniawski), exécutée par l'auteur et M. Edmond Willame, de Mons.

4. Fantaisie pour deux pianos (Wieniawski), exécutée par l'auteur et Mlle Mathilde Hannemann, de Copenhague.

2e matinée. — DIMANCHE 5 DÉCEMBRE 1897.

1. Concerto en *la mineur* (Schumann), exécuté par M. J. Wieniawski. Accompagnement de second piano : M. Félix Welcker.

2. Quatre mélodies (Schubert) : *a*) *Le Voyageur*; *b*) *La Jeune Religieuse*; *c*) *A toi mes seules amours*; *d*) *La Truite*, chantées par Mlle Julie Decré.

3. Sonate en *ut mineur* pour piano et violon (Beethoven), exécutée par MM. J. Wieniawski et Édouard Deru.

4. *a*) Nocturne; *b*) *Sur l'Océan*; *c*) Polonaise triomphale, pour piano (Wieniawski), exécutés par l'auteur.

3e matinée. — DIMANCHE 9 JANVIER 1898.

1. Sonate pour deux pianos (Mozart), exécutée par MM. J. Wieniawski et Arthur Van Dooren.

2. *a*) *Un Dimanche* (Brahms); *b*) Stances de *Sapho* (Gounod); *c*) *Noël* (Holmès); *d*) *Les Oiselets* (Massenet), chantés par Mlle Elisa Morand.

3. Trio en *sol majeur* pour piano, violon et violoncelle (Raff), exécuté par MM. J Wieniawski, Maurice Leenders, directeur honoraire de l'Académie de musique de Tournai, et Jean Strauwen

4. *a*) Ballade (op. 31); *b*) Valse-caprice, pour piano (Wieniawski), exécutées par l'auteur.

4e matinée. — DIMANCHE 6 MARS 1898.

1. Concerto (op 20) (Wieniawski), exécuté par l'auteur. Accompagnement de second piano : M. Félix Welcker.

2. *a*) Air de l'opéra *Les Bayadères* (1810) (Catel); *b*) *Mignon*, mélodie (Moniuszko); *c*) *Le Rêve du prisonnier* (Rubinstein), chantés par Mme Denefve-Van Daele.

3. Deuxième sonate en *la majeur* pour piano et violon (Raff), exécutée par MM. J. Wieniawski et Gustave Walther, d'Anvers.

4. *a*) Ballade en *fa majeur* (Chopin); *b*) Valse-caprice en *ut majeur* (Tausig), pour piano, exécutées par M. J. Wieniawski

---

Les Arbres! Toujours les Arbres! Vivent les Arbres!

Le respect des arbres est le signe d'une âme harmonieuse!
EURIPIDE.

M. ARTHUR COSYN est un vélocipédiste émérite. Cela lui a donné l'amour des arbres! Le *Touring Club de Belgique*, cette immense alliance des touristes, défenseurs des beaux sites, des belles routes, des heureux paysages, en un mot de la puissante et charmante Cybèle antique, ce symbole de la nature harmonieuse, vient de faire paraître sous le titre : *La Question des Routes*, un nouveau travail de l'intrépide promeneur « à roulettes », ami de nos frères les arbres, de nos mères les forêts, de nos sœurs les verdures. On y lit, avec joie, entre autres délectables pensées :

« Qu'il me soit permis de réserver un de ces vœux, et non le moindre, à la sauvegarde des plantations qui sont l'ornement obligé des routes. Un prétendu intérêt agricole, servant d'ordinaire à masquer un simple intérêt électoral, est encore mis en avant pour justifier des actes d'imbécile vandalisme accomplis le long de nos voies publiques. On cède aux revendications, issues de préjugés religieusement entretenus, de campagnards qui considèrent l'arbre au point de vue du tort que celui-ci peut faire aux cultures et lui ont voué la haine tenace du propriétaire contre tout ce qu'il croit porter atteinte quelconque à sa propriété.

« On oublie tout d'abord que l'arbre est le complément, un élément essentiel de la route, que le public, c'est-à-dire tout le monde, a droit à une route ombragée et qu'on ne peut méconnaître ce droit pour donner une satisfaction — d'ailleurs illusoire — à des intérêts particuliers.

« Illusoire, en effet; une statistique récente, on l'a vu, a établi le tort réel que pouvaient faire aux cultures les plantations de notre réseau routier. Il se chiffre par une vingtaine de mille francs pour l'ensemble du territoire. Imaginez, d'après cela, le tort causé à chaque particulier! A ce prix là, on peut hardiment, n'est-ce pas, maintenir avec énergie le principe de la conservation des arbres et dénoncer impitoyablement comme acte de vandalisme caractérisé toute tentative d'abatage invoquant pareille raison d'intérêt agricole? Vingt mille francs pour nourrir l'ensemble de nos plantations routières, c'est vraiment donné!

« D'autant plus que le propriétaire d'un champ que longe une voie publique devrait être le premier à respecter cette voie, qui,

par son établissement même, a apporté à sa propriété, en la rendant accessible, une plus-value largement compensatrice du minime préjudice dont il croit devoir se plaindre.

« L'effort accompli pour réformer de tels abus a déjà empêché certaines dévastations. Mais il faut aller plus loin. Multiplier les sauvetages est bien; arriver aux solutions radicales est mieux.

« Celles-ci, dans l'espèce, consisteraient en un changement d'habitude qui rendît impossibles, désormais, les odieuses pratiques signalées et fît entrer dans les mœurs le respect des arbres.

« Pour cela, il est peut-être nécessaire que les administrations publiques commencent par donner l'exemple aux particuliers. »

Chronique judiciaire des Arts

Frédégonde

Un M. Dubout, auteur d'un drame dont le succès n'a pas répondu à ses espérances, a trouvé bon de « traîner devant les tribunaux » M. Brunetière, directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, qui n'avait pas jugé à propos de publier la longue, très longue réponse que l'auteur vexé avait écrite à M. Jules Lemaître, signataire de l'article consacré, dans la *Revue*, à *Frédégonde*. Le tribunal de la Seine avait, comme de juste, débouté M. Dubout de sa singulière prétention et consacré, une fois de plus, les droits de critique que possède un écrivain à l'égard d'une œuvre soumise au jugement public.

Mais voici que la Cour d'appel vient de réformer le jugement. Elle condamne M. Brunetière à insérer la réponse de M. Dubout et à payer 50 francs d'amende!

L'auteur de *Frédégonde* a eu le bon goût de renoncer à la publication de son factum. Mais le principe admis par la Cour n'en est pas moins stupéfiant.

Si l'arrêt français faisait jurisprudence, il serait désormais impossible d'apprécier librement les œuvres jouées sans s'exposer aux pires désagréments. C'est ce que l'*Intransigeant* fait ressortir éloquemment dans la note dont il fait suivre la nouvelle de la condamnation de M. Brunetière :

« Cette solution inattendue d'une affaire qui intéresse au plus haut degré le monde littéraire est grosse de conséquences dont les lecteurs de la *Revue des Deux-Mondes* pouvaient éprouver la rigueur.

Heureusement, M. Dubout renonce a exercer le droit de réponse que la chambre des appels correctionnels lui reconnaît. C'est consolant pour les abonnés de M. Brunetière, car il eût pu convenir à l'auteur de la soporifique *Frédégonde* de reproduire dans sa réponse toute sa pièce, qui n'est, hélas! ni brève ni gaie.

Ils échappent à cette épreuve douloureuse, mais la solution judiciaire n'en subsiste pas moins et l'on prévoit ce que ce précédent va causer de désarroi dans le monde de la critique.

A l'apparition d'une œuvre nouvelle, il faut s'attendre à lire dans les journaux des comptes rendus de ce genre :

« Le théâtre du... vient de représenter nne pièce de M. X..., intitulée... Les interprètes, MM. A..., Z..., V..; Mmes C..., D..., K... méritent les plus grands éloges, ainsi que les décorateurs et les couturiers. Quant à l'œuvre elle-même, nous avons le regret de n'en rien dire : la loi ne nous permettant pas de l'apprécier, sans que nous soyons exposés à nous voir obligés de la reproduire intégralement dans nos colonnes. »

Et encore, l'auteur, se trouvant « suffisamment désigné » par la lettre X., peut-il imposer au journal la publication de son œuvre, surtout s'il s'agit d'une insanité. »

Le mot de la fin a été dit par un ami de M. Dubout, qui a fait circuler dans les couloirs du Palais, après la décision de la Cour, le quatrain suivant :

Cet arrêt est sans défaut,
Frédégonde, reine altière,
Ayant vaincu Brunehaut,
Devait vaincre Brunetière.

Memento des Expositions

Anvers. — Exposition de la Société d'horticulture, 3-10 juillet. Section des Beaux-Arts : plantes, fleurs, fruits peints à l'huile, à l'aquarelle, au pastel, etc. Délais : notices, 17 juin. Œuvres (maximum : deux de même nature), 1er juillet. Commission sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : *M. Ch. Van der Linden, secrétaire, 70, chaussée de Malines, Anvers.*

Anvers. — Exposition quatriennale (*sic*) des Beaux-Arts. 13 août-2 octobre. Délais d'envoi : 15 juillet. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. Albert Van Nieuwenhuyse, secrétaire, Anvers.*

Barcelone. — Exposition générale des Beaux-Arts et des Arts appliqués à l'Industrie. 23 avril-29 juin 1898. Délais expirés. Réexpédition gratuite des œuvres médaillées. Gratuité (aller et retour) pour les artistes invités par la municipalité. Renseignements : *M. le Maire de Barcelone, président de l'Exposition.* Règlement dans nos bureaux à la disposition des intéressés.

Cognac. — Expositition municipale, Beaux-Arts et art appliqué. 10 juin. Délais : notices, 1er mai; œuvres : 1er juin. Renseignements : *M. Baudoin, secrétaire, rue Elisée-Mournier, 4, Cognac.*

Dijon. — Exposition universelle et internationale. Juin-octobre. Section des Beaux-Arts. Demandes d'admission : 5 mai, dernier délai. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *M. Félix Benoit, commissaire général.*

Paris. — Exposition internationale d'art photographique (5me Salon de Photo-Club). Galerie des Champs-Élysées. 3-29 mai. Délai d'envoi : 15 avril. Renseignements : *M. P. Bourgeois, secrétaire-général, 44, rue des Mathurins, Paris.*

Paris. — *Société des artistes français.* Salon de Paris. (Galerie des machines, avenue de la Bourdonnais.) 1er mai-30 juin. Délais d'envoi : *Peinture*, 18-21 mars; *dessins, aquarelles, pastels*, etc., 18 et 19 mars; *art décoratif*, 30 et 31 mars; *sculpture, gravure, architecture*, 1er-5 avril; *médaillons, bustes, statuettes*, etc., 1er et 2 avril; *sculpture décorative*, 9 et 10 avril. Renseignements : *M. J.-P. Laurens, membre de l'Institut, président.*

Paris. — *Société Nationale des Beaux-Arts.* Champ de Mars (Galerie des Machines). 1er mai-30 juin. Délais d'envoi : *Peinture et gravure* 24-26 mars; *sculpture*, 29-31 mars; *architecture et objets d'art*, 4-6 avril. Pour les sociétaires et associés : 11-13 avril, 18-20 avril, 23-25 avril.

Périgueux. — *Société des Beaux-Arts de la Dordogne.* 19 mai-17 juillet. Délais d'envoi : notices, 1er mai; œuvres, 5 mai. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *M. Bertoletti, secrétaire général, Périgueux.*

Rochefort-sur-Mer. — Exposition internationale et coloniale. Section des Beaux-Arts. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Dépôt à Paris, 1er-30 avril, chez M. Pottier, 14 et 9, rue Gaillon. Envois directs à Rochefort : 15-30 avril.

Tunis. — Institut de Carthage. 10 avril-10 mai. Délai d'envoi expiré. Droit d'inscription : 10 francs par exposant. Les tableaux de plus de 2 mètres (cadre compris), les sculptures de plus de 100 kilogs (emballage compris) sont exclus. Commission sur les ventes : 10 %. Renseignements : *M. Paul Proust, 20, rue d'Angleterre, Tunis.*

PETITE CHRONIQUE

Une double exposition s'est ouverte hier au Cercle artistique. La grande salle est occupée entièrement par une importante série de paysages de M. Courtens. Dans l'autre salle, M. G. Guffens expose les reproductions qu'il a exécutées en Italie des fresques de maîtres anciens. Nous avons parlé récemment de celles-ci lors de l'exposition privée qu'en fit l'artiste dans son atelier (1).

Les œuvres de MM. Courtens et Guffens seront visibles jusqu'au 20 courant.

L'État français vient d'acquérir des œuvres de Steinlen, de Willette et de Carlos Schwabe pour le Musée du Luxembourg. Ces artistes, on le sait, ne sont pas précisément des « pompiers ». Voilà qui est d'un bon exemple pour notre commission bruxelloise, qui n'a pas jugé, jusqu'ici, que Théo Van Rysselberghe, Fernand Khnopff, Émile Claus, Anna Boch, Jean Delville, Georges Minne, G. Vogels, Charles Doudelet et tant d'autres fussent dignes d'être représentés au Musée. Il est vrai qu'on ne pourrait raisonnablement exiger de M. le ministre d'État Beernaert, de M. le comte de Beaufort et d'autres membres très compétents et très autoritaires de la commission la largeur d'idées et l'éclectisme de M. Léonce Bénédite.

Ces messieurs préfèrent, on le sait, à l'art vivant et jeune les toiles rances de Broerman, d'Herbo et de Dell'Aqua dont ils ont acquis, récemment, d'indescriptibles spécimens.

Il est question de modifier la monnaie belge. Le type actuellement en cours a été malmené avec raison dans un rapport à la Chambre par M. Auguste Delbeke, député d'Anvers, qui, en sa qualité de numismate et d'esthète, avait dans la question une compétence spéciale. Souhaitons qu'on confie la composition des modèles nouveaux à des artistes capables, et non à quelque Vanden Bussche de la gravure en médailles, comme il s'en rencontre trop. Il est essentiel que la Belgique, qui se relève dans tous les domaines, donne, ici encore, un exemple de goût artistique. Qu'elle n'imite pas la France, surtout, qui a eu la main si malheureuse en confiant à M. Roty la création des monnaies divisionnaires d'argent. « La Semeuse » qui vient d'apparaître sous forme de pièces de dix sous est franchement ratée. La figure est d'échelle trop restreinte, à relief insuffisant. Le revers n'a aucun intérêt. Il est vrai qu'en quelques mois de circulation la pièce sera usée et qu'on pourra en faire une autre avec l'espoir de mieux réussir.

L'Association belge de Photographie célébrera prochainement le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. A cette occasion, elle ouvrira du 1er au 31 mai, au Cercle artistique, une exposition d'art photographique qui promet d'offrir un grand intérêt. Un congrès sera tenu le 16 mai au palais du Midi, siège de l'Association. Une soirée de projections, un banquet, une excursion aux environs de Bruxelles seront offerts aux délégués étrangers que le jubilé de la Société amènera en grand nombre parmi nous.

A propos de photographie, signalons les portraits d'artistes belges et d'hommes de lettres dont M. Alexandre vient d'inaugurer la série. Ces portraits, tirés en platinotypie, sont exécutés sans retouches avec une entente de la lumière, une vérité d'attitudes et une fidélité d'expression tout à fait remarquables. Ce sont des œuvres d'art, au vrai sens du mot. La série se compose, jusqu'ici, de MM. Baertsoen, Jean Delville, Lagae, A.-J. Wauters, R. Nyst, Octave Maus, F. Khnopff, Mme H. Ronner, etc.

Les Théâtres :

La direction de la MONNAIE annonce pour mercredi prochain la première représentation de M. Ernest Van Dyck. L'éminent artiste se fera entendre dans *Tannhäuser*.

Au PARC, *Médor*, de M. H. Malin, une étude très fine qui rappelle Labiche avec la tournure d'esprit ironique de Courteline, tient l'affiche.

Depuis hier, le NOUVEAU-THÉATRE joue *Severo Torelli*, de F. Coppée.

Depuis hier aussi, au THÉATRE MOLIÈRE, *Napoléon*, pièce inédite en cinq actes et neuf tableaux.

Au NOUVEAUTÉS, le *Papa de Francine*, la dernière fantaisie musicale de L. Varney, avec un désopilant intermède mimé par les Price.

Au THÉATRE DES GALERIES : Cette semaine, reprise de l'*Auberge du Tohu-Bohu*.

Le *Guide musical* annonce que Mme Bréma est, dès à présent, réengagée par la direction de la Monnaie pour l'an prochain. La grande artiste donnerait quelques représentations de l'*Attaque du Moulin* et de la *Valkyrie*. Dans ce dernier ouvrage elle chanterait non pas le rôle de Fricka qu'elle tient à Bayreuth, mais celui de Brunnhilde. Voilà une nouvelle qui fera plaisir à tous les artistes.

M. Renaud, l'excellent baryton de l'Opéra, chantera à Londres, au mois de mai, le rôle de Wolfram de *Tannhäuser en allemand*. Il étudie en outre, dans la même langue, celui d'Amfortas en vue des représentations de Bayreuth. Il est curieux de constater que le théâtre de Wagner recrute hors de l'Allemagne ses meilleurs interprètes : MM. Ernest Van Dyck et Blauwaert, tous deux Belges; M. Van Rooy, Hollandais; Mme Brema, Anglaise; Mme Gulbranson, Suédoise.

Les artistes chargés d'exécuter, sous la direction de M. A. De Vriendt, la décoration de l'hôtel de ville d'Anvers, viennent d'achever les projets qu'ils destinent à ce travail d'ensemble. M. Pharazyn a choisi pour sujet le *Landjuweel;* M. P. Verhaert, l'*Arrivée à Anvers des premières cargaisons de sucre;* M. Boon, l'*Institution de la Bourse;* M. De Jans, *Quentin Matsys reçu à la gilde de Saint-Luc;* M. Houben, l'*Institution de la première École de musique anversoise*.

Le pianiste-compositeur Jules Schulhoff est mort à Berlin le 13 mars. Jules Schulhoff! Ce nom est presque inconnu de la génération actuelle. Depuis longtemps l'artiste qui le portait vivait dans la retraite, après avoir jadis, aux belles années du romantisme, brillé au premier rang des virtuoses du clavier, à côté des Thalberg, des Liszt, des Dreyschock, des Döhler. Elève de Tomaschek, à Prague, il alla dès 1842 se fixer à Paris où il fit la connaissance de Chopin, qui devait avoir sur son art une profonde influence. C'est chez un fabricant de pianos que le hasard mit le débutant en présence du maître. Schulhoff, présenté à Chopin, fut d'abord accueilli plus que froidement. Mais quand il se mit au piano et joua l'une de ses compositions à l'auteur des *Nocturnes*, la glace fut vite rompue : « Vous êtes un vrai artiste, — un collègue ! », s'écria Chopin en serrant la main de l'adolescent. Les succès que remporta dans la suite le musicien tchèque en Angleterre, en Espagne, en Allemagne, en Russie confirmèrent pleinement l'appréciation si spontanément élogieuse de Chopin. Sa maison fut un centre artistique où fréquentait l'élite des artistes. Et c'était une jouissance d'art raffinée que de l'entendre exécuter avec Joachim ou avec Franz Ries une sonate de Beethoven ou de Mozart. La dernière fois que Schulhoff vint en Belgique, il y a deux ans, nous passâmes une soirée avec lui chez son gendre, M. Joseph Wieniawski. Malgré son grand âge il avait conservé le charme d'une conversation émaillée d'aperçus personnels, de souvenirs intéressants. Ce fut, certes, en même temps qu'un artiste, une personnalité éminente.

M. Antoine Seidl, l'un des chefs d'orchestre wagnériens en vue, vient de mourir à New-York, âgé de quarante-huit ans. C'est lui qui dirigea, on s'en souvient, les représentations de la Tétralogie données de 1881 à 1883 par Angelo Neumann en Allemagne, en Autriche, en Angleterre, en Belgique, en Hollande et en Italie, et qui furent interrompues par la mort tragique de Mme Reicher-Kindermann, l'interprète émouvante de Brunnhilde. M. Seidl accepta ensuite le poste de chef d'orchestre au *Metropolitan Opera house* de New-York, où il conduisit pendant quinze ans les représentations wagnériennes et les concerts. L'an dernier, il dirigea à Bayreuth les représentations de *Parsifal*, dont la première seule fut conduite par Félix Mottl.

(1) Voir l'*Art moderne* du 19 décembre 1897.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 16. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 17 AVRIL 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LA COMMISSION DES MUSÉES

Elle a, de tout temps, fait beaucoup parler d'elle, la Commission des Musées! Cette commission, investie de l'enviable privilège d'enrichir nos collections anciennes de belles œuvres (ce qui n'est pas difficile quand on dispose du large subside mis annuellement par l'État à la disposition de cet esthétique service) et de former nos collections modernes en encourageant nos artistes vivants et peinant, ce qui est beaucoup plus embarrassant, vu les controverses sans cesse en action quand il s'agit DU NEUF dans les Arts.

La dite Commission s'acquitte de sa double mission suivant un programme vieillot et des procédés départementaux et bellement doctrinaires dont l'opinion s'est à maintes reprises, mais sans suffisante persévérance, préoccupée, et que l'*Art moderne* s'est efforcé, plus d'une fois, de mettre en toute la beauté de leur pauvre mécanisme. Il n'est pas inutile d'y revenir, alors que récemment encore elle les a manifestés avec une ténacité officielle qui serait impudente si elle ne paraissait inconsciente.

Pour l'acquisition des œuvres destinées au Musée Ancien, la Commission, d'ordinaire, attend patiemment que quelque marchand qui semble attitré auprès d'elle ait déniché chez un particulier ignorant un tableau qu'il acquiert la plupart du temps moyennant option, et qu'il vient offrir à ce groupe de « Commissionnaires » moyennant un prix remarquablement surélevé. L'objet est examiné avec bienveillance si le présenteur est *persona grata*, et presque toujours acheté, sauf à subir un rabais, cliché en son tarif, dont on a tenu compte dans le prix demandé d'abord, de telle sorte que l'accord n'est pas difficile. S'il n'était pas dans les usages d'envelopper toutes ces opérations d'une réserve confidentielle, ce serait une curieuse histoire que celle des achats ainsi perpétrés, avec indication des sommes et des vendeurs. On verrait de quel joli monopole sont investies certaines personnalités et la confiance bête que l'on a dans leurs affirmations en ce qui concerne le mérite, la valeur et l'authenticité des œuvres.

Il serait si simple de faire appel à tous ceux qui ont quelque tableau des écoles disparues, de les convier à les exposer dans une salle qui serait comme l'anticham-

bre de notre Musée, d'appeler le public, les artistes, les amateurs, les brocanteurs à les voir, d'écouter leurs appréciations, de se guider d'après cet ensemble de renseignements et de jugements qui manqueraient rarement de faire une complète lumière. Mais ce système vraiment démocratique et sûr ne paraît pas compatible avec « l'importance et la dignité » de ces messieurs de la Commission qui croiraient leur rôle et, surtout, leur autorité amoindries, et ils continuent à faire en catimini une besogne douteuse où fréquemment ils sont dupes de leurs prétendues connaissances artistiques et de leurs complaisances.

Pour les acquisitions destinées au Musée moderne, c'est bien pire. Ici la question du favoritisme pour quelques individualités vivantes et celle des préventions, soit au profit de certaines écoles, soit au détriment de certaines autres, jouent le grand jeu!

C'est que, à quelques exceptions près, les membres de la fameuse Commission sont pris parmi les conservateurs et les retardataires les mieux qualifiés de l'Art. Leur liste, telle qu'elle est formée actuellement par exemple, est significative à cet égard. Le Bonzisme le plus authentique y tient la majorité et les observations contredisantes de la minorité ne servent qu'à irriter la perruquerie de ceux qui invariablement se décident pour ce que le plus pur arriérisme dilectionne. Aussi, à quelques exceptions près, notre Musée moderne est-il un ensemble remarquable de médiocrités, et, ce qu'il y a de particulièrement curieux, quand on acquiert pour lui une œuvre d'un artiste déjà justement classé, c'est presque toujours une de ses moins bonnes productions, un rebut, que l'on accapare.

Et pourtant, quand on songe à ce qu'a été l'Ecole belge depuis trente années! à ce que fut l'Ecole française depuis soixante ans! quand on songe aux prix moyennant lesquels on eût pu obtenir à l'origine, avec un peu de flair, avec quelque confiance dans l'originalité et le neuf, des toiles devenues archi-célèbres, dont de multiples esprits clairvoyants signalaient l'inévitable avenir, certes le Musée moderne de Bruxelles serait à l'heure actuelle le plus brillant du monde et n'eût pas coûté la moitié du prix de toutes les odieuses sottises par lesquelles on l'a encombré de toiles bonnes à être percées à coups de parapluie ou à servir de préservatifs aux serres pendant les chaleurs caniculaires. Les sages messieurs de la Commission ont mis ordre, par leur pleutrerie artistique, à un résultat aussi scandaleux que celui d'avoir un musée magnifique.

Ces pratiques continuent. Hélas! elles dureront longtemps encore. En ces derniers temps, en fait d'œuvres modernes, on a, par exemple, acheté du Dell'Acqua, du Broerman et de l'Herbo! Du temps où régnait aux Beaux-Arts l'active individualité, hardie, oseuse, qui avait nom Jules de Burlet, il avait cru pouvoir acquérir un grand *Hiver* de Claus, l'artiste superbe dont la maîtrise est désormais indiscutée. La Commission refusa de ratifier! Le faire du peintre l'avait ébouriffée, avait dérangé toutes les habitudes et toutes les certitudes de ces podagres. L'œuvre est actuellement reléguée, à titre de mobilier, dans le cabinet de M. De Bruyn au ministère de l'agriculture et y éblouit le visiteur.

Aux dernières expositions de la Libre Esthétique et de l'Art idéaliste, trois œuvres se manifestaient, chacune en sa beauté spéciale et saisissante, en un trio d'expressions de l'Art belge contemporain comme rarement il fut donné d'en voir : *L'École de Platon* par Jean Delville, *L'Heure embrasée* par Théo Van Rysselberghe, *La Nature* par Léon Frédéric. Les nobles artistes y avaient, chacun en l'originalité puissante de la maturité de son talent, donné le plein de leur âme et de leur métier. Les tendances étaient différentes, heureusement! car que serait le Beau sans la diversité! Des éloges enthousiastes et des critiques amères ont enveloppé chacune des trois œuvres du concert contradictoire qui est la marque la plus sûre de la hauteur et de la valeur esthétique. Nul ne pouvait les voir sans être arrêté par leur spécialité étrange, affirmative d'un art qui ne doit rien à la fade et inémouvante imitation, aux tristes et stériles maximes de l'école.

C'était, assurément, l'occasion de cueillir ces trois belles choses, véritables jalons sur la route de notre art national, sonnant une heure grave dans son évolution, fixant une étape importante, radieuse pourrait-on dire. C'étaient des faits historiques. Au devoir pieux de saisir, pour en faire jouir la généralité, ces grands témoignages de notre vitalité, se joignait celui d'honorer, d'encourager solennellement les trois peintres qui dotaient notre École aussi richement, et d'affirmer devant le pays entier, par un triple hommage, s'accentuant par sa solidarité, l'élévation et la belle témérité à laquelle nous sommes parvenus. C'eût été une belle fête et un fécond exemple de réunir ainsi, en un même groupe fraternel, les superbes extériorisations de ces cerveaux si opposés en leurs visions, si semblables dans leur amour de l'Art et dans leur volonté entêtée d'avancer incessamment!

Ah! bien oui! Les trois œuvres ont mis les « Commissionnaires » en colère. Les uns les ont invectivées, les autres ont crachoté dessus leurs dédains, leurs sarcasmes idiots, voire leur mépris, et toutes les vieilles paroles radotantes de cerveaux ankylosés dans les lieux communs académiques. En vain des hommes comme Cardon et Wauters ont défendu les droits de l'art nouveau. On les a froidement étranglés dans un de ces votes à canne levée qui devraient être le monopole des âniers, tenant « leur sceptre à la main », comme dit La Fontaine.

Et le groupe, traînant la semelle et boitillant, s'en est allé, chevrotant, choisir deux autres toiles, bonnes, certes, et d'artistes vaillants, mais qui n'avaient pas la vertu spéciale et caractéristique de symboliser les avancées de notre Art. Sainte Routine a une fois de plus été fêtée.

C'était M. Beernaert, président de la Chambre, qui menait la cérémonie! Il fallait un mathématicien, on prit un coryphée de la représentation proportionnelle! *Sic itur ad astra!*

AU CERCLE ARTISTIQUE

MM. F. Courtens et G. Guffens

L'assonance de leurs noms est le seul trait d'union entre les deux artistes, aux antipodes l'un de l'autre, qui se partagent fraternellement les galeries du Cercle artistique.

On sait la rapide fortune de l'un, dont les paysages haut cotés sont entrés d'emblée dans les musées; le lent et patient et persévérant labeur de l'autre, qu'une prédilection pour les écoles d'autrefois ramène invinciblement à l'étude des chefs-d'œuvre déployés sur les murailles des cathédrales et des campi santi, dans les cloîtres silencieux et les chapelles muettes de l'Italie.

Une visite à l'atelier de M. Guffens nous a permis, il y a quelques mois, d'apprécier la probité avec laquelle l'alerte vieillard s'applique à doter la Belgique des reproductions de quelques-unes des plus belles fresques qui font la gloire de Florence, de Rome, de Padoue, de Milan, d'Orvieto (1). L'exposition qu'il vient d'ouvrir réunit l'ensemble des travaux qu'il a exécutés en Italie au cours de trois ou quatre années d'une inlassable activité. Elle fait passer sous les yeux, dans la vérité de leur coloris et la diversité de leurs procédés, sinon dans la plénitude de vie qui les fait palpiter et qu'on ne retrouve pas dans les copies de M. Guffens, les chefs-d'œuvre des écoles florentine, toscane, milanaise, ombrienne, vénitienne. Giotto, Mantegna, Piero della Francesca, Botticelli, Raphaël et Lo Spagna, Signorelli et Pinturicchio, Bellini et Filippino Lippi, Melozzo da Forli, Masaccio et Luini sont représentés soit par d'expressifs fragments, soit par des compositions entières comme le *Saint Jacques* de Mantegna ou la *Visite de saint Antoine à saint Paul,* par Pinturicchio.

M. Guffens s'est si exactement assimilé le style des maîtres du XIVe et du XVe siècle que les portraits qu'il peint d'après nature, en l'an de grâce 1898, paraissent, eux aussi, empruntés à quelque fresque d'un disciple de Cimabue ou du Pérugin. Les portraits de M. Gevaert, de Mlle Beernaert et de Mlle Guffens, intercalés dans le programme austère de ce concert spirituel, n'apportent aucune note discordante, aucun accord dissonant. Mais peut-être une ressemblance fortuite nous fait-elle prendre pour des personnages contemporains les mystiques héros choisis comme modèles par quelque maître florentin de jadis...

M. Franz Courtens, lui, ne plonge pas ses rêves d'artiste dans le passé. Il se contente d'ouvrir sur la chatoyante nature des yeux observateurs et perçants, d'exprimer en pages brillantes, hautes en couleur, à larges sabrures de brosse, les joies du soleil criblant la futaie, la mélancolie des soirs, les tristesses du linceul hivernal étendu sur les campagnes. Il continue la lignée des paysagistes issus d'Hippolyte Boulenger, et son réalisme sain, qui eût jadis passé pour intransigeant, est depuis longtemps passé dans les formules courantes.

Le peintre demeure rivé aux pratiques accoutumées, aux sujets consacrés. La plupart des toiles qu'il cimaise au Cercle sont connues. Elle ont figuré, en bonne place, dans les salons de Bruxelles, de Paris et d'ailleurs. Il suffit de citer le *Chemin de la Croix,* le *Repos,* le *Coup de collier, A Marée basse, Crique du Zuiderzée, Derniers Rayons, Dans la matinée* pour évoquer le souvenir d'œuvres qui ont, à la suite de la *Pluie d'or*, consacré la réputation d'un artiste dont le succès et les honneurs ont généreusement récompensé les efforts.

Des toiles hâtives, d'une étude superficielle, pouvaient faire redouter, en ces derniers temps, que l'artiste se laissât glisser aux concessions fâcheuses. Sa signature, on le sait, a acquis une valeur commerciale telle qu'il était permis de craindre qu'il la prodiguât. Mais voici qu'une œuvre récente, *Fin d'automne,* la plus belle des quelque quarante toiles qu'il expose, dissipe les inquiétudes. Par la fermeté du dessin, l'établissement rigoureux des plans, l'harmonie des colorations choisies dans une gamme blonde et lumineuse, cette toile affirme une réelle maîtrise. Dans telle autre : le *Coup de vent*, par exemple, l'artiste dramatise sa vision, élargit son faire et provoque une impression profonde. Ces œuvres-là compensent les faiblesses que peuvent révéler des tableaux où la facilité l'emporte sur la pensée et l'observation.

Telle qu'elle est, et malgré ses inégalités, l'exposition de M. Courtens offre un réel intérêt et mérite de fixer l'attention.

(1) Voir l'*Art moderne*, 1897, p.413.

PAUL LECLERCQ

L'Étoile rouge. Paris, édition du *Mercure de France.*

Plusieurs petits poèmes, portraits de femmes, d'une forme absolument ravissante. Des impressions très vivantes, très réelles, très profondément humaines, traduites en rêves, en tableaux légers qui donnent la sensation troublante d'un art très personnel et charmeur. Des femmes, des êtres très simples et naturels que tous nous aurions pu voir, y sont évoquées, et entourées de tout ce que l'émoi d'une imagination amoureuse et la maîtrise d'un véritable artiste peuvent ajouter à leur beauté.

L'existence de la petite princesse Oisille, « à peine adolescente, dont nulle corde de cithare n'avait défloré les phalanges non plus qu'aucun verbeux pédant la sensibilité, » me séduit tout particulièrement. Cette vraie petite humaine laisse son imagination, ses mains, tous ses sens jouer avec tout ce qui l'entoure, la neige, les feuilles mortes, les corbeaux, les arbres d'un parc sauvage, et sa féminité s'éveille au contact d'une statue d'Apollon, dont ses lèvres involontairement pressent les lèvres de marbre, un jour de printemps.

Ce n'est pas assez de dire que la grâce de ces choses est en ceci, qu'elles furent bien contées. — Non; ce qui s'épanouit en ce petit livre que je relirai en mes meilleures heures, c'est l'ingénuité et le charme presque animal de cette imagination. Animal, parce que rien n'y porte l'empreinte de l'intellectuel. Figurez-vous un chat ou un cygne changés en hommes et conservant dans leur

façon d'envisager la vie et les vies, les actes et les émotions d'autrui, le goût harmonieusement sauvage et doux qui caractérisait leurs mouvements. Nous aussi, en tout ce que nous sommes et en tout ce que nous faisons, en nos pensées les plus graves et les plus compliquées — comme le mystérieux désir de liberté qui pousse la jeune porchère des derniers contes vers la forêt — nous aussi nous pourrions jouir de cette belle animalité que nous défigurons, que nous ne savons pas reconnaître sous les sophistiques astragales dont nous l'avons entourée. Vrais poètes, révélateurs et annonciateurs, bardes reliant le passé à l'avenir, ceux qui la sentent et la chantent en ses multiples et curvilignes gestes et sensibilités !

ARCHITECTURE

Le nouvel Hôtel communal de Saint-Gilles.

Nous avons dit, l'an dernier, ce que nous pensions des projets envoyés au concours pour l'hôtel communal de Saint-Gilles ; limité par la dépense, le jury ne put classer de projet pour être exécuté ni même décerner de primes aux œuvres qui étaient cotées les meilleures.

A la suite de ce jugement négatif, un mouvement, plus politique qu'artistique, se dessina pour faire admettre par le conseil un projet qui avait été mis hors concours et qui n'avait que le mérite d'émaner d'un dessinateur attaché au bureau des travaux. La discussion prit plusieurs séances et fut émaillée de discours inouïs et de déclarations stupéfiantes. Heureusement l'échevin Van Meenen défendit la thèse irréfutable que le programme du concours était un contrat entre l'administration et les concurrents et que le conseil n'avait pas le pouvoir d'en modifier les conditions ; il fut donc décidé qu'aucun choix n'ayant été fait par le jury, il y avait lieu de procéder à un second concours, auquel seraient appelés les six meilleurs projets. Le voilà donc, le concours à deux épreuves tant réclamé par la Société centrale d'architecture, refusé par un échevin des travaux publics ignorant du mode de fonctionnement de cette organisation nouvelle, et finalement triomphant de toutes les résistances et s'imposant par la force des événements !

C'est cette seconde épreuve que le jury a jugée récemment, et le choix qu'elle a fait de l'œuvre de l'architecte Dumont, de Saint-Gilles, a été entériné par le conseil et ratifié par le public. Rappelons que le plan, d'un dispositif tout nouveau, se compose d'un corps de logis important au fond d'une cour d'honneur qu'encadrent deux ailes curvilignes heureusement agencées et que domine, sur le côté gauche, un beffroi d'un jet élancé rappelant les campaniles de Sienne et de Pistoya ; le plan général est d'une composition ingénieuse n'excluant pas un sens pratique des services bien compris et logiquement groupés. Les dessins des façades décèlent la hâte fiévreuse des dernières heures et ont été bâclés *en charrette*, comme on dit aux Beaux-Arts de Paris. Si l'étude fait défaut aux façades latérales et postérieure, ainsi qu'aux pignons-lucarnes des ailes et du bâtiment principal, éléments trop grands d'échelle, mal soudés et accrochés, on peut se rassurer, étant donné le passé de l'auteur, que tout cela sera mis au point et qu'il en surgira une œuvre bellement pittoresque pour la plus grande joie des artistes.

A côté de ce projet, seul le plan de M. Hubrecht tient encore, non qu'il vaille par sa maîtrise, mais par sa loyauté naïve à répondre honnêtement aux conditions du programme. La façade, améliorée depuis la première épreuve et égayée par l'apport de briques roses, est monotone et, quoique de style roman, manque de style et de caractère ; le campanile manque de pied et se compose d'éléments peu intéressants.

Le plan de M. Bisschops est embrouillé, peu éclairé dans certaines parties et maladroitement agencé, surtout à l'étage. Les façades, encombrées d'un nombre trop grand de motifs variés, sont visiblement inspirés des collèges anglais, tel le *Trinity* d'Oxford, mais n'ont pas la simplicité charmeresse et magistrale qui caractérise les monuments du génial Waterhouse.

Les lignes du plan de M. Truyman, d'Anvers, sont incohérentes, visant à l'effet, et aboutissent à un ensemble décousu, impossible, qui désarme la critique ; quant aux façades, les meilleures parties sont empruntées à l'hôtel de ville de Borgerhout (œuvre de haute valeur des frères Blomme), les autres sont mal conçues, hors d'échelle et mal soudées à l'ensemble. On y retrouve la manie malheureuse qui a profané l'austère et farouche Steen d'Anvers en y accolant des façades inqualifiables dont tout artiste doit souhaiter la prochaine disparition.

Si M. Van Hoecke, de Gand, a été d'une faiblesse décevante dans ses plans, il a en revanche présenté des façades bien calées, sérieusement construites, mais rappelant trop les projets envoyés au concours de Schaerbeek en 1881 par l'architecte Desmedt et publiés dans l'*Emulation* (année 1886, pl. 23 et 25) ; l'air de famille est saisissant.

Reste le projet de M. Deblois, grande machine en pseudo-gothique, avec une tour découpée et compliquée, des pignons secs et des éléments peu intéressants : cette façade a perdu considérablement depuis la première épreuve. Quant aux plans, ils ont été partiellement *gâtés*, dit le jury, sans compter qu'ils ont cette tare incorrigible d'avoir les salles de mariage, du conseil, etc. au second étage ! Après cela, il faut tirer l'échelle qui, pour arriver aussi haut, doit avoir un joli nombre d'échelons.

En résumé, concours plutôt faible auquel les architectes de talent ont boudé, mais qui vaudra cependant à Saint-Gilles un hôtel de ville pittoresque et pas banal.

NOTES THÉATRALES

Théâtre de la Monnaie : « Tannhæuser. »

M. Ernest Van Dyck a repris, la semaine dernière, possession du rôle de Tannhäuser qu'il chante avec une autorité absolument remarquable. Qu'il cherche à échapper aux voluptueuses séductions de Vénus, qu'il se laisse emporter, durant le tournoi musical de la Wartburg, par les ardeurs érotiques dont son âme est demeurée embrasée, qu'humilié et désespéré, au retour de Rome, il renouvelle le sacrilège qui le mènerait, sans l'intercession de la divine Élisabeth, à la damnation éternelle, il incarne superbement le héros passionné de Wagner. L'étude du rôle est fouillée dans les moindres intentions, dans les plus petits détails de gestes, d'attitudes, d'inflexions de voix. Et cette consciencieuse interprétation ne nuit jamais à la grande ligne de l'ensemble, tracée avec une sûreté remarquable. C'est réaliser en véritable artiste le rôle du chanteur dans le drame lyrique, et certes Wagner n'eut-il jamais, croyons-nous, la joie de se voir mieux

compris. Faut-il ajouter que M. Van Dyck chante avec une justesse d'accent, une clarté d'articulation, une délicatesse de nuances tout à fait séduisantes? On sait que l'artiste possède le plus bel ensemble de qualités vocales que l'on puisse souhaiter. C'est ce qu'un auditoire nombreux et élégant, l'auditoire des grands soirs, a reconnu, une fois de plus, mercredi dernier, en acclamant le chanteur et le comédien. Il a associé au succès les autres interprètes, MM. Seguin, Dufranne et Journet, Mmes Ganne et Bossy, qui, aimantés par la présence de leur illustre partenaire, ont donné en cette représentation mémorable le meilleur d'eux-mêmes.

Théâtre Molière : « Napoléon. »

Napoléon! ce nom seul est tout un drame et ne manque jamais d'exercer son irrésistible prestige, qu'il s'agisse d'un livre, d'un tableau ou d'une pièce de théâtre.

MM. F. Meynet et G. Didier ont pensé avec raison qu'il suffisait, pour attirer et intéresser le public, de lui offrir le spectacle de la capote grise et du légendaire bicorne encadrés de quelques épisodes caractéristiques dont la vérité historique ne fût pas exclue. Et voici, déployées, neuf toiles de fond sur lesquelles passe et repasse l'Empereur à la tête de son extraordinaire cortège de bonnets à poil, de maréchaux dorés comme des scarabées, de grognards fanatiques, d'aventuriers fous de batailles et de gloire, de femmes héroïquement amoureuses. De 1804 à 1821, les épisodes essentiels de l'époque impériale : Iéna, la retraite de Russie, l'Invasion, Waterloo, Sainte-Hélène, choisis parmi les plus propres à exciter l'enthousiasme ou la pitié, sont épinglés et présentés avec adresse. Les mots, les fameux mots historiques, depuis le « Quand même vous seriez le Petit caporal, vous ne passerez pas! » jusqu'à l'énergique et brève apostrophe du général Cambronne, écussonnent les scènes et corsent l'intérêt. La poudre brûlée avec prodigalité, les sonneries de clairons et les roulements de tambours masquent, au surplus, les faiblesses littéraires de ce drame populaire, dont le chauvinisme, l'exaltation et le sentiment belliqueux trouvent un écho parmi les spectateurs.

Il faut louer M. Munié de la mise en scène pittoresque qu'il a donnée à *Napoléon*. Il faut louer aussi les artistes de sa troupe, qui jouent avec aisance et naturel. M. Laroche, de la Porte-Saint-Martin, engagé spécialement pour le rôle de l'Empereur, y est tout à fait remarquable. Son physique le désignait naturellement pour cet emploi, qu'il remplit en artiste sincère, avec un talent digne de tout éloge. Il porte à lui seul toute la pièce, dont il soutient l'intérêt jusqu'à l'épisode final, la mort de l'Empereur qu'il rend véritablement émouvante.

Nouveau-Théâtre : « Severo Torelli. »

Le Nouveau-Théâtre, dans un louable esprit d'éclectisme, passe, selon les préceptes classiques, du grave au doux, du plaisant au sévère. *Director sum*, se dit M. Mouru de la Cotte, *et nil theatri a me alienum puto*. Si bien que sur la petite scène du passage du Nord défilent tour à tour la comédie, le drame, la tragédie, voire les mystères, en attendant la féerie à spectacle. Et l'on se tire d'affaire! Et l'on joue en prose, en vers, en musique! *Blanchette* succède à la *Vie de Bohème*, *Brignol et sa fille* au *Juif polonais*, *Rédemption* à la *Parisienne*, l'*Evasion* et les *Fourberies de Nérine* à la *Mer*; et voici *Severo Torelli*.

Les alexandrins de M. Coppée sont un peu à l'étroit entre les coulisses resserrées du Nouveau-Théâtre, et le cadre offert aux incertitudes du jeune patriote pisan et au meurtre du tyran détesté paraît plutôt étriqué. Mais, bah! la bonne volonté des artistes supplée à tout. Et ceux qui aiment la musique des vers classiquement ponctués de rimes attendues peuvent se régaler à l'aise, tout comme si les banderoles aux tons fanés de cette poésie de jadis se déroulaient sur un vaste espace.

Severo Torelli est d'ailleurs joué avec conviction, avec chaleur, ainsi qu'il sied à une pièce héroïque dont les caractères s'opposent avec violence, en tons crus, l'un à l'autre. Le crime et la vertu s'y livrent un combat en règle, et la bonté du vieux Torelli, la bravoure de Severo, le dévouement de Donna Pia forment avec l'infamie de Barnabo Spinola un contraste fertile en situations à gros effet. Il n'y manque vraiment qu'une solide partition de Meyerbeer.

Les interprètes : MM. Varnay (Severo), Mevisto (Gian Battista) et Zeller (Barnabo); Mmes Nancy Vernet (donna Pia) et Goldstein (l'armurier) ont droit à une égale distribution d'éloges.

Théâtre du Parc : « Médor. »

Bondaine et Valuche : deux camarades de collège, l'un robuste, autoritaire, abusant de sa force physique pour tyranniser son ami; l'autre gringalet, chétif, terrorisé par la stature et les muscles de l'hercule. Ils se retrouvent dans la vie. Valuche est marié. Bondaine, célibataire insouciant, s'installe à la table que préside Mme Valuche, loue un appartement dans la maison de ses hôtes. Et voici l'inévitable flirt esquissé, les petites parties organisées sous les yeux de Valuche exaspéré, les loges de théâtre, les promenades. Il faut en finir, il faut chasser le coucou du nid. Mais par quel moyen? L'ascendant du gros Bondaine sur son ancienne victime est tel que les mots définitifs refusent de sortir de la bouche de l'avorton.

Heureusement il y a une nièce, petite finaude qui détourne adroitement à son profit les prévenances de Bondaine. Elle tend si ingénieusement ses filets que l'oiseau est pris. Et quand, amoureux et timide, Bondaine demande à son ami la main de la jeune fille, les rôles sont brusquement modifiés. Valuche éclate, tempête, devient intraitable. La victime se venge, muée en tyran égoïste, des avanies qu'elle a subies jusqu'alors, et ce dénouement imprévu donne à la comédie de M. Henri Malin — un nom nouveau à retenir — une très spéciale saveur d'ironie.

Médor est une étude amusante et fine, spirituelle et vraie. Le trait est sûr, le dialogue alerte. Elle fait penser à une comédie de Labiche pimentée par la gaminerie de Courteline. Très bien jouée par MM. Riche et Darcey, par Mmes Suger et Blanche Marcel, la pièce a été sympathiquement accueillie.

Depuis hier, *Ménage bourgeois*, d'Alfred Capus, a remplacé *Médor*. Nous en parlerons dans un prochain article.

Théâtre des Galeries : « L'Auberge du Tohu-Bohu. »

Ici, la pantomime anglaise (taloches, culbutes, bousculades, glaces et plafonds traversés par des clowns en délire) s'immisce dans le vaudeville à couplets. Une honnête maison bourgeoise est envahie, en l'absence des patrons, par une joyeuse compagnie de saltimbanques qui accrochent sur sa façade l'enseigne de l'auberge voisine. Les voyageurs d'arriver. Et vous devinez la réception, les fantaisies acrobatiques qui remplacent, à l'effroi

des hôtes, le service accoutumé. Il s'agit d'empêcher un mariage projeté, de favoriser les amours d'un camarade pour l'ingénue que le hasard amène avec son père dans l'auberge. Et le plan réussit, naturellement, à travers d'inextricables et burlesques quiproquos, dans le tumulte d'une agitation dont la véhémence ne laisse pas au spectacle un instant de répit.

L'*Auberge du Tohu-Bohu* a retrouvé aux Galeries le succès de fou rire qui l'avait accueillie il y a deux ans, grâce surtout à la très fine et très jolie partition dont M. Victor Roger a commenté le texte fantasque de M. Ordonneau. On sent la main d'un musicien expert dans les couplets, duos et ensembles qui la composent. Et malgré la folie du livret, la musique ne descend jamais aux vulgarités. Le fait est assez rare pour mériter une mention spéciale.

Palais d'Été : Mlle Valentine Petit.

La danse serpentine créée par Löie Fuller et dont Mlle Valentine Petit est actuellement la plus gracieuse interprète est l'une des plus jolis spectacles qu'on puisse voir. La féerie des nuances changeantes, l'imprévu des formes mouvantes — fleurs animées, papillons de feu, nuages irisés aux lueurs fantastiques — donnent au rythme de la danse des aspects merveilleux. Le Palais d'Été a eu, pour sa réouverture, une idée heureuse et vraiment artistique en nous offrant ce régal. L'élégant ballet japonais de MM. Malpertuis et Hirleman, *Ye-Sa*, partage tous les soirs, avec la célèbre serpentine, la faveur du public.

NOS AMIS LES ARBRES

De toutes parts on poursuit la campagne que nous avons entamée pour faire cesser les sacrilèges abatages et ébranchages dont notre pays donne le triste exemple, alors que dans des contrées voisines, en Hollande et en Angleterre, par exemple, les arbres sont traités avec le respect auquel ils ont droit.

On lira avec plaisir la spirituelle « lettre ouverte » adressée par un de nos confrères (et collaborateurs) d'Anvers au bourgmestre de cette ville, M. Jean Van Ryswyck. Nul doute que celui-ci tienne compte des justes réclamations qu'elle contient sous une forme humoristique et plaisante.

MONSIEUR LE BOURGMESTRE,

Si les fleurs ont un langage, les arbres ont une voix. Malheureusement, cette voix ne compte pas en matière électorale. Faite de soupirs, de murmures et quelquefois de sifflements, elle n'est entendue que par les poètes. Vous êtes, me souffle le vent, un poète que l'administration n'a pas encore tué. Monsieur, écoutez-moi donc!... comme dit une chanson des rues, qui, cette fois, sera aussi une chanson des bois.

Je ne sais ce que les arbres ont fait aux administrations en général, et à celle d'Anvers en particulier. Un mauvais plaisant prétend qu'ils leur portent ombrage. Elles devraient pourtant savoir que, en cas de péril, on s'accroche à toutes les branches. Quoi qu'il en soit, nul ne saurait nier la haine qu'éprouve, pour l'arbre, le roseau plus ou moins pensant qui s'appelle le fonctionnaire. C'est peut-être la faute à La Fontaine! Il est, en effet, assez désagréable de s'entendre dire :

Le moindre vent qui d'aventure
Fait rider la face de l'eau
Vous oblige à baisser la tête.

Que l'on veuille cependant bien considérer que celui qui parlait ainsi était un chêne. Le chêne a le cœur fort dur. A cet égard, sa réputation est faite depuis longtemps. Moi, au contraire, je suis un modeste orme, dont les rameaux bienveillants ont toujours prodigué leur abri, au delà même de toute attente. Se contentant d'arrêter les rayons du soleil, mon front, qui renonce à toute comparaison avec le Caucase, ne brave l'effort d'aucune tempête, pas même d'une tempête dans un verre d'eau. Je ne deviendrai orgueilleux que le jour où je pourrai vous dire ce que nous disait Victor Hugo :

Je sens quelqu'un de grand qui m'écoute et qui m'aime.

A Anvers, la guerre féroce qu'on nous fait a commencé dans le Parc. Elle a continué dans l'avenue Charlotte et dans une partie de l'avenue des Arts. Maintenant, elle sévit dans l'avenue Marie-Thérèse, où c'était, vraiment, bien la peine de nous transporter, naguère, à grands frais, pour nous abattre aujourd'hui! Le travail de Pénélope ne serait-il que le symbole de la besogne administrative?

Si, comme je le pense, Monsieur le Bourgmestre, vous estimez qu'une rangée de manches à balai n'est pas l'idéal de l'esthétique des villes, venez à notre secours. Un peu d'ombre et de mystère est nécessaire à la vie. Un peuple a besoin de poésie, comme il a besoin de pain. Je ne me rappelle plus qui a dit cela. Ce pourrait bien être vous.

Monsieur le Bourgmestre, pardonnez à ma liberté grande. La lutte pour la vie excuse bien des choses. Devant vous, mes feuilles tremblent et mes rameaux s'inclinent.

UN ORME.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Droit d'auteur sur les affiches.

Le tribunal de commerce de la Seine a consacré, dans un jugement rendu le 2 mars, une thèse qui nous paraît en opposition avec les principes du droit d'auteur. Ce jugement décide qu'un tableau-affiche imprimé et tiré à dix mille exemplaires ne saurait constituer une œuvre artistique protégée par la loi de 1793, alors qu'il a été conçu dans un but industriel et destiné à des affiches de publicité d'une Société industrielle; qu'il rentre dans la catégorie des dessins de fabrique, dont la propriété ne peut être conservée à son auteur qu'à la condition pour celui-ci d'en effectuer le dépôt au Conseil des prud'hommes.

Il s'agissait d'une affiche composée par M. Hugo d'Alési pour la Compagnie transatlantique et qui avait été reproduite sur la couverture d'un guide édité par M. Choubrac pour le compte de la même compagnie. M. Hugo d'Alési avait vu dans cette reproduction une atteinte à ses droits et avait assigné M. Choubrac en 10,000 francs de dommages-intérêts et en douze insertions du jugement dans les journaux.

D'après le jugement, l'œuvre du demandeur aurait perdu son caractère artistique par le fait qu'elle aurait été tirée à un grand nombre d'exemplaires. C'est là une étrange façon de comprendre le droit d'auteur. Qu'importe l'utilisation d'une œuvre si celle-ci réunit les éléments d'une conception originale et artistique? Sera-t-il permis, par exemple, de contrefaire l'*Enfant aux bulles de savon* de Sir J.-E. Millais, parce qu'il a été acquis par la Société du *Pear's soap* pour illustrer ses prospectus et ses affiches?

Souhaitons que le jugement du tribunal de commerce de la Seine soit déféré à la Cour d'appel, qui fera, n'en doutons pas, une plus équitable application des principes du droit d'auteur.

PETITE CHRONIQUE

Sous le titre *Alphabet pour les grands enfants* (1), HERMANN PAUL, en un album d'ironie cruelle, digne de ce chef-d'œuvre : *Monsieur Tout-le-monde*, qui a marqué ses débuts, s'insurge contre le mensonge « que nous tétons, dit son préfacier, M. Henry Bauër, aux premières lettres de l'éducation; qui coule dans notre sang, vicie notre chair et fausse nos regards ».

Chaque lettre de l'alphabet lui sert de prétexte à un cinglant coup de cravache appliqué sans pitié sur le dos de nos contemporains à propos de leur façon de comprendre l'Amour, la Bravoure, la Conviction, la Discipline, l'Éducation, etc.

Le dessin, synthétique et acéré, est aussi amer que la philosophie que dégage cet album, qui place définitivement son auteur au premier rang des grands caricaturistes de l'époque.

Comme suite à notre information relative aux récentes acquisitions faites par l'État français (1), cette note extraite du *Journal des Artistes :*

« Le Musée du Luxembourg a rouvert ses portes mardi, après une fermeture bien courte, si l'on songe aux remaniements très importants que M. Léonce Bénédite, le distingué conservateur, y a fait opérer. Ce que M. Léonce Bénédite veut, c'est donner au Musée de Luxembourg son véritable rôle : il ne s'agit pas d'une réunion d'œuvres qui toutes pourraient prétendre au chef-d'œuvre, mais d'un ensemble, aussi bien choisi que possible, pour représenter toutes les tendances d'art de l'époque contemporaine, toutes les formules d'expression qui sollicitent les artistes, aussi bien dans les arts plastiques que dans les arts dits d'application décorative.

Et, de fait, voici que le Luxembourg commence à avoir non pas une collection, mais des collections; ne parlons pas de la collection Caillebotte qui compte de très belles œuvres de Degas, Sisley, Money, Renoir, Raffaëlli, ni de la section étrangère qui forme un très beau salon, mais voici une très complète collection des médailleurs d'aujourd'hui; une collection de dessins avec, entre autres, d'admirables sanguines de Puvis de Chavannes, dues à la générosité du maître; une collection de céramique, qui compte des merveilles de Chaplet; une collection d'émaux translucides et autres bijoux signés Thesmar et Lalique.

Quant aux œuvres de peinture, les salles s'arrangent dans l'ordre des sympathies chronologiques, et ceci est un véritable tour de force, étant donnée la place restreinte dont on disposait au Musée.

Enfin, la salle réservée à la gravure contient l'œuvre de C.-Ferdinand Gaillard, ce grand artiste dont les portraits sont d'une incomparable maîtrise. »

Signalé à l'attention de MM. les membres de notre vénérable commission royale des musées.

Le *New-York Herald* annonce que M. Eugène Ysaye vient d'accepter les fonctions de chef d'orchestre du *Metropolitan Opera house* de New-York, aux appointements annuels de 75,000 francs. Notre éminent compatriote, qui achève en ce moment aux États-Unis une tournée de concerts triomphale et qui se rendra prochainement en Australie, succéderait, si la nouvelle est vraie, à Antoine Seidl dont nous avons annoncé la mort.

Le concert jubilaire organisé à l'occasion du vingt-cinquième anniversaire de la direction de M. Joseph Dupont aux Concerts Populaires est fixé aux 4 et 5 mai. Le programme se compose, entre autres, de fragments d'*Alceste* et de *Parsifal* chantés par Mme Rose Caron, MM. Van Dyck et Delmas avec les chœurs du *Choral mixte* dirigé par M. Soubre, de l'*Invocation à la nature* d'H. Berlioz et du *Chant de la forge* de *Siegfried*, chantés par M. Van Dyck, de l'ouverture de *Léonore*, etc. C'est au cours de l'audition du 5 qu'aura lieu la manifestation préparée en l'honneur de Joseph Dupont et à laquelle la Ville de Bruxelles a tenu à s'associer par un témoignage spécial d'admiration.

L'ancienne compagnie du Diable-au-Corps (Maison de l'Etoile) annonce pour demain soir la première représentation du *Trèfle à quatre feuilles*, pièce d'ombres en trois actes et treize tableaux, musique de V. Neuville, poème d'E. Vial, dessins d'Am. Lynen.

La partition, très musicale et qui renferme quelques morceaux charmants, vient de paraître à Paris, chez Leduc.

Le Quatuor Thomson donnera sa deuxième séance mardi prochain, à la Grande-Harmonie. Au programme : le Quatuor nº 7 de Beethoven, le Quatuor en *sol* de Haydn et le Quintette à deux cellos de Schubert.

La troisième séance de musique de chambre donnée au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef, aura lieu dimanche prochain, 24 avril, à 2 heures.

Le programme, entièrement consacré à Mozart, se composera du quatuor à cordes en *ré majeur* (nº 21), et de la Grande sérénade en *si bémol*. C'est la première fois que cette œuvre, la plus importante que Mozart ait écrite dans ce genre, sera exécutée intégralement en Belgique.

Mme C.-Th. Mège donnera un concert vocal et instrumental, avec audition de ses œuvres, le jeudi 28 avril, à la Grande-Harmonie, avec le concours de M. Walther, violoniste à Anvers, M. Ceuppens, baryton du théâtre de Rouen, et Mlle Ceuppens, cantatrice.

C'est le samedi 30 avril qu'aura lieu, au théâtre des Galeries, la première des représentations de *Cyrano de Bergerac* organisées par MM. Moncharmont et Luguet.

Le sculpteur Alfred Lanson, auteur du groupe *L'Age de fer* qui figure au Musée du Luxembourg avec une statuette, *Salammbô*, vient de mourir à Paris, âgé de quarante-sept ans. Il laisse un œuvre considérable, dans lequel on distingue principalement un bas-relief, *Résurrection*, le *Cardinal de Richelieu* placé à la Sorbonne, un *Torse en marbre* (jardin de l'École des Beaux-Arts), le *Génie de la Renaissance* (Collège de France), deux groupes gigantesques pour le château de Vaux, de nombreux bustes et portraits parmi lesquels ceux de M. Félix Faure, une figurine de l'empereur Nicolas II à cheval, exécutée à Moscou lors des fêtes du couronnement, etc.

M. Lanson fut invité en 1885 à prendre part au Salon des *XX*, à Bruxelles, où il exposa deux œuvres : *Bianca en prière* (marbre) et *Aragonaise* (terre cuite). Il était, depuis 1895, officier de la Légion d'honneur.

Dans son numéro du 1er avril (souhaitons que ce ne soit pas un « poisson ») la *Revue des Revues* signale la découverte qui vient d'être faite à la Bibliothèque de Carpentras d'une lettre inédite de Rubens composée de trois grandes pages; cette lettre porte la date du 11 septembre 1626 et a trait à des faits historiques.

A propos des pièces de monnaie françaises dont nous parlions dans notre dernier numéro, cet écho de l'*Aurore :*

« Les pièces de fr. 0-50, au millésime 1897, dont l'émission a été peu importante (88,000 francs), sont devenues une rareté; des collectionneurs en ont acheté 3 francs la pièce ! Il en est resté à la Monnaie pour une somme de 250 francs; elles sont dans un sac scellé par ordre du ministre des finances, qui s'en réserve la distribution.

Pour les pièces d'or, le graveur Chaplin est chargé du dessin d'une nouvelle pièce de 20 francs; on ne frappera point de pièces de 100 francs ni de 50 francs, d'un usage peu courant.

La frappe des pièces de 5 francs en argent est indéfiniment suspendue, à cause de leur énorme quantité.

Quant aux monnaies de cuivre, elles seront fabriquées dans les mêmes conditions d'alliage de cuivre, de zinc et d'étain. Le dessin est confié au graveur Alphée Dupuis. »

(1) Simonis-Empis, éditeur à Paris.
(1) Voir notre dernier numéro

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie.

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 17. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 24 AVRIL 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

Léopold Speekaert.

Le nom de Léopold Speekaert revient fréquemment sous la plume de Camille Lemonnier lorsque, dans son *Histoire des Beaux-Arts en Belgique,* il retrace, avec l'autorité que lui donnent ses consciencieuses et perspicaces études des maîtres de l'École belge, les batailles que livrèrent vers 1870, pour l'émancipation de l'art, les indisciplinés qui désormais ont pris rang parmi les illustres.

« Il est, à sa manière, dit-il, un peintre penseur; la virtuosité le sollicite moins que l'accent implacable de la vérité; et il l'exprime avec un sang-froid brutal qui ne se détend pas. Le brillant morceau d'improvisation, le sujet d'invention, la fantaisie et ses belles invraisemblances n'ont point de prise sur un pareil homme : il ne s'en rapporte qu'au témoignage de ses yeux, s'inspire directement de la réalité qui l'entoure, peint ses modèles dans leur laideur et dans leur vice, tel qu'il les voit. Son dessin, robuste et précis, serre de près la forme, et à force de rigueur arrive au style, non pas celui des écoles, mais celui de la nature. »

Tel qu'il débuta en 1857, dans l'indépendance d'un art personnel et tenace, produit d'une volonté incompressible, d'une opiniâtreté inébranlable dans l'application des principes dont il avait fait la loi de sa vie, il nous revient aujourd'hui, après quarante années, offrant à ses contemporains le rare exemple d'une droiture admirable, de convictions que rien n'a pu entamer, d'une foi qui grandit et élève l'homme comme elle anime et fait palpiter son œuvre.

Les étapes de ce long pèlerinage, poursuivi avec sérénité, d'un pas égal et toujours vaillant, malgré les obstacles, les ricanements, les protestations, les défections, les voici évoquées, l'une après l'autre, sans qu'aucune d'elles accuse une défaillance ou un doute. Et il faut se reporter, pour apprécier la fermeté de caractère et la constance du peintre, aux bagarres que provoquaient naguère les œuvres conçues dans un esprit novateur, dédaigneux des canons académiques et des formules consacrées. On ne pardonnait pas aux artistes d'exprimer la nature telle qu'elle s'offrait à eux, de mépriser les « embellissements » et les « interprétations ». Montrer une femme ivre, quel scandale! Peindre

une proxénète livrant une tendresse à un vieillard, quelle obscénité! Pareille pudeur fait sourire aujourd'hui. Et l'on se demande avec stupéfaction comment les *Deux Bouquets*, par exemple, une toile de belle santé et de chaste réserve, a pu soulever autrefois l'indignation des tartufes de la presse et du public.

Speekaert ne s'est soucié, dans sa confiance robuste d'honnête peintre, fidèle à son idéal, ni des effarouchements, ni des conseils, ni de l'abandon. L'évolution artistique s'est accomplie, le pôle vers lequel les artistes orientent leurs aspirations s'est déplacé, les recherches inquiètes se sont éparpillées dans cent directions, le public s'est accoutumé à toutes les audaces, à toutes les innovations; l'individualité triomphe de l'asservissement à une esthétique réglementée. A travers ces transformations, Speekaert a poursuivi obstinément son labeur. Et celui-ci résume toute une époque, en même temps qu'il affirme un art personnel, dont quelque sentimentalité tempère le réalisme intransigeant.

L'époque, c'est celle des débuts de Félicien Rops, de Louis Artan, de Jan Stobbaerts, de Joseph Heymans, de Constantin Meunier, d'Eugène Smits, de Charles Hermans, d'Alfred Verwée, de Camille Van Camp, de Théodore Baron, d'Henri Van der Hecht, de Théodore T'Scharner, d'Edouard Raeymaeckers, d'Emile Sacré, les uns disparus, les autres vivants, tous en possession d'une célébrité valeureusement acquise à la pointe de la brosse, du burin ou de l'ébauchoir. De cette belle floraison d'artistes qui marque pour l'art belge une glorieuse période d'émancipation, Speekaert est demeuré méconnu. D'injustifiables préventions enveloppent son nom. Le Musée ne possède aucune œuvre de lui, alors que tous les autres fondateurs de l'*Art libre*, sauf Sacré, sont représentés dans les collections de l'État. Il n'a pénétré dans les galeries que de quelques amateurs, assez artistes pour apprécier son art expressif et vrai. L'exposition que le peintre vient d'ouvrir chez lui, au profit d'une œuvre de bienfaisance, hors de tout dessein mercantile, marquera, nous le souhaitons, la fin de cet ostracisme et classera définitivement Léopold Speekaert, dans l'opinion publique, à la place que lui assignèrent depuis longtemps les artistes.

Dans ses compositions, parmi lesquelles il est nombre de toiles de grandes dimensions, l'artiste s'inspire directement de la nature, qu'il exprime, sans aucune réticence, dans sa vérité brutale, pour en faire jaillir une pensée, un enseignement. Ce sont « les Plaies sociales », qui montrent les ravages de l'alcoolisme, les horreurs de la guerre, l'ignorance, le proxénétisme; c'est « le Cycle de l'humanité », synthétisé dans l'Amour, la Famille et la Mort (ces deux derniers tableaux encore à l'état d'esquisses). Ce réaliste à tous crins, auquel on a reproché un excès de naturalisme, cache, au fond, une âme romantique qui se plaît aux allégories, aux sujets à thèse, à une littérature un peu démodée aujourd'hui, mais dont l'archaïsme n'est pas sans charme. Il marque une époque de transition, il exprime la lutte entre deux principes contradictoires dont son cœur a été lui-même le champ de bataille. Mais quelle que soit la tendance de ce tempérament spécial, il faut louer la probité du métier, la justesse des relations tonales, l'harmonie discrète du coloris, la sincérité du dessin. Si la peinture manque de fougue et d'éclat, elle est, en revanche, en sa gamme volontairement assourdie, d'une séduction qui pénètre lentement, sûrement, tout homme sensible aux charmes des nuances, aux voluptés des teintes délicates.

De même que ses chairs nacrées, ses paysages, dont les sites sont en général empruntés au vieux Bruxelles, à la banlieue ou à la vallée de la Meuse, sont éclairés par une lumière tranquille et douce. Ils semblaient, jadis, outragement clairs. La *Bruyère fleurie* (*abbaye de Villers*) fut considérée comme un défi au bon sens. Le temps a fait son œuvre et l'impressionnisme a transformé notre vision. Aujourd'hui les « exagérations » de Speekaert paraissent calmes, sages, et la *Bruyère fleurie* elle-même n'offusque plus aucune rétine.

L'influence de Speekaert sur quelques-uns de ses contemporains est indéniable. Si son œuvre reflète telles impulsions venues de ses aînés, l'artiste n'étant qu'un chaînon de l'évolution historique, il a, pour une part notable, contribué à l'affranchissement de la peinture, il l'a, avec des compagnons d'armes que la fortune a mieux récompensés, délivrée des conventions et des préjugés qui en entravaient l'essor. Et son nom demeurera désormais uni à ceux des novateurs dont se glorifie à juste titre l'art belge.

NOTRE LANGUE

par LÉOPOLD COUROUBLE (1)

L'auteur ingénieux de *Contes et Souvenirs*, l'auteur charmant d'*Atlantique Idylle*; de ce chef-d'œuvre d'humour bruxelloise, *Les Fiançailles de Joseph Kaekebrouck*, et de cette autre fantaisie savoureuse, *Ferdinand Mosselman*, a réuni en une plaquette, les expressions du langage spécial à notre capitale, la plupart invraisemblablement drôles, vraies pourtant certes, patiemment colligées au cours des temps, et qui, si je ne me trompe, formaient l'album d'une petite fille ravissante devenue depuis la plus aimable des femmes; les amis qui l'entouraient et la cajolaient en son jeune âge lui apportaient hebdomadairement, comme des cadeaux, ce qu'ils avaient « pigé » en ce genre durant la semaine. Heureux jours!

Voici que l'album est devenu un libricule, avec une destination haute, non plus seulement de faire rire « la petite », « la gosse » et les grands qui gâtaient sa caressante enfance, mais de corriger,

(1) Pet. in-8°, 53 p. et tabl. Bruxelles, Paul Lacomblez, 1898.

si possible, et les Flandricismes et l'Accent de nos populations grasseyantes, non point pour leur donner un autre vilain travers, celui de « se parisianiser », mais pour leur enlever ce qu'il y a de trop « bruxellois » dans la manière empâtée et sans contours dont ils pratiquent l'humain « languaige ».

LÉOPOLD COUROUBLE est personnellement d'une trop savoureuse originalité, il a décrit avec un trop exact sentiment local les mœurs de notre terroir pour qu'il puisse songer à nous enlever l'allure et le piment qui font de nous un groupe à part, doué de cette vie spéciale, historiquement formée et désormais très visible, que l'on s'est accoutumé à désigner par cette forte et caractéristique expression : L'AME BELGE. Mais il est homme de goût, il a la haine de la vulgarité, il rétrograde devant la grossièreté et fait un effort pour ramener ces excessifs défauts, acclimatés chez nous, aux proportions harmonieuses.

Son petit livre y réussit admirablement. Il donne de robustes leçons sous couleur de rire. Il amuse et vitupère. Il pince et chatouille. Il est à lire par tout le monde. Il a valeur de service public.

S'il devait pourtant inspirer un désir de pédantise, de cette correction syntaxique et bête qui cliche la langue en ses vieilles formes désormais insuffisantes pour rendre les infinies nuances, les prodigieuses complications des psychologies contemporaines; s'il renouvelait les disciplines et les proscriptions de jadis en ce qui concerne les néologismes de mots et de tournures; s'il nous ramenait l'odieuse espèce des cuistres qui, le vieillot Dictionnaire de l'Académie à la main, vous prouvent que « telle expression n'est pas française » parce que les quarante retardataires de cette grande institution macrobienne ne l'ont pas encore classée dans leur œuvre claudicante et essoufflée, — ce serait certes aller à l'encontre de notre désir et probablement du but de l'auteur. La langue française est redevenue libre. Elle est, de par les masses bien plus fortes que les règlements des grammairiens, maîtresse désormais de créer des nouveautés comme ses sœurs les autres langues aryennes à flexions, sauf au bon goût à ne retenir que les mieux adaptées et les plus ingénieuses. Tout ce qui tendrait à lui enlever de nouveau cette précieuse aptitude qu'elle avait au temps de notre grand ancêtre maître François Rabelais, et que ce grand sot prétentieux de Malherbe lui a enlevé, serait déplorable et mériterait d'être conspué.

Ces philosophiques réflexions terminées, voici un exemple du « faire » de Léopold Courouble en son œuvrette. Spirituellement, proposant de placarder en tout lieu bien apparent des affiches montrant *ce qu'il faut dire* en regard de *ce qu'il ne faut pas dire*, il substitue à l'expression condamnable ou comique une expression plus comique et plus condamnable encore, donnant ainsi une leçon double, sarcastique et désopilante.

Voici l'affiche n° I (il y en a cinq) :

NE DITES PAS :	DITES AVEC ÉLÉGANCE :
Elle s'a laissé tomber dans les escaliers.	Elle a triboulé en bas de tous ses escaliers.
J'ai mangé quelque chose qui ne passe pas...	J'ai mangé quelque chose de contraire.
On m'a rendu cinquante centimes trop court.	On m'a fait *scherreweg* d'un demi-franc.
Ouïe! ça c'est quek chosse!	Ouïe, ouïe, ouïe!
C'est un fransquillon.	Il pince son français.
Eh bien! quoi ce que vous en pensez, do?	Eh bien! quoi ce que tu dis en bas de ça?
Avec ça on est prope!	Avec ça et six cens on a un verre de faro.
Quelle avance j'ai avec ça?	Ça me fait une belle jambe!
Prenez donc la peine de vous asseoir.	Mettez-vous.
C'est son père tout craché.	Il tire si fort sur son père.
Il a eu des mots avec lui.	Il a eu des ruses avec lui.
Il s'est encouru.	Il a joué *schampavie*.
Il est scheel.	Il regarde louche.
La fille de quartier.	La fille d'en haut.
Aller à la Zologie.	Aller au Zologique.
Je le remets pas.	Je sais pas mettre un nom sur sa figure.
Il apprend si bien!	Il profite si bien!
Je l'ai fait expressément pour l'embêter.	Je l'ai fait en exprès pour le faire bisquer.
Oh! c'est rien d'estra!	Ouïe, non, c'est rien de rare!
J'ai du goût pour boire, mais pas pour manger.	Soif, ça j'ai, mais faim j'ai pas.

ACHILLE SÉGARD

Le Départ à l'Aventure (1).

Le *Départ à l'Aventure*, joli titre, juvénile et bien sonnant. Et l'aventure? C'est la nôtre, à nous tous, ou plutôt nos songeries otieuses (pour employer un vieux mot que le jeune poète affectionne) à fleur des choses, justement quand l'aventure manque à notre vie; ce sont les impressions fines, floues, qu'épanouit la vue d'un beau parc, des rêveries mêlées de souvenirs classiques vers l'antiquité toujours prestigieuse, des visions de villes étrangères, des conjectures attendries devant un portrait de maître, des sonneries de cloches, de fuyantes silhouettes féminines dont l'irréalité se teinte tantôt d'un fatalisme à la Baudelaire, tantôt d'une grâce fraîche de véritable charme; puis enfin d'émues réminiscences de la patrie flamande :

Reine à qui les beffrois semblent une couronne,
Et qui mires dans l'eau de tes canaux dolents
Tes pignons dentelés et tes ormes tremblants,
Je t'aime comme un fils que tant de grâce étonne,
Reine à qui les beffrois semblent une couronne.

Et tout cela est chanté à mots tendres, d'une justesse élégante et ingénieuse, ingénue aussi, qui touche et bien souvent enchante. Aucune nouveauté de rythme, la prosodie est scrupuleusement respectée et, en dépit de cet attachement à des formes que nous commençons à trouver démodées, chez les poètes contemporains, le vers possède une telle aisance, coule si limpide en entraînant dans son cours des pensées légères et parfumées comme des fleurs, il en est de si nombreux qui ne sentent ni l'effort ni la cheville, jaillis d'une seule venue, pareils à ceux que Flaubert soulignait avec une joie exubérante au courant de ses lectures, que l'auteur a l'air de nous jouer d'inédites mélodies sur un instrument ancien qui l'aurait passionné.

Les lourds chalands porteurs de choses inconnues
Qui rident l'eau dormeuse où somnolent des nues.

Quel net et exquis distique!

Voici le calme pur de l'arrière-saison,
Le soir donne aux objets sa douceur attendrie,
Et les pins, piliers nus aux cimes arrondies,
De leurs troncs jalonnés découpent l'horizon.

(1) Un volume de vers. Bibliothèque artistique et littéraire de la *Plume*, Paris.

La strophe n'est-elle pas sereine et harmonieuse? *Versailles*, *l'Attente*, *Ravenne*, *Venise*, *A la Flandre* sont, je crois, les pièces qui renferment les quatrains les plus heureux de tonalité et de cadence.

Et ce qui est encore mieux que tout cela c'est que ce volume, si soigneusement édité par la *Plume*, étant déjà, cependant, une réalisation par lui-même, nous apparaît surtout comme un livre de promesses.

JUDITH CLADEL

LES MUSÉES DE BRUXELLES

Le Gouvernement a, paraît-il, l'intention de bouleverser le Musée des arts décoratifs et industriels. Les plâtres du Musée des échanges seraient transportés de l'aile droite, où ils sont actuellement installés, dans la Salle des fêtes de l'aile gauche, derrière laquelle on aménagerait des galeries pour l'Art ancien, pour l'Art moderne, pour les collections de l'art d'Extrême-Orient, pour le Musée ethnographique, etc.

Dont coût : deux à trois cent mille francs. Nous avouons ne pas comprendre la nécessité d'une pareille dépense (sans compter la casse inévitable), alors que la dimension des locaux qu'on se propose d'approprier est la même que celle des galeries actuellement affectées au Musée. N'y aurait-il pas plutôt en jeu une question de concours hippique et d'écuries? Les départements des Beaux-Arts et de l'Agriculture sont, on le sait, réunis sous le même toit. Ce n'est pas une raison pour déloger les œuvres d'art au profit des chevaux, pour lesquels il sera aisé de trouver d'autres boxes que les salles d'un Musée.

A propos du Musée du Cinquantenaire, nous avons appris avec peine que le conservateur en chef, M. le baron de Haulleville, est revenu assez gravement indisposé d'un voyage qu'il vient de faire en Allemagne. M. de Haulleville est obligé de garder la chambre, ce qu'il n'arrive pas à concilier avec ses habitudes d'activité et de travail.

***

Autre changement en vue, plus important encore : le transfert de la Bibliothèque royale dans un édifice à élever sur l'emplacement qu'occupe actuellement la caserne des grenadiers (Sainte-Elisabeth). Dans le plan projeté, les bâtiments de l'ancien Palais des ducs de Lorraine seraient annexés au Musée et convertis en galeries d'exposition.

Il nous est difficile d'apprécier s'il est possible de transformer en salles de Musée, bien éclairées et bien aérées, les tristes locaux de la Bibliothèque. Il faudrait, dans tous les cas, leur faire subir une appropriation complète qui entraînerait des frais considérables. Ne serait-il pas plus rationnel d'adopter le plan Balat dont une maquette, déposée au rez-de-chaussée du Musée ancien, fait comprendre clairement les avantages? Le Palais des ducs de Lorraine serait complètement dégagé par la démolition des maisons situées entre la place du Musée et la Montagne de la Cour. Un square le séparerait de cette grande voie de communication. Des galeries le relieraient d'un côté au Palais des Beaux-Arts, de l'autre au Musée moderne qui serait prolongé au sud et à l'ouest de manière à former un vaste corps de bâtiments s'élevant, au cœur de Bruxelles, comme une acropole magnifique réunissant les divers domaines des arts plastiques.

On pourrait ainsi restituer aux artistes le Palais des Beaux-Arts bâti pour eux, pour les expositions d'œuvres modernes, pour les auditions musicales et les conférences, et qu'on leur a volé. D'année en année on réduit l'espace, déjà si exigu, que la commission des musées consent à abandonner aux expositions. La *Société des Beaux-Arts* s'est vu refuser la salle d'entrée qui avait été obtenue, non sans peine, par la *Libre Esthétique* pour sa section d'objets d'art. Dorénavant cette salle ne sera plus mise à la disposition d'aucune exposition. Et comme c'est la seule qui soit éclairée latéralement, voici les artistes verriers dans l'impossibilité de prendre part aux Salons du Musée, définitivement rayés des exposants !

N'est-ce pas scandaleux? Et ces procédés sauvages ne vont-ils pas bientôt avoir une fin? Le Gouvernement n'a pas hésité à dépenser plus de cinquante millions pour s'offrir le plus grand palais de Justice du monde. Qu'il en dépense un seul au profit de l'Art, dont le rayonnement vaut celui de la Justice. Ce n'est pas être bien exigeant que de demander, modestement, un local — verre, fer, briques et bois — dans lequel les artistes puissent montrer aux visiteurs qu'il existe en Belgique d'autres peintres que les Broerman, Herbo et Dell'Acqua officiellement offerts à l'admiration publique.

Le Polyptyque de « l'Agnus Dei. »

Une fête d'un caractère original et dont le succès a été considérable vient d'être donnée à Gand, à deux reprises, sur l'initiative de M. Charles Morice, qu'un important travail sur les maîtres flamands des XIVe et XVe siècles retient depuis quelques mois dans la cité de Van Artevelde. Épris de la suprême beauté de l'œuvre des Van Eyck (la conférence qu'il fit récemment au Salon de la *Libre Esthétique* est le témoignage de cette enthousiaste admiration), M. Morice imagina de glorifier, en une cérémonie à la fois poétique, artistique et musicale, le peintre du retable de l'*Agneau*.

« Cette synthèse médiévale de tous les arts, dit-il en manière de préambule, la basilique chrétienne, où s'entr'aidaient les uns les autres par de réciproques interprétations l'architecte, le sculpteur, le peintre, le musicien, le poète et l'orateur, reste le plus admirable effort esthétique accompli dans l'ère ouverte à l'apparition du Christ.

C'est aussi le plus fécond des enseignements.

J'ai pensé qu'il était possible et qu'il serait utile d'en suggérer une lointaine image par l'évocation autour d'un chef-d'œuvre de la peinture flamande, lui-même suggéré au moyen d'un artifice tout moderne, de quelques très purs entre les génies que signale, au cours de siècles, l'histoire de la poésie et de la musique chrétienne.

Une coïncidence significative, le tout récent dégagement de la cathédrale où le polyptyque de l'*Agnus Dei* est conservé, ajoute un nouvel intérêt à cette fête d'art et d'histoire, qui solennise la date de la délivrance, si j'ose ainsi dire, de l'antique Église. C'est d'hier, en effet, qu'il nous est permis de la voir telle, à peu près, qu'elle était il y a quatre cent soixante-six ans, alors qu'y fut inaugurée l'œuvre merveilleuse des frères Hubert et Jean Van Eyck. »

La ville de Gand, qu'il faut féliciter de son artistique collaboration, accorda au comité, composé entre autres de MM. J. de Geynst, P. Boedri et Ch. Morice, la salle du grand vestibule de l'hôtel de ville, et la coïncidence des floralies gantoises, qu'on

prit pour prétexte de cette fête d'art, donna à celle-ci une solennité particulière.

Des projections lumineuses du polyptyque, accompagnées d'un commentaire de M. Charles Morice précisant le sens et la portée de l'œuvre, ouvrirent la séance. La musique et la poésie alternèrent ensuite, l'une et l'autre représentées par des pages de choix empruntées au génie ancien et à l'art contemporain : noëls flamands du XV[e] siècle chantés par des voix d'enfants, chœurs religieux, air de la *Sterbecantate* de J.-S. Bach et cantate de Vincent d'Indy : *Marie-Magdeleine* pour alto solo (M[me] Raick) et chœur de femmes; fragments de la *Divine Comédie*, de l'*Imitation*, de Villon, de Racine, de Milton, de Klopstock, de Lamartine, de Musset et de Verlaine, dits par MM. Esquier et Ch. Morice et par M[me] Esquier.

Ce programme hautement intellectuel, suivi avec le plus grand intérêt par un auditoire nombreux et attentif, démontra qu'il était possible de séduire la foule par le prestige de l'art seul, sans recourir aux habituels subterfuges, aux déplorables concessions. Il réalisa le vœu exprimé dernièrement par M. Charles Morice, dans une conférence qu'il fit à l'exposition d'*Art idéaliste*, de voir les artistes se mêler davantage au peuple, de l'élever à eux, de ramener sa pensée, par de savoureux régals d'art, à l'éternelle beauté.

THÉATRE DU PARC

Mariage bourgeois, par ALFRED CAPUS.

Le titre seul de cette comédie nouvelle décèle l'intention satirique de l'auteur. Mariage bourgeois ! Le vilain accouplement de mots ! Les plus bas instincts, l'intérêt, la cupidité, l'égoïsme, « l'arrivisme » substitués à la tendresse. Au lieu d'amour, l'argent. Un pareil sujet devait tenter la verve ironique de M. Capus, qui excelle à souligner — *Brignol et sa fille*, l'une des meilleures comédies du théâtre d'aujourd'hui, le démontre — la rosserie de ce temps.

Son Tasselin est d'ailleurs proche parent de Brignol, dont il n'a malheureusement pas l'insouciante bonhomie. Il est tout aussi véreux, mais moins gai. Ce n'est pas un ami qu'il dépouille, c'est son propre frère, le seul brave homme de la pièce. Son neveu n'avait pas attendu la ruine imminente pour chercher à « se caser » dans une riche famille bourgeoise, lâchant sans scrupule une maîtresse dont il a un enfant. Et la question de savoir si c'est Henriette Ramel ou la fille de Piégoy, le tenancier du Casino de Carville, qu'il épousera pour se refaire, forme, somme toute, l'unique ressort de la pièce. Ce serait tout à fait insuffisant si M. Capus n'avait semé le dialogue de traits spirituels, voire de mots d'auteur (hélas !), et s'il n'avait trouvé dans l'observation et la vérité (un peu grossie, ainsi qu'il sied à l'optique de la scène) des éléments dramatiques qui masquent l'indigence de l'intrigue.

Mariage bourgeois, c'est plutôt une série de tableaux de mœurs (de mœurs d'ailleurs répugnantes), dont le panorama s'anime de quelques silhouettes paradoxales : celles de Piégoy, croupier sympathique, directeur loyal et généreux, le moraliste de cette bizarre compagnie ; celle d'un employé de banque, fidèle comme un caniche, et d'une philosophie qui se traduit en aphorismes dont voici des spécimens : « La chance, c'est le vol inconscient. — Pour les financiers, l'indicateur des chemins de fer remplace aujourd'hui le revolver. — Les déclassés sont actuellement si nombreux qu'ils constituent une classe nouvelle de la société. » C'est lui aussi qui, parlant de la victime de Tasselin, dit gravement : « Il a vieilli de 300,000 francs. » La figure la plus originale et la plus amusante des créations de M. Capus est M[lle] Madeleine Tasselin, une ingénue dernier bateau qui entend faire de la maîtresse de son frère son amie intime, s'exalte en apprenant qu'elle a un enfant, l'amène triomphalement dans sa famille, raffole d'un petit nigaud d'employé qu'elle force à l'épouser. Drôle d'éducation, mais candeur désarmante dans son absence totale de préjugés.

Mariage bourgeois est bien joué par les artistes du Parc. Une mention spéciale est due à MM. Darcey (Piégoy), d'une vulgarité voulue et d'une rondeur d'allures qui dessine avec netteté le rôle, Paulet, Garay, Emile Albert, F. Riche et Perrin ; à M[mes] Suger, Duran, Rogé et Wilhem.

LE TRÈFLE A QUATRE FEUILLES

Sur la trame menue d'un conte bleu déployé en un royaume chimérique de rêves et d'amour, M. Amédée Lynen a composé une série de tableaux exquis dans lesquels s'affirme, en même temps que la grâce capricieuse de son imagination d'artiste, la sûreté de ses connaissances archéologiques.

Le *Trèfle à quatre feuilles*, dont la Compagnie artistique du *Diable-au-Corps* donnait lundi dernier, en son nouveau et coquet local de la maison de l'Etoile, la première représentation, réalise le spectacle d'ombres le plus séduisant qui nous ait été offert jusqu'ici. En des paysages charmants, par les venelles de villes caduques aux maisons pittoresques, au pied d'édifices gothiques rigoureusement restitués dans la pureté de leur architecture, des silhouettes défilent en cortèges pimpants, donnant par la vérité des attitudes et la justesse des proportions l'illusion de la vie. Et ce sont, au fil du poème de M. E. Vial, des Bohémiens martelant leur marche d'un chant monotone, la rencontre du roi arrêtant sa cavalcade, au retour de la chasse, pour admirer la beauté d'une petite danseuse, et les amours du roi promenant son bonheur à la clarté des étoiles, et sa tristesse quand la danseuse lui échappe, et l'édit par lequel il défend désormais à tous les citoyens du royaume, sous peine de mort, d'échanger des baisers, et la révolte qui arme contre le souverain intraitable les sujets privés d'amour, et les apprêts d'une sanglante bataille, heureusement conjurée par le retour de la petite danseuse que le roi installe en grand apparât sur le trône...

Nul théâtre d'ombres n'a poussé plus loin la perfection du mécanisme de ces spectacles en miniature, d'un art raffiné et séduisant. Et le *Trèfle à quatre feuilles* dépasse, par l'élégance des silhouettes et le charme des décors, ce qui a été offert de plus attrayant à la sympathique curiosité ~~du~~ public. Le succès du légendaire *Horloger d'Yperdamme* lui-même s'en trouve affaibli.

M. V. Neuville a écrit pour le *Trèfle à quatre feuilles* une partition d'inspiration agréable, distinguée et mélodique. Elle se compose d'une vingtaine de numéros parmi lesquels on a particulièrement applaudi une *Aubade* et une mélancolique chanson, ainsi que le chœur original des Bohémiens, avec solo de baryton.

Musique, poème et ombres ont remporté un triomphe qui marquera, comme l'expliqua le « camarade Lutens », une date dans l'histoire du *Diable-au-Corps*.

NOTES DE MUSIQUE

Le Quatuor Thomson a donné, mardi dernier, à la Grande-Harmonie, sa seconde et dernière séance, avec le concours du violoncelliste Doehaerd, chargé de la partie de seconde basse dans le beau *Quintette à deux cellos* de Schubert. L'exécution d'un programme de choix : Quatuor nº VII de Beethoven, Quatuor nº V de Haydn et le quintette susdit, a été extrêmement soignée, d'une précision et d'une correction remarquables. La grâce pimpante du *Menuetto* et l'animation du *Presto* de Haydn, le large et mélodique *Adagio* de Schubert ont été particulièrement applaudis. Le Quatuor Thomson n'est pas arrivé, toutefois, à la fusion des sons, à l'ensemble homogène qui donnaient au Quatuor Ysaye une si pénétrante émotion. Composé de quatre virtuoses qui gardent, dans leur interprétation concertante, leur maîtrise de solistes, la nouvelle association a besoin, on le sent, pour obtenir une parfaite unité de style et de compréhension, de persévérantes études en commun. Dans un quatuor, il faut que la personnalité des exécutants s'efface, que l'œuvre parle seule, portée par le faisceau des sonorités étroitement unies. Le talent de MM. Thomson, Laoureux, Van Hout et Jacobs est de nature, on le sait, à s'assouplir à cette exigence et à nous offrir, l'an prochain, des interprétations parfaites.

CONCOURS D'ARCHITECTURE RUSTIQUE

Le Comité namurois de la Société nationale pour la protection des Sites et des Monuments vient de prendre une louable initiative en ouvrant aux architectes belges un concours de plans pour villas et pour maisons rurales à édifier dans les provinces de Namur et de Luxembourg et spécialement dans la vallée de la Meuse.

« Les architectes n'ont pas toujours compris, dit le Comité dans une sorte d'*exposé des motifs*, que les villas qu'ils édifient ne sont appropriées, ni comme dessin ni comme matériaux employés, au milieu dans lequel elles s'élèvent. Dans la vallée de la Meuse, en effet, nous voyons des villas aux couleurs éclatantes où le rouge des briques contraste et détonne au blanc de la pierre de sable d'après un dessin quasiment uniforme. Ces maisons peuvent être supportables dans le pays plat où le cadre qui les entoure est large, où la lumière les baigne à flots, mais ici, dans notre atmosphère d'un gris si délicat, au milieu de nos rochers de calcaire et de dolomie aux couleurs douces, au bord de notre fleuve au ton tranquille, elles constituent de véritables taches; elles rendent notre vallée semblable à n'importe quel lieu de villégiature; elles la banalisent. »

« Et pourtant le modèle ne nous manque pas. Notre vallée est remplie de châteaux, de maisons bourgeoises, de maisons de paysans qui ont leur charme et leur style propres. Nous ne disons cependant pas aux architectes de copier servilement les constructions. Nous avons de leur talent une plus haute idée, nous leur disons : « Inspirez-vous-en et faites mieux... »

Les deux extraits qui précèdent montrent clairement les désirs de la Société des sites de ne voir bâtir, dans la vallée de la Meuse, que des villas rappelant autant que possible l'aspect des anciennes maisons du pays et conservant à cette vallée sa beauté propre. Mais il ne suffit pas que les villas réunissent ces conditions, il faut aussi que les maisons rurales que se construisent les habitants du pays contribuent au but poursuivi.

C'est dans cet excellent esprit que le comité a rédigé le programme du concours, en illustrant celui-ci d'une quinzaine de spécimens des anciennes constructions du pays. Des primes de 200 et de 100 francs seront décernées aux lauréats. Les concurrents devront adresser leurs projets avant le 1er août prochain à M. le président de la Société pour la protection des sites de Namur, au Kursaal de cette ville.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Socialisme en Belgique, par J. DESTRÉE et E. VANDERVELDE, avec un appendice sur la bibliographie du socialisme belge par DEUTSCHER. Paris, V. Giard et E. Brière. — *Chair*, par EUGÈNE MONTFORT. Edition du *Mercure de France*, Paris. — *Jobard*, par le vicomte DE COLLEVILLE. Paris, Bibliothèque de l'Association. — *Sous les lauriers roses* (*Scènes de la vie antique*), par le comte ALBERT DU BOIS. Paris, Dentu. — *Notre langue*, par LÉOPOLD COUROUBLE. Bruxelles, Lacomblez. — *La Géographie dans l'enseignement supérieur en Belgique*, par A.-F. RENARD (Extrait du Bulletin de la Société belge de géologie, de paléontologie et d'hydrologie). — *Les Héros et les Dieux d'après les poèmes homériques*, par ÉMILE LECLERCQ. Bruxelles, J. Lebègue et Cie. — *Exil doré*, par JEAN ROYÈRE. Paris, L. Vanier. — *L'Hérésiarque*, par HENRI MAZEL. Paris, *Mercure de France*. — *Renaissance*, par EDOUARD DUCOTÉ. Paris, *Mercure de France*.

PETITE CHRONIQUE

Le Gouvernement a acquis au Salon de la *Libre Esthétique*, pour le Musée de Bruxelles, l'*Intérieur d'église* de M. ALFRED VERHAEREN.

Ont été acquises en outre, à la même Exposition, soit par l'État pour le Musée des Arts décoratifs et industriels, soit par des particuliers, les œuvres suivantes :

EMILE CLAUS. *Maison à Veere*. — THÉO VAN RYSSELBERGHE. *Canal en Flandre*. — MAX LIEBERMANN. *Gardeuse de vaches*. — TH. VAN HOYTEMA. *La Forêt*. — L.-W. HAWKINS. *La Meule*. — A. CHARPENTIER. *Les Dominos* (bas-relief bronze); *la Peinture* (15 exempl.); Médaille du Dr Besnier (5 exempl.). — L.-C. TIFFANY. Huit vases (favrile glass). — BING ET GRÖNDAHL. Vase « Hérons ». Plat « Hiver ». Deux objets d'art. — Mlle BRINCKMANN. Tapisserie. Broderie. — MANUFACTURE ROYALE DE COPENHAGUE. Vingt objets d'art. — CH. PLUMET. Ecran-calendrier. — T. SELMERSHEIM. Applique d'éclairage. — THORN-PRIKKER. Batik. — Mme THAULOW. Trois objets en cuir. — O. ECKMANN. Porte-bouquet (fer forgé). — K. GROSS. Baguier (étain). — F. DURRIO DE MADRON. Médaillon (grès). — LA MAJOLIQUE D'EMPTINNE. Plat. — LIBRAIRIE D'ART. Cinq volumes illustrés.

La presque totalité des œuvres exposées a été expédiée, à la clôture du Salon, aux expositions du Champ-de-Mars, à Paris, de l'*Art dans la vie publique*, à Anvers, et du Kaiser-Wilhelm-Museum, à Crefeld.

L'ouverture du cinquième Salon annuel de la Société des Beaux-Arts aura lieu au Musée moderne le samedi 30 avril, à 2 h. 1/2. L'exposition sera accessible au public du 1er mai au 26 juin, de 10 à 5 heures.

Une intéressante exposition d'affiches sera ouverte au public les dimanches 24 avril et 1er mai, de 10 à 4 heures, rue Haute, nº 9. Un droit d'entrée de 10 centimes sera perçu au profit de l'œuvre des Enfants martyrs.

La nouvelle, apportée par le *New-York Herald*, de l'installation d'Eugène Ysaye dans les fonctions de chef d'orchestre au *Metropolitan Opera house*, est malheureusement confirmée. M. Ysaye vient d'envoyer à M. Gevaert sa démission de professeur au Conservatoire de Bruxelles. Nous ne pouvons que regretter profondément cette détermination. Elle prive la Belgique d'un artiste dont l'initiative, le désintéressement et l'activité ont donné en ces dernières années à notre vie artistique un essor magnifique. Nous avons rappelé récemment qu'Eugène Ysaye était tout autre chose et bien plus qu'un virtuose de premier ordre. Son départ laisse parmi nous un vide difficile, sinon impossible, à combler.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, troisième séance de musique de chambre au Conservatoire. On y entendra, pour la première fois à Bruxelles, la *Grande Sérénade* en *si bémol* pour treize instruments à vent et le Quatuor en *ré majeur* de Mozart.

Jeudi prochain, 28 courant, à 8 h. 1/4, Mlle Hennebert, professeur de chant, donnera à la Salle Erard une séance musicale avec le concours de MM. Delfosse, violoncelliste, R. Moulaert et Ch. Hénusse, pianistes.

On nous écrit de Mons que la représentation donnée en cette ville par la troupe anversoise du drame lyrique *Numance*, de J. Van den Eeden, a confirmé la bonne impression produite par cette œuvre importante lors des représentations qui ont eu lieu à Anvers.

A l'issue du deuxième acte, l'auteur a été l'objet d'une chaleureuse manifestation. On lui a offert sur la scène, au nom des professeurs du Conservatoire et d'un nombreux groupe d'amis, un objet d'art, un Livre d'or, des gerbes de fleurs, et la salle entière s'est associée, par ses applaudissements, à ces témoignages de sympathique admiration.

M Henry Van de Velde vient de publier en brochure (1) l'intéressante conférence qu'il fit en janvier 1898 à la Section d'art de la Maison du Peuple sur William Morris. C'est une étude documentée et bien écrite sur l'artiste qui rénova en Angleterrre l'art décoratif et exerça sur son époque, à l'étranger comme dans son pays, une influence considérable. L'étude de M. Van de Velde est ornée d'un portrait du célèbre artisan-poète.

Notre collaborateur Ph. Zilcken consacre, dans l'*Elsevier's geïllustreerd maandschrift* d'Amsterdam (8e année, n° 2), une importante étude à JAN TOOROP, dans laquelle il retrace, en même temps que la biographie du peintre, le mouvement d'art auquel il fut mêlé, cette campagne des XX qui dura dix années et dont les résultats furent si considérables. L'étude de M. Zilcken est illustrée d'un portrait de Toorop par H.-J. Haverman et de quinze reproductions de ses œuvres.

L'administration communale de Schaerbeek nous écrit que la sépulture d'Hippolyte Boulenger a été transférée, par suite de changements apportés au cimetière de Schaerbeek, dans la dixième parcelle (allée principale). Cette information confirme officiellement les renseignements adressés à la *Chronique* par un parent du peintre et que nous avons reproduits dernièrement (2).

Les jurys des deux Salons de Paris viennent de fonctionner à tour de bras. Sur 6,000 œuvres expédiées aux Champs-Elysées, 1,800 seulement ont été acceptées. Le Salon du Champ-de-Mars se composera d'environ 1,200 toiles, sculptures, pastels et dessins.

Le Comité des dames de l'*Union centrale des arts décoratifs* organise à Paris une exposition de Travaux d'Art composés et exécutés par des dames artistes et amateurs. Cette exposition aura lieu du 25 mai au 25 juin au siège provisoire de l'*Union centrale*, hôtel de la Chancellerie d'Orléans, 19, rue des Bons-Enfants. Envois du 15 au 20 mai. *Renseignements : Mme Joseph Chéret-Carrier Belleuse, secrétaire.*

L'Exposition horticole qu'ouvrira à Anvers, le 3 juillet prochain, la Société d'horticulture et d'agriculture, comprendra une section des Beaux-Arts à laquelle tous les artistes, belges ou étrangers, sont invités à participer par des tableaux, aquarelles, gouaches, pastels et dessins reproduisant des plantes, des fleurs ou des fruits. Des médailles seront décernées aux artistes distingués par le jury. Les envois doivent être annoncés avant le 27 juin à M. Ch. Vander Linden, secrétaire de la société, 70, chaussée de Malines, et expédiés au plus tard le 1er juillet, avant midi, au Palais des fêtes de la Société de Zoologie.

La *Société des Artistes indépendants* a ouvert mardi dernier, au Palais de Glace (Champs-Elysées), sa quatorzième exposition.

La livraison de mars du *Studio* renferme plus de cent illustrations, parmi lesquelles la reproduction en couleurs, hors texte, d'une aquarelle de M. Granville Fell, une chromolithographie gaufrée d'après les panneaux céramiques composés pour une salle de bain par A. Charpentier et F. Aubert, les *Cygnes*, estampe coloriée de F. Jourdain, les *Moulins à Rotterdam*, lithographie originale de J. Pennell, etc. Signalons aussi, parmi les curiosités artistiques de cette belle livraison, l'article consacré aux grils en fer forgé par F.-A. Jones, illustré de seize gravures, la reproduction du portrait de R. Wagner lithographié par H. De Groux, etc.

Le numéro d'avril des *Maîtres de l'Affiche* contient quatre planches des plus intéressantes : l'affiche de Chéret, pour les *Œuvres de Rabelais*, l'une des meilleurs inspirations du maître; la belle composition de Mucha pour *Lorenzaccio*. Deux affiches étrangères et l'une, américaine, dessinée par Penfield : pour le *Harper's Magazine*; l'autre, de notre compatriote Evenepoel pour *Anvers et son Exposition*.

On vient d'élever à Saint-Maurice un monument à la mémoire d'Eugène Delacroix. Dans son discours d'inauguration, le statuaire Frémiet a rappelé une clause — peu observée — du testament de l'artiste :

« J'ai, Messieurs, a-t-il dit, à vous donner connaissance, un peu tardivement, vous l'allez voir, d'une clause de ses dernières volontés.

Il parle de son tombeau en disant : « Il n'y sera placé ni emblème ni buste; après ma mort, il ne sera fait aucune reproduction de mes traits, soit par le moulage, soit par le dessin ou la photographie, je le défends absolument. »

Heureusement, les statues ont échappé à cette sévérité, ce qui nous permet de passer sans remords par les mailles de ce testament. »

Il faut avouer, dit l'*Aurore*, qui nous apporte cet écho, que l'interprétation du testament est plutôt judaïque. C'est très bien d'honorer les morts. Mais en pousser le culte jusqu'au mépris de leurs dernières volontés, c'est peut-être excessif.

(1) *William Morris, artisan et socialiste* (extrait de l'*Avenir social*), 30 p. Imp. de la *Presse socialiste*, Bruxelles.
(2) Voir l'*Art moderne* du 10 avril dernier.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32 rue de l'Industrie.

Mai

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 18. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 1er MAI 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

PROSPER DE HAULLEVILLE

Lundi dernier, le baron PROSPER DE HAULLEVILLE a été retiré par la mort du maussade à-peu-près de la vie, aux joies approximatives et moyennes, aux douleurs plus moyennes encore. Car vraiment seuls les malheurs héroïques pourraient consoler des bonheurs insuffisants!

Bien que la principale partie de la vie de Prosper de Haulleville ait été consacrée à la direction d'un grand journal catholique et qu'il ait été ainsi mêlé de près à la politique courante et trop souvent écœurante, il demeurera dans le souvenir de ceux qui ont voisiné avec son originale et aimable personnalité, sous l'aspect dominant d'un Cérébral (ne disons plus Intellectuel) et d'un Artiste. C'est qu'il fut surtout un écrivain et un humoriste.

Il n'a pas occupé de ces fonctions en vue qui, spécialement dans le parti auquel il appartenait, sont, en général, la récompense de la souplesse et de la soumission sans marchandage aux opinions reçues. Il y avait dans sa manière d'être une indocilité que rien n'a pu brider. Sur le fonds commun des doctrines cléricales auxquelles il était fidèlement attaché, il mettait les fantaisies et les libertés de sa pittoresque nature. Et certes cela n'était pas fait pour plaire à ceux qui ont érigé en dogme le respect de la discipline mondaine et l'adhésion monastique aux autorités hiérarchiques, fussent-elles, en fait, les moins qualifiées pour diriger ce conglomérat de mystères : les âmes humaines.

Il n'a donc jamais obtenu que des emplois modestes empapillotés de quelques décorations « clinquetantes », juste ce qu'il faut pour que l'ingratitude vis-à-vis d'un ferme et vaillant soldat n'apparût point scandaleuse, — et il ne s'est pas enrichi! Oh! non, il ne s'est pas enrichi, bien au contraire! Il était de ceux dont la vie fut empoisonnée par cet horrible microbe : le créancier, mille fois plus protégé, fût-il ignoble, que la plus noble intelligence, contrainte, en ce monde si bien organisé, de subir les avanies qui suppurent de l'Argent. Nous le disons non point pour qu'on suppose que l'opulence ait été le désir de cet irrégulier du plus réel talent qui voyait dans la vie une occasion d'épancher sa propre essence et qui abominait les servitudes du flatteur et du courtisan; mais pour marquer par un trait décisif com-

ment il s'est comporté au milieu de ceux qui se servirent de lui comme d'une belle et forte épée, de ceux parmi lesquels, d'ordinaire, les grasses prébendes et les sinécures savoureuses sont, même pour les médiocres, surtout pour les médiocres, l'aboutissement d'une existence soigneusement et servilement consacrée à ce que Léon Daudet, en ses *Morticoles*, a cruellement étiqueté « le lèchement des pieds ».

L'écrivain était ingénieux et clair, d'une courtoisie scripturale de bon goût inaltérable, avec, parfois, une tendance, de pente très légère, vers la causticité narquoise, s'agrémentant de la coquetterie d'un faux scepticisme. Sous sa direction, le *Journal de Bruxelles* (comme la *Revue générale*) fut un modèle de juste mesure dans les polémiques, qui tranchait avec l'habituelle et répugnante frénésie d'injustices, de mensonges et d'injures qui devient la caractéristique mal odorante de la presse quotidienne belge.

Dans tous les colloques que les nécessités de la politique courante le contraignirent d'engager avec les adversaires, il fut d'une gentilhommerie incomparable; et certes c'était difficile étant donné le diapason canaille auquel toute cette sale besogne commençait dès lors à monter. Il a tranché nettement sur la bande de malandrins sans *verecundia* qui assument la charge de cogner, de tirer la canne, de mouliner et de jouer du chausson dans la journalière bagarre des querelles infectes de « nos grands partis politiques ».

Cette attitude spéciale avait donné à son Journal une bonne odeur de correction qui en faisait comme une oasis dans les marécages et les paludes où pataugent et barbotent les égoutiers de plumes dont l'encrier n'est qu'une tinette à vidanges. L'autorité de ce Quotidien unique en son genre, et jusqu'ici sans successeur, sur notre heureux territoire, en avait pris une intensité et un charme qui le faisaient lire même par ceux, peut-être de préférence par ceux, qui ne partageaient pas son opinion, mais qui savaient qu'on y respirait un bon air de bonne compagnie et que si la rédaction ne se promenait pas au plein champ de la Démocratie nouvelle, au moins elle ouvrait ses fenêtres de ce côté. Il fut, si nous ne nous trompons, un des bénévoles enthousiastes qui attribuèrent à la fameuse Encyclique de mai 1891 cette portée sociale et humanitaire dont, depuis, des interprétations tardigrades l'ont destituée.

Mais cet équilibre de pensée et de style était vraiment trop pur pour ne pas amener une disgrâce. On congédia ce monsieur trop poli, trop ingénument loyal, trop confiant en la bonne foi calme, trop antagoniste des mufleries et des engueulades. La baraque voulut avoir au moins quelques pitres véritables et les obtint. On n'y accueillit plus, de Prosper de Haulleville, que des articles purement littéraires qu'il signait Félix de Breux. Il va de soi qu'à sa mort les louanges qui ne coûtent rien ont foisonné dans les gazettes, que des hottées en ont été versées sur sa tombe et que la foule fourmillait à ses funérailles. C'est la coutumière façon de s'acquitter envers les grands négligés dans la sarabande des intérêts.

Les procédés « charmants » de la boutique parlementaire livrée aux chacals, ne pouvaient avoir sur cette individualité si personnelle une prise suffisante pour la dénaturer, mais y avaient infiltré pourtant quelque amertume, juste assez pour donner à ses conversations, à sa bonhomie un peu voulue et à ses écrits une allure plus clairement humaine, puisque assurément on ne conçoit pas de vie vraie sans ces misères et sans quelques déceptions sur les êtres qui voisinent avec nous, giroient autour de nous et font, en quelque sorte, partie de nous. Il restait le compagnon aimable, le convive disert, le discoureur intéressant. Dans sa carrière d'environ soixante-dix ans il avait vu, fréquenté, jugé des milliers d'êtres et de choses, et en avait su extraire les produits résiduaires qui sont la richesse d'une mémoire alerte, prompte à saisir le comique ou le poignant des événements, des rencontres et de l'animalité bimane.

Sa disparition laisse un vide dans la vie bruxelloise où l'on était très accoutumé à le voir circuler et où volontiers on recherchait son avis, sinon pour le suivre, au moins pour jouir des aperçus imprévus que faisait invariablement surgir son flegmatisme malicieux. Rien de banal n'amoindrissait ce cerveau qui, s'il n'atteignait pas les grandes hauteurs, se tenait obstinément sur les paliers que fréquentent les belles mentalités.

Pendant les dernières années il était (là-bas, dans les confins où grouilla l'Exposition universelle aux cinq cents W.-C. Lavatory) conservateur de ce musée de Cluny belge qui gît dans les vastes halls du Palais du Cinquantenaire. Il aimait ce bric-à-brac fort mêlé, cette confuse et quelque peu hétéroclite accumulation de curiosités de tous les ordres et de toutes les valeurs. Volontiers il contribuait à l'enrichir intelligemment en recommandant l'acquisition des produits de l'Art neuf qui germine et fermente en ces jours d'activité esthétique brûlante. Il mettait dans cette mission une salutaire hardiesse, et quand, malgré ses objurgations, une commission officielle, routinière comme toutes les officielles commissions, rejetait quelque objet de saveur, admettait quelque horreur bourgeoise, ou se compromettait en quelque camaraderie ou favoritisme ridicule, il était curieux de l'entendre, en catimini, régler en sarcasmes de franc aloi le maître-compte de ces sottises.

OEUVRES DE PROSPER DE HAULLEVILLE

Histoire des communes lombardes depuis leur origine jusqu'à la fin du XIII[e] siècle. Tome I[er]. Gand, Annoot-Braeckman, 1857. In-8°, 495 p.

— *Idem*. Tome II. Brux., Muquardt, 1858. In-8°, VI-492 p.

— *Les Institutions représentatives en Autriche*. Brux., Muquardt, 1863. In-18, 175 p.

— *Les Catholiques et les libertés constitutionnelles*. Brux., Haenen, 1863. In-18, 126 p.

— *Les Allemands depuis la guerre de Sept-ans*. Brux., Devaux et Cie, 1868. In-18, 410 p.

— *La Nationalité belge, ou Flamands et Wallons*. Gand, Hoste, 1870. In-12, 204 p.

— *L'Enseignement primaire en Belgique*. Brux., Devaux et Cie, 1870. In-8°, XI-350 p.

— *L'Avenir des peuples catholiques*. Brux., Haenen, 1876. In-12, 334 p. (Traduit en anglais, — deux éditions, en Angleterre et en Amérique, — en castillan, en madgiar, en italien, en allemand, en polonais et en tchèque.)

— *La Définition du droit*. Brux., Closson et Cie, 1879. In-16, 382 p.

— *En vacances*, notes et impressions. Brux., P. Lacomblez, 1892. In-16, 360 p. (Deux éditions.)

— *Portraits et Silhouettes*. Brux., P. Lacomblez, 1892. In-16, VI-330 p.

— *Etude sur le Sénat*. Brux., 1897. Société Belge de librairie. In-8°, 45 p.

L'INCIDENT GUFFENS

Achat de copies d'œuvres italiennes par l'État.

Le *Compte rendu analytique* de la Chambre contient, pour la séance du 26 avril, les éléments intéressants que nous reproduisons ci-dessous, utiles, croyons-nous, à mettre en relief. Car si, en général, la presse a été bienveillante pour les copies faites par M. Guffens, bien des critiques se sont produites. Ce qui frappe surtout, en cette affaire, c'est la facilité avec laquelle le Gouvernement, quand il s'agit d'artistes qui, en dehors de leur mérite, font partie du groupe des dociles, des tranquilles, des habiles (nous ne mettons pas ce dernier mot pour M. Guffens), rend les achats faciles, et combien, au contraire, la détente est dure dans le cas contraire. Il y aura lieu d'examiner un jour de très près la question de ces relations, de ces protections, de ces recommandations assez obscures et camaradesques qui font par exemple que M. Van den Bussche a obtenu la faveur de décorer d'ignominies artistiques la salle des pas perdus de la poste à Bruxelles, — que récemment on a grevé notre musée moderne de tableaux de Broerman, de Dell'Acqua et d'Herbo, de préférence à des œuvres vraiment belles et vivantes, — et que l'on a acquis les copies estimables de M. Guffens pour 30,000 francs alors que certes, pour le même prix, on eût obtenu les trois superbes toiles si modernes et si caractéristiques de Théo VAN RYSSELBERGHE, de Jean DELVILLE et de Léon FRÉDÉRIC.

***

M. LE PRÉSIDENT. — Le bureau vient de recevoir de M. DESTRÉE les deux questions que voici :

« L'État vient d'acheter, paraît-il, un certain nombre de copies, d'après des œuvres de peintres italiens; il les aurait payées un prix considérable. M. le ministre des beaux-arts pourrait-il nous renseigner à cet égard et nous dire notamment quelles ont été les raisons qui ont décidé le gouvernement à faire cet achat à un seul peintre? Avant l'épreuve de l'exposition publique? A payer au prix d'œuvres originales des copies que je considère comme fort médiocres? Quelles ont été les personnes compétentes qui ont pris, vis-à-vis du ministre et de l'opinion, la responsabilité de conseiller cet emploi des deniers publics? M. le ministre ne pourrait-il pas nous dire s'il ne croirait pas préférable pour l'avenir de commander ces copies à de jeunes artistes ayant donné des preuves de talent, en les leur payant seulement les frais d'un voyage et d'un séjour?

M. DE BRUYN, ministre de l'agriculture et des travaux publics. — Le gouvernement a acheté à M. Guffens un certain nombre de copies de peintures décoratives, choisies dans la nombreuse série que cet artiste a récemment exécutée en Italie.

Il n'a pas cru devoir attendre pour le faire que ces copies eussent subi l'épreuve de l'exposition publique; en agissant comme l'eût voulu l'honorable M. Destrée, il se fût exposé à devoir conclure cet achat dans des conditions beaucoup moins favorables que celles qu'il a obtenues; il importe de dire immédiatement que ces copies, au nombre de treize, sont payées non pas 45,000 francs, comme l'ont avancé inexactement certains journaux, mais 30,000 francs seulement, ce qui n'est certes pas exagéré, étant donné que plusieurs de ces copies sont de vastes dimensions et comportent un grand nombre de figures.

Avant d'avoir été exposées publiquement, elles ont été visitées dans l'atelier de M. Guffens par un grand nombre d'artistes, d'amateurs et de critiques. L'appréciation de ces personnes ne concorde pas avec celle de l'honorable M. Destrée. De l'avis presque unanime des gens compétents, confirmé par celui d'un grand nombre de journaux d'art, ces copies sont exécutées avec une exactitude scrupuleuse et rendent d'une façon aussi parfaite que possible le caractère de l'œuvre originale.

Au défaut de ces appréciations, le talent et l'expérience de M. Guffens, qui a consacré presque toute sa longue carrière à la peinture décorative et à l'étude de l'art des primitifs italiens, eussent été de sûrs garants de la fidélité des reproductions exécutées par lui. Ajoutons que M. Guffens, grâce à sa situation et à ses relations personnelles, a obtenu, par une faveur toute exceptionnelle, l'autorisation d'exécuter ses copies aux dimensions exactes des peintures originales et en s'aidant de calques, ce qui donne à ces dernières l'intérêt et la valeur de véritables documents.

Le gouvernement a abandonné depuis plusieurs années le projet, qui avait reçu un commencement d'exécution, de créer au palais du Cinquantenaire un musée de copies où l'on aurait rassemblé des reproductions des chefs-d'œuvre les plus importants des musées de l'Europe. Après quelques expériences, il a été reconnu que les copies de tableaux, alors même qu'elles sont exécutées avec soin, par des artistes de talent, ne peuvent donner du modèle qu'une représentation affaiblie et imparfaite. Les artistes leur préfèrent avec raison de bonnes photographies. Au surplus, notre pays est heureusement assez riche de son propre fond et les maîtres de l'art ancien y sont représentés par assez de chefs-d'œuvre, pour que la nécessité d'aller chercher au loin des copies d'une fidélité discutable ne puisse pas être soutenue.

Mais il n'en est pas de même lorsqu'il s'agit de la peinture décorative ou monumentale. Notre pays ne possède malheureusement pas de modèles de cette forme d'art si intéressante et si féconde dans ses applications. Les vestiges assez nombreux de peinture murale découverts depuis quelques années dans les églises ont dû, presque tous, être repeints; ils appartiennent, du reste, là une

époque où l'art du dessin n'était pas complètement maître de la forme. Très intéressants au point de vue historique et archéologique, ils ne peuvent être considérés comme des modèles classiques à proposer sans réserve à l'admiration des jeunes artistes.

L'Italie, au contraire, où la peinture décorative a été pratiquée avec éclat par les plus grands artistes, a conservé dans ses églises et ses palais une quantité de chefs-d'œuvre de cet art. C'est une mine inépuisable qui pourrait être exploitée avec profit et succès.

A la différence des tableaux, auxquels leurs auteurs ont donné une note personnelle qui les rend inimitables, les peintures décoratives peuvent, en général, être copiées avec une fidélité absolue : en effet, le ton et la composition y tiennent une bien plus grande place que le « faire », et elles sont ordinairement exécutées à teintes plates et à tons francs et purs. Dans ces conditions, une copie faite avec soin, par un artiste capable, peut serrer l'original d'assez près pour en devenir une reproduction presque identique.

Une collection de copies, de modèles les plus parfaits laissés par l'art décoratif italien constituerait pour nos jeunes artistes et pour les ouvriers voués aux métiers d'art un enseignement excellent. Le musée du Cinquantenaire a réuni depuis quelques années un certain nombre de copies de cette nature. Malheureusement, ces copies ne réalisent pas tout ce que l'on est en droit d'exiger d'elles, soit que leurs auteurs les aient exécutées avec un certain laisser-aller, soit qu'ils n'aient pas pu abdiquer suffisamment leur personnalité devant le modèle.

Il n'est pas, en effet, donné à tout le monde de faire de bonnes copies. Il faut pour cela une grande expérience, une grande facilité d'assimilition du style et des procédés anciens et un respect presque religieux des maîtres auxquels on veut s'identifier. Ces qualités, nous les avons trouvées réunies chez l'auteur des copies que le gouvernement vient d'acheter.

Quant à l'idée, approuvée par l'honorable M. Destrée, de compléter une collection de ce genre en confiant les copies à de jeunes artistes, le gouvernement est depuis longtemps entré dans cette voie et n'a pas renoncé à y persévérer, avec cette réserve toutefois que ces commandes ne servent pas à déguiser des faveurs ou des subsides, mais ne soient données qu'à bon escient et puissent servir à la formation raisonnée et méthodique d'une collection d'enseignement.

***

Voici maintenant la note que nous envoie, non un peintre, mais un écrivain.

M. Guffens a exposé au Cercle artistique un certain nombre de copies d'après des primitifs italiens. Ceux qui ignorent Mantegna, Melozzo da Forli, Luca Signorelli, Piero della Francesca, Carpaccio emporteront de la vue de ces copies une impression terne et froide qui ne leur permettra pas de comprendre les enthousiasmes qu'excitent les originaux. Et quant à ceux qui connaissent ceux-ci, ils seront péniblement affectés de voir leurs souvenirs amoindris et glacés. Les copies sont des cadavres. Le snob y reconnaîtra sans doute l'œuvre superficiellement admirée au cours d'une promenade en un musée, mais le fervent y cherchera vainement l'âme, le quelque chose de suprême et d'exquis qui fait si grandes les fresques des maîtres italiens. On a vraiment quelque répugnance à dire tout net son sentiment, car M. Guffens est consciencieux et vaillant. Son goût est délicat et distingué : le choix de ses sujets l'atteste, et son amour pour les maîtres délicieux du XVe siècle et pour ce profond Breughel le rend sympathique; mais, hélas! son talent n'est pas égal à sa bonne volonté. Toutes ces besognes sont pauvres et plates; des photographies de Braun valent mieux! Il faut malheusement, au risque de froisser un vieil artiste digne d'estime, crier la vérité lorsqu'on voit le gouvernement payer ces quelques copies de la somme fabuleuse de 30,000 francs, c'est-à-dire de l'indépendance assurée pendant un an à dix jeunes artistes de talent qui auraient pu rapporter d'Italie dix fois plus de copies préférables et quelques œuvres originales!

QUELQUES LIVRES

Poèmes confiants, par H. VAN DE PUTTE. — **Chair**, par E. MONTFORT. — **Sous les lauriers roses**, par le comte A. DU BOIS. — **Jobard**, par le vicomte DE COLLEVILLE.

Ecrire un livre, lire un livre! Pour combien d'êtres et à quelles heures cela constitue-t-il des gestes de vie?

Gestes de désœuvrement, de grignotement, de trompe-la-faim ou, bien mieux, pour ceux qui les confectionnent, ces livres, légitimes épanchements qui ne devraient pas plus avoir la prétention de se communiquer à des cerveaux humains que ne l'ont les grands arbres du Parc quand le vent les agite, ou les rossignols de Tervueren lorsqu'ils nous donnent l'impression de n'être qu'un gosier à ailes.

Gosier à ailes, chanteur à enveloppe humaine, HENRI VAN DE PUTTE, dont les *Poèmes confiants* (1) m'arrêtent; celui-là vraiment m'a l'air de chanter pour lui-même chaque fois qu'un rayon de soleil ou de lune lui donne l'inconsciente envie de fredonner plumitivement. Les gosses nus dans la rivière où ils rient, les tout petits amoureux si gais :

Deux tout petits
s'en sont allés...
leur tout petit amour très grand
magnifié par le tonnerre...

Et « les flammes des réverbères » et « les violettes à la boutonnière de mon pardessus », et plusieurs aveux qui sont comme des confessions assez tristes, tout cela a la bonne saveur des choses qui se sont chantées toutes seules quand on était malgré soi impressionné.

J'en devrais parler plus longuement et doctement. Mais si je vous dis pourtant que je le prends pour un vrai rossignol?

Voici *Chair* (2) d'EUGÈNE MONTFORT. Air un peu connu, quoique interprété avec grâce et liberté. Un petit-neveu de Swinburne, dont le ravissant poème de *Laus Veneris*, passionné, puissant, doit avoir impressionné le jeune penseur qui avec tant de lucidité et d'enthousiasme nous parla, il y a peu de temps, du naturisme. Il le résumait et le peignait alors. Il en fait lui-même aujourd'hui et je le retrouve sincère et vivant en ses confessions de *Chair* comme en ses appréciations de philosophe. Serait-ce notre époque, si experte en analyses, qui entoure d'un cadre plus flatteur les pensées que les gestes de vie? Nous y sommes encore un peu maladroits. Mais qu'on nous saura gré, bon Dieu! de nous y être réessayés, malgré toute la gaucherie dont les âges raisonneurs et bavards nous laissent encore trop inconscients.

Le comte ALBERT DU BOIS, dans une œuvre intitulée *Sous les lauriers roses* (3), dessine une suite de ces mêmes gestes de vie

(1) Bruxelles, Georges Balat, éditeur.
(2) Paris, édition du *Mercure de France*.
(3) Paris, librairie Dentu.

que, pour être plus à l'aise, il place chez les Grecs du temps d'Homère ou d'Aristote. Gestes de vie, en effet, dont quelques-uns assez intimes, d'autres vraiment beaux, comme celui « La Conversion de Deidamia », une des plus belles affirmations d'amour que j'ai lues depuis longtemps.

Jobard (1), par le vicomte DE COLLEVILLE, me paraît être la confession d'un malheureux que sa myopie morale rend sceptique. Il prend les moulins pour des cathédrales et les grisettes pour des madones, ne sait pas où se cachent les vraies forces et s'attendrit sur sa propre naïveté entrant en conjonction avec la perversion humaine. Impossible de ne pas se demander lequel de ces deux personnages, l'individu d'une part et ce grand premier rôle qui a nom Foule, Masse, Société, etc., est le plus sujet au strabisme et le plus trompeur. Au surplus, j'ai un goût prononcé pour les jobards incorrigibles. Celui de M. de Colleville me paraît corrigé et j'avoue que cela me désenchante quelque peu.

« Pour qu'on lise les Livres Belges. »

Sous ce titre, une Ligue littéraire vient d'être constituée dans un généreux esprit de propagande artistique. Une circulaire lancée dans le public en explique en ces termes le but et le méanisme :

« Depuis trente années des efforts extraordinaires ont été accomplis par nos écrivains. Rien n'a pu les décourager, rien n'a pu comprimer les instincts recélant les forces ataviques de leur race et le besoin irrésistible de les extérioriser. Vainement rencontrèrent-ils le dédain ou le doute. Vainement les lecteurs ou les éditeurs manquèrent-ils pour les soutenir. Ils ont persisté avec une opiniâtreté admirable et se sont multipliés étonnamment.

Désormais la Belgique a ses prosateurs et ses poètes que l'étranger a consacrés avant nous, à qui il a donné une place marquante dans l'évolution littéraire contemporaine. Libérés de toute imitation, ils expriment avec une originalité, une puissance, un charme que nul homme de justice et de sens ne discute encore, l'Ame de leur pays. Ils étendent incessamment le rayonnement de notre art et de nos idées. Ils contribuent dans une large mesure à la gloire nationale. Ils intensifient la foi dans notre avenir et dans notre destinée.

Mais ils se plaignent avec raison que presque seuls, en Belgique, les lettrés suivent leur brillante et salutaire campagne. On se familiarise avec leurs noms et pas assez avec leurs livres. Des préjugés les dédaignent au profit des œuvres venant de France. On a si longtemps cru à notre infériorité littéraire qu'il est malaisé de faire accepter la maîtrise et la beauté de nos écrivains nationaux par leurs compatriotes, pourtant plus intéressés que personne à retrouver, en des créations artistiques sincères, nos sentiments, nos pensées, nos désirs, nos émotions heureuses ou douloureuses, nos espérances et les forces directrices de notre nationalité.

C'est à un tel état de choses que le petit groupe des signataires de cette lettre souhaite de mettre fin. Ils considèrent que c'est un devoir d'équité et un acte de patriotisme. Ils considèrent que c'est une obligation du culte dû à l'Art par un petit peuple traditionnellement artiste et qui ne peut obtenir une vraie grandeur que dans les manifestations pacifiques de l'intellectualité.

Comme moyen pratique initial très simple, il propose à ceux qui partagent ses idées, à tous ceux qui veulent s'unir dans cette œuvre de réparation et de propagande, la formation d'une Ligue littéraire dont chaque membre, s'obligeant à verser annuellement une, ou, s'il le préfère, plusieurs parts de 20 francs, recevra en échange et à due concurrence des livres de nos écrivains, à choisir par le souscripteur dans un catalogue qui sera dressé par le Comité, sans acception de parti, d'école ou de coterie, et qui sera constamment remanié et complété suivant les indications de quiconque s'intéresse à la Ligue.

N'est-il pas à espérer que cette combinaison, dépourvue de toute complication, qui exige moins un sacrifice pécuniaire qu'un utile emploi d'une somme légère, aidera très efficacement à répandre la lecture des livres si intéressants de nos auteurs, encouragera leur noble initiative, donnera le goût de leurs attachantes et si variées productions et sauvera notre public du reproche mérité et humiliant de se douter à peine de la pléiade d'artistes qui, avec tant de talent, d'originalité et de dévouement, travaillent pour lui et pour la patrie ! »

Le Comité se compose de MM. Ch. Buls, bourgmestre de Bruxelles; chev. Descamps, sénateur; P. Janson, sénateur; J. Le Jeune, ministre d'État, sénateur; E. Solvay, sénateur; L. Somzée, membre de la Chambre des représentants, et J. des Cressonnières, secrétaire.

Voilà une belle et noble initiative dont les résultats auront sur les Lettres belges la plus heureuse influence et que nous recommandons avec joie à nos lecteurs. On peut adresser les adhésions au secrétaire, rue du Marteau, 17.

Mort de Gustave Moreau.

Gustave Moreau, le mystérieux artiste qui depuis vingt ans vivait dans la plus stricte retraite, étranger aux Salons de peinture, refusant d'autoriser qui que ce soit de pénétrer dans son atelier, vient de mourir, âgé de soixante-douze ans, dans le petit hôtel de la rue de Larochefoucauld où il était né. Nous nous bornerons, en attendant qu'une exposition de ses œuvres nous permette d'apprécier ce peintre hautement intellectuel, à citer quelques-unes des toiles qu'il exposa depuis 1852, date de ses débuts, jusqu'en 1880, qui clôtura l'ère de sa contribution aux Salons. Ce sont, au retour d'un long voyage d'études en Italie où il se passionna pour les maîtres florentins, une *Pieta* où se faisait sentir l'influence d'Eugène Delacroix, puis les *Athéniens livrés au Minotaure dans le labyrinthe de Crète* (1855), *Œdipe et le Sphinx* (1863), *Jason, le Jeune homme et la Mort, Diomède dévoré par ses chevaux, Orphée* (1866), *Salomé, la Péri, Moïse exposé sur le Nil, Jacob et l'Ange, Hélène, Galathée.*

Gustave Moreau était depuis 1888 membre de l'Institut. Il fut nommé en 1892 professeur à l'école des Beaux-Arts et exerça une profonde influence sur toute une génération d'artistes.

NOTES DE MUSIQUE

Une séance de musique de chambre consacrée à Mozart, dimanche dernier, a éveillé parmi les fervents du Conservatoire, parmi ceux que ne rebute pas l'austérité d'un programme classique réduit aux éléments du quatuor ou de l'harmonie, d'exquises sensations de grâce juvénile, d'inspiration prime-sautière, de

(1) Paris. Bibliothèque de l'Association.

coquetterie, d'espièglerie même, dans un cadre archaïque parfumé de poudre à la maréchale. Le quatuor en *ré majeur* pour archets, dans lequel les parties se répondent avec l'air de se faire des révérences, a été supérieurement interprété par MM. Schörg, Daucher, Miry et Gaillard, qui en ont poussé aux dernières limites la délicatesse, la finesse et la légèreté. La *Grande Sérénade* pour instruments à vent, exécutée, de même, avec beaucoup de correction par MM. Guidé, Poncelet, Merck, professeurs au Conservatoire, et quelques collègues de l'orchestre, a paru souffrir davantage du recul des années. Elle est décidément vieillotte, cette sérénade tirée en longueur, qui n'eût peut-être pas été écoutée jusqu'au bout par la belle sous le balcon de qui Mozart l'eût fait jouer. Il était néanmoins intéressant de la faire connaître, ne fût-ce que pour marquer la distance qui sépare l'art d'aujourd'hui de celui du XVIIIe siècle.

Et pour mieux souligner le contraste, l'Association des professeurs d'instruments à vent clôturera aujourd'hui même sa saison par une audition dont un maître de nos jours, Johannès Brahms, fera seul les frais. Le quatuor Schörg interprétera le quatuor en *ut mineur*, Mlle Emma Hirsch chantera des *lieder* et un ensemble d'instrumentistes (vingt-deux exécutants) exécutera la sérénade en *la* qui, bien qu'une des œuvres de la jeunesse du compositeur (elle porte le no 16 dans l'ordre de ses productions), n'en demeure pas moins l'une de ses meilleures pages instrumentales.

***

Mme Th. Mège, pianiste-compositeur, a fait entendre jeudi, à la Grande-Harmonie, au cours d'un concert auquel ont pris part Mlle Ceuppens, cantatrice, M. Ceuppens, baryton, et M. Walther, violoniste, quelques-unes de ses œuvres : mélodies, pièces pour piano, morceaux de violon, etc., d'une inspiration facile, d'une écriture soignée. Les meilleures nous ont paru la *Ballade du Ré*, où se développe une phrase tout à fait jolie, et la *Valse des Souvenirs*.

***

La réouverture du Waux-Hall se fera vendredi sous la direction de M. Léon Dubois. M. Lapon, l'excellent quartettiste, rentre dans l'orchestre pour renforcer le groupe des altistes et cède sa place à M. Martin Lunssens, un des plus brillants prix de Rome de ces dernières années.

Des concerts extraordinaires auront lieu en grand nombre avec solistes. On y entendra des œuvres nouvelles.

L'administration met à la disposition du public des abonnements de famille au prix de 20 francs pour la première personne et 5 francs en sus pour chaque membre de la famille habitant tous le même toit.

SITES ET PAYSAGES

Conservation des souvenirs historiques.

Au cours d'une récente excursion aux environs de Charleroi, nous avons vu, vide et abandonnée, la très curieuse maison qui est au coin de la place de Nalinnes, près de l'église. Pittoresque en elle-même, par sa construction, elle est ornée d'un grand blason féodal actuellement gâté et empâté par un crépissage blanc vraiment trop propre.

Nous espérons qu'il n'est pas question de démolir ce souvenir qui embellit de façon charmante la place du village et qui suffirait à lui seul à y attirer les touristes et les archéologues. Il faudrait, au contraire, l'approprier mieux à son antiquité.

Il y a actuellement chez tous les administrations intelligentes un vif souci de conserver les spécimens intéressants de notre architecture nationale.

Nous sommes persuadés que le Bourgmestre et les Conseillers communaux nalinnois sauront comprendre leur devoir et intervenir s'il le faut pour la conservation de cette intéressante construction.

Nous signalons le cas à la Commission des monuments et à la Société pour la protection des sites.

Au Parc de Bruxelles.

Le Parc de Bruxelles, notre beau parc aux profonds ombrages, actuellement d'une grâce printanière charmante, quand les feuilles encore mal dépliées ne cachent pas complètement la résille des branches et des brindilles, apparaît tous les matins, sous cette beauté de la Nature, très souillé par les saletés humaines, notamment sous le quinconce de hauts marronniers qui voisinent le bas-fond de la Laitière et son jumeau le bas-fond de la Madeleine et de la Fontaine de Pierre le Grand. Des papiers sans nombre, suspects et divers, maculent le sol de leur floraison équivoque.

En Hollande, notamment dans le Jardin zoologique d'Amsterdam, de grands paniers, analogues aux boîtes aux lettres, sont destinés à recevoir ces déchets, et le fait de ne pas y jeter les détritus des déjeuners aux cervelas constitue, croyons-nous, une contravention. Nous avons signalé cette discipline dans notre numéro du 28 novembre 1897. M. Buls ne pourrait-il essayer d'accoutumer nos flâneurs populaires à cette mesure d'ordre, de propreté et d'esthétisme de la Rue?

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Cyrano de Bergerac.

La comédie à succès d'Edmond Rostand a donné lieu à un différend fort intéressant que vient de trancher le tribunal de commerce de la Seine. Le journal *Le Photo-programme* ayant reproduit, en même temps que la distribution des rôles de *Cyrano de Bergerac*, quelques-uns des principaux tableaux de l'œuvre, la Société du théâtre de la Porte-Saint-Martin a cru voir dans cette reproduction une atteinte à ses droits et a assigné le directeur du *Photo-programme* pour qu'il lui fût fait défense de reproduire à l'avenir les tableaux et décors des pièces qu'elle représente. Elle lui a réclamé, en outre, 1,000 francs à titre de dommages-intérêts.

Mais le tribunal a reconnu au directeur d'un programme, organe de renseignements publics, le droit d'illustrer sa publication avec les scènes des pièces représentées au théâtre, alors surtout qu'il n'agit que dans l'intention louable de faire connaître au public l'impression qui s'en dégage. Les représentations données dans les salles de spectacles publics constituent, en effet, des événements artistiques qui appartiennent au domaine de l'actualité. Les illustrations données par les journaux ne sauraient être critiquées que dans le cas où elles donneraient un aperçu par trop inexact de la chose vue, qui serait de nature à nuire à la pièce représentée ou à l'entreprise qui l'exploite. Le jugement déboute, pour ces motifs, la Société du théâtre de la Porte-Saint-Martin de son action et la condamne aux dépens.

Orchestre de Dames.

Les dames qui font partie d'un orchestre de café-concert sont-elles *tenues*, demande l'*Express*, d'être belles?

Le tribunal de Brunswick vient de trancher cette passionnante question. Le patron d'un café-concert avait refusé au directeur d'un orchestre de dames de lui payer ses honoraires sous prétexte que ses artistes étaient trop laides.

Les juges n'ont pas goûté les arguments esthétiques du limonadier : ils l'ont condamné à payer les honoraires convenus (1,240 marks) avec les frais.

PETITE CHRONIQUE

M. VAN DYCK DANS MANON. — Le rôle du chevalier Des Grieux convient moins au talent pathétique de M. Ernest Van Dyck que les nobles créations de Wagner, *Tannhäuser*, *Lohengrin*, *Tristan*, dont il exprime avec une autorité sans égale l'héroïsme. Sa voix et son geste sont mal à l'aise dans le cadre étroit d'un aimable opéra comique qui ne demande, pour être convenablement interprété, que de la finesse, un organe assoupli aux demi-teintes et un comédien habile. Le seul épisode dramatique de l'œuvre, le tableau de Saint-Sulpice, a fourni à l'artiste l'occasion d'un mouvement passionné, réellement émouvant. Ça été le point culminant de cette représentation, dont Mme Landouzy, bien en voix et charmante sous la mante gorge-de-pigeon de Manon, a partagé avec M. Van Dyck le succès.

La *Société des Beaux-Arts* a ouvert hier au Musée sa cinquième exposition annuelle. Nous en parlerons prochainement.

La troisième exposition d'Art photographique, organisée par l'Association belge de photographie, est ouverte depuis hier, et jusqu'à la fin du mois, de 9 heures à 6 heures, au Cercle artistique.

Mlle Marie Heyermans, dont le tableau *Victime de la misère!* a fait quelque tapage lors de l'Exposition universelle de Bruxelles, ouvrira du 5 au 16 mai, par invitations, une exposition de ses œuvres au Rubens-Club, rue Royale, 180.

Jeudi prochain, à 2 heures, ouverture de l'exposition des œuvres nouvelles du peintre G.-S. Van Strydonck, à la Maison d'Art.

M. Léopold Van Strydonck exposera ses nouvelles orfèvreries artistiques.

On travaille en ce moment à la pratique de l'immense bas-relief de Jef Lambeaux, *Les Passions humaines*, qui sort peu à peu des limbes dans l'édicule qui lui a été érigé au parc du Cinquantenaire. Le marbre est entièrement dégrossi et plusieurs fragments de l'œuvre sont actuellement achevés. Mais le travail est long et ne sera terminé que dans un an environ.

En un charabia aussi brouillé avec l'orthographe qu'avec la syntaxe, en un langage de charretier ivre, une petite feuille intermittente, *L'Art idéaliste*, prend à partie l'un de nos collaborateurs au sujet de la réflexion que lui avait inspirée l'outrecuidant amour de la réclame qui possède certains artistes. Le « vous en êtes un autre! » n'étant pas un argument, nous quittons la partie à notre tumultueux interlocuteur, ne daignant même pas relever la fausseté de ses allégations relatives aux persécutions dont il se prétend l'objet. C'est d'ailleurs un mal connu, et curable. Les récidives seules sont inquiétantes.

Le concert populaire des 4 et 5 mai s'annonce comme l'un des grands événements de la saison musicale. Le public, désireux de témoigner sa sympathique admiration à Joseph Dupont à l'occasion de ses noces d'argent avec les concerts qu'il dirige depuis un quart de siècle avec une si haute compétence, a montré le plus vif empressement à s'inscrire, si bien qu'il devient impossible de caser tout le monde. Pour l'audition du 5, la salle est entièrement louée, malgré la suppression des entrées de faveur et de service. Et il n'y aura bientôt plus aucune place à distribuer pour celle du 4. L'attrait du programme, sur lequel figurent comme solistes, ainsi que nous l'avons dit, Mme Caron, MM. Van Dyck et Delmas, justifie d'ailleurs à lui seul ce succès.

Il a été décidé que la manifestation organisée en l'honneur de Joseph Dupont aurait lieu le 5 mai, à l'issue du concert. Outre les souvenirs offerts par les souscripteurs, M Buls, bourgmestre de Bruxelles, remettra publiquement à Joseph Dupont, au nom de la Ville, une médaille d'or.

Mlle Amélie Pardon, élève de M. Camille Gurickx, donnera un piano-récital à la Maison d'Art samedi prochain, à 8 h. 1/2.

La *Société des aquafortistes belges* ouvre son neuvième concours annuel pour une gravure originale inédite dont le sujet est laissé au choix de l'artiste (prime 250 francs), pour une couverture illustrée destinée à l'album de la Société (prime 100 francs) et pour la composition à l'aquarelle (en quatre tons) d'une affichette destinée soit à annoncer l'Album, soit à servir de calendrier pour les membres souscripteurs (prime 150 francs). Les œuvres doivent être remises avant le 15 juillet prochain à l'imprimeur de la Société, M. J.-B. Van Campenhout, 163, chaussée de Wavre.

S'adresser, pour renseignements, à M. M. Benoidt, secrétaire, 86, rue Joseph II, Bruxelles. Le règlement du concours est, dans nos bureaux à la disposition des intéressés.

M. le premier avocat général Mélot vient d'être nommé président du Cercle artistique et littéraire de Bruxelles. M. le général Boyaert en a été élu vice-président.

Une vente intéressante va avoir lieu à Bruxelles : celle des livres et estampes provenant de la collection de M. Georges Bengesco, ancien ministre de Roumanie. Ce diplomate, qui est un érudit et un homme de lettres distingué, a réuni nombre d'ouvrages rares, anciens et modernes, parmi lesquels l'édition des Fermiers généraux et celle de Didot, illustrée par Fragonard, des Contes de Lafontaine, les Fables de Dorat sur grand papier de Hollande, l'édition originale d'*Athalie*, l'édition Scheuring de Molière avec 525 figures ajoutées, etc. L'iconophilie est représentée, dans cette bibliothèque d'amateur, par une foule d'estampes en noir et en couleur des écoles française, anglaise et belge d'autrefois et d'aujourd'hui.

Le marteau de l'expert Deman éparpillera à partir de mardi prochain toutes ces richesses.

Les théâtres :

Une représentation extraordinaire, hors d'abonnement, est annoncée pour ce soir au THÉATRE DE LA MONNAIE. M. Van Dyck chantera *Lohengrin*. Cette représentation sera la dernière de la saison.

Le NOUVEAU-THÉATRE a repris, pour quelques jours, la *Vie de Bohème*. Mercredi, première représentation de *Ce bon Gelier*.

Au THÉATRE MOLIÈRE, *Napoléon* atteint aujourd'hui sa quarantième représentation. A l'étude : *Maman Gâteau*, pièce nouvelle en six tableaux de M. Geffroy.

L'ALHAMBRA annonce pour demain, lundi, la dernière représentation des *Orphelins du pont Notre-Dame*.

Au THÉATRE DES GALERIES, depuis hier, *Cyrano de Bergerac* dont nous parlerons dimanche prochain.

The John Griffiths Cycle Corporation Limited

AGENCE GÉNÉRALE BELGE

HUMBER BEESTON, CLÉMENT, SINGER & DUNLOP CYCLES

GRAND CHOIX D'ACCESSOIRES NOUVEAUX

114, RUE ROYALE, BRUXELLES

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :	MAISON PRINCIPALE	SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9	10, rue de Ruysbroeck, 10	1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies

AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

VENTE PUBLIQUE

LE MARDI 3 MAI ET QUATRE JOURS SUIVANTS, DE

LIVRES ANCIENS & MODERNES

ESTAMPES

DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE, EN NOIR ET EN COULEUR

provenant de la collection de

S. Ex. M. G. BENGESCO,

ancien Ministre de Roumanie à Bruxelles.

La vente aura lieu à 4 heures précises, en la Galerie et sous la direction de M. E. Deman, libraire-expert, rue de la Montagne, 86A, chez qui on peut se procurer le catalogue (1072 numéros).

EXPOSITION : Chaque jour de vente, de 9 à 3 heures

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliures de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Écoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART





ESTAMPES

TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES — **19 et 21, rue du Midi** / **31, rue des Pierres**

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE — N° 19 LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 8 MAI 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

CYRANO DE BERGERAC

Cyrano est une pièce amusante, verbeuse, pittoresque, mouvementée. Elle tient du vieux drame de cape et d'épée et du livret d'opéra comique. Toute en surface, elle a, au même titre que les *Trois Mousquetaires* ou la *Jeunesse de Louis XIV*, et avec des mérites analogues, ce qui séduit infailliblement la foule : l'action, l'animation scénique, la verve, le brio; et le cadre vaguement historique dans lequel elle est enchâssée n'est pas sans agrément pour les yeux. Qu'on se hâte de la mettre en musique : le texte s'y prête, il est en vers. En vers d'opéra comique s'entend, sorte de prose rimée semée de calembours, imagée parfois, vulgaire presque toujours. Au lyrisme de la *Princesse lointaine* et de la *Samaritaine* a succédé un à-peu-près poétique que n'éclairent plus que de fugitives lueurs. C'est ce qui, sans doute, a déterminé M. Sarcey à proclamer M. Edmond Rostand un écrivain de génie, et le peuple le plus spirituel de la terre à acclamer en lui le rénovateur du théâtre latin.

Comment ne pas porter aux nues une pièce si vibrante d'héroïsme, si patriotique, si française, mieux encore : gasconne! Le règne de l'Empereur, récemment restauré par l'habileté de M. Sardou, commençant à pâlir, il fallait trouver une autre source d'intérêt scénique. M. Rostand a eu la main heureuse en songeant à exploiter les faits et gestes d'un personnage vierge de tout contact théâtral, le mystérieux poète-bretteur Savinien de Cyrano, l'une des figures les plus originales et les plus attachantes de ce XVIIe siècle dont les batailles fameuses n'entravèrent pas l'admirable essor littéraire. Pareille entreprise devait réussir, et elle a réussi au delà de tout espoir, M. Coquelin aidant. On sait le triomphe de *Cyrano de Bergerac* à Paris, et voici que Bruxelles, à son tour, s'emballe pour les équipées du romanesque héros.

La notice historique, très complète et très documentée, placée par le bibliophile Jacob en tête de l'édition qu'il publia en 1858 de l'*Histoire comique des états et empires de la Lune et du Soleil*, fournit apparemment à M. Edmond Rostand, avec la brochure de M. Auguste Vitu sur la *Mort d'Agrippine* parue en 1875, tous les éléments utiles à l'élabo-

ration de son drame. Il les a ingénieusement groupés, de façon à respecter dans une certaine mesure la vérité historique. A part quelques transpositions de dates, quelques modifications apportées aux noms des personnages, les épisodes principaux du récit appartiennent, en réalité, à la vie du poète. Roxane, qu'il désigne au premier acte sous le nom de Magdeleine Robin, s'appelait Madeleine Robineau. Elle épousa Christophe de Champagne, baron de Neuvilette (et non Christian), qui fut effectivement tué au siège d'Arras, où Cyrano reçut un coup d'épée après avoir été traversé, l'année précédente, d'un coup de mousquet au siège de Mouzon qu'il soutenait, dans la compagnie de M. Carbon de Castel-Jaloux, contre les Croates.

L'incident de l'hôtel de Bourgogne, qui forme une sorte de prologue pittoresque à *Cyrano*, a sa source dans une des nombreuses querelles du poète, celle qu'il eut avec le comédien Montfleury, quinze ans environ après l'époque où la place M. Rostand. Sa susceptibilité au sujet du nez démesuré dont l'avait gratifié la nature est certifiée par les biographes et lui valut plusieurs duels. Le combat homérique qu'il soutint contre une centaine de malandrins apostés près des fossés de la porte de Neslés par un seigneur peu endurant pour se venger du poète Linière qui l'avait quelque peu houspillé est, paraît-il, historique. Vrai, en son adroite adaptation, le récit où le précurseur de Montgolfier décrit ses tentatives pour s'envoler dans la lune. Vraie aussi, sa tendresse respectueuse pour la baronne de Neuvilette, qui, aussitôt veuve, se consacra à Dieu et acheva sa vie dans la pénitence et les mortifications. Mais ce n'est pas auprès d'elle qu'il mourut. L'auteur d'*Agrippine*, sentant sa fin prochaine, s'était fait transporter vers l'automne de 1655 à la campagne, chez son cousin M. de Cyrano, trésorier général des offrandes, aumônes et dévotions du roi, où il mourut. Il fut imhumé au couvent des Filles de la Croix, dirigé par la mère Marguerite de Jésus, dans une chapelle que le duc d'Arpajon avait fait construire pour y placer sa sépulture de famille.

Aux traits empruntés à l'existence mouvementée de son héros M. Rostand a ajouté une assez pâle intrigue qui diminue singulièrement le caractère épique de Cyrano. Il fait du disciple de Gassendi, de l'ami de Campanella, du mordant écrivain du *Pédant joué*, du duelliste intraitable devant qui tremblèrent tous les ferrailleurs de France, un amoureux sentimental et niais, découragé par sa laideur physique au point de renoncer, sans l'apparence d'une lutte, à l'ardente passion de sa vie. Dans l'affabulation qu'il a imaginée, M. Rostand va plus loin encore. Non seulement Cyrano, dont la bravoure, l'esprit et le talent pouvaient aspirer aux plus éclatantes conquêtes féminines, ne se borne pas à enfouir son amour au plus profond de son cœur; il emploie toutes ses facultés à faire aimer de celle qu'il adore un bellâtre imbécile, le baron de Neuvilette. La correspondance amoureuse de son rival, c'est Cyrano qui l'écrit. Ses déclarations enflammées, c'est le poète qui les adresse à la belle, à la faveur de la nuit, si bien qu'il pousse Christian, de gré ou de force, dans les bras de Roxane, qui croit saisir un poète et n'étreint qu'un hobereau. Cette monstrueuse supercherie, que l'auteur nous donne comme un exemple de sublime abnégation, n'est qu'odieuse et d'ailleurs absurde. Et plus odieux encore apparaît l'empressement du pleutre à accepter cet humiliant marché. Une balle espagnole nous délivre heureusement du fourbe au quatrième acte, avant que le mariage qu'il doit à son hypocrisie ait été consommé.

Il a fallu à M. Rostand une rare adresse pour masquer l'invraisemblance de cette fable, pour suppléer par la vivacité des réparties à toute observation psychologique. Cette adresse, ce tour de main qui consiste à rafraîchir les clichés consacrés, à retaper les ponts-neufs du mélodrame, l'auteur de *Cyrano de Bergerac* les possède, incontestablement. Il est ce qu'on appelle un homme de théâtre, c'est-à-dire qu'il sait ménager la sensibilité du public, faire jaillir la larme que séchera, l'instant d'après, la joie d'un franc éclat de rire. Il fait entrer et sortir à propos ses personnages, il varie les effets d'une mise en scène pittoresque, il fait jouer tour à tour les ressorts dramatiques les plus propres à émouvoir: la bravoure surhumaine, le dévouement sans égal, le désintéressement sublime. Et le public est ébloui, conquis, électrisé avant d'avoir réfléchi que la pièce ne tient pas debout.

Opposer une œuvre superficielle, factice, chevillée comme l'est *Cyrano de Bergerac* au théâtre pathétique qui, depuis quelques années, a enfin sorti l'art dramatique des ornières où il s'enlisait, dénote une fâcheuse imcompréhension artistique. Un vent de chauvinisme a soufflé dans la presse à l'apparition de ce drame, qui ne vaut ni plus ni moins que cent autres drames analogues. On pouvait, on devait y voir la fantaisie d'un écrivain adroit et ingénieux. Mais les pavés dont M. Rostand a été accablé ont dépassé les dimensions habituelles, et le moindre éloge qui lui fut décerné fut de le comparer, tout simplement, à Victor Hugo.

Je ne sais si le poète des *Châtiments* eût été flatté du rapprochement. Ce qui est certain, c'est qu'il n'eût pas volontiers signé un vers comme celui-ci :

> Mon tortil de baron pour un peu de chester...

ou ce distique :

> Et, pareille en tous points à la fraise espagnole,
> La haine est un carcan, mais c'est une auréole...

ou encore ces bouts rimés :

Et Roxane? — Tais-toi! — Cyrano! — Ma boutique
Est envahie! On casse tout! C'est magnifique!
Mon ami... mon ami... — Je n'avais pas hier
Tant d'amis! — Le succès! — Si tu savais, mon cher!

A part quelques morceaux heureux, trop visiblement servis en hors-d'œuvre, toute la pièce est dans ce goût. Ce qui a permis à M. F. Hérold de la baptiser, avec une sévérite peut-être outrée, « un chef d'œuvre de vulgarité ».

Le public boit avidement la poésie de M. Rostand. Des vers que tout le monde comprend sans aucun effort, et qui riment! Des tirades sur l'amour, sur le courage, sur l'honneur! Des facéties même, et des mots impertinents lancés au public, comme dans les monologues. Quel esprit gaulois, quel talent, quel génie! L'auteur de *Cyrano* a trouvé, il faut en convenir, l'équation exacte des préférences de la foule. Sa pièce est dans la norme de ce qui doit plaire, de ce qui plaît à la bourgeoisie moutonnière de la troisième république. Et Coquelin par là-dessus, le comédien le plus propre à incarner cet art moyen et médiocre, en faut-il davantage pour assurer le succès?

A Bruxelles, *Cyrano* est privé de Coquelin, mais il a M. Candé, qui le supplée avec beaucoup de vaillance et de talent. Les autres rôles n'existent pas, ou guère. Roxane ne fait qu'apparaître et disparaître, et les cadets de Gascogne qui forment autour de l'homme au grand nez une garde véhémente, turbulente et vantarde, ainsi qu'il sied, n'ont à réciter que des répliques hachées. Mais encore faut-il qu'elles soient lancées à point et avec l'*assent* des bords de la Dordogne. C'est à quoi s'appliquent les comédiens réunis, en vue de la « tournée *Cyrano* », par MM. Montcharmont et Luguet, et leur bonne volonté est récompensée. L'ensemble est bon, soigné dans les moindres détails de la mise en scène et des rôles accessoires, de façon à constituer un spectacle attrayant, chatoyant, animé, copieux et amusant.

Le plaisant c'est qu'on a voulu voir dans cette pièce à panache, qui sent son Alexandre Dumas d'une lieue, des hardiesses inconnues, l'affirmation d'un art neuf, un coup de lumière éclairant d'un éclat soudain le théâtre contemporain et reculant dans les ténèbres les drames éclos au soleil voilé de brume des pays septentrionaux. Illusion, aveuglement, parti pris. Le grand poète tragique qui a orienté le théâtre contemporain vers des expressions pathétiques d'humanité doit, dans sa solitude dédaigneuse, sourire de ces gasconnades.

CONCERT JUBILAIRE

C'est le 9 mars 1873 que Joseph Dupont parut pour la première fois au pupitre directorial des Concerts populaires, succédant à Henri Vieuxtemps, qui ne tint le bâton que pendant un an (1872-1873), et à Adolphe Samuel, qui avait fondé l'institution en 1865.

Tout le monde sait avec quelle compétence et avec quelle autorité Joseph Dupont remplit depuis vingt-cinq ans les fonctions auxquelles il consacre un dévouement absolu et le plus rare désintéressement. Grâce à son intelligente et persévérante initiative, les Concerts populaires sont au premier rang des associations musicales similaires de France et d'Allemagne. « Musicien d'avant-garde, il fut des premiers et des plus ardents à initier le public à l'œuvre de Wagner, dit M. Maurice Kufferath, alors qu'en France la musique du maître de Bayreuth était proscrite, qu'en Allemagne on la combattait encore aveuglément, qu'ici-même elle rencontrait des résistances opiniâtres. Puis ce fut à la jeune école française qu'il prêta l'appui si utile et si efficace de ses concerts. Quelques-uns des maîtres les plus applaudis aujourd'hui en étaient vers 1863 à leurs premiers essais : Camille Saint-Saëns, Massenet, Widor, plus tard César Franck, Vincent d'Indy, Henri Duparc, Ernest Chausson, etc., dont il joua en toute première audition plus d'une œuvre qui depuis s'est placée en bon rang. Il y eut ensuite toute une série d'intéressantes explorations parmi les œuvres de la jeune école russe, de Borodine, César Cui, Rimsky-Korsakoff, Balakireff, etc., et aussi des maîtres scandinaves, Grieg et Svendsen. En ces dernières années, c'est à la diffusion d'œuvres intéressantes de l'école allemande, Richard Strauss, Dvorack (quoique Tchèque, il en relève), Hermann Gœtz, Robert Volkmann, Brahms, etc., qu'il a donné plus spécialement son attention.

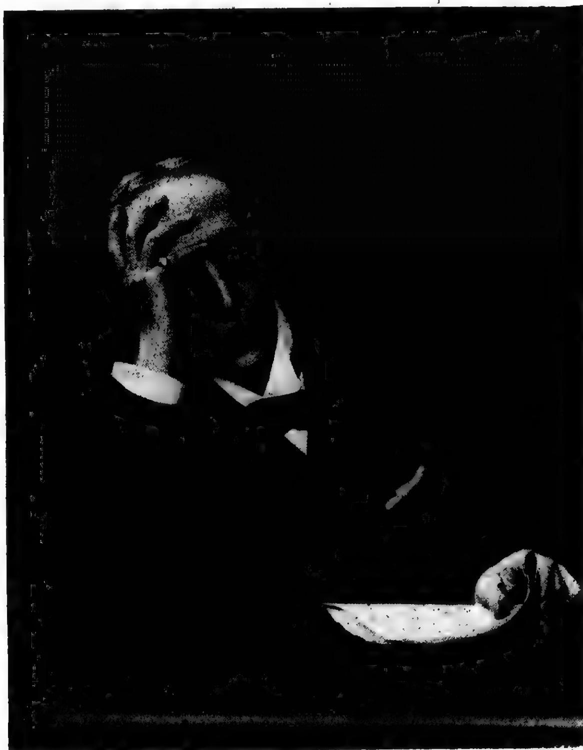
Tout cet ensemble constitue une œuvre hautement intéressante d'initiation et d'éducation, qui honore grandement celui qui l'a conduite avec tant de sûreté et de fermeté. »

Le public bruxellois a fêté jeudi avec éclat le jubilé qui évoque tant de fêtes d'art, tant de batailles gagnées, tant de souvenirs encore vivaces. Nulle figure d'artiste n'est plus populaire et plus sympathique que celle de Joseph Dupont. Et l'institution qu'il dirige, c'est la vie musicale même de Bruxelles, c'est le centre du mouvement d'art qui a pris, grâce à lui, une si belle efflorescence.

Un comité composé de personnalités en vue du monde des Arts et des Lettres, sous la présidence d'honneur de M. Charles Buls, bourgmestre de Bruxelles, a organisé une souscription si rapidement couverte qu'elle a permis d'offrir au jubilaire une série de présents : un bas-relief superbe, modelé par J. Lambeaux, coulé en argent et encadré avec un goût délicat par Ph. Wolfers; un portrait d'une ressemblance parfaite, exécuté par Eugène Devaux; un mémorial, composé par MM. Maurice Kufferath et Ernest Closson, dans lequel sont réunis, sous une artistique couverture dessinée par Georges Lemmen, avec un historique des Concerts populaires depuis leur origine et divers documents commémoratifs, les programmes de tous les concerts donnés depuis vingt-cinq ans par Joseph Dupont. La Ville de Bruxelles, voulant s'associer à ces témoignages de sympathie et d'admiration, a fait frapper pour le jubilaire une médaille d'or, et c'est le bourgmestre, sur la scène, qui s'est chargé d'en faire l'hommage, en même temps qu'il prenait la parole au nom de tous pour féliciter l'éminent musicien. Le public, les artistes de l'orchestre et des chœurs, les solistes ont accompagné, faut-il le dire, cette cérémonie d'une ovation triomphale et vraiment émouvante.

Le concert à l'occasion duquel cette manifestation fut organisée était d'ailleurs particulièrement attrayant, tant au point de vue du choix des œuvres qu'au point de vue de l'exécution.

Aucun remplissage, aucun numéro médiocre : pour commencer la séance, l'ouverture de *Léonore*, interprétée avec l'émotion et la chaleur que sait communiquer à sa phalange instrumentale Joseph Dupont dans ses meilleurs jours. Puis le deuxième tableau du premier acte d'*Alceste*, si pathétique et si impressionnant, chanté par Mme Caron, M. Delmas et les chœurs avec une ampleur et un style admirables. Dans la seconde partie, l'*Invocation à la Nature*, de Berlioz, et le « Chant du printemps » de la *Valkyrie* — ce dernier bissé d'enthousiasme — interprétés à merveille par M. Ernest Van Dyck ; le *Chasseur maudit* de César Franck et le troisième acte presque entier de *Parsifal*, pris quelques mesures avant la scène du Vendredi-Saint que le hautbois de M. Guidé a délicieusement chantée.



JOSEPH DUPONT

MM. Van Dyck (Parsifal) et Delmas, chargé des rôles de Gurnemanz et d'Amfortas, ont donné un puissant relief à ce final, l'un des sommets de l'art lyrique, et le Choral mixte de M. Soubre a chanté avec justesse et sentiment les chœurs difficiles qui ont une si grande part dans l'œuvre. L'interprétation a été réellement grandiose et digne de la circonstance solennelle qui avait assemblé tous ces talents et toutes ces bonnes volontés.

Pour finir, une surprise qui a dû être particulièrement douce au cœur de Joseph Dupont : l'allocution du bourgmestre terminée, M. Soubre est monté au pupitre, et soudain s'est élevée de l'orchestre et des chœurs la phrase large et triomphale du choral chanté dans les *Maîtres-Chanteurs* à la gloire de Sachs, résumant en un hymme de gratitude et d'admiration pour le héros de la fête les sentiments unanimes de l'auditoire.

Il n'est que juste d'associer au nom de Joseph Dupont celui de son collaborateur assidu, M. Léon D'Aoust, qui a assumé avec un inaltérable dévouement la tâche d'administrateur des concerts, c'est-à-dire la partie ingrate, vétilleuse et absorbante de cette chose compliquée qu'est une organisation de grandes auditions musicales. La modestie de M. D'Aoust est telle que son nom n'est jamais cité à propos des concerts dont il est la cheville ouvrière. Le triomphe de jeudi a été, pour une part importante, son triomphe. Et s'il est resté dans la coulisse, du moins le bruit des applaudissements, en arrivant jusqu'à lui, a-t-il dû retentir harmonieusement à ses oreilles. La satisfaction d'avoir collaboré à une œuvre utile ne vaut-elle pas toute récompense ?

EXPOSITION D'ART PHOTOGRAPHIQUE

Aux paysages de Courtens, aux copies italiennes de M. Guffens a succédé, sur les lambris du Cercle artistique, éclectiquement offerts, on le voit, aux manifestations les plus diverses, une nombreuse et intéressante collection d'épreuves photographiques réunie, sous les auspices de l'Association belge de photographie, par plus de deux cents exposants, professionnels et amateurs. Les virtuoses du platino-bromide et du gélatino-chlorure sont de plus en plus nombreux, on le voit, en Belgique comme à l'étranger. Ils forment un groupe avec lequel il faudra bientôt compter, de même qu'avec celui des cyclistes, dans les périodes électorales. Et les procédés se multiplient, se perfectionnent en raison directe de cet accroissement rapide. Il est loin le temps où l'on préludait à toute opération photographique en versant avec d'infinies précautions le collodion sur la plaque de verre, où l'imperfection des objectifs nécessitait des temps de pose interminables. Et encore fallait-il, pour obtenir un cliché présentable, que le soleil voulût bien éclairer la scène de ses rayons. Les plaques sèches, les papiers préparés, la subtilité des appareils qui permettent de photographier un peloton de chevaux de course arrivant au poteau, un train express lancé à toute vapeur, ont reculé ces vieux engins dans un lointain passé, avec les grands bi et les moteurs à foin. On travaille à toute heure, le jour, la nuit, par le temps gris, par la pluie. On photographie des aubes, des crépuscules, des brouillards. A l'exemple des impressionnistes, les artistes photographes se préoccupent beaucoup plus d'exprimer un effet, d'obtenir des notations exactes de lumière, que de reproduire des « sujets » pittoresques. Ils font passer dans leurs épreuves, c'est incontestable, quelque chose de leurs sensations, de leur âme, et le procédé mécanique n'est, depuis longtemps, plus seul en jeu.

Les personnalités s'accusent dans les quelque six cents œuvres exposées au Cercle. Il y a une foule de petits secrets, de petits trucs, jalousement gardés par les opérateurs, qui différencient ceux-ci les uns des autres, indépendamment du choix des modèles et des procédés d'impression. Si bien qu'on en arrive aisément à reconnaître, au premier examen, le « faire » de chacun.

Parmi les œuvres les plus remarquables du Salon, il faut citer, hors pair, les portraits, paysages et groupes de M. Alexandre, dont nous avons vanté déjà, à plusieurs reprises, le talent. Les agrandissements qu'il expose des portraits de MM. R. Nyst, F. Khnopff et J. Delville sont, ainsi que son *Défilé de Nonnes*, de véritables œuvres d'art. Une *Tête de cheval*, une *Nature morte*

et diverses études de M. Éd. Hannon, exécutés par un procédé particulier qui identifie l'impression photographique avec les sabrures du fusain ou du crayon noir, offrent, de même, un réel intérêt. Il faut citer aussi, parmi les planches les mieux venues, celles de M. Marcel Van der Kindere, le secrétaire général de l'Association, qui a assumé la tâche laborieuse du placement et l'a remplie avec succès.

Mais il serait trop long d'entrer dans l'examen détaillé de cette exposition considérable. Bornons-nous à signaler, parmi les nouveautés qu'elle révèle, l'application de plus en plus fréquente du procédé d'impression à la gomme bichromatée, qui enlève à la photographie la sécheresse des contours et la rapproche des estampes aux tons veloutés, aux silhouettes mordues par l'atmosphère. Les Allemands, et spécialement les Hambourgeois, paraissent préférer ce procédé à tout autre. MM. Behrens, David, Jaffé, Scharf, Bodenburg, Gehrkens, Hofmeister, Körner, en ont tiré un heureux parti. Parmi les Français, MM. Brémard, Ballif et Bucquet, président du *Photo-Club*, qui vient d'ouvrir à Paris une exposition analogue à celle de l'*Association belge de photographie*. En Autriche, le chevalier von Schœller et M. Henneberg.

Quelques tentatives, aussi, d'impressions en couleurs. Mais dans ce domaine il y a encore, semble-t-il, de sérieux progrès à réaliser.

Exposition de Mlle Marie Heyermans.

Un tableau à thèse : *Victime de la misère!* exposé dans la Section hollandaise du Salon international des Beaux-Arts de 1897, puis expulsé sur les ordres du Commissaire général de cette section, provoqua, on s'en souvient, quelque tapage dans la presse et dans le public. Il y eut même procès, et des magistrats furent appelés à délibérer sur l'admission, comme un simple jury. La procédure l'emporta, et le tableau demeura exclus.

Mlle Heyermans, après quelques mois de silence, soumet son œuvre au jugement du public, tout au moins d'un public d'invités. Faut-il dire que la composition de cette peinture n'a rien que de très anodin, de très chaste et de très décent? Qu'elle a une intention morale? Que rien ne justifie la mesure dont la toile a été victime? Tout cela est acquis, et le procès a fait justice des propos malveillants.

Une trentaine de toiles et de dessins, réunis dans la galerie du Rubens-Club, forment l'escorte du tableau calomnié. Ils révèlent une artiste d'un talent inégal, mais point banal. Mlle Heyermans s'attache, dans la plupart de ses œuvres, à exciter la pitié. Ce sont des salles d'hospices où l'on sent planer la mort, des intérieurs qu'habitent la misère et le malheur. Et l'émotion qui étreint le cœur de l'artiste à l'aspect de ces tristesses est exprimée avec sincérité, en notations fidèlement étudiées d'après nature. La composition des scènes est parfois naïve et rappelle les imageries commandées, dans un dessein moralisateur, par les sociétés antialcooliques. Mais telles études, précises et d'un coloris harmonieux, tels dessins exécutés d'un trait sûr, décèlent un œil observateur et une main déjà assouplie au métier.

L'ensemble est certes intéressant et mérite une visite attentive.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Clôture de la saison théâtrale.

Les portes du théâtre de la Monnaie, fermées samedi sur l'habituelle et départementale distribution de fleurs corrigeant l'amertume des regrets, se sont réentr'ouvertes le lendemain pour une représentation « supplémentaire » de M. Ernest Van Dyck, qui nous a fait entendre, cette fois, *Lohengrin*.

Le rôle du chevalier au cygne, qui lui permet de déployer, en même temps que la plénitude de ses ressources vocales, la noblesse et l'autorité de son jeu, est, on le sait, l'une de ses meilleures créations. Il serait difficile d'imaginer un Lohengrin de plus belle prestance et de plus grande allure que celui qu'incarne, avec un extrême souci de la ligne et des détails, l'excellent artiste. Et le talent accompli avec lequel il chante les adieux au cygne, la scène d'amour, le récit du Graal, d'une voix qui n'a plus l'éclat de jadis mais qui garde son charme séducteur et sa flexibilité, donne à son interprétation une saveur d'art peu commune. On lui a fait fête, on l'a acclamé et rappelé, ainsi qu'il convenait, et la soirée eût été admirable, malgré l'obstination des choristes à chanter faux (on s'y habitue), si la fin n'en eut été assombrie par un accident survenu inopinément, à l'issue du premier tableau du troisième acte, à Mlle Ganne, qui jouait Elsa.

Au moment où la princesse brabançonne doit non pas se passer l'épée de Lohengrin au travers du corps, comme l'a dit un confrère bruxellois d'ordinaire mieux documenté sur les drames de Wagner, mais tendre l'arme à son époux, surpris au milieu de la nuit par Frédéric de Telramund, un faux mouvement précipita la sympathique artiste par terre, au milieu d'une confusion générale. Et tandis qu'elle gémissait, le genou sérieusement endolori, incapable de se relever, on dut baisser le rideau, ce qui sauva Frédéric du sort fatal qui lui échoit d'ordinaire.

Ayant échappé à une mort que les circonstances habituelles rendent inévitable, l'ambitieux prétendant au trône ducal du Brabant vint annoncer bientôt, sous les traits de M. Seguin, que Mlle Bossy, qui chantait Ortrude, voulait bien se charger de remplacer au pied levé Mlle Ganne (c'est celle-ci qui eût dû lever le pied davantage).

— Fort bien, pensâmes-nous. Mais qui donc jouera, en ce cas, le rôle de la Frisonne?

Une surprise nous attendait. Mlle Bossy joua les deux rôles, alternativement! Et rien n'était plus extraordinaire que de la voir pleurer du côté cour les douces larmes de l'épouse abandonnée pour lancer ensuite, du côté jardin, les imprécations véhémentes de la princesse dépossédée et vindicative, fait unique, pensons-nous, dans les annales de *Lohengrin*.

Le spectacle inattendu d'une artiste se dédoublant pour représenter à la fois, et sous le même costume, deux personnages, — et quels personnages! les deux antithèses du poème, — provoqua sur la scène une telle émotion, que les machinistes, interloqués, oublièrent de faire voguer vers le large la nacelle que doit guider la colombe mystique. Et Lohengrin, philosophiquement, s'en alla à pied. Il marcha comme Jésus-Christ, d'un pas tranquille, sur les eaux, ici figurées par une bande de toile verte.

Ainsi fut clôturée l'année théâtrale du théâtre de la Monnaie.

NOTES DE MUSIQUE

Le Quatuor Schörg a eu, cette fois encore, les honneurs de la séance au dernier concert donné au Conservatoire par l'Association des professeurs d'instruments à vent. Fondé au début de la saison, il s'est classé, après quelques mois d'études persévérantes, au premier rang des Quatuors bruxellois, et je connais plus d'une réputation étrangère qu'éclipse dès aujourd'hui la notoriété naissante de la jeune phalange.

Ce qui donne aux interprétations de MM. Schörg, Daucher, Miry et Gaillard une haute valeur d'art, c'est, en même temps que le soin respectueux avec lequel les quartettistes traduisent la pensée des maîtres, le tact parfait qui leur assigne à chacun sa place dans l'ensemble concertant. Aucun d'eux ne cherche à attirer sur soi l'attention. Ces qualités essentielles du quatuor : la fusion intime des sonorités, l'effacement des parties d'accompagnement lorsque chante un des quatre instruments chargé d'exposer le thème, M. Schörg et ses partenaires les possèdent sans que la netteté du rythme, la justesse des attaques, la précision des accents en souffrent le moins du monde. Depuis la dissolution du Quatuor Ysaye, il ne nous avait pas été donné d'assister à des exécutions aussi parfaites. Et nous sommes heureux de voir le Quatuor Schörg confirmer la bonne impression que nous avait fait concevoir ses débuts. Le *leader* de la nouvelle association mène ses camarades de l'œil avec une autorité et une sûreté qui dénote un tempérament exceptionnel. Sous sa direction, le quatuor en *ut mineur* de Brahms, l'une des meilleures compositions du maître, a reçu une interprétation à la fois nuancée et ferme, délicate sans mièvrerie, rythmée et mélodique, qui a valu aux quartettistes plusieurs rappels enthousiastes.

Le restant du programme a été d'intérêt plutôt languissant. La sérénade en *la* pour flûtes, hautbois, clarinettes, bassons, cors, altos, violoncelles et contrebasses reflète si fidèlement l'art de Beethoven qu'elle en parait un décalque amoindri. Tels thèmes sont textuellement empruntés aux symphonies, avec une simple modification de rythme. Dans cette œuvre de jeunesse, la personnalité de Brahms n'apparaît guère et l'uniformité des colorations donne à la composition une monotonie lassante.

Entre ces deux parties instrumentales, Mlle Emma Hirsch a chanté sans charme quelques-uns des *lieder* de Brahms les plus connus. Ils eussent mérité un meilleur sort.

***

Ce n'était pas une mince ambition que de vouloir faire chanter dans son intégralité la longue et difficile partition des *Saisons* de Haydn, qui comporte des chœurs nombreux et des soli exigeant des chanteurs aguerris. Fier de ses succès antérieurs, M. Ernest Closson, qui dirige le *Deutscher Gesang-Verein* de Bruxelles, a tenté l'aventure et son audace a été récompensée. La collaboration d'artistes venus d'Allemagne : Mlle A. Kölchens et M. F. Litzinger, de Düsseldorf, M. Hermann Gausche, de Kreuznach, et celle de Mlle M. Schöller, pianiste, — Bruxelloise, celle-ci, chargée de remplacer l'orchestre, — lui ont permis de mener à bien l'entreprise. Ce n'est pas que la voix de ces artistes soit de qualité supérieure, ni leur émission *en dedans* de mesure à faire valoir le charme mélodique des inspirations du père Haydn. Mais par leur assurance de musiciens experts, leur habitude de chanter avec le style requis des oratorios et cantates, ils ont pu mettre rapidement l'œuvre sur pied.

Les chœurs du *Deutscher Gesang-Verein* ont une bonne sonorité et de la justesse. Composés d'une trentaine de voix de femmes, d'une vingtaine de voix d'hommes, ils constituent un ensemble homogène dont M. Closson a tiré un excellent parti.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

Poésies mises en musique, par Georges Flé. Édition du *Mercure de France*. Des presses de MM. Van der Auwera et de Mme Ve Monnom, Bruxelles.

Douze poèmes, empruntés aux écrins de Banville, de Gautier, d'Hugo, de Leconte de Lisle, de Glatigny, de Villiers et de Verlaine. M. Georges Flé les a commentés musicalement avec goût et avec tact, se bornant à écrire, pour chacun d'eux, une mélodie d'un dessin très simple soutenu par un accompagnement dénué de complications harmoniques. A peine de la musique : une sorte de déclamation notée, au cours du poème, d'après le rythme des vers et la mesure des syllabes, l'improvisation d'un récitant qui, au piano, lirait en modulant. Quelques pièces sont charmantes d'ingénuité, de douceur et de sentiment. Verlaine, particulièrement, paraît inspirer M. Flé, qui n'a pas craint de chercher une transposition musicale nouvelle pour quelques poèmes dont G. Fauré, A. Messager, E. Chausson et d'autres musiciens de l'École moderne nous ont donné la traduction mélodique.

L'édition des *Poésies en musique* est tout à fait exquise. M. Théo Van Rysselberghe en a ornementé les pages et la couverture (celle-ci tirée en or sur parchemin) avec une entente parfaite du décor et une variété de motifs tout à fait séduisante. La gravure et la typographie complètent la composition de ce petit recueil, qui fait grand honneur à la bibliopée belge.

Recueil de chants populaires russes, notés et harmonisés par M. Balakirew. Traduction française de J. Sergennois. Leipzig, M. P. Belaïeff.

M. J. Sergennois — cherchez dans cet anagramme le nom d'un médecin liégeois, érudit et musicien — a pris à cœur de répandre dans notre pays le goût de la littérature musicale russe. Et le moyen de la faire connaître étant évidemment de permettre aux artistes, par des traductions françaises, de la chanter, il s'est résolument attelé à la tâche ardue de transposer dans notre langue le texte des mélodies populaires qui ont inspiré les Borodine, les Rimsky-Korsakoff, les Glazounow, les Balakirew. Le dernier recueil qu'il vient de faire paraître renferme quarante chants du terroir recueillis par M. Balakirew dans divers gouvernements de l'Empire, notamment dans ceux de Nijni-Novgorod, de Tambor et de Simbirsk. Le célèbre *Chant des haleurs* que nous révéla la chapelle d'Alexandre Slaviansky est, naturellement, parmi elles, ainsi que d'autres chants caractéristiques, branles et complaintes. Il faut louer le traducteur du souci qu'il a pris de respecter autant que possible le texte musical, tout en cherchant à donner aux paroles le sens et l'esprit des mots russes qu'il commente. Et ce n'était, certes, pas chose aisée.

CORRESPONDANCE

CHER MONSIEUR,

Permettez-moi d'ajouter au catalogue bibliographique terminant le bel article de l'*Art moderne* sur P. de Haulleville une brochure oubliée : *L'Hypothèse matérialiste*, par le baron P. DE HAULLEVILLE. Bruxelles, Devaux et C[ie], 1869.

Votre bien dévoué,
E. CLOSSON

Nous remercions notre correspondant de son obligeante communication. Nous nous sommes bornés, dans l'énumération que nous avons publiée, à citer les œuvres principales de notre regretté confrère. La liste complète de ses écrits, en y comprenant les extraits de revues tirés à part, les plaquettes, les articles d'actualité politique, etc., occuperait deux ou trois colonnes de notre journal. Plusieurs brochures ont paru sous des pseudonymes ou sans nom d'auteur.

PETITE CHRONIQUE

A l'issue du magnifique concert donné à l'occasion des noces d'argent de M. Joseph Dupont avec les *Concerts populaires*, un raout intime a réuni autour du jubilaire, dans les salons de la taverne Royale récemment décorés avec une sobre élégance par M. Cardon, les membres du comité organisateur et quelques-uns des amis de l'éminent artiste. Étaient présents, entre autres, MM. Gérard, ministre de France, Carathéodory, ministre de Turquie, Ch. Buls, bourgmestre de Bruxelles, Steens, échevin, J. Nève, directeur des Beaux-Arts, J. Becquet, J. Lagasse, L. Lequime, L. D'Aoust, Eugène Devaux, Ph. Wolfers, de Beistegui, Maurice Kufferath, Octave Maus, Ernest Closson, L. Dommartin, F. Rotiers, V. Reding, J. Hennet, A. Mabille, H. Colard, J. Barbier, Mors, Bonvoisin, A. De Greef, G. Guidé, D. Demest, De Backer, E. Raway, F. Labarre, J. des Cressonnières, Boëns, A. Béhon, Katto, Junné, L. Soubre, M. Schleisinger, le commandant Deppe, etc., heureux d'exprimer à l'éminent artiste leurs félicitations et leur affection. Un grand nombre de lettres et de télégrammes étaient parvenus à M. Dupont au cours de la soirée.

La veille, un raout offert par le Comité aux artistes de l'orchestre avait groupé, dans une soirée toute vibrante de cordialité, les collaborateurs de M. Dupont, dont quelques-uns sont au pupitre depuis le début de sa direction.

Une exposition de photographies prises par la maison Klary dans les locaux de l'Exposition internationale de 1897 est ouverte depuis dimanche, au marché de la Madeleine, au profit des œuvres de la « Soupe scolaire » et du « Grand air pour les petits ». Prix d'entrée : 10 centimes. Le samedi, 50 centimes.

Il est question, paraît-il, d'acquérir pour la ville de Bruxelles trois statues de bronze exécutées par M. J. de Lalaing et que celui-ci céderait pour le prix de 30,000 francs. « C'est donné, disent les uns. — C'est un beau denier, répliquent les autres, et la nécessité d'imposer à la caisse communale ce sacrifice ne paraît pas péremptoirement démontrée. »

Les statues en question symbolisent, croyons-nous, la Force brutale, l'Energie sociale et l'Inspiration. On a trouvé un emplacement pour ces œuvres : le terre-plein qui sépare le square Ambiorix du square Marie-Louise.

Le talent de M. de Lalaing ne nous paraît pas commander l'urgence de cette coûteuse acquisition. Nous possédons en Constantin Meunier, en Jef Lambeaux — pour ne citer que deux noms — des statuaires dont l'art s'élève bien au-dessus des compositions de M. de Lalaing. Et s'il s'agit de décorer la ville, c'est plutôt à eux qu'il conviendrait de s'adresser. Les mécomptes ne seraient du moins pas à redouter.

Les trois dernières livraisons de *l'Art flamand* sont consacrées : la première à Joseph Stevens, la deuxième à F. Bossuet, J.-B. Van Moer et F. Stroobant, la troisième à G. Damis, J.-B. Robie et H. Robbe.

Très beau numéro de la *Lutte*, celui de mars, consacré tout entier au Congrès littéraire et orné de portraits en phototypie du président, le regretté baron de Haulleville, et des orateurs qui ont pris la parole. Plus de cent pages de texte composent cette livraison.

La revue littéraire lilloise *L'Essor* ouvre un concours pour une ballade en vers sur un sujet laissé au choix des concurrents. S'adresser pour renseignements au secrétaire du jury, rue Solférino, 276, à Lille.

La livraison d'avril de la revue parisienne *Art et Décoration* se compose d'une étude de M. Octave Maus sur le Salon de la *Libre Esthétique*, avec douze illustrations; d'un article sur le mobilier, par M. Gustave Soulier, avec quatorze planches, parmi lesquelles plusieurs reproductions des intérieurs créés par un artisan belge, M. Serrurier-Bovy; de *Propos sur l'affiche*, avec dix illustrations et une planche en couleur, hors texte, de Grasset, etc.

Parlant de la salutaire effervescence dont la Belgique donne l'exemple dans les arts de l'ameublement, M Gustave Soulier dit entre autres : « Déjà des résultats excellents sont acquis, et il est sorti de ces ateliers divers (il s'agit de MM. Victor Horta, G. Hankar, Serrurier-Bovy, Van de Velde, Hobé et De Grauw) des mobiliers logiques et confortables, présentant entre eux ces relations de dépendance et de cohésion qui font attribuer leur conception à des principes communs de force, de simplicité et de charme. Et l'on ne s'étonne pas que le sens personnel de chacun, soumis ainsi à des préoccupations identiques, ait si vite réussi à affirmer dans les tentatives de nos voisins un caractère distinctif.

« Il faut bien dire que les artistes belges jouissent des conditions particulièrement favorables que nous serons, longtemps encore peut-être, réduits à leur envier. Ils sont encouragés et poussés à produire par un public beaucoup plus spontané dans ses goûts, avouons-le, que celui auquel on s'adresse chez nous. Une vie plus calme que la nôtre fait mieux sentir là-bas les besoins du confort intime, et c'est pour soi que l'on installe sa maison au lieu de s'informer auprès du tapissier des fantaisies nouvelles et du consentement général. Aussi les intérieurs possèdent-ils une séduction et une individualité que nous ne trouvons que rarement dans notre pays, grâce au besoin d'anonymat qui sévit chez nous, à la manie de se régler les uns sur les autres, et, disons-le, au manque d'éducation et de sincérité du goût public. »

Cette phrase, cueillie dans une revue d'art, fera la joie de Vadius, successeur de Trissotin, qui collectionne dans la *Plume* les cocasseries journalistiques : « Refuser le concours de la science, c'est s'éborgner volontairement d'un œil. »

Zuze un peu, mon bon, quel malheur si l'on s'éborgnait des deux yeux !

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 20. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 15 MAI 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.

SOMMAIRE

LE BALZAC DE RODIN

Or, ça, venez vous autres, voici un étrange Chef-d'Œuvre!

Venez, venez, non pas l'Élite, mais la Foule. Et parmi la foule, non pas les mondains, les raffinés, les « Intellectuels » aux antennes émincées jusqu'à l'anémie. Non, les vivants, les instinctifs, les vibrants, les émotionnels, ceux en qui le sens esthétique n'a pas subi la châtrure des écoles et des systèmes, des théories et des méthodes, des côteries et des snobismes. Venez, venez, vous dis je, voici un étrange chef-d'œuvre!

Regardez! ne raisonnez pas. Regardez! laissez-vous saisir. Qu'est-ce que ce blanc et colossal fantôme, surgissant des inconnues souterraines? Qu'est-ce que cette tête effrayante, pathétique et terrible, muette, ressemblante à faire trembler, en son pathétique désordre, vous fixant de ses regards troués dardant en longs rayons une despotique et vrillante fascination? Sous le linceul drapé, tombant, serré à grands pans, un corps, tendu en tous les ressorts de ses nerfs et de ses muscles; deux bras, cachés, crispant clandestinement leurs mains invisibles. Un ensemble, hiératique, mystérieux, d'un seul bloc, puissant, redressé en arrière, dans l'équilibre rompu qui prépare et retient un élan; un ensemble énigmatique, fauve et vaste!

Est-ce BAL-ZAC? Titan, gnome, cerveau, cœur, viscères, homme, génie, force cosmique? Est-ce Balzac l'engendreur formidable, magique, inépuisablement fermentant, de la *Comédie humaine*, plus fécond, plus vigoureux, plus intarissable en ses moelles que le divin Héraclès en la nuit fatidique de ses épousailles violatrices avec les cinquante filles du roi Diomède? Est-ce Balzac l'Olympien faisant sortir de son front lourd comme un rocher, buissonnant en mèches rebelles, aux cavernes psychiques sans fond, cette armée d'êtres types condensant en de sentités définitives et indestructibles, la France remuante et rayonnante du demi-siècle le plus variant, le plus tumultueux et le plus fantastique de son Histoire?

Oui, c'est Lui! Réalisé en une extraordinaire et indéfinissable synthèse, par un jet surhumain d'imagination. Car vraiment il dut être projeté hors de l'âme du stupéfiant sculpteur par un de ces grands hasards déroutants

qui effrayèrent Michel-Ange, Shakespeare, Dante, Rembrandt, quand ils virent, sorties d'eux, superbes et inquiétantes, sans qu'aucun acte de volonté précise les eût guidés, ces quelques œuvres, inexplicables par les canons académiques et les classiques disciplines, qui sont, pour la postérité, les marques splendides et péremptoires de leur super-humanité.

Quand on pense que ce qui fut commandé à Rodin, c'est une statue! Vous entendez : une statue. C'est-à-dire, d'après les contemporains programmes, un Balzac ressemblant aux figurations iconographiques des journaux illustrés et des portraits suivant la formule; un Balzac à pantalon, à redingote, à cravate, à boutons, à bottes! un Balzac posant en une des attitudes balconesques dont trois ou quatre douzaines d'effigies de grands hommes déshonorent les places et les squares de Paris; un Balzac de bronze fraternisant avec les Gambetta, les Danton, les Dumas et autres méfaits sculpturaux qu'on devrait convertir en gros sous ou poursuivre pour atteinte à la sensibilité des passants et encombrement de la voie publique; un Balzac que seule l'étiquette attachée au piédestal eût sauvé du « Quelconquisme », cette spécialité de la statuaire sous la République une, indivisible et opportuniste.

Mais accomplir ce prodige : modeler, on croirait somnambuliquement, un être fictif tel, qu'il semble que si le colossal plumierge avait pu condenser, tasser et alchimiser en une minute, et en un surextrait concentré sous une goutte d'acide prussique, tout l'énorme effort de son travail cérébral de trente années, on eût vu son visage et son corps se bander en cette expression et cette attitude de créateur farouche grandiosement débraillé, hypnotisant, fatal et irrésistible! Accomplir ce prodige, comment eût-ce été possible si ce n'est par la désertion brutale, téméraire, méprisante de toutes les règles routinières, et l'abandon confiant aux attractions travaillant au fond des gouffres les plus ténébreusement libres de l'imagination spontanée et du génie; là où l'indépendance de l'artiste tournoie en un tel vertige que lui-même devient incapable de juger son œuvre et demeure éperdu dans le doute sur ce que vaut ce qui a surgi de ses flancs!

D'un enfantement dans ce tourbillon de poussées venues du plus lointain des réservoirs de l'Art compris comme issu du Destin, provinrent apparemment les hésitations et les longs retards dont les mufles ont fait, pour tenter l'amoindrissement de Rodin, une attestation d'impuissance. Ces retards et ces hésitations n'étaient que l'impression ingénue et loyale de son étonnement devant l'œuvre déroutante et révoltée qui s'obstinait à sortir de ses mains tourmentant l'argile. Car lui aussi avait assez manœuvré suivant l'ordonnance dans les réglementaires carrés des décalogues classiques, pour hésiter à se laisser entraîner à corps perdu par le cyclone d'une inspiration brisant tous les liens et filant dans la grande dérive des productions sublimes.

Balzac! Sphinx! Rendre cette culminante de sa gigantesque essence. Il le fallait! La rendre sans culbuter grotesquement dans les formes programmatisées, sans emprunt piteux au symbolisme vulgaire. Il le fallait! L'an dernier, un professoral qui s'était mis à courir le match de cette statue tant attendue, n'arriva-t-il point premier au poteau en exposant une machine où la tête de gladiateur de l'athlétique Tourangeau s'attachait plaisamment au corps à épaisse membrure, à mamelles rebondies, d'un vrai sphinx accroupi? A l'encontre de cette farce, allez voir sa tête d'Atlas telle que l'a conçue Rodin, significative d'impérieuse épouvante, émergeant du vêtement mal défini qui ligotte le corps nu avec des enveloppements et des enserrements tels que les bandelettes des momies en l'incertaine Égypte des Pharaons. Et, vous laissant aller à l'analogie des souvenirs, dites si cet artifice de si imprévue hardiesse n'exprime pas le mystère du titanique écrivain avec un bonheur de trouvaille qui fait paraître ridicule lamentablement la poitrine en bossage d'un colosse de granit, ressource d'expression utilisée par un médiocre?

Sur qui s'arrête à contempler « cet homme de neige », cette apparition si indécise et pourtant si mortellement poignante, l'impression est bientôt à ce point pénétrante que tout ce qui sonne aux environs dans le hall des sculpteurs, subit un affaiblissement. Même ce groupe superbe, lui aussi de Rodin, *Le Baiser*, qui, serein, souple, élégant, inondé de plein air, de voluptueuse caresse et de grâce, s'épanouit dans l'immédiat voisinage, ne semble plus qu'une douce chose, fort belle, mais destituée de l'épique morsure, du coup de dent héroïque, que fait à l'âme l'ensorcelant Balzac épandant autour de lui les incantations de sa satanique beauté.

Devant cette œuvre, le public du « vernissage » a dû batifoler et pouffer; du moins tout ce qui dans cette cohue cahotante constitue le groupe des ophidiens et des batraciennes. Comment excuser un tel saut en dehors des barrières du turf artistique? Comment comprendre une aussi insolente nouveauté, un pareil « monstre » esthétique, un tel coup de pied à l'escabeau de la mode et des sacro-saints clichés?

« Les choses vraiment belles sont comme les personnes royales : il faut attendre qu'elles vous parlent. » Comment obtenir une aussi convenante attitude de cette gent sifflante et coassante? Comment obtenir que le plus vulgaire journaliste, mâle ou femelle, que le plus goguenardant critique attitré, que la plus écervelée porteuse de chapeau neuf, se pose cette élémentaire interrogation : « Entre moi, qui ne suis qu'un sot ou une sotte, et un grand artiste, ne se pourrait-il pas que ce fût le grand artiste qui eût raison? »

Non! Les petites habitudes, les débiles certitudes de

ces cuistres balivernant et de ces bourdonnantes pécores sont dérangées. Ils ne comprennent plus : donc ça n'a pas le sens commun !

Ce Rembrandt dont nous parlions tantôt, avec ses clairs-obscurs et sa manie royale de s'approprier l'atmosphère noire ; ce Shakespeare avec ses vers libres et son foisonnement d'images bousculantes ; ce Dante avec ses infernalités macabres ; ce Michel-Ange avec sa Genèse de figures énormes et de mouvements désordonnés, furent hués par les connaisseurs et les flirteuses de l'époque. Edgard Poe, Baudelaire, Odilon Redon connurent les joies réservées aux audacieux qui dérangent la belle symétrie des sottises reçues. Or, jamais grand homme ne se peut croire plus assuré de son génie que lorsque, sur ses œuvres, souffle l'ouragan de la bêtise bourgeoise et de sa sœur jumelle la bêtise officielle : c'est le vent qui attise jusqu'aux cieux la flamme de la Gloire.

Ce traitement réservé aux forts, aux mâles et aux vraiment libres, Rodin y a droit et l'obtient : la Société des Gens de Lettres vient de déclarer, avec l'aplomb de l'inconscience, « qu'elle ne reconnaît point Monsieur Honoré de Balzac *dans cette ébauche!!!* »

Ah ! les triples bélîtres bien dressés par le parlementarisme artistique. Assurément si, dans les vastes cieux, apparaissait une comète désorbitant les calculs astronomiques de l'observatoire gouvernemental, ils crieraient qu'il la faut mettre au rancart et lui dresser procès-verbal. Cette cavalerie, à œillères protégeant contre l'épouvante des trop violents imprévus, n'a-t-elle pas déjà regimbé quand, de l'âme tourmentée et visionnaire de Rodin, émana le monument de Victor Hugo, avec ses figures flottantes d'inspiratrices, restées à demi engagées dans le ténébreux et pantéistique tellurisme du marbre, soufflant, de leurs lèvres mystiques, au poète les profonds et émouvants murmures de la mélodieuse et douloureuse Nature? Quel espoir que dans l'œuvre nouvelle, accentuant plus profondément le sortilège émouvant, et intraduisible par des formes précises et convenues, du mystère étreignant des choses, ces cerveaux disciplinés par la routine et englués, jusque par-dessus les yeux, dans « le conforme », verraient, non la clameur océanique du génie, mais une mystification, et, comme ils l'ont dit dérisoirement, UNE ÉBAUCHE ?

EDMOND PICARD

EXPOSITION VAN STRYDONCK

à la Maison d'Art.

Une vingtaine de toiles, aux vives couleurs, au faire original, dernières productions de l'intéressant et opiniâtre artiste. Parmi elles le superbe portrait, vibrant de vie et d'imprévu, du statuaire Van der Stappen, un des meilleurs incontestablement des dernières années de l'Ecole belge. Quelques beaux et frais paysages, inondés de plein air.

J. DE TALLENAY

Le Réveil de l'âme (1).

Chaque époque, chaque race vit éclore de façon très différente ce que la Femme pouvait bien posséder de beauté morale.

L'héroïsme animal de la mère, de l'amante, celui de la guerrière, de la recluse activement résignée, de l'apôtre zélée ou de la simple vivante acceptant la vie et s'élevant un peu au-dessus d'elle-même à chaque nouvel obstacle rencontré sur leur route, toutes ces forces illustrent des temps écoulés. Mais ce siècle est bien celui qui vit croître et s'affirmer le très naturel effort féminin vers la réalisation *tangible* d'un idéal religieux. Les femmes vivent trop constamment dans le domaine des affections pour se satisfaire d'abstractions philosophiques. Quelque chose en elles les avertit tout le temps que l'esprit n'est qu'un petit, très petit morceau de la valeur humaine, — oui, l'esprit même des prophètes, des génies ; elles paraissent savoir mieux que l'homme « qu'aucune force n'existe sans matière » et que, si une partie de nous-même est assoiffée de visions éclatantes, étendues, généralisatrices, profondes, tout notre être veut jouir de ces mêmes adorations et élever jusqu'à cette hauteur idéale les sensations et les élans de toutes les fractions de ce que nous sommes. Ces immenses et réalistes synthèses des forces de l'univers qu'étaient les religions, elles les cherchent avec passion — pour les revivre avec leur être entier — à travers les sciences, les hypothèses et les affirmations qui naissent autour de nous ; et elles apportent à toutes ces vérités relatives l'absolu très réel et très positif de leur soif de croyance et de sécurité, leur besoin de réalisation immédiate.

Cette recherche est certes un des phénomènes les plus intéressants de notre temps. Les Anglaises et les Américaines — quelques noms admirables me reviennent à la mémoire — s'abandonnèrent passionnément au courant organique qui les entraînait vers des croyances matérialisées et nous donnèrent quelques livres avidement et universellement lus. Les théories y prenaient une importance secondaire, mais elles revêtaient d'une enveloppe mystérieusement attirante un sentiment primordial ; et des milliers d'âmes, pour lesquelles les antiques religions avaient perdu leur pouvoir inspirateur, furent grisées et poussées plus avant vers l'action ou vers la bonté par l'émotion de ces lumineuses suggestions.

Je pense qu'il en sera de même de ce livre où la conviction se fait charmeuse pour séduire, savante pour convaincre, prudente pour ne pas déconcerter, mais où elle s'affirme clairement et fortement.

Le *Réveil de l'âme* est l'histoire de la double existence d'un être humain douloureusement conscient de sa vie antérieure. C'est l'angoisse d'un homme de ce temps que les ruines de l'abbaye de Villers impressionnent comme s'il les avait vues dans une autre existence. A mesure qu'il suit les travaux de restauration, — spectacle auquel il ne peut plus s'arracher, — ses visions deviennent plus nettes

(1) Paris, Ollendorf, édit. Déposé à Bruxelles chez Rosez, rue de la Madeleine, et Kiessling, Montagne de la Cour.

et pendant plusieurs crises de catalepsie provoquées par l'émotion de ces étonnants souvenirs, ce vivant du XIXe siècle revoit toute la vie tragique, de lutte, d'amour, de foi et de révolte que lui-même a menée en ce monastère cistercien au XIVe siècle. Ici se place, en vieux français tout à fait pittoresque et de lecture savoureuse, l'histoire, puisée aux documents et manuscrits les plus authentiques, de cette belle abbaye de Villers au temps de Wenceslas, duc de Brabant. Car si la métempsychose, la résurrection, la seconde vie sont le vrai drame de cette œuvre, elles sont richement encadrées par le décor imposant du vieux monastère. A toutes les phases de cette histoire — l'an 1382, quand la belle duchesse Jehane, avec la permission du pape Urbain VI, s'en vint visiter le couvent, ou en ces dernières années, quand les arcades gothiques n'abritent plus qu'une faune et une flore sauvages l'abbaye apparaît avec toutes les nuances dont peuvent l'envelopper les saisons, la nuit, le soleil, les nuages et l'imagination colorée et attendrie de l'artiste. Les souvenirs du seigneur de Fauquemont, le fier moine en rébellion, nous conduisent dans les moindres recoins des bâtiments primitifs, et la détresse du contemporain, qui retrouve les traces de son propre passé, en étudie, en détail, toutes les apparences présentes. Une notice bibliographique indique les documents nombreux — de provenance rare parfois, ou même uniques en leur espèce — où furent puisés les véridiques incidents de cette curieuse page d'histoire brabançonne et cistercienne.

Pour le fait de cette troublante mémoire d'une vie passée, un vieux docteur, dont la silhouette morale, faite de bonté lucide et de science, éclaire tout le livre d'une lueur de voyante sagesse, nous donne la pensée très simple qui l'explique ou le rend plausible en ses plus hardies suppositions. Malgré lui il répond aux interrogations passionnées des souffrants qui croient trouver en eux-mêmes les preuves palpables d'une survie; et il tente d'accorder, avec les données vagues des observations connues, ces affirmations et ces faits étranges qui feraient de ce que nous prenons pour de l'imagination une mémoire d'outre-tombe. Pour lui il a trouvé la sérénité des forts.

« Pourquoi tant chercher, dit-il, pourquoi se tourmenter, recourir à des définitions, construire des dogmes, des codes et des maximes, quand on n'a qu'à contempler une goutte d'eau pleine de petites âmes, ou une étoile débordante d'humanités, pour comprendre la création! Pourquoi tant d'échafaudages et de complications quand tout est si divinement simple et si éternellement présent! »

Si éternellement présent! Voilà le mot qui rassure et qui pacifie et, pour ceux qui ont beaucoup donné, beaucoup aimé, le mot qui leur a fait trouver dans tout ce qui les entourait la sécurité douloureuse ou ensoleillée des évidences presque matérielles de cette vie infinie, de cet absolu qu'ils touchent, qu'ils sentent, qu'ils respirent, que leurs yeux ont vu. Pour ceux qui ont la force d'aimer, tout est réel et toutes les réalités sont doublées d'un prolongement dont ils ne voient pas la fin. Ainsi était la foi très mystique et très positive du vieux docteur. Mysticisme et positivisme naturels, rendus vivants par la création très complète de ce type humain où, suivant la psychologie féminine qui peu à peu s'impose forcément à l'attention universelle, la vie, le caractère et les pensées, la philosophie d'un être ne font qu'une seule et même chose.

Mais ce sage est obligé de donner un nom aux phénomènes qui se déroulent sous ses yeux; et l'auteur profite de l'incertitude où nous laissent encore quelques branches de la science pour professer par ce moyen les convictions qui lui tiennent au cœur. Et voici bien la Femme, l'éternelle croyante, douée par la vertu de notre temps de tous les pouvoirs et de tous les outils intellectuels, essayant de reconstruire dans le domaine expérimental la foi qui la console et que sa douleur ou son amour, plus forts qu'elle, lui ont inspirée. Mme de Tallenay le fait avec un talent supérieur, un style harmonieux, une abondance et un charme admirables, marques d'une riche nature d'écrivain qui, à chaque œuvre, va s'élargissant.

L'œuvre tout entière, semble-t-il, fut écrite sous l'impression de la mort. Et quand celui qui se souvient d'avoir été le brillant seigneur de Fauquemont, moine de l'ordre de Citeaux, est enseveli sous les décombres des ruines, une hymne ardente sort du cœur de celle qui fut son amie, la confidente de ses anxieuses et mortelles impressions de double vie, une prière qui peint en une forme très belle, simple et sincèrement forte, l'émouvante conviction d'un être pour qui l'immortalité et la perdurance de la personnalité sont devenues choses certaines, vécues, senties.

Et pourquoi, moi, qui ai la sensation, suffisante, à ma joie, de ma propre éternité devant tout ce qui dans le passé, dans le présent ou dans l'avenir que je devine me ressemble et paraît faire corps avec moi, pourquoi supposerais-je erronnée ou imaginaire la sensation de ceux qui trouvent dans la présence des morts la certitude que je puise ailleurs? Cette même bonne certitude qui, sous une forme ou sous une autre, nous rend plus aimants, plus conscients de l'immense Vie unique où la Mort ne passe que pour transformer l'éternelle et identique essence dont nous sommes tous faits, — cette essence dont la lente et graduelle révélation monte à travers « l'âme confuse » des sociétés, d'elles-mêmes étonnées et éclairées malgré elles par leurs grandissantes et irrésistibles notions de pitié et de bonté.

Que certains d'entre nous déterminent et spécialisent, suivant leurs impressions personnelles, ces perpétuelles transformations et, dans ces voix fraternelles entendues dans toute la nature, retrouvent l'âme des morts comme d'autres pourraient y retrouver l'appel des êtres à venir, les pressant de leur préparer une terre meilleure, qu'importe? et qui dira si l'un d'eux se trompe? De toutes façons nous ne faisons qu'un avec le passé et l'avenir et ceux qui nous en donnent le sentiment nous grandissent.

" FERVAAL " A PARIS

Que M. Bruneau en fasse son deuil : *Fervaal* a été acclamé à Paris avec un enthousiasme véhément, tumultueux, presque frénétique. « J'espérais un succès, écrit M. Gauthier-Villars. Ç'a été un triomphe. » Et M. Catulle Mendès ne craint pas de dire : « Cette soirée a fait de M. d'Indy l'égal des plus glorieux maitres. »

La répétition générale avait fait présager une impression profonde. La noblesse du poème, la beauté émouvante des idées mélodiques mises en œuvre, la richesse et la variété de l'instru-

mentation avaient conquis les plus réfractaires. Mais les prévisions ont été dépassées, mardi, à la première représentation. Dès la fin du prologue, qui expose avec une rare concision, en trois scènes pittoresques, la marche du drame, on sentait la bataille gagnée. Progressivement, la salle s'est échauffée, et c'est par quatre ou cinq rappels des artistes, par des acclamations unanimes que la représentation a été clôturée. « Jamais, dans un théâtre de musique, nous disait un des grands critiques de la presse parisienne, je n'ai assisté à pareille ovation. » Appelé à grands cris sur la scène, M. Vincent d'Indy s'est refusé, avec une réserve qu'il faut approuver, à s'exhiber au public. La très gracieuse Mme Raunay et son vaillant partenaire Imbart de la Tour ont fait les gestes traditionnels signifiant que l'auteur avait quitté le théâtre. Et le public s'en est allé, lui aussi, très satisfait, avec l'impression réconfortante du triomphe de la Beauté.

C'est qu'elle s'élève vraiment très haut, cette œuvre poétique qui tranche par son caractère épique, par son héroïsme, par la pureté du style et la sûreté de l'écriture, sur la banalité de la littérature musicale de ces dernières années. L'interprétation soignée, la mise en scène pittoresque que lui ont donnée M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, et M. André Messager, l'habile chef d'orchestre et l'excellent musicien qu'on sait, en ont fait ressortir, mieux encore qu'à Bruxelles, les lignes harmonieuses et le chatoyant coloris. En vain les bons apôtres que la réussite de *Fervaal* dérange dans leurs petites combinaisons intéressées s'efforcent-ils d'amoindrir l'éclat du succès qui en a accueilli la présentation au public parisien. Ah ! la perfidie des propos de couloirs, l'hypocrisie des apparents éloges sous lesquels se dissimule le serpent de l'envie, les coups de patte distribués au tournant des dialogues, les vilénies insinuées dans les comptes rendus, les attaques sourdes masquées par des paravents fleuris ! Il faudrait avoir l'ingénuité d'une âme de nouveau-né pour se laisser prendre à ces pièges grossiers. Tant pis pour ceux qui les tendent : c'est sur eux qu'ils se referment. Et l'âpreté des résistances de certains suffit à établir nettement la valeur du musicien dont la célébrité sans cesse grandissante relègue dans l'ombre les gloires usurpées.

Le triomphe de Vincent d'Indy à Paris, c'est, plus encore que la consécration d'un talent sur lequel la discussion est close depuis longtemps, la victoire d'une génération de compositeurs laborieuse, enthousiaste, fortement armée pour la lutte, et qui va peu à peu prendre rang, à la suite de l'auteur de *Fervaal*, parmi les maîtres du théâtre lyrique. On conçoit que cet avenir inquiète ceux qu'une pareille intrusion est sur le point de déposséder de leurs fiefs. On devine l'opposition qu'il doit soulever, les colères qu'il provoque. Quand l'Opéra-Comique monte une œuvre de M. Erlanger, de M. Lambert ou de M. Georges Pfeiffer, la chose est sans importance. Cet art neutre n'est pas fait pour inspirer de craintes et ne saurait modifier les goûts du public. Mais *Fervaal!* OEuvre dangereuse, œuvre subversive! Son mérite, la personnalité fortement accusée de son auteur, ses tendances, le ralliement qui se fait autour d'elle, tout est périlleux. Le succès de *Fervaal* fera sortir des cartons, dans un avenir prochain, le *Roi Arthus* d'Ernest Chausson, les *Trois Vagues* de Charles Bordes, *Pelléas et Mélisande* de Claude Debussy, *Armor* de Sylvio Lazzari, et cette perspective n'a rien d'agréable pour les jeunes compositeurs couronnés par l'Institut. Ne cherchez pas ailleurs les motifs de telles résistances dont les applaudissements des spectateurs ont d'ailleurs fait justice.

Bruxelles, qui a eu la primeur du drame lyrique de Vincent d'Indy, se réjouira du succès que vient de lui faire le public parisien. Et ce d'autant plus que les deux interprètes principaux de l'œuvre sont un peu des nôtres pour avoir créé au théâtre de la Monnaie les nobles figures de Fervaal et de Guilhen dont ils ont accentué à Paris le caractère pathétique. M. Imbart de la Tour a soutenu avec une vaillance admirable le rôle difficile du Fils des Nuées, qui exige à la fois un chanteur éprouvé et un artiste. Mme Raunay s'est imposée, d'emblée, en tragédienne lyrique de style. Le charme de sa voix, la grâce de ses attitudes ont exercé, non moins que la séduction de sa personne, un irrésistible attrait. Le rôle d'Arfagard est tenu par M. Beyle, dont la belle voix au timbre mordant se déploie avec ampleur dans les larges récits du druide. On ne peut se défendre, toutefois, de regretter M. Seguin, qui donnait au personnage plus d'autorité et de caractère. Kaïto, c'est Mme Dumont, une artiste dont la représentation de *Fervaal* a soudain mis en lumière une voix superbe utilisée jusqu'ici dans des emplois d'un ordre inférieur.

Le cadre dans lequel la direction de l'Opéra-Comique a présenté l'œuvre au public est très supérieur à celui que lui avaient donné les directeurs de la Monnaie. Décors et costumes sont composés avec une richesse et un goût qui fait honneur à M. Carré et à ses collaborateurs artistiques. Le décor du troisième acte, notamment, qui montre les sommets de Crawann couverts de neige, jonchés de cadavres, est vraiment impressionnant; et la scène des apparitions sur l'autel de pierre, au deuxième acte, ne ressemble en rien aux puérils tableaux fondants tolérés à Bruxelles par l'auteur. *Fervaal* a reçu, ou à peu près, l'interprétation souhaitée, et n'étaient les dimensions un peu exiguës de la scène de l'Opéra-Comique, qui ne permettent pas aux masses chorales de se déployer avec l'aisance que leur donnait l'étendue du théâtre de la Monnaie, ce serait tout à fait bien. On ne saurait assez louer MM. Carré et Messager de l'effort artistique qu'il ont, avec une rapidité et une activité remarquable (en huit répétitions l'interprétation orchestrale était mise complètement au point), réalisé à la satisfaction de tous.

CH. SAROLEA

Essais de philosophie et de littérature (1).

M. Sarolea est chargé des cours de littérature française et de philologie romane à l'Université d'Edimbourg. Il est donc assez indiqué qu'il s'occupe « du commerce des idées entre la France et l'Angleterre». Et il le fait avec une érudition et un entrain absolument captivants. Je ne puis m'empêcher de transcrire ici un passage de son premier chapitre, passage servant de thème pour ainsi dire à la majeure partie de son livre :

« Il n'y a pas seulement entre les nations un commerce des choses, il y a encore et surtout un commerce des idées et des sentiments. Au fond, ces deux phénomènes sont dans une dépendance intime. Presque toujours ce sont les rapports commerciaux qui ont produit les rapports intellectuels. Presque toujours ce sont les mêmes intermédiaires : Phéniciens, Grecs, Arabes, Lombards et Juifs errants qui ont fait à la fois le colportage des marchandises et le colportage des idées. Au moyen âge c'est par les

(1) Édition anglaise : Edimbourg, William et Norlgate; édition française : Bruxelles, Weissenbruch.

grandes routes commerciales et c'est à la suite des commerçants que sont entrées les hérésies, les inventions, les arts et les idées; et c'est en partie parce que Bruges et Anvers, Florence et Venise, les villes hanséatiques et les républiques italiennes ont détenu le monopole du commerce, qu'elles ont tenu la tête de la civilisation médiévale.

« Et ce commerce international des idées est une condition *sine qua non* du progrès national. Sans cet influx incessant d'idées étrangères, une civilisation serait bien vite épuisée. Cette grande loi darwinienne qui nous apprend « que la nature a horreur de la perpétuelle auto-fécondation », qui nous apprend que dans le monde végétal la fécondation croisée (*cross-fertilisation*) est une condition de tout développement et que l'absence de ce croisement est une cause de dégénérescence, cette loi qui nous a révélé une si admirable solidarité et de si mystérieuses harmonies entre le monde des fleurs et le monde des insectes, cette loi s'applique à la vie des sociétés comme à la vie des plantes. Elle est une des lois les mieux vérifiées de l'histoire. »

Et la conclusion semble être (quoiqu'elle ne soit pas formulée) que l'Angleterre, s'étant assimilé beaucoup plus facilement les trésors littéraires de la France que celle-ci n'a mis à profit les forces anglaises, c'est l'Angleterre surtout qui s'est enrichie comme idées et comme variété, comme littérature et comme influence.

Les arguments et les documents, les citations, les appréciations, les noms et les ouvrages nombreux employés à cette démonstration forment la partie du livre qui m'a le plus intéressé; même, et surtout si l'on ne partage pas l'avis de l'auteur, le champ de ses opérations belliqueuses offre une série de raisonnements et d'exemples rangés en front de bataille en si copieuse et si belle ordonnance, qu'on se réjouit d'avoir affaire à un adversaire aussi ingénieux et aussi bien renseigné.

Après avoir comparé les deux littératures, M. Sarolea, en plusieurs articles d'économie politique générale, non moins bien renseignés et inspirés directement de M. Leroy de Beaulieu, nous parle de la grandeur de l'Angleterre. Je ne sais si je puis le juger, parce que mes sentiments sont très différents des siens. Mais il me fait l'effet d'un très vivant érudit se remuant dans une mare d'idées auxquelles il ne voit aucune solution. Il me paraît buté à quelques impressions sans lendemain, sans issues, dénuées du prolongement des attentes confiantes et des espoirs de la bonté puissante. Il ne croit guère en l'avenir ni en l'humanité, et bien qu'il s'en défende comme un beau diable, il voit plutôt les petits côtés de toutes ces choses Il croit aussi que nous sommes encore sous le règne du pessimisme, de l'indifférence et de toutes les léthargies des décadences.

Je ne lui pardonne pas de ne pas encore avoir senti l'immense mouvement optimiste à la fois positif et mystique qui se révèle sur notre continent, en Angleterre, aux Etats-Unis, partout autour de lui, et qui a des centres si puissants en Belgique. Le réveil de la Belgique littéraire et artistique est un fruit logique, selon lui, de l'annexion du Congo, et puis c'est tout. Que voulez-vous que je dise ? Un excellent lévite qui ne verrait rien de bon dans la force du monde actuel, dans ses croyances, ses bontés d'apparence païennes, ses espoirs tenaces de rénovations, un lévite, ai-je dit? un jésuite, qui verrait l'humanité faire voile vers des ports à lui inconnus, ne parlerait pas de l'art, de la littérature ni même de la politique autrement que ne le fait avec une grande ingéniosité M. Sarolea.

La Vente du Musée Kums à Anvers.

Ce sera mardi prochain, à 2 h. 1/2, dans le curieux hôtel du marché aux Chevaux.

Quelques mots sur le fondateur de cette collection. Ainsi débute la préface du catalogue par Max Rooses :

« La collection Kums a fait dans les vingt-cinq dernières années l'orgueil d'Anvers; sa dispersion laissera un vide pénible pour ceux qui regardent l'étude des merveilles de l'art comme une des grandes joies de la vie. Elle fut formée par un de ces hommes appartenant au milieu positif de l'industrie et du commerce qui se prennent un beau jour d'un vif enthousiasme pour les créations d'un monde tout différent : celui qui reconnaît la beauté pour souveraine et cherche à traduire ses impressions plus affinées par les effets de la couleur et de la lumière. Edouard-Pierre-Rombaut Kums appartenait à cette intéressante catégorie d'amateurs. Né le 23 janvier 1811 (mort octogénaire le 10 février 1891), il avait fabriqué et vendu, bien des années, de la toile à voile avant de se soucier d'une autre espèce de toile destinée à un usage plus noble. Uue révolution se fit dans ses préoccupations, quand, après s'être retiré des affaires, il se lia d'amitié avec le peintre Henri Leys », et devint le collectionneur célèbre que l'on sait.

Le Catalogue (dont la grande édition est une publication somptueuse de bibliothèque) comporte cent cinquante et un tableaux et aquarelles, plus quelques dessins et miniatures, neuf admirables tapisseries de Bruxelles et deux grands vases en porcelaine de Saint-Pétersbourg.

Parlons des tableaux. Le Musée de l'Etat, celui de la ville d'Anvers (300,000 francs alloués, dit-on) et quelques amateurs belges se proposent d'en acquérir. Voici, d'après nous, certaines indications utiles.

Nos musées doivent à tout prix conserver au pays :

Le n° 82. — Rubens, P.-P. *Théophraste Paracelse.*
Le n° 83. — Rubens, P.-P. *Portrait d'homme.*
Le n° 105. — Hobbema. *Le Moulin à eau.*
Le n° 127. — Ruisdael, J. *Paysage avec cours d'eau.*

Ces quatre œuvres sont de tout premier ordre, absolument caractéristiques de la plus belle manière des trois maîtres. Gare de commettre à leur égard la sottise de les laisser « filer » comme les *Aveugles* de Breughel, à la vente Leys, actuellement au Louvre. On a payé assez cher des Rubens médiocres à des marchands pour ne pas reculer devant les prix.

Se méfier du n° 72 : Van Dyck A., *Portrait de Martin Pepyn;* — du n° 79 : Memling, Jean ou Hans, *Le Calvaire;* — du n° 75 : Hals le Vieux, F., *Portrait de femme;* — du n° 76 : Jordaens, J., et Snyders, F., *Le Repos de Diane;* — du n° 126 : Rembrandt van Ryn, *Portrait de l'auteur;* — tous cinq de qualité très discutable, mais sur lesquels nos magisters, trop souvent séduits par les noms, pourraient s'emballer.

A signaler encore, en dehors d'une kyrielle d'œuvres présentables seulement dans les galeries privées, mais pas assez fortes pour les collections publiques, les très belles choses que voici :

Le n° 3. — Decamps, A.-J. *Chasse au sanglier en Anatolie.*
Le n° 5. — Delacroix, F.-V.-E. *Passage d'un gué au Maroc.*
Le n° 11. — Géricault, J.-L.-A.-T. *Cuirassier à cheval.*

Le n° 17. — Rousseau, Th. *Le Pont.*

Le n° 29. — Leys, baron H. *Synagogue de femmes juives.*

Le n° 30. — Leys, baron H. *Marguerite.*

Le n° 31. — Leys, baron H. *Rigolette.*

Le n° 39. — Stevens, A. *L'Atelier.*

Le n° 86. — Teniers le Jeune, D. *La Tentation de saint Antoine.*

Le n° 125. — Pynacker, A. *Annonciation aux bergers.*

Le n° 142. — Goya y Lucientes, don F.-J. *La Femme à l'éventail.*

Ajoutons, pour rester aussi impartial que possible, que le catalogue ne partage pas nos hésitations à l'égard du mérite du Van Dyck et du Jordaens. Voici ce qu'il en dit :

« De Van Dyck la collection ne renferme qu'un morceau, mais c'est un des chefs-d'œuvre du grand portraitiste anversois, exécuté *con amore*, dans ce ton doré qui le caractérise après son retour d'Italie. Le *Martin Pepyn* fut peint en 1632, à la veille du second départ de Van Dyck pour Londres. Aux bords de la Tamise, sa facture soignée, son riche coloris allaient faire place aux pâles teintes de gris argenté et à une exécution trop souvent sommaire et hâtive; ici, nous nous trouvons devant une des dernières œuvres de sa plus belle manière, saturée de chaude lumière comme un coucher de soleil radieux.

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement français vient d'acquérir le triptyque de Léon Frédéric, *Les Trois Ages de l'ouvrier*, qui figure en bonne place au Salon (côté Champ-de-Mars), où il remporte un succès considérable. Nos voisins se montrent plus clairvoyants que l'État belge, qui a laissé échapper l'occasion d'acheter pour le musée de Bruxelles une œuvre, non moins importante et non moins admirée, du même artiste : *La Nature*, récemment exposée au Salon de la *Libre Esthétique*.

L'œuvre d'Aubrey Beardsley formera l'objet principal de la livraison de mai du *Studio*, qui présenta, le premier, l'artiste au public. Les illustrations accompagnant l'étude consacrée au dessinateur regretté, parmi lesquelles deux planches en couleurs, seront toutes inédites.

The Studio commence, en outre, la publication de trois livraisons supplémentaires dans lesquelles sera passée en revue la production artistique de l'année écoulée, en Angleterre et en France. Les œuvres reproduites seront choisies soit dans les expositions, soit dans les ateliers d'artistes, les uns déjà célèbres, les autres sur le point de le devenir. La première livraison, réservée à l'art britannique, vient de paraître.

Paul Legrand, le célèbre mime, l'héritier direct de Deburau, est mort le 16 avril à Paris, à la maison Dubois. Il était né le 4 janvier 1816 à Saintes (Charente-Inférieure) et se fit un nom illustre par l'art avec lequel il exprimait, par les seules ressources du geste et les jeux de la physionomie, les sentiments les plus divers. On le vit à Bruxelles, en ces derniers temps, cassé par l'âge, découragé par les revers et l'abandon, mais toujours consciencieux et probe. Avec lui disparaît le dernier représentant d'un art que de généreuses tentatives ont vainement essayé de ressusciter.

Le peintre suisse Benjamin Vautier, qui prit part à bon nombre de Salons bruxellois où ses paysanneries de Souabe, de l'Oberland bernois et du Wurtemberg lui valurent des succès de public, vient de mourir à Düsseldorf, où il était professeur depuis quarante ans. Il était né à Morges (canton de Vaud) en 1829.

M. Albert Carré, directeur de l'Opéra-Comique, vient, dit le *Journal des artistes*, de commander à Alexandre Charpentier une plaquette qu'il veut offrir en souvenir à ses anciens collaborateurs et amis du Vaudeville et du Gymnase.

C'est un portrait, profil à mi-corps, d'une étonnante vérité d'allure et d'une grande simplicité : Albert Carré est représenté accoudé à sa table de travail, la tête légèrement inclinée, lisant attentivement un manuscrit. Cette plaquette sera distribuée prochainement.

La souscription au monument de Paul Verlaine atteint, dit la *France scolaire*, fr. 5,742-50. Le sculpteur R. de Niederhäusern a terminé la maquette du monument.

M. Edmond Rostand, l'auteur de *Cyrano de Bergerac*, vient de terminer, dit-on, une traduction en vers de *Faust*. L'œuvre qui comporte un grand développement de mise en scène, sera jouée par Mme Sarah Bernhardt.

Le musée Condé, à Chantilly, est, depuis quinze jours, ouvert au public le dimanche et le jeudi de chaque semaine, de 1 à 5 heures, jusqu'au 15 octobre. Il renferme plus de 450 toiles, plus de 300 miniatures, environ 500 portraits dessinés, 700 dessins de maîtres, 500 portraits de Carmontelle et près de 600 Raffet. Les manuscrits montent à 1,400 numéros; les estampes, à 5,000; les livres imprimés, à 12,000, sans compter la bibliothèque moderne, de plus de 15,000 volumes. Les chartes ou documents manuscrits sont enfermés en 1,900 registres. Il y a des statues, des bronzes, des émaux, des pièces de céramique, dont une collection complète de la porcelaine pâte tendre de Chantilly; enfin, trois à quatre mille médailles et monnaies.

On nous écrit de Pesth qu'une exposition d'objets d'art modernes et d'affiches, récemment ouverte dans les nouveaux locaux du Musée des arts industriels, y obtient un grand succès. L'application des arts à l'industrie gagne de proche en proche et s'étend actuellement à toutes les nations. Parmi les exposants les plus appréciés, on nous signale ceux que la *Libre Esthétique* a fait connaître à Bruxelles : la Manufacture royale de porcelaines du Danemark, H. Kähler, Willumsen, L.-C. Tiffany, Mlle Brinckmann, O. Eckmann, Mme Thaulow, A. Charpentier, Rippl-Ronaï, L Rhead, les relieurs danois Anker-Kyster et J.-L. Flyge, etc. On cite aussi les tapisseries de Munthe et de Mlle Frida Nansen, dont la composition est inspirée par des légendes norwégiennes.

La Monnaie de France vient de frapper un certain nombre de pièces de deux sous du type nouveau créé par M. Daniel Dupuis.

M. Dupuis est, depuis la Révolution, le sixième graveur des monnaies de bronze françaises. Les sols de la fin du règne de Louis XVI furent gravés par Duvivier; les premières pièces du système décimal (sols dits au Génie), par Dupré; les monnaies de billon de l'Empire, par Tioler; celles de la Restauration et de Louis-Philippe, par Tioler et Barre; celles de Napoléon III, par Barre, et enfin les pièces de cuivre de 1870 et années suivantes, jusqu'au mois d'avril 1898, par Oudiné.

L'affiche de J. Chéret pour les *Œuvres de Rabelais*, celle de Moreau-Nélaton pour la *Nativité* forment, avec la *Pépinière* de Valloton et une composition de Fred Hyland pour le *Harper's Magazine*, le sommaire de la livraison de mai des *Maîtres de l'Affiche*.

Nous avons annoncé que la ville de Nancy avait organisé un concours pour la composition d'une œuvre symphonique dont la première audition serait donnée aux Concerts du Conservatoire.

Le jury, composé de MM. Bordes, Bourgault-Ducoudray, de Bréville, Bruneau, Chausson, Chapuis, Dukas, Guilmant, d'Indy, Ropartz et Savard, et présidé par M. Gabriel Fauré, a décidé qu'il n'y avait pas lieu de décerner un prix unique et a exprimé le regret que les auteurs des œuvres présentées ne se fussent pas entièrement conformés à l'esprit du programme. Cependant, estimant que deux des partitions méritaient d'être spécialement distinguées, il a décidé à l'unanimité que le prix de 500 francs serait divisé entre les auteurs de ces deux partitions : *Ouverture pour un poème légendaire* de M. J. Tiersot et *Mélopée attique* de M. C. Maugué. Une somme de 300 francs a été attribuée à M. J. Tiersot, en raison de l'importance de son œuvre, et 200 francs ont été accordés à M. Maugué.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 21. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 22 MAI 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Les deux Salons de Paris.

Premier article.

Pour le dilettante, errer lentement — après la visite détaillée consacrée à chaque toile — dans l'immense vaisseau toujours appelé, malgré la désaffectation, Galerie des Machines, au long des cimaises attribuées à la *Société nationale des Beaux-Arts* que le public continue à dénommer, plus rapidement et musicalement : *Le Champ-de-Mars*, c'est recueillir (cette année) une très douce et persistante émotion d'art nombreux, vivace, divers, qui s'élève en puissant encens, de cette kyrielle de tableaux, pour combler l'esprit d'une joie mêlée de reconnaissance et de fierté, tant la constatation de la fécondité de l'effort humain est une des plus exaltantes et des plus savoureuses jouissances.

Parcourir les salles réservées à la *Société des artistes français* que la foule intitule comme par le passé *Les Champs-Élysées*, c'est se glacer et s'attrister devant de mornes scènes et de rigides portraits dénués de la moindre vie réelle, dont aucune humanité ne sollicite un élan de cœur et que leur froideur conventionnelle, voulue, classifie dans la série des morceaux de concours de prix de Rome — élèves encore, mais sans convictions, d'un élève qui fut l'élève de David, lequel croyait au moins à ses théories personnelles ainsi que le prouvent ses œuvres restées attrayantes et nobles en leur géométrique beauté; c'est s'attrister, tant l'immobilité et les erreurs artistiques du cerveau humain imposent une gêne et une dépression à ceux pour qui l'enthousiasme est une condition d'existence intellectuelle.

Jamais, plus que cette année, la scission en deux camps des artistes français ne s'est accusée. Il semble que, grâce à ce triage, tout ce qui restait aux uns de jeunesse, d'audace, ait gagné le côté opposé et que, sauf d'étranges exceptions tachant ce séduisant ensemble, tout ce que les autres conservaient de suranné et de traditionnel se soit reporté sur ceux qui maintiennent la tradition et l'inertie. Pour les retardataires obstinément cramponnés à leur routine comme à une baguette magique créatrice de succès et de fortune, voici la suprême défaite, car il est ostensible que le public incompréhensif lui-même, le public de bourgeois ou de snobs, suit le courant; de même les mondains, accoutumés à

s'offrir la joie de contempler, parmi les innovations esthétiques, leur portrait signé d'un nom célèbre, délaissent en foule leurs imagiers attitrés de jadis en faveur des chercheurs et des découvreurs de neuf et d'inaperçu.

En impression dominante d'une visite réfléchie au Champ-de-Mars subsiste, mêlée à cette sérénité d'épanouissement de l'art pictural, un intense sentiment d'harmonie. Ce n'est plus la surprise, l'interdiction, le doute qui assaillaient, à peine y a-t-il quelques années, quelques mois, l'amateur, devant les tentatives récentes, soit que son œil se soit accoutumé aux hardiesses, soit que les artistes, en pleine maîtrise des moyens adoptés, ne heurtent plus la vue par des inexpériences, des exagérations troublantes et antipathiques. Ceci ne signifie point qu'une unité quelconque de conception et d'exécution facilite l'appréciation. Au contraire, jamais une telle diversité n'a diapré manifestation d'art! Jamais un tel contraste entre les œuvres exposées n'a paru plus éclatant!

Aux autres époques d'expansion esthétique, une caractéristique unique reliait entre elles les différentes productions du temps. Celles du XVIIe ou du XVIIIe siècle, leur degré de supériorité mis à part, présentent une sorte de parenté; les arrangements de lignes, le choix des colorations, la perception de la nature ou du personnage offrent en leur ensemble, médiocre ou génial, une réelle uniformité de fond, assez pareille à l'ordonnance d'un parterre où le jardinier aurait placé seulement des espèces dissemblables de familles et de couleurs, mais unies par des apparences de coupes, de plantations et de floraisons, tels que roses, pivoines, dahlias, rhododendrons, aux buissonnements et aux corolles variées et pourtant similaires d'aspect.

Actuellement, cette homogénésie, produit des études faites à la même école du respect de l'enseignement académique, laisse place au triomphe de l'individualisme, de la recherche en dehors de toute université, et s'efface devant la libre luxuriance de ces œuvres croissant, indépendantes et diverses, comme en un champ sauvage ensemencé de graines que les vents y apportèrent de tous les coins de la terre: d'où ces paysages peints, les uns, de brumes colorées, les autres, comme pétris dans la matière; ces portraits, ou sobres et presque monochromes, ou rutilants des plus chaudes oppositions; ces panneaux décoratifs, faits les uns tout de pensée imagée, les autres tout de joie légère pour le regard, ceux-ci encore de préciosité et d'achèvement du detail, ceux-là d'impression et d'ingéniosité, sans qu'il s'agisse de décerner à aucun des brevets de supériorité, mais d'admirer simplement à quelle hardiesse, à quelles témérités heureuses se livrent les artistes largement abandonnés à leur instinct du Beau et ardents à capter la seule habileté qui permet, non le travail facile et rémunérateur, mais la transcription entière et sincère de l'émotion subie par l'âme à la vue du monde ou de l'homme.

Ainsi voisinent les nobles visions de Puvis de Chavannes avec les morceaux de vie robuste et criante de Léon Frédéric; les savoureuses et ensoleillées réalités de Besnard avec les songes intenses de Carrière; les subtiles colorations de Cazin avec les chatoiements d'Emile Claus; la fresque sereine et claire de Jean Delville avec la toile fuligineuse, mouvementée de Brunet.

Ce que les peintres pensent eux-mêmes de cette réunion de leurs envois, de ce cadre-à-cadre où se choquent leurs multiples convictions de l'imprévu des placements accolant des œuvres adverses, peu importe; leur intransigeance aiguise l'originalité et l'audace; qu'ils la conservent! Mais le spectateur, indulgent et heureux, au sens esthétique jamais blasé, avide de nouvelles et constantes vibrations, se délecte de la richesse d'un tel concert de talents, et regrette seulement qu'un comité trop accessible, sans doute, à des considérations absolument étrangères à sa mission d'ordonnateur de ces festivités intellectuelles, accueille certaines croûtes (leurs voisins des Champs-Elysées eux-mêmes les refuseraient, peut-être) qui rompent, désagréables, grotesques, le beau groupement des œuvres sincères et valeureuses.

Quant au classement utile à mieux fixer dans le souvenir la personnalité des artistes dignes de mémoire, il ne peut être qu'arbitraire; réunir indistinctement les portraitistes, les paysagistes, n'est d'aucun intérêt, d'autant plus que souvent le portrait est rehaussé par un paysage qui lui sert de fond et l'influence, et que le paysage l'anime de figures travaillées en vue d'en accentuer l'ampleur ou le charme; rassembler les toiles d'après l'effusion ou la rareté de la lumière, rapprocherait des tentatives aux antipodes les unes des autres; mais se rendre compte de la disposition des caractères de personnages ou de paysages, de l'interprétation de la nature terrestre ou humaine, suivant le tempérament des différents artistes, serait davantage en accord avec les tendances actuelles de la peinture que des classifications de métier. Cet art, ainsi que tous les autres, s'approfondit en pensée, s'aiguise en intensité, et c'est la marque de notre époque tourmentée où nul, s'il possède une âme impressive, ne peut rester indifférent aux troubles du présent non plus qu'aux événements graves que réserve l'avenir. On croirait qu'en forçant volontairement leur dose de perspicacité, leur aptitude à saisir le côté secret et mystérieux des choses et des physionomies, les artistes s'apprêtent à noter les éventualités que déploiera devant eux le Destin et c'est peut-être dans cette attirante puissance d'expression des sentiments qu'il faut les étudier et s'habituer à les juger.

JUDITH CLADEL

LES CONCOURS DE POÉSIES

Nous recevons l'intéressante communication que voici :

MESSIEURS,

J'apprends par le *Mercure de France* que plus de *deux mille* manuscrits ont été envoyés au concours de l'Odéon pour le prix Victor Hugo et que douze morceaux seulement ont été retenus par le jury et reconnus dignes de participer au vote définitif des abonnés du théâtre. Deux mille! chiffre énorme.

Faut-il se réjouir du résultat de cet appel à l'intellectualité ou faut-il déplorer que la race latine possède deux mille individus qui ont cru, ne fût-ce qu'un moment, pouvoir aspirer au titre de poète officiellement proclamé?

Préalablement le *Mercure* a fait des réserves au sujet de ce concours en annonçant, je crois, l'abstention des siens. Abstention regrettable qui, on peut l'affirmer, vicie le résultat. Inutile de citer des noms. Elle n'aurait pas dû se produire; tel est mon sentiment.

Voilà donc que l'on constate aussi au champ littéraire cette énorme activité, cette énorme production que l'*Art moderne* a raillées tout récemment dans le domaine pictural.

Serait-il à souhaiter que l'on n'envoyât aux Salons qu'un nombre restreint de tableaux, que l'on n'adressât aux concours littéraires qu'un nombre infime de morceaux? Oui, évidemment, si l'Art devait y gagner, mais cette preuve reste à faire. Tout se résume en le résultat obtenu; or, à l'heure qu'il est je ne connais pas encore la poésie qui a valu le prix à son auteur.

N'importe, ne déplorons pas le grand effort intellectuel; c'est un symptôme. S'il est quantité de jeunes filles qui rêvent de voir exposées leurs fleurs maladives, s'il est quantité d'*imberbes chevelus* qui rêvent d'une brochure à la montre du libraire, il faut leur rendre cette justice qu'ils nourrissent l'espoir d'être comptés au nombre de ceux qui pensent, et s'ils ne pensent pas excellemment, n'ont-ils pas droit à la préférence sur ceux qui composent l'armée innombrable des indifférents?

La véritable valeur méprisant la célébrité, le concours, en principe, ne se justifie pas. Quoi que l'on fasse, il est, il sera toujours l'une des expressions de l'imperfection humaine. *Errare humanum est.*

Pour ne pas confondre deux ordres d'idées différents, pour ne parler que de littérature, et peut-être serai-je sur ce point en désaccord avec vous, je dirai que je n'ai pas vu avec déplaisir que l'appel lancé à la Muse a été entendu de toutes parts.

Tant mieux! Faut-il que l'écrivain vive dans l'isolement; quelles occasions a-t-il de se produire et d'obtenir la moindre satisfaction de son travail, loin pour pour cela de viser à la réputation, à la célébrité?

Que font en faveur de la littérature et le gouvernement, et l'Académie, et la Vlaamsche Akademie, et le Cercle artistique et littéraire, etc., etc.? Presque rien, rien. Un écrivain pauvre, talentueux, peut-il jamais nourrir le projet de voir publier son œuvre? Et les Mécènes du XIXe siècle, où demeurent-ils?

Quoi d'étonnant à ce qu'un simple concours fasse écrire tant de plumes? Cette noble voix qui de tout temps a fait vibrer notre cœur, la voix de la poésie, a eu un retentissant écho; elle a eu le pouvoir de provoquer encore une grande, saine et noble émulation. Tant mieux.

Le gouvernement belge, lui, préfère instituer des prix de tir à la cible, des concours de vogelpik et aux écrivains qu'il n'aime pas, peut-être parce que certains disent la vérité, il tire sa révérence : *Salut en de kost.*

A défaut d'autres stimulants, et tout en étant et restant ennemi de la médiocrité, on peut désirer voir se multiplier les concours; — que l'on étudie et perfectionne les programmes de façon à ne plus provoquer l'abstention de grands talents; — ils auront tout au moins pour conséquence de répandre dans l'âme des participants un peu de cette poésie si nécessaire pour adoucir les côtés durs de notre société si prodigieusement matérielle.

Recevez, etc.

Le Salon de la Société des Beaux-Arts.

Très curieux, à rebours, le cinquième Salon de la Société des Beaux-Arts. Mystificatoire en somme, car lorsqu'on a cette pompeuse étiquette « Société des Beaux-Arts », en apparence concentratrice et résumatoire de tout le mouvement esthétique, il semble que, rien que par décence et pudicité, on devrait s'appliquer à justifier une aussi arrogante annonce. D'autant plus que cette institution, par laquelle de braves gens ont naïvement voulu ressusciter, il y a cinq ans, une association qui, durant le premier quart de ce siècle finissant, représentait tout ce que le Bruxelles fort départemental d'alors assemblait de soucis esthétiques, a présentement l'appui (recherché, il est vrai, par les infirmes et les vacillants) du beau monde et du monde officiel. Mais ceux-ci, surtout le premier, s'entendent infiniment mieux à organiser des concours hippiques, des fancy-fairs, des paperhunts, des lawntennis et des longchamps-fleuris, que des « solennités » d'art. C'est plus dans ses moyens et dans ses prédilections.

Voyons! Avec la meilleure volonté du cœur et de l'esprit, est-il permis de trouver présentable, pour un public désormais aussi affiné que le nôtre, aussi expert à discerner le beau du mauvais et du ridicule, cet assemblage jusqu'ici rarement atteint de choses indiscutablement médiocres, ce potage à bouillon clair dans lequel nagent à peine quelques légumes solidifiant cette piètre cuisine de gargote fleurant la faillite? Et pourtant on se sent disposé à l'indulgence, ne fût-ce que pour ne point paraître subir un trop constant parti pris contre ces groupes, sans cesse renaissants, en lesquels se complaît et se manifeste le Doctrinarisme, invariablement le même, de quelque activité sociale qu'il s'agisse, toujours impuissant, prétentieux et délétère.

Qu'est-ce qu'il y a là-dedans et à quoi cela sert-il? On croirait une synthèse, un conglomérat, un choix d'extraits de ces petites expositions hebdomadaires dont le Cercle Artistique et Littéraire a la spécialité, et par lesquelles il forme le remplissage des très rares belles choses dont il orne son vulgivague salonnet, transformé en auberge pour tous les passants, en une sorte de cabinet de nécessité pour les besogneux de gloire tourmentés par le besoin d'évacuer leurs nutritions esthétiques.

Les artistes de valeur, qui se sont compromis en cette société de bourgeoisisme pignoufard le plus qualifié, n'y ont envoyé que des « cartes de visite », œuvres quelconques, ne dénotant aucune préoccupation d'apparaître en une action sérieuse et émue, mais le simple désir de répondre par une politesse d'envoi à une politesse d'invitation, ou de ne pas irriter ce groupe très susceptible qui riposte par un spécial mauvais gré et des tracasseries

mesquines aux manques de respect qu'il croit dû à sa « haute situation » dans le Bel-Air. Quelque chose comme un équipage de la Cour ou un simple aide de camp envoyé à des funérailles ou à un mariage, signifiant : Il faut bien faire quelque chose pour vous, mais ce que ça m'embête!

Ce « Salon » débute par un congrès de sculptures où tout serait banal n'était une *Piété* de Constantin Meunier, désormais trop grand personnage, après avoir dû se contenter longtemps de n'être qu'un grand artiste, pour ne pas être convié à honorer cette festivité morose de sa présence. Quelques bustes mondains (ah! quelles... physionomies!) du plus beau faire de l'élégant Thomas Vinçotte voisinent avec cette œuvre sévère, touchante et belle. Vinçotte (vous le savez, sans doute), l'auteur des chevaux de l'avenue Louise, est aussi le sculpteur de l'aristocratie.

On passe ensuite à une sorte d'antichambre pour dessins, croquis, esquisses, gravures de peu d'importance et autres hors-d'œuvre : radis, anchois de Norwège, rondelles de saucissons, feuillettes de langue, caviar, harengs des déjeuners bien ordonnés. Rien qui inspire l'arrêt au visiteur.

Puis « la grande galerie. » Tronçonnée la grande galerie : pas assez pour tout remplir.

Là-dedans, au premier rang des cimaises, d'immenses pastels de M. de Lalaing, des femmes du monde (bien mal nourries) revêtues de toilettes d'apparat (bien mal taillées); des machines qu'admirent apparemment, sans réserve, les mentalités d'élite de la haute société, mais auxquelles résiste (je veux dire répugne) férocement mon esthétisme, apparemment déprimé par mes fréquentations en des milieux moins « intellectuels ».

Il y a des envois d'étrangers notables : M. Lieberman, notamment. Allez voir ça! C'est une célébrité allemande. Il nous donne une bonne mesure de l'étiage auquel est parvenu l'art dans le pays béni de Lohengrin et de Tristan.

De temps en temps on est surpris par un Gilsoul, ou un Frédéric, qui éclaire l'affaire comme un rayon de soleil une cave. Mais on est vite repris par un morceau mieux en accord avec l'harmonie moisie du total en tombant sur un Dell'Acqua.

La mornitude vous gagne, puis le découragement, puis le navrement, puis le désespoir, puis un grand besoin de fuite. Et l'on se sauve, on dégringole l'escalier d'Hercule, on détale, on se cavale à travers la place du Musée, même que j'en ai oublié mon parapluie au vestiaire. Ah! qu'on fait bien de vous les prendre, ces parapluies et ces cannes et ces ombrelles! Sinon, je crois qu'ils partiraient tout seuls, comme les chassepots, à l'aspect de certains chefs-d'œuvre d'Art officiel et mondain s'étalant là.

PHILOSOPHIE DE LA VENTE KUMS

Ces grandes ventes de tableaux sont des expériences permettant à l'observateur d'apprécier l'étiage mondain et commercial de la picturalité et de l'esthétisme. Les dessous se révèlent brusquement avec intensité et sont curieusement révélateurs.

Feu Kums ne donnait guère avec enthousiasme dans les tableaux belges. Ce négociant en toiles (à voile) avait été stylé, comme amateur, par des marchands (il en subsiste, hélas!) dont le mot d'ordre était de déprécier notre école nationale au profit des quelques grands artistes français sur lesquels la spéculation se maintient, depuis bientôt un demi-siècle, avec des variations peu sensibles : Rousseau, Corot, Millet, Diaz, Dupré, Decamps, Troyon, Delacroix, Fromentin, Meissonier. Kums avait pour modèle et rival Van Praet. Ces deux galeries ont longtemps représenté en Belgique le summum des grands amateurs. La place est à prendre. M. Somzée y vise, mais dans un large et opulent éclectisme de tous les arts.

Les dix-neuf tableaux français ont eu les honneurs de la vente, et parmi eux le *Passage d'un gué au Maroc* par Delacroix (60 centimètres sur 73), provenant de la vente San Donato (1870), payé alors 14,000 francs, dit-on, a atteint le plus haut chiffre des deux vacations, 84,000 francs, acheté par le juif Camondo, de Paris. Le Fromentin, *Le Pays de la soif*, n'a atteint que 18,000 francs, pour le Musée de Bruxelles. Est-ce que ce maître (très surfait, à notre avis) serait en baisse? Il est vrai que le tableau n'a pas « un sujet agréable », comme on dit en la matière : paysage jonché de cadavres. Ce que ça influe sur la vente bourgeoise!

Gérôme aussi descend (c'est justice) : sa *Vue d'une mosquée*, 2,900 francs seulement. Mais, par contre, cette insignifiance : *Le Fumeur blanc* de Meissonier, une de ces figurines peintes à la pointe d'épingle, 20,000 francs, par MM. Boussod, Valadon et Cie, de Paris, qui glisseront cela, avec le fort bénéfice, dans la cohue des snobs, en attendant le krach inévitable de cet art bichonné.

Le *Crépuscule* de Dupré, tableau ordinaire d'un grand nom, 43,000 francs, à MM. Knœdler et Cie, de New-York où, paraît-il, cet artiste est présentement très couru. Les *Vaches à l'abreuvoir* de Troyon, 22,000 francs, à M. Clarembaux : Que de tableaux de notre Alfred Verwée sont aussi beaux que ça; quand nos amateurs se libéreront-ils de la manie de préférer ces œuvres étrangères? De même nos Hippolyte Boulenger n'ont-ils pas un mérite égal aux Rousseau, dont la *Mare dans les roches de Barbizon* a atteint 39,000 francs, payé par un marchand de Paris, M. Tedesco, qui, vraisemblablement, le revendra 50,000.

Cette manie de ferveur pour l'art français eut pourtant ses exceptions à la vente Kums. L'admirable *Atelier* d'Alfred Stevens a été poussé à 25,000 francs (pour le Musée de Bruxelles, bravo!) et trois remarquables petits Leys ont été convenablement vendus, notamment *Marguerite*, 7,500 francs, à M. Van Loo, de Gand.

Un Millet, *La Porteuse d'eau* (38 centimètres sur 29 1/2), a été poussé à 68,000 francs par M. Ernest Leroy! Faut-il que l'honorable expert soit assuré de le revendre. Vraiment, cette mystification des Millet à des prix surhaussés dure un peu bien longtemps. Gare la débâcle! On songe involontairement à la folie des tulipes en Hollande au XVIIe siècle, quand l'oignon valait jusque 40,000 francs.

Les Diaz se sont maintenus : 12,000 et 14,000 francs. Là dedans aussi, sauf de temps en temps une vraiment belle œuvre, la mode et le snobisme travaillent. Un Géricault, bien plus beau que ces factures sombres, *Un Cuirassier*, n'est allé qu'à 3,000 francs.

L'excellent M. Kums n'avait pas un seul Courbet. Un doctrinaire pur ne doit pas acheter de Courbet, à cause du déboulonnement de la Colonne. N'importe! qui vivra verra. En voilà un qui tôt ou tard, quand il n'y aura plus de Troyon, de Rousseau, etc. dans le commerce, deviendra incontestablement matière aux soubresauts de la spéculation! Bon placement aux prix où ils sont actuellement.

Un Corot (médiocre) est allé à 27,000 francs, pour un Hollandais achetant sur le nom. C'est qu'il y a de braves esthètes pour qui cela suffit! De braves esthètes qui ne savent pas que même pour

les grands artistes les très belles choses sont extrêmement rares.

Les quarante tableaux belges, sauf les Leys et les Stevens, ont fait fiasco. Il est vrai que c'était un ensemble! La personnelle incompétence de Kums s'y était donné carrière. Wappers y voisinait avec Vandenbusche, Dekeyser avec Verboeckhoven. Toute notre jeune et admirable école, celle de 1860 comme celle de 1880, avait été dédaignée, par ce négociant notable, « dévoué à notre belle Constitution » et au monde officiel. Il n'avait pas même un Henri de Braekeleer, quoique Anversois. Les héritiers en ont eu le contre-coup fâcheux dans les enchères, dont quelques-unes vraiment vengeresses : Le *Portrait de Miss Meyne*, par notre « illustre » Gallait, une grande machine, a fléchi à 650 francs. S'il se promène avec Wappers et Dekeyser dans les Champs-Elysées, ces grands débris pourront se consoler entre eux et Gallait pourra même avoir la joie de tenir son rang, car un tableau de Dekeyser a été lâché à 340 francs et un tableau du baron Wappers à 450 !

Peintures autres que françaises ou belges : Un naïf a payé la *Nymphée*, d'Alma Tadema, 13,500! On adore ça en Angleterre, dans la joyeuse Angleterre. Le Musée du Louvre a donné 29,500 francs pour un portrait (on dirait la belle Otero, m'a soufflé un haut magistrat) de Goya. Grand artiste, mais combien souvent inégal!

Quant aux soixante-dix-huit tableaux anciens, ils étaient eux, comme tous les anciens, dans la catégorie des valeurs classées et sont demeurées à des taux normaux, sans excentricité, sauf le Vandyck, *Portrait de Martin Pepyn*, payé généreusement 60,000 francs par le Musée d'Anvers, désireux de conserver ce souvenir, quoique l'œuvre soit couci-couça. Le Memling, ou soit disant tel, admirablement repeint, 30,000 francs : on repassera cela à un amateur ingénu avec la forte prime. Les Rubens ont eu bonne tenue : le prestigieux artiste remonte peu à peu la pente au bas de laquelle la très idiote critique française l'avait précipité au beau temps où le grand Balzac (oui, le grand Balzac à ce point parfois stupide) disait : ce faquin de Rubens, et ajoutait non moins délirablement : Raphaël, le roi des peintres ! ! ! Le merveilleux portrait de Théophraste Paracelse a conquis 25,000 francs (au Musée de Bruxelles, encore une fois bravo !). Le Jordaens, ordinaire, ordinaire, ordinaire, 16,000 francs. Quelques tableaux semblent avoir été retirés.

En résumé, le total des enchères (entre 13 et 14 cent mille francs) n'a pas été extraordinaire. Le bruit courait que les héritiers s'attendaient à une autre merveille. On racontait aussi qu'un monsieur de Francfort (l'inévitable et toujours invisible représentant de Rothschild) avait offert 1,500,000 francs et qu'on avait refusé. A noter que les frais de publicité, réclame, catalogues artistiques, etc. d'une telle vente ont dû atteindre une centaine de mille francs.

Nous ne pensons pas qu'il y ait eu un fort écart avec les prix payés par feu Kums. Il n'avait pas le coup d'œil ni la hardiesse nécessaires pour justifier cette maxime d'un grand et adroit amateur : « Le meilleur placement d'argent que l'on puisse faire, c'est d'acheter des tableaux. » C'est très vrai, mais il faut alors, au lieu de tomber dans la série des œuvres que les marchands s'entendent pour faire monter tout à coup à des taux ridiculement surfaits, se risquer à acheter ce qui n'est pas encore entré dans la danse, pourvu que ce soit bon. Mais pour cela il faut un flair, un flair dont « les grands amateurs », conseillés la plupart par quelque intermédiaire malin, manquent totalement. A quelques exceptions près, Kums a vraisemblablement payé sa collection ni plus ni moins qu'elle a été vendue, car il s'y trouvait un considérable remplissage de non-valeurs artistiques, un capitonneux remplissage de médiocrités, et quelques-unes infectes.

THÉATRE DE L'ALHAMBRA

Fualdès.

L'Ambigu-Comique ayant repris ces jours-ci, à Paris, *Fualdès ou le Crime de Rodez*, l'un des plus ténébreux mélodrames du répertoire, le théâtre de l'Alhambra se devait de nous offrir, à son tour, le même spectacle. Et pour la plupart d'entre nous, cette très vieille pièce, qui porte, fortement gravé, le millésime de 1847, était une nouveauté. On ne connait guère de Fualdès que la célèbre complainte :

Ecoutez, peuple de France,
D'Amérique et du Chili,
Peuple de Russie aussi,
Du cap de Bonne-Espérance...

Et encore ne se souvient-on sans doute que du premier couplet. Le crime de Rodez, qui passionna en 1817 l'opinion publique comme en 1882 l'assassinat de Bernays, fut accompli avec une mise en scène particulière qui devait tenter les auteurs dramatiques : hommes masqués apostés dans la ruelle des Hebdomadiers où s'élevait la sinistre demeure de Pierre Bancal, joueurs d'orgue réquisitionnés pour couvrir les cris de la victime, serment solennel arraché à la malheureuse Mme Manson, spectatrice involontaire du crime, tout paraît avoir été combiné par Jausion et Bastide pour fournir à MM. Dupeuty et Grangé les éléments d'une pièce émouvante. Si bien que ceux-ci n'ont eu qu'à relire l'interview (première en date, citée comme le début du reportage documenté) publiée par le *Journal de Paris* pour confectionner un drame dont les péripéties impressionnent encore, quatre-vingts ans après que l'assassinat de M. Fualdès a perdu son actualité, les bonnes gens avides d'épisodes sanglants, de scènes pathétiques, d'intrigues enchevêtrées.

Mme Herdies et M. Robert incarnent, avec MM. Deschamps, Calvin, Moreau, Godefroy, Gray, les personnages principaux de *Fualdès*. L'ensemble est satisfaisant, bien que le souffleur parût, à la première, avoir beaucoup à faire pour amener les répliques souvent réfractaires.

TRUC DE BROCANTEUR

Devant moi le désert s'étendait aride, sans un arbre, sans une touffe d'herbe, rougi par le soleil, cependant que tout au loin, quelques chameaux lourdement chargés se hâtaient vers de lointaines oasis. A ma droite, le spectacle s'égayait de quelques jeunes filles rousses jouant au crocket dans un jardin de banlieue, tandis qu'à ma gauche, un officier couvert de boue serrait dans ses mains crispées les restes sanglants de son drapeau...

Pendant que je considérais ces peintures avec curiosité, un homme dont l'allure militaire semblait mal s'accommoder de vêtements civils, pénétra brusquement dans la boutique où je me trouvais, et, s'adressant au marchand de tableaux :

— Salut, Monsieur ! tonna-t-il, je vois avec plaisir que vous avez à vendre une petite machine qui concerne le métier.

Combien? ajouta-t-il en désignant la toile où l'officier couvert de boue se crispait au drapeau comme pour s'opposer à sa vente.

— Cinquante louis, Monsieur, murmura le marchand intimidé, c'est du célèbre...

— M'en fiche, interrompit l'autre, et d'abord appelez-moi *mon commandant*... Quant à pour ce qui est de la chose du prix, c'est trop... Trente louis, c'est dit?

— Je possède d'autres sujets moins chers, essaya le marchand...

— M'en fiche des sujets... crockets... chameaux... tout ça, pas militaire... J' veux qu' des trucs militaires... Ce petit fourbi-là me va... Allons, trente louis... Voulez pas estamper un soldat, que j' suppose?

Et, ce disant, il se tourna vers moi comme pour me prendre à témoin de l'impossibilité d'une telle supposition.

Je détournai la tête par discrétion. Au bout de quelques instants, le marchand, intimidé, céda, et le vieux soldat s'en fut avec son officier crispé...

— Tant pis, expliqua le commerçant, il faut bien faire quelque chose pour l'armée!

Je ne pensais plus à cette brute lorsque, passant le lendemain chez le père Destoiles, un autre marchand de tableaux, je trouvai ce dernier discutant avec un gros maraîcher le prix d'une étude représentant trois vaches et un train.

Le rustre essayait d'obtenir un rabais en larmoyant son goût pour la campagne, mais rien n'y fit, et il partit sans emporter le paysage qu'il convoitait.

Comme je sortais en même temps que lui de la boutique, je reconnus, à mon grand étonnement, mon vieux militaire de la veille dans ces habits de paysan.

A mes questions :

— Mon Dieu, Monsieur, comme vous le voyez, répondit-il, nous autres courtiers en tableaux nous ne réussissons pas de même tous les jours. Mais tout au moins pouvez-vous tirer cette leçon de ce que vous vîtes hier et aujourd'hui, à savoir qu'en France c'est la note patriotique qui rapporte encore le plus.

(*Le Rire*) W. DE PAWLOWSKI

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Couplets grivois.

Le tribunal civil de la Seine a rendu le 12 mai un jugement qui touche à la fois au droit et aux bonnes mœurs. Il a formulé cette décision en termes mesurés et prudents qui respectent en même temps les nécessités de la morale publique et les conventions des parties. Voici l'affaire :

M. Samuel, directeur du théâtre des Variétés, avait engagé, aux appointements de 700 francs par mois, plus 60 francs de feux par représentation (avec un minimum de cent représentations garanties par an), une artiste qui avait chanté l'opéra et l'opéra comique à Paris, à Lyon, à Bordeaux et même à Bruxelles, paraît-il. (Le nom de l'artiste, Mme Pernyn, n'éveille en nous aucun souvenir : sans doute avait-elle pris un pseudonyme.) Un dédit réciproque de 20,000 francs avait été stipulé en cas de rupture du traité.

Chargée d'un rôle dans la revue *Paris qui marche*, Mme Pernyn, après trois semaines de répétitions, déclara à son directeur qu'elle refusait de le jouer parce qu'il contenait des couplets qui révoltaient ses scrupules d'honnête femme. M. Samuel lui signifia aussitôt la résiliation de son engagement, ce qui provoqua, de la part de l'artiste, une action par laquelle le tribunal était invité à prononcer la rupture du traité aux torts et griefs du directeur, avec paiement du dédit de 20,000 francs, du montant des appointements de la demanderesse, des feux garantis et des frais du procès.

Le tribunal décida qu'une artiste ne peut jamais être contrainte à dire des couplets contraires à l'ordre public et aux bonnes mœurs, mais que, lorsqu'elle a accepté un rôle et qu'elle l'a répété pendant un certain temps sans formuler aucune réclamation, elle n'est plus recevable à demander la résiliation d'un engagement par lequel elle s'est obligée à « jouer, chanter ou figurer tous les rôles qui lui seraient distribués, sans distinction de genre ou d'emploi ».

En conséquence, et moyennant la réalisation de l'offre faite par M. Samuel de payer à Mme Pernyn l'arriéré de ses appointements, soit fr. 443-30, le jugement déclare cette dernière mal fondée en sa demande, l'en déboute et la condamne aux dépens.

Mesdames, vous voilà averties. Lorsqu'un rôle vous paraîtra par trop... léger, n'hésitez pas à le rendre immédiatement à votre directeur. Les répétitions commencées, il serait trop tard.

On peut rapprocher cette décision de celle que nous avons rapportée, pour une espèce analogue, dans notre numéro du 19 septembre 1897 (Mlle Alice Bonheur contre M. Marchand, directeur de l'Eldorado).

Memento des Expositions

ANVERS. — Exposition de la Société d'horticulture, 3-10 juillet. Section des Beaux-Arts : plantes, fleurs, fruits peints à l'huile, à l'aquarelle, au pastel, etc. Délais : notices, 17 juin. Œuvres (maximum : deux de même nature), 1er juillet. Commission sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : *M. Ch. Van der Linden, secrétaire, 70, chaussée de Malines, Anvers.*

ANVERS. — Exposition quatriennale (*sic*) des Beaux-Arts. 13 août-2 octobre. Délais d'envoi : 15 juillet. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. Albert Van Nieuwenhuyse, secrétaire, Anvers.*

COGNAC. — Expositition municipale. Beaux-Arts et Art appliqué. 10 juin. Délai d'envoi : 1er juin. Renseignements : *M. Baudoin, secrétaire, rue Elisée-Mournier, 4, Cognac.*

DIJON. — Exposition universelle et internationale. Juin-octobre. Section des Beaux-Arts. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *M. Félix Benoit, commissaire général.*

PÉRIGUEUX. — *Société des Beaux-Arts de la Dordogne.* 19 mai-17 juillet. Délais d'envoi expirés. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *M. Bertoletti, secrétaire général, Périgueux.*

SPA. — Exposition des Beaux-Arts. 3 juillet-fin septembre. Envois : 20 mai-15 juin. Commission : 5 %. Renseignements : *M. A. Body, président.*

PETITE CHRONIQUE

Le gouvernement français vient d'acquérir à l'Exposition de l'Institut de Carthage, à Tunis, un dessin de notre concitoyen Maurice Romberg : *Chaîne de prisonniers sous les remparts de Marakesch.* Le succès des artistes belges à l'étranger s'accentue, on le voit, de plus en plus.

On nous assure qu'Eugène Ysaye, renonçant à ses projets de résidence à New-York, reviendrait prochainement à Bruxelles où il reprendrait la direction des Concerts de la *Société Symphonique*. Cette nouvelle, si elle se confirme, — et les renseignements qu'on nous communique nous le font espérer, — causera la plus vive satisfaction à tous les amis de l'éminent artiste. Les hommes tels que lui se doivent à leur pays et leur mission sociale est trop clairement indiquée pour qu'une question d'intérêt puisse les détourner de la voie à suivre.

Le théâtre du Parc annonce pour vendredi prochain, 27 courant, une représentation de gala donnée avec le concours d'artistes de la Comédie française. Au programme : Les *Romanesques*, trois actes de M. Ed. Rostand, et les *Femmes savantes*, cinq actes de Molière.

On nous prie d'annoncer la formation d'un nouveau cercle d'art jeune, *Labeur et Espoir*, sous la présidence d'honneur de M. Emile Cauderlier. Ce cercle organisera des expositions, des conférences et des auditions musicales. Les fondateurs sont : MM. J. Merckaert, J. Potvin, A. Vanderstraeten, J. Herbays, A. Oleffe, M. Tytgat, L. Ledent, R. de Baugnies, E. Bäumer, L. Vandenhaute et D. Elias, secrétaire.

L'Exposition annuelle des Beaux-Arts de Spa s'ouvrira à la Nouvelle Académie le 3 juillet et sera clôturée dans la seconde quinzaine de septembre. Dépôt des œuvres avant le 13 juin. S'adresser pour renseignements à M. Arsène Body, président de la commission directrice, à Spa.

La *Revue nouvelle*, dont le premier numéro vient de paraître, entend grouper dans un même recueil des écrivains de tendances diverses, et parfois adverses. Elle sera mensuelle et s'occupera d'art, de littérature et de science. L'extrême modicité du prix d'abonnement (1 franc l'an) la met à la portée de tous. Au sommaire de la première livraison, nous relevons les noms de Blanche Rousseau, A. Noirfalise, Valère Gille, E. Baes, A. Wilford, etc.

Directeur : A. Berthel, 105, avenue des Saisons, Ixelles-Bruxelles.

Pour paraître le premier juin 1898 : Catalogue de la bibliothèque du Conservatoire royal de musique de Bruxelles, dressé par ordre de matières, chronologique et critique, par Alfred Wotquenne, secrétaire-préfet des études et bibliothécaire. Premier volume, prix : 12 francs. Les souscriptions seront reçues jusqu'au 15 juillet 1898. Le prix sera porté à 18 francs pour les non-souscripteurs.

Nos remerciements à la revue *Le Parisien de Paris* pour son appréciation élogieuse de l'*Art moderne* dont elle reproduit les observations relatives aux acquisitions faites par les Commissions des musées.

Nous avons appris avec un vif regret la mort de M. Alfred Ernst, qui, outre deux précieux ouvrages sur Wagner et le drame lyrique, nous a donné les meilleures traductions qui aient été faites des *Maîtres-Chanteurs* et de la *Valkyrie*. M. Ernst est mort à peine âgé de quarante ans. Il était à Bruxelles récemment encore, aux répétitions des *Maîtres-Chanteurs* qu'il surveillait avec une haute compétence, après avoir mis en scène, à Paris, le même ouvrage. La mort de M. Ernst est une perte sérieuse pour la diffusion des drames lyriques de Wagner. Elle attriste les nombreux amis que la cordialité de ses relations lui avaient attachés.

Pour rendre hommage à la mémoire de Gustave Moreau, M. Charles Hayem a consenti à se séparer, en faveur du musée du Luxembourg, de quelques-unes des œuvres du maître.

Il a donné au musée la célèbre aquarelle de l'*Apparition ;* une aquarelle : *Œdipe et le Sphinx*, variante de la composition si connue ; une aquarelle : *Le Jeune homme et la Mort*, répétition de tableaux que G. Moreau avait consacrés au souvenir de son ami Chassériau, mort à trente-sept ans ; le tableau *Le Calvaire*, une des plus tragiques inspirations de l'esprit religieux de G. Moreau.

M. Charles Hayem promet encore, dans un temps plus ou moins rapproché, la *Péri*, *Bethsabée*, l'*Amour et les Muses*, un dessin rehaussé d'or, premier projet de toute la série des *Salomé*, l'*Enlèvement d'Europe*, etc.

A cette donation, il ajoute le *Portrait de M. Ad. Franck*, par Bastien-Lepage ; le *Portrait de Barbey d'Aurevilly*, par Emile Lévy ; un paysage de Cazin ; un dessin de Lhermitte : *Une soirée musicale chez Amaury Duval* ; les *Invités attendant la noce*, de Raffaëlli ; un portrait d'homme par Elie Delaunay ; *Œdipe et Antigone*, par Henry Lévy, etc., etc.

Les œuvres de G. Moreau qui forment le premier don sont exposées au Luxembourg depuis mardi dernier. Les portraits de M. Ad. Franck, de Barbey d'Aurevilly, etc., seront présentés au public lors du prochain remaniement.

En vertu du testament de Gustave Moreau, l'Etat devient, dit le *Moniteur des Arts*, propriétaire de l'hôtel de la rue de la Rochefoucauld, appartenant à l'artiste, avec tout ce qu'il contient : collections, tableaux, esquisses, etc. Si cet héritage, pour une raison quelconque, n'était pas accepté par l'Etat, il reviendrait à la Ville de Paris ou encore, à son défaut, à l'Institut.

Une somme de 100,000 francs est léguée par l'auteur d'*Œdipe et le Sphinx* à l'Académie des beaux-arts, pour la fondation d'un prix à décerner, tous les trois ans, à une œuvre de peinture.

Ont été primées au concours de poésie organisé par la direction de l'Odéon et par M. Catulle Mendès aux samedis populaires de Poésie ancienne et moderne les œuvres suivantes :

Prix Victor Hugo (500 francs), offert par le ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts : *Chant royal de la Chair et du Sang*, par M. LOUIS ERNAULT.

Prix Théophile Gautier (250 francs), offert par le *Journal* : *Le Village*, par M. ANDRÉ DUMAS.

Prix Paul Verlaine (150 francs), offert par la *Revue blanche* et le *Mercure de France* : *Le Frisson de la Vie*, par M. CHARLES GUÉRIN.

Prix Jules Laforgue (150 francs), offert par M. Paul Ginisty, directeur de l'Odéon : *La Jeune Femme et l'Étranger*, par Mme MARIE NERVAT.

Les douze poèmes retenus par le jury viennent de paraître en une élégante plaquette éditée par le *Mercure de France*.

Les trois nouvelles livraisons de l'*Art flamand* qui viennent de paraître forment le complément du tome IV de cet important ouvrage. La première est consacrée à Théodore Fourmois, la deuxième à Liévin De Winne, la troisième à l'atelier Saint-Luc et à la Société libre des Beaux-arts.

Ces livraisons sont accompagnées d'une préface, d'un résumé de l'histoire de notre école nationale depuis 1830 jusque 1880, de tables et d'appendices.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 22. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 29 MAI 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

Les deux Salons de Paris.

Deuxième article (1).

Les grands artistes du passé comprenaient la nature par l'adoration et la dépeignaient avec le plus d'intensité qu'ils pouvaient donner, faisant humblement abstraction de leur personnalité, pour la rendre selon leur compréhension et sans aucun parti pris immuable de procédé. Dans ce drame qui jadis se deroulait surtout en sérénité et en épanchements calmes et forts, dans ce drame, aujourd'hui beaucoup plus inquiet et convulsé qu'est la formation d'une œuvre d'art, l'artiste laissait le premier rôle au modèle, homme ou paysage; il se reléguait, lui, au second plan; tel le chœur du théâtre antique uniquement chargé, non d'une action particulière, mais de faire exprimer aux principaux personnages toute leur âme. Les peintres se plaçaient donc devant leur modèle avec des moyens de réalisation conquis par l'étude et l'expérience et lui faisaient rendre toute sa beauté, par telle manière qu'il leur convenait, trouvée parfois en plein travail. C'est ce qui leur valut d'être souvent si différents d'eux-mêmes et d'étonner par leur complexité. Ne nous arrive-t-il pas de nous écrier, au cours de nos visites à travers les musées : Comment, c'est un Rembrandt ceci! ou un Van Dyck! ou un Rubens! un Rubens, surtout, au pinceau si extraordinairement mobile, tantôt léger et flou comme le duvet, tantôt solide et net comme l'ebauchoir. C'est que nous ne reconnaissons pas la touche ordinaire du peintre qui, sous le coup de l'émotion ou de l'inspiration, avait varié totalement son orchestration de couleurs en maintenant la sûreté du dessin, la sincérité des aperçus.

C'est nous qui replaçons l'artiste à son rang de créateur, magnifiquement oublié par lui.

Aujourd'hui une telle humilité devant la Nature, qui accorde d'ailleurs à ses fervents l'impersonnalité du génie, n'existe guère que chez les maîtres, c'est-à-dire chez deux ou trois (et le troisième n'est pas bien certain). L'artiste a repris le rôle prépondérant; il n'abdique jamais son individualité, ce qui est impossible quant au fond même de son tempérament, mais non quant à certaines superficialités qui, dans des années de lutte et

(1) Voir notre dernier numéro.

d'obscurité, l'on fait distinguer de ses confrères et auxquelles il continue à tenir comme certaines gens tiennent, irrésistiblement, au parafe de leur signature jusqu'à leur mort! Et le modèle se venge! De la monotonie, de la froideur quand le procédé ordinaire trop longtemps employé devient machinal, un manque de vérité sont les conséquences de cette opiniâtreté dans une méthode unique.

Ce qui encore sépare les œuvres de notre temps de celles des siècles finis, c'est que les unes naquirent libres et spontanées et que les autres apparaissent davantage recherchées et pensées; ceci n'empêcha point les anciennes d'être plus complètes, car le regard de l'artiste saisissait toutes choses par son acuité, la somme de matérialité et d'idéalité contenue dans le morceau étudié, tandis que dans les nouvelles il s'appesantit sur l'un des deux caractères choisis par lui. Celles-ci sont des hymnes jaillissant du cœur de l'homme, — et ce lyrisme n'est pas sans psychologie, — celles-là sont plutôt des réflexions, des essais concernant un sujet spécial, où l'idée se déploie quelquefois si haute et merveilleusement traitée qu'un chef-d'œuvre en résulte.

Ce souci de provoquer la sensation esthétique et la méditation autrement que par le dessin, le coloris, le groupement agréables seulement aux yeux, qui caractérise les contemporains, permet de reconnaître parmi leur pléiade ceux qu'on peut nommer les *intentionnistes*, par fatigue du mot *symbolistes* dont on abusa et qui a d'ailleurs un sens trop étendu. Ces intentionnistes rendent diversement leurs concepts. Les uns sont de véritables *évocateurs* qui imposent leur vision personnelle au spectateur à ce point qu'il ne saurait plus l'envisager autrement, qu'elle le domine par son ordonnance originale et reste intacte et comme définitive en son souvenir; les autres se révèlent simplement des *impressifs*, offrant au public leur entente des choses, sans que rien en leur art soit catégorique ou évince dans la mémoire du dilettante les peintres qui ont traité ou pourraient traiter des sujets semblables; les *évocateurs* énoncent ce qui est en nous et les *expressifs* uniquement ce qui est en eux.

Les évocateurs, plus ou moins puissants, comprennent les *naturalistes* et les *idéalistes*. Les *naturalistes*, contemplateurs de la nature, la reproduisent en l'accentuant, mais lui conservent le caractère de la vérité; qu'ils la voient sous des rapports variables, c'est d'elle qu'ils s'inspirent et en elle qu'ils puisent un art où la matérialité et l'idéalité sont indestructiblement combinées (tels Puvis de Chavannes, Eugène Carrière et leurs disciples respectifs), sans s'ingénier à dégager exclusivement l'un ou l'autre de ces aspects, ainsi que s'y attachent les *idéalistes*, tel Jean Delville, ou les *réalistes*, tels Raffaëlli, Jeanniot, Frédéric.

Quant à la troupe éclatante des *coloristes*, la mission qu'ils s'attribuent est de donner une joie franche et reposante par la recherche et la beauté des tons, sans guère d'autres préoccupations.

Puvis de Chavannes reste le plus grand des évocateurs, avec son panneau destiné au Panthéon, dont deux lignes d'inscription contiennent tout le simple et vaste sujet : *Geneviève, dans sa pieuse sollicitude, veille sur la ville endormie.*

Rien n'est plus ample et plus doux que l'instant où les yeux, attirés d'abord vers des tableaux bruyants, étalés dans la même salle, plongent en l'immense mansuétude de ce décor clair. Il faut s'abandonner un moment à cette éclosion de grâce pendant laquelle semblent se fondre des brumes mousselineuses pour laisser lentement apparaître le paysage nocturne de Lutèce endormie, vu du haut d'une terrasse, ses petites maisons courtaudes, aux toits de tuiles, serrées les unes contre les autres. Sur la terrasse veille la sainte, vieillie, élancée, en ses longs et austères vêtements et sa mante blanche qui lui couvre la tête dont la fine ossature se dessine sous l'étoffe un peu retenue par une de ses longues mains maigres, dont l'autre est posée contre la margelle de pierre, geste instinctif et émouvant de protection ardente. La porte de sa maison que la lune reflète sur le sol en ombres rectilignes est ouverte, une lampe y brûle paisiblement comme l'âme de la sainte pareille elle-même à un cierge pur, et près d'elle un autre objet vit encore d'une vie aussi silencieuse mais intense, une plante aux clochettes mauves, droite autant que Geneviève. Au delà des remparts crénelés, la Seine sombre où la pleine lune étend son mystique sentier d'or, puis les champs infinis et bleus semés de deux ou trois maisonnettes, barques perdues en cet océan de terre.

Toute cette émotion, obtenue par les moyens les plus simples et l'observation la plus sincère, la vérité de cet admirable corps de vieille femme, dont la fragilité, très proche de l'anéantissement, contraste avec l'éternité des champs et du fleuve, dont les lignes expriment si admirablement la tension de la pensée et la beauté antérieure sans aucun artifice, non pas surnaturel mais antinaturel. Point de halo autour de son front, point d'atmosphère incandescente émanant d'elle; seuls le recueillement et l'abnégation dits indéniablement et une clarté égale inondant tout le décor, limpide comme la lumière d'orient, moins sa sécheresse, vue à travers un voile de vapeurs.

Ces dons de lucidité dans le dessin et l'expression Eugène Carrière les possède aussi. Ils sont si beaux par eux-mêmes qu'ils font regretter que le peintre ne s'en remette pas à leur seule force et imprègne invariablement toutes ses toiles de ces brouillards qui tant séduisirent, étendus sur des scènes d'intimité et de songerie,

mais qui, par la constante répétition, et leur distribution très peu variée, que ce soit sur un panorama de ville ou sur une famille rassemblée, lassent, le cerveau de leur parti pris et font trop penser à l'artiste jaloux de sa marque personnelle, et pas assez à l'œuvre d'art. Ceci apparaîtrait plus décisif dans une exposition d'ensemble : jeunes et vieux visages, plein-air ou intérieurs, obstinément ennuagés. Le musée de Haarlem présente, avec la collection des Franz Hals, la réunion assez rare des œuvres d'un seul peintre, permettant de constater les étapes de « sa manière » ou plutôt les variations. Il y a là des tableaux de corporation dorés d'une lumière rubiconde éclaboussant tous les visages de reflets cuivrés, d'autres en lesquels coule par les fenêtres un jour aigu, précis, aciérain, d'autres (par exemple les régents de l'hôpital) où les ombres s'obscurcissent, se veloutent et enfin le dernier, le groupe des régentes, peint par Franz Hals en sa quatre-vingtième année, où la lumière rare, grise et pénétrante, comme retenue loin des physionomies de ces vieilles femmes, leur laisse toute la vie du tableau, une vie presque fantastique de réalité et d'intensité.

Pour chaque sujet Franz Hals a recherché une ambiance autre et diversement apte à accuser le caractère du personnage.

La grande toile de Carrière, destinée à l'amphithéâtre de la Sorbonne, montre un Paris qu'on croirait apercevoir de la nacelle d'un ballon et à travers un orageux crépuscule; on ne devine que les amples ondulations de la ville et la pointe de quelques-uns de ses clochers et de ses tours. Deux femmes contemplent ce cratère bouillonnant de l'agitation humaine qui indique dramatiquement le côté tourmenté et morose de la cité. L'une, assise et lasse, lourde et vieillie, paraît échappée de la bataille qui s'y livre; l'autre, dans un geste exalté, tend un bras vers cet abîme qui l'attire et où elle va sans doute porter sa jeunesse et sa foi.

Le portrait d'aïeule et d'enfant est une des plus pures œuvres que le même peintre ait données. L'attitude noble, tranquille de la grand'mère au pâle visage, les petites joues légèrement roses de l'enfant, les traits desséchés et tendus, les jolies chairs molles et douces, les deux regards également empreints de vitalité, mais chez l'une condensé en rêverie et en résignation, chez l'autre brillant d'instinct et de fraîche curiosité, les minces bandeaux et les boucles soufflées mêlent à l'impression piquante une harmonie où tout ce qui fait la vie, la tendresse et la mort, la renaissance et l'espérance, la piété et la bonté, chante la plus touchante des actions de grâce.

JUDITH CLADEL

EUGÈNE ROUART

La Villa sans Maître, roman (1).

Une œuvre courte; pour le lecteur, le repas d'un après-midi. Entraînante, émue, savoureuse, vibrante. Faite de rien et de tout, c'est-à-dire qu'elle charrie, pressée et tumultueuse, des lambeaux de vie, palpitants et saignants, *disjecta membra*, avec leurs blessures, leurs déchirures, et on pourrait presque dire leurs cris et leurs plaintes, comme les restes mutilés d'Orphée flottant sur l'antique fleuve de Thrace après le massacre des Ménades.

De la vraie LITTÉRATURE au sens contemporain du mot, contemporain de la dernière heure, alors que tant d'esprits lassés du tenace et insupportable « conventionnel » ont pour unique désir, difficile à réaliser, de raconter l'agitation d'un être, dans le vaste océan social, telle qu'elle est, bien véritablement telle qu'elle est; dépouillant leur récit, sauvegardant leur récit, de toute fausseté sentimentale ou artistique; prenant sincèrement les événements tels qu'ils surgissent, avec leurs complications étranges, leurs contradictions constantes, leur inexplicable mélange de bien, de mal, de beau, de laid, de raison, de sottise, de vérité, de mensonge, de clair, d'obscur, de comique, de tragique; trouvant la Vie belle ainsi, au sens sombre et mystérieux du mot, belle à observer, belle à raconter, belle à en jouir et à en souffrir.

Mais aussi voulant obstinément que dans ses narrations d'humaine existence, une émotion ininterrompue résonne, bourdonne et tremble, celle que réussit quiconque a le sentiment profond de l'universelle solidarité dans le mouvement puissant, et vraiment « religieux » au sens nouveau du mot, où les êtres isolés sont pris comme les molécules d'un même organisme, d'un même corps qui agit, aime et peine. Car vraiment peu à peu, à ces heures auxquelles maintenant se projette la science désormais si rapidement avançante, aux horizons qu'entr'ouvre l'Instinct désormais compris comme le plus sûr et le plus fécond des guides, les liens qui relient (*qui religant*) l'homme à l'universel, au grand Pan pressenti par l'antiquité, deviennent constamment plus visibles. Ils préparent l'acceptation de la Religion non plus comme l'ensemble des rapports entre nous et des Divinités anthropomorphiques ou distinctes du monde, mais comme l'intime et dramatique conscience que tout être, tout atome, toute molécule, toute monade, a, nettement ou sous forme diffuse, de son rattachement indéniable et permanent avec l'Univers dont il n'est qu'un élément et qui, sans interruption, lui fait sentir sa puissance, son influence et sa tragique domination.

Elle veut encore, cette nouvelle littérature, qu'une Forme mutiple et turbulente, c'est-à-dire elle aussi « vivante », soit l'expression de sa conception nouvelle de l'Art, acceptant, comme pour le fond de l'œuvre, toutes les vibrations de la pensée, remplaçant par une liberté féconde le respect puéril des disciplines grammairiennes et syntaxiques, s'abandonnant à tout effort de la mentalité pour mieux rendre et faire sortir les agitations de l'âme, sans cesse tournoyantes, sollicitées par les murmures cosmiques, se résignant à l'abandon de la volonté, se soumettant aux sollicitations infinies et ténébreuses de la « Mécanique supérieure » qui mène tout, inflexiblement, malgré nos velléités de liberté et notre manie de programmes. Une Forme variable comme les événements eux-mêmes, et les êtres, et leurs actes, et leurs déceptions, et

(1) Paris, édition du *Mercure de France*; in-12, 203 p.

leurs espérances, et leurs avancées, et leurs reculades. Une Forme ne promouvant plus une seule école, mais se pliant aux suggestions de notre subconscience et se risquant à toutes les hardiesses et à tous les imprévus surgissant des profondeurs, à tous ces appels, souterrains et exigeants, des phénomènes qui naissent secrètement en nous. Une Forme qui ne soit plus simplement la réussite des superficialités du Style, de ses virtuosités cathédrisées pour « les hommes du métier» (ces empailleurs), mais une éjaculation chaude des troubles qui perpétuellement sont en nous : tel un sang jaillissant brûlant d'une blessure ouverte.

La *Villa sans maître* a ces caractères. Elle a le désordre, l'allure, les tares et les beautés et les émotions et parfois les puérilités de ce faire d'Humanité vraie. Elle échappe au lourd reproche d'être de la LITTÉRATURE POUR LITTÉRATEURS. L'œuvre se déroule avec l'éloquence agitée et poignante d'un esprit douloureux pour qui le langage n'est pas une manière de montrer « qu'on sait écrire », mais un mode de crier ses sentiments et ses pensées dans le tumulte de leur genèse intérieure. C'est une vie d'homme se concentrant sur quelques rapides épisodes, racontés hâtivement; une confession hardie et étrange de choses qui se passèrent en des lieux non dénommés par des acteurs qui demeurent inconnus. Tout est dit avec la hâte de l'exaltation et de la douleur, avec la brutalité de la passion et l'incohérence de la fièvre. Et l'on est vite gagné, saisi, poigné, ému par ces aventures dont l'histoire est racontée en touches d'ébauche brusques et colorées.

LES CONCOURS DE POÉSIE

L'*Art moderne* a bien voulu accueillir les quelques réflexions que m'avait suggérées l'importance de la participation au Concours de poésie de l'Odéon (1). Maintenant que j'ai sous les yeux la brochure publiée par le *Mercure de France* et qui contient les douze poèmes retenus par le jury sur plus de deux mille, il serait peut-être intéressant d'examiner s'il y a lieu de se féliciter du résultat obtenu.

Me permettez-vous d'ajouter quelques réflexions aux précédentes?

L'annonce du concours autorisait l'envoi de pièces de *toutes formes*, ce qui impliquait, semble-t-il, l'affranchissement des règles, la liberté complète du poète. Lisez les douze poèmes, tous en vers réguliers avec de rares licences, et vous serez convaincu que cette déduction était une grosse naïveté!

O l'inconnu mystérieux, ces deux mille poèmes qui n'ont pas été retenus, les refusés??? Mais, vraiment, je préfère penser à ceux-ci et croire qu'à côté de la quantité considérable de médiocres, il en était bien quelques-uns de beaucoup supérieurs aux poèmes primés, sinon je désespérerais de l'efficacité des concours et serais prêt à faire amende honorable de les avoir si chaudement défendus.

Oui, lisez les *douze poèmes!?* Vous trouverez au cours de cette lecture ce que l'on trouve souvent : de bonnes intentions; elle vous procurera une heure de joie... ou de tristesse.

Où donc l'idée, l'originalité du *primus*, ce que faisait espérer le titre : *Chant royal de la Chair et Sang?*

Et les autres??? Lisez, vous serez édifié!

O vous, *petits* poètes belges, dites-moi quels sentiments susciterait en votre âme une Invocation au Soleil? Quelle conception avez-vous de l'astre qui éclaire notre planète et qui roule avec des milliers d'autres dans l'incommensurable univers? Et même, en la conception restreinte de notre vie terrestre, quels beaux pensers hanteraient votre cerveau?

Or, il se fit qu'un jour l'Odéon organisa un concours. Un poète (?) prit son luth et chanta :

> O Soleil, dieu des champs, des fleuves et des hommes,
> Seigneur fécond et pur qui fis pousser pour nous
> les maïs et les blés, les raisins et les pommes...
> . . . .

Les maïs et les blés, quelle richesse; de poires il n'est pas question parce qu'elles ne riment pas avec hommes. Le poète (?) les a gardées pour la soif.

Et plus loin :

> La fièvre des cités a soufflé jusqu'à nous...
> Là-bas, les gares crient et les usines fument,
> l'on fabrique des croix, des armes et des *clous*.
> . . . .
> O Soleil, dieu des fleurs, des bois et des *récoltes*,
> . . . .

La conséquence d'une insolation?

Un autre poète (?) chante *Aux vieux arbres*. Après avoir décrit le ravage de la hache et de la scie, il note scrupuleusement l'emploi des planches, leurs distinations diverses, jusque dans les maisons de débauche!

Le profond penseur! Et voyez de quelle façon il le dit. Ce doit être un menuisier.

O Victor Hugo, quels crimes on commet en ton nom!

N'accusez pas le jury de sévérité! Dans le dessein d'exécuter le programme à la lettre et de désarmer la critique, il a même admis des vers avec des initiales minuscules et quelques-uns, rares il est vrai, sans rime, de simple assonance. Toutefois, ils sont suivis immédiatement, dans la même pièce, de vers *conformes*, comme pour exprimer le regret d'avoir osé, un instant, déroger à la règle! Ne dites pas que le jury a été sévère!

Combien incolores et vieillots, ces vers, presque tous. Pas une inspiration, pas un tableau.

O les programmes, ô les jurys! N'a-t-on pas commenté ailleurs cet *événement littéraire* parisien?

En tout cas, il survient au bon moment. Après la guerre fameuse, acharnée, entre les vers-libristes et les poètes selon le rituel, il s'est produit une accalmie, une trêve. La fumée des poudres s'étant dissipée, on se demandait si les hostilités allaient recommencer; on se figurait déjà voir l'ennemi reprendre l'offensive. Le vent ayant chassé la fumée des canons, il fait clair. Le ciel est serein.

L'ennemi est là, gisant; c'est un cadavre.

En attendant la sépulture, on l'a recouvert d'une couverture jaune; pardon, d'un linceul doré. Déjà sont composées une douzaine d'oraisons funèbres. Que Dieu nous préserve des autres!

Quand, enfin, parviendra-t-on à propager ce principe d'esthétique, apparemment élémentaire, que l'Art ne sait vivre s'il ne s'alimente au sentiment profond, à l'origine des choses, comme une rivière à sa source; que sa supériorité, son essence suprahumaine écarte toute réglementation et que les liens les plus puissants ne sauraient le maintenir captif lorsque luit le rayon favorable; que l'art doit en ses diverses manifestations, en la

(1) Voir notre dernier numéro.

forme et le fond, et comme le fleuve suivre son cours, celui-ci n'étant jamais plus beau que s'il reste libre et que des mains sacrilèges ne viennent pas *rectifier* ses rives.

Citons à ce propos ces belles paroles de Taine qui se trouvent reproduites dans l'article du *Mercure* auquel faisait allusion ma lettre précédente : « L'homme, comme toute chose vivante, « change avec l'air qui le nourrit. Il en est ainsi d'un bout à « l'autre de l'histoire : chaque siècle, avec des circonstances qui « lui sont propres, produit des sentiments et des beautés qui lui « sont propres ; et, à mesure que la race humaine avance, elle « laisse derrière elle des formes et des perfections qu'on ne « rencontre plus. Aucun âge n'a le droit d'imposer sa beauté « aux âges qui suivent, aucun âge n'a le devoir d'emprunter sa « beauté aux âges qui précèdent. Il ne faut ni dénigrer ni imiter, « mais inventer et comprendre. Il faut que l'art soit respectueux « et que l'art soit original. Il faut admirer ce que nous avons et « ce qui nous manque ; il faut faire autrement que nos ancêtres « et louer ce que nos ancêtres ont fait. »

Poëtes, inventez ; sinon ma bibliothèque me suffit ; donnez-nous un peu de vraie poésie. Nous voulons de l'art original sans cesse, toujours. A nos sens plus délicats, plus raffinés, il faut des œuvres plus approfondies, plus subtiles. Si vous n'êtes pas psychologues, si vous n'avez pas d'idées qui vous soient propres, si vous ne percevez pas les *nuances* de vos sentiments, de vos émotions, racontez-nous ce que vous ressentez, simplement, mais, de grâce, d'une façon autre, n'imitez pas. Puisez dans les trésors inépuisables enfouis dans le domaine de l'art. Une voix vous dira, à certain moment, si vous êtes l'un des élus, l'un des privilégiés à qui il est donné de découvrir les joyaux qui rendent la pensée attrayante sous une parure nouvelle et qui l'imprègnent d'un charme nouveau.

Et le rythme adéquat à vos sensations, ne le cherchez pas dans le code de Banville ; ne lui confiez pas la mission de régler les mouvements, les vibrations de votre âme. Réglez-les vous-même. Suivant que ses mouvements seront lents ou rapides, faibles ou intenses, et même désordonnés, votre musique, par une corrélation intime, sera grave ou gaie, douce ou nerveuse jusqu'à l'exaltation.

La césure et l'hémistiche ne sont que des barrières. Soyez vous-même. En votre âme, soyez roi.

Ci-joint, Messieurs, la « Brochure jaune » (1), le cadavre ! Je m'en sépare sans regret. Peut-être estimerez-vous que mon appréciation est exacte ou que tout au moins elle approche de la vérité.

Avec mes sympathiques salutations et des regrets pour la longueur exagérée de cette lettre.

J. V.

(1) On ne l'obtient en librairie, ici à Bruxelles, que sur commande.

LE BALZAC DE RODIN

Voici les dernières nouvelles :

Ce n'est pas M. Pellerin qui sera propriétaire de la statue. Les admirateurs de l'œuvre ont décidé de reprendre à Rodin ce qu'ont refusé les « Gens de Lettres ». Elle sera érigée à Paris à la place qui lui était destinée. Elle sera à la fois un symbole en l'honneur de l'illustre et étrange écrivain et un *in memoriam* de la mesquinerie boulevardière quand il s'agit de juger quelque chose qui sort des linéaires et banales prescriptions du snobisme. Les 30,000 francs nécessaires seront réunis. La liste des souscripteurs sera belle. On s'était adressé à ces dames qui rédigent la *Fronde*, organe quotidien (très bien fait, en général) du féminisme français. Elles se sont abstenues à la quasi unanimité, malgré leurs proclamations révolutionnaires, absolument comme si leurs jupes étaient faites avec les vieux pantalons des pauvres hommes qu'elles abominent. C'est bien le cas de penser : Derrière chaque amazone féministe il y a un mâle qui tire la corde de l'arc. L'occasion eût été belle de montrer quelque indépendance.

Il paraît (c'est difficile à croire) que des hommes comme Puvis de Chavannes et Constantin Meunier, entraînés par la première poussée réactionnaire et doctrinaire, se sont mis du côté des « Gens de Lettres ». Est-ce croyable de la part d'artistes qui, presque toute leur vie, ont été les victimes de l'arriérisme et des partis pris d'écoles, et n'ont obtenu une tardive justice que grâce à l'appui opiniâtre d'hommes qui avaient compris leur génie méconnu par la routine, les idées reçues et l'aveuglement académique ? Ce n'est, du reste, pas sans peine que Balzac lui-même a été admis, et il ne manque point, encore aujourd'hui, de déprimés littéraires qui le tiennent pour un médiocre et un suspect.

Voici un amusant et topique extrait d'un journal français : « Combien d'encre fera-t-elle encore couler, cette œuvre incomprise de notre grand sculpteur Rodin ? La plume acerbe des critiques trouvera-t-elle encore longtemps à s'exercer ? Telles sont les questions que l'on se pose dans le monde des artistes. Mais, s'il est des différences au point de vue artistique, tout le monde se plaît à constater que si Rodin, au lieu de vêtir son Balzac d'une houppelande à l'anglaise, l'avait habillé avec un des élégants costumes à 75 francs de la maison Richelieu, maison française de tailleurs, 106, rue de Richelieu, il aurait laissé à la postérité l'œuvre la plus magistrale que son génie ait jamais conçue. »

LÉON BAZALGETTE

L'Esprit nouveau (1).

Dans le livre auquel il donne pour titre *L'Esprit nouveau*, M. Léon Bazalgette, ainsi qu'il l'explique au cours de son introduction, entend l'inondation de pensées nouvelles qui depuis la Renaissance a fait craquer les parois étroites dans lesquelles le moyen-âge avait enserré le monde, l'homme et toute la vie. « Des fissures s'y montrèrent, dit-il ingénieusement, d'où jaillirent au dehors des parcelles de vie prisonnière ; ces bouches d'air closes et condamnées, de nouvelles fissures se produirent à côté ; et alors certains d'entre les libérés eurent l'intuition d'une vérité nouvelle : que le monde ne pouvait être enfermé dans un moule quel qu'il fût et que sa réalité seule contenait toute sa révélation. »

Comme on le voit, l'Esprit nouveau c'est ce que nous avons si souvent indiqué, défendu et prêché dans l'*Art moderne* comme le véritable champ dans lequel doit s'agiter la pensée humaine, notamment la pensée esthétique. Pour l'art aussi il n'y a point de limite, il n'y a point de moule. Il peut et il doit les contenir tous et l'on peut poser en axiome que quiconque prêche l'exclusivisme d'une doctrine ou d'une école, rapetisse celle-ci, se trompe et induit ceux qui l'écoutent en des erreurs amoindrissantes.

(1) Vol. in-12 de 393 p. et table.

M. Léon Bazalgette, après avoir exprimé sommairement cette doctrine salutaire dans ses premières pages, la développe en des applications relatives à la vie artistique, à la vie sociale, à la vie religieuse.

Nous n'avons, dans l'*Art moderne*, à nous préoccuper particulièrement que du premier terme de cette trilogie et à signaler à l'attention de nos lecteurs les quatre points suivants dans lesquels l'auteur s'occupe de la vie artistique : d'abord, l'avenir du naturalisme représenté par son fondateur littéraire Zola. Ensuite, l'art et la sexualité où est examinée la valeur de l'abstinence sexuelle comme principe créateur en art. Puis ce que M. Bazalgette appelle la banqueroute du préraphaélisme. Enfin, l'architecture nouvelle.

Le premier point mérite surtout, à l'heure actuelle, d'attirer l'attention parce qu'il affirme, avec abondance et un grand intérêt pour le lecteur, le principe que nous avons plus d'une fois exposé sous le titre: Le Diptyque humain, c'est-à-dire que pour dépeindre sous une forme artistique quelconque la complète réalité du monde, il ne suffit pas de la considérer soit dans sa forme matérielle extérieure, soit dans sa forme psychique interne, mais qu'il importe de la pénétrer sous cette double face qui seule réalise le *monisme* puissant de l'univers. On sait que quelques-uns des artistes les plus récents ont donné à cette ample et vraie conception le nom nouveau de *Naturisme*.

Le livre de M. Bazalgette contient nombre d'aperçus savoureux. Il est écrit dans la langue abondante mais un peu hâtive du journalisme.

LA REVUE NOUVELLE

« Comme il nous plaira »

Nous reproduisons ici l'intéressante page initiale de *Comme il nous plaira*, revue mensuelle belge qui a repris la succession de l'*Art jeune*. (Rédacteurs : G. Rency, A. Ruijters, A. Toisoul, H. Van de Putte. Adresser les communications 29, rue du Taciturne, Bruxelles.) Ces lignes marquent bien la tendance actuelle de notre jeune Littérature vers LA VIE ET L'ACTION, à l'encontre des sectateurs de la fameuse « Tour d'Ivoire » où se confinaient jadis les dolents rêveurs et les invalides de l'*Art pour l'Art*.

***

« Un usage, que nous n'oserions, en principe, désavouer, mais dont l'observation ne laissa pas d'être souvent fâcheuse, exige que toute revue, en naissant, s'inaugure par une façon de manifeste où se trouvent expliquées les idées qu'elle se vouera à exalter. Comme la publication aujourd'hui reprise n'est que le prolongement, sous une forme plus nette et plus assurée, d'un effort littéraire auquel, voici deux ans, nous appliquâmes nos facultés et notre volonté, il ne nous sera guère difficile d'exprimer idéologiquement une tendance que des œuvres déjà proclament, et nous estimons qu'un court exposé des circonstances qui nous déterminent à réapparaître, dans le temps qu'il justifiera notre conduite, ne manquera pas d'indiquer aussi la portée qu'à notre acte nous prétendons imposer.

Quand, jadis, à celles d'un groupe d'écrivains plus âgés, nous mêlâmes nos jeunes forces, un noble espoir nous animait, qu'il nous a été pénible de voir trop tôt déjoué. Nous ne désirons point conter nos doléances : qu'il nous soit cependant permis de dire qu'elle fut notre déception! Avec candeur, alors, nous croyions rencontrer, en ceux que nous joignions, des frères. Nous pensions, bénévoles, que cette alliance, unissant pour un labeur commun des activités éparses, eût fait de nous tous un seul corps vivant de la même vie et participant au même enthousiasme enivré. Quelle désillusion répondit à notre attente! Hormis de rares exceptions, qu'il ne conviendrait pas de nommer en cet endroit, mais que nos futures apologies feront connaître, nous ne découvrîmes, en ces illusoires confrères, que des âmes sans flamme ou des cœurs flétris avant que d'avoir existé. Sans doute, enchantés par notre propre vertu, n'eûmes-nous pas, sur-le-champ, conscience de cette imcompatibilité; pourtant le malaise dont furent, en cette atmosphère de littérature pusillanime et stupide, frappées nos impatientes vaillances, ne tarda pas à nous avertir de notre erreur. Tandis que nous souhaitions un art pathétique et spontané, ne s'alimentant qu'à tout ce qu'il y a de joie éperdue dans les choses et que le respect religieux de la Vie eût, devant tout être, rendu tremblant d'un émoi sacré, provignaient autour de nous les déplorables productions que d'inanes soucis de dilettantisme, de forme ou d'ambition inspiraient. Mortifiés, nous dûmes avouer combien nous nous étions mépris en associant à celle de ces auteurs notre existence esthétique. Derniers survivants d'une génération impuissante que le flux des sèves nouvelles n'avait su réconforter, ils perpétuaient à nos yeux un âge de décadence. Nous ne sûmes longtemps balancer. Ne pouvant séparer la Littérature de la Vie, et celle-là ne nous apparaissant que comme la manifestation de la plénitude de celle-ci, nous résolûmes de ne point davantage, en une coterie, nous compromettre et, convaincus qu'il importait que fût révélé le zèle unique dont nous brûlions, pour ne le laisser un instant inefficace, nous décidâmes que ressurgirait — rénové — l'*Art jeune*.

Il faut toujours que soit manifestée l'Idée, a dit quelqu'un en qui nous avons mis toutes nos complaisances; or, comme il nous a semblé que non seulement s'accusait en nous une conception d'art que les ouvrages de nos contemporains ne reflétaient point, mais encore une authentique destinée morale, nous avons, en procédant à ce mode de pudique présentation, plus obéi à un désir impérieux de prosélytisme qu'à une mesquine préoccupation de succès ou de gloire. Sans doute, comme par le passé, saurons-nous, devant toute œuvre où la Beauté s'avère, nous incliner; mais synthétiques témoins de l'évolution qui travaille la jeunesse de cette période spirituelle, au nom d'une philosophie arrêtée, dès qu'un poème, un écrit empêchera la palingénésie de la race, nous ne craindrons pas de le controverser. Si l'indication d'un patronage, alors que tant d'autres signes de notre foi parleront, n'était oiseuse, nous assignerions Helvétius. Lui seul peut nous retenir. En son sensualisme intégral, il résume nos aspirations. Mais un lyrisme trop généreux nous enflamme pour qu'en d'abstraits paradygmes, longuement, nous puissions nous attarder.

Ah! que se répandent ici nos cœurs! La Vie nous est le plus ineffable des bienfaits. Il faut que sa douce splendeur éclate enfin sur les livres! Trop longtemps sommeilla en nous et s'étiola le salutaire Instinct : répudions les factices critères mentaux, que désormais il soit notre guide : lui seul connaît les clairs chemins du bonheur. Du merveilleux don des éléments, par un amour sans borne pour toutes les choses, nous épancherons notre gratitude éblouie. A l'aide de tous nos sens, exciter notre être jusqu'à un délire divin, telle sera, pour nos âmes passionnées, la loi. Une

égale ferveur à tous nos gestes présidera et nous croirons avoir mal fait ce que nous aurons fait sans tendresse.

Plénitude!... Pour te réaliser en nous, devant quoi pourrions-nous hésiter! La jouissance nous sera le signe religieux de la joie; nous reconnaîtrons en elle la présence du Dieu dont le culte, par toute la terre, en une extase, nous transportera.

Les conséquences littéraires de ces formules sont trop évidentes pour que nous nous attachions à les fixer. Nous fîmes une première fois allusion à notre pieuse intransigeance : une pareille sévérité nous assistera dans le choix à appliquer aux morceaux qui formeront de chacun de nos fascicules une anthologie selon notre rite sensuel. Nous avons trop d'orgueil pour risquer d'être vaniteux; et, sur nos ouvrages futurs, nous nous abstiendrons de gloser avec abondance.

Parce que c'est en nous, d'entre les nouveaux poètes de cette Béotie, que s'attestent avec le plus de véhémence les symptômes du renouveau, à quatre, Rency, Ruyters, Toisoul et Van de Putte, nous assumons l'apostolat impérieux. Des voix étrangères, parfois, ici retentiront. Tous ceux à qui notre admirable ardeur est commune, ceux qui aidèrent à la provoquer ou ceux qui en furent attendris, seront conviés. Et ainsi *Comme il nous plaira* sera vraiment le cœur puissant où, harmonieusement, les amoureuses frénésies dont s'affolent les jeunes hommes de cette époque, battront. »

***

Ces lignes sont émues et vaillantes. Elles attestent que la nouvelle Revue veut être nettement humaine, tant au point de vue moral que littéraire. A cette minute de transition spirituelle, elle peut jouer un rôle efficace pour aider à l'œuvre très saine et très opportune de ramener notre Littérature à la Vie et à l'Action, loin des jardins artificiels où s'attardent tant de jeunes en la compagnie de Cydalises imaginaires. Ah! comme on en a assez de ces mièvreries amoureuses racontant des passions qui n'ont d'autre théâtre que la cérébralité de rêveurs incapables d'énergie et impropres à la lutte, si ce n'est dans les scolastiques et stériles conflits de la Syntaxe, du Dictionnaire et de la Prosodie! A bas les grammairiens. Des hommes! des hommes! des hommes! Peut-être qu'en voici!

PETITE CHRONIQUE

M. Charles Van der Stappen est revenu la semaine passée d'Allemagne, où il a été reçu avec d'exceptionnels égards. A Berlin, où il avait été prié de réunir au Salon des Beaux-Arts un ensemble de ses œuvres, on lui a réservé deux salles, l'une de 25 mètres, l'autre de 8 mètres, ornées l'une et l'autre avec goût et dans lesquelles il a disposé trente-deux bronzes, marbres, ivoires, etc., parmi lesquels les *Bâtisseurs de villes*, *Pax vobiscum*, le Surtout de table de l'hôtel de ville de Bruxelles, les bas-reliefs exécutés à La Hulpe, le *Sphinx du silence*, le lot de 100,000 fr. de l'Exposition de Bruxelles (*In hoc signo vinces*), etc.

Son succès a été unanime. A Vienne, M. Van der Stappen expose en ce moment à la Sécession et au Künstlerhaus où ses sculptures sont aussi admirées que l'artiste avait été recherché pendant son séjour dans les deux capitales.

L'*Indépendance* annonce la mort, à soixante-dix-neuf ans, du graveur français Auguste Blanchard, membre de l'Institut. Malgré son grand âge l'artiste n'avait pas cessé de produire, et sa dernière planche date de quelques mois à peine. On cite notamment de lui des gravures en taille-douce d'après des tableaux de Bouchot, Paul Delaroche, Alma Tadema, les *Fumeurs* de Meissonier, un dessus de porte de Boucher, l'*Antiope* du Corrège, et des portraits parmi lesquels celui de Charles Gounod, d'après Edouard Dubufe.

Maintes fois médaillé au Salon, il était chevalier de la Légion d'honneur depuis 1861, membre de l'Académie des Beaux-Arts depuis 1888.

Auguste Blanchard était le père de Mme Jeanne Raunay, qui créa le rôle de Guilhen dans *Fervaal*, à Bruxelles et à Paris.

Le violoniste hongrois Remenyi vient de mourir à New-York, âgé de soixante-huit ans. Il fut lié jadis avec Liszt, qui en parle à plusieurs reprises avec enthousiasme dans ses écrits. Il connut Brahms, avec qui il organisa quelques tournées de concerts. Ses voyages en Angleterre, en Allemagne, à Paris, puis en Amérique, en Australie, en Afrique, en Chine et au Japon en firent le plus nomade et le plus indépendant des virtuoses.

Indépendant, il l'était même à l'égard de la musique, qu'il interprétait à sa façon, en violoniste tzigane qu'il était et qu'il demeura jusqu'à la fin de sa vie. Il avait un beau son, un mécanisme prestigieux qui lui valurent des succès retentissants. Mais il ne possédait, sous ces dehors brillants, ni style ni école, et son interprétation des œuvres classiques ne rimait à rien. Il n'eût jamais dû quitter son poste de maître de chapelle tzigane, où sa célébrité eût dépassé celle des Patikarius, des Râcz Pâl, des Daras Miszka, de tous les manieurs d'archet aimés des princesses. Avec Remenyi disparaît un des derniers débris du romantisme musical de 1840.

Changements d'affiche : A l'Alhambra, *Lazare le Pâtre* a succédé à *Fualdès*. Au théâtre Molière, un drame tiré de la guerre franco-allemande, et qui porte ce titre éloquent : *La Guerre!* remplace depuis hier *Maman Gâteau*.

Un écho sur *Cyrano*. « Il y a deux pièces dont je raffole, disait naïvement un spectateur. C'est *Cyrano* et les *Mousquetaires au couvent*. » Cette appréciation imprévue n'est-elle pas caractéristique?

Le théâtre royal de Munich annonce pour les mois d'août et de septembre prochains une série de représentations fort intéressantes de Wagner et de Mozart. Les premières auront lieu à l'Opéra, les secondes au théâtre de la Résidence.

Voici les dates fixées pour chacune d'elles :

MOZART. *La Flûte enchantée*, 31 juillet, 4, 9, 14, 18, 23, 28 août, 1er, 6, 11, 15, 20 septembre. — *Don Juan*, 1er, 15, 29 août, 12 septembre. — *L'Enlèvement du sérail*, 3, 17, 31 août, 14 septembre. — *Cosi fan tutte*, 6, 13, 20, 27 août, 3, 10, 17, 24 septembre. — *Les Noces de Figaro*, 8, 22 août, 5, 19 septembre.

WAGNER. *Tannhæuser*, 2, 30 août. — *Lohengrin*, 7 août, 4 septembre. — *Tristan et Isolde*, 11 août, 8 septembre. *Le Vaisseau fantôme*, 16 août, 13 septembre. — *Rienzi*, 24 août, 18 septembre. — *Les Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*, 25 août, 22 septembre. — *L'Or du Rhin*, 25 septembre. — *La Valkyrie*, 26 septembre. — *Siegfried*, 28 septembre. — *Le Crépuscule des Dieux*, 30 septembre.

Parmi les interprètes principaux figurent Mmes Bettagne, Motll et Ternina; MM. H. Vogl et Raoul Walter, ce dernier appelé, nous écrit-on, à un brillant avenir. L'orchestre sera dirigé par MM. Franz Fischer, Richard Strauss et Hugo Röhr.

Rien n'aura décidément manqué au succès de *Fervaal* à Paris. Rien, pas même l'éreintement obligé de Francisque Sarcey, à qui le drame lyrique de Vincent d'Indy fait regretter *Haydée* et le *Pré aux clercs*. A la bonne heure! Il eût été désolant de voir l'épais bourgeois du *Temps* du côté des artistes, et son opinion est faite pour confirmer la valeur musicale de l'œuvre qu'il critique.

La livraison de juin de *The Artist* consacre à R. Caldecott une intéressante notice, illustrée de reproductions en couleurs et en noir. A lire, dans le même numéro, une étude sur Max Klinger, « visionnaire, peintre et sculpteur ».

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32 rue de l'Industrie

Juin

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 23. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 5 JUIN 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32. Bruxelles**

SOMMAIRE

Les deux Salons de Paris.

(*Troisième article* (1).

C'est une chose vraiment merveilleuse que la sincérité d'une impression unique, mais intégralement livrée, en fasse surgir dix autres aux yeux de qui observe et médite. Qu'un voyageur nous parle d'un pays visité à l'époque des splendeurs de l'été, si sa description est exacte et émue, avant même qu'il ait achevé de dépeindre les verdures dans toute leur luxuriance, les champs jaunes des ors de la moisson et du soleil, la résonance de notre souvenir, ébranlée comme le jeu d'une harpe, l'élan aussi de notre imagination, feront apparaître devant nous ce même pays, amolli et nacré par le printemps, rougi par l'automne ou rigide et pâle sous les bises d'hiver. Qu'un poète nous chante la jeunesse d'une femme, tandis que nous l'écouterons nous songerons déjà à l'enfance, à la maturité et peut-être surtout à la mort de cette créature à peine épanouie.

Ceci est dit en pensant au superbe portrait de théâtre exposé par le peintre BESNARD. La comédienne qu'il représente, entrant en scène, inondée de clarté jaune par les lumières complexes de la rampe et de la herse et de reflets verts jaillis du décor aux feuillages éclatants et faux, montre au-dessus de ses belles épaules ambrées sa tête étrange et grimacière, tendue vers la foule, le regard large, les narines ouvertes, avec cette expression extravagante et hors de soi du cheval lancé tout à coup sur la route, du taureau lâché dans l'arène et de l'actrice arrivant soudain sur les planches un soir de grande première et d'émoi. Autour d'elle voltigent les plis de sa ravissante robe de satin rose, ondoyante et gonflée telle qu'un drapeau, sa robe à laquelle elle ne pense plus, prise déjà par son jeu et le contact avec le public, qui imprègnent de quelque fièvre cette physionomie toute de nerfs et de contractions. On assure que le modèle a refusé ce portrait, ne comprenant pas qu'elle était là tout entière, non seulement de chair, de peau, de visage et d'habits, mais encore chargée des émotions qu'elle va déchaîner sur son auditoire, sans compter la sienne propre, du souvenir de tous les rôles qu'elle a créés et de l'avenir de ceux qu'elle incarnera, non seulement femme, comédienne enfin, de la pointe de sa jupe

(1) Voir nos deux derniers numéros.

collée à ses flancs à la dernière mèche de ses cheveux.

Rarement une toile éveilla pareille liberté et vivacité de mouvement, pareille joie et douceur de coloris.

Le même peintre décrit encore des Espagnoles dansant sur des tréteaux le *flamenco* devant un public noyé dans l'ombre où tranchent des faces blêmes de femmes qui fument, et des chevelures d'encre durement tachées d'œillets rouges. Les deux danseuses, l'une épaisse et de fortes hanches, l'autre encore fillette, se tordent en des repliements de poses batraciennes extraordinaires. Un *Marché aux chevaux* mêle les blouses indigo des paysans aux croupes et aux crinières versicolores des animaux par une coloration saine et réjouissante.

Qu'il est charmant de savourer l'infinie diversité, dans laquelle fraternisent cependant les bons artistes, en s'arrêtant devant un petit portrait de FRANTZ MELCHERS peint de ces tons moites, renouvelés des vieux Flamands, au milieu d'un paysage pensif de terre grasse et riche et de verdure heureuse, sous un ciel teinté d'émeraude et qui semble refléter les pelouses. Le tranquille visage féminin s'accorde en une tendre union avec la câline ambiance, et c'est un des rares portraits du Salon où ce rapport existe entre la nature et le personnage ; en général l'un accompagne l'autre pour des raisons de métier, par choix d'un fond harmonieux, mais non par souci de révéler la personnalité d'un être à l'aide d'un décor non quelconque, mais qui se parallélise inévitablement à la physionomie étudiée. Ainsi est le *Portrait du poète Holger Drachman* par KROYER : l'homme fort, haute stature, tête grisonnante, l'œil fixé à l'horizon, se repose sur la plage, appuyé à l'avant d'une barque tirée hors de l'eau, et l'homme, la barque et le sable sont cuivrés des rayons en diagonale du soleil couchant qui descend dans la mer. Ainsi est encore un petit *Portrait de M. Gladstone* d'HAMILTON, qui en expose plusieurs autres, mais dont celui-ci est le meilleur par l'intensité d'expression du vieillard qui lit à sa table de travail, encombrée de papiers, devant une vaste fenêtre claire laissant voir, à travers ses vitres, les vallonnements d'un parc aux gazons légers et pâles, qui encadrent le visage de chair cendrée et fine, les vêtements gris aussi et les mains nerveuses du lecteur.

Malgré quelque peu de convenu dans les groupements et de puérilité des détails, le triptyque de COTTET : *Au Pays de la Mer*, possède une attirante simplicité. Ce sont des Bretons rassemblés, avant l'embarquement, autour d'un repas d'adieu ; figures bistrées rudes comme le basalte, et percées d'yeux durs et nets comme des aigues-marines; derrière eux la fenêtre pleine de ciel bleu-noir semble un vitrail; ce sont encore des matelots sur une barque voguant la nuit et des femmes aux coiffes et aux habits sombres assises au bord d'une falaise et guettant l'océan. Quoique le ciel manque ici de profondeur et que les personnages soient tous à peu près au même plan, le panneau est beau d'une noble gravité.

Aussi serein que celui-ci est anxieux, voici un tableau, un tableautin plutôt, dont la naïveté franche rappelle les vieilles gravures allemandes : *Le Menétrier* de RAOUL DE MALHAN ; un brave homme à tête d'Auvergnat, mal rasé, la bouche ouverte où luisent des dents blanches, en un rire de chien joyeux, assis sur un banc à la fin de la journée, et en manches de chemise rose, racle un petit violon fauve avec ses gros doigts disproportionnés, tandis que dans le fond, trois ou quatre fillettes vaguement esquissées dansent une ronde et que derrière elles s'élèvent, parmi le soir tombant, des collines à herbe rase striées de routes grises qui s'entrecoupent. Amusante et tendre scène qu'on croirait l'illustration d'un conte de Blanche Rousseau.

Des moines espagnols de RUSIÑOL, secs, raides, noirs, comme en bois, mais expressifs, prostrés devant des murailles peintes à la chaux aux pieds d'un Christ enjuponné, et des intérieurs de cloître aux galeries crayeuses environnant des cours pleines d'ombre et d'arbustes frais qu'arrose le jet d'eau des fontaines. Un cavalier chevauchant à travers une lande déserte, sur une sente sablonneuse s'enfonçant dans des bruyères à perte de vue qu'aucun arbre ne coupe : *Solitude* d'ARSENIUS, petite toile de grande allure. Un *Chemin de halage* de FRANZ COURTENS, où peine un gros cheval de labeur qui tire le chaland invisible et porte l'homme qui le conduit par une nuit brumeuse, sous une lune voilée de nuages, donne une haute impression d'isolement, d'espace et de mystère. De ZULOAGA Y ZABALETA, un chasseur vêtu de brun, bien campé et souriant, avec un chien aussi vêtu de brun et dans un paysage où le brun domine; c'est uniforme et lourd, mais plaisant cependant par une sorte de gaieté et d'entrain et par la vue exacte d'un village perdu en des campagnes aperçues panoramiquement du haut d'une colline. De WENGEL, Une *Nuit de Noël*, feutrée de neiges étrangement verdies d'on ne sait quels reflets, et qu'éclairent les lampes de maisons rustiques entr'ouvertes et la nef lumineuse d'une petite église de campagne toute tiède de cierges vermeils vers qui se hâtent des paysans et des infirmes cheminant. De V. GILSOUL, une exquise place de village flamand, maisons à pignons et à petits carreaux aperçues à travers les fûts de hauts peupliers, le tout verni, lustré, lavé de pluie et plein de silence.

Enfin des Bretons de LUCIEN SIMON, femmes marchant au long des sentiers pierreux, droites, endimanchées, inflexibles, automatiques, aux figures anguleuses travaillées, par taches, comme des mosaïques, et cependant d'un puissant caractère et d'une coloration à la fois violente et sobre qu'on retrouve dans le *Cirque forain*, dont les spectateurs sont figés en de curieuses attitudes, qui deviennent trop raides et exagérées chez

les acteurs : pitre et danseuse de corde; encore un très remarquable portrait de vieille femme où les mêmes moyens s'adoucissent et s'enveloppent d'une atmosphère moins épaisse et irréelle.

Mlle ALIX D'ANETHAN envoya jadis au Salon des portraits non sans charme et plus intéressants que ses grands panneaux froids, vides, où elle s'évertue à copier les dispositions, les attitudes de ceux de Puvis de Chavannes, sans aucun effort ou recherche personnelle.

MARCELLIN DESBOUTIN reste l'artiste plein de conscience et de sévérité avec lui-même, échappant à toute lassitude ou manque d'enthousiasme; ses portraits, surtout celui de Maurice Barrès, sont à la fois largement modelés et fouillés : son *Marchand d'oignons de la Riviera* est peint à la manière du *Mendiant* de Murillo, mais avec une coloration plus aigüe qui lui est bien particulière; il y a de plus une *Nature morte*, extraordinaire de vérité et d'une rare et originale beauté. D'ailleurs, toutes ses toiles paraissent empreintes de la patine dont seul, habituellement, le Temps glace les autres, et c'est un don qu'on ne remarque chez aucun.

Peu nombreux les *idéalistes*. L'imagination humaine qui veut trouver ses créations en dehors de la nature et de la vie est bientôt épuisée, sinon forcée de revenir aux seules sources inépuisables. Leur groupe donne cependant, cette année, avec le tableau-fresque de JEAN DELVILLE : *L'Ecole de Platon*, un attachant exemple de ce que parfois elle peut produire de beauté et de grâce pure que ne faisait pourtant guère pressentir un tableau satanique, habile, mais sans attrait, montré l'an dernier par ce peintre. Oui, beauté et grâce des longs corps trop semblables, au milieu de leurs molles draperies, des têtes chevelues d'adolescents couronnés de lierre, ou de roses, ou de jacinthes, des visages paisibles, mais sans humanité ni forte vie; beauté et grâce surtout du divin paysage, touffu, fleuri, feutré du velours miraillé des pelouses où se promènent des paons blancs, où se dressent des arbres ronds et duveteux contrastant avec la sécheresse élancée des personnages et débordant de grappes de fleurs; ample beauté du fond aux collines bleues dominant la mer azurée, moindres détails, moindres vaguelettes notés, grâce à ce soin minutieux, très spécial, dont Robert Picard modela les horizons limpides de ses premiers et sensationnels tableaux. Œuvre séduisante longuement caressée par un fier pinceau trempé de lumière!

De la même école les visions blanches et dorées de mysticité de LE SIDANER; quelle suavité flotte avec ces robes claires de pensionnaires en récréation dominicale dans un jardin de mai doux comme une floraison de verger! Quelle infinie rêverie mêlée de parfums d'église autour de ces communiantes si noyées en la candeur de leurs robes et de leurs âmes que n'osent même point les teinter d'autres nuances les rayons du soleil fusant à travers un éclatant vitrail!

Voici encore les élégants poèmes crépusculaires d'OSBERT, leurs lacs d'outre-mer, leurs masses d'arbres unies en la même ombre compacte et leurs personnages d'un art convenu et un peu théâtral; et ce sont à peu près les seuls de ces *idéalistes* qui offrent leurs convictions et leurs aperçus simplement, en dédaignant l'arsenal banal, d'ailleurs démodé, d'insignes, de fleurs, de draperies et de symboles pillé au royaume des préraphaélites dont la beauté, comme celle de tous les autres génies, se venge des vols qu'on lui fait en ne laissant aux mains des avides de ses trésors que des choses inutiles, dépareillées et mortes.

JUDITH CLADEL

AUTOUR DE LA STATUE

S'il est vrai que nul n'entend plus de sottises qu'un tableau de musée, le *Balzac* de Rodin a collectionné à lui seul, en un mois, les âneries recueillies depuis un siècle par tous les tableaux de tous les musées. Le plâtre qui érige son orgueilleux dédain au centre du Salon de sculpture du Champ-de-Mars doit être imprégné de propos imbéciles, pénétré de radotages, saturé de stupidités. Si les invectives dont il est l'objet marquaient, comme des crachats, il aurait depuis longtemps disparu jusqu'au sommet de la chevelure sous la bave expectorée par la foule. Ce sont, autour de ce Christ aux outrages, des attroupements d'émeute, chaque jour renouvelés, d'où jaillissent des cris, des injures, des rires épais. On dispute, on gesticule. Des faces s'apoplectisent. Les poings sont brandis, parfois, avec fureur. Jamais œuvre d'art n'a provoqué pareilles bagarres, et ni les *Casseurs de pierres* de Courbet, ni l'*Olympia* de Manet n'ont été plus abondamment conspués que la fière effigie de l'auteur de la *Comédie humaine*. Ceci seul, à ne nous en rapporter qu'à la logique des choses, suffit à nous rassurer sur la valeur de l'œuvre. Les *Casseurs de pierres* sont entrés triomphalement au Louvre et la nudité nacrée d'*Olympia* rayonne au Luxembourg, ce parvis de l'empyrée des artistes. Pour la statue de Rodin luit désormais le soleil des morts, selon la poétique expression de Camille Mauclair.

Ce qui est heureux et réconfortant, en cette affaire dont le bruit n'est pas près de s'éteindre, c'est qu'à notre époque sceptique l'opinion publique se passionne *pour* ou *contre* une œuvre d'art. Que Rodin ait fait un chef-d'œuvre ou qu'il se soit lourdement mépris, qu'importe! L'essentiel est qu'une statue, bonne ou mauvaise, apparaisse comme un sujet de discussion de premier ordre; que la foule se rue au Salon pour la contempler; que les écrivains saisissent leur plume pour l'exalter ou la combattre; qu'elle prenne dans les conversations l'importance d'un événement national.

Et c'est le cas pour le *Balzac* de Rodin. L'incident de la Société des Gens de lettres a, comme d'un coup de fouet, enlevé tout l'attelage des chroniqueurs, et voici la France plus vibrante et plus excitée que s'il s'agissait d'un changement de gouvernement. L'« affaire Rodin » a succédé à l'« affaire Zola », a relégué celle-ci dans l'ombre. A la dernière répétition

générale du théâtre Antoine, où l'on jouait l'*Épidémie* d'Octave Mirbeau, on était en pleine effervescence. Au moment où je passais devant le contrôle, mêlé à la cohue des arrivants, quelqu'un me saisit le bras et dit : « Vous devez avoir des Français une bien triste opinion, mon cher ami. » Celui qui m'interpellait ainsi est un artiste de talent doublé d'un écrivain dévoué aux idées nouvelles et aux hommes d'avant-garde. Il continua : « Le procès Zola, c'était écœurant. Mais l'affaire Rodin, c'est trop d'humiliation! La France n'avait-elle pas assez souffert? Chez vous, du moins, on a le respect des artistes et de l'art. C'est à vouloir se faire naturaliser Belge, parole d'honneur! »

J'eus quelque peine à démêler les fils mystérieux qui rattachaient à Zola et à l'île du Diable une statue de Balzac refusée par un comité de gens de lettres. Mais j'étais, du coup, fixé sur la place qu'avait pris, dans les cercles littéraires, l'incident Rodin. L'exaltation de mon ami était partagée par la plupart des artistes que je rencontrai ensuite et dont les premiers mots étaient invariablement : « Que dites-vous de l'affaire Rodin? N'est-ce-pas scandaleux? » Et, au sortir de la répétition, une réunion de sculpteurs, parmi lesquels l'élite des artistes du Champ-de-Mars, décidait qu'il fallait, en témoignage d'affection et d'admiration, offrir à Rodin un banquet fraternel.

J'avais vu la foule hurler autour de la statue. Et voici que l'armée cérébrale se levait en masse pour défendre l'honneur outragé d'un des siens.

Au lieu de gémir sur cette « humiliation nouvelle », il faut se réjouir. Pour Rodin, le brutal *veto* des gens de lettres a été le coup de sifflet qui décide du succès d'une pièce. Mais c'est là le côté accessoire de l'événement. Le statuaire admirable à qui nous devons l'*Age d'airain*, le *Saint-Jean*, le *Baiser*, les *Bourgeois de Calais*, le *Monument de Victor Hugo* et tant d'autres chefs-d'œuvre doit se soucier assez peu de l'approbation ou du désaveu d'une douzaine d'écrivains. Sa célébrité n'est pas entamée par leur refus, pas plus qu'elle n'eût été augmentée par le discours dont ils eussent auréolé l'inauguration du bronze. Mais la vie, le mouvement, les germinations d'idées, les polémiques, les sentiments contradictoires auxquels l'incident a donné naissance, voilà ce qui est important. Inconsciemment, comme une force naturelle qui déchaîne les ouragans, Rodin a soufflé sur les passions humaines, allumé des colères, attisé des haines, provoqué, par réaction, des enthousiasmes ardents. Quelle puissance et quelle force que l'Art, lorsqu'il est placé en pareilles mains! Et quel respect ne mérite pas celui qui possède ce pouvoir souverain!

***

Avec joie, grande joie, nous insérons la lettre suivante. Elle rectifie une information qui courait certains milieux parisiens qui semblent pris, en ce qui concerne la vérité des nouvelles, de la maladie américaine étrange qui s'est déclarée depuis la guerre de Cuba. On croirait que ces épidémies se communiquent par le télégraphe. Constantin Meunier reste en accord avec sa belle et noble vie d'art hardi, ayant l'horreur des partis pris, du snobisme et de la conformité.

MON CHER DIRECTEUR,

A mon grand étonnement je lis dans l'*Art Moderne*, que l'on vient de m'envoyer à Londres où je suis, que j'ai pris parti pour les Gens de lettres dans leur conflit avec Rodin à propos du *Balzac*.

C'est tellement peu vrai qu'à deux reprises j'ai prouvé ma sympathie et mon admiration à mon ami Rodin : la première fois en signant et en adhérant à une petite manifestation, un déjeuner à la campagne, dont l'*Aurore* a publié un compte rendu; la seconde fois en souscrivant pour une somme relativement importante pour l'érection de la statue de Balzac.

J'espère, et j'en suis sûr, mon cher directeur, que tu vas sans tarder faire cette rectification.

C. MEUNIER

Londres, 3 juin.

ARNOLD BÖCKLIN

Il s'agit d'un artiste dont le nom est célèbre mais dont peu d'entre nous connaissent les œuvres. Böcklin a eu dans son pays la destinée ordinaire des génies très fortement personnels : il a été haineusement méconnu pendant des années jusqu'à ce qu'une assez brusque volte-face de l'opinion soit venue l'élever jusqu'aux nues. Seulement pour lui la lutte a été beaucoup plus longue, parce que sa personnalité n'a que lentement évolué et qu'entre lui et le public l'antagonisme a commencé à un moment où d'autres sont généralement vainqueurs et quelquefois déjà immobilisés dans leurs manières. Et le combat a été rude : il lui a fallu faire accepter non seulement une toute nouvelle technique, mais encore un mode de conception et des sujets différant totalement de tout ce que le public d'alors connaissait et croyait possible. Peu de choses sont difficiles à surmonter comme la force d'inertie de la routine et l'indignation des gens qu'on veut amener à un effort intellectuel. Böcklin dû le constater.

Or, si un public allemand a mis tant de temps a s'initier à l'œuvre d'un artiste aussi germanique de sentiment que celui-ci, qu'en sera-t-il d'un public français qui aura à vaincre non seulement les incompatibilités de conventions, mais encore celles, plus profondes, qui naissent des différences de races?

L'expérience serait peut-être décourageante à tenter, car elle prouverait une fois de plus combien ces divergences sont invincibles, dans quelle mesure elles peuvent rendre une âme humaine inaccessible à une autre âme humaine. L'intellectualité du Latin, surtout du Français, son sentiment du contour, de la précision, de la ligne et du mot se trouveront heurtés à chaque pas par cette imagination débordante, dyonisiaque, un peu barbare. Aussi devra-t-il apporter à l'appréciation de l'artiste une absence totale de parti pris, une volonté sympathique et le désir de se soustraire à l'esprit de critique et de gouaillerie, masque de tant de préjugés inconscients.

Böcklin est un peintre qui demande à être senti, qui s'adresse à notre personne entière et plus à notre cœur et à nos sens qu'à notre compréhension, et si ceci est un peu vrai de tous les peintres, c'est vrai de celui-ci à un degré péremptoire. Il n'y a même pas, à proprement parler, d'élément compréhensif dans son œuvre : il n'est rien moins qu'un peintre à sujets ; détail curieux et significatif : il n'a jamais donné de titres à ses tableaux, qui ont été subséquemment dénommés par les marchands. S'il y a, dans sa production totale, un certain nombre de scènes déterminées, scènes des Évangiles surtout, quelques figures allégoriques et des portraits, ils n'ont cependant aucun caractère épisodique qui les mettrait au niveau du fait particulier, défini. Leur conception est toute typique et vaste, la facture large et simple, un peu brutale.

Ils frappent tout de suite l'attention et disent ce qu'ils ont à dire entièrement, sobrement et avec une force singulière. Ils sont élémentaires, pour ainsi dire, dans l'expression de leur sentiment et ne laissent pas à l'imagination un champ très vaste comme le font tels tableaux de Botticelli, de Léonard, telles têtes de femme du Titien qui ne cesseront d'inquiéter les poètes et les penseurs. Ici un sentiment unique est dit avec une sincérité naïve qui est très touchante et qui convainct. Les personnages ont peu d'intellectualité : ils ne sont des raffinés ni au physique ni au moral, et leur contour manque souvent d'élégance : ainsi Böcklin peint des corps féminins assez lourds, aux fortes attaches, harmonieux cependant dans leur cadre et sans la moindre dissonance. Ses allégories ont le même type simple et fort; leur signification est toute dans le geste et l'attitude : il n'y a presque pas d'accessoires extérieurs.

Ces tableaux-là ne sont, du reste, qu'accidentels dans l'œuvre du maître, qui est avant tout paysagiste, encore que le terme soit trop étroit et l'amoindrisse, lui, le chantre puissant de la vie universelle, le poète de la nature consciente et inconsciente qui a su infuser au grand tout une âme si merveilleusement riche et multiple! Il pénètre et symbolise l'un par l'autre l'élément vivant et l'élément insensible avec une force d'imagination, une puissance plastique incroyables : tout l'intérêt de son œuvre consiste dans la dose d'humanité, partant de beauté et de vie, dont il anime toute la nature, jusqu'en ses parties les plus arides. Ses paysages n'atteignent leur signification qu'en tant que théâtre d'un épisode de vie qui s'y rattache : le plus souvent, et c'est ici que Böcklin déroute le plus, cette vie est représentée par des animaux aux formes hybrides empruntées à la tradition antique : des faunes, des centaures, des sphynx et des tritons s'ébattent dans les mers, dans les forêts, sur les rochers et les montagnes. Ils ne ressemblent d'aucune façon aux représentations plastiques que les anciens en ont données et n'ont de commun avec celles-ci que l'idée première, la donnée brute. Dans l'antiquité, le symbole était tout mystique, à la forme hiératique et raidie; il avait certes sa grandeur et son mystère, mais il procédait d'un autre mode de création et avait une autre raison d'être. Ici c'est la vie palpitante, immédiate, qui n'en a pas moins sa valeur symbolique, et cela par la concordance parfaite, par l'harmonie grandiose de l'être avec son milieu dont il est comme l'expression vivante et typique.

Ces faunes naïvement lascifs et si gais ne pourraient vivre ailleurs qu'en ces pays baignés d'une douce lumière chaude, pleins de replis et de cachettes ombragées d'où surgit soudainement leur maligne figure effrontée, ces pays de sécurité, à la végétation riante et prospère, où il n'y a ni souffrance ni cruauté, pas de cataclysmes et pas d'hiver, vrais pays méditerranéens au ciel toujours bleu. — Sur un plateau rocheux, des centaures hirsutes et féroces font pleuvoir autour d'eux d'immenses blocs de pierre, dans l'acharnement d'un combat mortel. Ils incarnent les forces élémentaires dont la tension terrible, l'élan implacable, la propulsion hostile ont labouré les entrailles de la terre, soulevé des montagnes, semé comme des graines ces rochers antédiluviens devant lesquels notre imagination impuissante s'est souvent arrêtée.

Ses tritons et ses néréides sont de vrais animaux aquatiques, par leur apparence physique, par leur organisme et par leur expression. Ils sont faits pour vivre dans l'élément humide et pour en goûter toutes les délices avec leurs sens de bêtes et leur conscience humaine, créés pour la voluptueuse et lente caresse des vagues comme pour ses emportements et ses fureurs, et tout l'infini des mers est dans le désir que reflètent leurs yeux. La licorne est la gardienne mystérieuse des temples et des forêts sacrées.

Aucun autre n'a rendu comme Böcklin le charme virginal de la terre, la beauté tendre et frémissante des jeunes pousses et des premières fleurs, le lent réveil de l'âme inconsciente des végétaux. Et aussi l'épanouissement du voluptueux désir estival, en ces silencieuses après-midi de juin, quand dort le grand Pan, quand l'air frémit de chaleur et que des choses ambiantes se dégage comme une lubricité faunesque.

Partout la note de sentiment est donnée avec une vérité saisissante : Böcklin nous force à croire à la vie universelle des choses. Quelle sereine dévotion il sait mettre dans ses paysages grecs et italiques par la blancheur d'un petit temple couronné de roses, par un feu sacré qui brûle sous un groupe d'arbres, par l'attitude d'un guerrier en prières. Mais la nature dans ses tableaux atteint sa plus forte intensité d'émotion quand la scène dont elle est le théâtre et en même temps l'expression est directement humaine. Là, les moindres détails ont une signification, un visage, reflètent une portion d'âme, — tout y est comme saturé d'expression et semble annoncer des événements. Tout y a une portée et nous parle avec l'intimité des choses longtemps connues.

Il y a une villa au bord de la mer qui reparaît cinq ou six fois, toujours dans une gamme de sentiment différente, et qui exprime un monde : élégante villa de la Renaissance ornée de péristyles, de statues et de vases, qui a dû être témoin des plus somptueux et des plus raffinés festins, qui a dû abriter les amours les plus magnifiques et les plus inouïes. Elle est maintenant délaissée et noyée de tristesse comme la svelte figure de femme qui pleure au bord de la mer. Ses cyprès funèbres, courbés sous les vents et les grandes vagues mugissantes, disent une chanson de mort, la « tristesse des heures qui ne sont plus », l'intense mélancolie des choses à jamais passées.

Ailleurs la hardiesse fière de l'existence guerrière et pirate s'exprime en des paysages héroïques, châteaux-forts campés sur de gigantesques promontoires au milieu des mers, défilés de guerriers par des pays arides, déserts de rochers et de sables que garde quelque lointaine citadelle, landes abandonnées, mornes, comme empreintes de pressentiments sinistres.

Les scènes farouches et grandioses qui se déroulent en cette âpre nature en sont comme l'aboutissement, la résultante humaine.

Rien n'est comparable à l'éclat de ces tableaux. Telle ascension de guerriers en manteaux rouges à travers le désert éblouit les yeux à force de soleil. Le coloris de Böcklin, celui de sa dernière époque, qu'il a cherché en de longs tâtonnements, avec une science merveilleuse du métier, ce coloris qui est devenu comme l'achèvement de son art et de sa personnalité, révèle les mêmes qualités de vision et d'imagination, le même débordement de sève et de fantastique vigueur dont témoigne la conception totale de son œuvre. Il concentre sur ses barbares couleurs de telles masses et une si grande intensité de lumière que toutes les dissonances de la tonalité deviennent licites, bien plus, qu'elles mettent dans ses créations une joie de plus et la hardiesse d'un triomphe. Les rouges sanguinaires, les roux de fer, les bleus humides et éclatants, les jaunes qui hurlent, toutes couleurs que nos yeux à nous ne verront jamais ainsi dans la nature, sont justifiées et triomphantes par cette radieuse, cette divine lumière que Böcklin

manie comme un instrument admirable dont il extrait toutes les nuances de sentiment et de sensation. Il y a plus ici que la vérité, il y a la poésie de la lumière et de la couleur.

Ainsi le peintre-poète a vivifié la lumière, la mer, les vents et les forêts, humanisé la vie végétale et animale, et refait la synthèse du Grand Tout par la force de son sentiment panthéiste. En même temps il a chanté toute l'épopée du cœur et des désirs humains; le lent réveil de la vie et de l'amour, si doux qu'on voudrait en mourir, le grondement hostile des passions et le cri sauvage de la volupté, l'âpre solitude de l'âme aventureuse et aussi cette joie sereine, cette reconnaissance envers la vie qu'a connue l'homme antique. Et il a su ouvrir à notre soif d'infini des horizons immenses, des lointains de cieux et de mers; dans tout ce qu'il a créé il y a un ardent besoin d'au-delà et comme une frénésie d'espace.

Une grande et sereine conception des choses, la quintessence de la vie concentrée dans le symbole, une puissance créatrice qui orne magnifiquement l'univers et l'amplifie infiniment au delà de notre médiocre vision, tout cela dans une candeur naïve, une inconscience d'enfant qui ne cherche à se garer d'aucune critique, parce que le maître n'a jamais douté de lui et qu'il obéit en créant à cet impérieux besoin intérieur qui empêche de jamais défaillir : c'est là ce qui fait la valeur vraie de l'œuvre de Böcklin et ce qui défiera toutes les distances de temps et de milieu de l'atteindre et de la diminuer (1).

LOUP

BRONZE ET MARBRE

La Ville de Bruxelles a fait la très contestable acquisition artistique dont nous avons parlé dernièrement : elle a acheté à M. le comte Jacques de Lalaing trois statues de bronze qu'elle se propose de placer sur le terre-plein qui sépare le square Marie-Louise du square Ambiorix. Dont coût, 45,000 francs.

Par compensation le Collège, sur l'initiative de la section des Beaux-Arts, propose à la Ville de commander à Jef Lambeaux un exemplaire de son groupe *La Folle Chanson*, l'une des œuvres les plus puissantes de l'artiste, pour l'ériger au square Ambiorix. La dépense sera de 25,000 francs.

Une observation à ce sujet. Nous aimons beaucoup qu'on orne de statues les places publiques et les squares. Et mieux vaut, certes, des œuvres d'art que les effigies burlesques dont on bombarde les cités. Mais pourquoi cette débauche de bronze? Le climat de la Belgique n'est pas favorable au bronze, qui devient noir et terne au bout de quelques années. De plus, le métal ne se détache guère sur les fonds de verdure. Voyez combien, au Parc, les silhouettes des figures de marbre sont élégantes! Et à l'avenue Louise, le médiocre *Esclave en fuite* de Samain ne fait-il pas meilleur effet, comme élément décoratif, que les *Chevaux* de Vinçotte et l'*Ompdrailles* de Van der Stappen? La supériorité artistique de cette dernière œuvre est pourtant incontestable.

Il nous semble que la *Folle Chanson*, si on l'érige au square Ambiorix, devrait être exécutée en marbre et non en bronze. Il y a assez de métal à gros sous au Jardin Botanique pour qu'on varie un peu les matières employées. Il est vrai qu'en marbre les statues du Jardin Botanique eussent été trop visibles. Elles gagnent à être dissimulées.

Et si l'on tient au bronze, qu'on se rappelle les observations que nous avons présentées au sujet des soins qu'exigent, dans une atmosphère comme la nôtre, les statues et groupes qui ornent nos places et nos monuments. Au lieu de les laisser s'encrasser et se ternir, qu'on les frotte et qu'on les récure comme une ménagère soigneuse astique les pommeaux de la porte d'entrée, la plaque de cuivre de la boîte aux lettres. Moins souvent, cela va de soi : nous ne demandons pas qu'une statue reluise comme un sou neuf. Les soins donnés au bronze lui gardent les reflets, les éclats de lumière, la patine délicate sans lesquels il apparaît comme un bloc morose, d'aspect sinistre. Nous avons encore sous les yeux, comme une vision radieuse, telles fontaines de Florence ou de Nuremberg polies par la culotte des gamins, usées par les attouchements quotidiens. Elles ont pris, sous ces contacts renouvelés et ce perpétuel nettoyage, des tons et des luisants admirables que nous souhaiterions vivement voir aux groupes bruxellois dont la couleur fumeuse afflige les regards.

SPECTACLES D'ÉTÉ

M. Munié ayant loué le THÉATRE MOLIÈRE du 15 juin au 15 septembre à M. Darmand pour y faire, comme l'an dernier, une saison d'opérette, ne fera plus représenter la *Guerre*, malgré le succès de ce drame, que jusqu'au 12 courant. Aujourd'hui, dimanche, la *Guerre* sera jouée en matinée à 2 heures et le soir à 8 h. 1/4.

Le NOUVEAU THÉATRE, qui joue en ce moment l'amusante comédie de M. Bisson : *Le Député de Bombignac*, annonce les prochaines représentations de *Boubouroche*, la désopilante fantaisie de Courteline, le grand succès du Théâtre Antoine, et de *Vincenette*, pièce en un acte de Jules Barbier. Nous avons attiré plusieurs fois l'attention de nos lecteurs sur la façon remarquable dont les œuvres sont interprétées au Nouveau Théâtre. C'est l'une des scènes bruxelloises où l'on joue le mieux la comédie et où la mise en scène est la plus soignée.

Au THÉATRE DES NOUVEAUTÉS, Charles Lauri, le mime svelte et souple, traverse tous les soirs des glaces, des plafonds et des cadrans de pendules, court comme un chat sur le toit des wagons-lits, exécute des cabrioles et des sauts périlleux par dessus des douaniers et des gendarmes ahuris.

C'est le *Voyage en Suisse*, l'inénarrable *Voyage en Suisse* des Hanlon-Lees qui fournit au preste gymnaste l'occasion de faire valoir, en même temps que l'agilité de ses muscles, la finesse expressive de sa mimique, qui souligne d'un trait sûr et net les situations enchevêtrées de la folle équipée. Charles Lauri apparaît hors cadre sur un fond un peu terne d'acteurs et de clowns, dans un tohu-bohu de décors à trucs compliqués et de détente parfois laborieuse. Le programme, heureusement, a la précaution de noter, pour chacun des trois actes, la progression de la gaîté qui doit secouer la salle. Après le I, *Rires;* après le II, *Explosion de rires;* et pour finir, *Esclaffements de rires*. Allons, tout va bien, tout va bien, comme dit, avec un accent inimitable, M. Genot sous le costume bizarre d'un hôtelier du Rigi-Kulm.

A l'ALHAMARA, un drame bien noir de MM. de Pixérécourt et Anicet-Bourgeois, *Latude ou Trente-cinq ans de captivité*, tient l'affiche depuis hier.

(1) A rapprocher de l'étude consacrée au maître de Bâle par notre collaborateur Léon Hennebicq dans notre numéro du 5 décembre 1897. L'Exposition de la Société des Beaux-Arts, qui compte Arnold Böcklin parmi ses exposants, ramène l'attention sur l'artiste suisse.

Memento des Expositions

ANVERS. — Exposition de la Société d'horticulture, 3-10 juillet. Section des Beaux-Arts : plantes, fleurs, fruits peints à l'huile, à l'aquarelle, au pastel, etc. Délais : notices, 17 juin. Œuvres (maximum : deux de même nature), 1er juillet. Commission sur les ventes : 5 p. c. Renseignements : *M. Ch. Van der Linden, secrétaire, 70, chaussée de Malines, Anvers.*

ANVERS. — Exposition quatriennale (*sic*) des Beaux-Arts. 13 août-2 octobre. Délais d'envoi : 15 juillet. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. Albert Van Nieuwenhuyse, secrétaire, Anvers.*

COGNAC. — Exposition municipale. Beaux-Arts et Art appliqué. 10 juin. Renseignements : *M. Baudoin, secrétaire, rue Elisée-Mournier, 4, Cognac.*

DIJON. — Exposition universelle et internationale. Juin-octobre. Section des Beaux-Arts. Commission sur les ventes : 10 p. c. Renseignements : *M. Félix Benoit, commissaire général.*

DUNKERQUE. — Exposition d'Arts décoratifs. 14 juillet-31 août. Délais d'envoi : notices, 20 juin; œuvres, 1er juillet. Retour gratuit. Renseignements : *Secrétaire général de la Société, rue Benjamin-Morel, 2, Dunkerque.*

SPA. — Exposition des Beaux-Arts. 3 juillet-fin septembre. Envois : 20 mai-15 juin. Commission : 5 %. Renseignements : *M. A. Body, président.*

PETITE CHRONIQUE

Les trois tableaux acquis par l'Etat à la vente Kums : *Portrait de Paracelse*, de Rubens, l'*Atelier*, d'Alfred Stevens, et le *Pays de la soif*, de Fromentin, sont exposés sur chevalets au Musée moderne de peinture (salle des écoles étrangères.)

La *Réforme* annonce que le Roi a chargé un architecte français, M. Daumet, de préparer un projet d'agrandissement du Musée de Bruxelles. « D'après les grandes lignes de ce projet, ajoute notre confrère, nos musées de peinture et de sculpture seraient dégagés du côté de la Montagne de la Cour. De plus, on créerait vers la rue de Ruysbroeck une place, un parterre plutôt, d'où l'on aurait une vue très étendue sur la ville et vers l'hôtel de ville et d'où partirait une voie nouvelle de communication allant vers la gare du Midi. »

Cette importante nouvelle mérite confirmation. La modification proposée par le Roi, qui réaliserait le projet Balat dont, récemment encore, nous réclamions l'exécution, serait accueillie avec joie par tous les artistes. Souhaitons donc que l'information de la *Réforme* soit exacte. Mais pourquoi est-ce un architecte français qui a été consulté? Manquons-nous d'hommes de talent en Belgique ou la personnalité de M. Daumet (?) est-elle si transcendante qu'elle doive éclipser nos Horta, nos Hankar, nos Brunfaut, nos Akker, nos De Vestel, nos Van Humbeeck, nos Barbier, nos Govaerts?

Un de nos confrères vient de saisir la Commission instituée en vue des fêtes de juillet d'un projet de spectacle populaire original et séduisant, qui romprait, s'il est adopté par le Conseil communal, avec la monotonie habituelle des réjouissances publiques. Il s'agit de la représentation, sur un théâtre érigé à la Grand'Place, d'épisodes de l'histoire de Belgique, choisis parmi les plus caractéristiques et les plus propres à frapper l'imagination. Les sociétés dramatiques seraient invitées à collaborer à ce spectacle, pour lequel un comité d'artistes et d'hommes de lettres serait constitué. Les frais, qui ne s'élèveraient qu'à quinze ou vingt mille francs au maximum, seraient inférieurs à ceux des cortèges et cavalcades dont les fêtes populaires ramenaient jadis l'invariable défilé. La ville possède de nombreux décors et costumes qui rendraient le projet aisément réalisable.

Constantin Meunier a, en ce moment beaucoup de succès à Vienne, où il expose à la *Sécession* un ensemble de ses œuvres. Alexandre Charpentier a vendu dès le jour de l'ouverture du même Salon *toutes* les œuvres qu'il y avait envoyées, cent vingt bronzes et étains (bas-reliefs, médailles, objets d'art, etc.). La sculpture belge et française est, on le voit, hautement appréciée en Autriche comme en Allemagne, dont les musées s'ouvrent un à un à nos artistes depuis que le Musée de Dresde en a donné l'exemple.

Une exposition d'aquarellistes, de pastellistes et d'aquafortistes s'ouvre aujourd'hui au Cercle des Beaux-Arts de Liége. Parmi les exposants on cite MM. Alex. Marcette, Emile Berchmans, F. Maréchal, Mlle Berthe Art, etc.

MM. Stoumon et Calabrési viennent d'engager pour la saison prochaine Mlle Wyns, actuellement à l'Opéra-Comique de Paris. Nous avons entendu ces jours-ci Mlle Wyns dans *Sapho*. Elle a une fort jolie voix, paraît excellente musicienne et plaira certainement beaucoup aux habitués de la Monnaie.

Les directeurs ont l'intention de monter l'*Or du Rhin* qui, avec une reprise de la *Valkyrie*, formerait un spectacle de haute attraction.

Félix Mottl, qui vient de diriger à Paris, au profit de la Société de bienfaisance austro-hongroise, un grand concert auquel ont pris part Mme Mottl et M. Burgstaller, est en ce moment à Londres où le théâtre de Covent-Garden se prépare à donner, sous la direction de l'éminent *capellmeister*, trois représentations cycliques de la Tétralogie.

La première de ces représentations est fixée aux dates suivantes : *Rheingold*, 6 juin; la *Valkyrie*, 8; *Siegfried*, 9; *Götterdämmerung*, 11. La deuxième série aura lieu les 14, 17, 21 et 24 juin. La troisième les 27, 29, 30 juin et 2 juillet.

Parmi les interprètes, citons : MM. E. Van Dyck, J. de Reszké, Ed. de Reszké, Van Rooy; Mmes Brema, Ternina, Schumann-Heinke, Eames, Nordica, Von Artner, etc.

A propos de M. Mottl, dont on avait annoncé l'engagement à Munich, nous apprenons par le *Guide musical* que le célèbre chef d'orchestre se décide, sur les instances du grand-duc de Bade, à rester à Carlsruhe. Cette nouvelle n'est pas pour déplaire à MM. Vincent d'Indy et Franz Servais, à qui M. Mottl a promis de monter l'automne prochain *Fervaal* et l'*Apollonide*.

Le *Studio* consacre aux Salons de Paris une livraison spéciale qui contient 66 pages de texte et 85 illustrations reproduisant les œuvres marquantes des deux expositions actuellement ouvertes dans la galerie des machines. Une lithographie originale de Fantin-Latour complète ce numéro exceptionnel.

Deux autres livraisons extraordinaires sont consacrées aux Salons de la Royal Academy, de la New Gallery et du New English Art Club. Ces livraisons contiennent 150 illustrations et des notices détaillées sur tous les exposants en vue.

Dans la livraison de mai, signalons un important article de G. Mourey sur le statuaire Rodin; une étude de F. Khnopff sur le Salon de la *Libre Esthétique*; une notice sur quelques artistes américains que la *Libre Esthétique* a fait connaître à Bruxelles : MM. P.-W. Bartlett, J. Alexander, J. Humphreys-Johnston, etc., et une intéressante biographie du regretté dessinateur Aubrey Beardsley.

Prochainement sera inaugurée à Evian (Savoie) la villa du baron Vitta, dont la décoration artistique a été confiée à MM. Bracquemond, J. Chéret et A. Charpentier. A cette occasion, des invitations seront adressées à un certain nombre de personnalités artistiques auxquelles le Mécène savoisien fera les honneurs de sa nouvelle installation.

La *Diaphane* de Jules Chéret, l'affiche de Toulouse-Lautrec pour la *Goulue*, une très intéressante composition d'un artiste américain, Maxfield Parrich, pour le *Century*, et la curieuse affiche allemande de Fritz Rehm pour les *Cigarettes Laferme* forment le numéro de juin des *Maîtres de l'Affiche*. Il faut y ajouter une fort belle prime dessinée par Ibels.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 24. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 12 JUIN 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**.

SOMMAIRE

Les deux Salons de Paris.

Quatrième article (1).

Voici les peintres que nous avons nommés *impressifs*. Ils nous montrent d'intéressants travaux; ce sont en effet plutôt des *travaux* conçus et exécutés d'après une vision volontairement particulière à leur auteur, que des œuvres spontanées mises au jour par le besoin incompressible de créer. Ils offrent habilement la pensée de l'artiste, mais le simple spectateur n'y trouve rien de plus, d'abord, rien de lui, rien de ce qu'il a pu saisir ou de ce qu'il peut comprendre de l'âme d'un être humain ou d'un morceau de nature. Ces tableaux sont aux premiers ce qu'une glace sans tain, laissant seulement apercevoir l'individu qui passe derrière elle, est au miroir qui reflète tout un coin du monde extérieur, et s'ils ont aussi leur très haute valeur, l'inaptitude à la généralisation et surtout à l'évocation en diminue la puissance esthétique.

C'est justement ce qui fait que les portraits de JACQUES BLANCHE, si amoureusement étudiés, d'un coloris si joliment choisi, d'une telle souplesse de touche, tout en charmant, n'imposent pas davantage leur force de séduction. Infiniment gracieuses les *Demoiselles X prenant le thé*; ces rouges moelleux, ces roses fondants sont pour l'œil des caresses, autant que les attitudes élégantes et légères; pleines de douceur les études de jeune fille, et de soin délicat, recherché, le beau portrait de femme âgée; mais on se demande pourquoi ces modèles divers ont tous à peu près la même pose, la même inclinaison rêveuse, et on regrette qu'en général les joues et les mains soient plutôt escamotées qu'observées avec le même souci que le reste. Une nature morte, mièvre et froide détonne auprès des brillants petits objets du five o'clock.

Une dizaine de toiles de CAZIN montrent, en un pieux ensemble, le même recueillement devant la nature muette et grave. C'est une charrette abandonnée au tournant d'un village, c'est une fenêtre éclairée, c'est une route pavée et nue, ce sont quelques maisons endormies d'où s'élèvent des sentiments paisibles et purs, avec une certaine monotonie due à la manière égale dont sont traités ces simples aspects par un subtil

(1) Voir nos trois derniers numéros.

chromatisme des tons où le gris domine, le gris fin et flou comme une neige, glacé d'une lumière qui vient toujours du même point de l'horizon. Les ciels en semblent vides et sans infini et les objets inanimés; tels brancards de charriot, paraissent compris ainsi que les choses vivantes; tels troncs d'arbres.

Une pareille convention personnelle retient SISLEY loin de la vérité absolue; ses marines attirent par la moirure vraiment suave de leurs eaux et de leurs rivages, mais la mer et la nue y sont composées et nuancées non moins qu'un jardin anglais.

Les études de femme d'AGACHE se raidissent dans une sorte de théâtralisme austère qui les empêche de livrer tout le côté sérieux, approfondi de leur nature si bien révélée en l'une d'elles, à l'attitude beaucoup plus simple, aisée et attachante, un portrait de femme au visage pâle encadré de minces bandeaux blond argenté, éclairé de grands yeux gris et doux, argentés aussi. La fantaisie sèche et ondulante de J.-W. ALEXANDER se déroule en la charmante harmonie vert, gris et rose du *nœud vert*, portrait de femme en robe japonaise, où frise la nuance clair-de-lune du feuillage des saules, parmi les ramages bleus sur blanc de la miss au *blue bowl* et les vêtements mousseux de la *femme jaune*.

Les Bretonnes de RENÉ MARTIN, quoique trop exécutées en images, avec des coiffes d'un blanc bizarrement azuré, sont aimables. Les princesses nues, ambrées ou pâles de LÉVY-DHURMER s'érigent au milieu de décors volontiers étranges : telles de séduisantes fleurs artificielles où seraient tombées en rosée les pierreries chères à Gustave Moreau. La jolie étude de femme de MYCHO offre sa gentille tête douce et simple, ses yeux clairs comme de jeunes feuilles. Le portrait d'une famille, de FLANDRIN, présente un parti pris de raideur et de lourdeur, sous l'apparence de vérité ; c'est cependant intéressant par une certaine intimité, et de tons veloutés.

AMAN-JEAN éprouve un noble désir de voir et de s'exprimer originalement, que son métier, imparfait par la tristesse de la couleur et la maigreur du dessin, ne lui permet pas de réaliser entièrement. La *jeune femme* en rose et la *jeune fille*, élégantes et distinguées, peintes à l'aquarelle, sont préférables à ses transparentes créatures qui laissent apercevoir à travers leurs chairs exsangues les cloisons sur lesquelles elles se profilent. DAGNAN-BOUVERET, avec ses *Pèlerins d'Emmaüs*, expose un Christ, visage grec que ni lui ni personne n'a jamais vu en réalité ou en imagination, surtout dans cette mousse de lumière rousse. Les personnages bibliques sont peu expressifs, mais l'homme, la femme et l'enfant montrés en prière sur un coin du tableau, à la manière ancienne, forment un trio de beaux portraits, intéressants par eux-mêmes, quoique point du tout influencés par le sujet religieux; du même un portrait de jeune homme à tête incisive et fine, au corps de mannequin, se découpant durement sur un fond aigre, de désagréable effet.

Autre tableau de pitié par BURNAUD : *Les Disciples Pierre et Jean courent au sépulcre le matin de la résurrection*. Le personnage de second plan ne manque pas d'une certaine beauté exaltée, l'autre n'est qu'un modèle à physionomie trop fouillée et tous deux semblent porter sur leur tête les cieux bas et sans vie.

Parmi les *réalistes*, assez nombreux, le Belge LÉON FRÉDÉRIC apparaît en tête de tous les autres ; son triptyque : *Les Ages de l'ouvrier* est peut-être l'œuvre la plus personnelle du Salon, donnant la plus puissante impression de vie. L'Etat a voulu retenir à Paris une si rare expression, vraiment artistique, d'épisodes de l'existence ouvrière, en l'achetant au peintre pour le Luxembourg. Nous ne nous rappelons guère de toiles exhibant le côté grouillant, compliqué, multiple de la foule avec autant de simplicité et si peu d'apprêt conventionnel ou théâtral, avec une telle science dans la notation du détail, à la fois futile et important, avec une telle variété des physionomies et tant d'unité de la masse. On croirait, devant ces trois volets, égaux en force et en vitalité, qu'on tourne à trois reprises le coin de rues de province flamande, et qu'à chaque fois on se retrouve devant un nouveau morceau de vie populaire. On peut en critiquer la couleur dont le fond est uniformément lie de vin, aussi la manière égale de traiter chaque personnage, ce qui, à quelques pas, rend le tableau confus et sans plans divers; mais ce sont observations menues qui ne tiennent pas devant l'émotion que soulèvent l'ensemble et ces fonds de paysages noircis de houille, piqués de clochers et éclairés des drapeaux rouges d'une manifestation socialiste qui coule de l'horizon.

JEANNIOT possède cette même loyauté d'art; ses soldats en marche entraînent avec eux beaucoup de la pensée de qui les regarde; leurs têtes ployées, sous la fatigue et la monotonie du rude métier, leurs dos arrondis, leur tassement de troupeau sont admirablement vus; de même les *portraits d'Eugénie Depel* et *d'Alexandrine Faine*, une vieille et une très petite plébéienne, toutes deux d'expression grave et touchante de résignation contemplative. La note grise, un peu poudreuse, est ici la dominante, mais sied bien au dessin accentué et serré. RAFFAËLLI délaisse les intenses et bitumineux croquis de scènes quotidiennes pour se livrer à des légèretés, des apaisements d'harmonie blanche dans un très joli portrait de jeune fille en robe de bal. Quelque raideur dans le buste et dans les mains, mais le cou et la tête tranquille, au regard reposé, les charmants cheveux se détachant doucement sur le feutre neigeux des draperies, sont pleins de grâce et de finesse.

Le portrait de deux hommes de sport rustique, deux frères, l'un de torse massif, l'autre nerveux, en maillots

blancs, simple, ferme, et d'une extraordinaire vivacité et éloquence de regard, est de FRITZ BÜRGER. Francs, vivants, aussi, les enfants au bord d'un marais de DETTMAN; terre riche et grasse, vêtements rouges, tignasses blondes, ciel plat et lointains trop secs. Les scènes de maternité de Mlle NOURSE sont étudiées consciencieusement et tendrement, sans ennuyeuse sensiblerie; les marmots surtout sont bien saisis et touchants avec leurs frimousses déjà trop graves d'êtres avec qui naît la souffrance; les paysages sont figés. Les *Deux Sœurs* de BOZNAUSKA, deux têtes, jeune fille et enfant, à pommettes saillantes de type russe, deux corps las quoique à peine au monde, exactement compris, mais peints par touches molles qui donnent aux visages une apparence fromageuse. De BOULARD, une leçon de piano; adolescente et fillette, émergeant des grisailles de la toile avec de jolies et naturelles expressions; de P. ROBERT un portrait d'homme âgé, en veste de velours brun, pas agréable de coloris, cependant net et accrochant l'œil par son regard bleu perçant; d'EVENEPOEL, une haute silhouette d'avocat, sec et net, un *Café d'Harcourt*, d'amusant et brutal impressionnisme avec ses robes rouges, ses chapeaux bleus et verts et ses faces plâtreuses de femmes plâtrées.

Autres *Pèlerins d'Emmaüs* par GARI MELCHERS; la physionomie des deux hommes vêtus de guenilles modernes, l'étonnement de la servante, et le grand Christ hâve et fatigué qui rompt gravement le pain dont il semble avoir envie, compensent l'ennui de la couleur plate et criarde.

Une dame qui signe tantôt BARONNE PAÏNI, tantôt LOTUS, s'amuse à exposer une bande de jeunes femmes nues, rieuses, souples et animées qui paraissent lire, en cette absence de costume, une dépêche télégraphique; puis un portrait de vieille femme, vieille bourgeoise s'il en fût, harnachée de satins blancs et de plumes, de bijoux terribles, montrant des épaules et des bras qu'envieraient des hâleuses et qui, au moment de se faire portraicturer, n'a pas oublié de mettre son binocle: cette œuvre inattendue, assez solidement traitée, et qu'on sent véridique, fait la joie des habitués du salon et la surprise de ceux qui conservent le respect de l'aristocratie: *Portrait de Mme la comtesse..., ambassadrice d'Italie*, dit en effet le catalogue.

MESDAG a envoyé une belle marine, ciel et mer lourds de vagues et de nuages, bateau pêcheur, fort bien décrit et horizon trop détaillé que nous connaissons depuis longtemps déjà; et IWILL de clairs et élégants paysages dont on regrette la précision exagérée et le manque d'atmosphère.

Avant de s'abandonner à la joie que donne cette année le concert des *coloristes*, il faut nommer quelques artistes qui maintiennent leur art dans la tradition avec une opiniâtreté que ne déconcerte point les efforts nombreux, tumultueux ou silencieux, tentés autour d'eux. Ces *habituels* sont CAROLUS DURAN, dont sur les cinq toiles, la *Jeune Fille en deuil*, encore que violemment inondée d'ombres dures, présente un charme de touche et de coloris; RIXENS qui n'expose que des robes: robes de mondaines, robes de prélat, car, dans la préoccupation de ces détails de toilette, les têtes de ses personnages sont repoussées au troisième plan; DESCHAMPS sort d'un puits de mine un Christ drapé de rouge et barbouillé de noir; JOHN SARGENT campe un habile, antipathique et raide portrait de dame à la mode sur un très joli fond de tapisserie bise; FRIANT groupe autour d'une fosse fraîche ouverte, des femmes en pleurs dont les vêtements d'un beau deuil tranchent sur le clair cimetière; RACHOU applique une jolie silhouette féminine sur un fond de jardin préparé d'avance; LOUIS PICARD rassemble une série de petits portraits intéressants, quoique dépourvus de la moindre personnalité; WERTS, une véritable galerie des mêmes petits portraits, photographies peintes, mais très réussies et quelquefois amusantes; LŒVY penche sur sa table de rédaction un journaliste si modelé et si ressemblant qu'on a envie de lire par-dessus son épaule ce qu'il écrit; HUMPHREYS JOHNSTON a brossé une vaste toile représentant Mme Sarah Bernhardt en Lorenzaccio; mais surtout les accessoires, bahut, coffret, manteau, bien plus que la belle et mordante physionomie qui est celle de l'actrice, et l'on se demande enfin par quelle magnanimité la Société des Beaux-Arts accueille les épouvantails à moineaux d'EDOUARD SAIN et les papiers peints de JOSÉ FRAPPA qui, non content d'aveugler les gens avec des couleurs hors nature, impose encore aux spectateurs des cadres plus hurlants.

JUDITH CLADEL

LE MENDIANT INGRAT

par LÉON BLOY. *Journal de l'Auteur* (1892-1895). — Grand in-8°, 477 pages et table. Bruxelles, Edmond Deman.

Tudieu! Monsieur l'éditeur Edmond Deman, vous êtes un téméraire de lancer une œuvre d'où, en moins de rien, peuvent s'échapper, en guêpes, quelques douzaines de procès du chef d'injures, outrages, propos diffamatoires, insinuations calomnieuses et autres insectes très nuisibles. L'auteur, Monsieur l'Éditeur, est, il est vrai, connu, mais il n'est pas domicilié en Belgique, et, dès lors, si mes connaissances juridiques sont exactes, c'est vous, et non lui, qui pouvez être poursuivi. Ceci dit pour établir que vous auriez peut-être bien fait de réfléchir davantage avant de déverser sur un aussi grand nombre « d'honorables citoyens » une telle cascade de vociférations, assurément de style savoureux, assurément classables dans le conservatoire des plus belles, des plus rares et des plus imprévues, — mais exceptionnellement désagréables, et, comme exactitude ou justice, essentiellement

suspectes. Que diable! les éditeurs ont aussi leurs devoirs, spécialement un aimable garçon comme Vous, et ils s'exposent personnellement à des désagréments variés quand ils les méconnaissent aussi imprudemment.

La consigne, presque universelle dans la Presse, est, quand il s'agit d'un livre de Léon Bloy, le terrible et désordonné pamphlétaire, de se maintenir en une rigoureuse attitude silentiaire. Des motifs divers sont allégués, dont les dominants sont les articles au picrate de potasse dont souvent (parfois, il faut le reconnaître, avec une parfaite opportunité) il a mitraillé le bataillon sacré des journalistes, et d'autre part l'habitude de ce redoutable Sagittaire de darder volontiers ses flèches sur ceux qui s'occupent de lui, à moins qu'ils ne se diluent en des éloges d'une humilité et d'une exagération en rapport avec l'extraordinaire et sortilégieuse opinion que l'auteur célèbre du *Pal*, du *Désespéré*, du *Brelan d'Excommuniés*, de la *Chevalière de la Mort*, du *Salut par les Juifs*, de la *Femme pauvre*, des *Propos d'un Entrepreneur de démolitions*, et de *Léon Bloy devant les cochons*, se fait de son mérite et de sa mission providentielle : « Ma très profonde et très inébranlable conviction est que je suis réservé pour être le témoin de « Dieu, l'ami très sûr du Dieu des pauvres et des opprimés, lors« que l'heure sera venue, et que rien ne prévaudra contre cet « appel. J'ai l'incomparable et miraculeux honneur d'être néces« saire à Celui qui n'a besoin de personne, et j'ai été *salé* de « douleur pour un long voyage. »

Quantité de précédents fâcheux devraient m'inciter à faire comme les autres et à ne pas me mêler « de cette affaire ». Malgré la consommation déjà faite, il en doit rester des invectives dans la gorge dévastatrice de celui qui, de si loin, a dépassé, en mots fracassants et en images éclaboussantes, le Juvénalisme de tous les temps. Mais au risque d'en recevoir ma volée dans le prochain fascicule de ce « Journal » dont l'actuel volume, dû à l'audacieux Deman, embrasse quatre années, je ne me résigne pas à me taire sur une œuvre qu'on tente de palissader, sinon d'indifférence, du moins d'impitoyable dédain, alors qu'elle a, on n'en saurait douter, une farouche beauté et une sonore valeur esthétique. A ce point de vue elle vaut, elle commande l'attention du lettré et du curieux de style, et l'*Art moderne* en rend compte ainsi qu'il le fit pour d'autres œuvres, tout autant frappées par l'ostracisme des colères, du même écrivain, dangereux certes, mais combien original, rare et puissant! (1)

Au surplus, une des caractéristiques des temps contemporains est l'accoutumance à l'injure et l'invulnérabilité contre ce genre de projectiles et de poisons. Elle est si courante qu'elle ne porte plus. On en reçoit les averses avec la sérénité des cavaliers de bronze de nos places publiques sous les grêles et les orages. S'il en tombe sur nous parce que nous aurons parlé de ce livre, ce sera vite fait de nous sécher. Nous en avons vu de ces cataclysmes après lesquels nous ne nous sommes pas plus mal portés, au contraire. C'est à se demander si, pour parvenir à la gloire, il ne vaut pas mieux être outragé que loué, maculé d'ordures qu'enguirlandé de roses?

Le *Mendiant ingrat* est sorti douloureux, vibrant, frénétique, de la vie de misères acharnées qu'a faite à Léon Bloy le Sort. Le Sort, et sa manière à lui d'exiger du prochain l'accomplissement du devoir social envers un Homme, un Artiste de son envergure. « Tu cherches de l'argent, pauvre homme. Rien n'est plus simple. « Va trouver tel ou tel riche et parles avec autorité : — Il me « faut cela, diras-tu, — et cela te sera donné. Il ne s'agit plus « d'implorer, exige. Tout n'est-il pas a toi ? »

Et vraiment la protestation ininterrompue, véhémente, angoissée, amère, révoltée d'un cerveau d'une si exceptionnelle substance contre l'impossibilité de se faire une existence acceptable ; protestation vous menant, jour par jour, pendant quatre années, à travers le pèlerinage presque intolérable des injustices et des rancœurs, des tentatives et des avortements, des sollicitations hautaines et des refus méprisants, se revêt d'une grandeur épique qui noie, dans le nimbe de ses tragiques calamités, toutes les considérations secondaires, toutes les restrictions de convenance en quelque sorte mondaine, que dicte le sentiment mesquin des habituelles conformités. C'est bien la lutte contre une organisation sociale d'où il résulte qu'un artiste qui, par certains côtés, participe du génie, peut être réduit à une permanente mendicité et éprouve alors le besoin justificateur de grandir celle-ci aux proportions d'une sublime vertu. « Malheur à celui qui n'a pas « mendié! Il n'y a rien de plus grand que de mendier. Dieu « mendie. Les Anges mendient. Les Rois, les Prophètes et les « Saints mendient. Les Morts mendient. Tout ce qui est dans « la Gloire, et dans la Lumière mendie. Pourquoi voudrait-on « que je ne m'honorasse pas d'avoir été un mendiant et, surtout, « un « mendiant ingrat? »

Et surtout un mendiant ingrat! Pourquoi ingrat? Pourquoi s'être levé de préférence contre ceux qui commirent l'imprudence de le secourir? Voilà l'étrangeté et le psychologique mystère. Quelle force secrète l'a poussé à cette furie contre ceux qui lui furent secourables, à tel point qu'à une ou deux exceptions près le livre révèle cette monstruosité qu'il apparaît comme un charnier où Léon Bloy, iconoclaste, jette leurs corps étripés et leurs réputations souillées. « Si les expressions bibliques vous plaisent, « je suis, ne le savez-vous pas? un de ces *hommes du soir* « dont « la main est levée contre tous et contre qui la main de tous est « levée ». J'ai vécu, sans vergogne, dans une extrême solitude « peuplée des ressentiments et des désirs fauves que mon exécra« tion des contemporains enfantait, écrivant et vociférant ce qui « me paraissait juste, fallût-il crever, et ne réclamant pour mes « agressions ou pour ma défense le secours d'aucune autre « plume séculière. »

Les expressions bibliques. Il vit, en effet, coutumièrement avec la Bible, dont les citations foisonnent en son récit, et semble continuer, en une forme contemporaine, ces farouches et étonnants personnages que furent les Prophètes, destinés à des supplices matériels surhumains auxquels sont substitués aujourd'hui des supplices intellectuels de cruauté équivalente, déchiquetant l'âme comme jadis on déchiquetait le corps, et cloîtrant le Vociférateur intolérable dans le Silence comme autrefois on le cloîtrait dans la Mort. « Je me suis livré à des habiles qui ne se livraient pas « et j'ai donné toute mon âme en échange de protestations « hypocrites. Quand je me suis repris il était toujours trop tard, « et mes plaintes indignées passaient naturellement pour le « comble de l'ingratitude. »

Ce journal de misères horribles, de révoltes enragées, semble fait de hurlements, de coups de dent, de rugissements, de ricanements, étrange mélange de fureurs et de larmes, de rires et de grincements. Jérémie au XIXme siècle! Tout, il est vrai, est noté, avec une trop visible préoccupation de se documenter pour

(1) Voir l'*Art moderne*, 1893, pp. 9 et 348; 1894. p. 230; 1895, p. 187; 1896, p. 219, et 1897, p. 317.

le livre à publier. De chaque lettre une copie est soigneusement faite et va au dossier pour la future édition. Il en est d'éminemment curieuses. Par exemple celle-ci à un potard de Montrouge :

CHER MONSIEUR,

Vous me pressez de vous fixer une date pour le règlement de votre compte. Je fixe donc le 15 du mois prochain et c'est, en vérité, tout ce que je peux faire. *Si contuderis me in pila, quasi ptisanas, feriente desuper pilo, non auferes a me amplius.*

Cela dit, non sans déplorer que vous soyiez, à ce point, la victime du démon de l'impatience, je vous prie instamment de ne plus m'envoyer vos employés.

Il m'affligerait de contrister le moindre cloporte, étant — comme le sait la racaille littéraire — *mitissimus vir super omnes prophetas, et monstra placans in verbis.*

Mais j'endure mal qu'on injurie ma femme, en mon absence surtout, et qu'un domestique, enhardi par l'apparence de notre pauvreté, exalte son goujatisme jusqu'à *douter ostensiblement* de ce qu'on lui fait l'honneur de lui répondre.

Considérez, Monsieur, je vous en prie, que je pourrais, un jour, me trouver chez moi, juste à la minute où se présenterait le caballero, et qu'il est satanique de tenter les pauvres humains.

Hélas ! on m'a trop fait la réputation d'accabler de travail les apothicaires, en détériorant les carcasses contemporaines, et le surnom de Caïn m'en est resté.

Je vous en prie donc, comptez bonnement sur moi et, encore une fois, ne m'expédiez plus vos matassins.

Agréez, cher Monsieur, l'assurance de ma rage, de ma bonne volonté et de ma parfaite considération.

LÉON BLOY.

Et cette autre à Georges Clémenceau :

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous envoyer un exemplaire de ma brochure : *Léon Bloy devant les cochons.* Ce libelle, qui ne pourra sembler excessif qu'à quelques fantoches désignés par leurs misérables noms, va tomber, infailliblement, dans un abîme de silence. Le promoteur d'absolu et de justice qu'on déteste en moi ne doit attendre des eunuques de la réclame que l'étouffement ou l'étranglement.

Pourquoi donc, alors, n'en appellerais-je pas, simplement et virilement, à vous, qui eûtes l'honneur, une fois, d'être à peu près *seul contre tous*, d'être outragé, vilipendé, maudit par la multitude, laquelle, je présume, devait exécrer en vous quelque chose qui la dépassait?

Pourquoi ne prendriez-vous pas la défense d'un homme dont la destinée, par un certain point, ressemble si parfaitement à la vôtre, d'un écrivain solitaire et redouté, qui aurait pu se prostituer comme un autre, mais qui, fièrement, épousa d'amour, il y a quinze ans, la plus terrible misère?

Pourquoi, enfin, ne parleriez-vous pas, *vous-même*, dans la plénière indépendance de votre plus crâne mépris, à la stupeur énorme des *silentiaires* du Bas-Empire, qui se croient si sûrs, n'est-ce pas ? qu'aucun mâle n'oserait élever la voix pour un tel proscrit?

Veuillez trouver ici, Monsieur, l'expression de ma très profonde sympathie.

LÉON BLOY

Une note dit que Clémenceau ne répondit pas. Quant à la réponse du pharmacien de Montrouge, il n'y a pas de note. Se figure-t-on Diafoirus répondant à Hercule exterminateur.

Tel est très sommairement ce livre perfluant de fureur et retentissant de rage. Une table énumère les noms de ceux sur qui tombe cette pluie de feu. Le nombre et la variété des victimes (il en est de belges : Henry De Groux, notre excellent peintre, est sauvé de l'universel massacre et fréquemment cité à l'ordre du jour avec honneur), le cortège des victimes, dis-je, donne, a un point de vue nouveau, le dosage et l'indice corrosif de ce breuvage littéraire vengeur et meurtrier qu'on croirait cuisiné par les sorcières de Macbeth. L'Art néanmoins y est incontestable, un art étrange d'indignation et de paroxysme : sous ce rapport, le *Mendiant ingrat* prendra sa place dans l'histoire de la haute et curieuse littérature de ce temps, au coin des exécuteurs de hautes œuvres.

EDMOND PICARD

LES CONCOURS DE ROME

Le Gouvernement se décide enfin à reviser les règlements surannés des concours de Rome. Le ministre des Beaux-Arts est d'avis, paraît-il, qu'au lieu d'être forcés de passer quatre ans en Italie, les artistes doivent être autorisés à choisir eux-mêmes l'itinéraire de leur voyage d'étude. Il y a longtemps que nous avons réclamé cette modification, nécessitée par le déplacement qui s'est opéré des centres de production artistique. S'il est utile pour un artiste de visiter l'Italie, il est absolument superflu d'y faire un séjour prolongé, et il n'est pas douteux qu'un peintre, qu'un sculpteur, fera mieux d'employer le montant de son prix à voir Paris, Londres, Vienne, Dresde, Berlin, Munich, Madrid, qu'à s'éterniser à Rome, bien que ce soit la Ville éternelle.

L'*Express*, en parlant des projets du gouvernement sur ce sujet, ajoute avec raison que cette disposition nouvelle du règlement n'est pas suffisante, qu'il faut en outre transformer les sujets presque toujours ridicules proposés aux concurrents et reviser le programme du grotesque examen littéraire que doit subir le lauréat avant de toucher ses subsides, — examen au cours duquel on le force de donner son avis sur tout, à juger même du mérite de ses confrères et de ses rivaux !

On consultera avec intérêt, à ce propos, le discours prononcé à la Chambre des représentants par M. Slingeneyer en février 1887, et que nous avons reproduit intégralement. (Voir l'*Art Moderne*, 1887, p. 68.) Ce discours contient un projet de réforme très développé pour le règlement des prix de Rome.

Rappelons aussi les observations publiées par Champal, actuellement directeur de la *Réforme*, dans le *National*. On les trouvera dans l'*Art Moderne* de 1885, page 258. Champal y dit entre autres : « On discute beaucoup sur la nature des modifications que peuvent apporter, chez un artiste, les visites aux collections et musées étrangers. Les gouvernements, par l'institution des « Prix de Rome », ont créé une recette, établi un itinéraire pour ces voyages qui achèvent, dans leur esprit, l'éducation commencée par les écoles et académies des beaux-arts. Quelques artistes véritables, faisant une opposition systématique au codex officiel, déclarent ces *tournées* artistiques nuisibles à la personnalité. Les uns et les autres pèchent par exagération. On doit laisser dépendre cette question de l'entraînement logique de chaque *tempérament*. Oui, il faut que chacun aille où le poussent ses aspirations, et parte au moment psychologique de ses désirs.

Nous ne dirons pas que l'artiste doit pressentir à son départ quels tableaux l'émotionneront exclusivement; mais nous sommes convaincus que voyager pour débrouiller un tempérament récalcitrant n'est d'aucune efficacité comme remède à ce cas incurable. Si l'élève primé n'a rien en lui de caractérisé, les verdeurs des maîtres ne le ragaillardiront pas ; ses yeux traîneront avec

lassitude sur les chefs-d'œuvre fameux comme les plumeaux des musées bien tenus; — à moins que, faisant pis encore, il ne commette l'une ou l'autre copie inepte et fruste.

La silencieuse Venise, illuminée comme une apparition, inspira Whistler dans d'inoubliables eaux-fortes. Renoir, l'impressionniste parisien, a fait plusieurs voyages à Naples pour savourer les décolorations subtiles des fresques d'Herculanum et de Pompéi. On cite un artiste moderniste parti dans l'unique but de voir les petits bronzes pompéiens; un autre pour faire une religieuse visite aux œuvres fascinatrices du Florentin Botticelli. Nous donnons ces exemples pour montrer combien on peut butiner différemment dans ces parterres aux parfums si variés. Ce que ces artistes ont rapporté de souvenir n'a pas atteint les qualités personnelles de leur interprétation, puisqu'ils ne se sont vus attirés que par ce qu'ils comprenaient. Ces contemplations artistiques, au contraire, ont donné par la suite à leurs œuvres, outre leur sentiment de modernisme, une conscience secrète de leur affiliation logique au passé, qui les a rendues durables, presque éternelles. »

NOS ARTISTES A L'ÉTRANGER

Nous avons signalé le succès qui a accueilli à Vienne les œuvres de Constantin Meunier et de Charles Van der Stappen. Il faut associer à ces deux noms d'artistes belges celui de M. Fernand Khnopff, dont les peintures et les sculptures ont fait l'objet, dans toute la presse viennoise, des éloges les plus flatteurs. Le comité de la *Sécession* avait réservé à notre compatriote une salle entière dans laquelle M. Khnopff a réuni une trentaine d'œuvres. Dès la veille de l'ouverture officielle du Salon, quelques-uns des morceaux principaux avaient trouvé acquéreur. Citons, parmi eux, le tableau qui figura au dernier Salon des Beaux-Arts de Bruxelles, *Des caresses;* le paysage intitulé *L'Eau immobile; Viviane* (sculpture); le masque en ivoire polychromé exposé à Tervueren, — ce dernier vendu quatre fois. Ce qui a permis à un critique de commencer en ces termes humoristiques l'article qu'il consacre à M. Khnopff : « Il se passe ici quelque chose de réellement extraordinaire. Un peintre coupe la tête de ses modèles, compose des rébus indéchiffrables, colorie sa sculpture. Et le public ne rit pas. Bien mieux : il se dispute les œuvres de cet artiste... »

Invité à surveiller personnellement le placement de ses œuvres, M. Khnopff s'est rendu à Vienne où il a reçu de l'élite des artistes autrichiens l'hospitalité la plus cordiale et la plus somptueuse.

Le Salon de la *Sécession*, qui va fermer ses portes le 15, a abrité, pendant six semaines, un choix remarquable de toiles, de bronzes et de marbres. L'ère des Piloty, des Mackart et des Munkacsy est close. Et voici, admirablement placés et appréciés comme ils le méritent, Puvis de Chavannes, Rodin, Meunier, Walter Crane, Lavery, Swan, Segantini, Van der Stappen, Berton, etc.

La société édifie en ce moment un nouveau palais d'exposition sur un terrain qui lui a été donné par la ville de Vienne, dans une situation centrale. L'inauguration en aura lieu en octobre, par une exposition à laquelle ont été conviés plusieurs des artistes qui viennent de s'y faire remarquer avec éclat.

Mlle HEYERMANS ET M. TACO MESDAG

Le Tableau expulsé du Salon.

Mieux vaut tard que jamais. Par arrêt du 23 mai, notre Cour de Cassation, notre Cour suprême, a dit son fait, en le cassant en mille morceaux, à ce fameux arrêt de la Cour d'appel de Bruxelles qui, l'an dernier, réformant une ordonnance de référé de M. Van Moorsel, président du tribunal de Bruxelles, avait admis, à l'étonnement général, que M. Taco Mesdag, représentant du gouvernement néerlandais pour la section des Beaux-Arts de l'Exposition internationale de Bruxelles en 1897, jouissait du bénéfice de l'immunité diplomatique en justice! Que par conséquent il ne pouvait être recherché devant nos tribunaux pour le méfait qu'il avait commis en expulsant du Salon le tableau *Victime de la misère* (récemment exposé à la salle Rubens (1), de Mlle Marie Heyermans, et qu'il n'était pas comptable, devant ces mêmes tribunaux, du tort qu'il avait ainsi causé à l'artiste.

La Cour de Cassation, conformément aux conclusions de M. le premier Avocat général Mesdach de Ter Kiele, décide que la Cour de Bruxelles a étendu l'immunité diplomatique au delà de ses limites, à un ordre d'agents purement administratifs, de pouvoir fort restreint, dépourvus de tout caractère diplomatique, commis uniquement aux fins de procurer l'exécution de certaines mesures d'ordre purement matériel, d'après des instructions déterminées, sous l'œil d'une autorité supérieure; que M. Taco Mesdag n'avait pas la charge éminente de porter la parole au nom de son souverain et de contracter pour lui de puissance à puissance, conformément au droit des gens et aux traités publics, sa mission étant plus d'application et de réalisation, que de délibération et de conseil.

Dans ces conditions, ajoute la Cour, M. Taco Mesdag n'a pas abdiqué sa personnalité propre et individuelle pour revêtir un caractère représentatif, qui n'eût pas trouvé occasion de s'exercer; et l'immunité diplomatique n'ayant nulle raison d'apparaître, à défaut d'exception, le droit commun reprend son empire, et avec lui la juridiction ordinaire, sans en excepter la compétence générale.

Aujourd'hui que le temps a passé, on se demande comment le contraire a pu être admis par cinq conseillers de Cour d'appel plus un avocat général.

Voilà les principes saufs et les artistes apprendront certes avec satisfaction qu'il ne dépend plus d'un simple commissaire d'exposition étranger de jeter leurs œuvres hors d'un Salon où elles ont été régulièrement admises, en se retranchant derrière une qualité de diplomate prétendûment investi du droit de tout faire arbitrairement sans recours possible à notre justice contre ses empiétements et ses fantaisies. Mais pour Mlle Heyermans cela vient un peu tard puisqu'il y a belle lurette que la fameuse Exposition universelle aux W. C. Lavatory myriadaires a disparu des horizons du parc du Cinquantenaire avec son Salon des Beaux-Arts et la possibilité d'y réintégrer l'œuvre.

BIBLIOGRAPHIE MUSICALE

M. Gaston Lemaire vient de faire paraître, chez les éditeurs Quinzard et Cie, la partition, réduite pour piano, de la pantomime japonaise *La Fleur d'amour* qui a été, ce printemps, la coqueluche des salons parisiens après avoir été représentée avec succès, en janvier 1897, au Théâtre mondain.

Les villes d'eaux et les châteaux ne manqueront pas de se jeter sur cette proie. L'interprétation de *Fleur d'amour* n'offre aucune difficulté, et le spectacle composé par M. Georges Montignac ne fera rougir aucune spectatrice, pas plus que la musique aimable du compositeur n'effarouchera aucune oreille délicate.

PETITE CHRONIQUE

Nous avons reçu un article, trop développé pour être inséré dans l'*Art moderne*, sur le « Monument au Travail » de Constantin Meunier que nombre d'artistes souhaitent voir ériger sur une place publique de Bruxelles. M. Max Hallet doit prochainement saisir ses collègues du Conseil communal d'une proposition en ce sens. Il s'agirait d'obtenir l'appui du gouvernement et de la province, pour permettre à la Ville de réaliser l'un des plus beaux projets artistiques qui aient été formés dans notre pays. L'étude qui nous

(1) Voir l'*Art moderne* du 8 mai dernier.

a été adressée sur le « Monument au Travail » contient des observations intéressantes et des éloges auxquels nous nous associons pleinement. Nous avons, d'ailleurs, eu maintes fois l'occasion de témoigner à Constantin Meunier, notamment lorsqu'il exposa le premier des quatre grands bas-reliefs qui doivent composer, avec un couronnement auquel il travaille en ce moment, son gigantesque monument, la sincère admiration qu'il nous inspire. Nous regrettons de ne pouvoir publier, vu sa longueur, l'étude spéciale que consacre au « Monument au Travail » notre correspondant et prions celui-ci de retirer son manuscrit dans nos bureaux.

C'est mardi prochain, à 10 h. du matin, que commenceront les concours publics du Conservatoire de musique de Bruxelles. En voici l'ordre : *Mardi 14 juin*, ouverture des concours; *jeudi 16 juin*, instruments à embouchure; *samedi 18 juin*, instruments à anche et flûte; *lundi* 20, *à* 9 *h.*, contrebasse, alto; *à* 3 *h.*, violoncelle; *mercredi 22 juin, à* 3 *h.*, orgue; *samedi* 25, *à* 9 *h.*, musique de chambre avec piano; *à* 3 *h.*, harpe; *lundi* 27, *à* 10 *h.*, piano (hommes); *mardi* 28, *à* 9 *h.*, piano (jeunes filles); *à* 3 *h.*, prix Laure Van Cutsem; *vendredi 1er juillet et samedi* 2, violon; *mercredi* 6, chant théâtral (hommes); *vendredi* 8, chant théâtral (jeunes filles); *à* 3 *h.*, chants, duos de chambre; *vendredi* 15, *à* 9 *h.*, tragédie et comédie (hommes); id. (jeunes filles).

Changements d'affiches :

A l'Alhambra, *Jeanne la Maudite*, drame en six actes, dont un prologue, par MM. Marquet et Delbès, joué pour la première fois à Paris en 1867 et inédit à Bruxelles, remplace, depuis hier, *Latude ou Trente-cinq ans de captivité*.

Au Nouveau-Théatre, *Qui?*, *Boubouroche* et *Monsieur Badin*, ces deux derniers de l'inimitable Courteline, ont succédé au *Député de Bombignac*. Demain, dernière représentation pour la clôture de la saison.

Le Théatre Molière a terminé hier une fructueuse série de représentations de la *Guerre de 1870*. Le 25 juin, inauguration d'une saison d'opérettes sous la direction de M. Darmand. Le premier spectacle sera composé du *Grand Mogol*.

Deux sculpteurs belges viennent d'être reçus parmi les membres de le Société nationale des artistes français (Champ-de-Mars) : M. Guillaume Charlier a été nommé sociétaire, M. H. Le Roy associé.

Une audition des élèves de M. Peje Storck, pianiste, aura lieu mardi prochain, à 3 heures, par invitation, à la Maison d'Art.

La *Chronique* a trouvé ces jours-ci dans le bulletin politique d'un quotidien cette phrase exquise qui fera la joie de Vadius, préposé par la *Plume* à collectionner les perles du journalisme :

« Dans l'entre-temps, à l'étranger, où l'on n'a pas les mêmes raisons d'éluder l'examen du ballon d'essai lancé de main hardie et adroite par M. Chamberlain sur le tapis vert de la diplomatie... »

L'excellent homme qui vient d'inventer ce jeu bizarre, tenant à la fois de l'aérostation, du foot-ball et du trente-et-quarante, est, ajoute le *Soir*, le même qui, il y a quelques mois, pondait cette autre phrase mirobolante : « Cette fois, l'Autriche ne mordra pas à l'hameçon que lui tend l'habile oiseleur de Varzin. »

Coutumier du fait, c'est lui encore qui déclarait solennellement dans un feuilleton artistique : « Emile Wauters vient enfin de gagner ses éperons de peintre. »

Est-il nécessaire d'ajouter que l'auteur de ces phrases lapidaires, qui suffisent à le faire passer à la postérité, est M. Max Sulzberger, critique d'art de l'*Étoile belge*?

C'est demain lundi que commencera à Munich la vente que nous avons annoncée de la collection de M. Georges Hirth, très riche en porcelaines de Meissen, de Nymphenburg, de Berlin, de Vienne, de Ludwigsburg, de Sèvres, de la Chine, du Japon, de Perse, etc.

Il y aura quatorze vacations, réparties du 13 au 21 juin, à 9 h. 1/2 du matin et à 2 h. 1/2 de l'après-midi, sous la direction de M. Hugo Helbing, Theatiner-Strasse, 15, à Munich.

Les célèbres représentations de la *Passion* à Oberammergau ont, depuis deux ans, suscité dans le petit village de Selzach, en Suisse, une salutaire émulation. La population de cette localité alpestre joue avec beaucoup de conviction le drame sacré, et le spectacle vaut, paraît-il, le voyage. Pour la troisième fois le théâtre de Selzach va s'ouvrir. Cette fois, une construction spéciale abritera les spectateurs et les acteurs. La salle peut contenir douze cents personnes. Il y a, comme à Bayreuth, un orchestre invisible. Deux cent cinquante personnes prendront part à l'interprétation. La musique est tirée en grande partie de la *Passion* de F. Muller.

Les représentations auront lieu les 19, 26, 29 juin; les 3, 10, 13, 17, 24, 31 juillet; les 7, 14, 15, 21, 28, 31 août et les 4 et 11 septembre. Elles commenceront à 11 heures du matin pour finir vers 5 heures, avec une interruption à midi.

Bizarre et un peu coûteuse, cette fantaisie d'artiste dont l'*Express* nous apporte l'écho : Désirant peindre une maison de campagne, M. Luke Fildes, membre de la Royal Academy, chercha pendant plusieurs mois le « cottage » de ses rêves, tantôt dans le pays de Galles, tantôt dans le comté de Kent ou bien dans le Lancashire. Il finit par le découvrir aux environs du petit village de Salisbury Plain.

Après l'avoir acheté, il le fit démolir, puis transporter, pierre à pierre, brique à brique, et enfin reconstruire dans l'immense atelier qu'il possède à Londres.

Ce n'est pas tout; il racola ensuite lui-même, parmi les habitants du village, cinq ou six types bien caractéristiques de paysans et de paysannes qu'il engagera comme modèles chez lui durant toute une année, — logés, chauffés, nourris, etc.

On assure que ce désir d'exactitude a coûté plus de 50,000 fr. à M. Luke Fildes, qui, il est vrai, a vendu sa toile près du triple... Mais il eût été peut-être plus aisé de se transporter à Salisbury Plain et de peindre le cottage sur place .. Pourvu qu'il ne prenne pas un jour fantaisie au Royal Académicien de représenter dans une de ses toiles la cathédrale de Saint-Paul ou le Palais de Cristal!

L'Association des femmes norwégiennes a, dit la *Métropole*, donné à Christiania un grand banquet en honneur d'Ibsen, qui a été proclamé « poète champion de la cause féministe ».

Au dessert, Ibsen a prononcé une allocution pour mettre une sourdine discrète aux espérances que les féministes fondent sur lui. Les paroles d'Ibsen sont aussi d'un intérêt plus général et jettent quelque lumière sur ses inventions d'auteur dramatique.

Il s'est exprimé en ces termes :

« Rien de ce que j'ai écrit n'a été inspiré par une tendance préconçue.

Je suis beaucoup plus poète et beaucoup moins philosophe qu'on ne le croit généralement, et c'est pourquoi, tout en vous remerciant du toast qui m'a été porté, je dois décliner l'honneur d'avoir consciemment lutté pour la cause féministe. En ce moment même, mon esprit ne perçoit pas clairement la cause féministe comme une cause existant en soi. Pour moi, je ne connais qu'une cause, c'est la cause de l'humanité, et ceux qui lisent mes œuvres avec attention peuvent le constater. Mon but a été de dépeindre l'humanité. Si j'ai touché au but, mes lecteurs doivent trouver dans mes œuvres leurs impressions et leurs propres idées. Le peuple attribue au poète des idées et des opinions qu'il n'a pas. Ce ne sont pas seulement les auteurs qui sont poètes, les lecteurs le sont aussi. Je dirai même que le lecteur est souvent plus poétique que le poète lui-même. Elever le niveau intellectuel du pays m'a toujours paru la plus noble des tâches. C'est aux mères qu'il appartient d'éveiller le sentiment de culture et de discipline morales. C'est ce qu'il faut éveiller chez l'individu avant de donner au peuple une situation plus élevée.

Les femmes doivent résoudre le problème humain; mais c'est comme mères, et comme mères seulement qu'elles pourront accomplir cette œuvre. »

Après ce discours, vingt-sept femmes, représentant les personnages des drames d'Ibsen, ont défilé devant le poète et chacune à son tour lui a offert une rose.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 25. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 19 JUIN 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 ANNONCES On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE l'Art Moderne, rue de l'Industrie 32. Bruxelles

SOMMAIRE

Les deux Salons de Paris.

Cinquième article (1).

Les coloristes ! Quel intérêt largement savoureux de les rechercher à travers la cohue des tableaux et de s'arrêter tout à coup devant eux, immobilisé par le chant de leur couleur, tantôt léger et paisible, tantôt claironnant en joyeuse fanfare, puis de les comparer, de les marier, d'entremêler le souvenir de leurs accords, s'accentuant les uns par les autres ! De ce malaxage subsiste l'impression que, malgré tant de choses belles ou charmantes, il y a peu d'artistes qui règnent en maîtres absolus dans ce prestigieux domaine de la Couleur; les vainqueurs y sont rares, et un nouveau Rubens est encore à naître. La nature reste très inexplorée, inobservée; les mêmes effets, cent fois vus, sont montrés comme nouveautés; et pourtant il se passe, dans une journée d'été ou d'hiver, une myriade de métamorphoses de la lumière que les yeux ingrats n'aperçoivent pas et que les mains ne notent point. Cette aptitude à saisir par les ailes la beauté fuyante, on la conquerra, et ce sera, un jour prochain, dans une magnifique explosion d'œuvres que nous admirerons le glorieux butin, car de plus en plus le regard s'affine, s'aiguise et saisit davantage la divinité des quotidiens et toujours changeants phénomènes; le métier, plus nerveux, plus rapide, s'exerce à la consignation immédiate de leurs phases et de l'émotion des cœurs contemplateurs, et c'est avec plus de reconnaissance et de compréhensive félicité que l'esthète goûte les rutilantes et veloutées productions des coloristes !

Parmi eux, les Flamands continuent à détenir très richement l'éclat, le luxe, et les Français la finesse et la distinction. Parlons des premiers.

On ne saurait, parlant d'eux, ne pas nommer aussitôt ce brillant EMILE CLAUS, qui est le charme rayonnant en personne : ses maisons, dont les taches de soleil, à travers les branches et sur les volets verts, semblent des visages au large sourire; ses eaux d'azur fleuries

(1) Voir nos quatre derniers numéros.

de blancs canards, ses toits de tuiles en rouge guirlande au bord d'un canal, ses têtes d'enfant non moins blondes que des gâteaux de miel, ses Zélandaises qui de leurs bras pourprés lèvent des seaux jaunes, bleus, verts, tout cela rit, vraiment, et chante et crie, en un singulier gazouillis de gaieté, en une bonne humeur saine qui ravit. Pourra-t-on lui demander plus encore? Peut-être. Il en est déjà à sa troisième étape d'art. Donnera-t-il la profondeur de la nature ainsi qu'il en donne l'adorable superficie? Et le côté tragique que, même en sa grâce la plus fraîche conserve la terre, dont les herbes et les fleurs ne cachent, après tout, que la blessure béante des sillons? Oui, sans doute, quand il ne se contentera pas seulement de poser la toison des champs comme un tapis, les murs de ses maisons comme d'exquises pièces d'échiquier que jeta là, négligemment, sa fantaisie diaprée, et qu'il fera sentir, ainsi qu'il le tente déjà par cette charrette perdue en les prés, que tout a ses racines ou sa charpente, et le sol son squelette, et l'air l'infini derrière lui.

Willaert expose des canaux dont la diagonale bordée de murailles s'enfonce très, très loin, dans l'horizon. Sur eux plombe une atmosphère un peu pesante; plus de sobriété, moins d'effet désiré leur eussent accordé une supérieure intensité et enlevé ce que leur précision trop poursuivie y laisse d'apprêt photographique; tels quels, ils sont pleins d'étendue et de silence chatoyant. Les petites places flamandes, d'une tonalité délicate relevée par des notes accentuées, d'A. Baertsoen, étalent une rare intimité, une grâce simple qu'humanisent le lent cheminement d'une béguine en longue mante sombre et des jeux d'enfants; un vieux quai, vu sous le jour morose de novembre et semé de feuilles mortes, est d'une grande mélancolie. Les bateaux halés, sur des eaux brumeuses, à l'heure des grisailles du crépuscule et de la naissance des lumières vermeilles derrière les menues vitres, d'Alexandre Marcette, ont aussi leur caractère à la fois fruste et solennel, très attachant.

Les paysages néerlandais de Frantz Charlet sont pittoresques, mais baignent dans une lourde lumière; le dessin des personnages est d'un vague qui nuit à la force d'expression. Sans ampleur, pourtant séduisantes, les vues de Gand, par G. Buysse. Le *Sentier de l'église* est particulièrement aimable.

Voici un Scandinave. Les toiles de Fritz Thaulow deviennent presque des bas-reliefs grâce à l'accumulation de la couleur. Quelle pâte merveilleuse, triturée par la main d'un fameux mitron! Il en modela une vieille fabrique de briques rouges, abandonnée sur des berges glacées et sous un manteau de neiges polaires que crève une rivière au courant vert d'absinthe; puis des *fumées*, des fumées noires, des fumées grises dont les panaches, également obliqués par le vent, obscurcissent encore la glaucité du fleuve et les maisons basses et noirâtres tapies en tortues au pied des hauts-fourneaux; enfin, une mer houleuse, jaune, savonneuse, surmontée de mouettes plongeant au creux des vagues; puis la lourde et riche matière du peintre s'éclaircit, s'apaise et s'étale en blondeurs parmi des paysages dieppois.

Voici un vaste tableau extrêmement intéressant; non que le dessin en soit irréprochable, au contraire, il est plein de mollesse et accuse insuffisamment les corps sous les étoffes, non que le groupement en soit exempt de tout arrangement théâtral et les allures des personnages d'une raideur figée de photographie, mais la couleur en est vraiment spéciale, à la fois terreuse et opulente, mêlée de suie et de lumière. Cette *Arrivée des toreros à la plaza*, de Richon-Brunet, sous un ciel mélangé aux bizarres nuages laineux et échevelés, au milieu de la place encadrée de maisons vertes, roses et jaunes et de campaniles ajourés, avec ses garçons bruns vêtus de broderies et de soies, ses femmes ornées d'œillets rouges, de bijoux de corail, de châles à ramages, doit toute sa vie à la couleur exacte de la cité espagnole, fardée de cette poudre rousse et grise qui semble rouler sur l'Ibérie depuis le commencement du monde.

Près d'elle, le pointillé sombre et fondu de Vidal, en ses études demi-teinte, profils et têtes de femmes, garde un élégant veloutis, et le panneau décoratif de Jules Ferry, développant les pentes gazonnées qui accèdent au mont Valérien, pas décoratif le moins du monde, trop détaillé, séduit par le feutre moelleux de ses herbages et la sensation de terre fraîche qu'il émane.

Paul Lagarde possède une manière sobre, d'austère vérité; le lointain imposant environne la route qui s'arrondit entre deux étages de champs. La gravité forte et sans aucune déclamation d'une place de banlieue vidée de ses passants par la mitraille et qu'occupent seulement deux ou trois cadavres sur qui tombe la neige, sollicite la réflexion et l'arrêt prolongé du dilettante.

O, tolérance de la Société des Beaux-Arts! Ces femmes nues, blanches comme cires, ocellées de taches rondes de lumière coulant à travers les branches, oui, vert et blanc, ce qu'en atelier on nomme un plat d'épinards au lard! elles sont, sans doute, l'élément comique de ce sérieux Salon qui ne néglige, pas plus qu'un mélodrame bien constitué, le rire délassant!

Une jolie salle de théâtre : velours des loges de chaudes nuances, pesant rideau que la rampe revêt d'une éclatante frange d'or; spectateurs moins réussis que le décor, signée Edgar de Montzaigle. La *Fête à Tanger* de Girardot, intéressante et bien croquée avec sa foule blanche d'Arabes sur les terrasses carrées et sa foule bariolée de Juives aux yeux d'animaux. Convenu, mais d'un doux modelé et d'un coloris ambré, le *Sommeil* de Dvorak. Il est dommage que les arbres ne soient pas plus vivants dans le grand sous-bois de Villéon

dont la couleur, assez voulue, a de l'attrait. Le *Bivouac des hussards*, près de la coque immense d'un bateau de la flotte hollandaise, par GUIGNARD, présente un beau paysage d'hiver et de nuit. Psyché, penchée, dans l'ombre, sur l'Amour endormi, de Mlle CARL, est pétrie de tendresse et de grâce.

Les nocturnes de CHUDANT, qui ne sont pas sans indolence de dessin et exagération dans le bleuté, plaisent par leur sérénité; les aspects gris et fins de FROMENT, le tableau oriental de BRANGWYN, harmonieux autant qu'une vieille et fastueuse tapisserie, très usée; les banlieues uniformes, recueillies et enveloppées de BILLOTTE; la nef remplie de lumière dorée épandue sur les coiffes de mousseline des paysannes et arbitrairement accumulée sur l'autel, de LATOUCHE; la lisière de bois ombreuse et rosée de bruyères où paissent des moutons, de DUHEM; une jolie marine d'HENRY BOUVET en laquelle s'étale le sentier d'or qui descend du soleil sur la mer, mais dépouillée de la mysticité magnificente et spéciale à cette illumination; les rousses laveuses et glaneuses de LHERMITTE, négligemment occupées au milieu de tièdes campagnes; les clairières sablées d'or et illustrées d'élégantes académies de RENÉ MÉNARD; les inondations de fleurs de Mme WYTSMAN, et la féerie de femmes pâles en un pâle jardin, d'après le *Baiser* de Théodore de Banville par GUILLAUME ROGER; une femme et un enfant de blanc vêtu perdus parmi la floraison blanche d'un jardin comme des abeilles dans un verger, de MACPHERSON, et un *Bal Bullier*, une *Soirée au Moulin-Rouge*, chaudement et joyeusement colorés de MINIARTZ, varient à l'infini et délicieusement la luxuriante végétation artistique qui comble, cette année, les serres heureuses du Champ-de-Mars.

JUDITH CLADEL

(A suivre.)

LE MENDIANT INGRAT [1]

Ça y est! Il y a à peine huit jours, que dans mon article sur le curieux livre de Léon Bloy, je rappelais que l'opinion courante veut qu'il soit périlleux de s'occuper des œuvres de l'illustre pamphlétaire, à raison des ennuis qui, presque invariablement, en résultent. Il y a huit jours! et voici que déjà M. Edmond Deman, l'éditeur, envoie à l'*Art moderne* une réponse un peu bien longuette dont sont reproduites ci-dessous les parties intéressantes. Ça m'apprendra à faire l'aimable. Je dis l'aimable, parce que M. Deman m'avait écrit pour solliciter un compte rendu et, bon garçon, je l'avais servi sur l'heure. Il m'expliquait qu'il avait envoyé le livre à Emile Verhaeren, mais celui-ci n'avait pas bougé. Alors, moi ..... vous voyez d'ici. J'ai affaire à un second mendiant ingrat!

Mon honorable correspondant explique, on va le voir, que s'il a publié l'œuvre de Bloy, c'est qu'elle est belle, très belle et qu'on fait injustement le silence autour du grand écrivain : et il reproduit complaisamment les passages de mon article qui le disent et le redisent.

Ce n'est point là que se trouve le point sensible sur lequel j'avais cru pouvoir appuyer en ce qui concerne l'éditeur. Je disais, en somme, qu'il eût bien fait de se préoccuper un peu plus fraternellement des personnes attaquées par l'auteur qu'il accueillait. Il m'écrit qu'il l'a fait... mais ce qu'il en reste! Vraiment, l'échenillage a été très superficiel et la gravité de ce massacre des « Innocents » (au moins la plupart) subsiste.

Mais c'est assez de bavardage. Voici la lettre : L'*Art moderne* la publie, non pas à titre d'exigence (quand on quémande un compte rendu on en doit subir les conséquences), mais pour faire plaisir à un très charmant et très intelligent garçon, et aussi pour la curiosité du fait.

EDMOND PICARD

CHER MONSIEUR,

Vous avez consacré, dans le dernier numéro de l'*Art moderne*, un long article au *Mendiant ingrat* de Léon Bloy.

J'ai lu, avec vif intérêt, cette critique de lettré délicat que double une consultation juridique où vous avez bien voulu mettre directement en cause l'éditeur.

Cette dernière me fournit l'occasion de vous adresser ces lignes.

Les sentiments *aimables* que vous avez la gracieuseté de professer à mon égard eussent, du reste, n'est-ce-pas, suffi, sans plus, à faire bien recevoir ma communication dans votre journal?

Votre critique à l'adresse de l'éditeur pourrait, semble-t-il, se résumer en cette interrogation concise :

Pourquoi le libraire a-t-il publié ce livre?

Pourquoi j'ai publié le *Mendiant ingrat?*

Mais parce que... (Ici, longuement, très longuement, trop longuement, tout ce que j'ai dit d'élogieux pour la littérature du livre, (TRENTE-SEPT LIGNES) le fonds étant réservé; à relire dans le dernier numéro de l'*Art moderne*. — Edm. P.)

— Vous jugerez peut-être, cher Monsieur, que voilà, pour un éditeur, quelques raisons déjà de publier une œuvre : le formulé de ces motifs m'est, vous le savez de reste, fourni par la plume d'un de vos meilleurs amis (Cet ami c'est moi-même. Edm. P.) et vous auriez d'autant plus mauvaise grâce de les récuser que l'*Art moderne* les a mis lui-même en bonne lumière. . Suivant mon droit je les fais miens.

— En faut-il d'autres que je puisse plus expressément sinon plus personnellement revendiquer?

Vous les rencontrerez dans ces quelques extraits de lettres que j'écrivais à l'auteur, au cours de la correspondance échangée avec lui à propos de l'œuvre en voie d'exécution :

« Si la situation de Léon Bloy ne m'avait semblé de nature à « *appeler l'attention*, veuillez croire que je me serais moins soucié « de publier son livre : et c'est tout simplement parce qu'il me « paraissait injuste qu'un écrivain de sa valeur ne pût *trouver* « *preneur* pour son œuvre que je publie le *Mendiant ingrat*..... Je « ne partage pas toutes les impressions de l'auteur et beaucoup de « personnes citées me sont vraiment inconnues..... Mais il est seule- « ment de mon métier de présenter un livre le moins mal possible — « et je me ferais scrupule de sortir de mon rôle en vous demandant « de fausser, fût-ce par omission, ce qu'en la sincérité de votre âme « vous jugez être la vérité. »

— Une dernière considération, enfin, m'influença, plus puissante que toutes les autres : Le grand critique *littéraire* (oui, Monsieur!) d'un de nos quotidiens les plus répandus proclamait récemment « que « ce *Mendiant* n'est, comme la plupart des livres de Léon Bloy, « qu'une suite d'injures *plates* à tout le monde » et « que l'éditeur

(1) Suite. Voir notre dernier numéro.

« bruxellois était assurément le seul que l'écrivain eût trouvé dans « l'univers ».

Peut-être la seconde de ces appréciations est-elle plus exacte que son auteur ne le présumait. Et peut-être dois-je un peu au sentiment de cette réelle situation l'impression définitive formulée si bien par vous que « les éditeurs ont aussi leur devoir ».

Que l'exécution de celui-ci « expose à des désagréments variés »? Mais cela n'a rien de bien nouveau et c'est, je crois, ce qui la rend plus méritoire et parfois même plus attrayante.

Cette particulière sollicitation devrait, au surplus, me semble-t-il, à ce point vous étonner, vous, moins que d'autres, que vous me permettrez de considérer vos cordiaux appels à la modération bien plutôt comme un de ces paradoxes que vous avez ingénieusement et publiquement développés jadis.

Quant à vos connaissances juridiques relatives à la responsabilité de l'auteur et de l'éditeur, certes, me paraissent-elles indéniables et je tiens si bien comme exact votre jugement en cette matière que j'écrivais, en décembre 1897, à Léon Bloy :

« Il y a dans votre *Journal* quelques passages qui me paraissent de « nature à donner matière à des ennuis processifs. Je vous signale, « notamment.....

« L'auteur n'étant pas domicilié en Belgique, l'éditeur, d'après la « loi belge (conforme, je pense, sur ce point, à la française), devien- « drait responsable. Il me paraît nécessaire de supprimer les « noms. ... sacrifice qui n'a du reste rien d'essentiel..... (1). »

— J'ajoute que votre opinion, pour autorisée soit-elle, s'exprime peut-être incomplètement. La loi ne permet-elle pas, en effet, l'intervention de l'auteur, au cours même des poursuites, en lui donnant la faculté d'élire, même alors, domicile en notre pays? — (Non! Ce serait un moyen d'esquiver la responsabilité après coup. Le droit de la personne outragée est acquis au moment même de l'outrage. — Edm. P.)

Excusez la trop longue et trop personnelle dissertation.

J'aurais pu, certes, et j'aurais dû, peut-être, la résumer plus brièvement en ces quelques mots :

Un écrivain de haute valeur succombe sous une conspiration silencieuse. Pas un journal, pas une revue, pas un éditeur pour publier son œuvre, — celle de ses œuvres qui, sans doute, tient le plus à son être, celle qu'il souhaite par-dessus toutes les autres le plus ardemment jeter à la tête de ses contemporains.

Cette œuvre est, vous le reconnaissez, d'une angoissante puissance d'art. Je la publie, et .. vous rappelez l'éditeur au devoir! – (L'éditeur a accompli son devoir vis-à-vis de l'écrivain, mais il l'a méconnu vis-à-vis des personnes gravement offensées. Edm. P.)

Vous voyez bien, cher Monsieur, que j'avais raison — et que vous n'avez voulu faire qu'un nouveau *paradoxe*.

Et c'est pourquoi je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments très cordiaux.

EDMOND DEMAN

Ce 15 juin 1898.

UNE EXPOSITION D'ART BELGE
à Saint-Pétersbourg et à Moscou.

Le gouvernement vient d'être invité à réunir les éléments d'une exposition d'art belge (peinture, sculpture, aquarelles, dessins, gravures, applications de l'art à l'industrie, etc.) qui s'ouvrira l'automne prochain à Saint-Pétersbourg, au Palais de la Société impériale d'Encouragement des Arts, et sera transférée ensuite, au début de l'année 1899, à Moscou.

Déjà l'École française et l'Ecole anglaise ont été l'objet d'une invitation semblable. Les Salons organisés précédemment dans le local mis à la disposition du gouvernement belge ont, paraît-il, brillamment réussi. Nul doute que nos artistes aient à cœur de représenter avec éclat notre pays en Russie.

Les recettes des deux expositions seront versées dans la caisse de la Société de secours aux enfants pauvres et malades, sous le patronage de S. A. I. Mme la grande-duchesse Elisabeth-Mavrikievna.

Le ministre des Beaux-Arts a constitué une commission chargée de l'organisation de l'Exposition. Cette commission est composée de MM. J. De Vriendt, président, H. Cassiers, Desenfans, L. Frédéric, F. Khnopff, L. Lenain, A. Marcette, Octave Maus, Ooms, Rosier, Van der Stappen et Verheyden. Secrétaire : M. De Meurisse.

Dans ses premières séances, la commission a arrêté les grandes lignes de l'Exposition et fixé le choix des artistes auxquels des invitations seront adressées. Ceux-ci recevront prochainement, avec leur invitation personnelle, un avis leur donnant au sujet des dates d'envoi, du nombre d'œuvres à expédier, etc., tous les renseignements utiles.

(1) Cette suppression fut effectuée (E. D.). — Oui, mais le nettoyage eût dû être poussé plus loin, fichtre! (Edm. P.)

LIVRES ET BROCHURES

Madeleine, par GEORGES RENCY. Bruxelles, G. Balat, éditeur.

Lorsque Georges Rency, en la lucide et forte préface qu'en tête de son livre et en façon d'épître il dédie à Paul Adam, nous avertit que, pour lui, seule en une œuvre importe la chaleur vivante qu'autour de sa conviction l'auteur parvient à faire rayonner, il a, avec simplicité, précisé la portée de son art et de son effort. Georges Rency, en effet, a le don d'émotion : *Madeleine* est un bon livre, habile, proportionné et bien écrit; mais, s'il nous touche, ce n'est point tant à raison de l'intérêt extérieur qu'y peut exciter le jeu des passions et des actes, que de la flamme persuasive, de l'impression contagieuse et directe qui circule en ces pages. « *Madeleine*, écrit l'auteur de *Vie*, est le roman de la femme moderne qui, idéaliste encore et absolue dans ses amours, ne peut comprendre que l'homme en soit arrivé à admettre qu'un amour unique ne peut suffire à toute une vie. » Surprise et avertie par les faits, elle veut pendant quelque temps lutter et espère, par les bénins sortilèges de son cœur, assumer seule toutes les facultés d'amour de son mari : mais bientôt, vaincue et désenchantée, elle tombe et la grandeur de son inutile dévouement l'accable. Certes, il semble qu'il soit devenu difficile d'alimenter un livre d'une unique éventualité sentimentale et nous ne lisons plus volontiers les romans à thèse : cependant *Madeleine* est une belle chose et les qualités humaines dont il abonde balancent largement tout ce que le convenu du genre psychologique et le combiné des péripéties peuvent produire de désagréable en notre esprit. Et, en vérité, le jeune homme qui, à vingt ans, après avoir donné d'admirables poèmes, arrive dès son premier volume de prose, avec une âme aussi riche, une langue aussi sûre et multiple, une forme aussi définitive, ce jeune homme, affirmons-nous, est QUELQU'UN.

Jours d'oubli, par SANDER PIERRON. Paris, *Mercure de France*.

Voilà un petit livre de « tourisme » qui nous promène en Zélande — à Flessingue, à Middelbourg, à Veere — en des heures de flânerie. A ceux qui adorent la merveilleuse Zélande, il rappel-

lera des coins délicieux que M. Pierron décrit ingénument avec, un peu, la verve curieuse, étonnée de tout, d'un gamin de Bruxelles en vacances. C'est amusant et agreable à lire. Le jeune écrivain ouvre de grands yeux pour tout voir. Et il voit tout, et s'attarde même trop à certains détails, qui n'intéressent guère. M. Pierron s'arrête aux bagatelles de toutes les portes. A son prochain voyage, qu'il nous racontera encore, nous l'espérons bien, qu'il se contente de faire sentir, en son récit, les choses qui l'émeuvent particulièrement et qu'il y montre des traits qui n'auraient pas frappé d'autres. Il ne le fait pas assez au présent livre. Il serait inutile d'écrire, n'est-ce pas? qu'un sou vaut cinq centimes et qu'une feuille de chêne est verte? M. Pierron écrit parfois des choses que tout le monde sait. Il promet assez d'originalité et montre une force littéraire suffisante pour qu'on puisse lui faire de pareils reproches sans diminuer la valeur de son talent et de son nouveau livre. C'est, au surplus, un écrivain d'une sincérité absolue, qui ne nous cache rien de son âme, — voire ses petits orgueils d'artiste, qu'il explique avec une naïveté un peu touchante.

Puisque nous parlons de M. Pierron, signalons, de lui, une nouvelle publiée au dernier numéro du *Mercure de France* : *Le Noble jeu de la Toison d'or*. C'est d'une plastique solide, et le morceau est bien calé.

Les Restes de la civilisation hindoue à Java, par Jules Leclercq. 26 pages. Extrait des *Bulletins de l'Académie royale de Belgique*. Bruxelles, Hayez. — **Le Congo peut devenir notre Java**, par le même. 8 pages. Extrait du *Bulletin de la Société royale belge de géographie*. Bruxelles, Société générale d'imprimerie.

Avec la précision documentaire qui s'allie, dans ses récits de voyage, au charme poétique des impressions recueillies, M. Jules Leclercq raconte, en quelques pages d'un puissant intérêt, ses « promenades archéologiques » à l'ile de Java. Il décrit en détail le célèbre temple de Boroboedor, contemporain de Charlemagne, dont deux mille figures sculptées couvrent les murailles, donnant, quoique en partie détruites ou détériorées par les éléments, une haute idée de l'art sculptural des Indo-Javanais. Les pieux pèlerins qui allaient autrefois y vénérer les cendres de Bouddha, gravissant de terrasse en terrasse, de gradin en gradin, de galerie en galerie, l'immense édifice, s'arrêtaient successivement, sur les corniches des cinq murs d'enceinte, devant quatre cent trente-deux dagobas contenant chacune l'image obsédante du dieu, dont la vie et les enseignements sont retracés en une longue suite de bas-reliefs déroulés sur les parois du temple comme les pages d'un prodigieux poème de pierre. Au faîte, devant la coupole qui renfermait les cendres de la divinité, c'était l'éblouissement d'un horizon de volcans et de forêts éclairés par une lumière incomparable...

M. Leclercq a visité en outre le Tjandi Mendoet, les ruines de Parambanan, débarrassées depuis une dizaine d'années seulement des décombres sous lesquels elles étaient demeurées enfouies, celles de Singosari et de Toenpang, qui toutes attestent la grandeur et la gloire artistique de la civilisation hindoue. Mais, hélas! les Javanais ont perdu le secret de ces admirables constructions. L'introduction de l'Islam a étouffé chez eux le génie de l'architecture. « Cette funeste religion, imposée par le glaive, a, dit en forme de conclusion l'auteur de cet attrayant récit, détruit les créations du génie et les chefs-d'œuvre de l'art dans toutes les contrées de l'ancien monde où elle a pénétré; depuis les rives du Bosphore jusqu'à celles de l'archipel Indien, le Coran règne sur des ruines. »

Le voyage de M. Leclercq à Java lui a fourni l'occasion d'établir entre la colonie hollandaise et celle du Congo belge un parallèle. « Le Congo doit être notre Java », telle est la thèse qu'il a développée, avec des arguments probants, dans une conférence faite à la Société de Géographie et dont il publie, en une brochure, la conclusion.

Et à ce propos, avant de clore ce rapide compte rendu des ouvrages nouveaux d'un écrivain spécialiste qui honore grandement notre pays, constatons non sans plaisir le succès qui vient d'accueillir M. Leclercq à Lisbonne, où il représentait l'État Indépendant du Congo aux fêtes données à l'occasion du quatrième centenaire de la découverte de la route maritime de l'Inde. L'allocution prononcée par M. Leclercq à la séance solennelle de la Société de Géographie, en présence de trois mille personnes, a été l'une des plus applaudies et des plus remarquées de cette importante cérémonie.

Accords perdus, par l'Ouvreuse du Cirque d'Été.
Paris, H. Simonis-Empis.

L'année musicale 1897 défile, ponctuée de calembours, en ce volume nouveau du joyeux Willy. Avec une verve intarissable, l'auteur de *Bains de sons*, de *Rythmes et Rires*, de la *Mouche des croches*, d'*Entre deux airs*, de *Notes sans portées* passe en revue les concerts, les représentations importantes données dans les théâtres de musique. Et son zèle franchit l'octroi. C'est Bruxelles, c'est Lyon qui sollicitent le critique attentif. *Fervaal* et *Vendée* lui fournissent deux de ses chapitres les plus spirituels et les plus colorés. *Accords perdus*, c'est le miroir fidèle des impressions musicales de la saison écoulée. M. José Engel a parsemé les pages du volume de portraits à la mine de plomb parmi lesquels — ressemblance garantie — ceux de César Franck, de Chabrier, de Vincent d'Indy, de Paul Hillemacher, de Georges Hüe, de Gabriel Pierné, d'Emile Engel et de M. Gauthier-Villars lui-même. La couverture en couleurs — qui montre la classe du père Franck peuplée de turbulents gamins dans lesquels il est aisé de reconnaître les plus talentueux compositeurs contemporains — est, à elle seule, une trouvaille.

Accusés de réception

Simplement, par Paul Mussche. Bruxelles, librairie Schepens. — *De l'Angelus de l'aube à l'Angelus du soir*, 1888-1897, par Francis Jammes. Paris, *Mercure de France*. — *Bon Dieu des Gaulx*, par Jules Destrée. (Etude d'âme et de paysage au pays noir.) Extrait de l'*Humanité nouvelle*, Paris. — *Impressions de petite ville*, par A.-Th. Rouvez. (Extrait du *Magasin littéraire*.) Gand, imprimerie Siffer. — *Saint-Cendre*, par Maurice Maindron. Edition de la *Revue blanche*. Paris. — *Devant la Vie*, par Charles Max; précédée d'une étude-préface de Louis Lumet sur la littérature contemporaine. Paris, édition de la *Plume*. — *Dans le Vent*, poèmes par Léon Delabonne. Paris, Léon Vanier. *L'Epopée de Waterloo*, narration nouvelle des Cent jours de 1815, par Georges Barral. Collection nouvelle de mémoires militaires. Paris, Flammarion. — *Itinéraire illustré de l'épopée de Waterloo*, par le même. Paris, Flammarion. — *Napoléon Ier*,

Allocutions et proclamations militaires, par LE MÊME. Paris, Flammarion. — *Napoléon Ier. Messages et discours politiques*, par LE MÊME. Paris, Flammarion. — *Flèches perdues*, poésies par EDDY LEVIS. Paris, Léon Vanier. — *Le Soleil des morts*, roman contemporain, par CAMILLE MAUCLAIR. Paris, P. Ollendorff. — *L'Été*, par P.-L. GARNIER. Paris, *Mercure de France*. — *Il n'y a plus d'Iles bienheureuses*, par OSSIT. Paris, A. Lemerre. — *L'Amour à Nice*, par le VICOMTE DE COLLEVILLE et F. DE ZEPELIN. Paris, Bibliothèque de l'Association. — *La Renaissance païenne, étude sur Lévy-Dhürmer*, par LÉON THÉVENIN. Paris, L. Vanier. — *Les Orgues de Fribourg*, par CARLE-L. DAURIAC. Paris, L. Vanier. — *Sous Off's d'Afrique*, par ANANKÉ. Paris, L. Vanier. — *Les Solitaires* (vers), par JEAN DAYROS. Portrait charge de l'auteur par Charly. Lettre préface d'Isidore Boulnois. Paris, L. Vanier. — *Jardins suspendus*, par B. REYNOLD. Paris, L. Vanier. — *L'Éternelle Chanson*, par LÉON WAUTHY. Édition de l'*Art libre* (Verviers). — *Au Fil de l'heure*, par VICTOR MARGUERITTE. Paris, Plon.

LE PAYSAGE URBAIN

Les Pignons.

Les architectes commencent à penser aux pignons latéraux des maisons, à ne plus les laisser à l'état d'affreuses surfaces plates et lépreuses faisant tache dans le charmant paysage des édifices et des cheminées « en promenade » sur les toits. Ils comprennent la contradiction qu'il y a à se donner un mal d'araignée pour orner une façade et à la flanquer de deux affreux pans de mur. Ce bizarre usage est provenu de ce qu'en général les pignons sont destinés à être cachés par les maisons voisines qui s'y appliqueront. Mais quand il n'y a pas de maisons voisines? et pour la partie que les maisons voisines ne cachent point parce qu'elles sont plus basses?

Un bel exemple de ces horreurs est celui que donne la dépendance de l'hôtel de Belle-Vue du côté du Palais du Roi. Il y a là une malpropre machine salpêtrée et délabrée qui fait plaie dans la perspective quand on vient du Palais des Académies. Le jardinier du roi avait fait monter un superbe rideau de lierre qui cachait cette saleté. Mais probablement que la direction de l'aristocratique caravansérail aura réclamé à cause de l'humidité « et des bêtes ». Le lierre a été arraché, et maintenant allez voir ! C'est cette même direction kellnérique qui orne les façades de l'hôtel « pour têtes couronnées » d'hortensias en zinc et autres accessoires du goût le plus gargotier. Il ne lui serait pas difficile de faire cimenter le pignon en question et d'y faire dessiner quelques géométries agréables. A moins de recourir à la délicieuse faïence, que l'on utilise de plus en plus et qui amène de si beaux effets de reflets et de couleurs. On verra, on verra ! Mais le kellnérisme a des profondeurs abyssales insondables.

Nos Arbres

Boulevard du Régent, entre la rue Zinner et la rue Latérale, on a bâti un massif hôtel en pierres de taille blanchâtres qui attendent le dégrossissement par la sculpture ornementale. Pendant la construction, un entrepreneur sauvage, sans qu'aucune police l'en ait empêché (elle a de ces bienveillances personnelles), a amarré les câbles destinés aux « chèvres » et autres appareils de montée des matériaux, aux troncs des arbres de l'allée des cavaliers. Il en est six qui ont subi ce régime barbare et imbécile. L'écorce a été raguée et entamée, les troncs et les racines ont été ébranlés. Maintenant on peut voir dans quel état les ont mis ces pratiques brutales. Ces six ormes de quarante ans d'âge au moins, qui sont parmi les plus vieux de cette belle allée, sont tous morts ou en train de mourir.

N'est-ce pas monstrueux ? M. Buls est au Congo. Il a dû ignorer cette dévastation, quoique ce ne soit pas la première fois qu'elle se produit par les brutalités de messieurs les bâtisseurs de ville. Nous lui réservons le présent avis pour son retour. Il saura empêcher désormais que des maçons grossiers agissent de cette manière. Il saura aussi, peut-être, faire payer au coupable les arbres tués et les frais de la replantation. La leçon serait bonne. Il y a même des dispositions pénales contre ceux qui dégradent les arbres des voies publiques. A la rescousse, procureurs du roi, substituts, gendarmes et autres qui verbalisez si promptement contre de pauvres diables !

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE

Précédant le défilé des aspirants lauréats, des futurs tragédiens, des falcons en herbe et des Ysaye en expectative, les classes d'ensemble, orchestre et chant choral, ont manœuvré en bon ordre, mardi dernier, sur l'estrade du Conservatoire, sous le commandement impérieux ou bienveillant de MM. Colyns, Agniez, Van Dam, Soubre et Jouret.

Une symphonie de Haydn, la symphonie de Gluck en *la majeur* et l'inévitable ouverture de *Lodoïska* ont fourni aux deux classes d'orchestre l'occasion de s'affirmer avec éclat.

Les classes de chant ont fait entendre quelques œuvres tour à tour sévères et gracieuses : deux cantiques spirituels de Bach et deux chansons françaises des XVIIe et XVIIIe siècles, disposées à quatre voix mixtes par M. Gevaert, — ces dernières particulièrement applaudies, — deux compositions originales du directeur du Conservatoire : un *Pater noster* et un hymne écrit sur un texte de Racine, l'un et autre pour trois voix de femmes sans accompagnement, compositions difficiles d'exécution mais d'un sentiment mélodique pénétrant. Pour finir, le *Regina Cœli* de Brahms pour quatre voix de femmes, soli (Mlles Bernard et Donaldson) et chœurs *a capella*.

Les concours ont commencé jeudi par les instruments à embouchure, — l'artillerie de siège des armées musicales. En voici les premiers résultats :

Trompette. Professeur : M. GOEYENS. — 2e prix, MM. Van Engelen, Poelmans ; 1er accessit, MM. Malengré, de Hertogh ; 2e accessit, M. Neels.

Trombone. Professeur : M. SEHA. — 1er prix, M. Dralants.

Cor. Professeur : M. MERCK. — 2e prix, MM. Léonard, Wauquier ; 1er accessit, M. Marc.

Basson. Professeur : M. NEUMANS. — 1er prix, MM. Van Goethem et Heynen ; 2e prix, M. D'Hondt.

Clarinette. Professeur : M. Poncelet. — 1er prix avec distinction, M. Martin ; 1er prix, MM. Cootmans, Névraumont, Montigny, Vrelust, Schenis ; 2e prix, MM. Allard, Adam, Jeannin, Vanden Broeck, Casse ; 1er accessit, MM. Langenus, Van Herck, Robberecht, Rimbout, Guilmot, Denis ; 2e accessit, MM. Dooms et Lebrun.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La Fontaine monumentale de M. Desenfans.

Hier, samedi, a été plaidé devant le tribunal de commerce de Bruxelles le procès intenté par le sculpteur Desenfans à l'État belge, auquel l'artiste réclame, avec raison semble-t-il, des dommages-intérêts pour la destruction, dans le court trajet de la station de l'Allée-Verte au Palais du Cinquantenaire, de la Fontaine monumentale qu'il destinait à l'Exposition internationale de 1897.

Me Lapierre, conseil du département des chemins de fer, a invoqué la disposition réglementaire qui décharge l'Etat de toute responsabilité pour les œuvres d'art dont il opère gratuitement le transport.

Me Emile De Mot, au nom du demandeur, a soutenu qu'en accordant aux artistes la gratuité de port l'Etat n'agit pas dans l'intérêt de ces derniers, mais dans son propre intérêt puisqu'il assure ainsi l'organisation d'expositions qui sont pour lui une source de profits considérables; que dès lors la clause de non-responsabilité est inique et ne doit pas être respectée lorsqu'un artiste éprouve, comme c'est le cas pour M. Desenfans, un préjudice occasionné par la faute du transporteur. Jugement à huitaine.

Frédégonde (1).

La Cour de cassation de France a rejeté le pourvoi formé par M. Brunetière, directeur de la *Revue des Deux Mondes*, contre l'arrêt de la Cour de Paris qui l'avait condamné à insérer dans cette revue la réponse de M. du Bout, auteur de la *Frédégonde*, représentée à la Comédie française, aux critiques de M. Jules Lemaître.

Cette décision est fondée sur ce que toute personne, nommée ou désignée dans un journal ou écrit périodique, a le droit d'exiger du gérant l'insertion d'une réponse; ce droit, général et absolu, n'a d'autres limites que celles qu'imposent, sous la sanction des Tribunaux, le respect des lois et des bonnes mœurs, l'intérêt des tiers ou l'honneur du journaliste. Il n'y a pas lieu de distinguer, à cet égard, entre les diverses publications périodiques, ni de tenir compte de la nature des faits ou réflexions, à l'occasion desquels celui qui répond a été nommé ou désigné; et il importe peu, par exemple, que la réponse ait été provoquée, en dehors de toute attaque personnelle, par la critique purement littéraire d'œuvres dramatiques ou autres, volontairement offertes au jugement du public et de la presse.

(1) Voir l'*Art moderne* du 20 avril deenier.

PETITE CHRONIQUE

Nous avons — confraternellement — prié les journaux qui nous pillent de citer, conformément aux usages et au droit, la source de leurs emprunts. Nous répétons la même demande pour ceux d'entre nos confrères qui ont laissé passer, sans le lire, cet avis, et spécialement pour le *Journal des Ventes* qui, dans son dernier numéro, reproduit avec sérénité DIX INFORMATIONS de l'*Art moderne* sans faire la moindre allusion au journal dans lequel il les a puisées.

La Section des Beaux-Arts du conseil communal de Bruxelles s'est rendue à l'atelier de Jef Lambeaux pour y voir le groupe *La Folle Chanson* dont le Collège a proposé au Conseil l'd'acquisition.

La Section a admis, à l'unanimité, la proposition du Collège.

Nous avons signalé les travaux de restauration que dirige à l'église de Notre-Dame du Sablon le consciencieux et érudit architecte Van Ysendyck. Ce qui est fâcheux, c'est que l'ameublement de l'église ne réponde pas aux soins que M. Van Ysendyck apporte à l'ornementation de l'édifice. Un curé zélé, mais maladroit, y fait ériger des autels du plus mauvais goût, qui jurent avec le style sévère de cet imposant monument. Un autel en bois, couvert de dorures, décoré de figures dignes de la rue Saint-Sulpice, vient d'y être consacré à saint Antoine de Padoue et inauguré le 13 juin, jour de la fête de ce patron des faïenciers. Un autel du Sacré-Cœur, un autre dédié à Notre-Dame-du-Sablon sont en construction, l'un et l'autre néo-gothiques, hélas! Des troncs à offrandes sont plantés tout au long des bas-côtés, sollicitant la générosité des fidèles en faveur d'autels nouveaux à ériger à sainte Barbe, à sainte Wivine, à sainte Anne, à saint Joseph, à saint Hubert. A en juger par celui de saint Antoine de Padoue, ce sera un massacre complet. A quoi sert donc la commission des monuments?

Nouveaux succès des artistes belges à l'étranger : au Salon des Beaux-Arts de Vienne, MM. A. De Vriendt et Ch. Van der Stappen ont obtenu la grande médaille d'Etat. La deuxième médaille a été décernée à MM. Alex. Marcette, Van Leemputten et V. Rousseau.

La *Métropole* publie une intéressante interview du peintre A. De Vriendt, directeur de l'académie des Beaux-Arts d'Anvers, sur son voyage à Barcelone où il s'est rendu en qualité de membre du jury à l'Exposition des Beaux-Arts. Le succès de la section belge, qui se composait de cent vingt-cinq œuvres, a été, paraît-il, considérable. Nos artistes ont obtenu quinze premières médailles alors que l'Espagne ne s'en voyait attribuer que huit, la Bavière trois, la Suède une, la France une.

Six peintres et quatre sculpteurs belges ont été proposés à l'acquisition d'une de leurs œuvres pour le musée de Barcelone. Ce sont MM. Courtens, Van Aken, F. Van Leemputten, J. De Vriendt, Verheyden, Mlle Berthe Art, MM. Anthoon, Desenfans, Braecke, Dupont.

Le musée de Barcelone possède déjà trois œuvres belges dues à MM. Charlier, H. Leroy et J. Dupont.

Un grand concert extraordinaire aura lieu samedi prochain au Waux-Hall. On y entendra la Compagnie Strakosch, composée de Mlle Talexis, falcon des théâtres de Nice, Bordeaux, Nantes; Mlle Zelda, soprano du théâtre de la Pergola à Florence; Mme Nady, contralto du théâtre de La Haye, et M. Rey, ténor du même théâtre; M. Berriel, baryton de l'Opéra-Comique de Paris; M. Blancard, basse du théâtre de la Monnaie. Ce sextuor d'artistes, qui vient d'obtenir un grand succès au Casino de Boulogne-sur-Mer, interprétera des airs et des ensembles d'opéras, sous la direction de M. Koderik, chef d'orchestre et pianiste-accompagnateur.

Ce soir, dimanche, deuxième audition de Mme Marie Weiler, dont les habitués des concerts connaissent le talent sérieux et la jolie voix.

Le théâtre de l'Alhambra a donné hier la première représentation de *Léonard ou la Tache fatale*, drame mêlé de chant en cinq actes et sept tableaux, par MM. E. Brisebarre et E. Nus, musique d'A. Léveillé, — une œuvre qui a, paraît-il, inspiré à Victor Hugo l'idée des *Misérables* et qui, pour ce motif, ne manquera pas d'intéresser le public.

C'est le 25 juin que commencera au théâtre Molière la campagne d'opérette qu'entreprend M. Darman. Elle s'ouvrira par le *Grand Mogol*, la joyeuse opérette d'Audran, interprétée par M. Darman, Mlle Maria Girard et M. Bayard, des Folies dramatiques, Mlle Suzanne Néris, de la Gaité, etc.

Le sculpteur Jacquet, l'un des derniers survivants de la génération de statuaires belges à laquelle appartenaient Jehotte, Bouré, Ducaju, Fraikin, Simonis, est mort la semaine dernière à Bruxelles à l'âge de soixante-seize ans.

M. Jacquet, auteur de nombreuses compositions parmi lesquelles l'*Age d'or*, datant de 1851, qui figure au Musée de Bruxelles, la statue de *Baudouin de Constantinople* érigée à Mons, les lions et le fronton de la Bourse de Bruxelles, les candélabres de la place du Congrès, etc., était, depuis de longues années, professeur à l'Académie des Beaux-Arts où son enseignement était très apprécié. Il avait fait ses études à Anvers, sa ville natale, sous la direction de Geefs dont il fut l'un des élèves les plus distingués.

La ville de Bruxelles aura prochainement à désigner un successeur à M. Jacquet comme professeur à l'Académie des Beaux-Arts. Parmi les candidats en présence, on cite MM. Paul Du Bois, Julien Dillens et Isidore De Rudder.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 26. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 26 JUIN 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

Les deux Salons de Paris.

Sixième article (1).

Peu de *décorateurs*, et, parmi ceux qui se livrent à cet art spécial et très haut de la décoration, de l'embellissement salutaire des vastes surfaces où rêvent et se jouent volontiers nos regards, aucun n'a en vue la masse, la foule, les monuments, les véritables grandeurs; ils ne font que de la décoration d'appartement. PUVIS DE CHAVANNES demeure l'unique maître de la fresque murale, et il est curieux que d'autres, enhardis par son admirable exemple, n'aient pas tenté de le suivre et d'apporter à l'art ornemental les recherches d'esprits simples et forts, invigorés par la noblesse du but poursuivi.

(1) Voir nos cinq derniers numéros.

J.-F. AUBURTIN donne un remarquable panneau destiné à l'amphithéâtre de zoologie de la Sorbonne; c'est vivant et puissant. Il montre les bas-fonds sous-marins avec la population et le foisonnement, étranges à nos yeux, des plantes aquatiques, des algues aux tentacules gluantes et de la faune immergée : poulpes, calmars, crustacés, dansantes méduses fleurissant les eaux bleues et sombres de leurs globes mauves, roses, jaunes, tandis qu'au delà de l'océan se dressent des rochers de coraux au-dessus desquels passe le vol des oiseaux plongeurs. En cette composition mouvementée et non dénuée d'une certaine beauté sauvage, le peintre s'est affranchi de l'obsession des Japonais, dont les procédés le hantèrent évidemment pendant les études de détail destinées à sa toile et dont il expose la série.

BESNARD a exécuté onze panneaux décoratifs : la *Montagne*, vue sous ses différents aspects : grandioses ou intimes. La *Cascade*, qui coule en de si lointaines anfractuosités du roc; le *Taillis*, d'une si intense solitude, sont particulièrement d'habiles évocations.

Six pans d'ornementation, destinés à un hall, de BRÉLER : apparitions de ravissante fraîcheur que ces femmes en blanc, cueillant des fleurs ou ramassant des pommes en des prairies de peluches vertes, piquées des clochettes de colchiques mauves et égayées encore d'une chevrette blanche et fine! GRASSET réunit cinq belles têtes de femmes passionnées, allégorisant chacune une

disposition d'âme : *Inconstance, Anxiété, Tentation, Jalousie.* Leurs larges prunelles inquisitives ou pensives, leurs chevelures de cuivre ou d'encre, mêlées de roses jaunes, d'hortensias ou d'hellébores, leurs gestes à la fois précieux et vrais, la petite épaule maigre de la jeune *Tentation* en robe rouge démontrent un art d'originalité et de nature.

En parcourant les salles où se rassemblent pastels, miniatures, gravures, aquarelles, objets d'art, il faut s'arrêter longuement devant les dessins de RENOUARD et ses planches qui comportent des centaines d'études minuscules et saisissantes d'animaux : chiens, chats, poules, singes, canards, poussins, chèvres, enfants aux mouvements notés dans leur infinie variété et même leur invraisemblance, car notre œil lent sait mal surprendre la diversité des attitudes de toute cette gent gloussante ou bêlante. Quelle prestesse de vision et d'exécution! Seuls les Japonais ont su fixer ainsi la mobile vie animale; Renouard, cependant, ne procède point d'eux, son art est bien à lui, son observation sincère, son magnifique et souple trait aussi, qui s'affine, s'aiguise, puis s'épaissit et se veloute superbement, selon les contours. Tout ce qui sort de son crayon est joyeux, joyeux d'une joie saine et inépuisable, ou d'une ironie amusante et amusée; ainsi le prouvent les silhouettes d'épouvantables individualités bourgeoises, sous lesquelles l'artiste s'est contenté d'inscrire : Chevalier Lombart, trésorier général des finances; M. le comte G..., M. le comte B..., comme il y eût mis : Homais, Tribulat Bonhomet ou Ubu; et les croquis pris pendant le procès Zola, et le Rochefort de Carmaux, et ce colonel de l'Empire second qui porte toute une époque dans les plis de sa redingote à jupe!

Çà et là demandent une station des enfants de FANGEL, une eau-forte exquisement nuancée de MULLER : *Les Trois Sœurs;* une gravure sur bois en couleurs, coucher de soleil brillant et doux, de Mlle HAHN, qui fait rêver d'un beau livre ainsi illustré; des interprétations d'Edgard Poe par ORAZI d'un fantastique trop précis, parfois, mais qui atteignent souvent à l'âpreté effrayante du poète; des lithographies en couleurs d'HENRI RIVIÈRE, extrêmement limpides et riches de tons; d'étonnants dessins de NONELL-MONTURIOL, rehaussés des taches rouges de fleurs, de lèvres et de chiffons, et montrant des gitanes dans une bohême fantaisiste et macabre, d'un attrait pimenté et rare; les pastels de FROMUTH, fermes, sabrés, hachés, portraits de bateaux qui sentent la marée, le goudron et la saumure, curieusement boucanés par la mer et par l'air; des aquarelles bretonnes de SIMON, très hautes en couleur, de plans solides et massifs; une scène d'intérieur de LÉON BARTHOLOMÉ, prolongée par la vue d'un petit jardin de banlieue où fraternisent les choux rouges et les géraniums; c'est simple, robuste et plaisant; les pastels d'EMILE BOURDELLE, tête de femme à chapeau de roses, délicieuses têtes d'enfants, aubes de printemps, entrevues à travers des limbes dorés, un beau portrait d'homme; ceux aussi de PROUVÉ dont les femmes ont des chairs riches et modelées et des poses aisées et fondues; le *Poète Rollinat*, par OSTERLIND, au regard perçant d'une perforante lucidité.

Les objets classés sous la trop étroite et ennuyeuse dénomination : objets d'art, ne sont en effet que des fragilités de vitrine ou de boudoirs, dépourvus de l'attachante robustesse d'ustensiles que patine et magnifie l'usage : le mobilier de salon de CHARLES PLUMET peut séduire de distingués amateurs, pourvu qu'ils ne recherchent aucune harmonie entre les droites et les courbes, et qu'ils aiment à vivre en un décor immuable ou chaque siège et chaque bibelot a sa place définitive, marquée d'avance par le constructeur; même remarque à l'égard de BENOUVILLE; de plus, ces bois mats, peints, sans reflets aux jeux de la lumière ou aux flammes des foyers, sont antipathiques. Ce lambris en bois décoré avec ses vignes vierges de SAUVAGE est frais, mais ne dénote aucune réelle fantaisie; le décor mural pour salle de bain, avec des femmes au bord de l'eau et leurs reflets, par ALEXANDRE CHARPENTIER, la frise de papier peint : barques à voiles, d'AUBERT, sont de jolies choses. D'un autre AUBERT, des dentelles polychromes délicieuses : roses, narcisses, iris, coquelicots d'une finesse inouïe, disposés en perspective.

TIFFANY et ses verreries féeriques, d'irisations sinon de formes, decorées de plumes de paon, de « monnaie du pape » (la plante aux feuilles d'argent); Mme WALDECK-ROUSSEAU et ses jolies reliures à dorures instables; Mlle HALLÉ et ses bijoux précieux, mais mornes (on ne sait plus aujourd'hui grouper les pierreries sans le secours d'émaux qui semblent ne pas devoir durer); Dammouse et ses grès ramagés de pavots et d'iris à la pâte grasse et forte; RINGEL D'ILZACH et ses morceaux ronde-bosse, têtes de femmes en verre où la transparente matière fait merveille, tandis qu'elle ne convient pas du tout aux médaillons plats; EMILE LAFONT avec une charmante statuette de marbre et d'onyx, *L'Ame des ruines*, qui devrait être dédiée à Mme Jeanne de Tallenay; les plats de MASSIER, splendides comme des boucliers antiques; les jolies bagues de GEORGES FOUQUET, ciselées pour la vitrine et non pour les doigts; les masques en pâte de verre colorée d'HENRY CROS; l'*Hébé* en pierre fine d'EMILE GAULARD; les bijoux de LALIQUE et ses extraordinaires peignes d'écaille blonde qui portent en chapiteaux, une danseuse enguirlandée de fleurs, un poisson, des fuchsias, des capucines; une jardinière de forme nette et d'idée réjouissante, ronde de canards, de LACHENAL; des étoffes d'ameublement de MARCELLE BEAUDOIN; les velours imprimés de VERNEUIL; les paravents de BOVALLET dont les motifs s'évadent de la

manière japonaise ou anglaise; les reliures de Charles Meunier, quelques miniatures pas trop fades et d'une certaine fantaisie de Boyd, de Mmes Rossert et Hills; remarqués entre des centaines d'articles de Paris et d'indignes objets de bazar, indiquent la profusion d'art qu'en cette saison printanière le Salon du Champ-de-Mars déverse dans les esprits avec une abondance inaccoutumée et émouvante dont la joie est à peine atténuée par le regret que nombre de médiocrités ne soient pas exclues d'une si imposante collection, afin de lui laisser sa pure auréole de beauté et de rareté.

Judith Cladel

BURNE-JONES

La mort de Sir Edward Burne-Jones, si proche de celle de Gustave Moreau, découronne l'Ecole d'art idéaliste qui tente de faire revivre de nos jours le rêve des peintres de jadis.

Des deux maîtres vers qui s'orientait l'exaltation d'un groupe d'artistes ardemment épris de beauté et de noblesse, Burne-Jones eut, certes, la plus grande influence. Tandis que Moreau s'isolait hermétiquement dans sa tour d'ivoire, l'auteur de l'*Escalier d'or*, par un naturel besoin de prosélytisme, ouvrait son atelier aux visiteurs, se mêlait parfois à la foule, prenait part aux expositions, ne dédaignant pas d'utiliser les ressources de son imagination à la conception d'un objet d'art décoratif : vitrail, meuble, coffret, illustration bibliophilique, que faisait entrer dans le commerce son ami le poète William Morris. Il eut ainsi, en même temps qu'une double popularité, une activité multiple dont l'évolution artistique de l'Angleterre — et, par répercussion, celle des autres nations — garderont longtemps les traces.

Ce n'est pas que Burne-Jones fût un créateur. Ses compositions, remarquables par l'harmonie des lignes, le rythme élégant des gestes, l'aristocratie des attitudes, reflètent, avec plus de fidélité encore que celles de Rossetti, les maîtres d'Italie dont il était obsédé. Mais dans cet art de volonté et de parti pris, dans cette résurrection archaïque préméditée, quelle élévation de sentiments et d'idées et quelle maîtrise d'exécution!

« Les dessins de Jones, écrivait en 1857 Rossetti à son ami William Bell Scott, sont des merveilles de détail achevé et imaginatif; je ne vois guère pour les égaler que peut-être les plus belles œuvres d'Albert Dürer. » Et cette affinité avec les quattrocentistes, c'était moins une imitation du style de ces derniers qu'une façon analogue de voir, de sentir et de penser, une transplantation de l'artiste moderne dans un pays élu, à une époque dont il revivait silencieusement les jours abolis. « Je ne suis pas un Anglais, se plaisait à répéter Burne-Jones. Je suis un Italien du xve siècle. »

M. Gabriel Mourey, qui a consacré à l'artiste, dans son joli volume *Passé le détroit*, quelques pages de ferveur émue, dit à ce propos : « Italien du xve siècle, oui encore, mais avec en plus l'hérédité de souffrance et de détresse morale qui est la triste part des hommes du xixe siècle, la hantise du même idéal que nous tous, le besoin de saigner sous les griffes de la chimère afin d'échapper par le rêve à l'horreur des mêmes réalités. Mais son rêve, de quelle splendeur il le pare pour la fête de nos yeux et de notre esprit! Avec quelle sublime magnificence se déploie devant nous la pompe évocatrice de son imagination! Quel monde sans cesse renouvelé il nous offre en spectacle, débordant de tendresse, de mélancolie, de doux héroïsme et de grâce! Nulle violence matérialisée de sentiment, nulle ardeur trop passionnée. Les bruits de la vie viennent mourir au bord de ses visions et leur écho suffit pour rattacher à l'univers les créatures qu'il évoque. Une lumière surnaturelle, à peine féerique, très douce et très calme, éclaire, comme en reflets, les beaux décors, paysages de claires clairières, architectures jaillies de la fantaisie ailée, palais de légende, rives de fleuves lents où passent les théories de jeunes vierges, où s'attardent les héros de vaillance ou de sainteté, où rêvent les princesses mélancoliques. Quelles énigmes — dont peut-être vous savez le mot — ô chevaliers sous vos tristes armures, plissent ainsi de tant de détresse résignée le bord de vos lèvres, et pourquoi cette peur du néant dans vos regards, à contempler le visage noyé de songe d'une enfant assise près de vous? ».

Il faut, pour apprécier cet art hautain dans lequel la littérature tient une place au moins égale à celle de la plastique, abandonner les modes habituels de critique en matière d'œuvres picturales. Sans doute le coloris de Burne-Jones n'est-il pas séduisant. Sans doute ses personnages, trop semblables les uns aux autres, apparaissent-ils figés en des poses immuables, et la vie, le mouvement, l'expression, toutes les qualités qui font palpiter les œuvres d'art moderne manquent à ces symboles voilés de tristesse, nimbés d'un solennel hiératisme.

Nos préférences, faut-il le dire? vont à une esthétique plus personnelle, plus indépendante, à la spontanéité de l'impression, à l'originalité de la conception, à l'individualité de l'artiste. L'archaïsme peut intéresser : il n'émeut pas. Et l'on comprend que les nostalgiques résurrections auxquelles se complaisait Burne-Jones aient provoqué en France une réaction. Le snobisme s'était brusquement emparé de cette proie : l'esthétisme anglais, lancé comme une mode nouvelle, comme un joujou inédit. Moulées dans des soies Liberty vert glauque ou jaune safran, les femmes entraient au bal un tournesol à la main. Et l'on rencontrait, épinglées au mur, dans les ateliers des modistes, des reproductions photographiques du *Miroir de Vénus* ou de l'*Amour dans les ruines*. Il n'en fallut pas davantage pour exciter la verve des chroniqueurs. Un article ironique d'Octave Mirbeau intitulé *Des Lys! Des Lys!* ouvrit une campagne où le préraphaélitisme fut violemment malmené. On confondit dans les mêmes sarcasmes les exagérations « esthétiques » du vêtement féminin et les nobles inspirations des peintres qui avaient, bien inconsciemment! déchaîné mille excentricités.

Le temps a remis les choses au point. L'âme pensive de Burne-Jones s'est résorbée dans le monde légendaire que le pinceau de l'artiste aimait à évoquer, parmi les Psyché, les Danaé, les nymphes rustiques et les chœurs de séraphins. L'étrange carnaval suscité par ses prédilections médiévales a pris fin. Et nous voici, sans passion, devant l'œuvre du maître, respectueux du labeur accompli, pénétré de la grâce touchante et de la sérénité qu'exhalent les toiles dont il a enrichi le trésor artistique de l'humanité.

Le nombre en est considérable. La liste de ses peintures et dessins dressée en 1893 par M. John-P. Anderson, conservateur au British Museum, relève près de deux cents œuvres. Et la seule nomenclature des cartons coloriés de vitraux qu'il composa de 1857 à 1892 occupe, dans le même inventaire, plus de cinq cents numéros!

Burne-Jones possédait, au plus haut point, le sens de la décoration, et sa collaboration aux travaux d'art de William Morris, résolument attelé aux réformes de l'ornementation et de l'ameublement, demeure l'une des manifestations les plus caractéristiques de son activité.

« Il a, comme tous les grands artistes de l'art décoratif, dit M. G.-O. Destrée dans l'intéressante notice qu'il a consacrée aux préraphaélites, l'amour le plus vif, le plus tendre de toutes les choses de la nature; il en aime les moindres plantes, les moindres fleurs, et il les dessine avec tant de soin, avec tant d'amour que cet amour gagne le cœur de tous ceux qui peuvent voir ces dessins et qu'ils en aiment l'artiste qui a su si bien comprendre et si bien rendre le caractère et la beauté que chaque chose de la nature possède quand on la regarde en elle-même. Il a, en outre, l'érudition nécessaire à tous ceux qui veulent s'occuper d'art en général, et spécialement d'art décoratif; toutes les formes d'art il les a vues, il les connaît, elles sont classées dans son esprit et il met chacune d'elles à profit sans que sa haute et poétique personnalité en soit le moins du monde diminuée. La science difficile de la composition, de l'arrangement, la science de la décoration il la possède à un degré qui n'est égalé pour moi par aucun artiste contemporain; il m'apparaît enfin comme l'artiste décorateur idéal, et je crois que c'est une bénédiction spéciale pour un pays que de posséder un pareil artiste. »

Dans ses vitraux et dans ses tapisseries comme dans ses peintures, l'artiste est resté fidèle à son idéal spécial de beauté. S'il n'a pas créé de formule nouvelle, s'il s'est bercé durant toute sa vie au songe des maîtres du passé, on ne peut méconnaître le goût avec lequel il a tracé les opulents décors qu'il nous lègue, l'éloquence de ses trouvailles ornementales, l'harmonie des lignes et des proportions. La vieille cathédrale d'Oxford, le Collège Jésus à Cambridge, la Bibliothèque de Dundee et mainte église d'Écosse, d'Irlande et d'Angleterre proclament son génie décoratif par la voix de leurs éblouissantes verrières.

Octave Maus

UNE LETTRE DU SAR PÉLADAN

A propos du **Réveil de l'Ame** *par* J. de Tallenay.

A Edmond Picard.

Je reviens de mon pays, grand ami, de celui où est né ce qui pense et veut en moi, selon la théorie de J. de Tallenay; et si je ne l'ai pas retrouvé, lui, le pays de mystère, je m'y suis retrouvé trois fois : à l'aurore, au Parthénon, une nuit au Grand Sphinx et en plein midi dans la rouille d'une épée, celle de Godefroy.

Mais, je vous ai retrouvé vous-même. Parmi les papyrus littéraires très rares un, récemment découvert, raconte l'histoire de certain hiérophante de Thèbes, dont vous êtes sans aucun doute la réincarnation, j'en jure par le *Réveil de l'Ame* (1). Ce pontife, au lieu d'être fidèle à une orthodoxie, s'éprenait de tous les cultes nouveaux, sans du reste manquer aux anciens. Il brûlait son encens à tous les autels et fut pieux et zélé aussi bien à Maat qu'à Min, à Thoot qu'à Ptah, à Sobk qu'à Khoum.

Arrivé dans le Thouat, les dieux se disputèrent longtemps ce fidèle, et, comme au mont Ida, le sommèrent de préférer l'un d'eux et ils énoncèrent leurs mérites respectifs.

C'est là tout ce qu'on a traduit, mais j'ai cru intéressant de vous signaler vos agissements sous Thoutmosis, de la dix-huitième dynastie. Je souhaite que les puissances célestes se disputent encore votre âme après votre vie belge, comme firent les dieux après votre existence de sacerdote égyptien.

Vous voyez en quelle disposition d'esprit j'ai ouvert, à Constantinople, le dernier livre de notre amie. Ne pouvant en causer, je vous en écris, curieux de savoir l'accueil que vous lui faites, vous, don Juan d'idées, à cette idée de la réincarnation?

Il y a dans *Axel* une phrase pleine de pénombre, où maître Janus professe que les mages ont toujours été en même nombre, qu'ils disparaissent d'un lieu, l'œuvre de lumière accomplie, pour réapparaître aussitôt ailleurs dans l'identique et sublime fonction.

La théorie éleusienne de Daïmon qui distingue le génie et le héros du mortel, autorise à supposer une pluralité de missions divines successives attribuées au même Daïmon.

La légende chrétienne fourmille de revenants, accomplissant sur terre, avec toutes les apparences de la vie, leur étape purgative. Il ne resterait donc qu'à motiver *individuellement* la réincarnation pour la rendre idéologiquement présentable. En tous cas, ces *Visions d'Abbaye* posent la question sentimentalement avec une puissance pathétique déjà remarquable dans *Treize Douleurs* et dans le *Sanatorium*.

Cet incomplet, ce souffrant, ce jeune raté qui reconnaît son monastère à cinq cents ans de distance et qui y retrouve sa tombe, son squelette... Ah! c'est vraiment du frisson nouveau à la Baudelaire, cet homme qui manie son propre crâne et vide les orbites de la terre qui les emplit! Et quel décor, ces ruines merveilleuses que nous connaissons tous deux, ce squelette cistercien de Villers!

Est-ce que cette lecture m'a trouvé prédisposé par mes aventures occultes d'Orient; est-ce parce que ce livre a été le premier livre moderne ouvert depuis trois grands mois; est-ce enfin que l'œuvre soit extraordinaire? Je ne sais, mais rarement j'ai reçu une impression si profonde et dans un domaine où je puis me dire blasé par rapport à beaucoup d'autres esprits.

Vous parlerez de ce *Réveil de l'Ame*. Qu'en direz-vous?

Serait-ce le point de départ d'une littérature annoncée par le *Zanoni* de Lytton et l'*Akédysséril* de Villiers?

J'ai hérité du grand connétable d'Aurevilly d'une prévention invincible contre l'œuvre féminine qui n'est pas une notation confessionnelle et ceci semblerait me démentir; certes, il n'y a point de doctrine et rien n'est légitime : mon compère Aristote n'y figure pas. Mais quelle suggestivité, quelle émotion, quelle atmosphère morale élevée, quelle sincère aspiration vers l'au-delà et que cela repose de cette littérature d'instantanés qu'on nous fait!

C'est bien beau et bien rare qu'un livre ait la valeur d'un problème et c'est le cas de celui-ci.

Il serait curieux de rechercher les identiques de l'histoire, c'est-à-dire ceux qui semblent être revenus plusieurs fois avec le même être moral en des dates, des milieux différents.

Ce *Réveil de l'Ame*, qui est peut-être le réveil de l'idéalisme dans le roman, contient une nouveauté de métier, pour ainsi dire : l'intercalation de la vision de Ferrier, c'est-à-dire les scènes de sa vie première exprimées en vieux français dans le cours du récit. Ainsi l'œuvre réalise le diptyque des peintres donnant d'un

(1) *Le Réveil de l'Ame, visions à l'abbaye de Villers*, par J. de Tallenay. Chez Ollendorff, Paris. — Voir l'*Art moderne* du 15 mai dernier.

côté la prévarication, de l'autre la vocation du saint. Quel dommage que la densité du volume doive effaroucher l'abord de l'ordinaire lecteur : car cet infiniment petit agit avec une ridicule importance et ce livre est exemplaire en ce sens qu'il ouvre une voie inexplorée à la psychologie pathétique.

Tout mysticisme vaut mieux que point de foi et si la prochaine génération doit pécher par idéalisme, le péché vaut mieux, mon Dieu, que la vertu réelle, positive et mot à mot.

Ecrivez-moi donc, grand ami, votre sentiment qui m'intéresse, pour la psychologie de l'auteur, la vôtre et la mienne.

Le grand d'Aurevilly, félicité sur la promptitude de son esprit à saisir et à développer une idée, s'expliquait ainsi :

« Je suis un gong, Monsieur, à une époque de casseroles. Frappez, Monsieur, je résonnerai toujours! »

Vous qui êtes un des gongs les plus vibrants de l'humanité présente, faites-moi entendre votre résonance : car le *Réveil de l'Ame* vous a certainement frappé.

A l'espoir de vous voir bientôt; j'ai oublié votre nom de pontife égyptien mais je l'ai noté et vous l'enverrai.

Ma main dans la vôtre,

SAR PÉLADAN

ENCORE LE MENDIANT INGRAT (1)

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*,

C'est encore moi, cher Monsieur, mais assagi par vos sympathiques mercuriales et bien décidé, par suite, à une concision que Tacite aurait pu louer J'avais cru très bonnement être agréable aux lecteurs de l'*Art moderne* en leur resservant au précédent numéro la prose d'Edmond Picard réchauffée tant bien que mal à ma cuisine; votre modestie les a privés de ce « raccommodage », je n'y reviens pas. Simplement ce mot pour rectifier deux expressions de votre commentaire à ma réponse. Je n'ai ni « sollicité » ni « quémandé » un compte rendu.

Apprécier sous cette forme la lettre qui accompagnait l'envoi que je vous ai fait d'un exemplaire du *Mendiant ingrat* permettrait en effet de présumer que celle-ci était confite en formules d'impétration. Or, je vous avais adressé les très simples lignes que voici :

« CHER MONSIEUR,

« Je constate que l'*Art moderne* n'a pas rendu compte jusqu'à « présent du dernier volume de Léon Bloy que j'ai publié au mois de « mai. J'avais remis à Verhaeren un exemplaire, mais je pense que « son absence le lui a fait oublier. Je vous en adresse directement un « à vous-même avec le souhait d'un résultat meilleur.

« Et vous prie d'agréer... »

L'*Art moderne* ayant pour cartel « Revue critique des arts et de la littérature » je ne lui devais, me semblait-il, que la transmission, sans plus, d'un souhait courtoisement formulé.

Pour le surplus, je n'ai nullement l'intention de revenir sur un sujet que nous pourrions trop longuement soutenir d'arguments qui n'intéresseraient peut-être que nous.

Je tiens à ne retenir de votre réponse que la manifestation d'une sympathie qu'elle veut bien me témoigner à nouveau.

Et vous prie d'agréer, cher Monsieur, avec tous mes remerciements, l'expression de mes sentiments non moins cordiaux.

EDM. DEMAN

Vous le voyez, ami lecteur. Je vous l'avais bien dit : cela continue. Sans commentaire pour tâcher que cela finisse.

(1) Voir nos deux derniers numéros.

LA SECTION BELGE DES BEAUX-ARTS

à l'Exposition de Paris en 1900.

Le ministre de l'industrie et du travail a installé mercredi dernier la commission chargée d'organiser le groupe belge des Beaux-Arts à l'Exposition universelle de Paris en 1900.

Cette commission est composée de MM. le duc d'Ursel, président; Ed. Fétis, vice-président; Aug. Delbeke, Henri Hymans, Octave Maus, Joseph Nève, Scribe, Ch. Tardieu, A.-J. Wauters et P. Lambotte, secrétaire.

Les fonctionnaires supérieurs du département assistaient à la séance, ainsi que M. Emile Robert, délégué adjoint du gouvernement à l'Exposition de Paris, et les architectes chargés des installations de la Belgique, MM. Maukels et Akker.

Aux termes du règlement général de l'Exposition, les œuvres d'art, qui forment le deuxième groupe, se divisent en quatre classes dont voici l'énumération : Classe 7. *Peintures, cartons, dessins.* — Classe 8. *Gravures et lithographies* (monochromes et polychromes). — Classe 9. *Sculpture et gravure en médailles et sur pierres fines.* — Classe 10. *Architecture.*

Le ministre a annoncé à l'assemblée qu'il était en pourparlers avec le comité de l'Exposition pour obtenir, au nouveau Palais des Beaux-Arts actuellement en construction, la disposition de 2,025 mètres carrés pour le compartiment belge, ce qui donnerait à celui-ci, si l'attribution est accordée, 720 mètres de rampe, c'est-à-dire une surface exactement égale à celle qui a été occupée par la France, dans la section des Beaux-Arts, à la dernière exposition de Bruxelles.

Une discussion prolongée a surgi à propos du sort réservé aux industries d'art, que le règlement général exclut du groupe des Beaux-Arts proprement dits pour les répartir dans les groupes respectifs des industries auxquelles elles s'apparentent. Diverses propositions ont été faites à ce sujet. Le ministre a promis de les examiner, concurremment avec la commission. Il se montrerait disposé à faire édifier un pavillon spécial dans lequel seraient groupés les objets d'art appliqué exposés par les artistes et artisans belges s'il lui est possible d'obtenir le terrain nécessaire. Il a chargé M. Emile Robert d'entamer des négociations à cet effet.

Le problème est d'autant plus difficile à résoudre que l'Exposition de Paris n'est pas, comme les précédentes, divisée en sections organisées chacune par un pays déterminé. Toutes les nations entreront cette fois en concours les unes avec les autres et les emplacements seront donnés non pas aux pays, mais aux groupes d'industries, de sciences, etc. Or, le règlement général n'a fixé aucune classe spéciale pour les objets d'art appliqué, afin, dit-on, de ne pas décapiter les groupes industriels en leur enlevant leurs plus belles manifestations. Les Belges vont donc se trouver, à moins qu'une solution heureuse intervienne, dans la même situation que les Français à l'Exposition de Bruxelles en 1897. On se souvient que les artisans du Champ-de-Mars ont vainement cherché à se grouper et à constituer une exposition d'ensemble. Ils se sont butés à des dispositions réglementaires impossibles à éluder, et plutôt que de se trouver dans une promiscuité qui leur était désagréable, se sont abstenus d'exposer.

APPEL AUX LIBRAIRES BELGES

Sous ce titre, un jeune éditeur, qui paraît devoir prendre en Belgique, dans le mouvement littéraire d'avant-garde, une place importante, M. Georges Balat, vient de publier la circulaire ci-après :

Au nom des auteurs et des éditeurs belges, permettez-moi de protester auprès de vous contre une idée qui a cours dans notre public et qu'il importe d'en chasser au plus tôt. Cette idée, c'est que *la littérature belge ne vaut rien et est indigne de la moindre attention*. Notre public, qui est extrêmement bien disposé mais aussi très mal instruit, s'obstine à aller chercher chez nos voisins de France toute sa nourriture intellectuelle et dédaigne ou ignore les mets de choix qu'on lui prépare ici.

Vous le savez comme moi, *cette idée est fausse et néfaste.*

Fausse. En effet, notre pays a déjà donné naissance à d'illustres écrivains, que l'étranger apprécie mieux que nous-mêmes. Charles De Coster, Octave Pirmez, Van Hasselt, Camille Lemonnier, Edmond Picard, Georges Eekhoud, Francis Nautet, Albert Giraud, Iwan Gilkin, Emile Verhaeren, Max Elskamp, Fernand Séverin, Théo Hannon, Charles Vanlerberghe, Valère Gille ont signé des œuvres d'un mérite éclatant. Octave Mirbeau déclarait, l'an dernier, que Verhaeren, Rodenbach et Maeterlinck sont les trois noms les plus définitifs de la jeune poésie française. Moins célèbres, mais non moins talentueux, non moins attrayants, il faut citer encore Louis Delattre, Franz Mahutte, André Ruyters, Henry Maubel, Hector Chainaye, Blanche Rousseau, Gleseneer, Lavachery, Georges Rency, Paul André, M. Van de Wiele, J. de Tallenay, Arthur Toisoul, Henri Van de Putte, Hubert Krains, Eugène Demolder, Sander Pierron, Maurice des Ombiaux, Arnold Goffin, Paul Gérardy, Georges Ramaekers, Paul Sainte-Brigitte, Roland de Marès, Léopold Courouble. Parmi les essayistes et les critiques, les noms de Lucien Solvay, James Vandrunen, Ray Nyst, Albert Arnay, Edmond Cattier, Octave Maus, Eugène Gilbert, Ernest Verlant, Marie Mali, Jules et Olivier Destrée sont à retenir. Et notre théâtre se glorifie des efforts remarquables de Maurice Maeterlinck, Gustave Van Zype et Fritz Lutens.

Néfaste. En effet, cette idée paralyse les bonnes volontés, suspend les courages, annihile les tentatives. Si l'indifférence du public à l'égard de nos écrivains continue, il y a à redouter que d'ici à peu d'années ce mouvement littéraire qui s'annonçait si beau et qui promettait à la Belgique une si belle moisson de gloire, ne retombe au sommeil lamentable d'il y a vingt ans.

Dans le but d'obvier à ce triste échec, moi, le dernier venu des éditeurs belges, j'adresse un suprême appel à vos bonnes volontés. Nul n'ignore que le Public, pour le choix de ses lectures, prend volontiers chez vous des conseils. Nul n'ignore que la vente et le succès d'un livre sont subordonnés à l'attention et à l'intérêt que vous voulez bien prêter à ce livre. Il s'agit d'avertir le Public, de lui faire connaître ces compatriotes dont il ne goûte pas le talent et le charme, de lui dire *qu'ici, sur sa propre terre, il y a des gens qui font des œuvres aussi bonnes, aussi fortes, aussi intéressantes que celles des auteurs de Paris*. Je ne doute pas qu'une fois averti, le Public n'aille de lui-même aux livres dans lesquels il retrouvera, mis en œuvre, les dons merveilleux qui signalèrent jadis les Van Eyck, les Rubens, les Patenier.

Dans l'espoir que vous voudrez bien écouter ma voix et mettre au service de cette œuvre éminemment patriotique et nationale : *Le triomphe des lettres belges en Belgique*, un peu de votre labeur et de votre bienveillance, je vous prie d'agréer mes salutations empressées.

Le Palais des Arts et des Fêtes.

Au mois d'avril dernier la Société Coopérative artistique prit l'initiative d'un mouvement à fomenter parmi les artistes afin que le gouvernement contruisît, enfin ! un Palais des Arts et des Fêtes, un vaste local où non seulement les expositions générales et de cercles, mais encore les grandes auditions musicales et particulières pussent avoir lieu.

A la réunion convoquée à cet effet, M. Ch.-Léon Cardon expliqua qu'il était désirable que le Palais des Arts et des Fêtes fût situé près des musées; que la petite rue du Musée devait être élargie, de façon à donner accès facile aux bâtiments de l'ancienne Cour; que, d'ailleurs, il existait un projet combiné par feu l'architecte Balat, projet auquel le roi avait fait allusion lors des réceptions du jour de l'an en préconisant pour la transformation de la montagne de la Cour une vaste agglomération de musées qu'on pourrait appeler « le Mont des Arts »; bref, qu'il y avait lieu d'intéresser le gouvernement à ce projet et de se rendre en députation chez le ministre de l'Agriculture et des Beaux-Arts

Cette proposition ayant été approuvée par l'assemblée, une députation d'artistes conduite par M. A. De Vriendt, artiste-peintre et député de Bruxelles, fut reçue par le ministre; M. De Bruyn assura aux délégués du corps artistique belge qu'il était favorable à l'aménagement de la Bibliothèque royale en Palais des Arts et des Fêtes et, au surplus, qu'il s'était rallié depuis longtemps au projet Balat.

Forts de cette promesse, les membres du conseil d'administration de la Société Coopérative artistique organisèrent alors un vaste pétitionnement. Tous les artistes auxquels on exposa le but poursuivi et les promesses ministérielles signèrent d'enthousiasme. Depuis, des événements ont surgi qui semblent qu'en haut lieu on veuille que le projet Balat soit exécuté et la Bibliothèque royale actuelle transformée en Palais des Arts et des Fêtes. Les journaux ont annoncé que le roi vient d'acheter un coin de terrain, situé à l'angle de la montagne de la Cour et de la rue Caudenberg, en face de la petite rue du Musée, de sorte que celle-ci élargie et précédée d'une entrée triomphale donnant accès au quartier Charles-de-Lorraine continuerait la rue Caudenberg. Et c'est pour cette raison que, mardi dernier, une nouvelle assemblée d'artistes, convoquée par la Société Coopérative artistique, a voté une adresse de remerciement au roi et une demande d'exécution des promesses faites par le ministre au corps artistique belge

Les choses en sont là. Nous espérons fermement que les promesses deviendront des réalités, car il est honteux qu'un pays aussi artiste que la Belgique ne possède pas au centre de la capitale un local convenable pour les expositions et pour les grandes auditions musicales.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Hautbois. Professeur : M. Guidé. — 1er prix avec distinction, M. Dandoy; 2e prix avec distinction, M. B. De Busscher; 2e prix, M. Marteau; 1er accessit, MM. Jadoul, Empain, A. De Busscher, Evrard.

Flûte. Professeur : M. Anthony. — 1er prix avec distinction, M. Godart; 2e prix avec distinction, M. Demont; rappel avec distinction du 2e prix, MM. Bury, Trêve; 1er accessit, MM. Parée, Vanderkelen, Vilain, Cluytens.

Contrebasse. Professeur : M. Eeckhautte. — 1er prix avec distinction, M. Van Loo; 2e prix avec distinction, M. Mars; accessit, M. Leclercq.

(1) Voir notre dernier numéro.

Alto. Professeur : M. Van Hout. — 1er prix, MM. Verheyen et Betrancourt; 2e prix, M. Machelling; accessit, MM. Stubbe et De Graaf.

Violoncelle. Professeur : M. Jacobs. — 1er prix avec la plus grande distinction, M. Preumont; avec distinction, M. Strauwen; 1er prix, MM. Ceulemans, Willame, Soubre; 2e prix avec distinction, M. Kneip; 2e prix, M. Koller; rappel avec distinction, M. Delporte; accessit, MM. Federowitch et Canivez.

Orgue. Professeur : M. Mailly. — 1er prix avec distinction, M. De Bondt; 1er prix, MM. Verbruggen, Platteau et Gras.

Chronique judiciaire des Arts

Contrefaçon d'objets d'art.

M. Defrance, marchand d'objets d'art à Liége, ayant mis en vente des statuettes qui reproduisaient, à part certaines légères modifications de détails, des œuvres dont un marchand viennois, M. Goldscheider, s'est assuré la propriété, se vit assigner par ce dernier en contrefaçon devant le tribunal civil de Liége.

Il soutint que le demandeur était sans droit contre lui pour n'avoir pas opéré le dépôt prescrit par l'arrêté royal du 20 décembre 1884. Il excipa en outre de sa bonne foi, affirmant n'avoir pu se douter que les statuettes qu'il exposait en vente pussent constituer une contrefaçon.

Le tribunal, par jugement en date du 7 mai, a repoussé ces deux moyens et donné gain de cause au demandeur. Il ne s'agit pas, dans l'espèce, de l'application de la loi de 1884 sur les modèles et dessins industriels, mais bien de la contrefaçon d'une œuvre d'art, laquelle est prévue par la loi du 22 mars 1886 qui n'exige aucun dépôt.

Quant à l'exception tirée de la bonne foi, celle-ci ne peut être admise en matière de contrefaçon artistique quand celui qui l'invoque exerce la profession de marchand d'objets d'art. En cette qualité il ne peut ignorer les prescriptions légales qui sont relatives à l'excercice de sa profession; la plus vulgaire prudence l'oblige, avant de mettre en vente des objets d'art, à vérifier si son vendeur possédait les droits d'auteur et si ces objets ne constituaient pas une contrefaçon.

En conséquence, M. Defrance est condamné à 100 francs de dommages-intérêts, à une insertion dans un journal de Liége au choix du demandeur et aux frais de l'instance.

Petite chronique

Les membres du Comité de la manifestation organisée en l'honneur de Joseph Dupont ont tenu à associer au nom de l'éminent chef d'orchestre celui de son collaborateur dévoué, M. Léon D'Aoust, administrateur des Concerts populaires. Ils lui ont offert mercredi dernier un exemplaire de luxe sur japon, artistiquement relié, du Mémorial des concerts et une reproduction du médaillon de Jef Lambeaux. Dans une cordiale allocution M. Lagasse a rappelé la part importante que M. D'Aoust avait prise au développement de la grande institution musicale à laquelle nous devons notre éducation artistique. Il l'a, au nom du Comité, chaleureusement remercié et félicité. Et comme M. D'Aoust reportait sur Joseph Dupont tout l'honneur de la réussite des Concerts populaires, ce dernier a aussitôt répliqué : « J'ai été le bras, mais vous avez été la tête ! »

Avant de se séparer, les membres du Comité ont unanimement exprimé le vœu qu'on construisît enfin à Bruxelles une salle de concerts digne de l'essor qu'a pris le mouvement musical et pouvant être utilisée d'une manière permanente, tant pour les concerts que pour les répétitions, par les différentes associations musicales de la capitale. Diverses combinaisons ont été esquissées. Des démarches seront faites auprès des pouvoirs publics pour arriver à la solution de cette importante question.

A la suite de l'Exposition internationale de Bruxelles 1897, quelques artistes français ont été promus ou nommés dans l'ordre de Léopold. En voici la liste :

Commandeurs : MM. Ed. Detaille et Jules Lefebvre, peintres.

Officiers : MM. Daumet, architecte; Léop. Flameng et Ach. Jacques, graveurs; Mathurin-Moreau, statuaire, et Alfred Roll, peintre.

Chevaliers : MM. Pierre Carrier-Belleuse, peintre; Robert Carrier-Belleuse, statuaire; Ad. Demont-Breton, Mme Demont-Breton, peintres; MM. Eug. Deny, architecte; Gabriel Ferrier et Honoré Umbricht, peintres.

« Ce n'est pas la première fois, dit à ce propos le *Moniteur des Arts*, qu'un artiste français est décoré de l'ordre belge sans être même chevalier de la Légion d'honneur. Plus d'une fois déjà, les étrangers ont été les premiers à reconnaître les mérites des artistes d'un talent personnel et original. »

Le théâtre de l'Alhambra, qui, grâce à la fraîcheur de la température, encaisse tous les soirs des recettes superbes, annonce pour mardi la première représentation de *Le Diable*, drame en cinq actes de MM. Delacour et Lambert Thiboust, musique de M. Ad. Vaillard.

La Ville d'Anvers va mettre prochainement au concours un monument destiné à célébrer l'œuvre des Belges en Afrique. Un crédit de 200,000 francs y sera alloué.

Anvers. — Exposition des Scalden, salle De Keyser, avenue De Keyser, 62, Anvers, du 25 juin au 10 juillet. Art monumental, décoratif et appliqué.

Très remarquable, exceptionnellement remarquable étude de Remy de Gourmont en tête de la livraison du 15 juin de la *Revue blanche*. Titre : *Esthétique de la Langue française*. A lire par quiconque écrit et parle. Remarques ingénieuses en multitude. Aperçus nouveaux d'une pénétration extrême. Effort puissant vers la conception de la beauté visuelle et sonore des mots. Appoint considérable vers la notion nette de la musicalité du langage et la saveur de son expression extinctive. Coups de patte violents à ceux qui la dénaturent et l'appauvrissent par la savantise et la correction scolastique. A lire! A lire! A lire!

Voici la conclusion de cette étude : « Il n'est pas possible qu'une langue littérairement aussi vivante, le français, ait perdu sa vieille puissance verbale; il suffira sans doute que l'on proscrive à l'avenir tout mot grec, tout mot anglais, toutes syllabes étrangères à l'idiôme, pour que, convaincu par la nécessité, le français retrouve sa virilité, son orgueil et même son insolence.

Ou bien résignons-nous; laissons faire et considérons les premiers mouvements d'une formation linguistique nouvelle. Une langue européenne sera peut-être la conséquence inévitable d'un état d'esprit européen, et aucun idiôme n'étant assez fort pour dominer, ayant absorbé tous les autres, un jargon international se façonnera, mélange obscur et rude de tous les vocabulaires, de toutes les prononciations, de toutes les syntaxes. Déjà il n'est pas très rare de rencontrer une phrase qui se croit française et dont plus de la moitié des mots ne sont pas français. C'est un avant-goût de la langue de l'avenir. »

C'est le 8 septembre que s'ouvrira, à Amsterdam, l'exposition Rembrandt. Elle promet d'offrir un grand intérêt, la plupart des collectionneurs ayant consenti à répondre aux instances du comité. Les collections Beckeroth, de Berlin, et Heseltine, de Londres, fourniront un grand nombre de dessins. La reine d'Angleterre, les ducs de Westminster et de Devonshire, les comtes de Derby, de Spencer et de Northbrook, lord Wantage, Sir Ch. Turner, etc., enverront des toiles intéressantes. D'Allemagne, le prince de Lichtenstein, le grand-duc de Saxe-Weimar, M. Oppenheim, etc., ont promis leur concours. Parmi les amateurs français, citons la comtesse Ed. de Pourtalès, MM. R. Kahn, J. Porgès, Bonnat, Ephrussi, Durand-Ruel, etc.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Juillet

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 27. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 3 JUILLET 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

La Sculpture au Salon de Paris.

Elle se raréfie, cette année, en force et en nombre, au Champ-de-Mars. Pourquoi? Y a-t-il un fléchissement dans l'art merveilleux de la forme, ou, au contraire, est-ce une période de réflexion, d'incubation, d'où sortira un magnifique élan de réalisations? Ce qui le ferait croire c'est que ceux qui exposent ne donnent rien de définitif, pas une œuvre visant à l'érection sur place publique, rien d'ambitieux, d'affirmatif, mais des essais, des recherches d'expression, de mise en œuvre, des têtes, des bras, des sourires, des pleurs, et nul ensemble alliant ces différents éléments.

D'autre part, le voisinage de l'immense Balzac est une rude épreuve pour les morceaux qui l'entourent. Plus on le regarde, plus on le comprend, plus on pénètre son intensité de *super-œuvre*, (car il y a des œuvres plus grandes que les chefs-d'œuvre, comme il y a des super-hommes), mieux on comprend qu'il concentre en sa forme inconnue ce qui manque aux autres. C'est qu'il ne représente point seulement une œuvre, il synthétise une vie d'art, toute une vie, et la plus acharnée à la découverte du vrai et du beau. Il fut créé au moment où le sculpteur, ayant atteint le maximum de sa science, de ses études, de sa maîtrise, si exquisement visibles dans le groupe lumineux : *Le Baiser*, a été poussé à oublier, en quelque sorte, cette science conquise, cette acuité de compréhension et de vision qui cependant demeurent en lui, car elles y sont à jamais, pour s'abandonner à son instinct, à l'âpre inspiration qui commanda à ses mains habiles l'extraordinaire figure achevée en dépit des ennemis, des amis, des critiques et de lui-même; car, même pour lui, la surprise de cette œuvre si *autre*, si soudaine et inescomptée, le laissa au moins quelque temps plein d'hésitation et d'humaine inquiétude.

C'est, disons-nous, tout ce qui manque aux autres, de soumission devant la Nature, d'étude opiniâtre et d'oubli de soi; les uns cherchent beaucoup trop la marque personnelle qui, une fois trouvée, les rapetisse, car ils s'en tiennent là et ne poursuivent pas plus loin la tentative; les autres cherchent à capter la manière d'un maître favori, ce qui est déplorable, et les troisièmes à

échapper à cette influence dominatrice par des sentiers de traverse, des ingéniosites d'arrangements et de calculs qui les tiennent hors du seul chemin de vérité : le souci du modelé et de la vie.

Parmi les sculpteurs qui se guident d'après cette sûre lumière, deux d'entre eux, EMILE BOURDELLE et CAMILLE CLAUDEL, jadis violemment impressionnés par l'art d'AUGUSTE RODIN, s'en dégagent pleinement, actuellement, et n'en conservent que les principes qui sont ceux de tous les GRANDS, ce qui les mène resolûment à la possession de leur personnalité. Bourdelle donne quatre de ces fines têtes de féminité exaltée qu'il a souvent travaillées avec un charme et une force de chaleur intime des plus rares; la chair y est délicieusement pétrie; les joues, les crânes dont on devine le total sous les chevelures ou derrière le marbre qui les enserre, habituellement négligés par les statuaires, forment une parfaite équation avec le reste des visages. Sa *Hellade immortelle* semble avoir de la lumière sous son épiderme de paros; certes, elle est belle de vie palpitante, mais c'est tout. Est-ce la Hellade, l'âme merveilleuse, venue vers nous à travers les siècles, se mêlant à la nôtre, étant peut-être encore la nôtre, à qui elle insuffle parfois de sa splendeur? Ou est-ce une jeune femme très animée, très avide d'existence et de rêve? Car les artistes d'aujourd'hui, par réaction contre la beauté artificielle et bête dont les sculpteurs de chic ne manquent point de stéréotyper leurs muses, nymphes et autres déités fourmillantes, ont déclaré toute figure belle pourvu qu'elle fût réelle et vivante, ce qui est vrai; mais ce qu'ils omettent, c'est le goût symbolisateur qui les empêcherait de donner comme déesses ou psychies de fort quotidiennes et charmantes créatures et qui a conduit Rodin à ériger un des plus universels génies sous l'aspect d'un fantôme souverain et non d'un bourgeois du XIXe siècle moulé en « sa redingote à la propriétaire ».

Voici encore, du même jeune ouvrier, une tête de soldat mourant, qui le place bien au-dessus de ce qu'il fut jusqu'ici. Par sa manière entière et forte d'établir la masse générale et de juxtaposer des plans larges, d'une puissante ampleur, que suit intimement le modelé, il a su répartir de grandes coupes d'ombres et de lumière qui accumulent sur ces mâchoires et ces tempes, soudain creusées, sur ce front étroitement bridé par l'agonie, contre les os, autour des orbites énormes, les étranges clartés et sombreurs de la mort approchante qui apporte au visage des moribonds l'éclairage singulier que l'orage près d'éclater donne au paysage. Si le monument, *Guerre de 1870-1871*, est achevé dans le même esprit de sévérité et d'intransigeance envers soi-même qui distingue ce fragment à lui destiné, l'œuvre sera énorme et victorieuse.

Mlle CAMILLE CLAUDEL, avec son *Buste d'hamadryade*, d'un marbre poli comme ivoire, ancré dans le bronze et auréolé de branches et de lourdes guirlandes de ce métal, avec sa *Profonde Pensée*, ravissant petit corps, rondelet et souple, de femme agenouillée devant les flammes d'un foyer en lequel plongent ses regards perdus, offre, sans bruit, inconsciemment, peut-être, à toutes celles qui veulent faire de l'art, une éloquente et touchante leçon. Car son talent, dont peu d'hommes possèdent l'égal en virilité et en grandeur de conception, est cependant saturé de féminité, et même mieux, de « femellerie », selon le mot charmant de Maupassant. Oui, voilà une femme qui se raconte, ingénument, noblement. Point de tergiversations, de fausse pudeur, d'hypocrisie, de sentimentalité niaise. Tout elle est là, dans son œuvre; elle déshabille son âme avec une liberté admirable et la montre franche et nette de tout préjugé, comme une âme limpide et rusée à la fois d'être primitif. Elle a vu passer dans les bois ou a deviné une vraie fille de la nature, un peu bestiale, sauvage et nous révèle cette dryade sans enjolivements amoindrissants, toute solide, toute crue; elle a vu la savoureuse rêverie que fait monter au cerveau la bonne chaleur des flammes quand elle baigne un corps nu, et elle modèle cette gracieuse salamandre, potelée et accroupie devant la cheminée, non sans volupté. La chaleur, on la voit, on la sent, sur ces chairs fermement modelées et tièdes de vie; la pensée, elle est dans cet abandon et ce calme des membres au repos de la songeuse.

CONSTANTIN MEUNIER, tout en leur laissant leur belle réalité, continue à solenniser les gestes simples des travailleurs de la terre. Son semeur étend le bras en une allure de grande envergure, et, si le mouvement est un peu las et amolli, c'est sans doute que la poignée de grains qu'il répand est la dernière d'une longue journée; comme cette haute silhouette fait heureusement penser à l'imposante manifestation du monument au travail où le grand artiste va résumer probablement sa vie de si fier labeur!

La tête du *Martyr* de JEF LAMBEAUX est douloureusement renversée et absorbe toute la lumière qui la blanchit comme d'un nimbe; nous aimons sa vaillante souffrance plus que l'étourderie et la maturité de sa *Diane*, ni divine ni virginale.

Une statuette en grès de SAMUEL présente une jolie coloration; parmi les nombreux bustes de LÉONARD, il en est un de femme, en marbre, fort gracieux et mièvre à cause d'une chasteté d'expression bien exagérée pour être sincère. De FIX MASSEAU, le *Sourire blond*, vivant et très doux, est cependant sans jeunesse ni fraîcheur de chair, par son modelé qui sent trop le travail et n'est point fondu dans un moelleux ensemble. *Vers l'inconnu*, le groupe de SAINT-MARCEAUX, groupe de génies, au vol pressé, ne manque ni d'élan ni de grâce, quoique ces corps quelconques, tous semblables, cette attitude

unique que ne diversifie aucune indication spéciale, ne laissent de l'œuvre, à quelques pas de distance, qu'une masse confuse, sans coloration d'ombre et de lumière.

De CARABIN, des femmes et des chats, des petites femmes obèses, quadragénaires, drôlement ventripotentes, des chats maigres et serpentins, d'autres, fluets et graciles, donnent une piquante impression de vie ironique et joyeuse : vive la gaieté de ces carabinades!

De VALLGREN, le Finlandais, une statuette élégante et longue qui semble sortie des lacs de Finlande, tant elle a l'ondulance d'une créature aquatique habile à filer entre les eaux, c'est fort joli; de REYMOND DE BROUTELLES, une vision d'un faire léger et tiède dont nous préférons la séduisante blondeur au groupe crispé des *Furieux*, plus furieux par leurs contorsions que par une véritable démence.

BAFFIER a construit une belle, vaste cheminée ornementale, d'un ensemble de lignes Renaissance (certes, l'artiste ne pouvait inventer à lui tout seul un style nouveau); l'exécution en est forte, bien comprise; les figures de paysans qui soutiennent les masses supérieures sont solidement arc-boutées; quelque métier paraît manquer à l'achèvement complet de cette œuvre presque entièrement réussie; ainsi les jambes des porteurs, molles et soufflées, ne correspondent pas à l'effort qu'ils déploient; des détails un peu puérils affadissent le panneau central : la jeune châtelaine visitant le pressoir rappelle trop certains tableaux de genre; les lambris qui continuent la cheminée sont d'une inspiration moins sûre, mais il convient d'admirer chaleureusement ce franc artiste qui tente de régénérer l'art ornemental par de saines et sincères idées et de l'arracher à la bibeloterie des sièges maigres et aigres pour femmes atteintes d'étisie, des cheminées où rien ne brûlera jamais, des perchoirs singuliers pour œuvres d'esthètes plats et blêmes, des divans anguleux, aimables à l'œil comme des cercueils, et des tables oblongues où manger, sur des assiettes en losanges et des nappes en triangle, des ablettes au verjus, des salsifis farcis et des salades de bourgeons de micocouliers. O noble Gargantua! qu'eusses-tu fait de ces ustensiles et de ces mets esthétiques?

JUDITH CLADEL

UNE VISITE AU MUSÉE DU LUXEMBOURG

Le musée du Luxembourg a reçu récemment un « coup de toilette ». On a élagué certaines toiles qui criaient trop haut leur indigence, on a sorti des coins sombres plusieurs œuvres de mérite, on a remanié, d'après un ordre méthodique, le placement général : le tout sous l'intelligente et active direction de M. Léonce Bénédite. Et voici le musée de peinture moderne de l'Etat français devenu un lieu attirant et gai, où les bronzes, les marbres, les toiles, les dessins voisinent avec les objets d'art : grès, étains, verreries, ivoires, émaux, et avec les séduisantes médailles d'or et d'argent signées Roty, Chaplin, Charpentier, Dupuis. Cette réunion des arts divers — majeurs et mineurs pour respecter la classification adoptée, bien que la hiérarchie ne soit guère de mise en ce domaine — est d'un heureux effet et devait être imitée en Belgique où règnent encore au sujet de l'orgueilleuse supériorité des toiles peintes, bordées d'or, les préjugés les plus surannés.

Les audacieux ordonnateurs de nos musées dans leur dernier avatar, MM. Cardon, Robie et Wauters, ont, il est vrai, ébréché la citadelle en plantant parmi les faunes libidineux, les amours surpris et les illustrations nationales statufiées deux grands vases dont les émaux cloisonnés tranchent joyeusement sur la monochromie des marbres. Qu'on persévère. Et si l'on doute du résultat, qu'on aille voir au Luxembourg.

Ce qui nous attirait, ces jours-ci, en ces parages éloignés, c'était le désir de nous initier, par la vue des six œuvres de Gustave Moreau données à l'Etat par M. Charles Hayem, à l'art de l'illustre peintre dont la mort ouvre aux regards impatients un atelier strictement clos depuis vingt ans. On sait que l'artiste ne tolérait aucune visite dans son hôtel de la rue de Larochefoucauld. Que ses œuvres s'y accumulèrent depuis sa dernière apparition, en 1880, au Salon de Paris. Qu'aucun marchand ne possède aucune de ses toiles. On le sait, ou du moins cela se dit et se repète, et nous sommes disposé à le croire.

Les œuvres de Moreau offertes au Luxembourg ne sont point, il faut le confesser, parmi les meilleures inspirations de l'artiste. L'*Apparition*, aquarelle d'assez grandes dimensions qui montre Salomé dansant devant la tête pantelante de saint Jean, n'est, pensons-nous, qu'une réplique du même sujet. On ne peut se défendre d'en trouver l'exécution sèche, le dessin tâtonnant, le coloris artificiel et convenu. Les trois petites aquarelles réunies sur un panneau, entre la première et la deuxième salle : *Œdipe et le Sphinx*, le *Jeune Homme et la Mort*, et surtout la figure allégorique de Venise sur son lion (cette dernière plus que médiocre), nous paraissent, elles aussi, ne donner de l'art hautain du maître, dont les belles gravures de Bracquemond nous offrent de si émouvantes interprétations, qu'une idée amoindrie. Nous aimons, en effet, nous figurer Gustave Moreau revêtant ses compositions des somptueuses colorations qu'affectionnait Eugène Delacroix, harmonisant en bouquets éblouissants, en écrins prestigieux, les éléments des scènes mythologiques ou symboliques choisies, dessinant d'une main ferme, en contours précis, les figures légendaires auxquelles il infusait une calme vie intérieure, chargée de pensées et de rêves. Les trois aquarelles précitées, auxquelles il faut ajouter celle qu'on a placée parmi les dessins de Meissonier et qui est intitulée *L'Amour et les Muses*, n'accusent guère les qualités espérées. Une ombre de déception se glisse dans l'admiration prête à éclater. Si l'on ne connaissait du maître que ces pages indécises, dont le métier laborieux, le défaut d'harmonie, l'impersonnalité sont flagrants, on serait en droit de douter de la puissance d'un génie que certains proclament l'égal des plus grands.

Un petit panneau figurant le *Calvaire*, exquis de composition et de coloris, encore que l'influence des quattrocentistes y soit trop immédiate, rachète par le charme ingénu des attitudes, par l'expression des visages et des gestes, par les rapports délicats des tonalités, par le caractère tragique que l'artiste a su lui donner, l'impression hésitante que laissent les œuvres précédentes. Ici, le cœur a guidé la main. Et il n'est pas, en ce petit quadro

large comme un mouchoir de poche, un trait, un coup de pinceau qui ne décèle une réelle émotion.

Le *Calvaire* représente à lui seul beaucoup mieux, nous semble-t-il, l'artiste regretté, que les cinq aquarelles qui complètent le don de M. Hayem.

Mais il n'importe. Voici tiré un coin du rideau qui voilait le mystère d'une vie d'artiste. Bientôt s'ouvriront toutes larges les portes de l'hôtel de la rue Larochefoucauld. Et dès lors les œuvres de Moreau appartiendront à la critique et à l'histoire.

L'intérêt d'une visite au Luxembourg se double, pour nous qui avons toujours défendu avec acharnement les artistes d'avant-garde, du plaisir éprouvé en constatant que peu à peu ceux qui ont soulevé les plus véhémentes polémiques ont pris place à côté des maîtres consacrés. Nous retrouvons, en belle place, la plupart des peintres invités aux tumultueuses expositions des *XX*, quelques-uns avec celles de leurs œuvres qui firent hurler la critique et le public; certaine figure nue de Besnard voisine au Luxembourg avec la *Famille* d'Eugène Carrière, l'une et l'autre exposées aux Salons des *XX* (1889) et de la *Libre Esthétique* (1894). Et voici Cottet, Lerolle, Louise Breslau, Lebourg, Fantin, Ménard, Cazin, Welden-Hawkins, Charpentier, Carriès. Voilà Whistler, dont l'admirable *Portrait de ma mère* rayonne d'un éclat prestigieux, Watts, Sargent, Thaulow, Uhde, Liebermann. Des nôtres : Meunier, Baertsoen, Motte, Willaert, autour d'un des plus beaux Stevens qui soient. Et les impressionnistes, jadis si violemment pris à partie, désormais glorieux (qui ne se souvient des injures et des invectives essuyées par les premières toiles que Claude Monet exposa aux *XX*). La générosité du peintre Caillebotte a fait entrer au Luxembourg — de haute lutte, on le sait, contre la bureaucratie — trois Manet, parmi lesquels *Olympia*, huit Monet, sept Degas (ceux-ci fort bien exposés, et le méritant à tous égards : la *Danseuse sur la scène* et la *Danseuse nouant son brodequin* sont deux œuvres de premier ordre), six Renoir, deux Raffaëlli, des Pissarro, des Sisley, des Cézanne, des Cassatt, des Morisot. Enfin, les *Raboteurs de parquet* et un paysage de Caillebotte qui, s'il ne fut pas un peintre de génie, eut du moins le mérite de comprendre, d'aimer et de défendre avec énergie la génération contestée qui est aujourd'hui l'honneur de l'École française.

Seurat et Signac, qui renouèrent et renouvelèrent en France la tradition de l'impressionnisme comme Van Rysselberghe le fit en Belgique, ne sont pas encore représentés au Luxembourg. Leur place y est marquée : ils y entreront quelque jour, car ils marquent une étape — et non l'une des moindres — de l'évolution historique de l'Art.

Un dimanche à la Grande-Jatte au musée du Luxembourg? Et pourquoi pas, s'il vous plaît? L'artiste chercheur, novateur, dont la belle santé intellectuelle décelait un parfait équilibre dans les facultés créatrices, se dépensa tout entier dans cette toile, qui résume les convictions et les principes d'art de sa laborieuse existence. Elle fut, au même titre qu'*Olympia*, que les *Casseurs de pierres*, un point de départ vers des terres inexplorées. Autour d'elle se groupa une jeunesse enthousiaste à qui la vision imprévue de Seurat ouvrit des horizons neufs. Signac, Luce, Cross, Angrand, et ce charmant et regretté Dubois-Pillet subirent directement son influence. Indirectement, une foule d'artistes français, y compris Henri Martin, bien qu'élève du très académique et pontifiant Jean-Paul Laurens. En Belgique, Van Rysselberghe, Claus, Heymans, Wytsman, Coppens et bien d'autres refuseraient-ils de proclamer qu'ils doivent à Seurat le rajeunissement de leur vision, la sérénité et la limpidité de leur coloris? Les œuvres des initiateurs, de ceux qui, jalonnant la route ardue de l'art, indiquent comme Seurat les chemins inconnus, doivent être choisies, de préférence à toute autre, pour composer les collections publiques. Elles montrent les liens qui rattachent l'une à l'autre les manifestations multiples de l'activité artistique. Elles servent à établir l'ascendance des artistes d'aujourd'hui, à rattacher ceux-ci aux anciens. Elles font partie du patrimoine collectif des nations.

OCTAVE MAUS

MAX ELSKAMP

La Louange de la Vie. Paris, *Mercure de France.*
Enluminures. Bruxelles, Paul Lacomblez.

Si l'œuvre d'Émile Verhaeren compte beaucoup d'admirateurs, celle de Max Elskamp compte beaucoup d'amants. L'une, en effet, remplit d'une stupeur sacrée, parce qu'elle est effroyablement forte, sonore et énorme, tandis que l'autre ravit d'une façon délicieuse, par sa tendre bonté, sa douceur, son angélique simplicité.

Dominical jadis nous attendrit. *Salutations dont d'angéliques* nous remplit d'espoirs. *En symbole vers l'Apostolat* nous réconforta. *Les Six Chansons de pauvre homme* embellirent chacun des jours de nos semaines. Mais le charme de ces quatre poèmes est doublé par leur réunion en un seul volume, sous le titre qui les éclaire de *Louange de la Vie*. Maintenant seulement nous en comprenons la haute portée, nous en savourons pleinement la beauté pleine de grâce.

Nous avons entendu des gens prétendre que ce poète était un mystique, un enfant de chœur aux prières originales, et rien que cela. D'autres leur répondaient qu'il n'était qu'un poète humain. Il est bien certain aujourd'hui que les uns et les autres avaient tort et raison. Car Max Elskamp est à la fois humain (c'est-à-dire irréligieux, dans un certain sens : adorateur des hommes plus que de Dieu), humain par sa conception de la vie, et mystique de goût, de vision, d'images. Anges, Vierge Marie, clochers, ne sont certes que des apparences. Il faut être aveugle pour ne pas voir que c'est l'amour, l'esprit et la chair, la vie et la mort, les travaux, les peines et les jeux des hommes, les fleurs et les fruits de la terre qu'exalte sa joyeuse poésie. On l'a comparé aux Gothiques; or, il en est très éloigné; il fait davantage penser à Henri de Braekeleer et à Breughel qu'à Patenier, Metsys ou Van Eyck.

Mais qu'il parle religieusement, voilà qui est incontestable! Ses livres sont des évangiles persuasifs. Lui-même nous apparaît comme un Jésus-Christ souriant.

Marie, à qui sans cesse il s'adresse, n'est pas la mère de Dieu, mais la Vie.

> Les belles flammes sont descendues,
> et voici mon Nouveau Testament
> de vie, dans les choses ingénues...

Et il enseigne que souffrance et joie se marient dans le cœur des hommes. Il leur conseille d'être bons, d'être doux, de bien s'entr'aimer, d'avoir confiance fidèlement :

> Puis c'est aussi par deux, par trois,
> bouches mourantes et sans voix
> pour se plaindre de leur calvaire.
> Et c'est alors grande misère.

Il a à peine chanté cela qu'il chante ceci :

Mais joie de mon cœur réjoui
— elle est si bonne cette année —
mais joie, pour la faim, j'ai des fruits

que printemps très doux a noués.
Et, pour la soif aussi, des puits
d'eaux heureuses de se donner.

Il est agréable qu'à notre oreille résonne cette voix de vérité. Certains se lamentent : « Que la vie est amère! Nous désirons la mort et le néant. Il n'y a que trois choses qui nous plaisent : pleurer, tout casser, disparaître... » D'autres crient cependant d'une voix éclatante : « Elle n'est que délices, l'existence humaine! Les coupes débordent, tout rit, tous sont bons. Ah! vivre! » Esprits absolus, écrivains subjectifs, volontairement loin de l'humble si belle réalité, bientôt on ne les écoutera plus. — Et ce jour-là on comprendra l'enseignement profond que renferment les modestes et candides chefs-d'œuvre de Max Elskamp.

Alors on lui rendra justice en tous points. On dira : « Tiens! ce petit poète était un grand poète! Oh! Tiens! c'était aussi un grand philosophe! Comment! Mais c'est, après Verlaine, le plus adorable musicien que de notre vie nous ayons entendu. »

On aura raison. Ecoutez donc :

Puis violon
haussé d'un ton
— c'est dans le cahier à chanter —
alors le très vieux boulanger
qui bat sa femme
nue corps et âme,

et violon
baissé d'un ton,
c'est le soleil avec la pluie,
emménageant la diablerie
d'une kermesse
sans cloche ou messe.

Puis violons
trop doux et bons
aux maisons de mauvaises vie,
c'est à l'amour, jusqu'à la lie,
les matelots
suivant leur lot;

et violons,
accordéons,
et musiques à l'unisson
des couteaux en l'honneur des femmes;
lors c'est chanson
à fendre l'âme.

On verra aussi que nul ne fut peintre et imagier d'une façon plus exquise, plus lumineuse et plus naturelle. — Car écoutez encore ceci :

Et connais-tu Marco la Belle,
et nonne voulez-vous danser,
et c'est le Lys de la venelle,
que l'on dit ici en été,

et puis encor, quand il fait froid,
les pauvres Deux enfants de Roi
qui s'aimaient tant que c'est vraie croix
les chanter, même à basse voix.

Mais connais-tu la ritournelle
qui fait rues pleines et gens soûls,
en Flandre toute aux hirondelles
quand les Géants sortent en août;

et puis encor la bienheureuse
chanson si douce où c'est, de nuit,
passant sous la fenêtre heureuse,
l'eau complice du bon ami;

or, connais-tu — c'est la plus belle —
Anna-la-Lune avec ses pies?
Mais alors chantent aux ruelles
les enfants autour des bougies.

Et ce poème-là nous montre enfin combien Max Elskamp aime et comprend et sait exprimer sa belle terre natale flamande, les hommes, les légendes qu'elle produit.

Des qualités de ce poète c'est la dernière que je vous signalerai, mais ce n'est pas la dernière qui soit. En vous promenant dans ses jolis jardins, vous découvrirez bien des fleurs dont je ne vous ai pas parlé. Ce seront peut-être les plus belles. Je vous en prie, promenez-vous-y!

HENRI VANDE PUTTE

L'ESTHÉTIQUE DE LA NATURE

Nos Arbres.

Nos arbres! Encore nos arbres! Nous ne saurions assez défendre nos arbres! Partout, du reste, la Croisade est prêchée et nous finirons bien par inspirer à tous le respect des arbres, ces organes charmants de Beauté, ces producteurs de joies paisibles, ces dessinateurs et ces coloristes inconscients.

Mais il faut, pour cela, corriger nos gouvernants de la confiance qu'ils ont en leurs sous-ordres. Ce que ceux-ci, pris dans les vieilles routines barbares et dans leurs complaisances pour les paysans qui en sont encore à croire que les arbres des routes sont leurs ennemis, ce que ceux-ci, disons-nous, font accroire de calembredaines au ministre est déplorable. En voici un exemple pour les ravages accomplis sur ce qui fut l'incomparable avenue connue sous le nom de Napoleonsche Steenweg, entre Lanaeken et Maeseyck, où l'on a accompli de tels stupides ravages que cette fois quelques campagnards eux-mêmes, privés de la plus grande beauté de leur canton, se sont mis à hurler.

Le ministre, l'excellent et affable M. De Bruyn, avait été saisi d'une réclamation contre le vandalisme de ses subalternes, incessamment préoccupés de faire recette pour le Trésor, en vendant les arbres. (N'ont-ils pas un denier de recette? Ceci expliquerait bien des choses.)

Voici la réclamation, puis la réponse.

La route de Lanaeken à Maeseyck, ornée de deux belles rangées d'arbres : d'ormes, de frênes et de rares peupliers, était la plus belle œuvre artistique naturelle de la Belgique.

Cette route incomparable est devenue un vrai désert et nous ne pouvons la parcourir sans avoir les larmes aux yeux, des larmes de regret mais aussi de colère et d'indignation contre les destructeurs de la plus belle œuvre d'art de la vallée de la Meuse.

En moins de six ans — depuis 1890 jusqu'en 1897 — on a abattu *mille quarante-trois arbres* entre Neerhaeren et Eelen.

Mais comme si on avait conscience du crime commis, on n'a pas osé immoler quelques victimes : les arbres placés dans le voisinage de Maeseyck et Lanaeken; dans la crainte sans doute que les habitants de ces importantes localités n'eussent trop violemment protesté contre les actes de vandalisme ou peut-être aussi pour les habituer doucement à l'idée du sacrifice qu'ils auront à subir.

Nous ne parlons pas des deux cent soixante peupliers abattus le long du canal entre Lanaeken et Neeroeteren.

RÉPONSE

J'ai l'honneur de vous faire connaître que tous les abatages autorisés depuis quelques années l'ont été ensuite de vives réclamation

formulées par des propriétaires riverains, de la construction de la ligne vicinale de Tongres à Lanaeken, de l'état de certains sujets mutilés par le vent, frappés par la foudre ou tombant de vieillesse, et ce, notamment, en ce qui concerne les arbres vendus le 24 décembre 1895, le 22 septembre 1896 et le 9 décembre 1897. Une nécessité absolue commandait ces abatages.

Le confiant Ministre se borne à signer ce que lui disent ses employés. Si ces dires étaient vrais, la réclamation ci-dessus ne serait pas venue du Limbourg même. La vérité est qu'on abat les arbres *sans nécessité*, prématurément, stupidement, barbarement. Nous avons pu le voir aux portes de Bruxelles. La magnifique chaussée de Flandre, actuellement garnie de deux rangées de manches à balai malingres, petits hêtres rouges et petits érables à peine sortis des pépinières et qui mettront cinquante ans à devenir quelque chose, était ornée d'ormes superbes. Sous prétexte de vétusté on a abattu ce qui était une royale entrée de capitale. Mais on en a laissé aux abords du cimetière quelques-uns qui attestent ce qu'étaient les autres et l'odieux du massacre. Que le Ministre aille voir; il apprendra comme on se f...iche de lui et quels gâcheurs de paysage sont les personnages auxquels est confié le soin des routes!

Les nouveaux autels à l'Église du Sablon.

L'*Art moderne* a publié dans son numéro du 19 juin dernier (p. 201) un article relatif aux nouveaux autels de l'église du Sablon, à Bruxelles.

On nous informe que les nouveaux autels ont tous été dessinés par l'architecte de la restauration de l'église, M. Van Ysendyck, membre de la commission royale des monuments. Ils ont été exécutés par des artistes dont le choix a été soumis à cet architecte et approuvé par lui. L'artiste qui a sculpté les trois autels actuellement placés est celui que M. Van Ysendyck avait présenté dès l'origine comme étant le mieux à même d'exécuter ces travaux. Le conseil de fabrique, pas plus que l'honorable curé de Notre-Dame, ne mériterait, à ce qu'on nous écrit, aucun reproche. Ils se déclarent disposés à s'entourer de toutes les lumières et de toutes les garanties pour meubler l'église d'une manière digne de sa beauté artistique.

***

C'est donc M. l'architecte Van Ysendyck qu'on met en cause et à qui l'on endosse la responsabilité des horreurs qui présentement déshonorent l'église. Car ce sont d'indiscutables horreurs! Tout ce que l'amour vulgaire du clinquant et du plus archi-mauvais goût en fait de bondieuseries peut accumuler. M. Van Ysendyck est un artiste de grand talent. Eut-il un jour d'aberration? Ou s'est-il incliné devant une opiniâtreté insurmontable? Qu'il s'explique. Mais il est inadmissible que de pareilles sottises s'accomplissent sans de virulentes protestations alors que partout l'Art chez nous prend une si belle place dans les préoccupations. L'église du Sablon est un chef-d'œuvre de grâce et sa restauration extérieure se fait avec un souci et une science rares. Il ne faut pas qu'à l'intérieur elle subisse des maléfices aussi choquants. Du reste, ce n'est pas le seul qu'on y rencontre : il s'y trouve actuellement, en belle place, une affiche du XXI[e] Congrès eucharistique, étalée bêtement, qui fait frémir et dénonce à son tour l'état d'esprit de ceux qui ont la charge courante de conserver à l'édifice sa beauté et son harmonie.

THÉATRES

Théâtre Molière : « Le Grand Mogol. »

Sur la petite scène du théâtre Molière défilent, depuis samedi, pour la plus grande joie des bonnes gens de la chaussée d'Ixelles, le mignard prince Mignapour, la douce et rieuse Bengaline, et le joyeux Joquelet, et le caricatural Crackson, et le sénile Nicobar, et tous les fantoches de l'aimable opérette qui valut il y a quelque dix ans à M[lle] Clara Lardinois, au défunt théâtre de la Bourse, en même temps qu'un succès éclatant, un prix de beauté qui n'eut pas moins de retentissement.

Les vieilles pièces sont parfumées de souvenirs, parées de tout ce qu'y ajoutent les événements à travers lesquelles elles ont égrené leurs refrains. C'est ce qui explique le plaisir qu'on éprouve à les réentendre. « Si *Peau d'Ane* m'était conté... » Le *Grand Mogol* a donc brillamment réussi. Gaiement interprétée par un bon ensemble d'artistes recrutés par M. Darman et parmi lesquels il faut citer M[mes] Maria Girard et Néris, MM. Sylvain et Bayard, sans oublier l'excellent impresario de ce spectacle d'été, la verve et la bonne humeur d'Audran ont retrouvé leur vogue d'autrefois.

Et l'on ne manque pas un soir de bisser et de trisser les couplets célèbres :

C'est le vin coquet, le vin clairet
Dont les tasses sont pleines,
C'est le vin si gai, si distingué,
Que l'on boit à Suresnes,..

Théâtre de l'Alhambra : « Le Diable. »

Tandis qu'à l'extrémité Est de Bruxelles règnent le rire et la gaudriole, l'horizon dramatique Ouest est couleur d'encre et de nuit. On accumule sur la scène de l'Alhambra les noirceurs et les récits lugubres. L'histoire de tous les crimes célèbres, des erreurs judiciaires les plus pathétiques alterne avec les produits de l'imagination des dramaturges ivres d'assassinats, d'arrestations mouvementées, de séquestrations arbitraires. Le poison, le sang, la geôle, le billot sont les accessoires obligés de toutes les pièces que M. Calvin offre en pâture à l'avide curiosité de la foule. Et celle-ci se jette avec frénésie sur cette littérature spéciale, conspue le traître, pleure sur les malheurs de la victime innocente, s'exalte au triomphe de la vertu. Dans ces sortes de drames, le spectacle est bien plus dans la salle que sur la scène. Et rien n'est plus intéressant que de suivre les mouvements passionnels du public, attentif et conquis, suspendu aux lèvres des artistes, toujours prêt à siffler ou à applaudir.

Le légendaire comte de Saint-Germain, le bon Diable guérisseur, bénisseur, oculiste et occultiste, héros bienfaisant du drame de MM. Delacourt et Lambert Thisboust, a, d'emblée, séduit les spectateurs. Et l'on ne se lasse pas d'admirer son audace désinvolte, de s'indigner lorsque des sbires le mettent aux fers au moment où il allait rendre la vue à l'infortunée Jeanne, de se réjouir de son évasion périlleuse...

Tout se termine le plus heureusement du monde, faut-il le dire? La cruelle marquise Appiani devient folle, c'est bien fait! Et Jeanne, guérie de la cécité dont elle était affligée, épouse son cher Marcel, Dieu soit loué! en même temps qu'elle retrouve son père en la personne de Saint-Germain-le-Diable, le bon Diable, alleluia!

MM. Calvin, Soyer, Maurel, Deschamps, M[mes] Meynier et Dangely jouent et miment tout cela avec conviction, dans le ton et sur le mode qui conviennent.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Musique de chambre. Professeur : Mme DE ZAREMBSKA. — 1er prix, Mlles Boussart et Couché; 2e prix, Mlle Sage.

Harpe. Professeur : M. MERLOO. — 1er prix, Mlle Bournons ; 2e prix, Mlle Cremer; accessit, Mlle Di Ayevedo-Machado.

Piano (hommes). Professeur : M. DE GREEF. — 1er prix avec la plus grande distinction, M. Mousset; 1er prix, M. Minet ; 2e prix, M. Hoyois.

Piano (jeunes filles). Professeurs : MM. GURICKX et WOUTERS. — 1er prix avec distinction, Mlle Camille Devos ; 1er prix, Mlle Fontaine ; 2e prix avec distinction, Mlle de Zarembska ; rappel avec distinction du 2e prix, Mlle Janssens ; 2e prix, Mlles Van Looveren, De Broeck et Vermeulen; 1er accessit, Mlles De Helly, Hoffmann et Lombaerts ; 2e accessit, Mlles Tambuyser et Standaert.

PRIX LAURE VAN CUTSEM : Mlle Eggermont.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

La Fontaine monumentale de M. Desenfans (2).

Adoptant les conclusions de l'État, le tribunal de commerce a débouté le sculpteur Desenfans de son action en dommages-intérêts. En accordant aux artistes la gratuité de transport pour les œuvres qu'ils destinent aux expositions, l'administration des chemins de fer décline toute responsabilité au sujet des accidents éventuels. Le règlement le dit en termes formels. L'État n'est donc pas tenu à indemniser le demandeur pour le bris de la *Fontaine aux satyres*.

M. Desenfans a interjeté appel de cette décision.

PETITE CHRONIQUE

Les organisateurs de la manifestation projetée en l'honneur de M. le bourgmestre Buls, réunis mardi dernier en assemblée générale, ont définitivement adopté le projet d'ériger sous les arcades de la Maison de l'Etoile, rue Charles Buls, un monument qui perpétuera le souvenir de l'excellent maïeur de Bruxelles. L'exécution sculpturale en a été confiée à M. Victor Rousseau. M. Horta s'occupera de la partie architecturale. Le peintre Ciamberlani est chargé de décorer à fresque le fond sur lequel sera érigé le monument.

Le comité nommé par le gouvernement pour l'organisation des expositions de Saint-Pétersbourg et de Moscou vient d'envoyer ses invitations aux artistes. L'Exposition de Saint-Pétersbourg s'ouvrira le **24** novembre au Palais de la Société impériale d'encouragement des Beaux-Arts, Grande Moskaïa, 32; celle de Moscou, le 7 janvier 1899, au Palais du Musée Strogonoff. Les œuvres soumises au jury devront être déposées du 1er au 5 octobre au Palais des Beaux-Arts, à Bruxelles, et l'envoi en sera annoncé avant le 25 juillet au secretaire, M. de Meurisse, rue Impériale, 30, à Schaerbeek. Les artistes invités sont priés d'indiquer, par un numérotage spécial, celles de leurs œuvres qu'ils préféreraient exposer dans le cas probable où le Comité serait obligé de réduire leur nombre.

M. Alphonse Lévy, le peintre bien connu des scènes juives, ouvrira prochainement à Bruxelles, au Cercle artistique, une exposition de ses lithographies et dessins.

C'est aujourd'hui dimanche que s'ouvre à Anvers, au Palais des fêtes de la Société royale de Zoologie, l'Exposition des Beaux-Arts annexée à l'Exposition d'horticulture organisée par la Société royale d'horticulture et d'agriculture. Cette exposition sera clôturée le 10 juillet.

Petites nouvelles des ateliers de statuaires bruxellois :

M. Paul Du Bois vient d'achever la maquette du monument Frédéric de Mérode que lui a commandé la Ville de Bruxelles pour décorer la place des Martyrs. Le comte Henri de Mérode, ancien ministre des affaires étrangères, petit-neveu du célèbre patriote, s'est rendu la semaine dernière dans l'atelier de l'artiste et a été extrêmement satisfait du projet de M. Du Bois. La visite des membres du conseil communal aura lieu prochainement.

La question de la *Folle Chanson* est résolue. A l'unanimité moins une voix, le conseil communal a décidé l'acquisition de l'œuvre de Jef Lambeaux, qui sera placée au square Ambiorix.

M. Julien Dillens a terminé la maquette de l'applique en bronze destinée à perpétuer la mémoire d'Evrard t'Serclaes. L'œuvre, qui se compose de trois bas-reliefs superposés rappelant les principaux épisodes de la vie de l'échevin et surmontés d'une figure équestre du héros populaire, sera fixée dans un des panneaux de la Maison de l'Étoile. L'encadrement, dans le style du XVIe siècle, est formé d'attributs guerriers, d'emblêmes patriotiques, etc.

M. Omer Dierickx vient d'être nommé professseur de la classe de peinture à l'Académie des Beaux-Arts de Louvain en remplacement de M. Constantin Meunier, démissionnaire.

DOCUMENTS A CONSERVER :

Le *Balzac* de Rodin ?

« Il s'agit d'un ignoble et dément cauchemar de plâtre, d'une impuissante et infatuée ébauche, quelque chose d'impur et de bouffon qui tient du porc et du phoque, confusément amalgamés..... »

Signé JEAN DELVILLE dans la *Ligue artistique* (18 juin 1898).

En souscription à la *Revue nouvelle*, 169, avenue de la Couronne, à Bruxelles, les *Ailes de gaze*, poèmes par M. Gaston **Heux**. Édition de luxe, fr. 2-50; édition ordinaire, 1 franc.

Un drame d'Ibsen datant de 1857 et intitulé *Olaf Lilje Krans* vient de paraître en allemand. Ce drame, dans lequel se révélait déjà le génie d'Ibsen, mal affranchi, dit-on, de l'influence des vieux poèmes scandinaves, fut représenté jadis au théâtre de Bergen. Chose bizarre, le texte norwégien n'en a jamais été publié.

Une ancienne et charmante affiche de Jules Chéret : *Cadet Roussel*, qui est devenue introuvable; le *Napoléon* d'Eugène Grasset, annonçant une vie illustrée du grand empereur, publiée daus le *Century Magazine*; une affiche allemande d'Otto Fischer, pour une imprimerie artistique de Dresde; enfin, la *Prière de la Vierge d'or*, de l'artiste américaine Miss Ethel Reed, tel est le sommaire de la livraison de juillet des *Maîtres de l'Affiche*.

A l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation, l'Association chorale du Nord de l'Amérique ayant son siège à Cincinnati (Ohio, États-Unis), ouvre un concours entre les musiciens de tous les pays, pour la composition d'un chœur destiné à commémorer l'événement et qui sera exécuté par toutes les associations chorales réunies de Cincinnati (quinze cents chanteurs), le jour de la fête jubilaire. Le vainqueur recevra un prix de mille dollars (5,000 francs), généreusement offert par M. F.-H. Alms, citoyen de Cincinnati. L'œuvre devra être écrite pour soli, chœur orchestre, et pourra durer de quarante à soixante minutes. Le texte devra être en allemand ou en anglais et traiter la glorification de l'art en général et de la musique en particulier.

Pour tous renseignements, s'adresser à M. H.-G. Eisenlohr, président du Comité des fêtes, 1213, Elmstreet, à Cincinnati, Ohio, U. S.

(1) Voir nos deux derniers numéros.

(2) Voir notre numéro du 19 juin dernier.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 28. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 10 JUILLET 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

LES ENTRAVES

Suivre le mouvement intellectuel, se trouver sur la route de l'Inconnu aux premiers postes d'observation ne fut jamais un besoin plus ardent, plus impérieux qu'à notre époque de vie intense, agitée, enfiévrée. Certes, à ceux qui sont mordus du désir de savoir sont réservées de pures jouissances, mais telle est maintenant l'acuité de ce désir qu'il confine à la névrose, qu'il engendre le malaise, l'inquiétude, la souffrance. L'effort intellectuel est considérable, persistant. L'envol des idées est comme une nuée, une myriade d'oiseaux dont nous aimons à suivre le vol rapide. Toujours la faim, la soif insatiable de connaître les mystères de la vie, les ténébreuses lois de l'âme, les secrets de l'art. Le pain et l'eau ne sont pas plus nécessaires à l'entretien, au renouvellement du sang que l'aliment intellectuel à la conservation, à la sustentation de l'être moral, à cette vie intérieure plus précieuse que la vie animale.

Communément on pense que la mort est la seule et inévitable cause de leur disjonction ; on les conçoit jusqu'à ce moment étroitement unies, inséparables. Cependant les âmes à la fois sensibles et fortes savent — longtemps avant ce grand événement où viennent aboutir, en lequel se résument les préoccupations de l'Humanité — se dégager des ambiances matérielles, sortir de la couche nébuleuse où s'éteignent malheureusement la plupart des êtres, se créer une existence spirituelle indépendante, prendre leur essor à la recherche du Beau et de la Vérité. Sans doute devront-elles encore subir les entraves sociales, mais toute leur énergie tendra à s'affranchir du joug, de la servitude du corps; leur vaillance, leur confiance en elles-mêmes auront raison des obstacles dressés sur la route. Et les plus vaillantes se chargeront de la laborieuse mission de s'y placer aux avant-postes pour faire le coup de feu et maintenir le passage libre.

Arrivés au pays de l'Idéal, examinons si l'étude des phénomènes psychologiques, si l'analyse des œuvres artistiques et littéraires peuvent enfanter des méthodes, des règles en vue de l'enseignement, de l'édification d'œuvres nouvelles; s'il est rationnel d'élaborer des définitions, d'établir des théories d'art, de rendre le Passé solidaire de l'Avenir.

Inutile de rappeler l'une ou l'autre des définitions bien connues de l'Art; nous avons la conviction que les meilleures, devenues célèbres, sont imparfaites et qu'aucune autre ne sera, dans sa concision obligée, assez exacte, assez étendue, assez subtile. Une philosophie donne-t-elle une définition satisfaisante de l'Ame? Or, celle-ci est la *source* de l'Œuvre. Ensemble elles manifestent en une union parfaite. Nous avons de l'une et de l'autre l'idée, le sentiment juste, non par les définitions, mais par l'aperception interne. C'est évidemment la preuve que le monde immatériel ne connaît d'autres souveraines que la Pensée et le Sentiment.

Avançons dans la pénombre ; l'Humanité explore en des voyages séculaires l'empire illimité du grand Inconnu. Il est peuplé de millions, de milliards d'âmes, frustes ou raffinées, humbles ou fières, tristes ou joyeuses. Saluons les plus nobles, les âmes lumineuses, qui dissipent la pénombre et continuons notre marche en avant. Elles réapparaîtront sous des aspects divers. Pourquoi donc en les quittant avons-nous la certitude de ne plus en rencontrer de semblables? Plus loin nous en verrons d'autres, puis d'autres encore, à l'infini. Et toutes se meuvent, passent sous l'impulsion de lois que nous prétendrions expliquer!

Considérons seulement l'une d'elles, tâchons de pénétrer sa complexité. Voici la nôtre, celle que nous connaissons le mieux. Quelle abondance d'émotions, de sentiments qui sympathisent, se marient, se heurtent, unions et conflits dont naissent la quiétude, la paix, le trouble, la passion, l'orage. Et les assauts répétés de la chair contre la volonté et la raison, la lutte aux heures de détresse!

L'âme n'est-elle pas comparable à la région céleste où règnent les vents, tantôt paisibles, tantôt violents, doux ou âpres, actionnés par les rayons du soleil qui condensent ou raréfient l'atmosphère; des vents cherchant sans cesse à s'équilibrer, amenant ou emportant le nuage clair, le nuage sombre. A propos de ces phénomènes atmosphériques, qui dira leurs multiples impressions sur nous, l'influence sur nos actes d'une journée de gai soleil, d'une journée de triste pluie?

L'œuvre d'art est, sous une manifestation qui touche nos sens, le rappel, la nouvelle expression d'une de ces innombrables émotions, d'un de ces innombrables sentiments; sa beauté se mesure au degré de leur intensité et de l'impression qu'elle produit sur nous. Cette œuvre, on veut la faire naître par des théories, on veut nous l'expliquer par des définitions ! Quelle aberration !

Oui, il est des artistes, des esprits supérieurs, doués du don devinatoire, qui réussissent, perçant la pénombre de leurs yeux divins, à distinguer dans l'obscurité; des âmes admirables! Ceux-là seuls pourraient *théoriser;* trop clairvoyants, avec l'intuition que leur faculté ne saurait s'étendre aux âges futurs, ils s'abstiennent. Quelle leçon pour les pédants et les académies!

Et la mobilité du sentiment, avec mille nuances entre les extrêmes! C'est une impression d'hier que je rapporte ici. Deux jeunes poètes écrivent en termes émus, éloquents, leur confession d'amour. L'une est celle d'un païen, voué corps et âme au culte d'Aphrodite; la seconde, celle d'un désillusionné qui se lamente sur le néant de l'amour. Deux états d'âme différents, opposés, qui doivent s'expliquer par des particularités. Après ces appréciations contraires, l'une glorifiant, l'autre maudissant l'Amour, celui-ci reste debout, indestructible.

Sans doute il est possible d'observer, de synthétiser les événements, d'écrire l'histoire de l'Humanité et de découvrir les grandes lois physiologiques qui conduisent les peuples, les races à travers les siècles; de chercher à pénétrer les causes d'évolution des idées, les caractéristiques des œuvres groupées par des affinités; d'étudier la corrélation de ces lois, de ces causes et de ces caractéristiques avec les événements en général; c'est la mission du Penseur, du Critique. Leur travail, en ce qui touche les Beaux-arts et la Littérature, ne saurait par inductions et déductions prévoir les œuvres de l'avenir, celles-ci devant fatalement différer des œuvres existantes, différer les unes des autres; tout ce qui reste à accomplir devant incontestablement, sous peine de dépréciation, ne pas ressembler à ce qui a été fait.

Au surplus, la grossière erreur, le non-sens, la contradiction de réserver des louanges pour l'originalité de l'œuvre et de vouloir en même temps la régenter!

Faut-il dire aussi notre intérêt spontané à la vue, à la lecture d'œuvres empreintes de naïveté, de sincérité, malgré leur incorrection?

Pour les raisons que nous venons d'exposer, nous serions peu attiré par ce nouveau livre : *Qu'est-ce que l'Art?* s'il ne sortait de la plume de Tolstoï, si nous n'espérions y glaner à côté de la définition, y trouver plus que le titre promet.

Pour ces mêmes raisons nous estimons que les querelles des écoles, les divergences des doctrines littéraires et artistiques sont sans aboutissement. Au congrès récent où se réunissaient les défenseurs de l'Art pour l'Art, du Naturisme, de l'Art social, de l'Art pour Dieu, les orateurs en présence n'ont pu se convaincre, s'appuyant chacun sur une idée préconçue; ils ont pu faire des adeptes uniquement par sympathie, homogénéité de sentiment ou de croyance.

Notre conclusion pratique, c'est l'abandon de ces longs et stériles débats qui résorbent une partie de l'effort intellectuel.

L'Art est une manifestation psychologique, prodigieuse de variété, perpétuelle, immortelle; il dédaigne les théories, les règles; il ne souffre pas de tutelle.

Souverain Maître, il l'est, toujours; nous n'avons pas à le commander, nous devons nous incliner devant lui. Il ne sourit qu'à la devise *Liberté*. Vivons de la vie exubérante, aspirons le parfum des fleurs qu'il cueille au long du chemin; contemplons les paillettes d'or et les diamants que sa puissance ravit au soleil.

FRANCIS JAMMES

De l'Angelus de l'Aube à l'Angelus du Soir (1888-1897). In-12, 345 pages. Paris, Société du *Mercure de France*.

Voici, à mon sens personnel et fragile, un des très rares livres, non de versification (qu'importe la versification, aussi correcte soit-elle, quand elle n'est pas le vêtement de la poésie?), mais de vraie Poésie parus en ces derniers ans, féconds pourtant en tentatives curieuses et louables assurément. Mais combien stériles, ces tentatives, ces poussées, ces efforts, en réussites suffisantes pour satisfaire les âmes avides de ces caractéristiques essentielles du « Vers » au sens exact et enchanteur du mot: l'Émotion, l'Humanité, l'Image, et surtout la Musicalité se décomposant en ces caresses: le rythme, la cadence, l'assonance discrète, la sonorité ou la douceur des syllabes et des mots! Car, hélas! malgré la liberté soudaine et heureuse accordée au vers par les hardis novateurs, que de simples fabricateurs d'artificiel en des phrases d'où la Mélodie harmonieuse et charmeuse est absente, où l'Image se traîne en des conventions éreintées, où l'Emotion disparaît sous les combinaisons froides du littérateur, où l'Humanité est remplacée par l'effervescence des sentiments factices, des amours imaginaires et des passions non éprouvées. Oh! que de Littérature! de Littérature! de Littérature!

Francis Jammes se raconte ici lui-même, semble-t-il, en dix années de son existence, de 1888 à 1897. Il vit là-bas, là-bas, très loin, me dit-on, à Orthez, non loin des Pyrénées sauvages et ensapinées. Cent treize circonstances, cent treize anecdotes de vie, de vraie vie quotidienne et courante, ont excité chez lui le sens génésique de la Poésie, et, s'y abandonnant librement comme à une fonction naturelle, exaltante et noble, il a soupiré, confessé au dehors, simplement, en une versification ingénieuse, ingénue et vibrante, le phénomène psychique qui s'éveillait en lui. Sans recherches, sans effets laborieux, sans rhétorique surtout, dans la joie et la confiance d'une âme qui croit qu'elle fait assez en se livrant telle qu'elle est, il a noté, comme on noterait les chants d'oiseaux jaillissant au feuillage des forêts, les murmures instinctifs, les cantilènes spontanées et caressantes qu'il entendait au fond de lui-même, ne se préoccupant ni de l'insignifiance, ni de la grandeur du sujet, ni d'aucune règle, ni d'aucune discipline prosodique. Trouvère, il a fredonné ses vers comme un musicien fredonne les airs qui, surgissant en lui, s'accommodent aux nuances de ses sentiments et aux multitudineuses variétés de l'ambiance, joie, chagrin, affection, impressions de couleur, de lumière, de sympathie, de douleur, de rire, de souci. Une « phonographie » du cœur vibrant au choc rythmique de la Vie.

Depuis l'à jamais regretté Jules Laforgue on ne vit une plus douce, plus rieuse, plus tendre adaptation du langage aux émotions subtiles de la conscience humaine contemporaine, cherchant à formuler, sans rien enlever de leur velouté et de leur tremblance, les délicates et confuses émotions de la sensibilité excitée par le déroulement inévitable des choses. Avec une merveilleuse finesse, avec un sens adorable du choix, le Poète chante, décrivant, pleurant, se moquant, priant, soupirant, s'exaltant, dépliant et trouvant, au milieu de l'infini des détails, les parcelles précieuses qui parfument la vie de Beauté et la révèlent telle qu'un immense réceptacle d'Idéal, partout présent, mais presque toujours dissimulé: la *Belleza del mundo*, comme disait monseigneur Léonard. On peut découvrir (et c'est le Poète qui découvre) le précieux métal dans les choses les plus simples, dans l'ordinaire, en apparence vulgaire, de l'existence, dans les banalités dédaignées par les dangereux lyriques, et, se relevant de la position courbée de chercheur, de mineur, le hausser et le rendre visible pour tous, voire pour les plus humbles et les plus dédaignés, surtout pour les plus dédaignés et les plus humbles, en une langue enfantinement virile, adorable de souplesse adaptée, elle intelligible aussi pour l'universalité des cœurs. Ah! la théorie de l'Art pour l'Elite! Ah! la prétendue aristocratie des Intellectuels! Quel coup de sabot, ce livre, dans la giberne de ces insupportables et prétentieux raseurs!

Verlaine, dans vingt vers à jamais célèbres, qu'il crayonna, pensif, à la lecture des premières poésies de Jules Laforgue apportant tout à coup dans la vieille prosodie française les courants d'air sain de la liberté et de la musicalité, a concentré, comme en un flacon de rare essence, les préceptes de cet Art neuf qu'il regrettait de ne savoir suffisamment pratiquer lui-même, englué qu'il était, par une déjà trop longue accoutumance, aux traditions versificatoires de l'ancien régime cher au Parnasse, dont Boileau, le froid et conforme Boileau, fut le législateur! Jamais on ne répétera assez ces conseils péremptoires où la raison la plus profonde s'habille des colifichets d'une raillerie charmante, selon la manière inimitable de ce doux philosophe railleur:

De la Musique avant toute chose
Et pour cela préfère l'impair
Plus vague et plus soluble dans l'air
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

O qui dira les torts de la rime!
Quel enfant sourd ou quel nègre fou
Nous a forgé ce bijou d'un sou
Qui sonne creux et faux sous la lime!

Prends l'éloquence et tords-lui son cou!
Tu feras bien, en train d'énergie,
De rendre un peu la rime assagie...
Si l'on n'y veille, elle ira jusqu'où?

De la Musique encore et toujours!
Que ton vers soit la chose envolée
Qu'on sent qui fuit d'une âme en allée
Vers d'autres cieux à d'autres amours.

Que ton vers soit la bonne aventure
Éparse au vent crispé du matin,
Qui va fleurant la menthe et le thym.
Et tout le reste est littérature!...

Francis Jammes semble s'être incarné en ces préceptes jolis et de subtilité puissante. Pas une des pièces de ses *Angelus* qui n'y soit doucement et séductricement soumise. Il promène sa fantaisie émue sur tout ce qui l'environne et raconte ce qui surgit en lui d'idées et d'émotions à la vue d'un pauvre pion de collège, ou lorsqu'il rêve à ce que fera sa petite amie après sa mort. Il parle d'une maison qui serait pleine de roses et de guêpes. Il explique qu'il aime l'âne si doux ou ce qu'il entend dans le silence, une hirondelle qui fait un bruit dans l'azur, deux sabots qui traînassent dans la rue, le bruit tremblé des chaînes dans l'étable,

l'après-midi d'un dimanche, la Sainte-Virginie, un voyage à Lourdes, un berger avec un parapluie bleu, des troupeaux silencieux et sales, des vêtements qui sentent le fromage, un grand repas de Sindbad le marin à Bagdad. Puis les travaux des pauvres gens de village :

Ce sont les travaux de l'homme qui sont grands :
celui qui met le lait dans des vases de bois,
celui qui cueille les épis de blés piquants et droits
celui qui garde les vaches près des aulnes frais,
celui qui fait saigner les bouleaux des forêts,
celui qui tord, près des ruisseaux vifs, les osiers,
celui qui racommode les vieux souliers
près d'un foyer obscur, d'un vieux chat galeux,
d'un merle qui dort et des enfants heureux;
celui qui tisse et fait un bruit retombant,
lorsqu'à minuit les grillons chantent aigrement;
celui qui fait le pain, celui qui fait le vin,
celui qui sème l'ail et les choux au jardin,
celui qui recueille les œufs tièdes.

Partout où il passe le Poète détache un brin de vie et nous le rend délicieusement orné des perles et des fleurs de sa fantaisie, nous apprenant à tout voir sous l'aspect de l'émotion, sans qu'il soit nécessaire d'accorder la cithare apollonienne et de faire bourdonner le lyrisme. Notre sens esthétique frémit comme sous la chatouille délicate d'une plume, lui qui fut habitué à n'entrer en action que sous le heurt et la bousculade des grandiloquences et des pompes déclamatoires. Lisez ce rien d'épisode champêtre :

C'était affreux ce pauvre petit veau qu'on traînait
tout à l'heure à l'abattoir et qui résistait,
et qui essayait de lécher la pluie
sur les murs gris de la petite ville triste.
O mon Dieu! Il avait l'air si doux
et si bon. lui qui était l'ami des chemins en houx.
O mon Dieu! Vous qui êtes si bon,
dites qu'il y aura pour nous tous un pardon —
— et qu'un jour, dans le Ciel en or, il n'y aura
plus de jolis petits veaux qu'on tuera,
et, qu'au contraire, devenus meilleurs,
sur leurs petites cornes nous mettrons des fleurs.
O mon Dieu! Faites que le petit veau
ne souffre pas trop en sentant entrer le couteau...

Il fume, ce poète rustique, habitant des solitudes, et chantant pour chanter, non pour se préparer les voies vers les Académies. Il regarde sa pipe, et songe, et part comme les spirales de sa fumée, oh! bien plus loin vraiment que les s'évanouissant spirales de sa fumée :

J'ai une pipe en bois, noire et ronde comme le sein
d'une petite négresse dont j'ai vu le dessin
dans un livre intéressant où elle était nue...
Cette pipe me fait songer que dans la rue
et dans les jardins publics pleins de moineaux,
de petits pains brisés dans la boue, de jets d'eau,
on rencontre de bonnes négresses en foulards jaunes.
Elles sont douces et tristes comme les mois de l'automne.
Elles sont l'esclavage d'autrefois. L'esclavage...
Ce mot fait penser à de lointains parages,
aux colons de Saint-Dominique, à de la mélasse,
à des chairs noires et à du sang et à des faces
en dents blanches où rit la douleur. Douces négresses,
promenez-vous tout doucement dans les allées.
Au lieu de fers aux poignets, que des bracelets
y brillent comme les soleils de votre pays.
Vous vous arrêterez quelquefois, femmes au doux cœur,
devant les magasins des oiseleurs —
où tout crie. Et vous penserez un peu,
mais pas trop, étant un peu abruties, à des soirs en feu,
à des jeux d'enfance où brillaient des plumages
et à des crabes qui étaient sur la plage.

Quiconque, au cœur simple, à la vie discrète et à demi solitaire, mprégné du sentiment que l'on peut être, dans un de ces cercles étroits où si souvent le Hasard nous consigne et nous enserre, le centre humble mais frémissant de ces émotions qui embellissent tout parce qu'elles remuent ce qu'il y a de plus sensible en nous, peut hardiment, prenant les *Angelus d'Aube et de Soir* de Francis Jammes, accomplir cet acte téméraire si souvent puissant en banqueroute et déception : Ouvrir le Livre et en commencer la lecture. Vite, et presque imperceptiblement, il en subira la discrète magie. Au début peut-être, habitués que nous sommes aux falbalas et aux guillochages versificatoires, aux enflures, au besoin d'exceptionnelles aventures, il éprouvera quelque déroute. Mais bientôt il reprendra pied dans le tranquille et vivant pays où résonne le chalumeau fraternel de ce musicien sans apprêt enguirlandant de ses mélodies pastorales des actions, des conjonctures, des ambiances qui sont les siennes, les vôtres, les miennes, les nôtres, sans jamais penser à chevaucher l'hippogriffe dans les régions fabuleuses du convenu littéraire. Et la sereine lecture se continuera, en ses cadences variées, en ses tableautins séduisants, ses personnages aux proportions quotidiennes, qui sont lui, vous, moi, nos amis, nos amies, tout ce qui vraiment se réjouit ou se tourmente dans le cirque vital où, marionnettes, nous sautillons, tout ce qui vaut d'être dilectionné ou fréquenté, non dans les boursouflures des imaginations poétiques transcendantales, mais dans la vraie vie naturelle et naturante que tous, pauvres volailles, nous vivons.

EDMOND PICARD

RÉFORMONS L'ACADÉMIE

Lors de la discussion des articles du budget du ministère de l'intérieur et de l'instruction publique pour 1898, M. Carton de Wiart a présenté à la Chambre quelques observations intéressantes qu'il nous paraît utile de souligner en les reproduisant ici. Elles expriment clairement deux réformes qu'il serait urgent d'apporter aux traditions caduques de l'Académie de Belgique :

« Beaucoup de nos concitoyens ignorent jusqu'à l'existence de notre Académie! Quant à ceux qui pourraient tirer le plus grand parti de ses travaux, ils ont grand'peine à les suivre régulièrement à cause des procédés défectueux et surannés dont on use pour leur publication.

Ce reproche, l'Académie n'est d'ailleurs pas seule à le mériter. On peut l'adresser à la plupart de nos institutions officielles et de nos départements ministériels : leurs publications laissent singulièrement à désirer dans la forme. Il semble que ceux qui en ont le soin aient tout fait lorsqu'ils ont livré à l'imprimeur, à des dates plus ou moins régulières, un manuscrit dont le sort cesse aussitôt de les inquiéter. Mais les œuvres de l'esprit sont comme les enfants! Il ne suffit pas de les mettre au monde. Il faut encore s'occuper de les pousser dans le monde. (*On rit.*) C'est ce qu'on ne fait pas pour les publications officielles. Puisqu'elles sont officielles, elles peuvent, n'est-il pas vrai, se présenter au public sous la forme la plus revêche et la moins attractive, elles peuvent être imprimées avec des têtes de clous sur du papier à chandelles, elles peuvent se passer d'exactitude dans leur périodicité, de clarté dans leur classification. Elles peuvent se passer de publicité, au point qu'aucun libraire n'en soit fourni, au point qu'aucun catalogue ne les renseigne! Et voilà bien du talent et bien du travail qui restent inféconds, ou à peu près.

Je dois cependant excepter de cette critique générale une de nos

publications officielles, la plus jeune d'entre elles, la *Revue du travail*, dont l'ordonnance est bien soignée, qui revêt une forme intéressante et pour laquelle il existe des correspondants et des dépositaires dans les principales villes du pays. Aussi, cette publication se vend-elle bien. De nombreux lecteurs la lisent et en tirent profit.

Mais il n'en est pas de même des publications de l'Académie; il n'en est pas de même des Bulletins de la commission royale d'histoire, ni de la *Biographie nationale*.

Pourquoi les auteurs de ces publications n'apportent-ils pas, à les rendre parfaites, le même soin qu'ils apportent à leurs publications privées : il faudrait en rajeunir l'allure, en rendre la disposition plus claire, surtout les faire mieux connaître, les répandre dans la circulation.

L'honorable M. Denis signalait, avec l'autorité que lui donne précisément son titre d'académicien, une amélioration à laquelle M. le ministre paraît disposé à se rallier : il s'agit d'une modification dans la division même de l'Académie, qui se compose actuellement de trois classes de trente membres : classe des sciences, classe des lettres, classe des beaux-arts. L'honorable M. Denis propose de subdiviser la classe des lettres, ou même, si je l'ai bien compris, de créer une quatrième classe : celle des sciences morales et politiques.

Aujourd'hui les sections des lettres et des sciences morales et politiques sont réunies en une seule classe, qui s'appelle la classe des lettres. Mais, chose assurément bizarre et qui n'était pas entrée dans la pensée des fondateurs de l'institution, cette classe des lettres comprend des archéologues, des archivistes, des historiens, des orientalistes, des philosophes, des juristes, des sociologues, des hagiographes, mais elle ne comprend pas, ou presque pas de littérateurs. (*On rit.*) C'est là un phénomène qui frappe vivement ceux qui croient, avec les dictionnaires, que la culture des lettres et la littérature sont des choses synonymes... Le développement pris en Belgique depuis une vingtaine d'années par la littérature d'expression française est vraiment admirable. Il s'est manifesté et se manifeste chaque jour par la révélation de talents sincères et robustes, par une floraison de revues vivantes et ardentes. Les étrangers s'en rendent compte beaucoup mieux que nous-mêmes. Dans un ouvrage récent et très remarquable, déjà signalé dans cette enceinte par M. Vandervelde, dans l'*Histoire politique de l'Europe contemporaine* de M. Ch. Seignobos, maître de conférences à la Sorbonne, je lisais l'appréciation significative que voici :

« On a attribué à l'action des réfugiés du coup d'État la renaissance littéraire belge, qui a abouti à une production si considérable pour une petite nation. C'est, en effet, dans la seconde moitié du siècle que Bruxelles a perdu le caractère d'une ville de province pour devenir une des capitales intellectuelles de l'Europe.

Mais il est difficile de discerner si ce mouvement est dû à l'action des étrangers ou aux facultés exceptionnelles du peuple wallon et des Flamands des villes. »

Voilà, n'est-il pas vrai, un jugement intéressant à signaler? Eh bien, cette renaissance littéraire, cette production si considérable, notre Académie non seulement ne les a pas encouragées, mais elle semble les ignorer! Elle n'a pas songé à appeler dans son sein un seul des représentants de la génération littéraire qui donne à notre pays un rayonnement qui lui manquait et la signale à l'admiration de nos voisins, pas plus d'ailleurs que le gouvernement belge n'a songé à les honorer d'une de ces distinctions dont il est prodigue pour les savants et les artistes! Et cependant, sachez-le, c'est à ces littérateurs surtout que nous devons de ne plus être qualifiés par la malignité étrangère de Béotiens ou de « Belges comme des oies »! Je crois que, pour appliquer, avec ses conséquences logiques, l'idée indiquée par l'honorable M. Denis, il faudrait créer une section des sciences morales et politiques, dans laquelle entreraient à juste titre la plupart des savants éminents qui composent actuellement la classe des lettres, et constituer sur des bases nouvelles une classe des lettres, où des hommes comme MM. Camille Lemonnier, de Haulleville (1), Eekhoud, Verhaeren, Giraud, Maeterlinck, Gilkin, — je cite ces quelques noms à titre d'exemples et je pourrais en citer bien d'autres, — auraient leur place marquée. Non seulement l'incohérence qui préside actuellement au recrutement de la classe des lettres viendrait à disparaître; non seulement nos sociologues et nos moralistes auraient, dès lors, liberté et facilité de discuter, dans une classe des sciences morales et politiques, les problèmes primordiaux qui les captivent, mais, et ceci répond aux critiques formulées aujourd'hui, l'Académie entrerait en contact avec l'opinion. L'accession de véritables littérateurs, connus et aimés du public, serait pour cette institution, en grand danger de caducité, une infusion de sang nouveau. Chacun s'intéresserait aux réceptions et aux travaux de cette assemblée. On verrait des fondations ou des prix se créer dans le but d'encourager les lettres, ce qui existe partout autour de nous, et ce qui n'existe guère en Belgique!

Et voilà, si l'on veut faire quelque chose, deux réformes qui sont pratiques, — M. le ministre s'honorerait en les appliquant, — d'une part, donner aux publications de l'Académie la vie qui leur manque, en modifiant leur ordonnance, en leur donnant une intelligente publicité; d'autre part, subdiviser la classe des lettres de façon à constituer désormais, à côté d'une nouvelle classe des sciences morales et politiques, une classe des lettres vraiment digne de ce nom. »

A la suite de ces justes observations, M. Godefroid Kürth, membre de la classe des Lettres, a, paraît-il, saisi l'Académie d'un projet de réforme dans le sens des idées exprimées par M. Carton de Wiart.

Les Lundis littéraires du théâtre du Parc

Une nouveauté au théâtre du Parc, les « lundis littéraires » que MM. Garraud et Maubel inaugureront en octobre prochain, matinées analogues aux « samedis » de l'Odéon, qui permettront au public de s'initier et de s'entraîner au mouvement des lettres contemporaines. Ces matinées se donneront à des prix populaires, de sorte que tout le monde y aura accès. Elles auront lieu à la fin de l'après-midi, de 4 h. 1/2 à 6 heures. Le programme en sera court, substantiel, varié; on y lira des vers et de la prose, voire une scène dialoguée de quelque « théâtre impossible », pour l'instant du moins.

Des œuvres dramatiques telles que celles de Villiers de l'Isle-Adam, de Banville, du théâtre en liberté d'Hugo, des poèmes dialogués qui ne sont pas réellement destinés à la scène auront place au programme de ces matinées où le public jugera de leur valeur et de l'intérêt qu'elles offrent à tous ceux qui désirent une rénovation intellectuelle de notre théâtre.

(1) Ce discours précédait de quinze jours la mort de M. de Haulleville.

Nous disons que ces matinées seront consacrées surtout à la littérature contemporaine. Toute la littérature française leur fournira des œuvres, mais la plus grande partie du programme sera composée de morceaux provenant d'écrivains de ce siècle et comme il s'agit avant tout d'en faire des séances d'initiation, on y fera la place la plus large aux écrivains des vingt dernières années et parmi ceux-ci aux Belges.

Chaque récitation sera précédée de la lecture d'une brève notice pour éclairer l'auditeur. Un repos de quelques minutes laissera aux causeurs et aux penseurs l'indispensable entr'acte et ce petit entretien de quelques artistes de choix avec un public attentif passera « comme un rêve ».

Voilà déjà de quoi renouveler et purifier l'atmosphère du théâtre du Parc. Les nouveaux directeurs ont d'autres projets qui ont déjà été esquissés, qui sont en voie de réalisation. Nous en parlerons en détail aussitôt que le programme de l'hiver sera complètement établi et fixé; disons seulement que les représentations d'abonnement, consacrées mi-partie au répertoire, mi-partie aux spectacles d'art pur, d'avant-garde, constitueront comme un petit théâtre d'exception en annexe au théâtre ordinaire et ramèneront rue de la Loi toute une catégorie d'amateurs lettrés que la pièce à la mode n'attire pas.

Le programme de ces représentations, qui se donneront de quinze en quinze jours, sera publié à la fin d'août. Il a été esquissé à la première réunion du Comité de lecture formé en vue de renseigner la direction, de lui donner son avis sur les pièces inédites qui lui sont soumises, etc. Ce Comité est composé de MM. G. Eekhoud, Iwan Gilkin, Octave Maus, Georges Rency, J. Van Drunen, Ch. Van Lerberghe, F. Dugniolle, secrétaire, des deux directeurs, MM. Garraud et Maubel, et du secrétaire général du théâtre, M. V. Reding.

ENCORE LA FORÊT DE SOIGNE

Dans un précédent article nous avons crié gare aux autorités chargées de conserver nos massifs forestiers (1). Beaucoup d'amis du pittoresque et de la nature ont bien voulu applaudir à nos observations.

En les remerciant de leurs sympathies, nous adressons un nouvel appel à leur intervention. La liste des attentats ne semble pas close, hélas!

On parle d'un Jardin zoologique à ériger à Bruxelles. Sous cette étiquette séduisante, c'est encore une fois la forêt de Soigne que menacent les spéculateurs. Ils veulent placer cet établissement dans la forêt, à Auderghem ou à Tervueren, à proximité du tram électrique, pour procurer des voyageurs à celui-ci. Ils vont gâter ainsi, par leurs prosaïques installations, l'un ou l'autre triage, dans le seul but de favoriser des financiers. Le domaine de l'Etat n'a pourtant pas pour mission d'assurer des dividendes à des actionnaires !

On projette aussi une avenue reliant le champ de courses de Boitsfort à l'avenue de Tervueren et empruntant au début la chaussée de La Hulpe entre le champ de courses et la gare de Boitsfort. Près du champ de courses, le tracé longe la forêt de Soigne, bornée par une ligne de hêtres centenaires. Naturellement, le voisinage de ceux-ci a attiré l'orage. Les auteurs du projet disent tout haut qu'ils élargiront la chaussée aux dépens de la forêt et qu'ils culbuteront les vieux hêtres pour créer leur voie nouvelle de 40 ou 60 mètres de large. Nous ne discutons pas leur plan. Mais nous nous demandons en vain pourquoi c'est toujours la forêt qui doit porter la peine des travaux publics entrepris dans ses environs, et pourquoi on ne peut pas se contenter d'élargir la chaussée du côté opposé à la forêt. De ce côté, en effet, il n'y a que des jardins, récemment créés, ne méritant pas le respect dû aux vénérables restes dont nous prenons la défense (2).

On voit que nous avions raison de dire que, la forêt une fois attaquée, les entreprises contre sa conservation ne cesseraient de se multiplier.

P. V.

(1) Voir l'*Art moderne* du 9 janvier dernier.

(2) Mais c'est, parbleu ! parce que de ce côté on obtiendra le terrain gratis de l'État ! De l'autre côté il y aurait les indemnités.

N. D. L. R.

THÉATRE DE L'ALHAMBRA

Le Crétin de la Montagne.

Pierre Pujol est-il ou n'est-il pas l'assassin de Simon? Le jury l'a acquitté, il est vrai, mais la rumeur publique persiste à l'accuser du crime qui ensanglanta, le 7 juillet 1836, un vallon du Pic d'Enfer..... Sa fille Jeanne, plus fine que les policiers les plus retors, plus pure que le cristal des gaves, plus héroïque que les preux de jadis, entreprend la réhabilitation du vieillard. Et cinq actes de péripéties pathétiques nous mènent, haletants et oppressés, à l'arrestation mouvementée du vrai coupable, le riche et puissant maître de forges Jacques Caussade, le père du fiancé de Jeanne, hélas!... Mais non, un faux père, un père putatif. Quand on est assassin, on peut être falsificateur d'état-civil, n'est-ce pas? Et Jeanne épousera le brillant lieutenant de chasseurs, et celui-ci retrouvera, du même coup, une mère qui pleurait depuis vingt-deux ans son fils disparu, et Tarbes acclamera celui qu'elle accablait de son mépris.....

Au rebours de la pièce célèbre de M. Georges Ohnet, le maître de forges est le personnage antipathique du mélodrame de MM. Eugène Grangé et Lambert Thiboust. On conspue ferme cette canaille, du parterre aux quatrièmes galeries, et le brave gendarme Placide Baudrier, qui lui met, au dernier tableau, sur le coup de minuit et demi, la main au collet, est salué par les applaudissements les plus frénétiques qui aient jamais secoué une salle de spectacle.

Brave public! Il ne se lassera jamais de s'exalter au triomphe de la vertu. Le succès de la campagne d'été victorieusement poursuivie par le théâtre de l'Alhambra, sur la scène duquel défile tout le répertoire des drames les plus propres à exciter l'enthousiasme populaire, le démontre péremptoirement.

Et le crétin? Il a, dans la pièce ressuscitée par la direction, le double avantage de dénouer très inconsciemment l'intrigue et de nous montrer en M. Calvin un acteur excellent, d'une vérité, d'une sobriété, d'une conscience artistique tout à fait remarquables.

MM. Soyer, Grey, Deschamps, Delrey, Delmar, Mmes Herdies et Goulet complètent un ensemble homogène et vivant.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE [1]

Violon. Professeurs : MM. COLYNS et CORNÉLIS. Professeur adjoint : M. VAN STEEVOORT. Chargé de cours : M. MARCHOT. — 1er prix avec distinction, Mlle Wertheim, MM. Camby et Ruda; 1ers prix, Mlles Kunkel et Bernard, MM. Matton et Dralants; 2e prix avec distinction, Mlle Mac-Cormac; 2e prix, Mlle Lenain; MM. Lebon, Denisty, Antoine, De Rycke, Callemien; 1er accessit, Mlles Smyth, Evans, Seton; MM. Delvaux, Schmidt, Bollekens, Deville; 2e accessit, Mlle Marsh; MM. Degen, Baijot, Doneux.

Chant monodique (à huis clos). Hommes. Professeur : M. DEMEST. — 1re mention, MM. Cobley, Hennuyer, Jacobs, Génicot.

Jeunes filles. Professeurs : Mme CORNÉLIS-SERVAIS et Mlle ELLY WARNOTS. — 1re mention, Mlles Dulière, Deschamps, Belinfante, Paquot, Buol, Löffler, Demazière, Tourjean, Greer, César, Linkenbach, Van Hoeter, Vacher, Latinis, Roselt, Brees; 2e mention, Mlle Nieuwmeyer.

Chant théâtral. Hommes. Professeur : M. DEMEST. — 1er prix, MM. Fontaine, Kainscop, Dethier; 2e prix, MM. De Ricke, De Blaer, Quinet.

Jeunes filles. Professeurs : Mme CORNÉLIS-SERVAIS et Mlle ELLY WARNOTS. — 1er prix, Mlles Van Steenkiste, Van Hecke et Lemmens; rappel avec distinction du 2e prix, Mlles Lormand et Donaldson; 2e prix avec distinction, Mlles Bernard, Thomas, Holland et Sterckmans; 2e prix, Mlles Colle, Siewe, Pousset, Van Malderghem, Loriaux et Duysburgh.

Duos pour voix de femmes (prix de la Reine). — Mlles Pousset et Donaldson.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Conte de l'Or et du Silence, par GUSTAVE KAHN. Paris, *Mercure de France*. — *L'Initiation au Péché et à l'Amour*, par EDOUARD DUJARDIN. Paris, *Mercure de France*. — *Héros et Pierrots*, par ALBERT GIRAUD. Paris, librairie Fischbacher. — *Cœurs en détresse*, par GABRIEL MOUREY. Paris, P. Ollendorf. — *La Rançon*, roman, par MARCELLE TINAYRE. Paris, *Mercure de France*.

Memento des Expositions

ANVERS. — Exposition quatriennale (*sic*) des Beaux-Arts. 13 août-2 octobre. Délais d'envoi : 15 juillet. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. Albert Van Nieuwenhuyse, secrétaire, Anvers*.

DUNKERQUE. — Exposition d'Arts décoratifs. 14 juillet-31 août. Délais d'envoi expirés. Retour gratuit. Renseignements : *Secrétaire général de la Société, rue Benjamin-Morel*, 2, *Dunkerque*.

NANCY. — Exposition des Beaux-Arts. 9 octobre-15 novembre. Gratuité de transport pour les invités. Délais d'envoi : Notices, 15 septembre; œuvres, 15-22 septembre. Dépôt à Paris, du 5 au 18 septembre, chez M. Potier, rue Gaillon, 14. Renseignements : *M. Adam, président de la Société, rue Victor Hugo*, 27, *Nancy*.

PETITE CHRONIQUE

M. l'architecte Jules Barbier vient d'être chargé par la Ville de Bruxelles d'effectuer au théâtre du Parc des travaux de réfection et d'agrandissement qui rajeuniront la vieille bâtisse communale. Un vestiaire sera construit du côté ouest, formant pendant à l'édicule où se trouvent la loge du concierge et le foyer des artistes.

MM. Garraud et Maubel avaient déjà confié à M. Barbier la décoration des couloirs et du foyer, qui seront transformés. Des tapis, des tentures, des appareils d'éclairage électrique, etc. donneront au théâtre un aspect élégant et confortable. Ce n'est vraiment pas trop tôt. Rien n'est plus déplaisant et plus misérable que les dépendances de la salle du Parc, et le moindre *music-hall* de Londres paraît un palais princier au regard de notre première scène de comédie. Souhaitons que M. Barbier s'inspire, sans l'imiter servilemement, de la décoration des théâtres britanniques, les mieux aménagés et les plus luxueux que nous connaissions.

M. Eugène Van Overloop, qui organisa avec une haute compétence la section des sciences à l'exposition de Bruxelles en 1897, vient d'être nommé conservateur en chef du Musée des arts décoratifs et industriels en remplacement de M. le baron de Haulleville. Cette nomination a été accueillie avec plaisir dans le monde des artistes, où M. Van Overloop compte d'unanimes sympathies.

Parmi les cantatrices auxquelles notre pluvieux été a permis de se faire entendre sous les ombrages humides du Waux-Hall, Mlle Claire Friché a été l'une des plus applaudies. Sa voix chaude, harmonieusement timbrée, a donné beaucoup d'ampleur aux airs de *Charles VI* et de la *Favorite* (un répertoire bien usé, Mademoiselle !) et fait pressentir une belle carrière lyrique qui s'ouvrira, la saison prochaine, par les débuts de l'artiste au théâtre de la Monnaie.

La 10e exposition internationale et triennale des Beaux-Arts de Namur, organisée par le *Cercle artistique et littéraire*, sera inaugurée aujourd'hui dimanche, à 3 heures, dans le hall du Kursaal de Meuse, par M. le ministre des Beaux-Arts.

Reprenant le thème que nous avons développé dernièrement au sujet de l'erreur commise par les administrations publiques en employant, dans notre maussade climat, le bronze au lieu du marbre, l'*Indépendance* dit :

Est-il vrai que la *Folle Chanson* que la ville de Bruxelles a achetée à M. Jef Lambeaux pour la placer dans le square Ambiorix sera coulée en bronze au lieu d'être taillée dans le marbre blanc? Ce serait vraiment désolant et prouverait qu'aucune expérience ne sert à rien lorsqu'on se heurte à l'entêtement et au mauvais goût. L'exemple du Jardin botanique est là pourtant pour nous montrer combien le bronze est peu fait pour orner les parcs auxquels il n'ajoute aucune gaieté, aucun charme. Ce qu'il faut parmi les fleurs et la verdure, c'est la note claire du marbre, surtout lorsqu'il s'agit d'une œuvre toute de grâce, comme le groupe de M. Lambeaux.

Sous le titre *Lenteleven*, M. Jules De Praetere annonce la publication d'un volume — premier d'une série de quatre qui paraîtront dans les deux ans — illustré d'environ trois cents gravures sur bois. L'ouvrage, tiré à la main à deux cent cinquante exemplaires sur papier de Hollande, et relié en parchemin, est en souscription, au prix de 10 francs, chez M. De Praetere, courte rue des Veaux, 1, à Gand, et chez M. Georges Minne, aux Sept-Bonniers, à Forest, lez-Bruxelles.

A l'instar des théâtres de Munich et de Carlsruhe, l'Opéra royal de Dresde prépare une série de représentations wagnériennes échelonnées du 24 août prochain au 30 septembre dans l'ordre suivant : 24 août, *Rienzi*; 27, le *Vaisseau fantôme*; 30, *Tannhäuser*; 2 septembre, *Lohengrin*, 6, les *Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*; 8, *Tristan et Iseult*; 13, *Rheingold*; 14, *Die Walküre*: 16, *Siegfried*; 20, *Die Götterdämmerung*.

Les autres jours seront représentés, durant cette même période, *Iphigénie en Aulide* et *Iphigénie en Tauride* (Gluck), *Fidelio* (Beethoven), *Don Juan* (Mozart), *Joseph* (Méhul), *Benvenuto Cellini* (Berlioz), *Amélia* (Verdi), le *Barbier de Séville* (Rossini), *Circé* et le *Retour d'Ulysse* (Bungert).

Le prix habituel des places ne sera pas majoré.

(1) Voir nos trois derniers numéros.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 29. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 17 JUILLET 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

Le Salon des Champs-Élysées.

La Mode est un bizarre et despotique phénomène; tout ce qu'elle éclaire apparaît plein d'attrait pendant les quelques jours de sa durée, puis, dès qu'elle a tourné, devient terne, sinon piteux; le charme subsiste seulement en quelques précieuses choses, d'une physionomie durable, qu'il ne quittera jamais. Et combien c'est triste, cet aspect disgrâcié de ce qui plut tant, chiffons ou bibelots, quelle mélancolie sotte et sans beauté s'élève avec leur odeur de vétusté et d'ennui ! Le Salon des Champs-Élysées, sous ce rapport, ressemble fort à l'armoire d'une vieille mondaine, remplie de fanfreluches fanées, de cachemires ridicules et de grotesques coiffures. Il a de plus cette particularité funèbre que tout ce qui est appendu à ses murailles paraît fait sans conviction, grâce au mécanisme, à l'habitude et pour les exigences matérielles de la vie. La passion en est absente; on y peint par devoir, par besoin, non par vocation. D'où cet étalage de tristes scènes, identiques, qui purent avoir leur heure de fraîcheur, mais sont à présent figées dans une automatique immobilité et si convenues, si inévitables qu'un enfant conduit la première fois de sa vie aux expositions serait certain de les y avoir vues depuis toujours. Il faut ajouter à cela une puérile et forcenée dépense de fausse imagination se produisant dans le but d'attirer l'attention et la commande de l'État ou du riche amateur. Quelques personnalités renommées en qui l'on aimait une certaine fougue pittoresque ou de la grâce ou de la fantaisie immobilisent ces dons, maintenant défunts, sous une pénible indifférence, et offrent cet exemple à des disciples qui, naturellement, exagèrent encore telle froideur ou telle mollesse. Et c'est ainsi que M. GUELDRY, élève de M. Gérôme, expose un abattoir ruisselant de sirop de groseille, aussi faux que laid, avec l'idée, qui sait? d'avoir rencontré un neuf et émouvant sujet; c'est ainsi que Mme CONSUELO FOULD, élève de MM. Léon Comerre et Vollon, donne *Enterrée vive!* toile d'une insupportable mignardise augmentée de cette légende poursuivie jusque dans les Chroniques de Picardie : *La Dame de D... tomba en léthargie le jour de ses noces. La croyant morte, son époux la fit envelopper dans sa robe de mariée comme en un linceul et enterrer parée de ses bijoux. Or, la nuit suivante,*

deux fossoyeurs ouvrirent le cercueil, arrachèrent les étoffes, les colliers. En retirant violemment une bague, ils réveillèrent la dame et, la voyant remuer, s'enfuirent épouvantés. Elle sortit du tombeau où elle ne rentra que dans un âge fort avancé et après avoir servi une pension aux deux voleurs. Mieux encore. M. BÉROUD, élève de M. Bonnat, follement prodigue, déroule du haut en bas d'une des immenses salles de la Galerie des machines (dénomination fatale!) un placard monumental sur lequel un géant gambadant à travers les nuages, et uniquement vêtu d'un caleçon de bain taillé dans le drapeau des États-Unis (façon d'affirmer sans doute ses opinions internationales), c'est sérieux : un caleçon rayé et étoilé, se voit entouré d'une guirlande de gigotantes petites femmes en pâte de fromage de Hollande. Cela s'appelle *Éternelle Chaîne*, et l'*artiste* est hors concours! c'est-~~à-dire~~ qu'il n'a plus, pour une telle élucubration, qu'à briguer la médaille d'honneur. D'ailleurs, tout le monde est hors concours là-dedans; le *hors concours*, c'est l'équivalent de *à tout coup l'on gagne*.

Quant aux *piliers* de ce Salon, que sont-ils cette année? Les mêmes que l'an dernier, que celui d'avant, que le précédent, que toujours; les mêmes, les mêmes opiniâtrement, aveuglément! avec, en moins, leur force de jeunesse et de nouveauté. M. HENNER s'en tient à sa femme rousse et blanche, terriblement saucée et d'une peinture tremblante comme une cinématographie; le seul changement, c'est qu'elle est couchée à plat au lieu d'être, ainsi que jadis, sur le côté droit ou sur le côté gauche. M. GEORGES CLAIRIN, dans un mélange d'absinthe et d'eau de savon qui veut figurer la mer, roule un cadavre hurlant enchevêtré de lichens, tandis que le tout est serré par un cadre battant neuf, d'aussi mauvais goût que ses voisins d'ailleurs. M. CHARTRAN s'attaque à Wagner par un figurant d'opéra très ébouriffé qui brandit une épée; on est même assez surpris de ne pas lui voir, ainsi que dans les rébus du *Magasin pittoresque*, une banderole lui sortir de la bouche et portant ces mots : Je suis Siegfried. M. GÉRÔME fait flirter au milieu de leurs troupeaux une sotte petite Chloé de sucre peinturluré avec un Daphnis en cire, tels que les concierges aiment à en avoir sous le globe de la pendule. M. BLAISE DESGOFFES continue à peiner sur de froides photographies d'objets précieux qui, comme exactitude, ne vaudront assurément jamais un bon cliché. M. ROCHEGROSSE, qui eut de la hardiesse et de l'éclat, rassemble, d'après cette phrase: *Le Chant des Muses éveille l'âme humaine*, une bande de femmes en baudruche et en délire dont les attitudes, copiées sans doute sur celles des pensionnaires de la Salpêtrière, mettront en fuite ceux qui se rendront au pied de l'escalier de la Sorbonne à la décoration duquel elles sont destinées. Voilà cent ans que M. BOUGUEREAU peint, pour boîtes de dragées, une femme rose drapée de bleu et environnée d'une légion d'amours aux ailes blanches. M. DETAILLE joue aux soldats de plomb à ses heures de loisir : c'est du moins l'idée qu'évoquent ses régiments correctement alignés où chaque homme a la même valeur, la même tonalité. M. JEAN-PAUL LAURENS illustre en très grand l'*Arrestation de Roussel*; triste, bien triste couleur, froide allure, ennui général; le portrait d'homme qui complète son envoi a plus d'intérêt et de tiédeur. De M. CORMON, la décoration d'une salle de Muséum, aux dix panneaux monotones et gris, qui pour peindre les épisodes de la vie des Primitifs étalent une série d'êtres sordides et lamentables révélant que le peintre n'a rien compris à la beauté animale mais réelle que devaient avoir nos sauvages ancêtres; enfin, le plafond de la salle montre ce monde barbare casqué, bardé, harnaché, volant à travers les nuages. Les cartons joints à cet envoi recèlent des études de corps beaucoup plus vivants et colorés.

L'*Astronome* hirsute de M. ROYBET est bien Christophe Colomb d'opéra; les personnages qui l'environnent sont solidement établis, ceux de second plan surtout ont de la physionomie, malheureusement tout cela a une lourdeur de bloc par suite du manque d'atmosphère.

La couleur! la couleur subtile, chantante, joyeuse, riche, est rare en ces interminables galeries où tout, paysages, individus, objets, fleurs, légumes et vêtements, a l'air d'avoir été brossé par un seul peintre hâtif et sans enthousiasme. Aussi est-ce une douce surprise de se sentir l'œil pris par deux petits tableaux de FANTIN-LATOUR, surtout une *Andromède*, aux belles hanches, opulente, souple à tenter la caresse, et de chairs délicatement bleuies par l'air; il y a là un charme invincible et persistant qui double le regret de ce qu'un artiste en possession d'un pareil et exquis secret des nuances se confine en des dispositions pleines de convenu. Même plaisir à contempler le délicieux paysage de RAPHAËL COLLIN, si vert et si vernal et si tendre qu'on le croirait travaillé non par le pinceau, mais par des plumes d'oiseau; les figures qui flottent sur cette vaporeuse nature n'ont aucun imprévu mais de l'élégance.

Voici un *Duc de Doudeauville*, portrait équestre d'un monsieur à favoris et habit rouge, beaucoup moins bien habillé et gentilhomme que son cheval; c'est d'AIMÉ MOROT, qui présente une autre altesse, de silhouette tellement aristocratique qu'elle n'a plus du tout de corps sous sa redingote noire; le visage, les mains, les étoffes et les meubles en sont prestigieusement traités.

Parmi les autres portraitistes de réputation, M. BENJAMIN CONSTANT nous offre un solide et bon portrait, fouillé et sobre à la fois, de M. Hanotaux, qui a bien la tête inquiète et nerveuse d'un homme parvenu très

jeune à l'Académie; un autre de M. Paul S., qui serait ennuyeux avec son affectation d'élégance hippique, bottes, veston, monocle, s'il ne soulignait assez perfidement et très finement l'intellect du modèle; quant au buste de tragédienne de M. Bonnat, raidi dans une expression hypnotique qui cloue sur place le visiteur, ce n'est certes pas cette extériorité criarde, ce regard de verre, ces ornements non moins glacés qui peuvent révéler une haute personnalité dramatique.

Autour de ces pontifes présidant chacun une des chapelles de leur cathédrale se presse la foule innombrable des disciples. On y remarque M. Adler, auteur de *Joies populaires*, où un cercle de badauds parisiens qui a de la vie et de la couleur se détache sur un joli horizon; M. Lavalley qui découvre une étude de nu en plein air, *médaillée*, indécente de laideur; M. Smith-Lewis qui, au milieu d'un bon et rude paysage breton, place un cheval, durement brossé, caillouteux, mais curieux, avec quelque exagération enfantine; M. Garrido avec un portrait de femme déguisée en dame du XVIII[e] siècle; puis, de M. Geoffroy, de jolies frimousses et silhouettes d'enfants; de M. Darien, une vue des Halles, à la lumière morne et grise mais d'une grande netteté de vision; de M. Bridgmann, une allégorie du *Ruisseau*, empreinte d'une certaine gaieté de coloris, d'étoffes, de fleurs, mais d'expression nulle; de M. Fouqueray, la *Mort de Dupetit-Thouars à Aboukir*, encadrée d'un bel enchevêtrement de cordages, de voiles, de corps blessés et de cadavres d'un effet suffisamment tragique; des portraits, l'un de vieille dame de M. Jeannin, fin et de sûr effet, d'autres de M. Ernest Bordes, à la manière anglaise, aigu et lucide quant à celui de M. Bonaparte Wyse, allongé et élégant quant à celui de M[lle] R...; une tête d'aveugle, pénible et déplaisante comme sujet et comme couleur, dans un cadre estropiant, de M. Léon Herbo; très ferme et modelé, sans distinction; *M. Bertulus, juge d'instruction*, par M. Roussin; *M. Jules Lemaître*, souriant et séducteur, ainsi vu par M. Humbert, a cependant en réalité une physionomie plus tourmentée et pensive, un teint moins fleuri mais plus énergique. Malgré sa sécheresse antipathique, la grande dame espagnole de M. Berges a de l'allure et de la hauteur; le portrait de M. Jouve apparaît simple et sombre avec beaucoup de dignité; cette même simplicité de bon aloi se rencontre sur le portrait de vieille dame par M. Marec; enfin une jolie femme, suavement emmousselinée, de M[me] Rousteau-Darbour, donne sa note de féminin talent, sans fadeur ni vulgarité.

De-ci, de-là, encore, les chatoyantes étoffes de M[lle] Romani, adroitement drapées sur de gentils modèles; de hâves paysans de M. Constantin Le Roux; un dimanche en Hollande de fine grisaille et pas flamand le moins du monde, de M. Mac Ewen; de M. Charles Mertens, un coin de Flandre plus réel et de quelque éclat; de M. Ridel, un couple de femmes harmonieusement alanguies devant la mer rosée par le couchant, plein de discrétion et de sveltesse; de M. Danger, les *Grands Artisans de l'arbitrage et de la paix*, pêle-mêle de célébrités de tous les temps dont la naïveté frise le ridicule; de M. Matisse, une rêverie dorée, un paysage légendaire qui manque de fluidité, taillis ornés de la nudité des nymphes, fleuve où voguent en gondole deux amants, fantaisie qu'un peu plus de sérieux et de légèreté de touche eussent transformée en un charmant tableau; de M. Séon, idéaliste à froid : l'*Abandonnée* et *Mélancolie*, deux poupées de Nuremberg se découpant sur un sec et plat décor, et de M. Frédéric-Roussel, l'*Entrée des cendres de Napoléon I[er] dans la chapelle des Invalides*, dont tout un groupe de personnages, quoique insuffisamment accentué, est d'un bon et vibrant coloris en un sévère effet de clair-obscur. Lumière chaude et chatoyante aussi dans l'*Annonciation* de M. Tanner dont la jeune vierge est naturelle et vivante sous son aspect de mignonerie; la grande Bretonne en deuil de M. Wery, se détachant sur le ciel orageux et près d'un troupeau de barques au repos, paraît d'un mouvement passionné et d'un faire solide et large; l'*Arrestation de Condorcet* de M. Jules Benoit-Lévy, d'une couleur un peu sèche et retenue, est savamment groupée et très intéressante; la *Partie de billard* de M. Clément, sujet peu nouveau, fut peint de manière ingénieuse, et de la *Filature alsacienne* de M. Zwiller émane une claire lumière habilement distribuée.

Si les paysages ont aussi une froideur et une sorte d'apprêt tout conventionnel, comme s'ils s'étaient fait beaux pour permettre au peintre de *tirer* leur portrait, il y en a beaucoup de jolis et de très aimables. Tels, la *Pointe de Granville* de M. Masure, trop nette mais séduisante par le reflet des eaux; la *Seine à Vétheuil*, de M. Léon Joubert, malgré ses arbres à plat. Les *Prairies du Loing* de M. Gosselin est un des plus éloquents paysages du Salon, comme le *Plateau de Châtillon* de M. Guillemet en est un des plus sobres. L'*Automne* de M. Rapin montre cette rareté : un beau ciel, car les autres sont en général durs et opaques; de plus il a de l'horizon et sa profondeur verdoyante est de celle que recherchent les rêves rustiques. La *Paix des champs* de M. Lamy, le *Brouillard et Soleil* de M. Simonnet, la *Sedelle à Crozant* de M. Madeline, malgré son ciel plat, les *Bords de l'Arvèze* de M. Jules Laurens, le *Port de Marseille* de M. Etienne Martin, bien massé, lumineux et vibrant, la *Bourbince* de M. Jean Larouze et la *Moisson* de M. Mazard sont de très agréables effigies d'une nature qui fut peu fouillée, peu approfondie, mais tendrement caressée.

Judith Cladel

ALBERT GIRAUD

Héros et Pierrots. Paris, Fischbacher.

Un entrepreneur hardi que ce M. Fischbacher ! Lutter, à soi tout seul, contre l'indifférence envers les écrivains d'un peuple entier, et cela avec la perspective d'un résultat plus qu'hypothétique, la dite indifférence étant, hélas, malgré de nobles efforts tentés pour la vaincre, demeurée triomphale en Belgique, voilà qui suffit à provoquer envers ce créateur de la *Collection des poètes français de l'étranger* un mouvement de gratitude et d'attention. Depuis six mois, trois recueils d'artistes belges ont été édités par ses soins; ce sont la *Nuit*, de M. Iwan Gilkin, la *Cithare*, de M. Valère Gille, enfin, celui qui nous occupe, original, séduisant assemblage de pièces légères et à la fois solides, très adroitement construites, très finement détaillées.

Le *Pierrot Narcisse* (1), paru il y a plusieurs années, se retrouve avec plaisir à la fin du volume. Les qualités de souplesse et de grâce de cette arlequinade si goûtée alors sont plus artistiquement marquées encore dans la suite de rondels qui composent le *Pierrot lunaire*. Il y en a d'exquis : La *Lune au lavoir*, la *Chanson de la potence*, l'*Absinthe*, *Décollation*, et celui-ci :

Un très pâle rayon de lune
Sur le dos de son habit noir,
Pierrot-Willette sort le soir
Pour aller en bonne fortune.

Mais sa toilette l'importune :
Il s'inspecte, et finit par voir
Un très pâle rayon de lune
Sur le dos de son habit noir.

Il s'imagine que c'est une
Tache de plâtre, et sans espoir,
Jusqu'au matin, sur le trottoir,
Frotte, le cœur gros de rancune,
Un très pâle rayon de lune !

L'épilogue somptueux et sombre des *Dernières Fêtes*, dont voici les lignes suprêmes :

Pauvres yeux orgueilleux que fleurissaient les roses,
Où les soleils couchants agonisaient plus beaux,
Vous vous êtes brûlés à la splendeur des choses
Et vous avez mûri vos suprêmes flambeaux.

L'ombre s'amasse en vous, sournoise et vengeresse,
Et du luxe aveuglant de vos plaisirs royaux
Il restera ces vers, témoins de votre ivresse,
Et vous vous survivrez dans ces derniers joyaux.....

dépeint mieux que toute analyse ce qu'il y a d'émotion et à quel point celle-ci est puissamment revêtue d'amples draperies aux plis classiques, dans cette série de poèmes formant le premier et le plus beau panneau du triptyque qui divise le livre. Ici, les pièces devraient être citées toutes, car toutes sont grandes, toutes d'une ligne impeccable, d'un rythme absolu. L'*Extrême-Onction*, le *Missel*, le *Rêve du Roi*, *Vocation*, où sont chantés la soif, le culte de la souffrance, et le merveilleux *Avertissement*, aussi haut que du Baudelaire, et ce pur jet lyrique, fort et coloré, *Monseigneur de Paphos*, chacun de ces vers, plein, sonore, exprimant une pensée toujours très personnelle, fait des *Dernières Fêtes* un ensemble rare, rendu par ce seul mot : une œuvre.

(1) Voir l'*Art moderne* du 29 mai 1887.

L'ESTHÉTIQUE DU PAYSAGE

L'Influence des Souvenirs historiques.

GEORGES BARRAL. *Itinéraire illustré* (par ADOLPHE HAMESSE) *de l'Épopée de Waterloo.* — Petit in-8° de 165 pages et titre. Paris, Flammarion.

L'Esthétisme de la Nature ne peut être confondu avec l'Esthétisme de l'Homme. Ce dernier seul forme le domaine de l'Art. Il faut qu'une œuvre sorte de l'effort d'un de nos semblables, que nous y retrouvions une empreinte de son âme, pour que « le sens artistique » vibre en nous. De là vient notre dédain pour les copies; pour les moulages sur le vif; pour les photographies purement reproductrices sans un arrangement, une découverte de la meilleure lumière ou du meilleur point de vue où l'ingéniosité humaine se révèle; pour le plagiat, pour l'emprunt, pour les reproductions mécaniques et industrielles; bref pour tout travail dans lequel l'Homme, vivant, souffrant, ému, n'a point répandu sa vie.

Devant un tableau-paysage et devant un paysage vrai les sensations sont différentes. C'est de l'Esthétisme pourtant des deux parts, mais combien la saveur est autre ! Puissants et délectables tous deux, certes, mais inconfondables pour qui est attentif aux phénomènes psychiques qui se déroulent en lui.

L'Esthétisme de la Nature, s'il ne peut être assimilé à l'Esthétisme de l'Art, vaut pourtant, qui le contesterait sérieusement? d'être recherché et savouré. Il a, lui aussi, sa destinée propre de satisfaire un besoin de notre âme, et d'influer sur les psychologies humaines pour les adoucir, les embellir, les rendre plus sensibles à la Beauté. Et parmi les éléments qui rendent émotionnant un paysage, assurément les souvenirs historiques, ce monde évanoui peuplé de fantômes charmants ou douloureux, ont une place importante.

Il existe, aux environs de Bruxelles, un quadrilatère de territoires fameux et dramatiques entre tous, dont chaque route, chaque horizon, chaque point de vue, chaque bouquet de bois, chaque champ est hanté par les images résiduaires d'une lutte énorme et prodigieusement symbolique. Seize lieues carrées ont en cent heures retenti des clameurs de cinq batailles, subi la chute sanglante de cent mille morts et de cinquante mille blessés sur les trois cent mille combattants de quatre armées représentant quatre nations, vu culbuter quinze mille chevaux. Là s'est joué le dernier acte, formidable, des vingt ans de guerres napoléoniennes. Là aussi la tactique nouvelle, imprévue, foudroyante, créée par Bonaparte comme un artiste crée un chef-d'œuvre, a donné l'ultime et la plus complète expression de ses inspirations guerrières et de ses cruelles merveilles. Pour le promeneur dont le cerveau est ouvert aux émotions palpitantes des événements historiques couvrant un pays comme le couvrent les maisons et les arbres et les belliqueux nuages, le sol, restreint comme la scène d'un théâtre, qu'enferment en leur parallélogramme des lignes allant de Charleroi à Gembloux, de Gembloux à Wavre, de Wavre à WATERLOO et de Waterloo rejoignant Charleroi, avec ses points fatidiques d'enragés combats, Fleurus, Ligny, Quatre-Bras, Wavre, Waterloo, demeure un des champs de promenades et de réflexions les plus émouvants de la terre.

On le comprend peu chez nous, quoique nous en soyons si près. WATERLOO, avec ses trois fermes légendaires aux romantiques dénominations : La Haie-Sainte, Hougoumont, Papelotte, est

un but de curiosité pour les étrangers et de promenade pour nos cyclistes, mais peu contemplent ce légendaire paysage avec la beauté spéciale qu'a déversée sur lui, à jamais, la fameuse campagne des Cent Heures achevant si dramatiquement le règne des Cent Jours commencé par le prodigieux retour de l'île d'Elbe. Il faut, pour ressentir ces émotions spéciales, non seulement connaître cette campagne extraordinaire telle que l'ont racontée les historiens : Thiers, cette fois, et pour une fois, au-dessus de ses racontars bourgeois et doctrinaires; Charras, avec ses partis pris déversant sur le Premier Empire ses haines contre le second; Henri Houssaie, le dernier venu, à la fois impressionnant et documenté; telle que l'ont aussi chantée les poètes, Byron et Victor Hugo. Mais il faut surtout reconnaître, sur le terrain même, au détour des chemins, au profond des paysages, les myriadaires épisodes qui épinglèrent sur le sol l'immense événement.

A cela satisfait tout à coup le petit livre dont nous donnons le titre en tête de cet article. L'auteur, GEORGES BARRAL, est doublement descendant de héros obscurs qui furent à Mont-Saint-Jean le dimanche 18 juin 1815, sous le ciel nuageux aux larges percées d'azur, au soleil s'éclipsant et reparaissant, qui éclaira l'effroyable mêlée depuis onze heures et demie du matin jusqu'à huit heures et demie du soir, pendant une lutte qui dépassa de trois heures la durée ordinaire des batailles fixée fatalement par l'épuisement des forces humaines : il y eut ses deux grands-pères, le capitaine Janot et le lieutenant Barral, de la Grande Armée qui s'y effondra pour toujours. Il a été élevé dans le récit de ces histoires surhumaines et les a enrichies de ses passionnées recherches personnelles. Il n'a pas songé à mettre dans son *Itinéraire* une nouvelle version de cette tragédie, mais à y accumuler les détails que les grands historiens dédaignent et qui, pourtant, sont, peut-on dire, les battements les plus intenses de la vie. Il indique avec précision ces choses après lesquelles les esprits curieux courent toujours sans jamais les atteindre et qu'ardemment, dans leur intimité, ils souhaitent connaître, comme, par exemple, les chevaux qu'a montés l'Empereur pendant la bataille, les tertres divers sur lesquels il a suivi l'action, l'emplacement exact des derniers carrés de la Garde, la figuration des édifices dramatiquement rustiques illustrés par cette mêlée décisive. Il remplit ainsi toutes les lacunes, toutes les fissures que les narrations historiques officielles laissent entre les faits principaux et qui ont une saveur rare pour l'amateur de sites et le rêveur.

J'ai, de tout temps, beaucoup pensé à la vie prodigieuse de Napoléon; son merveilleux m'a toujours hanté, non point par une prédilection pour l'être lui-même, ce représentant péremptoire de la Force guerrière et brutale, cette incarnation humaine de Mars, de l'Arès antique, ce Héros-Force comme il y eut les Héros-Art, les Héros-Religion, les Héros-Droit, les Héros-Amour, les Héros-Argent; mais par la séduction de la fièvre que fut cette vie étonnante durant laquelle, comme l'a écrit Léon Bloy en une saisissante formule : a coulé sur le monde le plus puissant torrent d'héroïsme qui jamais gronda sur la terre. J'ai lu, avec avidité, de multiples ouvrages sur la campagne des Cent Heures. Le champ de bataille et toute la contrée dont il est l'aboutissement restent, pour moi Bruxellois invétéré, une promenade favorite. Il y a deux ans, j'ai piloté mes confrères de la Conférence du Jeune Barreau de Bruxelles, de Fleurus à Ligny et de Ligny à Mont-Saint-Jean, sur la route qu'a suivie Napoléon lui-même pour courir à la suprême défaite; l'an dernier, ce fut de Gembloux, par Walhain-Saint-Paul, à Mousty, puis à Plancenoit, par la route que Grouchy interrompit fatalement et qu'il eût dû continuer en marchant au canon; cette année, ce sera de Wavre à Chapelle-Saint-Lambert et Ohain, par la route où processionnèrent les régiments de Blücher; l'an d'après, de Charleroi aux Quatre-Bras et aux hauteurs de Rossum par Genappe, c'est-à-dire l'avancée tumultueuse de Ney. Eh bien, le petit livre de Georges Barral m'a fait connaître cent incidents que j'ignorais et qui ont ajouté à mes émotions et rendu, pour moi, plus vibrante encore cette contrée patriale, si près du lieu de ma naissance, où si souvent s'est satisfait mon ESTHÉTISME DE LA NATURE.

***

M. GEORGES BARRAL a encore publié sur l'Epopée napoléonnienne trois autres ouvrages dont nous avons donné les titres dans l'Accusé de Réception paru à l'*Art moderne* du 19 juin dernier.

EDMOND PICARD.

L'ART DRAMATIQUE EN FRANCE

Souvent, très souvent, dans nos comptes rendus dramatiques, nous avons signalé la misère du jeu dit « de conservatoire » qui caractérise, non certes à leur honneur, les acteurs et actrices de l'école française, son insupportable convenu, ses règles séculairement fausses, ses habitudes agaçantes, son défaut de naturel, sa manie de substituer le factice à la vraie vie. Nous avons fait remarquer qu'en mainte circonstance et par maint échantillon, la fameuse « Comédie française », notamment, se manifestait avec ces travers odieux.

On commence à faire chorus à ces remarques éblouissantes d'évidence dès qu'on fixe son attention sur l'état de choses auquel s'adressait notre critique. De temps à autre, dans les journaux même les plus conformes en fait de routine rancie, des restrictions apparaissent et les habituels dithyrambes en l'honneur des « Premiers comédiens du monde » sont singulièrement amortis. Mais voici qu'en France aussi la bonde saute. Témoins ces significatifs extraits d'un article d'EMILE BLAVET dans le *Gil Blas*, si indulgent pourtant d'ordinaire quand il s'agit des traditions boulevardières. Il l'arrange bien, vous allez le voir, ce « monument national consacré par l'État au serinage des perroquets et des perruches dramatiques ». Au moment des concours de déclamation, de mimique théâtrale, de tragédie et de comédie, le morceau est d'actualité.

***

On les connaît, ces professeurs : ce sont, au théâtre, des comédiens accomplis, très experts dans leur art, en possédant à fond toutes les ressources, mais qui, dans leur chaire, façonnent trop complaisamment et trop uniformément à leur image la matière qu'ils sont chargés de pétrir. Ils n'admettent qu'un type, le leur; il faut qu'on s'y conforme et qu'on s'y modèle, qu'on s'y hausse ou qu'on s'y rabaisse, qu'on monte ou qu'on descende à son niveau, si rebelle qu'on soit de tempérament ou de nature, dût l'effort ne produire qu'un misérable avorton. Ils ne souffrent pas qu'on comprenne, qu'on traduise, qu'on incarne, qu'on interprète un personnage tragique ou comique autrement qu'ils ne l'ont eux-mêmes compris, traduit, incarné, interprété.....

Il serait chimérique d'espérer que ces messieurs changeront leur méthode ou modifieront en quoi que ce soit leur train-train routinier. Que faire, alors? Oh! mon Dieu, c'est bien simple :

détruire les effets en supprimant les causes, ou, si l'opération semble trop radicale, infuser du sang nouveau dans les veines anémiques du professorat.....

Lorsque, à la veille de prendre sa retraite, Mlle Fargueuil, une des cinq ou six artistes originales de ce siècle — morte il y a deux ans — sollicita du ministre des beaux-arts une chaire de déclamation au Conservatoire, sa demande fut apostillée par Hugo, Feuillet, Augier et Sardou.

Il semblait qu'avec de tels patronages la chose dût aller toute seule. Mais, avant d'avoir son brevet en poche, Mlle Fargueuil eut l'imprudence d'écrire au *Temps* une lettre dans laquelle, donnant au public un avant-goût de sa méthode, elle traçait en quelques lignes le portrait du professeur idéal.

Après avoir exprimé le vœu téméraire qu'on élargit dans les cours le cadre du travail élémentaire des élèves, qu'on donnât moins de place aux souvenirs traditionels et plus d'importance à la recherche du *pourquoi* des sentiments et de leur *vérité humaine*, elle ajoutait :

« Le professeur doit aider à l'éclosion et à l'application des grandes facultés, ou bien alors qu'est-ce qu'il fait donc ? Il devrait même selon moi (je vais bien plus loin) être un philosophe, un psychologue : il devrait étudier attentivement les mœurs, le caractère, les habitudes, le point de départ et l'arrivée dans la vie de ceux dont l'éducation dramatique lui est confiée. En effet, j'ai remarqué que dans les arts, quels qu'ils soient, *on fait comme on est*. En d'autres termes, *le produit du travail réfléchit l'individu.*

« Les maîtres actuels ne s'embarrassent guère de ces questions qui me semblent considérables. Eh bien ! sans l'observation profonde des qualités et des passions du sujet, sans le grand souci de la distribution de ses études, eu égard à ses dons comme à ses défauts, le professeur est un traître et le professorat un mécanisme ridicule et perfide. »

C'était tout un programme révolutionnaire cela... Comment ! elle réclamait, la chimérique artiste, un tabouret auprès des chaises curules où trônaient dans leur gloire cinq ou six praticiens illustres, et, sans crier gare, elle venait leur dire :

« Assez de routine comme ça ! Plus de convention, la vérité !

« Cherchez l'âme dans l'élève, et non l'instrument ! Pliez-vous à sa nature au lieu de la plier à la vôtre ! Faites-en une voix, non un écho, une flamme, non un reflet !

« Le produit du travail doit réfléchir *l'individu*, non *le maître !*

« On ne *fait* pas comme *on apprend*, mais comme on *est !*

« N'employez pas envers les aspirants comédiens les procédés que les marchands de soupe emploient envers les aspirants bacheliers : Soyez pour eux des pères nourriciers intelligents, non des gaveurs mécaniques !... »

Mais c'était de la démence, cela, tout simplement.

En frappant, avec ce programme sous le bras, à la porte du Conservatoire, Mlle Fargueuil plagiait cet original qui se présentait chez un marchand de porcelaines en brandissant un énorme gourdin :

— Place ! criait-il au patron que cette pantomime inquiétait et qui lui barrait le passage... Vos potiches me déplaisent, je veux en faire une purée !

Elle aussi, l'iconoclaste, elle voulait faire une purée des potiches de la rue Bergère. Son programme, véritable gourdin, était la satire la plus acerbe, en même temps que la plus juste, des pratiques d'enseignement en honneur dans cette pagode vermoulue, où l'élève se couche comme le maître lui fait son lit, lit de Procuste, construit à la taille du maître ; dans lequel l'élève, pour être à la mesure, doit déformer et disloquer son corps, l'étirer ou le racornir, et se mouler dans l'empreinte déjà creusée !

Elle devait s'attendre à trouver les patrons de l'établissement entre elle et... leurs porcelaines.

C'est égal, l'assaut était donné,.. la brèche ouverte... A qui le tour ?

NOS ARBRES

La campagne que nous poursuivons en faveur des arbres, mutilés et saccagés en Belgique alors que chez nos voisins, en Hollande et en Angleterre notamment, on a pour eux le respect que méritent ces décorateurs inconscients et merveilleux, rencontre partout d'unanimes sympathies. Récemment, au Conseil communal de Bruxelles, M. Max Hallet s'est fait l'énergique défenseur des ormes de nos boulevards, menacés par d'invisibles et dangereux ennemis, et son intervention a eu pour résultat l'institution d'une commission spéciale des arbres chargée d'ouvrir l'œil et de veiller, non pas au grain, mais aux branches et aux frondaisons. Un bon point à l'administration communale, que l'esthétique du paysage préoccupe d'ailleurs à juste titre depuis quelque temps.

Diverses communications nous sont parvenues au sujet des observations que nous avons présentées sur la question du verdoyant étoffage des routes, des parcs et des promenades publiques. L'une d'elles nous a particulièrement frappé en ce qu'elle attribue à la politique, à la mesquine politique électorale, la cause principale des désastres, souvent irrémédiables, accomplis dans certaines régions : « Cette jolie politique, nous écrit-on, à qui nous devons si peu d'esprit, tant d'étroitesse de cœur et de si nombreux retards dans les progrès sociaux. »

Signaler la cause d'un mal, c'est s'acheminer vers le remède à y appliquer. Souhaitons que les intérêts particuliers à qui l'on endosse, avec raison semble-t-il, la responsabilité des fautes commises, cèdent le pas au grand intérêt public en jeu. Il ne serait pas digne de notre pays de sacrifier à des préoccupations personnelles la beauté des sites et la gloire du paysage national.

***

Un point essentiel, ce serait de planter les arbres qui bordent les routes à 20 mètres de distance l'un de l'autre, ce qui, lorsqu'ils sont arrivés à un certain âge, est très favorable à leur santé et à leur développement. En outre, de l'avis d'agriculteurs très experts, cette mesure aurait pour effet de diminuer beaucoup, sinon de réduire à néant la nuisance des arbres sur les terres riveraines.

LES CONCOURS DU CONSERVATOIRE (1)

Mimique théâtrale (à huis clos). Professeur : M. VERMANDELE. 1er prix avec distinction, Mlle Duysburgh ; 1er prix, MM. Servais, Mouriks et Defreyn ; 2e prix avec distinction, Mlle Van den Steene et M. De Rycke ; 2e prix, Mlle Van Malderghem et M. René Vermandele ; 1er accessit, Mlle Loriaux.

Déclamation (à huis clos). Jeunes filles. Professeur : Mme NEURY-MAHIEU. — 1re mention, Mlles Leempoels, Triquet et Angelet.

Tragédie et comédie. Hommes. Professeurs : MM. CHOMÉ et VERMANDELE — 1er prix avec distinction, MM. Mouriks et Robert ; 2e prix avec distinction, MM. Servais et Defreyn ; 2e prix, MM. Jacquemin et Vermandele.

Jeunes filles. Professeur : Mlle J. TORDEUS. — 1er prix avec distinction, Mlle Derboven ; 1er prix, Mlles De Creus et Dauchot ; 2e prix avec distinction, Mlle Hofman ; 2e prix, Mlle Charels.

Harmonie pratique. Professeur : M. ED. SAMUEL. — 1er prix, Mlle Laenen et M. Minet.

Harmonie écrite. Professeur : M. J. DUPONT. — 1er prix avec

(1) Suite et fin. Voir nos quatre derniers numéros.

distinction, M. Sand; 1er prix, M. Gras; 2e prix avec distinction, M. Duysburg; 1er accessit, M. Mousset; 2e accessit, Mlles Stevens et Van Looveren.

Harmonie théorique. Professeur : M. HUBERTI. — 1er prix avec la plus grande distinction, M. Garay; 1er prix avec distinction, MM. Gadin et Léopold Samuel; 1er prix, M. Ernest Samuel; 2e prix avec distinction, Mlle Dehelly; 2e prix, M. Lauweryns; 1er accessit, Mlle Berger; 2e accessit, Mlle Lombaerts et M. Dambroise.

Contrepoint et fugue. Professeur : M. E. TINEL. — 1er prix avec distinction, M. De Bondt; 1er prix, M. Maeck; 2e prix, MM. Reuchsel et Dusoleil; 1er accessit, Mlle Galiot et M. Moulaert; 2e accessit, M. Van Praet.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Droit d'auteur sur les cartes géographiques.

Les cartes géographiques sont-elles protégées par la législation sur le droit d'auteur, au même titre que les dessins artistiques, les tableaux, les sculptures? Le tribunal correctionnel de la Seine vient de trancher la question dans le sens de l'affirmative en condamnant M. Gourdoux fils à 50 francs d'amende et à 200 francs de dommages-intérêts pour avoir introduit en France une *Carte commerciale des chemins de fer français* fabriquée en Belgique et qui n'était que la reproduction d'une carte dont son père, M. César Gourdoux, était l'auteur.

M. Gourdoux fils avait, il est vrai, collaboré aux premières éditions de la carte incriminée, mais depuis 1889 il avait renoncé à cette collaboration et cédé à son père tous les droits qu'il avait sur l'œuvre commune.

PETITE CHRONIQUE

Le prix quinquennal de littérature française vient d'être décerné, à l'unanimité des suffrages, à M. Albert Giraud, auteur du volume *Héros et Pierrots* que nous analysons ci-dessus.

Une lettre de M. Eugène Ysaye nous annonce son prochain retour des Etats-Unis. L'éminent artiste compte rentrer à Bruxelles du 20 au 25 courant et s'occuper aussitôt de l'organisation des grandes auditions symphoniques qu'il dirigera l'hiver prochain.

Pour clôturer le Congrès eucharistique qui vient d'avoir lieu à Bruxelles, la maîtrise de l'église Sainte-Gudule exécutera, avec le concours de la *Schola* de Malines, sous la direction de l'auteur, la messe à cinq voix d'Edgard Tinel à la messe pontificale qui sera célébrée aujourd'hui dimanche, à 10 heures, à la collégiale.

La XIIIe session de la *Fédération archéologique et historique* s'ouvrira le 7 août à Enghien, sous la présidence d'honneur du gouverneur du Hainaut et de S. A. S. le duc d'Arenberg. Le congrès, qui a réuni déjà quatre cents adhérents, durera quatre jours. Des excursions aux châteaux de Wisbecq et de Gaesbeek, à Hal, Castres, Quenast, Lessines, Grammont, etc., seront organisées pendant cette session.

Le « Grand-Guignol » à Bruxelles! On sait le succès retentissant qu'a obtenu à Paris l'initiative artistique de M. Oscar Méténier. *Mademoiselle Fifi*, tirée de la nouvelle de Guy de Maupassant, n'a pas eu moins de deux cent quatre-vingts représentations. La désopilante fantaisie de Courteline, *Théodore cherche des allumettes*, a été jouée cent soixante-quinze fois de suite, et *Lui*, de l'auteur-impresario Méténier, cent soixante-dix fois... Ce sont ces trois pièces, avec un lever de rideau de Courteline, déjà nommé, que la Compagnie de M. Romain représentera aujourd'hui dimanche, demain et après-demain au théâtre de l'Alhambra. Ce spectacle excitera, à n'en pas douter, la curiosité du public, tout au moins du public adulte; car la direction prie sagement les familles, vu la composition du programme et le milieu dans lequel se passe une partie de l'action, de n'amener ni jeunes gens ni jeunes filles. Elle aurait pu promettre en outre, pour les dames, une distribution d'éventails..... Au théâtre Molière, ce genre de spectacles d'un modernisme accentué s'annonçait jadis par une affiche rouge. Et maintenant, au rideau!

Une exposition de peinture et de sculpture exclusivement consacrée à l'Ecole belge s'ouvrira, par invitations, le 29 courant, à Crefeld (Allemagne). Une cinquantaine d'artistes ont répondu déjà à l'appel de M. F. Deneken, le directeur du Kaiser-Wilhelm-Museum, qui organise l'exposition. Parmi eux, MM. Claus, Heymans, J. de Lalaing, F. et G. Van Leemputten, Montald, Le Mayeur de Merprès, Van Strydonck, Gilsoul, Leempoels, Verheyden, Willaert, Wytsman, J. de Vriendt, Van Hove, Vanaise, Doudelet, Hannotiau, Heins, Binjé, Hagemans, Stacquet, Uytterschaut, les sculpteurs C. Meunier, Vinçotte, P. Du Bois, Le Roy, Lagae, Braecke, J. Dillens, Charlier, Devreese, etc. D'autres adhésions, qui compléteront l'important contingent fourni par nos artistes de manière à offrir en raccourci un tableau de l'art actuel en Belgique, sont attendues incessamment.

L'Allemagne s'intéresse de plus en plus, on le voit, au mouvement artistique belge.

C'est le 3 septembre que s'ouvrira à Amsterdam l'exposition des œuvres de Rembrandt. Ainsi que nous l'avons dit, cette exposition promet d'offrir un très grand intérêt par le nombre et la valeur des œuvres qu'elle réunira.

A la suite de l'exposition des Beaux-Arts de Munich, le prince régent de Bavière vient de conférer l'ordre de Saint-Michel de Bavière aux artistes suivants :

Commandeur : MM. Franz Courtens, peintre, et Albert Desenfans, statuaire; officier : M. Emile Claus, peintre; chevaliers : MM. Fernand Khnopff, Félix ter Linden, peintres, et E. Collès, architecte.

Les Salons de Paris ont fermé leurs portes le 30 juin. Les entrées ont donné un total de 348,000 francs, dont les deux tiers, soit 232,000 francs, sont attribués à la Société des Artistes français (Champs-Elysées) et un tiers, soit 116,000 francs, à la Société nationale des Beaux-Arts (Champ-de-Mars).

La recette des deux Salons réunis dépasse de 1,000 francs le produit total des salons précédents, organisés isolément. Mais c'est le Champ-de-Mars qui gagne à la combinaison nouvelle. En 1897, le Salon des Champs-Elysées rapporta 242,000 francs, soit 10,000 francs de plus que la part qui lui est attribuée en 1898. La recette du Champ-de-Mars n'avait été que de 105,000 francs, soit 11,000 francs de moins que ce qu'il a reçu cette année.

Après l'Exposition universelle de 1900, les Salons seront installés dans le grand Palais des Beaux-Arts qu'on construit aux Champs-Elysées.

Le monument érigé à Leconte de Lisle dans les jardins du Luxembourg, à Paris, a été inauguré dimanche dernier. Sur un socle de pierre, placé au centre d'une étoile fleurie, un génie ailé, en marbre blanc, entoure d'un de ses bras le buste du poète et de l'autre main élève au-dessus de sa tête une palme d'or. Au bas, cette simple inscription : « A Leconte de Lisle, ses admirateurs, ses amis. — 1818-1894. » L'œuvre est due au statuaire Denys Puech.

Après les discours de MM. de Hérédia, Barrès et Léon Bourgeois, M. Haraucourt a dit quelques vers en l'honneur de son maître vénéré, puis MM. Mounet-Sully et Albert Lambert ont lu tour à tour plusieurs poésies écrites à la gloire du poète.

Les drames lyriques de Wagner entrent décidément — après quelles résistances! — dans le répertoire courant de l'Opéra de Paris. *Les Maîtres-Chanteurs* ont, on le sait, réalisé les plus fortes recettes de l'année. Une reprise de *Lohengrin* vaut en ce moment de grands succès à Mlles Ackté et Picard, à MM. Vaguet et Noté. Et voici qu'on annonce pour le mois de septembre la reprise de la *Walkyrie* avec Mlle Bréval dans le rôle de Brunnhilde, Mme J. Marcy dans celui de Sieglinde, M. Delmas dans celui de Wotan et le ténor Gibert dans celui de Siegmund.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, d'**architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** »

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :	MAISON PRINCIPALE	SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9	10, rue de Ruysbroeck, 10	1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies

AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons. — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION — EXPORTATION — ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES





TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32 rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 30. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 24 JUILLET 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'ART CIVILISATEUR

Se plaçant à un point de vue plus élevé que celui d'où l'on juge généralement nos mesquines querelles, la *Réforme*, sous le titre : *Le Parti des intellectuels*, résume une étude de M. Camille Mauclair parue dans la *Revue des Palais* et imprime en première page : « Un devoir nouveau incombe à l'art, celui de se faire de plus en plus social, d'aviser aux moyens de répandre sur le monde un peu plus de bonheur et de justice. Il ne doit pour cela rien sacrifier de sa beauté et il n'y gagnera que plus de grandeur. C'est seulement quand cette évolution nécessaire se sera produite qu'on pourra dire aux artistes, aux écrivains et aux penseurs ce que Jésus-Christ disait à ses apôtres : « Vous êtes le sel de la terre (1). »

Il ne nous appartient pas de commenter l'événement qui a donné naissance au parti dont parle M. Mauclair. Nous nous arrêtons au vœu significatif exprimé par un organe essentiellement politique, le vœu de voir l'Art prendre place parmi les pouvoirs. Ne trouveront là une idée nouvelle que les tardigrades qui ignorent ce que l'on a écrit ici et ailleurs sur le rôle et l'avenir de l'Art, qui ont cru jusqu'à présent que le monde entier pouvait évoluer dans les limites d'un programme de meeting. Ceux qui ont le sentiment du Beau, qui se rendent compte que le progrès ne dépend pas uniquement des législations, savent l'influence énorme de l'Art et souhaitent qu'on lui reconnaisse une légitime prépondérance.

Non, l'idée n'est point nouvelle. Le clou a été planté; enfonçons-le davantage. Lorsqu'il fut question, il y a six ans, de créer ce fameux Sénat qui devait représenter le Travail, le Capital, l'Intelligence, ici même fut écrit : « L'Art est la force suprême et la supérieure harmonie! Qu'on lui ouvre, dans les assemblées, dix portes, grandes et larges, au lieu d'une petite ouverte sur des bureaux, des paperasses et des académies, et qu'elles donnent, ces dix portes, sur la vraie foule de l'Art, qui y fera entrer

(1) Voir la *Réforme* du 4 juillet.

ses triomphateurs, et alors vous aurez de la lumière, de la générosité et de la vie.

L'artiste a des côtés d'harmonie, d'intuition, de clairvoyance, de cordialité qui font qu'il plane, de l'envol sublime d'un esprit supérieur et indépendant. L'artiste, qu'il touche à une chose, la consolide et l'harmonise; il la vivifie et la rend attrayante. Il a, pour cela, une force mystérieuse de charme et de profondeur qui manque aux autres hommes. Ce n'est pas un amuseur : les artistes forment la quintessence de la Pensée et du Sentiment (1). »

Surgissent les points d'interrogation. L'Art étant appelé à exercer une part de souveraineté, comment l'exercera-t-il? L'art futur sera-t-il pareil à l'art d'aujourd'hui?

Déjà l'on se familiarise avec l'idée que l'Art ne souffre pas de réglementation, qu'il doit être libre ou n'être pas. S'il est malaisé de concevoir son rôle dans l'avenir, s'il paraît devoir demeurer longtemps encore l'apanage d'une élite et d'une caste, on peut, sans utopie, pressentir l'époque où l'art se développera naturellement selon la loi d'évolution de toutes les forces sociales. Les masses sont loin d'être réfractaires au sentiment esthétique : les âmes placées près de la nature sont prêtes à en recevoir le germe. A chacun de nous de faire le Geste et de semer la bonne graine.

Ce Geste ne serait-il pas plus efficace si nous nous efforcions de faire naître le sentiment du Beau dans l'âme de la prime jeunesse? Volontiers on s'imagine que la riche, l'exubérante, l'inépuisable Nature dépose au berceau de nos enfants ses dons les plus précieux. Oui, mais à l'ombre du berceau se cache l'ennemi, l'Esprit d'imitation et de routine qui souffle de pernicieux conseils : « Ne vois point par tes yeux, vois par les miens; ne cherche pas à comprendre, je te dirai tout. »

Or, voir et comprendre par le seul effort personnel, c'est le but d'une vie d'artiste. Combien d'existences s'écoulent sans y atteindre! Le programme des pédagogues est détestable parce qu'il alourdit le cerveau de l'enfant au lieu de l'éclairer, parce qu'il ne peut lui ouvrir à la fois les yeux et l'âme. L'enseignement universitaire dédaigne l'éducation artistique. Il forme des professeurs, des savants, une foule de demi-savants, rebelles pour la plupart à l'idée d'art. Or, qu'est-ce qu'un savant qui n'a pas le culte du Beau? Est-ce vivre que de ne pas s'exalter aux grands spectacles de la Nature? Plus que tout autre, l'artiste ressent le charme puissant et doux qu'ils dégagent. Il pénètre et tente d'exprimer, sous la matérialité des choses, l'harmonie et l'universelle beauté.

En vain objecterait-on que le cerveau de l'enfant n'est pas apte à recevoir une initiation esthétique. La forme et la couleur offrent mille ressources pour susciter l'intérêt des plus jeunes. Est-il difficile de fixer l'attention de ceux-ci sur ce qui les environne, de leur signaler la variété infinie de la couleur, les séductions de la lumière, le jeu des ombres et des demi-teintes? Ne serine-t-on pas à l'école des airs bien moins attrayants que ceux que chantent les grandes voix de la Nature? Est-il absurde de concevoir un illettré goûtant le spectacle sans cesse changeant des nuages, des forêts et des flots? Et l'attachement du terrien pour son champ, du marin pour l'océan ne peut-il être provoqué dans l'âme de chacun pour ce qui embrasse à la fois la terre, la mer, le ciel, l'univers : c'est-à-dire pour l'Art?

Réjouissons-nous d'entendre exprimer au nom d'une collectivité ce que ressent confusément chacun de nous. Que l'évolution espérée se produise ou ne se produise pas, les Œuvres, en des manifestations de vie intense, continueront à rayonner d'une divine lumière, à jalonner la Belle Route vers l'Infini. A l'exemple des apôtres, elles prêcheront la Vérité, et de plus la Beauté. C'est aux artistes qu'on peut répéter : « Vous êtes le sel de la terre. »

J. V.

(1) Voir l'*Art moderne* du 17 janvier 1892.

LETTRES D'AMÉRIQUE

BOSTON

Boston, la « Mushaumuk » des Indiens, — quelle était l'humeur des tribus qui s'y promenaient avant que les Puritains n'y élisent domicile? L'air les rendait-elles tranquilles comme les habitants du Boston d'aujourd'hui? Est-ce l'histoire, est-ce le pays, est-ce la race et sa spéciale transplantation, ou le climat, qui a mis la cloche bleue du cabanon calmant sur tout ce qui se meut ici?

Il y fait plus propre, plus soigné que dans ce tourbillon de gens et de poussière de New-York. On y est décidément plus sage. Sage avec douceur, et avec quelque chose d'allemand dans les yeux. Je n'ai jamais tant pensé au public des festivals rhénans qu'en ce philosophique Boston. Dimanche, j'ai pénétré dans une demi-douzaine d'églises, presque toujours fermées pendant la semaine. Elles me rappelaient soit la Mahlkasten de Düsseldorf, soit le Gürzenich de Cologne, en petit. *Trinity Church*, la plus belle église de Boston, bâtie, il n'y a pas longtemps, sur le square le plus élégant de la ville, est conçue dans le goût roman de M. Richardson, un jeune architecte qui avait beaucoup voyagé et qui trouvait que l'architecture romane du sud de la France était le style qui convenait à cette partie du pays. Seulement, ce style prêtait à des développements que le vieux continent, buté à l'art gothique, n'aurait pas prévus, et que M. Richardson avait le projet d'élaborer en faisant du « roman américain ». Il est mort avant d'avoir pu « développer les tendances romanes ».

J'entrevois quelques paires d'yeux sceptiques me regardant de travers. Pourtant, il n'y a pas à dire : ce roman-là est amusant et joli. Il contient un peu de normand, du normand de la cathédrale de Canterbury, et, chose tout à fait inattendue, il donne parfois l'impression du mauresque. J'imagine que ça tient aux décora-

tions tout à fait américaines, originales, dont on l'a orné, qui changent les lignes principales et qui donnent aux voûtes romanes une petite allure profane; impossible de savoir ce que tous ces éléments produiraient s'ils étaient mêlés pour édifier un très grand monument. Toutes les églises sont petites ici, dans ce New-England, et ont l'air de charmants joujoux au milieu de ces rues dont les toits se confondent avec leurs clochers; il semble que la tendance soit de les bâtir de plus en plus petites, la religion devenant ici de plus en plus chose personnelle, intime, où un nombre d'êtres de plus en plus restreint partage les mêmes manières de voir. Je dis manière de voir, non sentiment. Le sentiment religieux en lui-même me paraît être très généralement homogène et toutes ces sectes différentes s'entendent parfaitement sur les points principaux de la vie terrestre : éducation, mariage, loi, vertus civiques et privées, etc. Elles ne diffèrent que le dimanche, dans le plus ou moins d'importance que leurs pasteurs respectifs accordent à tel ou tel détail de la mythologie céleste selon la dévotion particulière de leur troupeau. Dans les quartiers populaires, les congrégations spirites ou « spiritualistes », comme elles s'intitulent, reçoivent des dépêches du ciel, au milieu de l'office. Je ne l'ai pas vu, un témoin « digne de foi » me l'a dit. Dans les églises unitairiennes, représentant le culte très simplifié des gens « à idées larges » qui tiennent à avoir une forme patentée de culte une fois par semaine, on ne fait que conférencier sur des sujets graves, parfois même profonds, et chanter des hymnes. Les murs sont ornés de moulages de bas-reliefs classiques. J'y vois des gravures de Millet et les prophètes de Sargeant, puis des Léonard de Vinci que nul être au monde ne peut *classer* soit dans le genre sacré, soit dans le genre profane.

Ces églises sont très obscures, faites pour être éclairées à l'électricité, et j'ai été frappée du nombre de beaux vitraux qu'elles contiennent. Quelques-uns sont de bonnes imitations d'anciennes verrières, beaucoup sont tout nouveaux et ont le charme des vitraux de Tiffany et de Lafarge, le New-Yorkais. La couleur, la densité variée du verre, la façon dont tous les morceaux sont enchâssés et combinés, tout cela est bien américain, bien original et d'un effet très simple et saisissant.

C'est plus vivant qu'un tableau et il serait très naturel que ce fût par cette porte, ou plutôt par cette fenêtre, que l'émotion artistique s'infiltrât dans ces âmes actives, résolues; âmes européennes certes, mais régénérées au contact d'une nécessité plus immédiate que celle qui pèse sur nous et redevenues frustes, heureuses, devant l'immense champ des labeurs possibles qui s'ouvre à elles; sensibles, naturellement, à un art plus sensationnel ou plus intellectuel, et encore assez étrangères aux jouissances de pure harmonie en lesquelles nous faisons consister notre plaisir artistique. Ames portant en elles la force des enthousiasmes actifs, — dites des emballements mis en œuvre, si vous aimez mieux, — pareils à ceux qui édifièrent inconsciemment les cathédrales du moyen âge. Seulement, ce n'est pas dans les églises américaines qu'il faut chercher les instinctives extériorations de l'esprit national.

La vraie religion de ce peuple-ci, qui la dira? Mais il me semble que, pour lui, les jolies, confortables et sérieuses petites églises ne sont que les abris, encore très nécessaires peut-être, des incertitudes morales et des troubles affectifs. Elles sont les apéritifs des caractères, apéritifs très respectés. Luxe mental. Aide que tout ce qui en nous reste mendiant aime à rencontrer. Elles ne sont pas ces grands monuments où chacun apportera sa pierre et où il entrera comme chez lui, ces monuments jamais trop grands, élevés à ce qu'il a de plus cher, à ce qui domine sa vie, à ce qu'il aime plus que lui-même parce que cette chose qui le fait agir remue en lui des forces plus grandes que celles de son propre intérêt. Non, ici les églises, manifestement, ont passé de la période où elles symbolisaient l'union fraternelle et l'essence une du monde, à la période où elles ne représentent plus que la portion de rêve nécessaire pour divertir l'homme de son dur travail, quand il ne peut pas en voir la fragmentaire grandeur et la glorieuse, la fière utilité.

D'après ce que je puis comprendre de cette extraordinaire province de New-England, la grande bibliothèque de Boston a vraiment quelques rapports avec l'esprit du pays, en ces régions puritaines. Car les ingénieuses inventions romanes de M. Richardson peuvent satisfaire le besoin de gaîté que doivent éprouver de temps en temps ces calmes natures de quakers, mais elles ne représentent en aucune façon leur caractère. La débauche de style roman que je constate ici — une débauche en bois, en briques et en pierres brunes ou blanches — me paraît être un des joyeux accidents de leur existence, quelque chose comme leur tranquille « humour ». Mais ce grand monument carré de la bibliothèque les peint, me paraît-il, de pied en cape.

Un brave photographe, à qui je demandais des images de Boston, m'expliqua que comme ce monument avait été construit par la population de Boston, on n'avait pas voulu « dépenser de l'argent en vains ornements extérieurs ». J'ai entendu exprimer le même sentiment par des gens très différents. Quoi qu'il en soit, la bibliothèque est un grand bâtiment carré pourvu de quatre angles uniques, surmonté d'une corniche bien proportionnée, animé par de grandes fenêtres qui éclairent deux ou trois étages; elles détruisent heureusement l'impression de fer à gaufres qu'on a ainsi évitée. Comme le bâtiment a une cour intérieure, j'imagine qu'on eût pu, sur le même emplacement, donner un peu de jeu à cette masse de pierres blanches. Mais les Bostoniens n'eussent pas aimé qu'en une chose aussi sérieuse qu'un temple de la pensée, on se permît de jouer avec la forme, comme on le fait pour les temples où le sentiment et l'imagination occupent la première place. Nous ne sommes plus dans le domaine de la Fantaisie! ont-ils l'air de dire.

Intérieurement, rien n'a été assez beau pour orner ce nid de leurs véritables amours. L'escalier, jusqu'à la hauteur du second étage, est en marbre poli jaune, veiné de noir et orné des grandes fresques de Puvis de Chavannes. Nulle part dans le monde civilisé ces peintures ne sont mieux en harmonie avec l'esprit de ceux qui les regardent journellement. Leur signification si largement universelle, leur grande pureté, et jusqu'à la douceur et la clarté de leur coloris, tout ce qu'elles sont fait croire au premier moment qu'elles ont poussé là toutes seules, comme les fruits naturels de l'âme du peuple. Je me suis fait cette bizarre question : Est-ce que Puvis de Chavannes est vraiment Français? Je suis obligée de croire, en le voyant ainsi, qu'il est tout simplement *a gentleman of nowhere*, un universel.

Il n'en est pas ainsi de Sargeant, par exemple, qui a commencé à décorer les murs du second étage, où je ne suis pas fâchée que ses fresques soient reléguées. Son *Moloch* pourtant est absolument saisissant. Avec ses attributs dorés et en relief, avec les rayons également en relief et terminés par une goutte de sang, qui partent de sa tête encornée et tombent jusqu'à ses pieds, il a

bien l'air de la divinité féroce personnifiant la grossière exaltation de la richesse autoritaire et cruelle des nations primitives. C'est bien le Moloch que les contemporains de Moïse devaient comprendre et adorer. Mais si ce système de fresque convient à Moloch et peut-être même à la Vénus Astarté, enveloppée de voiles bleuâtres, qui lui fait face, il ne me semble pas convenir du tout au *Triomphe de l'idée chrétienne* qui fait le fond de ce grand triptyque architectural. Des casques, des armures, des armes, en relief métallique, m'apparaissent là comme une double profanation, profanation de l'art et de l'esprit du lieu. La rangée de prophètes située plus bas me fait penser à la musique d'*Elie* de Mendelssohn. C'est trop tragique, trop modernement mouvementé, trop romanesquement et romantiquement passionné pour rendre profondément l'impression de l'héroïsme sacré des vieux prêtres-lutteurs hébreux. Et ça n'a aucune des tranquillités murales de forme, de couleur ou de plasticité que j'imagine être nécessaires à l'harmonie de ce genre de décoration.

Ce grand bâtiment est presque à toute heure bien rempli de lecteurs. J'ai dit, je crois, qu'il avait été élevé aux frais du peuple de Boston. Ce mot n'a pas le même sens que chez nous. Une grande partie de ce qui fait ici la population ouvrière est composée d'étrangers, d'Irlandais, d'Italiens, de nègres, d'Allemands, de Chinois, de juifs polonais. Je ne pense pas que ceux-là aient beaucoup contribué à la bibliothèque. Ils ne sont pas encore américanisés et se tiennent dans des quartiers spéciaux, groupés selon leurs nationalités. On me dit qu'il ne faisait pas bon se promener dans ces parages le soir. Pourtant, comme un cicerone aussi intéressant qu'obligeant a bien voulu m'y conduire entre 9 et 10 heures, — entre 21 et 22 heures, — j'ai pu voir la rue des juifs polonais, marchands d'habits, revendeurs, prêteurs sur gages, avec leurs petites vitrines encombrées et leurs enseignes écrites en lettres hébraïques. Par-ci par-là les annonces, moitié anglaises, moitié hébraïques, d'un pique-nique futur pour lequel la communauté était priée de s'inscrire. J'ai vu le type hébreux dans toute son intensité... polonaise. J'ai cru remarquer qu'il commençait à subir — extérieurement, du moins — l'influence éminemment nettoyante de cette patrie des *bathrooms*. Mais je n'ai pas pu apercevoir le moindre signe des dangers qu'on pourrait courir au milieu de cette population où on rencontre plus d'enfants qu'ailleurs et où tout le monde a plutôt l'air paisible et content. Du reste, c'est surtout le quartier italien qui jouit de cette réputation volcanique. Un bureau de poste y fonctionne. Mais certains voisins préfèrent acheter leurs timbres dans la rue à côté, le soir, de peur de susciter la colère de quelque impétueux méridional. Je n'ai vu non plus aucune trace de mauvais vouloir dans cette troupe aux yeux luisants qui était entourée de petits théâtres, de cafés-concerts et d'enseignes voyantes; pas davantage dans le quartier chinois, *home* des jardiniers, des cuisiniers et des... Comment dit-on lavandières au masculin? Un mot, s'il vous plaît.

Toute cette troupe étrangère formée par les plus récentes invasions d'émigrants sait très bien que l'Américain-né, habitué à se laver et à dépendre surtout de lui-même, n'a qu'une médiocre estime pour ces arrivants séculairement dressés aux dépendances de toute nature. Les fils les plus impatients de l'oncle Sam n'ont pas manqué, dans le coude à coude de quelque *bar*, d'exprimer sous quelque prétexte ce sentiment irrépressible. Et la réponse des « dagos » (surnom des Italiens ici) a été rapide, expressive et le plus souvent sanglante. Mais si vous n'êtes pas un matelot un peu ivre, si vous n'injuriez ou ne froissez personne, et surtout si vous avez l'occasion de parler français avec ceux qui vous accompagnent, tout ce monde vous regarde avec un peu d'étonnement, mais sans mauvaise grâce. Toutes ces rues avoisinant le port étaient autrefois le quartier aristocratique de Boston.

Ce sont les Chinois et les juifs polonais qui habitent maintenant là où les puritains bâtirent leurs premières demeures. Je vous ai dit les larges rues propres et ornées de lierre, de gazon et d'arbres où leur postérité s'est transportée aujourd'hui.

Du vieux Boston bien peu de chose subsiste. Une petite église ultra simple, quelques coins difficiles à découvrir. La ville a été brûlée je ne sais trop quand et toutes les maisons de bois ont disparu. A la campagne, dans les petites villes, on voit encore partout leurs lattes transversales, leurs piazzas rondes, carrées, en retrait, en avancée, à un ou à deux étages, couvertes d'un toit ou d'une plate-forme, reposant sur des colonnes, sur des murs ou sur des voûtes. Dans les plus neuves et les plus luxueuses, les colonnes et les arcades romanes triomphent, naturellement. Tout cela entouré de beaucoup de vert : arbres, herbe, plantes grimpantes. Tous ces jolis et relativement peu coûteux abris sont plutôt les *homes* de la classe moyenne, partant de la classe américaine, depuis les artisans et les petits employés jusqu'aux importants financiers.

Vous voyez que si j'écris que le peuple de Boston a bâti sa bibliothèque, cela ne ressemble pas tout à fait au peuple de Bruxelles construisant sa Maison du Peuple.

Si les Italiens, voire les nombreux Irlandais, avaient eu au chapitre voix prépondérante, ils l'auraient faite plus ornée extérieurement.

En Europe, plutôt que de n'avoir pas de forme du tout, nous empruntons celle du voisin ou celle de quelque grand-père du voisin. Et nous nous mettons des masques architecturals (mes mots manquent d'euphonie, mais c'est que je pense en anglais pour le moment). Il me semble que ces braves Yankees prennent le bon chemin pour arriver — si la loi des choses est qu'ils y parviennent — à une forme qui leur soit bien personnelle. Si un jour le climat, ou leur originalité personnelle, ou les nécessités de leur organisation sociale, où leurs goûts privés les portent à adopter des formes particulières, une architecture spéciale modifiera, en quelque façon imperceptible pour commencer, le goût ultra sommaire qu'ils ont maintenant. Et ils auront un art, une architecture à eux.

En tout cas, s'ils se servent de l'art et de l'architecture des autres, on dirait que ce n'est que pour s'amuser, en attendant, comme des enfants qui s'affublent, pour rire, des habits de leurs parents.

Marie Mali

UN VAN EYCK INCONNU

Nous recevons la lettre suivante dont nos lecteurs apprécieront tout l'intérêt :

Monsieur le Directeur,

Lors de mon dernier voyage en Italie, j'ai rencontré, dans une collection particulière, deux tableaux du même maître, dont l'un signé I. C. V. Eyck, *1685*, *Roma*. Ils représentent des fêtes champêtres de gens de qualité, dont l'une a lieu l'hiver, sur la glace, l'autre, l'été, sous des charmilles.

Leur technique dénote la main d'un maître ayant un style très personnel et un sens décoratif inconnu à la plupart de nos Flamands de cette époque.

J'ai cru pouvoir trouver d'autres spécimens de ce maître dans les musées du nord de l'Italie ou de la Belgique, mais jusqu'ici je n'ai rien découvert.

Ni M. Enrico Ridolfi, le savant directeur des musées royaux de Florence, qui m'a promis de demander des renseignements à Rome, ni les directeurs des musées de Turin et de Bologne n'ont pu me donner la moindre particularité de la vie de cet artiste, ni me citer une de ses œuvres.

Les dictionnaires des peintres citent : Gaspard et Nicolas van Eyck, morts, le premier en 1673, l'autre en 1677, et nés tous deux à Anvers. Mais, comme on le voit, leur décès remonte à plus de dix ans avant la signature authentique de l'un des tableaux cités plus haut.

Dans l'ouvrage : *Artisti Belgi e Vlandesi a Roma nei secoli XVI*e *e XVII*e, par G. Bartolotti (*Firenze, 1880*), où je croyais trouver des renseignements, J.-C. van Eyck ne se trouve pas cité.

Seul M. Henry Hymans, l'érudit conservateur de la Bibliothèque royale de Bruxelles, a pu me donner la note suivante :

« Jean-Charles Van Eyck, baptisé à Anvers le 12 mai 1649, fils de Nicolas et frère d'un autre Nicolas, l'un et l'autre peintres. Élève en 1669 de J. Erasme Quellin. »

Probablement le fils du Nicolas Van Eyck cité plus haut.

Donc, on ne sait pas même la date de sa mort et rien de ses voyages et de son séjour certain à Rome.

Comme j'estime, d'après la valeur artistique des tableaux vus en Italie, que ce maître mérite une place dans l'histoire de nos artistes flamands du XVIIe siècle, je vous serais très obligé si vous vouliez reproduire cette lettre, espérant que, grâce à la publicité de votre journal, on pourra peut-être m'aider dans mes recherches en me signalant d'autres œuvres signées de ce nom ou en me faisant connaître des tableaux de ce genre dont la paternité pourrait être attribuée à ce maître.

(Notre excellent ministre à Rome, M. A. van Loo, fait faire de son côté des recherches à ce sujet; je vous en ferai connaître le résultat, s'il y a lieu.)

Agréez, je vous prie, Monsieur le Directeur, avec mes remerciments anticipés, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

L. Maeterlinck

Conservateur du Musée de Gand.

LIVRES ET BROCHURES

Sémiramis, par le Sar Péladan. **Œdipe et le Sphinx**, par le même. Editions privées, tirage à petit nombre.

Le haut poète lyrique de *Babylone*, de la *Prométhéide*, du *Fils des Etoiles*, se retrouve dans ces deux derniers drames avec une splendeur au moins égale à celle atteinte précédemment. En des phrases rythmées, somptueuses, à lui uniques, le Sâr fait mouvoir sa royale héroïne dans des cadres majestueux, à travers les péripéties d'une vie double, celle de la souveraineté, celle de l'amour. Et c'est une merveille que l'analyse de ce sentiment survenu au retour d'âge et exaspérant chez l'être fier qu'il ravage et qui ne s'y veut point soumettre, les instincts inférieurs de la passion, notamment la jalousie. Si Sarah Bernhardt, à laquelle le noble écrivain a fait l'honneur de sa dédicace, — comme à Mounet-Sully *Œdipe et le Sphinx*, — se décidait à monter la pièce, elle trouverait dans ce rôle plastique, si étroitement adapté à sa nature, un triomphe sans précédent.

Œdipe, moins scénique, plus artistiquement beau, a une envolée colossale. La maîtrise de l'auteur, sa hautaine et si personnelle conception du mystère et de l'art s'y affirment superbement à chaque ligne de l'œuvre, presque à chaque mot, tant celui-ci est lapidaire, péremptoire.

Le Sâr Péladan annonce en outre, comme prochaine, l'apparition de la *Vertu suprême*, fin et couronnement de l'éthopée de la *Décadence latine*.

Il n'y a plus d'îles bienheureuses, par Ossit. Paris, Lemerre, éditeur.

Sous ce titre suggestif, l'auteur d'*Ilse* joint à quelques nouvelles parues dans des revues et des journaux une comédie en deux actes, *Inutilement*, savoureux morceau de critique adressé au public select et féroce des salons mondains (ce qui ne l'empêche pas, du reste, étrange inconséquence, de faire défiler tout l'armorial de France et de Navarre aux en-têtes dédicacés de chacun de ses récits). Le dialogue de ces dames, méchantes poupées élégantes aux cervelles vides, qui toutes se liguent tacitement pour opposer une muraille d'hostilité à la femme étrangère arrivée parmi elles et coupable d'être plus intelligente et plus belle, est un petit chef-d'œuvre d'observation. C'est pris sur le vif; c'est du Gyp et du meilleur, mais avec une note sentimentale et à la fois artistique, très particulière à Ossit, le sceau, peut-on dire, de son individualité d'écrivain.

Les nouvelles venant à la suite d'*Inutilement* (à lire avant tout *Saint-Nicolas*, puis *Cruauté*) possèdent toutes — sinon le don de faire penser — ce charme de l'émotion sincère, cette attraction de la phrase délicate cherchée et rendue par de curieuses inversions qui lui donnent l'imprévu, souvent très joli, d'une traduction de langue inconnue.

L'Initiation au péché et à l'amour, roman, par Edouard Dujardin. *Mercure de France.*

Ceux qui chercheraient — attirés par ce titre éclatant en fanfare sur la couverture jaune — dans le dernier livre de M. Dujardin une excitation à leurs instincts voluptueux seraient déçus, fort déçus même, car la synthèse de sa conception : « Quitter le péché, aller à l'amour », est tout l'opposé de ce qu'ils attendraient sur la foi de cette annonce alléchante. La trame est simple. C'est l'histoire tout intime d'un jeune homme en lequel s'agite l'éperdu besoin d'aimer et dont les instincts inférieurs l'arrêtent aux premières femmes rencontrées, tandis que son inconscient, immuablement plus haut, juge, regrette, condamne. La conclusion est âpre, vraie, très humaine, hélas, en ce triomphe de la chair sur l'idéal. Le héros lutte, souffre; il entre à Notre-Dame pour essayer de prier, n'y réussit pas, et, comme il sort de l'église : « Fichu le camp, la grâce! dit-il. » Et il s'en va passer une demi-heure dans une maison hospitalière. — « Pas la taille d'un ascète, confie-t-il plus tard à un ami; comme les autres, tout simplement, un pauvre bougre qui vit la vie! »

Sachons gré à M. Dujardin d'avoir fait entrevoir l'amour en dehors et au-dessus de l'attraction sexuelle, ne fût-ce — pour demeurer dans un domaine banal — qu'à titre d'originalité.

Au fil de l'heure, poésies, par VICTOR MARGUERITTE. Paris, Plon, Nourrit et Cie, éditeurs.

Un rayonnement doux de tendresse discrète illumine toutes ces pièces, les unit en une seule harmonie. Elles se tiennent si bien, elles sont pénétrées également de la même émotion latente, du même calme un peu triste, qu'elles paraissent vraiment avoir été écrites au fil de l'heure, sans interruption. Les impressions de nature, surtout, ont un charme particulier, tant on y distingue la moindre nuance des sensations dont a été frappée l'âme du poète. A citer : La *Ville en ruines*, *Midi*, l'*Oasis*, *A soi-même*, *A l'aube*, *En mer*.

Saint-Cendre, roman, par MAURICE MAINDRON. Paris, édit. de la *Revue blanche*.

Dans la masse, imposante de plus en plus, hélas! des livres actuels, vite écrits, tôt lus, puis dispersés, un travail comme celui que nous présente l'auteur du *Tournoi de Vauplassans* étonne, séduit par l'effort et la patience qu'il a nécessités. L'épisode choisi se déroule au XVIe siècle. Et jamais, tout au long des quatre cent soixante pages du volume, la couleur de cette époque ne s'efface. Ni les peintures de mœurs ni les caractères des héros ne sont un moment de notre temps. La reconstitution est parfaite. Même la langue employée, tout émaillée de termes d'antan, de ces hardiesses dont le mot propre sonnait haut et clair au sommet de la pensée, est d'une virtuosité, d'une science étonnantes. Certes, M. Maindron a fait ici œuvre d'écrivain!

SPECTACLES D'ÉTÉ

Le Grand Guignol (tournée Romain).

Les audaces du Théâtre Libre ont si bien familiarisé le public avec le réalisme que les hardiesses du Grand Guignol passent la rampe sans protestation. La brutalité des situations mises en scène n'exclut d'ailleurs nullement l'intérêt artistique. Si *Mademoiselle Fifi* a des côtés mélodramatiques et conventionnels, vieux jeu, l'acte tiré de la célèbre nouvelle de Guy de Maupassant n'en constitue pas moins un morceau pathétique d'un effet certain. Mais à ce récit sectaire et chauvin l'auditoire a préféré de beaucoup, et avec raison, un petit drame concentré, d'une horreur particulièrement raffinée, intitulé *Lui*. Auteur : Oscar Méténier, qui poursuit avec un réel talent l'étude des milieux spéciaux dont *En famille* et la *Casserole* nous ont entrebâillé les portes.

Lui, c'est le client dans lequel une fille de joie (quelle ironie dans ce mot!) reconnaît, au signalement publié par le *Petit Journal*, l'assassin d'une de ses « collègues ». Seule en face de la brute, dans la chambre close, elle dissimule sous les mots d'amour et les caresses son épouvante. La scène est d'une terreur tragique rarement égalée au théâtre et conduite, d'un bout à l'autre, avec une sûreté de main prestigieuse. Elle fait passer dans la salle le frisson et les halètements de la malheureuse qui se débat contre le fantôme menaçant de la mort. C'est, dans sa brièveté, un drame complet, d'une intensité suraiguë.

Deux bouffonneries agitées de Courteline : *Théodore cherche des allumettes*, scène de potache rentrant abominablement ivre au domicile paternel pour y recevoir l'accueil que vous pressentez, et *Hortense, couche-toi!* saynète dans laquelle l'auteur démontre que la loi ne protège que les fripons, complètent ce spectacle curieux, promené de l'Alhambra aux Nouveautés par une compagnie d'artistes dans laquelle, outre M. Romain, se distinguent M. Roméal, Mmes Gérard et Kerhoas.

Théâtre Molière : « Les Cloches de Corneville. »

Les *Cloches de Corneville* sonnent à toute volée, depuis jeudi, à Ixelles, et l'inépuisable vogue de la célèbre opérette de Planquette paraît devoir faire au *Grand Mogol* un fructueux lendemain. Avec ses allures d'opéra comique au petit pied, ses refrains devenus populaires de l'un à l'autre bout du monde, la gaieté décente du livret, elle a, d'ailleurs, tout ce qu'il faut pour plaire aux bonnes gens qui vont chercher au théâtre une distraction exempte de fatigues et d'émotions... M. Darman, l'impresario de la troupe d'été qui exploite le Casino ixellois, a composé un père Gaspard expressif et attachant. M. Nelen, pseudonyme qui dissimule, paraît-il, le nom d'un ténor qui fait les beaux soirs du Grand-Théâtre de Lyon, est à la fois chanteur de talent et comédien d'expérience. La voix bien timbrée de M. Bayard, l'espièglerie de Mme Girard, la bouffonnerie de M. Miller complètent les éléments de succès. Et en voici pour une série de soirées qui permettra à la direction de préparer avec soin le troisième spectacle de la saison, *Le Jour et la Nuit* de Ch. Lecocq.

PETITE CHRONIQUE

La distribution des prix aux élèves des écoles primaires de la Ville de Bruxelles (cours supérieurs) a donné lieu, jeudi dernier, à une audition musicale des plus intéressantes. Un choral d'un millier de voix d'enfants, soutenu par l'orchestre de la Monnaie, a exécuté, sous la direction de M. Watelle, trois compositions d'auteurs belges : un chœur flamand de M. L. Maes, *Waar is de Winter thans?* très joliment écrit dans le style populaire, chanté par les garçons, l'*Automne*, de M. V. Mercier, exécuté par les filles, et l'*Hymne au Printemps* de M. Emile Agniez, sur un poème de notre confrère Lucien Solvay. Cette dernière œuvre, la plus développée des trois, offre beaucoup de ressources au déploiement des voix. Filles et garçons ont pris part à l'interprétation. Ils l'ont chanté de mémoire, comme les deux chœurs précédents, avec une justesse, une sûreté, un ensemble tout à fait remarquables malgré les difficultés d'intonation et de rythme que l'auteur n'a pas cru devoir éviter. L'*Hymne au Printemps* forme une page musicale mélodique et variée dans ses effets. L'accompagnement instrumental en est particulièrement soigné.

Les travaux de restauration de l'église de Notre-Dame du Sablon sont activement poursuivis sous la direction de M. l'architecte Van Ysendyck. Le portail sud paraît devoir être bientôt achevé. On édifie la tourelle qui figurait sur le plan primitif mais qui ne fut jamais construite. L'ensemble sera fort beau.

On continue, malheureusement, à déshonorer en même temps l'intérieur de l'édifice par d'abominables autels qui constituent un comble de mauvais goût (1). Malgré de nombreuses protestations — plusieurs journaux se sont fait l'écho de notre cri d'alarme — la direction des travaux persiste dans sa regrettable erreur. Et la Commission des monuments, à qui nous avons fait appel, est, paraît-il, impuissante à empêcher le massacre. D'une part, le cahier des charges prévoit la « polychromie riche » des autels. D'autre part, comme il s'agit d'objets d'art mobiliers et de dons particuliers, la question de savoir si l'autorité supérieure peut intervenir est, nous dit-on, douteuse. La circulaire du ministre de la Justice qui régla, en 1881, les attributions de la Commission, et qui fut rappelée en 1894 par M. Begerem, laisse ce point en suspens.

Nous croyons toutefois que le comité permanent dit « des objets d'art », institué par l'article 41 de l'arrêté royal du 30 juin 1862 et composé de trois membres de la Commission royale des monuments, désignés au scrutin secret, et de trois commissaires désignés par l'Académie royale de Belgique, a le droit d'opposer un énergique *véto* aux horreurs qu'un inexplicable entêtement laisse accomplir. Ce comité n'a-t-il pas précisément pour mission de contrôler le choix et d'assurer la conservation

(1) Voir l'*Art moderne* du 3 juillet.

des objets d'art qui ornent les édifices publics? Sinon, quelle est sa raison d'être? Et pourquoi le règlement organique l'a-t-il constitué?

Il est urgent qu'une solution intervienne. Nous ne doutons pas que le gouvernement, soucieux de l'esthétique de la capitale, tranchera promptement la question.

Le peintre James Ensor aura très prochainement les honneurs d'un numéro spécial de la *Plume*, qui a consacré des fascicules du même genre à Rops, à Verlaine, à Falguière, etc. Le texte de cette livraison exceptionnelle a été demandé à un groupe d'écrivains belges parmi lesquels Camille Lemonnier, Edmond Picard, Emile Verhaeren, Georges Eekhoud, Maurice Maeterlinck, Octave Maus, Eugène Demolder, Louis Delattre, Paul Gérardy, Blanche Rousseau, etc.

La manie des cartes postales « mit Ansichten », comme disent les Allemands, sévit avec intensité. Les vitrines sont bariolées de ces illustrations banales, polychromées ou unicolores, dans lesquelles se glisse parfois la note érotique. Dans le flot de médiocrités dont nous sommes inondés, les cartes postales illustrées composées par M. GISBERT COMBAZ pour les éditeurs Dietrich et Cie apportent, du moins, un élément d'art et de nouveauté. En douze dessins symbolisant les éléments : la Terre, l'Air, l'Eau et le Feu, symétriquement répartis chacun en trois sujets ornementaux, M. Combaz applique à l'illustration les principes d'art décoratif qui ont, dans le domaine de l'affiche, de la céramique et du papier de tenture, attiré sur lui l'attention. Ses douze vignettes sont ingénieusement composées et tranchent, par le caractère ornemental des lignes et la hardiesse des relations tonales, sur la vulgarité des œuvrettes similaires. Peut-être l'allure de ces compositions dépasse-t-elle, par les proportions adoptées, les exigences de l'objet menu auquel elles s'appliquent. Elles semblent convenir mieux à des surfaces plus vastes, à une ornementation murale, par exemple, ou à des verrières. Mais telles qu'elles s'offrent aux regards, et cette réserve faite, elles dénotent une aptitude particulière au dessin ornemental. M. Combaz tire bon parti de la flore, de la faune, de tous les éléments que lui fournit la Nature pour créer des harmonies de lignes et de couleurs inédites.

Les concours de l'Ecole de musique d'Ixelles, sous la direction de M. Henri Thiébaut, auront lieu dans l'ordre suivant : Dimanche, 24 courant, à 1 h. 1/2, audition des classes de chant d'ensemble et piano d'ensemble. Mardi 26, à 4 h. 1/2, piano (division supérieure et deuxième division). Mercredi 27, à 4 h. 1/2, piano (troisième et quatrième divisions). Jeudi 28, à 1 h. 1/2, chant. Samedi 30, à 4 h. 1/2, piano (cinquième et sixième divisions). Dimanche 31, à 1 h. 1/2, déclamation. Les concours auront lieu au local de l'école, rue de Président, 54.

A l'Opéra-Comique, de Paris, la première nouveauté de la saison prochaine sera *Beaucoup de bruit pour rien*, de M. Paul Puget, qui précédera la *Cendrillon* de M. Massenet.

On prête à M. Carré l'intention de remonter des ouvrages de l'ancien répertoire qui seront joués spécialement aux matinées du dimanche et du jeudi.

On a vendu à Londres l'atelier Burne Jones : tableaux, esquisses, aquarelles, dessins, pour la somme de 647,500 francs. Quelques prix : *L'Amour et le Pèlerin*, 143,000 francs; la *Chute de Lucifer*, 26,000 francs; *Elie dans le désert*, 24,700 francs; les *Sirènes*, 12,740 francs; *Persée et Andromède* (esquisse), 11,400 francs; *l'Arbre de la Vie* (aquarelle), 20,000 francs; *Sainte Cécile* (id.), 18,720 francs; le *Jugement dernier* (id.), 15,600 francs.

Deux cartons de tapisseries, *Le Départ des chevaliers pour la quête du Graal* et *Le Rêve de Lancelot dans la chapelle en ruines* ont atteint respectivement 15,860 et 16,900 francs. Les dessins ont été acquis environ 1,500 francs chacun.

La livraison de juillet de *The Artist* s'ouvre par une étude sur Burne Jones, illustrée d'un portrait du maître et de plusieurs reproductions de ses œuvres. A signaler, dans le même numéro, un article sur les Salons de Paris, un compte rendu de l'exposition ouverte à Londres par l'Association des Arts et Industries domestiques, où se trouvaient groupés d'intéressants spécimens de broderies, de dentelles, de cuivres ouvrés, de cuirs repoussés, etc., et une notice sur le sculpteur animalier J.-A.-M. Furse.

Le peintre des cimes alpestres, M. Segantini, dont on a vu quelques œuvres aux Salons des *XX* et de la *Société des Beaux-Arts*, travaille, en vue de l'Exposition universelle de Paris, à un vaste panorama de l'Engadine. Ce panorama aura 18 mètres de hauteur et mesurera 3,645 mètres carrés de toile.

Le pape, désirant favoriser la renaissance de la peinture italienne, avait décidé, il y a quelques mois, de consacrer une somme de 10,000 francs au meilleur tableau exécuté par un peintre de la péninsule ; sujet : *La Sainte Famille*.

Grande animation parmi les peintres transalpins. A la date fixée, quarante-six toiles furent envoyées à Turin.

L'exposition de ces envois a eu lieu la semaine dernière, devant une commission chargée de décerner le prix papal. La désillusion a, paraît-il, été générale, et le jury, estimant qu'aucune toile ne pouvait être primée, a décidé l'ouverture d'un nouveau concours.

Après Ibsen, Tolstoï. — Le 28 août prochain (style russe) le comte Tolstoï aura soixante-dix ans. Ses amis et admirateurs fêteront pieusement cet anniversaire.

On parle, dit la *Métropole*, de publier à cette date un recueil d'articles demandés aux plus grands écrivains de tous les pays, et qu'on dédierait à l'illustre vieillard. Il est question aussi de réunir par souscription une importante somme d'argent destinée à fonder une œuvre de bienfaisance ou de philanthropie dont il aurait l'initiative. D'autres projets sont discutés : on n'est encore arrivé à aucune décision certaine...

Ces fêtes sont assez difficiles à organiser. Pour toutes sortes de raisons, elles ne sauraient avoir le caractère national qu'ont eu les fêtes d'Henrik Ibsen, — lequel revêtit un jour sa plus belle redingote pour aller recevoir les compliments du roi Christian. Non, car la Russie a un peu peur de son grand homme. Même elle le tient en suspicion. Même elle a parfois des velléités de l'emprisonner. On rappelle alors, bien à propos, ce mot d'Alexandre III : « Il n'y a pas de prison, dans toute l'étendue de l'empire, dont la porte soit assez haute pour qu'y puisse entrer le comte Tolstoï! » — et le comte n'est pas inquiété, mais voilà tout. Les livres qu'il écrit à présent sont presque tous interdits par la censure et ne paraissent qu'en traduction à l'étranger. C'est que, comme le disait un jour la comtesse Tolstoï, « le comte ne travaille plus pour la Russie, maintenant, — mais pour le monde! »

Tolstoï est très isolé en Russie. Beaucoup de gens sans héroïsme n'osent pas aller le voir de peur de se compromettre. Son meilleur ami, le peintre Gué, est mort il y a deux ans, et, parmi ceux qui l'entouraient jadis, il a vu bien des défections se produire. Il passe presque toute l'année dans le petit village de Yasnaïa-Poliana avec sa femme et ses enfants; il se plaît à vivre de la vie des paysans : les pauvres gens de la campagne sont ses amis...

Mais si Tolstoï est solitaire en Russie, il ne l'est pas en Europe et dans le monde entier ses admirateurs s'uniront dans un même sentiment de joie pour célébrer sa vaillante vieillesse.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 31. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 31 JUILLET 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

Le Musée d'Ixelles.

Se doute-t-on qu'il existe à Ixelles, dans les locaux de l'ancien abattoir communal transformés et aménagés en vue de leur destination nouvelle, un musée de peinture et de sculpture présentant, par le nombre et la qualité des œuvres qui y sont réunies, un très réel intérêt? Il est presque clandestin, ce musée, tant on l'entoure de mystère et de silence. Les Baedecker sont muets sur son existence. Il n'est ouvert gratuitement au public que certains jours de la semaine. Aucun journal n'annonce les acquisitions nouvelles, les dons qui le complètent. Personne ne sait qu'il renferme la bibliothèque *la plus riche* que possède la Belgique en ouvrages sur l'art. Que sept mille volumes environ, classés et catalogués par un aimable bibliothécaire, M. Roger, sont à la disposition du public. Que les galeries offrent aux visiteurs, outre une section d'art ancien dans laquelle les Ecoles flamande et hollandaise sont représentées par des spécimens savoureux, un choix éclectique d'œuvres modernes, belges et françaises, — ces dernières en majorité. Que les morceaux de sculpture de nos meilleurs statuaires voisinent avec des marbres, bronzes et médailles d'artistes français contemporains en renom. Que plus de *deux mille* dessins et gravures à l'eau-forte tapissent la grande salle et la galerie du premier étage, débordant même, sur chevalets, jusque dans les salons de peinture!

Tel qu'il est, avec l'imprévu des noms qu'il rassemble et la variété des objets d'art qu'il abrite, le Musée communal d'Ixelles constitue, malgré ses lacunes, l'une des curiosités artistiques de l'agglomération bruxelloise. Plus intéressant que la plupart des musées de province, il mérite d'être particulièrement signalé à l'attention des étrangers, et tout d'abord à celle de nos concitoyens.

Le hasard des élections législatives — un bureau siégeant dans l'une des salles du Musée — m'a fait découvrir récemment cette collection ignorée. On se souvient peut-être qu'en 1892, le 31 mai, s'ouvrit dans les halls expurgés des bœufs sanglants et des plaintifs moutons égorgés une exposition qui réunit durant quelques semaines un lot compact de toiles et de sculptures

exécutées par les artistes ixellois, morts et vivants (1). Ce fut l'inauguration du Musée. Le peintre Edmond De Pratere avait légué à sa commune, avec une centaine de tableaux et d'études, les antiquités qui meublaient son atelier : bahuts, cuivres, faïences, ferronneries, parmi lesquelles quelques pièces intéressantes, notamment un *Saint Christophe* en bois, du xve siècle, d'une conservation parfaite. Mais ce n'était là qu'un embryon de galerie, le sauvetage d'une petite collection particulière soustraite au marteau du commissaire-priseur pour honorer la mémoire d'un artiste et déférer à sa volonté dernière.

L'exposition clôturée, le silence se fit et le « legs De Pratere » ne parut pas mériter la peine d'un nouveau voyage aux régions suburbaines. Au bétail assommé à coup de maillet avaient succédé, sous les fermes de fer et les vitrages, les vivants troupeaux amoureusement peints sur toile par l'animalier défunt. Le spectacle était plus gai, sans doute, mais il n'exerçait aucune attraction spéciale.

En six années le Musée s'est transformé. A la suite des deux salles que meublent les souvenirs de l'atelier De Pratere se sont ouvertes successivement cinq ou six galeries, claires et gaies, remplies d'œuvres d'art sur lesquelles veille avec soin le conservateur désigné par la commune, M. Emile Meunier, fils du graveur de ce nom et neveu de l'illustre statuaire. Un don considérable, celui de M. Benoît Willems, a, d'un seul coup, décuplé l'importance numérique et la valeur artistique de la collection. D'autres dons, provenant en majeure partie d'artistes, quelques achats effectués avec l'appui du gouvernement, ont peu à peu accru le contingent primitif dans des proportions telles que les locaux sont devenus insuffisants pour le contenir et qu'il est question de l'installer dans un édifice plus vaste.

La section ancienne du Musée se pare de quelques morceaux de choix, d'autant plus intéressants qu'ils émanent, en général, de maîtres néerlandais dont les œuvres ne sont pas très répandues. Citons, entre autres, un remarquable portrait de B. Van Orley, un Salomon Ruysdael (*Poisson échoué sur la plage*) d'une fraîcheur de coloris et d'une fermeté de dessin vraiment merveilleux, un brillant *Retour de chasse* de C.-N. Ghysbrecht, un *Quai hollandais* de Van Kessel, un *Portrait de femme* par J.-A. Rootius de Hoorn, une *Boucherie* de David Teniers, un minutieux *Intérieur de temple protestant* par Anton Delorme, un beau portrait de gentilhomme à collerette signé Christophe Van Utrecht, un Weenix, un Cornélis Troost, un Pierre Boel, un Isidore Van Duynen, un Hendrik Maertens. De l'école anglaise du xviiie siècle, des portraits d'hommes de Ramsay, de George Watson, de Henri Pierce Bone.

(1) Voir l'*Art moderne* de 1892, pp. 183 et 205.

On remarquera aussi, parmi les dessins et gravures, une sanguine de Rubens, *L'Eucharistie*, une eau-forte de Durer, *La Cigogne*, une autre de Baccio Bandinelli.

Telles toiles, d'une valeur artistique moindre, offrent un intérêt local considérable : la vue de Bruxelles, par exemple, prise des hauteurs de Saint-Gilles par Bouts et Baudewijn, et qui déploie le panorama complet de la cité brabançonne avec son enceinte de murailles, ses fossés et ses portes fortifiées.

Dans la partie moderne, plusieurs œuvres de valeur requièrent l'attention. C'est, d'abord, un fragment du *Massacre de Scio* d'Eugène Delacroix, fragment de dimensions très réduites, il est vrai, mais révélateur de la palette et de la facture du maître. Proches, le *Portrait de Vollon* et celui du *Marquis de Piennes* par Carpeaux, représenté en outre par un marbre d'une grande pureté de style. Puis encore : une *Ophélie* d'Elie Delaunay, dont un carton (*La Marine*), exécuté en vue des peintures décoratives commandées à l'artiste par le Conseil d'Etat, orne la galerie des dessins et gravures; une *Tête d'Orphée* par Coursélles-Dumont, dont l'art s'apparente de très près à celui de Gustave Moreau ; une marine d'I. Will; une appétissante nature-morte de Thurner; une toile du peintre allemand Frédéric de Schennis, que nous présenta le Salon d'Ursel; des pastels d'Alfred de Nittis et Gilbert ; d'innombrables dessins à la plume et de gravures signées Eugène Lambert, Lhermitte, A. Lançon, Renouard, A. Herst, Desboutin, Mme de Rothschild, etc., parmi lesquels les originaux d'une foule de compositions publiées dans l'*Art* et la série d'illustrations exécutées d'après nature, au cours du siège de Paris, par Alfred Lançon.

L'Ecole belge de peinture est représentée par des toiles d'A. Verhaeren, I. Verheyden, Emile Claus, L. Frédéric, A. Cluysenaer, F. Taelemans, Th. Hannon, A. Van Doren, L. Franck, F. Seghers, J. Mayné, Georgette Meunier, Marie de Bièvre; par des aquarelles d'Uytterschaut, des gravures de J.-B. Meunier, etc.

Et ce n'est pas tout. La sculpture offre des surprises nouvelles. Un groupe en marbre et un buste de Rodin, une tête de Mme Camille Claudel, le portrait d'Henri Regnault par Degeorge, des bronzes de Clodion, de Frémiet, de Gardet s'alignent dans les galeries dues à la générosité de M. Benoît Willems, tandis que la salle réservée aux artistes belges s'honore de quelques œuvres importantes de Constantin Meunier, de J. Dillens et d'Is. De Rudder. Aux murs, des cadres de médailles de Roty, Vernon, Peter, Ringel d'Ilzach.

Avais-je raison d'écrire que beaucoup de musées de province envieraient cette sélection? Eh! mais, la plupart des noms français que je viens de citer ne manquent-ils pas à l'appel des conservateurs du grand musée de Bruxelles? La galerie ixelloise complète très heureusement celui-ci en permettant aux visiteurs de s'initier

aux productions de quelques-uns des artistes célèbres, à juste titre, chez nos voisins.

Pourtant, d'étranges rumeurs me parviennent. Le donateur de la collection qui forme la grosse part du musée est, dit-on, mécontent du local, mécontent du placement, mécontent de l'administration. En dépit de l'adage *Donner et retenir ne vaut*, il entend reprendre possession des tableaux, des statues et des livres qu'il a spontanément offerts, il y a trois ans, à la commune d'Ixelles. Et comme celle-ci objecte, avec raison semble-t-il, que la donation a été acceptée par un arrêté royal, que l'installation a couté 43,000 francs à la caisse communale, que la collection Willems fait désormais partie du patrimoine public ixellois, le mécène a chargé les huissiers de porter au Collège ses griefs, rédigés sur des carrés de papier qui, en fait d'illustration artistique, ne portent que les armes du royaume, timbrées en rouge dans un angle, et d'ailleurs assez vilainement dessinées.

Comment un homme qui a la passion des objets d'art, qui a passé une bonne partie de sa vie à réunir une galerie, et qui, en un jour d'expansion, a généreusement fait don de cette galerie à la collectivité (exemple à imiter, soit dit en passant), peut-il avoir de ces retours imprévus? L'histoire paraîtrait invraisemblable si l'on ne certifiait que les tribunaux sont saisis de l'affaire et que les avocats tiennent toutes prêtes leurs notes de plaidoiries. Les vacances sont heureusement imminentes, et voici toques et robes remisées jusqu'en octobre dans les profondeurs du vestiaire paternellement surveillé par M. De Cock. Deux mois de réflexions feront, souhaitons-le, revenir le demandeur aux sentiments désintéressés qui l'ont guidé tout d'abord. Et s'il y a quelque chose de fondé dans ses réclamations, que la commune, de son côté, se montre conciliante. Quand on héberge un hôte d'importance, il est juste qu'on se mette en frais. Il a été question de transférer le musée dans les spacieux locaux du marché couvert d'Ixelles, situés non loin de l'église Saint-Boniface, au centre de la commune. Il y aurait tout à gagner à ce changement, et peut-être serait-ce là la solution du différend. Mais quelle que soit la décision prise, il importe qu'Ixelles garde son musée. Il serait inadmissible que sous de futiles prétextes le père du musée s'entêtât à le décapiter. Espérons, au contraire, qu'il l'enrichira de joyaux nouveaux. La main gauche ne doit-elle pas ignorer, au dire de l'Écriture, ce que donne la droite? Jamais précepte n'aura trouvé une plus exacte application.

OCTAVE MAUS

LE BAL DE WATERLOO

Les fervents du paysage célèbre de Waterloo et des événements qui lui ont donné un si rare caractère esthétique liront avec intérêt cette curieuse étude de M. BARRAL, un des plus experts chercheurs des détails relatifs à la fameuse *Campagne des Cent-Heures* que négligent les historiens officiels (1).

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*.

J'ai reçu le 18 juin, au matin (83e anniversaire de Waterloo!) le numéro de l'*Art moderne* du 13 février dernier, sur lequel vous voulez bien appeler mon attention de *Napoléonisant*. En effet, ce numéro mentionne une brochure anglaise du baronnet Sir William Fraser, qui décrit avec force détails, recueillis un peu au hasard, ce qu'il appelle le *Bal de Waterloo*, ainsi que l'endroit où, selon ses indications, cette fête donnée par la duchesse de Richmond, et devenue fameuse dans l'histoire, aurait eu lieu à Bruxelles, le 15 juin 1815, au soir. Permettez-moi de remettre les faits au point, car cette publication, rédigée avec un *jingoïsme* tout britannique, a brouillé et grossi tant soit peu les choses. En suivant les renseignements que votre rédacteur rapporte d'après elle, on aurait fort à faire pour retrouver aujourd'hui cet emplacement historique. Avant tout, je me suis rendu à la Bibliothèque royale pour consulter de nouveau le travail de Sir William Fraser, que j'ai eu entre les mains vers 1890, s'il m'en souvient bien, car mes notes sont à Paris. Mais votre Bibliothèque de Belgique, cependant assez riche en documents napoléoniens, très habilement compulsés par son distingué secrétaire général, M. Petit, ne la possède pas. Je le dis tout de suite pour que les curieux ne se dérangent pas inutilement. J'ai dû approfondir le problème, il y a quelques années, quand j'ai composé mes deux ouvrages sur la brève et terrible campagne de 1815, et je vous apporte ici le fruit de mes recherches, en vous priant de les consigner dans votre précieuse revue.

D'abord, ce n'est pas le *Bal de Waterloo* qu'il faudrait dire, mais beaucoup mieux le *Bal des Quatre-Bras*. En effet, Wellington, en quittant Bruxelles le jeudi 15 juin, à 10 heures du soir, prit le chemin de Nivelles, pour réunir les armées alliées et les faire avancer au-devant de Napoléon qui venait de franchir la frontière et d'arriver à Charleroi. La journée du lendemain 16 juin appartient à la lutte qui eut lieu aux Quatre-Bras, et qui fut beaucoup plus qu'une escarmouche, mais bel et bien une véritable bataille, très sanglante, très disputée. Cette première victoire de Wellington sur les Français, commandés par le maréchal Ney, tandis que Napoléon en personne battait les Prussiens à Ligny, devait avoir pour conséquence inéluctable le triomphe décisif de Waterloo. Wellington et le prince d'Orange se comportèrent vaillamment aux Quatre-Bras. Wellington fut même sur le point d'y être fait prisonnier, d'ailleurs comme Blücher à Ligny, presque au même instant. Les Français ont manqué là deux belles prises qui eussent complètement changé les événements militaires et l'histoire!

Le mot *bal* est aussi très exagéré. Cette fête organisée par la duchesse de Richmond ne fut qu'une simple soirée dansante (*dancing evening-party*, comme disent les Anglais), et à laquelle

(1) Voir, dans l'*Art moderne* du 17 juillet, le compte rendu d'un livre de M. Barral.

Wellington avait été convié. Laissez-moi entrer ici dans quelques détails nécessaires, peu ou mal connus.

C'était un émissaire du prince d'Orange qui avait apporté à Bruxelles les nouvelles des premiers événements de la matinée du 15 juin et de l'invasion de la Belgique par Napoléon. Il était 7 heures du soir. Wellington était à table, chez lui, rue Royale, au rez-de-chaussée, dans la maison qui porte aujourd'hui le n° 36 et qui appartient à M. Matthieu. Il avait invité à dîner l'amiral Sir Pultenay Malcolm, arrivé le matin et qui lui racontait ses victoires d'Amérique. Il revenait, en effet, du Canada avec douze mille hommes de vieilles troupes ayant guerroyé en Amérique. En s'embarquant pour l'Angleterre, il se trouvait dans une ignorance complète du nouvel État de l'Europe depuis avril 1814. En mer, un bâtiment lui avait appris la révolution du retour de l'ile d'Elbe, et il n'y avait rien compris. Elle lui sembla, toutefois, si tragique et si extraordinaire, que tout d'abord il n'y ajouta pas foi. Mais en vue de Plymouth il avait reçu l'ordre de ne point débarquer sur les côtes britanniques et de continuer sa route tout droit et en hâte sur Ostende. Il avait atteint ce port la veille, ses troupes débarquaient à ce moment même, et quatre mille hommes avaient pu déjà parvenir à Bruxelles. C'était sans contredit tout ce qu'il y avait de meilleur et de plus aguerri dans l'infanterie anglaise. « Tant mieux », avait dit Wellington peu indulgent pour ses soldats, « car j'ai une détestable armée (*infamous army*) ! » Ce solide renfort sera à Waterloo un des piliers vivants sur lesquels les Français devront se briser le 18 juin, et c'est avec raison que plus tard, à Sainte-Hélène, l'Empereur dira, en parlant de ces troupes débarquées à l'instant suprême : « Qui peut assigner leur degré d'influence dans la perte de cette journée ? »

A la nouvelle qu'on lui apportait à table, Wellington ne se troubla nullement. Il la communiqua à son hôte, en le priant de rester muet jusqu'à l'arrivée des dépêches plus explicites qui lui étaient annoncées. « Il y a une soirée chez la duchesse de Richmond », dit-il à l'amiral Malcolm. « Vous allez m'y accompagner. Il faut qu'on m'y voie dans le calme le plus absolu. » Là-dessus, il se leva de table, prit quelques dispositions préliminaires, et quitta la rue Royale, un peu avant 9 heures du soir, pour se diriger vers le bas de la ville, derrière l'église Sainte-Gudule.

Cette fête à laquelle se rendait si tranquillement Wellington au moment psychologique d'un des plus grands événements du siècle, est devenue historique. Elle a pris des proportions légendaires dans l'imagination du peuple. Ce n'était pourtant qu'un simple thé, avec accompagnement d'opérette pour faire danser la jeunesse du lieu, et notamment la fille de la maison, âgée de dix-sept ans. La duchesse de Richmond, en l'absence de son mari, à ce moment à Londres, et nullement aide de camp de Wellington, mais futur gouverneur du Canada en 1818, avait continué à *recevoir* dans la villa qu'ils habitaient depuis plusieurs années déjà en dehors de Bruxelles. Ce qui reste aujourd'hui de cette ancienne maison de plaisance se trouve enclavé dans la ville et dans la cour d'un hôpital récemment construit rue des Cendres, n° 7, au coin de la rue de la Blanchisserie, par la Congrégation des Sœurs hospitalières de Belgique, et dont la comtesse Vincent Cornet est actuellement la supérieure. Le salon de réception de la duchesse de Richmond était situé au premier étage; il sert actuellement de réfectoire aux sœurs du couvent. Lady de Roos, fille de la duchesse de Richmond, morte en 1890, plus que nonagénaire, et qui assistait à cette soirée dansante, dans son dix-septième printeps, ma affirmé, notamment en 1868, époque où elle revint pour la dernière fois à Bruxelles, que c'était bien là l'endroit où elle avait vu Wellington à l'instant de son départ pour Waterloo. Challemel-Lacour, mort récemment à Paris, membre de l'Académie française et président de notre Sénat, et qui parlait facilement l'anglais, avait reçu aussi cette confirmation de la bouche même de Lady de Roos, dans votre ville qu'il habitait à cette époque. Il me l'a transmise et répétée plusieurs fois. Voilà des témoignages précis et authentiques.

Wellington apparut vers 9 heures, accompagné de l'amiral Malcolm ; il salua la duchesse de Richmond et attendit les nouvelles annoncées, en causant paisiblement avec les invités. Elles arrivèrent sans tarder beaucoup, par une estafette de Blücher. Renseigné de deux côtés sur les mouvements de notre armée, dans la direction de Charleroi et de Fleurus et dans celle des Quatre-Bras et de Genappe, Wellington annonça froidement à la brillante réunion qui l'entourait, la présence de Napoléon en Belgique. Les danses s'arrêtèrent tout net et les visages pâlirent. C'était un coup de foudre dans un ciel serein.

Wellington quitta sans émotion apparente la duchesse de Richmond, et après avoir donné les instructions nécessaires pour faire avancer de toutes parts l'armée anglaise, entouré de ses officiers, tous en tenue de campagne et non point en costume de bal, il prit rapidement la route de Nivelles. Il y arriva à 2 heures du matin. Là il fut rejoint par le prince d'Orange, et à 5 heures ils se trouvèrent tous les deux aux Quatre-Bras, en face de Ney, postant leurs troupes sur la chaussée de Bruxelles, en avant et sur la lisière du bois de Bossu, afin de nous barrer le passage.

On a écrit dans le style du temps (1815) que tandis que Napoléon surprenait ses ennemis sur la Sambre, *lord Wellington sommeillait à Bruxelles dans les bras du plaisir*. On s'amusait fort, il est vrai, à cette époque dans la capitale du Brabant. Ce n'étaient que dîners, bals, réceptions donnés en l'honneur des officiers anglais très amateurs de fêtes. Mais de là à prétendre que le général en chef des armées britanniques et généralissime des forces alliées en Belgique négligeait ses préparatifs militaires, il faut en rabattre. Depuis le 2 mai Wellington n'avait cessé de parcourir le Brabant, les Flandres, le pays de Liége et de préparer la résistance.

La duchesse de Richmond était une femme de goûts simples, bonne mère de famille, adorant les fleurs et les grands arbres. Elle était l'épouse de Charles Lenox, duc de Richmond, petit-fils de Charles Lenox, fils naturel du roi d'Angleterre, Charles II, qui l'avait eu de la duchesse de Portsmouth. Elle aimait la vie bourgeoise de Bruxelles, et elle avait engagé son mari à acquérir cette maison de campagne en avril 1814. Cette propriété avait alors son entrée principale, avec grille et communs, sur la rue de la Blanchisserie, à peu près où se trouvent actuellement les constructions portant les numéros 40 à 44. La maison d'habitation s'élevait au milieu d'un parc et d'un jardin fruitier, qui s'étendaient l'un et l'autre tout le long de la rue des Cendres, qui n'était alors qu'un sentier fleuri. Cette vaste propriété s'arrêtait à peu près à la limite du boulevard Botanique, ouvert depuis cette époque. Bruxelles s'agrandissant, tout cet emplacement fut loti, vendu et construit. Il ne reste debout que la maison d'habitation de la duchesse de Richmond, mais elle a été adossée, incorporée dans des bâtiments modernes et se trouve placée aujourd'hui le dos tourné à la rue des Cendres, n° 7, vis-à-vis d'un bout de jardin, seul reliquat du beau parc de 1815. Pour la voir il faut traverser un long corridor, une cour fermée et faire volte-face. Contrairement à ce que dit

votre rédacteur, aucun étranger ne pénètre dans cet établissement hospitalier, et il est impossible de voir quelque chose d'intéressant par la rue de la Blanchisserie. Il faut pénétrer, si l'on peut, par le n° 7 de la rue des Cendres. C'est à la bonne grâce spéciale et par faveur exceptionnelle de la comtesse Vincent Cornet que j'ai pu visiter ces lieux mémorables que je connaissais pour les avoir débrouillés sur les plans anciens et rares. J'ai fait dessiner la façade de la villa de la duchesse de Richmond et le lambeau de jardin qui reste par votre compatriote, le charmant peintre paysagiste Adolphe Hamesse, que j'avais emmené avec moi. Ce bâtiment célèbre et mal connu peut disparaître un jour ou l'autre. J'ai voulu en fixer le souvenir pour les yeux, et on le trouvera dans mon *Itinéraire de l'Épopée de Waterloo* enfoui, mais découvrable dans une Bibliothèque d'État, quand les destructives mains de l'homme auront abattu ce dernier vestige d'une époque grandiose.

Le bal donné dans un hangar approprié, selon Sir William Fraser, n'a donc existé que dans son imagination. D'ailleurs tous les témoins de l'époque, à commencer par lord Byron qui vint à Bruxelles durant l'été de 1816 et qui visita avec soin et Bruxelles et Waterloo, décrit cette soirée mémorable dans la partie de *Child Harold* qui débute par ce vers :

There was a sound of reverly by night...

Et plus loin il décrit la galerie élevée (*high hall*) et non point la salle basse de Sir William Fraser. Les poètes, il est vrai, grandissent les choses, mais il y a toujours chez eux un fond de vérité. Ici je préfère le chantre à l'érudit, d'autant plus que l'exactitude historique donne raison à Lord Byron contre Sir William Fraser.

Excusez le développement que j'ai cru devoir apporter à la réfutation partielle des assertions anglaises que vous avez enregistrées. Pardonnez-moi aussi d'avoir constamment parlé à la première personne. Ce n'est point par *égotisme* que j'ai écrit *je* tout le temps, mais c'est le seul moyen de raconter aussi vite que possible et d'être clair. Et puis tout ce qui touche à Napoléon, même indirectement, attire de plus en plus les intelligences, tellement il est vrai qu'en matière religieuse et sociale, militaire et politique, littéraire et scientique, il fut un novateur, un précurseur même, et que toutes les idées qui nous semblent si hardies aujourd'hui ont été pressenties et conçues par son génie. Voilà le secret de sa résurrection permanente, il me semble. Je serais ravi de trouver la confirmation de cette opinion chez un esprit et sous la plume aussi élevés que les vôtres.

GEORGES BARRAL

BIBLIOGRAPHIE ARTISTIQUE

Der Scalden tweede Jaarboek. Boekdrukkerij De Vos en Van der Groen, Jezusstraat, 22, Antwerpen.

Des vers de Pol de Mont, Pauw, V. De Meyere, Dirk de Vos, L. Ontrop, J. Thys, Edm. Van Offel, J. Van Egten, des proses de M. Rudelsheim, Van de Woestyne, L. Verhees, F. Hanno, une page de musique de L. Mortelmans, des illustrations de K. Collens, A. Van Neste, Edm. Van Offel, F. Hanno, L. Muller, J. Baetes, E. Pellens composent le deuxième annuaire de la jeune association anversoise, mélange d'archaïsme et d'art actuel, qui rappelle certaines publications écossaises, *The Evergreen* par exemple, que nous avons signalées précédemment. La typographie est soignée et fait honneur aux presses anversoises, qui ont gardé les traditions des belles éditions plantiniennes.

Un second volume de l'Annuaire se compose d'une cinquantaine de planches phototypiques, reproduisant les principales œuvres d'art décoratif et monumental récemment exposées à Anvers par les membres de la Société.

La Lithographie en couleurs, par ANDRÉ MELLERIO. Publication de l'*Estampe et l'Affiche*, 50, rue Sainte-Anne, Paris. Couverture illustrée et frontispice de PIERRE BONNARD.

M. André Mellerio, rédacteur en chef de l'*Estampe et l'Affiche*, a étudié, dans une vue d'ensemble, le mouvement de la lithographie en couleurs, devenu ces dernières années d'un extrême intérêt. Artistes, imprimeurs, éditeurs, publications y sont successivement examinés, formant le fond de l'ouvrage que terminent des considérations esthétiques sociales.

La documentation de ce livre, en même temps que sa présentation originale, lui assurent un véritable succès.

Conseil de perfectionnement des arts du dessin. Session de 1896-97. Procès-verbaux, documents, rapports. Bruxelles, Imp. E. Daems.

La Direction des Beaux-Arts vient de publier en une brochure de 100 pages le résumé des travaux élaborés, au cours de la session 1896-1897, par le Conseil de perfectionnement institué par le Gouvernement pour l'enseignement des arts du dessin. Procès-verbaux, rapports et documents divers forment un ensemble intéressant à consulter. Un programme complet d'enseignement élémentaire du dessin, préparatoire aux académies, a été présenté au Ministre, qui a chargé le Conseil de lui soumettre des propositions pour la mise à exécution de ce projet. Les réformes adoptées ont spécialement pour but de former des artisans d'art, de rénover l'étude des applications de l'art à l'industrie et d'établir entre les écoles de dessin et les académies une démarcation bien nette, en réservant uniquement ces dernières aux élèves qui font preuve d'aptitudes spéciales pour la pratique de l'Art proprement dit tandis que les écoles fourniront un enseignement professionnel utile à toutes les carrières dans lesquelles interviennent les arts du dessin.

Parmi les innovations contenues dans le projet, citons :

1° Les modifications apportées à l'enseignement du dessin géométrique, établi sur une base plus rationnelle et plus pratique;

2° L'importance plus grande donnée à l'étude du modèle pris dans la nature, et spécialement à la flore;

3° L'éclectisme dans le choix des chefs-d'œuvre à proposer comme modèles, les meilleurs spécimens de l'art du moyen-âge, de l'art oriental et de l'art moderne devant être mis, au même titre que les œuvres de l'antiquité et de la renaissance, sous les yeux des élèves.

Notes critiques sur les installations belges et françaises à l'Exposition internationale de 1897 à Bruxelles, par THÉOPHILE FUMIÈRE, architecte, professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles. — Bruxelles, imp. des Travaux publics.

Chargé par le Gouvernement de faire, en qualité d'instructeur-rapporteur, un rapport sur l'application de l'art de l'architecte et du décorateur aux installations et constructions de l'Exposition de 1897, M. FUMIÈRE a résumé en une vingtaine de pages d'utiles et ingénieuses observations dont il y aura lieu de tenir compte

lors de la participation de la Belgique à l'Exposition universelle de 1900. M. Fumière préconise notamment le principe des collectivités, la suppression des vitrines isolées, l'entreprise par les gouvernements de l'ornementation générale des sections en adjoignant à l'architecte de l'Etat des architectes collaborateurs chargés spécialement de l'examen artistique des collectivités, etc.

RÉFORMONS L'ACADÉMIE

Comme suite aux observations présentées à la Chambre des représentants par M. Henri Carton de Wiart sur la classe des lettres à l'Académie royale de Belgique, voici une spirituelle épître adressée au *XXe Siècle* et qui montre qu'à l'étranger comme en Belgique la question soulevée par notre collaborateur préoccupe à juste titre les hommes de lettres (1) :

Monsieur le Rédacteur en chef du *XXe Siècle*,

Il faut que je vous conte une petite mésaventure qui m'est arrivée ces jours-ci et dont je suis encore à chercher l'explication. En vain ai-je frappé à divers bureaux de rédaction, en quête d'une réponse satisfaisante ; peut-être serai-je plus heureux chez vous.

Je dois d'abord vous avouer que j'ai une faiblesse. Les uns ont la fascination de l'épaulette ; d'autres ont la passion de l'éloquence et gravitent, éblouis, dans l'orbite des grands parlementaires; pour ma part, j'ai toujours subi le prestige des gloires littéraires, je fréquente à Paris chez quelques académiciens, et ces relations, je le confesse, chatouillent agréablement ma vanité.

Je savais que vous aviez aussi une Académie et qu'elle comprenait une classe de lettres avec quarante fauteuils : trente pour les titulaires, dix pour les correspondants. D'autre part, je ne pouvais ignorer la brillante renaissance littéraire qui s'est manifestée chez vous depuis un quart de siècle, et les noms des Picard, des Lemonnier, des Eekhoud, des Maeterlinck, des Verhaeren, des Rodenbach, dans les lettres ; des de Haulleville et des Verspeyen, dans le journalisme, s'étaient depuis longtemps imposés à mon attention. L'idée m'était donc venue — assez naturelle, n'est-il pas vrai ? — d'assister à une grande séance de réception à l'Académie belge et de faire ainsi connaissance avec les littérateurs — moins connus chez nous — que les maîtres ci-dessus énumérés avaient jugé dignes de participer à leurs travaux.

Dès mon arrivée à Bruxelles, je m'en fus chez un de vos plus célèbres écrivains, grand ami à moi, — je vous ai dit que c'était ma faiblesse, — dans l'intention de le prier de me réserver une bonne place à la prochaine séance publique. C'était agir avec une grande légèreté, me direz-vous. J'aurais au préalable dû m'assurer que mon ami faisait bien partie de l'Académie des lettres. Que voulez-vous? Sachant quelle place en vedette il occupe dans la littérature belge, je ne pouvais supposer qu'il ne fût pas de l'Académie.

Je ne vous dirai pas ma stupéfaction en apprenant que non seulement il n'en était pas, mais que, par une de ces ironies du hasard qui sembleraient une mystification énorme de savant, la littérature était représentée au sein de l'Académie par un seul fauteuil, celui d'un M. Potvin. Ne voulant pas être désagréable à vos compatriotes, je vous tairai ma pensée sur les productions de cet académicien.

A défaut de littérateurs, je me demandai donc assez naturellement quels genres de célébrités on avait pu introduire à cette Académie des lettres. Je n'étais pas au bout de mes surprises. A côté de ministres plénipotentiaires, je vis des juristes, des archivistes, des orientalistes, des publicistes, des économistes, des historiens, des philologues, sans compter quelques noms sur lesquels il eût été par trop difficile de mettre une étiquette. J'eus le plaisir, je l'avoue, d'y retrouver de vieilles connaissances dont les livres avaient porté la renommée dans les milieux intellectuels du Paris de la rive gauche : les Lamy, les de Harlez, les Prins, les Kurth, les Brants, les Duvivier, les De Smeth.

Je m'étonnai pourtant de découvrir que, s'il y avait des juristes, on avait omis précisément les plus grands d'entre eux, comme Picard, comme Lejeune; que s'il y avait des philosophes tels que Tiberghien et Monchamp, on y cherchait en vain le nom d'un Mercier, le restaurateur en Belgique de la philosophie scolastique; que s'il y avait des publicistes, on n'y trouvait pas le nom d'un Van den Heuvel et qu'au nombre des hommes d'État ne figurait pas non plus le nom d'un Beernaert, membre de l'Institut de France. En revanche, des noms qui se révélaient à vous subitement et dont la notoriété n'avait jusque-là dépassé l'enceinte d'une bibliothèque ou d'une antichambre de Faculté.

Je me demandai donc — et c'est ici que je vous prierai de bien vouloir m'éclairer la religion — quelle méthode pouvait présider au choix des membres, quelle règle on pouvait suivre dans un corps composé de tant de spécialités diverses, pour la composition des jurys de concours et quel motif les littérateurs, hommes d'État, philosophes, publicistes éminents pouvaient bien avoir pour se désintéresser du sort de l'Académie belge?

(1) Voir notre avant-dernier numéro.

LA DÉFENSE DES ARBRES

Sur l'air des lampions : « Com-mis-sion ! Com-mis-sion ! Com-mis-sion ! »

C'est de la commission des arbres qu'il s'agit. Il en avait été question au Conseil communal plusieurs mois avant la mort du baron de Haulleville. M. Max Hallet interpella récemment le collège à ce sujet. Il fut décidé qu'on convoquerait au plus tôt l'ancienne commission des plantations qui, depuis des années, n'a plus été réunie. Comment se fait-il qu'on tarde à la reconstituer? Plus de quinze jours se sont passés depuis l'interpellation de M. Hallet et, du haut de sa tour, sœur Anne ne voit rien venir. Il y a urgence, extrême urgence. En ce qui concerne les arbres des boulevards, la Société forestière de Belgique affirme que si on ne prend pas de mesures immédiates, ils seront irrévocablement perdus. Tous sont attaqués, tous dépérissent, tous vont mourir.

Nous ne parlons pas ici — nous bornant à renvoyer à ce qui a été dit précédemment (1) — des six beaux ormes qu'un entrepreneur imbécile a détruits en y attachant des câbles qui les ont écorcés jusqu'à l'aubier. Nous ne citons aussi que pour mémoire les arbres que la foire, actuellement installée aux environs de la gare du Midi, fait périr. C'est lamentable et désespérant. La Ville laisse faire, tolère ces massacres, encourage ces ignominies. Qu'on réunisse la commission. Celle-ci, du moins, saura, nous l'espérons, remplir sa mission.

PETITE CHRONIQUE

La Société des Beaux-Arts de Dinant ouvrira le 14 août prochain son exposition annuelle. Etant donné l'esprit éclectique qui a guidé les membres du comité dans la composition du Salon, celui-ci présentera, dit-on, un ensemble artistique remarquable.

(1) Voir l'*Art moderne* du 19 juin dernier, p. 200.

M. Léon Somzée a réuni mercredi soir dans le somptueux hôtel qu'il habite les membres du Congrès de Navigation. Les fêtes offertes en ce palais où s'accumulent les tableaux de maîtres, les marbres antiques, les Tanagra, les faïences d'Urbino, les vieux Venise et les plus merveilleuses hautes-lisses que possède la Belgique sont, nécessairement, des fêtes d'art que nous ne pouvons laisser de mentionner.

Bruxelles connaît la splendeur artistique de l'hôtel et la courtoisie parfaite avec laquelle M. Somzée fait les honneurs de ses collections. Les hôtes étaient, cette fois, presque tous étrangers : Français, Allemands, Anglais, Danois, Norwégiens, Espagnols, Italiens, Hollandais, Russes, et jusqu'à un authentique Céleste en grand costume d'apparat. Ces messieurs ont dû emporter de leur soirée une impression flatteuse pour notre amour-propre national. Les galeries de peinture et de sculpture de la rue des Palais constituent en effet une « attraction » de premier ordre et n'ont guère d'équivalent, hormis les musées publics.

Une acquisition récente de M. Somzée a spécialement attiré l'attention des familiers de ce « home » seigneurial. C'est un vaste triptyque où sont représentés, en grandeur naturelle, sainte Anne, la Vierge et l'Enfant formant le sujet du panneau central, et, sur les volets, un évêque qui paraît être saint Nicolas, et un autre saint, probablement saint Antoine de Padoue. L'œuvre est attribuée à Gérard David, dit Oudewater, et provient de la collection des comtes de Montenero, une famille ancienne dont le berceau se trouve dans les îles Baléares.

Cette toile importante a conservé une remarquable fraîcheur de coloris. C'est l'œuvre la plus considérable que nous connaissions d'un peintre peu connu, longtemps confondu avec Memling, son maître présumé, et qu'il est vraiment heureux de voir représenté comme il le mérite dans sa patrie (1).

La collection Somzée s'enrichit d'année en année de spécimens caractéristiques de l'Ecole flamande. Après avoir accordé ses préférences aux maîtres de l'Italie, M. Somzée s'oriente de plus en plus vers les artistes de notre pays. Sa galerie renferme de belles œuvres des maîtres brugeois et gantois des xve et xvie siècles qui lui donnent, au point de vue national, un très spécial intérêt.

La Société royale des Aquarellistes vient d'élire comme membre effectif le peintre Maurice Romberg.

L'Ecole de musique et de déclamation d'Ixelles, dirigée par M. Henri Thiébaut, à ouvert la semaine dernière ses concours annuels, suivis, tout comme ceux du Conservatoire, par un auditoire attentif que passionne la course aux médailles.

Une audition des classes d'ensemble (chant et piano) a inauguré la série d'épreuves réservées aux concurrentes, et cette audition a donné au public l'idée la plus favorable de l'enseignement pratiqué à l'école. Des chœurs de jeunes filles ont exécuté avec précision diverses œuvres de L. Du Bois, J. Blockx, J. Mertens, H. Thiébaut, L. Wallner. Les cours de piano de Mmes Thelen et Cousin ont fourni aux compositions de Hændel, Mozart, Beethoven, Jadassohn, Borodine, Dargomijski, Saint-Saëns, Vincent d'Indy des interprètes expérimentées.

Parmi les morceaux les plus applaudis, citons le chœur *Sur la Mer* de Vincent d'Indy et la *Cosatchoque* pour deux pianos à huit mains de Dargomijski.

Les concours ont commencé mardi et se sont succédé jusqu'à ce jour, révélant une bonne moyenne d'études et quelques tempéraments d'artistes. Parmi les lauréates des cours supérieurs, citons, hors pair, Mlles Germscheid et Piers qui ont, respectivement dans les classes de chant et de piano, remporté les plus hautes distinctions. Une innovation à noter, — et à imiter, — c'est que le directeur de l'Ecole impose à chacune des concurrentes des classes de chant l'exécution d'une œuvre écrite par un musicien belge. Blockx, Gilson, César Franck, Lekeu, Thiébaut, Frémolle, Hillier, Agniez, Mertens, Wilford ont fait les frais de cette première application du nationalisme en art. La renommée de nos musiciens ne peut qu'y gagner et il faut féliciter M. Thiébaut de son initiative.

Aujourd'hui, à 1 h. 1/2, auront lieu les concours de déclamation.

Le « père Franck » aura bientôt son monument à Paris. Les disciples de l'illustre musicien ont obtenu du Conseil municipal l'autorisation de l'ériger dans le square Sainte-Clotilde, devant l'église qu'il emplissait, du haut du jubé, de ses sereines improvisations. Le statuaire Lenoir s'est chargé de l'exécuter, et, d'après ce qu'on nous écrit, son projet fait espérer une œuvre remarquable, exempte de la banalité habituelle des travaux de ce genre, qui sont trop souvent à la sculpture ce que la cantate est à la musique. Les notabilités musicales françaises ont toutes accepté l'invitation qui leur a été adressée de former le comité d'honneur : MM. Dubois, Massenet, Reyer, Widor..... Toutes, à l'exception de M. Camille Saint-Saëns, qui a, paraît-il, refusé en alléguant que « l'homme était certainement un artiste, mais qu'il avait été trop funeste à l'école française pour qu'il pût s'associer à la manifestation projetée en son honneur ».

Cette appréciation inattendue a eu, on le devine, un certain succès parmi les musiciens.

La souscription sera ouverte en octobre. Déjà le Conseil municipal de Paris, qui a donné gratuitement le terrain, s'est inscrit pour cinq cents francs. Un grand concert sera organisé, au début de l'hiver, au bénéfice du monument.

M. Vincent d'Indy achève en ce moment, dans sa retraite cévenole, la partition (musique de scène et entr'actes) que M. Catulle Mendès l'a prié d'écrire pour l'adaptation de *Médée* qu'il vient de terminer. L'œuvre sera jouée en octobre prochain par Mme Sarah Bernhardt.

L'empereur d'Allemagne vient de conférer à M. Charles Van der Stappen la grande médaille d'or pour l'art.

La mode des cartes postales illustrées a pris une telle extension qu'on vient d'en faire, à Leipzig, à Berlin et à Munich, des expositions spéciales. Celle de Leipzig réunissait plus de *dix mille* séries différentes, comprenant chacune dix ou douze spécimens! De même que pour les affiches qu'ils dédaignèrent au début, les artistes ont peu à peu mis leur pinceau à la disposition des éditeurs. En Belgique, indépendamment de M. GISBERT COMBAZ dont nous avons parlé la semaine dernière, MM. HENRI MEUNIER et HENRI CASSIERS ont composé des séries attrayantes de cartes postales. Le premier a traité la femme sportive au cours des saisons, le second a évoqué, en douze vignettes finement dessinées, les sites les plus pittoresques de la Hollande : Dordrecht, Amsterdam, Zaandam, Domburg, Katwijk-aan-Zee, etc., fournissent à l'artiste des sujets variés et séduisants. Une collection de *Costumes de la Hollande*, actuellement sous presse, complétera prochainement, par une série nouvelle de douze cartes, la suite des *Vues pittoresques*. Du même peintre, une joyeuse théorie de moulins et de bateaux en bleu et blanc intitulée *Delft*.

Ces cartes sont éditées par MM. Dietrich et Cie qui mettront en vente, dans la quinzaine, douze cartes nouvelles composées par Henri Meunier sous le titre *Le Symbole des fleurs*.

(1) Le musée de Bruges possède un diptyque de Gérard David : *Le Jugement de Cambyse*, et un autre tableau : *Le Baptême du Christ*. A l'église Notre-Dame, l'artiste est représenté par une *Notre-Dame des douleurs*.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ Monnom 32, rue de l'Industrie

Août

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 32. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 7 AOUT 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

SUR LA GÉNÉRATION PRÉSENTE

Qu'une vingtaine de jeunes gens, obéissant à leur destinée, ensemble se lèvent, touchés par le don mystérieux d'écrire et sans se connaître, en dépit des distances qui les séparent, tout à coup se trouvent réunis jusqu'à former cette chose ondoyante, fugace, nombreuse et insaisissable que l'on a coutume d'appeler une génération et, dès lors, confirmant leur foi par les témoignages de leur mutuelle vertu, marchent dans la vie littéraire groupés par une secrète harmonie, voilà, certes, un mouvement qui serait des plus beaux et des plus touchants si bientôt, par l'insuffisance de la plupart de ceux qu'il sollicita, rendu incapable de se prolonger intégralement, il ne nous offrait le tableau, fait plus saisissant par son cadre étroit, de toutes les vicissitudes de l'esprit et du talent. Quelle confiance charmante n'animait pas les jeunes écrivains qui, voici deux ans, réunis en un moment avec une habileté telle qu'il nous est impossible de n'y pas voir la directe intervention du hasard, composèrent le *Livre d'art!* On vit là, côte à côte, Fazy, Fleury, Fort, Guérin, Abadie, Bouhélier, Brandenbourg, Hirsch, Jaloux, Jammes, Jarry, Klingsor, Leblond, Montfort, Pilon, Pioch, Van de Putte. Qu'il fut adorable l'instant où tant de jeunes cœurs à la fois s'épanouirent! Le *Livre d'art* n'a pas vécu. Mais il n'importe! Par lui, des jeunes gens avaient appris à se connaître; dès lors l'accord était fait et si les circonstances rompirent leur voisinage, elles ne surent empêcher que désormais ils ne se préoccupassent les uns des autres. Il avait été le carrefour inattendu où les voyageurs se rencontrent, fraternisent et échangent les gages de leur amitié réciproque.

Que reste-t-il maintenant de cette génération? Les uns, cédant à la médiocrité, se sont séparés de la communion, les autres se sont tus; il ne serait pas décent que nous prissions ici la peine de les désigner, presque tous ces disparus étant encore présents; le soin pieux dont nous entourerons les survivants marquera d'ailleurs, avec une suffisante éloquence, la différence profonde.

C'est en recevant le livre de l'un de ces derniers que ces réflexions nous sont venues. M. Ghéon est un de ceux en qui l'art a reconnu les siens; son livre : *La Solitude*

de l'été, est un bon livre. N'allez pas y chercher l'emphase pompeuse, la malhabile obscurité, le désordre enfantin, le maladif souci du neuf par quoi tant d'impuissants cherchent à pallier leur défaite morale et où des critiques assez sots se plurent à reconnaître les signes de l'âme nouvelle; vous n'y trouverez qu'une noble et sereine simplicité, une émotion spacieuse et saine, et cette forme heureuse qui est la conséquence naturelle et harmonique, dirais-je, du sujet large qu'a choisi l'auteur. Henri Ghéon ayant pris soin lui-même de préciser en une courte préface la portée de son œuvre, nous ne croyons pouvoir mieux faire qu'en en reproduisant ici certain passage. « La *Solitude de l'été* est le premier volume d'une série portant pour titre général : *Les Campagnes simples*. Les quatre livres qui la composeront ne prétendent qu'à traduire ingénument le spectacle multiple des jours à travers les saisons synthétiques d'une année, mais l'esprit de groupement qui a présidé à leur très humble conception les pourrait faire considérer comme une sorte d'épopée familière et morcelée (dans ce que le mot a de plus naïf et de moins présomptueux) où seraient esquissés les rapports de l'homme et des choses.

Dans la *Solitude de l'été* la matière écrase l'homme ou, simplement, le diminue parmi la splendeur de ses floraisons. » Les champs donc, l'étendue riche et lourde, l'épanouissement des sèves, les pesantes vitalités végétales, l'arbre, la pierre, la pluie, les jeux divers et subits des éléments, les météores et les fleurs, l'odeur de la terre et le geste du semeur, tels sont les objets auxquels Ghéon a emprunté sa poésie. Son livre est désert, chaud et ardent comme ces après-midis d'opaque soleil où rien n'anime l'espace immobile et muet, sinon le frisson fuyant et rapide des blés accumulés, le tressaillement secret des forces brutes qui circulent dans les choses.

Il y a un « moment » en amour, il y en a un aussi en librairie. Aussi bien ce livre arrivant, par une heureuse coïncidence, à l'instant précis où il est nécessaire, pourrait-on à son propos rappeler et appliquer cette parole de Gœthe : « Les seules œuvres durables sont des œuvres de circonstance. » Ajoutez que le vers de M. Ghéon est souple, facile et exact, qu'une rigoureuse ordonnance régit ses rythmes et ses cadences, que, vers libre, il sait néanmoins nous plaire par ses qualités plastiques, qu'un équilibre parfait, enfin, met en rapport les idées et les mots, et vous reconnaîtrez qu'il faut attacher un grand prix à un tel livre, dans un temps que désolent les plus basses médiocrités.

Que nous fait alors que, si nombreuse au début, la génération se soit sitôt raréfiée et resserrée? La qualité de ceux qui surent résister à leur siècle supplée aux défections. Peu nous chaut que tant de jeunes gens, en même temps que nous partis, se soient déjà effacés, si un Ghéon écrit de beaux poèmes, odorants comme des plantes, chauds et clairs comme des ciels de juillet; si un Jammes, de sa brûlante sentimentalité, anime des livres idylliques, suaves et tendres où il dit les gens, les bêtes, les choses, son village et le cœur de tous les hommes; si, dans les proses ailées de Paul Fort nous pouvons goûter, ainsi qu'en des fruits enflés de jus, toutes les joies et toutes les émotions, par le charmant effort d'un art extrême réunies en un seul lieu. Qu'un Rency, du souffle généreux et pur de son cœur enflamme des romans éloquents; qu'un Klingsor en de courts fabliaux fasse briller l'éclat d'un talent délicat et exquis; qu'un de Tinan continue à nous donner des contes délicieux, croquants comme des confiseries, voluptueux et légers; qu'un Rouart, par la transparente bonté de son âme, nous éclaire; qu'un Bataille ou un Viollis nous ravisse et nous enchante, comment pourrions-nous ne pas oublier ceux qui sont restés en arrière ou se sont perdus!

Grâce à eux nous voyons l'esprit nouveau se répandre et ainsi nous est-il donné, par cent endroits admirables, de prendre contact avec l'âme même de cette génération, vivante, généreuse, simple — et classique.

André Ruijters

LETTRES D'AMÉRIQUE (1)

CONCORD

C'est bel et bien de dire que la littérature doit faire surgir des images par la seule puissance de son art particulier. Mais j'en tiens pour l'avis de Wagner qui aimait mieux le mariage de deux, voire de trois ou quatre arts. Et pour faire un « portrait » de Concord, j'aimerais qu'il fût de mode d'imprimer aussi facilement (et pour le même prix d'abonnement!) de très jolies photographies tout le long de la prose, d'insérer dans le journal quelques feuilles de phonographe et quelques sachets de parfums divers, — pins, fleurs aquatiques, roses sauvages, etc., — le tout combiné par l'artiste lui-même. La seule chose que le lecteur puisse ajouter à des descriptions américaines pour les rendre vivantes, c'est, s'il en a l'occasion, quelques piqûres de moustiques. Encore tout le monde n'aurait-il pas le talent de les faire entrer en scène à propos! Je connais des gens qui les tiennent toujours au premier plan. Supposons qu'ils n'occupent que le lointain horizon, ici surtout, dans cet original et ravissant village de Concord.

Un village de 3,000 habitants, resté à peu près le même qu'il était en 1635, quand quelques puritains achetèrent 6 milles carrés de terrain à la squaw sachem (femme-chef), dont le favori et le conseiller s'appelait Tahatawan. Le nom de la reine n'est pas inscrit sur la pierre qui mentionne ce fait. Il s'y est bien introduit quelques villas assez modernes, mais elles ne sont pas en grand nombre et elles ont la pudeur de se tenir toutes ensemble du même côté. Du reste les roses, les vignes et les arbres qui envahissent tout, dans ce petit coin du Musketaquid (prairies touffues), recouvrent aussi ces légitimes essais de confort moderne.

(1) Voir notre avant-dernier numéro.

C'est ici que fut livrée la première bataille de la guerre de la Révolution américaine et, chose restée obscure à mon entendement, les enfants de ces vieux fermiers, qui ont canonné le signal de cette révolution, les descendants de ceux qui ont donné le premier coup d'épaule pour briser toutes les entraves qui maintenaient l'autorité anglaise, sont restés les plus conservateurs de tous les Américains !

Oh ! l'admiration chinoise du passé, quelle belle et lourde, trop lourde chose à ceux qui doivent avancer ! Les doux fermiers de Concord, après bien des hésitations, s'étaient enfin décidés à se battre; ils s'étaient battus comme des lions, leurs coureurs avaient renouvelé les exploits des coureurs spartiates. Ils étaient sortis de leur peau. Tellement sortis de leur peau que leurs enfants ne les reconnurent pas et les considérèrent toujours comme des gens extraordinaires, et ce ne furent pas eux qui profitèrent de l'élan de vie et de courage de leurs pères. Toute l'Amérique se mit à grandir à partir de ce moment, mais les courageux états de New England, forcés comme malgré eux à des actes héroïques une fois dans leur vie, prirent plusieurs générations pour équilibrer par des gestes paisibles ces quasi-involontaires mouvements de violence.

Et le petit Concord en particulier se recueillit autour du souvenir de ses morts, comme on se recueille autour d'une relique. La pléiade de grands hommes et d'hommes de lettres qui vécut là — Emerson, Thoreau, Hawthorne, Longfellow, Lowell, Alcott, d'autres encore — ne fut que la floraison intellectuelle de cette belle plante d'audace saxonne que les premiers combattants de la révolution arrosèrent de sang. Ces penseurs ou ces artistes fermaient le cycle des énergies de la petite ville, et on dirait que maintenant tout y est bien mort. Henry James, un beau romancier et un très raffiné artiste, y vit aujourd'hui, — comme Meyerbeer vivait à Spa, — mais sans être poussé là, ainsi que les autres, entre les pierres du chemin.

Il est assez bien porté de s'y réfugier pour être en paix, et on y peut trouver compagnie intelligente, moult discrète et pourvue de notions ou de souvenirs intéressants. Mais il me semble que le vieux Concord est exclusivement une chose du passé, sans prolongement caractéristique dans le présent.

Je me suis promenée dans un véritable canot indien, avec une bonne âme silencieuse manœuvrant l'unique petite cuiller plate qui sert de rame, sur l'Assabeth, cours d'eau paisible, rempli de nénuphars et bordé de pins énormes, de chênes et de buissons caressant l'eau. L'équilibre de ce genre de canot est aussi facile — ou aussi difficile selon les cas — à pratiquer que celui de la bicyclette.

C'était au soleil couchant, et quelques-uns des tournants de la petite rivière étaient enchanteurs. Je ne sais vraiment pas ce qui *se pensait* en moi pendant que je me tenais très droite au fond du petit canot. Mais le décor suggérait certainement la vision de quelques Indiens, plutôt aimables, comme ceux que rencontrèrent, en cet endroit même, les premiers habitants de Concord.

L'Assabeth est une petite rivière à moitié morte, comme les canaux de Bruges, et tout l'ensemble évoquait un vague Rodenbach, un Rodenbach moitié sachem, moitié puritain.

Partout, dans les promenades bordées de grands arbres, dans les champs, au bord des chemins, sont semées des pierres, dont beaucoup ont des inscriptions touchantes, simples ou compliquées. Au milieu de la grosse masse calcaire, un petit espace carré a été taillé et poli. La commune ou les amis ont gravé là le nom d'un grand homme, écrivain, combattant, maire, ou simple ami de la nature. Sur un rocher au bord de l'Assabeth je lis le nom d'un citoyen qui vivait au bord de l'eau et qui a planté les énormes pins qui se penchent aujourd'hui sur cette eau presque dormante. Le rocher n'a pas été touché, on n'a pas ôté un pouce de la mousse dont il était recouvert, sauf à l'endroit, grand comme un mouchoir de poche (de dame !), où est taillée l'inscription. Au bord d'une route, toujours incrustée de la même façon, dérangeant la nature aussi peu que possible, je lis cette autre « tablette », comme on les appelle à Concord :

Ici vécut Simon Willard,
Un des fondateurs de Concord,
Qui rendit de bons services à la ville et à la colonie,
Pendant plus de quarante ans.

C'était simplement un excellent homme doué d'instincts civiques, sans aucun titre de maire, de savant, de soldat, de lettré ou de quoi que ce soit. Mais on a gardé de lui le souvenir d'un homme de sens à la fois pratique et élevé, et familialement la petite commune a perpétué sa reconnaissance. D'autres sont venus qui eurent le même don de bon sens collectif, le même coup d'œil clair pour reconnaître les difficultés d'autrui ou les complications des tendances adverses, et la bonté sereine qui donne le désir de les aider à s'harmoniser. Ceux-là aussi, quelque jour, auront leur pierre au bord du chemin, sur une grand'route quelconque.

Car tout est grand'route à Concord. Deux ou trois petites rues possèdent des maisons serrées les unes contre les autres; c'est là qu'on trouve la poste, des bananes, des photographies, des journaux et autres comestibles nécessaires à la consommation journalière. Toute la population vit dans ces fraîches maisons de bois à un étage, entourées d'une profusion de piazzas de toutes les formes et dimensions. A Concord, plus de style roman ni d'architecture, Dieu soit loué ! rien que la jolie petite loge humaine, arrangée suivant les nécessités de chacun, irrégulière comme la vie, et paraissant faire corps avec la nature tant elle est enfoncée dans la verdure, les roses grimpantes, les vignes et l'ombrage des grands arbres.

Tous les grands hommes qui vécurent ici étaient des amis passionnés de la nature. Ils ont donné le ton à toute la province. Nulle part un arbre ébranché, raccourci, taillé. Les arbres sont énormes et très vieux. On aime mieux les laisser mourir que les rajeunir en les mutilant; on en plante de nouveaux à côté ou ailleurs. Cela donne à la petite ville une atmosphère de demi-forêt et de sincérité que ne peuvent pas avoir des allées trop régulièrement plantées. Je ne connais pas l'Américain assez profondément pour savoir si l'ère de Rousseau dure encore pour lui ou si réellement il a dans le sang l'amour de la nature, de la nature sauvage. J'incline à croire vraie cette dernière supposition. Depuis Agassiz et Audubon il y a eu ici des naturalistes sans nombre. Thoreau en était un, s'il en fut. L'histoire naturelle est une des branches favorites de l'enseignement, et les musées d'histoire naturelle sont parmi les plus fréquentés et les plus populaires (celui que j'ai vu à Cambridge n'avait *pas de gardien*, ai-je noté cela ?) et tous ces musées rivalisent de moyens d'attraction pour les enfants et les ignorants. Impossible de ne pas apprendre quelque chose en les parcourant.

Si l'art est encore peu ou mal compris, généralement parlant, la nature est finement observée et jalousement respectée : tous les essais d'art décoratif que j'ai vus témoignent éloquemment de cette disposition.

Voici une autre tablette dont les lignes se reflètent dans l'eau de l'Assabeth :

> Sur les collines de Nashawtuck,
> Au confluent des deux rivières
> Et le long de leurs bords,
> Vivaient les Indiens maîtres du Musketaquid
> Avant que les blancs ne vinssent.

Les fermiers de Concord avaient rencontré par bonheur une des tribus les plus douces parmi les Indiens. Ils apprirent de ceux ci plusieurs recettes culinaires qui ne sont pas à dédaigner et que toutes les ménagères du New-England connaissent parfaitement et suivent encore aujourd'hui. Voilà encore un art qu'il faudrait pouvoir combiner avec l'art littéraire ; chaque abonné de l'*Art moderne* devrait pouvoir goûter un petit pain « d'Indian corn » cuit à la façon indienne. Je ne l'instruirai que très insuffisamment en lui disant que ce petit pain est du plus beau jaune, qu'il a un goût très fin et qu'il est délicieusement croquant, particulièrement agréable à déjeuner pour accompagner les fruits, servis, par une notion hygiénique suivie dans tout le pays, en tout premier lieu. Si quelque lecteur, de mœurs sédentaires, ignore le but de cette coutume, qu'il en fasse l'essai.

Vous ne vous attendez pas à ce qu'il y ait des monuments dans ce Concord. Il n'y en a pas, en effet. Sauf une colonne où sont écrits les noms des soldats de Concord morts dans la dernière guerre, et la statue, qui a beaucoup d'allure et de naturel, du paysan-combattant de 1775, par French, un jeune sculpteur qui, sans maître et sans leçons, a planté là son bonhomme sur un socle, un beau jour qu'il avait vingt ans. J'ai vu, du même artiste, le buste d'Emerson, très expressif, très simple de lignes. Aura-t-il un jour un grand nom parmi les sculpteurs, ce French? Je ne me reconnais aucune compétence pour répondre à cette question.

En fait d'œuvres d'art, quelques bonnes et très belles gravures anglaises dans les studios des artistes et des écrivains ; nombre de moulages antiques sur les murs.

Un grand nombre de familles des anciens *settlers* sont encore représentées dans la curieuse petite ville. J'ai vu dans la demeure de l'une d'elles une collection de portraits d'ancêtres dont le plus ancien portait le costume des partisans de Calvin ; c'était un huguenot qui avait transporté son zèle apostolique en Suisse, puis en Amérique. Dans toutes ces vieilles familles s'est conservée la simplicité des siècles passés, les vieux meubles dont nous copions l'irrégularité et le soin méticuleux des premières habitantes du nouveau continent qui devaient à leur aiguille tout le luxe de leur toilette et de leurs rideaux. Je suis dans la patrie de la lingerie fine, fine, et ourlée à petits jours réguliers. La table est couverte de nappes, de sur-nappes et de napperons qui sont de petites œuvres blanches, sans effet très apparent, de la patience féminine.

C'est toute la coquetterie que je puis découvrir, cette lingerie ultra soignée et très simple. Dans les maisons, pas plus que dans les rues, je ne trouve cet effort de toilette dont la moindre inharmonie frise le mauvais goût parce qu'il est peu naturel, effort dont les modistes de Paris elles-mêmes ne se garent pas toujours. Il y a dans le portrait de ces vieilles quakeresses aux bandeaux lisses, aux bonnets transparents et religieusement pliés, aux manchettes ornées d'une toute mignonne dentelle minuscule, un souci presque grave et très peu profane de toilette, qui fait penser à l'amoureuse façon dont les nonnes enjolivent le linge des sacristies.

Dans les vieux cimetières je vais dénicher les tombes de Thoreau, d'Emerson, de Hawthorne, du juge Hoar, un des Concordiens qui eut un caractère remarquable, sans être ni médecin, ni artiste, ni savant, et que ses concitoyens admirent parce qu'il fut simplement *un homme*.

Beaucoup de ces tombes n'ont qu'une très petite pierre avec un nom. Celles de Fénimore Cooper et d'Emerson sont marquées par un gros morceau de rocher qui a l'air d'avoir dormi là entre ces pins, de toute éternité.

Pour Emerson, une plaque de bronze clair, toute petite, et ornée d'une mince frise de roses sauvages, est incrustée dans un coin du roc. Je copie les lignes qui y sont inscrites :

> *The passive master lend his hand*
> *To the vast soul that o'er him planned.*

(Le maître des choses passives a tendu la main au grand penseur (à la grande âme) qui essaya de le comprendre.)

Et, en vérité, on est reconnaissant aux vivants de n'avoir pas gâté par quelque douteuse œuvre d'art l'émotion très sereine de ce repos d'un grand esprit.

Les forces passives, les bras maternels de la vieille Erda ont enveloppé cet être qui formula pour les autres les plus puissantes affirmations que sa race ait contenues et réalisées.

La petite ville et l'esprit qui concentrèrent en eux, un jour, la flamme aigüe et rapide de l'âme de tout un continent, ne sont plus que d'heureuses petites choses éteintes ; tandis que le foyer dont ils furent les premières étincelles visibles, gagne, s'étend et embrase une moitié du monde. Leurs passions furent assez ardentes, leur vie — comme celle des braves qui à l'heure où j'écris se battent sous les tropiques pour les vieilles ou pour les nouvelles fois — fut assez intense et assez généreuse pour que la mort leur fût, en sa plénitude, la grande récompense de paix, de douceur et de reposante fraîcheur qu'ils attendaient.

MARIE MALI

LIVRES ET BROCHURES

Simplement, par PAUL MUSSCHE. Bruxelles, édition de la *Lutte*.

Très simples, en effet, ces petits contes baignés d'une atmosphère de première communion, et intéressants aussi, parce que l'expression franche d'une vraie, d'une belle jeunesse. Voilà bien le *début*, dans le sens véritable du mot. S'il ne marque pas, dès l'abord, une haute personnalité, il désigne à l'attention de l'observateur une *âme*, cette entité autrement rare que celle des intellectuels de talent.

Flèches perdues, poésies par EDDY LEVIS. Paris, Léon Vanier.

Depuis la dédicace charmante : « Chère, voici des fleurs, car les vers sont des fleurs », jusqu'à la dernière ligne du poème de la fin du volume, *Idéa*, ces *Flèches*, loin de se perdre, s'élancent haut et juste au cœur même, rendu tangible, de la conception du poète. Le vers est serré, plein, toujours harmonieux, quoique solidement construit. A citer parmi ces morceaux, tous de facture large sinon originale, l'*Amour* :

> Les plus fiers devant lui sont restés front baissé.

Les Solitaires (vers), par JEAN DAYROS, avec une lettre-préface d'ISIDORE BOULNOIS. Paris, L. Vanier.

Pourquoi, sur la couverture, au lieu de *Solitaires (vers)*, n'avoir pas mis *Vers solitaires?* Ce serait moins malin, mais on comprendrait tout de suite pourquoi ils sont macaroni. En ce livre, que l'éditeur prudent a pris soin d'imprimer sur papier d'emballage, l'auteur se déclare content de lui-même, « nargue la bêtise épandue », « s'assied pour être gai » et « s'offre le spectacle des vers » qu'il a composés.

Jardins suspendus, par B. REYNOLD. Paris, L. Vanier.

Que de vers! Que de vers! Tous les désœuvrés veulent en faire et chaque jour voit éclore des poèmes nouveaux. Soyons indulgents pour B. Reynold qui désarme la critique par ce distique :

On doit souffrir de voir son âme regardée
Par l'homme indifférent, quand il n'est pas moqueur;

et, plus loin, par ces paroles d'espoir :

Aux accents désolés des poèmes en pleurs,
L'homme deviendra bon pour toutes les douleurs
S'il entend la pitié des poèmes en pleurs.

Berthe Reynold a l'âme tendre et les enthousiasmes d'un poète. Il ou elle fera mieux que *Jardins suspendus*, premier essai dédié « A la mémoire de son père ».

Sous-off's d'Afrique, par ANANKÉ. Paris, L. Vanier.

Sous ce pseudonyme fatidique, l'auteur a essayé et parfois réussi à initier les « vulgaires pékins » aux beautés et au pittoresque de la vie du soldat français en Afrique. Un souci exagéré de la couleur locale, souci qui se traduit principalement par un abus des termes soldatesques, rend souvent le récit obscur, sinon pénible pour le lecteur étranger aux mystères de l'argot des casernes. Par moments, on serait tenté de croire qu'Ananké a écrit exclusivement à l'intention des « sous-off's d'Afrique ». S'il en est ainsi, souhaitons que tous lisent son livre.

La Renaissance païenne. *Étude sur* LÉVY-DHÜRMER, par LÉON THÉVENIN. Paris, L. Vanier.

Dans un style qui traduit ce qu'il voit presque littéralement, M. Léon Thévenin initie le public à l'art du peintre Lévy-Dhürmer. Il révèle l'imagination ardente de l'artiste, dont l'idéal rejette les artifices et les mensonges qui obscurcissent la vie intérieure. Si la Nuit est son inspiration constante, c'est le côté nocturne de l'âme qu'il ouvre à notre rêve. Une image n'est pour M. Lévy-Dhürmer que la forme visible d'une émotion. Au dire de M. Thévenin, la forme chez lui traduit un sentiment, et la structure de l'être ne représente que le vivant symbole des volontés latentes qui le constituent. Comme les païens, il divinise les moindres curiosités qui s'éveillent dans l'âme, ayant en lui l'intelligence du mystère; « l'intelligence de cette énigme qui fait notre tourment et qui créa les symboles et les mythes et les plus belles œuvres d'art ».

STATUOMANIE

M. Jules Claretie raille spirituellement, dans le *Gaulois*, la manie contemporaine de peupler de statues médiocres les squares, les carrefours et les places publiques :

« Il en sort de partout. C'est la germination spontanée des images de marbre. Les comités de monuments se forment comme les comités électoraux. Pégomas, rêvant d'être officier d'académie ou chevalier de la Légion d'honneur, se demande quel grand homme, fût-il moyen ou tout petit, il pourrait bien dresser en place publique. Et je sais tel sculpteur qui, ayant fait décorer Pégomas, en est encore à payer le surplus du prix de modèles et de praticiens que lui a coûté tel monument très *décoratif*, en effet, élevé à Paris même.

Voici comment. Pégomas ou un autre a l'idée d'une statue. Il s'en va tout naturellement trouver un statuaire :

— Ne feriez-vous pas *un*... (ici le nom du grand homme) pour 8,000 francs? Songez que vous auriez ainsi une de vos œuvres sur la place publique!

— Pour avoir une œuvre sur la place publique je la ferais pour 6,000 francs!

— Bravo! Va pour 6,000 francs!

Pégomas s'achemine tout droit vers le ministère des beaux-arts. Il demande à l'État le prix du marbre. L'État généralement (et généreusement) accorde toujours pour le marbre la moitié du prix que pourra coûter le monument. C'est une sorte d'usage, une libéralité coutumière. Pégomas déclare donc à l'Etat que la statue vaudra bien 12,000 francs, et l'Etat lui en accorde 6,000, exactement le prix demandé par le statuaire, qui se trouve donc par avance payé.

Six mille francs assurés pour un monument qui en vaut 6,000, les souscriptions ne sont plus, comme on dit, que du *boni* et permettent d'acheter avec largesse du papier à entête officiel :

Comité de la statue X...
Président, M. X...
Vice-présidents, MM. Y... et W...
Secrétaire, M. Z...

et de solder même bien des courses de voitures.

La statue est inaugurée. Le président a le ruban rouge, les vice-présidents ont le ruban violet, le secrétaire en a la promesse pour le 14 juillet. Et le sculpteur?

Le sculpteur? Il a, en effet, une œuvre signée de son nom sur la place publique. Mais la statue lui a coûté plus de peine et lui a pris plus de temps qu'il ne pensait. Il y a des modèles, il y a des aides. Les 6,000 francs ont été dévorés et au delà!

Le sculpteur en est *de son argent* et, philosophiquement, il me disait :

— J'ai même fait des billets pour payer les 3,000 francs de frais supplémentaires que me coûte mon travail. J'ai dépensé 9,000 francs et j'en ai touché 6,000. Mais si ma boutonnière est vierge et ma bourse plate, j'ai fait décorer le président de mon comité! Je n'aurai pas perdu ma peine!

Ne me demandez pas le nom du statuaire. Il est bien connu. Mais puisque le brave garçon, qui est un maître, ne se plaint pas, pourquoi nous plaindrions-nous pour lui?

Ce qui est certain, c'est que les statues coûtent de l'argent à beaucoup de gens et n'en rapportent qu'à quelques-uns. Je sais

aussi des statues pour lesquelles on souscrit et qu'on n'érige jamais. Je ne parle pas du Balzac. Elles restent comme dans les limbes. Quand je pense que, sur la demande de Paul de Musset, j'ai fait partie, il y a bien vingt ans, d'un comité pour la statue d'Alfred de Musset.

Qu'est devenu ce comité composé par le frère du poète ? Qu'est devenue la statue dont on montra la maquette au comité?

Chronique judiciaire des Arts

Résiliation d'engagement théâtral.

Mlle Elven — de son vrai nom Suzanne Canton — a été engagée par MM. Mussay et Boyer, directeurs du Palais-Royal, pour créer sur ce théâtre le rôle de Cléa des *Fêtards*, aux appointements de 50 francs par représentation, de 25 francs par répétition.

Après quelques répétitions, les directeurs avisèrent l'artiste qu'ils se voyaient, à leur grand regret, obligés de se passer de son gracieux concours. Une note parue dans l'*Écho de Paris* annonça en même temps au public que, d'accord avec ses directeurs, Mlle Elven avait résilié son engagement au Palais-Royal.

Celle-ci n'était, paraît-il, pas si complètement d'accord avec MM. Mussay et Boyer que ces derniers voulaient bien le déclarer, puisque quelques jours après l'artiste assignait les directeurs pour voir prononcer la résiliation à son profit, avec 5,000 francs de dommages-intérêts pour le préjudice qu'elle avait souffert.

Hélas ! Mlle Elven fut doucement éconduite par le tribunal de commerce de la Seine. Les auteurs avaient, paraît-il, dès les premières répétitions, fait remarquer à la titulaire du rôle de Cléa qu'elle ne paraissait pas convenir du tout au caractère de ce rôle, et c'est à la demande de l'artiste qu'ils avaient consenti à lui laisser poursuivre durant quelques jours les études de la pièce... Le travail supplémentaire de Mlle Elven n'arriva pas à les satisfaire, et de bonne grâce, l'artiste fit, dans le cabinet directorial où elle s'était rendue avec les auteurs, l'abandon de son rôle. Dans ces conditions, il n'y avait pas de motifs pour condamner MM. Mussay et Boyer à payer le dédit. Aussi Mlle Elven fut elle, purement et simplement, déboutée de sa demande et condamnée aux dépens.

Accusés de réception

Études littéraires. Edmond Picard, par ACHILLE SEGARD. Paris, édition de la *Nouvelle Revue parisienne*. — *Les Ailes de gaze*, poème, par GASTON HEUX. Bruxelles, édition de la *Revue nouvelle*; Paris, P.-V. Stock. — *Emile Zola devant les jeunes*, par MAURICE LE BLOND, avec un portrait d'Emile Zola par HENRY DE GROUX. Paris, édition de la *Plume*. — *La Femme et le Pantin*, roman espagnol, par PIERRE LOUIJS, orné d'une reproduction en héliogravure du *Pantin* de Goya. Paris, *Mercure de France*. — *Le Jour qu'on aime*, poème, par GEORGES PIOCH. Paris, *Mercure de France*.

Memento des Expositions

ANVERS. — Exposition quatriennale (*sic*) des Beaux-Arts. 13 août-2 octobre. Délais d'envoi expirés. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. Albert Van Nieuwenhuyse, secrétaire, Anvers.*

NANCY. — Exposition des Beaux-Arts. 9 octobre-15 novembre. Gratuité de transport pour les invités. Délais d'envoi : Notices, 15 septembre; œuvres, 15-22 septembre. Dépôt à Paris, du 5 au 18 septembre, chez M. Potier, rue Gaillon, 14. Renseignements : *M. Adam, président de la Société, rue Victor Hugo*, 27, *Nancy*.

Petite chronique

Les objets d'art moderne acquis par l'État aux récentes expositions de la *Libre Esthétique* — verreries de Tiffany, étains de Charpentier, de Dubois et de Morren, verres de Gallé, reliures de Wiener et de Cobden-Sanderson, poteries de Finch et de Coppens, bijoux de Nocq, estampes de Combaz, faïences de Kaehler et de W. de Morgan, porcelaines de Copenhague, etc. — vont être enfin exposés convenablement au Musée des arts décoratifs et industriels. Ils formeront la quatrième section du Musée et constitueront certes l'une des parties les plus attrayantes de la collection réunie par le Gouvernement.

C'est M. Julien Dillens qui succédera à M. Jacquet, décédé, comme professeur de sculpture à l'Académie des Beaux-Arts. Les cours d'architecture ont été réorganisés. M. Akker vient d'être promu premier professeur d'architecture. MM. Lambot et Octave Van Rysselberghe sont élus professeurs.

La commune d'Ixelles devient décidément un centre artistique. Nous avons signalé son Musée, son École de musique et de déclamation. Voici que l'École des Arts industriels et décoratifs vient de créer un cours d'histoire de l'art décoratif qu'elle a confié à M. Gisbert Combaz. Nul doute que le jeune artiste le rende intéressant et instructif.

On a essayé hier, dès 6 heures du matin, au square Ambiorix, le placement d'une des statues de M. J. de Lalaing acquises par la Ville de Bruxelles. L'artiste, présent à l'opération, n'a pas dû être satisfait de l'effet de son œuvre en cet endroit, car la statue, installée sur son socle à 8 heures, ne s'y trouvait plus l'après-midi.

L'Association pour l'Enseignement professionnel des femmes ouvrira aujourd'hui, à 9 h. 1/2 du matin, au local de l'École Bisschoffsheim (rue du Marais, 94), l'exposition annuelle des travaux de ses élèves. Cette exposition sera ouverte jusqu'à mardi, à 4 heures.

Une exposition d'art appliqué, organisée par le Cercle *Wij willen*, composé des élèves et anciens élèves de l'École de dessin de Molenbeek-Saint-Jean, s'ouvrira le 15 août au local de l'école, rue de Ribaucourt.

A propos des cartes postales illustrées dont nous parlions récemment pour signaler le début de quelques artistes belges dans ce domaine spécial, voici des chiffres qui montrent l'engouement avec lequel le public avide se jette sur ces rectangles de carton. On a, paraît-il, vendu l'an dernier 36,000 cartes postales « mit Ansichten » au château d'Heidelberg, 128,000 au monument de la Germania, à Rudesheim, 148,000 au monument historique des Kiffhauser ! Les collectionneurs sont aussi friands de ces cartes que de timbres-poste. On conçoit que les éditeurs cherchent à mettre cette mode à profit en multipliant les séries et en les rendant aussi séduisantes que possible.

Dans l'intéressante étude de M. Georges Barral sur le prétendu « Bal de Waterloo » que nous avons publiée dimanche dernier, une phrase a dû paraître anachronique. « Ce n'était, y est-il écrit, qu'un simple thé avec accompagnement d'opérette. » C'est *d'épinette* qu'il faut lire, l'opérette, inventée par le second Empire, étant un genre parfaitement inconnu en 1815.

La classe des lettres de l'Académie royale s'est, comme nous l'avons dit, émue des critiques dont elle a été l'objet (1). Elle vient de renvoyer après vacances la question de sa réorganisation.

Trois propositions ont été émises : 1° La suppression de la classe; 2° certaines modifications essentielles à apporter aux statuts qui la régissent; 3° son maintien pur et simple. C'est du pain sur la planche pour la rentrée d'octobre. Mais il ne serait pas impossible que d'ici là le gouvernement eût élaboré quelque projet sur la question de la réorganisation de la classe des lettres et de l'établissement d'une section consacrée à la philologie, aux sciences morales et politiques.

M. Jean Malvaux vient de publier, en un élégant album orné d'une couverture composée par M. Louis Titz, une série de spécimens de typogravures en demi-teintes, et spécialement de similigravures sur cuivre obtenues par un procédé nouveau dont il est l'inventeur. Il a reproduit avec une fidélité, une netteté et une finesse extrêmes quelques-unes des belles épreuves exposées par M. Pujo au dernier Salon de l'*Association belge de Photographie*. La reproduction d'un tableau de Verwée, d'un lavis de M. Titz démontre que le procédé s'applique également aux peintures et aux dessins. Les planches de M. Malvaux sont égales, sinon supérieures aux plus belles reproductions héliographiques publiées à l'étranger.

Aux *Cloches de Corneville* a succédé, depuis hier, au théâtre Molière, le *Jour et la Nuit*, l'amusante opérette de Ch. Lecocq, à laquelle le directeur, M. Darman, a consacré tous ses soins.

La Ville d'Anvers se propose de fêter, le 11 septembre, par une grande manifestation, le quinzième anniversaire de la mort d'Henri Conscience.

Une exposition d'affiches s'ouvrira à Louvain le 11 septembre. Le comité fait appel aux artistes et aux collectionneurs pour arriver à reconstituer l'histoire de l'affiche illustrée depuis ses origines.

C'est le 25 septembre qu'aura lieu l'inauguration de la statue que la ville de Verviers a décidé d'ériger à Henri Vieuxtemps.

Le programme des fêtes qui auront lieu à cette occasion est sur le point d'être arrêté. Il comprendra un grand concert au théâtre avec le concours de Mlle Héglon, de l'Opéra de Paris, ainsi que des violonistes Marsick, Ysaye et César Thomson; un festival permanent de sociétés de musique et de cercles choraux et l'exécution d'un hymne composé par Vieuxtemps, avec des paroles de circonstance.

L'exécution de cette œuvre serait confiée aux quatre sociétés de chant les plus importantes de Verviers : L'Emulation, la Concorde, l'Orphéon et le Cercle Vieuxtemps, et à plusieurs cercles instrumentaux de la ville.

Le compositeur H. Hillier donnera jeudi prochain, à 8 h. 1/2 du soir, une audition de ses œuvres au Casino de Spa avec le concours de Mlle Alice Verlet, cantatrice, de MM. A. Smith, L. Angenot, M. Lœvensohn, J. Debefve et N. Radoux.

(1) Voir l'*Art moderne* des 10 et 31 juillet derniers.

C'est dans l'axe de l'avenue des Arts, entre la rue Leys et l'avenue De Keyser, que l'on propose d'élever, à Anvers, le monument commémoratif de l'œuvre du Congo. Les conclusions du rapport présenté par le Comité à ce sujet rencontrent de vives résistances. Le choix de cet emplacement aurait pour conséquence le recul de la statue Teniers. En outre, on fait remarquer avec raison que le monument trouverait plus logiquement sa place au bord de l'Escaut. Ceux qui partagent cet avis demandent de l'ériger dans le voisinage du Steen, au bout de la rue de Jésus, d'où il dominerait majestueusement le fleuve.

La première partie du cinquième volume de l'*Art flamand* (1) est consacrée aux artistes issus de l'ancienne *Société libre des Beaux-Arts*. La plume de M. J. du Jardin retrace en un chapitre documenté et attrayant l'histoire de cette glorieuse pléiade à laquelle appartiennent Eugène Smits, Charles Hermans, Félicien Rops, Constantin Meunier, Louis Dubois, Théodore Baron, Louis Artan, Alfred Verwée, Marie Collart, etc.

De nombreux croquis, des reproductions hors texte, des portraits illustrent les cinquante-deux pages que liront avec intérêt tous ceux que passionne l'art de notre pays.

Une affiche illustrée du portrait de Rembrandt d'après le maître lui-même annonce que l'Exposition Rembrandt sera ouverte à Amsterdam du 8 septembre au 31 octobre. L'Empereur d'Allemagne, la Reine d'Angleterre et les principaux collectionneurs de l'Europe y enverront les œuvres qu'ils possèdent.

Une exposition générale des œuvres de Burne-Jones aura lieu l'hiver prochain à la New-Gallery, à Londres. Le Comité fera appel à tous les propriétaires de tableaux de l'artiste défunt.

Le Ministre de la guerre, M. Cavaignac, annonce la mise en vente des remparts d'Aigues-Mortes. M. Arsène Alexandre, dans le *Figaro*, et la plupart des revues artistiques protestent avec indignation contre cette profanation.

Souhaitons que l'Administration revienne sur cette décision sacrilège et garde aux fervents de l'art et de l'archéologie un des vestiges les plus impressionnants que la France ait gardés de l'architecture militaire du moyen-âge.

Michelet aura son monument. Celui-ci sera, dit-on, érigé au Panthéon, non loin des fresques de Puvis de Chavannes.

(1) A. Boitte, éditeur.

L'ART MODERNE

DIX-HUITIÈME ANNÉE

L'ART MODERNE s'est acquis par l'autorité et l'indépendance de sa critique, par la variété de ses informations et les soins donnés à sa rédaction une place prépondérante. Aucune manifestation de l'Art ne lui est étrangère : il s'occupe de **littérature**, de **peinture**, de **sculpture**, de **gravure**, de **musique**, d'**architecture**, etc. Consacré principalement au mouvement artistique belge, il renseigne néanmoins ses lecteurs sur **tous les événements artistiques de l'étranger** qu'il importe de connaître.

Chaque numéro de **L'ART MODERNE** s'ouvre par une étude approfondie sur une question artistique ou littéraire dont l'événement de la semaine fournit l'**actualité**. Les *expositions*, les *livres nouveaux*, les *premières représentations* d'œuvres dramatiques ou musicales, les *conférences littéraires*, les *concerts*, les *ventes d'objets d'art*, font tous les dimanches l'objet de chroniques détaillées. Il est envoyé **gratuitement** à l'essai pendant un mois à toute personne qui en fait la demande.

PRIX D'ABONNEMENT { Belgique **10 fr.** par an.
Union postale **13 fr.** »

BEC AUER

Le meilleur et le moins coûteux des becs à incandescence.

SUCCURSALE :	MAISON PRINCIPALE	SUCCURSALE :
9, galerie du Roi, 9	10, rue de Ruysbroeck, 10	1-3, pl. de Brouckère

BRUXELLES

Agences dans toutes les villes.

Éclairage intensif par le brûleur DENAYROUZE permettant d'obtenir un pouvoir éclairant de plusieurs milliers de bougies

AU MOYEN D'UN SEUL FOYER

E. DEMAN, Libraire-Editeur

86, rue de la Montagne, 86, à Bruxelles

VIENT DE PARAITRE

LE MENDIANT INGRAT

PAR LÉON BLOY.

In-8° de 452 pages. — Prix : 5 francs.

LES AUBES

par ÉMILE VERHAEREN.

Petit in-4° de 160 pages, avec couverture illustrée par Théo Van Rysselberghe et tirée en deux tons — Prix : 5 francs.

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages quelques exemplaires sur hollande et sur japon.

J. Schavye, relieur, 15, rue Scailquin, Saint-Josse-ten-Noode. Reliures ordinaires et reliurss de luxe. Spécialité d'armoiries belges et étrangères.

La Maison d'Art met sa salle de concerts, l'une des meilleures de Bruxelles au point de vue de l'acoustique, à la disposition des artistes désireux d'organiser des séances de musique, auditions, etc. S'adresser pour les conditions à la Direction, avenue de la Toison d'or, 56.

PIANOS

GUNTHER

Bruxelles, 6, rue Thérésienne, 6

DIPLOME D'HONNEUR

AUX EXPOSITIONS UNIVERSELLES

Fournisseur des Conservatoires et Ecoles de musique de Belgique

INSTRUMENTS DE CONCERT ET DE SALON

LOCATION EXPORTATION ÉCHANGE

ENCADREMENTS D'ART

ESTAMPES



TÉLÉPHONE 1384 **N. LEMBRÉE**

BRUXELLES : 17, AVENUE LOUISE

LIMBOSCH & Cie

BRUXELLES **19 et 21, rue du Midi**
31, rue des Pierres

BLANC ET AMEUBLEMENT

Trousseaux et Layettes, Linge de Table, de Toilette et de Ménage, Couvertures, Couvre-lits et Edredons

RIDEAUX ET STORES

Tentures et Mobiliers complets pour Jardins d'Hiver, Serres, Villas, etc. Tissus, Nattes et Fantaisies Artistiques

AMEUBLEMENTS D'ART

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 33. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 14 AOUT 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'ÉGLISE DE FANTOFT

Inépuisablement belle en Norwège la Terre ! Partout des aliments pour qui cherche l'Esthétisme de la Nature. Mais quelle rareté d'Esthétisme de l'Art, de cette production de Beauté qui nous est surtout savoureuse parce qu'elle émane de l'Homme, de ce semblable à nous, d'une Ame à laquelle notre propre âme se sent fraternelle, en laquelle nous sentons, malgré tant de désaccords de surface, palpiter le grand fonds commun de pensées, de sentiments, d'activités qui atteste l'Unité primitive, permanente, indestructible.

Et alors, quelle joie, dans ces déserts grandioses et cette sauvagerie farouche, de rencontrer, en sa rareté exaltante, une œuvre égarée là en îlot perdu, loin du vaste et fécond continent artistique où nous avons le bonheur de vivre sans comprendre toujours les jouissances et la santé intellectuelle que cette abondance nous dispense!

Heureux ceux qui, à l'Esthétique spontanée des choses inanimées, peuvent ajouter l'Esthétisme égal, sinon supérieur, des âmes vivantes!

Ces cris me vinrent éperdument aux lèvres quand, au cours d'un voyage au pays des fjords, des cascades et des glaciers, après d'innombrables rochers tantôt verdoyants, tantôt nus, tantôt maculés par les neiges (telles d'immenses peaux de vache étendues sur les monts); après des ciels ornés de bizarres ou fastueux nuages; après des eaux, calmes ou tourmentées, magnifiques de diaprure; après le prodige de ce Soleil dit « de minuit » sans doute parce que, sans interruption, durant les vingt-quatre heures d'un jour entier, ni à minuit ni à midi il ne disparaît du ciel, y parcourant l'étrange cercle penché de son orbite continu, — je me trouvai, non loin de Bergen, brusquement, devant l'église de Fantoft.

La route avait été monotone. Des collines aux versants gazonnés. Des filets d'eau murmurante. Point de beaux arbres. Rien de significatif. Une affirmation de la répétition, partout sur la Terre sauf les modifications des températures, des mêmes éléments de paysage, différenciés, dans les détails seulement, par les climats. J'aurais pu, me laissant aller au demi-sommeil de la rêverie, me croire en quelque canton de nos Ardennes, là où leur âpreté commence.

Au bas d'une pente, lacérée par une sente escarpée, on me fit descendre de voiture.

Je gravis lentement la petite route en lacet, sachant qu'en haut une église très ancienne était à voir. Curieuse, m'avait-on dit. Et dans mon imagination je voyais, déformées par le vague des souvenirs, les rustiques églises de pierre rencontrées au cours des pérégrinations sans nombre dont mes pieds ont battu le sol natal et le sol étranger.

Par un détour soudain, le chemin s'acheva sur un étroit plateau terrassé dans le flanc de la colline, et je m'arrêtai devant un extraordinaire spectacle! Une construction imprévue, baroque et sournoise occupait tout entière l'étroite esplanade, une construction et une balustrade l'entourant d'un enclos. Au delà, la cime des arbres poussés sur le versant, faisait une corbeille de verdure qui, pendant la montée, cachait l'hermitage.

Tout était en bois, d'un bois sombre, noirci par les innombrables intempéries des hivers du Nord, et par les brûlants jours d'été scandinaves qui amènent si tôt leurs aubes et prolongent si longtemps leurs crépuscules dans la montée et la descente oblique d'un soleil lent à s'élever dans le ciel, lent à descendre sous l'horizon. Les bruns d'un acajou foncé, nuancé à l'infini par le temps, y déroulaient la gamme de leur versicolore parure. C'était « culotté » avec une adresse prodigieuse et une harmonie miraculeuse. Les huiles fortement odorantes de tous les poissons capturés par le peuple des pêcheurs, semblaient avoir été employées à « galipoter » les solives et les planches, et à les boucaner. Le jus de tabac, les infusions de réglisse et de moka, les chaudes colorations des cuirs tannés, se mêlaient, s'enchevêtraient en un rendez-vous de teintes qui enveloppaient l'édifice de la base au faîte, et se reproduisaient sur la clôture ajourée qui borde quadrangulairement son enceinte sacrée brêchée d'une seule porte à claire-voie surmontée d'un auvent à capuchon.

Mais c'étaient surtout la ligne et le dessin qui caractérisaient l'œuvre bizarre de l'artiste inconnu en l'imagination duquel avait surgi la vision de cette fantaisie architecturale, impérieusement évoquant dans l'esprit des souvenirs de pagode chinoise ou indoue.

Et pourtant combien elle est péremptoirement norwégienne! Partout les parois et les couvertures sont revêtues de l'écaillure subtile et poissonneuse de palettes imbriquées. Les étages se superposent en pyramide au-dessus d'une colonnade romane formée de troncs d'arbre écorcés, et s'achèvent par un clocher et un clocheton dardant vers le ciel, en ornement léger et menaçant, quatre fois répété, à allure de têtes de dragon poussant leur langue vipérine, l'emblème national antique, la proue du légendaire navire des Vikings, les corsaires normands, conduits aux pillages par leurs chefs sauvages, les Sigurd, les Olaf, les Eric, les Harald, les Magnus, les Hakon.

De petites croix chrétiennes, surmontant les bas pignons et la tourelle du chœur, et tout en haut le coq de cuivre classique tourné vers l'Orient, symbolisant l'éveil matinal pour la prière, rappellent au voyageur qu'il n'est pas en Mongolie ou dans le Cambodge, mais en terre européenne, dans le rayonnement de la religion puissante qui durant dix-neuf siècles s'adapta si étroitement aux besoins supra-terrestres de l'âme aryenne, et aujourd'hui est à peine déclinante.

L'aspect est frileux, ramassé, tassé comme pour se défendre contre le froid dur de cette latitude et les avalanches de neige déversées par les nuages lourds. Le sextuple escalier des toits forme une carapace, se dégageant seulement vers le haut pour rendre à l'ensemble, compact dans les bas, la grâce des choses qui s'élancent.

L'armure des tuiles en bois étalant en réseau serré leur tissu protecteur, ingénieusement composé pour l'écoulement sans pénétration des eaux pluviales, plus abondantes à Bergen et dans son environ que n'importe où ailleurs en Europe, anime singulièrement le curieux édifice et l'ennoblit d'un vêtement esthétique rare en ce pays de cloisons en planches perpendiculairement ajustées ou de troncs d'arbres fendus en deux et superposés horizontalement en architecture rustique et pesante; oui, rare, en ce pays où souvent les toits, pour diminuer les incendies qui régulièrement, au cours des siècles, ont ravagé les villes, bûchers habités par des hommes, sont blindés d'une épaisse couche de terre et de gazon sur lesquels on voit les chèvres brouter, les faucheurs faire la moisson et les jeunes filles cueillir des bouquets de fleurs sauvageonnes.

J'entre dans le sanctuaire. Il est ténébreux. Point de fenêtres. A peine quelques projections minces de lumière à travers les fentes ou les lucarnes avares. Seule, jadis, quand le culte mettait encore une âme entre ces poutres et ces solives, la clarté des cierges éclairait cet obscur appartement de l'Eternel.

Mes yeux, s'accoutumant au noir, je me crois dans un grenier vaste, à charpente pittoresque et compliquée, où dans le sous-sol d'un grand vaisseau marchand. Dans une grange aussi du temps des persécutions religieuses. Un autel délabré s'enfonce sous la rotondité d'une petite abside. Une chaire à prêcher de menuisier simpliste. Des colonnes qui ne sont que des troncs de pins coupés dans le voisinage. Quelques restes de fresques rudimentaires où des personnages de jeux de cartes apparaissent déteints, défigurés, peuplant l'ombre de leur vague aspect de fantômes, de cadavres flottant entre deux eaux.

Le style est roman, autant que le roman et ses cintres peuvent s'approprier aux résistances du bois. Aussi, promptement il se dénature, au moins à l'extérieur du petit temple, en ces fantaisies d'Extrême-Orient mongolique que je signalais tantôt. Par où parvinrent-elles

en Scandinavie? Quels Lapons, quels Esquimaux, quels Samoyèdes, chassés de là-bas par les Tartares, apportèrent ici ces souvenirs si lointains, à travers les solitudes de la Sibérie et de la Russie septentrionale? Dans quel cerveau artiste firent-ils, par leurs récits, pénétrer ces visions, car vraiment c'est un artiste qui, au XIIe siècle, aux premiers jours de la propagation du catholicisme dans les territoires reculés où régnaient Thor, le dieu des tonnerres, et Odin, le dieu des fureurs guerrières, s'abandonna joyeusement à l'allégresse de faire surgir cette construction aux détails charmants et sévères, à l'harmonie primitive et séduisante, qui tranche si merveilleusement sur toutes les réalisations religieuses peuplant le monde de leur variété et de leur symbolisme.

L'église de Fantoft, désormais célèbre dans les fastes du « Tourisme » qui, après avoir si longtemps adopté la Suisse comme champ des excursions de montagnes, inonde maintenant la Norwège, sous l'impulsion conquérante de Cook, ce Gengis-Khan du voyage d'un torrent de 90,000 amateurs chaque année, n'existait pas à l'endroit fortuné où on la trouve maintenant. Elle était l'ornement dédaigné d'un petit village nommé Fortun. On y laissait tourner à la ruine cette merveille que les naturels trouvaient indigne des temps modernes et des opulences de la brique. Le consul américain de Bergen demanda à l'acheter et on la lui vendit avec le même entrain barbare que celui de nos fabriciens belges quand ils vendirent, les infâmes, les grilles du chœur de Sainte-Gudule et le triptyque de Van Eyck de Saint-Bavon à Gand. On tint pour un imbécile cet étranger qui alignait tant de couronnes norwégiennes pour ce débris vieux de sept cents années, pour cette épave, pour ce sabot éculé, pour ce ponton, pour cette baraque. Avec les fonds on éleva une belle église rectiligne, douée de toutes les horreurs d'une irréprochable propreté et d'une géométrie implacable. Un architecte selon l'académique formule s'en donna à pleine équerre. Quant au Yankee, il emporta sa proie, heureusement non pas jusqu'aux États-Unis, mais jusqu'à sa villa aux entours de Bergen, où je la vis dans son humble splendeur de parfait objet d'art pittoresque à peine réhabilité du dédain des marchands de poisson norwégiens.

EDMOND PICARD

SANDRO BOTTICELLI

PAR VASARI (1)

A cette même époque de Laurent le Vieux, dit le Magnifique, qui fut vraiment, grâce aux esprits de génie qui l'illustrèrent, un siècle d'or, fleurit encore Alessandro que, pour les raisons que nous verrons dans un moment, nous avons coutume d'appeler Sandro de Botticelli (1). Il fut le fils de Filipepi, citoyen de Florence, qui l'éleva avec soin et ne manqua pas de l'instruire en toutes les choses qu'il est d'usage d'enseigner, avant de les mettre en place, aux enfants de cet âge. Encore qu'il apprit avec facilité tout ce qu'il voulait, son esprit jamais n'était satisfait et il ne savait se contenter des leçons d'écriture, de lecture et d'arithmétique qui lui étaient données, si bien que son père, fatigué de ses continuelles exigences, le plaça chez un de ses amis, nommé Botticello, qui excerçait alors avec un certain renom la profession d'orfèvre. A la faveur des rapports fréquents et presque continuels qui existaient en ce temps entre les peintres et les orfèvres, Sandro, qui était un garçon déluré, se prit d'un goût fort vif pour la peinture et bientôt même décida de s'y donner tout entier. S'étant ouvert de ses desseins à son père, il fut conduit par celui-ci, qui connaissait assez le caractère de son fils, à un excellent peintre d'alors, Fra Filipo (2) del Carmine qui, selon le désir du jeune homme, le prit comme élève. Il ne tarda pas, par son application, à imiter si parfaitement son maître que Fra Filipo le prit en affection et lui prodigua ses conseils, de sorte que Sandro parvint bientôt à un degré de talent que rien auparavant en lui n'autorisait d'espérer.

Dès son jeune âge, il peignit au tribunal des marchands de Florence une figure de la Force pour terminer la série des Vertus à laquelle travaillaient Antonio et Piero del Pollaiuolo. Il fit ensuite à San-Spirito, dans la chapelle des Bardi, un tableau soigné et heureusement fini où l'on remarque des olives et des palmes exécutées à ravir. De même, il peignit un tableau pour les Converties et un autre pour les religieuses de Sainte-Barbe. A Ognissanti, il peignit à fresque, pour les Vespucci, un Saint-Augustin et, cherchant à dépasser tous les maîtres de son temps et particulièrement Domenico Ghirlandaio, qui avait fait en face un Saint-Jérôme, il y donna tous ses soins; mais, de l'avis de tous, il réussit dans son travail et parvint à donner à la tête du saint cette expression de profonde méditation et de subtilité que l'on remarque chez les personnes de pensée et absorbées par le perpétuel souci des choses intellectuelles. Ainsi que nous l'avons dit dans la biographie de Ghirlandaio, cette peinture fut, l'an 1564, enlevée, sans souffrir, de l'endroit où elle avait été faite.

Ces travaux ayant répandu sa renommée, il fut chargé par la confrérie de la Porte-Sainte-Marie de représenter à San-Marco, en un tableau, la Vierge couronnée et entourée d'anges; ce dont il s'acquitta avec zèle et avec bonheur, particulièrement au point de vue du dessin. Dans la maison des Médicis, il exécuta pour Laurent le Vieux différents travaux et notamment une Pallas de grandeur naturelle et un Saint-Sébastien. On remarque encore de lui, à Sainte-Marie-Majeure, à côté de la chapelle des Panciatichi, une Piété fort belle, entourée de petites figures. En diverses maisons de la ville, il fit de sa main des médaillons et quantités de femmes nues dont on voit encore aujourd'hui à Castello, villa du duc Cosme, et une Vénus naissante que les zéphyrs amènent au rivage et une Vénus allégorique, représentant le Printemps et fleurie par les Grâces, toutes deux d'un art gracieux et achevé. Via de' Servi, dans la maison de Giovanni Vespucci, appartenant aujourd'hui à Piero Salviati, il décora une chambre de plusieurs panneaux couverts d'un grand nombre de figures et enfermés dans des encadrements de noyer. Il représenta de même, à la maison des Pucci, en quatre tableaux, l'histoire de

(1) *Vite de piu' eccellenti pittori, scultori ed architetti* da GIORGIO VASARI.

(1) Petite bouteille, telle est la signification de ce surnom.

(2) C'est-à-dire Fra Filipo Lippi.

Nastasio de gli Onesti, telle que la raconte Boccace, et en outre, dans un médaillon, il fit une Epiphanie. A la chapelle des moines de Cestello, il fit encore une Annonciation. A San-Pietro-Maggiore, près de la porte de côté, il peignit pour Matteo Palmieri un tableau d'un grand nombre de personnages, où se voient l'Assomption de la Vierge au travers des cieux, les Patriarches, les Prophètes, les Apôtres, les Evangélistes, les Martyrs, les Confesseurs, les Docteurs, les Vierges et les Hiérarchies, le tout d'après le conseil de Matteo, qui était un homme lettré et d'éducation. Dans cette œuvre, exécutée avec une grande maîtrise, on voyait encore le portrait de Matteo lui-même et celui de sa femme, agenouillés. Quelque belle que fut cette œuvre et bien qu'elle dut imposer silence à l'envie, il se trouva néanmoins des détracteurs et des malveillants qui, ne pouvant la critiquer autrement, prétendirent que Sandro et Matteo s'y étaient gravement rendus coupables d'hérésie; ce qui, vrai ou faux, ne me regarde point; il me suffit, en vérité, que Sandro se soit tiré à son honneur d'un travail aussi difficile que celui des sphères du ciel et du mélange de tous ces personnages et qu'il ait mené le tout, grâce à son art et surtout à son excellente façon de dessiner, à bonne fin. On remarque de Sandro, à cette époque encore, un petit tableau, où les figures n'ont pas plus de trois quarts de bras et qui fut placé à Sainte-Marie-Nouvelle, du côté de la façade principale de l'église, à gauche de la porte d'entrée du milieu, représentant l'Adoration des Mages et où dans le vieillard qui baise les pieds de Notre-Seigneur et les embrasse avec ferveur, il semble que l'on distingue toute la joie qu'il éprouve à toucher au terme de son pénible voyage. Dans les traits de ce vieillard, on reconnaît le portrait de Cosme le Vieux de Médicis; le second, qui est Julien de Médicis, père de Clément VII, laisse voir, dans toute son attitude, avec quelle pieuse ferveur il rend hommage à l'enfant divin; quant au troisième, Jean, fils de Cosme, agenouillé lui aussi, il semble, en l'adorant, confesser le vrai Messie. On ne saurait décrire les beautés que Sandro répandit dans ce tableau, soit dans les têtes de ses personnages, les unes de face, les autres de profil, les unes inclinées, les autres penchées, soit dans l'expression des jeunes gens et des vieillards où, par mille endroits, il fait éclater la perfection de son talent, ayant notamment fait les seigneurs de chaque cour si différents les uns des autres que l'on peut aisément reconnaître quels sont les serviteurs de l'une et quels sont les serviteurs de l'autre. En un mot, cette peinture est admirable de coloris, de dessin et de composition et les artistes, même encore maintenant, ne peuvent la considérer sans étonnement.

Par tous ces travaux, Botticelli s'acquit, tant à Florence qu'ailleurs, une telle gloire que le pape Sixte IV, venant de faire construire, dans son palais de Rome, la chapelle qui porte son nom et désirant la faire décorer, chargea Sandro de diriger l'entreprise. C'est ainsi qu'on y voit de sa main le Christ tenté par le démon, Moïse tuant l'Égyptien ou recevant à boire des filles de Jetro, de même encore Core, Dathan et Abiron frappés par le feu du ciel et une série de portraits de papes dans les niches qui surmontaient les tableaux que nous venons de citer. Ayant par là accru son renom et s'étant distingué entre tous les artistes qui travaillaient avec lui, florentins ou étrangers, il reçut en outre du pape une bonne somme d'argent qu'il eut bientôt dissipée. Réduit alors à vivre au jour le jour et ayant d'ailleurs achevé et découvert le travail qui lui avait été confié, il s'en retourna, sans tarder, à Florence.

Séduit par son esprit subtil, il tenta alors d'illustrer de commentaires une partie du Dante et imagina une représentation de l'enfer; il les mit même en estampes, mais ayant dû pour cela arrêter tout travail, il perdit du temps et se troubla inutilement. Il mit en estampes, en outre, un grand nombre de ses dessins, mais, par la faute de son entaille, il ne parvint jamais à réussir; ce qu'il a fait de mieux en ce genre est le Triomphe de la Foi du frère Savonarole de Ferrare. L'adhésion fervente qu'il donna bientôt aux idées de ce sectaire fut cause pour lui de bien des malheurs. En effet, ayant abandonné la peinture et se trouvant sans ressources, il connut de cruels embarras. S'étant obstiné dans ce parti et continuant de faire ce que l'on appelait alors le Pleureur, il se trouva, dans sa vieillesse, réduit à une telle extrémité que si Laurent de Médicis, pour lequel, outre beaucoup d'autres commandes, il avait exécuté de nombreux travaux au petit hôpital de Volterra, ses amis et les hommes de bien qui admiraient son talent ne l'eussent secouru, il serait mort de faim.

De Sandro encore on admire à San-Francesco, en dehors de la porte de San-Miniato, un médaillon où, de grandeur naturelle, la Vierge et quelques anges sont représentés avec un art parfait.

Sandro avait le caractère aimable et facétieux; les plaisanteries et les niches ne discontinuaient pas dans son atelier, où il aimait à rassembler le plus grand nombre possible de jeunes élèves, qui, turbulents et bouffons, ne cessaient de se jouer les uns des autres. Comme on en a conservé l'exemple, en maintes circonstances, Sandro lui-même ne dédaignait pas de prendre part à ces divertissements malins (1). Il affectionnait les artistes. S'il eut mieux su se conduire il fût devenu riche, car il gagnait beaucoup d'argent. Mais devenu vieux et inactif, il mourut dans la misère, à l'âge de soixante-dix-huit ans, infirme et réduit à marcher à l'aide de bâtons. L'an 1515, il fut enseveli à Ognissanti.

Dans le garde-meuble du duc de Cosme on voit de la main de Sandro deux têtes de femmes, en profil, d'une grande beauté, dont la première représente l'amoureuse de Julien de Médicis, frère de Laurent, et la seconde, Lucrèce de Tornabuoni, femme de Laurent; au même endroit se trouve encore la délicieuse figure d'un Bacchus qui, des deux mains le soulevant, approche de ses lèvres un tonnelet. Notons pour finir qu'à la chapelle de l'Impagliata, au dôme de Pise, il commença une Assomption, avec un chœur d'anges, dont il se dégoûta bientôt et qu'il ne prétendit achever, qu'à San-Francesco de Montevarchi il fit le tableau du grand autel et que dans l'église paroissiale d'Empoli il peignit deux anges, du côté où se trouve le Saint-Bastien de Rossellino.

Il fut le premier qui trouva moyen de peindre les drapeaux et autres étoffes; et le baldaquin d'Orsanmichele, où se voit l'image habilement répétée de la Vierge, montre bien combien son procédé respecte plus les tissus que les mordants que l'on continue, par raison d'économie, à employer.

Sandro excella dans le dessin. Les artistes, après sa mort, tinrent tous à posséder quelque morceau de sa main; nous en avons nous-même quelques-uns qui dénotent un faire consommé. Il aimait de multiplier les figures comme on peut le remarquer dans les broderies de l'ornement de la croix, toutes dessinées par lui, que portent encore en procession les frères de Sainte-Marie-Nouvelle.

(1) Nous omettons ici certains traits du caractère de Botticelli, peu intéressants. Vasari nous le montre, successivement, se faisant un jeu de la naïveté d'un de ses élèves, réduisant à composition un voisin peu commode et enfin assez mal arrangé devant un tribunal.

Sandro mérite tous les éloges dans les peintures qu'il voulut bien soigner et poursuivre avec goût, comme, entre autres, le tableau de l'Adoration des Mages, de Sainte-Marie-Nouvelle, dont nous avons parlé plus haut. Combien est gracieux encore le petit tableau rond que l'on voit dans l'appartement du Prieur des Anges à Florence! De la grandeur de l'Adoration des Mages, Fabio Segni, gentilhomme florentin, possède aussi une œuvre de Sandro, où est représentée la Calomnie d'Apelles (1) et belle à souhait. C'est au bas de ce tableau, que Sandro donna à son ami Antonio Segni, que l'on peut lire les vers suivants qu'y a tracés Fabio :

Indicio quemquam ne falso laedere tentent
Terrarum reges, parva tabella monet.
Huic similem œgypti regis donavit Apelles :
Rex fuit, et dignus munere : munus eo.

Traduit spécialement pour l'*Art Moderne*
par André Ruijters.

POUR L'ILE VIERGE

de Camille Lemonnier.

Cette œuvre capitale et extraordinaire du plus grand de nos prosateurs, de celui qui, ayant dépassé la moitié de l'habituelle vie, semble encore en formation, tant son génie incessamment s'affirme en productions imprévues et plus belles, est restée obscure pour beaucoup de lecteurs en sa signification d'ensemble, si nous en jugeons par les demandes qui nous furent adressées en occasions diverses, lettres ou causeries. En attendant que les deux volumes qui doivent compléter, en une trilogie, l'œuvre commencée, mettent en pleine clarté son sens et sa beauté, nous croyons qu'aucun des innombrables comptes rendus et études qui lui ont été consacrés, avec tant d'admiration et de piété à l'égard du grand artiste, n'a, mieux et plus sobrement, que celui de Maurice Le Blond, dit les choses essentielles et révélé le secret du livre, nervure ramifiée qui l'anime, le guide et le soutient de la première à la dernière phrase. Il complète heureusement ce que nous avons écrit dans l'*Art moderne* du 13 décembre 1896.

***

« Ah! la violence vitale de M. Camille Lemonnier, comme nous devons l'aimer, l'admirer et le plus tendrement la chérir après ces débilités, ces torpeurs et cette multitude de mièvreries où les intelligences de nos écrivains s'alanguissent encore. Belle violence, rude force sanguine, qui éclate dans sa phrase trapue, gonfle la puissante musculature de sa prose solide, et fougueusement secoue ses pages d'une allure impétueuse et ardente! nous la connaissions pour l'avoir perçue en des œuvres anciennes comme *Un Mâle*, *Madame Lupar* ou le *Bestiaire*. Quoiqu'elles fussent écrites avec des préoccupations d'art différentes des nôtres, selon le réalisme outrancier, désordonné, brutal même qui sévissait alors, comme nous passions aisément sur l'exagération d'un relief, pour goûter avec plus d'âpreté encore ces fresques frissonnantes d'humanité.

Or voici que, aujourd'hui, M. Camille Lemonnier s'est proposé d'élargir la formule naturaliste, de tenter une synthèse de vie et de magnifier jusqu'à l'épopée le roman. Il s'éprend de héros, non plus robustes et vivants, mais graves et hiératiques. Il rêve de la *Légende de Vie*, sorte de trilogie héroïque et panthéiste et il vient d'en publier la première partie sous le titre d'aube et d'azur : *L'Ile vierge*.

L'affabulation de l'*Ile vierge* est pure et grave. Le vieux Barba, descendant d'une antique famille, chargée de crimes et de meurtres cependant, s'est proposé de la régénérer dans la simplicité harmonieuse de la nature primitive. Il s'est retiré dans Éolie, avec son fils Sylvan et trois gracieuses enfants aux noms ravissants de Florie, Elée et Hylette. Deux d'entre elles sont ses filles ; quant à l'autre, elle est née d'une union incestueuse, mais, sauf le patriarche, tous ignorent ces choses. Tous vivent, dans une ingénuité instinctive, de travaux agricoles, parmi la suavité de paysages délicieux.

C'est une heureuse Arcadie qu'a créée là M. Camille Lemonnier, sorte d'éden rustique et de paradis terrestre d'où doit jaillir une humanité nouvelle.

Nous y assisterons à l'adolescence du héros, le jeune Sylvan à la fière chevelure rutilante.

Faire revivre chez cet enfant l'existence séculaire des races, la succession même des « âges », et l'éveil successif de tous les sentiments de l'humanité, depuis l'inconscience primordiale jusqu'au doute et à la conscience définitive ; voilà ce que s'est proposé le romancier. Il a montré dans le développement moral d'un individu l'évolution totale des antiques espèces.

Dans l'atmosphère aromatique et sucrée d'Éolie, les grandes épopées vont dérouler leurs fresques amoureuses. Les printemps succèdent aux automnes, les semences aux récoltes. Les jours se passent, les heures coulent selon la cadence des saisons. Nous assistons aux travaux de la terre. Moissons et cueillettes! Nous reconnaissons le sens profond divin d'Hésiode, en même temps que la grâce plus tendre des *Géorgiques*. Et ce sont des peintures de ce ton :

... « Dans la rondeur des pommiers se dressent les échelles, des hommes se hissent aux hautes branches et la pomme mûre emplit les corbeilles.

« Florie préside à cette fête glorieuse de la terre. Un bouquet puissant et vert tonifie l'air au loin. Autour des rameaux lourds, vibre l'ardent octobre. Et les gazons rutilent comme des mosaïques vermeilles. Éolie active ses vendanges, riches en pommiers ; et il y a la pomme douce pour le pressoir, odorant la fraise et l'ananas, il y a la pomme sûre pour la conserve, odorant le lait d'amandes aigri. Le bel été leur départit l'arôme et la nuance, distilla leur suc comme un autre vin parfumé et dur. Maintenant, dans l'or et les vermillons, le verger se chimérise d'un air d'hespérides. »

Et puis c'est « la leçon du cor », et c'est l'apprentissage du labour où Sylvan, serviteur de la terre, s'exerce à conduire la charrue. Il triomphe, et l'« artisan plein d'orgueil espère qu'il saura garder la symétrie jusqu'au bout ».

Un jour Sylvan tue d'une pierre un lièvre fuyant et le mystère ténébreux de la mort lui est révélé. Il retourne, quelque temps

(1) Donnons quelques mots d'explication sur ce tableau. L'Apelles dont il est ici fait question n'est pas le fameux Apelles grec, mais un homonyme d'Ephèse. Accusé auprès du roi d'Egypte Ptolémée IV Philopator, par un de ses rivaux, d'avoir pris part à une révolte, il se vit en danger de mort et n'échappa au supplice que sur l'assurance que donnèrent au roi les vrais coupables qu'ils n'avaient jamais connu l'artiste. Pour fixer le souvenir de cette aventure, Apelles fit don au prince d'un tableau allégorique représentant la Calomnie. Lucien, dans la *Délation*, nous le décrit avec soin et Botticelli s'est conformé exactement à ces indications.

après, le cadavre gisant et le sentant animé de mouvements inconnus, s'enseigne, s'éclaire par lui. Il se sent égal aux dieux, il sait la Vie et la Mort. L'accent est âpre et rude, comme dans la *Genèse*, tandis que la nature semble clamer cet enseignement :

« Tu n'es qu'un laps à travers la vie, un passage sans durée, comme mes étés et mes printemps, et tout se résout par la mort, mais pour renaître éternel dans la durée vertigineuse. Ainsi, rien ne meurt réellement; les fontaines taries ressurgissent jaillissantes et vives, des ténèbres se réengendre la lumière, la mort n'est que la vie infiniment ressuscitée. Va donc, grandis, trouve en toi-même le secret de tes résurrections. »

Ainsi, toutes les grandes époques qui marquèrent la vie de la race humaine, depuis la splendide éclosion de sa chair pensante parmi la nature maternelle, tous les instants pathétiques de son histoire mentale, nous les trouvons interprétés dans quelques scènes familières agrestes et joyeuses, traduits magnifiquement dans ses gestes essentiels et sacrés.

Et dois-je oublier l'idylle, aussi, cette fragile et suave idylle qui se noue entre Sylvan et Elée, et qui, par sa suavité et sa fragilité, nous rappelle non seulement les fraîches narrations de Longus et de Bernardin, mais où se révèle là encore la candeur étonnée des primitives amours ?

Le pas des héros est grave et pesant, les héroïnes se présentent avec cette chasteté et cette pudicité que seuls le vieil Homère et Puvis de Chavannes ont su donner à leurs éternelles attitudes.

Je ne puis qu'évoquer ce livre trop brièvement. C'est un splendide poème dont la lecture fortifie et épure. Camille Lemonnier possède la force et la grâce. Et ceux qui se sont affranchis des vieilles superstitions spiritualistes, les jeunes hommes qui frissonnent d'une loi nouvelle, qui voient dans la poésie autre chose qu'un jeu de littérature, tous ceux-là attendent avec sérénité le *Libérateur* et l'*Aube des Dieux*, et frémissent déjà d'enthousiasme pour le grand auteur de l'*Ile vierge*. »

UN VAN EYCK INCONNU (1)

Monsieur le Directeur,

Ayant reçu diverses lettres me demandant une description moins sommaire des tableaux de I.-C. Van Eyck, dont je vous ai signalé les œuvres rencontrées en Italie, je viens vous prier de me permettre de donner cette description dans votre excellent journal.

Le premier tableau représente une fête sur la glace dans une ville flamande située aux bords d'une rivière où des canaux d'intérieur viennent aboutir. Dans le lointain on remarque un pont à plusieurs arches avec une partie basculante. Sur des barques flamandes pavoisées, abrités sous une tente, ainsi que dans les cabarets sur la rive de nombreux patineurs viennent se désaltérer. De nobles dames masquées et vêtues de leurs habits de fête patinent accompagnées de gentilshommes flamands ou espagnols Une autre dame masquée est emportée au galop de son cheval sur un traîneau ayant la forme d'un lion.

A l'avant-plan, à moitié dans l'ombre, se trouve une galère espagnole dont la voile latine est carguée. Un bonhomme botté, grimpé dans la vergue, fume la pipe en sonnant une cloche. De la tente qui abrite le pont sort un soldat qui agite une aiguière et appelle à lui les patineurs. Au sommet du mât flottent le pavillon et l'oriflamme jaune et rouge de l'Espagne.

La scène du second tableau se passe l'été, au bord d'une rivière. Des bourgeois et des bourgeoises mêlés à des paysans tous en habits de fête dansent une farandole et passent sous une tente accolée à un moulin à eau dont on voit la roue à gauche. Sous cette tente sont attablés d'autres personnages buvant ou jouant de la cornemuse. D'autres dansent une ronde autour d'un mât de cocagne. On observe une charrette ornée de feuillages. Dans le lointain des cabarets sous les arbres. Un seigneur, accompagné de sa femme richement vêtue, traverse la fête joyeuse.

Ces scènes de nos mœurs flamandes au XVIIe siècle, revues en Italie, m'ont charmé par leur mise en page étrange et très personnelle, leurs oppositions d'ombres (poussées au noir) et de lumière ainsi que leur pittoresque décoratif.

Tout cela exécuté avec fougue, mais aussi avec les incorrections d'une main trop facile qui ne rappelle en rien nos Breughel de Velours et nos Teniers.

Je crois intéresser vos lecteurs en ajoutant que mon savant collègue des musées royaux de Florence, M. Ricardo Ridolfi, vient de m'écrire qu'en faisant des recherches au sujet du Van Eyck qui nous occupe, il en a trouvé un autre qui ne se trouve pas, lui non plus, renseigné dans nos dictionnaires. C'est « Jean Van Eyck, né en 1580 dans le village d'Imaremonde (?) près d'Audenarde ». Il demeura longtemps à Rome, où il fut protégé par le duc de Bracciano. Il excella dans les fleurs et les fruits et fit aussi de petits paysages qu'il animait de figures d'hommes et d'animaux adroitement touchées. — Ce peintre doit être mort très vieux car il existait encore en 1660 à Anvers, où il mourut. — Ces renseignements ont été trouvés dans le *Dizionari de pittori, scultori, etc. del Ticozzi*.

Agréez, je vous prie, Monsieur le Directeur, avec mes remerciements, l'assurance de mes meilleurs sentiments.

L. Maeterlinck
Conservateur du Musée de Gand.

(1) Voir l'*Art moderne* du 24 juillet dernier.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Les Fêtes de l'Été, poèmes, par Georges Ramaekers. Paris et Bruxelles, éd. de la *Lutte*. — *Les Temples souterrains de Ceylan*, par Jules Leclercq. Bruxelles, extr. des Bulletins de l'Académie royale de Belgique.

Musique.

Et s'il revenait un jour..., vers de Maurice Maeterlinck, musique d'Eugène Samuel. Gand, Mme G. Beyer. — *Ellys*, conte dramatique en un acte d'Alfred Mortier, musique de Paul Litta; partition piano et chant arrangée par l'auteur. Liége, Mme Vve Muraille. — *Légendes françaises* (piano et chant) de Paul Dupin : *Pour les Enfants*, *La Leçon*, *M'Ami restons ici*, *La Jolie Fille de la Garde*, piano et chant. Bruxelles, J.-B. Katto. Couvertures illustrées par H. Meunier. — *Gamme poétique*, par le même : *La Jacinthe*, *L'Eternelle berceuse*. Bruxelles, J.-B. Katto. Couvertures illustrées par J. Middeleer. — *Pauvre fou qui songe*, *Guitare*, *En ramant*, piano et chant, par le même. Bruxelles, J.-B. Katto. Couvertures illustrées par J. Middeleer et H. Meunier. — *Marche annamite*, *La Vallée aux clochettes*, *Derniers accents*, piano, par le même. Bruxelles, J.-B. Katto. Couvertures illustrées par H. Meunier.

Chronique judiciaire des arts

Légalité des engagements de théâtre conditionnels.

La clause par laquelle, en engageant un artiste, le directeur d'un théâtre stipule que cet engagement sera purement conditionnel de sa part pendant le premier mois, et qu'après ce délai il deviendra définitif s'il n'a pas manifesté une intention contraire est-elle valable et permet-elle au directeur de renvoyer l'artiste au bout du premier mois à sa seule convenance et sans donner de motifs?

La Cour de cassation de France a, par arrêt du 13 juillet, résolu affirmativement cette question controversée en admettant le pourvoi formé contre un jugement rendu le 10 avril 1897 par le Tribunal de commerce de Lyon au profit de M. Albouy.

***

Un curieux procès entre artiste et impresario sera, dit le *Guide musical*, jugé prochainement en dernière instance à Buenos-Ayres.

En 1890, M. Tamagno, le grand ténor italien, fut engagé par l'impresario Ciachi, de Buenos-Ayres, pour une tournée comprenant quarante représentations. Comme honoraires, M. Tamagno devait toucher la jolie somme de 650,000 lires, sur laquelle 155,000 lires furent versées comme acompte. M. Tamagno commença sa tournée, mais, au bout de la quatrième représentation, la révolution éclata à Buenos-Ayres et le ténor italien n'eut rien de plus pressé — et de plus prudent, d'ailleurs — à faire que de se réembarquer à bord d'un navire en partance pour l'Europe. De là, procès. L'impresario demande la restitution des 155,000 lires avancées; par contre, M. Tamagno réclame le payement intégral des honoraires stipulés dans le contrat.

Un curieux détail a été révélé au cours des débats qui ont eu lieu devant le tribunal de première instance où l'impresario a eu gain de cause. M. Tamagno se faisait accompagner dans sa tournée par huit claqueurs italiens qui avaient droit pour chaque représentation à quatre fauteuils d'orchestre et quatre fauteuils de balcon.

Petite chronique

Le théâtre du Parc fera sa réouverture le 1er septembre. Pour les débuts de leur direction, MM. Garraud et Maubel ont engagé Mme Réjane qui jouera *Zaza*, le récent succès du Vaudeville. En octobre, une reprise de l'*Oncle Sam*, de Sardou, pièce dans laquelle tous les artistes de la nouvelle troupe trouveront un emploi, servira de prétexte à une luxueuse mise en scène. En novembre, M. Galipaux viendra passer en revue son répertoire. En décembre, le *Nouveau Jeu*, d'Henri Lavedan, avec Mme Jeanne Granier, qui jouera pour la première fois sur une scène bruxelloise. Mme Granier jouera en outre *Amants*, de Maurice Donnay, avec M. Calmettes dans le rôle créé par Guitry. En janvier, M. Noblet paraîtra dans le rôle de la nouvelle pièce de Gandillot qu'il va créer à Paris. Nous aurons en outre, vers la même époque, une série de représentations de M. Henri Mayer.

En dehors de ce répertoire, la nouvelle direction compte donner des spectacles classiques et des reprises de comédies modernes. Leur choix, dans cet ordre d'idées, s'est arrêté sur les *Caprices de Marianne*, *Il ne faut jurer de rien*, les *Inutiles*, *Maître Guérin*, le *Passé*, *Sous la loi*, *Floride*, la *Nouvelle Idole*, le *Voyage de M. Perrichon*, le *Marquis de Villemer*, les *Ouvriers*, le *Testament de César Girodot*, les *Effrontés*, la *Ciguë*, les *Pattes de mouche*, le *Médecin malgré lui*, les *Fourberies de Scapin*, le *Menteur*, les *Plaideurs*, le *Malade imaginaire*, l'*Étourdi*, l'*Avare* et les *Femmes savantes*.

Les spectacles classiques, qui auront lieu avec le concours d'artistes de la Comédie française, seront chacun précédés d'une conférence. Dès à présent ont été engagés : M. Francisque Sarcey pour l'*Avare*, M. Larroumet pour le *Menteur*, M. Armand Silvestre pour l'*Étourdi*, Mme Séverine pour les *Femmes savantes*.

Quant aux « lundis littéraires », nous en avons précédemment publié le mécanisme et esquissé le plan général.

Ajoutons que d'importants travaux sont effectués au théâtre, sous la direction de M. Jules Barbier, pour le rendre confortable et élégant. La ville fait construire un vestiaire et la direction dépense, de son côté, une trentaine de mille francs pour l'aménagement du foyer et des couloirs. Souhaitons que cet ensemble d'efforts et de bonnes volontés amène un heureux résultat.

Comme tous les ans, M. Félix Mottl se propose de donner, du 9 septembre au 16 octobre prochain, au théâtre de Carlsruhe, une série de représentations modèles de grandes œuvres lyriques. Le programme vient de paraître. En l'espace d'un mois le théâtre de Carlsruhe représentera :

Orphée de Gluck; la *Flûte enchantée* de Mozart; *Beatrice et Benedikt* de Berlioz; les *Troyens* de Berlioz (en deux journées) : *a)* la *Prise de Troie*, *b)* les *Troyens à Carthage*; les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, *Tristan et Yseult* et l'*Anneau du Niebelung* en entier de Richard Wagner : la *Sainte-Elisabeth* de Liszt, arrangée en sept tableaux, enfin *Lobesang*, opéra comique en trois actes de Louis Thuille.

La livraison de juillet du *Studio* s'ouvre par une étude de M. A.-L. Baldry sur un peintre peu connu, M. Bertram Priestman, dont les compositions décèlent un talent nerveux et peu ordinaire. A lire aussi, dans le même fascicule, l'article consacré par Gabriel Mourey au *Balzac* et au *Baiser* de Rodin et le compte rendu, abondamment illustré, du Salon de la *Société Internationale*.

Dans sa livraison d'août *The Artist* commence la publication de l'étude consacrée par M. de la Sizeranne aux origines du mouvement préraphaélite. Une notice sur un jeune peintre anglais, M. J.-J. Guthrie, une biographie de Ch. Cottet, un compte rendu illustré du Salon sécessioniste de Vienne et divers articles d'actualité complètent le sommaire de la revue, qui a pris rang parmi les meilleurs magazines actuels.

Le numéro d'août des *Maîtres de l'Affiche* reproduit l'affiche que Chéret dessina en 1890 pour le Casino d'Enghien à l'occasion de la fête de bienfaisance donnée au profit des incendiés de Fort-de-France; une composition de De Feure pour le magasin de nouveautés : *A Jeanne d'Arc*; une affiche d'Alexandre Charpentier pour la Grande Tuilerie d'Ivry; enfin une affiche de Carqueville pour la revue américaine *Lippincot's*.

Le monument d'Ephraïm Mikhaël, dû au sculpteur Charles Mathieu, va être inauguré au cimetière du cloître de Toulouse. L'œuvre se compose d'un buste, très finement ciselé, et d'un bas-relief symbolique. On y voit la Poésie qui, sous les traits d'une jeune et jolie femme, s'efforce vainement d'arracher un enfant aux bras décharnés de la Mort. Le groupe s'enlève dans le vol d'une chimère ailée et monstrueuse.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 34. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 21 AOUT 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Notes sur les Primitifs italiens (1).

BENOZZO GOZZOLI

Dans le fastueux *Cortège des Rois Mages*, à la chapelle Riccardi, modestement, parmi la foule des valets et des suivants, Benozzo a placé son portrait, le seul qu'on ait de lui (2). C'est une bonne et franche figure de jeune garçon, imberbe, aux traits accentués, au regard épanoui. On le devine robuste, simple, décidé, joyeux d'être. Sur le tour de son bonnet florentin, comme un ornement brodé, ces lettres : OPUS BENOTII.

Quelques années auparavant, Filippo Lippi s'était de même représenté, à genoux et mains jointes, dans son *Couronnement de la Vierge*. Ainsi commence la coutume des signatures, guère connue jusque-là et devenue, de nos jours, si impérieuse que maint peintre moderne considère cette formalité très accessoire comme une opération décisive et capitale. Mais, tandis qu'elle satisfait la vanité débordante des artistes et que le zèle mercantile des trafiquants l'entretient et l'exploite, cette habitude, si elle n'ajoute rien aux mérites esthétiques d'une œuvre, présente du moins le charme de léguer aux érudits d'utiles indices pour reconstituer l'histoire d'un talent auquel on s'intéresse.

C'est ainsi que nous sommes dûment renseignés sur Benozzo. Autrement, ce serait peut-être le mystère et l'obscurité; car sa gloire a connu des intermittences. Les prolixes décorateurs qui vinrent après Raphaël, tous ces déplorables barbouilleurs des écoles romaine ou bolonaise dédaignèrent les fresques du vieux maître et c'est ainsi que, par une de ces aberrations extraordinaires dont l'histoire de l'art nous offre quelques exemples, on laissa se détériorer, jusqu'à la ruine et la disparition complète pour quelques-unes, les admirables

(1) Voyez, dans l'*Art moderne* de 1891, n° 47, GIOTTO; n° 49, MASOLINO DA PANICALE; nos 51 et 52, GENTILE DA FABRIANO; — en 1892, nos 31 et 32, PISANELLO; n° 38, ORIOLO; n° 44, l'INCONNU DE FRANCFORT; — en 1894, nos 36, 40 et 44, PIERO DELLA FRANCESCA; — en 1897, nos 45, 46 et 47, l'ANGELICO. — Prochainement : BOCCATI DA CAMERINO.

(2) Je n'en connais, du moins, pas d'autre. Rosini croit que le jeune écuyer, le premier à gauche du spectateur dans l'*Adoration* du Campo Santo, représente Benozzo. Mais cette assertion, qui n'est d'ailleurs corroborée par aucune preuve, est peu acceptable, étant donné l'âge du peintre à cette époque. Benozzo, à ce que rapporte Totti (*Dialoguo sul Campo Santo*), s'était peint dans sa fresque dernière : *La Reine de Saba*. Mais cette fresque est détruite et le dessin qui en est conservé au Musée de Pise est une copie très réduite faite au XVIIIe siècle.

compositions qui ornaient les murs du Campo-Santo de Pise. Ce n'est que dans la seconde moitié du XIXe siècle que Benozzo, vengé des caprices du goût, a repris dans la faveur publique la place qu'il méritait.

Il ne fut jamais, toutefois, totalement délaissé. Son nom est inséparable de celui de son maître : l'Angelico, et les nombreux auteurs qui se sont occupés de Fra Giovanni ont parlé en même temps de Benozzo (1). Celui-ci avait environ vingt-sept ans lorsqu'il suivit à Orvieto et à Rome, vers 1447, le doux moine de Fiesole : Benozzo est cité, comme l'un des aides autorisés, dans le contrat confiant à l'Angelico la décoration du dôme d'Orvieto. Lorsque Fra Giovanni, pour des raisons restées inexpliquées, refusa d'achever cette entreprise considérable, Benozzo demanda à le remplacer, mais sa requête fut écartée. Nous le retrouvons en 1450, dans une bourgade, près d'Assise, à Montefalco, où son talent fut mieux apprécié, puisqu'il y resta six ou sept ans, décorant trois églises : Saint-Fortunat, Saint-Augustin et surtout Saint-François.

Il semble difficile de juger équitablement ces fresques, mal éclairées ou dans un état de conservation médiocre. Elles attestent des dons d'imagination, un désir de rendre la vie avec son mouvement, sa variété, son pittoresque ; mais que cela est confus et gauche parfois ! On a peine à croire que le même peintre sera, quelques années après, le décorateur abondant et merveilleux du Palais Riccardi. C'est que l'artiste se cherche encore ; à l'école de l'Angelico, il a appris à évoquer des madones et des anges ; mais la nature le déconcerte, et c'est vers elle pourtant qu'il se sent attiré. L'équilibre ne sera atteint que plus tard. Cependant son habileté est extrême déjà. De ce temps date un tableau conservé actuellement à Rome, à Saint-Jean de Latran : *Saint Thomas recevant la ceinture de la Vierge*, dont le gradin notamment est dans la manière de l'Angelico, et d'une douceur pieuse et tendre, comparable aux meilleures œuvres de Fra Giovanni.

De ce temps aussi, sans doute, un charmant petit tableau de la National Gallery. Sujet profane, exécuté probablement pour orner le couvercle d'un de ces coffres de mariage dans lesquels on enfermait les robes et les présents offerts à la fiancée : *L'Enlèvement d'Hélène*. C'est délicieux de fraîcheur, naïf et élégant à la fois, d'une couleur exquise et puérile. Mince et svelte, ses jambes fines en un maillot rouge, Pâris fuit vers la mer. Il vient de sortir du palais de marbre rose, aux nobles colonnades, sous lesquelles, autour de la statuette dorée d'un dieu païen, se promènent pompeusement les suivantes de la reine, bébés blonds aux longues robes. Le sol est émaillé de fleurettes blanches et rouges, comme dans une miniature. Et le galant Pâris court, avec, sur ses épaules, la belle dame, en robe bleue, qui lui met gracieusement les mains autour du cou. — L'extravagance de ces blancs, de ces bleus, de ces rouges, clairs et crus, comme dans les tableaux de l'Angelico ! plus tard, Benozzo comprendra le faste des grenats et des verts sombres ; mais à cette époque il emploie avec candeur les tons dont Fra Giovanni usait à San-Marco ! — La belle reine a une haute coiffure surmontée d'une aigrette de plumes dorées, et d'où pend un voile de gaze flottante ; elle a des manches énormes dont l'intérieur est de fourrure grise et l'extérieur bleu brodé d'ornements d'or. Un autre guerrier emporte une blanche fillette en longue robe mauve à reflets pourpres. Au premier plan, parallèle à l'élan de Pâris, un blond amour joufflu fait un geste de course et de joie. Un if raide s'érige devant le palais, au milieu de la prairie fleurie. Et vers la gauche, près du rivage où un bateau noir et jaune attend sur l'eau verte, cinq jeunes guerriers, en armures grises attachées de nœuds rouges, faisaient le guet et se préparent à suivre Pâris. Malgré les lances et l'épée, ils n'ont rien de belliqueux et ce sont surtout des suivants d'un cortège nuptial, jeunes, parés et sans soucis. Les robes, les manteaux et les coiffures sont du XVe siècle ; c'est une fête de son temps que Benozzo, sous prétexte de mythologie, fait revivre sous nos yeux.

Dans ce ravissant tableau, Benozzo s'est déjà bien éloigné de l'Angelico ; il ne s'y rattache plus que par la technique du métier, par l'usage des colorations franches. Mais quant au sujet, à sa compréhension, à sa composition, il n'a plus rien de mystique ; c'est de la vie profane, opulente et mondaine que Benozzo se fait l'aimable interprète.

Pourtant, c'est aussi un remarquable peintre de madones. Il y a, dans la Pinacothèque de Montefalco (un de ces amusants musées de petite ville italienne qui ressemblent à un grenier d'antiquaire), au milieu d'une vingtaine de panneaux sans cadres et couverts de poussière, une admirable *Vierge glorieuse* attribuée à Gozzoli. C'est une douce madone auréolée, aux longues mains jointes, entourée d'une ogive rayonnante sur laquelle s'étagent sept petites têtes ailées d'anges joufflus. L'œuvre est délicieuse d'aristocratie, de suavité, de moelleuse douceur. Est-elle bien de Gozzoli ? Il est permis d'en douter. L'ovale allongé du visage de la Vierge est à coup sûr bien différent du type familier à Benozzo qui affectionne les faces larges, presque rondes. Mais à qui alors attribuer cette œuvre exquise ? Le

(1) Voyez la bibliographie indiquée dans l'*Art moderne* (1897, n° 45). Aux ouvrages cités, il convient d'ajouter : ROSINI. *Storia della pittura italiana*. 7 vol., Pise, 1847 ; G. MORELLI. *Italian masters in german galleries*. Londres, Cassel, 1883 ; COSME MONKHOUSE. *Italian preraphaelites : National Gallery*. Cassel, 1887. Illustré ; LUIGI LOCATI. *Storia delle Belle Arti in Italia*. Turin, 1897 ; SUPINO. *Beato Angelico*. Florence, Alinari, 1897. Une traduction française, par M. CROZAIS, vient de paraître ; MAX WENGENROTH. *Die Jugendwerke des Benozzo Gozzoli*. Heidelberg, 1897.

voisinage des peintres de l'Ombrie, de ces merveilleux artistes de Pérouse, trop peu connus encore, dont le Pérugin semble avoir accaparé toute la gloire, suffirait toutefois à faire supposer des influences qui expliqueraient la possibilité chez Benozzo de cette production exceptionnelle.

A Montefalco encore il peint (indice de sa culture intellectuelle) des portraits de Dante et de Giotto et il qualifie ce dernier avec bonheur de *fons et decus omnium pictorum eximius Giottus fundamentum et lux.*

(*A suivre.*) JULES DESTRÉE.

SUR LA GÉNÉRATION PRÉSENTE

A l'article de l'*Art moderne* paru sous ce titre dans le numéro du 7 août, nous recevons en réponse l'intéressante lettre que voici. Très volontiers nous la publions, rien ne nous paraissant plus salutaire à la marche des idées que les polémiques intelligentes et courtoises.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*,

Dans sa dernière chronique à l'*Art moderne* M. André Ruijters, parlant du *Livre d'art*, écrit :

« On vit là, côte à côte, Fazy, Fleury, Fort, Guérin, Abadie, Bouhélier, Brandenbourg, Hirsch, Jaloux, Jammes, Jarry, Klingsor, Leblond, Montfort, Pilon, Pioch, Van de Putte. Qu'il fut adorable l'instant où tant de jeunes cœurs s'épanouirent !... » Etc.

Que reste-t-il maintenant de cette génération ! Les uns, cédant à la médiocrité, se sont séparés de la communauté, les autres se sont tus ; il ne serait pas décent que nous prissions ici la peine de les désigner, presque tous ces disparus étant encore présents ; le soin pieux dont nous entourerons les survivants marquera d'ailleurs, avec une suffisante éloquence, la différence profonde ».

Et plus loin, revenant sur ses regrets (?) relatifs à certains de ces poètes, il ajoute :

« Que nous fait alors que, si nombreuse au début, la génération se soit sitôt raréfiée et resserrée? La qualité de ceux qui surent résister à leur siècle supplée aux défections. Peu nous chaut que tant de jeunes gens, en même temps que nous partis, se soient déjà effacés, si un Ghéon » etc. (Ici sont cités avec éloges MM. Jammes, Fort, Rency, Klingsor, de Tinan, Rouart et Viollis.) « Comment pourrions-nous ne pas oublier ceux qui sont restés en arrière ou se sont perdus ! »

Comme, par ces lignes, M. Ruijters veut accréditer auprès du public une opinion fausse, je me permets de protester en mon nom et au nom de tous les autres qui en seraient les victimes.

Ni Fazy, ni Fleury, ni Guérin, ni Abadie, ni Bouhélier, ni Hirsch, ni Brandenbourg, ni Jaloux, ni Jarry, ni Leblond, ni Montfort, ni Pilon, ni Pioch, ni moi-même n'avons abandonné les Lettres. Aucun de nous ne s'est tu. Aucun de nous n'est demeuré en arrière. Aucun de nous n'a cédé à la médiocrité. Aucun de nous n'a fait défection ! (Oh ! remarquez, je vous prie, l'acharnement avec lequel la même chose est répétée, en des termes divers, sans raison soi-disant...) Bien au contraire, TOUS les poètes que je cite avant moi viennent chacun de donner au moins un volume et je sais que plusieurs d'entre eux vont prochainement en donner d'autres. Et moi-même, dont les *Poèmes confiants* viennent à peine de paraître, j'ai deux bouquins prêts pour l'édition : *Trois mois*, roman, et les *Jeunes Époux*, un acte. Excusez cette petite réclame ! Ce n'est pas moi qui l'ai voulue.

Et d'ailleurs, Monsieur, ne trouvez-vous rien de plus inutile et de plus faux que ces appréciations d'une génération littéraire, en bloc? Le hasard de naître vers la même année qu'un monsieur quelconque, ne fait pas du tout que vous ayez la même âme et le même idéal que lui. Et ma remarque est surtout vraie par rapport à notre époque, si nettement, si excessivement individualiste. Je voudrais bien qu'on me dise le lien qui existe entre l'art d'un Klingsor et celui d'un Jammes, celui d'un Paul Fort et celui d'un Ruijters. Il n'y en a aucun ! sauf la sympathie qui unit ces messieurs !

Voilà le truc, Monsieur ! Quand on parle de sa génération littéraire, on cite ses amis ! Il est bon que le public connaisse cette particularité.

Du moment qu'ils ne sont plus nos amis, ils n'ont plus de talent, disait autrefois cyniquement le plus baudelairien de nos poètes. M. Ruijters a pris cet aveu comme devise.

Combien plus loyal et plus juste, n'est-ce pas, serait le critique qui ne parlerait jamais que d'un poète à la fois et dirait simplement, avec franchise, son avis sur lui, qu'il fût agréable ou désagréable ?

Ou bien encore, si M. Ruijters tient absolument à traiter d'une génération littéraire entière, qu'il cite donc *tous* ceux qui en font partie. C'est très beau déjà Jammes, Klingsor, Viollis, Bataille, Fort (j'aime ceux-là au moins autant que M. Ruijters lui-même les aime), mais si vous y ajoutez Montfort, Signoret, Toisoul, Bouhélier, Philippe, Golberg, Guérin, Abadie, Jaloux, Leblond, Lumet, Souchon, Blanche Rousseau et les autres, c'est plus beau encore !

Je m'en remets à votre impartialité, Monsieur le Directeur, pour faire paraître ces quelques lignes dans le prochain numéro de l'*Art moderne* en guise de réponse à la chronique de votre rédacteur.

Je vous prie de me croire respectueusement votre

H. VAN DE PUTTE

BROUSSE

Au printemps, quand nous te traversâmes, ô Brousse, vieille ville délicieuse, les verdures furent admirables qui, de toutes parts jaillissantes, semblaient t'enfermer en un jardin immense. Avril s'achevait, une suavité charmante emplissait l'air ! L'ombre, vers toi penchée, de l'Olympe défendait des ardeurs du ciel les petites rues muettes. Je me souviens de ton accueil ; le roc, la fleur, la maison, je n'ai rien oublié ! Nous gravissions les pentes douces. Nos yeux, lassés d'une trop longue navigation, de tant de fraîcheur se réjouissaient. Tour à tour nous considérions, aux fenêtres grillées des maisons de bois, des visages de femme qui nous regardaient et devant nous l'Olympe, coude de roc dans le spacieux azur levé, dont quelques sapins perdus sur les cimes aigües faisaient velues les neiges innocentes et désertes.

Nous montions. Au coin des rues, toutes pareilles, des bosquets, des coudraies légères et pâles s'élançaient : à longer de hauts murs au faîte chargé de verdures, je pensais à des jardins secrets

propices au songe et à l'amour. On entendait des bruits d'eaux : il semblait que partout coulassent des sources; tout était fontaine, murmure, délices inconnues et cachées!... Accroupis au fond des échoppes, des hommes nous regardaient passer; un tailleur, l'aiguille en l'air, s'oubliait; un porteur d'eau s'arrêtait à côté d'un berger, les épaules couvertes de fourrure, appuyé sur sa houlette. Seuls, les grands chiens roux, qui, indolents et endormis, jonchaient le pavé bosselé, ne s'inquiétaient de notre approche. Les ruelles cependant montaient toujours; et les enfants qui nous entouraient, nous présentant sur leurs éventaires de roseaux des sucreries roses, des limons ou des pâtisseries, comme s'ils eussent deviné notre désir, du geste et de la voix nous guidaient.

Ah! Brousse! vieille ville délicieuse, quand au parapet d'un vieux pont, nous nous accoudâmes, enfin tout entière, tu nous apparus! Tes maisons rousses, pressées et basses couvraient le flanc du mont; au travers des pentes molles ici, rugueuses là-bas, tu te répandais. Et des jardins inattendus naissaient de ton sein; chaque terrasse, chaque toit était un îlot dans le flot des verdures claires, mouvantes où les buissons de lilas, alors en fleurs, faisaient des taches violettes. Au-dessus de nous, dans une coupure profonde, le gave roulait; venu des neiges de la montagne, du vierge réservoir des glaciers, il bondissait vers la plaine cachée, que là-bas, derrière les cyprès et les murailles, on devinait spacieuse. Mais de la haute terrasse ombragée de platanes, où bientôt nous parvînmes, nous pûmes enfin la voir. Tout entière, elle s'ouvrit devant nous. Elle fut grandiose et verte comme la mer. Une chaîne de collines peu élevées l'entouraient de leur circulaire étreinte, et sous l'air diaphane l'horizon semblait reculer. Mûriers, oliviers, bois de chênes verts, délicieux asiles, frémissant feuillage des peupliers, prés innocents où circulent les cigognes; tout cela, qu'à l'aube nous avions traversé, nous le revîmes à cette heure. L'aiguail encore blanchissait les herbes, mais déjà les bois étaient blonds et une ombre bleuâtre, en se posant sur les collines lointaines, faisait la nue plus délicate au-dessus d'elle.

Quelle paix exquise, sous ces platanes centenaires, régnait : la brise légère nous palpait, elle était fraîche d'avoir traversé le Caucase. De la ville, pas un bruit ne montait, mais derrière nous une fontaine, — car l'eau jamais de ces heureux paysages ne peut être absente, — sous un kiosque de marbre, s'égouttait et bruyait.

Une petite fille s'approcha de nous. Elle était vêtue d'une longue robe blanche, comme une femme, et portait à la joue un petit tatouage. Elle sourit, nous appela. Ses yeux d'enfant avaient déjà toute la grâce qui devait plus tard orner ses oisives amours; les ongles de ses doigts et de ses orteils étaient teints. Nous la suivîmes et soudain, nous étant retournés, nous aperçûmes devant nous la Mosquée Verte.

Tranquille et vêtue de marbre, elle nous invitait et d'abord, sous le porche, nous nous arrêtâmes; accrochés aux petits prismes, aux délicates et minérales stalactites qui garnissent les niches creuses dont s'ornementent là-bas les portes, des martinets doucement gazouillaient. Mais quand nous fûmes entrés, quel ravissement nous tint immobiles! Spacieuse et claire, la mosquée s'offrait d'une seule pièce en sa nudité voulue et précieuse, et des faïences d'un incomparable éclat en couvraient les hauts murs où, parmi les écussons transparents, ondulaient les lascives et végétales arabesques. Et au centre, dans une vasque, une fontaine, en bouillonnant, jaillissait.

Ah! Brousse! ville pleine d'eaux et de verdures, ton charme subtil et sûr, c'est ici que nous le connûmes. Sur l'une des marches qui menaient à l'abside, nous nous assîmes. La petite fille, avec des mots que l'on ne comprenait, parlait à une fleur qu'elle tenait en mains. Aux profondes et ferventes extases, combien ce lieu devait être propice! Rien ici, en la simplicité ornée et la pureté du décor, ne pouvait distraire d'un rêve familier et délicieux, l'âme éprise. Aux anonymes architectures de la forêt, de la pierre, le temple empruntait sa forme même et sa grâce. Tout concourait, avec précision, à créer l'impression sereine et fluide qui, au dehors, dans les paysages, nous avait déjà séduits. C'était un lieu reposant : le silence n'y opprimait pas : on entendait toujours les cris des martinets, et le murmure de l'eau, charmant et qui jamais ne cessait, dans les vasques de pierre faisait le rythme même de la vie de tous ceux qui pour prier ou seulement s'y reposer, franchissaient ce seuil et pénétraient dans la fraîche mosquée.

Quel dieu n'y pouvait-on adorer? Dans le religieux recueillement de ces murs, rien ne menaçait, rien n'effrayait; ce temple sans symboles et sans dogmes accueillait tous les hommes. Il était semblable à un abri merveilleux et fraternel, élevé par des êtres simples, où l'âme, sans qu'un devoir spécial la sollicitât, suivant son secret penchant, pouvait s'épanouir.

Une clarté plus vive, tout à coup, tomba dans la mosquée : des faïences brûlèrent d'un feu vert; d'autres, par réflexion, en des loges profondes, eurent les scintillements opulents d'un fond de mer. Nous sortîmes...

Ah! certes, nous vîmes encore ce jour d'admirables choses, un turbé fastueux où, dans la lumière ardente des vitraux, un cercueil reposait couvert d'un drap brodé d'or et d'argent, un jardin de roses, sous des arbres si vieux que nul ne se souvenait d'en avoir entendu dire l'âge, d'autres tombeaux encore, d'autres jardins, mais quel spectacle put rendre à nos cœurs le charme indéfinissable qu'assis sur l'escalier de ce temple désert, nous avions goûté? Là nous t'avions comprise, petite ville muette et pure, pleine encore de l'Orient; là, ta vieille âme s'était présentée à nous, songeuse et paisible, dans l'immobile prière bercée par la voix des fontaines et des oiseaux.

Aussi, tandis que nous éloignant, nous descendions les petites rues charmantes et désordonnées, sous le regard des hommes qui, réunis à l'ombre des murs, savouraient, en se délassant, la douceur de cette fin de jour, fut-ce à cette terrasse abritée par des platanes, à ce candide temple que remplissait le frémissement d'une source, qu'avant toute autre chose nous pensions; et nous retournant parfois, nous cherchions à les reconnaître : mais la ville, peu à peu lointaine, s'enfonçait dans ses verdures, reculait dans la brume qui déjà se répandait — car un soir paisible tombait sur la vieille terre d'Asie.

André Ruijters

PORTRAITS GAULOIS FAITS PAR DES ÉTRUSQUES

(IVe siècle avant notre ère)

Lors de mon dernier voyage en Italie, j'ai pu, grâce à l'obligeance de mon savant collègue M. Brizzio, conservateur du Musée royal de Bologne, étudier dans son cabinet les terres cuites si intéressantes qu'il vient de découvrir dans les fouilles faites sur son indication à Civita Alba, près de Sassoferrato.

Elles se composent de deux groupes distincts; l'un : *Ariane dormant dans l'île de Naxos et découverte par des satyres*; l'autre : *Guerriers gaulois dépouillant le temple de Delphes et repoussés par les divinités Apollon, Diane et Minerve.*

Nous ne nous occuperons pas cette fois du premier groupe, mais bien du second, dont les figures ont pour nous une véritable importance historique.

Les deux groupes faisant frise proviennent d'un petit temple qui doit remonter à une époque antérieure à l'occupation du territoire de Senegallia par les Romains, c'est-à-dire antérieurement à 295 avant notre ère.

Civita Alba confinait, d'une part, avec l'*Agro sentinate*, de l'autre, avec Montefortino qui, à partir du IVe siècle jusqu'à l'occupation romaine, fut toujours habité par des Gaulois. Ces barbares furent donc très bien connus par le sculpteur étrusque qui, ayant les modèles devant les yeux, put en faire de véritables portraits d'après nature. Caractère, type, costume, tout a été fidèlement reproduit. De là l'impression de vérité saisissante qui se dégage de ces statues si différentes de celles représentant des Gaulois de l'école de Pergame, que l'on voit représentés plus tard sur les monuments de l'époque romaine.

M. Brizzio a retrouvé toutes ces figures, qui mesurent environ 80 centimètres de haut, brisées en fragments nombreux et a réussi jusqu'ici à en restituer cinq. Des caisses renfermant quantité d'autres débris attendent leur tour et viendront compléter l'importance de sa belle découverte, grâce à laquelle nous possédons la représentation *la plus ancienne connue* de guerriers gaulois. Cette découverte n'étant pas encore connue du monde savant, je crois pouvoir en faire ici une courte description.

Le premier guerrier représente un chef venu au combat, monté sur un char de guerre, selon l'usage gaulois. Le char est très simple, les chevaux sont ornés de disques ou de *phalères* sur le front et de grands pectoraux. Ils courent avec vélocité, renversant un guerrier gaulois reconnaissable à son bouclier rectangulaire garni de l'*umbo*. Le chef se tient debout sur son char, ses longs cheveux flottant au vent; son front froncé de deux plis profonds, ses yeux enfoncés, aux pupilles dilatées, lui donnent une expression brutale et cruelle. Le bouclier n'a pas été retrouvé; quant au costume, il se compose d'une tunique descendant jusqu'aux genoux, serrée par une ceinture et laissant voir la moitié du torse de l'homme qui semble dans la maturité de l'âge. Il fuit en tournant la tête en arrière. Le Gaulois tombé donne l'impression du désordre dans la fuite.

Le deuxième Gaulois est également représenté fuyant. De son bras gauche levé il tient le bouclier rectangulaire orné de l'*umbo*; il est couvert d'une tunique fermée sur la poitrine et ceint d'une corde. La tête est très caractéristique et montre que la calvitie n'est pas un phénomène moderne; sur la nuque les cheveux descendent avec assez d'abondance. Le front chauve est fendu de deux rides profondes. Les yeux présentent des pupilles fortement dilatées, qui lui donnent une expression d'effroi. Sa lèvre est ornée d'une forte moustache et l'ensemble de la physionomie présente certains caractères du type blond, d'origine germanique, de nos régions. L'objet rond décoré, qui se trouve placé adroitement dans le bas pour masquer l'ouverture entre les jambes, est certainement une patère dérobée au temple.

Le troisième est représenté tombé sur un genou; la jambe gauche manque, le bras gauche tient le bouclier quadrangulaire avec l'ornement gaulois. Le bras droit brandit une épée dont il semble menacer les dieux. Ses flancs sont ceints d'une corde et son manteau flotte sur son épaule. Il tourne la tête à gauche; le nez est aquilin et ses yeux ont une expression de fureur.

Au quatrième manque la tête, mais son originalité est marquée par un collier qui orne son cou. Il est complètement nu et a les flancs ceints d'une corde. On sait que, d'après Diodore, les Gaulois les plus courageux se dépouillaient de tout vêtement, sauf la ceinture, pour combattre plus aisément. J'ai pu remarquer au musée de Venise un guerrier gaulois nu, une corde ceignant les reins, œuvre d'un artiste romain. Ceci est une preuve que cet usage s'est continué et était bien dans leurs mœurs. Ici le Gaulois est représenté tombé sur le genou droit, levant le bras gauche au ciel pour se protéger à l'aide de son écu. Entre ses jambes on remarque une autre patère avec l'*ombilic*.

Tout autre, le cinquième a endossé une tunique en peau de mouton, comme en usent encore les pâtres italiens; il ne porte pas d'armes, mais court à grandes enjambées en tournant la tête en arrière. Il tient dans ses bras un grand vase de forme classique, une espèce d'amphore qu'il vient de dérober. Son type et son expression ne peuvent laisser aucun doute sur sa nationalité; ses longs cheveux forment une touffe sur son front froncé et son nez aquilin fait songer à l'oiseau de proie. Il a de grandes moustaches et la barbe divisée en deux parties.

Des dieux vainqueurs on n'a reconstitué jusqu'ici qu'une seule figure; je n'en donnerai pas la description, mais je dois faire remarquer qu'ici aussi l'artiste a prouvé qu'il était excellent observateur, car on reconnait aisément dans cette divinité un travail fait d'après un modèle grec. Le costume et les cothurnes des pieds rappellent la plastique grecque et notamment la statue d'Artemide représentée sur le grand autel de Pergame.

Quant au sujet, il a son importance, car le sac du temple de Delphes empêché par les dieux, dont la tradition nous a été conservée par Pausanias et Diodore de Sicile et que les auteurs modernes nient, ne se trouve représenté sur aucun monument de l'époque romaine en Italie.

Les seules représentations connues du sujet se trouvent, l'une peinte sur une tasse capouane, l'autre en relief sur une urne étrusque exposée au musée de Florence.

L. Maeterlinck,
Conservateur du musée de Gand.

EUGÈNE BOUDIN

Un des maîtres de l'École moderne du paysage, M. Eugène Boudin, vient de mourir à Dieppe. Parmi les nombreux articles qui lui sont consacrés dans la presse, celui de M. Maurice Guillemot nous paraît résumer le plus exactement la carrière de l'artiste et lui assigner la place qu'il occupe dans l'histoire de la peinture contemporaine.

« Sa haute valeur, dit-il, demeurait un peu ignorée du grand public; mais parmi les amateurs et les artistes, son œuvre était cotée, sa production suivie avec intérêt; ce paysagiste prolixe, dont on peut incessamment voir des toiles aux vitrines de la rue Laffitte, fut un novateur, un visionnaire spécialiste et très original, un peintre dont la personnalité à part s'affirme dans maints et maints tableaux.

Moins prime-sautier d'allures que Jongkindt, ayant des dessous de palette plus solides, une sécurité plus grande de dessin, il

aura été dans l'école moderne un des initiateurs du mouvement de la lumière; nul n'a, comme lui, rendu le grouillement des plages, cette atmosphère spéciale des ports de mer zébrée par les mâtures des bateaux, tout ce décor riverain de l'océan dont il a su voir l'aspect moderniste, et certains de ses paysages resteront des documents précieux pour l'histoire de ce temps. C'est la manière de Joseph Vernet, avec peut-être davantage l'intimité de la vie actuelle, moins d'importance donnée à l'architecture, à l'exactitude terre-à-terre, mais une vie intense exprimée par des taches rapides, par un impressionnisme juste. A propos de lui aussi on peut parler de Corot, dont les blondeurs l'inquiétèrent un instant; comme le poète de Ville-d'Avray, il étudia les vibrations de la clarté, les limpides ondes du plein air, vécut dans la nature, sans souci d'écoles, de maîtrises, se créa une expression particulière, eut sa signature.

Ses débuts avaient été humbles; né à Honfleur en 1825, il fut d'abord papetier-encadreur, puis rencontra Millet, reçut ses conseils, et vint passer trois ans à Paris, pensionné par la ville du Havre; ce n'est qu'à partir de 1859 qu'il expose presque régulièrement et s'affirme peu à peu peintre de marines : 1864, la *Plage de Trouville*; 1867, la *Jetée*; 1870, la *Rade de Brest*; 1873, le *Port de Camaret*; 1875, le *Port de Bordeaux*; 1876, *Berck, Anvers*; 1877, *Rotterdam*, etc., etc. La monotonie des titres n'existe pas pour qui s'est depuis longtemps attaché à cette formule picturale de grand charme. Médaillé en 1881, il était deux ans plus tard mis hors concours.

Ayant subi jadis l'influence de l'école paysagiste française, Rousseau, Corot, Millet, il aviva et clarifia par la suite sa manière; prédécesseur immédiat de Claude Monet, il avait toutes nos sympathies esthétiques par la vibrance, l'esprit, l'ingéniosité alerte de son talent.

Il dédaignait la réclame, le snobisme, se contentait à beaucoup travailler; il y a ainsi des artistes, comme feu Lépine et tant d'autres, qui ne font pas partie du Tout-Paris, qui ne se montrent pas en habit avec une brochette, qui ne sont pas cités aux vernissages ou aux premières, et dont l'œuvre, promise aux musées, durera.

Cet homme de soixante-treize ans produisait encore; son pinceau s'était alourdi, tatillonnait un peu, mais la poésie du ciel se lisait toujours dans ses toiles : il était resté le fidèle amant de la lumière, — et c'est un maître qui s'en va. »

L'HUMANITÉ NOUVELLE

L'*Humanité nouvelle*, revue internationale des sciences et des arts, paraît mensuellement en un volume in-8° d'au moins 128 pages de texte (Schleicher, frères, éditeurs, 15, rue des Saints-Pères, à Paris). La revue ne publie que de l'inédit.

L'*Humanité nouvelle* est la continuation de la *Société nouvelle*, cette magnifique revue que M. Fernand Brouez a dirigée avec tant de succès pendant douze ans. L'*Humanité nouvelle*, dès le début, a suivi et elle suit toujours scrupuleusement les traditions qui ont permis de faire de la *Société nouvelle* la plus belle revue de langue française.

Elle est l'organe libre de la pensée humaine, des tendances les plus larges et les plus indépendantes en matières scientifiques et artistiques. C'est ce qui explique le succès rapide et considérable qu'elle a obtenu.

Le prix d'abonnement est de 12 francs par an, France et Belgique; 15 francs, Union postale. Les publications similaires établissent leur abonnement à des prix qui varient de 18 à 50 francs par an.

Principaux collaborateurs : Henri Albert, Grant Allen, Ch. Andler, J. Baissac, A.-D. Bancel, L. Bazalgette, J. Borchardt, Frédéric Borde, C. Brunellière, E. Cammaerts, E. Carpenter, Maurice Charnay, A. Chirac, Judith Cladel, N. Colajanni, vicomte de Colleville, C. Cornelissen, J. Coucke, Benedetto Croce, Jules Dallemagne, Victor Dave, G. De Greef, Gabriel De La Salle, Léon Delbos, Célestin Demblon, Hector Denis, Agathon De Potter, Jules Destrée, Ch. Détré, P. Deutscher, Pedro Dorado, Holger Drachmann, L. Dumont, G. Dwelshauwers, G. Eekhoud, Havelock Ellis, Oscar Fay, G. Ferrero, Enrico Ferri, Henri Fèvre, André Fontainas, Paul Fort, Ed. Fuchs, Henri Galiment, Patrick Geddes, Gustave Geffroy, Ch. Gide, Urbain Gohier, Pietro Gori, Jean Grave, Ladislas Gumplowicz, A. Hamon, Léon Hennebicq, Agnès Henry, A.-F. Herold, Paul-Armand Hirsch, V. Horta, Mme J. Hudry-Menos, Ibsen, Théodore Jean, J.-P. Jacobsen, Laurence Jerrold, C. de Kellès, Krauze, G. Khnopff, Maxime Kovalewsky, Pierre Kropotkine, Hubert Lagardelle, Albert Lantoine, Dr Laupts, Pierre Lavroff, James Leakey, G. Lejeal, Camille Lemonnier, H. Lencou, Ch. Letourneau, A.-N. Loock, Achille Loria, Henry Lucas, Ch. Malato, Marie Mali, Tom Mann, Roland de Marès, Ricardo Mella, S. Merlino, J. Mesnil, Minovici, Monseur, Amy, C. Morant, Louis Mullem, Nadar, M. Nettlau, Domela Nieuwenhuis, Nikitine, J. Novicow, E. Nys, F. Pelloutier, Edmond Picard, Robert Picard, Mario Pilo, Paul Pourot, Yvanhoe Rambosson, Elie Reclus, Elisée Reclus, Léon Rémy, Mme Elisabeth Renaud, Xavier de Ricard, Jehan Rictus, Dr J. Rizal, J.-M. Robertson, E. de Roberty, Clémence Royer, André Ruijters, A. Savine, Bernard Shaw, Sibiriak, G. Sorel, Robert de Souza, Frédérick Stackelberg, C.-N. Starcke, S.-R. Steinmetz, Marie Stromberg, K. Tarassof, Tcherkesof, Eug. Thébault, Léon Tolstoï, G. Treille, Van den Borren, H. Vandeputte, H. Vandevelde, E. Vandervelde, Van Kol (Rienzi), E. Verhaeren, E. Vinck, A. Russel Wallace, Walter-Jourde, L. Winiarski, Fritz de Zepelin, etc., etc.

Memento des Expositions

ANVERS. — Exposition quatriennale (*sic*) des Beaux-Arts. 13 août-2 octobre. Délais d'envoi expirés. Gratuité de transport pour les œuvres admises. Commission sur les ventes : 5 %. Renseignements : *M. Albert Van Nieuwenhuyse, secrétaire, Anvers*.

NANCY. — Exposition des Beaux-Arts. 9 octobre-15 novembre. Gratuité de transport pour les invités. Délais d'envoi : Notices, 15 septembre; œuvres, 15-22 septembre. Dépôt à Paris, du 5 au 18 septembre, chez M. Pottier, rue Gaillon, 14. Renseignements : *M. Adam, président de la Société, rue Victor Hugo*, 27, *Nancy*.

ORLÉANS. — Exposition des Beaux-Arts et des Arts appliqués à l'Industrie. 15 octobre-7 novembre.

PETITE CHRONIQUE

Les théâtres parisiens commencent à préparer les études des œuvres qu'ils feront jouer à la rentrée. A l'Opéra, on a mis en répétitions *Joseph*, de Méhul, avec les récitatifs expressément

composés pour cette reprise par M. Bourgault-Ducoudray, et *Briséïs*, de Chabrier. Viendront ensuite la *Valkyrie* et le *Freischütz*.

La première nouveauté à la Comédie française sera le *Struensée* de M. Paul Meurice, qui passera vers le 15 octobre. La Comédie représentera ensuite successivement le *Berceau* de M. Brieux, dont le rôle principal est destiné à Mlle Bartet, l'adaptation d'*Othello* par M. Jean Aicard et la nouvelle pièce de M. Maurice Donnay, *Le Torrent*.

A l'Opéra-Comique, l'inauguration de la nouvelle salle se composera d'un spectacle coupé formé d'œuvres d'auteurs morts. Le lendemain, reprise de *Manon*. La première œuvre nouvelle sera l'opéra comique de MM. Ed. Blau et P. Puget, *Beaucoup de bruit pour rien*, dans lequel débutera Mlle Telmat, lauréate des derniers concours du Conservatoire. M. Albert Carré fera ensuite une reprise de *Carmen* avec Mme Georgette Leblanc.

Le théâtre de la Porte-Saint-Martin, après une reprise de *Cyrano de Bergerac* et peut-être de *Cendrillon*, représentera *Plus que Reine*, le drame de M. Emile Bergerat, qui n'est autre que la mise à la scène du divorce de Joséphine et de Napoléon Ier en 1810. Le rôle de l'impératrice Joséphine sera créé par Mme Jane Hading. Une grande pièce de M. Jules Lemaître, *L'Aventurier*, succédera à *Plus que Reine*.

A la Renaissance, Mme Sarah Bernhardt débutera par une traduction du *Songe d'une matinée de printemps* de Gabriel d'Annunzio, et par la *Médée* de Catulle Mendès, dont M. Vincent d'Indy achève la partition d'orchestre. Cette partition se compose d'un prélude, de deux entr'actes et de quatre morceaux symphoniques qui seront joués au cours des trois actes dont se compose la tragédie de M. Mendès.

Viendra ensuite l'*Aiglon*, où Mme Sarah Bernhardt jouera le rôle du duc de Reichstadt, fils de Napoléon Ier et de Marie-Louise. M. Rostand a presque terminé sa pièce et a envoyé le manuscrit des quatre premiers actes à Mme Sarah Bernhardt, à Belle-Isle.

M. Jean Richepin, le poète du *Chemineau* et de la *Martyre*, a également promis une pièce nouvelle à Sarah Bernhardt. Titre : *La Gitane*.

Le club wagnérien de Londres, mécontent des lacunes que présente, au point de vue de la machinerie, le théâtre de Covent-Garden où ont eu lieu les dernières représentations de l'*Anneau du Nibelung*, vient de former le projet de construire une salle de spectacles sur les plans de celle de Bayreuth. Cette nouvelle salle ne sera pas réservée uniquement aux œuvres de Wagner. On y donnera des pièces classiques anglaises, des tragédies de Shakespeare, et il est question également de la louer à des troupes continentales qui iraient en tournée à Londres.

La revue parisienne *Art et Décoration* publie, dans sa livraison d'août, une étude sur Charles Vander Stappen, directeur de l'Académie des Beaux-Arts, par notre collaborateur Octave Maus. De nombreuses reproductions des œuvres de l'artiste illustrent cette étude.

La municipalité de Malo-les-Bains (Nord) ouvre un concours pour une affiche-réclame. Des primes de 500, 300 et 200 francs seront attribuées aux œuvres couronnées. Celles-ci deviendront la propriété de la municipalité. Adresser les projets à M. le maire de Malo-les-Bains (près Dunkerque) avant le 9 septembre prochain.

Sommaire de la *Revue blanche* du 15 août : Jean Schopfer. Voyage idéal en Italie. — Eugène Veeck. La Crème renversée. — Gustave Kahn. Arthur Rimbaud. — Francis Jammes. Prières. — Victor Barrucand. Les Marseillais contre les Suisses. — Jane Austen. Catherine Morland (X-XII). — J. de Gaultier, Jean de Mitty. Les livres. — Le numéro : 1 franc. — Abonnement : 20 francs (France) et 25 francs (extérieur) par an ; 11 francs (France) et 13 francs (extérieur) pour six mois. — 1, rue Laffitte, Paris.

La *Revue mauve* a organisé une enquête sur « l'âme belge ». Voici l'avis de M. J.-K. Huysmans, que nous détachons à titre de curiosité :

« Définir l'âme belge ! mais il faudrait pour cela la connaître et je ne la connais pas ! J'aime beaucoup la Belgique où j'ai passé de clémentes heures, mais où j'ai surtout vécu par ses monuments et ses tableaux, heureux justement de vaguer, solitaire, dans ses églises et ses musées.

« Je ne puis donc rien définir ; ce que j'entr'aperçois seulement — au point de vue religieux et artistique — c'est une jeunesse belge plus enthousiaste, plus probe, plus vivante que celle de France. Cela semble surtout ressortir de l'examen des jeunes revues littéraires et catholiques, autrement courageuses et tenaces et de plus large esprit que les nôtres. Mais c'est évidemment un tout petit point dans l'espace d'un pays.

« Quant au bourgeois belge, il ne me semble pas différer du bourgeois français. Tous deux sont également ravis de saccager et de salir ce qui est beau, de créer des boulevards Haussmann et des avenues Anspach. Ils ne m'intéressent guère et je présume que la bassesse des idées et que la passion du lucre sont les mêmes sur les deux sols. C'est de l'âme humaine, — pas plus belge que française, — l'âme pharisienne de tous les pays.

« En somme, le voyageur qui parcourt la Belgique a la sensation d'une placidité un peu lourde, mais reposante et ambiante. De silencieuses promenades à Anvers et à Bruges me paraissent être le meilleur remède à proposer aux gens de lettres parisiens surmenés par trop de travaux.

« La Belgique, décor de paix et bain de bonne grâce !

« C'est ce que je puis en dire de mieux, n'est-ce pas ? »

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 35. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 28 AOUT 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Le devoir de consacrer un article à la mort de Félicien Rops nous contraint à remettre à dimanche prochain la suite des remarquables études de JULES DESTRÉE *sur les* Primitifs italiens.

FÉLICIEN ROPS (1)

Il vient de rentrer dans l'Inconnu celui que le Muflisme de chez nous (rien qu'une fraction de la Patrie, quelque chose comme la vermine sur le corps du lion) nomma un temps l'INFAME FÉLI ! Oui, cet artiste, puissant et illustre, gloire de notre Ame nationale, attestation saisissante de son originalité, merveilleuse incarnation de son évolution sur la route historique que parcourt intarissablement notre Art, l'art flamand devenu l'art belge; cet artiste qu'une semaine à peine écoulée depuis sa mort place déjà (les rancunes brusquement éteintes et les zoïles étruffés) parmi les Dominateurs; cet artiste fut poursuivi de cette clameur imbécile et monstrueuse : L'INFAME FÉLI !

Et dire que la leçon terrible que cette invraisemblable anecdote inflige impitoyablement aux cuistres passés, présents et futurs, ne diminuera pas d'une unité leur nombre, ne diminuera pas d'une unité leurs méfaits à l'égard d'autres hommes, à l'égard d'autres œuvres ! Oui, toujours, toujours, cette écume et ces bavochures mousseront autour du talent, autour du génie, comme un rejet nécessaire, comme une fermentation à laquelle se reconnaît leur majesté. Accoutumons-y nos cœurs et passons outre.

(1) Voir, sur Félicien Rops, l'*Art moderne* :
1881, pp. 94 et 100, p. 140 (L'École de gravure en Belgique : Félicien Rops), p. 173 (Une lettre de F. Rops);
1884, p. 126 (Lettre de F. Rops aux XX), — pp. 193, 244 et 302;
1886, p. 99 (F. Rops, par Octave Mirbeau), — p. 337 (L'INFAME FÉLI);
1887, pp. 217, 224 et 233 (F Rops, par J. Pradelle), — p. 117 (L'Œuvre gravé de F. Rops, par E. Ramiro);
1888, p. 214 (F. Rops et le Journal des Goncourt);
1890, p. 198 (Vente des œuvres de Rops), — p. 203 (A propos de F. Rops);
1891, p. 206 (L'Œuve lithographié de F. Rops, par E. Ramiro). — p. 208 (Instantané : F. Rops), — p. 217 (Une anecdote sur F. Rops);
1892, pp. 257 et 265 (F. Rops), — p. 223 (Dessins de F. Rops), — p. 215 (Une lettre de F. Rops), — p. 227 (Une visite à F. Rops);
1893, p. 172 (F. Rops, peintre, par E. Ramiro), — p. 236 (A propos de F. Rops, par Ph. Zilcken), — p. 268 (Une lettre de F. Rops), — pp. 159, 175 (F. Rops), — p. 410 (F. Rops, par Vittorio Pica);
1894, p. 351 (Catalogue des œuvres de Rops, par E. Ramiro);
1895, p. 181 (Supplément au catalogue de l'œuvre gravé de F. Rops), — p. 332 (Une préface de F. Rops);
1897, p. 52 (Les Œuvres récentes de F. Rops), — p. 118 (F. Rops, éd. Deman).

Félicien Rops disparaît à soixante-cinq ans, prématurément pour ceux qui, il n'y a guère, le virent encore dans la fringance de cette belle maturité remuante qui continuait sa jeunesse avec une opulence de vaillance, d'allégresse et de virile beauté qui semblaient inépuisables.

Quarante années de cette vie furent vouées au travail, quand on défalque du total le temps heureux que cette exceptionnelle nature mit à s'épanouir dans l'efflorescence de sa Destinée, et le temps douloureux de l'affaissement, de l'écroulement lent à avoir raison de Lui. Le catalogue, exubérant, de la production qui s'étala sur ces huit lustres en broderie magnifique, a été dressé par Ramiro et stupéfie. Car cet apparent fantaisiste, ce causeur intarissable, de coquetterie élégante incomparable, cet épistolier surprenant dont, assurément, les lettres étincelantes de grâce sarcastique sortiront bientôt des écrins mâles et féminins en lesquels d'un accord tacite et unanime elles ont été pieusement accumulées, ce soi-disant danseur et gambadier fut laborieux et fécond à décourager les plus notoires culs-de-plomb de l'Univers.

Il permanait à Paris depuis 1866 et c'est près Corbeil, dans une oasis de roses dont ce florimane avait fait son palais d'été, titulé la Demi-Lune, qu'il a achevé la parcimonieuse série des jours que l'ordre mystérieux de la mécanique du Monde accorde à chacun de nous. Ce départ et cet exil sont mis par les chroniqueurs sur le dégoût que lui aurait causé la Belgique. Certes, vers cette époque, Baudelaire, notre commensal malgré lui, pouvait, à bon escient, qualifier notre belle bourgeoisie de « bétail à stupidité menaçante », et Proudhon, proscrit, dire de notre belle jeunesse « qu'elle dormait, digérait, fumait et faisait l'amour ». Mais si des échantillons de ces espèces alors florissantes circulent encore, il est juste de reconnaître que, depuis, d'autres générations sont nées qui submergent ces produits résiduaires et ont fait à Rops, expatrié, des honneurs suffisants pour satisfaire les envies glorioleuses dont, au surplus, n'était point travaillé cet être d'exception qui se plaisait à demeurer « un Insu » comme il disait. Ce furent des considérations et des liens d'un autre ordre qui le retinrent loin d'un sol, très aimé, qu'il revenait fouler tous les ans par une inextinguible prédilection.

Comme on a le sentiment que cet extraordinaire Dessinateur va, dans l'Histoire de notre Art, prendre rang parmi les artistes souverains, à l'esprit vient le désir d'essayer de le classer exactement dans la série de nos Illustres et de dégager les poussées qui décidèrent son enfantement. Œuvre difficultueuse quand on s'en tient aux surfaces de son art spécial employant des procédés d'apparence secondaire : le crayon, le burin, le blaireau, la pointe, sans jamais tenter « l'œuvre de dimension ». Car ses trois productions principales, la *Tentation de saint Antoine*, — l'*Attrapade*, — *Pornocratès*, sont des aquarelles. Des aquarelles, oui; de proportions salonnières, oui; mais combien gigantesques par le flot psychique qui en jaillit!!

Quoiqu'il eut une tendance à disserter et à raisonner son Art en paroles, ce fut un Instinctif. Ni pour le Bien, ni pour le Mal, il travaillait. *Nescio vos*, leur criait-il. *Veni creator*, disait-il à la Beauté. Et c'est ce qui rend si stupidement grotesques ceux qui ont essayé de l'affubler en Satyre. Il ne croyait pas que l'Artiste fût en mesure de faire autre chose que refléter la Vie en son œuvre, sous des formes auxquelles sa personnalité donne un aspect plus frappant et plus émouvant pour ses semblables. Il était d'avis que dans l'organisme cosmique, réglé d'avance par la ténébreuse logique de la Fatalité, il ne suffit pas que les choses existent, il faut encore qu'elles soient humainement reproduites, en une intensité spéciale de répétition, les rendant plus visibles et plus impressionnantes, et que là est la mission des artistes, chacun d'eux ayant son lot de labeur dans cette besogne universelle. Point de choix, point de volonté libre. Tout réglé et imposé à priori par la nature qu'on obtient en naissant, par l'époque où l'on vit, par les événements qui nous enserrent. Le seul devoir est de se laisser aller où l'Instinct nous pousse. Celui-ci seul est le bon conseiller ou plutôt le Maître. C'est lui qui inflige à chacun, en une forme déterminée dont nul ne se peut évader, la Cérémonie de la Vie et ses rites.

Rops se sentait promu à la reproduction esthétique de la Femme contemporaine, et particulièrement d'une des formes de cette femme étrange : la Courtisane! Pas seulement la courtisane, mais aussi son cercle d'action avec les personnages qui s'y agitent. Sa *Dame au Polichinelle* symbolise, en son objet, cette fonction qu'il a ponctuellement accomplie en des œuvres si variées et si nombreuses que, vraiment, si sa doctrine de prédestination artistique est vraie, il eût pu dire au mystérieux et formidable Directeur de la vie : « Me voici, Seigneur, et voici mon travail. Vous êtes satisfait, n'est-ce pas? »

Et pourtant, quoiqu'il fut un indifférent sur la portée sociale de ses actes esthétiques, on peut dire que celle-ci a été et restera immense. Il a, avec une cruauté de dénonciateur et d'exécuteur des hautes œuvres, mis en un indestructible relief la bourgeoisie putassière et sa terrible complice, en même temps sa destructrice, la Fille! Il a montré celle-ci en sa beauté cynique, en ses brutalités de chair et d'impudicité. Il a magnifié en son horreur le phénomène de tous ces argentifères en rut qui appliquent leur monnaie, jamais, non jamais à quelque but noblement humain, mais, libéralement, à la fornication basse et orgiaque. Il a dardé le réflecteur de son génie sur les priapées idiotes et leurs acteurs.

Et c'est, sans doute, pour cela qu'inconsciemment ce beau monde lui voua sa haine et ne vit en lui qu'un

pornographe, l'Infâme Féli! Jamais les brûlantes vérités de ces mœurs hypocrites et méprisables ne furent inscrites en un art plus flagellant. Rops y mit le Beau pour que toujours on les regardât, le beau d'un dessin incriticable, le beau d'un coloris de clairs et d'ombres qui l'égale aux plus harmonieux peintres, magiciens de la palette. Mais il y mit aussi l'affreux et l'ignominie des actes avec la leçon foudroyante de moralité qui en jaillit et montre le néant et la pourriture de cette classe artificielle qui grève l'ordre social comme un cancer et, quoique en possession, par l'accaparement des richesses, des forces les plus énergiques, ne fait qu'un emploi vil, égoïste et corrupteur de ces ressources dont tant de bien et d'équité pourrait sortir. Qui ne pardonnerait les rafles des spéculateurs et des aigrefins, si leurs rapines financières allaient à l'utile et au grand?

Félicien Rops eut donc sur son temps (fermement, je le crois) une influence plus intense et plus salutaire qu'il ne le supposait lui-même en ses méditations d'artiste dédaigneusement et fièrement indépendant. L'Infâme Féli, le pornographe, fut un grand moralisateur, non seulement parce qu'il nous a enrichis d'une énorme ration de Beauté, mais parce que son crayon, pareil à la lance de la Pallas Athénè, fut une arme dévastatrice des monstres. C'est avec cette auréole et ce nimbe que ce héros, à qui, non sa patrie, mais les cuistres officiels refusèrent risiblement la décoration, entre dans le Panthéon des dieux de notre Art et que son culte y sera servi.

EDMOND PICARD

LETTRES D'AMÉRIQUE [1]

NEW-YORK

Quand on entre dans le port de New-York et qu'on voit tous ces énormes bâtiments qui se dressent, par-ci par-là, comme des tours massives, dominant monuments et églises, on se demande si on n'aborde pas au pays de quelque nouvelle Égypte ou si tout cela n'est pas le commencement d'une fantastique tour de Babel. Plus on approche et plus, très bizarrement, l'impression ou le souvenir de la vieille Égypte s'impose, on ne sait définir pourquoi. Est-ce parce que ces *high buildings* sont éléphantesques comme les pyramides, énormes et sans grâce, vues de près, mais si bien fondues dans le paysage, vues de loin?

J'ai eu deux fois cette vision d'Égypte dans les yeux, comme on a à la bouche le goût d'un fruit connu, en rencontrant quelque chose qui lui ressemble. La seconde fois ce fut en visitant la très belle collection d'antiquités égyptiennes du *Metropolitan Museum of art* et en trouvant à ces dessins antiques les mêmes tendances, j'allais dire le même esprit, que je rencontre dans l'art décoratif américain. Même goût et même ingéniosité pour la disposition des dessins géométriques; même façon inattendue d'y mêler des détails pris à la nature... Mon impression peut être illusoire, — je la donne telle qu'elle m'est venue.

Oui, comparés à des palais, à des rues élégantes comme la Cinquième avenue. ces effrayants *high buildings* ne sont pas beaux. Leurs façades ont la fameuse apparence du fer à gaufres, aggravées en été par les petites capsules protubérantes de centaines de stores-auvents. De plus, ces bâtiments sont la plupart du temps semés dans des rues qui, bien que d'une largeur respectable, ne permettent pas de les voir de loin, de sorte qu'il faut se donner un torticolis pour les regarder.

Seulement, ces bâtiments ont une excuse pour ne pas être aussi beaux que des palais ou des morceaux d'architecture décorative : c'est qu'ils ne sont pas plus faits pour cela que les hautes cheminées de nos usines, qui ont cependant un caractère de grave et caractéristique beauté dans les eaux-fortes de Meunier et de Donnay.

La ville de New-York est forcée de s'étendre en longueur, étant bâtie sur une langue de terre entourée d'eau. Le quartier commerçant — le marché le plus actif du continent — a naturellement tout intérêt à se concentrer, à se rassembler en un même endroit, et les gens qui ne trouvaient plus place pour leur échoppe — lisez leur bureau — sur le petit bout de la langue de terre où étaient établis tous leurs confrères, trouvaient leur sort très malheureux. Les *high buildings* étaient le seul moyen d'accumuler un plus grand nombre de marchands sur un petit espace de terrain. Ils ont donc une première beauté, celle de la nécessité, causée par l'énorme multiplicité des échanges.

Leur *forme* principale, spéciale, est donc la hauteur. Celle-là, ils s'y conforment surabondamment; tellement que l'Etat, ou plutôt la ville — car le rôle de l'Etat est des plus restreints, comme vous savez — a été obligée de légiférer pour interdire aux architectes de dépasser une certaine élévation. Aux étages supérieurs de ces bâtiments les pendules ne marchent plus, les oscillations étant trop sensibles. Je connais quelqu'un qui a échangé les siennes pour quelques réveils ou montres de ses voisins d'en bas.

Mais quelle vue sur toute l'immense baie bleue où grouillent les bateaux! Et quel air, là-haut! Les croix et les coqs ou les patrons dorés perchés sur les clochers semblent tout petits. — « On pourrait si bien cracher dessus », me dit mon compagnon, un bon Flamand qui a fourbi ses opinions mécréantes et esthétiques, en même temps que ses colères, au contact des civilisations cubaines, australiennes, chinoises et andalouses.

Quatre ou six élévateurs vous amènent et vous redescendent; les uns sont des « trains express », n'arrêtant par exemple qu'au seizième étage et au vingt-cinquième; d'autres s'arrêtant partout où on le désire. Les grilles en fer forgé qui au rez-de-chaussée ferment l'entrée de ces mouvantes cages sont souvent d'un travail très fin, original et élégant. Dans l'une de ces cheminées habitées, le *Johnston building*, le corridor où se trouvent les élévateurs est décoré par Tiffany en mosaïques de verre et vitraux à verres-agates. Dessins géométriques, mais tellement neufs et si doucement chatoyants, les tons fondants des agates alternant avec des verres taillés et des verres mats, qu'on reste tout ébaubi à les regarder et qu'on laisse partir deux ou trois fois « l'express » pour le vingtième étage.

Dans les *high buildings* les plus récents on s'est efforcé de rompre la monotonie des... est-ce qu'on peut encore appeler ça des façades? Des ornements conviendraient à ces géants comme des bracelets à une locomotive. Mais on peut inventer des angles rentrants et sortants, et là où on a réussi à le faire, ajoutant

(1) Voir l'*Art moderne* des 24 juillet et 7 août derniers.

aussi un second rang de corniche à l'avant-dernier étage, par exemple, on a donné à ces tours marchandes l'aspect de constructions plus étranges et plus sévèrement dominatrices que toutes celles qui sortirent des rêves des plus fantasques artistes.

C'est dans la journalière traversée en *ferry-boat* des bras de mer qui longent New-York qu'on jouit de l'ensemble de ce spectacle. Les petits carrés noirs des fenêtres ne prennent pas plus d'importance, ainsi vus, que les meurtrières des anciens châteaux forts, et les masses seules se dressent, au bord de l'eau, blanches, à large corniche dorée et à immenses drapeaux flottants, ou rougeâtres, de la couleur de la brique ou de la pierre de Connecticut, avec ou sans dôme, surmontées de quelque invisible terrasse.

Ces choses seraient laides, prétentieuses, terriblement inharmonieuses chez nous. Ici, elles ont crû tout naturellement, elles sont les points culminants de ces rues sans fin dont il faut voir la masse et l'ensemble, point le détail. Quand on traverse New-York dans le chemin de fer élevé, qui naturellement ne longe pas les rues les plus élégantes, on coupe presque toujours à angle droit, rue après rue, *block* après *block*, comme on dit ici, des séries de maisons en pierre brune, aux rampes d'escalier exactement parallèles. Des drapeaux y flottent. Assez souvent du lierre y grimpe; les auvents sont ouverts ou fermés; c'est à peu près la seule variété qu'on y trouve; encore une fois, c'est le rang serré d'un régiment, discipliné par le manque d'espace et les nécessités de la vie, ce n'est pas « le goût américain » manifesté dans son architecture. Celle-ci, que les Anglais appelèrent longtemps l'architecture coloniale, n'a ses coudées franches que dans de petites villes ou à la campagne et là elle se donne carrière avec une fertilité d'invention absolument amusante.

Mais sauf dans quelques rares quartiers, New-York ne peut pas se permettre ces fantaisies. Les palais de la cinquième avenue sont bien connus; je crois qu'il y en a de nombreux dessins et photographies en Europe; ce qui les avantage le plus à mon sens c'est le voisinage immédiat du parc dont la verdure touffue fait ressortir leur grande diversité et leur ornementation complexe.

A l'une des extrémités de la ville, là où les vieux Hollandais ont commencé à s'établir, au temps où New-York était exclusivement la patrie des *knickerbockers* et s'appelait New-Amsterdam, en plein quartier des affaires et entourée de trois *high buildings*, j'ai vu une des plus anciennes églises de New-York, *Trinity church*. Du gothique bâti d'après les règles comme qui dirait du gothique empaillé. Je ne sais comment il se fait que çà et là se trouvent d'inopportuns trumeaux vides ou d'impertinentes choses plates, témoignant, comme en nos inventions de gothique moderne en Europe du reste, de la conception, forcément antigothique, des architectes. Belles portes en bronze sculptées par des artistes américains, — l'un d'eux bon, les autres médiocres. Dans l'église même, la chaire décorée d'un énorme drapeau étoilé. Pas de tableaux, mais de belles et bonnes orgues.

Autour de *Trinity church*, le vieux cimetière, tout petit, des premiers habitants; la tombe d'un des jurisconsultes qui ont formulé la constitution américaine, Alexandre Hamilton, enterré là avec sa femme, dont le nom est gravé à côté du sien sur le monument élevé par la nation.

Autour de plusieurs anciennes églises on a laissé les vieilles tombes, et ces carrés de verdure, semés de très modestes pierres et d'arbres, font, au milieu de la ville affairée, comme de petits parcs très gravement souriants avec leurs nichées d'oiseaux pour seuls habitants vivants. De loin on reconnaît, aux petits drapeaux récemment plantés-là, les tombes des soldats ou des grands hommes. Ces commerçants, qui n'ont pas assez de place pour loger leur famille dans le quartier des affaires (où il n'y a que des bureaux), n'ont pas permis qu'on dérange ces vieux morts dont ils sont fiers; et les soldats de la guerre de l'Indépendance, dans les treize États primitifs, occupent dans les quartiers les plus encombrés des villes commerçantes un coin qui vaut beaucoup d'or et que personne ne leur dispute. Il n'y pas de monument de valeur : les tombeaux des plus grands hommes sont d'une simplicité quakeresse. C'est bien en souvenir unique des ancêtres, fondateurs de villes, et des combattants qu'on a laissé subsister ces champs de repos, — bien nommés pour l'œil des vivants, comme pour les os des trépassés.

A l'autre bout de la ville, sur une hauteur dominant l'Hudson et les Palissades, s'élève le monument de Grant. Une manière de Panthéon en marbre blanc. Comme les Américains n'ont encore rien trouvé de particulier, que je sache, en fait de style nécrologique, et qu'ils n'aiment pas les choses trop folâtrement compliquées en ces matières, ils ont mis là tout ce qu'il y a de plus simple en fait de temple ionique. Marbre blanc, trop neuf et trop peu entouré d'arbres pour le moment, mais les grandes chaleurs de l'été auront vite fait croître la verdure nécessaire, tandis que les grands froids de l'hiver se chargeront d'adoucir l'aspect trop neuf du marbre.

Au milieu de ce temple, une crypte sur laquelle on se penche. Au fond, deux tombes. Quel est l'autre général qu'on aura glissé à côté de Grant dans la même gloire militaire? Sa femme, tout simplement; aucun honneur public, aucun hommage populaire ne pouvant séparer cette unité humaine que personne ne semble mettre en question en ce pays de liberté.

Toqueville et Laboulaye et d'autres ont écrit sur ce sujet des chapitres qui n'ont pas vieilli et que j'aime beaucoup; c'est tout ce que j'en puis dire aujourd'hui.

Du musée de New-York, où les particuliers envoient d'année en année un plus grand nombre de bonnes choses anciennes et modernes, je ne vous dirai pas grand'chose. Il contient des tableaux des vieux peintres d'Europe et en possède quelques beaux spécimens. Mais tout le musée est un établissement fondé et soutenu par des particuliers. Quand ils meurent, ils lui lèguent leur collection; pendant leur vie ils lui envoient des dollars. Il faut bien que la commission du musée, toujours parfaitement privée, garde pendant quelque temps au moins les collections telles que les lui ont léguées ces civiques citoyens : d'où par-ci par-là quelques horreurs qu'on n'a pas encore pu reléguer dans un vestibule noir, mais elles s'éliminent peu à peu. Depuis dix ans, un grand nombre de belles choses ont passé l'océan et ont été importées d'Italie, d'Espagne, de France. Les connaissances et le goût des amateurs s'est raffiné. Et si un musée national ou métropolitain *peut* être une collection d'œuvres d'art étrangères, il est évident que les musées américains deviendront peu à peu aussi intéressants que maint musée d'Europe. Ce n'est point encore le cas. Mais ici toutes ces œuvres d'art, si belles qu'elles soient, auront toujours pour nous l'air d'être des morceaux déracinés de la vie d'un autre pays, d'une autre race. Ils n'auront jamais le charme des tableaux italiens vus en Italie, des Turner à la *National Gallery* ou des peintres flamands rencontrés dans les églises et les musées d'Anvers ou de Bruxelles.

Il faut attendre que les Américains aient un art à eux. Leur personnalité, si caractéristique qu'elle reporte l'esprit au temps des

grands peuples de l'antiquité et qu'elle apparaît distinctement constituer une nouvelle phase dans l'histoire intellectuelle et matérielle du monde, leur personnalité ne s'est pas encore fait jour ni en peinture ni en musique. Ces deux arts exprimeront-ils un jour des sentiments et des sensations bien spécialement américaines, comme l'espérait Walt Whitman? Je n'en sais rien. Comment connaître ce qu'une tête d'enfant contient de germes d'idées et de tendances, comment savoir ce qu'un peuple, qui prend lentement connaissance de son propre caractère, déjà bien homogène pourtant d'un océan à l'autre, découvrira en lui-même un jour? Il a la force et la jeunesse; nul ne sait comment il les chantera.

Je viens de voir un tableau américain qui m'a émue. Il était d'un jeune élève d'un peintre parisien. Je ne crois pas que l'art y fut pour beaucoup. Pourtant la peinture était bonne, pas enthousiasmante, mais pas gênante non plus. C'était John Brown, sortant d'une porte de prison et descendant avec d'autres l'escalier étroit de la cour où on allait le pendre. Il avait l'aspect un peu négligé et les pantoufles de quelqu'un qu'on vient de réveiller. Des soldats en uniforme attendaient au bas de l'escalier; des nègres, des ouvriers étaient massés derrière eux et, par-dessus la rampe, une négresse tendait son petit enfant, que le sauveur d'esclaves embrassait. Cette belle tête intelligente, régulière, aux cheveux blancs juvénilement rejetés et dressés en arrière, était penchée sur celle de l'affreux petit moricaud, — autant que le permettaient les cordes qui attachaient les bras du prisonnier. La captivante douceur dont peuvent s'animer parfois les figures les plus rudes était dans les yeux de John Brown; en vérité, cette expression de vive et sereine bonté était tout le tableau.

Un pays, que le salut d'une autre race passionne au point de susciter des John Brown et des armées de volontaires qui donnent joyeusement leur vie pour ce qu'ils croient juste, un pays comme ça peut bien ne pas savoir comment se peint et se note ce qu'il sent. Mais la force même de l'impulsion lui fera trouver son moyen d'expression. Il ne peut pas le connaître encore, il n'est pas désirable qu'il le connaisse dès maintenant. Ayons la sagesse de ne pas lui demander des manifestations précoces ou de ne pas le juger sur celles qu'il exhibe. Il se peut que jamais « l'âme américaine » ne s'exprime en musique ni en peinture.

Mais qu'elle s'exprime un jour fortement et bellement, — Dieu sait de quelle façon absolument insoupçonnée à présent, — il semble impossible qu'il en soit autrement. L'art a toujours poussé sur les pas des grandes choses; et la croissance de ce rejeton de toutes nos vieilles nations, le rajeunissement de toutes nos meilleures forces refondues en un moule nouveau, est une des plus grandes choses que, malgré tous les défauts du dit rejeton, nos contemporains puissent voir.

Marie Mali

LETTRE DE LONDRES

Exposition d'Art français au Guildhall.

Que faire par ces temps de grosse chaleur? Les parcs sont rôtis, l'air y manque, et des promenades aux environs, trop chèrement payées par le trajet à faire en des wagons surchauffés, ne sont guère suggestives!

Nous connaissons la *National Gallery* et plusieurs de nos lecteurs, comme nous, auront visité la *Tate Gallery*, dont quelques très belles œuvres de Watts, de Millais, de Rossetti et de Madox Brown sont mal entourées par cette école anglaise aux contours arrêtés, aux teintes crues, dont la *Royal Academy* nous redonne chaque année, sans lassitude, d'inépuisables échantillons. Si nous allions au *Guildhall* revoir quelques-uns de nos amis de France dont on expose en ce moment les œuvres!

A travers les rues de la Cité aux innombrables voitures, au mouvement perpétuel, malgré la chaleur et les vacances, nous glissant entre les cabs en toilette d'été, recouverts d'un coutil blanc à franges, échappant aux gros omnibus dont le « top » surchargé de misses aux teintes claires jette dans cette mêlée une note plus gaie (si gaie que j'ai vu une miss en vert pomme exactement assortie à la couleur de l'omnibus), évitant les lourds chariots et les cyclistes téméraires, nous arrivons au *Guildhall* et à sa place tranquille où roucoulent, pleins de sécurité, de nombreux pigeons bleus, contraste heureux avec le bruit et l'atmosphère énervante des rues avoisinantes.

Que de toiles, que d'amis retrouvés, — et que d'œuvres insignifiantes! Non que les signatures soient inconnues; toutes eurent et ont encore de la célébrité. Mais en constatant que les propriétaires de ces œuvres sont presque tous Anglais, on comprend pourquoi chaque artiste n'y est pas représenté par ses meilleures œuvres.

Dans le premier salon, bien en vue, attirant le visiteur, *Friedland*, de Meissonier, peinture grise et crayeuse, qu'un des nôtres compare énergiquement à une lithographie coloriée par une maîtresse de pension. Quel manque de grandeur dans ce groupe où, placé devant sa garde, entouré de son état-major, l'empereur se voit acclamé par ses cuirassiers! Combien ce peintre minutieux, à la touche froide et sèche, est peu celui qui devait peindre et comprendre l'épopée napoléonienne! Près de là un tableau de Dagnan-Bouveret, *Bretonnes au Pardon*, œuvre fine, un peu grise mais d'un joli savoir-faire; de grands lions de Rosa Bonheur, œuvre essoufflée : les bêtes sont aussi fatiguées de pose que l'artiste de les peindre; un tableau de Jules Breton, des *Premiers communiants*, dans une atmosphère légère enveloppée de blancs lumineux; le tableau gagnerait si l'on en retranchait le premier plan, d'une sentimentalité un peu bébête.

La préoccupation de l'anecdote gâte tant de nos peintres, plus intéressés à émouvoir le badaud, à traduire un fait qu'à exprimer un sentiment ou une idée. L'observation s'applique au tableau de Detaille : *Une Reconnaissance*.

La maîtresse œuvre de cette salle est certainement la *Récolte*, de Bastien Lepage, dont l'art solide et sain s'affirme sur un panneau encombré de toiles de Gérôme, d'Henner, de Benjamin-Constant, de Bouguereau, de Courtois dont la manière congelée, fignolée ou bitumée est trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rappeler.

Un Cormon : *Les Funérailles d'un chef*, bien loin des promesses de ses débuts, et une jolie impression de Billet (*Pêcheurs de crevettes*) nous attirent avant que nous passions dans la seconde salle, consacrée en partie au XVIIIe siècle.

Les maîtres poudrés et frisés de cette époque ne sont pas représentés ici par leurs chefs-d'œuvre, mais encore peut-on avoir une idée assez exacte de ce que furent les Watteau, les Lancret et les Greuze, les Boucher et les Mignard. De ce dernier, un beau portrait, très vivant, de Louis XIV dans sa jeunesse.

En face de la travée où s'exhibe cette peinture aux tons fanés de marquise et de falbalas, voici les véritables œuvres : un Millet, *Allant au travail*, d'une sincère émotion, des Diaz bien inco-

hérents et d'adorables Corot, l'un surtout : *L'Arbre penché*, si doux, si fin, si argenté, d'une impression si fraîche que l'œil se repose à le contempler. Nous le préférons à son voisin, le *Lac*, toile plus importante, d'un art plus complet, mais dont la puissance évocative est moindre. Daubigny offre dans ses paysages des bords de l'Oise et de la Marne sa vision sincère de la nature, mais plus exacte, moins « passée à travers une âme » et partant moins charmeuse que celle de Corot. Plus loin, un Rousseau d'une patte superbe, malheureusement sombre, bitumeux, sans air; un Dupré : *Le Pâturage*, réduction ou première étude d'un grand tableau nerveusement dessiné et bien peint; puis un Troyon, un Harpignies bien venu, des Jacque, un Van Marcke et une belle chose de Bastien-Lepage, un portrait de fillette dans une rue de village; le visage délicatement étudié est, paraît-il, celui de Marie Bashkirtseff.

Dans la troisième salle, une marine de Courbet nous requiert; le ciel en est lourd et léger tout à la fois : sur des teintes orangées passent une volée de nuages floconneux. Tout l'intérêt se concentre sur le ciel; la mer muette s'étend au-dessous comme fatiguée et recueillie. Le titre est écrasant : *L'Immensité*. — Placé là-haut, échappant aux regards et les retenant ensuite, voici un Pissarro remarquable : *Le Boulevard des Italiens*. Il est difficile d'arriver à une vue plus exacte et plus évocatrice du mouvement de Paris. Dans un rayon de soleil qui éclaire les façades et met des éclats de lumière sur le vernis des voitures, on voit filer vers un lointain de grande perspective fiacres et passants.

Puvis de Chavannes, Claude Monet, Gustave Moreau, Fantin-Latour, dans des œuvres inférieures à leur haute personnalité, complètent, avec les étains de Roty et de Patey, des vases de Delaherche et des verres de Gallé cette histoire de l'Art français, intéressante malgré ses lacunes et ses oublis et malgré le luxe débordant d'une école aujourd'hui bien démodée.

Nous avons revu dans ces salles du *Guildhall* d'anciennes connaissances, les unes avec les rides et l'inexorable patte d'oie qu'apporte le temps à ce qui ne fut pas réellement beau, les autres avec l'éternelle jeunesse dont l'art nimbe ceux qui vécurent dans son rayonnement.

V. S.

Les Locaux des Expositions d'art en Belgique.

A propos de l'Exposition « quaternale » d'Anvers.

Tandis qu'à l'étranger, en France, en Allemagne, en Hollande, les locaux où l'on convie les artistes sont installés avec un luxe réel, chez nous, dans nos grands centres, à Bruxelles comme à Anvers, dans nos petites villes qui, elles aussi, veulent avoir leurs « Salons », les œuvres d'art sont abritées en des baraques provisoires ou en de vieux bâtiments sombres et tristes, — telles les salles de la rue Vénus à Anvers où vient de s'ouvrir le salon « quatriennal », comme on dit ici en un français plutôt approximatif.

Ce système chez nous devient absolument abusif, et les maîtres étrangers ainsi reçus s'abstiendraient d'envoyer leurs œuvres s'ils savaient en quelles conditions défavorables elles seront vues.

Tandis qu'on pense rendre hommage à l'Art, on lui enlève en réalité tout prestige en le logeant aussi pitoyablement.

Une protestation collective s'impose, ferme et décidée, car dans trois ans à Bruxelles, dans quatre à Anvers, nous serons victimes encore de locaux lépreux et mal éclairés, ou de baraques provisoires qui rappellent les installations foraines des cirques de passage.

Je pourrais comparer ces salles de la rue Vénus à des caves, ou mieux à une caverne ou bénévolement nous sommes livrés pieds et poings liés à une commission de placement dont le premier souci semble avoir été d'accaparer à son profit personnel les quelques places en bonne lumière. Le système est par trop égoïste et continue trop la tradition bien locale qui a mérité déjà à la Société des Beaux-Arts de si vertes critiques.

En dehors des sections étrangères, placées avec goût, l'arrangement semble avoir été fait avec une parfaite ignorance de l'harmonie : l'ensemble de l'exposition s'en ressent au point que le regard est partout heurté par des juxtapositions de toiles qui hurlent d'être ensemble.

Nous avons le droit de réclamer des placeurs compétents, sinon impartiaux. Si, comme je le dis plus haut, les sections étrangères ont bel aspect, n'est-ce-pas parce que les questions de personnes ne pouvaient avoir d'influence sur les deux artistes chargés spécialement de leur arrangement et que ceux-ci ont cherché à harmoniser les œuvres sans autre souci que de les faire valoir toutes?

Le mot caverne est donc bien en situation, puisqu'en des coins sombres c'est bel et bien un peu de notre existence artistique que l'on a égorgé, des mois de travail que l'on a rendus inutiles.

Le dire nous est un soulagement. Revendiquer le droit à la grande lumière dont ces salles sont si dépourvues, en demandant qu'en Belgique, chez nous, l'Art soit traité avec les mêmes égards qu'à l'étranger, nous est un devoir, quand nous voyons les noms des maîtres qui de bonne foi nous ont confié leurs travaux.

L. Abry

L'ART ET LA LOI

Portrait. — Commande. — Exécution contestée.
Droits respectifs de l'artiste et du client.

Nous trouvons dans la *Revue de l'Art ancien et moderne* du 10 août 1898 un très intéressant article de M. Edouard Clunet, l'éminent avocat français bien connu en Belgique, dont nous extrayons ce qui suit :

Quels sont, en matière de commande de portrait par un art quelconque (peinture, sculpture, gravure, etc.), les droits respectifs de l'auteur et du client?

Dans la polémique (relative à la statue de Balzac par Rodin) qui a sévi entre les publicistes, le point de départ de la difficulté juridique a un peu dévié. Le juriste, dans l'établissement de ses formules, est tenu à une détermination plus rigoureuse de l'espèce qui traverse le champ de son microscope.

L'objet de la commande n'étant pas une œuvre d'art en général, la question ne se posait donc pas de savoir si la statue de Balzac due à l'ébauchoir de M. Rodin était ou non une œuvre d'art en soi; elle pourra se poser en un autre cas. A chaque contestation suffit sa peine.

La commande acceptée par l'artiste était la statue d'une personne définie dans son individualité, spécialement : le portrait, l'image en bronze de Honoré de Balzac, mort en 1850, et par conséquent d'un homme que des contemporains, encore lucides, ont connu en chair et en os.

Étant donnée la nature de ce contrat, n'y aura-t-il de droits que pour l'artiste, et le client demeurera-t-il pieds et poings liés à la merci du producteur?

Le bon sens nous dit que quand deux personnes prennent ensemble des engagements, il n'est pas excessif de vouloir qu'elles soient placées sur un pied d'égalité.

Les contrats de cette catégorie s'appellent scientifiquement des contrats « synallagmatiques », et la loi a sanctionné dans les textes suivants les indications que nous fournit le sens commun : Code civil, art. 1102. « Le contrat est synallagmatique ou bilatéral lorsque les contractants s'obligent réciproquement les uns envers les autres. » — Art. 1184. « La condition résolutoire est toujours sous-entendue dans les contrats synallagmatiques pour le cas où l'une des deux parties ne satisfera pas à son engagement. »

Chaque partie trouve dans un tel contrat des droits, mais en même temps des obligations.

Le contrat de commande de portrait est essentiellement un contrat synallagmatique comportant des engagements réciproques très clairs. Le client entend avoir en une matière spécifiée (peinture, marbre, bronze, etc) l'image d'une personne expressément dénommée; l'artiste, contre le prix stipulé, livrera l'image promise.

Le client sera-t-il autorisé, sous prétexte que l'image livrée ne répond pas à sa propre conception du modèle, à refuser l'œuvre de l'artiste? L'artiste pourra-t-il, de son côté, soutenir qu'il est souverain maître de l'exécution de l'image commandée, juge dernier de la forme, si excentrique soit-elle, sous laquelle il l'a réalisée; que le client, en s'adressant à lui, s'est par avance rapporté à tout ce que son inspiration lui suggérerait, et que le client doit en subir dévotement les caprices, jusqu'à l'incohérence?

La vérité juridique interdit, nous semble-t-il, à l'un et à l'autre des thèses aussi absolues. Ici, comme dans tous les contrats bilatéraux, l'étendue du droit de l'une des parties rencontre sa limite dans le droit de l'autre. Le client, en traitant avec tel artiste, surtout avec un artiste qui, par ses œuvres antérieures, a révélé la caractéristique de son talent, s'en est référé pour une large part au tempérament de l'auteur; il ne peut substituer sa conception personnelle à celle de l'artiste, dans la manière de traiter le modèle proposé. Il devra subir l'interprétation de l'auteur, si l'objet livré est réellement un portrait, une image telle que, suivant les données acquises, il pouvait s'attendre à en recevoir une; si en un mot l'œuvre réunit les éléments principaux (couleur, ligne, contour, ressemblance, appropriation à la destination, etc.) que l'acheteur était autorisé par l'expérience à avoir en vue, en passant la convention.

Quant à l'artiste, il demeure libre de traduire son idée, ses impressions de la façon qui le satisfait le mieux, qui répond au type vers lequel une forte impression et une réflexion attentive ramènent pour lui l'image entreprise et l'*a-priori* qui s'impose à ses déductions esthétiques. Il ne répond de sa réussite que devant sa conscience d'artiste. Mais sa liberté ne va pas jusqu'à l'affranchir totalement des liens du contrat, dans lesquels l'autre partie demeurerait seule embarrassée. Sous couleur d'indépendance, il ne peut faire de son cocontractant un prisonnier.

L'auteur ne saurait imposer au client tout ce qui lui plaira d'imaginer, une esquisse, une ébauche, un essai, pour le motif que personne, hors le créateur d'une œuvre d'art, n'est qualifié pour décider si elle répond à son but. Ce serait alors de la licence; petit malheur, en matière d'art, sans doute, car il faut que les « enfants d'Apollon », ainsi que s'exprimait le grand peintre Meissonier, aient la bride sur le cou, comme les chevaux du dieu! Mais ce serait surtout la méconnaissance du droit de l'autre partie et le commencement de l'injustice; car il ne faut pas oublier que l'on est deux, dans les contrats bilatéraux. Si les éléments normaux du portrait (à l'huile, en pierre, en bronze, etc.) sont défaillants, le client sera autorisé à résister à la tyrannie de l'artiste et à user de la clause résolutoire qui dort au fond de tous les contrats humains « pour le cas où l'une des parties ne satisfera pas à son engagement ».

Qui dira le droit entre l'artiste et le client? Qui mettra le doigt entre l'arbre artistique et l'écorce profane? Mais, la justice, dont le doigt professionnel est endurci à cette périlleuse opération. Assurément, en cette occasion, comme en d'autres, elle ne sera pas à son aise; elle aimerait mieux une besogne moins ingrate. Or, elle est instituée, ni pour notre plaisir, ni pour le sien; mais, pour nous départager, puisque, dans la plupart des cas, le développement aigu de notre personnalité ne nous permet pas d'atteindre à nous seuls la conciliation de notre propre droit avec celui du prochain.

Peut-être, avant de prononcer, s'entourera-t-elle, comme le prêteur à Rome, des réponses des Prudents, c'est-à-dire de l'avis des hommes de l'art, mais elle se réservera le soin de décider par elle-même; et sans se laisser égarer dans les chemins séduisants de théories esthétiques qui la conduiraient hors son domaine, elle trouvera le motif de décider dans la recherche positive de l'intention commune des parties, en passant le contrat dont l'exécution les divise.

On le voit, la question juridique posée par l'affaire de la statue de Balzac touche à une question de principe. Les tribunaux n'auront pas aujourd'hui l'occasion de la trancher, puisque la paix bienfaisante est descendue au milieu des plaideurs prêts à s'élancer pour la lutte. Mais elle renaîtra en quelque occasion : il convenait d'en noter la formule au passage.

PETITE CHRONIQUE

Une Exposition internationale d'affiches artistiques, à laquelle sera jointe l'Histoire de l'affiche à travers les âges, s'ouvrira à Louvain le 11 septembre prochain. Cette Exposition est appelée à un très grand succès, tant à cause du nombre considérable d'adhésions déjà parvenues au comité de Belgique, d'Angleterre, de France, d'Allemagne, de Hollande, etc., qu'à raison de la foule d'étrangers que la célèbre kermesse attire chaque année à Louvain. L'Exposition sera ouverte du 11 au 30 septembre. Le comité organisera des fêtes artistiques, auditions musicales, conférences, etc.

Les adhésions peuvent être adressées jusqu'au 30 août au secrétariat général de l'Exposition d'affiches, Société de la Table-Ronde, à Louvain. Les affiches devront parvenir à la même adresse avant le 1er septembre.

Le peintre Walter Crane vient d'être appelé à la direction du *Royal College of Art*, à Kensington (Londres).

L'un des compositeurs anglais les plus estimés de ce temps, sir Alexandre Mackenzie, travaille en ce moment, dit-on, à un opéra dont le sujet et le titre sont, comme celui de M. Carl Goldmark, empruntés au roman célèbre de Charles Dickens, *Le Grillon du foyer*.

La *National Gallery* de Londres, si riche déjà en œuvres de Rembrandt, vient encore d'acquérir deux portraits, grandeur nature, du maître. L'un représente un homme d'âge mûr, plein de vie, à la figure énergique, aux cheveux gris; on suppose que c'est le portrait de Jan Lutman, joaillier d'Anvers. Le second est le portrait d'une femme plus âgée, une œuvre superbe.

Ces tableaux appartenaient à la baronne de Saumarez.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Septembre

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 36. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 4 SEPTEMBRE 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

Notes sur les Primitifs italiens [1].

BENOZZO GOZZOLI

Vers 1458, Gozzoli était à Florence. Pierre de Médicis, fils de Cosme, lui confiait la décoration de la chapelle du palais qui devait être plus tard la propriété des Riccardi. L'endroit était mal éclairé et présentait de grands panneaux réguliers paraissant peu propres à une ornementation esthétique. Benozzo sut en tirer parti avec une adresse rare.

Tout autour de la chapelle il déroula le cortège magnifique des *Rois Mages* en voyage vers l'étable de Bethléem. Et ce fut merveilleux! Les deux côtés de l'autel, où devait se trouver la *Nativité* de Filippo Lippi (actuellement à l'Académie des Beaux-Arts), se pressent des anges en prière. Pour en entourer ainsi le berceau du Sauveur, pour les faire flotter, diaphanes, célestes, sur les nuages, dans l'azur, Benozzo Gozzoli retrouva les sentiments de religieuse ferveur de son maître angélique et la fleur aux parfums mystiques refleurit une fois encore sous ses doigts pieux. Mais les conquêtes techniques, les recherches fiévreuses de ses contemporains lui permirent de donner à cette assemblée séraphique une variété d'attitudes (par exemple, les audacieux raccourcis des chérubins qui planent) et une somptuosité de coloris jusque-là inédits. Pour peindre leurs ailes, leurs souples ailes frémissantes, il déploya toutes les ressources d'une palette prestigieuse; l'ardoise pâli, le vert d'eau, le vieux rose, le rouge-feu, le mauve rosé, le bleu sombre, le vermillon, l'azur, le vert mousse et l'or rutilant, à profusion; certaines sont tachetées ou mouchetées de bizarre façon, d'autres ont des tons changeants; d'autres enfin ocellées comme des plumes de paon; une joie de féerie, un éblouissement de paradis!

Et, vers cette vision, s'avance la seigneuriale cavalcade des Mages. En réalité, il ne s'agit guère d'une interprétation de la légende chrétienne. Entrant résolûment dans la voie ouverte par Gentile da Fabriano et transformant en thème fondamental ce qui n'était qu'un épisode chez son prédécesseur, Benozzo n'a vu, dans un tel sujet, qu'un prétexte à retracer la vie magnifique des princes de son temps. C'est une cour du XVe siècle,

(1) Suite. Voir notre numéro du 21 août dernier.

en voyage ou en chasse, que nous voyons sur les murs de cette chapelle sombre. Il faut quelque temps pour apprécier l'œuvre. Les regards pleins de soleil méridional doivent s'accoutumer à l'obscurité pour saisir les couleurs et les lignes. Que de visiteurs j'ai vus là, le Baedeker à la main, se tordant le cou et écarquillant les yeux, écoutant d'un air indifférent et pressé les explications du gardien qui, dans l'espoir de quelque monnaie, glapit des histoires et vous présente des réflecteurs! Il vaut mieux s'asseoir en une des stalles de marqueterie, s'isoler et songer.

On la voit alors s'animer et revivre, cette existence luxueuse des petits souverains d'Italie au XVe siècle. L'évocation est étonnante de vie, de naturel, de richesse et de beauté. Le milieu où elle surgit, c'est la campagne autour de Florence, telle qu'elle est encore de nos jours, avec ses grands ifs rigides isolés, ses frais bouquets d'arbres, ses accidents de terrain, des chemins comme les sentiers d'un parc; (les rochers seuls restent conventionnels et sont traités en allures d'icebergs); à l'horizon, ce sont des villes hérissées de clochers, ou, sur des hauteurs, des castels aux tours crénelées comme celle du Palais-Vieux. Du fond de l'horizon, dans le calme joyeux d'une promenade de fête, la chevauchée arrive; suivant les détours ou les déclivités de la route, elle apparaît, disparaît, reparaît pour déboucher enfin, opulente et nombreuse. C'est une noble suite de dames, de seigneurs et de pages, en ces somptueuses et fantasques toilettes qu'inventa la coquetterie artiste de l'époque. Ils sont montés sur des mulets agiles et des chevaux fiers que surveillent des serviteurs attentifs. Le plus jeune des rois, coiffé d'un turban miraillé, est superbe d'élégance et de faste sur son destrier blanc au harnais gaufré d'or. Des éphèbes sveltes l'accompagnent, à pied, armés de lances et d'arbalètes. Un chien de chasse trottine à côté de son cheval. D'autres, à l'arrière-plan, escortent un cavalier qui lance un javelot vers un gibier qui fuit. Devant le mage, deux écuyers à cheval, très jeunes, coiffés de roses et vêtus de blancs surplis, portent l'épée du maître et la boîte à encens. Derrière lui, c'est la foule des courtisans; les vieux conseillers aux cheveux blancs, aux visages austères, et les adolescents imberbes, devisant sans souci. Au milieu d'eux, un valet nègre s'avance, ayant en main un arc. Dans le ciel des oiseaux volent...

Plus loin, dans un paysage montueux, c'est une autre étape de la princière caravane. Le plus vieux des rois mages, majestueux vieillard, coiffé lui aussi d'une sorte de turban-diadème, arrête sa fringante mule grise; sur sa robe de velours grenat éclate la blancheur de sa longue barbe frisée. Le précèdent des écuyers graciles, couronnés de roses et naïfs comme des jeunes filles, porteurs de présents. Et près d'eux, sur un cheval très clair qui piaffe, un jouvenceau charmant, presque un enfant, vêtu d'étoffes légères aux tons d'azur pâli, mène en croupe un guépard à la mine féroce. Un autre félin est tenu en laisse par un valet. Tous suivent la foule nombreuse et variée, la foule où de glabres faces énergiques sous les coiffures multiformes et multicolores sourient dans une conversation animée. Et, vers la montagne, des mules et des dromadaires gravissent, chargés de bagages, les sentiers rocailleux...

Mais le plus étonnant peut-être, c'est le troisième mage, celui qui serait, paraît-il, — car presque toutes ces figures sont des portraits, — Michel Paléologue Une couronne d'or, aux pointes constellées de perles et d'escarboucles, garnie de plumes couleur de feu recourbées tout autour du cercle d'or en forme de turban, posée sur ses cheveux noirs, bouclés, constitue la plus riche et la plus extraordinaire coiffure qu'on puisse imaginer. Son teint basané, sa petite barbe qui frise, son regard fixé en avant lui font un aspect pensif et martial. Il est couvert d'une longue tunique, de velours vert mousse frappé d'héraldiques fleurs d'or, plissée, serrée à la taille et bordée de fourrure. Il appuie une main sur son côté et, de l'autre, tient la bride d'apparat de son cheval gris caparaçonné de rouge et d'or.

Enfin, dans un autre panneau exigu, Benozzo a célébré la campagne en dessinant dans un paysage aride un bœuf et deux pâtres nonchalants, le tout d'une si noble simplicité que cette composition célèbre, admirable comme synthèse décorative, a pu être donnée comme un modèle et que des artistes comme Puvis de Chavannes n'ont pas dédaigné d'y puiser des inspirations.

Ah! combien paraissent absurdes, en présence d'une pareille œuvre d'ensemble, les classifications et les systèmes pédants. Dites-moi, je vous prie, Messieurs de l'art chrétien, ce que Benozzo a perdu à délaisser les légendes pieuses pour décrire la beauté des spectacles profanes qu'il voyait tous les jours? Dites-moi, d'autre part, Messieurs des Académies et des professorats, ce qu'il manquait à Benozzo pour être un décorateur parfait? Dites-moi pourquoi vous persistez à appeler Renaissance le XVIe siècle, où l'art commence en réalité à remourir? Sans doute, Benozzo se souciait peu de draper ses figures à l'antique, mais pourquoi faut-il donc voir la nature à travers Raphaël ou un marbre grec? La grande époque, celle où surgirent, en floraison miraculeuse, plus d'artistes originaux qu'en aucun temps, c'est le XVe siècle. Et si ces artistes furent si grands, c'est précisément parce qu'une fois en possession de la technique de leur art, ils ne songèrent à imiter personne; et sans souci d'être des gens de progrès ou des attardés, ils ouvrirent les yeux au spectacle de la vie et, simplement, ils laissèrent chanter leur cœur.

La vie, comme Benozzo la sent vivement, et comme il l'aime! Quelle animation dans ces groupes, quelle vérité dans ces mouvements, quelle expression dans ces

portraits! Tout cela est rien qu'en surface et peu compliqué, assurément; cette peinture n'a pas les dessous profonds des Botticelli ou des Léonard. Mais elle ne cherche pas à signifier autre chose que la vie même, que la promenade somptueuse et pittoresque de gens heureux d'être ainsi: vivants, somptueux et pittoresques, et c'est pourquoi la vie animale a tant de place dans cette œuvre. Ils sont aussi vivants, somptueux et pittoresques, les chevaux, les chiens, les guépards, les dromadaires, les faucons et les paons! Benozzo les connaît et en exprime, en maître, l'allure décorative; Pisanello seul avait montré, pour les bêtes, une affection aussi artiste, aussi habile à en découvrir les aspects de noblesse et de beauté.

JULES DESTRÉE

(*A suivre.*)

AMBIERLE-EN-FOREZ

Un retable flamand du XVe siècle.

Ah! la jolie région que celle du Roannais, peu connue des touristes, ignorée de nous-même jusqu'en ces derniers jours malgré la persistance avec laquelle, depuis vingt ans, en chasseur obstiné, nous guettons, forçons au gîte, traquons et poursuivons dans les contrées les moins explorées le précieux gibier des souvenirs d'art et d'archéologie.

Un concours international de musique nous amena, au courant d'août, dans la Loire. Concours peu ordinaire, puisqu'au nombre des jurés chargés de la répartition des récompenses figuraient les compositeurs Pierre de Bréville, Louis de Serres et l'Ouvreuse du Cirque d'Été elle-même, qui avait laissé à Uriage son traditionnel bonnet à rubans roses pour revêtir l'habit noir de rigueur et se coiffer d'un haut-de-forme dont la température roannaise (35 degrés à l'ombre) a dû lui faire paraître le port plutôt malaisé. Ce haut-de-forme, dont les bords plats, graphiquement décrits par José Engel et chantés par Camille Mauclair dans le *Soleil des morts*, appartiennent à l'histoire, n'a d'ailleurs pas fait le voyage de retour.

J'ai gardé pour la fin le nom du président du jury, qui n'était autre que l'auteur de *Fervaal* et de *Wallenstein*, Vincent d'Indy.

Le programme du tournoi embrassait, outre les habituels orphéons et les inévitables fanfares, des concours d'orchestres, de quatuors, d'instrumentistes et de chanteurs. C'est dire qu'il échappait à la banalité coutumière. Durant ces journées de fêtes, dans la petite ville pavoisée, enguirlandée, fleurie, illuminée le jour par un radieux soleil et jusque bien avant dans la nuit par l'éclat des pyrotechnies reflétées par le miroir de la Loire, on pouvait, sans trop d'effort, se reporter aux époques légendaires des défis mélodiques. La pensée évoquait une Wartburg modernisée, un Nuremberg dont le cadre seul avait subi la transformation imposée par la civilisation contemporaine. Même allégresse, d'ailleurs, même affluence et même enthousiasme que lorsque Walter de Stolzing disputa à Sixtus Beckmesser la palme d'or, bien que nulle Eva ne posât, cette fois, la couronne sur le front du vainqueur. Les Maîtres, ce furent, au lieu de cordonniers, d'orfèvres et de fourreurs, d'aimables avocats, des avoués, un notaire, un greffier du tribunal de commerce, convaincus que la dignité de la robe n'est nullement incompatible avec le culte de l'art. Et Dieu sait si nous partageons leur avis! Mais plus modeste ou plus avisé que son collègue d'il y a trois siècles, le greffier ne prit point part — pas même comme marqueur — au concours, se bornant à en régler, avec une fiévreuse activité, toutes les dispositions.

Voici exhalés les derniers accords cuivrés des saxophones et des trombones; les sociétés chorales ont emporté, au bruit des acclamations, leurs triomphales bannières chargées de médailles nouvelles; la *Symphonie de Tarare* et celle de *Saint-Chamond*, le *Quatuor de Saint-Étienne*, les sociétés de fifres, de trompettes, de trompes de chasse, de mandolines et de mandoles ont refermé les étuis de leurs instruments, promettant de les rouvrir à Roanne pour le prochain concours, dans dix ans! La cordialité de nos hôtes n'entend pas être satisfaite des réceptions officielles et individuelles qui nous ont été prodiguées. Elle nous convie à visiter, sous la conduite de l'érudit conservateur du musée de Roanne, M. Joseph Déchelette, quelques-uns des trésors qui foisonnent en Forez. Une pleine journée est consacrée à cette excursion. C'est peu pour tout voir, et force nous est de différer la visite de Charlieu, qui renferme des merveilles architecturales, et celle de l'antique abbaye de la Bénisson-Dieu. Le temps restreint dont nous disposons est suffisant, toutefois, pour nous faire embrasser d'un regard les vestiges historiques les plus voisins de Roanne et nous faire entrevoir l'intérêt d'un séjour prolongé sur cette terre fleurie de belles architectures, peuplée d'œuvres d'art de haut prix.

C'est, d'abord, le château de Boisy qui dresse dans la verdure ses poivrières, ses tours en encorbellement, l'élégance de ses fleurons flamboyants, de ses corbeaux de pierre et des écussons qui perpétuent, encastrés dans l'épaisseur des murailles, le souvenir de Jacques Cœur, qui le fit bâtir, et celui du connétable Guillaume Gouffier, l'un de ses possesseurs. La cour d'honneur est un spécimen parfait, intégralement conservé, de l'architecture civile de la seconde moitié du XVe siècle. Des peintures malencontreuses, un ameublement digne d'un bourgeois du Marais déshonorent malheureusement les appartements de cette demeure seigneuriale, à classer parmi les monuments historiques les plus remarquables de la France.

C'est, ensuite, sur les premiers vallonnements des coteaux qui ferment l'horizon de la plaine roannaise à l'ouest, les ruines du manoir de Saint-André d'Apchon sur la façade duquel des médaillons de pierre, de l'époque de la Renaissance, attestent un souci d'art distingué et fastueux, tandis que les toitures à mosaïques de couleurs en tuiles émaillées, d'un effet décoratif original, révèlent l'existence dans le Roannais, à une époque reculée, de céramistes habiles dont le temps a respecté l'œuvre consciencieux.

L'illustre maison forézienne des d'Albon-Saint-André a, vers le milieu du XVIe siècle, doté l'église paroissiale du village de vitraux qui offrent un intérêt artistique considérable. L'harmonie du coloris, la sûreté du trait et la finesse de modelé témoignent d'un art accompli, servi par des procédés d'exécution irréprochables. « La technique de la peinture sur verre, dit M. Déchelette dans une notice qu'il consacre aux *Vitraux et carrelages en Forez*, y atteint un degré de perfection qui n'a pas été dépassé. » Nous aurons toujours sous les yeux les portraits des donateurs, Jean et Gui d'Albon, figurés en manteau de cérémonie sur la maîtresse-

vitre, agenouillés devant la Crucifixion qui forme le sujet de la composition centrale du sanctuaire. L'art du portraitiste égale, dans ces superbes spécimens de la peinture translucide, le goût impeccable du décorateur. L'expression des physionomies, la ferveur de l'attitude, la noblesse du geste sont d'un maître. Comme c'est le cas pour la plupart des chefs-d'œuvre du moyen-âge et de la Renaissance, l'histoire a malheureusement négligé de nous transmettre le nom de l'auteur de ces belles verrières que M. Léon Palustre a qualifiées avec raison « la perle du Forez ».

Nous devions éprouver à Ambierle, but final de cette attrayante excursion qui unissait aux séductions de l'art le charme d'un paysage riant, aux lignes adoucies, aux colorations blondes, aux arrière-plans estompés par la brume légère et soyeuse de la Loire, les plus émouvantes jouissances de notre pèlerinage. Ambierle s'érige, dans le canton de Saint-Haon-le-Châtel, parmi les vignes et les cultures, sur la pente d'une colline d'où la vue s'étend par-dessus une mer de verdure et de moissons jusqu'aux renflements lointains qui ourlent la Saône. Un pieux commendataire, de race illustre, Antoine de Balzac d'Entragues, prieur de la communauté bénédictine d'Ambierle dont les origines reculées s'enveloppent de ténèbres, prit à cœur, vers la fin du xve siècle, de reconstruire de ses deniers l'église qu'un incendie avait, dit-on, détruite pendant la guerre des Anglais. Et bien que promu à l'évêché de Die en 1474, à celui de Valence en 1475, il continua de résider à Ambierle jusqu'à sa mort, survenue en 1491. Grâce à sa munificence, le Roannais possède un des plus purs spécimens de l'architecture religieuse gothique qui nous aient été légués. La hauteur inusitée du vaisseau, la sveltesse des baies du chevet, divisées verticalement par des meneaux d'un seul jet que ne barre aucune traverse, la sévère beauté des piliers fasciculés qui portent les voûtes des trois nefs, la variété des chapiteaux dont les motifs décoratifs sont empruntés à la flore du pays, l'élégance des fenêtres épanouies au sommet en fleurs de lys, l'harmonie des proportions, le choix des matériaux, font de Saint-Martin d'Ambierle un véritable joyau architectural. Des stalles en bois de chêne sculpté, une admirable suite de vitraux portant tous, au pied des saintes effigies qu'ils évoquent en émaux fulgurants, l'écusson armorié d'Antoine de Balzac, et — chef-d'œuvre le plus précieux de cette royale décoration — un retable flamand du xve siècle composé de sculptures et de panneaux peints complètent la parure de l'édifice.

Les vitraux mériteraient à eux seuls l'examen le plus attentif. Ils forment une longue théorie de pieux personnages effigiés en grandeur naturelle avec les attributs qui les désignent à la vénération des fidèles : tiares et mitres, diadèmes fleurdelysés, crosses épiscopales, palmes et instruments de martyre. Chaque figure, solennelle et grave, traitée dans un style à la fois mystique et réaliste, se détache sur une tenture d'aspect oriental aux ramages et aux tons infiniment variés, derrière laquelle s'épanouissent les dentelles d'une architecture délicatement ornementée. La pourpre cardinalice côtoie la dalmatique violette des évêques ; les chasubles de soie blanche tranchent parmi les chapes bleues des docteurs de l'Eglise latine; les camails d'hermine, les pourpoints verts, les manteaux amarante se mêlent aux armures d'acier, aux orfrois, aux satins brochés et lamés d'argent. Déployé sur les deux faces latérales du monument, le lent cortège, dans lequel on reconnaît les saints les plus honorés dans le diocèse : saint Vincent, saint Félix de Valence, saint Fortunat, saint Apollinaire, saint Ferréol, saint Achillée, saint Julien de Brioude, paraît former une garde d'honneur au sujet central, la Crucifixion, l'œuvre maîtresse de cette vaste composition, et l'original du vitrail que nous rencontrâmes précédemment à Saint-André d'Apchon.

L'artiste inconnu qui exécuta pour l'église d'Ambierle cette vitrerie magnifique a concentré dans la scène du Golgotha toute la ferveur de son inspiration. Le groupe formé par le divin supplicié, au corps émacié et sanglant, par la Vierge en pleurs et par l'apôtre saint Jean résigné, est empreint d'un profond sentiment religieux, d'une spiritualité céleste.

Au-dessous de cet ouvrage, l'image de saint Antoine en robe de moine, sous un dais de velours cramoisi, avère une mâle énergie. A l'encontre des autres membres du dévotieux cortège, tous glabres, l'ermite porte une barbe abondante. A la vie qui l'anime, aux traits virils de son visage, il est aisé de reconnaître en cette icone un portrait que la nuance violette du manteau et de la pèlerine, évocatrice de la dignité épiscopale, et la place spéciale qu'il occupe dans le voisinage immédiat du Christ font augurer celui d'Antoine de Balzac d'Entragues lui-même, dont l'âme transfusée en une éblouissante panégyrie préside depuis quatre cents ans aux divins offices célébrés dans l'édifice qu'il a construit.

L'objet d'art le plus attachant que possède l'église d'Ambierle, celui qui, plus que tout autre, sollicitait notre impatiente curiosité, est le retable flamand que légua à l'église, en 1476, messire Michel de Chaugy, conseiller et chambellan du duc de Bourgogne Philippe le Bon. Il se compose de trois compartiments en bois de noyer mesurant ensemble 2^m80 de largeur sur 2^m40 de hauteur, dans lesquels un tailleur d'images a sculpté en ronde bosse, avec une naïveté qui n'exclut pas l'expression et la grâce, sept des principales scènes de la Passion. Au centre, le Calvaire. A droite et à gauche, en des niches finement ouvragées, sous des arcatures ornées de fleurons et de pinacles rehaussés de nielles d'or, le Baiser de Judas, le Couronnement d'épines, la Flagellation, la Descente de croix, la Déposition, la Résurrection. D'innombrables personnages, dont la plupart gardent des traces de peinture et de dorure, prennent part à la composition des groupes, dont l'ordonnance est habile et variée.

Deux grands volets, peints sur les deux faces, et divisés chacun en deux panneaux réunis par des charnières, se replient sur cette efflorescente sculpture. Dans le haut, deux volets de petites dimensions, également peints à l'extérieur et à l'intérieur, complètent le dispositif.

Les peintures des volets inférieurs, d'une conservation parfaite, donnent à l'œuvre sa haute valeur d'art. Dans un paysage des Flandres peuplé de tours, d'églises, de maisons à redans et de donjons, le donateur, Michel de Chaugy, sa femme, Laurette de Jaucourt, son père, Jean de Chaugy, et sa mère, Guillemette de Montagu, sont représentés agenouillés sur des prie-Dieu recouverts de coussins et de parements brodés d'écussons. Chacun d'eux est accompagné de son patron : saint Michel, saint Laurent, saint Jean-Baptiste et saint Guillaume. Ils assistent, attentifs et immobiles, les mains jointes ou tenant un livre ouvert, aux scènes de la Passion qui se déroulent devant eux.

Par l'expression recueillie des figures, par la sévère beauté des attitudes, par l'harmonie des colorations, qui épuisent toute la gamme des nuances depuis les délicatesses des blancs liliaux et des gris-cendre jusqu'aux sonorités puissantes des pourpres et

des indigos, le polyptyque d'Ambierle se classe parmi les purs chefs-d'œuvre de l'époque gothique. En particulier la figure pensive de saint Guillaume, celle de saint Michel, étincelante dans son armure d'or, une mélancolique et douce créature aux doigts fuselés, vêtue d'azur et coiffée du béguin à pointes que portaient les femmes de nos Flandres au XV[e] siècle, décèlent la main d'un maître de premier ordre, probablement celle de Roger Van der Weyden.

L'hypothèse de cette attribution, fondée sur des analogies de style et de sentiment, trouve sa justification dans le fait que Michel de Chaugy fut mis en rapport avec le maître flamand pour le service du duc de Bourgogne, qui fit, on le sait, d'importantes commandes aux artistes des Flandres. De plus, il existe, dit-on, des affinités entre le retable d'Ambierle et le polyptyque de l'hôpital de Beaune, œuvre authentique et célèbre de Van der Weyden.

La peinture extérieure des volets, exécutée en grisaille et reproduisant des statuettes de saints et d'anges, est de beaucoup inférieure aux quatre portraits que nous venons de décrire. Sans doute le maître aura-t-il laissé à quelque élève le soin de décorer cette partie accessoire du retable.

Telle est, sommairement décrite, l'œuvre remarquable qui fait briller dans un village solitaire du centre de la France, loin des musées, hors de la tournée habituelle des excursionnistes, un rayon de la gloire des maîtres flamands. Il nous a paru intéressant de le signaler à ceux que rien de ce qui touche à l'histoire de l'art, et en particulier de notre art, ne laisse indifférents. Il se mêle à des découvertes de ce genre un peu de fierté patriotique, réveillée malgré nous lorsque nous nous sentons hors des frontières du pays. A Roanne, il est vrai, l'amabilité de nos hôtes nous l'avait fait oublier.

OCTAVE MAUS

Tencin, août 1898.

LORD BYRON ET LE BAL DE WATERLOO

> ... Les savants découvrent, les chefs d'armée agissent, les poètes seuls sont capables d'immortaliser les découvertes et les événements.
>
> CLAUDE BERNARD

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*,

Ma communication sur le *Bal de Waterloo*, insérée dans le numéro du 31 juillet dernier (p. 245) de votre brillante revue, m'a valu un certain nombre de lettres. De l'une d'elles, j'extrais la question suivante : « D'où est née la légende de la fête de la duchesse de Richmond? » Dans une autre on me dit : « Vous citez un vers du *Childe Harold* de Lord Byron. C'est insuffisant pour la plupart de vos lecteurs, sinon pour tous, car aujourd'hui il est difficile de trouver en librairie les œuvres du poète anglais, non réimprimées depuis longtemps en français. Il est surtout impossible de se procurer séparément le poème fameux dont vous parlez. Si son illustre auteur y a décrit plus longuement le bal de Waterloo, vous rendriez service à la curiosité de beaucoup de personnes, attirées par ces grands souvenirs, en reproduisant en entier le passage de *Childe Harold* que vous signalez. »

Émile de Girardin a écrit que le journaliste était un soldat en marche, toujours prêt à combattre. Gambetta a dit, dans une de ses puissantes improvisations, qu'un journal était comme un professeur ne prenant jamais de vacances, toujours disposé à instruire les masses. En vertu de ces deux aphorismes célèbres, je vous demande de m'accorder encore un peu de place pour répondre aux deux questions formulées plus haut. Elles me semblent d'ailleurs légitimes, et mon nouvel apport complétera l'étude que vous avez publiée.

C'est Lord Byron qui a donné naissance à cette suggestive légende du Bal de Waterloo. Elle emprunte tout son intérêt au sang-froid de Wellington, vainqueur de Napoléon, non point par son habileté stratégique, mais parce qu'il sut persister, résister indéfiniment, ne pas désespérer. Il est certain que cette fête, à laquelle assiste, impassible et muet, le duc de Fer (*Iron Duke*), à l'instant suprême où va se dénouer la plus terrible tragédie des temps modernes, est un exemple de fermeté d'âme comparable seulement avec ceux de l'antiquité. Mais, sans Byron, la postérité n'en aurait peut-être rien su. Pour tirer ce fait de l'oubli, il a fallu qu'un poète de génie se trouva là, à point nommé, pour lui donner l'immortalité dans des vers de toute beauté.

Lorsque Lord Byron, âgé de vingt-huit ans, fuyant pour la seconde fois l'Angleterre qu'il ne devait plus revoir, débarqua à Bruxelles le 23 mars 1816, attiré par la catastrophe de 1815, il fut violemment ému par la majesté des lieux et le caractère tragique des événements qui venaient de s'y passer. Il demeura plus de trois mois en Belgique (1), visitant Bruxelles, Waterloo, la forêt de Soignes. C'est donc dans le contact direct avec la nature et les hommes qu'il puisa l'inspiration, si pleine de magnificence, qui anime tout le chant troisième de *Childe Harold*. C'est le plus beau des quatre chants constituant ce poème, qui est lui-même, sans contredit, le chef-d'œuvre de Lord Byron. C'est donc un glorieux souvenir littéraire pour la Belgique. Voici, au reste, en quels termes saisissants un témoin oculaire, le compagnon même du grand poète, a raconté sa première visite au champ de bataille de Waterloo :

« Le temps était rayonnant, mais l'humeur du poète était sombre et la conversation languit durant la traversée de l'épaisse forêt de Soignes. Comme on m'avait laissé le soin de décider par quel point nous commencerions notre inspection du champ de bataille, je donnai ordre à notre postillon d'aller droit au Mont-Saint-Jean, sans s'arrêter au village de Waterloo. Nous arrivâmes aux Monuments. Lord Byron promena ses regards pendant près de cinq minutes sans prononcer une syllabe. Enfin, se tournant de mon côté : « Il n'y a point ici de désappointement pour moi », me dit-il. « J'ai vu la plaine de Marathon. Celle-ci est aussi belle. »

A Bruxelles, lord Byron fut reçu par la duchesse de Richmond et ses deux filles, les futures Ladies Louisa Tighe et Georgina de Ros. Ces dames lui racontèrent la soirée du 15 juin 1815, lui montrèrent la salle de réception de leur villa. Rentré chez lui, Harold — je veux dire on Byron — prit la plume et écrivit les sept stances suivantes qui ont perpétué à jamais ces souvenirs.

I

On entendait le bruit d'une fête de nuit. La capitale des Belges avait rassemblé sa noblesse et ses belles dans des appartements resplendissants de lumière. Les cœurs de la beauté et ceux des braves palpitaient pour le bonheur; et lorsque la musique faisait entendre

(1) Ne trouvant pas de place libre à l'hôtel alors situé sur l'emplacement de la Grande-Harmonie, il prit en location un appartement rue Ducale, au n° 51. C'est là qu'il écrivit le troisième chant de *Childe Harold*. (N. D. L. R.)

ses voluptueux accords, les yeux animés par l'amour échangeaient de tendres regards, la gaieté épanouissait tous les visages, comme au son d'une cloche d'une noce. Mais silence! Une rumeur sinistre retentit tout à coup comme le glas de funérailles.

II

N'avez-vous rien entendu? — Non, ce n'est que le souffle du vent ou le roulement d'un char sur le pavé de la ville. Continuons la danse; que rien n'interrompe la joie, oublions le sommeil. La jeunesse et le plaisir s'unissent pour chasser les heures aux pieds légers... Mais silence! le bruit sourd et lointain retentit encore, comme si les nuages en répétaient l'écho... Il s'approche de ces lieux, et le son en est plus distinct et plus terrible. Aux armes! Aux armes! C'est la voix tonnante du bronze des batailles.

III

Le malheureux prince de Brunswick était assis dans l'embrasure d'une croisée de la haute salle; le premier, au milieu de la fête, il entendit ce bruit terrible, avec le pressentiment du trépas : « C'est la bataille qu'on engage », s'écria-t-il. On sourit, mais son cœur ne se trompait pas. Il reconnut trop bien le coup mortel qui avait étendu son père sur un linceul sanglant (*à Iéna*), et qui appelait une vengeance que le sang pouvait seul assouvir. Il s'élance, vole au combat et tombe au premier rang (*aux Quatre-Bras*).

IV

On va et on vient en tumulte; tous les yeux répandent des larmes; la beauté timide est saisie d'effroi; une pâleur mortelle a succédé aux vives couleurs qui naguère animaient ses joues, pendant que l'amour lui prodiguait de douces louanges. Au milieu des soupirs étouffés, on se répète un court et douloureux adieu. Hélas! c'est le dernier peut-être! Qui peut dire aux fiancés si jamais ils se reverront, lorsqu'une aurore si funeste succède à une nuit si délicieuse.

V

Les guerriers se hâtent de monter à cheval, les escadrons se forment et volent au champ de bataille avec une ardeur impétueuse. Les caissons d'artillerie roulent avec fracas; le canon ne cesse de se faire entendre dans le lointain, et dans la ville le tambour d'alarme réveille les soldats avant que l'étoile du matin ait brillé. Cependant les habitants se rassemblent, consternés et la pâleur sur les lèvres, ils se disent à demi-voix : « C'est l'ennemi! Il arrive! Il approche! »

VI

La grande forêt (*de Soignes*) balance sur leurs têtes ses rameaux verdoyants. Les chênes, humides de la rosée du matin, semblent pleurer sur les braves qui marchent au combat. Hélas! avant que l'astre du jour ait fourni sa carrière, ils seront foulés aux pieds comme le gazon qui disparaît en ce moment sous leurs pas. Hélas! il les couvrira à son tour de sa verdure, lorsque ces bataillons, brûlant de courage et d'espoir, seront renversés sur la terre et glacés du froid de la mort.

VII

La veille encore, brillants de jeunesse, ils ne songeaient qu'à jouir de la fête et à conquérir les faveurs des belles. L'écho de la nuit répète soudain le signal de la bataille; le matin les voit se revêtir de leurs armes; le jour éclaire leurs escadrons, opposant à l'ennemi un front redoutable. Mais l'orage éclate enfin et la terre est jonchée de leurs cadavres amoncelés; le cavalier et son coursier fidèle, l'ami et l'ennemi sont réunis dans de sanglantes funérailles!

Tel est l'émouvant récit, fait par un grand poète, de la soirée devenue fameuse pour toujours du jeudi 15 juin 1815, à Bruxelles, chez la duchesse de Richmond. Au souvenir consacré au duc de Brunswick qui devait être tué le lendemain aux Quatre-Bras, il faut ajouter ce détail historique, omis par Byron. Cet infortuné prince tenait sur ses genoux un bel adolescent blond, nommé Eugène de Ligne, né en 1804, déjà orphelin de son père, le prince Louis de Ligne, mort en 1813, mais ayant encore son aïeul, l'illustre et spirituel prince Charles-Joseph de Ligne. A la terrible nouvelle qu'on apportait, le duc de Brunswick se leva brusquement et laissa tomber sur le parquet le prince. Devenu ambassadeur de Belgique à Pétersbourg, puis à Paris, élu plus tard président de votre Sénat, le prince Eugène de Ligne aimait à relater cette chute, — la seule, disait-il, qu'il eût faite de sa vie.

La traduction française des stances du *Pèlerinage de Childe Harold*, transcrites plus haut, est celle faite par M. de Chastopalli, en 1820, revue par Amédée Pichot, en 1838. Elle passe pour classique et exacte, mais elle manque de force. C'est dans le texte original même qu'il faudrait lire la description de Byron. Les expressions y sont énergiques, colorées, les vers éclatent comme des fanfares. La prose que je vous donne est bien pâle en comparaison. D'ailleurs, est-ce qu'on peut traduire les poètes? Il faut les lire dans leur langue. Les traductions sont toujours exécrables. Rien ne se traduit. Je suis resté de l'avis de l'excellent professeur d'anglais que j'ai eu au collège Sainte-Barbe, à Paris. Il nous faisait lire à haute voix Shakespeare et Milton, en essayant après de nous les traduire. Mais en présence de la difficulté, il nous disait : *Je vais traduire par gestes, peindre dans l'air, regardez-moi!* Et en effet, quand il ne pouvait pas nous trouver une expression équivalente, un peu satisfaisante, il faisait un geste infiniment plus éloquent que sa parole. D'ailleurs, c'est un sentiment que vous devez bien comprendre, vous qui êtes un des maîtres du barreau et de la tribune parlementaire. Comme tous les grands orateurs, il vous arrive fréquemment de traduire par un geste final, plus vigoureux que le Verbe, l'émotion de votre âme, l'impression de votre cerveau. Je n'ai donc pas besoin de m'étendre plus longuement sur l'inéluctable infériorité des traductions. Elles sont nécessaires, mais insuffisantes. Il faut donc se donner la peine d'apprendre les langues, si l'on veut pénétrer dans la splendeur intime des poètes de tous les temps et de tous les dialectes.

GEORGES BARRAL

PETITE CHRONIQUE

Voici le tableau complet du personnel engagé par MM. Stoumon et Calabrési, directeurs du théâtre de la Monnaie :

Chefs de service : MM. P. Flon, premier chef d'orchestre; F. Ruhlmann, chef d'orchestre; Almans, régisseur général; Léon Herbaut, régisseur; Laffont, maître de ballet; De Tondeur, régisseur du ballet; Louis Maes, R. Moulaert, Nicolay, pianistes-accompagnateurs; Louis Barwolf, bibliothécaires; Sommerlinck, bibliothécaire adjoint; Bullens chef de la comptabilité; Feignaert, costumier.

Ténors : MM. Imbart de la Tour, Scaremberg, Isouard, Maurice Cazeneuve, Caisso, Disy, Leclercq, Gillon.

Barytons : MM. Seguin, Decléry, Dufranne, Gilibert, Danse.

Basses : MM. Journet, Arthus, Kainscop, Danlée, Verheyden.

Artistes du chant : Mmes Landouzy, Thérèse Ganne, Elise Kutscherra, de Nys, Charlotte Wyns, Domenech, Lydia Ylla, Marguerite Claessens, Salmon, J. Milcamps, J. Maubourg, Packbiers, Gottrand, Mercier, Bélia.

Coryphées : Mmes Piton, Patrice, Lebon, Aubin; MM. Van Acker, Deville, Van Brempt, Vanderlinden, Krier, Fontaine, Roulet.

Artistes de la danse : Mmes Yvonne Dethul, Antoinette Porro, Marguerite Vincent, Jeanne Dierick, E. Zumpichell; MM. Laffont, De Tondeur et J. Duchamps.

Huit coryphées. Trente-deux danseuses. Douze danseurs.

Le Musée d'Ixelles, dont nous avons parlé récemment (1), vient de s'accroître d'un tableau exécuté en collaboration par le paysagiste Roffiaen et le peintre animalier Van de Vin. L'œuvre, intitulée *Le Bac*, a été offerte au Musée par M. Roffiaen, frère de l'artiste défunt.

La date fixée pour la remise des projets destinés au concours pour la décoration picturale de deux salles de l'hôtel communal de Schaerbeek est prorogée jusqu'au 1er octobre prochain.

On nous écrit d'Aix-les-Bains (Savoie) :

Un nouveau théâtre « à l'instar de Bayreuth » ! C'est la direction du Cercle qui le fait construire sur les plans, très ingénieusement conçus, de M. Eustache, prix de Rome des concours d'architecture. Celui-ci est allé étudier l'installation du théâtre Wagner et en a appliqué à la construction de la salle de spectacle d'Aix, *mutatis mutandis*, les principales dispositions : orchestre invisible, dégagements nombreux permettant d'évacuer la salle en quelques instants, fauteuils étagés en amphithéâtre, etc. Il y aura douze cents places assises. La scène et ses dépendances sont entièrement achevées ; la salle sera construite au cours de l'hiver et du printemps, et l'inauguration aura lieu au début de la prochaine saison.

La salle actuelle, qui ne peut contenir que six cents spectateurs, serait devenue tout à fait insuffisante pour satisfaire la sympathique curiosité du public qu'attirent en foule au Cercle les artistiques initiatives de son *manager*, M. Gandrey, aidé de la précieuse collaboration de l'excellent chef d'orchestre Léon Jehin. Indépendamment des ouvrages du répertoire courant, MM. Gandrey et Jehin ont réalisé le tour de force de faire interpréter cette année, malgré l'exiguité de la scène, des drames lyriques de large envergure : *Samson et Dalila*, *Tristan et Yseult*, *Lohengrin*. La troupe de grand opéra et d'opéra comique est, d'ailleurs, formée d'artistes de premier ordre, parmi lesquels Mmes Deschamps-Jehin, Bréjean-Gravière, Eyreams, MM. Henri Albers (de Covent-Garden), Hyacinthe (de l'Opéra-Comique), etc. D'autre part, les soirées de comédie sont très suivies. Mmes Suzanne Munte et Pazza-Montlouis, MM. Albert Mayer, Montlouis et Matrat s'y font particulièrement applaudir. Nous avons assisté dimanche dernier à une représentation de l'*Arlésienne*, qui a reçu une interprétation, une mise en scène et un commentaire orchestral et choral également irréprochables.

Les grands concerts symphoniques, dont les programmes se composent des principales œuvres classiques et modernes : symphonies de Beethoven et de Mozart, fragments de R. Wagner, etc., sont dirigés par M. Jehin. M. Ruhlmann — un autre musicien belge, l'un des élèves les plus distingués de M. Guidé, que la direction de la Monnaie vient de s'attacher en qualité de second chef d'orchestre — conduit avec autorité un double Septuor instrumental qui donne dans le hall d'attrayantes matinées musicales. Enfin, dans la salle des fêtes, le Septuor de M. Gandolfo alterne avec le Quatuor Lemaître, Néri, Zavattaro, Hasselmans, dont les séances de musique de chambre sont fort appréciées.

C'est, on le voit, au Cercle d'Aix, dans l'admirable décor des montagnes de la Savoie, sur les rives du lac d'azur chanté par Lamartine, que la Musique a fixé sa résidence d'été.

On nous écrit de Lyon :

Une intéressante tentative de décentralisation artistique nous promet, à partir d'octobre, une campagne musicale exceptionnelle. MM. Joseph Jemain, professeur au Conservatoire, et Mirande, compositeur de musique et l'un des critiques les plus autorisés de Lyon, s'occupent de constituer, avec l'appui de la ville et de nombreux souscripteurs, un orchestre permanent à l'aide duquel ils donneront tous les dimanches, pendant la saison d'hiver, un concert symphonique consacré à l'audition des œuvres classiques et modernes. De même que les orchestres Lamoureux et Colonne, l'orchestre de MM. Jemain et Mirande sera composé d'artistes choisis en dehors du personnel des théâtres afin qu'il puisse consacrer tout son temps aux répétitions et que les exécutions aient lieu avec la plus grande régularité. Il sera engagé pour toute la saison, qui sera de six mois. Le capital de cette artistique association, fixé provisoirement à cinquante mille francs, est presque entièrement souscrit.

Cette audacieuse initiative est faite pour réjouir particulièrement ceux qui savent combien Lyon était, jusqu'ici, réfractaire au mouvement musical. Elle aura de plus l'avantage d'offrir un emploi rémunéré aux instrumentistes qui, au sortir des conservatoires, sont souvent fort en peine d'utiliser leur talent et se rabattent, faute de mieux, sur les petits théâtres et les cafés-concerts. Nous savons que les organisateurs ont l'intention de faire appel aux jeunes artistes belges, aux archets surtout dont la réputation est solidement établie en France.

(1) Voir l'*Art moderne* du 31 juillet dernier.

Le Collège international de musique de Londres met au concours la composition d'un quintette pour violon, clarinette, cor, violoncelle et piano. Une prime de 20 livres (500 francs) sera remise à l'auteur de l'œuvre couronnée. S'adresser pour renseignements à M. York Trotter, Prince's Street, Cavendish Square, Londres.

Une louable tentative d'art a été faite à Béziers (Hérault). Cette antique cité, qui possède plusieurs monuments élevés sous Tibère, a fait construire des arènes qui, par leurs dispositions grandioses et leur étendue, forment le cadre rêvé pour la représentation d'une tragédie lyrique à la mode antique. *Déjanire*, de MM. Saint-Saëns et Gallet, fut choisie à cet effet ; la représentation de cette œuvre eut lieu dimanche dernier, devant dix mille spectateurs, et obtint un succès triomphal.

Les travaux de décoration intérieure du Panthéon, dit le *Journal des Artistes*, seront probablement terminés dans les premiers mois de 1899. Il ne reste plus, pour achever la décoration totale du monument, qu'à terminer l'œuvre confiée à Puvis de Chavannes à la mort de Meissonier. Le sujet couvrira les quatre panneaux encore nus qui font face à la *Mort de sainte Geneviève*, par Jean-Paul Laurens. Un de ces panneaux est terminé et sera sous peu marouflé sur le mur. A la fin de l'année, la partie du monument où était située la chapelle de sainte Geneviève, avant la désaffectation du Panthéon sera décorée de quatre sujets allégoriques, dont la composition est l'œuvre de Ferdinand Humbert. Chacun de ces sujets est traité dans un panneau de 5 mètres, surmonté d'un panneau plus petit de 2m50, où l'artiste a exécuté une scène complétant l'idée maîtresse Les quatres sujets sont : *L'Idée de divinité* et *l'Idée de consolation* comme conséquence ; *la Famille* et *la Prospérité ; la Patrie* et *la Victoire*, enfin *l'Humanité et le Dévouement* avec *l'Amour de l'humanité* au panneau supérieur.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 37. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 11 SEPTEMBRE 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

Notes sur les Primitifs italiens.

BENOZZO GOZZOLI [1]

Après Montefalco, après Florence, San-Gimignano est la troisième étape de cette laborieuse carrière. Pise, on le sait, fut la dernière. San-Gimignano est une des plus curieuses petites villes de l'Italie. Elle se dresse sur une haute colline, entre Florence et Sienne, loin des chemins de fer et des routes banales suivies par les touristes dociles. De loin, quand on s'en approche, on voit se hérisser des clochers et des tours. Elle a conservé de puissants murs d'enceinte; et, tous les monuments publics ainsi que la plupart des habitations particulières sont surmontés de tours crénelées. La ville apparaît ainsi, comme une vaste citadelle du moyen-âge; et dans ses rues désertes l'on se sent agréablement transporté vers d'autres siècles, à voir ces sombres maisons rébarbatives, aux fenêtres comme des meurtrières; où tout semble disposé pour la résistance à des coups de main et à des assauts imminents. La campagne verdoyante, qu'on découvre des remparts, le grand ciel bleu et le soleil, l'allure des gens du peuple, tout cela est tel que lorsque Benozzo y vint, et ce sont les mêmes cloches qui, dans le silence de la petite cité farouche, annoncent de leurs voix tintantes et grêles les vêpres et les matines.

(1) Suite et fin. Voir nos nos du 21 août et 4 septembre derniers.

Benozzo y peignit d'abord (... *fecit hoc opus expletum MCCCCLXIII*), dans l'église Saint-Augustin, une grande fresque en l'honneur de *saint Sébastien* qui devait protéger la ville de la peste. Il essaya, sans grand succès, une vaste composition allégorique. Sur un socle, le saint, vêtu d'une sorte de jupon bleu et d'un vaste manteau dont les anges relèvent les pans criblés de flèches, est debout, auréolé, mains jointes; et de chaque côté, et abrités sous le manteau où viennent se briser les flèches de la colère divine, les fidèles sont en prière, hommes à gauche, femmes à droite, bambins aux premiers plans. Au-dessus d'eux, dans une gloire, Dieu le père en courroux, et à ses pieds, intercédant à genoux, Jésus qui montre la plaie de son côté, Marie qui découvre sa poitrine menue. Dans le bas du cadre, six médaillons et une petite crucifixion. Si l'ensemble est malheureux, en revanche les détails sont charmants. La Vierge à la gorge nue est exquise. La plupart des figures agenouillées

— des portraits sans doute — sont expressives et vivantes. Le groupe des femmes fait penser à un groupe analogue dans la *Prédication de saint Étienne*, de l'Angelico. L'influence de Fra Giovanni réapparaît d'ailleurs manifeste, ainsi que dans la plupart des œuvres de San Gimignano. Benozzo nous montre des maladresses, des gaucheries, des inexpériences qui surprennent chez l'auteur du *Voyage des Rois Mages*.

Dans l'église collégiale existe un autre *Saint-Sébastien*. (*Ad laudem gloriosissimi athleti sancti Sebastiani hoc opus constructum fuit. Die XVIII Januari MCCCCXLV. Benozius florentinus pinxit*, dit l'inscription.) Il est moins intéressant. C'est le même type barbu et vulgaire, nu cette fois et le corps percé de flèches. Il a l'air assez indifférent à son martyre et les quelques archers qui le lardent ainsi n'y mettent pas non plus une bien grande passion. Des anges, rappelant un peu la légèreté planante de ceux du palais Riccardi, tiennent une couronne au-dessus de la tête du saint, tandis qu'au ciel, dans une gloire de chérubins ailés, Marie et Jésus conversent d'un air ennuyé. L'œuvre est relativement bien conservée : tons morts de fresque ou de vieille tapisserie, tons de brique vieille, de sépias éteintes, de blancs troubles. Lorsque les couleurs étaient fraîches et crues, je doute qu'elles fussent plus séduisantes.

Mais Benozzo laissa de son séjour à San Gimignano un autre souvenir considérable. Quelques années lui suffirent pour décorer de grandes fresques (dix-sept, je crois), retraçant l'*Histoire de saint Augustin*, le chœur de l'église consacré à ce saint. Ce fut un Mécène d'alors, appelé le Docteur Parisien, probablement à cause d'études faites à Paris, qui les lui commanda. Un cartel soulevé par des anges, dans le *Voyage de saint Augustin*, profère ces lignes : *Eloquii sacri doctor parisinus et ingens gemigninaci fama decusque soli hoc proprio sumptu Dominicus ille sacellum insignem jussit pingere Benotium. MCCCCLXV*. Cette suite, dont certaines parties sont très délabrées, est d'un mérite fort inégal. Elle rappelle celle de Montefalco, les bégaiements et les hésitations du peintre imprégné de l'enseignement de l'Angelico, sollicité par Giotto et pourtant attiré vers la vie mouvementée et pittoresque. Les paysages manquent d'air, les horizons sont sans profondeur, les personnages, pris séparément, sont expressifs et intéressants, mais ils sont assemblés d'une façon un peu forcée : ils apparaissent en silhouettes juxtaposées. D'autre part, ces défilés et ces assemblées de moines, ces sombres et monotones robes de bure ne permettaient guère à Benozzo de faire chanter les fanfares des couleurs de luxe et de fête. En certains endroits, sa verve personnelle, si féconde et si prime-sautière, paraît faiblir : il s'inspire de maîtres antérieurs. Ce qui est à louer sans réserve, ce qu'il paraît avoir étudié et peint avec un sentiment tout nouveau, ce sont les enfants, non plus ces bambins en maillot dans les bras des madones, ni ces adolescents androgynes qui figuraient les anges, mais le mioche de trois à dix ans, qui commence à s'éveiller à l'existence, à vivre d'une façon indépendante et volontaire et qui présente ainsi dans les expressions du visage, les mouvements et les attitudes du corps, tant de fraîcheur et de joliesse. La fresque représentant l'*Ecole* où le saint apprend à lire, est, à ce point de vue, exceptionnellement intéressante.

Une inscription dans une grande fresque de Mommi, dans le Palais communal, nous montre que Benozzo était encore à San Gimignano en 1467. (*Benozius florentinus pictor restauravit anno domini MCCCCLXVII.*)

Ce fut peu de temps après qu'il commença l'entreprise colossale qui devait absorber son activité dernière : la décoration du Campo-Santo de Pise. Tous ceux qui ont quelque culture esthétique connaissent cet adorable cloître funéraire qui, avec la Cathédrale, la Tour Penchée et le Baptistère, forme un si grandiose ensemble. L'Orcagna, Spinello Aretino, les Lorenzetti et d'autres peintres siennois ou giottesques en avaient orné les murs de fresques ; mais tout un côté du parallélogramme restait blanc lorsque Benozzo, à la prière des Pisans qui songeaient à compléter la parure de leur cimetière, résolut d'y raconter les principales *Histoires de l'Ancien Testament* (1).

Et la tâche est si énorme qu'on admire qu'il ait pu l'exécuter en moins de vingt ans. Toutes les légendes du peuple juif, depuis Noé jusqu'à la reine de Saba, il les a déroulées sur ces murs maintenant vénérables, avec une abondance d'imagination, un amour exubérant de la nature et de la vie extérieure, que j'ai noté déjà comme sa caractéristique, mais qui s'affirma ici avec une maîtrise incomparable. Il put laisser libre cours à son humeur joyeuse, à son caprice pour les animaux, à sa sollicitude pour les enfants, à son goût pour les costumes magnifiques et les cavalcades princières. Il créa des paysages, des monuments et des villes, mettant, par un audacieux et charmant anachronisme, les légendes bibliques dans des vêtements et des milieux XVe siècle, et les Médicis à Babylone. Ainsi, il pouvait constamment s'inspirer de la réalité, évoquer les aspects vivants, somptueux et pittoresques de son temps. A le voir si souple, si ingénieux, si épris du côté superficiel et décoratif des êtres et des choses, on reste émerveillé.

Il n'entre pas dans le cadre restreint de ces quelques notes de décrire ces superbes fresques qu'il n'est d'ailleurs point permis d'ignorer. Mais qu'on me laisse signaler comme dignes d'un enthousiasme sans bornes, les délicieux mioches qui promènent leur candeur, leurs

(1) MM. Alinari, de Florence, ont édité récemment une monographie de M. Supino, consacrée au Campo-Santo de Pise et ornée d'un grand nombre d'illustrations.

regards étonnés, leur démarche hésitante dans la *Malédiction de Cham*; cette fête champêtre, avec des jeunes gens qui dansent, dans l'*Histoire de Jacob*, et enfin l'exquise idylle de la rencontre à la fontaine quand Rebecca présente à boire à *Eliézer*... Je m'arrête, car je citerais sans fin.

Il est au moins singulier de constater, après d'aussi nombreux témoignages d'un esprit inventif et personnel, que Benozzo, ayant à peindre, en outre, une *Adoration des Mages*, ne s'est fait aucun scrupule de reproduire, à peine modifiée, la composition de Gentile da Fabriano. Je remarque le fait, sans pensée de blâme, mais pour en induire qu'assurément les grands artistes de ce temps n'avaient pas, en matière de propriété intellectuelle, les idées arrêtées qui sont courantes de nos jours. Pour qu'un artiste de la valeur de Benozzo ait pu ainsi plagier sans scrupule, le plagiat ne devait pas exciter la réprobation qu'il soulève aujourd'hui. Bien d'autres exemples pourraient d'ailleurs confirmer cette observation.

Les Pisans furent enchantés du labeur de Benozzo. Pour le remercier, ils lui firent un étrange cadeau : son tombeau sous ses freques, dans la terre sainte rapportée de Palestine. L'inscription gravée sur cette pierre tombale : *Hic tumulus est benotii floretini qui proxime has pixit hystorias huc sibi pisanorum donavit humanitas. MCCCCLXXVIII*, a fait croire à certains que Benozzo était mort en 1478. En réalité, plein de force et de vigueur, il travaillait, en cette année et celles qui suivirent, à ses merveilleux poèmes bibliques et ce n'est que vingt ans après, en 1498, qu'il descendit dans la fosse depuis si longtemps préparée.

1420-1498! L'immense époque pour l'art, l'époque bénie! Gozzoli eut cet enviable destin de venir en une heure exceptionnelle dans l'histoire esthétique du monde. Sans abdiquer une incontestable originalité, il reflète ainsi, en un expressif raccourci, les divers aspects de ce temps si laborieux et si changeant. Depuis ses petites vierges rêveuses et douces, à la manière de Fra Angelico, aux couleurs conventionnelles, où se continue la tradition pieuse des miniaturistes du moyen-âge enlumineurs de missels, jusqu'à ces immenses compositions décoratives, si étonnamment modernes, consacrées à glorifier et à exalter la beauté de la Vie, de toute la vie, quelle extraordinaire évolution!

Et ce qui est surtout intéressant, c'est que cette transformation d'apparence fondamentale n'est en réalité que le développement logique et gradué du point de départ. C'est par l'élargissement successif de son art que Benozzo en atteint le terme. Il s'est assimilé peu à peu tout ce que les recherches fécondes des contemporains apportaient de ressources à l'expression des émotions esthétiques; les études de perspective, d'anatomie, de couleur poursuivies par ces vaillants trop dédaignés : Paolo Ucello, Castagno, Veneziano, le naturalisme noble de Piero della Francesca, de Masaccio, de Filippo Lippi; rien de toutes ces préoccupations ne lui demeura étranger; et tandis qu'il perfectionnait sa technique, son talent s'épanouissait comme une fleur.

Au fond, l'évolution de sa vie, c'est l'évolution même du merveilleux XVe siècle. Au début, l'art paraît un accessoire de la religion; son effort semble devoir se borner à rehausser la splendeur du culte; insensiblement, il s'émancipe de ce rôle subalterne, il prétend vivre de sa vie propre, il élargit son office : il célèbre la beauté universellement épandue. Il n'est plus seulement l'adjuvant d'une prière; il devient une des formes de la Prière même, si l'on veut bien admettre ce mot, non dans le sens d'une folle requête à la Sagesse parfaite pour lui demander de modifier ce qu'Elle a décidé, mais dans le sens vrai d'un élan vers l'absolu, d'une élévation de l'âme! Parler à ce propos de paganisme et de matérialisme, c'est vraiment misérable! Jamais la sensibilité n'a été plus fine et plus délicate, jamais l'exaltation de l'être humain n'a été plus intense et plus générale. Car, à côté de Benozzo Gozzoli, ils sont vingt ou trente de rang égal et tous dissemblables. Dans les cinq dernières années du siècle, ils disparaissent les uns après les autres et quand, en 1499, un an après la mort de Benozzo, Léonard de Vinci achève sa *Cène*, il marque l'apogée des temps héroïques. Au XVIe siècle, c'est le déclin; au XVIIe, la dégringolade; au XVIIIe, la nuit!

JULES DESTRÉE

Exposition du Cercle « Labeur ».

Devançant le *Sillon*, qui ouvrait jadis la marche des Salons et Salonnets hivernaux, voici, tandis que sur les bois encore verts et sur les chaumes vierges du soc ruisselle l'or du soleil, l'exposition d'une association nouvelle : *Labeur*.

Les groupements d'artistes ont du bon, lorsqu'ils naissent d'une idée commune, d'un idéal à défendre, d'une vérité à proclamer. On les aime batailleurs et agressifs, et leur intransigeance, qui choque certains, n'est pas pour nous déplaire. L'exagération de telles tendances amène l'évolution nécessaire. Et c'est dans l'indépendance turbulente des petits cercles que germent, mieux qu'ailleurs, les futures moissons.

Labeur paraît devoir à des liens de camaraderie plus qu'à une affinité d'aspirations les causes de sa création. Des éléments disparates s'y coudoient. Sur la banalité de quelques débutants qui recommencent à suivre l'éternel chemin battu et rebattu tranchent heureusement deux ou trois tempéraments personnels. Avec joie, signalons ceux-ci.

C'est, d'abord, M. Auguste Oleffe, visionnaire, décorateur inconscient, esprit tourmenté, mal équilibré, mais puissant et tragique. Il y a, dans telles de ses études, quelque chose des fougueuses improvisations d'Henry De Groux. Ce sont, ainsi que dans les rêves touffus de l'auteur du *Christ aux outrages*, des cortèges minables de gueux en marche vers d'hypothétiques aurores, des

foules loquacteuses, des enchevêtrements de gens, de bêtes et de chariots. Deux toiles de grandes dimensions, *Le Ruisseau chante* et *L'Usine*, précisent la vision très particulière de l'artiste, qui saisit à la fois le côté ornemental de la nature et les éléments émotifs qu'elle recèle.

Ah! qu'il chante tristement sous la feuillée d'automne, le plaintif ruisseau sur lequel se penche le plus mélancolique visage de femme qui soit! Et qu'à travers ses fumées, dans le hérissement des cheminées crachant la suie, apparaît formidable, menaçante comme une bête de proie, avec le mauvais regard de ses cent vitres glauques, l'*Usine!* L'une et l'autre de ces toiles ont des défauts qui sautent aux yeux. Ni la figure féminine du *Ruisseau*, ni celle du glacial Edison qui domine l'*Usine* en maître suprême de cet enfer ne tiennent dans l'ensemble de la composition. On les sent « plaquées », hors de l'atmosphère du tableau, introduites comme un rapiéçage. Et pourtant, l'impression est profonde, tant il y a d'intensité dans ces évocations de la vie rustique et de l'existence ouvrière. C'est de la peinture sauvage, désordonnée, mais qui est d'un artiste, et d'un artiste qui marquera.

Un autre nouveau-venu, M. Konrad Starke, affirme, dans une quinzaine de dessins, d'eaux-fortes et de lithographies, une rare aptitude à fixer la réalité dans ses éléments caractéristiques. Sa main, déjà sûre, est au service d'un œil subtil et perspicace. Un fort beau dessin représentant des gerbes de blé sur un ciel rehaussé de soufre s'impose.

C'est, encore, M. Jules Herbays, connu jusqu'ici par d'habiles ferronneries, qui se hausse au rang des statuaires avec lesquels il faudra désormais compter. Si ses bustes et portraits ont, dans l'exécution, quelque sécheresse, en revanche le modelé est souple et séduisant dans les deux œuvres les plus récentes de l'artiste : le grand groupe intitulé *Poésie de la Chair* et la petite figure dénommée *Le Meurtre de la Pensée.*

On voit que M. Herbays n'est pas hostile à un symbolisme d'ailleurs translucide. Sa *Poésie de la Chair*, c'est le Baiser, c'est la Volupté, c'est l'éternelle Etreinte, plastiquement exprimés avec une audace qu'atténue une draperie discrètement dissimulatrice. La silhouette de ce groupe passionné virevolte en méandres harmonieusement arrêtés. Un éclairage défectueux ne permet pas de juger l'expression des visages, sur lesquels se ferment des voiles d'ombre. Mais des coups de lumière mettent en relief tels morceaux de chair amoureusement caressés. L'ensemble de ce chant panthéiste de large envergure a du mouvement et de la vie.

Le *Meurtre de la Pensée* est figuré par une femme nue, à l'expression bestiale et cruelle, qui se délecte au spectacle d'une tête d'homme qu'elle tient, pantelante, dans ses mains. Ici encore, des finesses de modelé, des oppositions de vigueur et de délicatesse montrent un sculpteur marchant à grandes enjambées vers un art personnel et définitif.

Ces trois artistes mis à part, — et mention faite des deux envois de M. Jef Lambeaux, l'unique invité du Cercle, qui s'est borné à expédier aux organisateurs deux morceaux connus : *Le Martyre* et le buste intitulé *Diane*, — le contingent réuni ne révèle pas de talent spécial. L'ensemble est honorable, sans plus, et les peintures de MM. de Baugnies, Cambier, Baümer, Ludwig, Segers, Vandenhouten, les aquarelles de MM. Ledent et Lagye, les dessins de M. Vanderstraeten, les sculptures de MM. Bastin et Grandmoulin n'offrent qu'un intérêt relatif. A signaler, toutefois, les progrès accomplis par MM. Potvin et Merckaert, dont les envois, les plus nombreux du salonnet, décèlent l'un et l'autre des natures de coloristes, et l'art consciencieux, presque gothique, qui préside aux curieux dessins de M. Tytgat, l'auteur de l'affiche annonçant la première escarmouche de *Labeur*.

La bonne tenue de cette exposition inaugurale, les dispositions matérielles de placement, copiées sur les innovations des XX, sont dues à M. Elias, secrétaire du Cercle auquel il apporte un dévouement digne d'éloges.

O. M.

Une Statue de Madone, au Sart (Liége).

A 100 mètres est du carrefour qu'un poteau indicateur situe à 6 kilomètres de Spa, à 3/4 du Sart, à autant de Waay, à 2 1/4 de Sart (station), au confluent de la chaussée et d'un petit sentier, une pitoyable chapelle, un rien, une grande boîte avec une porte peinte en vert. Au dedans du papier, des images, des fleurs, des vases gagnés au hasard des foires illustrent une estimable statue de madone. Presque proportionnée à la grandeur humaine, elle est de bois sans doute, et harmonieusement quoique fortement coloriée.

Conformée d'après une fille de ferme de vingt-six ans, solide, charnue, sérieuse et brave, et qui de plus serait ordonnée sans mauvais goût, elle ne manifeste ni la salacité des pataudes flamandes, ni la morbidesse des vierges délicates : quoique non déformée, elle est mère, femme d'amour tranquille et normal, heureuse de son honnêteté et de ses bonnes mœurs, et de sa santé et de son petit Jésus. Celui-ci n'est pas accoutumé à de fausses sollicitudes : il est l'enfant d'une maison où rien ne manque du nécessaire; on ne lui a pas appris à avoir des caprices, mais il ne doit ressentir nulle misère. C'est un enfant de bonne santé, donc satisfait. Cette famille d'ailleurs vit à l'air : la mère et l'enfant ont ces joues rouges-roses, mais d'un rose mat, de peau lisse exposée au vent, de fraises perpétuelles commençant à mûrir.

Cette madone n'est pas câline, mais femme forte et décidée, ceci sans fausse honte, mais aussi sans pose. Son bras tient le lis d'armes, comme d'un massier qui aurait de l'allure et de l'acquis.

Mais ce qui ennoblit cette production pas vulgaire, mais jusqu'ici simplement normale, et d'un art auquel ne manquerait — pour satisfaire à l'idéo-réalisme religieux de M. Alphonse Germain, — qu'une élégance mixte stylée et une émotion plus tuelle, c'est la douceur mélancolique de cette force

Les mots ne servent bien que les impressions subtiles ou aiguës. Disons pourtant que cette œuvre n'use ni des moyens sensitifs de l'art flamand, ni des durs procédés rhénans. Cette force, par exemple, est si modérée, si peu soulignée, que plusieurs, habitués à un art plus sapide, ne l'apprécieront. Est-ce obéir à une illusion locale, ou se laisser duper par un vocable, — avancé précédemment par M. Gérardy dans *Floréal*, et qui signifierait, je crois, un art transitionnel, animant le naturalisme flamand de l'intimité allemande, et florissant de la Wallonie à l'Eiffel, — mais je qualifierais volontiers ceci : *art mosan*.

A cette véracité corporelle et humaine, dite plus haut, s'ajoute une réserve pudique, aussi allemande que la vie de famille allemande et que les *lieder* allemands.

Par cette simplicité émue, qui n'est complexe qu'à dire, cette statue nous amène aussitôt à l'esprit la *Madone au sansonnet*, toile de Dürer (*Kgl. Gemäldegalerie von Berlin*), dont elle n'a certes ni la mansuétude ni la grandeur, mais la naturelle santé, la pondération morale et l'humble humanité.

Sans doute d'une confection trop souple, trop pleine, trop peu rigide pour être antérieure à la fin du XVIIe siècle, cette statue a pu être faite par un artiste sans érudition ni littérature, donc indemne des préciosités et du mauvais goût de ce temps.

Comme les bouviers seuls descendent ce sentier et que cette madone resterait sans doute inconnue, je me permets de la signaler à la commission d'art et d'archéologie.

EDMOND DE BRUIJN

LA RÉOUVERTURE DES THÉATRES

La Monnaie — Le Parc. — Les Galeries — L'Alcazar.

Par cette température que je me bornerai à qualifier d'anormale, faute d'adjectif assez énergique, l'atmosphère des salles de spectacle n'est pas précisément attirante. Et pourtant les théâtres rouvrent un à un leurs portes et leurs affiches sont prometteuses. Ils aguichent les passants par l'appât de pièces toutes neuves ou retapées, ils annoncent des merveilles de confort et de luxe, des folies de costumes, des prodigalités de mise en scène. Entre deux voyages de vacances, allons-y donc de nos quelques soirées lyriques et dramatiques! Figurons-nous que l'hiver a recommencé, lâchons, pour revêtir le smoking précurseur des soirs glacés, le complet cycliste ou les souliers de plage, et bon courage!...

La Monnaie n'a fait qu'une entrée de jeu: *Faust*, *Carmen*, la *Fille du régiment*, *Mireille*. Elle annonce pour demain *Lohengrin*. *Mignon* et *Tannhäuser* suivront à brève échéance. Orchestre et chef connus, troupe identique à celle de la saison dernière. Rentrée de MM. Imbart de la Tour et Seguin, de Mme Landouzy, de Mlle Ganne. Les quatre mois de vacances n'ont apporté au répertoire et au personnel aucun changement, si ce n'est le début d'une artiste de tempérament, musicienne et comédienne consciencieuse, Mlle Charlotte Wyns. La voix est jolie, étendue et souple Mais, dans *Carmen*, la cantatrice s'est effacée devant la comédienne, qui a remporté le plus gros succès Et, vraiment, Mlle Wyns a trouvé, après tant d'interprétations diverses, une façon à elle de camper en pleine réalité vécue la perverse gitana. Elle a conquis à la fois Don José et le public.

— Au Parc, changement à vue. MM. Garraud et Maubel ont, à l'aide de la baguette magique de Barbier-Belzébuth (les *Amours du Diable* me hantent!), transformé la vieille bâtisse communale. Dans les couloirs, les toiles d'araignée sont remplacées par d'élégants cuirs gaufrés. Electricité, tapis, fleurs, huissiers à chaîne et en culottes, vestiaire spacieux, dégagements aisés : on se croirait à Londres.

Dans cette salle rajeunie, pomponnée et riante, Mme Réjane déploie les ressources d'un talent merveilleusement varié. Ah! l'exquise comédienne! Nulle autre ne joue avec pareille aisance, avec des accents si vrais, avec plus de justesse et de naturel. Qu'elle séduise par tous les artifices dont est muni l'arsenal féminin le bellâtre dont se toque la folle Zaza; que, mordue par la jalousie, elle éclate en invectives, admirable de colère débridée, de passion peuple; que cette fureur se fonde à la grâce ingénue d'une enfant; que, l'aventure morte en son cœur, elle en veuille garder pieusement le souvenir et le dise avec des mots qui sentent les pétales de roses séchés parmi les lettres jaunies, toujours, en toute circonstance, dans chaque scène, à chaque réplique, elle a l'expression qui convient, l'intonation exacte, la voix qu'il faut. Et le geste, et l'attitude, et la physionomie..

Zaza est d'ailleurs pour l'artiste un clavier dont elle joue en virtuose. On y a si bien prévu ce qu'elle en pourrait tirer que l'accompagnement orchestral de ce concerto a été presque totalement négligé. Il n'y a qu'un rôle dans *Zaza*, et nulle autre que Réjane ne pourrait le faire valoir. D'une pièce médiocre, elle a fait un véritable drame psychologique, gradué dans ses effets, et qui séduit par la vérité qu'elle y fait circuler, malgré les invraisemblances de la donnée. Mme Réjane a été, comme c'est le cas chez les véritables comédiens, la collaboratrice des auteurs. Et MM. Pierre Berton et Charles Simon doivent se féliciter de la fortune inespérée qu'ils lui doivent.

Le rideau tiré sur ce prologue à la campagne de MM. Garraud et Maubel, ceux-ci présenteront prochainement la nouvelle troupe du théâtre du Parc dans le *Marquis de Villemer* et dans l'*Oncle Sam*.

— Passons aux Galeries, où des affiches d'aspect satanique nous attirent. Ici encore, remise à neuf de la salle : dorures, velours cramoisi, draperies, lumière éblouissante, plafond repeint, manteau d'arlequin rafraîchi. Tout rutile. Au programme, un vieil opéra-féerie dans le goût de 1850, *Les Amours du Diable*, mais retapé, lui aussi, comme la salle, redoré, requinqué, reverni, tout reluisant et farci de ballets et de cortèges, vous vous en doutez : c'est M. Maugé qui continue à présider aux destinées du théâtre.

La pièce de MM. de Saint-Georges et Grisar se prête d'ailleurs à toutes les transformations, et c'est ce qui lui vaut sans doute l'honneur d'avoir été sortie par le directeur des Galeries des cartons où elle sommeillait depuis certaine tentative que firent, en 1882, les *managers* de la Monnaie pour la ressusciter. Elle parut terne, alors, bien que la musique de Grisar eût gardé sa finesse et sa grâce archaïque. Il y manquait sans doute le flot de ballerines qui la submerge aujourd'hui, et les trucs, et les changements à vue et les apothéoses dont l'a gratifiée la munificence proverbiale de M Maugé. L'interprétation en est d'ailleurs bonne. La voix et la prestance de Mme Pascal, le séduisant profil de Mme Dalbe, le talent éprouvé de M. Gardoni — un transfuge de la Monnaie — et celui de M. Berthaux s'encadrent dans le luxe des décors et la somptuosité des ballets. Il ne reste vraiment plus à la Monnaie qu'à jouer la *Demoiselle du téléphone* et la *Fille du tambour-major* pour faire la pige aux Galeries. Il est vrai que la *Fille du régiment* lui suffit.

— L'Alcazar n'est pas rouvert. Il abritait ces jours-ci, en attendant que Charles Lauri lui restituât sa gaieté, une troupe de lugubres acteurs qui jouèrent devant des salles vides des pièces ennuyeuses, à prétentions cyniques, dans lesquelles il n'y a à signaler que le petit drame de Méténier dont nous avons parlé récemment, *Lui!* et, du même, la *Casserole*, jouée jadis au théâtre Molière. L'entreprise a d'ailleurs échoué après quelques soirées malheureuses.

EN PROVINCE

On nous écrit de Louvain :

Le *Cercle artistique* vient d'ouvrir sa deuxième exposition de Beaux-Arts à laquelle elle a ajouté cette année une section d'art appliqué à l'industrie.

Il y a deux ans, ce Cercle débutait par une exposition beaucoup plus importante qui nous permettait d'augurer mieux pour

l'avenir. Nous sommes cette année en présence d'un très petit nombre de toiles dont la plupart sont signées de noms d'amateurs. Toiles de peu d'intérêt, brossées dans les moments de loisir et révélant le plus souvent le manque d'études sérieuses.

Tel, M. Van Elstraeten pèche souvent par des défauts de perspective. A copier servilement la nature on s'expose à être victime de l'illusion. De même qu'un autre amateur, M. le baron Coppens, le peintre est inégal, et l'on s'étonne de voir des différences si sensibles dans deux tableaux signés d'un même nom.

Mlle Van der Linden, fort en progrès dans l'un de ses paysages, nous révèle une élève sensible aux qualités de coloris de son maître Rosseels. Sa marine et ses fleurs sont loin d'avoir le même mérite.

De M. Hodru, la tête de son grand portrait seule intéresse.

MM. Otto et Veroon ne sont plus des peintres de notre temps, la chromolithographie n'ayant rien de commun avec la peinture artistique.

Enfin M. Omer Dierickx expose quatre toiles d'importance secondaire. A-t-il par modestie cherché à épargner son entourage?

Au demeurant, une dizaine de toiles susceptibles d'intéresser, Que sont devenus tous les jeunes qui ont contribué à fonder le Cercle? Leur abstention est remarquée et commentée. Y a-t-il scission et à Louvain comme en d'autres villes a-t-on trouvé que ce fut trop de vivre deux ans d'accord?

Que ceux qui dirigent le *Cercle artistique* aient compris que ce fût là bien peu pour mériter le titre d'exposition de Beaux-Arts, nous le croyons volontiers. Sans doute est-ce la raison pour laquelle ils ont cherché à sauver cette insuffisance par d'adjonction d'une exposition d'art appliqué. Mais ici encore les organisateurs n'ont pas été à la hauteur d'une pareille entreprise, car le décousu et la variété peu artistique des quelques objets qui constituent cette soi-disant exposition ne nous permettent pas d'accepter comme telle la tentative qui a été faite. L'application de l'art à l'industrie est d'une conception si délicate que chaque artisan doit être doublé d'un artiste. Le Cercle possède-t-il de ces éléments? Nous en doutons et l'avenir nous le dira.

MORT DE STÉPHANE MALLARMÉ

Au moment de mettre sous presse, une douloureuse nouvelle nous parvient : le poète Stéphane Mallarmé vient de mourir à Valvins (Seine-et-Marne), dans la petite propriété dont il avait fait sa résidence d'été, succombant à une maladie de la gorge qui l'a terrassé en quelques jours. Cette mort imprévue causera une profonde impression dans le monde des lettres, qui tenait en très haute estime le chantre de l'*Après-midi d'un faune*, « le poète français le plus pur et le plus fier, le plus profond dans les âmes, dans la nature et dans l'au-delà », dit M. Ernest La Jeunesse dans les lignes émues qu'il lui consacre dans le *Journal*.

« Je n'ai, » ajoute-t-il, « qu'à évoquer l'homme encore tout proche qui, simple, paternel et fraternel, camarade aussi comme sait l'être un grand seigneur, accueillait ses cadets, ses disciples, et de-ci, de-là, des curieux, et les enchantait trois heures en son haut et étroit logis du haut de la rue de Rome; qui, debout, devant son chat familier et traditionnellement ensommeillé sur son fauteuil, devant des grogs légers, sous des draperies, des tableaux de Manet et de Monet, laissait dire les choses les plus étranges, et les enveloppait en des phrases lentes, cadencées, de bronze et d'or, des phrases comme patinées d'une patine d'au-delà où la noble fantaisie s'alliait à la profondeur la moins et la plus humaine, où l'humanité et la malice s'unissaient au lyrisme et où tous les mots, toutes les pensées se rejoignaient, en leur éparse immensité, pour faire un corps de doctrine, une philosophie complète et nouvelle, l'essence même de la vie et du rêve — l'âme. »

Stéphane Mallarmé disparaît à cinquante-six ans. Il appartenait à la génération de Coppée, de Sully-Prudhomme, de José-Maria de Hérédia, de Léon Dierx, de Verlaine, de France, de Mendès. En attendant que nous puissions parler comme il convient de l'Homme — affable et doux — et de l'OEuvre, — la plus noble qui soit, — nous enregistrons avec un profond serrement de cœur ce nouveau deuil artistique.

PETITE CHRONIQUE

Des conférences seront faites par Mlle Marguerite Van de Wiele, par MM. G. Rency et D. Elias au Salonnet du Cercle *Labeur* qui vient d'ouvrir ses portes au Musée de peinture moderne.

Le résultat du concours triennal de sculpture de l'Académie royale des Beaux-Arts de Bruxelles a été proclamé dimanche dernier.

Le jury était composé de MM. Vander Stappen, Vinçotte, Constantin Meunier et de Lalaing. Le premier prix a été partagé entre MM. Nocquet et Martin, deux jeunes artistes de valeur qui se sont déjà affirmés dans les expositions du Sillon.

Dans les ateliers de statuaires :

Constantin Meunier vient d'achever et de faire mouler le deuxième des quatre grands bas-reliefs qui doivent composer, avec un couronnement dont l'esquisse seule est faite, le *Monument au Travail* que l'éminent artiste a conçu il y a quelques années. Ce bas-relief a pour sujet un groupe de tâcherons faisant la moisson sous les ardeurs du soleil. L'œuvre, d'une admirable sérénité, est baignée d'une lumière intense. On y *sent* positivement la chaleur. En opposition avec le premier bas-relief du monument, qui exprimait l'effort violent du labeur des usines, les lignes sont calmes, les mouvements paisibles. Le travail des champs y est symbolisé avec noblesse, dans un style digne des plus belles compositions de l'antiquité, rajeunies par la vision personnelle de l'artiste. La *Moisson* sera probablement exposée, avec deux grandes figures récentes, au prochain Salon de la *Libre Esthétique*.

Paul Du Bois travaille en ce moment à une statue de la *Renommée*, de 2 mètres de hauteur, qui sera exécutée en bronze doré et est destinée à l'hôtel-de-ville de Bruxelles.

Le monument Frédéric de Mérode, que vient de terminer le même artiste, sera inauguré le 24 courant. Ce monument, dont la partie architecturale a été composée par M. Henri Van de Velde, sera érigé, comme nous l'avons annoncé, sur une des pelouses de la place des Martyrs. La ville compte donner à la cérémonie un certain éclat. Le conseil communal y assistera en corps, ainsi que les membres de la famille de Mérode. Il y aura un défilé des élèves des écoles de la ville, etc.

A Paris, le sculpteur Alexandre Charpentier a ébauché un bas-relief de grandes dimensions symbolisant la Famille. L'œuvre aura l'importance des *Boulangers*, dont un exemplaire, en briques émaillées, fut exposé à l'Exposition de Bruxelles en 1897.

Rencontré hier à Bruxelles le peintre Eugène Carrière, à la recherche d'un atelier où il viendrait passer un an et peut-être davantage pour y travailler à une série de panneaux décoratifs dont il a reçu la commande. L'artiste estime que la tranquillité de la cité brabançonne est infiniment plus favorable au travail que l'agitation de l'existence parisienne. « Que ne reprend-t-il l'atelier de Van Rysselberghe, qui a quitté Bruxelles pour aller s'installer à Paris ? » demandait un ironiste.

Le *Mâle*, de Camille Lemonnier (en néerlandais *De Strooper*), sera représenté en novembre prochain au théâtre Flamand de Gand. M. Wannyn, le directeur, s'est mis en relations avec l'auteur au sujet des détails de la mise en scène; celle-ci fera, de même que l'interprétation, l'objet des soins les plus attentifs.

Une revue nouvelle, *L'Art libre*, rédigée sous le patronage de Maurice Maeterlinck, Georges Rodenbach et Emile Verhaeren, — ces trois noms accolés indiquent, mieux que tout manifeste, l'éclectisme de la publication, — vient d'être fondée à Verviers, centre littéraire et musical intéressant et combatif.

L'*Art libre* paraîtra deux fois par mois sous la direction de MM. N. Piret et L. Wauthy. Abonnement annuel : 2 fr. 50. Le sommaire de la première livraison, datée du 1er septembre, outre une courte proclamation épinglée de cette épigraphe : « N'appartiens jamais à une école, car tu cesserais d'appartenir à l'art », réunit les noms de MM. R. Chanteclair, C. Lemonnier, E. Verhaeren, F. Mahutte, L. Wauthy, P. André, N. Piret, etc.

Il y aura au mois de novembre prochain vingt-cinq ans que M. Louis Kefer dirige l'Ecole de musique de Verviers. Ce jubilé sera célébré avec éclat par les nombreux amis, élèves et admirateurs de l'excellent musicien, qui a su donner une si vive impulsion au mouvement musical verviétois.

Une souscription est ouverte pour offrir à M. Kefer son buste en marbre, destiné à orner la salle des concerts du nouveau local de l'Ecole de musique.

Une Exposition d'art ancien, organisée au profit de l'Association congolaise et africaine de la Croix-Rouge, s'ouvrira aujourd'hui, dimanche, à Tournai.

On y verra réunis des tableaux de maîtres, des tapisseries, dentelles, broderies, éventails, orfèvrerie, argenterie de table, émaux, ivoires, manuscrits, meubles et bois sculptés, cuivres, étains, fers, porcelaines de Tournai, faïences et porcelaines diverses, etc.

L'Exposition sera ouverte jusqu'au 22 courant, de 10 à 4 heures.

La *Métropole*, d'Anvers, critique vivement la date choisie par les Salons triennaux (désormais quaternaux) des Beaux-Arts. Cette date coïncide, en effet, avec l'époque des villégiatures et des voyages. Il serait plus rationnel d'ouvrir, comme à Paris, les grandes expositions de peinture au printemps.

C'est le 20 septembre que le Nouveau-Théâtre donnera son spectacle inaugural, composé de *Célimare le bien-aimé* et du *Supplice d'une femme*.

La saison de l'Alhambra s'ouvrira le 30 septembre par le *Sang des Rois*, drame historique inédit, dont Bruxelles aura la primeur. Puis viendront le *Roi s'amuse*, de Victor Hugo; *Kosak*, pièce nouvelle inédite de MM. Armand Silvestre et Eugène Morand; *Salvator Rosa*, de M. Ferdinand Dugué, pour les représentations de M. Henri Krauss et de M. Emile Raymond, de l'Odéon; un drame populaire nouveau, *La Belle Grêlée*, avec Mme Riquet-Lemonnier comme principale interprète; *Une Cause célèbre*, les *Chevaliers du brouillard*, la *Charbonnière*, *Martyre*, etc.

A la demande de nombreux habitués, la direction a décidé de créer une série d'abonnements pour les premières des huit premiers spectacles de la saison. Pour les conditions spéciales et détaillées de cet abonnement, s'adresser à l'administrateur général du théâtre, M. Georges Monca, ou au secrétaire général, M. J. Drion.

La saison du théâtre Molière commencera le 8 octobre. M. Munié montera, comme spectacle d'ouverture, les *Transatlantiques*.

Le directeur-propriétaire d'un journal hebdomadaire de grand format, créé il y a huit ans pour défendre une cause d'intérêt général et public, désire donner un plus grand essor à son journal, qui, par la cause même dont il s'occupe, est appelé à devenir quotidien dans un temps très rapproché.

A cet effet, il voudrait s'associer un jeune homme au courant du journalisme, capable de collaborer activement au développement matériel et financier du journal.

Pour plus amples informations s'adresser par écrit à M. le secrétaire de l'*Union de la Presse périodique belge*, à Bruxelles.

Le peintre espagnol R. de Madrazo, directeur du Musée d'Art moderne et de l'Académie des Beaux-Arts de Madrid, secrétaire de l'Académie d'histoire et membre de l'Académie espagnole, vient de mourir à Madrid. C'était l'un des peintres les plus renommés de l'Espagne et l'un des portraitistes appréciés des Salons de Paris auxquels il participait régulièrement depuis l'Exposition universelle de 1878, qui lui valut son premier succès en France.

L'hôtel de Gustave Moreau se transforme peu à peu, dit le *Moniteur des Arts*, en un musée qui sera ouvert au public, selon les intentions du peintre de *Salomé*. Les exécuteurs testamentaires du grand artiste remplissent de point en point les instructions qu'il a laissées. Les tableaux, aquarelles, dessins et esquisses de Gustave Moreau sont disposés dans des galeries savamment aménagées et recevant la lumière de la façon la plus esthétique. Un catalogue est aussi en préparation, qui sera une merveille de goût et de précision. Le musée Gustave Moreau sera ouvert au public au commencement de la prochaine saison.

Un comité vient de se constituer à Vienne pour l'érection d'un monument à Johannes Brahms.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 38. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 18 Septembre 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

STÉPHANE MALLARMÉ (1)

Lundi dernier, à la maison mortuaire, au bord de la Seine, petite chose tranquille dans un paysage superbe et doux de large eau courante et de forêt — à la petite église pauvre et nue de Vulaines, — au petit cimetière humble, très ombragé, sur la pente rampante d'un coteau de la rive, — parmi la nombreuse assistance venue là malgré les vacances, nous étions deux Belges, Eugène Demolder et moi, pour les funérailles de Stéphane Mallarmé. D'autre part, un des meilleurs articles imposés par cette mort imprévue et douloureuse fut celui d'un autre Belge, Georges Rodenbach, dans le *Figaro*.

Naturelle la participation de quelques âmes de chez nous à cette cérémonie dernière clôturant la partie vie vivante de l'existence du Poète, commençant sa vie définitive et vraiment agissante, celle du Souvenir où tout homme ayant valu apparaît en sa nette beauté, son enseignement et son autorité décisive, débarrassé enfin des poussières, des toiles d'araignée et du désordre des luttes, des polémiques harcelantes, des antagonismes acharnés; où, pour ceux qui l'aimèrent et pour ceux qui le haïrent, il grandit et rayonne en une plus pure splendeur; où brille pour lui « le Soleil des morts », selon la forte expression de Balzac que récemment s'est appropriée Mauclair. Assurément, quand on se dégage des ataviques faiblesses de la séparation corporelle, et de la croyance (excusable seulement chez les barbares), que perdre la vie est perdre le bien suprême, la Mort, pour celui qui part comme pour ceux qui restent, apparaît de moins en moins comme un malheur, occasion de lamentations et de larmes, et de plus en plus comme un épanouissement dans le repos et la sérénité.

Naturelle, dis-je, cette participation de trois des

(1) Voir, sur Stéphane Mallarmé, l'*Art moderne* :
1887, p. 346 (Quelques mots sur Mallarmé), — p. 357 (A propos de Stéphane Mallarmé), — p. 372 (Encore le sonnet de Mallarmé), — p. 373 (Réponse Mallarmiste);
1888, p. 252 (Les Poèmes d'Edgar Poe, traduits par Stéphane Mallarmé);
1889, p. 114 (Conférence au Salon des *XX*, par M. de Wyzewa, sur les origines de la littérature décadente);
1890, pp. 53, 59, 67, 342 (Conférence de Stéphane Mallarmé sur Villiers de l'Isle-Adam);
1891, p. 158 (*Pages*, de Stéphane Mallarmé);
1893, p. 270 (La Bonne Aventure : Stéphane Mallarmé).

nôtres à ces funérailles où se concentrèrent brusquement les idées et les visions résumant l'humain travail de cette personnalité singulière demeurée, en sa mission littéraire, pour la plupart une énigme. Naturelle, parce que dans l'énorme, insistant et désormais triomphant effort auquel depuis trente années s'est obstinée la Belgique pour se conquérir une place dans l'évolution européenne des Lettres, et surtout pour se mettre, par un invincible entêtement vers l'originalité et l'indépendance, en possession de son Ame propre, Stéphane Mallarmé eut une action salutaire, comme tous ceux qui, consciemment ou non, se croyant classiques sans l'être ou se proclamant novateurs et révolutionnaires, ont contribué à débarrasser l'Art de l'horrible discipline des règles scolatisques et de l'abominable imitation des « modèles »!

Il fut, en effet, le défenseur et le propagateur, jusqu'à l'excès sans lequel les prédications par la parole ou par le fait demeurent inféecondes, d'une manière d'écrire et de formuler la pensée, qui apparut aux conservateurs des « belles traditions de la langue française » comme la conception d'un maniaque ou la farce d'un mystificateur. Et parmi ceux qui, devant l'instinctif élan du jeune peuple lettré plaçant l'énigmatique et mystagogique écrivain au rang des Illustres, n'osèrent pas faire discordance dans le chœur des louanges, plus d'un, même aujourd'hui que la Mort a scellé cette gloire en même temps que cette tombe, convient sans doute au fond de son moi, qu'il n'est pas très certain que Mallarmé fut autre chose qu'un excentrique sans antécédent destiné à s'éteindre sans subséquent.

De là vient, apparemment, l'insistance avec laquelle les articles où l'on s'appliqua au panégyrique de ce si notoire défunt, ont fait l'éloge de ses qualités personnelles avec infiniment plus d'entrain et moins d'embarras que celui de son écriture.

Certes cela était parfaitement en situation au cimetière, où un ami, très vibrant, très ému, un camarade, Henry Roujon, malgré qu'il ait subi le péril, et peut-être la déchéance, d'être Directeur des Beaux-Arts, parla admirablement de l'homme charmant, disert, dévoué, perfluant de pensées et d'images, divinement désintéressé, dont il résuma le passage à travers la forêt brigandeuse des lettres parisiennes. Mais vraiment, ailleurs, on eût mieux fait, il eût été plus séant et plus opportun de nous dire, un peu, l'idée que se forment tous ces vieux et jeunes experts en Littérature, de « la manière » de Stéphane Mallarmé, de la place qu'il occupe dans l'évolution de la langue française, et à quoi d'après eux il a vraiment servi. D'autant plus que lorsque l'on considère ces « qualités personnelles » incomparables, en l'énumération desquelles on se complait, il n'est vraiment, dans tout ce monde très vaniteux et très égoïste, aucun, aucun, aucun personnage, petit ou grand, qui manifeste par ses actes ou ses aptitudes que pour lui l'âme délicieuse et parfumée que, sans interruption, révéla Mallarmé, ait exercé sa vertu exemplaire et ait trouvé quelque imitateur.

Or, est-il possible de préciser la fonction littéraire de cet abstracteur d'obscurité?

Pour moi, qui volontiers rattache l'influence des novateurs contemporains (qui tant pullulèrent), à quelque brêche faite au formidable clichage de la Langue française, de ses mots, de ses procédés, de ses formes, qu'une série ininterrompue de magisters, depuis Malherbe, tentèrent d'imposer, il me semble que Mallarmé fut surtout voué par le Destin à la destruction du préjugé appauvrissant étiqueté « la belle clarté ». Vous savez, cette clarté invariablement recommandée par messieurs les cuistres de toutes les académies, de tous les lycées et de tous les baccalauréats, proclamant qu'elle est la moralité de l'écrivain, le devoir, la convenance vis-à-vis du lecteur en même temps que la condition de la durée pour l'œuvre; s'imaginant en leur stupidité naïve que l'âme humaine est à ce point simpliste et de rouagerie vulgaire que sa suprême jouissance est de voir clair toujours et en toutes choses, et qu'elle a horreur de l'indécis, du mystérieux, du compliqué et de tous les souterrains domaines en lesquels pourtant autour d'elle l'immense Univers baigne et évolue.

Oh! la grosse et cruelle erreur! Et combien une Littérature dont la Ténèbre est absente apparaît insuffisante pour la nourriture, obligatoirement variée à l'infini, des cerveaux!

L'Obscur, et son fantastique, a toujours régné et toujours séduit. Les esprits ont toujours aimé le mystère. Il leur a toujours plu, à certaines heures, d'avoir à méditer, à perquisitionner sur certains mots, sur certaines idées, sur certaines phrases. Le Rébus philosophique, poétique ou littéraire les poigne en leur causant une jouissance d'incertitude, de recherche ou d'inquiétude. Qui n'a ouï l'éloge de la concentration jusqu'à l'énigme, de la prose de Tacite? J'ai souvent pensé à Tacite en m'appliquant à comprendre les vers archi-concentrés, archi-contractés de Mallarmé, prince de l'Ellipse, dans le plaisir muet de réussir ces versions, attirantes par leur difficulté même, tandis que ma bouche, servante attentive et dévouée de mes oreilles, répétait les mots sonores du Poète à musicalité magnifique, à musicalité souvent par elle-même suffisante pour assouvir le sens esthétique.

Nul ne s'est jamais à ce point dégagé du principe académico-saint de la Clarté, de la clarté absolue, permanente, érigée en dogme, en règle péremptoire prescrite aux collégiens, subséquemment aux rhéteurs et rhétoriciens et, en général, à cette catégorie de pédants et d'affectés qui se qualifient : « Les purs gardiens de la Langue. » Il s'est voué avec acharnement à s'en

passer, à montrer comment on pouvait s'en passer; il s'y est voué avec absolutisme, peut-être en sectaire de son idée, par un surextrait de procédé en quelque sorte foudroyant qui fut la cause des clameurs indignées des uns, des sarcasmes ineptes et bruyants des autres, car, pas plus que la sottise, la colère et la gouaille ne perdent jamais leurs droits. Il y a mis un parti pris magistral, parfois excessif et fatigant. Mais il a impérieusement fait rentrer dans la Langue une aptitude nécessaire que l'on en avait expulsée, une arme pour toucher, émouvoir, frapper certaines facettes intellectuelles, qu'on avait niaisement et doctoralement supprimée.

Grâce à Lui, désormais tout écrivain souple aux sollicitations multiples de la pensée, n'hésitera plus à maintenir dans son écriture les nœuds serrés d'obscurité suggestive que formera sa plume, à laisser quelque énigme flotter sur les vagues spirituelles de son œuvre. Il ne soumettra plus ces condensations de noir à l'éclaircissement par le secours des mots fastidieusement explicatifs, mettant l'incandescence importune dans le demi-jour émouvant des idées, éclairant sans interruption, comme des salles de concert ou des cafés, nos âmes, ces forêts faites d'ombres et de lumières. S'il ne suivra pas le grand mort dans l'invariabilité et l'opiniâtreté de son systématisme, il lui empruntera, suivant l'occasion, la beauté et la force de sa spéciale technique. Et de même que le Néologisme enrichit maintenant la Langue, de même que le Vers libre l'assouplit, de même que d'autres libertés heureuses lui rendent peu à peu la souplesse, la grâce et la fécondité, l'Hermétique rénovée par Mallarmé lui restituera le don de faire résonner la pensée dans les coins estompés de nos tremblantes et avides consciences.

EDMOND PICARD

LETTRES D'AMÉRIQUE [1]

Les Ateliers de Louis Tiffany à New-York.

J'ai une passion bien marquée pour toutes les pierres translucides ou transparentes, colorées et brillantes, et j'imagine volontiers, avec un poète des premiers siècles, que le ciel a des murailles, des cloisons, des arcades et des colonnes d'onyx, de rubis roux et d'opales, avoisinant des cascades de diamant, avec un pavé de velours métallique aux cassures cristallines. Autant mettre ces rêves-là dans un paradis quelconque, puisqu'on ne les trouve réalisés nulle part.

Mais certainement Tiffany a créé des choses qui réalisent mes plus audacieuses imaginations sous ce rapport, et en suscitent de plus audacieuses encore. Dans une première salle, je suis arrêtée par des lampes de toutes dimensions, de toutes les formes, de toutes les nuances; volets fermés, ces lampes s'allument, et leurs merveilleux abat-jours, vrais vitraux de cailloux translucides, les coiffent d'un casque qui suggère tantôt le luxe des palais assyriens, tantôt l'amour naïf des Indiens pour tout ce qui luit doucement. Ces cailloux, — qu'on laisse tels qu'on les ramasse sur certaines plages de l'Atlantique, — enchâssés dans des cordelettes de cuivre, sont soutenus par des armatures aux formes caractéristiques; ici une forme chinoise, là une forme d'insecte, de papillon, de coléoptère ou de quelque étrange fleur ou fruit.

L'éclat tantôt mat, tantôt brillant de ces pierres, et l'harmonie de leur assemblage forment un tout d'une homogénéité reposante et attirante. Presque tous ces trésors de couleur et ces capricieux poèmes de lumière sont faits pour cacher quelque appareil électrique. Et ici, du moins, on a la joie de voir de nouvelles formes servir à de nouveaux procédés: ce n'est plus la lampe électrique empruntant la coquille traditionnelle des éclairages au gaz, au pétrole ou à la chandelle, voire à la torche.

Un peu plus loin sont les verres iridescents, aux tons forts et prononcés. Au milieu d'une étagère, un paon empaillé étale ses plumes changeantes; autour de lui, des vases, que ses couleurs ne font point pâlir, imitent les nuances et le miroitement de sa gorge et de son arc-en-ciel d'yeux foncés. Dans de nombreuses vitrines ou sur des tables sont des flacons aux cols bizarres, dont les couleurs sont plus claires, plus transparentes et plus douces: c'est le même arc-en-ciel, le même caméléonage atténué et métallique que celui des aquariums de poissons des îles Bermudes, de petits joyaux vivants.

Un étage plus haut, dans un des ateliers où se combinent les vitraux, des jeunes filles arrangent les jeux de patience de tous ces petits morceaux de verre. L'une d'elles « peint » un paysage, si l'on peut appeler peinture ce dosage de tons découpés dans le verre. L'aquarelle qu'elle copie est devant elle; elle élève entre le jour et ses yeux une feuille de verre coloré et nuancé. Avec de grands ciseaux, l'exact petit bout de rouge clair ou de bleu sombre est découpé et adapté au ciel ou à la fleur commencée et, plus tard, Tiffany viendra rectifier, s'il y a lieu, l'inspiration de ses élèves, avant que les enchâsseurs n'aient serti d'une façon définitive tous ces petits morceaux les uns à côté des autres. Toutes ces jeunes filles sont des « graduées » d'une académie de dessin, et quelques-unes sont des artistes, jouissant de tout leur cœur de la magnifique occasion d'employer une palette de verre et de donner à leurs rêves colorés l'éclat, la transparence et la profondeur que ce merveilleux procédé leur procure. Puis, cet infatigable chercheur qu'est Tiffany découvre chaque jour de nouveaux moyens de rendre l'eau, les ciels, les verdures; et les matériaux employés à la confection de ces grandes fresques lumineuses changent, deviennent meilleurs; les ciels presque tout faits arrivent en grandes feuilles nuancées par les hazards, savamment conduits, de la flamme et des matières colorantes; des provisions de verdure s'amoncellent dans la boîte qui contient les feuilles de verre, — cette palette infiniment changeante de l'artiste verrier; — et voici toute une collection de larges morceaux de verre aux différentes épaisseurs qui donnerait envie d'inventer d'impossibles scènes de drames nautiques, nappes d'eau glauque et paisible, geisers tout en mousse, cascades aux ombres vertes ou bleues. Voici aussi le fameux *drapery glass*, verre-draperie, dont il faut si peu de morceaux à un bon dessinateur pour faire la robe aux mille plis et aux mille nuances d'un ange ou d'une grande dame. Au hasard, presque, le verre s'est replié, s'est aminci d'un côté, épaissi de l'autre, et hors de ces mille possibilités, l'artiste découpe de toujours nouvelles réalisations de ses visions.

(1) Voir l'*Art moderne* des 24 juillet, 7 et 28 août derniers.

Je passe, sous des portières de nacre sertie dans un tissu métallique, voisinant avec des rideaux de grosses perles opales, dans des chambres où la lumière est tamisée par les ailes de grands papillons des tropiques et des pétales d'orchidées fabuleuses. Voici les mosaïques de verre aux dessins égyptiens ou byzantins, ornant de lignes géométriques quelque plaque de marbre qui servira d'autel ou de pierre commémorative. Peut-être aussi, ces panneaux d'une richesse inouïe iront-ils décorer la grande salle de lecture d'une de ces bibliothèques-palais dont l'Amérique se peuple peu à peu. Peut-être sera-ce la salle d'apparat d'une université, beaucoup plus luxueuse et plus imposante, plus sévère, plus artistique que les églises qui les entourent. Partout, dans le nord, dans le sud, où qu'on aille, beaucoup de petites églises sont pourvues de quelque vitrail intéressant, mais leur peu ambitieuse tour et leurs ailes étroites sont plus charmantes, par leur extérieure enveloppe de lierre ou d'autre plante grimpante, que par l'intérieure décoration de leurs murs.

Un grand panneau de mosaïque éclairé par des lampes d'aspect extraordinaire, est prêt à être emporté et emballé. De grands flambeaux de cuivre aussi sont là, enchâssés de cailloux polis ou taillés, verdâtres comme ceux qui voilent les lampes de l'autel.

Jamais je ne m'étais sentie ainsi transportée en des temps reculés, et rien, d'une façon aussi vive, n'avait évoqué la joie si naturellement païenne du luxe des anciens. Dans ces couleurs éclatantes, pas une note trop bruyante, pas une forme inharmonieuse, et nulle part la répétition d'une même harmonie, d'un même moule; le tout est aussi varié que si des artistes des quatre coins du monde avaient apporté là toutes ces choses.

On pense à l'âme du Téméraire et aux joyaux à demi taillés dont il aimait à s'orner. Quelque chose de l'âme des Indiens, puis des anciens Romains et des habitants de Tyr et de Babylone flotte dans l'atmosphère. Mais toutes ces splendeurs n'orneront plus guère ni les maisons des grands ni celles de leurs prototypes, les dieux. On dirait qu'une religion très grave et très chaude vient de trouver l'amoureux artiste qui exprime quelque chose de sa très naturelle universalité, de sa joie, de sa simple bonté très humaine et de son active et sereine pensée.

Dans les temples pleins de livres, dans ces vastes rotondes de marbre et de bronze que sont les sévères salles de lecture des grandes bibliothèques, où le silence est mieux observé que dans nos cathédrales, ces fresques, ces lustres, ces panneaux, ces portières, ces vitraux réjouiront les tranquilles chercheurs et rendront plus légers et plus heureux leurs rêves et leurs études. Peut-être aussi ces choses, comme pour le *Commencement-Hall* de l'université de Princeton, verront-elles ces scènes de bien moderne émoi, les fêtes de fin d'année où les licenciés obtiennent leurs diplômes, et où toute une petite ville s'agite, se décore de drapeaux, parce que quelques centaines de jeunes gens des deux sexes auront bravement étudié pendant plusieurs années. Leurs parents, amis, cousins et cousines, en leurs plus gais atours, papillonneront autour d'eux ce jour-là. Les orateurs les plus aimés ou les plus réputés auront mis toutes les têtes en ébullition, et dans les jardins de l'université se continuera la solennité sévèrement commencée dans la salle embellie par Tiffany.

D'autres que lui recherchent les secrets de l'art de la verrerie. D'autres que lui « enfilent des perles » pour en faire d'iridescentes draperies. J'ai vu de MM. Heinicke et Bowen des vitraux originaux, curieux, admirablement dessinés et éclairés. Mais Tiffany me semble possédé, au plus haut degré, du génie de la décoration tranquillement et expressivement chatoyante. L'emploi des métaux qui encadrent ses verres, ses marbres, ses amoncellements de cailloux ou de cabochons translucides, n'est peut-être pas moins intéressant que son maniement du verre. Cuivre rouge, jaune, brun, patiné de cent façons, bossé, poli, terni tordu en cordes, arrondi en vertèbres, fer noir aminci pour former les mailles d'une dentelle semée de points lumineux, roulé en boules formant de courtes franges inégales pour terminer un abat-jour que tout ornement trop léger déparerait; ici encore, cuivre ou bronze formant une rosace composée de feuilles mortes ajourées par le froid et maintenues par des cordes de même métal, rosace s'appliquant sur un panneau de bois de teinte semblable (meuble quelconque, bahut très moderne, par exemple) et formant l'effet le plus inattendu. Tout cela, et tant d'autres choses qu'on n'a pas le temps de noter dans un coin de sa mémoire ou de son carnet, vous arrête, vous charme, puis se fait admirer, et les étonnements se succèdent sans fin.

Et l'on se refuse à mesurer l'art de l'inventeur de toutes ces choses. C'est une âme spéciale, interprétant toutes les magies naturelles pour en faire des trésors qui garderont leur fraîcheur, leur imprévu, leur asymétrie, leur vivacité et leur harmonie de couleurs, et rempliront les demeures humaines des enchantements de la Nature vivante et mouvante.

MARIE MALI

MORT D'ADOLPHE SAMUEL

M. Adolphe Samuel, directeur du Conservatoire de musique de Gand, est mort dimanche dernier, âgé de soixante-quatorze ans, après une longue et belle carrière entièrement vouée au culte de l'art.

M. Samuel, compositeur de talent, pianiste distingué dans sa jeunesse, fut en outre un apôtre convaincu des maîtres et un initiateur auquel notre génération doit une vive reconnaissance. C'est lui, on le sait, qui fonda à Bruxelles, en 1865, les Concerts populaires de musique classique auxquels, après un court intermède pendant lequel l'illustre violoniste Henri Vieuxtemps tint le bâton directorial, Joseph Dupont donna un superbe développement. Il faut se représenter ce qu'était, il y a trente ans, la situation de la capitale brabançonne au point de vue musical pour apprécier tout le mérite et la hardiesse de l'initiative prise par M. Samuel. Sa tentative réussit d'ailleurs brillamment, malgré les difficultés dont fut entourée la création de cette grande institution musicale, et lorsqu'en 1871, appelé à la direction du Conservatoire de Gand, le savant professeur d'harmonie dut abandonner la direction des Concerts auxquels il avait consacré pendant six années une infatigable et toute juvénile activité, il eut la joie de confier à son successeur une entreprise artistique florissante et riche d'avenir.

L'ardeur, la jeunesse, l'enthousiasme, M. Samuel les conserva jusqu'à ses derniers jours, malgré le poids des années. Il eut la plus verte vieillesse qu'on puisse souhaiter à un artiste et, bien que frappé à plusieurs reprises par des deuils cruels, il ne connut jamais la lassitude ni le découragement. Prix de Rome en 1845, à vingt et un ans! il ne cessa de travailler jusqu'à la fin de sa vie. Et ses dernières compositions attestent une vitalité, une fraîcheur de sensations que rien n'avait pu altérer.

La liste de ses œuvres est longue. Si toutes n'ont pas

une valeur de premier ordre, elles attestent du moins une connaissance technique approfondie, du goût et un sentiment mélodique distingué. Quelques-unes marquent parmi les compositions les plus remarquées de l'école belge : Plusieurs de ses symphonies, notamment, qui sont au répertoire des concerts de l'Allemagne où leur auteur est hautement apprécié, et le *Christus*, pour soli, chœurs et orchestre que nous fit entendre, il y a deux ans, M. Eugène Ysaye, et que nous avons, ici même, analysé en détail (1). C'est sous l'influence des idées qui déterminèrent l'artiste à abjurer la religion israélite et à embrasser le catholicisme que fut écrite cette œuvre, qui marque l'apogée du talent de son auteur. Elle forme une page mystique et dramatique tout à la fois d'une belle envolée, et fut accueillie avec une sympathie qui réjouit le vénérable musicien, pansa les plaies que l'indifférence de ses compatriotes lui avait parfois causées et stimula à nouveau ses énergies.

Il faut citer de lui un opéra comique, *Madeleine*, joué au théâtre de la Monnaie en 1849, un *Giovanni da Procida*, écrit à la même époque, un grand opéra en trois actes : *Les Deux Prétendants*, un opéra comique en deux actes : *L'Heure de la retraite*, une partition (musique de scène et entr'actes) composée pour les *Gueux* de Charles Potvin et exécutée en 1864, plusieurs cantates patriotiques pour commémorer les événements relatifs à l'indépendance de la Belgique, sept symphonies, un grand nombre de mélodies et de *lieder* dans le style des meilleures œuvres allemandes de ce genre, des ouvrages théoriques : solfèges, traités d'harmonie, etc. Bref, un bagage énorme que domine le *Christus* auquel succéda, croyons-nous, une Messe qui dut être tout récemment achevée. Disciple et admirateur de Mendelssohn, ses écrits musicaux ont des affinités assez étroites avec ceux de l'auteur d'*Élie* et des *Romances sans paroles*.

La situation officielle de M. Adolphe Samuel ne l'empêchait pas d'avoir et de proclamer des idées artistiques indépendantes, qui parfois s'affirmaient avec éclat dans des milieux peu habitués à les entendre exprimer. On se souvient du bruit que fit le discours de tendances émancipatrices que prononça, il y a quelques années, le directeur du Conservatoire de Gand à l'Académie de Belgique, dont il présidait une des classes. Avec une bonne humeur caustique, le musicien décocha à ses collègues des vérités qui franchirent d'un bond les murs de la grave assemblée et ricochèrent dans des cénacles jeunes, où s'accrût la popularité de celui qui leur avait donné la volée. Samuel fut, en même temps qu'un musicien, un homme d'esprit et un causeur charmant. Sa disparition sera universellement regrettée.

THÉATRE DE LA MONNAIE

Lohengrin.

Devant une salle dont toutes les premières loges pleuraient leurs abonnés absents (chasse, villégiature, bains de mer et voyages en Suisse, devez-vous être honnis par les directeurs de théâtres!) le Chevalier au Cygne s'est efforcé, avec une ardeur nouvelle, d'arracher la plaintive Elsa aux maléfices de la farouche Frisonne. Et sous les traits de M. Imbart de la Tour, le chanteur applaudi, il défendit vaillamment l'innocence opprimée, déjoua les ruses du traître Telramund, exprima sa tendresse à la clarté des étoiles, caressa le vain espoir d'un bonheur dont l'inéluctable fatalité lui interdit, hélas! la réalisation. Elsa, incarnée par M[lle] Thérèse Ganne, se laissa protéger, aimer, et les pernicieux conseils d'Ortrude firent sur elle leur impression accoutumée, bien qu'on ne remarquât, dans sa personne ni dans le timbre de sa voix, nulle émotion justifiant les péripéties qui amenèrent l'abandon dont elle fut finalement l'objet. Blonde et poupine, le visage souriant, le geste arrondi, Ortrude, dans laquelle les habitués du théâtre reconnurent M[me] Kutscherra, prit à cœur d'atténuer le méchant caractère que l'auteur s'est complu à lui attribuer. Des deux femmes, c'est elle qui parut la persécutée. Et son désir de réhabilitation alla même jusqu'à rendre complètement inintelligible le texte du drame, qui souligne sans doute avec trop d'évidence, à son gré, la noirceur de son âme. Après tout, elle chantait peut-être en Frison. Frédéric de Telramund dit son récit d'une voix mordante, d'un métal superbe, — la voix appréciée de M. de Cléry. Mais il apprendra, dans l'exil où le relégua le roi Henri, à ne pas rouler des yeux d'avaleur de sabres et à mettre dans ses allures plus de sobriété. Roi et héraut ont du « creux ». L'un ressemble, à s'y méprendre, à M. Journet, l'autre à M. Dufranne.

Et paisiblement la colombe a ramené vers les lointains parages de Montsalvat, sur les eaux sinueuses de l'Escaut, l'étincelant Lohengrin, salué par les harmonies bruissantes et parfois bruyantes de l'orchestre.

(1) Voir l'*Art moderne*, 1895, pp. 117 et 189 ; 1896, pp. 109 et 119.

L'ESTHÉTIQUE DES VILLES

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

Je viens de passer place de la Liberté et j'y ai vu un ouvrier occupé à peindre en blanc cru une *partie* d'une des faces de la place. Va-t-on recommencer là le ridicule bariolage de la place des Martyrs où un même fronton passe d'un bout à l'autre par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel?

La ville ne pourrait-elle, une fois pour toutes, faire choix d'une couleur décente qu'elle imposerait à tous les propriétaires dont les maisons font partie d'un ensemble monumental?

Il y a tant de servitudes tracassières et plutôt néfastes qui ne visent souvent qu'à maintenir une architecture insipide ou hideuse. Pourquoi n'en établirait-on pas une qui nous préserverait à l'avenir d'horreurs semblables à celle que je vous signale?

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, avec l'expression de ma fureur, celle de mes meilleurs sentiments.

JOLEC.

***

Le *Matin*, d'Anvers, publie ces observations, fort sensées, que lui communique un Anversois soucieux de la beauté du paysage urbain :

On parle un peu partout maintenant d'esthétique des villes, et l'on « applique l'art » à la rue avec un zèle extraordinaire. Bientôt on ne trouvera plus une enseigne qui ne nous rappelle « le glorieux vieil Anvers »... Il est juste qu'une époque qui n'a pas de génie spécial copie le style d'époques qui en avaient à revendre...

Pourtant n'y aurait-il pas lieu, à votre avis comme au mien, et cela en vue de l'esthétique des villes tant vantée, d'arrêter la fougue de certains « restaurateurs »?

Ainsi, par exemple, je ne vois pas la nécessité de gâter notre vieille tour de Saint-Jacques qui, vue du côté de la rue Neuve et surtout vers le soir, a un caractère splendide : le temps lui a donné sa patine, il en a effrité et rouillé les murs de telle sorte que cela fait songer à une admirable eau-forte.

Eh bien, savez-vous ce qu'on fait? Derrière les échafaudages qui grimpent le long de la tour obtuse se consomme un véritable crime de lèse-pittoresque. Dans quelques mois, vous verrez apparaître un édifice renouvelé qui ne rappellera plus que vaguement l'ancienne église, avec sa tour aux flancs superbement écorchés et égratignés. En revanche, vous jouirez d'un aspect des plus banals, mais d'une banalité plate comme un macadam : ce sera rectiligne et mathématiquement exact; les amis du « propre » et du « soigné » y applaudiront certes, mais les artistes et les étrangers qui ont le sentiment d'art trouveront l'occasion de répéter : La nouvelle Carthage gâte tout ce qu'elle touche!

Rappelez-vous, entre autres, les justes récriminations que nous vaut depuis des années déjà le ridicule remaniement du Steen? Fallait-il le moindre instinct du beau, du caractère historique, des proportions architecturales pour oser flanquer à la vieille bâtisse une annexe d'un poncif tout à fait agaçant, véritable devoir d'élève de l'académie? Il eût été si simple de conserver religieusement le vieil aspect de la prison espagnole, en consolidant tout bonnement ce qui en avait besoin, au lieu de nous octroyer un bâtiment d'un style mixte, qui — au dire de tous les artistes, et je vous engage à demander leur avis — dépare absolument la vue de la rade, enlève au sublime paysage qu'on voit du promenoir un élément de majesté qu'il aurait certes eu si le Steen avait gardé son ancienne forme — sans « restauration » ni « embellissement » modernes.

Décidément, c'est à croire que le goût décoratif des Anversois — un de nos talents les moins contestés — va *diminuendo* de jour en jour. Partout l'académique triomphe! Ainsi n'est-il pas grotesque qu'en sortant de la nouvelle gare, en arrivant avenue de Keyser, — où l'on a, au coucher du soleil, un remarquable spectacle, avec la cathédrale qui émerge au-dessus des maisons du fond, — n'est-il pas grotesque qu'on ait eu la fantaisie de flanquer, au milieu de ce coup d'œil magnifique, un *Lavatory* des plus *hénaurmes!* Cette boîte nous cache le soleil! — Suffit, n'est-ce pas?

Espérons que vous voudrez bien appeler l'attention de vos lecteurs sur ce sujet important : il me semble qu'il est tout aussi digne d'intérêt que les graves disputes à propos de politique qui divisent nos bons concitoyens.

A LOUVAIN

Exposition internationale d'affiches.

Dans l'allocution qu'il adressa au ministre de l'intérieur à l'inauguration de l'Exposition internationale d'affiches, M. Léon Boels, président de la Table-Ronde, à qui est dû le succès de cette intéressante exhibition, caractérisa en quelques phrases le rôle de l'affiche illustrée, l'importance qu'elle a prise dans le mouvement des arts décoratifs, son influence salutaire sur la foule pour qui elle a créé une sorte de musée en plein vent. Rappelant un mot d'Huysmans, il a dit que si l'affiche n'est pas une œuvre artistique au sens absolu, elle constitue néanmoins une « dinette d'art ». Le terme est charmant, et l'exposition qui vient de s'ouvrir à Louvain en démontre la justesse.

Cette exposition est nombreuse. Plus de quinze cents affiches! Elle est, en outre, des plus intéressantes parce qu'elle réunit, pour la première fois en Belgique, aux affiches françaises, anglaises et belges, qui sont les plus répandues dans notre pays, des affiches danoises, russes, allemandes, hollandaises, espagnoles, américaines, ce qui donne lieu à des comparaisons utiles. Ajoutons qu'étant ouverte au profit d'œuvres de bienfaisance, elle répudie toute idée commerciale, ce qui n'est pas toujours le cas pour les expositions de ce genre.

Sans doute si le Comité avait eu plus de temps, il eût pu réunir collection plus complète. Sans doute, dans cette même hypothèse, le placement eût pu être plus rigoureux au point de vue des groupements par nationalité et par artiste. Sans doute aussi eût-on pu donner plus de développement à la section historique : « L'affiche à travers les âges » est certes un thème attrayant pour fixer les idées et montrer les progrès accomplis. Il n'a été qu'ébauché à Louvain. Telle quelle, l'Exposition mérite d'être louée. C'est, certes, la plus considérable que nous ayons vue et si quelques pièces médiocres la déparent, le nombre des œuvres artistiques dont elle s'honore établit largement la compensation.

Ce sont, dans la section belge, les compositions de MM. Van Rysselberghe, X. Mellery, Henri Meunier, Ad. Crespin, Privat-Livemont, V. Mignot, Emile Berchmans, A. Rassenfosse, Ch. Michel, Em. Jaspar, Commaire; dans le section française les fantaisies exquises de Chéret et de Lautrec (*May Belfort*, *May Milton*, la *Troupe Eglantine*, *Jane Avril* méritent une mention spéciale) et les charges désopilantes de Jossot. En Hollande, les deux estampes symboliques, d'une étrange beauté, de Jan Toorop, reproduites récemment, l'une et l'autre, dans la revue allemande *Dekorative Kunst*. En Allemagne, les affiches de MM. J. V. Cissarz et R. Engels, deux noms nouveaux pour nous. Le contingent danois, envoyé par le musée de Copenhague (avis à MM. les membres des Commissions des Musées royaux de Belgique) et l'ensemble fourni par la Russie renferment également quelques spécimens remarquables qui révèlent dans les procédés d'impression un réel mérite.

W. H. Bradley et H. Penfield, enfin, représentent les Etats-Unis beaucoup mieux que les pancartes kilométriques par lesquelles d'habiles mais terrifiants chromolithographes annoncent des spectacles niagaresques, équestres, militaires et vélocipédiques.

Cet ensemble bariolé est instructif et d'une inépuisable variété. Mais, comme Dieu, le public doit y reconnaître les siens.

PETITE CHRONIQUE

Du titre assez souple — « En lisant M. Brunetière » — de la conférence qu'il donnait, jeudi, au cercle Labeur, M. Georges Rency s'est autorisé pour faire constater, en d'ingénieux aperçus et des digressions calculées, le renouveau du classicisme que nous signalions dans un récent article. S'aidant d'une langue claire, bien ordonnée et digne de l'objet qu'il prétendait montrer, le jeune romancier de *Madeleine* nous fit le tableau des désordres qui depuis dix ans désolent les Lettres, en chercha la cause ensuite dans la méconnaissance des principes que Brunetière, dans son manuel, considère comme essentiels à une littérature vraiment française et justifia enfin, en désignant quelques œuvres récentes, son espoir de renaissance. Il a cité des noms : qu'on n'oublie pas le sien, — c'est celui d'un écrivain solide, chaleureux et réfléchi. A. R.

La Commission de l'Exposition organisée sous les auspices du gouvernement belge à Saint-Pétersbourg et à Moscou par la Société russe de secours aux enfants pauvres et malades, s'est réunie mardi dernier au ministère des Beaux-Arts. Une centaine d'artistes ont répondu à l'invitation qui leur avait été adressée et les œuvres annoncées paraissent devoir représenter brillamment la Belgique. L'Exposition, placée sous le haut patronage de S. A. I. Mme la grande-duchesse Elisabeth-Mavrikievna, s'ouvrira le 24 novembre prochain au Palais impérial de la Société d'encouragement des Beaux-Arts. Elle sera, aussitôt après sa clôture, transportée à Moscou, où elle sera ouverte le 10 janvier 1899. Les œuvres doivent être déposées du 1er au 15 octobre au Musée royal de peinture, à Bruxelles, pour y être soumises au jury. Le Président de celui-ci, M. J. De Vriendt, se rendra personnellement à Saint-Pétersbourg pour surveiller le placement. Les frais de transport, d'emballage et d'assurance sont intégralement supportés par la Société.

La Société des concerts Ysaye vient d'arrêter le plan de sa prochaine campagne. Elle compte donner six concerts d'abonnement, dirigés alternativement par MM. Eugène Ysaye et Félix Mottl, avec le concours d'artistes éminents, parmi lesquels sont dès à présent engagés : Mmes Nordica et Mottl, MM. Burgstaller, R. Pugno, Ed. Risler, A. De Greef et L. Van Hout. Ces concerts auront lieu les dimanches 16 octobre (Ysaye), 20 novembre (Mottl), 11 décembre (Ysaye), 8 janvier (Mottl), 22 janvier (Ysaye) et 12 février (Mottl). A la fin de la saison, en mars et avril, il y aura des concerts extraordinaires, l'un sous la direction de M. Weingartner, l'autre sous la direction de M. Ysaye et avec le concours de Joachim.

Parmi les œuvres à l'étude, citons les IVe et VIe symphonies de Beethoven, des symphonies de Berlioz et Dvorack, la *Rapsodie wallonne* (inédite) de Théo Ysaye, des pages symphoniques de Mozart, Schubert, Weber, Wagner, César Franck, Vincent d'Indy, Ernest Chausson, Paul Dukas, Claude-A. Debussy, S. Lazzari, J. Dalcroze, G. Lekeu, P. Gilson et d'un jeune compositeur américain totalement inconnu sur le continent, M. Mac-Down.

Le programme promet, on le voit, une saison musicale des plus intéressantes.

M. Jean Vanden Eeden ne se repose pas sur les lauriers que lui ont valu *Numance* : il travaille en ce moment avec ardeur à un nouveau drame lyrique en quatres actes, intitulé *Rhena*. Le poème est de M. Michel Carré.

Les réformes adoptées, sur l'initiative d'un groupe d'hommes de lettres, par la nouvelle direction du théâtre du Parc, créent une salutaire émulation dont se réjouiront tous ceux qui souhaitent de voir l'art dramatique sortir des routines et de la vulgarité dans lesquelles il demeure depuis trop longtemps enfermé en Belgique.

Le Nouveau-Théâtre, qui rouvrira ses portes mardi prochain, annonce à son tour une série de spectacles attrayants parmi lesquels : *Les Tisserands*, de G. Hauptmann, *Les Erynnies*, de Leconte de Lisle, *Jean-Gabriel Borkmann*, de H. Ibsen, l'*Ecole des veufs*, de G. Ancey, *Le Passé* et *la Chance de Françoise*, de G. de Porto-Riche, *Terra Baixa* (Terre Basse), drame catalan d'Angel Guméra. La direction a reçu en outre plusieurs œuvres d'écrivains belges : *Un mâle*, de Camille Lemonnier, *Les Rayons X*, de MM. Garnir et Sicard, *Haine d'aimer*, de Paul André, une pièce nouvelle de G. Van Zype, etc.

Mmes Adeline Dudlay, Lerou et Maguéra, MM. Paul Mounet, Lugné-Poe et Ch. Lenormant sont engagés en représentations pour interpréter des œuvres qu'ils ont créées à Paris. Enfin, des auditions spéciales d'ouvrages inédits, sous forme de lecture, se succéderont à des dates qui seront ultérieurement arrêtées.

A partir du 21 courant, en attendant la réouverture de la saison d'hiver à l'Alhambra, fixée au 30 courant, le théâtre du boulevard de la Senne abritera la tournée Dorval, avec Mme Jeanne Hading comme étoile. Voici l'ordre de ces représentations : Le 21, l'*Aventurière* et *Une visite de noces*; le 22, l'*Étrangère;* le 23, la *Princesse de Bagdad*; le 24, *Adrienne Lecouvreur;* le 25, la *Dame aux camélias;* le 26, le *Maître de forges*.

C'est mardi prochain que M. Charles Lauri inaugure, par un spectacle de fantaisies dans le genre de l'Empire de Londres, la saison de l'Alcazar.

Aux *Mousquetaires au Couvent*, qui firent la joie des habitués du théâtre Molière, ont succédé, depuis hier, les *Petites Brebis*, qui clôtureront la brillante saison d'opérette poursuivie par M. Darman. Celui-ci a fait revenir, pour ce dernier spectacle, l'excellent ténor Sylvain et a engagé deux nouvelles chanteuses, Mmes Molka et Stas.

M. Boitte, éditeur de l'*Art flamand*, a été nommé officier d'Académie par le gouvernement français.

M. Georges Bonheur, professeur de chant aux Conservatoires de Liége et de Gand, où il avait formé d'excellents élèves, entre autres le ténor D. Demest, actuellement professeur au Conservatoire de Bruxelles, vient de mourir à Paris. Il était né à Liége en 1828, fit ses études musicales à Paris où il eut pour maîtres Galli, Bouton et Massé. Il acheva son éducation artistique à Milan, sous la direction de Lamperti.

On annonce de Vienne la mort du compositeur K. Zeller, auteur de l'*Oiseleur* (*Der Vogelhaendler*), dont les refrains sont devenus populaires dans toute l'Europe. On se souvient du succès qui accueillit cette opérette, il y a deux ans, au théâtre des Galeries. Zeller laisse une autre opérette célèbre, *Der Obersteiger*, les opéras comiques *Joconde*, *Le Capitaine Nicol*, *Les Vagabonds*, etc.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32 rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 39. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 25 Septembre 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

La Grotte des Pins à Fontainebleau.

Ce fut jadis une grotte « humaine ». Construite pour François I[er] par ... : les guides n'en disent pas le nom. Et comment dans le désinvolte et doux farniente des vacances, hélas! mourantes, vouloir s'en informer. Une grotte-salle-de-bains, en laquelle Anne de Pisseleu, plus pompeusement connue sous ce titre sonore : Duchesse d'Etampes, grande favorite du vainqueur de Marignan, « s'esbattait » avec ses filles d'honneur, voire avec les autres duchesses de la cour, tandis que son royal et fringant amant, le voluptueux polisson qui fit la politique et la guerre à ses moments perdus, caché dans une loge secrète au mur criblé de trous, se repaissait du mets singulier et divin, suprême d'idéal et de sensualité, qu'est la Nudité féminine en son énigmatique sublimité de Beauté et d'inconscient cynisme.

A côté est un jardin aux toisonneux ombrages où, parmi les chênes et les hêtres (vieux arbres français), des pins sylvestres norwégiens, aux sèches et grisâtres aiguilles, aux troncs rugueux et rosâtres, ont poussé. Y en avait-il déjà au temps du Roi « à la Salamandre », de l'inépuisable mâle qui passait, incombustible lézard, sans en subir dommage, à travers les plus ardents brasiers de l'Amour? Je l'ignore. Actuellement, sur les photographies des restes architecturaux de ces lieux où dansent la multitude fantômale des souvenirs, on inscrit : *Grotte du Jardin des Pins.*

Plus de grotte, plus de baignades, plus de corps aux souples et harmonieux contours emprisonnés dans le tissu nacré de la peau, ce délicat chef-d'œuvre du Hasard qui, depuis les origines, mélange, combine, ajuste, dose, en l'immense et émouvante fantaisie des formes, les éléments indestructibles de l'universelle et maternelle matière. Plus d'eau! non, même plus d'eau! Un coin désert, lépreux, ravagé, une broussaille de pierres, en laquelle un architecte, un « monumentiste », fort studieux, s'applique administrativement à faire renaître quelque ordre, avec l'aide du ciment Portland et d'un dessin linéaire irréprochablement scolaire. L'admirable délabrement des ruines qui consolait de la destruction — (ce fut Louis XV, le Bien-aimé, à la face molle et mafflue de concierge, qui l'ordonna, je crois, afin de ne gêner en rien la construction d'une vaste caserne mondaine pour le peuple de femmes lascives et élégantes qui

l'accompagnait en ses villégiatures, lui et sa Pompadour, lui et sa du Barry; car il lui fallait aussi, à ce rondelet personnage, du sexe à toute heure), — l'admirable délabrement des ruines fait place à un bon nettoyage qui satisfera, n'en doutons pas, les amis de la propreté, de la symétrie, de l'alignement, du nivellement, du blanc, de la ligne droite, de la netteté et autres horribles préjugés destructeurs du Beau, dévastateurs de l'Art.

Heureusement, par un sort bienveillant (aussi peut-être par la dureté des matériaux granitiques), cinq Statues subsistent et demeurent impolluables, suffisantes pour, sinon faire oublier les ravages cruels du temps et des architectes, au moins pour faire sonner et vibrer en ce retrait écarté une émotion esthétique qui longuement, longuement vous retient en son fluide charmeur et répand dans l'âme l'allégresse mélancolique de cette merveilleuse mixture : l'Art et le Passé.

Cinq statues! Oh! surprenantes d'étrangeté et d'imprévu! Surprenantes aussi comme bousculade des règles, — spécialement de ces règles bourgeoisement sacro-saintes que, paraît-il, le puissant et tumultueux Rodin aurait méconnues, scandaleusement méconnues, récemment, dans son Balzac, et que Monsieur Falguière, qui a bien voulu le remplacer, respectera, à n'en pas douter, dans l'œuvre plus sage, qu'il a du reste, assure-t-on, modelée dans la huitaine de la commande avec la sûreté inquiétante du Bon Sens et du professeur « qui sait son métier »!

Cinq statues! Quatre fils d'Atlas, quatre Atlantes, quatre colosses, surpris au moment où, dans un dernier et exaspéré effort, tordant leurs muscles et se piétant contre l'écrasement qui interrompt leur escalade du Ciel, croule sur eux l'avalanche des rochers précipités par les Olympiens rythmant leurs coups sur les éclats de la foudre tonnante de Zeus.

Ce sont les voûtes et les architraves de l'antre frais et crépusculaire, dépendance du harem du Roi au long nez annonciateur d'érotisme, qui pèsent d'un poids de montagne sur les épaules nues des quatre vaincus dont les faces angoissées, s'accalmant déjà dans la résignation de l'Inévitable, barbues, farouches, guerrières, musculeuses, au point qu'on croirait ces têtes sculpturales et agonisantes celles de bâtards d'Héraclès, nés de ses assauts nocturnes et infatigables avec les cinquante filles de Dardanus. Ils se regardent, désespérés, s'épuisant en une tension suprême de tous leurs nerfs, semblant, de leurs yeux souffrants, se demander un dernier secours ou se dire un dernier adieu. Tels le Christ et les larrons sur les croix du Calvaire.

A l'angle du portique trilobé dont ces cariatides surprenantes subissent les archivoltes, s'ouvrant sur des sombreurs dont elles forment les chambranles humains, un cinquième colosse, un Terme, le buste seul dégagé, les jambes prises dans une massive gaine, libre de la scène d'écroulement, tourne vers les victimes des yeux d'inquiétude, de colère et de compatissance.

C'est le procédé employé pour créer ces figures dans leur admirable harmonie de douleur, d'énergie, de terreur et d'effroi, qui vaut surtout d'être mis en évidence comme leçon à ceux qui croient que l'approximation dans les lignes et les contours est une attestation d'insuffisance et une lèse-majesté artistique. Vous entendez encore, n'est-ce pas, les clameurs des engoulevents et des mouettes de la presse, des salons et des boulevards contre Rodin, l'impassible, coupable de ne pas avoir modelé son Balzac suivant la Formule, conformément aux prescriptions de la Tablature, comme aurait glapi l'apothicaire Beckmesser.

Les colosses des Bains d'Anne de Pisseleu sont tous, et en toutes leurs parties, sauf les visages, formés de blocs à peine dégrossis, juste ce qu'il faut pour que ces corps aient une approximative apparence de corps. On se retrouve mal, au détail, dans le débrouillement de leurs membres. Ils semblent englués dans la pierre, engagés dans le roc fruste dont des coups de maillet et de ciseaux hâtifs et brutaux ont fait jaillir en éclats sommaires et rustiques le strict nécessaire. Les fragments de granit, plutôt qu'ajustés, sont posés l'un sur l'autre, en un échafaudage, un entassement qu'on dirait quelconque. A juger l'œuvre suivant les préceptes d'une classique et pédante analyse, on croirait qu'elle est d'un ouvrier sans scrupules, pressé, distrait, ivrogne. Les plans seuls s'affirment, dans leur généralité sobre et lourde, comme dans l'architecture cosmique des rochers et des monts; le Fini, le fini cher aux Boileau de l'Art, est absent autant que le fard sur les membres robustes d'Ajax ou de Diomède.

Et pourtant toutes les caractéristiques du plus évident Esthétisme humain s'y rencontrent et saisissent irrésistiblement le spectateur, quand le jeu des lumières et des ombres fait saillir les reliefs et les creux, quand le plein soleil cruel et ternissant n'abolit pas les oppositions favorables du clair et de l'obscur. La grande fraternité qui s'affirme dans les productions du véritable Art, le sentiment d'une autre âme qui s'est dépensée avec une ardeur passionnée et en pleine liberté sauvage révoltée contre les grammaires et les prosodies, pour exprimer, au profit de ses semblables, l'émotion propre qui l'a brûlée, est là palpable, grandiose, poignante, et vous vainc sur l'heure!

La leçon (car leçon il y a, comme je l'écrivais plus haut) est savoureuse et péremptoire. Elle dissipe les doutes qui, au bruit des criailleries d'une critique bavarde et tapageuse, auraient pu surgir dans les cerveaux circonspects. Ah! combien il est vrai que toute règle fut démentie par un chef-d'œuvre! Elle fait naître cette pensée qu'il eût été vraiment suggestif, quand

tout le snobisme et le muflisme parisiens tintamarraient autour du Balzac, quand les hommes exutaient leurs sottises et que les femmes réitéraient les sottises des hommes, d'exposer, dans le voisinage, en leur muette splendeur, les reproductions des quatre Atlantes du Jardin des Pins et du Terme fraternel qui, tristement, désolé et indigné, les regarde pâtir et mourir.

EDMOND PICARD

LE PAYSAGE

Villégiature, mot enchanteur, d'une douce sonorité, l'un des plus doux du vocabulaire, évocatoire de tant de souvenirs; villégiature, interruption des âpres soucis des agglomérations, calmant des nervosités citadines, aiguillon à notre curiosité vagabonde!

Le soleil, au solstice, marque l'heure du départ.

Les papillons du bel-air s'envolent vers les digues, les kursaals; ils resteront là, à un point déterminé, toujours le même, ainsi que des phalènes, la nuit, autour d'un phare. Les affairés se disperseront en tous sens pour de plus douces digestions. Et la masse des travailleurs, rivée à l'établi, collée au pupitre par le labeur quotidien, restera confinée *intra muros*, privée de la fraîcheur de la forêt, du souffle vivifiant de la côte.

Si quelque chose pouvait vous consoler, ô travailleurs, qui aspirez aussi à secouer vos ailes, à prendre votre essor, à respirer la brise marine, l'air odoriférant du vallon boisé, à réclamer votre légitime part des rayons solaires, ce serait assurément cette constatation que l'exode des vacances ne s'accomplit que par une foule d'êtres plus bruyants qu'intéressants, inconscients du noble but que raisonnablement les privilégiés de la fortune devraient assigner à l'annuel voyage. La somme des impressions reçues par ces groupes bourdonnants, au cours d'innombrables itinéraires, de séjours prolongés, dépasse-t-elle de beaucoup les fades locutions : C'est joli cela, c'est charmant, servant avec : C'est horrible, c'est ignoble, à traduire tous leurs sentiments, à juger tous les événements?

A part les artistes qui vivent foncièrement de l'idée d'art, toujours, sans désemparer, ils sont en nombre infime ceux qui se mettent en route parfaitement conscients de l'importance de l'excursion, de la villégiature; ils ne sont que quelques-uns comme si la Nature avait voulu, en restreignant leur nombre, se les attacher plus fortement. Ils vont aux fêtes estivales avec une ferveur de pèlerin, une fidélité de croyant. Pour eux villégiature, excursion sont synonymes de paysages, occasionnels de grandioses tableaux, d'admirables spectacles où l'âme se retrempe et l'esprit se réconforte.

Puisque le vent est tiède, la brume transparente, que l'émeraude ruisselle dans la ramure, allons, les poumons gonflés d'air pur, contempler la splendeur des paysages en leur incessante variété. Que nous allions au pays des luxuriantes prairies où, sous des ciels infinis, traînent des robes chatoyantes de bestiaux; au pays picturalement plus ingrat des rochers qui dérobent les horizons; au pays aride des sables clairs plaqués de terre noire, de bruyères, de boqueteaux de pins; au pays désolé des fagnes où de la nudité du sol se dégage une incommensurable tristesse; au pays des cheminées géantes où l'azur et le nuage d'argent se ternissent de fuligineux brouillards d'usine, révélant, au milieu de la nature, le drame social; au pays des dunes blondes que la vague asperge de perles scintillantes; de tous côtés, sur notre passage, apparaîtront majestueux, bien caractérisés, des *tableaux à peindre*.

Le paysage, le croirait-on, a eu ses détracteurs. Encore maintenant d'aucuns lui contestent le droit d'occuper le domaine de l'idéal. Il y est entré cependant, glorieusement, et y occupera désormais sa légitime place. Lui refuser un rôle esthétique, c'est mal le connaître, le comprendre. Sur quoi reposerait sa prétendue infériorité? N'est-il pas susceptible d'interprétation? Rare est le tableau réellement émouvant, parce qu'il n'est pas si aisé qu'on le pense communément d'avoir une juste, une belle conception d'un paysage, d'en saisir le caractère, de fixer sur la toile *un instant de sa vie*, de raconter par la forme et la coloration ce qu'il dit à l'âme spectatrice. Il est impressionnable à l'excès, magiquement : ses couleurs naturelles se modifient par la couche d'air interposée, changent suivant la densité de l'atmosphère; l'air vibre, l'enveloppe, adoucissant les contours; l'irradiante lumière, en éblouissantes nappes, en traînées vives tranche les ombres, fait resplendir les couleurs ou les laisse languir et mourir aux ombres profondes; aux régions des clairs-obscurs la discrétion, la subtilité des tons est comme un défi à la rétine; la lumière éclatante paraît, disparaît au gré d'un nuage; les rayons frappent, glissent, se propagent ainsi qu'un fluide; en ce presque insaisissable et perpétuel mouvement de l'ondoyante clarté, l'œil ne saisit aucune discordance, aucun heurt et en goûte, ravi, la superbe harmonie.

Gardons-nous de rééditer les préceptes du genre, de réimprimer la grammaire du peintre paysagiste. En une page de cette revue on résumerait les lois de la perspective linéaire, celles de la perspective aérienne que l'on peut observer sans y trouver de sujétion académique, d'atteinte à la liberté. Mais elles sont indépendantes de cette chose particulière qui ne s'enseigne, ne s'apprend pas, ne s'exprime qu'imparfaitement, qui absorbe l'être entier pour s'épanouir en une fleur admirable et rare, la sensation artistique. Dire que cette sensation *est*, ce que personne ne contestera, suffit à prouver *ipso facto* la possibilité de l'interpréter chacun suivant son tempérament, et par suite d'engendrer l'œuvre. Donc, sous prétexte d'intellectualité, ne classifions pas nos sensations, ne prétendons pas que certaines sont indignes d'être traduites, d'être exprimées.

D'ailleurs les sensations éprouvées devant le Nature sont parmi les plus fortes, les plus nobles. Pourquoi les paysagistes ne parviennent-ils pas plus souvent à nous les rappeler, à les faire revivre en nous? Parce que, à notre avis, il n'est pas moins difficile de rendre par le pinceau l'intimité, la grandeur d'un paysage, le sentiment qu'il a fait naître, que d'exprimer, par un moyen autre, tel ou tel phénomène psychique. Chaque fois il s'agit, quel que soit le procédé d'expression, de fixer un état d'âme avec assez d'intensité pour que la sensation soit renouvelée à la vue, à la lecture ou à l'audition de l'œuvre.

A cet effet, il est indispensable, en ce qui regarde le paysage, de rechercher, — voilà le rôle esthétique de l'intellect en rapport direct avec la sensation, — de rechercher dans le site, dans la contrée choisie, aimée, ses aspects caractéristiques, ce qui touche notre sensibilité sans être immédiatement apparent. Pour les découvrir, il importe de vivre avec cette nature dont on veut raconter la vie aux autres, fidèlement, très intimement, de l'aube

au couchant, de recevoir ses confidences, ses secrets, d'être son amant passionné afin qu'elle s'abandonne et se livre entièrement.

Pas plus qu'il ne faut dessiner toutes les feuilles d'un arbre pour en saisir l'allure, le caractère, pas davantage il ne faut rendre les détails d'un site, d'une contrée et peindre tout ce que l'œil voit. Il est essentiel, ici encore, d'élaguer, de synthétiser, de rejeter tout ce qui pourrait amoindrir, atténuer l'effet d'ensemble, rapetisser le sujet. Les professionnels vous diront le considérable effort à réaliser pour vaincre toutes les difficultés d'exécution d'un paysage, pour conquérir au profit de son œuvre la puissance des couleurs et leur poétique harmonie.

La foule ignorante s'imagine qu'il n'est qu'une reproduction servile, d'autres, même parmi ceux qui se qualifient artistes, en ont une compréhension insuffisante, quelques-uns, les maîtres du pinceau et de la plume, ont prouvé qu'ils en ont le sens exact pour autant que l'on puisse adapter ce qualificatif à une immatérialité.

Le paysage académique, le paysage de style et de convention, d'après les formules, dont on agençait les parties ainsi que l'on agence les décors au théâtre, a vécu. Un beau jour, le peintre pris de dégoût a quitté l'école; ses yeux remplis de bitume et de noir se sont dessillé à la lumière vive. Il s'est aperçu que les ombres les plus épaisses ne sont ni noires ni opaques, que le relief des objets s'obtient sans bitume, que seules la pure coloration et la poésie magnifient la nature.

Maintenant, dans quelque contrée que le peintre paysagiste se rende, il doit au surplus, indépendamment du problème de la lumière que ne sauront résoudre que les obstinés, les bien-doués à la vision subtile, les ultra-sensitifs, en pénétrer l'esthétique, comprendre que lorsque la main de l'homme a déformé, à son usage propre, le sol de son aspect naturel et l'a dépouillé ainsi de sa sauvage beauté, le paysage subit une profonde altération qu'il appelle alors une autre interprétation; que là où l'homme et l'habitation dominent, le paysage est relégué au second plan.

La simple question de dimension à donner au tableau n'est pas à négliger. Dans un cadre étroit un sujet peut paraître grand; le même sujet dans un cadre élargi peut paraître petit. L'étude, de faible dimension, présente fréquemment plus d'intérêt que le tableau achevé, parce que l'artiste ne réussit pas à conserver dans celui-ci l'intensité d'expression. Les grandes dimensions de bon nombre de toiles ne sont pas justifiées; dans un cadre restreint d'autres toiles ne parviennent pas à communiquer la forte impression que provoque le sujet.

Répétons-le, nous ne voulons pas faire le code du paysage; il n'est pas à faire, pas plus que celui de la prosodie. Il faut, tout en s'appliquant à suivre certaines lois scientifiques, ressentir et comprendre esthétiquement. Si l'on nous objecte que la représentation d'un simple coin de nature, un sentier, un ruisseau, suffit à la création d'un chef-d'œuvre, nous en conviendrons. La banalité du sujet s'excuse par la somme de talent dépensée. Mais chaque genre compte des œuvres d'une inspiration plus élevée. Et c'est précisément ce que nous tenons à constater : la trop faible compréhension du paysage, ou plus exactement le trop faible effort tendant à nous communiquer le charme mystérieux et profond, les fortes impressions ressenties devant les *grandes étendues*. Combien de fois, par exemple, a-t-on peint un beau ciel? Cette rareté, disait-on ici tout récemment en parlant du Salon des Champs-Élysées, « Le paysage », écrivait il y a fort longtemps Victor Joly, « si dédaigné par les peintres d'histoire qui le traitent avec une suffisance un peu orgueilleuse, est peut-être celle des faces de l'art où l'homme soit resté le plus en-dessous de son modèle. Dans la reproduction des passions, des sentiments, des émotions qui ont l'homme pour objet et pour théâtre, nous comptons des artistes dont les œuvres ont presque atteint l'idéal du beau et du vrai. Les musées d'Europe vous montrent avec orgueil cent chefs-d'œuvre signés Raphael, Murillo, Rubens, etc., mais dans tous ces musées d'Europe vous chercherez en vain *dix* paysages qui aient approché d'aussi près les beautés sublimes et multifaces de la nature que Raphael, le Titien, etc. ont réussi à le faire pour ce qui a rapport à ce monde des sentiments et des passions dont ils ont été de si sublimes interprètes ! »

Depuis on a fait du chemin. Et sans doute se sont égarées dans des collections privées nombre de paysages qui auraient figuré dignement au musée.

Lorsque le temps de neige, plus propice au livre et à la scène, sera revenu, que devant vos yeux se dérouleront encore en souvenirs vivaces les admirables tableaux de votre villégiature, lorsque la bise vous chassera de la lande, de la montagne et que, par une sorte de nostalgie de la vie du plein air, vous voudrez revivre les sensations exquises et troublantes éprouvées sous les vertes chênaies, dans la riche ou mélancolique plaine, sur la côte agitée, sur le convulsif océan, dirigez vos pas vers le Musée moderne, parcourez-en les galeries. Vous vous arrêterez devant quelques belles pages des maîtres, mais vous aurez hâte d'en sortir quand même à la vue de la lamentable collection qu'a rassemblé cette grosse bourgeoise : Madame la Commission.

LES LE ROUGE DE CHABLIS

Deux volumes, formant une étude complète sur une lignée de vieux artistes français trop peu connus, ont paru en 1896 chez Claudin, à Paris. C'est au savant conservateur du musée d'Auxerre, M. Henri Monceaux, que nous devons le travail intéressant qui les met en lumière.

Avec une patience que guide et qu'entraîne visiblement une admiration qu'on sent attentive et constante chez l'auteur, il va, au long de trois cents pages, à la recherche, toujours heureuse, des œuvres qui nous restent des Le Rouge.

Les Le Rouge de Chablis, calligraphes, miniaturistes, graveurs et imprimeurs, datent leurs travaux du dernier quart du XVe au premier quart du XVIe siècle. Ils marquent donc au début de l'illustration du livre. Ils sont de ceux qui œuvrèrent généreusement à cette période de transition. Et ils s'appelèrent Jacques, Pierre, Jehan, Guillaume et Nicolas, originaires de Chablis; ils imprimèrent à Venise, à Pignerol, à Milan, à Embrun, puis à Chablis, à Paris et à Troyes.

La monographie de M. Monceaux établit leur filiation et les suit à travers la multiplicité de leurs travaux. Elle nous fait pénétrer dans l'existence laborieuse de ces maîtres graves et charmants. Elle justifie, pour chacun d'eux, l'attribution des incunables, humbles ou célèbres, qu'ils imprimèrent soit pour leur compte, soit pour le compte des autres. Et l'abondance des planches qui décore l'ouvrage lui prête une vie nombreuse, du plus rare attrait. C'est au mode si parfait de la reproduction par la zincographie que l'éditeur a eu recours. Elle assure la restitution intégrale du trait et des plus subtiles délicatesses de l'effet.

Dans cette variété saisissante d'œuvres où les Jacques, Pierre,

Jehan, Guillaume et Nicolas Le Rouge ont versé leur talent, on discerne, à première vue, un procédé qui leur est propre et qui rarement se rapproche de celui des contemporains, graveurs sur bois ou dessinateurs de cette fin du moyen-âge. Leur art est personnel; il a sa caractéristique et celle-ci s'est conservée et étendue à travers une période d'un demi-siècle, sans que l'influence qu'ils ont pu subir soit appréciable. Ce sont bien des graveurs français : leur dessin clair, précis, essentiel, ne peut être confondu avec aucun autre.

On passe de l'étonnante série des Bergers, extraits du *Calendrier des Bergers et des Bergères*, à celle de la *Mer des Hystoires* et à de grandes planches formant des ensembles, comme la *Bataille de Fornoue*. On reste saisi d'intérêt et d'admiration pour la remarquable invention, pour le charme et la fertilité des motifs, quelquefois pour la grâce naïve, et toujours pour le caractère des sujets. Ils ne font penser qu'aux Le Rouge et cependant on ne peut se défendre d'évoquer d'autres noms plus illustres, Durer, Mantegna, Pisanello. C'est ici comme un peu de cette âme commune d'une époque, où finit par s'établir entre les plus sensibles esprits comme un air de famille.

L'auteur termine son bel ouvrage sans tirer de conclusion. Il semble surtout ne pas vouloir établir de rapprochement entre les Le Rouge et nos Brueghel, car c'est bien à cela qu'il faut en venir et cette constatation restera pour un attentif observateur la surprise et aussi l'émotion de cette abondante suite de planches. Oui, ce sont bien là, dans la série des paysans-pasteurs, des précurseurs de ces très pures gloires de notre art flamand. S'ils n'en ont pas la malice goguenarde, ils en ont la sagesse et la bonhomie. Et jusque dans l'étude du type, la particularité du détail, ils ont ensemble des traits d'analogie. Ce serait déjà une raison suffisante pour que ces Le Rouge nous soient chers. Grâce à M. Monceaux, ils sont sortis de l'ombre; ils occuperont désormais une place en haute lumière dans la catégorie spéciale des « ymaigiers » français.

Aussi, avons-nous cru devoir tout particulièrement insister sur l'attrait de la publication qui nous les révèle. Elle est rare, car elle est tirée à petit nombre. Une bonne fortune nous la mit entre les mains. Nul doute que les artistes, à voir ce travail précieux, n'éprouvent le plaisir que nous avons eu nous-mêmes à l'étudier. Et c'est, pour les inciter, que nous écrivons ces quelques notes rapides, effleurant le sujet, obligé de le circonscrire en quelques lignes.

ARMAND HEINS

DE LA RESTAURATION DES TABLEAUX

L'excellent Théodore Lejeune, restaurateur, après concours, des musées nationaux de France et de l'ancienne maison de Napoléon III, dit a avec raison : « Une opinion émise et cependant contraire à toutes les notions du vrai, est celle qui considère l'art de la restauration comme ayant détruit plus de tableaux que les ravages du temps. »

Qui de nous n'a entendu dire qu'il vaut mieux laisser périr un tableau que de le livrer aux mains d'un restaurateur!

Grâce à des attaques injustes, longtemps encore, aux yeux d'un certain public, un restaurateur sera quelque chose comme un barbare qui excelle à massacrer, à dénaturer les tableaux qui lui sont confiés. Ce barbare-là sera représenté armé de grattoirs, d'eau seconde, d'alcali volatil et autres agents plus ou moins destructeurs, propres à la guerre qu'il a déclarée à tout ce qui s'appelle peinture. Ce sera l'épouvantail, le vampire que le génie de la destruction a enfanté pour nuire aux chefs-d'œuvre et les détruire.

Cependant, pour toute personne de bonne foi, il est évident que le restaurateur est aux tableaux ce que le médecin est aux malades. Comme lui, il doit posséder la prudence, la sagacité et l'expérience pratique fondée sur un véritable savoir. Nous parlons, bien entendu, de ces restaurateurs sérieux, érudits et artistes qui, pour conserver des lambeaux du passé, les traditions nécessaires à l'étude de l'art, se dévouent à un travail ingrat dont le mérite reste ignoré.

Comme le dit avec raison M. X. de Burtin dans son *Traité de restauration* : « Ce serait l'événement le plus heureux pour l'art de la restauration s'il arrivait que les restaurateurs, au lieu de se recruter parmi les peintres avortés, se recrutassent parmi les artistes vraiment dignes de ce nom, renonçant au préjugé ridicule qui leur fait craindre de s'abaisser en réparant les productions des anciens peintres. Acquérir un talent de plus, c'est se créer un nouveau titre à l'estime de tous. »

En effet, qui mieux qu'un artiste comprendra le respect qu'il faut attacher aux productions de nos grands maîtres, réduisant les restaurations au minimum, en conservant cette patine du temps qu'on enlève trop souvent, appauvrissant ou détruisant avec elle les glacis légers qui font le charme des peintures anciennes.

Dans une autre étude, nous examinerons les divers travaux de restauration si dangereux à première vue : le nettoyage et l'enlevage des vernis, le fixage des couleurs, le rentoilage, le marouflage et l'enlevage des peintures sur bois ou sur toile et l'on pourra voir l'absolue innocuité de semblables opérations lorsqu'elles sont exécutées par des mains compétentes.

Mais avant de songer à guérir, mieux vaut prévenir, et à ce propos il serait utile de rappeler ici une circulaire, un peu oubliée, que M. Alph. Van den Peerenboom, alors ministre de l'intérieur, adressa en 1862 aux gouverneurs de nos provinces.

Ces instructions, citées en exemple à l'étranger, devraient être affichées dans tous nos établissements civils et religieux conservant des tableaux et l'on ne peut que se rallier maintenant encore à la plupart des préceptes énoncés :

« 1° L'humidité est, pour les productions du pinceau, un des agents les plus actifs de destruction : elle déforme les panneaux ou consomme la toile et fait éclater la peinture par écailles. Il faut toujours que l'air circule derrière l'étendue entière du tableau. Une légère charpente en bois peut être utilement établie pour préserver une œuvre de grande valeur des inconvénients que présente la proximité d'un mur souvent humide et quelquefois complètement salpêtré;

« 2° L'action du soleil est funeste et rapide. Les ravages qu'il cause sont profonds et parfois irréparables.

« Des réclamations fréquentes se sont élevées contre l'habitude de placer des rideaux devant les tableaux. On peut, jusqu'à un certain point, obtenir un résultat équivalent en plaçant des stores aux fenêtres par lesquelles le soleil pénètre ou en couvrant le vitrage d'une couleur blanchâtre et mate;

« 3° Autant que possible, il faut éloigner les cierges des tableaux.

« La fumée grasse de ces cierges forme, avec la poussière et l'humidité, une matière gluante qui ternit bientôt les couleurs;

« 4° La poussière et les traces d'humidité doivent être enlevées à de fréquentes reprises et avec une délicatesse infinie. On doit, pour cette opération, employer le linge fin hors d'usage ou des morceaux de vieux foulard.

« Il ne faut permettre qu'aux hommes de l'art de laver et de nettoyer les tableaux. L'opération du nettoyage est celle qui détruit le plus d'ouvrages, elle est sans contredit très dangereuse.

« L'emploi du savon a toujours des conséquences fâcheuses et doit être invariablement proscrit;

« 5° Le choix du vernis est une question sérieuse. Un mauvais vernis fait gercer toute la superficie d'un tableau et le perd pour toujours. Le vernis doit être en général rafraîchi tous les dix ans environ, pour empêcher la chancissure et le dessèchement de la couleur qui précède la production des écailles.

« Dans tous les cas, même ceux qui paraissent les plus simples, les administrations doivent user de la plus grande circonspection dans le choix des artistes auxquels les travaux de restauration sont confiés. »

Espérons que les sages conseils de la circulaire ministérielle rappelée plus haut auront l'autorité d'un avis éclairé et compétent; puissent-ils servir à empêcher des imprudences fâcheuses dont les conséquences peuvent être irrémédiables.

L. Maeterlinck,
Conservateur du Musée de Gand

Chronique judiciaire des Arts

Le Droit d'auteur et la Communauté conjugale.

La question de savoir si le droit d'auteur, pris en lui-même et indépendamment des produits réalisés, tombe dans la communauté, comme tout droit mobilier, et doit être, lors de la dissolution du mariage, partagé entre les époux, est très controversée. Plusieurs auteurs enseignent, conformément à la jurisprudence de la Cour de Paris (3 avril 1884; *Sirey*, 1884, 2, 120), que ce droit n'appartient à la communauté que pour les produits réalisés pendant la vie commune; qu'après la dissolution de la communauté, l'artiste, l'écrivain reprend ses droits d'auteur comme lui étant propres et les exploite à son profit exclusif.

Telle n'est pas l'opinion du tribunal civil de la Seine, qui vient de décider tout le contraire. Il s'agissait des œuvres musicales de Charles Lecocq, auteur de la *Fille de Madame Angot*, du *Petit Duc* et de nombre d'autres opérettes à succès. Le divorce ayant été prononcé le 2 juin 1897 entre les époux Lecocq, un notaire fut chargé de dresser le compte de liquidation de la communauté d'acquêts ayant existé entre eux. Ce notaire ne comprit dans l'actif mobilier à partager par parts égales que les produits et non la propriété des œuvres musicales publiées par le compositeur. De là, réclamation de Mme Lecocq, née Cinquin, et procès.

« Attendu que la propriété artistique ne peut être considérée, dit le jugement rendu en date du 21 mai dernier, que comme un droit mobilier dans sa substance et dans sa valeur principale, aussi bien que dans ses produits; que ce droit, qui n'a pu rester en dehors des prévisions du législateur, doit, conformément à l'article 1401 du Code civil, et à défaut d'une disposition contraire, tomber dans la communauté; qu'aucune des dispositions législatives qui régissent spécialement la propriété artistique, littéraire, artistique ou musicale, n'a apporté de dérogation aux principes généraux de notre législation sur ce point..... »

Cette décision est un retour à la jurisprudence d'autrefois, aux arrêts de la Cour de Paris des 3 août 1877 (*Sirey*, 1877, 2, 285) et 13 mars 1880 (*Gazette des Tribunaux*, 17 mars 1880), ce dernier confirmé le 16 août 1880 par la Cour de cassation (*Gazette des Tribunaux*, 18 août 1880).

Voilà les compositeurs et écrivains avertis. S'ils veulent garder la propriété intégrale de leurs œuvres, qu'ils aient soin d'insérer une clause en ce sens dans leur contrat de mariage.

Petite chronique

La réouverture de l'école de musique et de déclamation d'Ixelles, pour dames et jeunes filles, aura lieu le 2 octobre prochain. L'enseignement comprend le solfège, le chant d'ensemble, le chant individuel, le piano, la lecture à vue, l'harmonie, la composition, la diction et la déclamation.

Pour les inscriptions et tous renseignements s'adresser à l'école, rue du Président, 54, le dimanche entre 9 et 11 heures du matin, et le jeudi entre 2 et 4 heures.

M. Gabriel Mourey consacre, dans le *Studio* de septembre, une importante étude à notre compatriote Albert Baertsoen, « le peintre de cités mortes ». Dans la même livraison, une curieuse lithographie de Byam Shaw, une description de la belle chapelle funéraire romane construite aux environs de Guilford sur les plans de G.-W. Watts, une gravure sur bois, hors texte, de Lepère, d'après Rodin, une étude de C.-R. Ashbee sur les foyers, etc.

La dernière livraison de l'*Art flamand* est consacrée à l'École de Tervueren, qui dota la Belgique des peintres Boulenger, Dubois, Coosemans, Asselberghs, Raeymaekers, Montigny, installés dans la coquette petite cité brabançonne à la suite des « fondateurs » de la colonie: Fourmois, de Knyff, Huberti, T'Schaggeny et F. Duyck. Des planches hors texte, exécutées en phototypie, et de nombreux croquis dans le texte illustrent le fidèle et attachant historique que trace de cette époque fameuse la plume de M. Jules du Jardin.

Dans *The Artist*, le peintre Henry Ryland fait l'objet d'une étude détaillée, illustrée de quatorze reproductions. Un article sur les affichistes américains Bradley, Bird, Penfield, Parrish, Reed, Potthast, etc.; une revue des artisans d'art français Lalique, Majorelle, Plumet, Selmersheim, et divers articles d'actualité complètent cette intéressante livraison.

Tout mérite d'être signalé dans le numéro de septembre des *Maîtres de l'Affiche*: une estampe originale, par de Feure, offerte en prime aux abonnés; l'*Olympia*, de Jules Chéret; le *Coupable*, de Steinlen; l'*Absinthe Mugnier*, du regretté Lucien Lefèvre; enfin une affiche américaine de Bradley pour la revue *The Chapbook*.

Le *Magazine of Art* consacre au peintre Georges Hitchcock l'article de tête de sa livraison de septembre. A lire, dans le même fascicule, une étude sur l'exposition d'art français au Guildhall dont nous avons rendu compte, une notice sur le *Rodin* de Balzac, etc.

Un souvenir de Rops journaliste évoqué par l'*Indépendance :*

« Il y a quelque vingt-cinq ans, lorsque le Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques tint sa session de Stockholm, Félicien Rops nous exprima le désir d'y assister et d'en rendre compte dans l'*Indépendance*.

L'idée nous parut originale : Rops archéologue, Rops anthropologiste, Rops le moderniste s'intéressant à la préhistoire, c'était de l'inattendu.

Avouons que nous ne comptions guère sur une étude scientifique des questions soumises au Congrès, mais déjà ces questions

avaient été traitées en 1872 au Congrès de Bruxelles, dont il avait donné ici même une relation consciencieuse et méthodique. Mais les impressions d'un artiste avaient de quoi nous tenter. C'est ainsi que le maître aquafortiste nous représenta au Congrès de Stockholm. Ses lettres spirituelles et pittoresques parurent dans l'*Indépendance* sous sa signature. Nous les signalons aux amateurs de curiosités littéraires (1). »

M. Humperdinck, si connu pour son ouvrage *Hänsel et Gretel*, vient, dit le *Guide musical*, de mettre la dernière main à une *Symphonie mauresque* dont on dit grand bien; c'est une suite de tableaux et de sensations de la vie du désert. La première partie est un *Coucher de soleil à Tarifa*. La seconde partie, *Tanger*, comprend quelques danses pittoresques. La troisième et dernière partie est une marche dans le désert. M. Humperdinck dirigera prochainement l'exécution de cette symphonie au festival de Leeds, en Angleterre.

Du même:

Le sculpteur berlinois Rodolphe Siemering vient de terminer la maquette du monument de Haydn, Mozart et Beethoven qu'il avait été chargé de composer. On espère inaugurer l'œuvre de Siemering avant le XXe siècle. Ce monument des trois grands musiciens allemands sera le premier que Berlin aura érigé en l'honneur de l'art musical.

M. Joséphin Péladan, retour de Jérusalem, corrige en ce moment, dit-on, les épreuves d'un livre intitulé : *Réponse à Tolstoï*. Le Sar réfute les théories du philosophe russe sur l'art et son utilité.

M. Joséphin Péladan publiera aussi avant peu un ouvrage d'occultisme. Dans ce livre il étudiera les sciences mystérieuses au point de vue chrétien.

Le sculpteur Falguière a terminé la maquette du monument Pasteur. Le savant est représenté drapé à l'antique et assis, avec, auprès de lui, une jeune femme qui lui présente sa fille guérie, tandis que la Mort recule, un tantinet vexée.

Quantité de hauts-reliefs rappelleront les découvertes antirabiques. Un paysan s'appuie sur un bœuf sauvé du charbon; un berger caresse un chien guéri de la rage; des poules, débarrassées du choléra, picorent dans un pré; des brasseurs fabriquent leur bière et des vendangeurs cueillent leurs raisins, etc.

Constatons, à ce propos, que la statuomanie prend depuis quelque temps d'inquiétantes proportions. De toutes parts on annonce des inaugurations prochaines de bustes et de statues.

(1) A propos de F. Rops, complétons la liste, publiée dans notre numéro du 28 août, des articles qui ont été consacrés dans *l'Art moderne* au maître graveur. Aux citations faites il faut ajouter : 1896, p. 55 (Exposition d'œuvres de F. Rops à Munich); 1897, p. 289 (Félicien Rops, par Edmond Haraucourt).

Paris seul verra s'élever, avant 1900, au parc Monceau, les monuments Corot, Chopin, Gounod; dans le jardin du Luxembourg, le Victor Hugo de Rodin, Charles Baudelaire, Paul Verlaine; dans le square Sainte-Clotilde, Alphonse Daudet, César Franck; place du Théâtre-Français, Alfred de Musset et le Balzac de Falguière; sous le péristyle de l'Opéra-Comique, Bizet; à Montmartre, Charles Fourier et Jean Macé; dans le square Vintimille, Liszt; à Passy, Alphand; avenue de la Grande-Armée, Levassor; devant Saint-Augustin, la Jeanne d'Arc de Dubois; au Sacré-Cœur, Louis Veuillot; aux Invalides, un maréchal Villars de Gauquié; boulevard Pasteur, le Pasteur de Falguière. En outre, le monument de la Révolution, par Dalou, place des Nations; le monument des trois Dumas, celui des trois Vernet, des statues de Charles Garnier, de Lamartine, de Théophile Gautier, de Jules Simon, de Garibaldi, de Meilhac, du commandant Rivière, le buste de Léon Valade; au Panthéon, Descartes, Voltaire, Rousseau, Hugo, Michelet et le Mirabeau d'Injalbert.

Et nous en oublions... notamment la statue d'Hugo, par Barrias, mais celle-là ne sera pas inaugurée avant 1902.

Bien que l'Italie ne passe pas pour riche, on n'y trouve pas moins de sept théâtres subvensionnés : à Rome, à Naples, à Milan, à Palerme, à Turin, à Florence et à Gênes. L'Apollo, de Rome, reçoit 200,000 francs; le San-Carlo, de Naples, 300,000 francs; la Scala, de Milan, 175,000 francs; le Bellini, de Palerme, 120,000 francs; le théâtre de Turin, 60,000 francs; celui de Florence, 400,000 francs et le Carlo-Felice, de Gênes, 10,000 francs.

Le gouvernement italien dépense donc 1 million 265,000 francs par an en faveur de l'art dramatique et musical.

C'est l'Allemagne qui consacre la plus forte subvention pour ses théâtres nationaux, au nombre de cinq. Cette somme s'élève au total à 2,172,500 francs, répartis ainsi qu'il suit : le théâtre royal de Berlin reçoit annuellement 700,000 francs et l'Opéra de Stuttgart, 625,000 francs. Au théâtre de Dresde 400,000 francs sont alloués, 250,000 francs à celui de Carlsruhe et 197,500 francs à celui de Munich. Il a été question dernièrement de subventionner Bayreuth, où se jouent les œuvres de Wagner, mais aucune décision n'a été prise jusqu'à présent.

A Paris, l'Opéra reçoit 800,000 francs; l'Opéra-Comique, 300,000 francs; la Comédie française, 240,000 francs; l'Odéon, 100,000 francs.

En Angleterre, pas plus qu'aux Etats-Unis, il n'y a de théâtres subventionnés par l'Etat.

Le théâtre Impérial de Vienne reçoit 300,000 francs par an. Le théâtre royal de Copenhague a 250,000 francs. Détail peu connu : tous les membres du Parlement danois y ont leurs entrées gratuites, pour eux et leur famille.

Quant à la Suède, elle accorde 150,000 francs de subvention au théâtre royal de Stockholm. Enfin, la Bulgarie alloue 10,000 francs annuellement au National-Theater de Sofia.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Octobre

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 40. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 2 OCTOBRE 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — ANNONCES : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

PÉDAGOGIQUES

Au mois d'août, moment des palmarès, certaines questions relatives à l'instruction se posent chaque année. L'an dernier, c'étaient les distributions de prix qui étaient discutées à cette époque, et nous avons ici dit notre mépris pour cette institution qui développe la vanité et l'amour bas des légions d'honneur chez la jeunesse.

Aujourd'hui c'est l'étude du latin et du grec qui se trouve en jeu. M. Jules Lemaître combat leur enseignement au profit de celui des langues vivantes. Ce qui détermine en lui cette opinion pédagogique, c'est la grandeur des colonies françaises, tant en Afrique qu'en Asie, et la nécessité de les exploiter. L'étude de l'anglais et de l'allemand pousserait, paraît-il, les gens à s'expatrier, à s'aller faire casser la tête par les Pavillons-Noirs ou les indigènes de Madagascar, et à cultiver le café, le thé ou la canne à sucre. Pure illusion! Ce n'est pas la connaissance de deux ou trois langues vivantes qui fera de bons colons des Français. Pour que ceux-ci puissent établir de fructueuses factoreries, il faudrait d'abord transformer leur nature. Certes, ce sont de prodigieux soldats, d'endiablés donneurs d'assauts, des conquérants rapides, mais hélas! que ne sont-ils, pour employer une vieille expression, des soldats-laboureurs! Le coup de feu parti, le drapeau planté sur la citadelle enlevée à la baïonnette, ils ne peuvent tirer un parti enrichissant du sol ensanglanté par les pauvres conscrits à épaulettes jaunes. Les Allemands et les Belges les surpassent de mille coudées à ce point de vue. Comment espérer, d'ailleurs, des Français une continue et productive exploitation de colonies, quand on les voit, de Lille à la Bourgogne, faire faire annuellement leurs moissons par des Flamands ou des Wallons, quand on voit la Provence envahie par des Piémontais, qui y font les grosses besognes de culture, quand on voit les Bretons, dans le Morbihan, couper encore leur blé à la faucille et laisser la paille sur les champs! Le Français n'a pas la rusticité profonde, la patience résignée, l'endurance laborieuse que nous trouvons, par exemple, chez nos rustres de Courtrai et du Borinage. Ses qualités, plus élégantes, doivent se chercher ailleurs, mais avec un tempérament pareil, ce n'est pas

l'étude des langues modernes qui en fera un zélé colonisateur. Voyez au prix de quels combats la France a conquis l'Algérie! Ses officiers, maintenant peu inquiétés, y fument à l'aise des cigarettes et vident leurs quotidiennes absinthes. Mais c'est beaucoup de cultivateurs belges et allemands qu'on trouve (en quantité) à Alger et dans les environs; dans la province d'Oran, c'est des Espagnols; en Tunisie on rencontre des Maltais et des Italiens.

Dans un article publié au *Mercure de France*, M. Remy de Gourmont combat ironiquement les idées de M. Lemaître, au point de vue de la conservation de l'esprit français. « Il est presque triste, » dit-il, « de voir un esprit hardi afficher tant de confiance en une formule et croire qu'on change les caractères sociaux d'un peuple en modifiant l'un des ingrédients de la pâtée intellectuelle dont on gave ses enfants. Apprendre la déclinaison latine ou la déclinaison allemande, ce sont deux exercices dont l'intérêt, purement physiologique, est de communiquer des habitudes actives aux cellules cérébrales; mais il vaut mieux que ces habitudes soient données par des mots latins neutres que par des mots allemands actifs et qui peuvent avoir, sur la forme même de l'intelligence, une influence défavorable, c'est-à-dire faciliter, héréditairement, une assimilation pareille à celle dont sont victimes les populations des frontières linguistiques. Il faut accueillir les idées, mais repousser les mots; le contact des mots est un contact physique; l'originalité d'un peuple et sa force se mesurent à la pureté de sa langue. »

Plus loin, M. de Gourmont ajoute excellemment : « La vérité, c'est que, plus il est instruit, plus il est chargé de connaissances de luxe, et plus un esprit supérieur est apte à l'énergie et à la domination. L'activité cérébrale n'est qu'une des formes de l'activité corporelle et celui qui a plié son attention aux faits intellectuels, la pliera tout aussi bien aux faits physiques. Tout exercice musculaire est, en somme, un exercice cérébral. »

Mais l'étude du latin et du grec n'est pas seulement un exercice intellectuel et son résultat n'est pas qu'une connaissance agréable pour un esprit supérieur. Ces langues servent à faire comprendre la langue française dans son génie, dans son âme même. Elles sont à la fois la racine et la lumière des mots. M. de Gourmont l'explique avec verve Et, certes, combien a-t-il raison! Sans le grec et le latin, la langue française paraîtrait obscure comme une grappe de raisin sans le soleil qui en dore la pulpe et fait entrevoir les graines des fruits en une chaude transparence. Aussi suis-je d'avis qu'au lieu de restreindre les études grecques et latines, il convient de les étendre et de les renforcer. Il est salutaire que chacun connaisse à fond son langage, et que le plus de personnes possible sachent la valeur, la portée, la signification primitive des mots dont elles se servent. C'est d'une importance suprême, le verbe étant la forme des idées. Une science profonde et étendue de sa langue ne peut dès lors qu'affiner et enrichir l'intellectualité d'un peuple. Supprimer l'étude du latin et du grec me paraît aussi stupide que de réformer l'orthographe et de donner au peuple français celle de ses caporaux. C'est là d'ailleurs des utopies de marchands de suif ou de télégraphistes en mal de réformes. L'orthographe est un indice lumineux et pittoresque de l'origine des mots. Elle fait partie de l'essence des langues; elle tient à l'âme du verbe. Evidemment elle se modifie, comme le langage lui-même, sans cesse, par l'évolution que subit toute chose, par l'arrivée de temps toujours nouveaux; mais les métamorphoses nécessaires et durables sont lentes et ce n'est pas une poignée de gens odieusement pratiques qui accompliront dans l'écriture la révolution totale dont s'agit.

Où des réformes urgentes s'imposent, c'est, me paraît-il, dans la façon dont on enseigne les langues anciennes. Qui ne conserve de la durée des « humanités » un souvenir amer d'ennui et d'emprisonnement? Ah! cher monsieur de Gourmont, les déclinaisons devraient être, comme vous le dites, des exercices physiologiques donnant de l'activité aux cellules cérébrales! Hélas! dans les classes on ne décline pas, on ânonne, maintenant, et l'abrutissement qu'on inflige aux peuples dans les casernes, sous le joug révoltant des sous-officiers, me paraît bien près de commencer dans les collèges, sous la tyrannie somnolente des pions. Ils ont l'art de dégoûter de ce qu'ils enseignent, et le secret de ce dégoût réside dans le manque de vie qui préside à leurs leçons. Ah! c'est toujours, en somme, le vieux régime des pédants, la vieille routine grammaticale! La manière moderne de voir les choses d'une façon expérimentale, documentaire, ne se fait pas sentir dans ce domaine. Au lieu de traduire, durant de longues heures, dans des salles empuanties et tristes comme des cachots, des vers latins « mot à mot », — un élève traduisant, les autres rêvant à l'heure de la sortie de l'école, — que ne fait-on pénétrer l'étudiant dans la vie antique même, par des images, des statues, des reproductions d'œuvres, des promenades à travers les musées? Quelle compréhension de la poésie virgilienne donnerait la lecture des églogues en un pré ensoleillé et bruissant du murmure des abeilles! Quel intérêt prendrait, aux yeux juvéniles, l'histoire romaine enseignée devant des bustes d'empereurs et de consuls, devant des vues de Rome ou de Pompéi! Quelle curiosité autrement éveillée que par les livres classiques tachés d'encre! Pour Dieu! que l'école cesse d'être une prison! Que la science ne craigne de se vêtir de tous ses attraits, de tous ses charmes! Qu'après avoir dit la signification littérale d'un vers, le professeur en explique la beauté, qui est sa vraie lueur! Certes il se trouve, dans l'en-

seignement, des esprits d'élite qui ont fait de semblables tentatives. Mais l'asservissement aux heures de classe, au régime cellulaire de l'école, au programme d'études imposé, ne laissent pas la liberté nécessaire pour accomplir une révolution que verraient d'un mauvais œil les hautes ganaches qui président aux enseignements officiels!

Un mot encore. Cet article écourté n'entend nullement amoindrir l'excellence de l'étude des langues modernes dont l'utilité évidente s'impose de plus en plus par suite des rapports de plus en plus resserrés des peuples entre eux. Il ne prétend non plus discuter la nécessité d'inculquer des notions de sciences naturelles aux jeunes gens. Mais dans ces domaines aussi une réforme s'impose. Je ne signale qu'une chose, c'est le temps perdu par les enfants dans l'école et les lycées. Que chacun songe à ce qu'il a retenu de son passage dans les collèges et calcule le temps qui lui paraît nécessaire à l'assimilation de la science ainsi acquise. Ce qu'on apprend péniblement en six ans pourrait, par une méthode vivante et attachante, être appris avec agrément en trois ans. Et dès lors, pour la jeunesse, quelle liberté conquise et, au surplus, naturellement due au printemps de l'homme et au développement de son corps et de son esprit! De la liberté! C'est le cri du citoyen dès qu'on l'assied sur les bancs de l'école! C'est le cri qu'il poussera toute sa vie et auquel jusqu'ici il n'a pas encore été suffisamment répondu.

Eugène Demolder

La Fresque flamande au palais Sclafani à Palerme.

La paresse est en voyage une bien nécessaire compagnonne et si aujourd'hui j'en agis autrement, si j'abandonne cette belle soirée d'un bleu trop sombre et le murmure shakespearien de la mer, c'est que j'avais à dire quelque chose de précis et de déterminé qui tranche sur la coutumière mollesse des idées et des journées. La multiplicité des choses vues dans cette Sicile, dont je viens d'arriver, me laisserait dans l'embarrassante longueur d'une entreprise compliquée si vraiment je voulais, en une lettre, en exposer l'enchevêtrement et le désordre. De la Sicile odorante, poivrée, entêtante, des orangers à la Sicile verdoyante et ravinée du vin, et à la Sicile nue, tragique et dure des blés, j'ai vu des temples, des églises, des paysages, des hommes, et pour, à chaque coup, voir apparaître l'obsédant aspect de la décadence dérivant du mélange des races, de l'écume africaine encore pourrissante à l'ourlet de ces côtes occidentalisées et rendues à notre civilisation, soit par les colonies grecques, soit par les aventures normandes, pour retomber peu après dans leur avachissement; j'aurais à parler de tout ce que j'ai vu : car cette conclusion est partout et dans tout.

Je ne veux parler que de Palerme. Aujourd'hui les Anglais en redeviennent les maîtres. Dans cet antique chef-lieu des Normands, qui y pénétrèrent l'épée à la main, ce sont des Normands encore, mais devenus industriels et boutiquiers, qui la font revivre. En rentrant des coteaux brûlés d'Agrigente et de Sélinonte ou du canton rocheux de Ségeste, c'est-à-dire de l'Afrique avec ses hideux cactus, ses aloès menaçants, sa lumière livide de blancheur crue et ses populations baragouinant le nègre, l'arabe, que sais-je, le sicilien peut-être, avec des faces déjà babouinesques, on souffle, on respire, on se sent rentrer en Europe.

Mais parmi les surprises agréables que causait cette remontée vers l'occident et ce souffle de pays natal, l'une d'elles, plus patriale que les autres et plus profonde, devait me frapper surtout.

Dans un petit coin, en deux lignes, le bon Baedeker signale sur la piazza Vittoria l'ancien palais Sclafani transformé en hôpital et qui, dit-il, ne renferme rien d'intéressant. Il y a bien, ajoute-t-il, une grande fresque flamande d'un peintre inconnu arrivé au xve siècle à Palerme, tombé malade, transporté à l'hôpital et qui, pendant sa convalescence, sur un des murs de la cour, peignit un Triomphe de la Mort, mais il n'en parle pas autrement.

Aujourd'hui l'ex-palais Sclafani, l'ancien hôpital, le lieu prêté à cette légende, est devenu une caserne de bersagliers et en sortant de la chapelle du roi Roger, aux mosaïques admirables, comme le clairon sonnait aux champs et qu'un groupe de soldats, la tête embroussaillée de plumes de coq, trottinait sur l'esplanade, nous nous arrêtâmes un instant.

— « Si nous allions voir ce Triomphe de la Mort? » dit l'un de nous. — « Bah! » répliqua un autre, « Baedeker n'en dit rien. C'est probablement un de ces vestiges de fresques, hélas indiscernables, comme on nous en assassine partout! » — « Allons voir, tout de même! »

Sous le porche, un sergent de bersagliers nous arrête, méfiant. On ne passe pas. Nous insistons. C'est pour *videre il quadro*. Il a l'air d'ignorer complètement le *quadro* et il faut un temps considérable pour qu'il s'en souvienne. Evidemment, personne ne vient jamais voir la mystérieuse fresque. Le sergent, qui ne sait pas ce qu'il doit faire, nous fait mener à l'adjudant. Celui-ci, qui a la tête d'Esterhazy et qui est fort aimable, est un peu plus au courant. « C'est vrai, Messieurs, » nous dit-il, « il y a une fresque, mais le diable c'est de la voir. On n'y vient guère. Je n'ai pas la clef. C'est l'office régional des monuments qui la conserve. Je souhaite qu'on vous la donne. »

Nous rompons, décidément intrigués.

A l'office régional, l'ahurissement des employés devient de plus en plus inexplicable. — « Vous voulez voir la fresque du palais Sclafani », dit le premier employé, ex-grognard à barbiche grise. — « Assurément, mon vieux père. » Le vieux père, avec un paresseux soupir, décroche la clef et nous voilà redéambulant à travers la ville. Enfin, nous revoici à la caserne. Deux grandes cours encombrées de soldats en veston de toile grise et en *chechia*. Le *quadro* est là sous la voûte, défendu par une gigantesque armature de volets et de verrous. Armé d'une échelle immense, le gardien monte à l'assaut des cadenas innombrables. L'échafaudage grince péniblement. Des quantités de troupiers sont accourus. C'est un événement.

Enfin les énormes volets se rabattent. Tant de coureries seront-elles inutiles? Probablement. La fresque, sous la lumière douce de la voûte, s'éclaire. Nous restons muets et stupéfaits.

Sur un fond de paysage montant, d'un vert noirâtre, profond, mélancolique, un peuple de figures se détache, saisissantes. Quelques lueurs nuageuses bordent là-haut, vers la frise, cette indis-

tincte et montante campagne. Telles les figures de certaines vieilles peintures siennoises, un peuple livide s'y agite. D'un bout à l'autre de la vaste muraille, sur son cheval osseux d'un blanc fané, haridelle dure et pourtant galopante et qui hennit une fanfare, LA MORT, bizarre camarade, vêtue d'une vieille culotte rompue aux genoux, d'un vague justaucorps collé à ses vertèbres, et ricanant, mâchoires toutes, lâche sur une foule défoncée le nerf tremblant de son arc noir.

Ah! le bon peintre flamand qui fit si étrangement sauter la maigre dianeresse, n'aimait ni les rois, ni les archevêques, prélats et cardinaux, ni les gibiers à décorations, ni toute la dorée séquelle. Dans l'envolée de la monture, ils gisent précipités. Ça, écrasé sous son chapel écarlate, un sacré-collégial grimace une sombre agonie, là, sur une empilade d'évêques enflêchés et bavant leur âme, des papes transpercés expirent, enlacés avec des rois couronnés. Et le rire camus de l'écuyère blafarde en est cent fois plus terrible. Elle galope et ceux qu'elle aborde pardessus la muraille épiscopo-royale sourient, indifférents et tout à la vie. C'est avec une surprise douce et un regard semé de regret qu'à leur tour une belle dame et un dur seigneur sont navrés à travers la gorge. Au-dessus, trois belles jeunes femmes sourient vaguement, se tenant en une ronde et jouant avec leurs doigts. Puis c'est un chasseur, l'oysel au poing, et un soldat rude et un doux poète trouvérisant du luth au murmure égal d'une fontaine. Aucun ne la voit, frôleuse déjà, menaçante et certaine: ils jouent, sourient et rêvent. Mais pourtant leur jeu est déjà un jeu d'ombre, leur sourire trop vague est plein de tristesse, leur rêve passe au delà de la vie déjà sous les arcades incertaines des limbes.

Seul, là-haut, voisin du ciel qu'arabesque une grise nuée du nord, un brutal chasseur s'acharne à retenir deux aboyants lévriers et sa figure d'esclave qui ne sort point de son labeur semble, seule, éternellement au-dessus de la Mort. Sur la gauche, là où l'horrible cavalière a passé, se traîne le chœur des affligés supplicateurs. Béquilleux, fiévreux, culs-de-jatte, teigneux, lépreux, les miséreux de tout genre clignent en vain vers la faucheuse dont la grande serpe relève le tablier. D'eux, qui appellent à grands cris et la flèche pacificatrice des maux et le grand sommeil du cadavre, elle ne veut pas et passe outre avec un rire énorme et la seule consolation qui leur reste c'est de contempler d'un œil narquois le cabossement et la dégringolade des grands et des heureux. Il est là, à la tête de leur groupe, le bon Flamand inconnu qui fit ce chef-d'œuvre; seul de toutes ces guenilles humaines affairées d'elles, et d'elles seulement, il regarde au dehors, d'un air joyeux, joyeux d'avoir échappé à la charge macabre. Derrière lui, son aide, bonne grosse figure, hausse le pot où les couleurs sont délayées et regarde d'un œil de chien inquiet.

Au-dessous, dans la frise, en grandes lettres : « *O mors quam amara est memoria tua !* »

Quel est ce bon Flamand qui, heureux selon la légende, d'avoir frôlé la mort en ce tiède hôpital, en rendit superbement le terrifiant voisinage? A Palerme, tout le monde l'ignore. Ce que je sais, c'est que c'est une des grandes œuvres du monde, et que peu de grands pèlerinages romains, florentins ou siennois valent ce coin de caserne d'affairement soldatesque et de cris de clairons. Ce que je pense, c'est que c'est peut-être la seule fresque au monde — ses dimensions sont colossales, notez-le — qui soit à cette époque sortie des pinceaux flamands et enfin, ce que je voudrais qu'on dise, c'est qu'au lieu de faire copier des images de Raphaël ou d'encombrer de Cornelius ou d'autres Munichois style de dessus de pendule, dont Heine disait : *Cacatum non est pictum*, nos musées d'art décoratif, c'est un chef-d'œuvre comme celui-ci dont on devrait rendre à sa patrie le troublant spectacle.

J'ai eu les plus grandes peines à dénicher une photographie qui en donnerait au moins quelque idée. Elle gît, si complètement oubliée dans sa caserne! J'ai en vain fait tous les marchands de Palerme d'abord, de Naples ensuite. Est-elle même en sûreté? J'ai confiance et dans les cadenas innombrables et dans ses difficultés d'accès, mais je m'inquiète en songeant qu'il suffit d'une allumette jetée ou de la fantaisie d'un bersaglier brutal pour oublier à tout jamais ce qui devrait être inoubliable.

Peut-être même pourriez-vous, par la voie de l'*Art moderne*, appeler ou rappeler l'attention soit du gouvernement, soit de ceux qui s'intéressent à notre art, sur l'œuvre de notre compatriote inconnu.

LÉON HENNEBICQ

MES TONNELLES

par MAURICE DES OMBIAUX. — Balat, éditeur, Bruxelles.

On connaît, pour avoir lu les *Larmes en fleur* (1), le talent de Maurice des Ombiaux et je sais qu'un de nos meilleurs peintres aima beaucoup *Tchéu-Tcheure*, quand ce conte, aujourd'hui en tête de *Mes Tonnelles*, parut autrefois dans le *Réveil*. Je suis persuadé qu'un artiste raffiné — il y en a beaucoup, maintenant — ne se plairait pas à lire ce livre naïf et doux qui chante la région wallonne de Thudinie. Mais je ne suis pas moins persuadé que ce n'est point pour les artistes, et surtout pour les artistes raffinés, que Maurice des Ombiaux a écrit ses contes. Que sont-ils? De simples histoires du pays, racontées avec à peine plus de recherche que si elles l'étaient par une grand'mère à de petits enfants. Sont-elles amusantes? Mais oui, vraiment! Un peu tristes, comme il sied à des histoires qui se respectent et qui veulent un tribut de larmes autant qu'un hommage de rires? Tristes un peu, parfois. Et disent-elles le pays de l'auteur, ses habitants, ses paysages, ses légendes, sa vie paisible et ses passions mélancoliques? Elles disent tout cela et bien autre chose encore. Mais, alors, se sont des histoires parfaites? Le mot est bien prétentieux, mais je l'accepte tout de même. Maurice des Ombiaux est essentiellement un conteur, et il faut reconnaître qu'il conte bien.

Littérature de terroir, direz-vous. Et je devine que vous faites la moue. Eh bien, oui : littérature de terroir, pourquoi pas? Notre Flandre et notre Wallonnie ont assez d'aspects intéressants pour qu'on tente de les faire servir à une œuvre d'art. A ceux qui liront ou ont lu déjà le livre, je demande s'ils connaissent dans la littérature française un type comparable à cet abbé du Potie, cet Italien du nord, aussi paresseux que les *lazzaroni* de Naples, attentif seulement aux farces qu'il va jouer et à la proie qu'il s'agit d'emporter. Pour composer un personnage de cette trempe, — et quelque simple qu'en soit le dessein, — il faut posséder une âme profonde, d'accord avec la lumière, le vent et l'âme de son pays.

Maurice des Ombiaux n'a pas une langue riche et ornée, mais

(1) Voir l'*Art moderne* du 7 février 1897, p. 44.

ses mots sont vrais et sa phrase est ferme. Latin, il connaît le secret de l'harmonieuse période rénovée. Il n'y a pas un passage de son livre qui soit obscur ou tourmenté. De l'air circule partout et anime des fleurs qui, pour n'être point rares, n'en dégagent pas moins un parfum authentique et charmant.

L'éditeur Balat, que l'on trouve, de plus en plus, mêlé à toutes les tentatives d'art en Belgique, et qui annonce quantité d'autres livres intéressants, n'aura pas à se repentir d'avoir édité celui-ci. Louise Danse, la délicate et rêveuse artiste, a dessiné pour *Mes Tonnelles* une affiche charmante, aux tons chauds, aux traits simples et naïfs. Et le livre s'y explique clairement : Une vieille femme conduisant un âne, conte, le doigt levé, des histoires, tandis que des enfants attentifs marchent à reculons devant elle, la bouche ouverte, les yeux émerveillés.

GEORGES RENCY

LES FÊTES

Des papiers intimes de MICHELET cet article que très peu connaissent et en lequel de si justes et si grandes choses sont écrites.

Le prêtre espagnol Valverde, donnant à l'Amérique le catéchisme catholique, lui ordonna de croire ce que ce livre lui dirait. L'Indien le mit à son oreille, écouta, et le rendit, répliquant : Il ne dit rien.

Les masses généralement sont comme cet Américain ; elles reçoivent peu par la lecture, mais bien plus par la parole, par la vue des objets sensibles ou par la musique, enfin par les voies vivantes.

La Grèce, dans ses fêtes innombrables, enseigna la vie par la vie, — soit par la vie réelle des actes publics, comme dans ces *théories* qu'on envoyait à Délos, dans ces processions immenses où la foule tout entière se portait à Eleusis; — ou bien encore par cette vie fictive, ces actes du passé refaits, rejoués aux spectacles dramatiques. Drame veut dire en grec *action*. Donc, en ces solennités, tout fut acte, vie, mouvement, incitation, inspiration pour la vie et l'activité ! Qui donc s'étonnerait de la prodigieuse fécondité de ce petit peuple, de sa brillante action, sur ce point étroit du lieu et du temps, d'où jaillit le phare immense qui éclaire toujours le monde?

Les fêtes du moyen-âge ont un sens justement contraire. Elles se ramènent à deux mots qui suppriment toute activité : « Dieu est mort, *consummatum est*; que te reste-t-il, sinon de mourir? Mort à toi-même, à la nature! »

Quand je me recherche moi-même dans mon plus lointain passé, dans ce qu'on appelle (je ne sais pour quelle raison) le beau temps du jeune âge, je comprends parfaitement pourquoi ma sombre enfance fut nerveuse et défiante, précoce d'imagination, lente et très lente d'esprit, pourquoi elle resta longtemps nouée d'un triple nœud de fer, produisant peu, tard et mal, et comme par arrachement. Il y avait dans ma nature des contrastes douloureux; j'étais tendre et passionné, plein d'un grand essor intérieur; mais devant les hommes et même devant le papier, je restais muet. Au dedans, j'avais comme un flot de sève virgilienne (ajoutez-y le don des larmes), et je ne pouvais rien mettre au dehors, sauf quelques lignes à peine, rudes et fortement martelées, dans les formes tourmentées de Tacite et de Montesquieu.

Pourquoi cela? Je l'ai ignoré longtemps, et je le sais maintenant. Le contraste m'est aujourd'hui tout à fait intelligible : *mon enfance n'a pas eu de fêtes*. Elle ne s'est jamais épanouie au grand jour, dans l'expansion chaleureuse d'une foule sympathique où l'émotion de chacun va s'augmentant, se centuplant de l'émotion de tous, où la jeune âme fleurit sous un rayon bienfaisant. Le vrai soleil de l'homme, c'est l'homme.

« Quoi, n'avez-vous pas eu d'amis? » J'en ai eu et d'admirables. Mais l'ami, cet autre nous-même, plus il est l'intime et sûr confident de votre cœur, plus il confirme le penchant à la solitude. C'est une solitude à deux; c'est vous-même et le désert. L'amitié fortifie nos tendances, les resserre; elle nous éloigne d'autant plus du large épanouissement social qui aurait bien autrement étendu, fécondé l'esprit.....

. . . .

Heureuse encore une fois l'enfance d'Athènes, qui, née en pleine lumière et comme sur la place publique, grandissait, sans s'en apercevoir, de sa constante participation à la vie de la patrie! Contraste humiliant, accablant, avec notre éducation scolastique! Le misérable écolier épelle dix ans Démosthènes dans la poussière d'un vieux collège, sous la férule d'une robe noire. Et le libre enfant de l'Attique entendait en plein soleil, au pied de la grande tribune, devant la mer, empire d'Athènes, la voix de l'orateur unique dont les siècles s'efforcent encore de garder, d'écouter l'écho. De ces fêtes de la parole, il allait aux fêtes saintes du théâtre de Bacchus, qui enseignait la liberté par les tragiques aventures et le destin des vieux tyrans. La religion, l'histoire nationale et le génie de la cité, le vital esprit de la loi, il recevait tout à flots dans le lait et le miel de la grande coupe de Sophocle ou d'Eschyle. Il rentrait, non enivré, mais dans l'harmonie, l'équilibre qui seuls mettent en nous la force. Il rentrait, dormait, paisible, plein de songes héroïques, les prophétiques abeilles venaient se poser sur ses lèvres, et d'Eschyle était né Platon.....

. . . .

Des fêtes! Donnez-nous des fêtes! C'est le cri qui sortait cent fois de mon cœur oppressé, en marchant dans les rues humides et monotones des quartiers industriels de Paris, Rouen ou Nantes, dans ces abîmes obscurs des rues profondes de Lyon. J'entrevoyais aux fenêtres de blêmes visages de femmes délaissées, sans consolation (si le mari n'est aux affaires, il est au café); de chétifs enfants aussi, fleurs pâles, avortées, qui croissent sans lumière et sans soleil. Le choléra de l'ennui ruine ces tristes populations. Qu'elles veuillent en sortir un moment, qu'elles cherchent dans les églises un peu de lumière et de vie, elles y trouveront la nuit morale d'une religion de la mort et l'incroyable scolastique byzantine qui entasse en un symbole, pour le supplice des simples, tout ce que la subtilité antique eut de plus obscur.

Des fêtes ! Donnez-nous des fêtes! *Panent profiter Deum!* Pour l'amour de Dieu, du pain! Donnez un vrai pain à ce peuple, le pain moral qui le soutiendra, qui relèvera son cœur! Ne voyez-vous pas que ceux-ci, quand ils demandaient du pain, lui ont donné une pierre?

Un mot frappant de Thucidide m'est resté depuis trente ans, et m'a souvent plongé dans un monde de réflexions. Dans son éloge funèbre des guerriers morts pour la patrie que prononce Périclès, en rappelant les bienfaits de cette noble patrie, il spécifie celui-ci : « Elle a institué des fêtes pour adoucir dans nos cœurs la mélancolie de la vie. »

Quoi! grand homme, dans ta cité, dans ta lumineuse Athènes, où tout fut soleil, grandeur, héroïque activité; où cette élite du monde, entraînant la terre et la mer dans son rapide tourbillon,

gouvernant, combattant, jugeant, trouva des loisirs encore pour donner au genre humain cette étonnante moisson d'art, de science, de philosophie dont il se nourrira toujours; — dans une telle cité, dis-je, il restait encore du temps pour le rêve mélancolique, et la Patrie secourable cherchait ce cordial des fêtes pour guérir l'éternel ennemi qui est au cœur de l'homme!

Nous, que dirons-nous, grand Dieu! Dans cette complexité d'un monde immense qui s'est formé autour de nous, si l'ensemble est tant agrandi, en revanche l'individu n'est presque partout qu'une pièce de l'harmonie générale. Voué à telle spécialité, il s'y fortifie aux dépens du caractère général d'homme. Est-il homme? Non; il est tailleur, il est peintre, il est musicien, il est scribe (comme je suis). Ah! croit-on, parce que la spécialité nous a saisis de sa main de fer, mutilés des branches diverses qui lui étaient superflues, fixés devant notre établi, assis (éternels *croupions*, dure et juste parole anglaise), assis pour ne plus nous lever; croit-on pour cela que nous ne regrettions pas le caractère d'homme complet, mêlé d'étude et d'action? Le plus orgueilleux de son art, de cette spécialité dévorante, n'en a pas moins cent fois par jour des moments où il s'en attriste, et confusément regrette l'harmonie générale et forte que son état de virtuose lui a malheureusement fait perdre.

Et c'est là pour l'homme moderne une grande nécessité de fêtes que n'eut pas celui de l'antiquité. La société qu'il sert dans cette vie d'efforts et de spécialité, à cette table, à cet établi, dans cet atelier obscur, le rappelle tendrement à elle dans la réunion de ses enfants, le remet en pleine lumière, lui montre ce monde réel dont il gémissait tout à l'heure de n'être qu'un rouage isolé, ce monde, belle harmonie vivante de cœurs fraternels! « Assieds-toi, dit la Patrie, reprends la vie à ma chaleur. Non, tu n'es pas une chose. Tu es mon fils, tu es leur frère, utile et secourable à tous. Tu croyais n'être plus homme, et par la vertu puissante du miracle d'association, tu es toute une légion, une grande armée humaine, un homme de trente-cinq millions d'hommes. » Qui ne revivrait à ces mots! L'homme de labeur pâlit, reprend courage et se relève! Il retrouve sa dignité; sa nature individuelle, satisfaite, ne réclame plus, il se dit: « Je suis homme encore! » Mais en même temps, s'associant à la grandeur de la Patrie, touché de sa maternité, dans son dévouement filial il lui adresse du cœur le mot simple et immortel de la Commune de Paris à la France de 93: « Nous n'avons qu'un seul désir: nous perdre dans le grand tout. »

La Révolution, par ses fêtes, était entrée dans une excellente voie: elle y multipliait les figurants, chacun y allait avec les instruments de son travail; elle mêlait à ses cortèges les déshérités de ce monde, vieillards, aveugles, orphelins, enfants au berceau, les offrant à l'adoption de la patrie. Mais elle n'eut pas assez les acteurs, les propagateurs, les promulgateurs. Ce qui lui manqua, faute de durée, ce fut l'action créatrice. Car c'est le but des fêtes de faire agir et créer, de créer des choses pour créer des sentiments et des idées. L'avenir aura à réparer cette lacune immense. Les fêtes y seront essentiellement collectives et coopératives. Le grand peuple de la jeunesse y créera des légions d'apôtres, les uns acteurs, les autres prédicateurs. Comme enseignement direct, ils prêcheront le droit et le sacrifice; comme enseignement indirect, le drame du passé, les combattants vainqueurs ou martyrs. Ce sera l'affaire des spectacles de représenter, de perpétuer la tradition, de ressusciter l'histoire.....

. . . .

Que dans des libretti très simples et à la portée des plus humbles, tous puissent être des acteurs pour la patrie; que tout un peuple fasse revivre l'âme entière du peuple!

. . . .

Des fêtes! Donnez-nous des fêtes! que le peuple y voie, y écoute de sa propre pensée, s'y nourrisse de sa jeune foi, y communie de lui-même, de son cœur, y soit sa propre hostie!

NOTES DE MUSIQUE

Concert donné pour l'inauguration du monument Vieuxtemps à Verviers.

Beaucoup de musique de Vieuxtemps. Jouée par Isaye elle est encore séduisante, brillante, expressive. Chantée par Mme Héglon, de l'Opéra, qui a fait entendre un air de la *Fiancée de Messine*, opéra inédit, cette musique remet le bon Vieuxtemps à sa juste place comme compositeur. Mme Héglon est une fort jolie femme, qui possède une jolie voix, mais elle n'a sauf cela aucune des magies du grand artiste, du grand interprète qui s'assimile un peu de l'âme du compositeur. Vieuxtemps, du reste, qui écrivait de si merveilleuse façon pour le violon, ne prétendit jamais bien sérieusement à l'art du compositeur. Et ses admirateurs, tout au moins, ne revendiquent plus guère pour lui cette gloire-là. La célèbre *Rêverie* pour violon fut jouée à l'unisson par dix-huit des meilleurs artistes du pays, Isaye en tête. La simple et douce chanson y gagnait une ampleur et une sonorité émouvantes, et y perdait peut-être un peu en fantaisie et en légèreté, malgré l'admirable ensemble de tous ces violonistes jouant forcément cette ravissante page avec la même religieuse correction qu'ils eussent mise à jouer du Beethoven. Au surplus, du Vieuxtemps exécuté par Isaye, tant qu'on veut. Par d'autres, qui ne savent pas comme lui l'agrandir et « l'humaniser » de leur passion, de leur émotion, ces pages reprennent leur couleur de « musique de virtuose ».

Une des meilleures joies de ce concert fut l'orchestre, — ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, *Carnaval à Paris*, de Svendsen.

Quand donc entendra-t-on à Bruxelles ce remarquable directeur qu'est Louis Kefer, enterré à Verviers où on apprécie son talent sans avoir l'occasion de le comparer à d'autres et par conséquent d'en connaître la juste, la très grande valeur? Sans être bien chauvin et sans crier « La Belgique aux Belges » on souhaiterait pourtant quelque fois qu'avant de connaître les beaux chefs d'orchestre étrangers, on puisse entendre ceux qu'on a chez soi, ceux qui savent faire exprimer à ce grand instrument orchestral l'art que nous sentons, et de la façon dont nous le sentons ici en Belgique. Le chef d'orchestre français est brillant, correct, précieux, fougueux au besoin, — d'une fougue qui nous paraît froide. L'Allemand, plus expressif, est parfois un peu lourd. Quand nous avons ici des hommes qui incarnent notre spéciale compréhension et notre sensibilité artistiques, qu'attendons-nous pour leur demander de nous en réjouir? Qu'ils soient morts, naturellement, — et qu'on puisse alors parler de leur modestie, — en déplorant les lenteurs des appréciations collectives.

PETITE CHRONIQUE

Le peintre Emile Motte ouvrira le 15 octobre chez lui, rue de l'Aqueduc, 87, deux cours de peinture exclusivement réservés aux dames et demoiselles. Le premier comprendra le dessin et la peinture de figure, le second la peinture ornementale.

Le Syndicat des Artistes et Musiciens de l'agglomération bruxelloise vient de faire paraître un journal corporatif et artistique; titre : *L'Artiste-Musicien*.

Le Nouveau-Théâtre a mis à l'étude les *Tisserands*, le célèbre drame de Gérard Hauptmann.

Au moment de la réouverture des théâtres, le souvenir des difficultés que rencontra Molière pour faire représenter son *Tartufe* est d'actualité. Nos auteurs dramatiques verront que leur illustre ancêtre n'a, pas plus qu'eux-mêmes, échappé aux vexations inséparables du métier.

La grande figure de l'hypocrisie avait saisi l'âme vertueuse du poète; Molière voulut attaquer un vice et le plan de *Tartufe* fut conçu.

Dès l'année 1664, les trois premiers actes de *Tartufe* étaient écrits, et Molière eut l'adresse d'en intercaler la représentation dans les *Plaisirs de l'île enchantée*.

Louis XIV trouva la pièce *fort divertissante*; néanmoins il l'interdit, par égard pour la véritable dévotion qu'elle pouvait conduire à confondre avec la fausse.

Au mois de septembre de la même année, les trois actes de *Tartufe* reparurent à Villers-Coterets, chez Monsieur, devant le roi, la reine et la reine-mère. Deux mois après, le prince de Condé fit représenter au Raincy la pièce entière.

La cour et la ville se disputaient la lecture d'un ouvrage auquel le théâtre demeurait toujours fermé. Ne pouvant livrer au public son hypocrite, Molière lui donna un athée et il eut soin de mettre dans la bouche de Don Juan une vigoureuse attaque contre l'hypocrisie. Les clameurs des tartufes redoublèrent; aussi Louis XIV, afin d'indemniser Molière, l'attacha-t-il à sa personne avec une pension de sept mille livres.

Avant de partir pour la Flandre, le grand roi permit à l'auteur de se venger en faisant jouer son chef-d'œuvre, sous la condition qu'il changerait le nom de Tartufe, devenu proverbial même avant la représentation. La pièce prit donc le titre de l'*Imposteur* et le principal personnage s'appela *Panulphe*. Le succès fut tel que le premier président Lamoignon, le lendemain 6 août 1667, fit signifier à la troupe de Molière la défense de jouer l'*Imposteur*.

C'est alors que deux artistes de la troupe, La Thorillière et Lagrange, partirent le 8 août de Paris et allèrent présenter au roi, qui se trouvait au siège de Lille, une requête pour le chef-d'œuvre.

Louis XIV fit attendre Molière presque dix-huit mois et enfin, le 5 février 1669, le *Tartufe* fut rendu à la juste impatience du public que quarante-quatre représentations consécutives purent à peine satisfaire.

Un intendant qu'on ne peut pas embarrasser facilement est M. de Possart, placé à la tête des théâtres royaux de Munich. On avait annoncé à Munich le *Cosi fan tutte* de Mozart, et la représentation allait commencer, lorsqu'on apprit que le souffleur ne pouvait pas venir. Grande anxiété, car ce modeste mais indispensable collaborateur n'avait pas de doublure. Le régisseur courut à la loge de l'intendant qui écouta ses doléances en souriant et lui dit finalement : « C'est fâcheux, mais cela ne fait rien. Je vais remplacer le souffleur. » Et il descendit, en effet, dans le trou et remplaça son souffleur en faisant valoir l'articulation merveilleuse qui l'avait distingué à l'époque où il jouait encore les Hamlet et les Shylock. Le bon public ne se douta de rien, mais les chanteurs éprouvèrent quelque gêne bien naturelle en apercevant leur chef suprême, en habit, qui feuilletait les partitions et soufflait mieux qu'un homme du métier.

Une découverte archéologique qui intéressera au plus haut degré le monde des savants, dit le *Moniteur des arts*, vient d'être faite dans l'île de Paros, en Grèce.

Dans les fouilles pratiquées depuis quelque temps dans cette île par l'école archéologique allemande d'Athènes, on a mis à jour le célèbre temple d'Esculape, décrit par plusieurs auteurs grecs, et qui faisait de Paros un des lieux de pèlerinage les plus fréquentés dans l'antiquité.

Ce temple est presque entièrement conservé; il a une longueur de $41^{m}25$ et sa largeur est de $19^{m}50$.

Malheureusement ce merveilleux monument de l'antiquité classique, qui contenait des trésors inestimables, a été tant de fois pillé dans la suite qu'il n'y reste plus ni statue, ni bas-relief, ni autres objets d'or ou d'ivoire

Au point de vue purement archéologique, la découverte du temple d'Esculape a cependant une importance de premier ordre, car les archéologues allemands y ont trouvé plusieurs plaques et colonnes en marbre portant des inscriptions d'une grande valeur historique.

Bruxelles. — Imp. Vᵉ MONNOM 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 41. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 9 OCTOBRE 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie. 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

La Nouvelle Royauté d'Yvetot.

« Les Royautés s'en vont! » clament les uns avec douleur, les autres avec plaisir. Ah! bien oui! il y en a qui arrivent!

J'ai, en effet (moi millième peut-être), reçu la lettre-circulaire que voici :

Paris, le 26 septembre 1898.

MONSIEUR,

La mort de Stéphane Mallarmé pose la question de savoir à quel Poète ira maintenant l'admiration ou la sympathie des écrivains nouveaux.

Voulez-vous, dans le plus bref délai, et sans que votre réponse puisse excéder *dix lignes*, me faire connaître celui de vos aînés auquel vous attribuez la plus grande supériorité et que vous jugez, par conséquent, le plus digne de SUCCÉDER au poète disparu?

Agréez, Monsieur, avec mes remerciements anticipés, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

LÉON PARSONS,
22, rue de Tocqueville,
12, rue du Croissant.

N. B. — Votre réponse sera publiée intégralement dans la *Presse*, qui ouvre une enquête à ce sujet.

A quoi, sans empressement, j'ai répondu :

Je m'étonne que cet enfantillage de l'élection du « Roi des Poètes » continue. J'ai déjà exprimé mon sentiment sur cette cérémonie lors des couronnements précédents. Ma voix s'est perdue dans les acclamations des foules prosternées. C'est vraiment drôle, ce besoin asiatique de Monarchie dans la République des Lettres.

Quoi qu'il en soit, et pour ne pas bouder davantage, je vote pour Emile Verhaeren si la question de nationalité est étrangère à l'affaire, et pour Henry de Régnier, subsidiairement, s'il faut que l'Elu soit du pays des Gaules.

Cette réponse augmentera-t-elle la copie nécessaire à l'alimentation du monstre vorace et insatiable qu'est un grand journal quotidien? Paraîtra-t-elle suivant la promesse du Post-scriptum? Voire. Elle est, me semble-t-il après coup, un peu faite pour ne pas plaire et, en général (*experientia docet*), dans le beau pays de France, fécond en « intervueurs », ce qui déplaît on ne le publie pas,

l'eût-on sollicité. C'est pourquoi, précautionneusement, je le publie moi-même.

Vous n'avez pas de médecin ici? disait un touriste à l'habitant d'un village écarté. — Non, Monsieur, ici nous nous mourons nous-mêmes, répondit le rustique. — Ainsi fais-je.

Et, pensant au nouveau Monarque qu'on recherche, je fredonne la chanson du Roi d'Yvetot :

Il était un Roi d'Yvetot
Peu connu dans l'Histoire,
Se levant tard, se couchant tôt,
Dormant fort bien sans gloire,
Et couronné par Jeanneton
D'un simple bonnet de coton !

Bergerat, loustic grincheux, s'expliquant sur cette affaire du couronnement d'un Roi, d'un Prince, d'un Empereur (pourquoi pas d'un Président), d'un Sar des Poètes, a parlé irrévérencieusement « des Grenouilles qui demandent un Roi ». On sait que, suivant le Fabuliste, Jupin, le maître des dieux, leur dépêcha d'abord une Grue (y en a-t-il parmi les poètes, côté des dames?), et plus tard un soliveau (y en a-t-il parmi les poètes, côté des hommes?).

Bref, le fait est là : M. Parsons (bien exotique ce nom : avez-vous remarqué combien souvent en France, quand se produit un personnage, il a un nom étranger?) M. Parsons induit les habitants du pays des Lettres à continuer la dynastie heureuse qui commença par Paul Verlaine (en riait-il assez, le pauvre Lélian!) et eut pour deuxième titulaire Stéphane Mallarmé (qui lui se contentait d'en sourire). Qui sera le numéro trois ? Sera-ce toi, fier et farouche Verhaeren? Sera-ce toi, élégant et selected de Régnier? Sera-ce toi, inusable et voluptueux Catulle? Sera-ce toi, doucereux Coppée, si bien à l'ordonnance sentimentalo-bourgeoise? Sera-ce toi, ô noble, très noble, infiniment noble Dierx? Ou toi, Viellé-Griffin? Ou toi, Gustave Kahn?

On verra! le scrutin est ouvert. Il est ouvert et le vote doit être motivé : DIX LIGNES au plus (on ne nous a pas dit le caractère et le format), M. Parsons connaît la gent prolixe et encline au déclamatoire à laquelle il s'adresse.

L'Angleterre avait son Poète-Lauréat. Vu l'existence de la « Gracious Old Lady » qui occupe comme reine le trône politique, la « Loyalty » britannique n'a pas osé donner au « Favori des Muses » la qualification « royal ». Mais en République on n'est point lié par ces scrupules et rien, assurément, n'est plus naturel que d'y faire de la Royauté.

Royauté tirant peu à conséquence, il est vrai. Verlaine, dédaigneux, sarcastique et charmant, avait son palais des Tuileries à l'hôpital, et Mallarmé son Louvre dans une ancienne auberge de rivière. C'étaient des souverains d'un constitutionnalisme irréprochable. Ils régnaient sans gouverner, « comme les corniches autour des plafonds », suivant l'amusante image d'Alphonse Karr. Ils ne faisaient point de Capitulaires, ils ne promulguaient pas d'édits, il ne rendaient pas d'ordonnances : ils se contentaient de se disperser en beaux vers, les pauvres! Pour tout mobilier d'arsenal ils avaient un encrier et une plume, pour toute flotte un canot sur la Seine limpide et harmonieuse, pour toute cavalerie un chien et un chat, pour tout conseil de la Couronne quelques simples, pour toute liste civile les miettes tombées des comptoirs de Messieurs les Editeurs, connus pour leur générosité.

Innocente révolution au Royaume de la Littérature! Non sans avantage peut-être. Car là, comme ailleurs, il n'est pas inutile que, pour éviter les bousculades, les hauts postes soient occupés. Qu'on dépose donc sur le trône du Parnasse un nouveau poète comme on dépose un chapeau sur un fauteuil d'orchestre pour garder la place. Et qu'on se livre au petit jeu des votes motivés mis en train par M. Parsons qui s'en amusera, sans doute, et nous aussi, de même que les lecteurs de *la Presse*.

Car les choix et leurs dizaines de lignes justificatives seront révélateurs d'intéressants dessous. Nous allons voir où en est l'étiage poétique et ce que les composants du *Vatum irritabile genus* pensent les uns des autres. Cela peut devenir une confession générale, un curieux bulletin de professions de foi, une boîte aux lettres pour l'esprit de secte. Cette enquête sera une quête où l'un jettera dans la bourse son louis, un autre son sou, un autre son bouton, un autre rien du tout.

Ah! combien le besoin puéril des hiérarchies nous tient encore! Aime-t-on assez les dosages, les classages, les numérotages, les étiquetages! Quelle manie de savoir le gradin que soi-même et autrui occupe dans le grand amphithéâtre social et le nombre de galons qu'on peut mettre à sa manche! Au Congo c'est le nombre de barres dont on a le droit de se balafrer les joues; c'est plus sûr, pas moyen d'être dégradé.

Quand donc la vision saine et juste que le Monde est UN PLEIN solidaire où tout se tient entassé et se touche, sans qu'aucun des éléments, aucun des rouages, tous indispensables et contribuant à l'universelle orchestration, puisse prétendre à quelque supériorité, sera-t-elle commune à tous les esprits? Quand cette véritable Egalité psychique sera-t-elle intégrée en nous, chassant l'essaim moustiquailleux des petites vanités, des amours-propres bêtes, des orgueils monstrueux qui sans cesse bourdonnent autour des âmes et les tourmentent? Quand messeigneurs les Poètes, ces séraphins prétentieux, ces tabernacles d'Idéal si souvent surmoulés ou faits de bois blanc mal doré, consentiront-ils à adopter l'attitude de simples artisans d'une des fonctions de l'ensemble et à ne plus se prélasser en une « Elite » ayant droit à de

spéciaux honneurs? S'il leur faut un Roi, pourquoi les Journalistes n'en éliraient-ils pas un à leur tour, au lieu de se contenter d'un modeste syndic! Pourquoi pas les Pharmaciens, pourquoi pas les Chaudronniers, pourquoi pas les Prosateurs? N'ont-ils pas autant droit à leur Louis-Philippe que les pinceurs de cithare?

En tous cas, s'il fallait à ce Roi une Reine, on pourrait négocier peut-être avec celle que choisissent chaque année les Lavoirs? Si leur union était féconde, cela substituerait l'hérédité à l'élection et nous serions délivrés de la charge du vote et des dix lignes. Ah! qu'on est heureux de ne plus être électeur!

EDMOND PICARD

VOYAGES D'ARTISTES

SPECTRES

Je ne savais même pas exactement comment la fantaisie du voyage m'avait poussée là, ni par lequel de ses caprices elle m'y avait menée, après une douce promenade dans l'air humide de pluie à peine finissante qui baignait cette si lointaine ville et ses toits d'un rouge avivé, ses tours d'église, ses arbres assez maladivement feuillus, quoique en la force de leur croissance, son port admirablement boucané et jusque, au delà d'elle, la mer au bleu calme et léger; non, je ne savais vraiment pas comment j'étais en cette cour oblongue, tristement semée d'un vilain gravier de décombres concassés entre ces longs bâtiments gris à deux étages, mi-partie de bois, mi-partie de pierre terreuse et dartreuse, percés de fenêtres égales, symétriques, dépouillées de rideaux, dont les vitres aux reflets pleins de la morne grisaille de l'ambiance, semblaient, ainsi posées à fleur des chambranles, les flaques d'un misérable ruisseau souillé d'eaux impures.

Pourquoi? Pourquoi? Pourquoi, devant moi ce portier étrange, boiteux, manchot, traînant ses deux moignons enveloppés et tournant vers le mien son visage incompréhensif, ses yeux rougis, en bredouillant quelques mots d'un langage étranger de ses lèvres à moitié décharnées découvrant jusqu'à la racine les dents malsaines et baveuses? Je questionnai du regard la maison aussi muette et repoussante que l'homme qui la gardait. Rien ne me répondait; les vitres ne s'animaient point et conservaient leur glaucité fangeuse; nulle voix, nulle cloche, nul aboiement, miaulement ou gazouillis ne révélait la vie.

Seul, le portier continuait à m'examiner de son air hébété et impassible.

J'arpentais lentement la cour qu'aucun ornement ingénieux ou puéril ne délivrait de sa monotone laideur. Un pas lourd, cependant, heurta les planchers, par delà les murailles sonores; il parcourait l'étendue de l'habitation; je l'entendais frapper à ma droite, d'abord, puis, se rapprochant, tomber de plus en plus pesamment enfin à ma gauche, il diminuait avant de reprendre sa course régulière. Comme s'il eut rompu un sortilège de silence, je perçus un vague chuchotis, derrière les croisées demi-closes, rien qu'un chuchotis coupé de rires étouffés, gémissants, en bise morose qui ricane sur des ramures desséchées par l'hiver.

Cela persistait pauvre, grêle, insinuant. Voici qu'à travers l'une des fenêtres se dessinèrent de vagues ombres, ombres de femmes, que la transparence plombée du verre déformait étrangement. J'essayai de préciser la vision. D'ailleurs enhardies, les ombres ne se cachaient plus et, moins furtives, omettaient de se dissimuler dès que je les guettais.

Alors, je distinguai quatre ou cinq faces d'effrayante mornitude, ces faces qui riaient sans que le rire fît jouer les muscles, les muscles rongés, les lèvres dépouillées, les yeux excavés, les joues aspirées à l'intérieur des mâchoires. Était-ce en réalité les vitres verdâtres gondolées qui trompaient mes regards en leur ménageant ce spectacle de cauchemar? était-ce mon cerveau qui, embrumé par ce ciel pleureur et la moite atmosphère, ramenait du profond de ma mémoire des hallucinations d'enfant au fantastique morbide? Pourtant le groupe de spectres restait singulièrement coi, et les figures, loin de se contracter de grimaces, conservaient la même hideur stupide. A ce rassemblement d'épouvantails se joignit un être court, ramassé, roulant au-dessus de l'allège un crâne bleu, rasé, un masque bleu, bleu d'outre-mer, sans sourcils ni cils aux prunelles charbonnées, toute une chair bleue telle qu'injectée d'acide prussique, bleue et ricanante, bleue et sarcastique, vivante et bleue!

Et cette fois je voyais, je voyais sûrement. De la hauteur du premier étage, le bouquet vénéneux de têtes affreuses se penchait un peu vers moi et derrière le dégoûtant maquillage de scrofules et de plaies je devinais la curiosité des femmes pour la femme, qui se levait comme le vent joueur sur un terrain d'immondices.

Je me retournai vers le bancal dont je sentais le regard constant plomber entre mes épaules et du geste, machinalement, l'interrogeai.

De ses gencives calcinées, avec la bave, sortirent encore des mots inintelligibles, et puisque le visage de là-haut s'immobilisait, résigné, sardonique et bleu tel que foudroyé, ravagé par l'éclair bien que toujours en vie, je gagnai l'autre extrémité du quadrilatère en me passant les mains sur le front, m'assurant que les terribles stigmates ne le marquaient pas encore.

Un hôpital sans doute. Des fous, peut-être. Mais quelle folie, en plus de la stupeur, peut désordonner les traits humains de pareilles crispations et de tels ulcères? Quel mal inconnu, dévorateur, rusé, implacable, saccage la belle chair humaine et la laboure en fumier fermentant? quelle malédiction d'une divinité féroce que nos temps ne révèrent plus, souleva ce fléau dépassant ce que les imaginations les plus acharnées à la chasse du fantastique peuvent rêver?

J'arrivai à la seconde aile de la sinistre cage où s'ouvrit aussitôt une porte. Des gens s'en échappèrent de ce pas lent et affaissé qu'inflige la douloureuse songerie. Des étrangers, ceux-là, des visiteurs. Mais si leurs visages sains et purs des chancreuses colorations offraient un apaisement à ma vue contaminée, le trouble qui de leur âme à cette heure chargée, brouillée et marécageuse, montait et travaillait diversement leurs physionomies, ébranlait davantage mon esprit tout rumorant d'incertitude et d'effrois. La congestion empourprait l'un, la bile jaunissait l'autre jusqu'au globe de l'œil, la verdeur du mal de mer acidulait les bouches et les joues, la sécheresse de la fièvre ou la sueur du dégoût parcheminait ou mouillait ces peaux d'hommes cependant aguerris à la misère humaine.

Ils murmuraient un mot bizarre que je n'avais jamais entendu, sinon lu en des livres parlant accidentellement de cette antique et longue torture que je croyais à tout jamais abolie: La lèpre! la

lèpre! la lèpre! disaient-ils, soit en jetant leurs gants, en s'essuyant les mains à leurs mouchoirs, en frissonnant non seulement dans leurs habits, mais dans leur propre épiderme hérissé de répulsion et d'une invincible crainte. Et ils racontaient quelles ambulantes ruines humaines ils avaient croisées en les retentissants corridors de la prison; quels cadavres, comme enfuis de la tombe, en pleine décomposition, traînant leurs muscles mangés de vers au milieu d'une fade et dominante odeur de phénol et de macabres épices.

Quelques moments après, d'une hauteur, je contemplais la lointaine ville, reposée, souriante sous les nuages déchirés par un soleil qui la couvrait d'une pâle et ravissante dorure : elle respirait si tranquille entre les bras de la mer maternelle! de la grande mer, rude pourtant, des côtes de Norwège, mais ce matin-là joyeuse et câline, car cette lointaine ville était Bergen, Bergen très belle et très noble encore de son passé, Bergen hanséatique où les puissants marchands trônaient dans les maisons à pignon, derrière les carreaux vert-bouteille sur qui Phébus, malin, envoie par ce jour d'été son clin d'œil pour les changer en émeraudes. Comme autre titre de noblesse et d'ancienneté, Bergen possède encore des lépreux, des maudits que l'humidité, la saleté, la misère, toutes trois violentes en ce coin de Scandinavie, attaquent et désagrègent sur pied.

Misère! misère! Ces malheureux en apparaissent les plus affreux symboles qui soient. Misère incurable, éternelle! Misère depuis le premier jour de la naissance s'accumulant et explosant en l'atroce maladie qui apporte avec elle ce dernier tourment d'une mort lente, d'une mort de plusieurs années et à chaque heure plus imfâme.

Misère! misère! Plus que cette mort même qui délivre ou embellit, elle est mêlée à tout et toutes nos joies sont infestées de la conscience de sa persistance; mais peut-être jamais autant qu'ici, devant cette Bergen de couleur et de lumière enivrantes, ces brumes, ce ciel septentrional, haut, limpide, adorable, ces arbres mouillés et ces toits si pittoresquement, si merveilleusement serrés les uns contre les autres pour le plaisir de nos yeux, jamais autant que devant toutes ces choses de Nature et d'humanité dont nos esprits et nos regards sont les inlassables amants, nous ne respirâmes avec une telle force désespérée l'invincible poison de la Misère.

Judith Cladel

LIVRES ET BROCHURES

Le Socialisme en Belgique, par Jules Destrée et Émile Vandervelde, membres de la Chambre des représentants et professeurs à l'Université nouvelle de Bruxelles. — Paris, V. Giard et E. Brière.

Les auteurs ont réuni sous ce titre une série d'études formant un ensemble sur l'organisation et les tendances du socialisme en Belgique.

La première partie — consacrée aux faits — décrit successivement les institutions économiques, l'organisation politique et les préoccupations esthétiques, intellectuelles et morales du parti ouvrier belge. On y trouve des indications précises et complètes sur le mouvement mutuelliste, syndical et coopératif, ainsi que sur les sections d'art, l'Extension universitaire, l'Université nouvelle de Bruxelles, etc.

Dans la seconde partie, — les idées, — Jules Destrée s'occupe de la question féministe; Émile Vandervelde publie deux études sur le collectivisme, un exposé de la question agraire en Belgique, et enfin une monographie très étendue sur la question de la petite propriété rurale, les réformes législatives qui ont pour but de la développer, de la consolider ou de la reconstituer dans les régions où elle n'existe plus qu'à l'état de souvenir. L'auteur examine ensuite la question de savoir quelle doit être l'attitude des socialistes à l'égard de la petite propriété rurale, ainsi que les réformes agraires que les partis ouvriers peuvent inscrire dans leur programme.

Une bibliographie très complète des travaux publiés par les socialistes ou sur le socialisme en Belgique, par Paul Deutscher, est annexée au volume de MM. Destrée et Vandervelde.

En Montagne, par J. Gauthier. Grenoble, Librairie Dauphinoise.

M. J. Gauthier, un alpiniste doublé d'un homme de lettres, réunit chaque année en un coquet volume illustré le récit de ses excursions dans la montagne. Et rien n'est plus intéressant, pour ceux qui aiment, comme l'auteur de ces croquis alpestres, la vie libre et saine des sommets, que de parcourir avec M. Gauthier, mais sans fatigue ni péril, les massifs de Belledonne, du Vercors, de la Chartreuse, du Taillefer, dont il exalte les beautés pittoresques. Et combien il a raison! Le Dauphiné se défend, mieux que la Suisse déshonorée par les funiculaires et les aubergistes allemands, contre l'envahissement du tourisme international, polyglotte, bruyant, insolent et stupide. On trouve dans ses vallées solitaires, sur ses croupes rocheuses où le silence n'est troublé que par les fracas lointains des torrents, au bord de ses lacs glacés, au pied de ses pics neigeux, les impressions de nature que les redoutables cohortes d'Anglais ont, sous la conduite de Cook et de Baedeker, bannies des paysages helvétiques.

Cette année, M. Gauthier a ajouté au récit de ses promenades de 1897-98 quelques chapitres alertes écrits par d'autres fervents du piolet : MM. D'Aiguebelle, Béthoux, Bouchayer, Rebout. Leurs escalades sont racontées sans pédantisme, avec bonne humeur, pour amuser ceux qui connaissent le pays et engager ceux qui l'ignorent à le visiter. Et vraiment, à lire ces pages gaies, à feuilleter cette jolie collection de clichés photographiques finement reproduits en phototypie et qui présente les sites parcourus sous l'aspect le plus séduisant, on se sent pris du désir de chausser les souliers ferrés et de se mettre en route vers le Moucherotte, le grand pic de Belledonne ou la Lance d'Allemont dont les noms chantent dans le cœur des alpinistes...

Richard Strauss, essai critique et biologique par G. Jorissenne. Bruxelles, P. Weissenbruch. (Extrait de la *Revue de Belgique*.)

Admirateur passionné de l'auteur de *Zarathustra*, M. Jorissenne lui consacre une judicieuse et intéressante étude de cinquante pages dans laquelle les aperçus critiques se mêlent aux faits et aux dates. On lira avec plaisir cette monographie. Outre qu'elle silhouette en pleine lumière l'une des plus hautes personnalités musicales de l'époque, elle contient des observations personnelles et caractéristiques sur la musique à programme, une question qui a déjà soulevé pas mal de polémiques et qui devait tout naturellement trouver place dans une notice sur l'auteur de *Don Juan*, de *Mort et Transfiguration*, d'*Eulenspiegel* et de *Zarathustra*.

LA RESTAURATION DES TABLEAUX

La circulaire ministérielle de M. Alph. Van den Peereboom, reproduite dans un de nos derniers numéros (1), dit avec raison que c'est l'opération du nettoyage qui a détruit le plus de tableaux. Elle est d'autant plus dangereuse qu'elle est généralement pratiquée par tout le monde. Que de chefs-d'œuvre perdus par ignorance ou par les pratiques dangereuses de ceux qui prétendent posséder des secrets infaillibles !

Des alchimistes de fantaisie ont inventé l'*eau seconde mitigée*, panacée soi-disant universelle et dont la première prescription est de laisser le tableau *sous l'eau pendant quelques heures !* Ils préconisent aussi les nettoyages au savon noir et aux alcalis, la potasse caustique, l'eau de lavande, la poudre ou l'huile de romarin, le camphre pulvérisé, les bains d'huile et surtout les nettoyage *à la loupe et au grattoir*.

Ce sont eux aussi qui conseillent les vernis aux blancs d'œufs, à la colle de poisson, à la gomme copal, les mucilages tels que décoctions de pépins de coings, le succin, l'huile de fleurs, la graisse animale, etc., etc.

Nous admettons cependant que tel ou tel ingrédient, dont l'application érigée en système serait néfaste, peut rendre des services dans certains cas, mais comme emploi local et dans certaines circonstances.

Parmi ces monomanes inventeurs de secrets, Théodore Lejeune cite un M. F. D. qui n'avait rien trouvé de mieux que de faire entourer son tableau d'une espèce de parapet en terre glaise dont la hauteur était de 10 à 15 centimètres. Dans ce bassin improvisé il versait un seau d'eau, où il avait fait dissoudre une certaine quantité de soude, de potasse caustique, d'eau seconde et d'eau forte (ridicule mélange, car de ces agents il y en a peu qui ne s'excluent l'un l'autre). Montre à la main, il laissait séjourner cette *eau mordante* pendant quelques minutes, quelquefois cinq, suivant le degré de force qu'il supposait aux crasses et aux vernis, puis, à son signal, un assesseur jetait successivement, et à intervales réglés, un, deux et quelquefois trois seaux d'eau pure, pour neutraliser l'effet du premier mélange.

Sur dix tableaux il n'était pas rare d'en voir les deux tiers ainsi *nettoyés*, rongés jusqu'à l'apprêt; l'amateur s'en consolait en disant que ses victimes étaient toutes repeintes, sans quoi elles eussent résisté.

Cependant une fois, entre autres, il obtint tout le contraire de ce qu'il croyait faire.

Pour cela il faut remonter au temps où l'école de Louis XV était vouée à l'exécration des *Romains* de l'école davidienne. Les *rapins* du temps, voulant exagérer les antipathies du maître, achetaient à vil prix, chez les brocanteurs, les toiles *Pompadour* tombées en un tel discrédit qu'elles se vendaient pour rien, et, procédant à un autodafé moral, ils peignaient un Léonidas ou un Spartacus par-dessus l'ancienne peinture (1).

Par suite de cette proscription insensée, un charmant Natoire, représentant des jeux d'enfants, avait été recouvert par un Bélisaire tout craquelé et repeint qui fut acheté par notre amateur. Jugez de sa surprise et de celle de son assesseur, lorsque le mordant leur fit apparaître là un bras, ici une tête, plus loin une jambe des enfants peints par Natoire. Heureusement ils eurent cette fois le bon esprit de s'arrêter à temps et de confier le reste de l'opération à un habile praticien. (Ce tableau a longtemps fait partie du cabinet de M. Chevreuil, avec procès-verbal de l'opération à l'appui.)

Peut-être plus tard, en *nettoyant* certains tableaux de notre époque, trouvera-t-on des Périclès, des Spartacus ou des Mucius Scevola des farouches disciples de David !

Pour en revenir aux nettoyages et enlevages des vernis, disons que la plupart des restaurateurs sont partisans ou de l'emploi de l'esprit de vin plus ou moins étendu d'essence de térébenthine ou bien du *déroulage*, c'est-à-dire du nettoyage au doigt.

Je ne veux me prononcer entre les deux systèmes, j'aurais trop l'air de faire prévaloir une opinion personnelle ; j'aime mieux laisser parler des autorités telles que MM. Horsin Déon, Xavier de Burtin et Théodore Lejeune.

M. de Burtin, après avoir en quelque sorte accepté le déroulage, dit : « Quant un tableau est d'une superficie raboteuse, peu importe sur quelque matière il soit peint, de même lorsqu'il est sur une toile où les interstices entre la chaîne et la trame forment autant de petits enfoncements, la méthode précédente (le déroulage) devient défectueuse en ce que les doigts, ne pouvant pénétrer dans les profondeurs, y laissent subsister la crasse ou le vernis sale; d'où il résulterait autant de petites taches qui nuiraient à l'ensemble du tableau. Les tableaux trop grands rendent aussi cette méthode trop pénible par leur étendue, et elle devient dangereuse pour ceux sur toile par les nombreuses petites crevasses que l'ébranlement peut y faire naître tandis qu'on les frotte à sec avec le doigt.

Dans ces cas il conviendra d'employer la voie humide des spiritueux étendus d'essence de térébenthine, en ayant soin de laisser dominer d'autant plus cette dernière que le tableau sera plus précieux et plus délicatement peint... »

M. Horsin Déon dit : « ... L'emploi des spiritueux est préférable à la pulvérisation des vernis par les doigts parce que tout le temps de l'opération l'œil peut en suivre le travail et l'arrêter au moindre danger...

... Le frottement de ce petit sable (que produit le déroulage) épiderme les finesses de la peinture, malgré les soins les plus minutieux. »

Th. Lejeune « croit la question résolue en faveur des spiritueux, mais les praticiens seuls peuvent aborder les opérations où s'emploient forcément certains agents très actifs. »

Tous réprouvent l'usage des savons, soudes et sels plus ou moins alcalins qui, même étendus d'eau, déposent un germe rongeur qui finit par *piquer* et verdir les blancs, les bleus ainsi que certaines laques.

Les nettoyages étendus d'eau détrempent et attaquent les apprêts terreux des toiles, tandis que l'esprit de vin et l'essence de térébenthine se volatilisent immédiatement. Mieux vaut, selon moi, laisser un peu de cette patine dorée du temps où la plupart des restaurateurs voient de la crasse et pousser au minimum les nettoyages qui rendent les œuvres grêles et froides à force de netteté.

L. Maeterlinck

Conservateur du Musée de Gand.

(1) Voir l'*Art moderne* du 25 septembre dernier.

(2) On ignore généralement que l'*Embarquement de Cythère* fut longtemps accroché dans un corridor de l'école des Beaux-Arts et qu'il était d'habitude, pour les élèves de David, de jeter en passant au chef-d'œuvre de Watteau des boulettes de papier mâché, qui s'allaient coller comme autant d'insultes matérielles sur la délicieuse toile.

CORRESPONDANCE

La Décoration du Palais de Justice.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Dans le numéro du 15 avril 1894, l'*Art moderne* annonçait que l'Etat venait enfin de commander à Mellery la décoration de l'une des chambres du tribunal de commerce de Bruxelles.

Depuis de longues années tous les journaux d'art bataillaient dans ce but et ce fut une joie unanime lorsque cette heureuse nouvelle se répandit. Depuis, plus un mot!

Jamais aucune indiscrétion au sujet de l'avancement du travail ; jamais une esquisse, jamais un fragment n'est exposé. Même Eekhoud écrivait, il y a un an tout au plus, dans le *Mercure de France*, qu'alors que des croûtes pénétraient dans les musées et les monuments capitaux de la nation, Mellery — notre grand Mellery — attendait en vain qu'on le sollicitât de décorer quelque mur officiel.

Qui a raison? Mellery n'impatiente-t-il notre admiration que pour créer des harmonies dignes du monument où elles se développeront, ou bien lui a-t-on enlevé, *volé* la commande que d'abord on lui avait faite?

Cela serait scandaleux et d'ailleurs, est-ce possible?

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, l'expression de mes sentiments très distingués.

DE TAYE

THEATRE DU PARC

L'Oncle Sam.

Le théâtre du Parc a repris l'*Oncle Sam*, un Sardou de jadis qui depuis longtemps avait disparu du répertoire. Comédie? Vaudeville? Drame? Pantomime? L'œuvre côtoie tous les genres, et le transatlantique qui, au premier acte, débarque à New-York les principaux personnages de cette ahurissante histoire, n'est pas le bateau de moindre tonnage que nous ait monté l'auteur de *Madame Sans-Gêne*. Celui-ci dépeint les Américains comme on représente dans les cirques les citoyens du Royaume-Uni : pour être authentiques, ils doivent porter un complet à carreaux et un voile vert. Les Américains de M. Sardou sont tous fourbes, banqueroutiers, menteurs, vantards, que sais-je? Et les femmes sont d'abominables coquettes, frivoles, perverses, intéressées. On comprendrait qu'un moderne Caldéron traitât de la sorte, par représailles, en 1898, le tableau à faire des mœurs du nouveau monde. Sous la plume de M. Sardou, cette littérature à coups de massue se conçoit moins. Et dans ces quatre actes, quelle agitation stérile, quel vide, quelle inanité! Une scène, — une seule, — au troisième acte, donne à la pièce un accent théâtral. Mais l'*Oncle Sam*, qui exige une interprétation nombreuse, un personnel féminin élégant et séducteur, une décoration chatoyante, est, pour une direction soucieuse de composer un spectacle agréable aux yeux, un prétexte excellent à mise en scène. Toutes ces dames sur le pont! On admire de fraîches toilettes, des visages avenants, des épaules sur lesquelles glissent des lueurs électriques, des mobiliers d'après-demain. C'est charmant, et l'on en oublie le dialogue, que débitent d'ailleurs avec verve MM. Deschamps, Godeau et Monrose, Mmes Suger et Eva Fège, une nouvelle venue qu'on croirait sœur cadette de Maria Legault et dont l'aisance et la grâce svelte ont d'emblée conquis les sympathies.

CHRONIQUE JUDICIAIRE DES ARTS

Introduction en France d'œuvres musicales contrefaites à l'étranger.

Sur la plainte d'un groupe d'éditeurs parisiens parmi lesquels MM. Heugel, Durand et fils, Lemoine et Cie, etc., une saisie avait été pratiquée chez M. Néal, libraire à Paris, qui introduisait en France et mettait en vente des œuvres diverses de Gounod, de Strauss, de Métra, de Gottschalk et autres gravées en Angleterre par un nommé Broome sans qu'aucune cession eût été faite à celui-ci soit par les auteurs, soit par leurs ayants droit.

Cités devant le tribunal correctionnel de la Seine du chef de contrefaçon, les prévenus alléguèrent que ces œuvres n'étaient pas protégées en Angleterre, leurs auteurs ou leurs cessionnaires ne s'étant pas pourvus des garanties exigées par la convention de Berne ou par la législation anglaise; qu'ainsi l'édition qu'en avait publiée Broome ne pouvait tomber sous l'application de la loi sur le droit d'auteur.

Le tribunal n'en condamna pas moins Néal et Broome, l'un à 200, l'autre à 400 francs de dommages-intérêts, pour le motif qu'en admettant même que la reproduction fût licite en Angleterre, le fait d'avoir introduit et vendu en France, sans autorisation, les œuvres incriminées, constituait un délit, les auteurs ou éditeurs ayant conservé dans ce pays leur droit exclusif de propriété. La législation considère, en effet, que cette introduction est punissable, abstraction faite de l'existence d'un délit initial de contrefaçon. L'illégalité réside dans l'introduction et dans le débit de l'œuvre contrefaite, même si la contrefaçon ne peut pas être poursuivie en France.

La Cour d'appel de Paris a confirmé cette décision, qui présente pour les éditeurs un grand intérêt.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Réflexions sur M. Huysmans, par Edmond de Bruijn. Bruxelles, Société belge de librairie. — *Devant la Mer*, poésies wallonnes, par LEVÊQUE. Saint-Gilles, imp. Chausteur. — *Pour le Harem*, par le vicomte DE COLLEVILLE. Paris, Ed. de la *Revue nouvelle*. — *Testament de sa Vie première*, recueilli et expurgé par FAGUS. Paris, L. Vanier. — *La Luxure*, par le Vicomte DE COLLEVILLE. Bruxelles, Ed. de la *Revue nouvelle*.

Musique.

D'Aimer, quatre mélodies pour chant et orgue de M. ERNEST DELTENRE sur des poèmes d'Emile Verhaeren, de Max Elskamp et de Georges Ramaekers. Bruxelles, Ed. de *La Lutte*.

PETITE CHRONIQUE

Le statuaire Léon Mignon, auteur des deux groupes (le *Combat de taureaux* et le *Dompteur de taureaux*) qui ornent l'île du Commerce, à Liége, sa ville natale, vient de mourir à Schaerbeek, âgé de cinquante et un ans. Malgré le retentissement de ces deux compositions importantes, qui le classèrent parmi les animaliers les plus réputés de notre époque, Mignon eut à lutter jusqu'à ses derniers jours contre les difficultés de la vie. Il ne connut ni la fortune ni le bonheur. Des bustes nombreux, parmi lesquels ceux

de M. Frère-Orban et d'Alfred Verwée, des statuettes représentant les types des militaires de l'armée belge, la rampe de l'escalier du Musée figurant les *Sept travaux d'Hercule*, des figures et des figurines exécutées un peu hâtivement, sous le coup de fouet des nécessités de l'existence, forment l'œuvre de cet artiste dont les débuts avaient fait espérer un développement plus complet. Et certes le talent de Léon Mignon, affirmé par la connaissance exacte de la nature et la sûreté de main dont témoignent ses deux groupes, se fût épanoui largement s'il eut été mieux secondé par les circonstances. Frappé à deux reprises dans ses affections les plus chères, l'artiste meurt des blessures qu'il reçut au cours du rude combat qu'un destin contraire l'obligea à soutenir.

C'est le 17 octobre que le théâtre du Parc inaugurera ses « lundis littéraires ». Ils s'échelonneront de quinzaine en quinzaine et se composeront de lectures de morceaux choisis — proses et vers — d'auteurs classiques et modernes, précédées chacune d'une courte notice explicative. Les auditions commenceront à 4 h. 1/2 précises et seront terminées à 6 heures. Le programme de la première séance, établi avec éclectisme, porte les noms de Ronsard, Ch. Decoster, A. Giraud, G. Kahn, Longfellow, Th. de Banville, A. de Musset, A. de Vigny, A. Toisoul, Baudelaire et E. Verhaeren. Les morceaux seront lus par les artistes du théâtre, par M. Chomé et par Mlle B. Bady.

Le Nouveau-Théâtre, qui a fait une brillante réouverture avec le *Supplice d'une femme* et *Célimare le Bien-aimé*, annonce pour demain, lundi, la première représentation des *Tisserands*, de G. Hauptmann, dont le succès au théâtre Antoine est inépuisable. La figuration de cette œuvre au Nouveau-Théâtre ne compte pas moins de quarante-cinq artistes.

Les élèves, anciens élèves et amis de M. L.-H. Merck, professeur au Conservatoire, fêteront aujourd'hui, dimanche, le trentième anniversaire de professorat de l'excellent musicien. La cérémonie aura lieu à 10 h. 1/2 au Conservatoire. M. F. Taelemans, professeur à l'Académie des Beaux-Arts, vient d'achever un beau portrait de M. Merck qui sera remis, avec une adresse de félicitations, au vénérable jubilaire.

Il vient de se former à Bruxelles une Association artistique dont le but est de faire connaître les œuvres des compositeurs modernes les plus en vue. Les auditions seront données par les compositeurs, parmi lesquels MM. Gabriel Fauré, Camille Chevillard, Georges Enesco, Carl Sinding, Richard Mandl, Arthur Hinton, Alfred Bruneau, Granville Bantock et autres.

Indépendamment des auteurs, prêteront leur concours : MM. Geloso, Marcel Heirwegh, Achille Rivarde, Marix Loevensohn, Willy Hess, Mmes Edouard Colonne, Marcella Pregi, Camilla Landi, Katie Goodson, etc., dont la plupart ne se sont pas encore fait entendre à Bruxelles.

La réouverture des concerts de la Société symphonique aura lieu au théâtre de l'Alhambra dimanche prochain, 16 octobre, sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de Mme Lilian Nordica, des théâtres de Bayreuth et de Covent-Garden. Au programme : Symphonie n° IV, de Beethoven; air : *Ah! le perfide*, de Beethoven; l'*Apprenti sorcier*, poème symphonique de Paul Dukas; prélude du premier acte de *Fervaal*, de Vincent d'Indy; *Soirs de fête*, poème symphonique d'Ernest Chausson; scène finale du *Crépuscule des dieux*, chantée par Mme Lilian Nordica.

Le premier concert populaire sera donné au théâtre de la Monnaie le dimanche 30 octobre, sous la direction de M. J. Dupont, avec le concours de Mme M. Bréma et de M. Van Rooy, du théâtre de Bayreuth. Le deuxième aura lieu en novembre sous la direction de Nikisch, le célèbre chef d'orchestre de Leipzig.

On se souvient des auditions de musique de chambre données l'an dernier par M. Wieniawski à la Maison d'Art (1). Elles viennent d'être reprises et voici le programme exécuté à la première matinée, celle du dimanche 2 octobre : 1. Cinquième concerto, pour piano (Beethoven), quatre mélodies (Schubert), sonate en *fa majeur*, pour piano et violon (Grieg), ballade en *sol mineur* (Chopin); 12e Rhapsodie (Liszt).

Interprètes : MM. J. Wieniawski, Félix Delcker, Gustave Walther et Mlle J. de Cré.

M. F. Bouserez vient d'ouvrir à Ixelles, rue Mercelis, 3, sous les auspices de l'administration communale, des cours de musique, dont le programme comprend le chant, le piano, le violon, le violoncelle et le solfège. Les professeurs sont : Mmes Feltesse-Ocsombre et Delvaux-Voué, MM. E. Deru, F. Bouserez et J. Maeck.

Il est décidé que le théâtre de Bayreuth sera ouvert l'an prochain, en juillet et en août, pour une série de représentations. On jouera trois fois l'*Anneau du Nibelung*, quatre fois les *Maîtres Chanteurs* et huit fois *Parsifal*. C'est de M. Friedrichs, l'admirable Beckmesser et le superbe Albéric, rencontré ces jours derniers en Bavière, que nous tenons cette nouvelle.

Un détail intéressant : le rôle d'Amfortas sera interprété par l'excellent baryton Renaud, de l'Opéra de Paris, qui, sur les instances de Mme Wagner, pioche depuis un an l'allemand en vue de cet engagement. C'est la première fois qu'un artiste français paraîtra sur la scène de Bayreuth, où se sont illustrés nos compatriotes Ernest Van Dyck et Emile Blauwaert.

Mme Wagner a engagé pour le rôle de David, des *Maîtres Chanteurs*, M. Hofmüller, de l'Opéra royal de Dresde.

On achève en ce moment la chapelle commémorative élevée dans le parc de Schloss-Berg à la mémoire du roi Louis II de Bavière. Le monument, de style roman, s'élève au milieu des frondaisons sur la rive du lac de Starnberg, dans un site pittoresque, à égale distance du château royal et du village de Léoni-Rottmanshöe, à l'endroit précis où l'infortuné monarque — le seul artiste des rois contemporains — a trouvé la mort.

Le succès de l'exposition Rembrandt, à Amsterdam, suggère aux Anversois, dit le *Moniteur des Arts*, l'idée d'une exposition de l'œuvre de Van Dyck, qui serait organisée à Anvers, l'an prochain, à l'occasion du troisième centenaire de l'illustre peintre.

La Plume réunira dimanche, dans sa salle d'exposition, rue Bonaparte, 31, à Paris, l'œuvre de James Ensor.

Le théâtre de Rouen montera dans le courant de la saison la *Princesse d'Auberge* de Jan Blockx.

Le directeur de l'Opéra allemand de Prague, M. Angelo Neumann, vient de recevoir le drame lyrique *Armor*, de M. Sylvio Lazzari, dont le prélude, joué à Liége l'an dernier, figure au programme des nouveautés annoncées par les Concerts Ysaye.

(1) Voir l'*Art moderne* du 10 avril dernier.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 42. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 16 Octobre 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

A l'ombre de la Bavaria.

Munich, 1er octobre.

Bayreuth a chômé cette année, — Bayreuth, l'inépuisable source des émotions pénétrantes, des impressions profondes. Mais tandis que se taisaient les fanfares qui, du haut de la Colline, assemblent les spectateurs impatients, que l'avenue qui mène aux splendeurs du Graal demeurait déserte, Munich offrait généreusement aux pèlerins altérés d'art un régal de choix. Au cours des vacances, hélas! expirées, de Rienzi à Siegfried, de Senta à Brunnhilde, les symboliques héros de l'épopée wagnérienne ont défilé en cortège pompeux, salués tour à tour par les acclamations d'une foule conquise, attentive et enthousiaste. Et dans le recueillement admiratif des auditeurs accourus de toutes parts, les drames émouvants du maître, interprétés avec respect, préservés de l'injure des mutilations qu'on leur inflige ailleurs, ont déployé leur splendeur.

L'Allemagne seule nous a donné jusqu'ici la réalisation des œuvres de Wagner dans leur essence. Avec des ressources vocales souvent inférieures à celles que possèdent tels théâtres latins (ce fut le cas pour Munich cette année) on atteint sur la plupart des scènes germaniques un résultat dix fois supérieur à ce qu'on obtient à Bruxelles ou à Paris.

C'est qu'il y a en Allemagne une tradition et une école d'art dramatique. C'est que les directions maintiennent dans leur personnel la discipline, l'unité de style et la cohésion. C'est que les artistes chantent pour faire valoir l'œuvre qu'ils interprètent et non pour se faire applaudir. C'est que tout le monde joue et « tient la scène », depuis le premier rôle jusqu'au dernier figurant. C'est que les chefs de service connaissent leur métier et sont à leur affaire. C'est que tout ce qui concerne la régie de la scène: jeux de lumière, plantation et changements de décors, trucs, machinerie, est réglé de manière à donner le maximum d'illusion possible. L'éclairage, pour ne citer que ce détail, est toujours exactement gradué selon l'instant précis de l'action. Les levers et couchers de soleil, les crépuscules, les clairs de lune sont exprimés avec une vérité au regard de laquelle les approximations et les tâtonnements de MM. les électriciens du théâtre de la

Monnaie paraissent reculer l'art scénique à l'âge de la pierre polie.

Ajoutez à ces éléments la musicalité des choristes, qui chantent d'attaque, avec aisance, sans paraître s'occuper du chef d'orchestre ni du souffleur, et vous aurez le secret de ces exécutions vivantes, colorées, mouvementées, toujours remarquables par les qualités d'ensemble, même lorsque individuellement les artistes prêtent le flanc à la critique.

L'aisance! C'est la caractéristique des représentations munichoises qui viennent de prendre fin. L'orchestre, les chœurs, les solistes se meuvent avec une rare liberté d'allures parmi les partitions touffues qui paraissent encore à certains hérissés de pièges meurtriers. Sous la conduite de M. Fischer, musicien de métier, au bras ferme, à l'esprit méthodique et ordonné, sur qui le Maître a laissé une empreinte indélébile, l'orchestre discourt, gronde, bavarde, rit, s'attendrit, s'exalte sans que jamais une confusion se produise, sans que les voix instrumentales couvrent le chant de sonorités excessives, sans qu'à aucun moment l'idée surgisse d'une difficulté surmontée, d'un obstacle franchi, d'un défilé dangereux traversé. Jamais je n'entendis plus intégralement restituée, sous une lumière douce qui pénétrait jusqu'à ses replis les plus intimes, l'ouverture des *Maîtres-Chanteurs*, dont, au final, la reprise du thème initial, élargi à la façon de Richter, acquérait sous l'intelligente direction de M. Fischer une grandeur inoubliable.

Même aisance dans la fameuse querelle en style fugué du deuxième acte, dont toutes les parties bondirent de la symphonie et des chœurs avec une clarté, une précision et une justesse que seul le théâtre de Bayreuth avait pu réaliser jusqu'ici. Peut-être est-ce un peu à la réduction de l'orchestre que M. Fischer doit ces résultats. Il se contente, en effet, pour le quatuor, de dix premiers violons, huit seconds, six altos, six violoncelles, six contrebasses, malgré les dimensions de la salle, qui peut contenir deux mille cinq cents spectateurs. M. Fischer est, sur ce point, d'accord avec M. Mottl qui nous disait dernièrement qu'il est préférable de jouer les *Maîtres Chanteurs* avec une phalange instrumentale restreinte afin de conserver à l'œuvre son caractère de comédie lyrique. L'allure pompeuse qu'on lui donne d'habitude est une erreur manifeste.

A cet égard, la représentation à laquelle j'assistai à Munich fut parfaite. Walther, c'était M. Kraus, de Cologne, un ténor au profil schillérien, à la voix jeune, mordante, timbrée, qui eut le goût de ne pas « tonitruer » comme la plupart de ses confrères. La scène devant les maîtres et le *Preislied* furent dits à demi-voix, ainsi qu'un récit, avec un goût et une réserve remarquables. Pour la première fois, le chevalier de Stolzing me parut avoir dépouillé ses vêtements de troubadour et descendre, enfin! de la pendule sur laquelle l'avait juché le ténorisme vainqueur. Pour la première fois aussi je le vis entrer dans le cadre, se mêler à la foule, prendre part à la composition des tableaux que la vérité des costumes, la fidélité des accessoires, la variété et la beauté grave des physionomies rendaient admirables. Oh! ces Martin Schaffner, ces Holbein, ces Grünewald, ces Hans Baldung, ces Zeitblom, ces Bernard Strigel qu'on eût dits empruntés aux musées d'Augsbourg, de la vieille Pinacothèque, d'Asschaffenbourg et de Nuremberg!... Et quant au choral à Sachs, chanté et joué par une foule dont les groupes étaient merveilleusement disposés, il eût fallu avoir un cœur taillé dans un des diamants roses du Trésor dynastique de la Résidence pour ne pas sentir les larmes, les douces larmes des émotions que seule donne l'art, monter irrésistiblement aux yeux. La belle soirée! Et que les efforts de Mme Senger-Bettaque (Eva), de MM Bertram (Hans Sachs), Schmalfeld (Pogner), Sieglitz (Beckmesser), Fuchs (Kothner), Knote (David) et autres furent récompensés par l'enthousiasme avec lequel, à cinq ou six reprises, on les rappela après la chute du rideau!

Commencée à 6 h. 10, la représentation était clôturée à 10 h. 50, ce qui fait, pour la durée totale du spectacle, quatre heures quarante minutes, y compris deux entr'actes de vingt minutes (1). On sait que ces entr'actes sont consacrés à l'absorption de sandwiches et de charcuteries variées, arrosées de bière, l'heure du spectacle ne permettant guère de dîner avant la représentation. Les élégants foyers du théâtre présentent à ce moment un aspect pittoresque et curieux qui étonne quelque peu les étrangers, mais auquel ils finissent par s'accoutumer.

Il serait donc possible de jouer à Bruxelles, où le spectacle commence à 7 heures, les *Maîtres Chanteurs* sans coupures, et de terminer néanmoins la représentation bien avant minuit. Dès lors, pourquoi s'obstiner à mutiler la partition? Il n'y a vraiment, dans cette œuvre extraordinaire, ni une longueur ni une répétition, toutes les scènes, toutes les phrases étant indispensables pour donner à l'ensemble sa signification et sa portée. Supprimer, par exemple, comme on a osé le faire au théâtre de la Monnaie, le discours de Sachs à Walther en présence du peuple assemblé, au moment où le chevalier, vainqueur du tournoi, refuse de se laisser enrégimenter parmi les maîtres, est une absurdité. Sachs a précisément à exprimer, dans cette allocution, la synthèse de l'ouvrage, à en fixer le sens. Mais quelles considérations artistiques pourraient contrebalancer,

(1) Les Maîtres Chanteurs, 1er acte, 1 h. 10; 2me acte, 1 heure; 3me acte, 1 h. 50. Deux entr'actes.

dans l'esprit des directeurs de théâtres, les exigences des trains qui doivent ramener dans leurs pénates, le spectacle clôturé, les spectateurs de province?

Voici, au surplus, la durée exacte des autres drames auxquels j'ai assisté les 25, 26, 28 et 30 septembre. Bien qu'ils fussent représentés sans coupures, aucun d'eux n'a dépassé les limites d'une soirée de grand opéra, d'un spectacle composé, par exemple, des *Huguenots* ou de la *Juive*. L'*Or du Rhin* dure exactement deux heures vingt minutes. La *Valkyrie*, avec les entr'actes, quatre heures. *Siegfried*, quatre heures et demie. Le *Crépuscule des dieux*, quatre heures trois quarts (1). Ils sont au répertoire de toutes les scènes importantes de l'Allemagne. Cet automne on les a joués simultanément à Munich, à Carlsruhe, à Francfort, à Darmstadt, à Dresde, peut-être ailleurs encore, sans que ces représentations fussent considérées comme des événements extraordinaires. Et nulle part les poulies qui soutiennent dans les eaux du Rhin Woglinde, Wellgunde et Flosshilde n'ont laissé choir leur gracieux fardeau, ainsi que cela n'a pas manqué d'arriver, dès la première répétition du *Rheingold*, au théâtre de la Monnaie.

A Munich, où l'intendant du théâtre Royal, M. Ernest von Possart, administrateur excellent autant qu'artiste de talent, veille personnellement à tous les détails des représentations et préside à la fois aux spectacles de l'Opéra et à ceux de la Résidence (oh! l'exquis théâtre Louis XV, le cadre le plus merveilleux qu'on pût souhaiter pour les œuvres de Mozart), tout se fait avec une précision, une ponctualité, un ordre incomparables. Très exactement, à l'heure fixée, un coup de timbre retentit. Le rideau qui représente Phébus vainqueur des Ténèbres s'élève dans les frises et découvre le rideau de scène, en étoffe souple celui-ci, semé de couronnes d'or au chiffre du feu roi Louis, et s'ouvrant par le milieu, ainsi que l'imagina le Maître. La nuit est faite dans la salle, et voici que commence, dans le plus profond silence, devant l'attention soutenue des spectateurs qui emplissent jusqu'aux cinquièmes galeries la vaste salle, la représentation annoncée. Personne n'est en retard. Si, d'aventure, quelqu'un pénètre dans la salle après le lever du rideau, il se glisse discrètement à sa place et reste coi. Les femmes observent, comme les hommes, cette règle d'élémentaire bienséance, qu'il serait sans doute impossible de faire adopter chez nous. De même qu'à Bayreuth, aucun applaudissement n'éclate pendant la durée du spectacle. A la chute du rideau, on se dédommage. Les acteurs sont rappelés cinq, six, sept et huit fois de suite et, comme en Italie, viennent saluer le public entre le rideau entr'ouvert et un rideau de manœuvre, sans qu'il soit besoin de retarder la plantation du décor suivant. Le chef d'orchestre paraît sur la scène au milieu des artistes. Après vingt minutes d'entr'acte, très strictement comptées (une horloge électrique occupe le centre du manteau d'arlequin), nouveau coup de timbre, et « en scène pour le II ». C'est d'une exactitude militaire, toute naturelle dans un pays où la discipline est une vertu domestique. Quel contraste avec nos habitudes nonchalantes, nos irrégularités, les caprices qui précipitent ou font traîner les spectacles suivant les nerfs des directeurs ou l'humeur variable des machinistes!

L'interprétation de la tétralogie, pour être inférieure, dans son ensemble, à celle des *Maîtres Chanteurs*, n'en a pas moins offert un vif et sérieux intérêt. L'orchestre, dirigé par M. Fischer, a déployé dans chacune des quatre partitions des qualités remarquables de justesse, de sonorité, de cohésion, de souplesse, mettant toujours en relief, sans aucun effort apparent, le chant principal, s'effaçant, quand il le fallait, pour laisser parler les voix, trouvant dans l'exécution des grandes pages symphoniques : la Chevauchée des Valkyries, le Voyage au Rhin, la Mort de Siegfried, des accents admirables. Les cuivres, en particulier, ont un bel éclat velouté dû surtout à l'usage des trombones à coulisse qu'il serait urgent de rétablir à Bruxelles.

Je n'entrerai pas dans le détail de ces quatre soirées, qui ont ravivé en moi la flamme de souvenirs que rien ne peut éteindre. Ceux qui ont entendu à Bayreuth l'*Anneau du Nibelung* en 1876 me comprendront. Excellentes au point de vue de l'orchestre, très soignées comme mise en scène (à part la Chevauchée, absolument ratée, tous les épisodes les plus difficiles à représenter ont été fort bien exprimés, même le combat de Siegfried et du dragon, même l'écroulement final et l'apparition des dieux sur les nuées rougeoyantes), les quatre drames ont reçu une exécution vocale sinon irréprochable, du moins fort honorable. Le malheur, c'est qu'à Munich le public, lorsqu'il a adopté un artiste, lui voue un attachement que rien ne peut lasser, ce qui oblige la direction à garder ses chanteurs même lorsqu'ils ont perdu leurs moyens. Le premier ténor actuel de Munich, Siegfried tueur de monstres, Siegmund le vaillant, l'insidieux et fourbe Loge, c'est encore et toujours M. Vogl, créateur de ces deux derniers rôles en 1869, lors des essais préparatoires aux représentations inaugurales de Bayreuth, le titulaire du rôle de Loge en 1876, de Tristan en 1886, de Walther de Stolzing en 1889, un artiste dont la surprenante verdeur défie depuis trente ans les atteintes de l'âge mais qui finit nécessairement, dans cette lutte inégale, par avoir le dessous! Sa diction impeccable, son art parfait de comédien le servent à merveille dans le personnage de Loge, qu'il serait difficile de mieux incarner. Mais déjà l'interprétation de Siegmund trahit

(1) RHEINGOLD, 2. h. 20. — DIE WALKÜRE, 1er acte, 1 heure; 2me acte, 1 h. 25; 3me acte, 1 h. 5 Deux entr'actes. — SIEGFRIED, 1er acte, 1 h. 20; 2me acte, 1 h. 10; 3me acte, 1 h. 15. Deux entr'actes. — GÖTTERDÆMMERUNG, prologue et 1er acte, 1 h. 52; 2me acte, 1 h. 3; 3me acte, 1 h. 50. Deux entr'actes.

l'effort d'une voix usée, et *Siegfried* est visiblement, au point de vue vocal, au-dessus des forces actuelles de l'excellent artiste. Il donne, malgré cela, à l'intrépide héros une noble et superbe allure, et rien n'est plus émouvant que la façon tragique dont il joue la scène de la mort.

M. Vogl a pour partenaire, dans la *Valkyrie*, Mme Sucher, qui fut aussi des débuts de cette belle campagne d'art, et dont le style et la mimique expressive ne compensent malheureusement pas les ravages que les années ont faits dans sa voix. Brunnhilde, c'est Mme Ternina, une artiste qui chanta également sur la scène de Bayreuth. Voix étendue mais froide, gestes mécaniques, démarche conventionnelle. Mme Ternina est plus Pallas-Athénée que Brunnhilde.

L'élément féminin est d'ailleurs, en général, plutôt faible, et c'est du côté de la barbe que se trouvent les ressources les plus sérieuses du théâtre de Munich. Il y a là quelques belles voix : M. Feinhals, qui a composé un Wotan majestueux, très supérieur au créateur (M. Betz); M. Schmalfeld, qui chanta successivement Fafner, Hunding et Hagen; M. Klein, un Mime excellent, grimaçant et repoussant à souhait; enfin, MM. Klöpfer (Fasolt), Bertram (Donner), Mikorey (Froh), Bauberger (Gunther). J'ai gardé pour la fin le nom du très remarquable artiste qui créa jadis à Bayreuth le rôle de Beckmesser et chanta ensuite celui d'Albérich avec une autorité qui dépassa celle du créateur Carl Hill : M. Fritz Friedrichs, de Brême, engagé en représentations et dont l'interprétation du roi des gnomes donna au *Rheingold* un relief saisissant.

Voici closes ces représentations qui furent une volupté pour l'oreille et pour les yeux. La flamme du bûcher de Siegfried a embrasé le palais des Gibichungen et s'est élevée jusqu'au Walhall. Les filles du Rhin triomphantes ont reconquis l'anneau magique. Les événements prophétisés par les nornes sont accomplis. Et la prédiction de Wagner, elle aussi, s'est réalisée. Son art, c'est bien l'art germanique dont il proclamait, à l'issue de la représentation du *Crépuscule des dieux*, le 14 août 1876, la création.

J'ai eu à Munich, plus qu'à Bayreuth dont l'auditoire est panaché d'éléments cosmopolites, le sentiment d'une équation parfaite entre l'en-deçà et l'au-delà de la rampe. Tout est compris, apprécié, admiré, et l'accord s'est fait, définitivement, sur les beautés de ces radieux chefs-d'œuvre. La génération ascendante paraît même ignorer l'ardeur de la lutte que provoquèrent ceux-ci il y a vingt-cinq ans. Et l'on goûte désormais, à assister à ces grands spectacles sans nulle préoccupation de résistances à vaincre, dans l'atmosphère d'une respectueuse et unanime admiration, des jouissances délicates toutes différentes des joies enfiévrées que faisaient naître les batailles de jadis.

OCTAVE MAUS

L'ESTHÉTISME DES CHEMINS DE FER

A M. VANDENPEEREBOOM, *Ministre des Chemins de fer de Belgique.*

La campagne, jamais découragée, que nous commençâmes ici (presque seuls alors), il y aura bientôt vingt ans pour ce que nous avons finalement nommé l'ESTHÉTISME DES VILLES et l'ESTHÉTISME DES PAYSAGES, ayant pour but d'inspirer à tous le respect des belles choses naturelles et des belles œuvres humaines, l'application et la sauvegarde de la Beauté dans les travaux publics et privés; — cette campagne dont d'autres, la spécialisant sous le nom plus restreint d'*Art à la rue*, ont fait l'objet d'une organisation équivoque dans laquelle il est difficile de discerner si le moteur est l'intérêt personnel ou l'intérêt social; — cette campagne tenace qui d'abord apparaissait comme devant rester stérile et vaine, — rapporte enfin et produit actuellement des résultats inespérés.

Les idées que nous avons exposées et défendues avec acharnement sont devenues celles de tout le monde au point que chacun ignore désormais, et ne se soucie guère de savoir, d'où elles sont venues. Qu'importe! Bran pour la gloire et l'amour-propre! Bran pour les questions de personnes! La Presse presque quotidiennement, les Artistes en toute occasion, les Parlementaires dans leurs discours, les Ministres dans leurs professions de foi, les divers Citoyens dans leurs bavardages, se proclament les champions des vieux monuments, des moindres « vestiges du passé », des beaux sites, des arbres vénérables, des eaux vives, des routes pittoresques. Avec l'aide du Cyclisme (physiquement et moralement combien salutaire!) ces idées sont portées dans les moindres villages et s'infiltrent même dans les âmes rustiques. On rencontre désormais des Bourgmestres qui ne sont plus bêtement dévastateurs, comme, par exemple, le détestable personnage qui détruisit presque entièrement les délicieux antiques remparts bastionnés de Tongres pour « niveler » un beau boulevard à la moderne.

Chacun dans cette chère, active, artistique Belgique-au-bon-vouloir, commence à comprendre quelle richesse sont la grâce, l'imprévu, les souvenirs historiques, les ombrages, les vues lointaines, les grands ciels, les vastes horizons. Les efforts se multiplient, le pays charmant et si prodigieusement varié que nous habitons sous un climat dont les changements mêmes sont un charme pour qui sait savourer les heureuses contrées où il y a quatre saisons avec la splendeur des spécialités de chacune d'elles, « notre » pays se révèle peu à peu à tous dans les séductions trop longtemps méconnues, accumulées sur son étroit territoire avec la prodigalité des destins favorables. Et comme si l'on se rendait compte d'un nouveau devoir de solidarité et de fraternité, chacun aussi, quand il construit, arrange, accommode, œuvre, n'importe comment, fait les choses visibles pour tous aussi belles qu'il le peut, pensant aux jouissances d'autrui en même temps qu'aux siennes et ayant l'orgueil d'échapper aux banalités affreuses qui si longtemps développèrent aux regards, en des extériorisations répugnantes, l'immense stérilité esthétique du Doctrinarisme utilitaire, jouisseur, vaniteux et bourgeois.

Cela continuera et s'intensifiera! Et alors, dans cinquante années, quelle universelle Harmonie sur le triangle de terre tragique et riant qu'est la Belgique indestructible, entrée définitivement en possession de son Ame, simple, laborieuse, artiste,

bienveillante et vaillante; niée par ceux-là seulement qui en leurs préventions maladives et leurs prédilections myopiques pour les mœurs étrangères, ne savent pas discerner ce qu'il y a chez nous d'historiquement original et savoureux, trésor incomparable !

Ah ! tenons-y, réchauffons-la amoureusement et pieusement, cette Originalité comme la base même de la Patrie comprise au sens élevé du mot, celui de Milieu dans lequel, plus et mieux que partout ailleurs, s'épanouit l'Essence propre des êtres et leurs forces les plus robustes et les plus fécondes ! Aimer sa terre natale c'est discerner ce régime de saine ambiance sans lequel il n'y a qu'imitation, pastiche, travestissement, et partant dépression et déchéance ! Aimer sa terre natale c'est combattre contre l'intolérable uniformité qui attristerait le monde si chacun se modelait d'après un type unique.

Dans les éléments qui forment la Beauté et l'Allure d'une contrée, les Chemins de fer ont introduit des modifications qui eussent pu être admirablement embellissantes et qui, malheureureusement, n'ont abouti le plus souvent qu'à des profanations. L'entrée des villes, entre autres, en a été déshonorée. Quoi de plus abject que l'arrivée dans notre capitale par les campements sordides des Stations encombrées de débris, de saletés, d'immondices, d'amoncellements suspects, de murs lépreux, d'ordures, de friperies de tous les genres. Vraiment, sauf respect (mais la Vérité aime les énonciations brutales), c'est comme si l'on pénétrait dans un corps humain par l'anus ! Quelle impression misérable et triste laisse sur le passant attentif le défilé du train entre cette longue série de choses malpropres, crasseuses et sinistres, à travers ces chantiers d'usines mal tenues et déguenillées.

Ah ! comme on souhaiterait, pénétrant dans une Cité, dès les premiers moments avoir le sentiment de sa grandeur, de son opulence et de sa beauté ! Quelle vraie compréhension de ce besoin artistique eut Léopold II en veillant si attentivement à l'aménagement des grandes avenues de Laeken et de Tervueren, prenant le voyageur à quinze kilomètres et l'amenant par un parcours charmant jusqu'à la Ville ! Quelle stupide vandalisme, d'autre part, que celui de ces fonctionnaires qui, sur la grand'route venant de Louvain ou celle venant de Termonde, ont fait abattre les ormes magnifiques dont les plantureuses ramures formaient une colossale ogive de verdure conduisant à Bruxelles et préparant à ses entassements d'édifices et à ses rumeurs.

Quelle large vue des besoins esthétiques eut aussi M. Vanden Peereboom en ordonnant pour Anvers les travaux surprenants de la nouvelle gare et les fantaisies architecturales de ses approches, criticables peut-être dans certains détails, mais combien imposantes, saisissantes et grandioses dans leur majestueux ensemble. Appelez-le « Père Boom » tant que vous voudrez, ô snobs de la politique ! riez de son allure dévote et de ses prières et de son célibat ! Ces niaiseries ne lui enlèveront rien de l'admiration de ceux qui discernent la ténacité, le large vouloir, la superbe indifférence aux injures, les vues sainement dogmatiques de ce puissant maniaque, dans sa spécialité des Chemins de fer, où, enfin, il a introduit quelque esthétisme, honteusement inaperçu ou dédaigné par ceux qui le précédèrent.

Ailleurs que dans la percée à travers les faubourgs des villes, les Chemins de fer ravageurs eussent pu être moins ignobles. De petites gares nouvelles ont, en ces derniers temps, corrigé de-çi de-là les abominations d'autrefois. La variété, longtemps négligée par une administration béotienne qui poussait jusqu'à la furie l'amour de la monotonie et de la rectitude géométrique, est enfin choyée. Le Pittoresque a été retrouvé et insensiblement épanouit en des lieux de plus en plus nombreux le charme de ses surprises et de ses trouvailles. Les voies ferrées et leurs dépendances perdent chaque an davantage leur horrible aspect misérablement industriel. Les ingénieurs, ces meurtriers des beaux paysages (si vous en rencontrez un, tuez-le ! disait Barbey d'Aurévilly), entrevoient enfin qu'il est au moins aussi nécessaire à la psychologie d'un peuple vivant une vraie vie, de conserver un site que de créer une communication, et ils mutilent de moins en moins la Nature, déesse adorable. Quand un crime contre le Beau va se commettre quelque part sous prétexte de travaux publics utiles, des clameurs s'élèvent et la foule fait émeute. Ces Messieurs des Ponts et Chaussées ne sont plus libres de consommer leurs sottises. Une complicité universelle les surveille, les pourchasse et les dompte. Les Ministres ne sont plus aveuglément avec eux.

Mais que de choses encore à faire ou à corriger ! Je n'en veux pas dresser ici le Catalogue, qui est, du reste, de son essence interminable parce que dans la découverte de l'Harmonie jamais on n'atteint le terme, le sens esthétique s'affinant et devenant plus avide par chaque aliment qu'il obtient. Mais, allant au plus immédiat, je veux indiquer quelques réformes, possibles sans embarras et sans redoutables dépenses.

Ces grandes stations urbaines dont je parlais tantôt, pourquoi ne pas leur imposer un système de nettoyage et d'appropriation moins rudimentaire que celui qui y florit ? Pourquoi ces vieux wagons sordides hors d'usage servant de cabanes et de refuges ? Pourquoi ces murailles sans badigeon de gaie couleur, ces clôtures sans peinturlurage joyeux criant la bienvenue et l'allégresse ? Pourquoi ces décombres, ces vieilles ferrailles, ces tas de cendres, ces saloperies de voirie mal tenue ? Pourquoi enfin cette débauche d'affiches agaçant de leurs clameurs le voyageur qui arrive et menant actuellement leur mercantile débauche jusque dans les champs ? A quand une loi réprimant ces blasphèmes ?

Et surtout dans les petites gares champêtres, pourquoi si peu d'arbres, si peu de verdure et de fleurs ? Ce n'est ni impossible ni difficile pourtant. Ce n'est pas non plus dangereux, quoique ce soit sur la question du danger des chutes que les imbéciles qui ont fait la loi sur la servitude de non-planter et de non-bâtir le long des chemins de fer ont fondé leur système. C'est par ce même imaginaire péril qu'ils ont justifié la destruction, là où ils établirent un tramway, d'une des deux rangées d'arbres paisibles et paternels qui bordaient les routes, notamment des grands acacias à chevelure légère, encombrés d'odorantes grappes blanches en juin, entre Hechtel et Peer.

En Italie les petites gares sont lourdes de végétaux égayeurs. En France, la Compagnie de l'Ouest a arboré les stations dès l'origine et actuellement elles sont abondantes en charmants ombrages. Chez nous, la ligne du Nord-Belge, de Givet à Huy, est célèbre par les versicolores jardins de ses haltes. En Danemark, dans le riant Sjaland, de Copenhague à Elseneur, chaque arrêt vous place au milieu d'un ravissant parterre dont les bâtiments de gare sont les chalets.

Un détail qui choque invariablement le voyageur c'est l'emploi, en Belgique, comme matériaux, de pesantes, noires, disgracieuses billes hors d'usage pour former les clôtures. M. Vandenpeereboom ne pourrait-il supprimer cet usage suranné qui, sous prétexte d'économie, est une manifestation de laideur dont la

souillure est irritante? Ces horribles palissades font penser au coin des suicidés des anciens cimetières, aux terrains vagues recherchés par les chourineurs et les pierreuses, aux fortifications désaffectées, aux léproseries, aux lazarets, aux champs maudits. Ce système odieux est spécial à la Belgique, patrie des arts! et rend les étrangers confondus. C'est, au surplus, également l'impression qu'ils subissent, dans les hangars sales et grisâtres que sont, aux frontières, les stations de visite pour la douane, alors que ces premiers pas sur notre tranquille territoire devraient leur donner le sentiment de notre prospérité et de notre passion d'harmonie esthétique.

Certes, plus d'un « utilitaire » trouvera que ces nombreuses paroles en l'honneur et pour l'augmentation du Beau autour de nous ne sont qu'une phraséologie extravagante. Il y a, comme cela, encore quelques bons types, quelques derniers bisons, qui représentent à l'heure actuelle, par des échantillons rares, ce que fut en Belgique, pendant le premier demi siècle depuis notre Indépendance, l'opinion commune, surtout l'opinion des « gens sensés et véritablement pratiques »! Heureusement ces temps légendaires et vils ont disparu. Une atmosphère plus soyeuse et plus limpide a remplacé ces jours de brume doctrinaire. Le peuple entier participe au sentiment du Beau et veut, incessamment avec plus d'énergie, qu'on le lui donne et qu'on le répande au dehors en abondance dans les lieux où il apparaît non pas en monopole de quelques privilégiés de la Fortune, mais pour la Foule. Ce mouvement, révélateur de l'admirable avancée des âmes, s'accentue chaque jour et devient irrésistible. Il faut qu'on le satisfasse comme il faut satisfaire le besoin du pain. On n'est pas loin du temps où l'on fera des révolutions pour l'obtention de la Beauté ou pour la destruction de la Laideur (rationnelle Iconoclastie) comme on en fit au cours des siècles passés pour conquérir les nécessités de la Vie ou pour abattre la Tyrannie.

EDMOND PICARD

G.-A. WETS

Petits Récits de la vie de province.

En un moment où la décentralisation est à l'ordre du jour, à tel point qu'il n'est plus de ville un peu importante, en Belgique et en France, qui n'ait ou n'ait eu sa revue littéraire locale, il semble intéressant de signaler à l'attention un petit livre charmant né à Tongres, sur les bords du Geer, dans l'antique cité éburonne, à l'ombre de son immense et magnifique cathédrale, — et dû à la plume alerte et vivante de M. Wets, préfet de l'athénée royal.

Serait-ce, en cet athénée, une tradition que les chefs en soient toujours des lettrés? M. Wets, en effet, succède à M. Valentin, le directeur du *Journal des gens de lettres belges*. Comme lui, il partage son temps entre le labeur professionnel et la culture des arts. Pendant un séjour prolongé à Thuin il a recueilli nombre d'observations précieuses qu'il nous sert aujourd'hui sous la forme de petits contes délicieux, rapides, remplis d'une ironie et d'une gaîté de bon aloi, parfumés de cette odeur un peu fanée qu'exhalent les chambres des maisons de province.

Nous parlions récemment, ici-même, d'un livre de Maurice des Ombiaux, inspiré aussi par Thuin, et où l'amour du sol patrial chante si doucement. Dans les contes de M. Wets, il y a moins de lyrisme, moins de descriptions, moins de *littérature*, mais on y goûte avec plaisir une langue robuste et saine qui sait ce qu'elle veut dire et le dit d'une façon charmante, sans lenteur et avec précision. Ce livre n'a pas de prétentions. La presse, sauf la presse liégeoise, s'en est peu occupée. Et pourtant, que de productions sont remarquées, qui n'ont pas, comme celle-ci, le mérite si rare de l'honnêteté, j'entends le souci de ne rien conter qui n'en vaille la peine, et le soin de n'user des mots que pour autant qu'ils soient nécessaires à la pensée!

Le livre de M. Wets enrichit notre littérature de terroir, cette fleur simple et belle de notre sol.

GEORGES RENCY

THÉATRE MOLIÈRE

Les Transatlantiques.

L'Amérique est, en ce moment, fort malmenée à Bruxelles. Elle écope au théâtre du Parc, où l'*Oncle Sam* de Sardou la présente au public sous un aspect des moins flatteurs. Et voici que le théâtre Molière nous offre, dans les *Transatlantiques*, quelques spécimens new-yorkois qui, pour n'être pas aussi cyniques que Sam et son fils, n'en sont pas moins bizarres. Espérons que ces égratignures à l'amour-propre des vainqueurs de Cavite et de Santiago n'amèneront pas d'incident diplomatique. Au surplus, et tout pesé, l'Amérique garde, dans la pièce de M. Abel Hermant, le beau rôle, et c'est l'aristocratie française entretenue par les millions du nouveau-monde que persifle l'auteur, en une comédie-vaudeville mal équilibrée et poussée à la charge, assez amusante, au demeurant, dans les détails. Les *Transatlantiques* est, faut-il le dire? du dernier bateau. L'argot parisien — l'argot du monde élégant, ou soi-disant tel — y coudoie l'exacte traduction des tournures de phrases anglaises : « Secouez les mains avec moi (*Shake hands with we*), Quelle est la matière (*Wat is the matter*)? » et autres, dont la répétition finit par paraître abusive, alors qu'en certaines scènes les personnages s'expriment dans une langue correcte et chatiée.

M. Abel Hermant a baptisé « transatlantiques » les jeunes filles riches qu'épousent les grands seigneurs endettés, et le terme a fait fortune. A Paris, un mot décide souvent du succès d'une pièce. Les allusions, fondées ou non, à des mariages internationaux récents et tapageurs fournissent le piment que requiert cette littérature spéciale.

La malice des acteurs parisiens, dont l'un d'eux, pour représenter le roi fêtard de Macédoine, s'était fait la tête de Léopold II, corsa les intentions satiriques de l'auteur. Et, *cheer up! les Transatlantiques*, pièce « bien parisienne » et d'actualité, a pris rang parmi les succès du Boulevard.

Il s'en faut qu'à Bruxelles, où l'on commence à se lasser de cette pacotille et à exiger des œuvres réfléchies, bien construites et de visées artistiques, l'impression soit aussi favorable. La stérile agitation par laquelle M. Hermant masque le vide de son intrigue n'intéresse guère le public peu au fait des coulisses du faubourg Saint-Germain, et les quatre tableaux dont se compose l'œuvre nouvelle paraissent plutôt longs, malgré les soins apportés par M. Munié au cadre dans lequel il les présente.

La veulerie du marquis de Tiercé, dont les millions de Miss Shaw ont redoré le blason, dépasse les limites de la vraisemblance et appelle trop impérieusement l'aquarium. Tout aussi irréel le père Shaw, le millardaire, qui jette tous les trésors acquis par une vie de travail au pied de la première hétaïre venue et que l'apoplexie manque d'étrangler parce que celle-ci diffère les voluptés espérées. C'est du Guignol, et non de la comédie.

On n'en a pas moins applaudi le consciencieux effort des deux protagonistes principaux, M. Mondoz et Mme Ratcliffe, qui mènent de leur mieux jusqu'au dénouement prévu — la réconciliation de la jeune marquise et de son triste époux — cette succession de scènes où la caricature l'emporte sur la satire.

PETITE CHRONIQUE

Nous rappelons à nos correspondants que nous ne pouvons publier de communications dont les auteurs ne se font pas connaître au comité de rédaction. Plusieurs manuscrits restent, par ce motif, en souffrance dans nos bureaux.

C'est M. Emile Mathieu, directeur de l'Ecole de musique de Louvain, qui sera appelé à remplacer au Conservatoire de Gand M. Adolphe Samuel. M. Paul Gilson succédera à M. Mathieu à l'Ecole de musique de Louvain.

M. Henri Thiébaut a doté la commune d'Ixelles d'une école de musique pour jeunes filles, où se donne, gratuitement, un enseignement musical sérieux, méthodique, complet. Les succès de cette école, affirmés par les auditions publiques et les derniers concours ont, paraît-il, excité la jalousie des musicastres qui entendent faire passer leur petit intérêt particulier avant l'intérêt public. Sous prétexte que les cours gratuits de piano font tort aux professeurs privés, ils ont été de porte en porte recueillir quelques douzaines de signatures au bas d'une protestation adressée au conseil communal qui a la générosité d'octroyer à M. Thiébaut un local et un modeste subside.

La vérité, c'est que le tort fait aux professeurs de musique est nul. Les parents en état de payer des leçons particulières n'envoyent pas leurs enfants à des cours publics. D'ailleurs, la même objection n'existe-t-elle pas pour tous les cours gratuits organisés par l'administration communale? Les professeurs de chant, de dessin, de langues étrangères, etc., sont-ils moins intéressants que les professeurs de piano? Faut-il, pour favoriser quelques intérêts personnels, sacrifier le bien du grand nombre?

Si la protestation des professeurs d'Ixelles était écoutée, nul doute que, dès le lendemain, tous les professeurs qui ont à se plaindre des cours publics ne se mettent en branle à leur tour.

Nous apprenons que le peintre Emile Motte ouvre une école de peinture pour dames, rue de l'Aqueduc, 87, à Ixelles.

Mme Lilian Nordica étant gravement indisposée, le premier concert Ysaye, qui devait avoir lieu aujourd'hui, est remis à dimanche prochain. M. Ysaye s'est assuré, pour cette séance, le concours de Mme Gulbranson, du théâtre de Bayreuth, qui chantera le final de la *Götterdämmerung* et des lieder de Grieg.

MM. Armand Heins et Rodolphe De Saegher ouvrent aujourd'hui dimanche, au Cercle artistique et littéraire de Gand, une exposition de leurs œuvres et études.

C'est *en décembre* prochain, et non dimanche prochain, comme nous l'a fait dire une erreur typographique, que s'ouvrira au Salon de *la Plume*, à Paris, l'exposition des œuvres de James Ensor.

Le théâtre Français, sous la direction de M. Garay, inaugurera aujourd'hui dimanche une série de spectacles classiques qui seront donnés en matinée (2 heures) et en soirée (8 heures) dans la salle de la Grande-Harmonie. Au programme : l'*Epreuve*, de Marivaux, et les *Fourberies de Scapin*, de Molière.

Les représentations suivantes sont fixées aux dimanches 23 et 30 octobre et 7 novembre. Le même spectacle sera donné au théâtre Communal les jeudis 20 et 27 octobre, 3 et 10 novembre, à 2 heures.

Les Tisserands, l'œuvre célèbre de Gérard Hauptmann, obtient chaque soir, au Nouveau-Théâtre, un très grand et très légitime succès. Nous parlerons prochainement de l'interprétation que lui a donnée la troupe de M. Mouru de la Cotte.

La *Princesse des Canaries*, l'amusante opérette de Ch. Lecocq, a également retrouvé aux Galeries le succès qui l'accueillit jadis à l'Alcazar.

M. Charles Lauri fera mercredi prochain sa rentrée au théâtre de l'Alcazar dans les *Sioux*.

L'éditeur Balat prépare une brochure sur l'*Or du Rhin* de Richard Wagner, qui doit passer prochainement à la Monnaie. Cette publication, de M. A. Harris, contiendra une étude critique et un résumé du poème, suivis d'une analyse thématique de la partition.

M. Paul Litta inaugurera demain, à l'Académie de musique de Genève, une série de récitals dans lesquels il passera en revue le répertoire des maîtres classiques et modernes du piano. Au programme de la première séance: Bach, Beethoven, Schumann, Litszt, Vincent d'Indy et Moskowsky.

Le Salon de Tournai vient de fermer ses portes. Comme les années précédentes, l'exposition a été fructueuse pour les artistes dont trente-six œuvres ont trouvé acquéreurs. Citons entre autres Stobbaerts, Verstraete, Gilsoul, Willaert, Coppens, Wytsman, Van Strydonck, Coenrats, Claessens, Tschaggeny, Wolf Bernard, Caullet Maton, Tekelbus, Greuse, Outer, Delattorie, Reutsch, Weyns, Chantry, Leconte, Tibbaut, Muller, Beetz, Isbecque.

L'Exposition d'art belge organisée à Crefeld est décidément un succès pour notre école. A la demande de diverses villes d'Allemagne, elle va être transportée successivement, dans son ensemble, à Elberfeld, à Dusseldorf, à Dresde, à Leipzig, à Berlin, pour revenir ensuite en Belgique après une dernière halte à Cologne.

Deux des œuvres exposées ont été acquises par le Musée de Crefeld : la grande figure en bronze *Le Marteleur*, de Meunier, et un *Lever de lune* de Gilsoul. L'ensemble des acquisitions atteint environ 25,000 francs.

Le jury des expositions de Saint-Pétersbourg et Moscou s'est réuni mercredi et jeudi passés, au Musée, sous la présidence de M. J. De Vriendt, son président. Il a reçu environ cent soixante-quinze tableaux, quatre-vingts aquarelles, une cinquantaine de sculptures et bon nombre d'objets d'art appliqué. L'Exposition s'ouvrira, comme nous l'avons annoncé, au commencement du mois prochain.

Un catalogue illustré, reproduisant une centaine d'œuvres d'après des clichés de M. Alexandre, est sous presse.

Le *Guide musical* annonce l'apparition prochaine d'un ouvrage dû à la haute collaboration de M. Théodore Dubois, directeur du Conservatoire de Paris, et de S. S. le pape Léon XIII.

Bien entendu, il ne s'agit pas d'une œuvre théâtrale, mais bien d'une œuvre sacrée.

A l'occasion des fêtes commémoratives du baptême de Clovis, Léon XIII avait en effet adressé au cardinal Langénieux, archevêque de Reims, une ode latine dont il était l'auteur: *Vivat Christus qui diligit Francos.* Le cardinal eut alors l'idée de demander à M. Théodore Dubois, directeur du Conservatoire de Paris, originaire lui-même de son diocèse, de mettre en musique le poème pontifical. Celui-ci accepta, comme bien l'on pense, et composa sur ces paroles latines tout un oratorio avec soli et chœurs, qui est aujourd'hui presque entièrement achevé et qui sera exécuté l'hiver prochain, dans la cathédrale de Reims, avec toutes les forces orchestrales et chorales que les sociétés artistiques de cette ville pourront mettre à sa disposition.

La commission des Musées royaux de Bruxelles sait-elle que la petite galerie de peinture de la Résidence, à Würtzbourg, possède une réplique du *Massacre des innocents* de Breughel qui figure au Musée de Bruxelles? Nous l'avons découverte ces jours-ci, au cours d'une excursion en Bavière; l'œuvre nous a paru présenter exactement la même disposition de groupes, de personnages, de décor, etc., que le tableau de Bruxelles. Breughel, on le sait, refaisait parfois deux et trois fois le même tableau. Témoin la célèbre *Parabole des aveugles* du Musée de Naples, dont une réplique a été récemment acquise pour 18,000 francs par le Musée du Louvre (une belle occasion que notre commission a laissé échapper). Mais il faudrait, pour procéder à un examen sérieux, rapprocher les deux toiles; tout au moins serait-il intéressant de se procurer une bonne photographie du Breughel de Würtzbourg pour établir la comparaison avec le *Massacre des innocents* de notre Musée.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32. rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 43. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 23 OCTOBRE 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

A l'ombre de la Bavaria [1].

Le nom de M. Ernest von Possart a été évoqué ici pour signaler les soins que l'Intendant des théâtres royaux de Munich consacre aux représentations lyriques qu'il dirige. Il est juste d'ajouter — et ceci donnera une idée de son extraordinaire activité — que tout en présidant aux destinées de l'Opéra et de la Résidence où l'on joue tous les soirs, tantôt dans l'un, tantôt dans l'autre de ces théâtres et parfois sur les deux scènes à la fois, M. von Possart n'a nullement renoncé aux succès que lui a valus une longue et brillante carrière de tragédien. Il joua récemment Jules César. Dans *Madame Sans-Gêne*, — « Madame Sans-Chêne » comme on dit forcément au delà du Rhin, le *g* doux étant inconnu dans la langue allemande, — il créa un superbe Napoléon, tragique et emporté, fidèlement restitué quant à la physionomie, aux gestes, au vêtement. Des représentations de *Wallenstein* étaient annoncées quand je quittai Munich. Et c'était encore M. von Possart qui devait remplir le rôle principal dans la trilogie de Schiller. Son jeu m'a fait songer à celui d'Irving, avec plus d'emphase et ce grossissement d'effets qui est la caractéristique des artistes dramatiques de l'Allemagne, où l'art théâtral me paraît plus théâtral qu'ailleurs.

L'une des initiatives les plus intéressantes de l'Intendant des deux scènes royales est d'avoir fait alterner les représentations des opéras de Mozart avec celles des drames lyriques de Wagner. Tandis que le vaste vaisseau de l'Opéra s'emplissait des sonorités puissantes de *Rienzi*, du *Vaisseau fantôme*, de *Tannhäuser*, de *Lohengrin*, de *Tristan*, des *Maîtres Chanteurs* et de la Tétralogie, la grâce pimpante de Mozart régnait à la Résidence, parmi les rocailles et les rinceaux de ce charmant théâtre de cour où l'on voudrait voir les spectateurs en perruques poudrées et les spectatrices en robes à paniers. On y joua, en août et en septembre, quatre fois l'*Enlèvement au sérail*, *Don Juan*, la *Flûte enchantée*, huit fois *Cosi fan tutte* et douze fois les *Noces de Figaro*.

Par un mécanisme des plus ingénieux, récemment inventé par M. Carl Lautenschläger, chef de la machi-

(1) Second article. Voir notre dernier numéro.

nerie, la scène entière pivote sur elle-même avec ses décors, son mobilier, ses appareils d'éclairage et tous ses accessoires, ce qui permet de modifier instantanément, sans le moindre entr'acte, le lieu de l'action. C'est surtout dans *Cosi fan tutte* que la nécessité de ce système se fait sentir. Cette aimable partition, reconstituée d'après l'original par les soins d'Herman Lévi, pourvue de décors neufs, jouée et chantée avec goût, fut l'un des succès de la saison. La « scène tournante (*drehbare Bühne*) » fut employée également dans *Don Juan* et dans l'*Enlèvement au sérail*, bien que la coupe de ces deux ouvrages appelât moins impérieusement les changements à vue. Elle doit être d'un puissant secours pour l'exécution des tragédies et des comédies de Shakespeare, où l'action est à chaque instant transportée d'un salon au fond des bois, de la terrasse d'un palais à une place publique, d'une clairière au hall d'un château... L'art de la mise en scène a décidément fait quelques progrès depuis les légendaires écriteaux, et ici encore l'Allemagne nous donne le salutaire exemple des innovations.

Elle aime d'ailleurs le luxe opulent des décors, la vieille terre de Germanie, et elle le mêle volontiers à la vie quotidienne. Munich se ressent, plus que toute autre ville allemande, de cette prédilection. Ne sont-ce pas de vrais décors de théâtre que ces monuments néo-grecs plantés dans la perspective des avenues pour l'agrément des yeux : les Propylées, la Porte de la Victoire, la Ruhmeshalle, la Glyptothèque, les Arcades du Hofgarten (heureusement veuves de leurs peintures), celles de l'Hôtel des Postes, qui évoque, avec ses graphites sur fond immuablement rouge, le souvenir de Pompéi? Décors, aussi, que ces immenses façades dans le style de la Renaissance : l'Académie des Beaux-Arts, la Bibliothèque, les deux Pinacothèques (oh! la joie de voir enfin lavées par la pluie, comme une simple fresque de l'*Art appliqué à la rue*, les néfastes peinturlurages qui les déshonoraient), l'Ecole polytechnique, le Festsaalbau décoré intérieurement des fresques de l'Odyssée, le Kœnigsbau où l'art agressif de Schnorr a fait revivre en d'académiques chromos (toujours des décors!) la légende sanglante des Nibelungen. Décors, plus encore que les précédents, le Maximilianeum et ses colonnades inutilisables, le Palais Wittelsbach de style Tudor, et cette Galerie des maréchaux, où, depuis cinquante ans, Tilly et Wrede ne se consolent pas d'avoir été coulés en bronze par Schwanthaler!

Les habitations particulières même affectent, parfois, des aspects théâtrals. Et l'on cite telle maison d'artiste célèbre truquée, machinée, grimée, toute en carton-pâte, en staff, en plâtre, en pierrailles, — hôtel antique et en toc, dirait Willy, — qui encadre d'un luxe de contrebande l'existence la plus grave et la plus laborieuse. Ce qui n'empêche pas, au surplus, la paisible capitale bavaroise d'être une ville charmante, hospitalière et gaie, où la « pose » et le snobisme paraissent totalement inconnus.

Il fallait voir avec quelle bonhomie, avec quelle joie tranquille et saine la population tout entière prit part, ces jours-ci, à la « Fête d'octobre » qui, chaque année, déploie sur la vaste prairie que domine la silhouette gigantesque de la Bavaria le spectacle pittoresque de la foire. Ici encore, les habitants de Munich attestent, dans l'aménagement et la décoration de la ville en toile et en planches improvisée au pied du colosse de bronze, un sens décoratif spécial. Partout, au haut des mâts enguirlandés, se déroulent des oriflammes mêlant aux couleurs bavaroises celles de la ville. Des chaînes de feuillage, des couronnes de verdure piquées de fleurs éclatantes, des bannières, des emblèmes, des inscriptions de bienvenue égaient la perspective des allées. On a dévasté les forêts voisines et planté dans la prairie, pour ombrager les tables dressées en plein vent, des sapins aux senteurs pénétrantes. Et tandis que s'alignent en avenues profondes les échoppes où rissolent les saucisses avec d'appétissants parfums, où l'on fait frire des poissons fichés par la gueule dans des baguettes, où la pâte chaude s'épand dans les moules à gaufres devant la convoitise des assistants, où rôtissent à la broche des oies, des poules et des canards, et, dans un hangar énorme, un bœuf tout entier, — un bœuf de 700 livres! évoquant des souvenirs de Gamache ou de Gargantua, — là-bas, dans un vaste carrefour où la foule est particulièrement dense, se dressent les hauts pavillons à tourelles, les chalets à pignons dans le vieux style allemand, les jolies guinguettes fleuries et pomponnées, au vitres en culs de bouteilles, aux balcons de bois, aux charpentes apparentes écussonnées d'armoiries et de devises, installés en un *Munich-Kermesse* exquis par les innombrables brasseries qui font la gloire et la fortune du pays.

Dans le brouhaha des allées et venues, au milieu d'un grouillement de foule dont rien ne peut donner une idée, la bière, l'admirable bière couleur d'ambre, couleur d'or bruni, couleur de topaze brûlée et de soleil couchant, la bière dont le culte est à Munich un véritable sacerdoce, et qui mérite bien, ma foi, le respect qu'on a pour elle! mousse dans les brocs de grès alignés en interminables théories, l'un contre l'autre, sur les tables de bois autour desquelles s'empilent les familles de la bourgeoisie et du peuple, fraternellement confondues dans une liesse universelle. A côté des tables, de grands baquets emplis d'eau servent à rincer les pintes. Et chacun saisit lui-même, dans l'arsenal des brocs empilés en bon ordre, comme des obus, le litre qu'il passe dans l'eau, fait remplir et vide à lampées gourmandes. Des munitions nouvelles sont apportées sans cesse. Et c'est, entre la ville et le champ de foire, un service ininterrompu de chariots flambants, peinturlurés et vernis comme des barques hollandaises, qui emportent vers la

prairie, au trot allongé de leurs chevaux luisants, enveloppés de claquements de fouet, les futailles pleines, et ramènent dans les brasseries, avec la régularité d'un mouvement de pendule, les tonneaux vides.

Chacun des attelages porte, ainsi que d'orgueilleuses armoiries, un emblème gravé sur une plaque de cuivre : le lion couché de la LÖWENBRÆU, les deux hottes croisées de la HÆCKERBRÆU, la bêche d'or de la SPATENBRÆU, les deux tours de Notre-Dame choisies par la BÜRGERBRÆU, la joyeuse fillette travestie en moinillon et tenant, au lieu du livre d'heures, une chope écumante, de la MÜNCHENER KIND'L. D'autres chars ne portent qu'un nom, — un nom cher à tout chœur munichois : PSCHORR, ou quelque évocation monacale qui complète le caractère quasi religieux des rites gambriniens : caves des FRANCISCAINS, brasserie des AUGUSTINS.

Aucun désordre dans la foule innombrable des buveurs. Aucun tumulte. Aucune querelle. Pas un ivrogne, malgré l'extraordinaire quantité de boisson absorbée. Et tandis que s'attablent des cohortes sans cesse renouvelées, d'autres, faisant place aux recrues, s'empressent aux jeux populaires : courses pédestres, concours de gymnastique et de vélocipédie, ou assiègent les carrousels, théâtres forains, boutiques de friandises et loteries, — ces dernières organisées au bénéfice des pauvres de la ville sous les auspices de la municipalité, — jusqu'à ce que l'ombre de la géante, envahissant graduellement la plaine, gagne les limites les plus reculées du champ de foire. Vainement, la nuit venue, s'allument devant les ménageries et les cirques les cordons de gaz. L'appel bruyant des cuivres et de la grosse caisse demeure à peu près sans écho. Les mœurs sont patriarcales à Munich, et l'*Oktoberfest* elle-même, malgré ses séductions, n'est pas encore arrivée à les modifier.

Si l'amour du décor fastueux, la passion du bric-à-brac, des reconstitutions et des vieilleries absorbe la plupart des artistes, il en est quelques-uns qui réagissent et luttent pour le triomphe des idées novatrices. Une renaissance semble même, à la suite de l'Angleterre, de la Belgique et de la France, orienter la jeune école bavaroise vers les horizons inconnus On cherche, dans le domaine des arts mineurs, à créer des formes inédites, des amalgames de couleurs et de lignes inusités et agréables à l'œil. Tandis que s'isolent, en d'autres pays, et piétinent sur place les artistes que sollicitent les mêmes inquiétudes, ici, plus pratiques, ils s'unissent, et des ateliers collectifs s'ouvrent aux initiatives. Sous la direction d'un des leurs, M. Krüger, artiste-peintre et maître-verrier de talent, quelques artisans d'art ont, il y a quatre ou cinq mois tout au plus, fondé sous le nom de *Vereinigte Werkstätte für Kunst im Handwerk*, une association à qui un avenir prospère paraît réservé. On y travaille le bois, le cuir, les métaux. Bientôt seront construits des fours pour la céramique. Déjà un vaste atelier est ouvert aux brodeuses, qui s'occupent sans relâche d'exécuter les dessins que leur fournissent les artistes. Vingt-six ouvriers sont employés aux ateliers de menuiserie et autres, et depuis l'ouverture de l'établissement, six cent quatre-vingt-onze modèles ont été mis en œuvre. Rien n'est plus attachant que de voir l'activité qui règne dans cette Melton Abbaye renaissante, distincte de la première en ce qu'au lieu de s'attarder à des reconstitutions archaïques, on y aborde de front le problème du style d'aujourd'hui. Et déjà dans les ameublements et les ferronneries de MM. Pankok, Riemerschmid, Endell, Franz Ringer, dans les broderies de M. Obrist, dans les poteries de MM. Schmuz-Baudiss, Haider et Rossbach, dans les vitraux de M. Pierre Behrens, dans les étains de M. Gross, dans les verreries de MM. Krüger et B. Paul, apparaît une note caractéristique, essentiellement moderne, qui donne à tout ce qui porte la marque des V. W. une saveur spéciale. Des diverses tentatives de groupement faites jusqu'ici dans le domaine des arts de l'ameublement et du décor, celle de M. Krüger est la plus complète et la mieux comprise. Elle a été constituée sans aucune intervention commerciale, en dehors de l'esprit mercantile habituel. Et il arrive, par la force des choses, qu'elle devient une grosse affaire commerciale. Il importait, en cette causerie à bâtons rompus sur les initiatives artistiques que voit éclore, de plus en plus nombreuses, la bonne déesse qui symbolise la patrie bavaroise, de signaler la naissance de cette association d'art, dont l'idée pourrait être heureusement reprise et développée en Belgique.

C'est à son pays qu'il faut songer quand se révèle, à l'étranger, quelque innovation utile. J'espère le servir en appelant l'attention, toutes les fois que l'occasion s'en présente, sur les progrès que réalisent, dans toutes les activités artistiques, les nations voisines. La comparaison ne peut être que salutaire et l'exemple bon à suivre.

OCTAVE MAUS

YVETTE GUILBERT

Sur la grande scène claire, aux tons d'émail et de porcelaine, où un instant sautèrent acrobates ou danseuses, poudroyée de fine mousseline électrique, lumineuse, à travers de brouhahas de foule, froissements de graviers, rires faciles de femmes, coups de pistolets, tout un boucan de foire, cette grande femme maigre aux hanches fortes, qui chantonne avec des gestes secs, et qui, dans une mélancolie brusque, file des ritournelles, m'a paru résumer quelque chose, et quelque chose qui s'en va.

On peut parler d'elle au passé. Non que son talent ait subi une atteinte, mais parce que tout ce qu'il respire, et qui aura fortement agi sur le demi-monde des idées, est déjà dans l'autrefois.

La génération qui a directement précédé celle d'aujourd'hui, totalement bourgeoise encore, éduquée, imprégnée, inoculée de procédés d'existence déclinants, a vaguement pressenti son infamie. Au milieu de ses agitations financières empoisonnantes, de ses débauches stériles et de ses gaîtés en carton, elle a laissé deviner son inquiétude. Elle a dressé des divinités dorées, mais elle n'a pu que grimacer des prières. Elle s'est dépensée sans diminuer la souillure de son inutile richesse. Tout en sueur de sa gymnastique vaine, elle jette, dans ses moments de repos, tout autour d'elle, des coups d'œil égarés. C'est un mélange d'obscurités et de clartés, de brusques espérances et de longs regrets, de fureurs soudaines et d'interminables marasmes, d'où sortent les grotesques et terribles fantoches des dégénérescences, atrophies, exagérations, rages, essoufflements.

Tout y sombre. Tout ce qui est la vie. Tout ce qui est la joie.

Les rythmes simples et larges de l'existence, l'harmonie circulatoire des événements frappant tranquillement à leur heure sur l'immuable cadran, la large et vigoureuse poussée des énergies, tout cela qui fait la grandeur d'une société, la sûreté de ses espérances et, par contre-coup, la sûre et vraie gaîté, le franc Rire, s'est remplacé par une série d'agitation frénétique, de tripotages individuels, de tirages en tous les sens, de grimaces et de rictus, au gré étroit et discord des égoïsmes incendiés.

Et comme aucune croyance profonde ne soutenait de son armature le gondolement extérieur de ces apparentes éruptions, après quelques remous de vague, au premier vent mauvais de la vie s'est couchée, tout à coup cette poussée des égoïsmes morte, dans son lit de vanités.

La vraie joie, la joie saine a disparu. Elle ne suit que les croissances lentes, traditionnelles, profondes. Quand on se sent porté par l'irrésistible et unanime courant, et que devant cette force incomparable, l'avenir débordé, vaincu, ouvre toutes larges ses vannes mystérieuses, avec la sûreté immense de cette invasion en marche, la certitude et la joie crient et renaissent formidables comme des Hercule au berceau.

Et si dans toutes les manifestations, les aspects, les reflets, les échos de la vie, ce caractère dominant d'une société bourgeoise en faillite, éclate, elle est visible aussi dans cette mousse de gaîté, dans cette arabesque de la Joie, dans les fanfreluches de la Chanson.

Yvette Guilbert a eu cette étrange et rare supériorité de résumer ce moment d'inquiétude, d'erreur et de mélancolie. La Chanson avec elle a perdu ses ailes, elle trottine sur les trottoirs. Elle n'a plus cette folie d'entraînement, ce coup d'enthousiasme, qui faisait trouver dans le moindre refrain un écho de *Marseillaise*. Elle regarde à terre, désenchantée. Ce sont de petites moues, des airs brusques, une sensation de désir perpétuel d'être ailleurs — *every where out of the world*. — La Chanson! Bon vin naturel et clair ! Mince filet de vinaigre éventé maintenant !

Mais cette conception de la vie n'est heureusement pas contemporaine. Elle est encore celle de ceux sur qui les portes de bronze des trente années ont roulé en grondant. Elle est encore celle des gouvernants, des arrivés et des arrivistes. Elle n'est plus celle des Jeunes et ne vibre plus dans les matines de demain.

La jeunesse en a assez des ricanements, des blasphèmes et de tout le fourniment égoïste des néo-baudelairiens. Elle cherche au milieu de ce fourmillement contradictoire d'agitations, de tiraillements, de petits airs falots, drôlets et mélancolieux, à retrouver le courant fatal et traditionnel de son passé et sa gaîté franche. Elle veut couler avec le grand courant des choses, avec la Foule et le Peuple, dans la sûreté immense de la marche à l'avenir.

C'est pourquoi j'ai pu dire tout à l'heure d'Yvette Guilbert, sans diminuer son talent morose, qu'elle était la chanson d'hier.

Il semble pourtant, cette fois, qu'elle ait compris la futilité des moues, des ironies, des petits regrets et du désenchantement perpétuel. Elle a chanté le *Guignol du Cœur*, le *Moulin rouge*, des poèmes de Rictus. Elle tourne au souffle orageux et révolutionnaire des refrains durs et tragiques. Les journaux quotidiens, sans y rien comprendre, le lui ont reproché.

Hier, elle ricanait finement. Aujourd'hui elle s'indigne, elle fait sonner le petit filet de voix dans des airs de bataille. On dirait qu'elle sent que quelque chose change, mais, au lieu de monter vers quelque ciel clair de matin plein de joie trémière, c'est dans un enfer lugubre ourlé de nuages et d'éclairs, hurlant de menaces et sans espérance, que, sans enthousiasme, avec toute la société intellectuelle et bourgeoise, dans une lassitude grognonne et traînante, d'un pas indifférent et triste, d'un pas de cortège funéraire, elle descend.

LÉON HENNEBICQ

EXPOSITION CHARLES LACOSTE

D'une qualité précieuse entre toutes, sont parées les toiles qu'en ce moment, au Salon des Cent, à Paris, expose Ch. Lacoste : la pureté. Un tel don, parce qu'il nous offre le signe même de l'âme de l'artiste, est au-dessus des grâces les plus hautes du métier. Au premier tableau aperçu, je reconnus sa présence et qu'il faisait le charme léger et aisé qui flotte sur ces œuvres. Rien, ici, n'intercepte ou n'altère la subtile correspondance du cœur avec son objet; partout on sent le rapport direct, le contact profond et tendre avec la nature. De quelle transparente émotion sont baignés ces paysages : derrière le jeu sûr et fin des couleurs, on voit trembler encore le frisson ingénu d'une aube, d'un soir! Conçu en un tel esprit, cet art ne pouvait être que d'une parfaite discrétion. Je n'oserais dire qu'en sa peinture Lacoste appliquât un procédé de simplification ou de « sélection », car je doute qu'il connaisse le procédé odieux et qu'autre chose que l'instinct le guide; mais de l'inconscient travail de son être, voilà bien l'effet — de n'importe quel paysage, Lacoste ne représentera jamais que l'*aspect sentimental* et négligera le reste. Quelques puristes s'offusqueront d'une liberté semblable : je me plais, au contraire, à l'exalter. Lacoste sera toujours le peintre et le poète de sa propre impression. Qu'il en soit loué : à la photographie, nous préférons l'interprétation, qui nous semble, d'ailleurs, enfermer une allégorie délicieuse de la Genèse.

A. R.

DOCUMENTS A CONSERVER

Dans un de nos derniers numéros nous avons reproduit un très beau passage de Michelet sur les FÊTES PUBLIQUES. Nous croyions, en le faisant, servir à la fois la mémoire de l'illustre Historien et l'Idée qu'il défendait éloquemment. D'autant plus que le volume où était pris cet extrait est rare et très peu connu, même des fervents de l'auteur admiré de l'*Histoire de France*.

Mal nous en a pris car presque immédiatement, comme si un

garde-champêtre nous guettait pour dresser procès-verbal, nous avons reçu le document que voici :

Société des Ecrivains français et étrangers pour la reproduction dans les journaux, 6, rue d'Amsterdam, Paris.

REPRODUCTION DES OEUVRES DE J. MICHELET

MONSIEUR LE DIRECTEUR,

L'*Art moderne*, dans son numéro du 2 octobre, a reproduit un extrait des œuvres de Michelet emprunté à..... *(une ligne en blanc)* et faisant ensemble cent cinquante-neuf lignes, dont le prix et fixé à 10 centimes la ligne, ce qui fait un total de fr. 15-90.

J'ai l'honneur de vous faire présenter un reçu de cette somme, auquel je vous demande de réserver bon accueil.

Veuillez agréer, Monsieur le Directeur, l'assurance de ma con-considération distinguée.

Le Directeur de la Société des Ecrivains français et étrangers,
DES VARENNES.

P. S. — Michelet ne fait pas partie de la Société des gens de lettres.

Le directeur de la *Société des Ecrivains français et étrangers* nous fait donc assavoir que Michelet « ne fait pas partie de la Société des Gens de Lettres ». Mais il paraît ignorer à quel ouvrage nous avons emprunté la curieuse citation que nous avons reproduite, ce qui augmente la bizarrerie de sa lettre, digne de figurer en belle place parmi les *Curiosa* que nous rassemblons sous le titre « Documents à conserver » et qui possède déjà de bizarres trésors. A parier que si nous n'avions pas dit que c'était du Michelet, cette police ne s'en fût pas douté?

Stéphane Mallarmé disait à l'un de nous, un soir de conversation charmeuse : « Les droits d'auteur..., les écrivains eux-mêmes n'en font qu'un cas relatif; mais ce qu'ils sont férocement exigés quand on a affaire à une de ces veuves éplorées de grands hommes qui affectent le deuil perpétuel! Vous verrez ça quelque jour. »

Nous venons de le voir en effet. Madame Michelet se plaignait récemment de ce qu'on parle de moins en moins de son célèbre époux. Mais comment faire si l'on ne peut citer quoi que ce soit de son œuvre immense sans payer dix centimes la ligne?

LA DÉCORATION DU JARDIN BOTANIQUE

Correspondance.

MONSIEUR LE RÉDACTEUR EN CHEF,

Je sors du Jardin botanique où vient d'arriver toute une fournée de bronzes destinés à en achever l'embellissement (???)

Quand donc renoncera-t-on une fois pour toutes, *définitivement*, à ces décorations d'ensemble exécutées — c'est le mot — par une kyrielle d'artistes? Toutes ont avorté. Toutes doivent avorter!

L'aspect général exige qu'un plan soit tracé, que les maquettes de toutes les œuvres soient modelées par un même arstiste. Ces ébauches tyranniques gênent l'inspiration de celui qui doit les mûrir; il fait œuvre forcée, impersonnelle, inférieure en tout cas à ses autres productions. C'est ce qui se passe au jardin botanique où, pour comble de malheur, se sont introduits nombre d'artistes que leurs travaux exposés jusqu'ici eussent dû faire écarter de cette œuvre.

Si, pour sauvegarder la personnalité de chaque artiste, un plan de décoration n'est pas conçu, une maquette ne lui est pas imposée, il arrive ce qui est advenu à Paris de la décoration du Panthéon : les douces toiles assoupies de Puvis de Chavannes avoisinent les tintamarresques peintures de Lévy. Le coup d'œil d'ensemble est déplorable. Le remède?... Un seul. Qu'à l'avenir on fasse choix d'un décorateur, mais que, pour Dieu! on choisisse bien; sinon, ce n'est pas quelque mauvais bronze qu'on nous attirera, mais des foules! Qu'on choisisse donc un bon décorateur; qu'on lui offre un endroit quelconque : les bassins en escaliers du quartier Nord-Est, par exemple, et qu'on lui dise : « Parez cela comme vous l'entendrez. Vous y mettrez dix ans, s'il le faut. »

Au moins serait-il nécessaire que toute l'ornementation que le promeneur découvre d'un coup d'œil fût du même artiste.

Veuillez agréer, Monsieur le Rédacteur en chef, l'expression des meilleurs sentiments d'un de vos lecteurs, profondément désolé de ce que, malgré les admirables sculpteurs dont nous sommes riches, les décorations publiques — celles qui frappent surtout le peuple et l'étranger — continuent à être lamentablement laides.

JOSEPH LECOMTE

Les Lundis du théâtre du Parc.

Le premier *five o'clock* littéraire du théâtre du Parc a péremptoirement établi, d'une part, que Bruxelles possède un public enclin à s'intéresser — qui l'eût cru? — aux poètes et aux prosateurs, même lorsque ceux-ci sont des compatriotes; et, d'autre part, que si quelques artistes ont la notion exacte de la lecture en public, des comédiens applaudis ne se font de cet art spécial qu'une idée lointaine. La matinée a été variée, fertile en surprises, les unes agréables, les autres moins. Ne parlons que des premières, la bonne volonté de tous étant indiscutable, et la séance ayant été, dans son ensemble, des plus honorables.

Parmi les épisodes heureux, citons l'apparition de Mlle Berthe Bady, dont l'art morbide s'alliait étroitement aux pièces de Baudelaire qu'elle récita, comme en un rêve. Ce fut, certes, la partie la plus émouvante de la séance. Et ceux-là mêmes qui discutèrent, après coup, l'interprétation que donna du *Balcon* la jeune comédienne, n'avaient pu échapper à la vive impression que sa diction toute en langoureuses caresses et son aspect de fleur vénéneuse avaient provoqué.

Les fragments du *Til Eulenspiegel* de Charles Decoster, la *Révolte* d'Emile Verhaeren, bien que dite par M. Chomé trop précipitamment (du quarante à l'heure, affirmait un cycliste), emportèrent le succès de la matinée, avec les vers d'Albert Giraud, opulents comme une nature-morte de maître. Eh! mais, ne sont-ce point là trois noms belges? Et vraiment notre littérature nationale prendrait-elle, même devant le public, sa place au soleil?

Un pareil résultat serait tout à l'honneur de ceux qui ont pris l'initiative des lundis du Parc et mériterait, certes, l'intérêt que semble devoir leur témoigner le public.

On entendit aussi de jolis vers de Toisoul, l'un des derniers nés de la poésie belge. Et, parmi les Français, Musset, de Vigny, Kahn, même l'antique mais exquis Ronsard, qui, selon les interprètes, eurent des fortunes diverses.

THÉATRE DE L'ALHAMBRA

La Belle Grêlée.

M. Lemonnier est un homme heureux. Il dirige simultanément deux théâtres en pleine prospérité, l'un à Paris, l'autre à Bruxelles; il a pour femme une comédienne de talent, et les pièces qu'il monte réussissent presque toutes. Le *Sang des Rois*, où l'on se massacrait à dague que veux-tu, a fait place à un grand drame populaire où l'on se tue un peu moins, mais qui n'en est pas moins fécond en émotions : *La Belle Grêlée*, pièce en cinq actes et sept tableaux, tirée par MM. L. Péricaud et G. Lemonnier d'un roman-feuilleton qui a, paraît-il, atteint la célébrité. Qu'on nous excuse de n'être qu'imparfaitement renseigné sur cette littérature spéciale. Le public nombreux qui assistait à la première représentation de cet ouvrage paraissait mieux documenté que nous. Il applaudit frénétiquement à l'incoercible vertu d'Elise Boitel, la victime des plus noires machinations qui aient jamais enténébré le répertoire du drame populaire, et conspua avec non moins de vigueur les vices abominables de Mathieu des Taillis, le fourbe et libidineux magistrat.

Un type extraordinaire, ce président de tribunal qui, assumant outre ses fonctions celles de procureur du roi et de juge d'instruction, fait avec sérénité condamner les innocents et relâcher les canailles pour assouvir d'ignobles passions. « La Justice ne se trompe jamais », prononce-t-il avec solennité. A quoi quelqu'un riposte : « Cela dépend des magistrats qui l'appliquent. » Le parterre a vu dans cette réplique une allusion et l'a saluée d'un tonnerre d'applaudissements.

Noir, aussi, mais du plus noir des noirs, le rôle d'Aurélie de Marby, auprès de qui Messaline et Clara Ward sont des modèles de candeur et de chasteté. Aurélie est, naturellement, la maîtresse du président, ainsi que d'à peu près tous les personnages de l'action. Celle-ci se dénoue par la mort violente du magistrat, qui ne l'a pas volée, par le mariage d'Elise et par l'incarcération d'Aurélie dans un couvent, où, comme dit un loustic en manière de trait final, « elle trouvera moyen de tromper le Bon Dieu ». Sera-ce avec le jardinier?

Les artistes qui composent la troupe de M. Lemonnier jouent la *Belle Grêlée* en professionnels du drame populaire. Ils ont tous, ou presque tous, la conviction qui entraîne, la foi qui sauve... les pièces. Touchante et ingénue, Mlle Salvadora, dans le rôle de la victime. Pleine d'aisance, de rondeur, de bonhomie, Mme Riquet-Lemonnier, déjà nommée. Mme Dulac se tire d'affaire dans un rôle ingrat. Du côté des hommes, à citer spécialement MM. Monca, Dorny, Varnay et Gervais.

La ronde des canotiers, un épisode divertissant dans cette accumulation de scènes tragiques, a été bissée.

NÉCROLOGIE

J.-W. Gleeson White.

M. J.-W. Gleeson White, le fondateur et l'ancien directeur du *Studio*, vient de mourir à Londres. Peintre et écrivain, homme de goût et de savoir, M. Gleeson White occupait dans le mouvement artistique moderne de l'Angleterre une situation fort en vue. Ses dessins, en général destinés à l'illustration du Livre, spécialement aux couvertures, reliures et papiers de garde, attestent tous un sens judicieux de la décoration. Citons, parmi ses meilleures compositions, le cartonnage d'art dans lequel parut l'ouvrage de Malcolm Bell sur Burne-Jones, les reliures d'éditeur d'*Albert Moore*, d'*Herrick*, de la *Cathédrale de Canterbury*, de *Walter Crane* (Ex libris Series) (1), de *The Pageant, 1897*, etc. M. Gleeson White publia un grand nombre d'études et de monographies d'artistes, des notices et ouvrages sur l'art contemporain, parmi lesquels *The Sixties*, dans lequel il passe en revue les peintres les plus illustres de l'Angleterre de 1855 à 1870 (Sir E. Burne Jones, F.-M. Brown, Lord Leighton, Sir J.-E. Millais, D.-G. Rossetti, E.-J. Poynter, J. Mac Neill Whistler, etc. — Londres, A. Constable and C^o^). Le volume parut sous une élégante couverture illustrée par l'auteur. Il avait publié récemment une brochure très coquettement éditée sur *la Simplicité du dessin dans l'ameublement des chambres à coucher*. La mort de M. Gleeson White est une perte sérieuse pour l'art neuf, dont il était en Angleterre le défenseur résolu et, dans le domaine de la bibliopolie, l'une des illustrations.

(1) Reproduites dans l'*Art dans la décoration extérieure des livres*, par OCTAVE UZANNE, pp. 141 et suiv. Paris, 1898.

Camille Martin.

Nous apprenons à regret la mort de M. Camille Martin, l'un des artistes nancéens les plus estimés. M. Martin, qui, en ces dernières années, s'était principalement consacré à la reliure, laisse le souvenir d'un artiste au goût délicat, au métier sûr, également au fait des expressions diverses de l'art décoratif. Il participait régulièrement au Salon du Champ-de-Mars en qualité de sociétaire. Il exposa à Bruxelles, en 1895, au Salon de la *Libre Esthétique*. M. Camille Martin n'était âgé que de trente-huit ans.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

La Sagesse et la Destinée, par MAURICE MAETERLINCK. Paris, bibliothèque Charpentier. — *Les Jardins d'Armide*, roman, par ANDRÉ RUIJTERS. Paris, P. Ollendorff. — *Justice*, par DÉSY ELIAS. Bruxelles, imp. Severeyns. — *Paradis de cristal*, par JOSÉ HENNEBICQ. Bruxelles, Lyon-Claessen. — *De la Vie intérieure*, par JOSÉ HENNEBICQ Paris, Chamuel. — *Morès, sa vie et sa mort*, par CH. DONOS. Paris, Francis Laur.

PETITE CHRONIQUE

Nous avons, sur l'invitation de l'érudit conservateur du Musée, M. Louis Maeterlinck, été examiner ces jours-ci les deux œuvres de Michel Coxcie récemment découvertes à l'église Saint-Jacques, à Gand, et qui ont fait l'objet de diverses communications aux journaux. Au dos d'une *Nativité* et d'une *Résurrection* qui présentent, à côté de parties défigurées par des retouches maladroites, quelques épisodes attrayants, on a trouvé, en détachant les panneaux de leur cadre, la figure d'un abbé mitré agenouillé et celle du Christ, toutes deux d'assez grandes dimensions. L'une et l'autre de ces deux œuvres, la première surtout, ont un beau caractère. La peinture en est grasse et solide; la chasuble de l'abbé et la crosse épiscopale qu'il tient à la main sont des morceaux de bravoure d'une exécution habile et serrée. Si la tête du Christ, comprise ainsi que la concevaient les artistes italiens de la Renaissance, manque de personnalité, le vêtement, traité dans des tons de laque, les mains et surtout les pieds révèlent une réelle maîtrise. Il est à souhaiter que ces deux figures, de beaucoup plus intéressantes que les scènes représentées sur l'autre face des panneaux et qui, seules, voyaient jusqu'ici la lumière, soient restaurées par un artiste consciencieux et compétent. On pourrait scier en deux les panneaux dans le sens de leur épaisseur pour isoler les deux figures des compositions qui leur sont adossées, ou tout au moins faire pivoter les panneaux, qui paraissent être les deux volets d'un triptyque, sur des charnières pour que le public puisse en avoir alternativement sous les yeux l'une et l'autre face.

A propos de Gand, signalons les importants travaux que fai exécuter en ce moment l'administration communale en vue de dégager les monuments qui sont la gloire de la vieille cité flamande: Saint-Bavon, le Beffroi et l'église de Saint-Nicolas. On démolit les maisons accumulées au pied de ces imposants édifices et qui paraissaient en ronger la base. On abat des quartiers entiers qui seront remplacés par des squares. Voilà, certes, de bonne besogne, dans le sens d'une esthétique urbaine bien comprise. Le bourgmestre de Gand, M. Braun, paraît d'ailleurs tout

acquis aux idées que nous avons, en ce domaine, si souvent défendues ici. Il suffit, pour en être convaincu, de voir avec quel soin il orne de verdure et de fleurs tous les coins où cette décoration est possible. Déjà s'épanouissent, le long des canaux, de jolis parterres qui égaient singulièrement l'austérité des quais. Quand sera achevée la restauration du château des Comtes, Gand offrira aux visiteurs une foule d'aspects charmeurs.

Par arrêté royal, M. Emile Mathieu est nommé directeur du Conservatoire de Gand, en remplacement de M. Adolphe Samuel. C'est là un choix excellent, M. Mathieu, qui est l'un de nos meilleurs compositeurs, ayant depuis longtemps fait ses preuves à Louvain comme professeur et administrateur.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, première matinée de la Société symphonique des Concerts Ysaye sous la direction de M. Eugène Ysaye et avec le concours de Mme Ellen Gulbranson, du théâtre de Bayreuth et de Covent-Garden. La répétition générale, à laquelle nous avons assisté, fait présager une interprétation de premier ordre.

Dimanche prochain aura lieu au théâtre de la Monnaie le premier concert populaire sous la direction de M. J. Dupont et avec le concours de Mme Bréma, du théâtre de Bayreuth, et de M. Somer, baryton, du théâtre de Hambourg.

Programme : *Dans la nature*, ouverture (Dvorak); Monologue de Hans Sachs (R. Wagner); *Mort et Transfiguration*, poème symphonique (R. Strauss); *La Fiancée du timbalier*, scène lyrique (Saint-Saëns); *Chevauchée des Valkyries* et scène finale de la *Valkyrie* (R. Wagner).

Répétition générale samedi, à 2 h. 1/2, au théâtre de l'Alhambra.

Le pianiste écossais Frédéric Lamond, qui fut l'élève préféré de Hans de Bulow après avoir étudié sous la direction de Liszt, donnera les samedi 5 et jeudi 10 novembre, à 8 h. 1/2, deux récitals à la Grande-Harmonie. La première séance sera consacrée à Bach, Brahms, Schubert, Chopin, Schumann et Liszt. La seconde comprendra exclusivement cinq sonates de Beethoven.

Indépendamment de ses matinées musicales privées, M. Joseph Wieniawski donnera le jeudi 1er décembre, à la Grande-Harmonie, un concert dans lequel il fera entendre, entre autres, sa sonate pour piano et violoncelle, avec le concours de M. Joseph Hollman, violoncelliste de la reine des Pays-Bas.

La saison des concerts s'annonce d'ailleurs brillamment. Outre les grands Concerts symphoniques du Conservatoire, de Joseph Dupont et d'Eugène Ysaye, des auditions plus intimes, consacrées principalement aux compositeurs d'aujourd'hui, seront organisées à la Grande-Harmonie par MM. Jean Ten Have, violoniste, et Marix Lœwensohn, violoncelliste, avec le concours d'autres artistes de talent et la collaboration des auteurs. La première séance, fixée au 28 novembre, sera consacrée aux œuvres de MM. Georges Enesco, Alfred Bruneau et F. Rasse. Elle aura lieu avec le concours de Mme Ed. Colonne. Voici donc définitivement constituée l'*Association artistique* dont nous avons fait pressentir la fondation prochaine.

Une autre institution musicale, due à l'initiative de M. Arthur Wilford et destinée surtout à faire connaître les œuvres classiques et modernes écrites pour petit orchestre, pour ensemble vocal, pour piano et cordes, en un mot pour tout ce qui n'exige pas le déploiement de l'orchestre complet, est en formation. Si le projet aboutit, les séances auront lieu dans la salle de spectacle du Nouveau-Théâtre, en matinée, de 4 h. 1/2 à 6 heures.

La maison d'édition Breitkopf et Hærtel donnera deux, et peut-être trois concerts. Sont engagés dès à présent pour la première séance, fixée au 24 novembre, Pablo de Sarasate, qui se fera entendre avec le Dr Neitzel, pianiste, professeur au Conservatoire de Cologne, et pour la seconde, qui aura lieu en janvier, le pianiste Feruccio Busoni.

Le Cercle Artistique inaugurera sa saison musicale le 31 courant par une séance donnée avec le concours de Mme Bréma et du baryton anglais Plunkett Green. Le 2 décembre, le quatuor Schörg exécutera, en première audition, le quatuor pour piano et cordes d'Ernest Chausson (op. 30). Il est question aussi, pour une séance ultérieure, de l'exécution du nouveau quatuor à cordes de Vincent d'Indy, également inconnu à Bruxelles. M. et Mme Mottl sont engagés pour une soirée de *lieder*. Du côté dramatique, il y aura une soirée Brandès et une soirée Bartet.

Le quatuor Schörg est, avec le quatuor Thomson, le seul des quatre quatuors bruxellois qui reste cet hiver sur la brèche. L'engagement de M. A. Dubois à Angers et celui de M. Zimmer à Londres décapitent, en effet, les deux autres associations dont la fondation créa, en ces derniers temps, une émulation salutaire.

Le monument élevé au cimetière de Saint-Gilles à la mémoire du peintre Edouard Duyck sera inauguré aujourd'hui, à 3 heures. A l'occasion de cette pieuse cérémonie, les œuvres de l'artiste regretté ont été réunies au Cercle artistique en une exposition ouverte depuis hier au public.

M. Charles Morice inaugurera demain lundi, à 8 h. 1/2 du soir, à l'Institut des Hautes Etudes, la série de conférences qu'il fera sur la peinture flamande depuis ses origines jusqu'au XVIIIe siècle.

Nous signalions, dans un article récent (1), l'horreur des pancartes-annonces qui poursuivent jusque dans les campagnes les voyageurs. En Allemagne, on vient de mettre ordre à ce scandale. On nous écrit qu'une ordonnance du gouvernement royal prussien datée de Cologne enjoint de faire disparaître avant le 1er janvier prochain les réclames peintes dans la vallée du Rhin et de n'en plus peindre dès ce jour de nouvelles.

A quand la même ordonnance pour la vallée de la Meuse et, en général, pour tous les sites pittoresques de la Belgique?

Les dates des représentations de Bayreuth pour l'an prochain viennent d'être fixées. L'*Anneau du Nibelung* sera joué du 22 au 25 juillet et du 14 au 17 août. Les *Maîtres-Chanteurs* seront représentés les 28 juillet, 1er, 4, 12 et 19 août; les auditions de *Parsifal* auront lieu les 29 et 31 juillet, 5, 7, 8, 11 et 20 août.

Les billets seront délivrés à partir du 1er mars 1899. Mais on peut, dès à présent, se faire inscrire pour un minimum de quatre soirées.

Le théâtre Molière annonce pour mardi la première représentation de *Mon Enfant* qui, par son ironique gaieté, a été le triomphe de l'Odéon l'hiver dernier. Jeudi, première matinée classique. Au programme : les *Jolies amoureuses*, de Regnard, la *Grand'-mère*, de Victor Hugo, des lectures de poètes belges et français et une audition musicale.

La dernière représentation des *Tisserands* au Nouveau-Théâtre est fixée à jeudi prochain. Aujourd'hui dimanche, l'œuvre d'Hauptmann sera donnée en matinée.

M. Fernand Khnopff fait l'objet, dans *Art et Décoration* (livraison d'octobre), d'un très élogieux article de M. Fierens-Gevaert. En même temps, M. Gabriel Mourey lui consacre une étude dans la *Revue illustrée* Il est loin, le temps où les artistes belges passaient inaperçus à l'étranger!

A lire, dans le *Studio* d'octobre, une intéressante étude de M. Roger Marx sur la renaissance de la Médaille en France, une description de la frise de Burne-Jones : *Psyché et Cupidon*, un article sur le peintre japonais Kiosai, etc.

Une revue nouvelle : *Tablettes*, bimensuelle, littéraire et politique, vient de paraître. Les bureaux sont à Bruxelles chez M. Henri Van de Putte, 131, rue de Brabant, à Paris chez M. Léon Parsons, 22, rue de Tocqueville. Abonnement : 10 francs par an pour la France et la Belgique, 12 francs pour l'étranger.

C'est M. Jacques de Lalaing qui est chargé de l'exécution du monument que la ville de Nivelles a décidé d'élever à la mémoire de son ancien bourgmestre, Jules de Burlet.

(1) *L'Esthétique des Chemins de fer*, numéro du 16 octobre.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 44. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 30 Octobre 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

REMBRANDT

L'Exposition d'Amsterdam.

Dans quelques salles froides et tristes, au jour faux maladroitement tamisé par des lanterneaux aux vitres mates chères aux directions de Musées ennemies de la belle lumière claire sincère et égayante, sont appendus cent vingt-quatre tableaux (quelques douteux peut-être), sur les quatre cents (environ) de l'Œuvre total de Rembrandt; — plus quelques lots de dessins, à quelques exceptions près, sans signification); — plus de bonnes héliogravures de tout ce qui, peint par lui, a surnagé sur la mer destructive des complications humaines, notamment les pages de l'ouvrage, en cours de publication, de Bodde, commencé en 1897, arrivé à deux volumes et cent quarante-huit reproductions, très belles, (l'apport rembranesque de 1631, 1632, 1633, 1634), en attendant quatre autres tomes; — plus une eau-forte représentant la sublime *Ronde de nuit* avant que les intelligents bourgeois hollandais de 1715 eussent jugé expédient de lui couper une bande de 3m,65 de haut sur 70 centimètres de large afin de la faire tenir dans certain panneau d'une bicoque ayant destination d'édifice public et qu'on voulait « orner » !

Rien de l'Œuvre gravée du Maître. Ceux qui souhaitent la connaître dans sa complète amplitude, trouveront à notre Bibliothèque royale, voisinant l'ouvrage de Bodde sus-cité, les Albums avec notice d'un Russe, Dmitri Rovinski, qui, en 1890, a réuni les trois cent cinquante-trois estampes qui le composent (superbement esthétiques), dans leurs successifs états : mille et une pièces.

Une foule circulait! Compacte, baguenaudante, bourdonnante de banalités, s'écrasant devant les œuvres sans jamais prendre la reculée nécessaire, quelques-uns armés du disque de loupes énormes, ou de jumelles au fort calibre révélant d'étranges infirmités de l'appareil oculaire. En général, des têtes ichtyologiques, des animalités d'aquarium, depuis le poisson-lune en boule de fromage, jusqu'à la gueule en coin allongé de cet être bizarre, matière à alimentation ubiquitaire et à métamorphoses, qui frais a nom cabillaud, salé morue, séché stockvisch. Au surplus, une odeur de marée régnait. L'exposition Rembrandt, elle aussi, a l'avantage d'un de ces concours, de ces *rush* du snobisme international comme désormais en subit Bayreuth.

Le matin, la petite reine Mina, la reinette, avait visité l'affaire, entourée de ses « courtisans » en habit noir, paradant devant les farouches personnages et les costumes insolemment fantaisistes du Peintre mort insolvable! abominable méfait pour les marchands du XVIIe siècle. C'est, au reste, à l'occasion de l'« Inauguration » (ainsi disent les affiches) de la gentillette pensionnaire promue souveraine que l'idée est venue à

quelques gens, amis du « bien en cour », de faire, enfin, large justice au coloriste brutal et profond dont le gros nez et les petits yeux, joyeux et vifs au début, plus tard, sous les coups des vilenies, menaçants et terribles, se manifestent dans les dix portraits qui sont à la *sensational exhibition*, jalonnant d'illustrations significatives la vie tourmentée et scandaleusement inhumaine que firent au colosse ses bien-aimés contemporains, les doux négociants et les suaves usuriers d'Amsterdam. Rembrandt dut, sans doute, trouver sa tête la plus digne d'intérêt de son temps, car elle accapare une cinquantaine de numéros dans l'ensemble de ce qu'il a arraché aux souffrances et aux agitations de son génie. Il prédilectionna, en outre, celles de ses proches, car eux aussi abondent, et il y a, présentement à Amsterdam, seize portraits de sa femme, de sa mère, de son père, de sa sœur (oh! la curieuse, délicate et séduisante petite poupée), de son fils, l'intéressant Titus, qui contribua (à l'instar de la plupart des enfants, cette chair de notre chair) à le tracasser cruellement (pour des questions d'argent, naturellement), et même de sa Cuisinière qui, elle, sans doute, fut la moins ingénieusement crucifiante de toute cette cohorte de dogues assaillant le vieil ours.

Donc on rend honneur à REMBRANDT HERMANSZOON VAN RYN, fils illustre d'un meunier de Leyde, afin d'embellir les festivités d'un couronnement, à une époque où ce genre de cérémonie n'apparaît plus guère solennel et ne semble qu'une mesure prophylactique contre les compétitions du pouvoir convoité par quelques mortels arriérés. Rembrandt reçoit sa part de grâces royales, en même temps que les condammés à qui on a fait remise de leur peine. C'est vraiment d'un très bel ordre bourgeois et protocolaire de mener ce géant en laisse dans le cortège où roule le landau qui promène la jouvencelle royale répondant sous les bannières oranges aux vivats triomphants que ce grand homme n'a jamais connus.

On paie pour voir le *show* 5 florins jusque midi et 1 florin l'après-midi. C'est assez dire que le bon peuple ne fréquente pas là. C'est une exposition pour « l'Élite ». — Attends, attends, Jacques Bonhomme, les temps se rapprochent où l'on comprendra que l'Art est pour toi comme pour les classes dites dirigeantes (probablement parce qu'elles ne dirigent rien du tout) et où toi, comme elles, mieux qu'elles apparemment, tu pourras subir l'amélioration psychique et la jouissance des puissants et tranquilles chefs-d'œuvre. Pour combien de ces spectateurs de hasard, venus là charriés par un courant de mode et de rivalité (il ne faut pas que la famille Bouvard qui y a été puisse dédaigner la famille Pécuchet qui n'y irait pas), ils demeurent incompréhensibles, regardés comme les badauds regardent un mur « derrière lequel il se passe quelque chose ». Car vraiment derrière chacune de ces toiles ténébreusement impressionnantes, derrière leur coloris magique et leurs hypnotisants visages, il se passe quelque chose! un mystère de la vie humaine, une énigme à déchiffrer dans l'inquiétude des méditations : cet Inexprimé angoissant que seuls les Artistes suprêmes ont le don de faire surgir en apparitions fantomales ou effrayantes.

J'ai, aussi longuement que possible, dans les interstices des bousculades, contemplé les cent vingt-quatre œuvres. Ah! je n'ai pas l'intention de les décrire. ELLES SONT! Il y a un catalogue qui les signale en leurs éléments d'inventaire : un numéro, une description banale, les dimensions, la date et les noms des Propriétaires, parmi lesquels vingt-six juifs et vingt-sept musées. Je ne veux pas, oh! certes non, à l'exemple de quelques « fins connaisseurs », ventiler, dans ce trésor artistique, l'excellent du bon ou du médiocre et dire (comme je l'entendis) qu'il aurait fallu empêcher l'entrée d'au moins soixante numéros! Se figure-t-on aisément des cerveaux faisant passer les travaux de cet extraordinaire Enchanteur au trébuchet de leur critique et se croyant plus experts en Art que cet énorme dépositaire de force artistique? Il y a, pourtant, par douzaines, des oisons qui se donnent ce prodigieux ridicule.

Non, vrai, je n'ai pas l'intention de juger et de décrire. Comment se fixer, du reste? On voit un tableau, il vous paraît le plus beau. On passe, et c'est un autre. On revient, et c'est de nouveau le premier. On va, et encore une fois l'opinion change dans cet orage de coups de foudre. Autour de l'Ame, agitée et attendrie par la vue et la communication d'une si brûlante éruption de Beauté et de Puissance, évoluent d'autres pensées que celles dont s'alimente la Critique, habituellement si niaise, si fausse, si prétentieuse. On pense, douloureusement, à ce que fut la Vie de ce grand fauve enchaîné dans la ménagerie sociale des marchands néerlandais du XVIIe siècle, renards, rats, loups, hyènes, rongeurs, pillards, avides, dévorateurs. Ils n'étaient plus les temps héroïques du Taciturne et des sièges effrayants menés par d'Albe et ses lieutenants espagnols, Ibériens féroces important dans les Pays-Bas les atrocités africaines, sauvages et massacrantes. Le commerce florissait! Il florissait avec ses indécences de lucre et ses inhumanités financières. L'héroïsme que la longue bataille contre les tyrans avait suscité ne vibrait plus que dans les âmes des artistes, rares, qui devaient nimber, sans que leurs contemporains les comprissent, d'une si éblouissante fulgurence l'Ecole hollandaise et sa jumelle l'Ecole flamande, sorties l'une et l'autre de la période de lutte formidable qui avait soulevé les ferments les plus énergiques qu'il soit donné aux hommes de produire et de supporter, et qui, peu à peu, retombèrent sur eux-mêmes et misérablement s'apaisèrent. Une multitude immense de négociants régnait avec toutes les déchéances intellectuelles et morales, tous les avilissements que le négoce égoïste et utilitaire inflige à ses adorateurs.

Durant les jeunes années de Rembrandt le refroidissement glaciaire des ardeurs nationales n'avait pas encore atteint le degré des congélations. On le voit aux portraits où il se représente animé des joies, des confiances et des espérances qui dorent les aurores. C'est alors qu'il émane la *Leçon d'anatomie*. C'est alors aussi qu'il émane cette fameuse *Ronde de nuit*, ainsi instinctivement et tenacement nommée par le populaire comprenant et exprimant du coup le mystère supérieur de cet organisme pictural où toutes les académies, et tous leurs préceptes, et tous leurs conseils prétendument sauveurs, et tout leur bagage de doctrines et de routines sont violés, bafoués, escarbotés! Cette *Ronde de nuit*, de vie plus puissante que la vie! On le voyait bien ces jours-ci à Amsterdam en comparant les ternes visages et les mornes colorations des spectateurs, ahuris et muets, à la splendeur des figures peintes et à leur miraculeuse animation.

Mais plus tard, peu d'années plus tard, s'inaugure

l'infamie. Rembrandt a des dettes! Comment n'en pas avoir quand on est de sa taille, quand on est le Titan incapable d'éplucher l'horreur des comptes de boulanger, d'épicier, de verdurier, de boucher, de tailleur; incapable aussi de se sauvegarder contre l'infini carottage des fournisseurs et leur permanente filouterie; quand on subit, étant sauvagement et incompréhensiblement artiste, l'invincible attraction des belles choses, le besoin fiévreux de les avoir dans son voisinage immédiat pour en jouir, quand, folle, en jaillit l'envie, comme un amant voluptueux, d'une maîtresse. Il était collectionneur!

A quarante-cinq ans, à l'époque de la virilité épanouie, débordant de suc et de force, de l'expérience souverainement maîtresse des pinceaux et de la pensée, on le trouve verminant de créanciers comme un lion dévoré de moustiques.

Le harcèlement fut impitoyable!

Il occupait une maison, encore aujourd'hui existante, à l'entrée de la Rue-large-des-Juifs, spacieuse peut-être pour l'époque, relativement modeste pour nous. Un cartouche peu visible la désigne. Depuis, on l'a coupée en deux, du haut en bas, par un mur de refend. Elle a peu d'architecture : quelques colonnes plates « renaissance ». Des ménages l'encombrent, des types hébraïques flottent derrière les vitres. La Ville n'a pas la dignité de soustraire aux dégradations et aux promiscuités ce grand souvenir, ce foyer éteint où brûla une si grande Ame.

C'est là dedans, de la cave au grenier, dans les vestibules, les couloirs, les antichambres, chambres et arrière-chambres, aux dimensions restreintes, que Rembrandt avait accumulé le décor compliqué de son travail, des objets d'art et de curiosité multitudinaires qui transformaient sa demeure en cabinet d'antiquaire. Charles Blanc, dans son ouvrage sur l'œuvre gravée du Peintre (également à notre Bibliothèque royale), donne l'inventaire de cette fourmillante collection d'après les archives de la Chambre des Insolvables d'Amsterdam où il fut déposé lors de l'abandon mémorable auquel, failli et presque traité en banqueroutier, il dut se résigner. Et par une de ces formidables moqueries du Sort, aujourd'hui ces archives ne valent que parce qu'un tel nom y est inscrit et y a son bilan d'endetté! Pièce par pièce, la maison où tant d'œuvres sublimes avaient été conçues et exécutées, fut parcourue par les gens de justice, scribes, huissiers, sergents; tout fut relevé, jusqu'au moindre bibelot. Et Rembrandt Van Ryn fut mis à la porte! Les usuriers et « les braves commerçants notables » firent procéder à la vente sur expropriation; elle comprit, suivant l'informe Droit artistique de l'époque, même les esquisses et les ébauches, qui, d'après la tradition, furent achetées par les rapins du voisinage, complétées par eux et qu'on trouve encore parfois, ainsi profanées, dans la circulation. Blanc dit que le tout vaudrait de nos jours, au bas mot, un million! Les excellents, les exquis créanciers, notamment le Bourgmestre (son *quitus* à la répartition existe), le bazardèrent pour onze mille florins. Il n'y eut pas assez pour acquitter les dettes, quoique l'abominable dépouillement fut absolu, à vif fond!

Cette belle action, qui, une fois de plus, réalisa « le respect du Droit » suivant la formule bourgeoise, eut, naturellement, pour elle l'appui de toutes les forces sociales de la Hollande, Tribunaux, Force publique, Assentiment général. Car si Rembrandt indigné eut résisté, si ses voisins exaspérés se fussent levés pour empêcher ce saccage judiciaire et ce pillage légal, certes même « la Compagnie de messire Frans Banning Cocq », qui forme la matière de la *Ronde de nuit*, fut arrivée avec son « trommel » et ses hallebardes pour mettre fin à l'inadmissible scandale d'une émeute ayant pour but de maintenir le repos matériel et psychique de l'un des premiers peintres du monde alors que ses fournisseurs vacarmaient et trépidaient pour avoir payement!

Rembrandt subit donc le sort dérisoire et terrible d'un héroïque Shakespearien né et vivant parmi ce peuple fade de trafiquants où la Destinée l'avait si singulièrement égaré. Car vraiment qu'y a-t-il de commun entre son art sombre, dramatique, souvent épiquement morose, brutalement énergique, et cette Néerlande du XVIIe siècle, apaisée, épaissie, mercantile, déjà follement tulipière (car, en ces jours bizarres, on paya l'oignon de la *Semper Augusta* 4,600 florins plus une voiture attelée de deux chevaux ; avec une douzaine de ces oignons on eût libéré l'Artiste), cette Néerlande vouée à l'industrie fromagère, et ultérieurement aux suavités de la margarine. Il fut un personnage résiduaire de l'infernale époque où Alvarez de Tolède, ce duc de race maure, massacrait, pendait, noyait, brûlait, estrapadait, enterrait vifs, écartelait, essorillait, par milliers, les humains dans les Pays-Bas espagnols transformés en charnier. Que faisait-il là en 1660, alors qu'il eût dû y venir un siècle plus tôt? On lui fit comprendre cet insolent anachronisme en l'étranglant... financièrement.

Sous le n° 102 du Catalogue, il y a, par lui, un Portrait de cette époque ainsi laconiquement qualifié : *Rembrandt à un âge avancé, les mains jointes, 1659.* C'est précisément le moment où les « corbeaux » le déchiquettent. Ce portrait est effrayant! La face est ravagée; le nez est élargi et congestionné; le teint est ridé et terreux; les yeux sont agrandis, farouches, défiants; la colère des ignominies qu'on lui a fait subir gronde derrière cette physionomie menaçante, avide de représailles. L'œuvre a les sublimités du faire et de la pensée d'un Maître irrésistible. Elle résume, pour la honte des contemporains, cette vie orageuse et démontée comme une mer. Ah! combien cette tragique figure ferait mieux sur les affiches, les vignettes, les portraits frontispiciaires, que la tête à la jolie moustache hérissée et au berret crânement et coquettement posé sur l'oreille droite qu'on y inscrit d'ordinaire! Combien mieux elle résume et la grandeur de l'artiste et la malpropreté morale de ses méprisables concitoyens. Il est vrai qu'ils lui firent des funérailles publiques quand, prématurément, à soixante ans, il rentra dans l'universelle ténèbre, des funérailles..... de pauvre, qui coûtèrent 15 florins à la Municipalité, on a le compte!!!

Et maintenant, en 1898, à l'occasion, répétons-le, de « l'Inauguration » d'une garulante gamine royale, on l'apothéose! Il a, au cours des temps, enrichi on ne sait combien de brocanteurs et de fricoteurs! Il va en enrichir encore par le nouveau sursaut que cette exposition fatidique donne à son Œuvre! Il y aura des coups à la Bourse des Tableaux! On taxe la valeur assurable de l'exposition à soixante dix millions! Le bloc de ses travaux vaut donc maintenant deux cents millions! Et on a limité à 30 francs son enterrement dans l'opulente Amsterdam de 1668!

Ce pauvre, ce grand Pauvre, a réalisé la Vie en son habituelle vulgaire histoire quand il s'agit des Surhumains : misères d'argent, misères de femmes, misères d'enfants. C'est un programme imposé !

Certes, quand on parcourt les salles brumeuses et enfoulées de visiteurs où j'ai erré quelques heures, le sens esthétique est violemment et voluptueusement excité. On ressent des jouissances spéciales devant cet Art miraculeux pour l'expression duquel on peut transposer ces vers morbides de Baudelaire :

Non, il n'est pas d'archet qui morde
Sur mon cœur, parfait instrument,
Et fasse plus royalement
Chanter sa plus vibrante corde,

Que ta Voix, Art mystérieux,
Art séraphique, Art étrange,
En qui tout est, comme en un ange,
Aussi subtil qu'harmonieux.

Mais autour de ces sensations raffinées et puissantes flotte la fresque émouvante de cette existence de Roi Lear, ou plus exactement peut-être d'Œdipe incestueusement uni à un temps et un peuple pour lesquels il n'était point fait. Car, remarque poignante, on ne faisait de lui, même comme peintre, qu'un cas relatif : on trouve rarement un haut personnage parmi ses portraits et Frans Hals était assurément plus couru par la grasse bourgoisie. On le diffamait volontiers. Cette atmosphère d'ordures l'auréole d'un clair-obscur aussi impressionnant que celui dont il magnifia ses toiles. Ce magicien des ombres, ce découvreur des profondeurs séductrices des demi-jours agonisants, vécut dans d'équivalents crépuscules. Ah! comme nous le comprenons avec nos cerveaux améliorés par l'évolution de deux et demi centenaires, maintenant que la patine matérielle des ans et la patine intellectuelle des souvenirs ont haussé d'un charme nouveau ses merveilles.

Devant tout cela la Foule des Snobs, va, vient, passe, revient, baguenaude, bourdonne, s'exclame, plaint Rembrandt, vitupère ses compatriotes, proclame horrible le sort qu'on lui fit, et ne s'aperçoit pas qu'elle est en train, aux heures présentes, pour d'autres artistes, peut-être aussi grands, de faire absolument les mêmes saletés et d'accomplir les mêmes indignités. L'un de ces méconnus, à peine sorti, on ne sait par quel rare et favorable hasard, des affreuses broussailles d'un art longtemps incompris et dédaigné, me disait, caractérisant par une âpre touche ses misères d'autrefois : Maintenant je ne frissonne plus quand on sonne à ma porte. — Combien de fois Rembrandt Hermanszoon Van Ryn, les pinceaux à la main dans son atelier, travaillant à un chef-d'œuvre, a-t-il, rue des Juifs, tressailli en entendant retentir à son seuil le marteau de bronze de la porte!

Edmond Picard

LE SENS ET LA RELIGION DE LA BEAUTÉ

Dans le courant de la semaine prochaine paraîtra un volume nouveau de M. Charles Morice, *L'Esprit belge,* dont M. Camille Lemonnier a écrit la préface. L'auteur a bien voulu nous donner la primeur d'un fragment qui peut éclairer le lecteur sur les intentions très particulières de l'écrivain.

« En principe de tout, pour une œuvre qui comporte une part extérieure d'action simultanée avec la réduction du Rêve au Livre, si c'est l'atmosphère essentielle à l'accomplissement total que je venais chercher en Belgique, c'est donc que je comptais y trouver un certain public — préparé, — un public doué de certaines précises qualités auxquelles cette part extérieure d'œuvre, une Religion correspondît?

— Véritablement, non.

Et en effet il n'y est pas — non plus qu'ailleurs.

Phénomène à considérer comme de tous le plus inquiétant, quant au monde moderne et à son prochain avenir : il sent et avoue le profond, l'impérieux, l'imprescriptible besoin d'une Nouvelle Tendresse Raisonnée, de laquelle il implore une sorte définie de satisfaction sentimentale et de certitude spirituelle telles que seule les lui peut donner la religion dont je parle — nulle autre que la religion de la beauté — et personne, cependant, ni aucun groupe social, jusqu'ici, n'a fait l'effort nécessaire pour se mettre, si venait cet Évangile, à même de le lire, ou seulement dans l'état de grâce qu'il faut pour apprendre à le lire!

A tout le contraire sont orientées les forces publiquement organisées; le négatif de la vie absorbe l'activité entière des gouvernements, tous, républiques et monarchies, — et si quelqu'un de royal tente de prendre, soucieux des vraies responsabilités et, du reste, lui-même étant un poète, l'attitude d'un poète qui serait un roi : C'est un fou! s'égosillent à crier d'affreux sages; il se tue, et eux : Voyez que nous avions raison! sans comprendre que cet homme, ayant élevé la fonction de roi à la hauteur de celle de poète, et les assumant l'une et l'autre quand tout, à cette heure, les rend inconciliables, ne pouvait logiquement demander pour son divin mal un remède qu'à la mort.

Non, il n'existe nulle part, je crains, le public — préparé — désirable, à qui faire le don de fêtes que pourtant, ô ironie féroce, le monde nous demande!

— Mais, de ce public, les éléments?

— Voilà...!

— En Belgique?

— Peut-être. A Bruxelles.

... Paris? Il y a — *trop de religions, déjà.* Il y a — *trop de frivolité, encore.* Une voix risque de s'y perdre. Chaque culte nouveau serait adversaire. La beauté? le boulevard la connaît; c'est un maillot bien rempli. Les « tentatives » qui « réussissent », là, durent quinze jours, trois semaines, et puis on parle d'autre chose. Une chambrée choisie à laquelle on s'est livré par la parole se libère en applaudissant et retourne — là d'où elle venait et où fleurit l'oubli : Paris? — Pas encore.

— Et la Belgique, Bruxelles, soit; on y venait donc avec des projets, consciemment ou inconsciemment, qui maintenant sont expliqués. Mais pourquoi inspira-t-elle, la Belgique, tant d'espoir?

— C'est déjà dit; récapitulez : et les circonstances désignent ici un centre en formation, et le terrain est neutre, et les conditions de la vie, plus indulgentes qu'ailleurs, permettent à l'esprit plus d'ouverture vers les horizons qui dépassent le réel immédiat, et si c'est de ce réel que la moitié de la race est éprise, l'autre moitié regarde volontiers plus outre, et toutes deux ont le sens du faste et de la joie, et il y a moins de bruit, et il y a moins de frivolité, et il y a moins de religions.

— Celle qui règne, toutefois, puissante et sourcilleuse.

A ce sujet, non pas la précaution que conseillerait une moyenne adresse, mais le témoignage, sincèrement, de ma pensée, sans détour. Au catholicisme — presque, en Belgique, d'Etat — j'ai

voué les sentiments respectueux d'un affranchi resté, à des grâces et à des grandeurs, sympathique. Et, bien que maints comportements actuels de l'Eglise, non plus que l'abjecte « littérature » favorisée d'elle ou les « arts » répugnants dont elle accepte autour de l'autel le concours inquiétant, ne me semblent guère marqués de signes d'avenir, je ne puis oublier quel surnaturel charme elle conféra, dans le jadis, à l'expression humaine d'un idéal. Aujourd'hui encore une vertu lui reste d'avoir été si vertueuse, elle garde un éclat d'avoir tant brillé; la Cathédrale réserve à mes rêves une atmosphère aimée, favorable, féconde, et — je le dis gravement, qu'on ne s'y m'éprenne pas, je le dis avec la conviction d'associer deux mots admirables, vénérables, — le Ballet de la Messe a seul, quelquefois, dans un sens, satisfait mes rêves de Mysticisme d'art. Quel que soit l'événement, dût le fait tromper mon désir et me démentir en suscitant contre ma pensée des autotorités, — que d'avance alors et haut j'essaie de détromper, — il est sûr qu'avec nul autre culte précis la Religion de la Beauté, sinon avec celui-ci, ne pourrait concerter des dehors d'harmonie. Elle était accomplie, voilà six cents ans, cette harmonie, comme il convenait alors. A des convenances nouvelles orientée, l'expression humaine du divin conserve de la synthèse médiévale des arts, l'exemple, sacré, d'une méthode absolue. — Parmi les intentions réfléchies qui me conduisirent dans les Flandres, fut justement celle d'y étudier cette harmonie d'autrefois, les Gothiques et Van Eyck...

Je ne savais pas qu'une possibilité s'y laisserait entrevoir — à un seul passant, il est vrai, mais qui sait? j'écris, c'est interroger, qu'on me réponde! — de donner, là même, au miraculeux Art Vital, primitif, une réplique, moderne.

Les qualités de l'Esprit belge m'ont arrêté. J'ai regardé de près, songeant: S'il était permis, poètes, artistes, de faire ici notre devoir? Le livre, seul, perdu dans la cohue des livres, sali — avant d'être lisible — par la promiscuité symbolique des caractères d'imprimerie chauds encore d'ordures ou de sottises qu'ils durent signifier, le livre, tel que le voici, ne suffit plus, et le théâtre, tel que le voilà, est immonde... O! s'il était permis d'aborder fraternellement la foule, sans abdiquer la dignité essentielle, par le lyrique truchement de Fêtes où tous les arts s'allieraient pour la même joie, de Fêtes et de Cérémonies qui donneraient, la retrempant au flot pur du sens originel, à la vie un honneur, une valeur, une intensité, un puissant charme nouveau, et la développeraient ainsi par en haut, de la Beauté à la Beauté! — Songeant encore: Dire les Secrets — c'est: tournons-nous devers la Nature pensée; tenir le serment ancien — c'est: désigner par de la Joie et de la Beauté le mystère divin des phénomènes ordinaires...

Pour ces motifs, dans cette espérance, j'ai voulu étudier l'Esprit belge; premier chapitre, si une série de Psychologies de Peuples m'est conseillée par ma vie voyageuse.

Mais — à tous risques j'y insiste pour que le lecteur belge m'accuse d'irrévérence pendant que le lecteur français me reprochera, j'y compte, d'avoir courtisé les Belges — le public désirable n'est point préparé ici plus qu'ailleurs. — Seulement, plus qu'ailleurs ici je vois, possibles, les éléments d'un tel public. Je souhaite, ardemment, qu'ils veuillent bien s'organiser.

C'est pourquoi je t'adjure, race d'accomplisseurs : renonce d'abord l'incompréhension volontaire. Regarde et écoute tes poètes, tes musiciens, tes sculpteurs, tes peintres, — non pas comme de délicats et rares enfants dont l'emploi est rempli quand ils ont comblé les loisirs que te laisse la politique, la colombophilie et le commerce, — mais comme tes maîtres et tes initiateurs. Afin de les comprendre, afin d'être digne de les comprendre, deviens un être personnel et, te régissant selon les logiques relations de toutes tes activités, — l'Esprit au centre et les Sentiments rayonnant du centre à la périphérie, où est la Sensation, — élève-toi de l'assimilation de tout à la culture de tes différences. Plus encore: élève-toi de la jouissance du bien-être physique à la conception du bien être moral. Alors tu seras prête à exaucer par un magnifique exemple le vœu qui retentit — ah! si ce siècle n'était pas sourd! — dans çà et là tant de consciences éparses que, déjà et enfin s'il se produisait à la lumière, le pire des dangers, le seul que pour lui je redoute, serait le froid sourire entendu, désenchanteur, de snobs approuvant: « Je savais... » — Non! ils ne savent pas, et que sauraient-ils? Personne n'a parlé. »

CONCERT YSAYE

Le concert dirigé dimanche dernier par M. Eugène Ysaye a été un triomphe pour l'éminent virtuose, rentré en Belgique après une année d'absence, et pour l'excellent orchestre qu'il a formé. D'année en année, celui-ci acquiert plus d'homogénéité, d'éclat et de souplesse. Voilà donc solidement établie cette institution qui met Bruxelles au premier rang des capitales où l'on garde le culte de la musique.

Le public a prouvé, par son affluence et son enthousiasme, l'intérêt qu'il lui porte. Et l'interprétation d'un programme de choix a répondu, et au delà, à son attente.

Une remarquable exécution de la symphonie nºIX de Beethoven, rarement jouée, ouvrait la séance. On a particulièrement admiré l'accent expressif et tendre que donna Eugène Ysaye à l'*adagio*, la précision et l'agilité des traits de violon du final, supérieurement interprétés. Trois pièces de l'école française moderne complétaient la partie symphonique : *Soir de fête*, d'Ernest Chausson, le prélude du premier acte de *Fervaal*, de Vincent d'Indy, et l'*Apprenti sorcier*, de Paul Dukas.

Le prélude de *Fervaal*, l'un des seuls fragments symphoniques qu'il soit possible de détacher de la belle partition de M. Vincent d'Indy, a été réentendu avec infiniment de plaisir et l'exécution en a été particulièrement soignée.

Le morceau symphonique de M. Chausson, qu'on écoutait pour la première fois, a plu par la distinction des idées, l'habileté avec laquelle elles sont mises en œuvre et le riche vêtement orchestral dont l'auteur les a revêtues. La construction en est simple et facile à saisir: Au milieu du bruit d'une fête, une idylle apporte un élément de tendresse et de mélancolie. Mais bientôt la fête reprend et la joie domine. La nature fine de M. Chausson ne pouvait donner à cette conception les éclats d'une allégresse triviale. Son *Soir de fête* couronne une fête aristocratique, quelque fête galante dans un parc peuplé de personnages élégants tels que les aimait Watteau...

Tout autre est l'*Apprenti sorcier*. Il s'agit du commentaire symphonique d'un conte de Gœthe dont le héros, encore inexpérimenté dans les pratiques cabalistiques, n'arrive pas à maîtriser les éléments qu'il a déchaînés. L'œuvre, écrite en forme de scherzo, est ironique, amusante et orchestrée avec une extrême variété de timbres et d'effets. C'est, certes, l'une des compositions les plus remarquables qu'ait produite en ces dernières années l'école fran-

çaise. Elle classe d'emblée M. Dukas parmi les meilleurs symphonistes de cette brillante génération.

Le grand succès du concert est allé à Mlle Ellen Gulbranson, l'admirable Brunnhilde de Bayreuth, qui a dit avec une pénétrante émotion trois *lieder* de Grieg et, pour clôturer la séance, le colossal final de la *Götterdämmerung* dans lequel elle apporte, avec la puissance d'une voix sonore et claire, le style, l'expression et l'accent qui font d'elle l'une des grandes tragédiennes lyriques de l'époque.

LA RESTAURATION DES TABLEAUX (1)

Parmi les travaux de restauration qui passent pour être les plus dangereux, il faut citer le rentoilage proprement dit, c'est-à-dire l'enlevage des peintures des toiles et des panneaux et leur transport soit sur une autre toile, soit sur un autre panneau.

Tâchons d'exposer succinctement cette opération, en la dégageant surtout du merveilleux de l'enlevage fil à fil entretenu à grand soin par les praticiens secondaires. D'une science quasi occulte, j'espère faire une théorie accessible à tous, mais une théorie seulement; car jamais je ne conseillerais à personne d'en faire usage sans avoir acquis la pratique indispensable à ces travaux. Ceux-ci peuvent différer en raison de tel ou tel apprêt ou des différentes natures des tissus employés.

Je ne parlerai pas du *marouflage* qui est généralement et improprement pratiqué sous le nom de rentoilage et qui consiste à renforcer une toile trouée et abîmée, en la collant soit sur autre autre toile, soit sur un panneau. Ceci est un travail généralement connu et que pratiquent avec succès la plupart de nos grands marchands de couleurs. — Je m'étendrai plutôt sur l'enlevage de la couleur et de son transport sur une autre toile ou panneau.

Ce travail est peu connu et généralement entouré de certain mystère.

Théodore Lejeune et les principales autorités en fait de restauration sont unanimes à reconnaître qu'on doit y avoir recours dans divers cas : par exemple, lorsque l'apprêt d'un tableau se lève par écailles, que son adhérence avec la toile ou le panneau n'existe plus, quand la trame de la toile est trop serrée pour permettre l'expédient d'une imbibition encollée derrière, dans ces circonstances il faut absolument et sans hésiter enlever la peinture sans essayer d'autres palliatifs qui achèveraient d'ébranler la peinture

Décrivons maintenant cette opération d'après les meilleurs auteurs : Après avoir débarrassé la surface du tableau de toutes les matières grasses et résineuses qui peuvent empêcher une parfaite adhérence, on l'incolle très légèrement avec le jus provenant de gousses d'ail pilées et mélangé avec de l'eau. — Dès que cet encollage est sec, l'opérateur pose une gaze fine et claire sur la peinture. Lorsque cette gaze est bien horizontalement collée et séchée, ce qui demande un jour, quelquefois deux, on la couvre successivement de papier spécial : cela s'appelle un *cartonnage*. Quatre ou cinq feuilles superposées suffisent ordinairement. Le cartonnage sec, on détache le tableau de son chassis pour l'étendre, la peinture en dessous, sur une table très lisse où on le maintient bien tendu à l'aide de tirants ménagés sur les quatre côtés.

(1) Voir l'*Art moderne* des 25 septembre et 9 octobre derniers.

Jusqu'à présent il n'y a là, ce me semble, aucune opération qui doive inquiéter l'esprit le plus timoré.

Reste l'action principale, l'enlevage de la toile, qui, suivant les empiriques, s'enlève à l'aide d'*agents chimiques* ou *fil par fil*.

En réalité, il s'agit de détacher la toile de l'apprêt, sans endommager celui-ci; il faut donc savoir préalablement comment l'apprêt y a été appliqué.

Deux méthodes ont été invariablement employées. Dans les temps les plus reculés, comme à notre époque, on a enduit les toiles soit à la colle, soit à l'huile. Lorsque ce dernier apprêt fut adopté, on dut, avant d'étendre la couche à l'huile sur le canevas, passer un léger encollage sur le tissu pour empêcher que la teinte ne passe au travers. Ce n'est donc pas sur la toile que repose l'apprêt, c'est sur l'encollage intermédiaire et il ne s'agit en réalité que de provoquer ce détachement à l'aide de l'humidité. Les opérations énoncées plus haut ne sont que des précautions prises pour que la couleur, une fois séparée de la toile, soit maintenue dans son entier, sans être sujette à des oscillations.

Le tableau bien appliqué, bien maintenu sur la table d'opération, on imbibe la toile légèrement avec de l'eau claire. (Voyez l'agent chimique.) On la couvre d'un linge, humide au besoin, suivant la saison, afin d'entretenir l'humidité. On répète l'imbibition à deux ou trois reprises, suivant la force de l'encollage ou l'épaisseur de la toile; puis, au bout d'une demi-heure, une heure quelquefois, on lève la toile en commençant par un coin du tableau, on la tire horizontalement en biais et en quelques minutes le tout est enlevé.

Comme on le voit, il n'y a encore rien de dangereux pour le tableau et il n'y a pas d'exemple qu'un vrai praticien, sachant bien poser la première gaze et ayant étudié le moment où la toile n'est ni trop ni trop peu humide, ait entraîné des parcelles de peinture avec la vieille toile.

Après avoir légèrement lavé l'apprêt, on le consolide avec une nouvelle teinte. Celle-ci, bien séchée, bien dégraissée si elle est à l'huile, est recouverte par une gaze ou un canevas clair. Une seconde toile y est appliquée, puis on rentoile et on repasse au fer tiède. Lorsque le tout est à demi sec, on enlève le cartonnage pour y substituer une seule feuille de papier sur laquelle se font les derniers repassages.

Nous parlerons une autre fois de l'enlevage des peintures exécutées sur bois et l'on verra que cette opération est aussi simple que la précédente et ne présente pas plus de danger.

L. MAETERLINCK,
Conservateur du Musée de Gand.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, premier concert populaire sous la direction de M. Joseph Dupont, avec le concours de Mme Brema, du théâtre de Bayreuth, et de M. Carl Somer, baryton.

Le prochain concert Ysaye aura lieu le 13 novembre, sous la direction de Mottl, qui dirigera la symphonie de Berlioz *Harold en Italie*, et avec le concours de Mme Mottl, d'Ysaye et de Van Hout (concert de Mozart pour violon et alto).

M. Paul Gilson, le robuste compositeur de la *Mer*, de *Françoise de Rimini* et de tant d'autres partitions remarquables, tra-

vaille en ce moment, dit la *Réforme*, à un drame lyrique dont le poème est tiré d'un conte des *Kermesses*, de Georges Eekhoud

M. Gilson a écrit lui-même les paroles de cette œuvre qu'il destine au théâtre de la Monnaie.

La première représentation de *Médée* qui a eu lieu vendredi au théâtre de la Renaissance a été un triomphe pour Catulle Mendès, dont la langue flexible et sonore a donné à la tragédie d'Euripide une forme neuve, d'une rare séduction, pour le commentaire symphonique sévère et noble qu'y a ajouté Vincent d'Indy et pour Sarah Bernhardt, dont *Médée* est l'une des plus belles créations. Sans entrer dans le détail de cette importante restitution de théâtre antique, constatons la grandeur épique de l'œuvre, qui a causé une émotion profonde, et la richesse de la mise en scène. Le troisième acte, notamment, dans lequel Médée, environnée des femmes de Corinthe, attend, baignée par les rayons argentés de la lune, son infidèle amant et se venge par une monstrueuse accumulation de crimes de l'abandon dont elle est l'objet, a été longuement acclamé. Sarah Bernhardt s'y est réellement surpassée.

Nous souhaitons entendre à l'un de nos concerts symphoniques la partition de M. Vincent d'Indy dont l'acoustique défectueuse du théâtre de la Renaissance n'a pas permis d'apprécier tout le charme mélodique. Cette partition, parue la veille de la représentation chez MM. Durand et fils, se compose de treize numéros écrits pour petit orchestre, et dont quelques-uns, notamment les préludes des premier, deuxième et troisième actes, ont reçu un assez grand développement. Bien que liés étroitement au texte dont ils soulignent les épisodes principaux, ils pourront former, comme la musique des *Erynnies*, une suite d'orchestre qui enrichira d'une œuvre remarquable le répertoire des concerts.

Durant une période qui, dit-on, ne pourra, à raison de traités antérieurs, excéder trente représentations, *Médée* sera la principale attraction artistique des théâtres parisiens.

Après avoir présidé aux répétitions générales et à la première de *Médée*, la partition nouvelle qu'il vient d'écrire pour la tragédie de M. Catulle Mendès, M. Vincent d'Indy boucle sa valise en destination de Barcelone, où il dirigera les 6, 9, 11 et 13 novembre quatre concerts dont le programme, construit sur un plan assez neuf, paraît devoir offrir beaucoup d'intérêt. C'est, en quatre séances, une sorte d'aperçu synthétique de l'histoire de la musique.

La première soirée sera consacrée à la « Suite en concert » (Lalande, Bach, Haydn, Mozart) et à son aboutissement à l'époque contemporaine : « le Concerto » (Max Bruch, Saint-Saëns). La deuxième séance comprendra « la Symphonie ». Pour représenter cette forme de la musique, M. d'Indy a naturellement choisi Beethoven, dont il fera exécuter les symphonies n°s IV, VI et VIII. Le « Poème symphonique », auquel sont rattachés l'ouverture de *Tannhäuser*, le Prélude de *Fervaal* et celui de M. Albeniz pour le drame lyrique *Merlin* auquel il travaille en ce moment, clôturera la série des concerts symphoniques. On y entendra la *Psyché* de César Franck, le *Soir de fête* de Chausson, le *Stamboul* de Pierre de Bréville, la fantaisie de Ch. Bordes sur des airs basques. Enfin, il y aura une soirée exclusivement réservée à la musique de chambre, où sera exécuté le nouveau quatuor à cordes de M. Vincent d'Indy.

On voit que les Catalans restent à l'avant-garde du mouvement musical. Et sans doute la présence de notre compatriote Mathieu Crickboom à la tête de l'Académie de musique et des concerts symphoniques de Barcelone est-elle, pour la plus grande part, la cause de cet état de choses.

Les funérailles de Puvis de Chavannes ont été célébrées jeudi dernier, à l'église de Saint-François de Sales de la rue Brémontier, à Paris, et au cimetière de Neuilly, avec la simplicité qui convenait au grand artiste que la mort vient de frapper. Selon le désir exprimé par le défunt, aucun discours n'a été prononcé. De nombreuses couronnes ornaient le char funèbre. Les deux sociétés d'artistes français, les villes de Lyon et d'Amiens, l'Académie des Beaux-Arts de Saxe, le peintre Alfred Stevens, l'un des plus fidèles amis de l'auteur de *Sainte-Geneviève*, avaient tenu à orner la bière de brassées de fleurs. Les cordons du poêle étaient tenus par MM Roujon, directeur des Beaux-Arts, remplaçant M. Bourgeois, ministre de l'instruction publique, Carolus Duran, vice-président de la Société nationale des Beaux-Arts, J.-P. Laurens, président de la Société des artistes français, Bonnat, Rodin et par le délégué de la ville de Lyon. Dans l'assistance, nombreuse et recueillie, nous avons remarqué, entre autres, MM. Whistler, Baffier, Lenoir, Edmond Detaille, Dubufe, Cazin, P. Dubois, Roll, Falguière, Mercié, L. Bénédite, V. Champier, G. Soulier, G. Rodenbach, G. Lecomte, G. Larroumet, A. Charpentier, H. De Groux, A. Delaherche, Dammouse, Catulle Mendès, Poincarré, G. Leygues, Carrier-Belleuse, Jean Béraud, J.-F. Raffaëlli, Eug. Carrière, R. Carabin, F. Thesmar, etc , etc.

M. Louis Gallet, le plus fécond librettiste du siècle, vient de mourir à Paris. Citons, parmi ses œuvres, le *Roi de Lahore*, *Patrie*, *Ascanio*, *Etienne Marcel*, les *Guelfes*, *Djamileh*, *Marie-Madeleine*, *Thaïs*, *Eve*, *Cinq-Mars*, le *Cid*, le *Chevalier Jean*, *Proserpine*, la *Coupe du Roi de Thulé*, le *Déluge*, la *Princesse jaune*, *Frédégonde*, *Thamara*, le *Kobold*, *Endymion*, la *Clef d'or*, etc., dont la musique fut écrite par Massenet, Paladilhe, Joncières, Saint-Saëns, etc. *Déjanire*, tout récemment jouée à Béziers, fut son dernier succès.

M. Gallet était né Valence (Drôme), le 14 février 1835.

Il est décidé que *Pelléas et Mélisande*, le drame émouvant de Maurice Maeterlinck, mis en musique par C.-A. Debussy, sera représenté dans le courant de la saison à l'Opéra-Comique de Paris.

En attendant que la nouvelle salle lui soit livrée, M. Albert Carré a inauguré mercredi dernier une série de représentations populaires au théâtre de la République. *Carmen* a été le spectacle d'ouverture, avec Mme Lina Pack dans le rôle principal.

La *Déjanire* de C. Saint-Saëns, qui fut exécutée aux arènes de Béziers en août dernier, sera représentée prochainement à l'Odéon. Le compositeur s'occupe à transcrire pour orchestre symphonique sa partition, écrite pour deux orchestres militaires, un orchestre à cordes et dix-huit harpes. L'œuvre passera dans le courant de novembre.

Briséïs, d'Emm. Chabrier, sera monté prochainement à Berlin.

Le Conservatoire de Nancy vient d'inaugurer ses concerts, dirigés depuis quatre ans déjà par M. J. Guy Ropartz.

Au programme de la saison 1898-1899 : les neuf symphonies et la *Fantaisie* pour piano, orchestre et chœurs de Beethoven ; le concerto pour deux violons, le concerto en *ut* mineur pour deux clavecins, les cantates : *Freue dich*, *Wachet auf*, *Ich will den Kreuzstab gerne tragen*, de J.-S. Bach ; *Psyché*, de César Franck, et des œuvres nouvelles des meilleurs auteurs contemporains.

Pendant les quatre dernières années, M. J. Guy Ropartz a fait exécuter plus de cent trente œuvres inconnues à Nancy et parmi lesquelles : *Orphée*, *La Damnation de Faust*, *Rédemption*, *Les Béatitudes*, le deuxième tableau du premier acte de *Parsifal*, la deuxième partie de l'*Enfance du Christ*, les symphonies de C. Franck, V. d'Indy, Saint-Saëns, Boëllmann, Magnard, Lalo, Savard, Borodine, Rimsky-Korsakow, Ad. Samuel, *Wallenstein*, le deuxième tableau du *Chant de la cloche*, *Istar*, *La Forêt enchantée*, *Lénore*, de Duparc, *Le Chasseur maudit*, de C. Franck, *Narcisse*, de Massenet, *La Nuit de décembre*, de P. de Bréville, le *Poème* pour violon, de Chausson, etc.

Les concerts de Nancy sont donnés dans une ravissante et excellente salle, dotée depuis un an d'un grand orgue de la maison Cavaillé-Coll, et on place à juste titre la jolie capitale de la Lorraine à la tête du mouvement musical de la province française.

La ville d'Anvers se prépare à fêter avec éclat le troisième centenaire de la naissance de Van Dyck. (A toi, Rembrandt !). Cet anniversaire sera célébré en avril 1899.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

Novemb

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 45. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 6 NOVEMBRE 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

L'OR DU RHIN

Weia! Waga! Wagalaweia! Les ondines glissent, souples et frêles, dans la candeur verte de l'eau, et Albérich, le gnome repoussant, au désir inassouvi, exaspéré par la fuite ironique des nixes, abjure l'amour pour conquérir l'Or omnipotent. Frétillant, sournois, preste et brillant comme la flamme, Loge s'unit à Wotan pour ravir à la cupidité du Nain l'inestimable trésor. Mais l'Or disputé deviendra la rançon de l'amour. Il arrachera à la bestialité des Géants, créanciers féroces, Freya la blonde dont la beauté conserve au Walhall la jeunesse et la joie. A l'Or qui tue, il faut préférer l'amour qui fait vivre. « Jette à Fafner l'anneau maudit, crie à Wotan hésitant la voix mystérieuse de la prophétesse Erda, sortie des entrailles de la terre. Crains qu'il fasse descendre le crépuscule sur la demeure des dieux! » Déjà se manifeste le pouvoir funeste de l'Or : sur Fasolt s'abat la massue de Fafner, tandis que dans les profondeurs des flots, sous l'arc-en-ciel qui va servir à la divine assemblée d'avenue vers le burg triomphal, la plainte des filles du Rhin réclame l'Or dérobé à l'abîme. Et cette plainte, malgré l'espoir que fonde Wotan sur les exploits du héros futur qui rachètera son crime, ne cessera que lorsque l'étincelant Trésor, restitué au gouffre, chassera à jamais les ténèbres du fleuve.

C'est avec joie que nous saluons la première représentation en langue française de cette œuvre admirable qui allie à la grâce ingénue des contes légendaires la grandeur émouvante des symboles. Elle est, suivant l'exacte expression de M. Catulle Mendès, la source tranquille d'un triple torrent tragique. Les idées fondamentales qui nouent l'action de la *Walkyrie*, de *Siegfried* et du *Crépuscule des dieux* y sont exposées avec lucidité, dans le cadre pittoresque de quatre scènes qui, sous le vêtement des fictions empruntées aux théogonies primitives, expriment les sentiments éternels de l'humanité. Faut-il faire remarquer les proportions parfaites de ce poème musical en quatre chapitres, la clairvoyance avec laquelle le maître a choisi, dans les broussailles de la mythologie scandinave, les éléments caractéristiques les mieux appropriés à son drame, la coquetterie d'artiste qu'il a mise à associer aux divisions de l'ouvrage l'idée antique des quatre éléments de l'univers : l'Eau,

la Terre, le Feu, l'Air? Est-il nécessaire de rappeler que si le texte de ce prologue divin et paisible donne la clef des trois drames subséquents, taillés, ceux-ci, en pleine réalité, tour à tour familière, épique et tragique, pour aboutir à la conclusion la plus grandiose à laquelle le Théâtre ait donné lieu, la partition musicale, elle aussi, contient, merveilleusement condensés, les thèmes mélodiques principaux qui servent de structure aux trois panneaux éblouissants du colossal triptyque?

Tout cela a été dit, et nous-même, en cette revue née avec l'éclosion de l'art wagnérien dont elle a, dès le début, proclamé la grandeur, nous avons maintes fois signalé les beautés d'une œuvre définitivement consacrée et classée parmi les plus hautes qui soient. Si la représentation imparfaite du *Rheingold* qui a été donnée à Bruxelles en janvier 1883 par la troupe nomade d'Angelo Neumann (1) a pu laisser le public indécis, les auditions dirigées en 1895 au Conservatoire par M. Gevaert, avec les soins attentifs qu'apporte le savant musicien à toutes les exécutions musicales auxquelles il préside, ont fait justice des critiques soulevées lors du passage des dieux, des géants et des nains sur la scène de la Monnaie (2). Il s'est même trouvé des esprits qui, de bonne foi, appréciant enfin la valeur de l'œuvre musicale restituée dans sa pureté, ont cru que le drame dont elle est l'inséparable commentaire était superflu. C'est, a-t-on dit, un merveilleux poème symphonique auquel la partie scénique n'ajoute aucun attrait, dont elle diminue même l'impression berçante et séductrice. Ces propos ont, naturellement, trouvé de l'écho dans les appréciations émises, ces jours derniers, à la suite des représentations de l'*Or du Rhin* au théâtre de la Monnaie.

On oublie que la musique n'est si attachante que parce qu'elle exprime avec une fidélité, une souplesse, une variété d'accents, une richesse de coloris prestigieuses les caractères, les idées, les sentiments décrits dans le poème; qu'elle suit le drame pas à pas, s'enlace aux personnages, souligne leur mimique, fait pressentir leurs pensées; qu'elle rappelle, en telles circonstances tragiques, une scène précédente, qu'elle en prépare une autre Oui! la trame mélodique, le somptueux tissu harmonique de l'*Or du Rhin* sont descriptifs et évocatifs. Mais pour en préciser le sens, il faut que l'action à laquelle elle est indissolublement liée se déroule sous les yeux du spectateur, que celui-ci subisse, outre la commotion voluptueuse des sons, l'illusion de la vie que sont chargés de faire naitre le jeu des acteurs, le prestige de la mise en scène, la perspective des décors. A qui fera-t-on croire qu'à la seule audition de la partition, les habitués du Conservatoire eussent pu reconstituer la fable de l'*Or du Rhin?* Le livret dans lequel ils suivaient, phase par phase, le récit poétique, a seul pu les initier au drame. Mais le livret, c'est une vision affaiblie du théâtre! C'est la froide épure d'un monument d'architecture! C'est le croquis linéaire d'un tableau! C'est le squelette d'un corps! Et quoi de plus décevant — de plus en plus apparaissent monstrueuses pareilles coutumes, imaginées par les directeurs de concerts à l'affût d'attractions nouvelles — que l'exécution d'un fragment de drame lyrique, à plus forte raison d'un drame lyrique tout entier, par des chanteurs en habit noir, rangés devant la rampe sur des sièges de velours et se levant à tour de rôle pour exprimer, une partition dans leurs mains gantées, les élans d'une passion débordante, les fureurs de la colère ou l'explosion de la joie?

Mieux vaut, dites-vous, *se figurer* une scène que la voir mal interprétée. D'accord. L'imagination créera toujours des décors plus beaux, des acteurs plus parfaits, des costumes plus illusionnants que ceux que peut nous offrir une direction théâtrale, même prodigue. C'est faire le procès aux ressources médiocres d'un art qui est loin d'avoir atteint son apogée. La réalisation de l'*Or du Rhin* offre des difficultés sérieuses : c'est incontestable. Ni à Bayreuth, ni à Munich, ni à Bruxelles l'interprétation matérielle n'a égalé l'exécution musicale : j'en conviens. Et après? Est-ce à dire que Wagner a eu tort de créer son œuvre en vue d'une évidente perfectibilité des régies scéniques? Traitez alors Shakespeare d'imbécile pour avoir osé imaginer des jeux de scène et des changements de décors qu'il n'a été possible de réaliser que deux siècles après sa mort!

En présence du bel et noble effort d'art tenté par la direction de la Monnaie pour nous offrir la primeur du *Rheingold*, dont l'interprétation vocale et instrumentale est absolument remarquable, il y aurait mauvaise grâce, vraiment, à lui reprocher avec acrimonie les quelques tares qui, au point de vue de la mise en scène, déparent des représentations qui lui font grandement honneur. Certes, le découpage (la politique s'introduit jusqu'au théâtre!) de la partition en trois actes est-il malheureux et absurde, l'une des beautés de l'œuvre résidant précisément dans l'art suprême avec lequel Wagner a enchaîné l'un à l'autre, par des transitions symphoniques où la langue des sons atteint à la clarté de la parole, les quatre tableaux du drame. Sans doute eût-il été seyant d'encadrer l'œuvre avec moins de parcimonie, de ne pas essayer par exemple de faire passer pour un authentique Nibelheim la grotte encore vibrante des lamentations d'Orphée. L'éclairage, dans les deux

(1) V. l'*Art moderne*, 1883, pp. 4, 12, 17, 29, 33, 41, 43. Voir aussi, sur les représentations de l'ANNEAU DU NIBELUNG à Berlin, 1881, pp. 94, 101 et 109; à Londres, 1882, pp. 177 et 185; à Bayreuth, 1896, pp. 265 et 293; à Munich, 1898, pp. 331 et 339.

(2) V. sur les auditions de l'*Or du Rhin*, au Conservatoire, 1895, pp. 53 et 118.

sens du terme, est d'ailleurs mal réglé à la Monnaie, et si l'on rechigne à « éclairer » pour la confection de décors neufs, en revanche on éclaire trop sur la scène, — sans qu'il y ait compensation.

Le premier tableau, celui des ondines veillant au fond des eaux glauques du Rhin sur l'invisible trésor convoité par le gnome, doit être baigné d'une clarté diffuse, voilée de mystère. MM. les électriciens du théâtre feraient bien de se conformer sur ce point aux intentions du maître et de réserver la pleine lumière pour le moment où, fascinateur, l'Or du Rhin illumine les flots. De même, l'antre où Albérich, le mauvais patron, martyrise et frappe et pourchasse ses forgerons asservis ne reçoit de lumière, à part la lueur falote que laisse filtrer la fissure par laquelle se glissent Wotan et son artificieux compère, que du foyer rougeoyant où sonnent, parmi les étincelles, les enclumes sous les tintements rythmés des marteaux de fer. L'éclairage de place publique qu'inflige au Nibelheim le zèle intempestif des dispensateurs d'électricité est destructif de toute illusion. Il accentue la pauvreté du décor, souligne le vide et les dimensions exagérées de la caverne, et, chose plus décevante, rend visibles jusqu'aux roulettes du petit chariot qui transporte du côté cour au côté jardin la tarasque en cartonnage et en verres de couleur qui est censée représenter le dragon grondant et rampant dans lequel, grâce à la vertu du heaume magique, s'incarne Albérich.

Wagner attachait à l'éclairage de la scène une importance capitale. Au cours des répétitions générales de la Tétralogie à Bayreuth, en 1876, je ne lui entendis jamais faire une observation à l'orchestre, admirablement conduit d'ailleurs par Hans Richter, qui s'était en quelque sorte identifié avec le génie du maître. Mais quelle dégelée quand les herses brûlaient plus que de raison ou quand la rampe n'était pas baissée à point! « Dunkler! Dunkler! Heller! Heller! » On n'entendait que ces apostrophes, lancées d'une voix incisive, et à tout instant l'on voyait bondir sur la scène, tumultueux et véhément, le petit homme à redingote noisette, semblable à un personnage échappé d'un conte d'Hoffmann, qui résume l'art lyrique du XIXe siècle.

Ah! qu'il eût pesté à l'aspect de la batterie de cuisine, flambante et reluisante, aux formes Renaissance, que livrent aux dieux, pour racheter Freya, les Nibelungen vaincus! Quelle tempête si le bloc d'Or (un peu trop semblable à une lanterne de tramway) eût lui trop tôt, ainsi qu'à la première de la Monnaie, ou trop tard, comme ce fut le cas à la seconde! Quels cris s'il eut aperçu l'ombre portée que projette Albérich sur la toile de fond! Le marteau en carton argenté que brandit le dieu Tonnerre ne fût pas resté longtemps entre les mains de celui-ci! Et le château moyen-âge que l'archéologie des décorateurs a ironiquement offert aux Ases se fût écroulé sous ses lazzis. On a dit qu'à Bayreuth le Walhall était « de style oriental », ce qui ne valait guère mieux. C'est inexact. La vérité est qu'il avait l'aspect des constructions cyclopéennes : amoncellement de blocs erratiques, farouche et d'assez imposante allure. Je parle de celui qui remplaça, en 1896, le vieux burg de 1876 que ses voyages à travers l'Europe, sous la direction de M. Angelo Neumann, ce Thomas Cook du drame lyrique, ont dû réduire en poussière. Signalons, pour en finir avec les critiques relatives à la mise en scène, un jeu de scène important qui a été oublié. Fafner, en prenant possession de son salaire, trouve dans le trésor du Nibelung un glaive qu'il rejette dédaigneusement. C'est l'épée Urgence, dont Wotan s'empare pour montrer aux dieux le chemin du Walhall. Le texte de la *Walkyrie*, ainsi que me l'écrit avec raison un correspondant, ne laisse aucun doute sur cette origine de l'arme de Siegmund. Il importe donc de ne pas omettre l'épisode, d'ailleurs indiqué par l'orchestre, et qui éclaire les paroles d'espoir de Wotan.

Mais j'ai hâte, ces observations faites, de louer la direction pour les soins artistiques qu'elle a donnés à l'interprétation musicale de l'œuvre. Celle-ci est supérieure à tout ce qui a été fait à la Monnaie en ces dernières années. Pour la première fois, les artistes paraissent avoir compris qu'un drame lyrique ne doit pas être chanté comme un opéra. Ils ont, dans l'ensemble, le style soutenu qui convient, l'accent juste, la mimique judicieusement appropriée aux situations.

Il faut tirer hors de pair MM. Seguin, Imbart de la Tour et Dufranne, qui ont dépassé l'espoir qu'on était en droit de fonder sur eux. Le Wotan créé par M. Seguin est admirable d'autorité, de noblesse, de grandeur épique. Jamais M. Imbart de la Tour n'a rempli un rôle dans lequel, mieux que dans celui de Loge, il pût faire valoir toutes les ressources de son talent. Le comédien est à la hauteur du chanteur. Si M. Imbart de la Tour veut se donner la peine d'apprendre l'allemand, il est tout désigné pour succéder à Bayreuth à M. Vogl, qui n'a jamais, même en 1876, chanté ni joué mieux que lui le difficile et superbe rôle de Loge. Quant à M. Dufranne, on se souvient du succès qui l'accueillit dans le personnage d'Albérich lors des représentations de l'*Or du Rhin* au Conservatoire. La voix du jeune artiste s'est encore développée et affermie depuis lors, et c'est avec une puissance et un style magnifique qu'il a blasphémé l'amour sous le regard terrifié des ondines et maudit l'Anneau d'or sur la montagne des dieux. Mais qu'il veuille bien troquer sa toison rousse contre une perruque noire, conforme au texte. (Albérich n'est-il pas « l'Albe noir » opposé à l'éclat lumineux des Ases?) Excellent aussi le trio des filles du Rhin (Mlles Milcamps, Claessens et Domenech). Leurs voix pures se fondent en un ensemble harmonieux qui donne au premier

tableau et à l'épisode final du quatrième un charme poétique exquis. Il n'y a que du bien à dire, d'ailleurs, en général, des artistes qui prennent part à cette remarquable exécution, à l'exception de Mme Kutscherra, dont la diction empâtée, la voix dure et les gestes mélodramatiques sont loin de faire valoir le rôle de Fricka, et de M. Disy, qui clame à tue-tête, on se demande pourquoi, le joli rôle du dieu Joie. MM. Gilibert et Journet sont de beaux et redoutables géants, M. Whitehill un Donner à la voix vibrante, Mme Illyna une Erda impressionnante, Mlle Gottrand une séduisante Freya qui justifie les convoitises dont elle est l'objet. Et si M. Cazeneuve voulait chanter un peu moins, jouer davantage, assouplir le charme d'un organe séduisant aux exigences de la déclamation lyrique, il incarnerait un Mime digne de figurer à côté des titulaires célèbres du rôle, MM. Schlosser, Lieban et Klein.

J'ai gardé pour la fin l'orchestre, le grand magicien de cette ensorcelante féerie, l'artiste aux cent voix qui chante le mystère des origines, la gloire de l'Or vierge, la séduction de l'amour, la force des géants, l'astuce des nains, la puissance auguste des dieux ; qui exprime par une mimologie incomparable la fluidité des flots, le crépitement de la flamme, le fracas de la foudre, le martèlement rythmique des forges souterraines. L'orchestre, le souverain dispensateur des émotions que provoque l'audition du *Rheingold*, a, sous la direction ferme et experte de M. Flon, donné à la partition le coloris et le relief voulus. Peut-être en pourrait-on, au début surtout, atténuer les sonorités trop brillantes : la scène apothéotique qui couronne l'œuvre n'en aurait que plus d'éclat. Peut-être conviendrait-il de ménager avec plus de douceur les transitions, de ne pas procéder, comme le fait parfois M. Flon, par des oppositions trop brusques de nuances et de mouvements. Ce sont là des perfectionnements que l'intelligence compréhensive du chef d'orchestre apportera d'autant plus aisément aux exécutions ultérieures qu'il se sentira désormais mieux assuré du succès auquel il a largement contribué.

Octave Maus

MAURICE MAETERLINCK

La Sagesse et la Destinée (1).

Maeterlinck qui, si admirablement, a exprimé, jadis, en ses rêves dramatiques — en son théâtre, devrais-je dire — toute la puissance de la fatalité dominant les êtres, fait une œuvre qui parle d'humaine sagesse, d'humaine puissance, d'humaine conscience et volonté. Certains penseront qu'il se donne à lui-même un démenti, et qu'après nous avoir montré, comme dans les *Aveugles* et la *Mort de Tintagiles*, la fatalité des croyances d'un passé qui nous écrase, comme dans les *Sept Princesses* la fatalité de la faiblesse féminine, comme dans *Pelléas et Mélisande* ou *Aglavaine et Sélisette*, ou d'autres encore, la fatalité de l'amour, il est bien près de nous dire aujourd'hui que notre sort est dans nos mains, et que le pouvoir de cette fatalité, qu'il a si fortement sentie et exprimée, a des bornes.

Mais la contradiction n'est qu'apparente. Et après avoir subi plus qu'un autre et avoir dit plus fortement que n'importe qui, le malheur d'une époque de lassitude mentale et morale, Maeterlinck essaie de dire aujourd'hui quelque chose de cette belle intensité vitale qui ranime la fin de notre siècle et fait de nous les heureux instruments d'une fatalité qui en combat une autre. On se sent plus fort après l'avoir lu ; on est plus conscient de ce qu'on sent. On sait au fond de soi-même que pour qu'un tel livre ait été écrit, il faut que tous les germes d'énergie, que toutes les croissances qui, lentement, dans l'obscurité des instincts, se développaient en nous tous, viennent enfin d'apparaître à la surface et que quelqu'un les ait vus.

C'est vrai, nous avons eu peur de la vie comme la princesse Maleine, nous avons eu, en regardant toutes les philosophies et toutes les religions, les tâtonnements découragés des aveugles, nous avons vécu avec la puérilité fragile d'Aladine et l'incomplète passion de Palomides, nous avons habité des demeures mentales où les fenêtres et les portes restaient fermées, comme chez les plus pauvres qui ne les ouvrent pas de peur du froid, et comme chez tant de princesses de Maeterlinck, si tragiquement faibles en face de la vraie lumière du jour.

Mais aujourd'hui, par un de ces regains de santé générale dont on connait mal les causes simples ou multiples, les frayeurs, les doutes, les stagnations, les indécisions, les colères, les luttes, les mystères du passé se trouvent tout d'un coup très loin de nous. Au moment où toutes ces choses jetaient leur cernier cri, Maeterlinck les a comprises, synthétisées, personnalisées, dramatisées. Avec le présent livre il entre de plein pied dans la réalité de la vie et de la renaissance actuelles.

Car il est avant tout un sensitif, averti plus rapidement et plus profondément que d'autres de la vie des âmes de son temps; et, dans mon esprit dépourvu de poésie, il m'apparaît comme un extraordinaire baromètre de ce qui se passe au fond des consciences humaines, disant aujourd'hui en une prose douce et sereine, très claire, l'optimisme naissant, comme il a dit hier avec un symbolisme impressionnant la lourde sensation de malaise des années écoulées. Il indique le beau temps; il est, dans son domaine, la première hirondelle d'un renouveau encore imprécis; il est, sur toutes choses, l'homme du moment qu'il traverse, et il l'est d'une façon si entière qu'il pourrait à lui seul empêcher ce moment de l'histoire intérieure de l'humanité, de passer inaperçu. Victor Hugo a dit d'un roi de l'antiquité qu'il était « plus grand que le Sort ». Maeterlinck, parlant de la fuite de Louis XVI et de la nuit de Varennes, montre en quelques traits le Sort tremblant devant le malheureux roi, les événements changeant de face plusieurs fois de suite, comme si la fatalité, affolée, hésitait avant de s'abattre sur lui, ou implorait une résistance qui ne venait pas. Et ici la parole si familière et si simple du penseur nous émeut comme si, pour la première fois, nous sentions qu'un homme qui aurait pu se sauver a été « plus faible que le Sort ».

Tout le livre de Maeterlinck est là. On le referme, plus triste de l'impuissance des faibles, plus joyeux et plus fier de la force de

(1) Paris, Bibliothèque Charpentier.

quelques grands hommes, dont il ne parle, au reste, que pour mieux draper ses pensées sur des réalités visibles.

Je ne vais pas me mesurer avec les déterministes pour le défendre scientifiquement contre leurs attaques. Maurice Maeterlinck ne vient pas prêcher à des grenouilles de s'enfler pour s'égaler aux bœufs, ni prétendre que Louis XVI eût pu être autrement qu'il ne le fut, ou que la volonté de l'homme peut dominer toute fatalité. En poète, il nous fait seulement éprouver que cette volonté, d'où qu'elle nous vienne, est une fatalité en elle-même, fatalité agissant sur d'autres fatalités, comme elles font toutes. Il nous grise de cette chose qui est en nous, et nous rend plus heureux de la posséder. Parce qu'un homme qui l'aime lui aura dit qu'elle avait de beaux yeux, une femme aux traits ordinaires en deviendra presque belle, et tout ce qu'elle a de beauté rayonnera.

Ainsi fait ce tranquille et puissant amoureux de la nature humaine, ainsi fait cet homme heureux qu'est Maeterlinck.

Il admire cette somme de vie et de résistance qui est en chacun de nous, — petit fragment de ce qu'elle est dans l'univers entier; il aime cette spéciale fatalité qu'est un être vivant, il nous le dit en des pages charmantes où son imagination affectueuse et ingénieuse fait reluire tout ce que nous possédons, — et nous sourions de nous voir admirés et aimés.

Voilà sa Sagesse.

Comment n'exalterait-elle pas notre force, comment par cela même n'influencerait-elle pas notre Destinée?

C'est la seule chose vivante que l'homme puisse opposer au fatalisme où notre faiblesse nous ferait glisser.

Jadis un homme a sauvé le monde du désespoir en lui donnant ce qui semblait être le plus fou de tous les rêves d'amour.

Aujourd'hui, tous ceux qui aiment le sauvent encore en se donnant très simplement.

N'est-il pas étrange que, tandis que Maeterlinck parle beaucoup de la beauté de l'âme personnelle, indépendante, et qu'il prêche le credo saxon, si bien synthétisé par Emerson, de la foi en soi-même, on sente surtout cette joie d'admirer et de se donner, transparaissant dans la douceur de toutes ces pages?

Marie Mali

GRÈVE D'AMOUR

par Robert Scheffer. Un volume in-18 de 324 pages.
Paris. Editions de la *Revue blanche*.

S'il était exact d'affirmer qu'il y a une relation entre la valeur d'un ouvrage et les dimensions de son cadre ou la grandeur de son action, on pourrait dire qu'en publiant *Grève d'amour*, Robert Scheffer a donné le plus important de ses livres. Mais même pour les œuvres d'un seul auteur il est impossible de déterminer un critère infaillible; et ce n'est pas parce que *Grève d'amour* est le plus vivant de tous ses romans, qu'on peut conclure qu'il en est le meilleur. Robert Scheffer, jusqu'à présent, s'était révélé romancier aulique : il avait coutume de nous introduire dans un monde fort spécial, souverain et compassé, où les passions, en participant à la pompe glacée du décor, assumaient je ne sais quelle vertu imprévue et tragique. Les personnages qu'il nous présente dans *Grève d'amour* sont plus près de nous ; nous pouvons sans peine compâtir à leurs vicissitudes et, sans outrecuidance, reconnaître en leurs souffrances ou en leurs joies des sentiments conformes aux nôtres. Serrés de près par une psychologie implacable, ils s'offrent à nous tout entiers. L'appareil humain dans leur conduite est mis à nu. Maïder, Garnet et Comagène existent; ils sont des types et des exemples : ils suscitent en nous de la pitié, de la colère ou de l'amour. *Grève d'amour* est un roman. J'en goûte le charme léger, le tour facile, la désinvolte allure. Je n'entreprendrai pas d'en indiquer le sujet : sur un tel sujet on peut écrire un livre, car un livre offre mille façons de suggérer des choses qu'on ne peut dire; mais un court récit exige plus de précision et il y a dans *Grève d'amour* maints points délicats sur lesquels il n'est guère moyen d'appuyer. Robert Scheffer dispose d'une langue soignée, abondante et solide; il construit des phrases, les emmêle, les défait avec grâce. Maurice Maeterlinck, ici même, voici deux ans, parlait du *Chemin nuptial* : je me plais, après lui, en cette occasion nouvelle, à rendre hommage à un talent varié et charmant.

A. R.

LE PREMIER CONCERT POPULAIRE

La maladie du baryton Van Rooy, qu'il a fallu remplacer au dernier moment, a compromis le succès de la première matinée des Concerts populaires. Les deux œuvres principales de la séance : le *Monologue de Hans Sachs* et le final de la *Walkyrie* n'ont eu, interprétées par M. Carl Somer, chanteur départemental aux intonations indécises, au style de casinos de villes d'eaux, ni l'éclat ni l'ampleur espérés. Ces fragments n'étaient d'ailleurs manifestement inscrits au programme que pour permettre au brillant artiste de Bayreuth d'affirmer sa maîtrise. On les a l'un et l'autre trop souvent applaudis au théâtre pour que leur audition au concert offrît de l'intérêt, hormis l'attrait d'une exécution de premier ordre.

Mme Brema, heureusement, a été fidèle à l'invitation de Joseph Dupont. Elle a, dans la *Walkyrie*, donné avec son art pathétique et expressif la réplique à M. Somer. La *Fiancée du timbalier*, la pittoresque scène lyrique de Saint-Saëns, lui a fourni en outre l'occasion de faire apprécier le charme et la finesse de sa diction, bien que le morceau fût écrit dans un registre trop grave pour la voix de l'excellente cantatrice.

L'orchestre a, sous la direction nerveuse de Joseph Dupont, déployé dans l'ouverture de Dvorak, *Dans la nature*, et dans le poème symphonique de Richard Strauss, *Mort et Transfiguration*, ses qualités habituelles de sonorité, de brio et de virtuosité.

THÉATRES

Colinette, par MM. Lenôtre et Martin, au **théâtre du Parc**.

Colinette, ou plutôt Colette est, dans l'affabulation de MM. Lenôtre et Martin, une jeune femme aimante, courageuse et fine, qui, pour sauver son mari, le marquis de Rouvray, incarcéré avec la brutalité des arrestations qui rendirent particulièrement aimable le règne de Louis XVIII, endosse délibérément l'uniforme de son époux et, à l'exemple de Mme de Lavalette, fait échapper le condamné en prenant sa place. L'aventure a lieu sous les yeux complaisants et avec la complicité du roi, ce qui donne à l'affaire une allure de conte de fées. Colette arrache du même coup à la justice un conspirateur avéré, le général Collières, chargé par le

prisonnier de Sainte-Hélène d'une mission secrète et poursuivi par les argousins royaux. L'histoire de ces conspirations, de ces fuites en chaises de poste, des démarches diplomatiques de la jeune femme, de l'audience qu'elle obtient du roi, de la substitution qu'elle opère au nez et à la barbe du préfet de police, remplit les quatre actes d'une comédie toute en détails, en demi-teintes, joliment écrite et, bien qu'un peu « grise », soutenant jusqu'au bout l'intérêt. On y a vu, à Paris, assure-t-on, des allusions à l'« affaire ». On ne pourra plus mettre en scène un condamné en faveur duquel s'élèvent des présomptions d'innocence sans qu'aussitôt la pensée évoque l'île du Diable.

Colinette pouvait se passer de cet élément extrinsèque de succès. La fidèle restitution des costumes et des types de la Restauration, les détails historiques adroitement mêlés à la fable suffisent à lui donner de l'attrait, à défaut d'une sérieuse valeur d'art. Peut-être la légendaire fortune de *Madame Sans-Gêne* n'a-t-elle pas été étrangère à la composition de *Colinette*. On y sent les mêmes préoccupations de vêtements authentiques, d'accessoires copiés sur ceux de l'époque. Mais l'œuvre n'a pas le brio de Sardou, bien qu'elle décèle un sens exact du théâtre.

Fort intelligemment jouée par Mmes Blanche Doriel, charmante dans ses atours de 1815, et Wilhem, par MM. Godeau, Deschamps, Paulet, Lenoël, Monrose, *Colinette* a reçu au Parc une parure charmante et luxueuse à la fois.

Mon Enfant, par M. AMBROISE JANVIER, au **théâtre Molière**.

Le titre, faut-il le dire? est ironique. Il ne s'agit point d'un sentimental récit dont l'enfance innocente serait l'objet. « Mon enfant », c'est Jacques Latour, un homme de lettres à succès que se disputent avec acharnement deux bas-bleus un peu mûrs, ses hégéries, empressées à dorloter sa personne débile et à exalter sa célébrité naissante. Ses débuts au Théâtre-Français, son entrée à l'Académie donnent lieu, de la part des deux matrones, à mille câlineries d'une bouffonnerie exquise. Elles le marient à une petite dinde qui, en fait de littérature, préfère le Livre de cuisine à tous les romans, poèmes et ouvrages philosophiques. Ainsi elles pourront continuer dans son ménage leur rôle de tutrices importunes, corriger ses épreuves, modifier le dénouement de ses pièces, en même temps qu'elles arrangeront, bousculeront, déménageront à leur gré les meubles de son appartement.

Il va de soi que la petite dinde conquiert vite ses droits d'épouse, et, fort habilement, par des semblants de soumission à ses terribles belles-mères ès-lettres, décide son mari à les flanquer toutes les deux à la porte. L'une d'elles a, du moins, comme compensation, une maternité nouvelle : Jacques lui fait adopter un enfant naturel de son propre mari, qu'il fait passer pour sien.

Cet amusant vaudeville, dans lequel les propos lestes et les allusions légères ne sont pas ménagés, est écrit avec esprit et, malgré le côté caricatural des personnages, il reste, d'un bout à l'autre, littéraire. C'est de la satire pleine de verve, pétillante et gaie.

Les artistes de la maison, parmi lesquels Mmes Marthold et M. Mondos, jouent *Mon Enfant* avec une animation exempte de trivialité.

PETITE CHRONIQUE

La classe des beaux-arts de l'Académie de Belgique se réunira aujourd'hui, dimanche, à 1 h. 1/2, en séance publique, au Palais des Académies. Après un discours de M. Ch. Tardieu, président, et la proclamation du résultat des concours de 1898, on exécutera la cantate *Comala* écrite sur un poème de M. Paul Gilson, lauréat du concours des cantates françaises de 1897, par M. François Rasse, premier second prix du grand concours musical de la même année.

C'est demain, lundi, à 4 h. 1/2, qu'aura lieu au théâtre du Parc la deuxième matinée littéraire de récitations et lectures. Nous avons relaté le succès qui a accueilli la première. Ces séances d'initiation et de vulgarisation offrent un réel intérêt et nous souhaitons vivement les voir suivies par tous ceux qui ont le souci des lettres.

Les auteurs, poètes et prosateurs, dont on lira demain les œuvres sont La Fontaine, A. Van Hasselt, S. Mallarmé, Emile Zola, J.-M. de Hérédia, Pierre Veber, Max Elskamp et Edouard Ned. De courtes notices explicatives précéderont les lectures.

Dans les ateliers de sculpteurs :

Le statuaire Samuel vient d'achever l'esquisse, au tiers de l'exécution, du monument qu'il est chargé d'élever à la mémoire de Frère-Orban. Ce projet, approuvé à l'unanimité par la commission, se compose de trois figures : celle de l'homme d'Etat, debout, adossé à la tribune parlementaire, et deux figures de femmes symbolisant la Liberté économique (on sait que c'est à Frère-Orban qu'est due l'abolition des octrois) et la Liberté politique. La partie architecturale du monument est l'œuvre de M. Akker.

C'est, après un concours très disputé, M. Charlier qui a été désigné par le jury pour l'exécution du monument destiné à célébrer la mort héroïque du lieutenant Lippens et du sergent De Bruyne au Congo. Son projet, symbolisant le *Devoir militaire*, est d'une éloquente simplicité. Le monument sera élevé à Blankenberghe, au centre de la Digue de mer, en face de l'ancien Kursaal. On compte pouvoir l'inaugurer le 15 août 1899.

Le théâtre de la Monnaie commencera la semaine prochaine les répétitions de *Princesse d'auberge*, l'œuvre lyrique Jan Blockx. Les rôles viennent d'être distribués de la manière suivante : Rita, Mlle Wyns; Reijnilde, Mlle Claessens; Katelijne, Mlle Domenech; Merlijn, M. Scaramberg; Rabo, M. Decléry; Marcus, M. Dufranne; Bluts, M. Gilibert. La première représentation aura lieu, selon les prévisions, dans les premiers jours de décembre.

Le Nouveau-Théâtre a engagé M. Lugné-Poe, directeur du théâtre de l'OEuvre, pour une série de représentations de la célèbre comédie d'Ibsen, *Jean-Gabriel Borkman*. Ces représentations ont commencé hier.

Dekorative Kunst, l'artistique publication illustrée de Munich, publie depuis le 1er octobre, sous le titre *L'Art décoratif*, une édition française sous la direction de M. Meyer-Graefe. La livraison d'octobre est entièrement consacrée à notre compatriote Henri Van de Velde. A l'instar d'*Art et Décoration* et du *Studio*, l'*Art décoratif* ouvre une série de concours. Les quatre premiers, auxquels sont attachés près de trois mille francs de prix, sont relatifs à un bureau et à son fauteuil, à un en-tête de papier à lettres, à

un jeu de cartes, et, pour les photographes amateurs, à la photographie d'une maison de campagne. Le programme en est envoyé franco sur demande adressée aux bureaux de la revue, 37-39, rue Pergolèse, à Paris.

L'*Association artistique* fondée par MM. Ten Have, Marix Loevensohn et par M[lle] K. Goodson annonce cinq concerts fixés aux 28 novembre, 14 décembre, 12 janvier, 7 février et 3 mars. Les séances, qui auront lieu à 8 h. 1/2 du soir à la Grande-Harmonie, seront consacrées aux œuvres de MM. A. Bruneau, G. Bantock, C. Chevillard, G. Enesco, G. Fauré, A. Glazounow, G. Henschell, A. Hinton, F. Rasse, C. Saint-Saëns, Ed. Schutt et Chr. Sinding. Elles auront lieu avec la collaboration des compositeurs et de M[me] Ed. Colonne, M[lle] Mac Dougall, M[me] Ella Russell, M[lle] Flament, cantatrice, et M. Geloso, violoniste.

La saison musicale à Liége est à peu près réglée. Au premier concert du Conservatoire, fixé au 19 novembre, on entendra comme solistes MM. Jean Gérardy, violoncelliste, et Camille Gurickx, pianiste, professeur au Conservatoire de Bruxelles. L'orchestre exécutera, entre autres, deux poèmes symphoniques de Liszt : *Orphée* et *Le Dante*. Le deuxième concert, en janvier, aura lieu avec le concours du pianiste Raoul Pugno. Le programme de cette séance sera consacré, pour la plus grande partie, à l'audition des *Béatitudes* de César-Franck, avec M. Auguez dans le rôle du Christ.

Les concerts Dupont-Lamarche commenceront le 16 novembre par une séance donnée par le quatuor Charlier. Deux autres auditions seront organisées, l'une en décembre par le Cercle Piano et Archets, l'autre en janvier par le quatuor *Ad Artem*.

M. S. Van Tyn, professeur de la classe de piano au Conservatoire, donnera deux récitals au foyer du théâtre.

Enfin M. Sylvain Dupuis prépare une série de concerts des plus attrayants dont voici le programme dans ses lignes principales : 27 novembre, Eugène Ysaye (concerto en *mi bémol* majeur de Mozart, concerto en *mi* de J.-S. Bach) et Théo Ysaye (Fantaisie populaire pour piano et orchestre); 22 janvier, F. Busoni; 12 février, Symphonie de Gustave Mahler (orchestre, soli et chœurs) sous la direction de l'auteur; 5 mars, la *Prise de Troie*, d'Hector Berlioz (première exécution en Belgique; l'œuvre n'a pas encore été exécutée en France).

M. Dupuis se propose, en outre, de faire entendre plusieurs œuvres inconnues en Belgique, parmi lesquelles la Symphonie de P. Dukas, la *Bourrée fantasque* de Chabrier orchestrée par F. Mottl, le *Carnaval flamand* de Semer, les quatre morceaux sacrés de Verdi, etc.

Le Cercle des Beaux-Arts de Liége reprendra le 13 novembre sa série d'expositions en son local du boulevard de la Sauvenière. La première exposition sera consacrée à l'œuvre de M. Jean Cambresier, aquarelliste. Le 4 décembre s'ouvrira une exposition des œuvres de MM. A. Jamar et X. Würth, peintres.

L'*Aube* et la *Revue nouvelle* viennent de se fusionner. Les deux revues paraissent sous la direction de MM. A. Berthel et M. Bisschops, avenue de la Couronne, 109, Bruxelles.

Le succès de l'exposition Rembrandt à Amsterdam a, paraît-il, inspiré à nos voisins l'idée d'une glorification, plus éclatante et plus complète, du grand artiste en 1907, à l'occasion du troisième centenaire de sa naissance. L'affaire a été bonne, et en bons commerçants les Hollandais en veulent tirer une seconde mouture. Le projet n'est d'ailleurs pas banal : il s'agit d'inaugurer cette fois, non plus la reine Wilhelminette, mais la Maison de Rembrandt, un musée spécial construit dans le style des hôtels patriciens du XVII[e] siècle, meublé dans le goût du temps, orné de vitraux de l'époque, en un mot la demeure qu'eût habitée l'auteur des *Syndics* si ses aimables concitoyens n'eussent préféré faire vendre ses hardes et le jeter dans la rue comme un chien galeux.

Ce musée recueillera toutes les œuvres de Rembrandt que possèdent l'État hollandais, les villes d'Amsterdam et de La Haye. Il s'enrichira, espère-t-on, de dons et de legs, et, en attendant, réunira les copies de toutes les œuvres connues de l'artiste.

L'idée est, dit-on, accueillie avec enthousiasme, et déjà d'opulents Hollandais s'inscrivent pour former le capital. M. Bredius a souscrit, à lui seul, 50,000 florins.

L'aventure est consolante. Et tel artiste obligé de coucher sous les ponts pourra désormais rêver aux appartements somptueux que lui meublera dans trois cents ans la reconnaissance de ses compatriotes.

M[me] C. Voortman, MM. A. Baertsoen, L. Billiet, E. Claus, J. Delvin, E. Dopchie, C. Doudelet, A. Heins, A. Marcette et V. Uytterschaut exposeront quelques-unes de leurs œuvres, du dimanche 6 au jeudi 17 novembre, au Cercle artistique et littéraire de Gand.

La *Plume*, dans sa livraison du 15 octobre, contient les deux premiers fascicules du numéro exceptionnel consacré à James Ensor. Texte par MM. Camille Lemonnier, Edmond Picard, Emile Verhaeren, Camille Mauclair, Max Elskamp, Théo Hannon, Georges Rency, Blanche Rousseau, Georges Lemmen, Constantin Meunier, Hubert Krains, Octave Maus, Eugène Demolder, etc. Trente-quatre reproductions de l'œuvre de l'artiste.

The Studio offre un prix de 500 francs au meilleur projet de tapis dans le style floral. Il ne pourra être employé plus de cinq couleurs de laine, mais une ou deux de ces couleurs devront être dans la longueur. Les projets seront reçus dans les bureaux du *Studio*, 5, Henrietta Street, jusqu'au 1[er] décembre, dernier délai.

La revue littéraire *Blätter für die Kunst*, la plus importante des publications allemandes consacrées au mouvement d'avant-garde, annonce pour le mois prochain l'apparition, chez l'éditeur Georges Bondi, à Berlin, d'un volume dans lequel seront réunies les principales œuvres publiées dans la revue depuis l'origine (1892) jusqu'à ce jour. En même temps paraîtra la première édition complète des poèmes de Stefan George.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 46. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 13 NOVEMBRE 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

PUVIS DE CHAVANNES

Ce qui demeurera l'honneur du grand artiste dont la mort vient d'immobiliser la main, c'est d'avoir rénové la peinture monumentale en l'affranchissant des étroites formules édictées par les Académies, en lui donnant, par la noblesse de la Pensée unie à la poésie de la Nature, une beauté rayonnante qui est à la fois un aliment spirituel et une volupté pour les yeux.

A une époque où l'art se fait épisodique, se confine de plus en plus dans le spectacle de la vie, il y avait quelque témérité à remonter vers la source des émotions esthétiques, à s'abstraire des contingences, ainsi que l'a fait Puvis de Chavannes, pour exprimer en d'amples décorations d'architecture des idées universelles. Sa conception est analogue à celle de Richard Wagner, qui, lui aussi, délaissant l'histoire et l'anecdote, a concrétisé en des héros légendaires les sentiments de l'éternelle humanité. Le paysage, inspirateur des impressions de l'âme, occupe dans l'œuvre de l'un et de l'autre de ces deux maîtres une importance égale. Il est plus que le cadre charmant ou tragique dans lequel se meuvent les êtres chargés de particulariser la métaphysique de l'inspiration. Son rôle est agissant. Par le rythme des lignes et l'harmonie du coloris il complète et intensifie la suggestion.

De ces deux facteurs essentiels : la réalisation de pensées abstraites et l'éloquence du paysage, Puvis de Chavannes a créé une esthétique neuve dans laquelle les moindres détails de la composition sont rigoureusement assujettis à un plan d'ensemble arrêté dans sa pensée préalablement à toute exécution technique.

Son art est symbolique et allégorique, mais toujours appuyé sur la nature. — *La Paix*, — *la Guerre*, — *le Travail*, — *le Repos*, *Ave Picardia nutrix*, *Pro Patria ludus*, *l'Automne*, *le Sommeil*, *l'Abondance*, *Massilia colonie grecque*, *Marseille porte de l'Orient* ne sont autres que des abstractions morales extériorisées en des scènes réelles par les ressources de la figure et du décor. La réalité, il est vrai, est réduite aux éléments synthétiques. D'extrêmes simplifications de forme, des gestes définis au seul point de vue de leur valeur expressive concentrent la vision du spectacle sur l'intellectualité du sujet. Même dans les

œuvres que dictèrent au maître des sounirs historiques, *La Vie de sainte Geneviève*, par exemple, la vérité littérale s'efface devant l'interprétation d'un sentiment, d'une pensée héroïque, éducatrice, morale. En aucune circonstance Puvis de Chavannes ne s'arrête à l'épisode. Ses personnages, vrais ou fictifs, sont des entités destinées à proclamer des idées fondamentales. Leur existence se révèle à nous, dépouillée de toute matérialité, dans ses traits significatifs les mieux appropriés au but poursuivi. Ils ont un style distinctif, ce sceau du génie.

Nulle complication, au demeurant, nulle énigme malaisée à déchiffrer dans les pages radieuses que déploya Puvis de Chavannes sur les murailles de vingt monuments publics. Le sens des symboles est aussi clair que le lumineux coloris dont ils sont parés, que le jour limpide qui baigne d'une atmosphère sereine et pure les prairies, les grèves et les forêts idéales qui les sertissent. A la lucidité de la pensée correspond la clarté de l'œuvre matérialisée. Dans le miroir de son cerveau, le maître ne réfléchissait que de la lumière.

On conçoit qu'un pareil art, rompant audacieusement avec de séculaires conventions, dut rencontrer d'implacables résistances. Puvis de Chavannes fut, plus qu'aucun autre artiste novateur, en butte à l'hostilité des jurys, aux ricanements du public, aux imbéciles lardons des chroniqueurs. « De 1852 à 1859, dit-il dans ses Mémoires, tout ce que j'envoyai aux Salons fut impitoyablement refusé. » Et il ajoute avec la modestie dont il ne se départit jamais : « J'aurais mauvaise grâce à m'en plaindre. »

Le triomphe vint, il est vrai, mais après quelles luttes et quelles amertumes! Quelle foi robuste, quelle indémontable énergie devait remplir le cœur de l'artiste pour qu'il poursuivît jusqu'au bout, malgré les railleries, dans l'isolement de sa pensée hautaine, le lent et patient labeur qui devait doter la France d'un inestimable trésor!

Les œuvres succèdent aux œuvres en cette admirable carrière qui embrasse cinquante années exclusivement vouées au travail. C'est en 1848, en effet, au retour d'un voyage en Italie qui avait ouvert son esprit aux émotions artistiques, que Puvis de Chavannes, alors adolescent, se voua résolûment à la peinture. Les quinze jours qu'il passa dans l'atelier d'Eugène Delacroix, les quelques semaines durant lesquelles il fréquenta chez Thomas Couture peuvent-ils suffire à le faire considérer comme élève de l'un ou l'autre de ces maîtres? La vérité est que Puvis de Chavannes, installé depuis le 15 juillet 1852 dans l'atelier de la place Pigalle qu'il ne quitta plus jusqu'à ses derniers jours, n'eut d'autre maître que lui-même, d'autres inspirateurs que l'Humanité et la Nature. Il offrit, en même temps qu'un admirable exemple de probité et d'intransigeance artistiques, celui de l'existence la plus simple et la plus désintéressée. Il peupla les musées de chefs-d'œuvre qu'il négligea de se faire payer. L'Etat lui ayant acquis un panneau intitulé *La Paix*, il lui fit don d'une autre composition, *La Guerre*, qui, dans sa pensée, n'en devait pas être séparée. Et jusque dans la mort, qui eût pu être la plus glorieuse des apothéoses, il entendit garder la réserve discrète qui fut la règle de sa vie. Son testament contient cette clause : « Je désire que mes funérailles soient très simples. Aucune parole ne devra être prononcée sur ma tombe. »

Le désir du maître fut respecté. Mais tandis que la foule recueillie suivait, sous les feuillages jaunissants de l'avenue de Villiers, par un clair et doux soleil de fin d'octobre, le corbillard qui renfermait, sous des brassées de fleurs fraîches, le plus noble artiste de la génération actuelle, des visions planaient sur les assistants, plus émouvantes que toutes paroles. C'étaient le *Bois sacré cher aux arts et aux muses*, avec ses blanches théories de figures flottantes, d'une inoubliable eurythmie, *Victor Hugo offrant sa lyre à Paris*, la composition merveilleusement équilibrée dans laquelle l'art du Peintre a égalé la puissance du Poète, *Vision antique*, *Jeunes Picards s'exerçant à la lutte*, *Geneviève*, le *Pauvre Pêcheur*, l'*Enfant prodigue*, tous ces calmes et superbes poèmes qui chantent et chanteront éternellement, dans les musées d'Amiens, de Lyon, de Marseille, de Rouen, de Poitiers, de Lille, au Panthéon, à la nouvelle Sorbonne, à l'hôtel de ville de Paris, au Luxembourg, à la bibliothèque de Boston, la gloire d'un peintre qui incarne la plus haute expression du génie décoratif de ce siècle.

OCTAVE MAUS

AU NOUVEAU-THÉATRE

Jean-Gabriel Borkman (1).

Qu'a voulu Ibsen dans ce drame-ci? Quand il écrit un drame veut-il spécialement quelque chose? A-t-il un plan « moral », logiquement tracé et quadrillé, dans lequel il impose à ses personnages des allées et venues et des girations réglées d'avance? Est-ce un donneur de leçons? — Ou bien, tout simplement, obéissant à quelque pression intérieure, instinctive et esthétique, laisse-t-il se dévider sous sa plume l'organisme d'une histoire articulée en ses divers épisodes non par lui, mais par la Nature féconde en imprévu, en pittoresque, en substance intéressante ou émouvante? Pousse-t-il les scènes diverses d'une pièce comme un chêne, inconscient, pousse ses rameaux et ses feuilles? Son seul art de pédagogue éthique, ou d'apôtre, est-il dans le conseil, non qu'il donne, mais qu'il fait germer dans les intellects où fuse la corrosivité des combinaisons scéniques de son cerveau fermentant et bizarre?

(1) Voir sur la première représentation de *Jean-Gabriel Borkman* au théâtre de l'Œuvre, à Paris, l'article de JUDITH CLADEL publié dans l'*Art moderne* de 1897, p. 385.

Que sais-je? Et que m'importent ces énigmes pourvu que, sous l'action des aventures contées par la mécanique de son théâtre, je me sente ému, tourmenté, devenu pensif, et entraîné dans les régions ténébreuses où, savoureusement, nous secouent les frissons du Rêve et l'inquiétude de l'Obscur, sensations tristes et précieuses qui nous mettent passagèrement en communion grave avec l'universel Mystère!

Brave humain, puéril et fantasque, qui, à Christiania, quand j'y passai, parcourais les rues embrocheté de décorations, sur toi si railleuses, et te montrais dans les cafés à la farandole des touristes conduits ou ramenés du cap Nord par Thomas Cook and son, il me chaut peu de savoir à quoi tu penses quand de toi sortent ces blocs de Beauté farouche, ce que tu veux, ce que tu supposes qu'ils feront projetés au dehors et ce que tu mesures qu'ils valent. Des grands hommes le plus grand est, peut-être, celui qui ignore où frappent les éclairs de sa pensée, ni même si ce sont des éclairs! Ah! si toujours les œuvres sortaient de l'âme des artistes, « naturiquement » comme les enfants de l'utérus des mères, que d'insipides raffinements, que de niais tarabiscotages nous seraient épargnés, que de libération d'artificiel, que d'échappage au hideux convenu, à l'insupportable « combiné », ce bâtard mal campé de la sagesse et du pédantisme.

Ibsen se refuse à dire à quoi correspond le « Symbolisme » de ses drames. Il nie même qu'ils aient du symbolisme, de par son fait à lui. Il allègue, peut-être sarcastique, peut-être ingénument sincère, que ce sont les spectateurs et messieurs les critiques, surtout messieurs les critiques, ces illuminés, qui les en capitonnent ou les en embarrassent. Il assiste, assure-t-on, curieux et souvent rieur, aux explications variées que de très ingénieux glossateurs exposent, s'affirmant glorioleusement devinateurs de secrets et rompeurs d'énigmes. Il dit, d'un air qu'il aime envelopper de niaiserie apparente: — Moi! mais je me borne à transposer, à transborder, comme un caboteur porte du stockvis du quai au bateau, de la réalité norvégienne au théâtre, des affaires vécues, oui vécues, très vécues, parfaitement vécues... ou qui auraient pu l'être. Ça vous intéresse, ça vous travaille, ça vous bouscule intérieurement? Tant mieux, tant mieux! Mais du diable si j'en avais le dessein! Du diable si je m'en rends compte! Du diable si c'est à ça que j'attache le plaisir et le soulagement de me vider d'une œuvre! —

Mais oui, ça nous travaille. Mais oui, ça nous bouscule. Et je viens d'être bousculé, je viens d'être travaillé, par ce *Jean-Gabriel Borkman*, joué, bien joué par Lugné-Poe et ses partenaires, au Nouveau-Théâtre, le seul théâtre qui vraiment, dans Bruxelles, ose quelques-unes de ces hardiesses qui, si la pratique s'en généralisait, auraient vite fait d'amorcer le public et de le dégoûter à jamais des sales et idiotes machines dont ailleurs le gavent et l'indigèrent d'odieux falsificateurs de denrées alimentaires psychiques.

Jean-Gabriel Borkman. Que signifie? Pourquoi ce vieux loup humain arpentant sans relâche, d'un pas lourd, à l'étage supérieur, boursouflé d'illusions lamentables, cette chambre-prison où son existence hémiplégique, sombre à moitié par son passé de banqueroutier, s'éclaire, pour l'autre moitié, d'aurorales ridicules espérances? Pourquoi, au dessous de lui, déblatérantes, ces deux sœurs jumelles, l'une rongée par le désastre de son ambition bourgeoise d'opulence et de considération éclatée en mille pièces, l'autre rongée autant cruellement par le désastre d'un amour éventré? Pourquoi, dans le voisinage, un calamiteux et marmiteux poète couvant frileusement et indécourageablement une œuvre qui ne sera jamais imprimée? Pourquoi, tapageur et exalté, cet étudiant se sauvant (du moins il le croit) vers le Bonheur, loin, bien loin, de ces fantoches tragiques, et, étourdi, violent, brisant les liens de chair, d'affection de famille, d'habitude qui le nouaient socialement à eux?

En mon esprit, de cette agitation lugubre, de ces événements concentrés dans l'étroit et brumeux espace d'une seule demeure écartée, de ces plaintes, de ces imprécations, de ces mutuels anathèmes, de ces regrets noirs, de ces espoirs insensés, de ces débris, de ce désordre, surgit, en vagues et flottants linéaments d'abord, peu à peu en plus précis contours, une image de LA VIE vacillant vers la vieillesse; de l'amincissement désolé de la vie, de son successif et chagrinant dessèchement à mesure qu'elle approche du terme et qu'on sent, de plus en plus, peser sur soi le grand poids de la force tellurique, invisible, anonymement effrayante, qui lentement la déprime, l'appauvrit, la suce, la vide, jusqu'au moment où s'achève cette œuvre impitoyable par l'écrasement, l'aplatissement final dans la Mort, tombant en pierre tombale sur l'être usé et éreinté.

Oui, c'est bien le spectacle des beaux départs vitaux de la jeunesse aboutissant aux inévitables déroutes des larges espérances des débuts, aux déroutes irrémissibles auxquelles si rarement les existences échappent. — Oh! l'archipel éparpillé des privilégiés, îlots non submergés dans cette mer des Ténèbres! — En déroute, Borkman qui avait dirigé tout son Désir, son puissant désir, vers l'Argent, dispensateur souverain des pouvoirs. En déroute, sa femme, la vaniteuse et égoïste bourgeoise qui avait dirigé tout son Désir, son puissant désir, vers l'Orgueil, l'orgueil du bien-être fastueux et envié. En déroute, sa sœur, la fiancée pleurante sacrifiée par Jean-Gabriel, qu'avait dirigé tout son Désir, son puissant désir, vers l'Amour, vers l'absolu de l'Amour. En déroute, le voisin-poète, qui avait dirigé tout son Désir, son enfantin désir, vers la Gloire! En déroute, enfin, bientôt sans doute, le fils estudiantin plaçant tout son Désir, son jeune et brûlant désir, dans la possession d'une maîtresse, printanière, chantante, frivole, voluptueuse, qui l'enlève dans un traîneau sonnaillant de grelots d'argent aux timbres légers et aériens comme ses illusions fragiles!

Il fuit, lui, l'adolescent, loin de ces ruines, de ces ruines d'êtres et d'existences, de ces édifices crevassés et croulants où gémissent des vents funèbres, où voletent les chauves-souris des regrets et des rancunes; il fuit, il part à tire d'ailes, car il a la Jeunesse ennemie des rancœurs gémissantes. Mais il ira quand même au gouffre, il finira dans d'autres ruines, il subira les froids courants d'air d'autres lézardes, il trouvera, tôt ou tard, tournoyant autour de lui, d'autres oiseaux de mauvais augure. Il suffira pour cela que le Temps continue son écoulement inflexible, et que lui aussi, poussé comme un rébellionnaire récalcitrant par des policiers, avance vers la vieillesse, destructive des joies parce qu'elle est destructive des forces, véhicule des impuissances parce qu'elle est déprimante des sensibilités, messagère et ménagère de malheur parce qu'elle ramène aux tragiques proportions des réalités en lesquelles évolue et se complaît l'impassible et cruelle Nature, les rêves enchanteurs des heures vitales primesautières.

De quelles touches imprévues, de quels épisodes vrais et terribles, Ibsen, en quatre actes crépusculaires, adorne cette traître tragédie coutumière en laquelle tous nous sommes (ou serons)

acteurs et victimes! Quelle version nouvelle et sinistre du phénomène qu'il avait, d'une pointe moins creusante et moins dure, buriné déjà dans le *Canard sauvage* et dans *Solness le Constructeur*, premiers états de cette poignante gravure! Combien ce déroulement des humains événements quotidiens, inévitables, doit hanter sa vieille remuante cervelle d'observateur tenace pour qu'il le prenne et le reprenne ainsi, obstiné! Vieux, lui-même aux prises avec la sombre Déesse, ressentant sa froide et étouffante étreinte, il aime, sans doute, à raconter ainsi la mortelle évolution à laquelle assiste, malgré la gloire, sa vie finissante, et à dire la faillite des activités et des efforts aux prises avec l'immense raillerie du Destin.

Et il achève le sarcasme en montrant ces êtres misérables, naufragés réduits aux dernières rations et entrevoyant le suprême coulage à fond, s'imputant, avec les véhémences d'un acharnement fiévreux, leurs réciproques disgrâces, tandis qu'au-dessus d'eux la Fatalité imperturbablement fait manœuvrer les fils insaisissables auxquels sont suspendues ces marionnettes et dirige sournoisement leur destinée sautillante. C'est un chœur furieux de reproches, un tir croisé d'imputations néfastes, avec de rares trêves de fraternité humaine remontante, clairières étroites dans cette forêt sombre où rôdent les fauves des malentendus féroces, des injustices affreuses, des égoïsmes inlassables et abominables. Et chacun d'eux croit que la tragédie se passe au dehors, qu'elle vient du dehors, alors qu'en vérité elle est tout entière dans leurs âmes, dans leurs âmes folles de biens et de joies extérieures; et aussi, et surtout, dans leurs pauvres corps vieillissants perdant goutte à goutte les sucs de la vitalité active, joyeuse, enthousiaste, toujours bandée vers les élans, les allégresses, les victoires, et qui, découragée, fanée comme les floraisons d'automne, retombe sans savoir se résigner aux inévitables épuisements, sans même les comprendre autrement qu'en méchancetés intolérables et révoltantes iniquités.

Le Drame finit dans le paysage glacé d'une neige blanche et froide comme la Vieillesse. Jean-Gabriel Borkman meurt au milieu d'un dernier jaillissement d'inutiles espérances qui semble l'étouffer comme un anévrisme. Sur son cadavre les deux sœurs ennemies, brusquement réfrénées, accomplissent la dérision d'une réconciliation passagère : la Mort seule, cette bourrelle, réalise, comme sur un échafaud d'exécution, ce transitoire et irrationnel miracle. Mais on sent que demain elles seront ressaisies par l'inévitable Discord, infatigable briseur d'Harmonie, et qu'elles recommenceront, au profit du Mystère du Monde qui a besoin de la Douleur, la bataille acharnée et stérile de volailles portées au marché dans un même panier par un paysan qui sifflote, jusqu'à ce qu'elles-mêmes, le cou tordu, rejoignent Jean-Gabriel Borkman dans le Néant.

L'OEuvre est belle, vraiment belle, en son ciel d'orage, grandiose et pathétique! Est-ce parce qu'il n'y a de vraiment beau que le Triste?

EDMOND PICARD

UNE LETTRE DE XAVIER MELLERY

Nous avons publié dans notre numéro du 9 octobre dernier une lettre signée DE TAYE dans laquelle notre correspondant rappelait la commande faite à M. Xavier Mellery d'une décoration pour le Palais de justice (salle d'audiences du tribunal de commerce) et souhaitait vivement voir réalisé cet artistique projet.

En réponse, M. Mellery nous adresse la belle lettre que voici. Elle contient la profession de foi du peintre sincère et hautement intellectuel dont s'honore l'art belge et pourrait servir de programme à une vie d'artiste.

Après avoir écrit à M. Edmond-Louis De Taye, qu'il supposait être l'auteur de la correspondance précitée, M. Mellery, dans l'ignorance où il était de la personnalité de son correspondant et ne sachant où lui expédier sa réponse, nous a prié de publier celle-ci.

CHER MONSIEUR,

J'ai lu dans l'*Art moderne* votre lettre me concernant. Je vous remercie de l'intérêt que vous me témoignez. J'ai passé quelques bons moments à vous écrire, comme on écrit à un ami, et bien que vous ne soyez pas la personne de qui je pensais qu'émanait cette lettre, je me permets de vous envoyer la mienne en vous priant de m'excuser. Je voudrais que vous fussiez, avec la personne en question, les seuls à la lire, car je n'aime pas écrire pour la galerie.

Demandez-moi surtout, n'est-ce pas, si je travaille? — Oui, je travaille dans le silence de l'atelier à conquérir mon idéal, ma principale préoccupation, jaloux d'arriver à faire un art tel que je l'aime, celui que j'entrevois dans mon imagination et dans mon cœur en épousant la nature; lutte dure ou douce, c'est la foi qui nous donne des forces. Je travaille aussi dans l'oubli : car aujourd'hui, si on ne reparaît pas aux expositions triennales ou autres, on dit de vous que vous ne faites plus rien et vous tombez dans l'oubli. Or, je crois qu'aucun artiste au monde n'a travaillé plus que moi; par contre, beaucoup peut-être ont travaillé autant, puisque déjà Euripide nous dit : « Le Père de la Gloire et de la Félicité, c'est le Travail... » Vous riez, parce que vous pensez que c'est l'idée de la Gloire et de la Félicité qui m'y poussent. — Oh non! si je travaille, c'est parce que je sais que c'est peut-être ce qu'il y a de meilleur au monde; d'ailleurs, ce n'est pas un mal; le travail ennoblit l'homme, mais il est aussi peut-être ce qu'il y a de plus difficile au monde; et quel est le sphinx qui nous l'apprendra si nous n'écoutons pas notre voix intérieure, qui nous dira la route pour laquelle Dieu nous a créés?

L'artiste qui travaille et qui gagne ses croûtes (ce qui n'est pas toujours le cas) doit se considérer parmi les plus heureux des hommes. Si dure qu'elle puisse être, la lutte avec soi-même (celle de Jacob avec l'ange) est la vraie lutte. La lutte des expositions, à mesure que celles-ci se multiplieront, deviendra de plus en plus nuisible au développement de l'art d'une époque. Le tableau d'exposition, que l'on peut placer partout, n'est en somme que la belle image; or, le tableau ne représente qu'une seule application de l'art dans son évolution, et il y en a autant que l'imagination peut en créer au service d'une cause. Nous avons vu, à la dernière Exposition universelle, combien sont peu édifiantes pour l'art les expositions de tableaux réunies de tous les pays; le jeune artiste passe de l'Amérique à l'Angleterre pour regarder son voisin et en déduire son art. Oh! quel art hybride doit en naître! On devient adroit, mais on atrophie l'artiste. Si chaque artiste travaillait chez lui à rechercher ce qu'il a dans le ventre, si chaque pays faisait de même et si après dix ou vingt ans seulement les artistes montraient à une Exposition universelle le résultat de leurs travaux, on verrait alors des choses bien édifiantes; c'est-à-dire que chaque pays nous montrerait un art à lui, sincère, conforme à ses qualités natives, à sa race, à ses besoins, à son climat, en somme le seul art réel et utile, aussi nécessaire à chacun d'eux que le pain donné à l'affamé.

Sans personnalité, pas d'art; l'artiste qui apporte un résultat créateur, ne serait-il que petit comme une souris, est plus utile à l'édification de l'art d'une époque que celui qui développe des centaines de mètres de peinture sans but déterminé. Une force personnelle est plus utile à la collectivité que toutes les expositions collectives sont utiles à l'art.

Les forces créatrices seules sont aimées de la Muse de l'époque; ces différentes forces convergent toutes vers un but suprême. C'est cet art complexe qui saura, avec son architecture, édifier autant de beauté dans nos villes que la nature nous en montre dans le paysage. L'architecture! voilà le principal art appliqué à la rue; quand celui-ci sera trouvé, tous les autres seront trouvés avec lui. (Les écoles d'art industriel et d'art appliqué à la rue, quelle dérision!). C'est d'en haut que doivent venir les efforts, ce sont les vrais artistes qui les découvriront et tous peuvent pousser à la roue, car un sculpteur, un peintre, un musicien peuvent également mettre dans leurs œuvres cette charpente architecturale.

Une figure, un coin quelconque recèlent de l'infini; suivons-les pas à pas dans l'élaboration de notre travail d'art, nous verrons les modèles s'exprimer, grandir, s'affirmer avec éloquence sur notre toile. Rien n'est insignifiant dans la nature, et ce coin devenu si éloquent aura bien plus d'émotion que pourrait l'avoir parfois le plus beau fait héroïque de l'histoire que l'on a trop regardé pour son côté épisodique, avec une vue d'art à fleur de peau. Toutefois, si avec ce diapason on arrivait à réaliser ce sujet, on aurait atteint le mérite qui lui est dû; c'est là l'avenir de la peinture d'histoire.

N'apprenons pas à peindre en nous servant du modèle, habillé ou non, pour les figures successives de notre tableau, comme nous l'avons appris à l'Académie. Le problème d'une œuvre d'art est d'embrasser son sujet avec une unité aussi grande qu'ont la plante et l'arbre, qui, avec leurs innombrables branches et feuilles, font un tout si sublimement homogène que nous ne pourrions ni en déplacer une branche, ni même une feuille sans en altérer l'harmonie générale. Une œuvre d'art doit être créée d'une pièce, comme est la nature. La grandeur qui doit s'en dégager ne peut être obtenue que par l'homogénéité absolue de ses parties; la corrélation, la pondération entre les objets qui la composent sont tellement grandes que si nous peignons séparément une partie, nous arrachons à l'être un organe et nous le faisons mourir.

J'aime et je cherche cet art si difficile, et malgré la grande absorption de mon temps par l'étude, j'ai la conscience d'artiste tellement tranquille que si j'avais à refaire ma vie je referais ce que j'ai fait; et si la montagne ne devait accoucher que d'une souris (si c'était la souris de tantôt), je mourrais encore content, sachant que j'ai été utile.

Oui, l'art est une création, et quoique la nature, qui n'a pas changé, ait su faire naître les immortels chefs-d'œuvre du passé, elle peut encore suggérer autant d'œuvres nouvelles qu'il se présentera d'artistes pour la comprendre et l'aimer. Oui, la nature est inépuisable, elle fécondera jusqu'à la fin du monde; les arts ainsi pourront encore se varier comme le parfum des fleurs, comme le chant des oiseaux et devenir aussi nombreux que les étoiles; ils ne périront qu'avec le monde, peut-être aussi alors verrons-nous que nous nous sommes tous trompés et que ce langage n'appartenait qu'à Dieu.

Merci encore; on s'intéresse en partie à moi, on s'y intéressera davantage j'espère, mais je suis si lent à répondre à un intérêt que j'en souffre souvent moi-même. Cela se comprend; je pourrais livrer un travail et satisfaire à ses conditions et à ma tâche, mais j'ai pour l'intérêt qu'on me porte le respect que j'ai moi-même pour mon travail. Je ne veux pour les autres que ce que je veux pour moi, et cela dure plus longtemps; c'est ce qui fait les retards qui vous occupent. C'est en tous cas ainsi que doit travailler l'artiste, mais cela ne rapporte pas grand'chose; je me rattraperai bien, je l'espère, plus tard. En attendant, pardon pour ma longue lettre et merci encore pour votre intérêt.

Je vous serre la main.

X. Mellery

STÉPHANE MALLARMÉ (1)

jugé dans l'« Humanité nouvelle ».

Il est surprenant de constater à quel point la critique littéraire est encore barbare et superficielle. On juge un homme sur quelques particularités faciles à attirer le ridicule des plaisanteries. Les chroniqueurs ont même pris pour mot d'ordre ce genre d'esprit, et tous les jours ces messieurs dévoilent aux cancaniers et aux médisants quelques travers secrets de poètes ou de réformateurs sociaux. Un grand socialiste n'est-il pas un « millionnaire »? Un grand poète n'est-il pas nécessairement, dans la vie privée, un « cuistre »?

On l'a fait pour tous les illustres de leur vivant, et même après leur mort. On devait le faire pour Stéphane Mallarmé. L'obscurité, à la fois troublante et séduisante, de son œuvre était un prétexte aisé à railleries.

Que de parfaits ignorants comme M. Henry Fouquier ou de gros patauds de la luronnerie au cabaret comme ce drôle de pistolet : Raoul Ponchon, méprisent ou blaguent Stéphane Mallarmé, c'est dans l'ordre et cela ne mériterait aucune attention.

Mais dans le dernier numéro de l'*Humanité nouvelle*, avec la signature de M. Albert Lantoine qui y a fait à plusieurs reprises de bruyantes et très discutables critiques littéraires (voir son incroyable éreintement de Léon Bloy), on a vu paraître un article sur Mallarmé.

« Nul, y dit-on, n'a fignolé des charades avec une telle sûreté d'exécution... Les puissants inventeurs qui créèrent les jeux de patience contre la coriacité du temps, le « solitaire », par exemple, qui consiste à boucher avec des pions les trous d'une planchette, en poursuivent la contrefaçon; ces gens, bénis par les serfs de bureau à l'intelligence desquels leurs produits rendent l'acuité après leur journalière absorption de nombres, envoient devant les tribunaux ceux qui s'essaient à leur rôle pacificateur.

« M. Mallarmé, lui, n'a jamais pris de brevet.

« Et non seulement M. Mallarmé ne prenait pas de brevet, mais il encourageait ses imitateurs. Il initiait à l'art logogriphique de petits jeunes gens sans position (même avec des diplômes, on arrive à vivre si difficilement aujourd'hui!). C'était menteur comme l'annonce des marchands de chromes en les quotidiens.

« Depuis quelque temps un revirement se produisait. Les rébus semblaient n'être plus faits seulement pour la joie d'une élite; des commerçants, — des officiers même! — ingurgitant au café un peu de littérature, en devinaient presque le sens.

« Par respect humain — histoire d'y mettre des formes — ils mariaient encore quelques épithètes qui s'entendaient mal, ou encourageaient l'amour hors nature de certains mots. Mais mon un, mon deux et mon entier devenaient prolixes sous la clarté des cieux, et ils en arrivaient à être démasqués par les fameux OEdipes, ceux du café du Mans!

« Cher maître! » oui! « cher maître! » Le cher maître fut plein d'amertume, mais toujours amène n'en laissa rien paraître. Cette

(1) Voir l'*Art moderne* du 18 septembre dernier.

défection le navrait, non tant à cause de l'ingratitude ou de l'erreur de ses disciples que parce que son métier allait retomber au niveau du *Journal des Voyages*. L'art de la charade allait donc mourir avec lui? Et il songeait aux arts précieux que favorisèrent des époques de soie et que les exigences de la vie moderne avaient anéantis. On ne savait plus, par exemple, culotter les pipes comme nos sages aïeux qui en faisaient des panoplies. Toutes les choses de charme s'abîmaient sous la rudesse du temps! Et M. Mallarmé se lamentait dans son cœur.

« Ainsi les Esthètes, nouveaux fils de Laïus, précipitèrent dans la mort ce sphinx fin de siècle qui, aux portes de Thèbes, proposait des énigmes avec l'impassibilité de Sapeck. »

Et voilà! Le tour est joué! Stéphane Mallarmé est étiqueté, classé. Tout le monde saura qu'il n'est qu'un Sapeck, fabricant de logogriphes.

Voyons, est-ce de la critique littéraire! Qu'on n'aime pas Mallarmé, soit! Mais au moins on lui doit l'honneur d'expliquer autrement que par des saillies faciles le rôle qu'il a joué dans la Littérature. Ce rôle, quelque opinion qu'on ait sur lui, a incontestablement été considérable. Quand on fait de la critique, on la fait patiemment, consciencieusement; on s'efforce d'établir entre un homme et son temps les raisons qui ont gouverné son œuvre, dirigé ses actes, créé son prestige. Quand on fait de la critique littéraire dans une revue jeune et vivante comme l'*Humanité nouvelle*, on la fait suivant les idées modernes, on ne s'attelle ni à M. Henry Fouquier ni à M. Raoul Ponchon.

C'est sans doute par une idée de tolérance que la Rédaction de la Revue a laissé à M. Lantoine pareille liberté de parler, soit. Mais il importait qu'on dise que cette manière d'écrire n'est plus de notre temps et qu'elle jure abominablement avec l'esprit qu'on souhaite voir régner dans l'*Humanité nouvelle*, fille et continuatrice de la glorieuse *Société nouvelle* qui fut toujours d'une si noble tenue.

FRÉDÉRIC LAMOND

Inscrire au même programme de concert cinq grandes sonates de Beethoven, en commençant par la terrible sonate en *si bémol majeur* (op. 106) qui s'achève en une fugue diabolique, n'est certes pas ordinaire. Il faut, pour mener à bien pareille entreprise et retenir l'auditoire jusqu'à la fin de la soirée, un talent de premier ordre.

M. Frédéric Lamond, un pianiste écossais, ancien élève de Bulow et de Liszt, qui se faisait entendre à Bruxelles pour la première fois, a aisément triomphé des difficultés de l'aventure. On ne peut que louer la technique de ce remarquable artiste, sa netteté de rythme, la sonorité de son jeu et, ce qui vaut mieux encore, sa compréhension artistique. M. Lamond interprète Beethoven dans un style sobre, exempt de toute mièvrerie comme de tout tape-à-l'œil. Sa puissance expressive évoque de grands, de très grands souvenirs. C'est, sans conteste, l'un des maîtres actuels du clavier, et plus qu'un virtuose : un musicien et, depuis Rubinstein, le plus puissant remueur d'émotions esthétiques que nous ait présenté la race innombrable des grands pianistes.

NOTES THÉATRALES

Fidèle à son programme artistique, le NOUVEAU-THÉATRE vient de reprendre l'*Ecole des veufs* de Georges Ancey. Il donne en même temps *Mariage d'argent*, étude de paysans en un acte de M. E. Bourgeois, et l'*Ecole des flirts*, pièce en trois parties de M. Michel Provins.

L'étude de G. Ancey est suffisamment connue pour que nous nous bornions à parler de son interprétation. La longueur et le nombre des entr'actes de la représentation ont peut-être diminué l'impression que la pièce devait produire. Quoi qu'il en soit, l'*Ecole des veufs*, interprétée par la troupe de M. Mourù de Lacotte, ne nous a pas donné l'émotion intime que nous avons ressentie lorsque Antoine et sa compagnie l'ont jouée au théâtre du Parc.

Il nous semblait que pour certains rôles, notamment celui de Mirelet, l'étude des nuances, dans laquelle excellait précisément Antoine, n'a pas été assez complète et que l'interprétation aurait peut-être été meilleure si les acteurs ne s'étaient cru obligés de souligner certains traits et certaines situations d'une façon trop accusée.

La force empoignante de cette étude ne réside pas dans les mots quelquefois brutaux qui s'y rencontrent, mais surtout dans les gradations bien observées et dans la logique implacable du drame. Accentuer les mots à la scène pour en augmenter l'effet produit précisément le résultat opposé; l'oreille seule est frappée, l'esprit n'est pas atteint.

Quant à *Mariage d'argent*, c'est une étude très simple mettant en scène un paysan avare, le père Baudruc, un fils noceur et une servante de ferme qui trouve moyen d'augmenter ses gages en louant à son maître un bout de pré ou de bois. Le père Baudruc, dont le rôle est très bien tenu par M. Tressy, veut épouser la servante pour n'avoir plus de gages ni de fermage à payer. Pour éviter que son fils dépense les écus paternels, il renonce à ses propres projets matrimoniaux et marie Pierre à sa servante.

L'*Ecole des flirts*, parfaitement interprétée, est un dialogue en trois parties ou plutôt se compose de trois dialogues étudiant successivement les espèces de flirts : flirt blanc, flirt omnibus, flirt fin de race; c'est une étude écrite d'une plume légère et finement acérée mettant à nu le vide des sensations et des impressions d'une société dont les demi-vierges, l'adultère et l'argent sont les principales préoccupations.

***

Vraiment, LA NOUVELLE DIRECTION DU THÉATRE DU PARC comprend étrangement le mouvement d'opinion qui, l'an dernier, l'a puissamment aidée à obtenir sa situation et fut la cause déterminante de sa réussite. Sans nous occuper (sauf à y revenir) de la façon, vraiment décourageante, dont elle forme ses programmes en lesquels abondent les vieilleries et les niaiseries, après Sarcey, elle va servir au public bruxellois Laroumet, en attendant Sévérine. Est-ce que vraiment il est opportun, pour nous expliquer Molière, défient ces appels à l'étranger? N'avons-nous pas chez nous tout ce qu'il faut pour que cette besogne soit accomplie par quelques-uns des nôtres avec autant d'intelligence et de science, si l'on peut parler ainsi après la grotesque et lamentable conférence de notre « Oncle » sur l'*Avare*. Que MM. Garraud et Maubel y prennent garde. On les critique beaucoup, car on attendait mieux et autre chose de ceux qui s'étaient posés en novateurs et en défenseurs de l'Art belge Il est à désirer qu'ils ne nous fassent pas regretter la direction Alhaiza, ou tout au moins qu'ils ne nous fassent pas chanter ce refrain :

C'était pas la peine, assurément,
De changer de Gouvernement!

Les séances de lectures ont été, jusqu'ici, le seul intérêt littéraire de la campagne qui s'est ouverte il y a deux mois. La deuxième séance, donnée lundi dernier, avait attiré, comme la première, une foule élégante. Les petites places paraissent bouder à ces matinées d'initiation, et c'est fâcheux! En revanche, les loges, les baignoires et les fauteuils d'orchestre ont leur clientèle empressée et attentive, très intéressée par les morceaux de littérature qu'on lui sert et par les notices biographiques dont la lecture précède celle des œuvres elles-mêmes.

Le succès a été, cette fois, pour un conte de Zola, du Zola élégiaque et gracieux, lu par Mme Brindeau, et qui clôturait la matinée. Mlles Derboven et Fège, MM. Paulet, Monrose et Le Noël ont, tour à tour, lu des pièces diverses d'auteurs belges et français, parmi lesquelles l'*Apparition* de Stéphane Mallarmé, trois *Études rythmiques* d'André Van Hasselt et quelques très jolis poèmes de Max Elskamp.

La prochaine séance aura lieu le 21.

PETITE CHRONIQUE

L'ouverture de l'Exposition annuelle organisée par la Société royale belge des aquarellistes aura lieu samedi prochain, à 10 h. 1/2 du matin, au Musée moderne.

La Société symphonique des concerts Ysaye donnera aujourd'hui dimanche, à 2 heures, au théâtre de l'Alhambra, sa deuxième matinée sous la direction de M. Félix Mottl, avec le concours de Mme Félix Mottl, de MM. Eugène Ysaye et Léon Van Hout. Au programme : Ouverture d'*Obéron*; Air d'Agathe, de *Freyschütz* (Weber); Concertante en *mi bémol majeur* pour violon et alto, avec accompagnement d'orchestre (Mozart); Deuxième chant de *Suleika* et *Delphine* (Schubert); *Harold en Italie* symphonie en quatre parties avec un alto solo (Berlioz).

On faisait, dimanche dernier, simultanément de la musique au Conservatoire, où le ministre des Beaux-Arts présidait à la distribution solennelle des prix, et au Palais des Académies, où le palmarès sévissait avec une égale intensité, précédant l'exécution de la cantate qui valut à M. F. Rasse le premier second prix (vrai, ça s'appelle comme cela!) du concours de Rome. Sollicité également par ces deux auditions, toutes deux intéressantes, et dans l'impossibilité de nous décider pour l'une ou pour l'autre d'entre elles, nous prîmes le parti... d'aller faire une promenade en forêt. Mais des renseignements pris à des sources autorisées nous permettent d'affirmer que l'œuvre de M. Rasse, écrite, on le sait, sur un poème de M. Paul Gilson intitulé *Comala*, fut bien exécutée et rencontra un accueil chaleureux; que, d'autre part, la petite fête traditionnelle de la rue de la Régence (symphoniettes de Haydn et de Gluck, audition des sujets primés, fête de famille à la sortie) remplit, comme d'habitude, les cœurs d'une douce et sereine joie. Nul incident à noter, si ce n'est la substitution de M. De Mot au vénérable M. Fétis, empêché par une indisposition — que nous souhaitons passagère — de prononcer l'allocution d'usage.

La matinée musicale mensuelle donnée dimanche dernier à la Maison d'Art par M. J. Wieniawski a offert, comme de coutume, un vif intérêt artistique. Au programme, des œuvres de Moschelès, Reinecke, Haendel, Moniuszko, Mendelssohn et Beethoven, interprétées par MM. Wieniawski et Van Dooren, pianistes, P.-A. Van Winckel, violoncelliste, et Mlle J. de Machwitz, cantatrice.

Le deuxième Concert populaire aura lieu dimanche prochain, à 1 h. 1/2, au théâtre royal de la Monnaie, sous la direction de M. Arthur Nikisch, chef d'orchestre des concerts du *Gewandhaus* de Leipzig. Programme : Ouverture de *Freyschütz*; Cinquième symphonie (en *ut mineur*) de Beethoven; *Les Préludes*, poème symphonique de F. Liszt; Prélude de *Lohengrin*; Ouverture de *Tannhäuser*.

La répétition générale aura lieu samedi, à 2 h. 1/2, à la Grande-Harmonie.

Deux examens publics pour le diplôme de virtuosité (violon et piano) auront lieu mercredi prochain, à 10 heures du matin, au Conservatoire de Bruxelles. Les récipiendaires sont : M. Moins, élève de M. Colyns, et M. Bosquet, élève de M. De Greef.

Vendredi prochain, à 8 heures du soir, sera exécutée, au Cercle artistique, la *Légende humaine*, cycle lyrique en cinq phases, poème et musique d'Auguste Dupont, avec, pour le poème, la collaboration de Charles Dumercy, ombres et dessins de V. Crabbe et C. Michel. Interprétation : Mmes A. Kernitz, de l'Opéra d'Anvers; Soetens-Flament et J. Flament; MM. M. Chomé, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, H. Janssens, J. Janssens et Th. De Keersmaecker; chœur sous la direction de M. L. Soubre.

Nous avons donné l'argument de la *Légende humaine* dans notre numéro du 6 février dernier.

Deux intéressantes soirées sont promises pour ce mois-ci au public bruxellois. M. de Solenière, critique d'art, dont les cours d'Esthétique musicale, fondés en 1896, ont obtenu à Paris un vif succès, donnera deux conférences-auditions à la Maison d'Art, le samedi 26 et le mardi 29 novembre. Sous ce titre général : *Etudes d'expression musicale*, M. de Solenière traitera le 26 : *De la pensée allemande dans l'expression musicale*, et parlera, le 29, sur : *La Musique et l'esprit français*.

Une pianiste que le public parisien tient en haute estime, Mme Saillard-Dietz, viendra apporter à ces deux soirées le concours de son talent, dont la réputation l'a précédée à Bruxelles. Par son interprétation d'un programme choisi d'œuvres classiques et modernes, que Mme Saillard-Dietz exécutera à l'appui des sujets traités, l'éminente artiste obtiendra certainement tous les suffrages du public d'amateurs éclairés auxquels il est fait appel.

On se souvient de l'intéressante suite de dessins dans lesquels Léon Frédéric avait, sous les titres *Le Blé* et *Le Lin*, synthétisé la vie des ouvriers agricoles. Cette œuvre remarquable, qui comprend vingt-trois compositions, vient d'être acquise par la princesse Ténicheff, de Saint-Pétersbourg.

Si nos peintres et nos sculpteurs sont prisés à l'étranger, nos musiciens ne le sont pas moins. M. Joseph Mertens, qui fut pendant plusieurs années directeur et chef d'orchestre de l'Opéra français de La Haye, puis directeur artistique du Grand-Théâtre de Lyon, vient d'être invité, à de très brillantes conditions, à diriger à Barcelone les représentations de *Tannhäuser* et de la *Walkyrie* que prépare le théâtre du Liceo. Le séjour de notre compatriote en Catalogne, qui prendra cours vers le 20 décembre, sera d'environ six semaines.

Tenant compte de l'observation que nous avons présentée dimanche dernier au sujet de l'omission qui avait été faite, au quatrième tableau de l'*Or du Rhin*, de l'épisode de l'Epée, la direction de la Monnaie a, dès le lendemain, rétabli le jeu de scène oublié. Il prend, sous le geste ample de M. Seguin, une importance capitale. De même qu'aux deux premières représentations il n'y avait pas une place dans la salle qui ne fût louée pour la troisième et la quatrième. Ce qui n'empêchera pas les gens bien informés de déclarer que Wagner « ne fait pas d'argent ».

Parmi les plus intéressantes installations modernes de magasins, il convient de citer celle que vient d'achever, rue des Fripiers, pour un orfèvre, M. G. Charle Albert. La vitrine extérieure, le mobilier et le revêtement mural, exécutés en acajou poli dans lequel s'enchâssent des émaux de M. Herremans, sont d'un dessin élégant et harmonieux. L'architecte a très habilement tiré parti du local, dont il a masqué l'exiguïté par un jeu de glaces qui en multiplie les dimensions.

On nous annonce de Paris la constitution d'une *Société des amis de la médaille moderne*. Cette Société se propose d'éditer des médailles exclusivement réservées aux membres adhérents. Le prix de la cotisation annuelle est de 100 francs. Les adhésions peuvent être envoyées au fondateur de la Société, M. Roger Marx, inspecteur général des Musées, 105, rue de la Pompe, à Paris.

A lire dans la *Revue blanche*, numéro du 15 septembre, page 92, un remarquable article de JULES DE GAULTIER sur la philosophie de TOLSTOÏ. Cette étude est surtout curieuse au moment où vient de paraître le beau livre de Maeterlinck sur *la Sagesse et la Destinée*. Alors que ce dernier attribue à la Volonté humaine une si large part dans les événements, les œuvres de Tolstoï montrent les multiples raisons de croire qu'elle est en réalité très mince, si pas inexistante. M. A. Gaultier les résume à ce point de vue Les penseurs que préoccupe ce dominant problème y trouveront les considérations les plus ingénieuses et les plus saisissantes.

M. Massart, le ténor belge célèbre, vient d'être nommé directeur du Kursaal d'Ostende en remplacement de M. Brunfaut, décédé. C'est là un choix qui sera accueilli de toutes parts avec sympathie.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 47. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 20 NOVEMBRE 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles**

SOMMAIRE

Peintres allemands d'aujourd'hui.

FRANZ STUCK

L'indépendance du style et la puissance imaginative d'un tempérament ardent, servies par de sérieuses qualités techniques, ont valu à Franz Stuck, l'un des plus jeunes parmi les maîtres allemands contemporains, une fortune artistique rapide. En lui s'allient deux tendances qui, à première vue, semblent devoir s'exclure : une sensualité vorace, une façon brutale de saisir la nature, de l'empoigner violemment et crûment en pleine chair, et, d'autre part, un sentiment presque antique de la charpente, de l'architecture des choses, une force et une concision latines de la phrase, qu'il a brève, ramassée, d'une clarté parfaite.

Franz Stuck possède la grande ligne harmonieuse et simple, ce qui fait de lui un décorateur de premier ordre à côté d'un symboliste sinon toujours profond, du moins robuste et violemment impressif. Le rythme, la pondération, la sobriété presque géométrique du contour endiguent ce que son sensualisme a de trop envahissant, lui donnent une supériorité virile, froide, victorieuse, un je ne sais quoi de dominateur qui l'empêche de tomber dans la veulerie, d'une part, et dans la grivoiserie de l'autre. Son œuvre est assez nettement divisé en trois ou quatre séries, de genres plutôt que d'époques, bien que celles-ci se manifestent dans la préférence qu'il accorda successivement aux diverses expressions de sa pensée. Il est paysagiste, décorateur, peintre de portraits et symboliste. Ses paysages sont animés de personnages, à la manière de Böcklin (1), mais dans un tout autre esprit. Chez Stuck les personnages ont un rôle prépondérant, sans que pour cela le paysage, qui reste toujours élément intégrant de l'impression, en soit réduit à n'être qu'un décor.

Ce qui différencie surtout les deux peintres, c'est le tempérament et la conception. Franz Stuck n'a pas le lyrisme tendre et poétique de Böcklin ni sa triomphante naïveté. Il est beaucoup plus moderne et plus conscient. C'est surtout comme paysagiste qu'il trahit sa sensualité savoureuse, sans trace de sentimentalité, cynique dans sa parfaite bonne humeur. Son faire est flottant,

(1) Voir sur cet artiste l'*Art moderne* 1897, p. 392, et 1898, p. 182.

pâteux, vaporeux, aussi peu linéaire que possible, d'une étonnante plasticité. Le coloris est chaud, éclatant, divers, parfois d'une bizarrerie voulue, d'un je-m'en-fichisme par trop outrancier. La gamme générale en est claire, bien que certaines exceptions, — le paysage étoffé de deux chevaux qui fut exposé à Bruxelles au dernier Salon de la Société des Beaux-Arts, par exemple, — décèlent l'angoisse nocturne de telles des dernières créations du maître.

La peinture décorative de Franz Stuck dévoile, au même titre que ses bas-reliefs, la face opposée de sa personnalité artistique : le style. L'artiste qui, dans ses paysages, rend si complètement, si uniquement la corporalité des choses, la molle plénitude de leurs reliefs, toute la tangibilité que saisit l'œil, donne ici leur quintessence linéaire, leur abstraction structurale et comme le sens idéal de leur mouvement avec une concision tyrannique, une simplicité et une clarté telles qu'elles s'incrustent immédiatement dans le regard. La *Pallas* exposée cette année à Munich, probablement le type de celle qui sert d'affiche à la *Sécession* et qui est rapidement devenue classique, en est un exemple frappant.

Quelque contradictoires qu'apparaissent ces deux catégories d'œuvres par la faculté dominante que révèle chacune d'elles, un caractère commun les unit : c'est la poigne. Cette qualité de muscle et de coup d'œil est aussi le trait le plus saillant des portraits et des grandes compositions religieuses et symboliques du peintre. Ici il s'est synthétisé, la dualité de son talent se fondant dans l'unité d'une même œuvre.

A cette apogée de son épanouissement l'attendait l'écueil suprême qu'il parvient rarement à éviter tout à fait : le danger du pathétique théâtral et de la phrase creuse. Il n'est grand dans les grands sujets que lorsque ses instincts sont fortement en jeu : dans le rendu des sentiments uniques, violents, primitifs, comme l'amour et la cruauté, qui ont inspiré ses deux chefs-d'œuvre : *la Sphinge* et *la Guerre*. Là où l'action est plus complexe, où elle se meut dans des régions plus voisines de l'intellect, Stuck échoue presque régulièrement. Il se laisse entraîner par l'étonnante facilité qu'il a de caractériser en trois mots sonores, mais au moyen d'attributs fatalement extérieurs, par son talent décoratif, en d'autres termes, et, son animalité puissante ne venant pas faire contre-poids, il tombe trop souvent dans le geste théâtral et la clameur vide, caricature du terrible et du sublime. La plupart de ses tableaux religieux ou bibliques n'échappent pas à ce reproche. Il faut faire exception, toutefois, pour son *Crucifiement*, sauvé, au moins en partie, par la grandeur expressive de la ligne verticale, figée, brisée en haut, dans laquelle la terreur de l'irréparable catastrophe s'exprime mieux encore que par l'uniformité hagarde de tous les regards braqués sur la croix. Le larron de droite, contracté par une agonie atroce, et les têtes vociférantes de la foule sont, avec l'ordonnance des masses que Stuck entend mieux que le plus habile régisseur, ce qu'il y a de meilleur dans cette vaste toile.

Dans les portraits de Stuck domine tantôt l'une, tantôt l'autre de ses deux tendances essentielles, probablement selon les ressources qu'offrait le modèle. Le plus caractérisque est le sien propre : l'homme y est raconté exactement tel que l'a fait présumer l'artiste, une physionomie charnue, ardente, durement charpentée. Pour la plupart de ses figures d'hommes, Stuck s'est servi de modifications dérivées de son propre type.

Le coloris des œuvres récentes est sombre, avec de violents contrastes lumineux. L'artiste procède par grandes masses uniformes, étendues avec une ténuité telle qu'on distingue parfaitement la trame de la toile. L'éclat des parties foncées surtout est remarquable.

Franz Stuck est né en 1863; il avait produit deux chefs-d'œuvre avant sa trente-deuxième année. Nous sommes en droit d'en attendre d'autres de lui. Souhaitons que l'évolution future de son talent l'amène à approfondir et à affiner, à creuser et à aiguiser ce que jusqu'ici il n'a pu dire qu'avec force.

LOUP

LE SOLEIL DES MORTS

par CAMILLE MAUCLAIR (1)

C'est plus qu'une œuvre d'art, ce livre, c'est une âme qui se donne, pauvre, triste, comme elle est, se confessant, chantant et son impuissance et l'impuissance de toute une classe d'hommes, de toute une génération peut-être. L'auteur croit même dire la décadence de toute une race et il l'auréole volontiers d'un incendie révolutionnaire en lequel se clôt le livre. Violence, éruption volcanique de tout le mal qu'ils sentent, rêve nécessaire de tous les souffrants, alcoolisme mental du monde des faibles.

Cette œuvre est donc un acte humain avant d'être une œuvre d'art, et je voudrais de toutes mes forces glorifier le faible qui a voulu cet acte, s'égalant ainsi, dans sa faiblesse même, aux plus forts.

Mauclair conte la vie d'un jeune écrivain, poète-penseur d'aujourd'hui « aux nerfs trop fins, à l'âme trop remplie de raisons contraires pour retrouver l'instinct qui crée les actes ». Le jeune homme aime une femme douée d'une extraordinaire intensité vitale. Cette femme, d'ailleurs, vit de sa propre force, à elle; elle en communique à ceux qu'elle aime. Mais plus loin, au delà d'elle-même, elle ne peut les porter. Aucune foi extérieure à elle-même ne l'anime. Et de la force d'un être seul, ne croyant qu'en lui-même, un seul autre être, à peine, peut vivre.

André de Neuze, le jeune écrivain, n'est pas longtemps aimé par elle. « Du sang, du sang, lui crie-t-elle un jour, voilà ce qui s'en va de vous tous, à force de raffiner sur des délicatesses, d'avoir peur du banal, de la phrase courante, de l'action grosse mais nette. Et vous ne réagissez pas... Et vous n'avez pas même de foi! Où allez-vous avec vos refus de la vie? A la décomposition. Ah!

(1) Paris, Ollendorf.

quand je vous vois là piétinant, tergiversant, je me dis que, malgré tout, vous avez tort et que les imbéciles ont une espèce de raison obscure; qu'il y aurait à faire des choses inouïes, et que vous ne les faites pas, vous intelligents, jeunes, informés, et cela me crispe de colère et de honte pour vous! De la sensibilité. Mais vous en mourez, d'être trop sensibles... Ah! vos rêves précautionneux, vos soucis d'art, à la fin, quelle geôle, comme j'en ai assez, comme cela sent la maladie, la veilleuse, la phtisie traînant dans les feuilles mortes... »

Elle restait bien la femme saine, entière, passionnée et voyante, mais momentanément dépourvue de l'esprit de maternité, compagne des forts, sorte de valkyrie méridionale dont la robuste vie intérieure devait écraser un être fait d'hésitante et charmeuse débilité, fruit d'une jeunesse trop tôt mûrie et de la culture trop précoce d'un admirable cerveau.

André de Neuze se réfugie chez un ami qu'il considère comme le plus grand poète du temps. Et l'auteur trace le portrait, reconnaissable, fouillé, vécu — un portrait de Van Dyck — d'un poète qui vient de mourir. Comme œuvre d'art, le livre vaudrait rien que par cette seule étude. Mais je vous ai déjà dit que j'estime peu l'art conscient et que l'auteur — ce pourquoi je l'aime — ne m'a pas l'air d'y penser plus que ne le faisaient les bâtisseurs anonymes des églises gothiques. Or, ce portrait est trop beau pour qu'on ne sache pas infiniment plus de gré à l'auteur de l'avoir compris que de l'avoir peint. C'est celui d'un amoureux de l'art absolu, de la beauté pour elle-même, de la forme parfaite, presque en dehors de la vie.

A ce grand prophète inconscient de l'art pour l'art, à ce monacal et héroïque bénédictin du verbe, le jeune homme, malgré lui, est obligé de dire qu'il ne croit plus. Il faut qu'il s'en aille en pleine vie « tuer la vanité, tuer l'esprit de jouissance, tuer l'*aristocratisme épuisant de ses pensées,* sortir de la serre chaude ».

Et il en sort, à son cœur défendant, car il ne fut pas créé pour l'action. Les doctrines humanitaires et révolutionnaires s'emparent de lui, pour lui valoir, à lui et à ses amis, cette rude apostrophe d'un anarchiste militant :

« Vous n'êtes pas plus faits pour l'action réelle que pour le livre réel. Votre éducation vous a éreintés; vous venez parmi nous pour chercher des toniques moraux pour votre petite santé; mais c'est encore le culte du moi et le snobisme supérieur qui vous mènent;... même sans le vouloir, après avoir renié votre passé, vous continuez à prendre des notes pour vos romans en nous regardant. Observez et taisez-vous. Regardez se lever l'aube, mais comme des noceurs, qui ont passé la nuit à dire des bêtises, regardent, au sortir des restaurants et des lupanars, les travailleurs au teint frais qui vont à l'ouvrage en sifflant, l'outil à l'épaule. C'est votre rôle, nous n'avons pas besoin de plus... un rôle plus direct ne nous siérait pas. »

Ainsi « se confesse un enfant du siècle », très personnellement, sans réticence et sans vanité, faisant acte grave et sincère. L'aveu est beau, franc, humble, et celui qui l'a fait nous apporte un acte de vie profonde plus grand que toutes les réflexions harmonieuses qu'il aurait pu aligner sur ces choses.

On pourrait dire, encore pour ceux que la virtuosité tourmente et qui ne savent pas encore que Mauclair est un admirable « ouvrier de fin » en art littéraire, que la forme toujours élégante et nette de sa pensée s'est faite plus mordante, et que quelques-unes des silhouettes de son livre sont d'une vérité âprement dessinée.

M. MALI

CONFÉRENCE SUR RICHARD WAGNER

AU CERCLE ARTISTIQUE

Nul mieux que notre confrère et ami Maurice Kufferath, dont les ouvrages sur Wagner, d'une documentation si précise, ont une renommée universelle, ne pouvait condenser dans les étroites limites d'une conférence les vérités essentielles à dire sur l'art du grand réformateur de l'art lyrique. Le nom de Richard Wagner vient si naturellement à l'esprit, quand on évoque la personnalité littéraire de M. Kufferath, qu'on ne conçoit pas que celui-ci puisse, dans un entretien public, parler d'autre chose que de la musique du maître, ni que personne en parle avec plus d'autorité et de compétence que lui. M. Kufferath, ainsi qu'il le confessait au début de sa causerie, a l'obsession de Wagner, et quoi qu'il fasse pour s'en débarrasser, il est obligé de la subir. En vain proposa-t-il au *Cercle artistique,* quand on lui demanda de consacrer une soirée à ses membres, d'autres sujets d'entretien. « Parlez-nous de Wagner, » lui fut-il impitoyablement répondu. Et M. Kufferath parla de Wagner, une fois de plus! Tâche ingrate, malgré le plaisir qu'éprouve tout homme familiarisé avec les œuvres admirables du maître à faire partager à d'autres les jouissances qu'elles lui ont fait éprouver.

Quelle région choisir en cet immense territoire sur lequel règne le génie du puissant créateur? Lequel de ses multiples aspects décrire? Quelle face de sa personnalité complexe mettre en relief? Tenter de résumer en une heure une étude dont des centaines de volumes n'ont pas épuisé l'intérêt, il n'y fallait pas songer. Supposant — et avec quelque raison — son auditoire initié à la biographie de Wagner, M. Kufferath a négligé celle-ci. Il a, de même, volontairement omis le poète, le dramaturge, le philosophe, l'esthéticien, pour se cantonner dans un domaine qui, à lui seul, pouvait prêter à de longs développements mais que la sagacité du conférencier a su adroitement borner. Il a traité de *la musicalité* des drames wagnériens, et péremptoirement établi que les prétendues innovations de Wagner — et combien lui furent-elles reprochées! — ne sont autres que l'application, sous des formes renouvelées, des principes les plus classiques de l'architecture musicale. L'art de Wagner, qui paraît une éclosion spontanée, est la fructification des idées qui, depuis deux siècles, tourmentaient et préoccupaient les musiciens avides de formuler musicalement l'expression dramatique de leur pensée. Les deux facteurs principaux de la transformation accomplie par l'auteur de la Tétralogie sont le développement judicieux et raisonné du *leitmotif*, qui n'est autre que le thème de fugue employé par tous les symphonistes mais rendu plus expressif et plus pittoresque (la musique de Wagner est une symphonie dramatique, ou plutôt dramatisée, a dit avec raison l'orateur), et la substitution du style populaire, de la forme libre du *lied* aux traditions de la cantilène qui enserrent l'opéra dans les liens d'une convention rigoureuse.

M. Kufferath a, en d'attachants aperçus, nettement défini ces deux réformes, rectifiant les idées erronées qu'elles ont fait naître, — telle celle qui consiste à considérer le *leitmotif* comme un « blason musical » au lieu d'y voir la source même du développement symphonique.

Sa démonstration, accueillie par d'unanimes applaudissements, a été complétée par quelques exemples caractéristiques donnés,

au piano, avec le profond sentiment musical, le rythme et la technique qu'il possède à un degré rarement atteint, par l'illustre capellmeister Félix Mottl, virtuose du clavier comme il l'est du bâton directorial. Le prélude de *Tristan et Iseult*, l'interlude symphonique de la *Walküre* qui commente le regret de Brunnhilde forcée d'abandonner Siegmund à la vengeance du féroce Hunding, le *Lied du Printemps*, les *Adieux de Wotan et la Conjuration du feu* ont, sous les doigts de l'artiste, successivement fasciné l'auditoire, qui retrouva sous le martèlement du doigté, dans les timbres suscités, les impressions tour à tour idylliques, puissantes et tragiques de l'orchestre.

O. M.

VŒUX ET GROGNEMENTS

On nous adresse, sous ce titre, la correspondance suivante :

A son tour, la Ville de Bruxelles entreprend donc une décoration : celle des squares du quartier Nord-Est. Elle vient d'acquérir au sculpteur Lambeaux une *Folle Chanson* et elle annonce qu'elle s'adressera successivement à chacun de nos maîtres. Voilà qui est bien ! Les erreurs commises au Jardin botanique ont, paraît-il, instruit les autorités.

La Ville, d'abord, n'ouvrira ses jardins qu'aux grands artistes : elle débute par Lambeaux. Elle s'est gardée d'arrêter un plan d'ensemble qui paralyse l'imagination des sculpteurs chargés de l'exécution des maquettes; elle n'impose pas à ceux-ci de sujet déterminé. Elle s'interdit toute pression sur leur travail. De plus, pour comble d'heureuse prudence, elle n'acquiert que des œuvres achevées ou, au moins, assez poussées pour qu'on puisse pressentir leur beauté.

Cette décoration-ci est excellemment menée. Qu'on veuille bien, suivant le désir de l'*Art moderne*, tailler dans le marbre les œuvres qui s'y prêtent, telles que la *Folle Chanson* précisément, et l'œuvre de la décoration du quartier Nord-Est sera irréprochable!

Il importe à présent de ne pas gâter par les acquisitions futures une entreprise si bien entraînée. Déjà l'on a été quelque peu pressé en admettant d'un coup trois œuvres de M. de Lalaing. Peut-être le méritent-elles, mais je pense qu'on ne devrait appeler les artistes de second rang qu'après que les dieux sont entrés.

Ainsi Meunier, sans nul doute, doit être présent dans cette assemblée de chefs-d'œuvre de l'Ecole belge; il faut qu'il le soit par une œuvre capitale. La plus belle que la Ville eût pu acquérir était le *Débardeur*. Anvers l'obtient. Inutile donc d'en parler encore. Nous possédons de Meunier le *Moissonneur* et le *Semeur* (Jardin botanique); le *Faucheur* (parc du Cinquantenaire); le *Puddleur* et le *Grisou* (Musée royal). Outre ces statues, les œuvres capitales de Meunier sont : le *Marteleur*, le *Buste de débardeur*, la *Pieta*, l'*Ecce homo* et le *Cheval de mine*.

La place de l'*Ecce homo* et de la *Pieta* est à Sainte-Gudule, où ils devraient déjà se trouver. Du *Buste de débardeur* et du *Marteleur*, le Musée d'Ixelles recèle les plâtres. En élever les bronzes au quartier Nord-Est serait donc une redite, et n'enrichirait aucunement notre collection de sculptures de Meunier. Mieux vaut acquérir le *Cheval de mine*, un chef-d'œuvre émouvant, une évocation poignante des misères de la fosse : toute une face du génie du maître.

Le *Cheval de mine* n'est pas grand; peut-être ne couvrira-t-il pas exactement un socle du square Ambiorix comme le fait, à ce que prétend le rapporteur du Conseil communal, la *Folle Chanson* de Lambeaux; mais je pense que cela n'est pas indispensable. Si aucun piédestal ne convient au *Cheval*, on lui en élèvera un. C'est un chef-d'œuvre, voilà l'essentiel. Car, il faut tenir la main à ce que la réunion d'œuvres du quartier Nord-Est, si bien commencée, ne soit pas diminuée par les acquisitions futures; il importe aussi que notre collection de Meunier, déjà si belle, soit complétée.

Bruxelles est la métropole actuelle des Beaux-Arts en Belgique; il faut que l'étranger s'en aperçoive et que nos grands artistes y laissent des traces.

JOSEPH LECOMTE

J'apprends à l'instant que M. Buls s'est rendu chez Meunier pour s'entendre avec lui au sujet de l'acquisition d'une de ses œuvres. Puisse-t-il encore obtenir le *Cheval de mine* et, s'il ne le peut, espérons qu'il choisira un ouvrier : Puddleur, Débardeur ou Mineur, peu importe, mais un ouvrier. Millet a fait le paysan. De Meunier, il faut des ouvriers. Aussi, si décoratif que soit le *Semeur*, si grandiose que soit le *Moissonneur* du Jardin botanique, ces acquisitions sont fâcheuses. Le Musée d'Anvers ne possède de Meunier qu'un *Débardeur;* mais cette statue est si caractéristique, si définitive, qu'Anvers est plus riche que nous.

CONCERTS YSAYE

Deuxième matinée.

Le grand succès du très beau concert donné dimanche dernier, sous la direction de Félix Mottl, par la Société symphonique des concerts Ysaye, fut, sans conteste, pour la merveilleuse interprétation que donna le maître violoniste, secondé par le superbe alto de Léon Van Hout, — un maître aussi, — du *Concertante en mi bémol majeur* de Mozart. Ah! l'émouvante, la parfaite, la miraculeuse exécution! Les deux solistes, unis dans la plus intime et la plus complète communauté de sentiment et d'expression, jouant avec un style identique servi par la même technique, ont provoqué dans le cœur des auditeurs des impressions pathétiques dont cinq ou six rappels enthousiastes ont souligné l'intensité. Rien ne peut exprimer le charme de ce dialogue entre deux voix de timbres différents, si bien mariées l'une à l'autre que les nuances les plus subtiles indiquées par l'une d'elles passaient aussitôt dans la réplique de son partenaire. La grâce de Mozart se hausse, dans le deuxième mouvement de ce lumineux triptyque musical, aux inspirations les plus élevées. Oui, l'âme de Bach plane sur l'*andante*, annonciateur des sévères beautés de Beethoven. Ce *Concertante* fut-il jamais joué à Bruxelles? Nous l'ignorons, mais il est heureux qu'Ysaye l'ait ressuscité, et certes il ne pouvait être mieux présenté que par lui.

La voix expressive de M[me] Mottl et le charme qu'elle donne à toutes ses interprétations ont confirmé et augmenté les sympathies que l'artiste a conquises à Bruxelles. L'air d'Agathe, de *Freischütz*, et deux *lieder* de Schubert, instrumentés par M. Mottl, lui ont valu un succès considérable.

Commencé par la romantique ouverture d'*Obéron* dans laquelle l'orchestre a mis toute sa flamme, le concert s'est clôturé par la symphonie, un peu démodée, d'*Harold en Italie*, qui a mis en relief, une fois de plus, le talent sérieux, sobre et sincère de Léon Van Hout. Si les thèmes de Berlioz ont gardé leur beauté et leur noblesse, les développements un peu longs et parfois

écousus qu'il leur a donnés ne sont plus faits pour intéresser aujourd'hui. On sent le défaut de méthode dans le procédé de composition d'un maître chez qui l'instinct primait le métier. Et la naïveté de l'orgie abruzzienne du quatrième tableau, la monotonie du cortège des pèlerins, au deuxième, bien que celle-ci fût en partie sauvée par l'attrait que M. Van Hout a su donner à son récit, ont eu peine à trouver grâce auprès d'un public devenu, il est vrai, exceptionnellement difficile.

Le prochain concert, fixé au 11 décembre, réunira les noms de deux pianistes hautement appréciés : MM. R. Pugno et A. De Greef, dont l'artistique émulation promet de donner au double concerto de J.-S. Bach et au double concerto de Mozart un relief inusité. On y entendra, en outre, deux œuvres inédites : l'ouverture de *Sancho*, par J. Dalcroze, et la *Suite wallonne* de Théo Ysaye.

NOTES THÉATRALES

THÉATRE DE LA MONNAIE. **Reprise de « Milenka ».**

Milenka, le ballet-pantomime haut en couleurs, débordant de vie et d'allégresse dû à la collaboration de Paul Berlier et Jan Blockx, le maître anversois, a retrouvé à la Monnaie le succès qui l'accueillit il y a dix ans. Dix ans, déjà! Elle nous paraît datée d'hier, cette première à sensation qui mit en vive lumière le talent de symphoniste d'un compositeur plein de santé, de belle humeur, de verve ironique, habile à transcrire dans la langue des sons le coloris chatoyant des petits maîtres flamands.

La partition a gardé sa fraîcheur d'inspiration, sa joie exultante, sa carnation de fille robuste, un peu populacière mais si bonne enfant! La ronde des sabots, le tableau grouillant de la kermesse traversé par le chœur joyeux et estudiantin des rhétoriciens, l'ensemble polyphonique qui clôt, par un amalgame amusant des thèmes principaux de l'œuvre, un ouvrage dont la contexture serrée a conquis les musiciens comme son inspiration mélodique a charmé la foule, sont demeurés les épisodes saillants de *Milenka*. On les a applaudis d'enthousiasme, bien que l'exécution alourdie de l'orchestre et la manifeste mésintelligence qui régnait entre les artistes de la chorégraphie et ceux de la partie symphonique eussent, à diverses reprises, compromis l'impression souhaitée.

Il convient de décerner un éloge spécial à la première danseuse, Mlle Dethul, dont la grâce, la légèreté, l'aisance, la précision de rythme et d'attitudes élèvent l'art de la danse, si rarement réalisé comme il doit l'être, à un niveau rarement atteint jusqu'ici.

THÉATRE MOLIÈRE. **L'Aînée** (4 actes), par JULES LEMAITRE.

Des diverses tentatives dramatiques, récompensées de fortunes inégales, dues à M. Jules Lemaître, l'*Aînée* nous paraît la plus heureuse. A défaut de profondeur et de réelles qualités scéniques, elle décèle une plume ironique et fine, un esprit paradoxal d'essence subtile, une observation caustique qui envisage la vie sous un angle particulier. La rouerie des petites demoiselles Pétermann opposée à la droiture de leur sœur aînée, victime de sa délicatesse et de sa vertu, l'hypocrisie du milieu puritain où se déroule l'action, la courte lutte que se livrent dans le cœur du pasteur Mikils les attraits de la chair et l'austérité du sacerdoce (ohé! ohé! ce n'est pas celle-ci qui l'emporte!) fournissent à l'écrivain des contrastes amusants, des traits satiriques qui animent son récit et compensent le style conventionnel, à tirades, à effets prémédités, du dialogue. Ce n'est ni du théâtre vivant, ni encore moins du théâtre symboliste. Mais ce n'est heureusement pas du théâtre à thèse, l'espèce la plus ennuyeuse des diverses formes adoptées par les dramaturges modernes. M. Jules Lemaître se borne à conter, avec un humour de pince-sans-rire, une historiette amusante, touchante par endroits, qui côtoie un moment le drame et finit, comme toute honnête comédie, par un bon et loyal mariage. La vertu doit être récompensée : elle l'est dans la pièce de M. Lemaître, et Lia, la charmante, l'aimante, l'exquise Lia, l'Aînée, la Cendrillon à rebours du réfrigérant foyer Pétermann, sur qui une minute de coquetterie a fait planer les plus odieux soupçons, — un léger flirt avec un lieutenant de hussards a causé la catastrophe, — épouse un brave homme dont la présence dans la pièce n'a d'ailleurs pas d'autre raison d'être.

Cette conclusion heureuse console les âmes sensibles des humiliations infligées à Mlle Pétermann aînée, dont les prétendants lui ont été successivement soufflés par la rosserie de Mlles Pétermann cadettes. Oh! les petites pestes! C'est à rougir, désormais, de s'appeler Norah ou Dorothée! Quant à Josabeth, à Elsa et à Desdémone, elles mettent dans leur chasse au mari une précocité qui semble démontrer que le « flirt » n'est pas l'apanage exclusif des jeunes transatlantiques. La vertueuse Suisse serait-elle, elle aussi, contaminée par les mœurs nouvelles?

La comédie de M. Lemaître a été bruyamment applaudie. C'est l'un des plus grands succès que le théâtre Molière ait enregistrés jusqu'ici, et l'interprétation remarquable, vraiment très remarquable que l'*Aînée* a reçue est, pour une large part, dans ce triomphe. Les rôles du pasteur Mikils, de Lia et de Norah étaient respectivement joués au théâtre du Gymnase, à Paris, où nous vîmes l'*Aînée* au printemps dernier, par M. Henri Mayer, par Mmes Suzanne Desprès et Yahne, et il semblait qu'ils ne pussent être mieux tenus. M. Munié a eu la bonne fortune de s'assurer ici le concours de M. Mayer, qui apporte à la composition difficile de Mikils le souple talent avec lequel il l'a créé. Il a trouvé dans sa troupe, en la personne de Mmes Ratcliff et Gauthier, des éléments d'interprétation excellents, qui égalent, et qui dépassent peut-être, par le naturel et l'aisance, ceux dont disposait la direction du Gymnase. Mme Ratcliff n'avait pas eu jusqu'ici de création de l'importance de celle de Lia Pétermann. Elle s'est révélée, dans l'*Aînée,* comédienne accomplie et artiste jusque dans le goût sûr avec lequel elle s'habille. Son succès personnel a été considérable et mérité. Charmante aussi, enjouée et espiègle, Mlle Gauthier dans le rôle de Déborah. Il n'y a d'ailleurs pas une tache dans le bel ensemble que nous a présenté M. Munié et il convient de louer tous les artistes, MM. Mondoz, Narball, Genin, Renoux, Mmes Bade, Rolla, Ollivier, etc., du concours qu'ils apportent à l'Académie française en la personne de M. Lemaître.

THÉATRE DU PARC. **Le Nouveau Jeu** (5 actes), par H. LAVEDAN.

« Le nouveau jeu? C'est la maladie de notre époque : l'amour du *contraire.* Mais elle ne dure pas. On est nouveau-jeu à vingt ans, vieux-jeu à quarante. La seconde moitié de la vie se passe à revenir sur l'autre. »

C'est en ces termes, ou à peu près, que M. Lavedan explique et justifie, au dernier acte, le titre et la « moralité » — si ce terme peut être mêlé à l'affaire — de sa joyeuse pièce. Au fond, était-il nécessaire qu'il y eût une moralité? Le spirituel auteur des dialogues de la *Vie parisienne* n'a sans doute pas eu le dessein en

composant *le Nouveau Jeu*, d'écrire une comédie de mœurs : tout au plus d'instantanéiser, dans le décor affriolant de certains coins vicieux de Paris : boudoirs de filles, hôtels pour amours libres, quelques épisodes de la vie fêtarde et outrancière, de l'existence échevelée des snobs, des fleurs de club, des écervelés qui, pour être « dans le train », s'éreintent à se divertir, au rebours de la jeune Dorothée de M. Lemaître qui, dans sa tonnelle, s'amusait à être triste. C'est dans ces légers croquis, capiteux et sournois, que réside l'intérêt de la pièce nouvelle. Les personnages, ce sont des Forain transportés sur la scène, lancés dans une intrigue de vaudeville quelconque, mais symphoniquement accompagnés d'un bout à l'autre de leur équipée par un cliquetis de mots drôles, de propos excentriques, pimentés d'argot, de dialogues imprévus, insolemment frondeurs, impertinemment libres, — au demeurant délicieusement comiques. « Il faut avoir de la mousse et du battant » dit un des détraqués dont M. Lavedan a buriné la silhouette. Et tous les personnages du *Nouveau Jeu* ont la « mousse », et le « battant » voulus, une verve endiablée de gavroches mondains, un modernisme exaspéré, l'agitation perpétuelle et stérile des noceurs de « la haute ». Le tableau frise la grande satire. Des moralistes pourront, à la rigueur, voir en M. Lavedan l'annonciateur des catastrophes futures et ratiociner à loisir sur l'impérieuse nécessité du coup de balai décisif.

Comme fond, l'inévitable, le sempiternel adultère! Un adultère en partie double, comme une comptabilité bien tenue, un adultère en diptyque : Mme Paul Gostard, surprise dans une garçonnière, fait aussitôt après pincer son mari dans le lit de Bobette. Et allez donc! ohé! ohé! la voilà, la vie, la grande vie! Les deux flagrants délits, constatés par le même commissaire de police dans les vingt-quatre heures, minutieusement mis en scène avec leurs accessoires obligés, constituent le « clou » de la comédie-vaudeville de M. Lavedan, dont le réalisme dépasse les témérités scéniques antérieures. Mais l'adultère, dans le nouveau jeu, n'a rien de dramatique. Il paraît être une fleur naturelle du mariage, une éclosion prévue. C'est un incident sans grande importance. L'affaire réglée, chacun retourne vaquer à ses occupations.

M. Lavedan montre tout cela plaisamment, en projections de lanterne magique si rapidement variées que la toile tombe avant que le public ait pu se ressaisir, analyser, critiquer, s'émouvoir, fixer ses impressions. Il a pris le parti d'applaudir à outrance, et c'était ce qu'il avait de mieux à faire, ne fût-ce que pour rendre justice au talent des artistes qui ont mené avec vivacité et bonne humeur cette tarentelle, — des deux protagonistes principaux surtout, Mme Jeanne Granier, dont le naturel, la bonhomie, la finesse, la variété d'intonations sont remarquables, et M. Galipaux, tout à fait amusant dans le rôle de Paul Gostard qu'il a composé en comédien excellent, se gardant avec soin de tomber dans les exagérations du créateur du rôle à Paris, M. Brasseur, qui en avait peut être trop accentué le côté caricatural.

Memento des Expositions

MONACO. — VIIe exposition internationale annuelle des Beaux-Arts. Janvier-avril 1899. Dimensions maxima : tableaux, largeur : 1m,40; sculptures, poids : 100 kilogs. Envois du 15 au 25 novembre chez MM. Denis et Robinot, 16, rue Notre-Dame-de-Lorette, Paris. Renseignements : M. *G. de Dramard, président du Comité de direction, 157, faubourg Saint-Honoré, Paris.*

NANTES. — *Société des Amis des Arts* (par invitation), 21 janvier-5 mars. Deux ouvrages par exposant. Transport gratuit aller et retour de Paris à Nantes. Délais d'envoi : notices, 25 décembre, œuvres, 10 janvier. Renseignements : *Secrétariat général, rue Lekain, 10, Nantes.*

PAU. — *Société des Amis des Arts*. XXXVe exposition. 15 janvier-15 mars 1899. Dimensions maxima : tableaux, 2 mètres de largeur; sculptures, 100 kilogs. Gratuité de transport (de Paris à Pau) pour les artistes invités. Dépôt chez Pottier, rue Gaillon, 14, Paris, du 25 novembre au 8 décembre. Renseignements : *Secrétariat général, au Musée de Pau.*

Accusés de réception

Contes inquiets, par POL DEMADE. Bruxelles, O. Schepens et Cie. — *Axel Borg* (I Hafsbandet), roman, par AUGUSTE STRINDBERG. Traduit du suédois par L. Littmanson. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Inferno*, par AUGUSTE STRINDBERG. Avant-propos par Marcel Réja. Portrait d'Auguste Strindberg par Henri Héran. Paris, Société du *Mercure de France*. — *L'Horreur du baiser*, par LOUIS ERNAULT. Paris, librairie de l'Art Indépendant (10, rue Saint-Lazare). — *Deux Chants royaux*, par LOUIS ERNAULT. (Prix Victor Hugo au concours de poésies de l'Odéon, 1898. Paris, librairie de l'Art Indépendant. — *Les Yeux verts*, roman, par RAULA, Paris, L. Vanier. — *Les Étapes d'un sceptique*, par ROMAIN TALBOT, avec un portrait de l'auteur. Leipzig, Breitkopf et Härtel. — *La Femme qui a connu l'Empereur*, roman, par HUGUES REBELL. Paris, Société du *Mercure de France*. — *Le Cirque solaire*, roman, par GUSTAVE KAHN. Paris, édit. de la *Revue blanche*.

Petite chronique

Les ouvrages présentés au grand concours de peinture pour le prix de Rome seront exposés au Musée moderne à partir du 21 jusqu'au 28 courant, de 10 à 4 heures.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 1 h. 1/2, au théâtre de la Monnaie, deuxième concert populaire, sous la direction de M. A. Nikisch.

L'administration vient de traiter avec Paderewski pour un concert extraordinaire fixé au 16 avril prochain.

Le Salon annuel des aquarellistes a été ouvert hier avec le cérémonial accoutumé. Dans son ensemble, il paraît supérieur à ses aînés. Quelques noms nouveaux en rafraîchissent l'intérêt. A huitaine notre impression.

Le peintre Eugène Laermans organisera prochainement une exposition de ses œuvres à la Maison d'Art.

Durendal glisse dans sa livraison de septembre cette insinuation : « L'*Art moderne* ignore toujours et laisse ignorer à ses lecteurs que le prix quinquennal de littérature fut attribué à M. Albert Giraud. »

Durendal a perdu une occasion de se taire. Ce petit événement littéraire fut annoncé par l'*Art moderne* dans son numéro du 17 juillet dernier, qui contenait, en outre, une élogieuse appréciation du dernier volume du lauréat, *Héros et Pierrots*, avec un renvoi au compte rendu qui avait été publié le 29 mai 1897 d'un volume précédent, *Pierrot Narcisse*.

A cela près, l'insinuation de *Durendal* est justifiée.

Nous signalons à l'attention l'admirable discours sur *la Beauté* prononcé à la séance solennelle de rentrée du Jeune Barreau de

Mons par un jeune avocat, Me André. Il a été reproduit dans le *Journal des tribunaux* (belge), numéro du 6 novembre, page 145 et s. Comme pensée et comme style, il est d'un intérêt et d'une séduction ininterrompus. Il contient des considérations profondes et intéressantes sur cette chose assurément confondante pour quelques-uns et si vraie pour qui se rend compte des vrais besoins de l'âme humaine : Le Droit a la Beauté !

C'est M. Léon Dubois, ancien chef d'orchestre à la Monnaie, compositeur de talent, qui succédera à M. Emile Mathieu en qualité de directeur de l'école de musique de Louvain. M. Gilson, dont il avait été question d'abord, n'a pu se décider à accepter des fonctions qui absorberaient le temps qu'il entend consacrer à la composition.

M. Jules Destrée a commencé la semaine dernière, à l'Institut des hautes études annexé à l'Université nouvelle, une série de conférences sur les *Peintres primitifs italiens*. Ces entretiens ont lieu le mardi soir, à 8 h. 1/2.

Le Nouveau-Théâtre donne aujourd'hui dimanche, en matinée, l'*Ecole des veufs*, dont les représentations ont dû être interrompues en plein succès par suite du traité passé antérieurement avec M. Dieudonné, qui joue le soir les *Vivacités du capitaine Tic* et l'*Affaire Mancel*.

Le théâtre du Parc donnera aujourd'hui, à 1 h. 1/2, sa deuxième matinée classique et littéraire. Le programme se composera du *Menteur* et des *Précieuses ridicules* joués avec le concours de MM. de Féraudy, Georges Berr et Dehelly. Ce spectacle sera précédé d'une conférence de M. Georges Larroumet. Demain, lundi, à 4 h. 1/2, troisième séance de lectures (poètes et prosateurs). Au programme : Th. Hannon, Eug. Montfort, Max Waller, Tristan Klingsor, B. Björnson, G. Le Roy, Villiers de l'Isle Adam. Scène V du troisième acte de *Denise* (A. Dumas), jouée par Mlle Fège et M. Godeau.

La deuxième matinée littéraire du théâtre Molière aura lieu jeudi prochain. Au programme : *Georges Dandin*; lectures d'auteurs belges; audition de vieilles chansons et de musique ancienne avec le concours de M. E. Agniez.

La maîtrise de l'église Sainte-Gudule exécutera mardi prochain, à 11 heures, à l'occasion de la Sainte-Cécile, la messe de Schumann sous la direction de M. F. Marivoet.

Par suite d'une indisposition de M. de Solenière, les deux auditions-conférences annoncées à la Maison d'art pour les 26 et 29 novembre sont reportées à une date ultérieure; mais pour tenir dans la mesure du possible l'engagement pris, Mme Saillard-Dietz viendra seule donner le 26 un récital de piano dans lequel elle exécutera des œuvres de Mozart, Beethoven, Weber, Chopin, etc., etc.

Mme Thénard, de la Comédie française, donnera vendredi prochain, à 8 h. 1/2, à la Maison d'Art, une soirée-conférence avec le concours de Mlle Lepage.

Les jeunes écrivains de la revue *La Lutte* organisent à la Maison d'Art une série de douze cours-conférences sur les principaux écrivains de Belgique depuis Charles Decoster jusqu'à Maurice Maeterlinck.

On peut se procurer dans toutes les librairies des cartes permanentes à 5 francs, valables pour deux personnes et pour les douze conférences.

La première — André Van Hasselt, par M. Edouard Ned — aura lieu jeudi prochain.

La première des séances de musique classique pour instruments à vent et piano données par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef, professeurs au Conservatoire, est fixée au dimanche 4 décembre prochain. S'adresser, pour les abonnements, à M. V. Hoogstoel, au Conservatoire (aile droite).

L'*Apollonide* de Franz Servais sera représentée à Carlsruhe — nous tenons ce renseignement de M. Mottl lui-même — dans le courant de la saison, vraisemblablement à la fin de janvier.

Le drame lyrique de M. Sylvio Lazzari, *Armor*, qui vient d'être représenté, pour la première fois, au théâtre Allemand de Prague que dirige M. Angelo Neumann, a obtenu un très grand succès. Le *Deutsches Abendblatt*, *Bohemia* et la plupart des journaux tchèques lui consacrent des chroniques élogieuses. Très bien chanté par le ténor Elsner et par Mme Klaus, *Armor* a été l'objet, de la part de la direction, d'une mise en scène des plus remarquables. Le compositeur, qui conduisait l'orchestre, a été acclamé et rappelé à plusieurs reprises.

Le célèbre ténor Alvary, que nous applaudîmes à Bayreuth, aux côtés de Rosa Sucher, dans le rôle de Tristan, vient de mourir, âgé de quarante-deux ans. Fils du peintre André Achenbach, de Dusseldorf, il fut, durant ces dernières années, l'un des chanteurs les plus appréciés de l'Allemagne, où il interpréta les grands rôles du répertoire wagnérien : Siegfried, Tristan, Tannhäuser, etc. Il appartint aux théâtres de Weimar, de Munich, de Hambourg et au Metropolitan Opera House de New-York.

La maison Hachette, qui édite depuis trois ans la *Quinzaine musicale*, recueil populaire de morceaux de piano à deux et à quatre mains, de mélodies, etc., vient de faire paraître un élégant album de chant consacré aux nouveautés musicales de la saison. Les cinq œuvres qu'il contient sont signées A. George, E. Trémisot, G. Sporck, G. Paulin et M.-A. Bisetzka.

Le projet d'élever un monument collectif à Beethoven, Mozart et Haydn à Berlin vient d'être abandonné. On érigera des statues distinctes aux trois grands maîtres de musique, et c'est le sculpteur Siemering, chargé d'abord du monument collectif, qui exécutera ces statues.

La livraison de novembre des *Maîtres de l'Affiche*, qui clôture la troisième année de cet artistique recueil, renferme quatre excellentes affiches de Jules Chéret, de] Willette, de Manuel Robbe et de Mucha. Dans le numéro qui paraîtra le 1er décembre, les abonnés recevront une prime dessinée par Chéret.

La livraison de novembre du *Magazine of art*, par laquelle cette belle publication inaugure sa vingt-deuxième année d'existence, contient une attrayante série de dessins en couleurs figurant l'application de la flore au costume féminin, une étude sur le peintre symboliste Sascha Schneider, un curieux article d'H. Spielmann sur les analogies de composition qu'offrent certaines œuvres de maîtres anciens, une monographie du sculpteur Lucchesi, etc. Quatre planches hors texte d'après Seymour Lucas, J.-L. Gérôme, Sascha Schneider et Lucchesi complètent cette livraison, particulièrement soignée au point de vue du texte et des illustrations.

L'éditeur J. Bowden (10, Henrietta Street, Londres) met en vente un livre nouveau, écrit et illustré par Mme A. Gaskin : *The Travellers and other stories*, le plus joli recueil de contes puérils paru depuis les albums de Kate Greenaway.

La dernière livraison parue de l'*Art flamand*, de M. J. du Jardin, est relative à quelques-uns des artistes belges d'aujourd'hui, particulièrement aux peintres et sculpteurs issus de l'atelier Portaels : Agneessens, Wauters, Hennebicq, Verheyden, Vander Hecht, Vander Stappen, Cluysenaer, de la Hoese, E. Charlet, Impens, etc. Elle s'ouvre par une intéressante étude sur Alfred Stevens, illustrée de plusieurs reproductions.

Encore une ! Au moment où s'achève à Amsterdam l'exposition Rembrandt, la ville de Harlem inaugure une exposition consacrée à la gloire de Franz Hals. Le produit en est destiné à la caisse du comité qui a pris l'initiative d'ériger un monument au peintre des *Corporations*.

Bruxelles. — Imp. Ve Monnom 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 48. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 27 NOVEMBRE 1898

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Notes sur les Primitifs italiens (1)

GIACOMO ET LORENZO SALIMBENI
DE SAN-SEVERINO (2)

Pour avoir abrité la naissance et les premières années de Raphaël, la ville d'Urbino est fameuse. Mais c'est surtout auprès de ceux qui ne l'ont point vue qu'elle est célèbre pour ce motif-là. Elle a à offrir d'autres fêtes d'art, plus actuelles et plus savoureuses, que ce souvenir : son admirable Palais des anciens ducs avec une nombreuse galerie de peinture où triomphe, parmi bien d'autres œuvres mémorables, l'un des rares, sinon le seul tableau d'un Flamand ignoré : Juste de Gand ; sa cathédrale, ses églises et ses chapelles, son vieux château et ses murailles à créneaux, et ses rues, ses pittoresques rues qui si follement montent ou descendent, ouvrant des échappées vastes sur les ondulantes montagnes proches ou lointaines.

Jusqu'en ces temps derniers (octobre 1898), la cité séduisante était hors des itinéraires faciles et nul chemin de fer n'y conduisait les touristes pressés. Il fallait laisser l'express qui longe l'Adriatique, en un de ces petits ports où les bateaux aux voiles triangulaires, pourpres comme si on les avait trempées dans du sang, ou oranges comme si elles gardaient l'ardeur d'anciens soleils, font de si prodigieuses taches sur l'eau bleue, l'eau de la mer de saphyr, étincelante dans la lumière : à Pesaro, à Fano, et franchir quelques 40 kilomètres, soit pédestrement par la longue route grise, soit emporté par la course preste de ces agiles petits chevaux d'Italie qui semblent toujours trotter avec furie, comme si cela les amusait d'être si vites; le paysage est un peu aride, aux verdures rares, mais dans ses larges horizons, les collines

(1) Voyez, dans l'*Art moderne* de 1891, n° 47, GIOTTO; n° 49, MASOLINO DA PANICALE; n°s 51 et 52, GENTILE DA FABRIANO; — en 1892, n°s 31 et 32, PISANELLO; n° 38, ORIOLO; n° 44, l'INCONNU DE FRANCFORT; — en 1894, n°s 36, 40 et 44, PIERO DELLA FRANCESCA; — en 1897, n°s 45, 46 et 47, l'ANGELICO; — en 1898, n°s 34, 36 et 37, BENOZZO GOZZOLI.

(2) ŒUVRES. — *La Légende de saint Jean-Baptiste; Crucifixion,* fresques dans l'oratoire de la confrérie Saint-Jean à Urbino.

BIBLIOGRAPHIE. — *Pitture della chiesa di S. Giovanni di Urbino eseguite dai fratelli Lorenzo et Giacomo di San Severino e descritte dal commendatore Severino conte Servanzi-Collio.* San-Severino, Bellabarba, 1888.

en étages, semées de taillis roussâtres, tracent des lignes molles, aimables, non sans douceur ni grandeur et j'y reconnus maint fond de tableau que peignit Piero della Francesca. L'on arrive par un chemin s'élevant en lacets vers la ville massée, pressée, irrégulièrement accrochée sur la hauteur.

Laissez-moi vous conduire, à présent. Je veux vous mener vers une merveille exquise dont les guides parlent peu ou point du tout et que n'estiment guère les gens du pays, habitués à déambuler à travers des trésors d'art et uniquement sensibles d'ailleurs à l'admiration universelle pour Raphaël. C'est une chapelle, une toute petite chapelle, déserte et abandonnée, où l'on ne dit la messe qu'une fois l'an, le jour de la fête du saint. Elle est sombre, déserte et fraîche. Il y fait délicieusement solitaire et silencieux : quel doux abri contre l'aveuglant soleil méridional et la turbulence babillarde et grouillante de la place publique!

La voûte, en berceau, est singulière : on dirait d'un bateau renversé, montrant les lourdes poutres brunes de sa charpente. Mais qui pensait donc que l'oratoire était désert? Voici, sans que nul n'y soit entré après nous, qu'il s'anime et se peuple de douces ombres immortelles : là, vers le fond, c'est le supplice de Jésus, avec la détresse des apôtres, le cortège des soldats et la curiosité indifférente de la foule; et vers la muraille de droite, c'est toute l'histoire de Jean le Précurseur, sa naissance et sa vocation, et les réunions qu'il catéchisa, les disciples auxquels il donna le baptême, sa rencontre avec le roi Hérode.

Les autres incidents légendaires étaient contés sur le mur d'entrée et sur la paroi de gauche : le festin et la danse de Salomé, son horrible requête, le supplice et la tête de saint Jean sur un plat d'or; il n'en reste plus aujourd'hui que d'insaisissables vestiges et l'imagination la plus subtile n'en saurait réédifier les nobles ordonnances.

Ce sont les frères Lorenzo et Giacomo Salimbeni, de San-Severino, petit village situé non loin, dans la Marche, qui, en 1416, remplirent cette chapelle de visions. Une inscription commémorative nous l'apprend et résume en même temps tout ce que l'on sait de ces peintres.

Qui étaient-ils? D'où venaient-ils? Étaient-ils jeunes ou vieux? Chez quels maîtres apprirent-ils leur art? Quels élèves ont-ils formés? D'Urbin, où sont-ils allés? Où sont leurs autres œuvres? Nulle réponse à ces questions. D'eux, on ignore tout.

Et ce qui est plus inexplicable encore, c'est que non seulement l'histoire les a méconnus, mais la critique aussi paraît avoir dédaigné leur œuvre considérable et charmante. On ne trouve leur nom cité ni dans Vasari ni dans aucun livre postérieur. Ils n'obtiennent point une ligne dans tant de compilations et de recherches, tant de travaux érudits et ingénieux sur l'art en Italie. C'est à croire que leurs fresques, incluses en la chapelle de Saint-Jean, n'ont eu aucun rayonnement extérieur. Lanzi, un des rares écrivains qui mentionne les San-Severinates, en parle en trois mots dédaigneux comme de peintres attardés. Reproche injuste et qui procède, pensons-nous, d'une confusion avec un autre peintre médiocre, dont on connaît quelques œuvres datées de la seconde moitié du XVe siècle : l'une d'elles se trouve à la National Gallery, signée : Laurentius II San Severinas. Ce Laurentius Secundus était peut-être le fils ou le petit-fils du Lorenzo d'Urbin.

Si les fresques de l'oratoire de Saint-Jean sont bien de 1416, leurs auteurs, loin d'être des réactionnaires, furent au contraire, comme le saint dont ils retracèrent l'histoire, des Précurseurs. Ils devancent dans l'étude exacte du nu Masolino qui, vingt ans après seulement, peignait aussi, aux murs du Baptistère de Castiglione d'Olona, la même tragique légende; ils devancent Gentile, Pisanello, Gozzoli dans la recherche des mouvements expressifs, l'amour du pittoresque, des vêtements somptueux, les manifestations de la vie familière, l'observation des animaux; ils devancent les Florentins en introduisant des portraits dans leurs compositions. Ils sont, au contraire, de hardis novateurs.

Ce qui leur manque encore, ce qui les rattache au siècle qui vient de finir, c'est leur ignorance de ces lois de la perspective qui, passionnément étudiées, allaient permettre aux artistes d'exprimer plus complètement leurs imaginations. La plupart de leurs figures sont raides, à la silhouette découpée, et leur réunion semble toujours être une juxtaposition pénible et contrainte; l'admirable *Crucifixion* apparaît ainsi comme une grande image et n'évoque guère le tumulte de tout ce peuple assemblé aux pieds des croix.

Mais est-ce bien là un défaut? Au point de vue académique, assurément. Ne peut-on croire pourtant que ce genre spécial de décoration de murailles pouvait parfaitement se passer des modelés savants et des perspectives trompant l'œil! N'est-il pas, au contraire, absurde, de juger la fresque, la mosaïque, le vitrail, l'estampe ou la tapisserie selon des conceptions adaptées à la peinture de chevalet? L'art n'étant en somme qu'une traduction de la nature, pourquoi vouloir le rétrécir en exigeant que toutes ces traductions suivent les mêmes règles? Ce qui semble justifier cette opinion, c'est que la grande fresque peinte un siècle après par B. Luini au fond de l'église de Lugano, et très semblable comme composition à celle d'Urbin, n'est pas plus éloquente que celle-ci, malgré tous les progrès accomplis depuis et résumés par l'habile élève de Léonard.

D'ailleurs, attardés ou précurseurs, qu'importe : je veux savourer seulement la joie qu'ils ont offerte à mes yeux. Ce sont de grands peintres, vous dis-je. Ils avaient

de belles âmes enthousiastes et rêveuses et peu d'artistes ont mis à évoquer le Calvaire, autant de sentiment dramatique. La Vierge tombée, écrasée par la douleur, toute droite et raide comme la pierre, est d'une émotion inexprimable. Et le saint qui pleure et se dresse pour s'abattre à son tour, avec sa bouche tordue et sa face convulsée, et la Madeleine, à genoux, ses cheveux d'or épars et les deux bras tendus, jetés vers le crucifié, sont bien aussi de terribles figures de désespoir. De la plaie qui saigne au côté du Christ, des gouttes de sang coulent et un ange est là, avec un calice d'or, pour les recueillir. D'une main, il tend le vase et de l'autre il voile sa figure désolée qu'il détourne pour ne point voir... Des traits pareils, d'une si vive intensité, résumant, dans un geste, dans une attitude, des poèmes d'affliction sont aussi fréquents chez les San-Severinates que rares chez les peintres décorateurs sans génie et sans cœur des temps qui suivirent.

Veut-on savoir un autre exemple de la grandeur de leur inspiration? La disposition des lieux laissait au-dessus de la croix un espace vide semi-circulaire : Les frères Salimbeni y résumèrent en un symbole toute la signification mystique de la scène dont ils avaient décrit les multiples aspects : un grand pélican aux ailes blanches s'ouvrant la poitrine pour nourrir ses petits!

L'ensemble, les trois croix, les cavaliers et les bannières, les soldats et les fidèles et les badauds, se détache sur un fond sombre, qui était sans doute à l'origine d'un bleu de ciel nocturne, mais qui est devenu presque noir. Cette particularité donne à ces fresques une physionomie spéciale et met en valeur des tons chauds et blancs, des noirs, des rouges rarement employés par les autres fresquistes. Il serait bien intéressant de les étudier avec quelque détail, non seulement cette *Crucifixion* tragique, mais aussi cette *Légende de saint Jean*, d'une si curieuse et fraîche verve, mêlant tant de vérité contemporaine à l'évocation parfois naïve et puérile du passé.

Voici saint Jean, tout enfant encore, prêchant sur un tertre devant une assemblée assise; plus loin, il baptise les foules accourues vers lui; plus loin, c'est Jésus lui-même qui s'incline sous l'eau du Jourdain; plus loin encore, le Précurseur est arrêté devant le roi Hérode, cheminant à cheval, fastueusement vêtu d'une robe noire ornée de clochettes d'or.

Partout, c'est, avec quelque gaucherie, mais avec tant de charme et de diversité, la vie pittoresque du temps. Benozzo, plus tard, n'y apportera point une compréhension plus vive. Il y a là des figures que l'on sent étudiées d'après nature : la gravité douce des vieillards, la pétulance des enfants, les lignes bougeantes des chevaux et des chiens. Dans le *Baptême des foules*, il y a même, indiquée aux derniers plans, une joyeuse fête villageoise, avec des paysans attablés vidant des brocs. Il semble qu'on retrouve là un effort de variété analogue à celui des Lorenzetti dans leur grande fresque du Campo Santo : le *Triomphe de la mort*. Par d'autres côtés, la faiblesse du dessin des mains, la rondeur douce des figures, l'œuvre se rattache aux giottesques.

Mais si l'on songe qu'elle date de 1416, l'on admire ce prodigieux effort de renouvellement d'une forme d'art qui allait s'épuisant et l'effort fait par des âmes pures et ardentes dans la direction même où Masolino, Pisanello et les autres allaient trouver des triomphes : l'observation directe de la vie, la compréhension de sa beauté. Vraiment, ces fresques me semblent ouvrir superbement le XVe siècle et je reste confondu qu'elles aient si peu de notoriété. Nouvel exemple des jeux et des dérisions de la gloire; ces grands artistes attendant la justice qui leur est due et devant peut-être l'attendre toujours, — car qui donc pense encore aux San-Severinates?

JULES DESTRÉE

EUGÈNE MONTFORT

Essai sur l'amour.

Après Stendhal, Michelet et Bourget, M. Eugène Montfort n'a pas craint de faire lui aussi un *Essai sur l'amour*. Louable témérité! Ne croyez pas que des précédents si redoutables déprécient cette tentative : M. Montfort, en écrivant ce volume, n'a obéi qu'à son sentiment et il a su y mettre autant de personnalité que dans *Sylvie* ou *Chair*; voilà ce qu'il faut considérer comme précieux, mais voilà en même temps ce qui fait le défaut capital de ce livre.

Divisé en trois parties, dont la première traite de l'Attente et de la Venue de l'amour, la deuxième de la Vie d'amour et la troisième de ses Transformations et de son Idéal, l'auteur, tout en évitant avec soin le ton abstrait ou pédant, y a su dégager des circonstances ordinaires de l'amour et de l'accident les traits les plus généraux qui le caractérisent et établir ainsi une harmonieuse synthèse du sentiment. Au théorème psychologique, une imagination délicate et une sensibilité frémissante prêtent toutes leurs ressources; l'analyse en est fine et attachante. M. Montfort a su de ce petit traité philosophique faire une œuvre d'art, vivante et curieuse, où nous retrouvons toutes les qualités qui nous le signalèrent jadis : la pureté, l'ardeur et le cristal merveilleux de la forme. Mais, disions-nous plus haut, si l'originalité fait la valeur de ce livre, elle en restreint la portée aussi : car un ouvrage de ce genre doit être universel et non spécial.

M. Montfort, en effet, a parlé excellemment de l'amour : mais l'amour tel qu'il l'entend, bien peu le reconnaîtront pour authentique. « Il n'y a rien de plus beau dans le monde des sentiments qu'une âme d'adolescent ou de fille de quinze ans », écrit l'auteur quelque part; et, par cette simple phrase, il situe exactement le domaine qu'il va explorer. L'amour chez lui est sentimental et absolu; il le conçoit comme une chose « immédiate », se présentant une fois dans la vie et dont l'influence centrale désormais régit tous les actes. Il est sans doute fort noble de nourrir de telles opinions; mais elles sont assez mal assises, peu pratiques et fort controuvées. Une âme de trente ans est mille fois plus

intéressante qu'une âme de quinze ans; celle-ci est la frémissante possibilité, celle-là est la réalisation, l'expérience et l'enseignement. Quant à affirmer que l'amour soit un mal que l'on ne subit qu'une fois, comme la rougeole ou le choléra, voilà ce qui me laisse fort sceptique. Je ne saurais davantage admettre qu'il n'y ait qu'une sorte d'amour. Stendhal était plus large : il déclarait reconnaître quatre amours : l'amour-passion, l'amour-goût, l'amour-physique, l'amour de vanité, et ajoutait que l'on pouvait encore compter huit ou dix nuances. Mais c'est contre le caractère *définitif* de la théorie de M. Montfort que je prétends m'insurger de toutes mes forces. Rien n'est définitif dans la vie; les destinées se nouent et se délient; des êtres passent, se rencontrent et se séparent; l'amour à la loi de l'éternel mouvement ne fait pas exception; l'unité de culte importe peu, seul est appréciable le sentiment de force que nous retirons de son commerce. La qualité de notre émotion ne dépend pas de l'objet qui la cause en nous. Louise, Armide ou Déjanire, quelle que soit celle de vous que nous étreignons, le bienfait que nous pouvons retirer de votre fréquentation charmante est le même toujours! Vous êtes des occasions puissantes et agréables, rien de plus, et vous ne nous arrêterez pas. Il est possible qu'il soit de la destinée de l'homme d'aimer — mais où vois-je indiqué qu'il ne puisse aimer qu'une seule fois et qu'une seule femme? Le mariage — et je prends ce mot en son acception la plus large, entre autres dangers, présente celui de la stagnation des forces vives de l'être. L'homme fort est celui que rien ne retient et qui ne s'est pas créé de devoirs superflus. S'il doit, en un absorbant amour, perdre le sens de son destin, qu'il brise son cœur. Les bras d'une femme sont un endroit plein de délices, mais, en vérité, ce n'est pas un séjour. Il faut y passer, soit pour se délasser, soit même pour assurer la perpétuation de l'espèce — mais il faut s'en arracher aussitôt, car l'idéal n'est pas d'aimer, de conserver à soi une petite femme ou d'être heureux, mais bien de faire quelque chose, de se réaliser dans l'espace et le temps.

Voilà une morale *to the happy few*. Zarathustra l'approuverait, sans doute. Que M. Montfort me pardonne cette contradiction passionnée. J'aime son art clair, bondissant et frais : ses idées m'inspirent une méfiance violente. Trop de choses déjà nous détournent des voies de l'action pour qu'il soit permis de multiplier autour de nous les occasions d'abstention ou de négligence.

ANDRÉ RUIJTERS

Au Salon des Aquarellistes.

Dans tout le disparate d'un Salon qui ne trouve sa raison d'être que dans une tradition officielle et où nulle foi commune n'assemble des artistes pour un même but d'art, quelques aquarelles, bénéficiant des médiocrités voisines, éclatent avec la vivacité et la fraîcheur d'un diamant parmi des happelourdes. Entre tous un envoi attire : la Suite de Béguinages de Delaunois, d'une couleur émouvante et dure et où vraiment un tempérament se révèle. Remarqué aussi, au cours de la promenade hâtive qui ne nous permet qu'un compte rendu si sommaire, des Rink, à la technique sévère et forte, à la forme attachante, des Titz, une série de paysages du Pas-de-Calais d'une clarté limpide et blonde, des Binjé dans une note nouvelle, d'une émotion discrète, et les habituels Cassiers, joyeux, légers et zélandais. Des Mellery, des Bartlett, des Latouche, des Meunier sont à voir encore et, en sortant, les charges de L. Abry qui sont tout à fait réussies.

Deuxième Concert populaire.

Programme court, substantiel, purement symphonique, dont le principal attrait résidait dans l'interprétation donnée aux œuvres qui le composaient par un chef d'orchestre célèbre à l'étranger, inconnu à Bruxelles : M. Arthur Nikisch, directeur des concerts du « Gewandhaus » de Leipzig.

De tous les grands chefs d'orchestre dont le défilé renouvelle, depuis quelques années, l'intérêt des concerts bruxellois, M. Nikisch paraît exercer avec la plus impérieuse autorité le sacerdoce directorial. Il s'impose par une volonté tyrannique, absolue, qui ne se borne pas à conduire la phalange instrumentale dans son ensemble, mais pèse sur chacun des exécutants. Dirigeant de mémoire, il tient dans la main et « dans l'œil » tous les instrumentistes, auxquels il indique avec une précision et une sûreté inouïes les rentrées, les nuances, les effets les plus subtils. On peut discuter sa façon de comprendre certaines œuvres. Son interprétation de la symphonie en *ut mineur* de Beethoven, à laquelle il donne un *rubato* inattendu, a dérouté le public et certes les mille détails qu'il met en relief ont-ils pour résultat de briser parfois la grande ligne architecturale de la composition. Mais en revanche, quelle clarté dans l'exposé des thèmes, quelle correction dans les développements, quel charme dans le phrasé des passages mélodiques! Quoi qu'on puisse dire, M. Nikisch est-ce qu'en argot bruxellois on appelle — révérence gardée — un *Jan*, un homme qui sait ce qu'il veut. Aucun chef d'orchestre n'a fait jusqu'ici pareille dépense d'énergie, de fluide vital pénétrant jusqu'au tréfonds de l'orchestre et le faisant palpiter. C'est, surtout, par la lumière éblouissante dont il éclaire les œuvres que s'affirme sa personnalité. L'ouverture de *Freyschütz*, le prélude de *Lohengrin* et l'ouverture de *Tannhæuser* lui ont fourni tour à tour l'occasion de déployer les ressources de son incontestable talent. Dans la dernière de ces grandes pages symphoniques, il a mis en relief, en doublant le second cor, un contre-sujet du chant des pèlerins que personne, croyons-nous, n'avait jamais entendu. L'effet en a été très heureux et imprévu.

Hongrois d'origine, M. Nikisch a tenu à inscrire au programme le nom de Franz Liszt, dont il a exécuté le poème symphonique *Les Préludes*. L'œuvre a paru quelque peu démodée, malgré l'intérêt d'une exécution supérieure, fouillée dans les moindres détails. Mais c'est dans le prélude de *Lohengrin*, qu'il a grandi à des proportions rarement atteintes, que s'est révélé surtout l'art extraordinaire que possède M. Nikisch de faire chanter toutes les voix, de tirer de chaque instrument son maximum de sonorité, de faire jaillir de la tempête orchestrale le motif principal au moment voulu. Cette interprétation d'une composition connue de tout le monde a été réellement émouvante et a réconcilié avec l'éminent artiste ceux que sa façon de comprendre Beethoven avait quelque peu désorientés.

La Langue française en Belgique.

Sganarelle raconte dans le *Temps* un entretien qu'il a eu à ce sujet avec un des protecteurs de l'*Alliance française*, l'association qui s'est donné pour mission de propager la langue française dans l'univers, sachant que la meilleure façon de garder à un peuple le renom de sa supériorité morale, c'est d'imposer aux autres nations l'emploi et le respect de son idiome.

« Vous ne vous doutez pas, lui a dit son interlocuteur, du mal que nous fait cet infernal esprit de blague dont nous ne pouvons nous débarrasser. Le nombre des peuples pour qui la langue française est comme un idiome national va diminuant de jour en jour; le cercle d'action où elle s'exerce se rétrécit sensiblement chaque quart de siècle. Nous devrions tout faire pour nous conserver les sympathies des populations qui ont conservé l'usage et le culte du français. Il semble qu'un malin génie nous pousse à les décourager.

« Tenez! la Belgique est à cette heure fortement travaillée par l'influence germanique. Le Flamand d'un côté, l'Allemand de l'autre ont pris possession d'une moitié du pays et font de grands efforts pour conquérir l'autre et nous en chasser. Nous devrions prêter secours à ceux qui combattent pour nous. Nous trouvons plus spirituel de les blaguer. Ils ont, tout en parlant un excellent français, quelques provincialismes qui ne sont pas, après tout, plus ridicules que tant d'autres qui sont en usage dans nos départements du Nord et du Midi; j'ajouterais même, si j'osais, que tant d'autres qui seraient jugés absurdes ou ignobles s'ils n'étaient employés sur le boulevard, s'ils n'avaient reçu dans le boudoir d'une cocotte leurs lettres de grande naturalisation.

« Les Belges ne sont pas contents. On se fâcherait à moins. Qu'ils déplient nos journaux, qu'ils écoutent nos revues ou nos pièces de théâtre, ils se voient, pour leur langage, criblés d'épigrammes, qu'on ne se donne même pas la peine de rendre plus piquants en les renouvelant.

« Que voulez-vous que se disent ces braves gens?

« Ah! les Français se moquent de nous quand nous essayons de parler leur langue. Il y a un moyen fort simple d'échapper à leurs railleries, c'est d'en parler une autre. Rien ne nous est plus facile puisque nous en savons deux. »

A LA MAISON D'ART

Conférences de « La Lutte ».

Jeudi soir eut lieu à la Maison d'Art la première des douze conférences sur les principaux écrivains de Belgique organisées par le Cercle « La Lutte ».

M. Edouard Ned nous parla d'André van Hasselt, un des écrivains d'avant 1880, que les Jeunes-Belgique revendiquèrent pour un des leurs. Il le fit en termes nobles et élevés, situa d'abord l'homme dans le milieu étroit et réactionnaire où il vécut, nous parla ensuite du poète à l'envolée lyrique, nous montra les beautés des *Quatre Incarnations du Christ* et présenta une analyse savante de son œuvre.

A côté de l'inspiration, il montra la technique si poussée des *Etudes rythmiques*, monument révélateur de l'extraordinaire travail auquel il s'est livré et qui fit dire à Dumas : « Comment un homme si savant peut-il faire de si beaux vers? » « Van Hasselt a le sentiment le plus vif de la poésie lyrique et possède la délicatesse de l'image, la grâce de l'expression, l'harmonie du vers qui sont l'essence de cette poésie. Il est permis de ne pas le suivre dans ses théories sur le rythme et l'accentuation; mais il faut reconnaître que ces difficultés nouvelles, créées à plaisir, loin de nuire à l'inspiration, peuvent lui donner plus d'élan. »

Ces conclusions d'un rapport officiel furent la leçon qu'emporta le nombreux auditoire de la brillante conférence de M. Edouard Ned.

Elle faisait suite à un court prologue de M. Paul Mussche qui nous a dit, en quelques mots, le but et la portée de cette extension d'Art.

Comme le faisait remarquer un quotidien, s'il était permis de parler d'argent à propos d'une tentative si désintéressée, nous rapellerions à nos lecteurs que la carte permanente valable pour deux personnes et pour la durée des causeries coûte 5 francs, ce qui réduit le prix d'entrée d'une conférence à 22 centimes!

Le jeudi 8 décembre, M. Paul Mussche parlera d'Octave Pirmez.

NOTES THÉATRALES

THÉATRE DE LA MONNAIE. **Reprise de l'« Etoile du Nord ».**

La direction de la Monnaie, au lieu de monter une œuvre intéressante, a préféré exhumer un monstre. Oubliée depuis une vingtaine d'années, l'*Etoile du Nord* dormait paisiblement son dernier sommeil. Par une aberration incompréhensible, on l'a réveillée, et voici qu'elle remplit la scène de tapage vulgaire, de marches soldatesques, de dialogues idiots, de cavatines niaises, d'airs de bravoure que les habitants de Brives-la-Gaillarde eux-mêmes n'auraient plus le courage d'applaudir.

En fait de pièces militaires, le *Fille du régiment* ne suffisait-elle pas? Et était-il nécessaire de consacrer des semaines de répétitions — car l'ouvrage est aussi difficile à mettre en scène et à chanter qu'il est insupportable à entendre! — à ce vain et stérile travail? Avoir à sa disposition tout le répertoire classique, un choix d'ouvrages contemporains inconnus à Bruxelles, des nouveautés inédites, et tomber sur pareille rengaine!...

Le public a fait prompte justice en se montrant, le soir de la cérémonie, froidement ironique. Et les défilés, les scènes à boire, les macabres facéties du sergent silésien, s'en iront, avec l'ivresse du czar, rejoindre bientôt les vieilles lunes.

A titre purement commémoratif, signalons la bonne volonté des artistes qui ont défendu énergiquement leurs rôles, tous d'une difficulté vocale peu ordinaire. Et citons en bloc, pour leur belle vaillance, diversement récompensée, MM. Artus, Isouard, Gilibert, Caseneuve, Mmes Landouzy, Packbiers, Milcamps et Maubourg. Et maintenant, n'est-ce-pas, R. I. P.

THÉATRE DES GALERIES. — **Bruxelles au passage** (3 actes), par MM. GARNIR et MALPERTUIS.

Jadis les revues de fin d'année s'efforçaient d'être amusantes. On y raillait les hommes, les choses et les institutions. Oui, même les institutions, n'en déplaise au Tribunal de commerce de Bruxelles qui, paraît-il, a pris la mouche (et même la mouche du coche, car sa colère a mis trois semaines à éclater!) parce que, dans une fête basochienne, de jeunes avocats se sont permis de lui lancer quelques-uns des lazzis et confetti dont ils bombardent en semblable occurrence leurs confrères, les magistrats pour de vrai et eux-mêmes. Les auteurs se donnaient la peine d'avoir de l'esprit. Ils créaient des types, tel Van Copernolle, le légendaire garde-civique de Poperinghe (encore une institution attaquée!) qui survit à la mémoire de son parrain, Flor O'Squarr.

Mais les temps sont changés. Un patriotisme respectable mais intempestif a glissé dans les revues des brabançonnes inattendues. Puis les directions théâtrales y ont introduit de gré ou de force

des ballets et des apothéoses de féerie. Au défilé des événements de l'année sont venus se joindre des éléments hétérogènes embrassant jusqu'aux faits de la politique internationale. Et nous voici en présence d'une dramaturgie hybride dans laquelle les auteurs sont contraints d'adapter leur inspiration aux exigences du chef de la machination, du costumier, des décorateurs, de bâtir leur pièce sur un plan arrêté d'avance par la direction.

On conçoit que pareille façon de procéder ne puisse avoir qu'un résultat déplorable. Les revues ainsi comprises sont parfaitement ennuyeuses. Et celle de cette année, encore que la verve de MM. Malpertuis et Garnir s'y révèle en quelques couplets spirituels, n'échappe pas à l'impression somnolente que font naître les sempiternels clichés en usage.

Les événements bruxellois ont-ils été nuls ou sans intérêt au cours de l'année dernière? Il faut le croire, puisqu'il a fallu s'occuper, en cette revue brabançonne, de la guerre hispano-américaine, de l'affaire Dreyfus et du désarmement général, prétexte à défilés, à déploiement de mise en scène.

Le cortège de la mode, expédié de Paris sans qu'il ait été nécessaire d'y changer quoi que ce soit, est, dans le morne ennui de ces trois actes chargés d'histoires quelconques, un divertissement gracieux. Mais que reste-t-il dans tout cela de l'esprit du terroir, de la bonne raillerie cinglante, de la « bruxelloiserie » de jadis?

Il y a, soyons justes, de jolis décors, dus à M. Dubosq. Celui de la place Sainte-Catherine à Bruxelles est très pittoresque et la transformation de la montagne de la Cour en coin de cité chinoise ne manque pas de piquant. Parmi les artistes, citons MM. Lagairie, Jacque et Ambreville; Mmes Angély Carmen, Montmain et Van Neim.

NOUVEAU-THÉATRE. — **Monsieur le Directeur** (trois actes), par M. A. BISSON.

M. Mouru de Lacotte, qui a souvent des initiatives heureuses, — les représentations de *Jean-Gabriel Borkman* ont mis son théâtre au premier plan, — a été moins bien inspiré en reprenant *Monsieur le Directeur*, un vaudeville de médiocre intérêt joué il y a trois ans au théâtre du Parc, « une de ces pièces, disions-nous alors, à quiproquos incessamment renaissants, à malentendus ahurissants, à confusions baroques, qui semblent la joie des familles et de leurs délégations de vieilles mamans poussées en graisse, de jeunes filles poussées en graine, de fiancées demi-vierges, de futurs gendres frôleurs et diseurs de rien..... »

Pareille littérature cabriolante et bouffonne, bonne pour les théâtres spéciaux qui en vivent exclusivement, n'a vraiment rien à voir sur une scène d'art dont la prétention, hautement louable, est d'être à l'avant-garde et de maintenir intacte la dignité littéraire de ses spectacles.

La reprise de cette farce du Palais-Royal n'est même pas justifiée par une exécution supérieure. M. Dieudonné, en l'honneur de qui elle fut montée, ne paraît pas avoir pris la peine de répéter son rôle, à en juger par les hésitations de son début le soir de la première. Si M. Herbert a composé consciencieusement le personnage du vieux rond-de-cuir abruti que « la nature embête » et qui « respire mal hors du bureau », si Mlle Guyma a de l'élégance et de l'aisance, le restant de l'interprétation est faible. Espérons en l'avenir.

BEAUX-ARTS ET AGRICULTURE

Trois faits relatifs à l'art officiel en Belgique.

1. — Un ministre des Beaux-Arts, qui préside actuellement aux destinées administratives d'une de nos provinces, fut vivement pris à partie quant à l'insouciance artistique gouvernementale. Et de répliquer en plein Parlement, lui, le ministre des Beaux-Arts : « On vit de bonne soupe, Monsieur, et non de beau langage! »

2. — Tel matin d'il y a quelques années les esthètes qui lisent le *Moniteur belge*, journal officiel, apprirent avec stupéfaction qu'après diverses « combinaisons reconnues impossibles » il venait d'être créé un ministère de l'*Agriculture et des Beaux-Arts*.

3. — On veut honorer la naissance tricentenale de Van Dyck et l'on songe d'abord à plagier Amsterdam en réunissant une exposition des œuvres du maître. Mais les difficultés s'accusant, il advient que les comités et sub-commissions réunis sous la présidence des autorités décident qu'il faut renoncer à l'idée et organiser à Anvers, en avril 1899, une... *exposition internationale d'horticulture !*

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Le Poème du rêve, par P. DE CHABALEYRET. Paris, L. Vanier. — *Le Curé d'Auriac; la Tour maudite*, par F. BATTANCHON. Paris, L. Vanier. — *Ce qui a été sera ou Adam battu et content.* Farce suivie de *Hercule à Lerne*, les *Simulacres de la vie* et l'*Amoureuse absence*, par CHRISTIAN BECK. Bruxelles, G. Balat. — *La Maison des Roses trémières*, par CH. DELCHEVALERIE. Liége, Aug. Bénard. — *L'Éducation au point de vue sociologique*, par J. ELSLANDER. Bruxelles, Lebègue. — *Itinéraire fantaisiste*, par ACHILLE SÉGARD. Paris, Paul Ollendorff. — *Le Tribut passionnel*, par JEAN BLAIZE. Paris, Plon-Nourrit et Cie. — *L'Esprit belge*, par CHARLES MORICE. Préface de CAMILLE LEMONNIER. Bruxelles, G. Balat. — *Fables de La Fontaine* interprétées par COCO LULU (VICTOR LEFÈVRE). Couverture illustrée par AM. LYNEN. Bruxelles, P. Lacomblez.

PETITE CHRONIQUE

Le peintre G. Max Stevens ouvrira le 17 décembre prochain, à la Maison d'Art, une exposition de ses œuvres.

En mars, la Maison d'Art abritera une partie importante de l'œuvre de Rodin. L'exposition, qui s'annonce comme devant offrir un grand intérêt, comprendra entre autres le *Victor Hugo* destiné au Luxembourg.

Une vente d'aquarelles, dessins, eaux-fortes et lithographies de Félicien Rops, comprenant deux cent quatre-vingt-quatre numéros, a eu lieu à Bruxelles la semaine dernière, sous la direction de M. Charles Vos, directeur du *Journal des ventes*. Les enchères ont produit un total élevé, Rops étant désormais classé parmi les artistes recherchés des amateurs. Ainsi l'aquarelle *La Foire aux amours*, l'une des dernières œuvres du maître, dont la reproduction en couleurs figura au Salon de la Libre Esthétique de 1896, a atteint 1,800 francs. Le *Rendez-vous* a été adjugé 270 francs.

Citons encore : la série des neuf vernis-mous des *Diaboliques*, 540 francs; l'*Experte en dentelles*, pointe-sèche, 100 francs; la *Fleur en croix*, eau-forte, 135 francs.

L'État a acheté, tout encadrée, au prix de 350 francs, pour le Cabinet d'estampes, l'admirable lithographie *L'Enterrement au pays wallon*, l'une des plus saisissantes compositions de l'artiste. Nous voyons avec plaisir le choix des « dirigeants » de notre Bibliothèque nationale s'orienter vers les œuvres modernes. L'acquisition de l'*Enterrement au pays wallon* lui fait honneur et sera approuvée par tous les artistes.

A ce propos, deux quotidiens bruxellois critiquent le prix payé pour cette œuvre par l'État. L'*Enterrement* serait vendu couramment, d'après eux, 250 francs seulement! Nos confrères retardent. Le temps où l'on trouvait des épreuves de cette superbe lithographie pour 12 louis est passé. Nous n'en voulons d'autre preuve que ce fait : l'expert Deman, qui s'occupe spécialement de l'œuvre de Rops, nous disait hier (et nous autorisait à le répéter) qu'il est acheteur *à 300 francs* d'épreuves de l'*Enterrement*, et qu'il serait heureux d'en trouver une dizaine à ce prix.

Léon Mignon, le statuaire liégeois mort dernièrement, aura son monument. Un Comité vient de se constituer sous la présidence d'honneur de M. Léo Gérard, bourgmestre de Liège, et la présidence effective du peintre Jean de la Hoese. Des bulletins de souscription seront lancés prochainement.

Le programme de la troisième matinée de lectures du théâtre du Parc portait en vedette quelques noms d'auteurs belges : Camille Lemonnier, Max Waller, Théo Hannon, Grégoire Le Roy, dont les pièces, choisies avec discernement, ont eu, avec une scène de *Denise*, — la scène fameuse de la Confession, — fort bien jouée par Mlle Fège, les honneurs de la séance. A signaler encore l'interprétation émue et artiste donnée par Mlle Derboven à un fragment de l'*Au delà des forces humaines* de Björnson. Le public, nombreux, a paru enchanté de ce troisième *five o'clock* littéraire.

La quatrième séance aura lieu le 5 décembre.

Le premier concert de l'*Association artistique* fondée par Mlle Katie Goodson, pianiste, J. ten Have, violoniste, et M. Loevensohn, violoncelliste, aura lieu demain lundi, à la Grande-Harmonie, avec le concours de Mme Edouard Colonne, cantatrice. Audition des œuvres de MM. A. Bruneau, G. Enesco et F. Rasse.

La première séance donnée par la Section d'art et d'enseignement populaires de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, à 8 h. 1/2. Elle se composera d'une conférence de M. Maurice Kufferath ayant pour objet : *Richard Wagner musicien*, et d'une audition démonstrative par M. H. La Fontaine.

Le programme du concert de M. Joseph Wieniawski qui aura lieu, ainsi que nous l'avons annoncé, le 1er décembre, à la Grande-Harmonie, avec le concours du violoncelliste Hollman, se composera de la sonate pour piano et violoncelle de Wieniawski, d'œuvres de piano de différents maîtres et de trois mélodies inédites de Wieniawski chantées par Mlle Armand.

MM. Philippe Mousset, pianiste, et Stanley Moses, violoniste, donneront un concert à la Maison d'art le vendredi 9 decembre, à 8 heures.

Le peintre hollandais Th. Van Hoytema, dont on a vu des œuvres très étudiées au Salon de la Libre Esthétique, et spécialement des livres illustrés charmants : *La Légende des petits canards*, *Le Hibou*, etc., nous annonce la publication d'un portefeuille contenant six lithographies originales (70 centimètres sur 50) représentant des études d'animaux. Le prix de souscription est de 50 francs. S'adresser à l'auteur, à Hilversum (Pays-Bas).

L'une des pièces les plus importantes de la récente exposition Rembrandt à Amsterdam restera en Hollande : *David jouant de la harpe devant Saül*. Ce tableau, peint vers 1665, est de la dernière période de la vie du maître hollandais.

C'est le Dr A. Bredius, directeur du musée de La Haye, qui a acheté ce tableau à M. Durand-Ruel, de Paris, pour la somme de 100,000 florins.

L'acquéreur a exposé cette importante toile au musée, où se trouvent déjà plusieurs autres œuvres du maître appartenant au directeur.

Un portrait de Verlaine au musée du Luxembourg.

La commission consultative des musées va être appelée à statuer sur l'offre du portrait que M. Edouard Chantalat a fait du poète de *Sagesse*. Ce portrait, qui se trouve en ce moment au musée Galliera, est offert à l'Etat par un groupe d'hommes de lettres, à la tête duquel figurent MM. Sully Prudhomme, Henry Bauër, Jean Richepin, Edmond Lepelletier, Léon Dierx, Laurent Tailhade, Mistral, Gustave Kahn, Gabriel de Lautrec, Louis de Gramont, Fernand Mazade, Edmond Char, Georges d'Esparbès, Paul et Victor Margueritte. Ajoutons que la direction des Beaux-Arts est absolument favorable à l'acceptation de la toile de M. Edouard Chantalat, ainsi que M. Bénédite, conservateur du musée du Luxembourg.

Jean de Tinan vient de mourir à Paris. La génération actuelle perd en lui quelqu'un en qui on avait placé une grande confiance. Un style gracieux, souple et spirituel, une sensibilité déliée, flexible et dont une ironie légère à peine parvenait à cacher les émois, telles étaient les qualités charmantes de son talent. Il laisse quelques volumes de prose : *Erythrée; Un document sur l'Impuissance d'aimer*; *Penses-tu réussir?*... et l'*Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse*. L'avant-dernier, que nous signalions il y a un an, restera comme une œuvre capitale pour tous ceux qu'intéresse la psychologie souterraine de la jeunesse actuelle.

M. le chanoine P. Van Damme, le restaurateur du chant grégoriens dans les églises, le fondateur et l'actif collaborateur de la revue belge de musique religieuse : *Musica sacra*, est mort âgé de soixante-six ans, au séminaire de Gand. Il laisse quelques compositions, dont la plus intéressante est une messe où l'unisson alterne avec les chœurs *a capella* polyphoniques.

Voici les dates, définitivement arrêtées, des représentations de Bayreuth en 1899 : *L'Anneau de Nibelung* : *Rheingold*, *Walküre*, *Siegfried*, *Götterdämmerung*, les 22, 23, 24 et 25 juillet; *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, le 28 juillet; *Parsifal*, les 29 et 31 juillet; *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, les 1er et 4 août; *Parsifal*, les 5, 7, 8 et 11 août; *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, le 12 août; *L'Anneau de Nibelung* : *Rheingold*, *Walküre*, *Siegfried*, *Götterdämmerung*, les 14, 15, 16 et 17 août; *Les Maîtres Chanteurs de Nuremberg*, le 19 août; *Parsifal*, le 20 août.

M. Georges Virrès fera paraître prochainement dans les éditions de la *Lutte* (à Paris, rue Madame, 60) un volume de 250 pages intitulé : *En pleine terre (la Glèbe héroïque)*.

M. Léonce Bénédite, directeur du Musée de Luxembourg, consacre à Puvis de Chavannes une importante étude dans la livraison de novembre d'*Art et Décoration*, l'élégante revue parisienne.

Dans la grande revue italienne *La Rivista moderna*, de Florence, notre collaborateur Jules Destrée étudie de près l'art de Félicien Rops, à peu près inconnu jusqu'ici en Italie.

Une nouvelle revue de quinzaine, *Das Litterarische Echo*, paraî depuis le 1er octobre à Berlin, chez MM. F. Fontane et Ce.

L'art belge est représenté au Musée moderne de Munich par des œuvres de MM. A. De Vriendt, F. Courtens, Th. Verstraete, Le Mayeur de Merprès et F. Khnopff. Notre école est la mieux partagée de toutes, puisque, à part les cinq toiles d'artistes belges, l'Etat bavarois n'a acheté à l'étranger qu'un tableau de Ménard, un paysage de Thaulow, un Boldini, un Segantini et un Stott of Oldham. La Pinacothèque, emplie de médiocrités, a gagné en intérêt depuis quelques années, grâce aux acquisitions nouvelles, orientées vers un éclectisme intelligent. Parmi les plus attachantes, signalons une grande composition d'Arnold Boecklin *Le Jeu des vagues*), la *Guerre* de Franz Stuck, une remarquable série de portraits de Lenbach et une toile importante de F. von Uhde.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32. rue de l'Industrie

Décembre

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 49. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 4 DÉCEMBRE 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

CHARLES MORICE

L'ESPRIT BELGE

Préface de CAMILLE LEMONNIER (1).

Qu'est-ce donc? Voici que de-ci, de-là, à droite, à gauche, au-dessus, en-dessous, devant, derrière, on se met à parler, voire à philosopher, sur l'Ame belge, sur l'Esprit belge, sur l'Originalité belge. Devenons-nous un Peuple visible pour nous-mêmes? Est-ce que notre unité gouvernementale et notre circonscription administrative correspondraient vraiment à une spécialité psychique? Nos bons compatriotes et nos éminents « intellectuels » daigneraient-ils, enfin, consentir à reconnaître que nous sommes aptes à paraître autre chose que d'ingénieux pasticheurs et qu'il y a, en nous, un fonds propre digne de s'épancher à sa manière et d'être cultivé de préférence à l'importation étrangère?

(1) Bruxelles, Georges Balat, 1898, pet. in-8°, xv-187 p.

Du diable, s'il ne faut pas commencer à l'espérer! A quatre reprises, depuis huit mois (cela s'est fait attendre, hein! depuis soixante-huit ans que Belgique belgiçante il y a), depuis huit mois, à quatre reprises, on s'est donné la peine de se préoccuper du phénomène et d'agir comme si c'était arrivé!

Ce fut d'abord ce fameux numéro de l'*Encyclopédie Larousse*, entièrement consacré à la Belgique, exclusivement écrit par des Belges, sauf (on ne sut guère pourquoi) une préface-introduction, d'une parcimonieusement bienveillante réserve, par Camille Mauclair; numéro pompeux et abondant, où Camille Lemonnier fut à la fois habile impresario et brillant acteur, menant à sa suite tout un cortège, mâle et femelle, de nationaux allègres; numéro qui suscita les colères criardes de ceux qui y furent passés sous silence ou qui jugèrent n'y avoir pas obtenu un suffisant picotin de louanges; numéro que son succès miraculeux a rendu presque introuvable en librairie.

Puis, dans un tout autre monde, celui que la *Revue mauve* parfume de sa littérature d'iris et de son équipe d'écrivains à particule, on ouvrit une enquête, une universelle interview, sur cette Ame belge qui venait de pousser si bien sa clameur d'enfant arrivé à la lumière; des opinions, en général vagissantes, s'y manifestèrent, attestant, à de rares exceptions près, qu'en effet la notion d'une idiosyncrasie nationale pointait en asperge

longtemps enfouie, et crevait enfin le sol de sa petite tête très vivante.

Ensuite la *Revue de Belgique* s'en mêla : il y parut une étude de M. Em. Cauderlier qui, ces jours derniers, fut mise en tiré-à-part. Comme ses prédécesseurs il affirme, avec conviction, la spécialité naturelle de notre mentalité et s'efforce, avec plus ou moins de réussite, à cataloguer les circonstances qui l'attestent.

Enfin, voici mieux et plus significatif : un écrivain français, d'un remarquable et délicat mérite, observateur attentif et pénétrant, l'auteur (entre autres très bonnes méditations) de la *Littérature de tout à l'heure*, de *Paul Verlaine et son œuvre*, du *Sens religieux de la Poésie*, que souvent notre public a entendu en de fines et artistiques conférences, M. Charles Morice, a publié le livre dont le titre arabesque l'en-tête de cet article. La préface est de Camille Lemonnier, assurément le plus Belge des Belges malgré les soies, les ors et les velours parisiens dont, parfois, il lui plaît vêtir son style, et l'un des plus puissamment artistes. Avec une grâce caressante, il y nomme Charles Morice « ce promeneur aux yeux clairs; — ce poète d'humanité dans le sens le plus loyal ; — cette fière personnalité littéraire ornée du don de subtile et intense verbalité ». Ainsi parle cet illustre ami, moins convaincu de l'existence de notre Patrie intellectuelle et morale que celui dont il fait ce si juste éloge, car, boudeur quand même, il dit, jaugeant les jugements du promeneur au yeux clairs : « C'est la foi réfléchie d'un homme qui sait régir ses impulsions; elle ne condescend pas à la louange courtisane; elle cherche visiblement *à hausser la tiédeur de la mienne* ».

Il n'importe! Certes plus d'un parmi nous a le droit d'exprimer quelque rancune et quelque méfiance, sinon pour la patrie elle-même, — si charmante en sa nature changeante, en son histoire lourde d'événements pétris de séduction ou d'angoisse, en ses ciels à l'adorable variété et la dramatique mouvance, conspuées par tant d'imbéciles pour qui la beauté d'un climat se confond avec le « ne pas avoir les pieds mouillés », — du moins pour le groupe des mufles qui y circulent et qui souvent m'ont fait dire : Oh! le beau pays! quel dommage qu'il soit si mal habité!

Voyez le détail, révélateur, des points de vue étudiés par Charles Morice. Après quelques « notes dénouées » dans lesquelles il raconte, avec une spirituelle simplicité, ses premières impressions de voyageur vierge encore de tout jugement sur le pays où il pénètre, il épanche ses pensées en ces chapitres qui vont (ou je me trompe fort) vous donner envie, lecteurs, de lire ce qu'on y dit de vous, de moi, des voisins, de tout notre petit monde, choses que, d'ordinaire, on n'entend guère et qui ont une valeur documentaire et directrice précieuse : Y a-t-il des Belges ? — Paris-Bruxelles. — Assimilation et dualité. — Les Lions et les chiens. — Le Réalisme belge. — Devant la mort. — Devant l'Amour. — Le Culte de l'enfant. — Littérature. — Arts. — Conclusion.

Tout cela correspond à des développements d'un vif intérêt; tout cela est dit prestement et avec agréable humeur, car ce Livre a le mérite, grand en nos heures bousculantes, de ne pas être long : c'est une pente qu'on peut, à vue d'œil, remonter sans craindre devoir descendre de machine avant le sommet.

J'y rencontre des critiques comme celle-ci : « Le défaut le plus grave de l'Esprit belge est son manque d'initiative et, par suite, le peu de marge qu'il laisse à l'évolution des originalités individuelles », — et des éloges comme le suivant, qui m'épouvantent un peu tout en éveillant ma joie d'indigène : « Il y a pour le monde entier le plus profond et le plus pressant intérêt à bien connaître l'Esprit belge, à surveiller son évolution, car, tôt ou tard, — et, je pense, bientôt, — l'histoire et la géographie qui ne mentent pas, l'affirment, — la Belgique, déjà carrefour du monde civilisé, en sera le centre! » — Fichtre! tenons-nous bien. Moi qui, dans mon étude sur l'Ame belge, publiée par l'*Encyclopédie*, m'étais contenté du « Carrefour ».

J'y rencontre aussi des conseils, tel celui-ci : « Quel magnifique exemple donneraient au monde les races flamande et wallonne, réunies en un groupe unique et associant en un seul faisceau de forces leurs deux génies, l'un réaliste, l'autre idéaliste, si elles s'employaient à créer le Bien-être moral! C'est leur devoir et la fatalité de l'Histoire le leur dicte. »

Et comme, inévitablement, dans les souvenances du narrateur, devaient gronder les terribles sarcasmes dont Baudelaire fouailla la Belgique de 1857 (les relire, — ah! c'est si curieux! — dans l'*Art moderne* des 3 juillet 1887, 27 juillet, 3 août 1890), Charles Morice écrit : « J'ai parlé librement. J'ai dit le bien avec joie, je n'ai pas à me défendre d'avoir dit le mal avec chagrin. Mais, très faillible, je me suis gardé, comme du pire des ridicules, de jamais prendre le ton d'un juge. Grâce à cette précaution, mes impressions, même objectivement erronées, conservent une vérité subjective, — la mienne. Leur lecteur ne pourra, du moins, me confondre avec les amateurs de ce bizarre et trop facile sport, l'insulte à la Belgique. Une insulte « globale » est toujours niaise. Adressée à un peuple, elle s'aggrave d'une sorte de sacrilège dont m'eût préservé, à défaut de goût, mon adoration pour l'Humanité. »

Avis à ceux de nos petits compatriotes qui aiment imiter Baudelaire en ses jugements « féroces ». On sait qu'il existe encore quelques échantillons de ces invalides pisse-vinaigre.

Je m'arrête, par crainte que ma gratitude ne s'imbibe de chauvinisme dont doit me préserver « à défaut de

goût mon amour pour l'Humanité ». Non pas que j'hésite à confesser ici puérilement mon affection profonde pour cette ambiance belge où, corporellement et psychiquement, je fus formé, et dont les fluides subtils, bon gré mal gré, intimement et inséparablement, me pénètrent. Car c'est ainsi, que désormais doit être compris le Patriotisme : non plus la sotte manie de croire son pays supérieur aux autres, d'aspirer à la prédominance dans une vaine hiérarchie des peuples, de dédaigner le voisin et de marquer cette morgue par les insupportables gestes de l'orgueil ; mais le sentiment brûlant et reconnaissant que le pays où l'on est né, où l'on a vécu sa vie, fut l'instrument principal et demeure le conservateur de votre Originalité, cette qualité suprême, la plus digne d'être extériorisée et sauvegardée, la seule dont émanent la vraie beauté et la vraie saveur! Que de belles paroles dites déjà là-dessus par Socrate dans le Phédon!

Au cours d'un chapitre complémentaire intitulé *Après avoir conclu*, Charles Morice écrit : « Serait-ce qu'en ces pages une série commence d'Essais sur la Psychologie des Peuples et qu'après *l'Esprit belge* suivraient, par exemple, *l'Esprit hollandais*, voisin et différent, *l'Esprit allemand...* » — Cette réflexion et cette demi-promesse d'œuvres futures sont une expression du mouvement scientifique récent, que je rappelle et décris dans un des chapitres de mon dernier livre, l'ARYANO-SÉMITISME, et qui caractérise une remarquable étape dans l'étude de l'Humanité cérébrale. Celle-ci a successivement passé de la psychologie des Individus à celle des foules, de la psychologie des Foules à celle des peuples, de la psychologie des Peuples à celle des Races, s'efforçant de préciser pour chacune de ces entités naturelles les éléments de son indestructible originalité, à l'encontre des philanthropes humanitaires qui affirment si niaisement l'unité de notre Espèce, revenant indirectement aux enfantillages du couple adamique, prétendue origine de tous les descendants qui ont peuplé la Terre. Dans son récent ouvrage, *Les Français d'aujourd'hui*, M. Edmond Demolins signale comme base de pareilles tentatives un questionnaire ingénieux dressé par M. de Tourville, dont il fait une utilisation fort curieuse. Je le signale à M. Charles Morice pour les études qu'il prépare. Certes la vaste enquête qui ainsi s'inaugure, en différents points et sans préalable accord, atteste la portée et la parfaite opportunité de ces Travaux. Je ne doute pas que de plus en plus elle révélera que nous, Belges, avons en nous les éléments d'une Ame propre que, désormais, le devoir est de comprendre, d'admettre et de cultiver en nous libérant définitivement de l'insupportable pastichage, trop longtemps la règle de nos efforts et la cause de notre relative stérilité. Connais-toi toi-même! Mieux que ça : CROIS EN TOI-MÊME!

EDMOND PICARD

LA RESTAURATION DES TABLEAUX (1)

L'enlevage des peintures exécutées sur bois est aussi facile que l'enlevage des peintures sur toile et offre la même sécurité.

Voici le procédé. Après avoir cartonné le tableau comme pour l'enlevage sur toile, sauf une plus grande quantité de papier (six ou huit feuilles), on couche également le tableau sur une table en le maintenant avec des tirants bien collés. On prend un rabot convexe et on le passe légèrement à contre-fil du bois, puis, avec une gouge ou tout autre ciseau *ad hoc*, on arrive jusqu'à l'épiderme du panneau. Alors il est loisible d'imbiber comme pour l'enlevage ou de détacher par parcelles ce qui reste du bois, suivant son état de vétusté.

Après avoir rajeuni l'apprêt, on procède comme je l'ai dit au sujet de l'enlevage, si le tableau doit être reporté sur toile. Si on veut le remettre sur panneau, on se borne à mettre une gaze sur l'apprêt et l'on étend soit au gras, soit à la colle, une feuille de papier gris non collé; cette préparation spongieuse devant retenir les colles et absorber l'humidité qui ne peut s'échapper d'un panneau comme elle le fait au travers de la toile.

Je crois avoir suffisamment établi que ces différentes opérations n'ont rien de dangereux. Je bornerai là ma démonstration, heureux si j'ai pu détruire les préjugés entretenus par le charlatanisme ou motivés par les dégâts commis par l'incurie d'opérateurs malhabiles.

Je n'ai pas tout dit; il me reste à parler des retouches et de la façon dont elles sont généralement pratiquées. La question des retouches est très importante, car celles-ci, mal exécutées, dénaturent les tableaux et leur enlèvent souvent toute valeur. La plupart des méthodes employées : le pointillage français imité des Italiens, la restauration à l'aquarelle qui brunit sous le vernis, celle à l'huile grasse, ainsi que la retouche aux glacis de vernis qui gâte les couleurs et ne durcit pas, sont toutes plus ou moins pernicieuses. Plus pernicieuse encore est la façon de travailler de la plupart des praticiens qui emploient ces méthodes ; n'ayant pas l'intelligence de saisir la vraie teinte d'un petit défaut, ils ont l'audace d'étendre leur pesant travail sur les parties avoisinantes, sous prétexte de les mettre d'accord. De là ces énormes tâches brunes ou noires qui apparaissent à mesure que le temps fait changer les couleurs, et qui rendent les tableaux méconnaissables.

Evitons, comme le dit M. de Burtin, « ces pinceaux hardis, lourds et prodigues de couleur, maniés par des gens qui ne se mettent guère en peine d'approfondir les mélanges employés par les maîtres, ni de connaître à fond les changements respectifs que produit sur chaque espèce de couleur l'action lente, mais toujours certaine du temps, de l'air et de la clarté du jour ».

Les retouches ne trompent pas les connaisseurs et elles ont le désavantage de mettre en suspicion les parties intactes du tableau. En Italie les parties perdues de l'œuvre ne sont pas repeintes ; on consolide et l'on bouche les trous et les fentes au moyen d'un mastic d'une couleur neutre, en respectant la peinture encore existante du maître. Cette franchise dans la restauration m'a toujours plu et peut-être vaudrait-il mieux s'en tenir à cette manière de pratiquer la restauration.

On ne peut se le dissimuler, si des faits regrettables se sont passés dans nos églises et dans nos musées, si nombre de restau-

(1) Voir l'*Art moderne* des 25 septembre, 9 et 30 octobre derniers.

rations et de retouches ont été mal exécutées ou mal surveillées, on doit en accuser l'indifférence générale qui laisse l'art de la restauration s'exercer sans contrôle efficace. Même dans le sein des commissions, chargées de la surveillance des restaurations, combien connaissent le métier de restaurateur d'une façon pratique ou même théorique?

M. Cottini (*Examen du Musée du Louvre*) dit avec raison : « Il faut des études préliminaires pour devenir médecin, avocat, ingénieur des ponts et chaussées ou des mines; il faut passer par les académies pour devenir artiste peintre ou sculpteur; il faudrait aussi justifier d'études ou passer des examens pour devenir expert ou restaurateur en tableaux. Il en devrait être de même pour les conservateurs des musées et pour tous ceux qui doivent discerner, sur la vue d'un tableau non signé, l'école à laquelle il appartient, le nom du maître qui l'a peint, le mérite ou la valeur de l'œuvre et faire le travail si important des attributions ainsi que la rédaction des catalogues. »

Comme le gouvernement français a fondé une école des chartes destinée à former des archivistes paléographes chargés de conserver et de découvrir tous les documents manuscrits relatifs à l'histoire de France, M. Cottini demande la création d'une école de *peintres experts*.

Nous parlerons une autre fois de l'organisation pratique d'une telle école; mais dès à présent on peut dire qu'elle rendrait de véritables services et pourrait facilement être annexée à notre Institut des Beaux-Arts.

L. MAETERLINCK,
Conservateur du Musée de Gand.

Les Concerts historiques de Barcelone.

(*Correspondance particulière de* L'ART MODERNE.)

Fidèle à son axiome : L'Art doit être un enseignement, M. Vincent d'Indy a organisé sur un plan nouveau, démonstratif et historique, la série des grands concerts symphoniques qu'il a été invité à diriger le mois dernier à Barcelone. Partant de la *Suite*, inspirée par les danses populaires, et du *Concert*, destiné à mettre en valeur la virtuosité des solistes, il a résumé, en quelques exemples caractéristiques, les divers avatars de ces deux modes originaires aboutissant d'un côté, par abâtardissement, au *Concerto*, de l'autre, par anoblissement, à la Symphonie et au Poème moderne.

Dans une première séance, il a fait exécuter la *Musique en concert pour les soupers du Roi*, composée au commencement du siècle dernier par M. R. de Lalande, jouée aux derniers concerts de la *Libre Esthétique*, le *Concerto à deux violons* de Bach, admirablement interprété par MM. Crickboom et Rocabruna, la XVI[e] Symphonie, écrite en 1772, de Haydn, le *Concerto* de Max Bruch et la Suite d'orchestre tirée de *Namouna* d'Edouard Lalo.

Trois symphonies de Beethoven, la IV[e], la VI[e] (*Pastorale*) et la VIII[e], formaient le substantiel menu de la deuxième soirée. Dans une note insérée au programme, M. d'Indy expose qu'il n'aurait pas osé risquer de donner à Paris un programme aussi abondant, mais que la vivacité de compréhension et le sentiment artiste du public catalan le rassure sur l'accueil réservé à cette innovation esthétique. Et de fait, le concert « des trois symphonies » a eu un tel succès, qu'il a fallu redire, dans une séance subséquente, la *Pastorale*, qui avait été particulièrement goûtée.

Le troisième concert était consacré au Poème symphonique : ouverture de *Tannhäuser*, *Siegfried-Idyll*, *Eyoub* (fragment de *Stamboul*, *rythmes et chansons d'Orient*, par P. de Bréville), prélude de *Fervaal*, la *Mort de Wallenstein*, prélude de *Merlin* d'I. Albeniz, partie symphonique de *Psyché*, de César Franck, et danses bretonnes extraites de *Pêcheur d'Islande*, par Guy Ropartz.

Dans une quatrième et dernière audition, M. Vincent d'Indy a fait jouer les œuvres qui avaient été particulièrement applaudies : l'ouverture de *Namouna*, le prélude de *Fervaal*, la *Mort de Wallenstein*, l'ouverture de *Tannhäuser*, la *Pastorale*, en complétant le programme par le « Voyage au Rhin », de Wagner, et le poème symphonique d'Ernest Chausson récemment entendu à Bruxelles : *Soir de fête*.

Cette belle et instructive série d'auditions a eu un succès énorme. Le public catalan, prompt à l'emballement, vibrant, très bon juge d'ailleurs, a, selon sa coutume, manifesté avec impétuosité sa satisfaction, et parfois le déplaisir que lui causaient certaines œuvres. La *Mort de Wallenstein*, *Psyché*, l'ouverture de *Namouna*, le prélude de *Fervaal* ont particulièrement excité l'enthousiasme de l'auditoire, qui a rappelé dix fois sur l'estrade M. Vincent d'Indy après l'exécution de l'ouverture de *Tannhäuser*.

L'orchestre, formé et excellemment préparé à ces auditions par M. Crickboom, a une extrême sensibilité et une délicatesse de nuances remarquable. Le Quatuor surtout, dont M. Crickboom s'est particulièrement occupé, est parfaitement homogène. Le jeune artiste belge a eu à Barcelone la plus heureuse influence sur le développement du goût musical. Grâce à lui, la Société philharmonique qu'il dirige est florissante, et le public catalan s'initie de plus en plus à la littérature musicale classique et contemporaine. Il a, en outre, singulièrement perfectionné la technique des instrumentistes et rendu de sérieux services aux jeunes archets placés sous sa direction.

Les belles œuvres sont désormais si bien appréciées que la présence de M. d'Indy en Espagne a donné aux musiciens et amateurs catalans l'idée d'un vaste projet, si grandiose que la réalisation en paraît chimérique. Il ne s'agit de rien moins que de donner, sous la direction du maître, six représentations modèles (pas une de plus ni de moins!) de trois drames lyriques : *Iphigénie en Tauride*, *Tristan et Yseult* et *Fervaal*. Excusez du peu! Ce projet a remué les esprits à tel point qu'en une seule journée — le jour même où il est né — la souscription pour mener à bien cette superbe entreprise a atteint soixante-dix mille francs! Il nous semble que Barcelone dégote quelque peu Bruxelles, où l'on a tant de peine à faire sortir des poches les espèces sonnantes destinées à encourager les initiatives artistiques.

M. le ministre De Bruyn et nos Arbres (1).

M. De Bruyn a les intentions les meilleures, les plus intelligentes et les plus esthétiques, en ce qui concerne la conservation des Arbres de nos routes livrés à la vandalique bêtise de certains messieurs des Ponts et Chaussées. Il affirme qu'il a donné les instructions les plus rigoureuses pour ne les sacrifier, conformément,

(1) Voir l'*Art moderne* des 30 janvier, 10 et 17 avril, 19 juin et 31 juillet derniers.

du reste, à la Loi, que lorsqu'il n'y a plus moyen de faire autrement. Car il y a une loi, le Décret du 16 novembre 1811, *contenant Règlement sur la construction, la réparation et l'entretien des Routes,* qu'on oublie beaucoup semble-t-il; il porte textuellement, en son article 99 :

« Les *arbres* plantés sur le terrain de la route et appartenant à « l'État, ceux plantés sur les terres riveraines, soit par les com- « munes, soit par les particuliers, en exécution du présent décret « ou antérieurement, ne pourront être coupés et arrachés qu'avec « l'autorisation du directeur général des ponts et chaussées, ac- « cordée sur la demande du préfet, laquelle sera formée seule- « ment *lorsque le dépérissement des arbres aura été constaté par « les ingénieurs, et toujours à la charge du remplacement immé- « diat.* »

Or, une âme bienveillante, qui connaît nos sympathies pour les Arbres, nous transmet le *Bulletin commercial* où on lit ce qui suit à la page 646, col. 2.

MINISTÈRE DES FINANCES

ADMINISTRATION DE L'ENREGISTREMENT ET DES DOMAINES

Vente de 205 beaux arbres. — Le receveur des domaines à Saint-Trond vendra publiquement, jeudi 17 novembre 1898, à 10 heures du matin, au café « de Blauwe hand », chez les enfants Koninkx, Grand'Place, à Saint-Trond : 16 marronniers croissant le long du parc à Saint-Trond; 16 tilleuls croissant le long du parc à Saint-Trond; 123 ormes sur la route de Herck-la-Ville; 51 ormes sur la route de Hannut. Frais, 10 p. c., et 1 franc par arbre pour comblement des fossés, seront payables endéans les huit jours après l'approbation de la vente sous peine de nullité; les prix de vente dans les six mois de cette approbation moyennant caution solvable. Voir les affiches.

Est-ce assez impudemment se moquer des volontés du Ministre. DEUX CENT CINQ BEAUX ARBRES ! Marronniers, tilleuls, ormes ! Pas délabrés ! pas atteints de vétusté ! Non tous, beaux ! Trente-deux poussant le long du parc de Saint-Trond où il ne s'est pas trouvé un habitant pour protester; il est vrai que ce sont les mêmes natifs qui ont laissé détruire presque entièrement leurs vieux pittoresques remparts sous prétexte d'embellissement !

Cette odieuse adjudication a eu lieu le 17 novembre. Donc trop tard. Le Receveur des Domaines qui l'a faite a touché le tantième qui est une excitation idiote à ces ravages. Mais M. De Bruyn saura comment on se f...iche de Lui.

NOTES DE MUSIQUE

Le défilé des virtuoses de l'archet et du clavier bat son plein à Bruxelles, et il n'est plus guère de soirée où, soit à la Maison d'Art, ou à la Grande-Harmonie, ou à l'Hôtel Ravenstein, ou au Cercle artistique, ou à la Salle Erard, ou ailleurs, quelque artiste chevelu ou non, quelque gracieuse prima-donna, quelque enfant prodige, espoir des heureux parents qui lui ont donné le jour, ne parvienne à attirer les quelques douzaines de personnes et les deux ou trois pensionnats d'Anglaises qui constituent l'invariable et d'ailleurs très sympathique clientèle de ces petites fêtes de famille.

Après Frédéric Lamond, un maître incontestable, un pianiste de style qui interprète Beethoven avec l'ampleur et la sobriété de Rubinstein, Pablo de Sarasate est venu éblouir le public de ses pyrotechnies musicales. Sarasate est et demeure inimitable. Il joue du violon en charmeur, et la séduction de son coup d'archet égale sa merveilleuse aisance à triompher des plus épineuses difficultés. Qu'il joue une sonate de Bach, un concerto de Saint-Saëns, un nocturne de Chopin ou une de ses prestigieuses fantaisies tziganes, il est toujours lui-même, c'est-à-dire un virtuose aussi habile, bien qu'il ait neigé sur l'ébène de sa chevelure, que lorsque le pinceau de Whistler l'immortalisa, il y a quelque vingt ans. Ne lui demandez pas la puissance, ni l'ampleur, ni le style. Son art est fluet, mais charmant. Sarasate, c'est le Planté du violon ! Accompagné par le Dr Neiszel, professeur au Conservatoire de Cologne, il a soulevé un enthousiasme frénétique.

Mme Saillard-Dietz, qui s'est fait entendre à la Maison d'Art, M. Möbis, qui a fait valoir, en un récital donné à l'Hôtel Ravenstein, de sérieuses qualités de pianiste, ont traversé ensuite le firmament musical bruxellois. L'audition de Mme Saillard devait servir de démonstration à une conférence de M. de Solenière sur l'esthétique. Malheureusement, une indisposition du conférencier n'a permis d'exécuter qu'une partie du programme annoncé, et le succès s'en est nécessairement ressenti.

***

Une séance panachée, composée d'éléments divers, bons et médiocres, a servi de débuts à l'*Association artistique* récemment fondée par MM. Jean Ten Have et Marix Lœvensohn, avec la collaboration d'une jeune pianiste de talent, Miss Katie Goodson. Les organisateurs ont eu les honneurs de la séance. Le jeu délié et pur de M. Ten Have, l'ampleur et la sûreté du coup d'archet de M. Lœvensohn ont donné à la 2e sonate pour violon et piano de Saint-Saëns, à la Sonate de Grieg pour piano et violoncelle un relief auquel Miss Goodson a contribué par sa correcte interprétation de la partie de piano.

On a moins apprécié Mme Edouard Colonne, dont la voix et la diction laissent également à désirer. Tâche malaisée, d'ailleurs, que de donner de l'intérêt aux mélodies banales de M. Georges Enesco, dont on s'est peut-être trop hâté de proclamer le génie, et aux compositions tourmentées, tortueuses, anti-musicales inspirées à M. Alfred Bruneau par les aimables *Chansons à danser* de Catulle Mendès.

Un *Concertstück* de bonne facture, de dessin mélodique nettement arrêté et developpé avec sobriété, sans surcharge de virtuosité, a valu à son auteur, M. Rasse, qui accompagnait au piano M. Ten Have, un succès flatteur, Ç'a été un des épisodes heureux de ce programme varié, suivi avec attention par un public nombreux dans lequel se trouvaient plusieurs des personnalités les plus en vue du monde musical. En même temps qu'il mettait en vedette un jeune compositeur belge qui porte les plus sérieuses espérances, il affirmait la maîtrise naissante d'un violoniste qui prend rang parmi les meilleurs virtuoses élevés à l'école d'Eugène Ysaye.

***

En cette même salle de la Grande-Harmonie, M. Joseph Wieniawski s'est présenté au public, quelques jours après, comme compositeur et comme pianiste. M. Wieniawski est un romantique qui allie à la mélancolie de Chopin un ressouvenir de la bravoure héroïque, bottée et éperonnée, de Liszt. Sa sonate pour piano et violoncelle, jouée avec brio par l'auteur et M. J. Hollman, a été très applaudie. Sur l'insistance de l'auditoire les exécutants en ont même redit le deuxième mouvement, une sorte de ballade d'un sentiment rêveur dans laquelle le piano s'efface pour laisser chanter le violoncelle. Trois mélodies inédites, détaillées avec goût par

Mlle Armand, ont mis en lumière un face particulière du talent de M. Wieniawski, le côté élégiaque et poétique. Quelques œuvres de Beethoven, Schumann, Chopin, Liszt, empruntées au répertoire courant des pianistes, et le divin prélude de *Parsifal,* — interprété, celui-ci, dans un mouvement trop rapide et trop saccadé, destructif de l'impression mystique qu'il doit faire naître, — complétaient cette intéressante soirée.

***

Le semaine a été clôturée par une fort belle séance de musique de chambre donnée au Cercle artistique par le quatuor Schörg, rentré depuis peu à Bruxelles après une fructueuse tournée artistique en Allemagne et en Suisse.

M. Franz Schörg et ses partenaires (MM. Daucher, P. Miry et Gaillard) ont fait valoir dans le quatuor en *ré majeur* de Mozart et dans les pittoresques *Novelettes* pour quatuor à cordes de Glazounow les qualités essentielles des quartettistes : la fusion des sonorités, l'unité de style et de compréhension, la clarté et la justesse. Leur succès a été très vif et très mérité.

Mais l'intérêt principal du concert résidait dans la première audition du quatuor pour piano, violon et violoncelle (op. 30) de M. Ernest Chausson, une composition de large envergure et de sentiment profond, dans laquelle la science des développements polyphoniques s'unit à l'inspiration. M. Chausson n'avait pas, jusqu'ici, affirmé avec autant d'autorité dans la musique de chambre la sûreté de son écriture. Mieux encore que dans le *Concert* exécuté par Eugène Ysaye aux matinées des XX et redit par lui à l'une de ses séances de quatuors, il se révèle, dans son œuvre nouvelle, compositeur fécond en idées mélodiques, expert dans l'art d'associer les timbres divers des instruments concertants, habile à soutenir et à augmenter l'intérêt par la variété des rythmes, par la séduction d'harmonies savoureuses, par le régal d'ingénieuses combinaisons contrapuntiques. La large phrase du deuxième mouvement *(Très calme)*, contrastant avec la vie et le brio du morceau initial (*Animé*), l'élégance aristocratique de l'épisode (*Simple et sans hâte*), qui précède le final dans lequel se fondent les thèmes principaux des premières parties, fait de cette partition une œuvre à la fois attrayante et sérieuse, d'une incontestable valeur.

L'interprétation que lui a donnée le quatuor Schörg a été excellente, et il convient de louer particulièrement M. Emile Bosquet pour la façon brillante dont il a exécuté la partie de piano.

CORRESPONDANCE MUSICALE DE LIÉGE

Après de longs mois de silence, voici revenus nos orchestres, peu modifiés dans leur composition, avec toujours les mêmes jeux de physionomie, de gestes, de mouvements où sourit cette affectation de railleuse indifférence qui caractérise, sans l'honorer, « l'humour » liégeois.

Nous les avons entendus successivement, à peu de jours d'intervalle, au Conservatoire et aux Nouveaux-Concerts. Nous avons puisé à ces concerts de sérieuses jouissances d'art.

Il importe de mettre en vedette — et ce n'est que justice — le nom d'Eugène Ysaye, l'envoûtant triomphateur de dimanche. Son nom avait appelé la foule aux Nouveaux-Concerts, non habitués à une pareille affluence malgré les soins et le goût que leur directeur, Sylvain Dupuis, apporte à la composition et aux exécutions des programmes. Et cette foule, fascinée, enflammée par l'irradiante passion que chante son violon, acclamait sans fin le puissant artiste. Il dut ajouter au programme, qui déjà portait les concertos en *mi bémol* de Mozart et en *mi majeur* de Bach, le *Preislied* des *Maîtres-Chanteurs*, la *Sarabande* et la *Gigue* de Bach.

Ni critiques ni discussions ne sont de mise avec un tel artiste. Elles ne viennent point jusqu'à se formuler, tant est persuasif le charme du son, à la fois si pur et si ample, de la virtuosité si solide et surtout de la nature si généreuse, si vibrante d'Eugène Ysaye. Une autre âme parle à notre âme, l'enveloppe et la convainc; et je pense bien que l'artiste qui réalise ce miracle atteint les cimes. — Je confesse une émotion profonde, irréductible durant l'exécution de l'admirable concerto de Bach.

Au même concert, l'orchestre de Sylvain Dupuis jouait la *Fantaisie populaire* de Théo Ysaye. Le jeune compositeur tenait la partie importante de piano. Son jeu clair, d'une incisive netteté, a largement contribué à faire valoir les effets capricieux et séduisants de cette œuvre un peu étendue, mais solidement charpentée. Une écriture très symphonique, une orchestration d'un coloris délicat, la beauté des timbres et des sonorités lui donnent de l'intérêt et du charme.

L'orchestre avait précédemment exécuté le très poétique prélude du premier acte de *Fervaal* et la première symphonie de Beethoven. Celle-ci valut une ovation à Sylvain Dupuis, et vraiment cette interprétation, très fouillée, où l'élégance et la ligne de cette œuvre exquise étaient placées en un juste relief, valait d'être marquée. Ah! si les cordes se gardaient de leur excessive, souvent aigre éloquence, la perfection serait presque atteinte!

Au Conservatoire, M. Radoux eut l'heureuse idée de nous faire entendre la *Dante-Symphonie* et réentendre *Orphée*, très apprécié déjà, de Liszt. La *Dante-Symphonie* complète la révélation de cette personnalité puissante dont la pensée hautaine se revêt de formes d'une rare magnificence. D'un vol altier le compositeur-poète soulève les imaginations. L'auditeur est transporté en des rêves grandioses qui successivement l'impressionnent de sombres peintures, où grondent et se déchaînent malédictions et désespoirs en des rythmes violents, exaspérés; de mélodies d'infinie tendresse, de l'âpre souffrance de repentirs qui s'exaltent vers la rédemption et du cantique des accalmies heureuses. Dès à présent nous en sollicitons une réaudition, où seront corrigées quelques faiblesses d'interprétation sur lesquelles nous nous garderons d'appuyer.

Combien après cela la pâlotte musique exécutée par Jean Gérardy nous parut anémiée! Pour qu'elle fût tolérée, le considérable talent du jeune virtuose était indispensable. Ce talent impose des œuvres indifférentes, non qu'il puisse leur prêter quelque grandeur, mais il leur insinue une poésie attendrissante, tant est large, plein et parfois douloureux le chant qui monte sous l'archet impérieux.

La classique interprétation du concerto en *mi bémol* de Beethoven, que nous a donnée M. Camille Gurickx, nous permit de nous pénétrer de ce chef-d'œuvre qu'on ne se lassera point d'entendre.

X. N.

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Un Vilain Monsieur! roman, par WILLY, couverture illustrée d'A. GUILLAUME. Paris, H. Simonis-Empis. — *Histoire musicale de la main*, par EMILE GOUGET (80 gravures et autographes). Paris, Fischbacher. — *Notre Peuple*, par EM. CAUDERLIER (extrait de la *Revue de Belgique*). Bruxelles, Weissenbruch. — *La bonne Madeleine et la pauvre Marie*, par CHARLES-LOUIS PHILIPPE. Paris, Société *La Plume*.

Musique.

Octobre (n° 3). Recueil de pièces nouvelles pour chant et piano, publié par la Maison Hachette et Cie, Paris, 17, rue de Vaugirard. 1. *Nid dans les roses* (H. DE FONTENAILLES); 2. *Fleur desséchée* (H. BEMBERG); 3. *Déclin* (P. LACOME); 4. *Oiseau en cage* (ED. TRÉMISOT); 5. *J'ai rêvé d'une blonde* (M.-A. BISETZKA); 6. *Les Cloches du soir* (G. PAULIN). — **L'Intermezzo** d'Henri

Heine. Prélude avec adaptation symphonique, par GASTON LEMAIRE. Paris, A. Quinzard et Cie. — **Deux mélodies** : *Berceau de la bien-aimée, Chanson à deux*, paroles et musique de PAUL LACOMBLEZ. Bruxelles, P. Lacomblez.

PETITE CHRONIQUE

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, première séance de musique de chambre donnée par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et De Greef avec le concours du Quatuor Schörg et de MM. Mahy et Boogaerts. Au programme : quintette en *mi bémol*, sonate en *sol*, quatuor en *fa mineur* de Beethoven.

Le concert symphonique que dirigera dimanche prochain, à l'Alhambra, M. Eugène Ysaye, promet d'offrir un très vif intérêt. Le programme réunira les noms de deux des virtuoses du clavier les plus appréciés : notre compatriote A. De Greef et le pianiste français Raoul Pugno, qui a, on le sait, donné avec M. Eugène Ysaye une brillante série d'auditions aux Etats-Unis. MM. Pugno et De Greef interpréteront, avec l'orchestre, les Concertos de J.-S. Bach et de Mozart pour deux pianos. Le programme symphonique comprend en outre deux œuvres nouvelles : l'ouverture de *Sancho Panza* de J. Dalcroze, et la *Fantaisie wallonne* de Théo Ysaye. Pour finir, l'ouverture de *Rienzi* de Richard Wagner.

M. Gabriel Mourey fera mardi prochain une conférence au Cercle artistique et littéraire.

Une exposition réunissant des œuvres de MM. Allard, Boulvin, Elle, Heins et Modave est en ce moment ouverte à la galerie Clarembaux, rue du Congrès. Clôture le 18 courant.

M. G.-S. Van Strydonck, qui s'est fait connaître par ses curieuses notations de la vie aux Indes anglaises, exposera à partir de demain quelques-unes de ses toiles récentes au *Cercle artistique et littéraire*.

M. Eugène Ysaye vient d'être engagé par M. Edouard Colonne et jouera à Paris, aux concerts de l'Association artistique, le 7 janvier, les concertos en *mi bémol* de Mozart et en *mi majeur* de J.-S. Bach; le 15, le concerto de Lalo et le concerto pour deux violons de J.-S. Bach. Pour cette dernière œuvre, M. Rémy sera son partenaire.

Entre ces deux concerts, M. Ysaye se fera entendre le 12 janvier aux séances de musique de chambre récemment fondées par M. Colonne et qui ont lieu au Nouveau-Théâtre. L'illustre artiste interprétera une sonate de Haendel, une sonate de Tartini et le *Concert* pour violon, piano et quatuor d'Ernest Chausson.

Le 22 janvier, il se fera connaître à Paris comme chef d'orchestre. M. Colonne lui cède son bâton et, par un échange de bons procédés, viendra diriger ce jour-là l'orchestre Ysaye à Bruxelles. Le programme de M. Eugène Ysaye à Paris porte la symphonie de Franck, *Istar* de Vincent d'Indy, l'*Andante* de G. Lekeu pour orchestre à cordes et les concertos pour violoncelle de Saint-Saëns et de Lalo, joués par M. Jean Gérardy, notre brillant compatriote.

A Bruxelles, M. Colonne fera exécuter, entre autres, une symphonie de Schumann, le *Chasseur maudit* de César Franck et *Viviane* d'Ernest Chausson. Il présentera au public un jeune violoniste qui vient d'obtenir beaucoup de succès à Paris, M. Jacques Thiébaut.

Vers la même époque, M. Eugène Ysaye compte donner à Paris, avec M. Raoul Pugno, quatre séances de sonates classiques et modernes pour violon et piano. On sait que les deux séries de soirées de ce genre qu'il a données précédemment à Paris ont eu un très grand retentissement.

M. G. Guidé, l'éminent professeur de hautbois au Conservatoire, accompagnera le 5 mars à Angers M. Vincent d'Indy, qui dirigera ce jour-là un concert à l'Association artistique. M. Guidé s'y fera entendre comme soliste dans la *Fantaisie pour hautbois et orchestre* de V. d'Indy et dans le *Lamento* de J. Guy Ropartz.

Les journaux de Cologne font un vif éloge de Mlle Dongrie, une jeune violoniste belge, élève d'Ysaye, qui a exécuté dernièrement à la Société de musique le troisième concerto de Saint-Saëns et, fort bien accompagnée par Mlle Schöller, une artiste belge également, diverses compositions. On vante surtout la puissance de son, la sûreté, l'élégance et la technique de Mlle Dongrie.

Pour faire suite aux succès de nos compatriotes à l'étranger : M. Brahy, engagé comme violoncelliste-solo à Angers avec le violoniste Anthony Dubois, vient de débuter avec un sérieux succès comme chef d'orchestre.

M. Louis Titz a repris vendredi dernier la série de ses conférences à l'École professionnelle d'art appliqué à la bijouterie et à la ciselure. Les entretiens ont lieu de quinzaine en quinzaine, à 8 h. 1/2 du soir, au Palais du Midi (salle 26).

Le *Magazine of Art* (livraison de décembre) consacre aux broderies de Mme De Rudder, et spécialement aux panneaux décoratifs qui ornent le Musée colonial de Tervueren, un intéressant article.

Mlle Berthe Bady, qui a obtenu un très grand succès au premier lundi littéraire du théâtre du Parc, a été réengagée pour la quatrième matinée, fixée à demain, lundi, à 4 h. 1/2. Elle lira des vers d'Hugo et de Bataille. Mmes Suger, Brindeau et Derboven, MM. Paulet, Marié, Le Noël et Bétille réciteront des pièces en vers et en prose de G. Eekhoud, O. Pirmez, Catulle Mendès, Jules Laforgue, Vielé-Griffin et André Gill. Pour clôturer la séance, une scène d'*Antigone*, de Sophocle.

MM. Garraud et Maubel ont obtenu de Mme J. Granier et de M. Galipaux quelques représentations supplémentaires. Le *Nouveau Jeu* sera joué jusqu'à vendredi inclusivement. Lundi, première de l'*Honorable*, de MM. Fournier et Soulié.

Le premier spectacle d'avant-garde sera donné le mercredi 14 décembre. Au programme : *L'Impossible aveu*, d'André Picard; la *Maison des Chéries*, de Maurice Baubourg; le *Fardeau de la liberté*, de Tristan Bernard.

Le théâtre Molière a mis à l'étude le *Boulet*, de Pierre Wolf. Mais le succès de l'*Aînée* ne permet pas encore de fixer la date de la première représentation.

Le 22 courant, troisième matinée littéraire.

A l'Alhambra, changement d'affiche ; depuis hier, la *Porteuse de pain* a succédé aux *Chevaliers du brouillard*.

A l'Alcazar, une pantomime dans laquelle l'excellent et souple mime Charles Lauri joue le rôle d'un caniche espiègle, interprété avec une curieuse vérité d'allures et d'attitudes, obtient tous les soirs un vif succès.

Un Comité provisoire vient d'être constitué à Namur, par le *Cercle artistique et littéraire*, pour élever dans cette ville un monument à la mémoire de Félicien Rops.

Les nombreux dessins et études de Puvis de Chavannes ne seront pas, dit le *Journal des artistes*, dispersés « au vent des enchères », et c'est tant mieux.

La famille de l'artiste a eu la généreuse pensée de répartir entre différents musées ces dessins, dont le nombre s'élève à un millier. La ville de Paris recevra toutes les études faites pour la décoration de l'hôtel de ville. Les musées d'Amiens, de Lyon, de Marseille et de Poitiers recueilleront les dessins se rapportant aux peintures exécutées par le maître dans chacune de ces villes. Au Musée du Luxembourg iront toutes les pièces relatives au Panthéon et à la Sorbonne; enfin, l'académie de Mâcon, ville natale de Puvis, héritera du reste.

La quatrième année des *Maîtres de l'Affiche* débute par une livraison des plus attrayantes. Elle contient, outre une préface de M. Roger Marx, des affiches de Chéret, De Feure, Georges Meunier et Dudley Hardy. Les abonnés reçoivent en prime une délicieuse mandoliniste dessinée par Chéret.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 50. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 11 DÉCEMBRE 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00 — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

ADAM et ÈVE

Roman, par CAMILLE LEMONNIER. — Paris, Ollendorf.

Si ce poème ardent, religieusement chanté au sommet des cimes les plus pures de la pensée humaine, est appelé « roman » par le Maître qui le conçut, de quelle étiquette inférieure baptiser les productions courantes de la littérature boulevardière, entassées de jour en jour sur les tables des critiques ?

Ainsi qu'à ces productions-là correspondent, logiquement, de par le droit divin de la loi d'harmonie, les jugements d'un débitant de « grains de bons sens », à l'annonciation des véritables œuvres d'art, — de celles qui, pareilles à *Adam et Ève*, nous tyrannisent délicieusement au nom de la Beauté, — devraient se préparer, en un long et sûr apprentissage de leur sacerdoce, les missionnaires chargés d'en exprimer l'âme. Car, si elle est auguste, la tâche est redoutable aussi. Et beaucoup de ceux qui l'entreprennent d'un cœur léger déposeraient la plume en frissonnant s'ils pouvaient voir, sous les espèces d'une représentation sensible, la responsabilité qu'ils assument et vis-à-vis de l'auteur dont ils trahissent presque toujours — ne l'interprétant qu'à travers eux-mêmes ! — la volonté motrice et, vis-à-vis du public auquel ils livrent ensemble, en un stock de phrases identiquement banales, le Recueil essentiel (celui qui ajoute sa page à la Bible de l'humanité, selon la précieuse expression de Charles Morice) et le Gyp à la mode.

Bible ! Le terme est plus juste ici que celui de roman. L'artiste, certes, eût pu fièrement inscrire « page biblique » au fronton de son œuvre, tant l'inspiration en est haute, avec simplicité, tant le calme, si particulier, qui en émane, enveloppe et persuade !

Après la première lecture, quand, délivré de soi-même, on a feuilleté ce volume en se laissant pénétrer ingénument et de la splendeur du frais décor sylvestre et de l'atmosphère de bonté et de force qu'il génère, on demeure plein d'émoi, ainsi que devant les énigmes suprêmes, on rêve, saisi d'une nostalgie passionnée de l'au-delà révélé. Puis, à la réflexion, à travers la suite des saisons, les mouvements — vraiment prodigieux dans leur grâce et leur couleur ! — des ciels, des eaux, des nuits argentées, des grands matins bleus, les descriptions de la sainte forêt, lumineuse et complice, toujours

en harmonie avec le développement de l'idylle et, plus haut que l'idylle, de l'amour, la synthèse du livre apparaît, péremptoire, telle une magnifique architecture.

Cet homme, Adam, cette jeune fille, Ève, qui le vient rejoindre sous les frondaisons éployées à l'abri desquelles il s'est réfugié loin des compromissions abominables des villes, afin d'y vivre selon la nature, selon son droit à l'indépendance, personnifient, — par leur liaison libre et sacrée d'où jaillit la famille, par l'intérieur que, graduellement, les nécessités de celle-ci les obligent, en d'ingénieux travaux de primitifs, à étendre et à compléter, — l'orgueil inconscient de se *sentir être* la vie, la vie avec ses métempsycoses perpétuelles, perpétuellement renouvelées, la vie, avec l'éternité derrière elle, la vie avec l'éternité en avant.

Camille Lemonnier marche ici parallèlement aux grands mystiques, Si sa conception élimine comme hypothèses le mot « âme » dans le sens religieux ainsi que les croyances à la réincarnation, adoptées, après Pythagore et Platon, par les spiritualistes de tous groupes, il poursuit néanmoins la même route qu'eux, mais *sur l'accotement visible des choses*. Et il en vient à proférer ces paroles décisives : « J'étais aussi près du dieu éternel que les doux et furieux mystiques. Et seulement ils avaient donné un autre nom à l'éternelle substance. »

La Vie, le jeu merveilleux de ses rythmes, les alternatives fatales et charmantes, vieilles et toujours neuves de ses flammes, il la glorifie, il l'adore à travers le beau symbole d'un amour humain, il la chante en une langue idéale de richesse, de musique, de lyrisme, avec une émotion toujours ascensionnelle, interprète profonde et tendre, meilleure, ah certes! au triomphe du Mystère dont elle émane et qu'elle révèle, que toutes les adresses et les complications d'un style plus subtil.

Le poète concentre ses énergies célèbres, l'intégrité de sa foi, la plus sereine essence de son cerveau, pour cueillir, avec l'ingénuité et la grâce indéfinissables que, seuls, l'artiste et l'enfant ont à ce degré, la vision de joie, fleur de ses méditations. Les préjugés, les convenances, les lois factices presque toutes dirigées contre la nature, des sociétés, avec leur cortège de férocités et d'hypocrisies, qu'il les rejette au loin, d'un magnifique geste! A quelle hauteur de religion le simple geste nous transporte! Et, logique, il va jusqu'à cette notion de l'amour, — pour la masse des faibles, immorale, pour l'élite pensante, vraie, mais surhumaine, — que l'homme et la femme n'ont aucun *droit de propriétaire* l'un sur l'autre et qu'ils ont pour stricte obligation de s'effacer « quand le vœu de l'être aimé est de boire l'eau à une autre source ».

Un bel adolescent a pénétré dans la forêt, s'est assis à la table d'Adam. Ève, la compagne de plusieurs années, la mère de délicieux petits, au regard de cet étranger, se trouble, frémit... Quand celui-ci, non sans laisser deviner son propre tourment, part, voici les paroles du mari : — « Si tu crois que ton bonheur est là où va cet homme, suis-le! » — Et il ajoute, pathétique : « Je souffris là une grande peine. Cependant je ne fis rien qui pût peser sur sa décision. Si elle m'eut dit : « Je mettrai mon pas dans les herbes que son pas a foulées », je l'aurais laissée partir. Ensuite j'aurais éclaté en sanglots. » Et après, quand Ève a résolu de demeurer avec lui, Adam observe : « Mais si, au lieu de se réaliser, de me revenir *par sa seule volonté*, Ève eut obéi à ce qu'on appelle chez les hommes le devoir et qui est la négation de la conscience, peut-être alors j'aurais eu le droit de la mépriser, à cause de sa double imposture. Elle me fût restée bien plus sacrée en suivant un autre homme aimé. »

N'est-elle point rayonnante cette conception de la Beauté ne s'égalant à elle-même que dans l'accord de la volonté à la loi naturelle?

Des fragments de ce livre, parus au *Journal*, ont semblé à quelques-uns décrire trop complaisamment certains tableaux lascifs. Ces tableaux existent, lascifs, oui, mais pieux surtout et graves... Adam aime et célèbre Ève, l'initiatrice en laquelle il trouve, réunis, les accords qui répondent d'une façon intégrale à toutes les puissances de son être, avec une ardeur timide, une déférence, un émoi qui jamais ne faiblissent. Sa chair lui est l'autel où il découvre des révélations uniques, l'autel dont il ne s'éloigne que grandi des perceptions nouvelles de mystères infinis auxquels il songe, dans les intervalles de la passion, en une extase frémissante ne cessant de s'exhaler en pensées de reconnaissance qui auréolent son souvenir d'un halo d'idéalité. Très pur, étranger à la vie inférieure, cet amour est saintement conforme à l'ordre divin et ceux que sa peinture offusque sont vraiment atteints d'une inquiétante immoralité!

Donc, ainsi qu'en chacun de ses ouvrages, Camille Lemonnier nous offre ici un spectacle nouveau, plus vaste que les précédents puisque tout entier il se déroule, se maintient à hauteur de synthèse, plus émouvant aussi, par l'intime tendresse dont il s'imprègne dès le début et qu'il rayonne ensuite, intarissablement.

A la domination pénétrante de son Œuvre, préparez-vous, lecteurs. Les grands secrets ont une âme qui semble dormir toujours, mais le Poète l'a doucement éveillée et maintenant elle chante la mélodie de l'*Imperceptible*. Ecoutez-la!...

J. DE TALLENAY

LETTRES D'AMÉRIQUE [1]

Quelques Peintres américains.

J'imagine qu'une des seules façons dont l'Américain du siècle dernier appréciait l'art, c'est quand il le voyait employé au service de la pourtraicture. Partout, dans les musées qui ont conservé le plus de souvenirs des premiers temps de la jeune Amérique, des portraits et encore des portraits. Au milieu de toutes ces figures, le plus souvent bien dessinées et moins bien peintes, on est arrêté tout d'un coup par un tableau qui rappelle l'école anglaise. Le catalogue indique Trumbull ou Gilbert-Stuart, ou encore Copley, trois Américains. Les deux premiers visitèrent l'Angleterre et furent quelque temps élèves de Benjamin West. Dans les premières années de la République ils peignirent tous ses grands hommes; et par-ci par-là, dans un hôtel de ville, dans les musées ou dans les collections que les particuliers prêtent pour l'été aux Académies de dessin (en attendant qu'ils leur en fassent cadeau par testament), on trouve quelques beaux portraits de Washington qui rendent très claire la psychologie de ce républicain presque aristocrate, ou du bel Alexandre Hamilton, soldat, orateur, écrivain, homme d'État, tué en duel à quarante-huit ans, après avoir imprimé au gouvernement de son pays une impulsion qui dure encore, disent quelques-uns. Quelle belle œuvre, ce dernier portrait au Musée de New-York, quelle peinture fraîche, vivement exécutée, comme si l'artiste avait eu pour son modèle une admiration passionnée, généralisant ses qualités et donnant à ces traits fins, à cette physionomie ouverte, tout éclairée d'une lumière joyeuse et d'une pénétrante intelligence, une âme rapidement devinée et non moins rapidement exprimée. Voici encore cette expressive esquisse de Martha Washington, au sourire ferme, aux yeux largement ouverts, une vraie synthèse de bonté et de caractère. La toile est à peine couverte. Gilbert Stuart mêlait ses couleurs sur la toile seulement, et le blaireautage dont il les accommodait est parfois un peu agaçant quand l'artiste l'emploie pour orner des figures peu intéressantes et masquer l'absence d'intérêt que lui offrait le dessin de traits insignifiants. Mais tout cela disparaît quand l'infatigable portraitiste (on connaît plus de sept cent cinquante portraits faits par lui) est devant un modèle qui l'intéresse. Alors, sans qu'aucun détail soit accusé, et presque sans y toucher, d'un travail léger et sûr, il exprime la chose compliquée et simple à la fois qu'est une vie exceptionnelle.

Trumbull est plus irrégulier que Gilbert Stuart; et de Copley je ne crois pas avoir vu les meilleures œuvres; celles que j'ai vues font penser à un bon disciple plutôt qu'à un maître.

Mais d'autres, aux noms moins connus encore, Matthews, Gray, ont par-ci par-là un portrait qui arrête et retient l'attention du scrupuleux voyageur qui a voulu voir tous les recoins du Capitole de Washington ou du vieux City-Hall de New-York. Souvent, trop souvent, au désespoir des Américains qui apprécient ces monuments de leur art, ces anciens portraits sont placés par la gent officielle en des coins trop obscurs pour qu'on les voie bien. Mais patience, tout cela changera. Les choses changent si vite dans ce pays en formation, qui ne se connaît pas encore, qui ignore lui-même le nombre et la valeur de ses richesses et sourit à tout le travail qui lui reste à faire!

Par le plus grand des hasards, en cette saison où les tableaux sont peu visités, j'ai eu l'occasion de regarder longuement les œuvres d'Arthur-B. Davies, confondues, comme celles de ses aînés, avec beaucoup de choses indifférentes. La très forte personnalité de l'artiste se dégage immédiatement, et on ne peut s'empêcher de se mettre à l'étudier. La belle couleur et la belle peinture! Mais quel est donc le charme qui attire en ces étranges scènes qui vous transportent dans un monde aussi inconsciemment synthétique, aussi réel et aussi imaginaire à la fois que celui du théâtre de Maeterlinck? Ces scènes sont fantastiques et se passent aux confins du rêve et de la vie d'aujourd'hui, autant que le ferait la musique. Elles font penser à l'art très simplement humain des primitifs et aux songes les plus inexplicables des poètes modernes les plus éblouis. Comme les vieux sonnets évoquant toutes les héroïnes légendaires ou historiques, un petit panneau, dans une demi-lumière, s'anime doucement de quelques figures féminines légèrement indiquées et pourtant bien caractérisées. On dirait le cortège de toutes les femmes qui dans la réalité ou dans la fiction ont hanté une imagination masculine. Quelques-unes s'effacent dans une lumière lointaine. Au premier plan, l'une d'elles est vaguement coiffée d'une toque, une autre est vêtue d'une robe à volants. Et pourtant ces choses si puérilement modernes paraissent là tout aussi romantiques et pittoresques que le casque ou la tunique flottante des déesses grecques. La lumière qui entoure tout le groupe, la façon dont il est peint, ses allures d'apparition faisant étroitement corps avec un paysage aux tons chauds et fins, le tout frappe et retient, défiant la définition et l'appréciation. Il faudrait suspendre son jugement, comme disent les Américains, quand un élan impulsif les lance en avant et que le bel orgueil des êtres entiers leur donne la force de s'arrêter puissamment jusqu'à ce que toutes les facultés, d'un seul accord unanime, transforment le premier élan en une robuste action ou une affirmation complète, confiante, féconde. Je suspends tout ce qu'on voudra, mais je n'en admire pas moins, sans savoir pourquoi.

A côté de Davies, chez des marchands et au milieu des expositions de peintres modernes américains, d'autres, en des coins perdus, me font signe de loin. C'est un Ryder à l'impression dramatique et tranquille, à l'accent à la fois vigoureux et contenu; paysagiste. Puis un Joseph Boston avec un autre paysage très doux, ensoleillé, d'une harmonie charmante. Puis d'autres, dont les œuvres ne se sont pas conservées intactes dans les plaques photographiques de mon cerveau. Tous, des jeunes qui ne veulent pas venir étudier leur art en Europe et noyer dans l'uniforme vernis français les qualités qu'ils pourraient avoir, comme l'ont fait les Ridgeway-Night et tant d'autres.

Et pourtant, bien qu'ils n'appartiennent pas — pour autant que j'en puisse juger — à une école étiquetée, numérotée, et bien qu'ils se soient gardés des influences personnelles, leurs œuvres n'ont pas l'air « étranger » qu'ont si souvent pour moi un grand nombre de peintres français, qui m'étonnent sans m'émouvoir. Je crois, — c'est excessivement cocasse, et ça n'a pas l'ombre de base, cette impression, — mais je crois vraiment que ces gens sont un peu Belges. Ils ont des couleurs chaudes, des prédilections pour tout ce qui s'adresse au côté intime des gens et des choses. Ce sont des « demi-Septentrions » comme nous, dirait-on. Et il semble qu'un même courant de sentiments les traverse, aux mêmes époques que nous, attestant une fraternité profonde, révélée par l'art inconscient et tranquille, bien plus que par la consciente parole écrite ou la remuante pensée.

(1) Voir l'*Art moderne* des 24 juillet, 7 et 28 août et 18 septembre derniers.

Ceci est vrai pour les jeunes peintres actuels autant que pour ceux qui, nés en même temps que Corot et Rousseau, semblent avoir respiré le même air moral, l'air de l'Europe centrale, mieux personnifiée il y a quarante ans par l'art français.

Tel est Georges Innes, né en 1825. Certaines de ses premières œuvres furent exposées à Paris et furent peu appréciées. Benjamin Constant, qui connaissait Innes et l'avait vu dans ses dernières années, avait peut-être contribué à le faire « prendre en considération » par le public français.

Par malheur, ce ne fut pas le vrai Innes qu'on exhiba, ce furent les œuvres produites au moment où Innes n'avait encore qu'une personnalité très peu indiquée. Mais quand on a pu constater que sa vie d'artiste ne fut qu'une longue ascension vers un art plus large, plus personnel et que ses chefs-d'œuvre furent surtout exécutés vers la fin de sa vie, on ne peut que regretter et déplorer le malentendu de cette insuffisante exposition.

En voyant cet été, à l'*Union League Club*, une collection admirable de ses derniers tableaux, j'ai eu la sensation bizarre de retrouver, en pays très lointains, un mien cousin qui se souvient des mêmes traditions de famille que moi, et qui pourtant ne ressemble pas à ses parents de l'autre continent. Il évoquait décidément, plus qu'aucune autre chose, toute une génération de peintres, de Corot à Courbet, sans ressembler à aucun d'eux; mais il avait la même façon libre et forte de sentir la nature. Encore une fois, un même courant avait traversé des âmes en apparence bien éloignées. Innes connaissait l'Europe et y était connu, — peu et mal, à dire vrai, — et cette communion de sentiments n'avait en soi rien de si mystérieux. Ce qui est plus remarquable, c'est que c'est après avoir admiré et compris les peintres français que sa personnalité se dessina et qu'il prit véritablement possession de lui-même. Il est de leur famille, et pourtant leur ressemble aussi peu qu'ils se ressemblent entre eux. Si bien qu'on le retrouve comme un frère de leur taille dont on n'aurait jamais soupçonné l'existence.

« La personnalité physique et morale de Georges Innes, » écrit Benjamin Constant en 1895, « a fait une grande impression sur moi. Il était naturellement nerveux, impressionnable, excessivement sensible à la richesse du coloris, à la beauté de la peinture, autant qu'aux effets poétiques de la nature. Vivant au milieu de cette nature, contemplant sa grandeur, ses merveilles de lumière, il aimait surtout les soirs d'automne et l'automne de son pays. D'où ses œuvres les plus puissantes, pleines d'émotion et de rutilante couleur.....

« Ses verts sont positivement délicieux, et l'on peut dire qu'aucune autre vision ne fut plus sensible que celle d'Innes à la richesse des tonalités vertes éclairées par le soleil d'été.....

« Quand le temps viendra — et il viendra tôt ou tard — de rendre pleine justice à Georges Innes, je serai heureux d'avoir été un des premiers peut-être qui ressentirent une émotion artistique en contemplant ses peintures, qui montrent si clairement l'impressionnabilité d'un véritable artiste, d'un amoureux de la nature — et un virtuose d'un rare mérite. »

Vers la fin de sa vie surtout, Innes éveilla chez ses compatriotes cette même émotion d'art, et M. Thomas-B. Clarke, le collectionneur passionné qui depuis de nombreuses années a réuni ses plus belles œuvres en une éblouissante collection, était aussi ému que moi en me montrant ces toiles qu'il connaissait si bien et devant lesquelles j'étais prise d'une griserie heureuse, étonnée, et d'une joie inconsciente de retrouver l'âme toujours la même des plus grands artistes sous une forme nouvelle, dans un pays nouveau.

Innes a eu la plus belle mort qu'un peintre puisse rêver.

Il y a environ trois ans, étant avec sa femme en Écosse, il rencontra, dit-il à celle-ci, la plus belle lumière qu'il ait vue de sa vie. Ils restèrent longtemps ensemble à contempler ce paysage et rentrèrent sans parler. Le lendemain matin, Innes quitta la maison de bonne heure et ne rentra pas à l'heure du repas. Sa femme, inquiète, se mit à le chercher dans la campagne avec d'autres amis du peintre. Ils finirent par le découvrir de loin, assis à l'endroit même où la veille il avait reçu la plus violente émotion qu'il ait jamais éprouvée. L'artiste avait la tête découverte, penchée en arrière; s'approchant, ceux qui le cherchaient virent sur ses traits immobilisés l'expression d'un bonheur étonné.

Comme aux temps où les visions mystiques faisaient mourir les moines d'amour, celui-là avait été emporté par la trop grande joie que la nature lui avait versée dans les yeux.

Ses impressions, toujours plus vives à mesure qu'il vieillissait, étaient devenues trop fortes pour lui, et la Beauté, d'un baiser plus radieux que les autres, l'avait tué.

Combien, combien de choses ai-je entendues, à propos de ces artistes lointains, pendant que j'étais dans leur pays! Combien de fois ai-je pensé : Encore un frère, encore une âme, un cœur, une pensée si semblables aux meilleures de celles que nous connaissons dans le passé et dans le présent en notre vieux continent. Encore un frère dont nous ne savons rien ou presque rien! Saviez-vous que Fulton, l'inventeur, le Fulton des bateaux à vapeur, le savant, le mécanicien, avait peint des portraits, curieux sinon très bons? et que Morse, le père du télégraphe, avait fait le portrait de Lafayette? Pas belle, la pourtraicture, mais caractéristique infiniment et inoubliable.

Voilà des êtres multiples, des Saxons point exclusivement confinés dans la vie positive; ou plutôt chassés, poussés vers l'art et le rêve par l'excès même de leur vie positive.

Peut-être est-ce par ce chemin que l'Amérique va vers l'art. Une chose bien certaine c'est qu'elle y va, et rapidement et ardemment. Les quelques vrais artistes encore disséminés, les amateurs passionnés, au goût sûr, qu'elle possède en nombre déjà considérable en font foi, surabondamment, et je prendrai tous les plus honnêtes prétextes que je pourrai trouver pour ne pas vous le laisser oublier.

M. Mali

A LA MAISON D'ART

Conférences de « La Lutte ».

Même affluence à la deuxième qu'à la première. Un public choisi, où de graves conseillers à la Cour de cassation voisinaient avec de jeunes esthètes, a écouté avec une attention soutenue M. Paul Mussche parlant d'Octave Pirmez.

La glorification d'un grand mort, l'exaltation d'un pur artiste, dont l'œuvre ignorera l'usure des temps et perpétuera parmi nous un rayon de l'éternelle beauté, telle fut la tâche réalisée. Le causeur, à la voix chaude et vibrante, d'une émotion contenue, a su pendant une heure éveiller autour de l'œuvre de Pirmez des admirations enthousiastes. Nos regards ont plongé dans l'âme rêveuse du solitaire d'Acoz, au milieu de fleurs d'idéale poésie, parmi des lumières d'au-delà, éclairant l'œuvre philosophique du

Maître, et nous gardons à celui qui fut ce soir-là pour nous, ou le révélateur, ou l'initiateur à compréhension plus parfaite, la douce reconnaissance dévolue à un mystique médecin, dont la science n'aurait que le souci d'élever nos cœurs vers le Bien et le Beau. Ecoutez par quel hommage le jeune poète ouvrit sa conférence :

A OCTAVE PIRMEZ

Maître, lorsque j'évoque en moi ton haut profil,
Tu m'apparais rêveur dans un décor d'automne.
Tu fus le fier captif d'un volontaire exil,
L'aigle tombé des cieux et que la terre étonne.

Poëte au cœur gonflé du sanglot éternel,
Tu résorbais en toi les êtres et les choses,
Car tu reçus de Dieu le don essentiel
Et, devant toi, rien ne gardait les lèvres closes.

Nous, nous te vénérons d'un amour singulier
Et le geste votif de nos mains très pieuses
Couronne ton front pur des immortels lauriers.

Le marbre un jour dira ta belle âme songeuse,
Ton nom gravé sera chanté par les échos,
Pirmez, penseur hautain, solitaire d'Acoz.

Oui, le nom d'Octave Pirmez doit être connu et vénéré, à l'égal des plus grands. Il faut qu'un monument le rappelle aux enfants de la terre patriale; il fut chez eux celui qui passe nimbé de l'auréole du génie. Que la pérennité du bronze l'arrête au milieu de ceux qui ne l'avaient pas encore vu.

G. V.

Le jeudi 15 décembre Georges Ramaekers parlera de Charles De Coster.

LA RESTAURATION DES TABLEAUX (1)

Nous avons dit combien serait utile la création d'une école de *peintres experts-restaurateurs*. Ce que le gouvernement français a fait pour les manuscrits intéressant son histoire, nous devrions le faire pour nos tableaux, héritage plus précieux encore, et qu'il est de notre devoir de conserver avec un soin jaloux.

En parfaite conformité d'idée avec M. Cottini (*Examen du Musée du Louvre*), je ne puis résister au désir d'indiquer le but et la nature de l'enseignement qu'il préconise et qu'il faudrait établir ici.

D'abord les élèves devraient, avant d'être admis, justifier de connaissances historiques et littéraires. On exige aujourd'hui cette justification de tous ceux qui aspirent à des emplois publics ; il est tout naturel de l'exiger des personnes qui veulent devenir juges des productions les plus élevées de la pensée, et arbitrer en matière d'art.

Une fois admis dans cette école, les élèves y recevraient un enseignement à la fois littéraire et artistique. On leur ferait continuer l'étude de l'histoire sacrée et profane, si utile pour l'interprétation des compositions. Ils devraient surtout s'appliquer au dessin et à la peinture. Ces études auraient principalement pour objet la reproduction de tableaux de grands maîtres de toutes les écoles. Il n'y a, en effet, de meilleur moyen pour connaître la technique et les procédés de chaque maître, que de s'efforcer de reproduire leurs œuvres par le pinceau ; le travail d'analyse qui est nécessaire pour rendre le dessin et la couleur du peintre que l'on copie, vous initie d'une façon plus intime au secret de sa *manière* et vous permet de reconnaître ses productions avec une extrême facilité.

Les élèves devraient apprendre l'art si important et si difficile de restaurer les tableaux, de manière à pouvoir faire plus tard ce travail eux-mêmes ou du moins le diriger avec intelligence. On éviterait ainsi ces déplorables mutilations, dont quelques chefs-d'œuvre placés dans nos églises et musées offrent un si triste exemple, en confiant ce travail ou sa surveillance à des artistes capables et connaissant l'art de la restauration.

Afin de stimuler le zèle des élèves, on pourrait fonder des prix et procurer aux lauréats les moyens d'aller étudier en Italie, en Espagne et en Hollande tous les maîtres et toutes les écoles.

Ainsi formés par ce haut enseignement, les *peintres experts-restaurateurs* jouiraient des mêmes privilèges que les élèves de l'Ecole des chartes, où l'État choisit les répétiteurs de l'école, les archivistes des départements, les bibliothécaires et les employés dans les bibliothèques nationales. Le gouvernement choisirait de même parmi les *peintres experts* les professeurs de l'école, les conservateurs et les restaurateurs des musées royaux ou communaux. Ils seraient désignés pour devenir en matière d'art les conseillers du gouvernement, des villes et des particuliers. L'État leur donnerait la mission d'acquérir pour les musées les spécimens des maîtres qui leur manquent. De leur côté, les particuliers pourraient s'adresser à eux avec une confiance absolue, et les consulter sur la valeur et l'authenticité des tableaux qu'ils voudraient vendre ou acquérir.

N'est-il pas rationnel d'exiger, en ce qui concerne les musées nationaux, que les attributions des tableaux y soient d'une exactitude, d'une sûreté et d'une précision irréprochables, puisque les tableaux y ont la valeur de documents historiques. Une science certaine, une expérience consommée sont donc indispensables à la direction d'un Musée, tant pour classer les tableaux existants que pour faire des acquisitions utiles, et pour ne placer dans les collections publiques que des tableaux vraiment dignes d'y figurer. On ne peut perdre de vue qu'un Musée est une collection faite pour servir à la fois à l'histoire de l'art et à l'étude de ses procédés.

D'un autre côté les particuliers qui possèdent de belles galeries, et qui veulent augmenter le nombre de leurs tableaux ou bien les vendre, ont le plus grand intérêt à ce qu'il se rencontre toujours des hommes d'une haute expérience pratique et d'un coup d'œil exercé qui, expertisant avec l'autorité d'un incontestable savoir, les toiles soumises à leur examen, puissent en fixer la valeur de la manière la plus certaine.

Trop souvent des tableaux dus au pinceau des plus illustres maîtres sont complètement méconnus et se vendent pour la valeur du cadre. Quand, par hasard, des connaisseurs obscurs ont le talent de deviner et le courage d'acheter ces chefs-d'œuvre devenus un objet de mépris, cela ne les avance guère. En effet, s'ils veulent démontrer qu'ils viennent d'acquérir des œuvres inimitables, ils sont traités de rêveurs et de visionnaires par ceux qui n'ont su deviner ni découvrir ces tableaux précieux. En revanche on verra des peintures de la plus complète médiocrité atteindre des prix fabuleux, grâce aux manœuvres des intéressés.

(1) Voir l'*Art moderne* des 25 septembre, 9 et 30 octobre et 4 décembre derniers.

Nous partageons entièrement l'avis de l'auteur cité plus haut. Un pareil état de choses est vraiment funeste. Non seulement il est juste de restituer à des hommes spéciaux des missions spéciales, mais il est nécessaire d'entretenir et de provoquer des études si patientes et qui demandent une science profonde. Grâce aux nouveaux diplômes de *peintre expert et restaurateur* on écartera les incapables dont l'ignorance nous a coûté si cher, en réservant aux seuls artistes compétents des situations nouvelles où ils pourraient rendre les plus grands services.

Il est à espérer que la sollicitude éclairée d'un gouvernement favorable à l'art nous dotera un jour d'un établissement si utile, annexe indispensable à notre Institut des Beaux-Arts.

L. MAETERLINCK,
Conservateur du Musée de Gand.

Une Conférence sur l'Art décoratif.

M. Gabriel Mourey, collaborateur parisien du *Studio*, l'un des écrivains d'art les mieux documentés et les plus compétents, a entretenu, la semaine dernière, les auditeurs du *Cercle artistique* de l'Art décoratif moderne, et en particulier de l'influence qu'a exercée sur celui-ci William Morris, dont l'orateur a évoqué en traits heureux la noble et grande figure. Cette influence est due à la sincérité, à la pureté d'âme du célèbre artiste bien plus encore qu'à son art. Le premier, William Morris a eu la conception du travail rendant heureux l'artisan qui l'accomplit et celui auquel il est destiné. D'après lui, l'art est l'expression de la joie qu'éprouve l'homme dans le travail. Il a, et ses disciples ont après lui appliqué cette maxime, dont la mise en pratique a eu de si excellents résultats au point de vue social comme dans le domaine de l'art.

M. Mourey a développé avec clarté, dans un style sobre et châtié, divers aperçus généraux sur la portée, les visées et le but de la décoration telle qu'on la comprend de nos jours. Il a été écouté avec attention et très applaudi.

NOTES THÉATRALES

Le baromètre marquant le « beau fixe » dans tous les théâtres bruxellois, la semaine dernière ne nous a apporté aucune nouveauté, si ce n'est un acte ajouté par MM. Garnir et Malpertuis à la revue *Bruxelles au Passage* qu'il ont écrite pour les Galeries. Très ingénument, le compère déclare, après un intermède confié au cinématographe géant, distributeur de scènes pittoresques, variées et amusantes, que le troisième acte ayant reçu du public un accueil plutôt frais, les auteurs avaient jugé à propos d'en composer un autre. Cet acte nouveau a pour cadre la Teinturerie parlementaire, une bizarre usine où l'on retape les vêtements de nos honorables. On pressent que le prétexte est bon pour allonger à droite, à gauche et même au centre, des coups de pattes qui font la joie du public. Une parodie assez bouffonne d'une séance tumultueuse, et la classique scène foraine *A la Chaudière*, accompagnée de rondes et de chansons, complète ce tableau plus agité que plaisant, après quoi l'apothéose du « Désarmement général » amène paisiblement la chute du rideau.

***

Au Parc, la quatrième matinée littéraire a ramené sur la scène, à la vive satisfaction de l'auditoire, Mlle Berthe Bady, qui a dit avec une extrême subtilité de nuances, d'une voix musicale et pénétrante, un poème intime de Jules Laforgue et le Cantique passionné de Betphagé de la *Fin de Satan*. Ne verrons-nous pas Mlle Bady dans quelque création importante? Le charme et l'émotion qu'elle communique aux poèmes qu'elle récite font pressentir en elle une artiste d'un tempérament spécial, appelée à de sérieux succès.

Deux pièces en prose, l'une du robuste écrivain de la *Nouvelle Carthage*, M. Georges Eekhoud, l'autre du philosophe élégiaque Octave Pirmez, lus malheureusement tous deux sur un mode monotone par M. Bétille et par Mme Brindeau, complétaient, avec des vers de Lamartine, de Mendès, de Vielé-Griffin et même, qui l'eût cru? d'André Gill, un programme varié, qui dut donner satisfaction à tous les appétits littéraires. Pour finir, une scène d'*Antigone* (traduction de Leconte de Lisle), déclamée avec distinction par Mlle Suger.

La cinquième matinée, fixée au 19 courant, empruntera à la proximité des fêtes de Noël un caractère spécial : le programme se composera de contes, de pièces familières et de petits poèmes dans la note tendre, — une veillée des anges littéraire!

***

Le ban et l'arrière-ban des ballerines de la Monnaie assistait, la semaine dernière, à la joyeuse entrée, sur la scène de l'Alcazar, de Mlle de Boysère, un des « sujets » du corps de ballet de l'Opéra promu au rang d'étoile. L'aimable artiste a, dans des pas de caractère dansés successivement en costume polonais, normand et espagnol, provoqué de longs et enthousiastes applaudissements. Et les gerbes et les corbeilles fleuries lui ont prouvé la sympathie des petites camarades et du public.

L'Esthétisme des Chemins de fer.

MONSIEUR LE DIRECTEUR DE L'*Art moderne*,

Dans votre numéro du 16 octobre dernier, vous avez attiré l'attention sur l'Esthétisme des Chemins de fer, notamment sur l'horreur des vieilles billes noires utilisées pour les clôtures. Quelques jours après, le *Petit Bleu* reprenait vos idées. Vous disiez aussi que nos gares-frontières sont affreusement misérables et qu'il serait à souhaiter qu'on les fît belles, riantes, esthétiques, pour que l'étranger arrivant chez nous, ou le Belge revenant, eussent tout de suite l'impression d'un pays heureux, bien ordonné, aimant l'Art en toutes choses.

Or, il n'est pas un voyageur ayant été visiter dernièrement l'exposition Rembrandt, à Amsterdam, qui n'ait été frappé de l'horreur de la gare-frontière d'ESSCHEN. C'est un type de misère, de saleté, de mauvaise tenue.

Il suffirait, je n'en doute pas, que M. LE MINISTRE VANDEN PEEREBOOM, si énergique, et à qui on doit tant de bonnes innovations et d'embellissements, la visitât un quart d'heure, pour qu'il ne supportât plus la pensée que c'est ça qu'on voit tout d'abord en pénétrant dans notre bon petit pays, et qu'il ordonnât une reconstruction sur un modèle pittoresque et confortable.

VOTRE ABONNÉ

ACCUSÉS DE RÉCEPTION

Nostalgie, par HERBRAND-WAUTHY. Bruxelles et Verviers. Ed. de l'*Art Libre*. — *Au Pays des Alpins*, par HENRY DUHAMEL. Couverture illustrée par L. GUÉTAL. Deux planches hors texte et cent quatre-vingt-cinq illustrations dans le texte. Grenoble, librairie dauphinoise (H. Falque et Félix Perrin). — *Voyage aux Iles fortunées*. Lettres des Canaries, par JULES LECLERCQ. Ouvrage accompagné de gravures et d'une carte. Paris, librairie Plon. — *Le Roman de Louis XI*, par PAUL FORT. Paris, *Mercure de France*.

PETITE CHRONIQUE

M. G.-S. Van Strydonck expose au *Cercle artistique* quelques-unes de ses œuvres récentes : trois portraits, quatre ou cinq paysages avec figures, plusieurs marines vivement brossées sur une plage de la mer du Nord. Les paysages, il les a peints en ce tranquille et charmant village de Machelen, séjour favori de l'artiste avant ses voyages aux Indes anglaises. Il serait curieux et instructif de comparer l'interprétation que donnait jadis M. Van Strydonck de ce coin rustique et les impressions qu'il lui suggère aujourd'hui. L'effet est infiniment plus lumineux et plus grand. Il semble que le peintre ait, sous les ciels exotiques, éclairci sa vision et ennobli sa conception de la nature. Une facture un peu brutale et uniforme nuit parfois à l'harmonie de l'œuvre. On devine la hâte, la fièvre de saisir sur place une impression fugitive. Mais l'œil est sain et la recherche intéressante.

L'exposition des œuvres de M. G.-M. Stevens que nous avons annoncée s'ouvrira samedi prochain à la Maison d'Art.

Le Comité chargé par le gouvernement d'organiser le groupe belge des beaux-arts à l'Exposition internationale de Paris en 1900 a tenu séance mercredi dernier au ministère de l'agriculture et des travaux publics.

Le commissaire général de la section belge, M. le sénateur Vercruysse, lui a fait une communication d'où il résulte que les groupes étrangers ne disposeront ensemble que de 1,000 mètres de cimaise, dont une centaine réservée à la Belgique.

Le Comité d'admission et de placement sera donc contraint, à son grand regret, de restreindre notablement ses choix parmi les œuvres présentées, afin que l'Exposition représente aussi complètement que possible les diverses tendances caractéristiques de l'école belge.

La première séance de musique de chambre donnée au Conservatoire par MM. Anthoni, Guidé, Poncelet, Merck et Degreef avec le concours du Quatuor Schörg a affirmé, une fois de plus, la conscience artistique et le talent des professeurs qui composent l'*Association*. Exclusivement consacré à Beethoven, dont on a entendu le Quintette en *mi bémol* pour piano et instruments à vent, la Sonate pour piano et violon op. 96 et le Quatuor à cordes en *fa dièze*, le programme, excellemment interprété, a obtenu un succès unanime. Le Quatuor Schörg a, en particulier, été très applaudi pour son exécution homogène et délicatement nuancée. Et, dans la Sonate nº X, M. Schörg a fait valoir, M. De Greef étant son partenaire, de remarquables qualités de soliste.

Pour sa troisième matinée musicale (4 décembre), M. J. Wieniawski avait choisi comme partenaires M. S. Moses, violoniste, M. Van Winckel, violoncelliste, et Mme Raquet-Delmée, cantatrice. Au programme : une Sonate de Beethoven pour piano et violon, la Sonate de Brahms pour piano et violoncelle, des lieder de Blockx, Boisdeffre, Lassen et Vidal, trois pièces pour piano de Chopin.

Pour rappel, aujourd'hui dimanche, à 2 heures, troisième concert Ysaye, avec le concours des deux célèbres pianistes Raoul Pugno et Arthur De Greef. Le succès qui a accueilli hier, à la répétition générale, les deux virtuoses, fait prévoir pour aujourd'hui une séance d'un intérêt exceptionnel. La *Suite wallonne* de M. Théo Ysaye a valu à son auteur une chaude ovation.

La deuxième séance de la Section d'Art de la Maison du Peuple aura lieu mardi prochain, avec le concours de M. Jean Ten Have, violoniste, Gietzen, altiste, Doehaerd, violoncelliste, et F. Rasse, pianiste. Au programme, des œuvres de Beethoven, Tartini, G. Fauré, F. Rasse.

Le deuxième concert de l'*Association artistique* aura lieu mercredi prochain, à 8 h. 1/2, à la Grande-Harmonie, avec le concours de Mlle Claire Friché, de MM. Camille Chevillard, chef d'orchestre des Concerts Lamoureux, et Geloso, violoniste. Cette audition sera consacrée aux œuvres de M. Chevillard qui auront pour interprètes, outre les artistes cités ci-dessus, Mlle K. Goodson, MM. Loevensohn, H. Daucher et A. Gietzen.

Mme Miry-Merck donnera à la Maison d'Art deux séances de chant. La première, consacrée à la musique classique, aura lieu jeudi prochain, à 8 h. 1/2, avec le concours de Mlle Louisa Merck, de M. Demest, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, et de M. Henri Merck, violoncelliste.

MM. Emile Agniez, Ed. Jacobs et Kips prêteront leur concours à la matinée que donnera, le 29 courant, M. Munié au théâtre Molière. Ils exécuteront un trio pour la viole d'amour, la viole de gambe et le clavecin.

L'école de musique de Verviers, dirigée si habilement par M. Kefer, célébrera, le 18 janvier prochain, le vingt-cinquième anniversaire de sa fondation. Une grande solennité musicale aura lieu à cette occasion : on exécutera des fragments importants de *Freia*, le nouvel opéra d'Erasme Raway, dont on a entendu jadis, aux Concerts populaires, les *Scènes hindoues* et la *Symphonie libre*

L'éditeur Balat vient de faire paraître une brochure de M. De Groo sur *Princesse d'auberge*, l'opéra de Jan Blockx qui passera mercredi au théâtre de la Monnaie.

La semaine théâtrale :

Demain lundi, au Parc, représentation extraordinaire avec le concours de Coquelin cadet, de Mme Marie Kalb et de M. Dehelly, de la Comédie française : *Tartufe*, la *Joie fait peur* et monologues.

Mercredi, au même théâtre, premier spectacle d'avant-garde : La *Maison des cheries*, l'*Impossible aveu* et le *Fardeau de la liberté*. A la Monnaie, première de *Princesse d'auberge*.

Vendredi, au Parc, première de l'*Honorable*, de MM. Fournié et Soulié, et de *1807*, de MM. Aderer et Ephraïm.

Samedi, au théâtre Molière, première du *Boulets*, de M. Pierre Wolff.

LES MUSICIENS BELGES A L'ÉTRANGER. — La Société des concerts symphoniques de Lyon, dont nous avons annoncé la constitution, a donné dimanche dernier, avec grand succès, son premier concert. Les auditions se succéderont jusqu'au printemps toutes les semaines. M. A. De Greef, professeur au Conservatoire de Bruxelles, s'y fera entendre le 18 courant. Détail à signaler : parmi les instrumentistes de l'orchestre se trouvent huit de nos compatriotes : la flûte solo, le hautbois solo, le cor solo, le basson solo, le trombone solo, le violoncelle solo, un premier violon et un alto.

M. Zimmer, l'un des plus brillants disciples d'Ysaye, vient de partir pour New-York où il a reçu de M. Musin les offres les plus engageantes pour professer dans l'institution musicale qu'il a fondée et qui est, paraît-il, en pleine prospérité.

M. Schörg se fera entendre, en janvier, à Berlin, Leipzig, Dresde et Munich.

Après avoir terminé son cours à Genève, le pianiste Litta s'est rendu à Nice où il se fera entendre au cours de l'hiver, ainsi qu'à Marseille, Nîmes, Montpellier, Bordeaux et Monte-Carlo.

Le *Wagner-Verein* d'Amsterdam prépare pour le mois de février quelques auditions modèles de l'*Or du Rhin*. L'œuvre sera chantée par les meilleurs artistes de l'Allemagne et dirigée par M. Henri Viotta. Costumes et décors, entièrement neufs, seront, paraît-il, d'une richesse inusitée. L'Association a donné précédemment des représentations de la *Valkyrie*, de *Siegfried* et du *Crépuscule des Dieux*. L'ouvrage monté cette année complète le Cycle, pour lequel nos voisins ont un enthousiasme extraordinaire et n'hésitent pas à payer leur fauteuil 60 francs. Les places les moins chères (troisièmes ou quatrièmes galeries) sont tarifées 10 francs. Et il faut s'inscrire trois mois d'avance pour être parmi les élus !

Le sculpteur Charpentier ouvrira prochainement à La Haye une exposition qui réunira la plus grande partie de ses œuvres : étains, médailles, bijoux, objets d'art divers, etc.

Bruxelles. — Imp. V[e] MONNOM 32, rue de l'Industrie

Dix-huitième année. — N° 51. Le numéro : 25 centimes. Dimanche 18 Décembre 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : Octave MAUS — Edmond PICARD — Émile VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES** : On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

l'administration générale de **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

Sommaire

« Princesse d'auberge. »

Le théâtre lyrique semblait, en ces derniers temps, s'orienter vers le drame psychologique substitué, enfin! aux patrons d'opéra comique sur lesquels on taillait invariablement jadis les prétextes à musique intitulés « livrets ». Un souci plus noble que celui d'écrire, sur des paroles quelconques, des chœurs de buveurs, des sérénades d'étudiants, des duos plus ou moins tendres et des trios relativement bouffons hantait les compositeurs. La production nouvelle affirmait des visées plus hautes en même temps que le goût public, assaini, marquait un retour manifeste vers les œuvres dignes de son admiration, vers les drames de Gluck, de Weber et de Wagner, vers les beautés sereines de *Fidélio*.

Princesse d'auberge, j'ai le regret de le constater, nous ramène aux pires erreurs d'autrefois. On n'imagine pas livret plus niaisement plat, plus fripé, plus dénué d'intérêt que l'enfantine affabulation imaginée par M. Nestor De Tière, un écrivain de talent et de réputation dont on est en droit d'espérer mieux. C'est un retapage de clichés usés, une salade de lieux-communs extraits de tous les ouvrages lyriques connus, une macédoine de pont-neufs empruntés au décrochez-moi-ça du répertoire. Sur la banalité des chœurs de buveurs, des sérénades d'étudiants, des duos plus ou moins tendres et des trios relativement bouffons se greffe, par surcroît, l'invraisemblance des situations, l'absence de couleur locale et l'inconsistance des caractères.

Passons sur le démarquage de *Carmen*. La déchéance d'un brave garçon amoureux d'une fille est dans le domaine public. Si Mérimée l'a décrite avec une autorité telle qu'il est imprudent de risquer des variations nouvelles sur le même thème, il n'en est pas moins licite de tenter l'aventure. Mais la Carmencita et le Don José que M. de Tière nous présente sous les traits d'une serveuse brabançonne et d'un musicien dont la dite serveuse fauche l'avenir, n'ont ni l'humanité de personnages réels, ni la grandeur de figures symboliques. *Princesse d'auberge* (ou *Perversité et Génie*) fait songer aux tableaux moralisateurs créés par les

Ligues antialcooliques pour frapper l'imagination populaire. C'est le même grossissement d'effets, l'emploi des mêmes moyens violents, des mêmes exagérations : de l'art à coups de poing, du mélodrame dépourvu d'observation, qui devrait être irrévocablement banni du théâtre contemporain.

Qu'on en juge. Après un chœur de maraîchers, chanté à la rampe, on se demande pourquoi, par des gens qui devraient être pressés d'aller à leurs affaires, le jour se lève sur la promenade ultra matinale des Bruxellois de 1750. Reinilde, son livre d'heures à la main, repousse une déclaration brûlante de Marcus, que cette rebuffade excite à la vengeance : il perdra Merlyn, aimé par Reinilde, en le jetant dans les bras de Rita, l'enjôleuse. Celle-ci paraît au balcon de l'auberge paternelle, saluée par une aubade de joyeux drilles. Mandolines et fleurs. Chœur d'orphéon, suivi d'un trio de pochards rentrant en titubant au logis, Merlyn et Marcus dissertent longuement, à la porte du cabaret, sur la puissance de l'art et la supériorité de la poésie! Mais Rita, suivie d'une foule innombrable, franchit le seuil et, dans la rue, *coram populo* (il n'y avait donc pas de police à Bruxelles sous les ducs de Lorraine? demandait un loustic) entame victorieusement la séduction de Merlyn qu'elle finit par enlacer amoureusement après lui avoir fait boire, tout comme Iseult perdit Tristan, à la coupe où elle a trempé ses lèvres. Triomphe de Marcus. Fureur du forgeron Rabo, l'amant de Rita, qui jure, lui aussi, de se venger.

Le deuxième acte décrit la tristesse de Katelyne, mère de Merlyn, qui sent son fils perdu, la mélancolie de Reinilde, l'impuissance de Merlyn, rentré chez lui la tête vide, la bourse plate, désormais inapte au travail! Le cabaretier, toujours ivre, vient réclamer une note laissée en souffrance par le compositeur. Reinilde lui jette de l'or, et Merlyn se désole de cette humiliation nouvelle. Cependant, les fanfares du carnaval éclatent au dehors. Marcus tente d'entraîner son ami, qui hésite entre les voluptés illicites et l'amour pur de Reinilde. Le dernier coup est frappé : Rita pénètre avec une demi-douzaine de compagnes, parées et travesties, dans l'austère logis de Katelyne (où l'on entre d'ailleurs aussi facilement que dans un moulin) et, après un petit chœur rythmé de baisers, enlève son piètre amant. Sur la Grand'Place, la foule turbulente acclame le cortège du Mardi-Gras et environne le char symbolique de Flore et de Zéphir, sur lequel a pris place, ô honte! le malheureux Merlyn aux côtés de Rita.

Dès lors, la déchéance est irrémédiable. Katelyne et Reinilde essaient en vain d'arracher à Rita, dans l'hôtellerie où elle exerce ses charmes pernicieux, la proie qu'elle a conquise. Déjà Rabo, l'amant évincé, a reproché durement à l'enjôleuse son infamie. Celle-ci n'a échappé à la colère du forgeron que grâce à l'intervention de ses trois sœurs, survenues à temps pour la sauver d'une catastrophe. Remise de cette passagère émotion, Rita chante aux buveurs réunis une chanson reprise naturellement en chœur, avec accompagnement de gobelets. Son père, de plus en plus gris, chante à son tour un refrain populaire, et l'on danse. Le bal est interrompu par Rabo, qui fait irruption dans le cabaret à la tête d'une bande d'amis, casse les verres et les tables, provoque une bagarre au cours de laquelle il plonge son couteau dans la poitrine de Merlyn. Est-ce la fin? Non pas! La garde survient, arrête le meurtrier. Mais elle n'est pas seule. Derrière elle, il y a Katelyne, et Reinilde, et la foule joyeuse apportant au compositeur des palmes et des fleurs. La raison? On vient d'apprendre que Merlyn est vainqueur du concours de musique institué par monseigneur le duc. Triomphe tardif, couronnement posthume, hélas! L'artiste expire. Et ce n'est pas encore tout. Reinilde saisit un couteau et se précipite sur Rita. Mais non. Elle ne frappera pas Le remords sera pour la serveuse plus cruel que la mort elle-même. Sois maudite, Rita! Sois maudit, Marcus! Rideau.

C'est bien là le gros mélodrame populaire, tel que le maintient, malgré l'évolution générale des lettres, le théâtre flamand, demeuré rivé aux traditions de 1840. Le public auquel s'adressent les dramaturges néerlandais n'a pas, objecte-t-on, de culture intellectuelle suffisante pour qu'on puisse lui servir une littérature plus haute. Il ne s'intéresserait pas à une action psychologique et veut, sur la scène comme dans le roman, des contrastes violents, des oppositions brutales. Il ne s'inquiète nullement de la vérité des sentiments, de la vraisemblance des épisodes. Mais n'est-ce pas précisément aux romanciers et aux auteurs dramatiques qu'incombe le devoir d'élever le niveau du peuple, d'initier celui-ci à un art plus profond, plus grand, plus pur que la dramaturgie grossière dont on le nourrit? Et quiconque a fréquenté les milieux populaires sait qu'il n'est pas d'auditoire plus compréhensif, plus attentif, plus respectueux de l'art, mieux disposé à en goûter les jouissances que celui des cœurs simples de la classe ouvrière. C'est ce qui me porte à juger avec quelque sévérité une œuvre qui ne trahit aucun effort pour donner un aliment à la pensée.

La partition de M. Blockx se ressent nécessairement de la banalité du livret. A part la substitution du récitatif au dialogue et l'emploi du motif conducteur, elle affecte la forme de l'opéra comique et se compose d'une succession de « morceaux » de musique, airs à couplets, cavatines et cantilènes, ensembles vocaux, chœurs de tous genres destinés sans doute à faire la fortune de l'éditeur qui a acquis le droit de les débiter. Ces morceaux, d'ailleurs, sont, en général, écrits avec talent et plaisent par leur caractère mélodique. De tous les

musiciens belges, M. Blockx est peut-être celui dont l'inspiration est la plus franche, la plus sincère, la plus musicale. L'âme populaire chante en lui. Tout ce qui sort de sa plume est clair, pensé et exprimé avec une parfaite lucidité. Il aime à puiser à la source des mélodies du terroir, et les formes qu'il adopte pour vêtir ses inspirations personnelles ont elles-mêmes l'aspect des chansons du peuple. Bien que la technique de son art lui soit familière, il ne fait guère étalage de sa science, préférant charmer qu'étonner, séduire qu'éblouir.

C'est surtout dans l'expression de la foule en fête, des kermesses, des danses et des cortèges que M. Blockx a la main heureuse. Il excelle à donner l'illusion musicale de l'allégresse populaire, à transposer dans la langue sonore la gaieté débridée des petits maîtres flamands, Jan Steen, Adrien Brouwer ou Teniers. Le deuxième tableau de *Milenka* est, à cet égard, caractéristique. Et comme le tempérament flamand a pour corrélatif de cette expansion débordante une sorte de sentimentalité germaniqne, de candeur timide, la musique du jeune maître anversois se fait, dans les pas sages de tendresse, doucement ingénue. « Blockx sait trouver le *petit air*, disait ces jours-ci une des personnalités les plus en vue du monde musical. Et trouver le *petit air*, tout est là. »

Princesse d'auberge, envisagée dans ces deux facteurs principaux : la grâce mélodique du *lied* et l'exubérance des truanderies, franches lippées et luronneries, offre mainte page savoureuse, de réel intérêt. Le deuxième acte, qui réunit précisément les deux faces du talent très spécial de M. Blockx est, de beaucoup, le mieux venu. C'est celui que nous fit connaître, en grande partie, M. Joseph Dupont aux Concerts populaires. Et vraiment les couplets plaintifs de Reinilde, le carnaval des rues, l'arrivée du cortège, l'ensemble polyphonique qui termine l'acte sont traités avec une réelle maîtrise.

Il est malaisé d'apprécier si l'inspiration de M. Blockx s'adapterait avec autant de bonheur aux développements d'un caractère, à l'exposé d'une action psychologique, le poème de M. De Tière ne lui en fournissant pas l'occasion.

La partition de *Princesse d'auberge* est, avant tout, pittoresque. Elle extériorise l'inspiration du jeune maître et vaut plus par le coloris et le mouvement que par la pensée. Les dialogues sont longuets et d'intérêt musical contestable. La partie dramatique du troisième acte paraît cadrer assez mal avec la nature du compositeur, plus apte à faire chanter les carillons qu'à noter la sonnerie des cloches funèbres. Mais même dans les parties faibles de l'ouvrage, l'écriture est habile, soignée, d'une probité artistique absolue. Rien ne trahit l'effort, ni la redondance, ni la recherche. C'est une efflorescence spontanée, un exemple, assez rare à notre époque, de l'inspiration mélodique jaillie dans sa forme définitive du cerveau créateur et exprimée sans que le travail des retouches et de la mise au point en atténue la fraîcheur.

Le succès de *Princesse d'auberge* a été très grand et je m'en réjouis, malgré les réserves que j'ai faites, parce qu'il s'agit d'une œuvre belge, d'une victoire nouvelle sur le préjugé de l'infériorité manifeste de nos artistes. Il n'est désormais plus possible de juger la Belgique par les souvenirs qu'a laissés son indigence artistique d'il y a vingt-cinq ans. Dans les lettres, dans les arts plastiques comme dans le domaine musical, le mouvement en avant est admirable. Il y a longtemps qu'on le proclame à l'étranger. Nous commençons à nous en apercevoir, même en Brabant. Tant mieux! La robuste et charmante partition de M. Blockx est un argument nouveau en faveur de la thèse qu'ici même nous avons souvent défendue.

Il convient de louer la direction de la Monnaie pour les soins avec lesquels elle a monté l'ouvrage. On n'eût pas mieux fait pour un compositeur étranger! Elle a donné au compositeur le meilleur de ses deux troupes : M[lle] Wyns, qui joue et chante en artiste intelligente, en musicienne sûre, en cantatrice de réel mérite le rôle de Rita; MM. Scaremberg, Dufranne, Gilibert, Decléry, M[lles] Claessens et Domenech, qui forment un ensemble homogène. Elle a commandé à MM. Devis et Lynen deux décors neufs, l'un et l'autre d'une jolie couleur et d'un effet pittoresque. M. Flon a consciencieusement discipliné l'orchestre, qu'on souhaiterait toutefois moins exubérant. Et le nouveau régisseur du théâtre a obtenu des chœurs et de la figuration une vie qui tranche heureusement sur les traditions d'autrefois. Le spectacle est varié, intéressant et amusant. En faut-il davantage pour lui assurer un succès durable?

OCTAVE MAUS

LITTÉRATURE DE WALLONS

Plutôt que de soumettre au procédé ordinaire de la critique les trois livres d'auteurs wallons que le hasard fait tomber sous ma main, je veux profiter de l'occasion qui m'est offerte pour essayer de déterminer quelques caractères de l'art « mosan ». Sans doute, MM. Gérardy, Delchevalerie et Beck sont des écrivains de mérite différent et de personnalité diverse : mais cette disparité a l'avantage du moins de nous présenter, en tous ses contrastes, l'âme de leur pays. Le premier est poète, le deuxième, conteur, et le troisième, fantaisiste. Rien ne ressemble moins aux *Roseaux* (1) que la *Maison des Roses trémières* (2) et quel lien entre ces volumes et *Ce qui a été sera ou Adam battu et content* (3)? M. Gérardy est tortueux, sentimental et maniéré; M. Delchevalerie

(1) Un volume in 18. Paris, *Mercure de France*.
(2) Une plaquette, couverture illustrée. Liége, Bénard.
(3) Un volume. Bruxelles, Georges Balat, éditeur.

est simple et touchant ; M. Beck, décousu, hybride et pince-sans-rire. Je ne sais quel fonds commun les assemble pourtant. Tous trois sont Liégeois, ou ont assez longtemps séjourné à Liége pour avoir reçu l'empreinte de son milieu. Or, dans leurs œuvres, je retrouve l'impression morale que m'ont laissée cette ville et son paysage. Un air aimable et enjoué y baigne toute chose ; tout est blond, léger et facile. Un ciel sans éclat enveloppe les molles collines dont les cimes, au loin, s'effacent avec tranquillité. Ne vous attendez pas à rencontrer sous ce climat des âmes rudes, violentes, énergiques ; vous les chercheriez en vain. Reprenons maintenant les trois livres qui nous occupent : Y voyons-nous s'affirmer un tempérament puissant ou net, dont le contact nous meurtrisse ou nous bouscule ? On m'objectera que M. Gérardy ne présente pas ce caractère d'effacement et de tiédeur en quoi j'ai paru vouloir indiquer un trait commun des écrivains wallons. Qu'on y prenne garde : à dire vrai, cette poésie un peu hagarde et désordonnée que l'on remarque parfois dans *Roseaux* n'appartient pas à M. Gérardy ; j'y vois l'aboutissement d'influences extérieures, germaniques pour la plupart. Une particularité de l'âme wallonne, c'est sa facilité d'assimilation, son aptitude presque universelle ; un peuple qui n'a pas d'originalité propre est souvent habile à s'emparer de celle des autres. Croyez-vous, par exemple, que soit bien autochtone l'humour de M. Beck et n'est-ce pas plutôt le fruit d'une fréquentation française ? Seul, M. Delchevalerie me semble représenter fidèlement le visage spirituel de sa race. En le court récit qu'il publie, je retrouve cette douceur un peu terne, cette crainte du heurté, cette perpétuelle demi-teinte qui sont en art les dominantes de l'esprit wallon. Pareille discrétion a son charme ; je la préfère pour ma part à la rudesse maladroite, à la grossièreté des auteurs flamands d'expression française. Après la grâce passionnée des Florentins, l'éclat décoratif et mouvementé des Vénitiens, l'œil se plaît parmi les Lombards. L'élégance tendre d'un Luini a son prix même auprès d'un Carpaccio ou d'un Ghirlandaio ; Solario est paisible et apprêté, Sodoma connaît d'étranges langueurs. Les Wallons jusqu'à présent ne connaissent le lyrisme ni la couleur ; mais leur intelligence est subtile et prompte, leur émotion touche par sa pureté et ils ont un sens indéniable de la mesure et de l'harmonie. C'est un peuple qui ignore la force. Ils ont vécu loin de la mer, jamais les sels amers n'ont enrichi leur sang ; mais ils savent des sources limpides et des mélodies bucoliques. Lisez certaines pages de MM. Gérardy et Delchevalerie, vous entendrez les unes et vous rafraîchirez aux autres.

André Ruyters

LES GRANDS CONCERTS

MM. Raoul Pugno et Arthur De Greef ont été les triomphateurs du très beau concert donné dimanche dernier par la *Société symphonique des concerts Ysaye*. On avait apprécié la puissance, la netteté de rythme, le brio de M. Pugno lorsqu'il vint pour la première fois se faire entendre, il y a trois ou quatre ans, à Bruxelles. La délicatesse du toucher, l'art de faire chanter délicieusement le clavier qui complètent ces qualités ont, cette fois, ravi l'auditoire. Le charme expressif du jeu de M. De Greef est suffisamment connu pour qu'il soit superflu de le vanter encore. Ce qui a donné un attrait particulier à l'exécution par les deux virtuoses du concerto en *mi bémol* de Mozart, d'une grâce archaïque piquante, et du concerto en *ut mineur* de Bach, d'une beauté plus sévère, c'est la parfaite homogénéité qu'offrait, au point de vue des timbres et du sentiment, l'interprétation de l'une et l'autre de ces œuvres. On ne pourrait imaginer un accord plus absolu dans la pensée et dans l'expression. Dire de chacun des deux virtuoses qu'il s'est montré le digne partenaire de l'autre, c'est résumer, d'un mot, l'impression provoquée dans l'auditoire par le mariage de ces deux talents de premier ordre. Le public a d'ailleurs éprouvé à les écouter un plaisir si vif qu'il leur a redemandé le final du concerto de Bach, joué avec autorité par les solistes et accompagné avec ensemble et avec correction par le quatuor de l'orchestre.

L'élément symphonique était représenté au programme par les ouvertures de la *Flûte enchantée* et de *Rienzi*, — la première demeurée jeune et pimpante, la seconde décidément bien démodée en son emphase romantique, — et par une savoureuse composition de M. Théo Ysaye bâtie sur quelques thèmes du pays de Liége.

La *Suite wallonne*, — c'est le nom que l'auteur a donné à son très attachant poème symphonique en trois chapitres, — échappe habilement aux dangereux écueils des œuvres rapsodiques tirées des mélodies populaires : le pittoresque de commande, la banalité, l'aspect purement décoratif et superficiel. Il y a dans la fine et délicate interprétation qu'a donnée M. Ysaye des chansons, rondes et « cramignons » du terroir une poésie intense, l'amour nostalgique du sol natal, une rêverie d'artiste promenée dans des souvenirs d'autrefois. La première partie développe avec une rare distinction deux motifs caractéristiques diversement rythmés et instrumentés, baignés dans une atmosphère très particulière de sonorités voilées et auxquels un solo de cor anglais, qui fut merveilleusement phrasé par M. Guidé, sert de conclusion. Le deuxième morceau, auquel on pourrait reprocher de répéter les sensations du premier dans une forme analogue, exprime avec de caressantes subtilités d'harmonie la tristesse du poète à la vue des sites familiers où s'écoula son enfance. Les refrains joyeux ont une infinie mélancolie, et dans un plaintif dialogue du premier violon et de l'alto solo, l'amertume des regrets se mêle, en un concert très doux, à la tendresse des impressions ravivées. Le tableau pittoresque d'un dimanche de fête dissipe les pensées graves de l'artiste. Et sous ses yeux charmés, dans le tintement des cloches, au son des hymnes pieux, la procession serpente, les danses naïves du peuple déroulent leurs théories animées, l'allégresse gagne de proche en proche. Ici la composition atteint son point culminant. M. Ysaye mêle dans une curieuse polyphonie divers motifs connus parmi lesquels l'*Où peut-on être mieux* de Grétry, qui est comme le chant national du pays de Liége. C'est spirituel et touchant à la fois, — une pointe de malice et de scepticisme dans un élan d'attendrissement.

M. Théo Ysaye s'était fait jusqu'ici principalement connaître comme virtuose. La *Suite wallonne* le classe parmi les compositeurs belges les plus heureusement doués. Sans doute y a-t-il dans cette œuvre complexe quelques longueurs. L'amour de la couleur, du détail pittoresque, paraît emporter parfois le musicien au delà du plan qu'il s'est tracé. Dans la trame vaporeuse de ses idées musicales, on souhaiterait quelques accents plus vigoureux, quelques contours plus nettement définis. Mais quelle fraîche et charmante inspiration guide sa plume dans les méandres des contrepoints enchevêtrés ! Quel régal pour l'oreille que la variété de ses harmonies, la souplesse et le raffinement de son

orchestre! Il est peu de musiciens capables d'instrumenter avec autant de délicatesse, et toute la fine nature de M. Ysaye se reflète dans ce travail, évocatif de dentelles et de broderies.

La *Suite wallonne* a été amoureusement jouée par l'orchestre qui, sous la direction fraternelle d'Eugène Ysaye, en a exprimé les nuances les plus subtiles de mouvement et de coloris.

A LA MAISON D'ART

Conférences de « La Lutte ».

Après Van Hasselt et Pirmez, voilà Charles Decoster glorifié par M. Georges Ramaekers. Decoster! quels souvenirs magiques s'évoquent à ce nom! La vie pauvre d'un artiste méconnu, son œuvre demeurée obscure longtemps, sa mort misérable, la renaissance de 1880 et les batailles d'Art livrées autour d'*Uylenspiegel,* sa tardive commémoration par le marbre et le bronze, là-bas, au bord des étangs d'Ixelles!

Le jeune et vaillant directeur de la revue *La Lutte* a exposé dans une langue claire et imagée la vie et l'œuvre de Charles Decoster : Les *Frères de la bonne trogne*, *Légendes flamandes*, *Contes brabançons*, *Voyage de noces*, le *Mariage de Toulet* furent successivement analysés, mais les louanges allèrent surtout à cette admirable *Légende d'Uylenspiegel*, monument impérissable bâti par des mains d'un artiste inspiré à la gloire de la terre Flandre!

On a souvent comparé De Coster à Rabelais. L'orateur a fait justice de cette légende en l'apparentant à Shakespeare, en montrant que les « gaudrioles » sont empruntées à la légende qui fut un thème et rien de plus, que le reste est invention personnelle. L'écrivain, dit-il, semble avoir d'instinct incliné vers un procédé cher aux symphonistes : choisir un motif ingénu et populaire et opérer leur transposition idéale, en élargir la pensée; partir d'une modeste vallée intime pour gravir les cimes et découvrir les immenses paysages. Quelques pages extraites de l'œuvre prouvèrent mieux que tous éloges combien le style de De Coster est chaud, flamboyant, haut en couleurs, comme il s'assouplit et se lénifie à narrer telle idylle, ou tonne et rugit à décrire telle scène de pillage ou tel combat!

Voici vengé — un peu — le brelan des morts; place aux vivants. M. Paul Mussche parlera le jeudi 12 décembre de M. Edmond Picard.

NOTES THÉATRALES

THÉATRE DU PARC. — **La Maison des chéries** (deux actes inédits), par M. MAURICE BEAUBOURG. — **L'Impossible aveu** (un acte inédit), par M. ANDRÉ PICARD. — **Le Fardeau de la liberté** (un acte), par M. TRISTAN BERNARD.

Le théâtre du Parc a livré mercredi dernier sa première bataille littéraire. Il l'a gagnée en partie. Si l'excès d'ingénuité de la *Maison des chéries* a fait sourire, en revanche le *Fardeau de la liberté* a obtenu un réel succès. Et l'acte de M. André Picard a été classé honorablement à distance égale de la victoire finale et de l'insuccès initial de cette soirée mouvementée. Ainsi ont été observées les lois de la progression.

La *Maison des chéries* décrit, en deux petits tableaux, l'éveil de l'amour chez les jeunes filles. Dans cette maison, André, demeuré orphelin, a trouvé, en même temps qu'un abri, le repos et la paix. Ses deux cousines s'empressent autour de lui, le câlinent, l'enveloppent d'une atmosphère de joie sereine. Et tous trois s'aiment, et se le disent en se promenant enlacés sous le regard attendri du père. Mais en ces petites créatures « ardentes et fragiles » naît l'impérieux désir de la possession exclusive. La jalousie mord à la fois Estelle et Clémence, la brune « aux yeux bleus si clairs qu'on voit son cœur à travers », la blonde « aux cils si longs qu'ils emprisonnent son regard comme les barreaux d'une cage »... L'amitié que leur témoigne André à toutes deux ne peut leur suffire. Elles l'aiment ardemment, passionnément, il faut qu'il prononce entre elles.

Hélas! le choix est impossible. André les aime l'une et l'autre d'une affection égale. En vain tente-t-il de leur prouver qu'en voulant substituer l'amour à leur fraternelle union, elles vont détruire leur bonheur. A une affection partagée elles préfèrent l'exil.

La portée de cette petite pièce a paru échapper au public, qui n'en a saisi que le côté puéril. Elle offre de jolis détails, des nuances subtiles de sentiment. La psychologie de ces petites âmes blanches est finement observée, ce qui n'est pas pour surprendre de la part de l'auteur de l'*Image* et de la *Vie muette*. Mais la donnée est vraiment bien menue, bien grêle, bien insignifiante pour constituer une œuvre dramatique. Aimable à la lecture, elle perd au théâtre tout son charme gracile. La Maison des chéries est une maison de poupées. Les spectateurs n'ont pas gardé le cœur assez neuf pour s'en amuser.

L'*Impossible aveu* a mieux réussi. Cet aveu, c'est celui que voudrait faire Marcel à Jacques, son ami, son frère qu'il trompe, mais à regret. Trahir une affection aussi ancienne, aussi confiante, quelle honte! Marcel se débarrassera du poids de ses remords par une confession sincère. La scène dans laquelle il annonce ce projet à la belle Alice, « l'amie » commune des deux camarades, est d'une ironie vraiment amusante. Elle rappelle l'humour à froid d'Henri Becque et de Georges Ancey. Marcel est jaloux, mais de Jacques et de son amitié. Depuis que celui-ci a une maîtresse, il ne le voit presque plus, d'autant plus qu'il est obligé, pour le tromper, de passer avec Alice le temps que Jacques pourrait consacrer à son ami.

Situation intolérable! Il faut que cela finisse! Sans compter que le mari d'Alice — car il y a un mari en titre! — est beaucoup plus aimable pour Jacques que pour Marcel, ce qui est injuste. N'a-t-il pas droit, lui, aux mêmes égards? Le badinage est vif, spirituel, et bien que très risqué, il ne tombe pas dans la trivialité. La scène de l'aveu, lentement amenée, la stupéfaction, la douleur de Jacques dissipée par Marcel qui, pour calmer l'émotion de son ami, lui affirme qu'il lui a « monté un bateau », offrent une succession d'épisodes bien conduits, d'une observation aiguë. C'est plutôt une scène, un épisode détaché d'une comédie, qu'une pièce. Tout l'intérêt réside dans une situation unique, et les personnages ne sont là que pour l'exposer. Comme nous ne savons rien de l'un ou de l'autre, ils ne peuvent nous intéresser. Il semble qu'on assiste au deuxième acte d'une pièce dont on n'a pas vu l'exposition. Et, le rideau tiré, on attend le troisième acte qui va dénouer l'intrigue. Au fait, pourquoi M. André Picard n'écrirait-il pas ces deux actes? Il est facile de voir ce qu'ils devraient être, et cela formerait une piquante comédie.

Le *Fardeau de la liberté* clôturait gaiement le spectacle. La philosophie du bon Chambolin, qui n'a plus que trois francs pour attendre le mois d'octobre — l'on est en juin! — et qui consulte un jeune avocat sur le délit — vagabondage, port illégal de décoration ou autre — qui pourra l'abriter pendant trois mois à Mazas, est d'une irrésistible drôlerie. C'est un long monologue semé d'aphorismes imprévus, et d'autant plus amusant que l'esprit qu'y sème l'auteur ne réside pas dans les mots mais dans la façon paradoxale et comique de présenter des idées. Le philosophe ratiocine avec amertume sur la propriété, sur les illégalités du sort, sur les injustices sociales, tant qu'il est revêtu d'habits rapiécés. Mais le voici riche! Un facteur lui apporte l'annonce d'une succession inespérée. Et le point de vue change aussitôt. « Faire le mal, dit-il, c'est porter atteinte à mon bien! » L'argent l'a rendu honnête homme. Il s'agit bien d'aller demander l'hospitalité à trois juges revêtus de leurs robes noires! Mais, ô ironie! Les « flics » qui avaient respecté le pauvre hère cueillent

brusquement, au cours d'une bagarre, l'élégant discoureur, et... c'est au moment où il va jouir de la liberté que celle-ci lui échappe.

Cet acte, à la fois satirique et philosophique, reçut naguère au théâtre de l'OEuvre un accueil enthousiaste. Il a été applaudi unanimement au théâtre du Parc. M. Paulet s'y est particulièrement distingué en créant un Chambolin parfait de bonhomie, d'aisance et de naturel.

Dans les autres pièces, citons Mlles Fège, MM. Godeau et Lenoël, et les deux petites chéries, Mlles Doriel et de Serbrun.

THÉATRE DE L'ALCAZAR. — **La Revue rapide**, par M. BOULLAND.

La revue annuelle de l'Alcazar demeurera, malgré les concurrences qu'a fait naître son légendaire succès, l'événement bruxellois par excellence. On s'y presse, ou s'y écrase, et il n'est pas un vrai « Brusseleer » qui voudrait se priver de la petite fête traditionnelle. Depuis trente ans, c'est d'ailleurs la même revue qu'on rejoue. Le garde civique de Poperinghe créé par Flor O'Squarr est toujours debout, comme le Veau d'or, qu'on l'affuble de la capote d'un cocher de fiacre, de la tunique d'un receveur de tram ou de l'uniforme d'un agent de police. Les couplets varient parfois, mais le fond de l'affaire reste immuable. Et dès qu'il entend parler marollien, le bon public se tord.

Le marollien de la *Revue rapide* est copieux et ne pourrait être renié par les académiciens de la rue de l'Epée et de la rue du Miroir. Il constitue la sauce relevée qui relie entre eux les épisodes de la revue. Celle-ci chansonne la rue Courbe, les dames qui descendent des tramways sans demander l'arrêt au receveur, les saucisses électorales, le concours des Cris de la rue, la suppression de la garde civique, les bas-fonds de la Fontaine Anspach, le départ de l'*Albertville* pour le Congo, que sais-je? Elle a même des allusions à l'Affaire et au désarmement des puissances, tout comme la revue des Galeries, sa rivale. Mais à l'Alcazar, on s'amuse à la bonne franquette, sans luxe de décors et de costumes, sans cortèges et sans apothéoses. Les costumes sont même réduits, par la partie féminine de la troupe, à leur plus simple expression. C'est à croire que ces dames ont dû pleurer pour en avoir!

Il a suffi, pour faire partir les applaudissements en tempête, de quelques plaisanteries grasses, de couplets au gros sel, de l'apparition de figures connues, parmi lesquelles celle, en chair et en os, du directeur de l'Alcazar lui-même, M. Charles Lauri, passé à tabac en scène par ses pensionnaires. L'épisode a soulevé un rire inextinguible qui a rendu le public indulgent à l'égard d'un ballet plutôt macabre et d'une course de taureaux imprévue dans la revue des événements bruxellois de 1898.

Une commère charmante et bonne diseuse, Mme Mary Myras, un compère de bonne tenue, M. Médony, ont mené à bonne fin cette bamboche.

NOTES DE MUSIQUE

A la Maison d'Art.

Première séance de chant donnée par Mme Miry-Merck.

Salle comble, et beaucoup d'artistes pour entendre ce ravissant ensemble d'art de deux chanteurs, Mme Miry-Merck et M. Demest, une pianiste, Mlle Louisa Merck, et un violoncelliste, M. Henri Merck. De la musique ancienne, italienne principalement. Giacomo Carissimi, Bassani, Caldara, Filipo Vitali, Buononcini, Paisiello, puis Lulli, Hændel et Beethoven qui — et c'est le seul reproche qu'on puisse faire à cette très parfaite petite fête musicale — fut traité (sonate de violoncelle et piano op. 69 n° 3) comme s'il eût eu l'âme de Mozart. C'est que Mozart lui-même, avec toute sa grâce et sa finesse, son sourire avisé et doux, planait sur toute cette soirée où, chose si rare et régal si complet pour le pauvre auditeur de concerts courants, les interprètes semblaient appartenir à la même planète que les auteurs qu'ils interprétaient. — Très grand succès, rappels pour Mme Miry-Merck et M. Demest.

A la Grande-Harmonie

Deuxième concert de l'Association artistique. — Audition d'œuvres de M. Camille Chevillard.

Musique de pianiste, jolie facture et sonorités moult plaisantes, parfois, encore que déjà entendues. Plus d'agitation que de passion. Trop de bruit; trop de notes, pour ce qu'elles voulaient dire.

Mlle Katie Goodson et M. Marix Loevensohn ont joué à ravir une sonate pour violoncelle et piano, tout à fait intéressante à certaines pages et qu'ils rendaient en artistes, d'une façon charmeusement compréhensive. A eux et à Mlle Claire Friché a été le succès de la soirée.

Quintette; — Sonate pour piano et violon; pour piano et violoncelle, deux mélodies, le tout de Chevillard. — Premier violon, M. Geloso.

A la Maison du Peuple.

Deuxième séance de la Section d'Art et d'Enseignement populaires.

Soirée musicale organisée avec le concours de M. Jean Ten Have, violoniste, Gietsen, altiste, Doehaert, violoncelliste, François Rasse, pianiste-compositeur. Trio (pour cordes) de Beethoven; Sonate de Tartini (violon); Elégie de Fauré (violoncelle); Trio pour piano, violon et violoncelle, de F. Rasse. — Grand plaisir de réentendre dans ce milieu vivant, non contaminé encore par la gent musquée, de la musique vivante, vibrante, expressive comme ce trio de Rasse, interprétée par des artistes profondément épris de leur art, consciencieux et de talent sérieux. M. M.

Tolstoï et Nietzsche

Appréciés par M. Maurice Kufferath.

A lire dans le *Guide musical* une suite d'articles de Maurice Kufferath sur Tolstoï et Nietzsche. — Kufferath dessine en grandes lignes très calmes la silhouette, si on peut employer ce mot, des idées musicales de ces philosophes. Il éclaire leur pensée parfois obscure et, avec une largeur d'esprit qui le maintient à égale distance de la controverse et de la critique, nous donne une impression très nette des théories de ces écrivains. Il dégage leurs affirmations du fatras, très curieux mais éminemment indigeste, de leurs errements un peu trop métaphysiques. Il discerne dans tous ces éléments parfois désordonnés la grande part de beauté et la « met au point » où notre esprit peut l'admirer.

Nous avons toujours trouvé messéant de la part des Chinois ce fait de s'appeler « les gens de l'empire du Milieu ». Pourtant, rassemblant énergiquement toute la modestie nationale et la mettant pour une minute sur un plat à part, je ne peux pas m'empêcher d'être très convaincue qu'un tas de choses non blutées viennent ainsi trouver le terrain central où elles sont à la fois appréciées et harmonisées. J'ai eu très fortement cette immodeste impression en lisant les articles de Kufferath et vraiment on ne saurait lui avoir trop de reconnaissance pour la bonne petite satisfaction dont à part soi on se sent pénétré. Vanité nationale! Ah! tant pis! rien n'est meilleur que de croire ses deux pieds fermement posés sur le centre du monde, — d'où on attrape au vol toutes les bonnes choses qui passent, pour en jouir à sa fichue façon. Et que si quelque neurasthénique objecte, que le ciel le tienne en joie! M. M.

PETITE CHRONIQUE

Les Salonnets :

M. G.-M. Stevens a ouvert hier une exposition de ses œuvres à la Maison d'Art.

Mme M. Dupré, MM. P. Hermanus et J. Mayné exposeront au *Cercle artistique*, du 19 décembre au 1er janvier.

M. Leon Delderemme ouvrira du 20 au 29 décembre une exposition de quelques-unes de ses œuvres à la galerie Clarembaux.

Aujourd'hui dimanche, à 2 heures, premier concert du Conservatoire. Au programme : Symphonie en *mi bémol* de Haydn, IX[e] symphonie de Beethoven.

La *Jeunesse socialiste* donnera demain, à la salle de l'Union, un concert auquel participeront M[me] Benoni, MM. Henrion, Jacobs et Schoepen. Au programme : Gluck, Mendelssohn, Schumann, A. Thomas, Massenet, etc.

Mardi prochain, à la Grande-Harmonie, premier concert du choral mixte d'amateurs, *Deutscher Gesangverein*, sous la direction de M. E. Closson, avec le concours de M[lle] Ohse, cantatrice, et de M. Schörg, violoniste. Pour les places, s'adresser à la maison Breitkopf et Härtel.

M. Edouard Barat, pianiste, donnera jeudi prochain, à 8 h. 1/2 une audition à la Maison d'Art.

La distribution des prix à l'Ecole de musique d'Ixelles aura lieu le lundi 26 décembre prochain, au Musée communal.

Cette cérémonie sera accompagnée d'une audition musicale dont le programme, des plus intéressants, porte entre autres des fragments du *Rêve*, d'A. Bruneau; *Sur la Mer*, chœur pour voix de femmes, de Vincent d'Indy; pièces pour piano, d'E. Chabrier; la *Fiancée du timbalier*, de F. Thomé, et l'*Ode triomphale* d'Augusta Holmès (cinq cents exécutantes).

M. Jan Blockx achève en ce moment un nouvel ouvrage lyrique tiré par MM. Solvay et Henri Cain de la *Légende d'Uylenspiegel* de Charles Decoster. Les deux premiers actes sont terminés et font pressentir une œuvre des plus intéressantes. *Til Uylenspiegel* est reçu dès à présent par la direction de théâtre de la Monnaie et sera joué au cours de l'hiver prochain.

Les théâtres :

Une indisposition de M[lle] Suger a obligé la direction du théâtre du Parc à retarder la première représentation de l'*Honorable*. Celle-ci aura lieu mercredi prochain.

Le prochain lundi littéraire du théâtre du Parc, fixé au lundi 26 décembre, aura, comme nous l'avons dit, un caractère un peu spécial, justifié par les fêtes de Noël. On y lira un conte de la *Comédie des jouets* de Camille Lemonnier, de petites pièces en prose d'Anderson, Gustave Droz, Francis Jammes, Louis Delattre et Jules Renard; des poèmes de F. Coppée, Banville, Van Arenberg et Marlow, l'auteur d'un joli volume de poésies, *L'Ame en exil*, qui fait honneur à la jeune littérature belge.

Au théâtre Molière, le *Boulet*, de M. Pierre Wolff, a succédé depuis hier a l'*Aînée*, qui a eu plus de quarante représentations.

M. Munié, directeur du théâtre Molière, nous prie d'annoncer que M. Smedts, qui était employé chez lui comme secrétaire et contrôleur, ne fait plus partie de son administration et que toute la correspondance doit être adressée à M. Munié lui-même.

L'Alhambra fait tous les soirs de fructueuses recettes avec la *Porteuse de pain*, dans laquelle M[me] Lemonnier a retrouvé son succès d'autrefois.

On racontait ces jours-ci une amusante anecdote, absolument authentique. Personnages : S. M. Léopold II et un vieux peintre militaire bien connu. Cadre : l'ouverture d'une exposition. Le roi, penché sur un tableautin, félicitait l'artiste de la fidélité avec laquelle il traite les uniformes de l'armée. Et le brave homme (qui ne le reconnaîtra?) de répondre avec bonhomie dans son langage pittoresque : « Och, Sire! Suéie qu'on sait faire sur des boutons comme ça, c'est pas à dire! »

La ville de Bruxelles a chargé M. Léon Frédéric d'exécuter pour la salle des Milices de l'hôtel de ville une grande frise décorative qui occupera toute la partie supérieure de la muraille du fond. L'esquisse, soumise ces jours-ci par l'artiste à la section des Beaux-Arts, a été admise sans réserve. L'œuvre aura 8 mètres de largeur sur 3 mètres de haut.

Sur l'initiative de M. Fernand Scribe, vice-président du *Cercle artistique* de Gand, une « Société des Amis du Musée » a été constituée, il y a un an, dans le but d'acquérir, au moyen des souscriptions de ses membres, des œuvres d'art destinées à enrichir le Musée. Cette excellente institution vient de se réunir en assemblée générale et le résultat de son premier exercice est des plus satisfaisants. Elle a, en cette année inaugurale, doté le Musée de Gand des œuvres suivantes : un paysage de Philippe Koninck; une toile de Lambrechts, artiste anversois du XVII[e] siècle, dont la facture rappelle celle de Watteau; une belle nature-morte d'auteur inconnu, peut-être de Fijt; une *Pieta* en pierre du XVI[e] siècle. En outre, M. Hulin, professeur à l'Université, membre de la Société, a fait don au Musée d'un tableau de Chardin.

La *Métropole* critique avec raison le choix des livres offerts en Belgique aux enfants — grands et petits — à l'occasion de la Noël et du jour de l'an. Il existe, dit-elle, des éditions excellentes d'auteurs nationaux, des monographies précieuses sur les hommes et les choses de Belgique, et cependant — explique qui pourra — vienne la fin de l'an, nous nous trouvons réduits au-dessous du panier de la main-d'œuvre française. Car si c'étaient encore des ouvrages de valeur, de ceux auxquels revient de droit une place d'honneur dans la bibliothèque, il n'y aurait que demi-mal. Mais la plupart sont des sous-Jules Verne, des pseudo Flammarion et des demi-Thiers, qui placent leurs produits dans le triple domaine de la fiction, de l'histoire et de la science. Il y a là des romans d'aventures dont le canevas seul, placé triomphalement en vedette, est bête à faire pleurer; des feuilletons, qu'on a vus se traîner lamentablement pendant des mois au bas d'un journal de province, qui ressuscitent, glorieusement dorés sur tranches; enfin une foule de publications patriotardes, récits de guerre où l'on maltraite les « voleurs de pendules ». Et tout cela se vend!

C'est M. Henri Lavedan que les Immortels ont choisi pour succéder à M. Meilhac comme membre de l'Académie française. L'auteur du *Nouveau Jeu* a été élu par 19 voix contre 5 attribuées à M. Faguet et 8 à M. Paul Hervieu.

M. Lavedan, dont le nom était inconnu il y a dix ans, a débuté au Théâtre-Français, en 1890, par *Une Famille*. Il a fait représenter deux ans après le *Prince d'Aurec* au Vaudeville, les *Deux Noblesses* à l'Odéon, *Catherine* à la Comédie française, *Viveurs!* au Vaudeville, et enfin le *Nouveau Jeu* aux Variétés.

Du *Guide musical* :

Le commencement de la gloire!

L'*Ouest-Artiste* nous annonce qu'un des nouveaux grands voiliers qui vont entrer prochainement en construction à Nantes portera le nom de *Fervaal*.

Sois fier, ô mon Vincent!

M. Emile Blémont vient d'acquérir à Manchester, au prix de 22,000 francs, avec l'intention de l'offrir au Louvre, une toile célèbre de Fantin-Latour intitulée : *Un coin de table*, dans laquelle sont groupés les portraits de Paul Verlaine, Arthur Rimbaud, Léon Valade, Ernest d'Hervilly, Camille Pelletan, Pierre Elzéar, Emile Blémont et Jean Aicard. Un géranium blanc marque la place que devait occuper dans cette toile Albert Mérat qui, à la suite d'une discussion avec Verlaine, ne voulut pas poser à côté du poète de *Sagesse*.

Le portrait d'Arthur Rimbaud exécuté dans ce groupe d'hommes de lettres par Fantin-Latour est, avec un croquis fait par Forain, le seul qu'on connaisse de l'auteur des *Illuminations*.

Le deuxième numéro de l'*Art décoratif* reproduit des mobiliers hollandais, écossais et allemands, des céramiques françaises, hollandaises et allemandes, des bijoux hollandais et autrichiens, des métaux anglais et hollandais, des papiers et estampes français, des tentures, verreries et vitraux anciens et modernes.

Des concours, auxquels sont attribués près de 3,000 francs de prix, sont ouverts par la Revue. Demander le programme aux bureaux de l'*Art décoratif*, 27, rue Pergolèse, à Paris.

Bruxelles. — Imp. Ve MONNOM 32, rue de l'Industrie

DIX-HUITIÈME ANNÉE. — N° 52. LE NUMÉRO : 25 CENTIMES. DIMANCHE 25 DÉCEMBRE 1898.

L'ART MODERNE

PARAISSANT LE DIMANCHE

REVUE CRITIQUE DES ARTS ET DE LA LITTÉRATURE

Comité de rédaction : OCTAVE MAUS — EDMOND PICARD — ÉMILE VERHAEREN

ABONNEMENTS : Belgique, un an, fr. 10.00 ; Union postale, fr. 13.00. — **ANNONCES :** On traite à forfait.

Adresser toutes les communications à

L'ADMINISTRATION GÉNÉRALE DE **l'Art Moderne, rue de l'Industrie, 32, Bruxelles.**

SOMMAIRE

Auguste Strindberg

Axel Borg et Inferno (1).

Strindberg s'avance à grands pas vers la folie. Les aliénistes l'ont dit et redit, et, bien que cela « ne prouve rien », il est assez curieux de suivre, en ses ouvrages qui sont de constantes confessions personnelles, admirablement sincères, la marche graduelle de la terrible maladie. Molière eût dit qu'il tombe de mélancolie en misanthropie, de misanthropie en misogynie, et ainsi de suite, en passant par le mépris de la nature, l'adoration des sciences hermétiques, alchimiques, magiques et cabalistiques, par la terreur permanente de tout ce qui l'entoure, l'interprétation des présages, des coïncidences, des superstitions les plus moyenâgeuses, le besoin maladif de protection intellectuelle et morale — pour en arriver à la folie. — C'est là qu'aboutit *Inferno*.

On se souvient de ce sombre drame de *Père* où une femme à l'esprit étroit arrache peu à peu à son mari toute l'influence qu'il a sur sa fille. C'était la peinture, faite avec une étonnante et cruelle acuité, de la victoire sournoise de la Vie sur l'esprit isolé.

Axel Borg redit le même chant du vaincu, avec d'admirables variations.

Borg est un jeune savant qui ne connut jamais sa mère. Fut-ce ce qui le priva toute sa vie d'une notion affectueuse des ressemblances humaines? Le pauvre homme ne semble jamais voir que ce qui di[illegible]le et sépare les mortels ; il s'en vient, solitaire, dédaigneux et désenchanté, s'installer en qualité d'inspecteur de pêche, dans un village de la Baltique. Il veut enseigner aux pêcheurs quelques secrets de leur métier ; il se crée des ennemis. Il veut épouser la seule femme du village qui ne soit pas une paysanne ; elle le trompe déjà pendant ses fiançailles et pour un rustre.

Fatigué de sa constante et inutile lutte contre le sort, affolé, désespéré, il monte dans une barque désemparée et s'abandonne au flot qui l'emporte du côté où brille « la constellation d'Hercule... sur la mer, la grande génératrice dont le sein fécond fit jaillir la première étincelle de l'être, de la vie, — et de la vie, l'ENNEMIE ».

L'ennemie, celle que Strindberg ne peut pas mieux

(1) Deux volumes. Édit. du *Mercure de France*.

comprendre que ne la comprenaient les brahmines et les moines de tous les temps, parce qu'elle représentait d'une façon trop flagrante le principe opposé à leur bel individualisme, la Femme, trop inférieure cérébralement pour qu'ils voulussent reconnaître la beauté de ses instincts.

Que dire de cette incapacité à fusionner des principes contraires, sinon l'appeler de l'impuissance?

Inferno est le journal de quelqu'un qui doit avoir tout le temps « les yeux hors de la tête ». Les expériences de chimie, voire parfois d'alchimie, l'émerveillent. Il s'y adonne passionnément, dangereusement. Les envoûtements l'épouvantent. Les coïncidences le font trembler. Il trouve deux morceaux de papier, — étiquettes ou billets de tramway, — sur lesquels deux chiffres sont inscrits. Précisément ces chiffres additionnés donnent le nombre d'années qu'avait Napoléon quand il mourut, ou le numéro du fiacre que l'auteur vient de prendre, ou celui de la maison de la dame chez laquelle il se rend — ou autre chose encore. — Etrange, étrange!

Une dame est prise d'un accès de folie; — « ce qui augmente l'horreur de la situation, » (notez que Strindberg ne connaît pas cette dame), « c'est qu'elle a habité dans la maison où je demeure, et que son mari est mort là où le bal d'enfants va son train. Expliquez-nous cela, médecins, psychiatres, psychologues — *ou avouez la banqueroute de la science* ». (!!!)

Tous les ennuis et les vexations de la terre le poursuivent, et comme il n'est pas de taille à les écarter ni à s'en reconnaître l'auteur indirect, il croit qu'ils émanent de quelque invisible esprit.

« La nuit, entre minuit et deux heures, un orage horrible. D'habitude un orage s'épuise en peu de temps et s'éloigne; celui-ci reste sur place au-dessus de mon village deux heures durant, ce que je considère comme une agression personnelle; mais chaque éclair me vise sans m'atteindre. »

Il voit en rêve, ou dans les nuages, ou dans les cendres du foyer, des paysages qu'il reconnaît plusieurs années plus tard dans la réalité. Il se sépare de sa femme, qu'il aime et qu'il ruine, et la crainte d'on ne sait quelle vengeance le poursuit.

Puis la magie, la religion à l'usage des cerveaux faibles, la superstition la plus épaisse l'envahissent successivement. Il se convertit — puis est effrayé d'écrire que « tout cela » est « une nouvelle plaisanterie des dieux ».

« Ainsi, » écrit-il en un moment lucide — trop court — « ainsi est l'équation de ma vie : un signe, un exemple pour servir à l'amélioration des autres; un jouet pour éclairer la jeunesse sur la manière dont il ne faut pas vivre; un jouet qui se croit prophète et se trouve démasqué comme un imposteur. »

Sa folie a ceci de bon qu'elle le fait écrire d'une façon inconsciente presque — très vivante, souvent très belle, toujours très simple et très curieuse. C'est une confession sans apprêt, partant très intéressante, spontanée, drôle, triste, stupide, admirable, selon les moments. C'est le récit de tant d'expériences pseudo-scientifiques, amusantes comme les rêves de Cagliostro, ou les descriptions des poissons de la Baltique vus à tous les degrés de profondeur de la mer, avec leurs luttes, leurs ruses, leur bêtise, leur voracité, leur lenteur ou leur incroyable malice d'animaux sensitifs.

C'est la peinture passionnée de tout ce qu'un esprit qui ne sut jamais se fixer a tenté d'explorer passagèrement, fiévreusement, maladivement, pour ainsi dire. C'est le brahmine devenant fakir; l'intellectuel de la patrie et de la famille de Gœthe, de Hegel, de Schopenhauer, de Nietzsche devenant fou du déséquilibre qui fut le génie des autres. Quand le monde moderne deviendra-t-il assez sain pour aimer la force et la beauté de l'homme normal et heureux?

M. MALI

La Correspondance du Mauvais-Riche.

LETTRE I

A MARIE-MADELEINE

Est-ce vrai, Madeleine, ce que l'on va partout m'assurant? Quelques témoignages qui m'en soient donnés, je ne puis encore le croire. Eh quoi! vous abandonneriez tout ce qui fit votre gloire et nos plaisirs, vous auriez soudainement renoncé à votre vie éclatante pour ne plus connaître d'autre soin que celui que vous imposera un fanatique! Parmi nous, vous étiez la vivante image de l'amour et sa présence merveilleuse; rien n'échappait à votre empire et ce pouvoir si délicieux, vous le voulez déposer!

Il me souvient toujours, Madeleine, de vous avoir, tout enfant, avant votre fortune, vu danser un soir, dans un café de la rue des Marchands. Les bras levés, vous tourniez lentement, et vos pieds nus brillaient sur les tapis. Le regard de tous les hommes vous suivait: à chacun de vos cheveux dénoués un cœur était attaché. Telle que vous m'apparûtes alors, je vous ai toujours revue: sous le désir évertué et pathétique de ceux qui vous entourent, vous marchiez, légère, et le poids de votre destinée sur vos épaules fines à peine semble-t-il peser. Je songe à ce que votre seul passage crée: grâce à vous, l'illusion fleurit parmi nous que les divinités charmantes n'ont pas encore tout à fait déserté ce monde — vous êtes l'incarnation du rêve des âges révolus et tout cela, sans pitié, vous prétendez l'abolir?... Non, je n'y puis encore ajouter foi. Un pareil mépris de votre réputation, un si profond oubli de tous vos devoirs, ne me trouvent pas crédule. Il en est qui, de votre détermination, s'affligent; il en est qui sourient: je ne veux imiter ni les uns ni les autres. Je prétends même par mon étonnement vous donner la preuve la plus délicate de l'estime en laquelle je vous ai tenue jusqu'à ce jour. En effet, vous étiez à mes yeux un exemple admirable et réconfortant; sans cesse, pour stimuler ma fermeté parfois défaillante, je me proposais votre conduite comme un modèle. La ligne inflexible de votre vie

jamais n'avait dévié et pas une heure ne s'écoulait que, par quelque triomphe nouveau, vous ne vous élevassiez au-dessus de vous-même. Madeleine, me plaisais-je à penser, a compris le but secret de l'existence. Son attitude, par sa publicité, a une action salutaire et profonde. Elle sait que parmi nous elle est la Beauté et la liberté qu'elle conserve en ses plus grands abandons est le signe superbe qu'elle accepte la mission que la splendeur de son corps lui a conférée. Comme une contagion à qui nul n'échappe, elle se répand chez les êtres : chacun s'incline devant ses genoux, mais ne donnant jamais son âme, elle n'a jamais senti de volonté peser sur elle et ne connaît la contrainte. Oui, Madeleine, voilà ce que je me disais; concevez-vous maintenant quelle a été ma surprise quand on m'a affirmé que, reniant un passé si enviable, vous aviez quitté les fêtes heureuses, la société de nos amis pour suivre un pâle prophète...

Ah! quand jadis, à Béthanie, en tout l'éclat de votre puissance de courtisane, vous êtes allée vous jeter aux pieds de Jésus et que, les ayant arrosés de vos larmes, vous les avez oints d'huile aromatique et essuyés de vos cheveux, combien je vous ai approuvée! J'avais vu en votre acte le désir de nettement prouver à tous qu'il y avait en vous une force tendre et douce que personne n'avait encore éprouvée et dont vous disposiez à votre gré. Que j'étais donc loin de supposer qu'au moment où vous veniez de vous affirmer si habilement, vous songiez à rejeter le bénéfice de votre vertu et que, sans respect pour le trésor moral que votre vie magnifique avait amassé en votre cœur, vous iriez vous dépouiller tout à coup et vous déclarer l'esclave d'un homme qui par sa parole suave et son indulgence artificieuse vous a vaincue et désormais vous entraîne à sa suite par les grands chemins de la Galilée!

Vous l'aimez, me dit-on. Mais de par tous les dieux, depuis quand faut-il que ce soit ainsi qu'on manifeste son amour? Votre égarement est si peu plausible que je veux continuer de croire que cette conduite abrite des desseins sagaces que nous ne pouvons pénétrer encore. Laissez-moi vous dire pourtant que s'il était vrai que, renonçant au fruit d'une carrière qui fut si belle, vous vous abaissassiez à n'être plus aux pieds du Nazaréen que la preuve palpable et passionnée de ses facultés oratoires, ah! je perdrais pour toujours l'envie de croire en quelqu'un, car l'être en qui j'avais placé une confiance absolue aurait trahi ma foi. Avez-vous oublié, Madeleine, ce qu'est l'amour? Y a-t-il en lui autre chose qu'une occasion de nous prouver nous-mêmes et d'accroître nos forces! L'efficace ferveur que le sentiment répand en nous, l'activité soudain propagée jusqu'à nos sens les plus obscurs, les délices de la possession et de la domination, voilà-t-il pas autant d'éléments que notre âme doit mettre à profit et utiliser à notre glorification intime? Je n'ai jamais vu en l'amour qu'un moyen exquis de délasser notre âme de sa tâche accablante et de lui communiquer en même temps une ardeur renouvelée. C'est un cordial énergique qui restaure nos membres en déliant notre esprit : malheur à ceux qui en abusent; l'ivresse s'emparera d'eux, ils tomberont sur la route et ne se relèveront plus. Madeleine, Madeleine, êtes-vous déjà tombée? Ah! permettez-moi de ne pas désespérer de vous! Que l'amour, jamais, ne soit définitif; rien n'est définitif dans la vie : les existences se nouent et se disjoignent, les êtres passent, se rencontrent et se séparent. L'amour, à la loi de l'éternel mouvement ne fait pas exception. L'unité de culte n'importe pas : seule est appréciable l'impression de force que nous retirons de ce commerce. Les êtres faibles saluent en lui le moyen d'échapper à leur destinée trop pressante : sous sa voix, ils étouffent le cri de leur conscience. Ils se fondent, se mêlent dans l'étreinte et rêvent de ne plus faire qu'un bonheur unique de leurs âmes appariées. Mais je vous le demande, l'amour en lui-même est-il un but; est-ce là le terme où doivent s'arrêter notre énergie et notre ambition? Répondez, Madeleine; dites avec moi que c'est une flamme subtile, errante, qui circule au hasard, embrasant d'un désir accru les cœurs qu'elle touche et les lançant plus ardents sur la route impérieuse de leur destinée. Chacun le ressent une fois : l'épreuve est nécessaire : l'âme médiocre succombe à ce contact dévorant; l'âme libre transfusera dans son sang le feu agile qu'elle a rencontré et incontinent passera outre. Tel est le devoir, Madeleine, vous le savez. Que vous voit-on faire, au contraire? Vous quittez votre demeure, vous descendez du socle où votre statue émouvante s'érigeait, vous résignez la souveraineté que vous exerciez sur nous et sous des vêtements grossiers, en dépit de la délicatesse de votre chair, vous vous mettez à suivre un illuminé qui prêche l'effacement, l'égalité, le renoncement, et non contente de vous séparer si brutalement de votre vie, vous vous détestez, vous pleurez comme une honte votre gloire sans pareille et vous maudissez — car on m'assure que votre folie va jusque-là — la beauté même de votre corps!

Ah! quelle déplorable erreur se joue de vous : ouvrez les yeux enfin, considérez la tombe où, toute vive, vous alliez vous enfermer et reculez avant l'instant du repentir tardif. Aimez Jésus si le penchant de votre cœur vous y entraîne. Mais cet amour exige-t-il le soin excessif que vous lui consacrez? Demeurez semblable plutôt à la Madeleine que j'ai admirée et qui suscita en moi les plus nobles mouvements du lyrisme intérieur. Aimez le Christ, mais ne lui sacrifiez rien. En vous agenouillant devant lui, déjà vous avez satisfait aux plus étroites exigences de votre sentiment. Laissez-le maintenant et puisque son tempérament ne lui permet pas d'être vaincu, retournez-vous-en : sa fréquentation ne peut vous être plus longtemps utile. Regagnez votre demeure, joyeuse à songer que vous emportez avec vous ce que cet homme avait de plus précieux : la paix de son âme. Il a connu le prix de votre dévouement, il regrettera votre présence et saura que désormais elle manquera à son apostolat stérile. Abandonnez-le et que l'amour — s'il vous en reste encore — ne soit plus qu'une lumière dont s'éclairent vos yeux : ainsi vous aurez retiré un profit d'une aventure qui vous eût pu être funeste. Vos amants s'inclineront plus bas quand vous approcherez : à vos charmes, une qualité inconnue se sera ajoutée que, pas plus que votre cœur inaccessible, ils ne pourront atteindre. Vous aurez démontré à tous que rien ne peut passer en vous le souci de votre perfection et un lustre nouveau parera votre gloire. Rivière frémissante et claire, évitez de vous jeter dans le fleuve épais, écartez-vous de lui, et à genoux les bergers reconnaissants viendront boire votre eau que n'altère aucun mélange impur.

Ah! je veux espérer jusqu'au bout : mon appel vous joignera où que vous vous soyez enfuie. Songez-y bien — la minute est redoutable; des conséquences infinies sont attachées à votre décision : votre sort est entre vos mains. Vous serez, à votre choix, tout ou rien. Pourriez-vous hésiter en une alternative si importante? Non, Madeleine, vous nous reviendrez : l'estime que je vous conserve, malgré tout, m'en est le gage infaillible. Les petits enfants vous acclameront quand vous rentrerez, ils jetteront des palmes et des fleurs sous vos pas; vous sourirez et les

hommes pâliront de joie et d'espérance; mais moi, jamais plus je ne vous reverrai et vous comprendrez que si je m'abstiens, c'est par crainte — car votre puissance alors sera telle que moi-même je vous redouterai...

André Ruyters

ERMETE NOVELLI

et sa Troupe italienne au théâtre de la Renaissance, à Paris.

Novelli m'était aussi inconnu que Rossi et Salvini avant les représentations célèbres qu'ils donnèrent à Bruxelles, il y a quelque vingt ans. Nous sommes tellement englués dans « le genre parisien » dont la vieille Comédie française conserve avec une niaise piété les traditions surannées, heureusement déclinantes dans l'opinion et proches, apparemment, d'une finale débâcle, que c'est un étonnement chaque fois qu'une troupe étrangère nous montre ce que c'est que l'art d'être acteur avec naturel et sans l'idiote préoccupation, si bien empreinte de l'égoïsme boulevardier féroce, de se faire valoir soi-même et non la pièce que l'on joue.

Novelli, artiste vraiment supérieur, et son très intelligent entourage, en donnent actuellement à Paris un exemple, peu compris de la tourbe cosmopolite et journalistique qui submerge la France, la vraie, sous son inondation marécageuse de snobisme grotesque, de fausse élégance, d'art frelaté, de débauche morose, et donne au monde entier l'impression que ce beau et doux pays, cette vive et charmante nation, s'en va aux égoûts des décadences. Oh! ces trois mille fantoches qui mènent la mascarade déshonorante de leur grande patrie!

J'ai assisté aux représentations de quatre pièces : *Le Pain d'autrui, la Jalouse, Le Bourru bienfaisant*, OTHELLO! Ce fut admirable de simplicité pathétique, de variété dans le jeu et le typage des personnages! La qualité par excellence de l'acteur, celle de ne se faire reconnaître dans aucun de ses personnages tant il en comprend et en exprime la personnalité héroïque, de se dissimuler sous lui avec une adroite et déroutante abnégation, Novelli la possède à un incroyable degré. Combien c'est loin de la nauséabonde habitude d'entrer en scène en disant tacitement, par sa figure et ses allures, ses gestes et ses jupes : Vous voyez, c'est moi! le grand ci..... ou la grande là! Applaudissez, bons bourgeois! — Seuls Antoine et Lugné-Poe ont rompu avec ces pratiques insupportables et sottement glorioleuses.

Mes souvenirs sur l'interprétation d'Othello par Rossi et par Salvini sont restés très vifs et émouvants. Je ne puis, néanmoins, m'empêcher de croire que Novelli les dépasse. Il semble avoir mieux compris le Sémite africain et sauvage dont les aventures (certes pas la figure) ont énamouré l'ingénue Desdémone. Il marque mieux, par le contraste des allures du Cuivré et de la Blanche, ce que Shakespeare, instinctivement et au-dessus de la Jalousie, semble avoir voulu exprimer en cette terrible anecdote : l'impossibilité d'accord entre des Ethnologies aussi disparates, — problème grandissant aux proportions colossales de l'Histoire dès qu'au lieu de deux individualités on met en présence deux Races. Il serait curieux de relire et de dépouiller son drame à ce point de vue; à la simple audition déjà les rapprochements saillissent fréquemment. Novelli, en accentuant les caractéristiques du vrai More, du Barbaresque, du pirate islamite méditerranéen, met rapidement en lumière l'illusion enfantine de la tendre et romantique Vénitienne qui avait espéré trouver en ce fauve, à psychologie absolument étrangère à la sienne, ce qu'en langue européenne on nomme un époux!

Le public restreint, mais très choisi, qui assiste à Paris aux représentations, fait à l'artiste des succès enthousiastes. On sent que vraiment l'admiration n'a plus rien de convenu mais jaillit des âmes domptées par un art sain et cette fois véritable. Naturellement la Presse parisienne, cette bonne presse de camaraderie, caresseuse de toutes les médiocrités, exalteuse de tout ce qui est esthétiquement mensonger, n'en parle guère; elle a bien trop de féeries, de vers assommants, de comédies « d'inévitable adultère » à faire mousser, et de comédiens prétentieux et faux à vanter. Novelli! mais c'est un concurrent, un braconnier : qu'il reste chez lui, à Milan, à Rome, à Naples, au diable! Shakespeare! que nous veut ce faiseur de mélodrames qui ne savait rien du Parnasse? — J'ai entendu, au sortir de la pièce, un glabre de la Comédie française dire sentencieusement du grand Italien : « Il lui manque le côté large!!! » Notez que ce cuistre était du haut en bas en lame de rasoir et que son nez semblait la proue d'un clipper.

Novelli viendra-t-il à Bruxelles à l'exemple de ses deux illustres prédécesseurs, à l'exemple de la non moins illustre Duse? Ah! combien c'est à souhaiter! Mais les directeurs, messieurs les directeurs, si bien engagés de nouveau dans les banales fadaises de l'exploitation théâtrale à la parisienne, pour la galette, la divine galette, rien que la galette! Ils préféreront certes quelque cabotin douteux ou quelque cabotine plus que majeure, aux dessous fristarillants, et grevée des manies les plus émerveillardes. Le Nouveau-Théâtre ne s'y risquera-t-il pas, le seul, vraiment, qui, pour l'instant, ait un peu de koka dans les veines et de Brown-Séquard dans sa seringue?

Edmond Picard.

ESTAMPES ET LIVRES RARES

Le 13 décembre s'est terminée, en la galerie du libraire-expert Deman, la vente publique d'une importante collection de livres précieux et d'estampes. A citer parmi les ouvrages dont les prix ont été les plus élevés :

Holbein. *Icones veteris Testamenti*, 1547, en rel. doublée, de Lortic, 270 francs. — *Les Triomphes de l'empereur Maximilien*, suite de cent trente-cinq pl. in-fol., gravées sur bois d'après Hans Burgkmaier, 260 francs. — *Recueil de deux cent vingt-six estampes* de Watteau et autres, composé en 1725. In-fol., relié en veau, 210 francs. — *Paris dansant*, avec illustrations en couleur de Willette, 230 francs. — *Voyage pittoresque de la France* (par B. de la Borde), 1781-1786, douze vol. in-fol. avec quatre cent soixante-deux gravures dont beaucoup avant la lettre. Ex. non rogné, 560 francs. — Daumier. *Les Robert-Macaire*, avec cent et une pl. en couleurs, 260 francs. — Cruikshank. *The Life of Napoléon*. Londres. 1817, in-8°, orné de trente gravures en couleurs, 230 francs. — *La Caricature de Ch. Philippon*, 1830-1835, dix t. en cinq vol. gr. in-4°, cart. mar. (Inc. de trente-deux pl. et six nos), 200 francs. — Thibault. *Académie de l'Espée*. Leyde, Elzevier, 1628, in-fol., fig., 300 francs. — Dorat. *Les Baisers*, vign. d'Eisen. Ex. en grand papier de Holl., rel. en mar. rouge à dentelle, 625 francs. — Dorat. *Fables nouvelles*. Paris, 1773, deux t. en un vol. in-8°, fig. de Marillier.

Ex. en grand papier, relié en mar. rouge, 380 francs. — **Tasso.** *Gerusalemme liberata*, 1771, deux vol. in-4°, fig. de Gravelot. Ex. en grand papier; rel. ancienne en mar. rouge avec dentelle, 220 francs. — **Molière.** *Œuvres*. Paris, 1682, huit vol. pet. in-8°. Edition originale; rel. de Capé, 200 francs. — *Les Après-Souper de société*. Paris, 1783, six vol. in-18, fig. de Binet; rel. veau, 210 francs. — **Fénelon.** *Les Aventures de Télémaque*, 1785, fig. de Monnet; deux vol. in-4°, rel. v., 240 francs. — **Montesquieu.** *Le Temple de Gnide*, 1772. In-4°, fig. d'Eisen; rel. anc. mar. rouge, 230 francs. — **Restif de la Bretonne.** *Les Contemporaines*. Quarante-deux vol. in-12, rel. en veau, avec deux cent quatre-vintgs fig. de Binet, 320 francs. — **Stendhal.** *L'Abbesse de Castro*. Edition des Bibliophiles contemporains, 1890, in-8°, fig., cart. mar., 240 francs. — **A. de Vigny.** *Servitude et Grandeur militaires*. Edition des Amis des Livres, illustrée par Dupray. Paris, 1885, gr. in-8°, dem.-rel., 350 francs. — **Edmond About.** *Les Mariages de Paris*. Edition des Amis des livres. Paris, 1887, in-4°, fig., br., 200 francs. — *Correspondance du baron de Neny, secrétaire de Marie-Thérèse*, avec le comte de Mercy-Argenteau, ambassadeur impérial auprès de la cour de France, 1767-1775. Dossier ms. renfermant cinquante-trois lettres et divers documents annotés par Marie-Thérèse, 420 francs. — **Nolhac.** *La Reine et la dauphine Marie-Antoinette*. Paris, 1890, deux vol. in-4°, fig., brochés, 250 francs. — **Brunet.** *Manuel du Libraire* et supplément; 1860-1880, huit vol. in-8°, dem.-rel., 200 francs.

Parmi les acheteurs connus ou anonymes nous citerons : la Bibliothèque royale (département des estampes, des imprimés et des manuscrits); S. A. I. le prince Victor-Napoléon; duc d'Elchingen; baron de Schilde; comte de Borchgrave; comte de Marnix; les Drs Godart, Candrix, Carez et Chesnais; MM. de Lantsheere père et fils, Petit, Franchomme, Drion, Culus, Grisar, de Backer, De Lhoneux, etc., et divers amateurs et professionnels représentés tant par des libraires étrangers que par l'expert-vendeur. Les enchères ont produit environ 46,000 francs.

Deux jours avant cette vente, par le même expert, s'était vendue publiquement la bibliothèque de feu le baron Prosper de Haulleville, composée surtout d'ouvrages de travail. Cette vente (cent quinze numéros) a produit environ 1,700 francs.

GUIGNOLS

Album de soixante dessins par **Hermann Paul.**
Paris, édition de la *Revue blanche*.

Après la *Vie de Monsieur Quelconque*, la *Vie de Madame Quelconque*, les *Images pour les demoiselles*, l'*Alphabet pour les grands enfants*, voici un nouvel album, cinglant et terrible, du redoutable ironiste Hermann Paul. Cette fois, c'est à la politique que s'attaque résolument le caricaturiste, et là comme dans les milieux bourgeois il a la dent dure! Le Président, le Panama, la guerre d'Espagne, les grèves, les élections et, nécessairement, l'« Affaire » lui fournissent l'occasion d'une série importante de compositions dans lesquelles il dépense sans compter sa verve satirique. M. Hermann Paul s'est classé parmi les premiers caricaturistes de l'époque. Il y a dans ses lithographies et dessins, que soulignent des légendes à l'emporte-pièce, une âpreté que seul, peut-être, Daumier a réalisée avant lui. Et sa philosophie amère a pour collaborateur un artiste au métier sûr, naturellement porté à voir, dans l'humanité, les difformités physiques et morales. L'artiste n'est pas un amuseur : c'est un penseur, et ses œuvres demeureront parmi les documents les plus caractéristiques de notre époque tourmentée.

Guignols fait. en même temps, honneur à la *Revue blanche* qui a donnée à l'édition des soixante dessins de M. Hermann Paul une toilette artistique des plus attrayantes.

THÉATRE MOLIÈRE

Le Boulet (trois actes), par M. **Pierre Wolf.**

Le théâtre Molière, qui avait, avec l'*Aînée*, fait une incursion heureuse sur le terrain des pièces littéraires, est retombé dans les banalités courantes. La comédie nouvelle qu'il nous offre n'a point d'intérêt d'art. C'est l'habituel miroton que font mijoter, pour les appétits vulgaires des clients du boulevard, les vaudevillistes parisiens. Quand donc nous délivrera-t-on de toutes ces vulgarités?

Le boulet dont M. Wolf a fait le sujet de sa nouvelle pièce, c'est la maîtresse qu'on a épousée. De toutes les variétés de boulets, — et l'auteur nous en montre plusieurs, de calibres variés, pour servir de points de comparaison, — c'est, paraît-il, le plus lourd à traîner. Maîtresse de Georges Dubreuil, puis d'Henri de Fronsac qui la lui souffle, Mlle Eva était, après tout, une compagne supportable, malgré ses sautes d'humeur et sa prodigalité. Mariée en justes noces, elle devient intolérable. Au lieu de savoir gré à ce bon et naïf Fronsac de lui avoir, en l'épousant, fait, suivant une spirituelle formule, le plus joli compliment qu'on puisse adresser à une femme, elle ne décolère pas de se heurter dans le noble faubourg à des portes fermées. Comme si les femmes du monde valaient mieux que les filles! La seule différence entre elles, c'est qu'au lieu d'avoir des amants avant leur mariage, elles en prennent après. Et voilà le vaudeville qui se transforme, au troisième acte, en comédie de mœurs, presque en pièce à thèse.

Ce troisième acte, le seul qui vaille, remet en présence Fronsac, Dubreuil avec lequel il s'est réconcilié après le duel inévitable et l'Olivier de Jalins de l'affaire qui a sur son prédécesseur l'avantage d'être moins bavard. Cela ferait à ce pauvre Henri une existence assez agréable, si le Boulet, après avoir tenté d'introduire dans l'hôtel conjugal les spécimens les plus caractéristiques de ses amies d'autrefois, ne finissait par flanquer tout le monde à la porte et par rester en tête à tête avec le mari désabusé.

Tout ceci n'est, on le voit, ni bien neuf ni bien intéressant. L'interprétation que donne au *Boulet* la troupe de M. Munié en a masqué le vide. Mme Ratcliff, qui composa avec tant d'autorité le rôle de l'Aînée des demoiselles Petermann dans la comédie de M. Jules Lemaître, est un joli et dangereux boulet, qui justifie le coup de folie d'Henri de Fronsac. Bien qu'un rôle léger comme celui de Mlle Eva convienne peu à son tempérament, la jeune artiste se l'est assimilé avec beaucoup d'adresse et d'intelligence. Et M. Mondos a, dans le personnage de Fronsac, qu'il vieillit un peu, un naturel parfait.

NOTES DE MUSIQUE

M. Gevaert a inauguré, dimanche dernier, la série des concerts du Conservatoire par une exécution de la IXe symphonie, à laquelle il a consacré les études consciencieuses et approfondies dont il fait précéder toutes les auditions des chefs-d'œuvre qui composent le répertoire de ses matinées. Ces études sont même poussées si loin qu'elles aboutissent parfois, et ç'a eté le cas pour l'admirable drame symphonique de Beethoven, à une interprétation plus minutieuse que pathétique. Il y a, semble-t-il, le jour de l'exécution publique, quelque lassitude de la part des instrumentistes, et l'impression qui se dégage n'a pas la flamme et l'enthousiasme qu'on souhaiterait. Des quatres parties, le *scherzo* a donné la sensation d'art la plus complète. Le final, dans lequel les voix s'unissent à l'orchestre pour célébrer la Joie divine, a eu également beaucoup d'éclat et de mouvement. Les soli étaient confiés à Mmes Landouzy et Friché, à MM. Dequesne et Dufranne.

La symphonie en *mi bémol* de Haydn, de forme bien vieillie, et si loin de nous! ouvrait le concert.

***

Le Société chorale allemande *Deutscher Gesang-Verein*, dirigée par M. Ernest Closson, a donné mardi dernier, à la Grande Harmonie, une audition fort intéressante. Trois chœurs *a capella* de Mendelssohn, *Näne* de Brahms et le beau « Chant de victoire de Miryam », de Schubert, exécuté naguère aux Concerts populaires sous la direction de Felix Mottl, qui en a instrumenté l'accompagnement, ont fourni à l'excellente phalange d'amateurs composant l'association l'occasion de faire applaudir un ensemble homogène et des mieux disciplinés. La sonorité des voix est fort belle, dans les basses surtout, et bien équilibrée.

Deux solistes prêtaient leur concours à cette séance: Mlle Alice Ohse, de Cologne, une cantatrice douée d'une voix claire, étendue et souple, et M. Schörg, l'un des meilleurs violonistes issus de l'Ecole d'Ysaye.

Ils ont été tous les deux très applaudis, Mlle Ohse en interprétant l'air de la *Création* de Haydn et divers *lieder* de Brahms et de Schubert, M. Schörg dans l'exécution du Concerto (op. 20) de Saint Saëns, de la Romance en *sol* de Beethoven et de la première *Danse hongroise* de Brahms Mlle Schöller a accompagné avec tact et discrétion solistes et chœurs.

PETITE CHRONIQUE

Les journaux d'Anvers insistent avec raison pour que le projet de réunir les œuvres principales de Van Dyck à l'occasion du troisième centenaire de la naissance de l'illustre artiste ne soit pas abandonné. Voici, d'après la *Métropole*, la liste des œuvres du maître que possède la Belgique. Elles constitueraient déjà un noyau appréciable dans le groupement souhaité :

Au musée d'Anvers, neuf tableaux : le portrait de César-Alexandre Scaglia et celui d'un prêtre; un portrait de jeune fille, un *Christ mort*, le *Christ descendu de croix* et le *Crucifix*, deux des plus belles œuvres du maître; le *Christ en croix* et le *Christ crucifié entre saint Dominique et sainte Catherine de Sienne*, plus le Van Dyck acquis à la vente Kums. A Saint-Paul, le *Portement de croix;* à Saint-Antoine, le *Christ appuyé sur les genoux de la Vierge;* à Saint-Jacques, *Saint Georges combattant le dragon;* à Saint-Augustin, la *Vision de saint Augustin*. Mme Wuyts possède un Van Dyck; M. Arnold de Pret de Roose de Calesbergh en deux. Soit, jusqu'à nouvel ordre, seize toiles pour Anvers seul.

A Saventhem, en Brabant, il y a un chef-d'œuvre : *Saint Martin donnant la moitié de son manteau à un pauvre*. A la cathédrale de Malines se trouve un *Crucifiement*. Le musée de Bruxelles possède cinq toiles du maître : le *Martyre de saint Pierre; Saint François en extase; Saint Antoine de Padoue;* le *Portrait d'Alexandre della Faille* et *Silène ivre* (1). A l'hôpital de Bruges, il y a une *Sainte Famille*; à la cathédrale de Courtrai, une *Élévation de la Croix*; à Termonde, enfin, un *Christ en croix* et une *Adoration des Mages*, Soit, pour le reste de la Belgique, onze tableaux.

Onze et seize font vingt-sept toiles de Van Dyck. Mais il y en a probablement davantage.

Les tableaux du maître devront être cherchés en Angleterre, à la *National Gallery* de Londres et dans quelques galeries privées, à Gênes, à Florence, et parmi les vieilles familles d'Italie. Van Dyck est représenté aussi au musée de Saint-Pétersbourg, au Louvre, et deux de ses meilleures toiles, qui appartenaient aux jésuites d'Anvers, furent, quand cet ordre fut supprimé sous la domination autrichienne, transportées à Vienne, où elles se trouvent encore.

(1) Notre confrère oublie le tableau de la famille de Hemptinne acquis sous le ministère Jules de Burlet.

La maîtrise de l'Église de Saint-Boniface interprétera aujourd'hui, à 10 heures, la messe à quatre voix et orgue d'O. Ravanello, directeur de la chapelle de Saint-Antoine de Padoue à Turin; au salut de 4 heures, le *Cantate Domino* à quatre voix de Giovanni Croce (1609), l'*Hodie apparuit* à trois voix d'hommes d'Orlando di Lasso (1594), l'*Ave Maria* à huit voix et orgue de Mendelssohn, l'*Alleluia* de Haendel, le *Tantum ergo* et diverses pièces d'orgue de J.-S. Bach, Mendelssohn et Lemmens.

Le prochain concert de la Société symphonique Ysaye aura lieu le 8 janvier, sous la direction de M. Felix Mottl et avec le concours du pianiste Edouard Risler, de Paris. M. Risler, qui est l'un des meilleurs interprètes actuels de Beethoven, jouera le concerto en *sol* de ce maître et diverses pièces pour piano seul M. Mottl dirigera la *Symphonie héroïque*, le prélude du troisième acte de *Tannhäuser* et la *Bourrée fantasque* de Chabrier, orchestrée par lui.

Au prochain concert populaire, le soliste sera M. Arthur De Greef, qui jouera le *Cinquième Concerto* de Saint-Saëns et probablement la *Fantaisie* pour piano avec chœur de Beethoven. Le programme, toutefois, n'est pas encore définitivement arrêté.

MM Maurage, violoniste, et R. Moulaert, pianiste, donneront les 7 janvier, 4 février et 4 mars, à 8 h. 1/2 (Salle Erard), trois séances de musique de chambre consacrées à l'*Histoire de la sonate*.

C'est le dimanche 22 janvier qu'aura lieu, à Verviers, la manifestation jubilaire organisée en l'honneur de M. Kefer, directeur de l'Ecole de musique de cette ville.

Le comité Léon Mignon vient d'ouvrir une souscription en vue de faire exécuter à la mémoire du statuaire regretté le monument qu'il avait lui-même composé pour le peintre Alfred Verwee et qui resta à l'état de projet. Adresser les souscriptions à M. Callemeyn, rue Renkin, 43, Bruxelles.

Le *Mâle*, de Camille Lemonnier, traduit en néerlandais par M. Pr. Verbaere, sera représenté dans les premiers jours de janvier au théâtre Flamand de Gand. La mise en scène, difficile à régler, fait en ce moment l'objet des études les plus actives de la direction, de la régie et des artistes. M. Wannyn, directeur du théâtre, ne néglige rien pour donner à l'œuvre de M. Lemonnier le cadre qu'elle mérite. Les rôles principaux du *Mâle* seront interprétés par M. Van Havermaete, par Mmes Smits-Grader et Desomme-Gassée.

M. V. Neuville, l'auteur du *Trèfle à quatre feuilles*, une pièce d'ombres qui obtint un vif succès au *Diable-au-Corps*, vient de présenter au théâtre Lyrique flamand d'Anvers sa partition de *Tiphaine*, drame lyrique, poème de M. L. Payen. L'œuvre sera montée à ce théâtre au mois de janvier.

Une statue d'Henri Heine va être inaugurée à New-York C'est un sculpteur français, M. Ernest Hector, qui en a exécuté la maquette; celle-ci lui a été payée 125,000 francs.